







ŒUVRES

DE BOSSUET

TOME DEUXIÈME

ORAISONS FUNÈBRES. — SERMONS



PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

ŒUVRES

DE BOSSUET

TOME II

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

ŒUVRES

DE BOSSUET

TOME DEUXIÈME

ORAISONS FUNÈBRES. — SERMONS



PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LX

ORAISONS FUNÈBRES.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION DE VERSAILLES. (1815.)

Quoique Bossuet eût prêché très-souvent à Metz, à Paris, à la cour et dans son diocèse, avec une réputation extraordinaire, on n'avait de lui qu'un petit nombre de discours, savoir : le *Sermon sur l'unité de l'Église*, prêché à l'ouverture de l'assemblée du clergé en 1681, et imprimé à Paris en 1682 ; le *Sermon pour la profession de madame de la Vallière*, imprimé sans son aveu en 1691, et six ORAISONS FUNÈBRES, imprimées séparément in-4°, à l'époque même où elles furent prononcées, et recueillies depuis, par son ordre, en un volume in-12. Il ne fit pas entrer dans ce recueil l'*Oraison funèbre de Nicolas Cornet*, grand maître de Navarre. Elle fut donnée au public en 1698, in-8°, à Amsterdam, par les soins des héritiers de M. Cornet. Mais l'abbé Ledieu nous apprend que Bossuet, après l'avoir lue, dit qu'il n'y reconnaissait pas son ouvrage. Nous ne parlons pas d'un *sermon prêché à l'ouverture d'une mission*, et imprimé dans un recueil de *Lettres et Opuscules de Bossuet*, Paris, 1748, 2 vol. in-12. Les autres discours de l'évêque de Meaux étaient restés inconnus entre les mains de ses héritiers, qui ignoraient eux-mêmes la valeur du trésor qu'ils possédaient dans d'immenses portefeuilles presque oubliés. On ne saurait avoir trop de reconnaissance pour le service qu'ont rendu à la religion et à la littérature française D. Déforis, et D. Coniac, son collaborareur, en consacrant des années entières à déchiffrer, comparer, mettre en ordre et publier, avec des soins et une exactitude bien pénible, un nombre presque infini de feuilles volantes, chargées de ratures, de renvois, de corrections de toute espèce. Le premier fruit de leur travail parut en 1772, en trois volumes in-4°, qui forment les tomes IV, V et VI de la dernière édition. Ils donnèrent en 1788 deux nouveaux volumes, qui sont les tomes VII et VIII ; celui-ci renferme les *Oraisons funèbres*. Quelques personnes zélées pour la gloire de Bossuet, et spécialement M. de Montholon, doyen et grand vicaire de Metz, ayant communiqué trop tard aux éditeurs un certain nombre de panégyriques de Bossuet, dont elles avaient les originaux, on en forma la seconde partie du tome VII.

Nous avons distribué tous ces discours de la manière qui nous a paru la plus naturelle et la plus commode pour les lecteurs.

Les éditeurs bénédictins avaient cru devoir porter l'exactitude jusqu'à mettre au bas des pages les tours de phrases et les mots différents que Bossuet avait indiqués dans son manuscrit, comme pouvant servir à exprimer sa pensée. Nous avons supprimé la plupart de ces variantes, qui étaient sans intérêt. Mais nous avons conservé toutes celles qu'un lecteur judicieux aurait pu regretter.

Nous avouerons, en finissant, que la plupart des sermons de Bossuet sont restés imparfaits. Plusieurs même ne présentent que des plans ou des fragments, que l'orateur remplissait en chaire, sans le secours de l'écriture, après avoir médité son sujet. Mais quoique Bossuet n'y ait pas mis la dernière main, et qu'il paraît avoir dédaigné lui-même ces productions de son génie, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'on y trouve des desseins supérieurement conçus, des aperçus nouveaux, des traits d'une éloquence admirable ; et s'il nous était permis d'employer les expressions d'un poëte, nous dirions que ces sermons, tels qu'ils sont, *étincellent pourtant de sublimes beautés.*

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE,

REINE DE LA GRANDE BRETAGNE [1],

Prononcée le 16 novembre 1669, en présence de Monsieur, frère unique du roi, et de Madame ; en l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, où avait été déposé le cœur de Sa Majesté.

Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.

Psal. II, v. 10.

Maintenant, ô rois, apprenez ; instruisez vous, juges de la terre.

MONSEIGNEUR,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même, pour le bien du monde ; et il leur fait

[1] Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, née au Louvre le 25 novembre 1609, quelques mois avant la mort de son père, épousa en 1625 l'infortuné roi d'Angleterre Charles Ier. Après l'avoir vu périr sur un échafaud, elle rentra dans sa patrie, où elle mourut en 1669, emportant au tombeau le titre de *reine malheureuse* qu'elle s'était donné.

voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et, depuis, des retours soudains, des changements inouïs; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram :* « Entendez, ô grands de « la terre; instruisez-vous, arbitres du monde [1]. »

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce discours n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la divine Providence, et les fatales révolutions des monarchies; elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisait les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine, dont nous parlons, a également entendu deux leçons si opposées; c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une, elle a été bienfaisante; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avait pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Église universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente et très-puissante princesse HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il serait superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France : « qu'elle est autant au-des- « sus des autres couronnes du monde, que la di- « gnité royale surpasse les fortunes particuliè- « res [2]. » Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il aurait dit du sang de saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri le Grand, et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre

[1] Que cet exorde est majestueux, sombre et religieux ! Pas un mot qui ne porte, pas un qui ne soit une image ou une idée, un tableau ou une leçon; et au milieu de cet assemblage si imposant, la grande idée de Dieu qui domine tout. Qu'on se représente, après un semblable exorde, des auditeurs dans un temple qui ajoute encore à son effet, et qu'on se demande si quelqu'un d'eux pouvait songer à Bossuet. Non : l'imagination, assaillie par tant d'objets de douleur, n'a pu voir que le renversement des trônes, les coups de la fortune, les tempêtes, l'océan. (*La Harpe.*)

[2] Quanto cæteros homines regia dignitas antecedit, tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit. (Lib. VI, ep. VI.)

par une fille de Henri VII, mais qui tenaient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Écosse, et qui descendaient de ces rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disait que les princes devaient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savait persuader et convaincre, aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitait les affaires; et une main si habile eût sauvé l'État, si l'État eût pu être sauvé [1]. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle : ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnaître que cet attachement faisait la gloire de sa maison aussi bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Église. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne serait capable de la détacher de la foi de saint Louis. Le roi son mari lui a donné, jusqu'à la mort, ce bel éloge, qu'il n'y avait que le seul point de la religion où leurs cœurs fussent désunis; et confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très-éclairé a fait connaître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Église, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit, dans la beauté de Judith, un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avait préparé un charme innocent au roi d'Angleterre, dans les agréments infinis de la reine son épouse. Comme elle possédait son affection (car les nuages qui avaient paru au commencement furent bientôt dissipés), et que son heureuse fécondité redoublait tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel; sans commettre l'autorité du roi son seigneur, elle employait son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans, elle fut capable de ces soins; et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Église affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportaient les consolations que reçoivent les enfants de Dieu, de la communication avec le saint-siége.

Le pape saint Grégoire, écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens : « Sachez, ô grand « empereur! que la souveraine puissance vous « est accordée d'en haut, afin que la vertu soit « aidée, que les voies du ciel soient élargies, et « que l'empire de la terre serve l'empire du ciel [1]. » C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles : car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu? à quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison? et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse, que ce grand pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Évangile : « Com« bien est étroit le chemin qui mène à la vie ! » Et voici ce qui le rend si étroit : c'est que le juste, sévère à lui-même et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe [2] plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Gré-

[1] .... Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.
(*Virg. Eneid.* II, 292.)

[1] Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt adjuventur, ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur. (*Greg.* lib. III, ep. LXV.)

[2] Le mot propre était *gravit*, qui est moins familier, et même plus expressif puisque *gravir* c'est *grimper avec effort*. (*La Harpe.*)

goire, puissances du siècle; voyez dans quel sentier la vertu chemine, doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main : puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, messieurs, durant les persécutions; car que peut-on imaginer de plus malheureux, que de ne pouvoir conserver la foi sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel était l'état déplorable des catholiques anglais. L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Évangile, « doit être prêchée jusque « sur les toits[1], » pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfants de Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent[2]. O douleur! il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres, que ces voiles et ces ténèbres mystiques, dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale, qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset, rendait à l'église sa première forme. Henriette, digne fille de saint Louis, y animait tout le monde par son exemple, et y soutenait avec gloire par ses retraites, par ses prières et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne maison de France. Les prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avait conduits avec elle, et après eux les pères capucins, y donnèrent, par leur piété, aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivaient en Angleterre pauvres, errants, travestis, « des« quels aussi le monde n'était pas digne[3], » venaient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la reine; et l'Église désolée, qui autrefois pouvait à peine gémir librement, et pleurer sa gloire passée, faisait retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse reine consolait la captivité des fidèles, et relevait leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse[1], c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie; quand pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité, et un esprit de révolte, il détermine, dans sa sagesse profonde, les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Église. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais, si mon jugement ne me trompe pas; si, rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent, j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Église, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettait tout en péril, et qu'il donnait, contre son dessein, une licence effrénée aux âges suivants. Les sages le prévirent; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie : l'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes que l'Océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions; et si, ennuyée de ses changements, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé? Cependant admirons ici la piété de la reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie, par l'immense profusion de ses aumônes! Elles se répandaient

[1] Quod in aure auditis, prædicate super tecta. (*Matth.* cap. x, v. 27.)

[2] Bossuet indique avec art les confessionnaux dans cette admirable périphrase.

[3] Quibus dignus non erat mundus. (*Heb* cap. xi, v. 38.)

[1] Aperuit puteum abyssi; et ascendit fumus putei...... et obscuratus est sol. (*Apoc.* cap. ix, v. 2.)

de tontes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes; et, s'étendant par leur abondance même sur les ennemis de la foi, elles adoucissaient leur aigreur, et les ramenaient à l'Église. Ainsi, non-seulement elle conservait, mais encore elle augmentait le peuple de Dieu. Les conversions étaient innombrables; et ceux qui en ont été témoins oculaires, nous ont appris que, pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la cour du roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde[1]! Si jamais l'Angleterre revient à soi; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ses royales mains, la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Église.

Que si l'histoire de l'Église garde chèrement la mémoire de cette reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari, et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Rhé, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette princesse, prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux calvinistes révoltés? Et dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice? ne réunit-elle pas les deux royaumes? Et depuis encore, ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant vos altesses royales[2]; et l'exemple d'une grande reine, aussi bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix, vous aurez des moyens de vous signaler; et vous pouvez servir l'État sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous; et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle, si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et je ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de Henriette.

J'avoue, en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande reine, je ne trouve plus de paroles; et mon esprit, rebuté de tant d'indignes traitements qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudrait jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ses calamités, ne surpassait de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des partis : il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu. « J'entrerai, avec David, dans les puissances du Seigneur[1]; » et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre; conseils de miséricorde pour le salut de la reine; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événements que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter, pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouvera que jusques ici elles sont causées, ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse[2], comme disait cet historien, n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes.

[1] *Luc.* cap. XII, v. 49.
[2] Ici l'orateur s'adresse au duc et à la duchesse d'Orléans.

[1] Introibo in potentias Domini. (*Psal.* LXX, v. 15.)
[2] Venatus maximus labor est. (*Quint. Curt.* lib. VIII, n° 8.)

Charles Ier, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires, et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore admirable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon sa clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, « qu'il a été clé-« ment jusqu'à être obligé de s'en repentir : » *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne qua usque ad pœnitentiam omnes superavit*[1]. Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles, aussi bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et, comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste, étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Whitehall[2], peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour. Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste; et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événements ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avait point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation : et je confesse que la haine des parricides pourrait jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs[1], mais encore les pupilles[2], et les reines mêmes[3], si absolus et si redoutés; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Édouard, par Marie, par Élisabeth, on ne trouve, ni la nation si rebelle, ni ses parlements si fiers et si factieux : au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitants de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles histories, tirent leur origine des Gaules; et ne croyons pas que les Merciens, les Danois et les Saxons, aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avaient donné de bon sang[4], qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y était mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences? N'en doutons pas, chrétiens, les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines, sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la reine a eu à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté, n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondements de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais, comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste, et unique dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses; il est, messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusques au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne, et celui de l'autorité de l'Église, ont été capables de pousser les hommes.

Donc[5] la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'Église, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des Pères, et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du saint-siége et de

[1] *Plin.* Hist. Nat. lib. VIII, cap. XXV.
[2] Jusque dans le profond abaissement où le comble du malheur a réduit Charles Ier, Bossuet sait conserver à cet infortuné monarque un caractère de grandeur que l'histoire n'a point démenti. Hume a justifié la prédiction de Bossuet par l'équité de ses jugements sur Charles Ier. (*Le cardinal de Bausset.*)

[1] Henri VIII.
[2] Édouard VI.
[3] Marie et Élisabeth.
[4] Les éditions les plus estimées portent *bon sens*; leçon évidemment fautive.
[5] Corneille a souvent employé cette particule affirmative au commencement des phrases.

l'Église catholique, n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et, encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Écriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète, et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que, la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté serait invincible; et que tandis que les uns ne cesseraient de disputer, ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste, et une entière indépendance, dans l'indifférence des religions, ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchants et les mêmes ouvertures, ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets : il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportées, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert; mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les communes. Ces disputes n'étaient encore que de faibles commencements, par où ces esprits turbulents faisaient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs : c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison[1] d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens[2], qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des anabaptistes[3] sont sorties de cette même source; et leurs opinions, mêlées au calvinisme, ont fait naître les indépendants[4], qui n'ont point eu de bornes, parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que, dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, messieurs, en cette sorte, que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat; car que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre; c'est-à-dire, jusqu'au pape saint Grégoire, et au saint moine Augustin, son disciple, et le premier apôtre de la nation anglaise? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Église qui est son tout, aussi bien que du saint-siége qui est son centre, pour s'attacher, contre sa nature, à la royauté comme à son chef? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble; et la majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable[5], si, contente de ses droits sacrés, elle n'avait point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Église. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs : et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité

[1] La Harpe trouve cette expression un peu familière; mais il a soin d'ajouter que « la valeur des termes dépend souvent de celle de l'auteur qui les emploie, et que l'on pourrait dire comme un proverbe de goût : Tant vaut l'homme, tant vaut la parole. »

[2] Ainsi appelés du nom de Socin, leur auteur et leur chef. Cette hérésie, qui consistait à ne voir en Dieu qu'une seule personne, fut propagée par Fauste, neveu de Socin, et né, comme lui, à Sienne, en Italie, au commencement du seizième siècle.

[3] Les anabaptistes prétendaient qu'il fallait rebaptiser les enfants dès qu'ils étaient parvenus à l'âge de raison.

[4] Ce nom seul indique l'erreur que professaient ces hérétiques.

[5] Henri VIII, en réunissant sur sa tête la puissance temporelle et la puissance spirituelle, crut donner à l'autorité royale plus de force et d'étendue; mais cette innovation affaiblit tellement son pouvoir, que le roi d'Angleterre ne fut plus dès lors que le premier magistrat de la nation. (*Card. de Bausset.*)

de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité, en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids, qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusques alors au christianisme, qui devait anéantir toute royauté, et égaler tous les hommes; songe séditieux des indépendants, et leur chimère impie et sacrilége : tant il est vrai que tout se tourne en révoltes, et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie! Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. Écoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : « Leur âme, dit le Seigneur, a varié « envers moi, » quand ils ont si souvent changé la religion, « et je leur ai dit : Je ne serai plus votre « pasteur; » c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes, et à votre cruelle destinée : et voyez la suite : « Que ce qui doit mourir aille à la mort; « que ce qui doit être retranché soit retranché; » entendez-vous ces paroles? « et que ceux qui « demeureront, se dévorent les uns les autres[1]. » O prophétie trop réelle, et trop véritablement accomplie! la reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de siècles l'Église et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes Églises et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi, quand cette pieuse princesse servait l'Église, elle croyait servir l'État, elle croyait assurer au roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentiments; et il est vrai que le roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service, que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avait sauvés la reine sa mère. En effet, il est visible que puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Église a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité, et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées, et tant de sectes incompatibles, qui se devaient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrement conspirer ensemble contre le trône royal, vous l'allez apprendre.

Un homme[1] s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux, qui semblent nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois[2]. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ces fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné

[1] Anima eorum variavit in me, et dixi : Non pascam vos. Quod moritur, moriatur; et quod succiditur, succidatur, et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. (*Zach.* cap. XI, v. 9.)

[1] Un autre écrivain aurait pu dire : Cromwell était un de ces prodiges de scélératesse qui apparaissent de temps en temps dans l'univers comme d'effrayants phénomènes, etc. Bossuet dit tout cela d'un seul mot : *un homme s'est rencontré*... et avec ce seul mot il fait entendre ce qu'il y a de plus extraordinaire. Voilà ce que j'appelle la langue de Bossuet : on en trouverait des traits à toutes les pages, et souvent en foule et pressés les uns sur les autres. (*La Harpe.*)

[2] *Apoc.* cap. XIII, v. 5, 7.

l'univers [1]. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église. Il voulait découvrir, par un grand exemple, tout ce que peut l'hérésie; combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le « Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est « moi qui ai fait la terre avec les hommes et les « animaux, et je la mets entre les mains de qui « il me plaît [2]. Et maintenant j'ai voulu soumettre « ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, « mon serviteur [3]. » Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, poursuit-il, que « tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux [4] : » tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéis« sent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jus« qu'à ce que le temps des uns et des autres « vienne [5]. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées; Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que, dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposaient à la fortune de l'État; et enfin sa constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort! Tous les jours elle ramenait quelqu'un des rebelles; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avaient failli une fois, elle voulait qu'ils trouvassent leur refuge dans sa bonté, et leur sûreté dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Sharborough remit ce port et ce château inaccessible. Les deux Hotham père et fils, qui avaient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au roi même les portes de la forteresse et du port de Hull, choisirent la reine pour médiatrice, et devaient rendre au roi cette place, avec celle de Beverley; mais ils furent prévenus et décapités; et Dieu, qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le roi profitât de leur repentir. Elle avait encore gagné un maire de Londres, dont le crédit était grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parlaient se rendaient à elle; et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle aurait guéri les esprits, et le parti le plus juste aurait été le plus fort.

On sait, messieurs, que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étaient saisis des arsenaux et des magasins; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il était encore plus aisé au roi de lever des soldats, que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes; et sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée, qui avait été mariée à Guillaume, prince d'Orange, elle va pour engager les États dans les intérêts du roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avait pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du roi : mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étaient émues, rassurait tout le monde par sa fermeté; elle excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer en Dieu, qui faisait toute sa confiance; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentait de tous côtés, elle disait, avec un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme, que les reines ne se noyaient pas. Hélas! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordi-

[1] Bossuet ne nomme pas une seule fois Cromwell. Il fait mieux : il le montre à tous les esprits; il le rend présent à tous les regards; il lui laisse tous les lauriers qui ombrageaient son front tant de fois victorieux, et il arrache le masque qui couvrait tant de crimes et d'hypocrisie. C'est la plus noble vengeance du génie et de la vertu. (*Le cardinal de Bausset*) — Cette modération de Bossuet est d'autant plus remarquable, que l'éloge funèbre de la veuve de Charles Ier fut prononcé en 1669, onze ans seulement après la mort de Cromwell, et dix ans après le rétablissement de Charles II sur le trône : c'est-à-dire, quand depuis deux lustres révolus la mémoire de Cromwell était livrée au jugement de l'histoire, et que son cadavre avait été exhumé, traîné sur la claie dans les rues de Londres, pendu et enterré au pied du gibet. (*Le cardinal Maury.*)

[2] Ego feci terram, et homines, et jumenta quæ sunt super faciem terræ, in fortitudine mea magna et in brachio meo extento; et dedi eam ei qui placuit in oculis meis. (*Jerem.* cap. XXVII, v. 5.)

[3] Et nunc itaque dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor, regis Babylonis, servi mei. (*Ibid.* v. 6.)

[4] Insuper et bestias agri dedi ei, ut serviant illi. (*Ibid.*)

[5] Et servient ei omnes gentes, et filio ejus, etc. donec veniat tempus terræ ejus et ipsius. (*Ibid.* v. 7.)

naire ! et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral où elle était, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande ; et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux[1]; et, comme disait un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante ! la reine, à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le roi, et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'Océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux, qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle destinée de cette princesse? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse : tant elle était au-dessus de la vengeance aussi bien que de la crainte !

Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi, qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paraître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenaient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposait à sa marche ; elle triomphe, elle pardonne ; et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne, où il avait remporté l'année précédente une victoire signalée[2] sur le général Essex. Une heure après, on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout semblait prospérer par sa présence ; les rebelles étaient consternés : et si la reine en eût été crue ; si au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchait ; et le ciel, qui semblait suspendre, en faveur de la piété de la reine, la vengeance qu'il méditait, commença à se déclarer. « Tu sais « vaincre, disait un brave Africain au plus rusé « capitaine qui fut jamais ; mais tu ne sais pas « user de ta victoire : Rome, que tu tenais, t'é« chappe ; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, « tantôt la pensée de la prendre[1]. » Depuis ce malheureux moment, tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine, qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur ; et tout l'État languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui était presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit, douze jours après, contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ? O Éternel ! veillez sur elle ; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, messieurs. Sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles : et quoique ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même ; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la Princesse ; elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près, qu'elle entendait presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage ! bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la domi-

[1] Naufragio liberati, exinde repudium et navi et mari dicunt. (*Tertull.* de Pœnit. n° 7.)

[2] Cette victoire signalée paraît être la bataille d'Edgehil, dans laquelle le fils du célèbre et malheureux favori d'Elisabeth combattit le roi en personne. Le succès en fut douteux ; et quelque temps après Charles dut lever le siége de Glocester, que Bossuet caractérise si bien par l'épithète d'*infortuné*.

[1] Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal, victoria uti nescis. (*Tit. Liv.* Dec. 3, lib. II.)

Potiundæ urbis Romæ, modo mentem non dari, modo fortunam (*Ibid.* lib. VI.)

natrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette princesse, sur la mer et sur la terre, durant l'espace de près de dix ans, et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'État, que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survéquît à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachements de la terre, et aux sentiments d'orgueil qui corrompent d'autant plus les âmes, qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. « Le voyez-vous, ce grand roi, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille; le voyez-vous seul, « abandonné, tellement déchu dans l'esprit des « siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns; « et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne sachant, « poursuit Salvien, de laquelle de ces deux choses « il avait le plus à se plaindre, ou de ce que Siba « le nourrissait, ou de ce que Sémei avait l'insolence de le maudire [1]? » Voilà, messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand, après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paraître au monde, et d'étaler, pour ainsi dire, à la France même, et au Louvre, où elle était née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère [2]. Alors elle put bien dire, avec le prophète Isaïe : « Le Seigneur des armées « a fait ces choses, pour anéantir tout le faste des « grandeurs humaines, et tourner en ignominie ce « que l'univers a de plus auguste [3]. » Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand; Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines.

[1] Dejectus usque in servorum suorum, quod grave est, contumeliam, vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel ei maledicere Semei publice non timeret. (*Salv.* de Gubern. Dei, lib. II, cap. v.)

[2] La postérité aura peine à croire que la petite-fille de Henri IV ait manqué d'un fagot pour se lever, au mois de janvier, au Louvre. (*Le cardinal de Retz*, dans ses Mémoires.)

[3] Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. (*Isaias*, cap. XXIII, v. 9.)

Mais les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. Henriette, d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours : Anne, d'un si grand cœur, ne peut en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux, Louis, qui entend de si loin les gémissements des chrétiens affligés [1]; qui, assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours, malgré l'incertitude des événements, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre; aurait-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir? Avec quelle puissance l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée [2]! Mais Dieu n'avait laissé aucune ressource au roi d'Angleterre; tout lui manque, tout lui est contraire. Les Écossais, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires anglais, et les gardes fidèles [3] de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée, tout indépendante, informe elle-même à sa mode [4] le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le roi est mené de captivité en captivité; et la reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Écossais, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise, pour la délivrance du roi son seigneur, dont le succès paraît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfants, l'unique espérance de sa maison, et confesse à cette fois que, parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie. Elle console le roi, qui lui écrit, de sa prison même, qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère! ô femme! ô reine admirable! et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose; enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'État, qui est attaqué par une force invincible et divine : il ne reste plus désormais, sinon que vous teniez ferme parmi ces ruines.

[1] Allusion aux secours envoyés à Candie assiégée par les Turcs.

[2] Admirable expression. C'est le *numen præsens* des Latins.

[3] Une des quatre compagnies des gardes du corps du roi était alors entièrement composée d'Écossais.

[4] *A sa mode* était alors du style soutenu. On dirait aujourd'hui, *à son gré*.

Comme uue colonne, dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre, ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'État, lorsqu'après en avoir longtemps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependaut pourrait exprimer ses justes douleurs? qui pourrait raconter ses plaintes? Non, messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffirait pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : « Voyez, Seigneur, mon « affliction; mou ennemi s'est fortifié, et mes « enfants sont perdus. Le cruel a mis sa maiu sa- « crilége sur ce qui m'était le plus cher. La royauté « a été profanée, et les princes sont foulés aux « pieds[1]. Laissez-moi, je pleurerai amèrement; « n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a « frappé au dehors; mais je sens en moi-même « une mort semblable[2]. »

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies (car elle voulait bien vous nommer ainsi), vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevait, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentiments chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle eu ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces; l'une, de l'avoir fait chrétienne; l'autre, messieurs, qu'attendez-vous? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils? Non : c'est de l'avoir fait reine malheureuse. Ah! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses doulenrs l'ont rendue savante daus la science de l'Évaogile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentiments de la foi. De là uaissent des monstres de crimes, des raffinements de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondements à ces terribles malédictious, que Jésus-Christ a prononcées dans son Évangile : « Malheur à vous qui riez! malheur « à vous qui êtes pleins et contents du monde[1]! » Au contraire, comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là, on expie ses péchés; là, on épure ses intentions; là, on transporte ses désirs de la terre au ciel; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, uous repassons avec amertume sur tous uos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire, et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure[2].

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse reine (donuons-lui hautement ce titre, dont elle a fait nn sujet d'actions de grâces), lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin, fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injnre des rois a été

[1] Charles Ier eut la tête tranchée le 30 janvier 1619, après vingt-quatre ans de règne.

[2] Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus. (*Lam.* cap. I, v. 16.) Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. (*Ib.* I, 10.) Polluit regnum et principes ejus. (*Ib.* II, 2.) Recedite a me, amare flebo; nolite incumbere, ut consolemini me. (*Is.* cap. XXII, v. 4.) Foris interficit gladius, et domi mors similis est. (*Lam.* cap. I, v. 20.)

[1] Væ, qui saturati estis!... Væ vobis, qui ridetis! (*Luc.* VI, v. 25.)

[2] Voyez comme Bossuet annonce avec hauteur qu'il va instruire les rois; comme il se jette ensuite à travers les divisions et les orages de cette île; comme il peint le débordement des sectes, le fanatisme des indépendants; au milieu d'eux Cromwell, actif et impénétrable, dogmatisant et combattant, montrant l'étendard de la liberté et précipitant les peuples dans la servitude; la reine luttant contre le malheur et la révolte, cherchant partout des vengeurs, traversant neuf fois les mers, battue par les tempêtes, voyant son époux dans les fers, ses amis sur l'échafaud, ses troupes vaincues; elle-même obligée de céder, mais, dans la chute de l'État, restant ferme parmi ses ruines, telle qu'une colonne qui, après avoir longtemps soutenu un temple ruineux, reçoit sans être courbée ce grand édifice qui tombe et fond sur elle sans l'abattre. Cependant l'orateur, à travers ce grand spectacle qu'il déploie sur la terre, nous montre toujours Dieu présent au haut des cieux, secouant et brisant les trônes, précipitant les révolutions, et, par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée, répandue dans tout le discours, y jette une terreur religieuse qui en augmente encore l'effet, et en rend le pathétique plus sublime et plus sombre. (*Thomas*, Essai sur les éloges.)

vengée. Ceux que les armes n'avaient pu vaincre ni les conseils ramener, sont revenus tout à coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande âme a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il était de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois, qu'il a protégées, l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement : mais elle avait appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avait rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires; et, dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux[1], et où l'on voit sans jalousie ses concurrents. Touchée de ces sentiments, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avaient été ruinés pour la cause de la religion, ou pour le service du roi.

Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageait le prochain, et combien elle avait d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savait de quel poids est, non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paraître en leur auguste présence. Ceux qui la voyaient attentive à peser toutes ses paroles, jugeaient bien qu'elle était sans cesse sous la vue de Dieu, et que fidèle imitatrice de l'institut de sainte Marie, jamais elle ne perdait la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappelait-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenait à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veillait sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisait un rigoureux examen; et, soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle était si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte, cette grande reine; et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à MONSIEUR et à MADAME, qui, fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérants, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connaître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus fortunée, son histoire serait plus pompeuse, mais ses œuvres seraient moins pleines; et avec des titres superbes, elle aurait peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent[1]. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable! Puisse-t-il la placer au sein d'Abraham; et, content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons[2]!

[1] Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes. (*S. Aug.* de Civit. lib. v, cap. xxiv.)

[1] *Matth.* cap. v, v. 5.

[2] Cette péroraison est si tranquille, qu'à peine elle en paraît une. Soit à dessein, soit parce que la leçon que Bossuet avait promise aux rois est donnée, soit parce que son génie se calme et s'apaise quand il n'a plus à parler de la Providence qui remue les royaumes, cette fin de discours ressemble à celle de la vie de Henriette qui s'éteint sans éclat; et après ce fracas de disgrâces royales et de leçons divines, l'orateur repose l'âme de ses auditeurs dans une espérance douce et chrétienne. (*L'abbé de Vauxcelles.*)

•••••••

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE[1],

DUCHESSE D'ORLÉANS,

Prononcée à Saint-Denis le vingt et unième jour d'août 1670.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes; vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Eccl.

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste; vanité des vanités, et tout est vanité.

MONSEIGNEUR[2],

J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être si tôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût si tôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? et la France, qui vous revit, avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux, d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances? « Vanité des vanités, et tout est vanité. » C'est la seule parole qui me reste; c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette princesse. J'ai pris, sans étude et sans choix, les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet; puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité? L'homme, que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnaissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposait; et l'espérance publique, frustrée tout à coup par la mort de cette princesse, nous poussait trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, vent enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours, en lui disant : « Crains Dieu, et garde ses commandements; « car c'est là tout l'homme : et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce « que nous aurons fait de bien ou de mal[1]. » Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde; mais au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste, l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur[2]. Que ce tombeau nous convainque de

[1] Henriette-Anne d'Angleterre, fille de Charles Ier et d'Henriette-Marie de France, naquit à Exeter, le 16 juin 1644, cinq ans environ avant la mort sanglante de son père. Retenue en Angleterre après la fuite de la reine, elle fut, au bout de deux ans seulement, soustraite à la vigilance de ses gardiens, et envoyée en France auprès de sa mère, qui l'éleva à Chaillot dans le couvent qu'elle y avait fondé. Le 31 mars 1661, Henriette-Anne épousa Philippe-d'Orléans, frère unique de Louis XIV. Elle faisait l'ornement de la cour la plus polie et la plus galante de l'Europe; protégeant et encourageant la plupart des poëtes et des grands écrivains de cette brillante époque, lorsqu'elle mourut subitement le 30 juin 1670, empoisonnée, dit-on, dans un verre de chicorée, par des agents du duc de Lorraine qu'elle avait fait exiler.

[2] M. le Prince.

[1] Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo; et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit. (*Eccl.* cap. XII, v. 13, 14.)

[2] Dieu, la religion, un autel, des tombeaux, tous ces vastes

notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi, voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme, épurée de tous les sentiments de la terre, et pleine du ciel où elle touchait, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai crues dignes d'être proposées à un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

« Nous mourons tous[1], disait cette femme dont « l'Écriture a loué la prudence au second livre « *des Rois*, et nous allons sans cesse au tombeau, « ainsi que des eaux qui se perdent sans retour[2]. » En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots: ils ne cessent de s'écouler; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, messieurs, si quelque chose pouvait élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune souffrait quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y aurait-il dans l'univers de plus distingué que la princesse dont je parle? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit, pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé, et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France, la plus grande, sans comparaison, de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les rois d'Écosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette princesse, née sur le trône, avait l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse; et dès lors on voyait en elle une grandeur qui ne devait rien à la fortune. Nous disions, avec joie, que le ciel l'avait arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avait été plus durable[1]! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt, pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur, par le souvenir de notre joie. Souvenez vous donc, messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnait à toute la cour. Votre mémoire vous la peindra mieux, avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions de tous les peuples; et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimait pas plus tendrement que faisait Anne d'Espagne. Anne, vous le savez, messieurs, ne trouvait rien au-dessus de cette princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable par sa piété, et

sujets de méditation qui écrasent ou qui humilient l'imagination des autres hommes, semblent être le domaine de Bossuet et la patrie de son génie. On sait qu'il respire plus à son aise à la hauteur où le place ce grand spectacle du temps et de l'éternité; et c'est de cette hauteur qu'il considère les rois, les trônes, et toutes les grandeurs de la terre, comme placées sous la main de Dieu, pour servir de simples témoignages de sa toute-puissance, lorsqu'il juge à propos de les briser, de les anéantir et de les faire disparaître comme la paille légère emportée par le vent. (*Le cardinal de Bausset.*)

[1] « Il y a beaucoup de raisons de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Écriture sainte. Car, de même que, quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun, qu'elles viennent d'une petite origine; que, dans le progrès de leur course, elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux dans le sein immense de l'océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés d'avec les rivières les plus inconnues : ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités. Dans le progrès de leur âge, les années se poussent les unes les autres comme des flots, leur vie roule et descend sans cesse à la mort, par sa pesanteur naturelle; et enfin après avoir fait, ainsi que des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où ne se trouvent plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces augustes noms qui nous séparent les uns des autres, mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent. » (Orais. fun. de *Henri de Gornay*)

[2] Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. (II *Reg.* cap. XIV, v. 14.)

[1] . . . . . . propria hæc si dona fuissent!
(*Virg. Æneid.* VI, 872.)

par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avait de plus grand, que Philippe de France, son second fils, épousât la princesse Henriette; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la princesse sa sœur, recherchée de tant de rois, pouvait honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguait, j'ai eu raison de vous dire qu'elle était encore plus distinguée par son mérite. Je pourrais vous faire remarquer qu'elle connaissait si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection, quand on avait su plaire à MADAME. Je pourrais encore ajouter, que les plus sages et les plus expérimentés admiraient cet esprit vif et perçant, qui embrassait sans peine les plus grandes affaires, et pénétrait avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot? Le roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Tout éclairée qu'elle était, elle n'a point présumé de ses connaissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé, mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. MADAME s'éloignait toujours autant de la présomption que de la faiblesse; également estimable, et de ce qu'elle savait trouver les sages conseils, et de ce qu'elle était capable de les recevoir. On les sait bien connaître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisait tant à cette princesse. Nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudiait ses défauts; elle aimait qu'on lui en fît des leçons sincères : marque assurée d'une âme forte, que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près, par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'était le dessein d'avancer dans cette étude de sagesse, qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que, dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir, sans cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdait insensiblement le goût des romans, et de leurs fades héros; et, soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. Ainsi sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui semblait ne promettre que des jeux, elle cachait un sens et un sérieux, dont ceux qui traitaient avec elle étaient surpris.

Aussi pouvait-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires, et de la société des hommes, ces âmes sans force, aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète! « Ils ressemblent, « dit le Sage, à une ville sans murailles, qui est « ouverte de toutes parts[1], » et qui devient la proie du premier venu. Que MADAME était au-dessus de cette faiblesse! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur, en fait échapper le secret[2], n'était capable de lui faire découvrir le sien; et la sûreté qu'on trouvait en cette princesse, que son esprit rendait si propre aux grandes affaires, lui faisait confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'État, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois, et composent, sans instruction, les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que MADAME y fut admirée plus que jamais. On ne parlait qu'avec transport de la bonté de cette princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvait assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui conciliait les intérêts les plus opposés. Mais qui

[1] Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum. (*Prov.* cap. XXV, v. 28.)

[2] On a souvent admiré dans Bossuet la hauteur des pensées; mais ce qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, c'est son expression, qui souvent, dans les plus petites choses, anime et colorie tout. Ici, par exemple, à quoi tient le mérite de la phrase? A cette image si naturelle et si juste, qui nous représente le cœur humain, s'ouvrant aux séductions comme un vase qui se répand quand on l'a penché. (*La Harpe.*)

pourrait penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le roi son frère? Ce grand roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassait point d'admirer les excellentes qualités de MADAME. O plaie irrémédiable! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration, est devenu pour ce prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez-vous été si tôt ravie? Ces deux grands rois se connaissent; c'est l'effet des soins de MADAME : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux, et qu'une princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands rois l'élevait au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort[1]? Non, messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fond incapable d'élévation. Écoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connaissent le mieux, et ne lui veux donner, pour le convaincre, que des docteurs assis sur le trône. « O Dieu, dit le roi-prophète, « vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous[2]. » Il est ainsi, chrétiens : tout ce qui se mesure finit; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant, où il est si tôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur, et du creux de leur tombeau sortira cette voix, qui foudroie toutes les grandeurs : « Vous voilà blessé comme nous; vous êtes devenu « semblable à nous[1]. » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être, au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. « Ils mourront, « dit le roi-prophète, et en ce jour périront toutes leurs pensées[2] : » c'est-à-dire, les pensées des conquérants, les pensées des politiques, qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort, qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône); c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfants des hommes, y comprend la sagesse même. « Je me suis, dit-il, « appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'était encore une vanité[3], » parce qu'il y a une fausse sagesse, qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour MADAME, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendaient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre princesse ne paraîtra, dans ce discours, que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux

[1] On ne peut douter que Bossuet, en composant cet éloge funèbre, ne fût profondément affecté, tant il y parle avec éloquence et de la misère et de la faiblesse de l'homme. Comme il s'indigne de prononcer les mots de grandeur et de gloire? Il peint la terre sous l'image d'un débris vaste et universel; il fait voir l'homme cherchant toujours à s'élever, et la puissance divine poussant l'orgueil de l'homme jusqu'au néant, et, pour égaler à jamais les conditions, ne faisant de nous tous qu'une même cendre. Cependant Bossuet, à travers ces idées générales, revient toujours à la princesse, et tous ses retours sont des cris de douleur. (Thomas, *Essai sur les éloges*, chap. XXIV.)

[2] Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te. (*Psal.* XXXVIII, 6.)

[1] Ecce tu vulneratus es sicut et nos; nostri similis effectus es. (*Isa.* cap. XIV, 10.)

[2] In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. (*Psal.* CXLV, 4.)

[3] Transivi ad contemplandam sapientiam...... locutusque cum mente mea, animadverti quod hoc quoque esset vanitas (*Eccles.* cap. II, 12, 15.)

qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit; puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que, d'une main si prompte et si souveraine, elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe, pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si MADAME a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse[1] ! ô nuit effroyable ! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : MADAME se meurt! MADAME est morte[2] ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse : partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi « pleurera, le prince sera désolé, et les mains « tomberont au peuple, de douleur et d'étonne« ment[3]. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait MADAME serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise, *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam*[4] : « Je serrais les « bras ; mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains[5]. Quoi donc ! elle devait périr si tôt ! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. MADAME cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs[1]. Le matin elle fleurissait; avec quelles grâces ! vous le savez : le soir, nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales. Hélas ! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes, par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement, qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusques à la mort, lui en donnait les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince, qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de MADAME ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs : la passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur, n'avait point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre, la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; et si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous faisions pour MADAME; et, pour achever ces nobles projets, il n'y avait que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive? Toutefois, c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous

[1] Lorsque après cent cinquante ans nous relisons dans Bossuet ces sombres et lamentables expressions, il n'est personne, pour ainsi dire, qui n'entende retentir à son oreille ce *coup de tonnerre* qui couvrit de deuil cette *nuit désastreuse*. (*Le cardinal de Bausset.*)

[2] Ici l'orateur se troubla et fut interrompu par ses propres sanglots. Tout son auditoire fondait en larmes.

[3] Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi terræ conturbabuntur. (*Ezech.* cap. VII, 27.)

[4] Orat. de Ob. Sat. fr.

[5] Cette infortunée princesse, après avoir pris un verre d'eau de chicorée, sentit tout à coup des douleurs aiguës; et des symptômes de la nature la plus alarmante ne laissèrent pas même une faible espérance. Il paraît que, dans le premier moment de trouble où un événement si terrible avait jeté tous les esprits, les médecins qu'on avait appelés de Paris et de Versailles, ne voulant ou n'osant s'expliquer sur les causes réelles ou présumées d'une crise si extraordinaire, se méprirent dans le choix des remèdes. Peut-être en reconnurent-ils l'inutilité. (*Le cardinal de Bausset.*)

[1] Homo, sicut fœnum dies ejus, tanquam flos agri sic efflorebit (*Ps.* CII, 15.)

sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable mais triste mort. A la vérité, messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible, qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus avec fierté; contente de l'envisager sans émotion, et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effort de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite[1]; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître : cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration[2]. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre[3], comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature. Notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien[4], parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes!

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant; et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre[1]. Peut-on bâtir sur ces ruines? peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines? Mais quoi, messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous? Dieu, qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent : « les voies me sont ouvertes à la véritable « vie[2]. » MADAME n'est plus dans le tombeau; la mort, qui semblait tout détruire, a tout établi : voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avais marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous, qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance[3], s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se

[1] Il y a une sorte d'expressions familières qui choqueraient dans un écrivain médiocre, parce qu'elles tiendraient de la faiblesse, et qui plaisent chez Bossuet; d'abord parce qu'elles ne peuvent paraître une impuissance de dire mieux dans un homme dont l'élocution est ordinairement si élevée, ensuite parce qu'elles sont de nature à faire mieux sentir que leur extrême simplicité est ce qu'il y a de mieux pour la force du sens et le dessein de l'auteur. (*La Harpe.*)

[2] Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons? Jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec autant d'indépendance? Le diadème n'est rien aux yeux de l'orateur; par lui le pauvre est égal au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire devant des milliers de témoins que ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est qu'un songe, et qu'il n'est lui-même que poussière. (*M. de Chateaubriand.*)

[3] *Job*, cap. XXI, 26.

[4] Cadit in originem terram, et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem. (*Tertull.* de Resur. carnis, n° 4.)

[1] Nul n'a tiré un plus grand parti que Bossuet des idées de mort, de destruction, d'anéantissement, si fréquentes chez les anciens, qui connaissaient le pouvoir qu'elles ont sur notre imagination, sur cette étrange faculté qui règne dans nous si impérieusement, qu'elle nous rend avides des impressions mêmes qui effraient notre raison et humilient notre orgueil. Mais ces idées lugubres ont ici un autre résultat que chez les anciens : ils appelaient la pensée de la mort comme un avertissement de jouir du moment qui passe et qui peut être le dernier. On conçoit au contraire qu'une religion qui ne considère le temps que comme un passage à l'éternité fournit à l'éloquence des instructions d'un ordre bien plus relevé; et nulle part elles ne sont plus frappantes que dans Bossuet. (*La Harpe.*)

[2] Notas mihi fecisti vias vitæ. (*Psal.* XV, 10.)

[3] Ne paraît-il pas singulier d'énoncer comme un titre de grandeur une faculté de soumission? Non-seulement ce contraste d'idées et d'expressions est sublime, mais il présente un mérite propre à Bossuet : c'est de jeter rapidement des idées étendues sans s'arrêter à les développer. On trouve ici un grand fonds d'idées philosophiques indiqué en peu de mots. En effet, quoiqu'il y ait infiniment moins de distance de la bête à l'homme que de l'homme à Dieu, cependant l'instinct de la bête ne va pas jusqu'à connaître la prodigieuse supériorité de la raison humaine; et la raison humaine, tout imparfaite qu'elle est, s'est élevée jusqu'à l'idée de l'intelligence divine, c'est-à-dire jusqu'à l'idée de l'infini : et comme la conséquence nécessaire de cette idée est un sentiment de soumission, il est rigoureusement vrai que ce sentiment tient à ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, à sa raison, qui a conçu l'infini. (*La Harpe.*)

confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car, comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, « que le corps « retourne à la terre, dont il a été tiré[1]; » il faut, par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étaient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardais le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais, pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes : car où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous faisons, n'est donc pas de nous être servis de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostôme a bien compris cette vérité, quand il a dit : « Gloire, richesses, noblesse, puissance, « pour les hommes du monde ne seront que des « noms; pour nous, si nous servons Dieu, ce « sont des choses. Au contraire, la pauvreté, « la honte, la mort, sont des choses trop effec« tives et trop réelles pour eux; pour nous, ce « sont seulement des noms[2]; » parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent : « Tout est vanité. » Il s'explique, « tout est vanité sous le soleil[3], » c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement, aspirez à l'éternité; la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste[4] méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir; qui, par beaucoup de raisonnements et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. « Hé! s'écrie ce sage roi, « y a-t-il rien de si vain[1]? » Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux? « Mais cela même, dit-il, ce « repos, cette douceur de la vie, est encore une « vanité[2], » parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisque enfin, de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fou et le sage; et même je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *Unus interitus est hominis et jumentorum*[3]. En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse, tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui, étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner, que verrons-nous autre chose dans notre vie que de folles inquiétudes? et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste; et bientôt MADAME nous le fera paraître dans les dernières actions de sa vie. « Crains Dieu, et observe ses « commandements; car c'est là tout l'homme[4] : » comme s'il disait : Ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé : ne le croyez pas; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot, ce que c'est que l'homme? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever; car, ajoute l'Ecclésiaste, « Dieu « examinera dans son jugement tout ce que nous « aurons fait de bien et de mal[5]. » Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le

[1] Revertatur pulvis ad terram suam, unde erat. (*Eccl.* cap. XII, 7.) Spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum. (*Ibid.*)

[2] Gloria enim et potentia, divitiæ et nobilitas, et his similia, nomina sunt apud ipsos, res autem apud nos : quemadmodum et tristitia, mors et ignominia, et paupertas, et studia, nomina sunt apud nos, res apud illos. (*Homil.* LVIII, al. LIX, in Matth. n° 5, t. VII, p. 601.)

[3] *Eccl.* cap. I, 2, 14; cap. III, 11.

[4] *Ibid.* cap. I, 17; cap. II, 14, 24.

[1] Et est quidquam tam vanum? (*Eccl.* cap. II, 19.)

[2] Vidi quod hoc quoque esset vanitas. (*Eccl.* cap. II, 1, 2; cap. VIII, 10.)

[3] *Eccl.* cap. III, 19.

[4] *Ibid.* cap. XII, 13.

[5] *Ibid.* cap. XII, 14.

Psalmiste dit[1], « qu'à la mort périront toutes nos « pensées; » oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles ; de sorte que nos pensées, qui devaient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable? donnez à Dieu vos affections : nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines; vous pourrez hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais, afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes : mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce et dans la dernière, que la grâce se montre; c'est-à-dire, que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paraît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états, par une impression illustre et particulière, afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce. Que ces deux principaux moments de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de HENRIETTE D'ANGLETERRE! Pour la donner à l'Église, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie n'était pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses ancêtres : disons, des derniers de ses ancêtres, puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique[2]. Mais si les lois de l'État s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'État pour l'affranchir de ces lois. Il met les âmes à ce prix; il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus; et comme rien ne lui est cher que ces enfants de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien-aimé, rien ne lui coûte, pourvu qu'il les sauve. Notre princesse est persécutée avant que de naître, délaissée aussitôt que mise au monde; arrachée, en naissant, à la piété d'une mère catholique; captive, dès le berceau, des ennemis implacables de sa maison; et, ce qui était plus déplorable, captive des ennemis de l'Église, par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu était sur elle, elle pouvait dire avec le prophète[1] : « Mon père « et ma mère m'ont abandonnée; mais le Sei« gneur m'a reçue en sa protection. » Délaissée de toute la terre dès ma naissance, « je fus « comme jetée entre les bras de sa providence « paternelle, et dès le ventre de ma mère il se « déclara mon Dieu. » Ce fut à cette garde fidèle que la reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu, et qui tenait du miracle, délivra la princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan, et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume, lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'Église catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevait, que par les exemples vivants de cette grande et religieuse reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes toujours abondantes se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de saint Édouard et de saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands rois. Qui pourrait assez exprimer le zèle dont elle brûlait pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monuments? Nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein : et le ciel nous l'a ravie! O Dieu! que prépare ici votre éternelle providence? Me permettrez-vous, ô Seigneur! d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis? est-ce que le crime, qui fit céder vos

[1] *Psal.* CXLV, 4.

[2] Henri VIII après avoir méconnu l'autorité de la cour de Rome, en 1531, se fit le chef suprême de l'Église d'Angleterre.

[1] Pater meus et mater mea dereliquerunt me; Dominus autem assumpsit me. — In te projectus sum ex utero : de ventre matris meæ Deus meus es tu. (*Psalm.* XXVI; 10 et XXI, 11.)



vérités saintes à des passions malheureuses, est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle? Nous ravissez-vous HENRIETTE, par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la reine Marie, et son règne si favorable à l'Église? ou bien voulez-vous triompher seul? et, en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattaient, réservez-vous, dans les temps marqués par votre prédestination éternelle, de secrets retours à l'État et à la maison d'Angleterre? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette princesse. Puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi! Ce grand roi, qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zèle, si nous souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum, non tantùm te, sed etiam omnes fieri tales, qualis et ego sum*[1]. Ce souhait est fait pour les rois; et saint Paul, étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa; mais saint Paul en exceptait ses liens, *exceptis vinculis his :* et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentiments, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Église.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre princesse, il me reste, messieurs, de vous faire considérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle semblait être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre[2], à nous revêtir, et nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changements, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après, par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années; sortis des figures qui passent, et des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changements. Ainsi notre âme n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus; la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale, a la force de les fixer : et de même que le testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des testaments et la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin testateur; ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, messieurs, si je vous fais voir encore une fois MADAME aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle : quelque cruelle que la mort vous paraisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais, encore un coup, affermissons-nous. Ne mêlons point de faiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher MADAME a été puissante? voyez combien la mort a été terrible. Premièrement, elle a plus de prise sur une princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! que de joie elle enlève à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs peut-elle venir ou plus prompte[1] ou plus cruelle? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique, sans menacer et sans avertir, elle se fasse sentir tout entière dès le premier coup, elle trouve la princesse prête. La grâce, plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avait vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme vraiment chrétienne y avait laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette princesse des discours étudiés et magnifiques : une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : « O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas tou- « jours mis en vous ma confiance? » Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et

[1] *Act.* cap. XXVI, 29.
[2] II Cor. 5.

[1] *Hebr.* cap. X, 15. — Elle mourut à vingt-six ans, après neuf heures d'horribles souffrances. La nouvelle de cette mort soudaine frappa la cour comme d'un coup de foudre : les esprits consternés ne sortirent de l'abattement que pour se jeter dans les plus noires conjectures; et, après avoir pesé les témoignages, nous n'oserions pas dire qu'elles aient été sans fondement. (*Dussault.*)

avec tous les sentiments d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connaître Dieu, n'appelant pas le connaître que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession; qui ne reçoivent les saints sacrements que par force : dignes certes de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. MADAME appelle les prêtres plutôt que les médecins. Elle demande d'elle-même les sacrements de l'Église; la pénitence avec componction; l'eucharistie avec crainte, et puis avec confiance; la sainte onction des mourants avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connaissance : elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent[1]) à qui les écoute avec foi : elle les suit, elle s'y conforme; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus, qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Ne croyez pas que ces excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande âme. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquérants. MADAME m'a fait connaître la vérité de cette parole du Sage : « Le patient vaut « mieux que le brave; et celui qui dompte son « cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes[2]. » Combien a-t-elle été maîtresse du sein! avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs! Rappelez en votre pensée ce qu'elle a dit à MONSIEUR. Quelle force! quelle tendresse! O paroles qu'on voyait sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées; sincère production d'une âme, qui, tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité, vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand prince. MADAME ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie MONSIEUR de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu? qu'avons-nous ouï? Elle se conformait aux ordres de Dieu; elle lui offrait ses souffrances, en expiation de ses fautes; elle professait hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourants. Elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés pour l'exciter elle-même, et ne voulait point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'Agneau; c'était un nouveau langage que la grâce lui apprenait. Nous ne voyions en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une âme alarmée par lesquelles on se trompe soi-même. Tout était simple, tout était précis, tout était tranquille; tout partait d'une âme soumise, et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette princesse, sinon qu'il l'affermit dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce? Ce grand Dieu nous exauçait, mais souvent, dit saint Augustin[1]; en nous exauçant il trompe heureusement notre prévoyance. La princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne voulait plus exposer aux illusions du monde les sentiments d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage; « Il s'est « hâté[2]. » En effet, quelle diligence! en neuf heures l'ouvrage est accompli. « Il s'est hâté de la « tirer du milieu des iniquités. » Voilà, dit le grand saint Ambroise, la merveille de la mort dans les chrétiens : elle ne finit pas leur vie; elle ne finit que leurs péchés[3], et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettait la princesse, les a ravagés dans la fleur; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même un tableau qui s'avançait à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessein montrait déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençait le plus noblement : disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie. Et, pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la faiblesse humaine, quel péril n'eût

[1] Bossuet cache la vérité par modestie quand il s'efface lui-même du récit de cette agonie, quand il attribue tout le prodige de son propre talent aux belles et touchantes prières de l'Église; quand il rappelle toujours comme témoin, jamais comme acteur, l'héroïsme de la foi de cette princesse, dont la religion seule, selon lui, eut la gloire de *suspendre les douleurs les plus violentes* en lui faisant même *oublier la mort*. (*Le cardinal Maury*.)

[2] Melior est patiens viro forti; et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium. (*Prov.* cap. XVI, 32.)

[1] In ep. *Joan*, tract. VI, nos 7, 8, t. III, part. II, col. 866, 867.

[2] Properavit educere de medio iniquitatum. (SAP. cap. IV, 14.)

[3] Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit. (De bono mortis, cap. IX, n° 38, t. I, col. 404.)

point trouvé cette princesse dans sa propre gloire! La gloire! qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel? quel appât plus dangereux? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes? Considérez la princesse; représentez-vous cet esprit, qui, répandu par tout son extérieur, en rendait les grâces si vives : tout était esprit, tout était bonté. Affable à tous avec dignité, elle savait estimer les uns sans fâcher les autres; et quoique le mérite fût distingué, la faiblesse ne se sentait pas dédaignée. Quand quelqu'un traitait avec elle, il semblait qu'elle eût oublié son rang, pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevait presque pas qu'on parlât à une personne si élevée; on sentait seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouillait si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettait à couvert des vains ombrages, et ne leur laissait à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnaissante des services, elle aimait à prévenir les injures par sa bonté; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité? Elle donnait non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquait tout ensemble et le mépris du don et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevait ses présents; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais[1], jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle? N'allait-elle pas gagner tous les cœurs? c'est-à-dire, la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner : et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, « qu'elle allait être précipitée dans la gloire[1]? » Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses; mais la gloire les défend-elle de la gloire même? ne s'adorent-elles pas secrètement? ne veulent-elles pas être adorées? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? et que se peut refuser la faiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu? La modération, que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvements de la vanité : elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage les dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même; et on dit au fond de son cœur : « Je suis, et il n'y a que moi sur la terre[2]. » En cet état, messieurs, la vie n'est-elle pas un péril? la mort n'est-elle pas une grâce? Que ne doit on pas craindre de ses vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu, d'avoir abrégé les tentations avec les jours de MADAME; de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération? Qu'importe que sa vie ait été si courte? jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquents, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie; ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves, et dans les sentiments les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue; mais l'opération de la grâce a été forte, mais la fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé, de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue

[1] Bossuet fait ici allusion à un trait qui montre jusqu'où cette princesse porta la grâce et la délicatesse qui lui étaient naturelles, même *entre les bras de la mort*. Sa première femme de chambre s'étant approchée pour lui donner quelque chose, elle lui dit en anglais, afin que Bossuet ne l'entendît pas : Donnez à M. de Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'ai fait faire pour lui. (*Le cardinal de Bausset.*) — Louis XIV voulut mettre lui-même cette bague au doigt de Bossuet; il lui dit qu'il l'invitait à la porter toute sa vie en mémoire de Madame; et il ajouta qu'il ne croyait pas pouvoir mieux témoigner son intérêt à la mémoire de cette princesse, qu'en le chargeant de prêcher son oraison funèbre. On félicita Bossuet en lui exprimant seulement quelques regrets de ce que les bienséances de la chaire ne lui permettaient peut-être pas de rappeler dans cet éloge un legs aussi honorable pour la princesse que pour l'orateur. *Eh! pourquoi pas?* dit-il dans un premier mouvement de reconnaissance. Trois syllabes suffirent à Bossuet pour retracer avec autant de dignité que de mesure l'histoire généralement divulguée de cette bague qu'on voyait briller à son doigt : c'est le triomphe des bienséances oratoires. Ces trois mots, *je le sais*, fondus pour ainsi dire dans une narration où ils ne figurent pas moins par leur précision que par leur clarté, mais dont on ne peut deviner le vrai sens sans être instruit de l'anecdote qui les motive; ces trois mots enfin, si simples et si frappants par un trait sublime de situation unique en éloquence, attendrirent et enthousiasmèrent tout l'auditoire, qui se montra digne de les sentir et de les apprécier, en les répétant plusieurs fois avec un transport unanime. (*Le cardinal Maury.*)

[1] In ipsam gloriam præceps agebatur. (*Tacit.* Agr. § 41.)
[2] Ego sum, et præter me non est altera. (Isa. cap. XLVII, 10.)

vie[1]. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés; son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affaiblie. Je me confie pour MADAME en cette miséricorde, qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le sauveur Jésus, les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption[2] : n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de MADAME, avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang, dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses sacrements, et par la communion avec ses souffrances.

Mais en priant pour son âme, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? et quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, ne fait que nous étourdir pour quelques moments? Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts, pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau : ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir : car si nous savons nous connaître, nous confesserons, chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies; nous n'avons rien que de faible à leur opposer; c'est par passion, et non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe; c'est que les sens nous enchantent; c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent, et du monde? La Providence divine pouvait-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choses humaines? et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste; et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance, que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme de sentir est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourants que vivants, nous attendons les derniers soupirs, pour prendre les sentiments que la seule pensée de la mort nous devrait inspirer à tous les moments de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui MADAME donnait un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que, regardant cette grande place qu'elle remplissait si bien, vous sentirez qu'elle y manque; songez que cette gloire que vous admiriez faisait son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence[1].

[1] Rien ne peut mieux faire connaître l'esprit de douceur et de charité chrétienne dont Bossuet fit usage dans les derniers moments de Henriette d'Angleterre que ce qu'il dit ici lui-même. (*Le cardinal de Bausset.*)

[2] Fénelon n'est pas plus sensible. Bossuet emploie ici et consacre, pour ainsi dire, ces deux beaux vers de Tibulle :

> Te spectem, suprema mihi cum venerit hora;
> Te teneam moriens, deficiente manu.
> (Lib. 1, eleg. 1, 63.)

On sait que le pieux et ingénieux Commire avait placé cette inscription au pied de son crucifix. (*L'abbé de Vauxcelles.*)

[1] Bossuet, en envoyant l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre et de Madame Henriette à l'abbé de Rancé, lui écrivait : « J'ai laissé ordre de vous faire passer deux oraisons funèbres qui, parce qu'elles font voir le néant du monde, peuvent avoir place parmi les livres d'un solitaire, et que, en tout cas, il peut regarder comme deux têtes de mort assez touchantes. » Ces mots, jetés au hasard dans une lettre qui n'était pas destinée à voir le jour, révèlent la pensée habituelle de Bossuet. Jamais la puissance et la grandeur ne venaient se présenter à son esprit qu'il ne vît la mort à côté. (*Le cardinal de Bausset.*) — L'intérêt que peut inspirer une princesse expirant à la fleur de son âge semble se devoir épuiser vite : tout consiste en quelques oppositions vulgaires de la beauté, de la jeunesse, de la grandeur et de la mort; et c'est pourtant sur ce fonds stérile que Bossuet a bâti un des plus beaux monuments de l'éloquence; c'est de là qu'il est parti pour montrer la misère de l'homme par son côté périssable, et sa grandeur par son côté immortel. Il commence par le ravaler au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le peindre ensuite glorieux avec la vertu dans des royaumes incorruptibles. (*M. de Chateaubriand.*)

••••••••

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE[1],

INFANTE D'ESPAGNE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Prononcée à Saint-Denis le 1er septembre 1683 en présence de monseigneur le Dauphin.

Sine macula enim sunt ante thronum Dei.
Ils sont sans tache devant le trône de Dieu.

(Paroles de l'apôtre saint Jean, dans sa *Révélation*, chap. XIV, 5.)

MONSEIGNEUR,

Quelle assemblée l'apôtre saint Jean nous fait paraître! Ce grand prophète nous ouvre le ciel, et notre foi y découvre « sur la sainte montagne « de Sion, « dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse : « Il y a dans l'Église de « Sardis un petit nombre de fidèles, *pauca nomina*, qui n'ont pas souillé leurs vêtements[2] : » ces riches vêtements dont le baptême les a revêtus; vêtements qui ne sont rien moins que Jésus-Christ même, selon ce que dit l'Apôtre : « Vous « tous qui avez été baptisés, vous avez été revê- « tus de Jésus-Christ[3]. » Ce petit nombre chéri de Dieu pour son innocence, et remarquable pour la rareté d'un don si exquis, a su conserver ce précieux vêtement, et la grâce du baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité? Écoutez parler le Juste et le Saint : « Ils marchent, dit-il, « avec moi, revêtus de blanc, parce qu'ils en sont « dignes[4]; » dignes, par leur innocence, de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau sans tache, et de marcher toujours avec lui, puisque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie : âmes pures et innocentes, « âmes « vierges[1], » comme les appelle saint Jean, au même sens que saint Paul disait à tous les fidèles de Corinthe : « Je vous ai promis, comme une « vierge pudique, à un seul homme, qui est Jésus- « Christ[2]. » La vraie chasteté de l'âme, la vraie pudeur chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jésus-Christ, et de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siècle. C'est dans cette troupe innocente et pure que la reine a été placée : l'horreur qu'elle a toujours eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi, qui pénètre jusqu'aux cieux, nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnais cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les autels, qui inspirait du respect pour Dieu et pour elle : Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante et mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence et de la candeur de son âme, n'a fait, pour ainsi parler, que passer au-dedans, où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. « Elle marche avec l'Agneau, car elle « en est digne[3]. » La sincérité de son cœur, sans dissimulation et sans artifice, la range au nombre de ceux dont saint Jean a dit, dans les paroles qui précèdent celles de mon texte, que « le men- « songe ne s'est point trouvé en leur bouche, » ni aucun déguisement dans leur conduite, « ce « qui fait qu'on les voit sans tache devant le trône « de Dieu[4] : » *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.* En effet, elle est sans reproche devant Dieu et devant les hommes : la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie depuis son enfance jusqu'à sa mort; et une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le ciel et la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvais-je mieux essuyer vos larmes, celles des princes qui vous environnent, et de cette auguste assemblée, qu'en vous faisant voir au milieu de cette troupe resplendissante, et dans cet état glorieux, une mère si chérie et si regrettée? Louis même, dont la constance ne peut vaincre ses justes douleurs, les trouverait plus traitables dans cette pensée. Mais ce qui doit être votre unique consolation, doit aussi, monseigneur, être votre exemple; et, ravi de l'éclat

[1] Cette princesse, née le 20 septembre 1638, était l'unique fruit du mariage de Philippe IV, roi d'Espagne, avec Élisabeth de France, fille de Henri IV. Le 4 juin 1660, elle épousa Louis XIV, son cousin germain, et qui était de même âge qu'elle. Lorsque ce monarque partit, en 1672, pour la guerre de Hollande, il lui confia la régence du royaume et lui donna ainsi le témoignage public de sa confiance dans ses talents. Après une vie passée dans l'exercice de la plus austère piété, Marie-Thérèse, qui s'était éloignée le plus qu'elle avait pu des intrigues et des agitations de la cour, mourut le 30 juillet 1683, à l'âge de quarante-cinq ans. « Voilà, dit le roi en apprenant sa mort, voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné. »

[2] Habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua. (*Apoc.* cap. III, 4.)

[3] Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis. (*Gal.* cap. III, 27.)

[4] Ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt. (*Apoc.* cap. III, 4.)

[1] Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. (*Apoc.* cap. XIV, 4.)

[2] Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo. (II. *Cor.* cap. XI. 2.)

[3] *Apoc.* cap. III, 4.

[4] In ore eorum non est inventum mendacium : sine macula enim sunt ante thronum Dei. (*Apoc.* cap. XIV, 5.)

immortel d'une vie toujours si réglée et toujours si irréprochable, vous devez en faire passer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il est rare, chrétiens, qu'il est rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes! mais surtout, qu'il est rare de la trouver parmi les grands! « Ceux que vous voyez revê« tus d'une robe blanche, ceux-là, dit saint Jean, « viennent d'une grande affliction[1], *de tribulatione magna;* afin que nous entendions que cette divine blancheur se forme ordinairement sous la croix, et rarement dans l'éclat, trop plein de tentation, des grandeurs humaines.

Et toutefois il est vrai, messieurs, que Dieu, par un miracle de sa grâce, se plaît à choisir, parmi les rois, de ces âmes pures. Tel a été saint Louis toujours pur et toujours saint dès son enfance; et Marie-Thérèse sa fille a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, messieurs, dans les desseins de la Providence, et admirons les bontés de Dieu, qui se répandent sur nous et sur tous les peuples, dans la prédestination de cette princesse. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante et plus exemplaire. Ainsi sa vie et sa mort, également pleines de sainteté et de grâce, deviennent l'instruction du genre humain. Notre siècle n'en pouvait recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyait nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C'est ce rare et merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des reines, et tel est le digne abrégé de son éloge: Il n'y a rien que d'auguste dans sa personne, il n'y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples: venez contempler dans la première place du monde la rare et majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il n'importe pas à cette princesse où la mort frappe; on n'y voit point d'endroit faible par où elle pût craindre d'être surprise: toujours vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut, sa mort si précipitée, et si effroyable pour nous, n'avait rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans son enceinte, cette importante vérité, qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché; et que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, messieurs, l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des cieux, très-haute, très-excellente, très-puissante et très-chrétienne princesse Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfants, la postérité. C'est lui qui dit à Abraham: « Les rois sortiront de vous[1], » et qui fait dire par son prophète à David: « Le Sei« gneur vous fera une maison[2]. » « Dieu, qui d'un « seul homme a voulu former tout le genre hu« main, comme dit saint Paul, et de cette source « commune le répandre sur toute la face de la « terre, » en a vu et prédestiné dès l'éternité les alliances et les divisions, « marquant les temps « poursuit-il, et donnant des bornes à la demeure « des peuples[3]; » et enfin un cours réglé à toutes ces choses. C'est donc Dieu qui a voulu élever la reine, par une auguste naissance, à un auguste mariage, afin que nous la vissions honorée au-dessus de toutes les femmes de son siècle, pour avoir été chérie, estimée, et trop tôt, hélas! regrettée par le plus grand de tous les hommes.

Que je méprise ces philosophes, qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut! Comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement[4]. N'en doutons pas, chrétiens, Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations les qualités dominantes qui devaient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui devaient gouverner ces nations, et en particulier, dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles devaient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre.

[1] Hi qui amicti sunt stolis albis.... hi sunt qui venerunt in tribulatione magna. (*Apoc.* cap VII, 13, 14.)

[1] Reges ex te egredientur. (*Gen.* cap. XVII, 6.)

[2] Prædicit tibi Dominus, quod domum faciat tibi Dominus. (II. *Reg.* cap. VII, II.)

[3] Deus..... qui fecit ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ, definiens statuta tempora, et terminos habitationis eorum. (*Act.* cap. XVII, 24, 26.)

[4] Toujours Bossuet rend compte de tout par les décrets de la Providence, et *méprise les philosophes* qui veulent s'en passer. Dieu, *dans son conseil éternel*, a préparé Marie-Thérèse pour épouse au plus grand des hommes; et cet homme sera Louis. On a beau se récrier, le soupçonner de flatterie, l'accuser d'appeler *Dieu* cet arrangement politique de deux cours pour le mariage d'une infante, il ne s'inquiète pas de cela, sûr que, quand il recourt à la Providence, il remonte à la vraie source des événements et à celle des plus beaux mouvements oratoires. (*L'abbé de Vauxcelles.*) — Voilà la philosophie de la religion, et Bossuet y rattache tout de suite la philosophie de la politique. (*Le cardinal de Bausset.*)

C'est par la suite de ces conseils que Dieu a fait naître les deux puissantes maisons d'où la Reine devait sortir ; celle de France et celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines : jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps? Il le sait, et nous l'ignorons.

On remarque, dans l'Écriture, que Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres ; comme celui que les Syriens, quoique ennemis des rois d'Israël, leur attribuaient par ces paroles : « Nous avons appris que les rois de la maison d'Israël sont cléments [1]. »

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux maisons de France et d'Autriche ; et sans dire que l'on redoutait davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvait quelque chose de plus vigoureux dans les armes et dans le courage de celle de France ; maintenant que par une grâce particulière ces deux caractères se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisait la joie de la reine : c'est que Dieu avait donné à ces deux maisons, d'où elle est sortie, la piété en partage ; de sorte que sanctifiée [2], qu'on m'entende bien, c'est-à-dire, consacrée à la sainteté par sa naissance, selon la doctrine de saint Paul, elle disait avec cet apôtre : « Dieu, que ma famille a toujours servi, et à qui je suis dédiée « par mes ancêtres [3] : » *Deus cui servio à progenitoribus.*

Que s'il faut venir au particulier de l'auguste maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où, durant l'espace de quatre cents ans, on ne trouve que des rois et des empereurs, et une si grande affluence de maisons royales, avec tant d'États et tant de royaumes, qu'on a prévu, il y a longtemps, qu'elle en serait surchargée?

Qu'est-il besoin de parler de la très-chrétienne maison de France, qui, par sa noble constitution, est incapable d'être assujettie à une famille étrangère ; qui est toujours dominante dans son chef ; qui, seule dans tout l'univers et dans tous les siècles, se voit, après sept cents ans d'une royauté établie (sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités) ; seule, dis-je, se voit après tant de siècles encore dans sa force et dans sa fleur, et toujours en possession du royaume le plus illustre qui fut jamais sous le soleil, et devant Dieu, et devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la foi ; et devant les hommes, d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'empire sans perdre sa gloire ni son rang?

La Reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche et fière maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France [1], sa mère, digne fille de Henri le Grand, et, de l'aveu de l'Espagne, la meilleure reine, comme la plus regrettée, qu'elle eût jamais vue sur le trône : triste rapport de cette princesse avec la reine sa fille : elle avait à peine quarante-deux ans quand l'Espagne la pleura ; et, pour notre malheur, la vie de Marie-Thérèse n'a guère eu un plus long cours. Mais la sage, la courageuse et la pieuse Isabelle devait une partie de sa gloire aux malheurs de l'Espagne, dont on sait qu'elle trouva le remède par un zèle et par des conseils qui ranimèrent les grands et les peuples, et, si on le peut dire, le roi même. Ne nous plaignons pas, chrétiens, de ce que la reine sa fille, dans un État plus tranquille, donne aussi un sujet moins vif à nos discours, et contentons-nous de penser que, dans des occasions aussi malheureuses, dont Dieu nous a préservés, nous y eussions pu trouver les mêmes ressources.

Avec quelle application et quelle tendresse Philippe IV son père ne l'avait-il pas élevée? On la regardait en Espagne non pas comme une infante, mais comme un infant ; car c'est ainsi qu'on y appelle la princesse qu'on reconnaît comme héritière de tant de royaumes. Dans cette vue, on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avait de plus vertueux et de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance, tout environnée de vertus ; et on voyait paraître en cette jeune princesse plus de belles qualités qu'elle n'attendait de couronnes. Philippe l'élève ainsi pour ses États ; Dieu, qui nous aime, la destine à Louis.

Cessez, princes et potentats, de troubler par vos prétentions [2] le projet de ce mariage. Que l'amour, qui semble aussi le vouloir troubler, cède lui-même [3]. L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde ; il peut bien y soulever des tempêtes, et y exciter des mouvements qui fassent trembler les politiques, et qui donnent des espérances aux insensés : mais il y a des âmes d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le ciel qu'il ne peut rompre ; et l'Infante, non-seulement par son auguste nais-

[1] Ecce audivimus quod reges domus Israel clementes sunt. (III. *Reg.* cap. xx, 31.)

[2] Filii vestri... sancti sunt. (I. *Cor.* cap. vii, 14.)

[3] II. *Tim.* cap. I, 3.

[1] Plus connue sous le nom d'Élisabeth, morte en 1644. Elle avait épousé le roi d'Espagne, Philippe IV.

[2] Toutes les maisons souveraines de l'Europe recherchaient l'alliance d'une princesse qui, selon les apparences, devait un jour posséder tant d'États.

[3] Louis XIV faisait alors une cour assidue à Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin.

sance, mais encore par sa vertu et par sa réputation, est seule digne de Louis.

C'était « la femme prudente qui est donnée proprement par le Seigneur [1], » comme dit le Sage. « Pourquoi donnée proprement par le Seigneur, » puisque c'est le Seigneur qui donne tout? et quel est ce merveilleux avantage, qui mérite d'être attribué d'une façon si particulière à la divine bonté? Il ne faut, pour l'entendre, que considérer ce que peut dans les maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne ferait qu'aigrir.

Ile pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires à qui tu sers de limite : île éternellement mémorable [2] par les conférences de deux grands ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente; où l'un se donnait du poids par sa lenteur, et l'autre prenait l'ascendant par sa pénétration : auguste journée, où deux fières nations longtemps ennemies, et alors réconciliées par MARIE-THÉRÈSE, s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser; où ces deux rois, avec leur cour, d'une grandeur, d'une politesse, et d'une magnificence aussi bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre, et à tout l'univers, un si grand spectacle : fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tout les uns et les autres; et MARIE-THÉRÈSE périt pour toute la terre. L'Espagne pleurait seule : maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrents, qui pourrait les arrêter? Mais si l'Espagne pleurait son infante, qu'elle voyait monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissements à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taisons-nous; ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondements des instructions que je veux graver dans vos cœurs : aussi bien la vanité des choses humaines, tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de ma voix, dans ce sceptre si tôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisait le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une reine si grande par tant de titres, le devenait tous les jours par les grandes actions du roi, et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui, la France a appris à se connaître. Elle se trouve des forces que les siècles précédents ne savaient pas. L'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les Français peuvent tout, c'est que leur roi est partout leur capitaine; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats, ménagés et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance [1].

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout à coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours; et la reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement [2] à ses desseins.

Par les soins d'un si grand roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein; mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire; et nos alliés ont ressenti, dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis était secourable.

Avant lui, la France, presque sans vaisseaux, tenait en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes, depuis le levant jusqu'au couchant, de nos flottes victorieuses; et la hardiesse française porte partout la terreur, avec le nom de

[1] A Domino proprie uxor prudens. (*Prov.* cap. XIX, 14.)

[2] Le 7 novembre 1659, après vingt-quatre conférences tenues par le cardinal Mazarin et don Louis de Haro, dans l'île des Faisans, sur la Bidassoa, un traité de paix fut conclu entre la France et l'Espagne. La principale clause de ce traité était le mariage de Marie-Thérèse d'Autriche avec Louis XIV, mariage qui se fit l'année suivante.

[1] Un pareil éloge, quelque extraordinaire qu'il paraîtra, n'avait rien d'exagéré : la France, heureuse sous la main puissante de son roi, était alors au comble de la gloire. Cependant la mort de la reine, et celle de Colbert qui la suivit de près au tombeau, semblaient annoncer au monarque le terme de ses prospérités.

[2] Le roi, pour donner le change aux ennemis, s'était transporté en Lorraine, au mois de février 1678, avec la reine et toute sa cour, et avait fait investir Charlemont, Namur et Luxembourg, lorsque tout à coup, passant des bords de la Moselle à ceux de l'Escaut, il commanda au maréchal d'Humières d'investir la ville de Gand, qui fut prise le 9 mars de la même année, après quatre jours de siége seulement. (*Le président Hénault.*)

Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance : mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets, qui sont nés pour êtres libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance : « Qui est semblable à Tyr? et toutefois « elle s'est tue dans le milieu de la mer [1]; » et la navigation va être assurée par les armes de Louis [2].

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de sa fermeté, à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels? La sévère justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'autorité sous laquelle, heureusement réunie, elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrais ici prendre à témoin les sages ministres des cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentiments, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisait la joie de la reine. Louis est le rempart de la religion : c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit partout au dehors, que parce qu'il la fait régner au dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances, jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière, pourraient armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes, et Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les temples de l'hérésie [1] : ce qu'il renverse au dedans est un sacrifice bien plus agréable ; et l'ouvrage du chrétien, c'est de détruire les passions qui feraient de nos cœurs un temple d'idoles. Que servirait à Louis d'avoir étendu sa gloire partout où s'étend le genre humain? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent : il veut être, avec David, « l'homme selon le cœur de Dieu [2]. » C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait ; si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand roi ! celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, et qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentiments si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux et reconnaître le vengeur que Dieu lui envoie! Pendant, ô malheur ! ô honte! ô juste punition de nos péchés ! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles, que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie [3], et de la fameuse journée du Raab [4], où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françaises, fatales à leur tyrannie ; et par des exploits inouïs, devint le rempart de l'Autriche, dont il avait été la terreur?

Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons dire, comme saint Paulin disait du grand Théodose, que nous voyons en Louis, « non un roi, mais un serviteur « de Jésus-Christ, et un prince qui s'élève au- « dessus des hommes, plus encore par sa foi que « par sa couronne [5]. »

C'était, messieurs, d'un tel héros que Marie-Thérèse devait partager la gloire d'une façon particulière, puisque, non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessait

[1] Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris? (*Ezech.* cap. XXVII, 32.)

[2] En 1664, le duc de Beaufort battit les corsaires d'Afrique, et s'empara même de Gigeri dans le royaume d'Alger. En 1683, du Quesne eut la mission glorieuse de détruire les obstacles que ces barbares mettaient au commerce français. Il s'en acquitta avec gloire : Alger bombardée deux fois, fut forcée de rendre les prisonniers chrétiens qu'elle retenait esclaves.

[1] Près de sept cents temples appartenants aux réformés avaient été détruits avant la révocation de l'édit de Nantes. Cette révocation n'eut lieu que le 22 octobre 1685, c'est-à dire plus de deux ans après la mort de Marie-Thérèse d'Autriche.

[2] I. *Reg.* cap. XIII, 14.

[3] La ville de Candie tomba au pouvoir des Turcs le 16 septembre 1669. Les secours que les ducs de Beaufort et de Navailles avaient introduits dans cette place en retardèrent la prise plus de trois mois.

[4] Le 1er août 1664, à la journée de Saint-Gothard, près du Raab, les Turcs furent défaits par les Allemands que commandait Montécucul!i, secondé par Coligni et la Feuillade, à la tête de six mille Français, et par le prince Charles Léopold, neveu du duc de Lorraine. (*Le président Henault.*)

[5] In Theodosio non imperatorem, sed Christi servum; nec regno, sed fide, principem prædicamus *.

* *Le texte porte :* « In Theodosio non tam imperatorem, quam Christi servum.... : nec regno, sed fide, principem prædicamus. » (*Paulin.* ep. IX, ad Sev. nov. edit. XXVIII, n° 6.)

d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand roi la rendait la plus illustre de toutes les reines, vous la faisiez, monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfants. Vous les lui avez rendus : elle s'est vue renaître dans ce prince[1] qui fait vos délices et les nôtres ; et elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguste princesse, qui par son rare mérite, autant que par les droits d'un nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le roi a confirmé notre jugement ; et maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une cour dont un si grand roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre reine, heureuse par sa naissance, qui lui rendait la piété aussi bien que la grandeur comme héréditaire, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire et par l'amour d'un si grand roi, par le mérite et par les respects de ses enfants, et par la vénération de tous les peuples, ne voyait rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Élevez maintenant, ô Seigneur! et mes pensées et ma voix. Que je puisse représenter à cette auguste audience l'incomparable beauté d'une âme que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais « affligé votre Esprit saint[2], » qui jamais n'a perdu « le goût du don céleste[3] ; » afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes ; et que ravis des chastes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte.

A la vérité, chrétiens, quand on voit dans l'Évangile la brebis perdue[4], préférée par le bon pasteur à tout le reste du troupeau ; quand on y lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et ce transport d'un père attendri qui met en joie toute sa famille, on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue retourné reçoit plus de grâces que son aîné, qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois ; et deux mots, que lui dit son père, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages : « Mon fils, lui dit-« il, vous êtes toujours avec moi ; et tout ce qui « est à moi est à vous[5]. » Cette parole, messieurs, ne se traite guère dans les chaires, parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guère dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puisque notre illustre sujet nous y conduit, et qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de saint Thomas nous la fait entendre, et concilie toutes choses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidèle : il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié ; mais en deux manières différentes. L'un paraîtra plus favorisé, si l'on a égard à ce qu'il est, et l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu conserve au juste un plus grand don ; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pèse son mérite, et le pécheur plus chéri, si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même : « Mon « fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui « est à moi est à vous[1] ; » c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : « Il fallait « se réjouir, parce que votre frère était mort, et « il est ressuscité[2] ; » c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde, mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne : et, s'il nous est permis d'expliquer les sentiments du Sauveur par ces sentiments humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes, qui sont ses anciens et perpétuels amis : puisque s'il dit, parlant du prodigue : « Qu'on lui rende sa pre-« mière robe[3], » il ne lui dit pas toutefois : « Vous êtes toujours avec moi ; » ou, comme saint Jean le répète dans l'Apocalypse : « Ils sont toujours avec « l'Agneau, et paraissent sans tache devant son « trône : » *Sine macula sunt ante thronum Dei*[4].

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations, et parmi les illusions des grandeurs du monde ; vous l'apprendrez de la reine. Elle est de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypse : « Celui qui sera victorieux, je le « ferai comme une colonne dans le temple de mon « Dieu : » *Faciam illum columnam in templo Dei mei*[5]. Il en sera l'ornement, il en sera le soutien par son exemple : il sera haut, il sera ferme. Voilà déjà quelque image de la reine. Il ne sor-

[1] Il s'agit ici de Louis de France, dit *Monseigneur*, ou le *grand Dauphin*, élève de Bossuet. Il épousa Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière. Des six enfants que Louis XIV eut de Marie-Thérèse, ce prince est le seul qui ait survécu à sa mère.

[2] Nolite contristare Spiritum sanctum Dei. (*Eph.* cap. IV, 30.)

[3] Gustaverunt donum cœleste. (*Hebr.* cap. VI, 4.)

[4] *Luc.* cap. XV, 4, 20.

[5] Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt. (*Ibid.* 31.)

[1] *Luc.* cap. XV, 31.

[2] Gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit. (*Ibid.* 32.)

[3] Dixit pater ad servos suos : Cito proferte stolam primam et induite illum. (*Luc.* cap. XV, 22.)

[4] *Apoc.* cap. XIV, 4, 5.

[5] *Ibid.* cap. III, 12.

« tira jamais du temple : » *Foras non egredictur amplius* [1]. Immobile comme une colonne, il aura sa demeure fixe dans la maison du Seigneur, et n'en sera jamais séparé par aucun crime. « Je le ferai, » dit Jésus-Christ, et c'est l'ouvrage de ma grâce. Mais comment affermira-t-il cette colonne? Ecoutez, voici le mystère : « et j'écrirai dessus [2], » poursuit le Sauveur : j'élèverai la colonne, mais en même temps je mettrai dessus une inscription mémorable. Hé! qu'écrirez-vous, ô Seigneur? Trois noms seulement, afin que l'inscription soit aussi courte que magnifique. « J'y écrirai, dit-il, « le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de « mon dieu, la nouvelle Jérusalem, et mon nou- « veau nom [3]. » Ces noms, comme la suite le fera paraître, signifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les saintes observances de l'Église, et la fréquentation des saints sacrements : trois moyens de conserver l'innocence, et l'abrégé de la vie de notre sainte princesse. C'est ce que vous verrez écrit sur la colonne et vous lirez dans son inscription les causes de sa fermeté. Et d'abord : « J'y écrirai, dit-il, le nom de mon Dieu, » en lui inspirant une foi vive. C'est, messieurs, par une telle foi, que le nom de Dieu est gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive est le fondement de la stabilité que nous admirons : car d'où viennent nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante? parce que ce fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant; car écoutez les qualités que saint Paul lui donne : *Fides sperandarum substantia rerum*. « La foi dit-il, est une substance [4], » un solide fondement, un ferme soutien. Mais de quoi? de ce qui se voit dans le monde? Comment donner une consistance, ou pour parler avec saint Paul, une substance et un corps à cette ombre fugitive? La foi est donc un soutien, mais des « choses qu'on doit espérer. » Et quoi encore? *Argumentum non apparentium :* « c'est une pleine conviction de ce qui ne paraît pas. » La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en sais la cause; c'est que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'est pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, et vos sens trop décisifs emportent si facilement votre raison incertaine et irrésolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'apôtre, si ce n'est, comme il dit ailleurs, « une soumission de « l'intelligence entièrement captivée [1], sous l'autorité d'un Dieu qui parle? » Considérez la pieuse reine devant les autels, voyez comme elle est saisie de la présence de Dieu : ce n'est pas par sa suite qu'on la connaît, c'est par son attention, et par cette respectueuse immobilité qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le sacrement adorable approche : ah! la foi du centurion, admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, et il ne dit pas plus humblement : « Je ne suis pas « digne [2]. » Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés, comme elle abaisse cette tête auguste devant laquelle s'incline l'univers. La terre, son origine et sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir : elle voudrait disparaître tout entière devant la majesté du Roi des rois. Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que disait Isaïe : « Cherchez des antres « profonds; cachez-vous dans les ouvertures de « la terre devant la face du Seigneur, et devant « la gloire d'une si haute majesté [3]. »

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le trône. O spectacle merveilleux, et qui ravit en admiration le ciel et la terre! Vous allez voir une reine, qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur, et tout l'orgueil qu'elle inspire : vous verrez dans les paroles de ce grand roi la vive peinture de la reine, et vous en reconnaîtrez tous les sentiments : *Domine, non est exaltatum cor meum!* « O Seigneur, mon « cœur ne s'est point haussé [4]! » voilà l'orgueil attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei;* « mes regards ne se sont pas élevés : » voilà l'ostentation et le faste réprimés. Ah! Seigneur, je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jeter les yeux sur les mortels trop rampants, et qui fait dire à l'âme arrogante : « Il n'y a que moi sur « la terre [5]. » Combien était ennemie la pieuse reine de ces regards dédaigneux! et dans une si haute élévation, qui vit jamais paraître en cette princesse ou le moindre sentiment d'orgueil, ou la moindre air de mépris? David poursuit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me :* « Je ne marche point dans de vastes pen- « sées, ni dans des merveilles qui me passent. » Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes puissances. « L'orgueil, qui monte

[1] *Apoc.* cap. III, 12.
[2] *Ibid.*
[3] Scribam superum nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei mei, novæ Jerusalem... et nomen meum novum. (*Ibid.*)
[4] Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. (*Hebr.* cap. XI, I.)

[1] In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. (II. *Cor.* cap. X, 5.)
[2] *Math.* cap. VIII, 8, 10.
[3] Ingredere in petram, et abscondere in fossa humo a facie timoris Domini, et a gloria majestatis ejus. (*Isa.* cap. II, 10.)
[4] *Psal.* CXXX, I.
[5] Dicis in corde tuo : Ego sum, et non est præter me amplius. (*Isa.* cap. XLVII. 8.)

« toujours[1], » après avoir porté ses prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus solide, ou plutôt de moins ruineux, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance, et donne témérairement dans des projets insensés, comme faisait ce roi superbe (digne figure de l'ange rebelle) lorsqu'il disait en son cœur : « Je m'élèverai au-dessus des « nues, je poserai mon trône sur les astres, et je « serai semblable au Très-Haut[2]. « Je ne me perds « point, dit David, dans de tels excès ; » et voilà l'orgueil méprisé dans ses égarements. Mais après l'avoir ainsi rabattu dans tous les endroits par où il semblait vouloir s'élever, David l'atterre tout à fait par ces paroles : « Si, dit-il, je n'ai « pas eu d'humbles sentiments, et que j'aie exalté « mon âme : » *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam*; ou, comme traduit saint Jérôme : *Si non silere feci animam meam :* « Si je n'ai pas fait taire mon âme : » si je n'ai pas imposé silence à ces flatteuses pensées qui se présentent sans cesse pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainsi ce beau psaume : *Sicut ablactatus ad matrem suam, sic ablactata est anima mea.* « Mon âme a été, dit-il, comme un enfant sevré ; » je me suis arraché moi-même aux douceurs de la gloire humaine, peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'âme supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, et ne lui laisse dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes frères, les Philistins défaits, et les ours mêmes déchirés de ses mains, ne sont rien en comparaison de sa grandeur qu'il a domptée. Mais la sainte princesse que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandait sa grandeur. Les rois[3], non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre humain; et ils doivent, pour le repos autant que pour la décoration de l'univers, soutenir une majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il était aisé à la reine de faire sentir une grandeur qui lui était naturelle[4]; elle était née dans une cour où la majesté se plaît à paraître avec tout son appareil, et d'un père qui sut conserver avec une grâce, comme avec une jalousie particulière, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité et les bienséances du palais : mais elle aimait mieux tempérer la majesté, et l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi nous la voyions courir aux autels, pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré le tumulte de la cour, elle trouvait le Carmel d'Élie, le désert de Jean, et la montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus.

J'ai appris de saint Augustin que « l'âme at« tentive se fait à elle-même une solitude : » *Gignit enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem*[1]. Mais, mes frères, ne nous flattons pas; il faut savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'âme. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la reine gardait à Dieu : ni les divertissements, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation, ne lui faisait perdre ces heures particulières qu'elle destinait à la méditation et à la prière. Aurait-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté « la manne cachée « que nul ne connaît, que celui qui en ressent les « saintes douceurs[2]? » C'est là qu'elle disait avec David : « O Seigneur, votre servante a trouvé son « cœur, pour vous faire cette prière ! » *Invenit servus tuus cor suum*[3]. Où allez-vous, cœurs égarés? Quoi, même pendant la prière vous laissez errer votre imagination vagabonde ; vos ambitieuses pensées vous reviennent devant Dieu; elles font même le sujet de votre prière ! Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire servir le ciel et la terre à vos intérêts. Ainsi votre ambition, que la prière devait éteindre, s'y échauffe : feu bien différent de celui que David sentait allumer dans sa méditation[4]. Ah ! plutôt puissiez-vous dire avec ce grand roi, et avec la pieuse reine que nous honorons : « O Seigneur, votre serviteur a trouvé « son cœur ! » J'ai rappelé ce fugitif, et le voilà tout entier devant votre face.

Ange saint[5], qui présidiez à l'oraison de cette

[1] Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper. (*Psal.* LXXIII, 23.)

[2] Qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam; super astra Dei exaltabo solium meum.... Ascendam super altitudinem nubium : similis ero Altissimo. (*Isa.* cap XIV, 13, 14.)

[3] On lit dans la première édition : « Les rois doivent cet éclat à l'univers, comme le soleil lui doit sa lumière; et, pour le repos du genre humain, ils doivent soutenir une majesté, etc. »

[4] On ne saurait donner une idée plus juste des mœurs de cette princesse et de la hauteur de ses sentiments, qu'en rapportant une réponse qu'elle fit un jour à une carmélite qu'elle avait priée de lui aider à faire son examen de conscience pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si, avant son mariage, elle n'avait point eu envie de plaire à quelques uns des jeunes gens de la cour du roi son père : « Oh non, ma mère, dit-elle, il n'y avait point de rois. » (*Le président Hénault.*)

[1] De divers. quæst. ad simplic. lib. II, quæst. IV, t. VI, col. 118.

[2] Vincenti dabo manna absconditum... et... nomen novum.. quod nemo scit, nisi qui accipit (*Apoc.* cap. II, 17.)

[3] Invenit servus tuus cor suum ut oraret te oratione hac. (II. *Reg.* cap. VII, 27.)

[4] Concaluit cor meum intra me : et in meditatione mea exardescet ignis. (*Psal.* XXXVIII, 4.)

[5] *Apoc.* cap. VIII, 3.

sainte princesse, et qui portiez cet encens au dessus des nues, pour le faire brûler sur l'autel que saint Jean a vu dans le ciel, racontez-nous les ardeurs de ce cœur blessé de l'amour divin, faites-nous paraître ces torrents de larmes que la reine versait devant Dieu pour ses péchés. Quoi donc, les âmes innocentes ont-elles aussi les pleurs et les amertumes de la pénitence? Oui sans doute, puisqu'il est écrit que « rien n'est pur sur la terre[1], et que « celui qui dit qu'il ne pèche pas se trompe « lui-même[2]. Mais ce sont des péchés légers, légers par comparaison, je le confesse : légers en eux-mêmes; la reine n'en connaît aucun de cette nature. C'est ce que porte en son fonds toute âme innocente. La moindre ombre se remarque sur ses vêtements qui n'ont pas encore été salis, et leur vive blancheur en accuse toutes les taches. Je trouve ici les chrétiens trop savants. Chrétien[3], tu sais trop la distinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi! le nom commun de péché ne suffira pas pour te les faire détester les uns et les autres? Sais-tu que ces péchés, qui semblent légers, deviennent accablants par leur multitude, à cause des funestes dispositions qu'ils mettent dans les consciences? C'est ce qu'enseignent d'un commun accord tous les saints docteurs, après saint Augustin et saint Grégoire. Sais-tu que les péchés, qui seraient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement? Les plaisirs innocents le deviennent bien, selon la doctrine des saints; et seuls ils ont pu damner le mauvais riche, pour avoir été trop goûtés. Mais qui sait le degré qu'il faut pour leur inspirer ce poison mortel? et n'est-ce pas une des raisons qui fait que David s'écrie : *Delicta quis intelligit?* « Qui peut connaître ses péchés[4]? » Que je hais donc ta vaine science et ta mauvaise subtilité, âme téméraire, qui prononces si hardiment : Ce péché que je commets sans crainte est véniel. L'âme vraiment pure n'est pas si savante. La reine sait en général qu'il y a des péchés véniels, car la foi l'enseigne; mais la foi ne lui enseigne pas que les siens le soient. Deux choses vous vont faire voir l'éminent degré de sa vertu. Nous le savons, chrétiens, et nous ne donnons point de fausses louanges devant ces autels : elle a dit souvent, dans cette bienheureuse simplicité qui lui était commune avec tous les saints, qu'elle ne comprenait pas comment on pouvait commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disait donc pas, Il est véniel : elle disait, Il est péché; et son cœur innocent se soulevait. Mais comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disait pas, Il est léger; encore une fois, Il est péché, disait-elle. Alors, pénétrée des siens, s'il arrivait quelque malheur à sa personne, à sa famille, à l'état, elle s'en accusait seule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur et dans un si long cours de prospérités? Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre? ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conseil de la Providence divine, qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contre-poids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance; et qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude, qu'on est moins préparé à le soutenir.

Il est vrai que les hommes aperçoivent moins cette malheureuse délicatesse dans les âmes vertueuses. On les croit insensibles, parce que non-seulement elles savent taire, mais encore sacrifier leurs peines secrètes. Mais le Père céleste se plaît à les regarder dans ce secret, et comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense. Croyez-vous que la reine pût être en repos dans ces fameuses campagnes qui nous apportaient coup sur coup tant de surprenantes nouvelles? Non, messieurs : elle était toujours tremblante, parce qu'elle voyait toujours cette précieuse vie, dont la sienne dépendait, trop facilement hasardée. Vous avez vu ses terreurs : vous parlerai-je de ses pertes, et de la mort de ses chers enfants? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune prince[1], que les Grâces semblaient elles-mêmes avoir formé de leurs mains (pardonnez-moi ces expressions); il me semble que je vois encore tomber cette fleur[2]. Alors, triste messager d'un événement si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le roi et la reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, et de l'autre des plaintes les plus lamentables; et

[1] Cœli non sunt mundi in conspectu ejus. (*Job.* cap. xv, 15.)

[2] Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus. (1. *Joan* cap. 1, 8.)

[3] Cette apostrophe est vive et belle; mais tout ce long morceau est du genre des sermons. (*L'abbé de Vauxcelles.*)

[4] *Psal.* xviii, 13.

[1] En 1672, Bossuet, alors précepteur du Dauphin, avait été chargé d'annoncer à Louis XIV et à la reine la mort du jeune duc d'Anjou, leur second fils. Il rappelle cet événement avec un charme d'expression et de sensibilité qui retrace les images les plus touchantes de Virgile. (*Le cardinal de Bausset.*

[2] Quand Bossuet se sert d'une métaphore qui paraît hasardée, il s'en excuse quelquefois; mais aussitôt il renchérit sur cette première image qu'il ne trouve ni assez grande, ni assez hardie, au gré de son imagination. (*Le cardinal Maury.*)

sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure. Mais je vis aussi des deux côtés la foi également victorieuse; je vis le sacrifice agréable de l'âme humiliée sous la main de Dieu, et deux victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jeter les yeux sur la terrible menace du ciel irrité, lorsqu'il sembla si longtemps vouloir frapper ce Dauphin même, notre plus chère espérance? Pardonnez-moi, messieurs, pardonnez-moi si je renouvelle vos frayeurs; il faut bien, et je le puis dire, que je me fasse à moi-même cette violence, puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la reine. Nous vîmes alors dans cette princesse, au milieu des alarmes d'une mère, la foi d'une chrétienne; nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, et quelques traits de Marie quand elle offrit son Jésus. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états : la reine, pleine de foi, ne se propose pas un moindre modèle que Marie; Dieu lui rend aussi son fils unique, qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis, et veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, chrétiens, quand on attribue tout à la prière. Dieu, qui l'inspire, ne lui peut rien refuser. « Un roi, dit David, ne se « sauve pas par ses armées; et le puissant ne se « sauve pas par sa valeur[1]. » Ce n'est pas aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les heureux succès. « Il s'élève, dit le Sage, plusieurs pen- « sées dans le cœur de l'homme[2] : » reconnaissez l'agitation et les pensées incertaines des conseils humains : « mais, poursuit-il, la volonté du Sei- « gneur demeure ferme; » et pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce qu'il résout. « Le Terrible, » le Tout-Puissant, « qui ôte, » quand il lui plaît « l'esprit des princes[3], » le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, « et les prendre dans leurs pro- « pres finesses[4]. » Car « il n'y a point de prudence, « il n'y a point de sagesse, il n'y a point de con- « seil contre le Seigneur[5]. » Les Machabées étaient vaillants; et néanmoins il est écrit « qu'ils com- « battaient par leurs prières » plus que par leurs armes : *Per orationes congressi sunt*[6] : assurés, par l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédait à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tombaient au bruit des trompettes, tous les peuples jetaient les yeux sur la reine, et croyaient voir partir de son oratoire la foudre qui accablait tant de villes.

Que si Dieu accorde aux prières les prospérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire, les vertus? Elles sont le fruit naturel d'une âme unie à Dieu par l'oraison; l'oraison qui nous les obtient, nous apprend à les pratiquer, non-seulement comme nécessaires, mais encore comme reçues « du Père des lu- « mières, d'où descend sur nous tout don parfait[1]; » et c'est là le comble de la perfection, parce que c'est le fondement de l'humilité. C'est ainsi que Marie-Thérèse attira par la prière toutes les vertus dans son âme. Dès sa première jeunesse elle fut, dans les mouvements d'une cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieillesse infirme du roi son père. La reine sa belle-mère, malgré ce nom odieux, trouva en elle non-seulement un respect, mais encore une tendresse, que ni le temps ni l'éloignement n'ont pu altérer; aussi pleure-t-elle sans mesure, et ne veut point recevoir de consolation. Quel cœur, quel respect, quelle soumission n'a-t-elle pas eue pour le roi! toujours vive pour ce grand prince, toujours jalouse de sa gloire, uniquement attachée aux intérêts de son État, infatigable dans les voyages, et heureuse, pourvu qu'elle fût en sa compagnie; femme enfin où saint Paul aurait vu l'Église occupée de Jésus-Christ, et unie à ses volontés par une éternelle complaisance[2]. Si nous osions demander au grand prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle mère il a perdue, il nous répondrait par ses sanglots; et je vous dirai en son nom (ce que j'ai vu avec joie, ce que je répète avec admiration) que les tendresses inexplicables de Marie-Thérèse tendaient toutes à lui inspirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le roi, des entrailles de miséricorde pour les malheureux, une immuable persévérance dans tous ses devoirs, et tout ce que nous louons dans la conduite de ce prince. Parlerai-je des bontés de la reine tant de fois éprouvées par ses domestiques, et ferai-je retentir encore devant ces autels les cris de sa maison désolée? Et vous, pauvres de Jésus-Christ, pour qui seuls elle ne pouvait endurer qu'on lui dit que ses trésors étaient épuisés; vous première-

[1] Non salvatur rex per multam virtutem : et gigas non salvabitur in multitudine virtutis suæ. (*Psal.* XXXII, 16.)

[2] Multæ cogitationes in corde viri : voluntas autem Domini permanebit. (*Prov.* cap. XIX, 21.)

[3] Vovete et reddite Domino Deo vestro... terribili, et ei qui aufert spiritum principum. (*Psal.* LXXV, 12, 13.)

[4] Qui apprehendit sapientes in astutia eorum. (*Job.* cap. V, 13. I. *Cor.* cap. III, 19.)

[5] Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. (*Prov.* cap. XXI, 30.)

[6] II. *Machab.* cap. XV, 26.

[1] Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est, descendens à Patre luminum. (*Jac.* cap I, 17.)

[2] *Ephes.* cap. V, 24.

ment, pauvres volontaires, victimes de Jésus-Christ, religieux, vierges sacrées, âmes pures dont le monde n'était pas digne; et vous, pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades impotents, estropiés, « restes d'hommes[1], » pour parler avec saint Grégoire de Nazianze, car la reine respectait en vous tous les caractères de la croix de Jésus-Christ: vous donc qu'elle assistait avec tant de joie, qu'elle visitait avec de si saints empressements, qu'elle servait avec tant de foi, heureuse de se dépouiller d'une majesté empruntée, et d'adorer dans votre bassesse la glorieuse pauvreté de Jésus-Christ; quel admirable panégyrique prononceriez-vous, par vos gémissements, à la gloire de cette princesse, s'il m'était permis de vous introduire dans cette auguste assemblée? Recevez, père Abraham, dans votre sein, cette héritière de votre foi; comme vous, servante des pauvres, et digne de trouver en eux, non plus des anges, mais Jésus-Christ même. Que dirai-je davantage? Écoutez tout en un mot : fille, femme, mère, maîtresse, reine, telle que nos vœux l'auraient pu faire, plus que tout cela chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne mystérieuse de l'Apocalypse, et dans le cœur de la reine. Par le « nom de la sainte cité de Dieu[2], la « nouvelle Jérusalem, » vous voyez bien, messieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Église catholique, cité sainte dont toutes « les pierres sont « vivantes[3], » dont Jésus-Christ est le fondement, qui « descend du ciel » avec lui, parce qu'elle y est renfermée comme dans le chef dont tous les membres reçoivent leur vie; cité qui se répand par toute la terre, et s'élève jusqu'aux cieux pour y placer ses citoyens. Au seul nom de l'Église, toute la foi de la reine se réveillait. Mais une vraie fille de l'Église, non contente d'en embrasser la sainte doctrine, en aime les observances, où elle fait consister la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

L'Église inspirée de Dieu, et instruite par les saints apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs, et dans les exemples de ses saints; et enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens; tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours « admirable[1], » selon le prophète, et non-seulement en lui-même, mais encore « dans ses saints[2]. » Dans cette variété, qui aboutit toute à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ[3], l'âme innocente et pieuse trouve avec des plaisirs célestes une solide nourriture, et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'âme, toujours sujette aux tentations et au péché, s'affermisse et se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances avaient dans la reine l'effet bienheureux que l'Église même demande : elle se renouvelait dans toutes les fêtes, elle se sacrifiait dans tous les jeûnes et dans toutes les abstinences. L'Espagne sur ce sujet a des coutumes que la France ne suit pas; mais la reine se rangea bientôt à l'obéissance : l'habitude ne put rien contre la règle; et l'extrême exactitude de cette princesse marquait la délicatesse de sa conscience. Quel autre a mieux profité de cette parole : « Qui vous écoute « m'écoute[4]? » Jésus-Christ nous y enseigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu sous la conduite particulière de ses serviteurs, qui exercent son autorité dans son Église. Les confesseurs de la reine pouvaient tout sur elle dans l'exercice de leur ministère, et il n'y avait aucune vertu où elle ne pût être élevée par son obéissance. Quel respect n'avait-elle pas pour le souverain pontife, vicaire de Jésus-Christ, et pour tout l'ordre ecclésiastique! Qui pourrait dire combien de larmes lui ont coûté ces divisions toujours trop longues, et dont on ne peut demander la fin avec trop de gémissements? Le nom même et l'ombre de divisions faisait horreur à la reine, comme à toute âme pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le saint-siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au saint-siége : et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, couverts, selon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, semblent vouloir irriter le saint-siége contre un royaume qui en a toujours été le principal soutien sur la terre, doivent penser qu'une chaire si éminente, à qui Jésus-Christ a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée selon la règle avec une soumission profonde; qu'elle est faite pour attirer

[1] Veterum hominum miseræ reliquiæ. (*Orat.* XVI, t. 1, p. 244.)
[2] Qui vicerit... scribam super eum nomen... civitatis Dei mei, novæ Jerusalem, quæ descendit de cœlo a Deo meo. (*Apoc.* cap. III, 12.)
[3] Ad quem (Christum) accedentes lapidem vivum... et ipsi tanquam lapides vivi superædificamini, domus spiritualis. (I. *Petr.* cap. II, 4, 5.)

[1] Vocabitur nomen ejus : admirabilis. (*Isa.* cap. IX, 6.)
[2] Mirabilius in sanctis suis. (*Psal.* LXVII, 36.)
[3] Porro unum est necessarium. (*Luc.* cap. X, 42.)
Qui vos audit, me audit. (*Ibid.* 16.)

tout l'univers à son unité et y rappeler à la fin tous les hérétiques; et que ce qui est excessif, loin d'être le plus attirant, n'est pas même le plus solide ni le plus durable [1].

Avec le saint nom de Dieu et avec le nom de la cité sainte, la nouvelle Jérusalem, je vois, messieurs, dans le cœur de notre pieuse reine le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur, votre nom nouveau, sinon celui que vous expliquez, quand vous dites : « Je suis le pain de vie? » et, « Ma chair est vraiment viande [2], » et « Prenez, « mangez, ceci est mon corps [3]? » Ce nom nouveau du Sauveur est celui de l'eucharistie, nom composé de bien et de grâce, qui nous montre dans cet adorable sacrement une source de miséricorde, un miracle d'amour, un mémorial et un abrégé de toutes les grâces, et le Verbe même tout changé en grâce et en douceur pour ses fidèles. Tout est nouveau dans ce mystère : c'est le « Nouveau Tes« tament » de notre Sauveur [4], et on commence à y boire ce « vin nouveau [5] » dont la céleste Jérusalem est transportée. Mais pour le boire dans ce lieu de tentation et de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La reine fréquentait ces deux sacrements avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble princesse se sentait dans son état naturel, quand elle était comme pécheresse aux pieds d'un prêtre, y attendant la miséricorde et la sentence de Jésus-Christ. Mais l'eucharistie était son amour : toujours affamée de cette viande céleste, et toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût assez communier pour son désir, elle ne cessait de se plaindre humblement et modestement des communions fréquentes qu'on lui ordonnait. Mais qui eût pu refuser l'eucharistie à l'innocence, et Jésus-Christ à une foi si vive et si pure? La règle que donne saint Augustin, est de modérer l'usage de la communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyait toujours une ardeur nouvelle, et cette excellente pratique de chercher dans la communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de grâces pour la communion même. Par ces admirables pratiques, cette princesse est venue à sa dernière heure sans qu'elle eût besoin d'apporter à ce terrible passage une autre préparation que celle de sa sainte vie; et les hommes, toujours hardis à juger les autres, sans épargner les souverains, car on n'épargne que soi-même dans ses jugements; les hommes, dis-je, de tous les états, et autant les gens de bien que les autres, ont vu la reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de son âge, sans être en inquiétude pour son salut. Apprenez donc, chrétiens, et vous principalement qui ne pouvez vous accoutumer à la pensée de la mort, en attendant que vous méprisiez celle que Jésus-Christ a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés, et nous introduit à la vraie vie, apprenez à la désarmer d'une autre sorte, et embrassez la belle pratique où, sans se mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a besoin que de s'appliquer à sanctifier sa vie.

La France a vu de nos jours deux reines plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort, également précieuse devant Dieu, quoique avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'Église. Vous entendez bien que je veux parler d'ANNE D'AUTRICHE et de sa chère nièce, ou plutôt de sa chère fille MARIE-THÉRÈSE. ANNE dans un âge déjà avancé, et MARIE-THÉRÈSE dans sa vigueur, mais toutes deux d'une si heureuse constitution, qu'elle semblait nous promettre le bonheur de les posséder un siècle entier, nous sont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, et l'autre par un coup imprévu. ANNE, avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, et sous la figure qui lui avait toujours paru la plus affreuse : MARIE-THÉRÈSE aussitôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive et tout entière entre les bras de la mort, sans presque l'avoir envisagée. A ce fatal avertissement, ANNE pleine de foi ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avait acquises, et regarde sans se troubler toutes les approches de la mort. Humiliée sous la main de Dieu, elle lui rend grâces de l'avoir ainsi avertie; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes; elle redouble ses dévotions toujours assidues; elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi et d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint viatique ! Dans de semblables actions, il ne fallut à MARIE-THÉRÈSE que sa ferveur ordinaire : sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitait toujours assez elle-même, et prenait dans sa propre force un conti-

[1] Pour l'intelligence de ce passage, il faut se rappeler que l'édit de 1673, relatif à la régale, ayant été accepté par les évêques de France, le pape Innocent XI leur adressa des brefs qui renfermaient des maximes contraires à cet édit, et qui provoquèrent une nouvelle réunion des prelats du royaume. La fameuse déclaration du 19 mars 1682, à laquelle Bossuet eut la plus grande part, fut le résultat de cette assemblée. (Voyez cette Déclaration, t. V.)

Elle déplut tellement à la cour de Rome, que dans le temps où Bossuet prononça l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, on s'attendait de jour en jour à une rupture.

[2] Ego sum panis vitæ... caro mea vere est cibus. (*Joan.* cap. VI, 48, 56.)

[3] Accipite et comedite : hoc est corpus meum. (*Matth.* cap. XXVI, 26.)

[4] Hic est sanguis meus novi testamenti. (*Ibid.* 28.)

[5] Non bibam amodo de hoc genimine vitis, usque in diem illum, quum illud bibam vobiscum novum in regno patris mei. (*Ibid.* 29.)

nuel accroissement. Que dirons-nous, chrétiens, de ces deux reines? Par l'une Dieu nous apprit comment il faut profiter du temps, et l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin. En effet, chrétiens, qu'attendons-nous? Il n'est pas digne d'un chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un chrétien toujours attentif à combattre ses passions « meurt tous les jours » avec l'apôtre : *Quotidie morior*[1]. Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous, chrétiens, vivons-nous? Cet âge que nous comptons, et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie? et pouvons-nous n'apercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années? Le repos et la nourriture ne sont-ils pas de faibles remèdes de la continuelle maladie qui nous travaille? et celle que nous appelons la dernière, qu'est-ce autre chose, à le bien entendre, qu'un redoublement et comme le dernier accès du mal que nous apportons en naissant? Quelle santé nous couvrait la mort que la reine portait dans son sein! De combien près la menace n-t-elle été suivie du coup! et où en était cette grande reine, avec toute la majesté qui l'environnait, si elle eût été moins préparée? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fidèles domestiques empressés autour de son lit? Le roi même, que pouvait-il, lui, messieurs, lui qui succombait à la douleur avec toute sa puissance et tout son courage? Tout ce qui environne ce prince l'accable. Monsieur, Madame venaient partager ses déplaisirs, et les augmentaient par les leurs. Et vous, monseigneur, que pouviez-vous que de lui percer le cœur par vos sanglots? Il l'avait assez percé par le tendre ressouvenir d'un amour qu'il trouvait toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure; voilà ce que peut la terre pour une reine si chérie : voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe, nous avons encore des prières; nous avons ce saint sacrifice, rafraîchissement de nos peines, expiation de nos ignorances, et des restes de nos péchés. Mais songeons que ce sacrifice d'une valeur infinie, où toute la croix de Jésus est renfermée, ce sacrifice serait inutile à la reine, si elle n'avait mérité par sa bonne vie que l'effet en pût passer jusqu'à elle : autrement, dit saint Augustin[2], qu'opère un tel sacrifice? Nul soulagement pour les morts, une faible consolation pour les vivants. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. « Je viens, dit Jésus-Christ, comme un voleur[1]. » Il a fait selon sa parole; il est venu surprendre la reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvait la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocents dans ses élus. Mais il vient, dit-il, « comme un « voleur, » toujours surprenant et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son Écriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaison! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, et qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment; car qui pourrait ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? « Ils mangeaient, dit-il, ils buvaient, ils achetaient, « ils vendaient, ils plantaient, ils bâtissaient, ils « faisaient des mariages aux jours de Noé et aux « jours de Loth[2], » et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeaient, il buvaient, il se mariaient. C'étaient des occupations innocentes : que sera-ce, quand en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre; trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudrait peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire, et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout à coup au dernier jour. La sentence partira d'en haut : « La fin est venue, la fin est venue : » *Finis venit, venit finis*. « La fin est venue sur vous : » *Nunc finis super te*[3] : tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, « concluez : » *Fac conclusionem*[4]. Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu : « coupez l'arbre, arrachez ses branches, secouez ses feuilles, abattez ses fruits[5] : » périsse par un seul coup tout ce qu'il avait avec lui-même! Alors s'élèveront des

[1] I. *Cor.* cap. XV, 31.
[2] *Serm.* CLXXII, t. V, col. 827.

[1] Veniam ad te tamquam fur. (*Apoc.* cap. III, 3.)
[2] Sicut factum est in diebus Noe, ita erit et in diebus filii hominis... Uxores ducebant, et dabantur ad nuptias... similiter sicut factum est in diebus Loth : edebant et bibebant, emebant et vendebant, plantabant et ædificabant (*Luc.* cap. XVII, 26, 27, 28.)
[3] *Ezech.* cap. VII, 2.
[4] *Ibid.* 23.
[5] Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus; excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus (*Dan.* cap. IV, 11.)

frayeurs mortelles, et des grincements de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ah ! mes frères, n'attendons pas ce coup terrible ! Le glaive qui a tranché les jours de la reine est encore levé sur nos têtes ; nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. « Le « glaive que je tiens en main, dit le Seigneur notre « Dieu, est aiguisé et poli : il est aiguisé, afin qu'il « perce ; il est poli et limé, afin qu'il brille [1]. » Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire ! Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui nous tranche? Prévenons-le, chrétiens, par la pénitence. Qui pourrait n'être pas ému à ce spectacle ? Mais ces émotions d'un jour, qu'opèrent-elles? Un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées? Leurs habitants passés au fil de l'épée : et ce sont encore les plus heureux, la captivité entraîne bien d'autres maux et pour le corps et pour l'âme ; ces habitants désolés, ne sont-ce pas des chrétiens et des catholiques, nos frères, nos propres membres, enfants de la même Église, et nourris à la même table du pain de vie ? Dieu accomplit sa parole : « le jugement commence par sa maison [2] » et le reste de la maison ne tremble pas ! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence, apaisez Dieu par vos larmes. Écoutez la pieuse reine, qui parle plus haut que tous les prédicateurs. Écoutez-la, princes ; écoutez-la, peuples ; écoutez-la, monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche, et par une voix qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que saint Grégoire de Nazianze adressait aux princes et à la maison régnante. « Respectez, « leur disait-il, votre pourpre, » respectez votre puissance qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. « Connaissez ce qui vous a été « confié, et le grand mystère que Dieu accomplit « en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en « haut ; il partage avec vous celles d'en bas : mon- « trez-vous dieux aux peuples soumis, » en imitant la bonté et la munificence divine [3]. C'est, monseigneur, ce que vous demandent ces empressements de tous les peuples, ces perpétuels applaudissements, et tous ces regards qui vous suivent. Demandez à Dieu, avec Salomon [1], la sagesse qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres ; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de LOUIS LE GRAND et l'incomparable piété de MARIE-THÉRÈSE [2].

[1] Hæc dicit Dominus Deus, loquere : Gladius, gladius exacutus est et limatus. Ut cædat victimas, exacutus est ; ut splendeat, limatus est. (*Ezech.* cap. XXI, 9, 10.)

[2] Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei. (I. *Petr.* cap. IV, 17.)

[3] Imperatores, purpuram veremini... Cognoscite quantum id sit, quod vestræ fidei commissum est, quantumque circa vos mysterium.... Supera solius Dei sunt : infera autem vestra etiam sunt. Subditis vestris deos vos præbete. (*Orat.* XXVII, t. 1, p. 471.)

ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE DE GONZAGUE [3] DE CLÈVES,

PRINCESSE PALATINE,

Prononcée en présence de monseigneur le Duc, de madame la Duchesse, et de monseigneur le duc de Bourbon, dans l'église des carmélites du faubourg Saint-Jacques, le neuvième jour d'août 1685.

Apprehendi te ab extremis terræ, et a longinquis ejus vocavi te : elegi te, et non abjeci te ; ne timeas, quia ego tecum sum.

« Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre ; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés ; je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté : ne crains point, parce que je suis avec toi. »

C'est Dieu même qui parle ainsi. (*Isa.* cap. XLI, 9, 10.)

MONSEIGNEUR,

Je voudrais que toutes les âmes éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs, tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présents à cette assemblée : ce discours leur ferait connaître qu'une âme fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus

[1] *Sap.* cap. IX, 4.

[2] Louis XIV, au moment de la mort de Marie-Thérèse, en avait fait le plus grand éloge possible : *Voilà*, dit-il, *le premier chagrin qu'elle m'ait donné.* Le discours de Bossuet ne pouvait être que le développement de ce beau mot qui renferme l'éloge le plus complet qu'un époux, et surtout un époux roi, puisse jamais faire de sa femme. Mais on sait que les vertus domestiques et modestes ne sont pas celles qui prêtent le plus à la grande éloquence, à celle qui s'adresse aux hommes assemblés. Dans tout ce qui prétend aux grands effets, il faut quelque chose qui se rapproche du dramatique, des désastres, des révolutions, des scènes, des contrastes : voilà ce qui sert le mieux le poëte, l'orateur, l'historien ; il semble que l'homme aime mieux être ému que d'être instruit. L'éloge de la simple vertu est comme un beau portrait : quelque parfaite qu'en soit l'exécution, il frappera beaucoup moins qu'une physionomie passionnée dans un tableau d'histoire : et c'est encore là un de ces principes généraux par lesquels tous les arts se rapprochent les uns des autres. (*La Harpe.*)

[3] Anne de Gonzague naquit en 1616 de Charles de Gonzague-Clèves, et de Catherine de Lorraine. Marie, sa sœur aînée, fut reine de Pologne ; et Bénédicte, sa sœur cadette, abbesse d'Avenai. Ces trois princesses à peine sorties de l'enfance perdirent leur mère. Anne fut élevée à l'abbaye de Faremonstier, ou Farmoutier, mais la vivacité de son esprit et de son imagination l'éloignait des goûts monastiques qu'a

invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente. La princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'office divin, lisait les paroles d'Isaïe que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Écriture sainte; et que Dieu y sait bien parler non-seulement à toute l'Église, mais encore à chaque fidèle selon ses besoins! Pendant qu'elle méditait ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable), Dieu lui imprima dans le cœur que c'était à elle qu'il les adressait. Elle crut entendre une voix douce et paternelle qui lui disait : « Je « t'ai ramenée des extrémités de la terre, des lieux « les plus éloignés [1], » des voies détournées où tu te perdais, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste patrie et de la véritable voie, qui est Jésus-Christ. Pendant que tu disais en ton cœur rebelle : Je ne puis me captiver, j'ai mis sur toi ma puissante main, » et j'ai dit : Tu seras ma servante, je t'ai choisie » dès l'éternité, « et je n'ai pas rejeté » ton âme superbe et dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée; mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : « Ne « crains point » au milieu des maux dont tu te sens accablée, « parce que je suis ton Dieu » qui te fortifie; « ne te détourne pas de la voie [2] » où je t'engage, « puisque je suis avec toi; » jamais je ne cesserai de te secourir; « et le juste que j'en« voie au monde, » ce Sauveur miséricordieux, ce pontife compatissant, « te tient par la main : » *tenebit te dextera justi mei* [3]. Voilà, messieurs, le passage entier du saint prophète Isaïe, dont je n'avais récité que les premières paroles. Puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette princesse que par des paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ces admirables conseils? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions vous ait jetés, fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé dans l'Écriture, et dans l'ombre de la mort [4]; s'il vous reste quelque pitié de votre âme malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse Anne, venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une princesse d'un si haut rang, dans une princesse qui fut nièce d'une impératrice, et unie par ce lien à tant d'empereurs, sœur d'une puissante reine [1], épouse d'un fils de roi, mère de deux grandes princesses [2], dont l'une est un ornement dans l'auguste maison de France, et l'autre s'est fait admirer dans la puissante maison de Brunswick; enfin dans une princesse dont le mérite passe la naissance, encore que, sortie d'un père et de tant d'aïeux souverains, elle ait réuni en elle avec le sang de Gonzague et de Clèves celui des Paléologues [3], celui de Lorraine, et celui de France par tant de côtés; quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, et qu'il choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu, et vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs, ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence vous vont être ôtées : ou la princesse palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour; ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlaient les prophètes : *Onus verbi Domini super Israel* [4]; et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choses à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme, ni des belles qualités qui ne le rendent pas meilleur, ni des vertus, dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché et l'impénitence, et qui empêchent l'horreur salutaire que l'âme pécheresse aurait d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, et ne craignons pas de faire paraître notre princesse dans les états différents où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des âmes saintes, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu pour faire servir ces défauts

sa famille tâchait de lui inspirer. Sa beauté lui attira les hommages d'Henri de Guise, qui, avant d'être entré dans les ordres, avait été nommé à l'archevêché de Reims, et lui avait même fait une promesse de mariage. En 1645, elle épousa le prince Édouard, comte palatin du Rhin, petit-fils de Jacques Ier. Elle eut de ce mariage quatre enfants dont trois filles, l'une desquelles fut mariée à Henri-Jules de Bourbon, fils du grand Condé. Devenue veuve de bonne heure, Anne de Gonzague se mêla à toutes les intrigues de la Fronde, et, après avoir passé plusieurs années dans l'agitation et le scandale, elle se livra aux exercices de piété avec une ardeur et une constance qui firent oublier ses égarements. Elle mourut en 1684, au palais du Luxembourg.

[1] *Isa*. cap. XLI, 9, 10.

[2] *Ibid*. cap. XLI, 10.

[3] *Ibid*. cap. IX, 2.

[4] Populus qui ambulabat in tenebris.... Habitantibus in regione umbræ mortis. (*Isa*. cap. IX, 2.)

[1] La reine de Pologne.

[2] L'une était l'épouse du duc d'Enghien, fils du grand Condé; l'autre fut mariée à Jean-Frédéric de Brunswick, duc de Hanovre.

[3] Du côté de son père, la princesse descendait des Paléologues, famille qui occupa le trône de Constantinople vers le milieu des treizième et quatorzième siècle.

[4] *Zach*. cap. XII, 1.

non-seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, mes frères, qui savons à quoi ont servi à saint Pierre ses reniements, à saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Église [1], à saint Augustin ses erreurs, à tous les saints pénitents leurs péchés, ne craignons pas de mettre la princesse palatine dans ce rang, ni de la suivre jusque dans l'incrédulité où elle était enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire et de vertu, et nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde qui nous en arrache ! C'est ce que demande de vous très-haute et très-puissante princesse Anne de Gonzague et de Clèves, princesse de MANTOUE ET DE MONTFERRAT, ET COMTESSE PALATINE DU RHIN.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plus tôt couronnée de fleurs et de fruits que la princesse Anne. Dès ses plus tendres années elle perdit sa pieuse mère Catherine de Lorraine. Charles, duc de Nevers, et depuis duc de Mantoue, son père, lui en trouva une digne d'elle, et ce fut la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Faremoustier, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de saint Benoît, et la lumière de la vie monastique. Dans la solitude de sainte Fare, autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde ; dans cette sainte montagne que Dieu avait choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours, où les joies de la terre étaient inconnues, où les vestiges des hommes du monde, des curieux, et des vagabonds, ne paraissaient pas, sous la conduite de la sainte abbesse, qui savait donner le lait aux enfants aussi bien que le pain aux forts, les commencements de la princesse Anne étaient heureux. Les mystères lui furent révélés, l'Écriture lui devint familière. On lui avait appris la langue latine, parce que c'était celle de l'Église ; et l'office divin faisait ses délices. Elle aimait tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités et ses humiliations ; et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère, on lui voyait tant de modestie et tant de sagesse, qu'on ne savait à quoi elle était le plus propre, ou à commander ou à obéir ; mais la sage abbesse, qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinait au gouvernement ; et déjà on la comptait parmi les princesses qui avaient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille, trop empressée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous sera-t-il permis de le dire ? La princesse Marie [1], pleine alors de l'esprit du monde, croyait, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devaient être sacrifiées à ses grands desseins. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances ? Et d'ailleurs dans les plus puissantes maisons les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de dissipation par où elles se détruisent d'elles-mêmes : tant le néant y est attaché ! La princesse Bénédicte, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille ; on la fit abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sût ce qu'elle faisait ; et la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable était destiné à la princesse Anne : elle eût pu renoncer à sa liberté si on lui eût permis de la sentir, et il eût fallu la conduire et non pas la précipiter [2] dans le bien. C'est ce qui renversa tout à coup les desseins de Faremoustier. Avenai [3] parut avoir un air plus libre ; et la princesse Bénédicte y présentait à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grâce ! Malgré une vocation si peu régulière, la jeune abbesse devint un modèle de vertu ; ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse Anne ce que d'importuns empressements en avaient banni : elle prêtait de nouveau l'oreille à Dieu, qui l'appelait avec tant d'attraits à la vie religieuse ; et l'asile qu'elle avait choisi pour défendre sa liberté devint un piége innocent pour la captiver. On remarquait dans les deux princesses la même noblesse dans les sentiments, le même agrément, et, si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens, au dedans les mêmes désirs, au dehors les mêmes grâces ; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux ni si puissants. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union ; et la princesse Anne n'aspirait plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admirait la vertu. En ce temps le duc de Mantoue leur père mourut : les affaires les appelèrent à la cour ; la princesse Bénédicte, qui avait son partage dans le ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différents dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse

[1] Saint Paul né à Tarse en Cilicie, d'un citoyen romain, fut élevé à l'école des pharisiens et nourri dans la haine du christianisme. Il assista avec joie au martyre de saint Étienne ; et il se rendait à Damas pour y persécuter les chrétiens, lorsque la lumière divine venant l'éclairer tout à coup il se convertit au vrai Dieu.

[1] Reine de Pologne, et sœur aînée de la princesse palatine.

[2] Cette expression imitée de Tacite était familière à Bossuet. Il a déjà dit, dans l'oraison funèbre de Madame, qu'*elle allait être précipitée dans la gloire*.

[3] Petite ville de Champagne.

Anne! la pieuse abbesse mourut dans ce beau travail, et dans la fleur de son âge. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœnr tendre de la princesse Anne fut profondément blessé par cette mort; mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde, elle en fut vue : bientôt elle sentit qu'elle plaisait, et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ces beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance, tant de biens, tant de grâces qui l'accompagnaient, lui attiraient les regards de toute l'Europe, le prince Édouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte palatin du Rhin, et roi de Bohême, jeune prince qui s'était réfugié en France durant les malheurs de sa maison, la mérita. Elle préféra aux richesses les vertus de ce prince, et cette noble alliance où de tous côtés on ne trouvait que des rois. La princesse Anne l'invite à se faire instruire; il connut bientôt les erreurs où les derniers de ses pères, déserteurs de l'ancienne foi, l'avaient engagé : heureux présages pour la maison palatine! Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise, sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Église la gloire du saint monastère de Maubuisson; et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la maison palatine, que nous la voyons enfin catholique dans son chef. Le mariage de la princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais, hélas! tout ce qu'elle aimait devait être de peu de durée. Le prince son époux lui fut ravi, et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La princesse palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves dont parle saint Paul, « qui vraiment veuves et désolées [1] » s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux, y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries, et, délaissées sur la terre, « mettent leur espérance en Dieu, et passent les nuits et les jours dans la prière! » Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de saint Paul : état oublié parmi nous où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de saint Paul, « La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs, » remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe sa vie dans les crimes, il dit, « La veuve qui la passe dans les plaisirs est morte « toute vive [1], » parce que, oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devrait-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses! Mais surtout, quand on a connu Jésus-Christ et qu'on a eu part à ses grâces, quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle; qu'arrive-t-il à une âme qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs, et le crucifie encore une fois? Vous reconnaissez le langage de saint Paul. Achevez donc, grand apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. « Il est « impossible, dit-il, qu'une telle âme soit renou« velée par la pénitence [2]. » Impossible! quelle parole! soit, messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces âmes autrefois si favorisées surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine, soit que l'impossibilité dont parle saint Paul veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une âme innocente, quand elle y a renoncé avec connaissance, de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes.

Quoi qu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la princesse palatine : pour la plonger entièrement dans l'amour du monde il fallait ce dernier malheur. Quoi? la faveur de la cour! La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez, vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et, dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain : tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la princesse palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires; la cour ne vit jamais rien de plus engageant; et, sans parler de sa pénétration ni de la fertilité infinie de ses expédients, tout cédait au charme secret de ses entretiens. Que vois-

[1] Viduas honora, quæ vere viduæ sunt... Quæ autem vere vidua est et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus, nocte ac die. (I. *Timoth.* cap. v, 3 et seq.)

[1] Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est. (I. *Tim.* cap. v, 6.)

[2] Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritus sancti, gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum, virtutesque sæculi venturi, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam, rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes. (*Hebr.* cap. vi, 4 et seq.)

je durant ce temps ! quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux ; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand ; ce prince [1], que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination [2], armé contre elle ; un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs où l'autorité souveraine était engagée [3]. Que dirai-je? Était-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ; et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? ou bien étaient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante qui allait céder la place à l'autorité légitime? ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non; c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite ; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire [4] ; qu'il secoue la terre et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures [5]. Ce fut là que la princesse palatine signala sa fidélité, et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'État et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse elle eut encore celui de tous les partis : tant elle était pénétrante ! tant elle s'attirait de confiance ! tant il lui était naturel de gagner les cœurs ! Elle déclarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager, et on la croyait incapable ni de tromper ni d'être trompée : mais son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés, et, en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit et comme le nœud par où on les peut réunir [6]. Que lui servirent ses rares talents; que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour ; d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins ! Mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses [1], la diverse face des temps, les amusements des promesses, l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres [2] ? O éternel roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère, voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes!

Dans ces déplorables erreurs, la princesse palatine avait les vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même; inébranlable dans ses amitiés et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède ; on y voit un autre Gustave [3], non moins fier ni moins hardi ni moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain?

[1] Le grand Condé.

[2] Il ne prit les armes que pour se venger de Mazarin.

[3] Tous les échecs qu'éprouvait le cardinal retombaient en effet sur la cour qu'il gouvernait alors

[4] Dominus mortificat et vivificat; deducit ad inferos et reducit. (I. *Reg.* cap. II, 6.)

[5] Commovisti terram, et conturbasti eam : sana contritiones ejus, quia commota est. (*Psal.* LIX, 4.)

[6] Suivant madame de Motteville, Anne se mêla de tout ce qui se fit alors; elle détermina l'élargissement des princes, rendit à la reine mère d'importants services, et lui donna les moyens de soutenir Mazarin, qui ne s'en montra pas fort reconnaissant.

[1] La princesse palatine fit, en effet, l'expérience des *volontés changeantes*, des *paroles trompeuses*, des *promesses illusoires* d'un ministre qui ne voulait être fidèle ni à la haine ni à l'amitié. On lui avait promis la place de surintendante de la maison de la jeune reine; mais le cardinal Mazarin, toujours tourmenté de la fureur insensée d'enrichir et d'élever une famille qu'il n'aimait pas plus qu'il n'en était aimé, porta le roi à demander à la princesse palatine la démission d'une place dont elle avait déjà le titre, pour la faire passer à la comtesse de Soissons, sa nièce. (*Le cardinal de Bausset.*)

[2] Toutes ces idées ont été depuis répétées mille fois : mais que cette façon de les concevoir et de les rendre est hors de toute comparaison? Ce sont des lieux communs dans les imitateurs, je le veux; mais aussi ont-ils, comme Bossuet, ce sentiment intime, cette piété si sincèrement dédaigneuse, ce mépris atterrant qui semble flétrir à chaque mot toutes les jouissances temporelles? (*La Harpe.*) — Dans ce tableau fidèle de toutes les cours, il est facile de démêler les traits qui conviennent au cardinal Mazarin en particulier. Bossuet le juge sans prévention, sans haine, sans amertume. Il parlait devant des hommes qui avaient été les amis ou les ennemis de ce ministre; il parlait sous un roi qui avait conservé du respect et de la reconnaissance pour la mémoire d'un ministre à qui il croyait devoir beaucoup, et qui, en effet, lui avait rendu de grands services. Bossuet s'élève au-dessus de toutes ces considérations; il juge son siècle et ses contemporains avec la même impartialité et la même indépendance qu'il aurait jugé les hommes et les événements placés dans un long éloignement, et jusque dans ses *Oraisons funèbres*, Bossuet est l'interprète de la postérité. (*Le cardinal de Bausset.*)

[3] Gustave-Adolphe, père de la reine Christine, battit les impériaux en 1631, à Leipsick; et en 1632, à Lutzen.

ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite, elle a quitté le royaume; après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre[1] ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèverait les rameaux épars. Dieu en avait disposé autrement; la Pologne était nécessaire à son Église, et lui devait un vengeur[2]. Il la regarde en pitié[3]; sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux; le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée[4]. Mais le premier rayon d'espérance vint de la princesse palatine; honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendait pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvaient ses affaires, la princesse palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimait pas? Les deux princesses ne furent plus qu'un même cœur : la reine parut vraiment reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre; et la princesse palatine joignit au respect qu'elle avait pour une aînée de ce rang et de ce mérite une éternelle reconnaissance

Quel est, messieurs, cet aveuglement dans une âme chrétienne, et qui le pourrait comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, et de ne craindre pas de manquer à Dieu? comme si le culte de Dieu ne tenait aucun rang parmi les devoirs! Contez-nous donc maintenant, vous qui les savez, toutes les grandes qualités de la princesse palatine; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce éloquence qui s'insinuait dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels; dites qu'elle était généreuse, libérale, reconnaissante, fidèle dans ses promesses, juste : vous ne faites que raconter ce qui l'attachait à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le prodigue de l'Évangile[1], qui veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés, qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle « dans un pays « écarté, » où il dissipe tant de rares trésors, et, en un mot, où il donne au monde tout ce que Dieu voulait avoir. Pendant qu'elle contentait le monde et se contentait elle-même, la princesse palatine n'était pas heureuse, et le vide des choses humaines se faisait sentir à son cœur. Elle n'était heureuse, ni pour avoir avec l'estime du monde, qu'elle avait tant désirée, celle du roi même; ni pour avoir l'amitié et la confiance de Philippe, et des deux princesses[2] qui ont fait successivement avec lui la seconde lumière de la cour; de Philippe, dis-je, ce grand prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler; et de ces deux grandes princesses dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connaître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre princesse achèvera son bonheur. Non, elle n'était heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse Anne, sa chère fille et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage? on dit tout quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Avec un peu plus de vie elle aurait vu les grands dons, et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnaître par de dignes distinctions. C'est ce qu'elle devait attendre du mariage de la princesse Anne. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean-Frédéric, duc de Brunswick et de Hanovre, souverain puissant, qui avait joint le savoir avec la valeur,

[1] Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus, excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. (*Dan.* cap. IV, 11, 30.) Succident eum alieni, et crudelissimi nationum, et projicient eum super montes; et in cunctis convallibus corruent rami ejus, et confringentur arbusta ejus in universis rupibus terræ. (*Ezech.* cap. XXXI, v. 12.)

[2] Jean Sobieski, depuis roi de Pologne, défit les Turcs à la bataille de Choczim, le 11 novembre 1673, et leur tua vingt-huit mille hommes.

[3] Reducam te in viam, per quam venisti. (IV. *Reg.* cap. XIX, 28.)

[4] Ce morceau sur la Pologne égale en vigueur et en précision les plus beaux passages du *Discours sur l'Histoire universelle*.

[1] *Luc.* cap. XV, 12, 13.

[2] Philippe d'Orléans, Monsieur, frère de Louis XIV, fut marié deux fois : d'abord à Henriette d'Angleterre, ensuite à Charlotte-Élisabeth de Bavière.

la religion catholique avec les vertus de sa maison, et, pour comble de joie à notre princesse, le service de l'Empire avec les intérêts de la France. Tout était grand dans sa famille; et la princesse Marie sa fille n'aurait eu à désirer sur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il fallait, avec tant d'éclat, la tranquillité et la douceur, elle trouvait dans un prince, aussi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvaient contenter sa délicatesse; et dans la duchesse sa chère fille, un naturel tel qu'il le fallait à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devait bientôt forcer l'estime du monde, et, comme une vive lumière, percer tout à coup, avec un grand éclat, un beau mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnait une perpétuelle et étroite liaison avec le prince[1] qui de tout temps avait le plus ravi son estime, prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à désirer, et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme. Que fallait-il davantage, et que manquait-il au bonheur de notre princesse? Dieu, qu'elle avait connu, et tout avec lui. Une fois elle lui avait rendu son cœur; les douceurs célestes qu'elle avait goûtées sous les ailes de sainte Fare étaient revenues dans son esprit: retirée à la campagne, séquestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires. Un million qu'elle retira du duché de Réthelois servit à multiplier ses bonnes œuvres; et la première fut d'acquitter ce qu'elle devait avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis si longtemps? Non, messieurs; vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la Providence, ni l'état de la princesse, ne permettaient qu'elle partageât tant soit peu son cœur: une âme comme la sienne ne souffre point de tels partages, et il fallait ou tout à fait rompre, ou se rengager tout à fait avec le monde. Les affaires l'y rappelèrent; sa piété s'y dissipa encore une fois: elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain: *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*[2]: « L'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier. » Tremblez, âmes réconciliées, qui renoncez si souvent à la grâce de la pénitence; tremblez, puisque chaque chute creuse sous vos pas de nouveaux abîmes; tremblez enfin au terrible exemple de la princesse palatine. A ce coup le Saint-Esprit irrité se retire, les ténèbres s'épaississent, la foi s'éteint. Un saint abbé[1], dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Église. Elle commence ce récit en confessant son erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés que la grâce de les reconnaître, recevez l'humble confession de votre servante; et, en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, chrétiens, qu'elle avait tellement perdu les lumières de la foi, que lorsqu'on parlait sérieusement des mystères de la religion, elle avait peine à retenir ce ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles: « Et, poursuit-elle, c'eût été pour moi le plus grand de « tous les miracles que de me faire croire fermement le christianisme. » Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle! Mais l'heure marquée par la divine Providence n'était pas encore venue; c'était le temps où elle devait être livrée à elle-même, pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissait dans son incrédulité, qu'elle n'avait pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision, qui est le dernier excès et comme le triomphe de l'orgueil, et qu'elle ne se trouve parmi « ces moqueurs dont le jugement « est si proche, » selon la parole du Sage, *Parata sunt derisoribus judicia*[2].

Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité: c'est Jésus-Christ et son Église. Il a mis dans cette Église une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris: mais qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur; et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits! car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées? Ils n'ont rien vu,

[1] Le grand Condé.
[2] *Luc.* cap. XI, 26.

[1] M. de Rancé, abbé de la Trappe.
[2] *Prov.* XIX, 29.

ils n'entendent rien; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal[1] au vice et à la vertu, quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier être soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures! Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable, divine, et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel? Où en sont donc les impies; et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras; les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc, après tout, messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et, en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens: l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse; comme l'autre elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si longtemps révérée: il se met au rang des gens désabusés; il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes; et, devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

C'est dans cet abîme profond que la princesse palatine allait se perdre. Il est vrai qu'elle désirait avec ardeur de connaître la vérité; mais où est la vérité sans la foi, qui lui paraissait impossible, à moins que Dieu ne l'établit en elle par un miracle? Que lui servait d'avoir conservé la connaissance de la Divinité? Les esprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas: la liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut fait qu'on croit respirer un air nouveau; on s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs; et, dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

En cet état, chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire où le fondement est renversé, que restait-il à notre princesse? que restait-il à une âme qui, par un juste jugement de Dieu, était déchue de toutes les grâces, et ne tenait à Jésus-Christ par aucun lien? qu'y restait-il, chrétiens, si ce n'est ce que dit saint Augustin? Il restait la souveraine misère, et la souveraine miséricorde: *Restabat magna miseria, et magna misericordia*[1]. Il restait ce secret regard d'une Providence miséricordieuse qui la voulait rappeler des extrémités de la terre; et voici quelle fut la première touche. Prêtez l'oreille, messieurs: elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable; de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges; dont les images sont si nettes et si démêlées; où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut (c'est elle-même qui le raconte au saint abbé: écoutez, et prenez garde surtout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissements divins, et la conduite de la grâce); elle crut, dis-je, « que, marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré « un aveugle dans une petite loge. Elle s'approcha pour lui demander s'il était aveugle de naissance, ou s'il l'était devenu par quelque accident: il répondit qu'il était aveugle-né. Vous « ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que

[1] Au lieu de *indifférent*, on dit encore aujourd'hui familièrement dans la conversation: *Cela m'est égal.*

[1] Le texte de saint Augustin porte: Remansit magna, etc (*Enarrat.* in psal. L, n° 8.)

« la lumière, qui est si belle et si agréable, et le « soleil, qui a tant d'éclat et de beauté? Je n'ai, « dit-il, jamais joui de ce bel objet, et je ne m'en « puis former aucune idée : je ne laisse pas de « croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ra- « vissante. L'aveugle parut alors changer de voix « et de visage; et, prenant un ton d'autorité : « Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il « y a des choses très-excellentes et très-admirables « qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni « moins vraies ni moins désirables, quoiqu'on ne « les puisse ni comprendre ni imaginer. » C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle; et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean : « Il nous a « donné un sens pour connaître le vrai Dieu, et « pour être en son vrai fils[1]. » *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero filio ejus.* Notre princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, « elle fit l'application de la belle comparai- « son de l'aveugle aux vérités de la religion et de « l'autre vie : » ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnements pour se faire entendre, tout à coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, « elle se sentit si éclai- « rée (c'est elle-même qui continue à vous parler) « et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé « ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, qu'elle « ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont « le discours lui découvrait une plus belle lumière « que celle dont il était privé. Et, dit-elle, il se « répandit dans mon cœur une joie si douce et « une foi si sensible qu'il n'y a point de paroles « capables de l'exprimer. » Vous attendez, chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux : écoutez, et reconnaissez que ce songe est vraiment divin. « Elle s'éveilla là- « dessus, dit-elle, et se trouva dans le même état « où elle s'était vue dans cet admirable songe, « c'est-à-dire tellement changée qu'elle avait peine « à le croire. » Le miracle qu'elle attendait est arrivé; elle croit, elle qui jugeait la foi impossible : Dieu la change par une lumière soudaine, et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. « Je me levai, poursuit-elle, « avec précipitation : mes actions étaient mêlées « d'une joie et d'une activité extraordinaires. » Vous le voyez, cette nouvelle vivacité qui animait ses actions se ressent encore dans ses paroles. « Tout ce que je lisais sur la religion me « touchait jusqu'à répandre des larmes; je me « trouvais à la messe dans un état bien différent « de celui où j'avais accoutumé d'être; » car c'était de tous les mystères celui qui lui paraissait le plus incroyable : « mais alors, dit-elle, il me sem- « blait sentir la présence réelle de Notre-Seigneur, « à peu près comme l'on sent les choses visibles et « dont l'on ne peut douter. » Ainsi elle passa tout à coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste; les nuages de son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saül converti cette espèce d'écaille dont ils étaient couverts[1]. Qui donc ne s'écrierait à un si soudain changement : Le doigt de Dieu est ici[2] ! La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnaît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre princesse fut inébranlable; et même cette joie sensible qu'elle avait à croire lui fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs la justice divine eut son tour : l'humble princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints sacrements; trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et, après les affres de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer : digne effet des sacrements de l'Église, qui, donnés, ou différés, font sentir à l'âme la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur qu'elle appelle la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés : il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente : qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque âme égarée qui doive être touchée de ce récit? « Il est, « dit-elle, impossible de s'imaginer les étranges « peines de mon esprit, sans les avoir éprouvées : « j'appréhendais à chaque moment le retour de « ma syncope, c'est-à-dire ma mort et ma dam- « nation. J'avouais bien que je n'étais pas digne « d'une miséricorde que j'avais si longtemps né- « gligée, et je disais à Dieu dans mon cœur que « je n'avais aucun droit de me plaindre de sa jus- « tice; mais qu'enfin, chose insupportable ! je ne « le verrais jamais; que je serais éternellement « avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, « éternellement haïe de lui. Je sentais tendrement « ce déplaisir, et je le sentais même, comme je

[1] I *Joan.* cap. V. 20.

[1] *Act.* cap. IX, 18.
[2] Digitus Dei est hic. (*Exod.* cap. VIII, 19.)

« crois (ce sont ses propres paroles), entièrement « détaché des autres peines de l'enfer. » Le voilà, mes chères sœurs, vous le connaissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité : la voilà cette crainte qui change les cœurs ; non point la crainte de l'esclave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux, mais la crainte d'une chaste épouse qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentiments tendres, mêlés de larmes et de frayeur, aigrissaient son mal jusqu'à la dernière extrémité ; nul n'en pénétrait la cause, et on attribuait ces agitations à la fièvre dont elle était tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardait comme une personne réprouvée, et presque sans espérance de salut, Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle manière et sous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait Joseph et Salomon ; et, durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Évangile. Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner[1] comme l'image de sa tendresse, une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisait : un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide ; elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal ; en même temps on lui crie d'un autre côté qu'il le fallait rendre au ravisseur, dont on éteindrait l'ardeur en lui enlevant sa proie. « Non, dit-elle, « je ne le rendrai jamais. » En ce moment elle s'éveilla[2], et l'application de la figure qui lui avait été montrée se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit : « Si vous, qui êtes mau- « vaise[3], ne pouvez vous résoudre à rendre ce « petit animal que vous avez sauvé, pourquoi « croyez-vous que Dieu, infiniment bon, vous « redonnera au démon après vous avoir tirée de « sa puissance ? Espérez, et prenez courage. » A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvait exprimer, « comme « si un ange lui eût appris (ce sont encore ses « paroles) que Dieu ne l'abandonnerait pas[1]. » Ainsi tomba tout à coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ qui les menaçait ; et il ne fit pas un moindre miracle dans l'âme de notre sainte pénitente, lorsque, parmi les frayeurs d'une conscience alarmée et les douleurs de l'enfer[2], il lui fit sentir tout à coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette paix qui surpasse toute intelligence[3]. Alors une joie céleste saisit tous ses sens, « et les « os humiliés tressaillirent[4]. » Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grâce ; et vous, saints prêtres, venez ; et vous, saintes filles[5], et vous, chrétiens ; venez aussi, ô pécheurs : tous ensemble commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David : « Que Dieu est bon ! que sa miséri- « corde est éternelle[6] ! »

Il ne faut point manquer à de telles grâces, ni les recevoir avec mollesse. La princesse palatine change en un moment tout entière : nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie ; elle se montre au monde à cette fois, mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avait renoncé à ses vanités : car aussi quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris ; de peindre et de parer l'idole du monde ; de retenir comme par force, et avec mille artifices, autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps ! Sans s'effrayer de ce qu'on dirait, sans craindre comme autrefois ce vain fantôme des âmes infirmes, dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres, la princesse palatine parut à la cour si différente d'elle-même, et dès lors elle renonça à tous les divertissements, à tous les jeux, jusqu'aux plus innocents, se soumettant aux sévères lois de la pénitence chrétienne, et ne songeant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avait pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles l'ont élevée à un émi-

[1] *Matth.* cap. XXIII, 37.

[2] L'éloquence partage avec la poésie le privilége de revêtir d'expressions nobles des objets et des images qui, sans cet artifice, ne sauraient appartenir au genre oratoire. Bossuet excelle dans ce talent ou dans cette magie d'assortir les récits les plus populaires à la majesté de ses discours. Le songe de la princesse palatine eût embarrassé sans doute un autre orateur ; et il faut avouer que l'histoire d'un poussin enlevé par un chien sous les ailes de sa mère n'était pas aisée à ennoblir dans une oraison funèbre. Bossuet lutte avec gloire contre la difficulté de son sujet. Et d'abord il se hâte d'imprimer un caractère religieux à son auditoire. Voyez avec quel art admirable l'orateur rapproche toutes les allégories d'une imagination riche et brillante, l'intervention de la Divinité, la préparation oratoire d'un sommeil mystique, le songe de Joseph, celui de Salomon, la parabole de l'Évangile ; il vous familiarise d'avance avec le merveilleux dont il vous rapproche, en vous environnant d'un horizon qui vous présente de tous côtés de pareils prodiges ; et, par les ornements accessoires, il vous amène ainsi à entendre sans surprise les détails d'un rêve où il n'est question que d'une poule, dont il semblait qu'il fût impossible, ou, pour mieux dire, ridicule de parler. (*Le cardinal Maury.*)

[3] *Matth.* cap. VII, II.

[1] *Marc.* cap. IV, 39. *Luc.* cap. VIII, 24.

[2] Dolores inferni circumdederunt me. (*Psal.* XVIII, V. 6.)

[3] Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum. (*Phil.* cap. IV, 7.)

[4] Auditui meo dabis gaudium et lætitiam, et exsultabunt ossa humiliata. (*Psal.* L, 10.)

[5] Les carmélites.

[6] Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus. (*Psal.* CXXXV, I.)

nent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable ; toute sa maison y entra : chez elle on ne faisait que passer d'un exercice de piété à un autre; jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle savait que dans ce commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir; ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ, son oraison fut perpétuelle[1] pour être égale au besoin. La lecture de l'Évangile et des livres saints en fournissait la matière : si le travail semblait l'interrompre, ce n'était que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmait l'ennui, on ménageait le temps, on guérissait la langueur de la paresse, et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchait, pendant que les mains, industrieusement occupées, s'exerçaient dans des ouvrages dont la piété avait donné le dessein : c'étaient ou des habits pour les pauvres, ou des ornements pour les autels. Les psaumes avaient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'était point nécessaire de parler, la sage princesse gardait le silence : la vanité et les médisances, qui soutiennent tout le commerce du monde, lui faisaient craindre tous les entretiens; et rien ne lui paraissait ni agréable ni sûr que la solitude. Quand elle parlait de Dieu, le goût intérieur d'où sortaient toutes ses paroles se communiquait à ceux qui conversaient avec elle; et les nobles expressions qu'on remarquait dans ses discours ou dans ses écrits venaient de la haute idée qu'elle avait conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive; dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclarait hautement qu'elle n'avait autre part à y prendre que celle d'obéir à l'Église. Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses pères, elle en aurait surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel, « et que les églises des saints publient leurs « aumônes[2]. » Le duc son père avait fondé dans ses terres de quoi marier, tous les ans, soixante filles; riche oblation, présent agréable : la princesse sa fille en mariait aussi tous les ans ce qu'elle pouvait, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitait. On ne peut retenir ses larmes quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissait : des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Écoutez ce qu'elle en écrit au fidèle ministre de ses charités, et, dans un même discours, apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. « Je suis ravie, dit-elle, que l'affaire de « nos bonnes vieilles soit si avancée : achevons « vite, au nom de Notre-Seigneur, ôtons vitement « cette bonne femme de l'étable où elle est, et la « mettons dans un de ces petits lits. » Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire! Elle poursuit : « Dieu me donnera peut-être de « la santé pour aller servir cette paralytique; « au moins je le ferai par mes soins, si les forces « me manquent; et, joignant mes maux aux « siens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. « Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture « et les ustensiles de ces pauvres femmes; peu à « peu nous les mettrons à leur aise. » Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrais ne parler que ce langage. Dans les nécessités extraordinaires, sa charité faisait de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières acheva de la dépouiller de ce qui lui restait de superflu; tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne : elle voyait disparaître avec une joie sensible les restes des pompes du monde; et l'aumône lui apprenait à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins; c'est-à-dire, ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'était pas assez accablée de nécessités. Qu'attendez-vous, chrétiens, à vous convertir, et pourquoi désespérez-vous de votre salut? Vous voyez la perfection où s'élève l'âme pénitente, quand elle est fidèle à la grâce : ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une personne si sensible et si délicate, qui ne pouvait seulement entendre nommer les maux, a souffert, douze ans entiers, et presque sans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuisaient le corps et l'esprit : et cependant, durant tout ce temps, et dans les tourments inouïs de sa dernière maladie, où ses maux s'augmentèrent jusqu'aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce : encore réprima-t-elle ce faible désir, en disant aussitôt après, avec Jésus-Christ, la prière du sacré mystère du jardin; c'est ainsi qu'elle appelait la prière de l'agonie de notre Sauveur, « O mon père, que « votre volonté soit faite, et non pas la mienne[1] ! » Ses maladies lui ôtèrent la consolation qu'elle

[1] Oportet semper orare, et non deficere. (*Luc.* cap. XVIII, 1.)

[2] Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum. (*Eccles.* cap. XXXI, 11.)

[1] Pater... non mea voluntas, sed tua, fiat. (*Luc.* cap. XXII, 42.)

avait tant désirée d'accomplir ses premiers desseins, et de pouvoir achever ses jours sous la discipline et dans l'habit de sainte Fare. Son cœur donné, ou plutôt rendu à ce monastère, où elle avait goûté les premières grâces, a témoigné son désir, et sa volonté a été aux yeux de Dieu un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une âme comme la sienne d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu; mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage; qui, sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé et anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété, qu'il avait renouvelé dans son cœur au commencement de sa pénitence! Mais non : tout lui est ôté, sans cesse elle est travaillée de peines insupportables. « O Seigneur, disait le saint homme Job, vous me « tourmentez d'une manière merveilleuse [1]! » C'est que, sans parler ici de ses autres peines, il portait au fond de son cœur une vive et continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyait d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les anges ont peine à soutenir leur innocence; il le voyait avec ces yeux éternellement ouverts observer toutes les démarches, compter tous les pas [2] d'un pécheur, et garder ses péchés comme sous le sceau, pour les lui représenter au dernier jour [3]; *signasti quasi in sacculo delicta mea* : d'un autre côté, il ressentait ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme. « Je craignais, dit-il, « toutes mes œuvres [4]. » Que vois-je, le péché! le péché partout! et il s'écriait jour et nuit : « O « Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous pas mes pé- « chés [5]? » et que ne tranchez-vous une fois ces malheureux jours, où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit « que je sois contraire « à la parole du Saint [6]! » Tel était le fond de ses peines; et ce qui paraît de si violent dans ses discours n'est que la délicatesse d'une conscience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La princesse palatine souffrit quelque chose de semblable : quel supplice à une conscience timorée! Elle croyait voir partout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu; plus elle était clairvoyante, plus elle était tourmentée : ainsi Dieu l'humiliait par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui faisait un remède de la cause de son mal. Qui pourrait dire par quelles terreurs elle arrivait aux délices de la sainte table? Mais elle ne perdait pas la confiance. « Enfin, » dit-elle (c'est ce qu'elle écrit au saint prêtre que Dieu lui avait donné pour la soutenir dans ses peines), « enfin je suis « parvenue au divin banquet. Je m'étais levée dès « le matin, pour être devant le jour aux portes « du Seigneur; mais lui seul sait les combats « qu'il a fallu rendre. » La matinée se passait dans ce cruel exercice « Mais à la fin, poursuit- « elle, malgré mes faiblesses, je me suis comme « traînée moi-même aux pieds de Notre-Seigneur, « et j'ai connu qu'il fallait, puisque tout s'est fait « en moi par la force de la divine bonté, que je « reçusse encore avec une espèce de force ce der- « nier et souverain bien. » Dieu lui découvrait dans ses peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux grâces de la pénitence. « Il n'appartient pas, disait-elle, aux « esclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par « force, et les ramener comme malgré eux, de « s'asseoir au festin avec les enfants et les amis; « et c'est assez qu'il leur soit permis de venir « recueillir à terre les miettes qui tombent de « la table de leurs seigneurs. »

Ne vous étonnez pas, chrétiens, si je ne fais plus, faible orateur, que de répéter les paroles de la princesse palatine; c'est que j'y ressens la manne cachée, et le goût des écritures divines, que ses peines et ses sentiments lui faisaient entendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourraient vous plaire, les expériences de cette princesse qui peuvent vous convertir! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. « Il est bien croyable, disait-elle, qu'un « Dieu qui aime infiniment en donne des preuves « proportionnées à l'infinité de son amour et à « l'infinité de sa puissance : et ce qui est propre à « la toute-puissance d'un Dieu passe de bien loin « la capacité de notre faible raison. C'est ajoute- « t-elle, ce que je me dis à moi-même, quand « les démons tâchent d'étonner ma foi; et, depuis « qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur « (remarquez ces belles paroles) que son amour « est la cause de tout ce que nous croyons, cette « réponse me persuade plus que tous les livres. » C'est en effet l'abrégé de tous les saints livres et de toute la doctrine chrétienne. Sortez, parole éternelle; fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre père [1], et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il

[1] Mirabiliter me crucias. (*Job.* cap. X, 16.)
[2] Gressus meos dinumerasti. (*Ibid.* cap. XIV, 16.)
[3] *Ibid.* 17.
[4] Verebar omnia opera mea. (*Ibid.* cap. IX, v. 28.)
[5] Cur non tollis peccatum meum, et quare non aufers iniquitatem meam? (*Ibid.* cap. VII, 21.)
[6] Et hæc mihi sit consolatio, ut, affligens me dolore, non parcat, ne contradicam sermonibus Sancti. (*Ibid.* cap. VI, 10.)

[1] Unigenitus filius, qui est in sinu patris, ipse enarravit. (*Joan.* cap. I, 18.)

l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé de nous dire le secret des conseils de Dieu; mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Évangile : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui « a donné son fils unique [1]. » Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs; « Dieu a tant aimé le « monde. » Est-il incroyable que Dieu aime, et que la bonté se communique? Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses l'amour de la gloire; aux âmes les plus vulgaires l'amour des richesses; à tous, enfin, tout ce qui porte le nom d'amour! Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines; et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc pour toute raison dans tous les mystères : « Dieu a tant aimé le monde. » C'est la doctrine du maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps un Cérinthe [2], un hérésiarque, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, et se faire la victime des pécheurs : que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du Nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avait de force que pour prêcher la charité, et pour dire, Ai- « mez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur; » que répondit-il à cet hérésiarque? quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Écoutez, et admirez. « Nous « croyons, dit-il, et nous confessons l'amour que « que Dieu a pour nous, » *Et nos credidimus* « *charitati quam habet Deus in nobis* [3]. C'est là toute la foi des chrétiens; c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole, c'est là que la princesse palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé; c'est tout dire. S'il a fait, disait-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'incarnation, que n'aura-t-il pas fait pour le consommer dans l'eucharistie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidèle en particulier! Croyons donc avec saint Jean en l'amour d'un Dieu : la foi nous paraîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre; mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, et l'autre une autre; l'un le mystère de l'incarnation, et l'autre celui de l'eucharistie; chacun ce qui lui déplaît : faibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées, que la foi et la charité n'ont pas assez dilatés [1] pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu! Pour nous, croyons sans réserve, et prenons le remède entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde : ô ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! C'est que, parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre, qui va croissant tous les jours; n'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte princesse dont nous parlons par le moyen qu'il lui a plu; il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini, et vous n'avez rien à craindre que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue! Cependant, si quelquefois elle désirait d'en être un peu soulagée, elle se le reprochait à elle-même. « Je commence, disait-elle, à m'aper- « cevoir que je cherche le paradis terrestre à la « suite de Jésus-Christ, au lieu de chercher la « montagne des Olives et le Calvaire, par où il « est entré dans sa gloire. » Voilà ce qu'il lui servit de méditer l'Évangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce qui lui fit dire cette admirable parole, « qu'elle aimait « mieux vivre et mourir sans consolation que d'en « chercher hors de Dieu. » Elle a porté ces sentiments jusqu'à l'agonie : et prête à rendre l'âme, on entendit qu'elle disait d'une voix mourante : « Je m'en vais voir comment Dieu me traitera; mais « j'espère en ses miséricordes. » Cette parole de confiance emporta son âme sainte au séjour des justes. Arrêtons ici, chrétiens; et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre qui ne fait qu'affaiblir votre parole : parlez dans les cœurs, prédicateur invisible, et faites que chacun se parle à soi-même. Parlez, mes frères, parlez : je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure dernière; elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni princesse, ni palatine; ces grands noms dont on s'étourdit ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout disparaît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché : pour tout fonds, le néant; pour toute acquisition, le péché. Le reste, qu'on croyait tenir, échappe : semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se

[1] Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret. (*Joan.* cap. III, 16.

[2] Cérinthe, hérésiarque du premier siècle, était disciple de Simon le magicien. Il niait la divinité de Jésus-Christ.

[3] *Joan.* cap. IV, 16.

[1] Cor nostrum dilatatum est... Angustiamini autem in visceribus vestris. (II. *Cor.* cap. VI, 11, 12.)

fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : « Je m'en vais voir « comment Dieu me traitera ; » dans un moment je serai entre ces mains, dont saint Paul écrit en tremblant : « Ne vous y trompez pas, on ne se « moque pas de Dieu [1] ; » et encore : « C'est une « chose horrible de tomber entre les mains du Dieu « vivant [2] » entre ces mains où tout est action, où tout est vie ; rien ne s'affaiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais ! Je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre princesse ; mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : « J'espère en sa miséri« corde ? » Car qu'aurons-nous fait pour la fléchir ? quand aurons-nous écouté « la voix de celui qui « crie dans le désert : Préparez les voies du Sei« gneur [3] ? » Comment ? par la pénitence.

Mais serons-nous fort contents d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit ; d'une pénitence imparfaite ; d'une pénitence nulle, douteuse, si vous le voulez ; sans forces, sans réflexion, sans loisir pour en réparer les défauts ? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusque dans la moelle des os ? Pour celle dont nous parlons, ah ! mes frères, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette dernière parole, dans ce dernier acte de sa vie ; la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugements, et cet amour plein de confiance qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas si le saint pasteur qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de vertus, les porta jusque dans la chaire, et ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des fidèles. Siècle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la faiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'âmes insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, et ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience ; la princesse palatine t'est donnée comme un signe et un prodige : *in signum et in portentum* [4]. Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence et tes vaines excuses.

[1] Nolite errare, Deus non irridetur. (*Gal.* cap. VI, 7.)
[2] Horrendum est incidere in manus Dei viventis. (*Hebr.* cap. X, 31.)
[3] Vox clamantis in deserto : Parate vias Domini... facite ergo fructus dignos pœnitentiæ. (*Luc.* cap. III, 4, 8.)
[4] *Isa.* cap. VIII, 18.

Tu la verras se joindre à ces saintes filles et à toute la troupe des saints : et qui pourra soutenir leurs redoutables clameurs ! Mais que sera-ce quand Jésus-Christ paraîtra lui-même à ces malheureux ; quand ils verront celui qu'ils auront percé [1] ; comme dit le prophète ; dont ils auront rouvert toutes les plaies ; et qu'il leur dira d'une voix terrible : Pourquoi me déchirez-vous par vos blasphèmes, nation impie ? *me configitis, gens tota* [2]. Ou, si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres ? ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité était douteuse ? Race infidèle, me connaissez-vous à cette fois ? suis-je votre roi ? suis-je votre juge ? suis-je votre Dieu ? apprenez-le par votre supplice. Là commencera ce pleur éternel ; là ce grincement de dents [3], qui n'aura jamais de fin. Pendant que les orgueilleux seront confondus, vous, fidèles, qui tremblez à sa parole [4], en quelque endroit que vous soyez de cet auditoire, peu connus des hommes, et connus de Dieu, vous commencerez à lever la tête [5]. Si, touchés des saints exemples que je vous propose, vous laissez attendrir vos cœurs, si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jésus-Christ, et que, trop indigne ministre de ses conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la bonté divine qui vous aura conduits à la pompe funèbre de cette pieuse princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie.

Et vous [6], prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle était au monde ; qui, favorable interprète de ses moindres désirs, continuez votre protection et vos soins à tout ce qui lui fut cher, et qui lui donnez les dernières marques de piété avec tant de magnificence et tant de zèle ; vous, princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, et qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours, que vous dirai-je pour vous consoler ? Comment pourrai-je, madame, arrêter ce torrent de larmes que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari ? Reconnaissez ici le monde, reconnaissez ses maux toujours plus réels que ses biens, et ses douleurs par conséquent plus vives et plus pénétrantes que ses joies. Vous avez perdu ces heureux moments où vous jouissiez des tendresses d'une mère qui n'eut

[1] Aspicient ad me quem confixerunt. (*Zac.* cap. XII, 10.)
[2] *Malach.* cap. III, 9.
[3] Ibi erit fletus et stridor dentium. (*Matth.* cap. VIII, v. 12.)
[4] Ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum spiritu, et trementem sermones meos.... Audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus. (*Isa.* cap. LXVI, 2, 5.)
[5] Respicite et levate capita vestra : quoniam appropinquat redemptio vestra. (*Luc.* cap. XXI, 28.)
[6] Son gendre, le duc d'Enghien, fils du grand Condé.

jamais son égale; vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils; vous avez perdu ces consolations qui, par un charme secret, faisaient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte : mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux; l'espérance de la rejoindre dans le jour de l'éternité, et, en attendant, sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'image de ses vertus, et les exemples de sa vie [1].

ORAISON FUNÈBRE

DE

MICHEL LE TELLIER [2],

CHANCELIER DE FRANCE,

Prononcée dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, où il est inhumé, le 25 janvier 1686.

Posside sapientiam, acquire prudentiam: arripe illam, et exaltabit te: glorificaberis ab ea, cum eam fueris amplexatus.

Prov. cap. IV, 7 et 8.

Possédez la sagesse, et acquérez la prudence : si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élèvera, et vous remplira de gloire quand vous l'aurez embrassée.

MESSEIGNEURS [3],

En louant l'homme incomparable dont cette illustre assemblée célèbre les funérailles et honore les vertus, je louerai la sagesse même; et la

[1] L'*Oraison funèbre de la princesse palatine* est peut-être, de toutes les oraisons funèbres de Bossuet, celle qui atteste le plus la force et la fécondité de son génie. Si elle n'a pas l'éclat, la pompe que l'on admire dans celles de la reine d'Angleterre, de madame Henriette, et du grand Condé, c'est parce qu'on ne doit point les y chercher. Mais elle offre, plus qu'aucune autre, de vastes sujets de méditation aux âmes religieuses, et même à celles qui désirent de fixer leurs pensées incertaines sur les fondements de la religion. En un mot, on peut dire, avec M. de la Harpe, que cette oraison funèbre est le plus sublime de tous les sermons. (*Le cardinal de Bausset.*) — Bossuet a surmonté, à force d'art, les difficultés d'un sujet extrêmement épineux, comme il en a déguisé la faiblesse, à force de génie. Les morceaux sur la Fronde et sur la Pologne sont au rang des plus sublimes inspirations de l'éloquence. (*Dussault.*)

[2] Michel le Tellier fut le père du célèbre marquis de Louvois, ce ministre presque absolu du monarque le plus jaloux de son autorité. Il naquit en 1603, et n'avait que sept ans quand Louis XIII monta sur le trône. A vingt et un, par exception aux règlements, il obtint la charge de conseiller au grand conseil. Nommé, en 1640, intendant de l'armée de Piémont, il s'y fit connaître de Mazarin, qui bientôt distingua son mérite, et en 1643 l'éleva à la dignité de conseiller d'État. Durant les troubles de la Fronde, il rendit de grands services à la reine régente et au cardinal-ministre, qu'il tâcha de suppléer lorsque Mazarin fut obligé de quitter deux fois la France. A la mort de Mazarin, Louis XIV continua d'honorer Michel le Tellier d'une confiance particulière, et lui donna les sceaux en 1677. Après avoir coopéré à la déclaration du clergé du 19 mars 1682, et à la révocation de l'édit de Nantes, Michel le Tellier mourut en 1685, âgé de quatre-vingt-deux ans.

[3] Les évêques qui étaient présents en habit.

sagesse que je dois louer dans ce discours n'est pas celle qui élève les hommes et qui agrandit les maisons, ni celle qui gouverne les empires, qui règle la paix et la guerre, et enfin qui dicte les lois et qui dispense les grâces; car, encore que ce grand ministre, choisi par la divine Providence pour présider aux conseils du plus sage de tous les rois, ait été le digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus; encore que la sagesse, après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs et au comble des félicités humaines, sa fin nous a fait paraître que ce n'était pas pour ces avantages qu'il en écoutait les conseils. Ce que nous lui avons vu quitter sans peine n'était pas l'objet de son amour. Il a connu la sagesse que le monde ne connaît pas, cette sagesse « qui vient d'en « haut, qui descend du Père des lumières [1], » et qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice. C'est elle dont la prévoyance s'étend aux siècles futurs, et enferme dans ses desseins l'éternité tout entière. Touché de ses immortels et invisibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, selon le précepte du Sage. « La sagesse vous élè« vera, dit Salomon, et vous donnera de la gloire « quand vous l'aurez embrassée [2]. » Mais ce sera une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage et puissant ministre aspirait à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il se voyait environné sur la terre : c'est pourquoi sa modération l'a toujours mis au-dessus de sa fortune. Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il y paraît sans ostentation, il y est vu sans envie; et nous remarquons dans sa conduite ces trois caractères de la véritable sagesse, qu'élevé sans empressement aux premiers honneurs il a vécu aussi modeste que grand; que dans ses importants emplois, soit qu'il nous paraisse, comme chancelier, chargé de la principale administration de la justice, ou que nous le considérions, dans les autres occupations d'un long ministère, supérieur à ses intérêts, il n'a regardé que le bien public; et qu'enfin dans une heureuse vieillesse, prêt à rendre avec sa grande âme le sacré dépôt de l'autorité, si bien confié à ses soins, il a vu disparaître toute sa grandeur avec sa vie, sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir : tant il avait mis en lieu haut et inaccessible à la mort son cœur et ses espérances! De sorte qu'il nous paraît, selon la promesse du Sage, dans « une « gloire immortelle, » pour s'être soumis aux lois de la véritable sagesse, et pour avoir fait céder à la modestie l'éclat ambitieux des grandeurs hu-

[1] Sapientia desursum descendens. (*Jac.* cap. III, 15.)

[2] Exaltabit te (sapientia), glorificaberis ab ea, odm sam. fueris amplexatus (*Prov.* cap. IV, 8.)

maines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, et la vie même au désir des biens éternels. C'est la gloire qu'a remportée très-haut et puissant seigneur messire MICHEL LE TELLIER, CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE.

Le grand cardinal de Richelieu achevait son glorieux ministère, et finissait tout ensemble une vie pleine de merveilles. Sous sa ferme et prévoyante conduite, la puissance d'Autriche cessait d'être redoutée, et la France, sortie enfin des guerres civiles, commençait à donner le branle[1] aux affaires de l'Europe. On avait une attention particulière à celles d'Italie; et, sans parler des autres raisons, Louis XIII, de glorieuse et triomphante mémoire, devait sa protection à la duchesse de Savoie sa sœur, et à ses enfants. Jules Mazarin, dont le nom devait être si grand dans notre histoire, employé par la cour de Rome en diverses négociations, s'était donné à la France; et, propre par son génie et par ses correspondances à ménager les esprits de sa nation, il avait fait prendre un cours si heureux aux conseils du cardinal de Richelieu, que ce ministre se crut obligé de l'élever à la pourpre. Par là il sembla montrer son successeur à la France; et le cardinal Mazarin s'avançait secrètement à la première place. En ces temps Michel le Tellier, encore maître des requêtes, était intendant de justice en Piémont. Mazarin, que ses négociations attiraient souvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une si grande capacité et d'une conduite si sûre dans les affaires; car les ordres de la cour obligeaient l'ambassadeur à concerter toute choses avec l'intendant, à qui la divine Providence faisait faire ce léger apprentissage des affaires d'État. Il ne fallait qu'en ouvrir l'entrée à un génie si perçant pour l'introduire bien avant dans les secrets de la politique : mais son esprit modéré ne se perdait pas dans ces vastes pensées; et renfermé, à l'exemple de ses pères, dans les modestes emplois de la robe, il ne jetait pas seulement les yeux sur les engagements éclatants mais périlleux de la cour. Ce n'est pas qu'il ne parût toujours supérieur à ses emplois; dès sa première jeunesse tout cédait aux lumières de son esprit, aussi pénétrant et aussi net qu'il était grave et sérieux. Poussé par ses amis, il avait passé du grand conseil, sage compagnie, où sa réputation vit encore, à l'importante charge de procureur du roi. Cette grande ville se souvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand magistrat, opposé non-seulement aux brigues et aux partialités qui corrompent l'intégrité de la justice, et aux préventions qui en obscurcissent les lumières, mais encore aux voies irrégulières et extraordinaires où elle perd avec sa constance la véritable autorité de ses jugements. On y vit enfin tout l'esprit et les maximes d'un juge qui, attaché à la règle, ne porte pas dans le tribunal ses propres pensées, ni des adoucissements ou des rigueurs arbitraires, et qui veut que les lois gouvernent, et non pas les hommes : telle est l'idée qu'il avait de la magistrature. Il apporta ce même esprit dans le conseil, où l'autorité du prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus absolu, semble ouvrir un champ plus libre à la justice; et, toujours semblable à lui-même, il y suivit dès lors la même règle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le chef.

Et certainement, messieurs, je puis dire avec confiance que l'amour de la justice était comme né avec ce grave magistrat, et qu'il croissait avec lui dès son enfance. C'est aussi de cette heureuse naissance que sa modestie se fit un rempart contre les louanges qu'on donnait à son intégrité; et l'amour qu'il avait pour la justice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portait, disait-il, en quelque manière dans le sang. Mais Dieu, qui l'avait prédestiné à être un exemple de justice dans un si beau règne, et dans la première charge d'un si grand royaume, lui avait fait regarder le devoir de juge, où il était appelé, comme le moyen particulier qu'il lui donnait pour accomplir l'œuvre de son salut : c'était la sainte pensée qu'il avait toujours dans le cœur, c'était la belle parole qu'il avait toujours à la bouche; et par là il faisait assez connaître combien il avait pris le goût véritable de la piété chrétienne. Saint Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulières que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces lois qu'à celles de Dieu, mais à se sanctifier dans son état, et « chacun dans les « emplois de sa vocation, » *Unusquisque in qua vocatione vocatus est*[1]. Mais si, selon la doctrine de ce grand apôtre, on trouve la sainteté dans les emplois les plus bas, et qu'un esclave s'élève à la perfection dans le service d'un maître mortel, pourvu qu'il y sache regarder l'ordre de Dieu, à quelle perfection l'âme chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste et saint ministère de la justice, puisque, selon l'Écriture, « l'on y exerce

[1] Ce mot qui est bas aujourd'hui ne l'était nullement alors. Il était employé en vers et en prose par les écrivains les plus élégants. Boileau disait en parlant de la fortune :

On me verra dormir au branle de sa roue.

Ce mot est fréquent dans Massillon même qui écrivit longtemps après cette époque, et dans les vingt premières années du dix-huitième siècle. Ce n'est que de nos jours que, dans le style noble, ce terme a été remplacé par celui de *mouvement* qui, en lui-même, ne vaut pas mieux pour la prose, et vaut beaucoup moins pour la poésie. (*La Harpe*)

[1] I. *Cor.* cap. VII, v. 20.

« le jugement non des hommes, mais du Seigneur « même[1] ! » Ouvrez les yeux, chrétiens, contemplez ces augustes tribunaux où la justice rend ses oracles ; vous y verrez, avec David, « les dieux de « la terre, qui meurent à la vérité comme des hom« mes[2], » mais qui cependant doivent juger comme des dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt ; le Dieu des dieux à leur tête, comme le chante ce grand roi d'un ton sublime dans ce divin psaume : « Dieu assiste, dit-il, à l'assemblée « des dieux, et au milieu il juge les dieux[3]. » O juges, quelle majesté de vos séances ! quel président de vos assemblées ! mais aussi quel censeur de vos jugements ! Sous ces yeux redoutables notre sage magistrat écoutait également le riche et le pauvre ; d'autant plus pur et d'autant plus ferme dans l'administration de la justice, que, sans porter ses regards sur les hautes places dont tout le monde le jugeait digne, il mettait son élévation comme son étude à se rendre parfait dans son état. Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les âmes où l'ambition domine : toute âme inquiète et ambitieuse est incapable de règle, l'ambition a fait trouver ces dangereux expédients où, semblable à un sépulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher ; parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui, sans règle et sans maxime, se tourne au gré de l'ami puissant ; parlons de la complaisance, qui ne veut jamais ni trouver le fil ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la justice comme autrefois aux démons, des oracles ambigus et captieux ? Que dirai-je des difficultés qu'on suscite dans l'exécution, lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair ? « La loi est « déchirée, » comme disait le prophète, » et le juge« ment n'arrive jamais à sa perfection ; » *Non pervenit usque ad finem judicium*[4]. Lorsque le juge veut s'agrandir, et qu'il change en une souplesse de cour le rigide et inexorable ministère de la justice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ses jugements qu'une justice imparfaite, semblable, je ne craindrai pas de le dire, à la justice de Pilate, justice qui fait semblant d'être vigoureuse, à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité, mais qui tombe et disparaît tout à coup, lorsqu'on allègue sans ordre même et mal à propos le nom de César. Que dis-je, le nom de César ? Ces âmes prostituées à l'ambition ne se mettent pas à si haut prix : tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne ou les intimide, et la justice se retire d'avec elles. Que si elle s'est construit un sanctuaire éternel et incorruptible dans le cœur du sage Michel le Tellier, c'est que, libre des empressements de l'ambition, il se voit élevé aux plus grandes places, non par ses propres efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable, ou plutôt, comme l'événement l'a justifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le cardinal de Richelieu était mort, peu regretté de son maître, qui craignit de lui devoir trop. Le gouvernement passé fut odieux : ainsi, de tous les ministres, le cardinal Mazarin, plus nécessaire et plus important, fut le seul dont le crédit se soutint ; et le secrétaire d'État chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondait pas à son attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la solitude, ou flatté d'une secrète espérance de se voir plus avantageusement rappelé par la nécessité de ses services, ou agité de ces je ne sais quelles inquiétudes dont les hommes ne savent pas se rendre raison à eux-mêmes, se résolut tout à coup à quitter cette grande charge. Le temps était arrivé que notre sage ministre devait être montré à son prince et à sa patrie. Son mérite le fit chercher à Turin sans qu'il y pensât. Le cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé qu'il ne le conçut alors, rappela au roi ses agréables services ; et le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux sollicitations, n'en laissa pas même aux désirs. Louis XIII rendit au ciel son âme juste et pieuse ; et il parut que notre ministre était réservé au roi son fils. Tel était l'ordre de la Providence ; et je vois ici quelque chose de ce qu'on lit dans Isaïe. La sentence partit d'en haut, et il fut dit à Sobna, chargé d'un ministère principal : « Je « t'ôterai de ton poste, et je te déposerai de ton « ministère[1] ; » *Expellam te de statione tua, et de ministerio tuo deponam te.* « En ce temps « j'appellerai mon serviteur Éliakim, et je le re« vêtirai de ta puissance. » Mais un plus grand honneur lui est destiné : le temps viendra que, par l'administration de la justice, « il sera le père « des habitants de Jérusalem et de la maison de « Juda, » *Erit pater habitantibus Jerusalem.* « La clef de la maison de David, » c'est-à-dire, de la maison régnante, « sera attachée à ses épaules ;

[1] Non enim hominis exercetis judicium, sed Domini. (II. *Par.* cap. XIX, 6.)

[2] Ego dixi : Dii estis... vos autem sicut homines moriemini. (*Psal.* LXXXII, 6, 7.)

[3] Deus stetit in synagoga deorum : in medio autem deos dijudicat. (*Psal.* LXXXII, 1.)

[4] *Habac.* cap. I, 4.

[1] En 1651, le parti de Condé força Mazarin à quitter le royaume. En son absence, le Tellier fut chargé des soins du ministère que la situation des affaires rendait très-pénible.

« il ouvrira, et personne ne pourra fermer; il « fermera, et personne ne pourra ouvrir [1]; » il aura la souveraine dispensation de la justice et des grâces.

Parmi ces glorieux emplois notre ministre a fait voir à toute la France que sa modération durant quarante ans était le fruit d'une sagesse consommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient si cachée qu'à peine se connaît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus; et, si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostôme, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais notre sage ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires? qui connaissait mieux les hommes et les temps? qui prévoyait de plus loin, et qui donnait des moyens plus sûrs pour éviter les inconvénients dont les grandes entreprises sont environnées? Mais, dans une si haute capacité et dans une si belle réputation, qui jamais a remarqué, ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles? Toujours libre dans la conversation, toujours grave dans les affaires, et toujours aussi modéré que fort et insinuant dans ses discours, il prenait sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnait. On voyait et dans sa maison et dans sa conduite, avec des mœurs sans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin mesuré par la sagesse. S'il sut soutenir le poids des affaires, il sut aussi les quitter, et reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Châville le vit tranquille durant plusieurs mois au milieu de l'agitation de toute la France. La cour le rappelle en vain; il persiste dans sa paisible retraite, tant que l'état des affaires le put souffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinait contre lui durant son absence; et il ne parut pas moins grand en demeurant sans action, qu'il l'avait paru en se soutenant au milieu des mouvements les plus hasardeux. Mais dans le plus grand calme de l'État, aussitôt qu'il lui fut permis de se reposer des occupations de sa charge sur un fils [2] qu'il n'eût jamais donné au roi s'il ne l'eût senti capable de le bien servir; après qu'il eut reconnu que le nouveau secrétaire d'État savait, avec une ferme et continuelle action, suivre les desseins et exécuter les ordres d'un maître si entendu dans l'art de la guerre, ni la hauteur des entreprises ne surpassait sa capacité, ni les soins infinis de l'exécution n'étaient au-dessus de sa vigilance; tout était prêt aux lieux destinés; l'ennemi également menacé dans toutes ses places; les troupes, aussi vigoureuses que disciplinées, n'attendaient que les derniers ordres du grand capitaine, et l'ardeur que ses yeux inspirent; tout tombe sous ses coups, et il se voit l'arbitre du monde : alors le zélé ministre, dans une entière vigueur d'esprit et de corps, crut qu'il pouvait se permettre une vie plus douce [1]. L'épreuve en est hasardeuse pour un homme d'État, et la retraite presque toujours a trompé ceux qu'elle flattait de l'espérance du repos. Celui-ci fut d'un caractère plus ferme : les conseils où il assistait lui laissaient presque tout son temps; et après cette grande foule d'hommes et d'affaires qui l'environnaient, il s'était lui-même réduit à une espèce d'oisiveté et de solitude; mais il la sut soutenir. Les heures qu'il avait libres furent remplies de bonnes lectures, et, ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions sur les erreurs de la vie humaine, et sur les vains travaux des politiques, dont il avait tant d'expérience. L'éternité se présentait à ses yeux comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, et renfermé dans un doux commerce avec ses amis, aussi modestes que lui (car il savait les choisir de ce caractère, et il leur apprenait à le conserver dans les emplois les plus importants et la plus haute confiance), il goûtait un véritable repos dans la maison de ses pères, qu'il avait accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, jouissant en sujet fidèle des prospérités de l'État et de la gloire de son maître. La charge de chancelier vaqua, et toute la France la destinait à un ministre si zélé pour la justice. Mais, comme dit le Sage, « autant que le ciel s'élève et que la « terre s'incline au-dessous de lui, autant le cœur « des rois est impénétrable [2]. » Enfin le moment du prince n'était pas encore arrivé, et le tranquille ministre, qui connaissait les dangereuses jalousies des cours et les sages tempéraments des conseils des rois, sut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels règlent tous ces mouvements. Lorsque après de longues au-

[1] Et erit in die illa, vocabo servum meum Eliacim, filium Helciæ, et induam illum tunica tua... et potestatem tuam dabo in manu ejus... Et dabo clavem domus David super humerum ejus : et aperiet, et non erit qui claudat; et claudet, et non erit qui aperiat. (*Isa.* cap. XXII, 19 et seq.)

[2] Le fameux Louvois.

[1] Cette trop longue phrase offre une apparence de désordre et de confusion que l'abbé de Vauxcelles appelle une *licence plus qu'oratoire*, tout en faisant remarquer que Bossuet court toujours à son but, et mêle habilement le récit des grandes qualités du fils à l'opinion qu'en avait le père.

[2] Cœlum sursum, et terra deorsum : et cor regum inscrutabile. (*Prov.* cap. XXV, 3.)

nées il se vit élevé à cette grande charge, encore qu'elle reçût un nouvel éclat en sa personne, où elle était jointe à la confiance du prince, sans s'en laisser eblouir, le modeste ministre disait seulement que le roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, voulait donner un titre à son tombeau et un ornement à sa famille. Tout le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencements. Notre siècle, qui n'avait point vu de chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération et de douceur que de dignité et de force, pendant qu'il ne cessait de se regarder comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort : exercé par tant de combats, il en sortait toujours plus fort, et plus résigné à la volonté divine. La pensée de la mort ne rendit pas sa vieillesse moins tranquille ni moins agréable; dans la même vivacité on lui vit faire seulement de plus graves réflexions sur la caducité de son âge et sur le désordre extrême que causerait dans l'État une si grande autorité dans des mains trop faibles. Ce qu'il avait vu arriver à tant de sages vieillards, qui semblaient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendait continuellement attentif à lui-même : souvent il se disait en son cœur que le plus malheureux effet de cette faiblesse de l'âge était de se cacher à ses propres yeux, de sorte que tout à coup on se trouve plongé dans l'abîme, sans avoir pu remarquer le fatal moment d'un insensible déclin; et il conjurait ses enfants, par toute la tendresse qu'il avait pour eux, et par toute leur reconnaissance, qui faisait sa consolation dans ce court reste de vie, de l'avertir de bonne heure quand ils verraient sa mémoire vaciller, ou son jugement s'affaiblir, afin que, par un reste de force, il pût garantir le public et sa propre conscience des maux dont les menaçait l'infirmité de son âge. Et lors même qu'il sentait son esprit entier, il prononçait la même sentence, si le corps abattu n'y répondait pas; car c'était la résolution qu'il avait prise dans sa dernière maladie : et, plutôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenaient, il se condamnait, en rendant les sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont aussi jamais il n'avait perdu le goût, au hasard de s'ensevelir tout vivant, et de vivre peut-être assez pour se voir, longtemps traversé par la dignité qu'il aurait quittée : tant il était au-dessus de sa propre élévation et de toutes les grandeurs humaines!

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son génie[1] né pour l'action, et la vigueur qui, durant cinq ans, lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où, de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par de longs services. Dans ces fatales conjonctures, il fallait à un ministre étranger un homme d'un ferme génie et d'une égale sûreté, qui, nourri dans les compagnies, connût les ordres du royaume et l'esprit de la nation. Pendant que la magnanime et intrépide régente était obligée à montrer le roi enfant aux provinces pour dissiper les troubles qu'on y excitait de toutes parts, Paris et le cœur du royaume demandaient un homme capable de profiter des moments, sans attendre de nouveaux ordres, et sans troubler le concert de l'État. Mais le ministre lui-même, souvent éloigné de la cour, au milieu de tant de conseils que l'obscurité des affaires, l'incertitude des événements, et les différents intérêts faisaient hasarder, n'avait-il pas besoin d'un homme que la régente pût croire? Enfin il fallait un homme qui, pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le ministère, sût se conserver de la créance dans tous les partis, et ménager les restes de l'autorité. Cet homme, si nécessaire au jeune roi, à la régente, à l'État, au ministre, aux cabales même, pour ne les précipiter pas aux dernières extrémités par le désespoir, vous me prévenez, messieurs, c'est celui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même, et, comme un sage pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit, comme au terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps de l'État, et au rétablissement de l'autorité royale. Pendant que la cour réduisait Bordeaux, et que Gaston, laissé à Paris pour le maintenir dans le devoir, était environné de mauvais conseils, le Tellier fut le Chusaï[1] qui les confondit, et qui assura la victoire à l'oint du Seigneur[2]. Fallut-il éventer les conseils d'Espagne et découvrir le secret d'une paix trompeuse que l'on proposait, afin d'exciter la sédition, pour peu qu'on l'eût différée, le Tellier en fit d'abord accepter les offres; notre plénipotentiaire partit; et l'archiduc, forcé d'avouer qu'il n'avait pas de pouvoir, fit connaître lui-même au peuple ému,

[1] Madame de Motteville ne porte point le même jugement du chancelier. « La reine, dit-elle dans ses Mémoires, me parut persuadée que le Tellier était un homme habile en sa charge, homme de bien, assez à elle, mais peu capable de la première place. »

[1] Chusaï, un des plus fidèles serviteurs de David, sut par son habileté, gagner la confiance d'Absalon, et le détourner des projets qu'il avait formés contre son père.

[2] II. *Reg.* cap. XVII

si toutefois un peuple enfin connait quelque chose, qu'on ne faisait qu'abuser de sa crédulité. Mais, s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance et un courage intrépide, ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde des trois illustres captifs [1]. Quelle cause les fit arrêter? Si ce furent ou des soupçons, ou des vérités, ou de vaines terreurs, ou de vrais périls, et, dans un pas si glissant, des précautions nécessaires : qui le pourra dire à la postérité? Quoi qu'il en soit, l'oncle du roi est persuadé; on croit pouvoir s'assurer des autres princes; et on en fait des coupables en les traitant comme tels : mais où garder des lions [2] toujours prêts à rompre leurs chaînes, pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances? Gaston, que la cour avait attiré dans ses sentiments, était-il inaccessible aux factieux? ne vois-je pas au contraire autour de lui des âmes hautaines, qui, pour faire servir les princes à leurs intérêts cachés, ne cessaient de lui inspirer qu'il devait s'en rendre le maître? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au dedans et au dehors, d'être le maître du sort du prince de Condé! Ne craignons point de le nommer, puisque enfin tout est surmonté par la gloire de son grand nom et de ses actions immortelles. L'avoir entre ses mains c'était y avoir la victoire même, qui le suit éternellement dans les combats : mais il était juste que ce précieux dépôt de l'État demeurât entre les mains du roi, et il lui appartenait de garder une si noble partie de son sang. Pendant donc que notre ministre travaillait à ce glorieux ouvrage, où il y allait de la royauté et du salut de l'État, il fut seul en butte aux factieux. Lui seul, disaient-ils, savait dire et taire ce qu'il fallait; seul il savait épancher et retenir son discours; impénétrable, il pénétrait tout; et, pendant qu'il tirait le secret des cœurs, il ne disait, maître de lui-même, que ce qu'il voulait; il perçait dans tous les secrets, démêlait toutes les intrigues, découvrait les entreprises les plus cachées et les plus sourdes machinations. C'était ce sage dont il est écrit : « Les conseils se recèlent « dans le cœur de l'homme à la manière d'un « profond abîme sous une eau dormante; mais « l'homme sage les épuise; » il en découvre le fond : *sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri; vir sapiens exhauriet illud* [1]. Lui seul réunissait les gens de bien, rompait les liaisons des factieux, en déconcertait les desseins, et allait recueillir dans les égarés ce qu'il y restait quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne croyait que lui, et lui seul savait profiter des heureux moments et des bonnes dispositions d'un si grand prince. « Venez, venez, faisons contre lui « de secrètes menées : » *Venite, et cogitemus adversus eum cogitationes :* unissons-nous pour le discréditer tous ensemble; « frappons-le de notre « langue, et ne souffrons plus qu'on écoute tous « ses beaux discours : » *percutiamus eum lingua, neque attendamus ad universos sermones ejus* [2]. Mais on faisait contre lui de plus funestes complots. Combien reçut-il d'avis secrets que sa vie n'était pas en sûreté! Et il connaissait dans le parti de ces fiers courages dont la force malheureuse et l'esprit extrême ose tout, et sait trouver des exécuteurs; mais sa vie ne lui fut pas précieuse, pourvu qu'il fût fidèle à son ministère. Pouvait-il faire à Dieu un plus beau sacrifice que de lui offrir une âme pure de l'iniquité de son siècle, et dévouée à son prince et à sa patrie? Jésus nous a montré l'exemple; les Juifs mêmes le reconnaissaient pour un si bon citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce centenier qu'en disant à notre Sauveur : « Il aime notre nation [3]. » Jérémie a-t-il plus versé de larmes que lui sur les ruines de sa patrie? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ses citoyens! Fidèle au prince comme à son pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie des pharisiens en défendant les droits de César [4]; et lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'univers, il a voulu que le plus chéri de ses évangélistes remarquât qu'il mourait spécialement pour sa nation : *quia moriturus erat pro gente* [5]. Si notre zélé ministre, touché de ces vérités, exposa sa vie, craindrait-il de hasarder sa fortune? Ne sait-on pas qu'il fallait souvent s'opposer aux inclinations du cardinal son bienfaiteur? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sut céder au temps et s'éloigner de la cour; mais, il le faut dire, toujours il y voulait revenir trop tôt. Le Tellier s'opposait à ses impatiences jusqu'à se rendre suspect; et, sans craindre ni ses envieux ni les défiances d'un ministre également soupçonneux et ennuyé de son état, il allait d'un pas intrépide où la raison d'État

[1] La duchesse de Chevreuse gagna le duc d'Orléans, après l'avoir détaché de l'abbé de la Rivière qui fut disgracié; elle excita sa jalousie contre le prince de Condé, et l'amena au point de lui faire désirer qu'on l'arrêtât : ce qui fut exécuté le 18 janvier 1650, par Guitaut, capitaine des gardes de la reine, Comminges son neveu, et Miossans, lieutenant des gendarmes du roi (c'est le maréchal d'Albret). Le prince de Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville furent conduits d'abord à Vincennes, ensuite à Marcoussi, puis au Havre de Grâce. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que le peuple en fit des feux de joie. (*Le président Hénault.*)

[2] « Voilà un beau coup de filet, » dit Monsieur, à la nouvelle de cette arrestation : « on vient de prendre un lion, un singe et un renard. »

[1] *Prov.* cap. XX, 5.

[2] *Jerem.* cap. XVIII, 18.

[3] Diligit enim gentem nostram. (*Luc.* cap. VII, 5.)

[4] *Matth.* cap. XXII, 21

[5] *Joan.* cap. XI, 51.

le déterminait. Il sut suivre ce qu'il conseillait : quand l'éloignement de ce grand ministre eut attiré celui de ses confidents, supérieur par cet endroit au ministre même, dont il admirait d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires et d'une cour agitée; et, résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités; et parce qu'il souhaitait le rétablissement du ministre, comme un soutien nécessaire de la réputation et de l'autorité de la régence, et non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt, que le poste qu'il occupait lui donnait assez de moyens de ménager d'ailleurs, aucun mauvais traitement ne le rebutait. Un beau-frère[1], sacrifié malgré ses services, lui montrait ce qu'il pouvait craindre : il savait, crime irrémissible dans les cours, qu'on écoutait des propositions contre lui-même; et peut-être que sa place eût été donnée, si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr : mais il n'en tenait pas moins la balance droite. Les uns donnaient au ministre des espérances trompeuses; les autres lui inspiraient de vaines terreurs, et, en s'empressant beaucoup, ils faisaient les zélés et les importants : le Tellier lui montrait la vérité, quoique souvent importune; et, industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyait la gloire au ministre, sans craindre dans le même temps de se charger des refus que l'intérêt de l'État rendait nécessaires; et c'est de là qu'il est arrivé qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui fallait combattre les prétentions, il en acquérait l'estime, et souvent même l'amitié et la confiance. L'histoire en racontera de fameux exemples; je n'ai pas besoin de les rapporter, et, content de remarquer des actions de vertu dont les sages auditeurs puissent profiter, ma voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui[2] que je vois partout dans le récit de nos malheurs, cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'État, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons vu, en ébranlant l'univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs, tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines! Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts; et, après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer[3] le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes, la ville royale s'émeut, et Rome même menace. Quoi donc! n'est ce pas assez que nous soyons attaqués au dedans et au dehors par toutes les puissances temporelles? Faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée? Mais, par les soins du sage Michel le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il était revêtu; les affai-

[1] Gabriel de Cassagnet, seigneur de Villadet, disgracié en 1642, lors de la conspiration de Cinq-Mars.

[2] Le cardinal de Retz.

[3] Ce dernier trait eût été envié de Tacite. On ne pouvait peindre avec plus d'énergie et de vérité la haine implacable que le cardinal de Retz, trop fier pour se réconcilier avec son ennemi premier ministre, manifesta toujours contre Mazarin tout-puissant sur les marches du trône. C'est ainsi qu'ayant à peindre un factieux sans objet, doué d'un génie remuant et d'un grand caractère, Bossuet n'a besoin que de quelques lignes pour le juger en peu de mots, mais pleins de vigueur et d'énergie, avec la sagacité d'un moraliste, la verve d'un orateur, la profondeur d'un publiciste, et l'impartialité d'un historien. Je préfère de beaucoup ce portrait à celui de Cromwell, et je ne connais rien de plus parfait en ce genre parmi les anciens et parmi les modernes. (*Le cardinal Maury.*) — « Le cardinal de Retz, dit la Rochefoucauld, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur. Il a une mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis; peu de piété, quelques apparences de religion. Il paraît ambitieux, sans l'être. La vanité et ceux qui l'ont conduit lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession. Il a suscité les plus grands désordres dans l'État, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir; et loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin, pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal. Il a souffert la prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris contre la puissance du cardinal Mazarin; mais après la mort de ce ministre il s'en est démis, sans connaître ce qu'il faisait, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit et il fait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter : il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent, par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités; et ce qui a le plus contribué à sa réputation est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paraître occupé de l'une et de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis qu'un particulier ne pouvait espérer de leur pouvoir rendre. Il n'a point de goût ni de délicatesse. Il s'amuse de tout. Il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui. »

res ecclésiastiques prirent une forme réglée : ainsi le calme fut rendu à l'État ; on revoit dans sa première vigueur l'autorité affaiblie ; Paris et tout le royaume, avec un fidèle et admirable empressement, reconnait son roi gardé par la Providence, et réservé à ses grands ouvrages : le zèle des compagnies, que de tristes expériences avaient éclairées, est inébranlable ; les pertes de l'État sont réparées ; le cardinal fait la paix avec avantage. Au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort ; intrépide, il domine jusques entre ses bras et au milieu de son ombre : il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe que sa faveur, attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie, que tout devient faible contre elle, jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation ; et nous voyons commencer ces belles années dont on ne peut assez admirer le cours glorieux. Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendait un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre ministre, où, parmi tant de divers mouvements, elle n'avait jamais remarqué un pas douteux. Le roi, qui dès son enfance l'avait vu toujours attentif au bien de l'État, et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenait confiance en ses conseils ; et le ministre conservait sa modération, soigneux surtout de cacher l'important service qu'il rendait continuellement à l'État, en faisant connaitre les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savaient pas : car que peut faire de plus utile un zélé ministre, puisque le prince, quelque grand qu'il soit, ne connait sa force qu'à demi s'il ne connait les grands hommes que la Providence fait naitre en son temps pour le seconder ? Ne parlons pas des vivants, dont les vertus non plus que les louanges ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie ; mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon [1], que notre ministre proposait toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice dans le plus majestueux de ses tribunaux. La justice, leur commune amie, les avait unis ; et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées ; et, si quelque légère trace de nos faibles distinctions parait encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle [1].

Ecce in justitia regnabit rex, et principes in judicio præerunt [2] : « Le roi régnera selon la justice, et les juges présideront en jugement. » La justice passe du prince dans les magistrats, et du trône elle se répand sur les tribunaux : c'est dans le règne d'Ézéchias le modèle de nos jours. Un prince zélé pour la justice nomme un principal et universel magistrat capable de contenter ses désirs : l'infatigable ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux ; animé des ordres du prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sait que si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit ; et enfin qu'on ne doit sortir de la règle qu'en suivant un fil qui tienne pour ainsi dire à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité, et le langage des lois est dans son discours : par toute l'étendue du royaume chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du prince ; et la justice ne fut jamais ni si éclairée ni si secourable. Vous voyez comme ce sage magistrat modère tout le corps de la justice : voulez-vous voir ce qu'il fait dans la sphère où il est attaché, et qu'il doit mouvoir par lui-même ? Combien de fois s'est-on plaint que les affaires n'avaient ni règle ni fin, que la force des choses jugées n'était presque plus connue, que la compagnie [3] où l'on renversait avec tant de facilité les jugements de toutes les autres ne respectait pas davantage les siens, enfin que le nom du prince était employé à rendre tout incertain, et que souvent l'iniquité sortait du lieu d'où elle devait être foudroyée ! Sous le sage Michel le Tellier le conseil fit sa véritable fonction ; et l'autorité de ses arrêts, semblable à un juste contrepoids, tenait par tout le royaume la balance égale. Les juges que leurs coups hardis et leurs artifices faisaient redouter furent sans crédit ; leur nom ne servit qu'à rendre la justice plus attentive. Au conseil comme au sceau, la multitude,

[1] On serait tenté de croire, en général, sur la foi d'un vers charmant de la Fontaine, que :

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

L'évêque de Meaux prouve le contraire dans son fameux parallele entre Turenne et le grand Condé, et peut-être encore mieux dans son *Oraison funèbre du chancelier le Tellier*, au moment où il célèbre la liaison intime de ce chef de la magistrature, auquel l'histoire a fait deux diverses réputations, avec le premier président de Lamoignon qui, heureusement pour sa gloire, n'en a jamais eu qu'une seule. (*Le cardinal Maury.*) — Chrétien-François de Lamoignon, fils de Guillaume de Lamoignon premier président du parlement de Paris, mourut en 1709, à soixante-quatre ans, et eut pour petit-fils le vertueux Malesherbes.

[1] En admirant cette pensée si ingénieusement noble et élevée on appliquerait volontiers à Bossuet ce que Virgile disait du prince des poëtes, qu'il serait plus difficile d'emprunter un vers d'Homere que de prendre à Hercule sa massue. (*Le cardinal Maury.*)

[2] *Isa.* cap. XXXII, 1

[3] Le conseil d'État.

la variété, la difficulté des affaires, n'étonnèrent jamais ce grand magistrat : il n'y avait rien de plus difficile, ni aussi de plus hasardeux, que de le surprendre ; et, dès le commencement de son ministère, cette irrévocable sentence sortit de sa bouche, que le crime de le tromper serait le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrit, il en pénétrait les détours et d'abord il savait connaître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent ; sans châtiment, sans rigueur, il couvrait l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connaissait ; et l'exemple de son inflexible régularité fut l'inévitable censure de tous les mauvais desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours et par ses ordres, qu'il établit dans le conseil une pureté, et un zèle de la justice, qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, et fait la gloire de ce règne.

Sa justice n'était pas moins prompte qu'elle était exacte ; sans qu'il fallût le presser, les gémissements des malheureux plaideurs, qu'il croyait entendre nuit et jour, étaient pour lui une perpétuelle et vive sollicitation. Ne dites pas à ce zélé magistrat qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir ; vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Est-on, disait-il, dans les places pour se reposer et pour vivre? Ne doit-on pas sa vie à Dieu, au prince, et à l'État? Sacrés autels, vous m'êtes témoins que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence que je lui mets en la bouche ces fortes paroles ! Sache la postérité, si le nom d'un si grand ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes réponses. Après de grandes maladies causées par de grands travaux, on voyait revivre cet ardent désir de reprendre ses exercices ordinaires, au hasard de retomber dans les mêmes maux ; et, tout sensible qu'il était aux tendresses de sa famille, il l'accoutumait à ces courageux sentiments. C'est, comme nous l'avons dit, qu'il faisait consister avec son salut le service particulier qu'il devait à Dieu dans une sainte administration de la justice : il en faisait son culte perpétuel, son sacrifice du matin et du soir, selon cette parole du Sage : « La justice vaut mieux devant Dieu que de lui « offrir des victimes[1] ; » car quelle plus sainte hostie, quel encens plus doux, quelle prière plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, et de faire taire l'iniquité par toute la terre? Combien le pieux ministre était touché de ces vérités, ses paisibles audiences le faisaient paraître ! Dans les audiences vulgaires, l'un, toujours précipité, vous trouble l'esprit ; l'autre, avec un visage inquiet, des regards incertains, vous ferme le cœur ; celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, et il laisse vaguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait ; celui-ci, plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions, et, incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage magistrat, et par la tranquillité de son favorable visage, une âme agitée se calmait : c'est là qu'on trouvait « ces douces réponses qui « apaisent la colère[1], et ces paroles qu'on préfère « aux dons : » *verbum melius quam datum*[2]. Il connaissait les deux visages de la justice : l'un facile dans le premier abord, l'autre sévère et impitoyable quand il faut conclure ; là elle veut plaire aux hommes et également contenter les deux partis, ici elle ne craint ni d'offenser le puissant ni d'affliger le pauvre et le faible. Ce charitable magistrat était ravi d'avoir à commencer par la douceur ; et dans toute l'administration de la justice il nous paraissait un homme que sa nature avait fait bienfaisant, et que la raison rendait inflexible : c'est par où il avait gagné les cœurs. Tout le royaume faisait des vœux pour la prolongation de ses jours ; on se reposait sur sa prévoyance : ses longues expériences étaient pour l'État un trésor inépuisable de sages conseils ; et sa justice, sa prudence, la facilité qu'il apportait aux affaires, lui méritaient la vénération et l'amour de tous les peuples. O Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage, « l'œil qui regarde, et l'oreille qui écoute[3] ! » Vous donc qui donnez aux juges ces regards benins, ces oreilles attentives, et ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutait tout le monde ; et vous, doctes interprètes des lois, fidèles dépositaires de leurs secrets, et implacables vengeurs de leur sainteté méprisée, suivez ce grand exemple de nos jours : tout l'univers a les yeux sur vous. Affranchis des intérêts et des passions, sans yeux comme sans mains, vous marchez sur la terre, semblables aux esprits célestes ; ou plutôt, images de Dieu, vous en imitez l'indépendance ; comme lui vous n'avez besoin ni des hommes ni de leurs présents : comme lui vous faites justice à la veuve et au pupille, l'étranger n'implore pas en vain votre secours[4] ; et,

[1] Facere misericordiam et judicium, magis placet Domino quam victimæ. (*Prov.* cap. XXI, 3.)

[1] Responsio mollis frangit iram. (*Prov.* cap. XV, 1.)

[2] *Eccl.* cap. XVIII, 16.

[3] Et aurem audientem, et oculum videntem, Dominus fecit utrumque (*Prov.* cap. XX, 12.)

[4] Dominus Deus vester ipse est Deus deorum, et Dominus dominantium ; Deus magnus, et potens, et terribilis, qui

assurés que vous exercez la puissance du juge de l'univers, vous n'épargnez personne dans vos jugements. Puisse-t-il avec ses lumières et avec son esprit de force vous donner cette patience, cette attention, et cette docilité toujours accessible à la raison, que Salomon lui demandait pour juger son peuple[1] !

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'Évangile que j'annonce, et l'exemple du grand ministre dont je célèbre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choses, c'est les droits sacrés de l'Église : l'Église ramasse ensemble tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice. La justice doit une assistance particulière aux faibles, aux orphelins, aux épouses délaissées, et aux étrangers. Qu'elle est forte cette Église, et que redoutable est le glaive que le Fils de Dieu lui a mis dans la main! Mais c'est un glaive spirituel, dont les superbes et les incrédules ne ressentent pas le « double tranchant[2]. » Elle est fille du Tout-Puissant, mais son père, qui la soutient au dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs; et, à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : « Mon « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délais- « sée[3]? » Son époux est le plus puissant comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfants des hommes[4]; mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment[5]; tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide, « et, plus vite « qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des « plus hautes montagnes[6]. » Semblable à une épouse désolée, l'Église ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée est dans sa bouche[7]; enfin elle est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfants de Dieu sous ses ailes; et le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pèlerinage. Mère affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfants qui l'oppriment, on ne cesse d'entreprendre sur ses droits sacrés : sa puissance céleste est affaiblie, pour ne pas dire tout à fait éteinte. On se venge sur elle de quelques-uns de ses ministres trop hardis usurpateurs des droits temporels : à son tour la puissance temporelle a semblé vouloir tenir l'Église captive, et se récompenser de ses pertes sur Jésus-Christ même; les tribunaux séculiers ne retentissent que des affaires ecclésiastiques; on ne songe pas au don particulier qu'a reçu l'ordre apostolique pour les décider; don céleste que nous ne recevons qu'une fois « par l'imposition des mains[1], » mais que saint Paul nous ordonne de ranimer, de renouveler, et de rallumer sans cesse en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en soit immortelle. Ce don nous est-il seulement accordé pour annoncer la sainte parole, ou pour sanctifier les âmes par les sacrements? N'est-ce pas aussi pour policer les églises, pour y établir la discipline, pour appliquer les canons inspirés de Dieu à nos saints prédécesseurs, et accomplir tous les devoirs du ministère ecclésiastique? Autrefois et les canons, et les lois, et les évêques, et les empereurs, concouraient ensemble à empêcher les ministres des autels de paraître, pour les affaires même temporelles, devant les juges de la terre; on voulait avoir des intercesseurs purs du commerce des hommes, et on craignait de les rengager dans le siècle d'où ils avaient été séparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'est pour les affaires ecclésiastiques qu'on les y voit entraînés : tant le siècle a prévalu, tant l'Église est faible et impuissante! Il est vrai que l'on commence à l'écouter : l'auguste conseil et le premier parlement donnent du secours à son autorité blessée; les sources du droit sont révélées; les saintes maximes revivent. Un roi zélé pour l'Église, et toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuse de lui ôter, opère ce changement heureux : son sage et intelligent chancelier seconde ses désirs; sous la conduite de ce ministre, nous avons comme un nouveau code favorable à l'épiscopat; et nous vanterons désormais, à l'exemple de nos pères, les lois unies aux canons. Quand ce sage magistrat renvoie les affaires ecclésiastiques aux tribunaux séculiers, ses doctes arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, et le remède qu'il pourra donner à leurs entreprises. Ainsi la sainte clôture protectrice de l'humilité et de l'innocence est établie; ainsi la puissance séculière ne donne plus ce qu'elle n'a pas; et la sainte subordination des puissances ecclésiastiques, image des célestes hiérarchies et lien de notre unité, est conservée; ainsi la cléricature jouit par tout le royaume de son privilége; ainsi sur le sacrifice des vœux et sur « ce grand sacrement de l'indissoluble union

personam non accipit nec munera. Facit judicium pupillo et viduæ; amat peregrinum, et dat ei victum atque vestitum. (*Deut.* cap. x, 17, 18.)

[1] III. *Reg.* cap. III, 9

[2] De ore ejus gladius utraque parte acutus exibat. (*Apoc.* cap. I, 16.) — Vivus est sermo Dei et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti. (*Hebr.* cap. IV, 12.)

[3] Eli, Eli, lamma sabacthani : hoc est, Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? (*Matth.* cap. XXVII, 46.)

[4] Speciosus forma præ filiis hominum. (*Psal.* XLIV, 3.)

[5] Amicus sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. (*Joan.* cap. III, 29.)

[6] Fuge, dilecte mi, et assimilare capreæ, hinnuloque cervorum, super montes aromatum. (*Cant.* cap. VIII, 14.)

[7] Vox turturis audita est in terra nostra. (*Ibid.* cap. II, 12.)

[1] Admoneo te ut resuscites gratiam Dei, quæ est in te, per impositionem manuum mearum. (II. *Tim.* cap. I, 6.

« de Jésus-Christ avec son Église[1], » les opinions sont plus saines dans le barreau éclairé, et parmi les magistrats intelligents, que dans les livres de quelques auteurs qui se disent ecclésiastiques et théologiens. Un grand prélat[2] a part à ces grands ouvrages; habile autant qu'agréable intercesseur auprès d'un père porté par lui-même à favoriser l'Église, il sait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand ministre, et il représente les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Après ces commencements, ne pourrons-nous pas enfin espérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Église toujours employées contre elle-même? Ame pieuse du sage Michel le Tellier, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces autels ce témoignage sincère de votre foi, et de notre reconnaissance, de la bouche d'un évêque trop tôt obligé à changer en sacrifices pour votre repos ceux qu'il offrait pour une vie si précieuse. Et vous, saints évêques, interprètes du ciel, juges de la terre, apôtres, docteurs, et serviteurs des églises; vous qui sanctifiez cette assemblée par votre présence; et vous qui, dispersés par tout l'univers, entendrez le bruit d'un ministère si favorable à l'Église, offrez à jamais de saints sacrifices pour cette âme pieuse. Ainsi puisse la discipline ecclésiastique être entièrement rétablie! Ainsi puisse être rendue la majesté à vos tribunaux, l'autorité à vos jugements, la gravité et le poids à vos censures! Puissiez-vous souvent, assemblés au nom de Jésus-Christ, l'avoir au milieu de vous et revoir la beauté des anciens jours! Qu'il me soit permis du moins de faire des vœux devant ces autels, de soupirer après les antiquités devant une compagnie si éclairée, et d'annoncer la sagesse entre les parfaits[3]! Mais, Seigneur, que ce ne soit pas seulement des vœux inutiles? Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, si, comme nos prédécesseurs, nous faisons nos chastes délices de votre Écriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, et notre félicité de la sanctification de votre peuple; si, attachés à nos troupeaux par un saint amour, nous craignons d'en être arrachés; si nous sommes soigneux de former des prêtres que Louis puisse choisir pour remplir nos chaires; si nous lui donnons le moyen de décharger sa conscience de cette partie la plus périlleuse de ses devoirs; et que, par une règle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'épiscopat qui ne veulent pas y arriver par des travaux apostoliques[1]! Car aussi comment pourrons-nous sans ce secours incorporer tout à fait à l'Église de Jésus-Christ tant de peuples nouvellement convertis, et porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardeau? Ah! si nous ne sommes infatigables à instruire, à reprendre, à consoler, à donner le lait aux infirmes, et le pain aux forts, enfin à cultiver ces nouvelles plantes, et à expliquer à ce nouveau peuple la sainte parole, dont, hélas! on s'est tant servi pour le séduire, « le fort armé chassé de sa demeure « reviendra » plus furieux que jamais, « avec sept « esprits plus malins que lui; et notre état devien- « dra pire que le précédent[2]! » Ne laissons pas cependant de publier ce miracle de nos jours; faisons-en passer le récit aux siècles futurs. Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'Église: agiles instruments « d'un prompt « écrivain et d'une main diligente[3], » hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et les Théodose. Ceux qui vous ont précédés dans ce beau travail racontent « qu'avant qu'il y eût des empe- « reurs dont les lois eussent ôté les assemblées « aux hérétiques, les sectes demeuraient unies et « s'entretenaient longtemps. » Mais, poursuit Sozomène, « depuis que Dieu suscita des princes « chrétiens, et qu'ils eurent défendu ces conven- « ticules, la loi ne permettait pas aux hérétiques « de s'assembler en public; et le clergé, qui veil- « lait sur eux, les empêchait de le faire en particu- « lier. De cette sorte, la plus grande partie se réu- « nissait; et les opiniâtres mouraient sans laisser « de postérité, parce qu'ils ne pouvaient ni com- « muniquer entre eux, ni enseigner librement « leurs dogmes[4]. » Ainsi tombait l'hérésie avec son venin; et la discorde rentrait dans les enfers, d'où

[1] Sacramentum hoc magnum est: ego autem dico in Christo et in ecclesia. (*Ephes.* cap. v. 32.)

[2] Charles-Maurice le Tellier, archevêque de Reims, fils du chancelier. C'est de lui que Boileau disait: « Monseigneur m'estime bien davantage depuis qu'il me croit riche. » Il mourut en 1710, à soixante-dix-huit ans, laissant aux chanoines de Sainte-Geneviève sa bibliothèque composée de cinquante mille volumes environ.

[3] Sapientiam loquimur inter perfectos. (I. *Cor.* cap. II, v. 6.

[1] Ces derniers mots ont trait à la règle sollicitée par Bossuet, et établie par le roi, de ne nommer aux évêchés que ceux qui auraient travaillé dans le ministère. (*L'abbé de Vauxcelles.*)

[2] Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se; et ingressi habitant ibi: et fiunt novissima illius pejora prioribus. (*Luc.* cap. XI, 21, 24, 25, 26.)

[3] Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis. (*Psal.* XLV, I.)

[4] Nam superiorum imperatorum temporibus, quicumque Christum colebant, licet opinionibus inter se dissentirent, à Gentilibus tamen pro iisdem habebantur.... Quam ob causam singuli facile in unum convenientes, separatim collectas celebrabant, et assidue secum mutuo colloquentes, tametsi pauci numero essent, nequaquam dissipati sunt. Post hanc vero legem, nec publice collectas agere eis licuit, lege id prohibente, nec clanculo, cum singularum civitatum episcopi ac clerici eos sollicite observarent. Unde factum est ut plerique eorum, metu perculsi, Ecclesiæ catholicæ sese adjunxerint. Alii vero, licet in eadem sententia perseverarint, nullis tamen opinionis suæ successoribus post se relictis, ex hac vita migrarunt: quippe qui nec in unum coire permitterentur, nec opinionis suæ consortes libere ac sine metu docere possent. (*Sozom.* Hist. lib. II, cap. XXXII.)

elle était sortie. Voilà, messieurs, ce que nos pères ont admiré dans les premiers siècles de l'Église. Mais nos pères n'avaient pas vu, comme nous, une hérésie invétérée tomber tout à coup; les troupeaux égarés revenir en foule, et nos églises trop étroites pour les recevoir; leurs faux pasteurs les abandonner, sans même en attendre l'ordre, et heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissement pour excuse; tout calme dans un si grand mouvement; l'univers étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus assurée, comme le plus bel usage, de l'autorité, et le mérite du prince plus reconnu et plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis; poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine : « Vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les « hérétiques : c'est le digne ouvrage de votre rè« gne, c'en est le propre caractère. Par vous l'hé« résie n'est plus. Dieu seul a pu faire cette mer« veille. Roi du ciel, conservez le roi de la terre : « c'est le vœu des Églises; c'est le vœu des évê« ques[1]. »

Quand le sage chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux édit qui donne le dernier coup à l'hérésie, il avait déjà ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort : mais un ministre si zélé pour la justice ne devait pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étaient préparées. Malgré cette fatale faiblesse qu'il commençait de sentir, il écouta, il jugea, et il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Église, ni le monde, ni son prince, ni sa patrie, ni les particuliers, ni le public, n'avaient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservait l'accomplissement du grand ouvrage de la religion; et il dit en scellant la révocation du fameux édit de Nantes, qu'après ce triomphe de la foi et un si beau monument de la piété du roi, il ne se souciait plus de finir ses jours : c'est la dernière parole qu'il ait prononcée dans la fonction de sa charge; parole digne de couronner un si glorieux ministère. En effet la mort se déclare; on ne tente plus de remède contre ses funestes attaques : dix jours entiers il la considère avec un visage assuré, tranquille, toujours assis, comme son mal le demandait : on

[1] Hæc digna vestro imperio; hæc propria vestri regni.... Per te orthodoxa fides firmata est; per te hæresis non est. Cœlestis rex, terrenum custodi. Per te firmata fides est.... Unus Deus qui hoc fecit.... Rex cœlestis, Augustam custodi, dignam pacis.... Hæc oratio Ecclesiarum; hæc oratio pastorum. (*Conc. Chalced.* act. 6.)

croit assister jusqu'à la fin ou à la paisible audience d'un ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort; la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, et aussi vivant par l'esprit qu'il était mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle[1]. Elle lui fut nuit et jour toujours présente; car il ne connaissait plus le sommeil, et la froide main de la mort pouvait seule lui clore les yeux. Jamais il ne fut si attentif : « Je suis, disait-il, en faction; » car il me semble que je lui vois prononcer encore cette courageuse parole : « Il n'est pas temps de se reposer. » A chaque attaque il se tient prêt, et il attend le moment de sa délivrance. Ne croyez pas que cette constance ait pu naître tout à coup entre les bras de la mort : c'est le fruit des méditations que vous avez vues, et de la préparation de toute la vie. La mort révèle les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous saviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder; si vous saviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, et pour ainsi dire elles s'incorporent à votre cœur, et combien sont forts et pernicieux ces liens que vous ne sentez pas, vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur, « Malheur à vous, riches[2] ! » et vous pousseriez, comme dit saint Jacques, « des cris la« mentables et des hurlements à la vue de vos mi« sères[3]. » Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé : le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement; mais dans la possession, on trouve, comme dans un lit, un repos funeste, et on s'endort dans l'amour des biens de la terre sans s'apercevoir de ce malheureux engagement. C'est, mes frères, où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses; je dis même dans les richesses bien acquises. Mais l'excès de l'attachement, que nous ne sentons pas dans la possession, se fait, dit saint Augustin, sentir dans la perte[4]. C'est là qu'on entend ce cri d'un roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort qui lui vient ravir tout à coup avec la vie sa grandeur et ses plaisirs : *Siccine separat amara mors*[5] ! « Est-ce ainsi que la mort amère

[1] « Sa fermeté, dit madame de Sévigné, sert d'exemple à tous ceux qui veulent mourir en grands hommes, et sa piété à ceux qui veulent mourir chrétiennement. » (Lettre du 28 octobre 1685, n° 880.)

[2] Væ vobis divitibus ! (*Luc.* cap. VI, 24.)

[3] Agite nunc, divites; plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis. (*Jac.* cap. V, 1.)

[4] Illi autem infirmiores, qui terrenis his bonis, quamvis ea non præponerent Christo, aliquantula tamen cupiditate cohærebant, quantum hæc amando peccaverint perdendo senserunt. Tantum quippe doluerunt, quantum se doloribus inseruerunt. (*Aug.* de Civit. Dei, lib. I, cap. X, n° 2.)

[5] I. *Reg.* cap. XV 32.

« vient rompre tout à coup de si doux liens ! » Le cœur saigne ; dans la douleur de la plaie, on sent combien ces richesses y tenaient, et le péché que l'on commettait par un attachement si excessif se découvre tout entier : *Quantum*[1] *amando deliquerint ; perdendo senserunt*. Par une raison contraire, un homme dont la fortune protégée du ciel ne connaît pas les disgrâces, qui, élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne et dans sa famille, pendant qu'il voit disparaître une vie si fortunée, bénit la mort, et aspire aux biens éternels, ne fait-il pas voir qu'il n'avait pas mis « son cœur dans le « trésor que les voleurs peuvent enlever[2], » et que, comme un autre Abraham, il ne connaît de repos que « dans la cité permanente[3] ? » Un fils consacré à Dieu s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministère, et il va porter la triste parole à un père si tendre et si chéri : il trouve ce qu'il espérait, un chrétien préparé à tout, qui attendait ce dernier office de sa piété. L'extrême-onction, annoncée par la même bouche à ce philosophe chrétien, excite autant sa piété qu'avait fait le saint viatique. Les saintes prières des agonisants réveillent sa foi ; son âme s'épanche dans les célestes cantiques, et vous diriez qu'il soit devenu un autre David par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins psaumes. Jamais juste n'attendit la grâce de Dieu avec une plus ferme confiance ; jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job désirait pour graver sur l'airain et sur le marbre cette parole sortie de sa bouche en ses derniers jours, que, depuis quarante-deux ans qu'il servait le roi, il avait la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience, et, dans un si long ministère, de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher? La justice demeurer constante, et pour ainsi dire toujours vierge et incorruptible parmi des occasions si délicates, quelle merveille de la grâce ! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avait-il besoin de nos éloges? Vous étonnez-vous de sa tranquillité? Quelle maladie ou quelle mort peut troubler celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme? Que vois-je durant ce temps? des enfants percés de douleur ; car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, et c'est la seule louange qu'ils peuvent écouter sans peine. Que vois-je encore ? une femme forte, pleine d'aumônes et de bonnes œuvres, précédée, malgré ses désirs, par celui que tant de fois elle avait cru devancer : tantôt elle va offrir devant les autels cette plus chère et plus précieuse partie d'elle-même ; tantôt elle rentre auprès du malade, non par faiblesse, mais, dit-elle, « pour « apprendre à mourir, et profiter de cet exemple. » L'heureux vieillard jouit jusqu'à la fin des tendresses de sa famille, où il ne voit rien de faible ; mais pendant qu'il en goûte la reconnaissance, comme un autre Abraham, il la sacrifie, et en l'invitant à s'éloigner : « Je veux, dit-il, m'arra-« cher jusqu'aux moindres vestiges de l'huma-« nité. » Reconnaissez-vous un chrétien qui achève son sacrifice, qui fait le dernier effort afin de rompre tous les liens de la chair et du sang, et ne tient plus à la terre? Ainsi, parmi les souffrances et dans les approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'âme chrétienne ; ainsi elle se dépouille de ce qu'il y a de terrestre et de trop sensible, même dans les affections les plus innocentes : telles sont les grâces qu'on trouve à la mort ; mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est quand on l'a souvent méditée, quand on s'y est longtemps préparé par de bonnes œuvres ; autrement la mort porte en elle-même ou l'insensibilité, ou un secret désespoir, ou, dans ses justes frayeurs, l'image d'une pénitence trompeuse, et enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici, dans la perfection de la charité, la consommation de l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ses langueurs, et percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard se lève, et les bras en haut, après avoir demandé la persévérance : « Je ne désire point, dit-il, la « fin de mes peines, mais je désire de voir Dieu. » Que vois-je ici, chrétiens? la foi véritable, qui d'un côté ne se lasse pas de souffrir (vrai caractère d'un chrétien), et de l'autre ne cherche plus qu'à se développer de ses ténèbres, et, en dissipant le nuage, se changer en pure lumière et en claire vision. O moment heureux où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifeste[1] ! Courons-y, mes frères, avec ardeur ; hâtons-nous de « purifier notre cœur, « afin de voir Dieu[2], » selon la promesse de l'Évangile : là est le terme du voyage ; là se finissent les gémissements ; là s'achève le travail de la foi, quand elle va pour ainsi dire enfanter la vue. Heureux moment, encore une fois, qui ne te désire pas n'est pas chrétien ! Après que ce pieux désir est formé par le Saint-Esprit

[1] *Le texte de saint Augustin porte :* Hæc amando peccaverint, etc.

[2] Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra... ubi fures effodiunt et furantur. Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo. (*Matth.* cap. VI, 19, 20, 21.)

[3] Exspectabat fundamenta habentem civitatem. (*Hebr.* cap. XI, 10.)

[1] Videmus nunc per speculum in ænigmate. (I. *Cor.* cap. XIII, v. 12.)

[2] Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. (*Matth.* cap. V, 8.)

dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime? Enfin, prêt à rendre l'âme : « Je « rends grâces à Dieu, dit-il, de voir défaillir mon « corps devant mon esprit. » Touché d'un si grand bienfait, et ravi de pouvoir pousser ses reconnaissances jusqu'au dernier soupir, il commença l'hymne des divines miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo*[1] : « Je chanterai, « dit-il, éternellement les miséricordes du Sei« gneur. » Il expire en disant ces mots; et il continue avec les anges le sacré cantique[2].

Reconnaissez maintenant que sa perpétuelle modération venait d'un cœur détaché de l'amour du monde, et réjouissez-vous en Notre-Seigneur de ce que, riche, il a mérité les grâces et la récompense de la pauvreté. Quand je considère attentivement dans l'Évangile la parabole, ou plutôt l'histoire du mauvais riche, et que je vois de quelle sorte Jésus-Christ y parle des fortunés de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siècle futur. Lazare, pauvre et couvert d'ulcères, « est porté par les « anges au sein d'Abraham; » pendant que le riche, toujours heureux dans cette vie, « est en« seveli dans les enfers[3]. » Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un et à l'autre. Mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cause? « Le riche, dit-il, a reçu ses « biens, et le pauvre ses maux dans cette vie[4]; » et de là quelle conséquence? Écoutez, riches, et tremblez : « Et maintenant, poursuit-il, l'un re« çoit sa consolation, et l'autre son juste sup« plice[5]. » Terrible distinction! funeste partage pour les grands du monde! Et toutefois ouvrez les yeux : c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein; et il vous montre, ô riches du siècle, à quelle gloire vous pouvez aspirer, si, « pauvres en esprit[6] » et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit. Cette grâce, je le confesse, est rare dans le Nouveau Testament, où les afflictions et la pauvreté des enfants de Dieu doivent sans cesse représenter à toute l'Église un Jésus-Christ sur la croix; et cependant, chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriser les charmes de la grandeur même présente, et que les pauvres apprennent à ne desirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce ministre si fortuné et si détaché tout ensemble leur doit inspirer ce sentiment. La mort a découvert le secret de ses affaires; et le public, rigide censeur des hommes de cette fortune et de ce rang, n'y a rien vu que de modéré : on a vu ses biens accrus naturellement par un si long ministère et par une prévoyante économie; et on ne fait qu'ajouter à la louange de grand magistrat et de sage ministre, celle de sage et vigilant père de famille, qui n'a pas été jugée indigne des saints patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté sans peine ce qu'il avait acquis sans empressement : ses vrais biens ne lui sont pas ôtés, et sa justice demeure aux siècles des siècles. C'est d'elle que sont découlées tant de grâces et tant de vertus que sa dernière maladie a fait éclater. Ses aumônes, si bien cachées dans le sein du pauvre, ont prié pour lui[1] : sa main droite les cachait à sa main gauche; et, à la réserve de quelque ami qui en a été le ministre ou le témoin nécessaire, ses plus intimes confidents les ont ignorées; mais « le Père qui les a vues « dans le secret lui en a rendu la récompense[2]. » Peuples, ne le pleurez plus; et vous qui, éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une si longue et si belle vie, portez plus haut vos pensées. Quoi donc! quatre-vingt-trois ans passés au milieu des prospérités, quand il n'en faudrait retrancher ni l'enfance, où l'homme ne se connaît pas, ni les maladies, où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on a toujours tant de sujet de se repentir, paraîtront-ils quelque chose à la vue de l'éternité où nous avançons à si grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob, amené au roi d'Égypte, lui raconte la courte durée de son laborieux pèlerinage, qui n'égale pas les jours de son père Isaac ni de son aïeul Abraham[3]. Mais les ans d'Abraham et d'Isaac, qui ont fait paraître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam et de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien; que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme! Comptons donc comme très-court, chré-

[1] *Psal.* LXXXVIII, 1.

[2] Image douce et touchante qui montre le ciel et tout ce qui l'habite attentif à recueillir les dernières paroles et les derniers soupirs du juste. (*Le cardinal de Bausset.*)

[3] Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives; et sepultus est in inferno. (*Luc.* cap. XVI, 22.)

[4] Et dixit illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. (*Ibid.* 25.)

[5] *Ibid.* 25.

[6] Beati pauperes spiritu. (*Matth.* cap. V, 3.)

[1] Conclude eleemosynam in corde pauperis : et hæc pro te exorabit. (*Eccl.* cap. XXIX, 15.)

[2] Te faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua... Et pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. (*Matth.* cap. VI, 3, 4.)

[3] Respondit (Jacob) : Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali; et non pervenerunt usque ad dies patrum meorum, quibus peregrinati sunt. (*Genes.* cap. XLVII, 9.)

tiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit, puisque enfin, quand on aurait multiplié les années au delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que, prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort! Dormez votre sommeil [1], riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants! Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu? Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance; autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous, ou plutôt que vous vous êtes assez vus rouler vous-mêmes et passer avec le monde. La dernière heure n'en sera pas moins insupportable, et l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. C'est de saintes méditations, c'est de bonnes œuvres, c'est ces véritables richesses que vous enverrez devant vous au siècle futur, qui vous inspireront de la force; et c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux Michel le Tellier vous en a donné l'exemple : la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété, toute la troupe sacrée des vertus, qui veillaient pour ainsi dire autour de lui, en ont banni les frayeurs, et ont fait du jour de sa mort le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie [2].

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ [1],

Prononcé en l'église de Notre-Dame de Paris, le dixième jour de mars 1687.

Dominus tecum, virorum fortissime.... Vade in hac fortitudine tua.... Ego ero tecum. (*Jud.* cap. VI, 12, 14, 16.)

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous.

MONSEIGNEUR [2],

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé, et les merveilles de sa vie? On les raconte partout; le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger; et, quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à ré-

[1] Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. (*Psal.* LXXV, 6.)

[2] Cette oraison funèbre offre un exemple de l'exagération du panégyrique contredite par la sévérité de l'histoire. Le Tellier eut certainement des qualités estimables, et rendit des services au gouvernement dans le temps de la Fronde; mais il ne sera jamais regardé comme un modèle de justice et de vertu. La part qu'il eut à la révocation de l'édit de Nantes pouvait, je l'avoue, n'être chez lui qu'une erreur, puisque ce fut celle de presque toute la France, et même de Bossuet, qui n'y voyait que le triomphe de la religion dominante. La postérité a pensé autrement, et l'on convient aujourd'hui que cette grande faute contre la politique en était une aussi contre le véritable esprit du christianisme, qui n'en reste pas moins ce qu'il est, même quand des chrétiens s'y trompent. (*La Harpe.*)

[1] Louis II de Bourbon, prince de Condé, naquit à Paris le 8 septembre 1621, d'Henri II de Bourbon et de Charlotte Marguerite de Montmorency, qui fixa un instant les inconstants désirs d'Henri IV. Son bisaïeul, Louis Iᵉʳ, joua un grand rôle dans les guerres civiles du seizième siècle, et périt, en 1569, à la bataille de Jarnac, où il fut assassiné par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, depuis Henri III. Le prince dont Bossuet célèbre ici la gloire et les vertus, et qui reçut en naissant le nom de duc d'Enghien, vint au monde dans un tel état de faiblesse qu'on craignait qu'il ne mourût au berceau, comme ses trois aînés : les soins paternels le conservèrent à la France. Il fit avec succès ses études qu'il termina à quatorze ans; il en avait à peine douze quand il composa un petit traité de rhétorique; ce goût pour les lettres ne le quitta qu'avec la vie. En 1640, il épousa, contre son gré, une nièce de Richelieu, Claire-Clémence de Brézé, qui, l'année même où il sauva la France à Rocroi, lui donna un fils, Henri-Jules de Bourbon, seul fruit de cette union. Sans énumérer tous les faits d'une si glorieuse vie, nous nous bornerons à dire ici qu'à Fribourg Condé jeta son bâton de commandement dans les rangs ennemis au milieu desquels il se précipita, à la tête de ses troupes, pour le ressaisir, et que cet acte d'intrépidité lui assura la victoire; à Senef il eut quatre chevaux tués sous lui. Par sa bravoure et sa prudence il parvint à soumettre les ennemis de sa patrie. Il passa ses dernières années dans son château de Chantilly, et mourut le 11 décembre 1686, à Fontainebleau, emportant au tombeau l'estime et l'admiration de ses contemporains, qui lui donnèrent le surnom de Grand, que la postérité lui a conservé.

[2] M. le Prince, fils du défunt prince de Condé

pondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires : le Sage a raison de dire, que « leurs seules actions les peuvent louer [1]; » toute autre louange languit auprès des grands noms; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire, comme nous pourrons, à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un prince qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire l'humanité tout entière ! Louis le Grand est entré lui-même dans ces sentiments : après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet et plus digne de cette chaire se présente à ma pensée : c'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. « C'est vous, lui disait David, qui avez instruit « mes mains à combattre, et mes doigts à tenir « l'épée [2]. » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, les sages conseils, et toutes les bonnes pensées; mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres c'est la piété ; jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés : sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie ! Non, mes frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple; détruisons l'idole des ambitieux; qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble aujourd'hui (car nous le pouvons dans un si noble sujet) toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; et, à la gloire de la vérité, montrons, dans un prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble, valeur, magnanimité, bonté naturelle, voilà pour le cœur; vivacité, pénétration, grandeur, et sublimité de génie, voilà pour l'esprit, ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe; et enfin que la piété est le tout de l'homme. C'est, messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut et très-puissant prince LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe? Tu n'es pas encore, lui disait-il, « mais je te vois, et je t'ai « nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je « marcherai devant toi dans les combats; à ton « approche je mettrai les rois en fuite; je briserai « les portes d'airain. C'est moi qui étends les « cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui « n'est pas comme ce qui est [1]; » c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel? « Le voyez-« vous, dit-il, ce conquérant; avec quelle rapi-« dité il s'élève de l'occident comme par bonds, « et ne touche pas à terre [2]? » Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices [3]. Déjà le roi de Perse est entre ses mains; « à sa « vue il s'est animé; *efferatus est in eum*, dit le « prophète; il l'abat, il le foule aux pieds : nul « ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, « ni lui arracher sa proie [4]. » A n'entendre que ces

[1] Laudent eam in portis opera ejus. (*Prov.* cap. XXXI, 31.)
[2] Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum. (*Psal.* CXLIII, 1.)

[1] Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram... Ego ante te ibo : et gloriosos terræ humiliabo · portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam...., ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum...., Vocavi te nomine tuo... Accinxi te, et non cognovisti me.... Ego Dominus, et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : ego Dominus, faciens omnia hæc, etc. (*Isa.* cap. XLV, 1, 2, 3, 4, 7.)
[2] Veniebat ab occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram. (*Dan.* cap. VIII, 5.)
[3] Ce *ni par montagnes, ni par précipices* a quelque chose de sauvage et d'âpre, qui représente le terrain où bondit le chamois. La vivacité et la brièveté des phrases qui suivent répondent au choix de la comparaison, et tout à la fois à l'inévitable impétuosité du grand Condé. Bossuet commence à peine, et déjà son héros est connu. (*L'abbé de Vauxcelles.*)
[4] Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ; cumque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum, et percus-

paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, messieurs, sous cette figure, Alexandre, ou le prince de Condé? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un roi de quatre ans [1]. Laissez-le croître ce roi chéri du ciel, tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura, tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines; et seul, sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses États. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroi [2]. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes walones, italiennes, et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux! Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas! Le jeune prince parut un autre homme : touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur [1]! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance [2], à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre parmi des milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la

sit arietem... cumque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus. (*Dan.* cap. VIII, 6, 7, 20.)

[1] Les Espagnols voulaient profiter du trouble et de la confusion toujours inséparables des premiers jours d'une minorité.

[2] Condé, qui n'était alors que duc d'Enghien, avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le maréchal de l'Hospital, qui lui avait été donné pour le conseiller et pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal, ni la cour; il ne confia son dessein qu'à Gassion, maréchal de camp, digne d'être consulté par lui : ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.... Le vieux comte de Fuentes, qui commandait l'infanterie espagnole, mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit « qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu. » (*Siècle de Louis XIV*, chap. III.) — Cette fameuse bataille fut livrée le 19 mai 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII.

[1] Le prince, à peine victorieux, arrêta le carnage. Les officiers espagnols se jetaient à ses genoux pour trouver auprès de lui un asile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enghien eut autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre. (*Siècle de Louis XIV*, chap. III.)

[2] Suivant un de ses historiens, Condé avait une taille au-dessus de la médiocre, aisée, fine, pleine d'élégance et d'agilité; le front large, le nez aquilin, les yeux grands, bleus, extraordinairement perçants, la tête belle, et une forêt de cheveux. Le bas du visage ne répondait point à la beauté de ses traits : sa bouche était grande et ses dents saillantes; mais malgré ces imperfections il y avait dans son air quelque chose de noble et de fier, tempéré par une politesse pleine de dignité.

journée de Rocroi en devait achever les restes dans les plaines de Lens [1]. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait; là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'eu serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne, mais pour lui c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville [2], digne prix de la victoire de Rocroi, il passa pour un capitaine également redoutable dans les sièges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour, qui lui préparait à son arrivée les applaudissements qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services : c'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses, et, indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence : telle était sa délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime (écoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes), que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu : c'est ce qu'il inspirait aux autres; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas; tout tendait au vrai et au grand. De là vient qu'il mettait sa gloire dans le service du roi et dans le bonheur de l'État; c'était là le fond de son cœur; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations. La cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille; il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards : il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroi; et pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux? ce n'est pas seulement des hommes à combattre, c'est des montagnes inaccessibles; c'est des ravines et des précipices d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et, derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements; ce sont partout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux; et au dedans c'est Merci avec ses braves Bavarois, enflé de tant de succès et de la prise de Fribourg; Merci, qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Merci, que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son bras ne l'abandonna pas, et son « courage irrité par tant de périls vint à son secours [1]. » On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée; ses meilleurs régiments sont défaits; la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien, non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle : Philisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche; Philisbourg, qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes; Merci ne les peut défendre, et ne paraît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez; il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur [2]; Nordlingue en verra la chute; il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français

[1] Le 20 août 1648. C'était pour la troisième fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : « Amis, souvenez-vous de Rocroi, « de Fribourg et de Nordlingen. » (*Siècle de Louis XIV*, chap. III.)

[2] Cette place fut prise le 8 août 1643, selon Voltaire, le 10 du même mois, selon le président Hénault.

[1] Salvavit mihi brachium meum, et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. (*Isa.* cap. LXIII, 5.)

[2] Ce général, regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré près du champ de bataille, et on grava sur sa tombe : *Sta, viator; heroem calcas.* « Arrête, voyageur; tu foules un héros. » Cette bataille mit le comble à la gloire de Condé, et fit celle de Turenne qui eut l'honneur d'aider puissamment le prince à remporter une victoire dont il pouvait être humilié. (*Siècle de Louis XIV*, chap. III.) — Turenne avait été battu par Merci, quelques mois auparavant, à Mariendal.

en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu, protecteur de la France et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ces ordres, tout paraissait sûr sous la conduite du duc d'Enghien et, sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez parmi tant de fortes places attaquées qu'il n'y en eut qu'une seule qui put échapper à ses mains [1], encore releva-t-elle la gloire du prince. L'Europe, qui admirait la divine ardeur dont il était animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître, et dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune, que de la faire servir à ses desseins. Nous le vîmes partout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnait pas le loisir de la traverser; c'est là le caractère des conquérants. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venait de perdre, il leur donna cet éloge : « plus vites que les aigles, plus courageux que les lions [2]. » C'est l'image du prince que nous regrettons : il paraît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés; on le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsque occupé d'un côté il envoie reconnaître l'autre, le diligent officier qui porte ses ordres s'étonne d'être prévenu, et trouve déjà tout ranimé par la présence du prince : il semble qu'il se multiplie dans une action; ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls; Dieu lui est une armure plus assurée; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du ciel [3]. Ne lui dites pas que la vie d'un premier prince du sang, si nécessaire à l'État, doit être épargnée; il répond qu'un prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du roi et de la couronne, doit dans le besoin de l'État être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux ennemis, durant tant d'années, l'invincible puissance du roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la régente; et, puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrais pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison, il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'État; et, dans son plus grand crédit, s'il souhaitait d'obtenir des grâces, il souhaitait encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisait dire (je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur) : il disait donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en était sorti le plus coupable. « Hélas! poursuivait-il, je ne respirais « que le service du roi, et la grandeur de l'État! » On ressentait dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais, sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que, comme dans la gloire éternelle, les fautes des saints pénitents, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paraissent plus; ainsi, dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnaissance du prince qui s'en repentit, et la clémence du grand roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'empire, malgré la fierté de l'Autriche, et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne, réfugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un prince de France, et de la première maison de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il consentit de traiter d'égal avec l'archiduc, quoique frère de l'empereur et fils de tant d'empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce prince ferait les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enghien, et la maison de France garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le prince se

[1] Tant de succès et de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministère autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes et de sa gloire, et on l'envoya en Catalogne avec de mauvaises troupes mal payées; il assiégea Lérida, et fut obligé de lever le siége. On l'accuse, dans quelques livres, de fanfaronnade pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne. (*Siècle de Louis XIV*, chap. III.)

[2] Aquilis velociores, leonibus fortiores. (II. *Reg.* cap. I, v. 23.)

[3] Au passage du Rhin, le jeune duc de Longueville, ayant la tête pleine des fumées du vin, tira un coup de pistolet sur les ennemis qui lui demandaient la vie à genoux, en leur criant : Point de quartier pour cette canaille. Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise désespérée reprit à l'instant ses armes, et fit une décharge dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Ossembrœk, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé qui montait alors à cheval en sortant de la rivière, et lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. Condé ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. (*Siècle de Louis XIV*, chap. X.)

soutenait si hautement avec l'archiduc qui dominait, il rendait au roi d'Angleterre et au duc d'Yorck, maintenant un roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étaient dus; et il apprit enfin à l'Espagne trop dédaigneuse quelle était cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvait ravir à de si grands princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportaient au traité des Pyrénées, écoutez quels furent ses ordres, et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agents dans la conférence qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération; qu'on ait soin de ses amis; et, pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah! quelle grande victime se sacrifie au bien public! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambrai et ses environs, ou le Luxembourg en pleine souveraineté, il déclara qu'il préférait à ces avantages, et à tout ce qu'on pouvait jamais lui accorder de plus grand, quoi? son devoir, et les bonnes grâces du roi : c'est ce qu'il avait toujours dans le cœur; c'est ce qu'il répétait sans cesse au duc d'Enghien. Le voilà dans son naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus; elle le revit dévoué plus que jamais à l'État et à son roi [1]. Mais, dans ses premières guerres, il n'avait qu'une seule vie à lui offrir, maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir, à son exemple, glorieusement achevé le cours de ses études, le duc d'Enghien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre, comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle et de la vie de Louis le Grand [1]. A la journée de Senef, le jeune duc, quoiqu'il commandât, comme il avait déjà fait en d'autres campagnes, vient, dans les plus rudes épreuves, apprendre la guerre aux côtés du prince son père : au milieu de tant de périls, il voit ce grand prince renversé dans un fossé, sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien, et s'occupe à relever le prince abattu, il est blessé entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la piété et à la gloire. Que pouvait penser le prince, si ce n'est que, pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manquerait à ce digne fils que les occasions? Et ses tendresses se redoublaient avec son estime.

Ce n'était pas seulement pour un fils, ni pour sa famille, qu'il avait des sentiments si tendres : je l'ai vu (et ne croyez pas que j'use ici d'exagération), je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis; je l'ai vu, simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes; dans les accommodements, calmer les esprits aigris, avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité! ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix, et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le

[1] Bossuet avait un grand écueil à éviter dans l'éloge d'un prince qui avait bravé l'autorité de son roi jusque dans sa capitale et dans sa cour, qui avait porté les armes contre la France, et même commandé des armées ennemies. Bossuet ne dissimule aucune des fautes du grand Condé : il a même la hardiesse de le montrer combattant, en présence du roi, les troupes du roi, sous les murs de la ville royale; mais il couvre de tant de gloire ce grand attentat, qu'on ne voit plus que les prodiges de la valeur, et qu'on oublie le prince rebelle. Par une adroite interversion de l'ordre des événements, ce n'est qu'à la suite de cette journée désastreuse qu'il place la victoire de Lens, *nom agréable à la France.* Bossuet va jusqu'à intéresser la fierté de Louis XIV à s'enorgueillir des fautes d'un prince qui *sut garder son rang à la maison d'Autriche* jusque dans Bruxelles même. Enfin, pour achever l'expiation de toutes les erreurs dont l'histoire aurait pu conserver la trace, il montre *cette grande victime se sacrifiant au bien public, et s'oubliant elle-même au traité des Pyrénées pour ne se ressouvenir que de ses amis.* C'est alors que Bossuet ne craint plus de montrer à Louis XIV et à la France le grand Condé, *un prince accompli, avec ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute aux grandes vertus, et plus dévoué que jamais à l'État et à son roi* (*Le cardinal de Bausset.*)

[1] L'orateur n'a garde de toucher au passage du Rhin, ce *prodige de la vie de Louis le Grand.* Il faut laisser au monarque sa gloire entière, car il en est jaloux : l'enthousiasme de Bossuet ne lui fait point oublier la prudence. Il passe donc rapidement sur cette belle période de la vie de Condé; il court à Senef, et là, par un autre artifice non moins ingénieux, c'est le jeune duc qu'il a soin de célébrer pour le faire entrer en partage de la gloire de son père, et pour distraire l'auditeur du reproche que l'histoire fait à Condé d'avoir, dans ce jour fameux, trop peu ménagé la vie des hommes (*L'abbé de Vauxcelles*)

prince dont nous parlons; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes et qui gagnait les batailles? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant, qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsque avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur et telle a été la force du prince de Condé[1]. Avez-vous un secret important, versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leurs secours; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres firent voir (chose rare dans la vie humaine) la reconnaissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix : il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyait à la cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre; chacun avait son rang dans ses discours; et, parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit; c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune; où tout charme, et rien n'éblouit; qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole!

Venons maintenant aux qualités de l'esprit; et puisque, pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince; et, premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance. C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? Avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talents, mais encore leurs humeurs et leurs caprices! Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou des princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire ce qu'il ne sait pas : tant il est sûr dans ses conséquences! Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses; on l'éveille à chaque moment; car il tenait encore pour maxime qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris : aussi lui devons-nous cette louange qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages. Comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux; aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables : toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls; tout est prêt au premier signal; et, comme dit le prophète : « Toutes les flèches sont aiguisées,

[1] Bossuet nous montre son héros tel qu'il était, doux, aimable, attachant, séduisant dans le commerce habituel de la vie, bouillant et impétueux lorsque l'injustice et la violence irritaient un naturel prompt à s'enflammer. (*Le cardinal de Bausset.*)

« et tous les arcs sont tendus [1]. » En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit et dans son enclos. Que dis-je qu'on repose? à Piéton [2], près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avaient assemblé, c'étaient dans nos troupes de continuels divertissements : toute l'armée était en joie; et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus faible que celle des ennemis. Le prince par son campement avait mis en sûreté, non seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe; c'est ce que le prince attendait. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise avec ses superbes étendards ne lui échappera pas; tout nage dans le sang, tout est en proie : mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés partout; Oudenarde est délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-mêmes de celles du prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais; la terreur et la désertion se mettent dans leurs troupes; on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui, après avoir achevé le rude siége de Besançon, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe, était revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez, et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avait faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoique une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre prince, il ne cessait de l'enrichir par ses réflexions : les campements de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissait en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat [3], lui-même il avait été reconnaître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein; et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les Commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenay l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Scelestad : là ou lui verra mépriser l'Allemagne conjurée, suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles, et leur faire lever le siége de Saverne, comme il avait fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé, et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides moments d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère; docile, il prête l'oreille à tous les conseils : ici tout se présente à la fois; la multitude des objets ne le confond pas; à l'instant le parti est pris, il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu? Ce n'est plus ses promptes saillies, qu'il savait si vite et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyait quelquefois dans les occasions ordinaires : vous diriez qu'il y a en lui un autre homme à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée [1] où, aux portes de la ville, et à la vue de ses citoyens, le ciel sembla vouloir décider du sort de ce prince; où, avec l'élite des troupes, il avait en tête un général si pressant, où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune; pendant que les coups venaient de tous côtés, ceux qui combat-

[1] Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extensi. (*Isa.* cap. v, 28.)

[2] Hauteue près de Charleroi.

[3] De Bello civili, lib. I.

[1] Il s'agit ici du combat de Saint-Antoine, livré, le 2 juillet 1652, par Condé à Turenne qui commandait les troupes royales. « Ce fut là, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, que le duc de la Rochefoucauld, si illustre par son courage et par son esprit, reçut un coup au-dessus des yeux, qui lui fit perdre la vue pour quelque temps. Un neveu du cardinal Mazarin y fut tué, et le peuple se crut vengé. On ne voyait que jeunes seigneurs tués ou blessés qu'on rapportait à la porte Saint-Antoine, qui ne s'ouvrait point. Enfin, Mademoiselle, fille de Gaston, prenant le parti de Condé, que son père n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, et eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille. L'armée royale se retira; Condé n'acquit que de la gloire; mais Mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du roi, son cousin, par cette action violente, et le cardinal Mazarin, qui savait l'extrême envie qu'avait Mademoiselle d'épouser une tête couronnée, dit alors : « Ce canon-là vient de tuer son mari. » (Chap. v.) — L'abbé de Vauxcelles fait remarquer habilement ici qu'avant d'oser rappeler ce combat, Bossuet a eu soin de réintégrer Condé dans toute sa gloire.

taient auprès de lui nous ont dit souvent que, si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces moments où tout était en feu autour de lui : tant son esprit s'élevait alors, tant son âme leur paraissait éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres ! semblable à ces hautes montagnes dont la cime, au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi, dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du prince, qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite ; ses vieilles troupes périssent ; son canon, où il avait mis sa confiance, est entre nos mains ; et Bek, qui l'avait flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville, le prince saura profiter de tous les moments. Ainsi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse trop promptement tout un grand pays, et, d'une première vue, il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place, il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes ; il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenants, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'automne ; et ces barques si redoutées de nos alliés paraissent tout à coup dans tout l'océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connaître c'est ses soldats et ses chefs, car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou, pour parler avec l'Écriture, « comme un seul homme : » *Egressus est Israël tanquam vir unus*[1]. Pourquoi comme un seul homme ? parce que sous un même chef, qui connaît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire ; et j'ai ouï dire à notre grand prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assurait du succès, c'est qu'il connaissait M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avait besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il fallait. Celui-ci publiait de son côté qu'il agissait sans inquiétude, parce qu'il connaissait le prince et ses ordres toujours sûrs : c'est ainsi qu'ils se donnaient mutuellement un repos qui les appliquait chacun tout entier à son action. Ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

C'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre, tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer dans toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes ! Que de campements, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations[1] ; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là, d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés : l'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière qu'elle n'osait l'attaquer : l'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins,

[1] I. *Reg.* cap. XI, 7.

[1] C'est précisément cet heureux contraste qui offre à Bossuet le moyen d'être juste envers Turenne, et de l'élever au plus haut degré de gloire en conservant au grand Condé une sorte d'éclat qui le laisse au premier rang, sans que l'ombre de Turenne puisse s'en offenser. Car, malgré l'exacte impartialité que Bossuet a voulu observer, on s'aperçoit aisément que son cœur et son imagination sont pour le grand Condé, et qu'il lui laisse une sorte de prééminence qu'il craint de s'avouer à lui-même. (*Le cardinal de Bausset.*)

et forcer les destinées. Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son pere, et la cour et tout le peuple gémit: sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle; et, ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du ciel; et, après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers: tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses!

Voilà, messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers, et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse; car ces divins attributs paraissent-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talents qu'il distribue, comme il lui plait, aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le firmament que le prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat; son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences: il n'y avait livre qu'il ne lût; il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt; tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi, sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents; et non-seulement aux gens de guerre, de leurs entreprises; aux courtisans, de leurs intérêts; aux politiques, de leurs négociations; mais encore aux voyageurs curieux, de ce qu'ils avaient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan, de ses inventions; et enfin aux savants de toutes les sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons; qui en doute? Ces dons sont admirables; qui ne le voit pas? Mais, pour confondre l'esprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde qui jamais ne fait rien en vain? Écoutez la réponse de saint Augustin: « Il les a faits, nous « dit-il, pour orner le siècle présent: » *Ut ordinem sæculi præsentis ornaret*[1]. Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre? qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais, puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux: Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis aussi bien que dans ses serviteurs ces belles lumières de l'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté; ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents, c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leur siècle: qu'ont-ils voulu ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que, pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non, il les confond mieux en la leur donnant, et même au delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne voulait que faire du bruit dans le monde y en a fait plus qu'il n'aurait osé espérer; il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelques récompenses à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs; il leur donne pour récompense l'empire du monde comme un présent de nul prix. O rois, confondez-vous dans votre grandeur; conquérants, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes; récompense qui ne vient pas jusqu'à

[1] *Cont. Julian* lib. V, n° 14.

eux, qui s'efforce de s'attacher, à quoi? peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des barbares; aux ruines de leurs monuments et de leurs ouvrages, qui disputent avec le temps; ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom : voilà le digne prix de tant de travaux, et, dans le comble de leurs vœux, la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre, saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée; et « vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs; » *Receperunt mercedem suam, vani vanam*[1].

Il n'en sera pas ainsi de notre grand prince[2] : l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un sage religieux, qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision; et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût de son Écriture, et, dans ce livre divin, la solide nourriture de la piété. Ses conseils se réglaient plus que jamais par la justice; on y soulageait la veuve et l'orphelin, et le pauvre en approchait avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfants il ne cessait de leur inspirer les sentiments de la véritable vertu; et ce jeune prince son petit-fils se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France tolérait alors : combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion! Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisait-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique! Ce n'était plus cet ardent vainqueur qui semblait vouloir tout emporter; c'était une douceur, une patience, une charité qui songeait à gagner les cœurs et à guérir des esprits malades.

Ce sont, messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie; ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints anges et devant son père céleste : les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines. Pendant qu'il passait sa vie dans ces occupations, et qu'il portait au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon[1] vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de voir éteindre cette lumière naissante? on appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentiments du prince de Condé lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du roi! C'est donc dans cette occasion que devait mourir ce héros! celui que tant de siéges et tant de batailles n'ont pu emporter va périr par la tendresse! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur, qui le soutient seul depuis si longtemps, achève à ce coup de l'accabler, les forces qu'il lui fait trouver l'épuisent. S'il oublie toute sa faiblesse à la vue du roi qui approche de la princesse malade; si, transporté de son zèle, et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand roi ne craignait pas, et qu'il l'empêche enfin d'avancer, il va tomber évanoui à quatre pas; et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son roi. Quoique la duchesse d'Enghien, princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette princesse ne calme pas les soins qui le travaillent; et, après que la jeune princesse est hors de péril, la maladie du roi[2] va bien causer d'autres troubles à notre prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit? A voir la sérénité qui reluisait sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand roi, en retournant à Versailles, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa piété, sa constance, et tout l'amour de ses peuples? De quels yeux le regardions-nous lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chère il voulait bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir, et que, mal-

[1] In psal. CXXIII, serm. 12, n° 2.

[2] Sans rabaisser la grandeur des héros de l'antiquité, Bossuet montre la supériorité des héros éclairés de la lumière du christianisme; il fait plus, il donne encore plus de gloire à Alexandre et aux Romains que ne leur en ont jamais donné leurs historiens; et, par un prodige de l'art, il fait servir leurs trophées mêmes à orner le char de triomphe du grand Condé. (*Le cardinal de Bausset.*)

[1] Louise-Françoise, dite Mademoiselle de Nantes, fille légitimée de Louis XIV, épouse de Louis III de Bourbon, petit-fils du grand Condé. Cette princesse était alors attaquée de la petite vérole à Fontainebleau,

[2] Le 6 novembre 1686, Louis XIV subit l'opération de la fistule.

tre de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyions tous les jours, non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa cour attendrie avec la même tranquillité qu'il lui fait paraître dans ses jardins enchantés! Béni soit-il de Dieu et des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons! Parmi toutes ses douleurs il s'informait avec soin de l'état du prince de Condé, et il marquait pour la santé de ce prince une inquiétude qu'il n'avait pas pour la sienne. Il s'affaiblissait ce grand prince; mais la mort cachait ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'Enghien, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, était retourné par son ordre auprès du roi, tout change en un moment, et on déclare au prince sa mort prochaine. Chrétiens, soyez attentifs, et venez apprendre à mourir, ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsque, entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivants! Ah! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres. Par là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le prince demeure un moment dans le silence, et tout à coup : « O mon Dieu! dit-il, vous « le voulez; votre volonté soit faite! Je me jette « entre vos bras, donnez-moi la grâce de bien « mourir. » Que désirez-vous davantage? Dans cette courte prière vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce, et toute la piété. Dès lors aussi, tel qu'on l'avait vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé, sans inquiétude, de ce qu'il fallait faire pour les soutenir, tel fut-il à ce dernier choc; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire, qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclataient de toutes parts [1], comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuait à donner ses ordres; et s'il défendait les pleurs, ce n'était pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardait. A ce moment il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques; avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnait des ordres particuliers et de la plus haute importance, puisqu'il y allait de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il fallait écrire et ordonner dans les formes; quand je devrais, monseigneur, renouveler vos douleurs et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connaissait; qu'il n'y avait sans formalités qu'à vous dire ses intentions; que vous iriez encore au delà, et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourrait avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas, c'est un sentiment que la nature inspire : mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir, qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvait remporter; et, malgré tout votre mérite, Votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le prince commença ensuite pour s'acquitter des devoirs de la religion mériterait d'être raconté à toute la terre, non à cause qu'il est remarquable, mais à cause pour ainsi dire qu'il ne l'est pas, et qu'un prince si exposé à tout l'univers ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connaître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une âme agitée qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences; et, dans la mort comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance: il ne lui fallut pas longtemps pour la préparer; la meilleure préparation, pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint viatique, qu'il avait tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvient des irrévérences dont, hélas! on déshonore ce divin mystère. Les chrétiens ne connaissent plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue du sacrifice; on dirait qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelaient les saints Pères, et que le sang de notre victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire : loin de trembler devant les autels, on méprise Jésus-Christ présent; et, dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations, à la mort vous y penserez avec confusion et saisissement. Le prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises; et, trop

[1] Cùm lacrymarent omnes, ipse (Alexander) non sine lacrymis tantum, verum etiam sine ullo tristioris mentis argumento fuit : adeo sicuti in hostem, ita et in mortem invictus animus fuit. (*Justin.* lib. XII, § 15.)

faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques, et à ses amis. On lui répondit par des sanglots: ah ! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple. Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi et combien de fois pria-t-il le Sauveur des âmes, en baisant sa croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ! C'est ce qui justifie le pécheur, c'est ce qui soutient le juste, c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisants, où, dans les efforts que fait l'Église, on entend ses vœux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste ? Il se les fit répéter trois fois, et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins : « Voilà, « dit-il, maintenant mes vrais médecins; » il montrait les ecclésiastiques, dont il écoutait les avis, dont il continuait les prières, les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'était seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés: sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre; et, au contraire, il craignait toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ses derniers entretiens avec le duc d'Enghien ? quelles couleurs assez vives pourraient vous représenter et la constance du père et les extrêmes douleurs du fils ? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles, tantôt la bouche collée sur ces mains victorieuses, et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ces bras et dans ce sein paternel, il semble, par tant d'efforts, vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses : les forces lui manquent, il tombe à ses pieds. Le prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits; puis appelant la duchesse sa belle-fille, qu'il voyait aussi sans parole et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de faible il leur donne ses derniers ordres où tout respirait la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce, et en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfants en particulier; et on vit de part et d'autre tout ce qu'on affaiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô prince[1], son cher neveu, et comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressements, et la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes grâces du roi, le plus cher objet de vos vœux, ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie; je n'oublierai pas non plus les bontés du roi qui prévinrent les désirs du prince mourant, ni les généreux soins du duc d'Enghien qui ménagea cette grâce, ni le gré que lui sut le prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie d'obliger un si cher parent. Pendant que son cœur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le roi, le prince de Conti arrive, pénétré de reconnaissance et de douleur : les tendresses se renouvellent; le deux princes ouirent ensemble ce qui ne sortira jamais de leur cœur; et le prince conclut en leur confirmant qu'ils ne seraient jamais ni grands hommes, ni grands princes, ni honnêtes gens, qu'autant qu'ils seraient gens de bien, fidèles à Dieu et au roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire; c'est, avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes; le prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis[1]. O Dieu ! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et, comme disait David[2], ce ferme rocher où s'appuyait sa constance ! Puis-je taire durant ce temps ce qui se faisait à la cour et en la présence du roi? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit, dans les trois temps que marquait le prince, ses services, qu'il y passait si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le milieu ses fautes, dont il faisait une si sincère reconnaissance, il n'y eut cœur qui ne s'attendrit à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie; et cette lecture, suivie des larmes du roi, fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres; mais lorsqu'on vint à l'endroit du remercîement ou le prince marquait qu'il mourait content, et trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au roi sa reconnaissance, son dévouement, et, s'il l'osait dire, sa tendresse, tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentiments; et ceux qui l'avaient ouï parler si souvent de ce grand roi dans ses entretiens familiers, pouvaient assurer que jamais ils n'avaient rien entendu ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sa-

[1] François-Louis de Bourbon, prince de Conti, mort le 22 février 1709, quarante-cinq à ans.

[1] Quel magnifique tableau Bossuet nous trace du calme que la religion répandit sur les derniers moments du prince de Condé, avec une simplicité et une sobriété d'expressions qui pouvaient seules rendre la vérité et la sublimité d'une pareille image ! « Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes, le prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. » J'augurerais avantageusement du goût d'un jeune candidat de la chaire, qui sentirait et développerait de lui-même tout ce qu'il y a d'admirable dans ce contraste d'émotion et de sérénité. (*Le cardinal Maury*.)

[2] II. *Reg.* cap. XXII, 2 et 3.

crée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disait ce grand prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendait ce beau témoignage, ce grand homme n'était plus : tranquille entre les bras de son Dieu où il s'était une fois jeté, il attendait sa miséricorde et implorait son secours jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre. C'est ici qu'il faudrait laisser éclater ses justes douleurs à la perte d'un si grand homme ; mais pour l'amour de la vérité, et à la honte de ceux qui la méconnaissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que, si notre cœur n'était pas encore entièrement selon Dieu, il fallait, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le voulait, et lui dire avec David ces tendres paroles : « O Dieu! créez en « moi un cœur pur [1]; » à ces mots, le prince s'arrête, comme occupé de quelque grande pensée; puis, appelant le saint religieux qui lui avait inspiré ce beau sentiment : « Je n'ai jamais douté, « dit-il, des mystères de la religion, quoi qu'on « ait dit. » Chrétiens, vous l'en devez croire; et, dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. « Mais, poursuit-il, j'en doute moins « que jamais. Que ces vérités, » continuait-il avec une douceur ravissante, « se démêlent et s'éclair« cissent dans mon esprit! Oui, dit-il, nous ver« rons Dieu comme il est, face à face. » Il répétait en latin avec un goût merveilleux ces grands mots, *Sicuti est, facie ad faciem* [2]; et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport. Que se faisait-il dans cette âme? quelle nouvelle lumière lui apparaissait? quel soudain rayon perçait la nue, et faisait comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde! que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre! qu'on en méprise la gloire et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir!

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire; jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant, et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides; quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné [1] en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis [2]? Tous ensemble, en quelque degré de sa

[1] Cor mundum crea in me, Deus. (*Psal.* L, 11.)
[2] I. *Joan.* cap. III, 2. I. *Cor.* cap. XIII, 12.

[1] Sans m'arrêter à toutes les beautés de cette sublime péroraison, je ne puis m'empêcher du moins d'en observer une qui peut-être n'est pas très-frappante par elle-même, mais qui pourtant me paraît digne de remarque par la place où elle est : c'est, je l'avouerai, ce *verre d'eau donné* au pauvre, mis en opposition avec toute la gloire du grand Condé. Jamais, ce me semble, un homme ordinaire n'eût osé risquer, même en chaire, ce contraste hasardeux; mais Bossuet a senti que cette citation, toute vulgaire qu'elle pouvait être, était non-seulement autorisée par l'Évangile, mais encore ennoblie par l'humanité, à qui l'on ne pouvait rendre un plus bel hommage que de la mettre au-dessus de toute la grandeur de Condé. (*La Harpe.*)

[2] Dans l'éloge funèbre de saint Basile, Grégoire de Nazianze, par un mouvement dont s'est souvenu Bossuet, invoque la présence de tous ceux qui connurent le grand homme qui n'est plus, et environne sa tombe de tous les témoins de ses vertus. « Réunissez-vous ici, vous tous, compagnons de Basile, ministres des autels, serviteurs du temple, et les citoyens et les étrangers; secourez-moi pour achever son éloge. » (*M. Villemain.*)

confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières ; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple ! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire [1] : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple [2] : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* : « La véritable « victoire, celle qui met sous nos pieds le monde « entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice ; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue [3] : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint [4] !

[1] La réunion touchante et sublime que présente ce tableau pénètre l'âme d'une mélancolie douce et profonde, en lui faisant envisager avec douleur l'éclat si vain et si fugitif des talents et de la renommée, le malheur de la condition humaine, et celui de s'attacher à une vie si triste et si courte. (*D'Alembert.*) — Dans cette péroraison touchante, on aime à voir l'orateur paraître et se mêler lui-même sur la scène. L'idée imposante d'un vieillard qui célèbre un grand homme ; ces cheveux blancs, cette voix affaiblie, ce retour sur le passé, ce coup d'œil ferme et triste sur l'avenir, les idées de vertus et de talents, après les idées de grandeur et de gloire ; enfin la mort de l'orateur, jetée par lui-même dans le lointain, et comme aperçue par tous les spectateurs ; tout cela forme dans l'âme un sentiment profond qui a quelque chose de doux, d'élevé, de mélancolique et de tendre. Il n'y a pas jusqu'à l'harmonie de ce morceau qui n'ajoute au sentiment, et n'invite l'âme à se recueillir et à se reposer sur sa douleur. (*Thomas*, Essai sur les Éloges, chap. XXIV.)

[2] I. *Joan.* 4.

[3] Saint Grégoire dit de même en s'adressant à Basile : « Reçois cet hommage d'une voix qui te fut chère. »

[4] Ce fut par ce beau discours que Bossuet termina sa carrière oratoire : il finit par son chef-d'œuvre, comme auraient dû faire beaucoup de grands hommes moins sages ou moins heureux que lui. (*D'Alembert.*) — *L'oraison funèbre du grand Condé* excite encore, après plus d'un siècle, l'admiration de tous ceux qui la lisent. C'est la première leçon d'éloquence française par laquelle on essaye le goût et les dispositions des générations naissantes. Elle vient se graver d'elle-même dans la mémoire des jeunes gens aussitôt que leur oreille se montre sensible à l'harmonie ; elle fait battre de jeunes cœurs étonnés d'une émotion qu'ils n'avaient point encore ressentie ; elle fait couler les premières larmes que la puissance du génie arrache à des âmes encore neuves. A quelque âge que ce soit, quelque gloire qu'on ait acquise dans la carrière des armes, des lettres, de la magistrature, du barreau, de l'éloquence de la chaire, on se rappelle avec complaisance l'enthousiasme qu'on éprouva dans ses jeunes ans en lisant pour la première fois l'oraison funèbre du grand Condé ; et on aime à attribuer au sentiment naissant de tant de beautés l'attrait et le goût qui ont dirigé nos études dans la maturité de l'âge. Ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, l'histoire de plus imposant, l'éloquence de plus noble et de plus majestueux, la poésie de plus sensible, se trouve réuni dans cette admirable composition ; et il faut dire qu'elle est encore plus l'ouvrage du cœur de Bossuet que celui de son génie. (*Le cardinal de Bausset.*)

ORAISON FUNÈBRE

DU RÉVÉREND PÈRE

FRANÇOIS BOURGOING [1],

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE,

Prononcée le 4 décembre 1662.

Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur.

Les prêtres qui gouvernent sagement, doivent être tenus dignes d'un double honneur. I. *Tim.* 17.

Je commencerai ce discours en faisant au Dieu vivant des remercîments solennels, de ce que la vie de celui dont je dois prononcer l'éloge a été telle par sa grâce, que je ne rougirai point de la célébrer en présence de ses saints autels et au milieu de son Église. Je vous avoue, chrétiens, que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs, lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des princes et des grands du monde. Ce n'est pas que de tels sujets ne fournissent ordinairement de nobles idées : il est beau de découvrir les secrets d'une sublime politique, ou les sages tempéraments d'une négociation importante, ou les succès glo-

[1] FRANÇOIS BOURGOING, né en 1585, et reçu en 1609 bachelier et docteur de Sorbonne, quitta en 1611 la cure du village de Clichy, près Paris, pour entrer dans la congrégation des Pères de l'Oratoire que formait alors le cardinal de Berulle. Celui-ci se servit de lui pour introduire cette nouvelle congrégation à Nantes, à Dieppe, à Rouen, surtout en Flandre, et dans beaucoup d'autres lieux. En 1641, après la mort du père de Condren, qui avait succédé au cardinal de Berulle dans la place de supérieur général de la congrégation, le père BOURGOING fut élu pour le remplacer. Dans cette nouvelle fonction, son zèle ardent, et sa vigilance minutieuse et prodigue de règlements et d'actes d'autorité, surtout ses efforts constants pour rendre l'autorité du général de la congrégation plus entière et plus absolue, lui attirèrent de nombreux ennemis, et lui firent éprouver de vives contradictions, auxquelles il fut le plus souvent obligé de céder. Enfin, en 1661, et lorsque de grandes infirmités avaient déjà beaucoup affaibli ses facultés physiques et intellectuelles, il se vit forcé de se démettre. Il mourut l'année suivante, âgé de soixante-dix huit ans.

rieux de quelque entreprise militaire. L'éclat de telles actions semble illuminer un discours; et le bruit qu'elles font déjà dans le monde, aide celui qui parle à se faire entendre d'un ton plus ferme et plus magnifique. Mais la licence et l'ambition, compagnes presque inséparables des grandes fortunes; mais l'intérêt et l'injustice, toujours mêlés trop avant dans les grandes affaires du monde, font qu'on marche parmi des écueils; et il arrive ordinairement que Dieu a si peu de part dans de telles vies, qu'on a peine à y trouver quelques actions qui méritent d'être louées par ses ministres.

Grâce à la miséricorde divine, le révérend père Bourgoing, supérieur général de la congrégation de l'Oratoire, a vécu de telle sorte que je n'ai point à craindre aujourd'hui de pareilles difficultés. Pour orner une telle vie, je n'ai pas besoin d'emprunter les fausses couleurs de la rhétorique, et encore moins les détours de la flatterie. Ce n'est pas ici de ces discours où l'on ne parle qu'en tremblant, où il faut plutôt passer avec adresse que s'arrêter avec assurance, où la prudence et la discrétion tiennent toujours en contrainte l'amour de la vérité. Je n'ai rien ni à taire ni à déguiser; et si la simplicité vénérable d'un prêtre de Jésus-Christ, ennemie du faste et de l'éclat, ne présente pas à nos yeux de ces actions pompeuses qui éblouissent les hommes, son zèle, son innocence, sa piété éminente nous donneront des pensées plus dignes de cette chaire. Les autels ne se plaindront pas que leur sacrifice soit interrompu par un entretien profane : au contraire, celui que j'ai à vous faire vous proposera de si saints exemples, qu'il méritera de faire partie d'une cérémonie si sacrée, et qu'il ne sera pas une interruption, mais plutôt une continuation du mystère.

N'attendez donc pas, chrétiens, que j'applique au père Bourgoing des ornements étrangers, ni que j'aille rechercher bien loin sa noblesse dans sa naissance, sa gloire dans ses ancêtres, ses titres dans l'antiquité de sa famille : car encore qu'elle soit noble et ancienne dans le Nivernois, où elle s'est même signalée depuis plusieurs siècles par des fondations pieuses, encore que la grand'chambre du parlement de Paris et les autres compagnies souveraines aient vu les Bourgoing, les Leclerc, les Friche, ses parents paternels et maternels, rendre la justice aux peuples avec une intégrité exemplaire; je ne m'arrête pas à ces choses, et je ne les touche qu'en passant. Vous verrez le père Bourgoing, illustre d'une autre manière, et noble de cette noblesse que saint Grégoire de Nazianze appelle si élégamment la noblesse personnelle[1] : vous verrez en sa personne un catholique zélé, un chrétien de l'ancienne marque, un théologien enseigné de Dieu, un prédicateur apostolique, ministre, non de la lettre, mais de l'esprit de l'Évangile; et, pour tout dire en un mot, un prêtre digne de ce nom, un prêtre de l'institution et selon l'ordre de Jésus-Christ, toujours prêt à être victime; un prêtre, non-seulement prêtre, mais chef par son mérite d'une congrégation de saints prêtres; et que je vous ferai voir, par cette raison, « digne véritablement « d'un double honneur, » selon le précepte de l'Apôtre, et pour avoir vécu saintement en l'esprit du sacerdoce, et pour avoir élevé dans le même esprit la sainte congrégation qui était commise à ses soins : c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les deux points de ce discours.

PREMIER POINT.

Suivons la conduite de l'Esprit de Dieu; et avant que de voir un prêtre à l'autel, voyons comme il se prépare à en approcher. La préparation pour le sacerdoce n'est pas, comme plusieurs pensent, une application de quelques jours; mais une étude de toute la vie : ce n'est pas un soudain effort de l'esprit pour se retirer du vice; mais une longue habitude de s'en abstenir : ce n'est pas une dévotion fervente seulement par sa nouveauté; mais affermie et enracinée par un grand usage. Saint Grégoire de Nazianze a dit ce beau mot du grand saint Basile : « Il était prêtre, dit-« il[1], avant même que d'être prêtre; » c'est-à-dire, si je ne me trompe, il en avait les vertus, avant que d'en avoir le degré : il était prêtre par son zèle, par la gravité de ses mœurs, par l'innocence de sa vie, avant que de l'être par son caractère. Je puis dire la même chose du père Bourgoing : toujours modeste, toujours innocent, toujours zélé comme un saint prêtre, il avait prévenu son ordination; il n'avait pas attendu la consécration mystique, il s'était, dès son enfance, consacré lui-même par la pratique persévérante de la piété; et se tenant toujours sous la main de Dieu par la soumission à ses ordres, il se préparait excellemment à s'y abandonner tout à fait par l'imposition des mains de l'évêque. Ainsi son innocence l'ayant disposé à recevoir la plénitude du Saint-Esprit par l'ordination sacrée, il aspirait sans cesse à la perfection du sacerdoce; et il ne faut pas s'étonner si, ayant l'Esprit tout rempli des obligations de son ministère, il entra sans délibérer dans le dessein glorieux de l'Oratoire de Jésus, aussitôt qu'il vit paraître cette institution, qui avait pour son fondement le désir de la perfection sacerdotale.

L'École de théologie de Paris, que je ne puis nommer sans éloge, quoique j'en doive parler

[1] *Orat.* XXVIII, t. I, p. 480.

[1] *Orat.* XX, t. I, p. 325.

avec modestie, est de tout temps en possession de donner des hommes illustres à toutes les grandes entreprises qui se font pour Dieu. Le père Bourgoing était sur ses bancs, faisant retentir toute la Sorbonne du bruit de son esprit et de sa science. Que vous dirai-je, messieurs, qui soit digne de ses mérites? ce qu'on a dit de saint Athanase; car les grands hommes sont sans envie, et ils prêtent toujours volontiers les éloges qu'on leur a donnés, à ceux qui se rendent leurs imitateurs. Je dirai donc du père Bourgoing ce qu'un saint dit d'un saint, le grand Grégoire du grand Athanase[1], que durant le temps de ses études il se faisait admirer de ses compagnons; qu'il surpassait de bien loin ceux qui étaient ingénieux, par son travail; ceux qui étaient laborieux, par son esprit; ou bien, si vous le voulez, qu'il surpassait en esprit les plus éclairés, en diligence les plus assidus; enfin en l'un et en l'autre, ceux qui excellaient en l'un et en l'autre.

En ce temps, Pierre de Berulle, homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel j'ose dire que même la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il était déjà relevé par le mérite de sa vertu et de sa science, commençait à faire luire à toute l'Église gallicane les lumières les plus pures et les plus sublimes du sacerdoce chrétien, et de la vie ecclésiastique. Son amour immense pour l'Église lui inspira le dessein de former une compagnie à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Église, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres biens que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là, une sainte liberté fait un saint engagement : on obéit sans dépendre; on gouverne sans commander; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte. La charité, qui bannit la crainte, opère un si grand miracle; et sans autre joug qu'elle-même, elle sait non-seulement captiver, mais encore anéantir la volonté propre. Là, pour former de vrais prêtres, on les mène à la source de la vérité : ils ont toujours en main les saints livres, pour en chercher sans relâche la lettre par l'étude, l'esprit par l'oraison, la profondeur par la retraite, l'efficace par la pratique, la fin par la charité, à laquelle tout se termine, et « qui est l'unique trésor du « christianisme, » *christiani nominis thesaurus*, comme parle Tertullien[2].

Tel est à peu près, messieurs, l'esprit des prêtres de l'Oratoire; et je pourrais en dire beaucoup davantage, si je ne voulais épargner la modestie de ces pères. Sainte congrégation, le père Bourgoing a besoin de vous pour acquérir la perfection du sacerdoce, après laquelle il soupire; mais je ne crains point d'assurer que vous aviez besoin de lui réciproquement, pour établir vos maximes et vos exercices. Et en effet, chrétiens, cette vénérable compagnie est commencée entre ses mains : il en est un des quatre premiers avec lesquels son instituteur a posé les fondements; c'est lui-même qui l'a étendue dans les principales villes de ce royaume. Que dis-je, de ce royaume? Nos voisins lui tendent les bras, les évêques des Pays-Bas l'appellent; et ces provinces florissantes lui doivent l'établissement de tant de maisons qui ont consolé leurs pauvres, humilié leurs riches, instruit leurs peuples, sanctifié leurs prêtres, et répandu bien loin aux environs la bonne odeur de l'Évangile.

La grande part qu'il a eue à fonder une institution si véritablement ecclésiastique, vous doit faire voir, chrétiens, combien ce grand homme était animé de l'esprit de l'Église et du sacerdoce. Mais venons aux exercices particuliers. Les ministres de Jésus-Christ ont deux principales fonctions : ils doivent parler à Dieu, ils doivent parler aux peuples; parler à Dieu par l'oraison, parler aux peuples fidèles par la prédication de l'Évangile. Ces deux fonctions sont unies, et il est aisé de les remarquer dans cette parole des saints apôtres : « Pour nous, » disent-ils dans les Actes[1], « nous demeurerons appliqués à l'orai- « son et au ministère de la parole : » *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* Prêtres, qui êtes les anges du Dieu des armées, vous devez sans cesse monter et descendre, comme les anges que vit Jacob dans cette échelle mystique[2]. Vous montez de la terre au ciel, lorsque vous unissez vos esprits à Dieu par le moyen de l'oraison; vous descendez du ciel en la terre, lorsque vous portez aux hommes ses ordres et sa parole. Montez donc et descendez sans cesse, c'est-à-dire, priez et prêchez : parlez à Dieu, parlez aux hommes; allez premièrement recevoir, et puis venez répandre les lumières; allez puiser dans la source; après, venez arroser la terre, et faire germer le fruit de vie.

Voulez-vous voir, chrétiens, quel était l'esprit d'oraison de ce fidèle serviteur de Dieu? lisez ses Méditations, toutes pleines de lumière et de grâce. Elles sont entre les mains de tout le monde, des religieux, des séculiers, des prédicateurs, des contemplatifs, des simples et des savants : tant il a été saintement et charitablement industrieux à présenter, tout ensemble, le pain aux forts, le

[1] *S. Greg. Naz. Orat.* XXI, t. I, p. 375.
[2] *De Patient.* n° 12.

[1] *Act.* VI, 4.
[2] *Gen.* XXVIII, 12.

lait aux enfants ; et dans ce pain et dans ce lait, le même Jésus-Christ à tous !

Je ne m'étonne donc plus s'il prêchait si saintement au peuple fidèle le mystère de Jésus-Christ, qu'il avait si bien médité. O Dieu vivant et éternel ! quel zèle ! quelle onction ! quelle douceur ! quelle force ! quelle simplicité, et quelle éloquence ! O qu'il était éloigné de ces prédicateurs infidèles, qui ravilissent leur dignité jusqu'à faire servir au désir de plaire le ministère d'instruire ; qui ne rougissent pas d'acheter des acclamations par des instructions ; des paroles de flatterie par la parole de vérité ; des louanges, vains aliments d'un esprit léger, par la nourriture solide et substantielle que Dieu a préparée à ses enfants ! Quel désordre ! quelle indignité ! Est-ce ainsi qu'on fait parler Jésus-Christ ? Savez-vous, ô prédicateurs ! que ce divin conquérant veut régner sur les cœurs par votre parole ? Mais ces cœurs sont retranchés contre lui ; et pour les abattre à ses pieds, pour les forcer invinciblement au milieu de leurs défenses, que ne faut-il pas entreprendre ? quels obstacles ne faut-il pas surmonter ? Écoutez l'apôtre saint Paul : « Il faut « renverser les remparts des mauvaises habitu- « des, il faut détruire les conseils profonds d'une « malice invétérée, il faut abattre toutes les hau- « teurs qu'un orgueil indompté et opiniâtre élève « contre la science de Dieu, il faut captiver tout « entendement sous l'obéissance de la foi. » *Ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversùs scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi* [1].

Que ferez-vous ici, faibles discoureurs ? Détruirez-vous ces remparts en jetant des fleurs ? Dissiperez-vous ces conseils cachés en chatouillant les oreilles ? Croyez-vous que ces superbes hauteurs tombent au bruit de vos périodes mesurées ? Et pour captiver les esprits, est-ce assez de les charmer un moment par la surprise d'un plaisir qui passe ? Non, non, ne nous trompons pas : pour renverser tant de remparts, et vaincre tant de résistance, et nos mouvements affectés, et nos paroles arrangées, et nos figures artificielles, sont des machines trop faibles. Il faut prendre des armes plus puissantes, plus efficaces, celles qu'employait si heureusement le saint prêtre dont nous parlons.

La parole de l'Évangile sortait de sa bouche, vive, pénétrante, animée, toute pleine d'esprit et de feu. Ses sermons n'étaient pas le fruit de l'étude lente et tardive ; mais d'une céleste ferveur, mais d'une prompte et soudaine illumination : c'est pourquoi deux jours lui suffisent pour faire l'oraison funèbre du grand cardinal de Berulle, avec l'admiration de ses auditeurs. Il n'en employa pas beaucoup davantage à ce beau panégyrique latin de saint Philippe de Néri ; ce prêtre si transporté de l'amour de Dieu, dont le zèle était si grand et si vaste, que le monde entier était trop petit pour l'étendue de son cœur, pendant que son cœur même était trop petit pour l'immensité de son amour. Mais dois-je m'arrêter ici à deux actions particulières du père Bourgoing, puisque je sais qu'il a fourni de la même force la carrière de plusieurs carêmes, dans les chaires les plus illustres de la France et des Pays-Bas ; toujours pressant, toujours animé ; lumière ardente et luisante, qui ne brillait que pour échauffer, qui cherchait le cœur par l'esprit, et ensuite captivait l'esprit par le cœur ? D'où lui venait cette force ? C'est, mes frères, qu'il était plein de la doctrine céleste ; c'est qu'il s'était nourri et rassasié du meilleur suc du christianisme, c'est qu'il faisait régner dans ses sermons la vérité et la sagesse : l'éloquence suivait comme la servante, non recherchée avec soin, mais attirée par les choses mêmes. Ainsi son discours « se répandait à la manière d'un torrent ; et s'il « trouvait en son chemin les fleurs de l'élocution, « il les entraînait plutôt après lui par sa propre « impétuosité, qu'il ne les cueillait avec choix « pour se parer d'un tel ornement : » *Fertur quippe impetu suo ; et elocutionis pulchritudinem, si occurrerit, vi rerum rapit, non cura decoris assumit* [1]. C'est l'idée de l'éloquence que donne saint Augustin aux prédicateurs, et ce qu'a pratiqué celui dont nous honorons ici la mémoire.

Après ces fonctions publiques, il resterait encore, messieurs, de vous faire voir ce saint homme dans la conduite des âmes, et de vous y faire admirer son zèle, sa discrétion, son courage et sa patience. Mais quoique les autres choses que j'ai à vous dire ne me laissent pas le loisir d'entrer bien avant dans cette matière, je ne dois pas omettre en ce lieu qu'il a été longtemps confesseur de feu monseigneur le duc d'Orléans, de glorieuse mémoire. C'est une marque de son mérite d'avoir été appelé à un tel emploi, après cet illustre père Charles de Condren, dont le nom inspire la piété, dont la mémoire, toujours fraîche et toujours récente, est douce à toute l'Église comme une composition de parfums. Mais quelle a été la conduite de son successeur dans cet emploi délicat ? N'entrons jamais dans ce détail ; honorons par notre silence le mystérieux secret que Dieu a imposé à ses ministres.

[1] II. *Cor.* x, 4, 5.

[1] *S. Aug. de Doct. Christ.* lib. iv, n° 42, t. III, part. I, col. 81.

Contentons-nous de savoir qu'il y a des plantes tardives dans le jardin de l'Époux; que pour en voir la fécondité, les directeurs des consciences, ces laboureurs spirituels, doivent attendre avec patience le fruit précieux de la terre, comme parle l'apôtre saint Jacques [1]; et qu'enfin le pere BOURGOING a eu cette singuliere consolation, qu'il n'a pas attendu en vain, qu'il n'a pas travaillé inutilement, la terre qu'il cultivait lui ayant donné avec abondance des fruits de bénédiction et de grâce. Ah! si nous avons un cœur chrétien, ne passons pas cet endroit sans rendre à Dieu de justes louanges pour le don inestimable de sa clémence, et prions sa bonté suprême qu'elle fasse souvent de pareils miracles : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* [2].

Rendons grâces aussi, chrétiens, a cette même bonte par Jésus-Christ Notre-Seigneur, de ce qu'elle a fait paraître en nos jours un prêtre si saint, qu'on a vu apporter persévéramment l'innocence à l'autel, le zèle à la chaire, l'assiduité a la prière, une patience vigoureuse dans la conduite des âmes, une ardeur infatigable à toutes les affaires de l'Église. Il ne vit que pour l'Église, il ne respire que l'Église : il veut non-seulement tout consacrer, mais encore tout sacrifier aux intérêts de l'Église, sa personne, ses frères, sa congrégation. Il l'a gouvernée en cet esprit durant l'espace de vingt et un ans; et comme toute la conduite de cette sainte compagnie consiste à s'attacher constamment à la conduite de l'Église, a ses évêques, à son chef visible, je ne croirai pas m'éloigner de la suite de mon discours, si je trace ici en peu de paroles comme un plan de la sainte Église, selon le dessein éternel de son divin architecte : je vous demande, messieurs, que vous renouveliez vos attentions.

SECOND POINT.

Vous comprenez, mes frères, par tout ce que j'ai déjà dit, que le dessein de Dieu dans l'établissement de son Église est de faire éclater par toute la terre le mystère de son unité, en laquelle est ramassée toute sa grandeur. C'est pourquoi le Fils de Dieu est venu au monde, et « le Verbe a « été fait chair, et il a daigné habiter en nous, et « nous l'avons vu parmi les hommes plein de « grâce et de vérité [3]; » afin que par la grâce qui unit, il ramenât tout le genre humain à la vérité, qui est une. Ainsi, venant sur la terre avec cet esprit d'unité, il a voulu que tous ses disciples fussent unis, et il a fondé son Église unique et universelle, « afin que tout y fût consommé et « réduit en un : » *Ut sint consummati in unum*, comme il le dit lui-même dans son Évangile [1].

Je vous le dis, chrétiens, c'est ici en vérité un grand mystère en Jésus-Christ et en son Église. « Il n'y a qu'une colombe et une parfaite : » *Una est columba mea, perfecta mea* [2]; il n'y a qu'une seule épouse, qu'une seule Église catholique, qui est la mère commune de tous les fidèles. Mais comment est-elle la mère de tous les fidèles, puisqu'elle n'est autre chose que l'assemblée de tous les fidèles? C'est ici le secret de Dieu. Toute la grâce de l'Église, toute l'efficace du Saint-Esprit est dans l'unité : en l'unité est le trésor, en l'unité est la vie; hors de l'unité est la mort certaine. L'Église donc est une; et, par son esprit d'unité catholique et universelle, elle est la mère toujours féconde de tous les particuliers qui la composent : ainsi tout ce qu'elle engendre, elle se l'unit très-intimement; en cela dissemblable des autres mères, qui mettent hors d'elles-mêmes les enfants qu'elles produisent. Au contraire, l'Église n'engendre les siens qu'en les recevant en son sein, qu'en les incorporant à son unité. Elle croit entendre sans cesse, en la personne de saint Pierre, ce commandement qu'on lui fait d'en haut : « Tue et mange, » unis, incorpore : *Occide et manduca* [3]; et se sentant animée de cet esprit unissant, elle élève la voix nuit et jour pour appeler tous les hommes au banquet où tout est fait un. Et lorsqu'elle voit les hérétiques qui s'arrachent de ses entrailles ou plutôt qui lui arrachent ses entrailles mêmes, et qui emportent avec eux en la déchirant le sceau de son unité, qui est le baptême, conviction visible de leur désertion, elle redouble son amour maternel envers ses enfants qui demeurent, les liant et les attachant toujours davantage a son esprit d'unité : tant il est vrai qu'il a plu à Dieu que tout concourût a l'œuvre de l'unité sainte de l'Église, et même le schisme, la rupture et la révolte!

Voilà donc le dessein du grand architecte, faire régner l'unité en son Église et par son Église : voyons maintenant l'exécution. L'exécution, chrétiens, c'est l'établissement des pasteurs; car, de crainte que les troupeaux errants et vagabonds ne fussent dispersés deçà et delà, Dieu établit les pasteurs pour les rassembler. Il a donc voulu imprimer dans l'ordre et dans l'office des pasteurs le mystère de l'unité de l'Église; et c'est en ceci que consiste la dignité de l'épiscopat. Le mystère de l'unité ecclésiastique est dans la personne, dans le caractère, dans l'autorité des évêques. En effet, chrétiens, ne voyez-vous pas

[1] *Jac.* v, 7.
[2] II *Cor.* IX, 15.
[3] *Joan.* I, 14.

[1] *Joan.* XVII, 23.
[2] *Cant.* VI, 8.
[3] *Act.* X, 13.

qu'il y a plusieurs prêtres, plusieurs ministres, plusieurs prédicateurs, plusieurs docteurs ; mais il n'y a qu'un seul évêque dans un diocèse et dans une église. Et nous apprenons de l'histoire ecclésiastique, que lorsque les factieux entreprenaient de diviser l'épiscopat, une voix commune de toute l'Église et de tout le peuple fidèle s'élevait contre cet attentat sacrilége par ces paroles remarquables : « Un Dieu, un Christ, un évêque, » *Unus Deus, unus Christus, unus episcopus* [1]. Quelle merveilleuse association, un Dieu, un Christ, un évêque ! un Dieu, principe de l'unité; un Christ, médiateur de l'unité ; un évêque, marquant et représentant en la singularité de sa charge le mystère de l'unité de l'Église. Ce n'est pas assez, chrétiens, chaque évêque a son troupeau particulier. Parlons plus correctement : les évêques n'ont tous ensemble qu'un même troupeau, dont chacun conduit une partie inséparable du tout ; de sorte qu'en vérité tous les évêques sont au tout et à l'unité, et ils ne sont partagés que pour la facilité de l'application. Mais Dieu, voulant maintenir parmi ce partage l'unité inviolable du tout, outre les pasteurs des troupeaux particuliers, il a donné un père commun, il a préposé un pasteur à tout le troupeau, afin que la sainte Église fût une fontaine scellée par le sceau d'une parfaite unité, et « qu'y ayant un « chef établi, l'esprit de division n'y entrât ja- « mais : » *Ut capite constituto schismatis tollerctur occasio* [2].

Ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité de son Église, il a séparé les apôtres du nombre de tous les disciples; et ensuite, voulant consommer le mystère de l'unité de l'Église, il a séparé l'apôtre saint Pierre du milieu des autres apôtres. Pour commencer l'unité dans toute la multitude, il en choisit douze; pour consommer l'unité parmi les douze, il en choisit un. En commençant l'unité, il n'exclut pas tout à fait la pluralité : « Comme le Père m'a « envoyé, ainsi, dit-il [3], je vous envoie. » Mais pour conduire à la perfection le mystère de l'unité de son Église, il ne parle pas à plusieurs ; il désigne saint Pierre personnellement, il lui donne un nom particulier : « Et moi, dit-il [4], je te dis à « toi : Tu es Pierre; et, ajoute-t-il, sur cette « pierre je bâtirai mon Église ; et, conclut-il, les « portes d'enfer ne prévaudront point contre « elle ; » afin que nous entendions que la police, le gouvernement, et toute l'ordonnance de l'Église se doit enfin réduire à l'unité seule ; et que le fondement de cette unité est et sera éternellement le soutien immobile de cet édifice.

Par conséquent, chrétiens, quiconque aime l'Église doit aimer l'unité ; et quiconque aime l'unité doit avoir une adhérence immuable à tout l'ordre épiscopal, dans lequel et par lequel le mystère de l'unité se consomme, pour détruire le mystère d'iniquité, qui est l'œuvre de rébellion et de schisme. Je dis à tout l'ordre épiscopal ; au pape, chef de cet ordre et de l'Église universelle ; aux évêques, chefs et pasteurs des Églises particulières. Tel est l'esprit de l'Église ; tel est principalement le devoir des prêtres, qui sont établis de Dieu pour être coopérateurs de l'épiscopat. Le cardinal de Berulle, plein de l'esprit de l'Église et du sacerdoce, n'a formé sa congrégation que dans la vue de ce dessein ; et le père François Bourgoing l'a toujours très-saintement gouvernée dans cette même conduite.

Soyez bénie de Dieu, sainte compagnie ; entrez de plus en plus dans ces sentiments, éteignez ces feux de division, ensevelissez sans retour ces noms de parti. Laissez se débattre, laissez disputer et languir dans des questions ceux qui n'ont pas le zèle de servir l'Église : d'autres pensées vous appellent, d'autres affaires demandent vos soins. Employez tout ce qui est en vous d'esprit, et de cœur, et de lumière, et de zèle, au rétablissement de la discipline, si horriblement dépravée et dans le clergé et parmi le peuple.

Deux choses sont nécessaires à la sainte Église, la pureté de la foi et l'ordre de la discipline. La foi est toujours sans tache, la discipline souvent chancelante. D'où vient cette différence, si ce n'est que la foi est le fondement, lequel étant renversé, tout l'édifice tomberait par terre ? Or, il a plu à notre Sauveur, qui a établi son Église comme un édifice sacré, de permettre que, pour exercer le zèle de ses ministres, il y eût toujours, à la vérité, quelques réfections à faire dans le corps du bâtiment; mais que le fondement fût si ferme, que jamais il ne pût être ébranlé, parce que les hommes peuvent bien, en quelque sorte, contribuer par sa grâce à faire les réparations de l'édifice; mais qu'ils ne pourraient jamais le redresser de nouveau, s'il était entièrement abattu. Il faudrait que le Fils de Dieu vînt encore au monde ; et comme il a résolu de n'y venir qu'une fois, il a fondé son temple si solidement, qu'il n'aura jamais besoin qu'on le rétablisse, et qu'il suffira seulement qu'on l'entretienne.

Qui pourrait assez exprimer quel était le zèle du père Bourgoing, pour travailler à ce grand ouvrage ? Il regardait les évêques comme ceux qui sont établis de Dieu pour faire vivre dans le peuple et dans le clergé la discipline chrétienne.

[1] *Cornel.* Epist. ad Cypr. apud Cypr. Ep. XLVI, p. 60. *Theodoret.* Hist. Eccles. lib. II, cap. XIV, t. III, p. 610.
[2] *S. Hieron.* adv. Jovin. lib. I, t. IV, p. 168.
[3] *Joan.* XX, 21.
[4] *Matth.* XVI, 18.

Il révérait dans leur ordre la vigueur et la plénitude d'une puissance céleste, pour réprimer la licence et arrêter le torrent des mauvaises mœurs, qui, s'enflant et s'élevant à grands flots, menace d'inonder toute la face de la terre. Non content d'exciter leur zèle, il travaillait nuit et jour à leur donner de fidèles ouvriers. Sa compagnie lui doit le dessein d'avoir des institutions ecclésiastiques pour y former de saints prêtres, c'est-à-dire, donner des pères aux enfants de Dieu. Et il ne faut pas sortir bien loin pour voir des fruits de son zèle. Allez à cette maison où reposent les os du grand saint Magloire : là, dans l'air le plus pur et le plus serein de la ville, un nombre infini d'ecclésiastiques respire un air encore plus pur de la discipline cléricale : ils se répandent dans les diocèses, et portent partout l'esprit de l'Église; c'est l'effet des soins du père Bourgoing. Mais pourquoi vous parler ici d'un séminaire particulier? toutes les maisons de l'Oratoire n'étaient-elles pas sous sa conduite autant de séminaires des évêques? Il professait hautement que tous les sujets de sa compagnie étaient plus aux prélats qu'à la compagnie; et avec raison, chrétiens, puisque la gloire de la compagnie c'est d'être tout entière à eux, pour être par eux tout entière à l'Église et à Jésus-Christ.

De là vous pouvez connaître combien cette compagnie est redevable aux soins de son général, qui savait si bien conserver en elle l'esprit de son institut, c'est-à-dire, l'esprit primitif de la cléricature et du sacerdoce. Il en était tellement rempli, qu'il en animait tous les frères; et ceux qui auraient été assez insensibles pour ne se pas rendre à ses paroles, auraient été forcés de céder à la force toute-puissante de ses exemples. Et en effet, chrétiens, quel autre était plus capable de leur inspirer l'esprit d'oraison, que celui qu'ils voyaient toujours le plus assidu à ce divin exercice? Qui pouvait plus puissamment enflammer leurs cœurs à travailler sans relâche pour les intérêts de l'Église, que celui dont les maladies n'étaient pas capables d'en ralentir l'action? ce grand homme ne voulant pas, autant qu'il pouvait, qu'il fût tant permis aux infirmités d'interrompre les occupations d'un prêtre de Jésus-Christ. Qui a pu leur enseigner plus utilement à conserver parmi les emplois une sainte liberté d'esprit, que celui qui s'est montré dans les plus grands embarras autant paisible, autant dégagé, qu'agissant et infatigable? Enfin, de qui pouvaient-ils apprendre avec plus de fruit à dompter par la pénitence la délicatesse des sens et de la nature, que de celui qu'ils ont toujours vu retrancher de son sommeil, malgré son besoin; endurer la rigueur du froid, malgré sa vieillesse; continuer ses jeûnes, malgré ses travaux; enfin, affliger son corps par toutes sortes d'austérités, malgré ses infirmités corporelles?

O membres tendres et délicats, si souvent couchés sur la dure! O gémissements! ô cris de la nuit, pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu! O fontaines de larmes, sources de joie! O admirable ferveur d'esprit, et prière continuelle! O âme qui soutenait le corps presque sans aucune nourriture! ou plutôt, ô corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'âme fût en liberté! O appât du plaisir sensible et goût du fruit défendu, surmonté par la continence du père Bourgoing! O Jésus-Christ! ô sa mort! ô son anéantissement et sa croix honorés par sa pénitence! Plût à Dieu que, touché d'un si saint exemple, je mortifie mes membres mortels, et que je commence à marcher par la voie étroite, et que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ, pour être son cohéritier!

Car que faisons-nous, chrétiens, que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons notre corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! « Malheureux homme que je « suis, qui me délivrera de ce corps mortel? » *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* [1]? Si nous n'avons pas le courage d'imiter le père Bourgoing dans ses austérités, pourquoi flattons-nous nos corps, nourrissons-nous leurs convoitises par notre mollesse, et les rendons-nous invincibles par nos complaisances?

Se peut-il faire, mes frères, que nous ayons tant d'attache à cette vie et à ses plaisirs, si nous considérons attentivement combien est dure la condition avec laquelle on nous l'a prêtée? La nature, cruelle usurière, nous ôte tantôt un sens, et tantôt un autre. Elle avait ôté l'ouïe au père Bourgoing, et elle ne manque pas tous les jours de nous enlever quelque chose, comme pour l'intérêt de son prêt, sans se départir pour cela du droit qu'elle se réserve, d'exiger en toute rigueur la somme totale à sa volonté. Et alors où serons-nous? que deviendrons-nous? dans quelles ténèbres serons-nous cachés? dans quel gouffre serons-nous perdus? il n'y aura plus sur la terre aucun vestige de ce que nous sommes. « La chair « changera de nature, le corps prendra un autre « nom; même celui de cadavre, dit Tertullien,

[1] *Rom.* VII, 24.

« ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra « un je ne sais quoi, qui n'a point de nom dans « aucune langue : » tant il est vrai que tout meurt en nos corps, jusqu'à ces termes funèbres, par lesquels on exprimait nos malheureux restes : *Post totum illud ignobilitatis elogium, caducæ carnis in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* [1].

Et vous vous attachez à ce corps, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle! O que la mort vous sera cruelle! ô que vainement vous soupirez, disant avec ce roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors* [2]? « Est-ce ainsi que la « mort amère sépare de tout? » Quel coup! quel état! quelle violence!

Il n'y a que l'homme de bien qui n'a rien à craindre en ce dernier jour. La mortification lui rend la mort familière; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps, il n'a point de peine à s'en séparer; il a déjà, depuis fort longtemps, ou dénoué ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Ainsi le père BOURGOING ne peut être surpris de la mort : « ses jeû« nes et ses pénitences l'ont souvent avancé dans « son voisinage, comme pour la lui faire obser« ver de près : » *Sæpè jejunans mortem de proximo novit.* « Pour sortir du monde plus lé« gèrement, il s'est déjà déchargé lui-même d'une « partie de son corps, comme d'un empêchement « importun à l'âme : » *Præmisso jam sanguinis succo, tanquam animæ impedimento* [3]. Un tel homme, dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable : au contraire, il lui tend les bras, il lui présente sans murmurer ce qui lui reste de corps, et lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort! lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher; tu me sépareras de ce corps mortel : ô mort! je t'en remercie; j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher, j'ai tâché de mortifier mes appétits sensuels; ton secours, ô mort! m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine. Ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais qu'accomplir l'ouvrage que j'ai commencé; tu ne détruis pas ce que je prétends, mais tu l'achèves : achève donc, ô mort favorable! et rends-moi bientôt à mon maître.

Ah! « qu'il n'en est pas ainsi des impies! » *Non sic impii, non sic* [1]. La mort ne leur arrive jamais si tard, qu'elle ne soit toujours précipitée; elle n'est jamais prévenue par tant d'avertissements, qu'elle ne soit toujours imprévue. Toujours elle rompt quelque grand dessein et quelque affaire importante : au lieu qu'un homme de bien, à chaque heure, à chaque moment, a toujours ses affaires faites; il a toujours son âme en ses mains, prêt à la rendre au premier signal. Ainsi est mort le père BOURGOING; et voilà qu'étant arrivé en la bienheureuse terre des vivants, il voit et il goûte en la source même combien le Seigneur est doux; et il chante, et il triomphe avec ses saints anges, pénétrant Dieu, pénétré de Dieu, admirant la magnificence de sa maison, et s'enivrant du torrent de ses délices.

Qui nous donnera, chrétiens, que nous mourions de cette mort, et que notre mort soit un jour de fête, un jour de délivrance, un jour de triomphe? « Ah! que mon âme meure de la mort « des justes! » *Moriatur anima mea morte justorum* [2]! Mais pour mourir de la mort des justes, vivez, mes frères, de la vie des justes. Ne soyez pas de ceux qui diffèrent à se reconnaître quand ils ont perdu la connaissance; et qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne songent à la sauver que lorsqu'ils sont en danger de perdre leur corps; desquels certes on peut dire véritablement qu'ils se convertissent par désespoir plutôt que par espérance. Mes frères, faites pénitence, tandis que le médecin n'est pas encore à vos côtés, vous donnant des jours et des heures qui ne sont pas en sa puissance, et toujours prêt à philosopher admirablement de la maladie après la mort. Convertissez-vous de bonne heure; que la pensée en vienne de Dieu, et non de la fièvre; de la raison, et non du trouble; du choix, et non de la force ni de la contrainte. Si votre corps est une hostie, consacrez à Dieu une hostie vivante; si c'est un talent précieux qui doive profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le commerce, et n'attendez pas à le lui donner qu'il le faille enfouir en terre : c'est ce que je dis à tous les fidèles.

Et vous, sainte compagnie, qui avez désiré d'ouïr de ma bouche le panégyrique de votre père, vous ne m'avez pas appelé dans cette chaire, ni pour déplorer votre perte par des plaintes étudiées, ni pour contenter les vivants par de vains éloges des morts. Un motif plus chrétien vous a excitée à me demander ce discours funèbre à la gloire de ce grand homme : vous avez prétendu que je consacrasse la mémoire de ses vertus, et que je vous proposasse, comme en un

[1] *Tertul.* de Resur. Carn. n° 4.
[2] I. *Reg.* XV, 32.
[3] *Tertul.* de Jejun. n° 12.

[1] *Ps.* I, 4.
[2] *Num.* XXIII, 10.

tableau, le modèle de sa sainte vie. Soyez donc ses imitateurs, comme il l'a été de Jésus-Christ; c'est ce qu'il demande de vous aussi ardemment, j'ose dire plus ardemment que le sacrifice mystique : car si par ce sacrifice vous procurez son repos; en imitant ses vertus, vous enrichissez sa couronne. C'est vous-mêmes, mes révérends pères, qui serez et sa couronne et sa gloire au jour de Notre-Seigneur, si, comme vous avez été, durant tout le cours de sa vie, obéissants à ses ordres, vous vous rendez de plus en plus, après sa mort, fidèles imitateurs de sa piété. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

YOLANDE DE MONTERBY,

ABBESSE DES RELIGIEUSES BERNARDINES DE *** [1].

Ubi est, mors, victoria tua?

O mort, où est ta victoire? I. *Cor.* XV, 55.

Quand l'Église ouvre la bouche des prédicateurs dans les funérailles de ses enfants, ce n'est pas pour accroître la pompe du deuil par des plaintes étudiées, ni pour satisfaire l'ambition des vivants par de vains éloges des morts. La première de ces deux choses est trop indigne de sa fermeté; et l'autre, trop contraire à sa modestie. Elle se propose un objet plus noble dans la solennité des discours funèbres : elle ordonne que ses ministres, dans les derniers devoirs que l'on rend aux morts, fassent contempler à leurs auditeurs la commune condition de tous les mortels, afin que la pensée de la mort leur donne un saint dégoût de la vie présente, et que la vanité humaine rougisse en regardant le terme fatal que la Providence divine a donné à ses espérances trompeuses.

Ainsi n'attendez pas, chrétiens, que je vous représente aujourd'hui, ni la perte de cette maison, ni la juste affliction de toutes ces dames, à qui la mort ravit une mère qui les a si bien élevées. Ce n'est pas aussi mon dessein de rechercher bien loin dans l'antiquité les marques d'une très-illustre noblesse, qu'il me serait aisé de vous faire voir dans la race de Monterby, dont l'éclat est assez connu par son nom et ses alliances. Je laisse tous ces entretiens superflus, pour m'attacher à une matière et plus sainte et plus fructueuse. Je vous demande seulement que vous appreniez de l'abbesse très-digne et très-vertueuse pour laquelle nous offrons à Dieu le saint sacrifice de l'eucharistie à vous servir si heureusement de la mort, qu'elle vous obtienne l'immortalité. C'est par là que vous rendrez inutiles tous les efforts de cette cruelle ennemie; et que l'ayant enfin désarmée de tout ce qu'elle semble avoir de terrible, vous lui pourrez dire avec l'Apôtre : « O mort, où est ta victoire? » *Ubi est, mors, victoria tua?* C'est ce que je tâcherai de vous faire entendre dans cette courte exhortation, où j'espère que le Saint-Esprit me fera la grâce de ramasser en peu de paroles des vérités très-considérables, que je puiserai dans les Écritures.

C'est un fameux problème, qui a été souvent agité dans les écoles des philosophes, lequel est le plus désirable à l'homme, ou de vivre jusqu'à l'extrême vieillesse, ou d'être promptement délivré des misères de cette vie. Je n'ignore pas, chrétiens, ce que pensent là-dessus la plupart des hommes. Mais, comme je vois tant d'erreurs reçues dans le monde avec un tel applaudissement, je ne veux pas ici consulter les sentiments de la multitude; mais la raison et la vérité, qui seules doivent gouverner les esprits des hommes.

Et, certes, il pourrait sembler, au premier abord, que la voix commune de la nature, qui désire toujours ardemment la vie, devrait décider cette question : car si la vie est un don de Dieu, n'est-ce pas un désir très-juste de vouloir conserver longtemps les bienfaits de son souverain? et d'ailleurs, étant certain que la longue vie approche de plus près l'immortalité, ne devons-nous pas souhaiter de retenir, si nous pouvons, quelque image de ce glorieux privilége dont notre nature est déchue?

En effet nous voyons que les premiers hommes, lorsque le monde plus innocent était encore dans son enfance, remplissaient des neuf cents ans par leur vie; et que, lorsque la malice s'est accrue, la vie en même temps s'est diminuée. Dieu même, dont la vérité infaillible doit être la règle souveraine de nos sentiments, tant irrité contre nous, nous menace en sa colère d'abréger nos jours : et au contraire il promet une longue vie à ceux qui observeront ses commandements. Enfin, si cette vie est le champ fécond dans lequel nous devons semer pour la glorieuse immortalité; ne devons-nous pas désirer que ce champ soit ample et spacieux, afin que la moisson soit plus abondante? Et ainsi l'on ne peut nier que la longue vie ne soit souhaitable.

Ces raisons, qui flattent nos sens, gagneront aisément le dessus. Mais on leur oppose d'autres

[1] Nous ignorons de quelle maison religieuse cette dame était abbesse, et quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu rien découvrir de certain sur sa famille. (*Édit. de Deforis.*)

maximes, qui sont plus dures, à la vérité, et aussi plus fortes et plus vigoureuses. Et premièrement, je nie que la vie de l'homme puisse être longue; de sorte que souhaiter une longue vie dans ce lieu de corruption, c'est n'entendre pas ses propres désirs. Je me fonde sur ce principe de saint Augustin: *Non est longum quod aliquando finitur*[1] : « Tout ce qui a fin ne peut être long. » Et la raison en est évidente; car tout ce qui est sujet à finir s'efface nécessairement au dernier moment, et on ne peut compter de longueur en ce qui est entièrement effacé. Car de même qu'il ne sert de rien de remplir, lorsque j'efface tout par un dernier trait, ainsi la longue et la courte vie sont toutes égales par la mort, parce qu'elle les efface toutes également.

Je vous ai représenté, chrétiens, deux opinions différentes qui partagent les sentiments de tous les mortels. Les uns, en petit nombre, méprisent la vie; les autres estiment que leur plus grand bien, c'est de la pouvoir longtemps conserver. Mais peut-être que nous accorderons aisément ces deux propositions si contraires, par une troisième maxime qui nous apprendra d'estimer la vie, non par sa longueur, mais par son usage; et qui nous fera confesser qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une longue vie, quand elle n'est remplie que de vaines entreprises ou même d'actions criminelles : comme aussi il n'est rien de plus précieux, quand elle est utilement ménagée pour l'éternité. Et c'est pour cette seule raison que je bénirai mille et mille fois la sage et honorable vieillesse d'Yolande de Monterby; puisque, dès ses années les plus tendres jusqu'à l'extrémité de sa vie, qu'elle a finie en Jésus-Christ après un grand âge, la crainte de Dieu a été son guide, la prière son occupation, la pénitence son exercice, la charité sa pratique la plus ordinaire, le ciel tout son amour et son espérance.

Désabusons-nous, chrétiens, des vaines et téméraires préoccupations, dont notre raison est tout obscurcie par l'illusion de nos sens : apprenons à juger des choses par les véritables principes; nous avouerons franchement, à l'exemple de cette abbesse, que nous devons dorénavant mesurer la vie par les actions, non par les années. C'est ce que vous comprendrez sans difficulté par ce raisonnement invincible.

Nous pouvons regarder le temps de deux manières différentes : nous le pouvons considérer premièrement en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par mois, par années; et dans cette considération, je soutiens que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni substance; que tout son être n'est que de couler, c'est-à-dire, que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien.

C'est ce qui fait dire au Psalmiste, retiré profondément en lui-même, dans la considération du néant de l'homme : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos* : « Vous avez, dit-il[1], établi le cours « de ma vie pour être mesuré par le temps; » et c'est ce qui lui fait dire aussitôt après, *et substantia mea tanquam nihilum ante te*, « et ma « substance est comme rien devant vous : » parce que tout mon être dépendant du temps, dont la nature est de n'être jamais que dans un moment qui s'enfuit d'une course précipitée et irrévocable, il s'ensuit que ma substance n'est rien, étant inséparablement attachée à cette vapeur légère et volage, qui ne se forme qu'en se dissipant, et qui entraîne perpétuellement mon être avec elle d'une manière si étrange et si nécessaire, que, si je ne suis le temps, je me perds, parce que ma vie demeure arrêtée; et d'autre part, si je suis le temps, qui se perd et coule toujours, je me perds nécessairement avec lui : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te;* d'où passant plus outre, il conclut : *In imagine pertransit homo*[2] : « L'homme passe comme les « vaines images » que la fantaisie forme en elle-même dans l'illusion de nos songes, sans corps, sans solidité et sans consistance.

Mais élevons plus haut nos esprits; et après avoir regardé le temps dans cette perpétuelle dissipation, considérons-le maintenant en un autre sens : en tant qu'il aboutit à l'éternité; car cette présence immuable de l'éternité, toujours fixe, toujours permanente, enfermant en l'infinité de son étendue toutes les différences des temps, il s'ensuit manifestement que le temps peut être en quelque sorte dans l'éternité : et il a plu à notre grand Dieu, pour consoler les misérables mortels de la perte continuelle qu'ils font de leur être, par le vol irréparable du temps, que ce même temps, qui se perd, fût un passage à l'éternité qui demeure; et de cette distinction importante du temps considéré en lui-même, et du temps par rapport à l'éternité, je tire cette conséquence infaillible :

Si le temps n'est rien par lui-même, il s'ensuit que tout le temps est perdu, auquel nous n'aurons point attaché quelque chose de plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à l'éternité bienheureuse. Ce principe étant supposé, arrêtons un peu notre vue sur un vieillard qui aurait blanchi dans les vanités de la terre. Quoique l'on me montre ses cheveux gris, quoique l'on

[1] *In Joan.* Tract. XXXII, n° 9, t. III, part. II, col. 520.

[1] *Psal.* XXXVIII, 6.
[2] *Ibid.* 7.

me compte ses longues années, je soutiens que sa vie ne peut être longue, j'ose même assurer qu'il n'a pas vécu. Car que sont devenues toutes ses années? Elles sont passées, elles sont perdues. Il ne lui en reste pas la moindre parcelle en ses mains, parce qu'il n'y a rien attaché de fixe ni de permanent. Que si toutes ses années sont perdues, elles ne sont pas capables de faire nombre. Je ne vois rien à compter dans cette vie si longue, parce que tout y est inutilement dissipé : par conséquent tout est mort en lui; et sa vie étant vide de toutes parts, c'est erreur de s'imaginer qu'elle puisse jamais être estimée longue.

Que si je viens maintenant à jeter les yeux sur la dame si vertueuse qui a gouverné si longtemps cette noble et religieuse abbaye, c'est là où je remarque, fidèles, une vieillesse vraiment vénérable. Certes, quand elle n'aurait vécu que fort peu d'années, les ayant fait profiter si utilement pour la bienheureuse immortalité, sa vie me paraîtrait toujours assez longue. Je ne puis jamais croire qu'une vie soit courte, lorsque j'y vois une éternité tout entière glorieusement attachée.

Mais quand je considère quatre-vingt-dix ans si soigneusement ménagés; quand je regarde des années si pleines et si bien marquées par les bonnes œuvres; quand je vois, dans une vie si réglée, tant de jours, tant d'heures et tant de moments comptés et alloués pour l'éternité, c'est là que je ne puis m'empêcher de dire : O temps utilement employé, ô vieillesse vraiment précieuse! *Ubi est, mors, victoria tua?* « O mort, où est « ta victoire? » Ta main avare n'a rien enlevé à cette vertueuse abbesse, parce que ton domaine n'est que sur le temps; et que la sage dame dont nous parlons, désirant conserver celui qu'il a plu à Dieu lui donner, l'a fait heureusement passer dans l'éternité.

Si je l'envisage, fidèles, dans l'intérieur de son âme, j'y remarque, dans une conduite très-sage, une simplicité chrétienne. Étant humble dans ses actions et ses paroles, elle s'est toujours plus glorifiée d'être fille de saint Bernard, que de tant de braves aïeux, de la race desquels elle est descendue. Elle passait la plus grande partie de son temps dans la méditation et dans la prière. Ni les affaires, ni les compagnies n'étaient pas capables de lui ravir le temps qu'elle destinait aux choses divines. On la voyait entrer en son cabinet avec une contenance, une modestie et une action toute retirée; et là elle répandait son cœur devant Dieu avec cette bienheureuse simplicité, qui est la marque la plus assurée des enfants de la nouvelle alliance. Sortie de ces pieux exercices, elle parlait souvent des choses divines avec une affection si sincère, qu'il était aisé de connaître que son âme versait sur ses lèvres ses sentiments les plus purs et les plus profonds. Jusque dans la vieillesse la plus décrépite, elle souffrait les incommodités et les maladies sans chagrin, sans murmure, sans impatience; louant Dieu parmi ses douleurs, non point par une constance affectée, mais avec une modération qui paraissait bien avoir pour principe une conscience tranquille, et un esprit satisfait de Dieu.

Parlerai-je de sa prudence si avisée dans la conduite de sa maison? Chacun sait que sa sagesse et son économie en a beaucoup relevé le lustre. Mais je ne vois rien de plus remarquable que ce jugement si réglé avec lequel elle a gouverné les dames qui lui étaient confiées; toujours également éloignée, et de cette rigueur farouche, et de cette indulgence molle et relâchée : si bien que comme elle avait pour elles une sévérité mêlée de douceur, elles lui ont toujours conservé une crainte accompagnée de tendresse, jusqu'au dernier moment de sa vie, et dans l'extrême caducité de son âge.

L'innocence, la bonne foi, la candeur étaient ses compagnes inséparables. Elles conduisaient ses desseins, elles ménageaient tous ses intérêts, elles régissaient toute sa famille. Ni sa bouche ni ses oreilles n'ont jamais été ouvertes à la médisance, parce que la sincérité de son cœur en chassait cette jalousie secrète qui envenime presque tous les hommes contre leurs semblables. Elle savait donner de la retenue aux langues les moins modérées; et l'on remarquait dans ses entretiens cette charité dont parle l'Apôtre[1], qui n'est ni jalouse ni ambitieuse, toujours si disposée à croire le bien, qu'elle ne peut pas même soupçonner le mal.

Vous dirai-je avec quel zèle elle soulageait les pauvres membres de Jésus-Christ? Toutes les personnes qui l'ont fréquentée savent qu'on peut dire sans flatterie, qu'elle était naturellement libérale, même dans son extrême vieillesse, quoique cet âge ordinairement soit souillé des ordures de l'avarice. Mais cette inclination généreuse s'était particulièrement appliquée aux pauvres. Ses charités s'étendaient bien loin sur les personnes malades et nécessiteuses : elle partageait souvent avec elles ce qu'on lui préparait pour sa nourriture; et dans ces saints empressements de la charité qui travaillait son âme innocente d'une inquiétude pieuse pour les membres affligés du Sauveur des âmes, on admirait particulièrement son humilité non moins soigneuse de cacher le bien, que sa charité de le faire. Je ne m'étonne plus, chrétiens, qu'une vie si religieuse ait été couronnée d'une fin si sainte.

[1] I. *Cor.* XIII, 4, 5.

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE

HENRI DE GORNAY.

Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia: Domine virtutum, beatus homo qui sperat in te.

Il ne privera point de ses biens ceux qui marchent dans l'innocence : Seigneur des armées, heureux est l'homme qui espère en vous. *Psal.* LXXXIII, 13.

C'est, messieurs, dans ce dessein salutaire que j'espère aujourd'hui vous entretenir de la vie et des actions de messire HENRI DE GORNAY, chevalier, seigneur de Talauge, de Louya-sur-Seille, que la mort nous a ravi depuis peu de jours, ou, rejetant loin de mon esprit toutes les considérations profanes, et les bassesses honteuses de la flatterie, indignes de la majesté du lieu où je parle, et du ministère sacré que j'exerce, je m'arrêterai à vous proposer trois ou quatre reflexions tirées des principes du christianisme, qui serviront, si Dieu le permet, pour l'instruction de tout ce peuple, et pour la consolation particulière de ses parents et de ses amis.

Quoique Dieu et la nature aient fait tous les hommes égaux, en les formant d'une même boue, la vanité humaine ne peut souffrir cette égalité; ni s'accommoder à la loi qui nous a été imposée, de les regarder tous comme nos semblables. De là naissent ces grands efforts que nous faisons tous pour nous séparer du commun, et nous mettre en un rang plus haut par les charges ou par les emplois, par le crédit ou par les richesses. Que si nous pouvons obtenir ces avantages extérieurs, que la folle ambition des hommes a mis à un si grand prix, notre cœur s'enfle tellement que nous regardons tous les autres comme étant d'un ordre inférieur à nous; et à peine nous reste-t-il quelque souvenir de ce qui nous est commun avec eux.

Cette vérité importante, et connue si certainement par l'expérience, entrera plus aisément dans nos esprits, si nous considérons avec attention trois états où nous passons tous successivement : la naissance, le cours de la vie, sa conclusion par la mort. Plus je remarque de près la condition de ces trois états, plus mon esprit se sent convaincu que quelque apparente inégalité que la fortune ait mise entre nous, la nature n'a pas voulu qu'il y eût grande différence d'un homme à un autre.

Et premièrement, la naissance a des marques indubitables de notre commune faiblesse. Nous commençons tous notre vie par les mêmes infirmités de l'enfance : nous saluons tous, en entrant au monde, la lumière du jour par nos pleurs[1]; et le premier air que nous respirons, nous sert à tous indifféremment à former des cris. Ces faiblesses de la naissance attirent sur nous tous généralement une même suite d'infirmités dans tout le progrès de la vie; puisque les grands, les petits et les médiocres vivent également assujettis aux mêmes nécessités naturelles, exposés aux mêmes périls, livrés en proie aux mêmes maladies. Enfin après tout arrive la mort, qui, foulant aux pieds l'arrogance humaine, et abattant sans ressource toutes ces grandeurs imaginaires, égale pour jamais toutes les conditions différentes, par lesquelles les ambitieux croyaient s'être mis au-dessus des autres: de sorte qu'il y a beaucoup de raison de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Écriture sainte. Car de même que quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun, qu'elles viennent d'une petite origine; que dans le progrès de leur course elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés, d'avec les rivières les plus inconnues : ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités. Dans le progrès de leur âge, les années se poussent les unes les autres comme des flots : leur vie roule et descend sans cesse à la mort par sa pesanteur naturelle; et enfin après avoir fait, ainsi que des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces autres augustes noms qui nous séparent les uns des autres; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent. Telle est la loi de la nature, et l'égalité nécessaire à laquelle elle soumet tous les hommes dans ces trois états remarquables, la naissance, la durée, la mort.

Que pourront inventer les enfants d'Adam, pour combattre, pour couvrir ou pour effacer cette égalité, qui est gravée si profondément dans toute la suite de notre vie? Voici, mes frères, les inventions par lesquelles ils s'imaginent forcer la nature, et se rendre différents des autres, malgré l'égalité qu'elle a ordonné : premièrement, pour mettre à couvert la faiblesse commune de la naissance, chacun tâche d'attirer sur elle toute la gloire de ses ancêtres, et la rendre plus éclatante par cette lumière empruntée. Ainsi l'on a trouvé le moyen de distinguer les naissan-

[1] *Sap.* VII, 3.

ces illustres d'avec les naissances viles et vulgaires, et de mettre une différence infinie entre le sang noble et le roturier, comme s'il n'avoit pas les mêmes qualités, et n'était pas composé des mêmes éléments; et par là, vous voyez déjà la naissance magnifiquement relevée. Dans le progrès de la vie, on se distingue plus aisément par les grands emplois, par les dignités éminentes, par les richesses et par l'abondance. Ainsi on s'élève et on s'agrandit, et on laisse les autres dans la lie du peuple. Il n'y a donc plus que la mort, où l'arrogance humaine est bien confondue, car c'est là que l'égalité est inévitable: et encore que la vanité tâche, en quelque sorte, d'en couvrir la honte par les honneurs de la sépulture, il se voit peu d'hommes assez insensés pour se consoler de leur mort par l'espérance d'un superbe tombeau, ou par la magnificence de ses funérailles. Tout ce que peuvent faire ces misérables amoureux des grandeurs humaines, c'est de goûter tellement la vie, qu'ils ne songent point à la mort. La mort jette divers traits [qui préparent son triomphe. Elle se fait sentir] dans toute la vie par la crainte, [les maladies, les accidents de toute espèce;] et son dernier coup est inévitable. Les hommes superbes croient faire beaucoup d'éviter les autres: c'est le seul moyen qui leur reste de secouer, en quelque façon, le joug insupportable de sa tyrannie, lorsqu'en détournant leur esprit, ils n'en sentent pas l'amertume.

C'est ainsi qu'ils se conduisent à l'égard de ces trois états; et de là naissent trois vices énormes qui rendent ordinairement leur vie criminelle: car cette superbe grandeur, dont ils se flattent dans leur naissance, les fait vains et audacieux. Le désir démesuré, dont ils sont poussés, de se rendre considérables au-dessus des autres, dans tout le progrès de leur âge, fait qu'ils s'avancent à la grandeur par toutes sortes de voies, sans épargner les plus criminelles; et l'amour désordonné des douceurs qu'ils goûtent dans une vie pleine de délices, détournant leurs yeux de dessus la mort, fait qu'ils tombent entre ses mains sans l'avoir prévue: au lieu que l'illustre gentilhomme dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple, a tellement ménagé toute sa conduite, que la grandeur de sa naissance n'a rien diminué de la modération de son esprit; que ses emplois glorieux, dans la ville et dans les armées, n'ont point corrompu son innocence; et que bien loin d'éviter l'aspect de la mort, il l'a tellement méditée qu'elle n'a pas pu le surprendre, même en arrivant tout à coup, et qu'elle a été soudaine sans être imprévue.

Si autrefois le grand saint Paulin, digne prélat de l'église de Nole, en faisant le panégyrique de sa parente sainte Mélanie[1], a commencé les louanges de cette veuve si renommée, par la noblesse de son extraction; je puis bien suivre un si grand exemple, et vous dire un mot en passant de l'illustre maison de Gornay, si célèbre et si ancienne. Mais pour ne pas traiter ce sujet d'une manière profane, comme fait la rhétorique mondaine, recherchons par les Écritures de quelle sorte la noblesse est recommandable, et l'estime qu'on en doit faire selon les maximes du christianisme.

Et premièrement, chrétiens, c'est déjà un grand avantage qu'il ait plu à Notre-Sauveur de naître d'une race illustre par la glorieuse union du sang royal et sacerdotal dans la famille d'où il est sorti: *regum et sacerdotum clara progenies*[2]. Et pour quelle raison, lui qui a méprisé toutes les grandeurs humaines, qui n'a appelé, « ni « beaucoup de sages, ni beaucoup de nobles; » *non multi sapientes, non multi nobiles*[3]; pourquoi a-t-il voulu naître de parents illustres? Ce n'était pas pour en recevoir de l'éclat; mais plutôt pour en donner à tous ses ancêtres. Il fallait qu'il sortît des patriarches, pour accomplir en sa personne toutes les bénédictions qui leur avaient été annoncées. Il fallait qu'il naquît des rois de Juda pour conserver à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles divins lui avaient promise.

Louer dans un gentilhomme chrétien ce que Jésus-Christ même a voulu avoir, [n'aurait rien, ce semble, que de conforme aux règles de la foi. Mais cette noblesse temporelle est en soi trop] peu de chose pour qu'on doive s'y arrêter; c'est un sujet trop profane [pour mériter les éloges des prédicateurs]. Néanmoins nous louerons ici d'autant plus volontiers la noblesse de la famille du défunt, qu'il y a quelque chose de saint à traiter. Je ne dirai point ni les grandes charges qu'elle a possédées, ni avec quelle gloire elle a étendu ses branches dans les nations étrangères, ni ses alliances illustres avec les maisons royales de France et d'Angleterre; ni son antiquité, qui est telle que nos chroniques n'en marquent point l'origine. Cette antiquité a donné lieu à plusieurs inventions fabuleuses, par lesquelles la simplicité de nos pères a cru donner du lustre à toutes les maisons anciennes; à cause que leur antiquité, en remontant plus loin aux siecles passés dont la mémoire est tout effacée, a donné aux hommes une plus grande liberté de feindre. La hardiesse humaine n'aime pas à demeurer court; où elle ne trouve rien de certain, elle invente. Je laisse

[1] *Ad Sever.* Ep. XXIX, n° 7, p. 178.
[2] *Ibid.* p. 179.
[3] I. *Cor.* I, 26.

toutes ces considérations profanes, pour m'arrêter à des choses saintes.

Saint Livier, qui vivait environ l'an 400, selon la supputation la plus exacte, est la gloire de la maison de Gornay[1]. Le sang qu'a répandu ce généreux martyr, l'honneur de la ville de Metz, pour la cause de Jésus-Christ, vous donne plus de gloire que celle que vous avez reçue de tant d'illustres ancêtres. [Vous pouvez dire à juste titre avec Tobie :] « Nous sommes la race des « saints : » *Filii sanctorum sumus*[2]. L'histoire remarque que saint Livier était issu de parents illustres, *claris parentibus;* ce qui est une conviction manifeste, qu'il faut reprendre la grandeur de cette maison d'une origine plus haute.

Mais tous ces titres glorieux n'ont jamais donné l'orgueil [au respectable défunt que nous regrettons :] il a toujours méprisé les vanteries ridicules dont il arrive assez ordinairement que la noblesse étourdit le monde. Il a cru que ces vanteries étaient plutôt dignes des races nouvelles, éblouies de l'éclat non accoutumé d'une noblesse de peu d'années; mais que la véritable marque des maisons illustres, auxquelles la grandeur et l'éclat étaient depuis plusieurs siècles passés en nature, ce devait être la modération. Ce n'est pas qu'il ne jetât les yeux sur l'antiquité de sa race, dont il possédait parfaitement l'histoire : mais comme il y avait des saints dans sa race, il avait raison de la contempler pour s'animer par ces grands exemples. Il n'était pas de ceux qui semblent être persuadés que leurs ancêtres n'ont travaillé que pour leur donner sujet de parler de leurs actions et de leurs emplois. Quand il regardait les siens, il croyait que tous ses aïeux illustres lui criaient continuellement jusque des siècles les plus reculés : Imite nos actions, ou ne te glorifie pas d'être notre fils. Il se jeta dans les exercices de sa profession à l'imitation de saint Livier : il commença à faire la guerre contre les hérétiques rebelles. Il devint premier capitaine et major dans Falzbourg, corps célèbre et renommé. Les belles actions qu'il y fit l'ayant fait connaître par le cardinal de Richelieu, auquel la vertu ne pouvait pas être cachée, il s'en servit [avantageusement] dans les négociations d'Allemagne. [Mais partout il montra une vertu digne de sa naissance.] Ordinairement ceux qui sont dans les emplois de la guerre croient que c'est une prééminence de l'épée de ne s'assujettir à aucunes lois.

[1] Bossuet n'examine point ici en généalogiste l'origine de la maison de Gornay; il s'en tient à l'opinion que cette maison, comme bien d'autres, pouvait avoir de son antiquité; et s'il en eût discuté les preuves, on doit croire, après ce qu'il a dit quelques lignes plus haut, qu'il aurait bien rabattu des prétentions de cette maison. (*Edit. de Déforis.*)

[2] *Tob.* II 12.

Pour lui, il a révéré celles de l'Église jusque dans les points qui paraissaient les plus incompatibles avec son état. Jamais on ne l'a vu violer les abstinences prescrites, sans une raison capable de lui procurer une dispense légitime. Comment n'aurait-il pas respecté la loi qu'il recevait de toute l'Église, puisqu'il observait si soigneusement, et avec tant de religion, celles que sa dévotion particulière lui avait imposées? Il jeûnait régulièrement tous les samedis; gardait, avec la plus scrupuleuse exactitude et le plus grand respect, toutes les pratiques que la religion lui imposait : bien différent de ces militaires qui déshonorent la profession des armes par cette honte trop commune de bien faire les exercices de la piété; on croit assez faire, pourvu qu'on observe les ordres du général. Sa vieillesse, quoique pesante, n'était pas sans action : son exemple et ses paroles animaient les autres. Il est mort trop tôt : non; car la mort ne vient jamais trop soudainement quand on s'y prépare par la bonne vie.

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE

NICOLAS CORNET[1],

GRAND-MAÎTRE DU COLLÉGE DE NAVARRE.

Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito.

Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché. *Matth.* XIII, 44.

Ceux qui ont vécu dans les dignités et dans les places relevées, ne sont pas les seuls d'entre les mortels dont la mémoire doit être honorée par des éloges publics. Avoir mérité les dignités et les avoir refusées, c'est une nouvelle espèce de dignité qui mérite d'être célébrée par toutes sortes d'honneurs; et comme l'univers n'a rien de plus

[1] NICOLAS CORNET naquit à Amiens en 1592. Après son cours d'études, il entra au noviciat des Jésuites; mais sa mauvaise santé l'empêcha de rester dans cet ordre, qu'il aima et estima toujours. Il reçut en 1626 le bonnet de docteur dans la faculté de théologie de Paris, et fut nommé, quelque temps après, syndic de la même faculté. Ce fut en cette qualité qu'il dénonça aux docteurs assemblés sept propositions contenant une mauvaise doctrine, dont le venin commençait à se répandre parmi les jeunes théologiens. Cinq de ces propositions furent depuis condamnées à Rome, comme hérétiques. Elles sont connues sous le nom de *Propositions de Jansénius*, parce qu'elles expriment la doctrine du fameux livre de ce prélat, intitulé *Augustinus*. M. Cornet mourut en 1663, grand maître du collége de Navarre. Bossuet, qui avait fait ses cours de philosophie et de théologie dans cette maison, et qui n'avait pas moins de vénération que de reconnaissance pour le grand maître, prononça son oraison funèbre, en présence de plusieurs personnes distinguées. On ne peut regarder ce qui nous reste de cette oraison funèbre, que comme une copie très-imparfaite du véritable discours de Bossuet.

grand que les grands hommes modestes, c'est principalement en leur faveur, et pour conserver leurs vertus, qu'il faut épniser toutes sortes de louanges. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si cette maison royale ordonne nn panégyrique à M. Nicolas Cornet, son grand maître, qu'elle aurait vu élevé aux premiers rangs de l'Église, si, juste en toutes autres choses, il ne s'était opposé en cette seule rencontre à la justice de nos rois. Elle doit ce témoignage à sa vertu, cette reconnaissance à ses soins, cette gloire publique à sa modestie; et étant si fort affligée par la perte d'nn si grand homme, elle ne peut pas négliger le seul avantage qni lui revient de sa mort, qui est la liberté de le louer. Car comme, tant qu'il a vécu snr la terre, la seule autorité de sa modestie supprimait les marques d'estime, qu'elle eût voulu rendre aussi solennelles que son mérite était extraordinaire; maintenant qu'il lui est permis d'annoncer hautement ce qu'elle a connu de si près, elle ne peut manquer à ses devoirs particuliers, ni envier au public l'exemple d'une vie si réglée. Et moi, si toutefois vous me permettez de dire un mot de moi-même; moi, dis-je, qui ai trouvé en ce personnage, avec tant d'autres rares qualités, un trésor inépuisable de sages conseils, de bonne foi, de sincérité, d'amitié constante et inviolable, puis-je lui refuser quelques fruits d'un esprit qu'il a cultivé avec une bonté paternelle dès sa première jeunesse; ou lui dénier quelque part dans mes discours, après qu'il en a été si souvent et le censeur et l'arbitre? Il est donc juste, messieurs, puisqu'on a bien voulu employer ma voix, que je rende, comme je pourrai à ce collége royal, son grand maître, aux maisons religieuses leur père et leur protecteur, à la faculté de théologie l'une de ses plus vives lumières, et celui de tous ses enfants qui peut-être a autant soutenu [qu'aucun] cette ancienne réputation de doctrine et d'intégrité qu'elle s'est acquise par toute la terre; enfin à toute l'Église et à notre siècle l'un de ses plus grands ornements.

Sortez, grand homme, de ce tombeau; aussi bien y êtes-vous descendu trop tôt pour nous: sortez, dis-je, de ce tombeau que vous avez choisi inutilement dans la place la plus obscure et la plus négligée de cette nef. Votre modestie vous a trompé aussi bien que tant de saints hommes, qui ont cru qu'ils se cacheraient éternellement en se jetant dans les places les plus inconnues. Nous ne voulons pas vous laisser jouir de cette noble obscurité que vous avez tant aimée; nous allons produire au grand jour, malgré votre humilité, tout ce trésor de vos grâces, d'autant plus riche qu'il est plus caché. Car, messieurs, vous n'ignorez pas que l'artifice le plus ordinaire de la sagesse céleste, est de cacher ses ouvrages; et que le dessein de couvrir ce qu'elle a de plus précieux, est ce qui lui fait déployer une si grande variété de conseils profonds. Ainsi toute la gloire de cet homme illustre, dont je dois aujourd'hui prononcer l'éloge, c'est d'avoir été un trésor caché; et je ne le louerai pas selon ses mérites, si non content de vous faire part de tant de lumières, de tant de grandeurs, de tant de grâces du divin Esprit, dont nous découvrons en lui un si bel amas, je ne vous montre encore un si bel artifice, par lequel il s'est efforcé de cacher au monde toutes ses richesses.

Vous verrez donc Nicolas Cornet, trésor public, et trésor caché; plein de lumières célestes, et couvert, autant qu'il a pu, de nuages épais; illuminant l'Église par sa doctrine, et ne voulant lui faire savoir que sa seule soumission; plus illustre, sans comparaison, par le désir de cacher toutes ses vertus, que par le soin de les acquérir et la gloire de les posséder. Enfin, pour réduire ce discours à quelque méthode, et vous déduire par ordre les mystères qui sont compris dans ce mot évangélique de « trésor caché, » vous verrez, messieurs, dans le premier point de ce discours, les richesses immenses et inestimables qui sont renfermées dans ce trésor; et vous admirerez dans le second l'enveloppe mystérieuse, et plus riche que le trésor même, dans laquelle il nous l'a caché. Voilà l'exemple que je vous propose; voilà le témoignage saint et véritable que je rendrai aujourd'hui, devant les autels, au mérite d'un si grand homme. J'en prends à témoin ce grand prélat, sous la conduite duquel cette grande maison portera sa réputation. Il a voulu paraître à l'autel; il a voulu offrir à Dieu son sacrifice pour lui. C'est ce grand prélat que je prends à témoin de ce que je vais dire; et je m'assure, messieurs, que vous ne me refuserez pas vos attentions.

Ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur a été naturellement et par excellence, il veut bien que ses serviteurs le soient par écoulement de lui-même, et par effusion de sa grâce. S'il est docteur du monde, ses ministres en font la fonction: et comme en qualité de docteur du monde, « en lui, « dit l'Apôtre[1], ont été cachés les trésors de science « et de sagesse, » ainsi il a établi des docteurs, qu'il a remplis de grâce et de vérité, pour en enrichir ses fidèles; et ces docteurs, illuminés par son Saint-Esprit, sont les véritables trésors de l'Église universelle.

En effet, chrétiens, lorsque la faculté de théologie est et a été si souvent consultée en corps, et que ses docteurs particuliers le sont tous les jours,

[1] *Colos.* II, 3.

touchant le devoir de la conscience; n'est-ce pas un témoignage authentique, qu'autant qu'elle a de docteurs, autant devrait-elle avoir de trésors publics, d'où l'on puisse tirer, selon les besoins et les occurrences différentes, de quoi relever les faibles, confirmer les forts, instruire les simples et les ignorants, confondre et réprimer les opiniâtres? Personne ne peut ignorer que ce saint homme, dont nous parlons, ne se soit très-dignement acquitté d'un si divin ministère. Ses conseils étaient droits, ses sentiments purs, ses réflexions efficaces, sa fermeté invincible. C'était un docteur de l'ancienne marque, de l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité; également élevé au-dessus de la flatterie et de la crainte, incapable de céder aux vaines excuses des pécheurs, d'être surpris des détours des intérêts humains, [de se prêter] aux inventions de la chair et du sang : et comme c'est en ceci que consiste principalement l'exercice des docteurs, permettez-moi, chrétiens, de reprendre ici d'un plus haut principe la règle de cette conduite.

Deux maladies dangereuses ont affligé en nos jours le corps de l'Église : il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité, et flatter leur ignorance affectée. Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très-injustes : ils ne peuvent supporter aucune faiblesse, ils traînent toujours l'enfer après eux, et ne fulminent que des anathèmes. L'ennemi de notre salut se sert également des uns et des autres, employant la facilité de ceux-là pour rendre le vice aimable, et la sévérité de ceux-ci pour rendre la vertu odieuse. Quels excès terribles, et quelles armes opposées! Aveugles enfants d'Adam, que le désir de savoir a précipités dans un abîme d'ignorance, ne trouverez-vous jamais la médiocrité, où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône?

Certes je ne vois rien dans le monde qui soit plus à charge à l'Église que ces esprits vainement subtils, qui réduisent tout l'Évangile en problèmes, qui forment des incidents sur l'exécution de ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par des consultations infinies : ceux-là ne travaillent, en vérité, qu'à nous envelopper la règle des mœurs. « Ce sont des hommes, dit saint Augustin [1], qui « se tourmentent beaucoup pour ne pas trouver « ce qu'ils cherchent, » *Nihil laborant, nisi non invenire quod quærunt*, « et, comme dit le même « saint, qui tournant s'enveloppent eux-mêmes « dans les ombres de leurs propres ténèbres, » c'est-à-dire, dans leur ignorance et dans leurs erreurs, et s'en font une couverture. Mais plus malheureux encore les docteurs, indignes de ce nom, qui adhèrent à leurs sentiments, et donnent poids à leur folie. « Ce sont des astres errants, » comme parle l'apôtre saint Jude [1], qui, pour n'être pas assez attachés à la route immuable de la vérité, gauchissent et se détournent au gré des vanités, des intérêts et des passions humaines. Ils confondent le ciel et la terre; ils mêlent Jésus-Christ avec Bélial; ils cousent l'étoffe vieille avec la neuve, contre l'ordonnance expresse de l'Évangile [2], des lambeaux de mondanité avec la pourpre royale : mélange indigne de la piété chrétienne; union monstrueuse, qui déshonore la vérité, la simplicité, la pureté incorruptible du christianisme.

[1] *De Gen. cont. Manich.* lib. II, cap. II, t. I, col. 665.

Mais que dirai-je de ceux qui détruisent, par un autre excès, l'esprit de la piété; qui trouvent partout des crimes nouveaux, et accablent la faiblesse humaine en ajoutant au joug que Dieu nous impose? Qui ne voit que cette rigueur enfle la présomption, nourrit le dédain, entretient un chagrin superbe, et un esprit de fastueuse singularité; fait paraître la vertu trop pesante, l'Évangile excessif, le christianisme impossible? O faiblesse et légèreté de l'esprit humain, sans point, sans consistance, seras-tu toujours le jouet des extrémités opposées? Ceux qui sont doux deviennent trop lâches; ceux qui sont fermes deviennent trop durs. Accordez-vous, ô docteurs; et il vous sera bien aisé, pourvu que vous écoutiez le docteur céleste. « Son joug est doux, nous « dit-il [3], et son fardeau est léger. » « Voyez, dit « saint Chrysostôme [4], le tempérament; il ne dit « pas simplement que son Évangile soit ou pesant « ou léger; mais il joint l'un et l'autre ensemble, « afin que nous entendions que ce bon maître ni « ne nous décharge ni ne nous accable, et que, si « son autorité veut assujettir nos esprits, sa bonté « veut en même temps ménager nos forces. »

Vous donc, docteurs relâchés; puisque l'Évangile est un joug, ne le rendez pas si facile : de peur que si vous êtes chargés de son poids, vos passions indomptées ne le secouent trop facilement; et qu'ayant rejeté le joug, nous ne marchions indociles, superbes, indisciplinés, au gré de nos désirs impétueux. Vous aussi, docteurs trop austères; puisque l'Évangile doit être léger, n'entreprenez pas d'accroître son poids : n'y ajoutez rien de vous-mêmes ou par faste, ou par caprice, ou par ignorance. Lorsque ce Maître

[1] *Jud.* 13.
[2] *Marc.* II, 21.
[3] *Matth.* XI, 30.
[4] *In Matth.* Homil. XXXVIII, n° 3, t. VII, p. 429.

commande, s'il charge d'une main il soutient de l'autre : ainsi tout ce qu'il impose est léger; mais tout ce que les hommes y mêlent est insupportable.

Vous voyez donc, chrétiens, que, pour trouver la règle des mœurs, il faut tenir le milieu entre les deux extrémités, et c'est pourquoi l'oracle toujours sage nous avertit de ne nous détourner jamais ni à la droite ni à la gauche[1]. Ceux-là se détournent à la gauche, qui penchent du côté du vice, et favorisent le parti de la corruption : mais ceux qui mettent la vertu trop haut, à qui toutes les faiblesses paraissent des crimes horribles, ou qui, des conseils de perfection, font la loi commune de tous les fidèles, ne doivent pas se vanter d'aller droitement, sous prétexte qu'ils semblent chercher une régularité plus scrupuleuse. Car l'Écriture nous apprend que si l'on peut se détourner en allant à gauche, on peut aussi s'égarer du côté de la droite; c'est-à-dire, en s'avançant à la perfection, en captivant les âmes infirmes sous des rigueurs trop extrêmes. Il faut marcher au milieu : c'est dans ce sentier où la justice et la paix se baisent de baisers sincères; c'est-à-dire, qu'on rencontre la véritable droiture, et le calme assuré des consciences : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt*[2].

Il est permis aux enfants de louer leur mère; et je ne dénierai point ici à l'école de théologie de Paris la louange qui lui est due, et qu'on lui rend aussi par toute l'Église. Le trésor de la vérité n'est nulle part plus inviolable. Les fontaines de Jacob ne coulent nulle part plus incorruptibles. Elle semble divinement être établie avec une grâce particulière, pour tenir la balance droite, conserver le dépôt de la tradition. Elle a toujours la bouche ouverte pour dire la vérité : elle n'épargne ni ses enfants ni les étrangers, et tout ce qui choque la règle n'évite pas sa censure.

Le sage Nicolas Cornet, affermi dans ses maximes, exercé dans ses emplois, plein de son esprit, nourri du meilleur suc de sa doctrine, a soutenu dignement sa gloire et l'ancienne pureté de ses maximes. Il ne s'est pas laissé surprendre à cette rigueur affectée, qui ne fait que des superbes et des hypocrites : mais aussi s'est-il montré implacable à ces maximes moitié profanes et moitié saintes, moitié chrétiennes et moitié mondaines, ou plutôt toutes mondaines et toutes profanes, parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. Il n'a jamais trouvé belles aucunes des couleurs de la simonie; et pour entrer dans l'état ecclésiastique, il n'a pas connu d'autre porte que celle qui est ouverte par les saints canons. Il a condamné l'usure sous tous ses noms et sous tous ses titres. Sa pudeur a toujours rougi de tous les prétextes honnêtes des engagements déshonnêtes, où il n'a pas épargné le fer et le feu pour éviter les périls des occasions prochaines. Les inventeurs trop subtils de vaines contentions et de questions de néant, qui ne servent qu'à faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité, lui ont paru, aussi bien qu'à saint Augustin, des hommes inconsidérés et volages, « qui soufflent sur de la poussière, et se « jettent de la terre dans les yeux, » *sufflantes pulverem, et excitantes terram in oculos suos*[1]. Ces chicanes raffinées, ces subtilités en vaines distinctions, sont véritablement de la poussière soufflée, de la terre dans les yeux, qui ne font que troubler la vue. Enfin il n'a écouté aucun expédient pour accorder l'esprit de la chair, entre lesquels nous avons appris que la guerre doit être immortelle. Toute la France le sait : car il a été consulté de toute la France; et il faut même que ses ennemis lui rendent ce témoignage, que ses conseils étaient droits, sa doctrine pure, ses discours simples, ses réflexions sensées, ses jugements sûrs, ses raisons pressantes, ses résolutions précises, ses exhortations efficaces; son autorité vénérable, et sa fermeté invincible.

C'était donc véritablement un grand et riche trésor; et tous ceux qui le consultaient, parmi cette simplicité qui le rendait vénérable, voyaient paraître avec abondance, dans ce trésor évangélique, les choses vieilles, et nouvelles, les avantages naturels, et surnaturels, les richesses des deux Testaments, l'érudition ancienne et moderne, la connaissance profonde des saints Pères et des scolastiques, la science des antiquités et de l'état présent de l'Église, et le rapport nécessaire de l'un et de l'autre. Mais parmi tout cela, messieurs, rien ne donnait plus d'autorité à ses décisions que l'innocence de sa vie : car il n'était pas de ces docteurs licencieux dans leurs propres faits, qui, se croyant suffisamment déchargés de faire de bonnes œuvres par les bons conseils, n'épargnent ni ne ménagent la bonne conscience des autres, indignes prostituteurs de leur intégrité. Au contraire, Nicolas Cornet ne se pardonnait rien à lui-même, et pour composer ses mœurs, il entrait dans les sentiments de la justice, de la jalousie, de l'exactitude d'un Dieu qui veut rendre la vérité redoutable. Nous savons que dans une affaire de ses amis, qu'il avait recommandée comme juste, craignant que le juge, qui le respectait, n'eût trop déféré à son témoignage et à sa sollicitation, il a réparé de ses deniers le tort qu'il

[1] *Prov.* IV, 27.
[2] *Ps.* LXXXIV, II.

[1] *Conf.* lib. XII, cap. XVI, t. I, col. 216.

reconnut, quelque temps après, avoir été fait à la partie : tant il était lui-même sévère censeur de ses bonnes intentions!

Que vous dirai-je maintenant, messieurs, de sa régularité dans tous ses autres devoirs? Elle paraît principalement dans cette admirable circonspection qu'il avait pour les bénéfices : bien loin de les désirer; il crut qu'il en aurait trop, quand il en eut pour environ douze cents livres de rente. Ainsi, il se défit bientôt de ses titres; voulant honorer en tout la pureté des canons, et servir à la sainteté et à l'ordre de la discipline ecclésiastique. Tant qu'il les a tenus, les pauvres et les fabriques en ont presque tiré tout le fruit. Pour ce qui touchait sa personne, on voyait qu'il prenait à tâche d'honorer le seul nécessaire, par un retranchement effectif de toutes les superfluités : tellement que ceux qui le consultaient, voyant cette sagesse, cette modestie, cette égalité de ses mœurs, le poids de ses actions et de ses paroles; enfin cette piété et cette innocence, qui, dans la plus grande chaleur des partis, étaient toujours demeurées sans reproche : et admirant le consentement de sa vie et de sa doctrine, croyaient que c'était la justice même qui parlait par sa bouche; et ils révéraient ses réponses comme des oracles d'un Gerson, d'un Pierre d'Ailli, et d'un Henri de Gand. Et plût à Dieu, messieurs, que le malheur de nos jours ne l'eût jamais arraché de ce paisible exercice!

Vous le savez, juste Dieu, vous le savez, que c'est malgré lui que cet homme modeste et pacifique a été contraint de se signaler parmi les troubles de votre Église. Mais un docteur ne peut pas se taire dans la cause de la foi; et il ne lui était pas permis de manquer en une occasion où sa science exacte et profonde, et sa prudence consommée ont paru si fort nécessaires. Je ne puis non plus omettre en ce lieu le service très-important qu'il a rendu à l'Église, et je me sens obligé de vous exposer l'état de nos malheureuses dissensions; quoique je désirerais beaucoup davantage de les voir ensevelies éternellement dans l'oubli et dans le silence. Quelle effroyable tempête s'est excitée en nos jours, touchant la grâce et le libre arbitre! Je crois que tout le monde ne le sait que trop; et il n'y a aucun endroit si reculé de la terre, où le bruit n'en ait été répandu. Comme presque le plus grand effort de cette nouvelle tempête tomba dans le temps qu'il était syndic de la faculté de théologie; voyant les vents s'élever, les nues s'épaissir, les flots s'enfler de plus en plus : sage, tranquille et posé qu'il était, il se mit à considérer attentivement quelle était cette nouvelle doctrine, et quelles étaient les personnes qui la soutenaient. Il vit donc que saint Augustin, qu'il tenait le plus éclairé et le plus profond de tous les docteurs, avait exposé à l'Église une doctrine toute sainte et apostolique touchant la grâce chrétienne; mais que, ou par la faiblesse naturelle de l'esprit humain, ou à cause de sa profondeur ou de la délicatesse des questions, ou plutôt par la condition nécessaire et inséparable de notre foi, durant cette nuit d'énigmes et d'obscurités, cette doctrine céleste s'est trouvée nécessairement enveloppée parmi des difficultés impénétrables : si bien qu'il y avait à craindre qu'on ne fût jeté insensiblement dans des conséquences ruineuses à la liberté de l'homme : ensuite il considéra avec combien de raisons toute l'école et toute l'Église s'étaient appliquées à défendre les conséquences; et il vit que la faculté des nouveaux docteurs en était si prévenue, qu'au lieu de les rejeter ils en avaient fait une doctrine propre : si bien que la plupart de ces conséquences, que tous les théologiens avaient toujours regardées jusqu'alors comme des inconvénients fâcheux, au devant desquels il fallait aller pour bien entendre la doctrine de saint Augustin et de l'Église, ceux-ci les regardaient au contraire comme des fruits nécessaires, qu'il en fallait recueillir; et que ce qui avait paru à tous les autres comme des écueils contre lesquels il fallait craindre d'échouer le vaisseau, ceux-ci ne craignaient point de nous le montrer comme le port salutaire auquel devait aboutir la navigation. Après avoir ainsi regardé la face et l'état de cette doctrine, que les docteurs, sans doute, reconnaîtront bien sur cette idée générale, il s'appliqua à connaître le génie de ses défenseurs. Saint Grégoire de Nazianze, qui lui était fort familier, lui avait appris que les troubles ne naissent pas dans l'Église par des âmes communes et faibles : « Ce sont, dit-il, « de grands esprits, mais ardents et chauds, qui « causent ces mouvements et ces tumultes; » mais ensuite, les décrivant par leurs caractères propres, il les appelle excessifs, insatiables, et portés plus ardemment qu'il ne faut aux choses de la religion : paroles vraiment sensées, et qui nous représentent au vif le naturel de tels esprits.

Vous êtes étonnés peut-être d'entendre parler de la sorte un si saint évêque. Car, messieurs, nous devons entendre que si l'on peut avoir trop d'ardeur, non point pour aimer la saine doctrine, mais pour l'éplucher de trop près, et pour la rechercher trop subtilement; la première partie d'un homme qui étudie les vérités saintes, c'est de savoir discerner les endroits où il est permis de s'étendre, et où il faut s'arrêter tout court, et se souvenir des bornes étroites dans lesquelles est resserrée notre intelligence : de sorte que la plus prochaine disposition à l'erreur, est de

vouloir réduire les choses à la dernière évidence de la conviction. Mais il faut modérer le feu d'une mobilité inquiète, qui cause en nous cette intempérance et cette maladie de savoir, et être sages sobrement et avec mesure, selon le précepte de l'Apôtre [1], et se contenter simplement des lumières qui nous sont données plutôt pour réprimer notre curiosité, que pour éclaircir tout à fait le fond des choses. C'est pourquoi ces esprits extrêmes, qui ne se lassent jamais de chercher, ni de discourir, ni de disputer, ni d'écrire, saint Grégoire de Nazianze les a appelés excessifs et insatiables.

Notre sage et ovisé syndic jugea que ceux desquels nous parlons étaient à peu près de ce caractère, grands hommes, éloquents, hardis, décisifs, esprits forts et lumineux; mais plus capables de pousser les choses à l'extrémité, que de tenir le raisonnement sur le penchant, et plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire à leur unité naturelle : tels enfin, pour dire en un mot, qu'ils donnent beaucoup à Dieu, et que c'est pour eux une grande grâce de céder entièrement à s'abaisser sous l'autorité suprême de l'Église et du saint-siége. Cependant les esprits s'émeuvent, et les choses se mêlent de plus en plus. Ce parti, zélé et puissant, charmait du moins agréablement, s'il n'emportait tout à fait la fleur de l'école et de la jeunesse; enfin, il n'oubliait rien pour entraîner après soi toute la faculté de théologie.

C'est ici qu'il n'est pas croyable combien notre sage grand maître a travaillé utilement parmi ces tumultes, convainquant les uns par sa doctrine, retenant les autres par son autorité, animant et soutenant tout le monde par sa constance; et lorsqu'il parlait en Sorbonne dans les délibérations de la faculté, c'est là qu'on reconnaissait, par expérience, la vérité de cet oracle : « La bouche de l'homme prudent est désirable dans les « assemblées, et chacun pèse toutes ses paroles « en son cœur : » *Os prudentis quæritur in ecclesia, et verba illius cogitabunt in cordibus suis* [2]. Car il parlait avec tant de poids, dans une si belle suite, d'une manière si considérée, que même ses ennemis n'avaient point de prise. Au reste il s'appliquoit également à démêler la doctrine, et à prévenir les pratiques par sa sage et admirable prévoyance; en quoi il se conduisait avec une telle modération, qu'encore qu'on n'ignorât pas la part qu'il avait en tous les conseils, toutefois à peine aurait-il paru, n'était que ses adversaires, en le chargeant publiquement presque de toute la haine, lui donnèrent aussi, malgré lui-même, la plus grande partie de la gloire. Et, certes, il est véritable qu'aucun n'était mieux instruit du point décisif de la question. Il connaissait très-parfaitement et les confins et les bornes de toutes les opinions de l'école; jusqu'où elles couraient, et où elles commençaient à se séparer : surtout il avait grande connoissance de la doctrine de saint Augustin et de l'école de saint Thomas. Il connaissait les endroits par où ces nouveaux docteurs semblaient tenir les limites certaines, par lesquels ils s'en étaient divisés. C'est de cette expérience, de cette connaissance exquise, et du concert des meilleurs cerveaux de la Sorbonne, que nous est né cet extrait de ces cinq propositions, qui sont comme les justes limites par lesquelles la vérité est séparée de l'erreur; et qui étant, pour ainsi parler, le caractère propre et singulier des nouvelles opinions, ont donné le moyen à tous les autres de courir unanimement contre leurs nouveautés inouïes.

C'est donc ce consentement qui a préparé les voies à ces grandes décisions que Rome a données; à quoi notre très-sage docteur, par la créance qu'avoit même le souverain pontife à sa parfaite intégrité, ayant si utilement travaillé, il en a aussi avancé l'exécution avec une pareille vigueur, sans s'abattre, sans se détourner, sans se ralentir : si bien que par son travail, sa conduite, et par celle de ses fidèles coopérateurs, ils ont été contraints de céder. On ne fait plus aucune sortie, on ne parle plus que de paix. O qu'elle soit véritable, ô qu'elle soit effective, ô qu'elle soit éternelle! Que nous puissions avoir appris par expérience combien il est dangereux de troubler l'Église; et combien on outrage la sainte doctrine, quand on l'applique malheureusement parmi des extrêmes conséquences? Puissent naître de ces conflits des connaissances plus nettes, des lumières plus distinctes, des flammes de charité plus tendres et plus ardentes, qui rassemblent bientôt en un, par cette véritable concorde, les membres dispersés de l'Église!

Mais je reviens à celui qui nous fournit à ce jour une si riche matière de justes louanges. Quelqu'un entendant son panégyrique, voyant tant de grands services qu'il a rendus à l'Église, et découvrant en ce personnage un si admirable trésor de rares et excellentes qualités, murmurera peut-être en secret de ce qu'une lumière si vive n'a pas été exposée plus haut sur le chandelier, et déclamera en son cœur contre l'injustice du siècle. Cette plainte paraît équitable, mais je dois néanmoins la faire cesser. Vous qui paraissez indignés qu'une vertu si rare n'a pas été couronnée, n'avez-vous pas entendu que j'ai dit, au commencement de ce discours, que ce grand

[1] *Rom.* XII, 3.
[2] *Eccl.* XXI, 20.

homme s'était éloigné de toutes les dignités? Je l'ai dit, et je le dis encore une fois, le siècle n'a pas été injuste; mais Nicolas Cornet a été modeste. On a recherché son humilité, mais il n'y a pas eu moyen de la vaincre. Nos rois ont connu son mérite, l'ont voulu reconnaître; mais on n'a pu le résoudre à recevoir d'une main mortelle, quoique royale. Les ministres et les prélats concourant également à l'estimer, je pourrais ici alléguer cet illustre prélat [1] qui fera paraître bientôt une nouvelle lumière dans le siége de saint Denis et de saint Marcel, et qui a cette noble satisfaction de voir croître tous les jours sa gloire avec celle de notre monarque. Quand je considère les grands avantages qui lui ont été offerts, je ne puis que je n'admire cette vie modeste, et je ne vois pas dans notre siècle un plus bel exemple à imiter.

Les deux augustes cardinaux qui ont soutenu la majesté de cet empire, ont voulu donner la récompense qui était due à son mérite; mais il a tout refusé.

Le premier l'ayant appelé, lui fit des offres dignes de Son Éminence: le second l'ayant présenté à notre auguste reine, mère de notre invincible monarque, lui proposa ses intentions pour une prélature; mais il remercia Sa Majesté et Son Éminence, déclarant qu'il n'avait pas les qualités naturelles et surnaturelles, nécessaires pour les grandes dignités. Vous voyez par là quelle a été son humilité, et combien il a été soigneux de cacher les illustres avantages qu'il avait reçus de Dieu; puisque même il allait jusqu'au devant des propositions qu'on lui voulait faire.

Et, messieurs, permettez-moi, que je fasse une petite digression. J'ai vu un grand homme mépriser ce qu'il y a de plus éclatant dans le siècle; et cependant je vois une jeunesse emportée, qui n'a, de toutes les qualités nécessaires, que des désirs violents pour s'élever aux charges ecclésiastiques, sans considérer si elle pourra s'acquitter des obligations qui sont attachées à ces dignités. On emploie tous les amis; on brigue la faveur des princes : on croit que c'est assez de monter sur le trône de Pharaon, comme Joseph, pour gouverner l'Égypte; mais il faut, comme lui, avoir été dans le cachot avant que d'être le favori de Pharaon. Ah! modération de Cornet, tu dois bien confondre cette jeunesse aveuglée : on t'a présenté des dignités, et tu les as refusées. *Rara virtus, humilitas honorata* [2]: « Que c'est une chose rare de voir une personne « humble, quand elle est élevée dans l'honneur! » Notre grand maître a eu cette vertu pendant sa vie; mais parce qu'il s'est humilié, il faut qu'il soit glorifié après sa mort.

Le Fils de Dieu, qui n'a prononcé que des oracles, a dit que « celui qui s'humilie sera « exalté : » *Qui se humiliat, exaltabitur* [1]. Nicolas Cornet ayant été humble toute sa vie, est et sera bientôt en possession de la gloire. Comme il a eu l'humilité, il a eu toutes les autres vertus dont elle est le fondement. Il a été sage dès son enfance; la pudeur est née avec lui : il a voué sa virginité à Dieu dès ses plus tendres années; il a suivi le conseil de saint Paul, qui ordonne à tous les chrétiens de « se consacrer à « Dieu comme des hosties saintes et vivantes : » *Obsecro vos, per viscera misericordiæ, ut exhibeatis vos hostiam sanctam, viventem* [2], *etc.* Il fit un sacrifice de son corps et de son âme à Dieu : il consacra son entendement à la foi, sa mémoire au souvenir éternel de Dieu, sa volonté à l'amour, son corps au jeûne et à la piété. Il fut simple dans ses discours, inviolable dans sa parole, incorruptible dans sa foi, fidèle aux exercices de l'oraison, et surtout attaché aux affaires de notre salut.

Ah! sainte Vierge, je vous en prends à témoin : vous savez combien de nuits il a été prosterné aux pieds de vos autels; combien il a imploré votre assistance pour le soulagement des pauvres peuples, et pour la consolation des affligés.

Ce grand homme, cette âme forte et solide, qui savait que Jésus-Christ nous a recommandé d'être des lumières [3], c'est-à-dire, de donner de bons exemples; et d'ailleurs que notre vie doit être cachée, c'est-à-dire, doit être humble, a pratiqué parfaitement ces deux préceptes. Il fut humble et exemplaire : il faisait quelques petites aumônes en public, pour édifier le prochain; mais en particulier il en faisait de grandes; il était le protecteur des pauvres, et le soulagement des hôpitaux. Voilà les vertus qu'il a cachées.

Je ne parle point du respect envers notre monarque; de sa soumission à l'Église, de son amour immense envers son prochain. Il est certain que la France n'a pas eu d'âme plus française que la sienne, et que l'État n'a pas eu d'esprit plus attaché à son prince que le sien. Mais il ne s'est pas contenté de cette fidélité qui a duré toute sa vie; il a, avant que de mourir, inspiré son esprit à cette maison royale.

Je ne finirais jamais, messieurs, si je voulais faire le dénombrement de toutes ses belles qualités.

[1] Hardouin de Beaumont de Péréfixe, évêque de Rodez, nommé à l'archevêché de Paris en 1662, et qui n'eut ses bulles qu'en 1664. Il avait été précepteur de Louis XIV. (*Édit. de Versailles.*)

[2] *S. Bern.* Hom. IV, super *Missus est*, n° 9, t. I, col. 753.

[1] *Luc.* XIV, 11.

[2] *Rom.* XII, 1.

[3] *Matth.* V, 14.

Finissons, et retenons ce torrent : mais avant que de finir, voyons à quelle fin on m'a obligé de faire cet éloge funèbre. Quel fruit faut-il tirer de ce discours ? Ah ! messieurs, je ne suis monté en cette chaire, que pour vous proposer ses vertus pour exemple. Heureux seront ceux qui vivront comme il a vécu ! heureux seront ceux qui pratiqueront les vertus qu'il a pratiquées ! heureux seront ceux qui mépriseront les charges et les titres que le monde recherche ! heureux seront ceux qui retranchent les choses superflues ! heureux seront ceux qui ne s'enivrent pas de la fumée du siècle ! heureux seront ceux qui ne vont pas se plonger dans la boue des plaisirs du monde ! C'est ce que ce grand homme a fait, et que vous devez faire. Pourquoi, homme du monde, vous arrêter à un plaisir d'un moment ; pourquoi occuper tous vos soins, et toutes vos pensées, pour amasser des choses que vous n'emporterez pas ? pourquoi assiéger tous les matins la porte des grands ? Ne pensez qu'à une seule chose, c'est le Fils de Dieu qui l'a dit : *Porro unum est necessarium*[1] : « Il n'y a qu'une chose nécessaire, » il n'y a qu'une chose importante, qui est notre salut. *In me unicum negotium mihi est*, dit Tertullien[2] : « Je n'ai qu'une affaire, » et cette affaire est bien secrète ; elle est dans le fond de mon cœur : c'est une affaire qui se doit passer entre Dieu et moi ; et comme elle est de si grande importance, elle doit toute ma vie, tous les jours, toutes les heures, à tout moment occuper mes soins et mes pensées.

Voilà, messieurs, l'affaire à laquelle s'est occupé Nicolas Cornet. Entrez dans les sentiments de ce grand homme ; imitez ses vertus, pratiquez l'humilité comme lui, aimez l'obscurité comme il l'a aimée.

Mais, avant que de finir, il faut que je m'adresse à toi, royale maison, et que je te dise deux mots. Célèbre sa mémoire, conserve son souvenir, et, si je puis demander quelque récompense pour ses travaux, imite ses vertus, va croissant de perfection en perfection. Ce grand exemple est digne d'être imité. Mais, je me trompe, tu l'imites et dans sa doctrine et dans ses mœurs ; continue et persévère.

Et vous, grandes mânes, je vous appelle ; sortez de ce tombeau : je crois que vous êtes dans la gloire ; mais si vous n'êtes pas encore dans le sanctuaire, vous y serez bientôt. Nous allons tous offrir à Dieu des sacrifices pour votre repos. Souvenez-vous de cette maison royale, que vous avez si tendrement chérie, et lui procurez les bénédictions du ciel. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Amen.

[1] *Luc.* X, 42.
[2] *Tertul.* de Pall. n° 5.

SERMONS.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS,

Prêché à Metz en faveur d'une assemble de charité consacrée au soulagement des pauvres malades.

Le discours n'est point entier; mais, quoique imparfait, il contient des vérités qui le rendent très-intéressant. L'auteur y fait voir ce qu'exige envers les pauvres et les misérables la miséricorde reçue ou espérée.

Bati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Matth. v, 7.

La solennité de ce jour, et la charge particulière qui m'est imposée, m'obligent à partager mon esprit en deux pensées bien contraires, et à vous faire arrêter les yeux sur deux objets bien différents. Et premièrement, chrétiens, c'est l'intention de la sainte Église que l'on prêche dans toutes ses chaires la gloire des esprits immortels qu'elle honore tous aujourd'hui par une même célébrité. Et pour suivre ses volontés il faut que par cette clef admirable de la parole divine, à laquelle rien n'est fermé, je vous ouvre les portes sacrées de la céleste Jérusalem, et que je vous fasse entrer dans ce sanctuaire adorable où tous ces esprits bienheureux, se reposant de tous leurs travaux, sont rendus dignes de porter leur bouche à la source toujours féconde de félicité et de vie. C'est le premier objet que l'on me propose : mais voici que d'un autre côté on me charge de recommander à vos charités de prendre soin des pauvres malades, et de vous animer, si je puis, à vous joindre d'un zèle fervent à cette sainte société qui, ayant formé depuis quelques années le dessein de les soulager dans leur extrême misère, s'est liée et dévouée depuis peu à cette œuvre salutaire avec une ferveur nouvelle et un saint accroissement de dévotion. Que ferai-je ici, chrétiens, partagé entre deux matieres qui paraissent si opposées? D'un côté il faut que je vous fasse entendre les cantiques harmonieux et la ravissante musique par laquelle les saints expriment leur joie : et l'on m'oblige dans le même temps de faire resonner à vos oreilles les gémissements des infirmes, et les plaintes des languissants. Il faut élever nos esprits à cette cité bienheureuse et brillante d'une lumière immortelle; et en même temps il nous faut descendre dans les demeures tristes et obscures où sont gisants les pauvres malades. Et comment sera-t-il possible de marcher dans le même moment en des lieux si différents, et sur des chemins si contraires? Toutefois nous nous trompons, chrétiens; ce n'est qu'une fausse apparence; et si nous savons pénétrer les mystères du christianisme et la doctrine de notre Évangile, nous demeurerons convaincus que ces deux objets que l'on nous présente, quoiqu'ils semblent fort opposés, sont unis nécessairement d'une liaison très-étroite. Car, dites-moi, je vous prie, mes frères, qu'est-ce que le ciel? qu'est-ce que ce séjour glorieux? C'est le lieu que Dieu nous prépare pour y recevoir la miséricorde. Et les chambres des pauvres infirmes; les lits, non de repos et de sommeil, mais d'inquiétudes et de veilles laborieuses où nous les voyons attachés? C'est le lieu que Dieu nous destine pour y faire la miséricorde. Et maintenant ne voyez-vous pas quelle liaison il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée? *Bienheureux les miséricordieux;* voilà ceux qui exercent la miséricorde : *parce qu'ils obtiendront la miséricorde*; et voilà ceux qui la reçoivent. Ne croyez donc pas, chrétiens, que ce soient deux choses fort éloignées de regarder en un seul discours les heureux et les misérables. Vous voyez que notre Sauveur met ensemble les uns et les autres; et cela, pour quelle raison? C'est qu'en nous montrant le lieu bienheureux où il répand sur nous la miséricorde, il nous fait voir où il nous faut tendre : et en nous parlant du lieu où nous la pouvons exercer, il nous montre le droit chemin par lequel nous y pouvons arriver. Ouvrez vos mains, dit notre Sauveur; ouvrez-les du côté de Dieu, ouvrez-les du côté des pauvres : ouvrez pour recevoir, ouvrez pour donner. Si vous fermez vos entrailles sur les nécessités de vos frères, la source de la miséricorde divine se tarira aussitôt sur vous : ouvrez-leur et votre cœur et vos mains, elle coulera avec abondance. C'est, mes frères, cette liaison et cette concorde admirable entre la miséricorde que nous espérons et la miséricorde que nous exerçons, que j'espère traiter en

deux points avec le secours de la grâce. Je vous représenterai avant toutes choses avec quelle libéralité Dieu exerce sur nous sa miséricorde, lorsqu'il nous reçoit dans son paradis : et après je tâcherai de vous faire voir combien cette abondance de miséricorde que le Père céleste témoigne envers nous, en nous appelant à sa gloire, nous oblige d'avoir de tendresse pour nos frères qui sont ses enfants et les membres de son fils unique. C'est le sujet de tout ce discours.

PREMIER POINT.

Commençons avec allégresse à publier les miséricordes que notre bon Père exerce sur nous, lorsqu'il daigne nous appeler à la gloire de son royaume. Disons, confessons, publions que nous n'y pouvons entrer que par grâce, par un pur effet de bonté, par un sentiment de miséricorde. Et le Sauveur nous le dit dans notre Évangile : *misericordiam consequentur* [1], « ils obtiendront « miséricorde [2]. » Quelle est cette miséricorde que le Fils de Dieu leur promet? Je soutiens que c'est la vie éternelle : *regnum cœlorum* [3], « le royaume « des cieux : » *Deum videbunt* [4], « ils verront « Dieu : » *possidebunt terram* [5], « ils posséderont « la terre : » *terram viventium* [6], « la terre des vi- « vants : » *saturabuntur* [7], « ils seront rassasiés : » *inebriabuntur* [8], « ils seront enivrés : » *Satiabor cùm apparuerit gloria tua* [9], « Je serai rassasié lorsque votre gloire se manifestera : » *consolabuntur* [10], « ils seront consolés : » *Absterget Deus omnem lacrymam* [11], « Dieu essuiera « toutes les larmes : » ainsi, *misericordiam consequentur*, « ils obtiendront la miséricorde. »

En effet, que pouvons-nous espérer, misérables bannis, enfants d'Ève, c'est-à-dire, enfants de colère, enfants de malédiction, naturellement ennemis, chassés du paradis de délices? Si l'on nous rappelle à notre patrie, si l'on nous tire de l'abîme, que devons-nous faire autre chose que de louer la miséricorde de ce charitable Pasteur qui nous a retirés du lac par le sang de son Testament, et nous a reportés au ciel chargés sur ses épaules? *Misericordias Domini in æternum cantabo* [1], « Je chanterai éternellement les mi- « séricordes du Seigneur : » *in æternum*, « éternel- « lement ; » ce n'est pas seulement dans le temps, mais encore principalement dans l'éternité.

Toutefois on me pourrait dire que cela n'est pas de la sorte; la gloire leur étant donnée comme récompense, il semble que c'est plutôt la justice qui la distribue au mérite, que la miséricorde qui la donne gratuitement. Esprits saints, esprits bienheureux, ne fais-je point tort à vos bonnes œuvres? J'entends un de vous qui dit : *Bonum certamen certavi* [2], « J'ai livré un glorieux com- « bat. » On vous rend la couronne : mais c'est que vous avez combattu : on vous honore; mais vous avez servi : on vous donne le repos; mais vous avez fidèlement travaillé : ce n'est donc pas miséricorde. A Dieu ne plaise, mais c'est cette doctrine qui fait éclater la miséricorde. Expliquons cette doctrine : saint Augustin [nous l'a développée par ces paroles] : *Reddet omnino Deus, et mala pro malis, quoniam justus est; et bona pro malis, quoniam bonus est; et bona pro bonis, quoniam bonus et justus est* [3] : « Dieu nous ren- « dra certainement le mal pour le mal, parce qu'il « est juste : Dieu nous rendra le bien pour le mal, « parce qu'il est bon : enfin Dieu nous rendra le « bien pour le bien, parce qu'il est bon et juste « en même temps. » A cela se rapporte toute la conduite de Dieu envers les hommes. L'une semble diminuer les autres; non point en Dieu : les ouvrages de Dieu ne se détruisent point les uns les autres. Cette justice n'est pas moins justice pour être mêlée de miséricorde; cette grâce n'est pas moins grâce pour être accompagnée de justice : au contraire, c'est le comble de la grâce et de la miséricorde.

Pour l'entendre encore plus profondément, considérons avec le même saint Augustin de quelle sorte les âmes saintes se présentent devant leur Juge, devant la justice : *Redde quod promisisti, fecimus quod jussisti* [4] : « Rendez, di- « sent-elles, ce que vous avez promis, nous avons « fait ce que vous avez commandé. » Nulle obligation de justice entre Dieu et l'homme. La promesse et l'alliance l'a faite. Elle a mis quelque égalité. Qui a fait l'alliance, et qui a donné la promesse? la miséricorde. La justice la tient; mais la miséricorde la donne. Mais pénétrons encore plus loin. Cette promesse était conditionnelle. Je vous ai promis le ciel : oui, si vous veniez à moi sans

[1] *Matth.* V, 7.
[2] Bossuet s'était contenté de mettre dans son manuscrit les textes latins qu'il emploie dans ce sermon ; il se proposait sans doute d'ajouter la traduction de ces textes, lorsqu'il prêcherait. Nous avons donc cru devoir la suppléer aussi dans l'impression. C'est la règle que nous suivrons à l'égard de tous les sermons qui se trouveraient dans le même état. Il nous suffira d'en avoir prévenu le lecteur en commençant, sans être obligés à chaque fois de réitérer l'avertissement. (*Édit. de Deforis.*)
[3] *Matth*, 3.
[4] *Ibid.* V, 8.
[5] *Ibid.* 4.
[6] *Psal.* XXVI, 13.
[7] *Matth* V, 6.
[8] *Ps.* XXXV, 9.
[9] *Ibid.* XVI, 17.
[10] *Matth.* V, 5.
[11] *Apoc.* XXI, 4.

[1] *Ps.* LXXXVIII, 1.
[2] II. *Tim.* IV, 7.
[3] *S. Aug.* de Grat. et lib. Arb. cap. XXIII, n° 45, t. X, col. 744.
[4] *Serm.* CLVIII, n° 2, t. V, col. 761.

péché, et vous fructifiez dans les bonnes œuvres. Seriez-vous sans péchés, si les miséricordes ne les avaient remis? Auriez-vous de bonnes œuvres, si la grâce ne les avait faites? *Et hoc tu fecisti, quia laborantes juvisti*[1] : « C'est vous, Seigneur, « qui avez fait tout ce que j'ai de bien, parce que « vous m'avez aidé dans le travail. »

Ne voyez-vous donc pas que la justice cherche à récompenser? mais elle ne trouve rien à récompenser que ce qu'a fait la miséricorde. Il a l'habit nuptial, il est juste qu'il soit du banquet; mais cet habit nuptial lui a été [donné] par présent : *Datum est illis ut cooperiant se byssino splendenti et candido*[2] : « Il leur a été donné de se « revêtir d'un fin lin pur et éclatant. » Il faut qu'ils entrent au royaume, parce qu'ils en sont dignes; mais c'est Dieu qui les a faits dignes : leurs œuvres les suivent; mais Dieu les a faites. Dieu ne peut avec justice les rejeter de devant sa face, parce qu'ils sont revêtus de sainteté; mais saint Paul, aux Hébreux : *Aptet vos in omni bono, ut faciatis ejus voluntatem, faciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Christum*[3] : « Que « Dieu vous rende parfaits en toute bonne œuvre, « afin que vous fassiez sa volonté, lui-même fai- « sant en vous ce qui lui est agréable par Jésus- « Christ : » *quod placeat coram se,... in omni bono*, « ce qui lui est agréable... en toute bonne « œuvre. » C'est une suite de la loi éternelle par laquelle Dieu aime le bien; c'est justice : mais *aptet vos, faciat in nobis*. Il est juste que cette pierre soit mise au plus haut de cet édifice, qu'elle fasse le chapiteau de cette colonne, qu'elle soit mise en vue sur ce piédestal; mais c'est parce qu'il a plu à l'Ouvrier de la façonner de la sorte. Plus il y a de mérite, plus il y a de grâce : plus il y a de justice, plus il y a de miséricorde. C'est pourquoi les vingt-quatre vieillards jettent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau[4]. Combat de Dieu et de l'homme. Dieu leur donne; voilà la justice : ils la lui rendent par actions de grâces; c'est qu'ils reconnaissent la miséricorde : *Gratias Deo qui dedit nobis victoriam*[5] : « Grâces soient rendues « à Dieu qui nous a donné la victoire. » Ravissement des saints en voyant la miséricorde divine : *Benedic, anima mea, Domino, qui coronat te in misericordia et miserationibus*[6] : « O mon « âme, s'écrient-ils, bénis le Seigneur, qui te « comble des effets de sa miséricorde et de sa ten- « dre compassion. » Voyez la miséricorde encore plus évidemment reconnue au couronnement : *Qui replet in bonis desiderium*[1] : « C'est lui qui « remplit tous nos désirs par l'abondance de ses « biens, en nous traitant selon sa miséricorde. » Amour prévenant dès l'éternité, par lequel il les a choisis; par quels secrets il a touché leurs cœurs; le soin qu'il a eu de détourner les occasions, les périls infinis du voyage se connaîtront à la fin, lorsqu'ils seront arrivés, voyant les damnés, et que la seule miséricorde les a triés : *Misericordia ejus præveniet me*[2], « Sa miséricorde « me préviendra : » *Misericordia ejus subsequetur me*[3], « Sa miséricorde m'accompagnera. » Le peu de proportion de leurs œuvres avec leur gloire : *supra modum, in sublimitate, æternum gloriæ pondus*[4], « un poids éternel d'une gloire « souveraine et incomparable. » Ils ne peuvent comprendre comment une créature chétive a été capable de tant de grandeur. *Alleluia :* Dieu les loue, ils louent Dieu[5]. Vous avez bien fait, leur dit Dieu : *quia digni sunt*[6], « parce qu'ils en sont di- « gnes. » C'est vous qui l'avez fait : *Omnia opera nostra operatus es in nobis, Domine*[7] : « Vous « avez, Seigneur, opéré en nous toutes nos œu- « vres. » C'est à ce lieu de paix que nous aspirons; c'est après cette patrie bienheureuse que notre pèlerinage soupire : c'est à cette miséricorde que nous espérons. Se peut-il faire que nous attendions tant de grâces sans en vouloir faire à nos frères? La miséricorde nous environne de toutes parts : *Misericordia ejus circumdabit me*[8]. Cet exemple de notre Dieu ne nous attendrit-il pas? Si un maître est indulgent à ses domestiques, il ne peut souffrir les insolents et les fâcheux : il veut que sa douceur serve de loi à toute sa famille. Sous un père si bon que Dieu, quelle douceur pouvons-nous prétendre si nous sommes durs et inexorables? Vous voyez donc déjà, chrétiens, la liaison qu'il y a entre la miséricorde reçue et la miséricorde exercée : mais entrons plus profondément dans cette matière, et expliquons notre seconde partie.

SECOND POINT.

Je crois que vous voyez aisément que de tous les divins attributs celui que nous devons reconnaître dans un plus grand épanchement de nos cœurs, c'est sans doute la miséricorde. C'est celui dont nous dépendons le plus : nous ne subsistons que par grâce : il faut la reconnaître en la publiant; la publier en l'imitant : *Estote miseri-*

[1] Serm. CLVIII, n° 2, t. V, col. 761.
[2] *Apoc.* XIX, 8.
[3] *Hebr.* XIII, 21.
[4] *Apoc.* IV, 10.
[5] I *Cor.* XV, 57.
[6] *Psal.* CII, 1, 4.

[1] *Psal.* CII, 5.
[2] *Ibid.* LVIII, 11.
[3] *Ibid.* XXII, 6.
[4] II. *Cor.* IV, 17.
[5] *Apoc.* XIX, 1, 3, 4, 6.
[6] *Ibid.* III, 4.
[7] *Isa.* XXVI, 12.
[8] *Psal.* XXXI, 10.

cordes, sicut et Pater vester misericors est[1] : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » Nous ayant faits à son image, il n'aime rien plus en nous que l'effort que nous faisons de nous conformer à ses divines perfections. Saint Paul aux Colossiens, après leur avoir montré la miséricorde divine dans la grâce de leur élection, conclut en ces termes : *Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti*[2] : « Revêtez-vous donc, comme étant élus de Dieu, « saints et bien-aimés, d'entrailles de miséri« corde : » *electi*, élus, par miséricorde et par grâce : *dilecti*, bien-aimés, par pure bonté : *sancti*, saints, par la rémission gratuite de tous vos péchés : *Induite vos ergo viscera misericordiæ* : « Revêtez-vous donc d'entrailles de miséricorde. »

Pouvez-vous mieux confesser la miséricorde que vous recevez, qu'en la faisant aux autres en simplicité de cœur? Si vous êtes durs et superbes sur les misérables, il semble que vous ayez oublié votre misère propre. Si vous la faites aux autres dans un sentiment de tendresse, vous ressouvenant des grâces; c'est alors que vous honorez ces bienfaits : c'est là le sacrifice que demande sa miséricorde : *Talibus hostiis promeretur*[3] : « C'est par de semblables hosties qu'on se rend « Dieu favorable. » Il y a un sacrifice de destruction; c'est le sacrifice de la justice divine, en témoignage qu'elle détruit les pécheurs. Mais le propre de la miséricorde, c'est de conserver; il lui faut pour sacrifice conserver les pauvres et les misérables : voilà l'oblation qui lui plaît. Vous prétendez au royaume céleste : Dieu vous en a donné la connaissance; il vous y appelle par son Évangile, il vous y conduit par sa grâce : *Quid retribuam Domino*[4]? « Que rendrai-je au Sei« gneur? » Quelle victime lui offrirez-vous? voyez tous ces pauvres malades : offrez-lui ces victimes vivantes et raisonnables, conservées et soulagées par vos charités et par vos aumônes. Ils sont dans la fournaise de la pauvreté et de la maladie; que ne descendez-vous avec la rosée de vos aumônes? O sacrifice agréable! *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater*[5] : « Les cœurs des saints ont « reçu beaucoup de soulagement de votre bonté, « mon cher frère. » A qui cela convient-il mieux, sinon aux pauvres malades? Je ne néglige pas pour cela les autres; mais je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture : ceux qui n'ont point ce fonds, imposent un tribut à leurs mains : ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, mais encore y a-t-il quelque recours : la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissements, dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas ces moyens : ils sont contraints d'être renfermés : leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée, et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions : le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix?

Combien de malades dans Metz! Il semble que j'entends tout autour de moi un cri de misère : ne voulez-vous pas avoir pitié? leur voix est lasse, parce qu'elle est infirme : moins je les entends, et plus ils me percent le cœur. Mais si leur voix n'est pas assez forte, écoutez Jésus-Christ qui se joint à eux. Ingrat, déloyal, nous dit-il, tu manges et tu te reposes à ton aise; et tu ne songes pas que je suis souffrant en telle maison, que j'ai la fièvre en cette autre; et que partout je meurs de faim, si tu ne m'assistes. Qu'attendez-vous, cruels, pour subvenir à la pauvreté de ce misérable? Quoi! attendez-vous que les ennemis de la foi en prennent le soin pour les gagner à eux par une cruelle miséricorde? Voulez-vous que votre dureté leur serve d'entrée? Ah! qu'un homme se fait bien entendre, quand il vient donner la vie à un désespéré! Faiblesse d'esprit dans la maladie. Vous voulez qu'ils soient secourus; favorisez donc de tout votre pouvoir cette confrérie charitable qui se consacre à leur service. Aidez ces filles charitables, dont toute la gloire est d'être les servantes des pauvres malades; victimes consacrées pour les soulager. Et ne me dites point : Les pauvres sont de mauvaise humeur, on ne peut les contenter. C'est une suite nécessaire de la pauvreté. Sont-ils de plus mauvaise humeur que ceux auxquels Jésus-Christ disait : *O generatio perversa! usquequo patiar vos? adhuc huc filium tuum*[1]. « O race incrédule et dépravée! jusques à « quand vous souffrirai-je? amenez ici votre fils. » Mais ils ne se contentent pas de ce que nous leur donnons : ils veulent de l'argent et non des bouillons, et non des remèdes. Qui le veut? c'est l'avarice. Vous n'êtes pas assemblées pour satisfaire à ce que leur avarice désire, mais à ce qu'exige leur nécessité. Mais il n'y a point de fonds? C'est la charité des fidèles; et c'est à vous, mesdames,

[1] *Luc* VI, 36.
[2] *Colos.* III, 12.
[3] *Hebr.* XII, 16.
[4] *Psal.* CXV, 3.
[5] *Philem.* 7.

[1] *Luc.* IX, 41.

à l'exciter. C'est pour cela, mesdames, que vous vous êtes toutes données à Dieu pour faire la quête.

Si la pauvreté dans le christianisme est honorable, vous devez être honorées de faire pour Jésus-Christ l'action de pauvres. Quoi! rougirez-vous de demander l'aumône pour Jésus-Christ? Quand est-ce que vous donnerez, si vous ne pouvez vous résoudre à demander? Vous devriez ouvrir vos bourses, et vous refusez de tendre la main! Mais on ne me donne rien. O vanité, qui te mêles jusque dans les actions les plus humbles, ne nous laisseras-tu jamais en repos? Jésus se contente d'un liard; Jésus se contente d'un verre d'eau : bien plus, il ne laisse pas de demander aux plus rebelles, aux plus incrédules. Animez-vous donc les uns les autres; mais persévérez. Quelle honte d'avoir commencé! ce serait une hypocrisie. Rien de plus saint : tout le monde y devrait concourir. N'écoutez pas ceux qui disent : Cet œuvre ne durera pas. Il ne durera pas, si vous êtes lâches : il ne durera pas si vous manquez de foi, si vous vous défiez de la Providence. Dieu suscitera l'esprit de personnes pieuses pour vous fournir des secours extraordinaires; mais ce sera si vous faites ce que vous pouvez. Quelle consolation : je n'ai qu'un écu à donner; il se partagera entre tous les pauvres, comme la nourriture entre tous les membres! C'est l'avantage de faire les choses en union. Si chaque membre prenait sa nourriture de lui-même, confusion et désordre; la nature y a pourvu : une même bouche. Comme les membres s'assistent les uns les autres, prêtez-leur vos mains, prêtez-leur vos voix. La main prend un bâton pour soutenir le corps au défaut du pied.

Exhortation, en considérant la miséricorde que nous recevons de Jésus-Christ : que lui rendrons-nous? il n'a que faire de nous. Empressement de la reconnaissance : Sauveur, je meurs de honte de recevoir vos bienfaits sans rien rendre; donnez-moi le moyen de les reconnaître. Pressé par ces raisons que la gratitude inspire, il dit : Je te donne les pauvres, ce que tu leur feras, je le tiens pour reçu aux mêmes conditions qu'eux : je veux entrer en leur place. Ne le crois-tu pas? C'est lui qui le dit. Il a dit que du pain c'était son corps; tu le crois et tu l'adores. Il a dit qu'une goutte d'eau lavait nos péchés; tu le crois, et tu conduis tes enfants à cette fontaine. Il a dit qu'il était en la personne des pauvres; pourquoi refuses-tu de le croire? si tu refuses de le croire, tu le croiras et tu le verras, lorsqu'il dira : *Infirmus, et non visitastis me*[1] : « J'ai été malade, et « vous ne m'avez pas visité. » L'homme deva..t Dieu, demandant de le voir dans sa gloire : Tu ne m'as pas voulu voir dans mon infirmité : une troupe de misérables s'élèvera : Seigneur, c'est un impitoyable. C'est pour cela que le mauvais riche voit Lazare au sein d'Abraham. Au contraire, ces pauvres vous recevront dans les demeures éternelles : *Recipient vos in æterna tabernacula*[1].

[1] *Matth.* XXV, 43.

Employer à cela le crédit et l'autorité : elle s'évanouira en l'autre monde. Voulez-vous qu'elle vous y serve, employez-la au ministère des pauvres.

EXORDE

D'UN SERMON PRÊCHÉ DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

Le prophète-roi, chrétiens, était entré bien profondément dans la méditation de la dureté et de l'insensibilité des hommes, lorsqu'il adresse à Dieu ces beaux mots : *Tibi derelictus est pauper*[2] : « O Seigneur, on vous abandonne le pau« vre. » En effet, il est véritable qu'on fait peu d'état des malheureux; chacun s'empresse avec grand concours autour des fortunés de la terre, les pauvres cependant sont délaissés, leur présence même donne du chagrin, et il n'y a que Dieu seul à qui leurs plaintes ne soient point à charge. Puisque tout le monde les lui abandonne, il était digne de sa bonté de les recevoir sous ses ailes, et de prendre en main leur défense. Aussi s'est-il déclaré leur protecteur : parce qu'on méprise leur condition, il relève leur dignité; parce qu'on croit ne leur rien devoir, il impose la nécessité de les soulager; et afin de nous y engager par notre intérêt, il ordonne que les aumônes nous soient une source infinie de grâces. Dans cette maison des pauvres, dans cette assemblée qui se fait pour eux, on ne peut rien méditer de plus convenable que ces vérités chrétiennes; et comme les prédicateurs de l'Évangile sont les véritables avocats des pauvres, je m'estimerai bienheureux de parler aujourd'hui en leur faveur. Tout le ciel s'intéresse dans cette cause, et je ne doute pas, chrétiens, que je n'obtienne facilement son secours par l'intercession de la sainte Vierge.

[1] *Luc.* XVI, 9.
[2] *Ps.* IX. *Hebr.* X, 14.

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS.

Desseins admirables de Dieu sur ses élus : il les a mis au-dessus de tous ses ouvrages; il se les est proposés dans toutes ses entreprises; il les a inséparablement unis à la personne de son Fils, afin de les traiter comme lui. Merveilles que Dieu opère l'exécution de ces grands desseins.

Omnia vestra sunt, vos autem Christi.

Tout est à vous et vous êtes à Jésus-Christ, dit le grand apôtre parlant aux justes. I. *Cor.* III, 22, 23.

Si nous employions à penser aux grandeurs du ciel la moitié du temps que nous donnons inutilement aux vains intérêts de ce monde, nous ne vivrions pas, comme nous faisons, dans un mépris si apparent des affaires de notre salut. Mais tel est le malheur où nous avons été précipités par notre péché : ce tyran ne s'est pas contenté de nous faire perdre le royaume dans l'espérance duquel nous avions été élevés; il nous a tellement ravalé le courage, que nous n'oserions quasi plus aspirer à sa conquête, quelque secours qu'on nous offre pour y rentrer. A peine nous en a-t-il laissé un léger souvenir; et s'il nous en reste quelque vieille idée qui ait échappé à cette commune ruine, cette idée, messieurs, n'a pas assez de force pour nous émouvoir : elle nous touche moins que les imaginations de nos songes. Ce qui est plus cruel, c'est qu'il ne nous donne pas seulement le loisir de penser à nous. Il nous entretient toujours par de vaines flatteries; et, comme il n'a rien qui nous puisse entièrement arrêter, toute sa malice se tourne à nous jeter dans une perpétuelle inconstance, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et nous faire passer cette misérable vie dans un enchaînement infini de désirs incertains, vagues, et de prétentions mal fondées. Cela fait que nous ne concevons qu'à demi ce qui regarde l'autre vie : ces vérités ne tiennent point à notre âme déjà préoccupée des erreurs des sens. En quoi nous sommes semblables à ces insensés, desquels parle le Sage, qui, sans prendre garde aux grands desseins que Dieu avait conçus dès l'éternité pour ses saints, s'imaginaient qu'ils fussent enveloppés dans le même destin que les impies, parce qu'ils les voyaient sujets à la même nécessité de la mort : *Videbunt finem sapientis, et non intelligent quid cogitaverit de eo Dominus* [1] : « Ils verront la fin du « sage, et ils ne comprendront point le dessein de « Dieu sur lui. » Souffrirez-vous pas bien, messieurs, pour nous délivrer de ce blâme, que nous nous entretenions sur ces desseins si admirables de Dieu sur les bienheureux, en ce jour où l'Église est occupée à les congratuler sur leur félicité? Nous ne pouvons rien dire qui contribue plus à leur gloire ni à notre édification. Certes, je l'oserai dire, si la joie abondante dans laquelle ils vivent leur permet de faire quelque différence entre les avantages de leur élection, c'est par là qu'ils estiment le plus leur bonheur, et c'est cela aussi qui nous doit plus élever le courage. Parlons donc, messieurs, de ces desseins admirables. Nous en découvrirons les plus grands secrets dans ce peu de paroles de l'Apôtre que j'ai alléguées pour mon texte, et tout ce discours sera pour expliquer la doctrine de ces quatre ou cinq mots. Nous y verrons que les élus ont eu la préférence dans l'esprit de Dieu, comme il a mis les saints au-dessus de tous ses ouvrages, et qu'il se les est proposés dans toutes ses entreprises : *Omnia vestra :* « Tout est à vous; » que c'est sur ce premier dessein qu'il a formé tous les autres; elles nous donneront sujet d'expliquer par quel artifice Dieu les a si bien attachés à la personne de son Fils, afin d'être obligé de les traiter comme lui : *vos autem Christi :* « et vous êtes à Jésus-« Christ. » Après avoir établi ces vérités, il ne me sera pas beaucoup difficile de vous persuader des merveilles qu'il opérera dans l'exécution de ce grand dessein; ce que je tâcherai de faire fort brièvement en concluant ce discours. Joignons nos vœux; implorons pour cela l'assistance du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

PREMIER POINT.

Pour nous représenter quelle sera la félicité des enfants de Dieu en l'autre vie, il faut considérer premièrement en gros combien elle doit être grande et inconcevable, afin de nous en imprimer l'estime; et après il faut voir en quoi elle consiste, pour avoir quelque connaissance de ce que nous désirons.

Pour ce qui regarde la première considération, nous la pouvons prendre de la grandeur de Dieu et de l'affection avec laquelle il a entrepris de donner la gloire à ses enfants.

C'est une chose prodigieuse de voir l'exécution des desseins de Dieu. Il renverse en moins de rien les plus hautes entreprises; tous les éléments changent de nature pour lui servir; enfin il fait paraître dans toutes ses actions qu'il est le seul Dieu et le créateur du ciel et de la terre. Or il s'agit ici de l'accomplissement du plus grand dessein de Dieu, et qui est la consommation de tous ses ouvrages.

[1] *Sap.* IV, 17

Toute cause intelligente se propose une fin de son ouvrage. Or, la fin de Dieu ne peut être que lui-même. Et comme il est souverainement abondant, il ne peut retirer aucun profit de l'action qu'il exerce, autre que la gloire qu'il a de faire du bien aux autres et de manifester l'excellence de sa nature; et cela parce qu'il est bien digne de sa grandeur de faire largesse de ses trésors, et que d'autres se ressentent de son abondance. Que s'il est vrai qu'il soit de la grandeur de Dieu de se répandre, sans doute son plus grand plaisir ne doit pas être de se communiquer aux natures insensibles. Elles ne sont pas capables de reconnaître ses faveurs, ni de regarder la main de qui elles tirent leur perfection. Elles reçoivent, mais elles ne savent pas remercier. C'est pourquoi quand il leur donne, ce n'est pas tant à elles qu'il veut donner, qu'aux natures intelligentes à qui il les destine. Il n'y a que celles-ci à qui il ait donné l'adresse d'en savoir user. Elles seules en connaissent le prix; il n'y a qu'elles qui en puissent bénir l'auteur. Puis donc que Dieu n'a donné qu'aux natures intelligentes la puissance de s'en servir, sans doute ce n'est que pour elles qu'il les a faites. Aussi l'homme est établi de Dieu comme leur arbitre, et si le péché n'eût point ruiné cette disposition admirable du Créateur dès son commencement, nous verrions encore durer cette belle république. Dieu donc a fait pour les créatures raisonnables les natures inférieures. Et quant aux créatures intelligentes, il les a destinées à la souveraine béatitude qui regarde la possession du souverain bien : il les a faites immédiatement pour soi-même. Voilà donc l'ordre de la Providence divine, de faire les choses insensibles et privées de connaissance pour les intelligentes et raisonnables, et les raisonnables pour la possession de sa propre essence. Donc ce qui regarde la souveraine béatitude est le dernier accomplissement des ouvrages de Dieu. C'est pourquoi dans le dernier jugement Dieu dit à ses élus : *Venez, les bien-aimés de mon Père, au royaume qui vous est préparé dès la constitution du monde.* Il dit bien aux malheureux : *Allez au feu qui vous est préparé* [1]; mais il ne dit pas qu'il fût préparé dès le commencement du monde. Cela ne veut dire autre chose sinon que la création de ce monde n'était qu'un préparatif de l'ouvrage de Dieu, et que la gloire de ses élus en serait le dernier accomplissement. Comme s'il disait : Venez, les bien-aimés de mon Père, c'est vous qu'il regardait quand il faisait le monde; et il ne faisait alors que vous préparer un royaume.

Que si nous venons à considérer la qualité de la Providence, nous le jugerons encore plus infailliblement. La parfaite prudence ne se doit proposer qu'une même fin, d'autant que son objet est de mettre l'ordre partout; et l'ordre ne se trouve que dans la disposition des moyens et dans leur liaison avec la fin. Ainsi elle doit tout ramasser pour paraître universelle, tout digérer par ordre pour paraître sage, tout lier pour paraître uniforme; et c'est pourquoi il y doit avoir une dépendance de tous les moyens, afin que le corps du dessein soit plus ferme et que toutes les parties s'entretiennent. L'imparfait se doit rapporter au parfait, la nature à la grâce, la grâce à la gloire. C'est pourquoi si les cieux se meuvent de ces mouvements éternels, si les choses inférieures se maintiennent par ces agitations si réglées, si la nature fait voir dans les différentes saisons ses propriétés diverses, ce n'est que pour les élus de Dieu que tous les ressorts se remuent. Les peuples ne durent que tant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude : *Constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel* [1] : « Il a « marqué les limites des peuples selon le nombre « des enfants d'Israël qu'il avait en vue. » Les éléments et les causes créées ne persistent que parce que Dieu a enveloppé ses élus dans leur ordre, et qu'il les veut faire sortir de leurs actions. « Aussi elles sont comme dans les douleurs « de l'enfantement : » *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc* [2]. « Elles attendent « avec impatience que Dieu fasse la découverte de « ses enfants : » *Revelationem filiorum Dei expectat* [3]. L'auteur de leur nature, qui leur a donné leurs inclinations, leur a imprimé un amour comme naturel de ceux à qui il les a destinées. Elles ne font point encore de discernement; c'est à Dieu de commencer, c'est à lui à faire voir ceux qu'il reconnaît pour ses enfants légitimes. Et quand il les aura marqués, qu'il aura débrouillé cette confusion qui les mêle, elles tourneront toute leur fureur contre ses ennemis : *Pugnabit cum eo orbis terrarum contra insensatos* [4] : « Tout l'univers combattra avec lui contre les in- « sensés. » Elles se soumettront volontiers à ses enfants : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc... revelationem expectans filiorum Dei :* « Jusqu'à présent toute créature « soupire, et parait dans l'enfantement,... at- « tendant la manifestation des enfants de Dieu. »

Si nous allons encore plus avant dans le dessein de Dieu, nous trouverons quatre communications de sa nature. La première dans la création, la seconde se fait par la grâce, la troisième de sa gloire, la quatrième de sa personne. Et si

[1] *Matth.* XXV, 34. *Ibid.* 41.

[1] *Deut.* XXXII, 8.
[2] *Rom.* VIII, 21.
[3] *Ibid.* 19
[4] *Sap.* V, 21.

le moins parfait est pour le plus excellent, donc la création regardait la justification, et la justification était pour la communication de la gloire, et la communication de la gloire pour la personnelle. C'est la gradation de saint Paul : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*[1]; « Tout est à vous, et vous êtes à Jésus-« Christ, et Jésus-Christ est à Dieu. » Mais il ne faut pas séparer Jésus-Christ d'avec ses élus, d'autant que c'est le même esprit de Jésus-Christ qui se répand sur eux : *tanquam unguentum in capite*[2] : « comme le parfum répandu sur la tête, « qui descend sur toute la barbe d'Aaron. » Ce sont ses membres, et la glorification n'est que la consommation du corps de Jésus-Christ : *donec occurramus ei in virum perfectum secundùm mensuram plenitudinis Christi*[3] : « Jusqu'à ce « que nous parvenions à l'état d'un homme par-« fait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon « laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous. » Et nous sommes tous bénis en Jésus-Christ; *tanquam in uno*[4] : « comme en un seul. » Donc les prédestinés sont ceux qui ont toutes les pensées de Dieu dès l'éternité, ce sont ceux à qui aboutissent tous ses desseins. C'est pourquoi : *Omnia propter electos*[5] : « Tout est pour les « élus. » C'est pourquoi encore : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*[6] : « Tout contribue « au bien de ceux qui aiment Dieu : » *omnia*, tout; d'autant que tout étant fait pour leur gloire, il n'y a rien à qui le Créateur n'ait donné une puissance et même une secrète inclination de les y servir.

Et il y a ici deux choses à remarquer; l'une que c'est à eux que se terminent tous les desseins de Dieu, la seconde qu'ils se terminent à eux conjointement avec Jésus-Christ.

Quel doit être cet ouvrage à qui la création de cet univers n'a servi que de préparation, que Dieu a regardé dans toutes ses actions, qui était le but de tous ses désirs, enfin après l'exécution duquel il se veut reposer toute l'éternité! Il y aura assez de quoi contenter cette nature infinie. Lui qui a trouvé que la création du monde n'était pas une entreprise digne de lui, se contentera après avoir consommé le nombre de ses élus. Toute l'éternité il ne fera que leur dire : Voilà ce que j'ai fait, voyez; n'ai-je pas bien réussi dans mes desseins? pouvais-je me proposer une fin plus excellente?

Et qui peut douter que ce dessein ne soit tout extraordinaire, puisque Dieu y agit avec passion? Il s'est contenté de dire un mot pour créer le ciel et la terre. Nous ne voyons pas là une émotion véhémente. Mais pour ce qui regarde la gloire de ses élus, vous diriez qu'il s'y applique de toutes ses forces : au moins y a-t-il employé le plus grand de tous les miracles, l'incarnation de son Fils. « Ne s'est-il pas lié et comme collé « d'affection avec son peuple? » *Conglutinatus est Dominus patribus nostris*[1]. Tantôt il se compare à une aigle qui excite ses petits à voler, tantôt à une poule qui ramasse ses petits poussins sous ses ailes. Il condescend à toutes leurs faiblesses; son amour le porte à l'excès, et lui fait faire des actions qui paraissent extravagantes. Écoutez comme il crie au milieu du temple : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat*[2] : « Si quelqu'un « a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Il n'en faut pas douter, il y a ici une inclination véhémente. Jamais Dieu n'a rien voulu avec tant de passion : or vouloir à Dieu, c'est faire. Donc ce qu'il fera pour ses élus sera si grand, que tout l'univers ne paraîtra rien à comparaison de cet ouvrage. Sa passion est si grande qu'elle passe à tous ses amis, et fait remuer à ses ennemis tous leurs artifices pour s'opposer à l'exécution de ce grand dessein. C'est le propre des grands desseins de s'étendre à beaucoup de personnes. Et nous ne jugeons jamais un dessein si grand, que lorsque nous voyons que tous les amis y prennent part, et que tous les ennemis s'en remuent. Comme ils ne s'excitent qu'à cause de nous, et que nous donnons le branle à leurs mouvements, il faut que notre émotion soit bien grande pour porter son coup si loin.

Elle paraît bien, son affection envers ses élus, par les soins qu'il a de les rechercher. N'est-ce pas lui qui les a assemblés de tous les coins de la terre, qui leur a donné le sang de son Fils? Et celui qui leur a donné son Fils, que leur peut-il refuser? Il a pris plaisir lui-même de les faire aimables, afin de leur donner sans réserve son affection : *Dedit semetipsum pro nobis, ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum*[3]. « Il s'est livré lui-même « pour nous, afin de se purifier un peuple qui lui « fût agréable, et qui se portât avec ferveur aux « bonnes œuvres. » Quoi! en ce monde, qui est un lieu d'épreuve et de larmes, où il ne leur promet que des misères, ou il veut les séparer de toutes choses : *Veni separare : ... non veni pacem mittere, sed gladium*[4] : « Je suis venu « pour séparer : ... je ne suis pas venu apporter « la paix, mais l'épée. » Cependant il les comble

[1] I. *Cor.* III, 22, 23.
[2] *Psal.* CXXXII, 2.
[3] *Ephes.* IV, 13.
[4] *Galat.* III, 16.
[5] II. *Cor.* IV, 15.
[6] *Rom.* VIII, 8.

[1] *Deut.* X, 15.
[2] *Joan.* VII, 37.
[3] *Tit.* II, 14.
[4] *Matth.* X, 35. *Ibid.* 34.

de bénédictions. Ils sont inébranlables, voient tout le monde sous leurs pieds : ils se réjouissent dans leurs peines : *gaudentes quia digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*[1] : « remplis de joie de ce qu'ils ont été jugés dignes de « souffrir des outrages pour le nom de Jésus. » Au reste ils sont dans un repos, une fermeté et une égalité merveilleuse. Leurs chaînes délivrent les infirmes de leurs maladies : il donne de la gloire jusques à leurs ombres. Vous diriez que quelque résolution qu'il ait prise, il ne saurait s'empêcher de leur faire du bien, et de leur laisser tomber un petit avant-goût de leur béatitude. Et cependant cela n'est rien, il leur en prépare bien davantage. Il n'estime pas que cela rompe la résolution de les affliger : tant il estime peu ces biens à comparaison de ceux qu'il leur garde ! Ce monde même, quoiqu'il ait été fait pour les élus, il semble que Dieu n'estime pas ce présent : ou s'il l'estime, c'est à peu près comme un père estimerait cette partie du bien de ses enfants de laquelle ils auraient l'usage commun avec les valets. Ce soleil, tout beau qu'il est, luit également sur les bons et sur les impies. Et quelles seront donc les choses qu'il réserve pour ses enfants ! avec combien de magnificence les régalera-t-il dans ce banquet de la gloire, où il n'y aura que des personnes choisies, *electi*, et où il ne craindra plus de profaner ses bienfaits ! Avec quelle abondance cette nature souverainement bonne se laissera-t-elle répandre ! abondance d'autant plus grande, qu'elle se sera rétrécie si longtemps durant le cours de ce temps misérable, et qu'il faudra alors qu'elle se débonde. Vivez, heureux favoris du Dieu des armées : il a tout fait pour vous : il vous a préservés parmi tous les périls de ce monde : il vous a gardés, *quasi pupillam oculi sui*[2], « comme la prunelle de son œil. » Il ne s'est pas contenté de vous faire du bien par miséricorde : il a voulu vous être redevable, afin de vous donner plus abondamment. Il a voulu vous donner le contentement de mériter votre bonheur, et a mieux aimé partager avec vous la gloire de votre salut et de son dessein dernier, que de diminuer la satisfaction de votre âme. Vous êtes les successeurs de son héritage : c'est vous que regardent les promesses qu'il a faites à Abraham et à Isaac ; mais c'est vous que regarde l'héritage promis à Jésus-Christ.

Il faut donc savoir que tous les biens que Dieu promet aux prédestinés, c'est conjointement avec Jésus-Christ : il ne faut point séparer leurs intérêts. Dieu promet à Abraham de bénir toutes les nations : *in semine tuo*[3], « dans ton fils ; » où l'apôtre saint Paul remarque : *Non in seminibus, sed tanquam in uno*, [1] : « L'Écriture ne « dit pas à ceux de sa race, mais à sa race, c'est-« à-dire à l'un de sa race. » Cette bénédiction, c'est ce qui fait cette nouvelle vie que Dieu nous donne. Donc cette vie nouvelle réside dans Jésus-Christ comme dans le chef, et de là elle se répand sur les membres : mais ce n'est que la même vie : *Vivo ego, jam non ego; vivit vero in me Christus*[2] : « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui « vis; mais c'est Jésus Christ qui vit en moi. » L'héritage ne nous regarde qu'à cause que nous sommes les enfants de Dieu. Nous ne sommes les enfants de Dieu, que parce que nous sommes un avec son fils naturel; d'autant que nous ne pouvions participer à la qualité d'enfant de Dieu, que par dépendance de celui à qui elle appartient par préciput. C'est pourquoi « Dieu a envoyé « dans nos cœurs l'esprit de son Fils qui crie : « Mon Père, mon Père : » *Misit Deus in corda nostra spiritum Filii sui clamantem : Abba, Pater*[3]. Cet esprit est un : *Unus et idem spiritus*[4]. Donc, et notre qualité de fils, et la prétention à l'héritage, et la nouvelle vie que nous avons par la régénération spirituelle, nous ne l'avons que par société avec Jésus-Christ : *tanquam in uno*[5] : « comme dans un seul. » C'est pourquoi Dieu lui a donné l'abondance : *Complacuit in ipso habitare omnem plenitudinem*[6] : « Il a plu au Père que « toute plénitude résidât en lui ; » afin que nous fussions abondants par ses richesses. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus*[7] : « Nous avons « tous reçu de sa plénitude. »

La vie donc que nous avons, nous est commune avec Jésus-Christ : or la vie de la grâce et celle de la gloire est la même ; d'autant qu'il n'y a d'autre différence entre l'une et l'autre, que celle qui se rencontre entre l'adolescence et la force de l'âge. Là elle est consommée ; mais ici elle est en état de se perfectionner : mais c'est la même vie. Il n'y a que cette diversité, qu'en celle-là cette vie a ses opérations plus libres à cause de la juste disposition de tous les organes : ici elles ne sont pas encore parfaites, d'autant que le corps n'a pas encore pris tout son accroissement. C'est ce qu'explique l'apôtre saint Paul : *Vita nostra abscondita est cum Christo in Deo*[8] : Notre vie « est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » Maintenant, dans cette vie mortelle, la plupart de ses

[1] *Act.* v, 41.
[2] *Deut.* XXXII, 10. — [3] *Gen.* XXII, 18.

[1] *Galat.* III, 16.
[2] *Ibid.* II, 20.
[3] *Ibid.* IV, 6.
[4] I. *Cor.* XII, 11.
[5] *Galat.* III, 16.
[6] *Coloss.* I, 19.
[7] *Joan.* I, 16.
[8] *Coloss.* III, 3.

opérations sont cachées ; la force de ce cœur nouveau ne paraît pas : *Cùm autem Christus apparuerit, vita vestra, tunc et vos apparebitis* [1] : « Mais lorsque Jésus-Christ, qui est votre vie, viendra à paraître, alors vous paraîtrez aussi. » Ah ! ce sera lorsque votre vie paraîtra dans toute son étendue, que les facultés entièrement dénouées feront voir toutes leurs forces, et que Jésus-Christ paraîtra en nous dans toute sa gloire. C'est la raison pour laquelle l'Apôtre parlant de la gloire, se sert quasi toujours du mot de révélation : *ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* [2] : « Cette « gloire qui sera un jour découverte en nous : » d'autant que la gloire n'est autre chose qu'une certaine découverte qui se fait de notre vie cachée en ce monde, mais qui se fera paraître tout entière en l'autre. Et le même apôtre décrivant, et notre adolescence en cette vie, et notre perfection en l'autre, dit que « nous croissons et nous » nous consommons en Jésus-Christ. » *Occurramus ei in virum perfectum, secundùm mensuram plenitudinis Christi* [3]. Voilà pour l'état de la force de l'âge. Et en attendant, « croissons en « toutes choses dans Jésus-Christ qui est notre chef « et notre tête : » *Interim crescamus in eo per omnia qui est caput Christus* [4]. Donc l'apôtre saint Paul met la vie de la gloire en Jésus-Christ, comme celle de la grâce ; et cela bien raisonnablement. Car la même chose en laquelle nous croissons, doit être celle en laquelle nous nous consommons. » Or nous croissons en Jésus-Christ, « *crescamus, etc.* Donc nous devons nous consommer en Jésus-Christ, « jusqu'à l'état d'un homme parfait, « à la mesure de l'âge et de la plénitude selon la- » quelle Jésus-Christ doit être formé en nous : » *in virum perfectum, secundùm mensuran plenitudinis Christi*. Et cela est d'autant plus véritable, que si le commencement fait une unité, la consommation en doit faire une bien plus étroite. Donc nous sommes appelés à la gloire conjointement avec Jésus-Christ, et par conséquent nous posséderons le même royaume. Et pour signifier encore plus cette unité, l'Écriture nous apprend que nous serons dans le même trône : *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo* [5] : « Quiconque sera victorieux, je le ferai asseoir avec « moi sur mon trône. »

Or, pour concevoir la grandeur de cette récompense, il ne faut que penser ce que le Père éternel doit avoir fait pour son Fils. C'est son Fils unique : *Unigenitus qui est in sinu Patris* [6] : « le Fils unique qui est dans le sein du Père. » C'est celui qu'il a oint de cette huile d'allégresse, c'est-à-dire, de la divinité : *Unxit te Deus tuus, oleo lætitiæ* [1]. C'est celui qui a toutes ses affections : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui* [2] : « Celui-ci est mon Fils bien- « aimé en qui j'ai mis toute ma complaisance. » C'est son Fils unique ; et si nous sommes ses enfants, ce n'est que par un écoulement de l'esprit et de la vie de son Fils, qui a passé jusques à nous. Et c'est pourquoi seul il est l'objet de ses affections. Mais comme nous sommes ses enfants par la participation de l'esprit de son Fils, « par » lequel nous crions mon Père, mon Père ; » *in quo clamamus Abba, Pater* [3], aussi sommes-nous ses bien-aimés par une extension de son amour. Il doit à ses élus la même affection qu'il a pour son Fils ; et il leur doit par conséquent le même royaume. Et puisque nous sommes ses enfants, nous sommes ses bien-aimés. Par la société de la filiation et de l'amour de son Fils, nous devons aussi avoir le même héritage. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul : *Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, transtulit in regnum Filii dilectionis suæ* [4] : « Il nous a arrachés de la puissance des « ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume « de son Fils bien-aimé. »

Voilà ce qu'était Jésus-Christ à son Père à raison de sa filiation ; et cela faisait sans doute une obligation bien étroite de lui préparer un royaume magnifique : mais lui-même l'exagère encore dans l'Apocalypse : *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo : sicut et ego vici, et sedi ad dexteram Patris* [5] : » Quiconque sera « victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon « trône : comme ayant été moi-même victorieux » je me suis assis avec mon Père sur son trône. » Comme s'il disait : Je devais attendre de mon Père de grandes choses, à raison de la qualité que j'ai de son Fils unique et bien-aimé ; mais quand je n'eusse dû rien attendre d'une affection si légitime, il me ne peut rien refuser après mes victoires. C'est moi qui ai renversé tous ses ennemis : c'est moi qui ai établi son royaume : par moi il est béni dans les siècles des siècles : par moi sa miséricorde et sa justice éclatent : je lui ai conquis un peuple nouveau et un nouveau royaume : c'est moi qui ai établi la paix dans ses États. Y eut-il jamais un plus puissant exécuteur de ses ordres, j'ai renversé tous ses ennemis et ai fait redouter sa puissance à la terre et aux enfers? Y eut-il un fils plus obéissant que moi, après m'être

[1] *Coloss.* III, 3.
[2] *Rom.* VIII, 18.
[3] *Ephes.* IV, 13.
[4] *Ibid.* IV, 15.
[5] *Apoc.* III, 21.
[6] *Joan.* I, 18.

[1] *Psal.* XLIV, 8.
[2] *Matth.* III, 17.
[3] *Rom.* VIII, 15.
[4] *Coloss.* I, 13.
[5] *Apoc.* III, 21.

soumis à la mort et à la mort de la croix? Jamais prêtre lui offrit-il une hostie plus agréable et plus sainte, jamais y eut-il lévite qui lui ait immolé avec plus de pureté que moi, puisque je me suis immolé moi-même comme une hostie sainte et immaculée : non pas pour mes péchés, mais pour les péchés des autres? Ah! il n'y a rien que je ne doive non-seulement attendre, mais encore justement exiger de mon Père. Aussi n'ai-je pas sujet de me plaindre de lui. Il a ouvert sur moi tous ses trésors : il m'a mis à sa dextre, et je ne pouvais pas atteindre de plus grand honneur.

C'est là ce qui regarde Jésus-Christ : voilà ce qui nous regarde. Sa gloire est grande, il est vrai; mais le bien qui le regarde nous regarde aussi : ses prétentions sont les nôtres. S'il a vaincu, ce grand capitaine, il a vaincu pour nous aussi bien que pour lui; et j'ose dire plus pour nous que pour lui : car il n'avait rien quasi à gagner, étant dans l'abondance, ou s'il avait quelque chose à gagner, c'étaient les élus. S'il a été obéissant à son Père, ç'a été pour nous. Le sacrifice même de ce grand prêtre est pour nous consommer avec lui dans son Père : *Sanctifico pro eis meipsum*[1] : « Je me sacrifie moi-même pour « eux. » Et cela, pourquoi? *Ut omnes unum sint; sicut tu in me ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint*[2] : « Afin qu'ils soient un tout ensemble; « comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et « moi en vous, qu'ils soient de même un en nous. » Nous mourons en sa mort; nous ressuscitons en sa résurrection; nous sommes immolés dans son sacrifice : tout nous est commun avec lui. Et si nos souffrances ne sont qu'une continuation des siennes : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi*[3] : « J'accomplis ce qui reste à souffrir à « Jésus-Christ; » notre gloire ne doit être qu'une extension de la sienne. *Quod si*, comme dit l'Apôtre, *cùm essemus inimici, reconciliati sumus in sanguine ipsius, multo magis reconciliati salvi erimus in vita ipsius*[4] : « Si lorsque nous « étions ennemis de Dieu nous avons été réconci- « liés avec lui par la mort de son Fils; à plus « forte raison étant maintenant réconciliés avec « lui, nous serons sauvés par la vie de son même « Fils. » Si, lors même que nous étions séparés de lui, ce qui se passait en lui venait jusqu'à nous; si nous sommes morts au péché dans sa mort; à plus forte raison les propriétés de sa vie doivent nous être communiquées après que nous avons été réunis par la réconciliation avec son Père, et qu'il nous a lui-même donné sa vie.

[1] *Joan.* XVII, 19.
[2] *Ibid.* 21.
[3] *Coloss.* I, 24. — [4] *Rom.* V, 10.

La grâce et la vie nouvelle réside en lui; mais elle n'y réside que comme dans la principale partie. Et tout de même que la vie du cœur ne serait pas parfaite, si elle ne se répandait sur les membres, quoiqu'elle réside principalement dans le cœur; ainsi il manquerait quelque chose à la vie nouvelle de Jésus-Christ, si elle ne se répandait sur les élus qui sont ses membres, quoiqu'elle réside principalement en lui comme dans le chef. Sa clarté ne paraît pas dans sa grandeur, si elle ne se communique; d'autant que ce n'est pas comme ces lumières découlées du soleil, qui ne se répandent pas plus loin : mais c'est une lumière et une splendeur première et originelle, telle que celle qui réside dans le soleil. Vous gâtez une source, quand elle ne s'étend pas dans tout le lit du ruisseau.

C'est pourquoi le Fils de Dieu dit à son Père : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum*[1] : « Je sais en eux et vous en moi, afin « qu'ils soient consommés dans l'unité. » Vous êtes un, mon Père, et vous voulez tout réduire à l'unité : *ut sint unum, sicut et nos unum sumus*[2] : « afin qu'ils soient un, comme nous som- « mes un. » C'est pourquoi vous êtes dans moi et moi en eux, « afin de les consommer dans l'unité : « *ut sint consummati in unum.* C'est pourquoi « je « leur ai donné la clarté que vous m'avez donnée : » *Dedi eis claritatem quam dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos*[3] : afin qu'ils soient un comme nous; parce que cette clarté m'est donnée pour la leur communiquer. Et « c'est par là qu'il faut que « tout le monde sache que vous m'avez envoyé : » *ut sciat mundus quia tu me misisti*[4]. Voilà pourquoi je suis venu : voilà votre dessein quand vous m'avez envoyé, de consommer tout en un. C'est pourquoi, *Pater, quos dedisti mihi*[5], « Père, « ceux que vous m'avez donnés, » non-seulement comme mes compagnons et comme mes frères, mais comme mes membres; *volo*, « je veux; « ah! ce sont mes membres; si vous me laissez la disposition de moi-même, vous me devez laisser celle de mes membres : *volo ut ubi sum ego, et illi sint*[6], « je veux que là où je suis, ils y « soient aussi. » Si je suis dans la gloire, il faut qu'ils y soient : *mecum, meeum*, « avec moi, par « unité avec moi; » afin qu'ils connaissent la clarté que vous m'avez donnée, qu'ils la connaissent en eux-mêmes, et qu'ils voient sa grandeur par son étendue et par sa communication : *quam dedisti mihi*; « c'est de vous que je la tiens, mon

[1] *Joan.* XVII, 23.
[2] *Ibid.* 22.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.* 23.
[5] *Ibid.* 24.
[6] *Ibid.*

« Père. « C'est pourquoi, « parce que vous m'ai- « miez avant la création du monde : » *quia tu me dilexisti à constitutione mundi;* vous me l'avez donnée tout entière, capable de se communiquer et de se répandre; « afin qu'où je suis ils y « soient aussi avec moi, pour qu'ils voient la gloire « que vous m'avez donnée : « *ut ubi ego sum et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi*[1]. « Je me sacrifie pour eux » et pour leurs péchés : *Ego pro eis sanctifico meipsum*[2]. C'étaient des victimes dues à votre colère : je me mets en leur place, *pro eis*, « pour « eux, » afin qu'ils soient saints et consacrés à votre majesté en même temps que je me dévoue et me sacrifie moi-même.

Quand les bras ou les autres membres ont failli, c'est assez de punir le chef. Quand on couronne le chef, il faut que les membres soient couronnés : s'ils ne participent à la gloire du chef, il faut que la gloire du chef soit petite. Il manquerait quelque chose à la perfection de mon offrande, s'ils n'étaient offerts en moi : *Sanctifico meipsum pro eis, ut sint et ipsi sanctificati :* « Je me sanctifie « moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanc- « tifiés : » à ma mort, s'ils ne mouraient par ma mort : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi pro corpore ejus quod est Ecclesia*[3] : « J'accom- « plis ce qui manque aux souffrances de Jésus- « Christ pour son Corps qui est l'Église[4] : » à ma vie, à ma résurrection et à ma gloire, s'ils ne ressuscitaient par ma résurrection, et ne vivaient par ma vie, et ne fussent glorieux par ma gloire. Mon Père, je suis en eux : il faut donc « que l'a- « mour que vous avez pour moi, soit en eux : » *Dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis*[5] : et il faut aussi que la joie et la gloire que vous me donnerez soit en eux, « afin que ma joie « soit pleine en eux : « *ut habeant gloriam meam impletam in semetipsis*[6]. *Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt; et ego clarificatus sum in eis*[7], « Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce « qui est à vous est à moi; et je suis glorifié en « eux. «

La gloire du chef tombe sur les membres, et la gloire des membres revient au chef. Je suis glorifié en eux; il faut qu'ils soient glorifiés en moi. Père saint, Père juste, je vous les recommande : puisqu'ils sont à moi, ils sont à vous : et si vous m'aimez, vous en devez avoir soin comme de moi. Enfin il ne veut dire autre chose par tout ce discours, sinon que nous sommes tous à lui, comme étant un avec lui, et comme devant être aimés du Père éternel par la même affection qu'il a pour lui : non pas qu'elle ne soit plus grande pour lui que pour nous; mais cela ne fait pas qu'elle soit différente. C'est le même amour, qui va droit à lui et rejaillit sur nous : à peu près comme une flèche qui par un même coup et un même mouvement perce la première chose qu'elle rencontre, et ne fait à ce qu'elle attrape après qu'une légère entamure. Ou comme un bon père qui regarde ses enfants et les leurs par un même amour, qui ne laisse pas d'être plus grand dans ses enfants sur lesquels se porte sa première impétuosité. Ou plutôt comme nous aimons d'une même affection tout notre corps, quoique nous ayons plus de soin de conserver et honorer les plus nobles parties.

Et après cela nous nous étonnons si Dieu agit avec passion! et s'il agit avec passion, comment ne produira-t-il point des effets extraordinaires, et qui surpasseront toutes nos pensées? La passion fait faire des choses étranges aux personnes les plus faibles : et que fera-t-elle à Dieu? Elle fait surpasser aux hommes leur propre puissance : eh! le moins qu'elle puisse faire à Dieu, c'est de lui faire passer les bornes de sa puissance ordinaire. Non; ce n'est pas assez pour rendre les élus heureux, d'employer cette puissance par laquelle il a fait le monde : il faut qu'il étende son bras : *In manu potenti et brachio extento*[1], « avec une « main forte et un bras étendu. « Il ne s'attachera plus aux natures des choses : il ne prendra plus loi que de sa puissance et de son amour. Il ira chercher dans le fond de l'âme l'endroit par où elle sera plus capable de félicité. La joie y entrera avec trop d'abondance, pour y passer par les canaux ordinaires : il faudra lui ouvrir les entrées, et lui donner une capacité extraordinaire. Il ne regardera plus ce qu'il en a fait, mais ce qu'il en peut faire. Ce sera là où il donnera comme le coup de maître : il nous est inconcevable, misérables apprentis que nous sommes. Il tournera notre esprit de tous côtés, pour le façonner entièrement à sa mode, et n'aura égard à notre disposition naturelle qu'autant qu'il faudra pour ne nous point faire de violence. Aussi, lorsqu'il décrit les douceurs du paradis, ce n'est que par des mystères, pour nous en témoigner l'incompréhensibilité. Écoutons ses promesses dans l'Apocalypse, « Ce- « lui qui sera vainqueur, je lui donnerai une manne

[1] *Joan.* VIII, 24.
[2] *Ibid.* 19.
[3] *Coloss.* I, 24.
[4] Bossuet a mis ici à la marge de son manuscrit ce texte de l'Apôtre (*Ephes.* I, 22, 23) : *Et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam, quæ est Corpus ejus, et plenitudo ejus, qui adimpletur omnia in omnibus :* « Il l'a donné pour chef « suprême à l'Église, laquelle est son corps, et dans laquelle il « trouve son entière perfection, lui qui accomplit tout en « tous. » Sur quoi il fait cette glose : *Ideoque adimpletur, eo quod fit omnia in omnibus :* Il accomplit tout en tous, parce qu'il est tout en tous. (*Edit. de Deforis.*)
[5] *Joan.* XVII, 26. — [6] *Ibid.* 13.
[7] *Ibid.* 10.

[1] *Deut.* V, 15.

« cachée : » *Qui vicerit, dabo ei manna absconditum*[1]; des douceurs cachées : *Dabo ei edere de ligno vitæ*[2] : « Je donnerai au victorieux à manger du fruit de l'arbre de vie. » Quoi ! est-ce quelque chose de semblable à nos fruits ordinaires? n'attendez pas que vous en trouviez en ce monde. Il ne croît que dans le jardin de mon Père, et il faut que le terroir en soit cultivé par sa propre main : *quod est in paradiso Dei mei*[3] : « qui « est dans le paradis de mon Dieu. » *Dabo ei nomen novum*[4] : « Je lui donnerai un nom nouveau. » Dieu ne donne point un nom sans signification. C'est pourquoi quand il change le nom à Abraham et à Jacob, il en atteste incontinent la raison : et la preuve en est évidente au nom de son Fils. La raison est qu'à Dieu, dire et faire c'est la même chose : *Dixit et facta sunt*[5] : « Il a dit, « et tout a été fait. » Et ici, *Dabo ei nomen novum*, « Je lui donnerai un nom nouveau, » et non-seulement il sera nouveau, mais encore est-il inconnu; et il faut en avoir en soi la signification, pour l'entendre : *quod nemo scit, nisi qui accipit*[6] : « Nul ne le connaît que celui qui le reçoit. »

L'apôtre saint Paul avait vu quelque chose de cette gloire; disons mieux, il en avait ouï quelque chose dans la proximité du lieu où il fut ravi. N'attendons pas qu'il nous en dise des particularités : il en parle comme un homme qui a vu quelque chose d'extraordinaire, qui ne nous en fait la description qu'en méprisant tout ce que vous lui pouvez apporter au prix de ce qu'il a vu, ou bien en avouant qu'il ne saurait l'expliquer. Il en marque quelques conditions générales, qui nous laissent dans la même ignorance où il nous a trouvés : *ut sciatis cum omnibus sanctis quæ sit longitudo, et latitudo, et sublimitas, et profundum*[7] : « afin que vous compreniez avec tous « les saints quelle est la longueur, la largeur, la « hauteur et la profondeur de ce mystère. » Ne vous semble-t-il pas entendre un homme qui aurait vu quelque magnifique palais, semblable à ces châteaux enchantés de qui nous entretiennent les poëtes, et qui ne parlerait d'autres choses sinon de la hauteur des édifices, de la largeur des fossés, de la profondeur des fondements, de la longueur prodigieuse de la campagne qu'on découvre; au reste ne peut pas donner une seule marque pour le reconnaître, ni en faire une description qui ne soit grossière : tant il est ravi en admiration de ce beau spectacle ! Voilà à peu près ce que fait le grand apôtre. Il ne nous exprime la grandeur des choses qu'il a vues, que par l'empressement où il est de les décrire, et par la peur qu'il a d'en venir à bout. Demandez-lui-en des particularités : il vous dira que cela est inconcevable; tout ce que vous pouvez lui dire n'est rien à comparaison. Parlez-lui des grandeurs de ce monde, et de toute la beauté de l'univers, pour savoir du moins ce que c'est que ce royaume par comparaison et par ressemblance : il n'a rien à vous dire, sinon : *Existimavi sicut stercora*[1] : « J'ai tout regardé comme du fumier et de l'ordure. » Ne lui alléguez point le témoignage de vos yeux ni de vos oreilles : Dieu agit ici par des moyens inconnus.

Il donne un tour tout nouveau à la créature : et puisque, comme j'ai dit, en cette action il ne prend point de loi que de sa puissance, et qu'il ne s'attache pas à la nature des choses, nous ne pouvons pas plus concevoir cet effet que sa vertu. Les choses prendront tout une autre face, d'autant que Dieu agira « par cette opération, par laquelle il se peut tout assujettir, » c'est-à-dire, changer tout l'ordre de la nature, et faire servir toute sorte d'êtres à sa volonté : *secundùm operationem qua possit subjicere sibi omnia*[2]. C'est pourquoi l'œil, qui voit tout ce qu'il y a de beau dans le monde, n'a rien vu de pareil; l'oreille, par laquelle notre âme pénètre les choses les plus éloignées, n'a rien entendu qui approche de la grandeur de ces choses; l'esprit, à qui Dieu n'a point donné de bornes dans ses pensées, toujours abondant à se former des idées nouvelles, ne saurait se figurer rien de semblable : *Neque oculus vidit, neque auris audivit, neque in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se*[3] : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce « que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Le Sauveur du monde, le plus juste estimateur des choses qui pût être; voyant d'un côté la gloire que son Père lui présentait, d'autre côté l'infamie, la cruauté, l'ignominie de son supplice, avec lequel il fallait acheter la félicité : dans cet échange fit si peu d'état de son supplice, qu'à peine le considéra-t-il; et sans délibération aucune, « dans la vue de la joie qui lui était proposée, « il a souffert la croix en méprisant la honte et « l'ignominie : » *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem confusione contempta*[4]. Et il est à remarquer qu'il ne s'agissait que d'une partie accidentelle de sa béatitude, étant en possession de la béatitude essentielle dès sa conception. Et que sera-ce donc de nous qui avons à combattre pour le total, et qui avons à souffrir si peu de

[1] *Apoc.* II, 17.
[2] *Ibid.* 7. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* 17.
[5] *Psal.* XXXII, 9. — [6] *Apoc.* II, 17
[7] *Ephes.* III, 18.

[1] *Philipp.* III, 8.
[2] *Ibid.* 21. — [3] *I. Cor.* II, 9.
[4] *Hebr.* XII, 2.

chose? Qu'il est bien vrai, ce que dit l'Apôtre : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam*[1] : « Les souffrances de la « vie présente n'ont point de proportion avec la « gloire du siècle à venir! » Mais nous ne le concevons pas. Prions donc Dieu qu'il nous fasse la grâce de connaître cette gloire, qui doit être le dernier accomplissement des desseins de Dieu, et quelle doit être la magnificence de ce royaume qui nous est préparé conjointement avec Jésus-Christ, et quel doit être cet effet merveilleux que Dieu opérera dans nos âmes par cette opération surnaturelle et toute-puissante : *Det nobis spiritum sapientiæ* : « Qu'il nous donne l'esprit de sa- « gesse, » dans la connaissance de ses desseins : *et revelationis in agnitione ejus*[2] : « et de lu- « mière dans la connaissance de son amour : » *illuminatos oculos cordis vestri*[3] : « ces yeux éclairés « du cœur ; » de ce cœur et de cette âme nouvelle qu'il nous a donnés pour porter notre esprit à des choses tout autres que celles que nous voyons en ce monde, et nous remettre en l'esprit la puissance de Dieu : *ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus* : « ce que nous devons espérer d'une vocation si « haute, » étant appelés de lui au dernier accomplissement de ses ouvrages : *et quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus in sanctis*[4] : « quelle est la ri- « chesse et l'abondance de ce royaume : » *et quæ sit supereminens magnitudo virtutis ejus in nos qui credimus*[5] : « et combien grand sera l'effort « de sa puissance qu'il fera sur nous, par l'ex- « tension qu'il fera sur nous des miracles et des « grandeurs qu'il a opérés en Jésus-Christ : » *secundum operationem potentiæ ejus quam operatus est in Christo*[6]. Puissions-nous concevoir l'affection que Dieu a pour nous, par laquelle, « lorsque nous étions morts par nos péchés, il nous « a rendu la vie en Jésus-Christ, et nous a res- « suscités avec lui : » *Cùm essemus mortui peccatis, conresuscitavit nos Christo et convivificavit*[7] ; voilà l'unité dans la vie : « et nous a fait « asseoir dans le ciel en Jésus-Christ : » *et consedere fecit in Christo*[8] ; voilà l'unité de la gloire : *ut ostenderet in sæculis supervenientibus* : « afin « de faire paraître dans l'éternité la magnificence « de sa grâce en Jésus-Christ dans ses membres, « par l'écoulement de la gloire de Jésus-Christ « sur nous : » *ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ, in bonitate super nos in Christo*[9].

[1] Rom. VIII, 18.
[2] Ephes. I, 17. — [3] Ibid. 18.
[4] Ibid. 18. — [5] Ibid. 19.
[6] Ibid. 20. — [7] Ibid. II, 5.
[8] Ibid. 6. — [9] Ibid. 7.

DEUXIÈME POINT.

Dieu étant unique et incomparable dans le rang qu'il tient, et ne voyant rien qui ne soit infiniment au-dessous de lui, ne voit rien aussi qui soit digne de son estime, que ce qui le regarde ; ni qui mérite d'être la fin de ses actions, que lui-même. Mais bien qu'il se considère dans tout ce qu'il fait, il n'augmentera pas pour cela ses richesses. Et si sa grandeur l'oblige à être lui seul le centre de tous ses desseins, c'est parce qu'elle fait qu'il est lui seul sa félicité. Ainsi, quoi qu'il entreprenne de grand, quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il ne lui en revient aucun bien que celui d'en faire aux autres. Il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne saurait-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est ce qui fait que nous prenons la liberté de lui demander souvent des faveurs extraordinaires : nous osons quelquefois attendre de lui des miracles, parce que sa gloire se rencontre dans notre avancement, et qu'il est lui-même d'un naturel si magnifique, qu'il n'a point de plus grand plaisir que de faire largesse. Cela nous est marqué dans le livre de la Genèse, lorsque Dieu, après avoir fait de si belles créatures, se met à les considérer les unes après les autres. Certes, si nous voyions faire une action pareille à quelque autre ouvrier, nous jugerions sans doute qu'il ferait cette revue pour découvrir les fautes qui pourraient être échappées à sa diligence. Mais pour ce qui est de Dieu, nous n'oserions seulement avoir eu cette pensée. Non, messieurs, il travaille sur un trop bel original et avec une main trop assurée, pour avoir besoin de repasser sur ce qu'il a fait. Aussi voyons-nous qu'il n'y trouve rien a raccommoder. Il reconnaît que ses ouvrages sont très-accomplis : *Et erant valde bona*[1] : « Et ils étaient très-bons. » De sorte que, s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentiments, il ne les revoit de nouveau, que pour jouir du plaisir de sa libéralité. Il est donc vrai, et nous pouvons l'assurer après un si grand témoignage, qu'il n'y a rien de plus digne de sa grandeur ni de plus conforme à son inclination, que de se communiquer à ses créatures.

Cela étant ainsi, pourrions-nous douter qu'il n'ait préparé à ses saints de grandes merveilles? Lui qui a eu tant de soin des natures privées de raison et de connaissance, qui leur a donné sa bénédiction avec tant d'affection, qui a attaché à leur être de si belles qualités, qu'aura-t-il ré-

[1] Gen. I, 31.

servé à ceux pour lesquels il a bâti tout cet univers? Car enfin je ne puis croire qu'il ait pris plaisir à répandre ses trésors sur des créatures, qui ne peuvent que recevoir, et qui ne sont pas capables de remercier, ni même de regarder la main qui les embellit. S'il y a du plaisir et de la gloire à donner, il faut que ce soit à des personnes qui ressentent tout au moins la grâce que l'on leur fait. Il est vrai qu'il y a des propriétés merveilleuses dans les créatures les plus insensibles, et c'est cela même qui me persuade qu'il les a si bien travaillées pour en faire présent à quelque autre. Il n'y a que les natures intelligentes qui en connaissent le prix : ce n'est qu'à elles qu'il a donné l'adresse d'en savoir user : elles seules en peuvent bénir l'auteur. Sans doute ce ne peut être que pour elles qu'elles sont faites. L'ordre de sa providence nous fait assez voir cette vérité; parce que la première chose qu'il s'est proposée, c'est la manifestation de son nom. Cela demandait qu'il jetât d'abord les yeux sur quelques natures à qui il se pût faire connaître : et puisque c'était par elles qu'il commençait ses desseins, il fallait qu'il formât tous les autres sur ce premier plan, afin que toutes les parties se rapportassent. Ainsi donc, après avoir résolu de laisser tomber sur elles un rayon de cette intelligence première qui réside en lui, il a imprimé sur une infinité d'autres créatures divers caractères de sa bonté; afin que les unes fournissant de tous côtés la matière des louanges, et les autres leur prêtant leur intelligence et leur voix, il se fît un accord de tous les êtres qui composent ce grand monde, pour publier jour et nuit les grandeurs de leur commun maître. Pour achever ce dessein, il prépare à ses saints une vie tranquille et immortelle, de peur qu'aucun accident ne puisse interrompre le sacrifice de louanges qu'ils offriront continuellement à sa majesté. Alors il leur parlera lui-même de sa grandeur sans l'entremise de ses créatures, pour tirer de leur bouche des louanges plus dignes de lui. Et afin que ses intérêts demeurent éternellement confondus avec ceux de ses élus; en même temps qu'il leur apparaîtra tel qu'il est pour leur imprimer de hauts sentiments de sa majesté, il les rendra heureux par la contemplation de sa beauté infinie. Que dirai-je davantage? Il les élèvera par-dessus tout ce que nous pouvons nous imaginer, pour tirer ainsi plus de gloire de leur estime. Si c'est peu de chose que d'être loué par des hommes, il en fera des dieux, et s'obligera par là à faire cas de leurs louanges. Notre Dieu enfin, pour contenter l'inclination qu'il a d'établir son honneur par la magnificence, se fera tout un peuple sur lequel il régnera plus par ses bienfaits que par son pouvoir; auquel il se donnera lui-même, pour n'avoir plus rien à donner de plus excellent.

Après cela je pense qu'il n'est pas bien difficile de se persuader que Dieu a tout fait pour la gloire de ses saints. N'y aurait-il que l'honneur qu'ils ont de lui appartenir de si près, il faudrait que tout le reste se soumît à leur empire. Et quelque grand que cet avantage nous paraisse, ce n'est pas une chose à refuser aux bienheureux que de commander à toutes les créatures, puisqu'ils ont le bonheur d'être nés pour posséder Dieu. Aussi n'ont-elles point toutes de plus véhémente inclination que de les servir; tout l'effort que font les causes naturelles, selon ce que dit l'Apôtre, ce n'est que pour donner au monde les enfants de Dieu. C'est pourquoi il nous les dépeint « comme « dans les douleurs de l'enfantement : » *Omnis creatura parturit*[1]. Elles se plaignent sans cesse du désordre du péché, qui leur a caché les vrais héritiers de leur Maître, en les confondant avec les vaisseaux de sa colère. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'attendre que Dieu en fasse la découverte à ce grand jour du jugement : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc, revelationem filiorum Dei expectans*[2] : « Toutes les « créatures soupirent, et sont comme dans le tra« vail de l'enfantement, attendant avec grand « désir la manifestation des enfants de Dieu. » Et à ce jour, messieurs, Dieu qui leur a donné ce mouvement, afin que tout ce qu'il y a dans le monde sentît l'affection qu'il porte à ses saints, « appellera le ciel et la terre au discernement de « son peuple : » *Advocabit cœlum desursum, et terram discernere populum suum*[3]. Ils ne manqueront pas d'y accourir pour combattre avec lui contre les insensés[4]; mais plutôt encore pour rendre leur obéissance à ses enfants. Que si dans cet intervalle il y en a quelques-uns qui portent plus visiblement sur leur front la marque du Dieu vivant, les bêtes les plus farouches se jetteront à leurs pieds, les flammes se retireront de peur de leur nuire, et je ne sais quelle impatience fera éclater en mille pièces les roues et les chevalets destinés pour les tourmenter. Enfin que pourrait-il y avoir qui ne fût fait pour leur gloire, puisque leurs persécuteurs les couronnent, leurs tourments sont leurs victoires? Ce n'est que dans la bassesse qu'ils sont honorés : la seule infirmité les rend puissants. « Et les instruments mêmes de « leur supplice sont employés à la pompe de leur « triomphe : » *Transeunt in honorem triumphi etiam instrumenta supplicii*[5]. Pour cela le Fils

[1] *Rom.* VIII, 22.
[2] *Ibid.* 19, 22.
[3] *Psal.* XLIX, 4.
[4] *Sap.* V, 21.
[5] *S. Leo.* Serm. LXXXIII, cap. IV.

de Dieu, dans cette dernière sentence qui déterminera à jamais l'état dernier de toutes les créatures, les appelle au royaume qui leur est préparé dès la constitution du monde. Que nous marquent ces paroles? Car il dit bien aux damnés que les flammes leur sont préparées; mais il n'ajoute pas, dès la constitution du monde. Et cependant l'enfer a été aussitôt fait que le paradis, d'autant qu'il y a eu aussitôt des damnés que des bienheureux.

Sans doute notre juge ne nous veut apprendre autre chose, sinon que la création du monde n'était qu'un préparatif du grand ouvrage de Dieu, et que la gloire des saints en serait le dernier accomplissement. Comme s'il disait : Venez, les bien-aimés de mon Père, il a tout fait pour vous: à peine posait-il les premiers fondements de cet univers, qu'il commençait déjà à songer à votre gloire : *a constitutione mundi*[1] : « dès la création du monde; » et il ne faisait alors que vous préparer votre royaume : *Venite, benedicti Patris mei*[2], « Venez, les bien-aimés de mon Père. » Il me semble, messieurs, qu'il y a là de quoi inciter les âmes les moins généreuses. Que jugez-vous de cet honneur? Est-ce peu de chose, à votre avis, d'être l'accomplissement des ouvrages de Dieu, le dernier sujet sur lequel il emploiera sa toute-puissance; et qu'il se repose après toute l'éternité? Il y aura de quoi contenter cette nature infinie. Lui qui a jugé que la production de cet univers n'était pas une entreprise digne de lui, se contentera après avoir consommé le nombre de ses élus. Toute l'éternité il ne fera que leur dire : Voilà ce que j'ai fait, voyez; n'ai-je pas bien réussi dans mes desseins? pouvais-je me proposer une fin plus excellente?

Vous me direz peut-être : Comment se peut-il faire que tous les desseins de Dieu aboutissent aux bienheureux? Jésus-Christ n'est-il pas le premier-né de toutes les créatures? n'est-ce pas en lui qu'a été créé tout ce qu'il y a de visible et d'invisible? Il est la consommation de tous les ouvrages de Dieu. Et sans aller plus loin, les paroles de mon texte nous font assez voir que les saints ne sont pas la fin que Dieu s'est proposée dans tous ses ouvrages, puisque eux-mêmes ne sont que pour Jésus-Christ : *vos autem Christi*[3] : « et vous êtes à Jésus-Christ. » Tout cela est très-véritable, messieurs; mais il n'y a rien, à mon avis, qui établisse plus ce que je viens de dire. Le même apôtre qui a dit que tout est pour Notre-Seigneur, a dit aussi que tout est pour les élus. Et non-seulement il l'a dit; il nous a donné de plus une doctrine admirable pour le comprendre. Il nous apprend que Dieu, afin de pouvoir donner cette prérogative à son Fils, sans rien déroger à ce qu'il préparait à ses saints, a trouvé le moyen d'unir leurs intérêts avec tant d'adresse, que tous leurs avantages et tous leurs biens sont communs[1]. C'est ce qui me reste à expliquer en peu de mots. Que si Dieu me fait la grâce de pouvoir dire quelque chose qui approche de ces hautes vérités, il y aura de quoi nous étonner de l'affection qu'il a pour les saints, et des grandeurs où il les appelle.

TROISIÈME POINT.

Le Père éternel ayant rempli son Fils de toutes les richesses de la divinité, a voulu qu'en lui toutes les nations fussent bénites. Et comme il lui a donné les plus pures de ses lumières, il a établi cette loi universelle, qu'il n'y eût point de grâce qui ne fût un écoulement de la sienne. De là vient que le Fils de Dieu dit à son Père, qu'il a donné aux justes la même clarté qu'il avait reçue de lui : *Ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis*[2] : « Je « leur ai donné la clarté que vous m'avez donnée. » Où, comme vous voyez, il compare la sainteté à la lumière, pour nous faire voir qu'elle est une et indivisible : et que tout de même que les rayons du soleil venant à tomber sur quelque corps, lui donnent véritablement un éclat nouveau et une beauté nouvelle, mais qui n'est qu'une impression de la beauté du soleil, et une effusion de cette lumière originelle qui réside en lui; ainsi la justice des élus n'est autre chose que la justice de Notre-Seigneur, qui s'étend sur eux sans se séparer de sa source, parce qu'elle est infinie : de sorte qu'ils n'ont de splendeur que celle du Fils de Dieu; ils sont environnés de sa gloire : ils sont tout couverts, pour parler avec l'Apôtre, et tout revêtus de Jésus-Christ. L'esprit de Dieu, messieurs, « cet « esprit immense qui comprend en soi toutes cho- « ses, » *hoc quod continet omnia*[3], se repose sur eux pour leur donner une vie commune. Il va pénétrant le fond de leur âme; et là, d'une manière ineffable, il ne cesse de les travailler jusques à tant qu'il y ait imprimé Jésus-Christ. Et, comme il a une force invincible, il les attache à lui par une union incomparablement plus étroite, que celle que peuvent faire en nos corps des nerfs et des cartilages, qui au moindre effort se rompent ou se détendent.

C'est cette liaison miraculeuse qui fait que « Jésus-Christ est toute leur vie : » *Christus vita vestra*[4]. Ils sont « son corps et sa plénitude, »

[1] *Matth.* XXV, 34.
[2] *Ibid.* — [3] I. *Cor.* III, 23.

[1] *Rom* VIII, 28.
[2] *Joan* XVII, 22.
[3] *Sap.* I, 7.
[4] *Coloss.* III, 4.

corpus ejus et plenitudo[1], comme parle l'apôtre saint Paul : comme s'il disait qu'il manquerait quelque perfection au Fils de Dieu, qu'il serait mutilé, si l'on séparait de lui les élus. C'est pourquoi notre bon maître, dans cette oraison admirable qu'il fait pour ses saints, en saint Jean, les recommande à son Père non plus comme les siens, mais comme lui-même : « J'entends, dit-il, que « partout où je serai, mes amis y soient avec moi : » *Volo, Pater, ut ubi sum ego, et illi sint mecum*[2]. Vous diriez qu'il ne saurait se passer d'eux, et que son royaume ne lui plairait pas, s'il ne le possédait en leur compagnie, et s'il ne leur en faisait part. Il ne veut pas même que son Père les divise de lui dans son affection. Il ne cesse de lui représenter continuellement qu'il est en eux et eux en lui, qu'il faut qu'ils soient mêlés et confondus avec lui, comme il fait lui-même avec son Père une parfaite unité. Il semble qu'il ait peur qu'il n'y mette quelque différence : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum, ut sciat mundus quia dilexisti eos sicut et me dilexisti*[3] : « Je sois en eux et vous en moi, afin qu'ils soient « consommés dans l'unité, et que le monde con- « naisse que vous les avez aimés comme vous « m'avez aimé. » Et un peu après : *Dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis*[4] : « Que « l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, « et que je sois moi-même en eux. » Je suis en eux et vous en moi, afin que tout se réduise à l'unité, et que le monde sache que vous ne faites point de distinction entre nous, que vous les aimez, et que vous en avez soin comme de moi-même.

A ces paroles, messieurs, qui serait l'insensible qui ne se laisserait émouvoir? Certes elles sont si avantageuses pour nous, que je les croirais injurieuses à notre maître, si lui-même ne les avait prononcées. Mais qui peut douter de ce prodige? Et quoique d'abord cela nous semble incroyable, est-ce trop peu de sa parole pour nous en assurer? Tenons-nous hardiment à cette promesse, et laissons ménager au Père éternel les intérêts de son Fils : il saura bien lui donner le rang qui est dû à sa qualité et à son mérite, sans violer cette unité que lui-même lui a si instamment demandée. Comme une bonne mère qui tient son cher enfant entre ses bras, porte différemment ses caresses sur diverses parties de son corps, selon que son affection la pousse; il y en a quelques-unes qu'elle orne avec plus de soin, qu'elle conserve avec plus d'empressement; ce n'est toutefois que le même amour qui l'anime : de même le Père éternel, sans diviser cet amour qu'il doit en commun à son Fils et à ses membres, saura bien lui donner la prééminence du chef. Et s'il y a quelque différence en cet exemple, c'est, messieurs, que l'union des saints avec Jésus-Christ est bien plus étroite; parce qu'il emploiera pour la faire, et sa main toute-puissante, et cet esprit unissant que les Pères ont appelé le lien de la Trinité.

Dites-moi tout ce qu'il vous plaira de la grandeur, des victoires, du sacrifice de notre maître, j'avouerai tout cela, messieurs, et j'en avouerai beaucoup davantage : car que pourrions-nous dire qui approchât de sa gloire? Mais je ne laisserai pas de soutenir que celui qui n'aspire pas au même royaume, qui ne porte pas son ambition jusqu'aux mêmes honneurs, qui n'espère pas la même félicité, n'est pas digne de porter le nom de chrétien, ni d'être lavé de son sang, ni d'être animé de son esprit. Pour qui a-t-il vaincu, si ce n'est pour nous? N'est-ce pas pour nous qu'il s'est immolé? Sa gloire lui appartenait par le droit de sa naissance; et s'il avait quelque chose à acquérir, c'était les fidèles, qu'il appelle le peuple d'acquisition. Pensons-nous pas qu'il sache ce qui est dû à ses victoires? Et cependant écoutons comme il parle dans l'Apocalypse : « J'ai vaincu, dit-il; je suis assis comme « un triomphateur à la droite de mon Père : et je « veux que ceux qui surmonteront en mon nom, « soient mis dans le même trône que moi : » *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo*[1]. Figurez-vous, si vous pouvez, une plus parfaite unité. Ce n'est pas assez de nous transporter au même royaume, ni de nous associer à l'empire, il veut que nous soyons placés dans son trône : non pas qu'il le quitte pour nous le donner, les saints n'en voudraient pas à cette condition; mais il veut que nous y régnions éternellement avec lui. Et comment cela se peut-il expliquer, qu'en disant que nous sommes le même corps, et qu'il ne faut point mettre de différence entre lui et nous?

Après de si grands desseins de la Providence sur les bienheureux, après que Dieu s'est intéressé lui-même à leur grandeur, et s'y est intéressé par ce qu'il aime le plus; prenez garde, chrétiens, lorsqu'on vous parlera du royaume céleste, de ne vous le pas représenter à la façon de ces choses basses qui frappent nos sens, ou de ces plaisirs périssables qui trompent plutôt notre imagination qu'ils ne la contentent : tout nous y semblera nouveau, nous n'aurons jamais rien vu de semblable : *Nova facio omnia*[2] : « Je m'en vais faire « toutes choses nouvelles » Comme Dieu, sans avoir égard à ce qu'il a fait des choses, ne considérera plus que ce qu'il en peut faire; comme il ne sui-

[1] *Ephes.* I, 23.
[2] *Joan.* XVII, 24.
[3] *Ibid.* 23.
[4] *Ibid.* 26.

[1] *Apoc.* III, 21.
[2] *Is.* XLIII, 19. *Apoc.* XXI, 5.

vra plus leur disposition naturelle, et ne prendra loi que de sa puissance et de son amour; ce ne serait pas une moindre témérité de prétendre concevoir ce qu'il fait dans les bienheureux, que si nous voulions comprendre sa toute-puissance. Mettre les choses dans cet état naturel où nous les voyons, cela était bon pour commencer les ouvrages de Dieu. Mais s'il veut faire des saints quelque chose digne de lui, il faut qu'il travaille *in manu potenti et brachio extento*[1], « avec une « main forte et un bras étendu. » Il faut, dis-je, qu'il étende son bras; il faut qu'il le tourne de tous côtés pour les façonner entièrement à sa mode, et qu'il n'ait égard à leur disposition naturelle, qu'autant qu'il faudra pour ne leur point faire de violence. Ce sera pour lors qu'il donnera ce grand coup de maître, qui rendra les saints à jamais étonnés de leur propre gloire. Ils seront tellement embellis des présents de Dieu, qu'à peine l'éternité leur suffira-t-elle pour se reconnaître. Est-ce là ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités? est-ce là cette âme, qui avait ses facultés si bornées? Ils ne pourront comprendre comment elle était capable de tant de merveilles. La joie y entrera avec trop d'abondance, pour y passer par les canaux ordinaires. Il faudra que la main de Dieu ouvre les entrées, et qu'il leur prête, pour ainsi dire, son esprit, comme il les fera jouir de sa félicité. Je vous prie de considérer un moment avec moi ce que c'est que cette béatitude.

Notre âme dans cette chair mortelle ne peut rien rencontrer qui la satisfasse: elle est d'une humeur difficile, elle trouve à redire partout. Quelle joie d'avoir trouvé un bien infini, une beauté accomplie, un objet qui s'empare si doucement de sa liberté, qui arrête à jamais toutes ses affections, sans que son ravissement puisse être troublé ou interrompu par le moindre désir! Mais que peut-elle concevoir de plus grand, que de posséder celui qui la possède, et que cet objet qui la maîtrise soit à elle? Car il n'y a rien qui soit plus à elle que ce qui est sa récompense; d'autant que la récompense est attachée à une action, de laquelle le domaine lui appartient. Comme elle loue Dieu de l'avoir si bien conduite, d'avoir en elle opéré tant de merveilles, cependant que son Dieu même la loue! Là, Seigneur, toujours on chantera vos louanges; on n'y parlera, ne s'entretiendra que de vos merveilles; jamais on ne se lassera d'y parler de la magnificence de votre royaume. *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur et mirabilia tua narrabunt*[2]: « Ils parleront de la « magnificence de votre gloire et de votre sain- « teté, et raconteront vos merveilles. » Mais vous ne vous lasserez non plus de leur dire qu'ils ont bien fait; vous leur parlerez de leurs travaux avec une tendresse de père: et ainsi de part et d'autre l'éternité se passera en des congratulations perpétuelles. O que la terre leur paraîtra petite! comme ils se riront des folles joies de ce monde!

[1] *Deut.* V, 15. — [2] *Psal.* CXLIV, 5.

En est-ce assez, messieurs, ou s'il faut encore quelque chose pour nous exciter? Que restait-il à faire au Père éternel pour nous attirer à lui? Il nous appelle au royaume de son fils unique, nous qui ne sommes que des serviteurs, et des serviteurs inutiles. Il ne veut rien avoir de secret ni de réservé pour nous. L'objet qui le rend heureux, il nous l'abandonne. Il nous fait les compagnons de sa gloire, cendre et pourriture que nous sommes; et il ne nous demande pour cela que notre amour, et quelques petits services qui lui sont déjà dus par une infinité d'obligations que nous lui avons, et qui ne seraient que trop bien payés des moindres de ses faveurs. Cependant qui le pourrait croire, si une malheureuse expérience ne nous l'apprenait? l'homme insensé ne veut point de ces grandeurs: il embrasse avec autant d'ardeur des plaisirs mortels, que s'il n'était pas né pour une gloire éternelle; et comme s'il voulait être heureux malgré son créateur, il prend pour trouver la félicité une route toute contraire à celle qu'il lui prescrit, et n'a point de contentement qu'en s'opposant à ses volontés. Encore si cette vie avait quelques charmes qui fussent capables de le contenter, sa folie serait en quelque façon pardonnable! Mais Dieu, comme un bon père qui connaît le faible de ses enfants, et qui sait l'impression que font sur nous les choses présentes, a voulu exprès qu'elle fût traversée de mille tourments, pour nous faire porter plus haut nos affections. Que s'il y a mêlé quelques petites douceurs, ç'a été pour en tempérer l'amertume, qui nous aurait semblé insupportable sans cet artifice. Jugez par là ce que c'est que cette vie. Il faut de l'adresse et de l'artifice pour nous en cacher les misères, et toutefois, ô aveuglement de l'esprit humain! c'est elle qui nous séduit, elle qui n'est que trouble et qu'agitation, qui ne tient à rien, qui fait autant de pas à sa fin qu'elle ajoute de moments à sa durée, et qui nous manquera tout à coup comme un faux ami, lorsqu'elle semblera nous promettre plus de repos. A quoi est-ce que nous pensons?

Où est cette générosité du christianisme, qui faisait estimer aux premiers fidèles moins que de la fange toute la pompe du monde: *Existimavi sicut stercora*[1]. « Je l'ai regardée comme « du fumier; » qui leur faisait dire avec tant de résolution: *Cupio dissolvi et esse cum Christo*[2]: « Je désire de me voir dégagé des liens de ce

[1] *Philipp.* III, 8. — [2] *Ibid.* I, 23.

« corps pour être avec Jésus-Christ; » qui dans un état toujours incertain, dans une vie continuellement traversée, mais dans les tourments les plus cruels et dans la mort même, les tenait immobiles par une ferme espérance : *spe viventes*[1], « vivants par l'espérance! » Mais, hélas! que je m'abuse de chercher parmi nous la perfection du christianisme! Ce serait beaucoup si nous avions quelque pensée qui fût digne de notre vocation, et qui sentît un peu le nouvel homme. Au moins, messieurs, considérons un peu attentivement quelle honte ce nous sera d'avoir été appelés à la même félicité que ces grands hommes qui ont planté l'Église par leur sang, et de l'avoir lâchement perdue dans une profonde paix, au lieu qu'ils l'ont gagnée parmi les combats, et malgré la rage des tyrans, et des bourreaux, et de l'enfer. Heureux celui qui entend ces vérités, et qui sait goûter la suavité du Seigneur! « Heureux celui qui marche innocemment dans ses voies, qui passe les jours et les nuits à contempler la beauté de ses saintes lois! Il fleurira comme un arbre planté sur le courant des eaux. Le temps viendra qu'il sera chargé de ses fruits, il ne s'en perdra pas une seule feuille; le Seigneur ira recueillant toutes ses bonnes œuvres, et fera prospérer toutes ses actions. Ah! qu'il n'en sera pas ainsi des impies! Il les dissipera dans l'impétuosité de sa colère, comme la poudre est emportée par un tourbillon[2]. » Cependant les justes se réjouiront avec lui : « il les remplira de l'abondance de sa maison; il les enivrera du torrent de ses délices[3]. » Ah! Seigneur, qu'il fait beau dans vos tabernacles! Je ne suis plus à moi quand je pense à votre palais; mes sens sont ravis et mon âme transportée, quand je considère que je jouirai de vous dans la terre des vivants. Je le dis encore une fois, et ne me lasserai jamais de le dire : « Il est plus doux de passer un jour dans votre maison, que d'être toute sa vie dans les voluptés du monde[4]. » Seigneur, animez nos cœurs de cette noble espérance.

Et vous, âmes bienheureuses, pardonnez-nous, si nous entendons si mal votre grandeur, et ayez agréables ces idées grossières que nous nous formons de votre félicité durant l'exil et la captivité de cette vie. Vous avez passé par les misères où nous sommes : nous attendons la félicité que vous possédez : vous êtes dans le port : nous louons Dieu de vous avoir choisis, de vous avoir soutenus parmi tant de périls, de vous avoir comblés d'une si grande gloire. Secourez-nous de vos prières, afin que nous allions joindre nos voix avec les vôtres, pour chanter éternellement les louanges du Père qui vous a élus, du Fils qui vous a rachetés, du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés. Ainsi soit-il à jamais.

[1] *Rom.* XII, 12.
[2] *Psal.* I, 1, 2, 3, etc.
[3] *Ibid.* XXXV, 9.
[4] *Ibid.* LXXXIII, 1, 2, 10 et 11.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Conditions nécessaires pour être heureux : n'être point trompés, ne rien souffrir, ne rien craindre. Elles ne se trouvent réunies que dans le ciel. Nous n'y serons plus sujets à l'erreur, à la douleur, à l'inquiétude : parce que nous y verrons Dieu, que nous y jouirons de Dieu, que nous nous reposerons à jamais en Dieu.

Ut sit Deus omnia in omnibus

Dieu sera tout en tous. I. Cor. XV, 28.

SIRE,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs, pour les rendre éternellement heureux; et un seul mot de l'Apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles.

Dieu, dit-il, sera tout en tous. Que peut-on entendre de plus court? Que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense? Dieu est un, et en même temps il est tout; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire; Dieu est la gloire qui les environne; Dieu est le plaisir qui les transporte; Dieu est la vie qui les anime; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur! ô profondeur! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours? Allons ensemble, mes frères; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan : mais implorons l'assistance du Saint-Esprit, et ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'ange. *Ave*.

Sire, on peut mettre en question si l'homme pour être heureux n'a besoin de posséder qu'une seule chose, ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties, et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paraît qu'un cœur qui se partage à divers objets, confesse, en se partageant, que l'attrait qui le gagne est faible, et que celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paraît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur; il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet, nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu : et que ne désirons-nous pas? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et d'inclinations que nous nourrissons en nous-mêmes?

L'Apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi; puisqu'il nous y fait trouver dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un; et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini. Dieu, dit-il, sera tout en tous. Il est un, et il est tout. Il est tout, non-seulement en lui-même par l'immensité de son essence, de sa nature; mais encore il est tout en tous, par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures. *Erit Deus omnia in omnibus* : « Dieu sera « tout en tous. »

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsque interprétant ce passage de l'Épître aux Corinthiens, il fait ce beau commentaire : « Dieu, dit-il, sera toutes « choses à tous les esprits bienheureux, parce « qu'il sera leur commun spectacle, il sera leur « commune joie, il sera leur commune paix : » *Commune spectaculum erit omnibus Deus; commune gaudium erit omnibus Deus; communis pax erit omnibus Deus*[1].

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car, comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il n'est pas assez riche s'il est trompé, et il manque d'un grand trésor : encore qu'il connaisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille s'il craint. Là donc, dans le royaume des cieux, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu; il n'y aura point de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu; il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu : si bien que nous y serons éternellement bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le véritable et le plus noble exercice de nos esprits; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose, et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions; afin que vous soyez convaincus que comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat, ni de plus aveugle que l'homme qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

[1] *S. Aug.* in Psal. LXXXIV, n° 10, t. IV, col. 897.

PREMIER POINT.

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes[1], nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissait ce bel édifice du monde, en admirait toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*[2] : « Dieu vit que la lumière était bonne; » qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paraît dans le tout, et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avait encore enchéri et l'avait trouvé parfaitement beau : *Et erant valde bona*[3]; et enfin qu'il s'était contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : *Oculi Domini super justos*[4] : « Les yeux de Dieu, « dit le saint Psalmiste, sont attachés sur les jus- « tes; » non-seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime à les regarder du plus haut des cieux, comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous « point vu, dit-il, mon serviteur Job, comme il « est droit et juste, et craignant Dieu; comme il « évite le mal avec soin, et n'a point son sem- « blable sur la terre[5]? »

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle; comme il se

[1] I. *Cor.* IV, 9.
[2] *Gen.* I, 4.
[3] *Ibid.* I, 31. — [4] *Psal.* XXXIII, 15. — [5] *Job.* I, 8.

plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient : il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même, dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais qu'est-ce, direz-vous, que la vérité? quelle image nous en donnez-vous? sous quelle forme paraît-elle aux hommes? Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement; nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs, qui sont cachés bien avant au fond de votre âme; les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous rassemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable : elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, messieurs, où la voyez-vous? Ce peut être dans mes paroles : nullement, ne le croyez pas. Car où la vois-je moi même? Sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre, et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, messieurs, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes. Car, comme si je vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue; mais je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment : je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi : sans quoi toutes mes paroles ne feraient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs; selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois, et vous la voyez; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits; mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours; qu'ils profitent ou qu'ils oublient, que leurs connaissances croissent ou décroissent, la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste et fidèle, propre « à chacun, quoiqu'elle soit commune à tous : » *Et omnibus communis est, et singulis casta est*, dit saint Augustin[1]. On est heureux quand on la possède; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes; parce que « ceux « qui se tournent vers elle sont rendus heureux « par ses lumières, et que ceux qui refusent de la « regarder sont punis par leur propre aveugle- « ment et par leurs ténèbres : » *cùm integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate*[2].

Voilà ce que c'est que la vérité; et, mes frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité! ô lumière! ô vie! quand vous verrai-je? quand vous connaîtrai-je? Connaissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

Dans les affaires même du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, quoique toutefois ils se mêlent de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut, découvrent sans doute de plus loin les choses; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux. « Que « vous êtes heureux, disait un ancien à son ami « tombé en disgrâce! oui, que vous êtes heureux « maintenant de n'avoir plus rien en votre fortune « qui oblige à vous mentir et à vous tromper! » *Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur*[3]! Que ferai-je, où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'er-

[1] *De Lib. Arbit.* lib. II, n° 37, t. I, col. 601.
[2] *Ibid.* n° 34, col. 600.
[3] *Senec.* ad Lucil. Epist. XLVI.

reur? Je me défie des autres et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive!

Ah! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit, et, retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu! quelle faiblesse et quelle misère : de crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place, ni me remuer! Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité! O félicité de la vie future! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur*[1] : « Votre soleil n'aura jamais de couchant, « et votre lune ne décroîtra pas; » c'est-à-dire, non-seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et également éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais tourné, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé!

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze les appelle dieux[2], puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde à qui David l'attribue. « Je « l'ai dit, vous êtes des dieux, et vous êtes tous « enfants du Très-Haut : » *Ego dixi, dii estis, et filii Excelsi omnes*[3]. Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée; « car enfin vous mourrez « comme des hommes, et vous descendrez du « trône au tombeau : » *verumtamen sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis*. La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit tout entière aller revêtir leurs successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle; mais cependant l'homme tombe, meurt, et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie; non-seulement ils sont des dieux, parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort; mais ils sont des dieux d'une autre manière, parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge, et ne pourront plus tromper ni être trompés.

David a dit en son excès : « Tout homme est « menteur[4]; » tout homme peut être trompeur et trompé; il est capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, ô bienheureux esprits, qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité, qu'il n'y aura plus désormais ni aucune ambiguïté, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affaiblisse. Aussi dans cet état bienheureux ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences, et par un grand circuit de raisonnements. Elle s'offrira d'elle-même et, toute pure, toute manifeste, sans confusion, sans mélange, « nous « rendra, dit saint Jean, semblables à Dieu, parce « que nous le verrons tel qu'il est : » *Cùm apparuerit, similes ei erimus; quia videbimus eum sicuti est*[1].

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui qui a en Dieu cette espérance, se conserve « pur, ainsi que Dieu même est pur[2] : « *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est*[3]. Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par l'épreuve d'un examen rigoureux, afin qu'une si pure beauté ne soit vue, ni approchée que des esprits purs : et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes dans l'évangile de ce jour : « Bienheureux « ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu[4]! » Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi. C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades, souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie : après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez du moins agréablement de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours? Quelle corruption! quelle immodestie! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint Apôtre? « Que ces choses ne soient pas même nom- « mées parmi vous[5]. » Quoi! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle

[1] *Is.* x. 20.
[2] *Orat.* XL.
[3] *Psal.* LXXXI, 6, 7.
[4] *Ibid.* CXV, 2.

[1] I. *Joan.* III, 2.
[2] Bossuet suit ici le texte grec dans sa version française, comme il paraît par les deux mots grecs qu'il a écrits en marge ἁγνίζει, ἁγνός, qui signifient *purificat, purus*; pour lesquels la Vulgate a *sanctificat, sanctus*. (Édit. de Déforis.)
[3] I. *Joan.* III, 3.
[4] *Matth.* V, 8.
[5] *Ephes.* V, 3.

l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme? La sagesse, que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner! Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Évangile.

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux : jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité; nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu : nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Quoi! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piège pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les âmes captives, et qui vous fait porter à vous-même un joug plus honteux. Jetez, jetez un peu les yeux, chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat, une vivacité toujours défaillante. Là se trouve la grâce avec la durée : là se trouve la majesté avec la douceur : là se trouve le sérieux avec l'agréable : là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

De toutes les passions, la plus pleine d'illusion c'est la joie; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que quand il a dit dans l'Ecclésiaste, qu'il « estimait le ris une erreur, et la joie une « tromperie : » *Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustrà deciperis* [1]? Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre; et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide. Et certes il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres sont les biens que Dieu abandonne « pour la consolation des captifs; autres ceux « qu'il a réservés pour faire la félicité de ses en- « fants : » *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum* [1].

[1] *Eccl.* II, 2

Mais pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. Car, mes frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie, de quelque côté qu'elle naisse, quelque main qui nous la présente. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content? soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne. Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur, et par conséquent sa perfection, dans un songe (remarquez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection : grand principe). Mais le Saint-Esprit prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines; que celui-là est abandonné, maudit de Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises; et qu'enfin on est malheureux, quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc avant toutes choses considérer d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, chrétiens, toutes les joies que vous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusion et de vanité. C'est pourquoi, dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Ecoutez la belle sentence que prononce l'Ecclésiastique : « Le fou, « dit-il, indiscret, inconsidéré, fait sans cesse « éclater son ris; et le sage à peine rit-il douce- « ment : » *Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem sapiens vix tacitè ridebit* [2]. En effet, quand on voit un homme emporté, qui, ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir, c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage au contraire, toujours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de maux, aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disait l'Ecclésiastique; c'est-à-dire, qu'il supprime lui-même sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa faiblesse, et qui, sentant qu'elle est

[1] *S. Aug.* in Psal. CXXXVI, n° 5, t. IV, col. 1516.
[2] *Eccl.* XXI, 23.

née pour des biens célestes, a honte de se voir si fort transportée par des choses si méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous menez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes! à quels malheurs et à quels désordres! Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes? car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plait où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs : flatteurs pernicieux, conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion et la conscience.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable : car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le roi prophète, qui se plait, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir dans sa cité sainte toutes « les félicités imaginaires, comme un songe s'a« néantit quand on se réveille, et qui fait succéder « des maux trop réels à la courte imposture d'une « agréable rêverie : « *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges*[1].

Concluons donc, chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité : *gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin[2]. Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée.

Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison, et ne permettent pas à l'âme de se posséder; en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque sortie d'elle-même elle semble n'être plus à soi pour en jouir. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même; possédant celui qui la possède; la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem, par la bouche du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Seigneur, un nouveau « ciel et une nouvelle terre, et toutes les angoisses « seront oubliées et ne reviendront jamais : » *Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores et non ascendent super cor*[1]. « Mais vous vous réjouirez, « et votre âme nagera dans la joie durant toute l'é« ternité dans les choses que je crée pour votre « bonheur : » *Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.* « Car je ferai « que Jérusalem sera toute transportée d'allé« gresse, et que son peuple sera dans le ravissement : » *Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium.* « Et moi-même « je me réjouirai en Jérusalem, et je triompherai « de joie dans la félicité de mon peuple : « *Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo.*

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Église militante, il les invite en ces termes à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem : « Réjouissez-vous, dit-il, avec « elle, ô vous qui l'aimez; réjouissez-vous avec « elle d'une grande joie, et sucez avec elle par une « foi vive la mamelle de ses consolations divines, « afin que vous abondiez en délices spirituelles, « parce que le Seigneur a dit : Je ferai couler sur « elle un fleuve de paix, et ce torrent se débor« dera avec abondance : toutes les nations de la « terre y auront part : et avec la même tendresse « qu'une mère caresse son enfant, ainsi je vous « consolerai, dit le Seigneur : » *Lætamini cum Jerusalem, et exultate in eâ, omnes qui diligitis eam : gaudete cum eâ gaudio... ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus : ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam gentium... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos*[2]. Quel cœur serait insensible à ces divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos; parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes frères, tous nos vains plaisirs; c'est la maladie qui les désire. « Hélas! que cet artisan de tromperies « nous joue d'une manière bien puérile, pour nous « empêcher, malgré toute notre avidité pour la joie, « de discerner d'où nous vient la véritable joie! « *Heu! quàm pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit... ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudeamus*[3]! Que de désirs différents sentent les malades! La santé revient, et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits

[1] *Psal.* LXXII, 20.
[2] *Confess.* lib. X, cap XXIII, t. 1, col. 182

[1] *Is.* LXV, 16 et seq.
[2] *Ibid.* LXVI, 18 et seq.
[3] *Julian. Pomer. de Vit. Contempl.* lib. II, cap. XIII, inter Oper. *S. Prosp.*

irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable [à ces ineffables douceurs]? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux ; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu ayant tiré du néant ses créatures, et les ayant arrangées dans une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos, dans lequel, comme dit la sainte Écriture, « il se reposa de tout « son ouvrage [1]. » Vous savez assez, chrétiens, que Dieu, qui fait tout sans peine par sa volonté, n'a pas besoin de se délasser de son travail ; et vous n'ignorez pas non plus, qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon Père, dit le Fils de Dieu, agit sans « relâche [2]. » Et s'il cessait un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égarerait de sa route, la mer forcerait toutes ses bornes, la terre branlerait sur son axe ; en un mot toute la nature serait en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour, et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre, qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour, qui est le jour immuable de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus : disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le « jour de repos qui est réservé au peuple de « Dieu, » selon la doctrine de l'Apôtre : *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei*, dit la savante Épître aux Hébreux [3].

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes frères, l'Éternel médite des choses éternelles ; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam, jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner le pain de vie par nos sueurs, nous serons conduits à la « cité sainte que Dieu, dit le même « apôtre, nous a préparée [4], et où le Saint-Esprit « nous assure que nous nous reposerons à jamais « de toutes nos peines [5]. »

[1] *Gen.* II, 2.
[2] *Joan.* II, 2.
[3] *Hebr.* IV, 9. — [4] *Ibid.* XI, 16. — [5] *Ap.* XIV, 13.

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante, que saint Paul l'appelle une « cité ferme « et qui a un fondement : « *fundamenta habentem civitatem* [1]. Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer ; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tout ensemble, parce que la figure de ce monde passe. Et si nous ne sentons pas toujours cette violente agitation, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle « dont Dieu est l'architecte et « le fondateur : » *cujus artifex et conditor Deus* [2]. En vous est la consistance; parce que sa main souveraine est votre soutien immuable, et sa puissance invincible votre inébranlable fondement.

« Efforçons-nous donc, dit le saint apôtre, « d'entrer dans ce repos éternel [3]. » Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours ; tous aspirent de loin à quelque repos : mais nous le voulons honnête, mais surtout nous le voulons assuré.

S'il est ainsi, chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre. « Levez-vous, marchez sans relâche, « dit le prophète Michée, parce qu'il n'y a point « ici de repos pour vous : « *Surgite et ite, quia non habetis hic requiem* [4]. Entrez un peu avec moi en raisonnement sur cette matière importante : ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes ; et pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire, pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge ; et sans cela, chrétiens, nous sommes trop exposés aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la cour ; et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce ; mais certes vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout à fait à cette bonace. Et c'est

[1] *Hebr.* XI, 10.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.* IV, 11.
[4] *Mich.* II, 10.

pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort, et si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car sans doute, mes frères, vous n'avez point parmi vos titres de sauvegarde contre la fortune : vous n'avez ni de priviléges, ni d'exemptions contre les communes faiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur, vos établissements soient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie ; si vous n'avez quelque lieu d'abri où vous vous mettiez à couvert, vous essuierez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri? Jetez les yeux de tous côtés ; le déluge a inondé toute la terre; les maux en couvrent toute la surface ; et vous ne trouverez pas même où mettre le pied. Il faut chercher donc le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'avait aucun droit; notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite : ce qui était libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde; et par là nous l'avons soumis, comme tout le reste, aux prises de la fortune. Imprudents ! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête : nous dont la partie principale était naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons toute au dehors, et nous exposons aux coups ce qui était inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi ! ne voyez-vous pas ce navire qui éloigné de son port, battu par les vents et par les flots, vogue dans une mer inconnue? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil; alors le sage pilote, craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre : et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans l'immensité et dans le tumulte de l'océan. Ainsi, dit le saint apôtre : « Jetez au ciel votre espérance, laquelle sert à votre âme comme d'une ancre ferme et assurée : » *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam* [1]. Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivants ; et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide elle servira de fondement assuré à votre vaisseau, jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, messieurs, pour espérer il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours. Donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. Eh quoi ! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi ! tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et les sensuels qui aient connu droitement les devoirs de l'homme? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui conséquemment est

[1] *Hebr.* VI, 19

semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement des plus hauts principes? Et donc! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme lui. Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus: voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée. Et certes il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse: mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira; le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de vos plaies est sans ligatures, que vos blessures invétérées n'ont été « frottées d'aucun baume: » *Vulnus et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo*[1]. Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire: que ses conseils soient votre huile: que la grâce du sacrement soit un baume benin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité; allez donc désormais et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il était ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'Adam; mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

SIRE, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiterait pas votre gloire même en cette vie, et qui refuserait d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes je trahirais Votre Majesté, et je lui serais infidèle, si je bornais mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples: mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion, et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde, et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

[1] *Is.* I, 6.

QUATRIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS[1].

Les désirs des natures intelligentes pour la félicité. Leurs erreurs à cet égard. Où se trouve la véritable félicité; en quoi elle consiste, quels sont les moyens pour y parvenir; quelle est la voie qui y conduit.

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous. I. Cor. XV, 28.

Le Roi-prophète fait une demande dans le psaume trente-troisième, à laquelle vous jugerez avec moi qu'il est aisé de répondre. « Qui est « l'homme qui désire la vie et souhaite de voir des « jours heureux? » *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos*[2]? A cela toute la nature, si elle était animée, répondrait d'une même voix, que toutes les créatures voudraient être heureuses. Mais surtout les natures intelligentes n'ont de volonté ni de désir que pour leur félicité; et si je vous demande aujourd'hui si vous voulez être heureux, quoique vos bouches se taisent j'entendrai le cri secret de vos cœurs qui me diront, d'un commun accord, que sans doute vous le désirez, et ne désirez autre chose. Il est vrai que les hommes se représentent la félicité sous des formes différentes: les uns la recherchent et la poursuivent sous le nom de plaisir, d'autres sous celui d'abondance et de richesses, d'autres sous celui de repos, ou de liberté, ou de gloire; d'autres sous celui de vertu. Mais enfin tous la recher-

[1] Ce sermon est imparfait. Il manque plusieurs feuillets dans l'original; nous mettons des points, qui avertissent des lacunes qui s'y trouvent. (*Édit. de Déforis.*)

[2] *Ps.* XXXIII, 12.

chent, et le Barbare et le Grec, et les nations sauvages et les nations polies et civilisées, et celui qui se repose dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui traverse les mers, et celui qui demeure sur la terre. Nous voulons tous être heureux, et il n'y a rien en nous ni de plus intime ni de plus fort, ni de plus naturel que ce désir.

Ajoutons-y, s'il vous plaît, messieurs, qu'il n'y a rien aussi de plus raisonnable. Car qu'y a-t-il de meilleur que de souhaiter le bien, c'est-à-dire la félicité? Vous donc, ô mortels qui la recherchez, vous recherchez une bonne chose; prenez garde seulement que vous ne la recherchiez où elle n'est pas. Vous la cherchez sur la terre, et ce n'est pas là qu'elle est établie, ni que l'on trouve ces jours heureux dont nous a parlé le divin Psalmiste. En effet, ces beaux jours, ces jours heureux, ou les hommes toujours inquiets les imaginent du temps de leurs pères, ou ils les espèrent pour leurs descendants; jamais ils ne pensent les avoir trouvés, ou les goûter pour eux-mêmes. Vanité, erreur et inquiétude de l'esprit humain! Mais peut-être que nos neveux regretteront la félicité de nos jours avec la même erreur qui nous fait regretter le temps de nos devanciers : et je veux dire en un mot, messieurs que nous pouvons ou imaginer des jours heureux, ou les espérer, ou les feindre; mais que nous ne pouvons jamais les posséder sur la terre.

Songez, ô enfants d'Adam, au paradis de délices, d'où vous avez été bannis par votre désobéissance : là se passaient les jours heureux. Mais songez, ô enfants de Jésus-Christ, à ce nouveau paradis dont son sang nous a ouvert le passage : c'est là que vous verrez les beaux jours. Ce sont ici les jours de misères, les jours de sueurs et de travaux, les jours de gémissements et de pénitence, auxquels nous pouvons appliquer ces paroles du prophète Isaïe : *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt*[1] : « Mon peuple, ceux qui te disent heureux, t'abusent et « renversent toute ta conduite. » Et encore : « Ceux qui font croire à ce peuple qu'il est heureux, sont des trompeurs; et ceux dont on vous « vante la félicité sont précipités dans l'erreur : » *Et erunt qui beatificant populum istum seducentes et qui beatificantur, præcipitati*[2].

Donc, mes frères, où se trouve la félicité et la véritable vie, sinon dans la terre des vivants? Qui sont les hommes heureux, sinon ceux qui sont avec Dieu, dont nous célébrons aujourd'hui la fête? Ceux-là voient de beaux jours, parce que Dieu est la lumière qui les éclaire. Ceux-là vivent dans l'abondance, parce que Dieu est le trésor qui les enrichit. Ceux-là enfin sont heureux, parce que Dieu est le bien qui le contente, et que lui seul est tout à tous selon les paroles de mon texte, *omnia in omnibus*.

Saint Augustin explique ces mots de l'Apôtre par une excellente paraphrase : *Commune spectaculum erit omnibus Deus, commune gaudium erit omnibus Deus, communis pax erit omnibus Deus*[1] : « Dieu, dit-il, tiendra lieu de tout « aux bienheureux; il sera leur commun specta- « cle, ils le verront; il sera leur commune joie, « ils en jouiront; il sera leur paix, ils le possé- « deront à jamais sans inquiétude et sans trou- « ble. » De sorte qu'ils seront véritablement heureux, parce qu'ils auront dans cette vision le plus noble exercice de leur esprit, dans cette jouissance la joie parfaite de leur cœur, dans cette paix l'affermissement immuable de leur repos. C'est ce que nous a dit saint Augustin.... Écoutez l'apôtre saint Jean : *Dilectissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus*[2] : « Mes bien-aimés, nous sommes enfants de Dieu, « et ce que nous devons être un jour ne paraît « pas encore » Ainsi ce n'est pas le temps d'en discourir. « Tout ce que nous savons, c'est que « quand notre gloire paraîtra, nous lui serons « semblables, parce que nous le verrons tel qu'il « est : » *Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* Comme un nuage que le soleil perce de ses rayons devient tout lumineux, tout éclatant, vous y voyez un or, un brillant; ainsi notre âme exposée à Dieu, à mesure qu'elle le pénètre, elle en est aussi pénétrée, et nous devenons dieux en regardant attentivement la Divinité : *Deus diis unitus*, dit saint Grégoire de Nazianze[3]; un Dieu uni à des dieux. *Videbitur Deus deorum in Sion*[4] : « Le Dieu des dieux sera vu en Sion. » Dieu, mais Dieu des dieux, parce qu'il les fera des dieux par la claire vue de sa face. «[5] Lors-

[1] *Is.* III, 12.
[2] *Ibid.* IX, 16.

[1] *Enar. in Psal.* LXXXIV, n° 10, t. IV, col. 897.
[2] I. *Joan.* III, 8.
[3] *Orat.* XXI, t. I, p. 374. *Épist.* LXIII, t. I, p. 820.
[4] *Psal.* LXXXIII, 7.
[5] Fortis acies mentis et vegeta, cum multa vera et incommutabilia certa ratione conspexerit, dirigit se in ipsam veritatem qua cuncta monstrantur, eique inhærens tanquam obliviscitur cætera, et in illa simul omnibus fruitur *.... De toto mundo ad se conversis, qui diligunt eam, omnibus proxima est, omnibus sempiterna : nullo loco est, nusquam deest : foris admonet, intus docet; cernentes se commutat omnes in melius, à nullo in deterius commutatur : nullus de illa judicat, nullus sine illa judicat bene **.... Mentes nostræ aliquando eam plus vident, aliquando minus, et ex hoc fatentur se esse mutabiles; cum illa in se manens nec proficiat cum plus à nobis videtur, nec deficiat cum minus, sed integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate.***

* *S. Aug.* de Lib. Arb. lib. II, n° 36, t. I, col. 601.
** *Ibid.* n° 37.
*** *Ibid.* n° 34, col. 600.

« que l'œil vif et pénétrant de l'âme a découvert « d'une manière certaine plusieurs choses vraies « et invariables, alors elle se porte de tout son « poids sur la vérité même, par laquelle tout lui « est montré; et s'y fixant, elle laisse tout le reste « comme dans l'oubli, pour jouir dans la vérité « seule de toutes choses à la fois. La vérité est pro- « che de tous ceux qui du monde entier se conver- « tissent à elle par un amour sincère; elle est éter- « nelle pour tous; sans être dans aucun lieu, elle « n'est jamais absente. Elle avertit au dehors, elle « enseigne au dedans. Elle change en mieux tous « ceux qui la voient, et ne peut être changée en mal « par ceux qui l'approchent. Personne ne la juge, « personne ne juge bien sans elle. Nos esprits la « voient tantôt plus, tantôt moins; et de là même « s'avouent muables, puisque la vérité demeurant « en soi-même toujours immuable, ne gagne rien « quand nous la voyons davantage, et ne perd « rien quand nous l'apercevons moins. Mais tou- « jours entière et inaltérable, elle réjouit par sa « lumière ceux qui se tournent vers elle, et punit « par l'aveuglement ceux qui lui tournent le « dos. »

Rien de plus harmonieux que la vérité : nulle mélodie plus douce, nul parfum plus agréable, non [pour] ceux qui voient la superficie....

Qui ne désire pas? qui ne gémit pas? qui ne soupire pas dans cette vie? Toute la nature est dans l'indigence? Gloire, puissance, richesses, abondance, noms superbes et magnifiques, choses vaines et stériles. Les biens que le monde donne accroissent certains désirs et en poussent d'autres, semblables à ces viandes creuses et légères qui, pour n'avoir que du vent et non du suc ni de la substance, enflent et ne nourrissent pas, et amusent la faim plutôt qu'elles ne la contentent. Les grandes fortunes ont des besoins que les médiocres ne connaissent pas. Cette avidité de nouveaux plaisirs, de nouvelles inventions, marque de la pauvreté intérieure de l'âme. L'ambition compte pour rien tout ce qu'elle tient. Ne vous laissez pas éblouir à ces apparences : ce qui est richement couvert par le dehors n'est pas toujours rempli au dedans, et souvent ce qui semble regorger est vide.

Voulez-vous entendre la plénitude de la joie des saints? *Alleluia, Amen*, Louange à Dieu. Ils ne prient plus, ils ne gémissent plus : *In patriâ nullus orandi locus, sed tantùm laudandi; quia nihil deest : quod hic creditur, ibi videtur; quod hic petitur, ibi accipitur*[1] : « Dans la patrie il n'y « plus lieu à la prière, mais seulement à la « louange, parce qu'on n'y manque de rien : ce « qu'on croit ici, là on le voit; ce qu'on demande « ici, là on le reçoit. » La créature ne soupire plus et n'est plus dans les douleurs de l'enfantement. Elle ne dit plus : « Malheureux homme que « je suis! qui me délivrera de ce corps de mort[1]? » Elle loue, elle triomphe, elle rend grâces. *Amen, Est verum : tota actio nostra, Amen et Alleluia erit*[2] : « *Amen*, Cela est vrai : toute notre ac- « tion sera un Amen, un Alleluia. »

« [3] Mais n'allez pas vous attrister en considé- « rant ces choses d'une manière toute charnelle, « et ne dites pas ici que si quelqu'un entreprenait, « étant debout, de répéter toujours *Amen, Alle-* « *luia*, il serait bientôt consumé d'ennui, et « s'endormirait enfin tout en répétant ces paro- « les. Cet *Amen*, cet *Alleluia* ne seront point « exprimés par des sons qui passent, mais par les « sentiments de l'âme embrasée d'amour. Car que « signifie cet *Amen?* que veut dire cet *Alleluia?* « *Amen*, Il est vrai; *Alleluia*, Louez Dieu. Dieu « est la vérité, immuable, qui ne connait ni dé- « faut, ni progrès, ni déchet, ni accroissement, « ni le moindre attrait pour la fausseté : éter- « nelle et stable, elle demeure toujours incorrup- « tible. Ainsi nous dirons effectivement *Amen*, « mais avec une satiété insatiable : avec satiété, « parce que nous serons dans une parfaite abon- « dance; mais avec une satiété toujours insatiable « si l'on peut parler ainsi, parce que ce bien, tou- « jours satisfaisant, produira en nous un plaisir « toujours nouveau. Autant donc que vous serez « insatiablement rassasié de la vérité, autant di- « rez-vous par cette insatiable vérité : *Amen*, Il « est vrai. Reposez-vous et voyez : ce sera un sab- « bat continuel. Et telle sera la vie des saints, « telle l'action de leur paisible inaction. Là il y « aura une grande stabilité, et l'immortalité même « de notre corps sera attachée à la contemplation

[1] *S. Aug.* Serm. CLIX, n° 1

[1] *Rom.* VII, 24.

[2] *S. Aug.* Serm. CCCLXII, n° 29, t. V, col. 1435 et 1436.

[3] Sed nolite iterum carnali cogitatione contristari, quia si forte aliquis vestrûm steterit et dixerit quotidie Amen et Alleluia, tædio marcescet et in ipsis vocibus dormitabit.... Non sonis transeuntibus dicemus Amen, Alleluia, sed affectu animi. Quid est enim Amen? quid Alleluia? Amen, Est verum : Alleluia, Laudate Deum.... Deus veritas est, incommutabilis, sine defectu, sine provectu, sine detrimento, sine augmento, sine alicujus falsitatis inclinatione, perpetua et stabilis, et semper incorruptibilis manens.... Amen utique dicemus, sed insatiabili satietate. Quia enim non deerit aliquid, ideo satietas : quia vero illud quod non deerit semper delectabit, ideo quædam, si dici potest, insatiabilis satietas erit. Quam ergo insatiabiliter satiaberis veritate, tam insatiabili veritate dices : *Amen* *.... Vacate et videte.... sabbatum perpetuum **.... Et hæc erit vita sanctorum, hæc actio quietorum ***.... Stabilitas ibi magna erit, et ipsa immortalitas corporis nostri jam suspendetur in contemplatione Dei.... Noli timere ne non possis semper laudare quem semper poteris amare ****.

* S. *Aug.* Serm. CCCLXII, n. 29, ubi suprà.

** *Ibid.* n. 29.

*** *Ibid.* n. 30. col. 1437.

**** *In Psal.* LXXXIII, n. 8, t. IV, col. 891.

« de notre Dieu. Ne craignez donc pas de ne pou- « voir toujours louer celui que vous pourrez tou- « jours aimer. » .

« [1] Quand on dit que tout le reste nous sera « désormais soustrait, et que Dieu fera le sujet « continuel de notre délectation, l'âme, accou- « tumée à se délecter dans la multiplicité des « objets, se trouve comme angoissée. Cette âme « charnelle, attachée à la chair, dont les ailes en- « gluées par ses mauvaises cupidités l'empêchent « de voler vers Dieu, se dit : De quoi jouirai-je « quand je ne mangerai, ne boirai, ni ne vivrai « plus avec ma femme? quel plaisir me restera-t- « il alors? C'est la maladie et non la santé qui vous « fait goûter ce plaisir imaginaire. Les malades « sont sujets à certaines envies : ils brûlent d'ar- « deur pour une telle eau, ou pour un fruit de telle « espèce, et les souhaitent si passionnément qu'ils « s'imaginent devoir jouir de l'objet de leur désir. « La santé revient et ces appétits s'évanouissent. « Le malade commence d'avoir du dégoût pour « les choses qui lui causaient un appétit si immo- « déré, parce que ce n'était pas lui, mais la fiè- « vre, mais la maladie qui cherchait ces choses. « Or, comme il y a beaucoup de désirs de malades « que la santé dissipe, ainsi l'immortalité enlève « toutes les cupidités, parce que notre santé con- « siste dans l'immortalité. L'espérance nous al- « laite, nous nourrit, nous fortifie. »

Les esprits inquiets n'entendent pas cette joie : « Ce peuple inquiet qui veut toujours être en mou- « vement et ne sait point se reposer ne plaît point « au Seigneur : » *Hæc dicit Dominus populo qui dilexit movere pedes suos, et non quievit, et Domino non placuit*[2] : « Goûtez et voyez. Restez « en repos et voyez : » *Gustate et videte. Vacate et videte*[3]. Ils ne connaissent point d'action sans agitation, et ne croient pas s'exercer s'ils ne se tourmentent : *Vacate et videte :* « Restez en repos « et voyez. » Action paisible et tranquille. Voulez-vous, mes frères, que je vous en donne quelque idée? Souffrez que je vous fasse réfléchir encore une fois sur l'action qui vous occupe dans cette église.

Vous m'écoutez, ou plutôt vous écoutez Dieu qui vous parle par ma bouche. Car je ne puis parler qu'aux oreilles; et c'est dans le cœur que vous êtes attentifs, où ma parole n'est pas capable de pénétrer. Je ne sais si cette parole a en la grâce de réveiller au dedans de vous cette attention secrète à la vérité qui vous parle au cœur ? je l'espère, je le conjecture. J'ai vu, ce me semble, vos yeux et vos regards attentifs; je vous ai vus arrêtés et suspendus, avides de la vérité et de la parole de vie. Vous a-t-elle délectés? vous a-t-elle fait oublier pour un temps les embarras des affaires, les soins empressés de votre maison, la recherche trop ardente des vains divertissements? Il me le semble, mes frères, vous étiez doucement occupés de la suavité de la parole. Qu'avez-vous vu? qu'avez-vous goûté? quel plaisir secret a touché vos cœurs? Ce n'est point le son de ma voix qui a été capable de vous délecter. Faible instrument de l'esprit de Dieu; discours fade et insipide, éloquence sans force et sans agrément; c'est ce qu'on peut par soi-même. Ce qui vous a nourris, ce qui vous a plu, ce qui vous a délectés, c'est la vue de la vérité.

Ainsi Marie, sœur de Marthe, était attentive aux pieds de Jésus et écoutait sa parole. Ne vous étonnez pas de cette comparaison. Car encore que nous ne soyons que des hommes mortels et pécheurs, c'est cette même parole que nous vous prêchons. Ainsi elle s'occupait du seul nécessaire, et prenait pour soi la meilleure part qui ne pouvait lui être ôtée. Qu'est-ce à dire qui ne peut lui être ôtée? Les troubles passent, les affaires passent, les plaisirs passent, la vérité demeure toujours et n'est jamais ôtée à l'âme qui s'y attache; elle la croit en cette vie, elle la voit en l'autre; en cette vie et en l'autre elle la goûte, elle en fait son plaisir et sa vie. Mais si cette vérité nous délecte quand elle nous est exprimée par des sons qui passent, combien nous ravira-t-elle quand elle nous parlera de sa propre voix éternellement permanente! Ombres, énigmes, imperfection [ici bas]. Quelle sera notre vie lorsque nous la verrons à découvert! Ici nous proférons plusieurs paroles, et nous ne pouvons égaler même la simplicité de nos idées : nous parlons beaucoup et disons peu. Combien donc sommes-nous éloignés de la grandeur de l'objet que nos idées représentent d'une manière si basse et si ravalée! Et toutefois cette

[1] Quando dicitur quod cætera subtrahuntur et solus Deus erit quo delectemur, quasi angustatur anima quæ consuevit multis delectari, et dicit sibi anima carnalis, carni addicta, visco malarum cupiditatum involutas pennas habens ne volet ad Deum, dicit sibi : Quid mihi erit ubi non manducabo, ubi non bibam, ubi cum uxore non dormiam? quale gaudium mihi tunc erit? Hoc gaudium tuum de ægritudine est, non de sanitate.... Sunt quædam ægrotantium desideria · ardent desiderio aut alicujus fontis aut alicujus pomi, et sic ardent ut existiment quia.... frui debeant desideriis suis. Venit sanitas, et perit cupiditas : quod desiderabat, fastidit; quia hoc in illo febris quærebat.... Cùm multa sint ægrotantium desideria quæ ista sanitas tollit :.... sic omnia tollit immortalitas, quia sanitas nostra immortalitas est [4].

Spes lactat nos, nutrit nos, confirmat nos.

Bossuet avait placé dans son manuscrit ces textes latins, dans l'ordre où nous les rangeons ici. C'était autant de matériaux qui devaient servir à compléter son discours : ils nous ont paru mériter d'être ici donnés de suite, pour mieux faire sentir le dessein de l'auteur, qui en avait lui-même mis en français quelques phrases, que nous avons eu soin de conserver dans notre traduction. (*Édit. de Déforis*)

[2] *Jerem.* XIV, 10.

[3] *Psal.* XXXIII, 8; XLV, 10.

[4] *S. Aug.* Serm. CCLII. n. 7, col. 1033 et 1034.

expression telle quelle de la vérité [nous plaît]. La une seule parole découvrira tout : *Semel locutus est Deus*[1] : « Dieu a parlé une fois, » et il a tout dit. Il a parlé une fois, et en parlant il a engendré son Verbe, sa parole, son Fils en un mot. C'est en ce Verbe que nous verrons tout ; c'est en cette parole que toute vérité sera ramassée. Et nous ne concevons pas une telle joie ? *Vacate et videte :* « Restez en repos et voyez ; » sortez de l'empressement et du trouble, quittez les soins turbulents. Écoutez la vérité et la parole : *Gustate et videte :* Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux, et vous concevrez ce ravissement, ce triomphe, cette joie infinie, intime, de la Jérusalem celeste.

Mais, mes frères, pour parvenir à ce repos il ne nous faut donner aucun repos. Nul travail quand nous serons au lieu de repos ; nul repos tant que nous serons au lieu de travail. Pour être chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur ; et celui-là ne le connaît pas qui ne court point sans relâche à sa bienheureuse patrie. Écoutez un beau mot de saint Augustin : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis*[2] : « Celui qui ne gémit pas « comme voyageur ne se réjouira pas comme ci- « toyen. » Il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il séjourne trop volontiers sur la terre : et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir.

Mes frères, nous ne sommes pas encore parvenus, comme dit le saint apôtre[3] ; notre consolation, c'est que nous sommes sur la voie, Jésus-Christ est « la voie, la vérité et la vie[4]. » C'est à lui qu'il faut tendre et c'est par lui qu'il faut avancer. Mais, mes frères, dit saint Augustin, « cette « voie veut des hommes qui marchent : » *Via ista ambulantes quærit ;* c'est-à-dire, des hommes qui ne se reposent jamais, qui ne cessent jamais d'avancer ; en un mot, des hommes généreux et infatigables : *Via ista ambulantes quærit. Tria sunt genera hominum quæ odit, remanentem, retro redeuntem, aberrantem*[5] : Écoutez : « Elle « ne peut souffrir trois sortes d'hommes : ceux qui « s'égarent, ceux qui retournent, ceux qui s'ar- « rêtent : » ceux qui se détournent, ceux qui s'égarent, ceux qui sortent entièrement de la voie ; ceux qui suivent leurs passions insensées, et qui se précipitent aux péchés damnables.

Je n'entreprends pas de vous dire tous les égarements et tous les détours ; mais je vous veux donner une marque pour reconnaître la voie, la marque de l'Évangile, celle que le Sauveur nous a enseignée. Marchez-vous dans une voie large, dans une voie spacieuse ; y marche-t-on bien aise, y marche-t-on avec la troupe et la multitude, avec le grand monde, etc. : ce n'est pas la voie de votre patrie. Vous n'êtes pas sur la voie, c'est la voie de perdition ; le chemin de votre patrie est un sentier étroit et serré. Le train et l'équipage embarrassent dans cette voie, je veux dire l'abondance, la commodité. Les vastes désirs du monde ne trouvent pas de quoi s'y étendre. Les épines qui l'environnent se prennent à nos habits et nous arrêtent. Tous les jours il nous en coûte quelque chose, tantôt un désir, tantôt un autre ; comme dans un chemin difficile le train diminue toujours ; et tous les jours dans un sentier si serré, il faut laisser quelque partie de notre suite, c'est-à-dire quelqu'un de nos vices, quelqu'une de nos passions, tant qu'enfin nous demeurions seuls, nus et dépouillés, non-seulement de nos biens, mais de nous-mêmes. C'est Jésus-Christ, c'est l'Évangile [qui nous le disent]. Qui de nous [refusera de le croire]? Tous les jours plus à l'étroit...

Ceux qui retournent en arrière, ils sont sur la voie, mais ils reculent plutôt que d'avancer. Entendons et pénétrons : vous avez embrassé la perfection, vous avez choisi la retraite, vous vous êtes consacré à Dieu d'une façon particulière, vous avez banni les pompes du monde, vous avez appréhendé de plaire trop. Vous avez recherché les véritables ornements d'une femme chrétienne, c'est-à-dire la retenue et la modestie, retranchant les vanites et le superflu. La prière, la prédication, les saintes lectures ont fait votre exercice le plus ordinaire. Vous vous lassez dans cette vie : vous ne sortez pas de la voie, vous ne vous précipitez pas aux péchés damnables, mais vous faites néanmoins un pas en arrière. Vous prêtez de nouveaux l'oreille aux dangereuses flatteries du monde ; vous rentrez dans ses joies, dans ses jeux, et dans son commerce ; vous prodiguez le temps que vous ménagiez ; vous ôtez à la piété ses meilleures heures. Si vous ne quittez pas votre modestie, vous voulez du moins qu'elle plaise, et vous ajoutez quelque chose à cette simplicité qui vous paraît trop sauvage. Ah ! cette voix intérieure du Saint-Esprit qui vous poussait dans le désert avec Jésus-Christ, c'est-à-dire, à la solitude et à la vie retirée, vous la laissez étourdir par le bruit du monde, par son tumulte, par ses embarras : vous n'êtes pas propre au royaume de Dieu. « Celui-là n'y est pas propre, dit le Fils « de Dieu, qui ayant mis la main à la charrue « regarde derrière[1]. » Il ne dit pas qui retourne, mais qui regarde en arrière. Ce ne sont pas seule-

[1] *Psal.* LXI, 11.
[2] *In Psal.* CXLVIII, n° 4, t. IV, col. 1675.
[3] *Philip.* III, 12.
[4] *Joan.* XIV, 6.
[5] *Serm. de Cantic. Novo*, n° 4, t. VI, col. 593.

[1] *Luc.* IX, 62.

ment les pas, mais les regards mêmes qu'il veut retenir : tant il demande d'attention, d'exactitude, de persévérance. Songez à la femme de Lot et au châtiment terrible que Dieu exerça sur elle[1], pour avoir seulement retourné les yeux du côté de la corruption qu'elle avait quittée. Vous faites injure au Saint-Esprit et à la vocation divine, à cet esprit généreux qui ne sait point se relâcher ni se ralentir : vous ramollissez sa force, vous retardez sa divine et impétueuse ardeur; et par une juste punition il vous abandonnera à votre faiblesse. Vous aviez si bien commencé! Vous vous repentez d'avoir bien fait : vous faites pénitence de vos bonnes œuvres, pénitence qui réjouit non l'Église, mais le monde; non les anges, mais les démons.

Mais il y en a encore d'autres : elle ne souffre pas même ceux qui s'arrêtent, ceux qui disent : J'en ai assez fait, je n'ai qu'à m'entretenir dans ma manière de vie : je ne veux pas aspirer à une plus haute perfection, je la laisse aux religieux : pour moi, je me contente de ce qui est absolument nécessaire pour le salut éternel. Nouvelle espèce de fuite et de retraite : car pour arriver à cette montagne, à cette sainte Sion, dont le chemin est si roide et si droit, si l'on ne s'efforce pour monter toujours, la pente nous emporte et notre propre poids nous précipite. Tellement que, dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe; si on languit, on meurt bientôt; si on ne fait tout, on ne fait rien : enfin marcher lentement, c'est rendre la chute infaillible.

Ne menez pas une vie moitié sainte et moitié profane, moitié chrétienne et moitié mondaine, ou plutôt toute mondaine et toute profane; parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que vois-je dans ce monde de ces vies mêlées! On fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde. On est des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. « La « loi est déchirée, et le jugement ne vient pas à sa perfection : « *Lacerata est lex, et non pervenit ad finem judicium*[2]. La loi est déchirée, l'Évangile, le christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi; et nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité. Nous réformons quelque chose dans notre vie; nous condamnons le monde dans une partie de sa cause; et il devait la perdre en tout point, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée. Ce peu que nous lui laissons marque la pente du cœur.

Écoutez donc l'Évangile : *Contendite*[3]. « Efforcez-vous. » En quelque état [que vous soyez], « faites effort, » *contendite*. Si pour avancer à la perfection, combien plus pour sortir du crime? Marchez par la voie des saints : ils ne sont pas tous au même degré; mais tous [ont pratiqué] le même Évangile. « Il y a plusieurs demeures dans « la maison de mon Père[1], » mais il n'y a qu'une même voie pour y parvenir, qui est la voie de la croix, c'est-à-dire la voie de la pénitence. Si cependant Dieu vous frappe, etc., ne vous laissez pas abattre. « Ne craignez pas, petit trou- « peau : » *Nolite timere, pusillus grex*[2]. Il vous corrige, il vous châtie; ce n'est pas là ce qu'il faut craindre : *Ne timeas flagellari, sed exhæredari*[3] : « Ne craignez pas que votre Père vous châ- « tie : craignez qu'il ne vous déshérite. » En perdant votre héritage, vous perdrez tout; car vous le perdrez lui-même. Et ne vous plaignez pas qu'il vous refuse tant de biens qu'il accorde aux autres. Si vous voulez qu'il vous exauce toujours, ne lui demandez rien de médiocre, rien moins que lui-même, « rien de petit au grand : « *A magno parva*[4] : son trône, sa gloire, sa vérité, etc.

FRAGMENT

D'UN DISCOURS SUR LE MÊME SUJET,

Où, à l'occasion de la solennité des bienheureux, il est parlé des fidèles qui achèvent de se purifier dans le purgatoire. Comment leur sainteté est-elle confirmée!

Puisque l'Église unit de si près la solennité des bienheureux qui jouissent de Dieu dans le ciel, et la mémoire des fidèles qui, étant morts en Notre-Seigneur sans avoir encore obtenu la parfaite rémission de leurs fautes, en achèvent le payement dans le purgatoire; je ne les séparerai pas par ce discours, et je vous représenterai en peu de paroles quel est l'état où ils se trouvent. Je l'ai déjà dit en deux mots, lorsque je vous ai prêché que leur sainteté était confirmée, quoique non consommée encore. Mais encore que ces deux paroles vous décrivent parfaitement l'état des âmes dans le purgatoire, peut-être ne le comprendriez-vous pas assez, si je vous en proposais une plus ample explication.

Disons donc, messieurs, avant toutes choses, ce que veut dire cette sainteté que nous appelons confirmée : et afin de l'entendre sans peine, posez pour fondement cette vérité, qu'il y a une différence notable entre la mort considérée selon la nature, et la mort considérée et envisagée selon les connaissances que la foi nous donne. La mort considérée selon la nature, c'est la destruc-

[1] *Gen.* XI, 26.
[2] *Hab.* I, 4.
[3] *Luc.* XIII, 24

[1] *Joan.* XIV, 2.
[2] *Luc.* XII, 32.
[3] *S. Aug. in Psal.* LXXXVIII. *Serm.* II, n° 2, t. IV, col. 948.
[4] *S. Greg. Naz. Ep.* CVI, t. I, p. 849, edit. 1609.

tion totale et dernière de tout ce qui s'est passé dans la vie : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum*[1], « En ce jour-là toutes leurs « pensées périront. » [Le Psalmiste] regardait la mort selon la nature ; mais si nous la considérons d'une autre manière, c'est-à-dire selon les lumières dont la foi éclaire nos entendements, nous trouverons, chrétiens, que la mort, au lieu d'être la destruction de ce qui s'est passé dans la vie, en est plutôt la confirmation et la ratification dernière. C'est pourquoi le Sauveur[2] a dit : *Ubi ceciderit arbor, ibi erit*[3] : « Où l'arbre sera tombé, « il y demeura pour toujours. » C'est-à-dire, tant que l'homme est en cette vie, la malice la plus obstinée peut être changée par la pénitence, la sainteté la plus pure peut être abattue par la convoitise. Gémissez, fidèles serviteurs de Dieu, de vous voir en ce lieu de tentations, où votre persévérance est toujours douteuse, à cause des combats continuels où elle est exposée à tous moments.

Mais quand est-ce que vous serez fermes et éternellement immuables dans le bien que vous aurez choisi? Ce sera lorsque la mort sera venue confirmer et ratifier pour jamais le choix que vous avez fait sur la terre de cette meilleure part qui ne vous sera plus ôtée : grand privilége de la mort qui nous affermit dans le bien, et qui nous y rend immuables. Que si vous voulez savoir, chrétiens, d'où lui vient cette belle prérogative, je vous le dirai en un mot par une excellente doctrine de la divine Épître aux Hébreux. Saint Paul nous y enseigne, mes frères, que la nouvelle alliance que Jésus-Christ a contractée avec nous, n'a été confirmée et ratifiée que par sa mort à la croix[4]. Et cela pour quelle raison? C'est à cause, dit ce grand apôtre, que cette mort est un testament : *Novum testamentum*[5]. Or, nous savons par expérience que le testament n'a de force qu'après la mort du testateur : mais quand il a rendu l'esprit, aussi le testament est invariable : on n'y peut ni ôter ni diminuer : *Nemo detrahit*[6] *aut superordinat* [7]. Et c'est pour cela, chrétiens, que notre Sauveur nous apprend lui-même qu'il scelle son testament par son sang : *Novum testamentum in meo sanguine*[8]. Jésus-Christ fait son testament ; il nous laisse le ciel pour notre héritage, il nous laisse la grâce et la rémission des péchés ; bien plus, il se donne lui-même. Voilà un présent merveilleux. Mais il meurt sans le révoquer : au contraire il le confirme encore en mourant. Cette donation est invariable, et éternellement ratifiée par la mort de ce divin testateur. Reconnaissez donc, chrétiens, que la mort de Notre-Seigneur est une bienheureuse ratification de ce qu'il lui a plu de faire pour nous : mais il veut aussi en échange que notre mort ratifie et confirme ce que nous avons fait pour lui. Il a confirmé par sa mort le testament par lequel il se donne à nous ; il ne s'y peut plus rien changer ; et il demande aussi, chrétiens, que nous confirmions par la nôtre le testament par lequel nous nous sommes donnés à lui. Ce qui se pouvait changer avant notre mort, devient éternel et irrévocable aussitôt que nous avons expiré dans les sentiments de la foi et de la charité chrétienne. C'est pourquoi, ô morts bienheureux, qui êtes morts en Notre-Seigneur, dans la participation de ses sacrements, dans sa grâce, dans sa paix et dans son amour, j'ai dit que votre sainteté était confirmée. Votre mort a tout confirmé ; et en vous tirant du lieu de tentations, elle vous a affermis en Dieu pour l'éternité tout entière. Mais pourquoi donc disons-nous que leur sainteté si bien confirmée, n'est pas encore consommée? Cela dépend d'une autre doctrine qu'il faut encore que je vous explique, pour vous renvoyer bien instruits de la foi de la sainte Église touchant le purgatoire.

[1] *Psal.* CXLV, 3.
[2] C'est l'Ecclésiaste qui dit ce que Bossuet attribue au Sauveur. (*Edit. de Déforis.*)
[3] *Eccl.* XI, 3.
[4] *Hebr.* IX, 15, 16, 17.
[5] I. *Cor.* XI, 25.
[6] Bossuet suit ici la leçon du grec. (*Édit. de Déforis.*)
[7] *Galat.* III, 15.
[8] *Luc.* XXII, 20.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS[1],

SUR LA RÉSURRECTION DERNIÈRE.

Deux sortes de mort, deux sortes de résurrection : celle de l'âme doit précéder celle du corps. Comment l'une et l'autre s'opèrent.

Novissima inimica destruetur mors.

Le dernier ennemi qui sera détruit sera la mort. I. Cor. XV, 26.

Quand l'ordre des siècles sera révolu, les mystères de Dieu consommés, ses promesses accomplies, son Évangile annoncé par toute la terre ; quand le nombre de nos frères sera rempli, c'est-à-dire quand la sainte société des élus sera complète, le corps mystique du Fils de Dieu composé de tous ses membres, et les célestes légions, où la désertion des anges rebelles a fait vaquer tant

[1] On ne voit pas précisément pour quel jour l'auteur avait destiné ce sermon : il nous a paru qu'il n'y en avait pas auquel il pût mieux convenir qu'à celui des Morts, d'autant plus que nous n'en avons point trouvé de direct pour leur commémoration. (*Édit. de Déforis.*)

de places, entièrement rétablies par cette nouvelle recrue ; alors il sera temps, chrétiens, de détruire tout à fait la mort, et de la reléguer pour toujours aux enfers d'où elle est sortie : *Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis*[1] : « Alors l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang de feu ; » comme il est écrit dans l'Apocalypse[2]. Il est écrit que « Dieu n'a pas fait la mort[3], mais qu'elle « est entrée dans le monde par l'envie du diable[1] » et par le péché de l'homme. Mais l'homme en consentant au péché, s'est assujetti à la mort ; ainsi, contre l'intention du Créateur, l'homme qui était sorti immortel de ses saintes et divines mains, est devenu mortel et caduc par la malice du diable.

Or le Sauveur étant venu sur la terre pour dissoudre l'œuvre du diable, il détruira premièrement le péché ; et après, par une suite nécessaire d'une victoire si illustre et si glorieuse, il abolira aussi la puissance et l'empire de la mort. Ainsi l'Apôtre s'écrie : « O mort, où est ta victoire? » *Ubi est, mors, victoria tua*[2]? Mais il faut ici remarquer que tant qu'il restera sur la terre quelque vestige du péché, la mort ne cessera de tout ravager, et exercera toujours sur le genre humain sa dure et tyrannique puissance. Mais à la consommation des siècles, après que le règne du péché sera détruit sur la terre, que toute la pompe du monde sera dissipée, et enfin que tout ce qui s'élève contre la gloire de Dieu sera renversé, alors Jésus-Christ attaquera sa dernière ennemie qui est la mort ; et tirant tous ses enfants d'entre ses mains, il les délivrera pour jamais de cette cruelle, dure et insupportable tyrannie : *Novissima inimica destruetur*.

Encore que ce triomphe de Jésus-Christ sur la mort ne s'accomplira qu'à la fin des siècles, il se commence dès la vie présente ; et au milieu de ce siècle de corruption, l'œuvre de notre immortalité se prépare. Que devons-nous faire pour concourir à l'opération de la grâce qui nous ressuscite? L'Écriture nous propose trois principes de résurrection : la parole de Jésus-Christ, le corps de Jésus-Christ, l'esprit de Jésus-Christ. La parole de Jésus-Christ : « Le temps vient où « tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu : » *Venit hora in qua omnes qui sunt in monumentis audient vocem Filii Dei*[3]. Le corps de Jésus-Christ : « Celui qui mange ma chair a la vie éternelle, et « je le ressusciterai au dernier jour : » *Qui manducat meam carnem habet vitam æternam, et ego ressuscitabo eum in novissimo die*[4]. L'esprit de Jésus-Christ : « Si l'esprit de celui qui « a ressuscité Jésus habite en vous, celui qui « a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, donnera aussi la vie à vos corps mortels par son « Esprit qui est en vous : » *Quod si Spiritus ejus qui suscitavit Jesum à mortuis, habitat in vobis, qui suscitavit Jesum à mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem*

[1] *Apoc.* XX, 14.

[2] Maintenant tout semble être sourd à la voix de Dieu, puisque les hommes même y sont insensibles, auxquels toutefois il a donné, et des oreilles pour écouter sa parole, et un cœur pour s'y soumettre ; et alors toute la nature sera animée pour l'entendre....

Si j'annonçais à des infidèles cet Évangile de vie et de résurrection éternelle, je m'efforcerais, chrétiens, de détruire les raisonnements qu'oppose ici la sagesse humaine à la puissance de Dieu et à la gloire de notre nature si puissamment réparée. Mais, puisque je parle à des chrétiens, à qui cette doctrine céleste n'est pas moins familière ni moins naturelle que le lait qu'ils ont sucé dès leur enfance, je n'ai pas dessein de m'étendre à vous prouver par un long discours la réalité de ces trois présents, mais seulement de vous préparer à les recevoir en ce dernier jour de la justice de Dieu, et de sa main libérale.

J'ai déjà dit, chrétiens, que c'est l'âme qu'il faut préparer, comme la partie principale pour recevoir en nos corps ces dons précieux. J'ai dit et j'ai promis de vous faire voir que ces saintes préparations sont toutes heureusement renfermées dans celles de la pénitence. Que vous demande-t-on dans la pénitence? que vous vous retiriez de tous vos péchés, que vous preniez des précautions pour ne tomber plus, que vous vengiez sur vous-mêmes par une satisfaction convenable, la honte de votre chute. Ainsi la volonté de vivre à la grâce, acquerra à vos corps une vie nouvelle : les sages précautions pour n'y plus mourir, assureront à vos corps l'immortalité : le zèle de satisfaire un Dieu irrité par les saintes humiliations de la pénitence, méritera d'être revêtu d'une gloire toute divine. Deux paroles du Fils de Dieu adressées aux morts :... la première, aux pécheurs, pour les appeler à la pénitence : la seconde, aux morts ensevelis, pour les rappeler à la vie : la première, disposition à rendre la seconde salutaire. Il faut commencer par l'âme, pour préparer le corps à la vie. Pour joindre ces deux choses, et la pénitence dont voici le temps, et la résurrection des morts, qui, par l'ancienne institution de cette paroisse, doit être prêchée aujourd'hui dans cette chaire....

O Jésus, vous vous êtes réservé à vous-même de prononcer la parole qui appellera les morts à la résurrection générale ; mais vous voulez que les autres morts, que vous voulez vivifier par leur conversion, soient appelés à cette vie par vos ministres. Donnez-moi donc votre parole par la grâce de votre Esprit saint et l'intercession.....

Ce qu'on vient de lire est l'extrait d'un autre exorde fait sur ce texte : *Venit hora in qua omnes qui sunt in monumentis audient vocem Filii Dei, etc.* (*Joan.* V, 28. Bossuet l'avait composé pour adapter ce sermon à un autre jour et à un autre lieu : comme il s'y trouvait plusieurs choses entièrement conformes au premier exorde, nous nous sommes bornés à en extraire ce qu'il y avait de différent, pour le donner ici en note. (*Edit. de Deforis.*)

[3] *Sap.* I, 13.

[1] *Sap.* II, 24.

[2] I. *Cor.* XV, 55.

[3] *Joan.* V, 28.

[4] *Ibid.* VI, 55.

Spiritum ejus in vobis[1]. Ce que nous demande cette parole : ce que nous devons à ce corps : ce qu'exige de nous cet Esprit.

PREMIER POINT.

Nous voyons dans l'Évangile deux paroles du Fils de Dieu qui sont adressées aux morts ; l'une à la fin des siècles, l'autre durant le cours du siècle présent. Ecoutez comme il parle au chapitre cinquième de saint Jean : « En vérité, en vérité, « je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà « venue, où les morts entendront la voix du Fils « de Dieu ; et ceux qui l'entendront, vivront » *Amen, omen, dico vobis, quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei ; et qui audierint, vivent*[2]. « L'heure vient, « et elle est déjà. » Remarquez ; donc cette parole ne regarde pas la consommation des siècles. Les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; c'est ce qu'il a dit auparavant : « Celui qui écoute ma « parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, « est passé[3] de la mort à la vie : » *Transiet de morte ad vitam.* Mais voici encore une autre parole : « L'heure vient ; » il ne dit plus, Elle est déjà ; « que tous ceux qui sont dans les tombeaux « entendront sa voix, et ceux qui auront bien fait « sortiront pour ressusciter à la vie, et ceux qui « auront mal fait sortiront pour ressusciter à leur « condamnation[4]. » Voilà donc deux paroles adressées aux morts, parce qu'il y a deux sortes de morts ; ou plutôt il y a deux parties en l'homme et toutes deux ont leur mort. « L'âme, dit saint « Augustin[5] est la vie du corps, et Dieu est la « vie de l'âme : » ainsi, comme le corps meurt quand il perd son âme, l'esprit meurt quand il perd son Dieu. Cette mort ne nous touche pas, parce qu'elle n'est pas sensible ; et toutefois, chrétiens, si nous savions pénétrer les choses, cette mort de nos corps qui nous paraît si cruelle, suffirait pour nous faire entendre combien celle du péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps froid et insensible abattu par terre, sans force et sans mouvement ; combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui, étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle? C'est

[1] *Rom.* VIII, 11.
[2] *Joan.* V, 25.
[3] Bossuet remarque dans son manuscrit, que le grec porte le passé : *transivit.* (*Edit. de Beforis.*)
[4] *Joan.* V, 24, 28, 29.
[5] *Serm.* CCLXXIII, n° 1, t. V, col. 1106.

donc à ces morts spirituels, c'est aux âmes pécheresses que Jésus-Christ adresse sa voix pour les appeler à la pénitence. *Venit hora, et nunc est :* « L'heure vient, et elle est déjà. »

Que si vous me demandez d'où vient qu'il adresse encore à la fin des siècles une seconde parole aux morts qui sont gisants et ensevelis dans les tombeaux, je vous le dirai en un mot, parce que la chose est assez connue. L'âme a péché par le ministère et même en quelque sorte par l'instigation du corps ; et c'est pourquoi il est juste qu'elle soit punie avec son complice. L'âme s'est aussi servie dans les bonnes œuvres du ministère du corps qu'elle a pris soin de dompter, afin, comme dit l'apôtre[1], que la justice de Dieu s'assujettit à elle-même nos membres, et leur fit porter le joug honorable de Jésus-Christ et de l'Évangile. Ainsi ce corps, qui a eu sa part aux travaux, doit être aussi appelé comme un compagnon fidèle à la société de la gloire.

Ou si vous vouliez que je vous apporte une raison plus sublime et plus digne encore de la majesté du Sauveur : il était juste que le Fils de Dieu ayant pris un corps aussi bien qu'une âme, et ayant uni l'homme tout entier à sa divine personne, il fît sentir sa puissance au corps et à l'âme, et qu'il soumit l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi après avoir parlé aux morts spirituels pour ressusciter leurs âmes, il parle à la fin des siècles aux morts gisants dans les sépulcres, pour les en faire sortir et leur rendre la vie : *Et qui audierint, vivent :* « Et ceux « qui l'entendront, vivront. »

Quand donc cette heure dernière sera arrivée, à laquelle Dieu a résolu de réveiller les élus de leur sommeil, une voix sortira du trône et de la propre bouche du Fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre. « Os arides, os desséchés, « écoutez la parole du Seigneur : » *Ossa arida, audite verbum Domini*[2]. Au son de cette voix toute-puissante qui se fera entendre en un moment de l'orient jusqu'à l'occident, et du septentrion jusqu'au midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible, seront émus dans le creux de leurs tombeaux ; toute la nature commencera à se remuer ; et la mer, et la terre, et les abîmes se prépareront à rendre leurs morts qu'on croyait qu'ils eussent engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme un dépôt pour le remettre fidèlement au premier ordre. Car, mes frères, « Jésus qui aime les siens, et les aime jusqu'à la « fin[3], » prendra soin de ramasser de toutes les

[1] *Rom.* VI.
[2] *Ezech.* XXXVII, 4.
[3] *Joan.* XIII, 1.

parties du monde leurs restes toujours précieux devant lui. Ne vous étonnez pas d'un si grand effet; c'est de lui qu'il est écrit qu'il « porte tout « l'univers par sa parole très-efficace[1]. » Toute la vaste étendue de la terre et les profondeurs des mers, et toute l'immensité du monde, n'est qu'un point devant ses yeux. Il soutient de son doigt les fondements de la terre : l'univers entier est sous sa main. Et lui, qui a bien su trouver nos corps dans le néant même d'où il les a tirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures. Car cette matière de nos corps n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme : ainsi il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps qui lui sont toujours chers, parce qu'il les a une fois unis à une âme qui est son image, qu'il remplit de sa grâce, et qui sont toujours gardés sous sa main puissante, en quelque coin de l'univers que la loi des changements ait jeté ses restes précieux. Et quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela; car « il appelle ce qui n'est pas avec la même « facilité que ce qui est : » *Vocans ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt*[2]. Et Tertullien a raison de dire que « le néant est à lui aussi bien que « tout : » *Ejus est nihilum ipsum, cujus et totum*[3].

Ayant donc ainsi rétabli les corps de ses bien-aimés dans une intégrité parfaite, il les réunira à leurs âmes saintes, et ils deviendront vivants; il bénira cette union, afin qu'elle ne puisse plus être rompue, et il les rendra immortels. Il fera que cette union sera tellement intime, que les corps participeront aux honneurs des âmes; et par là nous les verrons glorieux. Tels sont les magnifiques présents que Jésus-Christ fera en ce jour à ses élus par la puissance de sa parole. Il les fera sortir de leurs tombeaux pour leur donner la vie, l'immortalité et la gloire; la mort ne sera plus, et toutes les marques de corruption seront abolies : *Novissima inimica destruetur mors*. O puissance de Jésus-Christ! ô mort glorieusement vaincue! ô ruines du genre humain divinement réparées!

Mais, mes frères, avant que la mort soit anéantie, il faut que le péché soit détruit, parce que c'est par le péché que la mort a régné sur la terre. Souvenez-vous donc, mes frères, de ce que nous avons dit au commencement, que Dieu n'a pas fait la mort : au contraire, comme il a créé l'âme raisonnable pour habiter dans le corps humain, il avait voulu au commencement que leur union fût indissoluble; et c'est peut-être un des sens qu'il faut donner à cette parole du Psalmiste : *Corpus autem aptasti mihi*[1]. « Vous m'avez approprié « un corps : » de même que s'il eût dit comme en son nom au Créateur : O Seigneur, vous avez fait mon âme d'une nature bien différente du corps! car après avoir formé ce corps avec de la boue, c'est-à-dire avec une terre détrempée, ce n'est plus ni de la terre, ni de l'eau, ni du mélange du sec et de l'humide, ni enfin d'aucune partie de la matière que vous avez tiré l'âme que vous avez mêlée dans cette masse pour la vivifier. C'est de vous-même, c'est de votre bouche que vous l'avez fait sortir; vous avez soufflé un souffle de vie, et l'homme a été animé, non par l'arrangement des organes, non par la température des qualités, non par la distribution des esprits vitaux, mais par un autre principe de vitalité, que Dieu a tiré de son propre sein par une nouvelle création, toute différente de celle qui a tiré du néant et qui a formé la matière. C'est pourquoi quand il veut former l'homme, il recommence un nouvel ordre de choses, une nouvelle création : *Faciamus hominem*[2]. « Faisons l'homme. » C'est un autre ouvrage, une autre manière différente de tout ce qui précède; rien encore qui lui soit semblable.

Que si cette théologie ne vous ennuie pas, j'ajouterai, chrétiens, que Dieu avait fait cette âme d'une nature immortelle. Car pour laisser à part les autres raisons qui nous montrent cette vérité, il suffit de considérer celle que nous apporte l'Écriture sainte; c'est que Dieu l'a faite à son image, qu'elle est participante de la vie de Dieu; elle vit en quelque façon comme lui, parce qu'elle vit de raison et d'intelligence, et que Dieu l'a rendue capable de l'aimer et de le connaître, comme lui-même s'aime et se connaît. C'est pourquoi étant faite à son image, et étant liée par son fond à son immortelle vérité, elle ne tient point son être de la matière, et n'est point assujettie à ses lois : de sorte qu'elle ne périt point, quelque changement qui arrive au-dessous d'elle, et ne peut plus retomber dans le néant, si ce n'est que celui qui l'en a tirée, et qui l'ayant faite à son image, l'attache à lui-même comme à son principe, lâche la main tout à coup, et la laisse aller dans cet abîme.

Toutefois, comme elle est dans le dernier ordre des substances intelligentes, c'est en elle que se fera l'union entre les esprits et les corps, afin que tout soit disposé comme par degrés. Dieu a fait des substances séparées des corps : Dieu les peut faire en divers degrés, c'est-à-dire plus ou

[1] *Hebr.* I, 3.
[2] *Rom.* IV, 17.
[3] *Apolog.* n° 48.

[1] *Psal.* XXXIX, 7. *Hebr.*
[2] *Gen.* I, 26.

moins parfaites; et en descendant toujours on pourra enfin venir à quelqu'une qui sera si imparfaite, qu'elle se trouvera en quelque sorte aux confins des corps, et sera de nature à y être unie. Là, en descendant toujours par degrés du parfait a l'imparfait, on arrive nécessairement aux extrémités et comme aux confins où le supérieur et l'inférieur se joignent et se touchent. Car je crois qu'on peut entendre facilement que tout est disposé dans la nature comme par degrés, et que le premier principe donne l'être et se répand lui-même par cet ordre et comme de proche en proche. Ainsi l'âme raisonnable se trouvera naturellement unie à un corps. « Vous m'avez approprié « un corps ? » *Corpus autem aptasti mihi.*

Mais ce mot d'approprier un corps a une plus particulière signification : car il faut nous persuader que l'âme raisonnable parle et dit à son Créateur : Comme vous m'avez faite immortelle en me créant à votre image, vous m'avez aussi approprié un corps si bien assorti avec moi, que notre paix et notre union serait éternelle et inviolable, si le péché venant entre deux n'eût troublé cette céleste harmonie. Comment est-ce que le péché a désuni deux choses si bien assorties ? Il est aisé de l'entendre par cette excellente doctrine de saint Augustin : Car, dit-il, c'est une loi immuable de la justice divine, que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons. De sorte que c'a été un ordre très-juste qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous ait suivis contre notre gré, et que « notre âme fut contrainte « de quitter son corps par une juste punition de « ce qu'elle a abandonné Dieu par une dépravation volontaire : » *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserit corpus invitus*[1].

C'est, mes frères, en cette sorte que « le péché « étant entré dans le monde, la mort, comme « dit l'Apôtre, y est entrée par le même moyen[2]. » C'est pourquoi le Fils de Dieu ne détruit la mort qu'après avoir détruit le péché; et avant que d'adresser aux morts, à la fin des temps, la parole qui les ressuscite, il adresse dans le cours des siècles à tous les pécheurs, sa parole, qui les convertit et qui les appelle à la pénitence. C'est cette parole que nous vous portons. Plût à Dieu que nous pussions détacher de notre parole tout ce qui flatte l'oreille, tout ce qui delecte l'esprit, tout ce qui surprend l'imagination, pour n'y laisser que la vérité toute simple, la seule force et l'efficace toute pure du Saint-Esprit, nulle pensée que pour convertir ! O morts, c'est donc à vous que je parle, non à ces morts qui gisent dans ce tombeau et reposent en paix et en espérance sous cette terre bénite; mais à ces morts parlants et écoutants, « qui ont le nom de vivants et qui sont morts en « effet : « *Nomen habes quod vivas et mortua es*[1] : qui portent leur mort dans leur âme, parce qu'ils y portent leur péché. Écoutez, ô morts spirituels : c'est Jésus-Christ qui vous appelle pour ressusciter avec lui. « Pourquoi voulez-vous mourir, mai« son d'Israël[2] ? » Sortez de vos tombeaux, sortez de vos mauvaises habitudes. Ah ! que je vous relève aujourd'hui : mais avant de vous relever, que je vous abatte.

« Encore quarante jours, et Ninive sera dé« truite : » *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur*[3]. Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues : *Subvertitur plane, dum calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur : subvertitur plane, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum*[4]. De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? vous avez dit que Ninive serait renversée; en effet elle est renversée en tournant en bien ses mauvais désirs. « Ninive est « véritablement renversée, puisque le luxe de ses « habits est changé en un sac et un cilice, la su« perfluité de ses banquets en un jeûne austère, « la joie dissolue de ses débauches aux saints gé« missements de la pénitence. » O ville utilement renversée ! Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours malgré tant de choses qui la devraient déprimer, quand te verrai-je renversée? Quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : Le règne du péché est renversé de fond en comble; ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur, ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels, et ne livrent plus en proie leur âme à leurs yeux : cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé : ceux qui ont attenté sur la couche de leur prochain, [sont aujourd'hui chastes] : le bien d'autrui [est enfin restitué ?].... « Et les trésors d'iniquité sont encore « dans ton coffre comme un feu prêt à te dévorer : » *Et adhuc in arca tua ignis thesauri iniquitatis qui devorant te*[5]. Tu crois te les être appropriés par l'usage de tant d'années : tout est renversé. Mais relevez-vous, sortez de ces tribunaux, salutaires tombeaux des pénitents, venez à la table des enfants, venez à la vie, venez au pain véritable que Moïse n'a pu donner à nos pères[6] : venez au

[1] *De Trinit.* lib. IV, n° 16, t. VIII, col. 820.
[2] *Rom.* v, 12.

[1] *Apoc.* III, 1.
[2] *Ezech.* XXXIII, 11.
[3] *Jonn.* III, 4.
[4] *S. Eucher Homil. de pænit. Ninivit. Bibliot. PP.* t. VI, col. 646.
[5] *Mich.* VI, 10.
[6] *Joan.* VI, 32.

corps de Jésus, qui est le second principe de résurrection et de vie.

SECOND POINT.

Le corps de Jésus-Christ est premièrement le modèle de notre résurrection. Un architecte qui bâtit un édifice, se propose un plan et un modèle : Jésus-Christ se propose son propre corps. « Il « transformera notre corps tout vil et abject qu'il « est, afin de le rendre conforme à son corps « glorieux : « *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* [1]. Il en est secondement le gage : « Si les morts ne « ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc point « ressuscité : « *Si mortui non resurgent, neque Christus resurrexit* [2] : « les prémices de la « résurrection : « *Primitiæ dormientium* [3] : le grain de froment. « A la fin des siècles, dit saint « Augustin, tout le genre humain se lèvera comme « une seule moisson; l'essai en a été fait dans le « principal grain : « *Sed generis humani una in fine sæculi messis assurget : tentatum est experimentum in principali grano* [4]. Il est en troisième lieu le principe d'incorruption [5]. La corruption par le sang : de même l'immortalité. D'où vient donc qu'il faut mourir et être assujetti à la corruption? [C'est que nous portons une] chair de péché : de là chargée d'infirmités et de maladies. Allez dans les hôpitaux durant ces saints jours pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine : là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps. Là elle étend, là elle retire; là elle relâche, là elle engourdit; là elle cloue un corps perclus et immobile, là elle le secoue tout entier par le tremblement. Pitoyable variété ! diversité surprenante ! Chrétiens, c'est la maladie qui se joue comme il lui plaît de nos corps, que le péché a abandonnés à ses cruelles bizarreries. O homme, considère le peu que tu es; regarde le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Et la fortune pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux. Le secours qu'on leur donne, image du grand secours que leur donnera un jour Jésus-Christ en les affranchissant tout à fait. Mais en attendant il faut qu'ils tombent pour être renouvelés; ils ne laisseront à la terre que leur mortalité et leur corruption. Il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière; la chair changera de nature, le corps prendra un autre nom; même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps.

[1] *Philip.* III, 21.
[2] I. *Cor.* XV, 13.
[3] *Ibid.* 23.
[4] *S. Aug.* Serm. CCCLXI, n° 10, t. V, col. 1411.
[5] *S. Cyril. Alex. in Joan.* lib. IV, cap. 11.

La chair deviendra un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en eux jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes [1] : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* [1].

Mais ayant participé au corps du Sauveur, principe de vie, [ne participons plus au péché, principe de mort]. Nous recevons par le baptême un droit réel sur le corps de Jésus-Christ; donc sur sa vie, sur sa grâce, sur son immortalité. Ne renonçons point à ce droit, ne le perdons pas, le plus beau droit de l'Église comme une épouse. Deux espèces de communion, le droit, et l'actuelle participation. Nous demeurons toujours dans la communion du mystère, non-seulement dans l'actuelle participation, mais dans le droit de communier.

« Le corps n'est pas pour la fornication, mais « pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps : » *Corpus non fornicationi, sed Domino, et Dominus corpori* [2]. Il fait notre corps semblable au sien, un temple. *Solvite templum hoc* [3] : « Détruisez ce temple. » Nous devons l'orner comme un temple avec bienséance, je le veux bien; mais toujours avec dignité : rien de vain, rien de profane. Donc, ô sainte chasteté, fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite et véritablement généreuse, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang, et qui seule en sait conserver la trace; viens consacrer ces corps corruptibles, viens leur être un baume éternel et un céleste préservatif contre la corruption; viens les disposer à une sainte union avec le corps de Jésus-Christ; et fais qu'en prenant ce corps, nous en tirions aussi tout l'esprit.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, mes frères, mais il faut le dire encore une fois, que durant ce temps de corruption Dieu commence déjà dans nos corps l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité. Oui, pendant que ce corps mortel est accablé de langueurs et d'infirmités, Dieu y jette intérieurement les principes d'une consistance immuable; pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle; pendant qu'il est tous les jours exposé en proie aux maladies les plus dangereuses et à une mort très-certaine. Dieu travaille par son Esprit saint à sa résurrection glo-

[1] *Tert. de Res. carnis*, n° 4.
[2] I. *Cor* VI, 13.
[3] *Joan.* II, 19.

rieuse. De quelle sorte s'accomplit un si grand mystère? Saint Augustin, qui l'a appris du divin apôtre, vous l'aura bientôt expliqué par une excellente doctrine.

Mortels, apprenez votre gloire : terre et cendre, écoutez attentivement les divines opérations qui se commencent en vous. Il faut donc savoir, avant toutes choses, que le Saint-Esprit habite en nos âmes, et qu'il y préside par la charité qu'il y répand. Comment cette divine opération s'étend-elle sur le corps? Écoutez un mot de saint Augustin, et vous l'entendrez : « Celui-là, dit ce « saint évêque, possède le tout, qui tient la partie « dominante : » *Totum possidet, qui principale tenet*[1]. « Or en nous, poursuit ce grand homme, « il est aisé de connaître que c'est l'âme qui tient « la première place, et que c'est à elle qu'appar- « tient l'empire. » De ces deux principes si clairs, si indubitables, saint Augustin tire aussitôt cette conséquence fnelle : « Dieu tenant cette partie « principale, c'est-à-dire l'âme et l'esprit, par le « moyen du meilleur, il se met en possession de « la nature inférieure; » par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet; et dominant sur l'âme, qui est la maîtresse, il étend sa main sur le corps, l'assujettit à son domaine, et s'en met en possession. C'est ainsi que notre corps est renouvelé par la grâce du christianisme. Il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains : par la nature il était à l'âme, par la corruption il servait au vice, par la grâce et la religion il est à Dieu.

Il se fait comme un sacré mariage entre notre esprit et l'esprit de Dieu; ce qui fait que « celui « qui s'attache au divin Esprit, devient un même « esprit avec Dieu : « *qui adhæret Domino, unus spiritus est*[2]. Et comme on voit, dit Tertullien, dans les mariages, que la femme rend son époux maître de ses biens, et lui en cède l'usage; ainsi l'âme en s'unissant à l'esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, lui transporte aussi tout son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. « La chair « la suit, dit Tertullien, comme une partie de sa « dot; et au lieu qu'elle était seulement servante « de l'âme, elle devient servante de l'esprit de « Dieu. « *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale mancipium; et jam non animæ famula, sed spiritûs*[3]. En effet, ne voyez-vous pas que le corps du chrétien change de nature, et qu'au lieu d'être simplement l'organe de l'âme, il devient l'instrument fidèle de toutes les saintes volontés que Dieu nous inspire. Qu'est-ce qui donne l'aumône, si ce n'est la main? Qu'est-ce qui confesse ses péchés, si ce n'est la bouche? Qu'est-ce qui les pleure, si ce n'est les yeux? Qu'est-ce qui brûle du zèle du Dieu, si ce n'est le cœur? En un mot, dit le saint apôtre, « tous nos membres sont « consacrés à Dieu, et doivent être ses hosties « vivantes[1]. « Qui ne voit donc que le Saint-Esprit se met en possession de nos corps, puisqu'ils sont les instruments de sa grâce, les temples où il se repose en sa majesté, et enfin les hosties vivantes de sa souveraine grandeur?

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement, et tirons la conséquence de ces beaux principes. Si Dieu remplissant nos âmes s'est mis en possession de nos corps, donc la mort, ni aucune violence, ni l'effort de la corruption ne peut plus les lui enlever. Tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien, et retirera son domaine. Le fils de Dieu a prononcé que « nul ne peut rien ravir des mains « de son Père. Mon Père, dit-il, est plus grand « que toute la nature : « *Nemo potest rapere de manu Patris mei*[2]. Et en effet ses mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant mis sur nos corps sa main souveraine, s'en étant saisi par son Esprit saint, que l'Écriture appelle son doigt, et en étant déjà en possession; ô chair, j'ai eu raison de le dire, qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les morteis, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers; et plutôt le ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse; parce que Dieu en étant le maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

Ne doutez pas, chrétiens, « que si l'esprit im- « mortel qui a ressuscité le Seigneur Jésus habite « en vous, cet Esprit qui a ressuscité Jésus-Christ, « vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son « esprit qui habite en vous[3]. « Car cet Esprit tout-puissant, infiniment délecté de ce qu'il a fait en Jésus-Christ, agit toujours en conformité de ses divines opérations; et pourvu qu'on le laisse agir, il achèvera son ouvrage. Nulle puissance du monde ne peut empêcher son action, et nous seuls pouvons lui être un obstacle; parce que les dons de Dieu demandent, ou une fidèle coopération, ou du moins une acceptation volontaire. Laissons-nous donc gouverner à l'Esprit de Dieu, laissons-lui dompter nos corps mortels. Si nous

[1] *Serm.* CLXI, n° 6, t. V, col. 777.
[2] I. *Cor.* VI, 17.
[3] *Tert. de Animâ*, n° 41

[1] *Rom.* XII, 1.
[2] *Joan.* X, 29.
[3] *Rom.* VIII, 11.

voulons qu'il déploie sur eux toute sa vertu, laissons-lui les assujettir à sa divine opération. Détachons-nous de nos corps pour nous attacher fortement à l'Esprit de Dieu. Car que faisons-nous, chrétiens, lorsque nous flattons notre corps, que faisons-nous autre chose que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel! et quel traitement te ferai-je? Si je t'affaiblis, je m'épuise; si je te traite doucement, je ne puis éviter ta force qui me porte à terre, ou qui m'y retient. Que ferai-je donc avec toi, et de quel nom t'appellerai-je, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre, ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! Puis-je me détacher de ce corps? Puis-je aussi m'y attacher avec tant de force, et contracter avec ce mortel une amitié immortelle? « Malheureux homme que je suis! Hélas! qui me délivrera de ce corps de mort [1]? »

C'est le commun sujet du gémissement de tous les véritables enfants de Dieu. Tous déplorent leur servitude, tous ressentent avec douleur que « ce fardeau du corps opprime l'esprit: » *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* [2]: lui ôte sa liberté véritable. C'est pourquoi le grand saint Ambroise nous enseigne gravement que notre esprit n'étant dans le corps qu'en passant, nous ne devons pas lui permettre de s'attacher à cette nature dissemblable; mais que nous devons tous les jours rompre nos liens, afin que l'esprit se renfermant en lui-même conserve sa noblesse et sa pureté. Deux liens, ceux de la nature, et ceux de l'affection. Pour le premier, c'est à Dieu à rompre : pour l'autre, c'est à nous à prévenir : « Je meurs tous les jours, » dit l'Apôtre : *Quotidiè morior* [3]. Par la première union l'âme est en prison et en servitude, le corps la domine, et s'en rend le maître. Secouons ce joug, tirons-nous de cette indigne dépendance : il se fera une autre union par laquelle l'âme dominera. « Étudions-nous chaque jour, dit saint Ambroise, à « mourir, afin que notre âme par cette séparation « apprenne à se retirer des cupidités corporelles; « qu'élevée au-dessus des sens, les inclinations « terrestres ne puissent l'atteindre et s'y coller; « et qu'elle éprouve ainsi une sorte de mort, afin « de ne point encourir la peine de la mort. » *Sit quotidianus usus in nobis affectusque moriendi, ut per illam, quam diximus, segregationem à corporeis cupiditatibus, anima nostra se discat extrahere, et quasi in sublimi locata, quò terrenæ adire libidines et eam sibi glutinare non possint, suscipiat mortis imaginem, ne pœnam mortis incurrat* [1]. C'est pourquoi dans la fonction qui est donnée à notre âme d'animer et de mouvoir les organes corporels, le même saint Ambroise avertit de ne se plonger pas tout à fait dedans et de ne se mêler pas avec eux : *Non credamus huic corpori, nec misceamus cum illo animam nostram* [2], mais plutôt que nous les touchions d'une main légère comme un instrument de musique : *Summis, ut ita dicam, digitis sicut nervorum sonos, ita pulsat carnis istius passiones* [3].

On se pique de délicatesse, comme on se pique d'esprit ou de grandeur. Une tendre éducation.... Une personne si chère.... Ce soin extrême du corps est indigne du chrétien. Vous voudriez vous rendre immortels : la moindre douleur, la moindre faiblesse vous accable et vous décourage; vous abandonnez tous les exercices de piété. Vous craignez d'échauffer ce sang, cette tête déjà trop émue, et ce tempérament si faible, si délicat. Que ne vous servez-vous plutôt de cette occasion favorable, pour rompre ces liens trop doux et trop décevants, pendant que la nature vous aide, qu'elle tire les liens si elle ne les brise pas tout à fait encore? Apprenez à regarder ce corps, dont la faiblesse vous appesantit, non plus comme une demeure agréable, mais comme une prison importune; non plus comme votre organe, mais comme votre empêchement et votre fardeau : « Je suis « captif de ce corps, et captif trop assujetti; je « m'affranchirai en souffrant, afin de ressusciter « tout à fait libre [4]. » L'âme sera démêlée de ce corps de mort qu'elle laisse au-dessous d'elle, et retirée dans sa propre enceinte. La faiblesse et la douleur qui agitent tout le corps forcent l'âme à s'en détacher; et la renfermant dans ses propres biens, lui font corriger une secrète délicatesse et un certain repos dans les sens, qui gagne les hommes trop facilement dans une grande santé.

Que si l'attache à la santé même et à la vie, est si vicieuse et si contraire à la dignité du christianisme, que dirai-je de la curiosité, de la vanité, de cette vivacité qu'on affecte tant sur le teint et sur le visage? Faible et misérable créature, et vainement appelée à une beauté et à une gloire éternelle, vous ne sauriez sans regret voir tomber cette fleur d'un jour, ni passer cette couleur vive, ni cet air de jeunesse s'évanouir. Hélas! vous en avez honte, comme si c'était un défaut. Vous vou-

[1] *Rom.* VII, 24.
[2] *Sap.* IX, 15.
[3] I. *Cor.* XV, 31

[1] *De Fide Resurr.* lib. II, n° 40, t. II, col. 1144.
[2] *De bon. Mort.* cap. IX, n° 40, t. I, col. 406.
[3] *Ibid.* cap. VII, n° 27, col. 401.
[4] *S. Ignat. Epist. ad Rom.* IV

lez cacher vos années, et non-seulement les cacher, mais résister à leur cours qui emporte tout, vous soutenir contre leur effort, et tromper leurs mains si subtiles qui ne cessent de vous enlever par mille artifices toujours quelque chose. Est-ce là cette gloire du corps de Jésus? [Il est] une autre santé, un autre beauté, une autre vie. Hé! laissez-vous dépouiller de ce fragile ornement qui ne fait que nourrir votre vanité, vous exposer à la tentation, vous environner de scandales. Quittez l'amour de ce corps trop chéri et trop soigné : car si vous persistez à le tant chérir, ô que la mort vous sera cruelle! O que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors*[1]? « Est-ce ainsi que la mort « amère sépare de tout? » Quel coup! quel effort! quelle violence!

Au contraire un homme de bien n'a rien à perdre en ce jour. La mortification lui rend la mort familière. Le détachement du plaisir le désaccoutume du corps. Il a depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Il ne s'afflige donc pas de quitter son corps; il sait qu'il ne le perd pas. Il a appris de l'Apôtre que nous avons un double voyage à faire : *Scientes quoniam dum sumus in corpore peregrinamur à Domino.... Bonam voluntatem habemus magis peregrinari à corpore, et præsentes esse ad Dominum*[2] : « Nous savons « que pendant que nous habitons ce corps, nous « sommes éloignés du Seigneur.... Nous aimons « mieux sortir de la maison de ce corps pour aller « habiter avec le Seigneur. » Car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation, parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. Ainsi lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours : et lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner. Par là étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance. Car que crains-tu, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Crains-tu de perdre ton corps? Mais que ta foi ne chancelle pas; pourvu que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet Esprit tout-puissant te le rendra meilleur, saura bien te le conserver pour l'éternité. Peut-être qu'en voyant tomber ta maison, tu appréhendes d'être sans retraite : mais écoute le divin Apôtre : « Nous savons, dit-il aux « Corinthiens, nous ne sommes pas induits à le « croire par des conjectures douteuses; mais nous « le savons très-assurément et avec une entière « certitude, que si cette maison de terre et de « boue dans laquelle nous habitons, est détruite, « nous avons une autre maison qui n'est pas « bâtie de main d'homme, laquelle nous est pré- « parée au ciel[1]. « O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à tous nos besoins! » Il a « dessein, dit excellemment saint Jean Chrysos- « tôme[2], de réparer la maison qu'il nous a don- « née : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse « pour la rebâtir toute neuve, il est nécessaire « que nous délogions. « Car que ferions-nous dans ce tumulte et dans cette poudre? Et lui-même nous offre son palais, il nous y donne un appartement pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. Ne craignons donc rien, mes frères; songeons seulement à bien vivre : car tout est en sûreté pour le chrétien. Tu n'oses pas, chrétien, tu te défies de tes œuvres; songe donc à cette assurance...

[1] I. *Reg.* XV, 32.
[2] II. *Cor.* V, 6, 8.

PREMIER SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Sur la nécessité pressante de s'éveiller, de sortir de sa langueur, et de travailler sans délai à son salut.

Hora est jam nos de somno surgere.

Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil. Rom. XIII, 11.

Le croira-t-on, si je le dis, que presque toute la nature humaine est endormie, et qu'au milieu de cette action si vive et si empressée qui paraît principalement à la cour, la plupart des hommes languissent au dedans du cœur dans une mortelle léthargie? Nul ne veille véritablement, que celui qui est attentif à son salut. Et s'il est ainsi, chrétiens, qu'il y en a dans cet auditoire qu'un profond sommeil appesantit! qu'il y en a qui en prêtant l'oreille n'entendent pas, et ne voient pas en ouvrant les yeux, et qui peut-être malheureusement ne se réveilleront pas encore à mon discours. C'est l'intention de l'Église de les tirer aujourd'hui de ce pernicieux assoupissement. C'est pourquoi elle nous lit dans

[1] II. *Cor.* V, 1.
[2] *Homil. in dict. Apost. De dormientibus, etc.* t. I, p. 764.

les saints mystères de ce jour, l'histoire du jugement dernier; lorsque la nature étonnée de la majesté de Jésus-Christ, rompra tout le concert de ses mouvements, et qu'on entendra un bruit tel qu'on peut se l'imaginer parmi de si effroyables ruines, et dans un renversement si affreux. Quiconque ne s'éveille pas à ce bruit terrible, est trop profondément assoupi, et il dort d'un sommeil de mort. Toutefois si nous y sommes sourds, l'Église pour nous exciter davantage, fait encore retentir à nos oreilles la parole de l'apôtre. Le grand Paul mêle sa voix au bruit confus de l'univers, et nous dit d'un ton éclatant : « O fidèles, l'heure est venue de nous éveiller : » *Hora est jam nos de somno surgere*. Ainsi je ne crois pas quitter l'Évangile, mais en prendre l'intention et l'esprit, quand j'interprète l'Épître que l'Église lit en ce jour. Fasse celui pour qui je parle, que j'annonce avec tant de force ses menaces et ses jugements, que ceux qui dorment dans leurs péchés se réveillent et se convertissent. C'est la grâce que je lui demande par les prières de la sainte Vierge.

C'est une vérité constante que l'Écriture a établie et que l'expérience a justifiée, que la cause de tous les crimes et de tous les malheurs de la vie humaine, c'est le défaut d'attention et de vigilance. Si les justes tombent si souvent, perdent la grâce après une longue persévérance, c'est qu'ils s'endorment dans la vue de leurs bonnes œuvres. Ils pensent avoir vaincu tout à fait leurs mauvais désirs : la confiance qu'ils ont en ce calme, fait qu'ils abandonnent le gouvernail, c'est-à-dire qu'ils perdent l'attention à eux mêmes et à la prière. Ainsi ils périssent misérablement; et pour avoir cessé de veiller, ils perdent en un moment tout le fruit de tant de travaux. Mais si l'attention et la vigilance est si nécessaire aux justes, pour prévenir leur chute funeste, combien en ont besoin les pécheurs pour s'en relever, et pour réparer leurs ruines! C'est pourquoi de tous les préceptes que le Saint-Esprit a donnés aux hommes, il n'y en a aucun que le Fils de Dieu ait répété plus souvent, que les saints apôtres aient inculqué avec plus de force, que celui de veiller sans cesse. Toutes les épîtres, tous les évangiles, toutes les pages de l'Écriture sont pleines de ces paroles : « Veillez, « priez, prenez garde, soyez prêts à toutes les « heures; parce que vous ne savez pas à laquelle « viendra le Seigneur. » En effet, faute de veiller à notre salut et à notre conscience, notre ennemi qui n'est que trop vigilant, et nos passions qui ne sont que trop attentives à leurs objets, nous surprennent, nous emportent, nous mettent entièrement sous le joug, et traînent nos âmes captives devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, avant que nous ayons seulement songé à en prévenir les rigueurs par la pénitence. C'est ce dangereux assoupissement que craignait le divin Psalmiste, lorsqu'il faisait cette prière : « Éclairez mes yeux, « ô Seigneur! de peur que je ne m'endorme dans « la mort[1]. » C'est pour prévenir l'effet de cette mortelle léthargie, que l'Apôtre nous dit aujourd'hui : « Mes frères, l'heure est venue de vous « réveiller de votre sommeil. »

Et moi, pour suivre ses intentions, je combattrai tout ensemble le sommeil et la langueur; le sommeil qui nous rend insensibles; la langueur qui, nous empêchant de nous éveiller tout à fait et de nous lever promptement, nous replonge de nouveau dans le sommeil. Je vous montrerai en deux points, premièrement, chrétiens, que ceux-là sont trop nonchalamment et trop malheureusement endormis, qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice : secondement, que l'heure est venue de nous réveiller de ce sommeil; et que cette heure, c'est l'heure même où nous sommes présentement, et celle où je vous excite et où je vous parle. Ainsi après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop longtemps avec leur paresse. Voilà simplement et en peu de mots le partage de mon discours. Donnez-moi du moins vos attentions dans un discours où il s'agit de l'attention elle-même.

PREMIER POINT.

Afin que personne ne croie que c'est un crime léger de ne penser pas à Dieu, ou d'y penser sans considérer combien c'est une chose terrible de tomber entre ses mains, j'entreprends de vous faire voir que ce crime est une espèce d'athéisme.

Dixit insipiens in corde suo, Non est Deus, dit le psaume LII : « L'insensé a dit en son « cœur, Il n'y a point de Dieu. » Les saints Pères nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée, par erreur, par volonté, par oubli. Il y a en premier lieu les athées et les libertins, qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres; les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur. Et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre mal-

[1] *Psal.* XII, 4.

heureuse et abominable. Mais que l'homme de plaisir, sensuel, qui laisse dominer les sens et ne songe qu'à les satisfaire, prenne garde que Dieu ne le livre tellement à leur tyrannie, qu'à la fin il vienne à croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel; que ce qu'on ne voit ni ne touche, n'est qu'une ombre et un fantôme; et que les idées sensibles prenant le dessus, toutes les autres ne paraissent douteuses ou tout à fait vaines : car c'est là que sont conduits insensiblement ceux qui laissent dominer les sens et ne pensent qu'à les satisfaire. On en voit d'autres, dit le docte Théodoret [1], qui ne viennent pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité; mais qui, pressés et incommodés dans leurs passions déréglées, par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les trouble, désireraient que Dieu ne fût pas : bien plus, ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom, et disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : *Non est Deus;* « Il n'y a point de Dieu. » Ils voudraient pouvoir réduire au néant cette source féconde de l'être. « Ingrats et insensés, dit saint Augustin, qui, « parce qu'ils sont déréglés, voudraient détruire « la règle, et souhaitent qu'il n'y ait ni loi ni « justice : » *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem qua damnantur injusti* [2]. Je laisse encore ceux-ci, et je veux croire qu'aucuns de mes auditeurs ne sont si dépravés et si corrompus. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle nous ne pouvons pas nous excuser.

Voici le principe que je pose. Ce à quoi nous ne daignons penser est comme nul à notre égard. Ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. A peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne; enfin, qui le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre? Qui n'est pas arrêté dans ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale? Et cependant ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre : tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre propre leur fait peur. Ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret : et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats; disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens; combien prenez-vous de précautions pour ne point paraître? combien regardez-vous à droite et à gauche? Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous reprocher votre lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : « Qui nous a vus? » *Narraverunt ut absconderent laqueos; dixerunt, Quis videbit eos* [1]? comme dit le divin Psalmiste. Vous ne comptez donc pas parmi les voyants, celui qui habite aux cieux? Et cependant entendez le même Psalmiste : « Quoi! celui « qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas? et celui « qui a fait les yeux est-il aveugle? » *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat* [2]? Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence; que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre tout, que votre propre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous-même? Et cependant sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché; vous vous abandonnez à la joie, et vous vivez en repos parmi vos délices criminelles, sans songer que celui qui vous les défend, et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, lorsque vous l'attendrez le moins. N'est-ce pas manifestement le compter pour rien, et « dire en son cœur insensé : Il n'y « a point de Dieu? » *Dixit insipiens in corde suo, Non est Deus.*

Quand je recherche les causes profondes d'un si prodigieux oubli, et que je considère en moi-même d'où vient que l'homme si sensible à ses intérêts, et si attentif à ses affaires, perd néanmoins de vue si facilement la chose du monde la plus nécessaire, la plus redoutable et la plus présente, c'est-à-dire, Dieu et sa justice; voici ce qui me vient en la pensée. Je trouve que notre esprit,

[1] *In Psal.* LII, t. I, p. 803.
[2] *In Joan. Tr.* XC, n° 3, t. III, col. 721.

[1] *Psal.* LXIII, 5.
[2] *Psal.* XCIII, 9.

dont les bornes sont si étroites, n'a pas une assez vaste compréhension pour s'étendre hors de son enceinte : c'est pourquoi il n'imagine vivement que ce qu'il ressent en lui-même, et nous fait juger des choses qui nous environnent, par notre propre disposition. Celui qui est en colère, croit que tout le monde est ému de l'injure que lui seul ressent, pendant qu'il en fatigue toutes les oreilles. On voit que le paresseux qui laisse aller toutes choses avec nonchalance, ne s'imagine jamais combien vive est l'activité de ceux qui attaquent sa fortune. Pendant qu'il dort à son aise et qu'il se repose, il croit que tout dort avec lui, et n'est réveillé que par le coup. C'est une illusion semblable, mais bien plus universelle, qui persuade à tous les pécheurs, que pendant qu'ils languissent dans l'oisiveté, dans le plaisir, dans l'impénitence, la justice divine languit aussi, et qu'elle est tout à fait endormie. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils pensent aussi que Dieu les oublie : *Dixit enim in corde suo, Oblitus est Deus* [1] : « Car il « a dit en son cœur : Dieu l'a oublié. » Mais leur erreur est extrême : si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours. « Je veillerai, « dit-il, sur les pécheurs, pour leur mal et non « pour leur bien : » *Vigilabo super eos in malum et non in bonum* [2] : « Je me suis tu, dit-il « ailleurs; j'ai gardé le silence, j'ai été patient, « j'éclaterai tout à coup; longtemps j'ai retenu « ma colère dans mon sein, à la fin j'enfanterai, « je dissiperai mes ennemis, et les envelopperai « tous ensemble dans une même vengeance : « *Tacui semper, silui, patiens fui; sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul* [3]. Par conséquent, chrétiens, ne prenons pas son silence pour un aveu, ni sa patience pour un pardon, ni sa longue dissimulation pour un oubli, ni sa bonté pour une faiblesse. Il attend parce qu'il est miséricordieux; et si l'on méprise ses miséricordes, souvent il attend encore et ne presse pas sa vengeance; parce qu'il sait que ses mains sont inévitables. Comme un roi [4] qui sent son trône affermi et sa puissance établie, apprend qu'il se machine dans son État des pratiques contre son service, de secrets desseins de révolte; car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille : il pourrait étouffer dans sa naissance cette cabale découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter. Ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispensateur des temps, a fait la destination de tous les moments devant l'origine des choses, n'a rien à précipiter. Ceux-là se hâtent et se précipitent, dont les conseils sont dominés par la rapidité des occasions, et emportés par la fortune. Il n'en est pas ainsi du Tout-Puissant. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir, et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvaient, dans la confusion de toutes choses; que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit; que ceux qui s'entendent si bien pour conspirer à leur perte, enveloppent leurs intelligences déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable : ils seront découverts au jour arrêté; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus-Christ, où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse, ni leur peine retardée par aucunes plaintes.

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont dans la vie présente ne serve à nourrir en leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger, qui n'appartient qu'à Dieu seul; c'est de laisser ses ennemis en repos, et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique, que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, chrétiens, qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère; en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre et ne sentent plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis, c'est le comble de tous les malheurs, c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale et à la ruine dernière et irrémédiable. Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs, « qu'autant que les pécheurs

[1] *Ps.* IX, 34.
[2] *Jer.* XLIV, 27.
[3] *Is.* XLII, 14.
[4] *Semblable à celui qui nous honore de son audience.* Ces mots, qui désignent que ce sermon a dû être prêché devant le roi, sont effacés dans le manuscrit de l'auteur. (*Edit. de Deforis.*)

« sont rigoureux censeurs de leurs vices, autant « Dieu se relâche en leur faveur de la sévérité de « ses jugements : » *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi Deus, crede, parcet*[1]. En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés et s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend le parti de Dieu; et c'est une disposition favorable pour le réconcilier avec nous. Mais dès que nous sommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés; dès que, par le plus indigne des attentats, nous en sommes venus à ce point, que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes, c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion est consommée, et que nos maux n'ont presque plus de remèdes. C'est pourquoi ce grand Dieu vivant, qui sait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu; après qu'on a méprisé longtemps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux avertissements, et les coups par lesquels il nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller, prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles : il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit; et leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes. Encore que cette doctrine paraisse assez établie sur l'ordre des jugements de Dieu, je penserai n'avoir rien fait, si je ne la prouve clairement : il faut que je vous montre dans son Écriture le progrès d'un si grand mal. Le prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe, qu'il appelle la coupe de la colère de Dieu : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus*[2] : « La « main du Seigneur vous a fait boire la coupe de « sa colère. « Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs; mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés, auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne; c'est-à-dire, que dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant; on ne voit plus les vérités de la religion, ni les terribles jugements de Dieu, que comme à travers d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Écritures « l'esprit de vertige[1], » qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse; ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : O piété! ô chasteté! ô innocence! ô sainteté du baptême! ô pureté du christianisme! Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs! buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans ce fond? « Un breuvage d'assoupissement, « dit le saint prophète, qui achève de les enivrer « jusqu'à les priver de tout sentiment : » *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces*[2]. Et voici un effet étrange : « Je « les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des « rues, si profondément assoupis, qu'ils semblent « tout à fait morts : » *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum*[3]. C'est l'image des grands pécheurs, qui, s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu, et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule : ils s'en souviennent sans douleur : ils s'en confessent sans componction : ils y retombent sans crainte : ils y persévèrent sans inquiétude : ils y meurent enfin sans repentance.

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs! et connaissez l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu; un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent, vos sens s'affaiblissent. Cependant il se fait contre vous, dans le cœur de Dieu, un « amas de haine et de colère : » *Thesaurizas tibi iram*[4], comme dit l'Apôtre : sa fureur longtemps retenue fera tout à coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable. Prévenez un si grand malheur; éveillez-vous, l'heure est venue : *Hora est jam nos de somno surgere*. Éveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne

[1] *Tertull. de Pœnitentia*, n° 10.
[2] *Is.* LI, 17.

[1] *Is.* XIX, 14.
[2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* 20.
[4] *Rom.* II, 5.

vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage : cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ commande à ses ministres de dénoncer à tous ceux qui diffèrent de jour en jour leur conversion, qu'ils seront surpris infailliblement dans les piéges de la mort et de l'enfer; et qu'à moins de veiller à toutes les heures, il viendra une heure imprévue qui ne leur laissera aucune ressource. Écoutez, non la parole des hommes, mais la parole de Jésus-Christ même, en saint Matthieu et en saint Luc [1] : « Veillez parce « que vous ne savez pas à quelle heure viendra « votre Seigneur. Car sachez que si le père de « famille était averti de l'heure à laquelle le voleur « doit venir, sans doute il veillerait et ne laisse« rait pas percer sa maison. Vous donc aussi « soyez toujours prêts, parce que le Fils de « l'Homme viendra à l'heurè que vous ne pensez « pas. Qui est le serviteur fidèle et prudent que « son maître a établi sur tous ses serviteurs, afin « qu'il leur distribue dans le temps leur nourri« ture? Heureux est ce serviteur, si son maître à « son arrivée le trouve agissant de la sorte! Je « vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens. « Mais si ce serviteur est méchant, et qu'il dise « en son cœur : Mon maître n'est pas prêt à venir; « et qu'il commence à maltraiter ses compagnons, « et à manger, et à boire, et à s'enivrer, et à me« ner une vie dissolue : le maître de ce serviteur « viendra au jour auquel il ne s'attend pas, et à « l'heure qu'il ne sait pas, et il le séparera et lui « donnera le partage des infidèles et des hypocri« tes. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grince« ments de dents. »

Cette parabole de l'Évangile nous découvre en termes formels deux vérités importantes. La première, que Jésus-Christ a dessein de nous surprendre; la seconde, que le seul moyen qu'il nous donne pour éviter la surprise, c'est de veiller sans relâche. Tel est le conseil de Dieu, et la sage économie que ce grand Père de famille a établie dans sa maison. Ils a voulu avoir des serviteurs vigilants et perpétuellement attentifs. C'est pourquoi il a disposé de [telle] sorte le cours imperceptible du temps, que nous ne sentons ni sa fuite ni les larcins qu'il nous fait; en sorte que la dernière heure nous surprend toujours. Il faut ici nous représenter cette illusion trompeuse du temps, et la manière dont il se joue de notre faible imagination. Le temps, dit saint Augustin [2], est une faible imitation de l'éternité. Celle-ci est toujours la même : ce que le temps ne peut égaler par sa consistance, il tâche de l'imiter par sa succession. S'il nous dérobe un jour, il en rend subtilement un autre semblable, qui nous empêche de regretter celui que nous venons de perdre. C'est ainsi que le temps nous joue et nous cache sa rapidité. C'est aussi peut-être en cela que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : « Rachetez le temps, dit-il, « parce que les jours sont mauvais [1] ; » c'est-à-dire, trompeurs et malicieux. En effet le temps nous trompe toujours; parce qu'encore qu'il varie sans cesse, il montre presque toujours un même visage, et que l'année qui est écoulée semble ressusciter dans la suivante. Toutefois une longue suite nous découvre toute l'imposture. Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités ne nous font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et engloutie. Mais dans de si grands changements le temps affecte toujours quelque imitation de l'éternité : car, comme c'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état, le temps, pour en approcher, ne nous dépouille que peu à peu, et nous mène aux extrémités opposées par une pente si douce et tellement insensible, que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort, avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion. Ézéchias ne sent point écouler son âge, et dans la quarantième de ses années, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer, succidit me* [2] : « Il a coupé la trame de mes jours que « je ne faisais que commencer. » Ainsi la malignité trompeuse du temps fait que nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les mains de la mort. Pour nous garantir de cette surprise, Jésus-Christ ne nous a laissé qu'un seul moyen dans la parabole de l'Évangile, c'est celui d'être toujours attentifs et vigilants : « Veillez, dit-il, sans « cesse, parce que vous ne savez à quelle heure « viendra le Seigneur. »

Ici l'on ne peut s'étonner assez de l'aveuglement des hommes, qui ne sont pas moins audacieux que le fut autrefois l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il démentit la vérité même. On ne lit point sans étonnement la témérité de ce disciple qui, lorsque Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, ose lui répondre en face : « Non, je « ne vous renierai pas [3]. » Mais cessons de nous étonner de son audace, qu'il a expiée par tant de larmes : étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée. Jésus-Christ nous a dit à tous

[1] *Matth.* XX, 42 et seq. *Luc.* XII, 39 et seq.
[2] *In Ps.* IX, n. 7, t. IV, col. 42.

[1] *Eph.* V, 16.
[2] *Is.* XXXVIII, 12.
[3] *Matth.* XXVI, 33, 35.

en paroles claires : Si vous ne veillez sans cesse je vous surprendrai. Et nous osons lui répondre : Non, Seigneur, nous dormirons à notre aise; cependant nous vous préviendrons de quelques moments, et une prompte confession nous sauvera de votre colère. Quoi ! le Fils de Dieu aura dit que la science des temps est l'un des secrets que son Père a réservés en sa puissance [1], et nous voudrons percer ce secret impénétrable, et fonder nos espérances sur un mystère si caché, et qui passe de si loin notre connaissance! Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde, mille événements terribles précéderont : toute la nature se remuera devant sa face; et cependant l'univers, menacé de sa ruine totale par un si grand ébranlement, ne laissera pas d'être surpris. Il est écrit que ce dernier jour viendra comme un voleur; et qu'il arrivera sur tous les hommes, comme un lacet où ils seront pris inopinément : tant la sagesse de Dieu est profonde à nous cacher ses conseils ! Et nous croirons pouvoir sentir et apercevoir la dissolution de ce corps fragile qui porte sa corruption en son propre sein ! Nous nous trompons, nous nous abusons, nous nous flattons nous-mêmes trop grossièrement. La mort ne viendra pas de loin avec grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines; c'est là qu'elle a mis ses secretes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est de là quelle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée; mais toujours surprenante, et trop peu prévue. L'expérience le fait assez voir; et Jésus-Christ nous a dit dans son Évangile que Dieu l'a voulu de la sorte. C'est par un dessein prémédité qu'il nous a caché notre dernier jour; afin, dit saint « Augustin, que nous prenions garde à tous les « jours : » *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* [2]. Puisqu'il a entrepris de nous surprendre si nous ne veillons, serons-nous plus industrieux à prévenir la main de Dieu, qu'il ne sera prompt à frapper son coup? Ou croyons-nous avoir contre lui d'autres précautions et d'autres moyens que celui qu'il nous a donné, de veiller toujours? Quelle folie ! quel aveuglement ! quel étourdissement d'esprit ! et quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance?

Permettons néanmoins aux hommes, si vous le voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, chrétiens, et apprenez à vous mieux connaître. Telle est la nature de votre âme et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant libre, être forcée par ces objets, mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature, que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance; le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie, de laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre ! Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne. Et comme dit sagement l'Ecclésiastique, « la vieillesse ne trouvera pas ce « que la jeunesse n'a pas amassé : » *Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies* [1]? Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici de bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudents calomniateurs de la pudique Susanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent; vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse, bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes; et pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas, et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour; désabusez-vous : *Hora est jam*. Car quelle autre heure voulez-vous prendre? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable? Connaissez le secret de votre cœur, et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

[1] *Act.* I, 7.
[2] *Serm.* XXXIX, n° 1, t. V, col. 199.

[1] *Eccl.* XXV, 5.

Je sais que vous êtes libre; mais toutefois, pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade, vous détermine : et quelle raison plus pressante aurez-vous alors, que celle que je vous propose? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Évangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler? Pourquoi donc résistez-vous maintenant? pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit? Quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé; vous n'en serez pour cela ni plus dégagé, ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice; au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la raison de Dieu. Il y laissera, pour ainsi dire, un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres; et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur, et de délai en délai, elle vous mènera jusqu'au tombeau? Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé, que d'attendre la victoire de nos passions, du temps qui les fortifie.

Mais je n'ai pas dit encore ce que les pécheurs endormis ont le plus à craindre. Pour eux ils n'appréhendent que la mort subite; et comme ils veulent se persuader, malgré l'expérience et tous les exemples, que leur vigueur présente les en garantit, ils découvrent toujours du temps devant eux. Mortels téméraires et peu prévoyants, qui croyons que la justice divine n'a qu'un moyen de nous perdre! Non, mes frères, ne le croyez pas. Nous sommes souvent condamnés et souvent punis terriblement, avant que la vengeance se déclare, avant même que nous la sentions. Et certes nous pourrions entendre cette vérité par l'exemple des choses humaines. On ne dit pas toujours aux criminels la misère de leur triste état : souvent on les voit pleins de confiance, pendant que leur mort est résolue. Leur sentence n'est pas prononcée, mais elle est déjà écrite dans l'esprit des juges. Tel s'est trouvé perdu à la cour, et entièrement exclu des grâces, dont le crédit subsistait apparemment. Si la justice des hommes a ses secrets et ses mystères, la justice divine n'aura-t-elle pas aussi les siens? Oui, sans doute, et bien plus terrible. Mais il faut l'établir par les Écritures. Écoutez donc ce qui est écrit au Deutéronome. « Sachez que le Seigneur votre Dieu « punit incontinent ceux qui le haïssent, et ne « diffère pas à les perdre, leur rendant dans le « moment même ce qu'ils méritent : » *Reddens odientibus se, statim ut disperdat eos; et ultra non differat, protinus eis restituens quod merentur* [1]. Pesez ces mots : incontinent, sans différer, dans le moment même. Est-il vrai que Dieu punisse toujours de la sorte? Il n'est pas vrai, si nous regardons la vengeance qui éclate : il est vrai si nous regardons les peines cachées que Dieu envoie à ses ennemis; peines si grandes et si terribles, que je vous ai démontrées dans ma première partie. Celui qui pèche est puni sans retardement; parce que la grâce se retire dans le moment même; parce que sa foi diminue, qu'un péché en attire un autre, et qu'on tombe toujours plus facilement après qu'on est affaibli par une première chute. Telles sont les peines affreuses qui suivent le crime dans l'instant qu'il est commis. C'est que ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu, c'est-à-dire tout le frein de leur licence; ces femmes achèvent de perdre tout ce qui leur reste de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe. Enfin le crime n'a plus pour nous une face étrange qui nous épouvante; mais il est devenu malheureusement familier, et n'étonne plus notre âme endurcie. N'appelez-vous pas cela un grand supplice? Quoi! dit le grand saint Augustin, si lorsque nous péchons, nous étions frappés à l'instant d'une soudaine maladie, si nous perdions la vue, si nos forces nous abandonnaient, nous croirions que Dieu nous punit, nous aurions un saint empressement d'apaiser sa juste fureur par une prompte pénitence. Ce n'est pas la vue corporelle, mais c'est la lumière de l'âme qui s'éteint en nous : ce n'est pas cette santé fragile que nous perdons; mais Dieu nous livre à nos passions, qui sont nos maladies les plus dangereuses. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. Aveugles et endurcis, nous tombons dans un assoupissement et dans une insensibilité mortelle; et pendant que Dieu nous y abandonne par une juste punition nous ne sentons pas sa main vengeresse, et nous croyons qu'il nous pardonne et qu'il nous épargne : *Si quis furtum faciens statim oculum perdidisset, omnes dicerent Deum præsentem vindicasse; oculum cordis amisit, et ei pepercisse putatur Deus* [2]? Que nous sert de vivre et de subsister aux yeux des hommes, si cependant nous sommes morts, perdus devant Dieu et devant ses anges? *Nomen habes quod vivas, et*

[1] *Deut.* VII, 10.
[2] *S. Aug. in Ps.* LVII, n° 18, t. IV, col. 553.

mortuus es[1] : « On vous appelle vivant; mais en « effet vous êtes mort. » Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a plus de glands ni de feuilles; il a la mort dans le sein et dans la racine; il n'en est pas moins ferme sur son tronc; il n'en étend pas moins ses vastes rameaux. Chrétien dont le cœur est endurci, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine, et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu; mais il a retiré l'esprit de vie.

Craignez donc, pécheur endormi, craignez le dernier endurcissement. Éveillons-nous, il est temps. Pourquoi endurcissez-vous vos cœurs comme Pharaon? Éveillez-vous sans délai, puisque chaque délai aggrave vos peines. Car attendez-vous à vous éveiller que vous soyez retourné parmi vos plaisirs? Et quand faut-il que le chrétien veille, sinon quand Jésus-Christ parle? Faites réflexion sur vous-même; pensez-vous être bien loin de cette mortelle léthargie, de cet endurcissement funeste, dont vous êtes menacé si terriblement par tant d'oracles de l'Écriture? Songez à vos premières chutes : votre cœur vous frappait alors : *Percussit eum cor David*[2]. « David fut « frappé au cœur. » Vos remords étaient plus vifs et vos retours à Dieu plus fréquents. Vous périssiez, mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étaient du moins honorées de quelque deuil. Maintenant vous paraissez confirmé dans votre crime : les saints avertissements ne vous touchent plus; les sacrements vous sont inutiles. Craignez enfin, chrétiens, que Dieu ne vous livre au sens réprouvé, et que votre âme ne devienne un vaisseau cassé et rompu qui ne puisse plus contenir la grâce. C'est de quoi sont menacés par le Saint-Esprit ceux qui profanent les sacrements par leurs rechutes, et qui entretiennent leurs mauvais désirs par leur complaisance. « Je les briserai, dit le « Seigneur, comme un pot de terre, et les réduirai tellement en poudre qu'il ne restera pas le « moindre fragment, sur lequel on puisse porter « une étincelle de feu, ou puiser une goutte d'eau : » *Comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalida : et non invenietur de fragmentis ejus testa in qua portetur igniculus de incendio, aut hauriatur parum aquæ de fovea*[3]. Étrange état de cette âme cassée et rompue! Elle s'approche du sacrement de pénitence et de ce fleuve de grâce qui en découle; il ne lui en demeure pas une goutte d'eau. Elle écoute de saints discours qui seraient capables d'embraser les cœurs; elle n'en rapporte pas la moindre étincelle. C'est un vaisseau tout à fait brisé et rompu; et si elle ne fait un dernier effort pour rappeler l'esprit de la grâce, et pour exciter la foi endormie, elle périra sans ressource.

Ah! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi. Quoi! ma parole est-elle inutile? L'esprit de mon Dieu n'agit-il pas? ne se remue-t-il pas quelque chose au fond de vos cœurs? Ah! s'il est ainsi, vous vivez, et votre santé n'est pas déplorée. Ne perdons pas ce moment de force : donnez des regrets, donnez des soupirs; ce sont des signes de vie que le céleste médecin vous demande. Après, laissez agir sa main charitable. « Car pourquoi voulez-vous « périr? Je ne veux point la mort de celui qui « meurt : convertissez-vous, et vivez, dit le « Seigneur tout-puissant : » *Et quare moriemini, domus Israel? quia nolo mortem morientis, revertimini et vivite*[1].

Mais je n'ai rien fait, chrétiens, d'avoir peut-être un peu excité votre attention au soin de votre salut, par la parole de Jésus-Christ et de l'Évangile, si je ne vous persuade de vous occuper souvent de cette pensée. Toutefois ce n'est pas l'ouvrage d'un homme mortel, de mettre dans l'esprit des autres ces vérités importantes : c'est à Dieu de les y graver. Et comme je n'ai rien fait aujourd'hui que vous réciter ses saintes paroles, je produirai encore en finissant ce qu'il a prononcé de sa propre bouche dans le Deutéronome. « Écoutez, « Israël : Le Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. Vous l'aimerez de tout votre cœur, de « toute votre âme et de toute votre force. Mettez « dans votre cœur mes paroles et les lois que je « vous donne aujourd'hui : racontez-les à vos « enfants et les méditez en vous-même, soit que « vous soyez assis dans votre maison, soit que « vous marchiez dans le chemin, » *sedens in domo tua et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens*[2]. « En vous couchant et en vous « levant, qu'elles vous soient toujours présentes; « que mes préceptes roulent sans cesse devant « vos yeux, en sorte que vous ne les perdiez ja« mais de vue : » *movebuntur ante oculos tuos;* non comme un objet mort, qui n'émeut pas, mais comme un objet mouvant qui éveille les sens. Telle est la loi inviolable des anciens que Dieu avait donnée à nos Pères. Pesez-en toutes les paroles. Elle leur commande d'avoir Dieu et ses saints commandements dans le cœur, d'en parler souvent, afin d'en rafraîchir la mémoire; d'y avoir toujours un secret retour, de ne s'en éloigner

[1] *Apoc.* III, 1.
[2] II. *Reg.* XXIV, 10.
[3] *Is.* XXX, 14.

[1] *Ezech.* XVIII, 31, 32.
[2] *Deut.* VI, 4 et seq.

point parmi les affaires, et néanmoins de prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet avec une application particulière; de s'éveiller et de s'endormir dans cette pensée : afin que notre ennemi étant toujours attentif à nous surprendre, nous soyons toujours en garde contre ses embûches. Ne me dites pas que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et pour la vie retirée. Ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu. Les Juifs, tout charnels et grossiers qu'ils sont, reconnaissent encore aujourd'hui que cette obligation indispensable leur est imposée. Si nous prétendons, chrétiens, que ce précepte ait moins de force dans la loi de grâce, et que les chrétiens soient moins obligés à cette attention que les Juifs, nous déshonorons le christianisme, et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Évangile. Le faux prophète des Arabes, dont le paradis est tout sensuel, et dont toute la religion n'est que politique, n'a pas laissé de prescrire à ses malheureux sectateurs d'adorer cinq fois le jour; et vous voyez combien ils sont ponctuels à cette observance. Les chrétiens se croiront-ils dispensés de penser à Dieu, parce qu'on ne leur a point marqué des heures précises? C'est qu'ils doivent veiller et prier toujours. Le chrétien doit veiller et prier sans cesse, et vivre toujours attentif à son salut éternel. Ne pensez pas que cette pratique vous soit impossible : le passage que j'ai récité vous en donne un infaillible moyen. Si Dieu ordonne aux Israélites de s'occuper perpétuellement de ses saints préceptes, il leur ordonne auparavant de l'aimer et de prendre à cœur son service. Aimez, dit-il, le Seigneur, et mettez en votre cœur ses salutes paroles. Tout ce que nous avons à cœur nous revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique. Faut-il vous avertir de songer à votre fortune et à vos affaires? Lorsqu'il semble que votre esprit soit ailleurs, n'êtes-vous pas toujours vigilants, et toujours trop vifs et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel, et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devrait être la seule; nos salutaires avertissements ne vous seraient pas un supplice, et vous penseriez de vous même mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais certes ni nous n'aimons Dieu, ni nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes chrétiens que de nom. Excitons-nous enfin, et prenons à cœur notre éternité.

Grand roi, qui surpassez de si loin tant d'augustes prédécesseurs, que nous voyons infatigablement occupé aux grandes affaires de votre État qui embrassent les affaires de toute l'Europe; je propose à ce grand génie un ouvrage plus important et un objet bien plus digne de son attention : c'est le service de Dieu et votre salut. Car, Sire, que vous servira d'avoir porté à un si haut point la gloire de votre France, de l'avoir rendue si puissante par mer et par terre, et d'avoir fait, par vos armes et par vos conseils, que le plus célèbre, le plus ancien, le plus noble royaume de l'univers soit aussi en toute manière le plus redoutable; si après avoir rempli tout le monde de votre nom, et toutes les histoires de vos faits, vous ne travaillez encore à des œuvres qui soient comptées devant Dieu, et qui méritent d'être écrites au livre de vie? Votre Majesté n'a-t-elle pas vu, dans l'évangile de ce jour, l'étonnement du monde alarmé dans l'attente du jour effroyable où Jésus-Christ paraîtra en sa majesté? Si les astres, si les éléments, si ces grands ouvrages, que Dieu semble avoir voulu bâtir si solidement pour les faire durer toujours, sont menacés de leur ruine, que deviendront les ouvrages qu'auront élevés des mains mortelles? Ne voyez-vous pas ce feu dévorant qui précède la face du juge terrible, qui abolira en un même jour et les villes, et les forteresses, et les citadelles, et les palais, et les maisons de plaisance, et les arsenaux, et les marbres, et les inscriptions, et les titres, et les histoires, et ne fera qu'un grand feu et peu après qu'un amas de cendre de tous les monuments des rois? Peut-on s'imaginer de la grandeur en ce qui ne sera un jour que de la poussière? Il faut remplir d'autres fastes et d'autres annales.

Dieu, messieurs, fait un journal de notre vie : une main divine écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire, écrit notre histoire, qui nous sera un jour représentée et sera représentée à tout l'univers. Songeons donc à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous y couvrirait de confusion et de honte. Éveillons-nous, l'heure est venue. Les raisons de nous presser deviennent tous les jours plus fortes : la mort avance, le péché gagne, l'endurcissement s'accroît; tous les moments fortifient le discours que je vous ai fait, et il sera plus pressant encore demain qu'aujourd'hui. L'Apôtre le dit à la suite de mon texte : *Propior est nostra salus*[1] : « Notre « salut est tous les jours plus proche. » Si notre salut s'approche, notre damnation s'approche aussi; l'un et l'autre marche d'un pas égal. « Car « comment échapperons-nous, dit le même apô« tre, si nous négligeons un tel salut? » *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salu-*

[1] *Rom.* XIII, 2.

tem [1]? Faisons donc notre salut, puisque Dieu nous envoie un tel Sauveur : Jésus-Christ va venir au monde « plein de grâce et de vérité [2] : » soyons fidèles à sa grâce et attentifs à sa vérité, afin que nous participions à sa gloire.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

SUR LE MÊME TEXTE QUE LE PRÉCÉDENT,

Prêché à l'hôtel de Longueville; *et écrit après avoir dit*, comme porte le manuscrit,

SUR LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Hora est jam nos de somno surgere : nunc enim propior est nostra salus, quam cum credidimus.

L'heure est déjà venue de nous réveiller de notre assoupissement; puisque nous sommes plus proches de notre salut, que lorsque nous avons reçu la foi. Rom. XIII, 11.

Suivre en chaque temps de l'année les dispositions que l'Église marque à ses enfants dans les épîtres et les évangiles.

Dans l'Avent, se préparer à l'avénement de Jésus-Christ : il est déjà venu comme sauveur, il faut l'attendre comme juge.

Propior est nostra solus; « Notre salut est plus « près ; » donc notre damnation. « Comment pour- « rons-nous l'éviter, si nous négligeons l'Évangile « du véritable salut? » *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem? Quam cum credidimus* [3] : [Notre salut est plus près] que lorsque nous avons commencé à croire, à nous donner à Dieu, à nous convertir.

Ce qui nous a fait résoudre, c'est qu'on nous a fait entendre [4] : *Hora est:* « L'heure est venue. » A présent le jugement est encore plus près : donc à plus forte raison [c'est encore plus l'heure] : *Hora est.*

Hora est; à toutes les heures; demain encore plus qu'hier, etc. parce que l'heure approche toujours, et que le temps presse davantage.

Hora est... nos de somno surgere : « L'heure « est venue de nous réveiller de notre assoupis- « sement. » Le sommeil des pécheurs, le sommeil des justes.

Les pécheurs dans l'oubli des jugements de Dieu. Ils s'imaginent que Dieu dort, parce qu'ils dorment eux-mêmes : nous jugeons des autres par nous-même. Le paresseux, qui laisse aller les choses, ne s'imagine jamais l'activité de ceux qui sont contraires à ses prétentions. Pendant qu'il dort, il croit que tout dort ; et il n'est éveillé que par le coup. Ne croyons pas néanmoins que Dieu soit comme nous; ne jugeons pas de lui par nous-mêmes. *Vigilabo super eos in malum* [1] : « Je veillerai sur eux pour leur malheur. » *Evigilavit adversum te* [2] : « Il s'est réveillé pour s'é- « lever contre vous. »

Le breuvage d'assoupissement.

Le sommeil des justes. Ils s'endorment dans la vue des bonnes œuvres qu'ils ont faites : dans la vue du calme, ils lâchent la main, ils abandonnent le gouvernail; ils perdent l'attention à eux-mêmes et à la prière : ils s'appuient sur leurs forces : ils périssent.

Le Deutéronome [nous inculque fortement] l'attention que Dieu oblige d'avoir à sa loi : « Écou- « tez, ô Israël : Le Seigneur votre Dieu est le Dieu « unique : aimez donc le Seigneur votre Dieu de « tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout « votre pouvoir; et que toutes les lois que je vous « prescris aujourd'hui demeurent gravées dans « votre cœur. Vous les apprendrez à vos enfants, « et vous vous en entretiendrez, soit que vous de- « meuriez dans vos maisons, ou que vous mar- « chiez en voyage, soit que vous soyez couchés « ou levés. Vous les lierez à votre main comme le « signe de votre engagement; et vous les place- « rez sur votre front pour les avoir entre vos yeux. « Vous les écrirez aussi à l'entrée de vos maisons, « et sur les jambages de vos portes [3]. [Or cette attention ici prescrite doit être] plus grande dans la loi nouvelle, parce que nous sommes chargés d'une obligation plus précise d'aimer; non chargés, car ce n'est pas une charge, mais l'allégement de tous les fardeaux.

Ce n'est pas assez d'être attentif dans le mal pour en sortir, dans le péril et la tentation pour la combattre : *Vigilate et orale, ne intretis in tentotionem* [4] : « Veillez et priez, afin que vous « n'entriez point en tentation. » Faute de cette attention l'âme périt; elle est à l'abandon.

On ne conçoit pas assez quel crime c'est que cette omission et ce défaut d'attention. [Le prophète Isaïe nous en représente toutes les funestes suites par ces paroles remarquables] : *Cithara, et lyra, et tympanum, et tibia, et vinum in conviviis vestris : et opus Domini non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis. Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam.... Propterea dilatavit infernus animam suam et aperuit os suum absque*

[1] *Hebr.* II, 3.
[2] *Joan.* I, 14.
[3] *Hebr.* II, 3.
[4] *S. Chrysost. hic.*

[1] *Jerem.* XLIV, 27.
[2] *Ezech.* VII, 6.
[3] *Deut.* VI, 6; XI, 18.
[4] *Matth.* XXVI, 41.

ullo termino : et descendent fortes ejus, et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum[1] : « Le luth et la harpe, les tambours et les « flûtes se trouvent avec le vin dans vos festins : « vous n'êtes point attentifs à l'œuvre du Seigneur; « vous ne considérez point les ouvrages de ses « mains. C'est pour cela que mon peuple sera emmené captif, parce qu'il n'a point eu l'intelli« gence.... C'est pour cela que l'enfer a étendu ses « entrailles et qu'il a ouvert sa gueule jusqu'à « l'infini : et tout ce qu'il y a de puissant, d'illus« tre et de glorieux dans Israël avec tout le peu« ple y descendra en foule. »

Une place confiée [à des soldats qui ne veillent pas est toujours en péril] : la négligence [du commandant la laisse] sans garde : elle est livrée aux ennemis en tant qu'en lui. Les trésors sont déjà pillés : les hommes ne jugent que par les événements malheureux.

Ceux qui ont en garde votre vaisselle, vos pierreries, vos trésors ; s'ils négligent de les garder, les perdent en tant qu'en eux est, encore que le voleur ne vienne pas. On ne les châtie pas néanmoins toujours, parce que l'on n'aperçoit la faute de cette négligence que quand le malheur est arrivé. Alors on crie, alors on s'échauffe : la faute n'est pas qu'on ait pris, mais qu'on a laissé aller à l'abandon : si on ne l'a fait plus tôt, ç'a été bonheur et non conduite. Les hommes punissent les fautes selon qu'ils les connaissent, et Dieu de même. Il impute donc la négligence d'une âme qui se met à l'abandon, comme une perte déjà arrivée, parce qu'il connaît le mal de la négligence.

[Mais qui peut nous tirer du sommeil de cette négligence, si ce n'est la main de celui qui nous sauve?] « Supposez un homme, dit saint Augus« tin[2], qui d'abord ne cherche rien, qui vit selon « le vieil homme, avec une sécurité séduisante ; « qui s'imagine qu'après cette vie qui doit finir un « jour, il n'y a plus rien à attendre pour lui : en « un mot représentez-vous un homme qui néglige « et abandonne entièrement les intérêts de son sa« lut, dont le cœur est abîmé dans les plaisirs du « monde, et comme enseveli dans les délectations « mortelles. Afin qu'un tel homme soit excité à « implorer la grâce de Dieu, pour qu'il commence « à devenir soigneux, et qu'il s'éveille comme « d'un sommeil, ne faut-il pas que la main de « Dieu le remue? Mais cependant il ignore encore « par qui il a été éveillé : » *Fac enim hominem primo nihil quærentem, secundum vitam veterem seductori a securitate viventem, nihil putantem aliud esse post hanc vitam quandoque finiendam, negligentem quemdam et socordem, obrutum cor habentem illecebris mundi, et mortiferis delectationibus consopitum : ut excitetur iste ad quærendam gratiam Dei, ut fiat sollicitus, et tanquam de somno evigilet, nonne manus Dei excitat eum? Sed tamen a quo sit excitatus ignorat.*

Vigilate, attendite[1] : « Veillez, prenez garde « à vous. » Faire garde comme dans une place de guerre : garder les sens : « N'en pas laisser les « portes sans une bonne sentinelle[2]. » Prendre garde à ce qui entre dans la place. Un espion avec une mine innocente, il gagne tantôt l'un, tantôt l'autre ; [et la] défection devient générale. Les grandes passions ont commencé par des désirs qui paraissaient innocents[3].

Il faut savoir qui entre et qui sort ; d'où viennent ceux qui entrent, et où ils vont ; avec qui ils conversent, et ce qu'ils pratiquent : ainsi des désirs : donc attention continuelle. *Oculus meus deprædatus est animam meam*[4] : « J'ai livré mon « âme en proie à mes yeux. »

Jamais se livrer aux affaires et aux occupations : s'y prêter avec un certain retour. *Loquere filiis Israël, et dices ad eos ut faciant sibi fimbrias per angulos palliorum, ponentes in eis vittas hyacinthinas; quas cum viderint recordentur omnium mandatorum Domini, nec sequantur cogitationes suas et oculos per res varias fornicantes*[5] : « Parlez aux enfants d'Israël, et « dites-leur qu'ils se fassent des franges aux pans « de leurs manteaux, et qu'ils ajoutent à la frange « qui sera aux quatre coins de cet habit un ru« ban de couleur hyacinthe : afin que la voyant « ils se souviennent de tous les préceptes du Sei« gneur, et qu'ils ne se laissent point aller à cet « égarement de leur cœur et de leurs yeux, par « lequel ils se prostitueraient à divers objets. » Défendu de suivre ses yeux *per res varias fornicantes* ; une âme prostituée à tous les objets, que tous les objets emportent.

La réflexion : l'âme toujours attentive. *Lucernæ ardentes in manibus vestris*[6] : « Ayez « dans vos mains des lampes ardentes. » Sur quoi Origène : *Semper tibi ignis fidei, et lucerna scientiæ accensa sit*[7] : « Que le feu de la foi brille « toujours en vous, que la lampe de la science y « soit toujours ardente. » *Invitaris per hoc (per*

[1] *Is.* v, 12, 13, 14.
[2] *In Ps.* CVI, n° 4, t. IV, col. 1206

[1] *Marc.* XIII, 33.
[2] Ἀφρουρήτων θυρῶν. Bossuet a inséré dans son manuscrit ces mots grecs tirés de saint Clément d'Alexandrie. (*Édit. de Déforis.*)
[3] *S. Gregor. Nyss. in Ecclesiast. Hom.* VIII, t. I, p. 460, 461.
[4] *Lam.* III, 51.
[5] *Num.* XV, 38, 39.
[6] *Luc.* XII, 35.
[7] *Hom.* IV *in Levit.*

ritum precandi ad orientem) ut orientem semper aspicias, unde tibi oritur sol justitiæ, unde semper lumen (fidei) tibi nascitur.... ut semper in scientiæ luce verseris, semper habeas diem fidei [1] : « Cet usage de prier vers l'orient vous invite à regarder sans cesse cet orient d'où se lève « toujours pour vous le soleil de justice, d'où vous « vient continuellement la lumière de la foi, afin « que vous soyez toujours environnés de son éclat, « que le jour de la foi luise sans cesse pour vous. »

Ceux qui ne trouvent point de plus grande fatigue que de songer à ce qu'ils font; ce n'est pas une vie chrétienne, ni même raisonnable. Cette attention n'est pas difficile : c'est une attention du cœur, non de l'imagination.

Il ne faut pas dire à une mère qu'elle pense à son fils; à une femme, à un mari qui lui est cher. Elle ne fatigue pas son cerveau pour rappeler cette pensée à sa mémoire; son cœur le fait assez; et cette pensée ne la fatigue pas, mais la délecte et la soulage.

Nox præcessit, dies autem appropinquavit [2] : « La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'appro- « che. » Marcher comme dans la lumière, comme étant toujours éclairés, comme étant vus de Dieu.

Non in comessationibus et ebrietatibus [3] : « Ne « vous laissez point aller aux débauches ni « aux ivrogneries. » Si on déteste l'enivrement du vin, qui prend le cerveau par des fumées grossières; combien celui qui prend le cœur par une attache délicate et intime, l'enivrement des passions !

Non in cubilibus et impudicitiis [4] : « Ne vous « laissez point aller aux impudicités ni aux dis- « solutions. » On a horreur de ce mot d'impudicité; il faut donc le détester avec toutes ses suites, tous ses préparatifs, tout son appareil, ces empressements, ces commerces secrets, ces intelligences, etc. Ne pas laisser prendre son cœur, etc.

Induimini Dominum Jesum Christum [5] : « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Mesdames, en vérité, êtes-vous revêtues de Jésus-Christ? de sa modestie dans votre luxe, de sa sincérité dans vos artifices, par lesquels vous détruisez et falsifiez tout, jusqu'à votre visage, jusqu'à vous-mêmes?

[1] *Hom.* IX *in Levit.*
[2] *Rom.* XIII, 12
[3] *Ibid.* 13.
[4] *Ibid.*
[5] *Ibid.* 14.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI [1],

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Son objet : sa nécessité : ses effets. Confusion des pécheurs, qui amusent le monde par leurs vains prétextes; des hypocrites, qui font servir la piété d'enveloppe et de couverture à leur malice; des pécheurs scandaleux, qui font trophée de leurs crimes.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté. Luc. XXI, 27.

Encore que dans le moment que notre âme sortira du corps elle doive être jugée en dernier ressort, et l'affaire de notre salut immuablement décidée; toutefois il a plu à Dieu que nonobstant ce premier arrêt, nous ayons encore à craindre un autre examen et une terrible révision de notre procès au jugement dernier et universel. Car comme l'âme a péché conjointement avec le corps, il est juste qu'elle soit jugée aussi bien que punie avec son complice, et que le Fils de Dieu qui a pris la nature humaine tout entière, soumette aussi l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi nous sommes tous ajournés après la résurrection générale pour comparaître de nouveau devant ce tribunal redoutable; afin que tous les pécheurs étant appelés et représentés en corps et en âme, c'est-à-dire, dans l'intégrité de leur nature, ils reçoivent aussi la mesure entière et le comble de leur supplice. Et c'est ce qui donne lieu à ce dernier jugement qui nous est proposé dans notre Évangile.

Mais pourquoi ces grandes assises, pourquoi cette solennelle convocation et cette assemblée générale du genre humain? Pourquoi, pensez-vous, messieurs, si ce n'est que ce dernier jour, qui est appelé dans les saintes lettres « un jour « d'obscurité et de nuage, un jour de tourbillon « et de tempête, un jour de calamité et d'angois- « se, » y est aussi appelé « un jour de confusion « et d'ignominie [2] ? » Voici une vérité éternelle : il est juste et très-juste que celui qui fait mal soit couvert de honte; que quiconque a trop osé soit confondu; et que le pécheur soit déshonoré, non-seulement par les autres, mais par lui-même,

[1] En 1669; c'est la date que porte le manuscrit
[2] *Soph.* I, 15.

c'est-à-dire, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le reproche public de sa conscience.

Cependant nous voyons que ces pécheurs, qui ont si bien mérité la honte, trouvent souvent le moyen de l'éviter en cette vie. Car ou ils cachent leurs crimes, ou ils les excusent, ou enfin, bien loin d'en rougir, ils les font éclater scandaleusement à la face du ciel et de la terre, et encore ils s'en glorifient. C'est ainsi qu'ils tâchent d'éviter la honte, les premiers par l'obscurité de leurs actions, les seconds par les artifices de leurs excuses, et enfin les derniers par leur impudence. C'est pour cela que Dieu les appelle au grand jour de son jugement. Là ceux qui se sont cachés, seront découverts; là ceux qui se sont excusés, seront convaincus; là ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes, seront abattus et atterrés : et ainsi sera rendue à tous ces pécheurs, à ceux qui trompent le monde, à ceux qui l'amusent par de vains prétextes, à ceux qui le scandalisent; ainsi, dis-je, leur sera rendue à la face de tout le genre humain, des hommes et des anges, l'éternelle confusion, qui est leur juste salaire, leur naturel apanage qu'ils ont si bien mérité.

PREMIER POINT[1].

« L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point « de Dieu : » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*[2]. Les saints docteurs nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée. Il y a en premier lieu les athées et les libertins qui disent tout ouvertement que les choses vont à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! Il y a peu de ces monstres : le nombre en est petit parmi les hommes; quoique, hélas! nous pouvons dire avec tremblement qu'il n'en paraît toujours que trop dans le monde. Il y en a d'autres, dit le docte Théodoret[3], qui ne vont pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité; mais pressés et incommodes dans leurs passions déréglées par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les trouble, ils désireraient que Dieu ne fût pas; ils voudraient même le pouvoir croire : ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom; et ils disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : Il n'y a pas de Dieu. « Insensés, dit saint « Augustin[1], qui, parce qu'ils sont déréglés, « voudraient détruire la règle, et souhaitent qu'il « n'y ait ni loi, ni justice, à cause qu'ils ne sont « pas justes. » Je laisse encore ceux-ci; je veux croire qu'il n'y a aucun de mes auditeurs qui soit si dépravé et si corrompu. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle vous avouerez que la plupart de mes auditeurs ne se peuvent pas excuser. Je veux parler de ceux qui en confessant que Dieu est, le comptent néanmoins tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, quand ils n'ont que lui pour témoin. Ceux-là manifestement comptent Dieu pour rien; et ils disent donc en leur cœur : Il n'y a point de Dieu.

Eh! qui de nous n'est pas de ce nombre? Qui de nous n'est pas arrêté dans une action malhonnête par la rencontre d'un homme qui n'est pas de notre cabale? et cependant de quel front savons-nous soutenir le regard de Dieu! N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque noir dessein; tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour, et leur ombre même leur fait peur; ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats, disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret celui que vous caressez en public; quand vous le percez incessamment de cent plaies, par les coups mortels de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens; combien de précautions pour ne point paraître, combien regardez-vous à droite et à gauche! Et si vous ne voyez pas de témoin qui vous puisse reprocher dans le monde votre lâcheté, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : Qui nous a vus? *Narraverunt ut absconderent laqueos, dixerunt : Quis videbit « eos*[2]? » Ils ont consulté ensemble sur les moyens « de cacher leurs piéges, et ils ont dit : Qui « pourra les découvrir? » Vous ne comprenez donc pas parmi les voyants celui qui habite au ciel? Et cependant entendez le même Psalmiste :

[1] Le commencement et la fin du premier point de ce sermon, sont tirés presque mot pour mot de celui qui précède : nous avons cru devoir laisser l'un et l'autre tels qu'ils sont, plutôt que de les morceler. (*Édit. de Versailles.*)
[2] *Ps.* LII, 1.
[3] *In Ps.* LII, t. I, p. 603.

[1] *Tract.* XC, *in Joan.* n° 3, t. III, col. 721.
[2] *Ps.* LXIII, 6.

« Quoi ! celui qui a formé l'oreille n'écoute-t-il « pas, et celui qui a fait les yeux est-il aveugle ? » *Qui plantavit aurem non audiet, aut qui finxit oculum non considerat*[1] ? Au contraire, ne savez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence? que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui dit tout, que votre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous ? Et cependant sous ces yeux si vifs et sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché? N'est-ce pas le compter pour rien, et dire en son cœur insensé : « Il n'y a point de « Dieu ? » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Il n'est pas juste, messieurs, que les pécheurs se sauvent toujours à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, et enveloppent leurs actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable; si faut-il que Dieu les découvre un jour et qu'ils boivent la confusion, car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a destiné ce dernier jour « qui percera les ténèbres les plus épaisses, et « manifestera, comme dit l'Apôtre, les conseils « les plus cachés : » *qui et illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia cordium*[2]. Alors quel sera l'état des grands du monde qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentiments applaudis et leurs vices mêmes adorés ? Que deviendront ces hommes délicats, qui ne peuvent supporter qu'on connaisse leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent quand on leur découvre leurs faibles? Alors, dit le prophète Isaïe, « les bras leur tomberont « de faiblesse : » *Omnes manus dissolventur;* « leur cœur angoissé défaudra : » *omne cor hominis contabescet* : « un chacun sera confus devant son « prochain : » *unusquisque stupebit ad proximum suum*[3]; « les pécheurs mêmes se feront honte « mutuellement, leurs visages seront enflammés : » *facies combustæ vultus eorum*[4]; tant leur face sera toute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. O ténèbres trop courtes ! ô intrigues mal tissues ! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé ! ô vices mal cachés ! ô honte mal évitée !

Mais de tous les pécheurs qui se cachent, aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci, messieurs, qui sont des plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété, que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne viole la sainte majesté de Dieu d'une manière plus sacrilége que l'hypocrite qui, s'autorisant de son nom auguste, lui veut donner part à ses crimes et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu juge plus sévère que l'hypocrite qui a entrepris de le faire en quelque façon son complice. Mais ne parlons pas toujours de ceux qui contrefont les religieux. Le monde a encore d'autres hypocrites. N'y a-t-il pas des hypocrites d'honneur, des hypocrites d'amitié, des hypocrites de probité et de bonne foi, qui en ont toujours à la bouche les saintes maximes; mais pour être seulement des lacets aux simples et des piéges aux innocents, si accommodants, si souples et si adroits, qu'on donne dans leurs filets, et ceux même qui les connaissent ? Il faut qu'ils soient confondus. Venez donc, abuseurs publics, toujours contraints, toujours contrefaits, lâches et misérables captifs de ceux que vous voulez captiver, venez, qu'on lève ce masque et qu'on vous ôte ce fard; mais plutôt il faut le laisser sur votre face confuse, afin que vous paraissiez doublement horribles, comme une femme fardée et toujours plus laide, dans laquelle on ne sait ce qui déplaît davantage, ou sa laideur ou son fard. Ainsi viendront rougir devant Jésus-Christ tous ces trompeurs vainement fardés; ils viendront, dis-je, rougir non-seulement de leur crime caché, mais encore de leur honnêteté apparente. Ils viendront rougir encore une fois de ce qu'ils ont assez estimé la vertu pour la faire servir de prétexte, de montre et de parade, et ne l'ont pas toutefois assez estimée pour la faire servir de règle. *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam*[1] : « Et « vous, soyez aussi confus et portez votre ignominie. »

Si cependant ils marchent la tête levée et jouissent apparemment de la liberté d'une bonne conscience, s'ils trompent le monde, si Dieu dissimule, qu'ils ne pensent pas pour cela avoir échappé à ses mains. Il a son jour arrêté, il a son heure marquée, qu'il attend avec patience.

Pourrai-je bien vous expliquer un si grand mystère par quelque comparaison tirée des choses humaines? Comme un roi qui sent son trône affermi et sa puissance établie, s'il apprend qu'il se fait contre son service quelques secrètes pratiques (car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille), il pourrait étouf-

[1] *Ps.* XCIII, 9.
[2] I. *Cor.* IV, 5.
[3] *Is.* XIII, 7 et 8.
[4] *Ezech.* XVI, 52.

[1] *Ezech.* XVI, 52.

fer dans sa naissance cette cabale découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter. Ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant, souverain arbitre et dispensateur des temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui devant l'origine des choses a fait la destination de tous les moments selon les conseils de sa sagesse; à plus forte raison, chrétiens, n'a-t-il rien à précipiter ni à presser. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils cabalent, qu'ils intriguent, qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher dans la confusion de toutes choses; ils seront découverts au jour arrêté, leur cause sera portée aux grandes assises générales de Dieu, où comme leur découverte ne pourra être empêchée par aucune adresse, aussi leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse. C'est ma seconde partie, que je joindrai pour abréger avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Le grand pape saint Grégoire, dans la troisième partie de son *Pastoral*, compare les pécheurs à des hérissons. Lorsque vous êtes éloigné, dit-il, de cet animal, et qu'il ne craint pas d'être pris, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une masse ronde qui pique de tous côtés; et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt que vous le tenez entre vos mains: *intra tenentis manus totum simul amittitur, quod totum simul ante videbatur*[1]. C'est l'image, dit saint Grégoire, de l'homme pécheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses. Vous avez découvert toutes ses menées et reconnu distinctement tout l'ordre du crime; vous en voyez les pieds, le corps et la tête. Aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, il retire ses pieds, il couvre tous les vestiges de son entreprise; il cache sa tête, il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire, toute la suite de son intrigue dans le tissu artificieux d'une histoire faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni commencement ni fin, et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue: *Qui totum jam deprehendendo viderat, tergiversatione pravæ defensionis illusus, totum pariter ignorat*[1]. Cet homme que vous croyiez si bien convaincu, étant ainsi retranché et enveloppé en lui-même, ne vous présente plus que des piquants; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez plus le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire sans que votre honneur soit blessé par mille sanglants reproches contre votre injurieuse crédulité et contre vos soupçons téméraires.

C'est ainsi que font les pécheurs: ils se cachent, s'ils peuvent, comme fit Adam; et s'ils ne peuvent pas se cacher non plus que lui, ils ne laissent pas toutefois de s'excuser à son exemple. Adam, le premier de tous les pécheurs, aussitôt après son péché s'enfonce dans le plus épais de la forêt, et voudrait pouvoir cacher et lui et son crime. Quand il se voit découvert, il a recours aux excuses. Ses enfants, malheureux héritiers de son crime, le sont aussi de ses vains prétextes. Ils disent tout ce qu'ils peuvent; et quand ils ne peuvent rien dire, ils rejettent toute leur faute sur la fragilité de la nature, sur la violence de la passion, sur la tyrannie de l'habitude. Ainsi on n'a plus besoin de se tourmenter à chercher des excuses, le péché s'en sert à lui-même et prétend se justifier par son propre excès. Mais quand aurai-je achevé, si je me laisse engager à ce détail infini des excuses particulières? Il suffit de dire en général: Tous s'excusent, tous se défendent; ils le font en partie par crainte, en partie aussi par orgueil, et en partie par artifice. Ils se trompent quelquefois eux-mêmes, et ils tâchent après de tromper les autres. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde par des raisons colorées; puis se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, en les débitant ils se les impriment dans l'esprit, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé pour tromper le monde, en la place de la vérité: tant l'homme se joue soi-même et sa propre conscience: *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus*, dit le grave Tertullien[2].

Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Tout

[1] *S. Greg. Magn. Pastor.* part. III, cap. XI, t. II, col. 48.

[1] *S. Greg. Magn. Pastor.* ubi supra.
[2] *Ad Nat.* lib. I, n° 16.

sera manifesté devant le tribunal de Jésus-Christ. Une lumière très-claire de justice et de vérité sortira du trône, dans laquelle les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable pour colorer leur rébellion ; mais que le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre.

Car il faut, messieurs, remarquer ici une doctrine importante : c'est qu'au lieu que dans cette vie notre raison vacillante se met souvent du parti de notre cœur dépravé; dans les malheureux réprouvés il y aura une éternelle contrariété entre leur esprit et leur cœur. L'amour de la vérité et de la justice sera éteint pour jamais dans la volonté de ces misérables; et toutefois à leur honte, toujours la connaissance en sera très-claire dans leur esprit. C'est ce qui fait dire à Tertullien cette parole mémorable dans le livre du Témoignage de l'âme : *Merito omnis anima et rea et testis est* [1] : « Toute âme pécheresse, dit ce « grand homme, est tout ensemble et la criminelle et le témoin. » Criminelle par la corruption de sa volonté, témoin par la lumière de sa raison : criminelle par la haine de la justice, témoin par la connaissance certaine de ses lois sacrées : criminelle, parce qu'elle est toujours obstinée au mal; témoin, parce qu'elle condamne toujours son obstination. Effroyable contrariété et supplice insupportable! C'est donc cette connaissance de la vérité qui sera la source immortelle d'une confusion infinie. C'est ce qui fait dire au Prophète : *Alii evigilabunt in opprobrium ut videant semper* [2] : « Plusieurs s'éveilleront à leur « honte pour voir toujours. » Ceux qui s'étaient appuyés sur des conseils accommodants et sur des condescendances flatteuses, qui pensaient avoir échappé la honte, et s'étaient endormis dans leurs péchés à l'abri de leurs excuses vainement plausibles, « s'éveilleront tout à coup à leur honte « pour voir toujours : » *evigilabunt ut videant semper.* Et qu'est-ce qu'ils verront toujours? Cette vérité qui les confond, cette vérité qui les juge. Alors ils rougiront doublement et de leurs crimes et de leurs excuses. La force de la vérité manifeste renversera leurs faibles défenses, et leur ôtant à jamais tous les vains prétextes dont ils avaient pensé pallier leurs crimes, elle ne leur laissera que leur péché et leur honte. Dieu s'en glorifie en ces mots par la bouche de Jérémie : *Discooperui Esau ;* j'ai dépouillé le pécheur, j'ai dissipé les fausses couleurs par lesquelles il avait voulu pallier ses crimes; j'ai manifesté ses mauvais desseins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun prétexte : *discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* [1].

Mais réveillez vos attentions pour entendre ce qui servira davantage à la conviction et à la confusion des impies : les justes qu'on leur produira, les gens de bien qui leur seront confrontés. C'est ici que ces péchés trop communs, hélas! trop aisément commis, trop promptement excusés; péchés qui précipitent tant d'âmes et qui causent dans le genre humain des ruines si épouvantables; péchés qu'on se pardonne toujours si facilement, et qu'on croit avoir assez excusés, quand on les appelle péchés de fragilité : ah! ces péchés désormais ne trouveront plus aucune défense. Car il y aura le troupeau d'élite, petit à la vérité à comparaison des impies, grand néanmoins et nombreux en soi, dans lequel il paraîtra des âmes fidèles, qui dans la même chair et dans les mêmes tentations ont néanmoins conservé sans tache, ceux-là la fleur sacrée de la pureté, et ceux-ci l'honnêteté du lit nuptial. D'autres aussi vous seront produits. Ceux-là sont à la vérité tombés par faiblesse; mais s'étant aussi relevés, ils porteront contre vous ce témoignage fidèle, que malgré la fragilité ils ont toujours triomphé autant de fois qu'ils ont voulu combattre; et, comme dit Julien Pomère, « ils montreront par ce qu'ils ont « fait ce que vous pouviez faire à leur exemple « aussi bien qu'eux : » *Cum fragilitate carnis in carne viventes, fragilitatem carnis in carne vincentes, quod fecerunt, utique fieri posse docuerunt* [2].

Pensez ici, chrétiens, ce que vous pourrez répondre ; pensez-y pendant qu'il est temps et que la pensée en peut être utile. N'alléguez plus vos faiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fragilité. La nature était faible; la grâce était forte. Vous aviez une chair qui convoitait contre l'esprit; vous aviez un esprit qui convoitait contre la chair. Vous aviez des maladies; vous aviez aussi des remèdes dans les sacrements. Vous aviez un tentateur; mais vous aviez un sauveur. Les tentations étaient fréquentes; les inspirations ne l'étaient pas moins. Les objets étaient toujours présents; et la grâce était toujours prête; et vous pouviez du moins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin, de quelque côté que vous vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun subterfuge, ni aucun moyen d'évader; vous êtes pris et convaincu. C'est pourquoi le prophète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui sont surpris en flagrant dé-

[1] *De Testimon. anim.* sub fin. n° 6.
[2] *Dan.* XII, 2.

[1] *Jerem.* XLIX, 10.
[2] *De Vit. Contempl.* lib. III, cap. XII.

lit : *quomodo confunditur fur, quando deprehenditur*[1] : « Comme un voleur est confus quand « il est surpris dans son vol. » Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser; il ne peut ni se défendre par la raison, ni s'échapper par la fuite. « Ainsi, dit le saint prophète, seront étonnés, « confus, interdits les ingrats enfants d'Israël : » *Sic confusi sunt domus Israel.* Nul n'échappera cette honte. Car écoutez le prophète : Tous, dit-il, seront confus, « eux et leurs rois et leurs princes, « et leurs prêtres et leurs prophètes : » *ipsi et reges eorum, principes et sacerdotes et prophetæ eorum*[2]. Leurs rois, car ils trouveront un plus grand roi et une plus haute majesté : leurs princes, car ils perdront leur rang dans cette assemblée, et ils seront pêle-mêle avec le peuple : leurs prêtres, car leur sacré caractère et leur sainte onction les condamnera : leurs prophètes, leurs prédicateurs, ceux qui leur ont porté les divins oracles, car la parole qu'ils ont annoncée sera en témoignage contre eux. « L'homme paraîtra, dit « Tertullien, devant le trône de Dieu, n'ayant rien « à dire. » *Et stabitant caulas Dei nihil habens dicere*[3]. Nous resterons interdits et si puissamment convaincus, que même nous n'aurons pas cette misérable consolation de pouvoir nous plaindre : *Sic confusi erunt domus Israel, ipsi et reges, etc.*

Mais, messieurs, quand j'appellerais à mon secours les expressions les plus fortes et les figures les plus violentes de la rhétorique, je ne puis assez expliquer quelle sera la confusion de ceux dont les crimes scandaleux ont déshonoré le ciel et la terre.

Vous voyez que je suis entré dans ma troisième partie, que je veux conclure en peu de paroles, mais par des raisons convaincantes. Pour en poser les fondements, je remarquerai, messieurs, que cette honte que Dieu réserve aux pécheurs en son jugement, a plusieurs degrés et nous est différemment exprimée dans son Écriture. Elle nous dit très-souvent, et nous en avons déjà cité les passages, qu'il confondra ses ennemis, qu'il les couvrira d'ignominie. C'est ce qui sera commun à tous les pécheurs. Mais nous lisons aussi dans les saints prophètes, que Dieu et ses serviteurs se riront d'eux, qu'il leur insultera par des reproches mêlés de dérision et de raillerie, et que non content de les découvrir et de les convaincre, comme nous avons déjà dit, il les immolera à la risée de tout l'univers.

Je pense pour moi, messieurs, que cette dérision est le propre et véritable partage des pécheurs publics et scandaleux. Tous les pécheurs transgressent la loi; tous aussi méritent d'être confondus : mais tous n'insultent pas publiquement à la sainteté de la loi. Ceux-là s'en moquent, ceux-là lui insultent, qui font trophée de leurs crimes, et les font éclater sans crainte à la face du ciel et de la terre. A ces pécheurs insolents, s'ils ne s'humilient bientôt par la pénitence, est réservée dans le jugement cette dérision, cette moquerie terrible, et cette juste et inévitable insulte d'un Dieu outragé. Car qu'y a-t-il de plus indigne? Nous les voyons tous les jours dans le monde, ces pécheurs superbes, qui, avec la face et le front d'une femme débauchée, osent, je ne dis plus excuser, mais encore soutenir leurs crimes. Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement, « s'ils ne la faisaient jouir, dit Tertullien, « de toute la lumière du jour et de tout le témoi« gnage du ciel : » *Delicta vestra et loco omni et luce omni et universa cœli conscientia fruuntur*[1]. « Ils annoncent leurs péchés comme So« dome, » disait un prophète : *Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt*[2]; et ils mettent une partie de leur grandeur dans leur licence effrénée. Il me souvient en ce lieu de ce beau mot de Tacite, qui parlant des excès de Domitien après que son père fut parvenu à l'empire, dit que « sans se mêler d'affaires publiques il com« mença seulement à faire le fils du prince par « ses adultères et par ses débauches : » *Nihil quidquam publici muneris attigerat; sed stupris et adulteriis filium principis agebat*[3].

Ainsi nous les voyons ces emportés qui se plaisent à faire les grands par leur licence, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris des lois, à qui la pudeur même semble une faiblesse indigne d'eux, parce qu'elle montre dans sa retenue quelque apparence de crainte : si bien qu'ils ne font pas seulement un sensible outrage, mais une insulte publique à l'Église, à l'Évangile, à la conscience des hommes. De tels pécheurs scandaleux corrompent les bonnes mœurs par leurs pernicieux exemples. Ils déshonorent la terre, et chargent de reproches, si je l'ose dire, la patience du ciel, qui les souffre trop longtemps. Mais Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette vie, par un châtiment exemplaire. Que si Dieu durant cette vie les attend à pénitence; si, manque d'écouter sa voix, ils se rendent dignes qu'il les réserve à son dernier jugement, ils y boiront non-seulement le breuvage de honte éter-

[1] *Jerem.* II, 26.
[2] *Ibid.*
[3] *De Testim. anim.* n° 6.

[1] *Ad Nat.* lib. I, n° 16.
[2] *Isai.* III, 9.
[3] *Tacit. Hist.* lib. IV.

nelle qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore « ils avaleront, dit Ézéchiel, la coupe « large et profonde de dérision et de moquerie, « et ils seront accablés par les insultes sanglantes « de toutes les créatures : » *Calicem sororis tuæ bibes profundum et latum : eris in derisum et in subsannationem, quæ est capacissima*[1]. Tel sera le juste supplice de leur impudence.

Prévenons, messieurs, cette honte qui ne s'effacera jamais. Car ne nous persuadons pas que nous recevrons seulement à ce tribunal une confusion passagère; au contraire, nous devons entendre, dit saint Grégoire de Nazianze, que, par la vérité immuable de ce dernier jugement, Dieu imprimera sur nos fronts une « marque éternelle « d'ignominie, » *notam ignominiæ sempiternam*[2]. Et, ajoute saint Jean Chrysostôme, cette honte sera plus terrible que tous les autres supplices. Car c'est par elle, mes frères, que le pécheur, chargé de ses crimes et poursuivi sans relâche par sa conscience, ne pourra se souffrir soi-même; et il cherchera le néant, et il ne lui sera pas donné. O mes frères, que la teinture de cette honte, si je puis parler de la sorte, sera inhérente alors ! O qu'il nous est aisé maintenant de nous en laver pour jamais ! Allons rougir, mes frères, dans le tribunal de la pénitence. Hé ! ne désirons pas qu'on y plaigne toujours notre faiblesse. Qu'on la blâme, qu'on la reprenne, qu'on la réprime, qu'on la châtie.

Le temps est court, dit l'Apôtre[3], et l'heure n'est pas éloignée. Je ne dis pas celle du grand jugement; car le Père s'est réservé ce secret; mais je dis l'heure de la mort, en laquelle sera fixé notre état. En tel état que nous serons morts, en cet état immuable nous serons représentés au grand jour de Dieu. O quel renversement en ce jour ! O combien descendront des hautes places ! O combien chercheront leurs anciens titres, regretteront vainement leur grandeur perdue ! O quelle peine de s'accoutumer à cette bassesse ! Fasse le Dieu que j'adore, que tant de grands qui m'écoutent ne perdent pas leur rang en ce jour !

Que cet auguste monarque ne voie jamais tomber sa couronne : qu'il soit auprès de saint Louis, qui lui tend les bras et qui lui montre sa place. O Dieu ! que cette place ne soit point vacante ! Que celui-là soit haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaite pas sa gloire, même sur la terre, et qui ne veut pas la procurer de toutes ses forces par ses fidèles services. Dieu sait sur ce sujet les vœux de mon cœur. Mais, Sire, je trahis Votre Majesté et je lui suis infidèle, si je borne mes souhaits pour vous dans cette vie périssable. Vivez donc heureux, fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples; mais vivez toujours bon et toujours juste; vivez toujours humble et toujours pieux, toujours prêt à rendre compte à Dieu de cette noble partie du genre humain qu'il vous a commise. C'est par là que nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et dans la terre et au ciel; et c'est la félicité que je souhaite à Votre Majesté, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

[1] *Ezech.* XXIII, 32

[2] *Orat.* XV, t. I, p. 230. C'est dans la conscience même, ἐν τῷ συνειδότι, que saint Grégoire veut que soit imprimée cette note d'une éternelle ignominie. (*Edit. de Déforis.*)

[3] I. *Cor.* VII, 29.

EXORDE

D'UN AUTRE SERMON

POUR LE MÊME DIMANCHE.

Gloire qui doit suivre les humiliations volontaires du Sauveur.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance et une grande gloire. Luc. XXI, 27.

Il y a cette différence, parmi beaucoup d'autres, entre la gloire de Jésus-Christ et celle des grands du monde, que la bassesse étant en ceux-ci du fonds même de la nature, et la gloire accidentelle et comme empruntée, leur élévation est suivie d'une chute inévitable et qui n'a point de retour : au lieu qu'en la personne du Fils de Dieu, comme la grandeur est essentielle et la bassesse empruntée, ses chutes qui sont volontaires, sont suivies d'un état de gloire certain et d'une élévation toujours permanente. Écoutez comme parle l'Histoire sainte de ce grand roi de Macédoine, dont le nom même semble respirer les victoires et les triomphes : « En ce temps, Alexandre, fils « de Philippe, défit des armées presque invincibles, prit des forteresses imprenables, triompha « des rois, subjugua les peuples, et toute la terre « se tut devant sa face, saisie d'étonnement et de « frayeur[1]. » Que ce commencement est superbe, auguste ! mais voyez la conclusion. » Et après cela, « poursuit le texte de l'historien sacré, il tomba « malade, et se sentit défaillir, et il vit sa mort as- « surée; et il partagea ses États que la mort lui « allait ravir, et ayant régné douze ans il mourut. » C'est à quoi aboutit toute cette gloire : là se termine l'histoire du grand Alexandre. L'histoire de Jésus-Christ ne commence pas à la vérité d'une

[1] I *Machab.* I.

manière si pompeuse; mais elle ne finit pas aussi par cette nécessaire décadence. Il est vrai qu'il y a des chutes. Il est comme tombé du sein de son Père dans celui d'une femme mortelle, de là dans une étable, et de là encore par divers degrés de bassesse jusqu'à l'infamie de la croix, jusqu'à l'obscurité du tombeau. J'avoue qu'on ne pouvait pas tomber plus bas : aussi n'est-ce pas là le terme où il aboutit; mais celui d'où il commence à se relever. Il ressuscite, il monte aux cieux, il y entre en possession de sa gloire; et afin que cette gloire qu'il y possède soit déclarée à tout l'univers, il en viendra un jour en grande puissance juger les vivants et les morts.

C'est cette suite mystérieuse des bassesses et des grandeurs de Jésus-Christ, que l'Église a dessein de nous faire aujourd'hui remarquer, lorsque dans ce temps consacré à sa première venue dans l'infirmité de notre chair, elle nous fait lire d'abord l'Évangile de sa gloire et de son avénement magnifique; afin que nous contemplions ces deux états dissemblables dans lesquels il lui a plu de paraître au monde; premièrement le jouet, et ensuite la terreur de ses ennemis : là, jugé comme un criminel; ici, juge souverain de ses juges mêmes. Suivons, messieurs, les intentions de l'Église : avant que de contempler combien Jésus-Christ est venu faible, considérons aujourd'hui combien il apparaîtra redoutable; et prions la divine Vierge, dans laquelle il s'est revêtu miséricordieusement de notre faiblesse, de vouloir nous manifester le mystère de sa grandeur, en lui disant avec l'ange : *Ave*.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Fondements de la vengeance divine. Le pécheur accablé par la puissance infinie contre laquelle il s'est soulevé, immolé à cette bonté étonnante qu'il a méprisée, dégradé et asservi à une dure et insupportable tyrannie, par cette majesté souveraine qu'il a outragée.

Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.

Seigneur, vous êtes juste, et votre jugement est droit. Ps. CXVIII, 137.

La crainte précède l'amour, et Dieu fait marcher devant sa face son esprit de terreur avant que de répandre dans les cœurs l'esprit de charité et de grâce. Il faut que l'homme apprenne à trembler sous sa main suprême et à craindre ses jugements, avant que d'être porté à la confiance : autrement cette confiance pourrait dégénérer en témérité et se tourner en une audace insensée.

Le Sauveur paraîtra bientôt plein de vérité et de grâce. Il vient apporter la paix, il vient exciter l'amour, il vient établir la confiance. Mais l'Église, qui est occupée durant ce temps de l'Avent, à lui préparer ses voies, fait marcher la crainte devant sa face, parce que toujours instruite par le Saint-Esprit et très-savante en ses voies, elle sait qu'il vent ébranler les âmes avant que de les rassurer, et donner de la terreur avant que d'inspirer de l'amour.

Entrons, chrétiens, dans ses conduites : regardons Jésus-Christ comme juge avant que de le regarder comme Sauveur. Voyons-le descendre dans les nuées du ciel avec cette majesté redoutable, avant que de contempler cette douceur, ces condescendances, ces tendresses infinies pour le genre humain, qui nous paraîtront bientôt dans sa sainte et bienheureuse naissance.

Que si vous pensez peut-être que le jugement a deux parties, et que si les méchants y sont condamnés au feu éternel, les bons aussi y sont recueillis dans un éternel repos, écoutez ce que dit Jésus-Christ lui-même. « Celui qui croit, dit-« il, ne sera point jugé[1] : » il ne dit pas qu'il ne sera point condamné, mais qu'il ne sera point jugé; afin que nous entendions que ce qu'il vent nous faire comprendre principalement dans le jugement dernier, c'est sa rigueur implacable, et cette terrible exécution de la dernière sentence qui sera prononcée contre les rebelles.

Qui me donnera, chrétiens, des paroles assez efficaces pour pénétrer votre cœur, et percer vos chairs de la crainte de ce jugement? O Seigneur, parlez vous-même dans cette chaire : vous seul avez droit d'y parler, et jamais on n'y doit entendre que votre parole. Mais, mes frères, dans cette action où il s'agit de représenter ce que Dieu fera de plus grand et de plus terrible, je m'astreins plus que jamais à le faire parler tout seul par son Écriture. Plaise à son saint et divin Esprit de parler au dedans des cœurs, pendant que je parlerai [aux oreilles du corps]. C'est la grâce que je lui demande par, etc.

Quod si nec sic volueritis disciplinam, sed ambulaveritis ex adverso mihi, ego quoque contra vos adversus incedam, et percutiam vos septies propter peccata vestra.... Et ego incedam contra vos in furore contrario....... Et conteram superbiam duritiæ vestræ...... Et abominabitur vos anima mea[2] : « Que si, étant avertis, vous « ne voulez pas encore vous soumettre à la disci-« pline, mais que vous marchiez directement con-

[1] *Joan.* III, 18.
[2] *Lev.* XXVI, 23, 28, 29, 30.

« tre moi, je marcherai aussi directement contre « vous; je vous frapperai sept fois, c'est-à-dire, « sans fin et sans nombre, pour vos péchés, et je « briserai votre superbe et indomptable dureté, « et mon âme vous aura en exécration. » [Le texte du Deutéronome] est plus court mais non moins terrible : *Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens*[1] : « Comme le Seigneur « s'est réjoui en vous accroissant et en vous fai- « sant du bien, ainsi il se réjouira en vous rava- « geant et en vous renversant de fond en comble. » Mais voici une troisième menace qui met le comble aux maux des pécheurs : *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio cordisque lætitia propter rerum omnium abundantiam, servies inimico tuo quem immittet tibi Dominus, in fame, et siti, et nuditate, et omni penuria; et ponet jugum ferreum super cervicem tuam, donec te conterat*[2] : « Puisque vous n'avez pas « voulu servir le Seigneur votre Dieu dans la joie « et l'allégresse de votre cœur au milieu de l'abon- « dance de toutes sortes de biens, vous servirez « à votre ennemi que le Seigneur enverra contre « vous, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, « et dans une extrême disette; et cet ennemi cruel « mettra sur vos épaules un joug de fer par lequel « vous serez brisés. »

[Je veux] suivre l'Écriture de mot à mot et de parole à parole : il ne faut point que l'homme parle, et je ne veux pas ici contrefaire la voix de Dieu ni imiter le tonnerre. Pour joindre ces trois passages, [réunissons] trois caractères. Dans le premier, la puissance méprisée; dans le second, la bonté aigrie par l'ingratitude; dans le troisième, la majesté et la souveraineté violées : et voici en trois mots les trois fondements de la vengeance divine, que le Saint-Esprit veut nous faire entendre. Vous vous êtes soulevés contre la puissance infinie, elle vous accablera. Vous avez méprisé la bonté, vous éprouverez les rigueurs. Vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime, vous serez assujettis à une dure et insupportable tyrannie.

PREMIER POINT.

Mais pour procéder avec ordre dans l'explication des paroles que j'ai rapportées, il les faut considérer dans leur suite. Voici la première qui se présente : *Quod si nec sic volueritis disciplinam :* « Que si vous ne voulez pas vous soumet- « tre à la discipline. » Il leur met devant les yeux avant toutes choses la liberté du choix, qui leur est donnée; parce que c'est cette liberté qui nous rend coupables, et dont le mauvais usage donne une prise terrible sur nous à la justice divine.

Pour entendre cette vérité, il faut savoir que Dieu, qui est par nature notre souverain, a voulu l'être aussi par notre choix. Il a cru qu'il manquerait quelque chose à la gloire de son empire, s'il n'avait des sujets volontaires; et c'est pourquoi il a fait les créatures raisonnables et intelligentes, qui, étant déjà à lui par leur naissance, fussent capables encore de s'engager à lui obéir par leur volonté, et de se soumettre à son empire par un consentement exprès. Cette vérité importante nous est magnifiquement exprimée dans le livre de Josué, où nous voyons que ce fidèle serviteur de Dieu ayant assemblé le peuple, leur dit ces paroles : « Si vous n'êtes pas contents de servir « le Seigneur, l'option vous est déférée : » *Optio vobis datur :* « choisissez aujourd'hui ce qu'il « vous plaira, à quel maître vous voulez servir, « et déterminez à qui vous avez résolu de vous « soumettre : » *eligite hodie quod placet, cui potissimum servire debeatis*[1]. Et tout le peuple répondit : « A Dieu ne plaise que nous quittions « le Seigneur; au contraire, nous voulons le ser- « vir, parce que c'est lui en effet qui est notre « Dieu. » Josué ne se contente pas de cette première acceptation, et reprenant la parole, il dit au peuple : « Prenez garde à quoi vous vous engagez; « vous ne pourrez servir le Seigneur, ni subsis- « ter devant sa face : parce que Dieu est fort, saint « et jaloux, et il ne pardonnera pas vos crimes et « vos péchés : » *Non poteritis servire Domino : Deus enim sanctus et fortis æmulator est*[2]. Et le peuple repartit : « Non, il ne sera pas comme « vous le dites, mais nous servirons le Seigneur « et demeurerons ses sujets. « Alors Josué leur dit : « Vous êtes donc aujourd'hui témoins que « vous choisissez vous-mêmes le Seigneur pour « être votre Dieu et le servir : Oui, nous en som- « mes témoins[3]. »

Si j'entreprenais de raconter tout ce qui est à remarquer sur ces paroles, [il faudrait un] discours entier : mais [je me restreins à] ce qui importe à mon sujet. Vous jugez bien, messieurs, que Dieu en nous laissant l'option ne renonce pas au droit qui lui est acquis. Il ne prétend pas nous décharger de l'obligation primitive que nous avons d'être à lui, ni nous déférer tellement le choix, que nous puissions sans révolte et sans injustice nous soustraire à son empire. Mais il veut que nous soyons aussi volontairement à lui, que nous y sommes déjà de droit naturel, et que nous confirmions par un choix exprès notre dépendance

[1] *Deut.* XXVIII, 63.
[2] *Ibid.* 47, 48.

[1] *Jos.* XXIV, 15.
[2] *Ibid.* 16, 18, 19, 20.
[3] *Ibid.* 22

nécessaire et inévitable. Pourquoi le veut-il ainsi? Pour notre perfection et pour notre gloire. Celui à qui nous devons tout, veut pouvoir nous savoir gré de quelque chose : il veut nous donner un titre pour lui demander des récompenses. Que si nous refusons notre obéissance, nous lui donnons un titre pour exiger des supplices.

J'entends ici les pécheurs qui disent secrètement dans leurs cœurs, qu'ils se passeraient aisément de cette liberté malheureuse qui les expose au péché et ensuite à la damnation. Je suis ici pour exposer les vérités éternelles, et non pour répondre à tous les murmures de ceux qui s'élèvent contre ces oracles; et toutefois je dirai ce mot : O homme, qui que tu sois, qui te fâches de n'être pas une bête brute, à qui la lumière de ta raison et l'honneur de ta liberté est à charge, cesse de te plaindre de tes avantages, et d'accuser témérairement ton bienfaiteur. Si tu étais indépendant par nature, et que Dieu néanmoins exigeât de toi que tu te rendisses dépendant par ta volonté, peut-être aurais-tu raison de trouver ou l'obligation importune, ou la demande incivile. Mais puisque l'usage qu'il prétend de ta liberté, c'est [de travailler à ton bonheur en t'assujettissant à son empire]; ce qu'il exige est trop aisé, trop naturel et trop juste. On peut sans grand effort se donner à qui on est. Ce serait peut-être quelque violence, s'il fallait sortir de notre état et nous transporter à un domaine étranger. Il ne s'agit que d'y demeurer et d'y consentir. Enfin quand Dieu exige que nous consentions à être ses sujets, il veut que nous consentions à être ce que nous sommes, et que nous accommodions notre volonté au fond même de notre essence. Rien n'est plus naturel, rien n'est moins pénible, à moins que la volonté ne soit entièrement dépravée.

Aussi faut-il avouer qu'elle l'est étrangement dans tous les pécheurs. Car dès qu'ils ne veulent pas dépendre de Dieu, ils ne veulent donc plus être ce qu'ils sont. Ils combattent en eux-mêmes les premiers principes et le fondement de leur être. Ils corrompent leur propre droiture. Ils se rendent contraires à Dieu, et Dieu par conséquent leur devient contraire. Ils sont soumis à Dieu comme juge. Il les juge, parce qu'il connaît ce dérèglement. Il les hait, parce que les règles de sa vérité répugnent à leur injustice.

Rien, disent-ils, n'est contraire à Dieu, rien ne lui répugne, rien ne l'offense, parce que rien ne lui nuit ni ne le trouble. Dites donc qu'il ne se fait rien au monde contre la raison : poussez jusque-là l'extravagance de votre sens dépravé. Votre bien vous est ôté, mais la raison subsiste toujours : si cette faible raison humaine, combien plus la divine et l'originale! Il faut qu'elle subsiste éternelle et inviolable, afin que la justice soit exercée. *Et erit in tempore illo, visitabo super viros defixos in fæcibus suis; qui dicunt in cordibus suis : Non faciet bene Dominus et non faciet male : et erit fortitudo eorum in direptionem*[1] : « En ce temps-là je visiterai dans « ma colère ceux qui sont enfoncés dans leurs or- « dures, qui disent en leur cœur : Le Seigneur « ne fera ni bien ni mal : et toutes leurs richesses « seront pillées. » *Videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem Domino et non servientem ei*[2] : « Vous verrez quelle différence il « y a entre le juste et l'impie, entre celui qui sert « Dieu et celui qui ne le sert point. »

Il faut donc ici vous faire entendre à quoi nous engage notre liberté, et combien elle nous rend responsables de nos actions. Par cette liberté nous faisons la guerre à Dieu. Nous exerçons notre liberté par une audacieuse transgression de toutes ses lois : nous transgressons l'une et l'autre table. « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu[3]. » Où lui rendons-nous cette adoration? Se confesse-t-on seulement d'avoir manqué à ce devoir? Comme si ce premier de tous les préceptes n'était mis en tête du Décalogue que par honneur, et emportait le moins d'obligation! Sanctifiez les fêtes. Croyez-vous en conscience avoir satisfait à l'intention de la loi par une messe qui dure moins d'une demi-heure, qui n'est jamais trop courte, où l'on est sans attention et sans respect même apparent? Le jour a vingt-quatre heures; et le reste devrait un peu participer à cette sanctification. Il me vient dans la pensée d'appliquer ici ce reproche : « Ce « peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est « loin de moi[4]. » Mais nous ne l'honorons pas même des lèvres. Je ne sais qui je blâmerai davantage, ou ceux qui ne l'honorent que des lèvres, ou ceux qui ne l'honorent pas même des lèvres; ou ceux qui ne composent que l'extérieur, ou ceux qui ne composent pas même l'extérieur. Si bien que les fêtes ne diffèrent des autres jours, sinon en ce que les profanations et les irrévérences y sont plus publiques, plus scandaleuses, plus universelles.

Et pour la seconde table qui regarde le prochain, nous attaquons tous les jours son honneur par nos médisances, son repos par nos vexations, son bien par nos rapines, sa couche même par nos adultères. Disons après cela que nous ne marchons pas contre Dieu. Mais voici qu'il marche aussi directement contre nous. Voici Jésus qui descend de la nue pour détruire ses ennemis par le souffle de

[1] *Soph.* I, 12, 13.
[2] *Mal.* III, 18.
[3] *Deut.* VI, 13.
[4] *Is.* XXIX, 13.

sa bouche, et les dissiper par la clarté de son avénement glorieux.

Le faible s'élève contre le fort, le fort accable le faible. Le fort a offert la paix au faible; le faible a voulu combattre : il n'y a qu'à voir qui l'emportera et à qui demeurera la victoire. Si résistant hautement à un souverain tel que Dieu, nous ne laissons pas toutefois que de vivre heureux, il s'ensuit que Dieu n'est plus Dieu; nous l'emportons contre lui, et sa volonté est vaincue par celle de la créature. Mais parce qu'elle est invincible, aucun ne peut être heureux que celui qui lui obéit; et il faut nécessairement que quiconque se soulève contre lui soit accablé par sa puissance.

C'est encore pour cette raison qu'il ajoute dans les paroles que j'explique : « Et je briserai votre « fière et indocile dureté. » Vous vous endurcissez contre Dieu, il s'endurcit contre vous; vous vous attachez contre lui, et lui s'attache contre vous; vous, en homme, de toute la force de votre cœur; lui, en Dieu, de toute la force du sien, s'il m'est permis de parler ainsi. Hélas! il n'y a point de proportion, et la partie n'est pas égale : mais vous avez voulu le premier vous mesurer avec lui. Vous avez le premier rompu les mesures; et vous avez rendu juste [le traitement que vous en avez éprouvé]. Vous persévérez, et il persévère. Vous persévérez à retenir ce bien mal acquis, et je vois toujours dans vos coffres, dit le saint prophète [1], cette flamme dévorante, ce trésor d'iniquité, ce bien mal acquis qui renversera peut-être votre maison, et sans doute donnera la mort à votre âme. Persévérance humaine, opiniâtre, ah! Dieu vous opposera une persévérance divine, une fermeté immuable, un décret fixe et irrévocable, une résolution éternelle. [Ils sont] incorrigibles : de là il les aura en exécration, parce que, les regardant comme incorrigibles, il frappera sans pitié et n'écoutera plus les gémissements. [Ils ressentiront] une haine, une aversion du cœur de Dieu.

Rentrez donc, pécheurs, en vous-mêmes, et regardez dans vos crimes ce que vous méritez que Dieu fasse de vous par sa vengeance. [Rien n'a pu vous toucher; tous les efforts] [2] de la bonté de Dieu ont été vains. [Elle prenait plaisir à vous faire du bien, et vous, vous n'en avez trouvé qu'à l'outrager.] Peut-elle souffrir [une si noire ingratitude?] Écoutez cette bonté méprisée, et voyez comme elle vous parle.

[1] *Mich.* VI, 10.
[2] On trouve ici dans le manuscrit cette note : *Un mot de la bonté de Dieu.* Nous avons tâché de suppléer par les paroles qui sont entre deux crochets, ce que l'auteur avait intention d'ajouter. (*Édit. de Déforis.*)

DEUXIÈME POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse jamais aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter, non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé, ou sur un tourbillon foudroyant, [avec une voix] toujours menaçante, toujours foudroyante, et jetant de ses yeux un feu dévorant; mais armé de ses bienfaits et assis sur un trône de grâce. *Nolite contristare spiritum sanctum Dei in quo signati estis* [1] : « N'attristez point l'esprit saint « de Dieu dont vous avez été marqués comme « d'un sceau. » Il se réjouit en faisant du bien, on l'afflige quand on le refuse. [Ce qui peut] affliger et contrister l'Esprit de Dieu, [c'est] non tant l'outrage qui est fait à sa sainteté, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre opiniâtre résistance. C'est là, dit le saint Apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu agissant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais, comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus affligé ni contristé par leur désobéissance. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses : [il doit y] trouver la correspondance. De là naît le rebut qui l'afflige et qui le contriste, un dégoût des ingrats qui lui sont à charge.

Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens [2] : « Comme le Seigneur s'est « réjoui en vous faisant du bien, ainsi il se ré« jouira en vous ravageant et en vous renversant « de fond en comble. » L'amour rebuté, l'amour dédaigné, l'amour outragé par le plus injurieux mépris, l'amour épuisé par l'excès de son abondance fait tarir la source des grâces et ouvre celle des vengeances. Rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé. Dieu a suivi, en nous bénissant, sa nature bienfaisante; mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit; nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons causée à l'Esprit de grâce, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à punir nos ingratitudes, justice du Nouveau Testament qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur.

Ecce Agnus Dei [3] : « Voici l'Agneau de Dieu. » *Jam enim securis ad radicem posita est* [4] : « La

[1] *Ephes.* IV, 30.
[2] *Deut.* XXVIII, 63.
[3] *Joan.* , 36.
[4] *Matth.* III, 10.

« cognée est déjà mise à la racine. » La colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et si la sainte inspiration ne nous vivifie, elle nous tue. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? De ses anteis, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini. C'est de là que sortira l'indignation de la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces. Car il est juste et très-juste que tout, et les grâces mêmes, tournent à mal à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées! poids des bienfaits méprisés! [Au contraire] tout tourne à bien à ceux qui aiment, même les péchés, dit saint Augustin [1], qui les abaissent, qui les humilient, qui les encouragent.

A facie iræ columbæ [2]: [Mettez-nous à couvert] « de la face irritée de la colombe. » *Operite nos à facie.... Agni* [3]: « Cachez-nous de devant » la face de l'Agneau. » Ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, de cet Agneau qui s'est immolé pour eux. La croix, la rédemption aggrave la damnation et accumule les crimes; elle y met le comble. *Sol obscurabitur et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cœlo, et virtutes cœlorum commovebuntur; et tunc parebit signum Filii hominis. Et tunc plangent omnes tribus terræ, et videbunt Filium Hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate* [4]: « Le » soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa » lumière : les étoiles tomberont du ciel, et les » puissances des cieux seront ébranlées. Mais alors » le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le » ciel, et tous les peuples de la terre seront dans » les pleurs et dans les gémissements, et ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur les nuées » du ciel avec une grande puissance et une grande » majesté. »

Méditons attentivement quelle prise nous donnons sur nous à la justice de Dieu par le mépris outrageux de ses bontés infinies. Qui donne a droit d'exiger : il exige des reconnaissances : s'il ne trouve pas des reconnaissances, il exigera des supplices : il ne perd pas ses droits. Les grâces que vous méprisez préparent une éternité bienheureuse. « La grâce, dit le Sauveur, est une » fontaine d'eau jaillissante » : *Fons aquæ salientis* [5]. Quand donc vous êtes touchés, quand vous ressentez quelquefois un certain mépris de cette pompe du monde qui s'évanouit, « de sa figure » qui passe [1], » de ses fleurs qui se flétrissent du matin au soir; quand, dégoûté de vous-même et de votre vie déréglée, vous regardez avec complaisance les chastes attraits de la vertu; [vous vous écriez dans l'amertume de votre cœur] : O chasteté! ô modestie! ô pudeur passée! ô tendresse de conscience qui ne pouvait souffrir aucun crime! O sainte timidité, gardienne de l'innocence! Mais ô force à faillir! ô hardiesse pour s'excuser, ô lâche abandon d'un cœur corrompu et livré à ses désirs! Que veut le Seigneur votre Dieu, sinon que vous vous attachiez fortement à lui, et qu'en vous y attachant vous viviez heureux? C'est pour cela que Jésus-Christ est venu au monde « plein de grâce et de vérité [2]. » C'est pour cela qu'il nous a donné tant de saintes instructions, qu'il ne cesse de renouveler par la bouche de ses ministres. C'est pour cela qu'il a rempli tous ses sacrements d'une influence de vie, afin qu'y participant nous vivions. Si nous savons profiter de tous ces bienfaits, nous acquerrons par sa grâce un droit éternel sur lui-même pour le posséder en paix. Que si nous les méprisons, qui ne voit que nous lui donnons réciproquement un titre très-juste pour nous châtier par des supplices autant inouïs que ses bontés étaient extraordinaires? « Comme le Seigneur s'est réjoui » en vous faisant du bien, ainsi il se réjouira en » vous ravageant et en vous renversant de fond » en comble : » *Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans; sic lætabitur subvertens atque disperdens.*

Et en effet il est juste qu'il mesure sa colère à ses bontés et à nos ingratitudes, et que sa fureur implacable perce d'autant de traits un cœur infidèle, que son amour bienfaisant avait employé d'attraits pour le gagner. C'est pourquoi il ne faut pas se persuader que les grâces de Dieu périssent : non, mes frères, ne le pensons pas. Ces grâces que nous rejetons, Dieu les rappelle à lui-même; Dieu les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrants dont les ingrats seront percés. Ils connaîtront, les misérables, ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne voulait être que libéral et bienfaisant. Dieu ne cessera de les frapper de cette main souveraine et victorieuse dont ils ont injurieusement refusé les dons; et ses coups redoublés sans fin leur seront d'éternels reproches de ses grâces méprisées. Ainsi toujours vivants et toujours mourants, im-

[1] *De Corrept. et Grat.* n° 21, t. x, col. 763.
[2] *Jerem.* xxv, 38.
[3] *Apoc.* vi, 16.
[4] *Matth.* xxiv, 29, 30.
[5] *Joan.* iv, 14.

[1] I. *Cor.* vii, 31.
[2] *Joan.* i, 14.

mortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter; ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs. Et poussant parmi des blasphèmes exécrables mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacrements profanés, de toutes les grâces rejetées; non moins pressés, non moins accablés des miséricordes de Dieu, que de l'excès intolérable de ses vengeances.

Tremblez donc, tremblez, chrétiens, parmi ces grâces immenses, parmi ces bienfaits infinis qui vous environnent. Les saintes prédications sont un poids terrible : les saints sacrements, les inspirations, les exemples bons et mauvais qui nous avertissent chacun à leur manière, le silence même d'un Dieu, sa patience, sa longanimité, son attente; ô le poids terrible! tous les mouvements de la grâce sont d'un poids terrible pour nous. Il n'y a rien à négliger dans notre vie. Notre destinée, notre état, notre vocation ne souffrent rien de médiocre. Tout nous sert ou nous nuit infiniment. Chaque moment de notre vie, chaque respiration, chaque battement de notre pouls, si je puis parler de la sorte, chaque éclair de notre pensée a des suites éternelles. L'éternité d'un côté, et l'éternité de l'autre. Si vous suivez fidèlement l'instinct de la grâce, l'éternité bienheureuse y est attachée. Si vous manquez à la grâce, une autre éternité vous attend, et vous méritez un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

TROISIÈME POINT.

Il reste à considérer la troisième peine dont Dieu menace son peuple rebelle, laquelle il a plu au Saint-Esprit de nous exprimer en ces paroles que je répète encore une fois : « Puisque vous « n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu « dans la joie et l'allégresse de votre cœur, au « milieu de l'abondance de toutes sortes de biens; « vous servirez à votre ennemi que le Seigneur « enverra contre vous, dans la faim, dans la soif, « dans la nudité, et dans un extrême besoin de « toutes choses; et cet ennemi mettra sur vos « épaules un joug de fer par lequel vous serez « brisés [1]. » C'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime; vous serez justement soumis à une dure et insupportable tyrannie.

Deux conditions de l'empire de Dieu nous sont ici exprimées : il n'y en a point de plus légitime, il n'y en a point de plus doux. Vous n'avez pas voulu servir Dieu votre Seigneur; et certes il n'y a point de seigneur dont le droit soit mieux établi, ni le titre plus légitime. Il nous a faits, il nous a rachetés : nous sommes par la création l'œuvre de ses mains, par la rédemption le prix de son sang; par la création ses sujets, par la rédemption ses enfants. Nous sommes son bien, nous portons sa marque, créés à sa ressemblance, scellés de son Saint-Esprit; et nous ne pouvons le désavouer sans que le fond de notre être ne nous désavoue; ni enfin le renoncer sans renoncer à nous-mêmes.

Si cet empire est le plus légitime, il est aussi le plus naturel; étant le plus naturel, il est par conséquent aussi le plus doux. Ce n'est donc pas sans raison que la joie du cœur est promise à ceux qui servent le Seigneur leur Dieu. Car celui-là est content qui est dans l'état que la nature demande. La joie se trouve donc nécessairement dans le service de Dieu; l'abondance y est aussi et la plénitude. Nul ne sait mieux ce qui nous est propre que celui qui nous a faits. Nul ne peut mieux nous le donner, puisqu'il a tout en sa main. Nul ne le veut plus sincèrement, puisque rien ne convient mieux à celui qui a commencé l'ouvrage en nous donnant l'être, que d'y mettre la dernière main en nous donnant la félicité et le repos. Telle est la condition de la créature sous l'empire de son Dieu : elle est riche, elle est contente, elle est heureuse. Dieu, qui n'a besoin de rien pour lui-même, ne veut régner sur nous que pour notre bien, ni nous posséder que pour nous faire posséder en lui toutes choses.

Donc, ô créatures rebelles, ô pécheurs qui vous soulevez contre Dieu, faites maintenant votre sentence. Dites, messieurs, ce que méritent ceux qui refusent de se soumettre à un gouvernement si avantageux et si équitable. Hélas! que méritent-ils, sinon de trouver, au lieu d'un joug agréable, un joug de fer; au lieu d'un seigneur légitime, un usurpateur violent; au lieu d'une puissance bienfaisante et amie, un ennemi insolent et outrageux; au lieu d'un père, un tyran; au lieu de la joie des enfants, la contrainte et la terreur des esclaves; au lieu de l'allégresse et de l'abondance, la faim, la soif et la nudité, et une extrême disette?

Il faut vous dire quel est cet ennemi que Dieu enverra contre vous. Celui qui s'est déclaré l'ennemi de Dieu, qui ne pouvant rien contre lui, se venge contre son image; et la déchirant, la déshonore, remplissant son esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance; c'est Satan avec ses anges. Esprits noirs, esprits ténébreux, esprits furieux et désespérés; [qui affectent un] faste insolent, au lieu de leur grandeur naturelle; [qui emploient] des finesses malicieuses, au lieu

[1] *Deut.* XXVIII, 47, 48.

d'une sagesse céleste; [qui ne respirent que] la haine, la dissension et l'envie, au lieu de la charité et de la société fraternelle; [qui] sont devenus superbes, trompeurs et jaloux; qui s'étant perdus sans espérance et abîmés sans ressource, ne sont plus désormais capables que de cette noire et maligne joie qui revient à des méchants d'avoir des complices, à des envieux d'avoir des compagnons, à des superbes renversés d'entraîner avec soi les autres. C'est cette rage, c'est cette fureur de Satan et de ses anges que le prophète Ézéchiel nous représente sous le nom et sous la figure de Pharaon, roi d'Égypte. Spectacle épouvantable! Autour de lui sont des morts qu'il a percés par de cruelles blessures. Là git Assur, dit le prophète, avec toute sa multitude : là est tombé Élam et tout le peuple qui le suivait : là Mosoch et Thubal, et leurs princes et leurs capitaines, et tous les autres qui sont nommés : nombre innombrable, troupe infinie, multitude immense : ils sont autour renversés par terre, nageant dans leur sang. Pharaon est au milieu, qui repaît ses yeux de la vue d'un si grand carnage, et qui se console de sa perte et de la ruine des siens : Pharaon avec son armée, Satan avec ses anges : *Vidit eos Pharao, et consolatus est super universa multitudine sua quæ interfecta est gladio : Pharao et omnis exercitus ejus*[1]. Enfin, semblent-ils dire, nous ne serons pas les seuls misérables. Dieu a voulu des supplices : en voilà assez; voilà assez de sang, assez de carnage. On a voulu nous égaler les hommes : les voilà enfin nos égaux dans les tourments : cette égalité leur plait. Ils savent que les hommes les doivent juger : quelle rage pour ces superbes! Mais avant ce jour, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main! Ah! que nous allons faire de siéges vacants, et qu'il y en aura parmi les criminels de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges!

Mais que fais-je, mes frères, de profaner si longtemps et ma bouche et vos oreilles, en faisant parler ces blasphémateurs! C'est assez de vous avoir découvert leur haine. Elle est telle, remarquez ceci et étonnez-vous de cet excès, elle est telle, cette haine qu'ils ont contre nous, qu'ils se plaisent non-seulement à désoler, mais encore à souiller notre âme, à la dégrader. Oui, ils aiment encore mieux nous corrompre que nous tourmenter, nous ôter l'innocence que le repos, et nous rendre méchants que nous rendre malheureux : si bien que quand ces victorieux cruels se sont rendus les maîtres d'une âme, ils y entrent avec furie; ils la pillent, ils la ravagent, ils la violent. O âme blanchie au sang de l'Agneau, âme qui était sortie des eaux du baptême si pure, si pudique et si virginale! Ces corrupteurs la violent, non tant pour se satisfaire que pour la déshonorer et la ravilir. Ils la portent à s'abandonner à eux; ils la souillent et puis ils la méprisent : [ils la traitent comme ces] femmes qui deviennent le mépris de ceux à qui elles se sont lâchement et indignement prostituées.

Souvenez-vous de votre baptême. [Il a] détruit la puissance des ténèbres. [Rappelez-vous ces] exorcismes [qui ont été employés pour chasser Satan de votre âme. Retire-toi, lui a-t-on dit], « maudit, damné : » *Maledicte, damnate*. [Il n été forcé de céder à] l'empire de l'Église [qui lui a ordonné] de « faire place au Dieu vivant et véritable : » *da locum Deo vero et vivo*[1]. [Alors vous avez pour toujours] renoncé à son empire. Chaque empire a ses pompes et ses ouvrages. Les pompes [doivent être] distinguées des œuvres. Les pompes du diable [sont] tout ce qui corrompt la modestie; tout ce qui remplit l'esprit de fausses grandeurs; tout ce qui étale la gloire et la vanité; tout ce qui veut plaire et attirer les regards; tout ce qui enchante les yeux; tout ce qui sert à l'ostentation et au triomphe de la vanité du monde; tout ce qui fait paraître grand ce qui ne l'est pas, et élève une autre grandeur que celle de Dieu. Maintenant il n'y a plus de pompe du monde : les spectacles sont devenus honnêtes, parce qu'on a ôté les excès grossiers, [pour insinuer plus sûrement dans les cœurs, le poison] le plus délicat et le plus dangereux. On ne connait plus de luxe. A la simplicité de cet habit blanc dont tu as été revêtu, [tu substitues des ornements tout profanes]? ah! tu reprends les marques et les enseignes du monde. Il faut retrancher du baptême cette cérémonie si sainte, si ancienne, si apostolique.

Les œuvres, c'est l'iniquité. « L'œuvre des esprits de ténèbres, c'est de renverser l'homme : » *Operatio eorum est hominis eversio*[2]. [Tu y contribues] toi qui corromps les principes de la religion et de la crainte de Dieu par ces dangereuses railleries : [toi qui nous] affranchis [de l'humble soumission aux objets de la foi, comme d'une] crédulité vaine : [toi qui] fortifies la pudeur contre la crainte du crime : [toi qui envenimes] ces reproches qui allument le feu de la vengeance : [vous y concourez] vous, qui n'étalez pas seulement avec vanité et ostentation, mais qui armez, pour ainsi dire, cette beauté corruptrice de l'innocence.

Ils nous dominent [ces esprits de malice] par

[1] *Ezech.* XXXII, 22, 24, 26, 31.

[1] *Rituel.*
[2] *Tert. Apol.* n° 22.

les passions d'attache. L'avarice [fait qu'] on ne distingue plus ce bien mal acquis, confonda avec votre patrimoine. L'ambition, fatiguée des longueurs, [prend] les voies abrégées et qui sont le plus souvent criminelles. L'impudicité, ah! qu'ils la poussent loin! Et dans cet esprit [de libertinage on reconnaît] une force étrangère.

Ainsi nous avons relevé ce trône abattu et redressé cet empire d'iniquité, corrompu le baptême, effacé la croix de Jésus imprimée sur notre front, rejeté cette onction sainte, cette onction royale qui nous avait faits des rois, des christs et des oints de Dieu; [profané le corps et le sang de Jésus-Christ; nous peut-être, l'ordre et le sacerdoce. Enfin tous les mystères du christianisme sont devenus le jouet des démons. Nul christianisme en nos mœurs.

[Aussi] « le Seigneur enverra-t-il Satan contre « nous, « revêtu de tous les droits de Dieu contre les pécheurs : *Quem immittet tibi Dominus*[1]. Dieu l'établit notre souverain; il le met en sa place; il lui donne, pour ainsi dire, toute sa puissance. Étranger, qui nous tirera de notre patrie; usurpateur, qui ne fera que ravager; esclave révolté, qui ne donnera point de bornes à son insolence. « Nous étions nés pour être rois : » *Fecisti nos Deo nostro reges et sacerdotes*[2] [et nous préférons d'être assujettis au tyran le plus impitoyable].

Revenez, Jérémie, renouvelez vos gémissements. O saint prophète de Dieu! seul capable d'égaler les lamentations aux calamités, venez déplorer encore une fois le sanctuaire souillé, la maison de Dieu profanée. *Hæreditas nostra versa est ad alienos, domus nostræ ad extraneos :* « Notre héritage est passé à ceux d'un au« tre pays et nos maisons à des étrangers. » *Servi dominati sunt nostri :* « Des esclaves nous ont « dominés. » *Cecidit corona capitis nostri : væ nobis quia peccavimus*[3]! « La couronne est tom« bée de notre tête : malheur à nous, parce que « nous avons péché! » *Aperuerunt super te os suum omnes inimici tui : sibilaverunt et fremuerunt dentibus suis, et dixerunt : Devorabimus : en ista est dies quam expectabamus; invenimus, vidimus*[4] : « Tous vos ennemis ont « ouvert la bouche contre vous; ils ont sifflé, ils « ont grincé les dents, et ils ont dit : Nous les dé« vorerons; voici le jour que nous attendions, « nous l'avons trouvé, nous l'avons vu. » *Fecit Dominus quæ cogitavit :.... lætificavit super te inimicum et exaltavit cornu hostium tuorum*[1] : « Le Seigneur a fait ce qu'il avait résolu; « il vous a rendu la joie de vos ennemis, et il a « relevé la force de ceux qui vous haïssaient. »

Nous ne rougirons pas de porter des fers, nous que Jésus-Christ a faits rois! Nous jetons aux pieds de Satan la couronne que le Sauveur a mise sur nos têtes. *Væ nobis, quia peccavimus :* « Malheur à nous, parce que nous avons péché. » Disons-le du moins du fond de nos cœurs, ce *Væ*, ce Malheur à nous. Renouvelons les vœux de notre baptême : Je renonce [à Satan, à ses pompes et à ses œuvres]. [Femme mondaine, consentez à] plutôt choquer que de plaire trop; [d'être] plutôt méprisée que vaine et superbe; plutôt seule et abandonnée que trop chérie et trop poursuivie. Où est l'eau pour nous baptiser? Ah! plongeons-nous dans l'eau de la pénitence, dans ce baptême de larmes, dans ce baptême de sang, dans ce baptême laborieux. Plongeons-nous-y, n'en sortons jamais, jusqu'à ce que Jésus nous appelle [à sa gloire], ou nous conduise, etc.

PREMIER SERMON

POUR

LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT,

PRÊCHÉ A METZ.

SUR JÉSUS-CHRIST COMME OBJET DE SCANDALE.

Caractères du Messie promis, opposés à ceux que les Juifs charnels s'étaient figuré. Jésus-Christ les réunit tous en sa personne.

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres : et heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet! Matth. XI, 5, 6.

Si vous voyez aujourd'hui que saint Jean-Baptiste envoie ses disciples à notre Sauveur pour lui demander quel il est, ne vous persuadez pas pour cela que l'Élie du Nouveau Testament et le grand précurseur du Messie ait ignoré le Seigneur auquel il venait préparer les voies. Je sais qu'il y a eu quelques personnes très-doctes, et entre autres le grave Tertullien[2], qui ont cru que, dans le temps que saint Jean-Baptiste fit faire cette question au Sauveur, la lumière prophétique, qui l'avait jusqu'alors éclairé, avait été éteinte

[1] *Deut.* XXVIII, 48.
[2] *Apoc.* V, 10.
[3] *Thren.* V, 2, 8, 16.
[4] *Ibid.* II, 16.

[1] *Thren.* II, 17.
[2] *Adv. Marcion.* lib. IV.

en son âme ; mais je ne craindrai point de vous dire, avec le respect que je dois aux auteurs de ce sentiment, qu'il n'y a aucune vraisemblance dans cette pensée. « Abraham a vu le jour de Notre-Seigneur; Isaïe a vu sa gloire et nous en a « parlé, » nous dit l'évangéliste saint Jean[1]; tous les prophètes l'ont connu en esprit, et le plus grand des prophètes l'aura ignoré? Celui qui a été envoyé pour rendre témoignage de la lumière, aura été lui-même dans les ténèbres? Et après avoir tant de fois désigné au peuple cet agneau de Dieu qui purge les péchés du monde, après avoir vu le Saint-Esprit descendre sur lui lorsqu'il voulut être baptisé de sa main, tout d'un coup il aura oublié ce qu'il a fait connaître à tant de personnes? Vous voyez bien, fidèles, que cela n'a aucune apparence.

Mais pourquoi donc, direz-vous, pourquoi lui envoyer ses disciples pour s'informer de lui s'il est vrai qu'il soit le Messie? Qui interroge, il cherche; qui cherche, il ignore. S'il connaissait quel était Jésus-Christ, quelle raison peut-il avoir de lui faire ainsi demander? Ne craignait-il pas que son doute ébranlât la foi de plusieurs, et diminuât beaucoup de l'autorité du témoignage certain qu'il a si souvent rendu au Sauveur? C'est tout ce qu'on nous peut opposer. Mais cette objection ne m'étonne pas : au contraire, ce qu'on m'oppose, je veux le tirer à mon avantage. Je dis qu'il interroge, parce qu'il sait; il demande au Sauveur Jésus quel il est, parce qu'il connaît très-bien quel il est. Comment cela? direz-vous. C'est ici, chrétiens, la vraie explication de notre évangile et le fondement nécessaire de tout ce discours. Saint Jean, qui connaissait le Sauveur qu'il avait prêché tant de fois, savait bien qu'il n'appartenait qu'à lui seul de dire quel il était, et de se manifester aux hommes desquels il venait être le précepteur. C'est pourquoi il lui envoie ses disciples, afin qu'ils soient instruits par lui-même touchant sa venue que lui seul était capable de nous déclarer. Ainsi n'appréhendez pas, chrétiens, qu'il détruise le témoignage qu'il a donné de Notre-Seigneur, car lui faisant demander à lui-même ce qu'il faut croire de sa personne, il fait bien voir qu'il reconnaît en lui une autorité infaillible, et qu'il ne lui envoie ses disciples que pour être formés de sa main et enseignés de sa propre bouche. Ne pouvant plus annoncer sa venue aux hommes, parce qu'il était retenu aux prisons d'Hérode, il prie Notre-Seigneur de se faire connaître lui-même; et lui faisant faire cette ambassade en présence de tout le peuple, il a dessein de tirer de lui quelque instruction mémorable pour les spectateurs, qui s'imaginaient le Messie tout autre qu'il ne devait être.

En effet, il ne fut point trompé. Jésus, qui connaissait sa pensée et qui voulait récompenser son humilité, fait voir à ses disciples les effets de sa puissance infinie. Il guérit devant eux tous les malades qui se présentèrent; il leur découvre son cœur; il leur donne des avis importants pour connaître parfaitement le secret de Dieu et détruire une fausse idée du Messie qui avait préoccupé les Juifs trop charnels; et sachant que son bien-aimé précurseur ne pouvait avoir de plus grande joie que d'apprendre la gloire de son bon maître, il commande aux envoyés de saint Jean de lui en rapporter les nouvelles, lui voulant donner cette consolation dans une captivité qu'il souffrait pour l'amour de lui. « Allez-vous-« en, dit-il, rapporter à Jean les merveilles que « vous avez vues; » dites-lui que les sourds entendent, que les aveugles reçoivent la vue, que la vie est rendue aux morts, que l'Évangile est annoncé aux pauvres, et qu'heureux est celui qui n'est point scandalisé en moi. Comme s'il eût dit : Les Juifs, trompés par l'écorce de la lettre et par les sentiments de la chair, attendent le Messie comme un puissant roi qui, se mettant à la tête de grandes armées, subjuguera tous leurs ennemis et qui se fera reconnaître par l'éclat d'une pompe mondaine et par une magnificence royale. Mais Jean, instruit des secrets de Dieu, sait qu'il doit être manifesté par des marques bien plus augustes, encore que selon le monde elles aient beaucoup moins d'apparent. Allez-vous-en donc, et lui racontez les guérisons admirables que vous avez vues de vos propres yeux. Dites-lui que l'auteur de tant de miracles ne dédaigne pas de converser parmi les pauvres; au contraire, qu'il les assemble près de sa personne pour les entretenir familièrement des mystères du royaume de Dieu et des vérités éternelles; et toutefois que nonobstant et le pouvoir par lequel je fais de si grandes choses, et l'incroyable douceur par laquelle je condescends à l'infirmité des plus pauvres et des plus abjects, bienheureux est celui à qui je ne donne point de scandale. Dites ceci à Jean; à ces marques il connaîtra bien qui je suis.

Tel est le sens de tout ce discours, très-court en apparence et très-simple, mais plein d'un si grand sens et de tant de remarques illustres tirées des prophéties anciennes qui parlent de la grandeur du Messie, que toute l'éloquence humaine ne suffirait pas à vous en étaler les richesses. Toutefois j'ose entreprendre, fidèles, avec l'assistance divine, d'en découvrir aujourd'hui les secrets selon la mesure qui m'est donnée. Je

[1] *Joan.* VIII, 56; XII 41.

suivrai pas à pas le texte de mon évangile, conférant les paroles de notre Sauveur avec les actions de sa vie et les prédictions des prophètes dont nous avons ici un tissu. Nous admirerons tous ensemble la profonde conduite de Dieu dans la manifestation de son Fils; mais pour y procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à trois chefs tirés des propres paroles du Fils de Dieu. Je remarque trois choses dans son discours : qu'il guérit les malades, qu'il catéchise les pauvres, qu'il scandalise les infidèles. Dans ses miracles, je vois sa bonté, en ce qu'il a pitié de nos maux; dans ses instructions, je vois sa simplicité, en ce qu'il ne lie de société qu'avec les plus pauvres; enfin, dans le scandale qu'il donne, je vois les furieuses oppositions que l'on fera à sa salutaire doctrine.

Viens, ô Juif incrédule! viens considérer le Messie; viens le reconnaître par les vraies marques que t'ont données tes propres prophètes. Tu crois qu'il manifestera son pouvoir, établissant en la terre un puissant empire auquel il joindra toutes les nations, ou par la réputation de sa grandeur, ou par ses armes victorieuses. Sache que sa puissance n'éclatera que par sa bonté et par la tendre compassion qu'il aura de nos maladies. Tu te le représentes au milieu d'une cour superbe, environné de gloire et de majesté : apprends que sa simplicité ne lui permettra pas d'avoir d'autre compagnie que celle des pauvres. Enfin tu t'imagines voir couler sa vie dans un cours continuel de prospérités, au lieu qu'elle ne sera pas un seul moment sans être injustement traversée. En un mot le Messie promis par les oracles divins doit être un homme infiniment miséricordieux, dont le cœur s'attendrira à l'aspect des misères de notre nature, qui recevra les pauvres en sa plus intime familiarité et épandra sur eux les trésors de sa sagesse incompréhensible, en les catéchisant avec une affection paternelle; qui, nonobstant son inclination libérale, et la candeur de sa vie innocente, et sa naïve simplicité, recevra mille malédictions des hommes ingrats, sans que pour cela il cesse de leur bien faire. Voilà quel devait être le Sauveur du monde. O Dieu, qu'il est bien autre que les Juifs ne se l'imaginent! S'il fût venu avec une pompe royale, les pauvres n'auraient pas osé approcher de lui, ni même le regarder; tout le monde lui eût fait la cour, bien loin de le charger d'imprécations. C'est pourquoi étant venu pour souffrir, il a pris une condition d'esclave; étant venu pour les pauvres, il a voulu naître pauvre, afin de pouvoir être familier avec eux. C'est le véritable portrait du Messie, notre unique libérateur, tel qu'il nous est désigné par les prophéties, tel qu'il nous est montré dans son Évangile. Considérons, en détail, chrétiens, cet adorable tableau; mais admirons avant toutes choses le premier trait de cette salutaire peinture que notre évangéliste nous a tracée, et voyons paraître la toute-puissance du Sauveur Jésus par le remède qu'il apporte à nos maladies. C'est le premier point de mon discours.

PREMIER POINT.

Pourrais-je bien vous dire, fidèles, combien de pauvres malades et combien de sortes de maladies a guéri notre miséricordieux médecin? Vous eussiez vu tous les jours à ses pieds les aveugles, les sourds, les fébricitants, les paralytiques, les possédés, en un mot et enfin tous les autres infirmes, qui, connaissant sa grande bonté, voyaient que c'était assez de lui exposer leurs misères pour obtenir de lui du soulagement. Encore ce médecin charitable leur épargnait souvent la peine de le chercher; lui-même il parcourait la Judée, et comme dit l'apôtre saint Pierre, « Il passait bienfaisant et guérissant tous les oppressés : » *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos a diabolo*[1]. Dieu éternel! les aimables paroles, et qu'elles sont bien dignes de mon Sauveur! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque généreux conquérant, dit qu'il « a parcouru les provinces, moins par « ses pas que par ses victoires : » *Non tam passibus quam victoriis peragravit*[2]. Les panégyriques sont pleins de ces sortes d'exagérations. Et qu'est-ce à dire, parcourir les provinces par les victoires? N'est-ce pas porter partout le carnage, la désolation et la pillerie? Telles sont les suites de nos victoires.

Ah! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus admirable! Je puis dire véritablement qu'il l'a parcourue, moins par ses pas que par ses bienfaits. *Pertransiit benefaciendo.* Il allait de tous côtés visitant ses malades, distribuant partout un baume céleste, je veux dire une miraculeuse vertu qui sortait de son divin corps, devant laquelle on voyait disparaître les fièvres les plus mortelles et les maladies les plus incurables : *Pertransiit benefaciendo.* Et ce n'était pas seulement les lieux où il arrêtait quelque temps, qui se trouvaient mieux de sa présence. Il rendait remarquables les endroits dans lesquels il passait, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disait-on, le bienfai-

[1] *Act.* x, 38.

[2] Ces paroles renferment le sens de celles qu'on lit dans le panégyrique de Trajan, fait par Pline le jeune, où il s'exprime ainsi : *Quum orbem terrarum non pedibus magis quam laudibus peragrares?* (Édit. de Deforis.)

sant Jésus a passé par là : *Pertransiit.* Et en effet, chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois combien était présent le remède que les infirmes et les languissants trouvaient dans le secours de sa main puissante? C'est aussi ce que le prophète Isaïe, que les Pères ont appelé l'évangéliste de la loi ancienne, tant ses prédictions sont précises; c'est, dis-je, ce que le prophète Isaïe célèbre avec son élégance ordinaire, dans le chapitre trente-cinquième de sa prophétie : « Dites aux affligés, nous dit-il, à « ceux qui ont le cœur abattu par leurs longues « calamités, dites-leur qu'ils se fortifient. Voici « venir notre Dieu qui les vengera : Dieu viendra « lui-même et nous sauvera : « *Deus ipse veniet et salvabit nos*[1]. Quel est ce Dieu qui vient nous sauver, si ce n'est le Sauveur Jésus, duquel le même Isaïe a écrit qu'il serait appelé Emmanuel, Dieu avec nous? Un Dieu avec nous, n'est-ce pas à dire un Dieu-homme? Dieu donc viendra lui-même, dit Isaïe, Dieu viendra lui-même pour nous sauver. Vous voyez qu'il est parlé là du Messie. « Et alors, poursuit-il[2], c'est-à-dire, à la « venue du Sauveur, les oreilles des sourds et les « yeux des aveugles seront ouverts; alors celui « qui était perclus sautera agilement comme un « cerf, et la langue des muets sera déliée. » Ne voyez-vous pas, chrétiens, que le discours de notre Sauveur, dans l'évangile que nous exposons, est tiré de celui du prophète? « Les sourds « entendent, dit le Fils de Dieu, les aveugles « voient, les boiteux marchent. » Il se plaît de toucher, quoiqu'en peu de mots, les prophéties qui s'accomplissent en sa personne; afin de nous faire comprendre ce que l'apôtre saint Paul nous a si évidemment démontré : qu'il est la fin de la loi[3], et l'unique sujet de tous les oracles divins.

Donc, mes frères, reconnaissons la puissance de notre Sauveur dans les remèdes qu'il nous apporte, touché de compassion de nos maux. Certes, je sais que, le Fils de Dieu venant enseigner sur la terre une doctrine si incroyable qu'était la sienne, il fallait qu'il la confirmât par miracles, et qu'il justifiât la dignité de sa mission par des effets d'une puissance surnaturelle. Mais cela n'empêche pas que je ne remarque la bonté qu'il a pour notre nature, dans le plaisir singulier qu'il reçoit de donner la guérison à nos maladies. Oui, je soutiens que tous ses miracles viennent d'un sentiment de compassion. Plusieurs fois, considérant les misères qui agitent la vie humaine, il ne nous a pas pu refuser ses larmes. Jamais il ne vit un misérable qu'il n'en eût pitié; et je pense certainement qu'il eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde, si les ordres de Dieu son Père et l'ouvrage de notre rédemption ne l'eussent arrêté en Judée. « J'ai, dit-il, compassion de ce peuple[1]; » avant que de multiplier les cinq pains. Il fut « mû de « miséricorde, dit l'évangéliste, et rendit l'enfant « à la mère[2]. » Dans toutes les grandes guérisons qu'il fait, il ne manque jamais de donner des marques qu'il déplore nos calamités; d'où je conclus très-certainement que sa compassion a fait presque tous ses miracles. La première grâce qu'il faisait aux infirmes, c'était de les plaindre avec l'affection d'un bon père. Son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras pour la soulager. Son amour ne se rebute pas par le mauvais traitement que nous lui faisons. En voulez-vous voir un exemple admirable? Un Juif le priant de guérir son fils effroyablement tourmenté : « Race infi« dèle et maudite, dit-il, jusqu'à quand serai« je avec vous? et faudra-t-il toujours vous souf« frir? Amenez ici votre fils. « Race infidèle et maudite.... Amenez ici votre fils[3]. Quelle est la suite de ces paroles? et qu'elles semblent mal digérées! Pourquoi dans un même discours assembler une juste indignation et un témoignage certain de tendresse? C'est qu'il se remit en l'esprit que c'était un homme, et un homme extrêmement misérable; et cette seule considération lui fit perdre toute sa colère : elle tombe désarmée comme vous voyez, et, vaincue par cet objet de pitié. En vérité, la malice des Juifs était montée à un grand excès; leurs mépris, leur ingratitude le dégoûtaient fort; il ne les pouvait presque plus souffrir : toutefois, dit-il : « Amenez votre fils, je « le guérirai! » Vous remarquez bien que sa naturelle bonté l'oblige presque par force à nous gratifier, et extorque de lui des bienfaits pour nous. Jugez combien était grande l'inclination qu'il avait de bien faire aux hommes, puisque ni la haine la plus furieuse, ni l'envie la plus envenimée ne pouvaient arrêter le cours de ses grâces. C'est qu'il était sincèrement bon, et qu'il avait pitié de nos maux. Et certes, puisqu'il n'y avait autre chose que notre extrême misère qui l'obligeât de venir à notre secours, il devait descendre sur terre, comme dit l'apôtre saint Paul[4], « re« vêtu d'entrailles de miséricorde. » Car qu'y avait-il de plus convenable au Sauveur, que de plaindre ceux qui étaient perdus; à celui qui devait nous guérir, que d'être touché de nos maladies; et à

[1] *Is.* XXXV, 4.
[2] *Ibid.* 5, 6
[3] *Rom.* X, 4.

[1] *Marc.* VIII, 2.
[2] *Luc.* VII, 13, 15.
[3] *Matth.* XVII, 16.
[4] *Coloss.* III, 12.

notre libérateur, que de déplorer notre servitude ?

C'est ici le lieu, chrétiens, d'élever plus haut nos esprits; et après avoir considéré le Sauveur guérissant les maladies de la chair, il faut passer à une réflexion plus spirituelle, et parler de la guérison des esprits, dont celle des corps n'était que l'image. Car si vous voyez son cœur tellement ému des maux que souffrent nos corps, avec quels gémissements pensez-vous qu'il pleure les calamités de nos âmes? Jugez-en vous-mêmes par ce raisonnement. Certes, ce n'est pas une chose fort étrange que notre corps souffre, puisqu'il est passible; ni qu'il languisse, puisqu'il est infirme; ni qu'il meure, puisqu'il est mortel : telle est sa qualité naturelle. Nous n'avons pas accoutumé de plaindre les bêtes de ce qu'elles n'ont pas de raison; ni de déplorer la condition des créatures inanimées, de ce qu'elles sont sans sentiment et sans vie : c'est que ce sont des choses communes, trop dans l'ordre de la nature pour être un sujet de compassion. Toute compassion est une douleur : la douleur s'excite singulièrement par les accidents étrangers et inopinés. Et sachant de quelle matière nos corps ont été ramassés, à quoi ne devons-nous pas nous attendre? Mais qu'une âme d'une nature immortelle, animée de je ne sais quoi de divin, composée, si je puis parler de la sorte, de cette flamme toute pure et toute céleste dont les intelligences ont été formées; une âme de qui la raison est un éclat de la sagesse éternelle, et l'essence, une image de l'essence même de Dieu; une âme qui, étant telle, ne peut être née que pour la souveraine félicité; qu'elle soit précipitée dans un abîme de maux infinis; qu'elle soit toujours aveugle, toujours languissante, et justement condamnée à souffrir la dernière et éternelle désolation : c'est pour cela, mes frères, que la plus tendre compassion ne saurait avoir, ni des plaintes assez lugubres, ni des larmes assez amères. Tu trouves cet homme bien misérable de ce qu'ayant perdu la vue corporelle, il ne peut plus jouir de cette lumière qui naît et qui périt tous les jours; et tu penses que c'est un petit malheur que l'âme soit enveloppée d'épaisses ténèbres, qui lui cachent les vérités éternelles qui seules devraient luire à notre raison! Ce pauvre corps perclus de ses membres te touche d'une sensible compassion; et tu ne plains pas cette âme, qui, par une brutale stupidité, a toutes ses fonctions interdites! Ce misérable hydropique te fait pitié, parce que tu le vois toujours boire sans que sa soif puisse être étanchée; et tu regardes sans douleur cet avare, cet ambitieux, dont l'un hume sans cesse de la fumée, et l'autre emploie tout son âge à entasser des biens qu'il perdra tous en un seul moment : sans que ni l'un ni l'autre puisse jamais éteindre la soif de ses passions infinies! N'est-ce pas être dépourvu de sens?

Aussi je ne doute pas que le Fils de Dieu n'ait jugé nos âmes d'autant plus dignes de sa pitié et miséricorde, que la dignité en est plus relevée, et les misères plus véritables. Et cela même m'oblige de croire que, lorsque son cœur était attendri sur les maladies dont cette chair mortelle est si cruellement tourmentée, il n'arrêtait pas sa pensée au corps : sans doute qu'il allait bien plus haut; et qu'en voyant l'effet, aussitôt il remontait à la cause qui est le péché. S'il témoigne du déplaisir de voir les infirmités de la chair, et de la joie d'y apporter le remède; c'est afin de nous faire voir que tout l'homme lui est très-cher, et que s'il aime si tendrement la partie la plus abjecte, il a des transports incroyables pour la plus noble et la plus divine. Bien plus, remarquez, s'il vous plaît, ce raisonnement : c'est une chose constante qu'il ne plaignait le corps qu'à cause de l'âme; que dans toutes les maladies corporelles il considérait le péché, qui en est la source. Quand il regardait cette pauvre chair exposée de toutes parts aux douleurs, dont les infirmités ne peuvent pas être comptées; ah! ne croyez pas qu'il arrêtât son esprit au corps. O Dieu tout-puissant! disait-il, permettez-moi, mon Sauveur Jésus, de pénétrer ici dans vos sentiments; sans doute qu'ils sont vôtres, puisqu'ils sont de vos Écritures : donc, ô Dieu! disait-il, si les hommes fussent demeurés en l'heureux état où mon Père les avait mis en leur origine, ils n'auraient pas été ainsi misérables. Là leur bonheur eût été la divinité, et leur vie l'immortalité.

Et en effet, chrétiens auditeurs, tant que cette innocence eût duré, Dieu, s'unissant intérieurement à nos âmes, y eût versé l'influence de vie avec une telle abondance, qu'elle se fût débordée sur le corps : de sorte que l'homme vivant de Dieu n'aurait eu aucun trouble en l'esprit ni aucune infirmité en la chair. Le péché nous ayant retirés de Dieu, il a fallu nous faire voir combien nous perdions; tellement que l'âme ne buvant plus à cette fontaine de vie éternelle, devenue elle-même impuissante, elle a aussi laissé le corps sans vigueur. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si la mortalité s'en est emparée; et dès lors cette chair qui tend à la mort, a été découverte à toute sorte d'injures; et penchant continuellement à sa fosse, elle est devenue sujette nécessairement à de grandes vicissitudes, et par conséquent à de mortelles altérations. Et dans tous ces malheurs que voyons-nous autre chose, fidèles, car je vous en fais juges, qu'une juste

punition de notre péché? d'autant qu'il était plus que juste que l'incorruptibilité abandonnât l'homme, puisqu'il ne voulait plus en jouir avec Dieu. Ce qui étant ainsi supposé, il est très-certain que le Fils de Dieu qui d'abord pénétrait toutes choses, quand il voyait les fièvres, les paralysies et les autres maladies corporelles, allait à la source du mal, je veux dire à cette première désobéissance. Dans la peine il ne considérait que le crime, et c'est ce qu'il déplorait davantage. Il savait bien que les afflictions de la chair n'étant que la punition, elles ne pouvaient pas être le plus grand mal. Il n'est pas en la puissance même de Dieu qu'il y ait une misère plus grande que le péché. Je sais que cette vérité offense les sens humains : hélas! mortels ignorants que nous sommes, nous ne comprenons pas quelle misère c'est que d'offenser Dieu!

Dites à un homme qui est sur la roue, s'il lui reste assez de sentiment pour vous écouter; dites-lui qu'il est malheureux, non pas tant de ce qu'il est puni, que de ce qu'il est coupable; que sa plus grande misère est d'être homicide, et non pas d'être rompu vif : quand est-ce qu'il entendra ce discours? Son âme, oppressée de tourments, ne s'arrête qu'au plus sensible et non pas au plus raisonnable. Il s'irritera contre vous; et une telle proposition lui augmenterait son supplice. Et toutefois est-il rien de plus nécessairement véritable? Car c'est une chose certaine que la plus grande misère vient du plus grand mal; et je ne craindrai point d'assurer que la peine, au lieu d'être un mal, est un bien; d'autant que ce qui fait le mal, c'est l'opposition au souverain bien qui est Dieu. Or la peine n'est pas contre Dieu : au contraire elle s'accorde avec sa justice : est-il pas très-juste que le pécheur souffre, et que le crime ne demeure pas impuni? Et la justice n'est-ce pas un grand bien? Par conséquent si la peine est un mal, ce n'est qu'à l'égard du particulier; mais c'est un très-grand bien à l'égard de l'ordre commun. Et comment? C'est que le péché met le désordre dans l'univers. C'est un désordre visible que les commandements du souverain soient mal observés : donc le péché met le désordre au monde. Et toutefois le maître de l'univers ne peut souffrir de désordre dans son ouvrage. Que fait-il? Il établit deux ordres : l'un, de ses règlements éternels sur lesquels les volontés droites sont composées; l'autre, c'est l'ordre de la justice qui range les volontés déréglées. Ces deux ordres sont fondés tous deux sur cette loi immuable, qu'il faut que la volonté divine se fasse, ou dans l'obéissance des bons, ou dans le supplice des criminels. « Ceux qui ne veulent pas faire ce qu'il veut, » lui-même il en fait ce qu'il veut, » dit saint Augustin : *Cum faciunt quod non vult, hoc de eis facit quod ipse vult*[1].

Tu n'as pas voulu te mettre dans l'ordre, tu le souffriras : je veux dire, tu as voulu échapper, ô pécheur, de l'ordre des règles divines qui t'avaient été proposées; tu retomberas dans l'ordre de sa justice. Et quel est l'ordre de la justice? C'est que c'est une chose très-bien ordonnée, que les volontés rebelles soient châtiées; que ceux qui ont méprisé la bonté de Dieu, éprouvent en eux-mêmes la sévérité de sa rigoureuse justice; qu'étant sortis autant qu'ils ont pu de son domaine par leur révolte, ils y soient ramenés par leur peine, afin que tout ploie sous la main de Dieu, ou par inclination, ou par force. Par conséquent la peine est dans l'ordre, parce qu'elle ramène dans l'ordre ceux qui s'en étaient dévoyés : et donc elle est très-bonne à la conduite générale de l'univers, parce que l'ordre est le bien général; et encore qu'elle fasse souffrir le particulier, il y a du bien dans ce mal qu'il souffre, parce qu'il y a de la règle et de la raison. Donc, pour aller plus loin, il se trouvera que le péché seul est le mal proprement dit et essentiel, qui n'a aucun mélange de bien. Il faut qu'il soit le souverain mal, parce qu'il est souverainement opposé au souverain bien. Donc il est vrai ce que je disais, que la plus grande misère c'est le péché; parce que la plus grande misère c'est le plus grand mal. Donc si le péché et l'enfer pouvaient être des choses séparées, il faudrait conclure nécessairement que le péché serait un mal sans aucune comparaison plus grand que l'enfer; et partant que les réprouvés seraient misérables, moins à cause qu'ils sont damnés, qu'à cause qu'ils sont pécheurs. Et encore que le sens humain y répugne, il faut que les vérités éternelles l'emportent, et qu'elles captivent nos entendements.

Et ainsi, pour revenir à notre discours, nous devons croire que tant de pécheurs ont excité dans le cœur de notre Sauveur une douleur qui ne peut être comprise. Ah! si Notre-Seigneur Jésus-Christ a eu une douleur si sensible pour les moindres de tous les maux qui sont ceux qui travaillent ce corps mortel, il n'est pas imaginable combien ardemment il a désiré de donner le remède aux péchés qui abîmaient les âmes qu'il était venu racheter, dans la dernière extrémité de misères. C'est pourquoi, s'il a donné des larmes aux maux du corps, il a donné aux maladies de nos âmes jusqu'à la dernière goutte de son divin sang. S'il a guéri les infirmités corporelles par la vertu de sa seule parole avec une incroyable facilité, il a voulu purger nos iniquités avec des douleurs in-

[1] *Serm.* CCXIV, n° 3, t. V, col. 944.

compréhensibles; comme dit le prophète Isaïe[1], que Dieu l'a frappé pour les péchés de son peuple, qu'il a porté nos péchés sur son dos, et que nous avons été guéris par ses plaies. C'est par ce sang et par ces souffrances qu'il a ouvert à la maison de David cette belle et admirable fontaine dont parle le prophète Zacharie en son treizième chapitre. « En ces jours-là, dit-il, jaillira une fontaine à la maison de David et aux habitants de « Jérusalem, pour la purification des pécheurs[2]. » C'est à vous, c'est à vous, chrétiens, qu'est ouverte cette fontaine. Vous êtes les vrais habitants de Jérusalem, parce que vous êtes les enfants de l'Église, et les héritiers des promesses qui ont été faites à la synagogue. Vous êtes la maison de David, parce que vous êtes incorporés à Jésus le fils de David, et que sa chair et son sang ont passé à vous. Accourez donc à cette miraculeuse fontaine; venez y laver vos iniquités. On court avec tant d'empressement à ces bains que l'on s'imagine être salutaires au corps, et on néglige ces divines eaux où se fait la purgation de nos âmes. O stupidité! ô aveuglement! Si vous avez bien compris, chrétiens, quel mal c'est que d'offenser Dieu, combien il est terrible et inconcevable; que ne courez-vous au remède que le miséricordieux Jésus vous présente dans la pénitence? Ah! fidèles, c'est par ce canal que coulent ces eaux saintes et purifiantes.

O Dieu! que je m'estimerais bienheureux si j'avais pu servir à vous faire entendre que les plus cruelles maladies sont moins que rien, si nous les comparons au venin, à la peste qu'un seul péché mortel porte dans nos âmes! Prions donc le miséricordieux médecin qui a tant pitié de nos maux, qu'il fasse ce qu'il voudra de nos corps pourvu qu'il sauve les âmes. Quand nous sommes dans les douleurs violentes, répandons notre cœur devant lui, et disons avec une foi vive : Charitable et miséricordieux médecin, descendu du ciel pour me traiter de mes maladies qui sont innombrables; ou je suis bien malade en mon corps, si mes douleurs sont aussi grandes que je les ressens; ou je suis bien malade en mon âme, puisque je m'afflige si fort pour de petits maux : ou plutôt je suis bien malade en l'un et en l'autre, parce que et les douleurs que je sens sont très-aiguës, et que mon esprit s'abat trop pour des maux qui, tout cruels qu'ils sont, sont aucunement supportables. J'avoue devant vous, ô mon Dieu, que la raison devrait tenir le dessus plus qu'elle ne fait : mais que ferai-je? Ma chair est infirme; et vous savez, Seigneur, combien elle pèse à l'esprit. Pourquoi est-ce, ô bon médecin, que vous ne me rendez pas la santé? Vos grands miracles me font bien connaître que la puissance de me soulager ne vous manque pas. Que vous ne soyez point touché de ce que j'endure, vous qui avez toujours eu une si grande compassion pour les misérables, vous que nos seules misères ont attiré en ce monde, afin de remédier à nos maux; ah! certainement je ne le puis croire, et sans doute cela n'est pas. Il faut donc dire nécessairement qu'il n'est pas expédient que je guérisse, et qu'il est expédient que je souffre; ainsi soit-il, puisqu'ainsi vous plaît. Cette médecine est amère; mais elle me doit être très-douce d'une main si chère et si bienfaisante. Oui, je le reconnais, mon Sauveur, il n'est pas encore temps de guérir mon corps. Il viendra, il viendra, ce temps bienheureux où vous établirez dans une incorruptible santé cette chair que vous avez aimée, puisque vous en avez pris une de même nature. Alors ma chair se portera bien; parce qu'elle sera faite semblable à la vôtre, à laquelle j'ai participé dans vos saints mystères. Souffrons en attendant, si vous le voulez. Mais du moins, ô ma douce espérance, ô mon aimable consolateur, guérissez les maladies de mon âme. Modérez les empressements de mon avarice, et l'ardeur de mes folles amours, et la dangereuse précipitation de mes jugements téméraires, et l'indiscrète chaleur de mon ambition mal réglée. Je n'ignore pas que mes maladies sont de justes punitions de mes crimes : vous, ô mon unique libérateur, qui pour moi tournez en bien toutes choses, faites que les peines de mes péchés soient le sceau de votre miséricorde, l'exercice de ma patience, et l'épreuve de ma vertu.

En est-ce assez, fidèles, sur cette matière? Avez-vous pas connu Jésus-Christ comme médecin des infirmes? Voulez-vous que nous parlions en un mot de Jésus compagnon et évangéliste des pauvres, afin de considérer un peu plus longtemps Jésus scandale des infidèles? Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions.

DEUXIÈME POINT.

Ce sera le prophète Isaïe qui nous ayant fait voir Jésus-Christ donnant la guérison à nos maladies, nous dira aussi qu'il est envoyé pour être l'évangéliste des pauvres : où par le mot de pauvres, vous devez entendre généralement tous les affligés que Jésus devait évangéliser, c'est-à-dire, leur porter de bonnes nouvelles. Cela étant ainsi supposé, écoutez maintenant Isaïe en son chapitre soixante et unième, où il parle ainsi du Messie : « L'Esprit de Dieu, dit-il, est sur moi, à « cause qu'il m'a oint[1]. » Arrêtons-nous à ces mots,

[1] *Is.* LIII, 4, 5, 8.
[2] *Zach.* XIII, 1.

[1] *Is.* LXI

chrétiens, et pénétrons-en le sens. Je dis, avant toutes choses, que le prophète parle en la personne d'un autre, selon le style ordinaire de l'expression prophétique. Car nous ne lisons rien dans les Écritures de l'onction du prophète Isaïe. Mais qui serait celui qui, étant un peu instruit du christianisme, ne verrait pas que par ces paroles il a manifestement désigné le Sauveur du monde? L'Esprit de Dieu est sur moi, dit-il; et lui-même n'a-t-il pas dit qu'il sortirait une fleur de la racine de Jessé, et que sur elle reposerait l'Esprit du Seigneur[1]? Vous savez que Jessé, c'est le père du roi David. Quelle est cette fleur de la racine de Jessé, sinon le Sauveur Jésus, qui est appelé par excellence le fils de David? Et n'est-ce pas sur lui que l'on a vu descendre le Saint-Esprit en la forme d'une colombe, quand il se fit baptiser par son précurseur? « C'est pour cela que le Seigneur m'a oint, poursuit Isaïe. » N'est-ce pas encore le Fils de Dieu que Dieu a oint de cette onction admirable, de laquelle même il tire son nom? Il est appelé indifféremment, dans les saintes lettres, le Messie, le Christ de Dieu, l'Oint de Dieu; et c'est dire la même chose en divers langages. Car, comme dans la loi ancienne c'était par l'onction que les rois et les sacrificateurs étaient établis; le réparateur de notre nature devant être ensemble, et roi du vrai peuple, et l'unique sacrificateur du vrai Dieu, il est appelé oint de Dieu avec un titre de prérogative extraordinaire : d'autant que par la dignité de son onction il devait assembler en un la royauté et le sacerdoce, qui étaient séparés dans le premier peuple. Et n'entendez pas ici, chrétiens, quelque espèce d'onction corporelle : l'onction de notre pontife, c'est la divinité du Dieu-Verbe. Car de même que la propriété des huiles et des onctions, c'est de s'étendre premièrement sur les choses auxquelles elles sont appliquées, et puis de les pénétrer autant qu'elles peuvent, de s'incorporer à elles en quelque façon, et d'y être si intimement attachées, qu'il ne s'en fasse qu'une même substance : ainsi la divinité du Verbe s'unissant à l'humanité de Jésus, elle s'est premièrement répandue sur elle en son tout et en ses parties; elle l'a pénétrée si profondément, qu'elle s'y est effectivement incarnée : de sorte que de l'une et de l'autre il ne s'est fait plus qu'un seul tout ensuite de cette union ineffable. C'est pourquoi le Sauveur Jésus est appelé par excellence, oint et Christ, à cause de cette divine et miraculeuse onction.

Mais revenons au prophète Isaïe. « L'esprit de « Dieu est sur moi, à cause que le Seigneur m'a « oint. Il m'a envoyé évangéliser les pauvres, « (remarquez les propres mots de notre Évangile), « guérir les cœurs affligés, prêcher la liberté aux « captifs, annoncer l'an de pardon du Seigneur, « consoler ceux qui pleurent, et changer en joie « la tristesse de ceux qui lamentent en Sion : » jusqu'ici parle le prophète Isaïe. Et y a-t-il un seul mot dans tout ce discours, où vous ne voyiez clairement le Seigneur Jésus dans les effets de son Évangile? Aussi s'étant trouvé lui-même dans la synagogue, où il lut cette prophétie, il montre évidemment qu'elle s'est accomplie en ses jours[1]. Mais voulez-vous, mes frères, que je vous en fasse voir en un mot l'accomplissement? Allons, allons ensemble sur cette mystérieuse montagne où Jésus commence à ouvrir sa bouche, après s'être contenté jusqu'alors d'ouvrir celle de ses prophètes : *Aperiens os suum dixit*[2] : allons à cette mystérieuse montagne; entendons-y la première prédication du Messie; voyons-lui faire l'ouverture de son Évangile, et jeter les fondements de la loi nouvelle : c'est là qu'il commence d'évangéliser. C'est pourquoi s'étant souvenu que son ordre portait très-expressément d'évangéliser les pauvres et les misérables, c'est-à-dire, comme je l'ai déjà expliqué, de leur porter de bonnes nouvelles, dans cet admirable discours il adresse d'abord la parole aux pauvres : « O pauvres, que vous êtes « heureux ! car le royaume céleste vous appar- « tient[3]. » Quelle consolation aux pauvres, que Jésus, si riche par sa nature et si pauvre par sa volonté, leur promette de si grandes richesses! Quelles meilleures nouvelles leur pouvait-il dire? N'est-ce pas s'acquitter de l'office auquel il était destiné par les prophéties, d'évangéliser les pauvres? Ah! que je reconnais ici clairement celui duquel le Psalmiste a dit : *Honorabile nomen eorum coram illo*[4] ! « Leur nom sera en honneur « devant lui. » Mais il poursuit de la même force. Isaïe, s'il vous en souvient, dit qu'il doit annoncer la consolation à ceux qui pleurent[5]. « Bienheureux « ceux qui pleurent, dit Notre-Seigneur[6], car ils « seront consolés. » Isaïe nous apprend que le Messie devait prêcher l'an de pardon du Seigneur[7] : c'est ce qui est appelé ailleurs le temps d'indulgence, le temps de miséricorde. Et n'est-ce pas ce que fait le Sauveur Jésus, nous annonçant la miséricorde en ces termes : « Bienheureux les « miséricordieux, car on leur fera miséricorde[8]? » Isaïe assure qu'il doit annoncer à ceux qui se la-

[1] *Is.* XI, 2.

[1] *Luc.* IV, 17.
[2] *Matth.* V, 2.
[3] *Ibid.* 3.
[4] *Ps.* LXXI, 14.
[5] *Is.* LXI, 2.
[6] *Matth.* V, 5.
[7] *Is.* LXI, 2.
[8] *Matth.* V, 7.

mentent en Sion, que leur tristesse sera changée en joie [1]. Sion, c'est le lieu du temple de Dieu; c'est la figure de son Église. Ceux qui se lamentent en Sion, ce sont ceux qui se plaignent de cet exil; qui, éloignés de leur terre natale, souffrent ordinairement persécution dans ce triste pèlerinage. Jésus donc, pour leur annoncer le changement de leur état misérable en une condition toujours bienheureuse, parle ainsi en ce même lieu: « Bienheureux « ceux qui souffrent persécution pour la justice, « parce que le royaume des cieux est à eux [2]! » C'est ainsi que Notre-Seigneur évangélise les affligés, exécutant ponctuellement les prophéties anciennes.

Pourquoi ne m'écrierai-je pas en ce lieu avec le grave Tertullien, dont j'ai tiré presque toutes les remarques que je viens de faire en son quatrième livre contre Marcion [3]; pourquoi, dis-je, ne m'écrierai-je pas avec lui: *O Christum et in novis veterem!* « O que Jésus-Christ est ancien « dans la nouveauté de son Évangile! » Ce qu'il fait est nouveau, parce que personne ne l'avait fait avant lui: ce qu'il fait est ancien, parce qu'il ne fait qu'accomplir les choses que la fidèle antiquité avait attendues. Quel autre a jamais apporté de meilleures nouvelles aux pauvres que celles que le pauvre Jésus leur a annoncées, quand il leur a prêché sa venue! O pauvres, réjouissez-vous: voici un compagnon qui vous vient; mais un compagnon si grand et si admirable, qu'il vaut mieux être pauvre en sa compagnie, que d'être le maître et le tout-puissant dans les assemblées des mondains. Ne vous étonnez pas si vous êtes le rebut du monde: tel était Jésus-Christ lorsqu'il a paru sur la terre, et a conversé parmi les hommes. Les pauvres, ses bons amis, apprirent les premiers sa venue, parce que c'était pour eux qu'il venait; et il ne voulut être reconnu que par les marques de sa pauvreté. La suite de sa vie n'a pas démenti sa naissance. Plus il s'est avancé dans l'âge, plus il a mis les pauvres dans ses intérêts qui n'étaient autres que la gloire de Dieu. C'est eux qu'il admet dans sa confidence; c'est à eux qu'il découvre tous ses mystères; c'est eux qui sont choisis pour les ministres de son royaume, et les coadjuteurs de son grand ouvrage. Courage donc, ô pauvres de Jésus-Christ; que toute la terre vous méprise; c'est assez que vous ayez Jésus-Christ pour vous. Vous n'avez point d'accès dans la cour des rois; mais souvenez [-vous] que c'est là que règne la confusion et le trouble. Courez à Jésus-Christ, ô vous qui êtes oppressés, ô malades, nécessiteux, misérables, généralement qui que vous soyez, vous y trouverez la paix de vos âmes. Écoutez la voix amoureuse qui vous appelle. Jetez-vous entre ses bras avec confiance, il les a toujours ouverts pour vous recevoir. Seulement souffrez votre pauvreté avec patience: ne murmurez ni contre Dieu ni contre les hommes. Attendez doucement le temps de votre consolation: et souvenez-vous que, si le monde vous tourmente, vous servez un maître qui l'a surmonté, qui n'a pu plaire au monde, et à qui le monde aussi n'a pu plaire. C'est ce qu'annonce aux pauvres le Sauveur Jésus. Dites-moi, en vérité, chrétiens, pouvait-il leur dire de meilleures nouvelles? et n'avons-nous pas raison d'assurer que c'est lui véritablement qui est envoyé pour être l'évangéliste des pauvres.

TROISIÈME POINT.

Ce qui m'étonne, fidèles, c'est que le Sauveur du monde étant tel que nous le venons de dépeindre, on ait été offensé de sa vie. Repassons en peu de mots, je vous prie, sur les choses que nous avons dites, et étonnons-nous devant Dieu, que l'on ait pu être scandalisé en notre Sauveur. Et premièrement, ses miracles devaient-ils pas faire taire les bouches les plus médisantes? Une mission si bien attestée devait-elle être jamais contestée? Encore s'il eût fait des miracles qui n'eussent de rien servi que pour faire éclater son pouvoir, peut-être aurait-on pu dire qu'il y avait de l'ambition dans ces grands ouvrages. Mais je vous ai montré que tous ses miracles ont pris leur naissance dans une tendre compassion de nos maux; et jamais il n'a fait un pas, que pour le bien de ce peuple ingrat. Faisons néanmoins qu'une noire envie ait encore pu se persuader qu'il se servait du don de Dieu pour s'acquérir du crédit; qu'avait-on à dire contre sa simplicité? L'a-t-on vu à la porte des grands pour mendier leur faveur? S'est-il intrigué dans les affaires du monde? A-t-il flatté l'ambition et l'arrogance des princes? Au contraire, n'a-t-il pas mené une vie non-seulement commune et privée, mais très-abjecte et très-basse; marchant en toute simplicité, vivant et conversant avec les pauvres, souffrant toujours injustice sans jamais se plaindre? Il est vrai qu'il était méprisé; mais il ne se souciait point des honneurs: pauvre; mais il ne demandait point de richesses, bien qu'il n'eût pas seulement un gîte assuré pour reposer sa tête. Pouvait-il s'acquitter plus dignement de sa charge de prédicateur? Il allait enseignant la parole de vie éternelle que Dieu lui avait mise à la bouche. Il n'enflait pas son discours par de superbes pensées, ou par le faste d'une éloquence mondaine; mais il le remplissait d'une doctrine céleste, de vérités divines, qui donnaient aux âmes une nourriture solide, et allaient jusqu'à la racine de nos maladies. Tantôt

[1] *Is.* LXI, 3. — [2] *Matth.* V, 10.
[3] *Adv. Marcion.* lib. IV, n° 31.

il attirait les peuples par la douceur, tantôt il les reprenait sans les épargner, jusqu'à les appeler les enfants du diable; leur prêchant les oracles divins, non point avec les lâches condescendances des scribes et des pharisiens, mais avec empire et autorité [1], avec une liberté et une assurance digne des vérités éternelles qu'il nous venait annoncer. Que pouvait-on trouver à dire en une vie si réglée? Ne devait-on pas admirer ce courage également inflexible aux biens et aux maux; cette égalité de mœurs qui le faisait vivre avec tout le monde sans rigueur et sans flatterie, sans lâcheté et sans arrogance, cette pureté d'intention qui lui faisait toujours regarder les intérêts de son Père? Et néanmoins, dit-il, il faut que je donne du scandale; et pour faire voir la difficulté qu'il y a de n'être point offensé de sa vie : « Heureux celui, dit-il, qui n'est point scan- « dalisé en moi! » *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me* [2]!

O Dieu! qui ne serait étonné des secrets terribles de la Providence? C'est ici que je dis du plus grand sentiment de mon âme avec le grave Tertullien : *Mihi vindico Christum, mihi defendo Jesum;... quodcumque illud corpusculum sit* [3] : cet innocent contredit par toute la terre, c'est le Jésus-Christ que je cherche; je soutiens que ce Jésus est à moi, je proteste qu'il m'appartient : « S'il « est déshonoré, s'il est abject, s'il est misérable; « j'ajouterai encore, s'il est le scandale des infi- « dèles, c'est mon Jésus-Christ : » *Si inglorius, si ignobilis, si inhonorabilis, meus erit Christus.* « Car, poursuit le même Tertullien, il m'a été « promis tel dans les prophéties : « *Talis enim habitu et aspectu annuntiabatur.* Je reconnais celui duquel Isaïe a écrit, au chapitre vingt-huitième, que c'est « une pierre élue, une pierre de « salut [4] » pour son peuple; et au chapitre huitième, que c'est « une pierre d'achoppement, [que] tous « ceux qui s'y heurteront seront brisés [5]. » Je reconnais celui duquel le Psalmiste a chanté : « La « pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant, est de- « venue la pierre angulaire [6], » qui soutient tout le corps de l'édifice. Enfin je reconnais celui duquel Siméon a dit, le tenant entre ses bras dans le temple : « Celui-ci est établi pour la ruine et pour « la résurrection de plusieurs, et pour un signe « auquel on contredira [7]; » celui enfin qui a dit de lui-même à l'aveugle qu'il avait éclairé bien plus en son esprit qu'en son corps : « Je suis venu en « jugement en ce monde, afin que ceux qui ne « voient pas commencent à voir et que ceux qui « voient soient aveuglés [1]. » Chrétiens, ne tremblez-vous pas à ces paroles de notre Sauveur? Toutefois j'espère de la miséricorde de Dieu qu'elles ne sont pas dites pour vous. Tremblez, infidèles; tremblez, endurcis : c'est vous seuls que Jésus aveugle. Et vous, vrais fidèles de Jésus-Christ, vous qui avez sa crainte en vos cœurs, ouvrez, ouvrez vos yeux à cette lumière qui n'éblouit que les orgueilleux; et comprenez avec foi et soumission les profonds conseils du Père éternel, dans l'envoi de son Fils Jésus-Christ. Pressons ici nos raisonnements, afin de laisser du temps à une brieve réflexion sur nos mœurs.

Premièrement je pourrais vous dire, pour arrêter d'abord une curiosité peu respectueuse, que Dieu, qui modère comme il lui plaît l'ouvrage de notre salut, et qui sait ce qui nous est propre, n'a pas jugé à propos que nous sussions toutes les raisons du mystère. Quand le sage architecte commence de rebâtir un vieux édifice, l'ignorant spectateur s'imagine qu'il renverse tout. Sa faible imagination ne voit que désordre, ne pouvant supporter un dessein trop fort; mais, quand il a mis la dernière main à l'ouvrage, alors on voit reluire de toutes parts l'art et la conduite de l'ouvrier. Eh! ne savez-vous pas, chrétiens, que dans les Écritures divines tout l'œuvre de notre salut est souvent comparé à un édifice soutenu « sur le fondement des apôtres, « et sur la pierre angulaire qui est Jésus-Christ [2]? » Dieu donc, dans le cours des siècles, s'est proposé de rétablir l'homme comme un bâtiment ruineux. Il a posé le fondement de cette nouvelle structure en la vie de Notre-Seigneur. Les sens humains n'y comprennent rien; tout les choque, tout les embarrasse : de là le scandale et le trouble. Mais à ce grand jugement où Dieu couronnera l'édifice par la glorieuse immortalité de nos corps; où, toutes choses étant consommées, « il sera tout en tous, » comme dit l'Apôtre [3]; alors la lumière éternelle venant à se découvrir à nos cœurs, quel ordre, quelle sagesse, quelle beauté ne verrons-nous pas dans ce qui paraissait à nos sens si confus et si mal digéré! Par conséquent, ô homme, crois en attendant que tu voies. Sache que la guérison de tes maladies dépend absolument de la confiance que tu auras en ton médecin : Crois, et tu seras sauvé, nous dit-il [4]; prends sans examiner l'infaillible remède qu'il te présente. S'il s'en réserve le secret

[1] *Joan.* VIII, 44.
[2] *Matth.* XI, 6.
[3] *Adv. Marci.* lib. III, nos 16 et 17
[4] *Is.* XXVIII, 16.
[5] *Ibid.* VIII, 14.
[6] *Ps.* CXVI, 21.
[7] *Luc.* II, 34.

[1] *Joan.* IX, 39.
[2] *Ephes.* II, 20.
[3] I. *Cor.* XV, 28.
[4] *Luc.* VIII, 50

pour un temps, dès à présent il t'en abandonne l'usage : et sa miséricordieuse bonté a tellement disposé toutes choses, qu'y croire c'est ta santé; le connaître, ce sera ta félicité.

Est-il rien de plus convenable? D'autant plus que ce grand médecin qui entreprend de traiter tes plaies, connaissant parfaitement leur malignité et le vice de ta nature, a bien vu qu'il n'y avait rien qui te fût plus propre ni plus nécessaire que l'humilité. O homme, si tu l'entends, l'orgueil est ta maladie la plus dangereuse. C'est par l'orgueil que secouant le joug de l'autorité souveraine, par laquelle ton âme doit être régie, tu t'es fait toi-même ta loi : la conduite de ta raison, ç'ont été ses propres lumières; la règle de ta volonté, ç'ont été ses inclinations. C'est là ta blessure mortelle. Il faut que ces deux facultés soient humiliées, afin qu'elles puissent être guéries. Comme ta volonté s'abaisse par l'obéissance, ton entendement se soumet par la foi. Tu soumets ta volonté à ton Dieu, quand tu embrasses les choses, parce qu'il les veut : tu lui soumets ton entendement, quand tu les crois, parce qu'il les dit. Cette soumission te semble bien grande. Mais un Dieu homme pour l'amour de nous, un Dieu mort pour l'amour de nous, veut un sacrifice plus entier dans un abaissement plus profond. Car un Dieu homme et un Dieu mourant, n'est-ce pas un Dieu anéanti, comme dit l'Apôtre[1]? Et quel doit être le sacrifice d'un Dieu anéanti pour l'amour de l'homme, sinon l'homme anéanti devant Dieu? Or, ce ne serait pas faire beaucoup pour lui que de pratiquer les choses aisées, et de croire celles qui sont plausibles; de sorte que, pour la perfection de ce sacrifice que nous devons offrir au Dieu incarné, il fallait, et faire les choses qui sont pénibles, et croire les incroyables. Ainsi nous détruisons devant lui tout ce que nous sommes, afin que tout soit réparé de sa main. C'est pourquoi il était à propos pour rétablir la raison humaine par l'humilité, que les vérités de Jésus fussent incroyables. Et tout ce qui est incroyable, est choquant; et tout ce qui est choquant, fait du trouble : de là le scandale des infidèles.

Davantage : la vérité la plus importante qu'il fallait nous faire connaître, était notre faiblesse et notre impuissance; parce qu'en nous montrant clairement combien nous sommes impuissants par nous-mêmes, c'était l'unique moyen de nous faire recourir avec confiance au mérite du libérateur Jésus-Christ. Or quand je vois sa doctrine et sa vie si cruellement combattues, voici la réflexion que je fais : D'où vient cette résistance si furieuse que l'on apporte à l'œuvre de notre salut? N'est-ce pas ce que dit saint Paul : « L'homme animal ne comprend pas les secrets de Dieu[1]? » N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Pourquoi « n'entendez-vous pas mes discours? Parce que « vous ne pouvez pas entendre mon langage[2]? » D'où vient qu'ils ne pouvaient pas entendre son langage? C'est qu'ils le voulaient entendre par eux-mêmes; et il leur était impossible. N'entendant pas ce langage, ils ne pouvaient qu'être étourdis de la voix de Dieu : cet étourdissement les animait à la résistance. Plus les vérités étaient hautes, plus leur raison orgueilleuse était étourdie, et plus leur résistance était enflammée. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le Fils de Dieu leur prêchant ce qu'il avait vu dans le sein du Père, la résistance montant à l'extrême, se portât à la dernière fureur. De là vient qu'il leur dit en son Évangile : « Vous me voulez tuer méchamment, parce que « mon discours ne prend point en vous[3]. » Superbes, ignorants, que ne reconnez-vous à la grâce par l'humilité chrétienne? Et vous, ne reconnaissez-vous pas, chrétiens, que sans l'assistance de cette grâce vous n'auriez que de la résistance pour votre Sauveur? Ces perfides ont ouï ses paroles, et ils les ont méprisées : ils ont vu ses miracles, et ils n'ont pas cru : ils ont vu sa vie, et elle leur a été un scandale. Donc il est vrai, ô mon Sauveur Jésus, que si vous ne me parlez puissamment au cœur, si vous ne m'entraînez à vous par vos doux attraits, ni votre vie quoique très-innocente, ni votre doctrine quoique très-sainte, ni vos miracles quoique très-grands, ne dompteront pas mon opiniâtre rébellion. Les uns disent que vous êtes un grand prophète, les autres que vous êtes un séducteur; les uns s'édifient en vous, les autres se scandalisent de vous. D'où vient cela, ô mon Maître, sinon que les uns sont humbles, et que les autres sont orgueilleux; que les uns suivent la nature, et les autres suivent la grâce? Ainsi vos vérités aveuglent les uns, pour illuminer d'autant plus les autres. Vous êtes une pierre de scandale aux superbes, afin que les humbles ressentent mieux ce que vous faites miséricordieusement en leurs cœurs, et qu'ils louent vos bontés avec une admiration profonde de vos jugements. C'est ici que les bons chrétiens sont incroyablement consolés. Si les vérités évangéliques entraient en nos âmes avec une apparence plausible, nous attribuerions leur victoire à la force de notre raison; et devenant plus superbes, nous deviendrions par conséquent plus malades. Mais quand le vrai fidèle comprend la folie et l'extravagance du christianisme, c'est là que la grâce se fait sentir dans la répugnance de la na-

[1] *Philip.* II, 17.

[1] I. *Cor.* II, 14.
[2] *Joan.* VIII, 43.
[3] *Ibid.* 37.

ture; à cause qu'il reconnaît que ce n'est pas la chair qui le gagne, ni les intérêts mondains qui l'engagent, ni la philosophie humaine qui le persuade : mais la puissance divine qui le captive. C'est pourquoi dans la doctrine de l'Évangile il a plu à notre grand Dieu, qu'il y eût tant de choses étranges, dures, incroyables, extravagantes, selon la sagesse du monde; afin que la raison humaine étant confondue, la seule grâce de Jésus-Christ triomphât des cœurs par l'humilité chrétienne.

Mais disons une dernière raison, qui fermera ce discours en nous donnant une instruction importante pour la conduite de notre vie. Certes il est bien vrai, ô Dieu tout-puissant, ce que le bon Siméon a dit de votre Fils bien-aimé, « qu'il se« rait posé comme un signe auquel on contredi« rait[1]. » Toutes ses actions et toutes ses paroles ont été méchamment contredites. Il guérit les paralytiques, les aveugles-nés, et d'autres maladies incurables; et parce qu'il choisit le jour du sabbat pour faire cette bonne œuvre, on dit qu'il viole la loi de Dieu. Il chasse les démons; on dit que c'est au nom de Béelzébuth, prince des démons. On l'appelle un fou, un séducteur, un impie, un démoniaque. Jamais les docteurs de la loi n'approchaient de lui, qu'afin de l'injurier ou de le surprendre. Enfin ils l'ont pendu à la croix; et le Rédempteur d'Israël est devenu le scandale de ces infidèles. Les Gentils ont contredit sa parole par toutes sortes de cruautés qu'ils ont exercées sur ses serviteurs. Ils ont pris ses vérités et son Évangile pour la plus grande folie qui ait jamais paru sur la terre. Bien plus, parmi ceux qui se sont rangés sous sa discipline, combien a-t-il été contredit? Eh! mes frères, quelle indignité! tous les fondements de notre salut ont été attaqués par des gens qui faisaient profession du christianisme : le perfide arien a nié la divinité de Jésus; l'insensé Marcion a nié son humanité; le nestorien a divisé les personnes; l'eutychien a confondu les natures : et sur la personne de Jésus-Christ, toutes les inventions diaboliques se sont tellement épuisées, qu'il est impossible de s'imaginer une erreur qui non-seulement n'ait été soutenue, mais même qui n'ait fait une secte sous le nom du christianisme. Combien d'hérésies se sont élevées contre les vérités de Jésus! Toutes, elles ont heurté contre cette pierre; et, sans venir au détail, ayant rompu sans aucun sujet la paix et l'unité chrétienne, ne se sont-elles pas scandalisées de Jésus, auteur de la paix et de la charité fraternelle?

[1] *Luc.* II, 34.

Mais allons encore plus avant. Que les Gentils, que les Juifs, que les hérétiques se soient scandalisés du Seigneur Jésus, cela est supportable; on souffre facilement les injures de ses ennemis. Mais, ô douleur! que les catholiques, que les enfants de sa sainte Église, que les vrais sectateurs de sa foi vivent de telle sorte en ce monde, que l'on ne peut nier que Jésus-Christ ne les choque et que son Évangile ne leur soit un scandale; c'est, mes frères, ce qui est déplorable beaucoup plus que je ne puis vous le dire. Quand l'humilité, quand l'intégrité, quand le mépris des honneurs de la terre, bref quand l'innocence te choque, chrétien, oserais-tu dire que tu n'es pas choqué du Sauveur? Ignores-tu que sa doctrine n'est pas seulement la lumière de nos esprits, mais qu'elle est le modèle de notre vie? Si Jésus est le scandale de ceux qui errent dans la doctrine, parce qu'ils n'écoutent pas Jésus-Christ comme notre infaillible docteur; ne l'est-il pas aussi de ceux qui sont dépravés dans leurs mœurs, puisqu'ils ne veulent pas le connaître comme l'exemplaire de notre vie? Et qui trouverai-je donc dans le monde, qui ne soit pas scandalisé en notre Sauveur? Nous aimons les richesses, et Jésus les a méprisées : nous courons après les plaisirs, et Jésus les a condamnés : nous sommes fous du monde, et Jésus l'a surmonté. Et comment pouvons-nous dire que nous aimons Jésus, nous qui n'aimons rien de ce que nous voyons en sa personne, et qui aimons tout ce que nous n'y voyons pas? En vivant de la sorte, peux-tu nier que tu ne sois choqué de Jésus? Tu n'en hais pas le nom; mais la chose t'est un scandale. Oui, Jésus t'est un scandale, ô vindicatif, parce qu'il a pardonné les injures. Jésus t'est un scandale, ô usurier, parce qu'il est le père et le protecteur des pauvres, auxquels ton impitoyable avarice arrache tous les jours les entrailles. Jésus t'est un scandale, hypocrite, parce que tu fais servir sa doctrine de couverture à tes mœurs corrompues. Jésus t'est un scandale, ô misérable superstitieux, qui pour des fantaisies particulières abandonnes la piété solide et la dévotion essentielle du christianisme, qui est la croix du Seigneur Jésus. Jésus t'est un scandale, à toi qui traites la simplicité de sottise, et la sincère piété de bigoterie; à toi enfin qui par ta vie déréglée fais blasphémer son saint nom par ses ennemis. Cela étant ainsi, chrétiens, à qui est-ce que Jésus n'est pas un scandale? « Tous cherchent leurs « intérêts et non pas ceux de notre Sauveur, » disait autrefois l'apôtre saint Paul[1] : ô Dieu,

[1] *Philip.* II, 21.

que dirait-il, s'il revenait maintenant sur la terre? Voyant la licence qui règne au milieu de nous, y voyant triompher le vice, nous prendrait-il pour des chrétiens, ou plutôt ne nous rangerait-il pas au nombre des infidèles?

Eh! d'où vient, ô Dieu tout-puissant, d'où vient que vous permettez que votre Fils ait tant d'adversaires, et si peu de vrais serviteurs? J'entends votre dessein, ô grand Dieu : vous voulez que, dans cette confusion infinie de ceux qui contredisent notre Sauveur, ceux qui l'honorent sincèrement tiennent cette grâce plus chère : vous voulez que leur foi soit plus ferme, et leur charité plus ardente parmi les oppositions de tant d'ennemis; et que Jésus retrouve dans le zèle du petit nombre, ce qu'il semble perdre dans la multitude innombrable des ingrats et des dévoyés. Par conséquent, mes frères, augmentons notre zèle pour son service. D'autant plus que nous voyons tous les jours augmenter le nombre de ceux qui blasphèment son Évangile, ou par leurs erreurs, ou par leur mauvaise vie; efforçons-nous d'autant plus à lui plaire, et à étendre la gloire de son saint nom : tâchons de lui rendre l'honneur que ses ennemis lui ravissent. Disons-lui de toute l'affection de nos cœurs : Quoique le Juif enrage, que le Gentil raille, que l'hérétique s'écarte, que le mauvais catholique se joigne au parti de vos ennemis; nous confessons, ô Seigneur Jésus, que vous êtes celui qui devez venir : vous êtes ce grand Sauveur qui nous est promis depuis l'origine du monde : vous êtes le médecin des malades, vous êtes l'évangéliste des pauvres : et en cela que vous paraissez comme le scandale des orgueilleux, vous êtes l'amour des simples, et la consolation des fidèles. Vous êtes celui qui devez venir; nous n'en connaissons point d'autre que vous, nous n'en attendons point d'autre que vous : « Il n'y a point d'autre « nom sous le ciel par lequel nous devions être « sauvés [1]. » Par conséquent, fidèles, puisque nous n'en attendons point d'autre que lui, mettons notre espérance en lui seul. S'il est vrai que nous n'attendions plus un autre maître que lui pour nous enseigner, observons fidèlement ses préceptes. Si nous n'attendons point un autre pontife qui vienne purger nos iniquités, gardons soigneusement l'innocence. Et d'autant que le même Jésus, qui est venu en l'infirmité de la chair, viendra encore une fois glorieux pour juger les vivants et les morts; « vivons justement « et sobrement en ce monde, attendant la bien-« heureuse espérance, et la triomphante arrivée « de notre grand Dieu et rédempteur Jésus-« Christ [1], » qui détruisant la mort pour jamais nous rendra compagnons de son règne et de sa bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

[1] *Act.* IV, 12.

EXORDE

D'UN SERMON SUR LE MÊME TEXTE [2],

PRÊCHÉ DEVANT DES RELIGIEUSES.

Si nous apprenons des Écritures divines que Notre-Seigneur Jésus-Christ a toujours été l'unique espérance du monde, la consolation et la joie de tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël; à plus forte raison, chrétiens, devons-nous être persuadés que Jean-Baptiste, son bienheureux précurseur, n'avait point de plus chère occupation que celle d'entretenir son esprit de ce doux objet. C'est pourquoi je me le représente aujourd'hui, dans les prisons du cruel Hérode, comme un homme qui n'a de contentement que d'apprendre ce que son maître fait parmi les hommes, et comme par ses prédications et par ses miracles il se fait reconnaître à ses vrais fidèles, pour le Fils du Dieu tout-puissant. C'est ce qu'il me semble que saint Matthieu nous fait conjecturer en ces mots de notre évangile : « Jean « entendant dans les liens les grandes œuvres de « Jésus-Christ, il lui envoie deux de ses disci-« ples, pour lui faire cette demande : Êtes-vous « celui qui devez venir, ou si nous en attendons « quelque autre [3]? » Pour moi, je m'imagine, fidèles, que le fruit qu'il espérait de cette ambassade, c'est que ses disciples lui rapportant la réponse de son bon maître, il ne doutait nullement que sa parole ne dût être pleine d'une si ineffable douceur, que seule elle serait capable non-seulement de chasser les maux d'une dure captivité, mais encore d'adoucir les amertumes de cette vie. Chères sœurs, dans cette prison volontaire où vous vous êtes jetées pour l'amour de Dieu, dites-moi, que pourriez-vous faire sans la douce méditation des mystères du Sauveur Jésus? Et n'est-ce pas cette seule pensée qui fait triompher en vos cœurs une sainte joie dans une vie si laborieuse? Oui, certes, il le faut avouer, Dieu a répandu une certaine grâce sur toutes les paroles et sur toutes les actions du Seigneur Jésus; y penser, c'est la vie éternelle. Oui, son nom est un miel à nos bouches, et une lumière à nos

[1] *Tit.* II, 12, 13.
[2] Cet exorde est écrit à la suite du discours qu'on vient de lire.
[3] *Matth.* XI, 2, 3.

yeux, et une flamme à nos cœurs : et lorsque, remplis de l'Esprit de Dieu, nous concevons en nos âmes le Sauveur Jésus, nous ressentons une joie à peu près semblable à celle que sentit l'heureuse Marie, lorsque, converte de la vertu du Très-Haut, elle conçut en ses chastes entrailles le Fils unique du Père éternel, après que l'ange l'eut saluée par ces célestes paroles : *Ave, Maria, etc.*

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

PRÊCHÉ DEVANT LA COUR,

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION.

Les moyens par lesquels elle s'est établie, la sainteté de sa morale si bien proportionnée à tous les besoins de l'homme, preuves évidentes de sa divinité. Injustices de ses contradicteurs, infidélité des chrétiens.

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres : et heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet! Matth. XI, 5, 6.

Jésus-Christ interrogé dans notre Évangile par les disciples de saint Jean-Baptiste, s'il est ce Messie que l'on attendait, et ce Dieu qui devait venir en personne pour sauver la nature humaine, *Tu es qui venturus es?* « Êtes-vous celui qui de- « vez venir? » leur dit pour toute réponse, qu'il fait des biens infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les bienfaits qu'il répand, et les contradictions qu'il endure; les miracles qu'il fait, et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes, pour marque de divinité en sa personne sacrée, premièrement ses bontés, et secondement leur ingratitude.

En effet, chrétiens, il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être bienfaisant, et que les hommes aussi de leur côté n'ont jamais cessé d'être ingrats : tellement qu'il pourrait sembler, tant notre méconnaissance est extrême! que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infiniment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés, et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé, surpassé en deux mots les éloges des plus pompeux panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur, « qu'il passait en bienfai- « sant et guérissant tous les oppressés : » *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos* [1]. Et certes il n'y a rien de plus magnifique et de plus digne d'un Dieu, que de laisser partout où il passe des effets de sa bonté; que de marquer tous ses pas par ses bienfaits; que de parcourir les bourgades, les villes et les provinces, non par ses victoires, comme on a dit des conquérants; car c'est tout ravager et tout détruire; mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité comme elle a accoutumé de se déclarer, à savoir par ses grâces et par ses soins paternels; et les hommes l'ont traité aussi comme ils traitent la Divinité, quand ils l'ont payé, selon leur coutume, d'ingratitude et d'impiété : *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!*

Voilà en peu de mots ce qui nous est proposé dans notre évangile; mais pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en haut. *Ave.*

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me! « Les aveugles voient, les boiteux « marchent, les lépreux sont purifiés : et bien- « heureux est celui qui n'est point scandalisé en « moi! » Ce n'est plus en illuminant les aveugles, ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts, que Jésus-Christ autorise sa mission, et fait connaître aux hommes sa divinité. Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et il les a continuées dans sa sainte Église tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondements de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, ni pour les temps, ni pour les personnes, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles.

En effet, ce ne sont point seulement des particuliers aveuglés, estropiés et lépreux, qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante. Mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons comprendre, est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connaissance de Dieu, et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boiteux, qui n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit, ni se soutenir. Enfin le genre humain est tout ensemble et ce lépreux

[1] *Act.* X, 38.

et ce mort, qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses taches, ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi : Jésus-Christ a redressé ce boiteux, quand il a réglé les mœurs : Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi dans sa sainte Église la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par lesquels Jésus-Christ nous montre sa divinité; et en voici le moyen.

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture infaillible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la divinité. Or est-il que le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre évangile, que tout ce qui prouve la divinité de Jésus-Christ prouve aussi notre ingratitude. *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!* « Heureux ce« lui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet ! » Tous ses miracles nous sont un scandale; toutes ses grâces nous deviennent un empêchement. Il a voulu, chrétiens, dans la foi que les vérités fussent hautes, dans la règle des mœurs que la voie fût droite, dans la rémission des péchés que le moyen fût facile. Tout cela était fait pour notre salut; cette hauteur pour nous élever; cette droiture pour nous conduire; cette facilité pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés, que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ; que l'exactitude de la règle qu'il nous donne, nous porte à nous plaindre de sa rigueur; et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience.

PREMIER POINT.

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité. Toutefois pour le bien des hommes, elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu, et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement : mais il faut appuyer ce que j'avance.

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnements humains, mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue : elle a prononcé ses oracles et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur : elle a annoncé un Dieu homme, un Dieu anéanti jusques à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, parce qu'elle est née sa sujette. Voici quel est son langage : *Hæc dicit Dominus :* « Le « Seigneur a dit. » Et en un autre endroit : Il est ainsi, « parce que j'en ai dit la parole : » *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus*[1]. Et en effet, chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine? Dieu a le moyen de se faire entendre; il a aussi le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert : il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit royal dans l'établissement de son Évangile; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnements humains, pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le soutien de l'éloquence. Il est vrai que les saints apôtres qui ont été ses prédicateurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étaient cités. « Paul traite devant « Félix de la justice, de la chasteté, du jugement « à venir : » *Disputante illo de justitia, et castitate, et judicio futuro.* [Félix tremble], quoique infidèle; nous écoutons sans être émus. Lequel est le prisonnier? lequel est le juge? *Tremefactus Felix respondit : Quod nunc attinet, vade; tempore opportuno accersam te*[2] : « Félix effrayé « répondit : C'est assez pour cette heure, retirez« vous; quand j'aurai le temps, je vous mande« rai. » Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge, c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. Ainsi les saints apôtres ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. « Enfin

[1] *Jerem.* XXXIV, 5.
[2] *Act.* XXIV, 25.

« ayant affermi, dit saint Augustin, leur salutaire « doctrine, ils ont laissé à leurs successeurs la terre « éclairée par une lumière céleste : » *Confirmata saluberrima disciplina, illuminatas terras posteris reliquerunt.* Mais ce n'est point par l'art de bien dire, par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles, qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendements; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse modeste et familière de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paraît vulgaire : comme on voit un fleuve rapide qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine, d'où ses eaux sont précipitées.

Concluons donc, chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Évangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'était la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : ce qu'il faut chercher est éloigné; ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite, sur lequel il faut être résolu d'abord : il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que s'il n'est pas capable de les entendre, il n'est pas moins disposé à les croire : *Talia populis persuaderet, credenda saltem, si percipere non valerent* [1].

Ainsi, par même moyen, Dieu a été honoré, parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur sa parole; et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que, sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi l'a mené dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme une étrangère, inconnue et toutefois haïe et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force, qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. *Orando, patiendo, cum pia securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana religio, erubescere compulerunt, mutarique fecerunt*, dit éloquemment saint Augustin [1].

C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que, dans la suite des temps, elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler : *Et nunc reges* [2] : « (Venez,) « rois, maintenant. » Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre : et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par honneur, et non par besoin; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend; lorsqu'ils protégent la religion, c'est plutôt la religion qui les protége et qui est l'appui de leur trône. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas : et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme : il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts mêmes ont été émus; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église, sont tombés avec grand scandale : la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain et de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours, immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales; enfin au milieu de la défection de ses

[1] *S. Aug. de Vera Rel.* n° 3, t. I, col. 749.

[1] *De Civ. Dei*, lib. VIII, cap. XX, t. VII, col. 207.
[2] *Ps.* I

enfants infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là même qui semblaient être ses colonnes?

Après cela, chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie? et que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes, qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions, et téméraires censeurs des conseils de Dieu; qui tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, « blasphèment « ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce « qu'ils connaissent naturellement : » *Quæcumque quidem ignorant, blasphemant; quæcumque autem naturaliter, tanquam muta animantia, norunt, in his corrumpuntur*[1]. Hommes deux fois morts, dit le même apôtre; morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité; morts secondement, parce qu'ils ont même arraché la foi : *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ*[2] : « Arbres infructueux et déracinés, » qui ne tiennent plus à l'Église par aucun lien. O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies, et empoisonner les esprits par leurs railleries sacriléges?

Mais hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisants mal à propos, dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demimots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu, comme disait cet ami de Job[3], ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes! Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? Mais vous vous irez engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu; vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent; la faiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours, et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire?

Mais, messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la cour. Ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant, c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient pas; tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré. « Chrétiens en l'air, dit Tertullien, « et fidèles si vous voulez : » *Plerosque in ventum, et si placuerit, christianos*[1]. Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant dans mon second point la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

DEUXIÈME POINT.

Grâce à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours téméroirement de la vérité de la foi ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. Mais certes ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature; et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera la connaissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en re-

[1] *Jud.* 10.
[2] *Ibid.* 12.
[3] *Job.* XII, 1.

[1] *Scorp.* n° 1.

dressant les boiteux et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme, qui, à travers de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain, doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'enverrait à son auteur.

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connaissances humaines; mais je perdrais un temps infini si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Évangile. J'y cours, suivez-moi, mes frères; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée et comme un tableau raccourci de la morale chrétienne.

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine, et dans ses branches et dans ses fruits, c'est-à-dire, dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car, comme elle sait, chrétiens, que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour; mais pour s'accommoder à notre faiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes; c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouïes. Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant après qu'il se sera donné un coup mortel; elle la lui arrache des mains dès la première piqûre. Elle retient jusqu'aux yeux, par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur. Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit tout entier à Dieu; et c'est là, messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu; nous vivons en société avec les hommes. Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme notre prochain en esprit de société, comme nous-mêmes. Là se voit très-saintement établie, sous la protection de Dieu, la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable, malgré les injures et les intérêts; là l'aumône, trésor de grâces; là le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu; là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère irrité, nécessaire préparation pour approcher de l'autel. Là, dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements; et on voit qu'on doit la justice à tous et qu'on ne doit faire injure à personne non plus qu'à soi-même.

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur; il en a fait un sacrement de la religion et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Église. En cette sorte il a consacré l'origine de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avait permise un temps en faveur de l'accroissement de son peuple; et le divorce qu'il avait souffert à cause de la dureté des cœurs. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la multitude; il le rétablit dans son naturel, en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans les familles et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme, et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, gages précieux d'une éternelle correspondance. Ainsi il a donné au mariage des fidèles une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte la faiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices; qui répriment la licence sans abat-

« tre le courage ! » *Ut non pusillo animo fiant*[1]. Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles et les maîtres sont équitables et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de leur tenir compte de leurs services fidèles ? « Maîtres, vous avez « un maître au ciel[2]; serviteurs, servez comme « à Dieu, car votre récompense vous est assurée[3]. » Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes, des magistrats et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils règnent sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. Il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disait autrefois aux ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie; « maintenant vous avez « moins d'ennemis à cause de la multitude des « chrétiens : » *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum*[4]. Réciproquement il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants, que leur main doit être pesante seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres.

Le voilà, messieurs, ce tableau que je vous ai promis; la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère, je l'avoue; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte : il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale ! quelle plus belle économique, quelle politique plus juste ! Celui-là est ennemi du genre humain, qui contredit de si saintes lois. Aussi, qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés qui aiment mieux corrompre la loi que de rectifier leur conscience; et, comme dit Salvien, « qui « aiment mieux déclamer contre le précepte que « de faire la guerre au vice? » *Mavult quilibet improbus execrari legem, quam emendare mentem; mavult præcepta odisse quam vitia*[5].

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions. Les mœurs seules me feraient recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer[1]. Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi, et, après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal posé les fondements ? Au contraire ne jugerai-je pas par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache ?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs ? En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale ? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion qui les suggère? Hé ! j'entends bien vos pensées : hé ! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. Hé ! n'achevez pas, ne parlez pas davantage; je vous entends trop. Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable de votre cœur. Souffrez qu'on vous affranchisse et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est, et qui le redemande avec tant d'instance. Il n'est pas juste, mon frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions; mais plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que serait-ce ? chacun déchirerait le précepte: *Lacerata est lex*[2]. Il n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise. Celui-là est naturellement libéral : tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux, il lui faut laisser venger cette injure, et envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée, et nous verrons, comme disait le grand saint Hilaire dans un autre sujet, « une aussi grande variété dans la doc« trine, que nous en voyons dans les mœurs, et « autant de sortes de foi qu'il y a d'inclinations « différentes : » *Tot nunc fides existere, quot voluntates; et tot nobis doctrinas esse, quot mores*[3].

Laissez-vous donc conduire à ces lois si saintes, et faites-en votre règle. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout; tout leur paraît impossible; et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires. *Dicit piger : Leo est in via et leæna in itineribus*[4]. *Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum*[5] : « Le paresseux dit : Je ne puis partir, il y a un

[1] *Coloss.* III, 21.
[2] *Ibid.* IV, 1.
[3] *Ibid.* III, 24.
[4] *Apolog.* n° 37.
[5] *Salv.* lib. IV, *adv. Avar.* (Édit. Baluz, p. 312.)

[1] Ici se trouve le mot d'*exemple* entre deux crochets : l'auteur avait sans doute dessein d'appuyer sa proposition de quelque exemple. (*Édit. de Deforis.*)
[2] *Hab.* I, 4.
[3] *S. Hilar.* lib. II, *ad Constant.* n° 4, col. 1227.
[4] *Prov.* XXVI, 13.
[5] *Ibid.* XXII, 13

« lion sur ma route ; la lionne me dévorera sur les « grands chemins. Le paresseux dit : Il y a un « lion dehors ; je vais être tué au milieu de la place « publique. » Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet, vous qui nous objectez que la loi de l'Évangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts; montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible: oui, si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous être remué de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris : c'est une lâcheté non-seulement ridicule, mais insupportable. Au reste, comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargés par-dessus nos forces; lui qui a eu tant d'égards à notre faiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse tant de ressources, qui, non content de nous retenir sur le penchant par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice, par la rémission des péchés qu'il nous présente?

TROISIÈME POINT.

Je vous confesse, messieurs, que mon inquiétude est extrême dans cette troisième partie, non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire, l'infinité de la bonté du Sauveur. Car quelle éloquence assez sèche et assez stérile pourrait manquer de paroles? Qu'y a-t-il de plus facile, et qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini et de plus immense que cette divine bonté, qui non-seulement reçoit ceux qui la recherchent, et se donne tout entière à ceux qui l'embrassent; mais encore rappelle ceux qui s'éloignent, et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent? Mais les hommes le savent assez; ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudrait pas publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse. Il faudrait le dire tous bas aux pécheurs affligés de leurs crimes; aux consciences abattues et désespérées. Il faudrait démêler dans la multitude quelque âme désolée, et lui dire à l'oreille et en secret : « Ah! Dieu pardonne « sans fin et sans bornes : » *Misericordiæ ejus non est numerus* [1]. Mais c'est lâcher la bride à la licence, que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette bonté qui n'a point de bornes; et c'est multiplier les crimes, que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numerus.*

Et toutefois, chrétiens, il n'est pas juste que la dureté et l'ingratitude des hommes ravissent à la bonté du Sauveur les louanges qui lui sont dues. Élevons donc notre voix, et prononçons hautement que sa miséricorde est immense. L'homme devait mourir dans son crime; Jésus-Christ est mort en sa place. Il est écrit du pécheur, que son sang doit être sur lui; mais le sang de Jésus-Christ et le couvre et le protége. O homme, ne cherchez plus l'expiation de vos crimes dans le sang des animaux égorgés. Dussiez-vous dépeupler tous vos troupeaux par vos hécatombes, la vie des bêtes ne peut point payer pour la vie des hommes. Voici Jésus-Christ qui s'offre, homme pour les hommes, homme innocent pour les coupables, homme Dieu pour de purs hommes et pour de simples mortels. Vous voyez donc, chrétiens, non-seulement l'égalité dans le prix, mais encore la surabondance. Ce qui est offert est infini; et afin que celui qui offre fût de même dignité, lui-même qui est la victime, il a voulu aussi être le pontife. Pécheurs, ne perdez jamais l'espérance. Jésus-Christ est mort une fois; mais le fruit de sa mort est éternel : Jésus-Christ est mort une fois; mais « il « est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous, » comme dit le divin apôtre [1].

Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie; mais pour nous être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la sainte Église dans le sacrement de pénitence. Car écoutez les paroles de l'institution : « Tout ce que « vous remettrez sera remis; tout ce que vous « délierez sera délié [2]. » Vous y voyez une bonté qui n'a point de bornes. C'est en quoi elle diffère d'avec le baptême. « Il n'y a qu'un baptême, » dit le saint apôtre, et il ne se répète plus : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* [3]. Les portes de la pénitence sont toujours ouvertes. Venez dix fois, venez cent fois, venez mille fois : la puissance de l'Église n'est point épuisée. Cette parole sera toujours véritable : Tout ce que vous pardonnerez sera pardonné [4]. Je ne vois ici ni terme prescrit, ni nombre arrêté, ni mesure déterminée. Il y faut donc reconnaître une bonté infinie. La fontaine du saint baptême est appelée dans les Écritures, selon une interprétation « une

[1] *Orat. Miss. pro gratiar. Act.*

[1] *Hebr.* VII, 25.
[2] *Matth.* XVI, 19.
[3] *Eph.* IV, 5.
[4] *Joan.* XX, 23.

« fontaine scellée, » *fons signatus* [1]. Vous vous y lavez une fois; on la referme, on la scelle; il n'y a plus de retour pour vous. Mais nous avons dans l'Église une autre fontaine, de laquelle il est écrit dans le prophète Zacharie : « En ce jour, au jour « du Sauveur, en ce jour où la bonté paraîtra au « monde, il y aura une fontaine ouverte à la mai- « son de David et aux habitants de Jérusalem, « pour la purification du pécheur : » *In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris* [2]. Ce n'est point une fontaine scellée, qui ne s'ouvre qu'avec réserve, qui n'est point permise à tous, parce qu'elle exclut à jamais ceux qu'elle a une fois reçus : *fons signatus*. Celle-ci est une fontaine non-seulement publique, mais toujours ouverte : *Erit fons patens :* et ouverte indifféremment à tous les habitants de Jérusalem, à tous les enfants de l'Église. Elle reçoit toujours les pécheurs : à toute heure et à tous moments les lépreux peuvent venir se laver dans cette fontaine du Sauveur, toujours bienfaisante et toujours ouverte.

Mais c'est ici, chrétiens, notre grande infidélité : c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source des miséricordes devient une source infinie de profanations sacriléges. Que dirai-je ici, chrétiens, et avec quels termes assez puissants déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence? « Eau du « baptême, que tu es heureuse, disait autrefois « Tertullien; que tu es heureuse, eau mystique, « qui ne laves qu'une fois! » *Felix aqua quæ semel abluit!* « qui ne sert point de jouet aux « pécheurs! » *Felix aqua quæ semel abluit, quæ ludibrio peccatoribus non est!* [3] C'est le bain de la pénitence toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à recevoir ceux qui retournent; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante, dont les eaux servent contre leur nature à souiller les hommes : *quos diluit inquinat :* parce que la facilité de se laver, fait qu'ils ne craignent point de salir leur conscience. Qui ne se plaindrait, chrétiens, de voir cette eau salutaire si étrangement violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante? Qu'inventerai-je, où me tournerai-je pour arrêter les profanations des hommes pervers, qui vont faire malheureusement leur écueil du port?

Les pécheurs nous savent bien dire qu'il ne faut que se repentir, pour être capable d'approcher de cette fontaine de grâces. En vain nous disons à ceux qui se confient si aveuglément à ce repentir futur : Ne voulez-vous pas considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir; mais qu'il n'a pas promis de donner du temps pour ce sentiment nécessaire? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce qu'elle est trop répétée. Considérez, mes frères, quel est votre aveuglement : vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le Saint-Esprit, contre la grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler, que de vous attendre, que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse? Et sa bonté étant épuisée et comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance? Hé bien! poussez à bout la bonté divine : montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre âme : ou plutôt insensés et insensibles, hasardez tout, risquez votre éternité; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain : quelle fermeté, quel courage! mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange, combien insensée, combien monstrueuse cette pensée de pécher pour se repentir? *Obstupescite, cœli, super hoc* [1] : « O ciel, ô terre, étonnez- « vous d'un si prodigieux égarement! » Les aveugles enfants d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés! J'ai lu souvent, dans les Écritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige et d'étourdissement; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-même, vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir : vous voulez donc contenter cette passion, parce que vous espérez vous en repentir? Qui a jamais ouï parler d'un tel prodige? Est-ce moi qui ne m'entends pas? ou bien est-ce votre passion qui vous enchante? Me trompé-je dans ma pensée? ou bien êtes-vous aveugle et troublé de sens dans la vôtre? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose, parce qu'on croit s'en repentir quelque jour? C'est la raison de s'en abstenir sans doute : j'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez.

Mais ô aveuglement inouï! ô stupidité insen-

[1] *Cant.* IV, 12.
[2] *Zach.* XIII, 1.
[3] *De Bapt.* n° 15.

[1] *Jerem.* II, 12.

sée, de pécher pour se repentir! Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir, et un arrêt à la volonté? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret, et je m'en retirerais sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne contre sa nature, et l'objet de notre espérance, et le motif de notre choix, c'est un aveuglement inouï, c'est confondre les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez, n'est ni un repentir ni une douleur : vous n'en entendez pas seulement le nom; tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose! Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour, n'est qu'une feinte douleur et un repentir imaginaire. Ne vous trompez pas, chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses faiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous serait un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace; la douleur que vous espérez, une illusion et une chimère : et vous avez sujet de craindre que par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacrements profanés ne vous envoie, en sa fureur, non le *peccavi* d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madeleine; mais le regret politique d'un Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir stérile d'un Antiochus; et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition et dans votre pénitence impénitente.

Vivons donc, mes frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison; que l'espérance soit espérance, une ressource à la faiblesse et non un appui à l'audace; que la douleur soit une douleur; que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire, l'expiation des péchés passés et non le fondement des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable, [que je vous souhaite] au nom, etc.

SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT,

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE.

PRÊCHÉ A LA COUR.

Endurcissement des pécheurs : leur insensibilité surprenante : effets terribles du péché et de la justice divine sur eux : illusion de leur fausse sécurité : extrémité de leur malheur.

Jam enim securis ad radicem arborum posita est : omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.

La cognée est déjà à la racine de l'arbre : donc tout arbre qui ne portera pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Luc. III, 9.

Quelque effort que nous fassions tous les jours pour faire connaître aux pécheurs l'état funeste de leur conscience, il ne nous est pas possible de les émouvoir, ni par la vue du mal présent qu'ils se font eux-mêmes, ni par les terribles approches du jugement futur dont Dieu les menace. Le mal présent du péché ne les touche point, parce qu'il ne tombe pas sous leurs sens, auxquels ils abandonnent toute leur conduite. Et si pour les éveiller, dans cet assoupissement léthargique, nous faisons retentir à leurs oreilles cette trompette épouvantable du jugement à venir qui les jettera dans des peines si sensibles et si cuisantes, cette menace est trop éloignée pour les presser à se rendre : « Cette vision, disent-« ils chez le prophète Ézéchiel, ne sera pas si « tôt accomplie : » *In dies multos et in tempora longa iste prophetat*[1]. Ainsi leur malice obstinée résiste aux plus pressantes considérations que nous leur puissions apporter, et rien n'est capable de les émouvoir; parce que le mal du péché, qui est si présent, n'est pas sensible; et qu'au contraire le mal de l'enfer, qui est si sensible, n'est pas présent. C'est pourquoi la bonté divine qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, pour effrayer ces consciences malheureusement intrépides, fait élever aujourd'hui du fond du désert une voix dont le désert même est ému : *Vox Domini concutientis desertum, et commovebit Dominus desertum Cades*[2] : « La voix du Seigneur ébranle « le désert : le Seigneur remuera et agitera le « désert de Cadès. » C'est la voix de saint Jean-Baptiste, qui non content de menacer les pécheurs « de la colère qui doit venir, » *a ventura*

[1] *Ezech.* XII, 27
[2] *Ps.* XXVIII, 7.

ira, sachant que ce qui est éloigné ne les touche pas, leur montre dans les paroles de mon texte la main de Dieu déjà appuyée sur eux, et leur dénonce de près sa vengeance toute présente : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est :* « La cognée est déjà mise à la racine des ar« bres. » Mais, mes frères, comme cette voix du grand précurseur résonnera en vain au dehors, si le Saint-Esprit ne parle au dedans, prions la divine Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus de la parole de Jean-Baptiste, comme Jean-Baptiste lui-même fut ému dans les entrailles de sa mère par la parole de cette Vierge, lorsqu'elle alla visiter sainte Élisabeth, et lui communiqua dans cette visite, une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude par les paroles de l'ange que nous allons réciter : *Ave, Maria.*

Faisons paraître à la cour le prédicateur du désert; produisons aujourd'hui un saint Jean-Baptiste avec toute son austérité. La cour n'est pas inconnue à cet illustre solitaire; et s'il n'a pas dédaigné de prêcher autrefois dans la cour d'Hérode, il prêchera bien plus volontiers dans une cour chrétienne et religieuse, qui a besoin toutefois et de ses exhortations et de son autorité pour être touchée. Paraissez donc, divin précurseur; parlez avec cette vigueur plus que prophétique, et faites trembler les pécheurs superbes sous cette terrible cognée qui porte déjà son coup, non aux branches et aux rameaux, mais au tronc et à la racine de l'arbre, c'est-à-dire, à la source même de la vie : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.*

Pour entendre exactement les paroles de ce grand prophète, remarquons, s'il vous plaît, messieurs, qu'il ne nous représente pas seulement ni une main armée contre nous, ni un bras levé pour nous frapper : le coup, comme vous voyez, a déjà porté, puisqu'il dit que la cognée est à la racine. Mais encore que le tranchant soit déjà entré bien avant, saint Jean toutefois nous menace encore d'un second coup qui suivra bientôt, pour abattre tout à fait l'arbre infructueux ; après quoi il ne restera qu'à le jeter dans les flammes : *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur*[1] : « Tout arbre « donc qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé « et jeté au feu. »

En effet, il est certain qu'avant que la justice de Dieu lance sur nos têtes coupables le dernier trait de sa vengeance, nous sommes déjà frappés par le péché même. Une blessure profonde a suivi ce coup, par laquelle notre cœur a été percé; tellement que nous avons à craindre deux coups infiniment dangereux ; le premier, de notre main propre par le crime ; le second, de la main de Dieu par sa vengeance : et ces deux coups suivent nécessairement de la nature même du péché. Et afin que cette vérité soit expliquée par les principes, je suis obligé, messieurs, de bien poser avant toutes choses une doctrine que j'ai tirée de saint Augustin, laquelle s'éclaircira davantage par la suite de ce discours : c'est qu'on peut considérer le péché en deux différentes manières, et avec deux rapports divers : premièrement, par rapport à la volonté humaine; secondement, par rapport à la volonté divine. Il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il se commet avec insolence contre les ordres sacrés et inviolables de la volonté divine : il sort donc de l'une, et résiste à l'autre. Enfin ce n'est autre chose, pour le définir, qu'un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine.

Ces deux rapports différents produisent deux mauvais effets. Le péché est conçu dans notre sein par notre volonté dépravée; il ne faut donc pas s'étonner s'il y corrompt, s'il y attaque directement le principe de la vie et de la grâce : voilà la première plaie. Mais comme il se forme en nous en s'élevant contre Dieu et contre ses saintes lois, il arme aussi contre nous infailliblement cette puissance redoutable; et c'est ce qui nous attire le second coup, qui nous blesse à mort. Ainsi, pour donner au pécheur la connaissance de tout son mal, il faut lui faire sentir, s'il se peut, premièrement, chrétiens, que la cognée l'a déjà frappé, qu'il est entamé bien avant, et qu'il s'est fait par son péché même une plaie profonde : « La cognée est déjà mise à la racine des « arbres : » *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.* Mais il faudra lui montrer ensuite que s'il diffère de faire guérir cette première blessure, Dieu est tout prêt d'appuyer la main pour le retrancher tout à fait ; afin que s'il ne craint pas le coup qu'il s'est donné par son crime, il appréhende du moins celui que Dieu frappera bientôt par sa justice : « Tout arbre donc qui ne « porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu : » *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* Et ce sont ces deux puissantes considérations qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

S'il nous était aussi aisé d'inspirer aux hommes la haine de leurs péchés, comme il nous est aisé de leur faire voir que le péché est le plus grand de tous les maux, nous ne nous plaindrions pas si souvent qu'on résiste à notre parole, et nous

[1] *Luc.* III, 9

aurions la consolation de voir nos discours suivis de conversions signalées. Oui, mes frères, de quelques douceurs que se flattent les hommes du monde en contentant leurs désirs, il nous est aisé de prouver qu'ils se blessent, qu'ils se déchirent, qu'ils se donnent un coup mortel par leurs volontés déréglées. Et pour éclaircir cette vérité dans les formes et par les principes, il faut rappeler ici la définition du péché que nous avons déjà établie. Nous avons donc dit, chrétiens, que le péché est un mouvement de la volonté de l'homme contre les ordres suprêmes de la sainte volonté de Dieu. Sur ce fondement principal, il nous est aisé d'appuyer une belle doctrine de saint Augustin, qui nous explique admirablement en quoi la malignité du péché consiste[1]. Il dit donc qu'elle est renfermée en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu; il est manifeste, parce qu'il combat ses saintes lois : contraire à l'homme; c'est une suite, à cause que l'attachant à ses propres inclinations, comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, il le sépare des lois primitives et de la première raison à laquelle il est lié par son origine céleste, c'est-à-dire, par l'honneur qu'il a de naître l'image de Dieu, et de porter en son âme les traits de sa face, et lui ôte sa félicité qui consiste dans sa conformité avec son auteur.

Il paraît donc, chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme; mais avec cette mémorable différence, qu'il est contraire à Dieu, parce qu'il est opposé à sa justice; mais de plus contraire à l'homme, parce qu'il est préjudiciable à son bonheur : c'est-à-dire, contraire à Dieu comme à la règle qu'il combat; et outre cela, mais funestement, contraire à l'homme, comme au sujet qu'il corrompt : à Dieu, comme mauvais; à l'homme, comme nuisible. Et c'est ce qui a fait dire au divin Psalmiste, que « celui « qui aime l'iniquité se hait soi-même, » ou, pour traduire mot à mot, qu'il a de l'aversion pour son âme, à cause qu'il y corrompt avec la grâce, les principes de sa santé, de son bonheur, et de sa vie : *Qui autem diligit iniquitatem, odit animam suam*[2].

Et certes il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissants? « Ennemis de Dieu, dit le « même saint, par la volonté de lui résister et « non par le pouvoir de lui nuire : » *Inimici Deo resistendi voluntate, non potestate lædendi*[1]. Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet? Comme la terre, qui élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière et se couvre seulement elle-même de ténèbres; ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu, par un juste et équitable jugement, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée; il se met en pièces lui-même par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu.

C'est pour cela que le roi-prophète a prononcé cette malédiction contre les pécheurs : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur*[2]. « Que leur épée leur perce le « cœur, et que leur arc soit brisé. » Vous voyez deux espèces d'armes entre les mains du pécheur; un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. L'arc se rompt et est inutile; le glaive porte son coup, mais contre lui-même. Entendons le sens de ces paroles : le pécheur tire de loin, il tire contre le ciel et contre Dieu; et non-seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Évangile, et tu fais un jeu sacrilége des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur impudent, profanateur du saint nom de Dieu, qui non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si féconde pour toi en nouveaux bienfaits; tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu, à sa providence de toutes les bizarreries d'un jeu excessif qui te ruine, dans lequel tu ne crains pas de hasarder à chaque coup plus que ta fortune, puisque tu hasardes ton salut et ta conscience. Ou bien poussé à bout par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante; comme s'il était du nombre de tes ennemis, et encore le plus faible et le moins à craindre, parce qu'il ne tonne pas toujours, et que meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main, tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes : ainsi tu ne

[1] *De Civit. Dei*, lib. XII, cap. III, t. VII, col. 302.
[2] *Ps.* X, 6.

[1] *De Civ. Dei*, lib. XII, cap. III, t. VII, col. 302.
[2] *Ps.* XXXVI, 15.

peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le saint Prophète.

Mais, mes frères, il ne suffit pas que son arc se brise et que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup sans remède, si Dieu ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs. Le péché qui trouble tout l'ordre du monde, mét le désordre premièrement dans ce lui qui le commet. La vengeance qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup; et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice qui veut profiter du bien d'autrui, fait son essai sur son auteur qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui, que par la perte de la sienne. Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire, de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même, est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme : plus grand que tous les maux qui attaquent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience : plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est plus qu'une folie criminelle. Enfin pour conclure ce raisonnement, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime; malheur qui nous accable et crime qui nous déshonore; malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse; malheur qui nous fait tout perdre, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste, et qui [ne] nous laisse [pas même] sujet de nous plaindre.

Après cela, chrétiens, il ne faut pas s'étonner si l'on nous prêche souvent que notre crime devient notre peine. Et je n'ai pas dit sans raison que la cognée qui nous frappe, c'est le péché même; puisqu'il sera dans l'éternité le principal instrument de notre supplice. *Complebo furorem meum in te* : « J'assouvirai en vous toute ma « fureur : » *Et ponam contra te omnes abominationes tuas.... Et abominationes tuæ in medio tui erunt.... Et imponam tibi omnia scelera tua*[1] : « Et je vous opposerai à vous-même tou« tes vos abominations.... Et vos abominations « subsisteront au milieu de vous-même.... Et je « vous chargerai du poids de tous vos forfaits. » Voilà le juste supplice, un homme tout pénétré, tout environné de ses crimes. Et en effet, dit saint Augustin, il ne faut pas se persuader que cette lumière infinie et cette souveraine bonté de Dieu tire d'elle-même et de son sein propre de quoi punir les pécheurs. Dieu est le souverain bien, et de lui-même il ne produit que du bien aux hommes : ainsi pour trouver les armes par lesquelles il détruira ses ennemis, il se servira de leurs péchés mêmes, qu'il ordonnera de telle sorte que ce qui a fait le plaisir de l'homme pécheur, deviendra l'instrument d'un Dieu vengeur. *Ne putemus illam tranquillitatem et ineffabile lumen Dei de se proferre, unde peccata puniantur; sed ipsa peccata sic ordinare, ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, sint instrumenta Domino punienti*[2]. Et ne me demandez pas, chrétiens, de quelle sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices; la chose est prouvée par les Écritures. C'est le Véritable qui le dit, c'est le Tout-Puissant qui le fait. Et toutefois, si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies : *Dura sicut infernus æmulatio*[3] : et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non-seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh! qu'y a-t-il donc de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très-juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur

[1] *Ezech.* VII, 3, 4, 8.
[2] *Enar. in Ps.* VII, n° 15, t. IV, col. 37.
[3] *Cant.* VIII, 6.

laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abondent? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

Ainsi ne nous flattons pas de l'espérance de l'impunité, pendant que nous portons en nos cœurs l'instrument de notre supplice. *Producam ignem de medio tui qui comedat te* [1] : « Je ferai sortir « du milieu de toi le feu qui dévorera tes entrailles. » Je ne l'enverrai pas de loin contre toi ; il prendra dans ta conscience, et ses flammes s'élanceront du milieu de toi, et ce seront tes péchés qui le produiront. Le pensez-vous, chrétien, que vous fabriquiez en péchant l'instrument de votre supplice éternel? cependant vous le fabriquez. Vous avalez l'iniquité comme l'eau; vous avalez des torrents de flammes. Par conséquent, mes frères, malheur sur nous qui avons péché et ne faisons point pénitence! Le coup est lâché; l'enfer n'est pas loin; ses ardeurs éternelles nous touchent de près, puisque nous en avons en nous-mêmes et en nos propres péchés la source féconde. « La cognée est à la racine. » Ah! quel coup elle t'a donné, puisque tu nourris déjà en ton cœur ce qui fera un jour ton dernier supplice! Autant de péchés mortels, autant de coups redoublés. Aussi l'arbre ne peut-il plus se soutenir : il chancelle, il penche à sa perte par ses habitudes vicieuses, et bientôt il tombera de son propre poids. Que s'il faut encore un dernier coup, Dieu le lâchera sans miséricorde sur cette racine stérile et maudite. Le pécheur ne se soutient plus; les moindres tentations le font chanceler, les plus légers mouvements lui impriment une pente dangereuse. Mais enfin il a pris sa pente funeste par ses mauvaises inclinations; il ne se peut plus relever, et je le vois qui va tomber. Il est vrai que Dieu lui donne encore un peu d'espérance; mais, puisqu'il en abuse : Je vis éternellement, dit le Seigneur, je ne puis plus souffrir cette dureté : *Finis venit, venit finis.... Fac conclusionem* [2] : « La fin est « venue, et il faut conclure. » Je détruirai tous les fondements de cette espérance téméraire; je lâcherai le dernier coup : et coupant jusqu'aux moindres fibres qui soutiennent encore ce malheureux arbre, je le précipiterai de son haut, et le jetterai dans la flamme : *Omnis arbor non faciens fructum, excidetur et in ignem mittetur :* « Tout arbre qui ne produit pas de fruit, sera « coupé et jeté au feu. » Retirez-vous, de peur d'être accablé de sa chute : ses exemples [vous entraîneraient avec lui.] Seigneur, donnez-moi de la force; aidez le travail de mon cœur, qui veut enfanter de vrais pénitents.

[1] *Ezech.* XXVIII, 18.
[2] *Ibid.* VII, 2, 23.

SECOND POINT.

Tel que serait un ennemi implacable, qui, nous ayant dépouillé de tout notre bien, nous attire de plus sur les bras un adversaire puissant auquel nous ne pouvons résister; tel et encore plus malfaisant est le péché à l'égard de l'homme : puisque le péché, chrétiens, comme je l'ai déjà dit, nous ayant fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire, tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable; pour mettre le comble à nos maux, il arme Dieu contre nous, et nous rend ses ennemis déclarés, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances.

De là nous pouvons comprendre de quelle sorte Dieu est animé, si je puis parler de la sorte, envers les pécheurs impénitents; et je vous dirai en un mot, car je ne veux point m'étendre à prouver des vérités manifestes, qu'autant qu'il est saint, autant qu'il est juste, autant leur est-il contraire; de sorte qu'il a contre eux une aversion infinie.

Les pécheurs n'entendent pas cette vérité : pendant qu'à l'ombre de leur bonne fortune, et à la faveur des longs délais que Dieu leur accorde, ils s'endorment à leur aise, ils s'imaginent que Dieu dort aussi; ils pensent qu'il ne songe non plus à les châtier, qu'ils songent à se convertir; et comme ils ont oublié ses jugements, « ils disent dans leur « cœur : Dieu m'a oublié et ne prend pas garde « à mes crimes : » *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* [1]. Et au contraire ils doivent savoir que la justice divine, qui semble dormir et oublier les pécheurs, leur répugnant, pour ainsi dire, de toute elle-même, est toujours en armes contre eux, et toujours prête à donner le coup par lequel ils périront sans ressource : *Virgam vigilantem ego video* [2] : « Je vois une verge qui veille. » Et il ne faut pas qu'ils se flattent de la bonté infinie de Dieu, de laquelle ils ne connaissent pas la propriété : qu'ils entendent plutôt aujourd'hui que Dieu est bon d'une autre manière qu'ils ne l'imaginent. Il est bon, dit Tertullien, parce qu'il est ennemi du mal; et il est infiniment bon, parce qu'il en est infiniment ennemi : *Non plene bonus, nisi mali æmulus* [3]. Il ne faut donc pas concevoir en Dieu une bonté faible et qui souffre tout, une bonté insensible et déraisonnable; mais une bonté

[1] *Ps.* IX, 34.
[2] *Jerem.* I, 11.
[3] *Adver. Marcion.* lib. I, n° 26.

vigoureuse, qui exerce l'amour qu'elle a pour le bien par la haine qu'elle a pour le mal, et se montre efficacement bonté véritable, en combattant la malice du péché qui lui est contraire : *Ut boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam expugnatione mali impleat*[1]. Par conséquent, chrétiens, Dieu est en acte et en exercice d'une juste aversion contre les pécheurs. Ses foudres sont toujours prêts, et sa colère toujours enflammée : c'est pourquoi l'Écriture nous le représente comme tout prêt à frapper. « Toutes ses « flèches sont aiguisées, dit le saint prophète, et « tous ses arcs bandés et prêts à tirer : » *Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti*[2]. Ses flèches sont dressées et ses arcs pointés; il vise et il désigne l'endroit où il veut frapper. Ainsi sa main vengeresse est bien retenue quelquefois par l'attente du repentir, mais non jamais désarmée, et encore moins endormie; et vous le voyez dans notre évangile. Non-seulement elle tient toujours cette terrible cognée, mais elle en applique toujours le tranchant funeste à la racine de l'arbre; et il n'y a rien entre deux : c'est pourquoi il n'est pas possible que l'arbre subsiste longtemps. « Il « sera coupé, » dit saint Jean-Baptiste : *excidetur;* ou plutôt comme nous lisons dans l'original, *excidîtur*, dans le temps présent : on le coupe, on le déracine, afin que nous concevions l'action plus présente et plus efficace. Il semble qu'il ne frappe pas : [c'est une] vengeance occulte; [il] livre [le pécheur] aux passions, au sens réprouvé, etc.

Nous nous trompons, chrétiens, si nous croyons pouvoir subsister longtemps dans cet état misérable. Il est vrai que jusqu'ici la miséricorde divine a suspendu la vengeance et arrêté le dernier coup de la main de Dieu; mais nous n'aurons pas toujours un secours semblable. Car enfin, comme dit notre grand prophète, le règne de Dieu approche, il faut que Dieu règne; sous le règne de Dieu si saint, si puissant, si juste, il est impossible que l'iniquité demeure longtemps impunie. [Disons] un mot du règne de Dieu, que saint Jean-Baptiste nous annonce.

« Le Seigneur a régné, dit le roi-prophète; que « la terre s'en réjouisse, que les îles les plus éloi- « gnées en triomphent d'aise : » *Dominus regnavit, exultet terra, lætentur insulæ multæ*[3]. Voilà un règne de douceur et de paix. Mais ô Dieu, qu'entends-je dans un autre psaume! « Le « Seigneur a régné, dit le même prophète; que « les peuples frémissent et s'en courroucent, et « que la terre en soit ébranlée jusqu'aux fonde- « ments : » *Dominus regnavit, irascantur populi; qui sedet super cherubim, moveatur terra*[1]! Voilà ce règne terrible, ce règne de fer et de rigueur, qu'un autre prophète décrit en ces mots : *In manu forti, et in brachio extento, et in furore effuso regnabo super vos*[2] : « Je régnerai « sur vous, dit le Seigneur, en vous frappant « d'une main puissante et en épuisant sur vous « toute ma colère. »

Dieu ne règne sur les hommes qu'en ces deux manières : il règne sur les pécheurs convertis, parce qu'ils se soumettent à lui volontairement; il règne sur les pécheurs condamnés, parce qu'il se les assujettit malgré eux. Là est un règne de paix et de grâce, ici un règne de rigueur et de justice; mais partout un règne souverain de Dieu, parce que là on pratique ce que Dieu commande, ici l'on souffre le supplice que Dieu impose : Dieu reçoit les hommages de ceux-là; il fait justice des autres. Pécheur que Dieu appelle à la pénitence et qui résistez à sa voix, vous êtes entre les deux; ni vous ne faites ni vous n'endurez ce que Dieu veut : vous méprisez la loi et vous n'éprouvez pas la peine; vous rejetez l'attrait et vous n'êtes point accablé par la colère. Vous bravez jusqu'à la bonté qui vous attire, jusqu'à la patience qui vous attend; vous vivez maître absolu de vos volontés, indépendant de Dieu, sans rien ménager de votre part, sans rien souffrir de la sienne; et il ne règne sur vous ni par votre obéissance volontaire, ni par votre sujétion forcée. C'est un état violent, je vous le dis, chrétiens, encore une fois; il ne peut pas subsister longtemps. Dieu est pressé de régner sur vous, car voyez en effet combien il vous presse. Que de douces invitations! que de menaces terribles! que de secrets avertissements! que de nuages de loin! que de tempêtes de près! Regardez comme il rebute toutes vos excuses; il ne permet ni à celui-là de mettre fin à ses affaires, ni à cet autre d'aller fermer les yeux à son père[3] : tout retardement l'importune, tant il est pressé de régner sur vous! S'il ne règne par sa bonté, bientôt et plus tôt que vous ne pensez il voudra régner par sa justice. Car à lui appartient l'empire, et il se doit à lui-même et à sa propre grandeur d'établir promptement son règne. C'est pourquoi notre grand Baptiste crie dans le désert : et non-seulement les rivages et les montagnes voisines, mais même tout l'univers retentit de cette voix : Faites pénitence, faites pénitence, riches et pauvres, grands et petits, princes et sujets; que chacun se retire de ses mauvaises voies : « car le règne de Dieu approche : » *appropinquat enim regnum cœlorum*[4].

[1] *Adver. Marcion.* lib. I, n° 26.
[2] *Is.* v, 28.
[3] *Ps.* XCVI, 1.

[1] *Ps.* XCVIII, 1. — [2] *Ezech.* XX, 33.
[3] *Luc.* IX, 59, 61.
[4] *Matth.* III, 2.

Il approche en effet, messieurs, puisque le Fils de Dieu paraîtra bientôt. Le règne de la bonté approche avec lui, parce qu'il nous apporte en naissant la source des grâces; mais le règne de la justice s'approche et avance d'un même pas, parce qu'elle suit toujours la bonté de près pour en venger les injures. La grande bonté rejetée attire les grandes rigueurs; les bienfaits méprisés pressent la vengeance et lui préparent la voie, et saint Jean ne vous a pas tu ce conseil de Dieu. Quand il voit paraître Jésus-Christ au monde, c'est alors qu'il commence à dire que la cognée est à la racine. Tout presse Dieu à se venger des ingrats; sa bonté le presse, ses bienfaits le pressent; le dirai-je? son attente même le presse, car il n'y a rien qui fasse tant hâter la vengeance qu'une longue attente frustrée.

Ainsi je vous conjure, mes frères, ne vous fiez pas au temps qui vous trompe; c'est un dangereux imposteur, qui vous dérobe si subtilement que vous ne vous apercevez pas de son larcin. Ne regardez pas toujours le temps à venir; considérez votre état présent : ce que le temps semble vous donner, il vous l'ôte; il retranche de vos jours en y ajoutant. Cette fuite et cette course insensible du temps n'est qu'une subtile imposture pour nous mener insensiblement au dernier jour. La jeunesse y arrive précipitamment, et nous le voyons tous les jours. Partant, n'attendez pas de Dieu tout ce que vous prétendez : ne regardez pas les jours qu'il vous peut donner, mais ceux qu'il vous peut ôter; ni seulement qu'il peut pardonner, mais encore qu'il peut punir. Ne fondez pas votre espérance et n'appuyez pas votre jugement sur une chose qui vous est cachée.

Je n'ignore pas, chrétiens, que Dieu, « qui « ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se « convertisse et qu'il vive[1], » prolonge souvent le temps de la pénitence. Mais il faut juger de ce temps comme des occasions à la cour. Chacun attend les moments heureux, les occasions favorables pour terminer ses affaires. Mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi, dans cette grande affaire de la pénitence, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui sait s'en servir et le ménager. Mais celui qui attend toujours et ne commence jamais, voit couler inutilement et se perdre entre ses mains tous ces moments précieux dans lesquels il avait mis son espérance. Que lui apporte le temps, qu'une plus grande atteinte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une plus forte attache à ses habitudes?

[1] *Ezech.* XXX, 11.

C'est pour cela que saint Jean-Baptiste ne nous donne aucune relâche : « La cognée, dit-il, est « à la racine; tout arbre qui ne porte pas de bon « fruit sera coupé et jeté au feu : faites donc, fai- « tes promptement de dignes fruits de pénitence : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ*[1]. Il faut tâcher, chrétiens, que nous tirions aujourd'hui quelque utilité de ces saintaires paroles, et que nous n'ayons pas écouté en vain un si grand prédicateur que saint Jean-Baptiste.

Le figuier infructueux[2]. Vous avez eu la pluie, vous avez eu le soleil, vous avez eu la culture : vous n'avez plus à attendre que la cognée et le feu.

Il faut quelque chose de nouveau pour vous émouvoir. Vous avez franchi hardiment les plus puissantes considérations. Cette première tendresse d'une conscience innocente, ah! que vous l'avez endurcie! La pénitence, la communion, vous avez appris à les profaner : cela ne vous touche plus. Les terribles jugements de Dieu qui avaient autrefois tant de force pour vous émouvoir; vous avez dissipé comme une vaine frayeur l'appréhension que vous aviez de ce tonnerre, et vous vous êtes accoutumés à dormir tranquillement à ce bruit.

Nous voilà réduits aux miracles. Expérience des pécheurs [qu'ils ont laissés toujours les mêmes] : *In peccato vestro moriemini*[3] : « Vous « mourrez dans votre péché. »

[Faire] attention aux choses dites, point tant songer au prédicateur. Les choses que nous disons sont-elles si peu solides, qu'elles ne méritent de réflexion que par la manière de les dire? Tant d'heures de grand loisir! pourquoi sont-elles toutes des heures perdues? Pourquoi Jésus-Christ n'en aura-t-il pas quelques-unes plutôt qu'un amusement inutile? Ainsi puisse Jésus-Christ naissant vous combler de grâce! puissiez-vous recevoir en lui un Sauveur et non un juge! puissiez-vous apprendre à sa crèche à mépriser les biens périssables, et acquérir les inestimables richesses que sa glorieuse pauvreté nous a méritées!

[1] *Luc.* III, 8.
[2] *Ibid.* XIII.
[3] *Joan.* VIII, 21.

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET[1].

Activité de la justice divine contre le pécheur. Son opposition a la loi de Dieu. Effets qui en résultent contre lui. Ce qu'il doit faire pour éviter les coups de la main vengeresse. Dignes fruits de pénitence, toujours salutaires.

« Une voix crie dans le désert : Préparez les » voies du Seigneur, aplanissez les sentiers de » notre Dieu ; pour cela il faut combler toutes les » vallées et abattre toutes les montagnes[2] : » c'est-à dire, qu'il faut relever le courage des consciences abattues par le désespoir, et abattre sous la main de Dieu, par la pénitence, les pécheurs superbes et opiniâtres qui s'élèvent contre Dieu, etc.

L'Église fera bientôt le premier, lorsqu'elle dira aux pécheurs : *Consolamini, consolamini*[3].... *Gaudium magnum*;..... *quia natus est vobis hodie Salvator*[4] : « Consolez-vous, consolez-» vous.... Je vous annonce le sujet d'une grande » joie.... Il vous est né un Sauveur. » Mais devant que de relever leur courage, il faut premièrement abattre leur arrogance : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est*[5] : « Car la co-» gnée est déjà mise à la racine de l'arbre. » Pour cela il faut des paroles inspirées d'en haut. *Ave, Maria.*

Deux coups : celui du péché, celui de la justice divine. L'un ôte la vie, l'autre l'espérance : le coup du péché, la vie ; le coup de la justice l'espérance. Chose étrange et incroyable, messieurs ! après la perte de la vie peut-il rester de l'espérance ? Oui, parce que Dieu est puissant pour ressusciter les morts, et qu'il « peut, dit notre » évangile, faire naître des enfants d'Abraham » de ces pierres[6] » insensibles et inanimées ; et sa miséricorde infinie lui faisant faire tous les jours de pareils miracles, ceux qui ont perdu la vie de la grâce n'ont pas néanmoins perdu l'espérance, etc.

Faut traiter le second point et dire par quels degrés Dieu abat l'appui et le fondement de cette espérance mal fondée. Ce coup n'est pas toujours sensible ; il dessèche l'arbre et la racine en retirant ses inspirations.

Ainsi je ne m'étonne pas si les pécheurs convertis regardent l'état d'où ils sont sortis avec une telle frayeur, et ne se sentent pas moins obligés à Dieu que s'il les avait tirés de l'enfer. *Posuerunt me in lacu inferiori*[1] : « Ils m'ont mis dans » une fosse profonde. » *Eruisti animam meam ex inferno inferiori*[2] : « Vous avez retiré mon âme » de l'enfer le plus profond. » Deux choses font l'enfer : la peine du damné, séparation éternelle d'avec Jésus-Christ ; *Nescio vos*[3] : « Je ne vous con-» nais pas. » A la sainte table, il ne nous connaît plus. Elle est éternelle de sa nature. Le feu, la peine du sens. Il n'est pas encore allumé ; mais nous en avons en nous le principe. En effet, d'où pensez-vous, chrétiens, que Dieu fera sortir [ce feu? du sein même du pécheur].

Le moment que Dieu a marqué pour donner ce coup irrémédiable qui enverra les pécheurs au feu éternel, par une juste disposition de sa providence, ne leur doit pas être connu. C'est un secret que Dieu se réserve et qu'il nous cache soigneusement, afin que nous soyons toujours en action et que jamais nous ne cessions de veiller sur nous. Néanmoins le pécheur s'endort dans les longs délais qu'il lui donne, l'attendant à la pénitence ; et pendant qu'il dort à son aise au milieu des prospérités temporelles, il s'imagine que Dieu dort aussi : « Il dit dans son cœur : » Dieu l'a oublié ; » il ne prend pas garde à mes crimes : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus*[4] ; et parce qu'il ne songe pas à se convertir et que Dieu ne lui fait pas sentir sa fureur, il croit que Dieu ne songe pas à le punir. Pour lui ôter de l'esprit cette opinion dangereuse, tâchons aujourd'hui de lui faire entendre une vérité chrétienne qui nous est représentée dans notre évangile et que je vous prie de comprendre : c'est que la justice divine, qui semble dormir, qui semble oublier les pécheurs, les laissant prospérer longtemps en ce monde, est toujours en armes contre eux, toujours en action, toujours vigilante, toujours prête à donner le coup qui les coupera par la racine, pour ne leur laisser aucune ressource.

Mais, afin de bien comprendre cette vérité, il est nécessaire, messieurs, de vous expliquer plus profondément ce que j'ai déjà touché en peu de paroles touchant la contrariété infinie qui est entre le pécheur et la justice de Dieu. Je suivrai encore le grand Augustin, et les ouvertures admirables qu'il nous a données pour l'éclaircissement de cette matière en son épître quarante-neuvième[5]. Il remarque donc en ce lieu qu'il y a cette opposition entre le pécheur et la loi, que comme le

[1] Ces fragments nous paraissent avoir été composés par l'auteur pour être adaptés au sermon précédent, qu'il aura voulu prêcher dans quelque autre occasion avec certains changements et des additions. (*Edit. de Déforis.*)
[2] *Luc.* III, 4.
[3] *Is.* XL, 1.
[4] *Luc.* II, 10, 11.
[5] *Ibid.* III, 9.
[6] *Luc.* III, 8.

[1] *Ps.* LXXXVII, 6.
[2] *Ibid.* LXXXV, 12.
[3] *Matth.* XXV, 12.
[4] *Ps.* IX, 34.
[5] *Epist.* CII, al. 49, t. II, col. 281 et seq.

pécheur détruit la loi autant qu'il le peut, la loi réciproquement détruit le pécheur ; tellement qu'il y a entre eux une inimitié qui jamais ne peut être réconciliée : et quoique cette vérité soit très-claire, vous serez néanmoins bien aises, messieurs, d'entendre une belle raison par laquelle saint Augustin l'a prouvée. Elle tombera sans difficulté dans l'intelligence de tout le monde, parce qu'elle est établie sur le principe le plus connu de l'équité naturelle : « Ne fais pas ce que tu ne veux pas « qu'on te fasse : » *In qua mensura mensuri fueritis, remetietur vobis* [1] : « On se servira envers « toi de la même mesure dont tu te seras servi. » Pécheur, qu'as-tu voulu faire à la loi de Dieu? N'as-tu pas voulu la détruire et anéantir son pouvoir? Oui, certainement, chrétiens. « Les hommes « qui ne veulent pas être justes, souhaitent qu'il « n'y ait point de vérité, et par conséquent point « de loi qui condamne les injustes : » *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem qua damnentur injusti* [2].

Et c'est pour cela, chrétiens, que Moïse descendant de la montagne, entendant les cris des Israélites qui adoraient le veau d'or, laisse tomber les tables sacrées où la loi était écrite et les brise : *Vidit vitulum et choros, et projecit tabulas, et fregit eas* [3]. « Il vit le veau et les danses, et il jeta les « tables et les brisa. » Et cela, pour quelle raison, si ce n'est pour représenter ce que le peuple faisait alors? Ah! ce peuple ne mérite point d'avoir de loi, puisqu'il la détruit entière en ce moment qu'on la lui porte de la part de Dieu. Qu'a fait cette loi pour être brisée? Détruisez les pécheurs, faites-les mourir! Il le fera en son temps, mais en attendant il nous montre ce que nous faisons à la loi.

C'est pourquoi il brise les tables où le doigt de Dieu était imprimé ; et remarquez, s'il vous plaît, messieurs, que le peuple ne pèche que contre l'article qui défendait d'adorer les idoles : *Non facies tibi sculptile* [4] : « Vous ne vous ferez point d'image « taillée au ciseau. » Mais qui pèche en un seul article, il détruit autant qu'il peut la loi tout entière. C'est pourquoi il laisse tomber et il casse ensemble toutes les deux tables pour nous faire entendre, mes frères, que par une seule transgression toute la loi divine est anéantie. Mais comme les pécheurs détruisent la loi, il est juste aussi qu'elle les détruise ; il est juste qu'ils soient mesurés selon leur propre mesure, et qu'ils souffrent justement ce qu'ils ont voulu faire injustement. Car si cette règle de justice doit être observée entre les hommes, de ne faire que ce que nous voulons qu'on nous fasse; combien plus de l'homme avec Dieu et avec sa loi éternelle! Et c'est pourquoi, dans l'histoire que j'ai racontée, le même Moïse qui brisa la loi fit aussi briser le veau d'or, et mettre à mort tous les idolâtres dont l'on fit un sanglant carnage; nous montrant par le premier ce que le pécheur veut faire à la loi, qui est de l'anéantir et de la rompre effectivement, et nous faisant voir par le second ce que fait la loi au pécheur, qui est de le perdre et le mettre en pièces. « Ainsi, dit saint Augustin, ce que le pé- « cheur a fait à la loi à laquelle il ne laisse point « de place en sa vie, la loi de son côté le fait au « pécheur en lui ôtant la vie à lui-même : » *Quod peccator facit legi quam de sua vita abstulit, hoc ei facit lex ut auferat eum de hominum vita quam regit* [1].

Voilà donc une éternelle opposition entre le pécheur et la loi de Dieu, c'est-à-dire, par conséquent entre le pécheur et la justice divine. De là vient que la justice divine nous est représentée dans les Écritures toujours armée contre le pécheur. « Toutes ses flèches sont aiguisées, nous dit le « prophète, tous ses arcs sont bandés et prêts à « tirer : » *Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti* [2]. Que s'il retarde par miséricorde à venger les crimes, sa justice cependant souffre violence : « Cela m'est à charge, dit-il, et j'ai « peine à le supporter : » *Facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens* [3]. Mais pourquoi chercher ailleurs ce que je trouve si clairement dans mon Évangile? Que ne puis-je vous représenter et vous faire appréhender vivement le tranchant épouvantable de cette cognée appliquée à la racine de l'arbre? A toute heure, à tous moments elle veut frapper, parce qu'il n'y a heure, il n'y a moment où la justice divine irritée ne s'anime elle-même contre les pécheurs. Il est vrai qu'elle retarde à frapper, mais c'est que la miséricorde arrête son bras. Elle tâche toujours de gagner le temps; elle pousse d'un moment à l'autre, nous attendant à la pénitence. Pécheurs, ne sentez-vous pas quelquefois le tranchant de cette justice appliqué sur vous? Lorsque votre conscience vous trouble, qu'elle vous inquiète, qu'elle vous effraye, qu'elle vous réveille en sursaut, remplissant votre esprit des idées funestes de la peine qui vous suit de près, c'est que la justice divine commence à frapper votre conscience criminelle : elle crie, elle vous demande secours, elle se trouble, elle est étonnée. Mais, ô Dieu! quel sera son étonnement, lorsque la justice divine laissera aller tout à fait la main!

[1] *Luc.* VII, 2.
[2] *S. Aug. Tract.* XC, *in Joan.* n° 3, t. III, part. II, col. 721.
[3] *Exod.* XXXII, 19.
[4] *Ibid.* XX, 4.

[1] *Epist.* CII, n° 21, col. 282.
[2] *Is.* V, 28.
[3] *Ibid.* I, 14.

Que si elle demeure insensible, si elle ne s'aperçoit pas du coup qui la frappe, ah! c'est qu'il a déjà donné bien avant, que l'esprit de vie ne coule plus, et de là vient que le sentiment est tout offusqué. Mais soit que vous sentiez ce tranchant, soit que vous ne sentiez pas le coup qu'il vous donne, il touche, il presse déjà la racine, et il n'y a rien entre deux.

O pécheur, ne trembles-tu pas sous cette main terrible de Dieu, qui non-seulement est levée, mais déjà appesantie sur ta tête? *Jam enim securis ad radicem arboris posita est* : « La cognée est « déjà mise à la racine de l'arbre. » Elle ne s'approche pas pour ébranler l'arbre, ni pour en faire tomber les fruits ni les feuilles; plaisirs, richesses, les biens de fortune, biens externes qui ne tiennent pas à notre personne : il ne faut pas un si grand effort, il ne faut pas [toucher] la racine, il ne faut que secouer l'arbre. Elle n'en veut pas même aux branches, à la santé, à la vie du corps : elle le fait quelquefois, mais ce n'est pas là maintenant où elle touche : « Elle est à la racine, » dit saint Chrysostôme : *Apposita est ad radicem*. Il n'y a plus rien entre deux; et après ce dernier coup, qui nous menace à toute heure, il n'y a plus que le feu pour nous, et encore un feu éternel. Représentez-vous, chrétiens, un homme à qui son ennemi a ôté les armes, qui le presse l'épée sur la gorge. Demande la vie, demande pardon; il commence à appuyer de la pointe sur la poitrine à l'endroit du cœur. C'est ce que Dieu fait dans notre Évangile : il n'enfonce pas encore le coup, ce sont les mots de saint Chrysostôme; mais aussi ne retire-t-il pas encore la main. Il ne retire pas, de peur que tu ne te relâches et ne t'enfles; et il n'avance pas tout à fait, de peur que tu ne périsses. En cet état il te dit dans notre Évangile : Ou résous-toi bientôt à la mort, ou demande promptement pardon : *Omnis arbor non faciens fructum, excidetur* : « Tout arbre qui ne fait point « de fruit, sera coupé. » Ne désespère pas, ô pécheur, il n'a pas encore frappé; tremble néanmoins, car il est tout prêt, et le coup sera sans remède. Peut-être va-t-il frapper dans ce moment même; peut-être sera-ce la dernière fois qu'il te pressera à la pénitence.

Mais je suis en bonne santé : épargne-t-il la jeunesse? Épargne-t-il la naissance? Épargne-t-il la modération, qui semble un des plus puissants appuis de la vie? Mais en un moment il renverse tout. Et puis quand il te voudrait prolonger la vie, il sait bien nous frapper d'une autre manière. Peut-être qu'il ne laissera pas de frapper en retirant pour jamais les dons de sa grâce. S'il les retire, arraché ou desséché, c'est la même chose; le coup est donné, la racine est coupée, l'espérance est morte. Que tardons-nous donc, malheureux, à lui donner les fruits qu'il demande? Eh quoi! si vite, si promptement, et si près du coup de la mort? Oui, mes frères, en ce moment même faites germer ces fruits salutaires; ces fruits peuvent croître en toutes saisons, et ils n'ont pas besoin du temps pour mûrir. Nathan menace David de la part de Dieu; voilà la cognée à la racine. En même temps, sans aucun délai : « J'ai péché, » dit-il au Seigneur. Voilà le fruit de la pénitence; et au même instant qu'il paraît, le tranchant de la cognée se retire : *Dominus transtulit peccatum tuum* [1] : « Le Seigneur a transféré votre péché. » Ne demande donc pas un long temps pour accomplir un ouvrage qui ne demande jamais qu'un moment heureux. Il suffit de vouloir, dit saint Chrysostôme [2], et aussitôt le germe de ce fruit paraît; et la cognée se retirera sitôt qu'elle verra paraître, je ne dis pas le fruit, mais la fleur; je ne dis pas la fleur, mais le nœud, mais le moindre rejeton qui témoignera de la vie. Ah! s'il est ainsi, chrétiens, malheureux et mille fois malheureux celui qui sortira de ce lieu sacré sans donner à Dieu quelque fruit! Si vous ne pouvez lui donner une entière conversion, une repentance parfaite, ah! donnez-lui du moins quelques larmes pour déplorer votre aveuglement. Ah! si vous ne pouvez lui donner des larmes, ah! laissez du moins aller un soupir qui témoigne le désir de vous reconnaître : et si la dureté de vos cœurs ne vous permet pas un soupir, battez-vous du moins la poitrine, jetez du moins un regard à Dieu pour le prier de fléchir votre obstination; donnez quelque aumône à cette intention, et pour obtenir cette grâce. Ce n'est pas moi, mes frères, qui vous le conseille, c'est la voix du divin précurseur qui vous y exhorte dans notre Évangile. C'est lui qui excite aujourd'hui les peuples à faire des fruits de pénitence. C'est lui qui, pour les presser vivement, leur représente la cognée terrible de la vengeance divine toute prête à décharger le dernier coup, s'ils ne produisent bientôt ces bons fruits. Là-dessus le peuple : *Quid faciemus?* « Quel fruit produirons-nous? » *Qui habet duas tunicas, det non habenti; et qui habet escas, similiter faciat* [3]. « Que celui qui a deux habits « en donne à celui qui n'en a pas; et que celui « qui a de quoi manger en agisse de même. » C'est pour cette maison qu'il parlait. Vous dirai-je à la honte de l'Église? non, ces pauvres catholiques n'ont pas d'habit, ils n'ont pas de nourriture! Ne dites pas : Je l'ignorais. Je vous le déclare; ne croyez pas que nous inventions. Ce n'est pas ici un théâtre où nous puissions inventer à plaisir

[1] II. *Reg.* XII, 13.
[2] *Homil.* XI, *in Matth.* t. VII, p. 152, 153
[3] *Luc.* III, 10, 11.

des sujets propres à émouvoir et à exciter les passions. Que de profusion dans les tables ! que de vanités sur les babits ! que de somptuosité dans les meubles ! Mais quelle rage et quelle fureur dans le jeu ! le désespoir [de ces infortunés est la suite de taut de désordres]. Nous rendrons compte de ces âmes.

Quand il lâchera le dernier coup, etc. Moment que Dieu a réservé à sa puissance. Le dernier coup après les grandes miséricordes, après l'abondante effusion, [après l'] épanchement des grandes grâces. Preuve par notre Évangile : *Jam enim securis :* « Déjà la cognée. » « Le Seigneur avait commencé à s'ennuyer : « *Cœpit Dominus tædere* [1]. Dégoût [de Dieu,] quand on passe si facilement du crime à la pénitence, et de la pénitence au crime. Déjà, depuis le venue du Sauveur, Dieu s'était irrité contre son peuple qui avait méprisé les prophètes : « Ils ont, dit-il, « appesanti leurs oreilles, ils ont endurci leur « cœur comme un diamant, pour ne point écouter « les paroles que je leur ai envoyées eu la main « de mes serviteurs les prophètes ; et il s'est élevé « une graude indignation, une commotion vio- « lente dans le cœur du Seigneur Dieu des ar- « mées : » *Et facta est indignatio magna à Domino exercituum* [2]. Pour venger le mépris de ses saints prophètes, Dieu a secoué la nation judaïque comme un grand arbre, il en a fait tomber les fruits et les feuilles, le gloire de ce peuple, la couronne et le sceptre de ses rois entre les mains des rois d'Assyrie. Il jette les sceptres comme un roseau : quand il lui plaît, un roseau est un sceptre et un sceptre est un roseau. Il a frappé les branches, les tribus : une partie au delà du fleuve, une autre en quelque partie de l'empire des Assyriens : cependant encore une souche en Israël, encore une racine en Jacob. Le temple, les sacrifices, le conseil de la nation, l'autorité des pontifes, enfin une forme d'empire, de république. Jésus est venu, Jésus a prêché, etc. *Jam securis ad radicem :* L'arbre a été coupé par le pied, ou plutôt déraciné tout à fait.

Tite vient bientôt après Jésus-Christ : le vengeur suit de près le Sauveur. Ils n'ont pas connu le temps de leur visite : Dieu les visite à main armée. L'aigle romaine vient foudre sur eux et les enlever, malgré les forteresses dans lesquelles ils avaient mis leur confiance. Tite se reconnaît l'instrument de la vengeance de Dieu. Sans savoir le crime, il reconnaît la vengeance; tant le caractère de la main de Dieu paraissait de toutes parts. « Tite, dit Apollonius de Tyane, en « prenant Jérusalem, avait rempli de cadavres, « tous les lieux d'alentour. Les peuples voisins « voulurent le couronner en considération de sa « victoire. Mais il leur répondit qu'il était indi- « gne de cet bonneur, qu'ou ne devait point lui « attribuer les œuvres extraordinaires qui ve- « naient de s'opérer; qu'il n'avait fait que prêter « ses mains à Dieu, qui exerçait manifestement « sa colère contre les Juifs : » *Interea Titus captis Hierosolymis, omnia circum loca cadaveribus compleverat. Finitimæ autem gentes ob victoriam coronare ipsum voluerunt. Ille vero tali honore indignum se esse respondit : non enim se esse talium operum auctorem; sed Deo iracundiam contra Judæos demonstranti, suas manus præbuisse* [1].

Le temple renversé, le sacrifice aboli, toute la nation dispersée, le jouet et la dérision de tous les peuples du monde : *Omnia in figura contingebant illis* [2] : « Tout leur arrivait en figure. » Ce peuple dans ses bénédictions, figure de nos grâces; dans ses malédictions, figure de la vengeance que Dieu exerce sur nous, etc. Le baptême, la pénitence; le pain des anges, viande céleste. Dieu s'approche de l'arbre, non pour faire tomber les fruits et les feuilles. Il n'en veut ni à votre bien, ni à vos fortunes. Il ne faut pas la cognée, il ne faut pas la racine. Les biens externes tiennent si peu qu'il ne faut que secouer l'arbre légèrement; et après, le moindre vent les emporte. Il n'en veut pas aux branches, à la santé, à la vie; *ad radicem*, au fond de l'âme. Arbre infructueux, où il ne trouve aucun fruit; *quæ non facit fructum bonum.*

« Un homme avait un figuier planté dans sa « vigne; et venant pour y chercher du fruit, il « n'y en trouva point. Alors il dit à son vigneron : « Il y a déjà trois ans que je viens chercher du « fruit à ce figuier sans y en trouver; coupez-le « donc; pourquoi occupe-t-il la terre inutilement? « Le vigneron lui répondit : Seigneur, laissez-le « encore cette année, afin que je le laboure au « pied et que j'y mette du fumier : après cela s'il « porte du fruit, à la bonne beure; sinon vous le « ferez couper [3]. »

Je suis venu depuis trois ans : trois ans, c'est un terme immense pour l'attente de notre Dieu. Comptons vingt ans, trente ans, cinquante ans. Songez à votre âge, je n'entreprends pas de faire ce dénombrement; et il n'a pas encore trouvé de fruit. Les autels de notre Dieu n'ont pas en-

[1] IV. *Reg.* x, 32.
[2] *Zach.* vii, 11, 12

[1] *Philost. Apol. Tyan. Vita*, lib. vi, cap. xiv. Bossuet s'était contenté d'indiquer dans son manuscrit le récit de Philostrate, par ces mots : *Ce qui en est écrit dans la Vie d'Apollonius Tyaneus.* Nous avons cru entrer dans ses vues, en donnant ici le texte important de l'historien d'Apollonius. (*Édit. de Déforis.*)
[2] I. *Cor.* x, 11.
[3] *Luc.* xiii, 7, 8.

core vu vos prémices. Il faut couper : *Ut quid enim terram occupat?* « Pourquoi occupe-t-il « la terre inutilement? » Il occupe le soin de mes ministres, qui travailleraient plus utilement sur des âmes mieux disposées. Il fait ombre à ma vigne, et empêche que mes nouveaux plants ne prennent le soleil, ou que leur fruit ne mûrisse. « Donnez encore un an. » Voyez un terme préfix et un terme assez court; car l'Église qui intercède sait qu'il ne faut pas abuser de la patience d'un Dieu. Trois ans, une longue attente; un an, une longue surséance : « Et s'il rapporte du fruit, « à la bonne heure; sinon vous le couperez. » Elle consent. Appliquez à l'âme : vous avez eu la pluie, vous avez eu le soleil, vous avez eu la culture; vous n'avez ni profité ni porté de fruits : vous n'avez plus rien à attendre que la cognée et le feu. Portez des fruits : *Fructum bonum :* au goût de Dieu : *Dignos fructus :* dignes du changement que vous méditez, dignes des mauvaises œuvres que vous avez faites. Changement total au dedans et au dehors. Proportion avec les mauvaises œuvres. Maximes des Pères; tous sans exception : Qui s'est abandonné aux choses défendues, doit s'abstenir des permises. Autant qu'il s'est abandonné, autant doit-il s'abstenir : *Dignos*. Mes frères, je ne veux rien exagérer; Dieu m'est témoin, je désire sincèrement votre salut, et je ne veux ni élargir ni étrécir les voies de Dieu. Voilà les maximes qui ont enfanté les vrais pénitents. Les autres [conduisent] à la perdition éternelle. Faites-vous des fruits dignes de pénitence? Ces gorges et ces épaules découvertes étaient à l'impudicité la proie à laquelle elle aspire. Est-ce pour réparer le temps que vous le consumez au jeu? Lier les parties, les exécuter, les reprendre; l'inquiétude de la perte, l'amorce du gain, l'ardeur, etc. Et quand vous étalez cette parure et tous ces ornements de la vanité, faites-vous des fruits dignes? etc. Vous n'humiliez pas la victime; non, vous parez l'idole. Faites des fruits dignes : mais pressez-vous, car le règne de Dieu approche, comme saint Jean vous presse et ne vous laisse aucun repos : pas un mot qui ne vous presse; *Appropinquat.* Tant mieux. C'est un règne de douceur. Jésus, etc. La justice après. A la suite des grâces, un grand attirail de supplices : *Jam securis ad radicem.* Je n'ai dit que ce qui est.

Pour comprendre solidement combien est grande la colère de Dieu contre les pécheurs qui ne l'apaisent pas par la pénitence, il faut supposer deux principes dont la vérité est indubitable. Le premier principe que je suppose, c'est que plus celui qui gouverne est juste, plus les iniquités sont punies. Le second, c'est que la peine pour être juste doit être proportionnée à l'injustice qui est dans le crime. Ces principes étant connus par la seule lumière de la raison, il faut tirer cette conséquence que n'y ayant rien [de] plus juste que Dieu, rien de plus injuste que le péché; ces deux choses concourant ensemble, doivent attirer sur tous les pécheurs le plus horrible de tous les supplices. Que Dieu soit infiniment juste, ou plutôt qu'il soit la justice même, c'est ce qui paraît manifestement, parce qu'il est la loi immuable par laquelle toutes choses ont été réglées : ce qu'il vous sera aisé de comprendre, si vous remarquez que la justice consiste dans l'ordre; toutes les choses sont équitables sitôt qu'elles sont ordonnées. Or ce qui met l'ordre dans les choses, c'est la volonté du souverain être. Car de même que ce qui fait l'ordre d'une armée, c'est que les commandements du chef sont suivis; et ce qui fait l'ordre d'un concert et d'une musique, c'est que tout le monde s'accorde avec celui qui bat la mesure : ainsi l'ordre de cet univers, c'est que la volonté de Dieu soit exécutée. C'est pourquoi le monde est conduit avec un ordre si admirable; parce que et les astres, et les éléments, et toutes les autres parties qui composent cet univers, conspirent ensemble d'un commun accord à suivre la volonté de Dieu, suivant ce que dit le roi-prophète : « Votre parole, ô Seigneur, « demeure immuablement dans le ciel; vous avez « fondé la terre, et elle est toujours également « stable. C'est par votre ordre que les jours du- « rent, parce que toutes choses vous servent [1]. » Si la justice de Dieu est infinie, il est aussi infiniment juste que tous ses ordres soient accomplis, [et que les hommes] n'outrepassent jamais son commandement. Rien ne résiste à la volonté de Dieu, que la volonté des pécheurs. La justice et l'injustice opposées. La justice infinie. Il n'y a qu'une injustice infinie qui soit capable de s'opposer à la justice infinie de Dieu, d'autant plus que celui qui [refuse de lui obéir, se porte de tout le poids de sa volonté à anéantir sa justice]. La volonté de Dieu la choque nécessairement en tout ce qu'elle est dans toute son étendue, suivant ce que dit l'apôtre saint Jacques [2] : et la raison en est évidente; parce que par une seule contravention l'autorité de la loi est anéantie. L'injustice infinie, le supplice est infini dans son étendue.

Après avoir compris quelle doit être la grandeur de la peine par l'injustice du crime, vous l'entendrez beaucoup mieux encore par la justice de Dieu : car, puisqu'elle est infinie, il faut qu'elle règne et qu'elle prévale. Péché, désordre, rébellion. Ou nous nous rangeons, ou Dieu nous

[1] *Ps.* CXVIII, 89, 90, 91.
[2] *Jac.* II, 10.

range par l'obéissance, par le supplice; ou nous faisons l'ordre, ou nous le souffrons. Dieu répare l'injustice de notre crime par la justice de notre peine.

Il n'est pas malaisé de prouver que Dieu accuse les pécheurs. Il a gravé en eux la loi éternelle, c'est la conscience; c'est cette loi qui nous accuse : *Accusantibus aut defendentibus*[1]. En cette vie elle nous accuse intérieurement; mais le sentiment n'en est pas bien vif, parce que nous l'étouffons par nos crimes, parce que notre âme est comme endormie, charmée par les faux plaisirs de la terre et par une certaine illusion des sens. Et toutefois sa force paraît en ce que nous ne pouvons l'arracher : elle ne laisse pas de se faire entendre. En l'autre vie elle agira dans toute sa force : la force de l'accusateur est dans le jugement. En ce monde il suffit qu'elle nous avertisse; en l'autre il faudra qu'elle nous convainque. Les consciences sont les livres qui seront ouverts; *manifestabimur, apparebimus*. Nous y serons découverts par cette lumière infinie qui pénètre le secret des cœurs. Là paraîtra cette méchanceté, cette perfidie pour laquelle tu ne croyais pas pouvoir rencontrer des ténèbres assez épaisses. Là seront exposées en plein jour tes honteuses et criminelles passions, tes abominables plaisirs. Cet accusateur inflexible exagérera l'horreur de ton crime. Ta conscience parlera contre toi devant Dieu, devant les anges et devant les hommes. Comment pourras-tu te défendre contre un accusateur si sincère? La honte née du désordre, établie contre le désordre. Sacrifie à Dieu la honte que tu avais immolée au diable. Dieu, pour montrer qu'il ne nous abandonnait pas à nos passions, nous a donné la honte pour retenir leur emportement.

[1] *Rom.* II, 13.

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT,

SUR LE FAUX HONNEUR ET L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad eum, ut interrogarent eum : Tu quis es?

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites à Jean-Baptiste, pour lui demander : Qui êtes vous? Joan. I, 19.

Le Maître de l'humilité paraîtra bientôt sur la terre; l'Église pour nous préparer au mystère de sa naissance, nous propose aujourd'hui l'exemple admirable de la modestie de saint Jean-Baptiste : et par là nous devons apprendre que l'une des plus saintes dispositions que nous puissions apporter à recevoir Jésus-Christ naissant, c'est le mépris de ce faux honneur qui établit dans le monde tant de mauvaises coutumes et tant de maximes dangereuses.

La presse est au désert; on y aborde de toutes parts : « Toute la Judée, dit l'évangéliste, et « même la ville royale y accourt : » *Omnis Judææ regio et Jerosolymitæ universi*[1]. On vient voir, on vient écouter, on vient admirer Jean-Baptiste comme un homme tout divin. Les peuples étonnés de sa vertu ne savent quel titre lui donner; même celui de prophète ne leur semble pas assez grand pour lui[2]. Ils prennent saint Jean-Baptiste pour le Messie; et je ne sais si ce n'est point encore quelque chose de plus glorieux, qu'en d'autres occasions on ait pris le Messie même pour un autre Jean-Baptiste[3]. Dans une si haute réputation, et d'autant plus glorieuse qu'elle était moins recherchée, Jean-Baptiste demeure toujours ce qu'il est, c'est-à-dire toujours humble, toujours modeste. Il n'est rien de ce qu'on pense : il n'est point Élie, il n'est point prophète; et bien loin d'être le Messie, il n'est pas digne, dit-il, de lui délier ses souliers : car il se sert même de cette expression basse, afin de se ravilir tout à fait; et cette main vénérable de laquelle le fils de Dieu a voulu être baptisé, cette main qu'il a élevée, dit saint Chrysostôme, jusques au haut de sa tête, n'ose pas même toucher ses pieds : *Non sum dignus corrigiam calceamentorum solvere*[4] : « Je ne suis pas digne de « délier le cordon de ses souliers. » Un tel homme sans doute nous est envoyé pour nous désabuser de l'honneur du monde. Il n'est personne qui n'expérimente jusques à quel point il nous éblouit, et combien même il nous captive. Qui n'a pas encore éprouvé combien le désir de l'honneur nous oblige à donner de choses à l'opinion et à l'apparence contre nos propres pensées? En combien d'occasions importantes la crainte d'un blâme injuste resserre un bon cœur? combien elle y étouffe de sentiments droits? combien elle en affaiblit de nobles et de vigoureux? La suite de ce discours nous fera paraître bien d'autres excès où nous jette l'honneur du monde. Il importe donc au genre humain que cet ennemi soit bien attaqué, mais auparavant il faut le connaître.

Je parle ici de l'honneur qui naît de l'estime

[1] *Marc.* I, 5.
[2] *Luc.* III, 15.
[3] *Marc.* VI, 14; VIII, 28.
[4] *Luc.* III, 16

des hommes; et c'est une certaine considération que l'on a pour nous pour quelque bien éclatant qu'on y voit, ou qu'on y présume Voilà l'honneur défini; il nous sera aisé de le diviser : et je remarque d'abord que nous mettons l'honneur dans des choses vaines, que souvent même nous le mettons dans des choses tout à fait mauvaises, et que nous le mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons l'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur, parce que notre jugement est faible. Nous le mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous couronnons, parce que notre jugement est corrompu. Et aussi parce que notre jugement n'est ni tout à fait affaibli, ni tout à fait dépravé, nous mettons dans des choses bonnes, par exemple dans la vertu, une grande partie de l'honneur. Mais néanmoins cette faiblesse et cette corruption font que nous tombons dans une autre faute, qui est celle de nous les attribuer, et de ne pas les rapporter à Dieu qui est l'auteur de tout bien. Il faut donc que nous apprenions aujourd'hui, et, mes frères, que nous l'apprenions par l'exemple de saint Jean-Baptiste, à chercher du prix et de la valeur dans les choses que nous estimons; par là toutes les vanités seront décriées : à y chercher beaucoup davantage la vérité et la droiture; et par là tous les vices perdront leur crédit : enfin à y chercher l'ordre nécessaire; et par là les biens véritables, c'est-à-dire, les vertus seront honorées comme elles doivent être seules, mais d'un honneur rapporté à Dieu qui est leur premier principe. Et c'est le sujet de ce discours.

Les caractères de l'humilité en saint Jean-Baptiste : description de sa naissance, de ses austérités, de sa vie : si grand, que pris pour le Christ. Éclat de sa naissance sacerdotale : Jésus-Christ, charpentier. Légation honorable : des prêtres et des lévites, les premiers en dignité; pharisiens, les premiers en doctrine. On s'en rapporte à lui-même. *Tu quis es? Quid dicis de teipso*[1]? « Qui êtes-« vous? que dites-vous de vous-même? » C'était une belle ouverture à l'orgueil. Tout le monde est préoccupé en sa faveur, et il ne lui coûtera qu'un aveu pour être honoré comme le Messie; mais il n'aurait garde d'acheter le plus grand honneur du monde par une mauvaise action.

Premier caractère d'humilité : Non-seulement [de] ne rechercher pas, mais de rejeter les louanges quand elles viennent d'elles-mêmes.

Second caractère : Refuser constamment les fausses louanges : *Non sum ego Christus*[2] : « Je « ne suis pas le Christ. »

[1] *Joan.* I, 19, 25.
[2] *Ibid.* 20.

Troisième caractère : Les véritables et les vrais talents pris non du côté le plus éclatant, mais du côté le plus bas. Il était Élie; Jésus-Christ l'a dit : il était prophète, et plus que prophète[1]; le même Jésus-Christ. Il n'est pas Élie en personne, il n'est pas prophète selon la notion commune, prédisant l'avenir, mais montrant Jésus-Christ présent : il dit absolument qu'il ne l'est pas; du côté le moins favorable.

Quatrième caractère : Ne dire pas seulement de soi ce qui est humiliant, mais l'inculquer : ce qui est marqué par ces paroles[2] : *Et confessus est, et non negavit, et confessus est :* « Et il le « confessa et ne le nia pas, et il le confessa. »

Cinquième caractère : Exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en faisant voir qu'on ne l'a pas de soi-même, et que de soi-même on n'est rien. Qui êtes-vous? Je suis une voix. Quoi de moins subsistant et de plus rien qu'une voix, un son, un air frappé? Je parle, je cesse; en un instant tout est dissipé. Il ne dit pas, Je suis celui qui crie; mais, Je suis la voix de celui [qui crie] : un autre parle en moi. La voix ne subsiste que par celui qui parle. Je cesse de vouloir parler, la voix cesse en un instant; il n'en reste rien. Rien de plus dépendant d'autrui que la voix.

Sixième caractère : Autre manière d'exténuer ce qu'on ne peut pas s'ôter, en se comparant à quelque chose de plus grand, comme saint Jean à Jésus-Christ : *Ego baptizo in aqua; medius vestrûm stetit*[3] : *ille est qui baptizat in Spiritu sancto et igni*[4] : *ante me factus est, quia prior me erat*[5] : « Moi je baptise dans l'eau : il y a « quelqu'un au milieu de vous; c'est celui-là qui « baptise dans le Saint-Esprit et le feu : il a été « fait avant moi, parce qu'il était avant moi. » Dans cette comparaison, qui ose se réputer quelque chose, surtout si celui qui est si grand, et à qui il se compare, a été dans l'abjection comme Jésus-Christ? *Medius vestrûm :* « Parmi vous. » Nulle distinction : *Quem vos nescitis :* « Que « vous ne connaissez pas. » Qui ose vouloir se signaler et se distinguer, quand Jésus-Christ [est] inconnu?

Voilà comme il s'abaisse : pas digne des courroies de Jésus-Christ : lui, au-dessous des pieds, et Jésus-Christ le met à la tête.

Je viens ensuite à l'explication du culte de la messe : les préparations du sacrifice : *Parate viam Domini*[6] : « Préparez la voie du Sei-« gneur. »

[1] *Matth.* XI, 9, 14.
[2] *Joan.* I, 19.
[3] *Ibid.* I, 26.
[4] *Matth.* III, 11.
[5] *Joan.* I, 30.
[6] *Matth.* III, 3.

SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT,

SUR LA VÉRITABLE CONVERSION.

Nécessité de la solitude, pour parvenir à une solide conversion : caractère d'un vrai pénitent : remèdes propres à sa guérison : combien difficile le changement des inclinations d'un pécheur d'habitude, quelle doit être son épreuve, quelles dispositions lui sont nécessaires pour être réconcilié avec Dieu.

Ego vox clamantis in deserto.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. **Joan. I, 23.**

Les hommes, dont la passion a corrompu le jugement, ne savent pas suivre les traces de la vérité, ne s'accordent ni avec elle ni avec eux-mêmes; et la lumière elle-même les confond et les égare. La vie étonnante de saint Jean-Baptiste cause une telle admiration au conseil des Juifs qui était à Jérusalem, qu'ils envoient dans notre Évangile une solennelle députation pour lui demander s'il n'est point Élie, s'il n'est point ce grand prophète promis par Moïse; enfin s'il n'est point le Christ. Jean, cet humble et fidèle ami de l'Époux, qui ne songe plus qu'à décroître et à s'abaisser aussitôt que Jésus-Christ veut paraître, pour lui donner la gloire qui lui est due, se sert de cette occasion pour découvrir aux Juifs ce divin Sauveur qui était au milieu d'eux sans qu'ils voulussent le connaître. Mais de quelle erreur ne sont point capables des hommes préoccupés, et dont le sens est dépravé! Ils s'adressent à saint Jean-Baptiste pour apprendre de lui-même quel il est, et le consultent sur ce qui le touche, tant il leur paraît digne d'être cru, et ils le jugent tout ensemble si peu digne de créance, qu'ils rejettent le témoignage sincère qu'il rend à un autre. Ils ont conçu une si haute estime de sa personne, qu'ils le prennent pour un prophète, et doutent même s'il n'est point le Christ; et en même temps ils font si peu d'estime de son jugement, qu'ils ne veulent pas reconnaître le Christ qu'il leur montre : tant il est vrai, chrétiens, qu'il n'y a point de contradiction ni d'extravagance où ne tombent ceux que leur présomption aveugle, et qui osent mêler leurs propres pensées aux lumières que Dieu leur présente.

Allons, mes frères, à saint Jean-Baptiste dans un esprit opposé à celui des Juifs, puisque l'Église nous fait entendre ses divines prédications pour préparer les voies au Sauveur naissant, et lui fait faire par ce moyen encore une fois son office de précurseur. Écoutons attentivement cette voix qui nous doit conduire à la parole éternelle. Mais pour nous rendre capables de profiter de ses instructions, prions la très-sainte Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus à la voix de saint Jean-Baptiste comme Jean-Baptiste fut ému lui-même à la voix de cette Vierge bénite, lorsqu'elle alla lui porter jusque dans les entrailles de sa mère une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude. *Ave.*

Vous venez entendre aujourd'hui un grand et excellent prédicateur, c'est le célèbre Jean-Baptiste, flambeau devant la lumière, voix devant la parole, ange devant l'ange du grand conseil, médiateur devant le médiateur, c'est-à-dire, médiateur entre la loi et l'Évangile, précurseur de celui qui le devance; dont la main, qui s'estime indigne d'approcher seulement des pieds de Jésus, est élevée même dessus sa tête; qui baptise au dehors celui qui le baptise au dedans, et répand de l'eau sur la tête de celui qui répand le feu et le Saint-Esprit dans les cœurs. Voilà, mes frères, le prédicateur qui demande votre audience. Il a raison de dire en se définissant lui-même, qu'il est une voix, parce que tout parle en lui; sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur, cette sécheresse de son visage, l'horreur de ce cilice de poil de chameau qui couvre son corps, et de cette ceinture de cuir qui serre ses reins, sa retraite, sa solitude, le désert affreux qu'il habite; tout parle, tout crie, tout est animé. Tels devraient être les prédicateurs; « Il faudrait « que tout fût parlant et résonnant en eux : » *Totum se vocalem debet verbi nuntius exhibere*, comme disait cet ancien Père. A voir ce prédicateur si exténué, ce squelette, cet homme qui n'a point de corps, dont le cri néanmoins est si perçant, on pourrait croire qu'en effet ce n'est qu'une voix; mais une voix que Dieu fait entendre aux mortels pour leur inspirer une crainte salutaire. Au bruit de cette voix, non-seulement le désert est ému, mais les villes sont troublées, les peuples tremblants, les provinces alarmées. On voit accourir aux pieds de saint Jean-Baptiste toute la Judée saisie de frayeur, tant il annonce fortement aux hommes les sévères jugements de Dieu qui les pressent et qui les poursuivent. « Race de vipères « qui vous a avertis de fuir la colère à venir[1]? »

Il a donc raison de dire qu'il n'est point ce que les Juifs ont pensé. Il n'est point le prophète, il n'est point le Christ, il n'est point Élie. Il est une voix, il est un cri, qui avertit les pécheurs de leur ruine prochaine et inévitable, s'ils ne font bientôt pénitence. Prêtons, mes frères, l'oreille attentive à ce divin prédicateur, prophète et plus que prophète. Oui; puisqu'il est tout voix

[1] *Matth.* III, 7.

pour nous parler, soyons tout oreilles pour l'entendre. « Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans « le désert : Préparez la voie du Seigneur; redres« sez dans la solitude les sentiers de notre Dieu : » *Vox clamantis in deserto: Parate viam Domini; rectas facite in solitudine semitas Dei nostri.* Écoutons donc la voix qui nous parle, laissons-nous frapper distinctement par tous ses sons : voyons tout le mystère de la pénitence, tout l'ordre de l'expiation des crimes, toute la méthode pour les traiter et pour les guérir. Telle est la voix qui nous parle; il reste que nous entendions ce que c'est que ce désert où elle crie, quelle préparation elle nous demande, quelle droiture elle nous prescrit. Voilà sans détour et sans circuit le partage de mon discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

La voix qui nous invite à la pénitence se plaît à se faire entendre dans le désert. Il faut quitter le grand monde et les compagnies; il faut aimer la retraite, le silence et la solitude, pour écouter cette voix qui ne veut point être étourdie par le bruit et le tumulte des hommes.

La première chose que Dieu fait quand il veut toucher un homme du monde, c'est de le tirer à part pour lui parler en secret. « J'ai trouvé, « dit-il, cette âme mondaine avec tous les orne« ments de sa vanité : » *Ornabatur in aure sua et monili suo.* Elle ne songeait qu'à plaire au monde, à voir et à être vue; « Elle courait comme « une insensée après ses amants, après eux « qui flattaient ses mauvais désirs, et elle m'ou« bliait, dit le Seigneur : » *Et ibat post amatores suos, et obliviscebatur mei, dicit Dominus*[1]. « Et moi je commencerai de l'allaiter; » je lui ferai ressentir une goutte des douceurs célestes : « Je l'attirerai à la solitude, et je par« lerai à son cœur : » *Propter hoc, ego lactabo eam, et ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*[2]. Je lui dirai des paroles de consolation et d'instruction divine.

Et certes nous errons dans le principe, si nous croyons que l'esprit de componction et de pénitence puisse subsister dans ce commerce éternel du monde, auquel nous abandonnons toute notre vie. Un pénitent est un homme pensif et attentif à son âme : *Cogitabo pro peccato meo*[3] : « Mon péché occupe toutes mes pensées. » Un pénitent est un homme dégoûté et de lui-même et du monde : *Dormitavit anima mea præ tædio*[4] : « Mon âme languit d'ennui. » Un pénitent est un homme qui veut soupirer, s'affliger, qui veut gémir : *Laboravi in gemitu meo*[1] : « J'ai « été pressé par mes sanglots. » Un tel homme veut être seul, veut avoir des heures particulières; le monde l'importune et lui est à charge.

Je vous étonnerais, mes frères, si je vous racontais les lois de l'ancienne pénitence. On tirait le soldat de la milice, le marchand du négoce, tout chrétien pénitent des emplois du siècle. Ils priaient, ils méditaient nuit et jour; ils regrettaient sans cesse le bien qu'ils avaient perdu. Ils n'étaient ni des fêtes, ni des jeux, ni des affaires du monde. Ils se nourrissaient dans leurs maisons du pain de larmes. Ils ne sortaient en public que pour aller se confondre à la face de l'Église, et implorer aux pieds de leurs frères le secours de leurs prières charitables; tant ils estimaient la retraite et la solitude nécessaires.

Qu'est-ce en effet qui nous a poussés dans ces prodigieux égarements? qu'est-ce qui nous a fait oublier et Dieu et nous-mêmes, si ce n'est qu'étourdis par le bruit du monde, nous n'avons pas même connu nos excès? Notre conscience, témoin véritable, ami fidèle et incorruptible, n'a jamais le loisir de nous parler; et toutes nos heures sont si occupées, qu'il ne reste plus de temps pour cette audience. Et cependant il est véritable que qui ôte à l'esprit la réflexion, lui ôte toute sa force. Car il y a cette différence entre la raison et les sens, que les sens font d'abord leur impression; leur opération est prompte, leur attaque brusque et surprenante; au contraire la raison a besoin de temps pour ramasser ses forces, pour ordonner ses principes, pour appuyer ses conséquences, pour affermir ses résolutions; tellement qu'elle est entraînée par les objets qui se présentent, et emportée, pour ainsi dire, par le premier vent, si elle ne se donne à elle-même par son attention un certain poids, une certaine consistance, un certain arrêt : *Iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos*[2] : « Nos iniquités nous ont em« portés comme un vent. » Ce vent ne manquera jamais de nous emporter, si notre âme ne se roidit, et ne s'affermit elle-même par une attention actuelle. Si donc on lui ôte la réflexion, on lui ôte toute sa force, on la laisse découverte et à l'abandon pour être la proie du premier venu. C'est, mes frères, ce que fait le monde : il sait remuer si puissamment je ne sais quoi d'inquiet et d'impatient que nous avons dans le fond du cœur, qu'il nous tient toujours en mouvement. Toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; en sorte qu'[illegible]

[1] *Os.* II, 13
[2] *Ibid.* 14.
[3] *Ps.* XXXVII, 19.
[4] *Ibid.* CXVIII, 28.

[1] *Ps.* VI, 6.
[2] *Is.* LXIV, 6.

jamais un moment à soi : et qui n'est pas à soi-même, de qui ne devient-il pas le captif?

Hommes errants, hommes vagabonds, déserteurs de votre âme et fugitifs de vous-mêmes, « prévaricateurs, retournez au cœur : » *Redite, prævaricatores, ad cor*[1]. Commencez à réfléchir, et à entendre la voix qui vous rappelle au dedans. Si vous vous êtes perdus par cette prodigieuse dissipation, il faut qu'un recueillement salutaire commence votre guérison. Une partie de votre mal consiste dans un certain étourdissement que le bruit du monde a causé, et dont votre tête est tout ébranlée; il faut vous mettre à l'écart, il faut vous donner du repos. Voici le médecin qui vous dit lui-même, par la bouche de son prophète. *Si revertamini et quiescatis, salvi eritis : in silentio et in spe erit fortitudo vestra*[2] : « Si vous « sortez de ce grand tumulte et que vous preniez « du repos, vous serez sauvés; et en gardant le « silence vos forces commenceront de se rétablir. »

Le docte saint Jean-Chrysostôme[3] a renfermé en un petit mot une sentence remarquable, quand il a dit que pour former les mœurs, et peut-être en pourrions-nous dire autant de l'esprit, il faut désapprendre tous les jours. En effet, mille faux préjugés nous ont gâté l'esprit et corrompu le jugement; et la source de ce désordre, c'est qu'aussitôt que nous avons commencé d'avoir quelque connaissance, le monde a entrepris de nous enseigner, a joint aux tromperies de nos sens celles de l'opinion et de la coutume. C'est de là que nous avons tirées belles leçons, qu'il faut tout mesurer à notre intérêt, que la véritable habileté c'est de faire tout servir à notre fortune qu'il faut venger les affronts. Endurer, c'est s'attirer de nouvelles insultes; cette grande modération, c'est la vertu des esprits vulgaires; la patience est le partage des faibles et la triste consolation de ceux qui ne peuvent rien : dans une vie si courte et si malheureuse que la nôtre, c'est folie de refuser le peu de plaisir que la nature nous donne. Voilà les grandes leçons que nous apprenons tous les jours dans les compagnies; si bien que tous les préceptes de Dieu et de la raison demeurent ensevelis sous les maximes du monde.

Après cela, mes frères, vous comprenez aisément la nécessité de désapprendre; mais certes, pour oublier de telles leçons, il faut quitter l'école et le maître. Car considérez, je vous prie, de quelle sorte le monde vous persuade. Ce maître dangereux n'agit pas à la mode des autres maîtres : il enseigne sans dogmatiser : il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense. Ainsi il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que cette doctrine du monde s'insinue plutôt par une insensible contagion, que par une instruction expresse et formelle. Oui certes, autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent. Nos ennemis par leurs menaces, nos amis par leurs bons offices concourent également à nous donner de fausses idées des biens et des maux. Tout ce qui se dit dans les compagnies, et l'air même qu'on y respire, n'imprime que plaisir et que vanité. Ainsi nous n'avançons rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant nous le suçons peu à peu, si nous laissons gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Tout nous gâte, tout nous séduit : et le grand malheur de la vie humaine, c'est que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres; si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, excite notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos erreurs et nos folies, l'esprit se corrompt tout à fait; et si nous demandons à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : Tout, nous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air, qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes : *Ipsumque aerem, scelestis vocibus constupratum*[1].

Ne vous étonnez donc pas si je dis que le premier instinct que ressent un homme touché de Dieu est celui de se séquestrer du grand monde. La même voix qui nous appelle à la pénitence, nous appelle aussi au désert, c'est-à-dire, au silence, à la solitude et à la retraite. Écoutez ce saint pénitent : *Similis factus sum pellicano solitudinis, factus sum sicut nycticorax in domicilio; vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto*[2] : « Je suis, dit-il, devenu semblable au pélican des déserts et au hibou des « lieux solitaires et ruinés : j'ai passé la nuit en « veillant, et je me trouve comme un passereau « tout seul sur le toit d'une maison. » Au lieu de cet air toujours complaisant que le monde nous inspire, l'esprit de pénitence nous met dans le cœur je ne sais quoi de rude et de sauvage. Ce n'est plus cet homme doux et galant qui liait toutes les parties : ce n'est plus cette femme commode et complaisante, trop adroite médiatrice et

[1] *Is.* XLVI, 8.
[2] *Ibid.* XXX, 15.
[3] *S. Chrys. Homil.* XI, *in Genes.* t. IV, p. 86.

[1] *De Spect.* n° 27.
[2] *Ps.* CI, 7, 8.

amie trop officieuse, qui facilitait ces secrètes correspondances : ce ne sont plus ces expédients, ces ouvertures, ces facilités : on apprend un autre langage, on apprend à dire Non, à dire Je ne puis plus, à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses. On ne veut plus vivre comme les autres ni avec les autres; on ne veut plus s'approcher : on ne veut plus plaire, on se déplaît à soi-même. Un pécheur qui commence à sentir son mal, est dégoûté tout ensemble et du monde qui l'a déçu, et de lui-même qui s'est laissé prendre à un appât si grossier. Il se souvient, hélas! à combien de crimes il s'est engagé par ses malheureuses complaisances. Il ne songe plus qu'à se séparer de cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Un roi même, pénitent au milieu de sa cour et des affaires, entre dans cet esprit de solitude. Il se retire souvent dans son cabinet. Si les affaires du jour ne lui permettent pas d'être seul, il passe la nuit en veillant; et dans ce temps de silence et de liberté il s'abandonne au secret désir qui le pousse à soupirer et à gémir. Loin du monde, loin des compagnies, il n'a plus que Dieu devant les yeux pour s'affliger en sa présence, pour lui dire du fond de son cœur : « J'ai péché contre vous et devant vous seul, » et je veux aussi m'affliger en votre seule présence : seul et invisible témoin de mes sanglots et de mes regrets, ah! écoutez la voix de mes larmes : *Tibi soli peccavi*[1].

Et certes si nous examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regrets, il nous sera aisé de comprendre que c'est pour nous affliger, non tant de nos malheurs, que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation : c'est une nécessité, on se résout. Mais il n'y a rien qui aigrisse tant nos douleurs, que lorsque notre malheur vient de notre faute. Ainsi ce sont nos péchés qui sont le véritable sujet de nos larmes; et il ne se faudrait jamais consoler d'avoir commis tant de fautes, n'était qu'en les déplorant on les répare : et c'est une seconde raison pour laquelle les saints pénitents s'abandonnent à la douleur. Dans toutes nos autres pertes, les larmes et les regrets nous sont inutiles. Une personne qui vous était chère vous a été ravie par la mort; pleurez jusqu'à la fin du monde, quelque effort que vous fassiez pour la rappeler, votre douleur impuissante ne la fera pas sortir du tombeau, et si vives que soient vos douleurs, elles ne ranimeront pas ses cendres éteintes. Mais en déplorant vos péchés, vous les effacez par vos larmes; en disant avec le prophète : « La couronne de notre tête est tombée; malheur à nous, « car nous avons péché[1]; » nous remettons sur cette tête dépouillée de son ornement la même couronne de gloire. En déplorant l'audace insensée qui vous a fait violer la sainteté de votre baptême, vous vous en préparez un second. C'est ce qui porte un pénitent à pleurer sans fin, et à chercher le secret et la solitude pour s'abandonner tout entier à une douleur si juste et si salutaire.

Au reste ne croyez pas que je vous fasse ici des discours en l'air, ni que je vous prêche des regrets et des solitudes imaginaires. Toutes les histoires ecclésiastiques sont pleines de saints pénitents, qu'une douleur immense de leurs péchés a poussés dans les déserts les plus reculés; qui ne pouvant plus supporter le monde, dont ils avaient suivi les attraits trompeurs, ont été enfin remplir les déserts de leurs pieux gémissements. Ils ne pouvaient se consoler d'avoir violé leur baptême, profané le corps de Jésus-Christ, outragé l'esprit de grâce, foulé aux pieds son sang précieux dont ils avaient été rachetés, crucifié leur Sauveur encore une fois. Ils reprochaient à leur âme, épouse infidèle, blanchie au sang de l'Agneau, qu'au milieu des bienfaits de son Époux, dans le lit même de son Époux, elle s'était abandonnée à son ennemi. Les jugements de Dieu [les pénétraient d'une sainte frayeur]. Ils versaient des ruisseaux de larmes. Ils ne pouvaient plus supporter le monde qui les avait abusés, ni ses fêtes, ni ses vanités, ni son triomphe qui détruit le règne de Dieu. Ils allaient chercher les lieux solitaires pour donner un cours plus libre à leur douleur : on les entendait non gémir, mais hurler et rugir dans les déserts : *Rugiebam*[2]. Je n'ajoute rien à l'histoire : il semblait qu'ils prenaient plaisir à ne voir plus que des objets qui eussent quelque chose d'affreux et de sauvage, et qui leur fussent comme une image de l'effroyable désolation où leurs péchés les avaient réduits.

L'épouse du saint cantique aime la campagne et la solitude : le tumulte des compagnies et la vue même des hommes la détourne et l'étourdit. Pourquoi? parce qu'elle a le cœur touché. « Viens, « mon bien-aimé, dit l'épouse, sortons à la cam« pagne; allons demeurer aux champs : levons« nous du matin pour aller visiter nos vignes, pour « voir si elles commencent à pousser leurs fleurs[3]. » Il n'y a aucune de ces paroles qui ne respire un air de solitude et les délices de la vie champêtre. L'amour, ennemi du tumulte et occupé de soi-même, cherche les lieux retirés, dont le silence

[1] *Ps.* L, 6.

[1] *Thren.* V, 16.
[2] *Ps.* XXXVII, 3.
[3] *Cant.* VII, 11, 12.

et la solitude entretiennent son oisiveté toujours agissante. Amour innocent ; amour pénitent : délicieuses méditations de l'amour innocent. Dans le cantique, solitudes agréables et solitudes affreuses. L'amour pénitent, outré de douleur et inconsolable : l'épouse délicate, qui déplore ses honteuses infidélités. [L'Époux] appelle sa bien-aimée, non plus des jardins et des prairies, mais du milieu des rochers et des déserts les plus effroyables. « Lève-toi, dit-il, ma bien-aimée, quoiqu'infidèle, mais pénitente : sors des trous des « rochers, sors des cavernes profondes. Viens du « Liban, mon épouse, viens du sommet des mon« tagnes et du creux des précipices ; sors des ta« nières des lions, des retraites des bêtes ravis« santes [1]. » Ses douleurs, ses regrets et ses désespoirs sont des bêtes farouches qui la déchirent.

Quels exemples nous proposez-vous [me dirat-on peut-être] ! Voulez-vous déserter le monde? Il ne faut plus espérer de pareils effets de la pénitence en nos jours. Saint Jean-Baptiste en personne pourrait prêcher encore une fois ; il ne nous persuaderait pas de quitter le monde pour aller pleurer nos péchés dans quelque coin inconnu, dans quelque vallée déserte. Notre salut ne nous est pas assez cher, nous ne mettons pas notre âme à un si haut prix ; elle ne nous est pas assez précieuse, quoiqu'elle ait coûté le même sang. Je veux bien le dire, ces saintes extrémités ne nous sont pas précisément commandées, ni peut-être absolument nécessaires ; mais du moins, ne nous livrons pas tout à fait au monde, ayons des temps de retraite : ni à ses divertissements, un cœur contrit, un cœur affligé n'est plus sensible à ces vaines joies. N'exposez pas au monde l'esprit de la grâce : ne vous répandez pas si fort au dehors. Faites entrer le bon grain dans la terre ; c'est pour l'avoir négligé et pour l'avoir laissé trop à l'abandon qu'il n'a pu prendre racine ; les passants l'ont foulé aux pieds, les oiseaux du ciel l'ont mangé, ou les soins du monde l'ont étouffé : votre moisson est ravagée par avance dans le temps même de la culture et du labourage. Si votre pénitence n'est pas gémissante, qu'elle soit du moins sérieuse, du moins qu'elle ne soit pas emportée. Tout le monde ne peut pas gémir, ni répandre des pleurs effectifs ; la douleur peut subsister sans toutes ces marques : mais le cœur doit être brisé au dedans. Mais du moins faut-il tenir pour certain que ces emportements de joie sensuelle sont incompatibles avec cette sainte tristesse de la pénitence, [puisqu'elle exige qu'on sache se priver] même des choses permises : *etiam a licitis* [1]. [Une âme sincèrement touchée] médite contre soi-même des choses extrêmes. Soyons donc attentifs à notre salut : « L'attention de l'es« prit se fait à soi-même une solitude : « *Sibi ipsa mentis intentio solitudinem gignit*, dit saint Augustin [2]. Faisons-nous une solitude par notre attention, par notre recueillement. Nous voilà dans le désert, où la voix de saint Jean-Baptiste nous a conduits : déjà nous y avons appris à pleurer nos crimes ; faut-il quelqu'autre préparation pour ouvrir la voie à Dieu et le faire entrer dans notre âme? C'est ce que [nous verrons dans] la seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

N'en doutez pas, mes frères, que la pénitence ne demande de plus intimes préparations que celles que j'ai déjà rapportées : la retraite et la solitude éloignent le mal plutôt qu'elles n'avancent le bien. Les regrets, dont j'ai tant parlé, seraient suffisants, pourvu qu'ils fussent sincèrement dans le fond du cœur : mais comme nous sommes instruits qu'il y a de fausses douleurs et de fausses componctions, c'est ce qui nous oblige à nous éprouver, et c'est ce que j'appelle préparer les voies avec attention et exactitude.

[Toutes les conditions de cette épreuve, pour qu'elle soit solide, sont représentées dans ces paroles d'Isaïe :] *Lavamini, mundi estote; auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis; quiescite agere perverse; discite benefacere; quærite judicium; subvenite oppresso; judicate pupillo; defendite viduam; et venite, et arguite me, dicit Dominus. Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix alba erunt; et si fuerint rubra ut vermiculus, sicut lana alba erunt* [3] : « Lavez-vous, purifiez-vous ; ôtez de devant mes « yeux la malignité de vos pensées ; cessez de faire « le mal ; apprenez à faire le bien ; recherchez ce « qui est juste ; assistez l'opprimé ; faites justice « à l'orphelin ; défendez la veuve ; et après cela « venez, et soutenez votre cause contre moi, dit « le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme « l'écarlate, ils deviendront blancs comme la « neige ; et quand ils seraient rouges comme le « vermillon, ils seront blancs comme la laine la « plus blanche. »

Un sage médecin attend à donner certains grands remèdes, quand il voit que la nature reprend le dessus : ici quand la grâce le reprend, quand elle commence à gagner un cœur, à dompter et à assujettir la nature.

Vous n'avez pas gardé pour Dieu votre force,

[1] *Cant.* II, 14 ; IV, 8.

[1] *S. Gregor. Magn.* lib. V, *in cap.* IV *Job.* t. I, col. 146.
[2] *De div. quæst. ad. Simplic.* lib. II, t. VI, col. 118.
[3] *Is.* I, 16, 17.

aussi voyez-vous qu'elle s'est perdue. Éprouvez-vous vous-mêmes; c'est par les œuvres que le cœur s'explique, enfants légitimes et naturels : on peut lui supposer tous les autres.

« Ne donnez pas le saint aux chiens; ne jetez « pas vos perles devant les pourceaux [1]. » [Gardez-vous de ceux qui viennent] avec un cœur feint : je ne parle pas de ces feintes et de ces impostures grossières. Il ne faut pas en croire les premiers regrets : « Car, nous dit saint Ambroise, « j'en ai trouvé plus aisément qui avaient conservé « leur innocence, que je n'en ai trouvé qui l'eussent réparée par une pénitence convenable, « après être tombés : « *Facilius autem inveni, qui innocentiam servaverint, quam qui congrue egerint pœnitentiam* [2]. [Et nous décrivant les caractères de cette pénitence qu'il exige, il ajoute] : « Peut-on regarder comme une pénitence cette vie où l'ambition des dignités se « fait remarquer, où l'on se permet de boire du « vin comme à l'ordinaire, où l'usage du mariage n'est pas retranché? » *An quisquam illam pœnitentiam putat, ubi adquirendæ ambitio dignitatis, ubi vini effusio, ubi ipsius copulæ conjugalis usus?* « Il faut, continue le saint docteur, renoncer entièrement au siècle pour vivre « en vrai pénitent; donner au sommeil moins de « temps que la nature n'en exige, le combattre « par ses gémissements, l'interrompre par ses « soupirs, l'éloigner pour vaquer à la prière : » *Renuntiandum sæculo est, somno ipsi minus indulgendum, quam natura postulat, interpellandus est gemitibus, interrumpendus est suspiriis, sequestrandus orationibus* [3]. « En un mot, « il faut vivre de manière que nous mourions à « l'usage même de la vie; que l'homme se renonce « lui-même, et soit ainsi changé et renouvelé tout « entier : » *Vivendum ita ut vitali huic moriamur usui, seipsum sibi homo abneget, et totus mutetur.* [Et combien cette conduite est-elle nécessaire à un pénitent,] « puisque c'est par l'usage « même des choses de cette vie que l'innocence « se corrompt? » *Eo quod ipse hujus vitæ usus corruptela sit integritatis!* [Dieu nous a tracé lui-même l'ordre de cette pénitence dans le premier de tous les pécheurs, comme le remarque] saint Ambroise : « Adam, dit ce Père, est chassé « du paradis aussitôt après sa faute; Dieu ne diffère pas; mais il le sépare aussitôt des délices, « pour qu'il fasse pénitence : » *Adam post culpam statim de paradiso Deus ejecit, non distulit : sed statim separavit a deliciis, ut ageret pœnitentiam* [4]. « Il le couvrit à l'instant non d'une « tunique de soie, mais d'une tunique de peau : » *Statim tunicam vestivit pelliceam, non sericam.* [Telles sont les règles que doivent suivre les pécheurs pénitents, « pour que dans leur pénitence « il ne se trouve rien qui ait ensuite besoin de « pénitence : « *Ne in ipsa fiat pœnitentia, quod postea indigeat pœnitentia.*

[Que diront ici ceux] qui font indifféremment la pénitence, *qui negligenter se gesserunt* [1]? Ils doivent avoir compris que, dans la faiblesse naturelle à l'homme, il est plus aisé de tomber que de se relever de sa chute; de se donner le coup de la mort, que de se rendre la vie; de suivre notre penchant en allant au mal, que de nous violenter pour en sortir. Ils doivent se persuader qu'on n'obtient pas de Dieu le pardon aussi facilement qu'on l'offense, et que l'homme ne fléchit pas sa bonté avec la même facilité qu'il la méprise. Car c'est une maxime établie que le bien nous coûte plus que le mal, et que c'est un ouvrage plus laborieux de se réparer que de se perdre. Mais ceux dont nous parlons ne l'entendent pas de la sorte : ils mettent dans la même ligne et pénitence et la faute. S'il leur est aisé de pécher, il ne leur est pas moins aisé de se convertir : tantôt justes et tantôt pécheurs, selon qu'il leur plaît; ils croient pouvoir changer leurs mauvais désirs avec autant de promptitude qu'ils ont à se laisser vaincre, et se défaire de leurs mauvaises inclinations comme d'un habit qu'on prend et qu'on quitte quand on veut : erreur manifeste. A vérité, chrétiens, pendant que la maladie supprime pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il nous est facile de peindre sur notre visage, et même pour nous mieux tromper, dans notre imagination alarmée, l'image d'un pénitent. Le cœur a des mouvements superficiels qui se font et se défont en un moment. Mais il ne prend [pas] si facilement les impressions fortes et profondes : non, non : un nouvel homme ne se forme pas tout à coup, ni ces affections vicieuses dans lesquelles nous avons vieilli ne s'arrachent pas par un seul effort. Des remèdes palliatifs qui ne guérissent que la fantaisie, et ne touchent pas à la maladie [ne sont point propres à opérer une guérison véritable].

TROISIÈME POINT.

Par ces saintes préparations, l'âme qui s'éprouve elle-même, qui se défie des illusions de son amour-propre, rectifiera ses intentions et donnera à son cœur la véritable droiture.

Toute l'Écriture est pleine de saintes bénédictions pour ceux qui ont le cœur droit. Mais quelle

[1] *Matth.* VII, 6. — [2] *De pœnit.* lib. II, cap. X, t. II, col. 436.
[3] *Ibid.* col. 436, 437.
[4] *Ibid.* lib. II, cap. XI, t. II, col. 437.

[1] *Concil. Nic. Can. Arab.* cap. XIX, *Lab.* t. II, col. 297.

est, messieurs, cette droiture? Disons-le en un mot : c'est la charité, c'est la sainte dilection, c'est le pur amour; c'est la chaste et intime attache de l'épouse pour l'Époux sacré; c'est cette céleste délectation d'un cœur qui se plaît dans la loi de Dieu, qui s'y soumet d'une pleine et entière volonté, « non par la crainte de la peine, mais « par l'amour de la justice[1] : » *Qui sunt recti*, dit saint Augustin, *qui dirigunt cor secundum voluntatem Dei*[2]. Ceux qui veulent tout ce que Dieu veut, ceux-là sont droits, ceux-là sont justes. Il ne faudrait point ici d'explication : ceux qui ont des oreilles chrétiennes entendent cette vérité. La volonté de Dieu est droite par elle-même; elle est elle-même la droiture, elle est la règle primitive et originale. Nous ne sommes pas la droiture, nous ne sommes pas la règle, car nous serions impeccables : ainsi n'étant pas droits par nous-mêmes, nous le devenons, chrétiens, en nous unissant à la règle, à la sainte volonté de Dieu, à la loi qu'il nous a donnée; non étonnés par ses menaces, mais saintement délectés par son équité et charmés par sa beauté et par sa droiture.

Faites droits, mes chers frères, les sentiers de notre Dieu. Aimez purement, aimez saintement, aimez constamment, et vous serez droits. Si vous craignez seulement les menaces de la loi, sans aimer sa vérité et sa justice, quoique vous ne rompiez pas ouvertement, vous n'êtes pas d'accord avec elle dans le fond du cœur. Elle menace, elle est redoutable : vous, à ces menaces, vous donnez la crainte; que faites-vous pour son équité? L'aimez-vous, ne l'aimez-vous pas? la regardez-vous avec plaisir, ou avec une secrète aversion, ou avec froideur et indifférence? Que sont devenus vos premiers désirs, vos premières inclinations? La crainte n'arrache pas un désir, elle en empêche l'effet, elle l'empêche de se montrer, de lever la tête; elle coupe les branches, mais non la racine. Elle contraint, elle bride, elle étouffe, elle supprime; mais elle ne change pas. Le fond du désir demeure; je ne sais quoi qui voudrait, ou que la loi ne fût pas, ou qu'elle ne fût pas si droite, ni si rude, ni si précise, ou que celui qui l'a établie fût moins fort ou moins clairvoyant. Mais cette intention ne se montre pas : vous n'entendez donc pas quel secret venin coule dans les branches, quand la racine de l'intention n'est pas ôtée, quand le fond de la volonté n'est pas changé?

Je sais qu'il y a de la différence entre la crainte des hommes et celle qu'on a d'un Dieu vengeur; que comme on peut espérer de tromper les hommes, et qu'on sait qu'on leur peut du moins soustraire le cœur, la crainte est plus pénétrante sous les yeux de Dieu. Mais comme elle est toujours crainte, elle ne peut agir contre sa nature; elle ne peut attirer, ni gagner, ni par conséquent arracher à fond les inclinations corrompues. « Si « vous pouviez tromper, dit saint Augustin, les « regards de celui qui voit tout, que ne feriez- « vous pas? L'amour ne détruit donc pas chez « vous la concupiscence, mais elle est réprimée « par la crainte : » *Si fallere posses, quid non fecisses? Ergo et concupiscentiam tuam malam non amor tollit, sed timor premit*[1]. Non, je ne le ferais pas. Qui vous en empêcherait? Ce ne serait pas la crainte, car nous supposons qu'on ne vous voit pas; ce serait donc quelque attrait interne, quelque bien caché, quelque plaisir innocent et chaste.

Faites donc, mes frères, vos sentiers droits [par] un commencement de dilection : « Ils com- « mencent à aimer, et par là ils sont mus contre « le péché par des sentiments de haine et de dé- « testation : » *Diligere incipiunt,... ac propterea moventur adversus peccata per odium aliquod ac detestationem*[2]. C'est le motif de votre haine, c'est de ce commencement d'amour que doit [naître] votre aversion; une aversion [se forme] par une inclination contraire. Il faut que cette plante divine ne soit pas seulement semée, mais qu'elle ait commencé de prendre racine dans l'âme avant qu'elle reçoive la grâce justifiante; autrement elle en serait incapable. Il faut un commencement de droiture et de justice dans le cœur; mais il la faut ensuite cultiver de sorte qu'elle étende ses branches partout, qu'elle remplisse tout le cœur, afin que vous puissiez cueillir des fruits de justice.

De là doit naître une autre crainte; non la crainte de l'adultère qui craint le retour de son mari, mais la crainte d'une chaste épouse qui craint de le perdre. De là encore une autre droiture : marcher dans la loi de Dieu avec une nouvelle circonspection, craindre une faiblesse expérimentée, s'attacher plus étroitement à la justice une fois perdue, honorer la bonté divine par la crainte des tentations et des périls infinis qui nous environnent, etc.

Toute créature a un instinct pour se conserver; [et combien plus la] créature nouvelle [doit-elle être toujours sur ses gardes pour se maintenir dans la justice qui fait sa vie]? Le bruit nous effraye, cet éclat menace de quelque ruine ou de quelque force étrangère qui vient contre nous avec violence; la nature nous apprend souvent à

[1] *S. Aug. in Ps.* CXVIII *Serm.* XI, n° 1, t. IV, col. 1306. In.
[2] *Ps.* XXXII, *enarr.* II, n° 2, col. 288.

[1] *S. Aug. Serm.* CLXIX, n° 8, t. V, col. 812.
[2] *Concil. Trid. Sess.* VI, cap. VI, *de Justif.*

craindre à faux. Et certes, au milieu de tant de périls, et les périls nous pressant de tant d'endroits, et ayant, comme nous avons, si peu de connaissance pour les prévoir, qui veut être en sûreté doit souvent craindre même sans péril. Si vous n'avez point cette crainte, je doute que votre changement soit sincère et votre conversion véritable.

PREMIER SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA

NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR[1].

Objet, fin, utilité, prudente économie des abaissements du Fils de Dieu, dans son incarnation : sagesse des moyens qu'il emploie pour réparer notre nature et guérir ses maladies. Ses contradictions, sa gloire, son triomphe.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Le Sauveur du monde est né aujourd'hui, et voici le signe que je vous en donne : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes posé dans une crèche. Luc. II, 12.

Vous savez assez, chrétiens, que le mystère que nous honorons, c'est l'anéantissement du Verbe incarné, et que nous sommes ici assemblés pour jouir du pieux spectacle d'un Dieu descendu pour nous relever, abaissé pour nous agrandir, appauvri volontairement pour répandre sur nous les trésors célestes. C'est ce que vous devez méditer, c'est ce qu'il faut que je vous explique; et Dieu veuille que je traite si heureusement un sujet de cette importance, que vos dévotions en soient échauffées! Attendons tout du ciel dans une entreprise si sainte; et pour y procéder avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse. Premièrement, il s'est fait homme et il s'est revêtu de notre nature; secondement, il s'est fait passible et il a pris nos infirmités; troisièmement, il s'est fait pauvre et il s'est chargé de tous les outrages de la fortune la plus méprisable. Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous faille rechercher bien loin ces trois abaissements du Dieu-homme; je vous les rapporte dans la même suite et dans la même simplicité qu'ils sont proposés dans mon Évangile. Vous trouverez, dit-il, un enfant, c'est le commencement d'une vie humaine; enveloppé de langes, c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air; posé dans une crèche, c'est la dernière extrémité d'indigence. Tellement que vous voyez dans le même texte, la nature par le mot d'enfant, la faiblesse et l'infirmité par les langes, la misère et la pauvreté par la crèche.

Mais mettons ces vérités dans un plus grand jour, et suivons attentivement; arrêtons-nous un peu sur tous les degrés de cette descente mystérieuse, tels qu'ils sont représentés dans notre Évangile. Et premièrement, il est clair que le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvait prendre la nature humaine avec les mêmes prérogatives qu'elle avait dans son innocence, la santé, la force, l'immortalité; ainsi le Verbe divin serait homme sans être travaillé des infirmités que le péché seul nous a méritées. Il ne l'a pas fait, chrétiens; il a voulu prendre, avec la nature, les faiblesses qui l'accompagnent. Mais en prenant ces faiblesses, il pouvait ou les couvrir, ou les relever par la pompe, par l'abondance, par tous les autres biens que le monde admire : qui doute qu'il ne le pût? Il ne le veut pas; il joint aux infirmités naturelles toutes les misères, toutes les disgrâces, tout ce que nous appelons mauvaise fortune; et par là ne voyez-vous pas quel est l'ordre de sa descente? Son premier pas est de se faire homme; et par là il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble, selon ce que dit l'Écriture sainte : *Minuisti eum paulo minus ab angelis*[1] : « Vous « l'avez abaissé au-dessous des anges. » Ce n'est pas assez : mon Sauveur descend le second degré. S'il s'est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs. Et comment? Il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle était dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle; mais la prend en l'état malheureux où le péché l'a réduite, exposée de toutes parts aux douleurs, à la corruption, à la mort. Mais mon Sauveur n'est pas encore assez bas. Vous le voyez déjà, chrétiens, au-dessous des anges par notre nature, égalé aux pécheurs par l'infirmité; maintenant, faisant son troisième pas, il se va, pour ainsi dire, mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voilà, mes frères, quels sont les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône. Il

[1] Nous avons dans les manuscrits de Bossuet deux sermons pour le jour de Noël, dont l'un, qui est le dernier, prêché chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris, répète en beaucoup d'endroits des morceaux entiers du premier, et n'est quant au fond que le même sermon. Pour éviter donc les répétitions, nous avons pris de ce second sermon ce qu'il y avait de neuf, et ce qui pouvait être regardé comme une révision, une extension de preuves, et nous l'avons incorporé au premier sermon, lorsque cela a pu se faire sans rien gâter. Nous avons renvoyé en note deux courts passages qui méritent d'être conservés, page 219. Un seul morceau n'a pu trouver place dans cet arrangement, parce qu'il est trop considérable; et comme il forme un tout, nous le donnerons à la suite du premier sermon. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Ps.* VIII, 6.

vient premièrement à notre nature, par la nature à l'infirmité, de l'infirmité aux disgrâces et aux injures de la fortune : c'est ce que vous avez remarqué par ordre dans les paroles de mon Évangile.

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important, ni ce qui m'étonne le plus. Je confesse que je ne puis assez admirer cet abaissement de mon maître : mais j'admire encore beaucoup davantage qu'on me donne cet abaissement, comme un signe pour reconnaître en lui le Sauveur du monde : *Et hoc vobis signum*, nous dit l'ange. Votre Sauveur est né aujourd'hui, et voici la marque que je vous en donne : Un enfant revêtu de langes, couché dans la crèche; c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, courez à cet enfant nouvellement né, vous y trouverez : qu'y trouverons-nous? Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous des vôtres. *Et hoc vobis signum*. Reconnaissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis.

Quel est ce nouveau prodige? que peut servir à notre faiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance? Est-ce donc une ressource pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? Ne semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le supporter? Cela serait vrai, mes [frères], si cet état d'humiliation était forcé, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde. Mais comme son abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance : *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret* [1] : et qu'il n'est descendu à nous que pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui, tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation; et nous pouvons appuyer notre espérance abattue, sur ces trois abaissements du Dieu-homme.

Est-il bien vrai? le pouvons nous croire? quoi! les bassesses du Dieu incarné, sont-ce des marques certaines qu'il est mon Sauveur? Oui, fidèle, n'en doute pas; et en voici les raisons solides qui feront le sujet de cet entretien. Ta nature était tombée par ton crime; ton Dieu l'a prise pour la relever : tu languis au milieu des infirmités; il s'y est assujetti pour les guérir : les misères du monde t'effrayent; il s'y est soumis pour les surmonter et rendre toutes ses terreurs inutiles. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je connais mon Sauveur, que ne puis-je vous expliquer à cette audience avec les sentiments que vous méritez! Du moins efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point que Dieu prend notre nature pour la relever.

PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement de quelle chute le Fils de Dieu nous a relevés, je vous prie de considérer cette proposition que j'avance : qu'en prenant la nature humaine, il nous rend la liberté d'approcher de Dieu, que le péché nous avait ôtée. C'est là le fondement du christianisme, qu'il est nécessaire que vous entendiez, et que je me propose aussi de vous expliquer. Pour cela, remarquez, fidèles, une suite étrange de notre ruine : c'est que depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui non-seulement ne leur permet pas d'approcher avec confiance de Dieu, de cette majesté souveraine; mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paraît surnaturel. Les exemples en sont communs dans les saintes Lettres. Le peuple dans le désert appréhende d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure [1]. Les parents de Samson disent : « Nous « mourrons de mort, car nous avons vu le Sei- « gneur [2]. » Jacob, après cette vision admirable, crie tout effrayé : « Que ce lieu est terrible! vrai- « ment c'est ici la maison de Dieu [3]! » « Malheur « à moi! dit le prophète Isaïe, car j'ai vu le Sau- « veur des armées [4]. » Tout est plein de pareils exemples. Quel est, fidèles, ce nouveau malheur qui fait trembler un si grand prophète? quel malheur d'avoir vu Dieu? et que veulent dire tous ces témoignages, et tant d'autres que nous lisons dans les Écritures? C'est qu'elles veulent nous exprimer la terreur qui saisit naturellement tous les hommes en la présence de Dieu, depuis que le péché est entré au monde.

Quand je recherche les causes d'un effet si extraordinaire, et que je me demande à moi-même : D'où vient que les hommes s'effrayent de Dieu? il s'en présente à mon esprit deux raisons qui vont apporter de grandes lumières au mystère de cette journée. La première cause, c'est l'éloignement; la seconde, c'est la colère : expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous, Dieu est irrité contre nous. Il est infiniment éloigné de nous par la grandeur de sa nature; il est irrité contre nous par la rigueur de sa justice, parce que nous sommes pécheurs. Cela produit deux sortes de craintes : la première vient de l'étou-

[1] *S. Aug. Tract.* CVII, *in Joan.* n° 6, t. III, part. II, col. 670.

[1] *Exod.* XX, 19.
[2] *Judic.* XIII, 22.
[3] *Gen.* XXVIII, 17.
[4] *Is.* VI, 5.

nement, elle naît de l'éclat de la majesté; l'autre des menaces. Ah! je vois trop de grandeur, trop de majesté; une crainte d'étonnement me saisit, il est impossible que j'en approche. Ah! je vois cette colère qui me poursuit; ses menaces me font trembler, je ne puis supporter l'aspect de cette majesté irritée; si j'approche, je suis perdu. Voilà les deux craintes : la première causée par l'étonnement de la majesté; la seconde par les menaces de la justice et de la colère divine. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses : chrétiens, voici le mystère. En se revêtant de notre nature, premièrement il couvre la majesté, et il ôte la crainte d'étonnement : en second lieu, il nous fait voir qu'il nous aime par le désir qu'il a de nous ressembler, et il fait cesser les menaces. C'est tout le mystère de cette journée, c'est ce que j'avais promis de vous expliquer. Vous voyez par quel excès de miséricorde le Fils unique du Père éternel nous rend la liberté d'approcher de Dieu, et relève notre nature abattue. Mais ces choses ont besoin d'être méditées : ne passons pas si légèrement par-dessus; tâchons de les rendre sensibles en les étendant davantage.

Et premièrement, chrétiens, il est bien aisé de comprendre que Dieu est infiniment éloigné de nous; car il n'est rien de plus éloigné que la souveraineté et la servitude, que la toute-puissance et une extrême faiblesse, que l'éternité toujours immuable et notre continuelle agitation. Enfin mot, tous ses attributs l'éloignent de nous : son immensité, son infinité, son indépendance, tout cela l'éloigne; et il n'y en a qu'un seul qui l'approche : vous jugez bien que c'est la bonté. Sa grandeur l'élève au-dessus de nous, sa bonté l'approche de nous, et le rend accessible aux hommes; et cela est clair dans les saintes Lettres. « Cachez-vous, dit le prophète Isaïe [1]; entrez « bien avant dans la terre; jetez-vous dans les « cavernes les plus profondes. » *Ingredere in petram; et abscondere in fossa humo*. Et pourquoi? « Cachez-vous, dit-il encore une fois, de- « vant la face terrible de Dieu, et devant la gloire « de sa majesté : » *A facie timoris Domini, et a gloria majestatis ejus*. Voyez comme sa grandeur l'éloigne des hommes. La miséricorde, au contraire, « elle vient à nous, » dit David : *Veniat super misericordia tua* [2]. Non-seulement elle vient à nous, mais « elle nous suit : » *Misericordia tua subsequetur me* [3]. Non-seulement elle nous suit, mais « elle nous environne : » *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit* [4]. Tellement qu'il n'est rien de plus véritable, qu'autant que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, autant sa bonté l'en approche.

Mais elle exige une condition nécessaire; c'est que nous soyons innocents. Sommes-nous abandonnés au péché, aussitôt elle se retire; et voyez un effet étrange. La bonté s'étant retirée, je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu; je ne vois que ce qui m'éloigne; la crainte et l'étonnement me saisissent, et je ne sais plus par où approcher. Comme un homme de condition médiocre qui avait accès à la cour par une personne de crédit qui le lui donnait, il parlait et était écouté, et les entrées lui étaient ouvertes. Tout d'un coup son protecteur se retire, et on ne le connaît plus : tous les passages sont inaccessibles; et de sa bonne fortune passée, il ne lui reste que l'étonnement de se voir si fort éloigné. Il en est ainsi arrivé à l'homme. Tant qu'il conserva l'innocence Dieu lui parlait, il parlait à Dieu avec une sainte familiarité. Mais comment s'en approchait-il, direz-vous, puisque la distance était infinie? Ah! c'est que la bonté descendait à lui, et l'introduisait près du trône. Maintenant cette bonté étant offensée, elle se retire elle-même. Que fera-t-il, et où ira-t-il? Il ne voit plus ce qui l'approchait : il découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Bonté, où êtes-vous? bonté, qu'êtes-vous devenue? ah! son crime l'a éloignée. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu; et dans l'étonnement où il est, en voyant cette hauteur sans mesure, il croit qu'il est perdu s'il approche, il croit que sa petitesse sera accablée par le poids de cette majesté infinie. Voilà quelle est la première cause qui nous empêche d'approcher de Dieu : c'est la grandeur et la majesté. C'est pourquoi les philosophes platoniciens, comme remarque saint Augustin, disaient que la nature divine n'était pas accessible aux hommes, et que nos vœux ne pénétraient pas jusqu'à elle. Je ne m'en étonne pas, chrétiens; je ne m'étonne pas que les philosophes désespèrent d'approcher de Dieu; ils n'ont pas un Sauveur qui les y appelle, ils n'ont pas un Jésus qui les introduise. Ils ne regardent que la majesté dont ils ne peuvent supporter l'éclat, et ils sont contraints de se retirer en tremblant.

Mais si la splendeur et la gloire de cette divine face nous inspire tant de terreur, que sera-ce de la colère? Si les hommes ne peuvent s'approcher de Dieu seulement parce qu'il est grand, comment pourront-ils soutenir l'aspect d'un Dieu justement irrité contre eux? Car si la grandeur de Dieu nous éloigne, la justice va bien plus loin; elle nous repousse avec violence. C'est le second sujet de nos craintes, sur lesquelles je n'ai qu'un

[1] *Is.* II, 10.
[2] *Ps.* CXVIII, 13.
[3] *Ibid.* XXII, 6.
[4] *Ibid.* XXXI, 41.

mot à vous dire, parce que la chose n'est pas difficile. Représentez-vous vivement quelle fut l'horreur de cette journée en laquelle Dieu maudit nos parents rebelles, en laquelle le chérubin exécuteur de sa vengeance les chassa du paradis de délices, qu'ils avaient déshonoré par leur crime; les menaçant avec cette épée de flamme lorsqu'ils osaient seulement y tourner la vue. Quels furent les sentiments de ces misérables bannis! combien étaient-ils éperdus! Ne leur semblait-il pas, en quelque lieu qu'ils puissent fuir, qu'ils voyaient toujours briller à leurs yeux cette épée terrible; et que cette voix tonnante, devant laquelle ils avaient été contraints de se cacher, retentissait continuellement à leurs oreilles? Après les menaces, après les terreurs de ce triste et funeste jour, ne vous étonnez pas, chrétiens, si les Écritures nous disent que les hommes appréhendent notoirement que la présence de Dieu ne les tue. C'est que, depuis cette première malédiction, il s'est répandu par toute la nature une certaine impression secrète, que Dieu est justement offensé contre elle : si bien que vouloir mener les hommes à Dieu, c'est conduire des criminels à leur juge, et à leur juge irrité; et leur dire que Dieu vient à eux, c'est rappeler en quelque sorte à leur mémoire le supplice qui leur est dû, la vengeance qui les poursuit, et la mort qu'ils ont méritée. C'est pourquoi ils s'écrient : « Nous mourrons de « mort, si Dieu se présente seulement à nous. »

Vous voyez par là, chrétiens, quelle est l'extrémité de notre misère, puisque nous sommes éloignés de Dieu, et que les entrées nous sont défendues. Venez maintenant, ô Sauveur Jésus! et ayez pitié de nos maux : couvrez la majesté qui nous étonne, désarmez la colère qui nous épouvante : *Redde mihi lætitiam salutaris tui*[1]. Rendez-nous l'accès près de votre Père, duquel dépend tout notre bonheur : rendez-nous cette bonté qui s'est irritée, ne pouvant souffrir nos péchés, afin que nous puissions approcher de Dieu. Ne craignons plus, nous sommes exaucés; je la vois paraître. *Et hoc vobis signum.* Voilà le signe qu'on nous en donne : je la vois dans la crèche de Jésus-Christ : je la vois en cet enfant nouvellement né. Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme : Dieu n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. La bonté, que notre crime avait éloignée, revient à nous. Écoutez l'Apôtre qui nous la montre : *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei*[2] : « La grâce et la bé-« nignité de Dieu notre Sauveur nous est apparue. » O paroles de consolation! Remettez, messieurs, en votre pensée ce que nous avons expliqué, que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, et que sa justice repousse bien loin les pécheurs; il n'y a que sa bonté qui l'approche et le rend accessible aux hommes. Que fait ce grand Dieu pour nous attirer? il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous, et il ne nous montre que ce qui l'approche. Car, mes frères, que voyons-nous en la personne du Dieu incarné? que voyons-nous en ce Dieu enfant que nous sommes venus adorer? Sa gloire se tempère, sa majesté se couvre, sa grandeur s'abaisse, cette justice rigoureuse ne se montre pas; il n'y a que la bonté qui paraisse, afin de nous inviter avec plus d'amour : *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei.* Voyez cette majesté souveraine que les anges n'osent regarder, devant laquelle toute la nature est émue : elle descend, elle se rabaisse, elle traite d'égal avec nous. Et ce qui est bien plus admirable, c'est afin, dit Tertullien, que nous puissions traiter d'égal avec elle : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo vel ex æquo agere cum Deo posset*[1]. Traiter d'égal avec Dieu! peut-on relever plus la nature humaine? peut-on nous donner plus de confiance? Que les anciens aient été effrayés de Dieu, il y avait sujet de trembler. Isaïe l'a vu en sa gloire, et la crainte l'a saisi. Adam l'a vu en sa colère, et il a fui devant sa face. Mais pour nous, pourquoi craindrions-nous, puisque ce n'est pas cette majesté qui étonne, ni cette justice rigoureuse, qui se présente à nous aujourd'hui; mais que la grâce, la bénignité, la douceur de Dieu notre Sauveur nous est apparue? *Apparuit gratia.*

Approchons donc, mes frères, par ce grand et par cet illustre médiateur, approchons avec confiance. *Et hoc vobis signum :* « Voilà le si-« gne que l'on vous donne. » Qu'on ne m'objecte plus mes faiblesses, mon imperfection, mon néant. Tout néant que je suis, je suis homme; et mon Dieu qui est tout, il est homme. Je viens hardiment au nom de Jésus : je soutiens que Dieu est à moi par Jésus-Christ. « Car ce Fils nous est donné; « c'est pour nous qu'est né ce petit enfant[2], » et je sais qu'un Dieu incarné, c'est un Dieu se donnant à nous. Je m'attache à Jésus en ce qu'il a de commun avec moi, c'est-à-dire, la nature humaine : et par là je me mets en possession de ce qu'il a d'égal à son Père, c'est-à-dire, de la divinité même. Soyons dieux avec Jésus-Christ, prenons des sentiments tout divins. Chrétien, élève tes espérances : eh! Dieu, qu'ont de commun avec ces passions brutales qui règnent dans les animaux? qu'ont de commun avec toi les choses

[1] *Ps.* L, 13.
[2] *Tit.* III, 4.

[1] *Adv. Marcion.* lib. II, n° 27.
[2] *Is.* IX, 6.

mortelles, depuis que tu es si cher à ton Dieu, qu'en prenant miséricordieusement ce que tu es, il te donne si libéralement, si abondamment ce qu'il est lui-même? Dieu vent agir en homme, dit Tertullien, « afin que l'[homme] apprenne à « agir en Dieu : » *Ut homo divine agere doceretur*[1] : et cet homme, que Jésus enseigne à prendre des sentiments tout divins, attache tous ses désirs à la terre, comme s'il devait mourir ainsi que les bêtes. Ah! portons plus haut nos pensées : considérons la gloire de notre nature si heureusement rétablie. Si la nature est relevée, il faut que les actions soient plus nobles. Rendons grâces au Père éternel par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que, dans le choix des moyens par lesquels il a voulu nous sauver, il n'a pas choisi ceux qui étaient les plus plausibles selon le monde, mais les plus propres à toucher les cœurs; ni ce qui semblait plus digne de lui, mais ce qui était le plus utile pour nous.

Quand j'entends les libertins qui nous disent que tout ce qu'on raconte du Verbe incarné, c'est une histoire indigne d'un Dieu; que je déplore leur ignorance! Toutefois, que cela soit indigne d'un Dieu, je ne le veux pas contredire; mais que Tertullien répond à propos! « Tout ce qui « est indigne de Dieu est utile pour mon salut : » *Quodcumque Deo indignum est mihi expedit*[2]. Et dès là qu'il est utile pour mon salut, il devient digne même de Dieu; parce qu'il n'est rien plus digne de Dieu que d'être libéral à sa créature; « il n'est rien plus digne de Dieu que de sauver « l'homme : » *Nihil enim tam dignum Deo quam salus hominis*[3]. Et que l'on peut facilement renverser toutes leurs vaines oppositions! Car enfin, quelque indignité que l'on s'imagine dans le mystère du Verbe fait chair, Dieu n'en est pas moins grand, et il nous relève; Dieu ne s'épuise pas, et il nous enrichit; quand il se fait homme, il ne perd pas ce qu'il est, et il nous le communique; il demeure ce qu'il est, et il nous le donne : par là il témoigne son amour, et il conserve sa dignité. Voyez donc que si Dieu prend notre nature pour la relever, rien n'est plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage. Mais je n'ai pas entrepris, messieurs, de combattre les libertins; il faut édifier les fidèles : revenons à notre dessein; et après que nous [avons] vu la nature si glorieusement relevée, voyons encore guérir ses infirmités par celles qu'a prises le Fils de Dieu, et que nous remarquons dans ses langes. C'est ma seconde partie.

[1] *Tertul. ubi supra.*
[2] *De Carn. Chr.* n° 5.
[3] *Adv. Marcion.* lib. II, n° 27.

SECOND POINT.

Si je vous donne les langes du Fils de Dieu comme un signe pour reconnaître les infirmités qu'il a prises avec la nature, je ne le fais pas de moi-même; mais je l'ai appris de Tertullien, qui nous l'explique très-éloquemment par une pensée qui mérite bien nos attentions. Il dit « que les langes du Fils de Dieu sont le commencement de « sa sépulture : » *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus*[1]. En effet, ne paraît-il pas un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture? On enveloppe presque de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts : un berceau a quelque idée d'un sépulcre; et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. C'est pourquoi Tertullien voyant le Sauveur couvert de ses langes, il se le représente déjà comme enseveli; il reconnaît en sa naissance le commencement de sa mort : *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus.* Suivons l'exemple de ce grand homme; et après avoir vu en notre Sauveur la nature humaine par le mot d'enfant, considérons la mortalité dans ses langes; et avec la mortalité, toutes les infirmités qui la suivent. C'est la seconde partie de mon texte, qui est enchaînée avec la première par une liaison nécessaire. Car après que le Fils de Dieu s'était revêtu de notre nature, c'était une suite infaillible qu'il prendrait aussi les infirmités. Ce ne sera pas moi, chrétiens, qui vous expliquerai un si grand mystère; il faut que je vous fasse entendre en ce lieu le plus grand théologien de l'Église : c'est l'incomparable saint Augustin. J'ai choisi ce qu'il en a dit dans cette Épître admirable à Volusien[2]; parce que, dans mon sentiment, l'antiquité n'a rien de si beau ni de si pieux tout ensemble sur cette matière que nous traitons.

Puisque Dieu avait bien voulu se faire homme, il était juste qu'il n'oubliât rien pour nous faire sentir cette grâce; et pour cela, dit saint Augustin, il fallait qu'il prît les infirmités par lesquelles la vérité de sa chair est si clairement confirmée; et il nous va éclaircir ce qu'il vient de dire par cette belle réflexion. Toutes les Écritures nous prêchent, dit-il, que le Fils de Dieu n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni toutes les autres incommodités d'une chair mortelle. Et néanmoins, remarquez ceci; un nombre infini d'hérétiques, qui faisaient profession de l'adorer, mais qui rougissaient en leurs cœurs de son Évangile, n'ont pas voulu reconnaître en lui la nature humaine. Les uns disaient que son corps était un fantôme; d'autres, qu'il

[1] *Adv. Marcion.* lib. IV, n° 21.
[2] *Ep.* CXXXVII, n. 8 et 9, t. II, col. 405.

était composé d'une matière céleste ; et tous s'accordaient à nier qu'il eût pris effectivement la nature humaine. D'où vient cela, chrétiens ? C'est qu'il paraît incroyable qu'un Dieu se fasse homme ; et plutôt que de croire une chose si difficile, ils trouvaient le chemin plus court de dire qu'en effet il ne l'était pas, et qu'il n'en avait que les apparences. Suivez, s'il vous plaît, avec attention : ceci mérite d'être écouté. Que serait-ce donc, dit saint Augustin, s'il fût tout à coup descendu des cieux, s'il n'eût pas suivi les progrès de l'âge, s'il eût rejeté le sommeil et la nourriture, et éloigné de lui ces sentiments? N'aurait-il pas lui-même confirmé l'erreur? N'aurait-il pas semblé qu'il eût en quelque sorte rougi de s'être fait homme, puisqu'il ne le paraissait qu'à demi? N'aurait-il pas effacé dans tous les esprits la créance de sa bienheureuse incarnation, qui fait toute notre espérance? Et ainsi, dit saint Augustin (que ces paroles sont belles!) « en faisant toutes choses « miraculeusement, il aurait lui-même détruit ce « qu'il a fait miséricordieusement. » *Et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit* [1].

En effet, puisque mon Sauveur était Dieu, il fallait certainement qu'il fit des miracles : mais puisque mon Sauveur était homme, il ne devait pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devait pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, s'il fait de grandes choses, il en fait de basses : mais il modère tellement toute sa conduite, « qu'il relève les choses basses « par les extraordinaires, et tempère les extra- « ordinaires par les communes : » *Ut solita sublimaret insolitis et insolita solitis temperaret* [2]. Confessez que tout cela est bien soutenu : je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il naît d'une vierge ; il mange, mais quand il lui plaît ; il se passe des nourritures mortelles, et n'a pour tout aliment que la volonté de son père ; il commande aux anges de servir sa table ; il dort ; mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond, d'être renversée : il marche ; mais quand il l'ordonne l'eau devient ferme sous ses pieds : il meurt ; mais en mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paraît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu ; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme. L'économie est si sage, la dispensation si prudente ; c'est-à-dire, toutes choses sont tellement ménagées, que la divinité paraît tout entière, et l'infirmité tout entière : cela est admirable.

Le grand pape saint Hormisdas, ravi en admiration de cette céleste économie, du haut de la chaire de saint Pierre, d'où il enseignait tout ensemble et régissait toute l'Église, invite tous les fidèles à contempler avec lui cet adorable mélange, ce mystérieux tempérament de puissance et d'infirmité. « Le voilà, dit-il aux fidèles, celui « qui est Dieu et homme, c'est-à-dire, la force et « la faiblesse, la bassesse et la majesté ; celui qui, « étant couché dans la crèche, paraît dans le ciel « en sa gloire. Il est dans le maillot, et les Mages « l'adorent ; il naît parmi les animaux, et les anges « publient sa naissance ; la terre le rebute, et le « ciel le déclare par une étoile ; il a été vendu, et « il nous rachète ; attaché à la croix, il y distribue « les couronnes et donne le royaume éternel ; in- « firme qui cède à la mort, puissant que la mort « ne peut retenir ; couvert de blessures et médecin « infaillible de nos maladies ; qui est rangé parmi « les morts et qui donne la vie aux morts ; qui « naît pour mourir et qui meurt pour ressusciter ; « qui descend aux enfers et ne sort point du sein « de son Père : » *Jacens in præsepio, videbatur in cœlo; involutus pannis, adorabatur a Magis; inter animalia editus, ab angelis nuntiabatur;... virtus et infirmitas, humilitas et majestas; redimens et venditus; in cruce positus, et cœli regna largitus; ... patiens vulnerum, et salvator ægrorum; unus defunctorum, et vivificator obeuntium; ad inferna descendens, et a Patris gremio non recedens* [1].

Joignons-nous avec ce grand pape pour adorer humblement les faiblesses, qu'un Dieu incarné a prises volontairement pour l'amour de nous. C'est là tout le fondement de notre espérance.

Mais il me semble que vous m'arrêtez pour me dire : Il est vrai, nous le voyons bien ; Jésus a ressenti nos infirmités ; mais nous attendons autre chose : vous nous avez promis de nous faire voir que ses faiblesses guérissent les nôtres ; c'est ce qu'il faut que vous expliquiez. Et n'en êtes-vous pas encore convaincus? Ne suffit-il pas, chrétiens, d'avoir remarqué nos infirmités en la personne du Fils de Dieu, pour en espérer de lui le remède? *Et hoc vobis signum* : « Voilà le signe « que l'on vous en donne. » L'Apôtre avait bien entendu ce signe, lorsque voyant les infirmités de son maître, aussitôt il paraît consolé des siennes. « Ah! dit-il, nous n'avons pas un pontife qui soit « insensible à nos maux [2] ; « il compatit aux infirmités de notre nature [3] ; il y apportera du soulage-

[1] *Ep.* CXXXVII, n° 9, t. II, col. 405.
[2] *Ibid.* n° 9, t. II, col. 406.

[1] *Epist.* LXXIX, *ad Justin. Aug. Labb.* t. IV, col. 1553.
[2] *Hebr.* IV, 15.
[3] On lit ici, dans le manuscrit du second sermon, ces ; «

ment. Et quels signes nous en donnez-vous, saint apôtre? *Et hoc vobis signum*. « C'est qu'il les a, dit- « il, éprouvées : » *Tentatum per omnia*[1]. Je vous prie, entendez ce signe : rien n'est plus plein de consolation. N'est-il pas vrai, fidèles, de tous ceux dont vous plaignez les disgrâces, il n'y en a point pour lesquels votre compassion soit plus tendre, que pour ceux que vous voyez dans les mêmes afflictions que vous avez autrefois senties? Vous avez perdu un ami, j'en ai perdu un autrefois; dans cette rencontre de douleurs, ma pitié en sera plus grande, parce que je sens par expérience combien il est dur de perdre un ami. Et de là quel soulagement je vois naître pour les misérables! Ah! consolez-vous, chrétiens, qui languissez parmi les douleurs : mon Sauveur n'a épargné à son corps ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu, qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit, du plus haut des cieux, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre! C'est pourquoi l'apôtre se glorifie des infirmités de notre pontife. Ah! nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui ne sente pas nos infirmités : il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul. Et pourquoi? « C'est qu'il a passé comme nous, ré- « pond-il, par toutes sortes d'épreuves : » *Tentatum per omnia absque peccato*. Il a tout pris, à l'exception du péché : « Il a fallu qu'il fût en tout « semblable à ses frères, pour être touché de com- « passion, et être un fidèle pontife en ce qui re- « garde le culte de Dieu : » *Undè debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum*[2]. Il sait, il sait par expérience combien est grande la faiblesse de notre nature.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la sagesse du Pere, ne saurait-il pas nos infirmités, s'il ne les avait expérimentées? Ah! ce n'est pas le sens de l'apôtre, vous ne prenez pas sa pensée : entendons cette doctrine tout apostolique. Je l'avoue, cette société de malheurs ne lui ajoute rien pour la connaissance, mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres, qu'ils voient sur la mer agitée d'une furieuse tempête; mais il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque après cela cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne? Car pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce médecin est tout-puissant : tout ce qui lui fait pitié, il le sauve; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons appris de l'apôtre, qu'il plaint tous les maux qu'il a éprouvés : et quels maux n'a-t-il pas voulu éprouver? Il a senti les infirmités, il les guérira; les appréhensions, il les guérira; les ennuis, les langueurs, il les guérira; la mortalité, il la guérira; tous les maux, il guérira tout. « Car c'est parce qu'il a souffert lui-même, et « qu'il a été tenté et éprouvé, qu'il est puissant « pour secourir ceux qui sont tentés et mis à « l'épreuve : » *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*[1]. Par conséquent, mes frères, espérons bien des faiblesses de notre nature : disons tous ensemble avec le Psalmiste : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam*[2] : « Selon la multitude de mes douleurs, vos conso- « lations, ô mon Dieu! se sont répandues abon- « damment en mon âme. » Autant que je vois d'infirmités en Notre-Seigneur, autant je me promets de grandeur pour moi; et ainsi n'ai-je pas raison de vous dire que, s'il a pris nos infirmités, c'est pour les guérir? C'était ma seconde partie : Dieu nous fera la grâce d'établir en peu de mots la troisième sur des raisons aussi convaincantes.

TROISIÈME POINT.

Achevez votre ouvrage, ô divin Sauveur! mettez la dernière main au salut des hommes par votre crèche, par votre étable, par votre misère, par votre indigence. Le Fils de Dieu, messieurs, en se faisant homme et nous rendant la liberté d'approcher de Dieu, nous montrait où

roles en marge : *Laissez-moi ma simplicité, les langes de mon Sauveur, dont je tâche de revêtir sa sainte parole.* (Édit. de Deforis.)

[1] *Hebr.* IV, 15

[2] *Ibid.* II, 17.

[1] *Hebr.* II, 18.

[2] *Ps* XCIII, 19.

il fallait tendre : en se soumettant aux faiblesses de la nature, il nous confirmait tout ensemble et la vérité de sa chair et la grandeur de nos espérances. Maintenant, pour accomplir son ouvrage, il faut qu'il éloigne tous les obstacles qui nous empêchent de parvenir à la fin qu'il nous a proposée ; c'est ce qu'il fait admirablement par sa crèche, et vous le pouvez aisément comprendre, si vous suivez ce raisonnement facile et moral. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est l'illusion des biens apparents, c'est la folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ses biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Étrange et pitoyable ignorance !

Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites. Mais comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance, comme dit le Fils de Dieu [1], il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert ; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartements magnifiques, qu'il s'étend en étendant son domaine, qu'il se multiplie avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques qu'il traîne après lui, pour surprendre les yeux du vulgaire.

Cette femme vaine et ambitieuse, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme ; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin, quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre, et un seul tombeau pour tout enfermer.

Et toutefois, chrétiens, l'enchantement est si fort et le charme si puissant, que l'homme ne peut se déprendre de ses vanités. Bien plus, et voici un plus grand excès : il pense que si un Dieu se résout à paraître sur la terre, il ne doit point s'y montrer qu'avec ce superbe appareil ; comme si notre vaine pompe et notre grandeur artificielle pouvaient donner quelque envie à celui qui possède tout dans l'immense simplicité de son essence. Et c'est pourquoi les puissants et les superbes du monde ont trouvé notre Sauveur trop dénué ; sa crèche les a étonnés, sa pauvreté leur a fait peur ; et c'est cette même erreur qui a fait imaginer aux Juifs cette Jérusalem toute brillante d'or et de pierreries, et toute cette magnificence qu'ils attendent encore aujourd'hui en la personne de leur Messie.

Mais au contraire, messieurs, si nous voulons raisonner par les véritables principes, nous trouverons qu'il n'est rien de plus digne d'un Dieu venant sur la terre, que de confondre par sa pauvreté le faste ridicule des enfants d'Adam, de les désabuser des vains plaisirs qui les enchantent, et enfin de détruire par son exemple toutes les fausses opinions qui exercent sur le genre humain une si grande et si injuste tyrannie.

C'est pourquoi le Fils de Dieu vient au monde comme le réformateur du genre humain, pour désabuser tous les hommes de leurs erreurs, et leur donner la vraie science des biens et des maux ; et voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens d'abuser les hommes : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre crédulité trop facile ; il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si délicats, qu'ils ne peuvent vivre s'ils ne sont toujours dans la volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je ne demande pas de grandes richesses ; mais la pauvreté m'est insupportable : je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde ; mais il est dur de demeurer dans l'obscurité : je me défendrai bien des plaisirs ; mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns, et il épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la droite voie ; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir les plaisirs sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter les malheurs qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se rend si terrible ; faites tomber ce masque agréable par lequel il semble si doux : désabusez-nous. Premièrement faites voir quelle est la vanité des biens périssables. *Et hoc vobis signum :* « Voilà le signe que « l'on vous en donne. » Venez à l'étable, à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce Dieu naissant. Ce ne sont point ses paroles, c'est son état qui vous prêche et qui vous enseigne. Si les plaisirs que vous recherchez, si les grandeurs que vous admirez étaient véritables, quel autre

[1] *Matth.* VI, 27.

les aurait mieux mérités qu'un Dieu? qui les aurait plus facilement obtenus, ou avec une pareille magnificence? Quelle troupe de gardes l'environnerait! quelle serait la beauté de sa cour! quelle pourpre éclaterait sur ses épaules! quel or reluirait sur sa tête! quelles délices lui préparerait toute la nature, qui obéit si ponctuellement à ses ordres! Ce n'est point sa pauvreté et son indigence qui l'a privé des plaisirs: il les a volontairement rejetés. Ce n'est point sa faiblesse, ni son impuissance, ni quelque coup imprévu de la fortune ennemie qui l'a jeté dans la pauvreté, dans les douleurs et dans les opprobres: mais il a choisi cet état. « Il a jugé, dit « Tertullien[1], que ces biens, ces contentements, « cette gloire étaient indignes de lui et des siens: » « *Indignam sibi et suis judicavit.* Il a cru que cette grandeur étant fausse et imaginaire, elle ferait tort à sa véritable excellence. Et ainsi, dit le même auteur, « en ne la voulant pas, il l'a re« jetée: ce n'est pas assez; en la rejetant, il l'a « condamnée: il va bien plus loin, en la condam« nant, le dirai-je? oui, chrétiens, ne craignons « pas de le dire, il l'a mise parmi les pompes du « diable auxquelles nous renonçons par le saint « baptême: » *Igitur quam noluit, rejecit; quam rejecit, damnavit; quam damnavit, in pompa diaboli deputavit*[2]. C'est la sentence que prononce le Sauveur naissant contre toutes les vanités des enfants des hommes. Voilà la gloire du monde bien traitée: il faut voir qui se trompe, de lui, ou de nous. Ce sont les paroles de Tertullien qui sont fondées sur cette raison. Il est indubitable que le Fils de Dieu pouvait naître dans la grandeur et dans l'opulence; par conséquent, s'il ne les veut point, ce n'est point par nécessité, mais par choix; et Tertullien a raison de dire qu'il les a formellement rejetées: *Quam noluit, rejecit.* Mais tout choix vient du jugement: il y a donc un jugement souverain par lequel Jésus-Christ naissant a donné cette décision importante: que les grandeurs du siècle n'étaient pas pour lui, qu'il les devait rejeter bien loin. Et ce jugement du Sauveur, n'est-ce pas la condamnation de toutes les pompes du monde? *Quam rejecit, damnavit.* Le Fils de Dieu les méprise; quel crime de leur donner notre estime! quel malheur de leur donner notre amour! Est-il rien de plus nécessaire que d'en détacher nos affections? Et c'est pourquoi Tertullien dit que nous les devons renoncer, par l'obligation de notre baptême. *Et hoc vobis signum:* c'est la crèche, c'est la misère, c'est la pauvreté de ce Dieu enfant, qui nous montrent qu'il n'est rien de plus méprisable que ce que les hommes admirent si fort.

Ah! que la superbe philosophie cherche de tous côtés des raisonnements contre l'amour désordonné des richesses, qu'elle les étale avec grande emphase; combien tous ses arguments sont-ils éloignés de la force de ces deux mots: Jésus-Christ est pauvre, un Dieu est pauvre? Et que nous sommes bien insensés de refuser notre créance à un Dieu qui nous enseigne par ses paroles, et confirme les vérités qu'il nous prêche, par l'autorité infaillible de ses exemples! Après cela je ne puis plus écouter ces vaines objections que nous fait la sagesse humaine: Un Dieu ne devait pas se montrer aux hommes, qu'avec une gloire et un appareil qui fût digne de sa majesté. Certes notre jugement, chrétiens, est étrangement confondu par les apparences et par la tyrannie de l'opinion, si nous croyons que l'éclat du monde ait quelque chose digne d'un Dieu, qui possède en lui-même la souveraine grandeur. Mais voulez-vous que je vous dise au contraire ce que je trouve de grand, d'admirable, ce qui me paraît digne véritablement d'un Dieu conversant avec les hommes? C'est qu'il semble n'être paru sur la terre que pour fouler aux pieds toute cette vaine pompe, et braver, pour ainsi dire, par la pauvreté de sa crèche, notre faste ridicule et nos vanités extravagantes. Il a vu, du plus haut des cieux, que les hommes n'étaient touchés que des biens sensibles et des pompes extérieures. Il s'est souvenu, en ses bontés, qu'il les avait créés au commencement, pour jouir d'une plus solide félicité. Touché de compassion, il vient en personne les désabuser, non par sa doctrine, mais par ses exemples, de ces opinions non moins fausses et dangereuses qu'elles sont établies et invétérées. Car voyez où va son mépris: non-seulement il ne veut point de grandeurs humaines; mais pour montrer le peu d'état qu'il en fait, il se jette aux extrémités opposées. Il a peine à trouver un lieu assez bas par où il fasse son entrée au monde: il rencontre une étable à demi ruinée; c'est là qu'il descend. Il prend tout ce que les hommes évitent, tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils méprisent, tout ce qui fait horreur à leurs sens; pour faire voir combien les grandeurs du siècle lui semblent vaines et imaginaires. Si bien que je me représente sa crèche, non point comme un berceau indigne d'un Dieu, mais comme un char de triomphe, où il traîne après lui le monde vaincu. Là sont les terreurs surmontées, et là les douceurs méprisées; là les plaisirs rejetés, et ici les tourments soufferts: rien n'y manque, tout est complet. Et il me semble qu'au milieu d'un si beau triomphe, il nous dit avec une contenance

[1] *Tertull. de Idolat.* n° 18.
[2] *Ibid.*

assurée : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde : » *Confidite : ego vici mundum* [1] ; parce que par la bassesse de sa naissance, par l'obscurité de sa vie, par la cruauté et l'ignominie de sa mort, il a effacé tout ce que les hommes estiment, et désarmé tout ce qu'ils redoutent. *Et hoc vobis signum :* « Voilà le signe que l'on nous donne « pour reconnaître notre Sauveur. »

Accourez de toutes parts, chrétiens, et venez connaître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon Dieu, je vous reconnais, vous êtes le libérateur que j'attends. Les Juifs espèrent un autre Messie, qui les comblera de prospérités, qui leur donnera l'empire du monde, qui les rendra contents sur la terre. Ah ! combien de Juifs parmi nous ! combien de chrétiens qui désiraient un Sauveur qui les enrichît, un Sauveur qui contentât leur ambition, ou qui voulût flatter leur délicatesse ! Ce n'est pas là notre Jésus-Christ. A quoi le pourrons-nous reconnaître? Écoutez ; je vous le dirai, par de belles paroles d'un ancien Père : *Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, meus erit Christus* [2] : « S'il est méprisable, s'il est « sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels ; c'est « le Jésus-Christ que je cherche. » Il me faut un Sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. Il me faut un Sauveur qui brave, pour ainsi dire, par sa généreuse pauvreté nos vanités ridicules, extravagantes ; qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe ; que je dois rapporter à un autre et mes craintes et mes espérances ; qu'il n'y a rien de grand que de suivre Dieu, et tenir tout le reste au-dessous de nous ; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces signes ; vous le voyez aussi, chrétiens [3]. Reste à considérer maintenant si nous le croirons.

Il y a deux partis formés : le monde d'un côté, Jésus-Christ de l'autre. On va en foule du côté du monde, on s'y presse, on y court, on croit qu'on n'y sera jamais assez tôt. Jésus est pauvre et abandonné : il a la vérité, l'autre l'apparence : l'un a Dieu pour lui, l'autre a les hommes. Il est bien aisé à choisir. Mais ce monde a de magnifiques promesses : là les délices, les réjouissances, l'applaudissement, la faveur : vous pourrez vous venger de vos ennemis ; vous pourrez posséder ce que vous aimez ; votre amitié sera recherchée : vous aurez de l'autorité, du crédit ; vous trouverez partout un visage gai et un accueil agréable : il n'est rien tel, il faut prendre parti de ce côté-là. D'autre part Jésus-Christ se montre avec un visage sévère. Mon Sauveur, que ne promettez-vous de semblables biens? que vous seriez un grand et aimable Sauveur, si vous vouliez sauver le monde de la pauvreté ! L'un lui dit : Vous seriez mon Sauveur, si vous vouliez me tirer de la pauvreté : Je ne vous le promets pas. Combien lui disent en secret : Que je puisse contenter ma passion : Je ne le veux pas : Que je puisse seulement venger cette injure : Je vous le défends : Le bien de cet homme m'accommoderait ; je n'y ai point de droit ; mais j'ai du crédit : N'y touchez pas, ou vous êtes perdu. Qui pourrait souffrir un maître si rude? Retirons-nous ; on n'y peut pas vivre. Mon Sauveur, que vous êtes rude [1] ! Mais du moins que promettez-vous? de grands biens. Oui ; mais pour une autre vie ! Je le prévois, vous ne gagnerez pas votre cause : le monde emportera le dessus : c'en est fait, je le vois bien, Jésus va être condamné encore une fois. On nous donne un signe pour vous connaître, mais c'est un signe de contradiction. Il s'en trouvera, même dans l'Église, qui seront assez malheureux de le contredire ouvertement par des paroles et des sentiments infidèles : mais presque tous le contrediront par leurs œuvres. Et ne le condamnons-nous pas tous les jours? Quand nous prenons des routes opposées aux siennes, c'est lui dire secrètement qu'il a tort, et qu'il devait venir comme les Juifs l'attendent encore. S'il est votre Sauveur, de quel mal voulez-vous qu'il vous sauve? Si

[1] *Joan.* XVI, 33.

[2] *Tertull. adv. Marcion.* lib. III, n° 17.

[3] Vous l'avez connu, mes chères sœurs, puisque vous avez aimé son dépouillement ; puisque sa pauvreté vous a plu ; puisque vous l'avez épousé avec tous ses clous, toutes ses épines, avec toute la bassesse de sa crèche et toutes les rigueurs de sa croix. Mais nous, mes frères, que choisirons-nous?

[1] Mon Sauveur, vous êtes trop incompatible, on ne peut s'accommoder avec vous, la multitude ne sera pas de votre côté. Aussi, mes frères, ne la veut-il pas. C'est la multitude qu'il a noyée par les eaux du déluge, c'est la multitude qu'il a consumée par les feux du ciel ; c'est la multitude qu'il a abîmée dans les flots de la mer Rouge ; c'est la multitude qu'il a réprouvée, autant de fois qu'il a maudit dans son Évangile le monde et ses vanités : c'est pour engloutir cette malheureuse et damnable multitude dans les cachots éternels, que « l'en-« fer, dit le prophète Isaïe *, s'est dilaté démesurément ; et les « forts et les puissants, et les grands du monde s'y précipi-« tent en foule. « O monde ! ô multitude ! ô troupe innombrable ! je crains la société malheureuse. Le nombre ne me défendra pas contre mon juge, la foule des témoins ne me justifiera pas ; ma conscience [m'accuse] : je crains que mon Sauveur ne se change en juge implacable : *Sicut lætatus est Dominus super vos benè vobis faciens, vosque multiplicans ; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens* ** : « Comme le « Seigneur s'est plu à vous bénir et à vous multiplier, ainsi « se plaira-t-il à vous détruire et à vous ruiner. « Quand Dieu entreprendra d'égaler sa justice à ses miséricordes et de venger ses bontés si indignement méprisées, je ne me sens pas assez fort pour soutenir l'effort redoutable, ni les coups incessamment redoublés d'une main si rude et si pesante. Je me ris des jugements des hommes du monde et de leurs folles pensées.

* *Isai.* V, 14. — ** *Deut.* XXVIII, 63.

votre plus grand mal c'est le péché, Jésus-Christ est votre Sauveur : mais s'il était ainsi, vous n'y tomberiez pas si facilement. Quel est donc votre plus grand mal? c'est la pauvreté, c'est la misère? Jésus-Christ n'est plus votre Sauveur; il n'est pas venu pour cela. Voilà comme l'on condamne le Sauveur Jésus.

Où irons-nous, mes frères, et où tournerons-nous nos désirs? Jusqu'ici tout favorise le monde, le concours, la commodité, les douceurs présentes. Jésus-Christ va être condamné : on ne veut point d'un Sauveur si pauvre et si nu. Irons-nous? prendrons-nous parti? Attendons encore : peut-être que le temps changera les choses. Peut-être! il n'y a point de peut-être; c'est une certitude infaillible. Il viendra, il viendra ce terrible jour, où toute la gloire du monde se dissipera en fumée; et alors on verra paraître dans sa majesté ce Jésus autrefois né dans une crèche, ce Jésus autrefois le mépris des hommes, ce pauvre, ce misérable, cet imposteur, ce samaritain, ce pendu. La fortune de ce Jésus est changée. Vous l'avez méprisé dans ses disgrâces; vous n'aurez pas de part à sa gloire. Que cet avénement changera les choses! Là ces heureux du siècle n'oseront paraître; parce que se souvenant de la pauvreté passée du Sauveur, et voyant sa grandeur présente, la première sera la conviction de leur folie, et la seconde en sera la condamnation. Cependant ce même Sauveur laissant ces heureux et ces fortunés, auxquels on applaudissait sur la terre, dans la foule des malheureux, il tournera sa divine face au petit nombre de ceux qui n'auront pas rougi de sa pauvreté, ni refusé de porter sa croix. Venez, dira-t-il, mes chers compagnons, entrez en la société de ma gloire, jouissez de mon banquet éternel.

Apprenons donc, mes frères, à aimer la pauvreté de Jésus : soyons tous pauvres avec Jésus-Christ. Qui est-ce qui n'est pas pauvre en ce monde, l'un en santé, l'autre en biens; l'un en honneur, et l'autre en esprit? Tout le monde est pauvre; aussi n'est-ce pas ici que les biens abondent : c'est pourquoi le monde pauvre en effets ne débite que des espérances; c'est pourquoi tout le monde désire, et tous ceux qui désirent sont pauvres et dans le besoin. Aimez cette partie de la pauvreté qui vous est échue en partage, pour vous rendre semblables à Jésus-Christ; et pour ces richesses que vous possédez, partagez-les avec Jésus-Christ. Compatissez aux pauvres, soulagez les pauvres; et vous participerez aux bénédictions que Jésus a données à la pauvreté. Chrétiens, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « qui étant « si riche par sa nature, s'est fait pauvre pour l'a« mour de nous, pour nous enrichir par sa pau« vreté [1]. » Détrompons-nous des faux biens du monde. Comprenons que la crèche de notre Sauveur a rendu pour jamais toutes nos vanités ridicules. Oui certainement, ô mon Seigneur Jésus-Christ! tant que je concevrai bien votre crèche, vos saintes humiliations, les apparences du siècle ne me surprendront point par leurs charmes, elles ne m'éblouiront point par leur vain éclat; et mon cœur ne sera touché que de ses richesses inestimables, que votre glorieuse pauvreté nous a préparées dans la félicité éternelle. *Amen.*

FRAGMENT

D'UN AUTRE SERMON

SUR LE MÊME MYSTÈRE [2].

Dieu unique dans ses perfections : comment il les communique à l'homme. Orgueil, cause de sa chute : incarnation du Fils de Dieu; remède à cette maladie.

Comme Dieu est unique en son essence, il est impénétrable en sa gloire, il est inaccessible en sa hauteur et incomparable en sa majesté : il est en nous, et nous ne pouvons l'atteindre. C'est pourquoi l'Écriture nous dit si souvent qu'il est plus haut que les cieux et plus profond que les abîmes; qu'il est caché en lui-même par sa propre lumière et que « toutes les créatures sont comme un rien « devant sa face : » *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei* [3].

Le docte Tertullien, écrivant contre Marcion, nous explique cette vérité par ces magnifiques paroles : *Summum magnum ipsa sua magnitudine solitudinem possidens, unicum est* [4]. Les expressions de notre langue ne reviennent pas à celles de ce grand homme; mais disons après lui, comme nous pourrons, que Dieu étant grand souverainement, il est par conséquent unique, et qu'il se fait par son unité une auguste solitude, parce que rien ne peut l'égaler ni l'atteindre, ni en approcher, et qu'il est de tous côtés inaccessible.

Plus à fond : il n'y a point de grandeur en la

[1] II. *Cor.* VIII, 9.

[2] Ce fragment renferme le morceau du sermon sur la Nativité, qui s'est trouvé si semblable, dans la plupart de ses parties, à celui qu'on vient de lire : nous le donnons ici comme essentiellement lié au sermon qui précède, et pouvant servir à compléter les matières qui en font le sujet. (*Édit. de Déforis.*)

[3] *Is.* XL, 17.

[4] *Ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est.* Telles sont les paroles de Tertullien, *adv. Marcion.* lib. I, n° 4, que Bossuet a mises en marge de son manuscrit, et qu'il a converties en celles qu'il rapporte ici, sans doute pour rendre plus claire la pensée de l'auteur. (*Édit. de Déforis.*)

créature qui ne se démente par quelque endroit qui soit soutenu de toutes parts; et tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. Celui-là est relevé en puissance, mais médiocre en sagesse : cet autre aura un grand courage, mais qui sera mal secondé par la force de son esprit ou par celle de son corps. La probité n'est pas toujours avec la science, ni la science avec la conduite. Enfin, sans faire ici le dénombrement de ces infinis mélanges, par lesquels les hommes sont inégaux à eux-mêmes, il n'y a personne qui ne voie que l'homme est un composé de pièces très-inégales, qui ont leur fort et leur faible : il n'y a rien de si fort qui n'ait son faible; il n'y a rien de si haut qui ne tienne au plus bas par quelque endroit. Dieu seul est grand en tous points, parce qu'il possède tout en son unité, parce qu'il est tout parfait, et en un mot tout lui-même. Singulier en toutes choses, et seul à qui on peut dire : O Seigneur ! qui est semblable à vous [1] ? profond en vos conseils, terrible en vos jugements, absolu en vos volontés, magnifique et admirable en vos œuvres. C'est ce que veut dire Tertullien par cette haute solitude en laquelle il fait consister la perfection de son être.

Le mystère de cette journée nous apprend que Dieu est sorti de cette auguste et impénétrable solitude. Quand un Dieu s'est incarné, l'Unique s'est donné des compagnons, l'Incomparable s'est fait des égaux, l'Inaccessible s'est rendu palpable à nos sens : « il a paru parmi nous, » et comme un de nous sur la terre : *Et habitavit in nobis* [2].

Encore qu'il soit éloigné par tous ses divins attributs, il descend quand il lui plaît par sa bonté, ou plutôt il nous élève. Il fait ce qu'il veut de ses ouvrages : et comme, quand il lui plaît, il les repousse de lui jusqu'à l'infini et jusqu'au néant, il sait aussi le moyen de les associer à lui-même d'une manière incompréhensible, au delà de ce que nous pouvons et croire et penser. Car étant infiniment bon, il est infiniment communicatif, infiniment unissant; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'il puisse unir la nature humaine à sa personne divine. Il peut élever l'homme autant qu'il lui plaît, et jusqu'à être avec lui la même personne. Et il n'y a rien en cette union qui soit indigne de lui, parce que, comme dit le grand saint Léon, « en prenant la « nature humaine, il élève ce qu'il prend, et il « ne perd point ce qu'il communique : « *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit*. Par là il témoigne son amour, il exerce sa munificence et conserve sa dignité : *Et nostra suscipiendo provehit, et sua communicando non perdit* [1].

Encore plus avant; l'orgueil est la cause de notre ruine. Le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe en tombant du ciel est venu fondre sur nous, et nous a entraînés après lui dans sa ruine. Il a imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, unde dejecit* [2]. Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés en nous renversant dans le même sentiment dont il est poussé. Superbes aussi bien que lui, [nous voulons nous] égaler à Dieu avec lui. L'homme par son orgueil a voulu se faire Dieu ; et pour guérir cet orgueil Dieu a voulu se faire homme.

Saint Augustin définit l'orgueil une perverse imitation de la nature divine [3]. [Car il y a] des choses où il est permis d'imiter Dieu. Il est vrai qu'il est excité à jalousie, lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense de toute sorte de ressemblance; au contraire, il y a de ses attributs dans lesquels il nous commande de l'imiter. Considérez sa miséricorde, dont le Psalmiste a écrit « qu'elle surpasse ses autres ouvrages [4] ; » il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est* [5]. « Soyez miséricordieux « comme votre Père est miséricordieux. » Dieu est patient sur les pécheurs, et les invitant à se convertir, il fait luire en attendant son soleil sur eux, et prolonge le temps de leur pénitence. Il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri* [6] : « afin que vous soyez « les enfants de votre Père. » Il est saint : et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que nous osions porter nos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut ; au contraire, il nous le commande : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* [7] : « Soyez saints, parce que je suis saint. » Ainsi vous pouvez le suivre dans sa vérité, dans sa fidélité et dans sa justice. Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause de la jalousie? C'est que nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance,

[1] *Exod.* xv, 11.
[2] *Joan.* I, 14.

[1] *Serm.* IV, *de Nat.* cap. III.
[2] *S. Aug. Serm.* CLXIV, n° 8, t. V, col. 788.
[3] *De Civ. Dei*, lib. XIX, cap. XII, t. VII, col. 556
[4] *Ps.* CXLIV, 9.
[5] *Luc.* VI, 36.
[6] *Matth.* V, 45.
[7] *Levit.* XI, 44.

en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue. C'est là le point délicat, c'est là qu'il se montre jaloux de ses droits, et repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa vérité, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes sœurs, la règle immuable que nous devons suivre pour imiter Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam! ô étrange corruption du cœur humain! nous renversons tout l'ordre de Dieu. Nous ne voulons pas l'imiter dans les choses où il se propose pour modèle, nous entreprenons de le contrefaire dans celles où il veut être unique et inimitable, et que nous ne pouvons prétendre sans rébellion. C'est sur cette souveraine indépendance que nous osons attenter; c'est ce droit sacré et inviolable que nous affectons par une audace insensée. Car comme Dieu n'a rien au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être aussi les arbitres souverains de notre conduite; afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, et rejetant le frein du commandement, qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes, sous l'image du roi de Tyr? Ton cœur, dit-il, s'est élevé, et tu as dit : Je suis un Dieu, et « tu as mis ton cœur comme « le cœur d'un Dieu : » *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* [1]. Tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance. Tu as marché sans mesure, et tu as livré ton cœur emporté à tes passions indomptées. Tu as aimé, tu as haï, selon que te poussaient tes désirs injustes; et tu as fait un funeste usage de ta liberté par une superbe transgression de toutes les lois. Ainsi notre orgueil aveugle nous remplissant de nous-mêmes, nous érige en de petits dieux. Eh bien! ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait dieu par orgueil, et Dieu se fait homme par condescendance. L'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, et Dieu prend véritablement le néant de l'homme.

Mais voici encore un nouveau secret de la miséricorde divine. Elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire. Elle veut bien donner quelque chose à cette passion indocile qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avait osé aspirer à l'indépendance divine : on ne peut le contenter en ce point; le trône ne se partage pas : la majesté souveraine ne peut souffrir ni d'égal ni de compagnon. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire. L'homme ne peut devenir indépendant; Dieu veut bien devenir soumis. Sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse, tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir en quelque sorte par l'humilité; « afin, dit saint Augustin, que l'homme « qui méprise cette vertu, qui l'appelle simplicité « et bassesse quand il la voit dans les autres « hommes, ne dédaignât pas de la pratiquer « quand il la voit dans un Dieu [1]. »

Et hoc vobis signum. O homme, tu n'as fait que de vains efforts pour t'élever et te faire grand : tu peux bien t'emporter, mais non t'élever; tu peux bien t'enfler, mais non t'agrandir: viens chercher dans ce Dieu homme, dans ce Dieu enfant, dans ce Sauveur qui naît aujourd'hui, la solide élévation et la grandeur véritable.... D'où vient qu'un Dieu se fait homme? pour nous faire approcher de lui, traiter d'égal avec lui. C'est pourquoi saint Augustin attribue la cause du mystère de l'incarnation « à une « bonté populaire : » *Populari quadam clementia* [2]. De même qu'un grand orateur plein de hautes conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs : comme un grand environné d'un éclat superbe qui étonne le simple peuple, et ne lui permet pas d'approcher, se rend populaire et familier par une facilité obligeante, qui sans affaiblir l'autorité rend la bonté accessible : ainsi la sagesse incréée, ainsi la majesté souveraine se dépouille de son éclat, de son immensité et de sa puissance, pour se communiquer aux mortels, et relever le courage et les espérances de notre nature abattue. Approchez donc, ô fidèles, de ce Dieu enfant. Tout vous est libre, tout vous est ouvert.

[1] *Ezech.* XXVIII, 2.

[1] *In Ps.* XXXIII, *Enarr.* I, n° 4, t. IV, col. 210.
[2] *S. Aug. contra Acad.* lib. III, n° 42, t. I, col. 294.

DEUXIÈME SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ

DE NOTRE-SEIGNEUR,

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE MEAUX, EN 1691[1].

Caractères du Messie promis. Trois sortes de contradictions auxquelles il est en butte, même parmi les chrétiens et dans l'Église.

Celui-ci, cet enfant qui vient de naître, dont les anges célèbrent la naissance, que les bergers viennent adorer dans sa crèche, que les Mages viendront bientôt rechercher des extrémités de l'Orient, que vous verrez dans quarante jours présenté au temple, et mis entre les mains du saint vieillard Siméon : « cet enfant, dis-je, est « établi pour la ruine et pour la résurrection de « plusieurs dans Israël[2], » non-seulement parmi les Gentils, mais encore dans le peuple de Dieu et dans l'Église qui est le vrai Israël; « et pour « être en butte aux contradictions; et votre âme « sera percée d'une épée : » et tout cela se fera, « afin que les pensées que plusieurs tiennent ca- « chées dans leurs cœurs, soient découvertes. »

La religion est un sentiment composé de crainte et de joie : elle inspire de la terreur à l'homme, parce qu'il est pécheur; elle lui inspire de la joie, parce qu'il espère la rémission de ses péchés : elle lui inspire de la terreur, parce que Dieu est juste; et de la joie, parce qu'il est bon. Il faut que l'homme tremble et qu'il soit saisi de frayeur, lorsqu'il sent en lui-même tant de mauvaises inclinations; mais il faut qu'il se réjouisse et qu'il se console, quand il voit venir un Sauveur et un médecin pour le guérir. C'est pourquoi le Psalmiste chantait : « Réjouissez-vous « devant Dieu avec tremblement[3] : » réjouissez-vous par rapport à lui, mais tremblez par rapport à vous; parce qu'encore que par lui-même il ne vous apporte que du bien, vos crimes et votre malice pourront peut-être l'obliger à vous faire du mal. C'est donc pour cette raison que Jésus-Christ est établi non-seulement pour la résurrection, mais encore pour la ruine de plusieurs en Israël. Et vous ne trouverez pas mauvais que j'anticipe ce discours prophétique du saint vieillard Siméon, pour vous donner une idée parfaite du mystère de Jésus-Christ qui naît aujourd'hui.

C'était un des caractères du Messie promis à nos pères d'être tout ensemble, et un sujet de consolation, et un sujet de contradiction; une pierre fondamentale sur laquelle on doit s'appuyer, et une pierre d'achoppement et de scandale contre laquelle on se heurte et on se brise. Les deux princes des apôtres nous ont appris unanimement cette vérité. Saint Paul, dans l'épître aux Romains : « Cette pierre, [dit-il], « sera pour vous une pierre de scandale; et qui- « conque croit en lui ne sera point confondu[1]. » Le voilà donc tout ensemble, et le fondement de l'espérance, et le sujet des contradictions du genre humain. Mais il faut encore écouter le prince des apôtres : « C'est ici, dit-il[2], la pierre « de l'angle, la pierre qui soutient et qui unit « tout l'édifice; et quiconque croit en celui qui « est figuré par cette pierre, ne sera point con- « fondu. » Mais c'est aussi une pierre d'achoppement et de scandale, qui fait tomber ou qui met en pièces tout ce qui se heurte contre elle. Mais il faut que les disciples se taisent quand le maître parle lui-même. C'est Jésus-Christ qui répond aux disciples de saint Jean-Baptiste : « Bien- « heureux sont ceux, dit-il, à qui je ne suis pas « une occasion de scandale[3]. » Quoique je fasse tant de miracles, qui font voir au genre humain que je suis le fondement de son espérance, on est cependant trop heureux quand on ne trouve point en moi une occasion de se scandaliser : tant le genre humain est corrompu, tant les yeux sont faibles pour soutenir la lumière, tant les cœurs sont rebelles à la vérité. Et pour porter cette vérité jusqu'au premier principe, c'est Dieu même qui est primitivement en ruine et en résurrection au genre humain; car s'il est le sujet des plus grandes louanges, il est aussi en butte aux plus grands blasphèmes. Et cela c'est un effet comme naturel de sa grandeur; parce qu'il faut nécessairement que la lumière qui éclaire les yeux sains, éblouisse et confonde les yeux malades. Et Dieu permet que le genre humain se partage sur son sujet, afin que ceux qui le servent, en voyant ceux qui le blasphèment, reconnaissent la grâce qui les discerne, et lui aient l'obligation de leur soumission. C'était donc en Jésus-Christ un caractère de divinité d'être

[1] Ce sermon n'est, à proprement parler, que l'abrégé de celui que Bossuet avait prononcé : nous ne l'avons point écrit de la main de l'auteur, mais seulement de celle de M. Ledieu, son secrétaire, à qui il le dicta après l'avoir prêché, comme nous l'apprend la note suivante, mise en tête du manuscrit. « Cette copie, faite de ma main, est l'original même du sermon « dont l'auteur n'avait rien écrit, et qu'il me dicta depuis à « Versailles en deux ou trois soirées, pour Jouarre, où il l'a- « vait promis. Il l'y envoya en effet à madame de Lusancy « Sainte-Hélène, religieuse, avec la lettre qu'il lui écrivit de « Versailles le 8 janvier 1692, la chargeant de renvoyer cet « original fait pour elle, quand elle en aurait pris copie. J'ai « la lettre parlant de cet envoi. » (*Édit. de Déforis.*)

[2] *Luc.* II, 34, 35.

[3] *Ps.* II, 11.

[1] *Rom.* IX, 33.

[2] I. *Petr.* II, 6, 7.

[3] *Matth.* XI, 6.

en butte aux contradictions des hommes, d'être en ruine aux uns, et en résurrection aux autres. Et, pour entrer plus profondément dans un si grand mystère, je trouve que Jésus-Christ est une occasion de contradiction et de scandale, dans les trois principaux endroits par lesquels il s'est déclaré notre Sauveur; dans l'état de sa personne, dans la prédication de sa doctrine, dans l'institution de ses sacrements. Qu'est-ce qui choque dans l'état de sa personne? sa profonde humiliation. Qu'est-ce qui choque dans sa prédication et dans sa doctrine? sa sévère et inexorable vérité. Qu'est-ce qui choque dans l'institution de ses sacrements? je le dirai pour notre confusion, c'est sa bonté et sa miséricorde même.

PREMIER POINT.

« Au commencement le Verbe était; et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes « choses ont été faites par lui [1]. » Ce n'est pas là ce qui scandalise les sages du monde; ils se persuadent facilement que Dieu fait tout par son Verbe, par sa parole, par sa raison. Les philosophes platoniciens, dit saint Augustin, admiraient cette parole, et ils y trouvaient de la grandeur : que le Verbe fût la lumière qui éclairait tous les hommes qui venaient au monde; que la vie fût en lui comme dans sa source, d'où elle se répandait sur tout l'univers, et principalement sur toutes les créatures raisonnables. Ils étaient prêts à écrire en caractères d'or ces beaux commencements de l'Évangile de saint Jean [2]. Si le christianisme n'eût eu à prêcher que ces grandes et augustes vérités, quelque inaccessible qu'en fût la hauteur, ces esprits, qui se piquaient d'être sublimes, se seraient fait un honneur de les croire et de les établir; mais ce qui les a scandalisés, c'est la suite de cet évangile. « Le Verbe a été fait homme; » et ce qui paraît encore plus faible, « le Verbe a été fait chair [3] : » ils n'ont pu souffrir que ce Verbe, dont on leur donnait une si grande idée, fût descendu si bas. La parole de la croix leur a été une folie encore plus grande. Le Verbe né d'une femme; le Verbe né dans une crèche, pour en venir enfin à la dernière humiliation du Verbe expirant sur une croix : c'est ce qui a révolté ces esprits superbes. Car ils ne voulaient point comprendre que la première vérité qu'il y eût à apprendre à l'homme, que son orgueil avait perdu, était de s'humilier. Il fallait donc qu'un Dieu, qui venait pour être le docteur du genre humain, nous apprît à nous abaisser, et que le premier pas qu'il fallait faire pour être chrétien, c'était d'être humble. Mais les hommes enflés de leur vaine science, n'étaient pas capables de faire un pas si nécessaire. « Autant qu'ils s'ap-« prochaient de Dieu par leur intelligence, au-« tant s'en éloignaient-ils par leur orgueil : » *Quantum propinquaverunt intelligentia, tantum superbia recesserunt*, dit excellemment saint Augustin [1].

Mais, direz-vous, on leur prêchait la résurrection de Jésus-Christ et son ascension triomphante dans les cieux : ils devaient donc entendre que ce Verbe, que cette Parole, que cette Sagesse incarnée était quelque chose de grand. Il est vrai : mais tout le fond de ces grands mystères était toujours un Dieu fait homme; c'était un homme qu'on élevait si haut; c'était une chair humaine et un corps humain qu'on plaçait au plus haut des cieux. C'est ce qui leur paraissait indigne de Dieu; et quelque haut qu'il montât après s'être si fort abaissé, ils ne trouvaient pas que ce fût un remède à la dégradation qu'ils s'imaginaient dans la personne du Verbe fait chair. C'est par là que cette personne adorable leur devint méprisable et odieuse : méprisable, parce qu'elle s'était abaissée; odieuse, parce qu'elle les obligeait de s'abaisser à son exemple. C'est ainsi qu'il a été établi pour la ruine de plusieurs : *Positus in ruinam*. Mais en même temps il est aussi la résurrection de plusieurs; parce que pourvu qu'on veuille imiter ses humiliations, on apprendra de lui à s'élever de la poussière. Humiliez-vous donc, âmes chrétiennes, si vous voulez vous relever avec Jésus-Christ.

Mais, ô malheur! les chrétiens ont autant de peine à apprendre cette humble leçon, qu'en ont eu les sages et les grands du monde. Loin d'imiter Jésus-Christ, dont la naissance a été si humble, chacun oublie la bassesse de la sienne. Cet homme qui s'est élevé par son industrie, et peut-être par ses crimes, ne veut pas se souvenir dans quelle pauvreté il était né. Mais ceux qui sont nés quelque chose dans l'ordre du monde, songent-ils bien quel est le fond de leur naissance? combien elle a été faible, combien impuissante, et destituée par elle-même de tout secours? Se souviennent-ils de ce que disait, en la personne d'un roi, le divin auteur du livre de la Sagesse :

[1] *Joan.* I, 1.

[2] Quod initium sancti Evangelii, cui nomen est secundum Joanem, quidam Platonicus, sicut à sancto sene Simpliciano, qui postea Mediolanensi ecclesiæ præsedit episcopus, solebamus audire; aureis litteris conscribendum, et per omnes ecclesias in locis eminentissimis proponendum esse dicebat. Sed ideo viluit superbis Deus ille magister, quia *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* : ut parum sit miseris quod ægrotant, nisi se in ipsa etiam ægritudine extollant, et de medicina qua sanari poterant, erubescant. Non enim hoc faciunt ut erigantur, sed ut cadendo gravius affligantur. *S. Aug. de Civit. Dei*, lib. X, cap. XXIX, t. VII, col. 265.

[3] *Joan.* I, 14.

[1] *Contra Julian.* lib. IV, cap. XIII, t. X, col. 593.

« Je suis venu au monde en gémissant comme les « autres [1] ? » De quoi donc se peut vanter l'homme qui vient au monde; puisqu'il y vient en pleurant, et que la nature ne lui inspire point d'autres pressentiments dans cet état, que celui qu'il a de ses misères? Entrons donc dans de profonds sentiments de notre bassesse; et descendons avec Jésus-Christ, si nous voulons monter avec lui. « Il est monté, dit saint Paul [2], au plus haut des « cieux; parce qu'il est auparavant descendu au « plus profond des abîmes. » Ne descendons pas seulement avec lui dans une humble reconnaissance des infirmités et des bassesses de notre nature; descendons jusqu'aux enfers, en confessant que c'est de là qu'il nous a tirés : et non-seulement des enfers où étaient les âmes pieuses avant sa venue, ou des prisons souterraines où étaient les âmes imparfaites qui avaient autrefois été incrédules; mais du fond même des enfers où les impies, où Caïn, où le mauvais riche étaient tourmentés avec les démons. C'est jusque-là qu'il nous faut descendre, jusque dans ces brasiers ardents, jusque dans ce chaos horrible et dans ces ténèbres éternelles, puisque c'est là que nous serions sans sa grâce. Anéantissons à son exemple tout ce que nous sommes. Car considérons, mes bien-aimés, qu'est-ce qu'il a anéanti en lui-même. « Comme il était, dit saint Paul [3], dans la forme « et la nature de Dieu, il n'a pas cru que ce fût à « lui un attentat de se porter pour égal à Dieu; « mais il s'est anéanti lui-même en prenant la for- « me d'esclave, ayant été fait semblable aux hom- « mes. » Ce n'est donc pas seulement la forme d'esclave qu'il a comme anéantie en lui-même; mais il a anéanti, autant qu'il a pu, jusqu'à la forme de Dieu, en la cachant sous la forme d'esclave, et suspendant, pour ainsi parler, son action toute-puissante et l'effusion de sa gloire; poussant l'obéissance jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix [4]; la poussant jusqu'au tombeau, et ne commençant à se relever que lorsqu'il fut parvenu à la dernière extrémité de bassesse. Ne songeons donc à nous relever non plus que lui, que lorsque nous aurons goûté son ignominie dans toute son étendue, et que nous aurons bu tout le calice de ses humiliations. Alors il ne nous sera pas en ruine, mais en résurrection, en consolation et en joie.

SECOND POINT.

Mais pour nous jeter dans ces profondeurs, laissons-nous confondre par la vérité de sa doctrine. C'est la seconde source des contradictions qu'il a eu à essuyer sur la terre. Il n'a eu à y trouver que des pécheurs; et il semblait que des pécheurs ne devaient non plus s'opposer à un Sauveur, que des malades à un médecin. Mais c'est qu'ils étaient pécheurs, et cependant qu'ils n'étaient pas humbles. Toutefois qu'y avait-il de plus convenable à un pécheur que l'humilité, et l'humble aveu de ses fautes? c'est ce que Jésus-Christ n'a pu trouver parmi les hommes. Il a trouvé des pharisiens pleins de rapines, d'impuretés et de corruption : il a trouvé des docteurs de la loi, qui, sous prétexte d'observer les plus petits commandements avec une exactitude surprenante, violaient les plus grands. Et ce qui les a soulevés contre le Fils de Dieu, c'est ce qu'il a dit lui-même en un mot : « Je suis venu au monde, comme « la lumière; et les hommes ont mieux aimé les « ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres « étaient mauvaises [1]. »

C'est pourquoi Jésus a été, plus que Moïse, plus que Jérémie, plus que tous les autres prophètes, un objet de contradiction, de murmure et de scandale à tout le peuple. « C'est un pro- « phète, ce n'en est pas un : c'est le Christ; le « Christ peut-il venir de Nazareth? peut-il venir « quelque chose de bon de Galilée [2]? Quand le « Christ viendra, on ne saura d'où il vient [3]; « mais nous savons d'où vient celui-ci [4]. C'est un « blasphémateur et un impie qui se fait égal à « Dieu [5], qui enseigne à violer le jour du sabbat [6]. « C'est un samaritain et un schismatique [7]; c'est « un rebelle et un séditieux, qui empêche de payer « le tribut à César [8]; c'est un homme de plaisir « et de bonne chère, qui aime les grands repas « des publicains et des pécheurs [9]; il est possédé « du malin esprit, et c'est en son nom qu'il dé- « livre les possédés [10]. » En un mot, c'est un trompeur, c'est un imposteur; ce qui enfermait le comble de tous les outrages, et ce qui fait aussi qu'on lui préfère un voleur de grand chemin et un assassin. Lequel des prophètes a été en butte à de plus étranges contradictions? Il le fallait ainsi, puisque portant aux hommes, plus près que n'avait fait aucun des prophètes, et avec un éclat plus vif, la vérité qui les condamnait, il fallait qu'il soulevât contre lui tous les esprits jusqu'aux derniers excès : c'est pourquoi la ré-

[1] *Sap.* VII, 3.
[2] *Ephes.* IV, 9, 10.
[3] *Philipp.* II, 6. 7.
[4] *Ibid.* 8.

[1] *Joan.* III, 19.
[2] *Ibid.* VII, 40, 41.
[3] *Ibid.* 27.
[4] *Ibid.* IX, 29.
[5] *Ibid.* X, 33.
[6] *Ibid.* IX, 16.
[7] *Ibid.* VIII, 48.
[8] *Luc.* XXIII, 2.
[9] *Matth.* XI, 19.
[10] *Ibid.* XII, 24.

bellion n'a jamais été portée plus loin. Il fait des miracles que jamais personne n'avait faits, et il ne laissait aucune excuse à l'infidélité des hommes. Mais plus la conviction était manifeste, plus le soulèvement devait être brutal et insensé. Car voyez jusqu'où ils portent leur fureur : il avait ressuscité un mort de quatre jours en présence de tout le peuple : et non-seulement c'est ce qui les détermine à le faire mourir, mais ils veulent faire mourir avec lui celui qu'il avait ressuscité, afin d'ensevelir dans un même oubli, et le miracle, et celui qui en était l'auteur, et celui qui en était le sujet; parce qu'encore qu'ils sussent bien que Dieu, qui avait fait un si grand miracle, pouvait bien le réitérer quand il voudrait, ils osaient bien espérer qu'il ne le voudrait pas faire, ni renverser si souvent les lois de la nature. Voilà jusqu'où ils poussent leurs complots; et jamais la vérité n'avait été plus en butte aux contradictions, parce que jamais elle n'avait été plus claire, ni plus convaincante, ni, pour ainsi parler, plus souveraine. C'est donc alors que les pensées, que plusieurs tenaient cachées dans leurs cœurs, furent découvertes. Et quelle fut la noire pensée qui fut alors découverte? que l'homme ne peut souffrir la vérité; qu'il aime mieux ne pas voir son péché, pour avoir occasion d'y demeurer, que de le voir et le reconnaître, pour être guéri : et en un mot que le plus grand ennemi qu'ait l'homme, c'est l'homme même. Voilà cette secrète et profonde pensée du genre humain, qui devait être révélée à la présence de Jésus-Christ et à sa lumière. *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Prenez donc garde, mes frères, de ne pas imiter ces furieux. Tu t'enfonces dans le crime, malheureux pécheur; et à mesure que tu t'y enfonces, les lumières de ta conscience s'éteignent; et cette parole de Jésus-Christ s'accomplit encore : « Vous « voulez me faire mourir, parce que ma parole ne « prend point en vous [1]. » Les lumières de ta conscience, et cette secrète persécution qu'elle te fait dans ton cœur, ne t'émeuvent pas; pour cela tu les veux éteindre : les vérités de l'Évangile te sont un scandale; tu commences à les combattre, non point par raison, car tu n'en as point, et « les « témoignages de Dieu sont trop croyables [2]; » mais par paresse, par aveuglement, par fureur. Il n'y a plus devant tes yeux et dans le fond de ton cœur qu'une petite lumière; et sa faiblesse fait voir qu'elle n'est plus en toi que pour un peu de temps : *Adhuc modicum lumen in vobis est* [3] : « La lumière est encore en vous pour un peu de « temps. » Au reste, mon cher frère, c'est Jésus-Christ qui te luit encore, qui te parle encore par ce faible sentiment : marche donc à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne t'enveloppent : et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va [1]; il choppe à chaque pas, à chaque pas il se heurte contre la pierre, et tous les chemins sont pour lui des précipices.

[1] *Joan* VIII, 37.
[2] *Ps.* XCII, 7.
[3] *Joan* XII, 35.

TROISIÈME POINT.

Mais ce qu'il y a ici de plus étrange, c'est que le dernier sujet du scandale qui a soulevé le monde contre Jésus-Christ, c'est sa bonté. Si dans le temps de sa passion et dans tout le cours de sa vie, on a poussé les outrages jusqu'à la dernière extrémité : c'est à cause qu'il se livrait à l'injustice, comme dit l'apôtre saint Pierre [2]; qu'il se laissait frapper impunément, comme un agneau innocent se laisse tondre, et se laisse même mener à l'autel pour y être égorgé comme une victime : c'est que s'il fait des miracles, c'est pour faire du bien à ses ennemis, et non pas pour empêcher le mal qu'ils lui voulaient faire. C'est de là qu'est venu le grand scandale que le monde a vu arriver dans Israël, à l'occasion de Jésus-Christ. Mais voici, dans le vrai Israël et dans l'Église de Dieu, le grand scandale. Parce que, dans l'institution de ses sacrements, Jésus-Christ n'a point voulu donner de bornes à ses bontés, les chrétiens n'en donnent point à leurs crimes. On a reproché au Sauveur l'efficace toute-puissante de son baptême, où tous les crimes étaient également expiés; et Julien l'Apostat a bien osé dire que c'était inviter le monde à faire mal [3] : mais la clémence du Sauveur ne s'en tient pas là. Novatien et ses sectateurs en ont eu honte : ils ont tâché de renfermer la miséricorde du Sauveur dans le baptême, ôtant tout remède à ceux qui n'avaient pas profité de celui-là. L'Église les a condamnés : et la miséricorde qu'elle prêche est si grande, qu'elle ouvre encore une entrée pour le salut à ceux qui ont violé la sainteté du baptême, et souillé le temple de Dieu en eux-mêmes. Restreignons-nous donc du moins, et ne donnons qu'une seule fois la pénitence, comme on faisait dans les premiers temps. Non, mes frères, la miséricorde de Jésus-Christ va encore plus loin; il n'a point mis de bornes à la rémission des péchés. Il a dit, sans restriction : « Tout ce que vous remettrez, tout « ce que vous délierez [4]. » Il a dit à tous ses ministres, en la personne de saint Pierre : « Vous par- « donnerez non-seulement sept fois, mais jusqu'à

[1] *Joan.* XII, 35.
[2] *I. Petr.* II, 23.
[3] *Apud S. Cyril. Alex.* lib. VII, *contr. Jul.* t. VI, p. 245
[4] *Matth.* XVI, 19, et XVIII, 18.

« sept fois septante fois [1]. » C'est que le prix de son sang est infini : e'est que l'efficace de sa mort n'a point de bornes : et c'est là aussi le grand scandale qui parait tous les jours dans Israël : on dit, je pécherai encore, parce que j'espère faire péuitence. Que ce discours est insensé ! sans doute faire pénitence, ce n'est antre ehose que se repentir. Quand on eroit qu'on se repentira de quelque action, c'est nne raison pour ne la pas faire. Si vous faites cela, dit-on tous les jonrs, vous vous en repentirez. Mais à l'égard de Dieu, le repentir devient l'objet de notre espérance : et on ne eraint point de péeher, parce qu'on espère de se repentir nn jonr. Il fallait done encore que cette absurde pensée fût révélée à la venue de Jésus-Christ : *Ut revelentur cogitationes.* Mais, ehrétien, tu n'y penses pas quand tu dis que tu feras pénitence et que tu te repentiras, et que tn fais servir ce repentir futur à ta licence : tu renverses la nature, tn introduis un prodige dans le monde. C'est en effet que ton repentir ne sera pas nn repentir véritable, mais nne erreur dont tn te flatteras dans ton erime.

Tremblez donc, tremblez, mes frères, et craignez qu'en abusant de l'esprit de la pénitence pour vous autoriser dans vos péchés, vous ne commettiez à la fin ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde ni en l'antre. Car enfin s'il est véritable qu'il n'y a point de péché que le sang de Jésus-Christ ne puisse effacer, et que sa miséricorde ne puisse remettre; il n'est pas moins véritable qu'il y en aura un qui ne sera jamais remis : et comme vous ne savez pas si ce ne sera point le premier que vous commettrez, et qu'il y a au contraire grand sujet de craindre que Dien se lassera de vous pardonner, puisque toujonrs vous abusez de son pardon, eraignez tout ce que fera une bonté rebutée, qui ehangera en supplices toutes les grâces qu'elle vous a faites. Venez contempler tous les mystères du Sauveur : regardez l'endroit par où ils vons penvent tourner en rnine, et eelui par où ils vous penvent être en consolation et en joie : et an lieu de regarder sa bonté comme nn titre pour l'offenser plus facilement, regardez-la comme un motif le plus pressant pour enflammer votre amour; afin que passant vos jours dans les consolations qui accompagnent la rémission des péchés, vous arriviez an bienheureux séjonr, d'où le péché et les larmes seront éternellement bannies : c'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit : ainsi soit-il.

[1] *Matth.* XVIII, 22.

EXORDE

SUR

LE MYSTERE DE LA NATIVITÉ

DE NOTRE-SEIGNEUR.

C'était nne grande entreprise de rendre vénérables par toute la terre les abaissements du Verbe incarné. Jamais ehose aueune ne fut attaquée par des raisonnements plus plausibles. Les Juifs et les Gentils en faisaient le sujet de leurs railleries; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu nne fermeté plus qu'humaine, pour prêcher à la face du monde avec une telle assurance une doctrine apparemment si extravagante. C'est pourquoi Tertullien se vante que les humiliations de son maître, en lui faisant mépriser la honte, l'ont rendu impudent de la bonne sorte et heureusement insensé : *bene impudentem et feliciter stultum* [1]. Laissez-moi, disait ce grand homme quand on lui reprochait les bassesses du Fils de Dieu, laissez-moi jouir de l'ignominie de mon maître et du déshonneur nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu est né dans nne étable; je n'en ai point de honte, à cause que la ehose est honteuse : on a mis le Fils de Dieu dans des langes; il est croyable; parce qu'il est ridicule : le Fils de Dieu est dans nne erèche; je le crois d'antant plus certain, que selon la raison humaine il paraît entièrement impossible. Ainsi la simplicité de nos peres se plaisait d'étourdir les sages du siècle par des propositions inouïes, dans lesquelles ils ne pouvaient rien comprendre; afin que toute la gloire des hommes s'évanouissant, il ne restât plus d'autre gloire que celle du Fils de Dien anéanti pour l'amour des hommes. C'est à ce Dien abaissé que je vous appelle. Venez l'adorer, chrétiens, autant dans sa faiblesse que dans sa grandeur; autant dans sa erèche que dans son trône. Mais quel serait notre crime, si venant adorer le Fils, nous manquions de saluer la divine Mère, qui nous l'a donné par son enfantement, qui nous le nourrit de son lait virginal, qui nous le conserve par ses soins maternels, et qui nous obtiendra son secours qui nous est si nécessaire en cette action, si nous l'en prions avec zèle, en disant : *Ave!*

[1] *De Carn. Chr.* n° 5.

PENSÉES DÉTACHÉES
SUR LE MÊME SUJET[1].

Les prophètes étaient vaincus par notre malice; les docteurs ne profitaient pas; la loi était faible et parlait vainement; les anges mêmes et les archanges travaillaient inutilement au salut des hommes, dont la volonté ne suivait pas le bien où elle était excitée. Le Créateur est venu lui-même, non avec éclat ni avec un appareil superbe, de peur d'alarmer son serviteur fugitif et égaré de ses lois (φυγάδα των νομων). Il ne vent pas effrayer sa proie, la proie qu'il voulait prendre pour son salut. S'il était venu noblement, le monde eût attribué son changement à sa dignité, à sa puissance, à ses richesses, à son éloquence, à sa doctrine. Tout est humble, tout est pauvre, tout est obscur, méprisable; afin qu'il paraisse que la seule Divinité avait transformé le monde : une mère pauvre, une patrie encore plus pauvre; dans une crèche, pour se montrer la pâture même des animaux irraisonnables : car les Juifs étaient plus brutaux que les brutes mêmes. Étant riche, s'est fait pauvre. Condescendance.

Une vertu céleste prit la forme d'une étoile, pour conduire les Chaldéens par une nature qui leur fût connue et familière. Le même qui a attiré les Mages fait la solennité présente, non couché dans la crèche, mais posé sur cette table sacrée. La crèche a enfanté cette table : il a été posé en celle-là, afin qu'il pût être mangé en celle-ci. Cette crèche a représenté cette table magnifique. Cette Vierge a produit ce nombre innombrable de vierges. La pauvreté de Bethléem a bâti ces temples magnifiques. Ces pauvres langes ont produit la rémission des péchés. Voyez ce qu'a produit la pauvreté; combien elle a engendré de richesses. Pourquoi avez-vous honte de sa pauvreté, qui a produit tant de biens inestimables? Pourquoi lui ôtez-vous ses plaies, qui ont fait la guérison des nôtres?

Nos membres (*membra virginis*), qu'il a pris, n'ont rien de honteux, puisque Dieu les a formés; mais c'est nous qui avons fait outrage à notre nature, en la livrant à nos convoitises. Il n'a pas méprisé notre nature, quoique nous l'ayons outragée nous-mêmes.

Dieu accoutumé de paraître aux hommes sous des formes sensibles. Le feu qui ne brûle point. Le juge parmi les criminels, qui ne condamne personne : juge parmi les condamnés, qui n'envoie personne au supplice : juge qui ne juge pas, mais qui enseigne; qui ne condamne pas, mais qui guérit. La clémence de ce feu mystique qui pardonne au buisson, figure de la clémence de Jésus-Christ. Il éclaire, et ne consume pas; il brille, et ne brûle pas; il fait du bien, bien loin de blesser et de nuire. Dieu ne trouve rien de honteux de ce qui peut donner le salut aux hommes.

La pensée devient intelligible par la parole, palpable par l'écriture : ainsi le Verbe. Votre pensée (λόγος) est votre enfant en quelque sorte; vous l'enfantez une seconde fois, quand vous la rendez sensible : ainsi le Père. La parole que je prononce en moi se répand sur tous; propre à un chacun comme à tous.

Dieu habite dans l'homme plus noble que tout le reste, que le soleil, etc. parce qu'il est libre, maître de soi-même.

Comme celui qui déchire le papier où est écrite la loi du prince, viole sa parole, qui, inviolable par elle-même, est violée et comme déchirée dans le corps dont elle s'est revêtu : ainsi le Verbe de Dieu.

Il est venu à son serviteur, non avec la majesté d'un maître; car il aurait étonné son fugitif; l'attirant par son humilité à la familiarité, à la liberté, en se faisant conserviteur, afin que nous devinssions maîtres.

Le Verbe s'est approprié un corps, se l'est rendu propre, et en ce corps toutes les passions de ce corps : il se les est donc appropriées. Il ne faut point dire que Dieu habite en Christ, comme dans une autre personne; ni que Christ est adoré, parce qu'il est uni au Verbe; ni qu'il est adoré avec lui, parce que c'est la même adoration. Il ne faut point séparer par la pensée ni par l'intelligence le Verbe et le Christ, en les unissant seulement de parole, comme faisait Nestorius. Mais toutes les fois que nous nommons le Verbe, nous devons entendre que l'homme est aussi compris sous ce nom : ainsi quand nous nommons Jésus, nous y comprenons le Verbe. C'est ce qui est expliqué *passim*, mais très-bien dans l'homélie de Theodotus.

Parvulus natus est, datus est, Admirabilis[1] : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné, il s'appelle l'Admirable : » qui détruit le royaume où il est né, qui s'en fait un nouveau, de ses ennemis et de ceux qui ne le connaissaient pas, par la croix, subjuguant par amour : *Deducet te mirabiliter dextera tua*[2] : « Votre droite vous fera « faire des progrès miraculeux et étonnants. » *Con-*

[1] Bossuet cite en tête de ces pensées l'homélie de Théodote d'Ancyre, sur la naissance du Sauveur, qui fut lue dans le concile d'Éphèse : il renvoie plus bas à deux autres homélies du même auteur; et par la comparaison que nous avons faite, nous nous sommes convaincus que le fond de ces pensées est tiré des trois homélies de Théodote. On les trouve au tome III des *Conciles du père Labbe*, col. 988 et suiv. (*Édit. de Déforis.*

[1] *Is.* IX, 6. — [2] *Ps.* XLIV, 6.

siliarius : Conseiller, qui « renverse tous les raisonnements humains, et tout ce qui s'élève avec « hauteur contre la science de Dieu : » *Consilia destruentes ; et omnem altitudinem extollentem se adversùs scientiam Dei* [1]. *Deus fortis :* « Dieu « Fort, » qui soutient nos faiblesses par les siennes ; « car ce qui paraît en Dieu faiblesse est « plus « fort que la force de tous les hommes : » *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus* [2]. *Pater futuri sæculi :* « le Père du siècle futur : » tout réservé au temps à venir : rien au présent. *Princeps pacis :* « Le prince de la paix. » *Pacem relinquo* [3] : « Je vous laisse la paix : » *Pax huic domui :* « Que la paix soit dans cette maison : » *Revertetur ad vos* [4] : « Votre paix reviendra à vous : » *Pacem ei qui longè est, et qui propè* [5] : « La paix « à eux qui sont éloignés comme à ceux qui se « trouvent proche : » « La paix qui surpasse toutes « pensées, qui garde les cœurs et les esprits en « Jésus-Christ : « *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias in Christo Jesu* [6].

La chair a été ennoblie, et non la divinité dégradée. Dieu relève ce qu'il prend, et ne perd pas ce qu'il communique.

Le grand pape saint Léon [7] nous enseigne que les œuvres qu'un Dieu Sauveur a accomplies pour notre salut, ne sont pas seulement des grâces, mais des secours ; que tout ce qui nous rachète, nous parle ; enfin, que tous les mystères sont des exemples : si bien que le chrétien doit imiter tout ce qu'il croit.

Apparuit gratia Dei : « La grâce de Dieu nous « a paru. » Dans tous les mystères que Dieu accomplit pour notre salut, il y a toujours trois choses à considérer. Tous les mystères contentent nos désirs par quelque don, dirigent nos mœurs par quelque exemple, excitent notre espérance par quelque promesse (car tout ce qui s'accomplit dans le temps, a son rapport à la vie future). Si bien qu'il faut toujours y considérer la grâce qu'ils nous apportent, les instructions qu'ils nous donnent, la gloire qu'ils nous proposent. L'apôtre n'a rien omis, et conduit successivement les fidèles par tous ces degrés. *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus* [8] : « La grâce de « Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes : » là il nous propose la grâce que Jésus naissant nous apporte. *Erudiens nos* [9] : « Elle nous a appris : » là il nous découvre les vertus que Jésus naissant nous enseigne. *Expectantes beatam spem* [1] ; « étant toujours dans l'attente de la béatitude que « nous espérons : » là il nous fait voir le grand et admirable spectacle que Jésus naissant nous fait attendre.

Après avoir expliqué ce *pieusement*.... Que si le monde nous appelle à ses spectacles, nous attendons un autre spectacle, Jésus-Christ nous fait attendre un retour. Il est venu pour semer, il viendra pour recueillir ; [il est venu] pour confier le talent, [il viendra] pour en exiger le profit : [il est venu] pour détruire la fausse gloire, [il viendra] pour établir la véritable.

Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nundum sunt [2]. « Nos jeux, nos fêtes, nos banquets ne sont pas « encore prêts. » Laissez-moi achever le temps de mon deuil. La vie chrétienne, la vie pénitente [est un] deuil spirituel : [nous sommes] consacrés à la mort par le saint baptême. [Le pécheur] déplore la mort, non de son époux ni de son père, mais de son âme, la perte de son innocence. État de l'Église, est un état de viduité et de désolation : [elle a] perdu en son époux plus de la moitié d'elle-même.

[1] II. *Cor.* x, 4, 5.
[2] I. *Cor.* I, 25.
[3] *Joan.* XIV, 27.
[4] *Matth.* x, 12, 13.
[5] *Is.* LVII, 19.
[6] *Philipp.* IV, 7.
[7] *Serm.* XXIV, *in Nativit. Dom.* t. I, p. 160.
[8] *Tit.* II, 11. — [9] *Ibid.* 12.

[1] *Tit.* II. 13.
[2] *Tertull. de Spectac.* n° 28.

FRAGMENT

SUR LES MYSTÈRES

DE LA SAINTE ENFANCE

DE NOTRE-SEIGNEUR :

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Erant pater ejus et mater mirantes.

Son père et sa mère étaient étonnés. Luc. II, 33.

Je remarque dans l'Évangile que le caractère particulier des mystères de la sainte enfance de Jésus-Christ Notre Sauveur, c'est d'imprimer dans les âmes, par leur profondeur, par leur simplicité, par leur sainteté, un étonnement intime et secret des voies inconnues de Dieu et de sa sagesse cachée. Un enfant naît dans une étable, pauvre, inconnu, méprisé ; et toutefois, ô prodige ! le ciel et la terre s'en remuent, les anges descendent, une étoile nouvelle brille, les pasteurs le font connaître dans Bethléem, les Mages dans la ville royale, Siméon et Anne dans le temple même : ceux qui sont de loin, le cherchent ; ceux qui sont près le méconnaissent ou le persécutent. Dieu fait des miracles inouïs pour le découvrir, et dans la suite il en fait de non moins surprenants

pour le cacher. Le ciel se déclare en sa faveur, et à peine peut-il trouver un asile dans toute la terre. On lui prédit tout ensemble, et des grandeurs extraordinaires et des humiliations terribles. Que peut faire une âme religieuse dans un si grand mélange de choses si sagement rassemblées, sinon de se laisser jeter insensiblement avec Joseph et Marie dans cette sainte admiration que je lis dans mon Évangile? *Erant pater ejus et mater mirantes :* « Son père et sa mère étaient étonnés. » Je ne puis vous dire, mes sœurs, combien de grâces étaient renfermées dans cet étonnement sacré; un recueillement très-profond, une secrète attention à ce qui se passe, une attente respectueuse de je ne sais quoi de grand et de relevé qui se prépare, une dépendance absolue des desseins cachés de Dieu, un abandon aveugle à sa grande et occulte providence. Voilà les saintes dispositions, ou plutôt voilà les grandes vertus qui sont renfermées dans cette admiration de la sainte Vierge : *Erant mirantes :* et j'espère que nous entrerons dans ces mêmes sentiments par son entremise, que nous lui allons demander avec les paroles de l'ange. *Ave.*

« Qui est celui, dit le Sage, qui a mesuré les « hauteurs du ciel et les profondeurs de l'abîme[1]? » c'est-à-dire : Qui est celui qui a pu comprendre, et les grandeurs infinies d'un Dieu considéré en lui-même, et les profondes bassesses d'un Dieu anéanti pour l'amour de nous? L'un et l'autre secret est impénétrable à la créature; et comme elle s'y perd en les contemplant, il ne lui reste qu'à les adorer avec un étonnement religieux. Aussi voyons-nous dans les saintes lettres, que les anges, qui voient face à face la gloire et la majesté d'un Dieu régnant, sont contraints de baisser la vue et de se cacher devant lui comme étonnés de sa grandeur; et les hommes qui sont appliqués par un ordre particulier à contempler les profondeurs d'un Dieu abaissé, ne pouvant trouver le fond d'un si grand abîme, sont jetés dans un pareil étonnement, ainsi que nous le lisons dans notre Évangile. *Erant pater ejus et mater mirantes :* « Son père et sa mère étaient « étonnés. »

J'ai déjà remarqué, mes sœurs, que cet étonnement religieux est le véritable sentiment de l'âme par lequel nous devons honorer les profondes et inconcevables conduites de Dieu dans l'enfance de son Fils : et pour entrer comme nous devons dans cette sainte disposition, considérons attentivement toutes les circonstances particulières de l'histoire de ce Dieu enfant. Ainsi mon dessein n'est pas aujourd'hui de vous parler simplement de la naissance de notre Sauveur, mais de vous représenter comme en raccourci tous les mystères de sa sainte enfance, auxquels ce temps est consacré, avec leurs secrets rapports à l'œuvre de la rédemption de notre nature; afin que contemplant d'une même vue, autant que le Saint-Esprit nous l'a révélé, tout l'ordre et l'enchaînement des desseins de Dieu sur cet enfant, nous nous perdions dans l'admiration de ses conseils et de sa sagesse : *Erant mirantes.* Voilà, mes très-chères sœurs, le dessein que je me propose : mais de peur que nos esprits ne s'égarent, je réduirai à trois points cette pieuse méditation de l'enfance du Sauveur des âmes. Cet enfant a été découvert au monde; il a été caché au monde; il a été persécuté par le monde. Il a été découvert; et les pasteurs, et les Mages, et le vénérable vieillard Siméon, et Anne, cette sainte veuve, en sont des témoins fidèles. Ensuite il a été caché; et sa fuite précipitée en Égypte, et la retraite obscure de Nazareth en sont une preuve suffisante. Il a été persécuté; et la cruelle jalousie d'Hérode, et le meurtre des saints Innocents le font bien connaître. Tels sont les trois sujets d'admiration que j'ai à vous proposer en Jésus enfant. Les voies nouvelles et imprévues par lesquelles Dieu le manifeste, les ténèbres profondes et impénétrables dans lesquelles Dieu le retire et le cache; les persécutions inopinées par lesquelles Dieu l'exerce; et par lui sa sainte famille : ce sont les trois vérités que je veux considérer avec vous, mes sœurs, afin que nous apprenions tous ensemble, et à recevoir ses lumières quand il se découvre, et à révérer ses ténèbres quand il se cache, et à nous unir à ses souffrances. Il se cache, aimons son obscurité; il se montre, suivons ses lumières; il souffre, unissons-nous à ses peines.

Jésus ne doit pas dégénérer de sa haute et admirable bassesse. S'il [y a] de la honte [de ce] qu'il se cache, [il y en a] bien plus de ce qu'il se découvre; [c'est pour se manifester à] de pauvres bergers : c'est à eux auxquels il envoie ses anges. Mon Sauveur, cachez-vous plutôt. Orgueil humain; on veut se faire connaître des grands, et on aime mieux la retraite et l'obscurité tout entière [que de n'être connu que des petits]. Mais mon Sauveur veut porter toute cette honte, et celle d'être caché, et celle d'être découvert seulement aux pauvres et aux méprisables du monde. Il ne faut pas s'étonner si celui qui est innocent s'attache premièrement où il trouve le moins de corruption, et où la nature est moins gâtée [et tel est l'état des pauvres]. Leur condition met plus à couvert des égarements de la présomption, des folies et des extravagances de la

[1] *Eccl.* I, 2.

vanité : il n'y trouve pas ce faste affecté, cet air superbe et dédaigneux ; mais s'il reste quelque trace de la justice et de l'innocence, c'est là ce qu'il cherche, [c'est parmi eux qu'elle se conserve]. N'importe qu'ils soient occupés à garder les bêtes : il y a plus d'innocence dans ces emplois bas, que dans ceux que le monde admire ; plus de dépravation dans les affaires humaines, plus de malignité à conduire et à gouverner les hommes. Les animaux marchent d'une voie droite, les hommes se sont dévoyés. [On entrevoit] je ne sais quoi de plus innocent dans les créatures qui sont demeurées dans la pureté de leur être, sans avoir en rien altéré l'ouvrage du Créateur. Ce sont des esprits grossiers, mais ils ne se dissipent pas dans de vaines subtilités ; mais ils ne s'égarent pas dans des présomptions extravagantes. Mais Dieu ne cherche pas dans l'esprit des hommes, la vivacité, la pénétration, la subtilité ; mais la seule docilité et humilité pour se laisser enseigner de lui. Qu'il ne soit pas capable d'entendre, c'est assez qu'il le soit de croire. Rien n'est plus insupportable au cœur de Dieu, que des hommes qui s'imaginent, ou pénétrer ses mystères par leur subtilité, ou mesurer ses grandeurs par leurs pensées, ou attirer ses bienfaits par leurs seuls mérites, ou avancer ses ouvrages par leur industrie, ou lui être nécessaires par leur puissance. C'est pourquoi « Dieu a choisi peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles : » *Non multi sapientes secundùm carnem, non multi potentes, non multi nobiles*[1]. Il en vient néanmoins de ces sages, les Mages ; mais après l'étoile, mais toujours prêts à retourner par une autre voie : de ces riches et de ces puissants ; l'opinion publique les a couronnés. Trois conditions : offrir son or à Jésus, ses richesses à ses membres : son encens, lui rendre hommage de sa grandeur : sa myrrhe, lui présenter au milieu des pompes du monde le souvenir de sa mort, la mémoire de sa sépulture : grand et agréable sacrifice de la main des grands !

Que nous sacrifions volontiers à Dieu des plaisirs médiocres ! que nous mettons volontiers au pied de la croix des contradictions légères et des injures de néant ! que nous sommes patients et humbles, lorsqu'il ne faut que donner à Dieu des choses qui ne coûtent rien à la nature ! Choisissez-moi toute autre croix : je veux bien souffrir ; mais non pas cela : mais toujours celle qui arrive, c'est celle que nous refusons. Nous voulons bien des croix, pourvu qu'elles ne soient pas croix, des peines qui ne soient pas peines, et des contradictions, pourvu que notre humeur n'en soit pas choquée. N'est-ce pas au médecin à nous mêler la médecine, à mesurer la dose?

[1] I. *Cor.* I. 26.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR,

PRÊCHÉ A METZ.

Royauté de Jésus-Christ : en quoi elle consiste : comment il l'a acquise : de quelle manière il l'exerce : infidélité et ingratitude de ses sujets. Excellence de son sacerdoce.

Vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum.

Vous appellerez son nom Jésus ; car c'est lui qui sauvera le peuple. Matth. I, 21.

Aujourd'hui le Dieu d'Israël, qui est venu visiter son peuple, revêtu d'une chair humaine, fait sa première entrée en son temple : aujourd'hui le grand prêtre du Nouveau Testament, le souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech, se met entre les mains des pontifes successeurs d'Aaron, qui portait la figure de son sacerdoce : aujourd'hui le Dieu de Moïse se soumet volontairement à toute la loi de Moïse : aujourd'hui l'Ineffable, dont le nom est incompréhensible, daigne recevoir un nom humain, qui lui est donné par la bouche des hommes, mais par l'instigation de l'esprit de Dieu. Que dirai-je ? où me tournerai-je, environné de tant de mystères? parlerai-je de la circoncision du Sauveur, ou bien de l'imposition du nom de Jésus; de cet aimable nom, les délices du ciel et de la terre, notre unique consolation durant le pèlerinage de cette vie? Et la solennité de cette église, et je ne sais quel mouvement de mon cœur m'incite à parler du nom de Jésus, et à vous en faire voir l'excellence, autant qu'il plaira à Dieu de me l'inspirer par sa grâce.

Jésus, c'est-à-dire, Sauveur, ô nom de douceur et de charité ! « Mon âme, bénissez le Seigneur, « et que tout ce qui est en moi-même rende les « louanges à son saint nom : » *Benedic, anima mea, Domino*[1]. Parlons du nom de Jésus, découvrons-en le mystère, faisons voir l'excellence de la qualité de Sauveur, et combien il est glorieux à notre grand Dieu et Rédempteur Jésus-Christ, d'avoir exercé sur nous une si grande miséricorde, et de nous avoir sauvés par son sang. Que tout ce temple retentisse du nom et des louanges du Sauveur Jésus. Ah ! si nous avions les yeux assez

[1] *Ps.* CII, I.

purs, nous verrions toute cette église remplie d'anges de toutes parts pour y honorer la présence du Fils de Dieu ; nous les verrions s'abaisser profondément au nom de Jésus, toutes les fois que nous le prononcerons dans la suite de ce discours. Abaissons-nous aussi en esprit ; et adorant en nos cœurs notre aimable Sauveur Jésus, prions aussi la sainte Vierge, sa mère, de nous le rendre propice par ses pieuses intercessions. *Ave, etc.*

Comme nous avons quelques inclinations qui nous sont communes avec les animaux, et qui ressentent tout à fait la bassesse de cette demeure terrestre dans laquelle nous sommes captifs ; aussi certes en avons-nous d'autres d'une nature plus relevée, par lesquelles nous touchons de bien près aux intelligences célestes qui sont devant le trône de Dieu, chantant nuit et jour ses louanges. Les bienheureux esprits ont deux merveilleux mouvements : car ils n'ont pas plutôt jeté les premiers regards sur eux-mêmes, que, reconnaissant aussitôt que leurs lumières sont découlées d'une autre lumière infinie, ils retournent à leur principe d'une promptitude incroyable, et cherchent leur perfection où ils trouvent leur origine. C'est le premier de leurs mouvements. Puis chaque ange considérant que Dieu lui donne des compagnons, qui dans une même vie et dans une même immortalité conspirent au même dessein de louer leur commun Seigneur, il se sent pressé d'un certain désir d'entrer en société avec eux. Tous sont touchés les uns pour les autres d'une puissante inclination ; et c'est cette inclination qui met l'ordre dans leurs hiérarchies, et établit entre leurs légions une sainte et éternelle alliance.

Or, encore qu'il soit vrai que notre âme, éloignée de son air natal, contrainte et presque accablée par la pesanteur de ce corps mortel, ne fasse paraître qu'à demi cette noble et immortelle vigueur dont elle devrait être toujours agitée : si est-ce néanmoins que nous sommes d'une race divine, ainsi que l'apôtre saint Paul l'a prêché avec une merveilleuse énergie en plein conseil de l'Aréopage : *Ipsius enim et genus sumus*[1]. il a plu à notre grand Dieu, qui nous a formés à sa ressemblance, de laisser tomber sur nos âmes une étincelle de ce feu céleste qui brille dans les esprits angéliques ; et si peu que nous puissions faire de réflexion sur nous-mêmes, nous y remarquerons aisément ces deux belles inclinations que nous admirions tout à l'heure dans la nature des anges.

En effet, ne voyons-nous pas que sitôt que nous sommes parvenus à l'usage de la raison, je ne sais quelle inspiration, dont nous ne connaissons pas l'origine, nous apprend à réclamer Dieu dans toutes les nécessités de la vie ? Dans toutes nos afflictions, dans tous nos besoins, un secret instinct élève nos yeux au ciel, comme si nous sentions en nous-mêmes que c'est là que réside l'arbitre des choses humaines. Et ce sentiment se remarque dans tous les peuples du monde, dans lesquels il est resté quelques traces d'humanité, à cause qu'il n'est pas tant étudié qu'il est naturel, et qu'il naît en nos âmes, non tant par doctrine que par instinct. C'est une adoration que les païens mêmes rendent, sans y penser, au vrai Dieu ; c'est le christianisme de la nature, ou, comme l'appelle Tertullien, « le témoignage de l'âme naturellement « chrétienne : » *testimonium animæ naturaliter christianæ*[1]. Voilà déjà le premier mouvement que notre nature a de commun avec la nature angélique.

D'ailleurs il paraît manifestement que le plaisir de l'homme, c'est l'homme. De là cette douceur sensible que nous trouvons dans une honnête conversation. De là cette familière communication des esprits par le commerce de la parole. De là la correspondance des lettres ; de là, pour passer plus avant, les États et les républiques. Telles sont les deux premières inclinations de tout ce qui est capable d'entendre et de raisonner. L'une nous élève à Dieu, l'autre nous lie d'amitié avec nos semblables. De l'une est née la religion, et de l'autre la société. Mais d'autant que les choses humaines vont naturellement au désordre, si elles ne sont retenues par la discipline, il a été nécessaire d'établir une forme de gouvernement dans les choses saintes et dans les profanes ; sans quoi la religion tomberait bientôt en ruine, et la société dégénérerait en confusion. Et c'est ce qui a introduit dans le monde les deux seules autorités légitimes, celle des princes et des magistrats, celle des prêtres et des pontifes. De là la puissance royale, de là l'ordre sacerdotal.

Ce n'est pas ici le lieu de vous expliquer, ni laquelle de ces deux puissances a l'avantage sur l'autre, ni comme elles se prêtent entre elles une mutuelle assistance. Seulement je vous prie de considérer qu'étant dérivées l'une et l'autre des deux inclinations qui ont pris dans le cœur de l'homme de plus profondes racines, elles ont acquis justement une grande vénération parmi tous les peuples, elle sont toutes deux sacrées et inviolables. C'est pourquoi les empereurs romains, les maîtres de la terre et des mers, ont cru qu'ils apporteraient un grand accroissement à leur dignité, s'ils ajoutaient la qualité de souverain pontife à ces noms magnifiques d'Auguste, de César, de triomphateur ; ne doutant pas que les peuples

[1] *Act.* XVII, 28.

[1] *Apolog.* n° 17.

ne se soumissent plus volontiers à leurs ordonnances, quand ils considéreraient les princes comme ministres des choses sacrées. Sur quoi, quand je regarde ce titre de religion attaché à ces noms odieux de Néron, de Caligula, ces monstres du genre humain, l'horreur et l'exécration de tous les siècles, je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, que les dieux de pierre et de bronze, les dieux adultères et parricides que l'aveugle antiquité adorait, étaient dignes certainement d'être servis par de tels pontifes.

Élevez-vous donc, ô Roi du vrai peuple, ô Pontife du vrai Dieu. La royauté de ces empereurs n'était autre chose qu'une tyrannie, et leur sacerdoce profane un continuel sacrilége. Venez exercer votre royauté par la profusion de vos grâces, et votre sacerdoce par l'expiation de nos crimes. Je pense que vous entendez bien que c'est du Sauveur que je parle. C'est lui, c'est lui seul, chrétiens, c'est lui qui étant le vrai Christ, c'est-à-dire, l'oint du Seigneur, *unctus*, assemble en sa personne la royauté et le sacerdoce par l'excellence de son onction, qui enferme l'une et l'autre puissance. Et c'est pour cette raison que l'admirable Melchisédech est tout ensemble et roi et pontife; mais « roi de justice et de paix, » *rex justitiæ, rex pacis*[1], comme l'interprète l'Apôtre dans la divine épître aux Hébreux; mais le « pontife du Dieu très-haut, » *sacerdos Dei excelsi*[2], comme porte le texte de la Genèse. Et d'où vient cela, chrétiens? n'était-ce pas pour représenter celui qui, dans la plénitude des temps, devait être le vrai roi de paix et le grand sacrificateur du Dieu tout-puissant, c'est-à-dire, le Sauveur Jésus, dont Melchisédech était la figure?

C'est de ce glorieux assemblage de la royauté et du sacerdoce en la personne du Fils de Dieu, que j'espère vous entretenir aujourd'hui. Car ayant considéré attentivement la signification du nom de Jésus que l'on donne en ce jour à mon maître, je trouve dans ce nom auguste sa royauté et son sacerdoce : Jésus, c'est-à-dire, Sauveur; et je dis que le Fils de Dieu est roi, parce qu'il est Sauveur; je dis qu'il est pontife, parce qu'il est Sauveur. Je vois déjà, ce me semble, que ces deux vérités excellentes m'ouvrent une belle carrière. Mais je médite quelque chose de plus. Il est le roi Sauveur, il est le pontife Sauveur. Comment est-il Sauveur? par son sang. C'est pourquoi en cette bienheureuse journée, où il reçoit le nom de Jésus et la qualité de Sauveur, il commence à répandre son sang par sa mystérieuse circoncision, pour témoigner que c'est par son sang qu'il est le Sauveur de nos âmes.

[1] *Hebr.* VII, 2.
[2] *Ibid.* XIV, 18.

O belles et adorables vérités! pourrai-je bien aujourd'hui vous faire entendre à ce peuple?

Vous qui vous êtes scandalisés autrefois de voir couler le sang de mon maître, vous qui avez cru que sa mort violente était une marque de son impuissance, ah! que vous entendez peu ses mystères? La croix de mon roi, c'est son trône; la croix de mon pontife, c'est son autel. Cette chair déchirée, c'est la force et la vertu de mon roi; cette même chair déchirée, c'est la victime de mon pontife. Le sang de mon roi, c'est sa pourpre; le sang de mon pontife, c'est sa consécration. Mon roi est installé, mon pontife est consacré par son sang; et c'est par ce moyen qu'il est le véritable Jésus, l'unique Sauveur des hommes. O roi et Sauveur, et souverain pasteur de nos âmes, versez une goutte de ce sang précieux sur mon cœur, afin de l'embraser de vos flammes; une goutte sur mes lèvres, afin qu'elles soient pures et saintes, ces lèvres qui doivent aujourd'hui prononcer si souvent votre nom adorable : ainsi soit-il, mes frères. Je commence à parler de la royauté de mon maître : disons avec courage, écoutons avec attention. Il s'agit de glorifier Jésus qui est lui-même toute notre gloire : ô Dieu, soyez avec nous.

Je dis donc, avant toutes choses, que, selon les prophéties anciennes, le Messie attendu par les juifs, reconnu et adoré par les chrétiens, devait venir au monde avec une puissance royale. C'est pourquoi l'ange, annonçant sa venue à la sainte Vierge sa mère, parle de lui en ces termes : « Dieu lui donnera, dit-il, le trône de David » son Père, et il régnera éternellement dans la « maison de Jacob. » Et c'est la même chose qu'avait prédite l'évangéliste de la loi, je veux dire le prophète Isaïe, lorsqu'il dit de Notre-Seigneur, qu'il s'asseoira sur le trône de David, afin de l'affermir en justice et en vérité, jusques aux siècles des siècles : *Super solium David, et super regnum ejus, sedebit, ut confirmet illud et corroboret in judicio et justitia, amodo et usque in sempiternum*[1]. Ce que je suis bien aise de vous faire considérer, afin que vous voyiez en ces deux passages la conformité de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Car il serait impossible de vous rapporter en ce lieu tous les textes des Écritures qui promettent la royauté au Sauveur.

Et c'est en quoi les Juifs se sont malheureusement abusés, parce qu'étant possédés en leur âme d'une aveugle admiration de la royauté et des prospérités temporelles, ils donnaient à leur Messie de belles et triomphantes armées, de grands et de superbes palais, une cour plus leste et plus

[1] *Is.* IX, 7.

polle, une maison plus riche et mieux ordonnée que celle de leur Salomon, et enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnee. Aussi quand ils virent le Sauveur Jésus, qui, dans une si basse fortune, prenait la qualité de Messie, je ne saurais vous dire combien ils en furent surpris. Cent fois il leur avait dit qu'il était le Christ; cent fois il l'avait attesté par des miracles irréprochables, et ils ne cessent de l'importuner : Mais, enfin, dites-nous donc qui vous êtes; « jusques à quand nous laisserez-vous en « suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous « franchement, » et nous en donnez quelque signe : *Quousque animam nostram tollis; si tu es Christus, dic nobis palam* [1]. Ils eussent bien voulu qu'il leur eût dit autre chose. Ils lui eussent volontiers accordé tout l'honneur qui était dû aux plus grands prophètes; mais ils eussent été bien aises de lui persuader, ou bien de se faire roi ou bien de se déporter volontairement de la qualité de Messie. Et nous lisons en saint Jean, qu'après cette miraculeuse multiplication des cinq pains, quelques peuples étant convaincus qu'un miracle si extraordinaire ne pouvait être fait que par le Messie, s'assemblèrent entre eux, et conspirèrent de le faire roi [2]. Et ils eussent exécuté leur dessein, s'il ne se fût échappé de leur vue.

Étrange illusion des hommes, parmi lesquels ordinairement toutes sortes d'opinions sont reçues, excepté la bonne et la véritable! Les uns disaient que Jésus était un séducteur; les autres, ne pouvant nier qu'il n'y eût en sa personne quelque chose de surnaturel, se portageaient entre eux en mille sentiments ridicules. « Quel- « ques-uns assuraient que c'était Élie; d'autres « aimaient mieux croire que c'était Jean-Baptiste « ou bien quelqu'un des prophètes ressuscité : » *Alii Eliam, alii Joannem Baptistam, aut unum ex prophetis* [3]. Et à quelles extravagances ne se laissaient-ils point emporter, plutôt que d'avouer qu'il fût le Messie! D'où vient cette obstination, chrétiens? c'est qu'ils avaient l'imagination remplie de cette magnificence royale et de cette majesté composée, de laquelle ils avaient fait leur idole. Et cette fausse créance avait telle vogue parmi les Juifs, que ce vieux et infortuné politique, qui avait toujours son âme troublée d'un furieux désir de régner, qui ne craignait pas moins, qui n'épargnait pas plus ses enfants que ses ennemis, c'est Hérode dont je veux parler, conçut de la jalousie de cette royauté prétendue. De là ce cruel massacre des Innocents, duquel nous célébrions la mémoire ces jours passés.

[1] *Joan.* x, 24.
[2] *Ibid.* vi, 15.
[3] *Matth.* xvi, 14.

Je ne sais si je me trompe, fidèles, mais il me semble que ces observations sur l'histoire de Notre-Seigneur ne doivent pas vous déplaire. Ainsi je ne craindrai pas d'en ajouter encore une, qui vous fera voir manifestement combien cette opinion de la royauté du Sauveur était enracinée dans l'esprit des peuples. C'est que les apôtres mêmes, eux que le Fils de Dieu honorait de sa plus intime confidence, bien qu'en particulier et en public il ne leur promît que tourments et ignominie en ce monde, ils n'avaient pu encore se déprendre de ce premier sentiment, dont on avait préoccupé leur enfance. « Eh! maître, lui disaient- « ils, quand est-ce qu'arrivera votre règne! sera-ce « bientôt que vous rétablirez le royaume abattu « d'Israël [1]? » Ils ne pouvaient goûter ce qu'il leur prédisait de sa mort. Comme ils voyaient son crédit s'augmenter, ils croyaient qu'à la fin il viendrait à bout de l'envie, et qu'il attirerait tout à lui par sa vertu et par ses miracles. Ils se flattaient l'esprit de mille espérances grossières. Déjà ils commençaient à se débattre entre eux de l'honneur de la préséance. Et ne fut-ce pas une belle proposition que les deux frères inconsidérés firent faire à Notre-Seigneur par leur mère trop crédule et trop simple? Ils s'imaginaient déjà le Sauveur dans un trône éclatant de pierreries, au milieu d'une grosse cour. Et, Seigneur, lui disent-ils, quand vous commencerez votre règne, nous serions bien aises que l'un de nous fût assis à votre droite et l'autre à la gauche [2]. Tant ils abusaient de la patience et de la faveur de leur maître, repaissant leur âme d'une vaine et puérile ostentation! Si bien que Notre-Seigneur ayant pitié de leur ignorance, commence à les désabuser par ces mémorables paroles : O disciples trop grossiers, qui vous imaginez dans ma royauté un fasto et une pompe mondaine, « vous ne savez ce que « vous me demandez : » la chose n'ira pas de la sorte : *Nescitis quid petatis* [3]. « Pourrez-vous « bien boire le calice que je boirai? » ce calice c'est sa passion dont il leur a parlé tant de fois sans qu'ils aient voulu le comprendre. Puis après quelques avis excellents, voici comme il conclut son discours : « Sachez, dit-il, que le Fils de « l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais « afin de servir lui-même et afin de donner sa vie « pour la rédemption de plusieurs [4]. »

Ah! disciples encore ignorants, et vous mère malavisée, ce n'est pas là ce que vous prétendiez : vous demandiez de vaines grandeurs, on ne vous parle que de bassesse. Mais mon Sauveur l'a fait

[1] *Act.* i, 6.
[2] *Matth.* xx, 21
[3] *Ibid.* 22.
[4] *Ibid.* 28

de la sorte, afin de nous insinuer doucement, par le souvenir de sa passion, que notre roi était un roi pauvre; qu'il descendait sur la terre, non pour se revêtir des grandeurs humaines, mais pour nous apprendre par son exemple à les mépriser[1]; et que comme c'était par sa passion qu'il devait monter sur son trône, aussi est-ce par les souffrances que nous pouvons aspirer aux honneurs de son royaume céleste. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où, après vous avoir exposé les divers sentiments des hommes touchant la royauté de Jésus, j'aurais à demander à Dieu la langue d'un séraphin, pour vous exprimer dignement les sentiments de Jésus lui-même!

Certes, je ne puis voir sans étonnement, dans les Écritures divines, que le débonnaire Jésus, qui, durant tout le cours de sa vie mortelle, faisait, pour ainsi dire, parade de sa bassesse; quand il sent approcher son heure dernière, ne parle plus que de gloire, n'entretienne plus ses disciples que de ses grandeurs. Il était à la veille de son infâme supplice. Déjà il avait célébré cette pâque mystérieuse, qui devait être le lendemain achevée par l'effusion de son sang. Son traître disciple venait de sortir de sa chambre, pour aller exécuter le détestable traité qu'il avait fait avec les pontifes. Sitôt qu'il se fut retiré de sa compagnie, mon maître, qui n'ignorait pas son perfide et exécrable dessein, comme s'il eût été saisi tout à coup d'une ardeur divine, parle de cette sorte aux apôtres : « Maintenant, maintenant, dit-il, le Fils de « l'homme va être glorifié : » *Nunc clarificatus est Filius hominis*[2]. Eh! mes frères, que va-t-il faire? Que veut dire ce Maintenant, demande fort à propos en ce lieu l'admirable saint Augustin[3]? Va-t-il point peut-être s'élever dessus une nuée, pour foudroyer tous ses ennemis! ou bien est-ce qu'il fera descendre des légions d'anges, pour se faire adorer par tous les peuples du monde? Non, non, ne le croyez pas. Il va à la mort, au supplice, au plus cruel de tous les tourments, à la dernière des infamies; et c'est ce qu'il appelle sa gloire, c'est son règne, c'est son triomphe.

Regardez, je vous prie, mon Sauveur dans cette triomphante journée en laquelle il fait son entrée dans la ville de Jérusalem, peu de jours devant qu'il mourût. Il était monté sur un âne : ah! fidèles, n'en rougissons pas. Je sais bien que les grands de la terre se moqueraient d'un si triste et si malheureux équipage; mais Jésus n'est pas venu pour leur plaire : et quoi que puisse penser la folle arrogance des hommes, cet équipage d'humilité est certes bien digne d'un roi qui est venu au monde pour fouler aux pieds ses grandeurs. Ce n'est pas là toutefois ce que je vous veux faire considérer.

Jetez, jetez les yeux sur ce concours de peuple de toutes les conditions et de tous les âges, qui accourent au-devant de lui, des palmes et des rameaux à la main, en signe de réjouissance, et qui, pour faire paraître leur zèle à ce nouveau prince, dans une si sainte cérémonie, font retentir l'air de leurs cris de joie : « Béni soit, disaient-ils, « le Fils de David; vive le roi d'Israël : » *Hosanna Filio David; benedictus qui venit in nomine Domini, rex Israel*[1]. Et parmi ces bienheureuses acclamations il entre dans Jérusalem. Quel est ce nouveau procédé, si éloigné de sa conduite ordinaire? et depuis quand, je vous prie, aime-t-il les applaudissements; lui qui étant cherché autrefois par une grande multitude de gens qui s'étaient ramassés des villes et des bourgades voisines, en résolution de le faire roi, comme je vous le rapportais tout à l'heure, s'était retiré tout seul au sommet d'une haute montagne, pour éviter leur rencontre? Il entend aujourd'hui tout ce peuple qui l'appelle hautement son roi; les pharisiens jaloux l'avertissent d'imposer silence à cette populace échauffée : « Non, non, répond mon Sauveur; « les pierres le crieront, si ceux-ci ne le disent « pas assez haut : » *Si hi tacuerint, lapides clamabunt*[2].

Que dirons-nous, je vous prie, d'un changement si inopiné? Il approuve ce qu'il rejetait; il accepte aujourd'hui une royauté qu'il avait autrefois refusée. Ah! n'en cherchez point d'autre cause; c'est qu'à cette dernière fois qu'il entre dans Jérusalem, il y entre pour y mourir; et mourir à mon Sauveur, c'est régner. En effet, quand est-ce qu'on l'a vu paraître avec une contenance plus ferme et avec un maintien plus auguste, que dans le temps de sa passion? Que je me plais de le voir devant le tribunal de Pilate, bravant, pour ainsi dire, la majesté des faisceaux romains par

[1] Je ne m'étonne plus, chrétiens, si le Fils de Dieu s'écarte bien loin, lorsque les peuples le cherchent pour le faire roi : *Cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum, et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus* * : « Sachant qu'ils devaient venir l'enlever pour le faire roi, il « s'enfuit encore sur la montagne lui seul. » La royauté qu'on lui veut donner n'est pas à sa mode. Ce peuple ébloui des grandeurs du monde, a honte de voir dans l'abjection celui qu'il reconnaît pour son Messie; et il le veut placer dans un trône avec une magnificence royale. Une telle royauté n'est pas à son goût; et c'est pourquoi Tertullien a raison de dire : *Regem denique fieri, conscius sui regni, refugit* ** : « Sachant, « dit-il, quel est son royaume, il refuse celui que l'on lui « présente. » Un roi pauvre, un roi de douleurs, qui s'est lui-même destiné un trône où il ne peut s'établir que par le mépris, n'a garde d'accepter une royauté qui tire son éclat des pompes mondaines. Donnez-lui plutôt une étable, une croix; donnez-lui un roseau fragile; donnez-lui une couronne d'épines.

[2] *Joan.* XIII, 31.

[3] *Tract.* LXIII, in *Joan.* n° 2, t. X, part. II, col. 670.

* *Joan.* VI, 15. — ** *De Idolat.* n° 18.

[1] *Matth.* XXI, 9. *Joan.* XII, 13.

[2] *Luc.* XIX, 40.

la générosité de son silence ! Que Pilate rentre tant qu'il lui plaira ou prétoire, pour interroger le Sauveur, il ne sotisfera qu'à une seule de ses questions. Et quelle est cette question, mes frères ! Admirez les secrets de Dieu. Le président romoin lui demande s'il est veritable qu'il soit roi; et le Fils de Dien aussitôt, ayant ouï parler de sa royauté, lui qui n'avait pas encore daigné satisfaire à aucone des questions qui lui étaient faites par ce juge trop complaisant, ni même l'honorer d'un seul mot : « Oui certes, je suis roi, » lui dit-il d'un ton grave et majestueux : *Tu dicis, quia rex sum ego*[1] : parole qui jusqu'alors ne lui était pas encore sortie de la bouche.

Considérez, s'il vous plaît, son dessein. Ce qu'il n'a jamais avoué parmi les applaudissements des peuples qui étoient étonnés et du grand nombre de ses miracles, et de la sainteté de sa vie, et de sa doctrine céleste, il commence à le publier hautement, lorsque le peuple demande sa mort par des acclamations furieuses. Il ne s'en est jamais découvert que par figures et par paraboles aux apôtres, qui recevaient ses discours comme paroles de vie éternelle : il le confesse nument au juge corrompu qui, par une injuste sentence, le va attacher à la croix. Il n'a jamais dit qu'il fût roi, quand il faisait des actions d'une puissance divine; et il lui plaît de le déclarer, quand il est prêt de succomber volontairement à la dernière des infirmités humaines. N'est-ce pas faire les choses fort à contretemps? et néanmoins c'est la sagesse éternelle qui a disposé tous les temps. Mais, ô merveilleux contre-temps! ô secret admirable de la Providence !

Je vous entends, ô mon roi Sauveur ! C'est que vous mettez votre gloire à souffrir pour l'amour de vos peuples; et vous ne voulez pas que l'on vous parle de royauté que dans le même moment auquel par une mort glorieuse vous allez délivrer vos misérables sujets d'une servitude éternelle. C'est alors, c'est alors que vous confessez que vous êtes roi. Bonté incroyable de notre roi ! que le ciel et la terre chantent à jamais ses miséricordes ! Et vous, ô fidèles de Jésus-Christ ! bienheureux sujets de mon roi Sauveur, ô peuple de conquête que mon prince victorieux a acquis au prix de son sang, par quel amour et par quels respects pourrez-vous dignement reconnaître les libéralités infinies d'un roi si clément et si généreux?

Certes, je ne craindrai pas de le dire, ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne; non, non, ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois. Mais quand je considère cette infinie multitude de peuples qui attend de leur protection son saint et sa liberté; quand je vois que dans un État policé, si la terre est bien cultivée, si les mers sont libres, si le commerce est riche et fidèle, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance, c'est un effet des conseils et de la vigilance du prince : quand je vois que, comme un soleil, sa munificence porte sa vertu jusque dans les provinces les plus reculées, que ses sujets lui doivent les uns leurs honneurs et leurs charges, les autres leur fortune ou leur vie, tous la sûreté publique et la paix, de sorte qu'il n'y en a pas un seul qui ne doive le chérir comme son père; c'est ce qui me ravit, chrétiens, c'est en quoi la majesté des rois me semble entièrement admirable : c'est en cela que je les reconnais pour les vivantes images de Dieu, qui se plaît de remplir le ciel et la terre des marques de sa bonté; ne laissant aucun endroit de ce monde, vide de ses bienfaits et de ses largesses.

Eh ! dites-moi, je vous prie, dans quel siècle, dans quelles histoires, dans quelle bienheureuse contrée a-t-on jamais vu un monarque, je ne dis pas si puissant et si redoutable; mais si bon et si bienfaisant que le nôtre? Le règne de notre prince, c'est notre bonheur et notre salut. « Ce qu'il daigne régner sur nous, c'est clémence, c'est miséricorde; ce ne lui est pas un accroissement de puissance, mais c'est un témoignage de sa bonté : » *dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non potestatis augmentum*, dit l'admirable saint Augustin[1]. Regardez cette vaste étendue de l'univers; tout ce qu'il y a de lumières célestes, toutes les saintes inspirations, toutes les vertus et les grâces, c'est le sang du prince Sauveur qui les attirées sur la terre. Autant que nous sommes de chrétiens, ne publions-nous pas tous les jours que nous n'avons rien que par lui?

Ce peuple merveilleux, que Dieu en sa bonté a répandu parmi tous les autres, peuple qui habite en ce monde et qui est étranger en ce monde, qui trafique en la terre afin d'amasser dans le ciel : fidèles, vous m'entendez, c'est du peuple des élus que je parle, de la nation des justes et des gens de bien : que ne doivent-ils pas au Sauveur? Tous les particuliers de ce peuple, depuis l'origine du monde jusqu'à la consommation des siècles; voyez quelle grande étendue ! ne crient-ils pas jour et nuit et de toutes leurs forces à notre brave libérateur : C'est vous qui avez brisé nos fers, c'est vous qui avez ouvert nos prisons; votre mort nous a délivrés et de l'oppression et de la tyrannie;

[1] *Joan.* XVIII, 37.

[1] *Tract.* LI, in *Joan.* n° 1, t. III, part. II, col. 635.

votre sang nous a rachetés de la damnation éternelle. Par vous nous vivons, par vous nous respirons, par vous nous espérons, par vous nous régnons. Car la munificence de notre prince passe à un tel excès de bonté, qu'il fait des monarques de tons ses sujets; il ne veut voir en sa cour que des têtes couronnées.

Écoutez, écoutez le bel hymne des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, qui représentent, à mon avis, toute l'universalité des fidèles de l'Ancien et du Nouveau Testament : douze pour les douze premiers patriarches, et les pères de la synagogue; et douze pour les douze apôtres, princes et fondateurs de l'Église. Ils sont rois, ils sont couronnés, et chantent avec une joie incroyable les louanges de l'Agneau sans tache, immolé pour l'amour de nous. « O Agneau immolé! disent-ils, « vous nous avez rachetés en votre sang, vous « nous avez faits rois et sacrificateurs à notre Dieu, « et nous régnerons sur la terre! » *Et regnabimus super terram*[1]. O Dieu éternel! Chrétiens, quelle est la merveille de cette cour? Toutes les grandeurs humaines oseraient-elles paraître devant une telle magnificence? Cet ancien admirateur de la vieille Rome[2] s'étonnait d'avoir vu dans cette ville-maîtresse autant de rois, disait-il, que de sénateurs. Mes frères, notre Dieu tout-puissant nous appelle à un bien autre spectacle, dont nous ferons nous-mêmes partie. Dans cette cour vraiment royale, dans cette nation élue, dans cette cité triomphante que Jésus a érigée par sa mort, je veux dire dans la sainte Église : je ne dis pas que nous y voyions autant de rois que de sénateurs; mais je dis que nous y devons être autant de rois que de citoyens. Qui a jamais ouï parler d'une telle chose? C'est tout un peuple de rois que Jésus a ramassés par son sang, que Jésus sauve, que Jésus couronne, qu'il fait régner en régnant sur eux, parce que « servir notre Dieu, c'est régner : » *Servire Deo, regnare est*[3]. O royauté auguste du roi Sauveur, qui partage sa couronne avec les peuples qu'il a rachetés! ô mort vraiment glorieuse, ô sang ntilement répandu, ô noble et magnifique conquête!

Quelques louanges que nous donnions aux victorieux, il ne laisse pas d'être véritable que les guerres et les conquêtes produisent toujours beaucoup plus de larmes, qu'elles ne font naître de lauriers. Considérez, je vous prie, fidèles, les César et les Alexandre, et tous ces autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérants : Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ils ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste, où ils n'aient opprimé une infinité d'innocents? Leurs victoires sont le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins. Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique. Ah! qu'il n'est pas ainsi de mon prince! c'est un capitaine Sauveur, qui sauve les peuples parce qu'il les dompte; et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguer : il combat par amour; il combat par bienfaits, par des attraits tout-puissants, par des charmes invincibles.

Et c'est ce qu'explique divinement un excellent passage du psaume quarante-quatrième, que je tâcherai de vous exposer. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions. Le prophète en ce lieu considère Notre-Seigneur comme un prince victorieux; et voyant en esprit qu'il devait assujettir sous ses lois un si grand nombre de peuples rebelles, il l'invite à prendre ses armes. « Mettez votre « épée, lui dit-il, ô mon brave et valeureux capi« taine : » *Accingere gladio tuo super femur tuum*[1]. Et incontinent, comme s'il eût voulu corriger son premier discours par une seconde réflexion (ce sont les mouvements ordinaires de l'expression prophétique) : « Non, non, ce n'est « pas ainsi, ô mon prince, ce n'est pas par les « armes qu'il vous faut établir votre empire. » Comment donc! « Allez, lui dit-il, allez, ô le plus « beau des hommes, avec cette admirable beauté, « avec cette bonne grâce qui vous est si natu« relle, » *specie tua et pulchritudine tua*[2]; « avan« cez, combattez et régnez; » *intende, prospere procede et regna*[3]. Puis il continue ainsi son discours : « Que les flèches du Puissant sont per« çantes! tous les peuples tomberont à ses pieds. « Ses coups portent tout droit au cœur des ennemis « de mon roi » *Sagittæ Potentis acutæ*[4]. Après quoi il élève les yeux à la majesté de son trône et à la vaste étendue de son empire : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi*[5] : « Votre trône, ô « grand Dieu, est établi ès-siècles des siècles; » et le reste. Et que veut dire ce règne? quelle est cette victorieuse beauté? que signifient ces coups, et ces flèches, et ces peuples blessés au cœur? C'est ce qu'il nous faut expliquer, avec l'assistance divine, par une doctrine toute chrétienne, toute prise des livres sacrés et des écritures apostoliques.

[1] *Apoc.* v, 10.
[2] Cynéas, ambassadeur de Pyrrhus : voyez *Plutarch. Vit. Parall. in Pyrrh.* et *Flor. Rer. Rom.* lib. I, cap. XVIII. (*Édit. de Déforis.*)
[3] *S. Leo. Ep. ad Demetriad.* cap. I

[1] *Ps.* XLIV, 4.
[2] *Ibid.* 5.
[3] *Ibid.* 7
[4] *Ibid.* CXIX, 4.
[5] *Ibid.* XLIV, 8.

Mais, fidèles, je vous avertis, que vos esprits ne soient point occupés d'une vaine idée de beauté corporelle, qui certes ne méritait pas d'entretenir si longtemps la méditation du prophète. Suivez, suivez plutôt ce tendre et affectueux mouvement de l'admirable saint Augustin. « Pour moi « dit ce grand personnage, quelque part où je voie « mon Sauveur, sa beauté me semble charmante. « Il est beau dans le ciel, aussi est-il beau dans « la terre; beau dans le sein de son Père, beau « entre les bras de sa mère. Il est beau dans les « miracles, il ne l'est pas moins parmi les fouets. « Il a une grâce non pareille, soit qu'il nous in« vite à la vie, soit que lui-même il méprise la mort. « Il est beau jusque sur la croix, il est beau « même dans le sépulcre : » *Pulcher in cœlo, pulcher in terra;... pulcher in miraculis, pulcher in flagellis; pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem;...pulcher in ligno, pulcher in sepulcro*. Que les autres, dit-il, en pensent ce qu'il leur plaira; mais pour nous autres croyants, « partout [où] il se présente à « nos yeux, il est toujours beau en perfection : » *Nobis credentibus ubique sponsus pulcher occurrat* [1].

Surtout, il le faut avouer, chrétiens, quoi que le monde croie de sa passion, quoique ces membres cruellement déchirés et cette pauvre chair écorchée fasse presque soulever le cœur de ceux qui approchent de lui; quoique le prophète Isaïe ait prédit, que dans cet état il ne serait pas reconnaissable, qu'il n'aurait plus ni grâce, ni même aucune apparence humaine : *Non est species ei, neque decor; vidimus eum; et non erat aspectus* [2] : toutefois c'est dans ces linéaments effacés, c'est dans ces yeux meurtris, c'est dans ce visage qui fait horreur, que je découvre des traits d'une incomparable beauté. Sa douleur a non-seulement de la dignité, elle a de la grâce et de l'agrément.

Mais peut-être vous me direz : Quelle étrange imagination de chercher sa beauté parmi ses souffrances, qui ne lui laissent pas même la figure d'homme! que ne la regardez-vous bien plutôt dans sa merveilleuse transfiguration, ou dans sa résurrection glorieuse? Écoutez, et comprenez ma pensée, et vous verrez que cette beauté est incomparable pour nous. Un soldat est couvert de grandes blessures qui semblent lui déshonorer le visage. Les délicats peut-être détourneront la vue de dessus ces plaies; mais le prince les trouvera belles, parce que c'est pour son service qu'il les a reçues : ce sont de belles marques; ce sont des cicatrices honorables, que la fidélité pour son roi et l'amour de la patrie embellit.

Donc, ô fidèles de Jésus-Christ, que les ennemis de mon maître trouvent de la difformité dans ses plaies, certes je ne le puis empêcher. Mais « pour nous autres croyants, » *nobis credentibus*, comme disait tout à l'heure saint Augustin; pour moi qui suis assuré que c'est pour l'amour de moi qu'il est ainsi couvert de blessures, je ne puis être de leur sentiment. La véritable beauté de mon maître ne lui peut être ravie : non, non, ces cruelles meurtrissures n'ont pas défiguré ce visage; elles l'ont embelli à mes yeux. Si les blessures des sujets sont si belles aux yeux du prince, dites-moi; les blessures du prince, quelles doivent-elles être aux yeux des sujets? Celles-ci sont mes délices; je les baise, je les arrose de larmes. L'amour que mon roi Sauveur a pour moi, qui a ouvert toutes ses plaies, y a répandu une certaine grâce qu'aucun autre objet ne peut égaler, un certain éclat de beauté qui transporte les âmes fidèles. Ne voyez-vous pas avec combien de douces complaisances elles y demeurent toujours attachées? Ce leur est un supplice, que de les arracher de cet aimable objet. De là sortent ces flèches aiguës que David chante dans notre psaume; de là ces traits de flamme invisible « qui percent « les cœurs jusqu'au vif : » *In corda inimicorum regis* : « tellement qu'ils ne respirent plus autre « chose que Jésus crucifié, » à l'imitation de l'Apôtre : *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* [1]. C'est ainsi que le roi Jésus se plaît de régner dans les cœurs.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas si je ne vois dans sa passion que des marques de sa royauté. Oui, malgré la rage de ses bourreaux, ces épines font un diadème qui couronne sa patience; ce roseau fragile devient un sceptre en ses mains; cette pourpre ridicule, dont ils le couvrent, se changera en pourpre royale sitôt qu'elle sera teinte du sang de mon maître. Lorsque j'entends le peuple crier que le Sauveur mérite la mort à cause qu'il s'est fait roi : certes, dis-je incontinent en moi-même, ces furieux disent mieux qu'ils ne pensent; car mon prince doit régner par sa mort. Quand il porte lui-même sa croix sur ses épaules innocentes, tout autre qu'un chrétien serait étonné de son impuissance; mais le fidèle se doit souvenir de ce qu'a dit de lui Isaïe, que « sa domina« tion, sa principauté est mise sur son épaule : » *Principatus super humerum ejus* [2]. Qu'est-ce à dire, cet empire et cette principauté sur ses épaules? ah! ne l'entendez-vous pas? c'est sa

[1] *In Ps.* XLIV, n° 3, t. IX, col. 392.
[2] *Is.* LIII, 2.

[1] I. *Cor.* II, 2.
[2] *Is.* IX, 6.

croix. C'est ainsi que l'explique Tertullien, dans le livre contre les Juifs [1]. Sa croix, c'est son sceptre; sa croix, c'est son bâton d'ordonnance : c'est elle qui rangera tous les peuples sous l'obéissance de Notre-Seigneur.

Et n'avez-vous jamais pris la peine de considérer ce beau titre que les ennemis de mon maître attachèrent au-dessus de sa croix, JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS, écrit en gros caractères, et en trois sortes de langues, afin que la chose fût plus connue? Il est vrai que les Juifs s'y opposent; mais Pilate l'écrit malgré eux. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Ce juge corrompu avait envie de sauver mon maître, et il ne l'a condamné que pour plaire aux Juifs : les mêmes Juifs le pressent de changer ce titre; il le refuse, il tient ferme, il n'a plus de complaisance pour eux. Quoi! cet homme si complaisant, qui livre un innocent à la mort de crainte de choquer les Juifs, commence à devenir résolu pour soutenir trois ou quatre mots qu'il avait écrits sans dessein, et qui paraissaient de si peu d'importance! Remarquez tout ceci, s'il vous plaît : il est lâche et ferme, il est mou et résolu dans la même affaire, à l'égard des mêmes personnes. Grand Dieu! je reconnais vos secrets : il fallait que Jésus mourût en la croix, il fallait que sa royauté fût écrite au haut de la croix. Pilate exécute le premier par sa complaisance, et l'autre par sa fermeté. « O vertu ineffable de l'opération divine! même dans le cœur « des ignorants! s'écrie en cet endroit l'admirable « saint Augustin [2]. Ils ne savent tous ce qu'ils di- « sent, et ils disent tous ce que veut mon Sau- « veur. » Une secrète vertu s'empare invinciblement de leur âme, et malgré leurs méchantes intentions, exécute de très-sages et très-salutaires conseils.

Caïphe, en plein conseil de pharisiens, parlant de Notre-Seigneur, dit qu'il « est expédient qu'il « meure, afin que toute la nation ne périsse pas. » Sa mort empêchera donc toute la nation de périr : il est donc le Sauveur de toute la nation, remarque très à propos l'évangéliste saint Jean [3]. Merveilleux jugement de Dieu! il pensait prononcer l'arrêt de sa mort, et il faisait une prophétie de sa gloire. Le même arriva à Pilate : il condamne le Fils de Dieu à la croix; et voulant écrire selon la coutume la cause de son supplice, il dresse un monument à sa royauté. Tant il est vrai que Dieu a des ressorts infaillibles pour tourner où il lui plaît les cœurs de ses ennemis, et les faire concourir, malgré qu'ils en aient, à l'exécution de ses volontés! Parce que le règne du Sauveur devait commencer à la croix, il plaisait à notre grand Dieu que sa royauté y fût attestée par une écriture publique, et de l'autorité du gouverneur de la province, qui servira, sans y penser, à la providence divine.

Écrivez donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte, et dont vous n'entendez pas le mystère. Quoi que l'on vous puisse alléguer, gardez-vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel : que vos ordres soient irrévocables, parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-Puissant. Que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque [1], qui est la langue du peuple de Dieu; et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes; et en la langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde. Et vous, ô Grecs, inventeurs des arts; vous, ô Juifs, héritiers des promesses; vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau : fléchissez le genou devant votre roi. Bientôt, bientôt vous verrez cet homme, abandonné de ses propres disciples, ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre il attirera tout à soi, et changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs : *Et ego, cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* [2]. Bientôt les nations incrédules, sur lesquelles il étend ses bras, viendront recevoir parmi ses embrassements paternels cet aimable baiser de paix qui, selon les prophéties anciennes, les doit réconcilier au vrai Dieu qu'elles ne connaissaient pas. Bientôt ce crucifié sera « couronné d'honneur et de gloire : « à cause que, par la grâce de Dieu, il a goûté « la mort pour tous, » comme dit la divine épître aux Hébreux [3], il verra naître de son sépulcre une belle postérité; et sera glorieusement accompli ce fameux oracle du prophète Isaïe : « S'il donne son « âme pour le péché, il verra une longue suite d'en- « fants : » *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum* [4]. « Cette pierre, rejetée « de la structure du bâtiment, sera faite la pierre « angulaire et fondamentale qui soutiendra tout « le nouvel édifice [5]; « et ce mystérieux grain de froment, qui représente notre Sauveur, étant tombé en terre [6] se multipliera par sa propre corruption : c'est-à-dire, que le Fils de Dieu tombera de la croix dans le sépulcre, et par un merveilleux contre-coup « tous les peuples tomberont à « ses pieds : » *Populi sub te cadent*, disait notre psaume [7].

[1] *Adv. Jud.* n° 10.
[2] *Tract.* CXVII, in *Joan.* n° 5, t. III, part. II, col. 798.
[3] *Joan.* XI, 50, 52.

[1] *Joan.* XIX, 20. — [2] *Ibid.* XII, 32.
[3] *Hebr.* II, 9. — [4] *Isai.* LIII, 10.
[5] *Ps.* CXVII, 22. — [6] *Joan.* XII, 24.
[7] *Ps.* XLIV, 6.

Que je triomphe d'aise quand je vois dans Tertullien que déjà de son temps le nom de Jésus, si près de la mort de notre Sauveur et du commencement de l'Église, déjà le nom de Jésus était adoré par toute la terre ; et que dans toutes les provinces du monde qui pour lors étaient découvertes, le Sauveur y avait un nombre infini de sujets ! « Nous sommes, dit hautement ce « grand personnage, presque la plus grande partie « de toutes les villes, » *pars pene major civitatis cujusque*[1]. Les Parthes invincibles aux Romains, les Thraces antinomes, comme les appelaient les anciens, c'est-à-dire, gens impatients de toute sorte de loi, ont subi volontairement le joug de Jésus. Les Mèdes, les Arméniens, et les Perses, et les Indiens les plus reculés ; les Maures et les Arabes, et ces vastes provinces de l'Orient ; l'Égypte et l'Ethiopie, et l'Afrique la plus sauvage ; les Scythes toujours errants, les Sarmates, les Gétuliens, et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah ! la perfide Angleterre, que le rempart de ses mers rendait inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita*[2]. Que dirai-je des peuples des Espagnes, et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands, qui se vantaient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes ? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe qui s'était si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus ; Rome la maîtresse a baissé la tête, et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'aux temples de son Romulus : *Ostendatur mihi Romæ tanto in honore templum Romuli, in quanto ibi ostendo memoriam Petri*[3].

Il n'y a point d'empire si vaste, qui n'ait été resserré dans quelques limites. Jésus règne partout, dit le grave Tertullien ; c'est dans le livre contre les Juifs, duquel j'ai tiré presque tout ce que je viens de vous dire de l'étendue du royaume de Dieu. « Jésus règne partout, dit-il, Jésus est « adoré partout. Devant lui la condition des rois « n'est pas meilleure que celle des moindres escla- « ves. Scythes ou Romains, Grecs ou Barbares, « tout lui est égal, il est égal à tous, il est roi de « tous, il est le Seigneur et le Dieu de tous : » *Christi regnum et nomen ubique porrigitur ; ubique regnat ubique adoratur ; non regis apud illum major gratiâ, non Barbari alicujus inferior lætitia ; omnibus æqualis, omnibus rex, omnibus Deus et Dominus est*[1]. Et ce qui est de plus admirable, c'est que ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers : au contraire, il a amené les empereurs par l'autorité des pêcheurs. Il a permis que les empereurs avec toute la puissance du monde résistassent à sa pauvre Église par toute sorte de cruautés, afin de faire voir qu'il ne tenait pas son royaume de l'appui ni de la complaisance des grands. Mais quand il lui a plu d'abaisser à ses pieds la majesté de l'empire : Venez, venez à moi, ô césars ! assez et trop longtemps vous avez persécuté mon Église : entrez vous-mêmes dans mon royaume, où vous ne serez pas plus considérables que les moindres de vos sujets. A même temps Constantin, ce triomphant empereur, obéissant à la Providence, éleva l'étendart de la croix au-dessus des aigles romaines ; et par toute l'étendue de l'empire la paix fut rendue aux Églises.

Où êtes-vous, ô persécuteurs ? que sont devenus ces lions rugissants qui voulaient dévorer le troupeau du Sauveur ? Mes frères, ils ne sont plus ; Jesus les a défaits : « Ils sont tombés à ses « pieds : » *Populi sub te cadent.* Il en est arrivé comme de saint Paul. « Jésus fit mourir son per- « sécuteur, et mit en sa place un disciple : » *Occisus est inimicus Christi, vivit discipulus Christi*, dit saint Augustin[2]. Ainsi ces peuples farouches, qui frémissaient comme des lions contre les innocents agneaux de Notre-Seigneur, ils ne sont plus, ils sont morts ; « Jésus les a frappés au « cœur : » *in corda inimicorum.* « C'était dans le « cœur qu'ils s'élevaient contre lui, c'est dans le « cœur qu'il les a abaissés : » *Cadunt in corde. Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum.* « Les flèches de mon maître ont « percé le cœur de ses ennemis : » *Sagittæ Potentis acutæ, in corda inimicorum regis.* Il les a blessés de son saint amour. « Les ennemis sont « défaits ; mon Sauveur en a fait des amis : » *Ceciderunt ; ex inimicis amici facti sunt ; inimici mortui sunt, amici vivunt*[3]. Et comment cela ? « Par la croix : » *Domuit orbem, non ferro, sed ligno*[4]. « Le royaume qui n'était pas de ce monde « a dompté le royaume superbe, non par la fierté « d'un combat, mais par l'humilité de la patience : » *Regnum quod de hoc mundo non erat, superbum mundum non atrocitate pugnandi, sed patiendi humilitate vincebat*[5].

C'est pourquoi dans ce même temps, faites avec moi cette dernière remarque ; dans ce même

[1] *Ad Scap.* n° 2.
[2] *Tert. adv. Jud.* n° 7.
[3] *S. Aug. in Ps.* XLIV, n° 23, l. IV, col. 391

[1] *Tertull. adv. Judæos*, n° 7.
[2] *In Ps.* XLIV, n° 16, l. IV, col. 389.
[3] *S. Aug. ibid.*
[4] *In Ps.* XCV, n° 2, col. 1033.
[5] *In Joan. tract.* CXVI, n° 1, t. III, part. II, col. 794.

temps, dis je, dans lequel la paix étant donnée à l'Église tout ne respirait que Jésus, on lui élevait des temples de tous côtés, on renversait les idoles par toute la terre; dans ce même temps où les vénérables évêques, qui sont les princes de son empire, s'assemblèrent de toutes parts à Nicée pour y tenir les premiers états généraux de tout le royaume de Jésus-Christ, dans lesquels toutes les provinces du monde confessèrent sa divinité; dans ce même temps la croix précieuse à laquelle avait été pendu le Sauveur, croix qui jusques alors avait été cachée, et peut-être que la providence divine jugeait que la croix de Notre-Seigneur paraissait assez en ses membres durant la persécution des fidèles : la croix donc, jusques alors cachée, pesez toutes ces circonstances, fut découverte en ce temps par de grands et extraordinaires miracles; elle fut reconnue; elle fut adorée. Et ce n'est point ici une histoire douteuse : elle doit être approuvée par tous ceux qui aiment les antiquités chrétiennes, dans lesquelles nous la voyons très-évidemment attestée. Eh! penseriez-vous bien, chrétiens, qu'une chose si mémorable, si célèbre parmi les Pères, soit arrivée en ce temps sans quelque profond conseil de la sagesse éternelle? cela est hors de toute apparence. Que dirons-nous donc en cette rencontre? c'est que tout le monde est dompté, tout a fléchi sous les lois du Sauveur.

Paraissez, paraissez, il est temps, ô croix qui avez fait cet ouvrage : c'est vous qui avez brisé les idoles; c'est vous qui avez subjugué les peuples; c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois, vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs, ô croix qui êtes la joie et l'espérance de tous les fidèles. Concluons donc de tout ce discours, que la croix est un trône magnifique, que le nom de Jésus est un nom bien digne d'un roi; et qu'un Dieu descendant sur la terre pour vivre parmi les hommes, n'y pouvait rien faire de plus grand, rien de plus royal, rien de plus divin, que de sauver tout le genre humain par une mort généreuse.

Et plût à Dieu, chrétiens, que pour achever de vous faire voir la gloire de cette mort, il me restât assez de loisir pour vous entretenir quelque temps de la qualité de pontife que Notre-Seigneur a si bien méritée! C'est là que suivant la doctrine toute céleste de l'incomparable épître aux Hébreux, par la comparaison du sacerdoce de la loi mosaïque, je tâcherais de vous faire connaître la dignité infinie de la prêtrise de Jésus-Christ. Vous verriez Aaron portant à un autel corruptible des génisses et des taureaux, et Jésus pontife et victime présentant devant le trône de Dieu sa chair formée par le Saint-Esprit, oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes. Vous verriez Aaron dans un tabernacle mortel effaçant quelques immondices légales, et certaines irrégularités de la loi par le sang des animaux égorgés; et Jésus à la droite de la majesté faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos âmes. Vous verriez Aaron consacré par un sang étranger, comme il est écrit dans le Lévitique[1], et « par ce même sang étranger, » *in sanguine alieno*, dit l'Apôtre[2], entrer dans le sanctuaire bâti de main d'homme; et Jésus consacré par son propre sang, entrer aussi par son propre sang dans le sanctuaire éternel, dont il ouvre la porte à ses serviteurs. Vous verriez, ô l'admirable spectacle pour des âmes vraiment chrétiennes! vous verriez d'une part tous les hommes révoltés ouvertement contre Dieu; et d'autre part la justice divine prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, desquels ils avaient suivi les conseils et imité la présomption, lorsque tout à coup ce saint, ce charitable pontife, ce pontife fidèle et compatissant à nos maux, paraît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui allaient tomber sur nos têtes, il répand son sang sur les hommes, il lève à Dieu ses mains innocentes; et pacifiant ainsi le ciel et la terre, il arrête le cours de la vengeance divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde. Vous verriez comme tous les fidèles deviennent prêtres et sacrificateurs, par le sang précieux de Jésus par lequel ils sont consacrés. Je vous les représenterais, ces nouveaux sacrificateurs, revêtus d'une étole céleste, blanchis dans les eaux du baptême et dans le sang de l'Agneau, officiant tous ensemble non sur un autel de matière terrestre, mais sur cet autel céleste qui représente le Fils de Dieu[3]; et là charger cet autel de victimes spirituelles, c'est-à-dire, de prières ferventes, de cantiques de louanges et de pieuses actions de grâces, qui de toutes les parties de la terre montent de dessus ce mystérieux autel devant la face de Dieu, ainsi qu'un parfum agréable et un sacrifice de bonne odeur, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, grand prêtre et sacrificateur éternel selon l'ordre de Melchisédech.

Et que ne dirions-nous pas de cet incomparable pontife, de ce médiateur du Nouveau Testament, par qui seul toutes les oraisons sont bien reçues, par qui les péchés sont remis, par qui toutes les grâces sont entérinées, qui par une

[1] *Lev.* VIII.
[2] *Hebr.* IX, 25.
[3] *Apoc.* VIII, 3.

nouvelle alliance a rompu le damnable traité que nous avions fait avec l'enfer et la mort, selon ce que dit Isaïe : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit*[1] : « Votre pacte avec la mort sera « annulé, et votre pacte avec l'enfer ne tiendra « pas ! » C'est ce que nous dirions, chrétiens. Puis joignant cette doctrine tout apostolique à ce que nous venons de prêcher de la royauté du Sauveur, nous conclurions hautement dans l'épanchement de nos cœurs, que le nom de Jésus, qui enferme toutes ces merveilles, est un nom au-dessus de tout nom, comme l'Apôtre l'enseigne aux Philippiens[2] ; et qu'il était bien convenable, selon le même apôtre aux Hébreux[3], que Dieu dédiât et consacrât par sa passion le prince de notre salut. Mais puisqu'il a plu à celui qui nous inspire dans cette chaire de vérité, de nous fournir assez de pensées pour remplir tout cet entretien de la royauté de Jésus ; fidèles, demeurons-en là, en attendant que la Providence divine nous fasse tomber sur la même matière, et tirons-en quelques instructions pour l'édification de nos âmes.

Donc, ô peuples de Jésus-Christ, si le Fils de Dieu est votre vrai roi, songez à lui rendre vos obéissances. Rappellerai-je ici de bien loin la mémoire des siècles passés, pour vous faire voir comme les bons princes ont été les délices de leurs sujets? Que n'ont pas fait les peuples pour les rois qui ont sauvé leurs pays, les vrais pères de la patrie? Ah ! il y a dans nos cœurs je ne sais quelle inclination naturelle pour les princes que Dieu nous donne, que ni les disgrâces ni aucun mauvais traitement ne peut arracher aux âmes bien nées. Qu'il est aisé aux rois de la terre de gagner l'affection de leurs peuples ! un souris, un regard favorable, un visage ouvert et riant satisfait quelquefois les plus difficiles. *In hilaritate vultus regis vita*, disait autrefois le Sage[4]. « La vie « est dans les regards du prince, quand on les a « sereins et tranquilles. » Peuples, c'est une chose certaine, vous le savez : un gouvernement doux et équitable, une puissance accompagnée de bonté et d'une humeur bienfaisante, charme les âmes les plus sauvages. C'est un sentiment commun parmi les hommes d'honneur, que pour de tels princes la vie même est bien employée.

Il n'y a que le roi Jésus à qui la douceur et les largesses ne servent de rien. Il a beau nous ouvrir ses bras pour nous embrasser ; il a beau nous obliger, non par de vaines caresses, mais par des bienfaits effectifs ; nous sommes de glace pour lui : nous aimons mieux nous repaître des frivoles apparences du monde, que de l'amitié solide qu'il nous promet. Ah ! pourrai-je bien vous dire avec combien de soin il a recherché notre amour? Il est notre roi par naissance, il l'est de droit naturel ; il a voulu l'être par amour et par bienfaits. Il faut, dit-il, que je les délivre, ces misérables captifs. Je pourrais bien le faire autrement ; mais je veux les sauver en mourant pour eux, afin de les obliger à m'aimer. J'irai au péril de ma vie, j'irai avec la perte de tout mon sang les arracher de la mort éternelle. N'importe, je le ferai volontiers ; pourvu seulement qu'ils m'aiment, je ne leur demande point d'autre récompense. Je les ferai régner avec moi.

Eh ! mes frères, dites-moi, je vous prie, que nous a fait Jésus, le meilleur des princes, qu'avec une telle bonté il ne peut gagner nos affections, il ne peut amollir la dureté de nos cœurs? Certes, peuple de Metz, je vous donnerai cet éloge, que vous êtes fidèle à nos rois. On ne vous a jamais vus entrer, non pas même d'affection, dans les divers partis qui se sont formés contre leur service. Votre obéissance n'est pas douteuse, ni votre fidélité chancelante. Quand on parlait ces jours passés de ces lâches qui avaient vendu aux ennemis de l'État les places que le roi leur a confiées, on vous a vu frémir d'une juste indignation. Vous les nommiez des traîtres, indignes de voir le jour, pour avoir ainsi lâchement trompé la confiance du prince, et manqué de foi à leur roi. Fidèles aux rois de la terre, pourquoi ne sommes-nous traîtres qu'au Roi des rois? pourquoi est-ce qu'il n'y a qu'envers lui que le nom de perfides ne nous déplaît pas, qui serait le plus sensible reproche que l'on nous pût faire en toute autre rencontre?

Mes frères, le roi Jésus nous a confié à tous une place, qui lui est de telle importance, qu'il l'a voulu acheter par son sang : cette place, c'est notre âme, qu'il a commise à notre fidélité. Nous sommes obligés de la lui garder, par un serment inviolable que nous lui avons prêté au baptême. Il l'a munie de tout ce qui est nécessaire, au dedans par ses grâces et son Saint-Esprit, au dehors par la protection angélique. Rien n'y manque, elle est imprenable, elle ne peut être prise que par trahison. Traîtres et perfides que nous sommes, nous la livrons à Satan ; nous vendons à Satan le prix du sang de Jésus, à Satan son ennemi capital, qui a voulu envahir son trône, qui n'ayant pas pu réussir au ciel dans son audacieuse entreprise, est venu sur la terre lui disputer son royaume, et se faire adorer en sa place. O perfidie ! ô indignité ! c'est pour servir Satan

[1] *Isai.* XXVIII, 18.
[2] *Philipp.* II, 9.
[3] *Hebr.* II, 10.
[4] *Prov.* XVI, 15.

que nous trahissons notre prince crucifié pour nous, notre unique libérateur!

Figurez-vous, chrétiens, qu'aujourd'hui, au milieu de cette assemblée, paraît tout à coup un ange de Dieu qui fait retentir à nos oreilles ce que disait antrefois Élie aux Samaritains : « Peuples, « jusques à quand chancellerez-vous entre deux « partis? » *Quousque claudicatis in duas partes*[1]? Si le Dieu d'Israël est le vrai Dieu, il faut l'adorer; si Baal est Dieu, il faut l'adorer. Chers frères, les prédicateurs sont les anges du Dieu des armées. Je vous dis donc aujourd'hui à tous, et Dieu veuille que je me le dise à moi-même comme il faut : *Quousque claudicatis?* Jusques à quand serez-vous chancelants? Si Jésus est votre roi, rendez-lui vos obéissances ; si Satan est votre roi, rangez-vous du côté de Satan. Il faut prendre parti aujourd'hui. Ah! mes frères, vous frémissez à cette horrible proposition. A Jésus, à Jésus, dites-vous ; il n'y a pas ici lieu de délibérer. Et moi, nonobstant ce que vous me dites, je réitère encore la même demande : *Quousque claudicatis in duas partes?* Et serez-vous à jamais chancelants, sans prendre parti comme il faut? « Si je suis votre maître, dit le Seigneur « par la bouche de son prophète, où est l'honneur « que vous me devez[2]? Et pourquoi m'appelez- « vous Seigneur, et ne faites pas ce que je vous « dis? » dit Notre-Seigneur en son Évangile[3]. Que voulez-vous que l'on croie, ou nos paroles, ou nos actions?

Le Fils de Dieu nous ordonne que nous approchions de son Père en toute pureté et en tempérance. Et pourquoi donc tant d'infâmes désirs? pourquoi tant d'excessives débauches? Il nous ordonne d'être charitables ; et, fidèles, la charité pourra-t-elle jamais s'accorder avec nos secrètes envies, avec nos médisances continuelles, avec nos inimitiés irréconciliables? Le fils de Dieu nous ordonne de soulager les pauvres autant que nous le pourrons; et nous ne craignons pas de consumer la substance du pauvre, ou par de cruelles rapines, ou par des usures plus que judaïques. *Quousque claudicatis?* Mes frères, il ne faut plus chanceler; il faut être tout un ou tout autre. Si Jésus est notre roi, donnons-lui nos œuvres, comme nous lui donnons nos paroles. Si Satan est notre roi, ô chose abominable! mais la dureté de nos cœurs nous contraint de parler de la sorte; si Satan est notre roi, ne lui refusons pas nos paroles après lui avoir donné nos actions. Mais à Dieu ne plaise, mes frères, que jamais nous fassions un tel choix! Et comment pourrions-nous supporter les regards de cet Agneau sans tache, meurtri pour l'amour de nous? Dans cette terrible journée, où ce roi descendra en sa majesté juger les vivants et les morts, comment soutiendrions-nous l'aspect de ses plaies qui nous reprocheraient notre ingratitude? Où trouverions-nous des antres assez obscurs et des abîmes assez profonds pour cacher une si noire perfidie? Et comment souffririons-nous les reproches de cette tendre amitié si indignement méprisée, et la voix effroyable du sang de l'Agneau qui a crié pour nous sur la croix, pardon et miséricorde; et dans ce jour de colère, criera vengeance contre notre foi mal gardée et contre nos serments infidèles?

O Dieu éternel! combien dur, combien insupportable sera ce règne que Jésus commencera en ces jours d'exercer sur ses ennemis! Car enfin, fidèles, il est nécessaire qu'il règne sur nous. L'empire des nations lui est promis par les prophéties. S'il ne règne sur nos âmes par miséricorde, il y régnera par justice; s'il n'y règne par amour et par grâce, il y régnera par la sévérité de ses jugements et par la rigueur de ses ordonnances. Et que diront les méchants quand ils sentiront, malgré qu'ils en aient, leur roi en eux-mêmes appesantir sur eux son bras tout-puissant; lorsque Dieu, frappant d'une main, soutenant de l'autre, les brisera éternellement de ses coups sans les consumer? Et ainsi, toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leur peine, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront à jamais sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs; et poussant parmi des blasphèmes exécrables mille plaintes désespérées, ils confesseront, par une pénitence tardive, qu'il n'y avait rien de si raisonnable que de laisser régner Jésus sur leurs âmes. Dignes certes des plus horribles supplices, pour avoir préféré la tyrannie de l'usurpateur à la douce et légitime domination du prince naturel. O Dieu et Père de miséricorde! détournez ces malheurs de dessus nos têtes.

Mes frères, ne voulez-vous pas bien que je renouvelle aujourd'hui le serment de fidélité que nous devons tous à notre grand roi? O roi Jésus! à qui nous appartenons à si juste titre, qui nous avez rachetés par un prix d'amour et de charité infinie, je vous reconnais pour mon souverain. C'est à vous seul que je me dévoue. Votre amour sera ma vie, votre loi sera la loi de mon cœur. Je chanterai vos louanges, jamais je ne cesserai de publier vos miséricordes. Je veux vous être fidèle, je veux être à vous sans réserve, je veux vous consacrer tous mes soins, je veux vivre et mourir à votre service. *Amen.*

[1] III. *Reg.* XVIII, 21.
[2] *Malac.* I, 6.
[3] *Matth.* VII, 21.

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR [1].

Royauté de Jésus-Christ, sa nature, ses effets : droits qu'elle lui donne sur nous : comment nous devons la reconnaître.

Deus autem rex noster ante sæcula, operatus est salutem in medio terræ.

Dieu, qui est notre roi avant tous les siècles, a opéré notre salut au milieu de la terre. Ps. LXXIII, 13.

Quoique nous apprenions par les saintes Lettres que Dieu se considère dans tous ses ouvrages, et que ne voyant rien dans le monde qui ne soit infiniment au-dessous de lui, il ne voit aussi que lui-même qui mérite d'être la fin de ses actions; toutefois il est assuré qu'il n'augmente pas pour cela ses propres richesses, parce qu'elles sont infinies. Quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il n'en retire aucun bien que celui d'en faire aux autres; il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne peut-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est pourquoi l'Église, inspirée de Dieu, nous apprend, dans le sacrifice, à lui rendre grâces pour sa grande gloire : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam;* afin que nous comprenions par cette prière, que la grande gloire de Dieu c'est d'être libéral à sa créature. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu prend aujourd'hui le nom de Jésus et la qualité de Sauveur. Ce n'est pas assez que l'on nous enseigne que ce petit enfant est né pour les hommes, il faut que son nom nous le fasse entendre : et il en revient à notre nature ce grand et glorieux avantage, qu'on ne peut honorer le nom de Jésus sans célébrer aussi notre délivrance; et ainsi que le salut des mortels est devenu si considérable, qu'il fait non-seulement le bonheur des hommes et le sujet des hymnes des anges, mais encore le triomphe du Fils de Dieu même.

Sainte mère de mon Sauveur, dont le Saint-Esprit s'est servi pour lui donner un nom si aimable, obtenez-nous de Dieu cette grâce, que nous en sentions les douceurs que l'ange commença de vous expliquer après qu'il vous eut ainsi saluée : *Ave, Maria.*

Encore que le mystère de cette journée, cachant à nos yeux la divinité, nous représente le Fils de Dieu, non-seulement dans l'infirmité de la chair, mais encore dans la bassesse de la servitude, et que les cris, les gémissements et le sang de cet enfant circoncis semblent plutôt exciter en nous les tendresses de la pitié que les soumissions du respect; néanmoins la foi pénétrante, qui ne peut être surprise par les apparences, nous découvre dans ses faiblesses des marques illustres de sa grandeur et des témoignages certains de sa royauté. C'est, fidèles, cette vérité chrétienne que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce. J'espère que vous verrez aujourd'hui dans le nom que l'on impose au Sauveur des âmes, et dans les prémices du sang précieux qu'il commence à verser pour l'amour des hommes, une expression évidente de la souveraineté très-auguste que son Père céleste lui a destinée. Et vous reconnaîtrez que cette doctrine nous est infiniment fructueuse, puisqu'en établissant la gloire du maître, et les droits de sa royauté, elle nous apprend tout ensemble les devoirs de l'obéissance.

Entrons donc en cette matière sous la conduite des lettres sacrées, et disons avant toutes choses que le nom de Jésus est un nom de roi, et qu'il signifie une royauté qui n'est pas moins légitime qu'elle est absolue. Pour mettre cette vérité dans son jour, je suppose premièrement que la royauté est le véritable apanage de la nature divine, à laquelle seule appartient la souveraineté et l'indépendance. Or, entre tous les divins attributs il y en a trois principaux, qui établissent le règne de Dieu sur ses créatures : la puissance, la justice, la miséricorde. Que Dieu règne par sa puissance, c'est une vérité si constante qu'elle entre par elle-même dans tous les esprits, sans qu'il soit besoin d'alléguer des preuves. En effet, c'est par sa puissance qu'il dispose des créatures ainsi qu'il lui plaît, sans que rien puisse résister à ses volontés; et par conséquent il en est le roi avec une autorité qui n'a point de bornes. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, en parlant de Dieu : « C'est, dit-il, le « bienheureux et le seul puissant; » et il ajoute aussitôt après, « le Roi des rois et le Seigneur « des seigneurs [1] : » comme ayant dessein de nous faire entendre que l'empire de Dieu doit être infini, parce que sa puissance est incomparable.

Mais je remarque ici, chrétiens, que ce règne est universel et enferme indifféremment tous les êtres qui relèvent également de la toute-puissance

[1] Nous avons supprimé de ce sermon plusieurs morceaux tirés mot à mot du précédent, qui pouvaient être retranchés sans interrompre l'ordre et la suite du discours; nous en userons ainsi dans toutes les occasions où les circonstances le permettront, afin d'éviter, autant qu'il sera possible, les répétitions trop fréquentes. (*Édit. de Déforis.*)

[1] I *Timoth.* VI, 15.

divine. Si bien que les hommes et les anges étant capables d'un gouvernement spécial, parce qu'ils peuvent être conduits par raison; il paraît manifestement qu'outre ce règne de toute-puissance, qui comprend généralement toutes les créatures; il faut encore reconnaître en Dieu quelque domination plus particulière pour les natures intelligentes. C'est aussi ce que nous voyons éclater dans sa bonté et par sa justice. Car comme entre les anges et les hommes, les uns sont rebelles à leur Créateur et les autres sont obéissants, les uns suivent ses volontés et les autres les contredisent; et que d'ailleurs il est impossible que rien échappe de ses mains souveraines, ni se dérobe de son empire; qui ne voit qu'il est nécessaire qu'il établisse deux gouvernements différents, l'un de justice, l'autre de bonté; l'un pour la vengeance des crimes, l'autre pour le couronnement des vertus; l'un pour ranger les esprits rebelles par la rigueur d'un juste supplice, l'autre pour enrichir les respectueux par la profusion des bienfaits?

De là ces deux règnes divers dont il est parlé dans les saintes Lettres : l'un de rigueur et de dureté, que le Psalmiste nous représente en ces mots : « Vous les régirez, dit-il, avec un sceptre « de fer, et vous les briserez tous ainsi qu'un « vaisseau de terre [1]; » l'autre de douceur et de joie, que le même Psalmiste décrit : « Avan« cez, dit-il, ô mon Prince! combattez heureu« sement, et régnez par votre beauté et par votre « bonne grâce [2]. » Par où le Saint-Esprit nous veut faire entendre qu'il y a un règne de fer, et c'est le règne de la justice rigoureuse qui assujettit par force les esprits rebelles, en les contraignant de porter le poids d'une impitoyable vengeance : et qu'il y a un règne de paix; et c'est le règne de la bonté qui possède les cœurs souverainement par les grâces de ses attraits infinis : de sorte que nous avons prouvé par les Écritures le règne de la puissance, et de la justice et de la miséricorde divine.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à l'enfant Jésus; et puisque tant de prophéties, tant d'oracles, tant de figures du Vieux Testament lui promettent qu'il sera roi, ne craignons pas de lui demander de quelle nature est la royauté qu'il est venu chercher sur la terre. Il est certain, aimable Jésus, que ce nouveau règne ne s'établit pas sur votre pouvoir, puisque vous vous revêtez de notre faiblesse; ni sur la rigueur de votre justice, puisque vous déclarez dans votre Évangile que vous n'êtes « pas venu « pour juger le monde [3]. » Que nous reste-t-il donc maintenant à dire, sinon que le règne que vous commencez est un règne de miséricorde? Aussi ne prenez-vous pas aujourd'hui le titre pompeux de Dieu des armées, pour nous étonner par votre puissance; ni la qualité terrible de juste juge, pour nous effrayer par votre rigueur; mais l'aimable nom de Jésus, pour nous inviter par votre clémence. Vous venez pour régner; il vous plaît de régner sur nous en qualité de Sauveur des âmes; et ainsi vous accomplissez cette fameuse prophétie d'un de vos ancêtres : « Dieu, qui est notre roi devant tous les « siècles, a opéré le salut au milieu du monde. »

Mais, fidèles, s'il est véritable que le nom de Jésus soit un nom royal, un nom de grandeur et de majesté, qui promet à l'enfant que nous adorons un empire si magnifique, pourquoi voyons-nous du sang répandu, et ne recherchons-nous point dans les Écritures le secret de cette mystérieuse cérémonie? J'entends votre dessein, ô mon roi Sauveur! Ce n'est pas assez que vous soyez roi, il faut que vous soyez un roi conquérant. Comme roi, vous sauvez vos peuples; comme conquérant, vous donnez du sang et vous achetez à ce prix les peuples que vous soumettez à votre pouvoir. Et c'est, fidèles, pour cette raison que dans cette même journée, où il reçoit le titre de roi dans la qualité de Sauveur, il veut que son sang commence à couler, afin de nous faire voir son règne établi sur le salut de tous ses sujets et sur l'effusion de son sang. Considérons ces deux vérités qui comprennent tout le mystère de cette journée. Prouvons par des raisons invincibles qu'il n'est point d'empire mieux affermi, ni de conquête plus glorieuse; et tâchons de profiter tellement de cette doctrine tout apostolique, que nous méritions enfin d'être la conquête de notre monarque Sauveur, qui n'a conquis et ne s'assujettit ses peuples qu'en les délivrant.

Pour comprendre solidement combien grande, combien illustre, combien magnifique est la souveraineté du Sauveur des âmes, il faut premièrement former en nous-mêmes la véritable idée de la royauté, où je vous demande, fidèles, que vous ne vous laissiez pas éblouir les yeux par cet éclat et par cette pompe qui remplit d'étonnement le vulgaire. Comprenons dans la royauté des rois quelque chose de plus relevé que ce que l'ignorance y admire. Certes, je ne craindrai pas de le publier : ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne; et pour dire quelque chose de plus redoutable,

[1] *Ps.* II, 9.
[2] *Ibid.* XLIV, 5.
[3] *Joan.* XII, 47.

ce ne sont ni les forteresses, ni les armées qui me montrent la véritable grandeur de la dignité royale. Je porte mes yeux jusque sur Dieu même, et de cette Majesté infinie je vois tomber sur les rois un rayon de gloire que j'appelle la royauté. Et pour dire plus clairement ma pensée, je soutiens que la royauté, à la bien entendre, qu'est-ce, fidèles, et que dirons-nous? C'est une puissance universelle de faire du bien aux peuples soumis : tellement que le nom de roi, c'est un nom de père commun et de bienfaiteur général; et c'est là ce rayon de divinité qui éclate dans les souverains.

Expliquons toutes les parties de cette définition importante, qui sera le fondement de tout mon discours. Je dis donc que la royauté est une puissance. Je ne m'arrête point à prouver une vérité si constante; mais passant plus outre je raisonne ainsi. Je dis que si la royauté est une puissance, il s'ensuit manifestement que c'est une puissance de faire du bien; et j'appuie cette conséquence sur ce beau principe : Tout ce qui mérite le nom de puissance, naturellement tend au bien. Jugez si j'établirai cette vérité par des raisons assez convaincantes.

La puissance qui s'emploie à faire du mal aux autres, le fait ou justement ou injustement. Si elle le fait avec injustice, il est certain que c'est impuissance : car nul ne peut opprimer les autres par violence et par injustice, qu'il ne se mette le premier dans la servitude. C'est pourquoi il est écrit dans l'Apocalypse, que « celui « qui mène les autres en captivité, va lui-même « en captivité : » *Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet*[1]. Sans doute afin que nous concevions que celui qui opprime, celui qui tourmente, est le premier esclave de son injustice, selon l'expression de l'Apôtre : *Servi injustitiæ*[2]. Étant dans un si honteux esclavage, il ne peut pas être appelé puissant; et par conséquent la puissance d'affliger les autres avec injustice, n'est pas une véritable puissance : *Nihil possumus contra veritatem, sed pro veritate*[3] : « Nous « ne pouvons rien contre la vérité; mais nous « pouvons tout pour elle : » puissance qui se détruit elle-même.

Mais que dirons-nous maintenant de cette puissance qui punit les crimes, et qui donne des armes à la justice contre les entreprises des méchants? C'est ici qu'il faut que je vous propose une belle théologie de Tertullien; elle donnera un grand jour à la vérité que j'ai avancée, que tout ce qui mérite le nom de puissance est naturellement bienfaisant. Ce grand homme comparant la bonté de Dieu, par laquelle il fait du bien à ses créatures, avec la sévérité rigoureuse par laquelle il les châtie selon leurs mérites, dit que la première lui est naturelle, c'est-à-dire, la munificence; et que l'autre est comme empruntée, c'est-à-dire, la sévérité : *Illa ingenita, hæc accidens; illa edita, hæc adhibita; illa propria, hæc accommodata*[1]. Et il en rend cette excellente raison : Car, dit-il, la toute-puissance divine jamais n'afflige ses créatures, que lorsqu'elle y est forcée par les crimes. Si donc jamais elle ne se résout à leur faire sentir du mal que par une espèce de force, il paraît qu'elle leur fait du bien par nature; et par là ma proposition demeure invinciblement établie. Car ce n'est pas une véritable puissance d'affliger les hommes avec injustice, parceque, ainsi que nous avons dit, l'injustice est une faiblesse et un esclavage : de sorte que la véritable puissance ne faisant jamais de mal à personne, que lorsqu'elle y est contrainte et forcée, il s'ensuit que par elle-même et de sa nature elle est éternellement bienfaisante. Et c'est pour cette raison, chrétiens, que je dis que la royauté est une puissance de faire du bien; parce que telle est la nature de toutes les puissances légitimes, et que la puissance des rois est un rayon de la puissance divine si naturellement libérale.

Mais j'ajoute que cette puissance est universelle; et c'est, fidèles, cette différence qui distingue le souverain d'avec les sujets. Les libéralités particulières sont nécessairement limitées; c'est le privilége du prince de pouvoir étendre ses bienfaits par tout son empire : il montre l'éminence de sa dignité par l'étendue de son influence. Ainsi, Dieu a mis le soleil dans une place si élevée au-dessus de nous, pour réjouir par sa vertu toute la nature. L'action du prince, occupé à faire du bien à ses peuples, me montre sa grandeur et son abondance : c'est le caractère de la royauté, c'est ce qui fait la majesté des monarques; et par là vous pouvez comprendre quelle est la royauté du Sauveur Jésus.

S'il est vrai que la royauté, c'est une puissance de faire du bien; si le salut qui mène avec lui la paix, l'abondance, la félicité, est un bien si considérable qu'il est capable de rassasier jusques aux désirs les plus vastes; qui ne voit qu'il n'est rien plus digne d'un roi que de s'établir en sauvant son peuple? Et nous en lisons un très-bel exemple dans les Écritures sacrées. Lorsque Saül entendant les glorieux éloges que tout le monde donnait à David : « Saül en a dé-

[1] *Apoc.* XIII, 10.
[2] *Rom.* VI, 17.
[3] II. *Cor.* XIII, 8.

[1] Lib. II, *adv. Marcion.* n° 11.

« fait mille, et David dix mille [1]; il a frappé « le Philistin, et a ôté l'opprobre d'Israël : » aussitôt il s'écria tout troublé : « Après cet éloge, » dit-il, il ne lui manque plus rien que le nom « de roi [2]. » Comme s'il eût dit : On me dépouille de ma royauté, puisqu'on m'ôte la gloire de garder mes peuples ; on transfère l'honneur royal à David, en reconnaissant que c'est lui qui sauve, et il ne lui en manque plus que le titre. Tant il est véritable, ô fidèles, que c'est le propre des rois de sauver. C'est pourquoi le prince Jésus, en venant au monde, considérant que les prophéties lui promettent l'empire de tout l'univers, il ne demande point à son Père une maison riche et magnifique, ni des armées grandes et victorieuses, ni enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Ce n'est pas ce que je demande, ô mon Père! Je demande la qualité de Sauveur, et l'honneur de délivrer mes sujets de la misère, de la servitude, de la damnation éternelle. Que je sauve seulement, et je serai roi. O aimable royauté du Sauveur des âmes !

Ces vérités étant supposées, venez maintenant adorer, mes frères, l'auguste monarchie du Sauveur des âmes ; et parce que mes sentiments sont trop bas pour vous exprimer une telle gloire, écoutez de la bouche de saint Augustin ce qu'il en a appris dans les Écritures : « Ne nous imaginons « pas, dit ce grand docteur, que ce soit un avantage « pour le Roi des anges d'être fait aussi le prince « des hommes. Le regne qu'il lui plaît établir sur « nous, c'est la paix, c'est la liberté, c'est la vie « et le salut de ses peuples. Il n'est pas roi, pour- « suit-il encore, ni pour exiger des tributs, ni « pour lever de grandes armées ; mais il est roi, « dit ce saint évêque, parce qu'il gouverne les « âmes, parce qu'il nous procure les biens éter- « nels, parce qu'il fait régner avec lui ceux que « la charité soumet à ses ordres. » Et enfin il conclut ainsi : « Le règne de notre Prince, c'est notre « bonheur ; ce qu'il daigne régner sur nous, c'est « clémence, c'est miséricorde ; ce ne lui est pas un « accroissement de puissance, mais un témoi- « gnage de sa bonté : » *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non potestatis augmentum* [3].

Mais, fidèles, d'où savons-nous que tels sont les sentiments de notre monarque? Écoutons l'Écriture sainte ; écoutons, et que nos cœurs s'attendrissent en contemplant la miséricorde infinie de Jésus notre souverain très-aimable. Je remarque dans son Évangile une chose très-considérable : c'est que jamais il n'a confessé qu'il fût roi, que devant le tribunal de Pilate, et il le fait dans des circonstances qui sont dignes d'être observées [1]....

Qui ne vous louerait, ô mon Prince? qui n'admirerait vos bontés? Que le ciel et la terre chantent à jamais vos miséricordes ! Que vos fidèles célèbrent éternellement la magnificence de votre règne ! Quel empire est mieux acquis que le vôtre, puisqu'on ne voit parmi vos sujets que des captifs que vous avez délivrés, des pauvres que vous avez enrichis, des misérables que vous rendez bienheureux, des esclaves que votre bonté a changés en rois?

Mais, fidèles, ce n'est pas assez de contempler la gloire de notre Prince : elle est si grande et si éclatante, qu'elle n'a pas besoin d'être relevée par nos paroles ; mais elle veut être honorée par nos actions. Faisons donc cette réflexion chrétienne sur les vérités que j'ai annoncées. Chaque monarchie a ses droits, selon la qualité des monarques : ainsi nous devons régler nos devoirs sur le titre de notre Prince. Or, je vous demande, mes frères, que ne doivent pas des peuples sauvés à un roi Sauveur? Considere, ô peuple sauvé, que, si l'on t'a sauvé, tu étais perdu ; et si l'on t'a sauvé tout entier, tu étais perdu tout entier ; et si tu étais perdu tout entier, tu te dois aussi tout entier à celui par qui tu subsistes. Et cependant tu oublies Jésus ; ou les affaires ou les débauches, ou les vains empressements de la terre t'enlèvent entièrement à Jésus. Du moins ne sens-tu pas en ta conscience que tu crois faire beaucoup de te partager? Jésus aura ce quart d'heure, etc. ; mais le cœur n'est à lui qu'à demi ; et n'y étant qu'à demi, il n'y est point du tout.

S'il y a quelque chose en nous dont Jésus ne soit pas Sauveur, je veux qu'il nous soit permis de le réserver. Mais si nous voulons avoir la consolation de croire qu'il a sauvé tout ce que nous sommes, pourquoi ne voulons-nous pas avoir la justice de lui donner aussi tout ce que nous sommes? Eh ! ne voyons-nous pas qu'étant le Sauveur, et ne voulant régner que comme Sauveur, nous ne lui donnons rien qu'afin qu'il le sauve? Quelle est notre ingratitude et notre folie, si nous nous soulevons tous les jours contre ce roi de miséricorde, dont le règne est notre salut ; si, au lieu de nous joindre aux pieux enfants qui présentent des palmes à notre Sauveur : « Vive, disaient- « ils, le Fils de David ; béni soit le roi d'Israël [2], » nous embrassons le parti rebelle des séditieux de la parabole, en nous écriant avec eux : « Nous « ne voulons point qu'il règne sur nous [3]? » Car

[1] I. *Reg.* XVIII, 7.
[2] *Ibid.* 8.
[3] *Tract.* LI, *in Joan.* n° 4, t. III, part. II, col. 635.

[1] Voyez le sermon précédent, p. 231.
[2] *Matth.* XXI, 15.
[3] *Luc.* XIX, 14.

oserions-nous dire qu'il règne sur nous, puisque nous foulons aux pieds tant de fois les saintes maximes de son Évangile? Quelle illusion! quelle moquerie! Nous disons qu'il est notre roi, et nous méprisons ses commandements. Nous nourrissons des inimitiés implacables, et nous nous disons les sujets du Roi pacifique. Nous brûlons de convoitises brutales, et nous voulons être à l'Époux des vierges. Notre âme est enivrée des plaisirs du monde, et nous servons un roi couronné d'épines.

Retournons, retournons, fidèles, à l'empire du roi Sauveur. Refuser un prince qui sauve, c'est renoncer ouvertement au salut. Imprimons bien avant en notre pensée que nous sommes un peuple sauvé, afin qu'ayant toujours en notre mémoire les misères dont Jésus-Christ nous a délivrés, nous apprenions que nous n'avons rien que par la miséricorde du libérateur. Et puisque le prince qui nous a sauvés, non-seulement nous tire de la servitude, mais encore nous rend participants de sa royauté, rougissons de retomber dans les fers, nous que Jésus-Christ a faits rois. Ne jetons pas aux pieds de Satan la couronne que Jésus a mise sur nos têtes. Puisque la bonté du Sauveur nous a non-seulement affranchis, mais en quelque façon déjà couronnés, concevons qu'il est indigne de nous de servir ce divin monarque dans la servilité de la crainte. Servons-le donc, fidèles, dans la liberté de la sainte dilection [1]; servons-le d'une affection libérale, puisqu'il ne demande que notre amour pour le prix de ses travaux et de ses conquêtes. Mais afin que vous compreniez ma pensée qui ne tend qu'à l'édification de vos âmes, il faut que je déduise par ordre quelques propositions importantes.

La première proposition, c'est que le Fils de Dieu surmontant le monde devait principalement surmonter les cœurs. C'est ce qui nous est prophétisé manifestement dans le psaume où David parle de lui en ces termes : *Sagittæ Potentis acutæ* [2] : « Les flèches du Puissant sont perçantes; les peuples tomberont à ses pieds; ses coups donnent tout droit au cœur des ennemis de mon roi. » Par où vous voyez, chrétiens, que le roi dont parle cette prophétie, c'est-à-dire, sans difficulté le Sauveur des âmes, devait principalement subjuguer les cœurs. Et la raison en est évidente. Car le Fils de Dieu est venu au monde pour dompter les peuples rebelles, qui s'étaient révoltés contre Dieu son Père. Et quand je cherche la rébellion par laquelle nous nous soulevons contre Dieu, je trouve infailliblement qu'elle est dans le cœur. Ce ne sont pas nos bras ni nos mains qui s'élèvent insolemment contre Dieu; c'est le cœur qui s'enfle au dedans, c'est lui qui murmure, c'est lui qui résiste : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* [1] : « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » L'insensé combat contre Dieu; et voyant bien qu'il ne le peut détruire en effet, il tâche de le détruire du moins en son cœur. La rébellion est donc dans le cœur. Et c'est pourquoi le même prophète qui a remarqué que c'est là que se nourrit la rébellion, nous apprend aussi que c'est là que portent les coups du victorieux : *In corda inimicorum regis.* C'est ce qui fait dire à saint Augustin que les peuples que Jésus surmonte tombent dans le cœur. Qu'est-ce à dire, tomber dans le cœur? « C'est dans le cœur qu'ils s'élevaient contre lui, c'est dans le cœur qu'il les abaisse et les fait tomber : » *Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum* [2].

D'où passant plus outre, je dis en second lieu avec le même saint Augustin, que pour abattre ses ennemis dans le cœur, il fallait qu'il les remplît de son saint amour. C'est alors que les cœurs tombent devant lui, saintement abaissés par la charité : *Populi sub te cadent*, nous dit le Psalmiste. De là vient que notre prophète arme les mains de son conquérant de flèches aiguës, qui signifient les traits perçants par lesquels la charité pénètre les cœurs : *Sagittæ Potentis acutæ.* Et c'est ici, chrétien, que tu dois apprendre que si Jésus ne te touche au cœur, si tu ne brûles pour lui par un saint amour, tu ne pourras jamais être sa conquête. Car tu ne peux être sa conquête, jusqu'à ce que tu sois blessé par ses armes. Puis donc que les armes de notre Prince sont des flèches qui percent les cœurs, tant que tu le sers seulement par crainte, tant que le cœur n'est point blessé par le saint amour, tu n'es point la conquête du Sauveur des âmes. Or pour blesser les cœurs par amour, pour les gagner, pour les conquérir, il fallait que mon Prince répandît du sang. Et c'est ce qui achève mon raisonnement, et nous découvre le secret de la prophétie; c'est là que je découvre les charmes par lesquels Jésus subjugue les cœurs.

De là vient que nous lisons dans son Évangile, que pendant le cours de sa vie il a toujours eu peu de sectateurs; jusque-là que ses amis rougissaient souvent de se voir rangés sous sa discipline. Mais après qu'il a répandu son sang, tous les peuples peu à peu tombent à ses pieds, jus-

[1] On trouve sur l'enveloppe du manuscrit original ces paroles écrites de la main de Bossuet, qui ont rapport à ce qu'il dit ici : « Agir en amis, en rois, non en esclaves, par la charité. C'est elle qui nous fait agir royalement : » *regium mandatum, regalem legem.* Jac. II, 8. (*Édit. de Deforis*)
[2] *Ps.* XLIV. 7

[1] *Ps.* LII, 1.
[2] *Enar. in Ps.* XLIV, n° 16, t. IV, col. 360.

ques aux terres les plus inconnues, jusques aux nations les plus inhumaines, que sa doctrine a civilisées. Rome, après s'être longtemps enivrée du sang de ses généreux combattants, Rome la maîtresse a baissé la tête, et a rendu plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'aux temples de son Romulus. Les empereurs même les plus triomphants sont venus au temps marqué par la Providence, rendre aussi leurs devoirs; ils ont élevé l'étendard de Jésus au-dessus des aigles romaines; ils ont donné la paix à l'Église par toute l'étendue de l'empire.

Où êtes-vous maintenant, ô persécuteurs? Que sont devenus ces peuples farouches qui rugissaient comme des lions contre l'innocent troupeau de Jésus? « Ils ne sont plus, dit saint Augustin; « Jésus les a frappés dans le cœur : Jésus a défait « ses ennemis, et il en a fait des amis : les enne- « mis sont morts, ce sont des amis qui sont en leur « place : » *Ceciderunt; ex inimicis amici facti sunt; inimici mortui sunt, amici vivunt*[1]. Le sang répandu par amour a changé la haine en amour. O victoire vraiment glorieuse! qui se rend les cœurs tributaires; ô noble et magnifique conquête! ô sang utilement répandu!

Mais finissons enfin ce discours par une dernière considération, par laquelle l'Apôtre nous fera comprendre combien nous sommes acquis au Sauveur des âmes par le sang qu'il a versé pour l'amour de nous. Nous ne sommes pas seulement au prince Jésus comme un peuple qu'il a gagné par amour, mais comme un peuple qu'il a acheté d'un prix infini; et remarquez « qu'il ne nous a « pas achetés, comme dit saint Pierre[2], ni par « or, ni par argent, ni par des richesses mortelles. » Car, étant maître de l'univers, tout cela ne lui coûtait rien; mais parce qu'il nous voulait beaucoup acheter, il a voulu qu'il lui en coûtât. Et afin que nous entendions jusqu'à quel point nous lui sommes chers, il a donné son sang d'un prix infini. Entrons profondément en cette pensée.

Tout achat consiste en échange. Vous me donnez, je vous donne, c'est un échange; et dans cet échange, fidèles, ce que je reçois remplit la place de ce que je donne. L'achat n'est point une perte. Je me dessaisis, mais je ne perds pas; parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne. Cela est dans le commerce ordinaire. Qu'a donné Jésus pour nous acheter? il a donné sa vie, sa chair et son sang. Donc nous lui tenons lieu de sa vie; nous ne sommes pas moins à lui que son propre corps et que le sang qu'il a donné pour nous acheter; et c'est pourquoi nous sommes ses membres. Belle et admirable manière d'acquérir les hommes! Ah! mes frères, élevons nos cœurs; travaillons à nous rendre dignes de l'honneur que nous avons d'être à lui par une sorte d'union si intime. N'ôtons pas à Jésus le prix de son sang. Songeons à ce que dit l'apôtre saint Paul : « Vous « n'êtes pas à vous, nous dit-il; car vous avez « été payés d'un grand prix[3]. » Consacrons toute notre vie au Sauveur, puisqu'il l'a si bien achetée; et comme il ne nous achète que pour nous sauver, parce qu'il ne nous possède que comme Sauveur, ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux.

Considère, ô peuple fidèle, que nous appartenons au Seigneur Jésus par le droit de notre naissance. Étant donc à lui à si juste titre, puisqu'il nous paye encore, puisqu'il nous achète, comprenons que c'est notre amour qu'il veut acheter, parce que notre rébellion le lui a fait perdre. Qui ne vous aimerait, ô Jésus! qui ne vous donnerait un amour que vous exigez avec tant de force, que vous attirez avec tant de grâce, et enfin que vous couronnez avec une telle libéralité? Aimons donc Jésus de toute notre âme, aimons fortement, aimons constamment; et ayons toujours en notre pensée, que l'amour que nous lui rendons est un amour gagné par le sang. C'est pourquoi résolvons-nous, chrétiens, à aimer Jésus-Christ parmi les souffrances. C'est aimer trop faiblement Jésus-Christ, que de ne souffrir rien pour l'amour de lui. Son amour paraît par son sang; il ne reconnaît point d'amour qui ne soit marqué de sang tout comme le sien.

Mais quel sang lui donnerons-nous? Irons-nous chercher bien loin des persécuteurs qui répandent notre sang pour l'amour de lui? non, fidèles, ce n'est pas là ma pensée. Il n'est pas nécessaire de passer les mers, ni de visiter les peuples barbares. Si nous aimons assez Jésus-Christ, la foi inventive et industrieuse nous fera trouver un martyre au milieu de la paix du christianisme. Quand il nous exerce par les souffrances, si nous l'endurons chrétiennement; notre patience tient lieu de martyre. S'il met la main dans notre sang et dans nos familles, en nous ôtant des parents et des proches que nous chérissons, et que bien loin de murmurer de ses ordres, nous sachions lui en rendre grâce; c'est notre sang que nous lui donnons. Si nous lui offrons avec patience un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement; c'est notre sang que nous lui donnons. Et puisque nous voyons dans les saintes Lettres, que l'amour que nous avons des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive

[1] *S. Aug. ubi supra.*
[2] I. *Petr.* I, 18.
[3] I. *Cor.* VI, 19, 20.

force, de sorte que l'âme se sent comme déchirée par la violence qu'elle souffre, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Quelques philosophes enseignent que c'est la même matière du sang qui fait les sueurs et les larmes. Je ne recherche pas curieusement si cette opinion est la véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui, non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour l'amour de Dieu. Faut-il faire quelque établissement pour le bien des pauvres, se présente-il quelque occasion d'avancer la gloire de Dieu, d'employer des soins charitables au salut des âmes; faut-il résister généreusement aux entreprises de l'hérésie, afin qu'étant plus soumise elle devienne par conséquent plus docile, afin qu'étant plus humble elle devienne plus disposée à rendre les armes à la vérité : montrons de la vigueur et du zèle. Travaillons constamment pour l'amour de Dieu, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous donnons au Sauveur.

Mais quel sang est plus agréable à Jésus que celui de la pénitence; ce sang que le regret de nos crimes tire si amoureusement du cœur par les yeux, c'est-à-dire, le sang des larmes amères, qui est nommé par saint Augustin [1] le sang du notre âme; ce sang que nous versons devant Dieu, lorsque repassant nos ans écoulés, dans l'amertume de notre cœur, nous pleurons sincèrement nos ingratitudes? c'est ce sang que nous devons au Sauveur. Présentons-le-lui devant ses autels, mêlons-le dans le sang de son sacrifice; portons-le à ces tribunaux de miséricorde, que l'infinie bonté du Sauveur érige dans les églises, pour purger nos fautes. Mais, fidèle, si c'est un sang que tu aies consacré au Seigneur Jésus, prends garde de ne l'ôter point de ses mains. Tu lui ôtes les larmes que tu lui as données, lorsque tu retournes au péché que tu as déjà pleuré plusieurs fois; car alors tu improuves tes premières larmes, tu condamnes tes déplaisirs, tu te repens de ta pénitence. Ah! Jésus n'improuve pas ce qu'il a fait une fois pour toi : au contraire, il le perpétue tous les jours en quelque façon sur ses saints autels.... Serment de fidélité au roi Jésus prêté au baptême : renouvelons-le devant Dieu [2].

[1] *Serm.* CCCLI, n° 7, t. v, col. 1356.
[2] Voyez le sermon précédent, p. 241.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR,

PRÊCHÉ LE PREMIER JOUR DE L'AN 1687 [1].

Malice du péché, ses effets. Étendue de nos maladies : trois grâces du Sauveur pour nous en délivrer : dispositions pour y répondre. Moyens d'assurer notre guérison.

Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

Vous lui donnerez le nom de Jésus, c'est-à-dire, Sauveur : parce que c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Matth. I, 21.

Si nous avions conservé les sentiments que Dieu avait mis d'abord dans notre nature, il ne faudrait aucun effort pour nous faire entendre que le péché est le plus grand de tous les maux; et sans le secours des prédicateurs, notre conscience nous en dirait plus que tous leurs discours. Ce qui nous trompe, mes frères, ce qui fait que nous avons peine à donner au péché le nom de mal; c'est à cause qu'il est volontaire. Mais en cela notre erreur est visible, puisqu'au contraire c'est de notre faute, qui est volontaire, que la peine, qui ne l'est pas, prend sa naissance : c'est pour venger le consentement que nous avons donné de nous-mêmes à notre perte et à notre honte, que la mortalité, que les maladies, que l'enfer même et tous ses supplices viennent en foule nous accabler malgré nous. Et quiconque sera le Sauveur des hommes, il doit uniquement s'attacher à ce principe volontaire et universel de tous nos maux. C'est pourquoi Dieu nous avertit que si aujourd'hui, parmi les douleurs de la circoncision, il donne à son Fils le nom de Sauveur, et relève par un si grand nom son humiliation; c'est à cause qu'il doit sauver son peuple fidèle de ce grand mal du péché. D'autres ont porté ce beau nom pour avoir délivré le peuple ou d'une longue captivité, ou des périls de la guerre, ou des horreurs de la famine. Toute langue doit confesser que celui-ci est un Sauveur à meilleur titre; puisqu'il ne vient pas nous sauver, comme les autres, des peines ou de quelques suites du péché : il vient nous sauver du péché même : et attaquant le mal jusque dans sa source, il est le véritable Libérateur et le Sauveur par excellence. C'est, mes frères, en peu de paroles l'explication de mon texte, et c'est par là que le nom sacré de Jésus est au-dessus de tout nom. Je pourrais

[1] A Paris, dans l'église de Saint-Louis des Jésuites.

vous faire voir avec saint Paul qu'à ce nom tout genou fléchit dans le ciel, dans la terre et dans les enfers[1], et par ce moyen remplir vos esprits d'admiration et d'étonnement pour un nom si auguste et si magnifique. Mais j'aime mieux vous faire voir, par le propre sens de mon texte, qu'à ce nom le ciel et la terre sont remplis de joie, d'espérance, d'actions de grâces; et que tout cœur doit être enflammé d'un saint amour : c'est à quoi je consacre tout ce discours. Et comme j'apprends de saint Paul que « nul ne peut même « nommer le Seigneur Jésus, que par la grâce « du Saint-Esprit[2], » je le demande humblement par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave*.

La rémission des péchés, le propre ouvrage du Sauveur, et la grâce particulière de la nouvelle alliance, se commence dans le baptême, se continue dans toute la vie et s'achève dans le ciel. C'est ce que saint Augustin nous explique par une excellente doctrine, en interprétant cette parole de saint Jean-Baptiste : « Voilà l'agneau de « Dieu; voici celui qui ôte les péchés du monde[3]. » Les paroles de saint Augustin sont trop belles et trop précises pour n'être pas rapportées au commencement de ce discours, puisque aussi bien elles en sont tout le fondement : *Tollit autem, et dimittendo quæ facta sunt... et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint*[4]. « Jésus-Christ ôte le péché, et parce « qu'il nous le pardonne, lorsque nous y sommes « tombés : « *et dimittendo quæ facta sunt* : « et « parce qu'il nous aide à n'y tomber plus : » *et adjuvando ne fiant* : « et parce qu'il nous conduit « à la vie bienheureuse, où nous ne pouvons plus « y tomber jamais : » *et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint*.

Ainsi le règne du péché est entièrement détruit, et la grâce de notre Sauveur remporte sur cet ennemi une pleine victoire. Et afin de la mieux entendre, [considérez,] mes frères, [que] quand nous nous livrons au péché, il a sa tache qui nous déshonore, et qui entraîne après elle la mort éternelle : et lorsque le péché est effacé dans les âmes par la grâce du saint baptême, ou par celle de la pénitence, il y laisse encore ses appâts trompeurs et ses attraits qui nous tentent : et dans la plus grande vigueur de la résistance, si nous vivons sans péché, du moins sans ces péchés qui donnent la mort, nous ne vivons pas sans périls; puisque nous avons toujours en nous-mêmes cette liberté malheureuse et cette déplorable facilité de succomber à un mal si dangereux. Pour être notre Sauveur, et remplir toute l'étendue d'un titre si glorieux, il faut que le Fils de Dieu nous délivre de ces trois maux : il ôte le mal du péché, par la grâce qui nous le pardonne : il en réprime l'attrait, par la grâce qui nous soutient durant tout le cours de la vie : enfin il en arrache jusqu'à la racine, et en ôte tout le péril, par la grâce qui nous couronne et nous récompense. Tel est l'ouvrage du Sauveur. Ah! mes frères, faisons le nôtre : à ces trois grâces, qu'il nous donne, doivent répondre de notre côté trois dispositions; retenez-les, chrétiens. Et si vous voulez jouir du salut qui vous est offert en Jésus-Christ, reconnaissez avant toutes choses avec amour et action de grâces, le pardon qui vous a été accordé; combattez, sans vous relâcher jamais, l'attrait pernicieux qui vous porte au mal; et aspirez de tout votre cœur à l'état heureux où vous n'aurez plus à craindre le poids intérieur d'aucune faiblesse. Voilà toute la vie chrétienne, qui répond au nom adorable de Jésus-Christ. Et, mes frères, je serai heureux si je puis vous imprimer dans le cœur ces trois vérités.

PREMIER POINT.

Pour comprendre parfaitement ce que vous devez au Sauveur, comprenez avant toutes choses ce que c'est que le péché dont il vous délivre. Je ne veux pas ici, chrétiens, que vous regardiez dans le péché, ni la faiblesse qui le produit, ni la honte qui l'environne, ni le supplice affreux qui le suit de près : non, non, pour le détester, je ne veux que vous attendiez, ni la sentence du Juge, ni la sanglante exécution de ce dernier jugement, ni le soulèvement universel des créatures unies pour venger l'outrage de leur Créateur, ni l'ardeur d'un feu dévorant, ou comme l'appelle saint Paul, son émulation, *ignis æmulatio*[1], et cette force toujours renaissante qui s'irrite de plus en plus contre les méchants. Ce n'est point tout cela que je veux que vous remarquiez : ce que je voudrais vous faire entendre, c'est ce qui mérite tout cela; ce qui par conséquent est plus funeste, plus mauvais et plus digne de votre haine; c'est-à-dire, le dérèglement, l'iniquité, la laideur, la malice même du péché.

Et d'où vient cette laideur et cette malice qui le rend si digne d'exécration? Il est aisé de l'entendre. C'est que l'homme est soumis par sa nature, et il doit être soumis par son choix à la volonté divine et à la raison éternelle qui en dirige la conduite; il s'y doit unir de tout son cœur : car c'est ce qui le fait juste, ce qui le fait droit, ce qui le fait vertueux. Quand il pèche,

[1] *Philipp.* II, 10.
[2] I. *Cor.* XII, 3.
[3] *Joan.* I, 29.
[4] *Op. imperf. cont. Jul.* lib. II, n° 84, t. X, col. 996.

[1] *Hebr.* X, 7.

il s'en détache : il préfère sa volonté à celle de Dieu ; la volonté dépendant et subordonnée à la volonté souveraine ; la volonté errante et défectueuse à la volonté toujours droite, qui est sa règle elle-même ; la volonté particulière et qui se borne aussi à contenter un particulier, c'est-à-dire soi-même, à la volonté première et universelle, par laquelle tout subsiste ; où tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui entend, trouve son ordre, sa consistance, son repos. Il n'y a rien de plus indigne ni de plus inique, et il n'est pas possible de pousser plus loin, ni la rébellion contre Dieu, ni, ce qui en est une suite, la haine contre soi-même.

Voilà sans doute de tous les maux le plus pernicieux, la rébellion contre Dieu : « Contre qui « vous êtes-vous soulevés? contre qui élevez-« vous vos regards superbes? contre le saint d'Is-« raël[1] ! » La haine contre soi-même : « Celui « qui aime l'iniquité est ennemi de son âme[2]. » Oui, chrétiens, tout pécheur est ennemi de son âme, corrupteur dans sa conscience de son plus grand bien, qui est l'innocence. Nul ne pèche qu'il ne s'outrage lui-même : nul n'attente à l'intégrité d'autrui, que par la perte de la sienne : nul ne se venge de son ennemi, qu'il ne porte le premier coup et le plus mortel dans son propre sein : et la haine, ce venin mortel de la vie humaine, commence sa funeste opération dans le cœur où elle est conçue, puisqu'elle y éteint la charité et la grâce. Parjure, qui voulais rendre le ciel complice de ta perfidie ; ce dépôt de la bonne foi que Dieu avait confié à ta garde, mais que tu te ravis à toi-même, combien valait-il mieux que celui que tu refuses de reconnaître !

Ainsi le péché est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous les maux qui nous menacent par le dehors ; parce que c'est le déréglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles ; parce que c'est un venin fatal à la vie de l'âme : plus grand que la perte de la raison ; parce que c'est la perte de la probité et de la vertu ; et qu'après tout, c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage ; sans quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel : mal intime qui efface en nous, et qui y déracine tout ce qui nous unit à Dieu ; et qui, faisant entrer la malice jusque dans le fond de notre âme, l'ouvre aussi de toutes parts à la vengeance : par conséquent, pour conclure, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs ; parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime ; malheur qui nous accable, mais crime qui nous déshonore ; malheur qui nous ôte toute espérance, mais crime qui nous ôte toute excuse ; malheur qui nous fait tout perdre, mais crime qui nous rend coupables de notre perte, à qui même ne reste pas le triste droit de se plaindre, et dont la honte est plus grande que les infortunes, digne à la fois d'une haine et d'un mépris éternel.

C'en est assez, c'en est assez : je ne puis plus seulement souffrir le nom de péché. Accablé que je suis d'un si grand mal, si je ne trouve un Sauveur, je ne vis plus. Car, ô Dieu ! sans ce Sauveur miséricordieux, ô Dieu ! où trouverai-je un remède contre le mal qui me presse? où trouverai-je un remède contre les désordres ou un asile contre les frayeurs de ma conscience, tristes avant-coureurs des rigueurs inexorables de votre justice? quel recours chercherai-je? Non, mes frères, il n'y a plus que le Sauveur qui nous puisse donner le moyen de respirer un moment. Ne dites pas avec les impies, dont il est parlé dans le Prophète : « Le Seigneur ne nous fera ni « bien ni mal : » *Non faciet bene Dominus, et non faciet male*[1]. Car aussi quel mal lui pouvons-nous faire, pour attirer ses vengeances? Occupé autour des cieux, dont il roule continuellement la grande machine, nos injures ne vont pas jusqu'à lui ; nos péchés, dont on dit qu'il est offensé, ne pénètrent pas jusqu'à lui : c'est ainsi que parle l'impie, et il se rassure sur son impuissance. Ignorant, qui ne voit pas au contraire que quiconque est le vengeur des injustices, doit par sa propre grandeur être au-dessus de ses attaques. C'est à cause que la règle est inaltérable, que le tort et l'injustice se brisent contre elle. C'est à cause que la vérité est invincible, que le mensonge et l'erreur sont confondus en sa présence. Le châtiment doit partir d'une main inaccessible aux injures : autrement plus occupée à se défendre des crimes, qu'à les punir, elle laissera triompher l'iniquité. A Dieu ne plaise ! sous un Dieu si saint, si nos péchés pouvaient nuire à son règne, si nous pouvions affaiblir sa puissance par nos rébellions, ou blesser sa dignité par nos outrages, il serait un vengeur trop peu redoutable. Mais parce que son trône est hors d'atteinte, que la justice l'environne, que son jugement procède toujours en puissance et en vérité ; malheur, malheur encore une fois, et malheur jusqu'à l'infini, à quiconque pèche sous ses yeux !

Et cette vérité est si importante, qu'il fallait qu'elle parût dans le Sauveur même ; c'est pour cela que Dieu fait paraître un sauveur chargé de

[1] IV. *Reg.* XIX, 22.
[2] *Ps.* X, 6.

[1] *Soph.* I, 12.

nos crimes sur la croix. Qu'était-ce en effet que le Sauveur? qu'était-ce que ce Verbe incarné, mes frères? qu'était-ce autre chose, si ce n'est la vérité même manifestée dans la chair? Ainsi toute vérité y devait être manifestée, et autant la vérité des rigueurs de Dieu que celle de ses miséricordes. Dieu donc « a mis sur le Sauveur « l'iniquité de nous tous [1], » comme disait le prophète; et en même temps pour concilier toutes choses, et de peur qu'au milieu des miséricordes les rigueurs ne fussent oubliées, il a fait du médiateur de sa grâce un exemple de sa justice. Jésus-Christ a subi ce joug pour l'amour de nous. Dès le commencement de sa vie il a reçu la circoncision, c'est-à-dire, le sacrement des pécheurs et la marque de leur servitude. Quand il commencera son ministère; quand, sorti de sa retraite profonde, il commencera l'ouvrage pour lequel il est envoyé, il recevra encore un autre sacrement des pécheurs dans le baptême. Quoi! Jésus être baptisé! Jésus, l'innocence même, être mis au rang des pénitents! Saint Jean à qui il s'adresse en est troublé lui-même : « Seigneur, que je vous bap« tise! Laissez-moi, répond le Sauveur : c'est « ainsi que nous devons accomplir toute justice [2]. » Et prêt à porter la peine de tous les pécheurs, il est juste que j'en prenne la ressemblance. « Dieu « a donc mis sur lui, dit le prophète, l'iniquité « de nous tous [3]. » Il a subi ce joug volontairement. Le voilà donc en quelque façon le plus grand de tous les pécheurs, puisqu'il les représente tous dans sa personne : et voilà en même temps, je ne m'étonne point, la vengeance qui le poursuit, à sa naissance, à sa mort, dans tout le cours de sa vie. Il y aurait succombé, s'il n'eût été Dieu.

Quel est, mes frères, ce nouveau prodige! Le paganisme a bien pu comprendre qu'il faut être Dieu pour exercer la justice dans toute son étendue; et on en vit quelque idée dans le platonisme. Mais qu'il fallût être Dieu pour le souffrir, c'est le mystère du christianisme; mais mystère très-manifeste aux yeux épurés : car le poids de la vengeance divine sur le pécheur est si grand, que s'il faut une puissance infinie pour l'envoyer, il n'en faut pas une moindre pour le soutenir. Que Jésus-Christ prenne seulement la forme d'esclave et la ressemblance du péché, que Jésus-Christ ne soit que pécheur, entendez toujours, par la représentation de tous les pécheurs, et la charge qu'il s'est imposée de porter la peine de tous les crimes : sa croix l'accablera de son poids; il demeurera enseveli dans les ombres de la mort; et les prisons de l'enfer où il a fallu qu'il descendît, le tiendront éternellement captif. Mais parce que ce pécheur par représentation est en effet un Dieu tout-puissant, c'est pour cela, comme dit David, qu'il a été « libre entre les « morts [1], » et supérieur non-seulement à la peine du péché, mais au péché même : il est devenu par son sang la propitiation de tous les péchés, et le Sauveur de tous les hommes.

Accourez donc, ô pécheurs! quels que vous soyez : soit que votre or soit votre force, ou que vous mettiez votre force et votre confiance dans vos déguisements, que vous vous soyez fait à vous-mêmes une fausse divinité dans une créature aussi malheureuse et aussi aveugle que vous : soit que votre flamme naissante vous laisse encore la liberté de vous reconnaître, ou que votre joug se soit appesanti, et qu'endurci dans le mal, vous sembliez avoir fait avec le péché une alliance éternelle. Par la grâce de Jésus-Christ, qui vous appelle, « votre pacte avec l'enfer sera rompu, « et le traité que vous avez fait avec la mort ne « tiendra pas [2]. » Vous recevrez gratuitement la rémission de vos péchés par les mérites du Sauveur; et vous entendrez de sa bouche : « Allez « en paix [3]. » Écoutez seulement, pécheurs, la douce loi qu'il vous impose : c'est qu'attendris par tant de bontés, vous lui donniez votre cœur. Vous lui devez donc votre amour, quand il vous donne la grâce : vous en devez davantage, quand il l'a donnée : et si voulez savoir la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connaissez-la par vos crimes.

« Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui « devait cinq cents deniers, et l'autre en devait « cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le « payer, il leur remit à tous deux la dette entière. « Lequel des deux l'aime le plus? » Vous reconnaissez, chrétiens, la parabole de l'Évangile [4] : c'est ce que demande Jésus au pharisien, vous le savez. Et que répond le pharisien; c'est-à-dire, que répond la dureté même et la sécheresse même? Ne répondez pas, mes frères, plus durement que lui. Lequel des deux aime le plus? sans doute que c'est celui à qui on remet davantage? Le pharisien répond ainsi, et sa réponse mérite l'approbation du Sauveur. Et vous, mes frères, que répondrez-vous? votre cœur insensible ne dira-t-il rien à votre libérateur? Et si, selon son oracle, celui à qui on remet le plus aime davantage; après tant de péchés remis, après tant de grâces reçues, où trouverez-vous assez d'amour pour les reconnaître? Mais si vous n'en avez pas; si votre

[1] *Is.* LIII, 6.
[2] *Matth.* III, 14, 15.
[3] *Is.* LIII, 6.

[1] *Ps.* LXXXVII, 4.
[2] *Is.* XXVIII, 18.
[3] *Luc* VII, 50.
[4] *Ibid.* VII, 41 et suiv.

amour, loin de s'enflammer, ne fait que languir et va s'éteindre; si la grâce de la pénitence tant et tant de fois méprisée, pour tout fruit n'a produit dans votre cœur ingrat qu'une confiance insensée, et dans des rechutes continuelles une insensibilité étonnante : n'entendez-vous pas déjà votre sentence? Si Jésus ne voit rien en vous de ce qui doit suivre comme naturellement la rémission des péchés, et qu'il n'aperçoive dans vos œuvres aucune étincelle d'amour; insensibles, ne craignez-vous pas qu'il ne vous ait rien remis? Non, vous n'étiez pas disposés à recevoir une telle grâce. Ainsi votre pénitence n'était qu'une illusion. Je puis vous dire avec saint Paul : « Vous êtes encore « dans vos péchés [1]; » c'est-à-dire, Vous êtes encore dans la perdition et dans la mort. Que votre état est funeste! Mais quand vous auriez reçu la rémission de vos péchés, si le médecin qui vous a guéris ne vous continue son secours, la rechute est inévitable. Car Il est ce Sauveur miséricordieux qui non-seulement entre quand on lui ouvre, mais encore qui frappe pour se faire ouvrir [2].

DEUXIÈME POINT.

C'est ici qu'il nous faut entendre les faiblesses, les blessures, la captivité de notre nature vaincue par le péché : et au dedans et au dehors tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors, enivrés de notre bonne fortune, envieux de celle des autres, insensibles à leurs malheurs, troublés et abattus par nos moindres pertes, nous ne gardons ni envers nous-mêmes, ni envers nos frères, le juste milieu : tout ce qui paraît au dehors nous est une occasion de scandale. Et au dedans, quelles ténèbres! quelle ignorance! Les biens véritables sont les moins connus; on ne peut nous les faire entendre. Et pour ce qui est de nos connaissances, ou la passion les obscurcit, ou l'inconsidération les rend inutiles; témoins tant de savants déréglés : ou la curiosité les rend dangereuses; témoins tant d'impiétés et tant d'hérésies. Dans toutes les rencontres de la vie, la raison nous conseille mieux, les sens nous pressent davantage : c'est pourquoi le bien nous plaît, mais cependant le mal prévaut, la beauté de la vertu nous attire, mais les passions nous emportent : et pendant que celle-là combat faiblement, celles-ci remportent une trop facile victoire, établissent leur tyrannie, et se font un règne paisible. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous se tourne en excès, le courage en fierté, l'activité en empressement, la circonspection en incertitude. Que deviendrai-je? où me tournerai-je? homme misérable! que ferai-je de ma volonté toujours affaiblie par la contrariété de ses désirs? Ou la paresse l'engourdit, ou la témérité la précipite, ou l'irrésolution la suspend, ou l'opiniâtreté la tient engagée et ne lui permet plus de rien entendre. Tantôt le péril l'étonne, tantôt la sûreté la relâche, tantôt la présomption l'égare. O pauvre cœur humain, de combien d'erreur es-tu la proie? de combien de vanités es-tu le jouet! de combien de passions es-tu le théâtre! Étrange misère de l'homme, que ses ignorances aveuglent, que ses lumières confondent, « à qui sa propre « sagesse est un lacet, et sa vertu même un écueil « contre lequel ses forces se brisent, parce que « son humilité y succombe! » *Cui sua fit laqueus sapientia, cui sua virtus est scopulus* [1].

Dans cette faiblesse déplorable, mes frères, je me sens pressé de vous exciter à rendre au Sauveur vos reconnaissances, non tant pour les péchés qu'il vous a remis, que pour ceux dont sa grâce vous a préservés. C'est un beau sentiment de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité [2]. *Omnia peccata sic habenda tanquam dimittantur, a quibus Deus custodit ne committantur :* « Vous devez croire, dit saint Augustin, « qu'il vous a remis tous les péchés où sa grâce « vous a empêché de tomber, » parce que nous les portons tous, pour ainsi parler, dans le fond de corruption que nous avons dans le sein. Non, mes frères, il n'y a erreur si extravagante, ni passion si désordonnée, dont nous n'ayons en nous le principe : que Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-mêmes, comme dit saint Paul [3]; qu'il lève tant soit peu la digue, notre âme sera inondée de toutes sortes de péchés. Et ne me dites pas qu'il y a des crimes pour lesquels vous vous sentez tant de répugnance, que vous les pouvez éviter sans ce secours : car qui pourrait ici vous représenter l'enchaînement de nos passions; et comment ces passions que vous chérissez introduisent l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui vous font horreur? Combien éloigné de l'idolâtrie devait être le sage Salomon, à qui Dieu s'était fait connaître par des apparitions si manifestes! ses aveugles amours l'y précipitent. Quoi de plus opposé à la clémence et au cœur magnanime de David, que de répandre le sang innocent d'un de ses plus fidèles serviteurs, d'un Urie qui ne respirait que son service? un regard jeté mal à propos, et trop doucement arrêté, l'a engagé peu à peu contre son humeur à une action si noire et si sanguinaire. Combien était ennemi de l'incontinence Lot, qui s'était conservé sans tache avec sa fa-

[1] I. *Cor.* XV, 17.
[2] *Apoc.* III, 20.

[1] *S. Prosper. Carm. de Ingratis.*
[2] N° 42, t. VI, col. 382.
[3] *Rom.* I, 24.

mille parmi les abominations de ces villes qu'on n'ose nommer! on sait où le vin l'emporta. Nabuchodonosor n'était que superbe : son orgueil méprisé le fait devenir cruel. Qu'avait besoin Balthasar, dans ses banquets dissolus, des vaisseaux du temple de Jérusalem? n'y avait-il pas assez d'autres coupes d'or dans Babylone enrichie de la dépouille de tant de rois? Qu'on les apporte néanmoins ; précipitez vos pas, troupe d'esclaves. Enivrons-nous, dit-il à ses femmes et à ses maîtresses, enivrons-nous dans ces coupes sacrées d'où l'on a fait tant d'effusions au Dieu des Juifs! C'est ainsi que son intempérance le pousse jusqu'à la profanation et au sacrilége. Tant il est vrai que la lumière de Dieu étant une fois éteinte, le principe de la droiture entamé, et la conscience affaiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent, pour ainsi parler, dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès.

En effet, l'auriez-vous cru, je vous le demande, l'auriez-vous cru, si on vous l'eût dit dans votre jeunesse, que vous eussiez dû vous durcir le front jusqu'à mépriser tous les bruits et tous les reproches du monde? Et vous, l'eussiez-vous pensé que vos lèvres accoutumées, je ne sais comment, à ce plaisir qu'on ne connaît pas, de mentir toujours, à la fin dussent proférer gratuitement autant de mensonges, ou même autant de parjures que de paroles? Vous êtes tombés par degrés dans cet abime; et pour vous faire descendre dans ces profondeurs, dont vous aviez tant d'horreur, il n'a fallu que vous y conduire par une pente plus douce et plus insensible. Ainsi, ô divin Sauveur, je bornerais trop ma reconnaissance envers vous, si je la renfermais seulement dans les crimes que vous m'avez pardonnés. Hélas! « ils se sont multipliés par« dessus les cheveux de ma tête, et mon cœur « m'abandonne quand j'y pense [1]. » Enfin le nombre en est infini; et je vois paraître à mes yeux une suite qui n'a point de fin, de péchés connus et inconnus. Si mes mains en sont innocentes, je le dois à la bonté du Sauveur. (O grâce!) Apprenons donc à connaître la société des péchés; et dans un seul que nous commettons, concevons l'infinité tout entière de notre malice.

Un respect humain vous empêche de faire une bonne action. Pendant qu'on se déchaîne contre les dévots, vous rougissez de la profession de la piété véritable. C'est par un semblable commencement que durant la persécution tant d'âmes infirmes firent naufrage dans la foi, et que l'Église pleura leur apostasie. Si bientôt vous ne corrigez l'indifférence inhumaine que vous avez pour les malheureux et pour les pauvres, vous viendrez, plein de vous-même et de vos plaisirs, à l'insensibilité du mauvais riche. Qu'on pousse à bout cette vanité qui exige tant de complaisances, ou cet intérêt qui vous fait faire un faux pas dans le chemin de la bonne foi et de la justice; on verra naître d'un côté ces monstres d'orgueil qu'on ne pourra plus supporter, et de l'autre les trahisons et les perfidies signalées. Regardez donc dans ce premier pas où la main du Sauveur vous a soutenu, toute l'horreur de la chute. Ce que nous ne craignons pas de notre malice, craignons-le de notre faiblesse : ou plutôt craignons tout de notre malice et de notre faiblesse tout ensemble ; parce que, de l'un à l'autre, notre malice nous porte à tout, et que notre faiblesse sans défense et découverte de tous côtés, hélas! ne résiste à rien. Soyons donc toujours en garde contre nous-mêmes : nous avons à entretenir un édifice branlant; pour en soutenir la structure, qui se dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, toujours attentif et en action, étayer d'un côté, réparer de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette muraille caduque qui entraînera tout le bâtiment, recouvrir le comble : c'est par là que la faiblesse succombe, c'est par là que les pluies pénètrent.

Jusqu'à ce que nous connaissions toutes ces infirmités, nous ne connaîtrons pas assez le Sauveur. Que ce nom me donne de confusion! mais que ce nom me donne de joie et de confiance! Qu'il me donne de confusion! car combien me dois-je tenir pour perdu, puisque j'ai besoin d'un Sauveur à chaque moment! Mais combien aussi d'autre part me dois-je pour ainsi dire tenir pour sauvé, puisque j'ai un Sauveur si puissant et si secourable, un Sauveur qui ne se refuse à personne, « dont le nom est un parfum répandu [1], » et dont les grâces s'étendent sur tous les pécheurs, c'est-à-dire, sur tous les hommes; qui ouvre ses bras à tous, à tous ses plaies, à tous ses grâces! De quelque tempérament, de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, ne craignez pas de venir à lui, qui non-seulement entre quand on lui ouvre, mais qui de lui-même frappe toujours pour se faire ouvrir [2]. Cette pécheresse a trouvé à ses pieds un plus digne objet de ses tendresses, un meilleur emploi de ses parfums, un plus bel usage de ses longs cheveux [3]. Les pécheurs grossiers y ont épuré leurs pensées : les publicains s'y sont enrichis du vrai trésor : un saint Paul a puisé dans sa croix une science plus

[1] *Ps.* XXXIX, 13.

[1] *Cant.* I, 2.
[2] *Apoc.* III, 20.
[3] *Luc.* VII.

éminente que celle qu'il avait acquise aux pieds de Gamaliel [1] : la contemplation et l'action y goûtent d'égales délices : enfin il a des consolations pour tous les maux, des attraits pour toutes les complexions, des soutiens pour toutes les infirmités.

« Ah ! je me glorifierai au Seigneur mon Dieu, « et je me réjouirai en Dieu mon Sauveur : » *In Deo salutari meo* [2]. « Mon âme, bénis le Sei-« gneur; et que tout ce qui est en moi célèbre « son saint nom : mon âme, encore une fois, bé-« nis le Seigneur, et ne laisse échapper à ton sou-« venir aucune de ses bontés. C'est lui qui a par-« donné tous tes péchés : c'est lui qui soutient « toutes tes faiblesses [3]. » Mais, pour comble de félicité, c'est lui qui te délivrera de tous tes périls, et qui, t'élevant à une si haute et si parfaite liberté, fera que tu ne pourras plus servir au péché.

C'est donc ici, chrétiens, la dernière grâce, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres. C'est ce sabbat éternel : c'est ce parfait repos qui nous est promis, où notre fidélité ne sera pas moins assurée que celle de Dieu; parce qu'alors il fixera nos désirs errants, par la pleine communication du bien véritable. Encore un mot, chrétiens, sur cette dernière grâce.

TROISIÈME POINT.

Cette dernière grâce sera donnée au fidèle par notre Sauveur, lorsqu'après la fin de cette vie il lui adressera ces paroles : « Courage, bon servi-« teur; parce que vous avez été fidèle dans les « petites choses, les grandes vous seront don-« nées : entrez dans la joie de votre Seigneur [4]. » Entendez-vous, chrétiens, la force de cette parole : Entrez dans la joie de votre Seigneur? Entendez-vous cette joie sublime, divine, incompréhensible, qui n'entre pas dans votre cœur comme dans un vaisseau plus vaste qu'elle; mais qui, plus grande que votre cœur, dit saint Augustin [5], l'inonde, le pénètre, l'enlève à lui-même? Ce n'est pas sa joie qu'il ressent, c'est la joie de son Seigneur où il entre : c'est la félicité de son Dieu, parce qu'il est fait, comme dit saint Paul [6], un même esprit par un amour immuable; si bien que semblable à Dieu, et Dieu en quelque façon dans cette union, tout ce qu'il y a de mortel en lui est englouti par la vie : il ne sent plus que Dieu seul, et entre dans la plénitude de la joie de Dieu : *In gaudium Domini tui.*

[1] *Act.* XXII, 3.
[2] *Luc.* I, 46, 47.
[3] *Ps.* CII.
[4] *Matth.* XXV, 23.
[5] *Confess.* lib. IX, cap. X, l. 1, col. 164.
[6] I. *Cor.* VI, 17.

Alors non-seulement il ne pèche plus, mais encore il ne peut plus pécher. Tous ses désirs sont contents; avec la capacité de son âme, son espérance est remplie. Qu'est devenue cette liberté qui ne cessait d'errer d'objets en objets? il n'en connaît plus l'appât. Nul mouvement de son cœur, nulle partie de lui-même ne peut échapper au souverain bien qui le possède. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir ne plus pécher : la fin, ne pouvoir plus pécher : voilà, mes frères, où il faut tendre, voilà ce que nous avons à désirer. « Hâtons-nous, dit saint Paul [1], d'entrer « dans ce repos. » On ne vient pas à un si grand bien sans en avoir désiré la jouissance : il faut goûter par avance ses saintes douceurs. C'est pourquoi Dieu nous a donné, dès cette vie même (présent admirable envoyé du ciel !) un écoulement de la gloire dans la grâce, un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une étincelle de la charité consommée dans la charité commencée. Commençons donc à goûter et à voir combien le Seigneur est doux [2].

Mais quoi ! on ne m'entend plus; tu m'échappes à ce coup, auditeur distrait. On nous entend quelque temps pendant que nous débitons une morale sensible, ou que nous reprenons les vices communs du siècle. L'homme curieux de spectacles s'en fait un, tant il est vain! de la peinture de ses erreurs et de ses défauts, et croit avoir satisfait à tout quand il laisse du moins censurer ce qu'il ne corrige pas. Quand nous venons à ce qui fait l'homme intérieur, c'est-à-dire, à ce qui fait le chrétien, à ces désirs du règne de Dieu, à ces tendres gémissements d'un cœur dégoûté du monde et touché des biens éternels; c'est une langue inconnue. Je ne m'en étonne pas : ce cantique des joies célestes que je commençais à chanter, c'est le cantique de Jérusalem. Et de qui sont environnés les prédicateurs? De qui sont composés ordinairement les grands auditoires, si ce n'est des habitants de Babylone, des mondains qui apportent leurs vanités, leur corruption, leur vie sensuelle à ces saints discours. Et bientôt ils condamneront encore, si Dieu le permet, le prédicateur, s'il ne sait pas caresser les tendres oreilles, et flatter par quelque nouvel artifice, contenter ou surprendre leur goût ou raffiné, ou bizarre. Et je pourrais espérer que des âmes ainsi prévenues des joies de la terre, entendissent les joies du ciel !

Malheur à nous, malheur à nous, non pas à cause de ce déluge de maux dont la vie humaine est accablée, ni à cause de la pauvreté et des

[1] *Hebr.* IV, 11.
[2] *Ps.* XXXIII, 8

maladies, et de la vieillesse et de la mort! malheur à nous à cause des joies qui nous trompent, qui obscurcissent nos yeux, qui nous cachent nos devoirs, et la fin malheureuse de tous nos desseins! Malheur à une jeunesse enivrée qui se glorifie dans ses désordres, et qui a honte de donner des bornes à ses excès! malheur au pécheur fortuné qui dit en son cœur aveugle : « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de mal[1]? » Il ne songe pas que le Tout-Puissant l'attend au mauvais jour, et qu'assuré de son coup, il ne précipite pas sa vengeance. Malheur à l'impie qui se délecte dans la singularité de ses sentiments! Il craindrait de paraître faible, s'il en revenait; et, plus faible, il craint de perdre les vaines louanges de quelques amis qui, aussi peu résolus que lui sur les vérités de la vie future, sont néanmoins bien aises d'éprouver jusqu'où l'on peut pousser l'apparence de la sûreté au milieu de l'incertitude et du doute. Mais Dieu confondra bientôt leur vaine philosophie; et malgré cette honteuse dissimulation, il trouvera dans leur cœur de quoi les convaincre. « Il n'y a point de paix pour l'impie[2], » dit le Seigneur. « Malheur enfin à ceux qui vivent dans les délices, puisqu'ils sont morts tout « vivants, » comme dit l'Apôtre[3]! Jésus-Christ ne sera pas leur Sauveur; car « son royaume « n'est pas de ce monde[4], » et il ne l'a pas préparé à ceux qui veulent triompher sur la terre. Au contraire, c'est d'eux qu'il a prononcé cette sentence : « Ils ont reçu leur consolation : » et encore, « vous avez reçu vos biens[5]. » C'est ce que Jésus-Christ a toujours prêché en public et en particulier, au peuple comme à ses disciples, dans toutes ses conversations et dans toutes ses paraboles. Quoi! n'y aura-t-il que des excès dans son Évangile? n'aura-t-il jamais parlé qu'en exagérant? ou faudra-t-il forcer toutes ses paroles en faveur de nos passions et pour y trouver des excuses?

Mais sans raisonner davantage, j'appelle ici votre conscience : voulez-vous achever vos jours parmi ces plaisirs, et dans ce continuel empressement? Répondez-moi, gens du monde, si vous n'avez pas encore oublié le christianisme. Je ne vous parlerai pas de ces commerces dangereux, ni de ces intrigues qui se mènent parmi les ténèbres. Je ne vous parlerai pas de ces rapines cachées, de ces concussions, ni de tout ce négoce d'iniquité. Mais voulez-vous que la mort survienne, pendant qu'appesantis par les soins du siècle, ou dissipés par ses divertissements[1], pendant qu'incapables de vous occuper, ni du siècle à venir, ni de la prière, ni des œuvres de charité, ni d'aucune pensée sérieuse, vous ne songez qu'à remplir un temps qui vous pèse, ou d'un jeu qui vous occupe, [qui vous] travaille, [qui vous] consume les jours et les nuits; ou de ces conversations dans lesquelles, pour ne point parler des médisances dont on les réveille, ce qu'il y a de plus innocent, c'est après tout d'agréables inutilités dont l'Évangile nous apprend qu'il faudra un jour rendre compte[2]? Voulez-vous passer dans ces vanités la dernière année de votre vie, qui est peut-être celle que vous commencez aujourd'hui? Car quel caractère particulier aura cette année fatale où vous serez comptés parmi les morts? Également trompeuses, toutes les années se ressemblent; et c'est à nous à y mettre de la différence.

Mais je languis jusques à mourir, dans ces exercices de piété, dans ces oraisons, dans ces lectures. Que vous dirai-je? ce dégoût, c'est un reste de la maladie : le goût vous reviendra avec la santé : tâchez seulement de vous guérir. Le temps des épreuves est long. Le monde nous le prêche assez par ses amertumes : nous n'en sommes que trop dégoûtés. Mais vous, en attendant le moment des consolations, portez votre pénitence, portez la peine de la mollesse, où vous languissez depuis si longtemps, et n'espérez pas, comme un nouveau Paul, être d'abord ravi au troisième ciel. Souvenez-vous de Jésus, qui, avant ses grandes douleurs et le supplice de la croix, a voulu souffrir pour votre salut des abattements, des ennuis, des détresses extrêmes, laissez-moi dire ce mot, et une tristesse jusqu'à la mort. Prenez ce remède nécessaire, et buvez le calice de sa passion; la joie vous reviendra avec la santé. Mais puisque les joies de la terre sont si mortelles à l'âme, ne cessons de réveiller sur ce sujet le genre humain endormi; répandons dans les saints discours le baume de la piété; et au lieu de ces finesses dont le monde est las, la vive et majestueuse simplicité, les douces promesses et l'onction céleste de l'Évangile.

Et vous, célèbre[3] compagnie, qui ne portez pas en vain le nom de Jésus, à qui la grâce a inspiré ce grand dessein de conduire les enfants de Dieu, dès leur plus bas âge, jusqu'à la maturité de l'homme parfait en Jésus-Christ; à qui Dieu a donné vers la fin des temps des docteurs, des apôtres, des évangélistes, afin de faire éclater

[1] *Eccl.* v, 4.
[2] *Is.* XLVIII, 22.
[3] I. *Tim.* v, 6.
[4] *Joan.* XVIII, 36.
[5] *Luc.* VI, 25.

[1] *Luc.* XXI, 34.
[2] *Matth.* XII, 36.
[3] D. Déforis a cru important de remarquer que Bossuet avait d'abord mis *sainte et savante*, qu'il a effacé pour y substituer *célèbre*. (Edit. de Versailles.)

par tout l'univers, et jusque dans les terres les plus inconnues, la gloire de l'Évangile; ne cessez d'y faire servir, selon votre sainte institution, tous les talents de l'esprit, de l'éloquence, la politesse, la littérature; et afin de mieux accomplir un si grand ouvrage, recevez avec toute cette assemblée, en témoignage d'une éternelle charité, la sainte bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

QUATRIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR,

PRÊCHÉ PENDANT UN JUBILÉ.

Grandeur de nos maux. Nécessité de la grâce du Sauveur, pour nous guérir et nous sauver : ses différentes opérations en nous. Fidélité de Dieu à notre égard : nos infidélités envers lui. Opposition des folles joies du siècle aux joies solides qui nous sont promises.

Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.

Vous donnerez à l'enfant le nom de Jésus, c'est-à-dire, Sauveur; car c'est lui qui sauvera et délivrera son peuple de ses péchés. Matth. I, 21.

Celui dont il est écrit que son nom est le Seigneur et le Tout-Puissant, semble avoir quitté ces noms magnifiques; lorsqu'après avoir pris la forme d'esclave, il a encore subi aujourd'hui une loi servile, et porté imprimée en son propre corps la marque de la servitude. En effet, quand le Fils de Dieu « se fait circoncire, il s'oblige et « s'assujettit, dit le saint Apôtre [1], à toute la loi de « Moïse; » et ainsi se chargeant volontairement du joug que Dieu impose aux serviteurs, non-seulement il se dépouille en quelque façon de sa toute-puissante souveraineté, mais il semble qu'il se dégrade jusqu'à renoncer à la liberté et à la franchise. C'est dans ce temps mystérieux, c'est dans cette conjoncture surprenante, que Dieu, qui sait rehausser magnifiquement les humiliations de son Fils, lui donne le nom de Jésus et la qualité de Sauveur du monde. Il lui rend par ce moyen tout ce qu'il semble avoir perdu. Pendant que le Fils de Dieu se range parmi les captifs, il en est fait le libérateur, et rentre sous un autre nom dans les droits de sa royauté et de son empire; parce qu'il devient, par un nouveau titre, le Seigneur de tous ceux qu'il sauve, et s'acquiert autant de sujets, qu'il rachète de pécheurs et qu'il affranchit d'esclaves.

[1] *Gal.* V, 3.

La grâce du jubilé se trouve enfermée si heureusement dans le saint nom de Jésus et dans le texte de mon Évangile, que je ne puis rien traiter de plus convenable à ce concours de solennités. Mais saint Paul ayant prononcé que « nul ne « peut même nommer le Seigneur Jésus sans la « grâce du Saint-Esprit [1], » moi, qui dois vous expliquer le mystère de ce nom aimable et en faire tout le sujet de mon discours, combien ai-je donc besoin de l'assistance divine? Je la demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Combien grande, combien illustre, combien nécessaire est la grâce que nous apporte le Sauveur Jésus en nous délivrant de nos péchés! On le peut aisément comprendre par la qualité du mal dont elle nous tire. Car le péché n'étant autre chose que la dépravation de l'homme en lui-même et dans sa partie principale, il est clair que les maux qui nous attaquent dans notre fortune ou même dans l'état de notre santé et dans notre vie, n'égalent pas celui-ci en malignité; et que c'est le plus grand de tous les maux, puisque c'est celui qui nous fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire, tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable. Mais, mes frères, ce n'est pas assez; et voici ce qu'il y a de plus déplorable. Le comble de tous les malheurs, c'est que cette volontaire dépravation ne corrompt pas seulement en nous ce qu'il y a de meilleur; mais encore nous rend ennemis de Dieu, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances. Tellement qu'il n'y a nul doute que le plus grand mal de l'homme ne soit le péché : et si jusques à présent il y a eu plusieurs Jésus et plusieurs Sauveurs, maintenant il n'est plus permis d'en connaître d'autres que celui que nous adorons, qui, nous sauvant du péché comme du plus grand de tous les malheurs, mérite d'être nommé le véritable Jésus, l'unique libérateur, et le Sauveur par excellence.

La grâce du jubilé qui nous a été accordée durant ces saints jours, jointe à la réception des saints sacrements et aux pieuses pratiques qui nous ont été ordonnées, fait en nous une entière application de ce beau nom de Sauveur que le Fils de Dieu reçoit aujourd'hui : et le concours de ces choses m'oblige à traiter à fond de quelle manière ce divin Sauveur nous délivre de tous nos péchés. Or, dans le dessein que je me propose de

[1] I *Cor.* XII, 3.

vous expliquer le mystère du nom de Jésus [1], et le salut qui nous est donné en Notre-Seigneur, je ne trouve rien de plus convenable que de vous proposer, aussi nettement que mes forces le pourront permettre, une excellente doctrine de saint Augustin, dans le second livre du second ouvrage contre Julien, où ce grand homme remarque que cette délivrance de tous nos péchés a trois parties principales et essentielles. Car expliquant ces paroles de saint Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de « Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde [2] ; » il enseigne que le Fils de Dieu ôte en effet les péchés, et parce que « il remet ceux qu'on a com- « mis, et parce qu'il nous aide pour n'en plus com- « mettre, et parce que, par plusieurs périls et « par plusieurs exercices, il nous mène enfin à « la vie heureuse où nous ne pouvons plus en « commettre aucun : *Tollit autem, et dimittendo quæ facta sunt,... et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint* [3].

Et certes, quand nous abandonnons au péché notre liberté égarée, il a sa tache qui nous déshonore et sa peine qui nous poursuit ; et quand il nous a été pardonné par la grâce du saint baptême et par les clefs de l'Église, il a encore ses appâts trompeurs et ses attraits qui nous tentent : *Unusquisque tentatur a concupiscentia sua* [4] ? « Chacun est tenté par sa propre concupiscence. » Et dans la plus grande vigueur de la résistance, voire même dans l'honneur de la victoire, si nous vivons sans péché, nous ne vivons pas sans péril, ayant toujours en nous-mêmes cette déplorable facilité et cette liberté malheureuse de céder à notre ennemi. Ainsi le divin Jésus, pour être notre Jésus, et remplir toute l'étendue d'un nom si saint et si glorieux, doit nous délivrer par sa grâce, premièrement du mal du péché, secondement de l'attrait, troisièmement du péril. C'est ce qu'il commence en cette vie et qu'il achève dans la vie future ; il le fait successivement et par ordre. Il ôte le mal du péché, par la grâce qui nous pardonne : il en réprime en nous l'attrait dangereux, par la grâce qui nous aide et qui nous soutient : il en arrache jusqu'à la racine, et le guérit sans retour dans la bienheureuse immortalité, par la grâce qui nous couronne et récompense : *Dei gratia regenerante non imputandum, Dei gratiâ nos juvante frenandum, Dei gratia remunerante sanandum* [1]. Par conséquent, chrétiens, si vous voulez saintement jouir du salut qui vous est offert, et de l'indulgence générale qui vous est donnée par l'autorité de l'Église au nom de notre Sauveur, reconnaissez humblement et avec de continuelles actions de grâces, le pardon qui vous a été accordé ; combattez avec foi et persévérance l'attrait tyrannique qui vous porte au mal ; et aspirez de tout votre cœur au parfait repos et à la félicité consommée où vous n'aurez plus à craindre aucune faiblesse. Voilà les trois grâces qui sont enfermées dans le nom et dans la qualité de Sauveur, dont j'espère vous montrer l'usage dans les trois points qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique j'aie déjà tracé quelque image du mal que le péché fait en nous, l'ordre de mon discours exige de moi que j'en donne une idée plus forte, et que j'établisse les choses en remontant jusques à la source de tout le désordre. Pour raisonner solidement, je commencerai, chrétiens, à définir le péché. Le péché est un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine. Il a donc deux relations ; il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il s'élève avec insolence contre les ordres sacrés de la volonté divine ; il sort de l'une et résiste à l'autre : et par là il est aisé d'établir, selon la doctrine de saint Augustin [2], en quoi le mal du péché consiste. Il dit qu'il est renfermé en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu, il est manifeste, parce qu'il répugne à ses saintes lois : contraire à l'homme, c'est une suite, à cause que l'attachement à ses propres inclinations, comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, le sépare des lois primitives, et de la première raison à laquelle il était uni par son origine céleste. Ainsi il le tire de son ordre et le dérègle en lui-même. D'où il paraît, chrétiens, que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme ; mais avec cette différence qu'il est contraire à Dieu parce qu'il est opposé à sa justice ; mais de plus contraire à l'homme parce qu'il est nuisible à son bonheur : c'est-à-dire, contraire à Dieu comme à la règle qu'il combat, et outre cela contraire à l'homme comme au sujet qu'il corrompt. Ce qui fait dire au Psalmiste, que « celui qui aime l'iniquité, a de l'aversion pour son âme ; « à cause qu'il y corrompt avec sa droiture les principes de sa santé, de son bonheur et de sa vie : *Qui diligit iniquitatem, odit animam suam* [3].

[1] On lit en marge du manuscrit les paroles suivantes, qui font voir que l'auteur a voulu approprier ce sermon au jour de la naissance du Sauveur : « Au jour de la naissance du Sau- « veur, j'entreprends de vous faire voir quelle est la cause de « son arrivée, quel est le mal dont il nous sauve, et quel est « le salut qu'il nous apporte. » (*Edit. de Deforis.*)

[2] *Joan.* I, 29.

[3] *Oper. imperf. cont. Jul.* lib. II, n° 84. hom. X, col. 986.

[4] *Jac.* I, 14.

[1] Lib. II, *cont. Jul.* cap. IV, n° 9, t. X, col. 532.

[2] *De Civit. Dei*, lib. XII, cap. III, t. VII, col. 309.

[3] *Ps.* X, 6.

Et certes, il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissants, mais « ennemis de Dieu, poursuit-il, par la volonté de lui résister, et non par « le pouvoir de lui nuire? » *Inimici Deo resistendi voluntate, non potestate lædendi*[1]. Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché, ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet? comme la terre, qui élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière, et se couvre seulement de ténèbres; ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu, par un juste jugement, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée.

C'est pour cela que le roi-prophète prononce cette malédiction contre les pécheurs : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur*[2] : « Que leur épée leur perce le « cœur, et que leur arc soit brisé. » Vous voyez deux sortes d'armes entre les mains du pécheur, un arc pour tirer de loin, une épée pour frapper de près : l'arc se rompt, et est inutile; l'épée porte son coup, mais contre lui-même. Entendons : le pécheur tire de loin contre le ciel et contre Dieu, et non-seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Évangile, et tu fais un jeu sacrilége des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur téméraire, impudent profanateur du saint nom de Dieu, qui, non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si féconde pour toi en nouveaux bienfaits; tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu de toutes les bizarreries d'un jeu excessif : ou bien, poussé par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante, comme s'il était du nombre de tes ennemis, et encore le plus faible et le moins à craindre; parce qu'il ne tonne pas toujours, et que, meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main, tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes. Ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le roi-prophète. Mais, mes frères, il ne suffit pas que son arc se brise, et que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup mortel, si le Sauveur ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs : le péché, qui trouble tout dans le monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengence, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice, qui veut ravir le bien d'autrui, fait son essai sur son auteur, qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant de ravir et d'usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source; parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne.

Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire, de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même, est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérégiement et l'entière dépravation du dedans; plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme; plus grand que tous les maux qui affectent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience; plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est qu'une folle criminelle. Enfin, pour conclure ce raisonnement, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime. Malheur qui nous accable et crime qui nous déshonore; malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse; malheur qui nous fait tout perdre pour l'éternité, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste et ne nous laisse pas même sujet de nous plaindre.

Pourquoi pour l'éternité? car il faut encore expliquer ceci en un mot, pour entendre de quel mal Jésus-Christ nous sauve. Ici je pourrais vous dire que Dieu étant éternel, il ne faut pas s'éton-

[1] *De Civit. Dei*, ub supra
[2] *Ps.* XXXVI, 16

ner qu'il ait des pensées éternelles et que tout l'ordre de ses conseils se termine à l'éternité. Je pourrais encore ajouter qu'ayant résolu pour cette raison de se donner à la créature par une éternelle communication, elle se rend digne d'un mal éternel, quand elle perd volontairement un bien qui le pouvait être. Mais je veux entrer plus avant dans la nature du mal : c'est dans cette source intime de malignité, c'est dans la secrète et profonde disposition des volontés déréglées, que je veux découvrir la cause funeste de l'éternité malheureuse qui menace les impénitents. Je demande seulement que vous m'accordiez que nul homme ne veut voir la fin de sa félicité ni de son bonheur. Il ne faut point de raison ; la nature parle : partout où l'homme établit sa félicité, qui ne sait qu'il voudrait y joindre l'éternité tout entière? Maintenant en quoi est-ce que le pécheur a mis sa félicité? Il l'a mise dans les biens sensibles : et c'est en cela, dit saint Augustin, que consiste son déréglement, que « lui, qui peut aspirer à la « jouissance des biens éternels, abandonne lâche« ment son cœur à l'amour des biens périssables : » *In extremi boni dilectione turpiter volutatur, cui primis inhærere fruique concessum est*[1]. Que s'il y établit sa félicité, par les principes posés, il s'ensuit qu'il voudrait y voir l'éternité attachée. Tous nos désirs déterminés enferment je ne sais quoi qui n'a point de bornes et une secrète avidité d'une jouissance éternelle. La volonté ne veut être ni empêchée, ni interrompue, ni troublée dans son action; si bien que tout ce qu'elle aime, elle voudrait et l'aimer toujours et le posséder éternellement, sans appréhension de le perdre. Consultez votre cœur, jamais l'homme ne veut voir la fin ni de son plaisir ni de son bonheur. C'est alors que la pensée de la mort nous est plus amère ; la loi de Dieu nous devient incommode et importune, parce qu'elle nous contrarie ; et si notre cœur en était cru, il abolirait cette loi qui choque son inclination, par la force d'un secret instinct, qui veut lever tout obstacle à ses passions et par conséquent les rendre immortelles. Dans cette malheureuse attache, combien de fois avez-vous dit que vous ne vouliez jamais rompre? dans la haine, Je ne le veux jamais voir? Éloignement éternel des choses qui nous répugnent, éternelle possession de celles qui nous contentent, c'est le secret désir de notre cœur; et si l'effet ne s'ensuit pas, ce n'est pas notre volonté, mais notre mortalité qui s'y oppose.

Et ne me dites pas, ô pécheurs ! que vous prétendez vous corriger quelque jour. Car, au contraire, dit excellemment le grand pape saint Grégoire, « les pécheurs font voir assez clairement « qu'ils voudraient pouvoir contenter sans fin leurs « mauvais désirs, puisqu'ils ne cessent en effet « de les contenter tant qu'ils en ont le pouvoir, et « que ce n'est point leur choix, mais la mort qui « met fin à leurs désordres et à leurs poursuites. « C'est donc, conclut ce grand pape, un juste ju« gement de Dieu qu'ayant nourri dans leurs cœurs « une secrète avidité de pécher sans fin, ils soient « punis rigoureusement par des peines interminn« bles qui n'en ont pas, et qu'ils ne trouvent non « plus de bornes dans leurs supplices, qu'ils n'en « ont voulu donner à leurs excès détestables : » *Non corda hominum, sed facta pensavit. Iniqui enim ideo cum fine deliquerunt, quia cum fine vixerunt. Nam voluissent utique, si potuissent, sine fine vivere, ut potuissent sine fine peccare. Ostendunt enim quia in peccato semper vivere cupiunt, qui nunquam desinunt peccare dum vivunt. Ad magnam ergo justitiam judicantis pertinet, ut nunquam careant supplicio, qui in hac vita nunquam voluerunt carere peccato*[1].

Entrez donc aujourd'hui, mes frères, dans la profondeur de vos maux, et voyez de quel abîme Jésus-Christ nous tire. Il est temps maintenant que nous célébrions les miséricordes de ce Sauveur qui nous est donné aujourd'hui contre un si grand mal ; de ce puissant Médiateur de la nouvelle alliance, qui s'est mis entre Dieu et nous, afin de porter pour nous tout le poids de sa colère implacable ; qui a noyé nos péchés, non plus au fond de la mer, comme disait le prophète[2] ; mais dans le bain salutaire, dans le déluge précieux de son sang; qui nous a renouvelés par sa grâce, consacrés et sanctifiés par son Saint-Esprit, qu'il a répandu en nous comme un gage de vie éternelle. Accourez ici, chrétiens : *Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum*[3] : « Glorifiez tous ensemble avec moi Notre-Seigneur, « et ne cessons jamais d'exalter son nom ; » ce nom aimable, ce nom de Jésus, notre unique consolation et l'appui de notre espérance. Je m'en vais vous raconter les miséricordes qu'il a exercées dans la rémission de nos crimes.

Quand le souverain accorde une grâce et une rémission, ou il relâche toute la peine, ou il la commue ; et le Sauveur se sert de ces deux manières dans la rémission de nos crimes. Par la grâce du saint baptême, il donne une entière abolition ; il fait des créatures nouvelles, sur lesquelles il répand si abondamment sa miséricorde, qu'il ne réserve aucun droit ni aucune peine à sa justice irritée. Mais quand nous avons violé ce pacte sacré du baptême, manqué à la foi donnée,

[1] *De vera Rel.* cap. XLV, n° 83, t. I, col. 778.

[1] *Dial.* lib. IV, cap. XLIV, t. II, col. 449.
[2] *Mich.* VII, 19.
[3] *Ps.* XXXIII, 3.

foulé aux pieds indignement le sang de la nouvelle alliance par lequel nous avons été rachetés et purifiés; c'est une doctrine constante qu'il se montre plus rigoureux, et réserve quelque peine : non que son sang ne soit suffisant pour emporter une seconde fois la coulpe et la peine; mais il [en] dispense l'application selon les ordres de sa sagesse, et suivant qu'il nous est utile pour nous retenir dans un penchant si dangereux. Car alors il ne permet pas que nous sortions tout à fait des liens de la justice; en pardonnant aux pénitents la peine éternelle qu'elle pouvait exiger, il lui laisse néanmoins quelque prise; afin que nous ressentions par quelque atteinte les engagements malheureux et inévitables où nous nous étions jetés. « Et ainsi, « dit saint Augustin, il accorde tellement la « grâce, qu'il ne relâche pas tout à fait la sévérité « de la discipline : » *Sic impertitur largitas misericordiæ, ut non omittatur severitas disciplinæ*[1].

C'est pourquoi deux prisons dans l'Évangile. Une prison éternelle, où cent portes d'airain ferment la sortie, où un vaste chaos[2], une immense et insurmontable séparation rend le ciel pour jamais inaccessible. Et il y a une autre prison, dont il est écrit qu'on n'en sortira qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole[3]; et c'est cette prison temporelle que les Pères et les saints conciles et l'ancienne tradition appellent le purgatoire. Quoique cette peine soit bornée à un certain temps, il est aisé de comprendre, comme saint Augustin l'a remarqué[4], qu'elle passe de bien loin toutes celles que nous ressentons en ce corps mortel. « Tout « est ombre, tout est figure en ce monde : » *Figura hujus mundi*[5]. En l'autre, il n'en est pas ainsi : là s'exerce la justice, là se ressent la vérité sans mélange. Et c'est pourquoi le Sauveur, qui ne se lasse jamais de nous bien faire, use encore d'une seconde commutation. La première a changé la peine éternelle en des peines temporelles; mais peines du siècle futur, mais peines qui ont un poids extraordinaire; il consent que nous subissions en échange les peines de cette vie.

De là les saintes sévérités de l'ancienne pénitence, qui soumettaient les pécheurs à de longues humiliations, à des rigueurs inouïes qui se pratiquaient sans relâche durant le cours de plusieurs années. Une profonde terreur de la justice divine leur faisait chercher quelque proportion avec ses règles rigoureuses. Ainsi les cilices, les prosternements, les gémissements et le pain des larmes, le renoncement à tous les plaisirs, même aux plus innocents, étaient l'exercice des saints pénitents, qui s'estimaient trop heureux d'éviter par une si faible compensation les peines de la vie future, quoique déjà modérées, mais toujours plus insupportables que toutes celles de cette vie. Notre extrême délicatesse ne peut encore souffrir ce tempérament : soldats lâches et efféminés, et indignes de marcher sous l'étendard de la croix, nous ne pouvons endurer la discipline de notre milice; et voici que le Sauveur se relâche encore. Il fait une troisième commutation des peines que nous avions méritées. Il change les anciennes austérités en quelques jeûnes, quelques stations, des prières et des aumônes; et pourvu que le cœur du moins soit percé des saintes douleurs de la pénitence et rempli de ses amertumes, il permet à son Église d'user d'indulgence. C'est la grâce du jubilé qui s'accorde sur la terre, et qui a son effet dans le ciel, conformément à cette parole qui a été dite à saint Pierre : « Tout ce que vous lierez sur la « terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous « délierez sur la terre, sera délié dans le ciel : » *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum in cœlis*[1]. Grâce singulière, grâce abondante, grâce qui tient lieu d'un second baptême à ceux qui sont disposés dans le degré que Dieu sait. O Jésus! vraiment Jésus et Sauveur; ô miséricorde infinie! « C'est moi, dit ce grand « Sauveur, c'est moi qui ai effacé tes iniquités, « comme un nuage qui s'évanouit : c'est moi qui les « ai dissipées sans que vous en soyez jamais re- « cherché, comme une légère vapeur qui ne laisse « plus dans l'air aucun vestige : » *Delevi ut nubem iniquitates, et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quoniam redemi te*[2]. O Sauveur! ô Libérateur! Par quelles actions de grâces?... « O cieux! réjouissez-vous; que votre re- « connaissance soit portée jusqu'aux extrémités « de la terre : que les montagnes tressaillent de joie « avec vous : que les déserts, les bois, les rivages, « et enfin toute la nature retentissent du bruit de « vos louanges et de vos actions de grâces : » *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus; jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus*[3].

N'abusons pas, mes frères, d'une telle grâce. Le criminel qui a reçu son abolition, se regarde comme recevant une vie nouvelle, et considère le prince comme un second père qui lui rend, et la lumière, et la vie, et la société des hommes, et qui efface de dessus son front la tache honteuse qui le condamnait à une éternelle infamie.

[1] *S. Aug. de Contin.* n° 15, t. VI, col. 305.
[2] *Luc.* XVI, 26.
[3] *Matth.* V, 26.
[4] *Enar. in Ps.* XXXVII, n° 3, t. IV, col. 295.
[5] *I. Cor* VII, 31.

[1] *Matth.* XVI, 19.
[2] *Is.* XLIV, 22.
[3] *Ibid.* XLIV, 23

Regardons le divin Jésus notre roi, notre pontife, notre avocat, notre unique libérateur, comme celui seul par qui nous vivons [1]. Commençons donc aujourd'hui une vie nouvelle; et pour n'être point méconnaissants de la grâce qui remet nos crimes, soyons fidèles à celle qui se présente pour nous aider à n'en plus commettre.

SECOND POINT.

Les médecins ordinaires nous traitent assidûment durant tout le cours de la maladie; quand la fièvre nous a quittés tout à fait, ils nous quittent aussi sans crainte, et nous laissent peu à peu réparer nos forces : si bien que la marque la plus certaine que le malade est guéri, c'est lorsque le médecin le laisse à lui-même et à sa propre conduite, pour achever de se rétablir. Les maladies de nos âmes ne se traitent pas de la sorte. Le péché, quoique guéri par la grâce justifiante, laisse néanmoins de si mauvais restes, et affaiblit tellement en nous le principe de la droiture, que la grâce médicinale ne nous est pas moins nécessaire pour conserver persévéramment que pour recouvrer la justice; et si le médecin qui nous a traités nous abandonne un moment, la rechute est inévitable : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* [2] : « et le dernier état de cet homme « devient pire que le premier. »

C'est ici qu'il nous faut entendre les faiblesses, les blessures, les captivités de notre nature vaincue; et nous verrons, chrétiens, que le péché nous séduit par tant d'artifices, nous gagne par tant d'attraits, nous pénètre par tant d'avenues, qu'il faut une prévoyance infinie, et une puissance sans bornes, et un soutien sans relâche pour nous tirer de ses mains, et nous sauver de ses embûches. Et au dedans et au dehors, tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors, tout ce qui est autour de nous nous est une occasion de péché; tant nous sommes dépravés et corrompus! ce qui est plaisant nous captive, ce qui est choquant nous aigrit. Notre bonne fortune nous rend superbes, celle des autres, envieux; leurs malheurs nous causent un mépris injuste, les nôtres un lâche abattement et le désespoir. Pour les amis, nous sommes flatteurs; pour les ennemis, inexorables; pour les indifférents, durs et dédaigneux; par conséquent injustes pour tous. Nous corrompons toutes choses : l'amitié par la complaisance et par les cabales, la société par les fraudes, les lois mêmes et les jugements par les partialités et par l'intérêt. Autant d'objets différents qui nous environnent, autant de pierres de scandale, autant d'occasions de dérèglements. Et pour le dedans, ô Dieu! quel désordre! Premièrement pour la connaissance; ou l'ignorance nous l'ôte, ou la passion l'obscurcit, ou le défaut de réflexion la rend inutile, ou la témérité ruineuse. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous tourne et dégénère en excès. Les simples sont grossiers, les subtils sont présomptueux. Les biens réels sont les moins connus, les idées les plus véritables sont les moins touchantes; le spirituel est plus fort, le sensible est plus décevant : la raison y succombe. Après cela, chrétiens, aurons-nous peine à connaître que nous avons besoin d'un Sauveur qui nous excite à chaque moment, nous soutienne en chaque occasion, nous prête la main à chaque pas, pour empêcher nos égarements et nos chutes ruineuses?

Ajoutons encore à toutes ces plaies celles que nous recevons par nos habitudes vicieuses : car on ne sort pas de ce labyrinthe aussi facilement qu'on s'y engage. La volonté humaine, il est vrai, est naturellement indéterminée; mais il n'est pas moins assuré qu'elle a aussi cela de naturel, qu'elle se fixe elle-même par son propre mouvement, et se donne un certain penchant dont il est presque impossible qu'elle revienne. Ainsi, par sa liberté naturelle elle est maîtresse de ses objets, qu'elle peut prendre ou rejeter comme il lui plaît; mais autant qu'elle est maîtresse de ses objets, autant est-elle capable de se lier par ses actes. Elle s'enveloppe elle-même dans son propre ouvrage comme un ver à soie; et si les lacets dont elle s'entoure semblent de soie par leur agrément, ils ne laissent pas toutefois de surmonter le fer par leur dureté. Non, elle ne peut pas si facilement percer la prison qu'elle se fait, ni rompre les entraves dont elle se lie. Et ne me dites pas ici que, puisque vos engagements sont si volontaires, la même volonté qui les fait les pourra facilement dénouer. Au contraire, c'est ce qui fait la difficulté, de ce que la même volonté qui s'est engagée, est aussi obligée de se dégager : c'est elle qui fait les liens et qui les veut faire, et elle-même qu'il faut employer pour les dénouer; elle-même qui doit tout ensemble soutenir le choc et livrer l'assaut. Qui ne voit donc manifestement que s'il ne lui vient

[1] Toute la grâce de la rémission est en Jésus-Christ. S'il faut éloigner de nous nos péchés, qui nous fera cette grâce, sinon celui qui a pris sur soi nos iniquités, et a porté nos crimes en son propre corps? S'il en faut effacer la tache, quel autre que lui a donné son sang pour laver notre conscience des œuvres de mort? Qui est celui qui les couvre aux yeux de Dieu, sinon celui qui nous a revêtus de son innocence? Qui empêche qu'on nous les impute, sinon celui dont la charité en a transporté sur soi-même toute la peine?

Ce morceau n'a point de place fixe dans le manuscrit de l'auteur; il est entièrement détaché du corps du discours, mais il s'y rapporte visiblement : c'est pourquoi nous le donnons a la fin du premier point, auquel il convient parfaitement. (*Édit. de Deforis.*)

[2] *Matth.* XII, 15.

du dehors quelque force et quelque secours, elle combattra en vain, et ne fera que s'épuiser par des efforts inutiles? Car, comme dit saint Ambroise : « On n'est pas longtemps fort et vigoureux, quand « c'est soi-même [1] [qu'il faut vaincre. Le combat « qu'on est obligé de soutenir contre soi-même « et ses propres cupidités, est trop rude pour « qu'on puisse, seul, en sortir victorieux : » *Advertis quam grave certamen sit, quod est intra hominem; ut secum ipse confligat, cum suis cupiditatibus prœlietur;... nec potuisse evadere, nisi esset Domini Jesu gratia liberatus* [2]. « Bientôt l'homme misérable se voit en danger de périr, « si son Dieu ne vient à son secours, s'il ne crie « vers lui au milieu de ses frayeurs, en lui disant : « O Seigneur! délivrez mon âme : » *Miser homo congreditur, ut vincat, et ipse in periculum ruit, nisi Domini nomen adfuerit, nisi cum vereur, oraverit dicens: O Domine, libera animam meam* [3]. « La victoire est donc réservée à celui seul « qui met sa confiance dans la grâce, et qui ne pré- « sume point de ses forces : » *Ille vincit qui gratiam Dei sperat, non qui de sua virtute præsumit* [4]. Mais après que la grâce du Sauveur nous a fait triompher de nous-mêmes, il faut des précautions pour persévérer dans cette heureuse liberté. Plus les dangers sont multipliés, plus il est nécessaire de se tenir en garde, d'apporter de soin et d'application à l'affaire de son salut. Malheur à ceux, ou qui oublient l'état d'où la bonté divine les a tirés, ou qui négligent de prendre les moyens qu'elle leur prescrit pour assurer ses dons! Tu t'endors déjà, pécheur, miraculeusement délivré par une charité toute gratuite : tu prétends te reposer, comme si tu n'avais plus d'ennemis à craindre : tu marches au milieu des périls auxquels tu t'exposes encore, avec une sécurité dont tu es le seul qui ne sois pas effrayé. Ces occasions, qui te sont devenues mortelles, ne te paraissent plus dangereuses; tu recommences à te familiariser avec les objets de tes passions. Les difficultés presque insurmontables que tu avais éprouvées dans l'œuvre de ta conversion, ces douleurs si vives et si profondes que tu t'es vu obligé de ressentir pour t'arracher à la créature et à toi-même, ne te retiennent pas. Ingrat, tout ce que la grâce a fait pour briser les chaînes de ta volonté captive, ne te touche plus. Tu sembles regretter ton ancien esclavage, et vouloir secouer le joug du nouveau maître qui t'avait affranchi en te recevant sous son empire. Les pratiques de la piété ne t'inspirent que du dégoût; la gêne et les contraintes d'une vie réglée te sont insupportables. Tu renonces peu à peu aux exercices pénibles mais salutaires de la vie chrétienne que tu avais embrassée. Tu n'envisages qu'avec horreur la mortification et les austérités de cette pénitence qui avait tant contribué à te rendre la vie, qui devait servir à l'augmenter, à la conserver en toi, en y faisant mourir à jamais le péché. Le monde et ses plaisirs l'emportent insensiblement sur ton cœur par leurs funestes attraits.] Va, tu périras misérablement, et ta perte sera signalée par un infâme naufrage.

Par conséquent, chrétiens, soyons sobres et vigilants; marchons avec crainte et circonspection. Méditons ces paroles de Tertullien : *Hos inter scopulos, has inter tempestates fides navigat tuta, si sollicita; secura, si attonita* [1] : « Parmi tant d'orages, parmi tant d'écueils, la foi « sera ferme si elle est craintive; et naviguera « sûrement, si elle marche toujours tremblante et « étonnée de ses périls. » Et c'est après les bienfaits, c'est après les grâces et les indulgences, que la crainte doit être plus grande. Car la vengeance suit de près l'ingratitude; et rien n'irrite tant la bonté que le mépris qu'on en fait. C'est pourquoi le Saint-Esprit, ayant représenté aux Galates, par la bouche de l'Apôtre, les immenses bontés de Dieu, leur adresse ces paroles : *Nolite errare, Deus non irridetur* [2] : « Ne vous y trompez pas, « on ne se moque pas de Dieu. » Non, non, ne vous trompez pas par cette fausse idée que vous concevez des miséricordes divines. Cette bonté de Dieu, que vous vantez tant, et que vous faites l'appui de vos crimes, n'est pas une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les pécheurs vivent à leur aise. C'est une bonté vigoureuse et juste. Dieu est bon, parce qu'il est ennemi du mal; et il exerce l'amour qu'il a pour le bien, par la haine qu'il a pour le crime. Sa justice est lente, mais non endormie : ne vous persuadez pas qu'il prétende flatter par sa patience l'espérance de l'impunité; autrement vous vous feriez, non un Dieu vivant, mais une idole muette et insensible, un Dieu bon jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la faiblesse. *Nolite errare :* il n'en est pas de la sorte; on ne se moque pas de lui. Et qui sont ceux qui s'en moquent, sinon ceux qui abusent de ses bontés; qui croient qu'on leur donne le temps de pécher, parce qu'on leur en donne pour se repentir; qui font un jeu sacrilége de ses sacrements, du ministère des clefs, et des indulgences de sa sainte Église; qui tournent contre lui tous ses bienfaits, et font de ses miséricordieuses fa-

[1] Il nous manque ici dans le manuscrit un feuillet, qui s'est trouvé égaré. Pour lier ce qui précède avec ce qui suit, nous avons tâché de remplir la lacune, par le morceau qui est mis entre deux crochets. (*Édit. de Déforis.*)
[2] *S. Ambr. in Ps.* CXXVIII, n° 46, t. I, col. 1234.
[3] *Id. de Obit. Theodos. Orat.* n° 24, t. II, col. 1204.
[4] *Ibid.* n° 25.

[1] *De Idolat.* n° 24.
[2] *Gal.* VI, 7.

cilités un chemin à la rébellion et à la licence? Donc, mes frères, que ce jubilé finisse nos ingratitudes. Ne nous moquons pas de Dieu : car, comme ajoute l'Apôtre, « l'homme recueillera ce qu'il aura « semé [1]; » de peur qu'il ne se moque à son tour, et que nous ne puissions soutenir cette cruelle et insupportable moquerie. Ah! mes frères, détournons nos yeux; je veux espérer de vous de meilleures [dispositions]. Prions le divin Sauveur qui a lavé tous nos péchés, qu'il guérisse encore toutes nos langueurs, et par là nous obtiendrons la dernière grâce, qui est celle d'être à jamais impeccables. C'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

C'est donc ici, chrétiens, la dernière grâce, l'assurance, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres, d'être menés à la vie où nous serons impeccables, où nous jouirons éternellement avec les saints anges de cette heureuse nécessité de ne pouvoir plus être soumis au péché. C'est pour cela qu'il nous est né un Sauveur sur qui le péché ne pouvait jamais avoir de prise, afin que, régénérés du même Esprit dont il a été conçu, nous puissions par sa grâce devenir un jour heureusement incapables de succomber au péché. C'est là le bonheur parfait, c'est le salut accompli, c'est enfin le dernier repos qui nous est promis en Notre-Seigneur. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir ne plus pécher; la fin de notre repos, c'est de ne pouvoir plus pécher. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir être justes; la fin de notre repos, c'est d'avoir une assurance certaine, infaillible, de ne déchoir jamais aux siècles des siècles, de la grâce ni de la justice.

Pour comprendre profondément la différence de ces deux repos, dont l'un est la consolation de la vie présente, et l'autre est la félicité de la vie future, il faut remarquer, messieurs, que par la grâce du christianisme nous sommes très-assurés que Dieu ne nous délaissera pas; mais nous ne sommes pas assurés que nous ne délaisserons pas notre Dieu; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous sommes assurés de Dieu, mais toujours incertains de nous et de notre propre faiblesse. Nous sommes assurés de Dieu; car nous sommes très-assurés qu'il ne quitte point, si on ne le quitte : il ne change pas comme un homme, et « ses dons, « dit le saint apôtre [2], sont sans retour et sans re- « pentance. » Jésus invite à lui tous ceux qui ont soif de la vérité et de la justice : mais lui-même il a soif des âmes; il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent. Il ouvre ses bras à tous, à tous son sang et ses plaies, à tous sa miséricorde et sa grâce; et « si on ne l'abandonne, il n'aban- « donne jamais : » *Non deserit, nisi deseratur* [1]. C'est la doctrine de tous les saints Pères, c'est la foi constante de tous les conciles; c'est l'espérance de tous les fidèles; si quelqu'un le nie, qu'il soit anathème. La foi de Dieu nous est engagée, ainsi qu'il l'a assuré par son saint prophète : « Je vous « ai épousée en foi : » *Despondi te mihi in fide* [2]; et cette parole est sacrée, cette foi est inviolable; c'est à Jésus-Christ qu'elle est donnée, et son sang nous est le gage de sa vérité infaillible. C'est pourquoi tous les oracles divins nous assurent que le traité qu'il fait avec nous est un traité éternel : *Feriam vobiscum pactum sempiternum* [3]; c'est-à-dire, que notre grand Dieu, toujours fidèle à sa vérité et à ses promesses, ne quitte jamais de lui-même ceux qu'il a une fois admis à la nouvelle alliance, à la société de son Fils et à l'unité de ses membres. Mais si nous sommes bien assurés qu'il ne rompra pas le traité, nous ne sommes pas assurés de ne le pas rompre. Il est vrai, cet Époux toujours fidèle ne fera jamais de divorce : mais [4] que son amour est délicat! mais que sa jalousie est scrupuleuse! Cette âme, perfide et ingrate épouse, qui tant de fois s'est souillée d'un amour indigne et profane, l'obligera peut-être à se séparer; et ainsi, dit le prophète Isaïe, « elle dissipe, elle viole le pacte éternel : » *Dissipaverunt fœdus sempiternum* [5]. Comment est-il dissipé, s'il est éternel et irrévocable? « C'est à cause, dit ce prophète, que les hommes ont transgressé la loi ancienne, et qu'ils ont changé le droit établi : » *Transgressi sunt leges, mutaverunt jus* [6]; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que le pacte était éternel de la part de Dieu, mais qu'il a été rompu de la part des hommes. Celui qui est immoable, est toujours prêt à demeurer ferme, mais l'homme qui change à tout vent, comme la face de la mer, a tout renversé en manquant à la foi donnée. Voilà donc, âmes chrétiennes, quelle est notre assurance durant cette vie; voilà quel est notre repos durant cet exil. Grand et admirable repos! car qu'y a-t-il de plus grand que d'être assuré de Dieu? mais incertitude terrible! car qu'y a-t-il de plus misérable que de n'être pas assurés de nous?

Viendra donc enfin le dernier repos et l'assurance parfaite, où nous serons assurés de Dieu et non moins assurés de nous. Nous sommes déjà certains que Dieu ne peut jamais nous manquer de lui-même; alors nous serons certains que nous ne

[1] *Gal.* VI, 8.
[2] *Rom.* XI, 29

[1] *S. Aug. in Ps.* XLV, n° 9, t. IV, col. 1029.
[2] *Os.* II, 20.
[3] *Is.* LV, 3.
[4] On lit ici en marge de l'original : *Fidélité réciproque.*
[5] *Is.* XXIV, 5.
[6] *Ibid.*

pourrons jamais manquer à Dieu, et que notre fidélité, je l'oserai dire, ne sera pas moins assurée ni moins inébranlable que la sienne propre, parce qu'il fixera nos désirs errants par la pleine communication du bien véritable. Tel est ce jour de repos et de sabbat éternel qui nous est promis; voilà quels nous serons à la fin, sans fin, immuables comme Dieu même, saints comme Dieu même, impeccables comme Dieu même. Comment, mes frères, pourra arriver à des hommes toujours changeants cet état de félicité immuable, si ce n'est que ce même Dieu, qui a fait la créature raisonnable dans la loi des changements, ne cesse de la rappeler à la loi de son éternité? Car qui ne sait qu'il nous a créés pour être participants de lui-même? Il commence en nous cette grâce dans ce lieu de pèlerinage; c'est pourquoi nous y pouvons être saints: mais il ne fait encore que la commencer; c'est pourquoi nous pouvons devenir pécheurs. Alors nous serons saints sans changement et délivrés du péché sans aucun retour, lorsque nous serons élevés à la parfaite unité, « à la pleine com« munication du bien immuable: » *Plena participatione incommutabilis boni* [1].

Cette dernière grâce nous sera donnée, ainsi que toutes les autres, par Jésus-Christ notre Sauveur. Car il faut que nous participions successivement à la grâce de sa mort et à celle de sa glorieuse résurrection. « Il est mort une fois pour « nos péchés, et il est ressuscité pour ne mourir « plus [2] »: il se donne à nous comme mort, et il faut qu'il se donne à nous comme immortel. Nous participons à la grâce de sa mort, lorsque nous faisons mourir en nous le péché avec ses mauvais désirs; et nous participerons à la grâce de sa glorieuse immortalité, lorsque nous vivrons, pour ne mourir plus, à la sainteté et à la justice. Alors nous aurons la plénitude de la grâce que Jésus-Christ nous a apportée, alors nous serons semblables aux anges, possédant Dieu, possédés de Dieu; nous vivrons entièrement sauvés du péché, sans trouble, sans péril, sans tentation. Combien libre sera alors notre liberté, combien vive notre vie, combien tranquille notre paix! « Là nous n'aurons « plus aucun vice, ni dont il nous faille secouer « le joug, ni dont il nous faille effacer les restes, ni « dont il nous faille combattre les attraits trom« peurs: » *Nullum habens vitium, nec sub quo jaceat, nec cui sedat, nec cum quo saltem laudabiliter dimicet* [1]. Rien ne pourra nous agréer que la vérité, rien ne pourra nous plaire que le vrai bien, rien ne pourra nous délecter que la justice éternelle. Pourquoi? parce que, pour parler selon l'Évangile, « nous serons alors pleinement « entrés dans la joie de Notre-Seigneur: » *Intra in gaudium Domini* [1]. Je finirai ce discours en vous expliquant cette parole.

C'est autre chose, mes frères, que cette joie entre en nous, autre chose que nous entrions en cette joie. Notre âme est comme un vaisseau; elle a plus de capacité, et la joie y est versée comme une liqueur. Cette liqueur a été comme répandue dans tous les objets qui nous environnent, et l'action de nos sens va l'attirer et l'exprimer de tous ces objets, pour la faire couler dans nos cœurs ainsi qu'un suc agréable. Que de fausses joies le remplissent! que nous ramassons par nos sens de joies corrompues! je ne parle pas de joies dissolues. Que dirai-je de la douceur cruelle de la vengeance, et [de] ce triomphe secret quand on prend le dessus sur son ennemi? [Quelle sensibilité dans le] point d'honneur! [combien de] ressorts secrets [ne met-il pas en mouvement], pour animer le feu de la vengeance, [et quelle satisfaction ne fait-il pas goûter dans celle qu'il inspire?] Que dirai-je de ces fausses tendresses qui vont toucher, remuer dans le fond du cœur tant d'inclinations corrompues? Que dirai-je de ces railleries pernicieuses, qui rendent plaisant ce qui tue, qui vont ravilir l'autorité de la religion dans une âme simple, qui la soulèvent contre Dieu et contre la foi? Ces maximes qui flattent les sens, affermissent un front qu'on trouve trop tendre, et fortifient la pudeur contre la crainte du crime. Le poison de ces médisances, d'autant plus mortelles qu'elles sont délicates et ingénieuses, [s'insinue sans peine jusque dans le plus intime des consciences]: on se plaît à les débiter; et vous, âmes trop crédules, vous les écoutez avec complaisance. [Que ne produit pas] cette fausse douceur qui va chatouiller notre vanité indiscrète? ce plaisir de plaire aux autres, qui fait qu'on aime à se parer avec tant de vaines et dangereuses complaisances, pour traîner après soi les âmes captives, et triompher non des hommes, mais de Jésus-Christ, en mettant sous le joug [ceux] qu'il a affranchis par son sang? *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam: infixus sum in limo profundi, et non est substantia* [2]: « Sauvez-moi, sauvez moi, Seigneur, « de la corruption du siècle: ses eaux, ses faux « plaisirs, ses fausses maximes ont pénétré le fond « de mon âme: je suis enfoncé et englouti dans « le limon de l'abîme, et je ne trouve ni de pied « ni de consistance. »

Au milieu de ce mélange, la joie du ciel des-

[1] *S. Aug. Epist.* CXL, *ad. Honorat.* n° 74, t. II, col. 450 et seq.
[2] *Rom* VI, 9, 10.
[1] *S. Aug de Civ. Dei,* lib. XXII, cap. XXIV, t. VII, col. 692.

[1] *Matth.* XXV, 21.
[2] *Ps.* LXVIII, 1.

cend dans notre âme : [on éprouve une soudaine illumination du Saint-Esprit, un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans une douce espérance, un attrait du bien éternel dans la charité : on revient un peu à soi-même. Ainsi la joie de Notre-Seigneur, l'amour de la vérité et la chaste délectation de la justice entre en nos cœurs durant cette vie. Mais elle y entre, mes frères, comme dans un vaisseau corrompu, et déjà rempli d'autres joies sensibles qui altèrent la pureté de cette sainte et divine joie. C'est pourquoi le cœur humain est partagé, et les entrées étant ouvertes à la joie du monde, elle ne gagne que trop souvent le dessus. Souvent les joies du monde peuvent s'accorder; souvent même leur variété et leur mélange fait leur plus doux assaisonnement. La joie du ciel est incompatible, le moindre mélange la corrompt; et elle perd tout son goût et tout son agrément, si elle n'est goûtée toute seule : et de là vient qu'elle perd bientôt toute sa saveur dans ce mélange infini des joies de la terre. Dans la bienheureuse immortalité, la joie de Notre-Seigneur n'entrera pas tant dans notre âme, que notre âme entrera tout entière dans cette joie du Seigneur comme dans un abîme de félicité. Elle en sera pénétrée, elle y sera absorbée; « là tout ce qui est de mortel sera en« glouti par la vie, » comme dit l'apôtre saint Paul [1] : et l'ardeur des fausses joies de la terre étant tout à fait éteinte, il ne restera dans les cœurs que le plaisir immortel et le chaste attrait de la vérité, et un amour suprême, un amour constant, un amour immuable pour la justice : *Gaudium de veritate*, dit saint Augustin [2].

« Donc, mes frères, dit le saint apôtre [3], hâ« tons-nous d'entrer dans ce repos éternel : » *Festinemus ergo ingredi in illam requiem*. Vous tous qui avez cherché dans la participation des saints sacrements, dans les œuvres de pénitence, dans la grâce du jubilé, le repos de vos consciences; dans le calme de vos passions, tournez maintenant tous vos désirs à ce repos éternel, où vous n'aurez plus aucune tentation à combattre : *Festinemus* : « Hâtons-nous. » Il faut travailler : ceux qui s'imaginent que le temps fera tout seul leur conversion;... folie et illusion. Il est vrai, je le reconnais, il y a une certaine ardeur de la jeunesse, et je ne sais quelle force trop violente de la nature que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette autre nouvelle ardeur encore plus insensée qui naît de l'accoutumance, le temps ne l'affaiblit pas, mais plutôt il la fortifie. Ainsi vous vous trompez déplorablement, si vous attendez de l'âge

[1] II. *Cor.* v, 4.
[2] *Confess.* lib. x, cap. xxiii, n° 33, t. i, col. 182.
[3] *Hebr.* iv, 11.

et du temps le remède à vos passions, que la raison vous présente en vain. L'expérience [le prouve clairement]; les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature : les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux; et, comme dit sagement l'Ecclésiastique, « la vieillesse ne « trouve pas ce que la jeunesse n'a pas amassé [1]. » Je sais que le temps est un grand secours; mais, messieurs, il en faut juger comme des occasions. Dans les affaires du monde, chacun attend les moments heureux pour les terminer; mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez pas profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi, dans l'affaire de la conversion, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui est actif et vigilant pour s'en servir et le ménager. Mais pour celui qui attend toujours et ne commence jamais, que lui apporte le temps, sinon une atteinte plus forte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une violence plus tyrannique à ses habitudes? *Festinemus ergo* : « Hâ« tons-nous, efforçons-nous. » Il faut combattre, il faut faire effort. Ce sont ici les jours malheureux, les jours de l'ancien Adam, où il faut gagner par nos sueurs et par notre travail le pain de vie éternelle, où les vertus sont sans relâche aux mains avec les vices. Viendra le temps de poser les armes et de recevoir les couronnes, de se refaire du combat et de jouir de la victoire, de se délasser du travail et de goûter le repos : *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis* [2] : « Dès maintenant, dit l'esprit, ils « se reposeront de leurs travaux. » Le paresseux repose dans son crime, il désespère de le pouvoir vaincre. Je ne puis atteindre si loin : toujours des difficultés : *Leo est in via* [3] : « Le lion est dans le « chemin. » Non certes, vous ne pourrez point faire un second pas, tant que vous n'aurez pas fait le premier. Mais faites un premier effort, passez le premier degré; vous verrez insensiblement le chemin s'aplanir et se faciliter devant vous: *Erunt prava in directa* [4]. Vous dites que la vertu est trop difficile : contez-nous donc vos travaux; ditesnous les efforts que vous avez faits. Mais que vous ne cessiez de nous dire que l'entreprise est impossible, avant que de vous être remué; que vous serez accablé d'un travail que vous n'avez pas commencé, et fatigué d'un chemin où vous n'avez pas fait encore le premier pas; c'est une lâcheté inouïe.

Festinemus ergo ingredi in illam requiem :

[1] *Eccl.* xxv, 5.
[2] *Apoc.* xiv, 13.
[3] *Prov.* xxvi, 13.
[4] *Luc.* iii, 5.

« Donc, mes frères, dit le saint apôtre, hâtons-« nous d'entrer dans ce repos eternel. » Quel serait votre repos, si l'on vous disait que vos richesses sont si assurées que jamais vous n'aurez à craindre aucune indigence; votre fortune si bien établie, que jamais vous ne souffrirez aucune disgrâce; vos forces et votre santé si bien réparée, qu'elle ne sera jamais altérée par aucune maladie! quelle serait votre joie! quel votre repos! Combien donc serez-vous heureux, et quelle sera la tranquillité? mais quelle sera la gloire et la dignité de votre repos, lorsque vous ne pourrez plus être injustes, vous ne pourrez plus être déshonnêtes, vous ne pourrez plus être pécheurs, vous ne pourrez plus perdre Dieu, vous ne pourrez plus déchoir de votre justice, ni par conséquent de votre bonheur! O vie sainte! ô vie heureuse! ô vie désirable! Jésus a commencé de nous délivrer, parce que nous pouvons ne pécher pas: oui, mes frères, certes nous pouvons ne pécher pas; sa miséricorde est toujours prête, sa grâce est toujours présente. Je puis ne pécher pas: que ma liberté est grande! mais, hélas! je puis encore pécher: que ma faiblesse est déplorable! Malheureuse puissance de pécher, que ne puis-je te déraciner tout à fait! que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre! Mes frères, il n'est pas temps; il faut suivre tous les degrés des présents divins et tous les progrès de la grâce. Usons bien de la liberté que nous possédons pour pouvoir pécher et ne pécher pas; c'est-à-dire, ne péchons plus; et cette autre liberté nous sera donnée par laquelle nous ne pourrons jamais pécher. Celle-là qui est imparfaite nous est accordée pour notre mérite: celle-ci qui est parfaite est réservée pour la récompense. Usons donc bien de la liberté qui peut se dégager de la servitude; et la liberté nous sera donnée très-pleine, très-entière et très-puissante, par laquelle nous ne pourrons jamais être soumis à aucune servitude de nos passions, ni à aucun attrait du péché. Jésus-Christ Sauveur nous offre ses biens. *Scipsum dabit, quia seipsum dedit*[1]: « Il se donnera lui-même, parce qu'il s'est « déjà donné. » Jésus-Christ mortel est à nous: la grâce d'expier nos crimes [est le fruit de sa mort.] Jésus-Christ mortel est à nous et pouvons arriver à sa sainteté parfaite, à son état impeccable, c'est-à-dire, à sa gloire consommée. La grâce personnelle de Jésus-Christ, c'est d'être impeccable: la grâce de médiateur, c'est d'expier les péchés. Usons bien de cette grâce pour combattre, pour éviter, pour expier les péchés; et ainsi nous arriverons à son état impeccable.

[1] *S. Aug. in Ps.* XLII, n° 2, t. IV, col. 366.

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME SERMON[1].

Pour nous préparer à entrer dans cette joie abondante, accoutumons-nous à la recevoir quand elle descend du ciel dans nos cœurs; corrigeons les joies de la terre. Mais, ô Dieu! à quelle joie abandonnons-nous notre cœur! Jésus-Christ est né, et avec lui, ô douleur! les profanes divertissements vont prendre naissance. [Se] masquer, [se] déguiser, danser, courir, aller deçà et delà; dégoût, renouvellement d'ardeur, encore dégoût, mouvements alternatifs: voilà la grande occupation de ceux qui se disent chrétiens. Pendant que Jésus commence le cours d'une vie pénible, nous allons non pas commencer, mais continuer avec un renouvellement d'ardeur une vie toute dissolue. Le carnaval, mieux observé que le carême, va devenir la grande affaire du monde. Les forces épuisées, on n'en trouvera plus pour le saint carême: infatigable pour les plaisirs, on commence à devenir infirme pour la pénitence. Les médecins ne suffiront pas à écrire les attestations des infirmités, ni les prélats à en donner les dispenses. Chrétiens, consultez-les donc; ne les croyez pas, seulement quand il s'agit de transgresser les lois de l'Église; demandez-leur si vos courses, si vos veilles, ces inquiétudes, ces chagrins dans le jeu, et cette ardeur qui vous transporte hors de vous-mêmes, n'altèrent pas beaucoup plus un tempérament que le jeûne et l'abstinence.

Mais je laisse ces pensées, quoiqu'elles soient assez importantes: je veux bien ne parler pas, si vous voulez, de tous ces vains divertissements considérés en eux-mêmes. Parlons des circonstances qui les accompagnent: oserions-nous y penser dans cette chaire? O Dieu, pouvons-nous penser que parmi tous ces changements et toutes les joies sensuelles, nous puissions jamais conserver en nous une seule goutte de la joie du ciel? Les autres joies se peuvent mêler; la variété et le mélange en font même le plus doux assaisonnement. Mais cette joie dont je parle est sévère, chaste, sérieuse, solitaire et incompatible: le moindre mélange la corrompt; et elle perd tout son goût, si elle n'est goûtée toute seule. Ainsi quand vous ne feriez rien d'illicite (et plût à Dieu

[1] Cette conclusion se trouve détachée de tout le reste du discours dans le manuscrit. Elle a été imprimée, dans l'édition de D. Déforis, à la fin du sermon précédent, comme en faisant partie intégrante. On se convaincra, en la lisant, qu'elle a été à la vérité composée pour ce discours, mais devant être prêchée dans une circonstance différente. Il nous a donc paru plus convenable de la placer à la suite de ce sermon, mais séparément. (*Edit. de Versailles.*)

que nous n'eussions pas à nous en plaindre !) ce n'est pas une vie chrétienne; vous perdez tout, dès là seulement que vous vous abandonnez à la joie mondaine. Est-ce en vain que Jésus a dit : « Malheur à vous qui riez[1] ! » et encore : « Malheur « à vous, riches! car vous avez votre consola- « tion[2] ? » Les richesses ne sont pas mauvaises; mais n'employer les richesses que pour vivre dans les plaisirs et dans les délices, pendant que les pauvres meurent de faim et de froid, est-ce une vie chrétienne? Que reproche Abraham au mauvais riche? ses rapines, ses excès, ses concussions, ses impuretés, ses débauches? *Recepisti bona*[3] : « Vous avez reçu vos biens : » voilà son crime, voilà sa sentence. N'y a-t-il donc que des excès dans l'Évangile? Jésus-Christ n'a-t-il parlé qu'en exagérant? Ne faut-il rien entendre à la lettre; ou faudra-t-il forcer toutes les paroles, faire violence à tous les préceptes en faveur de vos passions, et pour leur trouver des excuses? non, non, l'Évangile ne le souffre pas.

Mais je ne veux plus appeler que votre propre conscience : voulez-vous passer parmi ces plaisirs la dernière année de votre vie? A cette heure tant chantée et si peu attendue, quand Jésus viendra frapper à la porte, voulez-vous qu'il vous trouve ainsi occupés? Quelle folie, quelle illusion, que penchant toujours à la mort, et plutôt mourant que vivant, nous ne pouvons imprimer en nous les sentiments que la mort inspire! Peut-être que cette année nous sera funeste : ô Dieu, détournez le coup! combien menacés! Je veux bien ne pas craindre encore l'irrégularité des saisons, les fléaux qui accablent nos voisins. Je ne veux point faire de mauvais présages : il y a dans cet auditoire des têtes trop précieuses dont nous souhaitons prolonger les jours, et même, sans hésiter, aux dépens des nôtres. Je ne consulte point les astres, ni leurs fabuleuses influences : des chrétiens s'amuser à ces rêveries criminelles, et attendre leur bonne fortune d'une autre source que de la divine Providence! loin de nous ces prédictions. Je trouve tous les mauvais pronostics dans nos consciences, dans notre vie licencieuse et toute profane. J'ai peur que Dieu ne se lasse de supporter nos ingratitudes. Que ne vous éveillez-vous donc, et que ne pensez-vous à votre salut? Retirez-vous des plaisirs du monde, [travaillez à] toujours circoncire, aujourd'hui un plaisir et demain un autre, une vanité et demain une autre, un besoin [et puis un autre]; enfin vous n'aurez plus besoin que de Dieu, vous n'aurez plus soif que de la justice. Si vous pleuriez de bonne foi vos péchés, si vous pouviez vous déprendre de ces plaisirs dégoûtants, de ces ennuyeuses délices dont vous devriez déjà être rassasiés, dont les sages espèrent toujours revenir (mais Dieu n'en donne pas toujours le temps ou la grâce); par la vérité de celui dont j'annonce la parole, de ce mépris des plaisirs et des joies mondaines naîtra un autre plaisir, plaisir sublime qui naît non du trouble de l'âme, [mais de la paix d'une bonne conscience.] Une goutte rassasiera votre cœur; mais cette goutte croîtra toujours, et enfin elle vous fera posséder l'océan tout entier et l'abîme infini de félicités, que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

[1] *Luc.* VI, 25.
[2] *Ibid.* 24.
[3] *Ibid.* XVI, 25.

Monseigneur[1], quoique Votre Altesse Sérénissime aille être rejetée plus que jamais dans ce glorieux exercice, dans ces illustres fatigues, dans ce noble tumulte de la guerre; je ne crains pas de me tromper ni de parler à contre-temps, en lui proposant pour objet ce grand et éternel repos. Quand je médite attentivement tout l'ordre de votre conduite et les grands événements dont elle est suivie, j'en découvre quelque peinture dans ces paroles d'un prophète : *Princeps vero ea quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit*[2] : « Le prince prendra des pensées « qui seront dignes d'un prince, et il commandera « à la tête des chefs et des capitaines. » En effet, Votre Altesse a pris des pensées dignes de son rang, de sa naissance et de son courage, quand elle s'est fidèlement attachée au plus grand monarque du monde, et que cherchant son honneur dans sa soumission, elle n'a médité que de grands desseins pour sa gloire et pour son service : *Princeps ea quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit.*

PREMIÈRE PARTIE

DU MÊME SERMON

AUTREMENT TRAITÉE.

Excellence du nom de Jésus : terribles engagements que le Sauveur contracte dans sa circoncision. Sentiments du pécheur réconcilié. Noirceur de l'ingratitude de celui qui retourne au péché.

Quand nous considérons la première idée que jette dans nos esprits le nom de Sauveur[3], rien

[1] Le grand Condé.
[2] *Is.* XXXII, 8.
[3] « Il naît comme un banni. Il va à la cité de David; à la « source de son extraction royale; mais les siens ne l'ont pas « reçu. Une étable.... *Comparatus est jumentis* : il s'égale aux « animaux par la demeure, parce que les hommes se sont ra- « vilis jusqu'à leur condition par leurs brutales convoitises.... « Il ne se sauve point à main armée, il se sauve comme un

ne nous paraît ni plus beau, ni plus grand, ni plus désirable. Ce nom met tous les hommes aux pieds de Jésus, lui donne autant de sujets et de créatures nouvelles, qu'il délivre de captifs et qu'il affranchit d'esclaves, les attache à sa personne sacrée par les plus aimables de tous les liens, c'est-à-dire, par les bienfaits, le fait les délices du genre humain et l'objet éternel de notre amour. Mais certes quand on regarde en quoi engage ce nom, on est saisi de frayeur, et on trouve qu'il y a de quoi frémir. Car la rémission de nos péchés ne nous a pas été accordée par une simple abolition, mais pas une satisfaction actuelle. Vous savez que la justice divine a voulu être payée; et comme les pécheurs devaient à Dieu tout leur sang, lorsque Jésus entreprit de les sauver, il a obligé tout le sien, et il ne peut plus s'en réserver une seule goutte. *Sine sanguinis effusione non fit remissio*[1] : « Les péchés ne sont point remis sans effusion de sang. » Voyez les sacrifices anciens; comme on prodigue le sang! il faut que tout nage dans le sang, et les victimes, et l'autel, et les prêtres, et les peuples, et le livre même; qu'on répande le sang comme l'eau. Je ne m'étonne pas qu'on prodigue celui des animaux; mais celui du Fils de Dieu ne doit [il] pas être épargné? [Non]: après que toutes ses veines seront épuisées, s'il y a encore dans le fond du cœur quelque secret réservoir, on le percera par une lance.

C'est pourquoi, dès le même jour qu'il reçoit le nom de Sauveur, il commence à verser du sang par cette douloureuse circoncision. Mais s'il faut qu'il en donne tant pour avoir seulement le nom, à quoi se doit-il attendre quand il en faudra opérer l'effet? Sans doute il faudra un déluge entier pour noyer les péchés du monde : et nous ne devons regarder ce premier sang que verse la circoncision, que comme un léger commencement, comme un gage que Jésus-Christ donne à la justice divine, qui l'oblige à la dette entière; enfin comme des prémices qui lui consacrent toute la masse et la lui dévouent. Ainsi la circoncision et la qualité de Sauveur nous mène à la croix : c'est là que la victime est immolée, c'est là que le sang se déborde par toutes les veines, c'est là que s'accomplit la rémission des péchés et l'expiation du monde. Écoutez ici les belles paroles du philosophe martyr, je veux dire de saint Justin[2] : « Un seul est frappé, dit-il, « et tous sont guéris; le juste est déshonoré, et « les criminels sont rétablis dans leur honneur. « Cet innocent subit ce qu'il ne doit pas, et il « acquitte tous les pécheurs de ce qu'ils doivent. « Car qu'est-ce qui pouvait mieux couvrir nos « péchés que sa justice? Comment pouvait être « mieux expiée la rébellion des serviteurs que « par l'obéissance du Fils? L'iniquité de plusieurs « est cachée dans un seul juste; et la justice d'un « seul fait que plusieurs sont justifiés. » C'est ce que dit saint Justin, c'est ce qu'il a appris de l'apôtre des Gentils. Voilà, mes frères, ce grand conseil de la sagesse de Dieu; conseil profond, conseil inconnu aux plus hautes puissances du ciel, que le Père, dit ce saint martyr, n'avait communiqué qu'à son Fils; ajoutons, et à l'Esprit éternel qui procède de l'un et de l'autre : conseil qui s'est découvert dans les derniers temps, et qui a fait dire à l'Apôtre que la sagesse de « Dieu « a été manifestée par l'Église aux célestes intel « ligences[1]. » Oui, les anges sont étonnés de ce secret admirable, de cet échange incompréhensible, qui fait que Dieu en même temps se venge et s'apaise, exige et remet, punit nos péchés et les oublie, frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. Mais nous, que cette grâce regarde, nous ne devons pas seulement l'admirer avec les anges; plutôt nous devons penser à quoi elle nous oblige envers notre aimable Sauveur; et je vous prie, chrétiens, de vous y rendre attentifs.

Je ne puis mieux, ce me semble, vous représenter cette obligation que par l'exemple d'un criminel à qui le prince accorde sa grâce. Regardez, chrétiens, ce criminel qui, enfermé dans un cachot, n'attend plus que la dernière heure, qui ne sait s'il est vivant ou mourant, et « ne croit « point en sa propre vie : » *Non credes vitæ tuæ*[2], comme dit l'Écriture sainte. Il est condamné, il est lié, il voit à ses côtés l'exécuteur armé du funeste tranchant qui doit dans un moment abattre sa tête. Ou bien s'étant échappé, il se fie à peine à soi-même : fugitif, errant, vagabond, il croit que tout ce qui luit le décèle, que tout ce qui parle l'accuse, que tout ce qui remue machine sa perte. Au milieu de cet effroi et de ces alarmes, pendant qu'il fuit tout le monde et que tout le monde le fuit, qu'il ne sait où se retirer, parce qu'il enveloppe tous ceux qui le servent, dans sa honte et dans ses malheurs; quand on lui apporte son abolition, il croit sortir du tombeau et recevoir une nouvelle naissance. Il considère le prince comme un second père qui lui rend la vie, la lumière, la société des hommes, en effaçant de dessus son front la tache honteuse qui le condamnait à une éternelle infamie. Il en-

« esclave par la fuite. » Ces paroles, que l'auteur a écrites en marge, étaient sans doute destinées à ramener son discours au jour de la naissance du Sauveur. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Hebr.* IX, 22.

[2] *Epist. ad Diognet.*, n° 9, p. 236.

[1] *Eph.* III, 10.

[2] *Deut.* XXVIII, 66.

tre, pour ainsi dire, dans une nouvelle sujétion; il n'a plus rien à lui-même, tout est au prince qui le sauve et qui le délivre. Tels, mes frères, devons-nous être en sortant du tribunal de la pénitence, après que les clefs de l'Église nous ont ouvert les prisons. Nous devons regarder le divin Jésus, au nom duquel nous sommes absous, comme celui par qui seul nous vivons. C'est là qu'il faut éclater en actions de grâces, et animer avec le Prophète toute la nature pour prendre part à notre joie, et pour la faire entrer dans les sentiments de notre éternelle reconnaissance. « O cieux, louez Dieu avec nous; que les « extrémités de la terre retentissent du bruit de « nos louanges, que les montagnes tressaillent « de joie; que les déserts, les bois, les rivages, « et enfin toute la nature se réjouisse, parce que « le Seigneur nous a fait miséricorde »: *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus: jubilate, extrema terræ: resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus; quoniam redemit Dominus Jacob, et Israel gloriabitur*[1].

Là nous devons commencer une vie nouvelle, qui soit toute pour Jésus-Christ; et lui-même nous y excite par ces paroles touchantes du même prophète: « O Jacob, souvenez-vous de « ces choses; ô Israël, ô chrétien, ô homme nou- « veau, n'oubliez jamais mes bontés; vous êtes « mon serviteur, et c'est moi qui vous ai formé « de mes mains. Mais j'ai fait beaucoup davan- « tage; c'est moi, dit ce grand Sauveur, qui ai « effacé vos iniquités comme un nuage qui s'é- « vanouit, et qui les ai dissipées comme une va- « peur qui ne laisse plus dans l'air aucun vestige: « retournez donc à moi, parce que je vous ai ra- « cheté, dit le Sauveur: » *Memento horum, Jacob et Israel, quoniam servus meus es tu; formavi te, servus meus es tu; Israel, ne obliviscaris mei, delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua: revertere ad me, quia redemi te*[2]. Que si vous voulez savoir quelle doit être la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connaissez-la par vos crimes. « Un homme « avait deux créanciers, dont l'un lui devait cinq « cents deniers, et l'autre en devait cinquante: « comme ils étaient tous deux insolvables, il leur « quitta la dette entière. Lequel est-ce des deux « qui l'aime le plus? sans doute que c'est celui « auquel il a remis davantage: allez, et faites « semblablement[3]. » Où trouverez-vous assez d'amour pour le reconnaître?

Mais surtout quelle serait votre ingratitude, si vous retombiez dans les mêmes crimes! Je laisse les raisonnements recherchés; je veux vous représenter les obligations de cette amitié si saintement réconciliée. Souvenez-vous dans quels sentiments vous avez demandé pardon à votre Sauveur. Un pécheur pressé en sa conscience, qui voit qu'il n'y a plus rien entre lui et la damnation éternelle qu'une vie qui est emportée par le premier souffle, voit la main de Dieu armée contre lui; il voit l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir dans ses abîmes: quel effroyable spectacle! Dans la crainte qui le saisit, pressé de ce glaive vengeur tout prêt à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miséricorde, qui jamais n'est fermé à la pénitence. Ah! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes, et il sait bien qu'il faut avouer le crime quand on demande sa grâce. Il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge: la justice divine se lève, il prend son parti contre lui-même, il confesse qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grâce au nom du Sauveur. A ce nom qui calme les flots et les tempêtes, qui fait cesser les vents les plus orageux, qui apaise le ciel et la terre, on commence à l'écouter, on lui propose la condition de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses amours criminels, à cet aveugle désir de plaire, à toutes ses intelligences avec l'ennemi. Il promet, il accorde tout; faites la loi, j'obéis. Vous l'avez fait, mes frères, souvenez-vous-en; ou jamais vous n'avez fait pénitence, ou votre confession a été un sacrilége. Vous avez fait quelque chose de plus: vous avez donné Jésus-Christ pour caution de votre parole: car étant le médiateur de la paix, il est aussi le dépositaire des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu par laquelle il promet de vous pardonner: il est caution de la vôtre par laquelle vous promettez de corriger votre vie. Voilà le traité qui a été fait; et pour plus authentique confirmation, vous avez pris à témoin son corps et son sang qui a scellé la réconciliation à la sainte table. Et après la grâce obtenue vous cassez un acte si solennel! Vous vous êtes repentis de vos péchés, vous vous repentez de votre pénitence. Vous aviez donné à Dieu des larmes et des regrets, gages précieux de votre foi; vous les retirez de ses mains, vous désavouez vos promesses, et Jésus-Christ qui en est garant, et son corps et son sang, mystère sacré et inviolable, lequel certes ne devait pas être employé en vain: qu'y aurait-il de plus outrageux et de plus indigne? Après la grâce qui remet les crimes, [soyons] fidèles à user de celle qui nous aide à n'en plus commettre. C'est la seconde partie.

[1] *Is.* XLIV, 23.
[2] *Ibid.* XLIV, 21
[3] *Luc.* VII, 41.

SERMON
POUR
LE SECOND DIMANCHE
APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Union sainte de la nature divine avec les âmes fidèles. Charité de Jésus pour son Épouse. Jésus et ses mystères, fin de toutes les Écritures, de toutes les cérémonies : impuissance de la loi ancienne, caractère distinctif des deux alliances.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié à ces noces avec ses disciples. Joan. II, 1 et 2.

Jésus et sa sainte Mère avec ses disciples : chères sœurs, quelle compagnie! Ils sont invités à un festin, ô festin pieux! et à un festin nuptial, ô noces mystérieuses! Mais à ce festin le vin y manque, le vin que les délicats appellent l'âme des banquets. Est-ce avarice, est-ce pauvreté, est-ce négligence? ou bien n'est-ce pas plutôt quelque grand mystère, que le Saint-Esprit nous propose pour exercer nos intelligences? Certes il est ainsi, mes très-chères sœurs. Car je vois que le Sauveur Jésus, pour suppléer à ce défaut, change l'eau en vin excellent; et ce vin se sert à la fin du repas, au grand étonnement de la compagnie. O vin admirable et plein de mystères, fourni par la charité de Jésus aux prières de la sainte Vierge! Je vous demande, mes sœurs, quel intérêt prend le maître de sobriété à ce que cette compagnie ne soit pas sans vin. Était-ce chose qui méritât que sa toute-puissance y fût employée? Était-ce en une pareille rencontre où il devait commencer à manifester sa gloire; et un ouvrage de cette nature devait-il être son premier miracle? Croyez-vous que ceci soit sans mystère? à Dieu ne plaise, âmes chrétiennes, que nous ayons une telle opinion de notre Sauveur. Il est la sagesse et la parole du Père : tous ses discours et toutes ses actions sont esprit et vie; tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison. O Sagesse éternelle, éclairez par votre Esprit saint notre faible et impuissante raison, pour nous faire entendre la vôtre.

Dans cette histoire miraculeuse, tout me représente le Sauveur Jésus. Il y est lui-même en personne : mais si j'ose parler de la sorte, il y est encore plus en mystère. Il est invité selon la vérité de l'histoire; et si nous le savons entendre, il est lui-même l'Époux selon la vérité du mystère. C'est une chose connue que Jésus est l'époux des âmes fidèles. Et néanmoins, si vous me le permettez, je vous déduirai sur ce point quelques vérités chrétiennes merveilleusement pieuses.

Dieu remplit le ciel et la terre, et il se trouve en tous lieux, comme l'enseigne la théologie : mais il sait encore se communiquer d'une façon toute particulière aux créatures intelligentes : *Ad ipsum veniemus, et mansionem apud eum faciemus*[1], « Nous viendrons à lui, et nous ferons « en lui notre demeure. » Certes il est incompréhensible, mes sœurs, comment la nature divine s'unit aux esprits purs par de chastes embrassements; et bien que ce soit un secret ineffable, si est-ce toutefois que les Écritures divines nous le représentent en diverses manières et par de différentes figures. Tantôt elles nous disent que Dieu est une fontaine de vie, qui se répandant en nos âmes, les lave et les nettoie, leur communique une divine fraîcheur, et étanche leur soif ardente par les ondes de ses vérités : *Fons aquæ salientis*[2].... *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*[3] : Comme le cerf altéré soupire après « les eaux des fontaines. » Tantôt elles nous le décrivent tout ainsi qu'une douce rosée, qui arrosant nos esprits comme par une féconde humidité, y fait germer les semences célestes : *Rorate, cœli, desuper*[4]. Quelquefois elles nous le représentent à la manière d'un feu consumant, qui pénétrant toutes nos puissances, dévore toutes les affections étrangères, et épure nos âmes comme l'or dans une fournaise : *Ignis consumens est*[5]. Elles nous disent ailleurs que Dieu est une nourriture admirable : car de même que toutes les parties de nos corps attirent à elles une certaine substance sans laquelle elles défaudraient, et ensuite se l'incorporent par la vertu d'une secrète chaleur que la nature leur a donnée; ainsi seraient nos âmes destituées de toute vigueur, si par de fidèles désirs que le Saint-Esprit leur excite, elles n'attiraient à elles-mêmes cette vérité éternelle qui seule est capable de les sustenter. C'est ce qui nous est signifié par ce pain des anges, qui est devenu le pain des hommes, « pain céleste que nous « désirons par un appétit de vie éternelle, que « nous prenons par l'ouïe, que nous ruminons par « l'entendement, que nous digérons par la foi : » *In causam vitæ appetendus, et devorandus auditu, et ruminandus intellectu, et fide digerendus*[6]. Telles sont à peu près les comparaisons dont se servent les Écritures, pour nous faire en quelque sorte comprendre cette sainte union de la nature divine avec les âmes élues. Mais de toutes ces comparaisons, la plus douce, la plus aimable et la plus ordinaire dans les saintes Lettres

[1] *Joan.* XIV, 23.
[2] *Ibid.* IV, 14.
[3] *Ps.* XLI, 1.
[4] *Is.* LV, 8.
[5] *Deut.* IV, 24.
[6] *Tertull. de Resur. carnis*, n° 37.

est celle où notre grand Dieu est comparé à un chaste époux, qui, par un sentiment de miséricorde, épris de l'amour de nos âmes, après mille amoureuses caresses, après mille recherches de ses saintes inspirations, s'unit enfin à elles par des embrassements ineffables; et les ravissant d'une certaine douceur, que le monde ne peut entendre, les remplit d'un germe divin, qui fructifie en bonnes œuvres pour la vie éternelle.

Trois conditions du mariage. Union : *Erunt duo in carne una*[1] : « Ils seront deux dans une « seule chair. » Douceur : *Faciamus adjutorium :* il est seul, « donnons-lui un aide ; » il est doux d'être aidé. Fécondité : *Crescite et multiplicamini*[2] : « Croissez et multipliez. » C'est ce que l'apôtre saint Paul nous enseigne, lorsqu'il dit aux chrétiens que de même que le mari et la femme ne sont qu'une même chair, ainsi « qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui : » *Qui adhæret Domino unus spiritus est*[3]; doctrine que le saint apôtre a trouvée si utile à nos âmes, qu'il la répète en divers endroits, qu'il serait trop long de vous rapporter.

Or, d'autant que nous sommes déchus de cette première pureté qui nous égalait aux anges dans l'innocence de notre origine, étant devenus charnels et grossiers, nous ne pourrions plus soutenir les approches de la nature divine, si elle ne s'était premièrement rabaissée. Et de là vient que le Fils de Dieu, égal et consubstantiel à son père, pour rappeler les âmes des hommes à cet heureux mariage avec Dieu, dont elles avaient violé la sainteté par l'infamie de leur adultère, est descendu du ciel en la terre; il s'est revêtu de chair; il a déposé cette majesté terrible, ou plutôt il en a tempéré l'éclat; il a pris nos faiblesses, afin d'être en quelque façon notre égal, et a voulu que, par la nature humaine qu'il a daigné avoir commune avec nous, nous trouvassions un chemin assuré à la nature divine, de laquelle nous nous étions éloignés par une funeste désobéissance. C'est ce charitable Époux de l'Église, c'est-à-dire, des âmes fidèles, que l'Apôtre nous dépeint [dans l'épître] aux Éphésiens[4]. C'est le plus beau des enfants des hommes, qui a aimé son épouse laide, afin de la faire belle. Il l'est venu chercher dans la terre, afin de la conduire en triomphe dans la céleste patrie. Il a donné son âme pour elle, il l'a lavée de son sang, il l'a nettoyée en l'eau du baptême par des paroles de vie; son royaume est sa dot, ses grâces sont sa parure. C'est cet Époux, chères sœurs, qui fait aujourd'hui son premier

[1] *Gen.* II, 24.
[2] *Ibid.* 18.
[3] I. *Cor.* VI, 17.
[4] *Cap.* V, 27.

miracle, et représente en son premier miracle ce qu'il est venu faire en ce monde. Ses disciples croient en lui en ce jour : c'est le commencement de l'Église. Il garde son meilleur vin pour la fin du repas : c'est l'Évangile pour le dernier âge, qui doit durer jusques à la consommation des siècles. Ce vin, il le tire de l'eau, et il change cette eau en vin : c'est qu'il change la loi en Évangile, c'est-à-dire, comme je m'en vais l'exposer, la figure en vérité, la lettre en esprit, la terreur en amour. Disons quelque chose de ces trois changements : mais disons seulement les points capitaux, à cause du peu de temps qui nous est donné; le reste demeurera à votre méditation.

PREMIER POINT.

C'est de lui qu'il est écrit en la Genèse, « que « l'homme laissera son père et sa mère, afin de « s'attacher à sa femme[1]. » Car, à parler selon l'usage des choses humaines, c'est plutôt la femme qui quitte la maison paternelle pour habiter avec son mari; mais, selon l'intelligence spirituelle, Jésus est cet homme par excellence, qui a quitté son père et sa mère pour s'attacher à sa chère épouse. Il a quitté en quelque sorte son père, lorsqu'il est descendu du ciel en la terre, suivant ce qu'il a dit en plusieurs endroits, qu'il retournait à son Père. Il a quitté la Synagogue sa mère, qui l'avait engendré selon la chair, afin de s'attacher à l'Église, son unique épouse, qu'il a ramassée des nations idolâtres.

Vous saurez donc, mes sœurs, que Jésus étant la fin de tous les ouvrages de Dieu, tout ce qui s'est fait d'extraordinaire depuis l'origine du monde ne regardait que lui seul. Lisez les Écritures divines, vous verrez partout le sauveur Jésus, si vous avez les yeux assez épurés. Il n'y a page où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne, il est au passage de la mer Rouge, il est dans le désert, il est dans la terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle; il est partout; mais il n'y est qu'en figure. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu, comme dit l'Apôtre aux Galates[2], de nous élever peu à peu, comme des enfants, à la connaissance de ses mystères. Par une infinité d'exemples sensibles, réitérés durant plusieurs siècles par des similitudes de choses corporelles, qui faisaient impression sur nos imaginations, il nous a doucement conduits à l'intelligence de ses vérités; il nous a fait entendre les grandes choses qu'il préparait pour notre salut. Considérez, je vous prie, tout ce grand attirail de la loi mo-

[1] *Cap.* II, 24.
[2] *Ibid.* IV, 3

saïque. Pourquoi charger ce peuple de tant de différentes cérémonies, qui étaient toutes fort laborieuses, et néanmoins d'elles-mêmes incapables de rendre l'homme plus agréable à Dieu? Car il est évident, mes très-chères sœurs, que ni tant de purifications corporelles, ni tous ces bains externes, ni ce nombre infini de pénibles observations, ni l'odeur de l'encens ou de la graisse brûlée, ni le sang des animaux égorgés, n'étaient pas choses qui par elles-mêmes pussent plaire à notre grand Dieu, qui, étant un pur esprit, veut être adoré en esprit et en vérité. Mais il ordonnait toutes ces choses; afin que tout ce pompeux appareil et que toute cette majesté extérieure de la religion judaïque fussent des figures de son cher Fils; et c'était cette considération qui lui rendait ces choses agréables pour un temps, bien qu'elles fussent indifférentes de leur nature. Donc, comme l'enseigne l'Apôtre, depuis l'origine du monde jusques à la résurrection du sauveur Jésus, « tout arrivait en figure à nos pères : » *Omnia in figuris contingebant illis* [1]. C'est pourquoi l'admirable saint Augustin dit que ni dans la loi de nature, ni dans la loi mosaïque, il n'y voit rien de doux, s'il n'y lit le sauveur Jésus. Tout cela est sans goût; c'est une eau insipide, si elle n'est changée en ce vin céleste, en ce vin évangélique que l'on garde pour la fin du repas, ce vin que Jésus a fait, et qu'il a tiré de sa vigne élue. Voulez-vous que nous rapportions quelques traits de l'histoire ancienne, et vous verrez combien elle est insipide, si nous n'y entendons le Sauveur. Nous en dirons quelques-uns des plus remarquables, avec le docte saint Augustin [2]; car de raconter en détail tout ce qui nous parle de notre Sauveur, les années n'y suffiraient pas.

Voyez dans le paradis terrestre, voyez cet homme nouveau que Dieu a fait selon son plaisir. Il lui envoie un profond sommeil, pour former d'une de ses côtes la compagne qu'il lui destinait. Dites-moi, dit saint Augustin, qu'était-il nécessaire de l'endormir pour lui tirer cette côte? Était-ce point peut-être pour lui diminuer la douleur? Ah! que cette raison serait ridicule! Mais que cette histoire est peu agréable, que cette eau est fade, si Jésus ne la change en vin! Ajoutez-y le sens spirituel, vous verrez le Sauveur dont la mort fait naître l'Église; mort qui est semblable au sommeil, à cause de sa prompte résurrection, et de la tranquillité avec laquelle il la subit volontairement. Sa mort fait donc naître l'Église. On tire une côte au premier Adam, pour former sa femme, pendant un sommeil tout mystérieux; et pendant le sommeil du nouvel Adam, après qu'il a fermé les yeux avec la même paix que les hommes sont gagnés du sommeil, on lui ouvre son côté avec une lance, et incontinent sortent les sacrements par lesquels l'Église est régénérée. Que dirai-je ici de Noé, qui seul rétablit le monde enseveli dans les eaux du déluge, qui repeuple le genre humain avec le petit nombre d'hommes qui restait dans sa famille? N'était-ce pas le Sauveur, l'unique réparateur des hommes, qui, par le moyen de douze hommes qu'il envoie par toute la terre, peuple le royaume de Dieu et remplit le monde d'une race nouvelle? Que dirai-je du petit Isaac, qui porte lui-[même le] bois sur lequel il doit être immolé, pendant que son propre père se prépare, selon les ordres de Dieu, à le sacrifier sur la montagne? O spectacle d'inhumanité! mais si j'y considère le sauveur Jésus, il devient un spectacle de miséricorde. C'est Jésus qui porte sa croix pour être immolé sur le mont de Calvaire, livré par son propre père ès-mains de ses ennemis, afin d'être une hostie vivante pour l'expiation de nos crimes. Et le chaste Joseph, vendu par ses frères et emprisonné par les Égyptiens, devenu par cette disgrâce le sauveur de ses frères et des Égyptiens, n'est-ce pas le sauveur Jésus mis à mort par les Juifs ses frères et par les Égyptiens, c'est-à-dire, par les idolâtres, et devenu par sa mort sauveur des Juifs et des idolâtres? Si je passe la mer Rouge avec les Israélites, si je demeure dans le désert avec eux, combien de fois y verrai-je le Fils de Dieu, seul guide de son peuple dans le désert de ce monde, qui, les retirant de l'Égypte par l'eau du baptême, les conduit à la terre promise? Cette manne si délicieuse, qu'est-ce qu'une viande corporelle, si je n'y goûte le Sauveur? Elle est fade, elle est insipide; peu s'en faut que je ne dise avec les Juifs : « Notre cœur « se soulève sur cette viande légère [3]. » Mais quand j'y considère le sauveur Jésus, vrai pain des anges, vraie nourriture des âmes fidèles, dont nous nous repaissons à la sainte table; ah! qu'elle est douce, qu'elle est savoureuse! Voyez le pavé du temple, voyez les habits sacerdotaux; voyez l'autel et le sanctuaire tout trempés du sang des victimes, et le peuple israélite lavé tant de fois de ce même sang : que tout cela est froid, chères sœurs, si la foi ne m'y montre le sang de l'Agneau répandu pour la rémission de nos crimes, ce sang du Nouveau Testament que nous offrons à Dieu sur ces terribles autels, et dont nous nous rassasions pour la vie éternelle!

[1] I. *Cor.* x, 11.
[2] *De Genes. ad Litter.* lib. IX, cap. XIII, n° 23, t. III, part. 1, col. 251.

[3] *Num.* XXI, 5.

En un mot, dit saint Augustin[1], si nous ne regardons Jésus-Christ, toutes les Écritures prophétiques n'ont pas de goût; elles sont apparemment pleines de folie, du moins en quelques endroits. Que nous y goûtions le Sauveur, tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison. Voyez ces deux disciples qui vont en Emmaüs. Ils s'entretenaient de la rédemption d'Israël; c'est le sujet de toute la loi ancienne : mais ils n'y entendaient pas les mystères du Rédempteur. C'était une eau sans force et sans goût : aussi sont-ils froids et languissants. « Nous espé« rions, disaient-ils, qu'il rachèterait Israël[2] : » nous espérions; ô la froide parole! Jésus approche d'eux, il parcourt toutes les prophéties, il les introduit au secret, au sens profond et mystérieux; il change l'eau en vin, les figures en vérité, et les obscurités en lumières. Les voilà incontinent transportés : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis*[3]? « Notre cœur n'était-il « pas tout brûlant au dedans de nous-mêmes? » C'est qu'ils avaient commencé à boire le vin nouveau de Jésus, c'est-à-dire, la doctrine de l'Évangile. Cependant admirez, mes très-chères sœurs, les sages conseils de la Providence, qui, par une telle richesse d'exemples, nous enseigne une seule vérité, qui est le Verbe fait chair. Ah! si nous avions les yeux bien ouverts, combien doux serait ce spectacle, de voir qu'il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a, pour ainsi dire, ni trait ni virgule de la loi ancienne, qui ne parle du Sauveur Jésus. La loi est un Évangile caché : l'Évangile est la loi expliquée. Les philosophes nous disent que le vin n'est qu'une eau colorée, qui prend en passant par la vigne une certaine impression de ses qualités, parce que cet élément est susceptible, de sa nature, de toutes altérations étrangères. Ainsi l'eau de la loi ancienne devient le vin de la loi nouvelle. C'est cette même eau de la loi mosaïque, qui étant appropriée à Jésus-Christ, vraie vigne du Père éternel, prend une nouvelle forme et une nouvelle vigueur. Donc, mes sœurs, passons les nuits et les jours à méditer la loi du Seigneur. Cherchons Jésus partout, et il n'y aura endroit où il ne se montre à nos yeux. Et puisqu'il a plu à notre grand Dieu de nous présenter ce vin nouveau de son Évangile, mais de le présenter pur et sans mélange, débrouillé de la lie des figures et de l'eau des expressions prophétiques, n'ayons point désormais d'autre breuvage que cette sainte et immortelle liqueur; que notre esprit soit toujours à goûter la parole divine. Mais ne nous arrêtons point à la lettre; suçons l'esprit vivifiant que Jésus y a confié par sa grâce. C'est notre seconde partie; et pour une plus grande brièveté, nous y attacherons aussi la troisième dans une même suite de raisonnement.

[1] *In Joan. Tract.* IX, n° 3, t. III, part. II, col. 361.
[2] *Luc.* XXIV, 21.
[3] *Ibid.* 32.

SECOND POINT.

Que ne puis-je vous transporter en esprit sur cette terrible montagne où paraît la majesté du Seigneur! c'est la montagne de Sina, sur laquelle Dieu donne sa loi à Moïse. Là je vois ce grand Dieu tout-puissant, qui grave sur de la pierre ses saintes lois, dignes d'être écrites dans le ciel le plus élevé, avec les rayons du soleil. Et après cela, par la bouche de son serviteur Moïse, il fait publier à son peuple ses ordonnances, et menace les transgresseurs de peines dont le seul récit fait horreur. Certes, cette loi est très-sainte : mais ne vous persuadez pas, mes très-chères sœurs, qu'elle contienne la vie. Toutes ces paroles majestueuses et cette Écriture du doigt de Dieu ne sont qu'un instrument de mort, si elles ne sont accompagnées de l'esprit de la grâce. « C'est « une lettre qui tue, » dit le grand apôtre saint Paul[1]. Combien d'âmes présomptueuses ont été précipitées dans la mort éternelle par ces augustes commandements! Ne vous étonnez pas de cette parole : c'est la doctrine de l'apôtre saint Paul, et en voici la véritable explication. La loi montrait bien ce qu'il fallait faire; mais elle ne subvenait pas à l'impuissance de notre nature. Elle frappait les oreilles; mais elle ne touchait pas le cœur. Ce n'était pas assez que Dieu, d'une voix tonnante et impérieuse, fit annoncer au peuple ses volontés : il fallait qu'il parlât intérieurement, et que par une opération toute-puissante il amollit notre dureté. Grand Dieu éternel, vous me commandez; il est juste que vous soyez obéi : mais ce n'est rien faire que me commander, si vous ne me donnez la grâce par laquelle je puisse observer vos commandements. Or cette grâce n'est point par la loi : c'est le propre don de l'Évangile, selon ce que dit l'apôtre saint Jean[2], que « la loi a été donnée par Moïse, et la grâce « et la vérité a été faite par Jésus-Christ. » Qu'est-ce donc que faisait la loi? Elle ordonnait, elle commandait, elle liait les transgresseurs d'éternelles malédictions; parce que « maudit est « celui qui n'observe pas les paroles qui sont « écrites en ce livre[3] : » mais elle ne soulageait en rien nos infirmités. C'était une eau faible et sans vigueur, capable de nous agiter, incapable de nous soutenir.

[1] II. *Cor.* III, 6.
[2] *Joan.* I, 17.
[3] *Deut.* XXVII, 26.

C'est pourquoi le sauveur Jésus ayant compassion de notre impuissance, vient nous donner un vin d'une céleste vigueur : c'est sa grâce, c'est son Esprit saint dont les apôtres furent enivrés au jour de la Pentecôte. C'est ce saint et divin Esprit qui porte la loi au fond de nos cœurs, et l'y grave par des caractères de flamme. Là il l'anime intérieurement et la remplit d'une force vivifiante : il change la lettre en esprit, et c'est la nouvelle alliance que Dieu contracte avec nous par son Évangile. C'est pour cette raison que parlant par la bouche de Jérémie, « Voici, « dit-il[1], que j'établirai avec la maison de Juda « un Nouveau Testament, non selon le testament « que j'ai établi avec leurs pères : ils ne sont « point demeurés dans mon testament, et moi « je les ai rejetés, dit le Seigneur. Mais voici le « testament que je disposerai à la maison d'Israël, » c'est-à-dire, aux vrais enfants d'Israël et au peuple de la nouvelle alliance : « J'inspirerai, dit-il, ma loi dans leurs âmes; et je « l'écrirai non en des tables de pierre, mais je « l'écrirai en leurs cœurs; et ils seront mon « peuple, et je serai leur Dieu. » Quelle est donc cette vertu merveilleuse, qui entre si profondément dans nos cœurs? d'où vient à cette loi nouvelle cette force si pénétrante? Chères sœurs, elle vient de l'esprit de Dieu, qui est le vrai moteur de nos âmes, qui tient nos cœurs en sa main, qui est le maître de nos inclinations. Mais par quelle sorte d'opérations la porte-t-il ainsi au fond de nous-mêmes? c'est par une charité très-sincère, par un puissant amour qu'il nous inspire, par une chaste délectation, par une sainte et ravissante douceur.

Dieu exerce deux sortes d'opérations sur nos âmes, qui font la différence des deux lois. Premièrement il les effraye, il les remplit de la terreur de ses jugements : et en second lieu il les attire, il les enflamme d'un saint amour. La première opération, qui est la crainte, ne peut pénétrer au fond de nos âmes : elle les étonne, elle les ébranle; mais elle ne les change pas. Par exemple, que vous rencontriez des voleurs, si vous êtes le plus fort, ils ne vous abordent qu'avec une apparence de civilité feinte : ils n'en sont pas moins voleurs, ils n'en ont pas l'âme moins avide de carnage et de pillerie. La crainte étouffe les sentiments, elle semble les réprimer; mais elle n'en coupe pas la racine. Voyez cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi : en est-elle changée, pour avoir en soi de si saintes paroles? en est-elle moins dure? rien moins. Ces saints commandements ne tiennent qu'à une superficie extérieure. Ainsi en est-il de la loi de Dieu : quand elle n'entre dans nos âmes que par la terreur, elle ne touche que la surface : tant qu'il n'y a que cette crainte servile, le fond ne peut être changé comme il faut. Il n'y a que l'amour qui entre au plus secret de nos cœurs : lui seul en a la clef; lui seul en modère les mouvements. Vous avez de méchantes inclinations, vous avez des affections déréglées : jamais elles ne pourront être chassées que par des inclinations contraires, que par un saint amour, que par de chastes affections du vrai bien : ainsi l'âme sera tout autre. L'amour la dilate par une certaine ferveur : il l'ouvre jusqu'au fond, pour recevoir la rosée des grâces célestes. Ce n'est plus une pierre sur laquelle on écrit au dehors : c'est une cire pénétrée et fondue par une divine chaleur. C'est ainsi que le sauveur Jésus est véritablement gravé dans toutes les facultés de nos âmes. Il est dans nos volontés toutes transportées de son saint amour : il est dans la mémoire, car on ne peut oublier ce qu'on aime : il est dans l'entendement; car l'amour curieux et diligent n'a point d'autre satisfaction, que celle de contempler les perfections du bien-aimé qui l'attire. De là il passe dans les corps par l'exercice des vertus, et par de saintes opérations, qui, prenant leur origine de l'amour de Jésus, en conservent les traits et les caractères.

Tel est, mes très-chères sœurs, l'esprit de la loi nouvelle. C'est pourquoi Dieu ne vient point à nous avec cette apparence terrible qu'il avait sur le mont de Sina. Là cette montagne fumait de la majesté du Seigneur, qui « fait distiller les « montagnes comme de la cire[1]. » Ici il ne rompt pas seulement un roseau à demi brisé[2]; il est tout clément et tout débonnaire. Là on n'entend que le bruit d'un long et effroyable tonnerre : ici c'est une voix douce et bénigne : « Apprenez de moi, « dit-il, que je suis doux et humble de cœur[3]. » Là il est défendu d'approcher, sous peine de la vie : « N'approchez pas, dit-il, de peur que « vous ne mouriez; et les hommes et les animaux « qui approcheront de la montagne, ils mourront « de mort[4]. » Ici il change bien de langage : « Venez, venez, dit-il[5], approchez, ne craignez pas, « mes enfants : venez, oppressés, je vous soulagerai, je vous aiderai à porter vos fardeaux : « venez, malades, je vous guérirai : pécheurs, « publicains, approchez, je suis votre libérateur : « ne chassez pas ces petits enfants; à de tels ap- « partient le royaume de Dieu[6]. » D'où vient ce changement, mes très-chères sœurs? ah! c'est

[1] *Jerem.* XXXI, 31 et suiv.

[1] *Ps.* XCVI, 5.
[2] *Matth.* XII, 20.
[3] *Ibid.* XI, 29.
[4] *Exod.* XIX, 12, 13.
[5] *Matth.* XI, 28 et alibi.
[6] *Marc* X, 14.

qu'il se veut faire aimer. Il vient changer la terreur en amour, cette eau froide de la crainte qui resserrait le cœur par une basse et servile timidité, en un vin d'une divine ferveur, qui le dilatera, qui l'encouragera, qui l'échauffera par de bienheureuses ardeurs. C'est l'esprit de la loi nouvelle. Je vous ai dit les changements qu'a faits le Sauveur. L'eau, vous ai-je dit, est fade et insipide. Ainsi était la loi dans ses ombres et dans ses figures, si Jésus ne la change en la vérité de son Évangile, vin doux et savoureux, qui nous remplit de délices célestes. L'eau n'a point de force pour nous émouvoir. Ainsi était la loi par sa lettre inutile et impuissante, si elle n'est accompagnée du vin de la loi nouvelle, c'est-à-dire, de l'esprit de la grâce. Ces deux premiers changements ne sont que pour le troisième. Assez et trop longtemps nous avons été abreuvés de cette froide terreur : il est temps que nos cœurs soient échauffés de l'amour de Dieu.

Mes sœurs, nous ne sommes plus sous la loi de crainte, nous sommes sous la loi d'amour; parce que nous ne sommes plus dans la servitude, nous sommes dans la liberté des enfants de Dieu : Jésus, qui est la vérité, nous a délivrés. Partant, servons notre Dieu d'un amour libéral et sincère. Aimons la justice, aimons la vérité, aimons la vraie et solide raison, aimons l'unique repos. Tout cela c'est Jésus : aimons donc Jésus de toute l'affection de nos âmes : qui n'aime pas Jésus, je l'ose dire, il n'est pas chrétien. Un chrétien, c'est un homme renouvelé : nous ne pouvons être renouvelés sans l'esprit de la loi nouvelle : l'esprit de la loi nouvelle, c'est la charité : qui n'a pas la charité n'est pas chrétien. Ah! que le siècle se réjouisse dans les débauches et dans les banquets, dans les vins friands et délicieux! Nous avons un vin dont il nous est permis de nous enivrer; vin qui nous échauffe, mais d'une ardeur toute spirituelle; qui nous fait chanter, mais des cantiques d'amour divin; qui nous ôte la mémoire, mais du monde et de ses vanités; qui nous excite une grande joie, mais une joie que le monde ne comprend pas. Buvons de ce vin, mes très-chères sœurs. Jour et nuit ne respirons que Jésus : vous particulièrement qu'il a retirées du siècle, goûtez Jésus dans la solitude; c'est là qu'il se communique aux âmes fidèles.

Et vous, chères sœurs, que, par sa miséricorde infinie, il a miraculeusement délivrées des ténèbres de l'hérésie, c'est à vous, c'est à vous que je parle. Et quelles paroles pourraient vous exprimer la tendresse que mon cœur a pour vous! Rendez-lui à jamais vos actions de grâces. Voyez combien l'erreur est répandue par toute la ville. Dieu vous a triées deux ou trois, qu'il a appelées à sa sainte Église : donc ne soyez pas ingrates à cet inestimable bienfait. Persévérez dans cette bienheureuse vocation. Voyez la pureté, voyez l'innocence et la candeur de ces saintes filles, avec lesquelles vous conversez. O Dieu, quelle différence de cette véritable dévotion qu'elles vous enseignent en toute humilité et simplicité, avec le faste, et l'orgueil, et la piété contrefaite de l'hérésie. Persévérez, mes très-chères sœurs : n'écoutez ni les larmes ni les reproches de vos parents. Dieu vous fasse la grâce d'expérimenter combien sa sainte maison est plus douce que la maison paternelle! Voyez ces redoutables autels : les sacrements que nous y distribuons, ce ne sont pas des ombres ni des figures : nous ne sommes plus sous la loi judaïque; c'est la réalité, c'est la vérité, c'est la propre chair de Jésus autrefois pour nous déchirée; c'est son sang vivifiant épanché pour l'amour de nous. Jouissez des délices de cette chair de laquelle l'hérésie s'est privée, pour se repaître de la vanité d'une cène imaginaire, etc.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET[1].

Je dis donc avant toutes choses que la loi n'a que des ombres et des figures, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « Toutes choses leur arrivaient en figure[2]. » Pour éclaircir cette vérité par la doctrine du saint apôtre, posons premièrement ce principe. Tout ce qui agit par intelligence, se propose nécessairement une fin à laquelle elle rapporte ses actions; et d'autant plus que la cause est parfaite, d'autant plus ce rapport est exact : et la raison en est évidente; car si la cause est plus excellente, il s'ensuit que l'opération est mieux ordonnée. Or il est certain que l'ordre consiste dans l'accord de la fin avec les moyens; et c'est de ce concert que résulte cette justesse qu'on appelle l'ordre. Cette vérité étant supposée, passons outre maintenant, et disons : La loi est une œuvre d'intelligence et d'une intelligence infinie; parce que c'est une œuvre de l'esprit de Dieu. Par conséquent elle a une fin à laquelle elle est destinée; et quand nous connaîtrons cette fin, il ne faudra nullement douter que toutes les parties de la loi n'y soient rapportées. Or l'apôtre saint Paul nous assure que « Jésus-

[1] Ce morceau a visiblement rapport au premier point du sermon précédent : aussi s'est-il trouvé réuni au même manuscrit sur une feuille séparée. Nous ne l'avons cependant pas incorporé à ce premier point, parce qu'il était impossible de lier l'un avec l'autre sans quelque confusion. (*Édit. de Déforis.*)

[2] I. *Cor.* x, 11.

« Christ est la fin de la loi : « *Finis legis Christus*[1]. C'est pourquoi, et les patriarches et les prophètes soupiraient perpétuellement après sa venue; parce qu'il était la fin de la loi, et le sujet principal de ses prophéties. D'où il s'ensuit manifestement que toutes les cérémonies de la loi, toutes ses solennités, tous ses sacrifices regardaient uniquement le Sauveur; et qu'il n'y a page dans les Écritures en laquelle nous ne le vissions, si nous avions les yeux assez épurés.

Et certes, puisqu'il plaisait à notre grand Dieu de se revêtir d'une chair humaine, il était convenable, mes sœurs, que de même que ce mystère étant accompli, nous en célébrons la grandeur par de pieuses actions de grâces; aussi ceux qui en ont précédé l'accomplissement, vécussent dans l'attente de ce bonheur qui devait arriver à notre nature. Il est vrai que le Verbe éternel, en se faisant homme, est né dans un temps limité; car c'est une suite de la condition humaine. L'éternité s'est alliée avec le temps, afin que ceux qui sont sujets au temps pussent aspirer à l'éternité. Mais encore que la venue du Sauveur fut arrêtée à un temps certain par les ordres de la Providence divine; toutefois il faut avouer que le mystère du Verbe fait chair devait remplir et honorer tous les temps. C'est pourquoi il était à propos qu'où il n'était pas par la vérité de sa présence, il y fût du moins d'une autre manière par des figures très-excellentes. Et de là vient que la loi de Moïse est pleine de merveilleuses figures qui nous représentent le sauveur Jésus.

En effet, je vous demande, mes très-chères sœurs, d'où vient tant de sang répandu dans les cérémonies anciennes; sinon pour représenter le sang de Jésus? Pourquoi est-ce que par le sang de l'Agneau le peuple est délivré du glaive vengeur qui désola les maisons des Égyptiens? pourquoi est-ce que l'alliance est signée et ratifiée par le sang? pourquoi n'y a-t-il point d'entrée dans le sanctuaire, si le pontife n'a les mains teintes du sang des victimes? pourquoi les crimes sont-ils expiés, les pontifes et leurs vêtements consacrés par le sang versé dans le sacrifice? le sang des animaux égorgés était-il suffisant pour apaiser Dieu? était-il capable de purifier l'homme? Si ce n'est pour nous faire entendre qu'il n'y a ni délivrance, ni consécration, ni alliance, ni expiation, ni salut, que par le sang de l'Agneau sans tache, « qui a « été tué, dit saint Jean[2], dès l'origine du monde : » tué, dis-je, dès l'origine du monde, parce que dès l'origine du monde sa mort a été figurée par une multitude infinie de sacrifices sanglants. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem*[1] ! « Oh! que Jésus-Christ est ancien « dans la nouveauté de son Évangile! » Ce que nous honorons est nouveau, parce que Jésus-Christ l'a mis dans un nouveau jour : ce que nous honorons est ancien, parce que la figure s'en trouve dès les premiers temps. La loi est un Évangile caché; et l'Évangile est une loi expliquée.

[1] *Rom.* X, 4.
[2] *Apoc.* XIII.

Et c'est ce qu'exprime l'apôtre saint Paul en ces excellentes paroles : « La loi a l'ombre des « choses futures, et non point la vive image[2]. » Que veut dire ce grand apôtre, que la loi a l'ombre et non point la vive image des choses? La comparaison est prise de la peinture. Le peintre dessine le portrait du roi. Vous en voyez déjà quelque ressemblance dans les premiers crayons du tableau : ce sont ses traits, c'est sa taille, c'est son air, c'est l'image du prince que vous y voyez : mais quand l'ouvrage sera accompli, c'est alors que le roi paraîtra avec sa majesté naturelle. Ainsi la loi avait Jésus-Christ dans des ombres et dans des figures, et comme dans un crayon imparfait; mais elle n'avait pas l'image finie. Et de même que la peinture achevée efface les linéaments imparfaits, ainsi la beauté parfaite de l'Évangile efface l'imperfection de la loi par des couleurs plus vives et plus éclatantes. C'est pourquoi Jésus-Christ change l'eau en vin, c'est-à-dire, la loi de Moïse en son Évangile.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE

Évangile du lépreux et du centenier. *Matth.* VIII, 1. *Marc* I, 40. *Luc.* V, 12.

Deux sacrements : dans la guérison du lépreux, l'expiation du péché par la pénitence; dans le centenier, la préparation à l'eucharistie.

Jésus en descendant de la montagne, où il vient de publier tous les préceptes de la loi évangélique, nous apprend la rémission des péchés. Après le précepte, la prévarication; et par grâce, la rémission. Il ne souvient [guère] de songer aux bonnes œuvres qui sont à faire, aux péchés qui sont à expier. « Nous devons cependant « travailler chaque jour à la rémission des péchés « que nous commettons sans cesse : » *Sub quoti-*

[1] Lib. IV, *adv. Marcian.* n° 21.
[2] *Hebr.* X, 1.

diana peccatorum remissione vivamus[1]. Dénombrement des péchés. Toute notre vie, inutilité : non-seulement paroles oiseuses ; mais tout oiseux : nous sommes l'oisiveté même. Je confesse vos péchés et les miens, ceux que la plupart du monde ne confesse pas. Venez donc à Jésus ; [dites-lui] : « Si vous voulez, vous pouvez me « guérir : » *Si vis, potes me mundare*. [Il vous répondra] : « Je le veux, soyez guéris : » *Volo*, « *mundare*[2]. Quand le prêtre parle, Jésus parle : c'est lui qui dit : « Je le veux, soyez guéris : « *Volo, mundare*.

Il lui défend de parler, il l'envoie aux prêtres « pour leur servir de témoignage : » *In testimonium illis*[3]. Ce n'est pas qu'il veuille que le peuple ignore ses merveilles et sa mission ; il veut qu'il les apprenne par la voie ordinaire établie de Dieu.

La cure du lépreux. La lèpre est une impureté : elle signifie le péché. « [Le pécheur ainsi « que le lépreux] doit être condamné comme « impur : » *Immunditiæ condemnabitur*[4]. On ne traite pas de même tous les lépreux. La lèpre nouvelle et la lèpre invétérée. Les pécheurs ne doivent pas s'étonner si [on les traite] diversement. Médecins qui ne discernent pas. Il faut savoir discerner entre la lèpre et la lèpre. Les clefs pour fermer et pour ouvrir. La communion avec discrétion : *Et dixit Athersatha eis ut non comederent de sancto sanctorum, donec surgeret sacerdos doctus atque perfectus*[5] : « Le gouver- « neur leur dit de ne point manger de viandes « sacrées, jusqu'à ce qu'il s'élevât un pontife « docte et parfait. » « Un malade, dit saint Au- « gustin, reçoit d'autres préceptes pour traiter « sa maladie, que ceux qu'on lui donne en santé : » *Secunda præcepta æger accepit*[6].

« Tout homme infecté de la lèpre, qui avait « été séparé des autres par le jugement du prê- « tre, devait avoir ses vêtements décousus, la « tête nue, le visage couvert de son vêtement, « et devait crier qu'il était impur et souillé. Il « était obligé de demeurer seul hors du camp, « pendant tout le temps qu'il était lépreux et « impur : « *Quicumque maculatus fuerit lepra, et separatus est ad arbitrium sacerdotis, habebit vestimenta dissuta, caput nudum, os veste contectum, contaminatum ac sordidum se clamabit : solus habitabit extra castra*[7]. Le pécheur doit être séparé de peur de la contagion : c'est pourquoi la victime pour le péché [s'immolait] « hors du camp : » *Extra castra*[1] ; et Notre-Seigneur [a été crucifié] « hors des portes « de Jérusalem : » *Extra portam*[2] : excommunication que Jésus-Christ a soufferte.

Offeres munus quod præcepit Moyses[3] : « Vous « offrirez le don que Moïse a prescrit, » deux passereaux. On en immole l'un ; on délivre l'autre, on le lâche en liberté, après avoir été trempé au sang de l'autre[4]. Jésus-Christ immolé ; toute la nature vivante : elle est délivrée ; mais il faut qu'elle soit trempée au sang de Jésus-Christ par la mortification. La vie délicieuse ne souffre pas qu'on soit trempé dans ce sang. Celle qui vit « dans les délices est morte, quoiqu'elle paraisse « vivante : » *Vivens, mortua est*[5].

Le lépreux était obligé de couper tous les poils, ses cheveux, sa barbe, ses sourcils. La lèpre s'attachait principalement aux cheveux et aux poils. « L'homme de la tête de qui les che- « veux tombent, est chauve et pur : » *Vir de cujus capite capilli fluunt, calvus et mundus est*[6] : c'était une marque. [Les poils sont] un superflu : le superflu retranché ; c'est là que les péchés s'attachent. Ne demandez pas ce qu'il faut retrancher : retranchez quelque chose, la lumière vous viendra pour retrancher toujours davantage. Retranchez par l'aumône ; retranchez tous les jours quelque chose à la vanité. On objecte toujours la bienséance : il faut couper même les sourcils et la barbe : il n'importe pas quand le visage sera un peu défiguré. Personne plus obligé aux aumônes que les lépreux purifiés ; les pécheurs guéris.

Deux raisons pourquoi l'aumône ôte les péchés : 1° Le péché naturellement demande d'être puni par la privation de tout bien. Qui est ingrat et rebelle envers Dieu, mérite la soustraction de tous ses dons, et ne doit rien avoir dans son empire : il a abusé de tout. Si l'on n'est pas effectivement privé, il faut compatir à ceux qui le sont, souffrir avec eux : « Exer- « cer la patience à l'égard des uns, et la misé- « ricorde envers les autres : » *Alios per patientiam, alios per misericordiam*[7].

2° Par l'aumône on empêche les péchés des autres, une infinité de péchés où la pauvreté engage ; péchés inconnus, incestes pour n'avoir point de lits, et autres abominations. Rien de meilleur pour expier nos péchés commis, que

[1] *S. Aug. Serm.* LVIII, n° 6, t. V, col. 339.
[2] *Matth.* VIII, 3.
[3] *Ibid.* 4.
[4] *Levit.* XIII, 8.
[5] I. *Esdr.* II, 63.
[6] *Serm.* LXXXVIII, n° 7, t. V, col. 473. *Serm.* CCLXXVII, n° 2, col 1124.
[7] *Levit.* XIII, 44, 45, 46.

[1] *Levit.* IV, 21.
[2] *Hebr.* XIII, 12.
[3] *Matth.* VIII, 4.
[4] *Levit* XIV, 4, 5, 6, 7.
[5] I. *Tim.* V, 6.
[6] *Levit.* XIII. 40.
[7] *S. Leo.*

d'empêcher que les autres n'en commettent. « La « charité couvre la multitude des péchés : « *Charitas operit multitudinem peccatorum*[1] : nous avons besoin d'un remède qui en remette et en couvre plusieurs, car nous péchons sans cesse.

Aumône, excellente préparation pour la communion. Le don de l'aumône, préparation au don sacré. Donner à Jésus-Christ, préparation à l'action par laquelle il se donne à nous.

SERMON

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Jérusalem et Babylone, leur esprit et leur caractère. Raisons de la conduite de Dieu dans le mélange des bons avec les méchants : comment ils sont séparés dès à présent : suites de la dernière séparation.

Sinite utraque crescere usque ad messem.

Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. Matth. XIII, 30.

Tout autant que nous sommes de chrétiens, nous sommes de pauvres bannis, qui, étant relégués bien loin de notre chère patrie, sommes contraints de passer cette vie mortelle dans un pèlerinage continuel, déplorant sans cesse la misère de notre péché qui nous a fait perdre la douceur et la liberté de notre air natal, seul capable de réparer nos forces perdues et de rétablir notre santé presque désespérée. Cependant, mes très-chères sœurs, ce qui adoucit les ennuis et les incommodités de notre exil, ce sont les lettres que nous recevons de notre bienheureuse patrie : vous entendez bien que c'est du ciel que je parle. Ces lettres, ce sont les Écritures divines que notre Père céleste nous adresse par le ministère de ses saints prophètes et de ses apôtres, et même par son cher Fils, qu'il a envoyé sur la terre pour nous apporter ici-bas des nouvelles de notre pays, et nous donner l'espérance d'un prompt et heureux retour. De sorte que si nous désirons ardemment de voir cette glorieuse cité dont nous devons être les habitants, nous sommes vivement touchés de l'amour de notre patrie, où notre bon Père nous conserve un grand et éternel héritage : toute notre consolation doit être de lire ces lettres : nous en devons baiser mille et mille fois les sacrés caractères, et surtout nous en devons nuit et jour ruminer le sens. C'est pourquoi le prophète David chantait à son Dieu, parmi des soupirs amoureux : « O Seigneur, voyez que je suis étranger sur « la terre : du moins ne me refusez pas cette unique « consolation de méditer votre sainte parole : » *Incola ego sum in terrâ, non abscondas à me mandata tua*[1]. Ainsi je ne m'étonne pas, mes très-chères sœurs, si vous avez une telle avidité d'entendre la parole de Dieu. C'est un effet de ce pieux gémissement que le Saint-Esprit inspire en vos âmes, les sollicitant par de saints désirs. Je m'estimerais bienheureux si je pouvais contribuer quelque chose à satisfaire ces pieux désirs. Écoutez, écoutez, mes sœurs, les paroles du saint Évangile; et si je vous semble peu de chose, comme en effet je ne suis rien, songez que c'est la voix de votre Époux que vous entendez par ma bouche.

« Le royaume des cieux, nous dit Jésus-Christ[2], « est semblable à un homme qui avait semé de bon « grain dans son champ. Mais pendant que les « hommes dormaient, son ennemi vint, et sema « de l'ivraie au milieu du blé, et s'en alla. « L'herbe ayant donc poussé, et étant montée en « épi, l'ivraie commença aussi à paraître. Alors « les serviteurs du Père de famille vinrent lui « dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon « grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il « y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est l'homme « ennemi qui l'y a semée. Et ses serviteurs lui « dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher? « Non, leur répondit-il, de peur qu'en arrachant « l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le « bon grain. »

Le grand Père de famille, c'est Dieu qui a répandu de tous côtés sur les hommes ses vérités, comme une semence céleste qui devait fructifier en bonnes œuvres pour la vie éternelle. Il avait commencé à jeter cette précieuse semence dans l'esprit de l'homme, l'introduisant dans ce paradis de délices, où tout ce qui se présentait à ses yeux ne lui parlait que de son Créateur. Mais pendant qu'il s'endormait dans la considération de ses propres dons, oubliant insensiblement son auteur, auquel seul il doit veiller, et « déçu de la « douceur de sa charmante liberté, » *Sua in æternum libertate deceptus*[3]; le serpent frauduleux qui lui parlait au dehors, fit couler intérieurement dans son cœur le venin subtil et délicat de la vaine gloire. Animé de ce bon succès, il n'a cessé de jeter autant qu'il a pu les semences du vice et du désordre, partout où il a vu que la munificence divine répandait celles de ses grâces. Si bien que,

[1] I *Petr.* IV, 8.

[1] *Ps.* CXVIII, 19.
[2] *Matth.* XIII, 24 et suiv.
[3] *Innocent.* I. *Ep.* XXIV, *ad Conc. Carth.* Lab. t. II, col. 1286.

par ses artifices, le bon et le mauvais grain, c'est-à-dire, les bons et les mauvais, se sont trouvés mêlés ensemble dans le même champ, c'est-à-dire, ou bien dans le monde, comme Notre-Seigneur l'interprète, ou [dans] la sainte Église, comme je le pourrais justifier aisément par d'autres endroits de l'Écriture. Là-dessus quelques faux zélés se sont élevés, qui ont trouvé ce mélange insupportable : il leur a semblé que la justice divine devait incontinent exterminer les impies, et ouvrir sous eux les plus noirs abîmes pour les engloutir. Mais notre sage Père de famille ne défère pas à leur zèle inconsidéré et superbe : il ordonne que l'on les laisse croître jusques à la moisson, c'est-à-dire, à la fin des siècles : et alors il enverra ses saints anges pour faire cette dernière et éternelle séparation, par laquelle les méchants, séparés pour jamais de la compagnie des bons, seront jetés dans la flamme, pendant que la troupe des justes, toute pure et tout éclatante, fera voir dans le royaume de Dieu autant de soleils que de saints. C'est l'interprétation de notre parabole. [Dans ce discours je vous exposerai] l'intention de Notre-Seigneur en deux réflexions : la première sur le mélange, la seconde sur la séparation des bons et des mauvais.

Depuis le péché du premier homme, l'iniquité a régné dans le monde. Tous s'étaient écartés de la bonne voie : « Il n'y avait personne qui fît « bien, non pas même un seul, » comme chantait autrefois le Psalmiste[1], [au psaume] rapporté dans l'Épître aux Romains[2]. C'est pourquoi saint Augustin a dit « qu'il y avait dans le monde « comme une ville d'iniquité, qu'il a appelée Ba- « bylone[3]. » Babylone en langue hébraïque, c'est-à-dire, confusion : il l'appelle donc Babylone, parce que l'iniquité et la confusion sont inséparables. Cette cité, mes sœurs, c'est le règne, l'assemblée, et, pour parler de la sorte, la république des méchants. Mais Dieu regardant d'en haut en pitié cette noire et criminelle ignorance, a envoyé son Fils au monde pour le réformer. C'est lui qui contre cette cité turbulente qui par son audacieuse rébellion dominait par toute la terre, a établi une cité sainte qui doit servir d'asile à tous ceux qui se voudront retirer de cette confusion générale. Cette cité, mes très-chères sœurs, c'est la sainte, la spirituelle, la mystérieuse Jérusalem, c'est-à-dire, vision de paix; afin d'opposer la paix des enfants de Dieu au désordre et au tumulte des enfants du monde.

Mais où se bâtira cette ville innocente? quelles montagnes assez hautes, quelles mers et quel océan assez vaste la pourraient assez séparer de cette autre cité criminelle? Chères sœurs, le Prince son fondateur ne l'en veut point séparer par la distance des lieux : dessein certainement incroyable! il bâtit Jérusalem au milieu de Babylone. Durant le cours de ce siècle pervers, les bons seront mêlés avec les méchants. O Dieu éternel! quel mélange de ces deux peuples divers, je veux dire des saints et des impies! l'un est prédestiné à la vie éternelle, et l'autre réprouvé à jamais. Leurs princes sont ennemis. Le prince de Jérusalem, c'est Jésus : le diable est le prince de Babylone. Ils vivent sous des lois directement opposées. L'Apôtre, comme vous savez, distingue deux sortes de lois; l'une est la loi de l'esprit, elle gouverne Jérusalem : l'autre est la loi de la chair, qui domine dans Babylone. Leurs mœurs sont toutes contraires. L'une se propose pour dernière fin une paix trompeuse, à cause qu'elle est passagère : l'autre, parmi beaucoup d'afflictions présentes, gémit et soupire sans cesse après une paix assurée, à cause qu'elle est éternelle. Qu'est-ce à dire ceci, mes très-chères sœurs? Ces deux peuples de bons et de méchants, dont les lois sont si fort opposées, les mœurs si contraires, les desseins si incompatibles, vivent néanmoins ensemble dans une même société; ils sont éclairés d'un même soleil; ils respirent un même air; la terre, leur mère commune, leur fournit à tous indifféremment une nourriture semblable. Bien plus, nous les voyons tous les jours se présenter aux mêmes autels; ils sont associés dans la communion de l'Église, ils participent aux mêmes mystères; ils sont régénérés et repus de la vertu des mêmes sacrements. Oserions-nous bien, ô Seigneur, vous demander raison d'un mélange si surprenant? « Quelle convention, je « vous prie, entre Jésus-Christ et Bélial[1]? » Pourquoi voulez-vous que les corps soient si proches et les cœurs tellement séparés? Que vous ont fait vos enfants, de les punir si cruellement, les contraignant de vivre avec vos ennemis et les leurs? Quel nouveau genre de supplice, de joindre ainsi le vif et le mort? Vous, Seigneur, qui avez si bien rangé chaque chose en sa place, qui avez séparé la terre et le firmament, les ténèbres et la lumière, ne séparerez-vous point les justes d'avec les impies? Certes le ciel et la terre ne sont pas si fort éloignés, les ténèbres et la lumière ne sont pas si contraires, que sont la vertu et le vice : pourquoi donc les laissez-vous ensemble? N'avez-vous débrouillé la confusion du premier chaos, qu'afin de nous rejeter dans un chaos plus horrible? Éclairez-nous, Seigneur, sur cette diffi-

[1] *Ps.* XIII, 4.
[2] *Rom.* III, 12.
[3] *In Ps.* XXVI, n° 18, t. IV, col. 126.

[1] II. *Cor.* VI, 15.

culté, non point par les raisons de la philosophie humaine, mais par la considération de vos secrets jugements et de votre providence irrépréhensible.

L'admirable saint Augustin nous donne sur ce sujet une très-belle doctrine. « Les méchants, dit « ce grand personnage [1], ne sont dans le monde, « ou que pour s'y convertir, ou que pour y exer« cer les bons : » *Nisi ut convertantur, vel ut per eos boni exerceantur.* O peuple choisi, ô enfants de paix, ô citoyens de la Jérusalem bien-aimée, si Dieu votre père eût voulu que vous vécussiez en paix en ce monde, il ne vous aurait pas exposés en proie au milieu de vos ennemis : mais, voulant exercer et épurer votre vertu par l'épreuve de la patience, il vous a mis parmi une nation ennemie, afin que vous souffrissiez en ce siècle leur persécution et leur violence. C'est pourquoi dans la maison de notre père Abraham, selon que le remarque l'Apôtre [2], Ismaël, l'enfant de la chair et de la servante, persécutait Isaac, le fils de la promesse et de sa maîtresse. Ne voyez-vous pas que dans le ventre de Rébecca, femme du patriarche Isaac, ces deux gémeaux qu'elle porte, Ésaü et Jacob, l'un figure des réprouvés, l'autre l'image des enfants de Dieu, « encore enfermés dans les mêmes entrailles, com« mencent à se faire la guerre? » *Collidebantur in utero ejus parvuli* [3]. Que signifie ce mystère, mes sœurs? « Tu portes, ô Rébecca, dans ton « ventre, dit la parole divine, deux grandes et « nombreuses nations : » *Duæ gentes sunt in utero tuo* [4]. Quelles sont ces nations, chères sœurs? c'est d'une part la nation des justes, et de l'autre celle des impies, représentées dans ces deux enfants. Ésaü, je l'avoue, supplantera Jacob pour un peu de temps; il sortira le premier; il emportera le droit d'aînesse. Il faut que dans le cours de ce siècle les bons et les saints, le monde prédestiné serve et gémisse pour l'ordinaire sous l'oppression et la tyrannie des méchants et des réprouvés. Mais enfin tôt ou tard la face des choses sera changée. Après qu'Ésaü aura joui quelque temps de son droit d'aînesse, c'est-à-dire, après que les méchants auront en apparence triomphé quelque temps dans ce monde par leur imaginaire félicité, Jacob emportera la bénédiction paternelle : il demeurera le seul et véritable supplantateur, comme son nom le lui promettait. La prophétie divine s'accomplira, qui dit que « l'aîné servira « au cadet : » *Major serviet minori* [5] : c'est-à-dire, que les bons, qui paraissaient ici-bas être dans l'oppression et dans la disgrâce, dans cette grande révolution qui arrivera à la fin des siècles, commenceront à prendre la première place; et les méchants, étonnés d'une si grande vicissitude, gémiront à jamais dans une captivité insupportable. C'est ce qui nous est montré en figure en la Genèse. Mais en attendant, mes très-chères sœurs, il est nécessaire que les bons souffrent. Car de même que notre grand Dieu a jeté notre âme, qui est d'une si divine origine, dans une chair agitée de tant de convoitises brutales, afin que la vigueur de l'esprit s'évertuât tous les jours par la résistance du corps; ainsi a-t-il mêlé les bons parmi les impies, afin que ceux-là, supportant la persécution de ceux-ci, s'animassent d'autant plus à la vertu, qu'ils y trouveraient plus d'obstacles.

Et c'est, à vrai dire, mes sœurs, le grand miracle de la grâce divine. Mener une vie innocente loin de la corruption commune, c'est l'effet d'une vertu ordinaire : mais laisser les justes dans la compagnie des méchants, et fortifier par là leur vertu, leur faire respirer le même air, et les préserver de la contagion, les faire vivre parmi l'iniquité, et leur faire observer la justice; c'est où paraît le triomphe de la toute-puissance divine. C'est ainsi, mes sœurs, qu'elle se plaît de faire paraître la lumière plus éclatante et plus pure parmi l'épaisseur des nuages. Ce grand Dieu tout-puissant qui a préservé, et les enfants dans la fournaise, et Daniel parmi les lions; qui a gardé la famille de Noé sur un bois fragile, contre la fureur inévitable des eaux universellement débordées; celle de Lot, de l'embrasement et des monstrueuses voluptés de Sodome; qui a fait luire à ses enfants une merveilleuse lumière parmi les ténèbres d'Égypte; qui a fait naître des eaux vives parmi les déserts arides de la Libye : ce Dieu a pris plaisir, pour faire voir son pouvoir, de conserver ses serviteurs innocents dans la corruption générale; que dis-je, il les a préservés? leur vertu en a paru davantage.

Et certes, s'il n'y avait point eu de méchants, combien de vertus seraient étouffées! que deviendrait le zèle de convertir les âmes, dont les saints ont été transportés? où seraient tant d'exhortations véhémentes? où cette béatitude de ceux qui souffrent pour la justice? où le triomphe du martyre? Qui aurait mis la main sur la personne de Notre-Seigneur, s'il n'y avait eu que des justes? Mais quel serait le désordre des choses humaines, si, parmi cette prodigieuse multitude de méchants, il n'y avait du moins quelques justes, qui, par leurs avertissements et par leurs exemples, réprimassent la licence effrénée, et retinssent du moins les choses dans quelque modéra-

[1] *In Ps.* LIV, n° 4, t. IV, col. 502.
[2] *Gal.* IV.
[3] *Genes.* XXV, 22.
[4] *Ibid.* 23.
[5] *Ibid* 23.

tion? C'est pourquoi le sauveur Jésus parlant au petit nombre de gens de bien qu'il avait par sa grâce assemblés près de sa personne, les appelle le sel de la terre : *Vos estis sal terræ* [1] : voulant dire, à mon avis, que s'il n'eût répandu quelques personnes vertueuses deçà et delà dans le monde comme une espèce de sel salutaire, les hommes auraient été entièrement corrompus, au lieu qu'il y reste peut-être quelque petite trace de vertu.

Cela étant de la sorte, que nous autres chrétiens nous sommes envoyés pour être la lumière du monde, vivons en enfants de lumière, et « ne « communiquons point aux œuvres des ténè« bres [2] » qui nous environnent. Méprisons cette vie, mes très-chères sœurs, où nous sommes en captivité. Regardez le siècle : de toutes parts vous y verrez régner l'impiété, le désordre, le luxe, les molles delices, l'avarice, l'ambition, et enfin toutes sortes de crimes. Quel plaisir pour nous en cette vie, où les meilleurs ne sont pas mieux traités que les plus méchants? Au contraire, nous verrons ordinairement le méchant dans le haut crédit, et les sages dans la bassesse. Quelle estime pouvons-nous faire de cette sorte de biens, que notre Père céleste, qui sait si parfaitement le prix des choses, donne en partage à ses ennemis? Considérez, mes très-chères sœurs, que dans une grande maison ce que l'on réserve aux enfants est toujours le plus précieux, et que ce que les serviteurs peuvent avoir de commun avec eux est toujours le moins important. Nous sommes les enfants de Dieu, et les méchants n'ont pas seulement l'honneur de pouvoir être nommés ses esclaves : ce sont ses ennemis et les victimes de sa fureur. Et néanmoins les plaisirs et les grands avantages après lesquels les mortels abusés ne cessent de soupirer, sont presque pour l'ordinaire en la possession des méchants. Souhaitez-vous des richesses? vous n'en aurez jamais plus que Crésus; les délices? vous n'en aurez jamais plus que Sardanapale; le pouvoir? vous n'en aurez jamais plus que Néron, Caligula, ces monstres du genre humain, et néanmoins les maîtres du monde. Où est-ce que l'éloquence, la sagesse mondaine, le crédit des beaux-arts a été plus grand que dans l'empire romain? c'étaient des idolâtres. « Voulez-vous, dit saint Augustin, que « Dieu vous donne de l'argent? les voleurs en ont « aussi; désirez-vous une femme, une nombreuse « famille, la santé du corps, les dignités du siècle? « considérez que beaucoup de méchants possè« dent tous ces avantages. Est-ce l'unique objet « pour lequel vous servez Dieu? Vos pieds chan« celleront-ils, et croirez-vous servir Dieu en « vain, lorsque vous voyez dans ceux qui ne le « servent pas tous ces biens qui vous manquent? « Ainsi il donne toutes ces choses aux méchants « mêmes, et il se réserve lui seul pour les bons : » *Pecuniam vis a Deo? habet et latro. Uxorem, fœcunditatem filiorum, salutem corporis, dignitatem sæculi? attende quam multi mali habent. Hoc est totum propter quod eum colis? Nutabunt pedes tui, putabis te sine causa colere, quando in eis vides ista qui eum non colunt? Ergo ista dat omnia etiam malis, se solum servat bonis* [1]. Partant, que l'ami de Jésus, s'il prétend à quelque chose de plus que les ennemis de Jésus, vive avec la grâce de Dieu dans l'attente d'une plus grande félicité. O sainte paix de Sion! ô égalité des anges! ô divine Jérusalem! où il n'y point de séditieux, point de fourbes, point de malfaiteurs; où il n'y a que des gens de bien, des amis et des frères; ô heureuse égalité des anges! ô sainte compagnie! où Dieu régnera en paix, où nul ne blasphémera son saint nom, nul ne contreviendra à ses ordonnances; ô sainte Sion! où toutes choses sont stables. Eh Dieu! qui nous a jetés dans ce flux et reflux de choses humaines? qui nous précipite dans cet abîme et cette mer agitée de tant de tempêtes? Quand retournerai-je à vous, ô Sion? quand verrai-je vos belles murailles, et vos fontaines d'eaux vives qui sont la félicité éternelle, et votre temple qui est Dieu même, et votre lumière qui est l'Agneau? « Alors, ô mon Dieu! vous nous vivifierez, vous « nous renouvellerez, vous nous donnerez la vie « de l'homme intérieur, et nous invoquerons vo« tre nom; c'est-à-dire, nous vous aimerons. Après « nous avoir pardonné avec bonté tous nos péchés, « vous vous donnerez vous-même pour être la « récompense parfaite de ceux que vous aurez « justifiés. Seigneur, Dieu des vertus, convertis« sez-nous, montrez votre face, et nous serons « sauvés : *Vivificabis nos, innovabis nos, vitam « interioris hominis dabis nobis,* et nomen tuum « invocabimus : *id est, te diligemus. Tu nobis « dulcis eris remissor peccatorum nostrorum, « tu eris totum præmium justificatorum.* Do« mine, Deus virtutum, converte nos, ostendo « faciem tuam, et salvi erimus [2]. » [C'est alors que se fera l'entière séparation des bons et des méchants.]

Cette séparation, mes très-chères sœurs, a divers degrés. Premièrement les élus sont déjà séparés dans la prédestination éternelle, même dans la contagion du siècle, même dans cette masse de corruption où le monde semble les envelopper

[1] *Matth.* v, 13.
[2] *Ephes.* v, 11.

[1] *S. Aug. in Ps.* LXXIX, n° 14, t. IV, col. 856.
[2] *Ibid.* ubi supra.

dans une commune confusion. Dieu les a déjà discernés : « Dieu sait ceux qui sont à lui : » *Cognovit Dominus qui sunt ejus*[1] ; il les connaît par nom et par surnom : *Proprias oves vocat nominatim*[2] ; « Il appelle ses propres brebis « chacune par leur nom. » Il en a un rôle dans son cabinet ; ils sont écrits dans son livre. O joie ! ô bonheur incroyable ! aimables brebis de Jésus, quelque part où vous erriez dans les chemins détournés de ce siècle, l'œil de votre pasteur est sur vous ; il vous sépare des autres, non point de corps, mais de cœur ; il vous sépare par de saints désirs et par une bienheureuse espérance. Les affections, mes sœurs, ce sont comme les pas de l'âme ; c'est par elles qu'elle se remue. Ainsi les enfants de lumière, mêlés ici-bas parmi les enfants de ténèbres, en sortent par de saintes et de célestes affections. Ils sont en ce monde, mais leur amour en est détaché. Dieu, qui les a mêlés avec ses ennemis, ne cesse de les en séparer peu à peu par une opération toute-puissante. Il purifie leurs intentions, il les démêle insensiblement des embarras de la terre. Comme ils sont dans un corps mortel, et que néanmoins ils vivent en quelque sorte détachés du corps, et que Dieu rompt peu à peu leurs liens, ainsi que dit l'apôtre saint Paul, que, « vivant dans la chair, nous ne vivons « pas selon la chair[3] : » de même, bien qu'ils soient parmi les méchants, leur façon de vivre les discerne d'eux.

Viendra, viendra enfin cette dernière séparation. O jour terrible pour les méchants ! ô jour mille et mille fois heureux pour les bons ! où iront les méchants séparés des enfants de Dieu ? C'est ce mélange, mes sœurs, qui empêche que Dieu ne les foudroie ; il leur pardonne pour l'amour des siens, leur présence modère sa juste fureur. C'est pourquoi, dans notre Évangile, il défend « d'arracher l'ivraie, de peur d'endommager « le bon grain : » *Ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum*[4]. Considérez, mes sœurs, que comme en ce monde les bons et les méchants sont mêlés, aussi la colère et la miséricorde divines sont, en quelque façon, tempérées l'une par l'autre. C'est pourquoi le prophète a dit que « le calice qui est en la main « de Dieu est mêlé. » Le vin signifie la joie ; *Vinum lætificat*[5] : « le vin réjouit ; » et l'eau, les tribulations : *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ*[6] : « Sauvez-moi, mon Dieu, parce « que les eaux sont entrées jusque dans mon âme. » Le prophète David dit que son âme est environnée d'eaux, c'est-à-dire, de tribulations ; [il nous représente le Seigneur comme] « tenant dans sa « main une coupe d'un vin fort, mêlé de différen« tes liqueurs : » *Vini meri plenus mixto*[1]. C'est ce mélange que le siècle doit boire. Sa vengeance est toujours mêlée de miséricorde, sa miséricorde de même : *Parcente manu sævit et donat.* Mais après ce siècle il ne restera plus que la lie. *Verumtamen fæx ejus non est exinanita; bibent omnes peccatores terræ*[2] : « La lie n'en est pour« tant pas encore épuisé : tous les pécheurs de la « terre en boiront. » Ces pécheurs séparés des bons, ces pécheurs surpris dans leur crime, ces pécheurs qui ne seront jamais gens de bien ; ils boiront toute la lie et toute l'amertume de la vengeance divine. Fuyons, fuyons, mes sœurs, fuyons de leur compagnie ; n'ayons point de commerce avec eux. Votre profession vous en a déjà en quelque façon séparées. Mais ne faites pas comme les Israélites, ne désirez point les plaisirs de l'Égypte, ne retournez pas la tête en arrière, pour voir ce que vous avez quitté ; mais tenez vos yeux fichés éternellement à l'héritage qui vous est promis, aux saints qui vous attendent, à Jésus qui vous tend les bras pour vous recevoir en sa gloire.

SERMON

POUR LA FÊTE

DES SAINTS ANGES GARDIENS.

Bienheureuse société que nous avons avec les saints anges. Caractère particulier de leur charité envers les hommes, dans le commerce qu'ils ont avec eux. Miséricordieuse condescendance que cette charité leur inspire. Quelle marque de reconnaissance nous leur devons. Témoignage qu'ils rendront contre nous au dernier jour, et vengeance qu'ils exerceront sur nous, si nous n'avons pas profité de leurs bons offices.

Amen dico vobis, videbitis cœlum apertum, et angelos Dei ascendentes et descendentes.

Je vous dis en vérité, vous verrez les cieux ouverts, et les anges de Dieu montants et descendants. *Paroles du Fils de Dieu à Nathanaël*, en S. Jean, I, 51.

Il paraît par les saintes Lettres, que Satan et ses anges montent et descendent. « Ils montent, « dit saint Bernard[3], par l'orgueil, et ils des« cendent contre nous par l'envie : » *Ascendit studio vanitatis, descendit livore malignitatis.* Ils ont entrepris de monter, lorsqu'ils ont suivi celui qui a dit : *Ascendam*, « Je m'élèverai et je « me rendrai égal au Très-Haut. » Mais leur au-

[1] II. *Tim.* II, 19.
[2] *Joan.* X, 3.
[3] II. *Cor.* X, 3.
[4] *Matth.* XIII, 29.
[5] *Ps.* CIII, 15.
[6] *Ps.* LXVIII, 1.

[1] *Ps.* LXXIV, 7.
[2] *Ibid.* 8.
[3] *In Ps.* Qui habitat, *Serm.* XII, n° 2, t. I, col. 361

dace étant repoussée, ils sont descendus, chrétiens, pleins de rage et de désespoir, comme dit saint Jean dans l'Apocalypse : « O terre, ô mer, « malheur à vous; parce que le diable descend à « vous, plein d'une grande colère! » *Væ terræ, et mari, quia descendit diabolus ad vos habens iram magnam* [1] ! Ainsi son élévation présomptueuse est suivie d'une descente cruelle; et quoique Dieu l'ait banni de devant sa face, n'ose-t-il pas encore s'y présenter pour se rendre notre accusateur, selon ce qu'écrit le même apôtre? N'est-ce pas pour cela qu'il est appelé l'accusateur des fidèles, qui les accuse nuit et jour en la présence de Dieu : *accusator fratrum nostrorum, qui accusabat illos die ac nocte* [2] ? Et en effet, ne lisons-nous pas qu'il s'est trouvé avec les saints anges pour accuser le fidèle Job? *Adfuit cum illis etiam Satan* [3]. Mais étant monté devant Dieu pour le calomnier avec artifice, il est aussi bientôt descendu pour le persécuter avec fureur : tellement que toute sa vie c'est un mouvement éternel, par lequel il monte et descend méditant toujours en lui-même le dessein de notre ruine.

Que si cet esprit malfaisant se remue continuellement avec ses complices pour persécuter les fidèles, chrétiens, les saints anges ne sont pas oisifs, et ils se remuent pour les secourir : c'est pourquoi vous les voyez monter et descendre, *ascendentes et descendentes;* et j'espère vous faire voir aisément que tout cela se fait pour notre salut, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Si vous n'avez pas assez entendu la dignité de notre nature, et la grandeur de nos espérances, vous le pourrez connaître aisément par la sainte solennité que nous célébrons en cette journée. C'est ici qu'il vous faut apprendre, par la sainte société que nous avons avec les saints anges, que notre origine est céleste, que l'homme n'est pas ce que nous voyons; et que ces membres, que cette figure, et enfin tout l'extérieur de ce corps mortel nous le cache, plutôt qu'il ne nous le montre. Car puisque nous voyons ces esprits bienheureux, destinés à notre conduite, venir converser avec les hommes, et se faire leurs compagnons et leurs frères; puisque l'amour chaste qu'ils ont pour les hommes leur fait quitter le ciel pour la terre, et trouver leur paradis parmi nous, ne devons-nous pas reconnaître qu'il y a quelque chose en l'homme qui l'approche de ces esprits immortels, et qui est capable de les inviter à se réjouir de notre alliance? C'est ce que le grand Augustin nous explique admirablement par cette excellente doctrine [1], sur laquelle j'établirai ce discours : c'est qu'encore que les saints anges soient si fort au-dessus de nous par leur dignité naturelle, il ne laisse pas d'être véritable que nous sommes égaux en ce point que ce qui rend les anges heureux fait aussi le bonheur des hommes; que nous buvons les uns et les autres à la même fontaine de vie, qui n'est autre que la vérité éternelle; et que nous pouvons tous chanter ensemble, par un admirable concert, ce verset du divin Psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est* [2] : « Tout mon bien, c'est d'être uni à mon Dieu » par de chastes embrassements, et de mettre en lui mon repos.

Sur ce fondement, chrétiens, il est bien aisé d'établir la société de l'homme et de l'ange : car c'est une loi immuable, que les esprits qui s'unissent à Dieu se trouvent en même temps tous unis ensemble. Ceux qui puisent dans les ruisseaux, et qui aiment les créatures, se partagent en des soins contraires, et divisent leurs affections. Mais ceux qui vont à la source même, au principe de tous les êtres, c'est-à-dire, au souverain bien, se trouvant tous en cette unité, et se rassemblant à ce centre, ils y prennent un esprit de paix et un saint amour les uns pour les autres; tellement que toute leur joie, c'est d'être associés éternellement dans la possession de leur commun bien : ce qui fait, dit saint Augustin, qu'ils font tous ensemble un même royaume et une même cité de Dieu : *Habent et cum illo cui adhærent et inter se societatem sanctam, suntque una civitas Dei* [3]. D'où il est aisé de conclure que les hommes, non moins que les anges, étant faits pour jouir de Dieu, ils ne composent les uns et les autres qu'un même peuple et un même empire, où l'on adore le même prince, où l'on est régi par la même loi : je veux dire par la charité, qui est la loi des esprits célestes, et la loi des hommes mortels; et qui, se répandant du ciel en la terre, fait une même société des habitants de l'un et de l'autre. C'est, mes frères, de cette alliance que j'espère vous entretenir, et vous en montrer les secrets dans le texte de mon Évangile.

Car quel est ce nouveau spectacle que le Sauveur nous y représente? d'où vient que les cieux sont ouverts? et que veulent dire ces anges qui montent et descendent d'un vol si léger, de la terre au ciel, du ciel en la terre? Chrétiens, ne voyez-vous pas que ces esprits pacifiques viennent rétablir le commerce que les hommes avaient

[1] *Apoc.* XII, 12.
[2] *Ibid.* 10.
[3] *Job.* 6.

[1] *In Joan. Tract.* XXIII, n° 5, t. III, part. II, col. 474.
[2] *Ps.* LXXII, 28.
[3] *S. Aug. de Civit. Dei*, lib. XII, cap. IX, t. VII, col. 308.

rompu en prenant le parti rebelle de leurs séditieux compagnons? La terre n'est plus ennemie du ciel; le ciel n'est plus contraire à la terre : le passage de l'un à l'autre est tout couvert d'esprits bienheureux dont la charité officieuse entretient une parfaite communication entre ce lieu de pèlerinage et notre céleste patrie.

C'est, messieurs, pour cette raison que vous les voyez monter et descendre : *ascendentes et descendentes*. Ils descendent de Dieu aux hommes, ils remontent des hommes à Dieu, parce que la sainte alliance qu'ils ont renouvelée avec nous, les charge d'une double ambassade. Ils sont les ambassadeurs de Dieu vers les hommes, ils sont les ambassadeurs des hommes vers Dieu. Quelle merveille! nous dit saint Bernard; chrétiens, le pourrez-vous croire : ils ne sont pas seulement les anges de Dieu, mais encore les anges des hommes : *Illos utique spiritus tam felices, et tuos ad nos, et nostros ad te angelos facis*[1] : « Oui, « Seigneur, nous dit ce saint homme, ils sont vos « anges, et ils sont les nôtres; » anges, c'est-à-dire, envoyés : ils sont donc les anges de Dieu, parce qu'il nous les envoie pour nous assister; et ils sont les anges des hommes, parce que nous les lui renvoyons pour l'apaiser : ils viennent à nous, chargés de ses dons; ils retournent chargés de nos vœux : ils descendent pour nous conduire; ils remontent pour porter à Dieu nos désirs et nos bonnes œuvres. Tel est l'emploi et le ministère de ces bienheureux gardiens : c'est ce qui les fait monter et descendre, *ascendentes et descendentes*. Vous voyez en ce mouvement la double assistance que nous recevons par leur entremise; et vous voyez les deux points qui partageront ce discours. Dans le texte que j'ai rapporté, la descente est précédée par l'élévation; mais permettez-moi, chrétiens, que, pour suivre l'ordre du raisonnement, je laisse un peu l'ordre des paroles, et que je parle avant toutes choses de leur descente mystérieuse.

PREMIER POINT.

Il ne suffit pas, chrétiens, que nous remarquions aujourd'hui que les anges descendent du ciel en la terre : si vous n'entendez rien par ce mouvement sinon qu'ils passent d'un lieu à un autre, vous n'avez pas encore compris le mystère. Il faut élever nos pensées plus haut et concevoir dans cette descente le caractère particulier de la charité des saints anges, qui la rend différente de celle des hommes. Je m'explique, et je dis, messieurs, qu'encore que la charité soit la même dans les anges et dans les hommes, qu'elle soit dans tous les deux de même nature, qu'elle dépende d'un même principe; toutefois elle agit en eux par deux mouvements opposés. Elle élève les hommes mortels de la terre au ciel, de la créature au Créateur; au contraire elle pousse les esprits célestes du ciel en la terre, et du Créateur à la créature. La charité nous fait monter, la charité les fait descendre. Chrétiens, c'est un grand mystère que vous comprendrez aisément si vous savez faire la distinction de l'état des uns et des autres.

Où sommes-nous, et où sont les anges? quelle est notre vie, et quelle est la leur? Misérables bannis, enfants d'Ève, nous sommes ici relégués bien loin au séjour de misère et de corruption : pour eux, ils se reposent dans la patrie, à la source même du bien, dans le centre même du repos qu'ils possèdent par la claire vue. Nous pleurons et nous soupirons sur les fleuves de Babylone : ils boivent à longs traits les eaux toujours vives de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu.

Étant donc dans des états si divers, que feronsnous les uns et les autres? Les hommes demeureront-ils liés aux biens périssables dont ils sont environnés; et les anges seront-ils toujours occupés de leur paix et de leur repos, sans penser à secourir ceux qui travaillent? Non, mes frères, il n'en est pas ainsi : la charité ne le permet pas. Elle nous fait monter, elle fait descendre les anges; elle nous trouve au milieu des biens corruptibles, elle trouve les esprits célestes unis immuablement au bien éternel : elle se met entre deux, et tend la main aux uns et aux autres. Elle nous dit au fond de nos cœurs : Vous qui êtes parmi les créatures, gardez-vous bien de vous arrêter aux créatures; mais dans cette bassesse où vous êtes, faites qu'elles vous conduisent au Créateur : vous qui êtes au bord des ruisseaux, apprenez à remonter à la source. Elle dit aux anges célestes : Vous qui jouissez du Créateur, jetez aussi les yeux sur ses créatures; vous qui êtes à la source, ne dédaignez pas les ruisseaux. Ainsi vous voyez, chrétiens, qu'une même charité, qui remplit les anges et les hommes, meut différemment les uns et les autres.

Ce que voient les hommes mortels, doit leur faire chercher ce qu'ils ne voient pas; tel doit être le progrès de leur charité. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean, le disciple chéri de notre Sauveur, le docteur de la charité, a dit ces beaux mots : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, com« ment pourra-t-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? » *Qui non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere*[1]? Par où il avertit l'âme chrétienne, que le mouvement naturel que le saint amour lui doit inspirer c'est

[1] *In Ps* Qui habitat, *Serm.* XII, n° 3, t. I, col. 862.

[1] I. *Joan.* IV. 20.

de s'exercer sur ce qu'elle voit, pour tendre à ce que les sens ne pénètrent pas. Aussi est-ce pour cela que nous avons dit, que son propre c'est de s'élever : *Ascensiones in corde suo disposuit*[1]. Comme elle se trouve en bas, mais se dispose toujours à monter plus haut, elle regarde la terre non pas comme un siége pour se reposer, mais comme un marchepied pour s'avancer, *scabellum pedum tuorum*[2]. Le degré pour aller au trône, ce n'est pas le siége, c'est le marchepied. Élevez-vous sur le marchepied, et tâchez d'arriver au trône. Il n'en est pas ainsi des saints anges : unis à la source du bien et du beau, comme nous avons déjà dit, ils ne peuvent pas s'élever, parce qu'il n'y a rien au-dessus de ce qu'ils possèdent. Mais la charité officieuse qui nous fait monter pour aller à eux, les rabaisse aussi pour venir jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance; et voilà quelle est la descente dont il est parlé dans notre Évangile.

Réjouissons-nous, chrétiens, de cette descente bienheureuse, qui unit le ciel et la terre, et fait entrer les esprits célestes dans une sainte société avec les hommes. O bonheur! ô miséricorde! Car, mes frères, qui le pourrait croire, que ces intelligences sublimes ne dédaignent pas de pauvres mortels; qu'étant au séjour de la félicité et au centre même du repos, elles veulent bien se mêler parmi nos continuelles agitations, et lier une amitié si étroite avec des créatures si faibles, et si peu proportionnées à leur naturelle grandeur? O Dieu, que peuvent-elles trouver en ce monde, que peut produire cette terre ingrate qui soit capable d'y attirer ces glorieux citoyens du paradis? chrétiens, ne l'ai-je pas dit? c'est la charité qui les pousse; mais encore n'est-ce pas assez. Qui ne sait que la charité est la fin générale de leurs actions? Il nous faut descendre au détail des motifs particuliers qui les pressent de quitter le ciel pour la terre.

Pour bien entendre cette vérité, ce serait peut-être assez de vous dire que telle est la volonté de leur Créateur; et que c'est l'unique raison que désirent de si fidèles ministres : car ils savent que la créature étant faite par la seule volonté de son Créateur, elle doit vivre toujours souple, et toujours soumise à cette volonté souveraine. On pourrait encore ajouter que la subordination des natures créées demande que ce monde sensible et inférieur soit régi par le supérieur et intelligible, et la nature corporelle par la spirituelle. Que si on voulait pénétrer plus loin, il serait aisé de vous faire voir que, les hommes étant destinés pour réparer les ruines que l'orgueil de Satan a fait dans le ciel, c'est une sage dispensation d'envoyer les anges à notre secours; afin qu'ils travaillent eux-mêmes aux recrues de leurs légions, en ramassant cette nouvelle milice qui doit rendre leurs troupes complètes. Tous ces raisonnements sont solides et très-bien appuyés sur les Écritures; mais je laisserai à l'école cette belle théologie, pour m'attacher à une doctrine qui me semble plus capable de toucher les cœurs.

Je dis donc, et je vous prie de le bien entendre, que ce qui attire les anges, ce qui les fait descendre du ciel en la terre, c'est le désir d'y exercer la miséricorde. Car ils savent, ces esprits célestes, que sous un Dieu si bon et si bienfaisant, dont les miséricordes n'ont point de bornes, dont les infinies misérations éclatent magnifiquement par-dessus tous ses autres ouvrages[1]; ils savent, dis-je, que, sous ce Dieu, il n'y a rien de plus grand ni de plus illustre que de secourir les misérables. Que feront-ils, qu'entreprendront-ils? Ils n'en trouvent point dans le ciel, ils en viennent chercher sur la terre. Là ils ne voient que des bienheureux : ils quittent ce lieu de bonheur, afin de rencontrer des affligés. Apprenez ici, chrétiens, de quel prix sont les œuvres de miséricorde. Il manque, ce semble, quelque chose au ciel, parce qu'on ne peut pas les y pratiquer. Encore qu'on y voie Dieu face à face, encore qu'il y enivre les esprits célestes du torrent de ses voluptés; toutefois leur félicité n'est pas accomplie, parce qu'il n'y a point de pauvre que l'on assiste, point d'affligés que l'on console, point de faibles que l'on soutienne, enfin point de misérables que l'on soulage. Mais ils ne découvrent autre chose en ce lieu d'exil; c'est pourquoi vous les voyez accourir en foule. Ils pressent les cieux de s'ouvrir, et ils descendent impétueusement du ciel en la terre : *videbitis cœlos apertos;* tant ils trouvent de contentement à exercer les œuvres de miséricorde. Ha! mes frères, le grand exemple pour nous qui sommes au milieu des maux, dans le pays propre de la misère!

Mais disons encore, mes frères, pour consoler ceux qui s'y appliquent, disons et tâchons de le bien entendre, quels charmes, quel agrément et quelle douceur trouvent ces esprits bienheureux à se mêler parmi nos faiblesses, et à prendre part dans nos peines. Il en faut aujourd'hui expliquer la cause; et la voici, si je ne me trompe, autant qu'il est permis à des hommes de pénétrer de si hauts mystères. C'est qu'ils voient face à face et à découvert cette bonté infinie de Dieu[2]; ils voient ces entrailles de miséricorde et cet amour paternel par lequel il embrasse ses créatures; ils voient

[1] *Ps.* LXXXIII, 6.
[2] *Ibid.* CIX, 2.

[1] *Ps.* CXLIV, 9.
[2] *Marc.* X, 18.

que do tous les titres augustes qu'il se donne lui-même dans ses Écritures, c'est celui de boa et de charitable, de père de miséricorde, et de Dieu de toute consolation[1], dont il se glorifie davantage. Ils sont ravis en admiration, chrétiens, de cette bonté infinie et infiniment gratuite, par laquelle il délivre les hommes pécheurs de la damnation qu'ils ont méritée. Mais en considérant ce qu'il donne aux autres, ils savent bien reconnaître ce qu'ils doivent en particulier à cette bonté. Ils se considèrent eux-mêmes comme des ouvrages de grâce, comme des miracles de miséricorde; car n'est-ce pas la bonté de Dieu qui les a tirés du néant, « qui les a remplis de lumière dès l'ins- « tant qu'il les a formés : » *Simul ut facti sunt, lux facti sunt*[2]; « et qui en créant leur nature « leur a en même temps accordé sa grâce : » *simul in eis et condens naturam, et lorgiens gratiam*[3]? N'est-ce pas Dieu qui les a créés avec l'amour chaste par lequel ils se sont attachés à lui; qui les a faits, et les a faits bons; qui étant l'auteur de leur être, l'est aussi de leur sainteté, et conséquemment de leur béatitude? Ils doivent donc aussi bien que nous, ils doivent tout ce qu'ils sont à la grâce et à la miséricorde divine. Elle se montre différemment en eux et en nous; mais toujours, dit saint Fulgence[4], c'est la même grâce : *Una est in utroque gratia operata.* « Elle « nous a relevés mais elle a empêché leur chute : » *in illo, ne caderet; in hoc, ut surgeret :* « elle « nous a guéris de nos blessures; en eux elle a « prévenu le coup : » *in illo, ne vulneratur; in isto, ut sanaretur:* « elle a remédié à nos mala- « dies; elle n'a pas permis qu'ils fussent mala- « des : » *ab hoc infirmitatem repulit; illum infirmari non sivit.* Reconnaissez donc, ô saints anges, que vous devez tout, aussi bien que nous, à la miséricorde divine.

Ils le reconnaissent, mes frères : et c'est aussi pour cette raison que désirant honorer la miséricorde qui a été exercée sur eux, ils s'empressent de l'exercer sur les autres : car le meilleur moyen de la reconnaître, chrétiens, c'est de l'imiter, et d'ouvrir nos mains sur nos frères, comme nous voyons les siennes ouvertes sur nous : *Estote misericordes, sicut Pater vester misericors est*[5] : « Soyez, dit-il, miséricordieux, comme « votre Père céleste est miséricordieux. Revêtez- « vous comme des élus de Dieu, saints et bien- « aimés, d'entrailles de miséricorde : » *Induite vos, sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ*[1]. Imitez ce que vous recevez, et prenez plaisir de donner en actions de grâces de ce qu'on vous donne. Celui-là ne sent pas un bienfait, qui ne sait ce que c'est que de bien faire; et il méprise la miséricorde, puisqu'il n'a pas soin de la pratiquer. C'est pourquoi les anges célestes, de peur d'être ingrats envers le Créateur, aiment à être bienfaisants envers ses créatures. La miséricorde qu'ils font, glorifie celle qu'ils reçoivent : ils savent, je vous prie, remarquez ceci, que Dieu exige deux sacrifices, l'un pour honorer sa miséricorde, et l'autre pour reconnaître sa justice : l'un détruit, et l'autre conserve; l'un est un sacrifice qui tue, l'autre un sacrifice qui sauve : *Qui facit misericordiam, offert sacrificium*[2].

D'où vient cette diversité? Elle dépend de la différence de ces deux divins attributs. La justice divine poursuit les pécheurs; elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd, elle les dissipe : *Pereant peccatores a facie Dei*[3]. Au contraire la miséricorde ne veut pas que personne périsse, *non vult perire quemquam*[4]. « Elle pense des « pensées de paix, et non pas des pensées de des- « truction : » *Ego cogito super vos cogitationes pacis, et non afflictionis*[5]. Que ces deux attributs sont opposés! Aussi, messieurs, les honore-t-on par des sacrifices divers. A cette justice qui rompt et qui brise, qui renverse les montagnes et arrache les cèdres du Liban, c'est-à-dire, qui extermine les pécheurs superbes, il lui faut des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due au crime. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est faible, et qui vivifie ce qui est mort, elle veut qu'on lui offre en sacrifice, non des victimes détruites, mais des victimes conservées, c'est-à-dire, des pauvres soulagés, des infirmes soutenus, des morts ressuscités, c'est-à-dire, des pécheurs convertis. Tels sont, mes frères, les sacrifices qui honorent la miséricorde divine : c'est ainsi qu'elle veut être reconnue.

Venez donc, anges célestes, honorer cette bonté souveraine : venez tous ensemble chercher sur la terre les victimes qu'elle demande; vous ne les pouvez trouver dans le ciel. « On n'y peut exer- « cer de miséricorde, parce qu'il n'y a point de « misères : » *Ibi nulla miseria est, in qua fiat misericordia*[6]. Peut-on consoler les affligés, où toutes les larmes sont essuyées? peut-on secourir

[1] II. *Cor.* I, 3.
[2] *S. Aug. de Civit. Dei*, lib. XI, cap XI, t. VII, col. 281.
[3] *Ibid.* lib. XII, cap. IX, col. 308.
[4] *Ad. Trasimund.* lib. II, cap. III, p. 90.
[5] *Luc.* VI, 36.

[1] *Col.* III, 12.
[2] *Eccl.* XXXV, 5.
[3] *Ps.* LXVII, 3.
[4] II. *Petr.* III, 9.
[5] *Jer.* XXIX, 11.
[6] *S. Aug. Enar. in Ps.* CXLVIII, n° 8, t. IV, col. 1676.

ceux qui travaillent, où tous les travaux sont finis? peut-on visiter les prisonniers, où tout le monde jouit de la liberté? peut-on recueillir les étrangers, où nul n'est reçu que les citoyens? Ici toutes les misères abondent; c'est leur pays, c'est leur lieu natal. O mes frères, la riche moisson pour ces esprits bienfaisants, qui cherchent à exercer la miséricorde! Il n'y a que des misérables, parce qu'il n'y a que des hommes. Tous les hommes sont des prisonniers, chargés des liens de ce corps mortel: esprits purs, esprits dégagés, aidez-les à porter ce pesant fardeau; et soutenez l'âme qui doit tendre au ciel, contre le poids de la chair qui l'entraîne en terre. Tous les hommes sont des ignorants, qui marchent dans les ténèbres: esprits qui voyez la lumière pure, dissipez les nuages qui nous environnent. Tous les hommes sont attirés par les biens sensibles: vous qui buvez à la source même des voluptés chastes et intellectuelles, rafraîchissez notre sécheresse par quelques gouttes de cette céleste rosée. Tous les hommes ont au fond de leurs âmes un malheureux germe d'envie, toujours fécond en procès, en querelles, en murmures, en médisances, en divisions: esprits charitables, esprits pacifiques, calmez la tempête de nos colères, adoucissez l'aigreur de nos haines, soyez des médiateurs invisibles, pour réconcilier en Notre-Seigneur nos cœurs ulcérés.

Mais, mes frères, quand aurai-je fait, si j'entreprends de vous raconter tout ce que font ces esprits célestes, qui descendent pour notre secours? Ils s'intéressent à tous nos besoins, ils ressentent toutes nos nécessités: à toute heure et à tous moments ils se tiennent prêts pour nous assister; gardiens toujours fervents et infatigables, sentinelles qui veillent toujours, qui sont en garde autour de nous nuit et jour, sans se relâcher un instant du soin qu'ils prennent de notre salut. Heureux mille et mille fois, d'avoir toujours à nos côtés de si puissants protecteurs!

Mais quelles actions de grâces leur rendrons-nous, et comment reconnaîtrons-nous leurs soins assidus? Combien s'empresse le jeune Tobie à remercier le saint ange qui l'avait conduit durant son voyage[1]! Ceux-ci nous gardent toute notre vie. Ces princes de la cour céleste, non contents de devenir compagnons des hommes, se rendent leurs ministres et leurs serviteurs, depuis leur naissance jusqu'à leur mort: et ils ne rougissent pas d'être ingrats d'une telle miséricorde! A Dieu ne plaise que nous le soyons: chrétiens, étudions-nous à récompenser leurs services. Ha, qu'il est aisé de les contenter! Ils descendent pour notre salut du ciel en la terre: savez-vous ce qu'ils demandent en reconnaissance? qu'ils ne soient pas venus inutilement, que nous ne les déshonorions pas en les renvoyant les mains vides. Ils sont venus à nous, pleins des dons célestes dont ils ont enrichi nos âmes: ils demandent pour récompense que nous les chargions de nos prières, et qu'ils puissent présenter à Dieu quelque fruit des grâces qu'il nous a distribuées par leur entremise. O les amis désintéressés, amis commodes et officieux, qui se croient payés de tous leurs bienfaits, quand on leur donne de nouveaux sujets d'exercer leur miséricorde! Ils sont descendus pour l'amour de nous; chrétiens, les voilà prêts, ils s'en retournent pour notre service: après nous avoir apporté des grâces, ils s'offrent encore à porter nos vœux pour nous en attirer de nouvelles. Usez, mes frères, de leur amitié: il faut, s'il se peut, vous y obliger par cette seconde partie.

SECOND POINT.

Encore que vous voyez remonter au ciel vos fidèles et bien-aimés gardiens, n'appréhendez pas qu'ils vous abandonnent. Ils peuvent changer de lieu, mais ils ne changent pas de pensée; et comme ils quittent le ciel sans perdre leur gloire, ils quittent la terre sans perdre leurs soins. Quoiqu'ils descendent du ciel, lieu de félicité, ils ne laissent pas de la conserver: autrement, nous dit saint Grégoire, « pourraient-ils illuminer les « aveugles, si eux-mêmes perdaient leur lumière? » *Fontem lucis, quem egredientes perderent, cæcis nullatenus propinarent*[1]. Ainsi lorsqu'ils marchent à notre secours, lorsqu'ils viennent combattre pour nous, leur béatitude les suit partout; et c'est peut-être en vue d'un si grand mystère que Débora, glorifiant Dieu de la victoire qu'il lui a donnée, dit ces mots au livre des Juges: *Stellæ manentes in ordine suo adversus Sisaram pugnaverunt*[2]: « Les étoiles demeurant « en leur ordre ont combattu pour nous contre Si« sara; » c'est-à-dire, les anges qui brillent au ciel comme des étoiles pleines d'une lumière divine, ont combattu pour nous contre Sisara, contre l'ancien ennemi du peuple de Dieu: *adversus Sisaram pugnaverunt*. Mais en s'avançant pour nous secourir, ils sont demeurés en leur ordre: *manentes in ordine suo*; et ils n'ont pas quitté la place que leurs mérites leur ont acquise dans la béatitude éternelle. Concluez de là, chrétiens, qu'ils apportent, venant sur la terre, la gloire dont ils jouissent au ciel; et qu'ils portent avec eux, retournant au ciel, les mêmes soins qu'ils ont sur la terre. Ils y vont traiter nos affaires, ils

[1] *Tob.* XII, 2 et seq.

[1] *Moral. in Job.* lib. II, cap. III, t. I, col. 39.
[2] *Judic.* V, 20.

y vont représenter nos nécessités, ils y portent nos prières et nos oraisons.

Pour quelle raison a-t-il plu à Dieu qu'elles lui soient présentées par le ministère des anges? C'est un secret de sa providence, que je n'entreprends pas de vous expliquer; mais il me suffit de vous assurer qu'il n'est rien de mieux fondé sur les Écritures. Et afin que vous entendiez combien cette entremise des esprits célestes est utile pour notre salut, je vous dirai seulement ce mot: c'est qu'encore que les oraisons soient d'une telle nature qu'elles s'élèvent tout droit au ciel, ainsi qu'un encens agréable que le feu de l'amour divin fait monter en haut; néanmoins le poids de ce corps mortel leur apporte beaucoup de retardement. Trouvez bon ici, chrétiens, que j'appelle le témoignage de vos consciences. Quand vous offrez à Dieu vos prières, quelle peine d'élever à lui vos esprits! au milieu de quelles tempêtes formez-vous vos vœux! combien de vaines imaginations, combien de pensées vagues et désordonnées, combien de soins temporels qui se jettent continuellement à la traverse, pour en interrompre le cours! Étant donc ainsi empêchées, croyez-vous qu'elles puissent s'élever au ciel, et que cette prière faible et languissante, qui parmi tant d'embarras qui l'arrêtent, à peine a pu sortir de vos cœurs, ait la force de percer les nues et de pénétrer jusqu'au haut des cieux? Chrétiens, qui pourrait le croire? Sans doute elles retomberaient de leur propre poids, si la bonté de Dieu n'y avait pourvu. Je sais bien que Jésus-Christ, au nom duquel nous les présentons, les fait accepter. Mais il a envoyé son ange, que Tertullien appelle l'ange d'oraison [1] : c'est pourquoi Raphaël disait à Tobie : « J'ai offert à Dieu tes prières : » *Obtuli orationem tuam Domino* [2]. Cet ange vient recueillir nos prières, et « elles montent, dit saint « Jean [3], de la main de l'ange jusqu'à la face de « Dieu : » *Et ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo.* Voyez comme elles montent de la main de l'ange : admirez combien il leur sert d'être présentées d'une main si pure. Elles montent de la main de l'ange, parce que cet ange, se joignant à nous, et aidant par son secours nos faibles prières, leur prête ses ailes pour les élever, sa force pour les soutenir, sa ferveur pour les animer.

Que nous sommes heureux, mes frères, d'avoir des amis si officieux, des intercesseurs si fidèles, des interprètes si charitables! Mais ils ne se contentent pas de porter nos vœux; ils offrent nos aumônes et nos bonnes œuvres : ils recueillent jusqu'à nos désirs; ils font valoir devant Dieu jusqu'à nos pensées. Surtout qui pourrait assez exprimer combien abondante est leur joie quand ils peuvent présenter à Dieu, ou les larmes des pénitents, ou les travaux soufferts pour l'amour de lui en humilité et en patience? Car pour les larmes des pénitents, chrétiens, que puis-je dire de l'estime qu'ils font d'un si beau présent? Comme ils savent que la conversion des hommes pécheurs fait la fête et la joie des esprits célestes, ils assemblent leurs saints compagnons; ils leur racontent les heureux succès de leurs soins et de leurs conseils. Enfin ce rebelle endurci a rendu les armes, cette tête superbe s'est humiliée, ces épaules indomptables ont subi le joug, cet aveugle a ouvert les yeux et déplore les erreurs de sa vie passée : il a rompu ces liens trop doux qui tenaient son âme captive, il renonce à tous ces trésors amassés par tant de rapines; les pleurs du pupille ont percé son cœur, il se résout de faire justice à la veuve qu'il a opprimée. Là-dessus il s'élève un cri d'allégresse parmi les esprits bienheureux; le ciel retentit de leur joie, et de l'admirable cantique par lequel ils glorifient Dieu dans la conversion des pécheurs.

« Prends courage, âme pénitente, considère « attentivement en quel lieu l'on se réjouit de ta « conversion : » *Heus tu peccator, bono animo sis, vides ubi de tuo reditu gaudeatur* [1]. Et pour vous qui vivez dans les afflictions, ou qui languissez dans les maladies : si vous souffrez vos maux avec patience, en bénissant la main qui vous frappe; quoique vous soyez peut-être le rebut du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur de ce que vous avez un ange qui tient compte de vos travaux. Mon cher frère, je te le veux dire pour te consoler, il regarde avec respect tes douleurs, comme de sacrés caractères qui te rendent semblable à un Dieu souffrant. Je dis quelque chose de plus, il les regarde avec jalousie; et afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, que ce corps qui nous accable de maux, nous donne cet avantage au-dessus des anges, de pouvoir souffrir pour l'honneur de Dieu, de pouvoir représenter en notre corps glorieux la vie glorieuse de Jésus, en notre corps mortel et passible la vie souffrante du même Jésus : *Ut vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali* [2]. Ces esprits immortels peuvent être compagnons de la gloire de Notre-Seigneur; mais ils ne peuvent pas avoir cet honneur, d'être les compagnons de ses souffrances. Ils peuvent bien paraître devant Dieu avec des cœurs tout brûlants d'une charité éternelle; mais leur

[1] *De Orat.* n° 12.
[2] *Tob.* XII, 12.
[3] *Apoc.* VIII, 4.

[1] *Tertull. de Pœnitent.* n° 8.
[2] II. *Cor.* IV, 11.

nature impassible ne leur permet pas de signaler la constance d'un amour fidèle, par cette généreuse épreuve des afflictions.

Si vous consultez votre sens, vous me répondrez peut-être aussitôt : que ces esprits bienheureux ne doivent pas nous envier ce triste avantage. Mais eux qui jugent des choses par d'autres principes, eux qui savent qu'un Dieu immuable est descendu du ciel en la terre, et s'est revêtu d'une chair mortelle, seulement pour pouvoir souffrir ; hal ils connaissent par là le prix des souffrances ; et si la charité le pouvait permettre, ils verraient en nous avec jalousie ces caractères sacrés qui nous rendent semblables à un Dieu souffrant. Et voyez combien ils estiment l'honneur qu'il y a de porter la croix. Ils ne peuvent présenter à Dieu leurs propres souffrances, ils empruntent les nôtres pour les lui offrir : s'il ne leur est pas permis de souffrir, ils exaltent du moins ceux qui souffrent. Et je lis avec joie dans Origène la belle description qu'il nous fait des enfants de Dieu assemblés autour de son trône où ils louent les combats de Job, où ils admirent le courage de Job, où ils publient la constance et la foi de Job toujours ferme et inviolable dans les ruines de sa fortune et de sa santé : *Venientes ante Deum attestati sunt tolerantiæ, fidei, constantiæ atque dilectionis plenitudini*[1]. Et d'où vient qu'ils prennent plaisir à rendre à Job ce beau témoignage? C'est qu'ils estiment ce saint homme heureux de signaler sa fidélité par cette épreuve : ils voient qu'ils ne peuvent pas avoir cet honneur, ils se satisfont en le louant, ils suivent la pompe du triomphe, et prennent part à l'honneur du combat en chantant la vaillance du victorieux.

Je vous dis ces choses, afin, mes frères, que vous appreniez à goûter les choses célestes. Vous croyez n'être associés qu'avec les hommes ; vous ne pensez qu'à les satisfaire, comme si les anges ne vous touchaient pas. Chrétiens, désabusez-vous : il y a un peuple invisible qui vous est uni par la charité. « Vous vous êtes approchés de la « montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, « de la Jérusalem céleste, d'une troupe innom- « brable d'anges : » *Accessistis ad Sion montem, Jerusalem cœlestem et multorum millium angelorum frequentiam*[2]. Un de leur compagnie bienheureuse est attaché spécialement à votre conduite ; mais tous prennent part à vos intérêts plus que vos parents les plus tendres, plus que vos amis les plus confidents. Rendez-vous dignes de leur amitié, et songez à ménager leur estime. Que si leurs bienfaits ne vous touchent pas, si vous êtes insensibles à leurs bons offices, appréhendez du moins leur indignation, et craignez la juste colère par laquelle ils puniront votre ingratitude.

Sachez donc, et je finis en vous le disant, sachez que ces mêmes habitants du ciel, que vous avez vus y porter nos vœux, sont aussi obligés d'y porter nos crimes : c'est la doctrine de l'Écriture, c'est la tradition des saints Pères. Ce sont eux qui seront un jour produits contre nous, comme des témoins irréprochables ; ce sont eux qui nous seront confrontés pour convaincre notre perfidie. On ouvrira les livres, nous dit l'Écriture[1], on nous montrera les saints anges, et on lira dans leur esprit et dans leur mémoire, comme dans des registres vivants, un journal exact de nos actions et de notre vie criminelle. C'est saint Augustin qui le dit : que « nos crimes « sont écrits comme dans un livre, dans la con- « naissance des esprits célestes qui sont destinés « à punir les crimes : » *Reatus tanquam in chirographo scriptus, in notitia spiritualium potestatum, per quas pœna exigitur peccatorum*[2]. Jugez, jugez, mes frères, combien nos crimes paraîtront horribles, lorsque l'on découvrira d'une même vue, et la honte de notre vie, et la beauté incorruptible de ces esprits purs qui, nous reprochant leurs soins assidus, feront éclater avec tant de force l'énormité de nos crimes, que non-seulement le ciel et la terre s'irriteront contre nous, mais encore que nous ne pourrons plus nous souffrir nous-mêmes : c'est ce que j'ai tiré de saint Augustin.

Pensez, mes frères, à vos consciences, rappelez en votre mémoire vos dangereux commerces, et écoutez Tertullien qui vous dit : « Prenez « garde que ces lettres que vous avez écrites, ne « soient produites un jour contre vous, signées « et paraphées de la main des anges : » *Ne illæ litteræ negatrices in die judicii adversus vos proferantur, signatæ signis non jam advocatorum sed angelorum*[3] ! On paraphe les écritures, de peur qu'on ne puisse en supposer d'autres : mais au jugement du grand Dieu vivant, telles surprises ne sont pas à craindre. Pourquoi donc ce paraphe de la main des anges, sinon pour confondre les hommes ingrats?

Quoi, vous aussi, mon gardien fidèle, quoi, vous prenez aussi parti contre moi ! Là leur âme éperdue et désespérée sentira l'abandonnement où elle est, en voyant ses meilleurs amis s'élever contre elle. Que si vous doutez, chrétiens, que ces gardiens charitables puissent devenir vos

[1] *Anonymi in Job. lib.* II, *apud. Origen.* t. II, p. 878.
[2] *Hebr.* XII, 22.

[1] *Apoc.* XX, 12.
[2] *Cont. Julian.* lib. VI, cap. XIX, n° 62, t. X, col. 698.
[3] *De Idol.* n° 23.

persécuteurs; ouvrez les yeux, et reconnaissez que votre péché a tourné à votre perte tout ce qui vous était donné pour votre salut. Un Sauveur devient un juge inflexible; son sang, répandu pour votre pardon, crie vengeance contre vos crimes. Les sacrements, ces sources de grâces, sont changés pour vous en des sources de malédiction. Le corps de Jésus-Christ, la viande d'immortalité, porte la damnation dans vos entrailles; et si telle est la malignité de votre péché, qu'elle change en venin mortel et en peste les remèdes les plus salutaires, ne vous étonnez pas si je dis que les anges vos gardiens deviendront vos persécuteurs et vos ennemis implacables.

Ce n'est pas que je ne confesse qu'ils ont compassion des pécheurs; mais cela va à certaines bornes, hors desquelles la miséricorde se tourne en fureur. Ils ne voient jamais une âme tombée, qu'ils ne songent à la relever. Je les entends concerter ensemble les moyens de la soulager, au chapitre LI de Jérémie. Babylone s'est enivrée, disent-ils : cette âme a bu les plaisirs du siècle; et la tête lui ayant tourné, elle est tombée d'une grande chute, elle s'est blessée dangereusement : *Cecidit, et contrita est.* Aussitôt ils ajoutent : « Courons aux remèdes, étanchez le sang, donnez des onguents pour fermer ses plaies : » *Tollite resinam ad dolorem ejus, si forte sanetur*[1]. Admirez leur empressement pour nous secourir : mais si nous méprisons les remèdes, si nous les rendons inutiles par notre mauvais régime, nous les verrons bientôt changer de langage.

Écoutez la suite de leurs discours : « Nous avons « traité Babylone, et tous nos remèdes n'ont pas « profité : » *Curavimus Babylonem, et non est sanata*[2]. Représentez-vous, chrétiens, des médecins assemblés, qui consultent sur l'état d'un homme frappé d'une maladie périlleuse. La famille pâle et tremblante attend le résultat de leur conférence : cependant ils pèsent entre eux les fâcheux symptômes qu'on a remarqués, et les remèdes appliqués inutilement, pour résoudre s'ils tenteront quelque chose encore, ou s'ils abandonneront le malade désespéré. Mais, pendant que l'on consulte de la vie mortelle; peut-être, mes frères, qu'en ce même temps des médecins invisibles consultent d'une maladie bien plus importante : c'est de la maladie mortelle de l'âme. Nous l'avons traitée avec tout notre art, disent-ils, et nous n'avons pas oublié nos secrets les plus efficaces : tout a réussi contre nos pensées; et telle est sa dépravation, qu'elle s'est empirée parmi nos remèdes : *Derelinquamus eam, et eamus unusquisque in terram suam*[1] : « Laissons-la, abandonnons-la. Ne voyez-vous pas « sur ce front le caractère d'un réprouvé? son « procès lui est fait au ciel : » *Pervenit usque ad cœlos judicium ejus.* Ses crimes ont percé les nues, leur cri a pénétré jusque devant Dieu; et la miséricorde divine, accusée de le soutenir trop longtemps, se justifie envers la justice en le livrant en ses mains : c'est pourquoi les anges laissent cette âme : *Derelinquamus eam.* Ils la laissent en proie aux démons, et leur patience épuisée est contrainte enfin de l'abandonner. Non contents de l'abandonner, ils sollicitent la juste vengeance des crimes qu'elle a commis : « Aiguisez « vos flèches, remplissez votre carquois : » *Acuite sagittas, implete pharetras*[2] : « Voici la vengeance du Seigneur, et il vengera aujourd'hui « la profanation de son temple : » *Quoniam ultio Domini est, ultio templi sui.*

Ainsi, mes frères, nos saints anges gardiens ne pouvant plus supporter nos crimes en poursuivent enfin la vengeance. Quand arrivera ce funeste jour? C'est un secret de la Providence; et plût à Dieu, chrétiens, qu'il n'arrivât jamais pour nous. Ne contraignons pas ces esprits célestes de forcer leur naturel bienfaisant, et de devenir des anges exterminateurs, et non plus des protecteurs et des gardiens. N'éteignons pas cette charité si tendre, si vigilante, si officieuse; et si nous les avons affligés par notre long endurcissement, réjouissons-les par nos pénitences. Oui, mes frères, faisons ainsi, renouvelons-nous dans ce nouveau temple. Les saints anges, auxquels on l'élève, y habiteront volontiers, si nous commençons aujourd'hui à le sanctifier par nos conversions. Il nous faut quelque victime pour consacrer cette Église. Quel sera cet heureux pécheur, qui deviendra la première hostie immolée à Dieu dans ce temple abattu et relevé, devant ces autels? Mais, ô Dieu, serait-il en cette audience? N'y a-t-il point ici quelque âme attendrie, qui commence à se déplaire en soi-même, à se lasser de ses excès et de ses débauches, et que les soins des saints anges gardiens aient invitée de les reconnaître? O âme, quelle que tu sois, je te cherche, je ne te vois pas; mais tu sens en ta conscience si Dieu a aujourd'hui parlé à ton cœur. Ne rejette point sa voix qui t'appelle, laisse-toi toucher par sa grâce : hâte-toi de remplir de joie cette troupe invisible qui nous environne; qui s'estimera bienheureuse, si elle peut aujourd'hui rapporter au ciel que la première solennité célébrée dans leur nouveau temple a été mémorable éternellement par la conversion d'un pécheur

[1] *Jerem.* LI, 8.
[2] *Ibid.* 9.

[1] *Jerem.* LI, 9.
[2] *Ibid.* 11.

Mais que dis-je, d'un pécheur? mes frères, si nous savions qu'il y en eût un, qui de nous ne voudrait pas l'être? Pressons-nous de mériter un si grand honneur; et fasse par ce moyen la bonté divine, qu'en cherchant un pécheur qui se convertisse, nous en puissions aujourd'hui rencontrer plusieurs qui s'abaissent par la pénitence, pour être relevés par la grâce, et couronnés enfin par la gloire! *Amen.*

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Éminente dignité des pauvres dans l'Église : leurs droits, leurs prérogatives : comment et pourquoi les riches doivent honorer leur condition, secourir leur misère prendre part à leurs priviléges.

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.

Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. Matth. XX, 16.

Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.

Il pardonnera au pauvre et à l'indigent, et il sauvera les âmes des pauvres. Ps. LXXI, 23.

Encore que ce qu'a dit le Sauveur Jésus, que les premiers seront les derniers, et que les derniers seront les premiers, n'ait son entier accomplissement que dans la résurrection générale, où les justes, que le monde avait méprisés, rempliront les premières places, pendant que les méchants et les impies, qui ont eu leur règne sur la terre, seront honteusement relégués aux ténèbres extérieures; toutefois ce renversement admirable des conditions humaines est déjà commencé dès cette vie, et nous en voyons les premiers traits dans l'institution de l'Église. Cette cité merveilleuse, dont Dieu même a jeté les fondements, a ses lois et sa police, par laquelle elle est gouvernée. Mais comme Jésus-Christ son instituteur est venu au monde, pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi; de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle : et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde les riches ont tout l'avantage et tiennent les premiers rangs : dans le royaume de Jésus-Christ la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers nés de l'Église, et ses véritables enfants. Secondement, dans le monde les pauvres sont soumis aux riches, et ne semblent nés que pour les servir; au contraire, dans la sainte Église, les riches n'y sont admis qu'à condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde les grâces et les priviléges sont pour les puissants et les riches; les pauvres n'y ont de part que par leur appui : au lieu que dans l'Église de Jésus-Christ les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilége que par leur moyen. Ainsi cette parole de l'Évangile, que j'ai choisie pour mon texte, s'accomplit déjà dès la vie présente : « Les derniers sont les premiers, et les premiers « sont les derniers : » puisque les pauvres, qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Église; puisque les riches, qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Église que pour les servir; puisque les grâces du Nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres, et que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. Vérités certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle, ce que vous devez faire à l'égard des pauvres; c'est-à-dire, honorer leur condition, soulager leurs nécessités, prendre part à leurs priviléges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Le docte et éloquent saint Jean-Chrysostôme, nous propose une belle idée pour connaître les avantages de la pauvreté sur les richesses. Il nous représente deux villes, dont l'une ne soit composée que de riches, l'autre n'ait que des pauvres dans son enceinte; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante. Si nous consultions la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas, chrétiens, que les riches ne l'emportassent : mais le grand saint Chrysostôme conclut pour les pauvres [1]; et il se fonde sur cette raison, que cette ville de riches aurait beaucoup d'éclat et de pompe, mais qu'elle serait sans force et sans fondement assuré. L'abondance ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromprait tous les esprits, et amollirait tous les courages par le luxe, par l'orgueil, par l'oisiveté. Ainsi les arts seraient négligés, la terre peu cultivée; les ouvrages laborieux, par lesquels le genre humain se conserve, entièrement délaissés; et cette ville pompeuse, sans avoir besoin d'autres ennemis, tomberait enfin par elle-même, ruinée par son opulence. Au contraire, dans l'autre ville où il n'y aurait que des pauvres, la nécessité industrieuse, féconde en inventions, et mère des arts profitables, appliquerait les esprits par le besoin, les aiguiserait par l'étude, leur inspirerait une

[1] *De div. et paup. Hom.* XI, t. XII, p. 506 606.

vigueur mâle par l'exercice de la patience; et n'épargnant pas les sueurs, elle achèverait les grands ouvrages, qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean-Chrysostôme au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette pensée pour adjuger la préférence à la pauvreté.

Mais à parler des choses véritablement, nous savons que la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable. Les villes, qui sont des corps politiques, demandent aussi bien que les naturels, le tempérament et le mélange : tellement que, selon la police humaine, cette ville de pauvres de saint Chrysostôme ne peut subsister qu'en idée. Il n'appartenait qu'au Sauveur et à la politique du ciel de nous bâtir une ville, qui fût véritablement la ville des pauvres. Cette ville c'est la sainte Église : et si vous me demandez, chrétiens, pourquoi je l'appelle la ville des pauvres, je vous en dirai la raison par cette proposition que j'avance : que l'Église dans son premier plan n'a été bâtie que pour les pauvres, et qu'ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité, que l'Écriture a nommée la cité de Dieu. Encore que cette doctrine vous paraisse peut-être extraordinaire, elle ne laisse pas d'être véritable : et afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'il y a cette différence entre la Synagogue et l'Église, que Dieu a promis à la Synagogue des bénédictions temporelles, au lieu que, comme dit le divin Psalmiste, « toute la gloire de la sainte Église est cachée et « intérieure : » *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus* [1]. « Dieu te donne, disait Isaac à son fils « Jacob [2], la rosée du ciel et la graisse de la terre ! » C'est la bénédiction de la Synagogue. Et qui ne sait que, dans les Écritures anciennes, Dieu ne promet à ses serviteurs que de prolonger leurs jours, que d'enrichir leurs familles, que de multiplier leurs troupeaux, que de bénir leurs terres et leurs héritages? Selon ces promesses, messieurs, il est bien aisé de comprendre que les richesses et l'abondance étant le partage de la Synagogue, dans sa propre institution elle devait avoir des hommes puissants et des maisons opulentes. Mais il n'en est pas ainsi de l'Église. Dans les promesses de l'Évangile, il ne se parle plus des biens temporels, par lesquels l'on attirait ces grossiers, ou l'on amusait ces enfants. Jésus-Christ a substitué en leur place les afflictions et les croix; et par ce merveilleux changement les derniers sont devenus les premiers, et les premiers sont devenus les derniers; parce que les riches, qui étaient les premiers dans la Synagogue, n'ont plus aucun rang dans l'Église et que les pauvres et les indigents sont ses véritables citoyens.

Quoique ces différentes conduites de Dieu dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance soient fondées sur de grandes raisons, qu'il serait trop long de rapporter, nous en pouvons dire ce mot en passant : que dans le vieux Testament Dieu se plaisant à se faire voir avec un appareil majestueux, il était convenable que la Synagogue son épouse eût des marques de grandeur extérieure : et au contraire que dans le nouveau, dans lequel Dieu a caché toute sa puissance sous une forme servile, l'Église, son corps mystique, devait être une image de sa bassesse, et porter sur elle la marque de son anéantissement volontaire. Et n'est-ce pas pour cela, mes frères, que ce même Dieu humilié, voulant, dit-il, « remplir sa « maison, » *ut impleatur domus mea* [1], ordonne à ses serviteurs de lui aller chercher tous les misérables? Voyez comme il en fait lui-même le dénombrement : Allez-vous-en, dit-il, dans les « coins des rues, *Exi citò*, et amenez-moi promp« tement, qui? les pauvres et les infirmes : qui « encore? les aveugles et les impotents : « *Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc huc* [2]. C'est de quoi il prétend remplir sa maison : il n'y veut rien voir qui ne soit faible, parce qu'il n'y veut rien voir qui n'y porte son caractère, c'est-à-dire, la croix et l'infirmité. Donc l'Église de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler correctement étant de la suite du monde, étant, pour ainsi dire, marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance; et c'est aux pauvres et aux indigents, qui portent la marque du Fils de Dieu, qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle « les pau« vres de Dieu : » *pauperes tuos* [3]. Pourquoi les pauvres de Dieu? il les nomme ainsi en esprit, parce que dans la nouvelle alliance il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur? « Dieu m'a envoyé, nous dit-il, pour « annoncer l'Évangile aux pauvres : » *Evangelizare pauperibus misit me* [4]. Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, où, ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devait évangéliser? « O pauvres, que vous êtes heureux, parce

[1] *Ps.* XLIV, 14.
[2] *Genes.* XXVII, 39.

[1] *Luc.* XIV, 23.
[2] *Ibid.* 21.
[3] *Ps.* LXXI, 2.
[4] *Luc.* IV, 18.

« qu'à vous appartient le royaume de Dieu[1] ! » Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi comme c'est à eux qu'elle appartenait, ce sont eux qui y sont entrés les premiers. « Voyez, disait le divin apôtre, « qu'il n'y a pas dans l'Église plusieurs sages se- « lon le monde, il n'y a pas plusieurs puissants, « il n'y a pas plusieurs nobles ; mais Dieu a voulu « choisir ce qu'il y avait de plus méprisable[2] : » d'où il est aisé de conclure que l'Église de Jésus-Christ était une assemblée de pauvres. Et dans sa première fondation, si les riches y étaient reçus, dès l'entrée ils se dépouillaient de leurs biens et les jetaient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Église, qui était la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté : tant le Saint-Esprit avait résolu d'établir dans l'origine du christianisme la prérogative éminente des pauvres, membres de Jésus-Christ !

Je pourrais encore, mes frères, établir la prééminence des pauvres sur d'autres raisons convaincantes, par lesquelles vous reconnaîtriez qu'ils sont les vrais enfants de l'Église, et que c'est pour eux principalement que cette cité spirituelle a été bâtie. Mais il vaut mieux tirer quelque instruction, et recueillir quelque fruit de cette doctrine salutaire. Elle nous doit apprendre, messieurs, à respecter les pauvres et les indigents, comme ceux qui sont nos aînés dans la famille de Jésus-Christ, et que son Père céleste a choisis pour être les citoyens de son Église ; qui, portant ses marques les plus assurées, sont aussi ses membres les plus précieux. C'est de l'apôtre saint Jacques que j'ai appris cette excellente morale. « Écoutez, nous « dit-il, mes très-chers frères : » *Audite, fratres mei dilectissimi*[3] ; sans doute il a dessein de nous proposer quelque chose de bien remarquable. Quelle âme assez endurcie refusera son attention, à laquelle il est excité par l'organe d'un si grand apôtre, qui est honoré dans les saintes Lettres de la qualité glorieuse de frère du Notre-Seigneur? Mais entendons ce qu'il veut dire ; voici ses propres paroles : « N'est-il pas vrai que Dieu a « choisi les pauvres, afin qu'ils fussent riches dans « la foi, et les héritiers du royaume qu'il a promis « à ceux qui l'aiment? Et après cela, poursuit-il, « vous osez mépriser les pauvres ! » Cet apôtre, comme vous voyez, nous veut faire considérer en ce lieu l'éminente dignité des pauvres, et cette prérogative de leur vocation que j'ai tâché de vous expliquer. Dieu, dit-il, les a choisis spécialement pour être riches selon la foi, et les héritiers de son royaume : n'est-ce pas, mes frères, ce que j'ai prêché, qu'ils sont appelés à l'Église avec l'honneur et la préférence d'un choix particulier? Et de là que conclurons-nous, sinon ce qu'a conclu le même saint Jacques, que c'est un aveuglement déplorable que de ne pas honorer les pauvres, auxquels Dieu même a fait tant d'honneur par cette grâce de prééminence qu'il leur donne dans son Église? Chrétiens, rendez-leur respect, honorez leur condition.

Saint Paul nous en donne l'exemple. Écrivant aux Romains d'une aumône qu'il allait porter aux fidèles de Jérusalem, il leur parle en ces termes : « Je vous conjure, mes frères, par Notre-Seigneur « Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, « que vous m'aidiez par vos prières auprès de « Dieu ; afin que les saints qui sont en Jérusalem « agréent le présent que j'ai à leur faire. » *Obsecro vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum, et per charitatem Sancti-Spiritûs, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis*[1]. Qui n'admirerait, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement ! Il ne dit pas l'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner ; mais le service que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez Dieu, dit-il, mes chers frères, que mon « service leur soit agréable. » Que veut dire le saint apôtre, et faut-il tant de précautions pour faire agréer une aumône? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs : ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la nécessité ; ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de pitié : l'un est un présent, et l'autre une aumône dans l'aumône ; on croit ordinairement que c'est assez de donner : on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne, par la manière et les circonstances de l'offrir. C'est en cette dernière façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister ; mais il regarde que dans leur misère ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers nés de l'Église. En cette qualité glorieuse il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée ; et pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'É-

[1] *Luc.* VI, 20.
[2] I. *Cor.* I, 26, 28.
[3] *Jac.* II, 5.

[1] *Rom.* XV, 30, 31.

glise de Jésus-Christ, que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et dans le bonheur de leur plaire : *ut obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis*.

Mesdames, revêtez-vous de ces sentiments apostoliques; et dans les soins que vous prenez de cette maison, regardez avec respect les pauvres qui la composent. Méditez sérieusement, en la charité de Notre-Seigneur, que si les honneurs du siècle vous mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-Christ, qu'ils ont l'honneur de porter, les élève au-dessus de vous. Honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la Providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Église avec une telle prérogative, que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

SECOND POINT.

C'est la seconde vérité que je me suis obligé de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai déjà établie, qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus, qui ne me promet dans son Évangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Église; et leur faste n'ayant rien de commun avec la profonde humiliation de ce Dieu anéanti jusques à la croix, il est bien aisé de juger, messieurs, qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume? Quoi! pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierreries? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornements : il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion. Mais, bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfants : il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifiait dans des cachots, et que l'humilité et la foi faisaient tout l'ornement de ses temples. Autrefois dans l'ancienne loi il voulait de la pompe dans son service : mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis parler de la sorte, dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres.

Mais pour les pauvres, messieurs, il confesse qu'il en a besoin, et il implore leurs secours. *Ecce mysterium vobis dico*[1] : « Voici un mystère admirable. » Jésus n'a besoin de rien, et Jésus a besoin de tout : Jésus n'a besoin de rien selon sa puissance; mais Jésus a besoin de tout selon sa compassion. *Ecce mysterium vobis dico* : « Voici un grand mystère que j'ai à vous dire; » c'est le mystère du Nouveau Testament. Cette même miséricorde, qui a obligé Jésus innocent à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus, tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Car comme le plus innocent est celui qui a porté le plus de péchés, aussi le plus abondant est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif : là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies : il souffre en même temps le froid et le chaud, et les extrémités opposées. Pauvre véritablement, et le plus pauvre de tous les pauvres : parce que tous les autres pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes; et qu' « il n'y a que Jésus-Christ qui pâtisse « dans toute l'universalité des misérables : » *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet*[1]. Ce sont donc les besoins pressants de ses pauvres membres qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Ils ne voudraient voir dans son Église que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigents, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins? Il pourrait leur envoyer ses saints anges; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches! dans son Église; la porte enfin vous en est ouverte : mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté! oui, les riches étaient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle! prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes; vous les pouvez porter dans le monde ; dans l'Église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre : le patriarche Abraham l'a tenu à gloire; lui qui avait tant de serviteurs, et une si nombreuse famille, prenait néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la

[1] I. *Cor.* XV, 51

[1] *Salvian. adv. Avar.* lib. IV, n° 4, p. 304.

peine de servir leur table [1]. Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, « Abraham, sentant arriver « les pauvres, ne se souvient plus qu'il est maî- « tre, » et il fait toutes les fonctions d'un serviteur: *Abraham, viso peregrino, dominum se esse nescivit* [2]. Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyants voyait déjà en esprit le rang qu'ils devaient tenir dans l'Église : il considère déjà Jésus-Christ en eux : il oublie sa dignité dans la vue de celle des pauvres; et il montre aux riches, par son exemple, l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous rendre? en quoi sommes-nous tenus de les assister? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction plus particulière. « Le service que « vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec « eux une partie du fardeau qui les accable [3]. » L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de « porter les fardeaux les uns des autres : » *Alter alterius onera portate* [4]. Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau: qui ne le sait pas? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnaître que tant de misères pressantes sont un fardeau très-pesant, dont leurs épaules sont accablées? Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? chrétiens, le pourrez-vous croire? ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pauvres? c'est le besoin : quel est le fardeau des riches? c'est l'abondance. « Le « fardeau des pauvres, dit saint Augustin, c'est « de n'avoir pas ce qu'il faut; et le fardeau des « riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut : » *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus quam opus est habere* [5]. Quoi donc! est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays, où il nuira d'être trop riches, quand ils comparaîtront à ce tribunal, où il faudra rendre compte non-seulement des talents dispensés, mais encore des talents enfouis, et répondre à ce juge inexorable non-seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage; alors, messieurs, ils reconnaîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et pendant que le temps le permet, pratiquons ce conseil de saint Paul : *Alter alterius onera portate :* « Portez vos fardeaux les uns les autres. » Riches, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquels il gémit : mais sachez qu'en le déchargeant vous travaillez à votre décharge : lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre: vous portez le besoin qui le presse; il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin que les charges deviennent égales : » *ut fiat æqualitas*, dit saint Paul [1]. Car quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules! S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice : car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence; et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité; et encore le mépris et la servitude? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée; pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres, et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Église, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. Entrez, mes frères, dans cette pensée: si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme : au lieu que, si vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs priviléges.

[1] *Genes.* XVIII, 2.
[2] *Serm.* CXXI, *de divit. et Lazar.*
[3] *Serm.* CLXIV, n° 8, t. V, col. 794.
[4] *Gal.* VI, 2.
[5] *Ubi supra.*

[1] II. *Cor.* VIII, 14.

TROISIÈME POINT.

Sans cette participation des priviléges des pauvres, il n'y a aucun saint pour les riches; et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Église est la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé de conclure que les priviléges leur appartiennent. Dans tous les royaumes, dans tous les empires, il y a des privilégiés, c'est-à-dire, des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires: et la source de ces priviléges, c'est qu'ils touchent de plus près, ou par leur naissance ou par leurs emplois, à la personne du prince. Cela est de la majesté, de l'état et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejaillit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Église est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas, mes frères, qu'elle n'ait aussi ses priviléigiés. Et d'où se prendront ces priviléges, sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire, avec Jésus-Christ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les priviléges de la sainte Église. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines : l'éclat qui en rejaillit, ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune.

Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple : mais le roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les priviléges de l'Évangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches! que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans son royaume[1]? Il ne parle de vous dans son Évangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis divitibus*[1]! « Malheur à vous, riches! » Qui ne tremblerait à cette sentence? qui ne serait saisi de frayeur? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique espérance. Il est vrai, ces priviléges sont donnés aux pauvres; mais vous pouvez les obtenir d'eux, et les recevoir de leurs mains : c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées? « Rachetez-les, dit-il, par aumône : » *Peccata tua eleemosynis redime*[2]. Demandez-vous à Dieu sa miséricorde? cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux; *Beati misericordes*[3] : « Heureux ceux qui sont miséricor- « dieux. » Enfin, voulez-vous rentrer au royaume? Les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent : « Faites-vous, dit-il, des amis qui vous reçoivent « dans les tabernacles éternels[4]. » Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

Donc, ô pauvres! que vous êtes riches! mais, ô riches! que vous êtes pauvres! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Évangile : *Væ vobis divitibus!* « Malheur à vous, riches, car vous avez reçu votre « consolation! » Ah! pour détourner ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté; entrez en commerce avec les pauvres : donnez, et vous recevrez; donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs priviléges.

C'est ce que j'avais à vous dire touchant les avantages de la pauvreté, et la nécessité de la secourir. Après quoi il ne me reste plus autre chose à faire, sinon de m'écrier avec le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*[5]! « Heureux celui qui entend sur l'in- « digent et sur le pauvre! » Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair : mais il faut les considérer par les yeux de

[1] Le moyen de communiquer, c'est de s'associer avec eux par la compassion, acheter leurs priviléges en les assistant, expier la contagion qu'on contracte par les richesses. Saint Paulin rapporte des grands du siècle, qui accompagnèrent à Nole sainte Mélanie, qu'ils croyaient se purifier de la contagion de leurs richesses, s'ils étaient assez heureux pour recueillir avec leurs vêtements précieux qu'ils étendaient sous ses pieds, quelque ordure de ses traces ou de ses habits très-pauvres : *Vestimenta sua velleribus, auro, arte pretiosâ, pedibus ejus substernere, pannisque conterere gestiebant; expiari se a divitiarum contagio judicantes, si quam de vilissimo ejus habitu aut vestigio sordem colligere mererentur.* Epist. XXIX, ad Sever.

[1] *Luc.* VI, 24.

[2] *Dan.* IV, 24.

[3] *Matth.* V, 7.

[4] *Luc.* XVI, 9.

[5] *Ps.* XL, 1.

l'intelligence : *Beatus qui intelligit.* Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque aumône, ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, soulage la misère du pauvre; mais néanmoins il est véritable qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres comme les premiers enfants de l'Église; qui, honorant cette qualité, se croit obligé de les servir; qui n'espère de participer aux bénédictions de l'Évangile, que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle.

Donc, mes frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente, et soyez intelligents sur ses pauvres. Si je demandais vos aumônes pour une seule personne, tant de grandes et importantes raisons, qui vous obligent à la charité, devraient émouvoir vos cœurs. Maintenant j'élève ma voix au nom d'une maison tout entière, et encore d'une maison chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles entièrement délaissées. Faut-il vous représenter et le péril de ce sexe, et les suites dangereuses de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? Que serviront les paroles, si la chose même ne vous touche pas? Entrez dans cette maison, prenez connaissance de ses besoins; et si vous n'êtes touchés de l'extrémité où elle est réduite, je ne sais plus, mes frères, ce qui sera capable de vous attendrir. Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison : elles ont entendu sur les pauvres; parce qu'elles connaissent leur dignité, elles se tiennent honorées de les servir; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau, et, en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Préoccupation de l'esprit, dépravation de la volonté, causes de l'aveuglement des hommes sur la passion du Sauveur. Dispositions essentielles pour connaître les choses de Dieu. Souffrances : combien nécessaires à une vie chrétienne : dans quels sentiments il faut les recevoir et les supporter.

Ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur.

Les apôtres ne comprirent rien dans tout ce discours que le Fils de Dieu leur fit de sa passion, et ces choses leur étaient cachées, et ils n'entendirent point ce qu'il leur disait. **Luc. XVIII, 34.**

L'histoire sacrée de l'Évangile nous représente les saints apôtres en trois états différents depuis leur vocation. Elle nous les représente premièrement dans une grande ignorance des célestes vérités; ensuite nous les voyons dans une incrédulité manifeste; enfin ils nous sont montrés pleins de lumières et de connaissances, et tellement éclairés qu'ils éclairent eux-mêmes tout le monde. Lorsque Jésus-Christ était avec eux, leur entendement grossier ne pénétrait pas les mystères. Quand il se retira du monde, le scandale de la croix les troubla de sorte qu'ils en perdirent la foi. Enfin, quand le Saint-Esprit fut descendu, leur foi fut établie immuablement, et toutes les ténèbres qui enveloppaient leurs esprits furent dissipées. Ne nous persuadons pas que ces divers changements nous soient inutiles; tout se fait ici pour notre salut. Les saints Pères nous ont appris que non-seulement ces hommes choisis de Dieu nous ont instruits par leur sainte et salutaire doctrine; mais encore qu'ils nous ont appuyés par leurs doutes, qu'ils ont affermi notre foi par leur incrédulité; et je puis bien ajouter qu'ils nous ont aussi enseignés par leur ignorance. C'est pour cela, chrétiens, que la voyant si bien marquée dans les paroles de notre Évangile que j'ai récitées, j'ai cru que je devais m'appliquer à vous proposer aujourd'hui les instructions admirables que le Saint-Esprit veut que nous tirions de l'ignorance où étaient nos maîtres, lorsque, se laissant encore guider par leurs sens, ils entendaient si peu les secrets de la sagesse éternelle. Mais comme c'est un ouvrage divin de faire sortir la lumière du sein des ténèbres, et que c'est par un tel ouvrage que Dieu a commencé la création de l'univers, *Dixit de tenebris lumen splendescere*[1]; avant que de nous engager dans une semblable entreprise, appelons à notre secours sa toute-puissance, et demandons-lui tous ensemble

[1] II. *Cor.* IV, 6.

la grâce de son Saint-Esprit par l'intercession de la bienheureuse Vierge, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

Quand Jésus-Christ propose aux peuples avec des paroles sublimes les impénétrables secrets qu'il a vus dans le sein de son Père; quand il enveloppe dans des paraboles les mystères du royaume de Dieu, afin, comme il dit lui-même, que les hommes ingrats et superbes « en voyant « ne voient point, et en écoutant n'entendent « point[1]; « on ne doit pas s'étonner beaucoup, chrétiens, si les apôtres ne comprennent point ces mystérieux discours. Mais qu'ils n'aient pu concevoir les choses que le Fils de Dieu leur dit aujourd'hui en termes si clairs, je vous confesse, mes frères, que j'en suis surpris. En effet, écoutez, je vous prie, de quelle sorte il leur parle dans notre évangile. « Nous montons, leur dit-il, en « Jérusalem; et toutes les choses que les prophètes « ont écrites du Fils de l'Homme, seront bientôt « accomplies : car il sera livré aux Gentils, il sera « moqué, flagellé, on lui crachera au visage; et « après l'avoir fouetté, ils le feront mourir, et il « ressuscitera le troisième jour[2]. » Je vous demande, messieurs, en quelle partie de ce discours vous trouvez de l'obscurité : au contraire, ne paraît-il pas que tout y est fort intelligible? Il spécifie tout fort distinctement; et il ne s'était pas énoncé en termes plus clairs, quand les apôtres lui dirent en un autre endroit : « Maître, « vous nous parlez à cette heure tout ouvertement, « et vous n'usez d'aucune figure ni parabole : » *Ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis*[3]. Et toutefois admirez que Jésus ayant dit ces choses sans aucune ambiguïté, saint Luc remarque aussitôt qu'ils ne comprirent rien en tout son discours : et comme si c'était peu de l'avoir observé une seule fois, il continue en disant : « Cette parole leur était cachée : » et enfin il ajoute encore : « Et ils n'entendaient pas ce qu'il leur « disait. »

Certainement ce n'est pas en vain que l'évangéliste insiste si fort sur cette ignorance des apôtres : il veut que nous entendions, par ces fréquentes répétitions, combien étaient épais les nuages qui enveloppaient leurs esprits; et tout ensemble il nous avertit qu'il ne faut point passer ici légèrement, mais nous arrêter avec attention, et sérieusement réfléchir sur une telle ignorance. Or, mes frères, pour me conformer à l'intention de l'auteur sacré et à celle du Saint-Esprit, j'ai dessein de vous proposer les réflexions que j'ai faites. Ce que je découvre d'abord, c'est qu'il ne suffit pas que le soleil luise, et que les flambeaux soient allumés, si la vue est mal disposée, et que la clarté se présente en vain, lorsque les yeux sont malades. Mais quel était cet aveuglement qui empêchait les apôtres d'entendre des paroles si manifestes, et de voir, pour ainsi dire, dans un si grand jour? C'est ce qu'il nous faut rechercher; et c'est là qu'en trouvant la cause qui offusque leur intelligence, nous connaîtrons les empêchements qui obscurcissent aussi si souvent la nôtre. Pour pénétrer ce secret, conférons un autre passage avec celui-ci : c'est une excellente méthode pour entendre les Écritures; je m'en servirai en ce lieu, et saint Luc nous expliquera les sentiments de saint Luc.

Après qu'il a rapporté, dans son neuvième chapitre, un discours du Sauveur des âmes sur le sujet de sa passion et de sa mort, semblable à celui qu'il tient dans l'évangile de ce jour, il remarque pareillement que les apôtres n'y comprirent rien : « Et les disciples, dit-il, n'enten« dirent point cette parole, et elle était comme « voilée devant eux, en sorte qu'ils n'en sen« taient pas la force; et ils craignaient de l'in« terroger sur cette parole : » *At illi ignorabant verbum istud, et erat velatum ante eos, ut non sentirent illud : et timebant eum interrogare de hoc verbo*[1]. Cette ignorance les tient quand Jésus leur parle de sa passion. Je vois, si je ne me trompe, les deux causes de l'aveuglement. Si les apôtres n'entendent pas les paroles très-évidentes du Sauveur Jésus, c'est que non-seulement leur esprit, mais encore leur volonté, est mal disposée. Premièrement ils n'entendent pas, parce qu'ils ont l'esprit occupé par d'autres pensées, et obscurci par les préjugés qui naissent des sens; et voilà ce voile qui est devant eux, et les empêche de voir. *Et erat velatum ante eos.* Secondement ils n'entendent pas, parce qu'ils refusent de chercher l'éclaircissement nécessaire; ils craignent d'être éclaircis; et ils ne découvrent pas la lumière, à cause qu'ils détournent les yeux délibérément. « Ils appréhen« daient, dit l'évangéliste, de l'interroger sur « cette parole : » *Et timebant eum interrogare de hoc verbo.* Voilà donc les deux grands obstacles qui nous empêchent d'entendre les paroles de Jésus-Christ : obstacle de la part de l'entendement, qui, prévenu de ses pensées, et couvert de ses préjugés comme d'un voile ténébreux, ne peut pénétrer à travers ce voile qui lui couvre les vérités évangéliques, ni le percer par ses regards : obstacle de la part de la volonté, qui fuit l'éclaircissement, et ne veut pas être instruite. Telles sont les causes profondes de l'a-

[1] *Marc.* IV, 12.
[2] *Luc.* XVIII, 31, 32, 33
[3] *Joan.* XVI, 29

[1] *Luc.* IX, 45.

veuglement des mortels sur la passion du Sauveur. L'esprit préoccupé ne peut recevoir la lumière; la volonté dépravée l'évite et la craint. O Jésus! dans quelque évidence que vous exposiez le mystère de vos souffrances, les hommes n'entendront jamais; et notre aveuglement sera sans remède, si nous ne déracinons ces deux maux extrêmes qui nous empêchent de voir; la préoccupation dans l'esprit, et une crainte secrète dans la volonté qui nous fait appréhender la lumière. C'est aussi ce que j'entreprends, avec le secours de la grâce, dans les deux parties de mon discours.

PREMIER POINT.

Saint Thomas voulant nous décrire ce que c'est qu'un bon entendement, et quel est l'homme bien sensé, dit que c'est celui dont l'esprit est disposé comme une glace nette et bien unie, « où les choses s'impriment telles qu'elles sont, « sans que les couleurs s'altèrent, ou que les « traits se courbent et se défigurent : » *In quo objecta non distorta, sed simplici intuitu recta videntur*[1]. Qu'il y a peu d'entendements qui soient disposés de cette sorte! que cette glace est inégale et mal polie! que ce miroir est souvent terni, et qu'il est rarement il arrive que les objets y paraissent en leur naturel! Mais il n'est pas encore temps de nous plaindre de nos erreurs : il en faut rechercher les causes; et tous les sages sont d'accord que l'une des plus générales, ce sont nos préventions, nos vains préjugés, nos opinions anticipées.

Le même saint Thomas remarque qu'il y a un certain mouvement dans nos esprits qui s'appelle précipitation; et je vous prie, messieurs, de le bien entendre. Ce grand homme, pour nous le rendre sensible, nous l'explique par la ressemblance des mouvements corporels[2]. Il y a beaucoup de différence entre un homme qui descend, et un homme qui se précipite. Celui qui descend, dit-il, marche posément et avec ordre, et s'appuie sur tous les degrés : mais celui qui se précipite, se jette comme à l'aveugle par un mouvement rapide et impétueux, et semble vouloir atteindre les extrémités sans passer par le milieu. Appliquons ceci, avec saint Thomas, aux mouvements de l'esprit. La raison, poursuit ce grand homme, doit s'avancer avec ordre, et marcher, aller considérément d'une chose à l'autre; si bien qu'elle a comme ses degrés par où il faut qu'elle passe avant que d'asseoir son jugement : mais l'esprit ne s'en donne pas toujours le loisir; car il a je ne sais quoi de vif qui fait qu'il se hâte toujours et se précipite. Il aime mieux juger que d'examiner les raisons, parce que la décision lui plaît et que l'examen le travaille. Comme donc son mouvement est fort vif et sa vitesse incroyable, comme il n'est rien de plus malaisé que de fixer la mobilité et de contenir ce feu des esprits, il s'avance témérairement, il juge avant que de connaître : il n'attend pas que les choses se découvrent et se représentent comme d'elles-mêmes, mais il prend des impressions qui ne naissent pas des objets, et, trop subtil ouvrier, il se forme lui-même de fausses images. C'est ce qui s'appelle précipitation; et c'est la source féconde de tous les faux préjugés qui obscurcissent notre intelligence.

En effet, messieurs, ces préventions et ces opinions anticipées sont autant de nuages devant l'esprit, autant de taches sur ce beau miroir, qui empêchent que la vérité n'y soit imprimée. Vous sollicitez un juge, vous vous excusez envers un maître, vous voulez instruire un égal; vous le trouvez prévenu : ô le grand et inutile travail! ô que vos paroles sont faibles, et que vous vous consumez par un vain effort! L'esprit est engagé et a pris sa forme; les idées qui sont déjà au dedans repoussent tout ce qui vient du dehors : *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longe stetit; quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi*[1] : « Le jugement « s'est retiré de nous, et la justice s'est tenue éloi- « gnée, parce que la vérité a été renversée dans « les places publiques, et que l'équité n'y a trouvé « aucune entrée. » La vérité se présente, on ne la voit plus, on ne l'entend plus. Combien de fois on ferme l'oreille aux plaintes des innocents! Ah! mes frères, donnons-nous garde de cette dangereuse précipitation. Laissons agir les raisons, laissons faire les choses; c'est-à-dire, recevons les impressions que la vérité fera sur notre esprit; mais n'en prenons point de nous-mêmes. Apprenons à arrêter cette mobilité inquiète, car ensuite, pour l'ordinaire, on ne revient plus : et comme si notre entendement avait fait son effort, il semble n'avoir plus d'activité que pour suivre l'impression qu'il s'est donnée à lui-même, et s'engager dans la route qu'il a commencée; car ces pernicieuses préoccupations nous troublent tellement la vue, que « la lu- « mière de nos yeux n'est plus avec nous : » *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum*[2]; et nous enchantent de sorte, si vous me permettez de parler ainsi, que nous ne sommes capables de voir ni les objets qui se présentent,

[1] II. 2. *Quæst.* LI, art. 8.
[2] *Ibid.* LIII, art. 3.

[1] *Is.* LIX, 14.
[2] *Ps.* XXXVII, 10.

ni même ce voile obscur qu'elles nous mettent subtilement devant les yeux.

Considérez les apôtres : vous avez ouï les paroles par lesquelles le Fils de Dieu leur explique les opprobres de sa passion et l'ignominie de sa mort prochaine ; et vous avez reconnu qu'il n'y a rien ni de plus clair ni de plus formel. Toutefois vous le voyez : ils sont tellement occupés de la fausse imagination des grandeurs mondaines (car c'est là ce qui les tient arrêtés), du règne temporel du Messie, de son trône, de ses triomphes, qu'ils se figurent semblables à ceux que le monde admire, qu'ils ne peuvent comprendre ses discours. Et remarquez, chrétiens, qu'ils avaient déjà entendu que Jésus était le Fils de Dieu. Saint Pierre l'avait confessé, lorsqu'il avait rendu au nom de tous ce témoignage admirable que la chair et le sang ne lui avaient point révélé ; témoignage qui changea Simon en Pierre, et le fit véritablement fils de la colombe, et le fondement de l'Église : « Vous êtes le « Christ, Fils du Dieu vivant[1]. » Mais aussitôt qu'il commence à parler des traitements inhumains que lui feront les anciens du peuple et les scribes, et de sa croix ; non-seulement ils n'entendent plus, mais encore ils le contredisent de toute leur force, jusqu'à s'en faire appeler Satan. « A Dieu ne plaise, Seigneur, disent-ils ; « cela ne vous arrivera pas : » *Absit a te, Domine; non erit tibi hoc*[2]. « Allez, Satan, dit « Jésus à Pierre, vous m'êtes un scandale, « parce que vos sentiments ne sont pas selon « Dieu, mais selon les hommes. » Étrange effet de la prévention ! les apôtres se sont élevés au-dessus du ciel et de toute la nature, pour contempler Jésus-Christ dans le sein de son Père céleste, et découvrir le secret de sa génération éternelle ; et ils ne peuvent entendre le sacré mystère de ses humiliations. Et toutefois, chrétiens, n'est-il pas bien plus difficile de croire qu'un homme soit Fils de Dieu, que de croire qu'un homme soit exposé aux accidents communs de l'humanité? Le chemin n'est-il pas de beaucoup plus long et la chute bien plus étrange du ciel en la terre, du sein du Père céleste dans celui d'une créature mortelle, que de là à la mort et au sépulcre? Et néanmoins les apôtres ont bien entendu cette première démarche, et ils ne peuvent entendre que leur maître fasse la seconde ; ils ne peuvent s'imaginer ni qu'il souffre ni qu'il meure. J'ai même remarqué que la résurrection choque leur esprit, parce que pour ressusciter il faut mourir ; et ils ne conçoivent pas que le Sauveur se rabaisse jusque-là :

[1] *Matth.* XVI, 16.
[2] *Ibid.* 22, 23.

tant ils s'étaient mis dans l'esprit que tout devait être grand et magnifique dans le Fils de Dieu ! tant ils s'étaient rempli l'imagination des opinions judaïques touchant le règne pompeux de leur Messie ! C'est pourquoi, dans quelque évidence que Jésus-Christ leur puisse parler de sa croix et de ses souffrances, ils ne peuvent rien comprendre dans ses paroles ; « et leur pre- « mier préjugé est un voile qui les empêche « d'en sentir la force : « *Et erat velatum ante eos, ut non sentirent illud*[1].

Que si vous me demandez d'où naissait dans les saints apôtres une si violente préoccupation, je vous le dirai, messieurs, en peu de paroles : c'est qu'ils voulaient juger des desseins de Dieu selon la mesure du sens humain. Je l'ai déjà dit, messieurs, que ce qui est cause que nous jugeons mal, c'est que nous jugeons précipitamment, et que notre esprit trop prompt se laisse emporter, penche d'un côté ou d'un autre, avant que de bien entendre ; parce que, si notre esprit évitait cette précipitation, il aimerait mieux s'arrêter et demeurer en suspens, que de prendre mal son parti. Mais il faut encore ajouter qu'à l'égard des choses divines, quelque soin que nous apportions à les pénétrer, et avec quelque considération que nous balancions, pour ainsi dire, notre jugement, nous sommes toujours téméraires et précipités, lorsque nous espérons connaître, ou que nous osons juger par nous-mêmes. Pour connaître les choses de Dieu, il faut que Dieu nous enseigne, et forme lui-même notre jugement : *Et erunt omnes docibiles Dei,... docti a Domino*[2] : « Et ils « seront tous enseignés de Dieu, instruits du Sei- « gneur. » Car il est tellement au-dessus de nous, que tout ce que nous en pouvons penser de nous-mêmes, nous est un obstacle invincible pour entendre ce qu'il est. C'est pourquoi ce sublime théologien, dont saint Denis aréopagite ne désavouerait jamais la doctrine ni les sentiments, dans ce traité admirable qu'il a composé de la théologie mystique, dit que nous ne sommes capables d'entendre Dieu que par une entière cessation de toute notre intelligence : Πάσης τῆς γνώσεως ἀνενέργησια[3]. Il faut entendre, mes frères, que tout l'effort que nous faisons de nous-mêmes pour connaître Dieu, ce premier Être, toute notre activité et notre pénétration naturelle ne sert qu'à obscurcir et confondre notre intelligence ; nous ne faisons que tournoyer. Il ne suffit pas de nous élever au-dessus des sens avec Moïse sur la montagne, dans la plus haute partie de l'esprit ; il faut imposer silence à nos pensées, à nos discours

[1] *Luc.* IX, 45.
[2] *Joan.* VI, 45. *Is.* LIV, 13.
[3] *De myst. Theol.* cap. I.

et à notre raison, et entrer avec Moïse dans la nuée, c'est-à-dire, dans les saintes ténèbres de la foi, pour connaître Dieu et ses vérités. Que s'il est si fort au-dessus de nous, ne s'ensuit-il pas aussi qu'il ne pense pas comme nous, qu'il ne résout pas comme nous? mais plutôt, comme il dit lui-même par son prophète Isaïe : « Mes » pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies » ne sont pas vos voies; car autant que le ciel est » élevé par-dessus la terre, autant sont élevés » mes conseils au-dessus de vos conseils, et mes » voies au-dessus de vos voies [1]. »

Et il ne faut pas distinguer ici les grossiers d'avec les subtils; car la plus haute subtilité de l'esprit humain, qu'est-ce autre chose devant Dieu qu'une misérable ignorance? C'est pourquoi il parle ainsi dans son Écriture : « Où sont les » sages, où sont les savants, où sont les docteurs? » n'est-ce pas moi qui ai confondu toute la sa» gesse du siècle [2] ? » Et ailleurs : *Qui dat secretorum scrutatores quasi non sint, ac judices terræ velut inane fecit* [3] : « C'est lui qui anéantit » ceux qui se mêlent de pénétrer les secrets, » et réduit à rien les pensées de ceux qui entre» prennent de juger de toutes choses. »

Et en effet, écoutons ce que dit le Fils de Dieu dans notre évangile : « Nous allons à Jérusalem, » et ce qui est écrit du Fils de l'homme sera ac» compli : » Quoi ! les prophéties de son règne? nullement. « Il sera livré entre les mains des » Gentils, et il sera moqué, flagellé, attaché à » un bois infâme. » O Dieu ! quel est ce mystère? Appelons ici pour un moment notre sens humain, et voyons si nous en pouvons espérer quelque secours. Seigneur, que nous dites-vous? vous êtes notre Dieu, notre Rédempteur; vous êtes venu pour nous délivrer de la main de nos ennemis, et régner sur nous éternellement : pourquoi donc tant d'opprobres, tant d'ignominies? O profondeur des conseils de Dieu, et hauteur impénétrable de ses pensées ! Jésus-Christ se fait admirer par sa doctrine céleste; on admire l'autorité avec laquelle il enseigne. Ceux qui venaient pour le prendre et se saisir de sa personne sont pris eux-mêmes; et comme arrêtés intérieurement par la force de ses discours, ils s'écrient, ravis et hors d'eux-mêmes : « Jamais homme n'a parlé » comme celui-là : » *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo* [4]. Jésus-Christ étonne le monde par ses miracles, il éclaire les aveugles-nés, il fait marcher les paralytiques, il délivre les possédés, il ressuscite les morts : ce n'est pas là qu'il nous sauve. Jésus-Christ est livré à ses ennemis, et se laisse écraser comme un ver de terre : c'est là qu'il devient notre Rédempteur. O Dieu ! qui le pourrait croire? Il ne nous rachète pas en se montrant Dieu; il nous rachète en se rabaissant au-dessous des hommes : il ne nous rachète pas en faisant des miracles incompréhensibles; il nous rachète en souffrant des indignités inouïes. C'est pour cela que nous [voyons] dans son Évangile que, pendant que tout le peuple était étonné d'un miracle qu'il venait de faire, *Omnibus mirantibus in omnibus quæ faciebat*, il parle ainsi à ses disciples : « Mettez, vous au» tres, ces paroles dans vos cœurs : le Fils de » l'Homme sera livré entre les mains des hom» mes : » *Ponite, vos, in cordibus vestris sermones istos : Filius enim Hominis futurum est ut tradatur in manus hominum* [1]. De même que s'il eût dit : Cette nation infidèle s'attache seulement à mes miracles; mais vous, qui êtes mes disciples, je veux que vous vous attachiez à mes souffrances : ne regardez pas tant les maux que je guéris dans les autres, que ceux que j'endurerai moi-même pour votre salut. Sachez que j'opérerai votre salut, non en guérissant dans les autres les maux corporels, mais en les souffrant moi-même : « Mettez ceci dans vos cœurs. » Voyez qu'il parle de sa passion comme d'une chose incompréhensible, à laquelle l'esprit répugne, et qu'on a peine à y faire entrer quand il est préoccupé des pensées du monde.

En effet, que voient les yeux de la chair dans la passion de Jésus? que voient-ils, messieurs, autre chose que des témoins subornés, des juges corrompus, des soldats insolents, une populace irritée, et un innocent accablé par le concours de ses envieux, » et rangé avec les méchants? » *Et cum iniquis reputatus est* [2]. Mais faisons taire la raison humaine; entrons dans les voies de Dieu, sous la conduite de Dieu même. Ces plaies sont notre santé; cette croix c'est notre autel; cette couronne d'épines nous assure la couronne de gloire; ce sang répandu est notre baptême; ce visage défiguré et ce corps déchiré inhumainement par les coups de fouet nous promettent l'immortalité. « O merveille ! s'écrie ici le philosophe » martyr, je veux dire saint Justin [3], ô échange » incompréhensible, et surprenant artifice de la » sagesse de Dieu ! Dieu frappe son Fils innocent » pour l'amour des hommes coupables, et par» donne aux hommes coupables pour l'amour de » son Fils innocent : un seul est frappé, et tous » sont délivrés; le juste est déshonoré, et les

[1] *Is.* LV, 8, 9.
[2] I. *Cor.* I, 20.
[3] *Is.* XL, 23.
[4] *Joan.* VII, 46.

[1] *Luc.* IX, 44.
[2] *Is.* LIII, 12. *Marc.* XV, 28.
[3] *Epist. ad Diognet.* n° 9, p. 238.

« coupables en même temps remis en honneur : « l'innocent subit ce qu'il ne doit pas, et il acquitte « tous les pécheurs de ce qu'ils doivent. Car qu'est-« ce qui pouvait couvrir nos péchés, si ce n'était « sa justice? comment peut être mieux expiée la « rébellion des serviteurs que par l'obéissance « du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée « dans un seul juste, et la justice d'un seul fait « que plusieurs sont justifiés. » C'est ce que dit saint Justin, c'est ce qu'il a appris de l'apôtre. Voilà, mes frères, ce grand conseil de la sagesse de Dieu; conseil profond, conseil inconnu aux plus hautes puissances du ciel, que le Père, dit saint Justin, n'avait communiqué qu'à son Fils, et à l'Esprit éternel qui procède de l'un et de l'autre : conseil qui s'est découvert dans les derniers temps, et qui a fait, dit l'Apôtre[1], que « la sagesse de Dieu a été manifestée par l'Église « aux célestes intelligences : » conseil dont la raison ne se doutait pas, et qui ne pouvait monter dans le cœur de l'homme; mais que ceux-là ont appris qui savent renoncer à leur propre sens.

Apportons à Dieu un esprit dompté; abaissons nos entendements; portons avec joie le joug de la foi, aimons ses saintes ténèbres, adorons Dieu humblement dans cette vénérable obscurité; ne recherchons pas curieusement, mais adorons avec respect les choses divines. « Celui-là est savant, « qui ne sait pas seulement où il faut s'avancer, « mais où il faut s'arrêter[2] : » comme, dans un fleuve, celui-là le connaît qui sait où est le gué, et où les abîmes sont impénétrables. « La foi est « le chemin à l'intelligence : » *Si non intellexisti, crede; intellectus enim merces est fidei*[3]. Quel sacrifice d'arrêter son esprit ! Si nous présentons à Dieu un esprit vide de ses pensées propres, Dieu le remplira de ses lumières. « C'est une grande « science de s'unir à celui qui sait tout : » *Magna scientia est scienti conjungi*[4]. Ne permettons pas à nos sens de mêler ici leurs images, ni à notre esprit ses vues, ni à notre jugement ses décisions. « Que la foi seule décide toutes les ques-« tions : » *Quæstiones omnes una fides solvat.* S'il s'élève des doutes, écoutons les paroles de Jésus-Christ : car, comme dit le saint martyr que je vous ai déjà tant cité[5], « Dieu a répandu « dans les paroles de son Fils je ne sais quoi de « terrible et de vénérable, qui a la force d'abais-« ser les esprits et de captiver les entendements. » Ne combattez pas les doutes par des raisons, ni par des disputes : combattez-les, mais par des œuvres; modérez vos passions; fuyez vos plaisirs corrompus; réprimez vos emportements. Que prétend le malin, quand il jette dans vos esprits des doutes subtils? Arrêter le progrès de vos bonnes œuvres, vous faire marcher incertains entre Jésus-Christ et le monde. Quand, dans un cœur défaillant, vous avez peine à espérer l'immortalité, vous ne savez [ce que c'est que] la vie future; vous flottez incertains entre les sens. Prenez une voie contraire pour réfuter tous les doutes et toutes les tentations qui combattent en vous l'Évangile; la pratique de l'Évangile : [mettez] la foi à couvert par les œuvres : votre esprit refuse de franchir ce pas, semblable à un cheval indompté; poussez-le avec plus de force; ne lui permettez pas de se relâcher. L'ennemi affaiblit la créance, pour que la volonté se ralentisse : engagez si fortement la volonté, qu'elle fortifie la créance. Mais vous entendrez mieux cette vérité dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'était la coutume des apôtres, après que le Fils de Dieu avait enseigné quelque grand mystère, ou proposé au peuple quelque parabole, de l'interroger en particulier sur les choses qu'ils n'avaient pas entendues; et ils lui disaient ordinairement : Maître, expliquez-nous ce discours. Ce n'est donc pas sans mystère que saint Luc a remarqué si expressément que Jésus leur ayant parlé de sa passion, non-seulement ils ne comprirent pas ses paroles, mais encore « ils appré-« hendaient de l'interroger, et de lui en deman-« der l'intelligence : » *Et timebant eum interrogare de verbo hoc*[1]. Par où vous voyez manifestement qu'une des causes de leur ignorance, c'est qu'ils fuyaient la lumière, et ne voulaient entendre en aucune sorte ce que Jésus leur disait de ses humiliations. D'où leur vient ce sentiment inusité, et pourquoi est-ce que leur curiosité languit en ce point? Les interprètes remarquent que l'amour tendre et sensible qu'ils avaient pour le Fils de Dieu faisait qu'entendant parler de sa croix et de ses souffrances, ils détournaient les oreilles, et ne pouvaient consentir à de telles indignités. J'accorde cette vérité; mais j'ai appris des saints Pères et des Écritures divines quelque chose de plus profond.

Je dis donc qu'ils comprenaient qu'ils auraient leur part aux travaux et à l'ignominie de leur Maître; si bien que, lorsqu'il parlait de sa passion et de sa mort, ils voyaient assez clairement à quoi il les engageait. Il les avait appelés pour le suivre et l'accompagner; et ils ne doutaient

[1] *Ephes.* III, 9, 10.
[2] *S. Chrysos. Homil.* VIII, *in Epist.* II *ad Tim.* t. XI, p. 711.
[3] *S. Aug. tract.* XXIX *in Joan.* n° 6, t. III, part. II, col. 515.
[4] *S. Aug. in Ps.* XXXVI. *Serm.* II, n° 2, t. IV, col. 266.
[5] *Exposit. rect. Confess. int. Oper. S. Just.* p. 433.

[1] *Luc.* IX, 45.

nullement qu'ils ne dussent participer à tous les états de sa vie. C'est pourquoi j'ai observé dans son Évangile qu'ils avaient une grande pente et beaucoup de facilité à reconnaître ses grandeurs; parce qu'ils se laissaient flatter à une douce espérance d'entrer en société de sa gloire. Que les hommes croient facilement ce qui favorise leurs inclinations, et ce qui flatte leurs espérances! Ils entendaient parler avec joie de son règne, de ses victoires, de son auguste souveraineté, et même de sa divinité. Nous ne lisons pas, si je ne me trompe, qu'ils eussent peine à recevoir ces magnifiques vérités; et il leur fâchait seulement qu'il ne déclarait pas assez tôt sa toute-puissance. Il n'y a que les mystères de sa passion qu'ils ne venient pas comprendre, de peur d'être enveloppés dans les disgrâces de leur Maître : aussi comme ils avaient vu en plusieurs rencontres la haine furieuse et envenimée qu'avaient contre lui les principaux de Jérusalem, quand ils virent qu'il y allait, ils furent saisis d'étonnement : et saint Marc a observé « qu'ils le suivaient en « tremblant : » *Et sequentes timebant*[1]. Et quand il se déclara sur les maux qu'il allait souffrir, vous avez déjà vu, mes frères, combien ils appréhendaient ces paroles. En effet, saint Matthieu remarque que ce fut aussitôt après qu'il eut achevé ce qu'il leur avait dit de sa passion, que les deux enfants de Zébédée, comme pour changer de discours et dissiper ces idées funèbres, s'approchèrent pour lui demander les premières places de son royaume[2] : tant il est vrai qu'ils ne voulaient croire que les grandeurs de leur Maître pour y avoir part avec lui, et refusaient d'entendre parler de ses peines, par la crainte d'être appelés à cette société!

Mais j'ai pris garde au contraire, en lisant les saintes paroles de Jésus-Christ Notre-Seigneur, que c'est dans le même temps qu'il déclare le plus ses grandeurs divines, qu'il appuie aussi le plus fortement sur ses humiliations. Quand ces deux disciples inconsidérés lui demandent les places d'honneur autour de son trône, il leur présente le calice de sa passion[3]. Au jour de sa glorieuse transfiguration, il s'entretient avec Moïse et avec Élie de la fin tragique qu'il devait faire en Jérusalem; et vous verrez, en saint Matthieu, que ce fut dans le temps précis qu'ils reconnurent sa divinité, qu'il s'attacha plus que jamais à les instruire des cruautés inouïes qu'il devait endurer à Jérusalem par la malice de ses envieux[4]. Tout cela se fait-il en vain? et au contraire ne voyez-vous pas que le Sauveur veut faire entendre aux apôtres, et non-seulement à eux, mais encore à nous, à nous qui avons été baptisés en sa croix et en sa mort, qu'il n'y a point d'espérance d'avoir part à ses grandeurs, si nous n'entrons généreusement dans la société de ses souffrances?

La voilà, messieurs, cette parole que les apôtres n'entendaient pas, et qu'ils ne voulaient pas entendre : c'est qu'il faut souffrir, c'est qu'il faut mourir, c'est qu'il faut être crucifié avec Jésus-Christ. O qu'ils l'ont entendue depuis, lorsqu'ils s'estimaient si heureux d'être maltraités pour son nom? Mais nous, mes frères, l'entendons-nous, cette parole fondamentale du christianisme? Chrétiens, enfants de la croix et des plaies de Jésus-Christ, qui n'approchez jamais de sa sainte table sans communiquer à sa mort et à ses blessures, songez-vous qu'il n'y a point de salut pour vous, si vous ne souffrez avec lui? O que ce discours est véritable! mais aussi qu'il est dur aux sens! ils ne veulent point qu'on l'approfondisse. Et que j'appréhende, mes frères, que vous ne craigniez de m'interroger sur cette parole! mais aussi n'attendrai-je pas que l'on m'interroge : mais je vous dirai en finissant ce que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseigné sur l'étroite obligation que nous avons tous de participer à sa croix.

Il y a deux sortes de peines qui exercent les enfants de Dieu, dont les unes résultent nécessairement de l'observation de ses saints préceptes, et les autres nous sont envoyées par une occulte disposition de son éternelle providence. Pesez donc, chrétiens, avant toutes choses, que la vie chrétienne est laborieuse, parce que la voie du ciel est étroite, et les préceptes de l'Évangile forts et vigoureux, qui vont à séparer l'homme de lui-même, à le faire mourir à ses sens, à lui apprendre à crucifier sa propre chair : car si le Sauveur des âmes est entré dans sa gloire par sa croix, il a donné la même loi à tous ceux qui marchent sous ses étendards. « Si quelqu'un veut « venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et « qu'il porte sa croix tous les jours et me suive[1]. » A qui dit-il cette parole? est-ce aux religieux et aux solitaires? Ouvrez l'Évangile, lisez : *Dicebat autem ad omnes*[2] : « Et Jésus disait à tous. » Vous le voyez, c'est à tous qu'il parle, à vous, mes frères, qui écoutez, aussi bien qu'à moi qui vous prêche. Il faut que nous entendions que la vie chrétienne est un travail sans relâche, parce qu'il faut à chaque moment nous arracher à ce qui nous plaît, combattre tous les jours nos mau-

[1] *Marc.* x, 32.
[2] *Matth.* xx, 20.
[3] *Ibid.* 22.
[4] *Luc.* ix, 31. *Matth.* xvi, 21.

[1] *Luc.* ix, 23.
[2] *Ibid.*

vais désirs : *Caro concupiscit adversus spiritum*[1] : « La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit. » Il faut craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, souvent rejeter ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissements de notre fortune : car les moyens légitimes ordinairement sont bien lents, la voie de la vertu longue et ennuyeuse; mais aussi les chemins abrégés sont infiniment dangereux.

Que les hommes aiment ici à être flattés ! ils veulent que nous leur fassions un Évangile commode, qui joigne le monde avec Jésus-Christ. Ils consultent, ils font des questions sur la morale chrétienne. Tant que nous nous tenons sur les maximes générales de la régularité, ils écoutent tranquillement : que si l'on vient au détail; si l'on commence à leur faire voir les obligations particulières, si on leur annonce en simplicité les salutaires rigueurs des voies étroites de l'Évangile; si on commence à leur faire voir que ces moyens de profiter ne sont pas permis, que ce commerce est pernicieux, et que « qui aime le « péril y périra[2] ; » que ces grands divertissements qui semblent innocents sont très-dangereux, parce qu'ils emportent une étrange dissipation qui fait que l'homme s'échappe à lui-même ; et qu'enfin il n'est pas permis au chrétien d'abandonner tout à fait son cœur, non-seulement aux plaisirs défendus; *Nec nominentur in vobis*[3] : « Qu'on n'en entende pas seulement parler parmi « vous ; » mais même aux plaisirs licites, etc. nous éprouvons tous les jours qu'on nous arrête, qu'on nous détourne : on craint que nous n'enfoncions trop avant : on cesse d'interroger, et on appréhende de voir trop clair : *Et timebant eum interrogare de verbo hoc.*

« Celui-là, dit saint Augustin, est un véritable disciple de Jésus-Christ et de l'Évangile, qui « s'approche de ce divin Maître, non pour entendre ce qu'il veut, mais pour vouloir ce qu'il « entend : » *Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod a te audierit*[4]. Aimons donc qu'on nous mène par les sentiers droits : laissons les voies détournées à ceux qui ne craignent pas de hasarder leur éternité. [Aimons] ce qui abat le règne du péché, la tyrannie de la convoitise, ce qui fait vivre l'esprit. Si cette voie est pénible, consolons-nous, chrétiens : la voie des passions ne l'est guère moins; elle l'est même beaucoup davantage : ce n'est pas seulement la raison qui les combat, elles se contrarient les unes les autres; le monde les traverse. Nul ne fait moins ce qu'il veut, que celui qui veut faire tout ce qu'il veut : car pendant que chacun s'abandonne à ses volontés, elles se heurtent mutuellement; et pendant que je lâche la bride à ma volonté, je me trouve arrêté tout court par la volonté d'autrui, qui n'est pas moins violente. « Il est plus aisé à ceux qui aiment Dieu « de retrancher leurs cupidités, qu'à ceux qui « aiment le monde de les rassasier quelquefois : » *Tales cupiditates facilius resecantur in eis qui Deum diligunt, quam in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur*[1]. Quiconque ne résiste pas à ses volontés, il est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à lui-même. Modérons-les donc plutôt dans la source même : que ce soit plutôt la raison qui retienne nos volontés précipitées, qu'une malheureuse nécessité qui ajoute au désir d'avoir, la rage de n'avoir pas. Si la vertu est un fardeau, celui que le monde impose est beaucoup plus dur : et le joug de Jésus-Christ n'est pas seulement le plus honnête, mais encore le plus doux et le plus léger : *Onus meum leve*[2].

Mais pendant que vous vous ferez à vous-mêmes une sainte violence pour mortifier en vous les mauvais désirs et dompter vos passions déréglées; ne croyez pas, ô enfants de Dieu, que ce bon Père vous laisse en repos de son côté. Autrefois durant la loi de Moïse, il promettait les fruits de la terre à ceux qui marchaient dans ses commandements. Il n'en est pas de la sorte sous celui qui a dit dans son Évangile, que « son royaume n'est pas de ce monde[3]. » Au contraire, depuis qu'il s'est livré lui-même à la mort, et à la mort de la croix, comme une victime volontaire, il veut que nous croyions, malgré tous nos sens, que les souffrances sont une grâce et les persécutions une récompense. « Personne, dit le Fils de « Dieu, ne quittera les avantages du monde pour « moi et pour l'Evangile, qu'il ne reçoive le centuple dès le temps présent, avec des persécu« tions, et dans le siècle à venir la vie éternelle : » *Qui non accipiet centies tantum, nunc in tempore hoc,... cum persecutionibus, et in futuro sæculo vitam æternam*[4]. Pour la peine d'avoir tout quitté, vous recevrez d'autres peines. Tous n'entendent pas cette parole; mais qui a des oreilles pour écouter, qu'il écoute; qui a le cœur ouvert à l'Évangile qu'il entende ces vérités, et qu'il adore leur salutaire rigueur. Oui, je le dis encore une fois, les grandes prospérités ordinairement sont des supplices, et les châtiments

[1] *Gal.* v, 17.
[2] *Eccl.* III, 27.
[3] *Ephes.* v, 3.
[4] *Conf.* lib. x, cap. XXVI, t. I, col. 184.

[1] *S. Aug. Epist.* CCXX, *ad Bonif.* n° 6, t. II, col. 812.
[2] *Matth.* XI, 30.
[3] *Joan.* XVIII, 36.
[4] *Marc.* X, 29. 30.

sont des grâces. « Car qui est le fils, dit l'apôtre [1], « que son père ne corrige pas? car le Seigneur « châtie miséricordieusement les enfants qu'il « aime. Ainsi persévérez donc sous sa discipline. « Que s'il néglige de vous corriger, poursuit le « grand Paul, c'est donc qu'il ne vous tient pas « pour des enfants légitimes, mais pour des en- « fants d'adultère : « *Ergo adulteri, et non filii estis.* S'il vous épargne la verge et la correction, craignez qu'il ne vous réserve au supplice.

Il n'est pas à propos que tout nous succède : il est juste que la terre refuse ses fruits à qui a voulu goûter le fruit défendu. Après avoir été chassés du paradis, il faut que nous travaillions avec Adam, et que ce soit par nos fatigues et par nos sueurs que nous achetions le pain de vie. Quand tout nous rit dans le monde, nous nous y attachons trop facilement; le charme est trop puissant et l'enchantement est trop fort. Ainsi, mes frères, si Dieu nous aime, croyez qu'il ne permet pas que nous dormions à notre aise dans ce lieu d'exil. Il nous trouve dans nos vains divertissements, il interrompt le cours de nos imaginaires félicités, de peur que nous ne nous laissions entraîner aux fleuves de Babylone, c'est-à-dire, au courant des plaisirs qui passent. Croyez donc très-certainement, ô enfants de la nouvelle alliance, que lorsque Dieu vous envoie des afflictions, c'est qu'il veut briser les liens qui vous tenaient attachés au monde, et vous rappeler à votre patrie. Le soldat est trop lâche qui veut toujours être à l'ombre; et c'est être trop délicat que de vouloir vivre à son aise et en ce monde et en l'autre. Il est écrit : « Malheur à « vous qui riez, car vous pleurerez un jour [2]. » Ne t'étonne donc pas, chrétien, si Jésus-Christ te donne part à ses souffrances, afin de t'en donner à sa gloire, et s'il te fait sentir les piqûres de tant d'épines qui percent sa tête. Est-ce être maltraité que d'être traité comme Jésus-Christ? est-ce être maltraité que d'être inquiété où le plus grand malheur c'est d'être en repos?

Par conséquent, chrétiens, montons avec Jésus-Christ en Jérusalem : prenons part à ses opprobres et à ses souffrances : buvons avec lui le calice de sa passion. La matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde assez d'injustices, ses affaires assez d'épines, ses faveurs assez d'inconstances, ses rebuts assez d'amertumes, ses engagements les plus agréables assez de captivités : il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalités, de contrariétés dans leurs humeurs. Ainsi, de quelque côté et par quelque main que la croix de Jésus-Christ nous soit présentée, embrassons-la avec joie, et portons-la du moins avec patience. « Regardez, dit le saint « apôtre, Jésus-Christ qui nous a donné et qui « couronne notre foi. Songez que la joie lui étant « offerte, il a préféré la croix, il a choisi la con- « fusion; et maintenant il est assis glorieux à la « droite de son Père [1]. « Voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : « Pen- « sez donc sérieusement à celui qui a souffert « une si horrible persécution par la malice des « pécheurs, afin que votre courage ne défaille « pas, et que votre espérance demeure ferme : « *Ut ne fatigemini animis vestris deficientes* [2].

Quels vices avons-nous corrigés? quelles passions avons-nous domptées? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie? *Et populus ejus non est reversus ad percutientem se, et Dominum exercituum non exquisierunt* [3] : « Le peuple n'est point retourné vers « celui qui le frappait, et ils n'ont point recher- « ché le Dieu des armées. » Quand Dieu a diminué nos biens, avons-nous songé en même temps à modérer nos excès? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire? au contraire n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt, nec compuncti* [4]; « Ils ont été affligés sans être touchés de « componction? » Serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui se révoltent même sous la verge, frappés et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés et non convertis. Pharaon endurcit son cœur sous les coups redoublés de la justice; la mer l'engloutit dans ses abîmes.

O Dieu! que nous recevons mal les afflictions! Nous sentons la peine du péché, et nous n'en fuyons pas la malice. Notre faiblesse gémit sous les fléaux de Dieu, et notre cœur endurci ne se change pas. « Quand il appuie sa main, nous « promettons de nous convertir; s'il retire son « glaive, nos promesses s'évanouissent; s'il « frappe, nous crions qu'il nous pardonne; s'il « pardonne, nous le contraignons de redoubler « ses coups : « *Si feriat, clamamus ut parcat; si parcit, iterum provocamus ut feriat* [5]. L'impatience nous emporte, s'il tarde à nous secourir; nous redevenons insolents, s'il est prompt et facile à se relâcher. Quand nous sommes pressés par la maladie, nous demandons du temps pour nous convertir : si Dieu nous rend la santé, nous nous moquons, nous abusons de la patience qui

[1] *Hebr.* XII, 6, 7, 8.
[2] *Luc.* VI, 25.

[1] *Hebr.* XII, 2.
[2] *Ibid.* 3.
[3] *Is.* IX, 13.
[4] *Ps.* XXXIV, 19.
[5] *Ex. Miss. Gallic.* t. II, *Annal. Eccl. Franc.* p. 606.

nous attend : sous les coups, nous reconnaissons la justice qui nous châtie, et après nous oublions la bonté qui nous épargne.

Vous, qui n'avez que Dieu pour témoin ; vous, qui êtes à la croix avec Jésus-Christ, non comme le voleur qui blasphème, mais comme le pénitent qui se convertit ; prenez garde seulement, n'irritez pas Dieu par vos murmures, n'aigrissez pas vos maux par l'impatience. [Rappelez-vous les paroles consolantes que Jésus-Christ adresse à ce pécheur repentant] : « Aujourd'hui vous se« rez en paradis avec moi : » *Hodie mecum eris in paradiso* [1]. *Hodie*, aujourd'hui ; quelle promptitude ! *Mecum*, avec moi ; quelle compagnie ! *In paradiso*, dans le paradis ; quel repos !

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Ignorance, désordre, inconstance de l'homme : loi de Dieu, lumière de l'esprit, règle de la volonté, repos de l'âme.

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages. Ps. CXVIII, 59.

Puisque la licence effrénée tient maintenant ses grands jours, puisque en haine de la pénitence que nous allons bientôt commencer, le diable s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches ; c'est une institution sainte et salutaire de les sanctifier, autant que nous le pourrons, par des prières publiques et par la parole divine. Mais, comme durant ce temps les hommes ensevelis dans le vin, la bonne chère, les délices brutales, semblent avoir oublié qu'ils sont faits à l'image de Dieu, puisqu'ils égalent leur félicité à celle des bêtes brutes, j'ai cru que je ferais une chose fort profitable à votre salut, si je vous représentais aujourd'hui, avec le prophète David, les vrais devoirs de la vie humaine. C'est pourquoi j'ai choisi ce verset du psaume cent dix-huitième, où ce grand roi et ce grand prophète, après avoir considéré ce qu'il a à faire en ce monde, nous déclare tout ouvertement qu'il n'a point trouvé de meilleures voies que celles de la loi de Dieu : « J'ai étudié mes « voies. » Fidèles, rendez-vous attentifs à une délibération de cette importance. Cet excellent serviteur de Dieu, qui nous a laissé les paroles que je vous ai rapportées, dès sa tendre jeunesse a eu à se défendre de puissantes inimitiés ; il s'est trouvé souvent impliqué dans les dangereux intérêts des princes et des potentats ; il a eu à gouverner un puissant État, où il avait à s'établir contre les restes de la famille de Saül, son prédécesseur ; enfin durant un règne fort long, jusques à ses dernières années, il lui a fallu soutenir l'embarras, non-seulement d'une cour factieuse, et de sa propre maison toujours agitée de cabales, mais encore de cruelles guerres et civiles et étrangères. Toutefois, si vous lui demandez sa pensée touchant ce qu'il nous propose dans ce sage et admirable verset que je vous ai allégué pour mon texte, il ne craindra pas de vous dire que jamais il n'a eu une affaire plus importante. Puis donc qu'étant impuissants de nous-mêmes, d'autant plus que les choses sont de conséquence, d'autant plus nous avons besoin de l'assistance divine : adressons-nous, mes frères, avec une ferveur extraordinaire au Père de toute lumière, afin qu'il lui plaise par sa bonté nous remplir de son Esprit saint aux prières de la sainte Vierge. *Ave*.

Dans cette importante délibération, où il s'agit de déterminer du point capital de la vie, et de se résoudre pour jamais sur les devoirs essentiels de l'homme, chrétiens, je me représente que venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorant des choses humaines, je suis élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, je découvre d'une même vue la terre et les mers, tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfants d'Adam durant ce laborieux pèlerinage. C'est avec un pareil artifice que le bienheureux martyr Cyprien fait considérer les vanités du siècle à son fidèle ami Donatus [1]. Élevé donc sur cette montagne, je vois du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles, les unes barbares et sauvages, les autres polies et civilisées. Et comment pourrais-je vous rapporter une telle variété de coutumes et d'inclinations ? certes, c'est une chose impossible. Après, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel ! quel tracas ! quel mélange de choses ! quelle étrange confusion ! Je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité. La guerre, le cabinet, le gouvernement,

[1] *Luc.* XXIII, 43.

[1] *Ad Donat. Ep.* I, p. 3.

la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture : en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits? Celui-ci s'échauffe dans un barreau; cet autre songe aux affaires publiques; les autres dans leurs boutiques débitent plus de mensonges que de marchandises. Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instruments que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit : si l'expérience ne me la faisait voir, il me serait impossible de m'imaginer que l'invention humaine fût si abondante.

D'autre part je regarde que la campagne n'est pas moins occupée : personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice; qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins : celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de toutes les occupations de la vie rustique? La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes : la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants qui, sans autre rempart que d'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là que ne vois-je pas? que de divers spectacles! que de durs exercices! que de différentes observations! Il n'y a point de lieu où paraisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain.

Vous raconterai-je, fidèles, les diverses inclinations des hommes? Si je regarde de près les secrets ressorts qui les font mouvoir, c'est là qu'il se présente à mes yeux une variété bien plus étonnante. Les uns, d'une nature plus remuante ou plus généreuse, se plaisent dans les emplois violents : tout leur contentement est dans le tumulte des armes; et si quelque considération les oblige à demeurer dans quelque repos, ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre. D'autres, d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités, chacun selon son humeur. J'en vois qui sont sans cesse à étudier de bons mots, pour avoir l'applaudissement du beau monde. Tel aura tout son plaisir dans le jeu : ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit, ce lui est une affaire de conséquence, à laquelle il occupe, dans un grand sérieux, la meilleure partie de son temps; il donne tous les jours de nouveaux rendez-vous, il se passionne, il s'impatiente. Et d'autres qui passent toute leur vie dans une intrigue continuelle; ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à faire toujours de nouvelles connaissances et de nouvelles amitiés. Celui-là est possédé de folles amours, celui-ci de haines cruelles et d'inimitiés implacables; et cet autre de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense. Quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics, et les autres plus retenus se plaisent dans le repos et la douce oisiveté d'une vie privée; l'un aime les exercices durs et violents, l'autre les secrètes intrigues. Et quand aurais-je fini ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles? Chacun veut être fou à sa fantaisie; les inclinations sont plus dissemblables que les visages, et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il ne naît de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à mes yeux, quand je considère attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupations, je reste interdit et confus; je me regarde, je me considère : que ferai-je? où me tournerai-je? *Cogitavi vias meas :* « J'étudie « mes voies. » Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme : d'où vient, dans les choses humaines, une telle inégalité, ou plutôt une telle bizarrerie? Est-ce là ce divin animal dont on dit de si grandes choses? cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus sublime, et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles; j'y vois du mouvement et de l'action pour agiter l'âme; je n'y vois ni règle, ni véritable conduite pour la composer. « Tout y est vanité et affliction d'esprit, » disait le plus sage des hommes [1]. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias meas:* Je cherche, je médite, j'étudie mes voies; et pendant que je suis dans ce doute, Dieu me montre sa loi et ses témoignages; il m'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. En effet, leur conduite me paraît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux

[1] *Eccl.* I, 14.

ordonnées; mais le nombre en est si petit, qu'à peine paraissent-ils dans le monde. Davantage, pour l'ordinaire, je ne les vois pas dans les grandes places, dans le grand crédit; il semble que leur partage soit le mépris et la pauvreté : souvent même ceux qui les maltraitent et les oppriment vont dans le monde la tête levée, au milieu des applaudissements de toutes les conditions et de tous les âges; et c'est ce qui me jette dans de nouvelles perplexités. Suivrai-je le grand ou le petit nombre? les sages ou les heureux? ceux qui ont la faveur publique, ou ceux qui sont satisfaits du témoignage de leur conscience? *Cogitavi vias meas.* Mais enfin, après plusieurs doutes, voici ce qui décide en dernier ressort et tranche la difficulté jusqu'au fond : Je suis né dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire; et ce que je puis en apprendre est mêlé de tant de sortes d'erreurs, que mon âme demeurerait suspendue dans une incertitude continuelle, si elle n'avait que ses propres lumières; et nonobstant cette incertitude, je suis engagé à un long et périlleux voyage; c'est le voyage de cette vie, dont presque toutes les routes me sont inconnues, où il faut nécessairement que je marche par mille sentiers détournés, environnés de toutes parts de précipices fameux par la chute de tant de personnes. Aveugle que je suis, que ferai-je, si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle, qui régisse mes pas errants et conduise mon âme mal assurée? C'est la première chose qui m'est nécessaire.

Mais je n'ai pas seulement l'esprit obscurci d'ignorance; ma volonté est extrêmement déréglée : il s'y élève sans cesse des désirs injustes ou superflus; je suis presque toujours en désordre par la véhémence de mes passions, et par la violente précipitation de mes mouvements; il faut que je cherche une règle certaine qui compose mes mœurs selon la droite raison, et réduise mes actions à la juste médiocrité : c'est la seconde chose dont j'ai besoin. Et enfin voici la troisième : mon entendement et ma volonté, qui sont les deux parties principales qui gouvernent toutes mes actions, étant ainsi blessées, l'une par l'ignorance, et l'autre par le dérèglement; toute mon âme en est agitée et tombe dans un autre malheur, qui est une inquiétude et une inconstance éternelle. J'erre de désirs en désirs, sans trouver quoi que ce soit qui me satisfasse : je prends tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux; et partout mon espérance est frustrée. De là l'inégalité de ma vie, qui n'ayant point de conduite arrêtée, est un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes ont trompé mes désirs. Je les ai manquées, ou elles m'ont manqué : je les ai manquées, lorsque je ne suis pas parvenu au but que je m'étais proposé : elles m'ont manqué, lorsqu'ayant obtenu ce que je voulais, je n'y ai pas rencontré ce que je cherchais : de sorte que je vivrai désormais sans espérance de terminer mes longues inquiétudes, si je ne trouve à la fin un objet solide qui donne quelque consistance à mes mouvements par une véritable tranquillité; une lumière pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos assuré pour mes inconstances. Ce sont les trois choses qui me sont nécessaires : ô Dieu! où les trouverai-je? *Cogitavi vias meas.* La prudence humaine est toujours chancelante; les règles des hommes sont défectueuses, les biens du monde n'ont rien de ferme; il faut que je porte mon esprit plus haut. Je vois, je vois dans la loi de Dieu une conduite infaillible, et une règle certaine, et une paix immuable. J'entends le Sauveur Jésus, qui avec sa charité ordinaire : « Je suis, dit-il, la voie, la vérité, et la vie [1]. » Je suis la voie assurée qui vous conduit sans incertitude; je suis la vérité infaillible, invariable, sans aucun défaut, qui vous règle; je suis la vraie vie de vos âmes, qui leur donne un repos sans trouble. Pourquoi délibérer davantage? Loin de moi, doutes et inquiétudes; loin de moi, fâcheuses irrésolutions : « J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai « tourné mes pas, ô Seigneur! du côté de vos té- « moignages : » *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.* C'est le sujet de cet entretien, qui embrasse, comme vous voyez, tous les devoirs de la vie humaine. Fidèles, je n'en doute pas, vous avez souvent entendu de plus doctes prédications, et où les choses ont été mieux détaillées que je ne suis capable de le faire; mais je ne craindrai pas de vous assurer, que ni dans les cabinets, ni dans les conseils, ni dans les chaires, ni dans les livres, jamais il ne s'est traité une affaire plus importante.

PREMIER POINT.

« Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu! que « vous en fassiez état et que vous en ayez souve- « nance? » dit le prophète David [2]. Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel? nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connaissons pas quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la

[1] *Joan.* XIV, 6
[2] *Ps.* VIII, 5; CXLIII, 3.

terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes insolubles. Bien que ces connaissances soient très-admirables et très-dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui; la cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains notre malheur de ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre, de ce que nous ne connaissons pas le bien et le mal, de ce que nous n'avons pas la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Le sage Salomon étant un jour entré profondément en cette pensée : « Qu'est-il nécessaire, « dit-il, que l'homme s'étudie à des choses qui « surpassent sa capacité, puisqu'il ne sait pas « même ce qui lui est convenable durant le pèle- « rinage de cette vie? « *Quid necesse est homini majora se quærere; cum ignoret quid conducat sibi in vita sua numero dierum peregrinationis suæ; et tempore quod velut umbra præterit* [1]? Mortels misérables et audacieux, nous mesurons le cours des astres, nous assignons la place aux éléments, nous allons chercher au fond des abîmes les choses que la nature y avait cachées, nous pénétrons un océan immense pour trouver des terres nouvelles que les siècles précédents n'ont jamais connues; et à quoi ne nous portent pas les désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie? Et après tant de recherches laborieuses, nous sommes étrangers chez nous-mêmes; nous ne connaissons ni le chemin que nous devons tenir, ni quelle est la vraie fin de nos mouvements. Et toutefois il est manifeste que la première chose que doit faire une personne avisée, c'est de considérer ses voies, et de peser par une véritable prudence comment il doit composer ses mœurs. C'est ce que nous enseigne l'Ecclésiaste en ces deux petits mots si sensés : « Les « yeux du sage sont en sa tête : « *Sapientis oculi in capite ejus* [2]. Quelle étrange façon de parler, les yeux du sage sont en sa tête! Mais il a voulu nous faire entendre que de même que la nature a mis la vue comme un guide fidèle dans la place la plus éminente du corps, afin de veiller à notre conduite, et de découvrir de loin les obstacles qui la pourraient traverser; ainsi la Providence divine a établi la raison dans la suprême partie de notre âme, pour adresser nos pas à la bonne voie, et considérer aux environs les empêchements qui nous en détournent.

Et bien que tout le monde confesse qu'il n'y a rien de si nécessaire que ce précepte du sage, si est-ce toutefois, chrétiens, que si nous l'observons en quelque façon dans les affaires de peu d'importance, nous le négligeons tout à fait dans le point capital de la vie. Étrange aveuglement de l'homme! personne parmi nous ne se plaint de manquer de raisonnement; nous nous piquons d'employer la raison, et dans nos affaires, et dans nos discours; il faut même qu'il y ait de l'esprit et du raisonnement dans nos jeux; il y a de l'étude et de l'art jusque dans nos gestes et dans nos démarches : il n'y a que sur le point de nos mœurs où nous ne nous mettons point en peine de suivre ni de consulter la raison; nous les abandonnons au hasard et à l'ignorance. Et afin que vous ne croyiez pas, chrétiens, que ce soit ici une invective inutile, considérez, je vous prie, à quoi se passe la vie humaine. Chaque âge n'a-t-il pas ses erreurs et sa folie? qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et mal avisée, toujours précipitée dans ses entreprises, à qui la violence de ses passions empêche de connaître ce qu'elle fait? La force de l'âge se consume en mille soins et mille travaux inutiles. Le désir d'établir son crédit et sa fortune; l'ambition et les vengeances, et les jalousies, quelles tempêtes ne causent-elles pas à cet âge? Et la vieillesse paresseuse et impuissante, avec quelle pesanteur s'emploie-t-elle aux actions vertueuses! combien est-elle froide et languissante! combien trouble-t-elle le présent, par la vue d'un avenir qui lui est funeste!

Jetons un peu la vue sur nos ans qui se sont écoulés; nous désapprouverons presque tous nos desseins, si nous sommes juges un peu équitables : et je n'en exempte pas les emplois les plus éclatants, car pour être les plus illustres, ils n'en sont pas pour cela les plus accompagnés de raison. La plupart des choses que nous avons faites, les avons-nous choisies par une mûre délibération? n'y avons-nous pas plutôt été engagés par une certaine chaleur inconsidérée, qui donne le mouvement à tous nos desseins? Et dans les choses mêmes dans lesquelles nous croyons avoir apporté le plus de prudence, qu'avons-nous jugé par les vrais principes? avons-nous jamais songé à faire les choses par leurs motifs essentiels et par leurs véritables raisons? Quand avons-nous cherché la bonne constitution de notre âme? quand nous sommes-nous donné le loisir de considérer quel devait être notre intérieur, et pourquoi nous étions en ce monde? Nos amis, nos prétentions, nos charges et nos emplois, nos divers intérêts, que nous n'avons jamais entendus, nous ont toujours entraînés; et jamais nous ne sommes poussés que par des considérations étrangères. Ainsi se passe la vie, parmi une infinité de vains projets et de folles imaginations; si bien que les plus sages, après

[1] Eccl. VII, 1.
[2] Ibid. II, 14.

que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu tempérée par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. Et d'où vient cela, chrétiens? n'est-ce pas manque d'avoir bien compris les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre?

Il est vrai, et il le faut avouer, que ce n'est pas une entreprise facile ni un travail médiocre : tous les sages du monde s'y sont appliqués, tous les sages du monde s'y sont trompés. Tu me cries de loin, ô philosophie! que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls : je l'avoue, je le reconnais, je le sens même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire; mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée : « Si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice[1]. » Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie? que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées? on y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions. Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme, et quelle était la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu, tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse; quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences il en résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes. *Nobis invicem videmur insanire :* « Nous nous semblons insensés les uns « aux autres, » disait autrefois saint Jérôme[2]. Non, je ne le puis, chrétiens, je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine : elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste, que de n'avoir point d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et opinions humaines, je ne puis découvrir dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée, qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre. Si bien que le prophète Job, déplorant dans la véhémence de ses douleurs les diverses calamités qui affligent la vie humaine, a eu juste sujet de se plaindre de notre ignorance à peu près en cette manière : O vous qui naviguez sur les mers, vous qui trafiquez dans les terres lointaines, et qui nous en rapportez des marchandises si précieuses! dites-nous : N'avez-vous point reconnu dans vos longs et pénibles voyages, « n'avez-vous point « reconnu où réside l'intelligence, et dans quelles « bienheureuses provinces la sagesse s'est retirée? » *Unde sapientia venit, et quis est locus intelligentiæ?* Certes, « elle s'est cachée « des yeux de tous les vivants; les oiseaux mêmes du ciel, c'est-à-dire, les esprits élevés, « n'ont pu découvrir ses vestiges : » *Abscondita est ab oculis omnium viventium; volucres quoque cœli latet*[1]. La mort et la corruption, c'est-à-dire, l'âge caduc et la décrépite vieillesse, qui courbée par les ans semble déjà regarder sa fosse, « la mort donc et la corruption nous ont « dit : » Enfin après de longues enquêtes, et plusieurs rudes expériences; « nous en avons « ouï quelque bruit confus, » mais nous ne pouvons vous en rapporter de nouvelles bien assurées : *Perditio et mors dixerunt : Auribus nostris audivimus famam ejus*[2].

Donc, ô Sagesse incompréhensible, agité de cette tempête de diverses opinions pleines d'ignorance et d'incertitude, je ne vois de refuge que vous; vous serez le port assuré où se termineront mes erreurs. Grâce à votre miséricorde, comme vous allumiez autrefois durant l'obscurité de la nuit cette mystérieuse colonne de flammes, qui conduisait Israël votre peuple dans une telle étendue de terres seules, incultes et inhabitées; ainsi m'avez-vous proposé comme un céleste flambeau votre loi et vos ordonnances : elles rassureront mon esprit flottant, elles dirigeront mes pas incertains : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis*[3].

« Je m'étais résolu, dit le sage, de me retirer « entièrement des plaisirs, afin de m'adonner « sérieusement à l'étude de la sagesse, jusqu'au « temps que je visse avec évidence ce qui est utile « aux enfants des hommes : mais, poursuit ce « sage prince, j'ai reconnu que pour cette recherche notre vie n'est pas assez longue[4]. » Et certes la prudence humaine est si lente dans ses progrès, et la vie si précipitée dans sa course, qu'à peine avons-nous pris les premières teintures des connaissances que nous recherchons, que la mort

[1] *Matth.* XV, 14.
[2] *Epist.* XXVIII, *ad Ascll.* I. IV, part. II, col. 67.

[1] *Job.* XXVIII, 20, 21.
[2] *Ibid.* 22.
[3] *Ps.* CXVIII, 105.
[4] *Eccl.* II, 3.

inopinément tranche le cours de nos études par une fatale et irrévocable sentence; au lieu que dans l'étude de la loi de Dieu ou y est savant dès le premier jour. Craignez Dieu; je vous ai tout dit : c'est un abrégé de doctrine qui « donne de « l'entendement à l'enfance la plus imbécile : » *Intellectum dat parvulis* [1]. C'est pourquoi le prophète David : J'ai eu, dit-il, de grands démêlés durant mes jeunes années avec de puissants ennemis, avec de vieux et rusés courtisans : mais j'ai été plus avisé qu'eux; je me suis ri des raffinements de ces vieillards expérimentés, sans y entendre d'autre finesse que de rechercher simplement les commandements de mon Dieu : *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi* [2].

En effet, considérez, chrétiens, ces grands et puissants génies; ils ne savent tous ce qu'ils font : ne voyons-nous pas tous les jours manquer quelque ressort à leurs grands et vastes desseins, et que cela ruine toute l'entreprise? L'événement des choses est ordinairement si extravagant, et revient si peu aux moyens que l'on y avait employés, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'il y a une puissance occulte et terrible qui se plaît de renverser les desseins des hommes, qui se joue de ces grands esprits qui s'imaginent remuer tout le monde, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il y a une raison supérieure qui se sert et se moque d'eux, comme ils se servent et se moquent des autres.

En effet, il le faut avouer, dans la confusion des choses humaines, l'unique sûreté, mes chers frères, la seule et véritable science est de s'attacher constamment à cette raison dominante. Ah! quelle consolation à une âme de suivre la raison souveraine avec laquelle on ne peut errer! sans cela nos affaires iraient au hasard et à l'aventure : car ce serait une folle persuasion de croire que nous puissions prendre si justement nos mesures, que nous fassions tomber les événements au point précis que nous souhaitons; les rencontres des choses humaines sont trop irrégulières et trop bizarres. Il sert beaucoup d'observer le temps pour ensemencer la terre et pour moissonner; et néanmoins, dit le Sage, que je ne me lasse point de vous alléguer cette matière : « Qui « prendrait garde au vent de si près, jamais il ne « sèmerait; et qui considérerait les nues, attendant « toujours que le temps lui vînt entièrement à « souhait, jamais il ne recueillerait ses moissons : » *Qui observat ventum non seminat, et qui considerat nubes nunquam metet* [3]. Il veut dire, par cet exemple, que les affaires du monde sont de telle nature, que souvent elles se gâtent par trop de précautions; que c'est un abus de croire que toutes choses cadrent au juste et concourent à nos desseins. Telle est la loi des entreprises humaines, qu'il y manque toujours quelque pièce; et ainsi la plus haute prudence est contrainte de commettre au hasard le principal de l'événement.

N'en usez pas de la sorte, ô justes et enfants de Dieu! Vous qui faites profession d'une sagesse plus qu'humaine, croyez qu'il serait indigne de personnes bien avisées d'abandonner vos desseins au hasard et à la fortune; et puisque votre raison n'est ni assez ferme ni assez puissante pour diriger les vues des affaires selon une conduite certaine, laissez-vous gouverner à cette divine Sagesse qui régit si bien toutes choses, et ne me dites pas qu'elle passe votre portée. Ne voyez-vous pas que, par une extrême bonté, elle s'est rendue sensible et familière? elle est, pour ainsi dire, coulée dans les Écritures divines, d'où les prédicateurs la tirent pour vous la prêcher; et là cette Sagesse profonde, qui donne une nourriture solide aux parfaits, a daigné se tourner en lait pour sustenter les petits enfants. Mais que pouvons-nous désirer davantage, après que cette Sagesse éternelle s'est revêtue d'une chair humaine, afin de se familiariser avec nous? Nous ne pouvions trouver la voie assurée à cause de nos erreurs; « la voie même est venue à nous : » *Ipsa via ad te venit*, dit saint Augustin [1]; car le Sauveur Jésus est la voie.

C'est cet excellent Précepteur que nous promettait Isaïe : « Tes oreilles entendront, dit-il, la « voix de celui qui, marchant derrière toi, t'avertira de tes voies, et tes yeux verront ton Précepteur : » *Erunt oculi tui videntes Præceptorem tuum* [2]. O ineffable miséricorde! Fidèles, réjouissons-nous : nous sommes des enfants ignorants de toutes choses; mais puisque nous avons un tel Maître, nous avons juste sujet de nous glorifier de notre ignorance, qui a porté notre Père céleste à nous mettre sous la conduite d'un si excellent Précepteur. Ce bon Précepteur, il est Dieu et homme. O souveraine autorité! ô incomparable douceur! Un maître a tout gagné, quand il peut si bien tempérer les choses, qu'on l'aime et qu'on le respecte : je respecte mon Maître, parce qu'il est Dieu; et afin que mon amour pour lui fût plus libre et plus familier, il a bien voulu se faire homme. Je me défierais d'une prudence, et je secouerais aisément le joug d'une autorité purement humaine : « Celle-là est trop sujette à l'erreur; celle-ci trop « exposée au mépris : » *Tam illa falli facilis*,

[1] *Ps.* CXVIII, 130.
[2] *Ibid.* 100.
[3] *Eccl.* XI, 4.

[1] *Serm.* CXLI, n° 4, t. V, col. 684.
[2] *Is.* XXX, 20, 21.

quàm ista contemni, dit Tertullien [1]. Mais je ploie et je me captive sous les paroles magistrales du Sauveur Jésus : dans celles que j'entends, j'y vois des instructions admirables ; dans celles que je n'entends pas, j'y adore une autorité infaillible. Si je ne mérite pas de les comprendre, elles méritent que je les croie ; et j'ai cet avantage dans son école, qu'une humble soumission me conduit à l'intelligence plutôt qu'une recherche laborieuse. Venez donc, ô sages du siècle, venez à cet excellent Précepteur qui a des paroles de vie éternelle : laissez votre Platon avec sa divine éloquence, laissez votre Aristote avec cette subtilité de raisonnements, laissez votre Sénèque avec ses superbes opinions ; la simplicité de Jésus est plus majestueuse et plus forte que leur gravité affectée. Ce philosophe insultait aux misères du genre humain par une raillerie arrogante ; cet autre les déplorait par une compassion inutile. Jésus, le débonnaire Jésus, il plaint nos misères, mais il les soulage ; ceux qu'il instruit, il les porte : ah ! il va au péril de sa vie chercher sa brebis égarée ; mais il la rapporte sur ses épaules, parce qu' « errant deçà et delà, elle s'était extrêmement travaillée : » *multum enim errando laboraverat*, dit Tertullien [2]. Pouvons-nous hésiter, ayant un tel Maître?

Au reste, il n'est point de ces maîtres délicats qui louent la pauvreté parmi les richesses, ou qui prêchent la patience dans la mollesse et la volupté ; et lui et tous ses disciples, ils ont scellé de leur sang les vérités qu'ils ont avancées. Ses saints enseignements n'étaient qu'un tableau de sa vie. Il prouvait beaucoup plus par ses actions que par ses paroles : il a beaucoup plus fait qu'il n'a dit, parce qu'il accommodait ses instructions à notre faiblesse ; mais il fallait qu'il vécût en ce monde comme un exemplaire achevé d'une inimitable perfection. Que craignez-vous donc, hommes sans courage? cet excellent Maître, et par ses paroles et par ses exemples, a déterminé toutes choses sur le point de nos mœurs ; il ne nous a point laissé de questions indécises. Je vous vois éperdus et étonnés sur le chemin de la piété chrétienne ; vous n'osez y entrer, parce que vous n'y voyez au premier aspect qu'embarras et que difficultés : vous ne savez si dans ce fleuve il y a un gué par où vous puissiez échapper. Considérez le Sauveur Jésus ; afin de vous tirer hors de doute, il y est passé devant vous : regardez-le triomphant à l'autre rivage, qui vous appelle, qui vous tend les bras, qui vous assure qu'il n'y a rien à craindre. Voyez, voyez l'endroit qu'il a honoré par son passage ; il l'a marqué d'un trait de lumière : et n'est-ce pas une honte à des chrétiens d'avoir horreur d'aller où ils voient les vestiges de Jésus-Christ? Certes, on ne le peut nier, mes chers frères ; nous serions entièrement insensés, si ayant cette conduite certaine, nous nous laissions encore emporter aux mensonges et aux vanités de la prudence du monde. J'ai étudié mes voies ; dans les erreurs diverses de notre vie, j'ai considéré attentivement où je pourrais rencontrer de la certitude : j'ai trouvé, ô Sauveur Jésus, que c'était une manifeste folie de la chercher ailleurs que dans vos témoignages irrépréhensibles ; et ainsi par votre assistance j'ai résolu de tourner mes pas du côté de vos témoignages : *Cogitavi vias meas* : d'autant plus que je n'y vois pas seulement la lumière qui éclaire mes ignorances, mais j'y reconnais encore la seule règle infaillible qui peut composer mes désordres. C'est la seconde partie.

[1] *Apolog.* n° 46.
[2] *De pœnit.* n° 8.

SECOND POINT.

Il était impossible que l'ignorance profonde qui règne dans les choses humaines ne précipitât nos affections dans un étrange dérèglement : car de même que le pilote, à qui les tempêtes et l'obscurité ont ôté le jugement tout ensemble avec les étoiles qui le conduisaient, abandonne le gouvernail et laisse voguer le vaisseau au gré des vents et des ondes ; ainsi les hommes par leurs erreurs ayant perdu les véritables principes par lesquels ils se devaient gouverner, ils se sont laissé emporter à leurs fantaisies : chacun s'est fait des idoles de ses désirs, et par là les règles des mœurs ont été entièrement perverties. Combien voyons-nous de personnes qui voudraient que l'on nous laissât vivre chacun comme nous l'entendrions, que l'on nous eût défaits de tant de lois incommodes? C'est ainsi qu'ils appellent les saintes institutions de la loi divine : et si nous n'osons pas peut-être en parler si ouvertement, au moins ne vivons-nous pas d'autre sorte que si nous étions imbus de cette créance. Notre règle, quoi que nous puissions dire, est de suivre nos passions ; ou si nous les réprimons quelquefois, c'est par d'autres plus violentes et en cela même moins raisonnables. Nous ne mettons pas la prudence à faire le choix de bonnes et vertueuses inclinations ; ce n'est pas là l'air du monde, ce n'est pas notre style ni notre méthode. Mais après que nos inclinations premières et dominantes sont nées en nous, je ne sais comment, par des mouvements indélibérés et par une espèce d'instinct aveugle, chose certainement qui n'est que trop véritable ; quand nous savons faire le choix des moyens les plus propres pour les acheminer à leur fin, nous croyons avoir bien pris nos me-

sures : c'est ce que nous appelons une conduite réglée; tant l'usage véritable des choses est corrompu parmi nous. Ou bien, comme dans une telle diversité de désirs aveugles et téméraires, il y en a beaucoup qui se contrarient, les faire céder au temps et aux occurrences présentes; par exemple, quitter pour un temps les plaisirs pour établir sa fortune, c'est aller adroitement à ses fins, c'est avoir la science du monde et savoir ce que c'est que de vivre. Mais de remonter à la source du mal, et de couper une bonne fois la racine des mauvaises inclinations, c'est à quoi personne ne pense. O pauvres mortels abusés! Eh Dieu! qui nous a jetés dans de si fausses persuasions? Et comment ne voyons-nous pas « qu'étant « d'une race divine, » comme dit l'apôtre saint Paul [1], il faut prendre de bien plus haut la règle de nos affaires? Car s'il est vrai ce que nos pères ont dit contre les sectateurs d'Épicure et l'école des libertins, que de même que cet univers est régi par une Providence éternelle, ainsi les actions humaines, quelque extravagance qui nous y paraisse, sont conduites et gouvernées par une sagesse infinie; n'est-il pas absolument nécessaire qu'elles aient une règle certaine sur laquelle elles soient composées? et si nous ne sommes pas capables de ces grandes et importantes raisons, l'expérience du moins ne devrait-elle pas nous avoir appris, qu'ayant plusieurs désirs qui nous sont pernicieux à nous-mêmes, la véritable sagesse n'est pas de les savoir contenter, mais de les savoir modérer? Eh Dieu! que serait-ce des choses humaines, si chacun suivait ses désirs? D'où vient que les Néron, les Caligula et ces autres monstres du genre humain, se sont laissé aller à des actions si brutales et si furieuses? n'est-ce pas par la licence effrénée de faire tout ce qu'ils ont voulu? pour nous faire voir, chrétiens, qu'il n'y a point d'animal plus farouche ni plus indomptable que l'homme, quand il se laisse dominer à ses passions. Par conséquent il est nécessaire de donner quelques bornes à nos désirs par des règles fixes et invariables : et d'autant que nous avons tous la même raison, et qu'étant d'une même nature, il est entièrement impossible que nous ne soyons destinés à la même fin; il s'ensuit de là, par nécessité, que ces règles que nous poserons doivent être communes à tous les hommes. Or vous allez voir, chrétiens, par un raisonnement invincible, qu'il n'y en peut avoir d'autres que la loi de Dieu.

Où notre désordre paraît plus visible, c'est que nous sommes toujours hors de nous; je veux dire que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent aux choses externes. J'en ai déjà dit quelque chose au commencement de ce discours, et je le répète à présent pour en tirer d'autres conséquences; mais ne m'obligez pas, chrétiens, de rentrer encore une fois dans le particulier de nos actions, pour vous faire voir cette vérité trop constante. Que chacun s'examine soi-même, et il reconnaîtra manifestement qu'il n'agit que par des motifs tirés purement de dehors; et toutefois la première chose que la règle doit faire en nos âmes, c'est de nous ramener en nous-mêmes. Vous avez fait, dites-vous, une grande affaire, vous avez trouvé le moyen d'amasser beaucoup de richesses, vous êtes entré dans les bonnes grâces d'une personne considérable qui vous peut rendre de grands services; et je veux encore supposer, si vous le voulez, que vous vous soyez rendu maître de tout le monde; votre âme n'en est pas en meilleure assiette; vos mœurs n'en sont pas pour cela ni plus innocentes, ni mieux ordonnées. « Je ne suis « point dans l'intrigue, dit le grave Tertullien, dans « le docte livre *de Pallio;* on ne me voit pas « m'empresser près la personne des grands; je « n'assiége ni leurs portes, ni leur passage; je « ne me romps point l'estomac à crier au milieu « d'un barreau; je ne vas ni aux marchés, ni « aux places publiques; j'ai assez à travailler en « moi-même; c'est là ma grande et ma seule af- « faire : » *In me unicum negotium mihi est* [2]. C'est qu'il pensait bien sérieusement à régler son intérieur; et le premier effet, comme je disais, de cette résolution, c'est de nous rappeler en nous-mêmes.

Mais s'il ne faut autre chose, l'orgueil toujours empressé se présentera aussitôt à nos yeux. Voyez cet orgueilleux, comme il se contemple, avec quelle complaisance il se considère de toutes parts; l'orgueil le fait rentrer en soi-même. Et n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a retiré tant de philosophes du milieu de la multitude? Nous voulons, disaient-ils, vaquer à nous-mêmes; et certes, ils disaient vrai; c'était en eux-mêmes qu'ils voulaient s'occuper à contempler leurs belles idées, à se contenter de leurs beaux et agréables raisonnements, à se former à leur fantaisie une image de vertu de laquelle ils faisaient leur idole. Ils ne reconnaissaient pas comme il faut ce grand Dieu, duquel toutes leurs lumières étaient découlées : superbes et arrogants qu'ils étaient, ils ne songeaient qu'à se plaire à eux-mêmes dans leurs subtiles inventions. C'est là tout le désordre, c'est la vraie source du dérèglement. Qui donc nous ramènera utilement en nous-mêmes, nous retirant de tant d'objets inutiles dans lesquels notre âme s'est elle-même si longtemps dissipée? ce sera sans doute

[1] *Act.* XVII, 28.

[2] *De Pall.* n° 5.

la loi de Dieu par l'humilité chrétienne. C'est l'humilité chrétienne qui nous rappelle véritablement en nous-mêmes, parce qu'elle nous fait rentrer dans la considération de notre néant : elle nous fait entendre que nous tenons tout de la miséricorde divine; et ainsi elle nous abaisse sous la loi de Dieu; elle nous assujettit à sa volonté, qui est la règle souveraine de notre vie.

« Dieu a fait l'homme droit, » dit l'Ecclésiaste[1]; et voici en quoi le docte saint Augustin reconnaît cette rectitude. La rectitude, et la juste règle, et l'ordre, sont inséparables : or, chaque chose est bien ordonnée, quand elle est soumise aux causes supérieures qui doivent dominer sur elle par leur naturelle condition : c'est en cela que l'ordre consiste, quand chacun se range aux volontés de ceux à qui il doit être soumis. Dieu donc, dit saint Augustin, a donné ce précepte à l'homme, « de régir ses inférieurs, et d'être « lui-même régi par la puissance suprême : » *Regi a superiore, regere inferiorem*[2]. De même donc que la règle des mouvements inférieurs, c'est la juste et saine raison; ainsi la règle de la raison, c'est Dieu même : et lorsque la raison humaine compose ses mouvements selon la volonté de son Dieu, de là résulte cet ordre admirable, de là ce juste tempérament, de là cette médiocrité raisonnable qui fait toute la beauté de nos âmes. Pour pénétrer au fond de cette doctrine excellente de saint Augustin, élevons un peu nos esprits, et considérons attentivement que la volonté de Dieu est la règle suprême selon laquelle toutes les autres règles doivent être nécessairement mesurées. Elles n'ont de justice ni de vérité, qu'autant qu'elles se trouvent conformes à cette règle première et originale qui n'emprunte rien de dehors, mais qui est sa loi elle-même. C'est pourquoi le prophète David dit, que « les jugements de « Dieu sont vrais et justifiés par eux-mêmes : » vrais et justifiés par eux-mêmes, comme s'il disait : Les jugements des hommes peuvent bien quelquefois être véritables; mais ils ne peuvent pas être justifiés par eux-mêmes. Toutes les vérités créées doivent être nécessairement conférées à la vérité divine, de laquelle elles tirent toute leur certitude. Mais pour les jugements de Dieu, dit le saint Prophète, « ils sont vrais d'une « vérité propre et essentielle; et c'est pour cette « raison qu'ils sont justifiés par eux-mêmes : » *Vera, justificata in semetipsa*[3]. De sorte que la volonté divine [qui] préside à cet univers, étant elle-même sa règle, elle est par conséquent la règle infaillible de toutes les choses du monde et la loi immuable par laquelle elles sont gouvernées.

Sur quoi je fais une observation dans le prophète David, qui peut-être édifiera les âmes pieuses. Cet homme toujours transporté d'une sainte admiration de la Providence divine, après avoir célébré la sagesse de ses conseils dans ses grands et magnifiques ouvrages, passe de là insensiblement à la considération de ses lois. Ainsi, au psaume dix-huitième : « Les cieux, dit ce grand « personnage, racontent la gloire de Dieu[1]. » Puis ayant employé la moitié du psaume à glorifier Dieu dans ses œuvres, il donne tout le reste à chanter l'équité de ses ordonnances. « La loi de « Dieu, dit-il, est immaculée, les témoignages « de Dieu sont fidèles[2]; » et il achève cet admirable cantique dans de semblables méditations. Et au psaume cent dix-huitième : « Votre vérité, « dit-il, ô Seigneur! est établie éternellement « dans les cieux; votre main a fondé la terre, « et elle demeure toujours immobile : c'est en sui- « vant votre ordre, que les jours se succèdent « les uns aux autres avec des révolutions si cons- « tantes; et toutes choses, Seigneur, servent à « vos décrets éternels. » Et puis il ajoute aussitôt : « N'était que votre loi a occupé toute ma « pensée, cent fois j'aurais manqué de courage « parmi tant de diverses afflictions dont ma vie « a été tourmentée[3]. » Fidèles, que veut-il dire? quelle liaison trouve ce chantre céleste entre les ouvrages de Dieu et sa loi! Est-ce par une rencontre fortuite que cet ordre se remarque en plusieurs endroits de ses psaumes? Ou bien ne vous semble-t-il pas qu'il nous dit à tous au fond de nos consciences : Élevez vos yeux, ô enfants d'Adam! hommes faits à l'image de Dieu, contemplez cette belle structure du monde, voyez cet accord et cette harmonie : y a-t-il rien de plus beau ni de mieux entendu que ce grand et superbe édifice? C'est parce que la volonté divine y a été fidèlement observée, c'est parce que ses desseins ont été suivis, et que tout se régit par ses mouvements. Car cette volonté étant sa règle elle-même, toujours juste, toujours égale, toujours uniforme, tout ce qui la suit ne peut aller que dans un bel ordre : de là ce concert et cette cadence si juste et si mesurée. Que si les créatures, même corporelles, reçoivent tant d'ornements, à cause qu'elles obéissent aux décrets de Dieu; combien grande sera la beauté des natures intelligentes, lorsqu'elles seront réglées par ses ordonnances! Consultez toutes les créatures du monde; si elles avaient de la voix, elles publieraient hautement

[1] *Eccl.* VII, 30.
[2] *In Ps.* CXLV, n° 5, t. IV, col. 1627.
[3] *Ps.* XVIII, 9.

[1] *Ps.* XVIII, 1.
[2] *Ibid.* 8
[3] *Ps.* CXVIII, 89, 90, 91, 92.

qu'elles se trouvent très-bien d'observer les lois de cette Providence incompréhensible, et que c'est de là qu'elles tirent toute leur perfection et tout leur éclat; et n'ayant point de langage, elles ne laissent pas de nous le prêcher par cette constante uniformité avec laquelle elles s'y attachent. Vous, hommes, enfants de Dieu, que votre Père céleste a illuminés d'un rayon de son intelligence infinie, quelle sera votre ingratitude, si, plus stupides et plus insensibles que les créatures inanimées, vous méprisez de suivre les lois que Dieu même vous a données depuis le commencement du monde par le ministère de ses saints prophètes, et enfin dans la plénitude des temps par la bouche de son cher Fils! C'est ainsi, ce me semble, que nous parle le prophète David.

O Dieu éternel! chrétiens, quand il faudra paraître devant ce tribunal redoutable, quelle sera notre confusion lorsqu'on nous reprochera, devant les saints anges, que Dieu nous ayant donné une âme d'une nature immortelle afin que nous employassions tous nos soins à régler ses actions et ses mouvements selon leur véritable modèle, nous avons fait si peu d'état de ce riche et incomparable présent, que plutôt de travailler en cette âme ornée de l'image de Dieu, nous avons appliqué notre esprit à des occupations toujours superflues et le plus souvent criminelles; de sorte qu'au grand mépris de la munificence divine, parmi tant de sortes d'affaires qui nous ont vainement travaillés, la chose du monde la plus précieuse a été la plus négligée? O folie! ô indignité! ô juste et inévitable reproche! ah! grand Dieu, je le veux prévenir. Assez et trop longtemps mon âme s'est égarée parmi tant d'objets étrangers, dans le jeu, dans les compagnies, dans l'avarice, dans la débauche. Je rentrerai en moi, du moins à ce carême qui nous touche de près : j'étudierai mes voies; je chercherai la règle sur laquelle je me dois former; et comme il ne peut y en avoir d'autre que vos saints et justes commandements, je tournerai mes pas du côté de vos témoignages : c'est ma dernière et irrévocable résolution, que vous confirmerez, s'il vous plaît, par votre grâce toute-puissante : c'est elle qui me fera trouver le repos, où je viens de rencontrer le bon ordre, et où je trouvais tout à l'heure la vérité et la certitude; et pour vous en convaincre, fidèles, c'est par où je m'en vais finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, après les belles maximes que nous avons, ce me semble, si bien établies par les Écritures divines, qu'il soit nécessaire de recommencer une longue suite de raisonnements, pour vous faire voir que notre repos est dans l'observance exacte de la loi de Dieu. Contentons-nous d'appliquer ici, par une méthode facile et intelligible, la doctrine que, par la miséricorde de Dieu, nous avons aujourd'hui expliquée; et faisons, pour l'édification de cette audience, paraître cette vérité dans son évidence.

Chaque chose commence à goûter son repos, quand elle est dans sa bonne et naturelle constitution. Vous avez été tourmenté d'une longue et dangereuse maladie; peu à peu vos forces se rétablissent, et les choses reviennent au juste tempérament; cela vous promet un prochain repos : et comment donc notre âme ne jouirait-elle pas d'une grande tranquillité, après que la loi de Dieu a guéri toutes ses maladies? La loi de Dieu établit l'esprit dans une certitude infaillible; si bien que les doutes étant levés et les erreurs dissipées, non par l'évidence de la raison, mais par une autorité souveraine, plus inébranlable et plus ferme que nos plus solides raisonnements, il faut que l'entendement acquiesce. Et de même la volonté ayant trouvé sa règle immuable, qui coupe et qui retranche ce qu'il y a de trop en ses mouvements, ne doit-elle pas rencontrer une consistance tranquille, et une sainte et divine paix? C'est pourquoi le Psalmiste disait : « Les justices « de Dieu sont droites et réjouissent le cœur[1]. » Elles réjouissent le cœur, parce qu'elles sont droites, parce qu'elles règlent ses affections, parce qu'elles le mettent dans la disposition qui lui est convenable, et dans le véritable point où consiste sa perfection.

Quelle inquiétude dans les choses humaines! on ne sait si on fait bien ou mal; on fait bien pour établir sa fortune, on fait mal pour conserver sa santé; on fait bien pour son plaisir, mais on ne contente pas ses amis; et de même des autres choses. Dans la soumission à la loi de Dieu, on fait absolument bien, on fait bien sans limitation, parce que quand on fait ce bien, tout le reste est de peu d'importance; en un mot, on fait bien, parce qu'on suit le souverain bien : et comment est-il possible, fidèles, de n'être pas en repos en suivant le souverain bien? quelle douceur et quelle tranquillité à une âme! Il vous appartient, ô grand Dieu! en qualité de souverain bien, de faire le partage des biens à vos créatures; mais heureuses mille et mille fois les créatures dont vous êtes le seul héritage! c'est là le partage de vos enfants, que par votre bonté ineffable vous assemblez près de vous dans le ciel. Mais nous, misérables bannis, bien que nous soyons éloignés de notre céleste patrie, nous ne sommes pas privés tout à fait de vous; nous vous avons dans votre loi sainte, nous vous avons

[1] *Ps.* XVIII, 9.

dans votre divine parole. O que cette loi est désirable! ô que cette parole est douce! « Elle est « plus douce que le miel à ma bouche, disait le « prophète David; elle est plus désirable que tous « les trésors[1]. » Et considérez en effet, chrétiens, que cette loi admirable est un éclat de la vérité divine, et un écoulement de cette souveraine bonté. Ne doutez pas que cette fontaine n'ait retenu quelque chose des qualités de sa source : « Votre serviteur, ô mon Dieu! observe vos com« mandements, chante amoureusement le Psal« miste; il y a une grande récompense à les ob« server: » *In custodiendis illis retributio multa*[2]. « Ce n'est pas en autre chose, dit saint Augustin[3]; « mais en cela même que l'on les observe : la ré« tribution y est grande, parce que la douceur y « est sans égale. »

Mes frères, je vous en prie, considérons un homme de bien dans la simplicité de sa vie : il ne gouverne point les États, il ne manie point les affaires publiques, il n'est point dans les grands emplois de la terre, comme sont les grands et les politiques : vous diriez qu'il ne fasse rien en ce monde; il ne sait pas les secrets de la nature, il ne parle pas du mouvement des astres; ces hauts et sublimes raisonnements peut-être passeront sa portée : sa conduite nous paraît vulgaire, et cependant, si nous avons entendu les choses que nous avons dites, il est réglé par une raison éternelle, il est gouverné par des principes divins : sa conduite, appuyée sur la parole de Dieu, est plus ferme que le ciel et la terre, et plutôt tout le monde sera renversé qu'il soit confondu dans ses espérances. Dans les affaires du monde, chacun recherche divers conseils qui nous embarrassent souvent dans de nouvelles perplexités : il chante sincèrement avec le Psalmiste: « Mon conseil, ce « sont vos témoignages : » *Consilium meum justificationes tuæ*[4]; ou bien, comme dit saint Jérôme : *Amici mei justificationes tuæ:* « Vos té« moignages, ce sont mes amis. » Ceux que nous croyons nos meilleurs amis nous trompent très-souvent, ou par infidélité ou par ignorance : l'homme de bien, dans ses doutes, consulte ses amis fidèles, qui sont les témoignages de Dieu; ces amis sincères et véritables lui enseignent ce qu'il faut faire, et le conseillent pour la vie éternelle. Heureux mille et mille fois d'avoir trouvé de si bons amis! par là il se rira de la perfidie qui règne dans les choses humaines. Et c'est encore par cette raison que je le publie bienheureux.

Souffrez que je vous interroge en vérité et en conscience : Avez-vous tout ce que vous demandez? n'avez-vous aucune prétention en ce monde Il n'y a peut-être personne en la compagnie qui puisse répondre qu'il n'en a pas. « Le laboureur, « dit l'apôtre saint Jacques[1], attend le fruit de la « terre : » sa vie est une espérance continuelle, il laboure dans l'espérance de recueillir, il recueille dans l'espérance de vendre, et toujours il recommence de même : il en est ainsi de toutes les autres professions. En effet, nous manquons de tant de choses, que nous serions toujours dans l'affliction, si Dieu ne nous avait donné l'espérance, comme pour charmer nos maux et tempérer par quelque douceur l'amertume de cette vie. Cette vie, que nous ne possédons jamais que par diverses parcelles qui nous échappent sans cesse, se nourrit et s'entretient d'espérance. L'avenir, qui sera peut-être une notable partie de notre âge, nous ne le tenons que par espérance; et jusqu'au dernier soupir, c'est l'espérance qui nous fait vivre : et puisque nous espérons toujours, c'est un signe très-manifeste que nous ne sommes pas dans le lieu où nous puissions posséder les choses que nous souhaitons. Partant, dans ce bas monde, où personne ne jouit de rien, où on ne vit que d'espérance, celui-là sera le plus heureux qui aura l'espérance la plus belle et la plus assurée. Heureux donc mille et mille fois les justes et les gens de bien! Grâce à la miséricorde divine, on leur a bien débattu la jouissance de la vie présente; mais personne ne leur a encore contesté l'avantage de l'espérance.

Comparons à cela, je vous prie, les folles espérances du monde : dites-moi, en vérité, chrétiens, avez-vous jamais rien trouvé qui satisfît pleinement votre esprit? Les hommes acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent; [le dégoût suit bientôt la jouissance. Ainsi] nous prenons tous les jours de nouveaux desseins, espérant que les derniers réussiront mieux; et partout notre espérance est frustrée. De là l'inégalité de notre vie, qui ne trouve rien de fixe ni de solide, et par conséquent, ne pouvant avoir aucune conduite arrêtée, devient un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes nous ont trompés : ou nous les manquons, ou elles nous manquent; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur, qui donne l'agrément aux choses du monde, est un peu ralentie par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien.

Et par conséquent, chrétiens, que pouvons-nous faire de mieux que de nous reposer en Dieu seul, que de vouloir ce que Dieu ordonne, et attendre ce qu'il prépare? Pourquoi donc ne cherchons-nous pas cet immobile repos? pourquoi

[1] *Ps.* CXVIII 103; XVIII, 11.
[2] *Ps.* XVIII, 12.
[3] *In Ps.* XVIII *Enar.* I, n° 12, t. IV, col. 80, 81.
[4] *Ps.* CXVIII, 24.

[1] *Jac.* V, 7.

sommes-nous si aveugles que de mettre ailleurs notre béatitude? Ah! voici, mes frères, ce qui nous trompe; je vous demande, s'il vous plaît, encore un moment d'audience : c'est que nous nous sommes figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi notre imagination étant abusée, nous semblons jouir pour un temps d'une ombre de félicité. Nous nous contentons des biens de la terre, non pas tant parce qu'ils sont de vrais biens, que parce que nous les croyons tels : semblables à ces pauvres hypocondriaques dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un vain et chimérique plaisir. Ici vous me direz peut-être : Ah! ne m'ôtez point cette erreur agréable; elle m'abuse, mais elle me contente; c'est une tromperie, mais elle me plaît. Certes, je vous y laisserais volontiers, si je ne voyais que par ce moyen, quoique vous vous imaginiez d'être heureux, vous êtes dans une condition déplorable.

Beatum faciunt...... duæ res, bene velle, et posse quod velis[1] : « Deux choses nous rendent « heureux, bien vouloir, et pouvoir ce qu'on veut. » [Or, à ce compte, pouvons-nous appeler heureux ceux qui mettent leur félicité dans des biens iniques ou pernicieux?] Enfants robustes, ils ont la force des hommes et l'inconsidération des enfants. Les enfants veulent violemment ce qu'ils veulent : s'ils sont en colère, aussitôt tout le visage est en feu et tout le corps en action : le feu sur le visage, l'impatience dans le cri. Ils ne regardent pas s'il est à autrui, c'est assez qu'il leur plaise pour le désirer; ils s'imaginent que tout est à eux. Ils ne considèrent pas s'il leur est nuisible, ils ne songent qu'à se satisfaire; il n'importe que cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux. C'est ainsi que les méchants veulent posséder tout ce qui leur plaît, sans autre titre que leur avarice : enfants inconsidérés, avec cette différence qu'ils ont de la force. La nature donne des bornes, aux enfants la faiblesse, aux hommes la raison. La faiblesse empêche ceux-là d'avoir tout l'effet de leurs désirs ardents, ceux-ci ont la force, mais la raison sert de frein à la volonté. A mesure qu'on est raisonnable, on apprend de plus en plus à se modérer, parce qu'on ne veut que ce qu'il convient de vouloir pour être heureux : *Posse quod velis,... velle quod oportet* : « Pouvoir ce qu'on veut, vou- « loir ce qu'il faut[2]; » l'un dépend du hasard, l'autre est un effet de la raison. Pouvoir ce qu'on veut, peut convenir aux plus méchants; vouloir ce qu'il faut, c'est le privilège inséparable des gens de bien. [L'un] dépend des conjonctures tirées du dehors, [l'autre] fait la bonne constitution du dedans. Or jamais, comme nous disions tout à l'heure, il ne peut y avoir de bonheur que lorsque les choses sont établies dans leur naturelle constitution et dans leur perfection véritable; et il est impossible qu'elles y soient mises par l'erreur et par l'ignorance. C'est pourquoi, dit l'admirable saint Augustin, « le premier degré de « misère, c'est d'aimer les choses mauvaises; et le « comble de malheur, c'est de les avoir : » *Amando enim res noxias miseri, habendo sunt miseriores*[1]. Ce pauvre malade tourmenté d'une fièvre ardente, il avale du vin à longs traits; il pense prendre du rafraîchissement, et il boit la peste et la mort. Ne vous semble-t-il pas d'autant plus à plaindre, qu'il y ressent plus de délices?

Quoi! je verrai durant ces trois jours des hommes tout de terre et de boue, mener à la vue de tout le monde une vie plus brutale que les bêtes brutes; et vous voulez que je dise qu'ils sont véritablement heureux, parce qu'ils me font parade de leur bonne chère, parce qu'ils se vantent de leurs bons morceaux, parce qu'ils font retentir tout le voisinage, et de leurs cris confus, et de leur joie dissolue? Eh! cependant quelle indignité que si près des jours de retraite, la dissolution paraisse si triomphante! L'Église, notre bonne mère, voit que nous donnons toute l'année à des divertissements mondains : elle fait ce qu'elle peut pour dérober six semaines à nos déréglements; elle nous veut donner quelque goût de la pénitence; elle nous en présente un essai pendant le carême, estimant que l'utilité que nous recevrons d'une médecine si salutaire, nous en fera digérer l'amertume et continuer l'usage. Mais, ô vie humaine incapable de bons conseils! ô charité maternelle indignement traitée par de perfides enfants! nous prenons de ses salutaires préceptes une occasion de nouveaux désordres; pour honorer l'intempérance, nous lui faisons publiquement précéder le jeûne; et comme si nous avions entrepris de joindre Jésus-Christ avec Bélial, nous mettons les bacchanales à la tête du saint carême. O jours vraiment infâmes et qui méritaient d'être ôtés du rôle des autres jours! jours qui ne seront jamais assez expiés par une pénitence de toute la vie, bien moins par quarante jours de jeûne mal observés. Mes frères, ne dirait-on pas que la licence et la volupté ont entrepris de nous fermer les chemins de la pénitence, et qu'ils en occupent l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété? C'est pourquoi je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces. Car c'est une chose certaine : la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée; mais de remonter du libertinage à la pénitence; mais

[1] *S. Aug. de Trin.* lib. XIII, n° 17, t. VIII, col. 939.
[2] *Ibid.*

[1] *In Ps.* XXVI, n° 7, t. IV, col. 121.

sitôt après s'être rassasié des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne saurait souffrir.

Vous donc, âmes chrétiennes, vous à qui notre Sauveur Jésus a donné quelque amour pour sa sainte doctrine, demeurez toujours dans sa crainte : qu'il n'y ait aucun jour qui puisse diminuer quelque chose de votre modestie ni de votre retenue. Étudiez vos voies avec le Prophète : tournez avec lui vos pas aux témoignages de Dieu; sans doute vous y trouverez, et la certitude, et la règle, et l'immobile repos qui se commencera sur la terre, pour être consommé dans le ciel. *Amen.*

AUTRE EXORDE

DU MÊME SERMON.

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua.

J'ai étudié mes voies, et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages. Ps. CXVIII, 59.

Si nos actions sont mal composées, s'il nous arrive presque tous les jours, ou de nous tromper dans nos jugements, ou de nous égarer dans notre conduite; l'expérience nous fait connaître que la cause de ce malheur, c'est que nous ne délibérons pas assez posément de ce que nous avons à faire, c'est que nous nous laissons emporter aux objets qui se présentent. Une ardeur inconsidérée nous jette bien avant dans l'action, avant que nous en ayons assez remarqué et les suites et les circonstances; si bien qu'un conseil peu rassis produisant des résolutions trop précipitées, il arrive ordinairement que nous errons de çà et de là, plutôt que de marcher dans la droite voie. Ce grand et victorieux monarque dont j'ai aujourd'hui emprunté mon texte, s'est bien éloigné de ces deux défauts; il est aisé de le remarquer par les paroles que j'ai rapportées. Il a, dit-il, étudié ses voies, il a délivré son esprit de toutes préoccupations étrangères, il a médité sérieusement où il devait porter ses inclinations : *Cogitavi vias meas.* Voilà une délibération bien posée; après quoi je ne m'étonne pas s'il a pris le meilleur parti, et s'il nous dit que le résultat de cette importante consultation a été de tourner ses pas du côté de la loi de Dieu : *Et converti pedes meos in testimonia tua.* Si tous les hommes délibéraient aussi soigneusement que David sur cette matière si nécessaire, je me persuade, mes sœurs, qu'ils prendraient fort facilement une résolution semblable : et étant convaincu de ce sentiment, j'ai cru que cet entretien particulier que vous avez désiré de moi, contenterait vos pieux désirs, si je recherchais les raisons sur lesquelles David a pu appuyer cette résolution si bien digérée.

SERMON

POUR LE TEMPS DU JUBILÉ,

SUR LA PÉNITENCE[1].

Trois qualités de la pénitence opposées aux trois désordres du péché : comment elles en sont le remède. Difficulté à recouvrer la justice perdue. Fidélité qu'exige l'amitié réconciliée. Funestes effets du mépris ou de l'abus de la pénitence.

Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?

Nous qui sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre? Rom. VI, 2.

Je ne puis vous exprimer, chrétiens, combien est grande aujourd'hui la joie de l'Église. Cette grâce du jubilé, que vous avez si ardemment embrassée, cette piété exemplaire, ce zèle que vous avez témoigné dans la fréquentation des saints sacrements, satisfait infiniment cette bonne mère : et si le père de ce prodigue voulut que toute sa maison fût en joie pour le retour d'un de ses enfants, quels sont les sentiments de l'Église voyant un si grand nombre des siens ressuscités par la pénitence? Mais cette joie divine et spirituelle ne s'arrête pas sur la terre, elle passe jusqu'au ciel; et nous apprenons du Sauveur des âmes, que la conversion des hommes pécheurs fait la solennité des esprits célestes, nos gémissements font leur joie, et nos douleurs font leurs actions de grâces. Donc les larmes des pénitents sont si précieuses qu'elles sont recueillies en terre pour être portées jusque dans le ciel, et leur vertu est si grande qu'elle s'étend même jusque sur les anges : et ce qui est bien plus merveilleux, c'est qu'encore que l'innocence ait ses larmes, les anges estiment de plus grand prix celles que les péchés font répandre; et l'amertume de la pénitence a quelque chose de plus doux pour eux, que le miel de la dévotion. Que reste-t-il donc maintenant à faire, sinon de vous dire avec l'Apôtre : « Nous qui sommes morts au péché, pourrons-nous bien désormais y vivre? » nous, qui avons réjoui le ciel, pourrons-nous après cela réjouir l'enfer, et rendre inutile une pénitence qui a déjà pu porter ses

[1] Ce sermon étant isolé, et n'appartenant à aucune suite de sermons, nous l'avons placé avant le carême, parce que le sujet qui y est traité convient très-bien à ce saint temps. (*Edit. de Versailles.*)

fruits jusque dans la Jérusalem bienheureuse? Comprenez, pécheurs convertis, que vos larmes pénètrent le ciel, puisqu'elles y vont réjouir les anges : voyez combien les pleurs de la pénitence sont fructueux à ceux qui les versent, puisqu'ils le sont même aux intelligences célestes. Entendons dans notre Évangile quelle abondante satisfaction produira un jour en nous-mêmes l'affliction d'un cœur repentant, puisqu'elle en produit déjà dans les anges, auxquels le Fils de Dieu nous promet que sa grâce nous fera semblables. Et puisque ces sublimes esprits prennent tant de part à notre bonheur, et qu'ils veulent bien se joindre avec nous par une société si étroite; joignons-nous aussi avec eux, et disons tous ensemble, avec Gabriel, l'un de leurs bienheureux compagnons : *Ave, Maria.*

Après que la grâce du saint baptême nous ayant heureusement délivrés de la damnation du premier Adam, avait si abondamment répandu sur nous les bénédictions du nouveau ; après que cette seconde naissance, qui nous a ressuscités en Notre-Seigneur, avait consacré pour toujours nos corps et nos âmes à une sainte nouveauté de vie, il fallait certainement, chrétiens, que les hommes, régénérés par une si grande bonté de leur Créateur, honorassent la miséricorde divine en conservant soigneusement ses bienfaits, et gardassent éternellement l'innocence que le Saint-Esprit leur avait rendue. Car, puisque nous apprenons de l'Apôtre, que cette eau salutaire et vivifiante qui nous a lavés au baptême, a détruit en nous le corps du péché, « pour nous exempter à jamais de sa servitude ; » *Ut ultra non serviamus peccato* [1] ; y avait-il rien de plus nécessaire que de nous maintenir dans la liberté que le sang de Jésus-Christ nous avait acquise? et nous étant rengagés volontairement dans un si honteux esclavage après la sainteté du baptême, aurions-nous pas bien justement mérité que Dieu punît notre ingratitude par une entière soustraction de ses grâces?

Oui, sans doute, nous méritions, ayant violé le baptême, qu'on ne nous laissât plus aucune ressource ; mais cette bonté qui n'a point de bornes a traité plus favorablement la faiblesse humaine : elle a regardé d'un œil de pitié l'extrême fragilité de notre nature, et voyant que notre vie n'était autre chose qu'une continuelle tentation, elle a ouvert la porte de la pénitence, comme un second asile aux pécheurs, et une nouvelle espérance après le naufrage. Et encore que Dieu ait prévu que les hommes toujours ingrats abuseraient de la pénitence comme ils avaient fait du baptême, sa miséricorde ne s'est pas lassée : Jésus-Christ, qui a voulu que la pénitence nous tînt lieu en quelque sorte d'un second baptême, a mis entre ces deux sacrements cette différence notable, que le premier, nous étant donné comme la nativité du fidèle, ne peut être reçu qu'une fois, parce qu'il n'y a qu'une naissance en esprit, comme il n'y en a qu'une en la chair; et qu'au contraire le sacrement de la pénitence est mis entre les mains de l'Église comme une clef salutaire, par laquelle elle peut ouvrir le ciel aux pécheurs autant de fois qu'ils se convertissent. Je n'excepte rien, dit notre Sauveur : tout ce que vous pardonnerez sur la terre, leur sera remis devant Dieu [2] : pour nous faire voir par cette parole, que son Père n'est jamais si inexorable qu'il ne puisse être apaisé par la pénitence. Voilà comme la miséricorde divine ne cesse jamais de bien faire aux hommes : mais, comme si notre malice avait entrepris d'abuser de tous ses bienfaits, nous tournons à notre ruine tout ce qu'on nous présente pour notre salut.

En effet, qui ne voit par expérience que c'est la facilité du pardon qui nous endurcit dans le crime? Le remède de la pénitence, qui devait l'arracher jusqu'à la racine, ne sert qu'à le rendre plus audacieux par l'espérance de l'impunité. Les rebelles enfants d'Adam ont cru qu'on leur prolongeait le temps de pécher, parce qu'on leur en donnait pour se repentir; et par une insolence inouïe, nous sommes devenus plus méchants parce que Dieu s'est montré meilleur. Et afin que vous voyiez, chrétiens, combien ce désordre est universel, permettez-moi d'appeler ici le témoignage de vos consciences. Je veux croire qu'il n'y a personne en cette assemblée, que la grâce du jubilé, que l'exemple de la dévotion publique, et la sainteté de ces derniers jours n'ait invité à la pénitence; et je vous considère aujourd'hui comme des hommes renouvelés par le Saint-Esprit. Dans cet heureux état où vous êtes, si quelqu'un vous disait de la part de Dieu, avec une autorité infaillible, que si vous perdez une fois la grâce, en retombant dans les mêmes crimes que vous avez lavés par vos larmes, il n'y a plus pour vous aucune espérance, que le ciel vous sera fermé pour toujours, et que la miséricorde divine sera éternellement sourde à vos prières; seriez-vous si ennemis de vous-mêmes que de vous précipiter volontairement dans une damnation assurée? les plus déterminés ne trembleraient-ils pas, voyant leur perte si inévitable? Si donc nous retournons aux péchés que nous avons expiés par la pénitence (et qui n'y retournera pas?) c'est que l'espérance du pardon nous aura flattés, et que nous aurons présumé, comme des enfants libertins, de l'indul-

[1] *Rom.* VI, 6.

[2] *Matth.* XVIII, 18. *Joan.* XX, 23.

gence de notre Père, que nous avons tant de fois expérimentée : de sorte qu'il n'est rien de plus véritable que la cause la plus générale de tous nos péchés, c'est que nous n'avons jamais bien compris ce que je me propose aujourd'hui de vous faire entendre, que rien au monde n'est tant à craindre que de ne point profiter de la pénitence, et de déchoir, par de nouveaux crimes, de la grâce qu'elle nous avait obtenue.

Pour prouver solidement cette vérité, je remarque trois qualités dans la pénitence : c'est une réconciliation de l'homme avec Dieu, c'est un remède, c'est un sacrement. La pénitence nous réconcilie : de là vient que l'Apôtre dit : « Je vous conjure au nom de Jésus, réconciliez-« vous avec Dieu[1]. » La pénitence est un remède pour nos maladies : c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes : « Je vous ai rendu la « santé, allez maintenant, et ne péchez plus[2]. » La pénitence est un sacrement ; et Jésus-Christ nous l'enseigne assez, lorsqu'il parle ainsi aux apôtres : « Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il ; « ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur « seront remis[3]. » Par où nous voyons clairement que l'Esprit qui purge les péchés des hommes doit être communiqué aux fidèles par le ministère des saints apôtres ; et c'est ce que nous appelons sacrement, quand un ministère visible opère intérieurement le salut des âmes.

Mais, pour mieux comprendre ces trois qualités, et la connexion qu'elles ont entre elles, concevez premièrement trois désordres que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les désordres, et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer de leur Créateur, et de rompre le nœud sacré de la société bienheureuse que Dieu avait voulu lier avec nous. « Ce sont, nous dit-il, vos péchés qui ont mis la « division entre vous et moi[4]. » Et de là naît un second malheur : c'est que l'âme étant séparée de Dieu, et ne buvant plus à cette fontaine de vie qui seule est capable de la soutenir, aussitôt ses forces défaillent, elle est accablée de langueurs mortelles ; et c'est ce que ressentait le divin Psalmiste, lorsqu'il criait à Dieu du fond de son cœur : « Mes forces, ô mon Dieu ! m'ont « abandonné, la lumière de mes yeux n'est plus « avec moi[5] ; guérissez-moi bientôt, ô Seigneur, « parce que j'ai péché contre vous[6]. » Mais le péché n'est pas seulement une maladie, c'est encore une profanation de nos âmes ; et la raison en est évidente : car, comme l'union avec Dieu les sanctifiait par une espèce de consécration, le péché au contraire les rend profanées. C'est une lèpre spirituelle, qui non-seulement affaiblit les hommes par la maladie, mais les met au rang des choses immondes : et ce sont les trois maux que fait le péché. Il sépare premièrement l'âme d'avec Dieu, et par cette funeste séparation, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée.

C'est pourquoi il a fallu que la pénitence eût les trois qualités que je vous ai dites. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il fallait que la pénitence nous y réunît ; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Mais le péché en nous séparant nous a faits malades : par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse ; et de là vient qu'elle est un remède. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'impureté aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré, qui ait la force de sanctifier comme de guérir ; c'est pourquoi la pénitence est un sacrement. Vous voyez, fidèles, ces trois qualités d'où je tire trois raisons solides, pour montrer qu'il n'est rien de plus dangereux que d'abuser de la pénitence en la rendant inutile et infructueuse. Car s'il est vrai que la pénitence soit la réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie ; on ne peut sans un insigne mépris rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rejeter sans un grand péril un remède si efficace, ni violer sans irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Ce sont les trois points : et de là nous conclurons, avec l'Apôtre, que puisque nous sommes morts au péché, nous ne pouvons plus désormais y vivre. C'est ce que j'espère vous rendre sensible avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fidélité éternelle, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom de l'amitié est saint par lui-même, et que ses droits sont inviolables dans tous les sujets où elle se trouve ; néanmoins il faut confesser qu'il y a entre les amis réconciliés je ne sais quel engagement plus étroit, et que l'amitié y reçoit de nouvelles forces. La raison, chrétiens, en est évidente. Ce que l'homme fait avec contention, il le fait aussi avec efficace ; et les effets sont d'autant plus grands, que

[1] II. *Cor.* v, 20.
[2] *Joan.* v, 14.
[3] *Ibid.* xx, 22, 23.
[4] *Is.* LIX, 2.
[5] *Ps.* XXXVII, 10.
[6] *Ps.* XL, 4

l'âme est plus puissamment appliquée : de sorte qu'une amitié qui a pu se reprendre malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a sans doute quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts. Cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jette de plus profondes racines, de crainte qu'elle ne puisse être encore une fois abattue. Les cœurs se font eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire que la nature donne aux parties blessées; de même les amis qui se réunissent conçoivent, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en demeure à jamais mieux consolidée. Mais si l'affection y est plus ardente, la fidélité d'autre part se lie davantage. La réconciliation des amis a quelque chose de ces contrats qui interviennent sur les procès; et nous apprenons des jurisconsultes que ce sont les plus assurés, parce que la bonne foi y est engagée dans des circonstances plus fortes : d'où il est aisé de conclure qu'en tous sens il n'est rien plus inviolable que l'amitié réconciliée.

Cette vérité étant établie, je m'adresse maintenant à vous, chrétiens réconciliés par la pénitence, pour vous dire que Dieu vous demande une fidélité plus exacte et une affection plus sincère : pour quelle raison? parce que vous êtes réconciliés. Il veut que vous l'aimiez davantage; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui qui vous le déclare dans son Évangile, lorsque, parlant à Simon le pharisien au sujet de la Madeleine, il dit : « Celui à qui on remet moins, aime moins; « celui à qui on remet plus, aime plus[1]. » Peut-on parler plus expressément? Il vous a remis vos péchés; mais après cela il attend de vous que vous l'aimerez avec plus d'ardeur; parce qu'ainsi que nous avons dit, c'est la loi nécessaire et indispensable de l'amitié réconciliée; et lui-même, quoiqu'il soit au-dessus des lois, il ne laisse pas d'en donner l'exemple. Considérez ce que je veux dire : il n'y a page de l'Évangile où nous ne voyions que Jésus a une certaine tendresse pour les pécheurs réconciliés plus que pour les justes qui persévèrent. Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères; qu'il laisse tout le troupeau dans les bois pour courir après sa brebis perdue; et que celui de tous ses enfants qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le dissipateur qui retourne? afin que nous entendions, chrétiens, qu'encore que l'innocence ait ses larmes, il estime plus précieuses celles que les péchés font répandre dans les saints gémissements de la pénitence, et que la justice recouvrée a quelque chose de plus agréable à ses yeux, que la justice toujours conservée. Et d'où vient cela? c'est que s'étant réconcilié avec les pécheurs, il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie : et si Dieu les observe si exactement, nous, fidèles, les voulons-nous mépriser? quelle serait notre perfidie! Dans la réconciliation de l'homme avec Dieu, ce n'est pas l'homme qui se relâche : Dieu n'a pas rompu le premier; au contraire il nous comblait de ses biens; c'est l'homme qui a été l'agresseur : quelle insolence! mais c'est Dieu qui remet, c'est Dieu qui oublie. Que si celui qui pardonne et qui se relâche, se soumet volontairement aux lois de l'amitié réconciliée, s'il consent d'aimer davantage; que ne doit pas faire celui qui reçoit la grâce, à qui l'on quitte toutes ses dettes, et duquel on oublie toutes les injures? C'est donc une vérité très-indubitable, que le pécheur réconcilié doit à Dieu une amitié plus ardente que le juste qui persévère. Tu le dois certainement, chrétien, tu le dois, et Jésus-Christ s'y attend, et il te l'a dit dans son Évangile; mais que son attente est frustrée! O Sauveur! votre bonté nous fait tort, et les hommes abusent de votre indulgence, parce que votre miséricorde se rend trop facile. Cette facilité, je l'avoue, devrait exciter nos affections; mais notre âme basse et servile n'est pas capable de se gouverner par des considérations si honnêtes; il nous faut de la crainte comme à des esclaves. Éveillons-nous donc du moins, chrétiens, au bruit de la vengeance qui nous menace, si nous manquons à une amitié qui a été si saintement réparée. [Tenons-nous en garde] contre la facilité que nous nous imaginons à recouvrer la grâce : on ne la recouvre pas avec cette facilité que nous nous étions figurée. Je vous prie, renouvelez vos attentions.

Nous apprenons, dans les saintes Lettres, que dans la première intention de Dieu la grâce sanctifiante ne devait être donnée qu'une seule fois, et que si les hommes venaient à la perdre, jamais elle ne pourrait leur être rendue. Cela paraît d'abord bien étrange; cependant il n'est rien de plus véritable, et c'est le fondement du christianisme. Mais d'où vient donc, direz-vous, que les hommes sont justifiés? Eh! fidèles, ne savez-vous pas? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Entendez ce que c'est que notre justice : la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne; ce n'est pas à nous qu'on le restitue, c'est un don que le Père a fait à son Fils,

[1] *Luc.* VII, 47.

et ce Fils miséricordieux nous le cède; il veut que nous jouissions de son droit; nous l'avons de lui par transport, ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres : c'est l'espérance du chrétien. Donc la grâce de la justice, dans la première intention de Dieu, ne devait point être rendue à ceux qui la perdent; et si Dieu s'est laissé fléchir en notre faveur à la considération de son Fils, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait tout à fait oublié son premier dessein, ni qu'il se soit entièrement relâché de sa première rigueur. Il a fallu trouver un milieu, afin de nous retenir toujours dans la crainte : de sorte qu'il a posé cette loi éternellement immuable, qu'autant de fois que nous perdrions la justice, s'il se résolvait à nous pardonner, il se rendrait de plus en plus difficile. Par exemple, nous l'avons reçue au baptême; avec quelle facilité, chrétiens! nous le voyons tous les jours par expérience, nous n'y avons rien contribué du nôtre, et nous n'avons pas même senti la grâce que l'on nous a faite. Si nous péchons après le baptême, nous ne trouvons plus cette première facilité; il faut nécessairement recourir aux larmes et aux travaux de la pénitence, qui est appelée par l'antiquité un baptême laborieux. Écoutez le concile de Trente [1] : on ne répare point la justice par le sacrement de la pénitence sans de grandes peines et de grands travaux : le premier baptême n'est point pénible; le second est laborieux. D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la raison que nous avons dite? Vous avez perdu la justice; ou vous n'y reviendrez jamais, ou ce sera toujours avec plus de peine : et si nous violons les promesses non-seulement du sacré baptême, mais encore de la pénitence, par la même suite de raisonnement, la difficulté se fera plus grande; Dieu se rendra toujours plus inexorable.

Et pour rechercher cette vérité jusque dans sa source, je remarque avec le docte Tertullien, au second livre contre Marcion, que « tout l'usage de la justice sert à la bonté : » *Omne justitiæ opus procuratio bonitatis est* [2]; parce que sa fonction principale, c'est de soutenir la miséricorde, en la faisant craindre à ceux qui seront assez aveugles pour ne l'aimer pas. Et c'est pourquoi si la malice des hommes méprise la miséricorde divine, en manquant à la foi donnée dans le sacrement, et violant les promesses de la pénitence; ou la justice divine devient entièrement inflexible, ou s'il lui plait de se relâcher, elle se rend de plus en plus rigoureuse : autrement, si je l'ose dire, elle trahirait la bonté en l'abandonnant au mépris. En effet, se peut-il voir un pareil mépris, que de manquer à une amitié tant de fois réconciliée? Un pécheur pressé en sa conscience regarde la main de Dieu armée contre lui; il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds : quel spectacle! Dans cette crainte, dans cette frayeur, il s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Eh! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes; il est prêt à passer condamnation, pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine se met contre lui, il se joint à elle pour la fléchir, il avoue qu'il mérite d'être sa victime; et toutefois il demande grâce au nom du médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée; il promet : c'est, fidèles, ce que nous avons fait dans l'action de la pénitence. Mais bien plus, nous avons donné Jésus-Christ pour caution de notre parole; car, étant le médiateur, il est le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il nous promet de nous pardonner; et il l'est aussi de la nôtre, par laquelle nous promettons de nous corriger. Nous avons pris à témoin son corps et son sang, qui a scellé la réconciliation à la sainte table; et après la grâce obtenue, nous cassons un acte si solennel! nous nous repentons de notre pénitence! nous retirons de la main de Dieu les larmes que nous lui avions consacrées! nous désavouons nos promesses, et Jésus-Christ en est garant! nous nous étions réconciliés avec Dieu : son amitié nous est importune; et pour comble d'indignité nous renouons avec le diable le traité que la pénitence avait annulé! Vous en frémissez; mais c'est néanmoins ce que nous faisons toutes les fois que nous perdons par de nouveaux crimes la justice réparée par la pénitence. Voilà les sentiments que nous avons de Dieu : si notre bouche ne le dit pas, nos œuvres le crient; et c'est le langage que Dieu entend.

Après des profanations si étranges, croyons-nous que la miséricorde divine nous sera toujours également accessible? Elle ne veut point être méprisée : ah! « ne vous y trompez pas, dit « l'Apôtre, on ne se moque pas ainsi de Dieu [3]. » Et s'il est vrai (ce que nous disons) que les difficultés s'augmentent toujours, que Dieu devient toujours plus inexorable, lorsque nous manquons à la foi donnée; mon Sauveur, où en sommes-nous après tant de réconciliations inutiles! ne craignons-nous pas que le temps approche qu'il nous rejettera de devant sa face, et que le ciel deviendra de fer sur nos têtes? Malheureux! ne sentons-nous pas que la miséricorde se lasse, et

[1] *Sess.* XIV, *de Pænit. cap.* II.
[2] N° 13.
[3] *Gal.* VI, 7.

que nous commençons à lui être à charge? ah! nous la méprisons trop souvent. C'est un beau mot de Tertullien dans le livre de la pénitence [1], que les pécheurs réconciliés, qui retournent à leurs premiers crimes, sont à charge à la miséricorde divine; et il importe que vous entendiez sa pensée. Un pauvre homme accablé de misère vous demande votre assistance : vous soulagez sa nécessité, mais vous ne pouvez pas l'en tirer. Il revient à vous avec crainte, à peine ose-t-il vous parler : mais sa pauvreté, sa misère, et plus encore sa retenue, parlent assez pour lui; il ne vous est pas à charge. Mais un autre vient à vous, qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez : il ne vous prie pas, il semble exiger, comme si votre libéralité était une dette; c'est celui-là qui vous est à charge, vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Un chrétien a succombé à quelque tentation violente; quelque temps après il revient : Qu'ai-je fait, et où me suis-je engagé? La larme à l'œil, le regret dans l'âme, la confusion sur la face, il demande qu'on lui pardonne; et ensuite il en devient plus soigneux. Je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine; mais c'est toi, pécheur endurci, tant de fois réconcilié et aussi souvent infidèle, qui prétends faire un circuit éternel de la grâce au crime, du crime à la grâce, et qui crois la pouvoir toujours perdre et recevoir quand tu le voudras, comme si c'était un bien qui te fût acquis : si tu lui es à charge, elle ne te fait du bien qu'à regret, et bientôt elle cessera de t'en faire. Tu es à charge à la miséricorde divine; tu es de ceux dont il est écrit que « Dieu a les oblations en « horreur : » *Laboravi sustinens* [2] : « ils me « sont à charge. » Il déteste tes pénitences stériles et tes réconciliations si souvent trompeuses : et comment pourrait-il aimer un arbre qui ne lui produit jamais aucun fruit? Ah! réveillons-nous, il est temps; il est temps plus que jamais que nous commencions à faire des fruits dignes de la pénitence. Après cette réunion solennelle de Dieu avec nous, et ce grand renouvellement que le jubilé a fait en nos âmes, commençons à vivre, fidèles, avec notre Dieu comme des pécheurs réconciliés, comme des rebelles reçus en grâce; respectons la miséricorde qui nous a sauvés, et la foi que nous lui avons engagée : car si nous continuons à lui être à charge, à la fin elle se défera tout à fait de nous; et, retirant les remèdes dont nous abusons, elle nous laissera languir dans nos maladies. C'est la seconde considération que je vous propose, pour vous obliger, chrétiens, à être fidèles à la pénitence, parce que ce remède est si nécessaire, qu'on se jette dans un grand péril, quand on se le rend inutile.

[1] N° 5.
[2] *Is.* I, 14.

SECOND POINT.

Une des qualités de l'Église qui est autant célébrée dans les Écritures, c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours. Et si peut-être vous vous étonnez qu'au lieu que la nouveauté passe en un moment, je vous parle d'une nouveauté qui ne finit point; il m'est aisé, fidèles, de vous satisfaire. L'Église chrétienne est toujours nouvelle, parce que l'esprit qui l'anime est toujours nouveau, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « Ne vivons plus en l'antiquité de la « lettre, mais en la nouveauté de l'esprit [1]; » et parce que cet esprit est toujours nouveau, il renouvelle de jour en jour les fidèles. Et pour pénétrer encore plus loin, comme dit le même saint Paul, « il est « renouvelé de jour en jour : » *Renovatur de die in diem* [2] : d'où résulte cet effet merveilleux, qu'au lieu que, selon la vie animale, plus nous avançons dans l'âge, plus nous vieillissons; l'homme spirituel au contraire, plus il s'avance, plus il rajeunit.

Pour comprendre cette vérité, considérons trois états divers par lesquels doivent passer les enfants de Dieu : il y a celui de la vie présente; après, la félicité dans le ciel; et enfin la résurrection générale; et ces trois états différents sont en quelque sorte trois différents âges par lesquels les enfants de Dieu croissent à la perfection consommée de la plénitude de Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Paul [3]. La vie présente est comme l'enfance, la force de l'âge suivra dans le ciel, et enfin la maturité dans la dernière résurrection. Dans ce premier âge, fidèles, c'est-à-dire dans le cours de la vie présente, nous apprenons du divin apôtre, que l'homme intérieur, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour; et comment? parce qu'il détruit en lui-même de plus en plus ce qu'il a hérité du premier Adam, c'est-à-dire, le péché et la convoitise; c'est ce qui s'appelle vieillesse. De là il entrera dans le second âge, c'est-à-dire, dans la vie céleste dont jouissent les saints avec Jésus-Christ. Vous voyez qu'il avance en âge; en est-il plus vieux? nullement : au contraire, il est plus nouveau, il est plus jeune qu'en son enfance, parce qu'il a moins de la vieillesse d'Adam. Enfin le dernier âge des enfants de Dieu, c'est la résurrection générale; et parce que c'est leur dernier âge, c'est aussi la jeunesse la plus florissante, où l'homme est renouvelé en corps et en âme, où toute la vieillesse

[1] *Rom.* VII, 6.
[2] II. *Cor.* IV, 16.
[3] *Ephes.* IV, 13.

d'Adam est anéantie : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua*[1] : « Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. » Tellement que l'Église, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour dans ses membres vivants et spirituels; et la raison de cette conduite est très-évidente : c'est que l'homme animal vieillit toujours, parce qu'il tend continuellement à la mort : au contraire, l'homme spirituel rajeunit toujours, parce qu'il tend continuellement à la vie et à une vie immortelle.

Et c'est par là que nous entendons la nature de la pénitence. Il ne faut pas se persuader, chrétiens, que ce soit une action qui passe, parce que c'est un renouvellement; et le renouvellement du fidèle doit être une action continuée durant tout le cours de la vie. C'est cette fausse imagination qui rend ordinairement nos confessions inutiles : nous croyons avoir assez fait, quand nous avons pourvu au passé : je me suis confessé, disent les pécheurs, j'ai mis ma conscience en repos; pour l'avenir, on n'y pense pas : c'est là tout le fruit de la pénitence. Vous croyez avoir beaucoup fait; et moi je vous dis avec Origène : Détrompez-vous; désabusez-vous; la principale partie reste encore à faire : « Ne croyez pas que « ce soit assez de vous être renouvelés une fois; « il faut renouveler la nouveauté même : » *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta, sufficiat; ipsa etiam novitas innovanda est*[2].

C'est pourquoi il a fallu, chrétiens, que le remède de la pénitence fût institué avec une double vertu : il fallait qu'il guérît le mal passé, il fallait qu'il prévînt le mal à venir; et c'est le devoir de la pénitence de se partager également entre ces deux soins; et en voici la raison solide. Le péché a une double malignité; il a de la malignité en lui-même, il en a aussi dans ses suites : il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous fait perdre le don de justice; cela est bien clair : il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'âme; c'est ce qui mérite un peu plus d'explication. Je dis donc qu'il nous affaiblit, parce qu'il nous divise; et tout ce qui divise les forces les affaiblit. De là vient que le Sauveur dit : « Un royaume divisé tombera bientôt[3]. » Et qu'est-ce qui fait gémir l'apôtre saint Paul[4], sinon cette division qu'il sent en lui-même entre l'esprit qui se plaît au bien et la convoitise qui l'attire au mal? De là naissent toutes nos faiblesses; parce que la volonté languissante entre l'amour du bien et du mal se partage et se déchire elle-même. Or le péché laisse toujours dans notre âme une nouvelle impression qui nous porte au mal, et il joint le poids de la mauvaise habitude à celui de la convoitise; de sorte qu'il fortifie la rébellion, et ensuite il abat d'autant plus nos forces : et, fidèles, ce qui est terrible, c'est que, lorsqu'on éteint le péché, lorsqu'on l'efface par la pénitence, l'habitude, ne laisse pas que de vivre. Ah! l'expérience nous l'apprend assez : et cette pernicieuse habitude, c'est une pépinière de nouveaux péchés; c'est un germe que le péché laisse, par lequel il espère revivre bientôt; c'est un reste de racine qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Il paraît donc manifestement que le péché a une double malignité; qu'il a de la malignité en lui-même, et qu'il en a aussi dans ses suites. Contre cette double malignité, ne fallait-il pas aussi, chrétiens, que le remède de la pénitence reçût une double vertu? Il fallait qu'elle effaçât le péché, il fallait qu'elle s'opposât à ses suites, qu'elle fût un remède pour le passé, et une précaution pour l'avenir. Si nous sommes morts au péché, c'est pour n'y plus vivre : si l'on détruit en nous le corps du péché, c'est afin que nous ne retombions plus dans la servitude. Ainsi la pénitence doit guérir le mal; mais elle le doit aussi prévenir.

Telle est la nature de ce remède, telles sont ses deux qualités, toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires. Il ne te sert de rien de te recevoir dans la première de ses qualités, si tu le violes dans la seconde. En effet, que penses-tu faire? tu es soigneux de laver tes péchés passés, et après tu te relâches et tu te reposes, tu négliges de prévenir les maux à venir. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités; je guéris et je préserve, je nettoie et je fortifie; je suis également établie, et pour ôter les péchés que tu as commis, et pour empêcher ceux qui pourraient naître. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif; ces deux fonctions sont inséparables : pour quelle raison me divises-tu? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Que répondrez-vous, chrétiens? d'où vient que vous vous préparez à vous confesser? d'où vient que vous examinez votre conscience? d'où vient que vous faites effort pour vous exciter à la contrition? Ah! dites-vous, je ne veux point faire un sacrilége en empêchant l'effet de la pénitence. C'est une fort bonne pensée; mais songez-vous que la pénitence a deux qualités? vous croyez faire un sacrilége si vous empêchez son effet dans la vertu qu'elle a d'effacer les crimes, pensez-vous que l'irrévérence soit moindre, de l'empêcher dans celle qu'elle a de les prévenir?

[1] *Ps.* CII, 5.
[2] *Lib.* V, *in Ep. ad Rom.* n° 8, t. IV, p. 562.
[3] *Matth.* XII, 25.
[4] *Rom.* VII, 18 et suiv.

C'est là tout le fruit du remède : si c'était tout l'effet de la pénitence d'obtenir seulement pardon aux pécheurs, et qu'elle ne les aidât pas à se corriger, vous voyez qu'elle ne ferait que flatter le vice; au lieu que Dieu l'a établie pour en arracher jusqu'aux plus profondes racines. Mais pour mettre ce raisonnement dans sa force, joignons à la qualité de remède, celle que nous avons réservée pour le dernier point, je veux dire la qualité de sacrement; et considérons, chrétiens, quel sacrement c'est que la pénitence.

TROISIÈME POINT.

Toute l'antiquité chrétienne nous répond que c'est un second baptême. Apprenons donc du divin apôtre quel doit être l'effet du baptême : C'est, dit-il, de nous faire mourir au péché, et de nous ensevelir avec Jésus-Christ[1]. Il en est de même de la pénitence, d'autant plus que c'est un baptême de larmes, un baptême pénible et laborieux : et « si nous sommes morts au péché, « comment pourrons-nous désormais y vivre[2]? » Mais si la pénitence doit être une mort, comprenons qu'on ne demande pas de nous un changement médiocre, ni une réformation extérieure et superficielle; c'est-à-dire, qu'il faut couper jusqu'au vif; c'est-à-dire, qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus chères; c'est-à-dire, qu'il faut arracher du fond de nos cœurs tous ces objets qui leur plaisent trop : quand ils nous seraient plus doux que nos yeux, plus nécessaires que notre main droite, plus aimables même que notre vie; coupons, tranchons : *Abscide illam*[3]. Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre ne nous prêche que mort : entrons en cette pieuse méditation, et considérons encore quelle est cette mort. C'est une mort spirituelle et mystérieuse, par laquelle nous appliquons sur nous-mêmes la mort affective du Sauveur des âmes par une sainte imitation; et c'est, fidèles, ce que nous faisons, lorsque nos cœurs sont de glace pour les vains plaisirs, nos mains immobiles pour les rapines, nos yeux fermés pour les vanités, et nos bouches pour les blasphèmes et les médisances. C'est alors que nous sommes morts avec Jésus-Christ; et comme il n'y a sur son corps aucune partie qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice, nous devons crucifier en nous le vieil homme dans tout ce qu'il a de mauvais désirs, et pour cela les rechercher jusqu'à la racine. La pénitence nous dévoue à l'imitation de la mort de Jésus-Christ : c'est à quoi nous nous obligeons par la pénitence.

[1] *Rom.* VI, 3, 4.
[2] *Ibid.* 2.
[3] *Marc.* IX, 42.

Telle est la vertu de ce sacrement. Tu te trompes donc chrétien, si tu crois qu'il soit temps de te reposer après avoir reçu l'absolution; ce n'est que le commencement du travail. Ce remède sacré de la pénitence n'a fait que la moitié de son opération; n'empêche pas l'autre par ta négligence : autrement nous sommes coupables de la profanation de ce sacrement, le violant dans sa partie la plus nécessaire, c'est-à-dire, dans le secours qu'il nous donne pour nous corriger. Quand ce ne serait qu'un simple remède, ce serait toujours beaucoup de le rejeter de la main de ce médecin charitable : mais c'est un remède sacré; il y a de la profanation et du sacrilége : et comme Dieu ne venge rien tant que la profanation de ses saints mystères, sa colère s'élèvera enfin contre nous, et il ne nous permettra pas de nous jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole bien remarquable du sacré concile d'Elvire. « Ceux, dit-il, qui retomberont « dans leurs premiers crimes après le remède de « la pénitence, il nous a plu qu'on ne leur per« mît pas de se jouer encore une fois de la com« munion : » *Placuit eos non ludere ulterius de communione pacis*[1]. Voilà une terrible parole. Vous voyez que cette assemblée vénérable estime qu'on se joue des sacrés mystères, lorsqu'après les avoir reçus, on retourne à ses premières ordures; et cela quand ce ne serait qu'une fois. Si nous avions à rendre compte de nos actions en présence de ces saints évêques, quelles exclamations feraient-ils? nous prendraient-ils pour des chrétiens, nous qui faisons comme un jeu d'enfant de la grâce de la pénitence? cent fois la quitter, cent fois la reprendre; cent fois promettre, cent fois manquer; n'est-ce pas se jouer des saints sacrements? Mais, ô jeu funeste pour nous! qu'une créature impuissante ose ainsi se jouer à Dieu, et, ce qui est bien plus horrible, se jouer de Dieu! c'est se jouer de Dieu, que de se jouer de ses dons. Ah! il est temps enfin que ce jeu finisse; il y a déjà trop longtemps qu'il dure, il y a déjà trop longtemps que nous abusons de la pénitence.

Et ne me dites pas que sa miséricorde est infinie : il est vrai qu'elle est infinie; mais ses effets ont leurs limites que sa sagesse leur a marquées. Elle qui a compté les étoiles, qui a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué aussi la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser croître nos iniquités. Dieu a dit que ses miséricordes n'ont point de mesure; mais il a dit aussi dans son Évangile : « Remplissez la mesure de

[1] Cap XLVII. *Lab.* t. I, col. 975.

« vos pères [1]. » Il a dit qu'il recevrait tous les pénitents; mais il a dit aussi à certains pécheurs : « Vous mourrez dans votre péché [2]. » Il a pardonné à l'un des larrons; mais l'autre a été condamné, dans le trône même de miséricorde, à la croix; il a reçu Madeleine et Pierre; mais il a fermé les oreilles aux prières d'Antiochus : il a endurci Pharaon; il a puni d'une mort soudaine le premier péché d'Ananias et de Saphira. Ne croyez pas qu'il nous laisse pécher des siècles entiers. Il faut mettre fin à tous ces désordres; et il n'y a que ces deux moyens d'arrêter le cours de nos crimes; ou le supplice, ou la pénitence : si nous ne l'arrêtons une fois par une pénitence fidèle, Dieu sera contraint de l'arrêter par une vengeance implacable. Tu disputes contre Dieu depuis si longtemps à qui emportera le dessus, toi à pécher, lui à pardonner; ta malice conteste contre sa bonté; enfin elle te laissera la victoire. Ah! victoire funeste et terrible, par laquelle, ayant mis à bout sa miséricorde, nous tomberons inévitablement dans les mains de sa rigoureuse justice.

Prévenons, fidèles, un si grand malheur : c'est pour cela que Dieu nous envoie cette grâce extraordinaire du saint jubilé, afin que nous rentrions en nous-mêmes. Si nous ajoutons le mépris d'une telle grâce à celui de tous ses autres bienfaits, Dieu s'irritera d'autant plus que la libéralité méprisée aura été plus considérable : sa haine s'allumera avec plus d'aigreur, si nous rompons le sacré lien de cette réconciliation solennelle : nos mauvaises inclinations reprendront de nouvelles forces, après qu'elles auront résisté à un remède si efficace : nos cœurs s'endurciront davantage, si cette grâce extraordinaire ne les amollit; et il vengera d'autant plus rigoureusement la sainteté de ses sacrements profanés, après qu'il aura voulu les accompagner d'une rémission si universelle.

Corrigeons donc enfin notre vie passée; recevons le remède de la pénitence dans l'une et dans l'autre de ses qualités; qu'elle efface les fautes passées, qu'elle prévienne les maux à venir. Recevons-la comme un remède qui purge et comme un préservatif qui prévient. La disposition pour la recevoir comme remède des péchés passés, c'est une véritable douleur de les avoir commis; la disposition pour la recevoir, en qualité de précaution, c'est une crainte filiale d'y retourner, et une fuite des occasions dans lesquelles nous savons par expérience que notre intégrité a déjà tant de fois fait naufrage. Renouvelons-nous si bien dans la vie présente que nous allions jouir avec Dieu de ce grand et éternel renouvellement, qu'il a prédestiné à ses serviteurs pour la gloire de la grâce de Jésus-Christ, son Fils bien-aimé, qui avec lui et le Saint-Esprit vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

[1] *Matth.* XXIII, 32.
[2] *Joan.* VIII, 24.

SERMON

POUR LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

Opposition de l'homme à la concorde. Dette de la charité fraternelle; ses obligations, ses caractères : jusqu'où doit s'étendre l'amour des ennemis : comment on doit combattre leur haine : vengeance qui nous est permise contre eux.

Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos.

Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Matth. v, 44.

L'homme est celui des animaux qui est le plus né pour la concorde, et l'homme est celui des animaux où l'inimitié et la haine font de plus sanglantes tragédies. Nous ne pouvons vivre sans société, et nous ne pouvons aussi y durer longtemps : *Nihil est homini amicum sine homine amico* [1]. La douceur de la conversation et la nécessité du commerce nous font désirer d'être ensemble; et nous n'y pouvons demeurer en paix : nous nous cherchons, nous nous déchirons; et dans une telle contrariété de nos désirs, nous sommes contraints de reconnaître, avec le grand saint Augustin, qu'il n'est rien de plus sociable ni de plus discordant que l'homme : le premier, par la condition de notre nature; le second, par le dérèglement de nos convoitises : *Nihil est quam hoc genus tam discordiosum vitio, tam sociale natura* [2]. Le Fils de Dieu voulant s'opposer à cette humeur discordante, et ramener les hommes à cette unité que la nature leur demande, vient aujourd'hui lier les esprits par les nœuds d'une charité indissoluble; et il ordonne que l'alliance, par laquelle il nous unit en lui-même, soit si sainte, si ferme, si inviolable, qu'elle ne puisse être ébranlée par aucune injure. « Aimez, « dit-il, vos ennemis, faites du bien à ceux qui « vous haïssent, priez pour ceux qui vous persé« cutent et vous calomnient. » Une vérité si importante mérite bien, messieurs, d'être méditée; [et pour le faire avec fruit, invoquons] l'Esprit de paix [par l'intercession de Marie], qui a porté en ses entrailles [celui] qui a terminé toutes les

[1] *S. Aug. Epist. ad Prob.* n° 4, t. II, col. 384.
[2] *S. Aug. de Civ. Dei*, lib. XII, cap. XXVII, n° 1, t. VII, col. 325.

querelles, et tué toutes les inimitiés en sa personne[1]. *Ave.*

La charité fraternelle est une dette par laquelle nous nous sommes redevables les uns aux autres; et non-seulement c'est une dette, mais je ne crains point de vous assurer que c'est la seule dette des chrétiens, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis*[2]. « Ne devez rien à personne, sinon « de vous aimer mutuellement. » Comme l'évangile que je dois traiter m'oblige à vous parler de cette dette, pour ne point perdre le temps inutilement, dans une matière si importante, je remarquerai d'abord trois conditions admirables de cette dette sacrée, que je trouve distinctement dans les paroles de mon texte, et qui feront le partage de ce discours. Premièrement, messieurs, cette dette a cela de propre, que quelque soin que nous prenions de la bien payer, nous ne pouvons jamais en être quittes. Et cette obligation va si loin, que celui-là même à qui nous devons ne peut pas nous en décharger, tant elle est privilégiée et indispensable. Secondement, messieurs, ce n'est pas assez de payer fidèlement cette dette aux autres; mais il y a encore obligation d'en exiger autant d'eux. Vous devez la charité, et on vous la doit : et telle est la nature de cette dette, que vous devez non-seulement la recevoir quand on vous la paye, mais encore l'exiger quand on la refuse : et c'est la seconde condition de cette dette mystérieuse. Enfin la troisième et la dernière, c'est qu'il ne suffit pas de l'exiger simplement : si l'on ne veut pas la donner de bonne grâce, il faut en quelque sorte l'extorquer par force, et pour cela demander main-forte à la puissance supérieure.

Retenez, s'il vous plaît, messieurs, les trois obligations de cette dette de charité, et remarquez-les clairement dans les paroles de mon texte.

Je vous ai dit avant toutes choses que nous ne pouvons jamais en être quittes, quand même ceux à qui nous devons voudraient bien nous la remettre. Voyez-le dans notre évangile. Ah! vos ennemis vous en quittent; ils n'ont que faire, disent-ils, de votre amitié : et néanmoins, dit le Fils de Dieu, je veux que vous les aimiez : *Diligite inimicos vestros :* « Aimez vos ennemis. » Secondement j'ai dit que, non content de payer toujours cette dette, vous la deviez encore exiger des autres, et qu'il y a obligation de le faire. Ah! vos ennemis vous la refusent, exigez-la par vos bienfaits, vos services, vos bons offices; pressez-les en leur faisant du bien : *Benefacite his qui oderunt vos :* « Faites du bien à ceux « qui vous haïssent. » Enfin j'ai dit en troisième lieu, messieurs, que s'ils persistent toujours dans cet injuste refus, il faut, pour ainsi dire, les y contraindre par les formes, c'est-à-dire, avoir recours à la puissance supérieure. Ah! vos ennemis opiniâtres sont insensibles à vos bienfaits, ils résistent à toutes ces douces contraintes que vous tâchez d'exercer sur eux pour les obliger à vous aimer; allez à la puissance suprême, donnez votre requête à celui qui seul est capable de fléchir les cœurs, qu'il vous fasse faire justice : *Orate pro persequentibus vos :* « Priez pour ceux qui vous « persécutent. » Voilà les trois obligations de la charité fraternelle, que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Dans l'obligation de payer cette dette mystérieuse de la charité fraternelle, je trouve deux erreurs très-considérables, qu'il est nécessaire que nous combattions par la doctrine de l'Évangile. La première est celle des Juifs, qui voulaient bien avouer qu'ils devaient de l'amour à leurs prochains, mais qui ne pouvaient demeurer d'accord qu'ils dussent rien à leurs ennemis; au contraire, qui se croyaient bien autorisés à leur rendre le mal pour le mal et la haine pour la haine : *Dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum*[1] : « Il a été dit : Vous « aimerez votre prochain, et vous haïrez votre « ennemi. » La seconde est celle de quelques chrétiens, qui, ayant appris de l'Évangile l'obligation indispensable d'avoir de l'amour pour leurs ennemis, croient s'être acquittés de ce devoir quand ils leur ont donné une fois ou deux quelques marques de charité, et se lassent après de continuer ce devoir si saint et si généreux et nécessaire de la fraternité chrétienne. Contre ces deux erreurs différentes, j'entreprends de prouver en premier lieu, messieurs, que nous devons de l'amour à nos ennemis, encore qu'ils en manquent pour nous : secondement, que ce n'est pas assez de leur en donner une fois, mais que nous sommes obligés, dans toutes les occasions qui se rencontrent, de leur réitérer des marques d'une dilection persévérante.

Pour ce qui regarde l'obligation de la charité fraternelle, je dis, ou plutôt c'est Jésus-Christ, messieurs, c'est l'Évangile qui le dit, qu'aucun des chrétiens n'en est excepté, non pas même nos ennemis; parce qu'ils sont tous nos prochains. Et pour établir solidement cette vérité évangéli-

[1] *Ephes.* II, 14, 15, 16.
[2] *Rom.* XIII, 8.

[1] *Matth.* V, 43.

que, proposons en peu de paroles les raisons que l'on y pourrait opposer. Voici donc ce que pensent les hommes charnels qui se flattent dans leurs passions et dans leurs haines injustes : Nous confessons, disent-ils, que nous devons de l'amour à nos prochains qui en usent bien avec nous : mais moi que je doive mon affection à cet homme qui la rejette, à cet homme qui a rompu le premier tous les liens qui nous unissaient, c'est ce qu'il m'est impossible d'entendre ; ni que la charité lui soit due, puisqu'il en méprise toutes les lois. Vous ne pouvez pas le comprendre? Et moi je vous dis qu'il le faut croire, et que la charité lui est due par cette obligation si étroite qu'il n'y a aucun homme vivant qui puisse jamais vous en dispenser, parce que cette dette est fondée sur un titre qui ne dépend pas de la puissance des hommes. Quel est ce titre? Le voici, messieurs, écrit de la main de l'Apôtre en la divine épître aux Romains : *Multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra*[1] : « Quoique nous soyons plusieurs, nous sommes « tous un même corps en Jésus-Christ, et nous « sommes en particulier les membres les uns des « autres. » De ce titre si bien écrit je tire, messieurs, cette conséquence. La liaison qui est entre nous vient de Jésus et de son Esprit : ce principe de notre union est divin et surnaturel : donc toute la nature jointe ensemble ne doit pas être capable de la dissoudre. Si votre ennemi la rompt le premier, il entreprend contre Jésus-Christ : vous ne devez pas suivre ce mauvais exemple. Quoiqu'il rejette votre affection, vous ne laissez pas de la lui devoir, parce que cette dette n'est pas pour lui seul, et dépend d'un plus haut principe. Mais il m'a fait déclarer qu'il m'en tenait quitte. Mais il n'est pas en son pouvoir d'y renoncer, parce que vous lui devez cette affection cordiale, sincère et inébranlable, comme membre de Jésus-Christ. Or il ne peut pas renoncer à ce qui lui convient comme membre, parce que cette qualité regarde l'honneur de Jésus-Christ même. Il est dans l'usage des choses humaines que je ne puis renoncer à un droit au préjudice d'un tiers, Jésus comme chef intéressé à cette sincère charité que nous devons à ses membres. Il ne nous est pas permis d'y renoncer, parce que l'injure en retomberait sur tout le corps ; elle retournerait même contre le chef. Si la dette de la charité était simplement des hommes à l'égard des hommes, quand nos frères manqueraient à leur devoir, nous serions quittes envers eux. Mais cette dette regarde Dieu parce qu'ils sont ses images, et Jésus-Christ parce qu'ils sont ses membres. Il n'y a que Satan et les damnés qu'il nous soit permis de haïr, parce qu'ils ne sont plus du corps de l'Église, dont Jésus les a retranchés éternellement. Exercez votre haine tant qu'il vous plaira contre ces ennemis irréconciliables. Mais si nous sommes à Jésus-Christ, nous sommes toujours obligés d'aimer tout ce qui est ou peut être à lui.

Chrétiens, ne disputons pas une vérité si constante, prononcée si souvent par le Fils de Dieu, écrite si clairement dans son Évangile. Que si vous voulez savoir combien cette dette est nécessaire, jugez-en par ces paroles de notre Sauveur. *Si offers munus tuum,... vade prius reconciliari fratri tuo*[1] : « Si vous présentez votre « don à l'autel... allez auparavant vous réconcilier avec votre frère. » Il semble qu'il n'y a point de devoir plus saint que celui de rendre à Dieu ses hommages : toutefois j'apprends de Jésus-Christ même qu'il y a une obligation plus pressante : Va-t'en te réconcilier avec ton frère, *Vade prius*. O devoir de la charité! « Dieu méprise son propre honneur, dit saint Chrysostôme, pour établir l'amour envers le prochain : » *Honorem suum despicit, dum in proximo charitatem requirit* : « il ordonne que son culte soit « interrompu, afin que la charité soit rétablie ; « et il nous fait entendre par là que l'offrande « qui lui plaît le plus, c'est un cœur paisible et « sans fiel, et une âme saintement réconciliée. » *Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut vestra charitas integretur : sacrificium mihi est fratrum reconciliatio*[2]. Reconnaissons donc, chrétiens, que l'obligation de la charité est bien établie, puisque Dieu même ne veut être payé du culte que nous lui devons, qu'après que nous nous serons acquittés de l'amour qu'il nous ordonne d'avoir pour nos frères. Nous aurions trop mauvaise grâce de contester une dette si bien avérée ; et il vaut mieux que nous recherchions le terme qui nous est donné pour payer.

Sol non occidat super iracundiam vestram[3] : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. » Ah! mes frères, que ce terme est court! mais c'est que cette obligation est bien pressante ; il ne veut pas que la colère demeure longtemps dans votre cœur, de peur que s'aigrissant insensiblement comme une liqueur dans un vaisseau, elle ne se tourne en haine implacable. La colère a un mouvement soudain et précipité. La charité ordinairement n'en est pas beaucoup altérée ; mais en croupissant elle s'aigrit, parce qu'elle passe dans le cœur, et change sa disposition. C'est ce que craint le divin apôtre. Ah! quelque grande

[1] *Rom.* XII, 5.

[1] *Matth.* V, 24, 25.
[2] *Homil.* XVI, *in Matth.* t. VII, p. 216
[3] *Ephes.* IV, 26.

que soit votre colère, « que le soleil, dit-il, ne « se coucha pas qu'elle ne soit entièrement apaisée. » La nuit est le temps du repos, elle est destinée pour le sommeil. Saint Paul ne peut pas comprendre qu'un chrétien, enfant de paix et de charité, puisse faire un sommeil tranquille ni goûter quelque repos, ayant le cœur ulcéré contre son frère. Il appréhenda les ténèbres de la nuit. Durant le jour, dit saint Chrysostôme[1], l'esprit, diverti ailleurs, ne s'occupe pas si fortement de la pensée de cette injure : mais la nuit, l'obscurité, le secret et la solitude, le laissant tout seul, rappellent toutes les images fâcheuses. Il l'a dite, cette injure, il l'a dite d'un ton aigre et méprisant. Les ondes de la colère s'élèvent plus fort, et l'inflammation se met dans la plaie. Ainsi, tandis que le soleil luit, calmez ces mouvements impétueux, et ne goûtez point le sommeil que vous n'ayez donné la paix à votre âme. Voilà una dette bien établie : mais montrons encore qu'il ne suffit pas de la payer une fois, et qu'elle ne peut être acquittée que par une affection constante.

Saint Augustin, messieurs, vous l'expliquera par des paroles qui ne sont pas moins belles que solides. « Nous devons toujours la charité, et « c'est, dit-il, la seule chose de laquelle, encore « que nous la rendions, nous ne laissons pas « d'être redevables : » *Semper debeo charitatem, quæ sola, etiam reddita, semper detinet debitorem.* « Car on la rend, poursuit-il, lorsqu'on « aime son prochain; et en la rendant on la doit « toujours, parce qu'on ne doit jamais cesser de « l'aimer : » *Redditur enim cum impenditur; debetur autem etiamsi reddita fuerit; quia nullum est tempus quando impendenda jam non sit*[2]. Reconnaissez donc, chrétiens, qu'un fidèle n'est jamais quitte du devoir de la charité : toujours prêt à le recevoir, et toujours prêt à le rendre; si on le prévient, il doit suivre; si on l'attend, il doit prévenir, et dire avec le même saint Augustin dans cette abondance d'un cœur chrétien : « Je reçois de vous avec joie, et je vous « rends volontiers la charité mutuelle : » *Mutuam tibi charitatem libens reddo, gaudensque recipio*[3]. Mais je ne me contente pas de ce faible commencement; « je demande encore celle que « je reçois; et je dois encore celle que je rends : » *Quam recipio adhuc repeto, quam reddo adhuc debeo.* Ainsi que je n'entende plus ces froides paroles : Je lui devais la charité; hé bien! je l'ai rendue, je suis quitte; je l'ai salué en telle rencontre, et il a détourné la tête : j'ai fait telles avances qu'il a méprisées; il n'y a plus de retour. O vous qui parlez de la sorte, que vous êtes peu chrétiens! vous ne l'êtes point du tout. Que vous ignorez la force, que vous savez peu la nature de la charité toujours féconde! C'est une source vive, qui ne s'épuise pas, mais qui s'étend par son cours : c'est une flamme toujours agissante, qui ne se perd pas, mais qui se multiplie par son action, parce qu'elle vient de Dieu au dedans de nous : *Deus charitas est*[1] : « Dieu est charité. » Ah! qu'il est aisé de juger que tout ce que vous vous vantez d'avoir fait n'était qu'une froide grimace! Si c'était la charité, elle ne s'arrêterait pas. La charité ne sait pas se donner des bornes, parce qu'elle vient d'un esprit qui n'en a pas : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis*[2] : « La « charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs « par l'Esprit saint qui nous a été donné. » Cent fois rejetée, cent fois elle revient à la charge; elle s'échauffe par la résistance que l'on lui fait : plus elle voit un cœur ulcéré, plus elle tâche de le gagner par son affection : *Benefacite his qui oderunt vos* : « Faites du bien à ceux qui vous « haïssent. » C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ [disait] aux Juifs : « O race in« crédule et dépravée, jusques à quand serai-je « avec vous? jusques à quand vous souffrirai-je? « Amenez-moi ici cet enfant : » *O generatio incredula et perversa, quousque ero vobiscum? usquequo patiar vos? Afferte huc illum ad me*[3]. Il ne pouvait plus souffrir les Juifs, il ne pouvait s'empêcher de leur bien faire, de [leur] donner des marques de son affection. Race infidèle et maudite, amenez ici votre fils. O Dieu, que ces paroles semblent mal suivies! Là paraît une juste indignation; et ici une tendresse incomparable; là l'ingratitude des Juifs, qui contraint la patience même à se plaindre; ici la charité, qui ne peut être vaincue ni arrêtée par aucune injure. C'est ainsi qu'agit la charité. Comme elle sait l'importance de cette dette mutuelle des chrétiens, elle la rend volontiers, et elle plaint celui qui la refuse : elle l'exige de lui pour son bien; et ce qu'on ne lui donne pas de bonne grâce, elle tâche de le mériter par ses bienfaits.

Il ne suffit pas, chrétiens, de payer fidèlement à nos frères, je dis même à nos frères qui nous haïssent, la charité que nous leur devons; il faut encore l'exiger d'eux. Ceux qui se conten-

[1] *Ubi supra*, p. 217 et seqq.
[2] *Epist.* CXCII, n° 1, t. II, col. 710.
[3] *Ibid.* n° 2.

[1] *Joan.* IV, 16.
[2] *Rom.* V, 5.
[3] *Matth.* XVII, 16.

tent d'aimer leurs ennemis, ne se venient pas mettre en peine de gagner leur amitié. La natnre de cette dette est tello, qu'il y a obligation à la demander et qu'on perd la charité si on ne l'exige. Trésor divin de la communication des fidèles! société fraternelle qu'il faut exiger! Combien il est hean et ntile do recevoir la charité de ses frères! C'est Jésus-Christ qui aime et qui est aimé. On s'échauffe mutuellement, et on lie plus étroitement les membres entre eux par cette sincère correspondance. Or la perfection est dans l'unité. « Aimez vos ennemis, « dit le Fils de Dieu : *Diligite :* mais tâchez de les contraindre à vous aimer, et forcez-les-y par vos bienfaits : *Benefacite.* C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que j'ai suivi dans tout ce discours, qu'il y a cette différence entre les dettes ordinaires et celle de la charité fraternelle, que « lors- « qu'on vous doit de l'argent, c'est faire grâce « que de le quitter, c'est témoigner de l'affection : « au contraire, dit-il, pour la charité : jamais « vous ne la donnez sincèrement, si vous n'êtes « aussi soigneux de l'exiger que vous avez été « fidèle à la rendre : » *Pecuniam cui dederimus, tunc ei benevolentiores erimus, si recipere non quæramus : non autem potest esse verus charitatis impensor, nisi fuerit benignus exactor*[1]. Et il en rend cette raison admirable, digne certainement de son grand génie, mais digne de Jésus-Christ, et prise du fond même de son Évangile : c'est que l'argent que vous donnez « profite à celui qui le reçoit, et périt pour « celui qui le donne : « *Accedit cui datur, recedit a quo datur :* au lieu que la charité enrichit celui qui la rend, plutôt que celui qui la reçoit. Ainsi c'est faire du bien à nos frères que d'exiger d'eux cette dette dont le payement les sanctifie. Si vous les aimez faites qu'ils vous aiment : vous ne pouvez pas les aimer que vous ne désiriez qu'ils soient bons; et ils ne le seront pas, s'ils n'arrachent de leurs cœurs le mal de l'inimitié. Vous voyez donc manifestement que l'amour charitable que vous leur devez vous doit faire désirer les occasions qui peuvent les forcer à vous en rendre; et cela ne se pouvant faire qu'en les servant dans leur besoin, reconnaissez que la loi de la charité vous oblige justement de leur bien faire : *Benefacite his qui oderunt vos.*

Pour mettre en pratique ce commandement et tirer quelque utilité de cette doctrine, s'il arrive jamais que Dieu permette que vos ennemis aient besoin de votre secours, n'écoutez pas, mes frères, les sentiments de vengeance; mais croyez que cette occasion vous est donnée pour vaincre leur dureté, leur obstination. Enfin il a fallu passer par mes mains : voici le temps de lui rendre ce qu'il m'a prêté. Non, ne parlez pas de la sorte : songez que s'il tombe entre vos mains, c'est par la permission divine; et Dieu ne l'ayant permis que pour vous donner le moyen de le gagner, vous offensez sa bonté si vous laissez passer cette occasion, et si vous vous prévalez de cette rencontre pour exercer votre vengeance. Je ne puis lire sans être touché la générosité de David au premier livre des Rois. Saül le cherchait pour le faire mourir : il avait mis pour cela toute son armée en campagne : « Allez partout, disait- « il; soyez plus vigilants que jamais, « *curiosius agite;* » remarquez tous ses pas, pénétrez toutes « ses retraites, » *considerate locum ubi sit pes ejus;... videte omnia latibula ejus;* « fût-il dans « les entrailles de la terre, je l'y trouverai, dit « Saül, cet ennemi de ma couronne! *Quod si etiam in terram se obstruserit, perscrutabor eum in cunctis millibus Juda*[1]. Que la fureur des hommes est impuissante contre ceux que Dieu protège! David, fugitif et abandonné, est délivré des mains de Saül; et Saül avec toute sa puissance tombe deux fois coup sur coup entre les mains de ce fugitif. Il le rencontre seul dans une caverne : il entre une autre fois dans sa tente pendant que tous ses gardes dormaient : le voilà maître de la vie de son ennemi; ses gens l'excitent à s'en défaire : « Voici, voici le jour, disent-ils, que le « Seigneur vous a promis, disant : Je livrerai ton « ennemi dans tes mains. » *Ecce dies de qua locutus est Dominus ad te : Ego tradam tibi inimicum tuum :* servez-vous de cette occasion. « Dieu me garde de le faire! « dit David : *Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem*[2]! Le Seigneur, dites-vous, me l'a livré; et c'est pour cela même que je veux le conserver soigneusement. « Le meurtre d'un homme n'est pas un don de « Dieu : « *Hominis interemptio Domini donum non est :* il ne met pas nos ennemis dans nos mains afin qu'on les massacre, mais plutôt afin qu'on les sauve. C'est pourquoi « je veux répondre aux « bienfaits de Dieu par des sentiments de dou- « ceur : « *Beneficio Dei mea lenitate respondebo :* « Et au lieu d'une victime humaine, j'of- « frirai à sa bonté qui me protége un sacrifice « de miséricorde, « qui sera une hostie plus agréable : *Pro humana victima clementiam offeram.* « Je ne veux pas que la bonté de mon Dieu coûte « du sang à mon ennemi : « *Gratiam sanguine non cruentabo.* C'est saint Basile de Séleucie[3]

[1] *Loco sup. citat.*

[1] I. *Reg.* XXIII, 22, 23.
[2] *Ibid.* XXIV, 5, 7.
[3] *Orat.* XVI, *in David.*

qui paraphrase ainsi les paroles de David. Non-seulement il ne veut pas le tuer; mais il retient la main de ses gens. Si vous ne voulez pas le tuer vous-même, laissez-nous faire, lui disaient-ils; c'est moi-même, dit Abisaï, qui vous en veux délivrer, et vous mettre la couronne sur la tête par la mort de cet ennemi: « Je m'en vais le percer de ma lance [1]. » Non, non, dit David, je vous le défends; vive le Seigneur Dieu! il est le maître de sa vie, il en disposera à sa volonté; mais je ne souffrirai pas qu'on mette la main sur lui. Non content de retenir ses soldats, il reproche à ceux de Saül le peu de soin qu'ils ont eu de le garder. Est-ce ainsi, leur dit-il, que vous gardez le roi votre maître? « Vive Dieu! vous êtes « tous des enfants de mort, qui dormez auprès de « sa personne, et qui avez si peu de soin de l'oint « du Seigneur : » *Vivit Dominus! quoniam filii mortis estis vos, qui non custodistis dominum vestrum, christum Domini* [2]. Voilà un véritable enfant de la paix, qui rend le bien pour le mal, qui garde celui qui le persécute, qui défend celui qui le veut tuer; si tendre et si délicat sur ce point, qu'ayant coupé un bout de sa robe pour lui montrer qu'il pouvait le faire mourir, craint d'en avoir trop fait : *Percussit cor suum David, eo quod abscidisset oram chlamydis Saul* [3] : confus en sa conscience d'avoir mis seulement la main, et de s'être servi de l'épée contre la robe de son ennemi. Suivez, mes frères, un si grand exemple : lorsque votre ennemi a besoin de vous, lorsqu'il semble que Dieu le met à vos pieds par la nécessité où il est d'implorer votre secours, n'écoutez pas les conseils de vengeance. Ah! voici le temps de lui rendre ce qu'il m'a prêté. Non, ne parlez pas de la sorte; croyez qu'il n'est en cet état que par la permission divine, que pour vous donner le moyen de le gagner.

C'est, messieurs, en cette manière que Dieu nous permet de combattre nos ennemis. Nouveau genre de combat, où nous voyons aux mains, non point la fureur contre la fureur, ni la haine contre la haine; c'est un combat de bêtes farouches : mais le vrai combat qui nous est permis, c'est de combattre la haine par la douceur, les injures par les bienfaits, l'injustice par la charité : voilà le combat que Dieu aime à voir : « un « bon combattant contre un mauvais pour le ga« gner; et non pas deux mauvais qui se déchirent « l'un l'autre : » *Ut sit bonus contra malum, non ut sint duo mali* [4]. C'est ainsi, dit saint Paul, qu'il faut vous combattre : *Noli vinci a malo :* « Ne vous laissez point abattre par le « mauvais, mais surmontez le mauvais par le « bien : » *sed vince in bono malum* [1]. Vous vous laissez abattre lorsque vous vous ebandonnez à la colère, lorsque vous vous tourmentez par le ressentiment d'une injure. *Fructus lædentis in dolore læsi est* [2] : c'est ce que prétend votre ennemi : il croit n'avoir rien fait jusqu'à ce que vous témoigniez du ressentiment. Enfin il sent le mal que je lui ai fait. Il rit de votre douleur, et votre douleur fait sa joie. *Noli vinci a malo :* ne lui donnez pas la victoire. Dites plutôt avec David : *Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me, nec delectasti inimicos meos super me* [3] : « Vous n'avez pas donné lieu à mes ennemis de « se réjouir de mes peines. » *Noli vinci a malo.* Mais ce n'est pas assez : remportez la victoire sur votre ennemi en le comblant de bienfaits. Peut-on voir une plus illustre supériorité?

Que prétends-tu, vengeance? me mettre au-dessus de mon ennemi? sans doute, c'est là son dessein : *Ultionis libido, negotium curans... gloriæ... superiorem se in exequenda ultione constituit* [4]. Mais si je le surmonte par mes bienfaits, puis-je me mettre au-dessus de lui d'une manière plus glorieuse? C'est ainsi que David surmonte Saül, c'est ainsi qu'il le met à bout, si je puis parler de la sorte. Saül, tout malin qu'il est, tout plein d'envie et de fiel qu'il est, ne pouvant résister à tant de douceur, est contraint enfin d'avouer sa faute. « J'ai péché, j'ai péché : « retourne à moi, mon fils David : » *Peccavi; revertere, fili mi David* [5]. Enfin la bonté est victorieuse, enfin l'iniquité rend les armes : c'est à cette victoire, mes frères, que Jésus-Christ nous ordonne de prétendre. Faites du bien, dit-il, à vos ennemis. C'est jeter des charbons de feu sur leur tête, pour fondre la glace qui serre leur cœur, et les attendrir enfin par la charité.

Et ne me dites pas : il est trop dur. Savez-vous les conseils de Dieu, et désespérez-vous de sa grâce? Vous murmurez, votre cœur résiste : mais faites-vous cette violence. Voyez, mes frères, qu'on entr'ouvre un arbre pour enter dessus une autre plante : ce rameau étranger ne tient au commencement que par l'écorce; mais l'arbre qui a souffert cette violence, en le recevant en son sein, en lui faisant part de sa nourriture, se l'unit enfin et se l'incorpore; la séparation ne paraît plus, il n'y reste que la cicatrice; et le tronc, qui l'a porté contre sa propre inclination, se réjouit, si je le puis dire, de voir naître de ce

[1] I. *Reg.* XXVI, 8, 9.
[2] *Ibid.* 15, 16.
[3] *Ibid.* XXIV, 6.
[4] *S. Aug. in Ps.* XXXVI, *Serm.* II, n° 1, t. IV, col. 265.

[1] *Rom.* XII, 21.
[2] *Tertull. de Persec.*
[3] *Ps.* XXIX, 1.
[4] *Tertull. de Patient.* n° 9.
[5] I *Reg.* XXVI, 2.

rameau et des feuilles et des fruits qui lui font honneur. Faites-vous violence, mes frères; ouvrez votre cœur à vos ennemis; attirez-les par vos bienfaits : Dieu permettra peut-être que l'union se rétablira; et ainsi les ayant gagnés à la charité, les fruits de leur conversion feront votre gloire. C'est ce qui arrivera plus facilement si vous joignez la prière aux bienfaits; et c'est la troisième obligation de la charité fraternelle.

TROISIÈME POINT.

Priez pour eux qui vous persécutent : si leur orgueil ne peut être vaincu par votre douceur, ni leur dureté fléchie par vos bienfaits, il est temps d'employer la force; ayez recours à l'autorité suprême, plaignez-vous au tribunal de Dieu qu'on vous refuse la charité qui vous est due; demandez-lui qu'il vous fasse faire justice, et qu'il vous venge enfin de vos ennemis. Est-il donc permis, chrétiens, de demander à Dieu la vengeance? Oui, n'en doutez pas, chrétiens. Voici une vengeance qui vous est permise, et qui vous est même commandée : et afin de la bien entendre, apprenez de saint Augustin qu'il faut se venger non point des hommes, mais du règne du péché qui est en eux, et qui est la cause de la haine injuste qu'ils ont contre vous. Il y a donc, mes frères, un certain règne du péché qui s'oppose en nous au règne de Dieu et à sa justice. C'est ce règne dont parle l'apôtre saint Paul : *Non regnet peccatum in mortali vestro corpore* [1] : « Que le péché ne règne point dans « votre corps mortel. » Quand le péché règne en nous, il lâche la bride à nos passions : c'est ainsi qu'il règne en nous-mêmes. Non content de régner en nous-mêmes, il veut nous faire régner sur les autres; il nous rend injustes et violents; il nous fait opprimer les faibles et persécuter les innocents. Dieu le permet, mes frères, pour éprouver ses serviteurs : il laisse triompher le péché et régner l'iniquité pour un temps. Durant ce règne, messieurs, que les justes ont à souffrir! que les serviteurs de Dieu sont tourmentés! on abuse de leur patience pour les affliger, de leur simplicité pour les surprendre, de leur humilité pour leur faire insulte. Voyez ce pécheur superbe dont parle David : « Il a oublié « les jugements de Dieu; » voilà le péché qui règne en lui : « Il domine tyranniquement sur « tous ses ennemis; » voilà qu'il le veut faire régner sur les autres : *Auferuntur judicia tua a facie ejus : omnium inimicorum suorum dominabitur :* « Il se cache avec les puissants dans « des embûches, pour faire mourir l'innocent : « *sedet in insidiis :* « ses yeux regardent le pau- « vre comme sa proie; il est comme un lion ru- « gissant qui dévore la substance du pauvre [1]. » Dieu se tait cependant, il laisse régner l'iniquité; et ses pauvres serviteurs gémissent accablés sous la violence ou la calomnie. Mais se vengeront-ils contre les hommes? A Dieu ne plaise, mes frères! les hommes sont l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent; ils sont ses images; ils sont nos frères et nos semblables : il faut aux enfants de Dieu une vengeance plus juste. Allons à la source du mal et à la source de l'injure que j'ai reçue : si cet ennemi me hait et me persécute, c'est le règne du péché qui en est la cause : si ce frénétique me frappe et me mord, c'est « la fièvre qui l'agite et « qui le remue : » *Febris animæ illius odit te*, dit saint Augustin [2] : ce n'est pas lui, dit-il, c'est sa fièvre, e est sa maladie qui me persécute : c'est sur cette fièvre de l'âme que je veux exercer ma vengeance : c'est ce règne du péché que je veux détruire : c'est une telle vengeance que demandent à Dieu les martyrs. « Seigneur, disent-ils, « vengez notre sang : » *Vindica sanguinem nostrum* [3] : sur quoi saint Augustin a dit ces beaux mots : *Ipsa est sincera et plena justitiæ et misericordiæ vindicta martyrum, ut evertatur regnum peccati :* « Cette vengeance des martyrs « est pleine de miséricorde et de justice; car ils « ne la demandent pas contre les hommes, mais « contre le règne du péché sous lequel ils ont tant « souffert : « *Non enim contra ipsos homines, sed contra regnum peccati... petierunt, quo regnante tanta perpessi sunt* [4]. Cette vengeance n'est ni cruelle, ni violente; au contraire, dit saint Augustin, « elle est pleine de miséricorde « et de justice : » *Plena justitiæ et misericordiæ :* pleine de justice, parce qu'il n'est rien de plus juste que l'iniquité soit abattue; pleine de miséricorde, parce que c'est sauver l'homme que de détruire en lui le péché.

Priez donc pour ceux qui vous persécutent, et demandez à Dieu une vengeance qui leur est si salutaire. Seigneur, vengez-moi de mon ennemi; vengez-moi du péché qui me persécute, de cette dureté de cœur qui s'oppose à la charité fraternelle : renversez ce superbe, mais que ce soit par la pénitence : rompez le cœur de cet endurci, mais que ce soit par la contrition : abaissez la tête de ce rebelle, mais que ce soit par l'humilité. O noble et glorieuse vengeance! plût à Dieu que nous fussions tous vengés de la sorte! Saul avait

[1] *Rom.* VI, 12.

[1] *Ps.* IX, 27, 30, 31.
[2] *In Epist. Joan. tract.* VIII, n° 2, t. III, part. II, col. 883.
[3] *Apoc.* VI, 10.
[4] *De Serm. Dom. in monte*, lib. I, n° 77, t. III, part. 2, col. 200.

persécuté saint Étienne; il l'avait lapidé, dit saint Augustin [1], par les mains de tous ses bourreaux : le sang de ce martyr n'avait fait que l'exciter au carnage; il allait rugissant et frémissant contre l'innocent troupeau du Fils de Dieu. Vive Dieu! dit le Seigneur : je vengerai mes serviteurs, et une telle violence ne demeurera pas impunie. Il arrête Saul dans son voyage; il le met à ses pieds tremblant et confus. Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que saint Étienne est bien vengé de cet ennemi? il est vengé comme il le voulait : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum* [2] : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » C'est contre le péché qu'il veut se venger, et voilà le péché détruit, et son règne renversé par terre. Saul devenu Paul ne songe plus qu'à achever cette vengeance; tous les jours il travaille à détruire en lui le péché et ses convoitises : c'est pour cela qu'il châtie son corps et le réduit dans la servitude, et il venge par ce moyen, c'est saint Augustin qui le dit, et saint Étienne et les chrétiens qu'il avait injustement persécutés : *Nonne tibi videtur in seipso Stephanum martyrem vindicare?* Il les venge, et de quelle sorte? c'est qu'il combat, c'est qu'il affaiblit, c'est qu'il surmonte en lui-même ce péché régnant, cette tyrannie de ses convoitises qui l'avait porté à ses violences : *Nam hoc in se utique prosternebat, et debilitabat, et victum ordinabat, unde Stephanum cœterosque christianos fuerat persecutus* [3].

Chrétiens, prions persévéramment pour obtenir de Dieu cette vengeance, qui sera le salut de nos ennemis. Si nous faisons bien cette prière, jamais nous ne pourrons vouloir du mal à ceux à qui nous désirons un si grand bien : car le règne du péché ne pouvant être détruit en eux, que le règne de Dieu ne leur advienne, pouvons-nous avoir de l'inimitié, si nous demandons pour eux un tel bonheur? Quoi! leur envierons-nous les biens de la terre en leur souhaitant ceux du ciel? Si nous ne voulons pas être avec eux, nous leur souhaitons plus de bonheur qu'à nous-mêmes; et si nous souhaitons d'en jouir en leur compagnie, pouvons-nous avoir de la haine contre ceux que nous désirons avoir éternellement pour amis? Vous ne pouvez donc pas prier pour eux sans les aimer sincèrement; et cependant Dieu vous oblige à prier pour eux. On ne considère pas jusqu'où va cette obligation. Quand vous dites : Notre Père, délivrez-nous du mal; vous demandez à Dieu qu'il détruise en nous ce règne du péché : vous ne parlez pas pour vous seul. Quoi! excluez-vous votre ennemi? voulez-vous qu'il soit damné? Loin de la douceur chrétienne une vengeance si enragée est digne d'un démon et non pas d'un homme. Si vous l'y comprenez, le demandez-vous sincèrement? C'est devant Dieu que vous parlez : donc, en demandant que Dieu le délivre d'un si grand mal, pouvez-vous lui désirer aucun mal? Il n'y a que la charité qui prie : si vous n'avez la charité, votre intention dément vos paroles; et quand la bouche les nomme, le cœur les exclut.

Qu'il n'en soit pas ainsi, chrétiens; répandons devant notre Dieu des vœux sincères pour nos ennemis, et qu'il n'y ait personne en qui nous ne souhaitions que le règne du péché se détruise : comprenons-y tous nos ennemis et tous les ennemis de l'Église. Si le péché n'eût régné en eux, ils ne se seraient pas séparés de notre unité. L'ambition, l'amour de soi-même et de ses propres opinions, c'est ce qui a causé ce schisme, c'est ce qui a fait naître cette division scandaleuse. Seigneur, vengez-nous de ces ennemis, et vengez votre Église, à qui ils ont arraché tant de ses enfants. Dieu l'a déjà fait, chrétiens : ils se sont divisés, et il les divise : « Ils ont pris le « glaive de division, » et ils ont déchiré l'Église de Dieu : *Ipsi habent gladium divisionis*. « Mais « parce que le Fils de Dieu a dit véritablement « que celui qui frapperait par le glaive mourrait par le glaive, voyez ceux qui se sont retranchés de l'unité, en combien de morceaux « ils sont partagés : » *Sed quia verum dixerat Dominus : Qui gladio percutit gladio morietur, videte illos, Fratres mei, qui se ab unitate præciderunt, in quot frusta præcisi sunt* [1]. Lothériens, calvinistes, anabaptistes, sociniens, arminiens, et tant d'autres; autant d'opinions que de têtes en Angleterre. Dieu a vengé son Église; ils n'ont pas voulu l'unité, ils seront divisés même parmi eux. Seigneur, ce n'est pas là toute la vengeance : détruisez le règne du péché en eux; ramenez-les au règne de la charité : c'est ce que l'Église demande, c'est pourquoi elle gémit et elle soupire.

Vous voyez des fruits de ses prières en ces nouveaux enfants, qui sont venus chercher en son sein la vie qui ne se peut trouver dans une autre source. Mes frères, je les recommande à vos charités. Vous êtes las peut-être de les entendre si souvent recommander aux prédicateurs; et nous pouvons vous avouer, devant ces autels, que nous sommes las de le faire : non pas que nous nous lassions de demander du secours pour des misérables; car à quoi peuvent être mieux employées

[1] *Serm.* CCCXV, n° 7, t. V, col. 1266.
[2] *Act.* VII, 59.
[3] *S. Aug. de Serm. Dom. loco sup. citato.*

[1] *De Agon. Christ.* n° 31, t. VI, col. 259.

nos voix? Nous ne rougissons pas de quêter pour elles; nous ne nous lassons pas de parler pour elles : mais nous rougissons pour vous-mêmes de ce qu'il faut encore vous le demander, de ce qu'après qu'on a crié depuis tant d'années au secours pour ces pauvres filles qui sont venues à l'Église, et qui n'y peuvent trouver du pain; qui ont couru à nous, et que notre lâcheté abandonne; on crie, et l'on crie vainement : tant de prédicateurs vous l'ont dit, et le zèle ne s'échauffe pas, etc.

SERMON
POUR LE SAMEDI APRÈS LES CENDRES.
SUR L'ÉGLISE.

Fermeté immobile de l'Église au milieu des furieuses tempêtes qui l'ont agitée. Principe d'opposition aux vérités divines que l'homme porte dans son cœur. Aveuglement et présomption, deux causes de cette répugnance. Combien, avec de pareilles dispositions dans les hommes, il est peu étonnant que l'Église ait eu à éprouver de si terribles contradictions. Sa victoire sur les hérésies : comment la curiosité les a-t-elle enfantées. Étonnante dépravation des mœurs dans l'Église même : le triomphe de sa charité au milieu de tant de desordres.

Erat navis in medio mari.

Le navire était au milieu de la mer. Marc. VI, 47.

Le mystère de l'Évangile, c'est l'infirmité et la force unies, la grandeur et la bassesse assemblées. Ce grand mystère, messieurs, a paru premièrement en notre Sauveur, où la puissance divine et la faiblesse humaine s'étant alliées, composent ensemble ce tout admirable que nous appelons Jésus-Christ : mais ce qui paraît en sa personne, il a voulu aussi le faire éclater dans l'Église, qui est son corps, « où une partie triom« phe par les miracles, l'autre succombe sous les « outrages qu'elle reçoit : » *Unum horum coruscat miraculis, aliud succumbit injuriis*[1].

C'est pourquoi nous voyons, dans son Écriture[2], que tantôt cette Église est représentée comme une maison bâtie sur une pierre immobile, et tantôt comme un navire qui flotte au milieu des ondes au gré des vents et des tempêtes : si bien qu'il paraît, chrétiens, qu'il n'est rien de plus faible que cette Église, puisqu'elle est ainsi agitée; et qu'il n'est rien aussi de plus fort, puisqu'on ne la peut jamais renverser, et qu'elle demeure toujours immuable, malgré les efforts de l'enfer. L'évangile de cette journée nous la représente « parmi les flots : » *Erat navis in medio mari;* « portée deçà et delà par un vent contraire : » *Erat enim ventus contrarius*[3]. Et ce qui est de plus surprenant, c'est que Jésus, qui est son appui, semble l'abandonner à la tempête; il s'approche, « et il veut passer, » comme si son péril ne le touchait pas : *Et volebat præterire eos*[1]. Toutefois ne croyez pas qu'il l'oublie : il permettra bien que les flots l'agitent; mais non pas qu'ils la submergent ni qu'ils l'engloutissent. Il commande aux vents, et « ils s'apaisent; il entre « dans le navire, et il arrive sûrement au port : » *Ascendit in navim, et cessavit ventus, et applicuerunt*[2]; afin messieurs, que nous entendions qu'il n'y a rien à craindre pour l'Église, parce que le Fils de Dieu la protége. J'entreprends aujourd'hui de vous faire voir cette vérité importante; et afin que vous en soyez convaincus plus facilement, je laisse les raisonnements recherchés, pour l'établir solidement par expérience. Considérez en effet, messieurs, les trois furieuses tempêtes qui ont troublé l'état de l'Église. Aussitôt qu'elle a paru sur la terre, l'infidélité s'est élevée, et elle a excité les persécutions : après, la curiosité s'est émue, et elle a fait naître les hérésies : enfin la corruption des mœurs a suivi, qui a si étrangement soulevé les flots, « que la nacelle y a paru presque enveloppée : » *Ita ut navicula operiretur fluctibus*[3]. Voilà, mes frères, les trois tempêtes qui ont successivement tourmenté l'Église. Les infidèles se sont assemblés pour la détruire par les fondements : les hérétiques en sont sortis pour lui arracher ses enfants, et lui déchirer les entrailles : et si enfin les mauvais chrétiens sont demeurés dans son sein, ce n'est que pour lui porter le venin jusque dans le cœur. Il faut donc, mes frères, que cette Église soit bien appuyée et bien fortement établie, puisqu'au milieu de tant de traverses, malgré l'effort des persécutions, elle s'est soutenue par sa fermeté; malgré les attaques de l'hérésie, elle a été la colonne de la vérité; malgré la licence des mœurs dépravées, elle demeure le centre de la charité. Voilà le sujet de cet entretien, et les trois points de cette méditation.

PREMIER POINT.

Comme l'Église n'a plus à souffrir la tempête des persécutions, je passerai légèrement sur cette matière; et néanmoins je ne laisserai pas, si Dieu le permet, de toucher des vérités assez importantes. La première sera, chrétiens qu'il ne faut pas s'étonner si l'Église a eu à souffrir, quand elle a paru sur la terre, ni si le monde l'a combattue de toute sa force : il était impossible qu'il ne fût ainsi; et vous en serez convaincus, si vous

[1] *S. Leo. de passion. Dom. Serm.* III, cap. II.
[2] *Luc.* VI, 48.
[3] *Marc.* VI, 48.

[1] *Marc.* VI, 48.
[2] *Ibid.* 51, 53.
[3] *Matth.* VIII, 24.

savez connaître ce que c'est que l'homme. Je dis donc que nous avons tous dans le fond du cœur un principe d'opposition et de répugnance à toutes les vérités divines; en telle sorte que l'homme laissé à lui-même, non-seulement ne peut les entendre, mais qu'ensuite il ne les peut souffrir; et qu'en étant choqué au dernier point, il est comme forcé de les combattre. Ce principe de répugnance s'appelle dans l'Écriture, « infidélité [1]; « ailleurs, « esprit de défiance [2]; » ailleurs, « esprit « d'incrédulité [3]: « il est dans tous les hommes; et s'il ne produit pas en nous tous ses effets, c'est la grâce de Dieu qui l'empêche.

Si vous remontez jusqu'à l'origine, vous trouverez, messieurs, que deux choses produisent en nous cette répugnance : la première, c'est l'aveuglement; la seconde, la présomption. L'aveuglement, messieurs, nous est représenté dans les Écritures par une façon de parler admirable : elles disent que « les pécheurs ont oublié Dieu : » *Omnes gentes quæ obliviscuntur Deum : Obliti sunt verba tua inimici mei : Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum* [4]. Que veut dire cet oubli, mes frères? Il est bien aisé de le comprendre : c'est que Dieu, à la vérité, avait éclairé l'homme de sa connaissance; mais l'homme a fermé les yeux à cette lumière : il s'est laissé mener par ses sens; peu à peu il n'a plus pensé à ce qu'il ne voyait pas; il a oublié aisément ce à quoi il ne pensait pas. Voilà Dieu dans l'oubli, voilà ses vérités effacées : ne lui en parlez pas, c'est un langage qu'il ne connaît plus : *Obliti sunt verba tua inimici mei* : » Mes ennemis ont oublié vos paro- « les. « C'est pourquoi la même Écriture, voulant aussi nous représenter de quelle sorte les hommes retournent à Dieu, nous dit « qu'ils se sou- « viendront; » *reminiscentur :* et ensuite qu'arrivera-t-il? *Et convertentur ad Dominum* [5] : « ah! « ils se convertiront au Seigneur. » Quoi! ils l'avaient donc oublié, leur Dieu, leur Créateur, leur Époux, leur Père! Oui, mes frères, il est ainsi; ils en ont perdu le souvenir. Cela va bien loin, si vous l'entendez : toute la connaissance de Dieu, toutes les idées de ses vérités; l'oubli, comme une éponge, a passé dessus, et les a entièrement effacées; ou, s'il en reste encore quelques traces, elles sont si obscures, qu'on n'y connaît rien : voyez durant le règne de l'idolâtrie, durant qu'elle régnait sur toute la terre.

Ce serait peu que ce long oubli pour nous exciter à la résistance, si l'orgueil ne s'y était joint : mais il est arrivé, pour notre malheur, que, quoique l'homme soit aveugle à l'extrémité, il est encore plus présomptueux. En quittant la sagesse de Dieu, il s'est fait une sagesse à sa mode : il ne sait rien, et croit tout entendre; si bien que tout ce qu'on lui dit, qu'il ne conçoit pas, il le prend pour un reproche de son ignorance; il ne le peut souffrir, il s'irrite; si la raison lui manque, il emploie la force; il emprunte les armes de la fureur pour se maintenir en possession de sa profonde et superbe ignorance. Jugez où les vérités évangéliques, si hautes, si majestueuses, si impénétrables, si contraires au sens humain et à la raison préoccupée, ont dû pousser cet aveugle présomptueux, je veux dire l'homme; et quelle résistance il fallait attendre d'une indocilité si opiniâtre. Voyez-la par expérience en la personne de notre Sauveur. Qu'aviez-vous fait, ô divin Jésus! pour exciter contre vous ce scandale horrible? pourquoi les peuples se troublent-ils [1]? pourquoi frémissent-ils contre vous avec une rage si désespérée? Chrétiens, voici le crime du Sauveur Jésus. Il a enseigné les vérités de son Père [2]; ce qu'il a vu dans le sein de Dieu, il est venu l'annoncer aux hommes [3] : ces aveugles ne l'ont pas compris, et ils n'ont pas pu le comprendre : *Animalis homo non potest intelligere* [4] : « L'homme animal ne peut comprendre les choses « qui sont de l'Esprit de Dieu. « Écoutez comme il leur reproche : « Pourquoi ne connaissez-vous « pas mon langage? parce que vous ne pouvez pas « prêter l'oreille à mon discours : « *Quare loquelam meam non cognoscitis? quia non potestis audire sermonem meum* [5].

Mais peut-être, ne l'entendant pas, ils se contenteront de le mépriser. Non, mes frères, ce sont des superbes : tout ce qu'ils n'entendent pas, ils le combattent; « tout ce qu'ils ignorent, « ils le blasphèment [6]. » C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit : « Vous me voulez tuer, méchants « que vous êtes, parce que mon discours ne prend « point en vous : » *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis* [7]. Quelle fureur, mes frères, d'entreprendre de tuer un homme, parce qu'on n'entend pas son discours! Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner; il parlait des vérités de son Père à des ignorants opiniâtres : comme ils n'entendaient pas ce divin langage, car il n'y a que les humbles qui l'entendent, ils ne pouvaient qu'être étourdis de la voix de Dieu, et c'est ce qui les excitait à la résistance : plus

[1] *Luc.* IX, 41, etc.
[2] *Ephes* II, 2.
[3] *Coloss.* III, 6.
[4] *Ps.* IX, 18; CXVIII, 139; XLIX, 22.
[5] *Ps.* XXI, 28.

[1] *Ps.* II, 1.
[2] *Joan.* VIII, 28.
[3] *Ibid.* I, 18.
[4] I. *Cor.* II, 14.
[5] *Joan.* VIII, 43.
[6] *Jud.* 10.
[7] *Joan.* VIII, 37

les vérités étaient hautes, et plus leur raison superbe était étourdie, et plus leur folie résistance était enflammée. Il ne faut donc pas trouver étrange si Jésus leur prêchant, comme il dit lui-même, « ce qu'il avait appris au sein de son « Père[1], » ils se portent à la dernière fureur, et se résolvent de le mettre à mort par un infâme supplice : *Quia sermo meus non capit in vobis.*

Après cela, pouvez-vous douter de ce principe d'opposition, qu'une ignorance altière et présomptueuse a gravé dans le cœur des hommes contre Dieu et ses vérités? Jésus-Christ l'a éprouvé le premier : son Église, paraissant au monde pour soutenir la même doctrine par laquelle ce divin Maître avait scandalisé les superbes, pouvait-elle manquer d'ennemis? Non, mes frères, il n'est pas possible, puisque la foi qu'elle professe vient étonner le monde par sa nouveauté, troubler les esprits par sa hauteur, effrayer les sens par sa sévérité; qu'elle se prépare à souffrir. Il faut qu'elle soit en haine à tout le monde : et vous le savez, chrétiens, c'est une chose incompréhensible, ce qu'a souffert l'Église de Dieu, durant près de quatre cents ans, sous les empereurs infidèles. Il serait infini de le raconter : concevez seulement ceci, qu'elle était tellement chargée, et de la haine publique et des imprécations de toute la terre, qu'on l'accusait hautement de tous les désordres du monde. Si la pluie manquait aux biens de la terre, si les Barbares faisaient quelques courses et ravageaient, si le Tibre se débordait, les chrétiens en étaient la cause; et tout le monde disait qu'il n'y avait point de meilleure victime, pour apaiser la colère des dieux, que de leur immoler les chrétiens « par tout ce que la « rage et le désespoir pouvaient inventer de plus « cruel : » *Per atrociora ingenia pœnarum*[2]. Qu'aviez-vous fait, Église, pour être traitée de la sorte? J'en pourrais rapporter plusieurs causes; mais celle-ci est la principale : elle faisait profession de la vérité, et de la vérité divine; de là ce seris de la haine, de là ces injustes persécutions : si l'Église en a été agitée, elle n'en a pas été surprise; elle sait bien connaître la main qui l'appuie et elle se sent à l'épreuve de toutes sortes d'attaques.

Et à ce propos, chrétiens, saint Augustin se représente que les fidèles, étonnés de voir durer si longtemps la persécution, s'adressent à l'Église leur mère et lui en demandent la cause. Il y a longtemps, ô Église! que l'on frappe sur vos pasteurs, et les troupeaux sont dispersés. Dieu vous a-t-il oubliée? Si ce n'eût été qu'en passant, [nous eussions pu penser que ce n'était qu'une épreuve, mais après] tant de siècles [de persécution, les maux vont toujours croissant, et les scandales se multiplient]; les vents grondent, les flots se soulèvent; vous flottez deçà et delà battue des ondes et de la tempête, ne craignez-vous pas d'être abîmée? La réponse de l'Église est dans le psaume cent vingt-huit. Mes enfants, je ne m'étonne pas de tant de traverses; j'y suis accoutumée dès mon enfance : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea*[1] : « Ces mêmes ennemis qui m'attaquent « m'ont déjà persécutée dès ma jeunesse. » l'Église a toujours été sur la terre; dès sa plus tendre enfance elle était représentée en Abel, et il a été tué par Caïn son frère; elle a été représentée en Énoch, et il a fallu le tirer du milieu des impies : *Translatus est ab iniquis*[2], sans doute parce qu'ils ne pouvaient souffrir son innocence; la famille de Noé, il a fallu la délivrer du déluge; Abraham, que n'a-t-il pas souffert des impies? son fils Isaac, d'Ismaël? Jacob, d'Ésaü? celui qui était selon la chair, n'a-t-il pas persécuté celui qui était selon l'esprit[3]? Moïse, Élie, les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres, [combien n'ont-ils pas eu à souffrir?] Par conséquent, mon fils, dit l'Église, ne t'étonne pas de ces violences : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea : numquid ideo non perveni ad senectutem*[4]? Regarde mon antiquité, considère mes cheveux gris; « ces cruelles persécutions dont on « a tourmenté mon enfance, m'ont-elles empêché « de parvenir à cette vénérable vieillesse? » Si c'était la première fois, j'en serais peut-être troublée; maintenant la longue habitude fait que mon cœur ne s'en émeut pas. Je laisse faire aux pécheurs; « ils ont travaillé sur mon dos : » *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*[5]; je ne tourne pas ma face contre eux, pour m'opposer à leur violence; je ne fais que tendre le dos; ils frappent cruellement, et je souffre sans murmurer; c'est pourquoi ils ne donnent point de bornes à leur furie : *Prolongaverunt iniquitatem suam.* Ma patience sert de jouet à leur injustice; mais je ne me lasse point de souffrir, et je me souviens de celui « qui a abandonné ses joues aux soufflets, « et n'a pas détourné sa face des crachats : « *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me*[6]. Quoique je semble toujours flottante, ne t'étonne pas; la main toute-puissante qui me sert d'appui, saura bien m'empêcher d'être submergée. Que si Dieu la soutient avec tant de

[1] *Joan.* VIII, 38.
[2] *Tert. de Resur. carn.* n° 8.

[1] *Ps.* CXXVIII, 1.
[2] *Hebr.* XI, 5.
[3] *Gal.* IV, 29.
[4] *In Ps.* CXXVIII, n°s 2, 3, t. IV, col. 1448.
[5] *Ps.* CXXVIII,
[6] *Is.* L, 6.

force contre la violence, pourrez-vous croire, messieurs, qu'il la laisse accabler par les hérésies? Non, messieurs, ne le croyez pas : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La seconde tempête de l'Église, c'est la curiosité qui l'excite : curiosité, chrétiens, qui est la peste des esprits, la ruine de la piété et la mère des hérésies. Pour bien entendre cette vérité, il faut remarquer, avant toutes choses, que la sagesse divine a donné des bornes à nos connaissances; car comme cette Providence infinie, voyant que les eaux de la mer se répandraient par toute la terre et en couvriraient toute la surface, lui a prescrit un terme qu'il ne lui permet pas de passer; ainsi, sachant que l'intempérance des esprits s'étendrait jusqu'à l'infini par une curiosité démesurée, il lui a marqué des limites auxquelles il lui ordonne d'arrêter son cours. « Tu iras, dit-il, jusque-là, et tu ne passeras pas « plus outre : » *Usque huc gradieris, et non procedes amplius; et hic confringes tumentes fluctus tuos*[1]. C'est pourquoi Tertullien a dit sagement « que le chrétien ne veut savoir que fort peu de « choses, parce que, poursuit ce grand homme, « les choses certaines sont en petit nombre : » *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est; nam et certa semper in paucis*[2]. Il ne se veut pas égarer dans les questions infinies qui sont défendues par l'apôtre : *Infinitas quæstiones devita*[3]; il se resserre humblement dans les points que Dieu a révélés à son Église, et ce qu'il n'a pas révélé, il trouve de la sûreté à ne le savoir pas; il déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe, et il aime la docte ignorance que la loi divine prescrit : « C'est tout savoir, dit-il, que « de n'en pas savoir davantage : » *Nihil ultra scire omnia scire est*[4].

Quiconque se tient dans ces bornes et sait régler sa foi par ce qu'il apprend de Dieu par l'Église, ne doit pas appréhender la tempête; mais la curiosité des esprits superbes ne peut souffrir cette modestie : « Ses flots s'élèvent, dit l'Écri« ture; ils montent jusqu'aux cieux, ils descen« dent jusqu'aux abîmes : » *Exaltati sunt fluctus ejus; ascendunt usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos*[5]. Voilà une agitation bien violente; c'est une vive image des esprits curieux : leurs pensées vagues et agitées se poussent, comme des flots, les unes les autres; elles s'enflent, elles s'élèvent démesurément : il n'y a rien de si élevé dans le ciel, ni rien de si caché dans les profondeurs de l'enfer, où ils ne s'imaginent de pouvoir atteindre : *Ascendunt usque ad cœlos :* et les conseils de sa Providence, et les causes de ses miracles, et la suite impénétrable de ses mystères, ils veulent tout soumettre à leur jugement : *Ascendunt.* Malheureux qui, s'agitant de la sorte, ne voient pas qu'il leur arrive comme à ceux qui sont tourmentés par la tempête : *Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius :* « Ils sont troublés « comme des ivrognes; » la tête leur tourne dans ce mouvement : *Et omnis sapientia eorum devorata est*[1] : « Là toute leur sagesse se dissipe; » et ayant malheureusement perdu la route, ils se heurtent contre des écueils, ils se jettent dans des abîmes, ils s'égarent dans des hérésies. Arius, Nestorius, votre curiosité vous a perdus. Voilà la tempête élevée par la curiosité des hérétiques; c'est par là qu'ils séduisent les simples, parce que, dit saint Augustin[2], « toute âme ignorante « est curieuse : » *Omnis anima indocta curiosa est.* Cela est nouveau, écoutons : la manière [dont on propose cette doctrine nous plait]. Arius, Nestorius, etc., pourquoi cherchez-vous ce qui ne se peut pas trouver? » Il n'est pas permis de « chercher au delà de ce qu'il nous est permis de « trouver : » *Amplius quærere non licet, quam quod inveniri licet*[3].

Pour empêcher les égarements de cette curiosité pernicieuse, le seul remède, mes frères, c'est d'écouter la voix de l'Église, et de soumettre son jugement à ses décisions infaillibles. Je parle à vous, enfants nouveau-nés que l'Église a engendrés; c'est sur la fermeté de cette Église qu'il faut appuyer vos esprits, qui seraient flottants sans ce soutien. Êtes-vous curieux de la vérité? voulez-vous voir? voulez-vous entendre? Voyez et écoutez dans l'Église : *Sicut audivimus, sic vidimus :* « Nous avons ouï, et nous avons vu, » dit David; et où? *in civitate Domini virtutum*[4] : « en la cité « de notre Dieu; c'est-à-dire, en sa sainte Église. « Celui qui est hors de l'Église, dit saint Augus« tin, quelque curieux qu'il soit, de quelque « science qu'il se vante, il ne voit, ni n'entend; « quiconque est dans l'Église, il n'est ni sourd, « ni aveugle : » *Extra illam qui est nec audit, nec videt; in illa qui est, nec surdus, nec cæcus est*[5]. Donc s'il est ainsi, chrétiens, que notre curiosité n'aille pas plus loin. L'Église a parlé, c'est assez : cet homme est sorti de l'Église; il prêche, il dogmatise, il enseigne. Que dit-il? que prêche-t-il?

[1] *Job.* XXXVIII.
[2] *De Anima*, n° 2.
[3] *Tit.* III, 9.
[4] *Tert. de Præscr. adv. hær.* n° 14.
[5] *Ps.* CVI, 25, 26. 11.

[1] *Ps.* CVI, 27.
[2] *De Agon. Christ.* n° 4, t. VI, col. 248.
[3] *Tertull. de Anima*, n° 2.
[4] *Ps.* XLVII, 9.
[5] *In Psalm.* XLVII, n° 7, t. IV, col 420.

quelle est sa doctrine? O homme vainement curieux! je ne m'informe pas de sa doctrine : il est impossible qu'il enseigne bien, puisqu'il n'enseigne pas dans l'Église. Un martyr illustre, un docteur très-éclairé, saint Cyprien, [va vous le déclarer]. Antonianus, un de ses collègues, lui avait écrit au sujet de Novatien, schismatique, pour savoir de lui par quelle hérésie il avait mérité la censure; le saint docteur lui fait cette belle réponse, *Desiderasti ut rescriberem tibi quam hæresim Novatianus introduxisset...... Quisquis ille fuerit, multum de se licet jactans, et sibi plurimum vindicans, profanus est, alienus est, foris est*[1]. « Pour ce qui regarde Novatien, duquel vous désirez que je vous écrive quelle hérésie il a introduite; sachez premièrement que nous ne devons pas même être curieux de ce qu'il enseigne, puisqu'il enseigne hors de l'Église : quel qu'il soit, et de quoi qu'il se vante, il n'est pas chrétien, n'étant pas en l'Église de Jésus-Christ. »

L'orgueil des hérétiques s'élève : Quoi, je croirai sur la foi d'autrui! je veux voir, je veux entendre moi-même. Langage superbe : reconnaissez-le, mes chers frères; c'est celui que vous parliez autrefois. L'Église l'a dit, n'est-ce pas assez? Mais elle se peut tromper! Enfant, qui déshonores ta mère, en quelle Écriture as-tu lu que l'Église puisse tromper ses enfants? Tu reconnais qu'elle est mère; elle seule peut engendrer les enfants de Dieu : si elle peut les engendrer, qui doute qu'elle puisse les nourrir? Certes, la terre, qui produit les plantes, leur donne aussi leur nourriture : la nature ne fait jamais une mère, qu'elle ne fasse en même temps une nourrice. L'Église sera-t-elle seule qui engendrera des enfants, et n'aura point de lait à leur donner? Ce lait des fidèles, c'est la vérité, c'est la parole de vie. Enfants dénaturés, qui sortez des entrailles et rejetez les mamelles; si j'ai des entrailles qui vous ont portés, j'ai des mamelles pour vous allaiter : voyez, voyez le lait qui en coule, la parole de vérité qui en distille; approchez-vous, sucez et vivez, et ne portez pas votre bouche à des sources empoisonnées. Mais il faut connaître quelle est cette Église. Ah! qu'il est bien aisé d'exclure la vôtre, dressée de nouveau! ô Église bâtie sur le sable! Vous croyez, ô divin Jésus! avoir bâti sur la pierre; c'est sur un sable mouvant; c'est la confession de foi. Donc votre édifice est tombé par terre : il a fallu que Luther et Calvin vinssent le dresser de nouveau. Mes enfants, respectez mes cheveux gris; voyez cette antiquité vénérable : je ne vieillis pas, parce que je ne meurs jamais; mais je suis ancienne. Pourquoi vous vantez-vous de m'avoir rétablie? Quoi, vous avez fait votre mère! Mais si vous l'avez faite, d'où êtes-vous nés? Et vous dites que je suis tombée? je suis sortie de tant de périls.

Laissons-les errer, mes frères : Dieu n'a perdu pour cela pas un des siens. Ils étaient de la paille, et non du bon grain; le vent a soufflé, et la paille s'en est allée; « ils s'en sont allés en leur lieu[1]; « ils étaient parmi nous, mais ils n'étaient point « des nôtres[2]. » Pour nous, enfants de l'Église, et vous que l'on avait exposés dehors comme des avortons, et qui êtes enfin rentrés dans son sein, apprenez à n'être curieux qu'avec l'Église, à ne chercher la vérité qu'avec l'Église, et retenez cette doctrine. Dieu aurait pu, sans doute, car que peut-on dénier à sa puissance? il aurait pu nous conduire à la vérité par nos connaissances particulières; mais il a établi une autre conduite; il a voulu que chaque particulier fît discernement de la vérité, non point seul, mais avec tout le corps et toute la communion catholique, à laquelle son jugement doit être soumis. Cette excellente police est née de l'ordre de la charité, qui est la vraie loi de l'Église; car si quelqu'un cherchait en particulier, et si les sentiments se divisaient, les cœurs pourraient enfin être partagés. Mais pour nous unir tous ensemble par le lien d'une charité indissoluble, pour nous faire chérir davantage la communion et la paix, il a établi cette loi. Voulez-vous entendre la vérité : allez au sein de l'unité, au centre de la charité; c'est l'unité catholique qui sera la chaste mamelle d'où coulera sur vous le lait de la doctrine évangélique; tellement que l'amour de la vérité est un nœud qui nous lie à l'unité et à la société fraternelle. Nous sommes membres d'un même corps : cherchons tous ensemble; laissons faire les fonctions à chaque membre; laissons voir les yeux, laissons parler la bouche. Il y a des pasteurs à qui le Saint-Esprit même a appris à dire sur toutes les contestations qui sont nées : « Il a plu au Saint-Es- « prit et à nous[3]. » Arrêtons-nous là, chrétiens, et « ne soyons pas plus sages qu'il ne faut; mais « soyons sages avec retenue[4], » et selon la mesure qui nous est donnée.

TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, mes frères, tout ce que j'ai dit est glorieux à l'Église : j'ai publié sa constance dans les tourments, sa victoire sur les hérésies, tout cela est grand et auguste; mais que ne puis-je maintenant vous cacher sa honte, je veux dire

[1] Cypr. Ep. LII, ad Anton. p. 66, 69.

[1] Act. I, 25.
[2] I. Joan. II, 19.
[3] Act. XV, 28.
[4] Rom. XII, 3.

les mœurs dépravées de ceux qu'elle porte en son sein? Mais puisqu'à ma grande douleur cette corruption est si visible, et que je suis contraint d'en parler, je commencerai à la déplorer par les éloquentes paroles d'un saint et illustre écrivain. C'est Salvien, prêtre de Marseille, qui, dans le premier livre qu'il a adressé à la sainte Église catholique, lui parle en ces termes : « Je ne sais, « dit-il, ô Église ! de quelle sorte il est arrivé que « ta propre félicité combattant contre toi-même, « tu as presque autant amassé de vices, que tu « as conquis de nouveaux peuples : » *Nescio quomodo pugnante contra temetipsam tua felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum pene vitiorum* [1]. « La prospérité a attiré les « pertes ; la grandeur est venue, et la discipline « s'est relâchée. Pendant que le nombre des fi« dèles s'est augmenté, l'ardeur de la foi s'est ra« lentie, et l'on t'a vue, ô Église, affaiblie par « ta fécondité, diminuée par ton accroissement, « et presque abattue par tes propres forces : » *Quantum tibi copiæ accessit, tantum disciplinæ recessit..... Multiplicatis fidei populis, fides imminuta est...... factaque es Ecclesia, profectu tuæ fœcunditatis infirmior, atque accessu relabens, et quasi viribus minus valida* [2]. Voilà une plainte bien éloquente; mais, mes frères, notre honte, elle n'est que trop véritable. L'Église n'est faite que pour les saints; il est vrai, les enfants de Dieu y sont appelés de toutes parts; tous ceux qui sont du nombre y sont entrés; « mais « plusieurs y sont entrés par-dessus le nombre : » *Multiplicati sunt super numerum* [3]. L'ivraie est crue avec le bon grain, et la charité s'étant refroidie, le scandale s'est élevé jusque dans la maison de Dieu. Voilà ce qui scandalise les faibles, voilà la tentation des infirmes. Quand vous verrez, mes frères, l'iniquité qui lève la tête au milieu même du temple de Dieu, Satan vous dira : Estce là l'Église? sont-ce là les successeurs des apôtres? et il tâchera de vous ébranler, imposant à la simplicité de votre foi.

Il faudrait peut-être un plus long discours pour vous fortifier contre ces pensées; mais étant pressé par le temps, je dirai seulement ce petit mot, plein de consolation et de vérité. Ne croyez pas, mes frères, que l'homme ennemi, qui va semer la nuit dans le champ [4], puisse empêcher de croître le bon grain du père de famille, ni lui ôter sa moisson; il peut bien la mêler, remarquez ceci, il peut bien semer par-dessus; mais il ne peut pas ni arracher le froment, ni corrompre la bonne semence. Il y en a qui profanent les sacrements; mais il y en a toujours qu'ils sanctifient; il y a des terres sèches et pierreuses où la parole tombe inutilement; mais il y a des champs fertiles où elle fructifie au centuple. Il y a des gens de bien, il y a des saints : le bras de Jésus-Christ n'est pas affaibli; l'Église n'est pas devenue stérile; le sang de Jésus-Christ n'est pas inutile; la parole de son Évangile n'est pas infructueuse à l'égard de tous. Déplorez donc, quand il vous plaira, la prodigieuse corruption de mœurs qui se voit même dans l'Église; je me joindrai à vous dans cette plainte : je confesserai, avec saint Bernard [1], « qu'une maladie puante infecte quasi à tout son corps. « Non, non, le temple de Dieu n'en est pas exempt : Jésus-Christ en enrichit qui le déshonore; Jésus-Christ en élève qui servent à l'Antechrist : l'iniquité est entrée comme un torrent; on ne peut plus noter les impies, on ne peut plus les fuir, on ne peut plus les retrancher, tant ils sont forts, tant ils sont puissants, tant le nombre en est infini : la maison de Dieu n'en est pas exempte. Mais au milieu de tous ces désordres, sachez que « Dieu connaît ceux qui « sont à lui [2]. » Jetez les yeux dans ces séminaires; combien de prêtres très-charitables ! dans les cloîtres; combien de saints pénitents ! [dans le monde; combien] de magistrats [recommandables par leur zèle pour la justice, et leur amour pour la vérité]! combien qui « possèdent comme ne pos« sédant pas, qui usent du monde comme n'en « usant pas, sachant bien que la figure de ce « monde passe [3] : « les uns paraissent, les autres sont cachés; selon qu'il plaît au Père céleste, ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire par le bon exemple.

Mais il y a aussi des méchants; le nombre en est infini; je ne puis vivre en leur compagnie. Mon frère, où irez-vous? vous en trouverez par toute la terre, ils sont partout mêlés avec les bons : ils seront séparés un jour; mais l'heure n'en est pas encore arrivée. Que faut-il faire en attendant? Se séparer de cœur; les reprendre avec liberté, afin qu'ils se corrigent; et s'ils ne le font les supporter en charité, afin de les confondre. Mes frères, nous ne savons pas les conseils de Dieu : il y a des méchants qui s'amenderont; et il les faut attendre en patience : il y en a qui persévéreront dans leur malice; et puisque Dieu les supporte, ne devons-nous pas les supporter? Il y en a qui sont destinés pour exercer la vertu des uns, venger le crime des autres, on les ôtera du milieu, quand ils auront accompli

[1] *Adver. Avarit.* lib. I, n° 1, p. 313.
[2] *Ibid.*
[3] *Ps.* XXXIX, 6.
[4] *Matth.* XIII, 24 et suiv.

[1] *In Cant. Serm.* XXXIII, n° 15, t. I, col. 1392.
[2] II. *Tim.* II, 19.
[3] I. *Cor.* VII, 30, 31.

leur ouvrage : laissez accoucher cette criminelle, avant que de la faire mourir. Dieu sait le jour de tous, il a marqué dans ses décrets éternels le jour de la conversion des uns, le jour de la damnation des autres; ne précipitez pas le discernement. « Aimez vos frères, dit saint Jean [1], et vous « ne souffrirez point de scandale : » Pourquoi? « parce que dit saint Augustin [2], celui qui aime « son frère, il souffre tout pour l'unité : » *Qui diligit fratrem tolerat omnia propter unitatem.*

Aimons donc, mes frères, cette unité sainte; aimons la fraternité chrétienne, et croyons qu'il n'y a aucune raison pour laquelle elle puisse être violée. Que les scandales s'élèvent, que l'impiété [règne] dans l'Église, qu'elle paraisse, si vous voulez, jusque sur l'autel; c'est là le triomphe de la charité, d'aimer l'unité catholique, malgré les troubles, malgré les scandales, malgré les dérèglements de la discipline. Gémissons-en devant Dieu; reprenons-les devant les hommes, si notre vocation le permet : mais si nous avons un bon zèle, ne crions pas vainement contre les abus; mettons la main à l'œuvre sérieusement, et commençons chacun par nous-mêmes la réformation de l'Église. Mes enfants, nous dit-elle, regardez l'état où je suis; voyez mes plaies, voyez mes ruines. Ne croyez pas que je veuille me plaindre des anciennes persécutions que j'ai souffertes, ni de celle dont je suis menacée à la fin des siècles : je jouis maintenant d'une pleine paix sous la protection de vos princes, qui sont devenus mes enfants, aussi bien que vous; mais c'est cette paix qui m'a désolée : *Ecce, ecce in pace amaritudo mea amarissima*[3]. Il m'était certainement bien amer lorsque je voyais mes enfants si cruellement massacrés; il me l'a été beaucoup davantage lorsque les hérétiques se sont élevés, et ont arraché avec eux, en se retirant avec violence, une grande partie de mes entrailles : mais les blessures des uns m'ont honorée, et quoique touchée au dernier point de la retraite des autres, enfin ils sont sortis de mon sein comme des humeurs qui me surchargeaient. Maintenant, « maintenant mon amertume très-amère est dans « la paix : » *Ecce, in pace amaritudo mea amarissima.* C'est vous, enfants de ma paix, c'est vous, mes enfants et mes domestiques, qui me donnez les blessures les plus sensibles par vos mœurs dépravées : c'est vous qui ternissez ma gloire, qui me portez le venin au cœur, qui couvrez de honte ce front auguste sur lequel il ne devait paraître ni tache, ni ride [4]. Guérissez-moi [en travaillant à guérir en vous-mêmes ces plaies profondes que tant d'iniquités ont faites à votre conscience et votre honneur, et qui sont devenues les miennes].

Que reste-t-il après cela, sinon qu'elle vous parle des intérêts de ces nouveaux frères que sa charité vous a donnés? elle vous les recommande. Le schisme lui a enlevé tout l'Orient; l'hérésie a gâté tout le Nord : ô France, qui étais autrefois exempte de monstres, elle t'a cruellement partagée! Parmi des ruines si épouvantables, l'Église, qui est toujours mère, tâche d'élever un petit asile [1] pour recueillir les restes d'un si grand naufrage; et ses enfants dénaturés l'abandonnent dans ce besoin : le jeu engloutit tout; ils jettent dans ce gouffre des sommes immenses : pour cette œuvre de piété si nécessaire, il ne se trouve rien dans la bourse. Les prédicateurs élèvent leur voix avec toute l'autorité que leur donne leur ministère, avec toute la charité que leur inspire la compassion de ces misérables; et ils ne peuvent arracher un demi-écu; et il faut les aller presser les uns après les autres; et ils donnent quelque aumône chétive, faible et inutile secours : et encore ils s'estiment heureux d'échapper; au lieu qu'ils devraient courir d'eux-mêmes pour apporter du moins quelque petit soulagement à une nécessité si pressante. O dureté des cœurs ! ô inhumanité sans exemple ! mes chers frères, Dieu vous en préserve! Ah! si vous aimez cette Église, dont je vous ai dit de si grandes choses, laissez aujourd'hui, en ce lieu où elle rappelle ses enfants dévoyés, quelque charité considérable. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES DÉMONS.

Leur existence, la dignité de leur nature, et leurs forces. Principe de leur chute, et ses suites. Leur haine contre nous : quels en sont la cause et les effets : comment nous devons leur résister et les combattre.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. Matth. IV, 1.

Si la mort de Jésus est notre vie, si son infirmité est notre force, si ses blessures sont notre guérison, aussi pouvons-nous assurer que sa tentation est notre victoire. Ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'il eût été permis à Satan de

[1] I. *Joan.* II, 10.
[2] *In Epist. Joan. Tract.* I, n° 12, t. III, part. II, col. 834.
[3] *Is.* XXXVIII, 17.
[4] *Ephes.* V, 27.

[1] Les nouveaux catholiques, où ce sermon a été prêché.

tenter aujourd'hui le Sauveur, sans quelque haut conseil de la Providence divine. Jésus-Christ étant le Verbe, et la raison, et la sapience du Père, comme toutes ses paroles sont esprit et vie, ainsi toutes ses actions sont spirituelles et mystérieuses; tout y est intelligence, tout y est raison. Mais parce qu'il est la sagesse incarnée, qui est venue accomplir dans le monde l'ouvrage de notre salut, toute cette raison est pour notre instruction, et tous ces mystères sont pour nous sauver. Selon cette maxime, je ne doute pas que comme on vous aura exposé aujourd'hui le sens profond de cet évangile, vous n'ayez bien compris les renseignements que nous donne la tentation de Jésus. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire que je vous entretienne par un long discours. Seulement pour satisfaire votre piété, autant qu'il plaira à notre grand Dieu m'enseigner par son Saint-Esprit, je tâcherai de vous exposer quel est cet esprit tentateur qui ose attaquer le Sauveur Jésus. Implorons les lumières célestes pour découvrir les fraudes du diable; et contre la malice des démons demandons l'assistance de la sainte Vierge, que les anges ont toujours honorée, mais particulièrement depuis qu'un des premiers de leur hiérarchie, envoyé de la part de Dieu, la salua par ces belles paroles : *Ave, Maria.*

Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Écritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux qui ne pouvaient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu dont l'opération fût maligne et pernicieuse. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, et de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très-graves, et dans des circonstances qui les rendent très-assurées; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens et les sages d'Égypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnaient les peuples par diverses illusions, et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connaissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations et des esprits et des corps, que les païens mêmes attribuaient à la vertu des démons, comme vous le verrez par une observation que nous en ferons en la dernière partie de cet entretien. Ces oracles trompeurs et ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui arrivaient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes; à quoi les attribuerons-nous, chrétiens, sinon à quelque cause occulte, qui, se plaisant d'entretenir les hommes dans une religion sacrilége par des miracles pleins d'illusion, ne pouvait être que malicieuse? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du commun consentement de tout le monde, sont ceux qui de tous les philosophes ont eu les connaissances les plus relevées, et qui ont recherché plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très-constante qu'il y avait des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux : jusque-là qu'ils ordonnaient certains sacrifices pour les apaiser, et pour nous les rendre favorables. Ignorants et aveugles qu'ils étaient, qui pensaient éteindre par leurs victimes cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain, comme je vous le ferai voir en son temps. Et l'empereur Julien l'Apostat, lorsqu'en haine de la religion chrétienne, il voulut rendre le paganisme vénérable, voyant que nos pères en avaient découvert trop manifestement la folie, il s'avisa d'enrichir de mystères son impie et ridicule religion : il observait exactement les abstinences et les sacrifices que ces philosophes avaient enseignés; il les voulait faire passer pour de saintes et mystérieuses institutions tirées des vieux livres de l'empire et de la secrète doctrine des platoniciens. Or ce que je vous dis ici de leurs sentiments, ne vous persuadez pas que ce soit pour appuyer ce que nous croyons, par l'autorité des païens. A Dieu ne plaise que j'oublie si fort la dignité de cette chaire et la piété de cet auditoire, que de vouloir établir par des raisons et des autorités étrangères, ce qui nous est si manifestement enseigné par la sainte parole de Dieu et par la tradition ecclésiastique; mais j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de vous faire observer en ce lieu que la malignité des démons est si grande, qu'ils n'ont pu la dissimuler, et qu'elle a même été découverte par les idolâtres qui étaient leurs esclaves, et dont ils étaient les divinités.

D'entreprendre maintenant de prouver qu'il y a des démons par le témoignage des saintes Lettres, ne serait-ce pas se donner une peine inutile; puisque c'est une vérité si bien reconnue, et qui nous est attestée dans toutes les pages du Nouveau Testament? Partant, pour employer à quelque instruction plus utile le peu de temps que

nous nous sommes prescrit, j'irai avec l'assistance divino reconnaître cet ennemi qui s'avance si résolument cootre nous pour vous faire un rapport fidèle de sa marche et de ses desseins. Je voas dirai en premier lieu, avec les saints Pères, de quelle nature sont ces esprits malfaisaats, quelles sont leurs forces, quelles sont leurs machines. Après je tâcherai de vous exposer les causes qai les ont mas à nous déclarer une guerre si cruelle et si sanglante. Et comme j'espère que Dieu me fera la grâce de traiter ces choses, non par des questions curieuses, mais par une doctrioe solidement chrétienne, il ne sera pas malaisé d'en tirer uno instruction importonte, en faisant voir de quelle sorte nous devons résister à cette natioo de démons conjurés à notre ruine.

PREMIER POINT.

Chaque créatnre a ses caractères propres, avec ses qualités et ses excellences. Ainsi la terre a sa ferme et immaable solidité, et l'eau sa liqaidité transparente, et le feu sa subtile et pénétrante chaleur. Et ces propriétés spécifiques des choses sont comme des bornes qui leur sont données, pour empêcher qu'elles ne soient confondues. Mais Dieu étant uno lumière infinie, il ramasse en l'anité simple et indivisible de son essence toutes ces diverses perfectioas qui sont dispersées deçà et delà dans le monde : toutes choses se rencontrent en lui d'ane manière très-éminente, et c'est de cette source que la beauté et la grâce sont dérivées dans les créatures; d'aataat qne cette première beauté a laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois, chrétiens, qu'elle ne s'est pas toute jetée en un liea, mais qa'elle s'est répandae par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres sapérieurs jusqu'au dernier étage de la nature. Ce que nous observerons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessas des choses insensibles et inanimées Dieu a établi la vie végétaate, et un peu plus haut le sentiment, au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaiae d'uue immortelle vigueur, attachée néanmoins à un corps mortel. Si bien que notre grand Dieu, pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une âme spirituelle dans des organes matériels, il a créé aussi dans le ciel des esprits dégagés de toute matière, qui vivent et se nourrissent d'une pare contemplation. C'est ce que nous appelons les anges, que Dieu a divisés en leurs ordres et hiérarchies, et c'est de cette race que sont les démons.

Après cela, qu'est-il nécessaire que je vous fasse voir par de longs discoars la dignité de leur nature? Si Dieu est la souveraiae perfection, ou plutôt s'il est toute perfection, comme nous vous le disions tout à l'heure, n'est-ce pas uac vérité très-constante que les choses sont plus ou moins parfaites, selon qn'elles approchent plus ou moins de cette essence infinie? Et les anges ne sont-ils pas, parmi toutes les créatures, celles qui semblent toncher de plas près à la majesté diviae? Puisque Dieu les a établis dans l'ordre suprême des créatures pour être comme sa coar et ses domestiqaes, c'est une chose assurée que les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles, la manificence divine les a répandus comme à main ouverte sur ces belles intelligences. Et de même que ce qui nous paraît quelquefois do si subtil et si iaventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des opérations immortelles de l'intelligence des hommes; ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connaissances hamaines ne sont qu'un crayon imparfait de la science de ces esprits purs, dont la vie n'est que raison et intelligence. Vous trouverez étrange peut-être que je donne de si grands éloges aux anges rebelles et désertears; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, qae je parle de leur nature, et noa pas de leur malice; de ce que Dieu les a faits, et non pas de ce qu'ils se sont faits eux-mêmes. J'admire dans les anges damnés les marques do la puissance et de la libéralité de mon Dieu; et ainsi c'est le Créatear que je loue, pour confondre l'ingratitude de ses ennemis.

Mais il s'élève ici une grande difficulté. Hélas! comment s'est-il pu faire que des créatures si excellentes se soieat révoltées contre Dieu? Que nous autres pauvres mortels, abîmés dans uue profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, noas abandonnions si souvent le chemin difficile de la loi de Dieu; bien que ce soit une grande insolence, ce n'est pas ua événemeot incroyable. Mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connaissances sont si distinctes et les mouvements si paisibles, qui n'ont pas comme noas à combattre mille ennemis domestiques, qui étant indivisibles et incorporelles, n'ont pas comme nous des membres mortels où la loi du péché domiae : qu'elles se soient retirées de Dieu, encore qu'elles sussent très-bien qa'il était leur souveraine béatitude, c'est, mes frères, ce qui est terrible; c'est ce qui m'étonne et qui m'effraye; c'est par où je reconnais très-évidemment que toutes les créatures sont bien peu de chose.

Les fous marcionites, et les manichéens, encore plus insensés, émus de cette difficalté, ont cru que les démons étaient méchants par nature : ils n'ont pu se persuader que s'ils eussent jamais

été bons, ils eussent pu se séparer de Dieu volontairement; et de là ils concluaient que la malice était une de leurs qualités naturelles. Mais cette extravagante doctrine est très-expressément réfutée par un petit mot du Sauveur, qui parlant du diable, en saint Jean, ne dit pas qu'il a été créé dans le mensonge; mais « qu'il n'est pas demeuré dans la vérité : » *In veritate non stetit*[1]. Que s'il n'y est pas demeuré, il y avait donc été établi; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Pourquoi vous tourmentez-vous, ô marcionites, à chercher la cause du mal dans un principe mauvais, qui précipite les créatures dans la malice? Ne comprenez-vous pas que Dieu, étant lui seul la règle des choses, il est aussi le seul qui ne peut être sujet à faillir : et sans avoir recours à aucune autre raison, n'est-ce pas assez de vous dire que les anges étaient créatures, pour vous faire entendre très-évidemment qu'ils n'étaient pas impeccables?

Dieu est tout, ainsi qu'il disait à Moïse : « Je « te montrerai tout bien, quand je te manifesterai mon essence[2]; » et poisqu'il est tout, il s'ensuit très-évidemment que les créatures ne sont rien d'elles-mêmes; elles ne sont autre chose que ce qu'il plaît à Dieu de les faire. Ainsi le néant est leur origine, c'est l'abîme dont elles sont tirées par la seule puissance de Dieu : de sorte que ce n'est pas merveille si elles retiennent toujours quelque chose de cette basse et obscure origine, et si elles retombent aisément dans le néant, par le péché qui les y précipite. C'est ce que nous explique le grave Tertullien par une excellente comparaison. « De même qu'une peinture, bien « qu'elle représente tous les linéaments de l'ori« ginal, ne saurait exprimer sa vigueur, étant « destituée de vie et de mouvement : ainsi, dit « ce grand personnage, les natures spirituelles « et raisonnables expriment en quelque sorte la « raison et l'intelligence de Dieu, parce qu'elles « sont ses images; mais elles ne peuvent jamais « exprimer sa force, qui est le bonheur de ne « pouvoir pécher. » *Imago, cum omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsa caret, non habens motum; ita et anima imago spiritus solam vim ejus exprimere non valuit, id est, non delinquendi felicitatem*[3]. De là il est arrivé que les anges rebelles se sont endormis en euxmêmes dans la complaisance de leur beauté : la douceur de leur liberté les a trop charmés; ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil insensiblement s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont plus voulu reconnaître Dieu; et quittant cette première bonté, qui n'était pas moins l'appui nécessaire de leur bonheur que le seul fondement de leur être, tout est allé en ruine. Ainsi donc il ne faut pas s'étonner si d'anges de lumière ils ont été faits esprits de ténèbres, si d'enfants ils sont devenus déserteurs, et si de chantres divins, qui par une mélodie éternelle devaient célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à un tel point de misère que de s'adonner à séduire les hommes. Dieu l'a permis de la sorte, afin que nous reconnussions dans les diables ce que peut le libre arbitre des créatures, quand il s'écarte de son principe, pendant qu'il fait éclater dans les anges et dans les hommes prédestinés ce que peut sa miséricorde et sa grâce toute-puissante.

Voilà, voilà, mes frères, les ennemis que nous avons à combattre, autant malins à présent comme ils étaient bons dans leur origine, autant redoutables et dangereux, comme ils étaient puissants et robustes. Car ne vous persuadez pas que, pour être tombés de si haut, ils aient été blessés dans leur disposition naturelle. Tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. Du reste, cette action vive et vigoureuse, cette ferme constitution, cet esprit délicat et puissant, et ces vastes connaissances leur sont demeurées; et en voici la solide raison, que la théologie nous apprend.

Le bonheur des créatures raisonnables ne consiste ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais seulement à s'unir à Dieu. Quand donc elles se séparent de Dieu, comment est-ce qu'il les punit? en se retirant lui-même de ces esprits ingrats et superbes : et par là tous leurs dons naturels, toutes leurs connaissances, tout leur pouvoir, en un mot tout ce qui leur servait d'ornement, leur tourne aussitôt en supplice : ce qui leur arrive, fidèles, selon cette juste, mais terrible maxime, que « chacun est puni par les « choses par lesquelles il a péché : » *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur*[1]. O anges inconsidérés! vous vous êtes soulevés contre Dieu, vous avez abusé de vos qualités excellentes, elles vous ont rendu orgueilleux. L'honneur de votre nature qui vous a enflés, ces belles lumières par lesquelles vous vous êtes séduits, elles vous seront conservées; mais elles vous seront un fléau et un tourment éternel : vos perfections seront vos bourreaux, et votre enfer ce sera vous-mêmes.

[1] *Joan* VIII 44
[2] *Exod.* XXXIII, 19.
[3] Lib. II, *adv. Marcion.* n° 9.

[1] *Sap.* XI, 17

Comment cela arrivera-t-il, chrétiens? par une opération occulte de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance. C'est pourquoi l'Apôtre nous crie, dans l'Épître aux Éphésiens : « Revêtez-vous, mes frères, des « armes de Dieu, parce que nous n'avons point à « combattre contre la chair ni le sang [1], « ni contre des puissances visibles.

Pénétrons la force de ces paroles : ne voyez-vous pas, chrétiens, que dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre qui ne fait que souffrir, que nous appelons la matière? De là vient que toutes les actions des choses que nous voyons ici-bas, si nous les comparons aux actions des esprits angéliques, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vigueur; mais les ennemis que nous avons à combattre, ce n'est pas, dit l'Apôtre, la chair et le sang : les puissances qui s'opposent à nous, sont des esprits purs et incorporels; tout y est actif, tout y est nerveux; et si Dieu ne retenait leur fureur, nous les verrions agiter ce monde avec la même facilité que nous tournons une petite boule. « Ce « sont en effet les princes du monde, dit le saint « Apôtre; ce sont des malices spirituelles, » *spiritualia nequitiæ* : où il suppose manifestement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées; mais que par une rage désespérée ils les ont toutes converties en malice, pour les causes que je m'en vais vous déduire.

Cependant reconnaissons, chrétiens, que ni les sciences, ni le grand esprit, ni les autres dons de nature, ne sont pas des avantages fort considérables, puisque Dieu les laisse entiers aux diables, ses capitaux ennemis, et par cela même les rend non-seulement malheureux, mais encore infiniment méprisables; de sorte que nonobstant toutes ces qualités éminentes, misérables et impuissants que nous sommes, nous leur semblons dignes d'envie, seulement parce qu'il plaît à notre grand Dieu de nous regarder en pitié, comme vous le verrez tout à l'heure. O importante réflexion! par laquelle il me serait aisé, ce me semble, avec l'assistance divine, de vous porter à profiter de l'exemple de ces esprits dévoyés, si la brièveté que je vous ai promise ne m'obligeait à passer à la seconde partie de cet entretien, qui vous expliquera les raisons pour lesquelles ces anges rebelles nous persécutent si cruellement, et avec cette haine irréconciliable. Rendez-vous, s'il vous plaît, attentifs.

[1] Ephes VI, 11, 12.

SECOND POINT

Le péché de Satan a été une insupportable arrogance, suivant ce qui est écrit en Job, que « c'est lui qui domine sur tous les enfants d'or« gueil. » *Ipse est rex super universos filios superbiæ* [1]. Or le propre de l'orgueil, c'est de s'attribuer tout à soi-même; et par là les superbes se font eux-mêmes leurs dieux, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant enflé par une arrogance extraordinaire, les Écritures ont dit qu'il avait affecté la divinité. « Je monterai, dit-il, et placerai mon trône au« dessus des astres, et je serai semblable au Très« Haut [2]. Mais Dieu, qui résiste aux superbes [3], voyant ses pensées arrogantes, et que son esprit, emporté d'une téméraire complaisance de ses propres perfections, ne pouvait plus se tenir dans les sentiments d'une créature, du souffle de sa bouche le précipita au fond des abîmes. Il tomba du ciel ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère; et assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures. Mais non content de les soulever, il conçut dès lors l'insolent dessein de soumettre tout le monde à sa tyrannie : et voyant que Dieu par sa providence avait rangé toutes les créatures sous l'obéissance de l'homme, il l'attaque au milieu de ce jardin de délices, où il vivait si heureusement dans son innocence : il tâche de lui inspirer ce même orgueil dont il était possédé, et à notre malheur, chrétiens, il réussit comme vous le savez. Ainsi, selon la maxime de l'Évangile, « l'homme « étant dompté par le diable, il devint inconti« nent son esclave : « *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* [4] : et le Monarque du monde étant surmonté par ce superbe vainqueur, tout le monde passa sous ses lois. Enflé de ce bon succès, et n'oubliant pas son premier dessein de s'égaler à la nature divine, il se déclare ouvertement le rival de Dieu; et tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son maître, que fait-il? « Du moins il « adultère tous les ouvrages de Dieu, dit le grave « Tertullien [5]; il apprend aux hommes à en cor« rompre l'usage, et les astres, et les éléments, « et les plantes, et les animaux; il tourne tout en « idolâtrie; « il abolit la connaissance de Dieu, et par toute l'étendue de la terre il se fait adorer en sa place, suivant ce que dit le prophète : « Les

[1] Job. XLI, 25.
[2] Is. XIV, 13, 14.
[3] Jac. IV, 6.
[4] II. Petr. II, 19.
[5] De Idol. n° 4. De Spect. n° 2.

« dieux des nations, ce sont les démons[1]. » C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle « le prince du « monde[2]; » et l'apôtre, « le gouverneur des ténè- « bres[3], » et ailleurs avec plus d'énergie, « le dieu « de ce siècle, » *deus hujus sæculi*[4].

J'apprends aussi de Tertullien que non-seulement les démons se faisaient présenter devant leurs idoles des vœux et des sacrifices, le propre tribut de Dieu, mais qu'ils les faisaient parer des robes et des ornements dont se revêtaient les magistrats, et porter devant eux les faisceaux et les bâtons d'ordonnance, et les autres marques d'autorité publique; parce qu'en effet, dit ce grand personnage, « les démons sont les magistrats du « siècle : « *Dæmones sunt magistratus sæculi*[5]. Et à quelle insolence, mes frères, ne s'est pas porté ce rival de Dieu? Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisait, non pas pour se rapprocher en quelque sorte de la sainteté, c'est sa capitale ennemie; mais comme un sujet rebelle, qui par mépris, ou par insolence, affecte la même pompe que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans*[6]. Dieu a ses vierges qui lui sont consacrées : et le diable n'a-t-il pas eu ses vestales? n'a-t-il pas eu ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices, et les ministres de ses impures cérémonies, qu'il a rendues autant qu'il a pu semblables à celles de Dieu? Pour quelle raison, fidèles? parce qu'il est jaloux de Dieu, et veut paraître en tout son égal. Dieu, dans la nouvelle alliance, régénère ses enfants par l'eau du baptême; et le diable faisait semblant de vouloir expier leurs crimes par diverses aspersions : il promettait aux siens une régénération, comme le rapporte Tertullien[7]; et il se voit encore quelques monuments publics où ce terme est employé dans ses profanes mystères. L'esprit de Dieu au commencement était porté sur les eaux; et « le diable, dit Tertullien, « se plaît à se reposer dans les eaux : » *Immundi spiritus aquis incubant*[8] : dans les fontaines cachées, et dans les lacs, et dans les ruisseaux souterrains. Et l'Église de l'antiquité, étant imbue de cette créance, nous a laissé cette forme que nous observons encore aujourd'hui, d'exorciser les eaux baptismales. Dieu par son immensité remplit le ciel et la terre : « le diable par ses « anges impurs occupe autant qu'il peut toutes les « créatures[9]. » Et de là vient cette coutume des premiers chrétiens de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par une espèce de saint exorcisme.

Ce lui est, à la vérité, un sujet d'une douleur enragée de ce qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines, et que, bien loin de pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avait témérairement projeté, il faut qu'il ploie malgré qu'il en ait sous la main toute-puissante de Dieu : mais il ne se désiste pas pour cela de sa fureur obstinée : Au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage : comme on voit un ennemi impuissant, qui, ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance, en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan : il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes, qui sont ses enfants : il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons et de ses erreurs et de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même, et envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous donne jamais aucun relâche. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien le grand saint Thomas, sont très-arrêtés dans leur entreprise : car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues, qui nous font chasser très-souvent tout l'ordre de nos desseins; les anges au contraire, dit saint Thomas[1], embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances; et partant leur résolution est fixe et déterminée : mais particulièrement celle de Satan est puissamment appliquée à notre ruine. Son esprit entreprenant et audacieux, fortifié par tant de succès, et envenimé par une haine mortelle et invétérée, l'incite jour et nuit contre nous. C'est pourquoi les Écritures nous le dépeignent comme un ennemi toujours vigilant, qui rôde sans cesse aux environs, pour tâcher de nous dévorer[2]. Lorsque par la grâce de Dieu nous l'avons chassé de nos âmes, c'est alors qu'il s'anime le plus. En voulez-vous une preuve évidente, de la bouche même de Notre

[1] *Ps.* XCV, 5.
[2] *Joan.* XIV, 30.
[3] *Ephes.* VI, 12.
[4] II. *Cor.* IV, 4.
[5] *De Idol.* n° 18.
[6] *Tert. ad uxor.* n° 8, p. 186.
[7] *Tert. de Bapt.* n° 5.
[8] *Ibid.*
[9] *Ibid. de Spec.* n° 8.

[1] *S. Thom.* I. *part. Quæst.* LVIII, *Art.* III.
[2] I. *Petr* V, 8.

Seigneur? « L'esprit immonde sortant de l'homme « va ebercher du repos, dit le Fils de Dieu dans « son Évangile [1], et n'en trouve pas. » C'est que l'esprit humain est la seule retraite où il semble se rafraîchir, parce que du moins il y contente sa haine. Voyez les fous amoureux du siècle, comme ils sont patients et persévérants dans leurs convoitises brutales ! Or ce vieux adultère, dit saint Augustin [2], n'a point d'autres délices que de corrompre les âmes pudiques : ainsi ne vous étonnez pas si ses poursuites sont opiniâtres. Ayant bien eu l'insolence de traiter d'égal avec Dieu, il croit qu'il ne lui sera pas difficile d'abattre une créature impuissante. Et si, renversé comme il est par le bras de Dieu dans les gouffres éternels (remarquez ce raisonnement, chrétiens), il ne cesse néanmoins par une vaine opiniâtreté de traverser autant qu'il peut les desseins de sa providence; s'il se roidit avec tant de fermeté contre Dieu, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles; que n'entreprendra-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse? Ainsi je vous avertis, mes chers frères, de vous défier toujours de cet ennemi : quand même vous le surmontez, vous ne domptez par son audace, mais vous enflammez son indignation. *Tunc plurimum accenditur, cum extinguitur,* dit Tertullien [3] : « Quand on « l'éteint, c'est alors qu'il s'allume. » Il veut dire que ce superbe, cet audacieux ne croira jamais que vous soyez capable de lui résister; et plus vous ferez d'efforts, plus il dressera contre vous ses diverses et furieuses machines.

Vous vous imaginez peut-être, fidèles, que s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte : ah ! qu'il n'en est pas de la sorte! Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés; mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire; elle est mêlée d'une noire envie qui le ronge éternellement. Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue, et que Dieu par sa grâce nous égale aux anges, que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pécheurs, assis dans des trônes augustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges ses sectateurs. Cette envie le brûle plus que ses flammes. C'est, mes frères, ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure, qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et c'est par là que Satan est infiniment redoutable; ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs; ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher : il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à tant que par ses suggestions il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux : si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse; il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes; et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si rasantes, parmi tant de merveilleuses conceptions n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme : *Operatio eorum est hominis eversio* [1].

Voulez-vous, pour une plus ample cofirmation, que je vous fasse voir en raccourci dans notre évangile tout ce que je viens de vous dire? Il transporte le Fils de Dieu sur le pinacle du temple : il lui représente en un seul instant tous les royaumes du monde. Qui n'admirerait sa puissance? et le Fils de Dieu le permet de la sorte, afin que nous comprenions ce qu'il pourrait faire sur nous, si Dieu nous abandonnait à sa violence. Jugez, s'il vous plaît, de sa haine et de son orgueil tout ensemble par le conseil qu'il donne à notre Sauveur, de se prosterner à ses pieds et de l'adorer; conseil pernicieux et insolence inouïe. D'ailleurs pouvait-il prendre un dessein plus plausible à l'égard de Notre-Seigneur, que de le tenter de gourmandise après un jeûne de quarante jours, et de vaine gloire après une action d'une patience héroïque? Ce sont ses finesses et ses artifices. Mais ce qui nous paraît plus évidemment, est son opiniâtreté. Surmonté par trois fois, il ne peut encore perdre courage : *Recessit ab illo usque ad tempus* [2], remarque le texte sacré : « Il le laisse, « dit-il, pour un temps : » non point fatigué ni désespérant de le vaincre, mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante, *usque ad tempus.* O Dieu ! que dirons-nous ici, chrétiens? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui? Et si la guerre est continuelle, si cet ennemi irréconciliable veille sans

[1] *Luc.* XI, 24.
[2] *In Ps.* XXXIX, n° 1, t. IV, col. 326.
[3] *De Pœnit.* n° 7.

[1] *Tert. Apolog* n° 22.
[2] *Luc.* IV, 13.

cesse à notre ruine, comment pourrons-nous résister, faibles et impuissants que nous sommes? Toutefois, fidèles, ne le craignez pas. Cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens. Il tremble au seul nom de Jésus; et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé par une secrète vertu de respecter ceux qui portent sa marque : c'est ce que vous allez voir par un beau passage du grand Tertullien, d'où je tirerai une instruction importante, qui sera le fruit de tout ce discours.

Le grave Tertullien, dans ce merveilleux Apologétique qu'il a fait pour la religion chrétienne, avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire romain, qui procédaient contre les chrétiens avec une telle inhumanité[1]. Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étaient des démons, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux (je ne veux pas que ce soit une chose cachée), devant vos tribunaux et à la face de tout le monde; que l'on produise un homme notoirement possédé du diable (il dit notoirement possédé, et que ce soit une chose constante) : après, que l'on fasse venir quelque fidèle; qu'il commande à cet esprit de parler : s'il ne vous dit tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez; si, dis-je, il n'avoue ces choses, n'osant mentir à un chrétien, là même sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent, qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire. Ah! mes frères, quelle joie à des chrétiens d'entendre une telle proposition faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Église, dont il soutenait l'innocence! Quoi donc, cet esprit trompeur, et ce père de mensonge, n'ose mentir à un chrétien, devant un chrétien ce front de fer s'amollit, et, forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence; et les chrétiens sont si assurés de le faire obéir, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges! Eh! pourquoi craindrions-nous un ennemi si faible et si impuissant? C'est la même foi que nous professons, c'est le même Jésus que nous adorons, c'est la même parole de Dieu que nous avons toujours à la bouche : et si le diable est puissant contre nous, il ne le faut attribuer qu'au dérèglement de nos mœurs, qu'à notre vie toute séculière et toute païenne, qu'à la doreté de nos cœurs pour les saintes vérités du christianisme. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le diable nous est dépeint dans les Écritures tantôt fort et tantôt faible. « C'est un « lion rugissant, » dit saint Pierre[1] : y a-t-il rien de plus terrible? « Mais, dit saint Jacques[2], ré- « sistez-lui, et il s'enfuira. » Se peut-il une plus grande faiblesse? En effet il n'est fort, chrétiens, que par notre lâche condescendance; et si, au lieu de lui tendre les mains volontairement, nous avions soin de les fortifier par les armes que Jésus notre maître nous a données, ce loup affamé avec sa rage et ses artifices n'aurait qu'une fureur inutile. Et pour vous dire des choses convenables au temps où nous sommes, le jeûne, mes frères, le jeûne célébré selon l'intention de l'Église, c'est un rempart invincible contre ses attaques.

Vous me direz peut-être que c'est dans le jeûne qu'il présente le combat au Sauveur avec une plus grande furie. Mais prenez garde, mes frères, que si c'est dans le jeûne que cet ennemi fait ses efforts les plus redoutables, c'est aussi dans le jeûne que Jésus notre capitaine a daigné nous faire paraître sa victoire la plus glorieuse : pour nous apprendre, par son exemple, que ce sera toujours en vain que le diable entreprendra contre nous, quand nous serons armés par le jeûne et par l'abstinence.

Et pour vous en convaincre davantage, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire, ce que je vous disais tout à l'heure, que c'est une envie furieuse qui enflamme les démons contre nous. Ils voient qu'étant leurs inférieurs par nature, nous les passons de beaucoup par la grâce; ils ne sauraient considérer, sans un déplaisir extrême, que dans des membres mortels nous puissions par la miséricorde divine approcher de la pureté des substances incorporelles. Et comme ce qui élève les bons chrétiens presque à l'égalité des saints anges, c'est que, dédaignant le commerce du corps, ils conversent en esprit dans le ciel, ces malins et ces envieux ne tâchent qu'à les abîmer dans la chair, afin d'en faire des bêtes brutes; au lieu qu'en s'élevant au-dessus de cette masse du corps, ils entrent en société avec les intelligences célestes. C'est pourquoi la sainte Église de Dieu voulant purifier nos âmes de l'attachement excessif qu'elles ont au corps, nous ordonne une salutaire abstinence. Ce que nous perdons pour la chair, nous le gagnons pour l'esprit. Le jeûne fortifie et engraisse l'âme; et autant que nous assujettissons nos corps par la mortification et la pénitence, autant diminuons-nous les forces de notre irréconciliable ennemi.

Par conséquent, mes frères, embrassons avec grand courage cette pénitence de quarante jours

[1] *Apolog.* n° 23.

[1] I. *Petr.* v, 8.
[2] *Jac.* IV, 17.

pour les péchés de toute l'année. Certes, puisque nous offensons tous les jours, aucun moment de notre vie ne devrait être exempt de l'exercice de la pénitence. Mais puisque la sainte Église a choisi particulièrement ce temps pour nous recueillir en nous-mêmes, faisons pénitence sans murmurer. Ne nous plaignons pas des incommodités du carême. C'est par la mortification et la patience, et non pas par les voluptés et par les délices, que nous désarmerons et le diable et ses satellites. Et que ne dirai-je donc point de ces délicats, à qui la moindre peine fait tomber incontinent le courage, qui par des excuses frivoles méprisent l'observation d'un jeûne si universel, ou bien qui vivent de sorte que s'ils jeûnent de corps, ils abhorrent le jeûne en esprit?

O ignorance! ô brutalité! Dieu par sa miséricorde, mes frères, nous donne de meilleurs sentiments. Jeûnons et d'esprit et de corps. Comme nous ôtons pour un temps à notre corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à notre âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours : retirons-nous un peu des conversations et des divertissements mondains : modérons et nos ris et nos jeux. C'est là le vrai jeûne de l'âme, qui lui fait trouver une nourriture solide dans la méditation des choses célestes. Sanctifions le jeûne par l'oraison, purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles. Ainsi nous serons terribles aux diables. Voyez les petits enfants : quand il leur paraît quelque chose qui leur semble hideux et terrible, aussitôt ils se cachent au sein de leur mère. Ainsi considérons, chrétiens, cette bête farouche qui nous menace; jetons-nous par l'oraison entre les bras de notre bon Père : nous serons à couvert et en assurance; nous verrons notre ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts; et soulevés sur ces deux ailes du jeûne et de l'oraison, que nous soutiendrons par l'aumône, au lieu de succomber aux attaques des esprits rebelles et dévoyés, nous irons remplir les places qu'ils ont laissées vacantes au ciel par leur infâme désertion. Dieu nous en fasse la grâce! Amen.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES DÉMONS.

Quelle est leur puissance et leur force, leur malice et leurs ruses : moyens qu'ils emploient pour nous séduire. Avec quelle facilité nous pouvons les vaincre [1].

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du diable. Matth. IV, 1.

On vit dans le ciel un grand changement, lorsque les anges, maintenant ennemis, autrefois enfants et domestiques, ayant quitté le bien commun de toutes les natures intelligentes pour s'arrêter à eux-mêmes et à leur propre excellence, perdirent tout à coup la justice dans laquelle Dieu les avait créés; et n'ayant plus que du faste au lieu de leur grandeur naturelle, des finesses malicieuses au lieu d'une sagesse céleste, l'esprit de division au lieu d'une charité très-ardente, ils devinrent superbes, trompeurs et jaloux, et réduits justement par leur péché à une telle extrémité de misère, que, nonobstant l'excellence de leur nature, de pauvres mortels comme nous ne laissent pas de leur faire envie. Changement vraiment épouvantable, lequel si nous méditons sérieusement, il en réussira cette utilité, que ces esprits malfaisants, malgré la haine qu'ils ont contre nous, profiteront néanmoins à notre salut en nous apprenant à craindre Dieu par l'exemple de leur ruine, et à veiller sur nous-mêmes par l'appréhension de leurs ruses. C'est le fruit que je me propose de ce discours, qui étant de telle importance, je ne puis douter du secours d'en haut dans une entreprise si salutaire. Oui, mes frères, le Saint-Esprit descendra sur nous, Marie nous assistera par ses prières; et s'agissant de combattre les démons, un ange nous prêtera volontiers ses paroles pour implorer son secours. *Ave.*

C'est le dessein du Fils de Dieu de tenir ses fidèles toujours en action, toujours occupés, et vigilants et animés, jamais relâchés ni oisifs : et parce que comme de tous les emplois celui de la guerre est le plus actif et qui tient l'esprit le plus occupé, de là vient qu'il nous enseigne, dans son

[1] Ce sermon est au fond le même que le précédent. D. Déforis a tenté, mais sans succès, de les fondre ensemble. Quoiqu'ils se ressemblent beaucoup, chacun néanmoins a son caractère propre, des tours souvent très-différents; l'un développe ce qui n'est qu'ébauché dans l'autre; et d'ailleurs celui-ci contient des morceaux considérables qui ne se trouvent point dans le premier. Nous les donnons donc tous deux tels que Bossuet les a composés. (*Édit. de Versailles.*)

Ecriture, que « notre vie est une milice [1], » et que comme nous sommes toujours dans le combat, aussi ne devons-nous jamais cesser d'être sur nos gardes : *Sobrii estote et vigilate* [2] : « Soyez « sobres, et veillez. » L'évangile de ce jour nous fait bien connaître cette vérité. Nous y voyons Jésus conduit au désert, pour y être tenté du diable ; c'est-à-dire, notre capitaine qui descend au champ de bataille, pour venir aux mains avec nos ennemis invisibles : *Ductus est Jesus a Spiritu in desertum, ut tentaretur a diabolo.*

Ne croyez pas, mes frères, que nous devions être spectateurs oisifs de ce combat admirable : nous sommes engagés bien avant dans cette querelle; et le Fils de Dieu ne permet aux démons d'entreprendre aujourd'hui sur sa personne, qu'afin de nous faire entendre par son exemple ce qu'ils machinent tous les jours contre nous-mêmes. Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous soyons obligés à combattre, faisons ce que l'on fait dans la guerre; et avant que d'entrer dans la mêlée, avançons-nous avec le Sauveur pour reconnaître ces ennemis qui marchent contre nous si résolument. Si nous sommes soigneux de les observer, dans l'évangile de cette journée, nous remarquerons aisément leur puissance, qui les rend superbes et audacieux. Ils entreprennent, messieurs, contre le Fils de Dieu même, ils tentent de le mettre à leurs pieds: peut-on voir une audace plus emportée? Ils l'enlèvent en un moment du desert sur le pinacle du temple, Jésus-Christ le permettant de la sorte pour l'instruction de ses fidèles : n'est-ce pas une force terrible? S'ils sont forts et entreprenants, ils ne sont pas moins rusés ni malicieux. La haine invétérée qu'ils ont contre nous, les oblige de recourir à des artifices également subtils et malins. Ils tentent Jésus-Christ de gourmandise après un jeûne de quarante jours : *Dic ut lapides isti panes fiant :* « Dites que ces pier« res deviennent des pains; » et ils tâchent de le porter à la vaine gloire, après une action d'une patience héroïque : n'était-ce pas un dessein plausible et une finesse bien inventée?

Tout cela, chrétiens, nous doit faire peur, puisque nous avons à nous défendre dans le même temps, et de la violence et de la surprise, et de la force et des ruses. Et néanmoins ce même évangile, qui nous représente ces ennemis avec cet appareil redoutable, nous découvre aussi d'une même vue qu'il n'est rien de plus aisé que de les vaincre; puisque nous voyons clairement et toutes leurs forces abattues, et toutes leurs finesses éludées par une simple parole. Voilà, mes frères, en peu de mots, ce que nous apprend l'Évangile de l'état de nos ennemis et de leur armée. Si vous regardez leur marche hardie, et leur contenance fière et présomptueuse, vous verrez d'abord leur force et leur puissance : si vous observez de plus près leur marche, vous reconnaîtrez aisément leurs ruses et leurs détours : et enfin si vous pénétrez jusqu'au fond, vous verrez qu'avec leur mine superbe et leur appareil redoutable, ils sont déjà rompus et défaits; et qu'étant encore tremblants et effrayés de leur déroute, il est très-facile de les mettre en fuite. C'est ce que je me propose de vous faire entendre, et voilà en peu de mots le partage de ce discours : commençons par leur force et par leur puissance.

PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre, messieurs, quelle est la force des ennemis que nous avons à combattre, il faut nécessairement vous entretenir de la perfection de leur nature. Mais comme ce discours serait infini, si j'allais rechercher curieusement tout ce que la théologie nous en enseigne, je vous en dirai seulement ce mot, qui sera très-utile pour votre instruction : c'est que la noblesse de leur être est telle, qu'à peine les théologiens peuvent-ils comprendre de quelle sorte le péché a pu trouver place dans une perfection si éminente. Il faut donc nécessairement qu'elle soit bien haute. Et en effet, mes frères, que des mortels comme nous, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, abandonnent si souvent le chemin étroit de la loi de Dieu, bien que ce soit une extrême insolence, ce n'est pas un événement incroyable : mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connaissances sont si distinctes et les mouvements si paisibles, que Dieu avait créées avec tant de grâce et dans une condition si heureuse, qu'elles pouvaient mériter leur béatitude par un moment de persévérance, se soient néanmoins retirées de Dieu, bien qu'elles fussent si assurées que leur souveraine félicité ne fût qu'en lui seul; c'est ce qui est surprenant et terrible. Le prophète même s'en étonne : *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer* [1]? O Lucifer, astre brillant qui luisait dans le ciel avec tant d'éclat, comment es-tu tombé si soudainement? quelle est la cause de ta chute? qui a pu donner l'entrée au péché, puisqu'il ne pouvait y avoir ni erreur parmi tant de connaissances, ni surprise dans un si grand jour, ni trouble dans une si parfaite tranquillité et dans un tel dégagement de la matière? Cependant, mes frères, cet astre est tombé, et il a entraîné avec lui la quatrième partie

[1] *Job.* VII, 1.
[2] I. *Petr.* V, 8.

[1] *Is.* XIV, 12.

des étoiles. De quelle sorte cela s'est-il fait? Ne soyons pas curieux d'un si grand secret, et reconnaissons seulement qu'en vérité être créature, c'est bien peu de chose.

Les fous marcionites, et les manichéens, encore plus insensés, estimaient que la méchanceté des démons était leur condition naturelle : car de même qu'il y a un souverain bien duquel tous les biens découlent dans cet univers, ainsi parce qu'il s'y rencontre diverses sortes de maux, ils inféraient de là qu'il y avait un principe commun de tout mal, un souverain mal, pour ainsi parler, un Dieu méchant, dont tout le plaisir est de nuire, ruminant toujours en soi-même quelque dessein tragique et funeste; et ils voulaient que les diables fussent ses créatures et ses satellites; de sorte, disaient-ils, qu'ils sont méchants par nature. Certes je m'étonnerais qu'une doctrine si monstrueuse ait pu avoir quelque vogue parmi des gens qui se disaient chrétiens, si je ne savais qu'il n'y a point d'abîme d'erreur où l'esprit humain ne se précipite, lorsqu'enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée.

Mais autant que leur doctrine était ridicule et impie, autant sont excellentes les vérités que les anciens Pères leur ont opposées : et surtout je ne puis assez admirer avec quelle force de raisonnement l'incomparable saint Augustin[1], et après lui le grand saint Thomas, son disciple, ont réfuté leur extravagance. Ces grands hommes leur ont appris qu'en vain ils recherchaient les causes efficientes du mal; que le mal n'étant qu'un défaut, il ne pouvait avoir de vraies causes; que tous les êtres venaient du premier et souverain Être, qui, étant très-bon par essence, communiquait aussi une impression de bonté à tout ce qui sortait de ses mains; d'où il résultait manifestement qu'il ne pouvait y avoir de nature mauvaise. Ce qui se confirme par le sentiment et le langage commun des hommes, qui appellent les choses bonnes quand elles sont dans leur constitution naturelle : et par conséquent il est impossible qu'une chose soit tout ensemble et naturelle et mauvaise. A quoi ils ajoutaient que le mal, n'étant qu'une corruption du bien, ne pouvait agir ni travailler que sur un bon fond; qu'il n'y a que les bonnes choses qui soient capables d'être corrompues; et que les créatures ne pouvant devenir mauvaises que parce qu'elles s'éloignent de leurs vrais principes, il s'ensuivait de là que ces principes étaient très-bons. Ainsi, disaient ces grands personnages, tant s'en faut que les manquements des créatures prouvent qu'il y a de mauvais principes, qu'au contraire il serait impossible qu'il y eût aucun manquement dans le monde, si les principes n'étaient excellents : par exemple, il ne pourrait y avoir de dérèglement, s'il n'y avait une règle première et invariable; ni aucune malice dans les actions, s'il n'y avait une souveraine bonté, de laquelle les méchants se retirent par un égarement volontaire. Enfin, pour couronner leurs belles raisons par une parole expresse du Fils de Dieu, ils ont remarqué que Notre-Seigneur, en parlant du diable, en saint Jean, n'avait pas dit qu'il était né dans le mensonge, mais « qu'il n'était pas demeuré dans la vérité : » *In veritate non stetit*[1]. Que s'il n'y est pas demeuré, il y a donc été établi; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Laissant donc à part ces vieilles erreurs, ensevelies depuis si longtemps dans l'oubli, recherchons de plus haut et par les véritables principes l'origine de ces esprits dévoyés, et la cause de leurs erreurs. Suivez-moi, s'il vous plaît, chrétiens.

Non ! je ne cherche point d'autres causes pourquoi les anges ont pu pécher, sinon que c'étaient des créatures : la raison, saint Augustin nous l'a enseignée[2]. La créature est faite de la main de Dieu; donc il ne se peut qu'elle ne soit bonne, parce que son principe est la bonté même : mais la créature est tirée du néant; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle retient quelque chose de cette basse et obscure origine; ni si étant sortie du néant, elle y retombe si facilement par le péché, qui l'y rengage de nouveau, en la séparant de la source de son être. Ainsi, messieurs, c'est assez de voir que les anges étaient créatures, pour conclure qu'ils n'étaient pas impeccables. Cet honneur n'appartient qu'à Dieu. Ils lui sont semblables, il est vrai, mais non pas en tout : et encore que nous voyions, dit Tertullien, « qu'une image bien faite représente tous les traits « de l'original, elle ne peut exprimer sa vigueur, « étant destituée de mouvement; ainsi quelque « ressemblance que nous voyions des perfections « infinies de Dieu dans les anges et les natures « spirituelles, elles ne peuvent jamais exprimer « sa force, qui est le bonheur de ne pécher pas : » *Imago, cum omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsa caret, non habens motum; ita et anima, imago spiritus, solam vim ejus exprimere non valuit, id est non peccandi felicitatem*[3].

Tirés du néant, et c'est assez dire : de là, messieurs, il est arrivé que les premiers des anges se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance

[1] *De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XIII, t. VII, col. 365. Lib. *de ver. Relig.* n° 35, 36, 37, t. I, col. 759, 760, et alibi.

[1] *Joan.* VIII, 44.
[2] *De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XIII, t. VII, col. 365.
[3] *Lib.* II, *adv. Marcion.* n° 9.

de leur beauté. La douceur de leur liberté les a trop charmés, ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont plus voulu se soumettre à Dieu; et ayant quitté, les malheureux, cette première bonté, qui n'était pas moins l'appui de leur bonheur que le principe de leur être, vous étonnerez-vous si tout est allé en ruine, ni s'il s'en est ensuivi un changement si épouvantable? Dieu l'a permis de la sorte.

Tremblons, tremblons, mes frères, et soyons saisis de frayeur en voyant ce tragique exemple, et de la faiblesse de la créature, et de la justice divine. Hélas! on a beau nous avertir, nous courons tous les jours aux occasions du péché les plus pressantes, les plus dangereuses : nous ne veillons non plus sur nous-mêmes que si nous étions impeccables; et nous croyons pouvoir conserver sans peine, parmi tant de tentations, ce que des créatures si parfaites ont perdu dans une telle tranquillité. Est-ce folie? est-ce enchantement, est-ce que nous n'entendons pas quels malheurs le péché apporte? pendant que nous voyons à nos yeux ces esprits si nobles, défigurés si étrangement par un seul crime, que d'anges de lumière ils sont faits tout d'un coup anges de ténèbres, d'enfants ils sont devenus ennemis irréconciliables; et étant ministres immortels des volontés divines, ils sont enfin réduits à cette extrémité de misère, qu'il n'y a plus pour eux d'occupation que dans l'infâme emploi de tromper les hommes. Quelle vengeance, quel changement! c'est le péché qui l'a fait, et nous ne le craignons pas! n'est-ce pas être bien aveugles? Mais revenons à notre sujet et jugeons de la force de nos ennemis par la perfection de leur nature.

C'est le grand apôtre saint Paul qui nous y exhorte par ces excellentes [paroles :] « Revêtez-« vous, dit-il, des armes de Dieu, parce que vous « n'avez pas à combattre la chair ni le sang, » ni aucune force visible : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates, adversus mundi rectores, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus*[1]; « mais contre des principautés et des « puissances, et des malices spirituelles : « *spiritualia nequitiæ*. Pourquoi exagère-t-il en termes si forts leur nature spirituelle? c'est à cause que dans les corps, outre la partie agissante, il y en a aussi une autre qui souffre, que nous appelons la matière : c'est pourquoi les actions des causes naturelles, si nous les comparons à celles des anges, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vertu. Au contraire, ces ennemis invisibles, qui s'opposent à notre bonheur, ne sont pas, dit-il, de chair ni de sang : tout y est dégagé, tout y est esprit; c'est-à-dire, tout y est force, tout y est vigueur : ils sont de la nature de ceux dont il est écrit « qu'ils portent le monde[1]. » Et de là nous devons conclure que leur puissance est très-redoutable.

Mais vous croirez peut-être que leur ruine les a désarmés, et qu'étant tombés de si haut ils n'ont pu conserver leurs forces entières. Désabusez-vous, chrétiens; tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté et conséquemment leur béatitude. En voici la raison solide, tirée des principes de saint Augustin : c'est que la félicité des esprits ne se trouve ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais elle consiste seulement à s'unir à Dieu par un amour chaste et persévérant. Quand donc ils se séparent de lui, ne croyez pas qu'il soit nécessaire que Dieu change rien en leur nature pour punir leur égarement; il suffit, dit saint Augustin, pour se venger d'eux, qu'il les abandonne à eux-mêmes : *Quia sua superbia sibi placuerunt, Dei justitia sibi donarentur*[2]. De cette sorte ces anges rebelles que l'honneur de leur nature a enflés, que leurs grandes connaissances ont rendus superbes jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu, ne perdront pas pour cela leurs dons naturels. Non, ils leur seront conservés; mais il y aura seulement cette différence, que ce qui leur servait d'ornement cela même leur tournera en supplice, par une opération cachée de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance.

Par conséquent, messieurs, il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts. « Les « forts, dit David, se sont jetés sur moi : » *Irruerunt in me fortes*[3]; par où saint Augustin entend les démons[4]. Jésus-Christ appelle Satan « le « fort armé : « *fortis armatus*[5]. Non-seulement il a sa force, c'est-à-dire, sa nature et ses facultés, mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire, ses inventions et ses connaissances : *fortis armatus*. Ailleurs il le nomme « le prince du

[1] *Ephes.* VI, 12.

[1] *Job.* IX, 13.
[2] *De Civ. Dei*, lib. XIV, cap. XV, t. VII, col. 360.
[3] *Ps.* LVIII, 4.
[4] *In Ps.* LVIII, *enarr.* I, n° 6, t. IV, col. 550
[5] *Luc.* XI, 21.

« monde : » *princeps hujus mundi* [1] ; et saint Paul, « gouverneur du monde : » *rectores mundi* [2]. Et nous apprenons de Tertullien que les démons faisaient parer leurs idoles des robes dont se revêtaient les magistrats, qu'ils faisaient porter devant eux les faisceaux et les autres marques d'autorité publique, comme étant, dit-il, « les vrais « magistrats et les princes naturels du siècle : » *Dæmones magistratus sunt sæculi* [3]. Satan n'est pas seulement le prince, le magistrat et le gouverneur du siècle; mais, pour ne laisser aucun doute de sa redoutable puissance, saint Paul nous enseigne qu'il [4] « en est le dieu : » *deus hujus sæculi* [4]. En effet, il fait le dieu sur la terre, il affecte d'imiter le Tout-Puissant. Il n'est pas en son pouvoir de faire comme lui de nouvelles créatures, pour les opposer à son Maître; voici ce qu'invente son ambition : il corrompt celles de Dieu, dit Tertullien [5], et les tourne autant qu'il peut contre leur auteur : enflé démesurément de ses bons succès, il se fait rendre enfin des honneurs divins; il exige des sacrifices, il reçoit des vœux, il se fait ériger des temples, comme un sujet rebelle qui par mépris ou par insolence affecte la même grandeur que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans* [6].

Telle est la puissance de notre ennemi; et ce qui le rend plus terrible, c'est la violente application avec laquelle il unit ses forces dans le dessein de notre ruine. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien saint Thomas [7], sont très-arrêtés dans leurs entreprises : car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues qui rendent nos résolutions chancelantes; les anges, au contraire, dit saint Thomas, embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances; et ensuite leur résolution est fixe, déterminée et invariable. Mais s'il y a en eux quelque pensée forte, et où leur intelligence soit tout appliquée, c'est sans doute celle de nous perdre. « C'est un ennemi « qui ne dort jamais, jamais il ne laisse sa ma- « lice oisive » : *Pervicacissimus hostis ille nunquam malitiæ suæ otium facit :* quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation : *Tunc plurimum accenditur, dum extinguitur* [8] : « Quand son feu semble tout à fait éteint, c'est « alors qu'il se rallume avec plus de force. » Ce superbe, ayant entrepris de traiter d'égal avec Dieu, pourra-t-il jamais croire qu'une créature impuissante soit capable de lui résister? et si, renversé comme il est dans les cachots éternels, il ne cesse pas néanmoins de traverser autant qu'il peut les desseins de Dieu; s'il se roidit contre lui avec une telle opiniâtreté, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles; que n'osera-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse?

Ainsi je vous avertis, mes chers frères, de ne vous relâcher jamais, et de vous tenir toujours en défense. Tremblez même dans la victoire : c'est alors qu'il fait ses plus grands efforts, et qu'il remue ses machines les plus redoutables. Le voulez-vous voir clairement dans l'histoire de notre évangile? il attaque trois fois le Fils de Dieu : trois fois repoussé honteusement, il ne peut encore perdre courage. « Il le laisse, dit l'Écriture, « jusqu'à un autre temps : » *Recessit ab illo usque ad tempus* [1]; surmonté et non abattu, ni désespérant de le vaincre; mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu! que dirons-nous ici, chrétiens? si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui? Et si la guerre est continuelle, si un ennemi si puissant veille sans cesse contre nous avec tous ses agents, qui pourrait assez exprimer combien soigneuse, combien vigilante, combien prévoyante et inquiète doit être à tous moments la vie chrétienne? Et nous nous endormons! Je ne m'étonne pas si nous vivons sous sa tyrannie, ni si nous tombons dans ses piéges, ni si nous sommes enveloppés dans ses embûches et dans ses finesses.

SECOND POINT.

Puisque l'ennemi dont nous parlons est si puissant et si orgueilleux, vous croirez peut-être, messieurs, qu'il vous attaquera par la force ouverte, et que les finesses s'accordent mal avec tant de puissance et tant d'audace. En effet, saint Thomas remarque [2] que le superbe entreprend hautement les choses; et cela, dit ce grand docteur, parce qu'il veut contrefaire le courageux, qui a coutume d'agir ouvertement dans ses desseins, et qui est ennemi de la surprise et des artifices. Il serait donc malaisé d'entendre de quelle sorte Satan aime les finesses, « lui qui est le « prince de tous les superbes, » comme l'appelle l'Écriture sainte : *Ipse est rex super universos filios superbiæ* [3] si cette même Écriture ne nous

[1] *Joan.* XII, 31.
[2] *Eph.* VI, 12.
[3] *De Idol.* n° 18.
[4] II. *Cor.* IV, 4.
[5] *De Idol.* n° 4.
[6] *Tert. ad Uxor.* n° 8.
[7] *Part.* I *Quæst.* LVIII, *art.* III.
[8] *Tert. de Pœnit.* n° 7.

[1] *Luc.* IV, 13.
[2] *Quæst.* LV, *art.* 8, *ad* 2.
[3] *Job.* XLI, 25.

apprenait que c'est un superbe envieux, *Invidia diaboli*[1], et par conséquent trompeur et malin. Car encore qu'il soit véritable que l'envie soit une espèce d'orgueil, néanmoins tout le monde sait que c'est un orgueil lâche et timide, qui se cache, qui fuit le jour, qui, ayant honte d'elle-même, ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et de là vient qu'une noire envie rongeant éternellement le cœur de Satan et de ses malheureux complices, et le remplissant de fiel et d'amertume contre nous, elle le contraint d'avoir recours à la fraude, à la tromperie, à des artifices malicieux ; il ne lui importe pas, pourvu qu'il nous perde.

D'où lui vient cette envie? C'est ce qu'il serait long de vous expliquer, et vous en êtes sans doute déjà bien instruits : car qui ne sait, messieurs, que cet insolent, qui avait osé attenter sur le trône de son Créateur, frappé d'un coup de foudre, chut du ciel en terre, « plein de rage et de « désespoir? » *Habens iram magnam*[2]. Se sentant perdu sans ressource, et ne sachant sur qui se venger, il tourne sa haine envenimée contre Dieu, contre les anges, contre les hommes, contre toutes les créatures, contre lui-même; et après une telle chute, n'étant plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit malfaisant, des compagnons de sa misère, il conspire avec ses anges de tout perdre avec eux, d'envelopper, s'ils pouvaient, tout le monde dans leur crime. De là cette haine, de là cette envie qui le remplit contre nous de fiel et d'amertume.

Le voulez-vous voir, chrétiens, voulez-vous voir cet envieux représenté chez Ézéchiel sous le nom de Pharaon, roi d'Égypte? Spectacle épouvantable! Tout autour de lui sont des corps meurtris par de cruelles blessures. « Là gît Assur, dit « le prophète, avec toute sa multitude : là est « tombé Élam et tout le peuple qui le suivait : là « Mosoch et Thubal, les rois d'Idumée et du « Nord, et leurs princes et leurs capitaines, et « tous les autres, qui sont nommés multitude im« mense, nombre innombrable : » ils sont tout autour couchés par terre, nageant dans leur sang : « Pharaon est au milieu qui voit tout ce carnage, « et qui se console de ses pertes, et de toute sa « multitude tuée par le glaive; Pharaon et toute « son armée; » Satan et tous ses complices : *Vidit eos Pharao, et consolatus est super universa multitudine sua quæ interfecta est gladio; Pharao, et omnis exercitus ejus*[3].

Enfin, enfin, disent-ils, nous ne serons pas les seuls : çà, çà, voici des compagnons. O justice divine! tu as voulu des supplices, en voilà; soûle ta vengeance; voilà assez de sang, assez de carnage. Voilà, voilà ces hommes que Dieu avait voulu égaler à nous, les voilà enfin nos égaux dans les tourments; cette égalité nous plaît : plutôt, plutôt périr, que de les voir à nos côtés dans la gloire. Malheur à nos lâches compagnons qui le souffrent : il vaut bien mieux périr, et qu'ils périssent avec nous. Ils nous jugeront quelque jour, ces hommes mortels; il faudra bien l'endurer, puisque Dieu le veut. Ah! quelle rage pour ces superbes! mais auparavant, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main! ah! que nous allons faire de sièges vacants! et qu'il y en aura, parmi les criminels, de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges! Puis se tournant aux saints anges : Eh bien! vous en avez de votre côté? est-ce que nous sommes seuls? vous semblons-nous mal accompagnés au milieu de tant de peuples et de nations? Allez, glorifiez-vous de votre petit nombre d'élus, que vous avez à peine tirés de nos mains; mais confessez du moins que notre multitude l'emporte.

Que faisons-nous, mes frères, d'entendre parler si longtemps ces blasphémateurs? Voyez leur rage, voyez leur envie, et comme ils triomphent de la mort des hommes. C'est là leur application, « c'est tout leur ouvrage : » *Operatio eorum est hominis eversio*[1]. Que ne peuvent-ils aussi se venger de Dieu? sa puissance infinie ne le permet pas. Outrés d'une rage impuissante, ils déchargent tout leur fiel sur l'homme qui est son image; ils mettent en pièces cette image, ils repaissent leur esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance. C'est, mes frères, cette noire envie, mère des fraudes et des tromperies, qui fait que Satan marche contre nous par une conduite cachée et impénétrable. Il ne brille pas comme un éclair, il ne gronde pas comme un tonnerre; il ressemble à une vapeur pestilente qui se coule au milieu de l'air par une contagion insensible et imperceptible à nos sens : il inspire son venin dans le cœur; ou, pour me servir, chrétiens, d'une autre comparaison qui lui convient mieux, il se glisse comme un serpent : c'est ainsi que l'Écriture l'appelle[2].

Et Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable : *Abscondat se itaque serpens, totamque prudentiam suam in latebrarum ambagibus torqueat :* « Il se cache autant « qu'il peut, il resserre en lui-même par mille dé« tours sa prudence malicieuse : » c'est-à-dire qu'il use de conseils cachés et de ruses profondé-

[1] *Sap.* II, 24.
[2] *Apoc.* XII, 12.
[3] *Ezech.* XXXII, 31.

[1] *Tert. Apolog.* n° 22.
[2] *Apoc.* XII, 9.

ment recherchées. C'est pourquoi Tertullien poursuit en ces mots : « Il se retire, dit-il, dans les « lieux profonds, il ne craint rien tant que de paraître : quand il montre la tête, il cache la « queue; il ne se remue jamais tout entier, mais « il se développe par plis tortueux, bête ennemie « du jour et de la clarté : » *Alte habitet, in cæca detrudatur, per anfractus seriem suam evolvat, tortuose procedat, nec semel totus, lucifuga bestia* [1].

C'est Satan, c'est Satan, messieurs, qui nous est représenté par ces paroles; c'est lui qui ne se déplie jamais tout entier : il étale la belle apparence, et il cache la suite funeste : il rampe quand il est loin, et il mord sitôt qu'il est proche. Prenez garde à vous, mes chers frères, crie le grand apôtre saint Paul, « prenez garde que « vous ne soyez trompés par Satan; car nous n'i« gnorons pas ses pensées : » *Ut non circumveniamur a Satana, non enim ignoramus cogitationes ejus* [2]. Non, non, nous n'ignorons pas ses pensées; nous savons que sa malice est ingénieuse; que son esprit inventif, raffiné par un long usage, excité par sa haine invétérée, n'agit que par des artifices fins et déliés, et par des machines imprévues. Ah! mes frères, qui pourrait vous dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices ce serpent coule?

S'il vous trouve déjà agités, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour, il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement : il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloigné du crime, jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité, il n'est pas si grossier, dit saint Chrysostôme : *Multa utitur versutia, perseverantia, attemperatione ad hominum perniciem, et a minimis statim congreditur. Multo, multo utitur condescensu ut nos ad mala præcipitet* [3]. « Il use, dit-il, avec nous d'une grande condes« cendance. » Que veut dire cette parole? Dieu se rabaisse.... Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudrait bien, mes frères, vous rendre d'abord aussi méchants que lui, s'il pouvait : car que « désire ce vieil adultère, sinon de corrompre « l'intégrité des âmes innocentes [4], » et de les porter dès le premier pas à la dernière infamie? Mais vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action, il vous faut mener pas à pas : c'est pourquoi il se rabaisse, dit saint Chrysostôme, il s'accommode à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance. Ah! ce ne sera, dit-il, qu'un regard; après, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. Prenez garde, le serpent s'avance; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veines en veines, et se répand par tout le corps. Il faut l'avoir, il faut la gagner. C'est un adultère : n'importe. Eh bien! je la possède, est-ce pas assez? Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari : qu'il meure. Vous ne pouvez le faire tout seul : engageons-en d'autres dans notre crime : employons la fraude et la perfidie. David, David, le malheureux David! et qui ne sait pas son histoire? Judas : [inspirons-lui] le dessein de se porter à vendre son maître. Le crime est horrible! Allons par degrés : qu'il le vole premièrement; après, qu'il le vende. Voilà l'appât, l'avarice : il y a donné, il est à nous. Poussons, poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde et au désespoir. Mes chers frères, éveillez vous, et ne vous laissez pas séduire à Satan; car vous êtes bien avertis, et vous n'ignorez pas ses pensées : *non enim ignoramus cogitationes ejus*. C'est pourquoi il vous est aisé de le vaincre : c'est par où il faut conclure en peu de paroles.

TROISIÈME POINT.

Il semble que je sois ici obligé de me contredire moi-même, et de détruire en cette partie ce que j'ai établi dans les deux autres. Car après vous avoir fait voir que notre ennemi est fort et terrible, il faut maintenant vous dire au contraire qu'il est faible et facile à vaincre. Comment concilier ces deux choses si ce n'est en vous disant, chrétiens, qu'il est fort contre les lâches et les timides, mais très-faible et impuissant pour les courageux? En effet, nous voyons, dans les saintes Lettres, qu'il nous y est représenté tantôt fort, tantôt faible, tantôt fier et tantôt tremblant; et il n'y eut jamais une bête plus monstrueuse.

C'est un lion rugissant qui se rue sur nous : c'est un serpent qui rampe par terre, et il n'est rien de plus aisé que d'en éviter les approches. « Il « tourne autour de vous pour vous dévorer; » voilà qui est terrible : *Circuit quærens quem devoret* [1]. « Mais résistez-lui seulement, et il se « mettra en fuite : » *Resistite diabolo, et fugiet a vobis* [2]. Écoutez comme il parle à notre Sauveur; c'est une remarque de saint Basile de Séleucie : *Quid mihi et tibi est, Jesu, Fili Dei altissimi* [3] « Qu'y a-t-il entre toi et moi, Jésus Fils de Dieu?

[1] *Advers. Valent.* n° 3.
[2] II. *Cor.* II, 11.
[3] *Hom.* LXXXVII, *in Matth.* t. VII, p. 814.
[4] *S. Aug. in Ps.* XXXIX, n° 1, t. IV, col. 326.

[1] I. *Petr.* V, 8.
[2] *Jac.* IV, 7.
[3] *Luc.* VIII, 28.

Voilà un serviteur qui parle bien insolemment à son maître[1]; mais il ne soutiendra pas longtemps sa fierté. « Et je te prie, dit-il, ne me tourmente « pas : » *Obsecro te, ne me torqueas. Venisti ante tempus torquere nos* ». Voyez comme il tremble sous les coups de fouet. Que si j'avais assez de loisir pour repasser sur toutes les choses qui nous l'ont fait paraître terrible, il me serait aisé de vous y montrer des marques visibles de faiblesse.

Il est vrai qu'il a ses forces entières; mais celui qui les lui a laissées pour son supplice, ainsi que nous avons dit, lui a mis un frein dans les mâchoires, et ne lui lâche la bride qu'autant qu'il lui plaît, ou pour exercer ses serviteurs, ou pour se venger de ses ennemis. Il a une puissance fort vaste, et son empire s'étend bien loin; mais saint Augustin nous apprend que ce commandement lui tient lieu de peine : *Pœna enim ejus est ut in potestate habeat eos qui Dei præcepta contemnunt*[3]. Et en effet, s'il est véritable que d'être ennemi de Dieu ce soit la souveraine misère, celui qui en est le chef n'est-il pas par conséquent le plus misérable? Enfin est-il rien de plus méprisable que toute cette grandeur qu'il affecte, puisqu'avec cette intelligence qui le rend superbe et toutes ces qualités extraordinaires, nous lui semblons néanmoins dignes d'envie; et, tout impuissants que nous sommes, il désespère de nous pouvoir vaincre, s'il n'y emploie les ruses et la surprise : de laquelle, certes, messieurs, ayant été si bien avertis, est-il rien de plus aisé que de l'éviter, « pourvu que nous marchions en plein jour « comme des enfants de lumière : » *Ut filii lucis ambulate*[4]?

Que si vous voulez savoir sa faiblesse, non plus, messieurs, par raisonnement, mais par une expérience certaine, écoutez parler Tertullien dans son admirable Apologétique : voici une proposition bien hardie, et dont vous serez étonnés. Il reproche aux gentils que toutes leurs divinités sont des esprits malfaisants; et pour leur faire entendre cette vérité, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. *Edatur hic aliquis sub tribunalibus vestris, quem dæmone agi constet*[5] : O juges! qui nous tourmentez avec une telle inhumanité, c'est à vous que j'adresse ma parole : qu'on me produise devant vos tribunaux; je ne veux pas que ce soit en un lieu caché, mais à la face de tout le monde; « qu'on y produise un homme qui soit « notoirement possédé du démon; » je dis notoirement possédé, et que la chose soit très-constante : *quem dæmone agi constet* : alors que l'on fasse venir quelque fidèle, je ne demande pas qu'on fasse un grand choix; que l'on prenne le premier venu, « pourvu seulement qu'il soit « chrétien : » *jussus a quolibet christiano* : si en présence de ce chrétien il n'est contraint non-seulement de parler, mais encore de vous confesser ce qu'il est, et d'avouer sa tromperie, « n'osant mentir à un chrétien, » *christiano mentiri non audentes*; messieurs, remarquez ces paroles : « là même, là même, sans plus différer, « sans aucune nouvelle procédure, faites mourir « ce chrétien impudent qui n'aura pu soutenir « par l'effet une promesse si extraordinaire : » *ibidem illius christiani procacissimi sanguinem fundite*.

O joie, ô ravissement des fidèles, d'entendre une telle proposition, faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Église, dont il soutenait l'innocence! Quoi donc! cet esprit trompeur, ce père de mensonge oublie ce qu'il est, et n'ose mentir à un chrétien! *christiano mentiri non audentes*. Devant un chrétien ce front de fer s'amollit : forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence; et les chrétiens sont si assurés de le faire parler à leur gré, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges. Qui ne se rirait donc de cet impuissant ennemi, qui cache tant de faiblesse sous une apparence si fière? Non, non, mes frères, ne le craignons pas : Jésus, notre capitaine, l'a mis en déroute; il ne peut plus rien contre nous, si nous ne nous rendons lâchement à lui.

C'est nous-mêmes que nous devons craindre; ce sont nos vices et nos passions plus dangereuses que les démons mêmes. Bel exemple de l'Écriture : Saül possédé du malin esprit; David le chassait au son de sa lyre, ou plutôt par la sainte mélodie des louanges de Dieu, qu'il faisait perpétuellement résonner dessus. Chose étrange, messieurs! pendant que le démon se retirait, Saül devenait plus furieux : il tâche de percer David de sa lance[1]; tant il est véritable qu'il y a quelque chose en nous qui est pire que le démon même, qui nous tente de plus près, et qui nous jette dans un combat plus dangereux! Chrétiens, « c'est la convoitise qui nous tente, « dit saint Jacques[2], et qui nous attire. » Ah! modérons-la par le jeûne, châtions-la par le jeûne, disciplinons-la par le jeûne.

O jeûne, tu es la terreur des démons; tu es la nourriture de l'âme, tu lui donnes le goût des

[1] *S. Basil. Seleuc. Orat.* XXIII.
[2] *Matth.* VIII, 29.
[3] *De Genes. cont. Manich.* lib. II, n° 26, t. 1, col. 675.
Ephes. V, 8.
[4] *Apolog* n° 23.

[1] I. *Reg.* XVI, 23; XIX, 10.
[2] *Jac.* I, 14.

plaisirs célestes, tu désarmes le diable, tu amortis les passions : ô jeûne, médecine salutaire contre le dérèglement de nos convoitises, malheureux ceux qui te rejettent, et qui t'observent en murmurant contre une précaution si nécessaire ! Loin de nous, mes frères, de tels sentiments : jeûnons, jeûnons d'esprit et de corps. Comme nous retranchons pour un temps au corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à l'âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours : retirons-nous des conversations et des divertissements mondains : modérons nos ris et nos jeux, faisons succéder en leur place le soin d'écouter l'Évangile qui retentit de toutes parts dans les chaires : c'est le son de cet Évangile qui fait trembler les démons. Sanctifions le jeûne par l'oraison ; purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles[1].

Assez de bals, assez de danses, assez de jeux, assez de folies. Donnons place à des voluptés et plus chastes et plus sérieuses. Voici, mes frères, une grande joie que Dieu nous donne pour ce carême. Cette fille du ciel ne devait point être accueillie par une joie dissolue : il faut une joie digne de la paix, qui soit répandue en nos cœurs par l'esprit pacifique.

Qui ne voit la main de Dieu dans cet ouvrage? Que notre grande reine ait travaillé à la paix de toute sa force; quoique ce soit une action toute divine, j'avoue que je ne m'en étonne pas : car que lui pouvait inspirer cette tendre piété qui l'embrase, et cet esprit pacifique dont elle est remplie? Nous savons, nous savons, il y a longtemps, qu'elle a toujours imité Dieu, dont elle porte sur le front le caractère; elle a toujours pensé des pensées de paix.

Mais n'y a-t-il pas sujet d'admirer, de voir notre jeune monarque toujours auguste s'arrêter au milieu de ses victoires, donner des bornes à son courage, pour laisser croître sans mesure l'amour qu'il a pour ses sujets; aimer mieux étendre ses bienfaits que ses conquêtes ; trouver plus de gloire dans les douceurs de la paix que dans le superbe appareil des triomphes; et se plaire davantage à être le père de ses peuples qu'à être le victorieux de ses ennemis? C'est Dieu qui a inspiré ce sentiment. Qui ne bénirait ce grand roi ?

Qui ne bénira tout ensemble la main sage et industrieuse !... Parlons, parlons et ne craignons pas. Je sais combien les prédicateurs doivent être réservés sur les louanges : mais se taire en cette rencontre, ce ne serait pas être retenu, mais en quelque sorte envieux de la félicité publique.... Elle viendra, elle viendra accompagnée de toutes ses suites.

Çà, çà, peuples, qu'on se réjouisse; et s'il y a encore quelque maudit reste de la malignité passée, qu'elle tombe aujourd'hui devant ces autels, et qu'on célèbre hautement ce sage ministre qui montre bien, en donnant la paix, qu'il fait son intérêt du bien de l'État, et sa gloire du repos des peuples. Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire ; à Dieu ne plaise ! Je suis Français et chrétien : je sens, je sens le bonheur public; et je décharge mon cœur devant mon Dieu sur le sujet de cette paix bienheureuse, qui n'est pas moins le repos de l'Église que de l'État. C'est assez dire, il faut que nos vœux achèvent le reste.

C'est nous, c'est nous, mes frères, qui devons commencer la réjouissance. C'est à Nathan le prophète, c'est à Sadoc le grand prêtre, c'est aux prédicateurs, c'est au sacrificateur du Très-Haut à sonner de la trompette devant le peuple, et de crier les premiers : *Vivat rex Salomon*[1] : « Vive « le roi, vive le roi, vive Salomon le pacifique! » Qu'il vive, Seigneur, ce grand monarque; et pour le récompenser de cette bonté qui lui a fait aimer la gloire de la paix, plutôt que celle des conquêtes, qu'il jouisse longtemps, heureusement, de la paix qu'il nous a donnée; qu'il ne voie jamais son État troublé, ni sa maison divisée; que le respect et l'amour concourant ensemble, la fidélité de ses peuples soit inviolable, inébranlable; et enfin, pour retenir longtemps la paix sur la terre, qu'il fasse régner la justice, qu'il fasse régner les lois, qu'il fasse régner Jésus-Christ, que je prie de nous donner à tous son royaume, à qui appartient tout honneur et gloire, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne maintenant et aux siècles des siècles.

[1] « Ainsi nous serons terribles au diable, nous verrons cet « ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts ; et au « lieu de succomber aux attaques de tous ces esprits dévoyés, « nous irons remplir dans le ciel les places que leur désertion « a laissées vacantes. C'est le bonheur que je vous souhaite, au « nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen. »

Ces paroles étaient destinées, dans la première intention de l'auteur, pour conclure son discours ; mais il leur a dans la suite substitué le morceau qui en tient la place, pour parler de la paix des Pyrénées, qui fut conclue le 7 novembre 1659, entre la France et l'Espagne, par le cardinal Mazarin et don Louis de Haro, plénipotentiaires de ces deux puissances. Cette paix eut pour une des principales conditions le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse (*Édit. de Déforis*)

[1] III. *Reg.* I, 39.

•••••••

TROISIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

Vérité évangélique : ignorance, oubli, mépris des hommes à son égard : ses différents états, affaiblissement qu'elle éprouve, son efficacité : attention qui lui est due : dispositions nécessaires pour l'écouter avec fruit.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Matth. IV, 4.

C'est une chose surprenante que ce grand silence de Dieu parmi les désordres du genre humain. Tous les jours ses commandements sont méprisés ; ses vérités, blasphémées ; les droits de son empire, violés : et cependant son soleil ne s'éclipse pas sur les impies ; la pluie arrose leurs champs ; la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds ; il voit tout, et il dissimule ; il considère tout, et il se tait.

Je me trompe, chrétiens, il ne se tait pas ; et sa bonté, ses bienfaits, son silence même est une voix publique qui invite tous les pécheurs à se reconnaître. Mais comme nos cœurs endurcis sont sourds à de tels propos, il fait résonner une voix plus claire, une voix nette et intelligible, qui nous appelle à la pénitence. Il ne parle pas pour nous juger, mais il parle pour nous avertir ; et cette parole d'avertissement, qui retentit en ces temps dans toutes les chaires, doit servir de préparatif à son jugement redoutable. C'est, messieurs, cette parole de vérité que les prédicateurs de l'Évangile sont chargés de vous annoncer durant cette sainte quarantaine ; c'est elle qui nous est présentée dans notre Évangile, pour nous servir de nourriture dans notre jeûne, de délices dans notre abstinence, et de soutien dans notre faiblesse : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* J'ai dessein aujourd'hui de vous préparer à recevoir saintement cette nourriture immortelle. Mais, ô Dieu ! que serviront mes paroles, si vous-même n'ouvrez les cœurs, et si vous ne disposez les esprits des hommes à donner l'entrée à votre Esprit saint ? Descendez donc, ô divin Esprit ! et venez vous-même préparer vos voies. Et vous, ô divine Vierge ! donnez-nous votre secours charitable, pour accomplir dans les cœurs l'ouvrage de votre fils bien-aimé. Nous vous en prions humblement par les paroles de l'ange. *Ave.*

Jésus-Christ, Seigneur des seigneurs, et Prince des rois de la terre, quoique élevé dans un trône souverainement indépendant, néanmoins, pour donner à tous les monarques, qui relèvent de sa puissance, l'exemple de modération et de justice, il a voulu lui-même s'assujettir aux règlements qu'il a faits et aux lois qu'il a établies. Il a ordonné, dans son Évangile, que les voies douces et aimables précédassent toujours les voies de rigueur, et que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés. Ce qu'il a prescrit, il l'a pratiqué ; car « ayant, comme dit l'apôtre, établi un « jour dans lequel il doit juger le monde en équité, « il dénonce auparavant à tous les pécheurs qu'ils « fassent une sérieuse pénitence : » *Nunc annuntiat omnibus hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant, eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate*[1] : c'est-à-dire, qu'avant que de monter sur son tribunal, pour condamner les coupables par une sentence rigoureuse, il parle premièrement dans les chaires, pour les ramener à la droite voie par des avertissements charitables.

C'est en ce saint temps de pénitence que nous devons une attention extraordinaire à cette voix paternelle qui nous avertit. Car encore qu'elle mérite en tout temps un profond respect, et que ce soit toujours un des devoirs les plus importants de la piété chrétienne, que de donner audience aux discours sacrés ; ç'a été toutefois un sage conseil de leur consacrer un temps arrêté par une destination particulière, afin que, si tel est notre aveuglement, que nous abandonnions presque toute notre vie aux pensées de vanité qui nous emportent, il y ait du moins quelques jours dans lesquels nous écoutions la vérité qui nous conseille charitablement, avant que de prononcer notre sentence, et qui s'avance à nous pour nous éclairer, avant que de s'élever contre nous pour nous confondre.

Paraissez donc, ô vérité sainte ! faites la censure publique des mauvaises mœurs ; illuminez par votre présence ce siècle obscur et ténébreux ; brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connaissent pas vous entendent, que ceux qui ne pensent pas à vous vous regardent, que ceux qui ne vous aiment pas vous embrassent.

Voilà, chrétiens, en peu de paroles, trois utilités principales de la prédication évangélique. Car, ou les hommes ne connaissent pas la vérité, ou les hommes ne pensent pas à la vérité, ou les hommes ne sont pas touchés de la vérité. Quand ils ne connaissent pas la vérité, parce qu'elle ne veut pas les tromper, elle leur parle pour éclairer leur intelligence. Quand ils ne pensent pas à la vérité, parce qu'elle ne veut pas les surprendre, elle leur parle pour attirer leur atten-

[1] *Act.* XVII, 30, 31.

tion. Quand ils ne sont pas touchés de la vérité, parce qu'elle ne veut pas les condamner, elle leur parle pour échauffer leurs désirs, et exciter après elle leur affection languissante. Que si je puis aujourd'hui mettre dans leur jour ces trois importantes raisons, les fidèles verront clairement combien ils doivent se rendre attentifs à la prédication de l'Évangile; parce que, s'ils ne sont pas bien instruits, elle leur découvrira ce qu'ils ignorent; et s'ils sont assez éclairés, elle les fera penser à ce qu'ils savent; et s'ils y pensent sans être émus, le Saint-Esprit agissant par l'organe de ses ministres, elle fera entrer dans le fond du cœur ce qui ne fait qu'effleurer la surface de leur esprit. Et comme ces trois grands effets comprennent tout le fruit des discours sacrés, j'en ferai aussi le sujet et le partage de celui-ci, qui sera, comme vous le voyez, le préparatif nécessaire et le fondement de tous les autres.

PREMIER POINT.

Comme la vérité de Dieu, qui est notre loi immuable, a deux états différents, l'un qui touche le siècle présent, et l'autre qui regarde le siècle à venir; l'un où elle règle la vie humaine, et l'autre où elle la juge : aussi le Saint-Esprit nous la fait paraître dans son Écriture sous deux visages divers, et lui donne des qualités convenables à l'un et à l'autre. Dans le psaume cent dix-huitième, où David parle si bien de la loi de Dieu, on a remarqué, chrétiens, qu'il l'appelle tantôt du nom de commandement, tantôt de celui de conseil; quelquefois il la nomme un jugement, et quelquefois un témoignage. Mais encore que ces quatre titres ne signifient autre chose que la loi de Dieu, toutefois il faut observer que les deux premiers lui sont propres au siècle où nous sommes, et que les deux autres lui conviennent mieux dans celui que nous attendons. Dans le cours du siècle présent cette même vérité de Dieu, qui nous paraît dans sa loi, est tout ensemble un commandement absolu et un conseil charitable. Elle est un commandement, qui enferme la volonté d'un souverain; elle est aussi un conseil, qui propose l'avis d'un ami. Elle est un commandement, parce que ce souverain y prescrit ce qu'il exige de nous pour les intérêts de son service; et elle mérite le nom de conseil, parce que cet ami y expose en ami sincère ce que demande le soin de notre salut. Les prédicateurs de l'Évangile font paraître la loi de Dieu dans les chaires en ces deux augustes qualités : en qualité de commandement, en tant qu'elle est nécessaire et indispensable; et en qualité de conseil, en tant qu'elle est utile et avantageuse. Que si, manquant par un même crime à ce que nous devons à Dieu, et à ce que nous nous devons à nous-mêmes, nous méprisons tout ensemble, et les ordres de ce souverain, et les conseils de cet ami; alors, cette même vérité prenant en son temps une autre forme, elle sera un témoignage pour nous convaincre, et une sentence dernière pour nous condamner : « La » parole que j'ai prêchée, dit le Fils de Dieu, « jugera le pécheur au dernier jour : » *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die*[1]. C'est-à-dire, que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera : la loi elle-même fera la sentence, selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit; et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde.

C'est donc la crainte de ce jugement qui fait monter les prédicateurs dans les chaires évangéliques : « Nous savons, dit le saint apôtre, que » nous devons tous comparaître un jour devant » le tribunal de Jésus-Christ : » *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi*[2]. » Mais « sachant cela, poursuit-il, nous venons persua- » der aux hommes la crainte de Dieu : » *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus*[3]. Sachant combien ce jugement est certain, combien il est rigoureux, combien il est inévitable, nous venons de bonne heure vous y préparer; nous venons vous proposer les lois immuables sur lesquelles votre vie sera jugée, par lesquelles votre cause sera décidée, et vous mettre en main les articles sur lesquels vous serez interrogés, afin que vous commenciez, pendant qu'il est temps, à méditer vos réponses.

Que si vous pensez peut-être que l'on sait assez ces vérités saintes, et que les fidèles n'ont pas besoin qu'on les en instruise; c'est donc en vain, chrétiens, que Dieu se plaint hautement, par la bouche de son prophète Isaïe, que non-seulement les infidèles et les étrangers, mais « son » peuple, » oui, son peuple même, » est mené « captif, pour n'avoir pas la science : » *Captivus ductus est populus meus, eo quod non habeat scientiam*[4]. Mais parce qu'on pourrait se persuader que la troupe n'est pas fort grande, parmi les fidèles, de ceux qui périssent faute de connaître; il assure au contraire qu'elle est si nombreuse, que « l'enfer est obligé de se dilater et « d'ouvrir sa bouche démesurément pour l'en- » gloutir, la recevoir : » *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino*[5]. Et de peur qu'on ne s'imagine que ceux qui périssent ainsi faute de science, ce sont

[1] *Joan.* XII, 48.
[2] II. *Cor.* V, 10.
[3] *Ibid.* 11.
[4] *Is.* V, 13.
[5] *Ibid.* 14.

les pauvres et les simples qui n'ont pas les moyens d'apprendre, il déclare en termes formels, et je puis bien le dire après cet oracle, que ce sont les puissants, les riches, les grands et les princes mêmes, qui négligent presque toujours de se faire instruire, et de leurs obligations particulières, et même des devoirs communs de la piété; qui ne savent presque jamais comme il faut leur obligations particulières, et qui tombent par le défaut de cette science, pêle-mêle avec la foule, dans les abîmes éternels : *Et descendent fortes ejus et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum* [1].

Non-seulement, chrétiens, souvent nous ignorons les vérités saintes; mais même nous les combattons par des sentiments tout contraires. Vous êtes surpris de cette parole; et peut-être me répondez-vous dans votre cœur que vous n'avez point d'erreur contre la foi, que vous n'écoutez pas ces docteurs de cour, qui font des leçons publiques de libertinage, et établissent de propos délibéré des opinions dangereuses. Je loue votre piété dans une précaution si nécessaire; mais ne vous persuadez pas que vous soyez pour cela exempts de l'erreur. Car il faut entendre, messieurs, qu'elle nous gagne en deux sortes : quelquefois elle se déborde à grands flots, comme un torrent, et nous emporte tout à coup; quelquefois elle tombe peu à peu, et nous corrompt goutte à goutte. Je veux dire que quelquefois un libertinage déclaré renverse d'un grand effort les principes de la religion; quelquefois une force plus cachée, comme celle des mauvais exemples et des pratiques du grand monde, en sape les fondements par plusieurs coups redoublés et par un progrès insensible. Ainsi vous n'avancez rien de n'avaler pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant vous le sucez peu à peu; si vous laissez insensiblement gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes.

Qui pourrait ici raconter toutes les erreurs du monde? Ce maître subtil et dangereux tient école publique sans dogmatiser : il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense; autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent : nos ennemis par leurs menaces, et nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées du bien et du mal. Tout ce qui se dit dans les compagnies, nous recommande, ou l'ambition sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie sans laquelle on n'a point d'esprit. Car c'est le plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres : si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose doucement à notre esprit. Ainsi, dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos folies, les âmes les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle; et recueillant le mal deçà et delà dans le monde, comme à une table couverte de mauvaises viandes, elles y amassent aussi peu à peu, comme des humeurs peccantes, les erreurs qui offusquent notre intelligence. Telle est à peu près la séduction qui règne publiquement dans le monde; de sorte que si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans cette école : « Tout, vous répondra ce grand homme, jusqu'à « l'air, qui est infecté par tant de mauvais dis« cours, par tant de maximes antichrétiennes, « corrompues... « *ipsumque aerem, scelestis vocibus constupratum* [2].

Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, de la contagion de ce siècle : « Sauvez-nous, disait le pro« phète, parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, « et que les vérités ont été diminuées par la malice « des enfants des hommes : « *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum* [3]. Où il ne faut pas se persuader qu'il se plaigne des infidèles et des idolâtres; ceux-là ne diminuent pas seulement les vérités, mais ils les méconnaissent : il se plaint des enfants de Dieu, qui ne les pouvant tout à fait éteindre, à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions. Car le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous? « Jésus-Christ « est-il divisé? « *Divisus est Christus* [4]? Que vous a-t-il fait, ce Jésus-Christ, que vous le déchirez hardiment, et défigurez sa doctrine par cette distinction injurieuse? Le même Dieu, qui est le protecteur de la bonne foi, n'est-il pas aussi l'auteur de la tempérance, « Jésus Christ est tout « sagesse, dit Tertullien, tout lumière, tout vé-

[1] *Is.* v, 14.

[2] *De Spect.* n° 27.

[3] *Ps* XI, 1.

[4] I. *Cor.* I, 13.

« rité; pourquoi le partagez-vous par votre men-« songe? » comme si son saint Évangile n'était qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, ou comme si la justice même avait laissé quelque crime qui eût échappé à sa censure : *Quid dimidias mendacio Christum? totus veritas fuit*[1].

D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées; diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous : ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point; tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées : *diminutæ sunt veritates a filiis hominum?*

Puisque les maximes de l'Évangile sont si fort diminuées dans le siècle, puisque tout le monde conspire contre elles, et qu'elles sont accablées par tant d'iniques préjugés, Dieu, par sa justice suprême, a dû pourvoir à la défense de ces illustres abandonnées, et commettre des avocats pour plaider leur cause. C'est pour cela, chrétiens, que ces chaires sont élevées auprès des autels; afin que, pendant que la vérité est si hardiment déchirée dans les compagnies des mondains, il y ait du moins quelque lieu où l'on parle hautement en sa faveur, et que la cause la plus juste ne soit pas la plus délaissée. Venez donc écouter attentivement la défense de la vérité, dans la bouche des prédicateurs : venez recevoir par leur ministère la parole de Jésus-Christ condamnant le monde et ses vices, et ses coutumes, et ses maximes antichrétiennes : car, comme dit saint Jean-Chrysostôme[2], Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'écouter et d'accomplir sa sainte parole; quand aura le courage de la pratiquer, celui qui n'a pas la patience de l'entendre? quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles? quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse même son attention? Mais, messieurs, cette attention, c'est ce que nous avons à considérer dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Lorsque la vérité juge les hommes, il ne faut pas croire, messieurs, ni qu'elle paraisse au dehors, ni qu'elle ait besoin, pour se faire entendre, de sons distincts et articulés. Elle est dans les consciences, je dis même dans les consciences des plus grands pécheurs; mais elle y est souvent oubliée durant cette vie. Qu'arrivera-t-il après la mort? la vérité se fera sentir, et l'arrêt en même temps sera prononcé. Quelle sera cette surprise, combien étrange, combien terrible, lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pécheurs ne pensaient jamais, et qu'ils laissaient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, enverront tout d'un coup à leurs yeux un trait de flamme si vif, qu'ils découvriront d'une même vue la loi et le péché confrontés ensemble; et que, voyant dans cette lumière l'énormité de l'un par sa répugnance avec l'autre, ils reconnaîtront en tremblant la honte de leurs actions et l'équité de leur supplice!

Sachant cela, chrétiens, je reviens encore à l'apôtre : « Étant persuadés de ces choses, nous « venons enseigner aux hommes la crainte de « Dieu : » *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus*. Nous venons les exhorter de sa part qu'ils souffrent qu'on les entretienne des vérités de l'Évangile, et qu'ils préviennent le trouble de cette attention forcée par une application volontaire.

Vous qui dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour te comprendre tout entier, tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connaissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais, tu ne le sais pas; ce qui est en toi, est loin de toi; tu n'as pas ce que tu possèdes : « Donc, dit excellem-« ment saint Augustin, notre esprit est trop étroit « pour se posséder lui-même tout entier : » *Ergo animus ad habendum seipsum angustus est*[1]. Prouvons ceci par quelque exemple.

En quels autres profonds s'étaient retirées les lois de l'humanité et de la justice, que David savait si parfaitement, lorsqu'il fallut lui envoyer Nathan le prophète, pour les rappeler en sa mémoire? Nathan lui parle, Nathan l'entretient, et il entend si peu ce qu'il faut entendre, qu'on est enfin contraint de lui dire : O prince! c'est à vous qu'on parle[2]; parce qu'enchanté par sa passion, et détourné par les affaires, il laissait la vérité dans l'oubli. Alors savait-il ce qu'il savait? entendait-il ce qu'il entendait? Chrétiens, ne m'en croyez pas; mais croyez sa déposition et son témoignage. C'est lui-même qui s'étonne que ses propres lumières l'avaient quitté dans cet état

[1] *Tertull. de Carn. Christ.* n° 5.
[2] *De Mutation. Nomin.* 1, t. III, p. 107, 108, 109

[1] *Confes.* lib. X, cap. XIII, t. I, col. 176.
[2] II. *Reg.* XII, 7.

malheureux : *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* [1]. Ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de mes yeux, de mes propres yeux, c'est celle-là même que je n'avais plus. Écoutez, homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse; votre propre connaissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science, mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion, et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire pas, et ne chasse point les ténèbres. Ne me dites donc pas, chrétiens, que vous avez de la connaissance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires: je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Eh bien! vous avez des yeux, mais ils sont fermés : les vérités de Dieu sont dans votre esprit, comme de grands flambeaux, mais qui sont éteints. Ah! souffrez qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir. Souffrez que les prédicateurs de l'Évangile vous parlent des vérités de votre salut; afin que la rencontre bienheureuse de vos pensées et des leurs excite en votre âme la réflexion, comme une étincelle de lumière qui rallumera ces flambeaux éteints, et les mettra devant vos yeux pour les éclairer : autrement, toutes vos lumières ne vous sont qu'inutiles.

Et en effet, chrétiens, combien de fois nous sommes-nous plaints que les choses que nous savons ne nous viennent pas dans l'esprit; que l'oubli, ou la surprise, ou la passion les rend sans effet! Par conséquent apprenons que les vérités de pratique doivent être souvent remuées, souvent agitées par de continuels avertissements; de peur que si on les laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent sans force, stériles en affections, ornements inutiles de notre mémoire.

Ce n'est pas pour un tel dessein que les vérités du salut doivent être empreintes dans nos esprits. Les saintes vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus, qu'il suffise de conserver dans un magasin; ce sont des instruments nécessaires qu'il faut avoir, pour ainsi dire, toujours sous la main, et que l'on ne doit presque jamais cesser de regarder, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. Et toutefois, chrétiens, il n'est rien, pour notre malheur, qui se perde si tôt dans nos esprits, que les saintes vérités du christianisme. Car outre qu'étant détachées des sens, elles tiennent peu à notre mémoire, le mépris injurieux que nous en faisons nous empêche de prendre à cœur de les pénétrer comme il faut : au contraire nous sommes bien aises de les éloigner par une malice affectée : « Ils ont « résolu, dit le saint prophète, de détourner « leurs yeux sur la terre : » *Oculos suos statuerunt declinare in terram* [2]. Remarquez : ils ont résolu; c'est-à-dire, que lorsque les vérités du salut se présentent à nos yeux, pour nous les faire lever au ciel, c'est de propos délibéré, c'est par une volonté déterminée que nous les détournons sur la terre, que nous les arrêtons sur d'autres objets : tellement qu'il est nécessaire que les prédicateurs de l'Évangile, par des avertissements chrétiens, comme par une main invisible, les tirent de ces lieux profonds où nous les avions reléguées, et les ramènent de loin à nos yeux qui les voulaient perdre.

Aidez-les vous-mêmes, messieurs, dans une œuvre si utile pour votre salut : pratiquez ce que dit l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet* [3]. Voici un avis d'un habile homme : « Le sage qui « entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue « et se l'applique à lui-même. » On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'un n'avait aucune part à cette juste censure. [Mais le sage] rentre profondément dans sa conscience, et s'applique à lui-même tout ce qui se dit : *ad se adjiciet*. Il ne se contente pas de louer cette parole : il ne va pas regarder autour de lui à qui elle est propre. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, ni à lui faire dire des choses qu'il ne songe pas : il croit que c'est à lui seul qu'on en veut. C'est là tout le fruit des discours sacrés. Pendant que l'Évangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, trembler dans la vue de ses périls.

Et en effet, chrétiens, quiconque sent en lui-même que c'est son vice qu'on attaque, doit croire que c'est à lui personnellement que s'adresse tout le discours. Si donc quelquefois nous y remarquons je ne sais quoi de tranchant, qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, aille mettre, non point par hasard, mais par une secrète conduite de la grâce, la main sur notre blessure, et aille trouver, à point nommé, dans le fond du cœur, ce péché que nous dérobons; c'est alors, c'est alors, messieurs, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui vient troubler notre fausse paix, et qui met la main tout droit sur notre blessure : c'est alors qu'il faut croire le conseil du sage et appliquer

[1] *Ps.* XXXVII, 10.

[2] *Ps.* XVI, 12.

[3] *Eccl.* XXI, 18.

tout à nous-mêmes. Si le coup ne porte pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Plût à Dieu que nous le fassions entrer, qu'il entre si profondément, que la blessure aille jusqu'au vif; que le cœur soit serré par la componction, que le sang de la plaie coule par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme [1] ! c'est alors que Jésus-Christ aura prêché; et c'est ce dernier effet de la sainte prédication qui me reste à examiner en peu de paroles dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Quand je considère les raisons pour lesquelles les discours sacrés, qui sont pleins d'avis si pressants, sont néanmoins si peu efficaces; voici celle qui me semble la plus apparente. C'est que les hommes du monde présument trop de leur sens, pour croire que l'on puisse leur persuader ce qu'ils ne veulent pas faire d'eux-mêmes; et d'ailleurs, n'étant pas touchés par la vérité qui luit clairement dans leur conscience, ils ne croient pas pouvoir être émus des paroles qu'elle inspire aux autres : si bien qu'ils écoutent la prédication, ou comme un entretien indifférent, par coutume et par compagnie; ou tout au plus, si le hasard veut qu'ils rencontrent à leur goût, comme un entretien agréable qui ne fait que chatouiller les oreilles par la douceur d'un plaisir qui passe.

Pour nous désabuser de cette pensée, considérons, chrétiens, que la parole de l'Évangile, qui nous est portée de la part de Dieu, n'est pas un son qui se perde en l'air; mais un instrument de la grâce. On ne peut assez admirer l'usage de la parole dans les affaires humaines : qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce; elle est et plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion : et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale, que l'on ne peut obtenir la grâce que par les moyens établis de Dieu. Or est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'organe universel de son Saint-Esprit dans la sanctification des âmes. Car, je vous prie, ouvrez les yeux, contemplez tout ce que l'Église a de plus sacré, regardez les fonts baptismaux, les tribunaux de la pénitence, les très-augustes autels : c'est la parole de Jésus-Christ qui régénère les enfants de Dieu; c'est elle qui les absout de leurs crimes; c'est elle qui leur prépare sur ces saints autels une nourriture divine d'immortalité. Si elle opère si puissamment aux fonts du baptême, dans les tribunaux de la pénitence, et sur les autels, gardons-nous bien de penser qu'elle soit inutile dans les chaires; elle y agit d'une autre manière, mais toujours comme l'organe de l'Esprit de Dieu. Et en effet, qui ne le sait pas? c'est par la prédication de l'Évangile que cet Esprit tout-puissant a donné des disciples, des imitateurs, des sujets et des enfants à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre : s'il a fallu captiver les entendements sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés à Jésus-Christ : s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires : *Sagittæ tuæ acutæ : populi sub te cadent* [1]. Et il ne faut pas s'étonner si, parmi tant de secours, tant de sacrements, tant de ministères divers de l'Église, le saint concile de Trente a déterminé [2] qu'il n'y a rien de plus nécessaire que la prédication de l'Évangile; puisque c'est elle qui a opéré de si grands miracles. Elle a établi la foi, elle a rangé les peuples à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde.

Mais, messieurs, tous ces effets furent autrefois, et il ne nous en reste plus que le souvenir. Jésus-Christ n'est plus écouté, ou il est écouté si négligemment, qu'on donnerait plus d'attention aux discours les plus inutiles. Sa parole cherche partout des âmes qui la reçoivent; et partout la dureté invincible des cœurs préoccupés lui ferme l'entrée. Ce n'est pas qu'on n'assiste aux discours sacrés. La presse est dans les églises durant cette sainte quarantaine; plusieurs prêtent l'oreille attentivement : mais ce n'est ni l'oreille ni l'esprit que Jésus demande. « Mes frères, dit « saint Augustin, la prédication est un grand « mystère : *magnum sacramentum, fratres*. Le « son de la parole frappe au dehors, le maître « est au dedans : » la véritable prédication se fait dans le cœur : *Sonus verborum aures percutit, magister intus est* [3]. C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois en prêchant : « Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute [4]. » Certainement, chrétiens, il ne parlait pas à des sourds; mais il savait, ce divin docteur, qu'il y en a « qui en voyant ne voient pas, et qui en « écoutant n'écoutent pas [5]. » Il savait qu'il y a en nous un endroit profond où la voix humaine ne pénètre point, où lui seul a droit de se faire

[1] *Serm.* CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356.

[1] *Ps.* XLIV, 7.
[2] *Sess.* V, cap. II.
[3] *In Epist. Joan. Tract.* III, n° 13, t. III, part. II, col. 849.
[4] *Matth.* XIII, 9.
[5] *Ibid.* 13.

entendre : « Qu'elle est secrète, dit saint Augustin ; qu'elle est éloignée des sens de la chair, « cette retraite où Jésus-Christ fait leçon, cette « école où Dieu est le maître ! « *Valde remota est a sensibus carnis hæc schola*[1]. Pour rencontrer cette école et pour écouter cette leçon, il faut se retirer au plus grand secret, et dans le centre du cœur. Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs ; il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs : ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements ; il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvements ; c'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce Maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire. Là, quiconque écoute obéit, quiconque prête l'oreille a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victimes qu'on leur immole ; et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux : autrement, on n'écoute pas Jésus-Christ qui prêche.

S'il est ainsi, chrétiens, hélas ! que Jésus-Christ a peu d'auditeurs, et que dans la foule des assistants il se trouve peu de disciples ! Où sont-elles ces âmes soumises que l'Évangile attendrit, que la parole de vérité touche jusqu'au cœur ? En effet, ou nous écoutons froidement, où il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables ; désirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours désirs, et qui ne se tournent jamais en résolutions ; flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière ; mais qui court légèrement par-dessus, et que le moindre souffle éteint tellement, que tout s'en perd en un instant, jusqu'au souvenir : *Filii Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*[2] : « Les enfants d'Éphrem, dit David, « préparaient leurs flèches et bandaient leur arc ; « mais ils ont lâché pied au jour de la guerre. » En écoutant la prédication, ils concevaient en eux-mêmes de grands desseins ; ils semblaient aiguiser leurs armes contre leurs vices : au jour de la tentation ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup dans l'exercice ; ils ont plié d'abord dans le combat : ils semblaient animés quand on sonnait de la trompette ; ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli.*

Dirai-je ici ce que je pense ? De telles émotions, faibles, imparfaites, et qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées devant un théâtre, où l'on ne joue que des choses feintes, et non devant les chaires évangéliques où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté. Car à qui est-ce qu'il appartient de toucher les cœurs, sinon à la vérité ? C'est elle qui apparaîtra à tous les cœurs rebelles au dernier jour ; et alors on connaîtra combien la vérité est touchante. « En « la voyant, dit le Sage, ils seront troublés d'une crainte horrible : « *Videntes turbabuntur timore horribili*[1] : ils seront agités et angoissés ; eux-mêmes se voudront cacher dans l'abîme. Pourquoi cette agitation, messieurs ? c'est que la vérité leur parle. Pourquoi cette angoisse ? c'est que la vérité les presse. Pourquoi cette fuite précipitée ? c'est que la vérité les poursuit. Ah ! te trouverons-nous toujours partout, ô vérité persécutante ? oui, jusqu'au fond de l'abîme ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids insupportable sur leurs consciences, flamme toujours dévorante dans leurs entrailles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous soyons touchés de la vérité, de peur d'en être touchés de cette manière furieuse et désespérée ?

O Dieu, donnez efficace à votre parole. O Dieu, vous voyez en quel lieu je prêche, et vous savez, ô Dieu, ce qu'il y faut dire. Donnez-moi des paroles sages ; donnez-moi des paroles efficaces, puissantes ; donnez-moi la prudence ; donnez-moi la force ; donnez-moi la circonspection ; donnez-moi la simplicité. Vous savez, ô Dieu vivant, que le zèle ardent qui m'anime pour le service de mon roi, me fait tenir à bonheur d'annoncer votre Évangile à ce grand monarque, grand véritablement, et digne par la grandeur de son âme de n'entendre que de grandes choses, qu'on ne lui inspire que de grands desseins pour son salut ; digne, par l'amour qu'il a pour la vérité, de n'être jamais déçu. Sire, c'est Dieu qui doit parler dans cette chaire : qu'il fasse donc par son Saint-Esprit, car c'est lui seul qui peut faire un si grand ouvrage, que l'homme n'y paraisse pas ; afin que Dieu y parlant tout seul, par la pureté de son Évangile, il fasse dieux tous ceux qui l'écoutent, et particulièrement Votre Majesté, qui ayant déjà l'honneur

[1] *De Præd. SS.* cap. VIII, n° 13, t. X, col. 709.
[2] *Ps.* LXXVII, 12.

[1] *Sap.* V, 2.

de le représenter sur la terre, doit aspirer à celui d'être semblable à lui dans l'éternité, en le voyant face à face, tel qu'il est, et selon l'immensité de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

QUATRIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PÉNITENCE.

Trois motifs pressants qui doivent exciter les hommes à la pénitence. Vaines idoles que le pécheur se fait de la miséricorde et de la justice : assurance de la rémission pour ceux qui retournent à Dieu. Difficulté de la conversion : puissance de Dieu pour l'opérer. Caractères de la vraie pénitence et ses effets. Prix du temps que Dieu nous accorde : pourquoi les hommes le perdent si aisément : illusions qu'il leur fait. Nécessité d'une pénitence qui ne connaisse point de délais.

Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons, en vous aidant, que vous ne receviez point en vain la grâce de Dieu. II. Cor. VI, 1.

C'est avec raison, chrétiens, que nous reprochons aux pécheurs que leur infidélité est inexcusable : car il n'y a grâce, il n'y a remède, il n'y a sorte de secours qu'ils puissent demander à Dieu pour se retirer de l'abîme, qui ne leur soit tous les jours offert par cette miséricorde infinie qui ne veut pas leur mort, mais leur conversion. Pour nous en convaincre, mes frères, examinons, je vous prie, attentivement ce que peut désirer un homme que le remords de sa conscience presse de retourner à la droite voie. La première pensée qui lui vient est celle de ses péchés, dont l'horreur et la multitude le font douter du pardon. Sur cela nous lui annonçons de la part de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est notre propitiateur par son sang; nous, dis-je, dans lesquels il a plu à Dieu de mettre le ministère de paix et de réconciliation, nous lui annonçons l'indulgence et la rémission de ses crimes. Il commence à respirer dans cette espérance; mais une seconde difficulté le vient rejeter dans de nouveaux troubles : c'est l'obligation de changer sa vie ou ses inclinations corrompues; et ses habitudes invétérées lui font sentir des empêchements qu'il ne croit pas pouvoir jamais surmonter. Pour le rassurer de cette crainte, nous lui découvrons dans les mains de Dieu, et dans les secrets de sa puissance, des remèdes, premièrement très-efficaces, puisqu'ils guérissent infailliblement tous ceux qui s'en servent, et secondement très-présents, puisqu'on les donne toujours à qui les demande. Ainsi les plus grands pécheurs ne pouvant douter, ni du pardon s'ils se convertissent, ni de leur conversion s'ils l'entreprennent, ils n'ont plus rien à désirer que du temps pour accomplir cet ouvrage: et sur ce sujet, chrétiens, ce n'est pas à nous à leur répondre; mais Dieu se déclare assez par les effets mêmes : car il prolonge leur vie, il dissimule leur ingratitude; et reculant tous les jours le temps destiné à la colère, il fait connaître assez clairement qu'il veut donner du loisir à la pénitence.

Par où il nous montre, mes frères, qu'il ne refuse rien aux pécheurs de ce qui leur est nécessaire. Ils ont besoin de trois choses : de la miséricorde divine, de la puissance divine, de la patience divine : de la miséricorde pour leur pardonner, de la puissance pour les secourir, de la patience pour les attendre; et Dieu accorde tout libéralement. La miséricorde promet le pardon, la puissance offre le secours, la patience donne le délai. Que reste-t-il maintenant, sinon que nous disions aux pécheurs avec l'apôtre: *Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis?* « Nous vous exhortons, mes « frères, que vous ne receviez pas en vain la « grâce de Dieu : » ne rejetez pas la grâce de la rémission qui promet d'abolir vos crimes; ne recevez pas en vain la grâce de la conversion du cœur qui s'offre pour corriger vos mœurs dépravées; enfin ne recevez pas en vain cette troisième grâce si considérable, qui vous est donnée pour faire profiter les deux autres, je veux dire le temps, ce temps précieux dont il ne s'écoule pas un seul moment qui ne puisse vous valoir une éternité. Voilà, mes frères, trois motifs pressants pour exciter les hommes à la pénitence, et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est assez naturel à l'homme de se laisser emporter facilement aux extrémités opposées. Le malade, pressé de la fièvre, désespère de sa guérison; le même étant rétabli s'imagine qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le nautonier effrayé dit un adieu éternel aux flots; mais aussitôt que la mer est un peu apaisée, il se rembarque sans crainte, comme s'il avait dans ses mains les vents et les tempêtes. Cet homme qui s'est pensé perdre dans une intrigue dangereuse, renonçait de tout son cœur à la cour; et à peine s'est-il démêlé, qu'il se rengage de nouveau, comme s'il avait essuyé toute la colère de la fortune. Cette conduite inégale et désordonnée éclate principalement dans les pécheurs, mais d'une manière opposée. Car cette folle et témé-

raire confiance par laquelle ils se nourrissent dans leurs péchés, les conduit à la fin au désespoir : ils passent du désespoir à l'espérance : dans la chaleur de leurs crimes, ils ne peuvent croire que Dieu les punisse ; et puis, accablés de leur pesanteur, ils ne peuvent plus croire que Dieu leur pardonne : « et ils vont de péchés en « péchés comme à une ruine certaine, désespérés « par leur espérance : » *Feruntur magno impetu, nullo revocante, spe desperati*[1].

En effet, considérez cet homme emporté dans l'ardeur de sa passion ; il ne trouve aucune apparence qu'un Dieu si grand et si bon veuille tyranniser sa créature, ni exercer sa puissance pour briser un vaisseau de terre : longtemps il s'est flatté de cette pensée, qu'il n'était pas digne de Dieu de se tenir offensé de ce que faisait un néant, ni de s'élever contre un néant. Après, une seconde réflexion lui fait voir combien cette entreprise est furieuse, qu'un néant s'élève contre Dieu. Là il se dit à lui-même ce que criait le prophète à ce capitaine des Assyriens : « Contre qui as-tu blasphémé, contre qui as-tu « élevé ta voix et tourné tes regards superbes ? » *Quem blasphemasti, contra quem exaltasti vocem tuam, et elevasti in excelsum oculos tuos ?* « C'est contre le Saint d'Israël, » c'est contre un Dieu tout-puissant : *Contra Sanctum Israel*[2]. Son audace insensée le confond ; et lui, qui ne voyait rien qui pût épuiser la miséricorde, ne voit plus rien maintenant qui puisse apaiser la justice. Mais voici la cause apparente de cet égarement prodigieux : c'est en effet, chrétiens, que l'une et l'autre de ces qualités est d'une grandeur infinie, je veux dire la miséricorde et la justice : de sorte que celle que l'on envisage occupe tellement la pensée, qu'elle n'y laisse presque plus de place pour l'autre ; d'autant plus que paraissant opposées, on ne comprend pas aisément qu'elles puissent subsister ensemble dans ce suprême degré de perfection : ce qui fait que la grande idée de la miséricorde fait que le pécheur oublie la justice, et que la justice réciproquement détruit en son esprit la miséricorde ; de sorte que l'abattement de son désespoir égale les emportements et la folle présomption de son espérance.

Il nous faut détruire, messieurs, ces vaines idoles de la miséricorde et de la justice, que le pécheur aveuglé adore en la place de la véritable justice et de la véritable miséricorde. Vous vous trompez, ô pécheurs, lorsque vous vous persuadez follement que ces deux qualités sont incompatibles, puisqu'au contraire elles sont amies.

[1] *S. Aug. Serm.* xx, n° 4, t. v, col. 108.
[2] *IV. Reg.* xix, 22.

Car, mes frères, la bonté de Dieu n'est pas une bonté insensible, ni une bonté déraisonnable ; le Dieu que nous adorons n'est pas le Dieu des marcionites, un Dieu qui ne punit pas, souffrant jusqu'au mépris et indulgent jusqu'à la faiblesse : ce n'est pas un Dieu, dit Tertullien, « sous « lequel les péchés soient à leur aise, et dont « l'on se puisse moquer impunément : » *sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet.* Voulez-vous savoir comment il est bon, voici une belle réponse de Tertullien : « il est bon, non pas en souffrant le mal, mais en se déclarant son ennemi : *Qui non alias plene bonus sit, nisi mali æmulus.* Sa justice fait partie de sa bonté : pour être bon comme il faut, « il exerce l'amour « qu'il a pour le bien par la haine qu'il a pour le « mal : » *Uti boni amorem odio mali exerceat*[1]. Ne vous persuadez donc pas que la justice soit opposée à la bonté dont elle prend au contraire la protection, et l'empêche d'être exposée au mépris.

Mais sachez que la bonté n'est pas non plus opposée à la justice ; car si elle lui ôte ses victimes, elle les lui rend d'une autre sorte : au lieu de les abattre par la vengeance, elle les abat par l'humilité ; au lieu de les briser par le châtiment, elle les brise par les douleurs de la pénitence : et s'il faut du sang à la justice pour le satisfaire, la bonté lui présente celui d'un Dieu. Ainsi, bien loin d'être incompatibles, elles se donnent la main mutuellement. Il ne faut donc ni présumer ni désespérer. Ne présumez pas, ô pécheurs ! parce qu'il est très-vrai que Dieu se venge ; mais ne vous abandonnez pas au désespoir, parce que, s'il m'est permis de le dire, il est encore plus vrai que Dieu pardonne.

Cette vérité étant supposée, il est temps maintenant, messieurs, que je tâche de vous faire entendre par les Écritures cette grâce singulière de la rémission des péchés. Comme c'est le fruit principal du sang du nouveau Testament, et l'article fondamental de la prédication évangélique, le Saint-Esprit, mes frères, a pris un soin particulier de nous en donner une vive idée, et de nous l'exprimer en plusieurs façons, afin qu'il entre en nos cœurs plus profondément. Il dit que Dieu oublie les péchés, qu'il ne les impute pas, qu'il les couvre ; il dit aussi qu'il les lave, qu'il les éloigne de nous, et qu'il les efface. Pour entendre le secret de ces expressions, et des autres que nous voyons dans les saintes Lettres, il faut remarquer attentivement l'effet du péché dans le cœur de l'homme, et l'effet du péché dans le cœur de Dieu.

Le péché dans le cœur de l'homme est une

[1] *Adv. Marcion.* lib. II, n° 26.

humeur pestilente qui le dévore, et une tache infâme qui le défigure. Il faut purger cette humeur maligne, et l'arracher de nos entrailles : « Autant que le levant est loin du couchant, autant « éloigne-t-il de nous nos iniquités : « *Quantum distat ortus ab occidente, longe fecit a nobis iniquitates nostras*[1] : et pour cette tache honteuse, il faut passer l'éponge dessus, et qu'il n'en reste plus aucune marque : « Israël, c'est « moi qui t'ai fait, ne t'oublie pas de ton Créa- « teur; c'est moi qui ai effacé tes iniquités comme « un nuage qui s'évanouit, et comme une légère « vapeur, » qui, étant dissipée par un tourbillon, ne laisse pas dans l'air le moindre vestige : *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua*[2].

Mais, mes sœurs, à l'égard de Dieu, le péché a des effets bien plus redoutables : il fait un cri terrible à ses oreilles toujours attentives, il est un spectacle d'horreur à ses yeux toujours ouverts. Ce spectacle cause l'aversion, et ce cri demande la vengeance. Pour rassurer les pécheurs, Dieu leur déclare, par son Écriture, qu'il couvre leurs crimes pour ne les plus voir; qu'il les met derrière son dos, de peur que, paraissant à ses yeux, ils ne fassent soulever son cœur; enfin qu'il les oublie, qu'il n'y pense plus. Et quant à ce cri funeste, il en étouffe le son par une autre voix; pendant que nos péchés nous accusent, il produit « un avocat pour nous défendre, Jésus-Christ, « le Juste, qui est la propitiation pour nos cri- « mes[3]; » il déclare qu'il ne veut plus qu'on nous les impute, ni que nous en soyons jamais recherchés. « Le ciel et la terre s'en réjouissent, les « montagnes tressaillent de joie, parce que le « Seigneur a fait miséricorde : « *Laudate, cœli; jubilate, extrema terræ; resonate, montes, laudationem, quoniam misericordiam fecit Dominus*[4].

Vous voyez donc, mes frères, la rémission des péchés expliquée et autorisée en toutes les formes qu'une grâce peut être énoncée. *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*[5] : « Nous vous exhortons que vous ne receviez « pas en vain cette grâce. » Mais quel en doit être l'effet? il faut que le Saint-Esprit nous l'apprenne. Dieu envoie ses prédicateurs : « Allez, « dit-il à son prophète, et criez vers l'aquilon : « Revenez, rebelle Israël, dit le Seigneur, et je « ne détournerai point mon visage de vous, parce « que je suis saint, dit le Seigneur, et que ma « colère ne durera pas éternellement. Après cela, « on a entendu des voix confuses dans les che- « mins, des pleurs et des hurlements des enfants « d'Israël, parce qu'ils ont rendu leurs voies cri- « minelles, et qu'ils ont oublié leur Seigneur et « leur Dieu[1]. Écartez loin de vous toutes les pré- « varications dont vous vous êtes rendu coupa- « ble, dit Dieu dans un autre prophète, et faites- « vous un cœur nouveau. Pourquoi mourrez-vous, « maison d'Israël? Je ne veux point la mort de « celui qui meurt, dit le Seigneur Dieu; retournez « à moi et vivez : « *Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras, facite vobis cor novum et spiritum novum. Et quare moriemini, domus Israel? Quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus; revertimini et vivite*[2]. Pourquoi voulez-vous périr? pourquoi vous obstinez-vous à votre ruine? Dieu veut vous pardonner, vous seul ne vous pardonnez pas. *Deus meus, misericordia mea*[3] ; « O Dieu! qui êtes pour moi un « Dieu de miséricorde! » « O nom, dit saint Au- « gustin, sous lequel personne ne doit désespé- « rer! « *O nomen sub quo nemini desperandum est*[4]! O prodige! retournez donc à votre père; débauchée, retournez à votre mari; mais retournez en confessant votre crime; dites : J'ai péché : *Peccavi*[5]; et reconnaissez votre iniquité : *Verumtamen scito iniquitatem tuam*[6]. Ne songez pas à vous excuser; n'accusez pas les étoiles, le tempérament; ne dites pas : C'est la fortune, la rencontre m'a emporté; n'accusez pas même le diable : *Neminem quæras accusare, ne accusatorem invenias a quo non possis te defendere. Ipse diabolus gaudet eum accusatur, vult omnino ut accuses illum, vult ut a te ferat criminationem, cum tu perdas confessionem*[7] : « Ne cherchez à accuser personne, de peur que « vous ne trouviez un accusateur dont vous ne « puissiez vous défendre. Le diable se réjouit « lorsqu'il est accusé : il veut très-fort que vous « l'accusiez, il désire que vous rejetiez sur lui « tous vos torts, afin que vous perdiez tout le « fruit d'une humble confession. « Ne cherchez donc pas des excuses.

Autre chose d'agir avec un père, autre chose de répondre devant un juge : ici l'on se défend, et là on confesse : un juge veut le châtiment, et un père la conversion. Mais ce changement est-il bien possible? cet Éthiopien pourra-t-il bien dépouiller sa peau? ce pécheur endurci pourra-t-il bien se priver de ces dangereuses pratiques?

[1] *Ps.* CII, 12.
[2] *Is.* XLIV, 22.
[3] I. *Joan.* II, 1, 2.
[4] *Is.* XLIV, 23.
[5] II. *Cor.* VI, 1.

[1] *Jerem.* III. 12-21.
[2] *Ezech.* XVIII, 31, 32.
[3] *Ps.* LVIII, 11.
[4] *In Ps.* LVIII, n° 11, t. IV, col. 575.
[5] II. *Reg.* XII, 13.
[6] *Jerem.* III, 13.
[7] *S. Aug. Serm.* XX, n° 2, t. V, col. 108.

C'est ce que nous aurons à examiner dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Quand on parle devant un juge, on dit : Je ne l'ai pas fait, ou bien : J'ai été surpris, on m'a engagé contre mon dessein, j'ai été plus loin que je ne pensais. Mes frères, ne nous défendons pas de la sorte ; ne cherchons pas de vaines excuses pour couvrir notre ingratitude, qui n'est toujours que trop criminelle. Devant un juge, on cherche des fuites; songez que vous parlez à un père, où la principale défense c'est d'avouer simplement sa faute. J'ai failli, j'ai mal fait, je m'en repens, j'ai recours à votre bonté, je demande pardon de ma faute. Si personne ne l'a encore obtenue de vous, je suis téméraire d'oser le prétendre : si votre bonté au contraire a déjà fait tant de grâces, vous-même accordez-moi le pardon, qui m'avez commandé l'espérance.

Le prophète représente la synagogue comme une désespérée qui s'est abandonnée à des étrangers, et qui, craignant le courroux de son mari, ne veut plus retourner à sa compagnie : *Desperavi, nequaquam faciam, adamavi quippe alienos, et post eos ambulabo*[1] : « Il n'y a plus « de retour, je ne le ferai pas. »

Nous n'avons rien fait, chrétiens, de persuader aux pécheurs que, s'ils retournent à Dieu, ils peuvent facilement obtenir leur grâce : car cette œuvre de la rémission dépendant purement de lui, il est aisé d'en attendre une bonne issue. Mais l'ouvrage de leur conversion, le changement de leur cœur où nous leur demandons leur propre travail, c'est celui-là qui les désespère : car encore que tout nous tombe des mains, que notre extrême faiblesse ne puisse plus disposer d'aucunes choses, il n'y a rien toutefois dont nous puissions moins disposer que de nous-mêmes. Étrange maladie de notre nature! Il n'y a rien qui soit moins en notre pouvoir que l'usage de notre volonté; en un mot, rien que nous puissions moins faire que ce que nous faisons quand nous le voulons : de sorte qu'il est plus aisé à l'homme d'obtenir de Dieu ce qu'il voudra, qu'il ne lui est aisé de le vouloir. Prouvons manifestement cette vérité.

Deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés, l'inclination et l'habitude. L'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire. Nous n'avons pas en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination, ni la fin de l'habitude. L'inclination nous enchaîne, et nous jette dans une prison ; l'habitude nous y enferme, et mure la porte sur nous pour ne nous laisser plus aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum ; et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit*[1]. De sorte que le misérable pécheur, qui ne fait que de vains efforts, et retombe toujours dans l'abîme, désespérant d'en sortir, s'abandonne enfin à ses passions, et ne prend plus aucun soin de les retenir : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis, in avaritiam*[2].

Ce que peut désirer un homme que son naturel tyrannise, c'est qu'on le change, qu'on le renouvelle, qu'on fasse de lui un autre homme. C'est ce que nous dit tous les jours cet ami colère, lorsque nous le reprenons de ses promptitudes, de ses emportements, de ses violences. Il répond qu'il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui le domine; qu'il y résiste quelquefois, mais qu'à la longue ce penchant l'entraîne ; que si l'on exige de lui d'autres mouvements, il faut donc nécessairement le faire un autre homme. Or, ce que demande, mes frères, la nature faible et impuissante, c'est ce que la grâce lui offre pour se réformer : car la conversion du pécheur est une nouvelle naissance. On renouvelle l'homme jusqu'à son principe, c'est-à-dire, jusqu'à son cœur; on brise le cœur ancien, et on lui donne un cœur nouveau : *Qui finxit singillatim corda eorum*[3] : « C'est lui qui « a formé le cœur de chacun d'eux. » « Pour créer « un cœur pur, il faut, dit saint Augustin, briser « le cœur impur : » *Ut creatur cor mundum, conteratur immundum*[4]. La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, elle surmontera aussi l'habitude : car l'habitude, qu'est-ce autre chose qu'une inclination fortifiée? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, Dieu fera souffler son esprit, et d'un cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence : *Flabit spiritus ejus, et fluent aquæ*[5]. Que s'il faut faire un plus grand effort, il enverra son « esprit de « tourbillon, qui pousse violemment les murailles : » *Quasi turbo impellens parietem*[6]; « son « esprit qui renverse les montagnes, » et déracine les cèdres du Liban : *Spiritus Domini subvertens montes*[7]. Quand vous courriez à la mort avec

[1] *Jerem.* II, 25.

[1] *S. Aug. in Ps.* CVI, n° 5, t. IV, col. 1206.
[2] *Ephes.* IV, 19.
[3] *Ps.* XXXII, 15.
[4] *Serm.* XIX, n° 3, t. V, col. 103.
[5] *Ps.* CXLVII, 7.
[6] *Is.* XXV, 4.
[7] *III. Reg.* XIX, 11.

une précipitation plus impétueuse que le Jourdain ne fait à la mer, il saura bien arrêter ce cours. Fussiez-vous demi-pourri dans le tombeau, il vous ressuscitera comme le Lazare. Seulement écoutez l'apôtre, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu : *Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.*

Mais il faut avouer, mes frères, qu'on voit peu d'effets de cette grâce; on remarque peu dans le monde ces grands changements de mœurs qui puissent passer pour de nouvelles naissances : et la cause d'un si grand mal, c'est que nous recevons trop mollement la grâce de la pénitence; nous en énervons toute la vigueur par notre délicatesse. Il y a une pénitence lâche et paresseuse, qui n'entreprend rien avec effort : il ne faut pas attendre, mes frères, qu'elle fasse jamais de grands changements, ni qu'elle gagne rien sur les habitudes. Telle est la condition de notre nature, qu'il faut nécessairement que le bien nous coûte. Nous ne pouvons manger notre pain que dans la sueur de notre visage[1] : la pénitence, pour être efficace, doit nécessairement être violente. Et d'où lui vient cette violence? Chrétiens, en voici la cause : c'est la colère et l'indignation qui fait naître les mouvements violents : or, j'apprends de saint Augustin que « la pénitence n'est autre chose « qu'une sainte indignation contre soi-même : » *Quid est enim pœnitentia, nisi sua in seipsum iracundia*[2]?

Écoutez parler ce saint pénitent : *Afflictus sum et humiliatus sum nimis; rugiebam a gemitu cordis mei*[3] : « Je me suis affligé avec excès. » Ce n'était pas un gémissement comme celui d'une colombe, mais un rugissement semblable à celui d'un lion : c'était la plainte d'un homme irrité contre ses propres vices, qui ne peut souffrir sa langueur, sa lâcheté, sa faiblesse. Cette colère l'emporte jusqu'à une espèce de fureur : *Turbatus est a furore oculus meus*[4] : « La fureur a rempli « mon œil de trouble. » Car, ne pouvant souffrir ses rechutes, il prend des résolutions extrêmes contre sa lenteur et sa lâcheté : il ne songe plus qu'à se séquestrer des compagnies qui le perdent; il cherche l'ombre et la solitude. Dirai-je le mot du prophète? Il est comme ces oiseaux qui fuient la lumière et le jour, « comme un hibou dans sa « maison : » *Factus sum sicut nycticorax in domicilio*[5]. Dans cette solitude, dans cette retraite, il s'indigne contre soi-même, il frémit contre soi-même; il fait de grands et puissants efforts pour prendre des habitudes contraires aux siennes, « afin, dit saint Augustin, que la coutume « de pécher cède à la violence de la pénitence » *ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi*[1].

C'est ainsi que l'on surmonte, mes frères, et ses inclinations et ses habitudes. Et si vous me demandez pourquoi il faut tant de violence, il est bien aisé de répondre : c'est que la conversion du pécheur est une nouvelle naissance; et c'est la malédiction de notre nature, qu'on ne peut enfanter qu'avec douleur : *in dolore paries filios tuos*[2]. C'est pourquoi la pénitence est laborieuse; elle a ses gémissements, elle a son travail, parce que c'est un enfantement : *Ibi dolores ut parturientis,* dit saint Augustin[3], *dolores pœnitentis.* Il faut enfanter un nouvel homme, et il faut pour cela que l'ancien pâtisse. Mais parmi ces douleurs, parmi ces détresses, ayez toujours présente en l'esprit cette parole de l'Évangile : « La femme en enfantant a de la tristesse; mais « après qu'elle a enfanté, elle ne se souvient plus « de ses maux, tant son cœur est saisi de joie, « parce qu'elle a mis un enfant au monde[4]. » Parmi ces travaux de la pénitence, songez, mes frères, que vous enfantez; et ce que vous enfantez, c'est vous-mêmes. Si c'est une consolation si sensible d'avoir fait voir la lumière et donné la vie à un autre, qu'elle efface en un moment tous les maux passés, quel ravissement doit-on ressentir de s'être éclairé soi-même, et de s'être engendré soi-même pour une vie immortelle! Enfantez donc, ô pécheurs, et ne craignez pas les douleurs d'un enfantement si salutaire : perpétuez, non votre race, mais votre être propre; conservez, non pas votre nom, mais le fond même de votre substance.

Vierges de Jésus-Christ, voilà l'enfantement que Dieu vous ordonne; enfantez l'esprit de salut : renouvelez-vous en Notre-Seigneur parmi les angoisses de la pénitence; continuez à faire voir aux pécheurs qu'on peut surmonter la nature dans ses inclinations les plus fortes : et afin de les convaincre par votre exemple, déclarez au vice une sainte guerre, et particulièrement à celui qui est le plus caché, le plus délicat, et qui s'élève sur la ruine de tous les autres. Et pour nous, chrétiens, mettons une fois la main sur nos blessures invétérées. Quoi! pauvre blessé, vous tremblez, vous ne pouvez toucher à la plaie, ni vous faire cette violence? Eh! ne vaut-il pas bien mieux, chrétiens, souffrir ici-bas quelque violence? *Ambulate dum lucem habetis*[5] : « Mar-

[1] *Genes.* III, 19.
[2] *Serm.* XIX, n° 2, t. V, col. 102.
[3] *Ps.* XXXVII, 8.
Ibid. VI, 7.
[5] *Ibid.* CI, 7.

[1] *In Joan. tract.* XLIX, n° 19, t. III, part. II, col. 627.
[2] *Gen.* III, 16.
[3] *In Ps.* XLVII, n° 5, t. IV, col. 418.
[4] *Joan.* XVI, 21.
[5] *Id.* XII, 35.

« chez tandis que vous voyez encore la lumière, » et n'abusez pas du temps que Dieu vous accorde. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Dieu qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais plutôt qu'ils se convertissent, ne se contente pas de les exciter par la bouche des prédicateurs ; mais il anime, pour ainsi dire, toute la nature pour les inviter à la pénitence : car cette suite continuée de jours et d'années, qu'ils voient si souvent revenir, est comme une voix publique de tout l'univers qui rend témoignage à sa patience, et avertit les pécheurs de ne pas abuser du temps qu'il leur donne. « Ignorez-vous, dit « l'apôtre[1], que la miséricorde divine vous invite « à vous convertir? méprisez-vous les richesses « de sa patience et de sa bonté, » qui vous donne le temps de vous repentir? C'est principalement cette grâce que l'apôtre vous avertit de ne laisser pas écouler sans fruit ; car il ajoute aussitôt après : « Je vous ai écouté au temps destiné, » *tempore accepto*[2].

Pour bien comprendre, messieurs, le prix et le mérite d'une telle grâce, remarquons avant toutes choses que l'on peut regarder le temps en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par années, ou en tant qu'il aboutit à l'éternité. Dans cette première considération, je sais que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni consistance, que tout son être est de s'écouler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien. Ma vie est mesurée par le temps, c'est pourquoi ma substance [n'est rien,] attachée au temps qui n'est rien lui-même : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te*[3]....

Chose étrange, âmes saintes! le temps n'est rien, et cependant on perd tout quand on perd le temps. Qui nous développera cette énigme? C'est parce que ce temps, qui n'est rien, a été établi de Dieu pour servir de passage à l'éternité. C'est pourquoi Tertullien a dit : « Le temps est comme » un grand voile et un grand rideau qui est étendu « devant l'éternité, et qui nous la couvre : » *Mundi.... species.... temporalis, illi dispositioni æternitatis aulæi vice oppansa est*[4]. Pour aller à cette éternité, il faut passer par ce voile. C'est le bon usage du temps qui nous donne droit à ce qui est au-dessus du temps ; et je ne m'étonne pas, âmes saintes, si vos règles ont tant de soin de vous faire ménager le temps avec une économie scrupuleuse : c'est à cause que tous ces moments, qui étant pris en eux-mêmes sont moins qu'une vapeur et qu'une ombre ; en tant qu'ils aboutissent à l'éternité, deviennent, dit saint Paul[1], d'un poids infini, et qu'il n'est rien par conséquent de plus criminel que de recevoir en vain une telle grâce.

Je ne m'arrêterai pas ici, chrétiens, à vous représenter par un long discours combien cette grâce est peu estimée, ni combien facilement on la laisse perdre. Les hommes se font justice sur ce sujet-là, et quand ils nous disent si ouvertement qu'ils ne songent qu'à passer le temps, ils nous découvrent assez avec quelle facilité ils le perdent. Mais d'où vient que l'humanité, qui est naturellement si avare, et qui retient son bien si avidement, laisse écouler de ses mains, sans peine, l'un de ses trésors les plus précieux? C'est ce qui mérite d'être examiné; et j'en découvre deux causes, dont l'une vient de nous, et l'autre du temps.

Pour ce qui nous regarde, mes sœurs, il est bien aisé de comprendre pourquoi le temps nous échappe si facilement : c'est que nous n'en voulons pas observer la fuite. Car soit qu'en remarquant sa durée nous sentions approcher la fin de notre être, et que nous voulions éloigner cette triste image ; soit que par une certaine fainéantise nous ne sachions pas employer le temps, toujours est-il véritable que nous ne craignons rien tant que de nous apercevoir de son passage. Combien nous sont à charge ces tristes journées, dont nous comptons toutes les heures et tous les moments! ne sont-ce pas des journées dures et pesantes, dont la longueur nous accable? Ainsi le temps nous est un fardeau, que nous ne pouvons supporter quand nous le sentons sur nos épaules. C'est pourquoi nous n'oublions aucun artifice pour nous empêcher de le remarquer : et parmi les soins que nous prenons de nous tromper nous-mêmes sur ce sujet-là, je ne m'étonne pas, chrétiens, si nous ne voyons pas la perte du temps, puisque nous n'en trouvons point de plus agréable que celui qui coule si doucement qu'il ne nous laisse presque pas sentir sa durée.

Mais si nous cherchons à nous tromper, le temps aide aussi à la tromperie; et voici en quoi consiste cette illusion. Le temps, dit saint Augustin[2], est une imitation de l'éternité. Faible imitation, je l'avoue; néanmoins tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même. Ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter

[1] *Rom.* II, 4.
[2] II. *Cor.* VI, 2.
[3] *Ps.* XXXVIII, 6
[4] *Apolog.* p. 43.

[1] II. *Cor.* IV, 17.
[2] *De musica*, lib. VI, n° 29, t. I, col. 527.

par la succession : c'est ce qui lui donne moyen de nous jouer. Il ôte un jour, il en rend un autre : il ne peut retenir cette année qui passe, il en fait couler en sa place une autre semblable qui nous empêche de la regretter. Il impose de cette sorte à notre faible imagination, qu'il est aisé de tromper par la ressemblance ; qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable : et c'est en ceci, si je ne me trompe, que consiste cette malice du temps, dont l'apôtre nous avertit par ces mots : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt*[1] : « Rachetez le temps, parce que les jours sont mau« vais, » c'est-à-dire, malins et malicieux. Il ne paraît pas qu'une année s'écoule, parce qu'elle semble ressusciter dans la suivante. Ainsi l'on ne remarque pas que le temps se passe, parce que, quoiqu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la pénitence.

Toutefois une longue suite découvre son imposture. La faiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament nous contraignent de remarquer quelle grande partie de notre être est abîmée et anéantie. Mais prenez garde, mes frères, à la malice du temps ; voyez comme ce subtil imposteur tâche de sauver ici les apparences, comme il affecte toujours l'imitation de l'éternité. C'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état ; le temps, pour en approcher en quelque sorte, ne nous dépouille que peu à peu : il nous dérobe si subtilement, que nous ne sentons pas son larcin ; il nous mène si finement aux extrémités opposées, que nous y arrivons sans y penser. Ézéchias ne sent point écouler son âge ; et dans la quarantième année de sa vie, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer succidit me*[2] : « Il a coupé ma « trame dès le commencement de mes jours. » Ainsi la malignité trompeuse du temps fait insensiblement écouler la vie, et on ne songe point à sa conversion. Nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les bras de la mort : nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes. Et voici encore ce qui nous abuse : c'est que, si loin que nous puissions porter notre vue, nous voyons toujours du temps devant nous. Il est vrai, il est devant nous, mais peut-être que nous ne pourrons pas y atteindre.

Parmi ces illusions nous sommes tellement trompés, que nous ne [nous] connaissons pas nous-mêmes ; nous ne savons que juger de notre vie : tantôt elle est longue, tantôt elle est courte, selon le gré de nos passions ; toujours trop courte pour nos plaisirs, toujours trop longue pour la pénitence : car dans nos ardeurs insensées nous pensons volontiers que la vie est courte. Écoutez parler les voluptueux : *Non prætereat nos flos temporis, coronemus nos rosis antequam marcescant*[1] : « Ne perdons pas la fleur de notre âge ; « couronnons-nous de roses devant qu'elles soient « flétries. » Pensez-vous qu'on osât troubler leurs délices par la pensée de la mort? et un si triste objet ne leur donnerait-il pas du chagrin? Ils y pensent eux-mêmes, n'en doutez pas, pour se presser davantage à goûter ces plaisirs qui passent. « Mangeons et buvons, ajoutent-ils, parce « que notre fin est proche[2]. »

Hé bien ! je me réjouis de ce que vous avez enfin reconnu la brièveté de la vie : pensez donc enfin à la pénitence que vous différez depuis si longtemps, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu. Ils vont aussitôt changer de langage ; et cette vie, qui leur semble courte pour les voluptés, devient tout d'un coup si longue, qu'ils croient pouvoir encore avec sûreté consumer une grande partie de leur âge dans leurs plaisirs illicites. *Filii hominum, usquequo gravi corde*[3]? « Jusques à quand, ô enfants des hommes, lais« serez-vous aggraver vos cœurs ? » jusques à quand vous laisserez-vous abuser à l'illusion du temps qui vous trompe ? quand reconnaîtrez-vous de bonne foi que la vie est courte? voulez-vous attendre le dernier soupir? Mais en quelque état que vous soyez, soit que votre âge soit dans sa fleur, soit qu'il soit déjà dans sa force, l'apôtre dit à tout le monde, que « le temps est proche. » Les jours se poussent les uns les autres ; on recule celui de la pénitence, et enfin il ne se trouve plus. O temps qu'un Dieu patient accorde aux pécheurs pour leur être un port salutaire, faut-il que tu leur serves d'écueil ! Nous avons du temps, convertissons-nous : nous avons du temps, péchons encore. Là est le port, et là est l'écueil : considère, ô pécheur, le bon usage du temps qui nous est donné ; c'est le port où se sauvent les sages : considère l'attente indiscrète de ceux qui diffèrent toujours, c'est l'écueil où se perdent les téméraires.

Mais nous avons encore du temps devant nous : ô Dieu ! qu'y aura-t-il désormais que les hommes ne veuillent savoir? et que n'attentera pas leur témérité? Voici une chose digne de remarque. Le Fils de Dieu nous enseigne que la science des temps est l'un des secrets que le Père a mis en sa puissance[4]. Pour arrêter à jamais la curiosité humaine, Jésus-Christ interrogé sur l'ordre des

[1] Ephes. v, 16.
[2] Is. xxxviii, 12.

[1] Sap. ii, 7, 8.
[2] Is. xxii, 13.
[3] Ps. iv, 3.
[4] Act. i, 7.

temps dit lui-même qu'il ne le sait pas [1]. Entendons sainement cette parole. Il parle comme ambassadeur du Père céleste et son interprète envers nous : ce qui n'est pas de son instruction, [ce qu'il n'a pas appris pour le manifester aux hommes, lui est inconnu dans sa qualité d'envoyé et de député vers eux, quoiqu'il le sache parfaitement comme égal à son Père, participant à sa science, d'une même nature avec lui.] Mais de quelque sorte que nous l'entendions, toujours devons-nous conclure que la science des temps, et surtout la science du dernier moment, est l'un des mystères secrets que Dieu veut tenir cachés à ses fidèles : c'est par une volonté déterminée qu'il « cache le dernier jour, afin que nous observions tous les jours : » *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* [2]. Et cependant, encore une fois, que n'entreprendra pas l'arrogance humaine? L'homme audacieux veut philosopher sur ce temps, veut pénétrer dans cet avenir.

Mes paroles sont inutiles; parlez vous-même, ô Seigneur Jésus, et confondez ces cœurs endurcis. Quand on leur parle des jugements [de Dieu,] « cette vision, disent-ils en Ézéchiel, ne sera pas « sitôt accomplie : » *In tempora longa iste prophetat* [3]. Quand on tâche de les effrayer par les terreurs de la mort, ils croient qu'on leur donne encore du temps. Jésus-Christ les vient serrer de plus près, et voici qu'il leur représente la justice divine irritée toute prête à frapper le coup : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est* [4] : « La cognée est déjà posée à la racine « de l'arbre. »

Mais je veux bien t'accorder, pécheur, qu'il te reste encore du temps : pourquoi tardes-tu à te convertir? pourquoi ne commences-tu pas aujourd'hui, crains-tu que ta pénitence ne soit trop longue d'un jour? Quoi, non content d'être criminel, tu veux durer longtemps dans le crime! tu veux que ta vie soit longue et mauvaise! tu veux faire cette injure à Dieu, toujours demander du temps, et toujours le perdre! car tu rejettes tout au dernier moment. C'est le temps des testaments, dit saint Chrysostôme [5] et non pas le temps des mystères. Ne sois pas de ceux qui diffèrent à se reconnaître quand ils ont perdu la connaissance, qui attendent presque que les médecins les aient condamnés pour se faire absoudre par les prêtres, qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne pensent à la sauver que lorsque le corps est désespéré.

[1] *Marc.* XIII, 32.
[2] *S. Aug. Serm.* XXXIX, n° 1, t. V, col. 199.
[3] *Ezech.* XII, 27.
[4] *Matth.* III, 10.
[5] *In Act. Apost. homil.* I, n° 7, t. IX, p. 12.

Faites pénitence, mes frères, tandis que le médecin n'est pas encore à votre côté, vous donnant des heures qui ne sont pas en sa puissance, mesurant les moments de votre vie par des mouvements de tête, et tout prêt à philosopher admirablement sur le cours et la nature de la maladie, après la mort. N'attendez pas, pour vous convertir, qu'il vous faille crier aux oreilles, et vous extorquer par force un oui ou un non : que le prêtre ne dispute pas près de votre lit avec votre avare héritier, ou avec vos pauvres domestiques; pendant que l'un vous presse pour les mystères, et que les autres sollicitent pour leur récompense, ou vous tourmentent pour un testament [1]. Convertissez-vous de bonne heure; n'attendez pas que la maladie vous donne ce conseil salutaire : que la pensée en vienne de Dieu et non de la fièvre, de la raison et non de la nécessité, de l'autorité divine et non de la force. Donnez-vous à Dieu avec liberté, et non avec angoisse et inquiétude. Si la pénitence est un don de Dieu, célébrez ce mystère dans un temps de joie, et non dans un temps de tristesse. Puisque votre conversion doit réjouir les anges, c'est un fâcheux contre-temps de la commencer quand votre famille est éplorée. Si votre corps est une hostie qu'il faut immoler à Dieu, consacrez-lui une hostie vivante : si c'est un talent précieux qui doit profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le négoce; et n'attendez pas pour le lui donner, qu'il faille l'enfouir en terre. Après avoir été le jouet du temps, prenez garde que vous ne soyez le jouet de la pénitence; qu'elle ne fasse semblant de se donner à vous, que cependant elle ne vous joue par des sentiments contrefaits, et que vous ne sortiez de cette vie après avoir fait non une pénitence chrétienne, mais une amende honorable qui ne vous délivrera pas du supplice. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* [2] : « Voilà le temps favo« rable, voici les jours de salut. » [Évitez] l'écueil [où vous conduit] l'impénitence; [cherchez] le port où la bonté de Dieu vous invite, où vous trouverez la miséricorde éternelle.

[1] *S. Gregor. Naz. Orat.* XL, t. I, p. 643, 644.
[2] II. *Cor.* VI, 2.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'AUMONE.

Obligation, vertu de l'aumône : ses rapports avec ce qui se passe dans le jugement. Effets de la miséricorde divine dans l'œuvre de notre sanctification : vraie manière de l'honorer : sacrifice qu'elle exige. Juste sujet de damnation dans la dureté de cœur pour les misérables [1].

Quamdiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.

Quand vous n'avez pas secouru les moindres personnes qui souffraient, c'est à moi que vous avez refusé ce secours. Matth. XXV, 45.

Quand le Fils de Dieu s'est fait homme, quand il s'est revêtu de nos faiblesses, et qu'il « a passé, » comme dit l'apôtre [2], par toutes sortes d'épreu» ves, à l'exception du péché ; » il est entré avec nous dans des liaisons si étroites, et il a pris pour tous les mortels des sentiments si tendres et si paternels, que nos maux sont ses maux ; nos infirmités, ses infirmités ; nos douleurs enfin, ses douleurs propres. C'est ce que l'apôtre saint Paul a exprimé en ces paroles, dans la divine épître aux Hébreux : « Nous n'avons pas un pontife qui soit « insensible à nos maux, ayant lui-même passé par « toutes sortes d'épreuves, à l'exception du péché, « à cause de sa ressemblance avec nous [3]. » Et ailleurs, dans la même épître : « Il a voulu, dit « l'apôtre [4], être en tout semblable à ses frères, « pour être pontife compatissant, » *ut misericors fieret et fidelis pontifex apud Deum*. Cela veut dire, messieurs, qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres, qu'ils voient sur la mer agitée d'une furieuse tempête ; mais qu'il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à souffrir les mêmes misères que nous, ayant eu aussi bien que nous une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette comme la nôtre à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Il a eu faim sur la terre ; et il nous proteste, dans notre évangile, qu'il a faim encore dans tous les nécessiteux : il a été lié cruellement ; et il se sent encore lié dans tous les captifs : il a souffert et il a langui ; et vous voyez qu'il déclare qu'il souffre et qu'il languit encore dans tous les infirmes. De sorte, dit Salvien, que chacun n'endure que ses propres maux : il n'y a que Jésus-Christ seul, qui s'étant fait le père de tous, le frère de tous, l'ami tendre et cordial, et pour dire tout en un mot, le Sauveur de tous, souffre aussi dans tous les affligés, et mendie généralement dans tous les pauvres : *Solus tantummodo Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicet* [1].

Il ne se contente pas, chrétiens, d'être tendre et compatissant pour les misérables, il veut que nous entrions dans ses sentiments, et que nous prenions aussi ce cœur de Sauveur pour nos frères affligés. C'est pourquoi nous ne lisons rien, dans son Écriture, qu'il nous recommande avec tant de force que la charité et l'aumône ; et nous ne pouvons nous mieux acquitter du ministère qu'il nous a commis, d'annoncer ses divins oracles, qu'en excitant ses fidèles à la compassion, par toute l'efficace de son Saint-Esprit et par toute l'autorité de sa parole.

C'est pourquoi je me suis proposé, messieurs, de vous entretenir aujourd'hui de cette matière importante ; et ayant pesé attentivement tant ce que nous en lisons dans notre évangile, que ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler dans les autres parties de son Écriture, j'ai réduit tout ce grand sujet à trois chefs. Nous avons à considérer dans l'aumône, la loi de la charité qui nous oblige à la faire ; l'esprit de la charité qui nous en prescrit la manière ; l'effet, la fin de la charité, qui est le secours actuel du pauvre. Il faut connaître l'obligation, il en faut savoir la manière, il en faut venir à l'effet. J'ai donc dessein de vous exposer dans quel ordre le Fils de Dieu a pourvu à toutes ces choses, et vous verrez, chrétiens, que de peur qu'on ne s'imagine que cet office de charité soit peu nécessaire, il en a fait une obligation ; que de peur qu'on ne s'en acquitte avec des sentiments opposés aux siens, il en a réglé la manière ; et que de peur qu'on ne s'en excuse sur le manquement des moyens, il a lui-même assigné un fonds.

PREMIER POINT.

L'obligation d'assister les pauvres est marquée si précisément dans notre évangile, qu'il n'en faut point après cela rechercher des preuves ; et tout le monde entend assez que le refus de faire l'aumône est un crime capital, puisqu'il est puni du dernier supplice : « Allez, maudits, au feu éter« nel ; parce que j'ai eu faim dans les pauvres, et « vous ne m'avez point donné à manger ; j'ai eu « soif, et vous m'avez refusé à boire [2] : » et le reste que vous savez. C'est donc une chose claire, et qui n'a pas de difficulté, que le refus de l'aumône

[1] Nous n'avons de ce sermon que le premier point. Il paraît que l'auteur n'a pas composé les autres parties, s'étant contenté de renvoyer, dans son manuscrit, à d'autres sermons relatifs à la même matière. (*Edit. de Déforis.*)
[2] *Hebr.* IV, 15.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.* II, 17.

[1] *Salv.* lib. IV, *advers. Avarit.* p. 304.
[2] *Matth.* XXV, 41, 42.

est une cause de damnation. Mais on pourrait demander d'où vient que le Fils de Dieu, dissimulant, pour ainsi dire, tous les autres crimes des hommes dans son dernier jugement, ne rapporte que celui-ci pour motiver sa sentence. Est-ce qu'il ne couronne ou qu'il ne punit que l'aumône qu'on lui accorde ou qu'on lui dénie? et s'il y a, comme il est certain, d'autres œuvres qui nous damnent et qui nous sauvent, pourquoi est-ce que le Sauveur ne parle que de celle-ci? C'est, messieurs, une question qu'il sera peut-être agréable, mais certainement très-utile, d'examiner en ce lieu, parce que nous en tirerons des lumières très-nécessaires.

Je pourrais répondre en un mot, que le Sauveur a voulu nous rendre attentifs à la loi de la charité et de l'aumône: car comme plusieurs n'eussent pas compris que nous pussions être condamnés au dernier supplice, non pour avoir dépouillé notre prochain, mais pour avoir manqué de le secourir dans ses extrêmes nécessités, il a plu à notre Sauveur de marquer expressément cette vérité dans le récit qu'il nous fait de sa dernière sentence. De même, comme la pitié qui nous porte à soulager les misérables est si naturelle à l'homme, plusieurs ne penseraient pas qu'une vertu qui devrait nous coûter si peu, fût d'un si grand prix devant notre juge. C'est pourquoi, entre toutes les pratiques de piété, Jésus-Christ a voulu choisir les œuvres de miséricorde pour les célébrer hautement à la face de tout le monde; et afin que nous entendions que rien ne décide tant notre éternité, que les égards que nous aurons pour les affligés, il nous enseigne dans notre évangile qu'il ne fera retentir dans son jugement, que la charité des uns et la dureté des autres. Cette raison est très-suffisante; mais je découvre, si je ne me trompe, dans le dessein de notre Sauveur, quelque mystère plus haut qu'il faut que je vous expose.

Je ne vous le ferai pas attendre longtemps, et je vous dirai, chrétiens, en un mot, que la miséricorde exercée par nous, ou la charité négligée, ont un rapport si visible avec ce qui se passe dans le jugement, qu'il ne faut pas s'étonner si le Sauveur n'y fait paraître autre chose. Car qu'est-ce que le jugement, sinon miséricorde envers les uns et rigueur extrême envers les autres? et qui est plus digne de miséricorde, que celui qui a exercé la miséricorde? au contraire qui mérite mieux d'être traité à toute rigueur, que celui qui a été dur et impitoyable? Je m'engage insensiblement dans une grande profondeur, et je me sens obligé de vous expliquer de quelle sorte nous devons entendre que la même vie éternelle, qui nous est donnée par justice, nous est aussi accordée par une infinie miséricorde.

C'est une doctrine étrange et inconcevable, que Dieu, en nous accordant la vie éternelle, n'a point égard à nos œuvres. Comment n'a-t-il point d'égard à nos œuvres, puisque nous lisons en termes formels : qu'il rendra à chacun selon ses œuvres[1]? Que s'il est ainsi, chrétiens, il faut avouer nécessairement qu'il entre quelque justice dans le couronnement des élus : car qui ne voit clairement que rendre à chacun selon ses œuvres, c'est-à-dire, en d'autres termes, traiter chacun selon qu'il mérite? Or est-il que traiter les hommes selon leur mérite, c'est un acte de la justice qu'on appelle distributive. Et si l'apôtre saint Paul n'avait pas reconnu cette vérité, il n'aurait pas dit ces paroles : « J'ai combattu un bon combat, « j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; au reste, « la couronne de justice m'est réservée, que le « Seigneur, ce juste juge, me rendra en ce jour[2]. » Il paraît manifestement qu'il ne parle de la couronne qu'après qu'il a raconté ses œuvres. C'est une couronne de justice, et non simplement de grâce : elle ne lui sera pas seulement donnée, mais rendue : il l'attend de Dieu parce qu'il est juste, et non pas simplement parce qu'il est bon. C'est enseigner nettement que les bonnes œuvres sont de grand prix, de grande valeur, de grand mérite devant Dieu, car tout cela c'est la même chose; et que c'est à ce mérite que la vie éternelle est donnée; que la gloire éternelle est donnée au mérite des bonnes œuvres, ainsi que l'Église catholique l'a cru et entendu dès les premiers siècles.

Mais cette même Église catholique, également éloignée de tous les sentiments extrêmes, nous apprend aussi, après cet apôtre, que la vie éternelle, qui nous est rendue comme récompense par un acte de justice, nous est aussi donnée comme grâce par un effet de miséricorde : *Gratia autem Dei vita æterna*[3]; et il nous faut un peu démêler cette belle théologie.

Oui, messieurs, la vie éternelle est donnée aux œuvres; et néanmoins il est certain que c'est une grâce, parce qu'elle nous est promise par grâce : elle nous est préparée dès l'éternité par la grâce de celui qui nous a élus en Jésus-Christ, afin que nous fussions saints; et que les bonnes œuvres qui nous l'acquièrent ne sont pas en nous « comme de nous-mêmes : » *quasi ex nobis*[4]; mais que « nous y sommes créés » par la grâce, comme dit le divin apôtre : *Creati in Christo Jesu in operibus bonis*[5]; et si nous y persistons jusqu'à

[1] *Apoc.* XXII, 12.
[2] II. *Tim.* IV, 7, 8.
[3] *Rom.* VI, 23. *Ephes.* I, 4.
[4] II. *Cor.* III, 5.
[5] *Ephes.* II, 10.

la fin, c'est par ce don spécial de persévérance, qui est le plus grand bienfait de la grâce. Ainsi il ne reste plus autre chose à l'homme que de se glorifier en Notre-Seigneur, qui donne la vie éternelle aux mérites; mais qui donne gratuitement les mérites, selon ce que dit le saint concile de Trente : « que les mérites sont les dons « de Dieu » : *Uteorum velit esse merita, quæ sunt ipsius dona*[1].

C'est, messieurs, pour cette raison que l'admirable saint Augustin contemplant les œuvres de Dieu, et en regardant la sage distribution, les rapporte à ces trois choses : ou Dieu rend aux hommes le mal pour le mal, ou il rend le bien pour le mal, ou il leur rend le bien pour le bien : *Reddet omnino Deus et mala pro malis, quoniam justus est; et bona pro malis, quoniam bonus est; et bona pro bonis, quoniam bonus et justus est*[2] : Il rend le mal pour le mal, le supplice pour le péché, quand il punit les pécheurs impénitents, parce qu'il est juste; il rend le bien pour le mal, la grâce et le pardon pour l'iniquité, quand il pardonne l'iniquité aux pécheurs, parce qu'il est bon; enfin il rend le bien pour le bien, la vie éternelle pour les bonnes œuvres, quand il couronne les justes, parce qu'il est juste et bon tout ensemble. C'est pourquoi nous disons avec le Psalmiste : « O Seigneur! je vous chan« terai miséricorde et jugement, » parce que tous les ouvrages de Dieu sont compris sous la miséricorde et sous la justice : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine*[3]. La damnation des méchants est une pure justice; la justification des pécheurs, une pure miséricorde; enfin le couronnement des justes, une miséricorde mêlée de justice : parce que si la justice nous reçoit au ciel, où la couronne d'immortalité nous est préparée, c'est la miséricorde qui nous y conduit, en nous remettant nos péchés, et en nous donnant la persévérance.

D'où il faut conclure, en passant plus outre, que la miséricorde l'emporte : car n'est-ce pas un pur effet de miséricorde que Dieu nous aime gratuitement dès l'éternité, qu'il nous prévient de sa grâce dans le temps, qu'il nous attend tous les jours avec impatience, et supporte non-seulement nos faiblesses, mais encore nos ingratitudes? O grâce, je vous dois tout, ô bonté, je suis votre ouvrage! sans vous, ô miséricorde, je ne découvre de toutes parts autour de moi que damnation et perte assurée : c'est vous seule qui me rappelez quand je m'éloigne, vous seule qui me pardonnez quand je reviens, vous seule qui me soutenez quand je persévère. Mais c'est peu, chrétiens, de le reconnaître; la manière la plus efficace d'honorer la bonté divine, c'est de l'imiter. Si vous êtes vraiment touchés des bienfaits de Dieu, et de cette miséricorde infinie par laquelle « il vous a tirés des ténèbres à son ad« mirable lumière[1], soyez miséricordieux et « bienfaisants comme votre père céleste[2] : » rendez à Jésus-Christ son sang et sa mort; faites du bien à ceux qu'il vous recommande. Quand vous nourrissez les pauvres, il est nourri; quand vous les vêtissez, il est vêtu; quand vous les visitez, il est consolé. Exercez donc la miséricorde comme vous l'avez reçue : c'est la grande reconnaissance que Dieu attend de vous pour tant de bienfaits, c'est le sacrifice agréable que vous demande sa miséricorde : *Talibus enim hostiis promeretur Deus*[3] : « Car c'est par de semblables hosties « qu'on se rend Dieu favorable. »

Je remarque dans les Écritures deux sortes de sacrifices : il y a un sacrifice qui tue, et un sacrifice qui donne la vie. Le sacrifice qui tue est assez connu; témoin le sang de tant de victimes, et le massacre de tant d'animaux. Mais outre le sacrifice qui détruit, je vois dans les saintes lettres un sacrifice qui sauve : car, comme dit l'Ecclésiastique, « celui-là offre un sacrifice, qui exerce « la miséricorde : « *Qui facit misericordiam, offert sacrificium*[4]. D'où vient cette différence, sinon que l'un de ces sacrifices a été divinement établi pour honorer la bonté de Dieu, et l'autre pour apaiser sa justice? La justice divine poursuit les pécheurs à main armée, elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd et les extermine : *Pereant peccatores a facie Dei*[5] : « Que « les pécheurs périssent devant la face de Dieu. » Au contraire la miséricorde toujours douce, toujours bienfaisante, ne veut pas que personne périsse, et « pense toujours, dit l'Écriture, des « pensées de paix, et non pas des pensées d'afflic« tion : « *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis*[6]. C'est pourquoi cette justice, qui tonne, qui fulmine, qui renverse les montagnes et déracine les cèdres du Liban, c'est-à-dire, qui extermine les pécheurs superbes et lave ses mains dans leur sang, exigeait des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due aux crimes des hommes. Donnez un couteau, allumez du feu; il faut que tout l'autel nage dans le sang, et que cette victime soit consumée. Mais pour cette miséricorde toujours bien-

[1] *Sess.* VI, cap. XVI.
[2] *De Grat. et Lib. Arb.* cap. XXIII, n° 45, t. X, col. 744.
[3] *Ps.* C, 1.

[1] I. *Petr.* II, 9.
[2] *Luc.* VI, 36.
[3] *Hebr.* XIII, 16.
[4] *Eccl.* XXXV, 4
[5] *Ps.* LXVII, 2.
[6] *Jerem.* XXIX, 11.

faisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est faible, qui vivifie ce qui est mort; il faut présenter en sacrifice, non des victimes détruites, mais des victimes conservées, c'est-à-dire, des pauvres nourris, des infirmes soutenus, des misérables soulagés.

Aussi dans la nouvelle alliance, qui est une alliance de grâce et de miséricorde infinie, Dieu n'exige rien tant de nous, que de semblables hosties. « Ne fallait-il pas, dit le père de famille, « que vous eussiez pitié de vos conserviteurs, « comme j'ai eu pitié de vous[1]? » Il veut que la bonté qu'il a exercée soit l'exemple et la loi de ses enfants : c'est par là qu'on s'acquitte envers sa clémence; c'est par là qu'on obtient de lui de nouvelles grâces : faites miséricorde, parce que vous l'avez reçue; faites miséricorde, afin que vous la receviez. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*[2] : « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce « qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » C'est donc pour cette raison qu'il ne parlera en ce dernier jour que de ceux qui auront soulagé les pauvres. « Venez, les bénis de mon Père[3]; » venez, enfants de grâce, enfants d'adoption et de miséricorde éternelle : vous avez honoré ma miséricorde, puisque vous l'avez imitée; vous avez reconnu véritablement que vous ne subsistiez que par mes aumônes, puisque vous en avez fait largement à vos frères mes enfants que je vous avais recommandés. C'est moi que vous avez soulagé en eux, et vous m'avez rendu en leur personne les bienfaits que vous avez reçus de ma grâce. Venez donc, ô fidèles imitateurs de mon infinie miséricorde, venez en recevoir le comble, et « possédez à jamais le royaume qui « vous a été préparé avant l'établissement du « monde : » *Venite, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi*[4].

Par la raison opposée, il est aisé de comprendre qu'il n'y a point de plus juste cause de l'éternelle damnation des hommes, que la dureté de leur cœur sur les misères des autres : car il faut remarquer, messieurs, que Dieu, toujours indulgent et toujours prêt à nous pardonner, ne punit pas tant nos péchés, que le mépris des remèdes qu'il nous a donnés pour les expier. Or le plus efficace de tous les remèdes, c'est la charité et l'aumône. C'est de la charité qu'il est écrit qu'elle « couvre non-seulement les péchés, mais la mul- « titude des péchés[5]. » C'est de l'aumône qu'il est prononcé, que « comme l'eau éteint le feu, ainsi

[1] *Matth.* XIX, 33.
[2] *Id.* V, 7.
[3] *Id.* XXV, 34.
[4] *Id.*
[5] *Prov.* X, 12 I. *Petr.* IV, 8.

« l'aumône éteint le péché[1]. » Puis donc que vous avez méprisé ce remède si nécessaire, ah! tous vos péchés seront sur vous; malheureux, toutes vos fautes vous seront comptées. « Jugement sans « miséricorde à celui qui ne fait point de misé- « ricorde[2]. » Cruel, vous n'en faites pas, et jamais vous n'en recevrez aucune : une vengeance implacable vous poursuivra dans la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous refusez tout à Jésus-Christ dans ses pauvres; il comptera avec vous, et il exigera de vous jusqu'au dernier sou, par des supplices cruels, ce que vous devez à sa justice. « Allez donc, maudits, au feu éter- « nel[3]; » allez, inhumains et dénaturés, au lieu où il n'y aura jamais de miséricorde. Vous avez eu un cœur de fer, et le ciel sera de fer sur votre tête; jamais il ne fera distiller sur vous la moindre rosée de consolation. Riche cruel et impitoyable, vous demanderez éternellement une goutte d'eau, qui vous sera éternellement refusée. Vous vous plaignez en vain de cette rigueur : elle est juste, elle est très-juste. Jésus-Christ vous rend selon vos œuvres et vous fait comme vous lui avez fait. Il a langui dans les pauvres, il a cherché des consolateurs, et il n'en a pas trouvé; et bien loin de le soulager dans ses maux extrêmes, vous avez imité le crime des Juifs : vous ne lui avez donné que du vinaigre dans sa soif, c'est-à-dire, des rebuts dans son indigence. Vous souffrirez à votre tour, et il rira de vos maux, et il verra d'un regard tranquille cette flamme qui vous dévore, ce désespoir furieux, ces pleurs éternels, cet horrible grincement de dents. O justice, ô grande justice! mais ô justice terrible pour ceux qui mériteront par leur dureté ses intolérables rigueurs!

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Nature du péché d'habitude. Quelles en sont les suites, et quels en doivent être les remèdes.

Erat autem æger triginta octo annos habens in infirmitate sua.

Il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. JOAN. V, 5.

Par ce malade est fort bien représenté le pécheur endurci, qui vieillit dans sa maladie et dans sa corruption : c'est la plus dangereuse maladie des chrétiens, et par conséquent qui a besoin

[1] *Eccl.* III, 33.
[2] *Jac.* II, 13.
[3] *Matth.* XXV, 41.

d'être traitée avec une très-grande et très-exacte diligence. Or pour traiter une maladie, il faut premièrement en connaître les principes et la nature; ensuite il en faut remarquer et découvrir les suites; et enfin il faut choisir les remèdes les plus convenables.

PREMIER POINT.

La nature du péché d'habitude. Le péché a cela de propre, qu'il imprime une tache à l'âme qui va défigurant en elle toute sa beauté, et passe l'éponge sur les traits de l'image du Créateur qui s'y est représenté lui-même. Mais un péché réitéré, outre cette tache, produit encore dans l'âme un pente et une forte inclination au mal; à cause qu'entrant dans le fond de l'âme, il ruine toutes ses bonnes inclinations, et l'entraîne par son propre poids aux objets de la terre. L'Écriture se sert de trois comparaisons puissantes pour exprimer le danger de cette maladie : *Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus*[1] : « Il s'est revêtu de la malédiction ainsi « que d'un vêtement; elle a pénétré comme l'eau « au dedans de lui, et comme l'huile jusque dans « ses os. »

La malédiction est dans le pécheur par habitude comme le vêtement, parce qu'elle emplit tout son extérieur, toutes ses actions, toutes ses paroles; sa langue ne fait que débiter le mensonge : elle entre comme l'eau dans son intérieur, et y va corrompre ses pensées, en sorte qu'il n'en a plus que celles de son ambition, etc.; et enfin elle pénètre comme l'huile dans ses os, c'est-à-dire, dans ce qui soutient son âme et lui donne sa solidité. Il étouffe tous les sentiments de la foi, car enfin tout s'évanouit dans ces grandes attaches qu'il a au péché; il ruine l'espérance, car tout son espoir est dans la terre; il étouffe la charité, car l'amour de Dieu ne peut point s'accorder avec l'amour des créatures : ou bien le vêtement marque la tyrannie; l'eau, l'impétuosité; l'huile, une tache qui se répand partout et ne s'efface quasi jamais. C'est donc une grande maladie que le péché d'habitude, et pour reconnaître si elle est en nous, cette maladie, si nous péchons par habitude, il faut peser trois choses, mais sans se flatter.

Premièrement, si vous faites le mal avec plaisir; car tout plaisir est conformité à quelque nature : or il est certain que le péché n'a pas de soi cette conformité avec votre nature, il faut donc que la réitération du péché ait fait en vous une autre nature, et cette autre nature c'est la coutume. Qui pèche donc souvent et avec plaisir, celui-là pèche d'un péché d'habitude, c'est un pécheur endurci.

Secondement, péchez-vous sans remords de conscience; car le remords de conscience est une suite de la réflexion : or pécher souvent sans réflexion, c'est marque de la grande inclination qu'on y a, et que la face du péché ne nous semble plus farouche; nous y sommes accoutumés. Exemple : David a fait deux grands crimes; l'un le dénombrement de son peuple : dans celui-là il ne péchait pas par habitude; il ne l'a fait qu'une fois. C'est pourquoi incontinent « il sentit un re« mords dans son cœur : » *Percussit cor David eum*[2] : voilà le remords. Mais dans son adultère, qui dura un an, son cœur ne le frappe plus : au contraire, l'adultère attire l'homicide, et l'homicide avec le ravissement de l'honneur d'Urie; car commandant à Joab de le faire mourir, il lui donne sujet de songer qu'il l'avait mérité. Aussi dit-il en cet état, que « la lumière de ses yeux « l'avait abandonné : » *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum*[2]. Il ne dit pas que ses yeux l'eussent abandonné, car la connaissance lui demeurait, mais la lumière de ses yeux. Quelle est la lumière des yeux de la connaissance? la réflexion, qui l'éclaire et qui la conduit ellemême, qui découvre et conduit le reste de l'homme. Il ne faisait donc pas de réflexion sur son péché; par conséquent point de remords : car le remords naît de la réflexion; c'est donc une marque de l'accoutumance au péché, que de pécher sans remords.

Troisièmement, il faut voir si vous péchez sans résistance; car pécher sans résistance c'est une marque que la force de l'âme est abattue, ce qui ne se fait que par la coutume : *Dereliquit me virtus mea* : « Ma force m'a abandonné, » dit David[3], décrivant son endurcissement.

DEUXIÈME POINT.

Les suites du péché d'habitude. La première, que quand on commet deux fois un même péché, le second est toujours plus grand que le premier; à cause que le péché s'augmente, ou à raison de la grandeur de la matière en laquelle on pèche, ou à raison de la force avec laquelle on s'y attache. Le second péché est plus grand que le premier à raison de la matière : vous avez volé les particuliers; dans deux jours vous volerez le prince, si l'occasion s'en présente : par les moindres péchés vous vous disposez aux plus grands. Achab ayant fait mourir un de ses sujets pour avoir son bien, le prophète lui dit de la part de Dieu : « Tu as volé

[1] *Ps.* CVIII, 17.

[1] II. *Reg.* XXIV, 10.
[2] *Ps.* XXXVII, 10.
[3] *Ibid.*

« et tu as tué, tu feras encore pis, » *et addes*[1]. Mais ce n'est pas tout : la première fois vous péchez avec moins d'inclination et d'attache, mais la seconde elle augmente, et par suite vous aimez plus votre crime, vous vous y portez avec plus de force ; votre péché est donc plus grand : comme l'amour de Dieu s'accroît par les actions de vertu, aussi l'amour des créatures par les actions vicieuses. Il s'ensuit donc qu'au lieu qu'on pense s'excuser en disant : Je pèche, mais c'est par coutume ; on s'accuse davantage.

Je sais bien ce que disent les méchants pour défendre ces excuses : premièrement que la coutume ôte la réflexion, qu'on va plus à l'aveugle, et qu'ainsi l'âme ayant moins de secours elle est moins blâmable de se laisser vaincre ; secondement, que la coutume apporte une inclination puissante qui vous empêche : et si elle vous empêche, il y a moins de volontaire ; et le péché suit et est égal au volontaire. Mais j'oppose deux choses à ces deux raisons : en premier lieu, que le manque de secours n'excuse jamais lorsque c'est une punition de notre faute, et que nous nous l'ôtons volontairement nous-mêmes.

On avertit un capitaine : Prenez garde, les ennemis vous surprendront pendant la nuit ; pour les empêcher faites allumer des flambeaux par toute la ville. Ce capitaine, au lieu de suivre cet avis, fait éteindre tous les flambeaux, et est surpris à la faveur des ténèbres ; son excuse sembla raisonnable s'il dit : J'ai été surpris, il est vrai, mais c'est pendant les ténèbres ; non certainement, car on l'avait averti de se garder des ténèbres. Tout de même on nous avertit : Donnez-vous garde, le prince des ténèbres vous surprendra parmi l'obscurité. Si donc ensuite vous éteignez vous-mêmes les lumières de la raison, et si vous en corrompez l'usage par la multitude de vos péchés, le défaut de lumière ne pourra pas vous servir d'excuse. Voilà pour la première opposition.

A la seconde, je dis qu'il y a deux sortes d'emportements : l'un est l'emportement d'une volonté prévenue, l'autre est l'emportement d'une volonté persuadée. Vous êtes tourmenté d'une forte tentation, sa force divertit celle de votre raison, vous péchez quasi sans y penser : voilà une volonté prévenue, et emportée de cet emportement de surprise, et celui-là sans doute peut diminuer le péché. Mais l'emportement d'une volonté persuadée ne le peut pas diminuer, à cause que l'inclination y est plus grande ; l'application, plus forte ; la victoire de la chair et du péché, plus pleine et plus entière ; partant, c'est une fort mauvaise conséquence de vouloir inférer qu'une faute est petite parce qu'on y tombe par coutume.

La seconde mauvaise suite est la nécessité de pécher.

TROISIÈME POINT.

« Dieu n'ordonne point des choses impossibles, « mais en vous ordonnant il vous avertit de faire « ce que vous pouvez, et de demander ce que vous « ne pouvez pas : » *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo admonet et facere quod possis, et petere quod non possis*[1]. Il y a ici des choses que vous pouvez faire, il y en a que vous ne pouvez pas faire. Je veux bien croire que dans la présence de l'objet et dans une occasion pressante, vous ne pouvez pas résister, mais du moins vous pouvez éviter l'occasion ; voilà quant à ce que pouvez : *facere quod possis*. Mais quant à ce que vous ne pouvez pas, que faut-il faire ? demander instamment à Dieu qu'il surmonte en vous par sa grâce le péché qui est depuis si longtemps le maître, qu'il surmonte vos mauvaises inclinations par de bonnes : *Petite*[2], demandez avec instance ; et s'il rejette vos demandes, *quærite*, cherchez les moyens de l'apaiser ; employez les justes, employez les bienheureux, employez la mort de Dieu, employez Jésus-Christ même, *pulsate*, frappez à sa justice et dites-lui : Ah ! justice de mon Dieu, vous ne punissez pas nos fautes à la rigueur en ce monde ; frappez à la sagesse et dites-lui : Ah ! sagesse de mon Dieu, vous savez tant de moyens de vaincre mon vice ! Criez à Dieu, mais criez du fond de l'âme, *de profundis*[3], et Dieu écoutera à la fin votre oraison.

Pénitence. Trois vérités : nécessaire de faire pénitence ; beaucoup de fausses pénitences ; en faire une véritable, et réparer les défauts des précédentes par une confession générale.

Examen de conscience. I° Ce que c'est : l'interrogatoire d'un criminel devant que de prononcer le jugement : prévenir celui de Dieu.

II°. Quel il doit être : général, 1° parce qu'il est en la place de celui que Dieu fera au jugement ; « car nous devons tous comparaître devant le tri- « bunal de Jésus-Christ : » *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi*[4] ; [et nous y serons] découverts jusqu'au fond de la conscience. 2° Il faut remédier à toutes les plaies par la douleur, et par conséquent tout connaître. 3° Tout confesser, afin que Dieu pardonne, et qu'il n'entre pas en procès avec nous ; et pour cela rechercher et examiner.

[1] III. *Reg.* XXI, 19.

[1] S. *Aug.* lib. *de Natur. et Grat.* cap. XLIII, n° 50, t. X, col. 148.
[2] *Matth.* VII, 7.
[3] *Ps.* CXXIX, 1.
[4] II. *Cor.* V, 10.

III°. Les moyens de faire cet examen. Après avoir demandé la lumière à Dieu, cette lumière qui découvrira un jour le fond des consciences; il faut produire et écouter deux témoins : premièrement il faut laisser parler sa conscience; quand elle a voulu parler tant de fois, nous avons étouffé sa voix, parce qu'elle troublait nos plaisirs : elle a charge de Dieu de nous avertir; elle l'a voulu faire, mais nous l'en avons empêchée : il faut maintenant lui rendre la voix et la liberté que nous lui avions ôtées. Parle maintenant, ô ma conscience; je te rends la parole et la liberté. C'est le premier témoin qu'il faut ouïr contre ce criminel; c'est-à-dire nous-mêmes contre nous-mêmes : si elle refuse de parler, ah! c'est qu'elle est complice du crime; il la faut faire parler par force, il la faut mettre à la gêne et à la torture. Regarde l'enfer, la main de Dieu étendue : « que la pensée « tienne lieu d'accusateur; la conscience, de té« moin; la crainte, de bourreau » : *Adsit accusatrix cogitatio, testis conscientia, carnifex timor*[1].

Le second témoin c'est la loi de Dieu, qu'il faut confronter avec nous dans tous ses commandements que nous avons violés. « Je vous repren« drai sévèrement, et je vous exposerai vous-même « devant votre face. » *Arguam te, et statuam contra faciem tuam*[2]. De peur que Dieu ne le fasse, il faut que nous le fassions : « J'ai toujours mon « péché devant les yeux, » dit le roi-prophète : *Peccatum meum contra me est semper;* et alors Dieu change. David dans le même psaume : *Averte faciem tuam a peccatis meis*[3] : « Détournez votre « face de dessus mes péchés. »

Douleur. 1° Nécessité; par les exemples [des pécheurs] de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui n'ont été réconciliés que par la douleur. Dieu n'est pas moins sévère, ni moins rigoureux; le péché n'est pas moins horrible qu'il était alors, ni l'enfer moins épouvantable : il faut aller par la même voie.

2° Motifs : la crainte; les bienfaits de Dieu qui nous environnent, dont nous avons abusé contre lui : il nous attend avec patience. Description de Dieu nous reprochant nos crimes avec véhémence. « Vous vous êtes prostituée, comme une femme « impudique, sur toutes les collines élevées, et sous « tous les arbres chargés de feuillages. » *Sub omni ligno frondoso tu prosternebaris meretrix*[4]. Il me semble qu'il aille dire : Je te vais damner : « Toutefois, ajoute-t-il, reviens, et je te rece« vrai : » *Verumtamen revertere ad me, et ego suscipiam te*[1]. Si tout cela n'attendrit pas nos cœurs; nous devons prendre pour dernier et plus puissant motif de notre douleur, de ce que nous n'avons pas de douleur : comme un malade de fièvre chaude; il est à deux doigts de la mort, il demande ses habits, il veut sortir : digne de pitié. C'est pourquoi Jésus-Christ pleure sur Jérusalem : *Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt; quoties volui congregare filios tuos quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti*[2] ! « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, « et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi; « combien de fois ai-je voulu rassembler tes en« fants comme une poule rassemble ses petits sous « ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! » Saint Paul : « J'appréhende, dit-il, que je ne sois obligé d'en « pleurer plusieurs, qui, étant déjà tombés dans « le péché, n'ont point fait pénitence : » *Et lugeam multos ex eis qui ante peccaverunt, et non egerunt pœnitentiam*[3]. Je pleure, dit saint Paul, parce qu'ils ne pleurent pas. Ailleurs : *Flere cum flentibus*[4] : « Pleurer avec ceux qui pleu« rent. » Ici, au contraire, [pleurer pour ceux qui ne pleurent pas].

PREMIER SERMON

POUR

LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Obligation de croire à la parole de Jésus-Christ, malgré son obscurité. Comment il faut former nos jugements sur sa doctrine. Soumission due à ses préceptes, quoique difficiles. Vertu de ses exemples pour nous engager à lui obéir. Combien peu écoutent le Sauveur : qui sont ceux qui l'écoutent fidèlement. Motifs puissants pour nous porter à espérer fermement dans ses promesses, prodigieuse insensibilité des hommes.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu; écoutez-le. Matth. XVII, 5.

C'est une doctrine fondamentale de l'Évangile de Jésus-Christ, que le chrétien véritable ne se conduit point par le sens ni par la raison naturelle; mais qu'il règle tous ses sentiments par l'autorité de la foi, suivant ce que dit le divin apôtre : *Justus autem meus ex fide vivit*[5] : « Le « juste vit par la foi. » C'est pourquoi, entre tous les sens que la nature nous a donnés, il a plu à Dieu de choisir l'ouïe pour la consacrer à son service. « Un peuple, dit-il, s'est donné à moi; il

[1] *S. Aug. Serm.* CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356.
[2] *Ps.* XLIX, 22.
[3] *Ps.* L, 4, 10.
[4] *Jerem.* II, 20.

[1] *Jerem.* III, 1.
[2] *Matth.* XXIII, 37.
[3] *II. Cor.* XII, 21.
[4] *Rom.* XII, 15.
[5] *Hebr.* X, 38. *Hab* II, 4.

« s'est soumis par la seule ouïe, » *in auditu auris obedivit mihi*[1]. Et le Sauveur nous prêche dans son Évangile, que « ses brebis écoutent sa voix, » et qu'elles » le suivent » aussitôt qu'il parle : *Oves meæ vocem meam audiunt... et sequuntur me*[2]; afin, mes frères, que nous entendions que dans l'école du Fils de Dieu il ne faut point consulter les sens, ni faire discourir la raison humaine, mais seulement écouter et croire.

Je ne m'étonne donc pas aujourd'hui si Dieu fait retentir, ainsi qu'un tonnerre, aux oreilles des saints apôtres, cette parole que j'ai rapportée : « C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel « je me suis plu ; écoutez-le : » *ipsum audite*, c'est-à-dire, qu'après Jésus-Christ il n'y a plus de recherche à faire : *Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium*, dit le grave Tertullien[3]. Ce divin Maître nous ayant parlé, toute la curiosité de l'esprit humain doit être à jamais arrêtée; et il ne faut plus songer qu'à l'obéissance : *ipsum audite*; « écoutez-le. » Mais afin que vous sachiez mieux ce que signifie cet oracle, et pourquoi le Père céleste a voulu nous le prononcer dans la glorieuse transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, remarquez, s'il vous plait, avant toutes choses, qu'il nous a envoyé son Fils pour nous apporter trois paroles qu'il est nécessaire que nous écoutions : la parole de sa doctrine qui nous enseigne ce qu'il faut croire; la parole de ses préceptes qui nous montre comme il faut agir; la parole de ses promesses qui nous apprend ce qu'il faut attendre.

Le vieil homme a cinq sens; l'homme renouvelé n'a plus que l'ouïe : il ne juge point par la vue; Dieu lui a en quelque sorte arraché les yeux : *Non contemplantibus nobis quæ videntur*[4] : « Nous ne considérons point les choses visibles : » ni le toucher, ni le goût ne le règlent; il lui est seulement permis d'écouter, et cette liberté est restreinte à écouter Jésus-Christ tout seul : et encore doit-il l'écouter, non pour examiner sa doctrine, mais pour le croire simplement sur son témoignage. Car comme l'esprit humain s'égarait dans ses jugements par son ignorance, dans ses mœurs par ses désirs déréglés, dans la recherche de son bonheur par ses espérances mal fondées; pour donner remède à de si grands maux il fallait que ce divin Maître entreprît de former notre jugement par la certitude de sa doctrine, de diriger nos mœurs dépravées par l'équité de ses préceptes, de régler nos prétentions par la fidélité de ses promesses. C'est ce qu'il a fait, chrétiens; et il y a travaillé principalement dans sa glorieuse transfiguration. De quelle sorte et par quels moyens; c'est ce qu'il faut vous proposer en peu de mots.

Sachez donc et pesez attentivement que l'effet de ces trois paroles que le Fils de Dieu nous annonce, est traversé par trois grands obstacles. Vous nous enseignez, ô Maître céleste, et rien n'est plus assuré que votre doctrine; mais elle est obscure et impénétrable, et l'esprit a peine à s'y soumettre. Divin Législateur, vous nous commandez, et tous vos préceptes sont justes; mais cette voie est rude et contraire aux sens, et il est malaisé de s'y ranger. Enfin vous nous promettez des biens éternels, et il n'y a rien de plus ferme que vos promesses; mais que l'exécution en est éloignée! vous nous remettez à la vie future, et notre âme est fatiguée par cette attente. Voilà, mes frères, trois grands obstacles qui nous empêchent d'écouter le sauveur Jésus, et de nous soumettre à sa parole : sa doctrine est certaine, mais elle est obscure; ses préceptes sont justes, mais difficiles; ses promesses, infaillibles, mais fort éloignées. Chrétiens, allons au Thabor pour y voir Jésus-Christ transfiguré; considérons qui l'y accompagne, de quoi il y parle, comme il y paraît. Moïse et Élie sont à ses côtés; c'est-à-dire, si nous l'entendons, que la loi et les prophètes lui rendent hommage. Un maître en qui il paraît tant d'autorité, quoique sa doctrine soit obscure, mérite bien qu'on l'en croie sur sa parole : *ipsum audite*. Mais de quoi s'entretient ce divin Sauveur avec ces deux hommes que Dieu lui envoie ? « De sa mort, dit l'évangéliste, et du supplice » cruel qu'il devait souffrir en Jérusalem : » *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem*[1]. Chrétiens, ne parlons plus des difficultés des choses qu'il nous a commandées, après que nous voyons les travaux pénibles de celles qu'il a lui-même accomplies. Enfin il paraît, nous dit l'Écriture, plein de gloire et de majesté, et il nous donne comme un avant-goût de la félicité qu'il nous prépare. Par conséquent ne nous plaignons pas que la gloire qu'il nous promet soit si éloignée, puisqu'il nous la rend déjà en quelque sorte présente. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous entendions le Père éternel qui nous avertit d'écouter son Fils : *ipsum audite?* Écoutons humblement ce divin Maître; écoutons sa doctrine céleste, sans que l'obscurité nous arrête; écoutons ses commandements, sans que leur difficulté nous étonne; enfin écoutons ses promesses, sans que leur éloignement nous impatiente.

[1] *Ps.* XVII, 48.
[2] *Joan.* X, 27.
[3] *De Præscr. adv. Hæret.* n° 8.
[4] II. *Cor.* IV, 18

[1] *Luc.* IX, 31.

C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

La première chose, mes frères, que le Père éternel exige de nous, lorsqu'il nous ordonne d'écouter son Fils, c'est que nous soyons convaincus que, sur toutes les vérités qu'il est nécessaire que nous connaissions, il s'en faut rapporter à ce qu'il en dit, et l'en croire sur sa parole sans examiner davantage. C'est ce qu'il nous faut établir comme le fondement immuable de toute la vie chrétienne : et pour cela supposons, messieurs, une chose connue de tous, qui nous donnera de grandes lumières, si nous en savons comprendre les suites; que les hommes peuvent parvenir à la vérité en deux manières différentes : ou bien par leurs lumières, lorsqu'ils la connaissent eux-mêmes; ou par la conduite des autres, lorsqu'ils en croient un rapport fidèle. C'est une chose connue, et qui n'a pas besoin d'explication; mais les suites en sont admirables, et je vous prie de les bien entendre.

Et pour commencer, chrétiens, à développer ce mystère, je dis qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de nous conduire à la vérité par l'une et par l'autre de ces deux voies. Non, les hommes ne le peuvent pas; c'est folie de l'attendre d'eux. Celui qui entreprend de nous enseigner, doit, ou nous faire entendre la vérité, ou du moins nous la faire croire. Pour nous la faire entendre, il faut nécessairement beaucoup de sagesse; pour nous la faire croire, il faut beaucoup d'autorité : et c'est ce qui ne se trouve point parmi les hommes. C'est pourquoi Tertullien disait dans cet admirable Apologétique : *Quanta est prudentia hominis ad demonstrandum quid vere bonum? quanta auctoritas ad exigendum*[1]? « La prudence des hommes est trop imparfaite pour découvrir le vrai bien à notre raison; et leur autorité est trop faible pour pouvoir rien exiger de notre créance. » La première, c'est la prudence, est peu assurée; et la seconde, c'est l'autorité, peu considérable. *Tam illa falli facilis, quam ista contemni.* Par conséquent nous devons conclure qu'il ne faut pas attendre des hommes la connaissance certaine de la vérité; parce que leur autorité n'est pas assez grande pour nous la faire croire sur ce qu'ils en disent, et que leur sagesse est trop courte pour nous en donner l'intelligence.

Mais ce qui ne se trouve point parmi les hommes, il nous est aisé, chrétiens, de le rencontrer en notre Dieu; et vous le comprendrez aisément, si vous considérez avec attention comme il parle différemment dans son Écriture. Il pratique, ce grand Dieu, l'un et l'autre. Quelquefois il se fait connaître manifestement; et alors il dit à son peuple : « Vous saurez que je suis le Seigneur. » *Et scietis quia ego sum Dominus*[1]. Quelquefois, sans se découvrir, il fait valoir son autorité, et il veut qu'on le croie sur sa parole; comme lorsqu'il prononce avec tant d'emphase, pour obliger tout le monde à se soumettre : *Hæc dicit Dominus :* « Voici ce que dit le Seigneur; » et ailleurs : « Il sera ainsi, parce que j'ai parlé, dit le Seigneur : » *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus*[2]. D'où vient, messieurs, cette différence? C'est sans doute qu'il veut que nous comprenions qu'il a le moyen de se faire entendre, mais qu'il a le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, sa vérité à découvert; et il peut, par son autorité souveraine, nous obliger à la révérer sans que nous en ayons l'intelligence. L'un et l'autre est digne de lui : il est digne de sa grandeur de régner sur les esprits, ou en les captivant par la foi, ou en les contentant par la claire vue. L'un et l'autre est digne de lui : il fera aussi l'un et l'autre; mais chaque chose doit avoir son temps. Tous deux néanmoins sont incompatibles; je veux dire l'obscurité de la foi et la netteté de la vue. Qu'a-t-il fait? écoutez, mes frères; voici le mystère du christianisme. Il a partagé ces deux choses entre la vie présente et la vie future : l'évidence dans la patrie, la foi et la soumission durant le voyage. Un jour la vérité sera découverte; en attendant pour s'y préparer, il faut que l'autorité soit révérée : le dernier fera le mérite, et l'autre est réservé pour la récompense. « Là nous avons vu les mêmes choses que nous avons entendues : » *Sicut audivimus, sic vidimus*[3]; ici il ne se parle point de voir, et on nous ordonne seulement de prêter l'oreille, et d'être attentifs à sa parole : *ipsum audite.*

Venez donc au Thabor, mes frères, et accourez tous ensemble à ce divin maître que vous montre le Père céleste. Vous pouvez reconnaître son autorité en considérant les respects que lui rendent Moïse et Élie; c'est-à-dire, la loi et les prophètes, comme je l'ai déjà expliqué. Mais j'ajouterai maintenant une remarque sur notre évangile, que peut-être vous n'avez pas faite, et qui néanmoins est très-importante pour connaître l'autorité du sauveur Jésus. C'est, messieurs, qu'il est remarqué qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père éternel qui nous commanda d'écouter son Fils, Moïse et Élie disparurent, et que Jésus se trouva tout

[1] *Apolog.* n° 46.

[1] *Ezech.* VI, 7.
[2] *Jerem.* XXXIV, 5.
[3] *Ps* XLVII, 9.

seul : *Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus*[1]. Dites-moi, quel est ce mystère? d'où vient que Moïse et Élie se retirent à cette parole? Chrétiens, voici le secret développé par le grand apôtre. « Autrefois, dit-il, Dieu ayant parlé en « différentes manières par la bouche de ses pro- « phètes[2]; » écoutez et comprenez ce discours : Vous avez parlé, ô prophètes, mais vous avez parlé autrefois : « maintenant en ces derniers « temps il nous a parlé par son propre Fils : » *Novissime locutus est nobis in Filio*[3]. C'est pourquoi, dans le même temps que Jésus-Christ paraît comme maître, Moïse et Élie se retirent; la loi, tout impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder; les prophètes, tout clairvoyants qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nue : *Intrantibus illis in nubem*[4]..... *Nubes obumbravit eos*[5] : comme s'ils disaient au divin Sauveur tacitement par cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père : *Olim loquens patribus in prophetis* : maintenant que vous ouvrez votre bouche pour expliquer vous-même les secrets du ciel, notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure; et n'étant que les serviteurs, nous cédons humblement la parole au Fils. Par conséquent soyons attentifs, et écoutons ce Fils bien-aimé : *Hic est filius meus dilectus*. Ne recherchons pas les raisons des vérités qu'il nous enseigne : toute la raison, c'est qu'il a parlé.

Écoutez comme il vous parle dans son Évangile : « Jamais personne n'a vu Dieu; le Fils « unique, qui est dans le sein du Père, est venu « lui-même pour vous en instruire : » *Deum nemo vidit unquam; Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit*[6]. O hommes, nul de vous n'a encore vu Dieu; vous ne savez ce qu'il en faut croire, ni la voie qu'il faut nous tenir pour aller à lui : le Fils unique qui est en son sein, qui pénètre tous ses secrets, lui-même est venu vous les raconter : *Ipse, ipse enarravit*. Que recherchez-vous, ô mortels, après le témoignage de ce divin Maître? osez-vous lui demander des raisons, ou vous plaindre de ce qu'il vous oblige de croire ce que vous n'entendez pas? Je voudrais entendre, je voudrais savoir : saint Augustin va vous satisfaire : « C'est être savant, nous dit-il, « que d'être uni à celui qui sait : » *Non parva scientia est scienti conjungi*[7]. C'est être asse savant que d'être uni à celui qui sait; ajoutons, pour expliquer sa pensée, à celui qui sait d'original, si l'on peut parler de la sorte, qui sait pour avoir vu et pour avoir vu jusqu'au fond, et qui nous dit avec vérité : *Quod vidimus, testamur*[1] : « Nous témoignons ce que nous avons vu. » « Ce- « lui-là, dit saint Augustin, a les yeux de l'in- « telligence; nous avons les yeux de la foi : » *Ille habet oculos agnitionis, tu credulitatis*[2]. Je ne prétends rien davantage, je ne me plains pas de l'obscurité des maximes de l'Évangile. Si je n'ai pas de lumières propres, j'ai celles de Jésus-Christ qui me dirigent : je n'ai pas la science en moi-même, mais j'ai celle du Fils de Dieu qui m'assure; et je crois hardiment où je ne vois rien, parce que j'en crois celui qui voit tout.

Il me semble, chrétiens auditeurs, que l'autorité de ce divin Maître est suffisamment établie, et que nous devons être très-persuadés que c'est assez d'écouter sa voix pour connaître la vérité avec certitude. Mais tirons de cette doctrine importante quelque instruction pour notre conduite. Il faudrait commencer un nouveau discours pour vous dire tout le fruit qu'elle doit produire : mais parmi une infinité de grandes choses qui se présentent de toutes parts, voici une vérité que je vous choisis, et je me tiendrai bienheureux, si je la puis aujourd'hui graver dans vos cœurs.

Puisqu'il est ainsi, chrétiens, que nous sommes obligés de nous rapporter à ce que nous dit le sauveur Jésus, résolvons, et résolvons immuablement, de former tous nos jugements, non sur les apparences des sens, ni sur les opinions anticipées dont la raison humaine nous préoccupe, mais sur la parole de Jésus-Christ, sur la doctrine de son Évangile. M'entendez-vous, mes frères, comprenez-vous ce que je veux dire? *Quis est vir sapiens qui intelligat hoc*[3]? Qui de nous juge selon Jésus-Christ, et selon les règles qu'il nous a données? Ah! si nous jugions des choses selon ses maximes, que d'illusions seraient dissipées! que de folles pensées s'évanouiraient! que de vaines opinions tomberaient par terre! Quand on voit les fortunés de ce monde au milieu de la troupe qui leur applaudit, tous les sens disent : Voilà les heureux ; Jésus-Christ nous dit, au contraire : Ce ne sont pas là les heureux; « heureux ceux dont le Seigneur est le « Dieu! » *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*[4]! C'est ce que vous dites, ô Maître céleste; mais que cette parole est peu écoutée! Nous nous laissons étourdir par le bruit de ceux qui nous

[1] *Luc.* IX, 36.
[2] *Hebr.* I, 1.
[3] *Ibid.* 2.
[4] *Luc.* IX, 34.
[5] *Matth.* XVII, 5
[6] *Joan.* I, 18.
[7] *In Ps* XXXVI *Serm.* II, n° 2, t. IV, col. 266.

[1] *Joan.* III, 11.
[2] *Ubi supra.*
[3] *Jerem.* IX, 12.
[4] *Ps.* CXLIII, 15

crient perpétuellement qu'ils sont heureux, qu'ils sont fortunés dans leur vie molle et délicieuse; et parmi ce bruit importun la voix du Sauveur demeure étouffée, et n'arrive pas jusqu'à nos oreilles.

Chrétiens, venez au Thabor; apprenez du Père céleste à écouter humblement son Fils : *ipsum audite*. Qui pourrait vous faire comprendre toute la force de cette parole? Cette parole du Père céleste sacrifie tous vos sentiments, et abat toutes vos raisons aux pieds de son Fils. Mais qu'il a raison de nous reprocher que nous ne recevons pas son témoignage! *Testimonium nostrum non accipitis*[1]. Si vous le recevez, vous êtes obligés de désavouer tout ce qui s'oppose à ce qu'il témoigne; par exemple, pour vous en convaincre, regardez ce que vous faites dans l'eucharistie : tout est mort, il n'y a que l'ouïe qui vive; et elle ne vit que pour Jésus-Christ, et ne connaît plus que sa voix. Dans cet adorable mystère, tous vos sens vous trompent excepté l'ouïe. La vue et le goût disent : C'est du pain; le toucher et l'odorat se joignent à eux : il n'y a que l'ouïe qui rapporte bien, parce qu'elle vous annonce en simplicité le témoignage de Jésus-Christ; et pour bien recevoir ce grand témoignage, vous démentez votre propre vue, vous désavouez votre goût, vous résistez à votre raison, pour abandonner tous vos sentiments à Jésus qui vous instruit par la seule ouïe. Éveillez-vous, mes frères, et rendez partout le même respect à celui qui est toujours infaillible. Que ce mystère que vous fréquentez tous les jours accoutume à juger des choses, non selon la prudence humaine, mais selon le témoignage qu'en rend le Sauveur. Imaginez-vous, chrétiens, mais que dis-je, imaginez-vous? croyez que vous avez toujours Jésus près de vous, qui vous dit à l'oreille tout ce qu'il faut croire de ce qui se présente à vos yeux. C'est l'Écriture qui vous l'enseigne, qu'il marche après vous comme un précepteur qui suit et qui conduit ses disciples, et qui ne cesse de les avertir de la voie qu'ils doivent suivre : *Et aures tuæ audient verbum post tergum monentis : Hæc est via*[2].

Soyez donc attentifs, mes frères, à ce précepteur qui vous parle, et réglez vos jugements sur les siens. Vos sens vous disent : Ce plaisir est doux; écoutez, Jésus dit qu'il est très-amer : *Amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum*[3]. Vos sens disent : Courons aux délices; et Jésus : « Malheur à vous qui riez, parce que « vos ris produiront des pleurs[4]! » Vos sens disent : Ah! qu'il est pénible de marcher dans la voie de Dieu! et Jésus au contraire, que son joug est doux et que son fardeau est léger : *Jugum meum suave est et onus meum leve*[1]. Croyez ces témoignages, fidèles, et, persuadés de leur vérité, formez-vous des maximes invariables, qui, fixant fortement à jamais votre esprit sur des jugements arrêtés, puissent aussi diriger vos mœurs par une conduite certaine. C'est ma deuxième partie.

[1] *Joan.* III, 11.
[2] *Is* XXX, 21.
[3] *Jerem* II, 19.
[4] *Luc.* VI, 25.

DEUXIÈME POINT.

Ipsum audite : « Écoutez Jésus; » écoutez ses commandements. Je vous ai dit, messieurs, Écoutez et croyez tout ce qu'il enseigne, je vous parle maintenant d'une autre manière, et je vous dis, Écoutez et faites. Si vous avez créance à sa doctrine, venez à l'épreuve des œuvres, et montrez votre foi par vos actions : *Ostende operibus fidem tuam*[2]. Et certainement, chrétiens, si nous en croyons sa parole; de quelque science que soit éclairé celui qui ne garde point ses préceptes, il ne doit pas se vanter de le connaître. Le disciple bien-aimé le dit nettement en sa première épître : *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est*[3] : « Celui qui assure qu'il le con« naît, et ne garde pas ses commandements, c'est « un menteur, et la vérité n'est point en lui. » Non, il ne connaît pas Jésus-Christ, parce qu'il ne le connaît pas comme il le veut être. Il le connaît comme un curieux qui se divertit de sa doctrine et ne songe pas à la pratique, ou qui en fait un sujet de spéculations agréables. Chrétiens, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ veut être connu : au contraire, il nous assure qu'il ne connaît pas ceux qui le connaissent de la sorte. Il veut des ouvriers fidèles, et non pas des contemplateurs oisifs; et ce n'est rien de la foi, si elle ne fructifie en bonnes œuvres. Mais, afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Écritures comme un édifice spirituel, les mêmes Écritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. C'est pourquoi saint Paul nous enseigne, que « nous sommes fondés en la foi : » *In fide fundati*[4]. Or vous savez que le fondement a deux qualités principales : il est en premier lieu le commencement; et secondement il est le soutien de l'édifice qui se prépare. Donc, pour bien connaître la foi, nous devons juger en premier lieu qu'elle n'est qu'un commencement, et secondement qu'elle est destinée pour être le soutien

[1] *Matth.* XI, 30.
[2] *Jac.* II, 18.
[3] I. *Joan.* II, 4.
[4] *Coloss* I, 23

de quelque chose. L'une et l'autre de ces qualités exige nécessairement la suite des œuvres; parce qu'en qualité de commencement elle nous oblige à continuer; et en qualité de soutien elle nous invite à bâtir dessus; et l'un et l'autre se fait par les œuvres.

Mais découvrons dans un plus grand jour ces deux importantes raisons. Je conclus la première en peu de paroles; et la seconde, qui sera plus de notre sujet, aura une plus grande étendue. Croire, disons-nous, c'est commencer; et il est aisé de l'entendre. Car tout le dessein du christianisme n'étant que de soumettre notre esprit à Dieu, la foi, dit saint Augustin, commence cette œuvre: *Fides est prima quæ subjugat animam Deo*[1]: « La foi est la première qui soumet « l'âme à Dieu; » et le concile de Trente a défini que « la foi est le commencement du salut de « l'homme : » *Fides est humanæ salutis initium*[2]. La foi est donc un commencement, c'est la première de ses qualités. Et plût à Dieu, messieurs, que tous les chrétiens l'eussent compris! car par là ils pourraient connaître que de s'en tenir à la foi sans s'avancer dans les bonnes œuvres, c'est s'arrêter dès le premier pas, c'est abandonner tout l'ouvrage dès le commencement de l'entreprise, et s'attirer justement ce reproche de l'Évangile : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare*[3] : « Voilà ce fou et « cet insensé qui avait commencé un beau bâti« ment, et qui ne l'a pas achevé; » il a fait grand amas de matériaux, il a posé tous les fondements d'un grand et superbe édifice, et, le fondement étant mis, tout d'un coup il quitte l'ouvrage. O le fou! ô l'extravagant! *Hic homo cœpit ædificare.*

Mais éveillez-vous, chrétien : c'est vous-même qui êtes cet homme insensé. Vous avez commencé un grand bâtiment; vous avez déjà établi la foi qui en est le fondement immuable. Pour poser ce fondement de la foi, quels efforts a-t-il fallu faire! La place destinée pour le bâtiment était plus mouvante que le sable : chrétiens, c'est l'esprit humain, toujours chancelant dans ses pensées; il a fallu l'affermir. Que de miracles, que de prophéties, que d'écritures, que d'enseignements ont été nécessaires pour servir d'appui! Il y avait d'un côté des précipices, précipices terribles et dangereux de l'erreur et de l'ignorance; il a fallu les combler : et de l'autre, « des hauteurs superbes qui s'élevaient, dit le « saint apôtre[4], contre la science de Dieu; » il a fallu les abattre et les aplanir. Parlons en termes plus intelligibles : il a fallu s'aveugler soi-même, démentir et désavouer tous ses sens, renoncer à son jugement, se soumettre et se captiver dans la partie la plus libre, qui est la raison. Enfin que n'a-t-il pas fallu entreprendre pour poser ce fondement de la foi? Et après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on laisse l'entreprise imparfaite, et l'on met de beaux fondements sur lesquels on ne bâtit rien : peut-on voir une pareille folie? Et ne vois-tu pas, insensé, que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie; et que ces murailles à demi élevées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre ta folle et téméraire conduite? Mais cela paraîtra bien mieux, si après avoir regardé la foi comme le commencement de l'édifice, nous considérons maintenant qu'elle n'est pas établie pour demeurer seule, mais pour servir de soutien à quelque autre chose. Car s'il est ainsi, chrétiens, qu'elle ne soit pas établie pour demeurer seule, mais pour servir d'appui à quelque autre chose, je vous laisse à juger en vos consciences quelle injure vous faites au divin Sauveur, si ayant mis en vos âmes un fondement si inébranlable, vous craignez encore de bâtir dessus : n'est-ce pas lui dire manifestement que vous vous défiez du soutien qu'il vous présente, et que vous n'osez vous appuyer sur sa parole? c'est-à-dire que sa foi vous paraît douteuse; sa doctrine, mal soutenue; ses maximes, peu assurées.

Mais laissons ces justes reproches, pour prouver solidement par les Écritures que la foi ne nous est donnée que pour être le soutien des œuvres; et vous en serez convaincus si vous méditez attentivement la conduite de notre Sauveur tant qu'il a été en ce monde. Il a accompli de grands mystères, il nous y a donné de grands préceptes : mais afin que ce qu'il faut croire nous apprît comme il faut agir, il a tellement ménagé les choses, que les mystères qu'il a accomplis fussent le soutien et le fondement des préceptes qu'il a donnés. Saint Augustin, messieurs, vous fera entendre cette vérité, et il nous l'explique admirablement dans le livre qu'il a écrit, *de Agone Christiano*, du combat du chrétien, où, suivant le divin apôtre, il appuie toute la vie chrétienne et la liaison des préceptes avec les mystères, sur Jésus-Christ humilié et sur le mystère de sa croix. O hommes, dit-il, n'aimez pas le monde; voilà le précepte : parce que s'il était aimable, le Fils de Dieu l'aurait aimé; voilà le mystère : *Nolite amare temporalia; quia si bene amarentur, amaret ea homo quem suscepit Fi-*

[1] *De Agon. Christ.* n° 14, t. VI, col. 252.
[2] *Sess.* VI, cap. VIII.
[3] *Luc.* XIV, 30.
[4] II. *Cor.* X, 5.

lius Dei[1]. Ne vous attachez pas aux richesses; parce que si elles étaient nécessaires, le Fils de Dieu ne serait pas pauvre : ne craignez ni les souffrances ni l'ignominie; parce que si elles nuisaient à notre bonheur, un Dieu n'y serait pas exposé. Ainsi vous voyez manifestement que toutes les choses que Jésus commande, ont leur fondement immuable sur celles qu'il a accomplies; et que s'il nous prescrit dans son Évangile une vie pénitente et mortifiée, c'est à cause qu'il nous y paraît comme un Dieu anéanti et crucifié. C'est pour cela que sur le Thabor, où l'on nous ordonne d'écouter sa voix, de quoi est-ce qu'il s'entretient avec Moïse et Élie? de sa croix, dit l'évangéliste, et de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem: *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem*[2]. Pour quelle raison, mon divin Sauveur? et qu'a de commun ce discours avec la gloire qui vous environne? C'est, mes frères, que ce qu'il commande étant fondé sur ce qu'il fait, il nous propose ce qu'il a fait, pour disposer nos esprits à suivre humblement ce qu'il commande. *Ipsum audite* : « Écoutez « Jésus; » écoutez-le, croyez ce qu'il fait : mais écoutez-le, faites ce qu'il dit.

Mais permettez-moi, chrétiens, d'étendre davantage cette vérité si solide et si importante, et de vous expliquer le dessein pour lequel le sauveur Jésus, dans cet état auguste et majestueux où il nous paraît au Thabor, ne parle que de sa croix et de ses souffrances. Chrétien, ne le vois-tu pas? et ne l'as-tu pas encore entendu? C'est qu'il a dessein de te préparer à écouter ses préceptes; il veut lever les difficultés que tu trouves à suivre ses commandements et à marcher dans ses voies. En effet, pour ôter ces difficultés, il faut nous inspirer du courage et nous donner de la force. Pour nous inspirer du courage, qu'y a-t-il de plus efficace que de le voir marcher le premier dans la carrière qu'il nous a ouverte, tout couvert de sueur et de sang, poursuivant tout ce que les hommes fuient, méprisant tout ce qu'ils désirent, souffrant volontairement tout ce qu'ils redoutent : *Omnia contemnendo quæ pravi homines cupiunt, et omnia patiendo quæ horrescunt*[3]; et dans cet état de souffrances, nous disant d'un ton ferme et vigoureux : *In mundo pressuram habebitis; sed confidite, ego vici mundum*[4] : Mes disciples, je le confesse, « vous aurez à souffrir au monde; mais « prenez courage, j'ai vaincu le monde. » Se peut-il trouver des âmes si basses qui ne soient encouragées par cet exemple? Que si vous vous plaignez, chrétiens, que vos forces ne suffisent pas pour suivre ce Dieu qui vous appelle; vous me faites tous cette objection, je lis dans vos cœurs; regardez que non-seulement il marche devant, mais encore qu'il se tourne à vous pour vous tendre sa main charitable. Quelle preuve en avons-nous? ses souffrances mêmes. [Écoutez] saint Paul dans l'épître aux Hébreux : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus potens est et iis qui tentantur auxiliari*[1] : « Par les choses qu'il « a souffertes, il nous montre qu'il est puissant « pour prêter secours à ceux qui souffrent. » Mystère admirable! Messieurs, il prouve sa puissance par sa faiblesse, et avec beaucoup de raison : car il est juste que celui qui s'est fait infirme par sa bonté, devienne l'appui des autres par sa puissance; et que, pour honorer la faiblesse qu'il a prise volontairement, il soit le support de ceux qui sont faibles par nécessité. Ne craignons donc pas, chrétiens, de suivre Jésus-Christ dans la voie étroite, et d'écouter un Dieu, marchant devant, nous donnant l'exemple, se retournant, nous tendant la main.

Par conséquent écoutons la voix de ce Maître si charitable : *Ipsum audite :* « Écoutons Jésus; » mais écoutons-le comme il parle, prenons ses sentiments comme il nous les donne. Car combien en voyons-nous tous les jours qui s'approchent du Fils de Dieu, non pour recevoir la loi, mais pour la donner, pour le faire parler à leur mode, selon les préjugés de leurs passions et au gré de leurs convoitises? Tels sont ceux qui consultent pour être trompés, qui ne trouvent de bons conseils que ceux qui les flattent, qui cherchent à se damner en conscience : tels sont ceux dont parle Isaïe : « Voici, dit-il, un peuple rebelle qui irrite « la fureur de Dieu; ce sont des enfants menteurs. « enfants rebelles et opiniâtres, qui ne veulent « pas écouter la loi de Dieu : » *Populus ad iracundiam provocans est, et filii mendaces*[2]. De tels hommes disent aux voyants : « Ne voyez « pas, aveuglez-vous pour nous plaire; ne nous « montrez pas la droite voie : » *Nolite aspicere nobis quæ recta sunt*[3] : ce n'est pas ce que nous cherchons, nous voulons des détours commodes; nous demandons des expédients pour assouvir nos vengeances, pour pallier nos usures, pour continuer nos rapines, pour contenter nos mauvais désirs : *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores*[4] : « Dites-nous des choses qui « nous plaisent, débitez-nous des erreurs agréa-

[1] *Cap.* XI, n° 12, t. VI, col. 251.
[2] *Luc.* IX, 31.
[3] *S. Aug.* lib. *de Ver. Relig.* n° 31, t. I, col. 758.
[4] *Joan.* XVI, 33.

[1] *Heb.* II, 18.
[2] *Is.* XXX, 9.
[3] *Id.* 10.
[4] *Id.*

« bles. » Que si quelque docteur véritable, de ceux dont parle l'apôtre saint Paul, « qui traitent droi« tement et fidèlement la parole de vérité [1], » au lieu de cette voie large et spacieuse qui nous mène à perdition, leur montre le chemin du salut dans une vie mortifiée et pénitente : « Otez-nous, di« sent-ils, cette voie : » *Auferte a me viam, declinate a me semitam* [2] : ôtez-nous cette voie, elle est trop incommode ; « tirez-nous de ce sentier, » il est trop étroit : s'il les presse par l'Évangile, et qu'il leur dise : C'est Jésus qui parle : ah ! nous ne voulons point entendre sa voix, elle nous fâche et nous importune : *Cesset a facie nostra Sanctus Israel* [3] : qu'il n'y ait aucune partie de nous-mêmes qui fléchisse.

Ainsi, mes frères, l'arrogance humaine emportée par ses passions ne veut point écouter le sauveur Jésus, s'il ne parle à sa fantaisie. Et jugeons-en par nous-mêmes, mettons la main sur nos consciences. Qui de nous, s'il en était cru, n'entreprendrait pas de changer et de réformer l'Évangile en faveur de ses convoitises? Il y a des vices que nous haïssons par une aversion naturelle ; et il n'y a point d'homme si corrompu, qu'il n'y ait quelque péché qui lui déplaise. Ah ! que nous aimons l'Évangile, lorsqu'il condamne ces vices que nous détestons ! Celui-là sera d'un naturel doux, ennemi du trouble et de l'injustice : tonnez tant qu'il vous plaira, ô divin Sauveur, contre les rapines et les violences, il applaudira à votre doctrine : mais si vous lui ôtez ces plaisirs si chers, que votre parole lui paraîtra rude ! il ne pourra plus l'écouter. Un autre, naturellement libéral, entendra toujours avec joie ce qui se dira contre l'avarice : mais qu'on ne lui défende pas la médisance, qu'on lui permette de venger cette injure, qu'on lui laisse envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans une intrigue malicieuse. O folie! ô témérité ! mon Sauveur, que vous êtes rude ! on ne peut s'accommoder avec vous. « Sau« vez-nous, sauvez-nous, Seigneur, disait autre« fois le prophète, parce qu'il n'y a plus de saint « sur la terre, et que les vérités sont diminuées « par la malice des hommes : » *Diminutæ sunt veritates* [4]. Elles ne sont pas tout à fait éteintes, il y en a qui plaisent à quelques-uns ; mais, par une audace effroyable, chacun les diminue à sa mode, chacun retranche ce qui lui déplaît. Les hommes se sont mêlés de mettre une distinction entre les vices : il y en a qu'on laisse dans l'exécration, comme la cruauté et la perfidie : il y en a qu'on veut rendre honnêtes ; par exemple, ces passions douces, comme l'ambition, et ainsi des autres. Malheureux, qu'entreprenez-vous? « Jé« sus-Christ est-il divisé? » *Divisus est Christus* [1]? celui qui commande la fidélité, n'a-t-il pas commandé la tempérance? celui qui défend la cruauté, n'a-t-il pas aussi défendu toutes ces douceurs criminelles? Pourquoi partagez-vous Jésus-Christ? pourquoi défigurez-vous sa doctrine par cette distinction injurieuse? que vous a fait l'Évangile, pour le déchirer de la sorte? *Quid dimidias mendacio Christum? totus veritas fuit* [2]? Est-ce donc que l'Évangile de Jésus-Christ n'est qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et qu'il en faut prendre une partie et rejeter l'autre? *Totus veritas :* il est tout sagesse, tout lumière, et tout vérité.

Mais, chrétiens, que faut-il donc faire pour écouter fidèlement ce Maître céleste? le voici en un mot de saint Augustin dans le livre de ses Confessions : *Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod a te audierit* [3]. « Celui-là est votre serviteur véritable, qui « s'approche de vous, ô Sauveur, non pas pour « entendre ce qu'il veut, mais plutôt pour vouloir « ce qu'il entend. » Parole vraiment sainte, vraiment chrétienne, et digne certainement d'être toujours présente à notre mémoire. C'est ainsi que vous devez écouter Jésus, comme un maître dont vous venez recevoir la loi, en désavouant humblement tout ce qui se trouve contraire à ses volontés : et si vous le faites, messieurs, ô Dieu, quelle sera votre récompense ! il fera un jour ce que vous voudrez, après que vous aurez fait ce qu'il veut ; et si vous accomplissez ses préceptes, il accomplira ses promesses. C'est ce qui me reste à vous dire, et que je conclurai en peu de paroles.

TROISIÈME POINT.

Saint Thomas, traitant de la nature du vœu [4], établit cette différence entre le commandement et la promesse, que le commandement règle et détermine ce que les autres doivent faire à notre égard ; et la promesse, au contraire, ce que nous devons faire à l'égard des autres. Ainsi, messieurs, après avoir ouï à quoi la parole de Jésus-Christ nous oblige envers lui par les préceptes, il est juste que vous entendiez à quoi il s'oblige envers vous par ses promesses. *Ipsum audite ;* écoutez Jésus dans les promesses de son Évangile : et afin que vous entendiez quelle estime vous devez faire de cette promesse, concevez, s'il vous plaît, avec attention messieurs,

[1] II. *Tim.* II, 5.
[2] *Is.* XXX, 11.
[3] *Ibid.*
[4] *Ps.* XI, 1.

[1] I. *Cor.* I, 13.
[2] *Tert. de Car. Chr.* n° 5.
[3] Lib. X, cap. XXVI, t. I, col. 184.
[4] 2. 2. *Quæst.* LXXXVIII, art. I

dans quel ordre et par quelle suite Dieu s'engage à vous. Premièrement, il vous promet; secondement, pour vous rassurer, il confirme par serment toutes ses promesses : non content d'avoir engagé sa fidélité, il nous envoie son Fils du ciel en la terre, pour nous réitérer la même parole et nous persuader de sa bienveillance; et enfin pour nous ôter tout scrupule, il nous donne comme un avant-goût de la félicité qu'il nous a promise, dans la glorieuse transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est cette dernière circonstance qu'il nous faut examiner en peu de paroles.

C'était déjà une grande grâce qu'il eût plu à notre grand Dieu de s'engager à nous par des promesses : car, comme remarque très-bien le grand saint Thomas, « celui qui promet quelque « chose, le donne déjà en quelque façon, en tant « qu'il s'oblige à le donner : » *Qui promittit, in quantum se obligat ad dandum, jam quodammodo dat* [1]. Il veut dire que celui qui nous a promis, encore qu'il ne nous mette pas par cette promesse dans une possession actuelle, néanmoins il s'est en quelque sorte dessaisi lui-même, en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. C'est pourquoi, dit le même saint Thomas, il paraît par l'usage des choses humaines, qu'on rend grâces non-seulement à celui qui donne, mais encore à celui qui promet, quand il paraît agir de bonne foi; parce qu'encore que le bien que l'on nous promet ne soit pas encore à nous par une possession actuelle, il est déjà à nous par engagement; et que celui qui promet quelque chose, s'est déjà en quelque sorte dessaisi lui-même, en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. Par conséquent il faut avouer que Dieu se liant à nous par ses promesses, nous donnait un merveilleux avantage.

Mais il fait en notre faveur quelque chose de bien plus grand dans la glorieuse transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il connaît notre dureté et notre cœur incrédule : il sait que la vie future ne nous touche pas; elle nous paraît éloignée, et cependant nos esprits grossiers amusés ou emportés par les biens présents, ne connaissent pas les délices de ce bienheureux avenir. Que fera ce divin Sauveur? écoutez un conseil de miséricorde : « En vérité, en vérité, je vous le « dis, il y en aura parmi vous, dit-il, qui ne goû- « teront point la mort, qu'ils n'aient vu le Fils « de Dieu dans sa gloire et dans son royaume : » *Sunt de hic stantibus qui non gustabunt mortem, donec videant Filium hominis venientem in regno suo* [2]. Je veux aider vos sens, je veux soulager votre infirmité; si cette félicité que je promets vous semble trop éloignée pour vous attirer, je veux vous la rendre présente, je la ferai voir à quelques-uns de vous qui pourront en rendre témoignage aux autres. Peu de jours après avoir dit ces mots, il mène au Thabor trois de ses disciples [1]; et comme il était en prière (car, mes frères, c'est dans l'oraison que la gloire de Dieu éclate sur nous), comme donc il était en prière, cette lumière infinie, qui était cachée sous l'infirmité de sa chair, perçant tout à coup ce nuage épais avec une force incomparable, « sa face éclata comme le soleil, et une blancheur « admirable se répandit sur ses vêtements [2]. »

Voilà, mes frères, une belle idée de la gloire qui nous est promise : car combien a-t-elle d'éclat, puisqu'elle efface le soleil même! et combien est-elle abondante, puisqu'ayant rempli tout le corps, elle passe jusqu'aux vêtements! Aussi Pierre, ravi d'un si beau spectacle, s'écrie transporté et tout hors de soi : « O Seigneur, « qu'il fait bon ici, » et que je serai bienheureux si je ne perds jamais cette belle vue! *Bonum est nos hic esse* [3]. Que s'il est si fort transporté de joie en voyant seulement la gloire du corps, que serait-ce donc, chrétiens, si Jésus lui découvrait celle de son âme? Mais s'il voyait la beauté incompréhensible de son essence divine sans nuage, sans mélange, sans obscurité, et telle qu'elle est en elle-même, ô Dieu, quelle serait son extase! Mais puisqu'il se croit si heureux de voir son maître en sa majesté, quoiqu'il n'ait point encore de part à sa gloire, quel serait son ravissement, s'il s'en voyait revêtu lui-même! O mes frères, écoutons Jésus, et laissons-nous toucher à ses promesses, qu'il nous rend déjà si sensibles. *Ipsum audite* : « Écoutez-le, » écoutez la parole de sa promesse. Quelle est-elle? la voici, messieurs, telle qu'il l'a prononcée lui-même : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* [4] : « Celui qui persévé- « rera jusqu'à la fin, c'est celui-là qui sera sauvé. » Que veut dire cette parole? croyez sa promesse avec certitude, attendez l'effet avec patience.

Mais, hélas! qui le fait, messieurs? qui se rend attentif à cette parole? L'entendez-vous, ô hommes du monde, qui, enivrés par les biens présents, faites une raillerie de la vie future? Oserai-je répéter dans cette chaire les discours que vous en tenez? Ah! plutôt que Dieu, qui sonde les cœurs, vous mette devant les yeux vos sentiments. N'êtes-vous pas de ceux qui parlent ainsi dans le prophète Isaïe? « Ah! que le Seigneur se dépê-

[1] 2. 2. *Quæst.* LXXXVIII, art. V, ad 2
[2] *Matth.* XVI, 28.

[1] *Matth.* XVII, 1.
[2] *Ibid.* 2.
[3] *Ibid.* XVII, 4.
[4] *Ibid.* X, 22.

« che; qu'il nous fasse voir bientôt son ouvrage, « s'il veut que nous le croyions; qu'il nous fasse « expérimenter quelque chose de ses desseins, et « nous n'en douterons pas : » *Festinet, et cito veniat opus ejus, ut videamus : et appropiet, et veniat consilium Sancti Israël et sciemus illud*[1]. Reconnaissez aujourd'hui vos sentiments dans la bouche de ces impies. Ne pensez-vous pas tous les jours : Ah! qui nous dira des nouvelles de cet avenir qu'on nous promet? toujours attendre, toujours espérer, et cependant tout le présent nous échappe : *Festinet, et cito veniat opus ejus.* Le monde nous donne des plaisirs présents et Dieu nous remet à une autre vie. *Festinet;* ah! qu'il se dépêche, qu'il ne nous rejette pas à un si long terme : nous ne pouvons pas attendre si loin : *Cito veniat opus ejus.* Ah! loin de nous ces discours profanes, loin de nous ce langage impie : *Ipsum audite :* Écoutez Jésus dans la parole de sa promesse; ne doutez pas, ne vous lassez pas : ah! ne doutez pas, chrétiens, Dieu l'a dit, vous serez sauvés : *Hic salvus erit.*

Mais, chrétiens, ne vous lassez pas; il faut persévérer jusques à la fin : *Qui perseveraverit usque in finem.* O justes, ô fidèles, ô enfants de Dieu, c'est ici la voix qu'il vous faut entendre. Où êtes-vous dans cette assemblée? Il y en a, je n'en doute pas : ah! que nous ne soyons pas assez malheureux qu'il n'y ait point de justes dans un si grand peuple : ô justes, c'est à vous que je parle; je vous parle sans vous connaître; mais Dieu que vous connaissez et qui vous connaît, saura bien porter ma voix dans vos cœurs : *Qui perseveraverit, hic salvus erit.* Oui, c'est la parole qu'il vous faut entendre : *Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum*[2] : « Les cris d'allégresse et du salut se font entendre parmi les « tentes des justes. » C'est cette parole dont il est écrit : « Mes brebis entendent ma voix[3]. C'est cette « parole, dit saint Augustin, que nul des étran- « gers n'écoute, que nul des enfants ne rejette : » *Hanc vocem non negligit proprius, non audit alienus*[4]. Plusieurs écoutent Jésus-Christ dans d'autres paroles; mais que celle-ci est entendue de peu de personnes! Celui-là est maintenant chaste, peut-être sera-t-il bientôt impudique : celui-là, lassé de ses crimes, les va expier par la pénitence, il écoute parler Jésus-Christ : mais, ô voix sacrée! ô parole de persévérance! il ne t'entend pas; la tentation s'élève, il succombe; l'occasion se présente, il s'y laisse aller. O parole de persévérance! il ne t'entend pas; néanmoins c'est le sceau de l'obéissance. Écoutez-la, ô enfants de Dieu, et ne perdez pas votre couronne. La tentation vous presse; ah! « persévérez jusques « à la fin, parce que la tentation ne durera pas jus- « ques à la fin : » *Persevera usque in finem, quia tentatio non perseverat usque in finem*[1]. Mais cet homme m'opprime par ses violences : *Et adhuc pusillum, et non erit peccator*[2] : « Encore « quelque peu de temps, et le pécheur ne sera plus. » Mais que ce délai est ennuyeux! « C'est l'infirmi- « té qui vous fait paraître long ce qui est si court : » *Infirmitas facit diu videri quod cito est*[3]. « Il « nous semble long quand il se passe; mais lors- « qu'il sera achevé, c'est alors que vous sentirez « combien il était de peu de durée : » *Hoc modicum longum nobis videtur, quoniam adhuc agitur : cum finitum fuerit, tunc sentiemus quam modicum fuerit*[4].

Que si les promesses ne vous touchent pas, écoutez la parole de ses menaces : je n'en ai point parlé, parce que l'intention de Notre-Seigneur n'est pas de nous montrer aujourd'hui rien qui soit terrible. Il n'est venu apporter que le salut : *Non enim veni ut judicem mundum*[5] : « car je ne « suis pas venu pour juger le monde. » Mais enfin, contraint par nos crimes, [il nous fait avertir] de fuir devant la colère qui nous poursuit : *fugere ventura ira*[6]. « Car déjà la cognée est mise à la « racine des arbres : » *Jam enim securis ad radicem arborum posita est*[7]. « Qu'on jette, s'écrie- « t-il, ce serviteur inutile dans les ténèbres exté- « rieures : » *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores*[8]. O paroles terribles! *Irritam quis faciens legem Moysi, sine ulla miseratione duobus vel tribus testibus moritur: quanto magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit in quo sanctificatus est, et Spiritui gratiæ contumeliam fecerit*[9] : « Celui « qui a violé la loi de Moïse est condamné à mort « sans miséricorde, sur la déposition de deux ou « trois témoins : combien donc croyez-vous que « celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, « qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui « aura tenu pour une chose vile et profane le sang « de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, et « qui aura fait outrage à l'Esprit de grâce? » Pour éviter toutes ces menaces, mes frères, écoutons le sauveur Jésus, croyons humblement ce qu'il

[1] *Is.* v, 19.
[2] *Ps.* CXVII, 15.
[3] *Joan.* x, 27.
[4] *In Joan. Tr.* XLV, n° 13, t. III, part. II, col. 600.

[1] *In Joan. Tr.* XLV, n° 13, t. III, part. II, col. 600.
[2] *Ps.* XXXVI, 10.
[3] *S. Aug. in Ps.* XXXVI, *Serm.* I, n° 10, t. IV, col. 265.
[4] *In Joan. Trac.* CI, n° 6, t. III, part. II, col. 753.
[5] *Joan.* XII, 47.
[6] *Matth.* III, 7.
[7] *Ibid.* 10.
[8] *Ibid.* XXV, 30.
[9] *Hebr.* x, 28, 29.

enseigne, suivons fidèlement ce qu'il commande, et nous aurons infailliblement ce qu'il promet, la félicité éternelle. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Rapport admirable entre le mystère de l'eucharistie et le ministère de la parole. Dispositions nécessaires pour l'entendre avec fruit : comment les prédicateurs doivent l'annoncer : ou il faut qu'elle soit entendue des auditeurs. Obéissance fidèle à ce qu'elle prescrit, preuve certaine et essentielle qu'on est enseigné de Dieu.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le. Matth. XVII, 51.

Je n'entreprends pas de vous raconter toute la gloire du Thabor, ni toute la magnificence de la transfiguration de notre Sauveur; je ne m'arrêterai pas à cette lumière, à cette majesté, à cet éclat qui éblouit les yeux des apôtres; je ne vous dirai pas, avec saint Bazile de Séleucie[1], que le soleil, plus surpris qu'au jour qu'il fut arrêté par Josué, fut étonné d'apercevoir un antre soleil plus resplendissant que lui, et ce qu'il n'avait jamais vu jusqu'à ce temps, de se voir obscurci lui-même par une lumière étrangère, lui devant qui toute autre lumière cède et disparaît.

Je m'arrête à écouter cette voix du Père céleste : C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu : écoutez-le. Mais je ferai une remarque qui me semble très-importante. Moïse et Élie avaient paru auprès du Sauveur en grande majesté : *Visi in majestate*[2] : la loi et les prophètes viennent lui rendre témoignage et le reconnaître. Mais ce qui nous doit faire entendre l'autorité du Seigneur Jésus, c'est que saint Marc et saint Luc ont observé qu'en même temps que fut entendue cette voix du Père céleste qui nous commande d'écouter son Fils, Moïse et Élie disparurent; ils entrèrent dans une nuée, et Jésus se trouva tout seul : *Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus*[3]. Que si vous me demandez d'où vient que Moïse et Élie se cachent à cette parole, je vous en expliquerai le mystérieux secret, tel qu'il nous est exposé par le docteur des gentils dans la divine épître aux Hébreux. « Dieu, dit le grand « apôtre[4], ayant parlé autrefois à nos pères en « différentes manières par la bouche des prophè- « tes (remarquez ces mots : *autrefois, maintenant, dans les derniers temps*), il nous a parlé « par son propre Fils. » C'est pourquoi, dans le même temps, Jésus-Christ paraît comme maître, Moïse et Élie se retirent; la loi, tout impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder : les prophètes, tout clairvoyants qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nuée, comme s'ils disaient au divin Jésus, par cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père; *Olim Deus;* maintenant que vous ouvrez votre bouche, et que « l'Unique qui était dans le sein « du Père[1] » vient lui-même expliquer les secrets du ciel, notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure; et n'étant que les serviteurs, nous cédons humblement la parole au Fils.

Chrétiens, c'est cette parole du Fils qui résonne de tous côtés dans les chaires évangéliques. Ce n'est plus sur la chaire de Moïse que nous sommes assis, mais sur la chaire de Jésus-Christ, d'où nous faisons retentir sa voix et son Évangile. [Venez] apprendre dans quel esprit on doit écouter notre parole, ou plutôt la parole du Fils de Dieu même; [et demandons] les prières de celle qui le conçut, dit saint Augustin, premièrement par l'ouïe; et qui, par l'obéissance qu'elle rendit à la parole éternelle, se rendit digne de la concevoir dans ses bénites entrailles. *Ave, Maria.*

Le temple de Dieu, chrétiens, a deux places augustes et vénérables, je veux dire l'autel et la chaire. Là se présentent les requêtes, ici se publient les ordonnances; là les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part du peuple, ici ils parlent au peuple de la part de Dieu; là Jésus-Christ se fait adorer dans la vérité de son corps, il se fait reconnaître ici dans la vérité de sa doctrine. Il y a une très-étroite alliance entre ces deux places sacrées, et les œuvres qui s'y accomplissent ont un rapport admirable. De l'un et de l'autre de ces deux endroits est distribuée aux enfants de Dieu une nourriture céleste : Jésus-Christ prêche dans l'un et dans l'autre. Là, rappelant en notre pensée la mémoire de sa passion, et nous apprenant par même moyen à nous sacrifier avec lui, il nous prêche d'une manière muette; ici il nous donne des instructions animées par la vive voix. Et si vous voulez encore un plus grand rapport, là, par l'efficace du Saint-Esprit et par des paroles mystiques, auxquelles on ne doit point penser sans tremblement, se transforment les dons proposés au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ici, par le même esprit et encore par la puissance de

[1] *Orat. in Transfigur. Domin.*
[2] *Luc.* IX, 31.
[3] *Ibid.* 30. *Marc.* IX, 7.
[4] *Hebr.* I, 1

[1] *Joan.* I, 18.

la parole divine, doivent être secrètement transformés les fidèles de Jésus-Christ, pour être faits son corps et ses membres.

C'est à cause de ce rapport admirable entre l'autel et la chaire, que quelques docteurs anciens n'ont pas craint de prêcher aux fidèles qu'ils doivent approcher de l'un et de l'autre avec une vénération semblable; et sur ce sujet, chrétiens, vous serez bien aises d'entendre des paroles remarquables de saint Augustin, qui sont renommées parmi les savants, et que je rapporterai en leur entier dès le commencement de ce discours, auquel elles doivent servir de fondement. Voici comme parle ce grand évêque : *Interrogo vos, Fratres : dicite mihi, quid vobis plus videtur, verbum Dei, an corpus Christi? Si verum vultis respondere, hoc utique dicere debetis, quod non sit minus verbum Dei, quam corpus Christi; et ideo quanta sollicitudine observamus, quando nobis corpus Christi ministratur, ut nihil ex ipso de nostris manibus in terram cadat, tanta sollicitudine observemus ne verbum Dei quod nobis erogatur, dum aliquid aut cogitamus aut loquimur, de nostro corde eadat : quia non minus reus erit qui verbum Dei negligenter audierit, quam ille qui corpus Christi in terram cadere negligentia sua permiserit*[1]. « Je vous « demande, mes frères, laquelle de ces deux « choses vous semble de plus grande dignité, la « parole de Dieu ou le corps de Jésus-Christ? Si « vous voulez dire la vérité, vous répondrez sans « doute que la parole de Jésus-Christ ne vous « semble pas moins estimable que son corps; ainsi « donc, autant que nous apportons de précaution « pour ne pas laisser tomber à terre le corps de « Jésus-Christ qu'on nous présente, autant en « devons-nous apporter pour ne pas laisser tomber « de notre cœur la parole de Jésus-Christ qu'on « nous annonce, parce que celui-là n'est pas moins « coupable, qui écoute négligemment la sainte « parole, que celui qui laisse tomber par sa faute « le corps même de Jésus-Christ. » Voilà les propres termes de saint Augustin[2], qui me donnent lieu, chrétiens, d'approfondir aujourd'hui ce secret rapport entre le mystère de l'eucharistie et le ministère de la parole, parce que je ne trouve rien de plus efficace pour attirer le respect à la sainte prédication, ni rien aussi de plus convenable pour expliquer les dispositions avec lesquelles il la faut entendre.

Ce rapport dont nous parlons consiste en trois choses que je vous prie d'écouter attentivement. Je dis premièrement, chrétiens, qu'avec la même religion que vous désirez que l'on vous donne à l'autel la vérité du corps de Notre-Seigneur, vous devez désirer aussi qu'on vous prêche en la chaire la vérité de sa parole : c'est la première disposition. Mais il faut encore passer plus avant; car comme il ne suffit pas que vous receviez au dehors la vérité de ce pain céleste, et que vous vous sentiez obligés d'ouvrir la bouche du cœur plutôt même que celle du corps; ainsi, pour bien entendre la sainte parole, vous devez être attentifs au dedans et prêter l'oreille du cœur. Ce n'est pas assez, chrétiens, et voici la perfection du rapport, et la consommation du mystère. Comme en recevant dans le cœur cette nourriture sacrée, vous devez tellement vous en sustenter, qu'il paraisse à votre bonne disposition que vous avez été nourris à la table du Fils de Dieu, ainsi vous devez profiter de sorte de sa parole divine, qu'il paraisse par votre vie que vous avez été instruits dans son école. Si vous vous mettez aujourd'hui dans ces saintes dispositions, vous écouterez Jésus-Christ de la manière qu'il veut qu'on l'écoute : *Ipsum audite*. Vous écouterez au dehors la vérité de sa parole, vous écouterez au dedans sa prédication intérieure; enfin vous l'écouterez par une fidèle pratique, en vous montrant ses disciples par l'obéissance : *Ipsum audite*.

Madame[1], cette matière est digne de l'audience que nous donne aujourd'hui Votre Majesté. C'est principalement aux rois de la terre qu'il faut apprendre à écouter Jésus-Christ dans les saintes prédications, afin qu'ils entendent du moins en public cette vérité qu'on leur déguise en particulier par tant de sortes d'artifices; et que la parole de Dieu, qui est un ami qui ne flatte pas, les désabuse des flatteries de leurs courtisans. Votre Majesté, madame, y donne peu d'attention; et comme elle est déjà prévenue d'un grand amour pour la vérité, elle croira facilement ce que je vais tâcher de prouver, qu'il ne faut chercher dans les chaires que la vérité éternelle.

PREMIER POINT.

Les chrétiens délicats, qui, ne connaissant pas la croix du Sauveur, qui est le grand mystère de son royaume, cherchent partout ce qui les flatte et ce qui les délecte, même dans le temple de Dieu, s'imaginent être innocents de désirer dans les chaires les discours qui plaisent, et non ceux qui touchent et qui édifient; et énervent par ce moyen toute l'efficace de l'Évangile. Pour les désabuser aujourd'hui de cette erreur dangereuse, voici la proposition que j'avance : que comme il

[1] *Append. Serm.* CCC, n° 2, t. V, col. 504.

[2] Le sermon d'où ce passage est tiré, avait été mal à propos attribué à saint Augustin dans quelques anciennes éditions de ses œuvres. Les bénédictins l'ont rejeté dans l'Appendix, comme n'appartenant pas à ce saint docteur, mais plutôt à saint Césaire d'Arles, mort en 542. (*Édit. de Versailles.*)

[1] La reine mère.

n'y a aucun homme assez insensé pour ne chercher pas à l'autel la vérité du mystère, aussi aucun ne doit être assez téméraire pour ne chercher pas en la chaire la pureté de la parole; c'est ce que j'ai à faire voir dans ce premier point. J'espère que la preuve sera concluante.

Pour établir ce rapport, je pose ce fondement nécessaire, que selon le conseil de Dieu dans la dispensation du mystère du Verbe incarné, il devait se montrer aux hommes en deux manières différentes. Premièrement il devait paraître en la vérité de sa chair, secondement il devait paraître la vérité de sa parole; et voici la raison solide de ces différentes apparitions, c'est qu'étant le Sauveur du monde, il devait nécessairement se manifester par tout le monde. Par conséquent il ne suffit pas qu'il se montre dans la Judée et dans un coin de la terre, il faut qu'il paraisse par tous les endroits où la volonté de son Père lui a prédestiné des élus. Si bien que ce même Jésus, qui s'est montré seulement dans la Palestine par la vérité de sa chair, a été ensuite porté par tout l'univers par la vérité de sa parole; et c'est en cet état, chrétiens, qu'il se découvre maintenant à nous, en attendant le jour bienheureux où nous le verrons dans sa gloire.

Ce mystère que je vous prêche, paraît assez clairement dans notre évangile de la Transfiguration; car c'est une chose digne de remarque, que dans le même moment que saint Pierre, admirant Jésus environné de lumière, se veut faire un domicile sur le Thabor pour jouir éternellement de sa vue; dans le même moment, chrétiens, *adhuc eo loquente*[1], « tandis qu'il parlait « encore, » la gloire de Jésus-Christ disparaît, un nuage couvre les disciples, d'où sortit cette voix du Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écou« tez-le. » Comme s'il eût dit à saint Pierre, ou plutôt en sa personne aux fidèles qui devaient suivre : Cette vie mortelle et caduque n'est pas le temps de voir Jésus-Christ; un nuage le dérobera à vos yeux lorsqu'il viendra prendre sa place dans la gloire du sein paternel. Mais ne croyez pas toutefois que vous en perdiez tout à fait la vue, car en cessant de voir dans la vérité de son corps, vous le pourrez toujours contempler dans la vérité de sa doctrine. Écoutez-le seulement, et regardez ce divin Maître dans son Évangile, dans lequel il s'est lui-même renfermé : *Ipsum audite*. C'est ce qui a fait dire à Tertullien, dans le livre de la Résurrection, que la parole de vie est comme la chair du fils de Dieu : *Itaque sermonem constituens vivificatorem.... eumdem etiam carnem suam dixit*[2]; et au savant Origène : que la parole qui nourrit les âmes est une espèce de second corps dont le Fils de Dieu s'est revêtu : *Panis quem Deus verbum corpus suum esse fatetur, verbum est nutritorium animarum*[3]. Que veulent-ils dire, messieurs, et quelle ressemblance ont-ils pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Évangile? Voici le fond de cette pensée : c'est que le Fils de Dieu retirant de nous cette apparence visible, et désirant néanmoins demeurer encore avec ses fidèles, a pris comme une espèce de second corps, je veux dire la parole de son Évangile, qui est en effet comme un corps dont la vérité est revêtue; et par le moyen de ce nouveau corps, âmes saintes, il vit et il converse encore avec nous, il agit et il travaille encore pour notre salut, il prêche et il nous donne tous les jours des enseignements de vie éternelle, il renouvelle à nos yeux tous ses mystères.

Maintenant, pour ne rien confondre, faisons cette réflexion sur toute la doctrine précédente. Si vous l'avez assez entendue, vous devez maintenant être convaincus que les prédicateurs de l'Évangile ne montent pas dans les chaires, pour y faire de vains discours qu'il faille entendre pour se divertir. A Dieu ne plaise que nous le croyions! Ils y montent, dans le même esprit qu'ils vont à l'autel, pour y célébrer un mystère, et un mystère semblable à celui de l'eucharistie; car le corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable, que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique. Dans le mystère de l'eucharistie, les espèces que vous voyez sont des signes; mais ce qui est enfermé dedans, c'est le corps même de Jésus-Christ : et dans les discours sacrés, les paroles que vous entendez sont des signes; mais la pensée qui les produit et celle qu'elle porte dans vos esprits, c'est la doctrine même du Fils de Dieu.

Que chacun parle ici à sa conscience, et s'interroge soi-même en quel esprit il écoute : que chacun pèse devant Dieu si c'est un crime médiocre de ne faire plus, comme nous faisons, qu'un divertissement et un jeu du plus grave, du plus important, du plus nécessaire emploi de l'Église! car c'est ainsi que les saints conciles nomment le ministère de la parole. Mais pensez maintenant, mes frères, quelle est l'audace de ceux qui attendent, ou exigent même des prédicateurs autre chose que l'Évangile; qui veulent qu'on leur adoucisse les vérités chrétiennes; ou que, pour les rendre agréables, on y mêle les inventions de l'esprit humain. Ils pourraient avec la même licence souhaiter de voir violer la sainteté de l'autel, en falsifiant les mystères. Cette pensée vous fait horreur : mais sachez qu'il y a

[1] *Matth.* XVII, 5.
[2] *De Resur. carn.* n° 37, p. 406.
[3] *Hom.* XXXV, *in Matth.* t. III, p. 898.

pareille obligation de traiter en vérité la salute parole et les mystères sacres : d'où il faat tirer cette conséquence, qui doit faire trembler tout ensemble et les prédicateurs et les auditeurs ; que tel que serait le crime de ceux qui feraient ou exigeraient la célébration des divins mystères autrement que Jésus-Christ ne les a laissés, tel est l'attentat des prédicateurs et tel est celui des auditeurs, quand ceux-ci désirent et que ceux-là donnent la parole de l'Évangile autrement que ne l'a déposé entre les mains de son Église le céleste prédicateur, que le Père nous ordonne aujourd'hui d'entendre : *Ipsum audite*.

C'est pourquoi l'apôtre saint Paul enseigne aux prédicateurs, qu'ils doivent s'étudier non à se faire renommer par leur éloquence, « mais à se « rendre recommandables à la conscience des « hommes par la manifestatioa de la vérité[1] : » ou il leur enseigae deux choses ; en quel lieu et par quel moyen ils doivent se reudre recommandables. Ou? dans les consciences. Comment? par la manifestatioa de la vérité ; et l'un est une suite de l'autre. Car les oreilles sont flattées par l'académie et l'arrangement des paroles, l'imaginatioa réjouie par la délicatesse des pensées, l'esprit gagné quelquefois par la vraisemblance du raisonnemeat : la conscience veut la vérité ; et comme c'est à la conscience que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher uon ua brillant et un feu d'esprit qui égaie, ni une harmonie qui délecte, ni des moavements qui chatouillent ; mais des éclairs qui percent, un toaerre qui émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils toutes ces grandes choses, s'ils ne font luire la vérité, et parler Jésus-Christ lui-même? Dieu a les orages en sa main, il n'appartient qu'à lui de faire éclater daas les nues le bruit du tonnerre : il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences, et de fendre les cœurs endurcis par des coups de foudre : et s'il y avait un prédicateur assez téméraire pour attendre ces grands effets de son éloquence, il me semble que Dieu lui dit comme à Job : *Et si habes brachium sicut Deus, et si voce simili tonas*[2] : « Si tu crois « avoir un bras comme Dieu, et tonner d'une voix « semblable, » achève, et fais le Dieu tout à fait : « élève-toi dans les nues, parais en ta gloire, ren- « verse les superbes en ta fureur, » et dispose à ton gré des choses humaines : *Circumda tibi decorem, et in sublime erigere, et esto gloriosus : ... disperge superbos in furore tuo*[3]. Quoi, avec cette faible voix imiter le tonaerre du Dieu vivant ! N'affectons pas d'imiter la force toute-puissante de la voix de Dieu par notre faible éloquence.

Que si vous voulez savoir maintenant quelle part peut donc avoir l'éloquence dans les discours chrétiens, saiat Augustin voas dira qu'il ne lui est pas permis d'y paraître qu'à la suite de la sagesse : *Sapientiam de domo sua, id est, pectore sapientis procedere intelligas, et tanquam inseparabilem famulam etiam non vocatam sequi eloquentiam*[1]. Il y a ici un ordre à garder : la sagesse marche devaat, comme la maîtresse ; l'éloquence s'avance après, comme la suivante. Mais ne remarquez-vous pas, chrétiens, la circonspection de saint Augustin, qui dit qu'elle doit suivre sans être appelée? Il veut dire que l'éloquence, pour être digne d'avoir quelque place dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée avec trop d'étude ; il faut qu'elle vienne comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses, et pour servir d'interprète à la sagesse qui parle. Mais quelle est cette sagesse, messieurs, qui doit parler dans les chaires, sinon Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la sagesse du Père, qu'il nous ordonne aujourd'hui d'entendre? Ainsi le prédicateur évangélique est celui qui fait parler Jésus-Christ ; mais il ne lui fait pas tenir un langage d'homme ; il craint de donner un corps étranger à sa vérité éternelle. C'est pourquoi il puise tout dans les Écritures, il en emprunte même les termes sacrés, non seulement pour fortifier, mais pour embellir son discours. Dans le désir qu'il a de gagner les âmes, il ne cherche que les choses et les sentiments. Ce n'est pas, dit saint Augustin[2], qu'il néglige quelques ornements de l'élocution, quand il les rencontre en passant, et qu'il les voit comme fleurir devant lui par la force des bonnes pensées qui les poussent, mais aussi n'affecte-t-il pas de s'en trop parer ; et tout appareil lui est bon, pourvu qu'il soit un miroir où Jésus-Christ paraisse en sa vérité, un canal d'où sortent en leur pureté les eaux vives de son Évangile : ou s'il faut quelque chose de plus animé, un interprète fidèle qui n'altère, ni ne détourne, ni ne mêle, ni n'affaiblisse sa sainte parole.

Vous voyez par là, chrétiens, ce que voas devez attendre des prédicateurs. J'entends qu'on se plaint souvent qu'il s'en trouve peu de la sorte : mais, mes frères, s'il s'en trouve peu, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, car c'est à vous de les faire tels. Voici un grand mystère que je vous annonce : oui, mes frères, c'est aux auditeurs de faire les prédicateurs. Ce ne sont pas les prédicateurs qui se font eux-mêmes ; ne vous persuadez pas qu'on attire du ciel quand on veut

[1] II. *Cor.* IV, 2
[2] *Job.* XL, 4.
[3] *Ibid.* 5, 6.

[1] *De Doct. Christ.* lib. IV, n° 10, III, part. I col. 66.
[2] *Ibid.* n° 57, col. 89.

cette divine parole; ce n'est ni la force du génie, ni le travail assidu, ni la véhémente contention qui la font descendre. On ne peut pas la forcer, dit un excellent prédicateur, il faut qu'elle se donne elle-même : *Non... exigitur, sed... donat*[1]. Dieu n'a pas résolu de parler toujours quand il plaira à l'homme de lui commander : « Il souffle où il veut[2], » quand il veut; et la parole de vie qui commande à nos volontés, ne reçoit pas la loi de leurs mouvements : *Dominatur divinus sermo, non servit, et ideo non, cum jubetur, loquitur, sed jubet*[3]. Voulez-vous savoir, chrétiens, quand Dieu se plaît de parler? quand les hommes sont disposés à l'entendre. Cherchez en vérité la saine doctrine, Dieu vous suscitera des prédicateurs. Que le champ soit bien préparé, ni le bon grain, ni le laboureur, ni la rosée du ciel ne manqueront pas. Que si au contraire vous êtes de ceux qui détournent leur oreille de la vérité, et qui demandent des fables et d'agréables rêveries : *Ad fabulas autem convertentur*[4]; Dieu commandera à ses nues [de ne point pleuvoir sur vous[5]]; il retirera la saine doctrine de la bouche de ses prédicateurs [et vous livrera à cette terrible famine de sa parole, dont le prophète vous menace]. Il enverra en sa fureur des prophètes insensés et téméraires, « qui disent : La paix, « où il n'y a point de paix[6]; qui disent : Le Seigneur, le Seigneur; et le Seigneur ne leur a « point donné de commission[7]. » Voilà le mystère que je promettais. Ce sont les auditeurs fidèles qui font les prédicateurs évangéliques; parce que les prédicateurs étant pour les auditeurs, les uns reçoivent d'en haut ce que méritent les autres : *Hoc doctor accipit, quod meretur auditor*[8]. Aimez donc la vérité, chrétiens, et elle vous sera annoncée : ayez appétit de ce pain céleste, et il vous sera présenté : souhaitez d'entendre parler Jésus-Christ, et il fera résonner sa voix jusqu'aux oreilles de votre cœur. C'est là que vous devez vous rendre attentifs; et c'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le second rapport, chrétiens, que nous avons remarqué entre la parole de Dieu et l'eucharistie, c'est que l'une et l'autre doit aller au cœur, quoique par des voies différentes; l'une par la bouche, l'autre par l'oreille. C'est pourquoi comme celui-là boit et mange son jugement, qui approchant du mystère prépare seulement la bouche du corps, et ferme à Jésus-Christ la bouche du cœur; ainsi celui-là reçoit sa condamnation, qui écoutant parler Jésus-Christ, lui prête l'oreille au dehors, et bouche l'ouïe au dedans à cet enchanteur céleste : *Incantantis sapienter*[1].

Que si vous me demandez ici, chrétiens, ce que c'est que prêter l'oreille au dedans, je vous répondrai en un mot que c'est écouter attentivement. Mais l'attention dont je parle n'est peut-être pas celle que vous entendez : et il nous faut ici expliquer deux choses; combien est nécessaire l'attention, et en quelle partie de l'âme elle doit être.

Pour bien entendre, messieurs, quelle doit être votre attention à la divine parole, il faut s'imprimer bien avant cette vérité chrétienne; qu'outre le son qui frappe l'oreille, il y a une voix secrète qui parle intérieurement, et que ce discours spirituel et intérieur, c'est la véritable prédication, sans laquelle tout ce que disent les hommes ne sera qu'un bruit inutile. Nous devons donc être auditeurs dans l'intérieur : *Intus omnes auditores sumus*[2]. Le fils de Dieu ne nous permet pas de prendre le titre de maîtres : « Que « personne, dit-il, ne s'appelle maître; car il n'y « a qu'un seul maître et un seul docteur : » *Unus est enim magister vester*[3]. Si nous entendons cette parole, nous trouverons, dit saint Augustin[4], que nul ne nous peut enseigner que Dieu; ni les hommes ni les anges n'en sont point capables : ils peuvent bien nous parler de la vérité, ils peuvent, pour ainsi dire, la montrer au doigt; Dieu seul la peut enseigner, parce que lui seul nous éclaire pour discerner les objets : ce que saint Augustin éclaircit par la comparaison de la vue. C'est en vain que l'on désigne avec le doigt les peintures de cette église; c'est en vain que l'on remarque la délicatesse des traits et la beauté des couleurs, où notre œil ne distingue rien, si le soleil ne répand sa clarté dessus. Ainsi, parmi tant d'objets qui remplissent notre entendement, quelque soin que prennent les hommes de démêler le vrai d'avec le faux, si celui dont il est écrit, « qu'il éclaire tout homme venant au monde[5], » n'envoie une lumière invisible sur les objets et l'intelligence, jamais nous ne ferons le discernement. Je puis bien vous montrer au doigt l'objet de la vue, et adresser votre vue; puis-je vous donner des yeux pour les regarder? C'est donc

[1] *S. Petr. Chrysol. Serm.* LXXXVI.
[2] *Joan.* III, 8.
[3] *S. Petr. Chrysol. Serm.* LXXXVI.
[4] I. *Tim.* IV, 4.
[5] *Is.* V, 6.
[6] *Jerem.* VIII, 11.
[7] *Ezech.* XIII, 6
[8] *S. Petr. Chrysol.* ubi supra.

[1] *Ps.* LVII, 5.
[2] *S. Aug. Serm.* CLXXIX, n° 7, t. V, col. 857.
[3] *Matth.* XXIII, 8.
[4] *De peccat. mer. et remiss.* lib. I, n° 37, t. X, col. 20, 21.
[5] *Joan.* I, 9.

en sa lumière que nous découvrons la différence des choses : c'est lui qui nous donne un certain sens qui s'appelle le « sens de Jésus-Christ [1], » par lequel nous goûtons ce qui est de Dieu. C'est lui qui ouvre le cœur, et qui nous dit au dedans : C'est la vérité qu'on vous prêche; et c'est là, comme je l'ai dit, la prédication véritable. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Voici, mes « frères, un grand secret : » *Magnum sacramentum, fratres;* « Le son de la parole frappe les « oreilles, le maître est au dedans : » ou parle dans la chaire, la prédication se fait dans le cœur; *Sonus verborum nostrorum aures percutit, magister intus est* [2] : car il n'y a qu'un maître, qui est Jésus-Christ, et lui seul enseigne les hommes. C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois : « Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute [3]. » Certainement, chrétiens, il ne parlait pas à des sourds; mais il savait, ce divin docteur, qu'il y en a « qui en voyant ne voient pas, et qui en « écoutant n'écoutent pas [4]; qu'il y a des oreilles intérieures où la voix humaine ne pénètre pas, et où lui seul a droit de se faire entendre. Ce sont ces oreilles qu'il faut ouvrir pour écouter la prédication. Ne vous contentez pas d'arrêter vos yeux sur cette chaire matérielle; « celui qui en« seigne les cœurs a sa chaire au ciel [5]; « Il y est assis auprès de son Père, et c'est lui qu'il vous faut entendre : *Ipsum audite.*

Ne croyez pas toutefois que vous deviez mépriser cette parole sensible et extérieure que nous vous portons de sa part. Car, comme dit excellemment saint Jean-Chrysostôme [6], Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'entendre et d'accomplir sa sainte parole, combien est éloigné de la pratique celui qui s'ennuie de l'explication? quand aura le courage de l'accomplir, celui qui n'a pas la patience de l'entendre? quand lui donnera son cœur, celui qui lui refuse jusqu'à ses oreilles? C'est une loi établie pour tous les mystères du christianisme, qu'en passant à l'intelligence, ils se doivent premièrement présenter aux sens; et il l'a fallu en cette sorte, pour honorer celui qui, étant invisible par sa nature, a voulu paraître pour l'amour de nous sous une forme sensible. C'est pourquoi nous respectons, et l'eau qui nous lave, et l'huile sacrée qui nous fortifie, et la forme sensible du pain spirituel qui nous nourrit pour la vie éternelle. Pour la même raison, chrétiens, vous devez entendre les prédicateurs en bénissant ce grand Dieu qui a tant voulu honorer les hommes, que, sans avoir besoin de leur secours, il les choisit néanmoins pour être les instruments de sa puissance. Assistez donc saintement et fidèlement à la sainte prédication. Mais cette assistance extérieure n'est que la moindre partie de notre devoir; il faut prendre garde que de vains discours, ou des pensées vagues, ou une imagination dissipée, ne fassent tomber du cœur la sainte parole. Si, dans la dispensation des mystères, il arrive par quelque malheur que le corps de Jésus-Christ tombe à terre, toute l'Église tremble, tout le monde est frappé d'une sainte horreur; et saint Augustin vous a dit que ce n'est pas un moindre mal de laisser perdre inutilement la parole de vérité.

Et en effet, chrétiens, Jésus-Christ, qui est la vérité même, n'aime pas moins la vérité que son propre corps : au contraire, c'est pour sceller de son propre sang la vérité de sa parole, qu'il a bien voulu sacrifier son propre corps. Un temps il a souffert que son corps fût infirme et mortel, et c'est volontairement qu'il l'a exposé à tant d'outrages : il a voulu au contraire que sa vérité fût toujours immortelle et inviolable. Par conséquent il ne faut pas croire qu'il se sente moins outragé quand on écoute sa vérité avec peu d'attention, que quand on manie son corps avec peu de soin. Tremblons donc, chrétiens, tremblons, quand nous laissons tomber à terre la parole de vérité que l'on nous annonce; et comme il n'y a que nos cœurs qui soient capables de la recevoir, ouvrons-lui-en toute l'étendue, et écoutons attentivement Jésus-Christ qui parle : *Ipsum audite.*

Mais il me semble que vous me dites que nous n'avons pas sujet de nous plaindre du peu d'attention de nos auditeurs; bien loin de laisser perdre les sentiments, ils pèsent exactement toutes les paroles : non-seulement ils sont attentifs, mais ils mettent tous les discours à la balance, et ils en savent remarquer au juste le fort ou le faible. Pendant que nous parlons, dit saint Chrysostôme [1], on nous compare avec les autres et avec nous-mêmes; le premier discours avec les suivants, le commencement avec le milieu; comme si la chaire était un théâtre où l'on monte pour disputer le prix du bien dire. Ainsi je confesse qu'on est attentif, mais ce n'est pas l'attention que Jésus demande. Où doit-elle être, mes frères, où est ce lieu caché dans lequel Dieu parle? où se fait cette secrète leçon dont Jésus-Christ a dit dans son Évangile : « Quiconque a ouï de mon Père et « a appris, vient à moi [2]? » où se donnent ces enseignements, et où se tient cette école dans laquelle le Père céleste parle si fortement de son

[1] I. *Cor.* II, 16.
[2] *In Ep. Joan. Tract.* III, n° 13, t. III, part. II, col. 849.
[3] *Matth.* XIII, 9.
[4] *Ibid.* 13.
[5] *S. Aug. loco mox citato.*
[6] *S. Chrys. de Mutat. Nomin.* t. III, p. 107 et seq.

[1] *De Sacerd.* lib. V, n° 1, t. I, p. 415.
[2] *Joan.* VI, 45.

Fils, où le Fils enseigne réciproquement à connaître son Père céleste? Écoutez saint Augustin là-dessus, dans cet ouvrage admirable de la prédestination des saints : *Valde remota est a sensibus carnis hæc schola, in qua Pater auditur vel docet, ut veniatur ad Filium*[1] : « Que cette « école céleste, dans laquelle le Père apprend à « venir au Fils, est éloignée des sens de la chair ! « encore une fois, nous dit-il, qu'elle est éloignée « des sens de la chair, cette école où Dieu est le « maître ! « *Valde, inquam, remota est a sensibus carnis hæc schola, in qua Deus auditur et docet !*

Mais quand Dieu même parlerait à l'entendement par la manifestation de la vérité, il faut encore aller plus avant. Tant que les lumières de Dieu demeurent simplement à l'intelligence, ce n'est pas encore la leçon de Dieu, ce n'est pas l'école du Saint-Esprit; parce qu'alors, dit saint Augustin[2], Dieu ne nous enseigne que selon la loi, et non encore selon la grâce; selon la lettre qui tue, non selon l'esprit qui vivifie. Donc, mes frères, pour être attentif à la parole de l'Évangile, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs : il ne faut pas se recueillir au lieu où l'on goûte les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs : ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements, il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin, s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré où se tienne le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où se donne le branle à ses mouvements; c'est là qu'il faut se rendre attentif pour écouter Jésus-Christ. Si vous lui prêtez cette attention, c'est-à-dire, si vous pensez à vous-mêmes, au milieu du son qui vient à l'oreille et des pensées qui naissent dans l'esprit, vous verrez partir quelquefois comme un trait de flamme qui viendra tout à coup vous percer le cœur, et ira droit aux principes de vos maladies. Car ce n'est pas en vain que saint Paul a dit[3], que « la parole de Dieu « est vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive « tranchant des deux côtés; qu'elle va jusqu'à la « moelle du cœur, et jusqu'à la division de l'âme « et de l'esprit; c'est-à-dire, comme il l'explique, « qu'elle discerne toutes les pensées et les plus « secrètes intentions du cœur. » Et c'est ce qui fait dire au même apôtre que la prédication est une espèce de prophétie : *Qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, et exhortationem, et consolationem*[4] : « Celui qui prophétise, « parle aux hommes pour les édifier, les exhorter, « et les consoler; » parce que Dieu fait dire quelquefois aux prédicateurs je ne sais quoi de tranchant, qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, va trouver ce péché que nous dérobons, et qui dort dans le fond du cœur. C'est alors, c'est alors, mes frères, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ, qui contrarie nos pensées, qui nous trouble dans nos plaisirs, qui va mettre la main sur nos blessures : c'est alors qu'il faut faire ce que dit l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit, et ad se adjiciet*[1] : « Que l'homme habile entende une « parole sage, il la louera aussitôt, et il se l'appli« quera. « Si le coup ne va pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Que plût à Dieu que nous portassions le coup si avant, que la blessure allât jusqu'au vif, que le sang coulât par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme[2]. Mais encore n'est-ce pas assez; il faut que de la componction du cœur naissent les bons désirs, en sorte que les bons désirs se tournent en résolutions déterminées, que les salutes résolutions se consomment par les bonnes œuvres, et que nous écoutions Jésus-Christ, par une fidèle obéissance à sa parole. C'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

Le Fils de Dieu a dit dans son Évangile : « Celui « qui mange ma chair et boit mon sang, demeure « en moi, et moi en lui[3] : » c'est-à-dire, que si nous sortons de la sainte table dégoûtés des plaisirs du siècle, si une sainte douceur nous attache constamment et fidèlement à Jésus-Christ et à sa doctrine; c'est une marque certaine que nous y avons goûté véritablement combien le Seigneur est doux. Il en est de même, messieurs, de la parole céleste, qui a encore ce dernier rapport avec la divine eucharistie, que comme nous ne connaissons si nous avons reçu dignement le corps du Sauveur, qu'en nous mettant en état qu'il paraisse qu'un Dieu nous nourrit; ainsi nous ne remarquons que nous ayons bien écouté sa sainte parole, qu'en vivant de telle manière qu'il paraisse qu'un Dieu nous enseigne. Car il s'élève souvent dans le cœur certaines imitations des sentiments véritables, par lesquelles un homme se trompe lui-même; si bien qu'il n'en faut pas croire certaines ferveurs, ni quelques désirs imparfaits; et afin de bien reconnaître si l'on est touché véritablement, il ne faut interroger que

[1] *De Præd. SS.* n° 13, t. X, col. 799.
[2] *De Grat. Chr.* n° 15, t. X, col. 237.
[3] *Hebr.* IV, 12.
[4] I. *Cor.* XIV, 3.

[1] *Eccl.* XXI, 18.
[2] *Serm.* CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356.
[3] *Joan.* VI, 57.

ses œuvres : *Operibus credite*[1] : « Croyez aux « œuvres. »

J'ai observé, à ce propos, qu'un des plus illustres prédicateurs, et sans contredit le plus éloquent qui ait jamais enseigné l'Église, je veux dire saint Jean-Chrysostôme[2], reproche souvent à ses auditeurs, qu'ils écoutent les discours ecclésiastiques de même que si c'était une comédie. Comme je rencontrais souvent ce reproche dans ses divines prédications, j'ai voulu rechercher attentivement quel pouvait être le fond de cette pensée, et voici ce qu'il m'a semblé : c'est qu'il y a des spectacles qui n'ont pour objet que le divertissement de l'esprit, mais qui n'excitent pas les affections, qui ne remuent pas les ressorts du cœur. Mais il n'en est pas de la sorte de ces représentations animées qu'on donne sur les théâtres, dangereuses en ce point, qu'elles ne plaisent point, si elles n'émeuvent, si elles n'intéressent le spectateur, si elles ne lui font jouer aussi son personnage, sans être de l'action, et sans monter sur le théâtre. C'est en quoi ces spectacles sont à craindre, parce que le cœur apprend insensiblement à se remuer de bonne foi. Il est donc ému, il est transporté, il se réjouit, il s'afflige de choses qui au fond sont indifférentes. Mais une marque certaine que ces mouvements ne tiennent pas au cœur, c'est qu'ils s'évanouissent en changeant de lieu : cette pitié qui causait des larmes, cette colère qui enflammait et les yeux et le visage, n'étaient que des images et des simulacres par lesquels le cœur se donne la comédie en lui-même, qui produisaient toutefois les mêmes effets que les passions véritables ; tant il est aisé de nous imposer, tant nous aimons à nous jouer nous-mêmes !

Saint Augustin appréhende que « les choses « inutiles ne deviennent agréables : » *Ne fiant delectabilia quæ sunt inutilia ;* combien plus que les objets ne plaisent ; « s'ils sont dange- « reux ! » *si periculosa*[3] ! Et on ne veut pas que nous disions que ces représentations sont très-dangereuses. Combien de plaisirs et de charmes imagine-t-on dans la chose dont l'imitation même est si agréable ! Les impressions demeurent des passions du théâtre : celles de la parole spirituelle sont bien plus tôt enlevées, le temporel les étouffe. Ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables, désirs toujours stériles et infructueux. La forte émotion s'écoule bientôt ; la secrète impression demeure, qui dispose le cœur par une certaine pente. L'impression des sermons, qui ne trouve rien de sensible à quoi elle puisse se prendre, est bien plus tôt emportée. De telles émotions, faibles, imparfaites, qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées dans un théâtre où l'on ne voit que des choses feintes, plutôt que devant les chaires évangéliques, où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté. Quand le docte saint Chrysostôme craignait que ses auditeurs n'assistassent à ses sermons de même qu'à la comédie, c'est que souvent ils semblaient émus ; il s'élevait souvent dans son auditoire des cris et des voix confuses, qui marquaient que ses paroles excitaient les cœurs. Un homme un peu moins expérimenté aurait cru que ses auditeurs étaient convertis ; mais il appréhendait, chrétiens, que ce ne fussent des affections de théâtre excitées par ressorts et par artifices : il attendait à se réjouir, quand il verrait les mœurs corrigées ; et c'était en effet la marque assurée que Jésus-Christ était écouté.

Ne vous fiez donc pas, chrétiens, à ces émotions sensibles, si vous en expérimentez quelquefois dans les saintes prédications. Si vous en demeurez à ces sentiments, ce n'est pas encore Jésus-Christ qui vous a prêché ; vous n'avez encore écouté que l'homme ; sa voix peut aller jusque-là ; un instrument bien touché peut bien exciter les passions. Comment saurez-vous, chrétiens, que vous êtes véritablement enseignés de Dieu ? vous le saurez par les œuvres. Car il faut apprendre de saint Augustin la manière d'enseigner de Dieu, cette manière si haute, si intérieure. Elle ne consiste pas seulement dans la démonstration de la vérité, mais dans l'infusion de la charité : elle ne fait pas seulement que vous sachiez ce qu'il faut aimer, mais que vous aimiez ce que vous savez : *Si doctrina dicenda est,... altius et interius,... ut non ostendat tantummodo veritatem, verum etiam impertiat charitatem*[1]. De sorte que ceux qui sont véritablement de l'école de Jésus-Christ, le montrent bientôt par leurs œuvres. Et c'est la marque certaine que saint Paul nous donne, lorsqu'il écrit aux fidèles de Thessalonique : *De charitate autem fraternitatis non necesse habemus scribere vobis :* « Pour la charité « fraternelle, vous n'avez pas besoin que l'on vous « en parle : » *Ipsi enim vos a Deo didicistis ut diligatis invicem :* « car vous avez vous-mêmes « appris de Dieu à vous aimer les uns les autres ; » et il en donne aussitôt la preuve : « en effet, vous « le pratiquez fidèlement envers les frères de Ma- « cédoine : » *etenim illud facitis*[2]. Ainsi la marque très-assurée que le Fils de Dieu vous ensei-

[1] *Joan.* x, 38.
[2] *De Sacerd.* lib. v, n° 1, t. I, p. 415.
[3] *De anim. et ejus orig.* lib. I, n° 3, t. x, col. 339.

[1] *De Grat. Chr.* n° 14, t. x, col. 236.
[2] I. *Thess.* IV, 9, 10.

gne, c'est lorsque vous pratiquez ces enseignements; c'est le caractère de ce divin Maître. Les hommes qui se mêlent d'enseigner les autres, leur montrent tout au plus ce qu'il faut savoir; il n'appartient qu'à ce divin Maître, que l'on nous ordonne d'entendre, de nous donner tout ensemble et de savoir ce qu'il faut, et d'accomplir ce qu'on sait : *Simul donans et quid agant scire, et quod sciunt agere*[1]. Si donc vous voulez être de ceux qui l'écoutent, écoutez-le véritablement, et obéissez à ses paroles: *Ipsum audite*. Ne vous contentez pas de ces affections stériles et infructueuses, qui ne se tournent jamais en résolutions déterminées; de ces fleurs qui trompent toujours les espérances qui ne se nouent jamais pour donner des fruits; ou de ces fruits qui ne mûrissent point, qui sont le jouet des vents et la proie des animaux. Dieu ne veut point de tels arbres dans son jardin de délices : Jésus-Christ rejette de tels disciples de son école, et de tels soldats de sa milice. Écoutez comme il s'en moque, si je l'ose dire, par la bouche du divin Psalmiste, *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*[2] : « Les enfants d'Éphrem qui bandaient « leurs arcs et préparaient leurs flèches, ils ont « été rompus et renversés au jour de la bataille. » En écoutant la prédication, ils semblaient aiguiser leurs traits et préparer leurs armes contre leurs vices; au jour de la tentation, ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup dans l'exercice, ils ont plié d'abord dans le combat : ils semblaient animés quand on sonnait la trompette, ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*.

Mais concluons enfin ce discours, duquel vous devez apprendre que pour écouter Jésus-Christ il faut accomplir sa sainte parole : il ne parle pas pour nous plaire, mais pour nous édifier dans nos consciences : il n'établit pas des prédicateurs pour être les ministres de la volupté, de la délicatesse, et les victimes de la curiosité publique; c'est pour affermir le règne de sa vérité; de sorte qu'il ne veut pas voir dans son école des contemplateurs oisifs, mais de fidèles ouvriers : enfin il y veut voir des disciples qui honorent, par leur bonne vie, l'autorité d'un tel maître. « Je suis le « Seigneur, dit-il, qui vous enseigne des choses « utiles, et qui vous conduit dans la voie : « *Ego Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in via qua ambulas*[3]. Et afin que nous craignions désormais de sortir de son école sans être meilleurs, écoutons comme il parle à ceux qui ne profitent pas de ses saints préceptes : *Ipsum audite* : Écoutez; c'est lui-même qui vous parle : « Si quelqu'un écoute mes paroles, et n'est pas « soigneux de les accomplir; « *Non judico eum* : « je ne le juge pas, car je ne viens pas pour juger le monde, mais pour sauver le monde : « *Non enim veni ut judicem mundum, sed ut salvificem mundum*[1]. Qu'il ne s'imagine pas toutefois qu'il doive demeurer sans être jugé : « Celui « qui me méprise et ne reçoit pas mes paroles, « il a un juge établi : » *Habet qui judicet eum*. Quel sera ce juge? « La parole que j'ai prêchée le « jugera au dernier jour : » *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die*[2] : c'est-à-dire, que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. La parole, dit-il, vous jugera; la loi elle-même fera la sentence selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit : et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde. Ceci nous manquait encore pour établir l'autorité sainte de la parole de Dieu : il fallait encore ce nouveau rapport entre la doctrine sacrée et l'eucharistie : celle-ci, s'approchant des hommes, vient discerner les consciences avec une autorité de juge : elle couronne les uns, elle condamne les autres : ainsi la divine parole, ce pain des oreilles, ce corps spirituel de la vérité, ceux qu'elle ne touche pas, elle les juge; ceux qu'elle ne convertit pas, elle les condamne; ceux qu'elle ne nourrit pas, elle les tue.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je vous exhorte maintenant par un long discours. Ceux qui ont des oreilles chrétiennes préviennent par leurs sentiments ce que je puis dire; et je m'assure que ces vérités évangéliques sont entrées bien avant dans leurs consciences. Mais si j'ai prouvé quelque chose, si je vous ai fait voir aujourd'hui cette alliance sacrée qui est entre la chaire et l'autel, au nom de Dieu, mes frères, n'en violez pas la sainteté. Quoi, pendant qu'on s'assemble pour écouter Jésus-Christ, pendant que l'on attend sa sainte parole, des contenances de mépris, un murmure et quelquefois un ris scandaleux déshonore publiquement la présence de Jésus-Christ! Temples augustes, sacrés autels, et vous saints tabernacles du Dieu vivant, faut-il donc que la chaire évangélique fasse naître une occasion de manquer à l'adoration qui vous est due! Et nous, chrétiens, à quoi pensons-nous? quoi! voulons-nous commencer d'honorer la chaire par le mépris de l'autel? est-ce pour nous préparer à recevoir la sainte parole, que nous manquons de res-

[1] *S. Aug. loco mox citato.*
[2] *Ps.* LXXVII, 9.
[3] *Is.* XLVIII, 17.

[1] *Joan.* XII, 47.
[2] *Ibid.* 48.

pect à l'eucharistie? Si vous le faites désormais, j'ai parlé en l'air, et vous ne croyez rien de ce que j'ai dit. Mes frères, ces mystères sont amis; ne soyons pas assez téméraires pour en rompre la société. Adorons Jésus-Christ avant qu'il nous parle : contemplons en respect et en silence ce Verbe divin à l'autel, avant qu'il nous enseigne dans cette chaire. Que nos cœurs seront bien ouverts à la doctrine céleste par cette sainte préparation! Pratiquez-la, chrétiens; ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ puisse être votre docteur; ainsi les eaux sacrées de son Évangile puissent tellement arroser vos âmes, qu'elles y deviennent une fontaine qui rejaillisse à la vie éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit! *Amen.*

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

SUR L'HONNEUR.

Puérilité de l'honneur qu'on recherche dans les choses vaines. Véritable grandeur de la créature raisonnable. D'où vient que les hommes courent après tant de faux honneurs : combien ils sont peu propres à les élever solidement. Étendue prodigieuse des vanités; leurs funestes effets. Maximes pernicieuses dont le faux honneur se sert pour autoriser le crime. Mépris des louanges naturel à la vertu chrétienne : efforts de la vaine gloire pour la corrompre. Criminel attentat de celui qui s'attribue les dons de Dieu.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes. Matth. XXIII, 5.

Je me suis souvent étonné comment les hommes, qui présument tant de la bonté de leurs jugements, se rendent si fort dépendants de l'opinion des autres, qu'ils s'y laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de l'avantage de bien juger, que nous ne le voulons céder à personne; et cependant, chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égards à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement, auquel nous avons néanmoins tant de confiance. C'est la tyrannie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions; et souvent de grands politiques et des capitaines expérimentés, touchés de ce faux honneur, et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avaient point mérité, ont ruiné malheureusement, par les sentiments d'autrui, des affaires qu'ils auraient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considérations de l'honneur, même dans les affaires du monde auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne mettra-t-il pas aux affaires du salut? et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures! C'est pour cela, chrétiens, que méditant l'évangile où Jésus-Christ nous représente les pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui; et pour cela j'appelle à mon aide la plus humble des créatures, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

L'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion; et quand je considère attentivement les divers événements des choses humaines, il me paraît, chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentiments, qu'elle n'en réprime de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré; et je découvre au contraire tant de bien et tant de mal, et pour dire tout en un mot, tant de bizarres inégalités dans les opinions établies sur le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, chrétiens, que nous mettons de l'honneur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous honorons; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes; autrement la vertu ne serait pas honorée; par exemple, dans la vertu, dans la force, et dans l'adresse d'esprit et de corps. Voilà, messieurs, l'honneur attaché à toutes sortes de choses. Qui ne serait surpris de cette bizarrerie? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvait pas en arriver d'une autre sorte. Car comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et sur la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est faible, il ne

faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines; parce que notre jugement est dépravé, il était absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises; et parce qu'il n'est ni tout à fait faible, ni tout à-fait dépravé, il fallait bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très-bonnes. Toutefois encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même faiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, messieurs, à chercher dans les choses que nous estimons : premièrement du prix et de la valeur; et par là les choses vaines seront décriées : secondement la conformité avec la raison; et par là les vices perdront leur crédit : troisièmement l'ordre nécessaire; et par là les biens véritables seront tellement honorés, que la gloire en sera toute rapportée à Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'apôtre nous avertit, que nous devons être enfants en malice[1]; mais il ajoute, messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentiments; c'est-à-dire, qu'il y a en nous des faiblesses et des pensées puériles que nous devons corriger, afin de demeurer seulement enfants en simplicité et en innocence. Il considérait, chrétiens, qu'encore que la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé, que pour y mettre en son temps la dernière main; néanmoins nous ne sommes jamais tout à fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point; et c'est pourquoi les faiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornements de la vanité que par la beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit par ses vices au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné, quand il assemble pour ainsi dire autour de lui ce que la nature a de plus rare. « Comme si c'était là, dit saint Augustin[1], le « souverain bien et la richesse de l'homme, que « tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté « lui-même : » *Quasi hoc sit summum hominis bonum habere omnia bona, præter se ipsum.*

L'éloquent et judicieux saint Jean-Chrysostôme en rend cette raison excellente, dans la quatrième homélie sur l'évangile de saint Matthieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles : [2] Je ne puis, dit-il, comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien véritable, ils ramassent tout ce qu'ils peuvent autour d'eux, et vont mendiant de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience.

Cette parole de saint Chrysostôme me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige de reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'était la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédait noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisait sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvait tout ensemble et grande et heureuse, en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendait tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendait aussi par conséquent libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandait jusque sur les sens une joie divine. L'homme avait en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissait lui étaient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle était la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avait la plénitude, ainsi en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fond, c'est-à-dire, à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la proprié-

[1] I. Cor. XIV, 20.

[1] De Civit. Dei, lib. III, cap. 1, t. VII, col. 59.
[2] Hom. IV, in Matth. t. VII, p. 65, 66.

taire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenait attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus; et, sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et en effet, pensez-vous, messieurs, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance, mais qui traine sur elle en ses ornements, la subsistance d'une infinité de familles; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou, des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera cervix circumfert*[1]; et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature? Ainsi l'homme, petit en soi et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort. Mais, mes frères, il n'y pense pas; et dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste.

C'est, messieurs, en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré, et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse; car ne voit-il pas, chrétiens, dans toute cette pompe qui l'environne, et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qui n'est pas capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît!

C'est ce que nous montre l'Écriture sainte dans cet orgueilleux roi de Babylone, le modèle des âmes vaines, ou plutôt la vanité même. Comme « l'orgueil monte toujours, » dit le roi-prophète, et ne cesse jamais d'enchérir sur ce qu'il est : *Superbia eorum... ascendit semper*[1], Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté, il veut des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut, qui est démenti trop visiblement par notre misérable mortalité, il érige sa magnifique statue, il éblouit les yeux par sa richesse, il étonne l'imagination par sa hauteur, il étourdit tous les sens par le bruit de sa symphonie, et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle; et ainsi l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que sa personne n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure : c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre; ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde; et on adore non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paraît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire.

« Jusques à quand, ô enfants des hommes! « jusques à quand aimerez-vous la vanité, et « vous plairez-vous dans le mensonge[2]? » L'homme n'est rien, et il ne poursuit que des riens pompeux : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur*[3] : « Il passe comme un songe, « et il ne court aussi qu'après des fantômes. » Que s'il est vrai, ce que nous dit saint Jean-Chrysostôme[4], que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans, que dirons-nous, chrétiens, et que pensera la postérité du siècle où nous sommes? Car quel siècle a-t-on vu, où la vanité ait été plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de balustres, plus de vaines magnificences? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes? Qui n'a pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire. On ne peut plus faire de discernement; et, par un juste retour, cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue, qu'elle s'est enfin avilie.

Mais encore si les vanités n'étaient simplement que vanités, elles ne nous contraindraient pas, chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes

[1] *De cult. fœm.* lib. I, n° 8.

[1] *Ps.* LXXIII, 23.
[2] *Ibid.* IV, 3.
[3] *Ibid.* XXXVIII, 7.
[4] *Homil.* I, *in Ep.* II *ad Thessal.* t. XI, p. 514.

plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et avec la source des aumônes celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici? des aumônes! les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes. On ruine et les siens et les étrangers, pour satisfaire à son ambition : encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges ruines. Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté; mais enfin vous voulez paraître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité, qui vous paraît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend des lacets; elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât, et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornements du corps; l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter, lorsqu'aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits? et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers, ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement. O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrais n'avoir que ces plaintes, je ne les porterais pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses : tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine. Elle ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs.

DEUXIÈME POINT.

Il me semble que vous vous élevez ici contre moi, et que vous me dites que jamais il ne sera véritable que les crimes soient en honneur, puisque nous les voyons au contraire et détestés et proscrits par une commune sentence du genre humain. Et certes les choses humaines ne sont pas encore si désespérées, que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux, qui ont quelque mélange de la vertu. L'honneur, qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde. Pourquoi introduit-on ce mélange? pourquoi tâche-t-on de donner au vice cette couleur empruntée? De quelle sorte cela se fait, quoique la chose soit assez connue par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, il est nécessaire de philosopher en peu de mots de la nature du mal. Mais je m'abuse d'abord, et il est vrai que le mal n'a point de nature ni de subsistance; car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la loi, une perte de la raison et de la droiture? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la corruption, la ruine de la nature. De cette vérité, qui est si connue, le docte saint Jean-Chrysostôme en a tiré cette conséquence. Comme le mal, dit ce grand évêque[1], n'a point de nature ni de subsistance en lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut pas subsister tout seul; de sorte que s'il n'est soutenu par quelque mélange du bien, il se détruira lui-même par son propre excès. Qu'un homme veuille tromper tout le monde, il ne trompera personne. Qu'un voleur tue ses compagnons aussi bien que les passants, tous le fuiront également comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont point de crédit : il faut

[1] *Homil.* II, *in Acta.* t. IX, p. 22.

un peu de mélange. [Ceux que le monde considère,] ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte; un Néron, un Domitien dans les histoires profanes: leur attirer de la gloire, réconcilier l'honneur avec eux, c'est une entreprise impossible. Mais aussi, si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paraître avec honneur dans le monde. Par exemple, est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particulières, et d'ôter par un même attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu qu'il a rachetée de son sang? Et toutefois depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Église, ni les lois sévères du prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher.

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines: et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour faire une belle dépense, qui paraît libéralité et qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire. Est-il rien de plus haïssable que la médisance, qui déchire impitoyablement la réputation du prochain? Mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense, ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit, en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir, on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée, ne semble-t-elle pas digne des héros? Ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour prendre celui de galanterie; et n'avons-nous pas vu le monde poli, traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avaient point de telles attaches? Il est donc vrai, chrétiens, que le moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice: et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connaissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat, et le monde se connaît si peu en vertu solide, que souvent la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu; et l'on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Mais Dieu, protecteur de la vertu, ne souffrira pas longtemps que le vice se fasse honorer sous cette apparence. Bientôt il découvrira toute sa laideur et ne lui laissera que sa seule honte. C'est de quoi lui-même se glorifie par la bouche de son prophète: *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit*[1]: « J'ai découvert « Ésaü, j'ai dépouillé cet homme du monde de ces « vains prétextes dans lesquels il s'enveloppait; « j'ai manifesté toute sa honte, et il ne peut plus se « cacher. » Car dans ce règne de la vérité et de la justice on ne se payera point de prétextes, on ne prendra point le nom pour la chose ni la couleur pour la vérité. Tous les tours, toutes les souplesses, toutes les habiletés de l'esprit, ne seront plus capables de rien diminuer de la honte d'une mauvaise action; et tout l'honneur, que votre adresse vous aura sauvé parmi les ténèbres de ce monde, vous tournera en ignominie. Éveillez-vous donc, chrétiens, le monde vous a assez abusés, assez éblouis par son faux honneur. Ouvrez les yeux, voyez la vertu qui va vous montrer l'honneur véritable, et vous apprendrez tout ensemble à le rendre à Dieu. Je suis sorti, comme vous le voyez, des deux premières parties, et il ne me reste plus qu'à conclure par la dernière.

TROISIÈME POINT.

Jusques ici, chrétiens, j'ai pris facilement mon parti, et rien n'était plus aisé que de mépriser l'honneur qui relève les choses vaines, et de condamner celui qui couronne les mauvaises. Mais devant maintenant parler de l'honneur qui accompagne les actions vertueuses, d'un côté je voudrais bien pouvoir le priser pour l'amour de la vertu dont il rejaillit, et d'autre part, la crainte de la vanité fait que j'appréhende de lui donner trop d'avantage. Et certes il est véritable que si nous combattons avec tant de force l'amour des louanges, nous ôterons, sans y penser, un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence; et nous tomberons dans cet autre excès, qu'un habile courtisan d'un grand empereur, homme

[1] *Jerem.* XLIX, 10.

d'esprit de l'antiquité, a remarqué en son temps, et que nous ne voyons déjà que trop fréquent dans le nôtre, que la plupart des hommes trouvent ridicule d'être loués, à cause qu'ils ont cessé de faire des actions dignes de louanges : *Postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus*[1]. Au contraire, saint Augustin a sagement prononcé que « vouloir faire le bien et « ne vouloir pas qu'on nous en loue, c'est vouloir « que l'erreur prévale, c'est se déclarer ennemi « de la justice publique, et s'opposer au bien gé« néral des choses humaines, qui ne sont jamais « établies dans un meilleur ordre, que lorsque la « vertu reconnue reçoit l'honneur qu'elle mérite[2]. » D'ailleurs on ne peut douter qu'il ne soit digne de l'homme de bien, et d'édifier le prochain par l'exemple de sa vertu, et d'être non-seulement confirmé, mais encore encouragé par le témoignage des autres. Mais surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus beau spectacle, et ce que pensera la postérité qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes; et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondements sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment par les voies droites.

Mais encore qu'on puisse permettre à la vertu de se laisser exciter au bien par les louanges des hommes, c'est ravilir sa dignité et offenser sa pudeur que de l'en rendre captive. Car c'est, mes frères, une chose assez remarquable que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front, par un certain sentiment que la raison nous inspire; que comme le corps a sa chasteté, que l'impudicité corrompt, il y a une certaine intégrité de l'âme et de la vertu, qui appréhende d'être violée par les louanges : d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges naturelles à la vertu : je dis à la vertu chrétienne, car on n'en connaît point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et vous devez peser attentivement avec quelle précaution le Fils de Dieu l'oblige de se cacher : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis*[1] : « Prenez garde de ne faire « pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour « en être regardés : » voulez-vous prier dans le cabinet, fermez la porte. *Orationem tuam fac esse mysterium*[2]; et ainsi des autres. Voyez donc comme il élève la vertu : il la retire du monde, il la tient dans le cabinet et sous la clef, il la cache non-seulement aux autres, mais à elle-même; « il ne veut pas que la gauche sache « l'aumône que fait la droite[3]; » enfin il la réserve pour les yeux du Père.

C'est pourquoi saint Jean-Chrysostôme compare la vertu chrétienne à une fille honnête et pudique, élevée dans la maison paternelle avec une merveilleuse retenue. On ne la mène pas, dit-il[4], au théâtre; on ne la produit pas dans les assemblées; elle n'écoute point les discours des hommes, ni leurs dangereuses flatteries; elle aime la retraite et la solitude, et se plaît à se cacher sous les yeux de Dieu, sous l'ombre de ses ailes et sous le secret de sa face; elle aime, dis-je, à se cacher, non par honte, mais par modestie; car, mes frères, ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte, que de la produire par ostentation. Les hypocrites sont dignes et de blâme et de mépris tout ensemble, qui l'étalent avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins qui rougissent de la professer, et lui donnent moins de liberté de paraître au jour, que le vice même ne s'en attribue. Ainsi la véritable vertu ne fuit pas toujours de se faire voir, mais jamais elle ne se montre qu'avec sa simple parure. Bien loin de vouloir surprendre les yeux par des ornements empruntés, elle cache même une partie de sa beauté naturelle : et le peu qu'elle en découvre avec retenue est tellement éloigné de tout artifice, qu'on voit bien qu'elle n'a pas dessein d'être regardée; mais plutôt d'inviter les hommes par sa modestie à glorifier le Père céleste : *ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est*[5].

Voilà l'idée véritable de la vertu chrétienne : y a-t-il rien de plus sage et de plus modeste? C'est ainsi qu'elle était faite, lorsqu'elle sortait toute récente d'entre les mains des apôtres, formée sur les exemples de Jésus-Christ même. Alors la piété était véritable, parce qu'elle n'était pas encore devenue un art; elle n'avait pas encore appris à s'accommoder au monde, ni à servir au négoce des ténèbres : simple et innocente qu'elle était, elle ne regardait que le ciel auquel elle

[1] *Plin. Epist.* lib. III, *Epist.* XXI.
[2] *De Serm. Dom.* lib. II, cap. I, t. III, part. II col. 201.

[1] *Matth.* VI, 1, 6.
[2] *S. Chrysost. Homil.* XIX, *in Matth.* n° 3, t. VII, p. 248.
[3] *Matth.* VI, 3.
[4] *In Matth. Homil.* LXXI, t. VII, p. 698.
[5] *Matth.* V, 16.

prouvait sa fidélité par l'humilité et la patience. La vaine gloire, dit saint Chrysostôme[1], vient gâter cette bonne éducation ; elle entreprend de corrompre la pudeur de la vertu. Au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la pousse à rechercher les yeux des hommes. Ainsi cette vierge si sage et si retirée est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes : *Sic a lena corruptissima ad turpes hominum amores impellitur.* Fuyons, messieurs, ces excès ; et puisque tout le bien vient de Dieu, apprenons à lui rendre aussi toute la gloire. Car, comme dit excellemment le grand saint Fulgence, « encore que ce soit un orgueil damnable que de mépriser ce que Dieu commande, c'est une audace bien plus criminelle de s'attribuer à soi-même ce que Dieu donne : » *Detestabilis est cordis humani superbia, qua facit homo quod Deus in hominibus damnat ; sed illa detestabilior, qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat*[2]. Et si par le premier de ces attentats nous tâchons de nous soustraire à son empire, il semble que nous entreprenions par le second de nous égaler à lui.

C'est, messieurs, ce que Dieu lui-même reproche aux hommes orgueilleux en la personne du roi de Tyr, lorsqu'il lui adresse ces paroles par la bouche de son prophète Ézéchiel : « Voici ce qu'a dit le Seigneur Dieu : Ton cœur s'est élevé démesurément, et tu as dit : Je suis un Dieu ; et quoique tu ne sois qu'un homme mortel, tu t'es fait un cœur de Dieu par ton audace insensée : *Dixisti, Deus ego sum... cum sis homo et non Deus, et dedisti cor tuum quasi cor Dei*[3]. Peut-être aurez-vous peine à comprendre que l'esprit humain soit capable d'un si prodigieux égarement.

Mais, mes frères, ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit parle en ces termes ; et il n'est que trop véritable que celui qui se glorifie en lui-même, se fait en effet le cœur d'un Dieu. Car la théologie nous enseigne que comme Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses, comme il est le seul sage et le seul puissant, il lui appartient, chrétiens, de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même, de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin tout entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu, et malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Être. En effet, cet homme capable qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours, lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence et non la main de Dieu a tourné les cœurs, ne dit-il pas tacitement : *Labia nostra a nobis sunt*[1] : « Nos lèvres sont de nous-mêmes ; » et c'est nous qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde? Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'établit, et ne fait pas de réflexion sur la Providence divine qui l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*[2] : « Tout ce grand domaine est à moi, je suis l'ouvrier de ma fortune, et je me suis fait moi-même? » Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un dieu dans son cœur, et il dit avec ces superbes : « C'est notre main victorieuse qui a fait hautement ces choses : » *Manus nostra excelsa*[3].

Malheur à la créature qui, faisant le dénombrement de ce qui est nécessaire pour ses entreprises, ne compte pas avant toutes choses le secours de Dieu, et ne lui rapporte pas toute la gloire ! Dieu se rit de ses vains conseils, et il les dissipe : car c'est lui dont il est écrit qu'il réprouve les desseins des peuples, qu'il confond quand il lui plaît les entreprises des grands[4], et qu'il est terrible en conseils par-dessus les enfants des hommes[5]. C'est lui qui élève, c'est lui qui abaisse ; c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie ; c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe[6], qui fait marcher la terreur devant sa face et la victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre, et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde. C'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes et le précipite du haut de cette superbe grandeur par une sanglante défaite. C'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode pour n'avoir pas donné la gloire à Dieu[7] ; qui renverse un Nicanor par une poignée de gens « qu'il regardait comme rien, » *quos nullos existimaverat*, comme dit le texte sacré[8] ; qui confond un Antiochus avec son armée par laquelle il croyait pouvoir dominer sur les flots de la mer : *qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare*[9]. Et quand aurais-je fini, si j'entreprenais de vous

[1] *Loco mox citato.*
[2] *Epist.* VI *ad Theodor.* p. 189.
[3] *Ezech.* XXVIII, 2.

[1] *Ps.* XI, 5.
[2] *Ezech.* XXIX, 3.
[3] *Deut.* XXXII, 27.
[4] *Ps.* XXXII, 10.
[5] *Ibid.* LXV, 4.
[6] *Is.* XLV, 1, 2.
[7] *Act.* XII, 23.
[8] II. *Mach.* VIII, 35.
[9] *Ibid.* IX, 8.

raconter toutes les victoires de ce triomphateur en Israël et de ce monarque du monde!

Tremblons donc sous sa main suprême, et mettons en lui seul toute notre gloire. La gloire que les hommes donnent n'a ni fondement ni consistance. Qu'y a-t-il de plus variable, puisqu'elle s'attache aux événements et change avec la fortune? C'est pourquoi je souhaite à notre grand roi quelque chose de plus solide. Sire, je désire d'une ardeur immense de voir croître par tout l'univers cette haute réputation de vos armes et de vos conseils; et si ma voix se peut faire entendre parmi ces glorieuses acclamations, j'en augmenterai le bruit avec joie. Mais méditant en moi-même la vanité des choses humaines, qu'il est si digne de votre grande âme d'avoir toujours devant les yeux, je souhaite à Votre Majesté un éclat plus digne d'un roi chrétien que celui de la renommée, une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire à votre sage conduite; enfin une gloire mieux établie que celle que le monde admire : c'est celle de l'éternité avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET.

Différentes espèces d'honneur. Estime que nous devons faire de la bonne opinion des hommes : combien et comment nous devons travailler à nous la concilier et à nous y maintenir.

L'honneur peut être considéré en deux manières : 1° il peut être pris pour le crédit et l'autorité que donnent les emplois, les charges, la faveur des grands : 2° pour la bonne opinion que l'on a de nous. Cette dernière sorte d'honneur est un moyen assez ordinaire pour parvenir à l'autre; et la première nous donne de grands avantages pour entretenir celle-ci.

C'est de cette dernière espèce d'honneur que je prétends parler, et rechercher quelle estime nous en devons faire, jusques à quel point nous sommes obligés de nous le conserver, comment nous nous y devons maintenir, lorsqu'on nous le veut ravir.

J'appelle l'honneur, en ce sens, l'estime que les hommes font de nous pour quelque bien qu'ils y considèrent : mais il faut ici user de distinction; car ou ils se trompent dans l'opinion qu'ils en ont, ou ils jugent véritablement. Ils jugent véritablement, et l'estime qu'ils font de nous est bien fondée, lorsque la chose qu'ils prisent en nous nous convient effectivement, et qu'elle est digne de louange; c'est là le véritable et solide honneur : par exemple, lorsqu'on nous estime, ou pour les bonnes qualités du corps, comme la force, la disposition; ou pour les dons de l'esprit, comme l'éloquence, la vivacité, la science. Mais comme ces avantages d'esprit et de corps sont de telle nature qu'ils peuvent être appliqués au mal, et qu'il n'y a que la vertu seule dont personne ne peut mal user, parce qu'elle ne serait plus vertu si l'on en faisait un mauvais usage; il s'ensuit que la vertu seule est essentiellement digne de louange, et par conséquent que le véritable honneur est attaché par nécessité à la pratique que nous en faisons. Aussi est-ce pour cette raison que les autres avantages de corps et d'esprit sont dignes d'honneur, par la disposition et facilité qu'ils nous donnent pour mettre en pratique ce que la vertu ordonne, comme la bonne disposition du corps pour être en état de s'employer plus utilement à la défense de sa patrie : tellement que le véritable honneur est attaché à la vertu seule, ou bien se rapporte à elle. Après avoir considéré cet honneur, que l'on nous défère, fondé sur un jugement véritable, il faut maintenant regarder celui qui est appuyé sur l'erreur.

Il n'y a qu'une vérité et qu'un droit chemin, mais on peut s'égarer par diverses voies; tellement qu'à cet honneur solide, qui a fondement sur la vérité, nous en pouvons opposer trois autres espèces qui seront fondées sur l'erreur. Car on peut se tromper en trois manières dans l'estime qu'on fait de nous : 1° en nous attribuant des choses louables qui ne nous conviennent pas; 2° en nous louant pour des choses que nous avons en effet, mais qui ne méritent pas de louange; 3° en joignant l'un et l'autre ensemble, c'est-à-dire, en nous honorant pour une chose que nous n'avons pas et qui n'est pas digne d'être honorée. D'où il paraît que le véritable honneur devant joindre ensemble nécessairement une estime raisonnable et de la chose et de la personne, le faux honneur au contraire se peut former en ces trois manières que nous avons remarquées : en la première on se trompe quant à la personne; en la seconde on erre en la chose; en la troisième on juge mal et de la personne et de la chose. Cette division est juste et partage également le sujet.

Cela étant ainsi supposé, venons maintenant à considérer quelle estime nous devons faire de l'honneur; et pour cela il faut comparer, 1° toutes ces sortes d'honneur ensemble, 2° les comparer avec la vertu, 3° avec la vie, 4° avec les richesses. Ensuite nous regarderons comment un homme sage le peut ravir aux autres, et comment il le peut défendre pour lui-même.

Pour comparer ces honneurs entre eux, la première remarque que nous avons à faire c'est

que l'un nous a semblé véritable, et les autres nous ont paru faux. Mais il faut craindre ici l'équivoque, en ce que celui que nous appelons faux honneur ne laisse pas en un sens de pouvoir être nommé véritable. Car encore que l'on m'honore sans que j'en sois digne, il est vrai néanmoins que l'on m'honore sincèrement; et en ce sens l'honneur qu'on me rend est véritable, parce qu'il est sincère : mais on peut aussi l'appeler faux honneur, en tant qu'il n'a point d'autre appui qu'un faux jugement que l'on fait de moi et une estime contraire à la vérité. De là il est aisé de juger combien le véritable honneur est à estimer au-dessus de l'autre, n'y ayant nulle proportion entre une opinion raisonnable et une opinion mal fondée. On pourrait même douter si l'honneur qu'on nous rend par erreur est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable; mais néanmoins le contraire semble être assuré par ce que nous venons de dire. Car encore, par exemple, que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai; il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue; et cela, sans doute, c'est un avantage. Si c'est un mal de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu : c'est donc une espèce de bien qu'on me fait de me croire plus que je ne suis; et quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en m'attribuant plus que je ne possède.

Toutefois dans cet avantage que nous recevons il y a un mal mêlé, qui est l'erreur; et cela fait que l'honneur qu'on me rend n'est pas digne de grande estime, et même qu'il ne peut pas être désiré par un homme sage.

Maintenant, pour connaître au vrai combien nous devons priser l'honneur qu'on nous rend par erreur, il le faut décider par la qualité de l'erreur qui en est le principe. De cette sorte il est aisé de voir que l'erreur la moindre de toutes, est celle qui ne regarde que la personne; par exemple, lorsqu'on croit vertueux celui qui ne l'est pas : le second degré est de se tromper en la chose, comme en croyant vertu ce qui ne l'est pas; le troisième est le plus mauvais : c'est de juger faussement de l'un et de l'autre, c'est-à-dire, et de la chose et de la personne.

Au premier genre d'erreur, encore qu'on se trompe pour la personne, il est clair qu'on ne lui fait point de tort; au contraire on lui donne plus qu'il ne lui appartient : au second on ne fait pas tort à la personne, mais on fait injure à la raison et à la vérité, en croyant raisonnable ce qui ne l'est pas : au troisième on fait tort à la vérité et à la personne qu'on déshonore en pensant l'honorer. Nul homme ne doit désirer qu'on lui rende cette dernière sorte d'honneur, qui est une véritable injure. Nous ne devons non plus désirer ni estimer le second, qui fait un tort notable à la vérité et à la raison, ni souffrir qu'on nous estime aux dépens de l'une et de l'autre : autrement nous nous préférerions à elle, ce qui est insupportable. Reste donc à examiner le premier honneur, dont l'erreur ne fait préjudice ni à la raison ni à la personne.

Premièrement on pourrait douter si l'honneur que l'on nous rend ainsi par erreur, et pour des bonnes qualités que nous n'avons pas, est un avantage pour nous, puisqu'en ce cas l'estime que l'on fait de nous ne nous attribue rien de véritable. Néanmoins le contraire semble être assuré par les choses que nous avons dites; car encore que ce que l'on nous attribue ne soit pas vrai, il est vrai toutefois qu'on nous l'attribue, et cela sans doute c'est un avantage. Si c'est un mal pour moi que de n'être pas digne d'honneur, c'est encore un autre mal que cela soit connu. C'est donc une espèce de bien que cela soit caché par la bonne opinion que l'on en a; et quoique je doive plutôt désirer d'être ce que l'on croit, on ne laisse pas de m'obliger en me croyant plus que je ne suis. Mais peut-on se réjouir d'un tel honneur? Il paraît qu'on le peut, puisque c'est une espèce de bien; et il semble d'ailleurs qu'il n'est pas permis et que la raison ne souffre pas qu'on se réjouisse de l'erreur d'autrui. A cela il est aisé de répondre qu'il y a des erreurs qui nuisent beaucoup à ceux qui les ont, et d'autres qui ne leur nuisent pas. Celui qui croit vertu ce qui ne l'est point est tombé dans une erreur fort préjudiciable; et ne connaître pas la vertu c'est un mal qu'on ne doit jamais désirer même à son plus grand ennemi, ni se réjouir quand il lui arrive. Mais il n'y a pas grand mal pour un homme que de croire qu'un autre soit vertueux, bien qu'en effet il ne le soit pas; au contraire ce peut être un bien. Car il est de la prudence de ne pas précipiter son jugement; et il est de l'humanité de présumer plutôt le bien que le mal. Si donc l'on m'estime vertueux sans que je le sois, cela ne faisant aucun tort à celui qui le croit, non plus qu'à la vertu qu'il pense honorer en ma personne, rien ne m'empêche d'avoir quelque joie de cette erreur innocente, pour l'avantage qui m'en revient.

Encore qu'à vrai dire cet avantage nous doit être peu considérable; car c'est se repaître de peu de chose que de se croire relevé par l'erreur d'autrui : au contraire plus on estime le bien que l'on s'imagine être en nous, plus nous devons être mal satisfaits de nous-mêmes de ce que nous sentons qu'il nous manque. Ainsi le

moins que puisse faire un homme que l'on honore de cette sorte, c'est de recevoir cet honneur sans s'en estimer davantage; et de souhaiter, pour l'amour de ceux dont le jugement lui est si favorable, qu'ils cessent de se tromper dans leur opinion, non par la connaissance qu'ils pourront prendre de ses défauts, mais par le règlement que lui-même apportera à ses mœurs. S'il a d'autres pensées, et qu'il tourne tous ses soins à tromper le monde sans rechercher jamais le solide, il sera du nombre de ceux qui sont appelés hypocrites; qui outrageant la vertu dans leurs cœurs, abusent de son image qui leur sert de montre pour se concilier la faveur des hommes.

Après avoir considéré combien nous devons priser l'honneur en lui-même, par la comparaison que nous avons faite de toutes les espèces d'honneur entre elles; voyons combien il doit être prisé à l'égard des autres biens, et premièrement de la vertu.

La vertu est une habitude de vivre selon la raison; et comme la raison est la principale partie de l'homme, il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui puisse être en l'homme. Elle vaut mieux que les richesses, parce qu'elle est notre véritable bien; elle vaut mieux que la santé du corps, parce qu'elle est la santé de l'âme; elle vaut mieux que la vie, parce qu'elle est la bonne vie, et qu'il serait meilleur de n'être pas homme que de ne vivre pas en homme, c'est-à-dire, ne vivre pas selon la raison, et faire de l'homme une bête; elle vaut mieux aussi que l'honneur, parce qu'en toutes choses l'être vaut mieux sans comparaison que le sembler être; il vaut mieux être riche que de sembler riche; être sain, être savant que de sembler tel : il vaut donc mieux sans comparaison être vertueux que de le paraître, et ainsi la vertu vaut mieux que l'honneur.

Il n'est donc pas permis ni de quitter la vertu pour se faire estimer des hommes, ni de rechercher la vertu pour s'acquérir de la gloire, parce que ce n'est pas estimer assez la vertu : or celui qui ne l'estime pas ne la peut avoir, parce qu'on la perd en la méprisant.

Il y a certaines choses qui n'ont de grandeur qu'en tant qu'on les voit, par exemple les habits magnifiques. Ces choses d'elles-mêmes sont de peu prix, et infiniment au-dessous de tous les autres biens qui ont quelque valeur en eux-mêmes. C'est donc ravaler trop indignement la vertu, qui est le plus grand bien de l'homme, que de la mettre parmi les biens du dernier ordre que la seule opinion fait valoir.

De là il s'ensuit que l'homme parfaitement vertueux peut bien se passer de l'honneur, parce que la vertu lui apprend que son bonheur en dépend pas de l'opinion des autres, et qu'il peut se passer de ce qui est hors de lui, surtout étant bien en lui-même : or la vertu le met en cet état.

Quoique l'honneur ne lui soit point nécessaire, il peut toutefois le désirer, 1° pour soi, 2° pour les autres, 3° pour tout le public. Pour soi, parce qu'il est bon d'avoir l'amitié des hommes ses semblables, à cause du bien de la société; or l'amitié s'entretient principalement par l'estime. Pour les autres, parce que c'est un acte de justice d'honorer les hommes qui font profession de la vertu; et cet acte de justice, nous devons être bien aises que les autres le pratiquent. Pour tout le public, parce que cela est de bon exemple et anime à la vertu. Mais peut-il désirer l'honneur avec empressement? sans doute il ne le peut pas; car ce serait le croire trop nécessaire, et trop déroger à la suffisance de la vertu : d'où vient que les hommes sont portés à rendre d'autant moins d'honneur que l'on témoigne plus d'ardeur à le poursuivre, par un certain sentiment qu'ils ont conçu naturellement, que cet empressement pour l'honneur diminue beaucoup la vertu. Il faut donc que celui qui a un véritable désir d'honneur, se contente de le rechercher en faisant de bonnes actions.

Nous sommes arrivés à la question la plus délicate, qui consiste à comparer l'honneur à la vie; et pour en juger sainement il faut présupposer avant toutes choses que, pour honorer le don de Dieu et de la nature, nous devons croire que la vie est un bien fort considérable : et l'horreur que témoigne toute la nature de la mort et du non être, montre que l'être et la vie sont sans doute un grand avantage.

Toutefois deux considérations diminuent beaucoup de son prix. 1° L'une des qualités du bien, c'est d'avoir quelque consistance : or la vie n'a rien d'assuré, et tôt ou tard il faudra la perdre. 2° Une autre qualité du bien, c'est qu'on puisse le goûter avec quelque joie; sans quoi il n'a plus pour nous de douceur : or la vie est exposée à tant de maux, qui surpassent en toute façon tout le bien dont elle est capable, qu'on ne peut très-souvent y sentir aucune satisfaction, et que la crainte seule de tant de maux qui nous menacent étourdit le sentiment de la joie.

Mais il y a encore quelque chose de plus pressant. C'est qu'encore que notre vie fût exempte de tous les maux extraordinaires, sa durée seule nous serait à charge, si nous ne faisions simplement que vivre, sans qu'il s'y mêlât quelque chose qui trompe, pour ainsi dire, le temps, et en fasse couler plus doucement les moments : de là vient le mal que nous appelons l'ennui, qui seul

suffirait pour nous rendre la vie insupportable.

Par là il paraît clair que la vie ainsi seule et dénuée ne serait pas un grand bien pour nous, et qu'elle ne nous doit sembler bien qu'en tant qu'elle nous donne le moyen de goûter les autres. Mais ces biens que la vie nous fait goûter, il faut que ce soit la raison qui nous les présente et qui en fasse le choix; puisque ainsi que nous avons dit, il vaut mieux sans comparaison ne pas vivre que ne pas vivre selon la raison.

Il s'ensuit donc de là que tant qu'un homme peut avoir dans la vie une satisfaction raisonnable selon le sentiment de la nature, il ne doit point préférer la mort à la vie; bien moins encore désirer la mort, mais l'attendre seulement avec patience.

Les choses étant ainsi supposées, voyons quelle force a l'honneur pour donner à la vie cette satisfaction raisonnable, et si la privation de ce bien peut nous ôter tellement toute la douceur de vivre, que la perte de notre vie nous semble moins dure que celle de notre honneur. Pour cela repassons sur les quatre degrés d'honneur que nous avons remarqués d'abord, dont le premier a son fondement sur la vérité, et les trois autres sur l'opinion.

Premièrement il suit de ce que nous avons dit, que lorsqu'on estime en nous ce qui n'est pas digne d'estime, la satisfaction qui en peut naître en notre esprit n'est pas de la nature de celle que nous devions désirer dans notre vie, parce qu'elle n'est pas raisonnable, ainsi qu'il a déjà été dit.

Pour l'honneur qu'on nous rend à cause de quelque vertu que l'on croit en nous, bien qu'en effet elle n'y soit pas, il ne doit pas nous donner une satisfaction considérable : parce que, ou nous connaissons notre manquement; et alors notre jugement propre, qui dément celui des autres, empêche, si nous sommes sages, qu'il ne nous satisfasse beaucoup : ou nous ne le connaissons pas; et alors cette satisfaction n'est pas raisonnable, puisqu'elle ne provient que du peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes.

Par conséquent l'honneur qu'on nous rend pour de véritables actions vertueuses semble être le seul désirable, et il contribue infiniment à la satisfaction raisonnable qu'un homme sage peut rechercher. Car encore que le jugement des autres, considéré en lui-même, ne doive pas, ce semble, contribuer beaucoup à notre bonheur, qui doit dépendre principalement de ce que nous jugeons nous-mêmes avec raison, toutefois le concours de plusieurs personnes qui nous estiment nous est non-seulement par opinion, mais encore par effet, très-avantageux par les bons effets qu'il produit; c'est ce qu'il faut expliquer un peu plus à fond.

Après le bien de la vertu, qui nous met en bon état en nous-mêmes, ce que je considère le plus dans la vie, c'est le bien de la société, qui nous y met avec les autres. Ce bien de la société fait sans doute l'un des plus grands agréments de la vie. Or nul ne peut ignorer que la bonne estime que l'on a de nous ne soit ici de fort grande considération, à cause de la liberté qu'elle nous donne dans les honnêtes compagnies, des avantages qu'elle nous procure dans les affaires, des entrées qu'elle nous ouvre pour faire des amis, pour les conserver, pour les servir, pour leur plaire : tout cela sont des biens effectifs, qu'un homme sage doit estimer tels. Que si l'on n'a pas de nous bonne estime, ou n'a ni amitié ni confiance en nous; et nous sommes privés de la plupart des commodités qu'apporte la société, à laquelle il semble que nous ne tenons par aucun lien. C'est dans cette considération particulière que l'honneur me paraît un bien excellent; et je le trouve en ce sens de telle valeur que je ne doute pas qu'un homme de bien ne puisse le préférer à sa vie, et qu'il ne le doive même en quelques rencontres. Car quand il y irait de sa vie, il ne doit rien faire qui puisse justement être blâmé; et quand il n'encourrait aucun blâme, il peut et doit souvent hasarder sa vie pour faire des actions de vertu plus glorieuses. Par exemple, un homme n'est par toujours blâmé pour ne pas exposer sa vie à la guerre pour le service de son prince et de sa patrie; il peut néanmoins le faire pour se rendre plus digne d'honneur.

Mais quoique en ces rencontres la vertu et l'honneur soient inséparables, l'homme sage doit prendre garde à regarder principalement la vertu, parce qu'elle doit toujours marcher la première. Ce que l'homme sage donne à la vertu, il le donne à la vérité et à la raison certaine; mais ne faut-il pas aussi regarder s'il ne peut pas donner quelque chose à l'opinion et à la raison vraisemblable? Les hommes ordinairement, pour ne savoir pas les véritables motifs, en jugent par les présomptions de ce qui se voit souvent en pareilles rencontres; et c'est ce que j'appelle ici vraisemblance. Un homme fait de grandes dépenses, il est vraisemblable qu'il est libéral; mais peut-être que ce n'est pas tant libéralité qu'une somptuosité mal réglée. Celui-là voit son ami intime dans le péril, il ne se hasarde pas pour l'en retirer : on juge vraisemblablement qu'il est timide; mais peut-être que dans l'apparence qu'il voyait que son secours serait inutile, il a jugé nécessaire de se conserver pour sauver la famille de cet ami, qu'il sait n'avoir d'appui qu'en lui seul. Un homme

fait de grandes épargnes, il est vraisemblable qu'il est avare ; mais c'est qu'il prévoit une grande affaire de l'État ou de sa maison, où l'argent qu'il amasse sera nécessaire : c'est un effet de sa prévoyance. Comme ces sortes d'opinions vraisemblables font souvent la principale partie de l'estime qu'on fait de nous, il nous faut ici rechercher quelle estime en doit avoir un esprit bien fait. Je crois très-assuré qu'il doit peu déférer à ces vraisemblances, quand il voit en son sentiment quelque chose de plus certain. Autrement il faut avouer qu'il se laisserait gêner par les opinions des autres, plus que ne le permet l'honnête liberté qu'un homme sage doit réserver à son jugement ; et cette faiblesse de s'abandonner a ce que les autres trouvent vraisemblable, au préjudice de ce qu'il voit de plus certain, marque qu'il recherche l'honneur trop bassement, qu'il le veut briguer comme par faveur, au lieu qu'un homme qui a le cœur bon veut le mériter par justice.

Quand donc, sous le prétexte de la vraisemblance, on nous veut engager contre la vertu, il faut, sans consulter, que les apparences cèdent à la solide raison. Ainsi quoiqu'on puisse juger avec vraisemblance que vous manquez de fidélité en vous séparant d'un ami, vous n'en devez point faire de difficulté lorsque son amitié est préjudiciable au salut de votre patrie, qui est un bien plus considérable qu'une affection particulière.

Que s'il arrive des rencontres où y ayant deux partis à prendre, la vertu se trouve dans l'un et dans l'autre, comme dans l'exemple que j'ai rapporté de mon ami que je vois en péril ; soit que je m'expose pour le sauver, soit que je me conserve pour sa famille, je donne une marque de fidélité. Alors je manque à ce que je dois, si ce que les autres croient de plus vraisemblable m'empêche de me porter hardiment à ce que ma conscience me montre de plus utile. Il faut néanmoins remarquer ici qu'où il s'agit d'assister les autres, nous devons ordinairement préférer les moyens qu'ils nous proposent à ceux que nous avions médités, quoique ceux-ci nous semblent meilleurs, parce que l'incertitude des événements nous oblige souvent pour notre décharge de les servir à leur mode.

Dans les choses purement indifférentes, comme dans la dépense de table, d'habits et autres semblables, il me semble qu'un homme sage, ayant mesuré ce qu'il peut, donnera quelque chose, 1° à la coutume, 2° à son humeur et à celle des siens. Mais s'il est extrêmement avisé, il considérera exactement ce qui conduit le mieux à la fin qu'il s'est proposée.

L'homme sage, qui agira selon ces maximes en ce qui regarde l'honneur, en pourra sans doute tirer une satisfaction raisonnable ; surtout s'il se modère de telle sorte, qu'en désirant se mettre en bonne estime dans l'esprit des autres, il ne se rende point esclave de leurs passions et de leurs sentiments : autrement il n'y aurait pour lui aucune douceur, puisqu'un honnête homme n'en trouve jamais en ce qui le met dans la servitude.

Ce n'est pas assez d'avoir reconnu combien l'honneur peut contribuer à la satisfaction raisonnable qu'on doit désirer dans la vie, si nous n'examinons encore combien il y est nécessaire, et jusques à quel point on s'en peut passer. L'honneur ne peut être ravi par force, parce que c'est une opinion ; or les opinions ne sont pas forcées : donc la violence ne peut jamais être employée pour rétablir son honneur, parce que le principe de la nature ne permet « la force que contre la force : » *Vim vi repellere licet.* Un homme nous donne un soufflet ; ce n'est pas lui proprement qui nous déshonore, mais ceux qui nous font l'injustice de nous en estimer moins, pour avoir été exposés à la violence.

Il n'est pas permis d'inventer une calomnie contre un homme qui nous déshonore. On peut se récompenser de l'argent qui nous est volé, en prenant autant de notre ennemi, sans lui faire injustice, parce qu'il a véritablement telle somme qui ne lui appartient pas, et que vous avez droit de la répéter de lui par une action bien fondée : or ici l'honneur que vous lui ôtez lui appartient légitimement, puisque nous supposons que c'est une calomnie que vous inventez, et vous ne pouvez avoir aucune action légitime pour lui ôter son bien : donc il n'y a point de compensation.

PREMIER SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR,

SUR LA PROVIDENCE.

Sagesse cachée que la foi nous découvre dans le gouvernement du monde. Mystère du conseil de Dieu dans les désordres qu'il permet. Sage économie de cet univers. Pourquoi Dieu ne précipite pas l'exécution de ses desseins. Différence des biens et des maux; raisons de la conduite que Dieu tient à l'égard des bons et des méchants. Sentiments que la foi de la Providence doit nous inspirer.

Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala, nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

Mon Fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans sa consolation, et vous dans les tourments. Luc. XVI, 25.

Nous lisons dans l'Histoire sainte [1] que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte, qui tenait en crainte et en alarmes toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple et fit un tel effort contre l'ennemi, que non-seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière.

Je médite aujourd'hui, messieurs, de faire quelque chose de semblable; et, dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable, c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, chrétiens, pour combattre les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains. Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit en rien à la Providence, montrons au contraire qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi immuable; et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines de celle de Samarie. C'est le dessein de ce discours, que j'expliquerai plus à fond après que nous aurons imploré, etc.

[1] III. Reg. XV, 17–22.

Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze [1], contemplant la beauté du monde, dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur. Il avait appris de Moïse que ce divin Architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona* [2]; « Dieu vit que la lumière était bonne; » qu'en ayant composé le tout, il avait encore enchéri, et l'avait trouvé « parfaitement beau : » *Et erant valde bona* [3]; enfin qu'il avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises, et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, il nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains, afin que, le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui mêlent la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la cour la plus auguste du monde! Prêtez l'oreille, ô mortels, et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels il vous gouverne; car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire; et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infaillibles.

Mais il nous importe peu, chrétiens, de connaître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de l'art à bien gouverner, il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne

[1] Orat. XXXIV, t. I, p. 557.
[2] Genes. I, 4.
[3] Ibid. 31.

son esprit de sagesse aux princes [1] pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre; c'est-à-dire, qu'outre la science maîtresse par laquelle le prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instruments de la conduite supérieure, et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un État par la correspondance du chef et des membres.

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premièrement, chrétiens, quelque étrange confusion, quelque désordre même ou quelque injustice qui paraisse dans les affaires humaines, quoique tout y semble emporté par l'aveugle rapidité de la fortune, mettons bien avant dans notre esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s'y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événements que le temps semble déployer avec une si prodigieuse incertitude. Secondement, venons à nous-mêmes; et après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne, voyons quels sont les sentiments qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée. Ainsi nous découvrirons, suivant la médiocrité de l'esprit humain, en premier lieu les ressorts et les mouvements, et ensuite l'usage et l'application de cette sublime politique qui régit le monde : et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux, que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être, ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

[1] *Deut.* XXXIV, 9.

« J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange « sous le soleil; j'ai vu que l'on ne commet pas « ordinairement, ni la course aux plus vites, ni « les affaires aux plus sages, ni la guerre aux « plus courageux; mais que c'est le hasard et l'oc« casion qui donne tous les emplois, qui règle tous « les prétendants : » *nec velocium esse cursum, nec fortium bellum... sed tempus casumque in omnibus* [1]. « J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que « toutes choses arrivent également à l'homme de « bien et au méchant, à celui qui sacrifie et à ce« lui qui blasphème : » *quod universa æque eveniant justo et impio,... immolanti victimas et sacrificia contemnenti :... eadem cunctis eveniunt* [2]. Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée; mais de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau ! et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre : « il dit en son cœur : Il n'y « a point de Dieu, » ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* [3]. Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'impiété en la place « du jugement, et l'iniquité dans le rang que de« vait tenir la justice : » *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem* [4]; c'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi? que Dieu abandonnait les choses humaines sans conduite et sans jugement? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement, « aussitôt

[1] *Eccles.* IX, 11.
[2] *Ibid.* 2, 3.
[3] *Ps.* LII, 1.
[4] *Eccles.* III, 16.

« j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses. » *Et dixi in corde meo : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit*[1].

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion ; il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit : il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard ; ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu ; c'est la grande maxime d'État de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité ; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse, où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi ? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres mettra par un dernier jugement la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, « et alors, dit Salomon, « ce sera le temps de chaque chose, » *et tempus omnis rei tunc erit*.

Ouvrez donc les yeux, ô mortels ; c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice ? est-il rien de mieux pourvu que cette famille ? est-il rien de mieux gouverné que cet empire ? Cette puissance suprême qui a construit le monde et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels ; elle a fait les terrestres qui sont périssables : elle a fait des animaux admirables par leur grandeur ; elle a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse : elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers ; elle a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants ; et ces fleurs dont la beauté est si tôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts ? *Nonne vos magis pluris estis illis*[1] ? « N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? » Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense coure trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier Être : ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immobile éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments ; et il faut la durée entière du monde pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies ! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants ! *Attendis dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia, ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni*[2]. Il ne serait pas raisonnable : laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité ; et bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Junge cor tuum æternitati Dei, et cum illo æternus eris*[3].

Si nous entrons, chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants ; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Ter-

[1] *Eccles.* III, 17.

[1] *Matth.* VI, 26.
[2] *S. Aug. in Ps.* XCI, n° 8, t. IV, col. 986.
[3] *Ibid.*

tullien ces excellentes paroles : « Dieu, dit-il, ayant « remis le jugement à la fin des siècles, il ne pré- « cipite pas le discernement qui en est une con- « dition nécessaire : » *Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem*. « Il se montre presque égal « sur toute la nature humaine ; et les biens et les « maux qu'il envoie en attendant, sur la terre, sont « communs à ses ennemis et à ses enfants : » *Æqualis est interim super omne hominum genus ; et indulgens, et increpans, communia voluit esse et commoda profanis, et incommoda suis*[1]. Oui, c'est la vérité elle-même qui lui a dicté cette pensée. Car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement ? Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu qui est l'arbitre de tous les temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper à ses mains souveraines, ah ! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, chrétiens, que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement : pour les autres, il sait où il les attend ; et le jour est marqué pour les punir : il ne s'émeut pas de leurs reproches ; *quoniam prospicit quod veniet dies ejus*[2], « parce qu'il voit que son « jour doit venir bientôt. »

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes ; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux : il y en a de deux sortes ; il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal ; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience ! la santé est un bien, mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche ! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre, suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle ; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes ; c'est pourquoi il fera un jour le discernement : mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps du discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes. Car il fallait certainement, dit saint Augustin[1], que la justice divine prédestinât certains biens aux justes, auxquels les méchants n'eussent point de part, et de même qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons ne fussent jamais tourmentés : c'est ce qui fera dans le dernier jour un discernement éternel. Mais, en attendant ce temps limité dans ce siècle de confusion, où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il fallait que les biens et les maux fussent communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tint les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux ! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto*. Il y a premièrement le vin pur, *vini meri* ; il y a secondement le vin mêlé, *plenus mixto* ; enfin il y a la lie, *verumtamen fæx ejus non exinanita*[2]. Que signifie ce vin pur ? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette lie, sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur ? Et que représente ce vin mêlé, sinon ces biens et ces maux, que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente ? O la belle distinction des biens et des maux que le prophète a chantée ! mais la sage dispensation que la Providence en a faite ! Voici les temps du mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les éprouver, et

[1] *Apolog*. n° 41.
[2] *Ps*. XXXVI, 13.

[1] *In Ps*. LV, n° 16, t. IV, col. 536.
[2] *Ps*. LXXIV, 8, 9.

supporter les pécheurs pour les attendre : qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pendant que les insensés en abusent ; mais ces temps de mélange finiront. Venez, esprits purs, esprits innocents, venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. Et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux ; venez boire toute l'amertume de la vengeance divine : *Bibent omnes peccatores terræ*[1]. Voilà, messieurs, ce discernement qui démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable.

« O que vos œuvres sont grandes, que vos « voies sont justes et véritables, ô Seigneur, « Dieu tout-puissant ! Qui ne vous louerait, qui « ne vous bénirait, ô Roi des siècles[2] ! » qui n'admirerait votre providence, qui ne craindrait vos jugements? Ah ! vraiment, « l'homme insensé « n'entend pas ces choses, et le fou ne les connaît « pas : « *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc*[3]. « Il ne regarde que ce « qu'il voit, et il se trompe : » *Hæc cogitaverunt, et erraverunt*[4] ; car il vous a plu, ô grand Architecte, qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main ; et votre prophète a prédit que « ce serait seulement « au dernier jour qu'on entendrait le mystère de « votre conseil : » *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus*[5].

Mais alors il sera bien tard pour profiter d'une connaissance si nécessaire : prévenons, messieurs, l'heure destinée, assistons en esprit au dernier jour ; et du marchepied de ce tribunal devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissaient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis ! Eux-mêmes au contraire s'étonneront comment ils ne voyaient pas que cette publique impunité les avertissait hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance, les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore, quoique innocent ; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos : ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être ; cet état est violent, et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde ; il faut que les choses changent. Et en effet admirez la suite : « Mon fils, tu « as reçu des biens en ta vie, et Lazare aussi a « reçu des maux. » Ce désordre se pouvait souffrir durant les temps de mélange, où Dieu préparait un plus grand ouvrage ; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité ; *nunc autem*, une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris*. Voilà, messieurs, le conseil de Dieu exposé fidèlement par son Écriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire ; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne, et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paraît ni grand ni terrible que ce qui a relation à l'éternité ; c'est pourquoi les deux sentiments que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien, et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en la vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison. Cette sage et éternelle Providence qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'aurait de part aux biens suprêmes, qui aurait trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit saint Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve au siècle à venir, pour faire la félicité de ses enfants : *Aliud est solatium captivorum, aliud gaudium liberorum*[1]. La sage et véritable libéralité veut qu'on sache distinguer ses dons ; ou, pour dire quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous

[1] *Ps.* LXXIX, 9.
[2] *Apoc.* XV, 3, 4.
[3] *Ps.* XCI, 6.
[4] *Sap.* II, 21.
[5] *Jérém.* XXIII, 20.

[1] *S. Aug. in Ps.* CXXXVI, n° 5, t. IV, col. 1616.

sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur a bonis*, dit saint Augustin[1].

Et certainement, chrétiens, quand rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siecles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles; et pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien, soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Evangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées, et que je considère d'ailleurs que tout déclaré qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance : ah! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs, et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit!

Mais peut-être que je m'oublie, et que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies un présent de peu d'importance. Non, non, messieurs, je ne m'oublie pas; non, non, je n'ignore pas combien grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son audience; et je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en son endroit, de confier à sa conduite une si grande et si noble partie du genre humain, pour la protéger par sa puissance. Mais je sais aussi, chrétiens, que les souverains pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, et qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de partager un jour avec leurs sujets, que la grâce de Jésus-Christ et la vision bienheureuse aura rendus leurs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes*[1]. Ainsi la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfants de Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose : mais elle fait encore un plus grand effet; c'est de les délivrer de la crainte. Que craindraient-ils, chrétiens? rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne.

Il y a cette différence remarquable entre les causes particulieres et la cause universelle du monde, que les causes particulières se choquent les unes les autres; le froid combat le chaud, et le chaud attaque le froid. Mais la cause première et universelle, qui enferme dans un même ordre et les parties et le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout; elles s'accordent avec le tout, dont elles font l'assemblage par leur discordance et leur contrariété. Il serait long, chrétiens, de démêler ce raisonnement. Mais, pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières, disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du prince, on qui veut faire sa fortune par la voie détournée, il trouve d'autres prétendants qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent : un ressort ne joue pas à temps, et la machine s'arrête; l'intrigue n'a pas son effet, ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui ni qui trouble ses desseins : au contraire tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins, parce que tout concourt et tout coopère, dit le saint apôtre[2], à l'accomplissement de son salut : et son salut est sa grande affaire; c'est là que se réduisent toutes ses pensées : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*[3].

S'appliquant de cette sorte à la Providence si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tous les effets, il s'étend et se dilate lui-même, et il apprend à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission, et il honore la miséricorde qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que « l'épreuve produit « l'espérance[4], » que la guerre se fait pour la paix, et que si sa vertu combat, elle sera un jour cou-

[1] *In Ps.* LXII, n° 14, col 613

[1] *S. Aug. de Civ. Dei*, lib. v, cap. XXIV, t. VII, col. 141.
[2] *Luc.* XII, 32.
[3] *Rom.* VIII, 28.
[4] *Ibid.* v, 4.

ronnee. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous « donner un royaume [1]. » Ainsi, à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'il a perdu tout son bien ; car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu ? Quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance ?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond et tout l'édifie ; tout l'étonne et tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice ; autant la chute des uns que la persévérance des autres ; autant les exemples de faiblesse que les exemples de force ; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels, le juste, dit saint Augustin [2], vient laver ses mains dans leur sang ; c'est-à-dire, qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice. S'ils prospèrent visiblement, et que leur bonne fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien, il regarde le revers de la main de Dieu, et il entend avec foi, comme une voix céleste qui dit aux méchants fortunés qui méprisent le juste opprimé : O herbe terrestre, ô herbe rampante, oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure et que tu conserves la tienne durant cette froide saison ? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement, qui te dessèchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses : et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour ; tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie, maintenant les choses vont être changées. Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles ; et quels ? C'est le Saint-Esprit qui le dit : « Les puissants, dit l'o-« racle de la sagesse, seront tourmentés puissam-« ment : » *Potentes potenter tormenta patientur* [1]. C'est-à-dire, qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peine à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. Ah ! encore que je parle ainsi, « j'espère de vous de meilleures choses : » *Confidimus autem de vobis meliora* [2]. Il y a des puissances saintes : Abraham, qui condamne le mauvais riche, a lui même été riche et puissant ; mais il a sanctifié sa puissance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres : si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel, dont nous parle [l'Évangile], et vous irez avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein du riche Abraham, et posséder avec lui les richesses éternelles.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Différents degrés de la servitude des pécheurs : grandeur de la difficulté qu'ils éprouvent au dernier moment, pour briser les liens de leurs attaches. Causes de la négligence des hommes dans la grande affaire du salut. Peinture naturelle de la vie des gens du monde : dans quel état ils se trouvent à l'heure de la mort. Insensibilité que l'attachement aux plaisirs produit dans les riches à l'égard des pauvres : énormité de ce crime ; terrible abandonnement où se trouveront ceux qui les auront délaissés.

Mortuus est autem et dives.

Le riche mourut aussi. Luc. XVI, 22.

Je laisse Jésus-Christ sur le Thabor dans les splendeurs de sa gloire, pour arrêter ma vue sur un autre objet moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais riche mourant, et mourant comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine.

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien de cette semaine sur la triste aventure de ce misérable, je m'étais d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenterait sa mauvaise vie, et l'autre sa fin malheureuse ; mais j'ai cru que les pécheurs, toujours favorables à ce qui éloigne leur conversion, si je faisais ce partage, se persuaderaient trop facilement qu'ils

[1] *Luc.* XII, 32.
[2] *In Ps.* LVII, n° 21, t. IV, col. 556

[1] *Sap.* VI, 7.
[2] *Hebr.* VI, 9.

pourraient aussi détacher ces choses, qui ne sont pour notre malheur que trop enchaînées, et qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manquerait à la vie, nourrirait leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer, dans ce discours comme, par une chute insensible, on tombe d'une vie licencieuse à une mort desespérée; afin que contemplant d'une même vue ce qu'ils font et ce qu'ils s'attirent, où ils sont et où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent, par la crainte de l'abîme où elle conduit. Vous donc, ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force et toutes nos paroles sans poids, donnez efficace à ce discours, touché des saintes prières de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire : *Ave, Maria.*

C'est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des peintres et des poëtes, que de croire la vie et la mort autant dissemblables, que les uns et les autres nous les figurent. Pour les peindre au naturel, pour les représenter chrétiennement, il leur faut donner les mêmes traits. C'est pourquoi les hommes se trompent, lorsque, trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés, se persuadant peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irremédiable : car ils devraient penser au contraire que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie; mais qu'elle n'est autre chose, sinon une vie qui s'achève. Or qui ne sait, chrétiens, qu'à la conclusion de la pièce, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes; et que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles coulent? C'est donc cet enchaînement qu'il nous faut aujourd'hui comprendre : et afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie porte coup au point de la mort, traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs et ses affaires partagent ses soins : par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi; et ces deux choses ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais riche, homme de plaisirs et de bonne chère, ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires et d'intrigues, étant enchanté par les uns et occupé par les autres, ne s'était jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare qui mourait de faim à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde; et presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque partie de la parabole. Mais voyons enfin, chrétiens, quelle sera la fin de cette aventure. La mort, qui s'avançait pas à pas, arrive, imprévue et inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible et impitoyable, que son heure dernière est venue : il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter : il veut rompre en un moment ses liens, et il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout à coup, de faire une rupture si violente : il demande du temps en pleurant, pour accomplir un si grand ouvrage, et il voit que tout le temps lui est échappé. Ah! dans une occasion si pressante, où les grâces communes ne suffisent pas, il implore un secours extraordinaire; mais comme il n'a lui-même jamais eu pitié de personne, aussi tout est sourd à l'entour de lui au jour de son affliction : tellement que par ses plaisirs, par ses empressements, par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation, sans détachement; premier point : à la plus grande affaire, sans loisir; second point : à la plus grande misère, sans assistance; troisième point. O Seigneur, Seigneur tout-puissant, donnez efficace à mes paroles, pour graver dans les cœurs de ceux qui m'écoutent des vérités si importantes! Commençons à parler de l'attache au monde.

PREMIER POINT.

L'abondance, la bonne fortune, la vie délicate et voluptueuse sont comparées souvent dans les saintes Lettres à des fleuves impétueux, qui passent sans s'arrêter, et tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids. Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force; parce qu'en tombant elle nous pousse, et qu'en coulant elle nous tire : *Attendis quia labitur, cave quia trahit*, dit saint Augustin [1].

Il faut aujourd'hui, messieurs, vous représenter cet attrait puissant. Venez et ouvrez les yeux, et voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris : mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous l'attache d'un cœur qui les possède, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandonne. O quelles chaînes! ô quel esclavage! Mais disons les choses par ordre.

Premièrement, chrétiens, c'est une fausse imagination des âmes simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la posses-

[1] *In Ps* CXXXVI, n° 3, t. IV, col. 1514.

sion des biens de la terre rend l'âme plus libre et plus dégagée. Par exemple, on se persuade que l'avarice serait tout à fait éteinte, que l'on n'aurait plus d'attache aux richesses, si l'on en avait ce qu'il faut. Ah! c'est alors, disons-nous, que le cœur, qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté tout entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flattons de cette pensée; mais certes nous nous abusons, notre erreur est extrême. C'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche, à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes, que le pauvre à qui tout manque; et je ne m'en étonne pas : car il faut entendre, messieurs, que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière; ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'âme n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une tête qui en est couverte : on sent toujours la même douleur, à cause que chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi, chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette; au contraire, qu'elle est, du moins en ceci, et plus captive et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent, et un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense. Mais il se croirait pauvre dans son abondance (de même de toutes les autres passions), s'il n'usait de sa bonne fortune. Voyons quel est cet usage; et pour procéder toujours avec ordre, laissons ceux qui s'emportent d'abord aux excès, et considérons un moment les autres qui s'imaginent être modérés, quand ils se donnent de tout leur cœur aux choses permises.

Le mauvais riche de la parabole les doit faire trembler jusqu'au fond de l'âme. Qui n'a ouï remarquer cent fois, que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences? Sa délicatesse et sa bonne chère font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté dans notre évangile. « C'est un homme, dit saint « Grégoire, qui s'est damné dans les choses per« mises, parce qu'il s'y est donné tout entier, parce « qu'il s'y est laissé aller sans retenue : » tant il est vrai, chrétiens, que ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais que c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables : *Divitem ultrix gehenna suscepit, non quia aliquid illicitum gessit, sed quia immoderato usu totum se licitis tradidit*[1]. O Dieu! qui ne serait étonné, qui ne s'écrierait avec le Sauveur : « Ah! que la voie est étroite qui « nous conduit au royaume[2]! » Sommes-nous donc si malheureux, qu'il y ait quelque chose qui soit défendu, même dans l'usage de ce qui est permis? N'en doutons pas, chrétiens : quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : « Nul ne peut servir « deux maîtres[3], » il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu; et ainsi qu'il peut y avoir des attachements damnables à des choses qui de leur nature seraient innocentes. S'il est ainsi, chrétiens (et qui peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la vérité nous en assure?), ô grands! ô riches du siècle! que votre condition me fait peur, et que j'appréhende pour vous ces crimes cachés et délicats, qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur, et d'un attachement presque imperceptible! Mais tout le monde n'entend pas cette parole; passons outre, chrétiens; et puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur âme par une chute plus apparente.

Et certes il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises, ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues. Car, chrétiens, qui ne le sait pas? qui ne le sent par expérience? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avait bien connu par expérience : *Pepigi fœdus cum oculis meis*[4] : « J'ai fait un pacte avec mes yeux, de ne penser « à aucune beauté mortelle. » Voyez qu'il règle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des regards qui pourraient être innocents, pour arrêter des pensées qui apparemment seraient criminelles : ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi? parce qu'il sait que, par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine; si bien que l'âme, se laissant aller à

[1] *Pastor. part.* III, cap. XXI, t. II, col. 67.
[2] *Matth.* VII, 14.
[3] *Ibid.* VI, 24.
[4] *Job.* XXXI, 1

tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah! quel état! quel penchant! quelle étrange disposition! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusqu'au voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. Sans doute, ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas; et il lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même le grand saint Paulin : « Je m'emporte au delà de ce que je dois, pendant que je ne prends aucun soin de me modérer « en ce que je puis : » *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* [1].

Après cela, chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* [2] : « Dans leur graisse, dit le Saint-Esprit, « dans leur abondance, il se fait un fonds d'iniquité qui ne s'épuise jamais. » C'est de là que naissent ces péchés régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse. Car il y a, dit saint Augustin [3], deux espèces de péchés : les uns viennent de la disette, les autres naissent de l'excès. Ceux qui naissent du besoin et de la misère, ce sont des péchés serviles et timides : quand un pauvre vole, il se cache; quand il est découvert, il tremble; il n'oserait soutenir son crime, trop heureux s'il le peut couvrir et envelopper dans les ténèbres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux, ils veulent régner; vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction : « Ils veulent jouir, dit Tertullien, de toute la « lumière du jour et de toute la conscience du « ciel : » *Delicta vestra et loco omni, et luce omni, et universa cœli conscientia fruuntur* [4].

Combien en avons-nous vu qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois, à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte! Ah! si je pouvais vous ouvrir ici le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthazar dans l'Histoire sainte, d'un Néron, d'un Domitien dans les histoires profanes, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu, et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, et renviant sur soi-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil, qui n'ont point de nom : et tout cela se soutient à la face du genre humain. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce, et dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres? la grande puissance féconde, en crimes, la licence, mère de tous les excès. « Vous avez dit : Je régnerai éter« nellement. Vous n'avez point fait de réflexion « sur tout ceci, et vous ne vous êtes point repré« senté ce qui doit vous arriver un jour : » *Dixisti! In sempiternum ero domina. Non posuisti hæc super cor tuum, neque recordata est novissimi tui* [1]. « Ces pécheurs hardis et super« bes ne se contentent plus de penser le mal, ils « s'en vantent, ils s'en glorifient : » *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in excelso locuti sunt* [2]. Remarquez ces paroles : *in excelso;* à découvert, en public, devant tout le monde. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, et qu'il dort aussi bien qu'eux : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus* [3]. L'impunité leur fait tout oser, ils ne pensent ni au jugement ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes, enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, chrétiens, pendant que la maladie arrête pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvements artificiels qui se font et se défont en un moment : mais ses mouvements véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas en un instant, ni ces affections vicieuses si intimement attachées ne s'arrachent pas par un seul effort : car quelle puissance a la mort, quelle grâce extraordinaire, pour opérer tout à coup un changement si miraculeux? Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout, et qu'on se résout aisément de se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, chrétiens; plutôt il faut craindre un ef-

[1] *Epist.* XXX, *ad Sever.* n° 3.
[2] *Ps.* LXXII, 6.
[3] *In Ps.* LXXII, n° 12, t. IV, col. 759.
[4] *Ad Nat.* lib. I, n° 16.

[1] *Is.* XLVII, 7.
[2] *Ps.* LXXII, 8.
[3] *Ibid.* IX, 31.

fet contraire ; car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui, se voyant proche de la mort, s'écrie avec taut de larmes : *Siccine separat amara mors*[1] ? « Est-ce ainsi que la mort amère « sépare les choses? » Il pensait et à sa gloire et à ses plaisirs; et vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui enlève son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent. Ainsi la séparation augmente l'attache d'une manière plus obscure et plus confuse, mais aussi plus profonde et plus intime; et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avait la liberté de s'expliquer, on verrait qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie, bien loin de le rétracter. C'est, messieurs, ce qui me fait craindre que ces belles conversions des mourants ne soient que sur la bouche ou sur le visage, ou dans la fantaisie alarmée, et non dans la conscience.

Par conséquent, chrétiens, ne nous laissons point abuser à ces belles conversions des mourants, qui peignant et sur les yeux et sur le visage, et même, pour mieux tromper, dans la fantaisie alarmée, l'image d'un pénitent, font croire que le cœur est changé : car une telle pénitence, bien loin d'entrer assez avant pour arracher l'amour du monde, souvent, je ne crains pas de le dire, elle est faite par l'amour du monde. La crainte de mourir fait qu'il tâche d'apaiser Dieu par la seule espérance de vivre; et comme il n'ignore pas que la justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément, il feint de se détacher, il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre : ainsi, par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former dans l'esprit, et non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte. O pénitence impénitente ! ô pénitence toute criminelle et toute infectée de l'amour du monde ! avec cette étrange pénitence, cette âme malheureuse sort de son corps, toute noyée et tout abîmée dans les affections sensuelles. Ah ! démons, ne cherchez point d'autres chaînes pour la traîner dans l'abîme; ses chaînes sont ses passions : ne cherchez point dans cette âme ce qui peut servir d'aliment au feu éternel; elle est toute corporelle, toute pétrie, pour ainsi dire, de chair et de sang : pourquoi? parce qu'ayant commencé si tard l'ouvrage de son détachement, le temps lui a manqué pour l'accomplir.

SECOND POINT.

L'un des plus grands malheurs de la vie mondaine, c'est qu'elle est toujours empressée. J'entends dire tous les jours aux hommes du monde qu'ils ne peuvent trouver de loisir; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; et dans ce mouvement éternel, la grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque jamais de tomber tout entière au temps de la mort, avec tout ce qu'elle a de plus épineux.

Je trouve deux causes de cet embarras; premièrement nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent et nous amusent jusqu'au dernier jour : cependant notre inquiétude, c'est-à-dire l'impatience d'une humeur active et remuante, est si féconde en occupations, que la mort nous trouve encore empressés dans une infinité de soins superflus.

Sur ces principes, ô hommes du monde, venez, que je vous raconte votre destinée. Quelque charge que l'on vous donne, quelque établissement que l'on vous assure, jamais vous ne cesserez de prétendre : ce que vous croyez la fin de votre course, quand vous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une nouvelle carrière. La raison, messieurs, la voici : c'est que votre humeur est toujours la même, et que la facilité se trouve plus grande. Commencer, c'est le grand travail : à mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer : et si vous couriez avec tant d'ardeur, lorsqu'il fallait grimper par des précipices, il est hors de la vraisemblance que vous vous arrêtiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi tous les présents de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout à fait à des prétentions infinies.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses; et comme la source des biens se tarit bientôt, il serait tout à fait à sec, s'il ne savait distribuer des espérances. Et est-il homme, messieurs, qui soit plus aisé à mener bien loin qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même à se tromper? Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres, et le console de tous ses ennuis : et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours, que l'on a contractée à la cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croirait n'être plus du monde. Ainsi nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance; et avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses; et à travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés, que d'injustices! que de

[1] *I. Reg.* XV, 32.

tromperies, que d'iniquités enlacées : *Væ, qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis*[1] ! « Malheur à vous, dit le prophète, qui traînez « tant d'iniquités dans les cordes de la vanité ! » c'est-à-dire, si je ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Que dirai-je maintenant, messieurs, de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos? d'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur [bien], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une [maxime] très-véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Comme donc les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même, ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte : mais, chrétiens, ne les croyez pas; ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos : maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge : il aime sa servitude; et ce qui lui pèse lui plaît; et ce mouvement perpétuel, qui l'engage en mille contraintes, ne laisse pas de le satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre avec une grande inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement : ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder aux divers emplois qui les poussent comme un vent; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains : *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo*[2].

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire? Ah ! pensons-y, direz-vous. Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas ! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée, que celle de vos comptes et de votre vie ! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Écoutez de quelle force on frappe à la porte; on la rompra bientôt, si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement, pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Écoutez avec quelle presse il vous parle par son prophète. « La fin est venue, la fin « est venue; maintenant la fin est sur toi : » *Finis venit, venit finis; nunc finis super te;* « et « j'enverrai ma fureur contre toi, et je te jugerai « selon tes voies; et tu sauras que je suis le Sei- « gneur : » *Et immittam furorem meum in te, et scietis quia ego Dominus*[1]. O Seigneur, que vous me pressez ! Encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est venue; la justice, « que tu croyais endormie, s'est éveillée contre « toi; la voilà qui est à la porte : » *Finis venit, venit finis; evigilavit adversum te : ecce venit*[2]. « Le jour de vengeance est proche. » Toutes les terreurs te semblaient vaines, et toutes les menaces, trop éloignées; et « maintenant, dit « le Seigneur, je te frapperai de près, et je met- « trai tous tes crimes sur ta tête, et tu sauras « que je suis le Seigneur qui frappe : » *Venit tempus; prope est dies occisionis : nunc de propinquo effundam iram meam super te, et imponam tibi omnia scelera tua, et scietis quia ego sum Dominus percutiens*[3]. Tels sont, messieurs, les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal et à sa chambre de justice. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître : *Ecce dies, ecce venit, egressa est contritio*[4]. L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à

[1] *Is.* v, 18.
[2] *S. Aug. in Ps* LXXXVI, n° 9, t. IV, col. 1618

[1] *Ezech.* VII, 2, 3-5.
[2] *Ibid.* 6.
[3] *Ibid.* 7, 8, 9.
[4] *Ibid.* 10.

l'autre, pour étendre le temps de la pénitence; mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Fac conclusionem*[1] : Pressez, concluez; l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer ! O Dieu, que le temps est court, pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie ! ah! que vous jetterez de cris superflus! ah! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues! Vainement, inutilement : il n'y a plus de temps pour vous; vous entrez au séjour de l'éternité. Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée; c'est le Seigneur lui-même qui va commencer de mesurer toutes choses par sa propre infinité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge : mais regardez encore vos accusateurs; ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

TROISIÈME POINT.

J'ai remarqué, chrétiens, que le grand apôtre saint Paul, parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes et leurs plaisirs, les appelle « des hommes « cruels, sans affection, sans miséricorde : » *Sine affectione, immites, sine benignitate, voluptatum amatores*[2]; et je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture. En effet, cette aveugle attache aux plaisirs semble d'abord n'être que flatteuse, et ne paraît ni cruelle ni malfaisante; mais il est aisé de se détromper, et de voir dans cette douceur apparente une force maligne et pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par cette comparaison : Voyez, dit-il[3], les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue; la racine en est douce, et ne pique pas; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui piquent, qui déchirent les mains, et qui les ensanglantent si violemment : ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis*[4] : « Couronnons nos têtes de fleurs, avant qu'elles soient « flétries. » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ*[5]. Que leurs paroles sont douces! que leur humeur est enjouée! que leur compagnie est désirable! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours : « Opprimons, ajoutent-ils, le « juste et le pauvre : » *Opprimamus pauperem justum*[1]. « Ne pardonnons point ni à la veuve, « ni à l'orphelin. » Quel est, messieurs, ce changement, et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable? C'est le génie de la volupté : elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie : c'est-à-dire, on la contredit, elle s'effarouche : elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute, messieurs, que vous êtes bien éloignés de ces excès; et je crois facilement qu'en cette assemblée, et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseraient paraître : mais sachez que l'oppression des faibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore la dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les entrailles à la compassion, et les mains au secours. C'est, messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent d'un commun accord que ce riche inhumain de notre évangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : *Quia non pavisti, occidisti*[2]. Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices. O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance; vous les avez faits grands pour servir de père à vos pauvres : votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain : vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants : et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux; leur abondance, secs; leur félicité, insensibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient [une dureté si étonnante?]

Je ne m'en étonne pas, chrétiens; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné

[1] *Ezech.* VII, 24.
[2] II. *Tim.* III, 3, 4.
[3] *In Ps.* CXXXIX, n° 4, t. IV, col. 1563.
[4] *Sap.* II, 8.
[5] *Ibid.* 9

[1] *Sap.* II, 10.
[2] *Lactant. Divin. Instit.* lib. VI, cap. XI.

les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire; toujours vides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même; je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare! que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiégent; ils ne demendent pas, mais ils arrachent. O Dieu! quelle violence! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse; ainsi dans l'âme de ce mauvais riche; et ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience Donc dans l'âme de ce mauvais riche, et de ses cruels imitateurs où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte, apporte : » *Dicentes : Affer, affer*[1] : apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante; apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres, qui tremblent devant vous, qui accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim; oui, messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels; nul ne court à leur aide : hélas! ils ne vous demendent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin; non-seulement le superflu, mais l'excès même, leur est nécessaire; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure : et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

Mais sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité; oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance remplissent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes; c'est ici que l'esprit du monde paraît le plus opposé à l'esprit du christianisme : car qu'est-ce que l'esprit du christianisme? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Écoutez son langage dans le prophète Isaïe. « Tu as dit en ton « cœur : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre : » *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est alter*[1]. Je suis! il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : « Je suis « celui qui est[2]. » Je suis, il n'y a que moi : toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens de néant. Ainsi chacun ne compte que soi; et, tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture : car en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence; ces médecins, qu'à vous tourmenter; ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres que vous avez méprisés, sont les seuls qui seraient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels? Ah! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieraient Dieu pour

[1] *Prov.* XXX, 15.

[1] *Is.* XLVII, 10.
[2] *Exod.* III, 14.

vous : les bénédictions qu'ils vous auraient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante; leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée vous auraient béni; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit comme des amis officieux; et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici, messieurs, un grand spectacle : venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui; pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux : *Curavimus Babylonem, et non est sanata*[1] : « Nous avons soigné « cette Babylone, et elle ne s'est point guérie. » Nous avons traité diligemment ce riche cruel; que d'huiles ramolissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur! et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré par nos remèdes. « Laissons-le là, « disent-ils, retournons à notre patrie, d'où « nous étions descendus pour son secours : » *Derelinquamus eum, et eamus unusquisque in terram suam*[2]. Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu : les pauvres l'ont déféré à son tribunal; son procès lui est fait au ciel; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvait plus retenir, le ciel est de fer à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde : *Pervenit judicium ejus usque ad cœlos*[3]. Considérez, chrétiens, si vous voulez mourir dans cet abandon; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère.

Ah! le ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu semblait s'être apaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur : il nous a donné la paix, et lui-même nous fait la guerre : il a envoyé contre nous, pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'apaisons sa colère; et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée. O calamité de nos jours! quelle joie pouvons-nous avoir? faut-il que nous voyions de si grands malheurs! et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. Qui nous donnera que nous entendions le plaisir de donner la vie? Qui nous donnera, chrétiens, que nos cœurs soient comblés de l'action du Saint-Esprit, pour goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, de faire reposer, dit le saint apôtre, leurs entrailles affamées? *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater*[1]. Ah! que ce plaisir est saint! ah! que c'est un plaisir vraiment royal!

Sire, Votre Majesté aime ce plaisir; elle en a donné des marques sensibles, qui seront suivies de plus grands effets. C'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu, et le prier humblement de découvrir à un si grand roi les moyens de contenter bientôt l'amour qu'il a pour ses peuples, de satisfaire à l'obligation de sa conscience, de mettre le comble à sa gloire, et de poser l'appui le plus nécessaire de son salut éternel.

[1] *Jerem.* LI, 9.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

[1] *Philemon.* 7.

PREMIER SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR,

SUR L'AMOUR DES PLAISIRS[1].

Persécution continuelle que le chrétien doit se faire à lui-même. Dangers des plaisirs : leurs funestes effets sur le corps et sur l'âme : comment ils nous empêchent de retourner à Dieu par une sincère conversion. Captivité où nous jettent les joies sensuelles. Sainte tristesse de la pénitence, combien salutaire : ses amertumes, sources fécondes de joies pures et ineffables.

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avait deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui me touche. Luc. xv, 11.

La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la sainte Église dans la célébration des mystères, et je me sens invité à ramener aujourd'hui un si beau et si utile spectacle. Et certainement, chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir : enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures, sont un tableau si naturel de la vie humaine; et son retour à son père, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avait perdus, une image si accomplie des grâces de la pénitence, que je croirais manquer tout à fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeais les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paraît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu, arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit saint, par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge, que je salue avec l'ange, en disant, *Ave, etc.*

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avait répandu de joie véritable pendant l'innocence des commencements; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux, et une illusion de peu de durée. Le sage l'a bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat*[2]. « Le ris sera mêlé de douleur, et les joies se termineront en regrets. » C'est connaître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs; et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs, et secondement qu'ils passent bien vite, puisque la tristesse les suit de si près. En effet, il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine, pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim, et au désespoir. Ainsi vous voyez, messieurs, que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie : *Extrema gaudii luctus occupat.* Mais voici un autre changement, qui n'est pas moins remarquable : la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avaient fait perdre. Étranges vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence; et c'est ce qui me donne lieu, chrétiens, de vous faire voir aujourd'hui, dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes : les plaisirs, sources de douleur; et les douleurs, sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'apôtre saint Paul a prononcé que « tous ceux « qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ

[1] Ce sermon se trouve placé au troisième dimanche de carême, parce que les premiers mots indiquent qu'il a été prêché ce jour-là, quoique l'évangile de l'Enfant prodigue se lise le samedi précédent. Une variante du manuscrit porte : « Il « n'y a que peu de jours que la parabole de l'Enfant prodigue « fut lue par la sainte Église, etc.; » ce qui fait croire qu'il a été aussi prêché un autre jour de cette semaine.

(*Edit. de Versailles.*)

[2] *Prov.* xi, 13

« souffriront persécution : » *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*[1]. L'Église était encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armaient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les tyrans ennemis déclarés du christianisme. Chacun de ses enfants était soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichait à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnaient d'une autre sorte. Si les empereurs les exilaient de leur patrie, tout le monde leur était un exil; ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtait la vie par la violence, eux-mêmes s'ôtaient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénait encore plus les esprits que l'autre : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta, cum alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas*[2]; c'est-à-dire, qu'on s'éloignait du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de perdre la vie, qu'on n'aimait autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément : c'est-à-dire, que si l'on craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, on craignait encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même; et que plusieurs se seraient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs, sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

Ce martyre, messieurs, ne finira point; et cette sainte persécution, par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Église. La haine aveugle et injuste qu'avaient les grands du monde contre l'Évangile a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout à fait éteinte; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Évangile; car il nous dit que pour suivre Jésus-Christ il faut se renoncer soi-même, et porter sa croix tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie*[3]; [non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années, mais] tous les jours. [Et ce n'est pas seulement] aux religieux et aux solitaires [que Jésus-Christ parle ainsi; mais son discours s'adresse à tous les chrétiens sans distinction] : *Dicebat autem ad omnes* : « Il dit à tous d'entrer par la porte étroite, « parce que la porte de la perdition est large, que « le chemin qui y mène est spacieux, et qu'il y en « a beaucoup qui y entrent : » *Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam*[2]. [Aussi s'écrie-t-il avec étonnement] : « Que la porte de la vie est petite, que « la voie qui y mène est étroite, et qu'il y en a « peu qui la trouvent! » *Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam*[3]! Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite, mais que la voie qui mène à la vie est étroite. Et encore avertit-il les fidèles « de faire effort pour « entrer par la porte étroite; car je vous assure, « leur dit-il, que plusieurs chercheront à y en« trer, et ne le pourront : » *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt*[4].

Je n'ignore pas, chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Évangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs; et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'était mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Évangile que de les prouver par raisonnements, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir qu'il était absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devait pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens; que si, ayant égard à la faiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi, pour honorer la raison, il fallait y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Et certainement, chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disait sagement cet ancien[5], ce sont les flatteurs

[1] II. *Tim.* III, 12.
[2] *De Spectac.* n° 2.
[3] *Luc.* IX, 23.

[1] *Luc.* IX, 23.
[2] *Matth.* VII, 13, 14.
[3] *Ibid.*
[4] *Luc.* XIII, 24.
[5] *Q. Curt.* lib. VIII, cap. V et VIII.

et j'ajoute avec assurance, que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels dérèglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps, n'ont pas été introduites par l'amour désordonné des plaisirs? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats? Les tyrans, dont nous parlions tout à l'heure, ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent, d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il était juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes : parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel, si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes frères, Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère?

Le prodigue nous le fait bien voir; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre évangile, qu'en sortant de la maison de son père, « il alla » dans une région bien éloignée : » *Peregre profectus est in regionem longinquam* [1]. Ce fils dénaturé, et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages : il éloigne son cœur de Dieu, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu, que l'attache aveugle aux joies sensuelles; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage, et le livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugements n'y ont plus de place? *Auferuntur judicia tua a facie ejus* [1]. Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée : ô le malheureux éloignement! ô le funeste voyage! Où êtes-vous, ô prodigue! combien éloigné de votre patrie! et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure!

David s'était autrefois perdu dans cette terre étrangère; il en est revenu bientôt; mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me* : « Mon cœur, » dit-il, m'a abandonné; » il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappait, où avait-il son esprit [2]. Écoutez ce qu'il dit encore : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem* [3] : « Les pensées de mon péché m'occupaient tout, » et je ne pouvais plus voir autre chose. » C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux » n'est plus avec lui [3]. » La connaissance de Dieu était obscurcie, la foi, comme éteinte et oubliée : chrétiens, quel égarement! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent; nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue; on ne sait qu'en croire; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, messieurs, jusqu'où ira cet égarement, ni jusqu'où vous emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas; car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs? Tout ce que je sais, chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre; et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu, qui le demande à si juste titre.

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage : non content de nous avoir une

[1] *Luc.* XV, 13

[1] *Ps.* IX, 27.
[2] *Ibid.* XXXIX, 13.
[3] *Ibid* XXXVII, 10

fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable; et en voici les raisons.

Pour se convertir, chrétiens, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie : or, est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car, trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété; et c'est pourquoi l'Écriture dit que « la concupiscence est inconstante; » *Inconstantia concupiscentiæ*[1], parce que, dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire, l'amour des plaisirs, est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle? *inconstantia concupiscentiæ*. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo*[2].

Pour se convertir, il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « s'imaginent que notre vie n'est qu'un jeu, » *lusum esse vitam nostram*[3], sont accoutumés à rire de tout, et ne prennent rien sérieusement; mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette âme, accoutumée dès longtemps à courir deçà et delà partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisants, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui égaye les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion. O âme inconstante et irrésolue! ou plutôt trop déterminée et trop résolue, pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide? Est-il rien de plus pitoyable?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas? *Venumdatus sub peccato*[1]. « Je « suis vendu pour être assujetti au péché. » Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent; néanmoins celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et quoique, repris par ses amis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit*[2].

En cet état, chrétiens, s'il nous reste quelque connaissance de ce que nous sommes, quelle pitié

[1] *Sap.* v, 12.
[2] *S. Aug. in Ps* CXXXVI, n° 9, t. IV, col. 1518
[3] *Sap.* XV, 12.

[1] *Rom.* VII, 14.
[2] *In Ps.* CVI, n° 5, t. IV, col 1206.

devons-nous avoir de notre misère? Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir; enfin, que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt après forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance?

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contents, c'est alors, c'est alors, mes frères, qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous doit faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Illuminez mes yeux, ô Seigneur, de peur que « je ne m'endorme dans la mort¹. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Ils passent leurs jours « en paix, et descendent en un moment dans les « enfers². » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Évangile : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez³! » En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu, et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissements éternels; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs! voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté, enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contents! O qu'il vous serait peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instruisît par quelque affliction! Mais, mes frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous conjure au contraire de n'obliger pas le Tout-Puissant à vous faire ouvrir les yeux par quelque revers; prévenez de vous-mêmes sa juste fureur; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace; et, de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence, avec le prodigue, une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous lisons dans l'histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avait détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie poussait en l'air des accents lugubres, l'autre faisait retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne « pouvait distinguer les gémissements d'avec les « cris d'allégresse : » *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi*¹. Ce mélange mystérieux de douleur et de joie, est une image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle.

Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin e premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure; en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille, sous la paisible protection de Dieu qui y fera sa demeure. Que jugez-vous, chrétiens, de cette sainte tristesse? Une âme, à qui ses douleurs procurent une telle grâce, n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés, que de vivre avec le monde? et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : « Que celui-là est heureux, qui « est malheureux de cette sorte! » *Quam felix est, qui sic miser est*²!

C'est ici que je voudrais pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Écritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe³, cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde;

¹ *Ps.* XII, 4.
² *Job.* XXI, 13.
³ *Luc.* VI, 25.

¹ I. *Esdr.* III, 13
² *In Ps.* XXXVII, n° 2, t. IV, col. 294.
³ *Is.* LXVI, 12.

mais nous tâcherons toutefois comme nous pourrons de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune, pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout à fait à cette bonace : et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé, qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être munis d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car, mes frères, vous n'avez point de sauvegarde de la fortune; vous n'avez ni exemption ni privilége contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute la fureur des vents et de la tempête : mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet et dans votre lit, où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie d'elle-même, est hors de prise : nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents! Quand le corps est découvert, ils tâchent de cacher la tête : nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors vous étant contraire, vous voudriez vous renfermer au dedans? le dedans, qui est tout en trouble, vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune; le ciel vous est fermé par vos péchés : ainsi, ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge : là vous aurez Dieu au milieu de vous; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur,* dit le Psalmiste[1]. Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé, et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis; et entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais pour avoir en vous-même ce consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom, et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée; et nulle eau ne le peut faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence; coulez comme un torrent, ondes bienheureuses; nettoyez cette conscience souillée; lavez ce cœur profané, et « rendez-moi cette joie « divine » qui est le fruit de la justice et de l'innocence : *Redde mihi lætitiam salutaris tui*[2].

Et certes ce serait une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices, où abondent les joies véritables. Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel, un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance;

[1] *Ps.* XLV, 5.
[2] *Ibid.* L, 13.

enfin, une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien [1], du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre.

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs; et notre prodigue ne goûterait pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avait pleuré avec amertume ses débauches, ses égarements, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées : car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret et de déplaisir : c'est sans doute pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation. C'est une nécessité, il faut se résoudre; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme, que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudrait se consoler des fautes que l'on a commises, n'était qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin du monde, vous ne la ferez pas sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ces cendres éteintes. [Mais si nous nous affligeons saintement sur la perte de notre âme, nous la tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités l'ont réduite.]

Par conséquent, chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire; et si nous nous sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi* [2] : « J'ai trouvé la douleur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom de Dieu. » Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction et la douleur; enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence. Le même Psalmiste a dit en un autre psaume, que « les peines et les angoisses l'ont bien su trouver : » *Tribulatio et angustia invenerunt me* [1]. En effet, mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse; et comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis* [2]. Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur, qui méritait bien que je la cherchasse; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés; je l'ai trouvée, cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi.*

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela, considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes; car on il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs : laquelle l'emportera dans ce dernier jour? c'est ce que l'on ne peut savoir; et, pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes frères, que pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet, il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes frères, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs; et l'âme faisant alors un dernier effort pour courir après un bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Écritures comme un homme

[1] *De Spectac.* n° 29.
[2] *Ps.* CXIV, 4.

[1] *Ps.* CXVIII, 143
[2] *Ibid.* XLV, 1.

de plaisir et de bonne chère, *Agag pinguissimus*, au moment de perdre la vie qu'il avait trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : *Siccine separat amara mors*[1] ? « Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout ? » Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes ; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc, chrétiens, que notre âme fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément ; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs ; et que ce regret amer d'abandonner tout, ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte, tout ce qui s'est passé dans la vie ? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse et captive à une suite éternelle de regrets furieux et désespérants, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède ! Au contraire, un homme de bien, que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour ; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps ; et ayant depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable ; au contraire, il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel ; ô mort, je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours de mortifier mes appétits sensuels ; ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine : ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends ; mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à celui que j'aime !

[1] I. *Reg.* XV, 32.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES RECHUTES.

Quelle doit être la fidélité du pécheur réconcilié : tendresse de son Dieu pour lui : malheur de ceux qui en abusent, en retournant à leurs premiers crimes. Qualités de la pénitence : dispositions pour la recevoir avec fruit. Constance de la justice chrétienne : déplorables effets des rechutes.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et cet homme, par ses rechutes, tombe en pire état qu'auparavant. Luc. XI, 26.

Il s'agit ici, chrétiens, de faire, s'il se peut, trembler les pécheurs, que la facilité du pardon endurcit dans leurs mauvaises habitudes, et de leur faire sentir combien ils aggravent leurs crimes, combien ils irritent la bonté de Dieu, combien ils avancent leur damnation par leurs rechutes continuelles : matière certainement importante, et digne d'être traitée avec toute la force et l'autorité que donne l'Évangile aux prédicateurs. Et pour parvenir à cette fin, j'emploie trois raisons excellentes tirées de trois qualités de la pénitence : c'est une réconciliation, c'est un remède, c'est un sacrement. Pour entendre jusqu'au fond ces trois qualités, sur lesquelles est appuyé tout ce discours, il faut remarquer avant toutes choses trois malheurs que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les malheurs, et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer d'avec Dieu : « Vos iniquités, dit le Seigneur, ont mis la division entre moi et vous[1]. » Et de là naissent deux autres grands maux ; car l'âme étant séparée de Dieu, qui est le principe de force et de sainteté, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profane : « Guérissez mon âme, ô Seigneur ! dit David, « parce que j'ai péché contre vous[2] : » donc le péché le rendait malade. Mais ce n'est pas une maladie ordinaire ; c'est une lèpre spirituelle, qui porte impureté et profanation, et qui non-seulement affaiblit les hommes, mais les met au rang des choses immondes.

Ainsi donc le péché apportant ces trois maux, il paraît que la pénitence a dû avoir trois biens opposés. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il faut que la pénitence nous y réunisse ; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Le péché, en nous séparant, nous a faits malades ; par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse ; et de là vient que c'est un re-

[1] *Is.* LIX, 2.
[2] *Ps.* XL, 4.

mede. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'immondice aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré qui ait la force de sanctifier comme de guérir; et de là vient que la pénitence est un sacrement. D'où je tire trois raisons solides pour montrer le malheur extrême de ceux qui abusent de la pénitence en retournant à leurs premiers crimes, et il est aisé de l'entendre. Car s'il est vrai que la pénitence soit une réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie, on ne peut sans un insigne mépris rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rendre inutile sans un grand péril un remède si efficace, ni violer sans une prodigieuse irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Et voilà trois moyens certains par lesquels j'espère conclure invinciblement ce que le Fils de Dieu a dit dans mon texte, que « l'état de « ceux qui retombent devient toujours de plus « en plus déplorable : » *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Qui enim mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo[1]? « Etant une fois morts « au péché, comment vivrons-nous encore dans « le péché? » Celui-là est bien infidèle, qui manque à une amitié si saintement réconciliée; et celui-là est bien malheureux, qui prodigue sa santé si difficilement et si miraculeusement rétablie; et celui-là est bien aveugle, qui ne respecte pas en lui-même la grâce de l'innocence, et la souille dans de nouvelles ordures.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours : que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fermeté inébranlable, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom d'amitié est saint, et ses droits toujours inviolables dans tous les sujets où elle se rencontre; mais je soutiens que la liaison ne doit jamais être plus étroite qu'entre des amis réconciliés, et je le prouve par cette raison que vous trouverez convaincante. Deux choses font une amitié solide, l'affection et la fidélité. L'affection commence à unir les cœurs : Jonathas et David s'aimaient; leurs âmes, dit l'Écriture, étaient unies : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David*[2] : « L'âme de Jonathas s'attacha étroitement « à celle de David : » voilà le fondement de l'amitié. Mais d'autant que l'amitié n'est pas une affection ordinaire, mais une espèce de contrat par lequel on s'engage la foi l'un à l'autre, que dit

[1] *Rom.* VI, 2.
[2] I. *Reg.* XVIII, 1.

l'Écriture sainte? *Inierunt autem David et Jonathas fœdus*[1] : « David et Jonathas firent un « traité : » donc la fidélité doit intervenir comme le sceau, l'affermissement du traité et de l'affection mutuelle. Or je dis que ces deux qualités de l'amitié, d'où dépendent toutes les autres, doivent se trouver principalement entre les amis réconciliés : l'affection doit être plus forte; la fidélité est plus engagée : si l'on y manque, le crime est plus grand : *Fiunt novissima pejora prioribus.*

Que l'amitié doive être plus forte, prouvons-le solidement en un mot, pour descendre bientôt au particulier de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Je ne veux rien laisser sans preuve évidente, parce que je prétends, si Dieu le permet, que tous les esprits seront convaincus. Ce que l'on fait avec contention, on le fait aussi avec efficace; et les effets sont d'autant plus grands, que la cause est plus appliquée. Qui ne voit donc qu'une affection qui a pu se réunir malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts? Oui, oui, cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jettera de plus profondes racines, de peur qu'elle ne puisse être encore une fois abattue; les cœurs se feront eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire d'esprits que la nature envoie aux parties blessées; de même les amis qui se réunissent envoient, pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en devient à jamais mieux consolidée.

Il doit être ainsi, chrétien; tu le vois, la raison en est évidente : mais, hélas! tu le vois inutilement, et tu ne le mets pas en pratique avec ton Dieu. Il t'a fait de ses amis, il l'a dit lui-même : *Jam non dicam vos servos;... vos autem dixi amicos meos*[2] : « Je ne vous appellerai plus « serviteurs; mais je vous ai appelés mes amis : » vous êtes, dit-il, mes chers amis. Mais, ô amitié mal conservée! vous l'avez rompue par vos crimes. Ah! il n'y devrait plus avoir de retour; il devrait punir votre ingratitude par une éternelle soustraction de ses grâces. Mais c'est un ami charitable; il a pu oublier ses miséricordes, il s'est réconcilié avec vous dans le sacrement de pénitence une fois, deux fois, cent fois. Ah! sa bonté ne s'est point lassée; il a toujours eu pitié de votre faiblesse. Où est donc ce redoublement d'affection que vous lui deviez? où est cette première condi-

[1] I. *Reg.* XVIII, 3.
[2] *Joan.* XV, 15.

tion d'une amitié réunie? De sa part, chrétiens, il l'a observée très-exactement : je m'assure que vous prévenez déjà ce que je veux dire. Il n'y a page dans son Évangile où nous ne voyions une tendresse extraordinaire pour les pécheurs convertis, plus que pour les justes qui persévèrent : « Il se réjouira plus, dit Tertullien, de votre re- « tour, que de la solide sagesse d'un autre : » *Magisque de regressu tuo, quam de alterius sobrietate lætabitur*[1]. Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères; qu'il laisse tout le troupeau dans le désert pour courir après sa brebis perdue, et que celui de tous ses enfants qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le prodigue qui retourne? Je ne m'en étonne pas, dit Tertullien; « il recouvre un fils qu'il avait perdu, le plaisir « de l'avoir trouvé le lui rend plus cher : » *Filiam enim invenerat quem amiserat, chariorem senserat quem lucrifecerat*[2]. Il redouble envers lui son affection : pourquoi? c'est qu'il s'est réconcilié; c'est qu'il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie, lui qui est au-dessus des lois, lui qui est l'offensé, lui qui pardonne, lui qui se relâche : et toi, à qui l'on remet toutes les dettes, toi dont l'on oublie toutes les injures, tu ne te crois pas obligé de redoubler ton amour! Tu le dois certainement, pécheur converti : tu dois à Jésus plus d'affection que le juste qui persévère; et Jésus-Christ s'y attend.

Ecoute comme il parle dans son Évangile à Simon le pharisien : « Un homme avait deux dé- « biteurs dont l'un lui devait cinq cents écus, et « l'autre cinquante; n'ayant de quoi payer ni « l'un ni l'autre, il leur remit la dette à tous deux : « lequel est-ce qui le doit plus aimer? » *quis ergo eum plus diligit?* Et le pharisien répondit : « C'est « celui à qui il a quitté la plus grande somme : » *Æstimo quia is, cui plus donavit;* et Jésus lui dit : « Tu as bien jugé : » *Recte judicasti*[3]. Il est vrai; celui-là doit beaucoup plus d'amour, à qui l'on a pardonné plus de péchés : voilà une juste sentence; ce ne sont point les hommes qui l'ont prononcée, c'est une décision de l'Évangile. Pécheur converti, l'exécutes-tu; toi qui, en sortant de la confession, retournes à tes premières ordures; qui, au lieu de redoubler ton amour en vers Jésus-Christ, redoubles tes affections illégitimes; au lieu d'ouvrir largement tes mains sur les misères des pauvres, non-seulement tu resserres tes entrailles, mais tu multiplies tes rapines? Ah! tu abuses trop indignement de l'amitié réconciliée; ton audace ne sera pas impunie : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*. Si le pécheur justifié, qui retombe après la pénitence, manque à l'affection qu'il doit à Dieu en vertu de cette réconciliation, son crime est beaucoup plus grand contre la fidélité qu'il lui a vouée. Je vous prie, renouvelez vos attentions pour écouter cette doctrine; elle mérite d'être entendue. Je dis donc qu'encore qu'il soit véritable que le baptême est un pacte et un traité solennel par lequel nous engageons notre foi à Dieu, néanmoins nous entrons par la pénitence dans une alliance plus étroite et dans des engagements plus particuliers.

Pour établir solidement cette vérité, je remarque deux alliances que Dieu a contractées avec l'ancien peuple durant le Vieux Testament. La premier [traité] est écrit au long dans le chapitre vingt-neuvième du Deutéronome, où en exécution de ce qui avait été commencé en l'Exode, et continué en plusieurs rencontres, Moïse assemble le peuple pour leur proposer les conditions sous lesquelles Dieu les recevait en son alliance. Le peuple déclare qu'il les accepte; et Moïse leur déclare de la part de Dieu que, comme ils l'avaient choisi pour leur souverain, ils les choisissait pour son héritage : *Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus... et Dominus elegit te hodie, ut sis ei populus*[1]. Voilà les termes du premier traité que Dieu fit avec son peuple par l'intervention de Moïse, qui était son plénipotentiaire : *Hæc sunt verba fœderis quod præcepit Dominus Moysi, ut feriret cum filiis Israel*[2]. Le second traité d'alliance, chrétiens, est rapporté au neuvième chapitre du second livre d'Esdras, et se fait sur la rupture du premier traité après la captivité de Babylone. Les termes de ce traité et les formalités sont très-remarquables. Le premier traité y est énoncé comme le traité fondamental de l'alliance. « Vous êtes descendu, ô Seigneur, sur la « montagne de Sinaï, et vous avez parlé du ciel « avec nos pères : » *Locutus eum eis de cœlo*[3], « et vous leur avez donné des jugements droits et « la loi de vérité, et des cérémonies et des précep- « tes, par la main de Moïse votre serviteur : » *Dedisti eis judicia recta et legem veritatis, cæremonias et præcepta bona... in manu Moysi servi tui*[4]. Après avoir énoncé cette première alliance, ils racontent au long les diverses contraventions : « Ils ont, disent-ils, péché contre vos jugements, « ils se sont endurcis contre vos paroles, et ils « n'ont pas obéi : » nos rois, nos princes, etc. :

[1] *Tert. de Pœn.* n° 8.
[2] *Ibid.*
[3] *Luc.* VII, 41, 42, 43.

[1] *Deuter.* XXVI, 17, 18.
[2] *Ibid.* XXIX, 1
[3] II. *Esdr.* IX, 13.
[4] *Ibid.*

Ipsi vero superbe egerunt... et dederunt humerum recedentem, et cervicem suam induraverunt nec audierunt[1]. Après les contraventions, ils rapportent les justes châtiments : « Et vous les avez, « disent-ils, livrés aux mains des Gentils : » *Et tradidisti eos in manu populorum*[2]. Ils ajoutent néanmoins que « Dieu se souvenant de ses infi« nies miséricordes, au milieu de ses vengeances, « ne les avait pas entièrement détruits : » *In misericordiis autem tuis plurimis non fecisti eos in consumptionem*[3]. C'est pourquoi ils s'humilient devant lui, ils confessent ses justices, ils adorent ses miséricordes : *Et tu justus es in omnibus quæ venerunt super nos*[4]. Ils le prient de les recevoir en sa grâce au milieu de tant de calamités ; et sur toutes ces choses ensemble, c'est-à-dire, sur ce premier traité fondamental ; sur les contraventions qu'ils y ont faites, sur les justes châtiments de Dieu, sur sa miséricorde qu'ils lui demandent, ils font avec lui un second traité d'alliance, et lui engagent de nouveau leur fidélité : « Sur toutes « ces choses, disent-ils, nous-mêmes ici présents, « nous faisons un pacte avec vous, et nous l'écri« vons ; et nos princes, et nos lévites, et nos prê« tres y souscrivent : » *Super omnibus ergo his nos ipsi percutimus fœdus, et scribimus ; et signant principes nostri, levitæ nostri, et sacerdotes nostri*[5].

Voilà donc deux traités du peuple avec Dieu énoncés formellement dans l'Écriture ; le premier essentiel et fondamental, le second sur la rupture de l'autre de la part du peuple. Lequel des deux, mes frères, porte un engagement plus étroit ? les jurisconsultes le décideront. Il est clair, selon leurs maximes, que les traités les plus forts ce sont ceux qui interviennent sur des procès, sur des contraventions aux premiers contrats, sur des difficultés qui en sont nées : et cela est bien appuyé sur la raison, parce qu'alors la bonne foi est engagée dans des circonstances plus fortes. En effet, l'Écriture le fait bien entendre ; car au lieu que dans le premier traité le peuple se contente simplement d'accepter les conditions de vive voix, ici il les écrit et les signe. Nous, disent-ils, présents personnellement, les écrivons et les soussignons, et y obligeons nous et les nôtres ; reconnaissant sans doute que traitant avec Dieu sur des contraventions, ils devaient s'obliger en termes plus forts. Aussi voyons-nous, par leur histoire, qu'après avoir violé le premier traité, Dieu usa encore envers eux de miséricorde ; mais, ayant contrevenu au second, il commença à les mépriser, il retira peu à peu ses grâces : ils n'eurent plus ni miracles, ni prophéties, ni aucuns témoignages divins ; et enfin a été accompli ce qu'avait prédit Jérémie : « Ils ne sont « pas demeurés dans mon alliance ; et moi je les « ai rejetés, dit le Seigneur. » Tant il est vrai, mes frères, que cette seconde espèce d'alliance devait être beaucoup plus sacrée.

Mais appliquons tout ceci à notre sujet, et raisonnons du Nouveau Testament par les figures de l'Ancien. Sachez donc et entendez, pécheurs convertis, que vous avez contracté deux sortes d'alliances avec Dieu, votre créateur, par l'entremise de Jésus-Christ, votre médiateur et son Fils : la première dans le saint baptême, la seconde dans le sacrement de la pénitence. L'alliance du saint baptême est la première et fondamentale, dans laquelle que vous puis-je dire des biens qui vous ont été accordés ? la rémission des péchés, l'adoption et la liberté des enfants de Dieu, l'espérance de l'héritage et de la gloire céleste ; aux conditions néanmoins que vous soumettriez de votre part vos entendements et vos volontés à la doctrine de l'Évangile. Vous avez manqué à votre promesse, vous avez contrevenu à l'Évangile par vos désobéissances criminelles ; vous avez affligé le Saint-Esprit, foulé aux pieds le sang du Sauveur, renoué votre traité avec l'enfer, qui avait été rompu par sa mort. Lâches et infidèles prévaricateurs, je vous l'ai déjà dit, vous ne méritiez plus de miséricorde voici néanmoins un second traité, voici le pacte sacré de la pénitence qui vient au secours de la fragilité humaine. Par ce traité de la pénitence, vous rentrerez (Dieu vous le promet ; car il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive) ; vous rentrerez dans tous les droits de la première alliance, nonobstant vos contraventions : mais aussi vous entrerez envers Dieu dans des obligations plus étroites ; et si vous manquez encore à votre parole, le Tout-Puissant s'en vengera, et vous serez en pire état qu'auparavant : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Pour vous en [convaincre,] mes frères, je laisse les raisonnements recherchés, et je me contente de vous rapporter de quelle sorte a été fait ce second traité. Un pécheur, pressé en sa conscience, voit la main de Dieu armée contre lui ; la cognée est à la racine, il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir dans ses abîmes : quel spectacle ! Dans cette frayeur qui le saisit, se voyant le cou sous la cognée toute prête à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Ah ! il n'attend pas qu'on l'accuse ; il se rend dénonciateur de ses propres crimes, il est prêt à

[1] II. *Esdr.* IX, 29.
[2] *Ibid.* 30.
[3] *Ibid.* 31.
[4] *Ibid.* 33.
[5] *Ibid.* 38.

passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine s'élève, il prend son parti contre soi-même; il confesse qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grâce au nom du médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses amours criminelles, à ses intelligences avec l'ennemi; il promet, il accepte tout : Faites la loi, j'obéis.

Vous l'avez fait, mes frères, souvenez-vous-en, ou jamais vous n'avez fait pénitence, ou votre confession a été sacrilége. Vous avez fait quelque chose de plus; vous avez donné Jésus-Christ pour caution de votre parole : car étant le médiateur, il est aussi le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il vous promet de vous pardonner : il est caution de la vôtre, par laquelle vous promettez de vous amender. Voilà le traité qui a été fait; et, pour plus grande confirmation, vous avez pris à témoin son corps et son sang, qui a scellé la réconciliation à la sainte table : et après la grâce obtenue, vous cassez un acte si solennel! Vous vous êtes repenti de vos péchés, et vous vous repentez de votre pénitence; vous aviez donné des larmes à Dieu, vous les retirez de ses mains; vous désavouez vos promesses, et Jésus-Christ qui en est garant, et son corps et son sang, mystère sacré et terrible, lequel certes ne devait pas être employé en vain; et après avoir manqué tant de fois à cette seconde alliance, si ferme, si authentique, si inviolable, vous allez encore la tête levée : ah! mon frère, j'ai pitié de vous; vous ne sentez pas votre malheur, ni le terrible redoublement de vengeance qui vous attend en la vie future : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* C'est ce que j'avais à vous dire dans ma première partie. Mais n'y a-t-il point de remède? Il y en a, n'en doutez pas, un très-efficace; c'est le remède de la pénitence : mais vous en avez tant de fois abusé, que bientôt il ne sera plus remède pour vous. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Outre le mépris que vous faites de l'amitié réconciliée, ce qui aggrave votre faute dans vos rechutes, c'est le mépris du remède : car celui qui méprise le remède, il touche de près à sa perte, et il deviendra bientôt incurable. Pour vous faire sentir vivement, ô pénitents qui retombez, combien vous méprisez ce remède, remarquez, avant toutes choses, que le remède de la pénitence a deux qualités; il guérit le mal passé, il prévient le mal à venir. Ce n'est pas seulement un remède, mais c'est une précaution. Encore que cette vérité soit bien connue, néanmoins, pour vous en donner une grande idée, reprenons-la jusqu'en son principe, et disons que la police céleste avec laquelle Dieu régit les hommes l'oblige à leur faire connaître qu'il déteste infiniment le péché : autrement, dit Tertullien, ce serait un Dieu trop patient et bon déraisonnablement, *Irrationaliter bonum*[1], un Dieu bon jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la faiblesse; « un Dieu, dit-il dans le même « endroit, sous lequel les péchés seraient à leur « aise, et dont on se moquerait impunément : » *Deum sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet*[2]. Voilà une bonté bien méprisable : telle n'est pas la bonté de notre Dieu. « Il est bon, « dit Tertullien, en tant qu'il est ennemi du mal, « non en souffrant le mal : » *Non alias plene bonus sit, nisi mali æmulus*[3]. Pour être bon comme il faut, il exerce l'amour qu'il a pour la justice par la haine qu'il a contre le péché; il se montre défenseur de la vertu en attaquant son contraire : *Uti boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam expugnatione mali impleat*[4].

Il s'ensuit de cette doctrine, que Dieu déteste le péché nécessairement. Mais s'il est ainsi, chrétiens, il est assez malaisé d'entendre de quelle sorte il le pardonne. Voici en effet un grand embarras : laisser le péché impuni, c'est témoigner peu de haine de notre injustice; le punir toujours rigoureusement, c'est avoir peu de pitié de notre faiblesse. Mes frères, que dirons nous? Dieu oubliera-t-il ses miséricordes? Dieu oubliera-t-il ses justices? vengera-t-il toujours le péché? le laissera-t-il régner à son aise? ni l'un ni l'autre, messieurs. Il envoie aux hommes la pénitence pour concilier ces difficultés, et il partage pour cela les temps : il pardonne ce qui est passé, il donne des précautions pour l'avenir : il institue un remède, qui soit tout ensemble un préservatif qui ait la force et de guérir le mal présent et de prévenir le mal futur. Par l'un il contente sa miséricorde, il pardonne; et par l'autre il satisfait l'aversion qu'il a du péché, il le défend. Voilà donc deux qualités de la pénitence; toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires : car si Dieu n'use jamais de miséricorde, que ferons-nous misérables? nous périrons sans ressource; et s'il pardonne sans précaution, ne semble-t-il pas approuver les crimes?

Comme donc ces deux qualités de la pénitence sont nécessaires en même degré, il ne te sert de rien, ô pécheur, de la recevoir en la première, si tu la violes dans la seconde. Tu prends quelque soin de laver tes crimes, et après tu te

[1] *Adv. Marcion.* lib. II, n° 6.
[2] *Ibid.* n° 13.
[3] *Ibid.* lib. I, n° 26.
[4] *Ibid.*

relâches; et tu te reposes, comme si tout l'ouvrage était achevé. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités; je guéris et je préserve; je nettoie et je fortifie : je suis également établie, et pour ôter les péchés commis, et pour empêcher ceux qu'on peut commettre : autrement elle ne ferait que flatter le vice. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif. Ces deux fonctions sont inséparables; pourquoi me veux-tu diviser? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Chrétiens, que répondrons-nous à ce reproche? Il est juste, il est juste, reconnaissons-le; nous avons méprisé la pénitence, parce que nous n'avons pas honoré ses deux qualités.

Mais pour profiter de ce reproche, et mettre cette doctrine en pratique, remarquons, s'il vous plaît, messieurs, que, comme la pénitence a deux vertus, nous devons avoir aussi deux dispositions : la disposition pour la recevoir comme guérissant le passé, c'est la douleur des fautes commises; la disposition pour la recevoir comme prévenant l'avenir, c'est la crainte des occasions qui les ont fait naître. Qui pourrait assez exprimer combien cette crainte est salutaire? Sans la crainte, dit saint Cyprien, on ne peut garder l'innocence, parce qu'elle en est la garde assurée : *Timor innocentiæ custos*[1]. Sans la crainte, dit Tertullien, il n'y a point de pénitence, parce qu'on n'a pas, dit-il, cette crainte qui est son instrument nécessaire : *Nec pœnitentiam adimplevit, quia instrumento pœnitentiæ, id est, metu caruit*[2]. Ainsi la pénitence a deux regards : elle regarde la vie passée, et elle s'afflige et elle gémit d'avoir offensé un Dieu si bon; elle regarde les occasions où son intégrité a tant de fois fait naufrage, et elle est saisie de crainte, et elle marche avec circonspection : comme un homme qui voit dans une tempête le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, renonce pour jamais à la mer et à la navigation : O mer, je ne te verrai plus, ni tes flots ni tes abîmes, ni tes écueils contre lesquels j'ai été près d'échouer; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne seras-tu pas sans frayeur : tant l'image de mon péril est demeurée présente à ma pensée : *Exinde repudium et navi et mari dicunt*[3].

C'est ce que nous devons faire, mes frères; mais c'est ce que nous ne faisons pas. Hélas! vaisseau fragile, battu et brisé par les vents et par les flots et entr'ouvert de toutes parts, tu te jettes encore sur cette mer dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton âme. Tu sais bien ce que je veux dire : tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port; tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes ces tempêtes, et tu ne te défies pas d'une faiblesse trop et trop souvent expérimentée. Quand la pénitence t'aurait guéri (et j'en doute avec raison; et tes rechutes continuelles me font trembler justement pour toi, que toutes tes confessions ne soient sacriléges); mais quand elle t'aurait guéri, que te sert une santé si mal conservée? que te sert le remède de la pénitence, dont tu méprises les précautions si nécessaires? Tes rechutes abattent peu à peu tes forces, le mépris visible du remède te fait toucher de près à ta perte, et rendra enfin le mal incurable : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

La pénitence, mes frères, n'est pas seulement un remède, c'est un remède sacré qu'on ne peut violer sans profanation : et afin de le bien entendre, remettez en votre mémoire cette doctrine si constante des anciens Pères qui appellent la pénitence un second baptême. Le docte Tertullien dans le livre du Baptême, nous donne une belle ouverture pour éclaircir cette vérité, et je vous prie de le bien entendre; il dit donc dans le livre du Baptême que, « nous autres chrétiens, nous « sommes des poissons mystiques, qui ne pouvons « naître que dans l'eau, ni conserver notre vie « qu'en y demeurant : » *Nos pisciculi secundum* ἰχθὺν *nostrum Jesum Christum in aqua nascimur, nec aliter quam in aqua permanendo salvi sumus*[1]; ἰχθὺς, parole de mystère parmi les fidèles, lettres capitales du nom et des qualités de Jésus-Christ : mais laissant ces curiosités, quoiqu'elles soient saintes, expliquons le sens, prenons l'esprit de cette parole. Nous sommes donc comme des poissons qui ne naissons que dans l'eau, parce que nous ne naissons que dans le baptême; et ensuite nous ne vivons pas, si nous ne demeurons toujours dans cette eau sacrée. C'est ce que l'antiquité appelait, « garder son baptême, » *custodire baptismum suum*[2]; c'est-à-dire, le garder saint et inviolable, et en observer les promesses : car si nous sortons de cette eau, nous perdons la netteté qu'elle nous donnait; c'est-à-dire, notre innocence : non-seulement nous perdons la netteté, mais la nourriture et la vie; parce que nous sommes des poissons mystiques, qui ne pouvons vivre que dans l'eau : *nec aliter quam in aqua permanendo....*

Mais s'il est ainsi, chrétiens, quel salut y a-t-il pour nous? car qui de nous demeure en cette eau? qui a conservé son innocence? qui de nous a en-

[1] *Epist.* I, *ad Donat.* p. 2.
[2] *De Pœnit.* n° 6.
[3] *Ibid.* n° 7.

[1] *De Bapt.* n° 1.
[2] *S. Aug. de Symb. ad Cat.* n° 14, t. VI, col. 554.

core son baptême entier? c'est encore une phrase ecclésiastique, bien commune dans les Pères et dans les conciles. Peut-être qu'étant sortis de l'eau du baptême, il nous sera permis d'y rentrer. Non, mes frères, il est impossible: cette eau ne lave point de secondes taches, elle ne reçoit jamais ceux qui ont violé sa sainteté; mais de peur que nous ne périssions sans ressource, Dieu nous a ouvert une autre fontaine, Dieu nous a donné un autre bain où il nous est permis de nous plonger : c'est le bain de la pénitence, baptême de larmes et de sueurs; ce sont les eaux de la pénitence, eaux saintes et sacrées, aussi bien que celles du baptême, parce qu'elles dérivent de la même source, et qu'on ne peut souiller sans profanation : *In die illa erit fons patens domui Israël et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris*[1] : « En ce temps-là il y aura une fontaine « ouverte à la maison de David et aux habitants « de Jérusalem, pour y laver les souillures du pé« cheur, » *patens*, toujours ouverte.

Voilà, mes frères, notre seul remède et notre seconde espérance. Nous ne pouvons vivre que dans l'eau, parce que nous y sommes nés. Étant donc sortis de notre eau natale, si je puis parler de la sorte, c'est-à-dire, de l'eau du baptême, rentrons dans l'eau de la pénitence, et respectons-en la sainteté. Mais c'est ici notre grande infidélité; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes, et que la source de miséricorde fait une source infinie de profanations sacriléges. Car du moins, ainsi que j'ai déjà dit, l'eau du baptême ne peut être souillée qu'une fois, parce qu'elle ne reçoit plus ceux qui la quittent : c'est le bain de la pénitence, toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à reprendre ceux qui retournent; c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante.

Que dirai-je ici, chrétiens, et avec quels termes assez énergiques déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence? « Eau « du baptême, que tu es heureuse, » c'est Tertullien qui vous parle; « que tu es heureuse, eau « mystique qui ne laves qu'une seule fois : » *Felix aqua, quæ semel abluit*, « qui ne sers point « de jouet aux pécheurs, » *quæ ludibrio peccatoribus non est*, « qui, n'étant point souillée de « beaucoup d'ordures, ne gâtes pas ceux que tu « laves, » *quæ non assiduitate sordium infecta, rursus quos diluit inquinat*[2]! Ce sont les eaux de la pénitence qui reçoivent toutes sortes d'ordures; ce sont elles qui sont tous les jours souillées, parce qu'elles sont toujours ouvertes : non-seulement elles sont souvent infectées; mais elles servent, contre leur nature, à souiller les hommes : *rursus quos abluit inquinat :* c'est notre malice qui en est cause, mais enfin il est véritable; elles servent à nous souiller, parce que la facilité de nous y laver fait que nous ne craignons pas les ordures. Qui ne se plaindrait, chrétiens, de voir cette eau si souvent violée, seulement à cause qu'elle est bienfaisante?

Que dirai-je, ou me tournerai-je pour arrêter ces profanations? dirai-je que Dieu, pour punir les hommes de leurs sacriléges, a résolu désormais de fermer cette fontaine à ceux qui retombent? mais je parlerai contre l'Évangile. Il est bien écrit qu'il n'y a qu'un baptême, et l'on n'y retourne jamais; mais, au contraire, il est écrit de la pénitence : « Tout ce que vous remettrez « sera remis, tout ce que vous délierez sera dé« lié[1]. » Jésus-Christ n'y apportant point de limitation, qui suis-je pour restreindre ses volontés? Non, pécheurs, je ne puis vous dire que vous êtes exclus de cette eau : l'eussiez-vous profanée cent fois, mille fois; revenez, elle est prête à vous recevoir, et vous pouvez encore y laver vos crimes. Que dirai-je donc pour vous arrêter? Quoi? qu'encore qu'elle soit ouverte, Dieu ne vous permettra pas d'en aborder; qu'il vous fera mourir d'une mort soudaine, sans avoir le loisir de vous reconnaître, ou bien qu'il retirera tout à coup ses grâces? Mais qui a pénétré les conseils de Dieu? qui sait le terme où il vous attend? chrétiens, je n'entreprends pas de le définir.

Exhorterai-je vos confesseurs à vous refuser toujours l'absolution dans vos rechutes continuelles, pour vous inspirer plus de crainte? Mais vos besoins particuliers n'étant pas de ma connaissance, c'est à eux à user dans les occasions avec charité et discrétion de cette conduite médicinale : seulement puis-je dire généralement que comme il faut craindre dans ces rencontres de ne pas favoriser la présomption, il faut prendre garde, et bien prendre garde de ne pas accabler la faiblesse. Mais si tous ces moyens me sont ôtés pour vous faire appréhender les rechutes, que dirai-je enfin à des hommes que la difficulté désespère, et que la facilité précipite? Voici, mes frères, ce que Dieu m'inspire; qu'il le fasse profiter pour votre salut. Il est vrai, les eaux de la pénitence sont toujours ouvertes pour laver nos fautes : bonté de mon Dieu, est-il possible! vous ne le savez que trop; c'est ce qui nourrit votre impénitence : mais sachez, pour vous retenir, qu'il se rend toujours plus difficile.

Dans le premier dessein de Dieu, la grâce ne devait être donnée qu'une fois. Les anges l'ont

[1] *Zach.* XIII, 1.
[2] *De Bapt.* n° 15.

[1] *Matth.* XVI, 19.

perdue; il n'y aura jamais de retour: les hommes l'ont perdue; elle leur était ôtée pour jamais. Mais, prédicateur, que nous dites-vous? d'où vient donc que nous l'avons recouvrée? D'où vient? ne le savez-vous pas? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Est-ce donc que vous ignorez que la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne? Ce n'est pas à nous qu'on la restitue : c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède; nous l'avons de lui par transport : ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres. Il est vrai que l'ayant une fois rendue aux mérites infinis de son fils, il donne son Esprit sans mesure, il ne met point de bornes à ses dons; autant de fois que vous la perdez, autant la pouvez-vous recouvrer. Mais quoiqu'il se soit si fort relâché de la première résolution de ne la donner qu'une fois, il n'oublie pas néanmoins toute sa rigueur; et pour nous tenir dans la crainte, il a trouvé ce tempérament : qu'il se rend toujours plus difficile.

Par exemple vous avez reçu la grâce au baptême, avec quelle facilité! nous le voyons tous les jours par expérience : nous n'y avons rien contribué du nôtre; et Dieu s'est montré si facile, qu'il a même accepté pour nous les promesses de nos parents. Si nous péchons après le baptême, cette première facilité ne se trouve plus : il n'y a plus pour nous d'espérance que dans les larmes, dans les travaux de la pénitence, que l'antiquité chrétienne appelle à la vérité un baptême, mais un baptême laborieux. Écoutez le concile de Trente : « Nous ne pouvons, nous dit-il, parvenir « par le sacrement de pénitence à cette nou« veauté et cette intégrité, que le péché nous a « fait perdre, sans beaucoup de larmes et de « grands travaux, la justice divine l'exigeant « ainsi; en sorte que c'est avec raison que la péni« tence a été appelée par les saints Pères un bap« tême laborieux : » *Ad quam tamen novitatem et integritatem per sacramentum pœnitentiæ sine magnis nostris fletibus et laboribus, divina id exigente justitia, pervenire non possumus : ut merito pœnitentia laboriosus quidam baptismus a sanctis Patribus dictus fuerit*[1]. D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la loi que nous avons dite? Vous avez perdu la justice; ou jamais vous n'y rentrerez, ou ce sera toujours avec plus de peine. Et si nous profanons le mystère, non-seulement du baptême, mais encore de la pénitence, ne s'ensuit-il pas, par la même suite, que Dieu se rendra toujours plus inexorable? pourquoi? parce qu'il veut bien user de miséricorde, mais non l'abandonner au mépris : pourquoi? parce que vous manquez à la foi donnée, et à l'amitié réunie; parce que vous méprisez le remède; parce que vous profanez le mystère. Enfin tout ce que j'ai dit conclut à ce point, que la difficulté s'augmente toujours : et étant retombés mille et mille fois, jugez, pécheurs, où vous en êtes; quels obstacles, quels embarras, quel chaos étrange il y a entre vous et la grâce.

Et ne me dites pas : Je ne sens point cette peine, je me confesse toujours avec la même facilité, je dis mon *Peccavi* de même manière. C'est cette malheureuse facilité qui me donne de la défiance, qui me convainc que ta conversion est bien difficile. Je ne puis souffrir un pécheur que la pénitence n'inquiète pas, qui va réglément à ses jours marqués sans peine, sans soin, sans travail aucun, décharger son fardeau à son confesseur, et s'en retourne dans sa maison sans songer davantage à changer sa vie. Je veux qu'un pécheur soit troublé, je veux qu'il frémisse contre soi-même; je veux qu'il s'irrite contre ses faiblesses, qu'il se plaigne de sa langueur, qu'il se fâche de sa lâcheté. Si je te voyais troublé de la sorte, j'aurais quelque espérance de ta conversion; je croirais que ton cœur étant ému pourrait peut-être changer de situation : si je le voyais ébranlé jusqu'aux fondements, je croirais que ses habitudes corrompues en seraient peut-être déracinées par ce bienheureux renversement de toi-même, et que, comme dit saint Augustin, la tyrannie de la coutume pourrait être enfin surmontée par les efforts violents de la pénitence : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi*[1]. Mais cette prodigieuse facilité avec laquelle vous avalez l'iniquité comme l'eau, et la pénitence de même, c'est ce qui me fait craindre pour vous que ce jeu et ce passage continuel de la grâce au crime, du crime à la grâce, ne se termine enfin par quelque événement tragique. Si je ne désespère pas, je la tiens presque déplorée. N'abusez pas de ce que j'ai dit : il n'y a pas de bornes qui nous soient connues; mais il y en a néanmoins, et Dieu n'a pas résolu de laisser croître vos péchés jusqu'à l'infini : *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare*[2]? « Qui peut connaître la gran« deur de votre colère, et en comprendre toute « l'étendue autant qu'elle est redoutable? »

Le fruit commence par être vert, et sa crudité offense le goût; mais il faut qu'il vienne à la maturité : ainsi le pécheur qui se convertit peut demeurer quelque temps infirme et fragile; et les fruits de la pénitence, quoique encore amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par

[1] *Sess.* XIV, cap. II.

[1] *In Joan. tract.* XLIX, n° 19, t. III, part. II, col. 627
[2] *Ps* LXXXIX, 13

l'espérance qu'ils donnent de maturité. Mais que jamais nous ne soyons mûrs, c'est-à-dire, jamais fermes, ni jamais constants; que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Évangile, c'est-à-dire, une conversion durable et constante; que notre vie toujours partagée entre la vertu et le crime ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu elle prenne le parti du crime, et le fasse régner en nous malgré les sacrements tant de fois reçus : c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Pythagore, un Platon; il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans ses sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes, plus aveugles que les philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens lorsque nous passons notre vie dans une perpétuelle inconstance; aujourd'hui dans le bain de la pénitence, et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial et dans toutes les corruptions du monde; peut-on faire un plus grand outrage au christianisme? Ce n'est pas ainsi que nos pères nous ont parlé des rechutes.

Un saint concile d'Espagne dit que la rechute fait un jeu profane et un sacrilége amusement de la communion [1]. Un ancien Père nous dit que retomber dans le crime auquel on a renoncé, c'est se repentir de sa pénitence, c'est condamner Jésus-Christ avec connaissance de cause et après l'avoir goûté, c'est le sacrifier à ses passions, et faire satisfaction au démon de ce qu'on avait osé secouer son joug détestable [2].

Mais quelque véhéments que soient les saints Pères à nous exprimer l'horreur des rechutes, rien n'égale les expressions des apôtres. Saint Paul dit que retomber dans les premiers crimes, c'est affliger le Saint-Esprit [3] : et avec raison; car on le contraint, contre sa nature, à quitter la demeure qu'il voulait garder, et d'où chassé une fois il ne reviendra plus qu'avec répugnance : c'est crucifier Jésus-Christ encore une fois [4], fouler aux pieds son sang répandu pour nous, et renouveler toutes les sanglantes railleries dont les Juifs l'ont persécuté dans son agonie; car en effet c'est lui reprocher qu'il ne peut pas conserver une âme qu'il a acquise, ni descendre de la croix où le pécheur le va mettre, ni soutenir sa victoire contre le démon. Le même saint Paul ajoute que la terre qui a été cultivée et qui a reçu la pluie du ciel, c'est-à-dire, une âme renouvelée par les sacrements et arrosée de la grâce, qui malgré cette culture sacrée ne produit que de mauvais fruits, est maudite et réprouvée [1].

Saint Pierre sera-t-il moins fort? écoutez-le. Vous déplorez, et avec raison, la misère des nations infidèles, qui n'ayant jamais connu Dieu, ni les mystères de son royaume, périssent dans leur ignorance. Mais saint Pierre vous dit qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais connu la voie de justice, que de se retirer de la sainte loi dont on a connu l'équité; car c'est justement, poursuit cet apôtre, ce qui est dit dans les Proverbes : *Canis reversus ad suum vomitum* [2]. Si je traduis ces paroles, je ferai horreur à vos sens; si je vous dis que, selon saint Pierre, le pénitent qui retombe dans ses premiers crimes, c'est un chien qui reprend ce qu'il a jeté, vos oreilles délicates seront offensées : et néanmoins nous ne craignons pas quelque chose de plus horrible; c'est de reprendre nos voies corrompues et de ravaler le poison qu'un remède salutaire nous avait ôté, afin qu'il achève de nous perdre et de déchirer nos entrailles!

Mais que dit le Fils de Dieu lui-même, lui qui trouvant dans sa parabole l'arbre cultivé, et n'y voyant point paraître de fruit, prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu [3]; qui nous montre le démon chassé, plus fort quand il a repris sa première place [4], plus fort en nombre, sept pour un; plus fort en malice, [sept autres] plus malins que lui; plus fort en stabilité, et il demeure; et l'état du pécheur toujours plus mauvais après la rechute; et la maladie d'autant plus mortelle, qu'après avoir triomphé, pour ainsi parler, de la nature, elle surmonte encore les remèdes mêmes? Si donc, selon sa parole, les difficultés s'augmentent toujours; si en effet par un juste jugement de Dieu la pénitence est plus difficile que le baptême, et que par la même règle la pénitence souvent violée, à mesure qu'on la méprise augmente les difficultés de la conversion et y ajoute de nouveaux obstacles, où en sommes-nous, ô Dieu vivant! et quel effroyable chaos avons-nous mis entre Dieu et nous par nos continuelles rechutes!

[1] *Concil. Eliberit. can.* XLVII, *Labb.* t. I, col. 975.
[2] *Tertull. de Pœnit.* n° 5.
[3] *Ephes.* IV, 30.
[4] *Hebr.* VI, 6.

[1] *Hebr.* VI, 7, 8.
[2] II. *Petr.* II, 21.
[3] *Luc.* XIII, 6, 7.
[4] *Ibid.* XI, 26.

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR,

SUR LA CHARITÉ FRATERNELLE.

Trois préceptes de Jésus-Christ pour établir la concorde parmi les hommes. Ordre que Dieu a établi dans l'union des hommes. Quel est le fondement de l'amour du prochain. Pourquoi si peu d'amitié solide dans le monde. Combien un ami fidèle nous est utile. Dangers des flatteurs. Devoirs de la charité envers le prochain.

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

Où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je serai là au milieu d'elles. Matth. XVIII, 20.

Ce que dit saint Augustin est très-véritable, qu'il n'y a rien de si paisible ni de si farouche que l'homme; rien de plus sociable par sa nature, ni rien de plus discordant et de plus contredisant par son vice : *Nihil est enim quam hoc genus tam discordiosum vitio, tam sociale natura*[1]. L'homme était fait pour la paix, et il ne respire que la guerre. Il s'est mêlé dans le genre humain un esprit de dissension et d'hostilité qui bannit pour toujours le repos du monde. Ni les lois, ni la raison, ni l'autorité ne sont pas capables d'empêcher que l'on ne voie toujours parmi nous la confiance tremblante et les amitiés incertaines, pendant que les soupçons sont extrêmes, les jalousies, furieuses; les médisances, cruelles; les flatteries, malignes; les inimitiés, implacables.

Jésus-Christ s'oppose dans notre évangile au cours et au débordement de tant de maux; et il y établit la concorde et la société entre les hommes par trois préceptes admirables, qui comprennent les devoirs les plus essentiels de notre mutuelle correspondance. Premièrement il ordonne que l'on s'unisse en son nom, et se déclare le protecteur d'une telle société : *Ubi fuerint duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* : « Où seront deux ou trois personnes assemblées en mon nom, là je serai au milieu « d'elles. » En second lieu il nous enseigne de nous corriger mutuellement par des avis charitables : *Corripe eum inter te et ipsum solum*[2] : « Reprenez, dit-il, votre frère entre vous et lui. » Enfin il commande expressément de pardonner les injures, et il ne donne aucunes bornes à cette indulgence : « Pardonnez, dit-il, les offenses, je ne « dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante « fois sept fois; » c'est-à-dire, jusqu'à l'infini et sans aucunes limites : *Usque septuagies septies*[3].

[1] *De Civ. Dei*, lib. XII, cap. XXVII, t. VII, col. 325.
[2] *Matth.* XVIII, 15.
[3] *Ibid.* 22.

Je trouve dans ces trois préceptes tout ce qu'il y a de plus important dans la charité fraternelle : car trois choses étant nécessaires, d'en établir le principe, d'en ordonner l'exercice, d'en surmonter les obstacles, Jésus-Christ établit le principe de l'amitié chrétienne dans l'autorité de son nom, *In nomine meo*. Il en prescrit le plus noble et le plus utile exercice dans les avertissements mutuels : *Corripe eum*. Enfin il en surmonte le plus grand obstacle par le pardon des injures : *Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies*. C'est le sujet de ce discours. Entrons d'abord en matière, et montrons avant toutes choses, dans le premier point, que Dieu seul est le fondement de toute amitié véritable.

PREMIER POINT.

Quoique l'esprit de division se soit mêlé bien avant dans le genre humain, il ne laisse pas de se conserver au fond de nos cœurs un principe de correspondance et de société mutuelle qui nous rend ordinairement assez tendres, je ne dis pas seulement à la première sensibilité de la compassion, mais encore aux premières impressions de l'amitié. De là naît ce plaisir si doux de la conversation, qui nous fait entrer comme pas à pas dans l'âme les uns des autres. Le cœur s'échauffe, se dilate; on dit souvent plus qu'on ne veut, si l'on ne se retient avec soin; et c'est peut-être pour cette raison que le Sage dit quelque part, si je ne me trompe, que la conversation enivre, parce qu'elle pousse au dehors le secret de l'âme par une certaine chaleur et presque sans qu'on y pense. Par là nous pouvons comprendre que cette puissance divine, qui a comme partagé la nature humaine entre tant de particuliers, ne nous a pas tellement détachés les uns des autres, qu'il ne reste toujours dans nos cœurs un lien secret et un certain esprit de retour pour nous rejoindre. C'est pourquoi nous avons presque tous cela de commun, que non-seulement la douleur, qui étant faible et impuissante, demande naturellement du soutien; mais la joie, qui abondante en ses propres biens semble se contenter d'elle-même, cherche le sein d'un ami pour s'y répandre, sans quoi elle est imparfaite et assez souvent insipide : tant il est vrai, dit saint Augustin, que rien n'est plaisant à l'homme s'il ne le goûte avec quelque autre homme dont la société lui plaise : *Nihil est homini amicum sine homine amico*[1].

Mais comme ce désir naturel de société n'a pas assez d'étendue, puisqu'il se restreint ordinairement à ceux qui nous plaisent par quelque conformité de leur humeur avec la nôtre; ni assez de cordialité, puisqu'il est le plus souvent ci-

[1] *Ad Prob. Epist.* CXXX, n° 4, t. II, col. 384.

menté par quelque intérêt, faible et ruineux fondement de l'amitié mutuelle; ni enfin assez de force, puisque nos humeurs et nos intérêts sont des choses trop changeantes pour être l'appui principal d'une concorde solide : Dieu a voulu, chrétiens, que notre société et notre mutuelle confédération dépendît d'une origine plus haute; et voici l'ordre qu'il a établi. Il ordonne que l'amour et la charité s'attachent premièrement à lui comme au principe de toutes choses, que de là elle se répande par un épanchement général sur tous les hommes qui sont nos semblables, et que lorsque nous entrerons dans des liaisons et des amitiés particulières, nous les fassions dériver de ce principe commun, c'est-à-dire, de lui-même; sans quoi je ne crains point de vous assurer que jamais vous ne trouverez d'amitié solide, constante, sincère.

Cet ordre de la charité est établi, chrétiens, dans ces deux commandements qui sont, dit le Fils de Dieu, le mystérieux « abrégé de la loi et » des prophètes : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu « de tout ton cœur, et tu aimeras ton prochain « comme toi-même[1]. » Et afin que vous entendiez avec combien de sagesse Jésus-Christ a renfermé dans ces deux préceptes toute la justice chrétienne, vous remarquerez, s'il vous plaît, que pour garder la justice nous n'avons que deux choses à considérer, premièrement sous qui nous avons à vivre, et ensuite avec qui nous avons à vivre. Nous vivons sous l'empire souverain de Dieu et nous sommes faits pour lui seul; c'est pourquoi le devoir essentiel de la nature raisonnable, c'est de s'unir saintement à Dieu par une fidèle dépendance : mais comme en vivant ensemble sous son empire suprême, nous avons aussi à vivre avec nos semblables en paix et en équité, il s'ensuit que l'accessoire est le second bien, que nous ne devons chérir que pour Dieu; mais aussi qui nous doit être après Dieu le plus estimable, c'est notre société mutuelle. Par où vous voyez manifestement qu'en effet toute la justice consiste dans l'observance de ces deux préceptes, conformément à cette parole de notre Sauveur : « Toute la loi et les prophètes « dépendent de ces deux commandements : » *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ*[2].

Cette doctrine étant supposée, il est aisé de comprendre que le premier de ces préceptes, c'est-à-dire, celui de l'amour de Dieu, est le fondement nécessaire de l'autre, qui regarde l'amour du prochain. Car qui ne voit clairement que pour aimer le prochain comme nous-mêmes il faut être capable de lui désirer et même de lui procurer le même bien que nous désirons? et pour pouvoir s'élever à une si haute et si pure disposition, ne faut-il pas avoir détaché son cœur des biens particuliers, où nous pouvons être divisés par la partialité et la concurrence, pour retourner par un amour chaste au bien commun et général de la créature raisonnable, c'est-à-dire Dieu, qui seul suffit à tous par son abondance, et que nous possédons d'autant plus que nous travaillons davantage à en faire part aux autres? Celui donc qui aime Dieu d'un cœur véritable, comme parle l'Écriture sainte[1], est capable d'aimer cordialement, non-seulement quelques hommes, mais tous les hommes, et de vouloir du bien à tous avec une charité parfaite. Mais celui au contraire qui n'aime pas Dieu, quoi qu'il dise et quoi qu'il promette, il n'aimera que lui-même; et ainsi tout ce qu'il aura d'amour pour les autres ne peut jamais être ni pur ni sincère, ni enfin assez cordial pour mériter qu'on s'y fie.

En effet, cette attache intime que nous avons à nous-mêmes, c'est la ligne de séparation, c'est la paroi mitoyenne entre tous les cœurs, c'est ce qui fait que chacun de nous se renferme tout entier dans ses intérêts et se cantonne en lui-même, toujours prêt à dire avec Caïn : « Qu'ai-je affaire « de mon frère? » *Num custos fratris mei sum ego*[2]? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul parlant de ceux qui s'aiment eux-mêmes, dit que « ce sont « des hommes sans affection, et ennemis de la « paix : » *Erunt homines seipsos amantes, sine affectione, sine pace*[3]. Car il est vrai que notre amour-propre nous empêche d'aimer le prochain comme la loi le prescrit. La loi veut que nous l'aimions comme nous-mêmes, *sicut teipsum*; parce que selon la nature et selon la grâce il est notre prochain et notre semblable, et non pas notre inférieur : mais l'amour-propre bien mieux obéi fait que nous l'aimons pour nous-mêmes, et non pas comme nous-mêmes; non pas dans un esprit de société pour vivre avec lui en concorde, mais dans un esprit de domination pour le faire servir à nos desseins. C'est ainsi que le monde aime, vous le savez; et c'est pourquoi il est véritable que le monde n'aime rien, et qu'on n'y trouve point d'amitié solide : *sine affectione, sine pace*. Non; jamais l'homme ne sera capable d'aimer son prochain comme soi-même et dans un esprit de société, jusqu'à ce qu'il ait triomphé de son amour-propre en aimant Dieu plus que soi-même. Car pour faire ce grand effort, de nous détacher de nous-mêmes, il faut avoir quelque objet qui soit dans une si haute élévation, que

[1] *Luc.* X, 27.
[2] *Matth.* XXII, 40.

[1] *Jos.* XXIV, 14.
[2] *Genes.* IV, 9.
[3] *II. Tim.* III, 2, 3.

nous croyions ne rien perdre en renonçant à nous-mêmes pour nous abandonner à lui sans réserve. Or est-il que Dieu est le seul à qui cette haute supériorité et cet avantage appartient ; et les créatures qui nous environnent, bien loin d'être naturellement au-dessus de nous, sont au contraire rangées avec nous dans le même degré de bassesse sous l'empire souverain de ce premier Être.

Par conséquent, chrétiens, jusqu'à ce que nous aimions celui qui peut seul par sa dignité nous arracher à nous-mêmes, nous n'aimerons que nous-mêmes. La source de notre amitié pourra bien en quelque sorte couler sur les autres, mais elle aura toujours son reflux sur nous ; et toute notre générosité ne sera qu'un art un peu plus honnête de se faire des créatures, ou de contenter une gloire intérieure. Ainsi le véritable amour du prochain a son principe nécessaire dans l'amour de Dieu, il marche avec lui d'un pas égal ; et quoiqu'on trouve quelquefois des naturels nobles qui semblent s'élever beaucoup au-dessus de toutes les faiblesses communes, je soutiens qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse changer dans nos cœurs cette pente de la nature, de ne s'attacher qu'à soi-même. Comme donc Dieu est peu aimé, il ne faut pas s'étonner si le prophète s'écrie qu'il ne sait plus à qui se fier. Nous habitons, dit-il, au milieu des fraudes et des tromperies, chacun se défie et chacun trompe ; il n'y a plus de droiture, il n'y a plus de sûreté, il n'y a plus de foi parmi les hommes : *Unusquisque se a proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam ; et omnis amicus fraudulenter incedet, et vir fratrem suum deridebit.... Habitatio tua in medio doli*[1]. « On ne trouve « plus de saint sur la terre ; il n'y a personne qui « ait le cœur droit : tous tendent des piéges pour « verser le sang ; le frère cherche la mort de son « frère. Ne vous fiez point à votre ami.... Car « l'homme a pour ennemis ceux de sa propre mai- « son : » *Periit sanctus de terra, et rectus in hominibus non est : omnes in sanguine insidiantur, vir fratrem suum ad mortem venatur.... Nolite credere amico.... Et inimici hominis, domestici ejus*[2].

Je pourrais bien, chrétiens, faire aujourd'hui les mêmes plaintes ; et encore qu'on ne vit jamais plus de caresses, plus d'embrassements, plus de paroles choisies, pour témoigner une parfaite cordialité, ah ! si nous pouvions percer dans le fond des cœurs, si une lumière divine venait découvrir tout à coup ce que la bienséance, ce que l'intérêt, ce que la crainte tient si bien caché ; ô quel étrange spectacle ! et que nous serions étonnés de nous voir les uns les autres avec nos soupçons, et nos jalousies, et nos répugnances secrètes les uns pour les autres ! Non ; l'amitié n'est qu'un nom en l'air, dont les hommes s'amusent mutuellement et auquel aussi ils ne se fient guère. Que si ce nom est de quelque usage, il signifie seulement un commerce de politique et de bienséance. On se ménage par discrétion les uns les autres ; on oblige par honneur et on sert par intérêt, mais on n'aime pas véritablement. La fortune fait les amis, la fortune les change bientôt : comme chacun aime par rapport à soi, cet ami de toutes les heures est au hasard à chaque moment de se voir sacrifié à un intérêt plus cher ; et tout ce qui lui restera de cette longue familiarité et de cette intime correspondance, c'est que l'on gardera un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque simulacre d'amitié et quelque dignité d'un nom si saint. C'est ainsi que savent aimer les hommes du monde. Démentez-moi, messieurs, si je ne dis pas la vérité : et certes, si je parlais en un autre lieu, j'alléguerais peut-être la cour pour exemple ; mais puisque c'est à elle que je parle, qu'elle se connaisse elle-même et qu'elle serve de preuve à la vérité que je prêche.

Concluons donc, chrétiens, que la charité envers Dieu est le fondement nécessaire de la société envers les hommes ; c'est de cette haute origine que la charité doit s'épancher généreusement sur tous nos semblables par une inclination générale de leur bien faire dans toute l'étendue du pouvoir que Dieu nous en donne. C'est de ce même principe que doivent naître nos amitiés particulières, qui ne seront jamais plus inviolables ni plus sacrées que lorsque Dieu en sera le médiateur. Jonathas et David étaient unis en cette sorte, et c'est pourquoi le dernier appelle leur amitié mutuelle, « l'alliance du Seigneur, » *fœdus Domini*[1], parce qu'elle avait été contractée sous les yeux de Dieu et qu'il devait en être le protecteur, comme il en était le témoin. Aussi le monde n'en a jamais vu ni de plus tendre, ni de plus fidèle, ni de plus désintéressée. Un trône à disputer entre ces deux parfaits amis n'a pas été capable de les diviser, et le nom de Dieu a prévalu à un si grand intérêt. Heureux celui, chrétiens, qui pourrait trouver un pareil trésor ! Il pourrait bien mépriser à ce prix toutes les richesses du monde ; car une telle amitié contractée au nom de Dieu, et jurée, pour ainsi dire, entre ses mains, ne craint pas les dissimulations ni les tromperies. Tout s'y fait aux yeux de celui qui voit dans le fond des cœurs ; et sa vérité éternelle, fidèle caution de la foi donnée, garantit cette amitié sainte des changements

[1] *Jer.* IX, 4, 5, 6.
[2] *Mich.* VII, 2-5, 6.

[1] I. *Reg.* XX, 8.

infinis dont le temps et les intérêts menacent tous les autres. Un ami de cette sorte fidèle à Dieu et aux hommes est un trésor inestimable; et il nous doit être sans comparaison plus cher que nos yeux, parce que souvent nous voyons mieux par ses yeux que par les nôtres, et qu'il est capable de nous éclairer quand notre intérêt nous avengle : c'est ce qu'il faut vous expliquer dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même; et saint Augustin a raison de dire [1] qu'il vaut mieux savoir ses défauts que de pénétrer tous les secrets des États et des empires, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais encore la plus rare de toutes. Nous jetons nos regards bien loin, et, pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes : tout le monde connait nos défauts, nous seuls ne les savons pas; et deux choses nous en empêchent.

Premièrement, chrétiens, nous nous voyons de trop près; l'œil se confond avec l'objet; et nous ne sommes pas assez détachés de nous pour nous regarder d'un regard distinct et nous voir d'une pleine vue. Secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connaître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre, qui n'a pas su couvrir nos défauts; et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne si peu qu'il y paraisse d'imperfection. Le roi Achab, violent, imbécile et faible, ne pouvait endurer Michée, qui lui disait de la part de Dieu la vérité de ses fautes et de ses affaires, qu'il n'avait pas la force de vouloir apprendre : et il voulait qu'il lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires. C'est ainsi que sont faits les hommes; et c'est pourquoi le divin Psalmiste a raison de s'écrier : *Delicta quis intelligit* [2]? « Qui est-ce qui connait ses défauts? » Où est l'homme qui sait acquérir cette science si nécessaire? Combien sommes-nous ardents et vainement curieux! Dans quel abîme des cœurs, dans quels mystères secrets de la politique, dans quelle obscurité de la nature n'entreprenons-nous pas de pénétrer? Malgré cet espace immense qui nous sépare d'avec le soleil, nous avons su découvrir ses taches; c'est-à-dire, remarquer des ombres dans le sein même de la lumière. Cependant nos propres taches nous sont inconnues, nous seuls voulons être sans ombre; et nos défauts, qui sont la fable du peuple, nous sont cachés à nous-mêmes : *Delicta quis intelligit?*

Pour acquérir, chrétiens, une science si nécessaire, il ne faut point d'autre docteur qu'un ami fidèle. Venez donc, ami véritable, s'il y en a quelqu'un sur la terre, venez me montrer mes défauts que je ne vois pas. Montrez-moi les défauts de mes mœurs, ne me cachez pas même ceux de mon esprit. Ceux que je pourrai réformer, je les corrigerai par votre assistance; et s'il y en a qui soient sans remède, ils serviront à confondre ma présomption. Venez donc, encore une fois, ô ami fidèle, ne me laissez pas manquer en ce que je puis, ni entreprendre plus que je ne puis, afin qu'en toutes rencontres je mesure ma vie à la raison, et mes entreprises à mes forces.

Cette obligation, chrétiens, entre les personnes amies, est de droit étroit et indispensable. Car le précepte de la correction étant donné pour toute l'Église dans l'Évangile que nous traitons, il serait sans doute à désirer que nous fussions tous si bien disposés que nous pussions profiter des avis de tous nos frères. Mais comme l'expérience nous fait voir que cela ne réussit pas, et qu'il importe que nous regardions à qui nos conseils peuvent être utiles, ce précepte de nous avertir mutuellement se réduit pour l'ordinaire envers ceux dont nous professons d'être amis.

Je suis bien aise, messieurs, de vous dire aujourd'hui ces choses, parce que nous tombons souvent dans de grands péchés pour ne pas assez connaître les sacrés devoirs de l'amitié chrétienne. La charité, dit saint Augustin [1], voudrait profiter à tous; mais comme elle ne peut s'étendre autant dans l'exercice, qu'elle fait dans son intention, elle nous attache principalement à ceux qui par le sang, ou par l'amitié, ou par quelqu'autre disposition des choses humaines, nous sont en quelque sorte échus en partage. Regardons nos amis en cette manière : pensons qu'un sort bienheureux nous les a donnés pour exercer envers eux ce que nous devrions à tous, si tous en étaient capables. C'est une parole digne de Caïn, que de dire : Ce n'est pas à moi à garder mon frère; croyons, messieurs, au contraire, que nos amis sont à notre garde, qu'il n'y a rien de plus cruel que la complaisance que nous avons pour leurs vices, que nous taire en ces rencontres c'est les trahir, et que ce n'est pas le trait d'un ami, mais l'action d'un barbare, que de les laisser tomber dans un précipice faute de lumière, pendant que nous avons en main un flambeau que nous pourrions leur mettre devant les yeux : ***Vir iniquus lactat amicum suum, et ducit eum per viam***

[1] *De Trin.* lib. IV, n° 1, t. VIII, col. 809.
[2] *Ps.* XVIII, 12.

[1] *De Ver. Rel.* n° 91, t. I, col. 780.

non bonam[1] : « L'homme injuste séduit son ami, « et il le conduit par une voie qui n'est pas bonne. »

Après avoir établi l'obligation de ces avis charitables, montrons-en les conditions dans les paroles précises de notre évangile. Premièrement, chrétiens, il y faut de la fermeté et de la vigueur; car, remarquez, le Sauveur n'a pas dit : Avertissez votre frere, mais « Reprenez votre frère[2]. » Usez de la liberté que le nom d'amitié vous donne, ne cédez pas, ne vous rendez pas, soutenez vos justes sentiments, parlez à votre ami en ami : jetez-lui quelquefois au front des vérités toutes sèches qui le fassent rentrer en lui-même; ne craignez point de lui faire honte, afin qu'il se sente pressé de se corriger, et que, confondu par vos reproches, il se rende enfin digne de louanges.

Mais, avec cette fermeté et cette vigueur, gardez-vous bien de sortir des bornes de la discrétion : je sais ceux qui se glorifient des avis qu'ils donnent, qui veulent s'en faire honneur plutôt que d'en tirer de l'utilité, et triompher de leur ami plutôt que de le servir. Pourquoi le reprenez-vous ou pourquoi vous en vantez-vous devant tout le monde? C'était une charitable correction, et non une insulte outrageuse que vous aviez à lui faire. Le Maître avait commandé; écoutez le Sauveur des âmes : « Reprenez, dit-il[3], entre « vous et lui; » parlez en secret, parlez à l'oreille. N'épargnez pas le vice, mais épargnez la pudeur, et que votre discrétion fasse sentir au coupable que c'est un ami qui parle.

Mais surtout venez animé d'une charité véritable; pesez cette parole du Sauveur des âmes; « S'il vous écoute, dit-il[4], vous aurez gagné votre « frère. » Quoiqu'il se fâche, quoiqu'il s'irrite, ne vous emportez jamais. Faites comme les médecins; pendant qu'un malade troublé leur dit des injures, ils lui appliquent des remèdes : *Audiunt convitium, præbent medicamentum*, dit saint Augustin[5]. Suivez l'exemple de saint Cyprien, dont le même saint Augustin a dit ce beau mot : qu'il reprenait les pécheurs avec une force invincible, et aussi qu'il les supportait avec une patience infatigable : *Et veritatis libertate redarguit, et charitatis virtute sustinuit*[6].

Mais pendant que le Fils de Dieu nous prépare avec tant de soin des avertissements autant charitables que fermes et vigoureux, songeons à les bien recevoir. Apprenons de lui à connaître nos véritables amis, et à les distinguer d'avec les flatteurs. Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver contre un poison si subtil? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes; car qui ne se tient pas pour tout averti? Où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie? mais en les craignant on y tombe; et le flatteur nous tourne en tant de façons qu'il est malaisé de lui échapper. De dire, avec cet ancien[1], qu'on le connaîtra par une certaine affectation de plaire en toute rencontre, ce n'est pas aller à la source; c'est parler de l'artifice le plus vulgaire et du fard le plus grossier de la flatterie. Celle de la cour est bien plus subtile : elle sait non-seulement avoir de la complaisance, mais encore résister et contredire, pour céder plus agréablement en d'autres rencontres. Elle imite non-seulement la douceur de l'ami, [mais encore] jusqu'à sa franchise et sa liberté; et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement, que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant l'appât est délicat et imperceptible, tant la séduction est puissante!

Donc, pour arracher la racine, cessons de nous prendre aux autres d'un mal qui vient de nous-mêmes. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent par le dehors; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs : surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir au dedans, et tant que nous écouterons ce flatteur, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres. Car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence. Ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette secrète intrigue de notre cœur, dans cette complaisance de notre amour-propre, qu'ils nous font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ils rassurent dans ses propres vices notre conscience tremblante; « et mettent, dit saint Paulin, le « comble à nos péchés par le poids d'une louange « injuste et artificieuse : » *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulat*[2]. Que si nous voulons les déconcerter, et rompre cette intelligence, voici l'unique remède; un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes : Oui, je veux résolument savoir mes défauts : je voudrais bien ne les avoir pas; mais puisque je les ai, je les veux connaître, quand même

[1] *Prov.* XVI, 29.
[2] *Matth.* XVIII, 15.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*
[5] *Serm.* CCCLVII, n° 4, t. V, col. 1393.
[6] *De Baptis. cont. Donat.* lib. V, cap. XVII, n° 23, t. IX, col. 153.

[1] *Cicer. de Amicit.* n° 15.
[2] *Epist.* XXIV, *ad Sever.* n° 1.

je ne voudrais pas encore le corriger : car quand mon mal me plairait encore, je ne prétends pas pour cela le rendre incurable; et si je ne press pas ma guérison, du moins ne veux-je pas rendre ma mort assurée.

Apprenons donc nos defauts avec joie et reconnaissance de la bouche de nos amis; et si peut-être nous n'en avons pas qui nous soient assez fidèles pour nous rendre ce bon office, apprenons-les du moins de la bouche des prédicateurs. Car à qui ne parle-t-on pas dans cette chaire, sans vouloir parler à personne? à qoi la lumière de l'Évangile ne montre-t-elle pas ses péchés? La loi de Dieu, chrétiens, que nous vous mettons devant les yeux, n'est-ce pas un miroir fidèle, où chacun, et les rois et les sujets, se peut reconnaître? mais personne ne s'applique rien. On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs. Tonnez tant qu'il vous plaira, ô prédicateur, mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avait aucune part à cette juste censure. Ce n'est pas ainsi, chrétiens, qu'il faut écouter l'Évangile, mais plutôt il faut pratiquer ce que dit si sagement l'Ecclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit scius laudabit, et ad se adjiciet*[1] : « L'homme sage qoi entend, dit-il, « quelque parole sensée, la loue et se l'applique « à lui-même. » Voyez qu'il ne se contente pas de la trouver belle et de la louer; il ne fait pas comme plusieurs, qui regardent à droite et à gauche à qui elle est propre, et à qui elle pourrait convenir. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, et à lui faire dire des choses à quoi il ne songe pas. Il rentre profondément en sa conscience et s'applique tout ce qui se dit : *Ad se adjiciet*. C'est là tout le fruit des discours sacrés : pendant que l'Évangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, reconnaître la honte de ses actions, trembler dans la vue de ses périls. Ouvrez donc les yeux sur vous-mêmes, et n'appréhendez jamais de connaître vos péchés. Vous avez un moyen facile d'en obtenir le pardon : « Remettez, « dit le Fils de Dieu[2], et il vous sera remis; » pardonnez, et il vous sera pardonné.

TROISIÈME POINT.

C'est à quoi je vous exhorte, mes frères sur la fin de ce discours. Car après vous avoir montré la nécessité de reconnaître vos fautes, il est juste de vous donner aussi les remèdes; et le pardon des injures en est un des plus efficaces. A la vérité, chrétiens, il y a sujet de s'étonner que les hommes pèchent si hardiment à la vue du ciel et de la terre, et qu'ils craignent si peu un Dieu si juste. Mais je m'étonne beaucoup davantage que pendant que nous multiplions nos iniquités par-dessus les sablons de la mer, et que nous avons tant besoin que Dieu nous soit bon et indulgent, nous soyons nous-mêmes si inexorables et si rigoureux à nos frères. Quelle indignité et quelle injustice! nous voulons que Dieu souffre tout de nous et nous ne pouvons rien souffrir de personne. Nous exagérons sans mesure les fautes qu'on fait contre nous; et l'homme, ver de terre, croit que le presser tant soit peu du pied c'est un attentat énorme, pendant qu'il compte pour rien ce qu'il entreprend hautement contre la souveraine majesté de Dieu et contre les droits de son empire! Mortels aveugles et misérables, serons-nous toujours si sensibles et si délicats? jamais n'ouvrirons-nous les yeux à la vérité? jamais ne comprendrons-nous, que celui qui nous fait injure est toujours beaucoup plus a plaindre que nous qui la recevons? que lui-même, dit saint Augustin[1], se perce le cœur pour nous effleurer la peau; et qu'enfin nos ennemis sont des furieux, qui voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, et avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent? Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigrissons-nous par nos vengeances cruelles, et que ne tâchons-nous plutôt de les ramener à leur bon sens par la patience et par la douceur?

Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions. Bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader et penser trop bassement de nous-mêmes, si nous ne nous piquions d'être délicats dans les choses qui nous touchent, et nous pensons nous faire grands par cette extrême sensibilité. Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentiments : nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables; ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une pitié outrageuse qui ne se remue que par dédain, et qui feint d'être tranquille pour insulter davantage : tant nous sommes cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives, et des instruments de la colère, de la patience même et de la pitié! Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands excès : nous n'attendons pas toujours pour nous irriter, des injures effectives; nos ombrages, nos jalousies, nos défiances secrètes suffisent pour nous armer l'un contre l'autre; et souvent nous

[1] *Eccl.* XXI, 18.
[2] *Luc.* VI, 37.

[1] *Serm.* LXXXII, n° 3, t. V, col. 441.

nous haïssons, seulement parce que nous croyons nous haïr. L'inquiétude nous prend, nous frappons de peur d'être prévenus; et trompés par nos soupçons, nous vengeons une injure qui n'est pas encore. Jalousies, soupçons, défiances, cruels bourreaux des hommes du monde, et source de mille injustices, à quels excès les engagez-vous! Que méditez vous, malheureux, et que vous vois-je rouler dans votre esprit? Quoi! vous les allez porter, vos soupçons, jusqu'aux oreilles importantes, vous méditez même de les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées, et que c'est les profaner trop indignement que d'y vouloir porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les malicieuses inventions d'une jalousie cachée, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté.

Arrêtons-nous donc, chrétiens; prenons garde comme nous parlons du prochain, surtout à la cour, où tout est si important et si délicat. Ce demi-mot que vous dites, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse qui donne tant à penser par son obscurité affectée, tout cela, dit le Sage, ne tombera pas à terre : *A detractione parcite linguæ, quoniam sermo obscurus in vacuum non ibit*[1]. A la cour, on recueille tout, et ensuite chacun commente et tire ses conséquences à sa mode. Prenez donc garde, encore une fois, à ce que vous dites, retenez votre colère maligne et votre langue trop impétueuse. Car il y a un Dieu au ciel qui nous ayant déclaré qu'il nous demandera compte à son jugement des paroles inutiles[2], quelle justice ne fera-t-il pas de celles qui sont outrageantes et malicieuses? Par conséquent, chrétiens, révérons ses yeux et sa présence; songeons qu'il nous sera fait dans son jugement, comme nous aurons fait à notre prochain : si nous pardonnons, il nous pardonnera; si nous vengeons nos injures, « il nous gardera nos « péchés, » comme dit l'Ecclésiastique : *Peccata illius servans servabit*[3] : sa vengeance nous poursuivra à la vie et à la mort; et ni en ce monde ni en l'autre, jamais elle ne nous laissera aucun repos. Ainsi n'attendons pas l'heure de la mort pour pardonner à nos ennemis; mais plutôt pratiquons ce que dit l'apôtre : « Que le soleil ne se « couche pas sur votre colère : » *Sol non occidat super iracundiam vestram*[4]. Ce cœur tendre, ce cœur paternel ne peut comprendre qu'un chrétien, enfant de paix, puisse dormir d'un sommeil tranquille, ayant le cœur ulcéré et aigri contre son frère, ni qu'il puisse goûter du repos, voulant du mal à son prochain, dont Dieu prend en main la querelle et les intérêts. Mes frères, le jour décline, le soleil est sur son penchant; l'apôtre ne vous donne guère de loisir, et vous n'avez plus guère de temps pour lui obéir. Ne différons pas davantage une œuvre si nécessaire : hâtons-nous de donner à Dieu nos ressentiments. Le jour de la mort, messieurs, sur lequel on rejette toutes les affaires du salut, n'en aura que trop de pressées : commençons de bonne heure à nous préparer les grâces qui nous seront nécessaires en ce dernier jour; et en pardonnant sans délai, assurons-nous dès aujourd'hui l'éternelle miséricorde du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

[1] *Sap.* I, 11.
[2] *Matth.* XII, 36.
[3] *Eccl.* XXVIII, 1.
[4] *Ephes.* IV, 26.

****

AUTRE CONCLUSION DU MÊME SERMON,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Mais si vous vous laissez gagner aux soupçons, si vous prenez facilement des ombrages et des défiances, prenez garde pour le moins, au nom de Dieu, de ne les porter pas aux oreilles importantes, et surtout ne les portez pas jusqu'aux oreilles du prince : songez qu'elles sont sacrées, et que vous les profanez trop indignement, lorsque vous y portez ou les inventions d'une haine injuste, d'une jalousie cachée, ou les injustes raffinements d'un zèle affecté. Infecter les oreilles du prince, ah! c'est un crime plus grand que d'empoisonner les fontaines publiques, et plus grand sans comparaison que de voler les trésors publics. Le grand trésor d'un État, c'est la vérité dans l'esprit du prince : et n'est-ce pas pour cela que le roi David avertit si sérieusement en mourant le jeune Salomon, son fils et son successeur? « Prenez garde, lui dit-il, mon fils, que vous « entendiez tout ce que vous faites, et de quel « côté vous vous tournerez : » *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris*[1]. Comme s'il disait : Tournez-vous de plus d'un côté, pour découvrir tout à l'entour les traces de la vérité, qui sont dispersées : elle ne viendra guère à vous de droit fil et d'un seul endroit; car les rois ne sont pas si heureux. Mais que ce soit vous-même qui vous tourniez, et que nul ne se joue à vous donner de fausses impressions : entendez distinctement tout ce que vous faites, et connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez : *Ut intelligas universa quæ facis*. Salomon suivant ce conseil, à l'âge environ de vingt-deux ans, fit voir à la Judée un roi consommé; et la France, qui sera bientôt un État heureux par les soins de son monarque, jouit maintenant d'un pareil spectacle.

[1] *III. Reg.* II, 3.

O Dieu, bénissez ce roi que vous nous avez donné! Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque? quoi, toutes les prospérités? Oui, Seigneur; mais bien plus encore, toutes les vertus et royales et chrétiennes. Non, nous ne pouvons consentir qu'aucune lui manque, aucune, aucune : elles sont toutes nécessaires, quoi que le monde puisse dire, parce que vous les avez toutes commandées. Nous le voulons voir tout parfait, nous le voulons admirer en tout : c'est sa gloire, c'est sa grandeur qu'il soit obligé d'être notre exemple; et nous estimerions un malheur public, si jamais il nous paraissait quelque ombre dans une vie qui doit être toute lumineuse. Oui, sire, votre piété, votre justice, votre innocence, font la meilleure partie de la félicité publique. Conservez-nous ce bonheur, seul capable de nous consoler parmi tous les fléaux que Dieu nous envoie, et vivez en roi chrétien. Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois. C'est lui qui veut que je parle ainsi; et si Votre Majesté l'écoute, il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire. Marchez, ô grand roi, constamment sans vous détourner, par toutes les voies qu'il vous inspire; et n'arrêtez pas le cours de vos grandes destinées, qui n'auront jamais rien de grand, si elles ne se terminent à l'éternité bienheureuse.

SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE CULTE DU A DIEU.

Deux conditions pour rendre notre culte agréable à Dieu. Idée que nous devons concevoir de sa nature. Trois notions principales pour nous porter à l'adorer. Idoles que l'homme abusé se forme des perfections divines. Quel est le seul lieu où il soit adoré en vérité. Comment on connaît pleinement son essence et ses attributs. Trois qualités principales de l'adoration spirituelle : défauts qui la corrompent.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.

Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Joan. IV, 23.

La plus noble qualité de l'homme, c'est d'être l'humble sujet et le religieux adorateur de la nature divine. Nous sommes pressés de toutes parts de rendre nos hommages à ce premier être qui nous a produits par sa puissance, et nous rappelle à lui-même par l'ordre de sa sagesse et de sa bonté.

Toute la nature veut honorer Dieu, et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de raison et de sentiment n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le comprendre : « ainsi ne pouvant connaître, « tout ce qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est « de se présenter elle-même à nous pour être du « moins connue, et pour nous faire connaître son « divin auteur : » *Quæ cum cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur*[1]. C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux avec tant de magnificence son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornements. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer, elle nous y porte; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer : c'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, et capable de connaître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures à lui rendre ses adorations. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte uniquement à Dieu, et soi-même, et toutes choses; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible, qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance.

Mais, mes frères, ce n'est pas assez que nous connaissions combien nous devons de culte à cette nature suprême, si nous ne sommes instruits de quelle manière il lui plaît d'être adorée. C'est pourquoi « le Fils unique, qui est dans le sein du « Père, est venu pour nous l'apprendre[2]; » et nous en serons parfaitement informés, si nous entendons ce que c'est que cette sublime adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ nous prescrit.

Pour rendre à Dieu un culte agréable, il faut observer, messieurs, deux conditions nécessaires : la première, que nous connaissions ce qu'il est; la seconde, que nous disposions nos cœurs envers lui d'une façon qui lui plaise. Il me semble que le Sauveur nous a enseigné ces deux conditions dans ces deux paroles de mon texte : « en « esprit et en vérité. » Le principe de notre culte, c'est que nous ayons de Dieu des sentiments véritables, et que nous le croyions ce qu'il est. La suite de cette croyance, c'est que nous épurions devant lui nos intentions, et que nous nous disposions comme il le demande. La première de ces deux choses nous est exprimée par l'adoration en vérité, et la seconde est comprise par l'adoration en esprit. Je veux dire que l'adoration en vérité exclut les fausses impressions qui ravissent Dieu dans nos esprits, et que l'adoration en

[1] *De Civ. Dei*, lib. XI, cap. XXVII, t. VII, col. 293.
[2] *Joan.* I, 18.

esprit bannit les mauvaises dispositions qui l'éloignent de notre cœur. Si bien que l'adoration en vérité fait que nous voyons Dieu tel qu'il est, et l'adoration en esprit fait que Dieu nous voit tels qu'il nous veut. Le Fils de Dieu par les bonnes dispositions nous mène à la vérité : *in spiritu*, bien disposés : *in veritate*, Dieu bien conçu; il se fait connaître aux bien disposés. Ainsi toute l'essence de la religion est enfermée en ces deux paroles; et je prie mon Sauveur de me pardonner, si, pour aider votre intelligence, j'en commence l'explication par celle qu'il lui a plu de prononcer la dernière.

PREMIER POINT.

L'adoration religieuse, c'est une reconnaissance en Dieu de la plus haute souveraineté, et en nous de la plus profonde dépendance. Je dis donc, encore une fois, et je pose pour fondement que le principe de bien adorer, c'est de bien connaître. L'oraison, dit saint Thomas[1], et il faut dire de même de l'adoration, dont l'oraison est une partie, est un acte de la raison; car le propre de l'adoration c'est de mettre la créature dans son ordre, c'est-à-dire, de l'assujettir à Dieu. Or est-il qu'il appartient à la raison d'ordonner les deux choses : donc la raison est le principe de l'adoration, laquelle par conséquent doit être conduite par la connaissance.

Mais l'effet le plus nécessaire de la connaissance, dans cet acte de religion, c'est de démêler soigneusement de l'idée que nous nous formons de Dieu toutes les imaginations humaines. Car notre faible entendement ne pouvant porter une idée si haute et si pure, attribue toujours, si l'on n'y prend garde, quelque chose du nôtre à ce premier être. Quelques-uns plus grossiers lui donnent une forme humaine, mais peu s'empêchent de lui attribuer une manière d'agir conforme à la nôtre. Nous le faisons penser comme nous, nous l'assujettissons à nos règles; et chacun se le représente à sa façon particulière. Toutes ces idées, dit saint Augustin[2], que chacun se forme de Dieu en particulier au gré de son imagination et de ses sens, sont autant d'idoles spirituelles que nous érigeons dans nos cœurs; si bien que nous pouvons dire qu'une grande partie des fidèles sont semblables aux Samaritains que Jésus-Christ reprend dans notre évangile, et desquels il est écrit, au quatrième livre des Rois, « qu'ils craignaient, à la vérité, le Seigneur; « mais qu'ils ne laissaient pas toutefois de servir « en même temps leurs idoles : » *Timentes quidem Dominum, sed nihilominus et idolis suis servientes*[1]. Ainsi beaucoup de chrétiens qui sont bien instruits par l'Église, mais à qui leur imagination représente mal ce que l'Église leur enseigne, adorent le Dieu véritable que la foi leur fait connaître; et néanmoins l'on peut dire qu'ils lui joignent les idoles qu'ils se sont forgées, c'est-à-dire, les images grossières et matérielles qu'ils se sont eux-mêmes formées de cette première essence.

Il faut donc connaître avant toutes choses que Dieu est incompréhensible et impénétrable, parce qu'il est parfait : et comme tout, nous, comme partie, ne pouvons par conséquent le comprendre; et c'est par là que nous apprenons à séparer de toutes les idées communes la très-simple notion de ce premier Être. *Reddam tibi vota mea quæ distinxerunt labia mea*[2] : « Je vous rendrai mes « vœux, dit le roi-prophète, que mes lèvres ont « distingués; » c'est-à-dire, selon la pensée de saint Augustin[3], qu'il faut adorer Dieu distinctement : et qu'est-ce que l'adorer distinctement, sinon de le distinguer tout à fait de la créature, et ne lui rien attribuer du nôtre?

« Que ne peut-on dire de Dieu, dit saint Au« gustin? mais que peut-on dire de Dieu digne« ment? » *Omnia possunt dici de Deo, et nihil digne dicitur de Deo*[4]. Il est tout ce que nous pouvons penser de grand, et il n'est rien de ce que nous pouvons penser de plus grand; parce que sa perfection est si éminente que nos pensées n'y peuvent atteindre, et que nous ne pouvons pas même dignement comprendre jusques à quel point il est incompréhensible.

Ainsi, pour me servir des paroles de saint Augustin : « Si nous trouvons quelquefois dans les « Écritures des choses qui nous paraissent peu « dignes de la grandeur de cet Être incompré« hensible, répondons-nous à nous-mêmes, qu'il « faudrait juger ces expressions ou ces comparai« sons indignes de Dieu, si l'on pouvait en trou« ver qui fussent dignes de lui : » *Ego vero cum hoc de Deo dicitur, indignum aliquid dici arbitrarer, si aliquid dignum inveniretur quod de illo diceretur*[5]. « Par conséquent, puisque sa « puissance éternelle et sa divinité surpassent « infiniment toutes les paroles qui forment le « langage humain, tout ce qu'on dit de lui hu« mainement, qui peut paraître méprisable aux « hommes, doit servir à avertir l'infirmité hu« maine, que les choses mêmes qui lui semblent « dans les Écritures saintes dites de Dieu, d'une

[1] 2. 2. *Quæst.* LXXXIII, art. 1.
[2] *Quæst. in Jos.* lib. VI, t. III, part. I, col. 593.

[1] IV. *Reg.* XVII, 41.
[2] *Ps.* LXV, 13, 14.
[3] *Enar. in Psalm.* LXV, n° 19, t. IV, col. 661.
[4] *In Joan. Tract.* XIII, n° 5, t. III, part. II, col. 393.
[5] *De divers. quæst. ad Simplic.* lib. II, *quæst.* II, n° 1, t. VI col. 112.

« manière convenable à son excellence, sont plus « proportionnées à notre capacité qu'à la sublimité de l'Être divin ; et qu'ainsi nous devons, par « une vue plus claire, élever notre intelligence « au-dessus même de ces grandes idées, comme « elles s'élèvent en quelque manière au-dessus de « celles qui nous paraissent trop inférieures : » *Cum vero verba omnia, quibus humana colloquia conseruntur, illius sempiterna virtus et divinitas mirabiliter atque incunctantur excedat, quidquid de illo humaniter dicitur, quod etiam hominibus aspernabile videatur, ipsa humana admonetur infirmitas, etiam illa quæ congruenter in Scripturis sanctis de Deo dicta existimat, humanæ capacitati aptiora esse quam divinæ sublimitati ; ac per hoc etiam ipsa trascendenda esse sereniore intellectu, sicut ista qualicumque transcenda sunt.*

On peut juger aisément que pour renverser ces idoles [dont nous avons parlé], et adorer Dieu en vérité, il n'y a rien de plus nécessaire que de bien connaître ce qu'il est; et c'est pourquoi le Sauveur reprenant la Samaritaine, et instruisant les fidèles, a dit dans notre évangile : « Vous « adorez ce que vous ne connaissez pas, et nous « adorons ce que nous connaissons ; » par où il nous prépare la voie à cette adoration en vérité, que je dois tâcher aujourd'hui de vous faire entendre.

Concluons donc nécessairement qu'il faut connaître celui que nous adorons; mais surtout il en faut connaître ce qui est nécessaire pour l'adorer, que je réduis, chrétiens, à ces trois vérités principales : que Dieu est une nature parfaite, et dès là incompréhensible ; que Dieu est une nature souveraine ; que Dieu est une nature bienfaisante. Voilà comme les trois sources et les trois premières notions qui portent l'homme à adorer Dieu, parce que nous sommes portés naturellement à révérer ce qui est parfait, et que la raison nous enseigne à dépendre de ce qui est souverain, et que nos besoins nous inclinent à adhérer à ce qui est bon.

Cette profonde pensée de la haute incompréhensibilité de Dieu est une des causes principales qui nous portent à l'adorer. Nous aimons Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze [2], parce que nous le connaissons; mais nous l'adorons, poursuit-il, parce que nous ne le comprenons pas; c'est-à-dire, ce que nous connaissons de ses perfections fait que notre cœur s'y attache comme à son souverain bien; mais parce que c'est un abîme impénétrable que nous ne pouvons sonder, nous nous perdons à ses yeux, nous supprimons devant lui toutes nos pensées, nous nous contentons d'admirer de loin une si haute majesté, et nous nous laissons, pour ainsi dire, engloutir par la grandeur de sa gloire ; et c'est là adorer en vérité.

[1] *Joan.* IV, 22.
[2] *Orat.* XXXVIII, n° 11, t. I, p. 616.

Voilà l'idée véritable; voyons maintenant l'idole que l'homme abusé se forme. Je ne veux pas dire, messieurs, que nous pensions pouvoir comprendre la Divinité. Il y a peu d'hommes assez insensés pour avoir une telle audace. Mais celui que nous confessons être inconcevable dans sa nature, nous ne laissons pas toutefois de le vouloir comprendre dans ses pensées, et dans les desseins de sa sagesse. Quelques-uns ont osé reprendre l'ordre du monde et de la nature. Plusieurs se veulent faire conseillers de Dieu, du moins en ce qui regarde les choses humaines; mais tous presque sans exception lui demandent raison pour eux-mêmes, et veulent comprendre ses desseins en ce qui les touche. Les hommes se sont formé une certaine idole de fortune que nous accusons tous de nous être injuste ; et sous le nom de la fortune, c'est la sagesse divine dont nous accusons les conseils, parce que nous ne pouvons pas en savoir le fond. Nous voulons qu'elle se mesure à nos intérêts, et qu'elle se renferme dans nos pensées. Faible et petite partie du grand ouvrage de Dieu, nous prétendons qu'il nous détache du dessein total, pour nous traiter à notre mode, au gré de nos fantaisies; comme si cette profonde sagesse composait ses desseins par pièces, à la manière des hommes; et nous ne concevons pas que si Dieu n'est pas comme nous, il ne pense pas non plus comme nous, il ne résout pas comme nous, il n'agit pas comme nous; tellement que ce qui répugne à notre raison s'accorde nécessairement à une raison plus haute que nous devons adorer, et non tenter vainement de la comprendre.

Après avoir bien connu que Dieu est une nature incompréhensible, il faut connaître encore, en second lieu, que c'est une nature souveraine, mais d'une souveraineté qui, supérieure infiniment à celles que nous voyons, n'a besoin pour se soutenir d'aucun secours tiré du dehors, et qui contient toute sa puissance dans sa seule volonté. Il ne fait que jeter un regard, aussitôt toute la nature est épouvantée, et prête à se cacher dans son néant. « J'ai regardé, dit le prophète Jéré« mie [1], et voilà que devant la face du Seigneur « la terre était désolée, et ne semblait que de la « cendre. J'ai levé les yeux au ciel, et il avait « perdu sa lumière; j'ai considéré les montagnes, « et elles étaient ébranlées terriblement, et toutes « les collines se troublaient, et les oiseaux du « ciel étaient dissipés, et les hommes n'osaient

[1] *Jer.* IV, 23 et seqq.

« paraître, et les villes et les forteresses étaient « renversées, parce que le Seigneur était en colère. » Le prophète ne nous dit pas, ni qu'il fasse marcher des armées contre ces villes, ni qu'il dresse des machines contre leurs murailles. Il n'a besoin que de lui-même pour faire tout ce qui lui plaît, parce que son empire est établi, non sur un ordre politique, mais sur la nature des choses dont l'être est à lui en fonds et en tout droit souverain, lui seul les ayant tirées du néant. C'est pourquoi il prononce dans son Écriture, avec une souveraine hauteur : « Tous mes conseils tiendront, et toutes mes volontés seront « accomplies : » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet*[1].

Donc pour adorer Dieu en vérité, il faut connaître qu'il est souverain; et à voir comme nous prions, je dis, ou que notre esprit ne connaît pas cette vérité, ou que notre cœur dément notre esprit. Considérez, chrétiens, de quelle sorte vous approchez de la sainte majesté de Dieu pour lui faire votre prière. Vous venez à Dieu pleins de vos pensées, non pour entrer humblement dans l'ordre de ses conseils, mais pour le faire entrer dans vos sentiments. Vous prétendez que lui et ses saints épousent vos intérêts, sollicitent, pour ainsi dire, vos affaires, favorisent votre ambition. Dans l'espérance de ce secours, vous lui promettez de le bien servir, et vous voulez qu'il vous achète à ce prix, comme si vous lui étiez nécessaires. C'est méconnaître votre souverain, et traiter avec lui d'égal à égal. Car encore que vous ajoutiez : Votre volonté soit faite, si vous consultez votre cœur, vous demeurerez convaincus que vous regardez ces paroles, non comme la règle de vos sentiments, mais comme la forme de la requête; et permettez-moi de le dire ainsi, vous mettez à la fin de la prière, Votre volonté, comme à la fin d'une lettre, Votre serviteur. En effet, vous sortez de votre oraison, non plus tranquilles, ni plus résignés, ni plus fervents pour la loi de Dieu, mais toujours plus échauffés pour vos intérêts. Et si les choses succèdent contre vos désirs, ne vous voit-on pas revenir, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain? Chrétiens, vous vous oubliez: ce Dieu que vous priez n'est plus qu'une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut.

L'oraison, dit saint Thomas[2], est une élévation de l'esprit à Dieu, *ascensus mentis in Deum*. Par conséquent il est manifeste, conclut ce docteur angélique, que celui-là ne prie pas qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison, non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Ce n'est pas que je ne sache que la divine bonté condescend aussi à nos faiblesses, et que, comme dit excellemment saint Grégoire de Nazianze, l'oraison est un commerce où il faut en partie que l'homme s'élève, et en partie aussi que Dieu descende; mais il est vrai toutefois qu'il ne descend jamais à nous que pour nous élever à lui; et si cette aigle mystique de Moïse s'abaisse tant soit peu pour mettre ses petits sur ses épaules, ce n'est que pour les enlever bientôt avec elle, et leur faire percer les nues, c'est-à-dire toute la nature inférieure, par la rapidité de son vol : *Et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis*[1]. Ainsi vous pouvez sans crainte et vous devez même exposer à Dieu vos nécessités et vos peines. Vous pouvez dire avec Jésus-Christ, qui l'a dit pour nous donner exemple : « Père, que ce calice passe « loin de moi[2]; » mais croyez, et n'en doutez pas, que ni vous ne connaissez Dieu comme souverain, ni vous ne l'adorez en vérité, jusqu'à ce que vous ayez élevé votre volonté à la sienne, et que vous lui ayez dit du fond du cœur, avec le même Jésus : « Père, non point ma volonté, « mais la vôtre[3], » votre volonté soit faite : *Fiat*.

Cette haute souveraineté de Dieu a son fondement sur sa bonté; car comme nous venons de dire que son domaine est établi sur le premier de tous ses bienfaits, c'est-à-dire sur l'être qu'il nous a donné, il s'ensuit que la puissance suprême qu'il a sur nous dérive de sa bonté infinie, et qu'en cela même qu'il est parfaitement souverain, il est aussi souverainement bon et bienfaisant. Que s'il nous a donné l'être, à plus forte raison devons-nous croire qu'il nous en donnera toutes les suites jusqu'à la dernière consommation de notre félicité, puisqu'on peut aisément penser qu'une nature infinie, et qui n'a pas besoin de nous, pouvait bien nous laisser dans notre néant; mais qu'il est tout à fait indigne de lui, ayant commencé son ouvrage, de le laisser imparfait, et de n'y mettre pas la dernière main : d'où il s'ensuit que celui-là même, qui a bien voulu nous donner l'être, veut aussi nous en donner la perfection, et par conséquent nous rendre heureux, puisque l'idée de la perfection et celle de la félicité sont deux idées qui concourent; celui-là

[1] *Is.* XLVI, 10.
[2] 2. 2. *Quæst.* LXXXIII, lib. 1, art. 1.

[1] *Deut.* XXXII, 11.
[2] *Matth.* XXVI, 39.
[3] *Luc.* XXII, 42.

étant tout ensemble heureux aussi bien que parfait, à qui rien ne manque. Et c'est la troisième chose qu'il est nécessaire que nous connaissions de Dieu pour l'adorer en vérité, à savoir qu'il est une nature infiniment bonne et bienfaisante, parce que l'adoration que nous lui rendons n'enferme pas seulement une certaine admiration mêlée d'un respect profond pour sa grandeur incompréhensible, ni une entière dépendance de son absolue souveraineté, mais encore un retour volontaire à sa bonté infinie, comme à celle où nous trouverons dans la perfection de notre être le terme de nos désirs et le repos de notre cœur : *Adorabunt patrem*, « un père. »

Mais encore qu'il n'y ait rien de plus manifeste que la bonté de Dieu, il est vrai néanmoins, messieurs, que nous la méconnaissons souvent. Et certes, si nous étions persuadés comme nous devons, que Dieu est essentiellement bon et bienfaisant, nous ne nous plaindrions jamais qu'il nous refuse aucun bien ; et lorsque nous n'obtenons pas ce que nous lui demandons dans nos prières, nous croirions nécessairement de deux choses l'une, ou que ce n'est pas un bien véritable que nous demandons, ou que nous ne sommes pas bien disposés à le recevoir. Et certainement Dieu comme bon, d'un naturel communicatif, esprit qui aime à se répandre et à s'insinuer dans les cœurs [est toujours disposé à nous accorder l'effet de nos justes demandes] : donc comme il est avide de se donner [à ses enfants, ainsi doivent-ils être] avides de le recevoir : *Sicut urget petere necessitas filium, sic urget charitas dare genitorem*[1]. « Comme la nécessité presse un fils « de demander, ainsi la charité presse son père « de lui donner. » A nous notre besoin, et à lui sa charité est un empressement ; ne soyons pas moins empressés à recevoir que lui à donner. Il se plaît d'assister les hommes ; et autant que sa grâce leur est nécessaire, autant coule-t-elle volontiers sur eux. Il a soif qu'on ait soif de lui, dit saint Grégoire de Nazianze[2] : recevoir de sa bonté, c'est lui bien faire : exiger de lui c'est l'obliger ; et il aime si fort à donner, que la demande à son égard tient lieu de bienfait. Le moyen le plus assuré pour obtenir son secours, c'est de croire qu'il ne nous manque pas ; et j'ai appris de saint Cyprien, « qu'il donne toujours à ses serviteurs « autant qu'ils croient recevoir de lui : » *Dans credentibus tantum, quantum se credit capere qui sumit*[3]. Ne croyons donc jamais qu'il nous refuse, c'est qu'il nous éprouve ; ou en remettant, il nous fait ce grand bien d'arracher de nous par ce délai de son secours la reconnaissance et la confession de notre faiblesse. On nous ne demandons pas bien, ou nous ne sommes pas préparés à bien recevoir, ou ce que nous demandons est tel qu'il n'est pas digne de lui de nous le donner. Les hommes sont embarrassés quand on leur demande de grandes choses, parce qu'ils sont petits ; et Dieu trouve indécent qu'on s'attache à lui demander de petites choses, parce qu'il est grand. Ne lui demandez rien moins que lui-même.

Mais comme je prévois dans ce discours un autre lieu plus commode pour traiter cette vérité, maintenant je n'en dirai pas davantage ; et pour conclure le raisonnement de cette première partie, j'ajouterai, chrétiens, qu'encore que je me sois attaché à vous exposer les trois premières notions qui ont principalement porté les hommes à adorer Dieu, à savoir la perfection de son être, la souveraineté de sa puissance, et la bonté de sa nature, je reconnais toutefois que, pour adorer en vérité cette essence infinie, il faut aussi connaître véritablement tous ses autres divins attributs. Cependant, comme le traité en serait immense, trouvez bon que je vous renvoie en un mot à la foi de l'Église catholique ; et tenez donc pour indubitable que, comme l'Église catholique est le seul véritable temple de Dieu, *Catholicum Dei templum*, ainsi que Tertullien l'appelle[1], elle est aussi le seul lieu où Dieu est adoré en vérité. Toutes les autres sociétés, de quelque piété qu'elles se vantent, et quelque titre qu'elles portent, en se retirant de l'Église, ont bien emporté avec elles quelque partie de la vérité, mais elles n'ont pas la plénitude. C'est dans l'Église seule que Dieu est connu comme il veut l'être. Nous ne connaissons jamais pleinement ni son essence ni ses attributs, que nous ne les connaissions dans tous les moyens par lesquels il a voulu nous les découvrir.

Par exemple, pour connaître pleinement sa toute-puissance, il faut la connaître dans tous les miracles par lesquels elle se déclare, et n'avoir non plus de peine à croire celui de l'eucharistie que celui de l'incarnation. Pour connaître sa sainteté, il faut la connaître dans tous les sacrements que Jésus-Christ a institués pour nous l'appliquer, et confesser également celui de la pénitence avec celui du baptême ; et ainsi des autres. Pour connaître sa justice, il faut la connaître dans tous les états où il l'exerce, et ne croire pas plutôt la punition des crimes capitaux dans l'enfer, que l'expiation des moindres péchés dans le purgatoire. Ainsi pour connaître sa vérité, il la faut adorer dans toutes les voies par lesquelles elle nous est

[1] S. Petr. Chrys. Serm. LXXI, in Orat. Dom.
[2] Orat. XL, t. I, p. 657.
[3] Epist. VIII, ad Martyr. et Conf. p. 17.

[1] Adv. Marcion. lib. III, n° 21.

révélée, et la recevoir également, soit qu'elle nous ait été laissée par écrit, soit qu'elle nous ait été donnée par la vive voix : « Gardez, dit « l'apôtre[1], les traditions. » L'Église catholique a seule cette plénitude ; elle seule n'est pas trompée, elle seule ne trompe jamais. « Quiconque n'est « pas dans l'Église, dit saint Augustin, ne voit ni « n'entend : quiconque est dans l'Église, dit le « même Père, ne peut être ni sourd ni aveugle : » *Extra illam qui est, nec audit nec videt; in illa qui est, nec surdus nec cœcus est*[2]. Partant, adorons Dieu, chrétiens, dans ce grand et auguste temple où il habite au milieu de nous, je veux dire dans l'Église catholique ; adorons-le dans la paix et dans l'unité de l'Église catholique, adorons-le dans la foi de l'Église catholique ; ainsi, toujours assurés de l'adorer en vérité, il ne nous restera plus qu'à nous disposer à l'adorer en esprit : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La raison pour laquelle le Sauveur des âmes nous oblige à rendre à son Père un culte spirituel, est comprise dans ces paroles de notre évangile : « Dieu est esprit, et ceux qui adorent doivent « adorer en esprit[3]. » En effet, puisque Dieu nous a fait l'honneur de nous créer à son image, et que le propre de la religion est d'achever dans nos âmes cette divine ressemblance ; il est clair que quiconque approche de Dieu doit se rendre conforme à lui ; et par conséquent, comme il est esprit, mais esprit très-pur et très-simple, qui est lui-même son être, son intelligence et sa vie, si nous voulons l'adorer, il faut épurer nos cœurs, et venir à cet esprit pur avec des dispositions qui soient toutes spirituelles ; c'est ce qui s'appelle dans notre évangile adorer Dieu en esprit : « La « prière, dit Tertullien, doit procéder du même « esprit auquel elle s'adresse. Personne ne reçoit « celui qui lui est opposé : personne n'admet un « autre que son semblable : » *De tali spiritu emissa esse debet oratio, qualis est spiritus ad quem mittitur.... Nemo adversarium recipit : nemo nisi comparem suum admittit*[4].

Je ne finirai jamais ce discours, si j'entreprends aujourd'hui de vous raconter toutes les saintes dispositions que nous devons apporter au culte sacré de Dieu. Je dirai donc seulement, pour me renfermer dans mon texte, celles que le style de l'Écriture exprime spécialement sous le mot d'esprit, qui sont la pureté d'intention, le recueillement en soi-même, et la ferveur ; trois qualités principales de l'adoration spirituelle.

[1] II. *Thess.* II, 14.
[2] *Enar. in Psal.* XLVII, n° 7, t. IV, col. 420.
[3] *Joan.* IV, 24.
[4] *Tert. de Orat.* n° 10, 11.

Notre intention sera pure, si nous nous attachons saintement à Dieu pour l'amour du bien éternel qu'il nous a promis, qui n'est autre que lui-même. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que l'ancien peuple a été mené par des promesses terrestres, la nature infirme et animale ayant besoin de cet appât sensible et de ce faible rudiment. Mais les principes étant établis, l'enfance étant écoulée, le temps de la perfection étant arrivé, Jésus-Christ vient apprendre aux hommes à servir Dieu en esprit par une chaste dilection des biens véritables, qui sont les spirituels : *Adorabunt Patrem in spiritu.* « Ils adoreront le Père en « esprit. »

Les choses étant changées, le Nouveau Testament étant établi, il est temps aussi, chrétiens, que nous disions avec le Sauveur : Dieu est esprit, mais cet esprit pur nous a donné un esprit fait à l'image du sien. Cultivons donc en nous-mêmes ce qui est semblable à lui, et servons-le saintement, non pour contenter les désirs que nous inspire cette nature dissemblable, je veux dire notre corps, qui n'est pas tant notre nature que notre empêchement et notre fardeau ; mais pour assurer la félicité de l'homme invisible et intellectuel, qui, étant l'image de Dieu, est capable de le servir, et ensuite de le posséder en esprit.

Et c'est ici, chrétiens, que nous ne pouvons assez déplorer notre aveuglement. Car si nous faisions le dénombrement des vœux que l'on apporte aux temples sacrés, ô Dieu ! tout est judaïque, et de cent hommes qui prient, à peine trouverons-nous un seul chrétien qui s'avise de faire des vœux et de demander des prières pour obtenir sa conversion. Démentez-moi, chrétiens, si je ne dis pas la vérité. Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans les sacristies, sont toutes affaires du monde ; et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes, et que, si nous ne craignons pas de rendre Dieu ministre de nos intérêts, nous appréhendions au moins de le faire complice de nos crimes ! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, sans jamais prier Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels, et à fatiguer véritablement le ciel par nos vœux. Car qu'est-ce qui le fatigue davantage que des vœux et des dévotions intéressées ? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt, et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beau-

coup, et très-contents de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire nos désirs et notre amour-propre. O Père éternel! tels sont les adorateurs qui remplissent nos églises. O Jésus! tels sont ceux qui vous prennent pour médiateur de leurs passions. Ils vous chargent de leurs affaires, ils vous font entrer dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez dit : « J'ai vaincu le « monde[1]. » Ils vous prient de le rétablir, lui que vous avez non-seulement méprisé, mais vaincu. O que nous pourrions dire avec raison ce que l'on disait autrefois : « La foule vous accable : » *Turbæ* « *te comprimunt*[2]! Tous vous pressent, aucun ne vous touche, aucun ne vient avec foi pour vous prier de guérir les plaies cachées de son âme. Cette troupe, qui environne vos saluts tabernacles, est une troupe de Juifs mercenaires, qui ne vous demande qu'une terre grasse et des ruisseaux de lait et de miel, c'est-à-dire, des biens temporels : comme si nous étions encore dans une Jérusalem terrestre, dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

O enfant du Nouveau Testament! ô adorateur véritable, ô Juif spirituel et circoncis dans le cœur! chrétien détaché de l'amour du monde, viens adorer en esprit, viens demander à Dieu la conversion et la liberté de ton cœur qui gémit, ou plutôt qui ne gémit pas, qui se réjouit parmi tant de captivités : viens affligé de tes crimes, ennuyé de tes erreurs, détrompé de tes folles espérances, dégoûté des biens périssables, avide de l'éternité, et affamé de la justice et du pain de vie. Expose-lui toutefois avec confiance, ô fidèle adorateur! expose avec confiance tes nécessités même corporelles. Il veut bien nourrir ce corps qu'il a fait, et entretenir l'édifice qu'il a lui-même bâti; mais cherche premièrement son royaume, attends sans inquiétude qu'il te donne le reste comme par surcroît[3], et bien loin de lui demander qu'il contente tes convoitises, viens saintement résolu à lui sacrifier tout, jusqu'à tes besoins.

L'intention de notre fidèle adorateur est suffisamment épurée; il est temps qu'il vienne au temple en esprit avec le bon Siméon : *Venit in spiritu in templum*[4]; c'est-à-dire, qu'il y vienne attentif et recueilli en Dieu; ou bien, si vous voulez l'expliquer d'une autre manière plus mystique, mais néanmoins très-solide, qu'il vienne au temple, qu'il rentre en lui-même. Montez donc au temple, ô adorateur spirituel! mais écoutez dans quel temple il vous faut monter. Dieu est esprit, et « n'habite pas dans des temples matériels[1] : » Dieu est esprit, et c'est dans l'esprit qu'il établit sa demeure. Ainsi, rappelez en vous-même toutes vos pensées, et, retiré de vos sens, montez attentif et recueilli en cette haute partie de vous-même où Dieu veut être invoqué, et qu'il veut consacrer par sa présence.

Saint Grégoire de Nazianze dit[2] que l'oraison est une espèce de mort, parce que premièrement elle sépare les sens des objets externes; et ensuite, pour consommer cette mort mystique, elle sépare encore l'esprit d'avec les sens, pour le réunir à Dieu, qui est son principe. C'est sacrifier saintement et adorer Dieu en esprit, que de s'y unir de la sorte, et selon la partie divine et spirituelle; et le véritable adorateur est distingué, par ce caractère, de celui qui n'adore Dieu que de la posture de son corps ou du mouvement de ses lèvres.

Dieu a réprouvé un tel culte comme une dérision de sa majesté. Ce grand Dieu a dit autrefois parlant des sacrifices des anciens : « Qu'ai-je affaire « de vos taureaux et de vos boucs, et de toute la « multitude de vos victimes? je n'en veux plus, « j'en suis fatigué, et ils me sont à dégoût[3]. » Entendons par là, chrétiens, que dans la nouvelle alliance il demande d'autres sacrifices : il veut des offrandes spirituelles et des victimes raisonnables. Ainsi donnez-lui l'esprit et le cœur; autrement il vous dira par la bouche de son prophète Amos : que si vous ne chantez en esprit, quelque douce et ravissante que soit la musique que vous faites résonner dans son sacrifice, votre harmonie l'incommode, et que vos accords les plus justes ne font à ses oreilles qu'un bruit importun : *Aufer a me tumultum carminum tuorum, et cantica lyræ tuæ non audiam*[4] : « Éloignez de moi le « bruit tumultueux de vos cantiques; je n'écoute« rai point les airs que vous chantez sur la lyre. »

Si donc nous lui voulons faire une oraison agréable, il faut pouvoir dire avec David : « O « Seigneur! votre serviteur a trouvé son cœur, « pour vous faire cette prière : *Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hac*[5]. O qu'il s'enfuit loin de nous ce cœur vagabond, quand nous approchons de Dieu! Étrange faiblesse de l'homme! Je ne dis pas les affaires, mais les moindres divertissements rendent notre esprit

[1] *Joan* XVI, 33.
[2] *Luc.* VIII, 45.
[3] *Matth.* VI, 33.
[4] *Luc.* II, 27.

[1] *Act.* VII, 48.
[2] *Or.* XI, n° 17, t. I, p. 184.
[3] *Is.* I, 11, 14.
[4] *Amos.* V, 23.
[5] II *Reg.* VII, 27.

attentif; nous ne le pouvons tenir devant Dieu, et outre qu'il ne nous échappe que trop par son propre égarement, nous le promenons encore volontairement deçà et delà. Nous parlons, nous écoutons; et comme si c'était peu d'être détournés par les autres, nous-mêmes nous étourdissons notre esprit par le tumulte intérieur de nos vaines imaginations. Chrétiens, où êtes-vous? venez-vous adorer, ou vous moquer? parlez-vous en cette sorte au moindre mortel? Je ne m'étonne pas si vous n'avez que des pensées vaines : vous ne vous entretenez que de vanités, vous flattant par des complaisances mutuelles, etc. Si vous vous remplissiez des saintes vérités de Dieu, ce cercle de votre imagination agitée les ramènerait : heureuses distractions d'un mystère à un autre, d'une vérité à une autre! Ah! rappelez votre cœur, faites revenir ce fugitif; et s'il vous échappe malgré vous, déplorez devant Dieu ses égarements; dites-lui avec le Psalmiste : « O Seigneur! mon cœur « m'a abandonné : » *Cor meum dereliquit me*[1]. Tâchez toujours de le rappeler, cherchez cet égaré, dit saint Augustin[2]; et quand vous l'aurez trouvé avec David, offrez-le tout entier à Dieu, et adorez en esprit celui qui est esprit et vie : *Spiritus est Deus : et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare*[3].

Mais pour arrêter notre esprit et contenir nos pensées, il faut nécessairement échauffer ce cœur. C'est le naturel de l'esprit de rouler toujours en lui-même par un mouvement éternel, tellement qu'il serait toujours dissipé par sa propre agitation, si Dieu n'avait mis dans la volonté une certaine vertu qui le fixe et qui l'arrête. Mais, mes frères, une volonté languissante n'aura jamais cette force, jamais ne produira un si bel effet; il faut qu'elle ait de la ferveur, autrement l'esprit lui échappe, et elle s'échappe à elle-même : « L'atten« tion de l'esprit se fait à elle-même une solitude : » *Gignit sibi mentis intentio solitudinem*[4]. Dieu aussi s'éloigne de nous quand nous ne lui apportons que des désirs faibles. Car, mes frères, il nous faut entendre cette belle doctrine de l'apôtre, que cet esprit tout-puissant que nous adorons est le même qui excite en nous les fervents désirs par lesquels nous sommes pressés de l'adorer. Il n'est pas seulement l'objet, mais le principe de notre culte; je veux dire qu'il nous attire au dehors, et que lui-même nous pousse au dedans. Écoutez comme parle l'apôtre saint Paul : « Dieu a en« voyé en nos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie « en nous : O Dieu! vous êtes notre Père[5]; » et ailleurs : « L'esprit aide notre infirmité; » et encore : « L'esprit prie en nous avec des gémisse« ments inexplicables[1]. » Cela veut dire, mes frères, que cet Esprit qui procède du Père et du Fils, et que nous adorons en unité avec le Père et le Fils, est le saint et divin auteur de nos adorations et de nos prières. Mais considérez avec attention qu'il ne nous pousse pas mollement; il veut crier et gémir, nous dit le saint apôtre, avec des gémissements inexplicables. Il faut donc que nous répondions par notre ferveur à cette sainte violence; autrement nous ne prions pas, nous n'adorons pas en esprit. Le Saint-Esprit veut crier en nous; ainsi nous l'affaiblissons, si nous ne lui prêtons qu'une faible voix. Cet esprit veut gémir en nous; nous dégénérons de sa force, si nous ne lui offrons qu'un cœur languissant. Enfin le Saint-Esprit veut nous échauffer; et nous laissons éteindre l'esprit, contre le précepte de l'apôtre[2], si nous ne répondons à son ardeur, en approchant de Dieu de notre part avec cet esprit fervent qui fait la perfection de notre culte : *Spiritu ferventes*, dit le même apôtre saint Paul[3].

Mais, nous dit-on, je veux être dévot, je ne puis : *Vult et non vult piger, anima autem operantium impinguabitur*[4] : « Le paresseux veut « et ne veut point; mais l'âme de ceux qui sont « laborieux s'engraissera. » [Ses désirs sont] des désirs qui tuent, qui consument toute la force de la foi, qui s'évapore toute en ces vains soupirs. *Desideria occidunt pigrum : noluerunt enim quidquam manus ejus operari : tota die concupiscit et desiderat : qui autem justus est tribuet et non cessabit*[5]. « Les désirs tuent le paresseux, « car ses mains ne veulent rien faire; il passe « toute la journée à faire des souhaits; mais « celui qui est juste donne, et ne cesse point « d'agir. » Par où commencer? vous dites : Dégoûtez-vous du monde, et vous apprendrez à goûter Dieu; et moi je vous dis : Faites-moi goûter Dieu, et je me dégoûterai du monde : par où commencer? Ainsi votre salut sera impossible. Je vous donnerai une ouverture, je vous ouvrirai une porte. Votre foi est endormie, mais non pas éteinte; excitez ce peu qui vous en reste. Commencez à supporter les premiers dégoûts, à dévorer les premiers ennuis; vous verrez une étincelle céleste s'allumer au milieu de votre raison. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous disiez tout impossible; qu'au premier ennui qui vous prend, vous quittiez et la lecture et la prière, et que vous désespériez non de vous-même

[1] *Ps.* XXXIX, 17.
[2] *In Ps.* LXXXV, n° 7, t. IV, col. 905.
[3] *Joan.* IV, 24.
[4] *S. Aug. de quæst. ad Simpl.* lib. II, t. VI, col. 118.
[5] *Gal.* IV, 6.

[1] *Rom.* VIII, 26.
[2] I. *Thess.* V, 19.
[3] *Rom.* XII, 11.
[4] *Prov.* XIII, 4.
[5] *Ibid.* XXI, 25, 26

seulement, mais de Dieu et de sa grâce; c'est une lâcheté insupportable. Que ne vous éveillez-vous donc, et que n'entreprenez-vous votre salut? Et ne l'entreprenez pas d'une manière molle et relâchée; « car celui qui est mou et lâche dans « ses entreprises ressemble à celui qui détruit et « qui ravage : » *Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis*[1]. Commencez donc quelque chose dans cette sainte assemblée, maintenant que vous êtes sous les yeux de Dieu, à la table de sa céleste vérité, sous l'autorité de sa divine parole; commencez, et vous trouverez à la fin la paix de la conscience, et le repos qui ne sera qu'un avant-goût de celui que je vous souhaite dans l'éternité, avec le Pere, le Fils, et le Saint-Esprit.

SERMON

POUR LE SAMEDI

DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LES JUGEMENTS HUMAINS.

Conduite tout extraordinaire de Jésus à l'égard de la femme adultère : leçons qu'il nous y donne. Insolence de l'entreprise de nos jugements. Quelles sont les actions que nous devons condamner, et celles sur lesquelles nous devons suspendre notre jugement. Dans quel esprit et avec quelle retenue nous sommes obligés de juger nos frères. Combien la bonte est plus propre que la justice à nous pénétrer vivement de nos fautes. Grandeur de celle de Jésus pour nous : sentiments qu'elle doit produire dans nos cœurs.

Nemo te condemnavit? Quæ dixit : Nemo, Domine. Dixit autem Jesus : Nec ego te condemnabo; vade, et jam amplius noli peccare.

Personne ne t'a condamnée? dit Jésus à la femme adultère. Laquelle lui répondit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamnerai pas aussi; va, et dorénavant ne pèche plus. Joan. VIII, 10, 11.

Quel est, messieurs, ce nouveau spectacle? Le juste prend le parti des coupables, le censeur des mœurs dépravées désarme les zélateurs de la loi, élude leur témoignage, arrête toutes leurs poursuites; en un mot, Jésus, le chaste Jésus, après s'être montré si sévère aux moindres regards immodestes, défend aujourd'hui publiquement une adultère publique; et bien loin de la punir étant criminelle, il la protége hautement étant accusée, et l'arrache au dernier supplice étant convaincue. Voyez comme il renverse les choses : au lieu de confondre la coupable, il l'encourage; au lieu d'encourager les accusateurs, il les confond; et changeant toute la rigueur de la peine en un simple avertissement de ne pécher plus, il ne craint pas de faire revivre l'espérance abattue de la pécheresse, et d'effacer, pour ainsi dire, de ses propres mains, la honte qui couvrait justement sa face impudique. Il y a quelque mystère caché dans cette conduite du Sauveur des âmes, et il en faut aujourd'hui chercher le secret, après avoir imploré la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Je commencerai ce discours en vous faisant le récit de l'histoire de notre évangile, afin que vous laissiez d'abord épancher vos cœurs dans une sainte contemplation de la clémence incomparable du Sauveur des âmes. Les Juifs lui amènent avec grand tumulte cette misérable adultère, et le font l'arbitre de son supplice. « La femme « que nous vous présentons, disent-ils, a été « surprise en adultère : Moïse nous a commandé « de lapider de tels criminels; mais vous, Maître, « qu'ordonnerez-vous? » *Tu ergo, quid dicis*[1]? C'est ce que disent les pharisiens. Mais Jésus, qui, lisant dans le fond des cœurs, voyait qu'ils étaient poussés, non point par le zèle de la justice, qui craint la contagion des mauvais exemples, mais par l'impatience d'un zèle amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée, ne rougit ni devant Dieu, ni devant les hommes de prendre en main la défense de cette impudique. « Celui de vous qui est innocent, qu'il jette, dit-« il, la première pierre[2]. » Ils se retirent confus; et je ne vois plus, dit saint Augustin, que le médecin avec la malade, et la chasteté même avec l'impudique; je vois la grande et extrême misère avec la grande et extrême miséricorde : *Remansit peccatrix et salvator, remansit ægrota et medicus, remansit misera et misericordia*[3].

Cette pauvre femme étonnée, après avoir échappé des mains des coupables qui avaient eu honte de la condamner, se croyait perdue sans ressource, regardant devant ses yeux la justice même, et se voyant appelée à son tribunal, lorsque Jésus, l'aimable Jésus, toujours facile, toujours indulgent, « non par la conscience d'aucun « péché, mais par une bonté infinie, » rassura son âme tremblante par ces aimables paroles que la douceur même a dictées : « Nul, dit-il, ne t'a « condamnée, et je ne te condamnerai pas non « plus que les autres : » de même que s'il eût dit : « Si la malice t'a pu épargner, pourquoi crain-« drais-tu l'innocence? » *Si malitia tibi parcere potuit, quid metuis innocentiam*[4]? Je suis un Dieu patient, qui pardonne volontiers les iniquités : j'en veux aux crimes et non aux personnes, et je supporte les péchés afin de sauver les pécheurs : « Va donc, et seulement ne pèche « plus : » *Vade, et jam amplius noli peccare.*

[1] *Prov.* XVIII, 9.

[1] *Joan.* VIII, 4, 5.
[2] *Ibid.* VIII, 7.
[3] *Serm.* XIII, n° 5, t. V, col. 80.
[4] *S. Aug. Epist.* CLIII, *ad Macedon.* n° 15, t. II, col. 530

Voilà, messieurs, un rapport fidèle de ce que raconte saint Jean dans l'évangile de cette journée. Quelles seront là-dessus nos réflexions? Je découvre de toutes parts des instructions importantes que nous pouvons tirer de cet évangile : mais il faut réduire toutes nos pensées à un objet fixe et déterminé; et parmi ce nombre infini de choses qui se présentent, voici à quoi je m'arrête. Les deux vices les plus ordinaires et les plus universellement étendus que je vois dans le genre humain, c'est un excès de sévérité, et un excès d'indulgence; sévérité pour les autres, et indulgence pour nous-mêmes. Saint Augustin l'a bien remarqué, et l'a exprimé élégamment en ce petit mot : *Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam*[1] : Ah! dit-il, que « les hommes sont diligents à reprendre la vie des autres, mais qu'ils sont lâches « et paresseux à corriger leurs propres défauts! » Voilà donc deux mortelles maladies qui affligent le genre humain : juger les autres en toute rigueur, se pardonner tout à soi-même; voir le fétu dans l'œil d'autrui, ne voir pas la poutre dans le sien; faire vainement le vertueux par une censure indiscrète, nourrir ses vices effectivement par une indulgence criminelle; enfin n'avoir un grand zèle que pour inquiéter le prochain, et abandonner cependant sa vie à un extrême relâchement dans toutes les parties de la discipline.

O Jésus, opposez-vous à ces deux excès et apprenez aux hommes pécheurs à n'être rigoureux qu'à leurs propres crimes. C'est ce qu'il fait dans notre évangile; et cette même bonté, qui réprime la licence de juger les autres, éveille la conscience endormie, pour juger sans miséricorde ses propres péchés. C'est pourquoi il avertit tout ensemble, et ces accusateurs échauffés qui se rendent inexorables envers le prochain, qu'ils modèrent leur ardeur inconsidérée; et cette femme trop indulgente à ses passions, qu'elle ne donne plus rien à ses sens. Vous, dit-il, pardonnez aux autres, et ne les jugez pas si sévèrement; et vous, ne vous pardonnez rien à vous-même, et désormais ne péchez plus. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Cette censure rigoureuse, que nous exerçons sur nos frères, est une entreprise insolente, et contre les droits de Dieu, et contre la liberté publique. Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est le souverain; et lorsque nous entreprenons de juger nos frères sans en avoir sa commission, nous sommes doublement coupables, parce que nous nous rendons tout ensemble, et les supérieurs de nos égaux, et les égaux de notre supérieur, violant ainsi par un même attentat et les lois de la société, et l'autorité de l'empire. Pour nous opposer, si nous le pouvons, à un si grand renversement des choses humaines, il nous faut chercher aujourd'hui des raisons simples et familières, mais fortes et convaincantes.

Pour les exposer avec ordre, distinguons avant toutes choses deux sortes de faits et deux sortes d'hommes que nous pouvons condamner; ou plutôt ne distinguons rien de nous-mêmes; mais écoutons la distinction que nous donne l'apôtre. Il y en a dont les actions sont manifestement criminelles, et d'autres dont les conduites peuvent avoir un bon et un mauvais sens. Il faut aujourd'hui poser des maximes pour bien régler notre jugement dans ces deux rencontres, de peur qu'il ne s'égare et ne se dévoie. Cette distinction est très-importante, et saint Paul n'a pas dédaigné de la remarquer lui-même, écrivant ces mots à saint Timothée : « Il y a des hommes, dit-il, dont « les péchés sont manifestes, et précèdent le ju- « gement que nous en faisons; et aussi il y en a « d'autres qui suivent le jugement : » *Quorumdam hominum peccata manifesta sunt, præcedentia ad judicium; quosdam autem et sequuntur*[1].

Ce passage de l'apôtre est assez obscur; mais l'interprétation de saint Augustin nous éclaircira sa pensée. Il y a donc des actions, dit saint Augustin[2], qui portent leur jugement en elles-mêmes et dans leurs propres excès. Par exemple, pour nous restreindre aux termes de notre évangile, un adultère public c'est un crime si manifeste, que nous pouvons condamner sans témérité ceux qui en sont convaincus; parce que la condamnation que nous en faisons est si clairement précédée par celle qui est empreinte dans la malice de l'acte, que le jugement que nous en portons ne pouvant jamais être faux, ne peut par conséquent être téméraire. Mais il y a d'autres actions dont les motifs sont douteux et les intentions incertaines, qui peuvent être expliquées, ainsi que je l'ai dit, d'un bon ou d'un mauvais sens : de telles actions, dit l'apôtre, ne portent pas en elles-mêmes leur jugement, parce qu'il ne nous paraît pas dans quel esprit on les fait : si bien que dans le jugement que nous en faisons, nous accommodons ordinairement, non point notre pensée à la chose, mais la chose à notre pensée. Ainsi, dit le saint apôtre, le jugement ne précède pas dans la chose même; nous ne recevons pas

[1] *Confess.* lib. x, cap. III, t. x, col. 171

[1] I. *Tim.* v, 24.
[2] *De Serm. Dom. in monte*, lib. II, cap. XVIII, n° 60, t. III, part. II, col. 225.

la loi, mais nous la donnons sans autorité. La sentence que nous prononçons n'est donc qu'une pure idée, le songe d'un homme qui veille, le jeu où l'égarement d'un esprit qui bâtit en l'air, et qui feint des tableaux dans les nues; mais le jugement véritable suivra en son temps.

Car viendra le grand jour de Dieu, où tous les secrets des cœurs seront découverts, tous les conseils publiés, toutes les intentions éclaircies : et en attendant, chrétiens, le jugement du Seigneur n'ayant pas encore paru, celui que nous porterions, en cela même que très-souvent il pourrait être douteux et trompeur, serait toujours nécessairement téméraire et dangereux. Voilà les deux états de notre prochain, sur lesquels nous pouvons juger. O Dieu! que d'excès dans l'un et dans l'autre! que de soupçons téméraires, que de préjugés iniques! que de jugements précipités! *Delicta quis intelligit* [1]? Qui pourra entendre tous ces crimes? qui pourra démêler tous ces embarras? Pour vous en donner l'ouverture, je vous propose, en un mot, une maxime générale que je mets devant votre vue comme un flambeau lumineux, sous la conduite duquel vous pourrez ensuite descendre au détail des vices particuliers, dans lesquels nous tombons par nos jugements.

Cette merveilleuse lumière que j'ai aujourd'hui à vous proposer, c'est, messieurs, cette vérité, que nous devons suivre Dieu, et juger autant qu'il décide : car ce beau commandement de ne juger pas, si souvent répété dans les Écritures, ne s'étend pas jusqu'à nous défendre de condamner ce que Dieu condamne; au contraire, c'est notre devoir de conformer notre jugement à celui de sa vérité. Non, non, ne croyez pas, chrétiens, que ce soit le dessein de notre Sauveur de faire un asile au vice, que l'on épargne le vice, et qu'il triomphe; de le mettre à couvert du blâme, et de le laisser triompher sans contradiction. Il veut qu'on le trouble, qu'on l'inquiète, qu'on le blâme, qu'on le condamne. Il faut condamner hautement les crimes publics et scandaleux : bien loin qu'il nous soit défendu de les condamner, il nous est commandé de les reprendre, et d'aller quelquefois en les reprenant jusqu'à la dureté et à la rigueur. « Reprends-les durement, » dit le saint apôtre : *Increpa illos dure* [2] : c'est-à-dire, qu'il faut presser les pécheurs, et leur jeter, pour ainsi dire, quelquefois au front des vérités toutes sèches, pour les faire rentrer en eux-mêmes; parce que la correction, qui a deux principes, la charité et la vérité, doit emprunter ordinairement une certaine douceur de la charité, qui est douce et compatissante; mais elle doit aussi souvent emprunter quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité, qui est inflexible.

[1] Ps. XVIII, 12.
[2] Tit. I, 13.

Vous voyez donc qu'il nous est permis, bien plus, qu'il nous est ordonné de condamner hardiment les conduites scandaleuses des pécheurs publics; parce que le jugement de Dieu précédant le nôtre, nous ne craignons pas de nous égarer. Mais voici la règle immuable que nous devons observer : c'est de suivre Dieu simplement, sans rien usurper pour nous-mêmes. Telle est la règle assurée que sa vérité rend souveraine; son équité, infaillible; sa simplicité, vénérable. Mais nous péchons doublement contre l'équité de cette règle; car, dans sa simplicité, elle ne laisse pas d'avoir deux parties nécessairement enchaînées : la première, de suivre Dieu; et au contraire nous jugeons plus que Dieu ne juge : la seconde, de ne rien usurper pour nous; et au contraire, en jugeant les crimes, nous nous attribuons ordinairement une injuste supériorité sur les personnes, qui nous inspire une aigreur cachée ou un superbe dédain.

Par exemple (car il faut venir au détail des choses, et j'ai promis d'y descendre, cet homme est voluptueux, et cet autre est injuste et violent : vous condamnez leur conduite, et vous ne la condamnez pas témérairement, puisque la loi divine la condamne aussi. Mais si vous les regardez, dit saint Augustin [1], comme des malades incurables; si vous vous éloignez d'eux comme de pécheurs incorrigibles, vous faites injure à Dieu, et vous ajoutez à son jugement. Vous avez vu ces personnes dans des pratiques dangereuses; vous blâmez ces pratiques, et vous faites bien, puisque l'Écriture les blâme. Mais vous jugez de l'état présent par les désordres de la vie passée : vous dites avec le pharisien : Si l'on savait quelle est cette femme; et vous ne regardez pas, non plus que lui, qu'elle est peut-être changée par la pénitence : vous ne jugez plus selon Dieu, et vous passez les bornes qu'il vous a prescrites. Ne jugez donc plus désormais ni de l'avenir par le présent, ni du présent par le passé; car ce jugement n'est pas selon Dieu, ni selon ses saintes lumières.

« Chaque jour, dit l'Écriture, a sa malice [2] : » ainsi, lorsque vous découvrez quelque désordre visible, au lieu d'outrager vos frères par des invectives cruelles, espérez plutôt un temps meilleur et plus pur, et tempérez par cette espérance l'amertume de votre zèle, qui s'emporte avec trop d'excès. Ne jugez donc pas de l'état présent par vos connaissances passées : car ignorez-vous

[1] *De Serm. Dom. in monte, ubi supra.*
[2] *Matth.* VI, 34.

les miracles qu'opère l'esprit de Dieu dans la conversion des cœurs? Peut-être que ce vieux pécheur est devenu un autre homme par la grâce de la pénitence. Si vous découvrez encore en sa vie quelque reste de faiblesse humaine, gardez-vous bien de conclure que c'est un trompeur et un hypocrite; ne dites pas, comme vous faites : Ah! le cœur commence à paraître, le naturel s'est fait voir à travers le masque dont il se couvrait : car, ô Dieu ! ô juste Dieu ! quel est ce raisonnement? Quoi! s'ensuit-il qu'on soit un démon, parce qu'on n'est pas un ange; ou que l'embrasement dure encore, parce que l'on voit quelque fumée ou quelque noirceur; ou que la campagne soit inondée, parce que la rivière en se retirant a laissé peut-être quelques eaux en des endroits plus profonds; ou que les passions dominent encore, parce qu'elles ne sont pas peut-être tout à fait domptées? Vous dites que c'est malice, et c'est peut-être imprudence; vous dites que c'est habitude, et c'est peut-être chaleur et emportement.

Ah! cet homme que vous blâmez d'une façon si cruelle, fait peut-être beaucoup davantage. Non-seulement il se blâme, mais il se condamne, mais il se châtie, mais il gemit de son mal, qu'il voit sans doute devant Dieu bien plus grand, sans comparaison, que vos jugements indiscrets ne le font paraître à vos yeux. Cessez donc de vous égaler à la puissance suprême par la témérité de juger vos frères. Blâmez ce que Dieu blâme, condamnez ce que Dieu condamne; mais ne passez point ces limites sacrées. « Ne soyez « point sages plus qu'il ne faut, mais soyez sages « selon la mesure [1]; » c'est-à-dire, ne jugez pas plus que Dieu n'a voulu juger. Autant qu'il a plu à ce grand Dieu de nous découvrir ses jugements, ne craignez point de les suivre; mais croyez que tout ce qui est au delà est un abîme effroyable, où notre audace insensée trouvera un naufrage infaillible.

Ce n'est pas assez, chrétiens; et nous avons remarqué que, même en nous élevant contre les péchés publics, nous tombons dans un autre excès. Nous exerçons sur nos frères une espèce de tyrannie, nous prenons contre eux un esprit d'aigreur ou un esprit de dédain, et devenons tellement censeurs, que nous oublions que nous sommes frères. Tel était le vice des pharisiens; ce n'était pas la compassion de notre commune faiblesse qui leur faisait reprendre les péchés des hommes; ils se tiraient hors du pair; et comme s'ils eussent été les seuls impeccables, ils parlaient toujours dédaigneusement des pécheurs et des publicains : ils s'érigeaient en censeurs publics, non point pour guérir les plaies et corriger les péchés, mais pour s'élever au-dessus des autres, et étaler magnifiquement leur orgueilleuse justice. C'est pourquoi le Seigneur Jésus les voyant approcher de lui dans cet esprit dédaigneux, il les confond par cette parole : « Celui, dit-il, qui est « innocent, qu'il jette la première pierre. »

Apprenons de là, chrétiens, en quel esprit nous devons juger, même des crimes les plus scandaleux : gardons-nous de tirer aucun avantage de la censure que nous en faisons; car n'avons-nous pas reconnu que ce n'est pas à nous de rien prononcer, mais de suivre humblement ce que Dieu prononce? La lumière de vérité qui brille en nos âmes, et y condamne les dérèglements que nos frères nous rendent visibles dans leurs actions criminelles, n'est pas une prérogative qui nous soit donnée pour prendre ascendant sur eux; mais c'est une impression qui se fait en nous de la justice supérieure par laquelle nous serons jugés tous ensemble. Ainsi, prononçant par le même arrêt leur condamnation et la vôtre, pouvez-vous en tirer aucun avantage? et ne devez-vous pas au contraire être saisis de frayeur et de tremblement? Considérez le Sauveur, et voyez dans quel esprit de condescendance il dit à la femme adultère : Je ne te condamnerai pas. Si la justice même est si indulgente, faut-il que la malice soit inexorable? si le juge est si patient, le criminel ose-t-il être rigoureux? car enfin si le crime que vous condamnez, si cet infâme adultère qui vous fait dédaigner cette pécheresse, n'est pas dans votre cœur par consentement, il n'est pas moins dans le fond de votre malice, ou dans celui de votre faiblesse.

Ignorez-vous, chrétiens, de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous? Ils y naissent comme des vers : *Os fatuorum ebullit stultitiam* [1]; non engendrés par le dehors, mais conçus et bouillonnants au dedans de la pourriture invétérée de notre substance, et du fond malheureusement fécond de notre corruption originelle. Ainsi, quand les crimes que vous blâmez ne seraient point dans vos consciences par une attache actuelle, ils sont enfermés radicalement dans ce foyer intérieur de votre corruption; et si jamais ils en sortent par une attache effective, en condamnant votre frère, n'aurez-vous pas parlé contre vous, et foudroyé votre tête? Et quand nous ne tomberions jamais dans ce même crime, ne tombons-nous pas tous les jours dans de semblables excès, également condamnés par cette suprême vérité qui est l'arbitre de la vie humaine? Car

[1] *Rom.* XII, 3.

[1] *Prov.* XV, 2.

celui qui a dit : Tu ne tueras pas, a défendu aussi l'impudicité; et quoique les tables des commandements soient partagées en plusieurs articles, c'est la même lumière très-simple de la justice divine qui autorise tous les préceptes, proscrit tous les crimes, réprouve toutes les transgressions.

« Toi donc qui juges les autres, tu te condam- » nes toi-même, » comme dit l'apôtre[1]. Par conséquent, chrétiens, si nous osons condamner nos frères, et nous le devons quelquefois, quand leurs crimes sont scandaleux, ne condamnons pas leurs excès, comme en étant éloignés; que ce ne soit pas pour nous mettre à part, mais pour entrer tout ensemble dans un sentiment intime et profond, et de nos communs devoirs, et de nos communes faiblesses. Ainsi, nous souvenant de ce que nous sommes, ne nous laissons jamais emporter à ces invectives cruelles, à ces dérisions outrageuses qui détournent malicieusement contre la personne l'horreur qui est due au vice : c'est un jeu cruel et sanglant qui renverse tous les fondements de l'humanité. « Un innocent, dit » Tertullien, parlant contre les jeux des gladia- » teurs (c'en est ici une image), ne fait jamais son » plaisir du supplice d'un coupable : » *Innocens de supplicio alterius lætari non potest*[2]. Que si c'est une cruauté de se réjouir du supplice de son frère, quelle horreur, quel meurtre, quel parricide de se faire un jeu, de se faire un spectacle, de se faire un divertissement de son crime même !

Si nous devons être si réservés dans les péchés scandaleux, quelle doit être notre retenue dans les choses cachées et douteuses? A quoi pensons-nous, mes frères, de nous déchirer mutuellement par tant de soupçons injustes? Hélas que le genre humain est malheureusement curieux ! chacun veut voir ce qui est caché, et juger des intentions. Cette humeur curieuse et précipitée fait que ce qu'on ne voit pas, on le devine; et comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient bientôt une certitude, et nous appelons conviction ce qui n'est tout au plus qu'une conjecture. Mais c'est l'invention de notre esprit à laquelle nous applaudissons, et que nous accroissons sans mesure. Que si parmi ces soupçons notre colère s'élève, nous ne voulons plus l'apaiser, parce que « nul ne trouve sa colère » injuste : » *Nulli irascenti ira sua videtur injusta*[3]. Ainsi l'inquiétude nous prend, et par cette inquiétude nourrie par nos défiances, souvent nous nous buttons contre une ombre, ou plutôt l'ombre nous fait attaquer le corps. Nous frappons, de peur d'être prévenus; nous vengeons une offense qui n'est pas encore : *Ipsa sollicitudine prius malum facimus quam patimur*[1]. Voyez le progrès de l'injustice. Mon Dieu, je renonce devant vous à ces dangereuses subtilités de notre esprit qui s'égare. Je veux apprendre de votre bonté et de votre sainte justice à ne présumer pas aisément le mal, à voir et non à deviner, à ne précipiter pas mon jugement, mais à attendre le vôtre.

Vous me dites que si j'agis de la sorte, je serai la dupe publique, trompé tous les jours mille et mille fois; et moi, je vous réponds à mon tour : Eh quoi! ne craignez-vous pas d'être si malheureusement ingénieux à vous jouer de l'honneur et de la réputation de vos semblables? J'aime beaucoup mieux être trompé, que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissension. Laissez-moi errer, je vous prie, de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire : car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal; et la vérité même m'apprend de ne m'abandonner pas témérairement à condamner les coupables, de peur que sans y penser je ne flétrisse les innocents par une condamnation injurieuse.

SECOND POINT.

Il pourrait sembler, chrétiens, que c'est presser trop mollement cette pécheresse à se censurer elle-même, que de lui ordonner simplement de ne pécher plus, et la traiter cependant avec une telle indulgence; mais il faut vous faire comprendre qu'il n'y a rien de plus efficace pour rappeler une âme étonnée au sentiment de ses crimes.

Nous pouvons voir nos péchés, ou dans la justice de Dieu, ou dans ses miséricordes et dans les trésors de ses bontés infinies. Je soutiens, et il est vrai, que si la justice nous les fait voir d'une manière plus terrible, la bonté nous les fait sentir d'une manière plus vive et plus pénétrante. Nos péchés sont contraires, je vous l'avoue, à la justice de Dieu qui les punit; mais ne le sont-ils pas beaucoup plus à la bonté de Dieu qui les efface? Que faites-vous, ô justice? vous laissez le crime, et vous y ajoutez la peine. Mais vous, ô bonté, ô miséricorde, vous ôtez tout ensemble la peine et le crime; et en pardonnant au pécheur, vous portez au fond de son cœur, par votre indulgence, la lumière la plus perçante, pour confondre son ingratitude.

[1] *Rom.* II, 1.
[2] *De Spectac.* n° 19.
[3] *S. Aug. Epist.* XXXVIII, n° 2, t. II, col. 83.

[1] *S. Aug. Serm.* CCCVI, n° 9, t. V, col. 1242

La justice tonne et foudroie : que fait-elle par ses foudres et par son tonnerre? elle remplit l'imagination de la terreur de la peine. La bonté va bien plus avant, qui, par ses facilités et ses compassions, fait sentir au dedans l'horreur de la faute. Au milieu du bruit que fait la justice, dans la crainte, le mouvement, le cœur se trouble, et à peine se sent-il lui-même : il se resserre en lui-même, il voudrait se cacher à ses propres yeux : il fuit de toute sa force la colère qui le poursuit; et pour fuir plus précipitamment, il voudrait pouvoir se séparer de soi-même, parce qu'il trouve toujours dans son fond un Dieu vengeur. Les douceurs de la bonté dilatent le cœur, pour recevoir les impressions du Saint-Esprit : tout s'épanche, tout se découvre, et jamais on ne sent mieux son indignité, que lorsqu'on se sent prévenu par une telle profusion de grâces.

Quand Joseph se découvrit à ses frères, et qu'il leur dit ces paroles : « Je suis Joseph, votre « frère, que vous avez vendu en Egypte, ils « furent saisis d'une grande horreur [1]; » ils sentirent bien qu'ils avaient mal fait de le livrer de la sorte. Mais lorsqu'il commença non-seulement à les rassurer, mais à les excuser, et qu'il leur dit ces paroles : « Eh! ne vous affligez pas de m'a- « voir vendu : ce n'a pas tant été par votre ma- « lice, que par un conseil de Dieu, qui voulait « vous préparer ici un libérateur par une telle « aventure [2]. » Et lorsque « il les embrassa, et « qu'il pleura sur chacun d'eux en particulier : « *Et ploravit super singulos* [3] : ah! les reproches les plus sanglants, qu'il aurait pu inventer contre eux, n'eussent pas été capables de les faire entrer dans le sentiment de leurs crimes, à l'égal de ces larmes, de cette tendresse, de ces embrassements imprévus d'un frère si outragé, et néanmoins si bon, si tendre et si bienfaisant.

Il en est de même de notre grand Dieu : qu'il tonne, qu'il menace et qu'il foudroie, qu'il crie à mon âme étonnée, par la bouche de son prophète : Tu m'as quitté, infidèle, tu t'es abandonnée à tous les passants, épouse volage et parjure : *Tu autem fornicata es cum amatoribus multis* [4] : j'entre, à la vérité, dans le sentiment de mes horribles infidélités. Mais lorsqu'il ajoute après : « Tou- « tefois retourne à moi, et je te recevrai, dit le « Seigneur; » c'est ce qui achève de percer mon cœur, et je ne vois jamais mieux mes ingratitudes qu'au milieu de ces bontés si peu méritées. Non, mes frères, il n'y a rien de plus efficace pour nous faire rentrer en nous-mêmes : ces bontés si gratuites, si abondantes, si inespérées, si surprenantes, poussent l'âme jusqu'à son néant; et les larmes d'un père attendri, qui tombent sur le cou de son prodigue, lui font bien mieux sentir son indignité que les reproches amers par lesquels il aurait pu le confondre.

Venez donc ici, chrétiens, et écoutez votre Sauveur, qui vous montre vos ingratitudes. Ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée, que je veux faire retentir à vos oreilles : parlez, amour; parlez, indulgence; parlez, bontés attirantes d'un Dieu qui est venu chercher les pécheurs, qui leur veut faire sentir leur indignité, non par la violence de ses reproches, mais par l'excès de ses grâces; non en prononçant leur sentence, mais en leur accordant leur absolution. C'est la méthode du Sauveur des âmes : il ne dit rien de fâcheux ni aux pécheurs, ni aux publicains qui conversaient avec lui : il tourne toute son indignation contre les pharisiens hypocrites, dont le superbe chagrin s'opposait à la conversion des pécheurs. Pour lui qui était venu pour rechercher et porter sur ses épaules ses brebis perdues, il ne rebute point les pécheurs par un dédain accablant et par des paroles désespérantes : il ne dit rien de rude ni à Madeleine, ni à la Samaritaine, ni à la femme adultère; et sans les confondre par ses reproches, il laisse faire cet ouvrage, et à l'excès de leurs crimes, et à l'excès de ses grâces.

Ah! il n'y a plus moyen de lui résister; il faut mourir de regret d'avoir offensé si indignement une telle miséricorde. Car d'où vient cette facilité et cette indulgence? est-ce qu'il n'a pas horreur des péchés, lui qui vient mourir pour les expier? est-ce qu'il n'a pas la puissance de les châtier, lui entre les mains duquel toutes les créatures sont autant de foudres? est-ce que les paroles lui manquent pour convaincre nos ingratitudes, lui, mes frères, dont le moindre mot pouvait laisser sur le front une impression de honte éternelle? D'où vient qu'il se tait et qu'il dissimule? c'est qu'il connaît nos faiblesses, c'est qu'il a pitié de nos maux. Encore une fois, mes frères, il faut mourir de regret; et en même temps qu'il nous dit : Je ne te condamne pas, il faut ramasser ensemble tout ce qu'il y a dans nos âmes et de force et d'infirmité, et de lumières et de ténèbres, et de péchés et de grâces, pour nous condamner nous-mêmes, et confondre devant sa face nos trahisons et nos perfidies.

D'autant plus, chrétiens, et voici ce qu'il y a de plus fort, que cette indulgence lui coûte bien cher; c'est ici qu'il faut entendre, c'est ici ce qui doit presser un cœur chrétien. Si Jésus nous est

[1] *Genes.* XLV, 4, 5.
[2] *Ibid.* 5-7, 8.
[3] *Ibid.* 15.
[4] *Jer.* III 1.

facile et indulgent, il a acheté, mes frères, cette indulgence qu'il a pour nous, par des rigueurs inouïes qu'il a souffertes en lui-même. Il n'a pardonné aucun crime, il n'a dit aucune parole de miséricorde, de douceur, de condescendance, qui ne lui ait coûté tout son sang : car que méritait le pécheur d'un Dieu irrité, sinon des menaces, des rebuts, des arrêts de mort éternelle? Mais Jésus, notre saint pontife, pontife vraiment charitable et compatissant à nos maux, a voulu nous traiter avec indulgence : et pour acquérir ce beau droit de nous traiter, quoique indignes, avec une bonté paternelle, il s'est abandonné volontairement à des rigueurs insupportables. Venez à la croix, Madeleine, venez-y, ô femme adultère de notre évangile; voyez les coups de foudre, voyez les rigueurs, voyez le poids des vengeances qui accable ce Dieu homme : voyez le ciel et la terre conjurant sa perte, les hommes furieux, son Père implacable, l'enfer déchaîné contre lui. O quel excès de rigueur! C'est par là qu'il a mérité de vous pouvoir traiter doucement.

Le croyiez-vous, pauvres âmes, lorsqu'il vous parlait si obligeamment? croyiez-vous que cette douceur lui coûtât si cher? Vous croyiez peut-être alors qu'il vous faisait une grâce qui ne lui coûtait autre chose que d'ouvrir seulement son cœur, trésor inépuisable de compassion : et il faisait un échange; et pour faire luire sur vous un rayon de faveur divine, il se dévouait intérieurement à des rigueurs infinies, à des duretés intolérables. A vous donc toute la douceur, à lui toutes les amertumes; à vous les consolations, à lui les délaissements; à vous la facilité, le pardon, la condescendance, à lui les foudres, à lui les tempêtes, et tout ce que peut inventer une colère inflexible et inexorable. Mes frères, c'est à ce prix que Jésus nous est indulgent. Pouvons-nous après cela arrêter les yeux sur les bontés qu'il exerce, sans avoir le cœur pénétré de ce que lui coûtent nos crimes? Autant de grâces qu'il nous donne, autant de péchés qu'il nous remet, autant de fois qu'il nous dit, Je ne te condamnerai pas, et il nous le dit à chaque moment; nous devons croire, mes frères, qu'il étale autant de fois à nos yeux toutes les rigueurs de sa croix et toute l'horreur du Calvaire. Et comme à chaque moment son enfer devrait s'ouvrir sous nos pieds, autant d'instants qu'il nous accorde pour prolonger le temps de la pénitence, autant nous dit-il de fois : Vois, je ne te condamne pas, puisque je t'attends; je ne te condamne pas, puisque je t'invite; je ne te condamne pas, puisque je te presse, et que je ne cesse de te dire : Retourne, prévaricateur, et tu vivras; retournez, enfants perfides; retournez, épouses déloyales : « et pourquoi voulez-vous périr, maison « d'Israël [1]? » Donc, mes frères, autant de moments que Jésus nous attend à la pénitence, autant de fois, non sa voix mortelle, mais ce qui est beaucoup davantage, sa bonté, sa miséricorde, sa patience déclarée, son sang, sa grâce, son Saint-Esprit, nous disent au fond du cœur : Je ne te condamne pas; va, et désormais ne pèche plus. Et tout cet excès de miséricordes, dont nous ressentons le fruit, nous rappelle aux rigueurs horribles qui en ont été la racine. Donc, ô Jésus, ô divin Jésus, que vos miséricordes sont pressantes! ah! dans le moment que je les ressens, je vois toutes vos plaies se rouvrir, tout votre sang se déborder. Il faut pleurer du sang, pour le mêler avec celui que vos tendresses et mes duretés, que vos bontés et mes ingratitudes vous ont fait répandre.

Laissons-nous toucher, chrétiens, à cet excès de miséricorde, et apprenons aujourd'hui à voir toute l'horreur de nos crimes dans la grâce qui nous les remet. « Gardez-vous d'affliger et contrister l'Esprit de Dieu : » *Nolite contristare Spiritum sanctum* [2]. Cette affliction ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre. Affliger le Saint-Esprit, c'est-à-dire, l'amour de Dieu opérant en nous pour lui gagner nos cœurs par sa bonté. Il se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les empressements de sa miséricorde. Combien la dureté est-elle inhérente, si elle ne s'amollit pas, etc.

ABRÉGÉ

D'UN SERMON POUR LE MÊME JOUR,

PRÊCHÉ A CLAYE [3].

Parallèle des torts des hérétiques avec ceux des mauvais catholiques.

Lire l'Évangile de la Femme adultère.

EXPOSITION. Jésus-Christ effraye et éloigne les coupables : que ne doit craindre la même femme adultère, quand il ne restera que l'innocence? Voici celui qui peut juger, parce qu'il est juste : mais il peut aussi justifier, parce qu'il est juste. Pour condamner, il faut être juste : mais aussi pour justifier, il faut être juste. Vous tremblez pour cette femme adultère, parce qu'elle est devant le juste : espérez pour elle et pour vous, parce qu'elle est devant le juste, qui justifie.

[1] *Ezech.* XXXIII, 11.
[2] *Ephes.* IV, 30.
[3] Bourg près de Meaux.

Qui est cette femme adultère? l'âme chrétienne: son image au chapitre seizième d'Ézéchiel. Née dans ton impureté, dans ton sang, on ne t'a point lavée, on ne t'a point coupé le nombril: tes péchés sont sur toi; ni la chair ni ses désirs ne sont retranchés. Elle a été jetée en terre en naissant dans des désirs terrestres et sensuels. Elle a crû; et ses mamelles se sont enflées; la chair a pris de nouvelles forces. Elle est venue, permettez-moi de le dire dans les paroles du prophète, elle est venue à l'âge des amants. Je l'ai aimée, dit le Seigneur, j'ai étendu sur elle mon vêtement, je l'ai épousée, je lui ai donné ma foi, j'ai reçu la sienne; je l'ai reçue dans ma couche. Est-ce qu'elle était belle? non, elle était encore dans son impureté. Je l'ai lavée [par] le baptême. Elle n'avait point été ointe d'huile: je l'ai ointe de l'huile celeste; je lui en ai fait un signe sur le front, signe qu'elle était rachetée par la croix de Jésus-Christ; elle a été faite mienne, une chair avec moi par l'eucharistie: corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit. Elle est devenue belle; ses ornements, des colliers, des pendants d'oreilles. Elle était belle: sa beauté célébrée aux environs. Était-elle belle par elle-même? Non, dit le prophète, belle de la beauté qu je lui avais donnée. Elle m'a quitté, la déloyale. Voyez les degrés; d'abord elle n'a eu qu'un amant: [elle était] timide, tremblante. [Mais ensuite] elle s'est abandonnée, et prostituée à ceux qu'elle aimait, à ceux [même] qu'elle ne connaît pas. Sa volonté lui a fait commettre certains crimes, sa complaisance lui en fait commettre certains autres. Au commencement elle se laissait corrompre par les récompenses; elle corrompt les autres maintenant. Voyez comme elle descend dans la profondeur de l'iniquité.

Ah! malheureuse, qui te pourra purifier de ton crime? Elle va encore plus avant: *Ædificasti tibi lupanar;* « Vous vous êtes bâti un lieu « de prostitution, un lieu déshonnête: « Une conscience entièrement corrompue, profession publique du crime, repos dans le crime, nul reproche de la conscience, repos dans l'opprobre; on n'a honte que de n'être pas assez impudente; on ne rougit que de conserver quelque reste de pudeur. Ah! malheureuse, tu as élevé le signe de la prostitution, les enseignes de la vanité, du luxe. [Tu as couru après] les Chaldéens, les Égyptiens, etc. [Tu t'es] prostituée et abandonnée sans mesure. Je te livrerai à tes amants [tes mauvaises inclinations], afin qu'ils te perdent, qu'ils te ravagent.

Mais voici le comble: tu es semblable à ta mère, à la gentilité dont tu es sortie. Tu as justifié Sodome ta sœur aînée: le judaïsme, « Jérusalem, Sodome spirituelle où leur Seigneur a été « crucifié [1]: » et Samarie ta jeune sœur, l'hérésie; toujours postérieure à l'Église. Dites-moi qui de mes prédécesseurs [ne condamne pas vos erreurs et votre conduite]? Vous méprisez cette chaîne de la succession; c'est assez, [répondez-vous], d'avoir Dieu, non la succession de la doctrine. O faiblesse! comme qui dirait: Je veux garder les eaux, je ne me soucie pas du canal. Tu as justifié Sodome ta sœur aînée: le judaïsme, le Juif a crucifié le Seigneur de la gloire; mais « s'ils l'avaient connu, dit saint Paul [2], ils ne « l'auraient jamais fait: » tu le crucifies, le sachant et le connaissant pour tel. [Ils sont] fidèles à Moïse, qui est loué dans toutes les synagogues, qui leur a imposé un joug de fer « que ni « nos pères ni nous n'avons pu porter [3]. » et nous infidèles à Jésus, dont le joug est si doux et le fardeau si léger.

Mais comment, Samarie la cadette [en a-t-elle usé?] Elle a méprisé l'Église, [s'est] séparée de sa communion, grand crime; mais tu l'as justifiée: car croire l'Église, et ne point vivre selon l'Église, [c'est un plus grand crime.] Elle a méprisé le carême; et toi, ou tu ne le fais pas, le croyant d'obligation, ou tu le fais judaïquement. Tu l'as justifiée: car est-ce que ces viandes sont impures? Non, il fallait s'abstenir des jeux, des plaisirs, du moins des péchés, des médisances. Elle a retranché la confirmation contre [la pratique expresse des apôtres]; tu la justifies [en montrant si peu de zele pour cette foi à laquelle tes pères ont tout sacrifié, que tu t'étais engagé de défendre aux dépens même de ta vie, en recevant ce sacrement.] Elle a retranché l'extrême-onction, pour ne pas mourir comme entre les mains des apôtres; tu la justifies [par l'opposition de toute ta vie aux maximes, à l'esprit, aux exemples de ces fondateurs de ta religion.] Elle a retranché le sacrement de pénitence contre [l'institution sainte de Jésus-Christ, l'usage constant de toute l'antiquité.] Tu la justifies, [par l'abus continuel que tu fais de ce sacrement, pour perpétuer tes désordres.] Elle a retranché le sacrement [de l'eucharistie.] Je ne veux croire, dit-elle, que ce que je vois, etc.; tu la justifies, le croyant et le profanant. On devrait connaître sa présence à ton respect, comme le roi, où l'on voit la cour découverte et respectueuse; tu la justifies [par tes irrévérences, le peu de préparation que tu apportes à la réception de ce sacrement auguste, le peu de fruit que tu en retires, l'indécence et l'irréligion avec laquelle tu assistes au sacrifice redoutable de nos autels.] Appuyer

[1] *Apoc.* XI, 8.
[2] I. *Cor.* II, 8.
[3] *Act.* XV, 10.

sur l'un et sur l'autre; sur le tort de l'hérésie et le plus grand tort des catholiques, qui méprisent [ou tournent à leur perte tant de moyens de salut.] Tout parcouru, quelle espérance pour toi? Ah! dit le Seigneur, je me souviendrai des jours de ta jeunesse, je renouvellerai mon pacte, ma foi que je t'ai donnée. Ce n'est pas elle qui revient, c'est Dieu : exhortation à écouter sa voix. [Ne] plus distinguer les anciens et les nouveaux catholiques, abolir ces restes de division. Je ne me relâcherai pas, je reviendrais du tombeau. J'ai un second, le roi : humble sujet partout ailleurs, dans la religion j'ose dire que le prince ne vu que le second.

PREMIER SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Objet des soins paternels de la Providence envers nous. A qui Dieu promet la subsistance nécessaire : étendue et nature de ses promesses. Quelles doivent être les dispositions de ses enfants à l'égard de cette vie mortelle, et de tout ce qui y a rapport. Nécessité de réprimer les désirs d'une cupidité insatiable : excès qu'elle produit dans le monde. Maximes qui doivent régler les sentiments des chrétiens au sujet de la grandeur : combien elles sont peu suivies. En quelle manière Dieu confond les vaines pensées de l'ambitieux.

Cum sublevasset ergo oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi?

Jésus ayant élevé sa vue, et découvert un grand peuple qui était venu à lui dans le désert, dit à Philippe : D'où achèterons-nous des pains pour nourrir tout ce monde qui nous a suivis? Joan. VI, 5.

Je ne crois pas, messieurs, que nous ayons jamais entendu ce que nous disons, lorsque nous demandons à Dieu tous les jours, dans l'Oraison dominicale, qu'il nous donne notre pain quotidien. Vous me direz peut-être que, sous ce nom de pain quotidien, vous lui demandez les biens temporels qu'il a voulu être nécessaires pour soutenir cette vie mortelle; c'est ce que j'accorderai volontiers, et c'est pour cela, chrétiens, que je ne crains point de vous assurer que vous n'entendez pas ce que vous dites : car si jamais vous aviez compris que vous ne demandez à Dieu que le nécessaire, vous plaindriez-vous comme vous faites lorsque vous n'avez pas le superflu? Ne devriez-vous pas être satisfait, lorsque l'on vous donne ce que vous demandez? Et celui qui se réduit au pain, doit-il soupirer après les délices? Car si nous avions bien mis dans notre esprit que ce peu qui nous est nécessaire, nous sommes encore obligés de le demander à Dieu tous les jours, ni nous ne le rechercherions avec cet empressement que nous sentons tous, mais nous l'attendrions de la main de Dieu en humilité et en patience; ni nous ne regarderions nos richesses comme un fruit de notre industrie, mais comme un présent de sa bonté, qui a voulu bénir notre travail; ni nous n'enflerions pas notre cœur par la vaine pensée de notre abondance, mais nous sentant réduits, contraints tous les jours à lui demander notre pain, nous passerions toute notre vie dans une dépendance absolue de sa providence paternelle.

D'ailleurs si nous faisions réflexion que nous ne demandons à Dieu que le nécessaire, nous ne nous plaindrions pas, comme nous faisons, lorsque nous n'avons pas le superflu. Après avoir restreint nos désirs au pain, nous verrions que nous n'avons aucun droit de soupirer après les délices; et contents d'avoir obtenu de Dieu ce que nous avons demandé avec tant d'instance, nous nous tiendrions trop heureux d'avoir le vêtement et la nourriture. *Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus*[1] : « Ayant « donc de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents. » Et comme nous sommes si fort éloignés d'une disposition si sainte et si chrétienne, j'ai juste sujet de conclure que nous n'entendons pas ce que nous disons, quand nous prions Dieu comme notre père de nous donner notre pain quotidien. C'est pourquoi il est nécessaire que nous tâchions aujourd'hui de l'apprendre, puisque l'occasion en est toute née dans l'évangile qui se présente.

Pour exécuter un si grand dessein, et si fructueux un salut des âmes, il faut remarquer avant toutes choses trois degrés des biens temporels marqués distinctement dans notre évangile. Le premier état, chrétiens, c'est celui de la subsistance qui regarde le nécessaire, le second naît de l'abondance qui s'étend au délicieux et au superflu; le troisième c'est la grandeur qui embrasse les fortunes extraordinaires : voyons tout cela dans notre évangile. Jésus nourrit le peuple au désert, et voilà ce qu'il faut pour la subsistance : *Accepit ergo Jesus panes, et distribuit discumbentibus*[2] : Après qu'ils furent rassasiés, il resta encore douze paniers pleins : *Collegerunt et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum*[3]; et voilà manifestement le superflu. Enfin ce peuple, étonné d'un si grand miracle, accourt au Fils de Dieu pour le faire roi : *Ut raperent eum, et facerent eum regem*[4] : où vous voyez clairement la grandeur marquée. Ainsi nous avons dans notre évangile ces trois degrés des biens

[1] I. *Tim.* VI, 8.
[2] *Joan.* IV, 11.
[3] *Ibid.* 13.
[4] *Ibid.* 15.

temporels, le nécessaire, le superflu, l'extraordinaire. La subsistance, c'est le premier; l'abondance, c'est le second; la fortune éminente, c'est le troisième.

Mais c'est peu de les trouver dans notre évangile, si nous ne sommes soigneux d'y chercher aussi quelque instruction importante pour servir de règle à notre conduite à l'égard de ces trois états; et en voici, messieurs, de très-importantes qu'il nous est aisé d'en tirer. Il y a trois vices à craindre: à l'égard du nécessaire, l'empressement et l'inquiétude; à l'égard du superflu, la dissipation et le luxe; à l'égard de la grandeur éminente, l'ambition désordonnée. Contre ces trois vices, messieurs, trois remèdes dans notre évangile. Le peuple, suivant Jésus au désert sans aucun soin de sa nourriture, la reçoit néanmoins de sa providence; voilà de quoi guérir notre inquiétude. Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de ramasser soigneusement ce qui était de reste, « de peur, dit-il, qu'il ne périsse: » *Colligite quæ supraverunt fragmenta ne pereant*; et c'est pour empêcher la dissipation. Enfin, pour éviter qu'on le fasse roi, il se retire seul dans la montagne: *Fugit iterum in montem ipse solus*; et voilà l'ambition modérée. Ainsi la suite de notre évangile nous avertit, messieurs, de prendre garde de rechercher avec empressement le nécessaire, de dissiper inutilement le superflu, de désirer avec ambition, de désirer démesurément l'extraordinaire; c'est ce que contient notre évangile, et ce qui partagera ce discours.

PREMIER POINT.

Pour vous délivrer, ô enfants de Dieu! de ces soins empressés qui vous inquiètent touchant les nécessités de la vie, écoutez le Sauveur, qui vous dit lui-même que votre Père céleste y pourvoit, et qu'il ne veut pas qu'on s'en mette en peine. « Ne soyez pas en trouble, dit-il, dans la crainte de « n'avoir pas de quoi manger, ni de quoi boire, « ni de quoi vous vêtir. Car il appartient aux « païens de chercher ces choses; mais pour vous, « vous avez au ciel un Père très-bon et très-pré- « voyant, qui sait le besoin que vous en avez. « Cherchez donc premièrement le royaume de « Dieu, cherchez la véritable justice; et toutes « ces choses vous seront données comme par sur- « croît. » *Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus: et hæc omnia adjicientur vobis*[1]. Comme ces paroles du Fils de Dieu règlent la conduite du chrétien, pour ce qui regarde les soins de la vie, tâchons de les entendre dans le fond; et pour cela présupposons quelques vérités qui nous en ouvriront l'intelligence. Je suppose premièrement que le dessein de notre Sauveur n'est pas de défendre un travail honnête, ni une prévoyance modérée: lui-même avait dans sa compagnie un disciple qui gardait son petit trésor destiné pour la subsistance: saint Paul a travaillé de ses mains pour gagner sa vie, et n'a pas attendu que Dieu lui envoyât du pain par ses anges; et enfin tout le genre humain ayant été condamné au travail, ensuite du péché du premier homme, ce n'est pas de cette sentence que le Sauveur nous est venu délivrer, c'est de la damnation éternelle. En effet, considérez ses paroles: « Ne vous inquiétez pas, « ne vous troublez pas: » *Nolite solliciti esse*[1]: « n'ayez pas l'esprit en suspens: » *Nolite in sublime tolli*[2]. Donc il n'empêche pas le travail, mais l'empressement et l'inquiétude. Il n'empêche pas une sage et prudente économie, mais des soins qui nous troublent et qui nous tourmentent. Et la raison, en un mot, messieurs, c'est qu'il veut bien établir la confiance, mais non pas autoriser l'oisiveté.

Je suppose premièrement, et ceci, messieurs, est très-important, que ce soin paternel de la Providence ne regarde que le nécessaire, et non pas le surabondant; je veux dire, si vous prétendez, délicats du siècle, que la Providence divine s'engage à fournir tous les jours à vos dépenses superflues, vous vous trompez, vous vous abusez, vous n'entendez pas l'Evangile. Mais le Sauveur n'assure-t-il pas que Dieu pourvoira à nos besoins? Il est vrai, à vos besoins, mais non pas à vos vanités. Sa parole y est très-expresse: « Votre « Père céleste, dit-il, sait que vous avez besoin « de ces choses: » *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis*[3]. Donc il se restreint dans le nécessaire, et il ne s'étend pas au superflu, et bien moins au délicat ni au somptueux. Il soutient la vie, et non pas le luxe; il promet de soulager la nécessité; mais il ne se charge pas d'entretenir la délicatesse. Dans une grande famine, dont Dieu affligea les Israélites sous le règne de l'impie Achab, « Va-t'en à Sarephta, dit- « il à Élie; c'était une ville des Sidoniens; tu y « trouveras une veuve à laquelle j'ai commandé « de te nourrir: » *Vade in Sarephta Sidoniorum, et manebis ibi; præcepi enim ibi mulieri viduæ ut pascat te*. Et que demandera-t-il à cette veuve? *Da mihi paululum aquæ in vase ut bibam*: « Donne-moi, dit-il un peu d'eau; » et ensuite: « Fais-moi cuire un petit pain sous la « cendre, avec un peu de farine: » *Fac de ipsa farinula subcinericium panem parvulum*; et

[1] *Matth.* VI, 31, 32, 33.

[1] *Matth.* VI, 31
[2] *Luc.* XII, 29.
[3] *Matth.* VI, 32.

après : « Voici ce qu'a dit le Dieu d'Israël : » *Hæc dicit Dominus Deus Israel : Hydria farinæ non deficiet, nec lecythus olei minuetur*[1] : « Je ne veux pas, dit le Seigneur, ni que la farine « se diminue, ni que la mesure d'huile dépérisse. » Du pain, de l'eau et de l'huile, voilà le festin du prophète. Et au chapitre dix-neuvième il envoie un ange au même prophète, qui lui dit : « Lève-« toi, et mange ; car il te reste à faire beaucoup « de chemin : » *Surge, comede; grandis enim tibi restat via*[2]. Le prophète regarde, et voit auprès de lui un pain et de l'eau : *Respexit, et ecce ad caput suum subcinericius panis, et vas aquæ*[3]. Quoi ! fallait-il envoyer un ange pour un si pauvre banquet? Oui, mes frères, ce banquet est digne de Dieu, parce qu'il juge digne de lui de soulager la nécessité, mais non pas d'entretenir la délicatesse, et que la première disposition qu'il faut apporter à sa table, c'est la sobriété et la tempérance.

Ne murmure donc pas en ton cœur en voyant les profusions de ces tables si délicates, ni la folle magnificence de ces ameublements somptueux : ne te plains pas que Dieu te maltraite en te refusant toutes ces délices. Mon cher frère, n'as-tu pas du pain? Il ne promet rien davantage. C'est du pain qu'il promet dans son évangile ; « c'est du pain qu'il veut qu'on lui demande, par-« ce que c'est la seule chose nécessaire aux vrais « fidèles : » *Panem peti mandat, quod solum fidelibus necessarium est*, dit Tertullien[4] : « et « il nous montre par là, poursuit le même auteur, « ce que les enfants doivent attendre de leur père : » *Ostendit enim quid a patre filii expectent.* C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il s'engage de leur donner, non ce qu'exige leur convoitise, mais ce qui est nécessaire pour leur subsistance. La raison, en un mot, messieurs, c'est que le corps est l'œuvre de Dieu, et la convoitise est l'œuvre du diable, qui l'a introduite par le péché. Comme notre corps est un édifice qu'il a lui-même bâti de sa main, il se charge volontiers de l'entretenir. Il veut bien soutenir en nous ce qu'il y a fait, mais non pas ce que le péché y a mis : tellement qu'il donne au corps ce qui lui suffit, mais il n'entreprend pas d'assouvir cette avidité démesurée de nos convoitises. « Autre-« ment, dit saint Augustin, au lieu de nous ren-« dre sobres et pieux, il nous rendrait avares et « délicats ; » il nous attacherait aux plaisirs du monde, desquels il est venu retirer nos cœurs ; il renverserait lui-même son Évangile, en flattant l'excès de notre luxe, l'intempérance de nos passions, et les autres excès : *Nec nos pios faceret talis servitus, sed cupidos et avaros*[1]. Vous donc qui vous confiez en Notre-Seigneur et aux soins de sa providence, apprenez avant toutes choses à vous réduire simplement au pain, c'est à dire, à vous contenter du nécessaire. Ah ! direz-vous, que cela est dur ! C'est l'Évangile ; le Fils de Dieu n'a dit que cela, n'en attendez pas davantage : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis*[2] : « car votre Père sait que vous avez be-« soin de toutes ces choses. »

Secondement, à qui promet-il cette subsistance nécessaire? est-ce à tout le monde indifféremment, ou particulièrement à ses fidèles? Écoutez la décision par son évangile : *Quærite primum regnum Dei*[3] : « Cherchez d'abord le « royaume de Dieu ; » il veut dire : Le royaume de Dieu est le principal, les biens temporels ne sont qu'un léger accessoire, et je ne promets cet accessoire qu'à celui qui recherchera ce principal, *Quærite primum.* C'est pourquoi, dans l'Oraison dominicale, il ne nous permet de parler du pain qu'après avoir sanctifié son nom et demandé le royaume, pour vérifier cette parole : Cherchez premièrement le royaume ; c'est une remarque de Tertullien[4]. Ainsi la vérité de cette promesse ne regarde que ses fidèles. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il refuse généralement aux pécheurs les biens temporels, lui « qui fait luire « son soleil sur les bons et sur les mauvais, et « qui pleut sur les justes et sur les injustes[5] : » et pourquoi nourrit-il si soigneusement ce grand peuple qui le suit? Mais, quoiqu'il donne beaucoup à ses ennemis, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'il ne s'engage qu'à ses serviteurs, *Quærite primum regnum Dei* : et la raison en est évidente, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses enfants et qui composent sa famille : ils ont cherché le royaume, il leur a voulu ajouter le reste. Toi donc, mon frère, qui te plains sans cesse de la ruine de ta fortune et de la pauvreté de ta maison, mets la main sur ta conscience : as-tu cherché le royaume de Dieu? as-tu fait ton affaire principale de sa vérité et de sa justice? N'as-tu pas au contraire employé tes biens, ou pour opprimer l'innocent, ou pour contenter tes mauvais désirs par les voluptés défendues? Dieu a maintenant retiré sa main, et te laisse dans l'indigence ; ne murmure pas contre lui, ne dispute pas contre sa justice, tu n'as point de part à sa promesse.

[1] III. *Reg.* XVII, 9, 10, 13, 14.
[2] *Ibid.* XIX, 7.
[3] *Ibid.* 6.
[4] *De Orat.* n° 6.

[1] *De Civ. Dei*, lib. I, cap. VIII, t. VII, col. 8
[2] *Matth.* VI, 32.
[3] *Ibid.* 33.
[4] *De Orat.* n° 6.
[5] *Matth.* V, 45.

Troisièmement, messieurs, et voici ce qu'il y a de plus important, ce n'est pas le dessein de notre Sauveur de donner même à ses fidèles une certitude infaillible de ne souffrir jamais aucune indigence. Lorsque Dieu irrité contre son peuple appelait la famine sur la terre, comme parle l'Écriture sainte : *Vocavit Dominus famem super terram* [1], pour désoler toutes les familles, nous ne lisons pas, chrétiens, que les justes fussent exempts de cette affliction universelle : au contraire, vous avez vu le prophète Élie réduit à demander un morceau de pain; et saint Paul, racontant aux Corinthiens ses incroyables travaux, leur dit qu'il a souffert la faim et la soif, et le froid et la nudité : *In fame et siti...... in frigore et nuditate* [2] : et le même, parlant aux Hébreux de ces fidèles serviteurs de Dieu dont le monde n'était pas digne, et dont la vertu était persécutée, nous les représente affligés, dans la pauvreté et dans la misère : *Egentes, angustiati, afflicti* [3]. Par conséquent il est clair que Dieu ne promet pas à ses serviteurs qu'ils ne souffriront point de nécessité, puisque le contraire nous paraît par tant d'exemples. Et en effet, si nous entendons toute la suite de l'évangile, il nous est aisé de connaître que ce n'est pas assez au Sauveur de nous détacher simplement de l'agréable et du superflu, comme je vous disais tout à l'heure, mais qu'il nous veut mettre encore au-dessus de ce que le monde estime le plus nécessaire. Car il ne nous prêche pas seulement le mépris du luxe et des vanités, mais encore de la santé et de la vie. C'est pourquoi Tertullien a dit que la foi ne connaît point de nécessité : *Non admittit status fidei necessitates* [4]. Si elle ne craint pas la mort, combien moins la faim? « Si elle méprise la vie, « combien plus le vivre? » *Didicit non respicere vitam, quanto magis victum* [5]? Il importe peu à un chrétien de mourir de faim ou de maladie, par la violence ou par la disette. « Ce genre de « mort, dit Tertullien, ne lui doit pas être plus « terrible que les autres : » *Scit famem non minus sibi contemnendam esse propter Deum, quam omne mortis genus* [6] : pourvu qu'il meure en Notre-Seigneur, toute manière de mourir lui est glorieuse; l'épée ou la famine, tout lui est égal, et ce dernier genre de mort ne doit pas être plus terrible que tous les autres.

Ne craignons donc pas d'avouer que les plus fidèles serviteurs peuvent être exposés à mourir de faim; et s'il est ainsi, chrétiens, ce serait une erreur de croire que ce fût l'intention de notre Sauveur de les garantir de cette mort plutôt que des autres. Mais pourquoi donc leur a-t-il promis qu'en cherchant soigneusement son royaume, toutes les autres choses leur seront données? ses paroles sont-elles douteuses? sa promesse est-elle incertaine? A Dieu ne plaise qu'il soit ainsi! mais voici ce qu'il faut entendre : nous sommes enfin arrivés au fond de l'affaire. Donnez-moi de nouveau vos attentions.

Comme il y a en l'homme deux sortes de biens, le bien de l'âme et le bien du corps, aussi il y a deux genres de promesses que je remarque dans l'Évangile : les unes essentielles et fondamentales, qui regardent le bien de l'âme, qui est le premier; les autres accessoires et accidentelles, qui regardent le bien du corps, qui est le second. Si vous faites bien, vous aurez la vie, vous posséderez le royaume; c'est la promesse fondamentale, qui regarde le bien de l'âme, qui est le bien essentiel de l'homme. Si vous cherchez le royaume, toutes les autres choses vous seront données; c'est la promesse accidentelle qui considère le bien du corps. Ces promesses essentielles s'accomplissent pour elles-mêmes, et l'exécution n'en manque jamais; mais le corps n'ayant été formé que pour l'âme, qui ne voit que les promesses qui lui sont faites doivent être nécessairement rapportées ailleurs? « Cherchez le royaume, dit le Fils de Dieu, « et toutes les autres choses vous seront données : » entendez par rapport à ce royaume, et par ordre à cette fin principale. Ainsi notre Père céleste voyant dans les conseils de sa providence ce qui est utile au salut de l'âme, il est de sa bonté paternelle de nous donner ou de nous ôter les biens temporels par ordre à cette fin principale, avec la même conduite qu'un médecin sage et charitable dispense la nourriture à son malade, la donnant ou la refusant, selon que la santé le demande. Ah! si nous avions bien compris cette vérité, que nos esprits seraient en repos, et que nous aurions peu d'empressement pour ce qui nous semble le plus nécessaire!

Pour n'être point avare, il ne suffit pas de n'avoir pas d'ambition pour le superflu, il ne faut point d'empressement pour le nécessaire : autrement le superflu même prend le visage du nécessaire, à cause de l'instabilité des choses humaines, qui fait qu'il nous paraît qu'on ne peut jamais avoir assez d'appui. C'est pourquoi l'avarice amasse de tous côtés, [semblable à] cette statue de Nabuchodonosor qui était d'argile, de fer, d'airain, d'or; *ex testa, ferro, ære, auro* [1] : tout lui est bon, depuis la matière la plus précieuse jusqu'à la plus vile et la plus abjecte. Pour ne

[1] *Ps.* CIV, 16. IV. *Reg.* VIII, 1.
[2] II. *Cor.* XI, 27.
[3] *Hebr.* XI, 37.
[4] *De Coron.* n° 11.
[5] *De Idol.* n° 12.
[6] *Ibid.*

[1] *Dan.* II, 35.

point adorer cette statue, il faut s'exposer à la fournaise : pour ne point sacrifier à l'avarice, il faut se résoudre une fois à ne pas craindre la pauvreté, à n'avoir point d'empressement pour le nécessaire.

Ouvrez les yeux, ô enfants d'Adam; c'est Jésus-Christ qui nous exhorte par cet admirable discours que nous lisons en saint Matthieu, chapitre sixième, et en saint Luc, chapitre douzième, dont je vous vais donner une paraphrase : ouvrez donc les yeux, ô mortels! contemplez le ciel et la terre et la sage économie de cet univers : est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Ce grand Dieu qui construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Il a fait les corps célestes, qui sont immortels; il a fait les terrestres, qui sont périssables. Il a fait des animaux admirables par leur grandeur; il a fait les insectes et les oiseaux, qui paraissent méprisables par leur petitesse. Il a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent des siècles entiers; il a fait les fleurs des champs, qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa providence se répand partout; elle nourrit les petits oiseaux, qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leur chant : et ces fleurs dont la beauté est si tôt flétrie, elle les pare si superbement durant ce petit moment de leur vie, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Si ses soins s'étendent si loin, vous hommes qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie? Est-ce que sa puissance n'y suffira pas? mais son fonds est infini et inépuisable : cinq pains et deux poissons pour cinq mille hommes. Est-ce que sa bonté n'y pense pas? mais les moindres créatures sentent ses effets.

Que si vous les voulez connaître en vous-mêmes, regardez le corps qu'il vous a formé, et la vie qu'il vous a donnée. Combien d'organes a-t-il fabriqués, combien de machines a-t-il inventées, combien de veines et d'artères a-t-il disposées pour porter et distribuer la nourriture aux parties du corps les plus éloignées? Et croirez-vous après cela qu'il vous la refuse? apprenez de l'anatomie combien de défenses il a mises au-devant du cœur et combien autour du cerveau; de combien de tuniques et de pellicules il a revêtu les nerfs et les muscles, avec quel art et quelle industrie il vous a formé cette peau qui couvre si bien le dedans du corps, et qui lui sert comme d'un rempart ou comme d'un étui pour le conserver. Et après une telle libéralité, vous croirez qu'il vous épargnera quatre aunes d'étoffe pour vous mettre à couvert du froid et des injures de l'air! Ne voyez-vous pas manifestement que ne manquant ni de bonté ni de puissance, s'il vous laisse quelquefois souffrir, c'est pour quelque raison plus haute? C'est un père qui châtie ses enfants, un capitaine qui exerce ses soldats, un sage médecin qui ménage les forces de son malade.

Cherchez donc sa vérité et sa justice, cherchez le royaume qu'il vous prépare, et soyez assurés sur sa parole que tout le reste vous sera donné, s'il est nécessaire; et s'il ne vous est pas donné, donc il n'était pas nécessaire. O consolation des fidèles! parmi tant de besoins de la vie humaine, parmi tant de misères qui nous accablent, dussent toutes les villes être ruinées et tous les États renversés, mon établissement est certain; et je suis assuré sur la foi d'un Dieu, ou que jamais je ne souffrirai de nécessité, ou que je ne ferai jamais aucune perte qu'un plus grand bien ne la récompense. Ainsi je puis avoir de la prévoyance, je puis avoir de l'économie, pourvu qu'elle soit juste et modérée, mais du trouble, de l'inquiétude, si j'en ai, je suis infidèle.

Admirez, ô enfants de Dieu, la conduite de votre père! je ne me lasse point de vous en parler, et cette vérité est trop belle pour croire que vous vous lassiez de l'entendre. Voyez les degrés merveilleux par lesquels il vous conduit insensiblement à cette haute tranquillité d'âme que nul accident de la fortune ne puisse ébranler. Il voit nos désirs épanchés dans le soin des biens superflus, il les restreint premièrement dans le nécessaire. Ah! que de soins retranchés, que d'inquiétudes calmées! Qu'il est aisé de se contenter lorsqu'on se réduit simplement à ce que la nature demande! elle est si sobre et si tempérée! Étant réduit à ce nécessaire, il nous montre quelque chose de plus nécessaire, son royaume, sa vie, sa félicité; il détourne par ce moyen notre esprit de cette forte application qui nous inquiète pour la conservation de cette vie. N'en faites pas, dit-il, un soin capital, regardez-la comme un accessoire, et aspirez au bien immuable que je vous destine : *Quærite primum regnum Dei.* Enfin nous ayant menés à ce point, nous ayant ouvert le chemin à ce royaume de félicité, il rompt en un moment toutes nos chaînes, il termine toutes nos craintes. « Ne craignez pas, ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous donner le royaume[1]. » Vendez tout, ne

[1] *Luc.* XII, 32.

vous laissez rien ; persuadez-vous fortement qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire : *Porro unum est necessarium*[1]. Commencez à compter cette vie mortelle parmi les biens superflus. Méprisez tout, abandonnez tout, et n'aimez plus que le bien qui ne se peut perdre. C'est ainsi qu'il nous avance à la perfection, c'est ainsi qu'il nous ouvre peu à peu les yeux pour découvrir clairement cette vérité importante que je viens de dire et que j'ai apprise de saint Augustin, qui nous enseigne « que cette vie même tout entière doit « être comptée parmi les choses superflues, par « ceux qui pensent qu'il y a pour eux une autre « vie. » *Etiam ista vita, cogitantibus aliam vitam, ista, inquam, vita inter superflua deputanda est*[2].

Je vous ai appris, âmes fidèles, à mépriser les biens superflus ; méprisez donc aussi votre vie ; car elle vous est superflue, puisque vous en attendez une meilleure. Je n'avais qu'un héritage, on me l'a brûlé ; ah ! l'on m'ôte le pain des mains. Mais j'en ai un autre aussi riche, vous ne perdez rien que de superflu. Donc si nous pensons à l'éternité ; toutes choses seront superflues. Mon logement est tombé par terre ; j'ai une autre maison dans le ciel qui n'est pas bâtie de main d'hommes, dont la durée est éternelle : *Ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis*[3]. La perte de ce procès ôte le pain à vous et à vos enfants : courage, mon frère, il vous reste encore cette nourriture immortelle qui est promise dans l'Évangile à ceux qui ont faim de la justice ; ah ! ils seront rassasiés éternellement. Lâche et incrédule : pourquoi dites-vous que vous avez perdu tous vos biens par la violence de ce méchant homme, ou par l'infidélité de ce faux ami ? Vous dites que vous n'avez plus de ressource, que votre fortune est ruinée de fond en comble ; vous à qui il reste encore un royaume florissant, riche, glorieux, abondant en toutes sortes de biens, qu'il a plu à votre Père de vous donner : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum*. Mes frères, entendez-vous ces promesses ? Entendrai-je encore ces lâches paroles : Ah ! si je quitte ce métier infâme, ces affaires dangereuses dont vous me parlez, je n'aurai plus de quoi vivre. Écoutez Tertullien qui vous répond : « Eh quoi donc ! mon « ami, est-il nécessaire que tu vives ? Qu'as-tu « affaire de Dieu, si tu ne te règles que sur tes « propres lois ? » *Non habeo aliud quo vivam ? Vivere ergo habes ? quid tibi cum Deo est a tuis legibus*[4] ? Sachez aujourd'hui, chrétiens, que c'est un article de notre foi, ou que Dieu y pourvoira par une autre voie, ou que s'il vous laisse manquer de biens temporels, il vous récompensera par de plus grands dons. Après cela, quel aveuglement de s'empresser pour le nécessaire ! Mais passons à l'autre partie, et parlons de l'usage du superflu.

SECOND POINT.

« Recueillez les restes, dit le Fils de Dieu, et « ne souffrez pas qu'ils se perdent, » c'est-à-dire, recueillez votre superflu, ne le dissipez pas en le prodiguant à vos convoitises ; mais soyez soigneux de le conserver, en le distribuant par vos aumônes. Il m'est bien aisé de montrer que vous dissipez vainement tout ce que vous donnez à la convoitise. Pour cela je pourrai vous représenter, mes frères, que « la figure de ce monde passe, et sa « convoitise[1]. » Donc tout ce que vous lui donnez se passe avec elle, et donc tout ce grand appareil, toutes ces dépenses prodigieuses, tout cela est perdu inutilement. « Celui qui dans le temps est « si opulent, viendra pauvre et vide à l'éternité : » *Quem temporalitas habuit divitem, mendicum sempiternitas possidebit*[2]. Je pourrais encore ajouter que, sans sortir de l'ordre de la nature, il est clair que ce qu'on lui donne au delà des bornes qui lui sont prescrites, non-seulement ne lui sert de rien, mais encore ordinairement lui est à charge. Un exemple de l'Écriture : Dieu avait marqué aux Israélites une certaine mesure pour prendre la manne ; tout ce que l'avidité entassait au-dessus se trouvait le matin changé en vers[3]. Pour nous apprendre, mes frères, que de se vouloir remplir par-dessus la juste mesure ce n'est pas amasser, mais perdre et dissiper entièrement. En vain t'es-tu soûlé à cette table, tu as pris, dit saint Chrysostôme[4], plus de pourriture, et non pas plus de substance ni plus d'aliment : la nature connaît ses bornes, et tout le reste la surcharge. La simplicité de ce logis suffisait pour te mettre à couvert ; toute cette pompe, que l'ambition y a ajoutée, ne sert plus de rien à la nature ; tout cela est perdu pour elle, ce n'est plus qu'un amusement et un vain spectacle des yeux. Je laisse, messieurs, toutes ces pensées, et voici à quoi je m'arrête.

Il n'y a rien qui soit plus perdu que ce que vous employez à contenter un insatiable. Or telle est votre convoitise : c'est un gouffre toujours ouvert, qui ne dit jamais : « C'est assez[5] ; » plus vous jetez dedans, plus il se dilate ; tout ce que

[1] *Luc.* x, 42.
[2] *Serm.* LXII, n° 14, t. v, col. 365.
[3] II. *Cor.* v, 1.
[4] *De Idol.* n° 5.

[1] I. *Joan.* II, 17.
[2] *S. Petr. Chrysol. Serm.* CXXV, *de Villic. iniq.*
[3] *Exod.* XVI, 16, 19, 20.
[4] *In Epist. ad Hæbr. Homil.* XXIX, t. XII, p. 276, 277.
[5] *Prov.*

vous lui donnez, ne fait qu'irriter ses désirs. Il n'est donc rien qui soit plus perdu que ce que vous jetez dans cet abîme; il n'est rien de plus perdu que ce que vous donnez pour la contenter, puisque jamais elle ne se contente. C'est ce qu'il nous faut méditer. Je vous prie, messieurs, de me suivre pendant que je m'en vais vous représenter la prodigieuse dissipation que fait l'excès de nos convoitises.

La première chose qui nous fait connaître son avidité infinie, c'est qu'elle compte pour rien tout le nécessaire. Cela est trop commun, et par conséquent ne la touche pas. Il est venu dans le monde une certaine bienséance imaginaire, qui nous a imposé de nouvelles lois, qui nous a fait de nouvelles nécessités que la nature ne connaissait pas. De là, messieurs, il est arrivé, le croirez-vous, si je vous le dis? ô dérèglement des choses humaines! de là, dis-je, il est arrivé qu'on peut être pauvre sans manquer de rien. Je n'ai ni faim ni soif, je suis chauffé et vêtu, et avec tout cela je puis être pauvre, parce que la prétendue bienséance a trouvé que la nature, qui d'elle-même est sobre et modeste, n'avait pas le sentiment assez délicat; elle a raffiné par-dessus son goût; il lui a plu qu'on pût être pauvre sans que la nature souffrît, et que la pauvreté fût opposée non plus à la jouissance des biens nécessaires, mais à la délicatesse et au luxe; tant le droit usage des choses est perverti parmi nous. Bien plus, elle méprise si fort la nature, et ses sentiments la touchent si peu, qu'elle la force de s'incommoder afin que la curiosité soit satisfaite dans ces habits superbes, que vous faites faire si étroits, afin qu'on admire votre belle taille, que vous chargez de tant de richesses, pour étaler aux yeux toute votre pompe.

Peut-on vous demander, mesdames? *Conscientiam tuam perrogabo;* « Oui, je vous le demande, « dit Tertullien, lequel est-ce que vous sentez le « premier, que vous soyez serrées ou vêtues, que « vous soyez chargées ou couvertes? » *Conscientiam tuam perrogabo, quid te prius in toga sentias indutum, anne onustum*[1]? Quelle extravagance, dit le même auteur, de s'habiller d'un fardeau! *Hominem sarcina vestire*, et d'accabler le corps, le faire gémir sous le poids que lui impose une propreté affectée, afin de contenter la curiosité. Je m'étonnerais de ces excès, si ses emportements n'allaient bien plus loin.

Je vous ai dit, messieurs, que la convoitise raffine sur la nature, cela n'est rien pour elle, elle va tous les jours se subtilisant elle-même, et raffinant sur sa propre délicatesse. Tout ce qu'elle voit de rare, elle le désire, et n'épargne rien pour l'avoir; aussitôt qu'elle le possède, elle le méprise, et elle s'abandonne à d'autres désirs. Aussitôt que l'on voit paraître quelque rareté étrangère, tout le monde s'empresse, tout le monde y court. Quand le soin des marchands ou l'adresse des ouvriers l'a rendu commun, on n'en veut plus, parce qu'il n'est plus rare; il n'est plus beau, parce qu'il n'est plus cher. C'est pourquoi, dit Tertullien, voici une belle parole: la curiosité immodérée augmente sans mesure le prix des choses, pour s'exciter elle-même: *Pretia rebus inflammavit ut se quoque accenderet*[1]. C'est-à-dire, elle y met la cherté par l'empressement de les avoir, parce qu'elle ne les estime que lorsqu'elles sont hors de prix, et commence à les mépriser quand on les peut avoir facilement. O gouffre de la convoitise, jamais ne seras-tu rempli? jusques à quand ouvriras-tu tes vastes abîmes pour engloutir tout le bien des pauvres, qui est le superflu des riches? Mes frères, n'attendez pas qu'elle se contente; tout ce qu'on lui donne ne fait que l'irriter davantage; comme ceux qui aiment le vin excessivement se plaisent à exciter la soif en eux-mêmes par le sel, par le poivre et par le haut goût; ainsi nous attisons volontairement le feu toujours dévorant de la convoitise, pour faire naître sans fin de nouveaux désirs. De cette sorte elle s'accroît sans mesure, c'est un gouffre qui n'a point de fond; et j'ai eu raison de vous dire que vous dissipez inutilement tout ce que vous employez à la satisfaire.

Tels sont les excès de la convoitise, qui dissipe non-seulement tout le superflu, mais qui est capable d'absorber tout le nécessaire. Pour arrêter ces excès, il nous faut considérer, chrétiens, un beau mot de Tertullien: *Castigando et castrando sæculo erudimur a Domino*[2]: Dieu nous a appelés au christianisme, pourquoi? pour modérer les excès du siècle, et retrancher ses superfluités. C'est pourquoi dès le premier pas il nous fait renoncer aux pompes du monde; il nous apprend que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ. Donc loin de nous tout ce qui éclate: Dieu veut que nous soyons revêtus comme d'un deuil spirituel, par la mortification chrétienne. Bien loin de nous permettre de soupirer après les délices, il nous instruit, mes frères, à ne demander que du pain, à nous réduire dans le nécessaire. C'est ainsi que les chrétiens devraient vivre; telle est, messieurs, leur vocation: *Castigando sæculo.*

Mais, ô désordre de nos mœurs! ô simplicité mal observée! qui de nous fait à Dieu cette prière dans l'esprit du christianisme: Seigneur, donnez-moi du pain, accordez-moi le nécessaire? Les

[1] *De Pallio*. n° 5.

[1] *De cult. fœm.* lib. I, n° 8.
[2] *Ibid.* lib. II, n° 9.

lèvres le demandent, mais cependant le cœur le dédaigne. Le nécessaire, quelle pauvreté! sommes-nous réduits à cette misère? Eh bien! mes frères, je donne les mains; ne vous contentez pas du nécessaire, joignez-y la commodité, et encore la bienséance. Mais quelle honte que vous vous teniez malheureux de vous contenir dans ces bornes; que l'excès vous soit devenu nécessaire; que vous estimiez pauvre tout ce qui n'est pas somptueux, et que vous osiez après cela demander du pain, et le demander à Dieu même, qui sait combien vous méprisez ce présent, que les millions ne suffisent pas pour contenter votre luxe! Et vous ne rougissez pas d'une si honteuse prévarication à la sainte profession que vous avez faite! On en rougit si peu, qu'on fait parade du luxe jusque dans l'Église, et qu'on le mène en triomphe aux yeux de Dieu même.

Temple auguste, sacrés autels, et vous hostie que l'on y immole, mystères adorables que l'on y célèbre, élevez-vous aujourd'hui contre moi, si je ne dis pas la vérité. On profane tous les jours votre sainteté, en faisant triompher la pompe du monde jusque dans la maison de Dieu. Il est vrai, la magnificence sied bien dans les temples: *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus*[1]. Elle sied bien sur les autels; elle sied bien sur les vases et sur les ornements sacrés; elle sied bien dans la structure de l'édifice; et c'est honorer Dieu que de relever sa maison. Mais que vous veniez dans ce temple mieux parée que le temple même; *Circumornatæ ut similitudo templi*[2]; que vous y veniez la tête levée orgueilleusement comme l'idole qui y veut être adorée; que vous vouliez paraître avec pompe dans un lieu où Jésus-Christ se cache sous des espèces si viles; que vous y fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent nous demande; que pendant que l'on y célèbre la terrible représentation du sacrifice sanglant du Calvaire, vous vouliez que l'on songe non point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes richement vêtue; ni combien son sang a sauvé d'âmes, mais combien vos regards en peuvent perdre: n'est-ce pas une indignité insupportable? n'est-ce pas insulter tout visiblement à la sainteté, à la pureté, à la simplicité de nos mystères?

Donc, mes frères, considérant attentivement aujourd'hui à quels débordements nous emportent la curiosité et le luxe, résolvons, avant que de sortir d'ici, de retrancher désormais de notre vie ces superfluités prodigieuses: *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.* L'âme n'a de capacité pour contenir qu'autant que Dieu lui en donne: Dieu lui en donne jusqu'à une certaine mesure; ce qui est au delà, *superflait*, s'écoule par-dessus et se perd, comme dans un vaisseau [trop plein]. Mettez-le dans les mains des pauvres, parce que c'est un lieu où tout se conserve. *Manus pauperis est gazophylacium Christi*[1]; « La main « des pauvres, dit saint Pierre-Chrysologue, c'est « le coffre de Dieu, » c'est où il reçoit son trésor; ce que vous y mettez, Dieu le tient éternellement sous sa garde, et il ne se dissipe jamais. Ne laissez pas tout à vos héritiers; héritez vous-mêmes de quelque partie de votre bien. Hors de là tout est perdu; et plût à Dieu, mes frères, plût à Dieu qu'il ne fût que perdu! Il faut en rendre compte: les pauvres s'élèveront contre vous, pour vous demander compte de leur revenu dissipé: vous avez aliéné le fonds sur lequel la Providence divine leur avait assigné leur vie; ce fonds, c'était votre superflu.

De quoi me parlez-vous de mon superflu? j'ai été contraint d'emprunter, mon revenu ne suffisait pas, et toute cette dépense m'était nécessaire. J'avais la passion de bâtir, la curiosité des tableaux. Vous me montrez fort bien tout cela nécessaire à la passion; mais la faible justification, puisqu'elle-même sera condamnée! La convoitise est un mauvais juge du superflu. Elle ne le connaît pas, dit saint Augustin, elle ne peut savoir les bornes de la nécessité: *Nescit cupiditas ubi finiatur necessitas*[2]; parce que l'excès même lui est nécessaire. Ainsi vous ne deviez pas suivre ses conseils; vous deviez vous retenir dans les bornes d'une juste modération et d'une honnête bienséance. Maintenant que vous avez rompu toutes ces limites, venez répondre devant Dieu aux larmes des veuves et aux gémissements des orphelins qui crient contre vous; rendez compte de votre dépense, qui vous sera allouée dans ce jugement, non sur le pied de vos convoitises, c'est un trop mauvais juge, mais sur les règles de la modestie et de la simplicité chrétienne que vous avlez professée dans le saint baptême.

Mais, dites-vous, je l'ai amassé ce superflu justement: il fallait donc le dépenser de même. [Il ne suffisait pas de ne] point [faire] de rapines: « Vous avez tué ceux que vous n'avez pas « assistés: » *Occidisti quia non pavisti*[3]. Mais ceux-ci faisaient de la sorte: aussi voyez-vous qu'ils sont cités pour le même fait, et tremblent avec vous devant le Juge. Jusques à quand m'alléguerez-vous de mauvais exemples? Ah! qu'il est nécessaire d'y bien penser! prenez garde,

[1] *Ps.* XCV, 6.
[2] *Ps.* CXLIII, 14.

[1] *S. Petr. Chrysol. Serm.* VIII, *de Jejun. et Eleemos.*
[2] *Cont. Jul.* lib. IV, cap. XIV, n° 70, t. X, col. 618.
[3] *Lact. Divin. Inst.* lib. VI, cap. XI.

messieurs, à ce superflu qui vous écoule des mains si facilement. Mais nous reste-t-il encore assez de temps pour parler de la grandeur extraordinaire? Tranchons ce discours en un mot, pour dégager notre parole.

TROISIÈME POINT.

J'ai encore à vous proposer deux maximes très-importantes pour régler les sentiments des chrétiens sur le sujet de sa grandeur. J'ai appris l'une de saint Augustin, et l'autre du grand pape saint Léon; et toutes deux sont tirées de leurs épîtres. Pour ne vous être point ennuyeux, je vous les rapporterai simplement, sans ajouter que fort peu de chose aux paroles de ces deux grands hommes, seulement pour en faire entendre le sens; je laisserai à vos dévotions de le méditer à votre loisir. Saint Augustin, mes frères, dans son épître, instruisant la veuve sainte Probe, cette illustre dame romaine, de quelle sorte les chrétiens pouvaient désirer pour eux ou pour leurs enfants les charges et les dignités du siècle, le décide par cette belle distinction. Si on les désire non pour elles-mêmes, mais pour faire du bien aux autres qui sont soumis à notre pouvoir, *Si ut per hoc consulant eis qui vivunt sub eis*, ce désir peut être permis : que si c'est pour contenter leur ambition par une vaine ostentation de grandeur, cela n'est pas bienséant à des chrétiens : *Si autem propter inanem fastum elationis pompamque superfluam, vel etiam noxiam vanitatis, non decet*[1].

La raison, en un mot, mes frères, c'est que c'est une règle certaine et admirable de la modération chrétienne, de ramener toujours les choses à leur première institution, en coupant et retranchant de toutes parts ce que la vanité y ajoute : la raison, c'est que le christianisme va chercher ce qu'il y a de plus solide dans les choses, et le démêle de ce qui ne l'est pas. Deux choses à distinguer dans les dignités, la pompe et le pouvoir de faire du bien. Ce dernier, seul solide, seul bien véritable, parce que, selon le même saint Augustin, au même lieu, le vrai bien c'est celui qui nous rend meilleurs. Or, faire du bien aux autres nous rend meilleurs; non la pompe, qui au contraire nous rend pires par la vanité; et c'est la véritable institution de la grandeur. Car étant tous formés d'une même boue, Dieu ne permettrait pas une si grande différence parmi les hommes, si ce n'était pour le bien des choses humaines. Si nous remontons jusqu'à l'origine, nous verrons que la grandeur n'est établie que pour faire du bien aux autres; elle est élevée comme les nues pour verser ses eaux sur la terre, ou bien comme les astres pour répandre bien loin ses influences. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans notre évangile, refuse la royauté qu'on lui présente, parce que cette royauté n'était pas utile à son peuple. Un jour il acceptera le titre de roi, et vous le verrez écrit au haut de sa croix, parce que c'est là qu'il sauve le monde; et il ne veut point de titre d'honneur qui ne soit conjoint nécessairement avec l'utilité publique.

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte il vous est permis d'aspirer aux honneurs du monde; si c'est pour vous repaître d'une vaine pompe, rougissez en vous-mêmes de ce qu'étant disciples de la croix, il reste encore en vous tant de vanité. Que si vous recherchez dans la grandeur ce qu'elle a de grand et de solide, qui est le pouvoir et l'obligation indispensable de faire son emploi de l'utilité publique, allez à la bonne heure avec la bénédiction de Dieu et des hommes. Mais s'il est vrai, ce que vous nous dites, que vous vous proposez une fin si noble et si chrétienne, allez-y par des degrés convenables; élevez-vous par les voies de la vertu, et non par des pratiques basses et honteuses. Que ce ne soit pas l'ambition, mais la charité qui vous mène, parce que l'ambition tourne tout à soi, et qu'il n'y a que la charité qui regarde sincèrement le bien des autres. C'est la première maxime, qui est celle de saint Augustin, de ne chercher dans les grands emplois que le bien public. Que si, pour le malheur du siècle, ceux qui ont cette sainte pensée ne s'élèvent pas, qu'ils apprennent de saint Léon non-seulement à se contenir, mais à s'exercer dans leurs bornes; c'est la seconde maxime : *Intra fines proprios atque legitimos, prout quis voluerit, in latitudine se charitatis exerceat*[1]; « Que « chacun en se tenant dans ses limites s'exerce « de tout son pouvoir dans la vaste étendue de la « charité. »

Ne te persuade pas, chrétien, que pour ne pouvoir pas t'élever à ces emplois éclatants, tu demeures sans occupation et sans exercice. Il ne faut point sortir de ta condition; ta condition a ses bornes, mais la charité n'en a point, et son étendue est infinie, où tu peux t'exercer tant que tu voudras. Ton grand courage veut-il s'élever? élève-toi jusqu'à Dieu par la charité. Ton esprit agissant veut-il s'occuper? considère tant d'emplois de charité, tant de pauvres familles abandonnées, tant de désordres publics et particuliers; joins-toi aux fidèles serviteurs de Dieu qui travaillent à les réformer. Demeure dans tes limites, c'est un effet de modération, mais exerce-toi dans ces limites, dans les emplois de la charité qui sont infinis, et ne porte jamais ton ambition

[1] *Epist.* LXXX, n° 12, t. II, col. 386.

[1] *Ep.* LXXX, *ad Anat.* cap. IV.

à une condition plus élevée, qu'un plus grand bien ne t'y appelle. [Imite] l'exemple de Néhémias, qui [ne désire et ne sollicite l'autorité du commandement que pour rétablir le temple, relever les murs de Jérusalem, et « procurer le bien des enfants « d'Israël : » *Qui quæreret prosperitatem filiorum Israël* [1]. En sorte que tu puisses dire comme lui, à la fin de ton administration : « O mon Dieu, « souvenez-vous de moi pour me faire miséri« corde, selon tout le bien que j'ai fait à ce peu« ple : » *Memento mei Deus meus in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* [2]]. Je ne crains point, mes frères, de vous assurer, en la vérité de Dieu que je prêche, que quiconque regarde la grandeur dans un autre esprit, ne la regarde pas en chrétien.

Et cependant, ô mœurs dépravées ! ô étrange désolation du christianisme ! nul ne les regarde en cet esprit ; on ne songe qu'à la vanité et à la pompe. Parlez, parlez, messieurs, démentez-moi hautement, si je ne dis pas la vérité. Quel siècle a-t-on jamais vu où l'ambition ait été si désordonnée? quelle condition n'a pas oublié ses bornes? quelle famille s'est contentée des titres qu'elle avait reçus de ses ancêtres? On s'est servi de l'occasion des misères publiques pour multiplier sans fin les dignités. Qui n'a pas pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire; et cette superbe ostentation de grandeur a mis une telle confusion dans tous les ordres, qu'on ne [peut] plus y faire de discernement ; et par un juste retour la grandeur s'est tellement étendue qu'elle s'est enfin ravilie. O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres ! Saint Chrysostôme a dit [3], et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans des ornements extérieurs. Donc, ô siècle vainement superbe, je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que pour connaître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes titres, et tes armoiries, et les autres ornements de ta vanité, sont des preuves trop convaincantes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit qu'il se moque de ces fantaisies et de tous ces titres chimériques; que pour lui il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges puissantes et sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Écoute, ô homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; voici Dieu qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées, sous la figure d'un arbre, par la bouche de son prophète Ézéchiel. « Assur, dit ce prophète, s'est élevé comme « un grand arbre, comme les cèdres du Liban ; « le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. « C'est pourquoi il s'est élevé superbe en « sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses « branches, fertile en ses rejetons : » *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus* [1]. « Les oiseaux faisaient leurs nids « sur ses branches; » les familles de ses domestiques : « les peuples se mettaient à couvert sous « son ombre ; » un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. « Ni les cèdres ni les pins « ne l'égalaient pas, les arbres les plus hauts du « jardin portaient envie à sa grandeur ; » c'est-à-dire, les grands de la cour ne l'égalaient pas : *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus.... Æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei... In ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cœli.... Sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum* [2].

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas deux de semblables ; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbe« ment, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, « et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : » *Pro eo quod... dedit summitatem suam virentem atque condensam, et elevatum est cor ejus in altitudine sua* : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup, et je le porterai par terre ; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir; il tombera d'une grande chute : *Projicient eum super montes;* on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. « Tous « ceux qui se reposaient sous son ombre se retire« ront de lui, » de peur d'être accablés sous sa ruine : *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum* [3]. Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille ; ou Dieu frappera sur son fils unique, et le fruit de son travail passera en d'autres mains ; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens, dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un père

[1] II. *Esdr.* II, 10.
[2] *Ibid.* V, 19.
[3] *In Matth. Hom* IV, t. VII, p. 65, 66.

[1] *Ezech.* XXXI, 3.
[2] *Ibid.* 6, 8, 9.
[3] *Ibid.* 10, 12.

insensé qui se sera damné pour le laisser riche, et devant la troisième génération, le mauvais ménage, les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se trouveront dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus*[1]; je veux dire ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées avec tant de soin, se partageront en mille mains; et tous ceux qui verront ce grand changement, diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement le reste de cette fortune délabrée : Est-ce là que devait aboutir toute cette pompe et cette grandeur formidable? est-ce là ce grand fleuve qui devait inonder toute la terre? je ne vois plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours?

O homme, que pense-tu faire? pourquoi te travailles-tu vainement, sans savoir pour qui? Mais je serai plus sage; et voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes : comme si ceux qui t'ont précédé n'en avaient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages. La ruine et la décadence entre dans les affaires humaines par trop d'endroits pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et [pour] dix ans que tu as de vie? Mais je regarde ma postérité, que je veux laisser opulente. Peut-être que ta postérité n'en jouira pas? Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs pour un peut-être? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour y graver dessus tes titres superbes, les seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort! Ce qu'il y aura d'assuré, ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition désordonnée. O les beaux restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! O folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

[1] *Ezech.* XXXI, 12.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A LA COUR,

SUR L'AMBITION.

Deux choses nécessaires à la félicité. Dérèglement de nos affections, et corruption de nos jugements. Conduite que Dieu nous prescrit, afin que nous devenions grands. Quelle est la puissance que nous devons désirer. Comment les vices croissent avec la puissance. Réponse aux vains prétextes des ambitieux. Inconstance et malignité de la fortune. Étrange aveuglement des ambitieux : leur juste et déplorable confusion; inutilité de leurs folles précautions.

Jesus ergo cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, subiit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que tout le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul. Joan. VI, 15.

Je reconnais Jésus-Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venait se charger d'opprobres devait éviter les grandeurs humaines. Mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il était de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinait un trône.

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert, que l'évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de quelque danger extraordinaire; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très-certainement, messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

En effet, chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Augustin[1], c'est qu'il est indigné contre nos péchés; lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre; et nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend tout ensemble que le devoir essentiel du chrétien est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour; et nous devons plus que

[1] *In Joan. tract.* XLIX, n° 19, t. III, part. II, col. 627.

jamais demander la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

C'est vouloir en quelque sorte déserter la cour, que de combattre l'ambition, qui est l'âme de ceux qui la suivent; et il pourrait même sembler que c'est ravaler quelque chose de la majesté des princes, que de décrier les présents de la fortune, dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu; et, bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue, ils savent qu'on ne les honore jamais plus intimement que quand on les rabaisse de la sorte. Ne craignons donc pas, chrétiens, de publier hautement dans une cour si auguste, qu'elle ne peut rien faire pour des chrétiens qui soit digne de leur estime. Détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache profonde à ce qui s'appelle fortune; et pour cela faisons deux choses. Faisons parler l'Évangile contre la fortune; faisons parler la fortune contre elle-même: que l'Évangile nous découvre ses illusions, qu'elle-même nous fasse voir ses légèretés; que l'Évangile nous apprenne combien elle est trompeuse dans ses faveurs, elle-même nous convaincra combien elle est accablante dans ses revers: ou plutôt voyons l'un et l'autre dans l'histoire du Fils de Dieu. Pendant que tous les peuples courent à lui, et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur, qu'il déshonore et flétrit son propre triomphe par son triste et misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur dans son éclat, la fortune dans ses faveurs, il veut être lui-même l'exemple de l'inconstance des choses humaines; et dans l'espace de trois jours on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avait jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien; et que non-seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non-seulement quand elle change, mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable: c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

J'ai donc à faire voir dans ce premier point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pourrais mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet; mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas, quand même elle fait semblant de donner. Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance, c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont le plus jaloux, si petite que soit la part qu'elle leur en fait. Voyons donc si elle le donne véritablement, ou si ce n'est point peut-être un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, et de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré dans cet examen, tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin, au livre treizième de la Trinité: là ce grand homme pose pour principe une vérité importante; que la félicité demande deux choses, pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut: *Posse quod velit, velle quod oportet*[1]. Le dernier est aussi nécessaire [que le premier]. Que le concours de ces deux choses soit absolument nécessaire pour nous rendre heureux, il paraît évidemment par cette raison: car comme si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite; de même si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée, et l'un et l'autre l'empêche d'être bienheureuse, parce que si la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade; ce qui exclut nécessairement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de la nature que l'affluence universelle du bien. Donc il est également nécessaire de désirer ce qu'il faut, que de pouvoir exécuter ce qu'on veut.

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il est encore sans difficulté plus essentiel de désirer ce qu'il faut que de pouvoir ce que l'on désire; car l'un vous trouble dans l'exécution, l'autre porte le mal jusques au principe. Lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive toujours infailliblement par votre propre dépravation: si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second, toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un plus grand malheur? Ainsi l'on ne peut nier, sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue.

Et c'est ici, chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des dérèglements de nos affections et de la corruption de nos jugements. Nous laissons la règle, dit saint Augustin[2], et nous soupirons après la puissance. Aveugles, qu'entreprenons-

[1] Cap. XIII, n° 17, t. VIII, col. 939.
[2] *Loco mox citato*, col. 938.

nous. La félicité a deux parties, et nous croyons la posséder tout entière, pendant que nous faisons une distraction violente de ses deux parties. Encore rejetons-nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heureux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas dimanche dernier que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? pourquoi, sinon, chrétiens, qu'en joignant l'exécution au mauvais désir, c'est donner le moyen à un malade de jeter du poison sur une plaie déjà mortelle; c'est ajouter le comble? N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne, dont le venin nous dévore déjà les entrailles? Le Fils de Dieu reconnaît que Pilate a reçu d'en haut une grande puissance sur sa divine personne. Si la volonté de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir l'injustice et la calomnie, du moins à délivrer l'innocence. Mais parce que sa volonté était corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager contre sa pensée dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglements, avant que notre volonté soit bien ordonnée, de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes et sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, messieurs, nous donne une autre conduite, parce qu'il veut nous mener par des voies unies, et non pas par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à s'exercer à vouloir le bien, à régler leurs désirs avant de songer à les satisfaire; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue. Ou je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense. Que désirons-nous davantage? Dieu ne vous envie pas la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première : *Non quod potentia quasi mali aliquid fugienda sit, sed ordo servandus est, quo prior est justitia*[1]. Réglons donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera en son temps par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs.

Mais il est temps, chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? quoi? que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur que « vous ne savez pas ce que vous demandez[1]. » Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « figure du monde « qui passe[2]. » Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose : et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce, la plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme : est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques moments le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même? Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité, *Nam quanta potentia potest esse mortalium?* C'est une sage providence : et ainsi, dit saint Augustin[3], le partage des hommes mortels est d'observer la justice; la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité : *Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur.*

Aspirons, messieurs, à cette puissance. Si nous sentons d'une foi vive que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage, d'être les maîtres où nous ne devons pas même être citoyens. Songeons en quelle cité nos noms sont écrits, songeons qui est celui à qui nous demandons tous les jours que son règne advienne. Si c'est celui que nous appelons notre Père, ne prétendons pas être tout-puissants avant que le règne de notre Père soit arrivé; ce serait un contre-temps trop déraisonnable. Ainsi, pour aspirer à la puissance, attendons patiemment que son règne advienne, et contentons-nous, en attendant, de lui demander que sa volonté soit faite. Si nous faisons sa volonté, en nous laissant diriger par sa justice, le règne arrivera où nous participerons à sa puissance.

Je crois que vous voyez maintenant, messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer du-

[1] S. Aug. ubi supra.

[1] Matth. XX, 22.
[2] I. Cor. VII, 31.
[3] S. Aug. ubi supra.

rant cette vie : puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer selon Dieu; puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes; ou plutôt, dit saint Augustin[1], puissance pour nous-mêmes contre nous-mêmes : *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans... atque ut hæc veraciter possit, potentiam plane optet, atque appetat ut potens sit in seipso, et miro modo adversus seipsum pro seipso*. O puissance peu enviée! et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux sortes, ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement, et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre dans une même maison.

Joseph était esclave chez Putiphar, et la femme de ce seigneur d'Égypte y est la maîtresse. Celui-là dans le joug de la servitude n'est pas maître de ses actions, et celle-ci tyrannisée par sa passion n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a portée un amour infâme. Ah! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avait honte en son cœur de cette bassesse; mais sa passion furieuse lui commandait au dedans comme à une esclave : appelle ce jeune homme, confesse ton faible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. Que lui pouvait conseiller de pis son plus cruel ennemi? c'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle ne l'est dans son propre esclave?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous croyons qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; et nous ne soupirons pas quand on met dans les fers la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande. Éveille-toi, pauvre esclave, qui songe à sauver quelques soldats, et laisse prendre le roi prisonnier; et reconnais enfin cette vérité, que si c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune; et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même, que d'avoir autorité sur les autres. Car considérez quelle est la condition des grands de la terre? qu'est-ce qui grossit leur cour, et qui fait la foule autour d'eux? N'écoutons pas ce qu'ils disent, voyons ce qu'ils portent au dedans du cœur. Chacun a ses intérêts et ses passions, l'un sa vengeance, [l'autre], son ambition, son avarice; et pour exécuter leurs desseins, ils tâchent de ménager les puissances. Celui qui est obligé, pour se faire des créatures, de satisfaire les passions d'autrui, quand prendra-t-il la pensée de donner des bornes aux siennes? *Qui compescere debuisti cupiditates tuas, explere cogeris alienas* [1].

Mais entrons plus avant encore dans ces ressorts secrets et imperceptibles qui font remuer le cœur humain, afin, s'il se peut, de vous faire voir comment les vices croissent avec la puissance. En effet, il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir; c'est ce qui fait dire à saint Augustin, qui l'avait bien compris, en l'une de ses épîtres à Macédonius, si je ne me trompe, que pour « guérir la volonté il faut réprimer « la puissance : » *Frænatur facultas... ut sanetur voluntas*[2]. Eh quoi donc! des vices cachés en sont-ils moins vices? est-ce l'accomplissement qui en fait la corruption? Comment donc! est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur? Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire, on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses désirs. On le fait premièrement par nécessité; mais enfin comme la contrainte est importune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit son peu de puissance, le premier appareil qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables? Nous sommes des enfants qui avons besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchements, nos inclinations corrompues commencent à se remuer et à se produire, et oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée; comme des voleurs dispersés par la crainte de ceux qui les poursuivaient, troupe sanguinaire qui va désoler toute la province. Ah! nous ne le voyons que trop tous

[1] *Ubi Supra*, col. 939.

[1] *S. Aug. Epist.* CCXX, *ad Bonif.* n° 6, t. II, col. 813.
[2] *Ad Maced. Ep.* CLIII, n° 16, t. II, col. 530.

les jours. Ainsi vous voyez, chrétiens, combien la fortune est trompeuse, puisque, bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté. Que si je pouvais vous découvrir aujourd'hui le cœur d'un Nabuchodonosor dans l'Histoire sainte, d'un Néron ou de quelque autre monstre dans les histoires profanes, vous verriez ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête, et à proportion ce qui en approche. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant, et se renviant pour ainsi dire sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, chrétiens? la grande puissance féconde en crimes, la licence mère de tous les excès.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là seul est maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines, pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux *. Il faut, disent-ils, se distinguer; c'est une marque de faiblesse de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe et forcent les destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent semblent reprocher aux autres leur peu de mérite; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrais combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner. Je pourrais vous représenter que c'est ici un siècle de confusion, où toutes choses sont mêlées; qu'il y a un jour arrêté à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrais ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes, pour nous abîmer avec tous les [autres] dans le néant commun de la nature; de sorte que les plus faibles, se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous

* Mais écoutons, chrétiens, ce que disent ici les ambitieux : Je me modérerai : et comment? Ne porterez-vous pas toujours avec vous cette humeur inquiète et remuante? comme si nous nous gouvernions par raison, et non par humeur; ou comme si l'ambition n'était pas sans comparaison moins traitable, quand on lui laisse prendre goût aux honneurs du monde. Il faut se distinguer par quelque moyen : il leur semble que c'est la marque de peu de mérite, de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe, et forcent la destinée. Les exemples les inquiètent.

Donnons quelque conseil aux grands de la terre. Que leur condition est périlleuse! ce que c'est que d'agir par humeur, et non par raison! c'est ce qui cause que les passions sont insatiables, parce que l'humeur nous demeure. Et il faut considérer en ce lieu ce que c'est que l'avarice des passions.

Tel qu'est le péril d'un homme qui, ayant épousé une femme d'une rare et ravissante beauté, serait obligé néanmoins de vivre avec elle comme avec sa sœur, et même de ne la regarder qu'avec réserve; vous ne comprenez que trop son péril : autant est-il difficile de garder la modération dans les dignités [1] Il y en a néanmoins [qui le font]; Dieu prête de ses serviteurs à l'ordre du siècle. Que feront-ils, chrétiens? il ne faut pas se permettre toutes choses; qu'ils se prêtent au monde, qu'ils se donnent à Dieu; qu'ils se prêtent aux affaires, qu'ils se donnent au ciel. (Qu'ils imitent la conduite d'Esther, qui disait à Dieu :) « Vous savez, Seigneur, que je hais la gloire des injustes .... vous « savez la nécessité où je me trouve, et qu'aux jours où « je parais dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en « abomination la marque superbe de ma gloire, que je « porte sur ma tête; que je la déteste comme un linge « souillé, et qui fait horreur; que je ne la porte point dans « les jours de mon silence; que je n'ai point mangé à la « table d'Aman, ni pris plaisir au festin du roi...... et que « depuis le temps que j'ai été amenée en ce palais jus- « ques aujourd'hui, jamais votre servante ne s'est réjouie « qu'en vous seul, ô Seigneur Dieu d'Israël : » *Et nosti quia odevim gloriam iniquorum...... tu scis necessitatem meam, quod abominer signum superbiæ quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ; et quod non comederim in mensa Aman, nec mihi placuerit convivium regis...... et nunquam lætata sit ancilla tua.... nisi in te, Deus Israel* [1].

Mais pour cela, que faire? elle évite ce qu'elle peut; ce qu'elle ne peut éviter, elle en éloigne son cœur; elle fuit les délicatesses exquises et plus que royales de la table du favori; et pour la table du roi, elle ne pouvait l'éviter étant son épouse; mais elle détourne son cœur, et au milieu de ses délices royales, elle ne trouve sa joie qu'au Dieu d'Israël. [Il faut] s'examiner de tous côtés, pour voir si l'orgueil ne lève point la tête par quelque endroit. « Seigneur, « disait le prophète roi [2], mon cœur ne s'est point enflé d'or- « gueil, et mes yeux ne se sont point élevés : » *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei.* (Il nous marque tous les degrés de l'orgueil). Enflure du cœur, les yeux élevés, se méconnaître, point de réflexion sur soi-même, s'entretenir dans sa grandeur : *Ambulavi in magnis*; des desseins d'emportement : *neque in mirabilibus super me.* Et enfin il la déracine : « Vous « savez, Seigneur, que j'ai eu d'humbles sentiments de « moi-même; mon âme, qui s'appuie entièrement sur « vous, est semblable à un enfant nouvellement sevré, qui « se repose uniquement sur sa mère : » *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam; sicut ablactatus est super matre sua, ita retributio in anima mea.*

[1] *S. Chrys. Homil.* XL, *in Matth.* t. VII, n° 443 et seq.

[1] *Esth.* 14-18.
[2] *Ps.* CXXX.

diront avec le prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous voilà blessé comme nous, « et vous êtes fait semblable à nous : » *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es*[1].

Mais sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses par quelles voies elles prétendent se distinguer. « Faisons « tomber, disent les impies, le juste dans nos pié- « ges, parce qu'il nous est incommode : » *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis*[2]. L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, entrer dans tous les intérêts : à quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? Il n'y a rien de si sec, ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entièrement inutile. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours qui n'épargne ni le saint ni le profane pour entrer dans nos desseins, qui sait remuer les intérêts et les passions, ces deux grands ressorts de la vie humaine. *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt*[3] : « Ils ont cher- « ché à se fortifier sur la terre, parce qu'ils ne « font que passer d'un crime à un autre. » [Le vice sait couvrir] une médisance secrètement semée par une calomnie encore plus ingénieuse; une première injustice, par une corruption : il enveloppe la vérité dans des embarras infinis; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies.

Que fera ici la vertu avec sa froide et impuissante médiocrité? à peine peut-elle se remuer, tant elle s'est renfermée dans des limites étroites. Elle se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens; j'entends ceux qui sont mauvais ou suspects, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces. La voie du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes; et le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point des règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi, vous vous ennuierez d'une si grande lenteur; peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout à fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition! peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes, mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché; et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux : ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux que de beaux desseins ils méditent! que de sages conseils pour l'État! que de grands sentiments pour l'Église! que de saints règlements pour un diocèse! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle, et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions, qui ne marchent qu'à pas de plomb, pour ainsi parler, et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve pour faire du bien n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder la campagne : en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples pour la commodité publique. Ainsi, sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses, tâchons de nous étendre bien loin par des sentiments de bonté; et dans des emplois bornés, ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du chrétien, qui, méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

DEUXIÈME POINT.

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et, outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizar-

[1] *Is.* XIV, 10.
[2] *Sap.* II, 12.
[3] *Jerem.* IX, 3.

reries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons; qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs assujettis aux retours fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre; et c'est au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle, pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu: la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors, et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur; il se croirait peut-être assez grand, s'il ne voulait chercher des appuis à sa grandeur. Pour lui il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques; aveugle et malavisé! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune n'étaient pas encore de son ressort et de sa dépendance, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiel : *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus*[1] : Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches; les familles de ses domestiques, les peuples se mettaient à couvert sous son ombre; un grand nombre de créatures, et les grands et les petits, étaient attachés à sa fortune : ni les cèdres ni les pins, c'est-à-dire, les plus grands de la cour, ne l'égalaient pas : *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei*[1]. Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine; je l'abattrai d'un grand coup et le porterai par terre : il viendra une disgrâce et il ne pourra plus se soutenir; il tombera d'une grande chute. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine : » *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum.* « Cependant on le verra couché tout de son long sur la montagne, fardeau inutile de la terre : » *Projicient eum super montes*[2], ou, s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche : et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se verront rompues dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus*[3], je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde? est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile : est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre? je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire? et pourquoi te travailles-tu vainement?

[1] *Ezech.* XXXI, 3.

[1] *Ezech.* XXXI, 8, 9.
[2] *Ibid.* 12.
[3] *Ibid.*

Mais je saurai bien m'affermir, et profiter de l'exemple des autres; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. Folle précaution; car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop bizarres; et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre; elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre [frappe] par en haut. Mais je jouirai de mon travail. Eh quoi! pour dix ans de vie! Mais je regarde ma postérité et mon nom. Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune, à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être! Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort! Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

Chrétiens, méditez ces choses; chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir; il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie: qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de fin; il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours: son ouvrage, c'est sa fortune qu'il tâche, autant qu'il est possible, de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais voici l'erreur, c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime; s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paraît chancelant. O homme, désabuse-toi: si tu aimes l'éternité cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu, mais plutôt, ô éternité, tu es Dieu même; c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré en cette vie et en l'autre. *Amen.*

AUTRE CONCLUSION DU MÊME SERMON,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

O folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes! Chrétiens, méditons ces choses; pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, sont-ils au-dessus des changements? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse, ils doivent penser à la dernière heure qui ensevelira toute leur grandeur. « Je l'ai dit: Vous êtes des « dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut[1]; » ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques: toutefois écoutez la suite: Mais ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, « vous mourrez comme des hommes, » et toute votre grandeur tombera par terre: *Verumtamen sicut homines moriemini*[2]. Songez donc, ô grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus présente ni plus avant imprimée que les rois; car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si présente et si expresse? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement: il voit qu'il ne fait que remuer les yeux, et qu'aussitôt tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre; et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active! Il perce les intrigues les plus cachées, les oiseaux du ciel lui rapportent tout[3]; il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine: *Divinatio in labiis Regis*[4]; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchaient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imagi-

[1] *Ps.* LXXXI, 6.
[2] *Ibid.* 7.
[3] *Eccl.* X, 20.
[4] *Prov.* XVI, 10.

ner que la vue et les mains de Dieu sont inévitables!

Mais quand il voit les peuples soumis obligés à lui obéir non-seulement « pour la crainte, mais « encore pour la conscience », comme dit l'apôtre [1]; quand il voit qu'on doit immoler et sa fortune et sa vie pour sa gloire et pour son service, peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel? C'est là qu'il doit reconnaître que tout ce que feint la flatterie, tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce qu'il exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, c'est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze, prêchant à Constantinople en présence des empereurs, leur adresse ces belles paroles: « O princes, respectez votre pourpre; révérez votre « propre puissance, et ne l'employez jamais contre Dieu, qui vous l'a donnée. Connaissez le « grand mystère de Dieu en vos personnes: les « choses hautes sont à lui seul; il partage avec « vous les inférieures: soyez donc les sujets de « Dieu, et soyez les dieux de vos peuples [2]. »

Ce sont les paroles de ce grand saint, que j'adresse encore aujourd'hui au plus grand monarque du monde. Sire, soyez le dieu de vos peuples: c'est-à-dire, faites-nous voir Dieu en votre personne sacrée; faites-nous voir sa puissance, faites-nous voir sa justice, faites nous voir sa miséricorde. Ce grand Dieu est au-dessus de tous les maux, et néanmoins il y compatit et il les soulage: ce grand Dieu n'a besoin de personne, et néanmoins il veut gagner tout le monde, et il ménage ses créatures avec une condescendance infinie. Ce grand Dieu sait tout, il voit tout, et néanmoins il veut que tout le monde lui parle; il écoute tout et il a toujours l'oreille attentive aux plaintes qu'on lui présente; toujours prêt à faire justice. Voilà le modèle des rois; tous les autres sont défectueux, et on y voit toujours quelque tache. Dieu seul doit être imité en tout, autant que le porte la faiblesse humaine. Nous bénissons ce grand Dieu de ce que Votre Majesté porte déjà sur elle-même une si noble empreinte de lui-même, et nous le prions humblement d'accroître ses dons sans mesure dans le temps et dans l'éternité. *Amen.*

[1] *Rom.* XIII, 5.
[2] *Orat.* XXVII, t. I, p. 471.

AUTRE EXORDE

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Jesus ergo cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit encore à la montagne tout seul. Joan. VI, 15.

Toujours le silence et la solitude auront de grands charmes pour notre Sauveur; toujours la montagne et le désert donneront à cet Homme-Dieu une retraite agréable. Il ne peut oublier l'obscurité sainte de ses trente premières années; et durant le cours des dernières, que le soin de notre salut l'oblige de rendre publiques, il dérobe tout le temps qu'il peut pour se retirer avec son Père, et apprendre par son exemple à ses serviteurs qu'il n'est rien de plus désirable à un chrétien que le repos de la vie privée. Mais quoiqu'il aime toujours la retraite, jamais il ne la cherche avec tant d'ardeur que lorsqu'on lui veut donner une gloire humaine. En effet, c'est une chose digne de remarque que les saints évangélistes nous disent souvent, qu'il se retirait au désert: *Secedebat in desertum* [1]: qu'il allait à la montagne tout seul pour prier: *Abiit in montem orare* [2]; qu'il y passait même les nuits entières: *Erat pernoctans in oratione Dei* [3]; mais qu'il se soit sauvé au désert, ni qu'il ait fui à la montagne, nous ne le lisons nulle part, si je ne me trompe, que dans l'évangile de cette journée. Et quelle cause, messieurs, l'oblige à s'enfuir si soudainement? c'est que celui qui pénètre dans le fond des cœurs avait vu dans celui des peuples qu'ils viendraient bientôt avec grand concours pour l'enlever et le faire roi. Il a fui autrefois durant son enfance pour éviter les persécutions d'un roi-tyran qui voulait le sacrifier à son ambition et à une vaine jalousie: voici une nouvelle persécution qui l'oblige encore de se mettre en fuite; on veut lui-même l'élever à la royauté: ne croyez pas qu'il l'endure. Vous le verrez dans quelques semaines aller au-devant de ses ennemis, pour souffrir mille indignités et des soldats et des peuples; mais aujourd'hui, chrétiens, qu'ils le cherchent pour le revêtir des grandeurs mondaines dont il dédaigne l'éclat, dont il déteste le faste et l'orgueil, pour éviter un si grand malheur il ne croit point faire assez s'il ne prend la fuite dans une montagne déserte, et où il veut si peu être découvert

[1] *Luc.* V, 16.
[2] *Marc.* VI, 46.
[3] *Luc.* VI, 12.

qu'il ne souffre personne en sa compagnie : *fugit iterum in montem ipse solus.* Si nous sommes persuadés qu'il est la parole éternelle, nous devons croire aussi, âmes saintes, que toutes ses œuvres nous parlent, que toutes ses actions nous instruisent. Et aussi Tertullien a-t-il remarqué, dans le livre de l'idolâtrie, qu'en fuyant ainsi le titre de roi, lui qui savait si bien ce qui était dû à son autorité souveraine, il a laissé aux siens un parfait modèle de la conduite qu'ils doivent tenir touchant les honneurs et la puissance : *Si regem denique fieri, conscius sui regni refugit, plenissime dedit formam suis, dirigendo omni fastigio et suggestu tam dignitatis quam potestatis*[1]. C'est ce qui m'a donné la pensée de traiter cette matière importante, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

C'est une règle infaillible, pour les lettres sacrées et les mystères de Dieu, que lorsque nous trouvons dans la vie ou dans la doctrine du Fils de Dieu quelque contrariété apparente, ce n'est pas une contrariété, mais un mystère. Il ne le fait pas de la sorte pour confondre notre raison, mais pour l'avertir qu'il nous cache quelque grand secret et quelque vérité importante sous cette obscurité mystérieuse; et il nous invite, mes sœurs, à le rechercher sous sa conduite. Car comme le Fils de Dieu est la sagesse éternelle, et que c'est en sa divine personne que s'est faite la réunion et la paix des choses les plus éloignées, on voit assez, chrétiens, qu'il faut que tous ses ouvrages s'accordent; et d'ailleurs il est évident qu'il ne peut pas être contraire à lui-même, lui qui nous a été envoyé comme le centre de la réunion et de la réconciliation universelle. Mais le voile qu'il met dessus n'est pas destiné pour nous en ôter la connaissance, mais pour nous inviter à la recherche. Ce n'est pas pour nous la faire perdre, mais plutôt il veut nous la faire trouver avec plus de goût et l'imprimer dans les esprits avec plus de force; ou, comme dit saint Augustin, il ne nous déguise pas la vérité, mais il l'apprête, il l'assaisonne, il la rend plus douce : *non obscuritate substracta, sed difficultate condita*[2].

Après avoir posé cette règle, dont la vérité est connue de tous ceux qui ont goûté les livres sacrés, remarquons maintenant, mes sœurs, deux faits particuliers de l'histoire de notre Sauveur, qui semblent d'abord assez répugnants.

Nous lisons dans l'évangile de cette journée que prévoyant que les peuples allaient s'assembler pour le faire roi, il se retire tout seul au désert; et montre par cette retraite, qu'il rejette tous les titres de grandeur humaine. Mais dans quinze jours, chrétiens, nous lirons un autre évangile, où nous verrons ce même Jésus faire son entrée dans Jérusalem au milieu des acclamations de tout un grand peuple qui crie de toute sa force : « Béni soit le fils de David ! vive le roi d'Israël[1] ! » Et bien loin d'empêcher ces cris, étant pressé par les pharisiens de réprimer ses disciples qui semblaient offenser par leur procédé la majesté de l'empire, il prend hautement leur défense : Les pierres le crieront, dit-il, si eux-ci ne rendent pas un assez public témoignage à ma royauté : *Dico vobis quia si hi tacuerint, lapides clamabunt*[2]. Ainsi, vous voyez qu'il accepte alors ce qu'il refuse aujourd'hui. Qui lui fait changer ses desseins et l'ordre de sa conduite? quel nouveau goût trouve-t-il dans la royauté qu'il a autrefois dédaignée? Sans doute il y a ici quelque grand secret que le Saint-Esprit nous veut découvrir. Cette opposition apparente n'est pas pour troubler notre intelligence, mais pour l'éveiller saintement en Notre-Seigneur : cherchons et pénétrons le mystère.

Le voici en un mot, mes sœurs, et je vous prie de le bien entendre; c'est que Jésus ne veut point de titre d'honneur qui ne se trouve joint nécessairement à l'utilité de son peuple. Quand il fait entrée dans Jérusalem, il y entre pour consommer l'œuvre de notre rédemption par sa passion douloureuse. Comme c'est là le principe de ses bienfaits, il ne refuse pas, chrétiens, la juste reconnaissance que rendent ses peuples à sa puissance royale. Alors il confessera qu'il est roi : il le dira à Pilate, lui qui ne l'a jamais dit à ses disciples; il le publiera parmi ses supplices, lui qui n'en a jamais parlé parmi ses miracles. Le titre de sa royauté sera écrit en trois langues au haut de sa croix, afin que toute la terre en soit informée; et il veut bien accepter un nom de puissance pourvu qu'il ouvre à ses peuples dans le même temps une source infinie de grâces. Mais aujourd'hui, âmes saintes, que la royauté qu'on lui donne n'est qu'un honneur inutile, qui ne contribue rien au salut des hommes, il ne faut donc pas s'étonner s'il fuit et se retire, s'il se cache dans un désert. C'est qu'il a dessein de vous faire entendre, par son exemple, que hors la nécessité d'employer sa puissance pour le bien du monde, ses enfants doivent préférer à tous les titres de grandeur humaine la paix d'une vie privée, où l'on vit en soi-même, ou l'on se règle soi même, où l'on règne enfin sur soi-même.

Si cet exemple du Fils de Dieu était, comme il le doit être, la règle de notre vie, nous aurions les sentiments véritables que doivent avoir les

[1] *De Idol.* n° 18.
[2] *In Psalm.* CIII, *Serm.* II, n° 1, t. IV, col. 1144.

[1] *Matth.* XXI, 9. *Joan.* XII, 13.
[2] *Luc.* XIX, 40.

chrétiens touchant la puissance : le désir et l'usage en seraient réglés ; elle ne serait pas désirée avec ambition ni exercée avec injustice. Le désir de s'agrandir ne produirait pas tant de perfidies, ni celui de soutenir sa grandeur tant d'oppressions et de violences. Chacun se croirait assez puissant, pourvu qu'il eût du pouvoir sur soi-même ; et s'il en avait sur les autres, il ne s'en servirait que pour leur bien. Comme ces deux choses, mes sœurs, règlent parfaitement notre conscience touchant l'amour des grandeurs humaines, je réduirai aussi à ces deux maximes tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet-là, en vous montrant dans le premier point que le chrétien véritable ne doit désirer de puissance que pour en avoir sur lui-même, et en vous faisant voir dans le second que si Dieu lui en a donné sur les autres, il leur en doit tout l'emploi et tout l'exercice : maximes saintes et apostoliques, qui feront le partage de ce discours ; la première règlera le désir, la seconde prescrira l'usage.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET.

Moyens de sanctifier la grandeur par le bon usage. Quels sont les devoirs des grands du monde à l'égard de la justice et des misérables. Fausse idée que les hommes se forment de la puissance. Combien l'esprit de grandeur est opposé à l'esprit du christianisme.

Mais je n'aurais fait, chrétiens, que la moitié de mon ouvrage, si après vous avoir montré par l'Écriture divine les périls extrêmes des grandes fortunes, je ne tâchais aussi de vous expliquer les moyens que nous donne la même Écriture pour santifier la grandeur par un bon usage ; et c'est pourquoi je ramasserai en peu de paroles les instructions les plus importantes que le Saint-Esprit a données aux grands de la terre pour bien user de leur puissance.

La première et la capitale, d'où dérivent toutes les autres, c'est de faire servir la puissance à la loi de Dieu. « Afin, dit saint Grégoire, que « les grands rendent leur puissance salutaire, il « faut qu'ils sachent ce qu'ils peuvent ; mais afin « qu'ils ne s'élèvent pas, il faut qu'ils ignorent ce « qu'ils peuvent : » *Ut prodesse debeat posse se sciat, et ut extolli non debeat posse se nesciat* [1]. Toute puissance vient de Dieu [2], donc [elle doit être] ordonnée. L'ordre, que ce soit pour le bien ; autrement nul ordre, de faire tant de différence entre de la bone et de la boue. Toute la nature image de la libéralité divine. Tout ce qui porte le caractère de la puissance divine, le porte de sa munificence ; et il n'y aurait point dans le monde de puissance malfaisante, si le péché n'avait perverti l'ordre et l'institution du Créateur.

Nous lisons dans le second livre des Chroniques une belle cérémonie qui se pratiquait dans le sacre des rois de Juda. Au jour qu'on les oignait de l'huile sacrée, ainsi que Dieu l'avait commandé, on leur mettait en même temps le diadème sur la tête, et la loi de Dieu dans la main : *Imposuerunt ei diadema, et dederunt in manu ejus tenendam legem, et constituerunt eum regem* [1] ; afin de leur faire entendre que leur puissance est établie pour affermir le règne de Dieu parmi les hommes, que l'exécution de ses saintes lois ne leur doit être ni moins chère ni moins précieuse que leur couronne.

De tous les rois de Juda aucun n'a mieux pratiqué cette divine leçon que Josaphat, prince incomparable, non moins vaillant que religieux, et père de ses peuples autant que victorieux de ses ennemis. L'Écriture nous fait souvent remarquer que les prospérités corrompent les hommes, enflent leur cœur par la vanité, et leur font oublier la loi de Dieu. Mais, au contraire, la prospérité, qui donnait de l'orgueil aux autres, n'inspira que du courage à celui-ci pour marcher vigoureusement dans les voies de Dieu et établir son service : *Factæque sunt ei infinitæ divitiæ et multa gloria, sumpsitque cor ejus audaciam propter vias Domini* [2] : « Il se trouva comblé « d'une infinité de richesses et d'une très-grande « gloire, et son cœur fut rempli de force et de « zèle pour l'observation des préceptes du Seigneur. »

Ce prince considérant que tout bien lui venait de Dieu, et touché d'une juste reconnaissance, entreprit de le faire régner dans tout son empire. Et l'Écriture remarque : que, pour accomplir un si beau dessein, il avait un soin particulier de choisir entre les lévites et les ministres de Dieu ceux qui étaient les mieux versés dans sa sainte loi, qu'il envoyait dans les villes afin que le peuple fût instruit : *Circuibant cunctas urbes Juda, et erudiebant populum* [3]. Et ce n'est pas sans raison que les anciens conciles de l'Église gallicane [4] ont souvent proposé à nos rois l'exemple de ce grand monarque, dont la conduite fut suivie d'une bénédiction de Dieu toute manifeste. Car écoutez ce que dit l'Écriture sainte : Josaphat marchant ainsi dans les voies de Dieu, il le ren-

[1] *S. Gregor. Mag.* lib. v, *Moral. in Job.* cap. VIII, t. I, col. 146.
[2] *Rom.* XIII, 1.

[1] *II. Par.* XXIII, 11.
[2] *Ibid.* XVII, 5, 6.
[3] *Ibid.* 10.
[4] *Concil. Paris.* VI, cap. XXIII. *Labb.* t. VII, col. 1605. *Con. Aquisgran.* II, cap. XI ; *ibid.* col. 1721.

dit redoutable à tous ses voisins : *Itaque factus est pavor Domini super omnia regna terrarum, quæ erant per gyrum Juda*[1]. Et ce prince s'agrandissait tous les jours parce que Dieu était avec lui : tant il est vrai que Dieu prend plaisir à protéger la puissance qui lui rend hommage, et qu'il est le rempart de ceux qui le servent.

Le second soin du roi Josaphat et le second moyen dont il se servait pour sanctifier la grandeur, fut de pourvoir avec vigilance à l'administration de la justice. « Il établit des juges, dit « l'Écriture, dans les villes de Judée; » et les appelant à lui, il leur prescrivait lui-même en ces termes de quelle manière ils devaient agir : « Prenez garde, leur disait-il, à votre conduite; « car ce n'est pas la justice des hommes, mais « la justice de Dieu, que vous exercez : et tout « ce que vous jugerez, vous en serez responsables. Ayez toujours devant les yeux la crainte « de Dieu; faites tout avec diligence : songez que « le Seigneur notre Dieu déteste l'iniquité, qu'il « ne regarde point les personnes, et ne se laisse « point corrompre par les présents[2]. « Vous donc, qui jugerez en son nom par la puissance que je vous en donne; comme vous exercez son autorité, imitez aussi sa justice. Puis descendant au détail, il règle en cette manière les devoirs particuliers : « Amarias, votre prêtre et votre « pontife, présidera dans les choses qui regardent « Dieu et son service; et Zabadias, qui est un « des chefs de la maison de Juda, aura la con- « duite de celles qui regardent le ministère « royal[3]. » C'est ainsi que ce sage prince retenait chacun dans ses bornes, et, empêchant la confusion et les entreprises, faisait que tout concourait et au service de Dieu et à l'utilité des peuples.

Et certainement, chrétiens, si ceux que Dieu a mis dans les grands emplois n'appliquent toute leur puissance à soutenir hautement le bon droit et la justice, la terre sera désolée et les fraudes seront infinies. Les hommes en général sont intéressés, et ainsi ordinairement ils sont injustes. C'est pourquoi il faut avouer que la justice est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Que sert de dissimuler? il est aisé de comprendre que les injustes pour l'ordinaire sont les plus forts, parce qu'ils ne se donnent aucunes bornes, parce qu'ils mettent tout en usage, et combattent, pour ainsi dire, dans un champ libre où ils s'étendent à leur aise. L'homme de bien se resserre dans tant de limites qu'à peine se peut-il aider; il se renferme dans ce qui est droit : l'injuste veut généralement ce qui l'accommode. Ce n'est pas assez à l'homme de bien de ne vouloir que ce qui est juste; il craint de corrompre la pureté de ses desseins innocents, il ne veut que de bons moyens pour y parvenir, et il a toujours devant les yeux ce précepte de la loi : « Tu « poursuivras justement ce qui est juste : » *Juste quod justum est persequeris*[1]. Au contraire, l'homme injuste et intéressé passe, dit l'Écriture, de mal en mal; et c'est pourquoi il se fortifie sur la terre : *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt*[2]. Il soutient une médisance par une nouvelle calomnie, et une première injustice par une corruption. Il enveloppe la vérité dans des embarras infinis; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies. Qui pourra donc s'étonner si l'injuste qui tente tout réussit mieux, et si l'homme de bien au contraire demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens : j'entends ceux qui sont mauvais; et c'est-à-dire, assez souvent les plus efficaces?

Mais voici encore, messieurs, une autre incommodité de la justice. L'homme injuste sait se faire de plus grands amis. Qui ne sait que les hommes, et surtout les grands, sont pleins d'intérêts et de passions? L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, ménager tous les intérêts. A quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? il n'y a rien de si sec, ni de moins souple, ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien et entièrement inutile. C'est pourquoi les hommes du monde ne remarquent rien dans l'homme de bien, sinon qu'il est inutile. Car écoutez comme ils parlent dans le livre de la Sapience. « Trompons, di- « sent-ils, l'homme juste, parce qu'il nous est « inutile : » *Circumveniamus ergo justum, quoniam est inutilis nobis*[3]. Il n'est pas propre à notre commerce; il est trop attaché à son droit chemin, pour entrer dans nos détours et dans nos négoces. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours qui ne ménage rien, ni le saint ni le profane, pour nous servir.

[1] II. *Par.* XVII, 10.
[2] *Ibid.* XXIX, 5, 6, 7.
[3] *Ibid.* 11.

[1] *Deut.* XVI, 20.
[2] *Jer.* IX, 3.
[3] *Sap.* II, 12.

Elevez-vous, puissances du monde; voyez comme l'innocence est contrainte de marcher dans des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la protégeant. « C'est pour cela, dit saint Grégoire, que vous « êtes grands, afin que ceux qui veulent le bien « soient secourus, et que les voies du ciel soient « plus étendues : » *Ad hoc enim potestas,... cœlitus data est, ut qui bona appetunt adjuventur, ut cœlorum regnum largius pateat* [1]. C'est à vous, ô grands de la terre, d'élargir un peu les voies du ciel, de rétablir ce grand chemin et de le rendre plus facile. La vertu n'est toujours que trop à l'étroit, et n'a que trop d'affaires pour se soutenir. C'est assez qu'elle soit aux prises sans relâche aucun, avec tant d'infirmités et tant de mauvaises inclinations de la nature corrompue : mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors, et ne souffrez pas qu'on surcharge avec tant d'excès la faiblesse humaine.

Tel est, messieurs, le devoir et le grand emploi des grands du monde, de protéger hautement le bon droit et l'innocence. Car c'est trahir la justice, que de travailler faiblement pour elle ; et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle, ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelque embarras; mais, après qu'ils ont essuyé une légère tempête qui s'est élevée, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi, il faut résister à l'iniquité et soutenir la justice avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste, si vigoureux et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice, que réside la grandeur et la majesté.

Le vulgaire appelle majesté une certaine prestance et une pompe extérieure qui l'éblouit; mais les sages savent bien comprendre que la majesté est un éclat qui rejaillit principalement de la justice : et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon, dont vous ferez, s'il vous plaît, l'application à nos cours. « Ce prince « jeune et bien fait s'assit, dit l'Écriture, dans « le trône du Seigneur, en la place de David son « père, et il plut à tous : » *Sedit Salomon super solium Domini, in regem pro David patre suo, et placuit omnibus* [2]. Voyez en passant, messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom; mais revenons à Salomon. Voilà un prince agréable, qui gagne les cœurs par sa bonne mine et sa contenance royale; mais après qu'il eut rendu ce jugement mémorable, écoutez ce qu'ajoute le texte sacré : « Tout Israël, dit la même Écriture, « apprit le beau jugement que le roi avait rendu; « et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse « de Dieu était en lui : » *Audivit itaque omnis Israel judicium quod judicasset rex, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium* [1]. Sa mine haute et relevée le faisait aimer; mais sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respirent sous sa protection, les méchants appréhendent ses yeux et son bras ; et il résulte de ce beau mélange une certaine révérence qui a je ne sais quoi de religieux, et dans laquelle consiste le véritable caractère de la majesté.

Mais, messieurs, il faut finir et vous dire que la puissance, après avoir fait son devoir en soutenant la justice, a encore une dernière obligation, qui est celle de soulager la misère. En effet, ce n'est pas en vain que Dieu fait luire sur les grands du monde un rayon de sa puissance, toujours bienfaisante. Ce grand Dieu, en les revêtant de l'image de sa gloire, les a aussi obligés à imiter sa bonté; et ainsi, dit excellemment saint Grégoire de Nazianze [2] prêchant à Constantinople en présence de l'empereur, ils doivent se montrer des dieux en secourant les affligés et les misérables.

J'ai remarqué dans les saintes Lettres que Dieu se moque souvent des idoles qui portent si injustement le titre de dieux ; mais entre les autres reproches par lesquels il se rit des peuples aveugles qui leur donnent un nom si auguste, celui-ci me semble fort considérable : « Où sont « vos dieux, leur dit-il, dans lesquels vous avez « mis votre confiance? » si ce sont des dieux véritables, « qu'ils viennent à votre secours et qu'ils « vous protégent dans vos besoins : » *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam? surgant et opitulentur vobis... et in necessitate vos protegant* [3]. Ce grand Dieu, ce Dieu véritable, et seul digne par sa bonté de la majesté de ce titre, a dessein de nous faire entendre que c'est une indignité insupportable de porter le nom de Dieu sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits : et de là les grands de la terre peuvent aisément comprendre qu'ils seront des idoles inanimées, et non des images vivantes de l'invi-

[1] Lib. III, *Ep.* LXV, *ad Mauric. Aug.* t. II, col. 676.
[2] I. *Par.* XXIX, 23.

[1] III. *Reg.* III, 28.
[2] *Orat.* XXVII, t. I, p. 471.
[3] *Deut.* XXXII, 37, 38.

sible majesté de Dieu, s'ils se contentent de humer l'encens, de recevoir les adorations, de voir tomber les victimes à leurs pieds, sans cependant étendre le bras pour faire du bien aux hommes et soulager leurs misères.

Le sage Néhémias avait bien compris cette obligation, lorsqu'ayant été envoyé par le roi Artaxerxès pour régir les Israélites dont il fut le gouverneur pendant douze ans, il se mit à considérer l'état et les forces de ce peuple. Il vit que les gouverneurs qui l'avaient précédé dans cet emploi avaient beaucoup foulé ce pauvre peuple; mais surtout, comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolents l'avaient tout à fait abattu : *Duces autem primi, qui fuerunt ante me, gravaverunt populum;... sed et ministri eorum depresserunt populum* [1]. Il fut donc touché de compassion, voyant ce peuple fort épuisé, *Valde enim attenuatus erat populus* [2]. Il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager : il ne fit pas seulement de grandes largesses, mais il crut qu'il devait remettre beaucoup de droits qui lui étaient dus légitimement. Et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu! souvenez-vous de moi en « bien, selon le bien que j'ai fait à ce peuple : » *Memento mei, Deus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic* [3].

Cette noble idée de puissance est bien éloignée de celle que se forment dans leurs esprits les puissants du monde. Car comme c'est le naturel du genre humain d'être plus sensible au mal qu'au bien, aussi les grands s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits : de là les guerres, de là les carnages, de là les entreprises hautaines de ces ravageurs de provinces que nous appelons conquérants. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ne sont sur la terre que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée : aussi Dieu ne nous les envoie-t-il que dans sa fureur. Leurs victoires font le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins, ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique; et c'est par là qu'ils font paraître leur toute-puissance. Mais laissons le tumulte des armes, et voyons ce qui se pratique hors de la licence de la guerre; n'éprouvons-nous pas tous les jours qu'il n'est rien de plus véritable que ce que dit l'Ecclésiastique : *Venatio leonis onager in eremo, sic et pascua divitum sunt pauperes* [1] : « L'âne sauvage est la proie « du lion dans le désert, ainsi les pauvres sont « la proie du riche. »

« Des pauvres, disait Salvien, dans le voisi- « nage du riche, ne sont plus en sûreté de leurs « biens; ils donnent, les malheureux, le prix « des dignités qu'ils n'achètent pas : il les payent, « d'autres en jouissent; et l'honneur de quelques- « uns coûte la ruine totale à tout le monde : » *Reddunt miseri dignitatum pretia quas non emunt.... Ut pauci illustrentur, mundus evertitur* [2]. Mais ces grands crimes n'ont pas besoin d'être exagérés par nos paroles, et ils sont assez condamnés par l'exécration publique : et d'ailleurs il sera aisé de connaître de quels supplices sont dignes ceux qui tournent leur puissance au mal, puisque j'ai maintenant à vous faire voir que ceux qui ne l'emploient pas à faire du bien ne peuvent éviter leur condamnation.

Le vice de la grandeur est un excès d'amour-propre, et l'amour-propre ne porte ce nom qu'à cause qu'il ne regarde que soi : *Erunt homines seipsos amantes, cupidi* [3] : « Il y aura des hom- « mes amoureux d'eux-mêmes, pleins de cupidité, « avares; » non-seulement pour amasser de grandes richesses, [mais d'une] avarice délicate et spirituelle qui attire tout à soi. Voilà comme la racine de cet arbre; voyons maintenant les branches : *superbi, elati*, superbes, pleins d'eux-mêmes, élevés, dédaignant les autres. Cet arbre ne pousse ses branches qu'en haut : il ne ressemble pas à ces plantes bienfaisantes, [toujours sous la main pour se prêter à tous nos besoins; mais il est semblable à ces grands arbres qui] étalent de loin la beauté et la verdeur de leurs feuilles, [et qui n'ont] des fruits que pour la vue.

C'est là où nous conduit l'esprit de grandeur, qui est contre l'esprit du baptême et contre l'esprit de Jésus-Christ; et il ne se trouve pas seulement dans les grands, [mais dans tous] ceux qui affectent de les imiter : et qui ne l'affecte pas dans un siècle tout de grandeur comme le nôtre? Ils prennent un certain esprit de ne regarder qu'eux-mêmes, excellemment représenté dans Isaïe : *Dixisti in corde tuo : Ego sum; et præter me, non est altera* [4] : Je suis; ne diriez-vous pas qu'elle a entrepris d'égaler celui qui a dit : *Ego sum qui sum* : « Je suis celui qui est? » Je suis, toute la menue populace n'est rien; ce n'est pas vivre : il n'y a que moi sur la terre. Ils n'ont garde de s'inquiéter de l'état des au-

[1] II. *Esdr.* v, 16.
[2] *Ibid.* 18.
[3] *Ibid.* xi, 19.

[1] *Eccl.* xiii, 23.
[2] *De Gubernat. Dei*, lib. iv, n° 4, p. 70.
[3] II. *Tim.* iii, 2.
[4] *Is.* xlvii, 10.

tres, ni de se mettre en peine de leurs besoins; ah! leur délicatesse ne le souffre pas. Rien de plus opposé à la charité fraternelle : l'esprit de christianisme, [c'est un] esprit de fraternité et de communication. Sont-ils membres de Jésus-Christ, s'ils se regardent comme séparés et s'ils se détachent du corps?

Mais, quand ils n'agiraient pas comme chrétiens, le dépôt de sa puissance, que Dieu leur confie, les oblige indispensablement de penser aux autres et de pourvoir à leur bien : s'ils portent sur leur front le caractère de sa puissance, ils doivent aussi porter sur leurs mains le caractère de sa libéralité. Car, ainsi que j'ai déjà dit, ce n'est pas en vain, chrétiens, que Dieu fait luire sur eux un rayon de cette puissance toujours bienfaisante : s'ils sont en ce point semblables à Dieu, « ils doivent, dit saint Grégoire « de Nazianze, se faire les dieux des hommes en « procurant leur bien de tout leur pouvoir. »

Mais où en trouverons-nous sur la terre? Nous voyons assez d'ostentation, assez de dais, assez de balustres, assez de marques de grandeur, mais ceux qui se parent de tant de splendeurs, ce ne sont pas des dieux, ce ne sont pas des images vivantes de la puissance divine, ce sont des idoles muettes qui ne parlent point pour le bien des hommes. La terre est désolée, les pauvres gémissent, les innocents sont opprimés : l'idole est là qui hume l'encens, qui reçoit les adorations, qui voit tomber les victimes à ses pieds, et n'étend pas son bras pour faire le bien : *O pastor et idolum* [1], « O pasteur et idole tout à « la fois; » car non-seulement les supérieurs ecclésiastiques, mais encore les grands de la terre, sont appelés dans l'Écriture les pasteurs des peuples. Est-ce pour recevoir des hommages que vous êtes élevés si haut? Dieu vous demandera compte du dépôt qu'il vous confie de sa puissance souveraine. Car écoutez ce qu'on dit à la reine Esther : « Ne croyez pas qu'à cause que vous êtes « dans la maison du roi vous puissiez sauver « seule votre vie, si tous les Juifs périssaient : » *Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo regis es præ cunctis Judæis* [2]. Ne croyez pas que Dieu vous ait élevée à ce haut degré de puissance pour votre propre agrandissement. « Si vous demeurez dans le silence, Dieu « trouvera quelque autre moyen pour délivrer « son peuple; et vous périrez, vous et la maison « de votre père : » *Si silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu et domus patris tui, peribitis* [3]. Si peu que nous ayons de puissance, nous en rendrons compte à sa justice. C'est le talent précieux, lequel si l'on manque seulement de faire valoir pour le service de Dieu, et le bien de sa famille, on est relégué par sa sentence aux ténèbres extérieures, où est l'horreur et le grincement de dents.

Considérons donc, chrétiens, tout ce que Dieu a mis en nous de pouvoir; et le regardant en nos mains comme le talent dont nous devons compte, prenons une sainte résolution de le faire profiter pour sa gloire : c'est-à-dire, pour le bien de ses enfants. Mais, en formant en nous un si saint désir, prenons garde à l'illusion que l'ambition nous propose. Elle nous propose de grands ouvrages; mais pour les accomplir, nous dit-elle, il faudrait avoir du crédit et être dans les grandes places. C'est l'appât ordinaire des ambitieux. « Et quoiqu'ils aspirent à ces places « par des vues d'élévation, ils se promettent « cependant, dit saint Grégoire, d'y faire de « grandes merveilles : » *Et quamvis hoc elationis intentione appetant, operaturos tamen se magna pertractant* [1]. Au milieu de ces beaux desseins et de ces pensées chrétiennes, on s'engage bien avant dans les poursuites ambitieuses, dans l'amour du monde; on prend l'esprit de ce siècle, on devient mondain et ambitieux : et quand on est arrivé au but, on oublie aisément tous ces projets si religieux; et peu à peu tous ces beaux desseins se perdent et s'évanouissent tout ainsi qu'un songe : *Cumque percepti principatus officio perfrui sæculariter cœperit, libenter obliviscitur quidquid religiose cogitavit* [2].

Que le désir de faire du bien n'emporte pas notre ambition jusqu'à désirer une condition plus relevée : ne craignez pas de demeurer sans occupation et d'être inutile au monde, si vous ne sortez de vos bornes et ne remplissez quelque place. Faisons le bien qui se présente, celui que Dieu a mis en notre pouvoir. Nos emplois sont bornés, mais l'étendue de la charité est infinie. La charité, toujours agissante, sait bien trouver des emplois : elle se fait tout à tous, elle se donne autant d'affaires qu'il y a de nécessités et de besoins. Elle ne craint pas de manquer d'ouvrage; et au lieu d'aspirer à une plus grande puissance, elle songe à rendre son compte de l'emploi de celle que Dieu lui confie.

Que les puissants songent au bien. L'un des biens c'est l'exemple, un bien pour eux et un bien pour nous. C'est un don qui les enrichit, c'est un présent qui retourne à eux. Il ne faut pas pour cela un grand travail : ils n'ont qu'à se remplir de lumière, elle viendra à nous d'elle-même. Ils

[1] *Zach.* XI, 17.
[2] *Esther.* IV, 13.
[3] *Ibid.*

[1] *Regul. Pastor.* part. I, cap. IX, t. II, col. 9.
[2] *Ibid.*

rendront compte des péchés des autres. Combien le vice est plus hardi quand il est soutenu par leur exemple! etc. Exemple en sa maison : chacun est grand dans sa maison; chacun est prince dans sa famille.

ABREGÉ D'UN SERMON

POUR LE MARDI

DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MÉDISANCE.

Quelles en sont les causes, les effets et les remèdes.

Respondit turba et dixit? Dæmonium habes, quis te quærit interficere?

La troupe répondit et dit au Seigneur : Vous êtes possédé du demon; qui est-ce qui pense à vous tuer? Joan. VII, 20.

Apprendre aux hommes, par les médisances par lesquelles on a attaqué la vie du Sauveur et decrié ses actions les plus saintes, à vouloir être plutôt du parti de Jésus-Christ noirci par les calomnies, que du parti des Juifs qui l'ont déchiré par leurs injures.

Pour détourner les hommes d'un péché aussi noir, aussi dangereux, aussi universel que la médisance, rien de plus important que de le faire bien connaître. Représenter ce que c'est que la médisance par ses causes et par ses effets, par la racine d'où elle est sortie, par les fruits qu'elle produit. Et quoique la bien connaître soit assez pour en donner de l'horreur, toutefois nous ajouterons les remèdes.

PREMIER POINT.

Les causes : la plus apparente et la plus ordinaire, c'est la haine et le désir de vengeance. Si quelqu'un est notre ennemi, nous voudrions armer contre lui tous les autres hommes : de là nous les animons par nos médisances. Or encore que cette haine soit la cause la plus apparente de la médisance, ce n'est pas celle que nous avons à considérer : parce que cela est d'un autre sujet; et on l'a suffisamment combattue, quand on vous a fait voir le malheur de ceux qui nourrissent dans leur cœur des inimitiés. Celui qui médit par ce motif est plutôt vindicatif qu'il n'est médisant. Quel est donc proprement le médisant? Celui qui, sans aucune autre raison particulière, se plaît à dire du mal des uns et des autres, même des indifférents et des inconnus; et qui, par une excessive liberté de langue, n'épargne pas même ses meilleurs amis, si toutefois un tel médisant est capable d'avoir des amis.

C'est cette médisance que j'attaque : mais en l'attaquant, chrétiens, que ceux qui médisent par haine ne croient pas que je les épargne. Car si c'est un grand crime de médire sans aucune inimitié particulière, que celui-là entende quel est son péché, qui joint le crime de la haine à celui de la médisance. Et toutefois pour ne pas [omettre] entièrement cette cause de la médisance, disons-en seulement ce mot. L'une des plus grandes obligations du christianisme, c'est de bénir ceux qui nous maudissent : *Maledicimur, et benedicimus*[1] : « On nous maudit et nous bénissons. » Si bien que, quand nous ne nous serions jamais crus obligés à dire du bien de l'un de nos frères, il faudrait faire cet effort sur nous lorsqu'une inimitié nous divise; ou du moins, n'en dire aucun mal. Car il n'y a jamais tant d'obligation de résister à la passion, que lorsqu'elle est née : de sorte qu'il n'est rien de plus criminel que de songer à l'entretenir, dans le temps qu'il faut travailler à l'étouffer.

Le Fils de Dieu défend de se coucher sur sa colère, de peur que les images tristes et fâcheuses que l'imagination nous représente dans la solitude pendant la nuit, lorsque nous ne sommes plus divertis par d'autres objets, n'aigrissent notre plaie. Plus donc la passion est forte, plus il faut se roidir contre elle. Le médisant fait tout au contraire : il s'échauffe en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, il grave de plus en plus dans son cœur l'injure qu'il a reçue; à force de parler il croit tout à fait ce qu'il ne croyait qu'à demi : ainsi il s'irrite soi-même. D'ailleurs, il ferme de plus en plus la porte à toute réconciliation; et il exerce la plus lâche de toutes les vengeances, puisque, s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa haine est bien furieuse, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet : et s'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrémité de sa rage en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci; et qu'il croit que les effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles. C'est ce que j'avais à dire contre celui qui médit par un désir de vengeance.

La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune raison particulière. Recherchons-en la cause; il y a sujet de s'en étonner. Les hommes sont faits pour la société; cependant ce plaisir malin, que nous sentons quelquefois malgré nous dans la médisance, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche ni de moins sociable que le cœur de l'homme. Et Tertullien a

[1] I. Cor. IV, 12.

son de dire que « l'on ment avec plus de succès « en forgeant des calomnies cruelles et atroces, « et que l'on croit plus aisément un mal faux « qu'un bien véritable : » *Felicius in acerbis atrocibusque mentitur,.... facilius denique falso malo, quam vero bono creditur*[1]. De là paraît le plaisir comme naturel que nous prenons à la médisance. La cause est qu'en effet nous étions faits pour une sainte société en Dieu et entre nous. La paix, la concorde, la charité devaient régner parmi nous, parce que nous devions nous regarder, non point en nous-mêmes, mais en Dieu; et c'est cela qui devait être le nœud sacré de notre union.

Le péché a détruit cette concorde en gravant en nous l'amour de nous-mêmes. C'est l'orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre. L'ange et l'homme n'ayant pu souffrir l'empire de Dieu, ne veut pas ensuite dépendre des autres. Chacun ne veut penser qu'à soi-même, et ne regarde les autres qu'avec dessein de dominer sur eux : voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste : car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir : et si les lois de la civilité nous obligent à dissimuler et à feindre quelque concorde apparente; qui pourrait lire dans nos cœurs, avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verrait bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être; et que c'est plutôt la crainte et quelque considération étrangère qui nous retient, qu'un véritable et sincère amour de société et de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre, le désir d'exceller? ainsi que dessus. C'est la cause de la médisance et du plaisir que nous y prenons : nous voulons être les seuls excellents, et voir tout le reste au-dessous de nous.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel, c'est une secrète haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres, ce n'est pas un noble orgueil. De là ce plaisir malin de la médisance; il ne faut qu'une médisance pour récréer une bonne compagnie : [de là] la moquerie. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, et nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellents. Voilà la cause de la médisance, l'envie; cause honteuse et qu'on n'ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir. L'envie est une passion basse, obscure, lâche : il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement; l'envie ne va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant; il se cache. L'envie est une passion timide, qui a honte d'elle-même, et ne craint rien tant que de paraître. Ainsi le médisant; il ronge secrètement. Saint Chrysostôme dit « que la médisance « imite la servante qui prend à la dérobée les effets de son maître; ou semblable au voleur qui « étant entré dans une maison considère attentivement tout ce qui s'y trouve, pour voir ce qu'il « pourra emporter, elle observe avec soin ce « qu'elle pourra enlever à la réputation de celui « dont elle est jalouse, et ensuite elle se cache[1]. » L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur, mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant les autres. Le médisant de même : il diminue, il biaise, il ne s'explique qu'à demi-mot, [par des] paroles à double entente; [s'il parle] ouvertement, il prend de beaux prétextes. Combien honteuse est donc cette passion!

Mais il y a, direz-vous, d'autres causes. Il est vrai; mais toujours de l'orgueil. Pour montrer que nous savons bien pénétrer dans les sentiments des autres, « nous aimons tous ou presque tous, « dit saint Augustin, à nommer ou à croire nos « soupçons des connaissances certaines : » *Omnes aut pene omnes homines amamus nostras suspiciones vel vocare vel existimare cognitiones*[2]; [notre] témérité [nous porte] « à assurer comme « vraies des choses incroyables, » *multa incredibilia vera*. Exemple de Suzanne, de Judith Mais les effets ont fait connaître, [répondez-vous.] Mais Dieu se réserve bien des choses : nous faisons les dieux.

Autre sorte d'orgueil; le plaisir de reprendre, comme pour faire parade de la vertu. « Les hom« mes, dit saint Augustin[3], sont très-empressés « à vouloir connaître la vie des autres, tandis « qu'ils sont très-paresseux pour réformer la « leur : » *Curiosum genus humanum ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam*. « Hypocrite, dit le fils de Dieu « commencez par ôter la poutre qui est dans votre « œil, et vous ôterez ensuite la paille qui est dans « celui de votre frère : » *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui*[4]. Il fait le vertueux, en reprenant les autres : il ne l'est pas, parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il affecte une certaine liberté de parler des autres et des abus publics : hypocrite, commence par toi-même à réformer le monde. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender, il n'amende pas ce qu'il

[1] *Ad Nation*. lib. 1.

[1] *In Acta Apost. Hom.* XXIX, t. IX, p. 301.
[2] *Ad Maced. Ep.* CLIII, n° 22, t. II, col. 632.
[3] *Confess.* lib. X, cap. III, t. I, col. 171.
[4] *Matth.* VII, 5.

peut corriger. Il y a plaisir à parler des vices d'autrui, parce qu'on remarque sans peine les défauts des autres; et on ne surmonte les siens qu'avec peine.

La première de ces médisances est basse et honteuse, la seconde est fière et insolente; la troisième, trompeuse et hypocrite. Tout vient de l'orgueil : « On est envieux dès qu'on est superbe : » *Si superbus est, et invidus est*[1]. Et après [on devient] diable, médisant, calomniateur. Il nous mène par les mêmes degrés : « Vous serez comme « des dieux : » *Eritis sicut dii*[2]. Une suite de cela, c'est que nous rapportons tout à nous-mêmes.

DEUXIÈME POINT.

Les effets : rompre la charité. Et ne dites pas : Ce que je dis, c'est peu de chose. Pour deux raisons. 1. Par ce peu de chose vous tendez à rendre un homme ridicule. Deux fondements sur lesquels la charité chrétienne s'appuie, l'inclination et l'estime. La charité est tendre, bénigne, douce; mais la charité est respectueuse : *honore invicem prævenientes*[3], « se prévenant mutuellement « par des témoignages d'honneur. » Vous renversez cette amitié, quand vous détruisez l'estime; vous excluez un homme de la société. 2. C'est peu de chose; mais vous ne connaissez pas quelle est la nature des bruits populaires. Au commencement ce n'est rien; mais les médisances vont se grossissant peu à peu dans la bouche de ceux qui les répètent, « par un plaisir de mentir qui est inné, « dit Tertullien, dans certaines gens, » *ingenita quibusdam mentiendi voluptate*[4]. En sorte que le médisant, voyant jusques où est crû le petit bruit qu'il avait semé, ne reconnaît plus son propre ouvrage. Cependant il est cause de tout le désordre; comme lorsque vous jetez une petite pierre dans un étang, vous voyez se former sur la surface de l'eau des ronds, petits, plus grands, et enfin tout l'étang en est agité. Qui en est la cause? celui qui a jeté la pierre.

Outre cela, le médisant ne peut pas réparer le mal qu'il fait : les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies. On dit : Si cela n'était vrai, cela était du moins vraisemblable. Comme lorsqu'une chose a été serrée par un nœud bien ferme, les impressions du lien demeurent même après que le nœud a été brisé : ainsi ceux qui sont serrés par la médisance [restent flétris]. « Heureux celui qui est à couvert de la langue « maligne, à qui sa colère ne s'est point fait sen- « tir, qui n'a point attiré sur lui son joug, et « qui n'a point été lié de ses chaînes; car son « joug est un joug de fer, et ses chaînes sont des « chaînes d'airain : » *Beatus qui tectus est a lingua nequam, qui in iracundiam illius non transivit, et qui non attraxit jugum illius, et in vinculis ejus non est ligatus : jugum enim illius, jugum ferreum est; et vinculum illius, vinculum æreum est*[1]!

[1] *S. Aug. Enar. in Ps.* C, n° 9, t. IV, col. 1088.
[2] *Gen.* III, 5.
[3] *Rom.* XII, 10.
[4] *Apolog.* n° 7.

TROISIÈME POINT.

Remèdes : général, ne pas applaudir aux médisants, leur montrer un visage sévère; parce que leur dessein, ce n'est que d'être plaisants. Le médisant [est un] voleur : saint Paul les met avec les voleurs, qui ne posséderont point le royaume de Dieu, *neque maledici, neque rapaces*[2]. Celui qui l'écoute, [est] receleur. Tout le monde hait les médisants, et tout le monde leur applaudit; on leur peut appliquer ce que dit Tertullien des comédiens : *Amant quos multant, depretiant quos probant*[3] : « Ils aiment ceux qu'ils « punissent, ils dépriment ceux qu'ils approu- « vent. »

2. Remède : se regarder comme devant être jugé, et l'on n'aura [pas] envie de juger : se tenir en posture d'un criminel qui doit non juger, mais être jugé, *quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum*[4] : « jusqu'à ce que le « Seigneur vienne, qui portera la lumière dans « les ténèbres les plus profondes. » Pour juger, il faut être innocent; le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par même raison : *In quo enim judicas alterum, teipsum condemnas; eadem enim agis, quæ judicas*[5] : « Vous vous « condamnez vous-même en condamnant les « autres, puisque vous faites les mêmes choses « que vous condamnez. » « Que celui qui est sans « péché, dit Jésus-Christ aux pharisiens, lui jette « la première pierre : » *Qui sine peccato est vestrum, primus in eam lapidem mittat*[6]. Tous furent détournés par cette parole. Celui qui n'a point de défauts, qu'il commence le premier à reprendre. Jésus-Christ même dit à cette femme : *Nec ego te condemnabo*[7]; « Ni moi je ne vous « condamnerai point. » Si l'innocent pardonne aux pécheurs, combien plus les pécheurs se doivent-ils pardonner les uns les autres!

[1] *Eccl.* XXVIII, 23, 24.
[2] I. *Cor.* VI, 10.
[3] *De Spectac.* n° 22.
[4] I. *Cor.* IV, 5.
[5] *Rom.* II, 1.
[6] *Joan.* VIII, 7.
[7] *Ibid.* 11.

PLAN D'UN SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ A MEAUX.

SUR L'ÉVANGILE DE L'AVEUGLE-NÉ.

Comparaison des mauvais catholiques avec les hérétiques.

Si cæci essetis, non haberetis peccatum; nunc vero dicitis : Quia videmus; peccatum vestrum manet.

Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais maintenant, parce que vous dites : Nous voyons; votre péché subsiste. Joan. IX, 41.

Raconter l'histoire, dans le dessein de rendre les pharisiens odieux. Peser les circonstances qui les font voir incrédules et déraisonnables; et puis faire voir au peuple que cette haine, qu'ils ont contre Jésus, se tourne contre eux : *peccatum vestrum manet.*

Malheur d'un évêque qui prêche; soit qu'il se taise, soit qu'il parle.

S'il se tait, il se condamne : *Speculatorem dedi te domui Israel*, « Je vous ai donné pour senti- « nelle à la maison d'Israël. » *Ezech.* III, 17, etc., fort au long; et peser, *ibid.* XXXIII, 2 : « Tu « as délivré ton âme; son sang est sur lui. Je re- « demanderai ton sang de tes mains. « Faible consolation pour une mère affligée : J'ai fait ce que j'ai pu.

S'il parle, je condamne : *Sermo quem locutus sum, ille vos judicabit*[1], « La parole que j'ai « prêchée vous jugera. »

Sur cela : *Peccatum vestrum manet.*

Se jeter sur les catholiques, plus coupables parce que plus instruits.

Soror tua major, Samaria; soror minor, Sodoma, a dextris et a sinistris[2] : « Votre grande « sœur, Samarie; votre petite sœur, Sodome, « (habitent) à votre droite et à votre gauche. » Tout au long : « Tu les as justifiées, consolées : » *consolans eas*[3]. Fort appuyer.

Appliquer ensuite : Sodome la corrompue, votre sœur aînée; la Synagogue, l'ancienne Jérusalem, *spiritualiter Sodoma*[4], « appelée spiri- « tuellement Sodome. » La cadette, l'hérésie : Samarie la schismatique et la séparée.

La première, notre ancienne. La seconde, nous l'avons vue naître à Meaux, dans l'impureté de son sang. Elle n'en a point été lavée : toute sanglante de son schisme.

[1] *Joan.* XII, 48.
[2] *Ezech.* XVI, 46.
[3] *Ibid.* 54.
[4] *Apoc.* XI, 8.

Eglise catholique de Meaux, tu les as justifiées.

La Synagogue, elle a méprisé, crucifié Jésus-Christ mortel : *Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent*[1] : « S'ils l'eussent « connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur « de la gloire : » nous, immortel et connu.

L'hérésie : elle croit figure; toi, c'est Jésus-Christ même : afin que, le voulant, le sachant, tu l'outrages.

La rémission des péchés, elle la nie : toi, tu en abuses pour t'autoriser dans ton crime; tu cherches à y être flatté, etc. Dénombrement.

Tu les justifies : *Samaria dimidium peccatorum tuorum non peccavit*[2] : « Samarie n'a pas « fait la moitié des crimes que tu as commis. »

Le péché des chrétiens est plus grand; des catholiques, des prêtres; et puisqu'il faut aussi prononcer ma condamnation de ma propre bouche, des évêques : *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam*[3] : « Et toi aussi sois confondu, « et porte ton ignominie. «

Contre la honte de confesser ses péchés, la consolation et la gloire.

[1] I. *Cor.* II, 8.
[2] *Ezech.* XVI, 51.
[3] *Ibid.* 54

SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LA MORT.

Combien les hommes sont peu soigneux de conserver le souvenir de la mort. Comment elle nous convainc de notre bassesse, et nous fait connaître la dignité de notre nature.

Domine, veni, et vide.

Seigneur, venez, et voyez. Joan. XI, 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile : Seigneur, venez, et voyez où l'on a déposé le corps du Lazare; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et

désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort: Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme! et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée : ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes c'est le désir de savoir; et cette curiosité de connaître fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche; et non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusques au tombeau du Lazare: *Veni, et vide*, « Venez, « et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles : ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est; et l'âme, quelque chose de moins: mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine : alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme; de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité: venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *veni, et vide.*

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps; et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est; et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible : surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut; elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache : et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien

de si grand dans le monde, qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse; qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie faible; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel, ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage; sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu, car, en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère, parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fonds sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? Pensons-y bien, chrétiens, qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort; car les hommes trop superbes ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, au milieu de sa cour: Sire, elle est digne de votre audience: *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te*[1]: O éternel Roi des siècles! vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être éternellement immuable ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure: « et voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant « vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs et les corbeaux, que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants? et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisserait-elle quelques traces, du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du néant: il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « même celui « de cadavre ne lui demeurera pas longtemps; il « deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi « qui n'a plus de nom dans aucune langue: » tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes: *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine peritura in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem*[1].

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu! J'entre dans la vie pour en sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort: la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce: elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire: Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne

[1] Ps. XXXVIII, 6.

[1] De Resur. car. n° 4, p. 381.

suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si, promptement et sans perdre temps, nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux de notre substance! *In imagine pertransit homo*[1]. Ah! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même: aussi est-il *in imagine, sed et frustra conturbatur.*

Que la place est petite que nous occupons en ce monde! si petite certainement et si peu considérable, que je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni si perpetui portio*[2]. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

Præterit figura hujus mundi[3] : « La figure « de ce monde passe, et ma substance n'est rien « devant Dieu : » *et substantia mea tanquam nihilum ante te*[4]. Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, messieurs, et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos*[5].

SECOND POINT.

N'en doutons pas, chrétiens; quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein; toutefois, au milieu de cette matière, et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler, sans admiration, ces merveilleuses découvertes qu'a fait la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de marquer, en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il

[1] *Ps.* XXXVIII, 7
[2] *Advers. Gent.* lib. II, sub. init
[3] I. *Cor.* VII, 31.
[4] *Ps.* XXXVIII, 6
[5] *Ibid.*

ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire. O homme! il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate; ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible; et toutefois je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs, que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions, et presque toute la nature criant à l'encontre : « Ce m'est un gain de « mourir [1]; » et quelquefois : « Je me réjouis dans « les afflictions [2]? » Ne faut-il pas, chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, et à une mort assurée pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur, « s'est imprimé en nos âmes : » *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* [1]. C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par son image; c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple; sa vie, c'est de se connaître; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection; chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps et toute matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre faible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtiles et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense? qui ne

[1] *Philipp.* I, 21.
[2] *Coloss.* I, 24.

[1] *Ps.* IV, 7.
[2] *Confess.* lib. XI, t. I, p. 199.

voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses, elle a ses langueurs, et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde voyant l'homme, d'un d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières : l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? faut-il, chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties, avec ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ* [1]? Est-ce là cette Jérusalem? « Est-ce là cette ville, est-ce là ce temple, « l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessin, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jésus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modèle : *secundum imaginem ejus qui creavit illum* [1] : « selon l'image de celui qui l'a créé. »

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle! Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie [2] : qui croit en lui, ne meurt pas; qui croit en lui, est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O âme, console-toi : si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes

[1] *Thren.* II, 15.

[1] *Coloss.* III, 10.
[2] *Joan.* XI, 25, 26.

du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché [1], » comme parle le saint apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : « La chair et le sang ne « peuvent posséder le royaume de Dieu : » *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* [2]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans, entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme, pour ne paraître jamais : *Et mors ultra non erit* [3].

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin apôtre. « Nous sa« vons, » nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, « que si cette maison « de terre et de boue, dans laquelle nous habi« tons, est détruite, nous avons une autre mai« son qui nous est préparée au ciel [4]. » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostôme [5], de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.

[1] *Rom.* VIII, 3.
[2] I. *Cor.* XV, 50.
[3] *Apoc.* XXI, 4.
[4] II. *Cor.* V, 1.
[5] *Hom. in dict. Apost. de dormientibus, etc.* t. I, p. 764.

FRAGMENT

SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE

ET LE NÉANT DE L'HOMME.

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui vous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point; ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle; tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! qu'il y en a où je ne serai point! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans! Je ne suis rien; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi; et la comédie ne serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi* [1].

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus; et pour aller là, par combien de périls faut-il passer? par combien de maladies, etc.? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parler, j'ai échappé la mort. J'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois

[1] *Cor.* VII, 31.

un arbre battu des vents; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment; les unes résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira et les fera tomber : ou comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues; et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot le pousse contre un écueil, et le brise. Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent jusques au bout; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie? le sommeil est plus semblable à la mort : l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence? et quand je serai plus âgé, combien encore? voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? mais combien ce temps est-il clair-semé dans ma vie? c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances; vous-diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc. de ma vie; que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelques contentements ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il? Mais ces contentements, les ai-je eus tous ensemble? les ai-je eus autrement que par parcelles? mais les ai-je eus sans inquiétude, et s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime, ou à celui que je ne compte pas? et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins en tout de suite? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentements? ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse pour les empêcher de se toucher? Mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites? un souvenir inutile : des illicites? un regret, une obligation à l'enfer, ou à la pénitence, etc.

Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi, elles dépendent de Dieu devant que du temps; le temps ne les peut retirer de son empire, il est au-dessus du temps : à son égard cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai : ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité; d'autant que le temps est compris et est sous l'éternité, et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des moments de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire : Ils sont passés, je n'y songerai plus : ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non; il m'en demandera compte.

Eh bien! mon âme, est-ce donc si grande chose que cette vie? et si cette vie est si peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? cela vaut-il bien la peine de se damner? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peine, d'avoir tant de vanité? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant, à la mort. En cette pensée, j'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense; je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices avec grande exactitude, grand courage, grande diligence; pensant non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Possibilité des commandements de Dieu. Efficacité de la grâce, pour surmonter nos plus fortes inclinations : combien les excuses des mauvais chrétiens sont vaines. Orgueil et fausse paix, deux causes principales qui les empêchent d'écouter avec plaisir les vérités de l'Évangile. Faux prétexte qu'ils allèguent contre les prédicateurs, pour se dispenser de faire ce qu'ils disent.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Joan. VIII, 46.

Il n'y a jamais eu de reproche plus équitable que celui que nous fait aujourd'hui le Sauveur

des âmes, et que l'Église met dans la bouche de tous les prédicateurs de l'Évangile. On prêche la vérité, et personne ne la veut entendre; on montre à tous les peuples la voie du salut, et on méprise de la suivre; on élève la voix tout un carême pour crier hautement contre les vices, et on ne voit point de pénitence. Si l'on prêchait à des Infidèles qui se moquent de Jésus-Christ et de sa doctrine, il ne faudrait pas trouver étrange si elle était mal reçue; mais que ceux qui se disent chrétiens, et qui font profession de la respecter, la renient néanmoins par leurs œuvres, et vivent comme si l'Évangile était une fable : *Obstupescite, cœli, super hoc*[1] ! « O ciel ! ô terre ! « étonnez-vous d'un aveuglement si étrange! »

Chrétiens, qu'avez-vous à dire contre l'Évangile de Jésus-Christ, et contre ses vérités qu'on vous annonce? est-ce que vous n'y croyez pas? avez-vous renoncé à votre baptême? avez-vous effacé de dessus vos fronts l'auguste caractère de chrétiens? A Dieu ne plaise! me direz-vous, je veux vivre et mourir enfant de l'Église. Dieu soit loué, mon frère, de ce que le dérèglement de vos mœurs ne vous a pas fait encore oublier votre religion et votre foi; mais si vous avez du respect pour elle, si vous croyez, comme vous le dites, que ce que nous vous enseignons c'est la vérité, pourquoi refusez-vous de la suivre? pourquoi vois-je une telle contrariété entre votre vie et votre créance? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Avez-vous quelque raison, ou quelque excuse, ou du moins quelque prétexte vraisemblable? dites-le-nous franchement; nous sommes prêts de vous entendre.

Chrétiens, voici trois excuses que je trouve, sinon dans la bouche, du moins dans le cœur de tous les pécheurs : c'est là qu'il les faut aller attaquer pour les abattre, s'il se peut, aux pieds de Jésus et de ses vérités adorables. Ils répugnent premièrement à notre doctrine, parce qu'elle leur semble trop haute; et ils disent que cette vie est au-dessus des forces humaines. Ils y résistent secondement, parce qu'encore qu'elle soit possible, elle choque leurs inclinations; et ainsi il ne faut pas s'étonner si nos discours leur déplaisent. Enfin la troisième cause de leur résistance, c'est qu'ils se plaignent de nous-mêmes, ou que nous ne prêchons pas comme il faut, ou que nous ne vivons pas comme nous prêchons; et ils se croient autorisés à mal faire en déchirant notre vie. Voilà, messieurs, les froides raisons pour lesquelles ils méprisent les enseignements que nous leur donnons de la part de Dieu; où vous verrez qu'ils mêlent ensemble le faux, le vrai, le douteux : tant ils sont obstinés à se défendre contre ceux qui ne demandent que leur salut.

Car pour ce que vous nous reprochez que la vie que nous prêchons est trop parfaite, et que vous ne pouvez pas y atteindre, cela est faux manifestement, parce que Dieu, si sage et si bon, ne commande pas l'impossible. Que si la cause pour laquelle nous vous déplaisons, c'est que nous contrarions vos désirs, pour cela nous confessons qu'il est véritable : aussi notre dessein n'est pas de vous plaire, mais de faire, si nous pouvons, que vous vous déplaisiez à vous-mêmes, afin de vous convertir à Notre-Seigneur. Enfin quand vous rejetez sur nous votre faute, et que vous dites que notre vie ou notre manière de dire en est cause; en cela peut-être que vous dites vrai, et peut-être aussi nous imposez-vous. Mais qu'il soit vrai ou faux, notre faute ne vous justifie pas; et quoi qu'il soit de nous, qui ne sommes que faibles ministres, les vérités que nous annonçons doivent se soutenir par leur propre poids : c'est en peu de mots ce que j'ai à dire. Que sert de vous demander vos attentions, vous n'êtes guère chrétiens, si vous la refusez à des matières si importantes. Commençons à combattre la première excuse, qui nous reproche que ce que nous prêchons est impossible.

PREMIER POINT.

La première raison de ceux qui, sous le nom du christianisme, mènent une vie païenne et séculière, c'est qu'il est d'une trop haute perfection de vivre selon l'Évangile; et que cette grande pareté d'esprit et de corps, cette vie pénitente et mortifiée, cet amour des amis et des ennemis, passe la portée de l'esprit humain. De vouloir montrer en particulier la possibilité de chaque précepte, ce serait une entreprise infinie : prouvons-le par une raison générale, et disons que c'est pécher contre les principes, que ce n'est pas entendre le mot de commandement, que de dire que l'exécution en est impossible. En effet, le commandement, c'est la règle de l'action; or toute règle est une mesure : *Mensura homogenea*, dit saint Thomas, *proportionata mensurato*[1] : « C'est une mesure, dit-il, qui doit s'ajuster avec « la chose : » par conséquent si la loi de Dieu est la règle et la mesure de nos actions, il faut qu'il y ait de la proportion, afin qu'elles puissent être égalées; toute mesure est fondée sur la proportion.

Que si le commandement que Dieu nous donne était au-dessus de nous, nous aurions raison de lui dire : Seigneur, vous me donnez une règle à laquelle je ne puis me joindre, dont je ne puis

[1] *Jerem.* II, 12.

[1] I. *Part.* quæst. III, art. V, ad 2; I. 2. quæst. XIX, art. IV, ad 2.

pas même approcher : cela n'est pas de votre sagesse. Aussi n'en est-il pas de la sorte; et lui-même, en donnant sa loi, il a été soigneux de nous dire : « Ah ! mon peuple, ne te trompe pas; « le précepte que je te donne aujourd'hui n'est « pas au-dessus de toi, il n'est pas séparé de toi « par une longue distance : » *Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum*[1] : « il ne faut point monter au ciel, il ne faut point passer les mers pour « le trouver : » *nec in cœlo situm... neque transmare positum*[2]. C'est une règle que je te donne; et afin que tu puisses t'ajuster à elle, je la mets au niveau, tout auprès de toi : *Juxta te est sermo valde, valde, valde :* « Il est tout auprès, en ta « bouche, et en ton cœur pour l'accomplir : » *In ore tuo et in corde tuo, ut facias illum*[3]. Et vous direz après cela qu'il est impossible?

Mais peut-être que vous penserez que cela s'entend du Vieux Testament, qui est de beaucoup au-dessous de la perfection évangélique. Que de choses j'aurais à répondre pour combattre cette pensée ! car il est écrit que « les chemins tortus « deviendront droits : » *Erunt prava in directa*[4]. Mais je m'arrête à cette raison; qu'elle est solide ! qu'elle est chrétienne ! Quel est le mystère de l'Évangile? un Dieu homme, un Dieu abaissé : *Et Verbum caro factum est*[5] : « Le Verbe s'est « fait chair. » Et pourquoi s'est-il abaissé? Apprenez-le par la suite : *Et habitavit in nobis*[6]; c'est afin de demeurer avec nous, dit le bien-aimé disciple : et ailleurs; pour lier société avec nous : *Ut societas nostra sit cum Patre et Filio ejus Jesu Christo.* Il ne pouvait y avoir de société entre sa grandeur et notre bassesse, entre sa majesté et notre néant; il s'abaisse, il s'anéantit pour s'accommoder à notre portée. Il se couvre d'un corps comme d'un nuage, non pour se cacher, dit saint Augustin, mais pour tempérer son éclat trop fort, qui aurait ébloui notre faible vue : *Nube tegitur Christus, non ut obscuretur, sed ut temperetur*[7]. Ce Dieu, qui est descendu du ciel en la terre pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes? et s'il veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine? Ah ! mes frères, ce n'est pas entendre le mystère d'un Dieu abaissé; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance.

Ce n'est pas que je veuille rien diminuer de la perfection évangélique; mais je suis ravi en admiration, quand je considère attentivement par quels degrés Dieu nous y conduit. Il nous laisse bégayer comme des enfants dans la loi de nature; il nous forme peu à peu dans la loi de Moïse; il pose les fondements de la vérité par des figures; il nous flatte, il nous attire au spirituel par des promesses temporelles; il supporte mille faiblesses, comme il dit lui-même, à cause de la dureté des cœurs, à laquelle il s'accommode par condescendance; il ne nous mène au grand jour de son Évangile, qu'après nous y avoir ainsi disposés par de si longues préparations : et encore dans cet Évangile il y a du lait pour les enfants, il y a du solide pour les hommes faits : *Facti estis quibus lacte opus sit, non solido cibo*[1] : « Vous « êtes devenus comme des personnes à qui on ne « devrait donner que du lait, et non une nourri« ture solide. » *Lac vobis potum dedi*[2] : « Je ne « vous ai nourris que de lait : « tout y est dispensé par ordre. Ce Dieu qui nous conduit ainsi pas à pas, et par un progrès insensible, ne nous montre-t-il pas manifestement qu'il a dessein de ménager nos forces, et non pas de les accabler par des commandements impossibles qui nous passent? Venez, venez, et ne craignez pas, soumettez-vous à sa loi; c'est un joug, mais il est doux; c'est un fardeau, mais il est léger : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve*[3]. C'est lui-même qui nous en assure; et il ne dit pas qu'il est impossible de le porter sur nos épaules.

Toutefois je passe plus loin, et je veux bien accorder, messieurs, que les commandements de Dieu sont impossibles : oui, à l'homme abandonné à lui-même, et sans le secours de la grâce. Or c'est un article de notre foi, que cette grâce ne nous quitte pas que nous ne l'ayons premièrement rejetée; et si tu la perds, chrétien, Dieu te fera connaître un jour si évidemment que tu ne l'as perdue que par ta faute, que tu demeureras éternellement confondu de ta lâcheté : *Non deserit, si non deseratur*[4] : « Il ne se retire point, « à moins que l'on ne l'abandonne le premier. « « J'ai bien lu, dit saint Augustin, qu'il en a rame« né à la divine voie plusieurs de ceux qui l'aban« donnaient; mais qu'il nous ait jamais quittés le « premier, c'est une chose entièrement inouïe. » C'est donc une extrême folie de dire que les commandements nous sont impossibles, puisque nous avons si près de nous un si grand secours : aussi tous ceux qui l'ont assuré ont senti justement le coup de foudre; et tant que l'Église sera Église,

[1] *Deut.* xxx, 11.
[2] *Ibid.* 12, 15.
[3] *Ibid.* 14.
[4] *Luc.* iii, 5.
[5] *Joan.* i, 14.
[6] I. *Joan.* i, 3.
[7] *In Joan. Tract.* xxiv, n° 4, t. iii, part. ii, col. 535.

[1] *Hebr.* v, 12.
[2] I. *Cor.* iii, 2.
[3] *Matth.* xi, 30.
[4] *S. Aug. in Ps.* cxlv, n° 9, t. iv, col. 1629.

une telle proposition sera condamnée par un anathème irrévocable.

Par ce principe solide et inébranlable que tout est possible à la grâce, se détruit facilement la vaine pensée des hommes mondains qui accusent leur tempérament de tous leurs crimes. Non, disent-ils, il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui nous domine: je résiste quelquefois à ma colère, mais enfin à la longue ce penchant m'emporte; pour me changer, il faut me refaire: c'est ce qu'ils disent ordinairement, vous reconnaissez leurs discours. Eh bien! chrétiens, s'il faut vous refaire, est-ce donc que vous ignorez que la grâce de Dieu nous réforme et nous régénère en hommes nouveaux? Les apôtres, naturellement tremblants et timides, sont rendus invincibles par cette grâce: Paul ne se plaît plus que dans les souffrances: Cyprien, renouvelé par cette grâce, « voit ses doutes se « dissiper, ce qui était auparavant scellé pour lui « s'ouvrir devant lui, les choses qui ne lui représentaient que ténèbres devenir lumineuses; il « surmonte aisément des difficultés qui lui pa« raissaient insurmontables: » *Confirmare se dubia, patere clausa, lucere tenebrosa... geri posse quod impossibile videbatur*[1]: et le reste, qu'il explique si éloquemment dans cette belle épître à Donat. Augustin, dans la plus grande vigueur de son âge, professe la continence, que dix jours auparavant il croit impossible.

Et tu appréhendes, fidèle, que Dieu ne puisse pas vaincre ton tempérament et le soumettre à sa grâce? c'est entendre bien peu sa puissance; car le propre de cette grâce, c'est de savoir changer nos inclinations et de savoir aussi s'y accommoder. C'est pourquoi saint Augustin dit qu'elle est « convenable et proportionnée; qu'elle « est douce, accommodante et contempérée: » *Apta, congruens, conveniens, contemperata:* permettez-moi la nouveauté de ce mot; je n'ai pu rendre d'une autre manière ce beau *contemperata* de saint Augustin; ceux qui ont lu ses livres à Simplicien savent que tous ces mots sont de lui: « qu'elle sait nous fléchir et nous attirer de la « manière qui nous est propre: » *quemadmodum aptum erat*[2]; c'est-à-dire, qu'elle remue si à propos tous les ressorts de notre âme, qu'elle nous mène où il lui plaît par nos propres inclinations, ou en retranchant ce qu'il y a de trop, ou en ajoutant ce qui leur manque, ou en détournant leur cours sur d'autres objets. Ainsi l'opiniâtreté se tourne en constance, l'ambition devient un grand courage qui ne soupire qu'après les choses véritablement élevés, la colère se change en zèle, et cette complexion tendre et affectueuse en une charité compatissante.

Mais à qui est-ce, mes frères, que je dis ces choses? Ceux qui nous allèguent sans cesse leurs inclinations, qui se déchargent sur leur complexion de tous leurs vices, ne connaissent pas cette grâce; ils ne croient pas que Dieu se mêle de nos actions, ni qu'il y en ait d'autre principe que la nature: autrement, au lieu de désespérer de pouvoir vaincre leur tempérament, ils auraient recours à celui qui tourne les cœurs où il lui plaît: au lieu d'imputer leur naufrage à la violence de la tempête, ils tendraient les mains à celui dont le Psalmiste a chanté, qu'il « bride « la fureur de la mer, et qu'il calme, quand il « veut, ses flots agités: » *Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum ejus tu mitigas*[1].

Puis donc qu'ils ne croient pas en la grâce, montrez-leur par une autre voie que l'on peut se vaincre soi-même. Je ne veux que la vie de la cour pour les en convaincre par expérience; dans un si grand auditoire, il n'est pas qu'il ne s'y rencontre plusieurs courtisans. Qu'est-ce que la vie de la cour? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune: qu'est-ce que la vie de la cour? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons: qu'est-ce encore que la vie de la cour? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères pensées: qui ne sait pas cela ne sait pas la cour. Mes frères, après cette expérience, saint Paul va vous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable: *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ, et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem*[2]: « Comme « vous vous êtes rendus les esclaves de l'iniquité « et des désirs séculiers, en la même sorte rendez« vous esclaves de la sainteté et de la justice. »

Mon frère, certainement vous avez grand tort de dire que Dieu vous demande l'impossible; bien loin d'exiger de vous l'impossible, il ne vous demande que ce que vous faites: *Sicut exhibuistis,.... ita nunc exhibete....* « Faites, « dit-il, pour la justice, ce que vous faites pour la « vanité. » Vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice; vous vous êtes tant de fois surmonté vous-même pour servir à la vanité, ah! surmontez-vous quelquefois pour servir à la justice. C'est beaucoup se relâcher, pour un Dieu, de ne demander que l'égalité; néanmoins il se réduit là: *Sicut exhibuistis*, ...

[1] *Epist.* I, p. 2.
[2] *De div. quæst. ad Simpl.* lib. I, t. VI, col. 95.

[1] *Ps.* LXXXVIII, 10.
[2] *Rom.* VI, 19.

ita nunc exhibete. Encore se réduira-t-il beaucoup au-dessous; car quoi que vous fassiez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que la nécessité engage au travail, l'ambition aux intrigues de la cour, l'amour infâme et déshonnête à des lâchetés inouïes, l'honneur aux emplois de la guerre, l'avarice à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie; et pour passer aux choses de nulle importance, le divertissement, la chasse, le jeu, à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables? Et quand je vous parle de Dieu, vous commencez à ne rien pouvoir; vous m'alléguez sans cesse le tempérament et cette complexion délicate : où était-elle dans ce carnaval? où est-elle lorsque vous passez les jours et les nuits à jouer votre bien et celui des pauvres? Elle est revenue dans le carême : il n'y a que ce qui regarde l'intérêt de Dieu que vous appelez impossible. Ah! j'atteste le ciel et la terre que vous vous moquez de lui, lorsque vous parlez de la sorte; et que quoi que puisse dire votre lâcheté, le peu qu'il demande de vous est beaucoup plus facile que ce que vous faites.

Eh bien! mon frère, ai-je pas bien dit que tu ne pouvais maintenir longtemps ton impossibilité prétendue? as-tu encore quelque froide excuse? as-tu quelque vaine raison que tu puisses encore opposer à l'autorité de la loi de Dieu? Chrétiens, écoutons encore; il a quelque chose à nous dire; voici une raison d'un grand poids. La coutume l'entraîne, dit-il; c'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut vivre avec les vivants, il est impossible de faire autrement. Nous en sommes, messieurs, en un triste état; et les affaires du christianisme sont bien déplorées, si nous sommes encore obligés à combattre cette faible excuse. O Église! ô Évangile! ô vérités chrétiennes! où en seriez-vous, si les martyrs, qui vous ont défendus, s'étaient laissé emporter par le grand nombre; s'ils avaient déféré à la coutume, s'ils avaient voulu périr avec la multitude des infidèles?

Mon frère, qui que tu sois qui gémis sous la tyrannie de la coutume, après que l'Église l'a désarmée, je n'ai que ce mot à te repartir, et je l'ai pris de Tertullien, dans le livre de l'Idolâtrie : Tu veux vivre avec les vivants; à la bonne heure, je te le permets; « il nous est permis de vivre « avec eux, mais non de mourir avec eux : » *Licet convivere... commori non licet*[1] : autre chose est la société de la vie, autre chose la corruption de la discipline. Réjouis-toi avec tes égaux par la société de la nature, s'il se peut par celle de la religion; mais que le péché ne fasse point de liaison; que la damnation n'entre pas dans le commerce. La nature doit être commune, et non pas le crime; la vie, et non pas la mort; nous devons participer aux mêmes biens, et non pas nous associer pour les mêmes maux : *Convivamus cum eis, conlætemur ex communione naturæ, non superstitionis : pares animâ sumus, non disciplinâ; compossessores mundi, non erroris*[1]. Loin de nous cette société damnable : il y a pour nous une autre vie et une autre société à prétendre : *Licet convivere, commori non licet.* Chrétiens, si vous méditez sérieusement les grandes choses que je vous ai dites, jamais, jamais, j'en suis assuré, jamais vous ne répondrez que ce que nous prêchons est impossible. Mais qu'il ne soit pas impossible; c'est assez, direz-vous, qu'il nous déplaise, pour nous le faire rejeter : voyons s'il est ainsi comme vous le dites, et entrons en notre seconde partie.

SECOND POINT.

Je trouve deux causes principales pour lesquelles les chrétiens mal vivants ne peuvent écouter sans peine les vérités de l'Évangile. La première, c'est qu'elles offensent leur orgueil, et ils s'élèvent contre elles; la seconde, c'est qu'elles troublent le repos de leur mauvaise conscience, et ils ne le peuvent souffrir. Contre cet orgueil des pécheurs, qui ne peuvent endurer qu'on les contredise, ni qu'on se mette au-dessus d'eux en censurant leurs actions, je ne puis rien dire de plus efficace que ces belles paroles de saint Augustin, dans le livre de la Correction et de la Grâce[2] : « Qui que tu sois, dit-il, qui, non « content de désobéir à la loi de Dieu qui t'est si « connue, ne veux pas encore qu'on te reprenne « d'une si injuste désobéissance; c'est pour cela « que tu dois être repris, parce que tu ne veux « pas l'être : » *Propterea corripiendus es, quia corripi non vis.* « C'est par ta faute que tu es « mauvais; et c'est encore une plus grande faute « de ne vouloir point être repris de ce que tu es « mauvais : » *Tuum quippe vitium est quod malus es; et majus vitium corripi nolle quia malus es* : « Comme s'il fallait louer les pécheurs; ou « comme si faire bien ou mal, c'était une chose « indifférente » sur laquelle il faille laisser agir chacun à sa mode : *quasi laudanda aut indifferenter habenda sint vitia.*

Non, il n'en est pas de la sorte; c'est en vain que tu nous dis : Priez pour moi; mais ne me reprenez pas avec tant d'empire. Nous voulons bien prier pour toi, et Dieu sait que nous le fai-

[1] *De Idol.* n° 14.

[1] *De Idol.* n° 14

[2] Cap. v, n° 7, t. x, col. 753.

sons tous les jours; mais il faut aussi te reprendre, afin que tu pries toi-même : il faut te mettre devant les yeux toute la honte de ta vie « afin « que tu te lasses enfin de faire des actions hon- « teuses, et que, confondu par nos reproches, « tu te rendes digne de louanges : » *Ut Deo miserante... desinat agere pudenda atque dolenda, et agat laudanda atque gratanda* [1].

Et certainement, chrétiens, quelque dur que soit le front du pécheur, il n'a pas si fort dépouillé les sentiments de la raison, qu'il ne lui reste quelque honte de mal faire. « La nature, dit « Tertullien, a couvert tout le mal de crainte ou « de honte : » *Omne malum aut timore aut pudore natura perfundit* [2] : mais surtout il faut avouer que la honte presse vivement les consciences. Tel pécheur, à qui l'on applaudit, se déchire lui-même en secret par mille reproches, et ne peut supporter son crime : c'est pourquoi il se le cache en lui-même, il en détourne ses yeux; « il « le met derrière son dos, » dit saint Augustin [3]. J'ai trahi lâchement mon meilleur ami, j'ai ruiné cette famille innocente; quelle honte! mais n'y songeons pas; songeons que j'ai établi ma fortune, ou contenté ma passion. N'y songeons pas, dites-vous; c'est pour cela, c'est pour cela qu'il faut vous y faire songer. Oui, oui, je viendrai à vous, ô pécheurs, avec toute la force, toute la lumière, toute l'autorité de l'Évangile. Ces infâmes pratiques que vous cachez avec tant de soin sous le masque d'une vertu empruntée, ce que vous vous cachez à vous-mêmes par tant de feintes excuses par lesquelles vous palliez vos méchancetés; vous savez bien le traité infâme que vous avez fait de ce bénéfice, c'est ce que je veux étaler à vos yeux dans toute son etendue.

Ces vérités évangéliques, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête, vous ne voulez pas les voir, je le sais, vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous elles nous guident; quand elles sont derrière, elles nous chargent. Vive Dieu! ah! j'ai pitié de votre aveuglement : je veux ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa sainteté, dans toute sa sévérité; envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable. Otez, ôtez, vous me faites honte, et c'est ce que je demande : cette honte, c'est votre salut. Que ne puis-je dompter cette impudence! que ne puis-je amollir ce front d'airain! Jésus regarde Pierre qui l'a renié, et qui ne sent pas encore son crime; il le regarde, et lui dit tacitement : O homme vaillant et intrépide, qui devais être le seul courageux dans le scandale de tous tes frères, regarde où aboutit cette vaillance : ils s'en sont fui, il est vrai; tu es le seul qui m'as suivi, mais tu es aussi le seul qui me renies. C'est ce que Jésus lui reprocha par ce regard, et Pierre l'entendit de la sorte : il eut honte de sa présomption, et il pleura son infidélité : *Flevit amare* [1].

Que dirai-je du roi David, qui prononce sa sentence sans y penser? Il condamne à mort celui qui a enlevé la brebis du pauvre, et il ne songe pas à celui qui a corrompu la femme et fait tuer le mari : les vérités de Dieu sont loin de ses yeux, ou s'il les voit, il ne se les applique pas. Vive Dieu! dit le prophète Nathan; cet homme ne se connaît plus, il faut lui mettre son iniquité devant sa face. Laissons la brebis et la parabole : C'est vous, ô roi, qui êtes cet homme, c'est vous-même : *Tu es ille vir* [2]. Il revient à lui, il se regarde; il a honte, et il se convertit. Ainsi je ne crains pas de vous faire honte : rougissez, rougissez, tandis que la honte est salutaire; de peur qu'il ne vienne une honte qui ne servira plus pour vous corriger, mais pour vous désespérer et vous confondre. Rougissez, rougissez en voyant votre laideur; afin que vous recouriez à la grâce qui peut effacer ces taches honteuses, et qu'ayant horreur de vous-même, vous commenciez à plaire à celui à qui rien ne déplaît, que le péché seul : *Confundantur et convertantur* [3]. Ah! qu'ils soient confondus, pourvu enfin qu'ils soient convertis.

Je vous ai dit, messieurs, que non-seulement l'orgueil se fâche d'être repris, mais que la fausse paix des pécheurs se plaint d'être troublée par nos discours. Plût à Dieu qu'il fût ainsi! cette plainte ferait notre gloire; et notre malheur, chrétiens, c'est qu'elle n'est pas assez véritable. Nous savons, à la vérité, que nous remplissons d'amertume l'âme des pécheurs, lorsque nous les venons troubler dans leurs délices. Laban pleure, et ne se peut consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles : *Cur furatus es deos meos* [4]? « Pourquoi « m'avez-vous dérobé mes dieux? Le peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens; et il danse, et il les admire, et il court après, et il ne peut souffrir qu'on les lui ôte.

Ainsi je ne m'étonne pas si le pécheur, voyant la parole divine venir à lui impérieusement pour détruire ces idoles pompeuses qu'il a élevées; si

[1] *Cap.* v, n° 7, t. x, col. 753.
[2] *Apolog.* n° 1.
[3] *Enar. in Ps.* c, n° 3, t. iv, col. 1083.

[1] *Luc.* xxii, 62.
[2] II. *Reg.* xii, 7.
[3] *Ps.* cxxviii, 5.
[4] *Genes.* xxxi, 30.

voyant qu'on veut réduire à néant ce qui occupe en son cœur une place si spacieuse, ces grands palais, ces chères idées, ces attachements trop aimables; il ne peut souffrir sans impatience de voir tout d'un coup s'évanouir en fumée ce qui lui est le plus cher : car encore que vous lui laissiez ses richesses, sa puissance, ses maisons superbes, ses jardins délicieux; néanmoins il croit qu'il perd tout, quand vous voulez lui en donner un autre usage : comme un homme qui est assis devant une table délicate, quoique vous lui laissiez toutes les viandes, il croit néanmoins perdre le festin, s'il perd tout à coup le goût qu'il y trouve et l'appétit qu'il y a.

Ainsi les pécheurs, accoutumés à se servir de leurs biens pour contenter leurs passions, se persuadent qu'ils n'ont plus rien quand vous leur défendez cet usage. Quoi! vous me dites, ô prédicateur, qu'il ne la faut plus voir qu'avec crainte, ni lui parler qu'avec réserve, ni l'aimer autrement qu'en Notre-Seigneur! et que deviendront toutes ces douceurs, toutes ces aimables familiarités? Il s'imaginerait avoir tout perdu, et qu'il ne saurait plus que faire en ce monde : c'est pourquoi il s'irrite contre ces conseils, et il ne les peut endurer.

Mais il y a encore une autre raison de l'impatience qu'il nous témoigne, c'est qu'il goûte une paix profonde dans la jouissance de ses plaisirs. Au commencement, à la vérité, sa conscience incommode venait l'importuner mal à propos; elle l'effrayait quelquefois par la terreur des jugements de Dieu; maintenant il l'a enchaînée, et il ne lui permet plus de se remuer : il a ôté toutes les pointes par lesquelles elle piquait son cœur si vivement; ou elle ne parle plus, ou il ne lui reste plus qu'un faible murmure, qui n'est pas capable de l'interrompre : parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'a oublié et ne se souvient plus de le punir : ***Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus*** [1]; c'est pourquoi il dort à son aise, sous l'ombre des prospérités qui le flattent. Et vous venez l'éveiller; vous venez, ô prédicateurs, avec vos exhortations et vos invectives, animer cette conscience qu'il croyait avoir désarmée : ne vous étonnez pas s'il se fâche. Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier somme où il est assoupi profondément, il se lève en murmurant : O homme fâcheux, quel importun vous êtes! qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos? Pourquoi; le demandez-vous? c'est parce que votre sommeil est une léthargie, parce que votre repos est une mort; parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant, en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. *Surge, qui dormis, et exurge a mortuis* [1] : « Levez-vous, « vous qui dormez; sortez d'entre les morts : » Je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez si longtemps étouffé la voix.

Parle, parle, ô conscience captive : parle, parle, il est temps de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Nous ne sommes point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde; c'est la prédication que tu entends, c'est l'Église de Dieu où tu es. Il t'est permis de parler devant ses autels; je suis ici de sa part, pour te soutenir dans tes justes reproches. Raconte à cette impudique toutes ses infamies, à ce voleur public toutes ses rapines; à cet hypocrite, qui trompe le monde, la honte de son ambition cachée; à ce vieux pécheur, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes : dis-lui que Dieu, qui l'a souffert, ne le souffrira pas toujours : *Tacui semper, silui, sicut parturiens loquar* [2]. « Si je me « suis tu, dit le Seigneur, je me ferai entendre « comme une femme qui est dans les douleurs de « l'enfantement. » Dis-lui que sa justice ne permettra pas qu'il se moque toujours de sa bonté; ni qu'il brave insolemment sa miséricorde par ses ingratitudes continuelles : dis-lui que la foi si souvent violée, les sacrements si souvent profanés, la grâce si souvent foulée aux pieds, ce long oubli de Dieu, cette résistance opiniâtre à ses volontés, ce mépris si outrageux de son Saint-Esprit, lui amasse un trésor de haine, dont le poids est déjà si grand, qu'il ne peut plus différer longtemps à tomber sur sa tête et à l'écraser; et que si Dieu patient et bon ne précipite pas sa vengeance, c'est à cause qu'il saura bien nous faire payer au centuple un mépris si outrageux de sa clémence.

Ah! que ce discours est importun! que plût à Dieu, mon frère, qu'il te le fût encore davantage! Plût à Dieu que tu ne pusses te souffrir toi-même! peut-être que ton cœur ulcéré se tournerait au médecin; peut-être que le sentiment de ta misère te ferait gémir en ton cœur, et regretter les désordres de ta vie passée : au lieu de t'irriter contre celui qui t'exhorte, tu t'irriterais contre toi-même; et ayant fait naître une douleur qui sera la cause de ta guérison, tu dirais un jour à ton Dieu, dans l'épanchement de ton cœur : *Tribulationem et dolorem inveni* [3]. Enfin je

[1] *Ps.* IX, 34.

[1] *Ephes.* V, 14.
[2] *Is.* XLII, 14.
[3] *Ps.* CXIV, 4.

l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence. « J'ai trouvé l'af« fliction et la douleur : » plusieurs afflictions m'ont trouvé, que je ne cherchais pas ; mais enfin j'ai trouvé une affliction qui méritait bien que je la cherchasse ; c'est l'affliction d'un cœur contrit et attristé de ses péchés : je l'ai trouvée, cette douleur, « et j'ai invoqué le nom de Dieu : » je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi*[1]. On m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont dépiu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. Si ce sont ces vérités que nous vous prêchons, pourquoi refusez-vous de les entendre ? et pourquoi une petite amertume que votre goût malade y trouve d'abord, vous empêche-t-elle de recevoir une médecine si salutaire? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* c'est ce que j'avais à vous dire dans ma seconde partie.

TROISIÈME POINT.

Les pécheurs superbes et opiniâtres, convaincus par tous les endroits qu'il n'y a aucune raison qui puisse autoriser leur résistance contre les prédicateurs de l'Évangile, s'imaginent faire quelque chose bien considérable pour appuyer leur rébellion, en alléguant de mauvais exemples, et surtout quand ils les rencontrent dans ceux qui sont destinés pour les instruire : c'est alors, messieurs, qu'ils triomphent, et qu'ils croient que désormais il n'y a plus rien par où l'on puisse combattre leur impénitence. C'est pourquoi le sauveur Jésus, prévoyant qu'ils auraient encore ce méchant prétexte pour ne se rendre point à la vérité, a été au-devant dans son Évangile, lorsqu'il a dit ces paroles : *Quæcumque dixerint vobis, servate et facite*[2] : O hommes curieux et diligents à rechercher les vices des autres, lâches et paresseux à corriger vos propres défauts, pourquoi examinez-vous avec tant de soin les mœurs de ceux qui vous prêchent ? considérez plutôt que ce qu'ils vous disent, c'est la vérité, et que leur mauvais exemple ne ruine pas en vos esprits leur bonne doctrine. *Quæcumque dixerint vobis, servate et facite.*

Ce n'est pas mon intention, chrétiens, de vous alléguer ces paroles, pour autoriser les désordres ou la mauvaise vie des prédicateurs qui disent bien et font mal. Je sais qu'ils ne doivent pas se persuader que le bien qu'ils ont dit serve d'excuse au mal qu'ils ont fait ; au contraire dit saint Augustin[1], il leur sera reproché avec justice, que « puisqu'ils voulaient qu'on les écoutât, ils « devaient auparavant s'écouter eux-mêmes; « qu'ils devaient dire avec le prophète : » *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam*[2] : « J'é« couterai ce que dira en moi le Seigneur, parce « qu'il mettra en ma bouche des paroles de paix « pour son peuple : » ce qu'il me donne autorité de parler, je le dirai aux autres, parce que c'est ma vocation et mon ministère : *Loquebatur pacem in plebem suam;* mais je serai le premier des écoutants : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus :* et si nous manquons de le faire, je le dirai hautement, quand je me devrais ici condamner moi-même, nous trahissons lâchement notre ministère, le plus saint et le plus auguste qui soit dans l'Église; nous détruisons notre propre ouvrage, et nous donnons sujet aux infirmes de croire que ce que nous enseignons est impossible, puisque nous-mêmes, qui le prêchons, néanmoins ne le faisons pas.

Après que nous nous sommes ainsi condamnés nous-mêmes, si nous manquons à notre devoir; nous parlons maintenant, messieurs, en faveur de la vérité qui vous est annoncée par notre entremise; et encore que nous puissions dire qu'il y a beaucoup de prédicateurs qui édifient l'Église de Dieu par leurs œuvres et par leurs paroles, néanmoins, sans nous servir de cette défense, nous nous contentons de vous avertir, en la charité de Notre-Seigneur, que vous ne soyez point curieux de rechercher la vie de ceux qui vous prêchent; mais que vous receviez humblement la nourriture des enfants de Dieu, quelle que soit la main qui vous la présente; et que vous respectiez la voix du pasteur, même dans la bouche du mercenaire. Saint Augustin, messieurs, voulant nous faire entendre cette vérité, s'objecte d'abord à lui-même ce passage de l'Écriture : *Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus*[3] : « Des épines peuvent-elles produire des « raisins ? » Des prédicateurs corrompus peuvent-ils porter la parole de vie éternelle ? peuvent-ils engendrer un fruit qui n'est pas de leur espèce? Et il éclaircit cette difficulté par une excellente comparaison. Il est vrai, dit ce docteur incomparable, qu'un buisson ne produit point de raisins; mais il les soutient quelquefois : on plante une haie auprès d'une vigne; la vigne étendant ses branches, en pousse quelques-unes à travers la haie; et quand le temps de la vendange approche, vous voyez une grappe suspendue au

[1] *Ps.* CXIV, 4.
[2] *Matth.* XXIII, 3.

[1] *Enarrat. in Ps.* XLIX, n° 23, t. IV, col. 457.
[2] *Ps.* LXXXIV, 8.
[3] *Matth.* VII, 16.

milieu des épines : « Le buisson porte un fruit « qui ne lui appartient pas, mais qui n'en est « pas moins le fruit de la vigne, quoiqu'il soit « appuyé sur le buisson : » *Portat fructum spina non suum; non enim spinam vitis attulit; sed spinis palmes incubuit* [1].

Ainsi la chaire de Moïse dont parle le Fils de Dieu dans son Évangile; et disons, pour nous appliquer cette doctrine, la chaire de Jésus-Christ et des apôtres que nous remplissons dans l'Église, c'est une vigne sacrée; la doctrine enseignée par les mauvais, c'est la branche de cette vigne qui produit son fruit sur le buisson. Ne dédaignez pas ce raisin, sous prétexte que vous le voyez parmi des épines; ne rejetez pas cette doctrine, parce qu'elle est environnée de mauvaises mœurs : elle ne laisse pas de venir de Dieu; et vous devez regarder de quelle racine elle est née, et non pas sur quel appui elle est soutenue : *Lege uvam inter spinas pendentem, sed de vite nascentem* [2]. Approchez, et ne craignez pas de cueillir ce raisin parmi ces épines; mais prenez garde, dit saint Augustin, que vous ne déchiriez votre main en le cueillant; c'est-à-dire, recevez la bonne doctrine, gardez-vous du mauvais exemple; faites ce qu'ils disent, prenez le raisin; ne faites pas ce qu'ils font, gardez-vous des épines; et craignez, dit saint Augustin en un autre endroit, que vous ne vous priviez vous-mêmes de la nourriture de la vérité, pendant que votre delicatesse et votre dégoût vous fait toujours chercher quelque nouveau sujet de dégoût, ou dans le vaisseau où l'on vous le présente, ou dans l'assaisonnement : *Veritas tibi undelibet loquatur, esuriens accipe, ne unquam ad te perveniat, dum semper quod reprehendas in vasculos fastidiosus... inquiris* [3].

Cessez donc de travailler vos esprits à rechercher curieusement notre vie. Ne dites pas : J'ai découvert les intrigues de celui-là et les secrètes prétentions de cet autre : ne dites pas que vous avez reconnu son faible, et que vous avez enfin découvert à quoi tendent tant de beaux discours. Vaine et inutile recherche : car outre que vous imposez souvent à leur innocence; quand ce que vous leur reprochez serait véritable, quelle merveille, messieurs, d'avoir trouvé des péchés dans des pécheurs, et dans des hommes des défauts humains? Ce n'est pas ce qui est digne de votre recherche : ce qui mérite l'application de votre esprit, c'est premièrement, chrétiens, de vous souvenir de ce que vous êtes, et de ne juger pas témérairement. Fussiez vous des souverains fussiez-vous des rois; dans l'Église de Dieu, [vous êtes comptés parmi] le peuple et les brebis : par conséquent ne reprenez pas les oints du Seigneur, les ministres de ses sacrements et de sa parole.

Mais si le mal est si manifeste qu'il ne puisse plus se dissimuler, ne perdez pas le respect pour la vérité à cause de celui qui la prêche : admirez au contraire, admirez en nous-mêmes l'autorité, la force de la loi de Dieu, en ce qu'elle se fait honorer même par ceux qu'elle condamne, et les contraint de disposer contre eux-mêmes en sa faveur. Enfin, ne croyez pas vous justifier en débitant par le monde les vices des autres; songez qu'il y a un tribunal où chacun sera jugé par ses propres faits. Jésus-Christ a condamné l'aveugle qui mène; mais il n'a pas absout l'aveugle qui suit; « ils se perdent tous deux dans la même « fosse : » *Ambo in foveam cadunt* [1]. Ainsi, mes frères, la chute de ceux que vous voyez au-dessus de vous dans les fonctions ecclésiastiques, bien loin de vous porter au relâchement, vous doit inspirer de la crainte, et vous faire d'autant plus trembler, que vous voyez tomber les colonnes mêmes : *Non sit delectatio minorum lapsus majorum, sed sit casus majorum tremor minorum* [2].

Nous avons ouï avec patience une partie des reproches que vous faites aux prédicateurs; et l'intérêt de votre salut nous a obligé d'y répondre par des maximes tirées de l'Évangile : maintenant écoutez, messieurs, les justes plaintes que nous faisons de vous; il est bien raisonnable que vous nous écoutiez à votre tour, d'autant plus que nous ne parlons pas pour nous-mêmes, mais pour votre utilité. Nous nous plaignons donc, chrétiens, et nous nous en plaignons à Dieu et aux hommes, nous nous en plaignons à vous-mêmes, que vous faites peu d'état de notre travail : ce que je veux dire, messieurs, ce n'est pas que vous preniez mal nos pensées, que vous censuriez nos actions et nos discours; tout cela est trop peu de chose pour nous émouvoir. Quoi! cette période n'a pas ses mesures, ce raisonnement n'est pas dans son jour, cette comparaison n'est pas bien tournée? c'est ainsi qu'on parle de nous; nous ne sommes pas exempts des mots de la mode. Dites, dites ce qu'il vous plaira : tous ces reproches sont un jeu d'enfant qui n'est pas digne de l'attention de gens qui sont occupés à un ministère si grave et si sérieux. Nous abandonnons de bon cœur à votre censure ces or-

[1] *In Joan. Tract.* XLVI, n° 6, t. III, part II, col. 606.
[2] *Serm.* XLVI, n° 22, t. V, col. 237.
[3] *In Ps.* XXXVI. *Serm.* III, n° 20, t. IV, col. 293.

[1] *Matth.* XV, 14.
[2] *S. Aug. in Ps.* L, n° 8, t. IV, col. 463.

nements étrangers, que nous sommes contraints quelquefois de rechercher pour l'amour de vous; puisque telle est votre délicatesse, que vous ne pouvez goûter Jésus-Christ tout seul dans la simplicité de son Évangile : tranchez, décidez, censurez, exercez là-dessus votre bel esprit, nous ne nous en plaignons pas. En quoi donc nous plaignons-nous justement que vous méprisez notre travail? en ce que vous nous écoutez, et que vous ne nous croyez pas; en ce qu'on ne vit jamais un si grand concours, et si peu de componction; en ce que nous recevons assez de compliments, et que nous ne voyons point de pénitence.

Saint Augustin, étant dans la chaire, a dit autrefois à ses auditeurs : Considérez, mes frères, que « notre vie est pénible et laborieuse, « accompagnée de grands périls. » Après avoir ainsi représenté ses travaux et ses périls : « Con« solez-nous en bien vivant : » *Vitam nostram infirmam, laboriosam, periculosam, in hoc mundo consolamini bene vivendo*[1]. Je puis bien parler après ce grand homme, et vous représenter avec lui doucement, en simplicité de cœur, qu'en effet notre vie est laborieuse. Nous usons nos esprits à chercher dans les saintes Lettres et dans les écrivains ecclésiastiques ce qui est utile à votre salut, à choisir les matières qui vous sont propres, à nous accommoder autant qu'il se peut à la capacité de tout le monde : il faut trouver du pain pour les forts et du lait pour les enfants. Eh! c'est assez parler de nos peines, nous ne vous les reprochons pas : après tout, c'est notre devoir; si le travail est fâcheux, l'oisiveté d'autre part n'est pas supportable.

Mais si vous avez peu d'égard à notre travail, ah! ne comptez pas pour rien notre péril. Quel péril? nous sommes responsables devant Dieu de ce que nous vous disons : est-ce tout? et de ce que nous vous taisons. Si nous dissimulons vos vices, si nous les déguisons, si nous les flattons, si nous désespérons les faibles, si nous flattons les présomptueux, Dieu nous en fera rendre compte. Est-ce là tout notre péril? non, mes frères, ne le croyez pas; notre plus grand péril, c'est lorsque nous faisons notre devoir. J'ai quelque peine, messieurs, à vous parler de notre emploi : ce qui m'y fait résoudre, c'est que j'en espère pour vous de l'instruction; et ce qui me rassure, c'est que je ne parle pas de moi-même.

Saint Augustin dit : Nous devons souhaiter pour votre bien que vous approuviez nos discours; car quel fruit peut-on espérer, si vous n'approuvez pas ce que nous disons? C'est donc ce que nous devons désirer le plus, et c'est ce que nous avons le plus à craindre. Dispensez-moi, messieurs, de vous expliquer plus au long ce que vous devez assez entendre. Ah! cessons de parler ici de nous-mêmes. Venons à la conclusion de saint Augustin : *Consolamini bene vivendo; nolite nos adterere malis moribus vestris*[2] : « Consolez-nous en bien vivant; ne nous acca« blez pas par vos mœurs déréglées. » Parmi tant de travaux et tant de périls, quelle consolation nous peut-il rester, que dans l'espérance de gagner les âmes? Nous ne sommes pas si malheureux, qu'il n'y en ait qui profitent de notre parole; mais voici, dit saint Augustin, ce qui rend notre condition misérable : *In occulto est unde gaudeam, in publico est unde torquear*[2] : « Ce qui nous fâche est public; ce qui nous con« sole est caché : » nous voyons triompher hautement le vice qui nous afflige, et nous ne voyons pas la pénitence qui nous édifie. *Luceat lux vestra coram hominibus*[3] : « Que votre lumière « luise devant les hommes. »

[1] *In Joan. Tract.* XVIII, n° 11, t. III, part. II, col. 436.

[1] *Loco mox citato.*
[2] *Serm.* CCCXCII, n° 5, t. V, col. 1506.
[3] *Matth.* V, 16.
[4] *Jac.* II, 19.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Force et empire de la vérité. Principe de la haine que les hommes lui portent : en combien de manières ils la haïssent. Nécessité de la simplicité et de la bonne foi, pour bien régler notre conscience. Origine des doutes et des fausses subtilités qu'on se forme dans la morale. Funestes suites des efforts que nous faisons contre la vérité inhérente en nous. Par quels degrés nous tombons dans un si grand mal : quels en sont les progrès et les remèdes.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de me croire? Joan. VIII, 46.

On a dit, il y a longtemps, qu'il n'y a rien de plus fort que la vérité; et cela se doit entendre particulièrement de la vérité de l'Évangile. Cette vérité, chrétiens, que la foi nous propose en énigme, comme parle l'apôtre saint Paul, paraît dans le ciel à découvert, révérée de tous les esprits bienheureux : elle étend son empire jusqu'aux enfers; et quoiqu'elle n'y trouve que ses ennemis, elle les force néanmoins de la reconnaître. « Les démons la croient, dit saint Jac« ques[4]; et non-seulement ils croient, mais ils « tremblent. » Ainsi la vérité est respectée dans le ciel et dans les enfers. La terre est au milieu, et c'est là seulement qu'elle est méprisée. Les

anges la voient, et ils l'adorent; les démons la haïssent, mais ils ne la méprisent pas, puisqu'ils tremblent sous sa puissance. C'est nous seuls, ô mortels, qui la méprisons, lorsque nous l'écoutons froidement, et comme une chose indifférente que nous voulons bien avoir dans l'esprit, mais à laquelle il ne nous plaît pas de donner aucune place dans notre vie. Et ce qui rend notre audace plus inexcusable, c'est que cette vérité éternelle n'a pas fait comme le soleil, qui, demeurant toujours dans sa sphère, se contente d'envoyer ses rayons aux hommes : elle, dont le ciel est le lieu natal, a voulu aussi naître sur la terre : *Veritas de terra orta est*[1]. Elle n'a pas envoyé de loin ses lumières, elle-même est venue nous les apporter, et les hommes toujours obstinés ont fermé les yeux; ils ont haï sa clarté à cause que leurs œuvres étaient mauvaises, et ont contraint le Fils de Dieu de leur faire aujourd'hui ce juste reproche : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* « Si je vous dis la vérité, pourquoi « refusez-vous de me croire? » Puisqu'il nous ordonne, messieurs, de vous faire aujourd'hui ses plaintes, touchant cette haine de la vérité; qu'il nous accorde aussi son secours pour plaider fortement sa cause la plus juste qui fut jamais. C'est ce que nous lui demandons par les prières de la sainte Vierge. *Ave, etc.*

La vérité est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siége de son empire dans le sein de Dieu; il n'y a rien de plus noble que son domaine, puisque tout ce qui est capable d'entendre en relève, et qu'elle doit régner sur la raison même, qui a été destinée pour régir et gouverner toutes choses. Il pourrait sembler, chrétiens, qu'une reine si adorable ne pourrait perdre son autorité que par l'ignorance : mais comme le Fils de Dieu nous le reproche, que la malice des hommes lui refuse son obéissance, lors même qu'elle leur est le mieux annoncée; c'est véritablement ce qui m'étonne, et je prétends aujourd'hui rechercher la cause d'un dérèglement si étrange. Il est bien aisé de comprendre que c'est une haine secrète que nous avons pour la vérité, qui nous fait secouer le joug d'une puissance si légitime. Mais d'où nous vient cette haine, et quels en sont les motifs? c'est ce qui mérite une grande considération, et ce que je tâcherai de vous expliquer par les principes, suivant la doctrine de saint Thomas, qui traite expressément cette question[2].

Pour cela il faut entendre, avant toutes choses, que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance; et en ce regard, chrétiens, il ne tombe pas sous le sens qu'on puisse haïr la vérité prise en elle-même et dans cette idée générale; « parce que, dit très-bien le grand « saint Thomas, ce qui est vague de cette sorte « et universel ne répugne jamais à personne, et « ne peut être par conséquent un objet de haine. » Ainsi les hommes ne sont pas capables d'avoir de l'aversion pour la vérité; sinon autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier ou elle combat leurs inclinations, où elle contredit leurs sentiments : et en cette vue, chrétiens, il me sera facile de vous convaincre que nous pouvons haïr la vérité en trois sortes, par rapport à trois sujets où elle se trouve, et dans lesquels elle contrarie nos mauvais désirs. Car nous la pouvons regarder, ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant qu'elle nous paraît dans les autres hommes, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes : et il est certain qu'en ces trois états toujours elle contrarie les mauvais désirs, et toujours elle donne aussi un sujet de haine aux hommes déréglés et mal vivants.

Et en effet, âmes saintes, ces lois immuables de la vérité, sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire, en Dieu, soit qu'elles nous soient montrées dans les autres hommes, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes, crient toujours contre les pécheurs, quoi qu'en des manières différentes. En Dieu qui est le juge suprême, elles les condamnent; dans les hommes qui sont des témoins présents, elle les reprennent et les convainquent; en eux-mêmes et dans le secret de leur conscience, elles les troublent et les inquiètent : et c'est pourquoi partout elles leur déplaisent. Car ni l'orgueil de l'esprit humain ne peut permettre qu'on le condamne, ni l'opiniâtreté des pécheurs ne peut souffrir qu'on la convainque; et l'amour aveugle qu'ils ont pour leurs vices peut encore moins consentir qu'on l'inquiète. C'est pourquoi ils haïssent la vérité; d'où vous pouvez comprendre combien ils sont éloignés de lui obéir. Mais si vous ne l'avez pas encore entendu, la conduite des Juifs envers Jésus-Christ vous le fera aisément connaître. Il leur prêche les vérités qu'il dit avoir vues dans le sein du Père; ces vérités les condamnent, et ils haïssent son Père, où elles résident : *Oderunt et me, et Patrem meum*[1].

Il les reprend en vérité de leurs vices; et pendant que ses discours les convainquent, la haine de la vérité leur fait haïr celui qui l'annonce; ils s'irritent contre lui-même, ils l'appellent sa-

[1] *Ps.* LXXXIV, 12.
[2] 1. 2. *Quæst.* XXIX, art. V.

[1] *Joan.* XV, 24.

maritain et démoniaque; ils courent aux pierres pour le lapider, comme il se voit dans notre évangile. Il les presse encore de plus près, il leur porte jusqu'au fond du cœur la lumière de la vérité, conformément à cette parole : « La lu« mière est en vous pour un peu de temps, » *Adhuc modicum lumen in vobis est*[1]; et ils la haïssent si fort cette vérité adorable, qu'ils en éteignent encore ce faible rayon, parce qu'ils cherchent la nuit entière pour couvrir leurs mauvaises œuvres. Dans cette aversion furieuse, invétérée et opiniâtre qu'ils témoignent à la vérité, et parmi tant d'outrages qu'ils lui font souffrir, n'a-t-il pas raison, chrétiens, de leur faire aujourd'hui ce juste reproche : Si je vous dis la vérité, pourquoi refusez-vous de la croire? pourquoi une haine aveugle vous empêche-t-elle de lui obéir?

Mais il ne parle pas seulement aux Juifs ses ennemis déclarés; et son dessein principal est d'apprendre à ses serviteurs à aimer et respecter sa vérité sainte, en quelque endroit qu'elle leur paraisse. Quand ils la regardent en leur Juge, qu'ils permettent qu'elle les règle : quand elle les reprend par les autres hommes, qu'ils souffrent qu'elle les corrige : quand elle leur parle dans leurs consciences, qu'ils consentent non-seulement qu'elle les éclaire, mais encore qu'elle les change et les convertisse : trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme ces lois primitives et invariables de vérité et de justice, qui sont dans l'intelligence divine, condamnent directement la vie des pécheurs; il est très-certain qu'ils les haïssent et qu'ils voudraient par conséquent les pouvoir détruire. La raison solide : c'est le naturel de la haine de vouloir détruire son objet, comme de l'amour de le conserver. Sans que vous donniez la mort à votre ennemi, vous le tuez déjà par votre haine qui porte toujours dans l'âme une disposition d'homicide. C'est pourquoi l'apôtre dit : *Omnis qui odit fratrem suum homicida est*[2]. Il le compare à Caïn : il ne dit pas, celui qui trempe les mains dans son sang, ou qui enfonce un couteau dans son sein; mais, celui qui le hait est homicide. C'est que le Saint-Esprit qui le guide n'arrête pas sa pensée à ce qui se fait au dehors : il va approfondissant les causes cachées, et c'est ce qui lui fait toujours trouver dans la haine une secrète intention de meurtre. Car si vous savez observer toutes les démarches de la haine, vous verrez qu'elle voudrait détruire partout ce qu'elle a déjà détruit dans nos cœurs, et les effets le font bien connaître. Si vous haïssez quelqu'un, aussitôt sa présence blesse votre vue; tout ce qui vient de sa part vous fait soulever le cœur : se trouver avec lui dans le même lieu vous paraît une rencontre funeste. Au milieu de ces mouvements si vous ne réprimez votre cœur, il vous dira, chrétiens, que ce qu'il n'a pu souffrir en soi-même, il ne le peut non plus souffrir nulle part; qu'il n'y a bien qu'il ne lui ôtât après lui avoir ôté son affection; qu'il voudrait être défait sans réserve aucune de cet objet odieux : c'est l'intention secrète de la haine. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean a raison de dire qu'elle est toujours homicide.

Mais appliquons ceci maintenant à la conduite des pécheurs. Ils haïssent la loi de Dieu et sa vérité : qui doute qu'ils ne la haïssent, puisqu'ils ne lui veulent donner aucune place dans leurs mœurs? Mais l'ayant ainsi détruite en eux-mêmes, ils voudraient la pouvoir détruire jusque dans sa source : *Dum esse volunt mali, nolunt esse veritatem qua damnantur mali*[1] : « Comme « ils ne veulent point être justes, ils voudraient « que la vérité ne fût pas; parce qu'elle condamne « les injustes. » Et ensuite on ne peut douter qu'ils ne veuillent, autant qu'ils peuvent, abolir la loi dont l'autorité les menace, et dont la vérité les condamne.

C'est ce que Moïse nous fit connaître par une excellente figure, lorsqu'il descendait de la montagne où Dieu lui avait parlé face à face. Il avait en ses mains les tables sacrées, où la loi de Dieu était gravée; tables vraiment vénérables, et sur lesquelles la main de Dieu et les caractères de son doigt tout-puissant se voyaient tout récents encore. Toutefois entendant les cris et voyant les danses des Israélites qui couraient après le veau d'or, il les jette à terre et les brise : *Vidit vitulum et choros, iratusque valde, projecit de manu tabulas, et confregit eas*[2] : une sainte indignation lui fait jeter et rompre les tables. Que veut dire ce grand législateur? Je ne m'étonne pas, chrétiens, que sa juste colère se soit élevée contre ce peuple idolâtre pour le faire périr par le glaive; mais qu'avaient mérité ces tables augustes, gravées de la main de Dieu, pour obliger Moïse à les mettre en pièces? Tout ceci se fait en figure, et s'accomplit pour notre instruction. Il a voulu nous représenter ce que ce peuple faisait alors : il brise les tables de la loi de Dieu, pour montrer que dans l'intention des pécheurs la loi est détruite et anéantie. Quoique le peuple ne pèche que contre un chef de la loi, qui défendait d'a-

[1] I. *Joan.* XII, 35.
[2] *Joan* III, 5.

[1] *S. Aug. in Joan. Tr.* XC, t. III, part. II, col. 721.
[2] *Exod.* XXXII, 19.

dorer les idoles, il casse ensemble toutes les deux tables; parce que nous apprenons de l'oracle que « quiconque pèche en un seul article, viole l'au- « torité de tous les autres[1], » et abolit autant qu'il peut la loi tout entière : il en est de même de l'Évangile, de l'unité du corps de Jésus-Christ et de toute sa doctrine.

Mais l'audace du pécheur n'entreprend pas seulement de détruire les tables inanimées, qui sont comme des extraits de la loi divine; il en veut à l'original, je veux dire à cette équité et à cette vérité primitive qui réside dans le sein de Dieu, et qui est la règle immuable et éternelle de tout ce qui se meut dans le temps : c'est-à-dire, qu'il en veut à Dieu, qui est lui-même sa vérité et sa justice. « L'insensé a dit dans son cœur : Il « n'y a point de Dieu[2]. » Il l'a dit en son cœur, dit le saint prophète; il a dit non ce qu'il pense, mais ce qu'il désire; il n'a pas démenti sa connaissance, mais il a confessé son crime, son attentat. Il voudrait qu'il n'y eût point de Dieu, parce qu'il voudrait qu'il n'y eût point de loi ni de vérité. Et afin que nous comprenions que tel est son secret désir, Dieu a permis qu'il se soit enfin découvert sur la personne de son Fils. Les méchants l'ont crucifié; et si vous voulez savoir pour quelle raison, qu'il vous le dise lui-même : « Vous voulez me tuer, dit-il, parce que mon dis- « cours ne prend point en vous[3]; » c'est-à-dire, si nous l'entendons, parce que vous haïssez ma vérité sainte; parce que la rejetant de vos mœurs, partout où elle vous paraît elle vous choque : et partout où elle vous choque, vous voudriez pouvoir la détruire.

Pensons-nous bien, ô pécheurs, sur qui nous mettons la main lorsque nous chassons de notre âme et que nous bannissons de notre vie la règle de la vérité? Nous crucifions Jésus-Christ encore une fois; il nous dit aussi bien qu'aux Juifs : *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis :* « Vous voulez me tuer parce que « mon discours ne prend point en vous; » car quiconque hait la vérité et les lois immuables qu'elle nous donne, il tue spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre : et ainsi se revêtant d'un esprit de Juif, il doit penser avec tremblement que son cœur n'est pas éloigné de se laisser aller à la cabale sacrilége qui l'a mis en croix. Folle et téméraire entreprise du pécheur, qui entreprend sur l'être de son auteur même, par l'aversion qu'il a pour la vérité ! *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur*[4] : « Que son glaive lui « perce le cœur, et que son arc soit brisé. » Deux sortes d'armes dans les mains du pécheur : un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. La première arme se rompt, et est inutile; la seconde a son effet, mais contre lui-même. Il tire de loin, chrétiens, il tire contre Dieu; et non-seulement les coups n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Mais ce n'est pas assez que son arc se brise, que son entreprise demeure inutile; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne lui-même un coup sans remède. Ainsi son entreprise retombe sur lui, il met son âme en pièces par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu; et pendant qu'il pense détruire la loi, il se trouve qu'il n'a de force que contre son âme. Mais revenons à notre sujet, et continuons de suivre la piste de l'aversion que nous avons pour la vérité et pour ses règles invariables.

Vous avez vu, chrétiens, que le pécheur les détruit, tout autant qu'il peut; non-seulement dans la loi et dans l'Évangile qui en sont, vous avons-nous dit, de fidèles copies, mais encore dans le sein de Dieu où elles sont écrites en original. Il voit qu'il est impossible : « Je suis Dieu, « dit le Seigneur, et ne change point[1] : » quoi que l'homme puisse attenter, ce qu'a prononcé sa divine bouche est fixe et invariable; ni le temps ni la coutume ne prescrivent point contre l'Évangile : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula*[2] : « Jésus-Christ était hier, il est aujour- « d'hui, et il sera le même dans tous les siècles : » il ne faut donc pas espérer que la loi de Dieu se puisse détruire. Que feront ici les pécheurs toujours poussés secrètement de cette haine secrète de la vérité qui les condamne? Ce qu'ils ne peuvent corrompre, ils l'altèrent; ce qu'ils ne peuvent abolir, ils le détournent, ils le mêlent, ils le falsifient, ils tâchent de l'éluder par de vaines subtilités. Et de quelle sorte, messieurs? en formant des doutes et des incidents, en réduisant l'Evangile à des questions artificieuses qui ne servent qu'à faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité. Car ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent de tous côtés l'Évangile, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent qu'à envelopper la règle des mœurs. Ce sont des hommes, dit saint Augustin, « qui se tourmentent beaucoup pour ne « trouver pas ce qu'ils cherchent : » *nihil laborant nisi non invenire quod quærunt*[3] : ou plutôt ce

[1] *Jac.* II, 10.
[2] *Ps.* LII, 1.
[3] *Joan.* VIII, 37.
[4] *Ps.* XXXVI, 16.

[1] *Malach.* III, 6.
[2] *Hebr.* XIII, 8.
[3] *De Gen. cont. Manich.* lib. II, cap. II, . 1, col. 664.

sont ceux dont parle l'apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine, « qui « apprennent toujours, et qui n'arrivent jamais à « la science de la vérité, » *semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes*[1].

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les enfants de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en doutes et en questions! l'Évangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose : qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer; mais je ne crains point d'assurer que, pour bien régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont de grands docteurs : ils laissent peu de choses indécises. Par la grâce de Dieu, messieurs, la vie pieuse et chrétienne ne dépend pas des subtilités, ni des belles inventions de l'esprit humain : pour savoir vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature : « Peu de choses lui suffisent, dit Tertul« lien, pour connaître de la vérité autant qu'il lui « en faut pour se conduire : » *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est*[2].

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissements sur la doctrine des mœurs; si ce n'est que nous voulons tromper ou être trompés? Ces deux excellents docteurs auxquels je vous renvoyais, la simplicité et la bonne foi, donnent des décisions trop formelles pour notre conduite. Ainsi nous pouvons dire avec certitude que la vérité est en nous; mais si nous ne l'avons pas épargnée en Dieu qui en est l'original, il ne faut pas s'étonner que nous la violions en nos cœurs, ni que nous tâchions d'effacer les extraits que Dieu même en a imprimés au fond de nos consciences.

Or il faut ici remarquer qu'il y a cette différence entre ces deux attentats : que dans l'effort que nous faisons contre Dieu et contre sa vérité considérée en elle-même, nous nous perdons tout seuls; et que cette vérité primitive et originale demeure toujours ce qu'elle est, toujours entière et inviolable. Mais il n'en est pas de la sorte de la vérité qui est inhérente en nous; laquelle étant à notre portée, et pour ainsi dire sous nos mains, nous pouvons aussi pour notre malheur la corrompre et l'obscurcir, et même l'éteindre tout à fait. Alors qui pourrait penser dans quelles ténèbres et dans quelle horreur nous vivons! Non, le soleil éteint tout à coup ne jetterait pas la nature étonnée dans un état plus horrible qu'est celui d'une malheureuse âme où la vérité est éteinte. Mais, mes frères, il nous faut entendre par quels degrés nous tombons dans cet abîme, et quel est le progrès d'un si grand mal.

DEUXIÈME POINT.

La première atteinte que nous donnons à la vérité résidante en nous, c'est que nous ne rentrons point en nous-mêmes pour faire réflexion sur la connaissance qu'elle nous inspire; d'où s'ensuit ce malheur extrême, qu'elle n'éclaire non plus notre esprit que si nous l'ignorions tout à fait : *Et non rogavimus faciem tuam, Domine Deus noster, ut reverteremur ab iniquitatibus nostris et cogitaremus veritatem tuam*[1] : « Et « nous ne nous sommes point présentés devant vo« tre face pour vous prier, ô Seigneur notre Dieu, « nous retirant de nos iniquités et nous appliquant « à la connaissance de votre vérité. » Nous plaignons, et avec raison, tant de peuples infidèles qui ne connaissent pas la vérité; mais je ne crains point de vous soutenir que nous n'en sommes pas plus [avancés], pour en avoir la connaissance : car il est très-indubitable que notre âme n'est illuminée que par la réflexion; nous l'éprouvons tous les jours. Ce n'est pas assez de savoir les choses et de les avoir cachées dans la mémoire; si elles ne sont pas présentes à l'esprit, nous n'en demeurons pas moins dans les ténèbres, et cette connaissance ne les dissipe point. Si les vérités de pratique ne sont souvent remuées, souvent amenées à notre vue, elles perdent l'habitude de se présenter, et cessent par conséquent d'éclairer : nous marchons également dans l'obscurité, soit que la lumière disparaisse, soit que nous fermions les yeux. Ainsi comme enchantés par nos plaisirs ou détournés par nos affaires, nous négligeons de rappeler en notre mémoire les vérités du salut, et la foi est en nous inutilement; toutes ses lumières se perdent, parce qu'elles ne trouvent pas les yeux ouverts ni les esprits attentifs : *Nescierunt neque intellexerunt; obliti sunt ne videant oculi eorum, et ne intelligant corde suo : non recogitant in mente sua, neque cognoscunt, neque sentiunt*[2] : « Ils ne connaissent rien; « ils ne comprennent rien; ils sont tellement « couverts de boue, que leurs yeux ne voient point « et que leur cœur n'entend point : nul d'entre eux « ne rentre en soi-même, nul n'a ni connaissance « ni intelligence. » *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum*[3] : « La lumière même de mes yeux n'est plus avec moi [dit David]; » ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière

[1] *II. Tim.* III, 7.
[2] *De Anim.* n° 2.

[1] *Dan.* IX, 13.
[2] *Is.* XLIV, 18, 19.
[3] *Ps.* XXXVII, 11.

de ses yeux qui l'a tout à fait abandonné, parce qu'il n'y faisait pas de réflexion, parce qu'il ne sait pas même ce qu'il doit penser, parce que faute de penser à ce qu'il sait, il est dans le même état que s'il ne le savait pas. Le prophète Jérémie a raison de dire que « toute la terre est désolée, à « cause qu'il n'y a personne qui pense ni qui ré- fléchisse. » *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* [1].

En effet, chrétiens, que peut-on jamais penser de plus funeste ! Les gentils, qui ne connaissent pas Dieu, périssent dans leur ignorance ; les chrétiens, qui le connaissent, périssent faute d'y penser : les uns n'ont pas la lumière ; ceux qui l'ont, détournent les yeux, et se perdent d'autant plus misérablement, qu'ils s'enveloppent eux-mêmes dans des ténèbres volontaires. Mais de là il arrive un second malheur : que pendant que nous tournons le dos à la vérité, et que nous tâchons, dit saint Augustin [2], de nous cacher dans notre ombre en éloignant de notre vue les maximes de la foi, peu à peu nous nous accoutumons à les méconnaître. Ces saintes vérités du ciel sont trop graves et trop sérieuses pour ceux « qui es- « timent, comme dit le Sage, que toute notre vie « n'est qu'un jeu : » *Æstimaverunt lusum esse vitam nostram* [3] ; elles se présentent importunément et mal à propos parmi nos plaisirs, elles sont trop incompatibles, et condamnent trop sévèrement ce que nous aimons : c'est pourquoi nous en éloignons la triste et importune pensée. Mais comme quelque effort que nous fassions pour détourner nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle nous environne par trop d'endroits pour nous permettre d'éviter tous ces rayons incommodes qui nous troublent, à moins que nous ne l'éteignions entièrement ; nous en venons ordinairement, par nos passions insensées, à l'un de ces deux excès ou de supprimer tout à fait en nous les vérités de la foi, ou bien de les falsifier et de les corrompre par des maximes erronées.

Je n'entreprends pas, chrétiens, de réfuter en ce lieu ceux qui détruisent la foi dans leurs cœurs ; et je leur dirai seulement que si leur esprit emporté refuse de céder humblement à l'autorité de Jésus-Christ et de son Église, ils doivent craindre enfin la dernière preuve que Dieu réserve aux incrédules. Ceux qui ne veulent pas déférer à Jésus-Christ et à son Église, qui sont les maîtres des sages, par un juste jugement de Dieu sont envoyés à l'expérience qui est appelée si élégamment par saint Grégoire de Nazianze [4] « la « maîtresse des téméraires et des insensés » : c'est le dernier argument sur lequel Dieu les convaincra. Car écoutez comme Dieu parle à ceux qui ne voulaient pas se persuader de la rigueur de ses jugements, ni de la vérité de ses menaces. « Et « moi, répond le Seigneur, j'épancherai sur vous « ma colère, et je n'aurai point de pitié, » et vous sentirez ma main de près ; « et alors vous sau- « rez, » dit-il, vous qui n'avez pas voulu le croire, vous saurez par expérience, et vous aurez tout loisir d'apprendre dans l'éternité de votre supplice, « que je suis le Seigneur qui frappe, » *et scietis quia ego sum Dominus percutiens* [1]. Ainsi seront instruits, car ils en sont dignes, ceux qui ne veulent pas se laisser instruire par Jésus-Christ et par l'Évangile.

Mais plusieurs, qui ne méprisent pas si ouvertement une autorité si vénérable, ne laissent pas toutefois de corrompre la vérité dans leurs consciences par des maximes trompeuses. L'intérêt et les passions nous ont fait un Évangile nouveau que Jésus-Christ ne connaît plus. Nul ne pardonne une injure de bonne foi ; et nous trouvons toujours de bonnes raisons pour ne voir jamais un ennemi, si ce n'est que la mort nous presse. Mais ni à la vie, ni à la mort nous ne songeons à restituer le bien d'autrui que nous avons usurpé : on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user ; et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir. On fatigue les casuistes par des consultations infinies ; et à quoi est-ce, dit saint Augustin, qu'on travaille par tant d'enquêtes sinon à ne trouver pas ce qu'on cherche ? *Hi homines nihil laborant nisi non invenire quod quærunt.* C'est pourquoi nous éprouvons tous les jours qu'on nous embarrasse la règle des mœurs par tant de questions et tant de chicanes, qu'il n'y en a pas davantage dans les procès les plus embrouillés : et si Dieu n'arrête le cours des pernicieuses subtilités que l'intérêt nous suggère, les lois de la bonne foi et de l'équité ne seront bientôt qu'un problème. La chair qui est condamnée cherche des détours et des embarras : de là tant de questions et tant de chicanes. C'est pourquoi saint Augustin a raison de dire que ceux qui les forment « soufflent sur de la « poussière, et jettent de la terre dans leurs yeux, » *sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos* [2]. Ils étaient dans le grand chemin, et la voie de la justice chrétienne leur paraissait toute droite ; ils ont soufflé sur la terre : de vaines contentions, des questions de néant qu'ils ont excitées, ont troublé leur vue comme

[1] *Jerem.* XII, 11.
[2] *De Lib. Arbitr.* lib. II, cap. XV, t. I, col. 601.
[3] *Sap.* XV, 12.
[4] *Orat.* XII, t. I, p. 202.

[1] *Ezech.* VII, 9.
[2] *Conf.* lib. XII, cap. XVI, t. I, col. 216.

une poussière importune, et ils ne peuvent plus se conduire. Sans faire ici la guerre à personne, si ce n'est à nous-mêmes et à nos vices, nous pouvons dire hautement que notre attachement à la terre, et l'affaiblissement de la discipline, ont fait naître plus que jamais en nos jours ces vaines et pernicieuses subtilités.

Règle pour s'examiner. Les uns cherchent Jésus-Christ comme les mages, pour adorer sa vérité; les autres le cherchent dans l'esprit d'Hérode, pour faire outrage à sa vérité. Quiconque cherche est inquiet, et veut se mettre en repos : *Ubi est qui natus est Rex Judæorum*[1] : « Où est « le Roi des Juifs qui est nouvellement né? » Voyez Hérode, quelle est cette inquiétude et de quelle veine elle vient : par là vous pouvez connaître votre disposition véritable. Mais si vous voulez ne vous tromper pas à connaître quelle est cette inquiétude et de quelle veine elle vient, examinez attentivement ce que vous craignez. Ou vous craignez de mal faire, ou vous craignez qu'on vous dise que vous faites mal; l'une est la crainte des enfants de Dieu, l'autre est la crainte des enfants du siècle. Si vous craignez de mal faire, vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit des mages pour rendre honneur à sa vérité; sinon vous cherchez Jésus-Christ dans l'esprit d'Hérode, pour lui faire outrage. Je ne rougirai pas, chrétiens, de vous rapporter en ce lieu les paroles d'un auteur profane, et de confondre par la droiture de ses sentiments nos détours et nos artifices : « Quand nous doutons, disait l'orateur ro« main, de la justice de nos entreprises, c'est une « bonne maxime de s'en désister tout à fait; car « l'équité, poursuit-il, reluit assez d'elle-même, « et le doute semble envelopper dans son obscurité « quelque dessein d'injustice : » *Bene præcipiunt qui vetant quidquam agere, quod dubites æquum sit an iniquum : æquitas enim lucet ipsa per se; dubitatio cogitationem significat injuriæ*[2].

Et en effet, chrétiens, nous trouvons ordinairement que ce qui a tant besoin de consultation, a quelque chose d'inique; le chemin de la justice n'est pas de ces chemins tortueux, qui ressemblent à des labyrinthes, où on croint toujours de se perdre : « C'est une route toute droite, dit le « prophète Isaïe; c'est un sentier étroit à la vé« rité, mais qui n'a point de détours : « *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum*[3]. Voulez-vous savoir, chrétiens, le chemin de la justice, marchez dans le pays découvert, allez où vous conduit votre vue : la justice ne se cache pas, et sa propre lumière nous la manifeste. Si vous trouvez à côté quelque passage obscur et embarrassé, c'est là que la fraude se réfugie, c'est là que l'injustice se met à couvert, c'est là que l'intérêt dresse ses embûches. Toutefois je ne veux pas dire qu'il ne se rencontre quelquefois des obscurités même dans les voies de la justice. La variété des faits, les changements de la discipline, le mélange des lois positives font naître assez souvent des difficultés, qui obligent de consulter ceux à qui Dieu a confié le dépôt de la science. Mais il ne laisse pas d'être véritable, et nous le voyons tous les jours par expérience, que les consultations empressées nous cachent ordinairement quelque tromperie; et je ne crains point de vous assurer que pour régler notre conscience, sur la plupart des devoirs de la justice chrétienne, la bonne foi est un grand docteur qui laisse peu d'embarras et de questions indécises.

Mais notre corruption ne nous permet pas de marcher par des voies si droites, nous formons notre conscience au gré de nos passions; et nous croyons avoir tout gagné, pourvu que nous puissions nous tromper nous-mêmes. Cette sainte violence, ces maximes vigoureuses du christianisme, qui nous apprennent à combattre en nous la nature trop dépravée, sont abolies parmi nous. Nous faisons régner en leur place un mélange monstrueux de Jésus-Christ et du monde; des maximes moitié saintes et moitié profanes, moitié chrétiennes et moitié mondaines : ou plutôt toutes mondaines, toutes profanes; parce qu'elles ne sont qu'à demi chrétiennes et à demi saintes. C'est pourquoi nous ne voyons presque plus de piété véritable : tout est corrompu et falsifié : et si Jésus-Christ revenait au monde, il ne connaîtrait plus ses disciples, et ne verrait rien dans leurs mœurs qui ne démentît hautement la sainteté de sa doctrine : *Attendi, et auscultavi, nemo quod bonum est loquitur; nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci! Omnes conversi sunt ad cursum suum quasi equus impetu vadens ad prælium*[1] : « Je les ai « considérés, je les ai observés : ils ne parlent « point selon la justice; il n'y en a pas un qui « fasse pénitence de son péché, en disant : Qu'ai« je fait! Ils courent tous où leur passion les em« porte, comme un cheval qui court avec impé« tuosité au combat. »

TROISIÈME POINT.

Parmi ces désordres infinis, et pendant que nos passions et nos intérêts nous séduisent de telle sorte que nous éteignons dans nos consciences les lumières de la vérité; nous aurions besoin, chrétiens, que de puissants avertissements péné-

[1] *Matth.* II, 2.
[2] *Cicer. de Off.* lib. I, n° 29.
[3] *Is.* XXVI, 7.

[1] *Jerem.* VIII, 5.

trassent vivement notre conscience, et la rappelassent à elle-même, comme disait ce prophète : *Redite, prævaricatores, ad cor*[1] : « Rentrez dans « votre cœur, violateurs de la loi. » Mais ô malheur des malheurs! au lieu de ces charitables avertissements, la flatterie nous obsède et nous environne; je dis les grands et les petits : car les hommes sont si faibles, qu'ils ont une condescendance presque universelle, et qu'ils répandent les flatteries sur toutes les têtes. Nous achevons de nous perdre parmi les complaisances que l'on a pour nous, les flatteurs nous donnent le dernier coup; et comme dit saint Paulin : « Ils mettent le « comble à l'iniquité par leurs louanges injustes « et artificieuses : » *Sarcinam peccatorum pondere indebitæ laudis accumulant*[2].

Que dirai-je ici, chrétiens, et quel remède pourrai-je trouver à un poison si subtil et si dangereux? Il ne suffit pas d'avertir les hommes de se tenir sur leurs gardes : car qui ne se tient pas pour tout averti? où sont ceux qui ne craignent pas les embûches de la flatterie? Mais celle de la cour est si délicate, qu'on ne peut presque éviter ces piéges : elle imite tout de l'ami, jusqu'à sa franchise et sa liberté; elle sait non-seulement applaudir, mais encore résister et contredire pour céder plus agréablement en d'autres rencontres, et nous voyons tous les jours que pendant que nous triomphons d'être sortis des mains d'un flatteur, un autre nous engage insensiblement que nous ne croyons plus flatteur, parce qu'il flatte d'une autre manière : tant la séduction est puissante, tant l'appât est délicat et imperceptible.

Donc pour arracher la racine d'un mal si pernicieux, allons, messieurs, au principe. Ne parlons plus des flatteurs qui nous environnent au dehors; parlons d'un flatteur qui est au dedans, par lequel tous les autres sont autorisés. Toutes nos passions sont des flatteuses, nos plaisirs sont des flatteurs, surtout notre amour-propre est un grand flatteur qui ne cesse de nous applaudir; et tant que nous écouterons ce flatteur caché, jamais nous ne manquerons d'écouter les autres : car les flatteurs du dehors, âmes vénales et prostituées, savent bien connaître la force de cette flatterie intérieure. C'est pourquoi ils s'accordent avec elle, ils agissent de concert et d'intelligence; ils s'insinuent si adroitement dans ce commerce de nos passions, dans cette complaisance de notre amour-propre, dans cette secrète intrigue de notre cœur, que nous ne pouvons nous tirer de leurs mains ni reconnaître leur tromperie. Que si nous voulons les déconcerter et rompre cette intelligence, voici l'unique remède : un amour généreux de la vérité, un désir de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes à quelque prix que ce soit. Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître excepté nous-mêmes; que les autres sachent nos défauts, qu'ils soient la fable du monde, et que nous seuls ne les sachions pas! Nous ne lisons pas sans pitié cette réponse d'Achab, roi de Samarie, à qui Josaphat, roi de Judée, ayant demandé s'il n'y avait point dans sa ville et dans son royaume quelque prophète du Seigneur : « Il y en a un, répondit Achab, « qu'on nomme Michée, mais je ne le puis souf« frir, parce qu'il ne me prédit que des malheurs : » *Remansit vir unus, per quem possumus interrogare Dominum; sed ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum, Michæas filius Jemla*[1]. C'était un homme de bien, qui lui représentait naïvement de la part de Dieu ses fautes et le mauvais état de ses affaires, que ce prince n'avait pas la force de vouloir apprendre; et il voulait que Michée, c'est ainsi que s'appelait ce prophète, lui contât avec ses flatteurs des triomphes imaginaires.

Loin de nous, loin de nous, messieurs, cette honteuse faiblesse. « Il vaut mieux, dit saint Au« gustin[2], savoir nos défauts que de pénétrer tous « les secrets de la nature et tous ceux des États « et des empires : » cette connaissance est si nécessaire, que sans elle notre santé est désespérée. Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et envisagez vos défauts : aimez ceux qui vous les découvrent; et croyez avec saint Grégoire que « ceux-là sont « véritables amis par le secours desquels vous « pouvez effacer les taches de votre conscience : » *Hunc solum mihi amicum æstimo, per cujus linguam ante apparitionem districti judicis meæ maculas mentis tergo*[3]. Il importe de bien connaître ses fautes, quand même vous ne voudriez pas encore vous en corriger : car quand vos maux vous plairaient encore, il ne faudrait pas pour cela les rendre incurables; et si le malade ne presse pas sa guérison, du moins ne doit-il pas assurer sa perte. Du moins apprenons à connaître nos défauts de la bouche des prédicateurs : car Jésus-Christ n'est-il pas dans cette chaire, et ne rend-il pas encore témoignage au monde que ses œuvres sont mauvaises?

Et s'il faut des avertissements plus particuliers, voici les jours salutaires où l'Église nous invite à la pénitence. Il n'est rien de plus malheureux que de vouloir être flatté où nous-mêmes nous nous rendons nos accusateurs. Loin

[1] *Is.* XLVI, 8.
[2] *Epist.* XXIV, *ad Sever.* n° 1.

[1] III. *Reg.* XXII, 8.
[2] *De Trin.* lib. IV, n° 1, t. VIII, col. 809.
[3] *Epist.* lib. II, *Ep.* LII, t. II, col. 618.

tienons!... Choisissons un homme d'une vigueur apostolique, qui nous fasse rentrer en nous-mêmes.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Étrange égarement de l'esprit humain. Nature et effets de la haine que les hommes portent à la vérité. De quelle manière Dieu vengera les outrages qui lui sont faits. Comment elle réside en nous, et comment nous la combattons et nous la falsifions dans notre conscience et dans nos mœurs. Utilité de la correction fraternelle : combien elle est odieuse aux pécheurs. Véritable esprit de la condescendance chrétienne. Terrible jugement de Dieu sur ceux qui connaissent la vérité, et qui la méprisent.

Ned potest mundus odisse vos; me autem odit quia testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt.

Le monde ne peut point vous haïr; et il me hait parce que je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises. Joan. VII, 7.

Les hommes, presque toujours injustes, le sont en ceci principalement, que la vérité leur est odieuse et qu'ils ne peuvent souffrir ses lumières. Ce n'est pas qu'ils ne pensent tous avoir de l'amour pour elle; et en effet, chrétiens, quand la vérité ne fait autre chose que de se montrer elle-même dans ses belles et adorables maximes, un cœur serait bien farouche, qui refuserait son affection à sa divine beauté : mais lorsque ce même éclat, qui ravit nos yeux, met au jour nos imperfections et nos défauts, et que la vérité, non contente de nous montrer ce qu'elle est, vient à nous manifester ce que nous sommes; alors, comme si elle avait perdu toute sa beauté en nous découvrant notre laideur, nous commençons aussitôt à la haïr, et ce beau miroir nous déplaît à cause qu'il est trop fidèle. Étrange égarement de l'esprit humain, que nous souffrions en nous-mêmes si facilement des maux dont nous ne pouvons supporter la vue; que nous ayons les yeux plus tendres et plus délicats que la conscience; et que pendant que nous haïssons tellement nos vices que nous ne pouvons les voir, nous nous y plaisions tellement, que nous ne craignions pas de les nourrir : comme si notre âme insensée mettait son bonheur à se tromper elle-même, et se délivrait de ses maux en y ajoutant le plus grand de tous, qui est celui de n'y penser pas et celui même de les méconnaître! C'est, messieurs, un si grand excès qui fait que le Sauveur se plaint, dans mon texte, que le monde le hait à cause qu'il découvre ses mauvaises œuvres; et comme il n'est que trop vrai que nous sommes coupables du même attentat que Jésus-Christ a repris dans les Juifs ingrats, il est juste que nous invoquions toute la force du Saint-Esprit contre l'injustice des hommes qui haïssent la vérité, et que nous demandions pour cela les puissantes intercessions de celle qui l'a conçue et qui l'a enfantée au monde : c'est la divine Marie, que nous saluerons avec l'ange.

« Tous ceux qui font mal, dit le Fils de Dieu [1], « haïssent la lumière et craignent de s'en approcher, à cause qu'elle découvre leurs mauvaises œuvres. » S'ils haïssent la lumière, ils haïssent par conséquent la vérité qui est la lumière de Dieu, et la seule qui peut éclairer les yeux de l'esprit. Mais, afin que vous entendiez de quelle sorte et par quels principes se forme en nous cette haine de la vérité, écoutez une belle doctrine du grand saint Thomas en sa seconde partie [2], où il traite expressément cette question.

Il pose pour fondement que le principe de la haine, c'est la contrariété et la répugnance, tellement que les hommes ne sont capables d'avoir de l'aversion pour la vérité, qu'autant qu'ils la considèrent dans quelque sujet particulier où elle combat leurs inclinations. Or nous la pouvons considérer ou en tant qu'elle réside en Dieu, ou en tant que nous la sentons en nous-mêmes, ou en tant qu'elle nous paraît dans les autres; et comme, en ces trois états, elle contrarie les mauvais désirs, elle est aussi l'objet de la haine des hommes déréglés et mal vivants. Et en effet, chrétiens, ces lois immuables de la vérité sur lesquelles notre conduite doit être réglée, soit que nous les regardions en leur source, c'est-à-dire en Dieu, soit que nous les écoutions parler en nous-mêmes dans le secret de nos cœurs, soit qu'elles nous soient montrées par les autres hommes nos semblables, crient toujours contre les pécheurs, quoique avec des effets très-différents. En Dieu qui est le juge suprême, la vérité les condamne; en eux-mêmes et dans leur propre conscience, elle les trouble; dans les autres hommes, elle les confond : et c'est pourquoi partout elle leur déplaît. « L'homme sujet à s'enivrer hait nécessairement celui qui est sobre; « l'impudique, celui qui est chaste; l'injuste, celui « qui est juste; et il ne peut soutenir la présence « d'aucun saint, parce qu'elle est comme un fardeau qui accable sa conscience : » *Oderit enim necesse est ebriosus sobrium, continentem impudicus, justum iniquus; et tanquam conscientiæ onus, præsentiam sancti cujusque non sustinet* [3]. Ainsi, en quelque manière que Jé-

[1] Joan. III, 20.
[2] I. 2. Quæst. XXIX, art. 5.
[3] S. Hilar. Tract. in Ps. CXVIII, n° 10, col. 301.

sus-Christ nous enseigne, soit par les oracles qu'il prononce dans son Évangile, soit par les lumières intérieures qu'il répand dans nos consciences, soit par les paroles de vérité qu'il met dans la bouche de nos frères, il a raison de se plaindre que les hommes du monde le haïssent, à cause qu'il censure leur mauvaise vie. Ils haïssent la vérité, parce qu'ils voudraient premièrement que ce qui est vrai ne fût pas vrai : ensuite ils voudraient du moins ne le pas connaître; et parce qu'ils ne veulent pas le connaître, ils ne veulent pas non plus qu'on les avertisse. Au contraire, messieurs, nous devons apprendre à aimer la vérité partout où elle est, en Dieu, en nous-mêmes, dans le prochain; afin qu'en Dieu elle nous règle, en nous-mêmes elle nous excite et nous éclaire, dans le prochain elle nous reprenne et nous redresse : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Les fidèles n'ignorent pas que les lois primitives et invariables qui condamnent tous les vices, sont en Dieu éternellement; et il m'est aisé de vous faire entendre que la haine qu'ont les pécheurs pour la vérité, s'emporte jusqu'à l'attaquer dans cette divine source. Car comme j'ai déjà dit que le principe de la haine c'est la répugnance, et qu'il n'y a point de plus grande contrariété que celle des hommes pécheurs avec ces lois premières et originales; il s'ensuit que leur aversion pour la vérité s'étend jusqu'à celle qui est en Dieu, ou plutôt qui est Dieu même : en telle sorte, messieurs, que l'attache aveugle au péché porte en nous nécessairement une secrète disposition qui fait désirer à l'homme de pouvoir détruire ces lois, et la sainte vérité de Dieu qui en est le premier principe. Mais pour comprendre l'audace de cet attentat, et en découvrir les conséquences, il faut que je vous explique avant toutes choses la nature de la haine.

Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que je veuille faire en ce lieu une recherche philosophique sur cette cruelle passion, ni vous rapporter dans cette chaire ce qu'Aristote nous a dit de son naturel malin. J'ai dessein de vous faire voir par les Écritures divines que la haine imprime dans l'âme un désir de destruction, et, si je puis l'appeler ainsi, une intention meurtrière; c'est le disciple bien-aimé qui nous l'enseigne en ces termes : *Qui odit fratrem suum homicida est* [1] : « Celui qui hait son frère est homicide. » Il ne dit pas, chrétiens, celui qui répand son sang, ou qui lui enfonce un couteau dans le sein; mais, celui qui le hait est homicide : tant la haine est cruelle et malfaisante. En effet, il est déjà très-indubitable que nous faisons mourir dans notre cœur celui que nous haïssons; mais il faut dire de plus qu'en l'éloignant de notre cœur, nous ne le pouvons souffrir nulle part. Aussi sa présence blesse notre vue; se trouver avec lui dans un même lieu, nous paraît une rencontre funeste; tout ce qui vient de sa part nous fait horreur; et si nous ne réprimions cette maligne passion, nous voudrions être entièrement défaits de cet objet odieux : telle est l'intention secrète de la haine; et c'est pourquoi l'apôtre saint Jean l'appelle homicide. Par où vous voyez, mes frères, combien il est dangereux d'être emporté par la haine, puisque Dieu punit comme meurtriers tous ceux qui s'y abandonnent.

Mais revenons à notre sujet, et appliquons aux pécheurs la doctrine de ce grand apôtre. Tous ceux qui transgressent la loi de Dieu haïssent sa vérité sainte, puisque non-seulement ils l'éloignent d'eux, mais encore qu'ils lui sont contraires; la détruisant en eux-mêmes, et ne lui donnant aucune place dans leur vie, ils voudraient la pouvoir détruire partout où elle est, et principalement dans son origine : ils s'irritent contre ces lois, ils se fâchent que ce qui leur plaît désordonnément leur soit si sévèrement défendu; et se sentant trop pressés par la vérité, ils voudraient qu'elle ne fût pas. Car que souhaite davantage un malfaiteur, que l'impunité dans son crime? et pour avoir cette impunité, ne voudrait-il pas pouvoir abolir et la loi qui le condamne, et la vérité qui le convainc, et la puissance qui l'accable? et tout cela n'est-ce pas Dieu même, puisqu'il est lui-même sa vérité, sa puissance et sa justice? C'est pourquoi le Psalmiste a prononcé : « L'insensé a dit dans son « cœur : Il n'y a point de Dieu [1]; » et saint Augustin, expliquant ces mots, dit que « ceux qui ne « veulent pas être justes, voudraient qu'il n'y « eût au monde ni justice, ni vérité, pour con- « damner les criminels : » *Cum esse volunt mali, nolunt esse veritatem qua damnantur mali* [2].

Considérez, ô pécheurs, quelle est votre audace : c'est à Dieu que vous en voulez; et puisque ses vérités vous déplaisent, c'est lui que vous haïssez, et que vous voudriez qu'il ne fût pas : *Nolumus hunc regnare super nos* [3] : « Nous ne « voulons point que celui-ci soit notre roi. »

Mais afin que nous entendions que tel est le désir secret des pécheurs, Dieu a permis, chrétiens, qu'il se soit enfin découvert en la personne de son Fils. Il a envoyé Jésus-Christ au monde,

[1] I. *Joan.* III, 15.

[1] *Ps.* LII, 1.
[2] *In Joan. Tract.* XC, t. III, *part.* II, col. 721.
[3] *Luc.* XIX, 14.

c'est-à-dire, il a envoyé sa vérité et sa parole. Qu'a fait au monde ce divin Sauveur? Il a censuré hautement les pécheurs superbes, il a découvert les hypocrites, il a confondu les scandaleux, il a été un flambeau qui a mis à chacun devant les yeux toute la honte de sa vie. Quel en a été l'événement? Vous le savez, chrétiens, et Jésus-Christ l'a exprimé dans les paroles de mon texte. « Le monde me hait, dit-il, parce que je rends « témoignage que ses œuvres sont mauvaises[1]; » et ailleurs, en parlant aux Juifs, « C'est pour « cela, dit-il, que vous voulez me tuer, parce « que ma parole ne prend point en vous[2], » et que ma vérité vous est à charge. Si donc c'est la vérité qui a rendu Jésus-Christ odieux au monde, si c'est elle que les Juifs ingrats ont persécutée en sa personne; qui ne voit qu'en combattant par nos mœurs la doctrine de Jésus-Christ, nous nous liguons contre lui avec ces perfides, et que nous entrons bien avant dans la cabale sacrilége qui a fait mourir le Sauveur du monde? Oui, mes frères, quiconque s'oppose à la vérité, et aux lois immuables qu'elle nous donne, fait mourir spirituellement la justice et la sagesse éternelle qui est venue nous les apprendre, et se revêtit d'un esprit de Juif pour crucifier, comme dit l'apôtre, Jésus-Christ encore une fois : *rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei*[3]. Et ne dites pas, chrétiens, que vous ne combattez pas la vérité sainte que Jésus-Christ a prêchée, puisqu'au contraire vous la professez; car ce n'est pas en vain que le même apôtre a prononcé ces paroles : « Ils professent de connaître Dieu, et ils « le renient par leurs œuvres : « *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant*[4]. Les œuvres parlent à leur manière, et d'une voix bien plus forte que la bouche même; c'est là que paraît tout le fond du cœur.

Par conséquent, messieurs, nos aversions implacables et nos vengeances cruelles combattent contre la bonté de Jésus-Christ; nos intempérances s'élèvent contre la pureté de sa doctrine, notre orgueil contredit les mystérieuses humiliations de ce Dieu-homme; notre insatiable avarice, qui semble vouloir engloutir le monde et tous ses trésors, s'oppose de toute sa force à cette immense prodigalité par laquelle il a tout donné jusqu'à son sang et sa vie; et notre ambition et notre orgueil, qui montent toujours, contrarient autant qu'ils le peuvent les anéantissements de ce Dieu-homme et la sublime bassesse de sa croix et de ses souffrances. Ainsi, c'est en vain que nous professons la doctrine de Jésus-Christ que nous combattons par nos œuvres : notre vie dément nos paroles, et fait bien voir, comme disait Salvien, que « nous ne sommes chrétiens qu'à la honte de « Jésus-Christ et de son Évangile, » *christiani ad contumeliam Christi*[1].

Que s'il est ainsi, chrétiens, si nous combattons par nos œuvres la sainte vérité de Dieu, qui ne voit combien il est juste qu'elle nous combatte aussi à son tour, et qu'elle s'arme contre nous de toutes ses lumières pour nous confondre, de toute son autorité pour nous condamner, de toute sa puissance pour nous perdre? Il est juste et très-juste que Dieu éloigne de lui ceux qui le fuient, et qu'il repousse violemment ceux qui le rejettent. C'est pourquoi, comme nous lui disons tous les jours : Retirez-vous de nous, Seigneur, « nous ne voulons pas vos voies : « *Scientiam viarum tuarum nolumus*[2]; il nous dira à son tour : « Retirez-vous de moi, maudits; et, Je ne vous « connais pas[3] : » et après que sa vérité aura prononcé de toute sa force cet anathème, cette exécration, cette excommunication éternelle, en un mot ce *Discedite*, « Retirez-vous; » où iront-ils, ces malheureux ennemis de la vérité et exilés de la vie? où, étant chassés du souverain bien, sinon au souverain mal? où, en perdant l'éternelle bénédiction, sinon à la malédiction éternelle? où, éloignés du séjour de paix et de tranquillité immuable, sinon au lieu d'horreur et de désespoir? Là sera le trouble, là le ver rongeur, là les flammes dévorantes, là enfin seront les pleurs et les grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium*[4].

O mes frères! qu'il sera horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, quand il entreprendra de venger sur nous sa vérité outragée plus encore par nos œuvres que par nos paroles! Je tremble en disant ces choses. Et, certes, quand ce serait un ange du ciel qui dénoncerait aux mortels ces terribles jugements de Dieu, le sentiment de compassion le ferait trembler pour les autres, maintenant que j'ai à craindre pour vous et pour moi, quel doit être mon étonnement, et combien dois-je être saisi de frayeur!

Cessons donc, cessons chrétiens, de nous opposer à la vérité de Dieu; n'irritons pas contre nous une ennemie si redoutable; réconcilions-nous bientôt avec elle, en composant notre vie selon ses préceptes; « de peur, dit le Fils de Dieu, que « cet adversaire implacable ne nous mène devant « le juge, et que le juge ne nous livre à l'exécuteur

[1] *Joan.* VII, 7.
[2] *Ibid.* VIII, 37.
[3] *Hebr.* VI, 6.
[4] *Tit.* I, 16.

[1] *De Gubernat. Dei*, lib. VIII, n° 2, p. 188.
[2] *Job.* XXI, 14.
[3] *Matth.* XXV, 41. *Luc.* XIII, 27.
[4] *Matth.* XIII, 42.

« qui nous jettera dans un cachot. Je vous dis en « vérité, vous ne sortirez point de cette prison « jusqu'à ce que vous ayez payé jusqu'à la dernière « obole ; » tout ce que vous devez à Dieu et à sa justice : *Amen dico tibi, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem* [1]. Ainsi accommodons-nous, pendant qu'il est temps, avec ce redoutable adversaire ; réconcilions-nous, faisons notre paix avec la vérité que nous haïssons injustement. « Elle n'est pas éloignée de nous : » *Non longe est ab unoquoque nostrum* [2] ; elle est au fond de nos cœurs ; c'est là où nous la pouvons embrasser ; et quand vous l'en auriez tout à fait chassée, vous pouvez l'y rappeler aisément si vous vous rendez attentifs à ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

C'est un effet admirable de la Providence qui régit le monde, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les éléments, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers ont reçu leurs lois particulières, qui, ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité suivant l'ordre immuable de sa sagesse. S'il est ainsi, chrétiens, que toute la nature ait sa loi, l'homme a dû aussi recevoir la sienne ; mais avec cette différence, que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître : au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle-même avec un éclat encore plus vif que le sien ; afin que, la voyant, il l'aime, et que l'aimant il la suive par un mouvement volontaire.

C'est en cette sorte, âmes saintes, que nous portons en nous-mêmes et la loi de l'équité naturelle, et la loi de la justice chrétienne. La première nous est donnée avec la raison en naissant dans cet ancien monde, selon cette parole de l'Évangile, que « Dieu illumine tout homme venant au monde [3] ; » et la seconde nous est inspirée avec la foi, qui est la raison des chrétiens, en renaissant dans l'Église qui est le monde nouveau ; et c'est pourquoi le baptême s'appelait dans l'ancienne Église le mystère d'illumination, qui est une phrase apostolique tirée de la divine épître aux Hébreux [4].

Ces lois ne sont autre chose qu'un extrait fidèle de la vérité primitive, qui réside dans l'esprit de Dieu ; et c'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte que la vérité est en nous. Mais si nous ne l'avons pas épargnée dans le sein même de Dieu, il ne faut pas s'étonner que nous la combattions en nos consciences. De quelle sorte, chrétiens ? il vous sera utile de le bien entendre ; et c'est pourquoi je tâcherai de vous l'expliquer.

Je vous ai dit, dans le premier point, qu'en vain les pécheurs attaquaient en Dieu cette vérité originale ; ils se perdent tout seuls, elle n'est ni corrompue ni diminuée. Mais il n'en est pas de la sorte de cette vérité inhérente en nous : car comme nous la touchons de plus près, et que nous pouvons, pour ainsi dire, mettre nos mains dessus, nous pouvons aussi, pour notre malheur, la mutiler et la corrompre, la falsifier et l'obscurcir. Et il ne faut pas s'étonner si cette haine secrète par laquelle le pécheur s'efforce de la détruire dans l'original et dans sa source, le porte à l'altérer autant qu'il peut dans les copies et dans les ruisseaux. Mais ceci est trop vague et trop général ; venons à des idées plus particulières.

Je veux donc dire, messieurs, que nous falsifions dans nos consciences la règle de vérité qui doit gouverner nos mœurs, afin de ne voir pas quand nous faisons mal : et voici en quelle manière.

Deux choses sont nécessaires pour nous connaître nous-mêmes et la justice de nos actions : que nous ayons les règles dans leur pureté, et que nous nous regardions dedans comme dans un miroir fidèle. Car en vain le miroir est-il bien placé, en vain sa glace est-elle polie : si vous n'y tournez le visage, il ne sert de rien pour vous reconnaître ; non plus que la règle de la vérité, si vous n'en approchez pas pour y contempler quel vous êtes.

C'est ici que nous errons doublement ; car nous altérons la règle, et nous nous déguisons nos mœurs à nous-mêmes. Comme une femme mondaine, amoureuse jusqu'à la folie de cette beauté d'un jour, qui peint la surface du visage pour cacher la laideur qui est au dedans ; lorsqu'en consultant son miroir elle ne trouve ni cet éclat ni cette douceur que sa vanité désire, elle s'en prend premièrement au cristal, elle cherche ensuite un miroir qui flatte. Que si elle ne peut tellement corrompre la fidélité de sa glace, qu'elle ne lui montre toujours beaucoup de laideur, elle s'avise d'un autre moyen : elle se plâtre, elle se farde, elle se déguise, elle se donne de fausses couleurs ; elle se pare, dit saint Ambroise [1], d'une bonne grâce achetée, elle repait sa vanité, et laisse jouir son orgueil du spectacle d'une beauté

[1] *Matth.* v, 25, 26.
[2] *Act.* XVII, 27.
[3] *Joan.* I, 9.
[4] *Hebr.* VI, 4.

[1] *De Virginib.* lib. I, cap. VI, nos 28, 29, t. II, col. 153.

imaginaire. C'est à peu près ce que nous faisons, lorsque notre vie mauvaise [nous rend odieux à nous-mêmes]. Lorsque nous courons après nos désirs, notre âme se défigure et perd toute sa beauté : si, en cet état déplorable nous nous présentons quelquefois à cette règle de vérité écrite en nos cœurs, notre difformité nous étonne, elle fait horreur à nos yeux ; nous nous plaignons de la règle. Ces lois austères, dont on nous effraye, ne sont pas les lois de l'Évangile ; elles ne sont pas si fâcheuses, ni si ennemies de l'humanité : nous éloignons ces dures maximes, et nous mettons en leur place, ainsi qu'une glace flatteuse, des maximes d'une piété accommodante. Cette loi de la dilection des ennemis, cette sévérité de la pénitence et de la mortification chrétienne, ce précepte terrible du détachement du monde, de ses vanités et de ses pompes, ne se doit pas prendre au pied de la lettre ; tout cela tient plus du conseil que du commandement absolu.

Mais, chrétiens, il est malaisé de détruire tout à fait en nous cette règle de vérité, qui est si profondément empreinte en nos âmes ; et quelque petit rayon qui nous en demeure, c'est assez pour convaincre nos mauvaises mœurs et notre vie licencieuse. Cette pensée nous chagrine ; mais notre amour-propre s'avance à propos pour nous ôter cette inquiétude : il nous présente un fard agréable, il donne de fausses couleurs à nos intentions ; il dore si bien nos vices, que nous les prenons pour des vertus.

Voilà, mes frères, les deux manières par lesquelles nous falsifions et l'Évangile et nous-mêmes : nous craignons de le découvrir en sa vérité, et de nous voir nous-mêmes tels que nous sommes. Nous ne pouvons nous résoudre à nous accorder avec l'Évangile par une conduite réglée ; nous tâchons de nous approcher en déguisant l'un et l'autre, faisant de l'Évangile un assemblage monstrueux de vrai et de faux, et de nous-mêmes un personnage de théâtre qui n'a que des actions empruntées, et à qui rien ne convient moins que ce qu'il paraît.

Et en effet, chrétiens, lorsque nous formons tant de doutes et tant d'incidents, que nous réduisons l'Évangile et la doctrine des mœurs à tant de questions artificieuses ; que faisons-nous autre chose, sinon de chercher des déguisements ? et que servent tant de questions, sinon à nous faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité ? Ne faisons ici la guerre à personne, sinon à nous-mêmes et à nos vices ; mais disons hautement dans cette chaire, que ces pécheurs subtils et ingénieux, qui tournent l'Évangile de tant de côtés, qui trouvent des raisons de douter sur l'exécution de tous les préceptes, qui fatiguent les casuistes par leurs consultations infinies, ne travaillent ordinairement qu'à nous envelopper la règle des mœurs. « Ce sont des « hommes, dit saint Augustin, qui se tourmen« tent beaucoup pour ne trouver pas ce qu'ils « cherchent, » *nihil laborant nisi non invenire quod quærunt* [1] : ou plutôt ce sont ceux dont parle l'apôtre, qui n'ont jamais de maximes fixes ni de conduite certaine ; « qui apprennent tou« jours, et cependant n'arrivent jamais à la science « de la vérité, » *semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* [2].

Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que doivent être les enfants de Dieu. A Dieu ne plaise que nous croyions que la doctrine chrétienne soit toute en questions et en incidents ! l'Évangile nous a donné quelques principes, Jésus-Christ nous a appris quelque chose ; son école n'est pas une académie, où chacun dispute ainsi qu'il lui plaît. Qu'il puisse se rencontrer quelquefois des difficultés extraordinaires, je ne m'y veux pas opposer ; mais je ne crains point de vous assurer que, pour régler notre conscience sur la plupart des devoirs du christianisme, la simplicité et la bonne foi sont deux grands docteurs, qui laissent peu de choses indécises. Pourquoi donc subtilisez-vous sans mesure ? Aimez vos ennemis, faites-leur du bien. Mais c'est une question, direz-vous, ce que signifie cet amour ; si aimer ne veut pas dire, ne les haïr point : et pour ce qui regarde de leur faire du bien, il faut savoir dans quel ordre et s'il ne suffit pas de venir à eux après que vous aurez épuisé votre libéralité sur tous les autres ; et alors ils se contenteront, s'il leur plaît, de vos bonnes volontés.

Raffinements ridicules ! aimer, c'est-à-dire, aimer. L'ordre de faire du bien à vos ennemis dépend des occasions particulières que Dieu vous présente, pour rallumer, s'il se peut en eux, le feu de la charité que vos inimitiés ont éteint : pourquoi raffiner davantage ? Grâce à la miséricorde divine, la piété chrétienne ne dépend pas des inventions de l'esprit humain ; et pour vivre selon Dieu en simplicité, le chrétien n'a pas besoin d'une grande étude, ni d'un grand appareil de littérature : « Peu de choses lui suffisent, dit « Tertullien, pour connaître de la vérité ce qu'il « lui en faut pour se conduire : » *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est* [3].

Qui nous a donc produit tant de doutes, tant de fausses subtilités, tant de dangereux adoucissements sur la doctrine des mœurs, si ce n'est que nous voulons tromper et être trompés ? De

[1] *De Genes. contra Manich.* lib. II, cap. II, t. I, col. 665.
[2] II. *Tim.* III, 7.
[3] *De Anim.* n° 2.

là tant de questions et tant d'incidents qui raffinent sur les chicanes et les détours du barreau. Vous avez dépouillé cet homme pauvre, et vous êtes devenu un grand fleuve engloutissant les petits ruisseaux; mais vous ne savez pas par quels moyens, ni je ne me soucie de le pénétrer : soit que ce soit en levant les bondes des digues, soit par quelque machine plus délicate; enfin vous avez mis cet étang à sec, et il vous redemande ses eaux. Que m'importe, ô grande rivière qui regorges de toutes parts, en quelle manière et par quels détours ses eaux ont coulé en ton sein! je vois qu'il est desséché, et que vous l'avez dépouillé de son peu de bien. Mais il y a ici des questions et, sans doute, des questions importantes; tout cela pour obscurcir la vérité. C'est pourquoi saint Augustin a raison de comparer ceux qui les forment à des hommes « qui soufflent sur de la poussière, et se jettent de la terre aux yeux, » *sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos* [1]. Eh quoi, vous étiez dans le grand chemin de la charité chrétienne; la voie vous paraissait toute droite, et vous avez soufflé sur la terre! mille vaines contentions, mille questions de néant se sont excitées, qui ont troublé votre vue comme une poussière importune, et vous ne pouvez plus vous conduire : un nuage vous couvre la vérité, vous ne la voyez qu'à demi.

Mais c'en est assez, chrétiens, pour convaincre leur mauvaise vie. Car encore que nous tournions le dos au soleil, et que nous tâchions par ce moyen de nous envelopper dans notre ombre, les rayons qui viennent de part et d'autre nous donnent toujours assez de lumière. Encore que nous détournions nos visages de peur que la vérité ne nous éclaire de front, elle envoie par les côtés assez de lumière pour nous empêcher de nous méconnaître. Accourez ici, amour-propre; avec tous vos noms, toutes vos couleurs, tout votre art, et tout votre fard, venez peindre nos actions, venez colorer nos vices : ne nous donnez point de ce fard grossier qui trompe les yeux des autres; déguisez-nous si délicatement et si finement, que nous ne nous connaissions plus nous-mêmes.

Je n'aurais jamais fait, messieurs, si j'entreprenais aujourd'hui de vous raconter tous les artifices par lesquels l'amour-propre nous cache à nous-mêmes, en nous donnant de faux jours, en nous faisant prendre le change, en détournant notre attention ou en charmant notre vue. Disons quelques-unes de ses finesses; mais donnons en même temps une règle sûre pour en découvrir la malice. Vous allez voir, chrétiens, comment il nous persuade premièrement que nous sommes bien convertis, quoique l'amour du monde règne encore en nous; et pour nous pousser plus avant, que nous sommes zélés, quoique nous ne soyons pas même charitables.

Voici comme il s'y prend pour nous convertir : prêtez l'oreille, messieurs, et écoutez les belles conversions que fait l'amour-propre. Il y a presque toujours en nous quelque commencement imparfait et quelque désir de vertu, dont l'amour-propre relève le prix, et qu'il fait passer pour la vertu même : c'est ainsi qu'il commence à nous convertir. Mais il faut s'affliger de ses crimes; il trouvera le secret de nous donner de la componction. Nous serions bien malheureux, chrétiens, si le péché n'avait pas ses temps de dégoût, aussi bien que toutes nos autres occupations. Ou le chagrin, ou la plénitude fait qu'il nous déplaît quelquefois : c'est la contrition que fait l'amour-propre. Bien plus, j'ai appris du grand saint Grégoire [1] : que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, pour les enraciner dans l'humilité; aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les siens un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à les enfler par la vanité : ceux-là se croient de grands pécheurs, ceux-ci se persuadent souvent qu'ils sont de grands saints. Ainsi le malheureux Balaam admirant les tabernacles des justes s'écrie tout touché, ce semble : « Que mon âme meure de la « mort des justes [2] ! » est-il rien de plus pieux? Mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, le même donne aussitôt des conseils pernicieux contre leur vie. Ce sont les profondeurs de Satan, comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse, *altitudines Satanæ* [3]; mais il fait jouer pour cela les ressorts délicats de notre amour-propre. C'est lui qui fait passer ces dégoûts qui viennent ou de chagrin ou d'humeur, pour la componction véritable; et des désirs qui semblent sincères, pour des résolutions déterminées. Mais je veux encore vous accorder que le désir peut être sincère : mais ce sera toujours un désir, et non une résolution déterminée; c'est-à-dire, ce sera toujours une fleur : mais ce ne sera jamais un fruit, et c'est ce que Jésus-Christ cherche sur ses arbres.

Pour nous détromper, chrétiens, des tromperies de notre amour-propre, la règle est de nous juger par les œuvres. C'est la seule règle infaillible, parce que c'est la seule que Dieu nous donne; il s'est réservé de juger les cœurs par

[1] *Conf.* lib. XII, cap. XVI, t. I, col. 316.

[1] *Pastor.* part. III, cap. XXX, t. II, col. 87.
[2] *Num.* XXIII, 10.
[3] *Apoc.* II, 24.

leurs dispositions intérieures, et il ne s'y trompe jamais : il nous a donné les œuvres, comme la marque pour nous reconnaître ; c'est la seule qui ne trompe pas. Si votre vie est changée, c'est le sceau de la conversion de votre cœur. Mais prenez garde encore en ce lieu aux subtilités de l'amour-propre : prenez garde qu'il ne change un vice en un autre, et non pas le vice en vertu ; que l'amour du monde ne règne en vous sous un autre titre ; que ce tyran, au lieu de remettre le trône à Jésus-Christ le légitime Seigneur, n'ait laissé un successeur de sa race, enfant aussi bien que lui de la même convoitise. Venez à l'épreuve des œuvres ; mais ne vous contentez pas de quelques aumônes, ni de quelque demi-restitution. Ces œuvres dont nous parlons, qui sont le sceau de la conversion, doivent être des œuvres pleines devant Dieu, comme parle l'Écriture sainte : *Non invenio opera tua plena coram Deo meo*[1] : « Je ne trouve point vos œuvres pleines devant « mon Dieu : » c'est-à-dire, qu'elles doivent embrasser toute l'étendue de la justice chrétienne et évangélique.

Après vous avoir montré de quelle sorte l'amour-propre convertit les hommes, je vous ai promis de vous dire comment il fait semblant d'allumer leur zèle. Je l'expliquerai en un mot ; c'est qu'il est naturel à l'homme de vouloir tout régler, excepté lui-même. Un tableau qui n'est pas posé en sa place choque la justesse de notre vue ; nous ne souffrons rien au prochain, nous n'avons de la facilité ni de l'indulgence pour aucune faute des autres. Ce grand dérèglement vient d'un bon principe ; c'est qu'il y a en nous un amour de l'ordre et de la justice qui nous est donné pour nous conduire. Cette inclination est si forte, qu'elle ne peut demeurer inutile : c'est pourquoi si nous ne l'occupons au dedans de nous, elle s'amuse au dehors ; elle se tourne à régler les autres, et nous croyons être fort zélés quand nous détestons le mal dans les autres. Il plaît à l'amour-propre que nous exercions ou plutôt que nous consumions et que nous épuisions ainsi notre zèle.

Faites ce que vous voulez qu'on vous fasse ; employez pour vous la même mesure dont vous vous servez pour les autres, toutes les ruses de l'amour-propre seront éventées. N'ayez pas deux mesures, l'une pour le prochain et l'autre pour vous, « car c'est chose abominable devant le Sei« gneur[2] : » n'ayez pas une petite mesure où vous ne mesuriez que vous-même, pour régler vos devoirs ainsi qu'il vous plaît ; car cela attire la colère de Dieu. *Mensura minor iræ plena*, « La « fausse mesure est pleine de la colère de Dieu, » dit le prophète Michée[1]. Prenez la grande mesure du christianisme, la mesure de la charité ; mesure pleine et véritable, qui enferme le prochain avec vous, et qui vous range tous deux sous la même règle et sous les mêmes devoirs, tant de l'équité naturelle que de la justice chrétienne. Ainsi ce grand ennemi de la vérité intérieure, l'amour-propre, sera détruit en nous-mêmes : mais s'il vit encore, voici qui lui doit donner le coup de la mort ; la vérité dans les autres hommes convainquant et reprenant les mauvaises œuvres : c'est le dernier effort qu'elle fait, et c'est là qu'elle reçoit les plus grands outrages.

TROISIÈME POINT.

S'il appartient à la vérité de régler les hommes, et de les juger souverainement ; à plus forte raison, chrétiens, elle a droit de les censurer et de les reprendre. C'est pourquoi nous apprenons par les saintes Lettres, que l'un des devoirs les plus importants de ceux qui sont établis pour être les dépositaires de la vérité, c'est de reprendre sévèrement les pécheurs ; et il faut que nous apprenions de saint Augustin, quelle est l'utilité d'un si saint emploi.

Ce grand homme nous l'explique en un petit mot au livre de la Correction et de la Grâce[2], où, faisant la comparaison des préceptes que l'on nous donne avec les reproches que l'on nous fait, et recherchant à fond, selon sa coutume, l'utilité de l'un et de l'autre, il dit que « comme « on nous enseigne par le précepte ce que nous « avons à faire, on nous montre par les reproches, « que si nous ne le faisons pas, c'est par notre « faute. »

Et en effet, chrétiens, c'est là le fruit principal de telle censure : car quelque front qu'aient les pécheurs, le péché est toujours timide et honteux. C'est pourquoi qui médite un crime, médite pour l'ordinaire une excuse : c'est surprise, c'est fragilité, c'est une rencontre imprévue ; il se cache ainsi à lui-même plus de la moitié de son crime. Dieu lui suscite un censeur charitable mais rigoureux, qui, perçant toutes ses défenses, lui fait sentir que c'est par sa faute, et lui ôtant tous les vains prétextes, ne lui laisse que son péché avec sa honte. Si quelque chose le peut émouvoir, c'est sans doute cette sévère correction ; et c'est pourquoi le divin apôtre ordonne à Tite, son cher disciple, d'être dur et inexorable en quelques rencontres : « Reprenez-les, dit-il, du« rement : » *Increpa illos dure*[3] : c'est-à-dire,

[1] *Apoc.* III, 2.
[2] *Prov.* XX, 23.

[1] *Mich.* VI, 10.
[2] *Cap.* III, n° 5, t. X, col. 752.
[3] *Tit.* I, 13.

qu'il faut jeter quelquefois au front des pécheurs impudents des vérités toutes sèches, qui les fassent rentrer en eux-mêmes d'étonnement et de surprise; et si les corrections doivent emprunter en plusieurs rencontres une certaine douceur de la charité qui est tendre et compatissante, elles doivent aussi emprunter souvent quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité qui est inflexible.

Si jamais la vérité se rend odieuse, c'est particulièrement, chrétiens, dans la fonction dont je parle. Les pécheurs, toujours superbes, ne peuvent endurer qu'on les reprenne : quelque véritables que soient les reproches, ils ne manquent point d'artifices pour les éluder; et après ils se tourneront contre vous : c'est pourquoi le grand saint Grégoire les compare à des hérissons [1]. Étant éloigné de cet animal, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps : quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une boule; et celui que vous découvrez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt que vous le tenez dans vos mains. Il en est ainsi de l'homme pécheur : vous avez découvert toutes ses menées, et démêlé toute son intrigue; enfin vous avez reconnu tout l'ordre du crime, vous voyez ses pieds, son corps et sa tête : aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, par mille adresses il vous retire ses pieds, il couvre soigneusement tous les vestiges de son crime, il vous cache sa tête, il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire, toute la suite de son intrigue dans un tissu artificieux d'une histoire embarrassée et faite à plaisir : ce que vous pensiez avoir vu si distinctement n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni fin ni commencement; et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue parmi ces vaines défaites. Ainsi étant retranché et enveloppé en lui-même, il ne vous présente plus que des piquants; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire votre honneur blessé par quelque outrage : le moindre que vous recevrez sera le reproche de vos vains soupçons.

« Et donc, dit le saint apôtre, je suis devenu « votre ennemi en vous disant la vérité? » *Ergo inimicus vobis factus sum verum dicens vobis* [2]? Il est ainsi, chrétiens, et tel est l'aveuglement des hommes pécheurs. Qu'on discoure de la morale, qu'on déclame contre les vices; pourvu qu'on ne leur dise jamais comme Nathan : « C'est vous-même qui êtes cet homme [3], » c'est à vous qu'on parle, ils écouteront volontiers une satire publique des mœurs de leur siècle, et cela, pour quelle raison? C'est qu'ils aiment, dit saint Augustin [1], la lumière de la vérité, mais ils ne peuvent souffrir ses censures : *Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem.* « Elle leur plaît quand elle se découvre, parce « qu'elle est belle; elle commence à les choquer « quand elle les découvre eux-mêmes, » parce qu'ils sont difformes : *Amant eam cum seipsam indicat, et oderunt eam cum eos ipsos indicat.* Aveugles, qui ne voient pas que c'est par la même lumière que le soleil se montre lui-même et tous les autres objets! Ils veulent cependant, les insensés, que la vérité se découvre à eux sans découvrir quels ils sont; et « il leur arrivera au con« traire, par une juste vengeance, que la lumière « de la vérité mettra en évidence leurs mauvai« ses œuvres, pendant qu'elle-même leur sera « cachée : » *Inde retribuet eis, ut qui se ab ea manifestari nolunt, et eos nolentes manifestet, et eis ipsa non sit manifesta.*

Par conséquent, chrétiens, que les hommes, qui ne veulent pas obéir à la vérité, souffrent du moins qu'on les reprenne; s'ils la dépossèdent de son trône, du moins qu'ils ne la retiennent pas tout à fait captive; s'ils la dépouillent avec injustice de l'autorité du commandement, qu'ils lui laissent du moins la liberté de la plainte. Quoi! veulent-ils encore étouffer sa voix? veulent-ils qu'on loue leurs péchés, ou du moins qu'on les dissimule; comme si, faire bien ou mal, c'était une chose indifférente? Ce n'est pas ainsi, chrétiens, que l'Évangile l'ordonne; il veut que la censure soit exercée, et que les pécheurs soient repris : parce que, dit saint Augustin [2], « s'il y a quelque espérance de salut pour « eux, c'est par là que doit commencer leur « guérison, et s'ils sont endurcis et incorrigi« bles, c'est par là que doit commencer leur « supplice. »

« Mais j'espère de vous, chrétiens, quelque « chose de meilleur, encore que je vous parle « de la sorte : » *Confidimus autem de vobis meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur* [3], Voici les jours de salut, voici le temps de conversion dans lesquels on verra la presse autour des tribunaux de la pénitence : c'est principalement dans ces augustes tribunaux que la vérité reprend les pécheurs, et exerce sa charitable mais vigoureuse censure. Ne désirez pas qu'on vous flatte, où vous-mêmes vous vous rendez vos accusateurs. N'imitez pas ces méchants dont

[1] *Pastor.* part. III, cap. XI, t. II, col. 46.
[2] *Gal.* IV, 16.
[3] II. *Reg.* XII, 7.

[1] *Conf.* lib. X, cap. XXIII, t. I, col. 183.
[2] *De Corrept. et Grat.* cap. XIV, n° 43, t. X, col. 774.
[3] *Hebr.* VI, 9.

parle le prophète Isaïe, « qui disent à ceux qui regardent : « Ne regardez pas ; et à ceux qui sont « préposés pour voir : Ne voyez pas pour nous « ce qui est droit ; dites-nous des choses qui nous « plaisent, trompez-nous par des erreurs agréa- « bles : « *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores, auferte a me viam, declinate a me semitam*[1] ; « ôtez-nous cette voie, « elle est trop droite ; « ôtez-nous ce sentier, » il est trop étroit : enseignez-nous des voies détournées où nous puissions nous sauver avec nos vices, et nous convertir sans changer nos cœurs ; car c'est ce que désirent les pécheurs rebelles. Au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon, et que le pécheur devienne juste, ils imaginent une autre espèce de conversion où le mal soit changé en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice ; et ils cherchent, jusqu'au tribunal de la pénitence, des flatteurs qui les entretiennent dans cette pensée.

Loin de tous ceux qui m'écoutent une disposition si funeste ! Cherchez-y des amis et non des trompeurs, des juges et non des complices, des médecins charitables et non des empoisonneurs. Ne vous contentez pas de replâtrer ou il faut toucher jusqu'aux fondements. C'est un commencement de salut d'être capables des remèdes forts : votre plaie invétérée n'est pas en état d'être guérie par des lénitifs, il est temps d'appliquer le fer et le feu. Ne cherchez ni complaisance, ni tempérament, ni adoucissement, ni condescendance. Venez, venez rougir tout de bon, tandis que la honte est salutaire : venez vous voir tous tels que vous êtes, afin que vous ayez horreur de vous-mêmes ; et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges, et non-seulement de louanges, mais d'une gloire éternelle : *ut Deo miserante... desinat agere pudenda et dolenda, atque agat laudanda atque gratanda*[2].

Mais ne faut-il pas user de condescendance ? n'est-ce pas une doctrine évangélique, qu'il faut s'accommoder à l'infirmité humaine ? Il le faut, n'en doutez pas, chrétiens ; mais voici l'esprit véritable de la condescendance chrétienne. Elle doit être dans la charité, et non pas dans la vérité ; je veux dire, il faut que la charité compatisse, et non pas que la vérité se relâche ; il faut supporter l'infirmité, mais non pas l'excuser ni lui complaire : il faut imiter saint Cyprien, dont saint Augustin a dit ces beaux mots : « que con- « sidérant les pécheurs, il les tolérait dans l'É- « glise par la patience de la charité, « et voilà la condescendance chrétienne ; mais que « tout « ensemble il les reprenait par la force de la vé- « rité, » et voilà la vigueur apostolique : *Et veritatis libertate redarguit, et charitatis virtute sustinuit*[1]. Car pour ce qui est de la vérité et de la doctrine, il n'y a plus à espérer d'accommodement ; et en voici la raison : Jésus-Christ a examiné une fois jusqu'où devait s'étendre la condescendance ; lui qui connaît parfaitement la faiblesse humaine, et le secours qu'il lui donne, a mesuré pour jamais l'une et l'autre avec ses préceptes : ces grands conseils de perfection, quitter tous ses biens, les donner aux pauvres, renoncer pour jamais aux honneurs du siècle, passer toute sa vie dans la continence, il les propose bien dans son Évangile ; mais comme ils sont au delà des forces communes, il n'en fait pas une loi, il n'en impose pas l'obligation : s'il a eu sur nous quelque grand dessein que notre faiblesse ne pût pas porter, il en a différé l'accomplissement jusqu'à ce que l'infirmité eût été munie du secours de son Saint-Esprit : *Non potestis portare modo*[2]. Vous voyez donc, chrétiens, qu'il a pensé sérieusement, en esprit de douceur et de charité paternelle, jusqu'où il relâcherait et dans quelles bornes il retiendrait notre liberté. Il n'est plus temps maintenant de rien adoucir, après qu'il a apporté lui-même tous les adoucissements nécessaires : tout ce que la licence humaine présume au delà, n'est plus de l'esprit du christianisme ; c'est l'ivraie parmi le bon grain : c'est ce mystère d'iniquité prédit par le saint apôtre[3], qui vient altérer la saine doctrine.

La même vérité qui est sortie de sa bouche nous jugera au dernier jour : conformité entre l'un et l'autre état. Telle qu'il l'a prononcée, telle elle paraîtra pour prononcer notre sentence : « Ce sera le précepte qui deviendra une sen- « tence : « *Justitia convertetur in judicium*[4]. Là elle paraît comme dans une chaire pour nous enseigner, là dans un tribunal pour nous juger ; mais elle sera la même en l'un et en l'autre. Mais telle qu'elle est dans l'une et dans l'autre, telle doit-elle être dans notre vie : car quiconque n'est pas d'accord avec la règle, elle le repousse et le condamne ; quiconque vient se heurter contre cette rectitude inflexible, nous vous l'avons déjà dit, il faut qu'elle les rompe et les brise.

Désirons donc ardemment que la règle de la vérité se trouve en nos mœurs telle que Jésus-

[1] *Is.* XXX, 10, 11.
[2] *S. Aug. de Corr. et Grat.* cap. V, n° 7, t. X, col. 753.

[1] *De Bapt. cont. Donat.* lib. V, cap. XVII, n° 23, t. IX, col. 153.
[2] *Joan.* XVI, 12.
[3] II. *Thess.* II, 7.
[4] *Ps.* XCIII, 15.

Christ l'a prononcée. Mais afin qu'elle se trouve en notre vie, désirons aussi, chrétiens, qu'elle soit en sa pureté dans la bouche et la doctrine de ceux à qui nous en avons donné la conduite : qu'ils nous reprennent, pourvu qu'ils nous guérissent; qu'ils nous blessent, pourvu qu'ils nous sauvent; qu'ils disent ce qu'il leur plaira, pourvu qu'ils disent la vérité.

Mais, après que nous l'aurons entendue, considérons, chrétiens, que le jugement de Dieu est terrible sur ceux qui la connaissent et qui la méprisent. Ceux à qui la vérité chrétienne n'a pas été annoncée, seront ensevelis, dit saint Augustin [1], comme des morts dans les enfers; mais ceux qui savent la vérité, et qui pèchent contre ses préceptes, ce sont ceux dont David a dit, qu'ils y descendront tout vivants : *Descenderunt in infernum viventes* [2]. Les autres y sont comme entraînés et précipités, ceux-ci y descendent de leur plein gré; ceux-là y seront comme des morts, et les autres comme des vivants. Cela veut dire, messieurs, que la science de la vérité leur donnera un sentiment si vif de leurs peines, que les autres, en comparaison, quoique tourmentés très-cruellement, sembleront comme morts et insensibles. Et quelle sera cette vie? c'est qu'ils verront éternellement cette vérité qu'ils ont combattue; de quelque côté qu'ils se tournent, toujours la vérité sera contre eux : *In opprobrium, ut videant semper* [3] : en quelques autres profonds qu'ils aient tâché de la receler pour ne point entendre sa voix, elle percera leurs oreilles par des cris terribles; elle leur paraîtra toute nue; inexorable, inflexible, armée de tous ses reproches pour confondre éternellement leur ingratitude.

Ah ! mes frères, éloignons de nous un si grand malheur : enfants de lumière et de vérité nous devons aimer la lumière, même celle qui nous convainc; nous devons adorer la vérité, même celle qui nous condamne. Et toutefois, chrétiens, si nous sommes bien conseillés, ne soyons pas longtemps en querelle avec un ennemi si redoutable; accommodons-nous, pendant qu'il est temps, avec ce puissant adversaire : ayons la vérité pour amie; suivons sa lumière qui va devant nous, et nous ne marcherons point parmi les ténèbres. Allons droitement et honnêtement comme des hommes qui sont en plein jour, et dont toutes les actions sont éclairées; et à la fin nous arriverons à la clarté immortelle, et au plein jour de l'éternité. *Amen.*

[1] *Enarr. in Ps.* LIV, n° 10, t. IV, col. 510.
[2] *Ps.* LIV, 16.
[3] *Dan.* XII, 2.

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

PRÊCHÉ A METZ.

SUR LA SATISFACTION.

Nécessité de la satisfaction : qualités qu'elle doit avoir. Conduite que les confesseurs sont obligés de tenir à l'égard des pénitents : jugement qu'ils s'attirent par leur lâche condescendance. Dispositions avec lesquelles les pécheurs doivent accomplir la pénitence.

Non potest mundus odisse vos; me autem odit quia ego testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt.

Le monde ne saurait vous haïr; mais pour moi, il me hait parce que je rends témoignage contre lui que ses œuvres sont mauvaises. Joan. VII, 7.

L'évangile du jour nous apprend que le Sauveur va en Jérusalem, pour y célébrer la fête des tabernacles. Cette fête des tabernacles était comme un mémorial éternel du long et pénible pèlerinage des enfants d'Israël allant à la terre promise; et tout ensemble représentait le pèlerinage des enfants de Dieu allant à leur céleste patrie.

Briève explication de cette fête. Nous lisons au Lévitique, que, parmi le grand nombre de victimes qu'on offrait à Dieu pendant le cours de cette solennité, on ne manquait pas de lui présenter tous les jours un sacrifice pour le péché. Par là, que devons-nous apprendre, sinon que pendant le temps de notre voyage nous devons offrir à Dieu tous les jours le sacrifice pour nos péchés? Et quel est ce sacrifice pour nos péchés, sinon les satisfactions qui sont les vrais fruits de la pénitence? C'est de quoi nous parlerons, [après avoir imploré] l'assistance du Saint-Esprit.

Ce que dit le Fils de Dieu, que le monde le hait à cause du témoignage qu'il rend que ses œuvres sont mauvaises, se vérifie particulièrement dans le sacrement de la pénitence : c'est principalement dans la pénitence que Jésus-Christ rend témoignage contre les péchés. Il rend bien témoignage contre les péchés par la prédication de la parole; car sa parole n'est autre chose qu'une lumière que Dieu élève au milieu de l'Église, afin que les œuvres de ténèbres soient découvertes et condamnées; mais cela ne se fait qu'en général : au lieu que, dans le sacrement de la pénitence, Dieu parle à la conscience d'un chacun de ses péchés particuliers : non-seulement il ordonne qu'on les accuse, mais encore qu'on les condamne et qu'on les punisse. De là les satisfactions que l'on nous impose, les peines et les pénitences qu'on nous commande. C'est aussi pour cette rai-

son que plusieurs fuient Jésus-Christ dans la pénitence : *Quia testimonium perhibeo.* Ils évitent de se confesser, parce qu'ils appréhendent, disent-ils, de trouver quelque confesseur fâcheux et sévère. Pour leur ôter cette pensée lâche qui entretient leur impénitence, expliquons toute la matière de la satisfaction, selon les sentiments de l'Église et du saint concile de Trente : 1° la nécessité de la satisfaction; 2° quelle elle doit être; 3° dans quel esprit nous la devons faire.

PREMIER POINT.

La nécessité. Il ne faudrait point chercher d'autres preuves que les exemples des saints pénitents : faut en rapporter quelques-uns. Si tous ceux auxquels Dieu a inspiré le désir de la pénitence, il leur inspire aussi dans le même temps la volonté de le satisfaire, on doit conclure nécessairement que ces deux choses sont inséparables; et si nous refusons de suivre les pas de ceux qui nous ont précédés dans la voie de la pénitence, nous ne devons jamais espérer le pardon qu'ils ont obtenu : ce que nous verrons encore plus évidemment, si nous concevons la raison par laquelle ils se sentaient pressés de satisfaire à Dieu pour leurs crimes. C'est qu'ils étaient très-persuadés que pour se relever de la chute où le péché nous a fait tomber, il ne suffit pas de changer sa vie, ni de corriger ses mœurs déréglées : car, comme remarque excellemment le grand saint Grégoire : « Ce n'est pas assez pour payer ses « dettes, que de n'en faire plus de nouvelles, mais « il faut acquitter celles qui sont créées; et lors- « qu'on injurie quelqu'un, il ne suffit pas pour le « satisfaire de mettre fin aux injures que nous lui « disons, mais encore outre cela la justice nous « ordonne de lui en faire réparation; et lorsqu'on « cesse d'écrire, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on « efface ce qui est déjà écrit, il faut passer la « plume sur l'écriture que nous avons faite, ou « bien déchirer le papier [1]. » Il en est de même de nos péchés : tout autant de péchés que nous commettons, autant de dettes contractons-nous envers la justice divine. Il ne suffit donc pas de n'en faire plus de nouvelles, mais il faut payer les anciennes : et lorsque nous nous abandonnons au péché, quelle injure ne disons-nous pas contre Dieu? Nous disons qu'il n'est pas notre créateur, ni notre juge, ni notre Père, ni notre Sauveur, etc. Est-ce donc assez, chrétiens, de cesser de lui dire de telles injures, et ne sommes-nous pas obligés, de plus, à lui en faire la satisfaction nécessaire? Enfin quand nous péchons, nous écrivons sur nos cœurs : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo... super latitudinem cordis eorum* [1] : « Le péché de Juda est écrit avec un poin- « çon de fer sur la table de leur cœur. » Ne croyons donc pas faire assez, lorsque nous ne continuons pas d'écrire; cela n'efface pas ce qui est écrit : il faut passer la plume, par les exercices laborieux qui nous sont prescrits dans la pénitence, sur ces tristes et malheureux caractères; il faut déchirer le papier sur lequel ils ont été imprimés; c'est-à-dire, qu'il faut déchirer nos cœurs : *Scindite corda vestra* [2] : ainsi ils seront effacés.

Mais pour pénétrer jusque dans le fond cette vérité catholique, considérons sérieusement quelle est la nature de la pénitence. Le sacrement de la pénitence est un échange mystérieux qui se fait, par la bonté divine, de la peine éternelle en une temporelle. « Si les pénitents deviennent « eux-mêmes leurs juges et les vengeurs de leurs « iniquités, en exerçant contre eux-mêmes les « peines volontaires d'une justice sévère; ils com- « mueront les supplices éternels dans ces peines « passagères qu'ils s'imposeront : « *Quod si ipsi sibi judices fiant et veluti suæ iniquitatis ultores, hic in se voluntariam pœnam severissimæ animadversionis exerceant; temporalibus pœnis mutabunt æterna supplicia* [3]. Et la raison en est évidente; car par le sacrement de la pénitence se fait la réconciliation de l'homme avec Dieu : or, dans une véritable réconciliation on se relâche de part et d'autre. Voyez de quelle sorte Dieu se relâche : dès la première démarche, il nous quitte la peine éternelle. Quelle serait, pécheur, ton ingratitude, si tu refusais de te relâcher, en subissant volontairement la peine temporelle qui t'est imposée! si tu rejettes cette condition, la réconciliation ne se fera pas; car Dieu use tellement de miséricorde, qu'il n'abandonne pas entièrement les intérêts de sa justice, de peur de l'exposer au mépris : « Personne, dit « saint Augustin [4], ne reçoit la rémission d'une « peine plus considérable, à moins qu'il n'en su- « bisse une autre, quoique beaucoup moindre « que celle qu'il devait; et c'est ainsi que la li- « béralité de la miséricorde s'exerce, afin que l'é- « quité de la discipline ne soit point abandonnée. « *Nullus debitæ gravioris pœnæ accipit veniam, nisi qualemcumque etsi longe minorem quam debebat, solverit pœnam; atque ita impartitur largitas misericordiæ, ut non relinquatur etiam justitia disciplinæ.*

Il faut donc peser la condition sous laquelle Dieu oublie nos crimes, et se réconcilie avec nous; c'est à charge que nous subirons quelque

[1] *Pastor.* III, *part.*, cap. XXX, t. II, col. 87.

[1] *Jerem.* XVII, 1.
[2] *Joel.* II, 13.
[3] *Jul. Pomer. De Vit. contem.* lib. II, cap. VII, n° 2.
[4] *S. Aug. lib. de Contin.* cap. VI, n° 15, t. VI, col. 506.

peine satisfactoire, pour reconnaitre ce que nous devons à sa justice infinie, qui se relâche de l'éternelle. Aussi voyons-nous clairement cette condition importante dans les paroles du compromis qu'il a voulu passer avec nous pour se réconcilier : car, remarquez ici, chrétiens, le mystère de la réconciliation dans le sacrement de la pénitence. Dans ce différend mémorable entre Dieu et l'homme pécheur, afin d'accorder les parties, on commence à convenir d'arbitre, et on passe le compromis. Cet arbitre, c'est Jésus-Christ, grand pontife et médiateur de Dieu et des hommes; mais Jésus-Christ se retirant de ce monde, il subroge les prêtres en sa place, et leur remet le compromis en main. Toutes les deux parties conviennent de ces arbitres; Dieu en convient, puisque c'est son autorité qui les établit; les hommes aussi en conviennent, lorsqu'ils se viennent jeter à leurs pieds : il faut donc que ces arbitres prononcent; mais de quelle sorte prononceront-ils? suivant les termes du compromis. Lisons donc les termes du compromis, et voyons les conditions sous lesquelles Dieu se relâche.

Voici comme il est couché dans les Écritures : *Quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cœlo* [1] : « Tout ce que vous délierez sur « la terre, sera aussi délié dans le ciel : » voilà les paroles par lesquelles Dieu se relâche. Faites donc, arbitres établis de Dieu, ce que Jésus-Christ vous permet; et déliez entièrement le pécheur, sans lui rien imposer pour son crime. Chrétiens, cela ne se peut; car achevons de lire le compromis : *Quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cœlo* : « Tout ce que vous lie« rez sur la terre, sera aussi lié dans le ciel. » Il lui est donc permis de délier; mais il lui est ordonné de lier : voilà l'ordre qui lui est prescrit, et cette loi doit être la nôtre; car ce mystérieux compromis ayant été signé des parties, il leur doit servir de loi immuable. Jésus-Christ l'a signé de son sang au nom de son Père, et comme procureur spécial établi par lui pour cette réconciliation : tu l'as aussi signé, pécheur, quand tu t'es approché du prêtre en vertu de cette parole et de ce traité. Jésus-Christ l'observe de son côté, et il te remet volontiers la peine éternelle : que reste-t-il donc maintenant, sinon que tu l'exécutes de ta part avec une exacte fidélité? Exhortation à satisfaire... passage au second point. Cette nécessité de la satisfaction étant solidement appuyée, voyons à présent quelle elle doit être.

SECOND POINT.

Je dis, pour ne point flatter les pécheurs, qu'elle doit être très-sévère et très-rigoureuse; et quand je l'appelle très-rigoureuse, ce n'est pas qu'effectivement nous dussions l'estimer telle : car si nous considérons attentivement de quelle calamité nous délivre cet échange miséricordieux qui se fait dans la pénitence, rien ne pourrait nous paraître dur; si bien que cette pénitence n'est dure qu'à cause de notre lâcheté et de notre extrême délicatesse. Mais afin de la surmonter, appuyons invinciblement cette rigueur salutaire par le saint concile de Trente; et vous proposant trois raisons par lesquelles ce saint concile établit la nécessité de satisfaire, faisons voir manifestement qu'elles prouvent la sévérité que je prêche.

La première raison des Pères de Trente, c'est que si la justice divine abandonnait entièrement tous ses droits, si elle relâchait aux pécheurs tout ce qui leur est dû pour leurs crimes, ils n'auraient pas l'idée qu'ils doivent avoir du malheur dont ils ont été délivrés; « et estimant leur faute légère, « par la trop grande facilité du pardon, ils tom« beraient aisément dans de plus grands crimes. » De là vient que, dans ce penchant et sur le bord de ce précipice, pour ne point lâcher la bride à la licence des hommes, Dieu, en leur quittant la peine éternelle, « les retient, comme par un frein, « par la satisfaction temporelle; « *quasi fræno quodam*, dit le saint concile de Trente [1].

Et certainement, chrétiens, il est bien aisé de connaître que tel est le conseil de Dieu, et l'ordre qu'il lui plait de tenir avec les hommes; car il n'y a aucune apparence que ce Père miséricordieux en relâchant la peine éternelle, en voulût réserver une temporelle, s'il n'y était porté par quelque raison importante. Et quelle raison y aurait-il qu'après s'être relâché si facilement d'une dette si considérable, c'est-à-dire, la damnation et l'enfer, il fit le dur et le rigoureux sur une somme de si peu de valeur comme est la satisfaction temporelle? il quitte libéralement cent millions d'or, et il fait le sévère pour cinq sons. Il fait quelque chose de plus; car il y a bien moins de proportion entre l'éternité des peines dont il nous tient quittes, et la satisfaction qu'il exige dans le temps. D'où vient donc cette sévérité dans une si grande indulgence? Dieu est-il contraire à lui-même? et celui qui donne tant, pourquoi veut-il réserver si peu de chose? c'est par un conseil de miséricorde qui l'oblige à retenir les pécheurs, de peur qu'ils ne retombent dans de nouveaux crimes. Il sait que la nature des hommes, portée d'elle-même au relâchement, abuse de la facilité du pardon pour passer au libertinage : il sait que s'il laissait agir sa miséricorde toute seule, sans laisser aucune marque de sa justice, il exposerait l'une et l'autre à

[1] *Matth.* XVIII, 18.

[1] *Sess.* XIV, cap. VIII.

un mépris tout visible, à cause de la dareté de nos cœnrs. Ainsidonc, ea se relâchant, il ne se relâche pas tout à fait : la justice ne quitte pas tons ses droits; et s'il ne l'emploie plus à punir les pécheurs comme ils le méritent, par une damnation éternelle, il l'emploie du moins à les retenir dans le respect et dans la crainte par quelque reste de peine qu'il leur impose. Que si ces peines sont si légères qu'elles ne soient pas capables de donner de l'appréhension aux pécheurs, qui ne voit que par cette lâcheté nous éludons manifestement le conseil de Dieu? Un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* peut-il faire sentir à an pécheur, qui a commis de grands crimes, quelle est l'horreur de son péché, qael est le péril d'où il est tiré, et la peine qui lui était due? il faut quelque chose de plus rigoureux.

Prenez doac garde, ô confesseurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est le concile de Trente qui vous avertit; c'est Dieu même qui vous ordonne de prendre garde à ses intérêts. Je les remets, dit-il, en vos mains : déliez, je vous le permets; mais liez, puisque je l'ordonne : vous êtes les juges que j'ai établis, vous êtes les ministres de ma bonté et de ma justice; usez de ma miséricorde, mais ne l'abandonnez pas au mépris des hommes par une molle condescendance : faites sentir aux pécheurs l'horreur du crime qu'ils ont commis, par quelque satisfaction convenable; et tâchez par là de les retenir dans la voie de perdition dans laquelle ils se précipitent; de peur que votre facilité ne leur soit une occasion de libertinage, et qu'abusant de votre indulgence, ils ne fassent une nouvelle injure au Saint-Esprit par leurs fréquentes rechutes.

La seconde raison du concile, c'est que la satisfaction est très-nécessaire pour remédier aux restes des péchés, et déraciner les habitudes vicieuses. Pour entendre profondément cette excellente raison, il faat remarquer que le péché a une double malignité : il a de la malignité en lui-même, et il en a aassi dans ses suites. Il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous sépare de Dieu; il a de la malignité dans ses saites, parce qu'il abat les forces de l'âme, et y laisse une certaine impression, pour retomber dans de nouvelles fautes. C'est ce qu'on appelle l'habitude vicieuse; et cette vicieuse habitude ne s'éteint pas, encore que le péché cesse : elle demeare dans nos cœurs comme une pépinière de nouveaux péchés; c'est un germe qae le péché effacé laisse dans les âmes par lequel il espère revivre bientôt, c'est une racine empoisonnée, qui dans peu fera repousser cette mauvaise herbe. C'est pour détruire ces restes maudits, c'est pour arracher ces habitudes mauvaises, que le concile de Trente a déterminé que la satisfaction était nécessaire : et la raison en est évidente. Car qu'est-ce autre chose qa'une habitude, sinon une forte inclination? et comment la peut-on combattre, sinon en faisant effort sur soi-même par les exercices mortifiants de la pénitence? D'où je conclus, en passant plus outre, que cette pénitence doit être sévère, parce que l'inclination est puissante. C'est ce qui fait dire à saint Augustin, qu'il faut faire une pénitence rigoureuse, « afin, dit ce grand personnage, « que la coutume de pécher cède à la violence de « la pénitence : » *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi*[1].

Il faut donc nécessairement que la pénitence ne soit pas molle; il faut qa'elle ait de la violence poar surmonter la mauvaise habitude, parce que la mauvaise habitude donne une nouvelle force et une nouvelle impétuosité à l'inclination naturelle que noas avons au mal par la convoitise : si bien que l'habitude est un nouveau poids ajouté à celui de la convoitise. Que si nous apprenons, par les Écritures, qu'il faut qae nous nous fassions violence poar résister à la convoitise, combien plus en devons-nous faire à une convoitise fortifiée par une longue habitude? Ne t'imagine donc pas, ô pécheur! que tu puisses résister à un si grand mal par une pénitence légère; que tu puisses te dépouiller de cette ivrognerie si enracinée par quelque petite application à une prière courte et souvent mal faite? Il faut avoir recours nécessairement à cette violence salutaire de la pénitence; il faut se mortifier par des jeûnes, et réprimer les dépenses excessives de tes débauches par l'abondance de tes aumônes : *Ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi*.

La troisième raison du concile, et qui me semble la plus touchante, c'est que nous devons satisfaire à Dieu par les peines salutaires de la pénitence, pour nous rendre conformes à Jésus-Christ. C'est lui en effet, chrétiens, qui est ce parfait pénitent qui a porté la peine de tous les péchés, en se faisant la victime qui les expie : si bien que pour lui être semblables dans le sacrement de la pénitence, il faut qae nous nous rendions des victimes mortifiées par les peines salutaires qu'elle nous impose. Car, mes frères, il faut remarquer que les sacrements de l'Église, comme ils tirent toute leur vertu de la passion de notre Sauveur, aussi en doivent-ils porter en eux-mêmes, et imprimer sur nous une vive image. Ainsi dans le sacrement de la sainte table, nous annonçons la mort de Notre-Seigneur, comme dit le divin apôtre[2] : ainsi, dans la pensée du même docteur, noas sommes « ensevelis

[1] *In Joan. Tract.* XLIX, n° 19, t. III, *part.* II, col. 627.
[2] I. *Cor.* XI, 26.

« avec Jésus-Christ dans le saint baptême[1] ; » et c'est pourquoi l'Église ancienne plongeait entièrement dans les eaux tous les fidèles qu'elle baptisait, pour représenter plus parfaitement cette sépulture spirituelle : ainsi dans la confirmation on imprime sur nos fronts la croix du Sauveur, pour nous marquer d'un caractère éternel qui nous doit rendre semblables à Jésus-Christ crucifié. N'y aura-t-il donc, chrétiens, que le sacrement de la pénitence qui ne gravera point sur nous l'image de la mort de notre Sauveur? Non, il n'en sera pas de la sorte, dit le saint concile de Trente. La pénitence étant un second baptême, il faut que ce qui a été dit du premier soit encore vérifié dans le second, que « tout autant que nous sommes qui sommes baptisés en Jésus-Christ, sommes baptisés en sa « mort : » *In morte ipsius baptizati sumus*[2]. Et comment est-ce que la pénitence imprime sur nos corps la mort de Jésus? Écoutez parler le sacré concile : C'est alors, dit-il, que nous subissons quelque peine pour nos péchés, que nous nous baptisons dans nos larmes, et dans les exercices laborieux que l'on nous impose; « d'où vient aussi « que la pénitence est nommée un baptême laborieux[3]. » Et par là ne voyez-vous pas combien la pénitence doit être sévère?

Nous apprenons du sacré concile, que nous devons nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié par les pénitences que nous subissons. Ah! mon Sauveur, quand je considère votre tête couronnée d'épines, votre chair si cruellement déchirée, je dis aussitôt en moi-même : Pauvre ver écorché, quoi! une courte prière, un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* sont-ils capables de nous crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer nos pieds qui tant de fois ont couru au crime, et nos mains qui se sont souillées du bien d'autrui par tant d'usures cruelles? Il faut quelque chose de plus pénible; et c'est pourquoi le sacré concile avertit sagement les confesseurs, qu'ils donnent des pénitences proportionnées. « Les prêtres doivent donc, dit ce saint « concile, imposer des satisfactions salutaires, « convenables, proportionnées à la qualité des « crimes et au pouvoir des pénitents, selon que « l'esprit de prudence le leur suggérera : » *Debent ergo sacerdotes Domini, quantum spiritus et prudentia suggesserit, pro qualitate criminum et pœnitentium facultate, salutares et convenientes satisfactiones injungere*[4]. Et ce qu'il leur prescrit d'user de prudence, sachez et entendez, ô pécheurs! que ce n'est pas pour les faire relâcher à cette condescendance molle et languissante que votre cœur insensible et impénitent exige d'eux : car cette prudence qu'on leur ordonne, n'est pas cette fausse prudence de la chair qui flatte les vices et les désirs corrompus des hommes; c'est une prudence spirituelle qui sacrifie la chair pour sauver l'esprit. C'est pourquoi le concile dit : *Quantum spiritus et prudentia suggesserit :* Ayez de la prudence, dit ce saint concile; non pas une prudence qui suive la chair, mais une prudence guidée par l'esprit : *spiritus et prudentia*. Et afin de leur faire craindre un relâchement excessif, il les avertit sagement que s'ils agissent trop indulgemment avec les pécheurs, en leur ordonnant des peines très-légères pour des péchés très-griefs, ils se rendent participants des crimes des autres.

O sentence vraiment terrible! Que répondront devant Dieu ces confesseurs lâches et complaisants, qui auront corrompu par leur facilité criminelle la sévérité de la discipline; lorsqu'ils verront d'un côté s'élever contre eux les Pères qui ont fait les canons, et particulièrement ceux de Trente, qui les ont avertis si sérieusement du péril où les engageait leur fausse et cruelle miséricorde; et de l'autre, les pécheurs mêmes, dont ils auront lâchement flatté les inclinations corrompues? C'est vous, diront-ils, qui nous avez damnés, c'est votre pitié inhumaine, c'est votre indulgence pernicieuse. O Seigneur, faites-nous justice contre ces ignorants médecins qui, pour trop épargner le membre pourri, ont laissé couler le venin au cœur; contre ces lâches conducteurs qui ont mieux aimé nous abandonner à la licence par une flatterie dangereuse, que de nous retenir sur le penchant par une discipline salutaire. Que reste-t-il donc, chrétiens, sinon que les prêtres et les confesseurs évitent cette double accusation des pontifes et des conciles, qui les reprendront d'avoir méprisé leurs lois, et des pécheurs qui se plaindront justement de ce qu'ils n'ont pas guéri leurs blessures? Ah! disait à ce sujet autrefois un très-saint évêque de France : je ne me sens pas assez innocent pour me vouloir charger des péchés des autres; et je n'ai pas assez d'éloquence pour pouvoir répondre aux accusations qu'intenteront un jour contre moi tant de saints et admirables prélats qui ont fait les lois des conciles : *Ego me in hoc periculo mittere omnino non audeo, quia nec talia sunt merita mea, ut aliorum peccata in me excipere præsumam, nec tantam eloquentiam habeo, ut ante tribunal Christi contra tot ac tantos sacerdotes qui canones statuerunt, dicere audeam*. Voilà quels doivent être les sentiments des confesseurs. Ache-

[1] *Rom.* VI, 4.
[2] *Ibid.* 3.
[3] *Sess.* XIV, *de Pœnit.* cap. II.
[4] *Ubi supra*, cap. VIII.

vons, et disons un mot de la disposition des pénitents.

TROISIÈME POINT.

Deux dispositions qui semblent contraires, avec lesquelles il faut accomplir sa pénitence; la joie et la douleur : la joie, en considérant non la peine qu'elle nous fait souffrir, mais celle d'où elle nous tire; la douleur amère pour plusieurs raisons : mais nous dirons en particulier une qui regarde la satisfaction. C'est que les confesseurs inclinent toujours à la miséricorde; et quelque soin qu'ils aient de ne point écarter les bornes d'une juste sévérité, néanmoins l'amour paternel que Dieu leur inspire pour leurs pénitents, et l'expérience qu'ils ont par eux-même de l'infirmité, fait qu'ils penchent toujours beaucoup plus du côté de la douceur. Eh donc! y a-t-il rien de plus nécessaire que de suppléer le défaut de la peine corporelle par l'abondance de la douleur? C'est cette douleur qui a apaisé Dieu sur les Ninivites; c'est elle qui, prenant en main la cause de Dieu, a détourné le cours de sa vengeance. Dieu les menaçait de les renverser, et ils se sont renversés eux-mêmes, en détruisant par les fondements toutes leurs inclinations corrompues. De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? voilà votre parole accomplie : vous avez dit que Ninive serait renversée, elle s'est en effet renversée elle-même. Ninive est véritablement renversée, en tournant en bien ses mauvais désirs : Ninive est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et en un cilice; la superfluité de ses banquets, en un jeûne austère; la joie dissolue de ses débauches, aux saints gémissements de la pénitence : *Subvertitur plane Ninive, dum calcatis deterioribus studiis in meliora convertitur; subvertitur plane, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum* [1]. O ville utilement renversée!

Chrétiens, armons-nous de zèle; que chacun renverse Ninive en soi-même. Ville de Metz, que n'es-tu ainsi renversée! Je désire ta grandeur et ton repos autant qu'il se peut; et plût à Dieu que je visse descendre sur toi les bénédictions que je te souhaite! Toutefois ne t'offense pas si j'ose désirer aujourd'hui que tu sois entièrement renversée. Plût à Dieu que je visse à bas et les tables de tes débauches, et les banquets de tes usuriers, et les retraites honteuses de tes impudiques! plût à Dieu que j'entendisse bientôt cette bienheureuse nouvelle : Toute la ville de Metz est abattue, mais elle est heureusement abattue aux pieds des confesseurs, devant les tribunaux de la pénitence, qui sont érigés de toutes parts dans ce temple auguste! Que tardes-tu, ô ville? renverse-toi par la pénitence; cette chute te relèvera jusqu'à la gloire éternelle.

[1] *S. Eucher. Homil. de pœnit. Ninív. Biblioth. PP.* t. VI, p. 646.

PREMIER SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR L'EFFICACITÉ DE LA PÉNITENCE.

Qui sont ceux qui négligent la pénitence. Désespoir des pécheurs endurcis : réfutation de leurs vaines excuses. Vertu toute-puissante de la grâce pour surmonter nos habitudes, et changer nos inclinations. Bonté du Sauveur : moyens pour en éprouver les effets. Combien les délices spirituelles de la vie nouvelle surpassent toutes les fausses douceurs des plaisirs sensibles. Dangers de la cour : comment on peut s'y sauver.

Vides hanc mulierem?

Voyez-vous cette femme? Luc. VII, 44.

Madeleine, le parfait modèle de toutes les âmes réconciliées, se présente à nous dans cette semaine, et on ne peut la contempler aux pieds de Jésus sans penser en même temps à la pénitence. C'est donc à la pénitence que ces trois discours seront consacrés; et je suis bien aise, messieurs, d'en proposer le sujet pour y préparer les esprits.

Je remarque trois sortes d'hommes qui négligent la pénitence; les uns n'y pensent jamais, d'autres diffèrent toujours, d'autres n'y travaillent que faiblement : et voilà trois obstacles à leur conversion. Tous trois méprisent leur conversion véritable : plusieurs, endurcis dans leurs crimes, regardent leur conversion comme une chose impossible, et dédaignent s'y appliquer; plusieurs se la figurent trop facile, et ils la diffèrent de jour en jour comme un ouvrage qui est en leurs mains, qu'ils feront quand il leur plaira : plusieurs, étant convaincus du péril qui suit les remises, commencent; mais la commençant mollement, ils la laissent toujours imparfaite. Voilà les trois défauts qu'il nous faut combattre par l'exemple de Madeleine, qui enseigne à tous les pécheurs que leur conversion est possible, et qu'ils doivent l'entreprendre; que leur conversion est pressée, et qu'ils ne doivent point la remettre; enfin que leur conversion est un grand ouvrage, et qu'il ne faut point le faire à demi, mais s'y donner d'un cœur tout entier.

Ces trois considérations m'engagent à vous faire voir par trois discours l'efficace de la pénitence, qui peut surmonter les plus grands obstacles; l'ardeur de la pénitence, qui doit vaincre tous les

délais; l'intégrité de la pénitence qui doit anéantir tous les crimes, et n'en laisser aucun reste. Je commencerai aujourd'hui à établir l'espérance des pécheurs par la possibilité de leur conversion, après avoir imploré le secours d'en haut. *Ave, Maria.*

Les pécheurs aveugles et malavisés arrivent enfin par leurs désordres à l'extrémité de misère qui leur a été souvent prédite : ils ont été assez avertis qu'ils travaillaient à leurs chaînes par l'usage licencieux de leur liberté; qu'ils rendaient leurs passions invincibles en les flattant, et qu'ils gémiraient quelque jour de s'être engagés si avant dans la voie de perdition, qu'il ne leur serait presque plus possible de retourner sur leurs pas : ils ont méprisé cet avis. Ce que nous faisons librement, et où notre seule volonté nous porte, nous nous imaginons facilement que nous le pourrons aussi défaire sans peine. Ainsi une âme craintive, qui, commençant à s'éloigner de la loi de Dieu, n'a pas encore perdu la vue de ses jugements, se laisse emporter aux premiers péchés, espérant de s'en retirer quand elle voudra; et très-assurée, à ce qu'elle pense, d'avoir toujours en sa main sa conversion, elle croit en attendant qu'elle peut donner quelque chose à son humeur : cette espérance l'engage, et bientôt le désespoir lui succède; car l'inclination au bien sensible, déjà si puissante par elle-même, étant fortifiée et enracinée par une longue habitude, cette âme ne fait plus que de vains efforts pour se relever; et retombant toujours sur ses plaies, elle se sent si exténuée, que ce changement de ses mœurs et ce retour à la droite voie qu'elle trouvait si facile, commence à lui paraître impossible.

Cette impossibilité prétendue, c'est, mes frères, le plus grand obstacle de sa conversion; car quelle apparence d'accomplir jamais ce que l'impuissance et le désespoir ne permet plus même de tenter? au contraire, c'est alors, dit le saint apôtre, que les pécheurs se laissent aller, et que, « désespérant de leurs forces, ils se laissent emporter sans retenue à tous leurs désirs : » *Desperantes semetipsos, tradiderunt impudicitiæ in operationem immunditiæ omnis* [1]. Telle est, messieurs, leur histoire : l'espérance leur fait faire les premiers pas, le désespoir les retient, et les précipite au fond de l'abîme.

Encore qu'ils y soient tombés par leur faute, il ne faut pas toutefois les laisser périr : ayons pitié d'eux, tendons-leur la main; et comme il faut qu'ils s'aident eux-mêmes par un grand effort, s'ils veulent se relever de leur chute, pour leur en donner le courage, ôtons-leur avant toutes choses cette fausse impression, qu'on ne peut vaincre ses inclinations ni ses habitudes vicieuses, montrons-leur clairement par ce discours que leur conversion est possible.

J'ai appris de saint Augustin [1], qu'afin qu'une entreprise soit possible à l'homme, deux choses lui sont nécessaires : il faut premièrement qu'il ait en lui-même une puissance, une faculté, une vertu proportionnée à l'exécution; et il faut secondement que l'objet lui plaise, à cause que le cœur de l'homme ne pouvant agir sans quelque attrait, on peut dire, en un certain sens, que ce qui ne lui plaît pas lui est impossible.

C'est aussi pour ces deux raisons que la plupart des pécheurs endurcis désespèrent de leur conversion; parce que leurs mauvaises habitudes, si souvent victorieuses de leurs bons desseins, leur font croire qu'ils n'ont point de force contre elles : et d'ailleurs quand même ils les pourraient vaincre, cette vie sage et composée, qu'on leur propose, leur paraît sans goût, sans attrait et sans aucune douceur; de sorte qu'ils ne se sentent pas assez de courage pour la pouvoir embrasser.

Ils ne considèrent pas, messieurs, la nature de la grâce chrétienne qui opère dans la pénitence. Elle est forte, dit saint Augustin [2], et capable de surmonter toutes nos faiblesses; mais sa force, dit le même Père, est dans sa douceur, et dans une suavité céleste qui surpasse tous les plaisirs que le monde vante. Madeleine, abattue aux pieds de Jésus, fait bien voir que cette grâce est assez puissante pour vaincre les inclinations les plus engageantes; et les larmes qu'elle répand, pour l'avoir perdue, suffisent pour nous faire entendre la douceur qu'elle trouve à la posséder. Ainsi nous pouvons montrer à tous les pécheurs, par l'exemple de cette sainte, que, s'ils embrassent avec foi et soumission la grâce de la pénitence, ils y trouveront sans aucun doute, et assez de force pour les soutenir, et assez de suavité pour les attirer; et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'est que trop vrai, messieurs, qu'il n'y a point de coupable qui n'ait ses raisons. Les pécheurs n'ont pas assez fait s'ils ne joignent l'audace d'excuser leur faute à celle de la commettre; et comme si c'était peu à l'iniquité de nous engager à la suivre, elle nous engage encore à la défendre. Toujours ou quelqu'un nous a entraînés, ou quelque rencontre imprévue nous a engagés contre notre gré; tout autre que nous aurait fait de même : que si nous ne trouvons pas hors de nous sur quoi rejeter notre faute, nous cherchons quelque chose

[1] *Ephes.* IV, 19

[1] *De Spirit. et Litter.* cap. III, n° 5, t. X, col. 87.
[2] *Ibid.* XXIX n° 51, t. X, col. 114.

en nous qui ne vienne pas de nous-mêmes, notre humeur, notre inclination, notre naturel. C'est le langage ordinaire de tous les pécheurs, que le prophète Isaïe nous a exprimé bien naïvement dans ces paroles qu'il leur fait dire : « Nous sommes tombés comme des feuilles, mais c'est que « nos iniquités nous ont emportés comme un vent : » *Cecidimus quasi folium universi, et iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos*[1]. Ce n'est jamais notre choix, ni notre dépravation volontaire; c'est un vent impétueux qui est survenu, c'est une force majeure, c'est une passion violente à laquelle, quand nous nous sommes laissé dominer longtemps, nous sommes bien aises de croire qu'elle est invincible. Ainsi nous n'avons plus besoin de chercher d'excuse; notre propre crime s'en sert à lui-même, et nous ne trouvons point de moyen plus fort pour notre justification, que l'excès de notre malice.

Si, pour détruire cette vaine excuse, nous reprochons aux pécheurs qu'en donnant un tel ascendant sur nos volontés à nos passions et à nos humeurs, ils ruinent la liberté de l'esprit humain, ils détruisent toute la morale, et que par un étrange renversement ils justifient tous les crimes et condamnent toutes les lois; cette preuve, quoique forte, n'aura pas l'effet que nous prétendons; parce que c'est peut-être ce qu'ils demandent, que la doctrine des mœurs soit anéantie, et que chacun n'ait de lois que ses désirs. Il faut donc les convaincre par d'autres raisons, et voici celle de saint Jean-Chrysostôme dans l'une de ses Homélies sur la première Épître aux Corinthiens[2].

« Ce qui est absolument impossible à l'homme, « nul péril, nulle appréhension, nulle nécessité « ne le rend possible. » Qu'un ennemi vous poursuive avec un avantage si considérable que vous soyez contraint de prendre la fuite, la crainte qui vous emporte peut bien vous rendre léger, et précipiter votre course; mais quelque extrémité qui vous presse, elle ne peut jamais vous donner des ailes, dans lesquelles vous trouveriez un secours présent pour vous dérober tout d'un coup à une poursuite si violente; parce que la nécessité peut bien aider nos puissances et nos facultés naturelles, mais non pas en ajouter d'autres. Or est-il que, dans l'ardeur la plus insensée de nos passions, non-seulement une crainte extrême, mais une circonspection modérée, mais la rencontre d'un homme sage, mais une pensée survenue, ou quelque autre dessein nous arrête, et nous fait vaincre notre inclination. Nous savons bien nous contraindre devant les personnes de respect: et certes, sans recourir à la crainte, celui-là est bien malheureux, qui ne connaît pas par expérience qu'il peut du moins modérer par la raison l'instinct aveugle de son humeur : mais ce qui se peut modérer avec un effort médiocre, sans doute se pourrait dompter si on ramassait toutes ses forces. Il y a donc en nos âmes une faculté supérieure qui, étant mise en usage, pourrait réprimer nos inclinations, toutes-puissantes quand on se néglige; et si elles sont invincibles, c'est parce qu'on ne se remue pas pour leur résister.

Mais sans chercher bien loin des raisons, je ne veux que la vie de la cour pour faire voir aux hommes qu'ils se peuvent vaincre. Qu'est-ce que la vie de la cour? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. Qu'est-ce que la vie de la cour? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons. Qu'est-ce encore que la vie de la cour? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères inclinations. Qui ne le fait pas, ne sait point la cour : qui ne se façonne point à cette souplesse, c'est un esprit rude et maladroit, qui n'est propre ni pour la fortune ni pour le grand monde. Chrétiens, après cette expérience, saint Paul va vous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem*[1] : « Comme vous vous êtes « rendus les esclaves de l'iniquité et des désirs « séculiers, en la même sorte rendez-vous escla- « ves de la sainteté et de la justice. »

Reconnaissez, chrétiens, combien on est éloigné d'exiger de vous l'impossible, puisque vous voyez au contraire qu'on ne vous demande que ce que vous faites. Faites, dit-il, pour la justice ce que vous faites pour la vanité; vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice : vous vous êtes tant de fois surmontés vous-mêmes pour servir à l'ambition et à la fortune, surmontez-vous quelquefois pour servir à Dieu et à la raison. C'est beaucoup se relâcher pour un Dieu, de ne demander que l'égalité; toutefois il ne refuse pas ce tempérament, tout prêt à se relâcher beaucoup au-dessous. Car quoi que vous entrepreniez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que le besoin engage au travail, l'intérêt aux intrigues de la cour, l'honneur aux emplois de la guerre, l'amour à de longs mépris, le commerce à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie; et pour passer à des choses de nulle importance, le divertissement et le jeu à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables? Quoi

[1] *Is.* LXIV, 6.
[2] *Hom.* II, t. X, p. 13.

[1] *Rom.* VI, 19.

donc, n'y aura-t-il que le nom de Dieu qui apporte des obstacles invincibles à toutes les entreprises généreuses? faut-il que tout devienne impossible, quand il s'agit de cet Être qui mérite tout, dont la recherche au contraire devait être d'autant plus facile qu'il est toujours prompt à secourir ceux qui le désirent, toujours prêt à se donner à ceux qui l'aiment?

Je n'ignore pas, chrétiens, ce que les pécheurs nous répondent. Ils avouent qu'on se peut contraindre et même qu'on se peut vaincre dans l'ordre des choses sensibles, et que l'âme peut faire un effort pour détacher ses sens d'un objet, lorsqu'elle les rejette aussitôt sur quelque autre bien qui les touche aussi et qui soit capable de les soutenir; mais que de laisser comme suspendu cet amour né avec nous pour les biens sensibles, sans lui donner aucun appui, et de détourner le cœur tout à coup à une beauté, quoique ravissante, mais néanmoins invincible; c'est ce qui n'est pas possible à notre faiblesse.

Chrétiens, que vous répondrai-je? Il n'y a rien de plus faible, mais il n'y a rien de plus fort que cette raison : rien de plus aisé à réfuter, mais rien de plus malaisé à vaincre. Je confesse qu'il est étrange que ce que peut une passion sur une autre, la raison ne le puisse pas. Je dis rien de plus aisé à réfuter; car comme il est ridicule dans une maison de voir un serviteur insolent qui a plus de pouvoir sur ses compagnons que le maître n'en a sur lui et sur eux; ainsi c'est une chose indigne que dans l'homme, où les passions doivent être esclaves, une d'elles plus impérieuse exerce plus d'autorité sur les autres que la raison, qui est la maîtresse, n'est capable d'en exercer sur toutes ensemble : cela est indigne, mais cela est. Cette raison est devenue toute sensuelle; et s'il se réveille quelquefois en elle quelque affection du bien éternel pour lequel elle était née, le moindre souffle des passions éteint cette flamme errante et volage, et la replonge tout entière dans le corps dont elle est esclave. Que ne dirait ici la philosophie, de la force, de la puissance, de l'empire de la raison qui est la reine de la vie humaine, de la supériorité naturelle de cette fille du ciel sur ces passions tumultueuses, téméraires enfants de la terre, qui combattent contre Dieu et contre ses lois? Mais que sert de représenter à cette reine dépouillée les droits et les privilèges de sa couronne qu'elle a perdus, de son sceptre qu'elle a laissé tomber de ses mains? Elle doit régner; qui ne le sait pas? Mais ne perdez pas le temps, ô philosophes, à l'entretenir de ce qui doit être; il faut lui donner le moyen de remonter sur son trône, et de dompter ses sujets rebelles.

Chrétiens, suivons Madeleine, allons aux pieds de Jésus; c'est de là qu'il découle sur nos cœurs infirmes une vertu toute-puissante qui nous rend et la force et la liberté : là se brise le cœur ancien, là se forme le cœur nouveau. La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours : le cœur étant changé, il faut bien que les désirs s'appliquent ailleurs.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, ne doutez pas, chrétiens, qu'elle ne surmonte aussi l'habitude : car qu'est-ce que l'habitude, sinon une inclination fortifiée? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, il fera souffler son esprit, lequel, comme le vent du midi, relâchera la rigueur du froid, et du cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence : *Flabit Spiritus ejus et fluent aquæ* [1] : que s'il faut faire encore un plus grand effort, il enverra son esprit de tourbillon, qui pousse violemment les murailles : *Quasi turbo impellens parietem* [2]; son esprit qui renverse les montagnes et qui déracine les cèdres du Liban : *Spiritus grandis et fortis subvertens montes* [3]. Madeleine abattue aux pieds de Jésus, par la force de cet esprit, n'ose plus lever cette tête qu'elle portait autrefois si haute pour attirer les regards; elle renonce à ses funestes victoires qui la mettaient dans les fers : vaincue et captivée elle-même, elle pose toutes ses armes aux pieds de celui qui l'a conquise; et ces parfums précieux, et ces cheveux tant vantés, et même ces yeux qu'elle rendait trop touchants, dont elle éteint tout le feu dans un déluge de larmes. Jésus-Christ l'a vaincue, cette malheureuse conquérante; et parce qu'il l'a vaincue, il la rend victorieuse d'elle-même et de toutes ses passions.

Ceux qui entendront cette vérité, au lieu d'accuser leur tempérament, auront recours à Jésus qui tourne les cœurs où il lui plaît : ils n'imputeront point leur naufrage à la violence de la tempête; mais ils tendront les mains à celui dont le Psalmiste a chanté « qu'il bride la fureur de « la mer, et qu'il calme quand il veut ses flots « agités : » *Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum ejus tu mitigas* [4].

Il se plaît d'assister les hommes; et autant que sa grâce leur est nécessaire, autant coule-t-elle volontiers sur eux. « Il a soif, dit saint Grégoire « de Nazianze [5], mais il a soif qu'on ait soif de « lui. Recevoir de sa bonté, c'est lui bien faire; « exiger de lui, c'est l'obliger; et il aime si fort « à donner, que la demande même à son égard

[1] *Ps.* CXLVII, 7.
[2] *Is.* XXV, 4.
[3] III. *Reg.* XIX, 11.
[4] *Ps.* LXXXVIII, 10.
[5] *Orat.* XL, p. 657.

« tient lieu d'un présent. » Le moyen le plus assuré pour obtenir son secours, est de croire qu'il ne nous manque pas; et j'ai appris de saint Cyprien, « qu'il donne toujours à ses serviteurs au« tant qu'ils croient recevoir; » tant il est bon et magnifique : *Dans credentibus tantum quantum se credit capere qui sumit*[1].

Ne doutez donc pas, chrétiens, si votre conversion est possible : Dieu vous promet son secours; est-il rien, je ne dis pas d'impossible, mais de difficile avec ce soutien? que si l'ouvrage de votre salut, par la grâce de Dieu, est entre vos mains, « pourquoi voulez-vous périr, « maison d'Israël? Je ne veux point la mort de « celui qui meurt : *Et quare moriemini, domus « Israel? nolo mortem morientis.* Convertissez« vous, et vivez[2]. » Ne dites pas toujours : Je ne puis. Il est vrai, tant que vous ne ferez pas le premier pas, le second sera toujours impossible; quand vous donnerez tout à votre humeur et à votre pente naturelle, vous ne pourrez vous soutenir contre le torrent, etc. Mais que cela soit possible, trouverai-je quelque douceur dans cette nouvelle vie dont vous me parlez? c'est ce qui nous reste à considérer.

DEUXIÈME POINT.

Je n'ai pas de peine à comprendre que les pécheurs en souffrent beaucoup quand il faut tout à fait se donner à Dieu, s'attacher à un nouveau maître et commencer une vie nouvelle. Ce sont des choses, messieurs, que l'homme ne fait jamais sans quelque crainte; et si tous les changements nous étonnent, à plus forte raison le plus grand de tous, qui est celui de la conversion. Laban pleure amèrement, et ne peut se consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles : *Cur furatus es deos meos*[3]? Le peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens; et il danse, et il les admire, et il court, après, et il ne peut souffrir qu'on les lui ôte. Ainsi l'homme sensuel, voyant qu'on veut abattre par un coup de foudre ces idoles pompeuses qu'il a élevées, rompre ses attachements trop aimables, dissiper toutes ces pensées qui tiennent une si grande place en son cœur malade; il se désole sans mesure : dans un si grand changement, il croit que rien ne demeure en son entier, et qu'on lui ôte même tout ce qu'on lui laisse : car encore qu'on ne touche ni à ses richesses, ni à sa puissance, ni à ses maisons superbes, ni à ses jardins délicieux, néanmoins il croit perdre tout ce qu'il possède, quand on lui en prescrit un autre usage que celui qui lui plaît depuis si longtemps. Comme un homme qui est assis à une table délicate, encore que vous lui laissiez toutes les viandes, il croirait toutefois perdre le festin, s'il perdait tout à coup le goût qu'il y trouve et l'appétit qu'il y ressent.

Ainsi les pécheurs, accoutumés à se servir de leurs biens pour contenter leur humeur et leurs passions, se persuadent que tout leur échappe, si cet usage leur manque. Quoi! craindre ce qu'on aimait, n'aimer plus rien que pour Dieu! que deviendront ces douceurs et ces complaisances, et tout ce qu'il ne faut pas penser en ce lieu, et bien moins répéter en cette chaire? Que ferons-nous donc? que penserons-nous? quel objet, quel plaisir, quelle occupation? Cette vie réglée leur semble une mort, parce qu'ils n'y voient plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes les autres choses sans lesquelles ils ne trouvent pas la vie supportable.

Que dirai-je ici, chrétiens? comment ferais-je goûter aux mondains des douceurs qu'ils n'ont jamais expérimentées? Les raisons en cette matière sont peu efficaces; parce que pour discerner ce qui plaît, on ne connaît de maître que son propre goût, ni de preuve que l'épreuve même. Que plût à Dieu, chrétiens, que les pécheurs pussent se résoudre à goûter combien le Seigneur est doux! Ils reconnaîtraient par expérience qu'il est de tous ces désirs irréguliers qui s'élèvent en la partie sensuelle, comme des appétits de malade : tant que dure la maladie, nulle raison ne les peut guérir; aussitôt qu'on se porte bien, sans y employer de raison, la santé les dissipe par sa propre force, et ramène la nature à ses objets propres : *Quæ ista desideria sanitas tollit*[1].

Et toutefois, chrétiens, malgré l'opiniâtreté de nos malades, et malgré leur goût dépravé, tâchons de leur faire entendre non point par des raisons humaines, mais par les principes de la foi, qu'il y a des délices spirituelles qui surpassent les fausses douceurs de nos sens et toutes leurs flatteries. Pour cela, sans user d'un grand circuit, il me suffit de dire en un mot que Jésus-Christ est venu au monde. Si je ne me trompe, messieurs, nous vîmes hier assez clairement qu'il y est venu pour se faire aimer. Un Dieu qui descend parmi les éclairs, et qui fait fumer de toutes parts la montagne de Sinaï par le feu qui sort de sa face, a dessein de se faire craindre; mais un Dieu qui rabaisse sa grandeur et tempère sa majesté pour s'accommoder à notre portée, un Dieu qui se fait homme pour attirer l'homme par cette

[1] *Epist.* VIII, *ad Mart. et Conf.* p. 17.
[2] *Ezech.* XVIII, 31, 32.
[3] *Genes.* XXXI, 30.

[1] *S. Aug. Serm.* CCLV, n° 7, t. V, col. 1053

bonté populaire dont nous admirions hier la condescendance, sans doute à dessein de se faire aimer. Or est-il que quiconque se veut faire aimer, il est certain qu'il veut plaire; et si un Dieu nous veut plaire, qui ne voit qu'il n'est pas possible que la vie soit ennuyeuse dans son service?

C'est, messieurs, par ce beau principe, que le grand saint Augustin a fort bien compris [1] que la grâce du Nouveau Testament, qui nous est donnée par Jésus-Christ, est une chaste délectation, un agrément immortel, un plaisir spirituel et céleste qui gagne les cœurs : car puisque Jésus-Christ a dessein de plaire, il ne doit pas venir sans son attrait. Nous ne sommes plus ce peuple esclave et plus dur que la pierre sur laquelle sa loi est écrite, que Dieu fait marcher dans un chemin rude à grands coups de foudre, si je puis parler de la sorte, et par des terreurs continuelles : nous sommes ses enfants bien-aimés, auxquels il a envoyé son Fils unique, pour nous gagner par amour. Croyez-vous que celui qui a fait vos cœurs manque de charmes pour les attirer; d'appas pour leur plaire, et de douceur pour les entretenir dans une sainte persévérance? Ah! cessez; ne soupirez plus désormais après les plaisirs de ce corps mortel; cessez d'admirer cette eau trouble que vous voyez sortir d'une source si corrompue.

Levez les yeux, chrétiens, voyez cette fontaine si claire et si vive qui arrose, qui rafraîchit, qui enivre la Jérusalem céleste : voyez la liesse, et le transport, les chants, les acclamations, les ravissements de cette cité triomphante. C'est de là que Jésus-Christ nous a apporté un commencement de sa gloire dans le bienfait de sa grâce; un essai de la vision dans la foi; une partie de la félicité dans l'espérance; enfin un plaisir intime qui ne trouble pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas le cœur dans sa surface, mais qui l'attire tout entier à Dieu par son centre : *Trahe nos post te* [2]. Si vous voulez voir par expérience combien cet attrait est doux, considérez Madeleine. Quand vous voyez un enfant attaché de toute sa force à la mamelle, qui suce avec ardeur et empressement cette douce portion de sang que la nature lui sépare si adroitement de toute la masse, et lui assaisonne elle-même de ses propres mains, vous ne demandez pas s'il y prend plaisir, ni si cette nourriture lui est agréable. Jetez les yeux sur Madeleine, voyez comme elle court toute transportée à la maison du pharisien, pour trouver celui qui l'attire; elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle se soit jetée à ses pieds : mais regardez comme elle les baise, avec quelle ardeur elle les embrasse; et après cela ne doutez jamais que la joie de suivre Jésus ne passe toutes les joies du monde; non-seulement celles qu'il donne, mais même celles qu'il promet, toujours plus grandes que celles qu'il donne.

Que si vous êtes effrayés par ses larmes, par ses sanglots, par l'amertume de sa pénitence, sachez, mes frères, que cette amertume est plus douce que tous les plaisirs. Nous lisons dans l'Histoire sainte (c'est au premier livre d'Esdras) que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avait renversé, le peuple mêlant tout ensemble et le triste souvenir de sa ruine et la joie de la voir si bien réparée, tantôt élevait sa voix en des cris lugubres, et tantôt poussait jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvait distinguer les gémissements « d'avec les acclamations : » *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi* [1]. C'est une image imparfaite de ce qui se fait dans la pénitence. Cette âme contrite et repentante voit le temple de Dieu renversé en elle, et l'autel et le sanctuaire si saintement consacré sous le titre du Dieu vivant. Hélas! ce ne sont point les Assyriens; c'est elle-même qui a détruit cette sainte et magnifique structure, pour bâtir en sa place un temple d'idoles; et elle pleure, et elle gémit, et elle ne veut point recevoir de consolation : mais au milieu de ses pleurs, elle voit que cette maison sacrée se relève; bien plus, que ce sont ses larmes et sa douleur même qui redressent ses murailles abattues, érigent de nouveau cet autel si indignement détruit, commencent à faire fumer dessus un encens agréable à Dieu, et un holocauste qui l'apaise. Elle se réjouit parmi ses larmes; elle voit qu'elle trouvera dans l'asile d'une bonne conscience une retraite assurée, que nulle violence ne peut forcer : si bien qu'elle peut sans crainte y retirer ses pensées, y déposer ses trésors, y reposer ses inquiétudes; et quand tout l'univers serait ébranlé, y vivre tranquille et paisible sous les ailes du Dieu qui l'habite et y préside. Qu'en jugez-vous, chrétiens? une telle vie est-elle à charge? cette âme à laquelle sa propre douleur procure une telle grâce, peut-elle regretter ses larmes? ne se croira-t-elle pas beaucoup plus heureuse de pleurer ses péchés aux pieds de Jésus, que de rire avec le monde, et se perdre parmi ses joies dissolues? Et combien donc est agréable la vie chrétienne, « où les regrets mêmes ont leurs plaisirs, où les

[1] *De Spirit. et Litt.* cap. XXVIII, n° 49, t. X, col. 112. *De Grat. Chr.* cap. XXXV, n° 38, t. X, col. 246, *et alibi.*
[2] *Cant.* I, 3.

[1] I. *Esdr.* III, 13.

« larmes portent avec elles leur consolation? » *Ubi et fletus sine gaudio non est?* dit saint Augustin[1].

Mais je prévois, chrétiens, une dernière difficulté contre les saintes vérités que j'ai établies. Les pécheurs étant convaincus, par la force et par la douceur de la grâce de Jésus-Christ, qu'il n'est pas impossible de changer de vie, nous font une autre demande; si cela se peut à la cour, et si l'âme y est en état de pouvoir goûter ces douceurs célestes. Que cette question est embarrassante! Si nous en croyons l'Évangile, il n'y a rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde; et de ce monde, messieurs, la partie la plus éclatante et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la cour : comme elle est et le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe. Là se trouvent les passions les plus fines, les intérêts les plus délicats, les espérances les plus engageantes : quiconque a bu de cette eau, il s'entête; il est tout changé par une espèce d'enchantement; c'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres, et la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent plus goûter autre chose; en sorte que Jésus-Christ ni ses vérités ne trouvent presque plus de place en leurs cœurs.

Et toutefois, chrétiens, pour ne pas jeter dans le désespoir des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, disons qu'étant le Sauveur de tous, il n'y a point de condition ni d'état honnête qui soit exclu du salut qu'il nous a donné par son sang; puisqu'il a choisi quelques rois pour être enfants de son Église, et qu'il a sanctifié quelques cours par la profession de son Évangile, il a regardé en pitié et les princes et leurs courtisans; et ainsi il a préparé des préservatifs pour toutes leurs tentations, des remèdes pour tous leurs dangers, des grâces pour tous leurs emplois. Mais voici la loi qu'il leur impose : ils pourront faire leur salut, pourvu qu'ils connaissent bien leurs périls; ils pourront arriver en sûreté, pourvu qu'ils marchent toujours en crainte, et qu'ils égalent leur vigilance à leurs besoins, leurs précautions à leurs dangers, leur ferveur aux obstacles qui les environnent : *Tuta si cauta, secura si attenta*[2]. Qu'on se fasse violence; cette douceur vient de la contrainte : renversez Ninive, renversez la cour.

O cour vraiment auguste et vraiment royale, que je puisse voir tomber par terre l'ambition qui t'emporte, les jalousies qui te partagent, les médisances qui te déchirent, les querelles qui t'ensanglantent, les délices qui te corrompent, l'impiété qui te déshonore!

DEUXIÈME SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA FERVEUR DE LA PÉNITENCE.

État du pécheur lorsque Dieu l'invite à se convertir. Bonté immense du Sauveur : empressements infinis de sa charité pour les âmes. Trois degrés de miséricorde, qui répondent à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée. Faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature. Motifs pressants pour nous donner à Dieu par la pénitence. Injure que nous lui faisons par nos révoltes : vengeance que son amour outragé exerce contre les ingrats.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti.

Et voici qu'une femme connue par ses désordres dans la ville, aussitôt qu'elle eut appris que Jésus était en la maison du pharisien, elle lui apporta ses parfums, et se jeta à ses pieds. Luc, VII, 37.

Jésus-Christ veut être pressé; ceux qui vont à lui lentement n'y peuvent jamais atteindre : il aime les âmes généreuses qui lui arrachent sa grâce par une espèce de violence, comme cette fidèle Chananée; ou qui la gagnent promptement par la force d'un amour extrême comme Madeleine pénitente. Voyez-vous, messieurs, cette femme qui va chercher Jésus-Christ jusqu'à la table du pharisien? c'est qu'elle trouve que c'est trop tarder, que de différer un moment de courir à lui : il est dans une maison étrangère; mais partout où se rencontre le Sauveur des âmes, elle sait qu'il y est toujours pour les pécheurs C'est un titre infaillible pour l'aborder, que de sentir qu'on a besoin de son secours; et il n'y a point de rebut à craindre, pourvu qu'on ne tarde pas à lui exposer ses misères.

Allons donc, mes frères, d'un pas diligent, et courons avec Madeleine au divin Sauveur qui nous attend depuis tant d'années. Que dis-je, qui nous attend? qui nous prévient, qui nous cherche, et qui nous aurait bientôt trouvés, si nous ne faisions effort pour le perdre. Portons-lui nos parfums avec cette sainte pénitente, c'est-à-dire, de saints désirs; et allons répandre à ses pieds des larmes pieuses. Ne différons pas un moment de suivre l'attrait de sa grâce; et pour obtenir cette promptitude qui fera le sujet de ce discours, demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Une lumière soudaine et pénétrante brille aux yeux de Madeleine; une flamme toute pure et toute

[1] *Enar. in Ps.* CXLV, t. IV, col. 1624.
[2] *Tert. de Idol.* n° 24.

céleste commence à s'allumer dans son cœur ; une voix s'élève au fond de son âme, qui l'appelle par plusieurs cris redoublés aux larmes, aux regrets, à la pénitence. Elle est troublée et inquiète; sa vie passée lui déplaît, mais elle a peine à changer si tôt : sa jeunesse vigoureuse lui demande encore quelques années ; ses anciens attachements lui reviennent, et semblent se plaindre en secret d'une rupture si prompte; son entreprise l'étonne elle-même; enfin toute la nature conclut à remettre et à prendre un peu de temps pour se résoudre.

Tel est, messieurs, l'état du pécheur lorsque Dieu l'invite à se convertir : il trouve toujours de nouveaux prétextes, afin de retarder l'œuvre de la grâce. Que ferons-nous et que dirons-nous? lui donnerons-nous le temps de délibérer sur une chose toute décidée, et que l'on perd si peu qu'on hésite? Ah! ce serait outrager l'esprit de Jésus, qui ne veut pas qu'on doute un moment de ce qu'on lui doit. Mais s'il faut pousser ce pécheur encore incertain et irrésolu, et toutefois déjà ébranlé, par quelle raison le pourrons-nous vaincre? Il voit toutes les raisons, il en voit la force; son esprit est rendu, son cœur tient encore, et ne demeure invincible que par sa propre faiblesse. Chrétiens, parlons à ce cœur; mais certes la voix d'un homme ne perce pas si avant : faisons parler Jésus-Christ, et tâchons seulement d'ouvrir tous les cœurs à cette voix pénétrante. « Maison de Jacob, dit le saint prophète [1], écoutez la voix du Seigneur ; âmes rachetées du sang d'un Dieu, écoutez ce Dieu qui vous parle : ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée que je veux faire retentir à vos oreilles. Comme j'ai dessein de parler au cœur, je veux faire parler le divin amour : vous le verrez attendri, vous le verrez indigné; vous entendrez ses caresses, vous entendrez ses reproches; celles-là pour amollir votre dureté; celles-ci pour confondre votre ingratitude. En un mot, pour surmonter ces remises d'un cœur qui diffère toujours de se rendre à Dieu, j'ai dessein de vous faire entendre les douceurs de son amour attirant, et les menaces pressantes de son amour méprisé.

PREMIER POINT.

Qui me donnera des paroles pour vous exprimer aujourd'hui la bonté immense de notre Sauveur, et les empressements infinis de sa charité pour les âmes? C'est lui-même qui nous les explique dans la parabole du bon pasteur, où nous découvrons trois effets de l'amour d'un Dieu pour les âmes dévoyées : il les cherche, il les trouve, il les rapporte. « Le bon pasteur, dit le Fils de « Dieu, court après sa brebis perdue : » *Vadit ad illam quæ perierat* [1]. Vous voyez bien, messieurs, comme il la cherche ; c'est le premier effet de la grâce, chercher les pécheurs qui s'égarent. Mais il court « jusqu'à ce qu'il la trouve : » *donec inveniat eam* [2] ; c'est le second effet de l'amour, trouver les pécheurs qui fuient : et après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules ; c'est le dernier trait de miséricorde, porter les pécheurs affaiblis qui tombent.

Ces trois degrés de miséricorde répondent admirablement à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée ; elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces. Voyez une âme engagée dans les voies du monde ; elle s'éloigne du bon pasteur, et en s'éloignant elle l'oublie, elle ne connaît plus son visage, elle perd tout le goût de ses vérités. Il s'approche, il l'appelle, il touche son cœur. Retourne à moi, dit-il, pauvre abandonnée; quitte tes ordures, quitte tes plaisirs, quitte tes attaches ; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, jaloux de ton innocence, et passionné pour ton âme. Elle ne reconnaît plus la voix du pasteur qui la veut désabuser de ce qui la trompe, et elle le fuit comme un ennemi qui lui veut ôter ce qui lui plaît. Dans cette fuite précipitée, elle s'engage, elle s'embarrasse, elle s'épuise, et tombe dans une extrême impuissance. Que deviendrait-elle, messieurs, et quelle serait la fin de cette aventure, sinon la perdition éternelle ; si le pasteur charitable ne cherchait sa brebis égarée, ne trouvait sa brebis fuyante, ne rapportait sur ses épaules sa brebis lasse et fatiguée, qui n'est plus capable de se soutenir? parce que, comme dit Tertullien, errant deçà et delà, elle s'est beaucoup travaillée dans ses malheureux égarements : *Multum enim errando laboraverat* [3].

Voilà, chrétiens, en général, trois funestes dispositions que Jésus-Christ a dessein de vaincre par trois effets de sa grâce. Mais imitons ce divin pasteur, cherchons avec lui les âmes perdues; et ce que nous avons dit en général des égarements du péché et des attraits pressants de la grâce, disons-le tellement que chacun puisse trouver dans sa conscience les vérités que je prêche. Viens donc, âme pécheresse, et que je te fasse voir d'un côté ces éloignements quand on te laisse, ces fuites quand on te poursuit, ces langueurs quand on te ramène ; et de l'autre côté, ces impatiences d'un Dieu qui te cherche, ces touches pressantes d'un Dieu qui te trouve, ces secours, ces miséricordes, ces condescendances, ces soutiens tout-puissants d'un Dieu qui te porte.

[1] *Jerem.* II, 4.

[1] *Luc.* XV, 4.
[2] *Ibid.*
[3] *De Pænit.* n° 8.

Premièrement, chrétiens, je dis que le pécheur s'éloigne de Dieu, et il n'y a page de son Écriture en laquelle il ne lui reproche cet éloignement. Mais, sans le lire dans l'Écriture, nous pouvons le lire dans nos consciences : c'est là que les pécheurs doivent reconnaître les deux funestes démarches par lesquelles ils se sont séparés de Dieu. Ils l'ont éloigné de leurs cœurs, ils l'ont éloigné de leurs pensées : ils l'ont éloigné du cœur, en retirant de lui leur affection. Veux-tu savoir, chrétien, combien de pas tu as faits pour te séparer de Dieu? compte tes mauvais désirs, tes affections dépravées, tes attaches, tes engagements, tes complaisances pour la créature. Oh! que de pas il a faits, et qu'il s'est avancé malheureusement dans ce funeste voyage, dans cette terre étrangère! Dieu n'a plus de place en son cœur; et pour l'amour de son cœur, la mémoire, trop fidèle amie et trop complaisante pour ce cœur ingrat, l'a aussi banni de son souvenir : il ne songe ni au mal présent qu'il se fait lui-même par son crime, ni aux terribles approches du jugement qui le menace. Parlez-lui de son péché : Eh bien! « j'ai péché, dit-il hardiment; et que « m'est-il arrivé de triste[1]? » Que si vous pensez lui parler du jugement à venir, cette menace est trop éloignée pour presser sa conscience à se rendre : *In longum differuntur dies... et in tempora longa iste prophetat*[2] : parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'oublie, et ne songe plus à punir ses crimes : *Dixit enim in corde suo: Oblitus est Deus*[3]; de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui rappelle Dieu en sa pensée, parce que le péché qui est le mal présent n'est pas sensible, et que le supplice qui est le mal sensible n'est pas présent.

Non content de se tenir éloigné de Dieu, il fuit les approches de sa grâce. Et quelles sont ses fuites, sinon ses délais, ses remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manqua toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont l'on attend toujours la conclusion, pour se donner tout à fait à Dieu? n'est-ce pas fuir ouvertement l'inspiration? Mais après avoir fui longtemps, on fait enfin quelques pas, quelque demi-restitution, quelque effort pour se dégager, quelque résolution imparfaite : nouvelle espèce de fuite; car dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe; si on languit, on meurt bientôt; si l'on ne fait tout, on ne fait rien; enfin marcher lentement, c'est retourner en arrière.

Mais après avoir parlé des égarements, il est temps maintenant, mes frères, de vous faire voir un Dieu qui vous cherche. Pour cela, faites parler votre conscience; qu'elle vous raconte elle-même combien de fois Dieu l'a troublée, afin qu'elle vous troublât dans vos joies pernicieuses; combien de fois il a rappelé la terreur de ses jugements et les saintes vérités de son Évangile, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête. Vous ne voulez pas les voir, ces vérités saintes; vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous, elles vous guident; quand elles sont derrière vous, elles vous chargent. Ah! Jésus a pitié de vous; il veut ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, cette vérité évangélique qui condamne toute perfidie, toute injustice, toute violence, tout attachement impudique. Envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable.

Autant de fois, chrétiens, que cette vérité vous paraît, c'est Jésus-Christ qui vous cherche. Combien de fois vous a-t-il cherchés dans les saintes prédications? il n'y a sentier qu'il n'ait parcouru, il n'y a vérité qu'il n'ait rappelée : il vous a suivis dans toutes les voies dans lesquelles votre âme s'égare; tantôt on a parlé des impiétés, tantôt des superstitions, tantôt de la médisance, tantôt de la flatterie, tantôt des attaches et tantôt des aversions criminelles. Un mauvais riche vous a paru, pour vous faire voir le tableau de l'impénitence; un Lazare mendiant vous a paru, pour exciter votre cœur à la compassion, et votre main aux aumônes, dans ces nécessités désespérantes. Enfin on a couru par tous les détours par lesquels vous pouviez vous perdre; on a battu toutes les voies par lesquelles on peut entrer dans une âme : et l'espérance et la crainte, et la douceur et la force, et l'enfer et le paradis, et la mort certaine et la vie douteuse, tout a été employé.

Et après cela vous n'entendriez pas de quelle ardeur on court après vous! Que si, en tournant de tous côtés par le saint empressement d'une charitable recherche, quelquefois il est arrivé qu'on ait mis la main sur votre plaie, qu'on soit entré dans le cœur par l'endroit où il est sensible; si l'on a tiré de ce cœur quelques larmes, quelque regret, quelque crainte, quelque forte réflexion, quelque soupir après Dieu, après la vertu, après l'innocence; c'est alors que vous pouvez dire que malgré vos égarements Jésus a trouvé votre

[1] *Eccl.* v, 4.
[2] *Ezech.* XII, 22, 27.
[3] *Ps.* IX, 31.

âme; il est descendu aux enfers encore une fois: car quel enfer plus horrible qu'une âme rebelle à Dieu, soumise à son ennemi, captive de ses passions? Ah! si Jésus y est descendu, si dans cette horreur et ces ténèbres il a fait luire ses saintes lumières, s'il a touché votre cœur par quelque retour sur ses vérités que vous aviez oubliées; rappelez ce sentiment précieux, cette sainte réflexion, cette douleur salutaire; abandonnez-y votre cœur, et dites avec le Psalmiste: *Tribulationem et dolorem inveni*[1]: « J'ai trouvé l'affliction et la « douleur: » enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence: mille douleurs, mille afflictions m'ont persécuté malgré moi, et les misères nous trouvent toujours fort facilement. Mais enfin j'ai trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse, cette affliction d'un cœur contrit et d'une âme attristée de ses péchés: je l'ai trouvée, cette douleur, « et j'ai invoqué le nom de « Dieu: » *et nomen Domini invocavi*[2]. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; on m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. S'il est ainsi, chrétiens, si la grâce de Jésus-Christ a fait en vous quelque effet semblable, courez vous-mêmes après le Sauveur; et quoique cette course soit laborieuse, ne craignez pas de manquer de force.

Il faudrait ici vous représenter la faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature; mais comme je veux être court, j'en dirai seulement ce mot, que j'ai appris de saint Augustin, qui l'a appris de l'apôtre. L'empire qui se divise, s'affaiblit; les forces qui se partagent, se dissipent: or il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme; toujours, dit saint Augustin[3], une partie qui marche, et une partie qui se traîne; toujours une ardeur qui presse, avec un poids qui accable; toujours aimer et haïr, vouloir et ne vouloir pas, craindre et désirer la même chose. Pour se donner tout à fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer: la volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas; éternel obstacle à ses désirs propres, elle est toujours aux mains avec ses propres désirs: ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même; et cette dissipation quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons.

[1] *Ps.* CXIV, 4.
[2] *Ibid.*
[3] *Conf.* lib. VII, cap. IX, X, t. I, col. 153, 154.

Dans une telle langueur de nos volontés dissipées, je le confesse, messieurs, notre impuissance est extrême: mais voyez le bon pasteur qui vous présente ses épaules. N'avez-vous pas ressenti souvent certaines volontés fortes, desquelles, si vous suiviez l'instinct généreux, rien ne vous serait impossible? C'est Jésus-Christ qui vous soutient, c'est Jésus-Christ qui vous porte.

Que reste-t-il donc, mes frères, sinon que je vous exhorte à ne recevoir pas en vain une telle grâce: *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*[1]? Pour vous presser de la recevoir, je voudrais bien, chrétiens, n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement, mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant de respirer l'air, nous devions commencer aussi de respirer, pour ainsi dire, le divin amour: ou, parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections? quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard: et voilà que nos ans se sont échappés, et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles; les biens périssables ont gagné ton cœur: si tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance: mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusques au principe, jusques à la source du bien, jusques à Dieu même; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté; comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes; et selon que tu aimeras, bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux: dis-moi, qu'aimeras-tu donc? L'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable, et le souverain amour pour le souverain aimable: quel enfant ne le verrait pas? quel insensé le pourrait nier?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes les folies la plus folle, que de refuser son amour à Dieu qui nous cherche. Qu'attendons-nous, chrétiens? déjà nous devrions mourir de regret de l'avoir oublié durant tant d'années; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur, si nous

[1] *II. Cor.* VI, 1.

ne voulons pas commencer encore! car voulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer quelque jour? Jamais; qui le pourrait dire? jamais; le peut-on seulement penser? en quoi donc différerions-nous d'avec les démons? Mais si nous le voulons aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour? pourquoi ne sera-ce pas celui-ci? quelle grâce, quel privilége a ce jour que nous attendons, que nous le voulions consacrer entre tous les autres, en le donnant à l'amour de Dieu? tous les jours ne sont-ils pas à Dieu? oui, tous les jours sont à Dieu; mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous, et c'est celui qui se passe. Eh quoi! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas?

Mais je ne puis, direz-vous; je suis engagé. Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre; malheureux, s'ils sont si faibles que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu. Ah! laissez démêler cette affaire : mais plutôt voyez, dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui qui mérite l'affaire de Dieu; Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre père. Mais laissez apaiser cette passion; après, j'irai à Dieu d'un esprit plus calme. Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui, voulant passer à l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse. Il faut passer par-dessus le fleuve, il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écoulé ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

Mais peut-être que je me trompe, et les passions en effet s'écoulent bientôt. Elles s'écoulent souvent, il est véritable; mais une autre succède en sa place. Chaque âge a sa passion dominante; le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice : une jeunesse emportée ne songe qu'à la volupté; l'esprit étant mûri tout à fait, on veut pousser sa fortune, et on s'abandonne à l'ambition; enfin, dans le déclin et sur le retour, la force commence à manquer; pour avancer ses desseins, on s'applique à conserver ce qu'on a acquis, à le faire profiter, à bâtir dessus, et on tombe insensiblement dans le piége de l'avarice : c'est l'histoire de la vie humaine. L'amour du monde ne fait que changer de nom; un vice cède la place à un autre vice, et au lieu de la remettre à Jésus le légitime Seigneur, il laisse un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Interrompons aujourd'hui le cours de cette succession malheureuse : renversons la passion qui domine en nous; et de peur qu'une autre n'en prenne la place, faisons promptement régner celui auquel le règne appartient. Il vous y presse par ses saints attraits; et plût à Dieu que vous vous donnassiez tellement à lui, que vous m'épargnassiez le soin importun de vous faire ouïr ses menaces? Mais comme il faut peut-être ce dernier effort pour vaincre notre dureté, écoutons les justes reproches d'un cœur outragé par nos indignes refus : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse point aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter; non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé d'où sortent des éclairs et des foudres; mais armé de ses bienfaits, et assis sur un trône de grâce.

C'est, messieurs, en cette sorte que la justice de Dieu nous paraît dans le Nouveau Testament : car il me semble qu'elle a deux faces, dont l'une s'est montrée à l'ancien peuple, et l'autre se découvre au peuple nouveau. Durant la loi de Moïse, c'était sa coutume ordinaire de faire connaître ses rigueurs par ses rigueurs mêmes : c'est pourquoi elle est toujours l'épée à la main, toujours menaçante, toujours foudroyante, et faisant sortir de ses yeux un feu dévorant; et je confesse, chrétiens, qu'elle est infiniment redoutable en cet état. Mais dans la nouvelle alliance elle prend une autre figure, et c'est ce qui la rend sans aucune comparaison plus insupportable et plus accablante; parce que ses rigueurs ne se forment que dans l'excès de ses miséricordes, et que c'est par des coups de grâce que sont fortifiés les coups de foudre, qui, perçant aussi avant dans le cœur que l'amour avait résolu d'y entrer, y causant une extrême désolation, y font un ravage inexplicable.

Vous le comprendrez aisément, quand je vous aurai dit en un mot ce que tout le monde sait, qu'il n'est rien de si furieux qu'un amour méprisé et outragé. Mais comme je n'ai pas dessein dans cette chaire, ni d'arrêter longtemps vos esprits sur les emportements de l'amour profane, ni de vous faire juger de Dieu comme vous feriez d'une créature, j'établirai ce que j'ai à dire sur des principes plus hauts, tirés de la nature divine, selon qu'elle nous est montrée dans les saintes Lettres.

Il faut donc savoir, chrétiens, que l'objet de la justice de Dieu, c'est la contrariété qu'elle trouve en nous; et j'en remarque de deux sortes : ou nous pouvons être opposés à Dieu considéré en lui-même, ou nous pouvons être opposés à Dieu agissant en nous; et cette dernière façon est sans comparaison la plus outrageuse. Nous sommes opposés à Dieu considéré en lui-même,

en tant que notre péché est contraire à sa sainteté et à sa justice; et en ce sens, chrétiens, comme ses divines perfections sont infiniment éloignées de la créature, l'injure qu'il reçoit de nous, quoiqu'elle soit d'une audace extrême, ne porte pas son coup, ne fait pas une impression si prochaine, ne le touche pas de si près. Mais ce Dieu, qui est si fort éloigné de nous par toutes ses autres qualités, entre avec nous en société, s'égale et se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les pressements de sa miséricorde, qui attire à soi notre cœur. Comme donc c'est par cette voie qu'il s'efforce d'approcher de nous, l'injure que nous lui faisons en contrariant son amour, porte coup immédiatement sur lui-même; et l'insulte en retombe, si je l'ose dire, et fait son impression sur le front propre d'un Dieu approchant de nous, qui s'avance, s'il m'est permis de parler ainsi. Mais il faut bien, ô grand Dieu, que vous permettiez aux hommes de parler de vous comme ils l'entendent, et d'exprimer comme ils peuvent ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il est.

C'est ce qui s'appelle dans les Écritures, selon l'expression de l'apôtre en l'épître aux Éphésiens, affliger et contrister l'Esprit de Dieu : *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati* « *estis*[1] : « N'attristez pas l'Esprit saint de Dieu, dont vous avez été marqué comme d'un sceau. Car cette affliction du Saint-Esprit ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que l'extrême violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre : c'est là, dit le saint apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire, l'amour de Dieu opérant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus contristé par leur révolte. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses; c'est dans un cœur chrétien qu'il veut trouver la correspondance, et ce n'est que d'un cœur chrétien que peut sortir le rebut qui l'afflige et qui le contriste. Mais gardons-nous bien de penser que cette tristesse de l'Esprit de Dieu soit semblable à celle des hommes : cette tristesse de l'Esprit de Dieu signifie un certain dégoût, qui fait que les hommes ingrats lui sont à charge, et croyons que l'apôtre nous veut exprimer un certain zèle de justice, mais zèle pressant et violent qui anime un Dieu méprisé contre un cœur ingrat, et qui lui fait appesantir sa main et précipiter sa vengeance. Voilà, mes frères, deux effets terribles de cet amour méprisé : mais que veut dire ce poids, et d'où vient cette promptitude? Il faut tâcher de le bien entendre.

[1] *Ephes.* IV, 30.

Je veux donc dire, mes frères, que l'amour de Dieu indigné par le mépris de ses grâces, appuie la main sur un cœur rebelle avec une efficace extraordinaire. L'Écriture, toujours puissante pour exprimer fortement les œuvres de Dieu, nous explique cette efficace par une certaine joie qu'elle fait voir dans le cœur d'un Dieu pour se venger d'un ingrat : ce qui se fait avec joie, se fait avec application. Mais, chrétiens, est-il possible que cette joie de punir se trouve dans le cœur d'un Dieu, source infinie de bonté? Oui, sans doute, quand il y est forcé par l'ingratitude; car écoutez ce que dit Moïse au chapitre vingt-huitième du Deutéronome : « Comme le Seigneur « s'est réjoui vous accroissant, vous bénissant, « vous faisant du bien, il se réjouira de la même « sorte, en vous ruinant, en vous ravageant, « en vous accablant : » *Sicut ante lætatus est Dominus super vos, bene vobis faciens, vosque multiplicans; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens*. Quand son cœur s'est épanché en nous bénissant, il a suivi sa nature et son inclination bienfaisante : mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit, et nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons donnée à son Saint-Esprit, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à venger notre ingratitude.

Justement, certes justement; car il sait ce qui est dû à son amour victorieux, et il ne laisse pas ainsi perdre ses grâces. Non : elles ne périssent pas, ces grâces rebutées, ces grâces dédaignées, ces grâces frustrées; il les rappelle à lui-même, il les ramasse en son propre sein, où sa justice les tourne toutes en traits pénétrants, dont les cœurs ingrats sont percés. C'est là, messieurs, cette justice dont je vous parlais tout à l'heure; justice du Nouveau Testament, qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu redempteur : justice d'autant plus terrible que tous ses coups de foudre sont des coups de grâces.

C'est ce que prévoyait en esprit le prophète Jérémie, lorsqu'il a dit ces paroles : Fuyons, fuyons bien loin « devant la colère de la colombe, devant « le glaive de la colombe : » *A facie iræ columbæ......a facie gladii columbæ* »[2] Et nous voyons dans l'Apocalypse les réprouvés qui s'écrient : « Montagnes, tombez sur nous, et mettez-nous à couvert de la face et de la colère de « l'Agneau : » *Cadite super nos et abscondite*

[1] *Deut.* XXVIII, 63.
[2] *Jerem.* XXV, 38; XLVI, 16.



nos... ab ira Agni[1]. Ce qui les presse, ce qui les accable, ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, qui les a toujours appelés par les soupirs de sa miséricorde; c'est la face de cet Agneau qui s'est immolé pour eux, dont les plaies ont été pour eux une vive source de grâces. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévoreat les chrétiens ingrats? de ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini : c'est de là que sortira l'indignation; de là la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces : car il est juste et très-juste que tout et les grâces mêmes tournent en amertume à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées, poids des bienfaits méprisés, plus insupportables que les peines mêmes; ou plutôt et pour dire mieux, accroissement infini dans les peines! Ah! mes frères, que j'appréhende que ce poids ne tombe sur vous, et qu'il n'y tombe bientôt!

Et en effet, chrétiens, si la grâce refusée aggrave le poids des supplices, elle en précipite le cours : car il est bien juste et bien naturel qu'un cœur épuisé par l'excès de son abondance, fasse tarir la source des grâces pour ouvrir tout à coup celle des vengeances; et il faut, avant que de finir, prouver encore en un mot cette vérité.

Dieu est pressé de régner sur nous; car à lui, comme vous savez, appartient le règne, et il doit à sa grandeur souveraine de l'établir promptement. Il ne peut régner qu'en deux sortes, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : il règne sur les pécheurs convertis par sa sainte miséricorde; il règne sur les pécheurs condamnés par sa juste et impitoyable vengeance. Il n'y a que ce cœur rebelle qu'il presse et qui lui résiste, qu'il cherche et qui le fuit, qu'il touche et qui le méprise, sur lequel il ne règne ni par sa bonté, ni par sa justice, ni par sa grâce, ni par sa rigueur : il n'y souffre que des rebuts plus indignes que ceux des Juifs dont il a été le jouet.

Ah! ne vous persuadez pas que sa toute-puissance endure longtemps ce malheureux interrègne. Non, non, pécheurs, ne vous trompez pas, le royaume de Dieu approche : *Appropinquavit*[2] : il faut qu'il y règne sur nous par l'obéissance à sa grâce, ou bien il y régnera par l'autorité de sa justice : plus sont grandes les grâces que vous méprisez, plus la vengeance est prochaine. Saint Jean commençant sa prédication pour annoncer le Sauveur, dénonçait à toute la terre que la colère allait venir, que le royaume de Dieu allait s'approcher; tant la grâce et la justice sont inséparables. Mais quand ce divin Sauveur commence à paraître, il ne dit point qu'il approche, ni que la justice s'avance; mais écoutez comme il parle : « La cognée est déjà, dit-il, à la racine de l'arbre : » *Jam securis ad radicem arborum posita est*[1]. Oui, la colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et la sainte inspiration, si elle ne nous vivifie, elle nous tue.

[1] *Apoc.* VI, 16.
[2] *Matth.* III, 2.

[1] *Matth.* III, 10.

TROISIÈME SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR L'INTÉGRITÉ DE LA PÉNITENCE.

Trois caractères opposés des véritables et des fausses conversions. Feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres; douleurs imparfaites par lesquelles il s'impose à lui-même : causes profondes d'une séduction si subtile. Confusion nécessaire à un vrai pénitent : quelle est cette confusion : pourquoi est-elle dure au pécheur. Comment les pécheurs superbes et indociles cherchent à se débarrasser de la honte qu'ils méritent : inutilité de tous leurs faux prétextes. Qui sont ceux qui doivent entrer plus profondément dans cet état de confusion. Remèdes nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence : combien ils sont méprisés ou négligés.

Stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus.

Madeleine se jetant aux pieds de Jésus, commença à les laver de ses larmes. Luc. VII, 38.

Est-ce une chose croyable que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils se plaisent à tromper les autres, mais qu'ils se trompent eux-mêmes, que leurs propres pensées les déçoivent, que leur propre imagination leur impose? Il est ainsi, chrétiens, et cette erreur paraît principalement dans l'affaire de la pénitence.

Il y a de certains pécheurs que leurs plaisirs engagent, et cependant que leur conscience inquiète; qui ne peuvent ni approuver ni changer leur vie; qui n'ont nulle complaisance pour la loi de Dieu, mais que ses menaces étonnent souvent et les jettent dans un trouble inévitable qui les incommode. Ce sont ceux-là, chrétiens, qui se confessent sans utilité, qui font par coutume un amusement sacrilége du sacrement de la pénitence; semblables à ces malades faibles d'esprit et de corps, qui, ne pouvant jamais se résoudre ni à quitter les remèdes ni à les prendre de bonne

foi, se jettent dans les pratiques d'une médecine qui les tue. C'est une semblable illusion qui nous fait voir tous les jours tant de fausses conversions, tant de pénitences trompeuses, qui, bien loin de délier les pécheurs, les chargent de nouvelles chaînes. Mais j'espère que Madeleine, ce modèle de la pénitence, dissipera aujourd'hui ces fantômes de pénitents, et amènera au Sauveur des pénitents véritables. Implorons pour cela le secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge.

Le cœur de Madeleine est brisé, son visage tout couvert de honte, son esprit profondément attentif dans une vue intime de son état, et dans une forte réflexion sur ses périls. La douleur immense qui la presse, fait qu'elle court au médecin avec sincérité; la honte qui l'accompagne, fait qu'elle se jette à ses pieds avec soumission; la connaissance de ses dangers fait qu'elle sort d'entre ses mains avec crainte, et qu'elle n'est pas moins occupée des moyens de ne tomber plus, que de la joie d'avoir été si heureusement et si miséricordieusement relevée.

De là, messieurs, nous pouvons apprendre trois dispositions excellentes, sans lesquelles la pénitence est infructueuse. Avant que de confesser nos péchés, nous devons être affligés de nos désordres; en confessant nos péchés, nous devons être honteux de nos faiblesses; après avoir confessé nos péchés, nous devons être encore étonnés de nos périls et de toutes les tentations qui nous menacent.

Ames captives du péché, mais que les reproches de vos consciences pressent de recourir au remède, Jésus a soif de votre salut : il vous attend avec patience dans ces tribunaux de miséricorde que vous voyez érigés de toutes parts à l'entour de ses saints autels; mais il faut en approcher avec un cœur droit. Plusieurs ont une douleur qui ne les change pas, mais qui les trompe; plusieurs ont une honte qui veut qu'on la flatte, et non pas qu'on l'humilie; plusieurs cherchent dans la pénitence d'être déchargés du passé, et non pas d'être fortifiés pour l'avenir : ce sont les trois caractères de fausses conversions. La véritable pénitence a trois sentiments opposés : devant la confession, sa douleur lui fait prendre toutes les résolutions nécessaires; et dans la confession, sa honte lui fait subir toutes les humiliations qui lui sont dues; et après la confession, sa prévoyance lui fait embrasser toutes les précautions qui lui sont utiles : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs frappent leur poitrine, plusieurs disent de bouche et pensent quelquefois dire de cœur ce *Peccavi* tant vanté, que les pécheurs trouvent si facile. Judas l'a dit devant les pontifes; Saül l'a dit devant Samuel; David l'a dit devant Nathan : mais des trois il n'y en a qu'un qui l'ait dit d'un cœur véritable. Il y a de feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres, il y a des douleurs imparfaites par lesquelles le pécheur s'impose à lui-même; et je pense qu'il n'y a aucun tribunal devant lequel il se dise plus de faussetés, que devant celui de la pénitence.

Le roi Saül, repris hautement par Samuel le prophète d'avoir désobéi à la loi de Dieu, confesse qu'il a péché : « J'ai péché, dit-il, grand « prophète, en méprisant vos paroles et les pa« roles du Seigneur; mais honorez-moi devant « les grands et devant mon peuple, et venez ado« rer Dieu avec moi : » *Peccavi; sed nunc honora me coram senioribus populi mei et coram Israel*[1]. Honorez-moi devant le peuple; c'est-à-dire, Ne me traitez pas comme un réprouvé, de peur que la majesté ne soit ravilie. C'est en vain qu'il dit : J'ai péché; sa douleur, comme vous voyez, n'était qu'une feinte et une adresse de sa politique. Ah ! que la politique est dangereuse, et que les grands doivent craindre qu'elle ne se mêle toujours trop avant dans le culte qu'ils rendent à Dieu ! elle est de telle importance, que les esprits sont tentés d'en faire leur capital et leur tout. Il faut de la religion pour attirer le respect des peuples : prenez garde, ô grands de la terre, que cette pensée n'ait trop de part aux actes de piété et de pénitence que vous pratiquez. Il est de votre devoir d'édifier les peuples; mais Dieu ne doit pas être frustré de son sacrifice, qui est un cœur contrit véritablement et affligé de ses crimes.

Mais je vous ai dit, chrétiens, qu'il y a encore une tromperie plus fine et plus délicate, par laquelle le pécheur se trompe lui-même. O Dieu ! est-il bien possible que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils trompent les autres, mais que leurs propres pensées les déçoivent? Il n'est que trop véritable. Non-seulement, dit Tertullien, nous imposons à la vue des autres, « mais même nous jouons « notre conscience, » *nostram quoque conscientiam ludimus*[2]. Oui, messieurs, il y a deux hommes dans l'homme, aussi inconnus l'un à l'autre que seraient deux hommes différents : il y a deux cœurs dans le cœur humain, l'un ne sait pas les pensées de l'autre; et souvent, pendant que l'un se plaît au péché, l'autre contrefait

[1] I. *Reg.* XV, 30.
[2] *Ad Nation.* lib. I, n° 16.

si bien le pénitent, que l'homme lui-même ne se connaît pas, « qu'il ment, dit saint Grégoire, « à son propre esprit et à sa propre conscience : » *Sæpe sibi de se mens ipsa mentitur*[1]. Mais il faut expliquer ceci, et exposer à vos yeux ce mystère d'iniquité.

Le grand pape saint Grégoire nous en donnera l'ouverture par une excellente doctrine, dans la troisième partie de son Pastoral. Il remarque judicieusement, à son ordinaire, que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, pour les enraciner dans l'humilité; aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les pécheurs un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à nourrir leur présomption. Voici quelque chose de bien étrange, et qui nous doit faire admirer les terribles jugements de Dieu. Ce grand Dieu, par une conduite impénétrable, permet que ses élus soient tentés, qu'ils soient attirés au mal, qu'ils chancellent même dans la droite voie : ils croient assez souvent que leur volonté leur est échappée, et il les affermit par leur faiblesse; et quelquefois il permet aussi que les pécheurs se sentent attirés au bien, qu'ils semblent même y donner les mains, qu'ils vivent tranquilles et assurés, et, par un juste jugement, c'est leur propre assurance qui les précipite. Qui ne tremblerait devant Dieu? qui ne redouterait ses conseils? Par un conseil de sa miséricorde, le juste se croit pécheur, et il s'humilie; et par un conseil de sa justice, le pécheur se croit juste, et il s'enfle et il marche sans crainte, et il périt sans ressource. Ainsi le malheureux Balaam, admirant les tabernacles des justes, s'écrie comme touché de l'esprit de Dieu : « Que mon âme meure de la mort des jus- « tes[2] ! » Est-il rien de plus pieux que ce sentiment? mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, il donne aussitôt après des conseils pernicieux contre leur vie : « ce sont les profon- « deurs de Satan ; » *altitudines Satanæ*[3], comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse. Tremblez donc, tremblez, ô pécheurs, qu'une douleur imparfaite n'impose à vos consciences; et que « comme il arrive souvent que les bons ressentent « innocemment l'attrait du péché, auquel ils crai- « gnent d'avoir consenti, ainsi vous ne ressentiez en « vous-mêmes un amour infructueux de la péni- « tence, auquel vous croyez faussement vous être « rendus : » *Ita plerumque mali inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut plerumque boni innoxie tentantur ad culpam*, dit excellemment saint Grégoire[1].

Que veut dire ceci, chrétiens? quelle est la cause profonde d'une séduction si subtile? Il faut tâcher de la pénétrer pour appliquer le remède, et attaquer le mal dans sa source. Pour l'entendre, il faut remarquer que les saintes vérités de Dieu et la crainte de ses jugements font deux effets dans les âmes; elles les chargent d'un poids accablant, elles les remplissent de pensées importunes : voici, messieurs, la pierre de touche. Ceux qui veulent se décharger de ce fardeau ont la douleur véritable; ceux qui ne songent qu'à se défaire de ces pensées ont une douleur trompeuse. Ah! je commence à voir clair dans l'abîme du cœur humain : ne craignons pas d'entrer jusqu'au fond à la faveur de cette lumière.

Par exemple, il y a de certaines âmes à qui l'enfer fait horreur au milieu de leurs attaches criminelles, et qui ne peuvent supporter la vue de la main de Dieu armée de ses foudres contre les pécheurs impénitents. Ce sentiment est salutaire; et pourvu qu'on le pousse où il doit aller, il dispose puissamment les cœurs à la grâce de la pénitence. Mais voici la séduction : l'âme troublée et malade, mais qui ne sent sa maladie que par son trouble, songe au trouble qui l'incommode, plutôt qu'au mal qui la presse; cet aveuglement est étrange : mais si vous avez jamais rencontré de ces malades fâcheux qui s'emportent contre un médecin qui veut arracher la racine du mal, et qui ne lui demandent autre chose sinon qu'il apaise la douleur, vous avez vu quelque image des malheureux dont je parle. La fête avertit tous les chrétiens d'approcher des saints sacrements; s'en éloigner dans un temps si saint, c'est se condamner trop visiblement. Et en effet, chrétiens, cet éloignement est horrible; la conscience en est inquiète, et en fait hautement ses plaintes : plusieurs ne sont pas assez endurcis pour mépriser ces reproches, ni assez forts pour oser rompre leurs liens trop doux et leurs engagements trop aimables; ils songent au mal sensible, et ils négligent le mal effectif : ils pensent à se confesser pour apaiser les murmures et non pour guérir les plaies de leur conscience; et moins pour se décharger du fardeau qui les accable, que pour se délivrer promptement des pensées qui les importunent : c'est ainsi qu'ils se disposent à la pénitence.

On a dit à ces pécheurs, on leur a prêché qu'il faut regretter leurs crimes, et ils cherchent leurs regrets dans leurs livres; ils y prennent leur acte de contrition, ils tirent de leur mémoire les pa-

[1] *Pastor.* part. I, cap. IX, t. II, col. 9.
[2] *Num.* XXIII, 8, 10.
[3] *Apoc.* II. 24.

[1] *Pastor.* part. III, cap. XXX, t. II, col. 87.

roles qui l'expriment, ou l'image des sentiments qui le forment, et ils les appliquent, pour ainsi dire, sur leur volonté, et ils pensent être contrits de leurs crimes : ils se jouent de leur conscience pour se rendre agréables à Dieu. Il ne suffit pas, chrétiens, de tirer de son esprit, comme par machine, des actes de vertu forcés, ni des directions artificielles. La douleur de la pénitence doit naître dans le fond du cœur, et non pas être empruntée de l'esprit ni de la mémoire : elle ne ressemble pas à ces eaux que l'on fait jouer par machines et par artifice; c'est un fleuve qui coule de source, qui se déborde, qui arrache, qui déracine, qui noie tout ce qu'il trouve : elle fait un saint ravage qui détruit le ravage qu'a fait le péché; aucun crime ne lui échappe : elle ne fait pas comme Saül, qui, massacrant les Amalécites, épargne ceux qui lui plaisent.

Il y a souvent dans le cœur des péchés que l'on sacrifie, mais il y a le péché chéri; quand il le faut égorger, le cœur soupire en secret, et ne peut plus se résoudre : la douleur de la pénitence le perce et l'extermine sans miséricorde. Elle entre dans l'âme comme un Josué dans la terre des Philistins; il détruit, il renverse tout : ainsi la contrition véritable. Et pourquoi cette sanglante exécution? c'est qu'elle craint la componction d'un Judas, la componction d'un Antiochus, la componction d'un Balaam, componctions fausses et hypocrites, qui trompent la conscience par l'image d'une douleur superficielle. La douleur de la pénitence a entrepris de changer Dieu; mais il faut auparavant changer l'homme, et Dieu ne se change jamais que par l'effort de ce contre-coup. Vous craignez la main de Dieu et ses jugements, c'est une sainte disposition; le saint concile de Trente veut aussi que cette crainte vous porte à détester tous vos crimes[1], à vous affliger de tous vos excès, à haïr de tout votre cœur votre vie passée : il faut que vous gémissiez de vous voir dans un état si contraire à la justice, à la sainteté, à l'immense charité de Dieu, à la grâce du christianisme, à la foi donnée, à la foi reçue, au traité de paix solennel que vous avez fait avec Dieu par Jésus-Christ; il faut que vous renonciez simplement et de bonne foi à tous les autres engagements, à toutes les autres alliances, à toutes les paroles données contre vos premières obligations. Le faisons-nous, chrétiens? nous le disons à nos confesseurs; mais nos œuvres diront bientôt le contraire.

« Ah! que ceux-là sont heureux, dit le saint « Psalmiste[2], dont les péchés sont couverts! » C'est, messieurs, la douleur de la pénitence, qui couvre à Dieu nos péchés. Mais que j'appréhende que nous ne soyons de ces pénitents dont Isaïe a dit ces mots : « Ils n'ont tissu, dit ce saint « prophète, que des toiles d'araignée : » *Telas araneæ texuerunt ... telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis : opera eorum opera inutilia... cogitationes eorum cogitationes inutiles*[1] : « leurs toiles ne leur « serviront pas de vêtement, leurs œuvres ne les « couvriront pas; car leurs pensées sont des pensées vaines, et leurs œuvres, des œuvres inutiles. » Voilà une peinture trop véritable de notre pénitence ordinaire. Chrétiens, rendons-nous capables de présenter au Sauveur Jésus de dignes fruits de pénitence, ainsi qu'il nous l'ordonne dans son Évangile, non des désirs imparfaits, mais des résolutions déterminées, non des feuilles que le premier tourbillon emporte, ni des fleurs que le soleil dessèche. Pour cela brisons devant lui nos cœurs, et brisons-les tellement que tout ce qui est dedans soit anéanti! « Brisons, dit saint Augus« tin, ce cœur impur, afin que Dieu crée en nous « un cœur sanctifié : » *Ut erectur mundum cor, conteratur immundum*[2]. Si nous sommes en cet état, courons, messieurs, avec foi au tribunal de la pénitence; portons-y notre douleur, et tâchons de nous y revêtir de confusion.

DEUXIÈME POINT.

C'est une règle de justice que l'équité même a dictée, que le pécheur doit rentrer dans son état pour se rendre capable d'en sortir. Le véritable état du pécheur, c'est un état de confusion et de honte; car il est juste et très-juste que celui qui fait mal soit confondu; que celui qui a trop osé soit couvert de honte; que celui qui est ingrat n'ose paraître; enfin que le pécheur soit déshonoré, non-seulement par les autres, mais par lui-même, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le tremblement de sa conscience. Le pécheur est sorti de cet état, quand il a paru dans le monde la tête élevée, avec toute la liberté d'un front innocent. Il est juste qu'il rentre dans sa confusion : c'est pourquoi toutes les Écritures lui ordonnent de se confondre. *Confundimini, confundimini, domus Israel*[3] : « Confondez-vous, confondez-vous, maison d'Is« raël, » parce que vous avez péché devant le Seigneur.

Pour bien comprendre cette vérité, disons avant toutes choses ce que c'est que la confusion, et pourquoi elle est due aux pécheurs. La confusion, chrétiens, est un jugement équitable rendu

[1] *Sess.* XIV, *de Pœnit.* cap. IV, *de Contr. et Con.* V.
[2] *Ps* XXXI, 1.

[1] *Is.* LIX, 5, 6, 7.
[2] *Serm.* XIX, n° 3, t. V, col. 103.
[3] *Ezech* XXXVI, 32.

par la conscience, par lequel le pécheur ayant violé ce qu'il y a de plus saint, méprisé ce qu'il y a de meilleur, trahi ce qu'il y a de mieux faisant, est jugé indigne de paraître. Quel est le motif de cet arrêt? c'est que le pécheur s'étant élevé contre la vérité même, contre la justice même, contre l'être même qui est Dieu; dans son empire, à la face de ses lois, et parmi ses bienfaits : il mérite de n'être plus, et à plus forte raison de ne plus paraître. C'est pourquoi sa propre raison lui dénonce qu'il devrait se cacher éternellement, confondu par ses ingratitudes, et afin de lui ôter cette liberté de paraître, elle va imprimer au dehors dans la partie la plus visible, la plus éminente, la plus exposée, sur le visage, sur le front même : non point à la vérité par un fer brûlant, mais par le sentiment de son crime comme par une espèce de fer brûlant, une rougeur qui le déshonore et qui le flétrit; elle va, dis-je, imprimer je ne sais quoi de déconcerté, qui le défait aux yeux des hommes et à ses propres yeux : marque certaine d'un esprit troublé, d'un courage tremblant, d'un cœur inquiet, d'une conscience convaincue.

Le pécheur superbe et indocile ne peut souffrir cet état de honte, et il s'efforce d'en sortir. Pour cela, ou bien il cache son crime, ou il excuse son crime, ou il soutient hardiment son crime : il le cache comme un hypocrite; il l'excuse comme un orgueilleux; il le soutient comme un effronté. C'est ainsi qu'il sort de son état, et qu'il usurpe impudemment à la face du ciel et de la terre les priviléges de l'innocence : c'est ainsi qu'il tâche d'éviter la honte; le premier par l'obscurité de son action, le second par les artifices de ses vains prétextes, le dernier par son impudence. Ainsi au jugement dernier sera rendue aux pécheurs, à la face de tout l'univers, l'éternelle confusion qu'ils ont si bien méritée : là tous ceux qui se sont cachés seront découverts; là tous ceux qui se seront excusés seront convaincus; là tous ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes seront abattus et atterrés.

Voici l'oracle de la justice qui lui crie : Rentre en toi-même, pécheur, rentre en ton état de honte; tu veux cacher ton péché, et Dieu t'ordonne de le confesser : tu veux excuser ton péché; et bien loin d'écouter ces vaines excuses, Dieu t'ordonne d'en exposer toutes les circonstances aggravantes : tu oses soutenir ton péché, et Dieu t'ordonne de te soumettre à toutes les humiliations qu'il a méritées : « Confonds-toi, confonds-toi, » dit le Seigneur, et porte ton ignominie : » *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam*[1].

Ne vous plaît-il pas, chrétiens, que nous mettions dans un plus grand jour ces importantes vérités? Ce pécheur, cette pécheresse, pour éviter de se cacher, tâche plutôt de cacher son crime sous le voile de la vertu, ses trahisons et ses perfidies sous le titre de la bonne foi, ses prostitutions et ses adultères sous l'apparence de la modestie. Il faut qu'il vienne rougir non-seulement de son crime caché, mais de son honnêteté apparente; il faut qu'il vienne rougir de ce qu'ayant assez reconnu le mérite de la vertu pour la vouloir faire servir de prétexte, il ne l'a pas assez honorée pour la faire servir de règle : il faut qu'il vienne rougir d'avoir été si timide que de ne pouvoir soutenir les yeux des hommes, et toutefois si hardi et si insensé que de ne craindre pas la vue de Dieu : *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam :* « Confonds-toi donc, ô pécheur, « et porte ton ignominie. »

Mais ce pécheur qui cache aux autres ses désordres, voudrait se les pouvoir cacher à lui-même; il cherche toujours quelque appui fragile, sur lequel il puisse rejeter ses crimes : il en accuse les étoiles, dit saint Augustin[1] : Ah! je n'ai pu vaincre mon tempérament : il en accuse la fortune, c'est-à-dire, une rencontre imprévue : il en accuse le démon : J'ai été tenté trop violemment: il fait quelque chose de plus, il demande qu'on lui enseigne les voies détournées, où il puisse se sauver avec ses vices, et se convertir sans changer son cœur : « Il dit, remarque Isaïe, à ceux qui « regardent : Ne regardez pas; et à ceux qui sont « préposés pour voir : Ne voyez pas pour nous ce « qui est droit; dites-nous des choses qui nous « plaisent, trompez-nous par des erreurs agréa« bles : » *Qui dicunt videntibus : Nolite videre; et aspicientibus : Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt; loquimini nobis placentia, videte nobis errores*[2]. « Otez-moi cette voie, elle est « trop droite; ôtez-moi ce sentier, il est trop étroit : » *Auferte a me viam, declinate a me semitam*[3]. Ainsi, par une étrange illusion; au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon, et que le pécheur devienne juste, il imagine une autre espèce de conversion, où le mal se change en bien, où le crime devienne honnête, ou la rapine devienne justice; et si la conscience ose murmurer contre ses vaines raisons, il la bride, il la tient captive, il lui impose silence. *Ergo et tu confundere :* « Viens te confondre, ô pécheur : » viens, viens au tribunal de la pénitence, pour y porter ton ignominie, non-seulement celle que mérite l'horreur de tes crimes, mais celle qu'y doit ajouter la hardiesse insensée de tes excuses. Car est-il rien de plus honteux que de manquer

[1] *Ezech.* XVI, 52.

[1] *In Ps.* CXL, t. IV, col 1567, 1568.
[2] *Is.* XXX, 10.
[3] *Ib.* XXX, 11.

de fidélité à son Créateur, à son Roi, à son Rédempteur; et, pour comble d'impudence, oser encore excuser de si grands excès et une si noire ingratitude?

[C'est cependant ce que les pécheurs ne cessent de pratiquer au milieu de leurs désordres : s'ils se sentent pressés par les remords de leur conscience, ils se retirent comme] Adam dans le plus épais de la forêt; s'ils ne peuvent se cacher non plus que lui, [ils tâchent] de s'excuser à son exemple : [ils rejettent leurs fautes sur Ève, sur la fragilité, la complaisance, la compagnie, la tyrannie de l'habitude, la violence de la passion. Ainsi, on n'a pas besoin de se tourmenter à chercher bien loin des excuses; le péché s'en sert à lui-même, et prétend se justifier par son propre excès. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde; puis se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, ils se les impriment en les débitant, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé en la place de la vérité : « tant « l'homme se joue soi-même et sa propre conscience : » *Adeo nostram quoque conscientiam ludimus*[1].

Dieu est lumière; Dieu est vérité; Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Un rayon très-clair de lumière et de vérité sortira du trône, dans lequel les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable qui puisse colorer leur rébellion; mais au contraire que le comble du crime c'est l'audace de l'excuser et la présomption de la défendre : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit*[2] : « J'ai dépouillé le « pécheur, j'ai dissipé les fausses couleurs, par les- « quelles il avait voulu pallier ses crimes, j'ai « manifesté ses mauvais desseins si subtilement « déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun « prétexte : » Dieu ne lui laisse plus que son péché et sa honte.

Il veut que la censure soit exercée, et que les pécheurs soient repris; « parce que, dit saint Augustin [3], s'il y a quelque espérance de salut « pour eux, c'est par là que doit commencer leur « guérison; et s'ils sont endurcis et incorrigi- « bles, c'est par là que doit commencer leur sup- « plice. »

Cherchez donc des amis, et non des flatteurs; des juges, et non des complices; des médecins, et non des empoisonneurs : ne cherchez ni complaisance, ni adoucissement, ni condescendance : venez, venez rougir, tandis que la honte est salutaire; venez vous voir tels que vous êtes; afin que vous ayez horreur de vous-mêmes, et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges.

Et toi, pauvre conscience captive, dont on a depuis si longtemps étouffé la voix, parle, parle devant ton Dieu; parle, il est temps, ou jamais, de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Tu n'es point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde : tu es dans le tribunal de la pénitence; c'est Jésus-Christ lui-même qui te rend la liberté et la voix, il t'est permis de parler devant ses autels. Raconte à cette impudique toutes ses dissolutions; à ce traître toutes ses paroles infidèles, ses promesses violées; à ce voleur publie toutes ses rapines; à cet hypocrite, qui trompe le monde, les détours de son ambition cachée; à ce vieux pécheur endurci, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes; fais rougir ce front d'airain, montre-lui tout à coup d'une même vue les commandements, les rébellions, les avertissements, les mépris, les grâces, les méconnaissances, les outrages redoublés parmi les bienfaits, l'aveuglement accru par les lumières; enfin toute la beauté de la vertu, toute l'équité du précepte, avec toute l'infamie de ses transgressions, de ses infidélités, de ses crimes. Tel doit être l'état du pécheur quand il confesse ses péchés. Qu'il cherche à se confondre lui-même : s'il rencontre un confesseur dont les paroles efficaces le poussent en l'abîme de son néant, qu'il s'y enfonce jusqu'au centre; il est bien juste : s'il lui parle avec tendresse, qu'il songe que ce n'est que sa dureté qui lui attire cette indulgence; et qu'il se confonde davantage encore, de trouver un si grand excès de miséricorde dans un si grand excès d'ingratitude. Pécheurs, voilà l'état où vous veut Jésus; humiliés, confondus, et par les bontés et par les rigueurs, et par les grâces et par les vengeances, et par l'espérance et par la crainte.

Mais ceux qui doivent entrer plus profondément dans cet état de confusion, ce sont, messieurs, ces pécheurs superbes qui, non contents d'excuser, osent encore soutenir leurs crimes. « Nous les voyons tous les jours qui les prêchent, « dit l'Écriture, et s'en glorifient comme So- « dome : » *Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt*[1]. Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement; « s'ils ne la faisaient « jouir, dit Tertullien, de toute la lumière du « jour, et de tout le témoignage du ciel : » *At*

[1] *Tertull. ad Nat.* lib. I, n° 16.
[2] *Jerem.* XLIX, 10.
[3] *De Correpț. et Grat.* cap. XIV, n° 45, t. X, col. 774.

[1] *Is.* III, 9.

enim delicta vestra, et luce omni, et nocte omni, et tota cœli conscientia fruuntur[1]. Les voyez-vous, ces superbes qui se plaisent à faire les grands par leur licence; qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois; à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte: si bien qu'ils ne méprisent pas seulement, mais qu'ils font une insulte publique à toute l'Église, à tout l'Évangile, à toute la conscience des hommes? *Ergo et tu confundere:* c'est toi, pécheur audacieux, c'est toi principalement qui dois te confondre. Car considérez, chrétiens, s'il y a quelque chose de plus indigne que de voir usurper au vice cette noble confiance de la vertu. Mais je m'explique trop faiblement: la vertu dans son innocence n'a qu'une assurance modeste; ceux-ci dans leurs crimes vont jusqu'à l'audace, et contraignent même la vertu de trembler sous l'autorité que le vice se donne par son insolence.

Chrétiens, que leur dirons-nous? les paroles sont peu efficaces pour confondre une telle arrogance. Qu'ils contemplent leur Rédempteur, qu'ils jettent les yeux sur cet innocent, juste, et pur jusqu'à l'infini; il n'est chargé que de nos crimes. Écoutez toutefois comme il parle à Dieu: « Vous « voyez, dit-il, mes opprobres, vous voyez ma « confusion, vous voyez ma honte: » *Tu scis improperium meum, et confusionem meam, et reverentiam meam*[2]. Ah! vous voyez les opprobres que je reçois du dehors; vous voyez la confusion qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme; vous voyez la honte qui se répand jusque sur ma face. Tel est l'état du pécheur, et c'est ainsi qu'il est porté par un innocent; et nous, pécheurs véritables, nous osons marcher encore la tête levée! que ce ne soit pas pour le moins dans le sacrement de pénitence, ni aux pieds de notre juge. Considérons Jésus-Christ en la présence du sien et devant le tribunal de Ponce Pilate: il écoute ses accusations, et il se condamne lui-même par son silence; il se tait par constance, je le sais bien; mais il se tait aussi par humilité; il se tait par modestie; il se tait par honte.

Est-ce trop demander à des chrétiens que de les prier au nom de Dieu de vouloir comparaître devant Jésus-Christ, comme Jésus-Christ a comparu devant le tribunal de Pilate? L'innocent ne s'est pas défendu; et nous, criminels, nous défendrons-nous? il a été patient et humble dans un jugement de rigueur: garderons-nous notre orgueil dans un jugement de miséricorde, où nous ne confessons que besoin? Ah! il a volontiers accepté sa croix si dure, si accablante; refuserons-nous la nôtre légère et facile, ces justes reproches qu'on nous fait, ces peines médiocres qu'on nous impose, ces sages précautions qu'on nous ordonne? Cependant les pécheurs n'en veulent pas: les écouter, les absoudre, leur donner pour la forme quelque pénitence, c'est tout ce qu'ils peuvent porter. Quelle est, messieurs, cette pensée? Si la pénitence est un jugement, faut-il y aller pour faire la loi, et pour n'y chercher que de la douceur? Où sera donc la justice? quelle forme de jugement en lequel on ne veut trouver que de la pitié, que de la faiblesse, que de la facilité, que de l'indulgence? quelle forme de judicature en laquelle on ne laisse au juge que la patience de nous écouter, et la puissance de nous absoudre; en retranchant de son ministère le droit de discerner les mauvaises mœurs, l'autorité de les punir, la force de les réprimer par une discipline salutaire? O sainte confusion, venez couvrir la face des pécheurs! O Jesus, vous avez été soumis et modeste, même devant un juge inique; et vos fidèles seront superbes et dédaigneux, même à votre propre tribunal! Éloignez de nos esprits une disposition si funeste: donnez-nous l'humilité prête à subir toutes les peines; donnez-nous la docilité résolue à pratiquer tous les remèdes. C'est ma dernière partie que je continue sans interruption, parce que je la veux traiter en un mot pour ne perdre aucune partie du temps qui me reste.

TROISIÈME POINT.

Il en faudrait davantage pour expliquer bien à fond toutes les vérités que j'ai à vous dire. Trouvez bon que pour abréger, sans m'engager à de longues preuves, je vous donne quelques avis que j'ai tirés des saints Pères et des Écritures divines, pour conserver saintement la grâce de la pénitence. Premièrement craignez, craignez, je le dis encore une fois, si vous voulez conserver la grâce. Plusieurs s'approchent de la pénitence pour se décharger de la crainte qui les inquiète; et après leur confession, leur folle sécurité les rejette dans de nouveaux crimes. J'ai appris de Tertullien, que « la crainte est l'instrument « de la pénitence: » *Instrumento pœnitentiæ*[1], *id est metu caruit.* C'est par la crainte qu'elle entre, c'est par la crainte qu'elle se conserve. Grand Dieu! c'est la crainte de vos jugements qui ébranle une conscience pour se rendre à vous. Grand Dieu! c'est la crainte de vos jugements qui affermit une conscience pour s'établir fortement en vous. Vivez donc toujours dans la crainte, et vous vivrez toujours dans la sûreté: « La crainte,

[1] *Ad Nation.* lib. I, n° 16.
[2] *Ps.* LXVIII, 20.

[1] *Tertull. de Pœnit.* n° 6.

« dit saint Cyprien, est la gardienne de l'inno-« cence : » *Timor innocentiæ custos* [1].

Mais encore que craindrez-vous? Craignez les occasions dans lesquelles votre innocence a fait tant de fois naufrage : craignez les occasions prochaines; car qui aime son péril, il aime sa mort? craignez même les occasions éloignées; parce que, lors même que l'objet est loin, la faiblesse de notre cœur n'est toujours que trop proche et trop inhérente, et que les moindres approches [peuvent renouveler toutes ses premières impressions]. Un homme, dit Tertullien [2], qui a vu dans une tempête le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, souvent renonce pour jamais à la navigation et à la mer : O mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils, contre lesquels j'ai été si près d'échouer; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans frayeur : tant l'image de mon péril demeure présente à ma pensée. C'est, mes frères, ce qu'il nous faut faire : retirés saintement en Dieu, et dans l'asile de sa vérité, comme dans un port, regardons de loin nos périls, et les tempêtes qui nous ont battus, et les vents qui nous ont emportés; mais de nous y engager témérairement, ô Dieu, ne le faisons pas. Hélas! ô vaisseau fragile et entr'ouvert de toutes parts, misérable jouet des flots et des vents irrités; tu te jettes encore sur cette mer, dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton âme : tu sais bien ce que je veux dire; tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port, tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes les tempêtes, et tu ne te défies pas d'une faiblesse trop et trop souvent expérimentée. Ah! tu ne dois plus rien attendre qu'un dernier naufrage qui te précipitera au fond de l'abîme.

Jusques ici, chrétiens, j'ai parlé à tous indifféremment; mais notre sainte pénitente semble m'avertir de donner en particulier quelques avis à son sexe : plutôt, qu'elle leur parle elle-même, et qu'elle les instruise par ses saints exemples. Dans cette délicatesse presque efféminée que notre siècle semble affecter, il ne sera pas inutile aux hommes [d'écouter les leçons que Madeleine donne aux personnes de son sexe en particulier]. Elle répand ses parfums, elle jette ses vains ornements, elle néglige ses cheveux : mesdames, imitez sa conversion, et honorez la pratique de la pénitence. Une des précautions les plus nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence, c'est le retranchement de vos vanités : car n'est-ce pas s'accoutumer insensiblement à un grand mépris de son âme, que d'avoir tant d'attache à parer son corps? la nécessité et la pudeur ont fait les premiers habits; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements; la nécessité les avait faits simples, la pudeur les faisait modestes; la bienséance se contentait de les faire propres : la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus de bornes; et pour orner ce corps mortel et cette boue colorée, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps se consume, et toutes les richesses s'épuisent.

Ces excès sont criminels en tout temps, parce qu'ils sont toujours opposés à la sainteté chrétienne, à la modestie chrétienne, à la pénitence chrétienne; mais les peut-on maintenant souffrir dans ces extrêmes misères où, le ciel et la terre fermant leurs trésors, ceux qui subsistaient par leur travail sont réduits à la honte de mendier leur vie; ou, ne trouvant plus de secours dans les aumônes particulières, ils cherchent un vain refuge dans les asiles publics de la pauvreté, je veux dire les hôpitaux, où par la dureté de nos cœurs ils trouvent encore la faim et le désespoir? Dans ces états déplorables, peut-on songer à orner son corps; et ne tremble-t-on pas de porter sur soi la subsistance, la vie, le patrimoine des pauvres? « O ambition, dit Tertullien, que tu es « forte, de pouvoir porter sur toi seule ce qui « pourrait faire subsister tant d'hommes mou-« rants! » *Hæ sunt vires ambitionis tantarum usurarum substantiam uno et muliebri corpusculo bajulare* [1].

Que vous dirai-je maintenant, mesdames, du temps infini qui se perd dans de vains ajustements? La grâce de la pénitence porte une sainte précaution pour conserver saintement le temps et le ménager pour l'éternité : elle vous doit apprendre à le conserver; et cependant on s'en joue, on le prodigue sans mesure jusqu'aux cheveux : c'est-à-dire, la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile. La nature, qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature a prodigué comme superflu, la curiosité en fait une attache; elle devient inventive et ingénieuse pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement. Est-ce ainsi que vous voulez réparer le temps et le ménager pour l'éternité? Madeleine ne le fait pas; elle méprise ces soins superflus, et se rend digne d'entendre « qu'il n'y a plus qu'une chose qui soit nécessai-« re [2]. » Ah! que dans ces soins superflus les peu-

[1] *Epist.* I, *ad Donat.* p. 1.
[2] *De Pænit.* n° 7.

[1] *De Cultu femin.* lib. I, n° 8.
[2] *Luc.* X, 42.

sées si nécessaires [trouvent peu d'entrée dans l'esprit, et moins encore dans le cœur, ou sont bientôt oubliées et délaissées]!

Mais, ô Dieu, pour qui vous parez-vous tant? ô Dieu, encore une fois, songez-vous bien à qui vous préparez cette idole? Si vous vous êtes données à Dieu par la pénitence, pensez-vous lui pouvoir conserver longtemps sa conquête; pendant que vous laisserez encore flatter votre vanité à ces malheureuses conquêtes, qui lui arrachent les âmes qu'il a rachetées? *Tu colis, qui facis ut coli possint*[1] : « Tu fais plus que les « adorer, parce que tu lui donnes des adorateurs. »

Quittez donc ces vains ornements à l'exemple de Madeleine, et revêtez-vous de la modestie; non-seulement de la modestie, mais de la gravité chrétienne, qui doit être comme le partage de votre sexe. Tertullien, qui a dit si sagement, que la crainte était l'instrument de la pénitence, a dit avec le même bon sens, que la gravité était la compagne et l'instrument nécessaire pour conserver la pudeur : *Quo pacto pudicitiam sine instrumento suo, id est sine gravitate tractabimus* ? Je ne le remarque pas sans raison : je ne sais quelle fausse liberté s'est introduite en nos mœurs, qui laisse perdre le respect; qui, sous prétexte de simplicité, nourrit une entière licence; qui étouffe toute retenue, par un enjouement inconsidéré. Ah! je n'ose penser aux suites funestes de cette simplicité malheureuse.

Il faut de la gravité et du sérieux pour conserver la pudeur entière, et faire durer longtemps la grâce de la pénitence. Chrétiens, que cette grâce est délicate, et qu'elle veut être conservée précieusement! Si vous voulez la garder, laissez-la agir dans toute sa force : quittez le péché et toutes ses suites; arrachez l'arbre et tous ses rejetons; guérissez la maladie avec tous ses symptômes dangereux. Ne menez pas une vie moitié sainte, et moitié profane; moitié chrétienne, et moitié mondaine; ou plutôt toute mondaine et toute profane, parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que je vois dans le monde de ces vies mêlées! on fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde; on offre des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. « La loi est « déchirée, dit le saint prophète, et le jugement « n'est pas venu à sa perfection : » *Lacerata est lex, et non pervenit usque ad finem judicium*[3]. La loi est déchirée; l'Évangile, le christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi; nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité; Jésus-Christ ne se connaît plus dans un tel mélange : nous réformons quelque chose après la grâce de la pénitence; nous condamnons le monde en quelque partie de sa cause, et il devait la perdre en tout point : parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée; et ce peu que nous lui laissons, qui marque la pente du cœur, lui fera reprendre bientôt sa première autorité.

Par conséquent, chrétiens, sortons de la pénitence avec une sainte résolution de ne donner rien au péché qui puisse le faire revivre; il faut le condamner en tout et partout, et se donner sans réserve à celui qui se donne à nous tout entier, premièrement dans le temps, par les bienfaits de sa grâce, et ensuite dans l'éternité, par le présent de sa gloire. *Amen.*

[1] *Tertull. de Idolol.* n° 6.
[2] *De Cult. fem.* lib. II, n° 8.
[3] *Habac.* n° 4.

PREMIER SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Douleur inexprimable de Marie au pied de la croix de son fils : quel en est le principe. Effet que la croix de Jésus doit produire en nous. Grande constance de Marie au milieu de ses souffrances : trois manières dont elle surmonte ses afflictions. Pourquoi Jésus est si tranquille sur le Calvaire : combien Marie entre admirablement dans tous ses sentiments. Immense charité du Père, qui nous adopte pour ses enfants : ce qu'il en coûte à Marie pour être notre mère. Excès de la douleur que lui causent nos crimes et notre impénitence.

Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.

Marie mère de Jésus, était debout au pied de sa croix. Jean, XIX, 25.

Il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'une vertu affligée, lorsque dans une extrême douleur elle sait retenir toute sa force, et qu'elle se soutient par son propre poids contre tout l'effort de la tempête; sa constance lui donne un nouvel éclat, qui, augmentant la vénération que l'on a pour elle, fait qu'on s'intéresse plus dans ses maux : on se croit plus obligé de la plaindre, en cela même qu'elle se plaint moins; et on compatit à ses peines avec une pitié d'autant plus tendre, que la fermeté qu'elle montre la fait juger digne d'une condition plus tranquille. Mais si ces deux choses concourant ensemble ont jamais dû émouvoir les hommes, je ne crains point de vous assurer que c'est dans le mystère que nous honorons. Quand je vois l'âme de la sainte Vierge blessée si vivement au pied de la croix des souffrances de son Fils unique, je sens déjà à la vérité que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue et la blessure du cœur

et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse, qu'inspire une tristesse si majestueuse, doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des larmes. Approchez donc, mes frères, avec pleurs et gémissements, de cette Mère également ferme et affligée : et ne vous persuadez pas que sa constance diminue le sentiment qu'elle a de son mal. Il faut qu'elle soit semblable à son Fils : comme lui elle surmonte toutes les douleurs; mais comme lui elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue; et Jésus-Christ, qui veut faire en sa sainte Mère une vive image de sa passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle. C'est à ce spectacle que je vous invite : vous verrez bientôt Jésus en la croix; en attendant ce grand jour, l'Église vous invite aujourd'hui à en avoir la peinture en la sainte Vierge. Peut-être, messieurs, arrivera-t-il que de même que les rayons du soleil redoublent leur ardeur étant réfléchis, ainsi les douleurs du Fils réfléchies sur le cœur de la Mère auront plus de force pour toucher les nôtres. C'est la grâce que je vous demande, ô Esprit divin, par l'intercession de la sainte Vierge.

Ne croyez pas, mes frères, que la sainte Mère de notre Sauveur soit appelée au pied de sa croix pour y assister seulement au supplice de son Fils unique, et pour y avoir le cœur déchiré par cet horrible spectacle. Il y a des desseins plus hauts de la Providence divine sur cette mère affligée; et il nous faut entendre aujourd'hui qu'elle est conduite auprès de son fils, dans cet état d'abandonnement, parce que c'est la volonté du Père éternel qu'elle soit non-seulement immolée avec cette victime innocente, et attachée à la croix du Sauveur par les mêmes clous qui le percent, mais encore associée à tout le mystère qui s'y accomplit par sa mort. Mais comme cette vérité importante doit faire le sujet de cet entretien, donnez-moi vos attentions pendant que je poserai les principes sur lesquels elle est établie.

Pour y procéder avec ordre, remarquez, s'il vous plait, messieurs, que trois choses concourent ensemble au sacrifice de notre Sauveur, et en font la perfection. Il y a premièrement les souffrances par lesquelles son humanité est toute brisée : il y a secondement la résignation par laquelle il se soumet humblement à la volonté de son Père : il y a troisièmement la fécondité par laquelle il nous engendre à la grâce, et nous donne la vie en mourant. Il souffre comme la victime qui doit être détruite et froissée de coups : il se soumet comme le prêtre qui doit sacrifier volontairement : *Voluntarie sacrificabo tibi*[1] : enfin il nous engendre en souffrant, comme le père d'un peuple nouveau qu'il enfante par ses blessures : et voilà les trois grandes choses que le Fils de Dieu achève en la croix. Les souffrances regardent son humanité; elle a voulu se charger des crimes, elle s'est donc exposée à la vengeance. La soumission regarde son Père; la désobéissance l'a irrité, il faut que l'obéissance l'apaise. La fécondité nous regarde; un malheureux plaisir, que notre père criminel a voulu goûter, nous a donné le coup de la mort : ah! les choses vont être changées, et les douleurs d'un innocent nous rendront la vie.

Paraissez maintenant, Vierge incomparable, venez prendre part au mystère : joignez-vous à votre Fils, et à votre Dieu; et approchez-vous de sa croix, pour y recevoir de plus près les impressions de ces trois sacrés caractères par lesquels le Saint-Esprit veut former en vous une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié. C'est ce que nous verrons bientôt accompli, sans sortir de notre évangile : car, mes frères, ne voyez-vous pas comme elle se met auprès de la croix, et de quels yeux elle y regarde son Fils tout sanglant, tout couvert de plaies, et qui n'a plus de figure d'homme? Cette vue lui donne la mort : si elle s'approche de cet autel, c'est qu'elle y veut être immolée; et c'est là en effet qu'elle sent le coup du glaive tranchant, qui, selon la prophétie du bon Siméon, devait déchirer ses entrailles, et ouvrir son cœur maternel par de si cruelles blessures. Elle est donc auprès de son Fils; non tant par le voisinage du corps, que par la société des douleurs : *Stabat juxta crucem;* et c'est le premier trait de la ressemblance : Elle « se tient vraiment auprès de la croix, parce que « la Mère porte la croix de son Fils avec une « douleur plus grande que celle dont tous les au- « tres sont pénétrés » : *Vere juxta crucem stabat, quia crucem Filii præ cæteris Mater majore cum dolore ferebat*[2].

Mais suivons l'histoire de notre évangile, et voyons en quelle posture elle se présente à son Fils. La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée? *Stabat juxta crucem :* « Elle est debout « auprès de la croix. » Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal; et elle témoigne par sa contenance, qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée. Que reste-t-il

[1] *Ps* LIII, 8.
[2] *Tract. de Pass. Dom.* cap. x, *int. Oper. S. Bernard.* t. II, col. 412.

donc, chrétiens, sinon que son Fils bien-aimé, qui lui voit sentir ses souffrances et imiter sa résignation, lui communique encore sa fécondité? C'est aussi dans cette pensée qu'il lui donne saint Jean pour son fils : *Mulier, ecce filius tuus*[1] : « Femme, dit-il, voilà votre fils. » O femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi; soyez la mère de mes enfants, que je vous donne tous sans réserve en la personne de ce seul disciple : je les enfante par mes douleurs; comme vous en goûtez l'amertume, vous en aurez aussi l'efficace, et votre affliction vous rendra féconde. Voilà, mes frères, en peu de mots tout le mystère de cette journée; et je vous ai dit en peu de paroles ce que j'expliquerai par tout ce discours avec le secours de la grâce. Marie est auprès de la croix, et elle en ressent les douleurs; elle s'y tient debout, et elle en supporte constamment le poids; elle y devient féconde, et elle en reçoit la vertu. Écoutez attentivement; et surtout ne résistez pas si vous sentez attendrir vos cœurs.

PREMIER POINT.

Il faut donc vous entretenir des afflictions de Marie; il faut que j'expose à vos yeux cette sanglante blessure qui perce son cœur, et que vous voyiez, s'il se peut, encore saigner cette plaie. Je sais bien qu'il est difficile d'exprimer la douleur d'une mère : on ne trouve pas aisément des traits qui nous représentent au vif des émotions si violentes; et si la peinture y a de la peine, l'éloquence ne s'y trouve pas moins empêchée. Aussi, mes frères, ne prétends-je pas que mes paroles fassent cet effet : c'est à vous de méditer en vous-mêmes quel était l'excès de son déplaisir. Ah! si vous y voulez seulement penser avec une attention sérieuse, votre cœur parlera pour moi, et vos propres conceptions vous en diront plus que tous mes discours. Mais afin de vous occuper en cette pensée, rappelez en votre mémoire ce qu'on vous a prêché tant de fois; que comme toute la joie de la sainte Vierge, c'est d'être mère de Jésus-Christ, c'est aussi de là que vient son martyre, et que son amour a fait son supplice.

Non il ne faut point allumer de feux; il ne faut point armer les mains des bourreaux, ni animer la rage des persécuteurs, pour associer cette mère aux souffrances de Jésus-Christ. Il est vrai que les saints martyrs avaient besoin de cet attirail : il leur fallait des roues et des chevalets; il leur fallait des ongles de fer pour marquer leurs corps de ces traits sanglants qui les rendaient semblables à Jésus-Christ crucifié. Mais si cet horrible appareil était nécessaire pour les autres saints, il n'en est pas ainsi de Marie; et c'est peu connaître quel est son amour, que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre : il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies; faites qu'elle voie celles de son Fils, conduisez-la seulement au pied de sa croix, et laissez ensuite agir son amour.

Pour bien entendre cette vérité, il importe que nous fassions tous ensemble quelque réflexion sur l'amour des mères; et ce fondement étant supposé, comme celui de la sainte Vierge passe de bien loin toute la nature, nous porterons aussi plus haut nos pensées. Mais voyons auparavant quelque ébauche de ce que la grâce a fait dans son cœur, en remarquant les traits merveilleux que la nature a formés dans les autres mères. On ne peut assez admirer les moyens dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants : car c'est le but auquel elle vise, et elle tâche de n'en faire qu'une même chose; il est aisé de le remarquer dans tout l'ordre de ses ouvrages. Et n'est-ce pas pour cette raison que le premier soin de la nature, c'est d'attacher les enfants au sein de leurs mères? elle veut que leur nourriture et leur vie passe par les mêmes canaux; ils courent ensemble les mêmes périls; ce n'est qu'une même personne. Voilà une liaison bien étroite; mais peut-être pourrait-on se persuader que les enfants en venant au monde rompent le nœud de cette union. Non, messieurs; ne le croyez pas; nulle force ne peut diviser ce que la nature a si bien lié; sa conduite sage et prévoyante y a pourvu par d'autres moyens. Quand cette première union finit, elle en fait naître une autre en sa place; elle forme d'autres liens qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : la mère porte ses enfants d'une autre façon; et ils ne sont pas plutôt sortis des entrailles, qu'ils commencent à tenir beaucoup plus au cœur. Telle est la conduite de la nature, ou plutôt de celui qui la gouverne; voilà l'adresse dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants, et empêcher qu'elles s'en détachent : l'âme les reprend par l'affection en même temps que le corps les quitte; rien ne les leur peut arracher du cœur : la liaison est toujours si ferme, qu'aussitôt que les enfants sont agités, les entrailles des mères sont encore émues, et elles sentent tous leurs mouvements d'une manière si vive et si pénétrante, qu'à peine leur permet-elle de s'apercevoir que leurs entrailles en soient déchargées.

En effet considérez, chrétiens, car un exemple vous en dira plus que tous les discours, considérez les empressements d'une mère que l'Évangile nous représente. J'entends parler de la Chananée, dont la fille est tourmentée du démon : regardez-

[1] *Joan.* XIX, 26.

la aux pied du Sauveur; voyez ses pleurs, entendez ses cris, et voyez si vous pourrez distinguer qui souffre le plus de sa fille ou d'elle : « Ayez « pitié de moi, ô fils de David; ma fille est tra« vaillée du démon[1]. » Remarquez qu'elle ne dit pas : Seigneur, ayez pitié de ma fille. Ayez, ditelle, pitié de moi. Mais si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux. Non, je parle, dit-elle, de ceux de ma fille. Pourquoi exagérer mes douleurs? n'est-ce pas assez des maux de ma fille pour me rendre digne de pitié? il me semble que je la porte toujours en mon sein; puisqu'aussitôt qu'elle est agitée, toutes mes entrailles sont encore émues : *In illa vim patior;* c'est ainsi que la fait parler saint Basile de Séleucie[2] : « Je suis tourmentée en sa personne; : l « elle pâtit, j'en sens la douleur, » *ejus est passio, meus vero dolor :* « le démon la frappe, et la « nature me frappe moi-même : » *hanc dæmon, me natura vexat :* « tous les coups tombent sur « mon cœur; et les traits de la fureur de Satan « passent par elle jusque sur mon âme : » *hanc dæmon, me natura vexat; et ictus quos infligit, per illam ad me usque pervadunt.* Vous voyez dans ce bel exemple une peinture bien vive de l'amour des mères; vous voyez la merveilleuse communication par laquelle il les lie avec leurs enfants, et c'est assez pour vous faire entendre que les douleurs de Marie sont inexplicables.

Mais, mes frères, je vous ai promis d'élever plus haut vos pensées; il est temps de tenir parole, et de vous montrer des choses bien plus admirables. Tout ce que vous avez vu dans la Chananée n'est qu'une ombre très-imparfaite de ce qu'il faut croire en la sainte Vierge. Son amour plus fort sans comparaison fait une correspondance beaucoup plus parfaite : et encore qu'il soit impossible d'en comprendre toute l'étendue; toutefois vous en prendrez quelque idée, si vous en cherchez le principe en suivant ce raisonnement : que l'amour de la sainte Vierge, par lequel elle aime son Fils, est né en elle de la même source d'où lui est venue sa fécondité. La raison en est évidente : tout ce qui produit aime son ouvrage; il n'est rien de plus naturel : le même principe qui nous fait agir, nous fait aimer ce que nous faisons; tellement que la même cause qui rend les mères fécondes pour produire, les rend aussi tendres pour aimer. Voulons-nous savoir, chrétiens, quelle cause a formé l'amour maternel qui unit Marie avec Jésus-Christ, voyons d'où lui vient sa fécondité.

Dites-le-nous, ô divine Vierge, dites-nous par quelle vertu vous êtes féconde : est-ce par votre vertu naturelle? Non, mes frères, il est impossible. Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale? *Quomodo fiet istud*[1]? « Comment cela « se pourra-t-il faire? » puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge? Si elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère? Écoutez ce que lui dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*[2] : « La vertu du « Très-Haut vous couvrira toute. » Il paraît donc manifestement que sa fécondité vient d'en haut, et c'est de là par conséquent que vient son amour.

En effet, il est aisé de comprendre que la nature ne peut rien en cette rencontre. Car figurez-vous, chrétiens, qu'elle entreprenne de former en la sainte Vierge l'amour qu'elle doit avoir pour son Fils; dites-moi, quels sentiments inspirera-t-elle? Pour aimer dignement un Dieu, il faut un principe surnaturel : sera-ce du respect ou de la tendresse, des caresses ou des adorations; des soumissions d'une créature, ou des embrassements d'une mère? Marie aimera-t-elle Jésus-Christ comme homme, ou bien l'aimera-t-elle comme un Homme-Dieu? de quelle sorte embrassera-t-elle en la personne de Jésus-Christ la divinité et la chair que le Saint-Esprit a si bien liées? La nature ne les peut unir, et la foi ne permet pas de les séparer : que peut donc ici la nature? Elle presse Marie à aimer : parmi tant de mouvements qu'elle cause, elle ne peut pas en trouver un seul qui convienne au Fils de Marie.

Que reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon que votre grâce s'en mêle, et qu'elle vienne prêter la main à la nature impuissante? C'est vous qui, communiquant à Marie votre divine fécondité, la rendez mère de votre Fils : il faut que vous acheviez votre ouvrage; et que, l'ayant associée en quelque façon à la chaste génération éternelle par laquelle vous produisez votre Verbe, vous fassiez couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini que vous avez pour ce Bien-Aimé qui est la splendeur de votre gloire et la vive image de votre substance. Voilà d'où vient l'amour de Marie : amour qui passe toute la nature; amour tendre, amour unissant, parce qu'il naît du principe de l'unité même; amour qui fait une entière communication entre Jésus-Christ et la sainte Vierge, comme il y en a une très-parfaite entre Jésus-Christ et son Père.

Vous étonnez-vous, chrétiens, si je dis que son affliction n'a point d'exemple, et qu'il opère

[1] *Matth.* XV, 22.
[2] *Orat.* XX, *in Chanan.*

[1] *Luc.* I, 34.
[2] *Ibid.* 35.

des effets en elle que l'on ne peut voir nulle part ailleurs; il n'est rien qui puisse produire des effets semblables? Le père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la Mère et le Fils partagent dans le temps les mêmes souffrances; le Père et le Fils une même source de plaisirs, la Mère et le Fils un même torrent d'amertume; le Père et le Fils un même trône, la Mère et le Fils une même croix. Si on perce sa tête d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes; si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume; si on étend son corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence. Qui fait cela, sinon son amour? et ne peut-elle pas dire dans ce triste état, en un autre sens que saint Augustin : *Pondus meum, amor meus*[1] : « Mon amour « est mon poids? » car, ô amour, que vous lui pesez! ô amour, que vous pressez son cœur maternel! Cet amour fait un poids de fer sur sa poitrine, qui la serre et l'oppresse si violemment, qu'il y étouffe jusqu'aux sanglots : il amasse sur sa tête une pesanteur en cela plus insupportable, que la tristesse ne lui permet pas de s'en décharger par des larmes : il pèse incroyablement sur tout son corps par une langueur qui l'accable, et dont tous ses membres sont presque rompus. Mais surtout cet amour est un poids, parce qu'il pèse sur Jésus-Christ même : car Jésus n'est pas le seul, en cette rencontre, qui fasse sentir ses douleurs. Marie est contrainte malheureusement de le faire souffrir à son tour : ils se percent tous deux de coups mutuels : il est de ce Fils et de cette Mère comme de deux miroirs opposés, qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et reflux continuel : si bien que l'amour de la sainte Vierge est en cela plus infortuné, qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas : au contraire il se voit forcé de redoubler les peines du Fils, en les communiquant à la Mère.

Mais arrêtons ici nos pensées; n'entreprenons pas de représenter qu'elles sont les douleurs de Marie, ni de comprendre une chose incompréhensible. Méditons l'excès de son déplaisir, mais tâchons de l'imiter plutôt que de l'entendre; et à l'exemple de cette Vierge, remplissons-nous tellement le cœur de la passion de son Fils, pendant le cours de cette semaine où nous en célébrons le mystère, que l'abondance de cette douleur ferme à jamais la porte à la joie du monde.

[1] *Conf.* lib. XIII, cap IX, t. I, col. 228.

Ah! Marie ne peut plus supporter la vie; depuis la mort de son bien-aimé, rien n'est plus capable de plaire à ses yeux. Ce n'est pas pour elle, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel; ils n'ont déjà plus de lumière pour cette Vierge : il n'est pas nécessaire que vous ébranliez les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les envelopper dans leur premier chaos; après la mort de son Fils, tout lui paraît déjà couvert de ténèbres; la figure de ce monde est passée pour elle; et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne découvre partout qu'une ombre de mort : *Quidquid aspiciebam, mors erat*[1].

C'est ce que doit faire en nous la croix de Jésus. Si nous ressentons ses douleurs, le monde ne peut plus avoir de douceurs pour nous : les épines du Fils du Dieu doivent avoir arraché ses fleurs; et l'amertume qu'il nous donne à boire doit avoir rendu fade le goût des plaisirs. Heureux mille fois, ô divin Sauveur, heureux ceux que vous abreuvez de votre fiel; heureux ceux à qui votre ignominie a rendu les vanités ridicules, et que vos clous ont tellement attachés à votre croix, qu'ils ne peuvent plus élever leurs mains ni étendre leurs bras qu'au ciel! Ce sont, mes frères, les sentiments qu'il nous faut concevoir durant ces saints jours à la vue de la croix de Jésus. C'est là qu'il nous faut puiser dans ses plaies une salutaire tristesse; tristesse vraiment sainte, vraiment fructueuse, qui détruise en nous tout l'amour du monde, qui en fasse évanouir tout l'éclat, qui nous fasse porter un deuil éternel de nos vanités passées, dans les regrets amers de la pénitence. Mais peut-être que cette tristesse vous paraît trop sombre, cet état vous semble trop dur; vous ne pouvez vous accoutumer aux souffrances. Jetez donc les yeux sur Marie; sa constance vous inspirera de la fermeté; et sa résignation vous va faire voir que ses déplaisirs ne sont pas sans joie : c'est ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Pour entendre solidement jusqu'où va la résignation de la bienheureuse Marie, il importe que vous remarquiez attentivement qu'on peut surmonter les afflictions en trois manières très-considérables, et que vous devez peser attentivement. On surmonte premièrement les afflictions, lorsqu'on dissipe toute sa tristesse et qu'on en perd tout le sentiment; la douleur est tout apaisée, et l'on est parfaitement consolé. On les surmonte secondement, lorsque l'âme, encore agitée et troublée du mal qu'elle sent, ne laisse pas de

[1] *S. Aug. Conf.* lib IV, cap. IV, col. 100.

le supporter avec patience; elle se résout, mais elle est troublée. On les surmonte en troisième lieu, lorsqu'on ressent toute la douleur, et qu'on n'en ressent aucun trouble : c'est ce qu'il faut mettre dans un plus grand jour.

Au premier de ces trois états, toute la douleur est passée, et l'on jouit d'un parfait repos. « Je suis rempli de consolation, je nage dans la « joie, » dit saint Paul[1]; au milieu des afflictions, une joie divine et surabondante semble m'en avoir ôté tout le sentiment. Au second, l'on combat la douleur avec patience; mais dans un combat si opiniâtre, quoique l'âme soit victorieuse, elle ne peut pas être sans agitation. « Au « contraire, dit Tertullien[2], elle s'agite elle-même « par le grand effort qu'elle fait pour ne se pas « agiter, » *in hoc tamen mota ne moveretur;* « et quoique la faiblesse ne l'abatte pas, elle s'a« gite par sa résistance, et sa fermeté même l'é« branle par sa propre contention, » *ipsa constantia concussa est adversus inconstantiæ concussionem.* Mais il y a encore un troisième état, où l'on n'arrive point sans un grand miracle; où Dieu donne une telle force contre la douleur, qu'on en souffre la violence sans que la tranquillité soit troublée. Si bien que dans le premier de ces trois états il y a tranquillité, qui bannit toute la douleur; dans le second, douleur qui empêche la tranquillité; mais le troisième les unit tous deux, et joint une extrême douleur avec une tranquillité souveraine.

Mais tout ceci peut-être est confus, et il faut le proposer si distinctement, que tout le monde puisse le comprendre. Cette comparaison vous l'éclaircira, et je l'ai prise dans les Écritures. C'est avec beaucoup de raison qu'elles comparent ordinairement la douleur à une mer agitée. En effet, la douleur a ses eaux amères, qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme : *Quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam*[3]; elle a ses vagues impétueuses qu'elle pousse avec violence : *Calamitates oppresserunt quasi fluctibus*[4]; elle s'élève par ondes, ainsi que la mer; et lorsqu'on la croit apaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie. Comme donc elle ressemble à la mer, je remarque aussi, chrétiens, que Dieu réprime la douleur par les trois manières dont je vais dans l'histoire sainte que Jésus-Christ a dompté les eaux.

Tantôt il commande aux eaux et aux vents, il leur ordonne de s'apaiser; et de là s'ensuit, dit l'évangéliste, une grande tranquillité : *Facta est tranquillitas magna*[1]. Ainsi, répandant son Esprit sur une âme agitée par l'affliction, il calme, quand il lui plaît, tous les flots; et apaisant toutes les tempêtes, il ramène la sérénité. *Nullam requiem habuit caro nostra*[2] : « Nous « n'avons eu aucune relâche selon la chair, » dit saint Paul : vous voyez les flots qui l'agitent; *sed qui consolatur humiles, consolatus est nos Deus*[3]; « mais Dieu qui console les humbles et les affligés, nous a consolés : » voilà Dieu qui, calmant les flots, lui rend la tranquillité qu'il n'avait pas. Tantôt il laisse murmurer les eaux, il permet que les vagues s'élèvent avec une furieuse impétuosité; le vaisseau, poussé avec violence, est menacé d'un prochain naufrage. Pierre qui est porté sur les eaux appréhende d'être enseveli dans leurs abîmes; cependant Jésus-Christ conduit le vaisseau et donne la main à Pierre tremblant de frayeur, pour le soutenir. Ainsi, dans les douleurs violentes, l'âme paraît tellement troublée, qu'il semble qu'elle va être bientôt engloutie : *Gravati sumus supra virtutem*[4] : « La « pesanteur des maux dont nous nous sommes « trouvés accablés a été excessive, et au-dessus « de nos forces. » Néanmoins Jésus-Christ la soutient si bien, que les vents ni les tempêtes ne l'emportent pas : c'est la seconde manière. Enfin la dernière façon dont Jésus-Christ a dompté la mer, la plus noble, la plus glorieuse, c'est qu'il lâche la bride aux tempêtes, il permet aux vents d'agiter les ondes, et de pousser leurs flots jusques au ciel, cependant il n'est pas ému de cet orage; au contraire il marche dessus avec une merveilleuse assurance, et foulant aux pieds les flots irrités, il semble qu'il se glorifie de braver cet élément indomptable, même dans sa plus grande furie. Ainsi il lâche la bride à la douleur, il la laisse agir dans toute sa force; « afin que « nous ne mettions point notre confiance en nous« mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts : » *ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo qui suscitat mortuos*[5]. Cependant la constance, toujours assurée au milieu de ce bruit et de ce tumulte, marche d'un pas égal et tranquille sur ces flots vainement émus, qui la touchent sans l'ébranler et sont contraints, contre leur nature, de lui servir de soutien : et c'est la troisième manière dont Jésus-Christ surmonte les afflictions.

Représentez-vous, chrétiens, que vous avez vu une image de ce qui se passe en la sainte Vierge, quand elle regarde Jésus-Christ mourant. Il est vrai que la tristesse élève avec une

[1] II. *Cor.* VII, 4.
[2] *Tertull. de Anima*, n° 10.
[3] *Ps.* LXVIII, 1.
[4] *Job.* XXX, 12.

[1] *Matth.* VIII, 26.
[2] II. *Cor.* VII, 5.
[3] *Ibid.* 6.
[4] *Ibid.* I, 8.
[5] *Ibid.* 9.

effroyable impétuosité ses flots, qui semblent tantôt menacer le ciel en attaquant la constance de cette vierge-mère par tout ce que la douleur a de plus terrible : elle creuse tantôt des abîmes, lorsqu'elle ne découvre à ses yeux que les horreurs de la mort; mais ne croyez pas qu'elle en soit troublée. Marie ne veut point voir cesser ses douleurs, parce qu'elles la rendent semblable à son Fils : elle ne donne point de bornes à son affliction, parce qu'elle ne peut contraindre son amour : elle ne veut point être consolée, parce que son Fils ne trouve point de consolateur; elle ne vous demande pas, ô père éternel, que vous modériez sa tristesse; elle n'a garde de demander ce secours dans le moment qu'elle voit votre colère si fort déclarée contre votre Fils, qu'elle le contraint de se plaindre que vous-même le délaissez. Non, elle ne prétend pas d'être mieux traitée : il faut qu'elle dise avec Jésus-Christ, que tous vos flots ont passé sur elle[1] : elle n'en veut pas perdre une goutte, et elle serait fâchée de ne sentir pas tous les maux de son bien-aimé. Donc, mes frères, que ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini; il est juste de les laisser croître : le Saint-Esprit ne permettra pas ni que son temple soit ébranlé; « il en a posé les fondements sur le haut des saintes montagnes : » *Fundamenta ejus in montibus sanctis*[2], les flots n'arriveront pas jusque-là; ni que cette fontaine si pure, qu'il a conservée avec tant de soin des ordures de la convoitise, devienne trouble et mêlée par le torrent des afflictions. Cette haute partie de l'âme, en laquelle il a mis son siége, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous.

Que si vous en voulez savoir la raison, permettez que je vous découvre en peu de paroles un mystère que vous pourrez méditer à loisir durant ces saints jours. Le docte et l'éloquent saint Jean Chrysostôme considérant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie; et méditant profondément cette vérité, il fait cette belle observation. La veille de sa mort, dit ce saint évêque[3], il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paraît terrible; et dans le fort des douleurs il paraît changé tout à coup, et les tourments ne lui sont plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron d'un sens rassis, et sans l'émouvoir; il considère et reconnaît distinctement ceux des siens qui sont auprès de sa croix, il leur parle et il les console; après il lit dans les prophètes qu'on lui prépare encore un breuvage amer, il élève la voix pour le demander, il le goûte sans s'émouvoir; et enfin, ayant remarqué que tout ce qu'il avait à faire était accompli, il rend aussitôt son âme à son Père; et le fait avec une action si libre, si paisible, si préméditée, qu'il est bien aisé à juger que « personne ne « la lui ravit, mais qu'il la donne lui-même de « son plein gré : » *Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a me ipso*[1].

Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas? Je sais bien qu'on pourrait répondre que l'économie de notre salut est un ouvrage de force et d'infirmité. Ainsi il voulait montrer, par sa crainte, qu'il était comme nous sensible aux douleurs, et faire voir par sa constance qu'il savait bien modérer tous ses mouvements, et les faire céder comme il lui plaisait à la volonté de son Père. Cette raison sans doute est solide; mais si nous savons pénétrer au fond du mystère, nous verrons quelque chose de plus relevé dans cette conduite de notre Sauveur. Je dis donc que la cause la plus apparente de ce que le Calvaire le voit si paisible, lui que le mont des Olives a vu si troublé, c'est qu'à la croix et sur le Calvaire il est dans l'action même de son sacrifice, et aucune action ne doit être faite avec un esprit plus tranquille. Toi, qui assistant au saint sacrifice, laisses inconsidérément errer ton esprit, suivant que le poussent deçà et delà la curiosité ou la passion, arrête le cours de ces mouvements. Ah! tu n'as pas encore assez entendu ce que c'est que le sacrifice.

Le sacrifice est une action par laquelle tu rends à Dieu tes hommages : or qui ne sait, par expérience, que toutes les actions de respect demandent une contenance remise et posée? c'est le caractère du respect. Dieu donc, qui pénètre jusqu'au fond des cœurs, croit qu'on manque de respect pour sa majesté, si l'âme ne se compose elle-même, en réglant tous ses mouvements. Par conséquent, il n'est donc rien de plus véritable que le pontife doit sacrifier d'un esprit tranquille : et cette huile, dont on le sacre, dans le Lévitique[2], ce symbole sacré de la paix qu'on répand abondamment sur sa tête, l'avertit qu'il doit avoir la paix dans l'esprit, en éloignant toutes les pensées qui en détournent l'application, et qu'il la doit aussi avoir dans le cœur, en calmant tous les mouvements qui en troublent la sérénité. O Jésus, mon divin pontife, c'est sans doute pour cette raison que vous vous montrez si tranquille dans votre agonie. Il est vrai qu'il paraît

[1] *Ps.* XLI, 8.
[2] *Ibid*, LXXXVI, 1.
[3] *In Joan. Hom.* LXXXV, t. VIII, p. 505, 506.

[1] *Joan.* X, 18.
[2] *Lev.* VIII, 12.

troublé au mont des Olives ; mais « c'est un trouble volontaire, » dit saint Augustin [1], qu'il lui plaisait d'exciter lui-même. Pour quelle raison, chrétiens? c'est qu'il se considérait comme la victime; il voulait agir comme victime; il prenait, si l'on peut parler de la sorte, l'action et la posture d'une victime, et il la laissait traîner à l'autel avec frayeur et tremblement. Mais aussitôt qu'il est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre; aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble, il ne fait plus paraître de crainte; parce qu'elle semble marquer quelque répugnance : et encore que ses mouvements dépendent tellement de sa volonté, que la paix de son âme n'en est point troublée, il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble; afin, mes frères, que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux, qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'immole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut. De là cette action remise et paisible qui fait qu'au milieu de tant de douleurs « il meurt plus « doucement, dit saint Augustin [2], que nous n'a« vons accoutumé de nous endormir. »

Voilà, chrétiens, ce grand mystère que j'avais promis de vous découvrir; mais ne croyez pas qu'il soit achevé en la personne de Jésus-Christ : il inspire ce sentiment à sa sainte Mère, parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice; elle doit aussi immoler ce Fils : c'est pourquoi elle se compose aussi bien que lui, elle se tient droite au pied de la croix, pour marquer une action plus délibérée; et malgré toute sa douleur, elle l'offre de tout son cœur au Père éternel, pour être la victime de sa vengeance. Mes frères, réveillez vos attentions, venez apprendre de cette Vierge à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher. Voilà Marie au pied de la croix, qui s'arrache le cœur, pour livrer son Fils unique à la mort : elle l'offre, non pas une fois; elle n'a cessé de l'offrir depuis que le bon Siméon lui eut prédit, par l'ordre de Dieu, les étranges contradictions qu'il devait souffrir. Depuis ce temps-là, chrétiens, elle l'offre tous les moments de sa vie; elle en achève l'oblation à la croix. Avec quelle résignation? c'est ce qu'il n'est pas possible que je vous explique : jugez-en vous-mêmes par l'Évangile, et par la suite de ses actions.

Ah! « Votre Fils, lui dit Siméon [3], sera mis « en butte aux contradictions; et votre âme, ô « mère, sera percée d'un glaive! » Parole effroyable pour une mère. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son fils; mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il veuille épargner sa douleur : non, non, chrétiens, ne le croyez pas; c'est ce qui l'afflige le plus, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est? Ah! cette pauvre âme, confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que sa crainte toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres, pour faire son supplice de tous; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse, et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir; et saint Augustin a raison de dire « qu'il est moins dur sans comparaison de souf« frir une seule mort, que de les appréhender « toutes : » *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo* [1].

C'est ainsi qu'on traite la divine Vierge. O Dieu! qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés? qu'elle sache du moins à quoi se résoudre : ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la point tourmenter par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte, on la veut éprouver : on le lui prédira, afin qu'elle le sente longtemps; on ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. O prévoyance! ô surprise! ô ciel! ô terre! ô mortels! étonnez-vous de cette constance! *Obstupescite* [2]! Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité : là elle ne demande point : Qu'arrivera-t-il? quoi qu'il arrive (ici elle ne murmure pas de ce qui est arrivé : Dieu l'a voulu, il faut le vouloir. La crainte n'est pas curieuse; la douleur n'est pas impatiente : la première ne s'informe pas de l'avenir); quoi qu'il arrive, il faut s'y soumettre : la seconde ne se plaint pas du présent : Dieu l'a voulu, il faut se résoudre.

[1] *Tract.* LX, *in Joan.* t. III, part. II, col. 664, 665.
[2] *Ibid.* CXIX, *in Joan.* n° 6, t. II, part. II, col. 803.
[3] *Luc.* II, 34, 35

[1] *De Civit. Dei*, lib. I, cap. XI, t. VII, col. 12.
[2] *Jerem.* II, 12

Voilà les deux actes de résignation; se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qu'il fait.

Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime : elle le voit déjà tout couvert de plaies; elle le voit dans ses langes comme enseveli; il lui est, dit-elle, « un « faisceau de myrrhe qui repose entre ses ma- « melles : « *fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi*[1]. C'est, dit-elle, un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort, qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère! O Dieu, il est à vous; je consens à tout, faites-en votre volonté : elle lui voit donner le coup à la croix. Achevez, ô Père éternel! ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort? je lui donne, puisqu'il vous plaît; je suis ici pour souscrire à tout; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère : ne vous contentez pas de frapper sur lui; prenez votre glaive pour percer mon âme, déchirez toutes mes entrailles arrachez-moi le cœur, en m'ôtant ce Fils bien-aimé.

Ah! mes frères, je n'en puis plus. Je voulais vous exhorter; c'est Marie qui vous parlera; c'est elle qui vous dira que vous ne sortiez point de ce lieu, sans donner à Dieu tout ce que vous avez de plus cher. Est-ce un mari, est-ce un fils? ah! vous ne le perdrez pas pour le déposer en ses mains; il rendra le tout au centuple. Marie reçoit plus qu'elle ne lui donne. Dieu lui rendra bientôt ce Fils bien-aimé; et en attendant, chrétiens, en le lui ôtant pour trois jours, il lui donne pour la consoler tous les chrétiens pour enfants : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

C'est au disciple bien-aimé de notre Sauveur, c'est au cher Fils de la sainte Vierge, et au premier-né des enfants que Jésus-Christ son fils lui donne à la croix, de vous représenter le mystère de cette fécondité merveilleuse : et il le fait aussi dans l'Apocalypse par une excellente figure. « Il « parut, dit-il, un grand signe au ciel; une femme « environnée du soleil, qui avait la lune à ses « pieds et la tête couronnée d'étoiles, et elle fai- « sait de grands cris dans le travail de l'enfante- « ment[2]. « Saint Augustin nous assure que cette femme c'est la sainte Vierge[3], et il serait aisé de le faire voir par plusieurs raisons convaincantes. Mais de quelle sorte expliquerons-nous cet enfantement douloureux? ne savons-nous pas, chrétiens, puisque c'est la foi de l'Église, que Marie a été exempte de cette commune malédiction de toutes les mères, et qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption? Comment donc démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

C'est ici qu'il nous faut entendre deux enfantements de Marie : elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles; c'est-à-dire, elle a enfanté l'innocent, elle a enfanté les pécheurs : elle enfante l'innocent sans peine; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les douleurs et les cris : et vous en serez convaincus, si vous considérez attentivement à quel prix elle les achète. Il faut qu'il lui en coûte son Fils unique; elle ne peut être mère des chrétiens, qu'elle ne donne son bien-aimé à la mort : ô fécondité douloureuse! Mais il faut, messieurs, vous la faire entendre, en rappelant à votre mémoire cette vérité importante que c'était la volonté du Père éternel de faire naître les enfants adoptifs par la mort du fils véritable. Ah! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité de Dieu, par laquelle il nous a choisis pour enfants. Il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui contente entièrement son amour, comme il épuise sa fécondité; et néanmoins, ô bonté! ô miséricorde! ce Père, ayant un Fils si parfait, ne laisse pas d'en adopter d'autres : cette charité qu'il a pour les hommes, cet amour inépuisable et surabondant fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur : il fait quelque chose de plus, et vous le verrez bientôt au Calvaire. Non-seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde, mais, ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs. Qui voudrait adopter à ce prix, et donner un fils pour des étrangers? c'est néanmoins ce que fait le Père éternel.

Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus qui nous l'enseigne dans son Évangile. « Dieu a tant « aimé le monde; » écoutez, hommes mortels, voilà l'amour de Dieu qui paraît sur nous, c'est le principe de notre adoption; « qu'il a donné « son Fils unique[1] : » ah! voilà le Fils unique livré à la mort; paraissez maintenant, enfants adoptifs; « afin que ceux qui croient ne périssent « pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » Ne voyez-vous pas manifestement qu'il donne son

[1] *Cant.* I, 12.
[2] *Apoc.* XII, 1.
[3] *Serm.* IV, *de Simp. ad Catec.* cap. 1, t. VI, col. 575.

[1] *Joan.* III, 16.

propre Fils à la mort, pour faire naître les enfants d'adoption; et que cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère comme si le Père éternel ayant vu que l'on n'adopte des enfants que lorsqu'on n'en a point de véritables, son amour et inventif et ingénieux lui avait heureusement inspiré pour nous ce dessein de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer en ses droits. Par conséquent, enfant d'adoption, que vous coûtez donc au Père éternel !

Mais ne vous persuadez pas que Marie en soit quitte à meilleur marché : elle est l'Ève de la nouvelle alliance, et la mère commune de tous les fidèles; mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né, il faut qu'elle se joigne au Père éternel, et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix; elle y vient immoler son Fils véritable : qu'il meure, afin que les hommes vivent. Elle y vient recevoir de nouveaux enfants : « Femme, « dit Jésus, voilà votre Fils[1]. » O enfantement vraiment douloureux ! ô fécondité qui lui est à charge ! Car quels furent ses sentiments, lorsqu'elle entendit cette voie mourante du dernier adieu de son Fils? Non, je ne crains point de vous assurer que de tous les traits qui percent son âme, celui-ci est sans doute le plus douloureux.

Je me souviens ici, chrétiens, que saint Paulin, évêque de Nole, parlant de sa parente, sainte Mélanie, à qui d'une nombreuse famille il ne restait plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots : « Elle était, dit-il, avec « cet enfant, reste malheureux d'une grande « ruine, qui, bien loin de la consoler, ne faisait « qu'aigrir ses douleurs, et semblait lui être laissé « pour la faire ressouvenir de son deuil, plutôt « que pour réparer son dommage : » *Unico tantum sibi parvulo, inventore potius quam consolatore lacrymarum, ad memoriam potius quam ad compensationem affectuum derelicto*[2]. Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que ces paroles ont été faites pour représenter les douleurs de la divine Marie : « Femme, dit Jésus, voilà « votre Fils : » *Ecce filius tuus ?* Ah ! c'est ici, dit-elle, le dernier adieu; mon Fils, c'est à ce coup que vous me quittez : mais, hélas ! quel fils me donnez-vous en votre place? et faut-il que Jean me coûte si cher? quoi, un homme mortel pour un Homme-Dieu Ah ! cruel et funeste échange ! triste et malheureuse consolation !

Je le vois bien, ô divin Sauveur, vous n'avez pas tant dessein de la consoler, que de rendre ses regrets immortels. Son amour accoutumé à un Dieu, ne rencontrant en sa place qu'un homme mortel, en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque; et ce fils que vous lui donnez semble paraître toujours à ses yeux, plutôt pour lui reprocher son malheur que pour réparer son dommage. Ainsi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde : elle devient mère des chrétiens, parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable, pour y entrer cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de ses déplaisirs, enfants de sang et de douleurs ; pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre Mère? pouvez-vous oublier ses cris, parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disait autrefois : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*[1] : « N'oublie pas les gé« missements de ta mère. » Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent : quand le monde t'attire par ses voluptés; pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette Mère si charitable : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple, ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie par les gémissements de ta Mère : *Ne obliviscaris.* Souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire, laisse-toi émouvoir au cri d'une Mère. Misérable, quelle est ta pensée? veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ? veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois? veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds à ses yeux le sang du Nouveau Testament, et par un si horrible spectacle rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ? A Dieu ne plaise, mes frères, que nous soyons si dénaturés ! laissons-nous émouvoir aux cris d'une Mère.

Mes enfants, dit-elle, jusques ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la croix ; le coup que vous

[1] *Joan.* XIX, 26.
[2] *Epist.* XXIX, *ad Sever.* p. 180.

[1] *Eccl.* VII, 29.

me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé; mais comme il souffrait pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même; j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour : il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos âmes à la fureur de Satan; quand je vous vois perdre le sang de mon Fils en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa croix par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtemps de sa patience; quand je vois que vous ajoutez l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos rechutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelle par vos cœurs endurcis et impénitents; c'est alors, c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles.

Voilà, mes frères, si vous l'entendez, ce que vous dit Marie au Calvaire. C'est de ces cris, c'est de ces paroles que vous entendrez retentir tous les coins de cette montagne, si vous y allez durant ces saints jours. C'est en ce lieu que je vous invite, durant ce temps sacré de la passion : c'est là que le sang et les larmes, les douleurs cruelles du Fils, la compassion de la Mère, la rage des ennemis, la consternation des disciples, les cris des femmes pieuses, la voix des blasphèmes que vomissent les Juifs, celle du larron qui demande pardon, celle du sang [qui sollicite miséricorde, celle de vos péchés qui provoque la justice, feront sur vos cœurs des impressions propres à vous faire entrer dans tous les sentiments qu'exigent de vous les grands mystères qui s'opèrent pour votre rédemption; et après en avoir recueilli le fruit et les avoir accomplis en vous, vous en recevrez la consommation dans la gloire, que je vous souhaite.]

DEUXIÈME SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Constance admirable de Jésus sur sa croix : ses dernières dispositions : mystère qu'elles contiennent. Combien l'amitié réciproque du Fils et de la Mère sont inconcevables. Excellence et avantages de l'union très-parfaite de Marie avec le Père éternel; pouvoir de cette Mère sur le cœur de son Fils. Marie, mère commune de tous les fidèles : comment elle les a enfantés : quelle est la mesure de son amour pour eux. En quoi consiste la véritable dévotion à la sainte Vierge ; qui sont les dévots superstitieux, et ceux que Marie reconnaît pour ses enfants.

Dicit Jesus Matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils. Après il dit à son disciple : Voilà votre mère. Joan. XIX, 26.

Si jamais l'amour est ingénieux, si jamais il produit de grands et de nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paraître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'amitié semble ne vivre que dans la compagnie de l'objet aimé; quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant qu'une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordinairement des actions et des paroles si remarquables parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que lorsque l'histoire en peut découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses.

L'histoire sainte, chrétiens, ne les oublie pas, et vous en voyez une belle preuve dans le texte que j'ai allégué. Saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, que nous pouvons appeler l'Évangéliste d'amour, a été soigneux de nous recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher maître d'honorer en mourant, et sa sainte Mère et son bon ami; c'est-à-dire, les deux personnes du monde qu'il aimait le plus. O Dieu! que ces paroles sont dignes d'être méditées, et qu'elles peuvent servir de matière à de belles réflexions! Car, je vous demande, y a-t-il chose plus agréable que de voir le sauveur Jésus être libéral, même dans son extrême indigence? Hélas! il a dit plusieurs fois que son bien n'était pas sur la terre; il n'y a pas eu seulement de quoi reposer sa tête : et pendant qu'il est à la croix, je vois l'avare soldat qui partage ses vêtements, et joue à trois dés sa tunique mystérieuse; tellement qu'il semble que la rage de ses bourreaux ne lui laisse pas la moindre chose dont il puisse disposer en faveur des siens. Et cependant, chrétiens, ne croyez

pas qu'il sorte de ce monde sans leur laisser quelque précieux gage de son amitié.

L'antiquité a fort remarqué [1] l'action d'un certain philosophe [2] qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfants par son testament. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon Maître d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa Mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte Mère, il leur donne à tous deux; et il les donne tous deux; et l'un et l'autre leur est également profitable : *Ecce filius tuus, ecce mater tua.* O bienheureuse Marie, ces paroles ayant été prononcées et par votre Fils et par notre Maître, nous ne doutons pas qu'il ne les ait dites et pour vous consoler et pour nous instruire. Nous en espérons l'intelligence par vos prières; et afin que vous nous fassiez entendre les paroles par lesquelles vous êtes devenue mère de saint Jean, nous vous allons adresser une autre parole qui vous a rendue mère du Sauveur : toutes deux vous ont été portées de la part de Dieu; mais vous reçûtes l'une de la propre bouche de son Fils unique, et l'autre vous fut adressée par le ministère d'un ange qui vous salua en ces termes : *Ave, gratiâ plena.*

Parmi tant d'objets admirables que la croix du sauveur Jésus présente à nos yeux, ce que nous fait remarquer saint Jean-Chrysostôme, traitant l'évangile que nous avons lu ce matin, est digne, à mon avis, d'une considération très-particulière. Ce grand personnage, contemplant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie, et comme il paraît absolument maître de ses actions. La veille de sa mort, dit ce saint évêque [3], il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paraît terrible; et dans le fort des douleurs, vous diriez que ce soit un autre homme, à qui les tourments ne font plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron, d'un sens rassis et sans s'émouvoir : il considère et reconnaît distinctement ceux des siens qui sont au pied de sa croix, il leur parle, il les console; enfin ayant remarqué que tout ce qu'il avait à faire était accompli, qu'il avait exécuté de point en point la volonté de son Père, il lui rend son âme avec une action si paisible, si libre, si préméditée, qu'il est aisé à juger que « personne ne « la lui ravit, mais qu'il la donne lui-même de « son plein gré, » ainsi qu'il l'assure : *Nemo tollit eam à me, sed ego pono eam à meipso* [4]. Qu'est-ce à dire ceci? demande saint Jean-Chrysostôme, comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas? est-ce point que l'économie de notre salut devait être tout ensemble un ouvrage de force et d'infirmité? Il voulait montrer par sa crainte qu'il était comme nous sensible aux douleurs, et faire voir par sa constance qu'il savait bien maîtriser ses inclinations, et les faire céder à la volonté de son Père. Telle est la raison que nous pouvons tirer de saint Jean-Chrysostôme; et je vous avoue, chrétiens, que je n'aurais pas la hardiesse d'y ajouter mes pensées, si le sujet que je traite ne m'y obligeait.

Je considère donc le Sauveur pendu à la croix, non-seulement comme une victime innocente qui se dévoue volontairement pour notre salut, mais encore comme un père de famille qui, sentant approcher son heure dernière, dispose de ses biens par son testament; et, sur une vérité si connue, je fonde cette réflexion que je fais. Un homme est malade en son lit; on le vient avertir de donner ordre à ses affaires au plus tôt, parce que sa santé est désespérée par les médecins : en même temps, si abattu qu'il soit par la violence du mal, il faut un dernier effort pour ramasser ses esprits, afin de déclarer sa dernière volonté d'un jugement sain et entier. Il me semble que mon Sauveur a fait quelque chose de semblable sur le lit sanglant de la croix. Ce n'est pas que je veuille dire que la douleur ou l'appréhension de la mort aient jamais pu troubler tellement son esprit, qu'elles lui empêchassent aucune de ses fonctions : plutôt ma langue demeure à jamais immobile, que de prononcer une parole si téméraire! Mais comme il voulait témoigner à tout le monde qu'il ne faisait rien en cette rencontre qui ne partît d'une mûre délibération, il jugea à propos de se comporter de telle sorte qu'on ne pût pas remarquer la moindre émotion en son âme; afin que son testament ne fût sujet à aucun reproche. C'est pourquoi il s'adresse à sa Mère et à son disciple avec une contenance si assurée, parce que ce qu'il avait à leur dire devait faire une des principales clauses de son testament : et en voici le secret.

Le fils de Dieu n'avait rien qui fût plus à lui que sa Mère ni que ses disciples, puisqu'il se les achetait au prix de son sang : c'est une chose très-assurée, et il en peut disposer comme d'un héritage très-bien acquis. Or, dans cette dernière disgrâce, tous ses autres disciples l'ont abandonné; il n'y a que Jean son bien-aimé qui lui reste : tellement que je le considère aujourd'hui comme un homme qui représente tous les fidèles, et partant nous devons être disposés à nous appliquer tout ce qui regardera sa personne. Je vois, ô mon Sau-

[1] *Lucian Dialog. Toxar. seu Amicit.*
[2] Eudamidas de Corinthe.
[3] *In Joan. Hom.* LXXXV, t. VIII, n° 2, p. 505, 506.
[4] *Joan.* X, 18

veur! que vous lui donnez votre Mère, et « incontinent il en prend possession comme de son « bien : » *Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua*[1]. Entendons ceci, chrétiens. Sans doute nous avons bonne part dans ce legs pieux : c'est à nous que le Fils de Dieu donne la bienheureuse Marie, en même temps qu'il la donne à son cher disciple. Voilà ce mystérieux article du testament de mon Maître, que j'ai jugé nécessaire de vous réciter, pour en faire ensuite le sujet de notre entretien.

N'attendez pas, ô fidèles, que j'examine en détail toutes les conditions d'un testament, afin d'en faire un rapport exact aux paroles de mon évangile : ne vaut-il pas bien mieux que, laissant à part cette subtilité de comparaisons, nous employions tous nos soins à considérer attentivement le bien qu'on nous fait; Jésus regarde sa mère, dit l'auteur sacré[2] : ses mains étant clouées, il ne peut la montrer du doigt, il la désigne des yeux; et par toutes ses actions il se met en état de nous la donner. Celle qu'il nous donne, c'est sa propre mère; par conséquent sa protection est puissante, et elle a beaucoup de crédit pour nous assister. Mais il nous la donne afin qu'elle soit notre mère; par conséquent sa tendresse pour nous est extrême, et elle a une grande inclination de nous bien faire : ce sont les deux points qui composeront ce discours. Afin que nous puissions espérer quelque assistance d'une personne près de la majesté divine, il est nécessaire et que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Marie étant mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel : Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse : en un mot, elle peut nous soulager, à cause qu'elle est mère de Dieu; elle veut nous soulager, à cause qu'elle est notre mère. C'est dans la déduction de ces deux raisonnements que je prétends établir une dévotion raisonnable à la sainte Vierge, sur une doctrine solide et évangélique; et je demande, fidèles, que vous vous y rendiez attentifs.

PREMIER POINT.

L'une des plus belles qualités que la sainte Écriture donne au Fils de Dieu, c'est celle de médiateur entre Dieu et les hommes : c'est celui qui réconcilie toutes choses en sa personne, il est le nœud des affections du ciel et de la terre; et la Sainte alliance qu'il a contractée avec nous, nous rendant son Père propice, nous donne un accès favorable au trône de sa miséricorde. C'est sur cette vérité qu'est appuyée toute l'espérance des enfants de Dieu. Cela étant ainsi, voici comme je raisonne. L'union que nous avons avec le Sauveur, nous fait approcher de la majesté divine avec confiance : or, quand il a choisi Marie pour sa mère, il a fait, pour ainsi dire, avec elle un traité tout particulier; il a contracté une alliance très-étroite, dont les hommes ni les anges ne peuvent concevoir l'excellence; et par conséquent l'union qu'elle a avec Dieu, le crédit et la faveur qu'elle a auprès du Pere, n'est pas une chose que nous puissions jamais concevoir. Je n'ai point d'autre raisonnement à vous proposer dans cette première partie : mais afin que nous en puissions pénétrer le fond, je tâcherai de déduire par ordre quelques vérités, qui nous feront reconnaître la sainte société qui est entre Jésus et Marie; d'où nous conclurons qu'il n'y a rien dans l'ordre des créatures qui soit plus uni à la majesté divine, que la sainte Vierge.

Je dis donc, avant toutes choses, qu'il n'y eut jamais mère qui chérit son fils avec une telle tendresse que faisait Marie; je dis qu'il n'y eut jamais fils qui chérit sa mère avec une affection si puissante que faisait Jésus : j'en tire la preuve des choses les plus connues. Interrogez une mère d'où vient que souvent en la présence de son fils elle fait paraître une émotion si visible : elle vous répondra que le sang ne se peut démentir; que son fils c'est sa chair et son sang, que c'est là ce qui émeut ses entrailles et cause ses tendres mouvements à son cœur; l'apôtre même ayant dit que « personne ne peut haïr sa chair : » *Nemo enim unquam carnem suam odio habuit*[1]. Que si ce que je viens de dire est véritable des autres mères, il l'est encore beaucoup plus de la sainte Vierge; parce qu'ayant conçu de la vertu du Très-Haut, elle seule a fourni toute la matière dont la sainte chair du Sauveur a été formée : et de là je tire une autre considération.

Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que la nature a distribué avec quelque sorte d'égalité l'amour des enfants entre le père et la mère? c'est pourquoi elle donne ordinairement au père une affection plus forte, et imprime dans le cœur de la mère je ne sais quelle inclination plus sensible. Et ne serait-ce point peut-être pour cette raison que quand l'un des deux a été enlevé par la mort, l'autre se sent obligé, par un sentiment naturel, à redoubler ses affections et ses soins? cela, ce me semble, est dans l'usage commun de la vie humaine. Si bien que la très-pure Marie n'ayant à partager avec aucun homme ce tendre et violent amour qu'elle avait pour son fils Jésus, vous ne sauriez assez vous imaginer jusques à quel point

[1] *Joan.* XIX, 27.
[2] *Ibid.* 26.

[1] *Ephes.* V, 29.

elle en était transportée, et combien elle y ressentait de douceurs. Ceci toutefois n'est encore qu'un commencement de ce que j'ai à vous dire.

Certes il est véritable que l'amour des enfants est si naturel, qu'il faut avoir dépouillé tout sentiment d'humanité pour ne l'avoir pas. Vous m'avouerez néanmoins qu'il s'y mêle quelquefois certaines circonstances qui portent l'affection des parents à l'extrémité. Par exemple, notre père Abraham n'avait jamais cru avoir des enfants de Sara; elle était stérile; ils étaient tous deux dans un âge décrépit et caduc : Dieu ne laisse pas de les visiter, et leur donne un fils. Sans doute cette rencontre fit qu'Abraham le tenait plus cher sans comparaison : il le considérait, non tant comme son fils, que comme le « Fils de la promesse » divine, *Promisionis filius* [1], que sa foi lui avait obtenu du ciel lorsqu'il y pensait le moins. Aussi voyons-nous qu'on l'appelle Isaac, c'est-à-dire, *Ris* [2]; parce que, venant en un temps où ses parents ne l'espéraient plus, il devait être après cela toutes leurs délices. Et qui ne sait que Joseph et Benjamin étaient les bien-aimés et toute la joie de Jacob, à cause qu'il les avait eus dans son extrême vieillesse d'une femme que la main de Dieu avait rendue féconde sur le déclin de sa vie? Par où il paraît que la manière dont on a les enfants, quand elle est surprenante ou miraculeuse, les rend de beaucoup plus aimables. Ici, chrétiens, quels discours assez ardents pourraient vous dépeindre les saintes affections de Marie? Toutes les fois qu'elle regardait ce cher Fils, O Dieu! disait-elle, mon Fils, comment est-ce que vous êtes mon Fils? qui l'aurait jamais pu croire, que je dusse demeurer vierge, et avoir un Fils si aimable? quelle main vous a formé dans mes entrailles? comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage? Je vous laisse à considérer jusqu'à quel point elle s'estimait bienheureuse, et quels devaient être ses transports dans ces ravissantes pensées : car vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il n'y eut jamais vierge qui aimât sa virginité avec un sentiment si délicat. Vous verrez tout à l'heure où va cette réflexion.

C'est peu vous dire qu'elle était à l'épreuve de toutes les promesses des hommes : j'ose encore avancer qu'elle était à l'épreuve même des promesses de Dieu. Cela vous paraît étrange sans doute; mais il n'y a qu'à regarder l'histoire de l'Évangile. Gabriel aborde Marie, et lui annonce qu'elle concevra dans ses entrailles le Fils du Très-Haut [1], le Roi et le restaurateur d'Israël : voilà d'admirables promesses. Qui pourrait s'imaginer qu'une femme dût être troublée d'une si heureuse nouvelle, et quelle vierge n'oublierait pas le soin de sa pureté, dans une si belle espérance? Il n'en est pas ainsi de Marie; au contraire, elle y forme des difficultés. « Comment « se peut-il faire, dit-elle [2], que je conçoive ce « Fils dont vous me parlez, moi qui ai résolu de « ne connaître aucun homme? » comme si elle eût dit : Ce m'est beaucoup d'honneur, à la vérité, d'être mère du Messie; mais si je la suis, que deviendra ma virginité? Apprenez, apprenez, chrétiens, à l'exemple de la sainte Vierge, l'estime que vous devez faire de la pureté. Hélas! que nous faisons ordinairement peu de cas d'un si beau trésor! le plus souvent parmi nous on l'abandonne au premier venu, et qui le demande, l'emporte. Et voici que l'on fait à Marie les plus magnifiques promesses qui puissent jamais être faites à une créature; et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu : remarquez toutes ces circonstances : elle craint toutefois, elle hésite, elle est prête à dire que la chose ne se peut faire, parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition : tant sa pureté lui est précieuse? Quand donc elle vit le miracle de son enfantement, ô mon Sauveur! quelles étaient ses joies, et quelles ses affections! Ce fut alors qu'elle s'estima véritablement bénite entre toutes les femmes; parce qu'elle seule avait évité toutes les malédictions de son sexe : elle avait évité la malédiction des stériles par sa fécondité bienheureuse : elle avait évité la malédiction des mères, parce qu'elle avait enfanté sans douleur, comme elle avait conçu sans corruption. Avec quel ravissement embrassait-elle son Fils, le plus aimable des fils; et en cela plus aimable, qu'elle le reconnaissait pour son Fils, sans que son intégrité en fût offensée!

Les saints Pères ont assuré [3] qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de notre Sauveur : cela est certain, chrétiens, et ils l'ont tiré de saint Paul. Quel devait donc être l'amour de la sainte Vierge? Elle savait bien que c'était particulièrement à cause de sa pureté, que Dieu l'avait destinée à son Fils unique : cela même, n'en doutez pas, cela même lui faisait aimer sa virginité beaucoup davantage; et d'autre part l'amour qu'elle avait pour sa sainte virginité, lui faisait trouver mille douceurs dans les embrassements de son Fils, qui la lui avait si soigneusement conservée. Elle

[1] *Rom.* IX, 9.
[2] *Genes.* XXI, 6.

[1] *Luc.* I, 31, 32.
[2] *Ibid.* 34.
[3] *S. Bernard. Serm.* XXIX, *in Cantic.* n° 9, t. 1, col. 1374.

considérait Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité avait poussée; et dans ce sentiment, elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une mère vierge. Voulez-vous quelque chose de plus, pour comprendre l'excès de son saint amour? voici une dernière considération que je vous propose, tirée des mêmes principes.

L'antiquité nous rapporte[1] qu'une reine des Amazones souhaita passionnément d'avoir un fils de la race d'Alexandre : mais laissons ces histoires profanes, et cherchons plutôt des exemples dans l'histoire sainte. Nous disions tout à l'heure que le patriarche Jacob préférait Joseph à tous ses autres enfants : outre la raison que nous en avons apportée, il y en a encore une autre qui le touchait fort; c'est qu'il l'avait eu de Rachel qui était sa bien-aimée : cela le touchait au vif. Et saint Jean-Chrysostôme nous rapportant, dans le premier livre du Sacerdoce, les paroles caressantes et affectueuses dont sa mère l'entretenait, remarque ce discours entre beaucoup d'autres. « Je ne pouvais, disait-elle, ô mon fils, me lasser de vous regarder; parce qu'il me semblait voir sur votre visage une image vivante de feu mon mari[2]. » Que veux-je dire par tous ces exemples? Je prétends faire voir qu'une des choses qui augmente autant l'affection envers les enfants, c'est quand on considère la personne dont on les a eus; et cela est bien naturel. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu ce cher Fils : vient-il d'une race mortelle? a-t-il pas fallu qu'elle fût couverte de la vertu du Très-Haut? est-ce pas le Saint-Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste parmi les délices de ses chastes embrassements, et qui, se coulant sur son corps très-pur d'une manière ineffable, y a formé celui qui devait être la consolation d'Israël et l'attente des nations? C'est pourquoi l'admirable saint Grégoire dépeint en ces termes la conception du Sauveur. Lorsque le doigt de Dieu composait la chair de son Fils du sang le plus pur de Marie, « la concupiscence, dit-il, n'osant approcher, regardait de loin avec étonnement un spectacle si nouveau, et la nature s'arrêta toute surprise de voir son Seigneur et son Maître, dont la seule vertu agissait sur cette chair virginale : » *Stetit natura contrà, et concupiscentia longè, cum stupore Dominum naturæ intuentes in corpore mirabiliter operantem*[3].

Et n'est-ce pas ce que la Vierge elle-même chante avec une telle allégresse dans ces paroles de son cantique : *Fecit mihi magna qui potens est*[1] : « Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses? » Et que vous a-t-il fait, ô Marie? certes elle ne peut nous le dire; seulement elle s'écrie toute transportée, qu'il lui a fait de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est*. C'est qu'elle se sentait enceinte du Saint-Esprit : elle voyait qu'elle avait un Fils qui était d'une race divine; elle ne savait comment faire ni pour célébrer la munificence divine, ni pour témoigner assez son ravissement d'avoir conçu un Fils qui n'eût point d'autre père que Dieu. Que si elle ne peut elle-même nous exprimer ses transports, qui suis-je, chrétiens, pour vous décrire ici la tendresse extrême et l'impétuosité de son amour maternel, qui était enflammé par des considérations si pressantes? Que les autres mères mettent si haut qu'il leur plaira cette inclination si naturelle qu'elles ressentent pour leurs enfants; je crois que tout ce qu'elles en disent est très-véritable, et nous en voyons des effets qui passent de bien loin tout ce que l'on pourrait s'en imaginer : mais je soutiens, et je vous prie de considérer cette vérité, que l'affection d'une bonne mère n'a pas tant d'avantage par-dessus les amitiés ordinaires, que l'amour de Marie surpasse celui de toutes les autres mères. Pour quelle raison? c'est parce qu'étant mère d'une façon toute miraculeuse, et avec des circonstances tout à fait extraordinaires, son amour doit être d'un rang tout particulier. Et comme l'on dit, et je pense qu'il est véritable, qu'il faudrait avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère; je dis tout de même qu'il faudrait avoir le cœur de la sainte Vierge pour bien concevoir l'amour de la sainte Vierge.

Et que dirai-je maintenant de celui de notre Sauveur? Certes, je l'avoue, chrétiens, je me trouve bien plus empêché à dépeindre l'affection du Fils, que je ne l'ai été à vous représenter celle de la mère : car je suis certain qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur Fils qu'elle n'était bonne mère. Il n'y a rien qui me touche plus dans l'histoire de l'Évangile, que de voir jusqu'à quel excès le sauveur Jésus a aimé la nature humaine : il n'a rien dédaigné de tout ce qui était de l'homme : il a tout pris, excepté le péché; tout jusqu'aux moindres choses; tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Que j'aille au jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau, dans la seule considération de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à autre personne qu'à lui : ce qui m'o-

[1] *Quint. Cur.* liv. VI.
[2] *De Sacerd.* lib. I, n° 5, t. I, p. 361.
[3] *Serm.* II, *in Annunc. B. V. M. inter Op. S. Greg. Thaum.* edit. 1621, p. 20.

[1] *Luc* I, 49.

bitge de croire que jamais homme n'a eu les passions ni si délicates ni si fortes que mon Sauveur. Quoi donc! ô mon Maître, vous vous êtes revêtu si franchement de ces sentiments de faiblesse, qui semblaient même être indignes de votre personne : vous les avez pris si purs, si entiers, si sincères : que sera-ce après cela de l'amour envers les parents; étant certain qu'il n'y a rien dans la nature de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire; vu particulièrement qu'elle est votre mère, non par un événement fortuit, mais que l'on vous l'a prédestinée dès l'éternité, préparée et sanctifiée dans le temps, promise par tant d'oracles divins, que vous-même, vous l'avez choisie comme celle qui vous plaisait le plus parmi toutes les créatures.

Et à ce propos, j'ose assurer une chose, qui n'est pas moins véritable qu'elle vous paraîtra peut-être d'abord extraordinaire. Je sais bien que toute la gloire de la sainte Vierge vient de ce qu'elle est mère du Sauveur; et je dis de plus qu'il y a beaucoup de gloire au Sauveur d'être le Fils de la Vierge. N'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition. Mais quand je vois les saints Pères, parlant de Notre-Seigneur, prendre plaisir à l'appeler par honneur le Fils d'une Vierge, je ne puis plus douter qu'ils n'aient estimé que ce titre lui plaisait fort, et qu'il lui était extrêmement honorable. Sur quoi j'apprends une chose de saint Augustin [1], qui donne, à mon avis, un grand poids à cette pensée. La concupiscence, dit-il, qui se mêle, comme vous savez, dans les générations communes, corrompt tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte une corruption nécessaire. Je ne m'étends point à éclaircir cette vérité : je me contente de dire que vous la trouverez dans mille beaux endroits de saint Augustin. Que si ce commerce ordinaire, ayant quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté; je puis assurer au contraire que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté sans égale. Cette conséquence est certaine, et suit évidemment des principes de saint Augustin. Et comme le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil; de là vient, dit ce grand évêque, « qu'il s'est choisi dès l'éternité une mère vierge : » *Ideo virginem matrem...... piâ fide sanctum germen in se fieri promerentem... de quâ crearetur elegit* [2]. Car il était bienseant que la sainte chair du Sauveur fût, pour ainsi dire, embellie de toute la pureté d'un sang virginal, afin qu'elle fût digne d'être unie au Verbe divin, et d'être présentée au Père éternel, comme une victime vivante pour l'expiation de nos fautes : tellement que la pureté qui est dans la chair de Jésus, est dérivée en partie de cette pureté angélique que le Saint-Esprit coula dans le corps de la Vierge, lorsque, charmé de son intégrité inviolable, il la sanctifia par sa présence, et la consacra comme un temple vivant au Fils du Dieu vivant.

Faites maintenant avec moi cette réflexion, chrétiens. Mon Sauveur, c'est l'amant et le chaste époux des vierges : il se glorifie d'être appelé le Fils d'une vierge; il veut absolument qu'on lui amène les vierges, il les a toujours en sa compagnie, elles suivent cet Agneau sans tache partout où il va : que s'il aime si passionnément les vierges, dont il a purifié la chair par son sang; qu'elle sera sa tendresse pour cette Vierge incomparable qu'il a élue dès l'éternité, pour en tirer la pureté de sa chair et de son sang? Concluons donc de tout ce discours, que l'amitié réciproque du Fils et de la Mère est inconcevable, et que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de cette liaison merveilleuse; mais de comprendre quelle est l'ardeur et quelle est la véhémence de ces torrents de flammes qui de Jésus vont déborder sur Marie, et de Marie retournent continuellement à Jésus; croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le sauraient faire. Mais d'autant que quelques-uns pourraient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que la chair; il me sera aisé de vous faire voir, selon que je l'ai promis, et par les vérités que j'ai déjà établies, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance de Dieu par sa maternité glorieuse; et de là je vous laisserai à conclure quel est mon crédit auprès du Père éternel.

Pour cela je vous prie de considérer que cet amour de la Vierge, dont je vous parlais tout à l'heure, ne s'arrêtait pas à la seule humanité de son Fils : non, certes; il allait plus avant; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passait à la nature divine, qui en est inséparable. Et pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller pas à pas, de peur de tomber dans l'erreur; et plût à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement comme elle me semble solide. Voici donc comme je raisonne : Une bonne mère aime tout ce qui touche la personne de son fils : je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartien-

[1] *De Pecc. merit.* lib. II, n° 59, t. X, col. 70. *Cont. Julian.* lib. V, n° 17; *ibid.* col. 637.
[2] *De Peccat. merit. et remiss.* lib. II, cap. XXIV, n° 38, t. X, col. 61.

nent; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils, vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : qu'était la divinité au Fils de Marie? comment touchait-elle à sa personne! lui était-elle étrangère? Je ne veux point ici vous faire des questions extraordinaires; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu; qui est né de la Vierge Marie : celui que vous reconnaissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le Fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius, et qui jusqu'à la consommation des siècles fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible? Par conséquent ce Fils qu'elle chérissait tout, elle le chérissait comme un Homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple; je veux dire à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles; et je ne veux rien avancer, que je n'en allègue la preuve par les Écritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor, de la part de Dieu, « Celui-« ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me « suis plu[1]; » de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? n'était-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paraissait tout resplendissant aux yeux des apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

[1] *Matth.* XVII, 5.

Ne vous offensez pas, si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies : car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associé en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qui allât jusqu'au dernier degré de la grâce; afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une mère de Dieu, et dignes d'un Homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurais l'esprit d'un ange, et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravalées, pour comprendre l'union très parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu a tant aimé le monde, dit notre Sau-« veur, qu'il lui a donné son Fils unique[1]. » Et en effet, comme remarque l'apôtre[2], nous donnant son Fils, ne nous a-t-il pas donné toute sorte de biens avec lui? que s'il nous a fait paraître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme maître et comme Sauveur; l'amour ineffable qu'il avait pour vous lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre; lui, plein d'une divinité impassible; vous revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle? Intercédez pour nous, ô bienheureuse Marie; vous avez en vos mains, si je l'ose dire, la clef des bénédictions divines. C'est votre Fils qui est cette clef mystérieuse par laquelle sont ouverts les coffres du Père éternel : il ferme, et personne

[1] *Joan.* III, 16.
[2] *Rom.* VIII, 32.

n'ouvre ; il ouvre, et personne ne ferme : c'est son sang innocent qui fait inonder sur nous les trésors des grâces célestes. Et à quelle autre donnera-t-il plus de droit sur ce sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Sa chair est votre chair, ô Marie, son sang est votre sang; et il me semble que ce sang précieux prenait plaisir de ruisseler pour vous à gros bouillons sur la croix, sentant bien que vous étiez la source dont il découlait. Au reste, vous vivez avec lui dans une amitié si parfaite, qu'il est impossible que vous n'en soyez pas exaucée. C'est pourquoi votre dévot saint Bernard a fort bonne grâce, lorsqu'il vous prie de parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi*[1].

Quelle est sa pensée, chrétiens? qu'est-ce à dire, parler au cœur? C'est qu'il la considère « dans « ce midi éternel, je veux dire dans les secrets « embrassements de son Fils, » parmi les ardeurs d'une charité consommée : *In meridie sempiterno, in secretissimis amplexibus amantissimi Filii*. Il voit qu'elle aime et qu'elle est aimée; que les autres passions peuvent bien parler aux oreilles, mais que l'amour seul a droit de parler au cœur. Dans cette pensée, n'a-t-il pas raison de demander à la Vierge, qu'elle parle au cœur de son Fils : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi?*

Combien de fois, ô fidèles, cette bonne mère a-t-elle parlé au cœur de son bien-aimé? Elle parla véritablement à son cœur, lorsque touchée de la confusion de ses pauvres gens de Cana qui manquaient de vin dans un festin nuptial, elle le sollicita de soulager leur nécessité. Le Fils de Dieu, en cette rencontre, semble la rebuter de cette parole, bien qu'il eût résolu de la favoriser en effet. « Femme, lui dit-il, que nous importe à « vous et à moi? mon heure n'est pas encore ve- « nue[2]. « Ce discours paraît bien rude, et tout autre que Marie aurait pris cela pour un refus : je vois néanmoins que, sans s'étonner, elle donne ordre aux serviteurs de faire ce que le Sauveur leur commandera : « Faites tout ce qu'il vous or- « donnera[3], » leur dit-elle, comme étant assurée qu'il lui a accordé sa requête. D'où lui vient, à votre avis, cette confiance, après une réponse si peu favorable? Chrétiens, elle savait bien que c'était au cœur qu'elle avait parlé, et c'est pour cette raison qu'elle ne prit pas garde à ce que la bouche avait répondu. En effet, elle ne fut point trompée dans son espérance, et le Fils de Dieu, selon la belle réflexion de saint Jean-Chrysostôme[4], jugea à propos d'avancer le temps de son premier miracle, à la considération de sa sainte Mère.

Prions donc, ô fidèles, qu'elle parle pour nous de la bonne sorte au cœur de son Fils : elle y a une fidèle correspondance; c'est l'amour filial qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs. Ne vous apercevez-vous pas que le vin nous manque; je veux dire la charité, ce vin nouveau de la loi nouvelle, qui réjouit le cœur de l'homme, dont l'âme des fidèles doit être enivrée? De là vient que nos festins sont si tristes, que nous prenons avec si peu de goût la nourriture céleste de la sainte parole de Dieu : de là vient que nous nous voyons de tous côtés déchirés par tant de factions différentes. Dieu, par une juste vengeance, voyant que nous refusons de nous unir à sa souveraine bonté par une affection cordiale, nous fait ressentir les malheurs de mille divisions intestines. Sainte Vierge, impétrez-nous la charité, qui est mère de la paix, qui adoucit, tempère et réconcilie les esprits. Nous avons une grande confiance en votre faveur; parce qu'étant Mère de Dieu nous sommes persuadés que vous avez beaucoup de pouvoir; et comme vous êtes la nôtre, nous ne serons point trompés, si nous attendons quelque grand effet de votre tendresse c'est ce qui me reste à traiter dans cette seconde partie.

SECOND POINT.

C'est avec beaucoup de sujet que nous réclamons dans nos oraisons la très-heureuse Marie, comme étant la mère commune de tous les fidèles. Nous avons reçu cette tradition de nos pères : ils nous ont appris que le genre humain ayant été précipité dans une mort éternelle par un homme et par une femme, Dieu avait prédestiné une nouvelle Ève, aussi bien qu'un nouvel Adam; afin de nous faire renaître : et de cette doctrine, que tous les anciens ont enseignée d'un consentement unanime, il me serait aisé de conclure que comme la première Ève est la mère de tous les mortels, ainsi la seconde, qui est la très-sainte Vierge, doit être estimée la mère de tous les fidèles. Ce que je pourrais confirmer par une belle pensée de saint Épiphane[1], qui assure « que cette première « Ève est appelée dans la Genèse, Mère des vi- « vants, en énigme; c'est-à-dire, ainsi qu'il l'expose « lui-même, en figure, et comme étant la repré- « sentation de Marie. » A quoi j'aurais encore à ajouter un passage célèbre de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité, où ce grand docteur nous enseigne que la Vierge, « selon le « corps, est mère du Sauveur qui est notre chef; et

[1] *Ad Beat. Virg. Serm. Panegyr.* n° 7, *int. Oper. S. Bernard.* t. II, col. 690.
[2] *Joan.* II, 4.
[3] *Ibid.* 5.
[4] *In Joan Homil.* XXII, t. VIII, p. 127

[1] *Advers. Hæres.* lib. III, *Hæres.* LXXVIII, n° 18, t. I, p. 1060.

« selon l'esprit, des fidèles qui sont ses membres : » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus*[1]. Mais d'autant que je me sens obligé de réduire en peu de mots ce que je me suis proposé de vous dire afin de laisser le temps qui est nécessaire pour le reste du service divin, je passe beaucoup de choses que je pourrais tirer des saints Pères sur ce sujet; et sans examiner tous les titres par lesquels la sainte Vierge est appelée à bon droit la Mère des chrétiens, je tâcherai seulement de vous faire voir (et c'est à mon avis ce qui vous doit toucher davantage), qu'elle est mère par le sentiment; je veux dire qu'elle a pour nous une tendresse véritablement maternelle. Pour le comprendre, vous n'avez, s'il vous plaît, qu'à suivre ce raisonnement.

Ayant présupposé, et sur la foi de l'Église, et sur la doctrine des Pères, encore que je l'ai seulement touché en passant; ayant, dis-je, présupposé que Marie est véritablement notre mère; si je vous demandais, chrétiens, quand elle a commencé à avoir cette qualité, vous me répondriez sans doute que Notre-Seigneur vraisemblablement la fit notre mère, lorsqu'il lui donna saint Jean pour son fils. En effet, nous y trouvons toutes les convenances imaginables : car je vous ai avertis dès l'entrée de ce discours, et il n'est pas hors de propos de vous en faire ressouvenir, que saint Jean ayant été conduit par la main de Dieu au pied de la croix, y avait tenu la personne de tous les fidèles; et j'en ai touché une raison qui me semble fort apparente : c'est, s'il vous en souvient, que tous les autres disciples de Notre-Seigneur ayant été dispersés, la Providence n'avait retenu près de lui que le bien-aimé de son cœur; afin qu'il y pût représenter tous les autres, et recevoir en leur nom les dernières volontés de leur Maître. Sur quoi considérant qu'il y a peu d'apparence que le Fils de Dieu dont toutes les paroles et les actions sont mystérieuses, en une occasion si importante ne l'ait considéré que comme un homme particulier; nous avons inféré, ce me semble avec beaucoup de raison, qu'il a reçu la parole qui s'adressait à nous tous, que c'est en notre nom qu'il s'est mis incontinent en possession de Marie, et par conséquent c'est là proprement qu'elle est devenue notre mère.

Cela étant ainsi résolu, j'ai une autre proposition à vous faire. D'où vient, à votre avis, que Notre-Seigneur attend cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfants? Vous me direz peut-être qu'il a pitié d'une mère désolée qui perd le meilleur fils du monde, et que, pour la consoler, il lui donne une postérité éternelle. Cette raison est bonne et solide; mais j'en ai une autre à vous dire, que peut-être vous ne désapprouverez pas. Je pense que le dessein du Fils de Dieu est de lui inspirer pour nous dans cette rencontre une tendresse de mère. Comment cela, direz-vous? nous ne voyons pas bien cette conséquence. Il me semble pourtant, chrétiens, qu'elle n'est pas extrêmement éloignée. Marie était au pied de la croix, elle voyait ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable, son sang qui débordait de tous côtés par ses veines déchirées : qui pourrait vous dire quelle était l'émotion du sang maternel? Non, il est certain, elle ne sentit jamais mieux qu'elle était mère; toutes les souffrances de son Fils le lui faisaient sentir au vif.

Que fera ici le Sauveur? vous allez voir, chrétiens, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections. Quand l'âme est une fois prévenue de quelque passion violente touchant quelque objet, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent. Par exemple, vous êtes possédés d'un mouvement de colère; il sera difficile que tous ceux qui approcheront de vous, si innocents qu'ils puissent être, n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme adroit, qui saura manier et ménager avec art les esprits de la populace, lui fera quelquefois tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensait le moins; ce qui rend ces sortes de mutineries extrêmement dangereuses. Il en est de même de toutes les autres passions; parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets; à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée.

C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui avait résolu de nous donner la sainte Vierge pour mère, afin d'être notre frère en toute façon (admirez son amour, chrétiens), voyant du haut de sa croix combien l'âme de sa mère était attendrie, et que son cœur ébranlé faisait inonder par ses yeux un torrent de larmes amères; comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : « Femme, voilà ton « fils : » *Ecce filius tuus*. Fidèles, ce sont ses mots; et voici son sens, si nous le savons bien pénétrer : O femme, lui dit-il, affligée; à qui un amour infortuné fait éprouver à présent jusqu'où peut aller la compassion d'une mère; cette même tendresse dont vous êtes à présent touchée si vivement pour moi, ayez-la pour Jean mon disciple et mon bien-aimé, ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne; parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés : *Ecce filius tuus*. De vous dire combien ces paroles,

[1] *De sanct. Virginit.* n° 6, t. VI, col. 343.

poussées du cœur du Fils, descendirent profondément au cœur de la mère, et l'impression qu'elles y firent, c'est une chose que je n'oserais pas entreprendre. Songez seulement que celui qui parle, opère toutes choses par sa parole toute-puissante, qu'elle doit avoir un effet merveilleux, surtout sur sa sainte mère; et que, pour lui donner plus de force, il l'a animée de son sang, et l'a proférée d'une voix mourante, presque avec les derniers soupirs : tout cela joint ensemble, il n'est pas croyable ce qu'elle était capable de faire dans l'âme de la sainte Vierge. Il n'a pas plutôt lâché le mot à saint Jean pour lui dire que Marie est sa mère, qu'incontinent ce disciple se sent possédé de toutes les affections d'un bon fils, et depuis cette heure-là il la prit chez lui : *Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua* [1] : à plus forte raison, sa parole doit-elle avoir agi sur l'âme de sa sainte Mère et y avoir fait entrer bien avant un amour extrême pour nous, comme pour ses véritables enfants.

Il me souvient à ce propos de ces mères misérables à qui on déchire les entrailles par le fer, pour en tirer leurs enfants au monde par violence. Il vous est arrivé quelque chose de semblable, ô bienheureuse Marie : c'est par le cœur que vous nous avez enfantés; parce que vous nous avez enfantés par la charité : *Cooperata est charitate, ut filii Dei in Ecclesiâ nascerentur*, dit saint Augustin [2]. Et j'ose dire que ces paroles de votre Fils, qui étaient son dernier adieu, entrèrent en votre cœur ainsi qu'un glaive tranchant, y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, une inclination de mère pour tous les fidèles. Ainsi vous nous avez, pour ainsi dire, enfantés d'un cœur déchiré parmi la véhémence d'une affliction infinie : et toutes les fois que les chrétiens paraissent devant vos yeux, vous vous souvenez de cette dernière parole, et vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur et de votre amour ; d'autant plus que vous ne sauriez jeter sur nous vos regards, que nous ne représentions à votre cœur ce Fils que vous aimez tant, dont le Saint-Esprit prend plaisir de graver la ressemblance dans l'esprit de tous les fidèles; [d'autant plus] que vous nous voyez, tout autant que nous sommes de chrétiens, tout couverts du sang du Sauveur dont nous sommes teints et blanchis, et que vous remarquez en nous ces mêmes linéaments.

C'est une doctrine que je tiens des Écritures divines, et qui est bien puissante pour nous exciter à la vertu, outre qu'elle fait beaucoup à éclaircir la vérité que je traite; c'est pourquoi il est à propos de vous la déduire : car j'apprends de l'apôtre saint Paul (et cette doctrine, ô fidèles, est bien digne de votre audience), que tous les chrétiens, dont la vie répond à la profession qu'ils ont faite, portent imprimés en leur âme les traits naturels et la véritable image de Notre-Seigneur. Comment cela se fait-il? certainement la manière en est admirable. Vivre chrétiennement, c'est se conformer à la doctrine du Fils de Dieu. Or je dis que la doctrine du Fils de Dieu est un tableau qui est tiré sur sa sainte vie : la doctrine est la copie, et lui-même est l'original; en quoi il diffère beaucoup des autres docteurs qui se mêlent d'enseigner à bien vivre : car ceux-ci ne seront jamais assez téméraires pour former sur leurs actions les règles de la bonne vie; mais ils ont accoutumé de se figurer de belles idées, ils établissent certaines règles, sur lesquelles ils tâchent eux-mêmes de se composer. Tout au contraire, le Fils de Dieu étant envoyé au monde pour y être un exemplaire achevé de la plus haute perfection, ses enseignements étaient dérivés de ses mœurs : il enseignait les choses, parce qu'il les pratiquait; sa parole n'était qu'une image de sa conduite. Que fait donc le Saint-Esprit dans l'âme d'un bon chrétien? il fait que l'Évangile est son conseil dans tous ses desseins, et l'unique règle qu'il regarde dans ses actions. Insensiblement la doctrine du Fils de Dieu passe dans ses mœurs : il devient, pour ainsi dire, un Évangile vivant : tout y sent le Maître dont il a reçu les leçons, il en prend tout l'esprit, et si vous pénétriez dans l'intérieur de sa conscience, vous y verriez les mêmes linéaments, les mêmes affections, les mêmes façons de faire qu'en notre Sauveur.

Et c'est ce qui touche sensiblement la bienheureuse Marie, comme il m'est aisé de l'éclaircir par un exemple familier. Vous verrez quelquefois une mère qui caressera extraordinairement un enfant, sans en avoir d'autre raison, sinon que c'est, à son avis, la vraie peinture du sien. C'est ainsi, dira-t-elle, qu'il pose ses mains; c'est ainsi qu'il porte ses yeux; telle est son action et sa contenance : les mères sont ingénieuses à observer jusqu'aux moindres choses. Et qu'est-ce que cela sinon comme une course, si on [peut] parler de la sorte, que fait l'affection d'une mère, qui ne se contentant pas d'aimer son fils en sa propre personne, le va chercher partout où elle peut en découvrir quelque chose. Que si elles sont si fort émues de quelque ressemblance ébauchée; que dirons-nous de Marie, lorsqu'elle voit dans l'âme des chrétiens des traits immortels de la parfaite beauté de son Fils, que le doigt de Dieu a si bien formés dans leur âme?

Mais il y a plus : nous ne sommes pas seule-

[1] *Joan.* XIX, 27.
[2] *De sanct. Virg. ubi supra.*

ment les images vivantes du Fils de Dieu, nous sommes encore ses membres, et nous composons avec lui un corps dont il est le chef; nous sommes son corps et sa plénitude, comme enseigne l'apôtre; qualité qui nous unit de telle sorte avec lui, que quiconque aime le Sauveur, il faut par nécessité que, par le même mouvement d'amour, il aime tous les fidèles. [C'est] ce qui attire si puissamment sur nous les affections de la sainte Vierge, qu'il n'y a point de mère qui puisse aller à l'égal; ce qui me serait aisé de vous faire voir par des raisonnements invincibles, si je n'étais pressé de finir bientôt ce discours : et pour vous en convaincre, je ne veux seulement que vous en proposer en abrégé les principes, après avoir repassé légèrement sur quelques vérités que j'ai tâché d'établir dans ma première partie, dont il est nécessaire que vous ayez mémoire pour l'intelligence de ce qui me reste à vous dire.

Je vous ai dit, chrétiens, que la maternité de la Vierge n'ayant point d'exemple sur la terre, il en est de même de l'affection qu'elle a pour son Fils : et comme elle a cet honneur d'être la mère d'un Fils qui n'a point d'autre père que Dieu; de là vient que, laissant bien loin au-dessous de nous toute la nature, nous lui avons été chercher la règle de son amour dans le sein du Père éternel. Car de même que Dieu le Père, voyant que la nature humaine touche de si près à son Fils unique, étend son amour paternel à l'humanité du Sauveur, et fait de cet Homme-Dieu l'unique objet de ses complaisances, comme nous l'avons prouvé par le témoignage des Écritures; ainsi avons-nous dit que la bienheureuse Marie ne séparait plus la divinité d'avec l'humanité de son Fils, mais qu'elle les embrassait en quelque façon toutes deux par un même amour. Ce sont les vérités sur lesquelles nous avons établi l'union de Marie avec Dieu : en voici quelques autres qui vous feront bien voir sa charité envers nous.

Les mêmes écritures qui m'apprennent que Dieu aime en quelque façon par un même amour la divinité et l'humanité de son Fils, à cause de leur société inséparable en la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, m'enseignent aussi qu'il nous aime par le même amour qu'il a pour son Fils unique et bien-aimé, à cause que nous lui sommes unis comme les membres de son corps; et c'est de toutes les maximes du christianisme celle qui doit porter le plus haut nos courages et nos espérances. En voulez-vous un beau témoignage dans la bouche même de Notre-Seigneur? écoutez ces belles paroles qu'il adresse à son Père le priant pour nous : *Dilectio, quâ, dilexisti me, in ipsis sit, et ego in eis*[1] : « Mon Père, dit-il, je suis en eux, parce qu'ils sont mes « membres; je vous prie que l'affection par laquelle vous m'aimez soit en eux. » Voyez, voyez, chrétiens, et réjouissez-vous. Notre Sauveur craint que l'amour de son Père ne fasse quelque différence entre le chef et les membres; et connaissez par là combien nous sommes unis avec le Sauveur, puisque Dieu même, qui a distingué tous les êtres par une si aimable variété, ne nous distingue plus d'avec lui, et répand volontiers sur nous toutes les douceurs de son affection paternelle. Que s'il est vrai que Marie ne règle son amour que sur celui du Père éternel, allez, ô fidèles, allez à la bonne heure à cette mère incomparable; croyez qu'elle ne vous discernera plus d'avec son cher Fils : elle vous considérera comme « la chair de sa chair, et comme les os de ses os, » ainsi que parle l'apôtre[1], comme des personnes sur lesquelles et dans lesquelles son sang a coulé; et pour dire quelque chose de plus, elle vous regardera comme autant de Jésus-Christs sur la terre : l'amour qu'elle a pour son Fils sera la mesure de celui qu'elle aura pour vous, et partant ne craignez point de l'appeler votre mère; elle a au souverain degré toute la tendresse que cette qualité demande.

C'est, si je ne me trompe, ce que je m'étais proposé de prouver dans cette seconde partie; et je loue Dieu de ce qu'il nous a fait la grâce d'établir une dévotion sincère à la sainte Vierge, sur des maximes qui me semblent si chrétiennes. Mais prenez garde que ces mêmes raisonnements, qui doivent nous donner une grande confiance sur l'intercession de la Vierge, ruinent en même temps une confiance téméraire à laquelle quelques esprits inconsidérés se laissent aveuglément emporter; car vous devez avoir reconnu, par tout ce discours, que la dévotion de la Vierge ne se peut jamais rencontrer que dans une vie chrétienne. Et combien y en a-t-il qui, abusés d'une créance superstitieuse, se croient dévots à la Vierge quand ils s'acquittent de certaines petites pratiques, sans se mettre en peine de corriger la licence ni le débordement de leurs mœurs? Que s'il y avait quelqu'un dans la compagnie qui fût imbu d'une si folle persuasion, qu'il sache, qu'il sache que puisque son cœur est éloigné de Jésus, Marie a en exécration toutes ses prières : en vain tâchez-vous de la contenter de quelques grimaces, en vain l'appelez-vous votre Mère par une piété simulée. Quoi, auriez-vous bien l'insolence de croire que que ce lait virginal dût couler sur des lèvres souillées de tant de péchés? qu'elle voulût embrasser l'ennemi de son bien-aimé de ces mêmes bras

[1] *Joan.* XVII, 26.

[1] *Ephes.* V, 30.

dont elle le portait dans sa tendre enfance? qu'étant si contraire au Sauveur, elle voulût vous donner pour frère au Sauveur? Plutôt, plutôt, sachez que son cœur se soulève, que sa face se couvre de confusion, lorsque vous l'appelez votre Mère.

Car ne pensez pas, chrétiens, qu'elle admette tout le monde indifféremment au nombre de ses enfants : il faut passer par une épreuve bien difficile, avant que de mériter cette qualité. Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie, lorsque quelqu'un des fidèles l'appelle sa Mère? elle l'amène en présence de notre Sauveur : Çà, dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez à Jésus mon bien-aimé. Les enfants, même parmi les hommes, portent souvent imprimés sur leurs corps les objets qui ont possédé l'imagination de leurs mères : la bienheureuse Marie est entièrement possédée du sauveur Jésus : c'est lui seul qui domine en son cœur, lui seul règne sur tous ses désirs, lui seul occupe et entretient toutes ses pensées : elle ne pourra jamais croire que vous soyez ses enfants, si vous n'avez en votre âme quelques linéaments de son Fils. Que si, après vous avoir considérés attentivement, elle ne trouve sur vous aucun trait qui ait rapport à son Fils, ô Dieu! quelle sera votre confusion, lorsque vous vous verrez honteusement rebutés de devant sa face, et qu'elle vous déclarera que n'ayant rien de son Fils, et ce qui est plus horrible, étant opposés à son Fils, vous lui êtes insupportables!

Au contraire, elle verra une personne (descendons dans quelque exemple particulier) qui pendant les calamités publiques, telles que sont celles où nous nous voyons à présent, considérant tant de pauvres gens réduits à d'étranges extrémités, en ressent son âme attendrie, et ouvrant son cœur sur la misère du pauvre par une compassion véritable, élargit en même temps ses mains pour le soulager : O, dit-elle incontinent en soi-même, il a pris cela de mon Fils, qui ne vit jamais de misérable, qu'il n'en eût pitié. « J'ai compassion de cette troupe, » disait-il[1]; et à même temps il leur faisait donner tout ce que ses apôtres lui avaient gardé pour sa subsistance, qu'il multiplie même par un miracle, afin de les assister plus abondamment. Elle verra un jeune homme qui aura la modestie peinte sur le visage; quand il est devant Dieu, c'est avec une action toute recueillie; lui parle-t-on de quelque chose qui regarde la gloire de Dieu, il ne cherche point de vaines défaites, il s'y porte incontinent avec cœur. O qu'il est aimable! dit la bienheureuse Marie; ainsi était mon Fils lorsqu'il était en son âge, toujours recueilli devant Dieu : dès l'âge de douze ans, il quittait parents et amis, pour aller vaquer, disait-il, aux affaires de son Père[1]. Surtout elle en verra quelque autre dont le soin principal sera de conserver son corps et son âme dans une pureté très-entière; il n'a que de chastes plaisirs, il n'a que des amours innocents; Jésus possède son cœur, il en fait toutes les délices. Parlez-lui d'une parole d'impureté, c'est un coup de poignard à son âme; vous verrez incontinent qu'il s'arme de pudeur et de modestie contre de telles propositions. Voilà, chrétiens, voilà un enfant de la Vierge : comme elle s'en réjouit! comme elle s'en glorifie! comme elle en triomphe, avec quelle [joie] elle le présente à son bien-aimé, qui est par-dessus toutes choses passionné pour les âmes pures!

C'est pourquoi excitez-vous, chrétiens, à l'amour de la pureté; vous particulièrement, qu'une sainte affection pour Marie a attirés dans une société qui s'assemble sous son nom, pour se perfectionner dans la vie chrétienne. C'est votre zèle qui a aujourd'hui orné ce temple sacré, dans lequel nous célébrons les grandeurs de la majesté divine. Mais considérez que vous avez un autre temple à parer, dans lequel Jésus habite, sur lequel le Saint-Esprit se repose. Ce sont vos corps, mes chers frères, que le Sauveur a sanctifiés, afin que vous eussiez du respect pour eux; sur lesquels il a versé son sang, afin que vous les tinssiez nets de toute souillure; qu'il a consacrés, pour en faire les temples vivants de son Saint-Esprit : afin que les ayant ornés en ce monde d'innocence et d'intégrité, il les ornât en l'autre d'immortalité et de gloire.

[1] Marc VIII, 2.

[1] Luc II, 49

ABRÉGÉ D'UN SERMON

PRÊCHÉ LE MÊME JOUR A L'HÔPITAL GÉNÉRAL,

SUR LA NÉCESSITÉ DE L'AUMONE.

Comment Jésus-Christ nous donne à la croix la loi de la charité, nous en fait connaître l'esprit, nous en prescrit les effets. Faire l'aumône avec pitié, avec joie, avec soumission : trois choses que Jésus-Christ crucifié nous apprend. Retranchements nécessaires pour pourvoir à la subsistance des pauvres.

Semper pauperes habetis vobiscum, et cum volueritis potestis illis benefacere; me autem non semper habetis.

Vous avez toujours des pauvres parmi vous, et vous leur pouvez faire du bien quand vous voulez : mais pour moi vous ne m'aurez pas toujours. Marc. XIV, 7.

L'Église [nous] appelle à voir Jésus et Marie se perçant de coups mutuels. Comme des miroirs opposés, qui se renvoient mutuellement tout ce qu'ils reçoivent, multiplient leurs objets jusqu'à l'infini; leur douleur s'accroît sans mesure, parce que les flots qu'elle élève se repoussent les uns

sur les autres par un flux et reflux continuel. Dessein de l'Église de nous exciter à la compassion des souffrances de Jésus par cet objet de pitié. *Me sentire vim doloris fac, ut tecum lugeam*[1] : « Faites que je sente la vivacité de votre douleur « afin que je pleure avec vous. » Et l'Église de Paris : *O passionis mutuæ, Jesu, Maria, consortii, alterna vobis vulnera inferre tandem parcite :* « Cessez, ô divins amants, de vous percer « jusqu'à l'infini de coups mutuels : c'est à nous « qu'est due toute cette amertume, puisqu'elle est « la peine de notre crime. Ah! puisque nous con- « fessons que tout le crime est à nous, donnez une « partie de la douleur à ceux qui avouent le crime « tout entier : » *Quem vos doletis, noster est error furorque criminum : totum scelus fatentibus partem doloris reddite.* Mais Jésus, après avoir ébranlé nos cœurs par la compassion de ses souffrances, veut appliquer notre pitié sur d'autres objets : il n'en a pas besoin pour lui-même, [il demande que nous la tournions] sur les pauvres; Marie en est la mère. *Ave*

« Jésus étant à Béthanie, dans la maison de « Simon le Lépreux, une femme qui portait un « vase d'albâtre, plein d'un parfum de nard d'épi « de grand prix, entra lorsqu'il était à table, et « ayant rompu le vase, lui répandit le parfum « sur la tête. Quelques-uns en conçurent de l'indi- « gnation en eux-mêmes; et ils disaient : A quoi « bon perdre ainsi ce parfum? car on pouvait le « vendre plus de trois cents deniers, et le donner « aux pauvres; et ils murmuraient fort. Mais « Jésus leur dit : Pourquoi faites-vous de la peine « à cette femme?... vous avez toujours des pau- « vres parmi vous, et vous leur pouvez faire du « bien quand vous voulez : mais pour moi, vous « ne m'aurez pas toujours[2]. »

Jésus-Christ nous apprend que, lorsqu'il n'y sera plus, il entend que toutes nos libéralités soient employées au secours des pauvres, ou plutôt dans les pauvres à lui-même : il est en eux; c'est pourquoi il nous les laisse toujours : *Pauperes semper habetis.* Vous ne m'aurez pas toujours en moi-même, mais vous me posséderez toujours dans les pauvres. Ames saintes, qui désirez me rendre quelque honneur ou quelques services, vous avez sur qui répandre vos parfums, etc., les pauvres; je tiens fait pour moi tout ce que vous faites pour eux.

Leçon qu'il nous a donnée peu de jours avant sa mort, et que l'Église lit avec l'évangile de sa passion : il a toujours parlé pour les pauvres, jamais plus efficacement qu'à sa croix; et c'est qu'il emploie ce qu'il a de plus pressant pour nous exciter à faire l'aumône. [Il nous impose] la loi de la charité; [il nous fait connaître] l'esprit de la charité; [il nous marque] l'effet de la charité.

La loi de la charité, c'est l'obligation de la faire; l'esprit de la charité, c'est la manière de l'exercer; l'effet de la charité, c'est que le prochain soit secouru : il fait ces trois choses à la croix. De peur que vous ne croyiez que le devoir de la charité soit peu nécessaire, il en établit l'obligation : de peur que vous ne la pratiquiez pas comme il veut, il vous en montre la règle : et de peur que le moyen ne vous manque, il en assigne le fonds. Le croirez-vous, chrétiens, que Jésus-Christ crucifié nous donne à la croix un fonds assuré, pour faire subsister les pauvres? Vous le verrez dans ce discours; ainsi rien ne manque plus à la charité.

Afin qu'elle soit obligatoire, il en pose la loi immuable; afin qu'elle soit ordonnée, il en prescrit la manière certaine; afin qu'elle soit effective, il donne un fonds assuré pour l'entretenir; et tout cela à la croix, comme j'espère vous le faire voir.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ souffrant [nous donne la] loi des souffrances : ceux qui ne souffrent pas, quel salut, quelle espérance [peuvent-ils avoir?] Compatir [à Jésus-Christ et à ceux qui souffrent], deux seules sources de grâces. La première, source véritable; la seconde, comme un ruisseau, découle de là : on participe à leurs grâces, en soutenant leurs souffrances.

« Rappelez en votre mémoire, dit l'apôtre, ce « premier temps, où, après avoir été illuminés « par le baptême, vous avez soutenu de grands « combats au milieu de diverses afflictions, ayant « été d'une part exposés devant tout le monde « aux injures et aux mauvais traitements; et de « l'autre, ayant été compagnons de ceux qui ont « souffert de semblables indignités : car vous « avez compati à ceux qui étaient dans les chaî- « nes, et vous avez vu avec joie tous vos biens « pillés : » *Rememoramini autem pristinos dies in quibus illuminati magnum certamen sustinuistis passionum; et in altero quidem opprobriis et tribulationibus spectaculum facti; in altero autem socii taliter conversantium effecti : nam et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis*[1].

Il les met ensemble [souffrir, et compatir]; donc ou l'un ou l'autre : car Jésus à la croix a souffert et a exercé la miséricorde; donc, sinon l'un, du moins l'autre : c'est le moindre. Dieu nous

[1] *Pros.* Stabat Mater.
[2] *Marc.* XIV, 3, 4, 5, 6, 7.

[1] *Hebr.* X, 32, 33, 34.

met à l'épreuve la plus facile; notre damnation sera donc plus grande. « C'est une chose grande « et facile, dit saint Cyprien, d'obtenir par des « œuvres de charité le prix du martyre sans être « exposé aux périls de la persécution, de mériter « la couronne dans le sein de la paix : » *Res et grandis et facilis, sine periculo persecutionis, corona pacis*[1]. « Personne ne sera couronné que « celui qui aura combattu légitimement : » *Non coronatur, nisi qui legitimè certaverit*[2]. Il change la loi en faveur de la charité. Ah ! ce misérable est aux mains avec la faim, avec la soif, avec le froid, avec le chaud, avec les extrémités les plus cruelles : la couronne lui sera bien due; si vous le soulagez, vous y aurez part. *Corona pacis*, couronne dans la paix, victoire sans combats, prix du martyre sans persécution, et sans endurer de violence. Combien est grande cette obligation ! il paraît par la miséricorde de Jésus-Christ : miséricorde veut être honorée par la miséricorde. Deux actes de miséricorde : celle qui prévient, celle qui suit. Par la première, Jésus-Christ achète la nôtre : « Soyez miséricordieux comme votre « Père céleste est miséricordieux : » *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est*[3]. « Revêtez-vous, comme des élus de Dieu saints « et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde : » *Induite vos, sicut electi Dei sancti et dilecti, viscera misericordiæ*[4]. Par la seconde, il faut que la nôtre achète la sienne : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* [5] : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils « obtiendront miséricorde. » Enchaînement de miséricorde : Jésus-Christ prévient; obligation de le suivre : nous suivons; il s'oblige à donner le comble : c'est la loi qu'il nous impose, c'est celle qu'il s'est imposée. La grâce, l'indulgence, la rémission, le ciel même est à ce prix. Point de miséricorde, si nous n'en faisons : sans la charité, nudité de l'âme; car c'est elle qui « couvre la multitude des péchés : » *Operit multitudinem peccatorum*[6].

Saint Cyprien remarque que Dieu, après avoir crié contre les péchés, ne trouve point de remède. « Crie, ne cesse pas, élève ta voix comme une « trompette, annonce à mon peuple ses crimes, « et à la maison de Jacob ses iniquités[7]. » Dis-leur que leurs jeûnes, ni leurs bonnes œuvres, ni leurs prières ne m'apaisent pas. Ils font comme s'ils étaient justes : « car ils me cherchent chaque jour, « et ils demandent à connaître mes voies; comme « si c'était un peuple qui eût agi selon la justice, « et qui n'eût point abandonné la loi de son Dieu : « ils me consultent sur les règles de la justice, et « ils veulent s'approcher de moi : » *Me etenim de die in diem quærunt et scire vias meas volunt; quasi gens quæ justitiam fecerit, et judicium Dei sui non dereliquerit: rogant me judicia justitiæ; appropinquare Deo volunt*[1]. Ils veulent s'approcher de moi, ils jeûnent et se tourmentent vainement. « Le jeûne que je demande consiste-« t-il à faire qu'un homme afflige son âme pen-« dant un jour; » *Numquid tale est jejunium quod elegi, per diem affligere hominem animam suam*[2]? Par conséquent nul remède. Voici néanmoins ce qu'il ajoute : « Tel est le jeûne que je « veux : déchargez le pauvre de son fardeau; dé-« livrez les oppressés des liens et de la tyrannie « des méchants; ôtez de dessus les épaules infir-« mes le fardeau qui les accable; mettez en liberté « les captifs, et rompez le joug qui les charge. « Partagez votre pain avec le pauvre, invitez en « votre maison les mendiants et les vagabonds; « quand vous verrez un homme nu, revêtez-le, « et respectez en lui votre chair et votre nature. « Alors votre lumière se lèvera aussi belle que le « point du jour, et votre santé vous sera rendue « aussitôt, et votre justice marchera devant vous, « et la gloire du Seigneur vous recueillera. Alors « vous invoquerez le Seigneur, et il vous exau-« cera; vous crierez, et il dira : Je suis à vous. « Quand vous ôterez les chaînes aux captifs qui « sont parmi vous, quand vous cesserez de me-« nacer les malheureux et de leur tenir des dis-« cours inutiles, quand vous aurez répandu votre « cœur sur les misérables et que vous aurez rem-« pli les âmes affligées, votre lumière se lèvera « parmi les ténèbres, et vos ténèbres seront comme « le midi. Et le Seigneur vous donnera un repos « éternel, et remplira votre âme de ses splendeurs, « et il fera reposer vos os en paix; et vous serez « comme un jardin bien arrosé, et comme une « source qui ne tarit pas. » Afin que nous entendions que, sans l'aumône, tout est inutile : celui qui ferme ses entrailles, Dieu ferme les siennes sur lui.

Ce qui presse le plus, c'est que cette miséricorde est nécessaire au salut des âmes. Jésus-Christ a la croix pour sauver les âmes : entrer dans ses sentiments, tirer nos frères de toutes les extrémités qui mettent leur âme dans un péril évident. Deux conditions opposées ont pour écueil de leur salut les mêmes extrémités : les premières fortunes et les dernières; les uns par

[1] *De Oper. et Eleemos.* p. 246.
[2] II. *Tim.* II, 5.
[3] *Luc.* VI, 36.
[4] *Coloss.* III, 12.
[5] *Matth.* V, 7.
[6] I. *Petr.* IV, 8.
[7] *Is.* LVIII, 1.

[1] *Is.* LVIII, 2.
[2] *Ibid.* 5.

la présomption, et les autres par le désespoir arrivent à la même fin de s'abandonner tout à fait au vice. On aime l'oisiveté dans l'un et dans l'autre; car l'un est si abondant qu'on n'a pas besoin du travail, et l'autre si misérable qu'on croit que le travail est inutile. On ne veut travailler que pour éviter les maux extrêmes; on y est, on n'espère plus, on s'y habitue; plus de honte[1]. Ce qui est le plus horrible, dans l'un et dans l'autre état on néglige son âme : là on y est poussé par l'applaudissement; on s'oublie soi-même : et ici par le mépris de tout le monde; on se néglige, on ne se croit pas destiné pour rien qui soit grand. La félicité est de manger : réduit à l'état des bêtes. Tels étaient ces pauvres fainéants, etc.

En ces deux états on oublie Dieu. Les uns par trop de repos, les autres par trop de misères, croient qu'il n'y a point de Dieu pour eux : le premier, point de justice; le second, point de bonté; tous deux par conséquent, point de Dieu. Ces pauvres savaient-ils qu'il y eût un Dieu? un peuple d'infidèles parmi les fidèles; baptisés, sans savoir leur baptême; toujours aux églises, sans sacrements. Pour ôter les extrémités également dangereuses de ces deux états, loi de la justice divine que les riches déchargent les pauvres du poids de leur désespoir, que les pauvres déchargent les riches d'une partie de leur excessive abondance. *Alter alterius onera portate :* « Portez le fardeau les uns des autres[2]. » Prouvez aux pauvres que Dieu est leur Père; prouvez-leur les soins de la Providence : il est bon, tant de biens qu'il donne; cela ne les touche pas, rien pour eux : il a commandé de leur donner; rien pour eux, on n'obéit pas. Prouvez donc sensiblement sa bonté en donnant. Les enfants, ils ne les ont que pour faire montre de leur misère : toute leur instruction est de savoir feindre des plaintes.

Passez à cet hôpital; sortez un peu hors de la ville, et voyez cette nouvelle ville qu'on a bâtie pour les pauvres, l'asile de tous les misérables, la banque du ciel, le moyen commun proposé à tous d'assurer ses biens et les multiplier par une céleste usure. Rien n'est égal à cette ville; non, ni cette superbe Babylone, ni ces villes si renommées que les conquérants ont bâties. Nous ne voyons plus maintenant ce triste spectacle, des hommes morts devant la mort même, chassés, bannis, errants, vagabonds, dont personne n'avait soin; comme s'ils n'eussent aucunement appartenu à la société humaine. Là on tâche d'ôter de la pauvreté toute la malédiction qu'apporte la fainéantise, de faire des pauvres selon l'Évangile. Les enfants sont élevés; les ménages, recueillis; les ignorants, instruits, reçoivent les sacrements. Sachez qu'en les déchargeant vous travaillez aussi à votre décharge : vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le presse, il porte l'abondance qui vous surcharge.

Venez donc offrir ce sacrifice. Deux lieux de sacrifice, l'autel et le trone. « Vous êtes riche, « opulente, disait saint Cyprien à une dame, et « vous croyez célébrer les saints mystères, vous « qui ne daignez pas regarder les dons qu'on « offre à Dieu, vous qui venez au lieu où se fait « l'oblation sans apporter votre part du sacrifice : » *Locuples et dives es, et dominicum celebrare te credis, quæ corban omnino non respicis, quæ in dominicum sine sacrificio venis*[1]. Ancienne coutume du sacrifice : chacun du pain et du vin pour l'eucharistie; le reste pour les pauvres, comme une continuation du sacrifice chrétien. Quoique l'ordre de la cérémonie soit changé, le fond de la vérité est invariable, et toujours votre aumône doit faire partie de votre sacrifice.

Ne regardez pas seulement le trone de l'Église ayez-en un pour les pauvres dans votre maison : c'est un conseil de saint Chrysostôme, fondé sur ces mots de saint Paul : « Que chacun de vous « mette à part chez soi, le premier jour de la se« maine, ce qu'il voudra, amassant peu à peu « selon sa bonne volonté[2]. » « Faites ainsi, dit « saint Chrysostôme[3], de votre maison une église; « ayez-y un petit coffre, un trone; soyez le gar« dien de l'argent sacré; constituez-vous vous« même l'économe des pauvres : la charité et « l'humanité vous confèrent ce sacerdoce : » *Apud te sepone, et domum tuam fac ecclesiam; arculam et gazophylacium; esto custos sacræ pecuniæ; à teipso ordinatus dispensator pauperum : benignitas et humanitas dat tibi hoc sacerdotium.* « Que ce trone, continue saint « Chrysostôme, soit placé dans le lieu où vous « vous retirez pour prier : et toutes les fois que « vous y entrerez pour faire votre prière, com« mencez par y déposer votre aumône, et ensuite « vous répandrez votre cœur devant Dieu : » *Pauperumque arculam domi faciamus, quæ juxta locum in quo stas orans sita sit : et quoties ad orandum fueris ingressus, depone primùm eleemosynam, et tunc emitte precationem*[4]. « Si « vous en agissez ainsi, ce trone vous servira

[1] Il ne faut pas blâmer les pauvres honteux : la honte est le moyen pour les exciter au travail, et leur faire craindre la mendicité. *Cette note est à la marge du manuscrit original.*
[2] *Gal.* VI, 2.

[1] *De Oper. et Eleemos.* p. 242.
[2] I. *Cor.* XVI, 2.
[3] *In Epist.* I. *ad Cor. Hom.* XLIII, t. X, p. 401.
[4] *Ibid.* p. 405.

« d'armes contre le diable. Le lieu où est déposé « l'argent des pauvres est inaccessible aux dé« mons; car l'argent rassemblé pour l'aumône « met une maison plus en sûreté que le bouclier, « la lance, les armes, toutes les forces du corps, « toutes les troupes des soldats. Vous donnerez à « votre prière des ailes pour monter au ciel; « vous rendrez votre maison une maison sainte, « qui renfermera les vivres du roi[1]. Et pour que « la collecte prescrite par l'apôtre se fasse aisé« ment; que chaque ouvrier, chaque artisan, « lorsqu'il a vendu quelque ouvrage de son art, « donne à Dieu les prémices, en mettant dans ce « tronc une petite partie du prix; et qu'il partage « avec Dieu de la moindre portion de ce qu'il re« tire de son travail. Que l'acquéreur, ainsi que « le vendeur, suivent ce conseil; et que tous ceux « en général qui retirent de leurs fonds ou de « leurs travaux des fruits légitimes, soient fidèles « à cette pratique[2]. »

Ne prenez pas pour excuse le nombre de vos enfants : n'en avez-vous point quelqu'un qui soit décédé? ne le comptez-vous plus parmi les vôtres, depuis que Dieu l'a retiré en son sein? pourquoi donc n'aurait-il pas son partage? Mais puisque vous survivrez vous-même à votre mort, pourquoi ne voulez-vous pas hériter de quelque partie de vos biens? et pourquoi ne voulez-vous pas compter Jésus-Christ parmi vos héritiers? Quand vous laissez vos biens à vos héritiers, vous les quittez, et ils vous oublient : vous faites tout ensemble des fortunés et des ingrats. Quelle consolation d'aller à celui que vous avez laissé héritier d'une partie de vos biens! et je ne dis pas pour cela que vous attendiez le temps de la mort; et si vos enfants vivants vous reviennent, [écoutez] la grave exhortation de saint Cyprien.

« Mais vous avez plusieurs enfants, et une « nombreuse famille; vous dites que vos charges « domestiques ne vous permettent pas de vous « montrer libéral aux pauvres : » *Atqui hoc ipso operari amplius debes, quo multorum pignorum pater es*[3] : c'est ce qui vous impose l'obligation d'une charité plus abondante; car vous avez plus de personnes pour lesquelles vous devez apaiser Dieu, plus de péchés à racheter, plus d'âmes à délivrer de la gêne, plus de consciences à nettoyer des fautes continuelles auxquelles notre fragilité est sujette, et de tant de tentations auxquelles elle est exposée. Vous êtes prêtre dans votre famille, vous devez instruire, faire la prière pour tous, sacrifier pour tous : et comme vous augmentez votre table et la dépense de votre maison, selon le nombre de vos enfants, pour entretenir cette vie mortelle; ainsi pour nourrir en eux cette vie céleste et divine : « autant que « le nombre des enfants s'accroît, autant devez« vous multiplier la dépense des bonnes œuvres : » *Quò amplior fuerit pignorum copia, esse et operum debet major impensa*[1]. Ainsi Job multipliait ses sacrifices selon le nombre de ses enfants, et autant qu'il en avait dans sa maison, autant le nombre de ses victimes était-il multiplié devant Dieu; et pour expier les péchés que l'on commettait tous les jours, il offrait aussi tous les jours des sacrifices pour les expier. Si donc vous aimez vos enfants, si vous ouvrez sur leurs besoins la source d'une charité et d'une douceur véritablement paternelle, recommandez-les à Dieu par vos bonnes œuvres; qu'il soit leur tuteur, leur curateur, leur protecteur : soyez le père des enfants de Dieu, afin que Dieu soit le Père de vos enfants. Vous qui donnez l'exemple à vos enfants de conserver plutôt le patrimoine de la terre que celui du ciel, vous êtes doublement criminel; et de ce que vous n'acquérez pas à vos enfants la protection d'un tel Père, et de ce que de plus vous leur apprenez à aimer plus leur patrimoine que Jésus-Christ même et que l'héritage céleste. Soyez plutôt à vos enfants un père tel qu'était Tobie, qui crut qu'il ne pouvait laisser au sien d'héritage plus assuré que la justice et les aumônes. Ne laissez pas tout à vos héritiers; songez à hériter vous-même de quelque partie de vos biens.

Voilà donc, si je ne me trompe, l'obligation établie, et les excuses rejetées qui paraissaient les plus légitimes. Le croyez-vous, mes frères? si vous ne le croyez pas, vous le croirez un jour, quand nous entendrez le Juge n'alléguer pour motif de sa sentence que la dureté à faire l'aumône : si vous le croyez, voyez la manière [de vous en acquitter.]

SECOND POINT.

Jésus-Christ crucifié nous apprend trois choses [qui sont de faire l'aumône] avec pitié, avec joie, avec soumission. La première, c'est la compassion; [elle nous est nécessaire pour imiter notre grand pontife, dont l'apôtre dit :] « Le « pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne « puisse compatir à nos faiblesses; mais il a « éprouvé comme nous toutes sortes de tentations « et d'épreuves, hormis le péché : » *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato*[2]. « J'ai compas-

[1] *Homil. de Eleemos.* t. III, p. 254.
[2] *In Epist.* I. *ad Cor. Hom.* XLIII, t. X, p. 406.
[3] *S. Cyprian. de Oper. et Eleemos.* p. 243.

[1] *S. Cypr. de Oper. et Eleemos.* p. 243.
[2] *Hebr.* IV, 15

« sion de ce peuple, dit Jésus-Christ; parce qu'il « y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger. » « *Misereor super turbam, quia ecce jam triduo* « *sustinent me, nec habent quod manducent*[1]. » La première aumône venait du cœur.

Jésus-Christ perpétue en deux sortes le souvenir de sa passion, pour nous y faire compatir : en l'eucharistie, et dans les pauvres. *Hoc facite in meam commemorationem* : « Faites ceci en « mémoire de moi, » l'aumône aussi bien que la communion. Se souvenir avec douleur de sa passion, en l'un et en l'autre, avec cette seule différence que là nous recevons de lui la nourriture, ici nous la lui donnons : *Hoc facite in meam commemorationem*[2]. Image des peines de Jésus-Christ dans les pauvres; soulagez-les donc : *Hoc facite in meam commemorationem*. Voulez-vous baiser les plaies de Jésus, assistez les pauvres : son côté ouvert nous enseigne la compassion; ce grand cri qu'il fait à la croix, par lequel les pierres sont fendues, nous recommande les pauvres. Entrez dans ces grandes sales, [quelle] infinie variété de misère par la maladie et par la fortune! marque de l'infinité de la malice qui est dans le péché. Portez-lui compassion, soulagez-le : échauffez les cœurs, pour ouvrir les sources des aumônes. [Je dis que vous devez le faire avec] plaisir, [à l'exemple de Jésus-Christ]; « qui a souffert « la croix avec tant de contentement : « *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*[3]. Quel plaisir parmi cet abîme [de souffrances!] plaisir de soulager les misérables, plaisir qui le pressait au fond du cœur. « Je dois être, disait-il, baptisé d'un baptême; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce « qu'il s'accomplisse! « *Baptismo habeo baptizari; et quomodo coarctor usque dum perficiatur*[4]. [Pressé] dans l'intime au milieu de ses répugnances.

[Voyez] Job, comme il sentait ce plaisir : « Si « j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils voulaient, et « si j'ai fait attendre en vain les yeux de la veuve; « si j'ai mangé seul mon pain, et si l'orphelin n'en « a pas mangé aussi; car la compassion est crûe « avec moi dès mon enfance, et elle est sortie avec « moi dès le sein de ma mère : si j'ai négligé de « secourir celui qui n'ayant point d'habit mourait « de froid, et le pauvre qui était sans vêtement : « si les membres de son corps ne m'ont pas béni, « lorsqu'ils ont été réchauffés par les toisons de « mes brebis : » *Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ expectare feci : si comedi bucellam meam solus, et non comedit pupillus ex eâ, quia ab infantiâ meâ crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum : si despexi pereuntem eo quod non habuerit indumentum, et absque operimento pauperem : si non benedixerunt mihi latera ejus, et de velleribus ovium mearum calefactus est*[1].

[Que] saint Paul [avait bien goûté la douceur de ce plaisir!] « Votre charité, mon cher frère, « écrit-il à Philémon, m'a comblé de joie et de « consolation, voyant que les cœurs des saints ont reçu tant de soulagement de votre bonté : » *Gaudium enim magnum habui et consolationem in charitate tuâ; quia viscera sanctorum requieverunt per te, frater*[2].

Ce plaisir a dilaté le cœur de Jésus : il n'a point voulu donner de bornes à cette ardeur d'obliger, à ce désir de bien faire. Donnez-moi que j'entende, ô Jésus, l'étendue de votre cœur! Le plaisir d'obliger a fait qu'il a voulu être le Sauveur de tous. Entrons dans l'étendue de ce cœur : comme [il a porté] tous les péchés, ainsi nous devons nous charger de toutes les misères. C'est le dessein de cet hôpital, [qui renferme] l'universalité de tous les maux. Jesus-Christ [a pris] tous les nôtres, nous devons aussi prendre tous les siens; et nous verrions périr un telle institution!

3° Servir les pauvres avec soumission. Jésus-Christ lave les pieds à ses disciples. *Exemplum dedi vobis*[3], « Je vous ai donné l'exemple » à la croix. « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour « être servi, mais pour servir, et pour donner pour « la rédemption de plusieurs : » *Non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam suam redemptionem pro multis*[4].

« Abraham, dit saint Pierre Chrysologue, oublie qu'il est maître dès qu'il voit un étanger : » *Viso peregrino, dominum se esse nescivit*[5]. Ayant tant de serviteurs et une si nombreuse famille, il prenait néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils s'approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir, lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre, lui-même prend le soin de servir leur table. Ce père des croyants voyait en esprit Jésus-Christ serviteur des pauvres, et voyant les pauvres être ses images, il ne songe plus qu'il est le maître. En sa présence sentant ou son autorité cessée devant une telle puissance, ou sa grandeur honteuse de paraître devant une telle humilité, il oublie qu'il est maître : *Dominum se esse*

[1] *Marc.* VIII, 2.
[2] *Luc.* XXII, 19.
[3] *Hebr.* XII, 2.
[4] *Luc.* XII, 50.

[1] *Job.* XXXI, 16, 17, 18, 19, 20.
[2] *Phil.* 7.
[3] *Joan.* XIII, 15.
[4] *Matth.* XX, 28.
[5] *Serm.* CXXI, *de Divit. et Lazar.*

nescivit. C'est ce qu'il nous faut imiter, si nous voulons être enfants d'Abraham. « Seigneur, dit « Zachée à Jésus-Christ; je vais donner la moi- « tié de mes biens aux pauvres : « *Dimidium bonorum meorum do pauperibus.* Sur quoi Notre-Seigneur dit : Cette maison a reçu aujourd'hui le salut; « parce que celui-ci est aussi enfant d'A- « braham : » *Eo quod et ipse filius sit Abrahæ*[1]. Servons donc les pauvres pour être enfants d'Abraham, et suivre les vestiges d'une telle foi : faisons nos affaires dans les calamités des autres; ne méprisons point nos semblables; [usons à leur égard d'une grande] condescendance; [imitons l'apôtre, qui témoigne tant de charité et d'empressement pour les servir.] « Main- « tenant, dit-il, je m'en vais à Jérusalem porter « aux saints quelques aumônes : car les Églises « de Macédoine et d'Achaïe ont résolu, avec « beaucoup d'affection, de faire quelque part de « leurs biens à ceux d'entre les saints de Jérusalem « qui sont pauvres.... Je vous conjure donc, mes « frères, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, et par « la charité du Saint-Esprit, de combattre avec « moi par les prières que vous ferez à Dieu pour « moi; afin qu'il me délivre des Juifs incrédules « qui sont en Judée, et que les saints de Jérusalem « reçoivent favorablement le service que je vais « leur rendre : » *Nunc igitur proficiscar in Jerusalem ministrare sanctis. Probaverunt enim Macedonia et Achaia collationem aliquam facere in pauperes sanctorum qui sunt in Jerusalem.... Obsecro ergo vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum, et per charitatem sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum; ut liberer ab infidelibus qui sunt in Judæa, et obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis*[2].

Adoucir leurs esprits, calmer leurs mouvements impétueux : nul mépris, nul dédain; Jésus-Christ en eux, les servir, vouloir leur plaire.

TROISIÈME POINT.

Le fonds [pour leur subsistance se trouvera dans le] retranchement des convoitises. Jésus-Christ est-il venu pour découvrir de nouveaux trésors, ouvrir de nouvelles mines, donner de nouvelles richesses? [non sans doute.] Les présents du Dieu créateur [suffisent]; mais les passions engloutissent tout : il les faut réprimer : c'est la grâce du Dieu sauveur, du Dieu crucifié; c'est le fonds qu'il assigne. Sa croix est le retranchement des passions : [elle doit opérer la] circoncision du cœur : [par le] baptême, [nous nous sommes engagés à] l'abnégation des pompes du monde.

[1] *Luc.* XIX, 8, 9.
[2] *Rom.* XV, 25, 26, 30, 31.

Excès des convoitises [condamné par ces paroles du Sauveur] : *Colligite quæ superaverunt fragmenta*[1] : « Ramassez les morceaux qui sont « restés. »

Retranchement nécessaire, autrement votre aumône n'est pas un sacrifice. [Retrancher] le jeu, [où l'on en voit qui deviennent] « subitement « pauvres, ou dans un instant riches : » *Subito egentes, repente divites.* « Leur état et leur for- « tune se changent avec la même volubilité que les « dés qu'ils jettent : » *Singulis jactibus statum mutantes; versatur enim eorum vita ut tessera.* « On s'y fait un jeu du danger, et un danger du « jeu : autant de mises, autant de ruines : » *Fit ludus de periculo, et de ludo periculum : quot propositiones, tot proscriptiones*[2]. Le jeu, où par un assemblage monstrueux on voit régner dans le même excès et les dernières profusions de la prodigalité la plus déréglée, et les empressements de l'avarice la plus honteuse : le jeu, où l'on consume des trésors immenses, où on engloutit les maisons et les héritages; dont l'on ne peut plus soutenir les profusions que par des rapines épouvantables : on fait crier mille ouvriers; [on prive le mercenaire de sa récompense; ses domestiques, de leur salaire; ses créanciers, de leur bien]; et cela s'appelle jouer : jeu sanglant et cruel où les pères et les mères dénaturés se jouent de la vie de leurs enfants, de la subsistance de leur famille, [et de celle des pauvres].

Donnez libéralement : « Imitez dans l'opposé « la sangsue de Salomon : » *Salomonis sanguisugam in contrarium æmulato; affer, affer;* « Donnez, donnez. » Pourquoi tant de folles dépenses? pourquoi tant d'inutiles magnificences? amusement et vain spectacle des yeux, qui ne fait qu'imposer vainement, et à la folie ambitieuse des uns et à l'aveugle admiration des autres. *Cuncta inter furorem edentis et spectantis errorem, prodigâ et stultâ voluptatum frustrantium vanitate depereunt*[3]. Que vous servent toutes ces dépenses superflues? que sert ce luxe énorme dans votre maison, tant d'or et tant d'argent dans vos meubles? toutes ces choses périssent. Faites des magnificences utiles comme Dieu : il a orné le monde, mais autant d'ornements, autant de sources de bien pour toute la nature.

Châtiment contre ceux qui excèdent ces bornes. *Colligite fragmenta ne pereant :* « Ramas- « sez les morceaux, de peur qu'ils ne périssent. »

La destruction d'un tel ouvrage[4] crie vengeance devant Dieu : serait-elle impunie? Dieu dé-

[1] *Joan.* VI, 12.
[2] *S. Ambr. lib. de Tobid.* cap. XI, t. I, col. 602, 603.
[3] *S. Cyprian. de Oper. et Eleemos.* p. 244.
[4] L'Hôpital.

nonce sa colère à tous les hommes qui seraient coupables de cette perte : chacun se détourne, chacun se retire. Quoi donc ! dans un si grand crime si publie, si considérable, ne pourra-t-on trouver le compable? Ah ! je vois bien ce que c'est : puisque nul ne l'est en particulier, tous le sont en général. C'est donc un crime commun : en serait-il moins vengé pour cela? Au contraire, ne sont-ce pas de tels crimes qui attirent les grandes vengeances? Est-ce que Dieu craint la multitude? cinq villes toutes enflammées, le monde entier, le deluge. S'il arrive donc quelque grand malheur ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Ah ! faites-vous des amis, « qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels : »*Qui recipiant vos in æterna tabernacula*[1].

PRÉCIS D'UN SERMON

SUR LE MÊME SUJET.

PRÊCHÉ A L'HÔPITAL GÉNÉRAL, LE JOUR DE LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Jésus-Christ souffrant dans les pauvres, abandonné dans les pauvres, patient dans les pauvres, Jésus-Christ souffre pour l'expiation des péchés en lui-même; dans les pauvres en s'appliquant [leurs peines et leurs souffrances]. On s'applique la croix en y participant, en recevant les pauvres, en donnant.

Jesus-Christ abandonné des hommes, de Dieu même. Guérir les blessures de Jésus-Christ dans les pauvres. Pauvres, victimes du monde. *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem*[2] : « Ils ont partagé entre eux mes habits, et ils ont jeté le sort sur « ma robe. » Vous jouez les habits des pauvres, vous partagez entre vous les habits des pauvres, et la nourriture des pauvres. « On leur présente « dans leur soif du vinaigre à boire : » *In siti mea potaverunt me aceto*[3]; quand on les rebute, qu'on les traite mal, et celles qui se sacrifient pour quêter pour eux.

Abandonnement de Jésus-Christ [de la part de] ses disciples, figure d'un autre abandonnement spirituel; qu'on ne profite point de la passion de Jésus-Christ. Tous les hommes devraient être au pied de la croix pour recueillir ce sang, et empêcher qu'il ne tombe à terre : ainsi des pauvres, pour profiter de leurs larmes, recueillir leur sueurs, les aider à porter leurs croix.

On va ériger le Calvaire dans toutes les églises, couvrir les plaies du Fils de Dieu : image en attendant en la sainte Vierge, et dans les pauvres. Pauvres de Jésus-Christ, mes très-chers et mes très-honorés frères, à vous la parole.

En Jésus-Christ, passion : en Marie, compassion. Partout où je vois Jésus-Christ souffrant, je vois Marie compatissante. Il souffre en lui, dans les pauvres; Marie, elle voit dans les pauvres Jésus-Christ souffrant; elle a vu son Fils abandonné; notre dureté lui fait voir Jésus-Christ abandonné dans les pauvres : sa consolation était qu'elle voyait Jésus-Christ patient : ah ! plût à Dieu mes frères, qu'elle voie Jésus-Christ patient dans les pauvres.

Jésus-Christ souffrant dans les pauvres : image de la passion dans l'eucharistie, dans les pauvres [image de l'eucharistie]. « N'estimez-vous pas, « dit saint Jean-Chrysostôme[1], quelque chose de « bien grand, que de tenir cette coupe où Jésus-« Christ doit boire, et qu'il doit porter à sa bou-« che? ne voyez-vous pas qu'il n'est permis qu'au « seul prêtre de donner le calice du sang? Pour « moi, dit Jésus-Christ, je ne recherche point ces « choses si scrupuleusement, mais si vous-même « vous me donnez le calice, je le reçois : quoique « vous ne soyez que laïque, je ne le refuse point, « et je n'exige point ce que j'ai donné; car je ne « demande point du sang, mais un peu d'eau froide. « Pensez à qui vous donnez à boire, et soyez saisi « d'horreur : pensez que vous devenez le prêtre « de Jésus-Christ même, lorsque vous donnez de « votre propre main; non votre chair, mais du « pain; non votre sang, mais un verre d'eau froide. « Voulez-vous honorer le corps de Jésus-Christ, « ne le méprisez point dans sa nudité, et ne le re-« vêtez point ici dans son temple d'habits de soie, « pour le négliger dehors, lorsque vous le voyez « affligé du froid, et dans la nudité; car celui qui « a dit : *Ceci est mon corps*[2], et qui, par sa pa-« role, a rendu le fait certain, a dit aussi : *Vous « m'avez vu avoir faim, et vous ne m'avez pas « donné à manger*[3].... Autant de fois que vous « avez manqué à rendre ces assistances à l'un de « ces plus petits, vous avez manqué à me la ren-« dre à moi-même. Ce corps ici présent n'a pas « besoin de vêtements, mais d'un cœur pur; l'au-« tre au contraire demande tous nos soins. »

En Jésus-Christ nuls péchés, et tous les péchés; nulles misères, et toutes les misères. « Il n'a pas, « il est vrai, besoin, dit Salvien[4], si l'on consi-« dère sa toute-puissance; mais il a besoin pour « satisfaire sa miséricorde : il n'a pas besoin pour

[1] *Luc.* XVI, 9.
[2] *Ps.* XXI, 19.
[3] *Ibid.* LXVIII, 22.

[1] *In Matth. Hom.* XLV, t. VII, p. 479. *Ibid. Hom.* L, p. 518.
[2] *Matth.* XXVI, 26.
[3] *Ibid* XXV, 42, 45.
[4] *Lib.* IV, *advers. Avarit.* p. 303, 304.

« lui-même selon sa divinité; mais il a besoin par « charité pour nous... et quant à sa tendre com- « passion, il a plus besoin que tous les autres : « car chaque indigent n'a besoin que pour soi- « même; et qu'en soi-même; Jésus-Christ est le « seul qui souffre, et qui mendie dans tous les « pauvres en général. » Il souffre en même temps les extrémités opposées; le froid, le chaud. Non-seulement en eux est représentée la vérité des souffrances, mais la cause. Pauvres, victimes du monde : tous méritent d'être ainsi traités. Dieu choisit les pauvres, décharge sur eux sa colère et épargne les autres. Il faut y participer : à celles de Jésus-Christ en recevant; à celles des pauvres en donnant, en compatissant, empruntant leur croix, [les] aidant à la porter. Nous ne le faisons pas, nous les abandonnons; c'est notre seconde partie.

Jésus-Christ abandonné des hommes, de Dieu même : ainsi les pauvres. Des hommes : *Tibi derelictus est pauper* [1] : « C'est à vous que le soin « des pauvres a été laissé. » De Dieu même : pour- « quoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de « moi, et dédaignez-vous de me regarder dans « le temps de mon besoin et de mon affliction? « Tandis que l'impie s'enfle d'orgueil, le pauvre « est brûlé : « *Ut quid, Domine, recessisti longè despicis in opportunitatibus? Dum superbit impius, incenditur pauper* [2]. Auparavant [le prophète avait dit] : « Le seigneur est devenu le re- « fuge du pauvre, il vient à son secours dans ses « besoins et dans son affliction : » *Et factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione* [3]. Il ne les abandonne pas : pendant qu'il semble abandonner Jésus-Christ, il réconcilie le monde; c'est la gloire de Jésus-Christ : pendant qu'il semble oublier les pauvres, il leur prépare leur récompense; c'est ce qui doit les exciter à la patience.

Raison pourquoi on les méprise : comme impuissants à faire du bien et à faire du mal. Du bien [qui nous en procure autant qu'eux]? « Lorsque « Tabithe fut morte, qui la ressuscita, dit saint « Jean-Chrysostôme? fut-ce les serviteurs qui « l'environnaient, ou bien les pauvres qu'elle avait « assistés? « *Quando mortua est Tabitha, quis eam suscitavit? servi circumsistentes, an mendici* [4]? [Et quand au mal qu'ils peuvent faire, écoutez ce que dit] l'Ecclésiastique : « Mon fils, ne privez point le pauvre de son aumône, et ne « détournez point vos yeux de lui, de peur qu'il « ne se fâche; et ne donnez point sujet à ceux qui « vous demandent, de vous maudire derrière « vous : car celui qui vous maudit dans l'amer- « tume de son âme, sera exaucé dans son impré- « cation; il sera exaucé par celui qui l'a créé.... « Prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin, ac- « quittez-vous de ce que vous devez, et répon- « dez-lui favorablement et avec douceur [1]. » Dieu écoute les malédictions des pauvres : il les écoute, et les châtie l'un par justice contre eux; et l'autre par justice contre nous.

Leurs murmures justes : pourquoi cette inégalité de conditions? tous formés d'une même boue. Description de cette différence : nul moyen de justifier cette conduite, sinon en disant que Dieu a recommandé les pauvres aux riches, et leur a assigné leur vie sur leur superflu : *Ut fiat æqualitas*, a dit saint Paul [2], « afin que l'égalité « soit rétablie. »

Patience : exemple de Jésus-Christ. Contribuons à leur patience en les assistant. « Recom- « mandez avec soin à vos enfants, disait aux siens « Tobie [3], de faire des œuvres de justice et des « aumônes. « Remarquez l'union de la justice et des aumônes.

[1] *Ps.* IX, 35.
[2] *Ibid.* 22, 23.
[3] *Ibid.* 9.
[4] *In Epist. ad Hebr. Hom.* XI, t. XII, p. 116.

[1] *Eccl.* IV, 4, 5, 6, 8.
[2] II. *Cor.* VIII, 14.
[3] *Tob.* XIV, 11.

SERMON

POUR LE SAMEDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION

Comment Jésus a jugé et condamné le monde avec toutes ses vanités. Mépris que son jugement doit nous inspirer de toutes les choses temporelles. De quelle manière nous devons exécuter son jugement sur nous-mêmes et contre nous-mêmes.

Nunc judicium est mundi.

C'est maintenant que le monde va être jugé. Joan. XII, 3.

Ce n'est pas ce jugement qui fera l'étonnement de l'univers, l'effroi des impies, l'attente des justes que je dois vous représenter; ce n'est pas ce Jésus qui viendra dans les nues du ciel, terrible et majestueux, qui paraîtra dans cette chaire : c'est Jésus jugé devant Caïphe et devant Pilate, Jésus jugé, Jésus condamné; mais en cet état, il juge le monde, et vous le verrez sur sa croix le condamnant souverainement avec ses pompes et ses maximes. O Dieu, donnez-moi des paroles, non de celles qui flattent les oreilles et qui font louer les discours, mais de celles qui pénètrent les cœurs et qui captivent tout entendement sous l'autorité de votre Évangile. *Ave, Maria.*

Je ne sais si j'enfanterai ce que je conçois,

ni si la bonne parole, que le Saint-Esprit me met dans le cœur, pourra sortir avec toute son efficace. Je suis attentif à un grand spectacle; je découvre intérieurement Jésus sur sa croix, condamnant de ce tribunal et le monde et ses maximes : il est occupé de la pensée de sa passion prochaine; « sa sainte âme en est troublée : » *anima mea turbata est :* il semble hésiter, *et quid dicam?* « et que dirai-je? » A la fin la force prévaut : *Pater, clarifica nomen tuum* [1] : « Mon » Père, glorifiez votre nom. » Sur cela, une voix comme un tonnerre [fait entendre ces paroles] : » Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore : » *Et clarificavi, et iterum clarificabo* [2]. Au bruit de cette voix, il semble parler avec une nouvelle force, et il prononce les paroles que j'ai récitées : *Nunc judicium est mundi* [3] : « C'est maintenant que le monde va être jugé; » nous enseignant, par ce discours, que sa croix et sa passion sont le jugement et la condamnation du monde. C'est ce jugement que je vous prêche; et pour vous expliquer en trois mots tout ce que j'ai à vous expliquer de ce jugement, je dirai quelle en a été la forme, sur quel sujet il a été prononcé, quelle en doit être l'exécution.

PREMIER POINT.

Le monde établit des maximes : elles ont toutes leur fondement sur nos inclinations corrompues; mais le monde leur donne une certaine autorité, ou plutôt leur attribue une tyrannie contre laquelle les chrétiens n'ont pas le courage de s'élever : ce sont comme des jugements arrêtés, et qui passent en force de choses jugées. [Il en est ainsi] sur les vengeances, sur la fortune, etc.

Jésus-Christ veut condamner ces maximes, et la manière de les condamner est nouvelle et inouïe : il se laisse juger par le monde; et par l'iniquité de ce jugement, il infirme toutes ses sentences.

De là il se voit que le monde n'a pas le principe de droiture; et c'est pourquoi ses jugements, 1° sont pleins de bizarreries, 2° n'ont point de stabilité ni de consistance. Mais vous direz que c'est le peuple emporté : voyons ce que le monde juge dans les formes; écoutons le jugement des pontifes et le jugement de Pilate, ceux qu'on appelle les honnêtes gens. Pilate condamne un innocent, afin d'être ami de César : il s'est trompé; sa disgrâce sera marquée dans l'histoire [4], et il y aura une tour qui deviendra fameuse par son exil. Voilà pourtant les honnêtes gens, ceux qui ont de grandes vues pour la cour et pour la fortune : ils ont mal jugé du Fils de Dieu, et leur ambition les a corrompus, pour leur faire tremper leurs mains dans le sang du juste.

Mais les prêtres et les pontifes ont encore un objet plus haut : ils songent à sauver l'État et l'autorité de la nation : *Et non tota gens pereat* [1]; sur cela, ils sacrifient Jésus-Christ à une chimère d'intérêt public. Mais ce sang qu'ils ont répandu, est sur eux et sur leurs enfants, selon leur parole; il les poursuit, il les accable, [Comme Jésus-Christ le leur avait annoncé] : *Ut veniat super vos omnis sanguis justus, qui effusus est super terram* [2] : ils mettent le comble au crime et à la vengeance [par] le dernier trait [de leur jugement]. Ainsi, en jugeant Jésus-Christ, tout le monde s'est trompé. Il s'est laissé juger, et l'extravagance de ce jugement criminel et insensé a fait paraître que le monde ne sait pas juger. Jésus s'est mis au-dessus de tous les jugements humains, regardé comme un homme, non encore comme Fils de Dieu; et c'est ce qui lui donne une autorité suprême au-dessus de tous les jugements du monde.

Il ne juge pas avec une apparence d'autorité; il le fera un jour de cette sorte, lorsqu'il descendra dans la nue : il juge en se laissant condamner, et il remporte la victoire pendant qu'on le juge, ainsi qu'il est écrit au psaume cinquantième : *Ut vincas cùm judicaris* [3] : « afin que vous demeuriez victorieux, lorsqu'on jugera de votre » conduite. » C'est ce qui autorise son Évangile; c'est ce qui met la perfection à son innocence, à sa sainteté, à sa justice. Platon (ne vous étonnez pas si je cite ce philosophe en cette chaire; le passage que j'ai à vous rapporter a été tant de fois cité par les chrétiens, qu'il a cessé d'être profane en passant si souvent par des mains saintes) : Platon dit que le comble de la malice, c'est de la couvrir si artificieusement, qu'elle paraisse être juste [4]. Ainsi la perfection de la sainteté, c'est d'être juste, sans se soucier de le paraître, sans ménager la faveur des hommes; et au contraire en reprenant tellement les vices, qu'on se fasse maltraiter et crucifier comme un criminel : fondements cachés de la vérité future, jetés dans les ténèbres du paganisme. C'est ce qui autorise

[1] *Joan.* XII, 27.
[2] *Ibid.* 28.
[3] *Ibid.* 31.
[4] Eusebe rapporte que Pilate tomba, sous le règne de Caius, dans de si grands malheurs, qu'il fut contraint d'être lui-même son bourreau. Adon dit que Pilate se tua à Vienne en Dauphiné, où il avait été relégué pour le reste de ses jours; et telle est encore aujourd'hui la tradition du pays. Voyez Euseb, *Hist. eccl.* lib. II, cap. VII, Adon, *Chron. Ætat. Sext. an Chr.* XL. Tillem. *Histoire des Emper.* t. I, p. 432. (*Édit. de Deforis.*)

[1] *Joan.* XI, 50.
[2] *Matth* XXIII, 35.
[3] *Ps.* L, 6.
[4] *De Republ.* liv. II.

Jésus-Christ, qu'il ne dit rien pour ménager la faveur des hommes. Les pharisiens le flattent; il n'en foudroie pas moins leur orgueil, et ne relâche pas pour leurs flatteries, sa juste et nécessaire sévérité. Ils le fatiguent, ils l'importunent, ils le persécutent; sa douceur ne s'en aigrit pas : « Race infidèle et maudite, amenez ici votre « fils [1] : » ils le crucifient; il prie pour eux, et sa vérité subsiste au-dessus de tant de bizarres jugements des hommes.

Aussi paraît-il en juge; il brave la majesté des faisceaux romains par l'invincible fermeté de son silence : le titre de sa royauté est écrit au haut de sa croix; parce qu'il règne sur tout le monde par ce bois infâme, et que ce qui est folie aux Gentils devient la sagesse de Dieu pour les fidèles : pendant que le monde la condamne, il ne laisse pas d'avoir ses enfants qui le reconnaissent; la sagesse est justifiée par ses enfants. Mais il choisit un autre peuple : il étend ses bras dans la croix, « et il attire tout à lui : » *Omnia traham ad meipsum* [2]. « Il mesure le monde, « dit Lactance [3], et il appelle un nombre infini de « nations qui viendront se reposer sous ses ailes : » ainsi il juge les Juifs, et se choisit un autre peuple.

« Il est prêché aux uns, dit saint Hilaire, et « d'autres le reconnaissent; il naît pour ceux-ci, « et il est aimé de ceux-là; les siens le rejettent, « et des étrangers le reçoivent; ceux de sa pro- « pre maison le persécutent, ses ennemis l'ac- « cueillent avec tendresse; les adoptifs deman- « dent l'héritage, ceux de sa famille le méprisent; « les enfants répudient le testament, les servi- « teurs la reconnaissent. Ainsi le royaume des « cieux souffre violence, et ceux qui la font « l'emportent; parce que la gloire due à Israël à « cause de ses pères, annoncée par les prophè- « tes, offerte par Jésus-Christ, est saisie et enle- « vée par la foi des nations : » *Aliis Christus prædicatur, et ab aliis agnoscitur; aliis nascitur, et ab aliis diligitur; sui eum respuunt; alieni suscipiunt; proprii insectantur, complectuntur inimici, hæreditatem adoptio expetit, familia rejicit; testamentum filii repudiant, servi recognoscunt. Itaque vim regnum cœlorum patitur, inferentesque diripiunt; quia gloria Israel à patribus debita, à prophetis nuntiata, à Christo oblata, fide gentium occupatur et rapitur* [4]. Ainsi pendant que le peuple juif le juge et le condamne, il se choisit un peuple qui se soumet à ses lois, et qui consent au jugement souverain qu'il prononce du haut de sa croix, non-seulement contre les Juifs, mais encore contre le monde : *Nunc judicium est mundi.*

SECOND POINT

Pour apprendre maintenant ce que Jésus a condamné dans le monde, considérez seulement ce qu'il a rejeté. [Que pouvait-il manquer à celui qui possède] une puissance infinie, une sagesse infinie? Ce qu'il n'a pas eu, c'est par choix; « il a jugé la gloire du monde indigne de lui et « des siens : » *Gloriam sæculi alienam et sibi et suis judicavit.* « Il l'a rejetée, parce qu'il la « méprisait; en la rejetant, il l'a condamnée; en « la condamnant, il l'a comptée parmi les pom- « pes du diable : » *Quam noluit, rejecit; quam rejecit, damnavit, quam damnavit, in pompâ diaboli deputavit* [1]. « N'aimez pas, dit saint Au- « gustin [2], les choses temporelles; parce que si « l'on pouvait les aimer bien, cet homme, que « le Fils de Dieu s'est uni, les aimerait. Ne crai- « gnez pas les outrages, les croix, la mort; parce « que s'ils nuisaient à l'homme, cet homme, que le « Fils de Dieu s'est uni, ne les souffrirait pas : » *Nolite amare temporalia; quia si bene amarentur, amaret ea homo quem suscepit Filius Dei. Nolite timere contumelias, et cruces, et mortem; quia si nocerent homini, non ea pateretur homo quem suscepit Filius Dei.*

La beauté, la santé, la vie, si c'étaient des biens, serait-il permis aux hommes furieux [d'en priver leurs semblables]? mais serait-il permis aux démons de les ravir au Sauveur? Retranchez donc l'amour de la vie [de vos désirs, comme ne faisant point partie du bien véritable.] *Non est species ei neque decor* [3] : « Il est sans beauté « et sans éclat; » et vous voulez forcer la nature, et rappeler en quelque [sorte] la jeunesse fugitive [par ces] cheveux contrefaits, ces couleurs appliquées.

La puissance, c'est ce qu'on demande; l'élévation, [c'est ce qu'on souhaite]; et pour cela les richesses, principaux instruments de la puissance et de la grandeur. Jésus [veut] si peu de puissance qu'il se soumet volontairement à la puissance des ténèbres. Pilate a puissance sur lui, et il l'a reçue d'en haut; pour vous faire voir qu'encore que la puissance soit un présent de Dieu, ce n'est ni des principaux, ni des plus grands; puisqu'il le donne à un ennemi contre son propre Fils. Combien devait craindre Pilate sa propre puissance! combien les marques de son autorité devaient-elles le faire trembler, s'il

[1] *Matth.* XVII, 16.
[2] *Joan.* XII, 32.
[3] *Divin. institut.* lib. IV, cap. XXVI, t. I, p. 514.
[4] *Comment. in Matth.* n° 7, col. 664.

[1] *Tertull. de Idolat.* n° 18.
[2] *De Agon. Christ.* cap. XI, n° 12, t. VI, col. 251.
[3] *Is.* LIII, 2.

eût pu ouvrir les yeux pour voir où l'engagerait le désir de conserver sa puissance! Pendant que Pilate et Caïphe, et tous les ennemis de Jésus, et les démons même, sont si puissants contre lui, il s'est dépouillé de tout son pouvoir : *Tradebat autem judicanti se injuste*[1] : « il s'est li« vré à celui qui le jugeait injustement ; » sans résister, je ne dis point par des effets, mais par des paroles. Cherchez après cela la puissance, cherchez les richesses, cherchez les plaisirs; mais démentez donc le Sauveur, qui nous a fait voir par sa croix, en s'en dépouillant, que ces choses ne sont pas des biens véritables.

La faveur des hommes : au contraire une haine implacable et envenimée. Si ses ennemis déclarés, si ses envieux lui eussent rendu le mal pour le mal, ils ne seraient pas innocents : en ne lui rendant pas le bien pour le bien, ils sont injustes et ingrats ; mais ils lui rendent le mal pour le bien : tant d'outrages pour tous ses bienfaits! ah! il n'y a plus de parole parmi les hommes qui puisse exprimer leur fureur.

Peut-être que ses amis du moins lui seront fidèles : non, mes frères : « maudit l'homme qui « met sa confiance en l'homme[2] ! » Aimez vos amis dans l'ordre de la charité, mais n'y établissez pas votre confiance. Tous ses amis l'abandonnent; celui qui mangeait le pain avec lui, à qui il avait commis la conduite de sa famille, c'est celui-là qui le trahit, qui le vend, qui le livre à ses ennemis : celui qu'il a choisi pour être le fondement de son Église le soit quelque temps, et puis après le renie; ce commencement de fidélité, cette première chaleur de son zèle ne servant qu'à lui renouveler dans la suite la douleur d'un abandon si universel et si lâche : ne mettez donc pas votre appui sur vos amis. Jésus a perdu les siens; que reste-t-il au Sauveur? rien que Dieu et son innocence; et encore son innocence, lui reste, non pour le mettre à couvert des insultes et des injustices. Dieu lui demeure, non pour le protéger sur la terre: car au contraire c'est lui qui le livre, c'est lui qui le délaisse et l'abandonne. Il s'en plaindra bientôt par ces paroles : *Deus, Deus meus... quare me dereliquisti*[3] ? « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'a« vez-vous abandonné? » Il ne retrouvera ce Dieu, qui l'a délaissé, que quand il rendra le dernier soupir : alors il lui dira : *In manus tuas commendo spiritum meum*[4]. « Mon Père, je « remets mon esprit entre vos mains ; » afin que nous entendions que la sainteté, l'innocence, Dieu même, et tous les biens véritables qu'il donne à ses serviteurs, ne leur sont pas donnés pour la vie présente; mais qu'ils ne regardent que la vie future.

« O remède, qui pourvoit à tout, s'écrie saint « Augustin[1]; qui réprime toutes les enflures, qui « rétablit tout ce qui était languissant, qui re« tranche tout ce qui était superflu, qui conserve « tout ce qui est nécessaire, qui répare tout ce « qui était perdu, qui réforme tout ce qui était « dépravé : « *O medicinam omnibus consulentem, omnia tumentia comprimentem, omnia tabescentia reficientem, omnia superflua resecantem, omnia necessaria custodientem, omnia perdita reparantem, omnia depravata corrigentem.* « Qui pourra désormais croire que la « vie heureuse consiste dans la jouissance des ob« jets que le Fils de Dieu nous a appris à mépriser « par ses leçons et ses exemples? » *Quis beatam vitam esse arbitretur in iis quæ contemnenda esse docuit Filius Dei ?* N'aimez donc pas le monde, ni ce qui est dans le monde; n'aimez pas même la vertu, parce que le monde l'estime et la considère. Le chrétien est un homme transporté de la terre au ciel : tout ce qui plaît au monde, en tant qu'il plaît au monde, est condamné à la croix : *Nunc judicium est mundi.* Le jugement est donné; reste que vous veniez à l'exécution sur vous-même, pour vous-même, contre vous-même.

TROISIÈME POINT.

Vous vous êtes engagés à cette exécution par le saint baptême : *In morte ipsius baptizati sumus*[2] : « Nous sommes baptisés en sa mort : « en sa mort, en sa croix, en ses douleurs, en ses infamies et en ses opprobres. Il a répandu pour nous sur le monde toute l'horreur de son supplice, toute l'ignominie de sa croix, tous ses travaux, toutes les pointes de ses épines, toute l'amertume de son fiel : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*[3] : « Le monde est mort « et crucifié pour moi, comme je suis mort et « crucifié pour le monde. » Il faut donc exécuter le monde en nous-mêmes, et le crucifier pour l'amour de Jésus. Jésus a déshonoré le monde; il l'a crucifié.

Mais nous aimons mieux crucifier Jésus-Christ lui-même, et participer au crime des Juifs contre lui, que de suivre l'exemple du Fils de Dieu. Pourquoi l'ont-ils crucifié, sinon parce qu'il se disait le Fils de Dieu sans contenter leur ambition, sans les faire dominer sur toute la terre, comme ils se le promettaient de leur Messie?

[1] I. *Petr.* II, 23
[2] *Jerem.* XVII, 5.
[3] *Ps.* XXI, 1.
[4] *Luc.* XXIII, 46.

[1] *De Agon. Christ.* cap. XI, n° 12, t. VI, col. 252.
[2] *Rom.* VI, 3.
[3] *Galat.* VI, 14.

N'est-ce pas un tel Sauveur que nous désirons qui nous sauve de la pauvreté, de la sujétion et de la douleur, etc. ? Et parce qu'il ne le fait pas, et qu'il ose avec cela se dire notre Sauveur, nous nous révoltons contre lui.

D'où est née cette troupe de libertins que nous voyons s'élever si hautement au milieu du christianisme, contre les vérités du christianisme? Ce n'est pas qu'ils soient irrités de ce qu'on leur propose à croire des mystères incroyables, ils n'ont jamais pris la peine de les examiner sérieusement : que Dieu engendre dans l'éternité, que le Fils soit égal au Père, que les profondeurs du Verbe fait chair soient telles que vous voudrez : ce n'est pas ce qui les tourmente : ils sont prêts à croire ce qu'il vous plaira, pourvu qu'on ne les presse pas sur ce qui leur plaît : à la bonne heure, que les secrets de la prédestination soient impénétrables, que Dieu en un mot soit et fasse tout ce qu'il lui plaira dans le ciel, pourvu qu'il les laisse sur la terre contenter leurs passions à leur aise. Mais Jésus-Christ est venu pour leur faire haïr le monde; c'est ce qui leur est insupportable, c'est ce qui fait la révolte, c'est ce qui fait qu'ils le crucifient. Prenez donc parti, chrétiens; ou condamnez Jésus-Christ, ou condamnez aujourd'hui le monde : *Si Baal est Deus, sequimini illum*[1] : « Si Baal est Dieu, « suivez-le. »

Mais, ô Dieu, nous n'osons plus parler de la sorte : on parlait en ces termes, quand la révérence de la religion était encore assez gravée dans les cœurs pour n'oser prendre parti contre Dieu, quand on sera en nécessité de se déclarer. Mais maintenant, mes frères, si nous pressons la plupart de nos auditeurs de se déclarer entre Jésus-Christ et le monde; Jésus perdra sa cause, le monde sera hautement suivi, tant le christianisme est aboli, tant le baptême est oublié. Je ne vous laisse donc point d'option : non, non, la cause est jugée; il n'y a rien à délibérer : *Nunc judicium est mundi.* Il faut condamner le monde : voici les jours salutaires où vous approchez de la sainte table; c'est là qu'il faut condamner le monde, « de peur, comme dit l'apôtre, que vous « ne soyez damnés avec le monde : » *Ut non cum hoc mundo damnemur*[2] : mais ne le condamnez pas à demi, comme vous avez fait jusques à présent. Vous ne voulez pas aimer, vous voulez plaire; vous ne voulez pas être asservis, vous voulez asservir les autres, et faire perdre à ceux que Jésus a affranchis par son sang, une liberté qui a coûté un si grand prix : *Lacerata est lex; et non pervenit usque ad finem judicium*[1] : « Les lois sont foulées aux pieds, et l'on ne rend « jamais justice. »

[1] III. *Reg.* XVIII, 21.
[2] I. *Cor.* XI, 32.

Non, non, le monde doit perdre sa cause en tout et partout : car jamais il n'en fut de plus déplorée. Ne me demandez donc pas jusqu'où vous devez éloigner de vous les vaines superfluités : quand vous demandez ces bornes, ce n'est pas que vous vouliez aller jusqu'où il le faut nécessairement; mais c'est que vous craignez d'en faire trop. Craignez-vous d'en faire trop, quand vous aimez trop pour vos parents, trop pour le prince, trop pour la patrie; parce qu'il y a quelque image de Dieu? [vous ne mettez] point de bornes [à l'égard de tous ces objets;] à plus forte raison [n'en devez-vous point mettre] pour Dieu même : ceux qui veulent vous donner des bornes [ne connaissent point l'Évangile;] ou vous trompe, ou vous abuse. La vie chrétienne [doit être une] continuelle circoncision : ne me demandez pas ce qu'il faut faire; commencez à retrancher quelque vanité, et le premier retranchement vous éclairera pour les autres, etc. Aimez, voilà votre règle; ayez la croix de Jésus dans votre cœur, elle fera une perpétuelle circoncision; tant qu'enfin vous soyez réduits à la pure simplicité du christianisme. O que le monde, direz-vous, serait hideux, [si on le dépouillait ainsi de toutes ses vanités, et de tout l'éclat qui l'environne!] c'est ce qu'objectaient les païens : « Que les temps seraient heureux, disaient-ils, et « que le Christ aurait apporté au monde une « grande félicité, si l'on pouvait y jouir de tous « ses plaisirs dans une parfaite assurance! » *Si esset securitas magna nugarum, felicia essent tempora, et magnam felicitatem rebus humanis Christus adtulisset*[2].

Condamnez donc le monde sans réserve. Ainsi puissiez-vous éternellement être en Jésus-Christ : ainsi puissiez-vous célébrer avec lui une Pâque sainte. Pâque, c'est-à-dire, passage : puissiez-vous donc passer, non avec le monde, mais passer avec Jésus-Christ, pour aller du monde à Dieu, jouir des consolations éternelles, que je vous souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur! *Amen.*

[1] *Habac.* I, 4.
[2] *S. Aug. in Psalm.* CXXXVI. n° 9, t. IV, col. 1518.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Quels sont les plus grands ornements du triomphe du Sauveur. Comment la vaine gloire corrompt la vertu en la flattant. Danger des louanges : dans quelles dispositions nous devons être à leur égard. Pourquoi ceux qui sont dominés par l'honneur, sont-ils infailliblement vicieux. Par quels moyens l'honneur met les vices en crédit. De quelle manière il nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux. Remède à une si grande insolence. Mépris que nous devons faire du jugement des hommes en voyant celui qu'ils ont porté de Jésus-Christ.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur. Paroles du prophète Zacharie, rapportées dans l'évangile de ce jour, en saint Matthieu, chap. XXI, 5.

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe : et j'ai appris de Tertullien, que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient au Capitole avec tant de gloire, que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes : *Respice post te, hominem te memento*. Ils ne se fâchaient pas de ce reproche : « C'était là, dit Tertullien[1], le plus « grand sujet de leur joie, de se voir environnés « de tant de gloire, que l'on avait sujet de crain« dre pour eux qu'ils n'oubliassent qu'ils étaient « mortels : » *Hoc magis gaudet tantâ se gloriâ coruscare, ut illi admonitio conditionis suæ sit necessaria.*

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette pompe; et quand je vois le pauvre équipage avec lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de l'avertir qu'il est homme, je trouverais bien plus à propos, chrétiens, de le faire souvenir qu'il est Dieu : il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël « monté, disent-ils, sur « une ânesse : « *Sedens super asinam*[2]. Ah! Messieurs, qui n'en rougirait? Est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres, et prenez possession de leur royaume?

Toutefois arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines : les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc, pour admirer cette entrée, accoutumons-nous avant toutes choses à la modestie et aux abaissements glorieux de l'humilité chrétienne, et tâchons de prendre ces sentiments aux pieds de la plus humble des créatures, en disant : *Ave*.

Aujourd'hui que notre Monarque fait son entrée dans Jérusalem, au milieu des applaudissements de tout le peuple, et que, parmi cette pompe de peu de durée, l'Église commence à s'occuper dans la pensée de sa passion ignominieuse, je me sens fortement pressé, chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle : et le mystère d'ignominie que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour que nous verrons bientôt changée tout d'un coup en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle est d'une hauteur prodigieuse, *altitudine cubitorum sexaginta;* parce que rien ne paraît plus élevé que l'honneur du monde. « Elle « est toute d'or, » dit l'Écriture[1]; *Fecit statuam auream;* parce que rien ne semble ni plus riche ni plus précieux. « Toutes les langues et tous les « peuples adorent cette statue : « *Omnes tribus et linguæ adoraverunt statuam auream*[2]; tout le monde sacrifie à l'honneur : et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois, et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée? ne sont-ce pas les applaudissements et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire? C'est donc, messieurs, cette grande et superbe idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas, chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfants de Babylone, ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent; je veux faire tomber sur cette idole le foudre de la vérité évangélique; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur; je veux la briser et la mettre en pièces, et en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parais donc ici, ô honneur du monde, vain

[1] *Apolog.* n° 33.
[2] *Zach.* IX, 9. *Matth.* XXI, 5.

[1] *Daniel.* III, 1.
[2] *Ibid.* 7.

fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes ; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Ce n'est pas devant les Césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître ; comme ils ont été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie : c'est à ce tribunal que je te défère ; c'est devant ce Roi que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je, chrétiens ? je vais vous le dire. Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde ; je vous prie de les bien entendre.

Je l'accuse premièrement de flatter la vertu et de la corrompre ; secondement, de déguiser le vice, et de lui donner du crédit ; enfin pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu, et de les enrichir, s'il pouvait, de ses dépouilles : voilà les trois chefs principaux sur lesquels je prétends, messieurs, qu'on fasse le procès à l'honneur du monde. Dieu me veuille aider par sa grâce à poursuivre vivement une accusation si importante, et à soutenir les opprobres et l'ignominie de la croix contre l'orgueil des hommes mondains !

PREMIER POINT.

Donc, mes frères, le premier crime dont j'accuse l'honneur du monde devant la croix de Jésus-Christ, c'est d'être le corrupteur de la vertu et de l'innocence. Ce n'est pas moi seul qui l'en accuse ; j'ai pour témoin saint Jean-Chrysostôme, et dans un crime si atroce je suis bien aise de faire parler un si véhément accusateur. Ce grand prédicateur nous apprend que la vertu qui aime les louanges et la vaine gloire ressemble à une femme impudique qui s'abandonne à tous les passants : ce sont les propres termes de ce saint évêque[1], encore parle-t-il bien plus fortement dans la liberté de sa langue ; mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ces paroles : tâchons néanmoins d'entendre son sens, et de pénétrer sa pensée. Pour cela je vous prie de considérer que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges : jugez-en par l'expérience. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste, un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges ; en l'une et en l'autre de ces rencontres, la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front : on se défend de ces deux attaques par les mêmes armes. Soit que vous vous montriez peu retenu dans la poursuite des plaisirs, soit que ce soit dans la recherche des louanges, on blâme votre impudence. Et d'où vient cela, chrétiens, sinon par un sentiment que la raison nous inspire, que comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine intégrité de l'âme qui peut être violée par les louanges. C'est pourquoi la même nature nous donne la pudeur et la modestie pour nous défendre de ces deux corruptions ; comme s'il y avait du déshonneur dans l'honneur même, et de la honte dans les louanges. Ne vous étonnez donc pas, chrétiens, si cette âme avide de louanges, qui les cherche et les mendie de tous côtés, est appelée par saint Jean-Chrysostôme une infâme prostituée : elle mérite bien ce nom, puisqu'elle méprise la modestie et la pudeur.

Toutefois il faut encore aller plus avant, et rechercher jusqu'à l'origine d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges. Je dis qu'elle est naturelle à la vertu, et je parle de la vertu chrétienne, car nous n'en connaissons point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges ; et si vous pesez attentivement avec quelles précautions le Fils de Dieu l'oblige à se cacher, vous n'aurez peine à le comprendre. *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis*[1] : « Prenez bien garde de ne faire pas vos « bonnes œuvres devant les hommes, pour en « être regardés. Ne va point prier dans les coins « des rues, afin que les hommes te voient ; re- « tire-toi dans ton cabinet, ferme la porte sur « toi, et prie en secret devant ton Père : » *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio ora Patrem tuum in abscondito*[2]. « Ne sonne pas de la trom- « pette pour donner l'aumône ; je ne t'ordonne « pas seulement de la cacher devant les hommes, « mais lorsque la droite le distribue, que la gau- « che, s'il se peut, ne le sache pas : » *Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua*[3].

C'est pourquoi, dit très-bien saint Jean-Chrysostôme[4], toutes les vertus chrétiennes sont un grand mystère. Qu'est-ce à dire ? mystère signifie un secret sacré. Autrefois quand on célébrait les divins mystères, comme il y avait des catéchumènes qui n'étaient pas encore initiés, c'est-à-dire, qui n'étaient pas du corps de l'Église, qui

[1] *Hom.* XVII, *in Epist. ad Rom.* n° 4, t. IX, p. 627.

[1] *Matth.* VI, 1.
[2] *Ibid.* 6.
[3] *Ibid.* 3.
[4] *Hom.* XIX, *in Matth.* n° 3, t. VII, p. 248. *Ibid. Homil.* LXXI, n° 4, p. 699, 700.

n'étaient pas baptisés, on ne leur en parlait que par énigmes. Vous le savez, vous qui avez lu les Homélies des saints Pères? Ils étaient avec les fidèles, pour entendre la prédication et le commencement des prières. Venait-on aux mystères sacrés, c'est-à-dire, à l'action du sacrifice, le diacre mettait dehors les catéchumènes, et fermait la porte de l'église. Pourquoi? C'était le mystère. Ainsi des vertus chrétiennes. Voulez-vous prier, fermez votre porte, c'est un mystère que vous célébrez. Jeûnez-vous, « oignez votre face « et lavez votre visage, de peur qu'il ne paraisse que vous jeûniez : « *Unge caput tuum, et faciem tuam lava*[1] : c'est un mystère entre Dieu et vous; nul n'y doit être admis que par son ordre, ni voir votre vertu, qu'autant qu'il lui plaira de la découvrir.

Selon cette doctrine de l'Évangile, je compare la vertu chrétienne à une fille chaste et pudique, élevée dans la maison paternelle dans une retenue incroyable : on ne la mène point aux théâtres, on ne la produit point dans les assemblées : elle garde le logis, et travaille sous la conduite, sous les yeux de son Père, qui est Dieu, qui se plaît à la regarder dans ce secret, charmé principalement de sa retenue, *Videt in abscondito*[2]; qui lui destine un époux; c'est Jésus-Christ; et qui veut qu'elle lui donne un cœur pur, et qui n'ait point été corrompu par d'autres affections; qui lui prépare un jour de grandes louanges, et qui ne veut pas en attendant qu'elle se laisse gâter par celles des hommes, ni cajoler par leurs douceurs. C'est pourquoi elle fuit leur compagnie, elle aime son secret et sa solitude. Que si elle paraît quelquefois, comme un si grand éclat ne peut pas demeurer toujours caché, il n'y a que sa simplicité qui la rende recommandable : elle ne veut point attirer les yeux; tous ceux qui admirent sa beauté, elle les avertit par sa modestie de « glorifier son Père céleste : « *Glorificent Patrem*[3]. Voilà quelle est la vertu chrétienne, c'est ainsi qu'elle est élevée : y a-t-il rien de plus sage ni de plus modeste?

Que fait ici la vaine gloire? Cette impudente, dit saint Jean-Chrysostôme[4], vient corrompre cette bonne éducation, elle entreprend de prostituer sa pudeur; au lieu qu'elle n'était faite que pour Dieu, elle la tire de sa maison, elle lui apprend à rechercher les yeux des hommes : *A thalamo paterno eam educit, cùmque pater jubeat eam ne sinistræ quidem apparere, notis ignotisque et obviis quibuscumque passim se ipsam ostentat* : elle lui enseigne à se farder, à se contrefaire pour arrêter les spectateurs. « Ainsi cette fille si sage est sollicitée par cette « impudente à des amours déshonnêtes : « *Sic à lena corruptissimâ ad turpes hominum amores impellitur*. Vive Dieu! infâme, cette innocente se gâterait entre tes mains. O Jésus crucifié, voilà le crime que je vous défère : jugez aujourd'hui la vaine gloire, condamnez aujourd'hui l'honneur du monde, qui entreprend de corrompre la vertu, qui ose bien la vouloir vendre, et encore la vendre à si vil prix, pour des louanges : jugez, jugez, ô Seigneur, et condamnez en dernier ressort un crime si noir et si honteux.

Et pour vous, mes chers frères, vous qui écoutant cette accusation, apprenez qu'il y a une corruptrice qui s'efforce de ruiner tout ce qu'il y a de vertu en vous; au nom de Dieu, veillez sur vous-mêmes; au nom de Dieu, prenez garde de ne point faire votre justice devant les hommes, pour en être vos et admirés. *Attendite*, dit-il : remarquez ces termes : « Prenez garde. » Cet ennemi dont je vous parle ne viendra pas vous attaquer ouvertement : il se glisse comme un serpent, il se coule sous des fleurs et de la verdure, il s'avance à l'ombre de la vertu, pour faire mourir la vertu même. *Attendite, attendite* : « Prenez garde. » Ah! qu'il est difficile aux hommes de mépriser la louange des hommes! Étant nés pour la société, nous sommes nés en quelque sorte les uns pour les autres; et par conséquent qu'il est dangereux que nous ne nous laissions trop chatouiller aux louanges que nous donnent nos semblables!

Saint Augustin, messieurs, nous représente excellemment ce péril dans le second livre qu'il a fait du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne : « Il est très-pernicieux, nous dit-il, de mal vivra : « de bien vivre maintenant, et ne vouloir pas « que ceux qui nous voient nous en louent, c'est « se déclarer leur ennemi; parce que les choses « humaines ne sont jamais en un état plus pitoya- « ble, que lorsque la bonne vie n'est pas estimée; » *Siquidem non rectè vivere, perniciosum est : rectè autem vivere et nolle laudari, quid est aliud quàm inimicum esse rebus humanis, quæ utique tantò sunt miseriores, quantò minùs placet recta via hominum*[1]? Jusques ici, messieurs, la louange n'a rien que de beau; mais voyez la suite de ces paroles. « Donc, dit ce grand doc- « teur, si les hommes ne vous louent pas quand « vous faites bien, ils sont dans une grande erreur; « et s'ils vous louent, vous êtes vous-même dans « un grand péril : « *Si ergo inter quos vivis te rectè*

[1] *Matth.* VI, 17.
[2] *Ibid.* 18.
[3] *Ibid.* V, 16.
[4] *Hom.* LXXI, *in Matth.* n° 5, p. 698.

[1] *De Serm. Domin. in mont.* lib. II, n° 1, t. III, part. II, col. 201.

viventem non laudaverint, illi in errore sunt : si autem laudaverint, tu in periculo[1]. Vous êtes en effet dans un grand péril ; parce que votre amour-propre vous fait aimer naturellement le bruit des louanges, et que votre cœur s'enfle, sans y penser, en les entendant : mais vous êtes encore dans un grand péril ; parce que non-seulement l'amour de vous-même, mais encore l'amour du prochain, vous oblige quelquefois, dit saint Augustin, à approuver les louanges que l'on vous donne. Vous faites une grande aumône, vous obligez le public par quelque service considérable : ne vouloir pas qu'on vous loue de cette action, c'est vouloir qu'on soit aveugle ou méconnaissant ; la charité ne le permet pas. Vous devez donc souhaiter, pour l'amour des autres, qu'on loue les bonnes œuvres que Dieu fait en vous. Qui doute que vous ne le deviez, puisque vous devez désirer leur bien? Mais ce que vous devez désirer pour eux, vous devez le craindre pour vous-même : et c'est là qu'est le grand péril, en ce que devant désirer et craindre la même chose par différents motifs, chrétiens, qu'il est dangereux que vous ne preniez aisément le change ; qu'en pensant regarder les autres, vous ne vous arrêtiez en vous-mêmes. *Attendite :* « Prenez « garde » à vous, ô justes ! voici votre péril ; prenez garde que dans les œuvres de votre justice, les louanges du monde ne vous plaisent trop, et qu'elles ne corrompent en vous la vertu.

Et ne me dites pas que vous sentez bien en vous-mêmes que vous ne recherchez pas les louanges, que ce n'est pas l'amour de la vaine gloire qui vous a fait entreprendre cette œuvre excellente : je veux bien le croire sur votre parole ; mais sachez que ce n'est pas là tout votre péril. « Il est « assez aisé, dit saint Augustin, de se passer des « louanges, quand on les refuse ; mais qu'il est « difficile de ne s'y plaire pas, quand on les donne ! » *Et si cuiquam facile est laude carere, dum denegatur ; difficile est eâ non delectari, cùm offertur*[2] ! Lorsque les louanges se présentent comme d'elles-mêmes, et que venant ainsi de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous les méritons d'autant plus que nous les avons moins recherchées ; mes frères, qu'il est malaisé de n'être pas surpris par cet appât.

Mais peut-être que vous me direz que ce n'est pas aussi un si grand crime, que de se laisser charmer par ces douceurs innocentes. Qu'entends-je, chrétiens? que me dites-vous? quoi, vous n'avez pas encore compris combien l'amour des louanges est contraire à l'amour de la vertu? Si vous n'en avez pas cru l'Évangile, au moins croyez-en le monde même. Ne croyez-vous pas par expérience qu'on refuse les véritables louanges à ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur? Pourquoi cela, messieurs, si ce n'est par un certain sentiment que celui qui aime tant les louanges, n'aime pas assez la vertu ; qu'il la met au rang des biens que la seule opinion fait valoir, ou du moins qu'il n'en a pas l'estime qu'il doit, puisqu'il ne juge pas qu'elle lui suffise? Ainsi l'empressement qu'il a pour l'honneur, fait croire qu'il n'aime pas la vertu, et ensuite le fait paraître indigne de l'honneur. Que si le monde même le croit de la sorte, quelle doit être la délicatesse d'un chrétien sur le plaisir des louanges? Tremblez, tremblez, fidèles, et craignez cet ennemi qui vous flatte : ne croyez pas que ce soit assez de ne rechercher pas les louanges ; le monde même en a honte, les idolâtres mêmes de l'honneur n'osent pas témoigner qu'ils le recherchent.

Le chrétien, mes frères, doit aller plus loin ; c'est une vérité de l'Évangile. Le Fils de Dieu lui apprend que, bien loin de le rechercher, il ne doit pas le recevoir quand on le lui offre. Ce n'est pas moi qui le dis ; qu'il écoute parler Jésus-Christ lui-même. Il ne se contente pas de nous dire : Je ne recherche pas la gloire des hommes : mais il dit : « Je ne reçois pas la gloire des hommes : » *Claritatem ab hominibus non accipio*[1]. Et si vous trouvez peut-être que ce passage n'est pas assez décisif, en voici un autre qui est plus pressant. *Clarifica me tu, Pater*[2] : « O Père, que ce soit vous qui me glorifiiez ; » que ce soit vous, et non pas les hommes. Et s'il vous reste encore quelque doute, voici qui ne souffre point de réplique. *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis*[3] ? « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la « gloire les uns des autres, et ne recherchez pas « la gloire qui est de Dieu seul ? » Ce n'est pas un crime médiocre, puisqu'il vous empêche de croire.

Mais remarquez bien cette opposition : vous recevez la gloire qui vient des hommes, vous ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu. N'est-ce pas nous dire manifestement : Celle-ci doit être désirée, celle-là ne doit pas même être reçue : il faut rechercher celle-ci, quand on ne l'a pas, et refuser l'autre, quand on la donne. Doctrine de l'Évangile, que tu es sévère ! Quoi ! il faut au milieu des louanges étouffer cette complaisance

[1] *De Serm. Domini in. mont.* lib. II, n° 1, t. III, part. II, col. 2.1.
[2] *Epist.* XXII, n° 8, t. II, col. 29.

[1] *Joan* V, 41.
[2] *Ibid.* XV, 5.
[3] *Ibid.* V, 44.

secrète qui flatte le cœur si doucement! Défendez-nous, ô Seigneur, de rechercher cet encens; mais comment le refuser quand on nous le donne? Non, dit-il, ne recevez pas la gloire des hommes. Mais puis-je m'empêcher de la recevoir? puis-je contraindre la langue de ceux qui veulent parler en ma faveur? Laissons-les discourir à leur fantaisie; mais disons toujours avec Jésus-Christ : *Claritatem non accipio*. Non, non, je ne reçois pas la gloire des hommes; c'est-à-dire, je ne la reçois pas en payement, je ne me repais pas de cette fumée. *Clarifica me tu, Pater :* « Que ce « soit vous, ô Père céleste, qui me glorifiiez. » Vaine gloire, qui sollicites mon cœur à écouter tes flatteries, je connais le danger où tu me veux mettre; tu veux me donner les yeux des hommes, mais c'est pour m'ôter les yeux de Dieu; tu feins de vouloir me récompenser; mais c'est pour me faire perdre ma récompense, je l'attends d'un bras plus puissant et d'une main plus opulente : corruptrice de la vertu, je ne reçois point tes fausses douceurs; ni tes applaudissements, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. *In Domino laudabitur anima mea; audiant mansueti et lætentur*[1] : « Mon âme sera « louée en Notre-Seigneur; que les gens de bien « l'entendent, et s'en réjouissent. » Je t'ai convaincue devant Jésus-Christ d'attenter sur l'intégrité de la vertu, c'est assez pour obtenir ta condamnation; mais je veux te convaincre encore de vouloir donner du crédit au vice : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le second chef de l'accusation que j'intente contre l'honneur du monde, c'est de vouloir donner du crédit au vice, en le déguisant aux yeux des hommes. Pour justifier cette accusation, je pose d'abord ce premier principe, que tous ceux qui sont dominés par l'honneur du monde sont toujours infailliblement vicieux; il m'est bien aisé de vous en convaincre. Le vice, dit saint Thomas[2], vient d'un jugement déréglé : or je soutiens qu'il n'y a rien de plus déréglé que le jugement de ceux de qui nous parlons; puisque, se proposant l'honneur pour leur but et leur fin dernière, il s'ensuit qu'ils le préfèrent à la vertu même : et jugez quel égarement. La vertu est un don de Dieu, et c'est de tous ses dons le plus précieux; l'honneur est un présent des hommes, encore n'est-ce pas le plus grand. Et vous préférez, ô superbe aveugle, ce médiocre présent des hommes à ce que Dieu donne de plus précieux! N'est-ce pas avoir le jugement plus que déréglé? n'y a-t-il pas du trouble et du renversement? Premièrement, ô honneur du monde, tu es convaincu sans réplique que tu ne peux engendrer que des vicieux.

Mais il faut remarquer, en second lieu, que les vicieux qu'il engendre, ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toute sorte d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte; un Néron, un Domitien, un Héliogabale dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire : honorer le vice qui n'est que vice, qui montre toute sa laideur sans avoir la moindre teinture d'honnêteté, cela ne se peut : les choses humaines ne sont pas encore si désespérées; les vices que l'honneur du monde couronne, sont des vices plus honnêtes; ou plutôt, pour parler plus correctement, car quelle honnêteté dans les vices? ce sont des vices plus spécieux, il y a quelque apparence de la vertu : l'honneur, qui était destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille; et il lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde. De quelle sorte cela se fait, quoiqu'il soit assez connu par expérience, je veux le rechercher jusques à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, remarquez, messieurs, qu'il y a deux sortes de vertus : l'une est la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit. Ce n'est pas là la vertu du monde : il l'honore en passant, il lui donne quelques louanges pour la forme; mais il ne la pousse pas dans les grands emplois : elle n'est pas propre aux affaires, il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes : d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée; et si elle ne s'embarque dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu.

Il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce; une vertu ajustée, non point à la règle, elle serait trop austère; mais à l'opinion, à l'humeur des hommes. C'est une vertu de commerce : elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse, et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains; c'est-à-dire, c'est la vertu de ceux qui n'en ont point, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices. Saül donne sa fille Michol à David[1] : il l'a promise à celui qui tuerait le géant Goliath[2], il

[1] *Ps.* XXXIII, 2.
[2] 2. 2. *Quæst.* LIII; art. 6.

[1] I. *Reg.* XVIII, 27.
[2] *Ibid.* XVII, 25.

faut satisfaire le public et dégager sa parole; mais il saura bien dans l'occasion trouver des prétextes pour la lui ôter[1]. Il chasse les sorciers et les devins de toute l'étendue de son royaume[2]; mais lui-même, qui les bannit en public, les consultera en secret dans la nécessité de ses affaires[3]. Jéhu ayant détruit la maison d'Achab, suivant le commandement du Seigneur, fait un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres, et de ses prophètes; il n'en laisse, dit l'Écriture[4], pas un seul en vie. Voilà une belle action : « mais il marcha « néanmoins, dit l'Écriture, dans toutes les voies « de Jéroboam; il conserva les veaux d'or » que ce prince impie avait élevés : *Verumtamen à peccatis Jeroboam qui peccare fecit Israel, non recessit, nec dereliquit vitulos aureos*[5]. Pourquoi ne les détruisait-il pas, aussi bien que Baal et son temple? C'est que cela nuisait à ses affaires, et il se souvenait de cette malheureuse politique de Jéroboam : « Si je laisse aller les peuples « en Jérusalem pour sacrifier à Dieu dans son « temple, ils retourneront aux rois de Juda, qui « sont leurs légitimes seigneurs[6]. » Je bâtirai ici un autel; je leur donnerai des dieux qu'ils adorent, sans sortir de mon royaume, et mettre ma couronne en péril.

Telle est, messieurs, la vertu du monde; vertu trompense et falsifiée; qui n'a que la mine et l'apparence. Pourquoi l'a-t-on inventée, puisqu'on veut être vicieux sans restriction? « C'est à cause, « dit saint Chrysostôme[7], que le mal ne peut « subsister tout seul : il est ou trop malin, ou « trop faible; il faut qu'il soit soutenu par quel- « que bien, il faut qu'il ait quelque ornement, « ou quelque ombre de la vertu. » Qu'un homme fasse profession de tromper, il ne trompera personne; que ce voleur tue ses compagnons pour les voler, on le fuira comme une bête farouche : de tels vicieux n'ont pas de crédit, mais il leur est bien aisé de s'en acquérir : pour cela il n'est pas nécessaire qu'ils se couvrent du masque de la vertu, ni du fard de l'hypocrisie; le vice peut paraître vice; et pourvu qu'il y ait un peu de mélange, c'est assez pour lui attirer l'honneur du monde. Je veux bien que vous me démentiez si je ne dis pas la vérité.

Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvantables, et il vit dans une avarice sordide; tout le monde le méprise; mais il tient bonne table à ses amis, à la ville et à la campagne; cela paraît libéralité, c'est un fort honnête homme, il fait belle dépense du bien d'autrui. Et vous, vous vous vengez par un assassinat; c'est une action indigne et honteuse : mais ç'a été par un beau duel; quoique les lois vous condamnent, quoique l'Église vous excommunie, il y a quelque montre de courage; le monde vous applaudit et vous couronne, malgré les lois et l'Église. Enfin y a-t-il aucun vice que l'honneur du monde ne mette en crédit, si peu qu'il ait de soin de se contrefaire? L'impudicité même, c'est-à-dire, l'infamie et la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se ménager, à se couvrir des belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée? ne semble-t-elle pas digne des héros? ne perd-elle pas son nom d'impudicité, pour s'appeler gentillesse et galanterie? Eh quoi! cette légère teinture a imposé si facilement aux yeux des hommes? ne fallait-il que ce peu de mélange pour faire changer de nom aux choses, et mériter de l'honneur à ce qui est en effet si digne d'opprobre? Non, il n'en faut pas davantage : je m'en étonnais au commencement; mais ma surprise est bientôt cessée, après que j'ai eu médité que ceux qui ne se connaissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat, et que le monde se connaît si peu en vertu; que la moindre apparence éblouit sa vue : de sorte qu'il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde, que de donner du crédit au vice.

Cependant le pécheur triomphe à son aise, et jouit de la réputation publique. Que si troublé en sa conscience, par les reproches qu'elle lui fait, il se dénie à lui-même l'honneur que tout le monde lui donne à l'envi, voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs, venez en foule à sa table, venez faire retentir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien établie : voici le dernier effort de l'honneur [pour donner] du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même; car ces flatteurs industrieux, âmes vénales et prostituées, savent qu'il y a en lui un flatteur secret qui ne cesse de lui applaudir au dedans : ces flatteurs qui sont au dehors s'accordent avec celui qui parle au dedans, et qui a le secret de se faire entendre à toute heure; ils étudient ses sentiments, et le prennent si dextrement par son faible, qu'ils le font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ce pécheur ne se regarde plus dans sa conscience, où il voit trop clairement sa laideur : il n'aime que ce miroir qui le flatte; et pour parler avec saint Grégoire, « s'oubliant de

[1] *Reg.* XXV, 44.
[2] *Ibid.* XXVIII, 3.
[3] *Ibid.* 8.
[4] IV. *Reg.* X, 17, 25, 26, 27.
[5] *Ibid.* 29.
[6] III. *Reg.* XII, 26, et suiv.
[7] *Hom.* II, *in Act. Apost.* n° 5; t. IX, p. 22.

« ce qui est en lui-même, il se va chercher dans « les discours des autres, et s'imagine être tel que « la flatterie le représente : » *Oblitus sui in voces se spargit alienas, talemque se credit qualem se foris audit*[1]. Certainement Dieu s'en vengera, et voici quelle sera sa vengeance : il fera taire tous les flatteurs, et il abandonnera le pécheur superbe aux reproches de sa conscience.

Jugez, jugez, Seigneur, l'honneur du monde, qui fait que le vice plait aux autres, qui fait même que le vice se plait a lui-même. Vous le ferez, je le sais bien. Il viendra, le jour de son jugement : en ce jour il arrivera ce que dit le prophète Isaïe : *Cessavit gaudium tympanorum quievit sonitus lætantium, conticuit dulcedo citharæ*[2] : Enfin il est cessé, le bruit de ces applaudissements ; ils se sont tus, ils se sont tus et ils sont devenus muets, ceux qui semblaient si joyeux en célébrant vos louanges, et dont les continuelles acclamations faisaient résonner à vos oreilles une musique si agréable. Quel sera ce changement, chrétiens ; et combien se trouveront étonnés ces hommes accoutumés aux louanges, lorsqu'il n'y aura plus pour eux de flatteurs ! l'Époux paraîtra inopinément ; les cinq vierges qui ont de l'huile viendront avec leurs lampes allumées ; leurs bonnes œuvres brilleront devant Dieu et devant les hommes ; et Jésus, en qui elles mettaient toute leur gloire, commencera à les louer devant son Père céleste. Que ferez-vous alors, vierges folles, qui n'avez point d'huile et qui en demandez aux autres, à qui il n'est point dû de louanges, et qui en voulez avoir d'empruntées? En vain vous vous écrierez : Eh ! « donnez-nous de votre huile : » *Date nobis de oleo vestro*[3] ; nous désirons aussi des louanges, nous voudrions bien aussi être célébrées par cette bouche divine qui vous loue avec tant de force : et il vous sera répondu : Qui êtes-vous? « On ne vous connaît pas : » *Nescio vos*[4]. Mais je suis cet homme si chéri, auquel tout le grand monde applaudissait, et qui était si bien reçu dans toutes les compagnies. On ne sait pas ici qui vous êtes, et on se moquera de vous en disant : *Ite, ite potiùs ad vendentes, et emite vobis*[5] : Allez, allez-vous-en à vos flatteurs, à ces âmes mercenaires qui vendent des louanges aux fous, et qui vous ont autrefois tant donné d'encens ; qu'ils vous en vendent encore. Quoi, ils ne parlent plus en votre faveur ! au contraire, se voyant justement damnés pour avoir autorisé vos crimes, ils s'élèvent maintenant contre vous.

[1] *Pastor.* part. II, cap. VI, t. II, col. 21.
[2] *Is.* XXIV, 8.
[3] *Matth.* XXV, 8.
[4] *Ibid.* 12.
[5] *Ibid.* 9.

Vous-même, qui étiez le premier de tous vos flatteurs, vous détestez votre vie, vous maudissez toutes vos actions : toute la honte de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de vos adultères sera éternellement devant vos yeux. Qu'est donc devenu cet honneur du monde qui palliait si bien tous vos crimes? Il s'en est allé en fumée. O que ton règne était court, ô honneur du monde! que je me moque de ta vaine pompe et de ton triomphe d'un jour ! que tu sais mal déguiser les vices, puisque tu ne peux empêcher qu'ils ne soient bientôt reconnus à ce tribunal devant lequel je t'accuse ! Après avoir poursuivi mon accusation, je demande maintenant sentence : tu n'auras point de faveur en ce jugement, parce qu'outre que tes crimes sont inexcusables, tu as encore entrepris sur les droits de celui qui y préside, pour en revêtir ses créatures : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Comme tout le bien appartient à Dieu, et que l'homme n'est rien de lui-même, il est assuré, chrétiens, qu'on ne peut rien aussi attribuer à l'homme, sans entreprendre sur les droits de Dieu, et sur son domaine souverain. Cette seule proposition, dont la vérité est si connue, suffit pour justifier ce que j'avance : que le plus grand attentat de l'honneur du monde, c'est de vouloir ôter à Dieu ce qui lui est dû, pour en revêtir la créature. En effet, si l'honneur du monde se contentait seulement de nous représenter nos avantages, pour nous en glorifier en Notre-Seigneur, et lui en rendre nos actions de grâces, nous ne l'appellerions pas l'honneur du monde, et nous ne craindrions pas de lui donner place parmi les vertus chrétiennes. Mais l'homme, qui veut qu'on le flatte, ne peut entrer dans ce sentiment : il croit qu'on le dépouille de ses biens, quand on l'oblige de les attribuer à une autre cause ; et les louanges ne lui sont jamais assez agréables, s'il n'a de la complaisance en lui-même, et s'il ne dit en son cœur : C'est moi qui l'ai fait.

Quoiqu'il ne soit pas possible d'exprimer assez combien cette entreprise est audacieuse, il nous en faut néanmoins former quelque idée par un raisonnement de saint Fulgence. Ce grand évêque nous dit que l'homme s'élève contre Dieu en deux manières ; ou en faisant ce que Dieu condamne, ou en s'attribuant ce que Dieu donne. Vous faites ce que Dieu condamne, quand vous usez mal de ses créatures : vous vous attribuez ce que Dieu donne, quand vous présumez de vous-même. Sans doute ces deux entreprises sont bien criminelles ; mais il est aisé de comprendre que la

dernière est sans comparaison la plus insolente : et encore qu'en quelque manière que l'homme abuse des dons de son Dieu, on ne puisse assez blâmer sou audace, elle est néanmoins beaucoup plus extrême lorsqu'il s'en attribue la propriété que lorsqu'il en corrompt seulement l'usage. C'est pourquoi saint Fulgence n raison de dire : *Detestabilis est cordis humani superbia, quâ facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, quâ sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat*[1] : « A la vérité, dit ce grand « docteur, encore que ce soit un orgueil damnable « de mépriser ce que Dieu commande, c'est une « audace bien plus criminelle de s'attribuer ce que « Dieu donne. » Pourquoi? Le premier est une action d'un sujet rebelle qui désobéit à son souverain, et le second est un attentat contre sa personne, et une entreprise sur son trône; et si par le premier crime, on tâche de se soustraire de son empire, on s'efforce par le second à se rendre en quelque façon son égal, en s'attribuant sa puissance.

Peut-être que vous croyez, chrétiens, qu'une entreprise si folle ne se rencontre que rarement parmi les hommes, et qu'ils ne sont pas encore si extravagants que de vouloir s'égaler à Dieu; mais il faut aujourd'hui vous désabuser. Oui, oui, messieurs, il le faut dire, que ce crime, à notre honte, n'est que trop commun : depuis que nos premiers parents ont si volontiers prêté l'oreille à cette dangereuse flatterie, « Vous serez « comme des dieux [2], » il n'est que trop véritable que nous voulons tous être de petits dieux, que nous nous attribuons tout à nous-mêmes, que nous tendons naturellement à l'indépendance. Écoutez, en effet, mes frères, en quels termes le Saint-Esprit parle au roi de Tyr, et en sa personne à tous les superbes. Voici ce qu'a dit le Seigneur : « Ton cœur s'est élevé, et tu as dit : Je suis un « Dieu : » *Elevatum est cor tuum, ex dixisti : Deus ego sum* [3]. Est-il possible, messieurs, qu'un homme s'oublie jusqu'à ce point, et qu'il dise en lui-même : Je suis un Dieu? Non, cela ne se dit pas si ouvertement : nous voudrions bien le pouvoir dire; mais notre mortalité ne le permet pas. Comment donc disons-nous : Je suis uu Dieu? Les paroles suivantes nous le font entendre. « C'est, dit-il, que tu as mis ton cœur comme le « cœur d'un Dieu : » *Dedisti cor tuum quasi cor Dei* [4]. Qu'il y a de sens dans cette parole, si nous le pouvions développer!

Tâchons de le faire, et disons que comme Dieu est le principe universel et le centre commun de toutes choses; comme il est, dit un ancien, le trésor de l'être, et possède tout en lui-même dans l'infinité de sa nature, il doit être plein de lui-même, il ne doit penser qu'à lui-même, il ne doit s'occuper que de lui-même. Il vous sied bien, ô roi des siècles! d'avoir ainsi le cœur rempli de vous-même : ô source de toutes choses! ô centre!... Mais le cœur de la créature doit être composé d'une autre sorte : elle n'est qu'un ruisseau qui doit remonter à sa source; elle ne possède rien en elle-même, et elle n'est riche que dans sa cause; elle n'est rien en elle-même, et elle ne se doit chercher que dans son principe. Superbe, tu ne peux entrer dans cette pensée; tu n'es qu'une vile créature, et tu te fais le cœur d'un Dieu : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei;* tu cherches ton honneur en toi, tu ne te remplis que de toi-même.

En effet, jugeons-nous, messieurs, et ne nous flattons point dans notre orgueil. Cet homme rare et éloquent, qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par ses discours; lorsqu'il ne remonte point à la cause, et qu'il croit que son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne lui dit-il pas tacitement : « Nos lè- « vres sont de nous-mêmes : » *Labia nostra a nobis sunt*[1]? et celui qui ayant achevé de grandes affaires, au milieu des applaudissements qui l'environnent, ne rend pas à Dieu l'honneur qu'il lui doit, ne dit-il pas en son cœur : « C'est ma main, « c'est ma main, et non le Seigneur, qui a fait « cette œuvre : » *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia*[2]? et celui qui par son adresse et par son intrigue a établi enfin sa fortune, et ne fait pas de réflexion sur la main de Dieu qui l'a conduit, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* [3] : « Tout cela est à moi, c'est le fruit de mon in- « dustrie, et je me suis fait moi-même? » Voyez donc que l'honneur du monde nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux.

Eh bien, ô superbe, ô petit dieu! voici, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, Dieu se fait homme par humilité : l'homme s'attribue faussement ce qui est à Dieu; et Dieu, pour lui apprendre à s'humilier, prend véritablement ce qui est à l'homme. Voilà le remède de l'insolence; voilà la confusion de l'honneur du monde. Je l'ai accusé devant ce Dieu-Homme, devant ce Dieu humilié : vous avez ouï l'accusation, écoutez maintenant la sentence. Il ne la prononcera point par

[1] *Epist.* VI, *ad Theod.* cap VII.
[2] *Gen.* III, 5.
[3] *Ezech.* XXVIII, 2
[4] *Ibid.* 3.

[1] *Ps.* XI, 4.
[2] *Deut.* XXXII, 27.
[3] *Ezech.* XIX, 6.

sa parole; c'est assez de le voir, pour juger que l'honneur du monde a perdu sa cause. Désabusez-vous pour toujours des hommes et de l'estime que vous faites de leur jugement, en voyant ce qu'ils ont jugé de Jésus-Christ. Il condamne le jugement des hommes, nouvelle manière de les condamner. Jésus-Christ ne les condamne qu'en les laissant juger de lui-même : et ayant rendu sur sa personne le plus inique jugement qui fut jamais, l'excès de cette iniquité a infirmé pour jamais toutes leurs sentences. Tout le monde généralement en a mal jugé; c'est-à-dire, les grands et les petits, les Juifs et les Romains, le peuple de Dieu et les idolâtres, les savants et les ignorants, les prêtres et le peuple, ses amis et ses ennemis, ses persécuteurs et ses disciples. Tout ce qu'il peut jamais y avoir d'insensé et d'extravagant, de changeant et de variable, de malicieux et d'injuste, de dépravé et de corrompu, d'aveugle et de précipité dans les jugements les plus déréglés, Jésus-Christ l'a voulu subir; et pour vous désabuser à jamais de toutes les bizarreries de l'opinion, il ne s'en est épargné aucune.

Voulez-vous voir, avant toutes choses, la diversité prodigieuse des sentiments? écoutez tous les murmures du peuple dans un seul chapitre de l'évangile de saint Jean [1]. C'est un prophète, ce n'en est pas un; c'est un homme de Dieu, c'est un séducteur; c'est le Christ, il est possédé du malin esprit. Qui est cet homme? d'où est-il venu? où a-t-il appris tout ce qu'il nous dit? *Dissensio itaque facta est in turbâ propter eum* : O Jésus! Dieu de paix et de vérité! « il y eut sur votre su« jet une grande dissension parmi le peuple. » Voulez-vous voir la bizarrerie qui ne se contente de rien? Jean-Baptiste est venu, retiré du monde, menant une vie rigoureuse, et on a dit : « C'est « un démoniaque [2] : » le Fils de l'homme est venu, mangeant et conversant avec les hommes, et on a dit encore : « C'est un démoniaque [3]. » Entreprenez de contenter ces esprits mal faits. Voulez-vous voir, messieurs, un désir opiniâtre de le contredire? Quand il ne se dit pas le Fils de Dieu, ils le pressent violemment pour le dire : *Si tu es Christus, dic nobis palam* [4] : « Si vous « êtes le Christ, dites-le-nous clairement; » et après qu'il le leur a dit, ils prennent des pierres pour le lapider [5]. Malice obstinée, qui, étant convaincue, ne veut pas se rendre : Il est vrai, nous ne pouvons le nier, il chasse les malins esprits; mais « c'est au nom de Béelzébub, qui en est le « prince [1]. » Une humeur fâcheuse et contrariante, qui cherche à reprendre dans les moindres choses : Quel homme est celui-ci? « ses dis« ciples ne lavent pas leurs mains devant le repas [2]; « qui tourne les plus grandes en un mauvais sens : « c'est un méchant qui ne garde pas le sabbat [3]; » il a délivré un démoniaque, il a guéri un paralytique, il a éclairé un aveugle le jour du repos.

Mais ce que je vous prie le plus de considérer, dans les jugements des hommes, c'est ce changement soudain et précipité qui les fait passer en si peu de temps aux extrémités opposées. Ils courent au-devant du Sauveur, pour le saluer par des cris de réjouissance; ils courent après lui pour le charger d'imprécations. « Vive le Fils de « David [4] ! » « Qu'il meure! qu'il meure! qu'on « le crucifie [5] ! » « Béni soit le roi d'Israël [6] ! » « Nous n'avons point de roi que César [7]. » Donnez des palmes et des rameaux verds, qu'on cherche des fleurs de tous côtés pour les semer sur son passage : donnez des épines pour percer sa tête, et un bois infâme pour l'y attacher. Tout cela se fait en moins de huit jours; et pour comble d'indignité, pour une marque éternelle du jugement dépravé des hommes, la comparaison la plus injuste, la préférence la plus aveugle : « Lequel « des deux voulez-vous, Jésus ou Barabbas [8], » le Sauveur ou un voleur, l'auteur de la vie ou un meurtrier? et la préférence la plus injuste : *Non hunc, sed Barabbam* : « Nous ne voulons point « de celui-ci, mais donnez-nous Barabbas : » « Qu'on « l'ôte, qu'on le crucifie, » nous voulons qu'on délivre le meurtrier, et qu'on mette à mort l'auteur de la vie.

Après cela, mes frères, entendrons-nous encore des chrétiens nous battre incessamment les oreilles par cette belle raison : Que dira le monde, que deviendra ma réputation? on me méprisera, si je ne me venge; je veux soutenir mon honneur, il m'est plus cher que mes biens, il m'est plus cher même que ma vie. Tous ces beaux raisonnements, par lesquels vous croyez pallier vos crimes, ne sont que de vaines subtilités, et rien ne nous est plus aisé que de les détruire; mais je ne daignerais seulement les écouter. Venez, venez les dire au Fils de Dieu crucifié; venez vanter votre honneur du monde à la face de ce Dieu rassasié, soûlé d'opprobres; osez lui soutenir qu'il a tort d'avoir pris si peu de soin de plaire aux hommes, ou qu'il a été bien malheu-

[1] *Joan* VII, 12 et seq.
[2] *Matth.* XI, 18.
[3] *Joan.* VIII, 48.
[4] *Ibid.* X. 24.
[5] *Ibid.* 31.

[1] *Luc.* XI, 15.
[2] *Matth.* XV, 2.
[3] *Joan.* IX, 16.
[4] *Matth.* XXI, 9.
[5] *Joan.* XIX, 15.
[6] *Ibid.* XII, 13.
[7] *Ibid.* XIX, 15.
[8] *Matth* XXVII, 11. *Joan.* XVIII, 40.

reux de n'avoir pu mériter leur approbation. C'est ce que nous avons à dire aux idolâtres de l'honneur du monde : et si l'image de Jésus-Christ attaché à un bois infâme ne persuade pas leur orgueil; taisons-nous, taisons-nous; et n'espérons jamais de pouvoir persuader par nos discours ceux qui auront méprisé un si grand exemple. Que si nous croyons en Jésus-Christ, « sortons, sortons avec lui, portant sur nous-mêmes son opprobre : » *Exeamus igitur cum illo extra castra improperium ejus portantes* [1]. Si le monde nous le refuse, donnons-nous-le à nous-mêmes; reprochons-nous à nous-mêmes nos dérèglements et la honte de notre vie, et participons comme nous pouvons à la honte de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire. *Amen.*

DISCOURS

A M. LE PRINCE [2].

Le jour que monsieur le Prince me vint entendre, je parlais du mépris de l'honneur du monde; et sur cela, après avoir fait ma division, je lui dis qu'à la vérité je ne serais pas sans appréhension de condamner devant lui la gloire du monde dont je le voyais si environné, n'était que je savais qu'autant qu'il avait de grandes qualités pour la mériter, autant avait-il de lumières pour en connaître le faible : qu'il fût grand prince, grand génie, grand capitaine, digne de tous ces titres, et grand par-dessus tous ces titres; je le reconnaissais avec les autres; mais que toutes ces grandeurs, qui avaient tant d'éclat devant les hommes, devaient être anéanties devant Dieu : que je ne pouvais cependant m'empêcher de lui dire que je voyais toute la France réjouie de recevoir tout ensemble la paix et Son Altesse Sérénissime, parce qu'elle avait dans l'une une tranquillité assurée, et dans l'autre un rempart invincible; et que nonobstant la surprise de sa présence imprévue, les paroles ne me manqueraient pas sur un sujet si auguste, n'était que me souvenant au nom de qui je parlais, j'aimais mieux abattre aux pieds de Jésus-Christ les grandeurs du monde, que de les admirer plus longtemps en sa personne.

En finissant mon discours, le sujet m'ayant conduit à faire une forte réflexion sur les changements précipités de l'honneur et de la gloire du monde, je lui dis qu'encore que ces grandes révolutions menaçassent les fortunes les plus éminentes, j'osais espérer néanmoins qu'elles ne regardaient ni la personne ni la maison de son altesse : que Dieu regardait d'un œil trop propice le sang de nos rois et la postérité de saint Louis; que nous verrions le jeune prince son fils croître avec la bénédiction de Dieu et des hommes; qu'il serait l'amour de son roi et les délices du peuple, pourvu que la piété crût avec lui, et qu'il se souvînt qu'il était sorti de saint Louis; non pour se glorifier de sa naissance, mais pour imiter l'exemple de sa sainte vie. Votre altesse, disje alors à monsieur le Prince, ne manquera pas de l'y exciter et par ses paroles et par ses exemples; et il faut qu'il apprenne d'elle, que les deux appuis des grands princes sont la piété et la justice. Je conclus enfin que, se tenant fortement lui-même à ces deux appuis, je prévoyais qu'il serait désormais le bras droit de notre monarque, et que toute l'Europe le regarderait comme l'ornement de son siècle : mais néanmoins que méditant en moi-même la fragilité des choses humaines, qu'il était si digne de sa grande âme d'avoir toujours présente à l'esprit, je souhaitais à Son Altesse une gloire plus solide que celle que les hommes admirent, une grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune, une immortalité mieux établie que celle que nous promet l'histoire, et enfin une espérance mieux appuyée que celle dont le monde nous flatte, qui est celle de la félicité éternelle.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES.

École du Calvaire : Mystère des trois croix. Obligation que nous avons de prendre Jésus-Christ pour modèle. Quel est l'esprit de Jésus : son ardeur pour les souffrances : loi qu'il nous en fait par son exemple. Utilité des souffrances montrée dans le voleur qui se convertit à la croix. Nécessité des souffrances pour éprouver, purifier et perfectionner la vertu. Comment la croix peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance. Réflexions qui doivent soutenir les enfants de Dieu au milieu des afflictions.

Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in autorem fidei nostræ et consummatorem Jesum.

Courons par la patience au combat qui nous est proposé, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. Hebr. XII, 12.

Voici les jours salutaires où l'on érigera le Calvaire dans tous nos temples, où nous verrons couler les ruisseaux de sang de toutes les plaies

[1] *Hebr.* XIII, 13.

[2] Nous avons trouvé sur une feuille séparée, écrite de la main de Bossuet, ce récit qu'il a fait lui-même, après son sermon, de ce qu'il avait dit à M. le Prince (le grand Condé), qui était venu l'entendre sans qu'il l'attendît. (*Édit. de Déforis.*)

du Fils de Dieu, où l'Église représentera si vivement, par ses chants, par ses paroles et par ses mystères, celui de sa passion douloureuse, qu'il n'y aura aucun de ses enfants à qui nous ne puissions dire ce que l'apôtre disait aux Galates [1] : que Jésus-Christ a été crucifié devant ces yeux. Elle commence aujourd'hui à lire dans l'action de son sacrifice l'histoire de la passion de son Rédempteur : commençons aussi dès ce premier jour à nous en remplir tellement l'esprit, que nous n'en perdions jamais la pensée pendant ces solennités pleines d'une douleur qui console, et d'une tristesse si douce, que pour peu qu'on s'y abandonne, elle guérit toutes les autres.

Parmi ces spectacles de mort et de croix qui s'offrent à notre vue, le chrétien sera bien dur, s'il ne suspend, du moins durant quelques jours, ce tendre amour des plaisirs, pour se rendre capable d'entendre combien les peines de Jésus-Christ lui rendent nécessaire l'amour des souffrances. C'est pourquoi j'ai différé jusqu'à ces saints jours à vous proposer dans cette chaire cette maxime fondamentale de la piété chrétienne. Il m'a semblé, chrétiens, que pour vous entretenir avec efficace d'une doctrine si dure, si contraire aux sens, si considérable à la foi, et si peu goûtée dans le siècle où l'on n'étudie rien avec plus de soin que l'art de vivre avec volupté, il fallait attendre le temps dans lequel Jésus-Christ lui-même nous prêche à la croix ; et j'ai cru que je parlerais faiblement, si ma voix n'était soutenue par celle de Jésus mourant, ou plutôt par le cri de son sang, « qui parle mieux, « dit saint Paul [2], et plus fortement que celui « d'Abel. »

Servons-nous donc, chrétiens, de cette occasion favorable, et tâchons d'imprimer dans les cœurs la loi de la patience, qui est le fondement du christianisme. Mais ne soyons pas assez téméraires pour entreprendre un si grand ouvrage, sans avoir imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Dans les paroles que j'ai rapportées pour servir de sujet à ce discours, vous aurez remarqué, messieurs, que saint Paul nous propose un combat auquel nous devons courir par la patience ; et en même temps il nous avertit de jeter les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi ; c'est-à-dire, qui l'inspire et qui la couronne, qui la commence et qui la consomme, qui en pose le fondement et qui lui donne sa perfection. Ce combat, dont parle l'apôtre, est celui que nous devons soutenir contre les afflictions que

[1] *Gal.* III, 1.
[2] *Hebr.* XII, 24.

Dieu nous envoie : et pour apprendre l'ordre d'un combat où se décide la cause de notre salut, l'apôtre nous exhorte, de la part de Dieu, à regarder Jésus-Christ, mais Jésus-Christ attaché en croix : car c'est là qu'il veut arrêter nos yeux, et il s'en explique lui-même par ces paroles : « Jetez, dit-il [1], les yeux sur Jésus, qui, s'étant « proposé la joie, a soutenu la mort de la croix, « après avoir méprisé la confusion : » *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ.*

De là nous devons conclure, que pour apprendre l'ordre, la conduite, les lois, en un mot, de ce combat de la patience, l'école c'est le Calvaire, le maître c'est Jésus-Christ crucifié : c'est là que nous renvoie le divin apôtre. Suivons son conseil, allons au Calvaire ; considérons attentivement ce qui s'y passe.

Le grand objet, chrétiens, qui s'y présente d'abord à la vue, c'est le supplice de trois hommes. Voici un mystère admirable : « Nous voyons, « dit saint Augustin [2], trois hommes attachés à la « croix ; un qui donne le salut, un qui le reçoit, « un qui le perd : » *Tres erant in cruce; unus salvator, alius salvandus, alius damnandus.* Au milieu l'auteur de la grâce : d'un côté un qui en profite, de l'autre un qui la rejette. Au milieu le modèle et l'original : d'un côté un imitateur fidèle, et de l'autre un rebelle et un adversaire sacrilége. D'un côté un qui endure avec soumission, de l'autre un qui se révolte jusque sous la verge. Un juste, un pécheur pénitent, et un pécheur endurci : un juste souffre volontairement, et il mérite par ses souffrances le salut de tous les coupables : un pécheur souffre avec soumission et se convertit, et il reçoit sur la croix l'assurance du paradis : un pécheur souffre comme un rebelle, et il commence son enfer dès cette vie. Discernement terrible et diversité surprenante ! Tous deux sont en la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice ; mais, hélas ! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Voilà le spectacle qui nous doit instruire. Jetons ici les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, nous le verrons, chrétiens, dans trois fonctions remarquables. Il souffre lui-même avec patience, il couronne celui qui souffre selon son Esprit, il condamne celui qui souffre dans l'esprit contraire. Il établit la loi de souffrir, il en couronne le droit usage, il en condamne l'abus. C'est ce qu'il nous fait méditer ; parce que si nous savons entendre ces choses, nous n'avons plus rien à désirer touchant les souffrances.

[1] *Hebr.* XII, 2.
[2] *In Ps.* XXXIV, *Serm.* II, n° 1, t. IV, col. 238.

En effet, nous pouvons réduire à trois chefs ce que nous devons savoir dans cette matière importante : quelle est la loi de souffrir, de quelle sorte Jésus-Christ embrasse ceux qui s'unissent à lui parmi les souffrances, quelle vengeance il exerce sur ceux qui ne s'abaissent pas sous sa main puissante, quand il les frappe et qu'il les corrige; et le Fils de Dieu crucifié nous instruit pleinement touchant ces trois points. Il nous apprend le premier en sa divine personne, le second dans la fin heureuse du larron si saintement converti, le troisième dans la mort funeste de son compagnon infidèle. Je veux dire que comme il est notre original, il nous enseigne, en souffrant lui-même, qu'il y a nécessité de souffrir : il fait voir, dans le bon larron, de quelle bonté paternelle il use envers ceux qui souffrent comme ses enfants : enfin il nous montre, dans le mauvais, quels jugements redoutables il exerce sur ceux qui souffrent comme des rebelles. Apprenons aujourd'hui, messieurs, apprenons de ces trois patients, dont la cause est si différente, trois vérités capitales. Contemplons, dans le patient qui souffre étant juste, la nécessité de souffrir imposée à tous les coupables; apprenons du patient qui se convertit, l'utilité des souffrances portées avec soumission; voyons dans le patient endurci la marque certaine de réprobation dans ceux qui souffrent en opiniâtres : et comme ces trois vérités enferment, si je ne me trompe, toute la doctrine chrétienne touchant les souffrances, j'en ferai aussi le partage et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'était la volonté du Père céleste, que les lois des chrétiens fussent écrites premièrement en Jésus-Christ. Nous devons être formés selon l'Évangile; mais l'Évangile a été formé sur lui-même. « Il a fait, dit l'Écriture [1], avant que de « parler : » il a pratiqué premièrement ce qu'il a prescrit; si bien que sa parole est bien notre loi; mais la loi primitive; c'est sa sainte vie. Il est notre maître et notre docteur, mais il est premièrement notre modèle.

Pour entendre solidement cette vérité fondamentale, il faut remarquer avant toutes choses, que le grand mystère du christianisme, c'est qu'un Dieu a voulu ressembler aux hommes, afin d'imposer aux hommes la loi de lui ressembler. Il a voulu nous imiter dans la vérité de notre nature, afin que nous l'imitassions dans la sainteté de ses mœurs : il a pris notre chair, afin que nous prenions son esprit : enfin nous avons été son modèle dans le mystère de l'incarnation, afin qu'il soit le nôtre dans toute la suite de sa vie. « Soyons, dit saint Grégoire de « Nazianze [1], semblables à Jésus-Christ, parce « qu'il a voulu être semblable à nous : deve« nons des dieux pour l'amour de lui, parce qu'il « a voulu devenir homme pour l'amour de nous : » *Simus ut Christus, quoniam Christus quoque sicut nos : efficiamur dii propter ipsum, quoniam ipse quoque propter nos homo.* Voilà un grand jour qui se découvre pour établir la vérité que je prêche, qui est la nécessité des souffrances : mais il nous importe, messieurs, qu'elle soit établie sur des fondements inébranlables, et jamais ils ne seront tels, si nous ne les cherchons dans les Écritures.

Que dans le mystère de l'incarnation le Fils de Dieu nous ait regardés comme son modèle, je l'ai appris de saint Paul dans la divine Épître aux Hébreux. « Il a dû, dit cet apôtre des Gen« tils [2], se rendre en tout semblable à ses frè« res : » *Debuit per omnia fratribus similari;* et encore en termes plus clairs : « Parce que les « hommes, dit-il [3], étaient composés de chair et « de sang, lui aussi semblablement, *similiter*, a « voulu participer à l'un et à l'autre : » *Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit eisdem.*

Vous voyez donc manifestement que le Fils de Dieu, en venant au monde, a voulu nous regarder comme son modèle dans sa bienheureuse incarnation. Mais pourquoi cela, chrétiens, si ce n'est pour être à son tour notre original et notre exemplaire? Car comme il est naturel aux hommes de recevoir quelque impression de ce qu'ils voient, ayant trouvé parmi nous un Dieu qui a voulu nous être semblable, nous devons désormais être convaincus que nous n'avons plus à choisir un autre modèle. « Il n'a pas pris les « anges, mais il a pris la postérité d'Abraham [4], « pour plusieurs raisons, je le sais; mais celle-ci n'est pas la moins importante : « Il n'a pas pris « les anges, « parce qu'il n'a pas voulu donner un modèle aux anges : « il a pris la postérité d'A« braham, » parce qu'il a voulu servir d'exemplaire à la race de ce patriarche; non « à sa race « selon la chair, mais à la race spirituelle qui « devait suivre les vestiges de sa foi, « comme dit le même apôtre en un autre lieu [5]; c'est-à-dire, si nous l'entendons, aux enfants de la nouvelle alliance.

Par conséquent, chrétiens, nous avons en Jé-

[1] *Act.* I, 1.

[1] *Orat.* XLI, n° 8, t. I, p. 674.
[2] *Hebr.* II, 17.
[3] *Ibid.* 14.
[4] *Hebr.* II, 16.
[5] *Rom.* IV, 12.

sus-Christ une loi vivante, et une règle animée. Celui-là ne veut pas être chrétien, qui ne veut pas vivre comme Jésus-Christ. C'est pourquoi toute l'Écriture nous prêche que sa vie et ses actions sont notre exemple : jusque-là qu'il ne nous est pas permis d'imiter les saints qu'autant qu'ils ont imité Jésus-Christ ; et jamais saint Paul n'aurait osé dire avec cette liberté apostolique : « Soyez mes imitateurs, » s'il n'avait en même temps ajouté, « comme je le suis de Jésus-Christ : » *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*[1]. Et aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus nos imitateurs : » *Imitatores nostri facti estis*, « et aussi, ajoute-t-il, de Notre-Seigneur, » *et Domini*[2], afin de nous faire entendre que, quelque grand exemplaire que se propose la vie chrétienne, elle n'est pas encore digne de ce nom, jusqu'es à ce qu'elle se forme sur Jésus-Christ même.

Et ne vous persuadez pas que je vous propose en ce lieu une entreprise impossible ; car dans un original de peinture, on considère deux choses, la perfection et les traits. La copie, pour être fidèle, doit imiter tous les traits ; mais il ne faut pas espérer qu'elle en égale la perfection. Ainsi je ne vous dis pas que vous puissiez atteindre jamais à la perfection de Jésus ; il y a un degré suprême, qui est toujours réservé à la dignité d'exemplaire : mais je dis que vous le devez copier dans les mêmes traits, que vous devez pratiquer les mêmes choses ; et en voici la raison dans la conséquence des mêmes principes : c'est que nous devons suivre, autant qu'il se peut, en ressemblant au Sauveur, la règle qu'il a suivie en nous ressemblant. Il s'est rendu en tout semblable à ses frères ; ses frères doivent en tout lui être semblables. « A l'exception du péché, il a pris, » dit l'apôtre[3], toutes nos faiblesses ; » nous devons prendre par conséquent toutes ses vertus : il s'est revêtu en vérité de l'intégrité de notre chair ; et nous devons nous revêtir en vérité, autant qu'il est permis à des hommes, de la plénitude de son esprit ; « parce que, comme dit l'apôtre[4], celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, « il n'est pas des siens : » *Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus*.

Il reste maintenant que nous méditions quel est cet esprit de Jésus : mais si peu que nous consultions l'Écriture sainte, nous remarquerons aisément que l'esprit du Sauveur Jésus est un esprit vigoureux, qui se nourrit de douleurs, et qui fait ses délices des afflictions. C'est pourquoi il est appelé par le saint prophète : « Homme « de douleurs, et qui sait ce que c'est que l'infirmité : » *Virum dolorum, et scientem infirmitatem*[1]. Ne diriez-vous pas, chrétiens, que cette sagesse éternelle s'est réduite, en venant au monde, à ne savoir plus que les afflictions ? Il parle, si je ne me trompe, de cette science que l'école appelle expérimentale ; et il veut dire, si nous l'entendons, que parmi tant d'objets divers, qui s'offrent de toutes parts à nos sens, Jésus-Christ n'a rien goûté de ce qui est doux ; il n'a voulu savoir par expérience que ce qui était amer et fâcheux, les douleurs et les peines : *Virum dolorum et scientem infirmitatem ;* et c'est pour cette raison qu'il n'y a aucune partie de lui-même qui n'ait éprouvé la rigueur de quelque supplice exquis, parce qu'il voulait profiter dans cette terrible science qu'il était venu apprendre en ce monde, je veux dire, la science des infirmités : *Virum dolorum et scientem infirmitatem.*

Et certainement, âmes saintes, il est tellement véritable qu'il n'est né que pour endurer, et que c'est là tout son emploi, tout son exercice, qu'aussitôt qu'il voit arriver la fin de ses maux, il ne veut plus après cela prolonger sa vie. Je n'avance pas ceci sans raison, et il est aisé de nous en convaincre par une circonstance considérable, que saint Jean a remarquée dans sa mort, comme témoin oculaire. Cet Homme de souffrances étant à la croix tout épuisé, tout mourant, considère qu'il a enduré tout ce qui était prédit par les prophéties, à la réserve du breuvage amer qui lui était promis dans sa soif : il le demande avec un grand cri, ne voulant pas laisser perdre une seule goutte du calice de sa passion. « Jésus, voyant « que tout était accompli ; afin qu'une parole de « l'Écriture fût encore accomplie, il dit : J'ai soif : » *Sciens Jesus quia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio*[2]. Et après cette aigreur et cette amertume, dont ce Juif impitoyable arrosa sa langue ; après ce dernier outrage, dont la haine insatiable de ses ennemis voulut encore le persécuter dans son agonie ; voyant dans les décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir : C'en est fait, dit-il, « tout est « consommé, » *Consummatum est*[3] : je n'ai plus rien à faire en ce monde. Allez, Homme de douleurs, et qui êtes venu apprendre nos infirmités, il n'y a plus de souffrances dont vous ayez désormais à faire l'épreuve ; votre science est consommée, vous avez rempli jusqu'es au comble toute la mesure, vous avez fourni toute la carrière des peines ; mourez maintenant quand il vous plaira, il est temps de terminer votre vie. Et en effet,

[1] I. *Cor.* 16 ; XI, 1.
[2] I. *Thess.* I, 6.
[3] *Hebr.* IV, 15.
[4] *Rom.* VIII, 9.

[1] *Is.* LIII, 3.
[2] *Joan.* XIX, 28.
[3] *Ibid.* 30.

aussitôt, « baissant la tête, il rendit son âme : » *Et inclinato capite tradidit spiritum*[3]; mesurant la durée de sa vie mortelle à celle de ses souffrances.

Vous êtes attendris, messieurs; mais ajoutons encore comme un dernier trait, pour vous faire connaître toute l'étendue de l'ardeur qu'il a de souffrir, c'est qu'il a voulu endurer beaucoup plus que ne demandait la rédemption de notre nature, et en voici la raison. S'il s'était réduit à souffrir ce que la nécessité d'expier nos crimes exigeait de sa patience, il ne nous aurait pas donné l'idée tout entière de l'estime qu'il fait des afflictions; et nous aurions pu soupçonner qu'il les aurait regardées plutôt comme un mal nécessaire que comme un bien désirable. C'est pourquoi il ne lui suffit pas de mourir pour nous, et de payer à son Père, par ce sacrifice, ce qu'exigeait sa juste vengeance de la victime publique de tous les pécheurs; non content d'acquitter ses dettes, il songe aussi à ses délices, qui sont les souffrances; et, comme dit admirablement ce célèbre prêtre de Carthage, « Il veut se rassasier, avant « que de mourir, par le plaisir d'endurer : « *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*[1]. Ne diriez-vous pas, chrétiens, que, selon le sentiment de ce grand homme, toute la vie du Sauveur était un festin, dont tous les mets étaient des tourments; festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a trouvé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut; mais sa mort ne suffisait pas à cette avidité de douleurs, à cet appétit de souffrances : il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et ce cruel appareil de supplices presque inconnus, peines nouvelles et inouïes; afin, dit Tertullien, qu'il mourût rassasié pleinement de la volupté de souffrir : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*.

Eh bien! messieurs, la loi des souffrances vous semble-t-elle écrite sur notre modèle en des caractères assez visibles? Jetez, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, durant ces jours salutaires consacrés à la mémoire de sa passion; regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ses blessures que vous êtes nés : il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses; et la grâce qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, est coulé sur vous avec son sang de ses veines cruellement déchirées. Enfants de sang, enfants de douleur, quoi, vous pensez vous sauver parmi les délices! On se fait un certain art de délicatesse; on en affecte même plus qu'on n'en ressent.

[3] *Joan.* XIX, 30.
[1] *Tert. de Pat.* n° 3.

C'est un air de qualité de se distinguer du vulgaire, par un soin scrupuleux d'éviter la moindre incommodité : cela marque qu'on est nourri dans un esprit de grandeur. O corruption des mœurs chrétiennes! quoi, est-ce que vous prétendez au salut, sans porter imprimé sur vous le caractère du Sauveur? N'entendez-vous pas l'apôtre saint Pierre, qui vous dit qu'il « a tant souffert afin « que vous suiviez son exemple, et que vous « marchiez sur ses pas[1]? » n'entendez-vous pas saint paul qui vous prêche qu'il « faut être con- « figuré à sa mort, afin de participer à sa résur- « rection glorieuse : » *Configuratus morti ejus; si quomodo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis*[2]? Mais n'entendez-vous pas Jésus-Christ lui-même qui vous dit que, pour marcher sous ses étendards, il faut se résoudre à porter sa croix[3], comme lui-même a porté la sienne? et en voici la raison, qui nous doit convaincre si nous sommes entrés comme il faut en société avec Jésus-Christ. Ne voyez vous pas, chrétiens, que l'ardeur qu'il a de souffrir n'est pas satisfaite, s'il ne souffre dans tout son corps et dans tous ses membres? Or c'est nous qui sommes son corps et ses membres : « Nous sommes la chair de sa chair, « et les os de ses os, » comme dit l'apôtre[4]. Et c'est pourquoi le même saint Paul ne craint point de dire[5], qu'il manque quelque chose de considérable à la passion de Jésus-Christ, s'il ne souffre dans tous les membres de son corps mystique, comme il a voulu endurer dans toutes les parties du corps naturel.

Entendons, messieurs, un si grand mystère : entrons profondément dans cette pensée. Jésus-Christ souffrant nous porte en lui-même : nous sommes, si je l'ose dire, plus son corps, que son propre corps; plus ses membres, que ses propres membres. Quiconque a l'esprit de la charité et de la communication chrétienne entend bien ce que je veux dire. Ce qui se fait en son divin corps, c'est la figure réelle de ce qui se doit accomplir en nous. Ah! regardez le corps de Jésus; « depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, « il n'y a rien en lui de sain, ni d'entier[6]; » tout est meurtri, tout est déchiré, tout est couvert de marques sanglantes. Mais avant même que les bourreaux aient mis sur lui leurs mains sacriléges, voyez dans le jardin des Olives le sang qui se déborde par tous ses pores, et coule à terre à grosses gouttes : toutes les parties de son corps sont teintes de cette sueur mystérieuse. Et cela

[1] I. *Petr.* II, 21.
[2] *Philipp.* III, 10 et 11.
[3] *Luc.* XIV, 27.
[4] *Ephes.* V, 30.
[5] *Colos.* I, 24.
[6] *Is.* I, 6.

veut dire, messieurs, que l'Eglise qui est son corps, que les fidèles qui sont ses membres, doivent de toutes parts dégoutter du sang, et porter imprimé sur eux le caractère de sa croix et de ses souffrances.

Eh quoi donc, pour donner du sang à Jésus, faudra-t-il ressusciter les Néron, les Domitien, et les autres persécuteurs du nom chrétien? faudra-t-il renouveler ces édits cruels par lesquels les chrétiens étaient immolés innocents à la vengeance publique? Non, mes frères, à Dieu ne plaise, mes frères, que le monde soit si ennemi de la vérité, que de la persécuter par tant de supplices! Lorsque nous souffrons humblement les afflictions que Dieu nous envoie, c'est du sang que nous donnons au Sauveur; et notre résignation tient lieu de martyre. Ainsi, sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendait nos ancêtres, il ne faut pas craindre, messieurs, que la matière manque jamais à la patience; la nature a assez d'infirmités. Lorsque Dieu nous exerce par des maladies, ou par quelque affliction d'une autre nature, notre patience tient lieu de martyre : s'il met la main sur notre famille, en nous ôtant nos parents, nos proches, enfin ce qui nous est cher par quelque autre titre de piété; si nous lui offrons avec soumission un cœur blessé et ensanglanté par la perte qu'il a faite de ce qu'il aimait justement, c'est du sang que nous donnons au Sauveur. Et puisque nous voyons, dans les saintes Lettres, que l'amour des biens corruptibles est appelé tant de fois la chair et le sang; lorsque nous retranchons cet amour, qui ne peut être arraché que de vive force, c'est du sang que nous lui donnons.

Les médecins disent, si je ne me trompe, que les larmes et les sueurs naissent de la même matière dont le sang se forme. Je ne recherche pas curieusement si cette opinion est véritable; mais je sais que devant le Seigneur Jésus, et les larmes et les sueurs tiennent lieu de sang. J'entends par les sueurs, chrétiens, les travaux que nous subissons pour l'amour de lui; non avec une nonchalance molle et paresseuse, mais avec un courage ferme et une noble contention. Travaillons donc pour sa gloire : s'il faut faire quelque établissement pour le bien des pauvres, s'il se présente quelque occasion d'avancer son œuvre; travaillons avec un grand zèle, et tenons pour chose assurée que les sueurs que répandra un si beau travail, c'est du sang que nous lui donnons. Mais, sans sortir de nous-mêmes, quel sang est plus agréable au sauveur Jésus que celui de la pénitence? ce sang que le regret de nos crimes tire du cœur par les yeux; je veux dire le sang des larmes amères, qui est nommé si élégamment par saint Augustin [1], « le sang de nos âmes, » lorsque nous le versons devant Dieu, en pleurant sincèrement nos ingratitudes, n'est-ce pas du sang que nous lui donnons? Mais pourquoi vous marquer avec tant de soin les occasions de souffrir, qui viennent assez d'elles-mêmes? Non, mes frères, sans ressusciter les tyrans, la matière ne manquera jamais à la patience : la nature a assez d'infirmités; les affaires, assez d'embarras; le monde, assez d'injustices; la faveur, assez d'inconstances; il y a assez de bizarreries dans le jugement des hommes, et assez d'inégalité dans leur humeur contrariante : si bien que ce n'est pas seulement l'Évangile, mais encore le monde et la nature, qui nous imposent la loi des souffrances : il n'y a plus qu'à nous appliquer à en tirer tout le fruit qui se doit attendre d'un chrétien; et c'est ce qu'il faut vous montrer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Lorsque nous verrons, chrétiens, Jésus-Christ sortir du tombeau, couronné d'honneur et de gloire, la lumière d'immortalité qui rejaillira de ses plaies, et de là se répandra sur son divin corps, nous fera sensiblement reconnaître les merveilleux avantages que produit le bon usage des afflictions. Toutefois, Jésus ne veut point attendre ce jour, pour nous apprendre cette vérité par expérience; et sans sortir de sa croix, il entreprend de nous montrer, par un grand exemple, quelles sont les consolations de ceux qui souffrent avec patience. Mais comme cet exemple de consolation ne peut nous être donné en sa personne sacrée, qui doit être au contraire jusques à la mort l'exemple d'un entier abandonnement; ce que l'ordre de ses mystères ne lui permet pas de nous montrer encore en lui-même, il nous la découvre, messieurs, dans ce voleur pénitent, auquel il inspire parmi les souffrances des sentiments d'une piété toute chrétienne, qu'il couronne aussitôt de sa propre bouche, par la promesse d'une récompense éternelle : *Hodie mecum eris* [2] : « Vous serez aujourd'hui avec moi. »

Je ne m'étendrai pas, chrétiens, à vous prouver, par un long discours, que Dieu aima d'un amour particulier les âmes souffrantes. Pour ignorer cette vérité, il faudrait n'avoir aucune teinture des principes du christianisme : mais afin qu'elle vous profite en vos consciences, je tâcherai de vous faire entendre par les Écritures divines les causes de cet amour; et la première qui se présente à ma vue, c'est la contrition d'un cœur pénitent.

[1] *Serm.* CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356.
[2] *Luc.* XXIII, 43.

Il est certain, âmes saintes, qu'un cœur contrit et humilié, dans le souvenir de ses fautes, est un grand sacrifice à Dieu, et une oblation de bonne odeur, plus douce que tous les parfums. Mais ce sacrifice d'humiliation ne s'offre jamais mieux que dans les souffrances : car nous voyons par expérience qu'une âme dure et impénitente qui durant ses prospérités n'a peut-être jamais pensé à ses crimes, commence ordinairement à se réveiller, à les confesser au milieu des afflictions; et la raison en est évidente : c'est qu'il y a dans le fond de nos consciences un certain sentiment secret de la justice divine, qui nous fait connaître manifestement, dans une lumière intérieure qui nous éclaire, que sous un Dieu si bon que le nôtre l'innocence n'a rien à craindre; et qu'il lui est si naturel d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne ferait jamais de mal à personne, s'il n'y était forcé par les crimes : de sorte que le pécheur obstiné, lequel ébloui des faveurs du monde, ne pense plus à ses crimes, et parce qu'il n'y pense plus, s'imagine aussi que Dieu les oublie: *Oblitus est Deus*[1]; en même temps qu'il se sent frappé, il réveille en sa conscience ce sentiment endormi de la justice divine; et, touché de la crainte de ses jugements, il confesse avec amertume les désordres de sa vie passée.

C'est ce que fait à la croix notre voleur converti : il entend son compagnon qui blasphème, et il s'étonne avec raison que la vengeance présente ne l'ait pas encore abaissé sous la justice divine. « Quoi! dit-il, étant condamné, la rigueur « du tourment ne t'a pas encore appris à craindre « Dieu! » *Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es!*[2] Voyez comme son supplice ramène à son esprit la crainte de Dieu et la vue de ses jugements : c'est ce qui lui fait humblement confesser ses crimes. « Pour nous, con« tinue ce saint patient, si nous sommes punis « rigoureusement, nos crimes l'ont bien mérité: » *Et nos quidem digna factis recipimus*[3]. Voyez comme il s'humilie, comme il baise la main qui le frappe, comme il reconnaît et comme il adore la justice qui le châtie. C'est là l'unique moyen de la changer en miséricorde : car notre Dieu, chrétiens, qui ne se réjouit pas de la perdition des vivants, mais qui repasse sans cesse en son cœur les moyens de les convertir et de les réduire, ne nous frappe durant cette vie, qu'afin de nous abaisser sous sa main puissante par l'humiliation de la pénitence; et il est bien aise de voir que le respect que nous lui rendons, sous les premiers coups, l'empêche d'étendre son bras à la dernière vengeance. Eveillons-nous donc, mes chers frères, dès les premières atteintes de la justice divine : prosternons-nous devant Dieu, et crions de tout notre cœur : « Si nous sommes punis ri« goureusement, nos crimes l'ont bien mérité : » *Et nos quidem digna factis recipimus*. O Dieu, nous le méritons, et vous nous frappez justement : *Justus es, Domine*[1]. Mais passons encore plus loin : jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; imitons notre heureux voleur, qui s'étant considéré comme criminel, tourne ensuite un pieux regard sur l'innocent qui souffre avec lui : « Et celui-ci, dit-il, qu'a-t-il fait? » *Hic verò nihil mali gessit*[2]. Cette pensée adoucit ses maux : car pendant que le juste endure, le coupable se doit-il plaindre? C'est, mes frères, de ces deux objets que nous devons nous occuper parmi les douleurs; j'entends Jésus-Christ et nous-mêmes; notre crime et son innocence. Il a souffert comme nous souffrons; mais il s'est soumis à souffrir par un sentiment de miséricorde, au lieu que nous y sommes obligés par une loi indispensable de la justice. Pécheurs, souffrons pour l'amour du juste, pour l'amour de la miséricorde infinie qui nous sauve, qui expose son innocence à tant de rigueurs : souffrons les corrections salutaires de la justice qui nous châtie, qui nous ménage, et qui nous épargne. O le sacrifice agréable! ô l'hostie de bonne senteur! ces sentiments forceront le ciel, et les portes du paradis nous seront ouvertes : *Hodie mecum eris in paradiso*.

Mais, mes frères, les afflictions ne nous servent pas seulement pour nous faire connaître nos crimes; elles sont un feu spirituel où la vertu chrétienne est mise à l'épreuve, où elle est rendue digne des yeux de Dieu même et de la perfection du siècle futur. Que la vertu doive être éprouvée comme l'or dans la fournaise, c'est une vérité connue, et très-souvent répétée dans les saintes Lettres; mais afin d'en entendre toute l'étendue, il faut ici observer que le feu opère deux choses à l'égard de l'or : il l'éprouve et le fait connaître; s'il est véritable, il le purifie et le raffine; et c'est ce que font bien mieux les afflictions à l'égard de la vertu chrétienne. Je ne craindrai point de le dire : jusques à ce que la vertu se soit éprouvée dans l'exercice des afflictions, elle n'est jamais assurée : car comme on ne connaît point un soldat, jusques à ce qu'il ait été dans le combat, ainsi la vertu chrétienne n'étant pas pour la montre ni pour l'apparence, mais pour l'usage et pour le combat, tant qu'elle n'a pas combattu elle ne se connaît pas elle-même. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ne lui permet pas d'espérer,

[1] *Ps.* IX, 34.
[2] *Luc.* XXIII, 40.
[3] *Ibid.* 41.

[1] *Ps.* CXVIII, 137.
[2] *Luc* XXIII, 41.

jusques à ce qu'elle ait passé par l'épreuve : « La « patience produit l'épreuve, et l'épreuve, dit-il[1], « produit l'espérance; » et voici la raison solide de cette sentence apostolique. C'est que la vertu véritable attend tout de Dieu; mais elle ne peut rien attendre de Dieu, jusqu'à ce qu'elle soit telle qu'il la juge digne de lui : or elle ne peut jamais reconnaître si elle est digne de Dieu, si ce n'est par l'épreuve que Dieu nous propose; cette épreuve ce sont les souffrances : par conséquent, chrétiens, jusqu'à ce qu'elle soit éprouvée par l'affliction, son espérance est toujours douteuse; et son fondement le plus ferme, aussi bien que son espérance la plus assurée, c'est l'exercice des afflictions.

Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver? Mais au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne sujet de prétendre. O piété délicate, qui n'a jamais goûté les afflictions, piété nourrie à l'ombre et dans le repos! je t'entends discourir de la vie future; tu prétends à la couronne d'immortalité, mais tu ne dois pas renverser l'ordre de l'apôtre : « La patience produit l'é« preuve, et l'épreuve produit l'espérance. » Si donc tu espères la gloire de Dieu, viens que je te mette à l'épreuve que Dieu a proposée à ses serviteurs. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie : quoi, tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée! tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement! va, tu n'as jamais mérité le nom d'une piété chrétienne; tu n'en étais qu'un vain simulacre; tu n'étais qu'un faux or, qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset : tu n'es propre qu'à tromper les hommes par une vaine apparence; mais tu n'es pas digne de Dieu, ni de la pureté du siècle futur.

La véritable vertu chrétienne non-seulement se conserve, mais encore se raffine et se purifie dans le feu des afflictions; et si nous nous savons connaître nous-mêmes, nous comprendrons aisément combien elle a besoin d'y être épurée. Nous nous plaignons ordinairement pourquoi on nous ôte cet ami intime; pourquoi ce fils, pourquoi cet époux, qui faisait toute la douceur de notre vie : quel mal faisons-nous en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Je ne veux point entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien; parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien d'inclinations différentes qui naissent en nous de l'amour du monde : et toutes ces inclinations corrompent la pureté de notre or, je veux dire la perfection de notre vertu, par un indigne mélange. Si tu savais, ô cœur humain, combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y engages; que tu louerais la main charitable qui vient rompre violemment tes liens, en te troublant dans l'usage des biens de la terre! Il se fait en nous, en les possédant certains nœuds secrets, certains lacets invisibles, qui engagent même un cœur vertueux insensiblement dans quelque amour déréglé des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Si la vertu s'y conserve, elle perd quasi toute sa beauté par le mélange de cet alliage : il est temps de la mettre au feu, afin qu'il en fasse la séparation; et cela de quelle manière? « C'est qu'il faut, dit saint Augustin, « que cet homme apprenne en perdant ces biens, « combien il péchait en les aimant. » Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, et cette somme perdue sans ressource par une banqueroute imprévue; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenaient au fond de son âme, et combien il s'écartait de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantum hæc amando peccaverunt, perdendo senserunt*[1]. D'ailleurs il connaîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se voulait laisser convaincre par aucun discours. Dans ce débris des biens périssables, il s'attachera plus fortement aux biens éternels, qu'il commençait peut-être à trop oublier : ainsi ce petit mal guérira les grands, et ce feu des afflictions rendra sa vertu plus pure en la séparant du mélange.

Que si la vertu chrétienne se dégage et se purifie parmi les souffrances; par conséquent, âmes saintes, Dieu qui aime sur toutes choses la simplicité, et la réunion parfaite de tous nos désirs en lui seul, n'aura rien de plus agréable que la vertu ainsi éprouvée. Mais afin de le connaître par expérience, jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi; voyez comme il traite cet heureux voleur, dont je vous ai déjà proposé l'exemple. Mais plutôt voyez, avant toutes choses, à quel degré de perfection sa vertu se trouve élevée par le bon usage qu'il fait de ce moment de souffrances : quoiqu'il n'ait commencé sa conversion qu'à l'extrémité de sa vie, une grâce extraordinaire nous fait voir en lui un modèle accompli de patience et de vertu consom-

[1] *Rom.* v, 4.

[1] *S. Aug. de Civit. Dei*, lib. I, cap. X, t. VII, col. 11.

mée. Vous lui avez déjà vu confesser et adorer la justice qui le frappe, produire enfin tous les actes d'une pénitence parfaite; écoutez la suite de son histoire : ce n'est plus un pénitent qui vous va parler; c'est un saint d'une piété et d'une foi consommée. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus-Christ, contre lequel il voit tout le monde élevé avec tant de rage, il se tourne à lui, chrétiens, et il lui adresse ses vœux : « Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume : » *Domine memento mei cùm veneris in regnum tuum*[1]. Je triomphe de joie, mes frères; mon cœur est rempli de ravissement, quand je vois la foi de cet homme. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie : un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume : ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne lui représente qu'un trône : quelle foi, et quelle espérance! Lorsque nous mourons, chrétiens, nous savons que Jésus-Christ est vivant; et notre foi chancelante a peine de s'y confier. Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il met en lui son espérance : mais encore en quel temps, messieurs, et dans quelle rencontre de choses? Dans le temps que tout le monde condamne Jésus, et que même les siens l'abandonnent, lui seul est réservé, dit saint Augustin, pour le glorifier à la croix : « Sa foi a commencé de fleurir, quand la foi même des apôtres a été flétrie : » *Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit*[2]. Les disciples ont délaissé celui qu'ils savaient être l'auteur de la vie, et celui-ci reconnaît pour maître le compagnon de sa mort et de son supplice : « Digne certainement, dit saint Augustin, de tenir un grand rang parmi les martyrs, puisqu'il reste presque seul auprès de Jésus à faire l'office de ceux qui devaient être les chefs de cette armée triomphante. » Vous vous étonnez, chrétiens, de le voir tout d'un coup élevé si haut; mais c'est que, dans l'usage des afflictions, la foi et la piété font de grands progrès, quand elles se savent servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ. C'est ce qui avance en un moment notre heureux larron à une perfection si éminente; et c'est ce qui lui attire aussi de la bouche du Fils de Dieu des paroles si pleines de consolation : *Amen, dico tibi, hodie mecum eris in paradiso*[3] : « Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. » Aujourd'hui quelle promptitude! avec moi; quelle compagnie! dans le paradis; quel repos! Que je finirais volontiers sur cette aimable promesse, et sur cet exemple admirable d'humilité et de patience en ce saint voleur, de bonté et de miséricorde dans le Fils de Dieu! Mais il y a des âmes de fer, que les douceurs de la piété n'attendrissent pas; et il faut, pour les émouvoir, leur proposer le terrible exemple de la vengeance exercée sur celui qui souffre la croix avec un cœur endurci et impénitent : c'est par où je m'en vais conclure.

[1] *Luc.* XXIII, 42.
[2] *S. Aug. de Anima et ejus orig.* lib. I, n° 11, tom. X, col. 312.
[3] *Luc.* XXIII, 43.

TROISIÈME POINT.

Il est assuré, chrétiens, et peut-être vous vous souviendrez que je l'ai déjà prêché dans cette chaire, que la prospérité des impies, et cette paix qui les enfle et qui les enivre jusques à leur faire oublier la mort, est un commencement de vengeance, par laquelle Dieu les livrant à leurs passions brutales et désordonnées, leur laisse « amasser un trésor de haine, comme parle le saint apôtre[1], en ce jour d'indignation et de fureur implacable. » Mais si nous voyons, dans les saintes Lettres, que Dieu sait, quand il lui plaît, punir les impies par une félicité apparente; cette même Écriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait sentir quelquefois la pesanteur de son bras par des événements sanglants et tragiques. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab; et, sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, chrétiens, que la croix, qui nous est, si nous le voulons, un gage assuré de miséricorde, peut être tournée par notre malice en un instrument de vengeance; tant il est vrai, dit saint Augustin[2], « qu'il faut considérer, non ce que l'on souffre, mais dans quel esprit on le souffre; » et que les afflictions que Dieu nous envoie, peuvent aisément changer de nature, selon l'esprit dont on les reçoit.

Les hommes endurcis et impénitents qui souffrent sans se convertir, commencent leur enfer dès cette vie, et ils sont une vive image des horreurs de la damnation. Chrétiens, si vous voulez voir quelque affreuse représentation de ces gouffres où gémissent les esprits dévoyés, n'allez pas rechercher, n'allez pas rappeler les images ni des fournaises ardentes, ni de ces monts ensoufrés qui nourrissent dans leurs entrailles des feux immortels, qui vomissent des tourbillons d'une flamme obscure et ténébreuse, et que Tertullien appelle élégamment pour cette raison, « les cheminées de l'enfer : » *Ignis inferni fumariola*[3]. Voulez-

[1] *Rom.* II, 5.
[2] *De Civit. Dei*, lib. I, cap. VIII, t. VII, col. 8.
[3] *Tertull.* I, *Pœnit.* n° 12.

vous voir aujourd'hui une vive peinture de l'enfer, et un tableau animé d'une âme condamnee voyez un homme qui souffre, et qui ne songe point à se convertir.

En effet, le caractère propre de l'enfer, ce n'est pas seulement la peine, mais la peine sans la pénitence : car je remarque deux sortes de feux dans les Écritures divines. « Il y a un feu qui « purge, et un feu qui consume et qui dévore : » *Uniuscujusque opus probabit ignis*[1]. *Cum igne devorante*[2]. Ce dernier est appelé dans l'Évangile, « Un feu qui ne s'éteint pas; » *Ignis non extinguitur*[3]; pour le distinguer de ce feu qui s'allume pour nous épurer, et qui ne manque jamais de s'éteindre quand il a fait cet office. La peine accompagnée de la pénitence, c'est un feu qui nous purifie; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui nous dévore et qui nous consume; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi nous concluons, selon ces principes, que les flammes du purgatoire purifient les âmes; parce qu'où la peine est jointe à la pénitence, les flammes sont purgatives ou purifiantes : et au contraire que le feu d'enfer ne fait que dévorer les âmes; parce qu'au lieu de la componction de la pénitence, il ne produit que de la fureur et du désespoir.

Par conséquent, chrétiens, concluons qu'il n'y a rien sur la terre qui doive nous donner plus d'horreur, que des hommes frappés de la main de Dieu, et impénitents tout ensemble : non, il n'y a rien de plus horrible puisqu'ils portent déjà sur eux le caractère essentiel de la damnation.

Tels sont ceux dont David parloit comme d'un prodige, que Dieu avoit dissipés, et qui n'étaient pas touchés de componction : *Dissipati sunt, nec compuncti*[4] : serviteurs vraiment rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge; frappés et non corrigés; abattus et non humiliés; châtiés et non convertis. Tel était le déloyal Pharaon, qui s'endurcissait tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit dans l'Apocalypse[5], que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordaient leurs langues, et blasphémaient le Dieu du ciel, et ne faisaient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas comme des damnés, qui commencent leur enfer à la vue du monde, pour nous effrayer par leur exemple, et que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci? On leur arrache les biens de cette vie: ils se privent de ceux de la vie future, du siècle à venir : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente par leurs murmures et par leurs blasphèmes; « et il semble, dit Salvien, « que leurs crimes se multiplient avec leurs sup-« plices, la peine même de leurs péchés soit la mère « de nouveaux désordres : » *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum*[1].

Apprenez donc, ô pécheurs, qu'il ne suffit pas d'endurer beaucoup; et qu'encore que, selon la règle ordinaire, ceux qui souffrent en cette vie aient raison d'espérer du repos en l'autre; par la dureté de nos cœurs, cette règle n'est pas toujours véritable. Plusieurs sont à la croix, qui sont bien éloignés du crucifié : la croix dans les uns est une grâce; la croix dans les autres est une vengeance. De deux hommes mis en croix avec Jésus-Christ, l'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice; l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un, et a précipité jusques à l'enfer l'impénitence de l'autre. Tremblez donc parmi vos souffrances : [craignez] qu'au lieu d'éprouver maintenant un feu qui vous purge dans le temps, vous n'allumiez par votre faute un feu qui vous dévore dans l'éternité.

Et vous, ô enfants de Dieu, quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie; et ne vous persuadez pas que vous soyez confondus avec les méchants, quoique vous soyez mêlés avec eux, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, affligés des mêmes disgrâces, battus enfin des mêmes tempêtes. « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui[2], » et il sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or, et fumer la paille : « Le même mouvement, dit saint Au-« gustin[3], fait exhaler la puanteur de la boue, et « la bonne odeur des parfums; » et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir. Ainsi les mêmes afflictions qui désolent, consument les méchants, purifient les justes; et quoique l'on vous reproche, vous ne serez jamais confondus, pourvu que vous ayez le courage, la force de vous discerner.

Prenez la médecine; la main de Dieu est invisiblement étendue [pour vous la présenter : recevez-la avec joie.] « Mes frères, dit l'apôtre saint « Jacques[4], considérez comme le sujet d'une ex-

[1] I. *Cor.* III, 13.
[2] *Is.* XXXIII, 14.
[3] *Marc.* IX, 47.
[4] *Ps.* XXXIV, 16.
[5] *Apoc.* XVI, 9.

[1] *De gubernat. Dei*, lib. VI, n° 13, p. 140.
[2] II. *Timoth.* II, 19.
[3] *De Civit. Dei*, lib. I, cap. VIII, t. VII, col. 8.
[4] *Jac.* I, 2, 3, 4, 12.

« trême joie les diverses afflictions qui vous arri- « vent; sachant que l'épreuve de votre foi pro- « duit la patience : or, la patience doit être par- « faite dans ses œuvres et dans ses effets, afin « que vous soyez parfaits et accomplis en toute « manière, et qu'il ne vous manque rien... Heu- « reux celui qui souffre patiemment les tentations « et les maux de cette vie, parce que, lorsque « sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne « de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. » Si la tentation vous presse, « persévérez jusques à la fin : » *Persevera usque in finem;* » parce que la « tentation ne persévèrera pas toujours : » *Quia tentatio non perseverat usque in finem*[1]. Mais cet homme m'opprime par ses violences : *Et adhuc pusillum, et non erit peccator*[2] : « Encore « un peu de temps, et le pécheur ne sera plus. Le « médecin flatte son malade, mais ce délai est « importun : l'infirmité fait paraître long ce qui « est court : » *Infirmitas facit diu videri quod cito est*[3]. Quand un malade demande à boire, chacun se presse pour le servir; lui seul s'imagine que le temps est long. *Hodie*, « aujourd'hui, » dit le Fils de Dieu : ne crains pas, ce sera bientôt. Cette vie passera bien vite; elle s'écoulera comme un jour d'hiver où le matin et le soir se touchent de près : ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que l'ennui et l'infirmité fait paraître long; quand il sera écoulé, vous verrez alors combien il est court. O quand vous serez dans la vie future !

Mais je gémis dans la vie présente, et je suis accablé de maux. Eh bien ! abandonnez-vous à l'impatience : en serez-vous bien plus soulagé, quand vous aurez ajouté le mal du chagrin, et peut-être celui du murmure, aux autres qui vous tourmentent? Profitez du moins de votre misère, de peur que vous ne soyez du nombre de ceux auxquels saint Augustin a dit ce beau mot : « Vous « perdez l'utilité de vos souffrances : » *Perdidistis utilitatem calamitatis, et miserrimi facti estis, et pessimi permansistis*[4] : « Vous perdez « l'utilité de votre misère, vous êtes devenus « misérables, et vous êtes demeurés méchants.

[1] *S. Aug. in Joan. Tract.* XLV, n° 13, tom. III, part. II, col. 600.
[2] *Ps.* XXXVI, 10.
[3] *In Ps.* XXXVI, *serm.* I, n° 10, t. IV, col. 262.
[4] *De Civit. Dei*, lib. I, cap. XXXIII, t. VII, col. 30.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LES DEVOIRS DES ROIS.

Quelle est la source de la puissance temporelle. Sentiments d'un roi sage qui voit les peuples soumis à son empire. Combien les souverains doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu profondément gravée. Services que l'Église a droit d'attendre des princes chrétiens. Quels sont leurs devoirs, pour faire régner Jésus-Christ sur leurs peuples. Qualités et dispositions qui leur sont nécessaires pour rendre la justice et connaître la vérité.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam.

Dites à la fille de Sion : Voici ton Roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur, assis sur une ânesse : paroles du prophète Zacharie, rapportées en l'évangile de ce jour. Matth. XXI, 5.

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe; et j'ai appris de Tertullien, que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes : *Respice post te, hominem te memento*[1].

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire; et au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu. Il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste concourent à nous montrer ce Roi d'Israël monté, disent-ils, « sur une ânesse, » *sedens super asinam*. Chrétiens, qui n'en rougirait? est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? Est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne? Toutefois arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ses cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines, et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc pour admirer cette entrée, apprenons avant toutes choses à nous dépouiller de l'ambition et à mépriser les grandeurs du monde. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour, et nous avons besoin plus que jamais d'implorer le

[1] *Apolog.* n° 33.

secours d'en haut par les prières de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Jésus-Christ est roi par naissance; il est roi par droit de conquête; il est encore roi par élection. Il est roi par naissance, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils de David dans le temps : il est roi par droit de conquête; et outre cet empire universel que lui donne sa toute-puissance, il a conquis par son sang, et rassemblé par sa foi, et policé par son Évangile un peuple particulier, recueilli de tous les autres peuples du monde : enfin il est roi par élection; nous l'avons choisi par le saint baptême, et nous ratifions tous les jours un si digne choix par la profession publique du christianisme. Un si grand Roi doit régner : sans doute qu'une royauté si réelle et fondée sur tant de titres augustes, ne peut pas être sans quelque empire. Il règne en effet par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instruments de cette puissance : c'est à eux qu'appartient la gloire de faire régner Jésus-Christ; ils doivent le faire régner sur eux-mêmes, ils doivent le faire régner sur leurs peuples.

Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui ces deux vérités, je me garderai plus que jamais de rien avancer de mon propre sens. Que serait-ce qu'un particulier qui se mêlerait d'enseigner les rois? Je suis bien éloigné de cette pensée : aussi on n'entendra de ma bouche que les oracles de l'Écriture, les sages avertissements des papes, les sentences des saints évêques, dont les rois et les empereurs ont révéré la sainteté et la doctrine.

Et d'abord, pour établir mon sujet, j'ouvre l'Histoire sainte pour y lire le sacre du roi Joas [1], fils du roi Joram. Une mère dénaturée et bien éloignée de celle dont la constance infatigable n'a eu de soin ni d'application que pour rendre à un fils illustre son autorité aussi entière qu'elle lui avait été déposée, avait dépouillé ce jeune prince, et usurpé sa couronne durant son bas âge. Mais le pontife et les grands ayant fait une sainte ligue pour le rétablir dans son trône, voici mot à mot, chrétiens, ce que dit le texte sacré : *Imposuerunt ei diadema, et testimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem :* « Ils » produisirent le fils du roi devant tout le peuple : » ils mirent sur sa tête le diadème et le témoignage; » ils lui donnèrent la loi en sa main, et ils l'éta» blirent roi. » Joïada, souverain pontife, fit la cérémonie de l'onction : toute l'assistance fit des vœux pour le nouveau prince, et on fit retentir le temple du cri « Vive le roi ! » *imprecatique sunt ei, et dixerunt : Vivat rex* [1] !

Quoique tout cet appareil soit merveilleux, j'admire sur toutes choses cette belle cérémonie de mettre la loi sur la tête et la loi dans la main du nouveau monarque : car ce témoignage, que l'on met sur lui avec son diadème, n'est autre chose que la loi de Dieu, qui est un témoignage au prince pour le convaincre et le soumettre dans sa conscience; mais qui doit trouver dans ses mains une force qui exécute, se fasse craindre, et qui fléchisse les peuples par le respect de l'autorité.

Sire, je supplie Votre Majesté de se représenter aujourd'hui que Jésus-Christ Roi des rois, et Jésus-Christ souverain pontife, pour accomplir ces figures met son Évangile sur votre tête, et son Évangile en vos mains; ornement auguste et royal, digne d'un roi très-chrétien et du fils aîné de l'Église. L'Évangile sur votre tête vous donne plus d'éclat que votre couronne : l'Évangile en vos mains vous donne plus d'autorité que votre sceptre. Mais l'Évangile sur votre tête, c'est pour vous inspirer l'obéissance : l'Évangile en vos mains, c'est pour l'imprimer dans tous vos sujets. Et par là Votre Majesté voit assez, premièrement que Jésus-Christ veut régner sur vous; c'est ce que je montrerai dans mon premier point : et que par vous il veut régner sur vos peuples; mon second point le fera connaître, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

« Les rois règnent par moi, » dit la Sagesse éternelle : *Per me reges regnant* [2]; et de là nous devons conclure non-seulement que les droits de la royauté sont établis par ses lois, mais que le choix des personnes est un effet de sa providence. Et certes il ne faut pas croire que le Monarque du monde, si persuadé de sa puissance et si jaloux de son autorité, endure dans son empire qu'aucun y ait le commandement sans sa commission particulière. Par lui, tous les rois règnent; et ceux que la naissance établit, parce qu'il est le maître de la nature; et ceux qui viennent par choix, parce qu'il préside à tous les conseils; « et il n'y a sur la terre « aucune puissance qu'il n'ait or» donnée : » *Non est potestas, nisi à Deo*, dit l'oracle de l'Écriture [3].

Quand il veut faire des conquérants, il fait marcher devant eux son esprit de terreur pour effrayer les peuples qu'il leur veut soumettre : « il les prend par la main, » dit le prophète Isaïe. « Voici ce qu'a dit le Seigeur à Cyrus mon oint :

[1] II. *Par.* XXIII, 11.

[1] II. *Par.* XXIII, 11.
[2] *Prov.* VIII, 15.
[3] *Rom.* XIII, 1.

« Je tournerai devant ta face le dos des rois ennemis : je marcherai devant toi, et j'humilierai « à tes pieds toutes les grandeurs de la terre : je « romprai les barres de fer, je briserai les portes « d'airain : » *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram... dorsa regum vertam : Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam* .

Quand le temps fatal est venu qu'il a marqué dès l'éternité à la durée des empires, ou il les renverse par la force : « Je frapperai, dit-il, tout « le royaume d'Israël, je l'arracherai jusques à la « racine, je le jetterai où il me plaira, comme « un roseau que les vents emportent : » *Percutiet Dominus Deus Israel, sicut moveri solet arundo in aqua : et evellet Israel...... et ventilabit eos trans flumen* [2] : ou « il mêle dans les « conseils un esprit de vertige, qui fait errer l'É- « gypte incertaine comme un homme enivré : » *Miscuit in medio ejus spiritum vertiginis : et errare fecerunt Ægyptum... sicut errat ebrius et vomens* [3] : en sorte qu'elle s'égare, tantôt en des conseils extrêmes qui désespèrent, tantôt en des conseils lâches qui détruisent toute la force de la majesté. Et même lorsque les conseils sont modérés et vigoureux, Dieu les réduit en fumée par une conduite cachée et supérieure ; parce qu'il est « profond en pensées [4], terrible en ses conseils « par-dessus les enfants des hommes [5] ; » parce que « ses conseils étant éternels, » *Consilium Domini in æternum manet* [6], et embrassant dans leur ordre toute l'universalité des causes, « ils « dissipent avec une facilité toute-puissante les « conseils toujours incertains des nations et des « princes : » *Dominus dissipat consilia gentium, reprobat autem cogitationes populorum ; et reprobat consilia principum* [7].

C'est pourquoi un roi sage, un roi-capitaine, victorieux, intrépide, expérimenté, confesse à Dieu humblement que c'est « lui qui soumet ses « peuples sous sa puissance : » *Qui subdit populum meum sub me* [8]. Il regarde cette multitude infinie comme un abîme immense, d'où s'élèvent quelquefois des flots qui étonnent les pilotes les plus hardis ; mais comme il sait que c'est le Seigneur qui domine à la puissance de la mer, et qui adoucit ses vagues irritées ; voyant son état si calme, qu'il n'y a pas le moindre souffle qui en trouble la tranquillité : « O mon Dieu, [dit-il,] « vous êtes mon protecteur ; c'est vous qui faites « fléchir sous mes lois ce peuple innombrable : » *Protector meus, et in ipso speravi, qui subdit populum meum sub me.*

Pour établir cette puissance, qui représente la sienne, Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage une marque de divinité. C'est pourquoi le patriarche Joseph ne craint point de jurer par la tête et par le salut de Pharaon [1], comme par une chose sacrée ; et il ne croit pas outrager celui qui a dit : « Vous jurerez seulement au nom « du Seigneur [2] ; » parce qu'il a fait dans le prince une image mortelle de son immortelle autorité. « Vous êtes des dieux, dit David [3], et vous êtes « tous enfants du Très-Haut. » Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, vous mourrez comme des hommes. N'importe, vous êtes des dieux, encore que vous mouriez, et votre autorité ne meurt pas : cet esprit de royauté passe tout entier à vos successeurs, et imprime partout la même crainte, le même respect, la même vénération. L'homme meurt, il est vrai ; mais le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle.

Il est donc aisé de comprendre que de tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus imprimée, que les rois : car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si vive, si expresse, si présente ? Le prince sent en son cœur cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance de commander : il voit qu'il ne fait que mouvoir les lèvres, et aussitôt que tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre. Et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active ! Il pénètre les intrigues, les trames les plus secrètes. « Les oiseaux du ciel lui « rapportent tout [4]. » Il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une expérience, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine : *Divinatio in labiis regis* [5]. Et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchaient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que les mains et les regards de Dieu sont inévitables ! Mais quand il voit les peuples soumis, « obligés, « dit l'apôtre [6], à lui obéir non-seulement pour la « crainte, mais encore pour la conscience ; » peut-

[1] *Is.* XLV, 1, 2
[2] III. *Reg.* XIV, 15.
[3] *Is.* XIX, 14.
[4] *Ps.* XCI, 6.
[5] *Ibid.* LXV, 5.
[6] *Ibid.* XXXII, 11.
[7] *Ibid.* 10
[8] *Ibid* CXLIII, 3.

[1] *Genes.* XLII, 15.
[2] *Deut* X, 20.
[3] *Ps.* LXXXI, 6.
[4] *Eccl.* X, 20.
[5] *Prov.* XVI, 10
[6] *Rom.* XIII, 5.

il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel, à qui tous les cœurs parlent, pour qui toutes les consciences n'ont plus de secret? C'est là, c'est là sans doute que tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce que feint la flatterie, tout ce que le prince exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, lui est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son Souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze prêchant à Constantinople en présence des empereurs, les invite par ces beaux mots à réfléchir sur eux-mêmes, pour contempler la grandeur de la Majesté divine : « O monarques, respectez votre pourpre, révé« rez votre propre autorité qui est un rayon de « celle de Dieu; connaissez le grand mystère de « Dieu en vos personnes : les choses hautes sont à « lui seul; il partage avec vous les inférieures : « soyez donc les sujets de Dieu, comme vous en « êtes les images[1]. »

Tant de fortes considérations doivent presser vivement les rois de mettre l'Évangile sur leurs têtes, d'avoir toujours les yeux attachés à cette loi supérieure, de ne se permettre rien de ce que Dieu ne leur permet pas, de ne souffrir jamais que leur puissance s'égare hors des bornes de la justice chrétienne. Certes ils donneraient au Dieu vivant un trop juste sujet de reproche, si parmi tant de biens qu'il leur fait ils en allaient encore chercher dans les plaisirs qu'il leur défend, s'ils employaient contre lui la puissance qu'il leur accorde, s'ils violaient eux-mêmes les lois dont ils sont établis les exécuteurs, les protecteurs.

C'est ici le grand péril des grands de la terre, des rois chrétiens. Comme les autres hommes, ils ont à combattre leurs passions; par-dessus les autres hommes, ils ont à combattre leur propre puissance : car comme il est absolument nécessaire à l'homme d'avoir quelque chose qui le retienne, les puissances, sous qui tout fléchit, doivent elles-mêmes se servir de bornes : « Elles sont « d'autant plus obligées de se réduire sous cette « discipline sévère, qu'elles savent que le senti« ment de leur pouvoir leur persuade plus aisé« ment de s'accorder les choses qui ne sont pas « permises : » *Tantò sub majore mentis disciplinà se redigunt, quantò sibi per impatientiam potestatis suadere illicita quasi licentiùs sciunt.* C'est là, disait un grand pape[2], toute la science de la royauté; et voici dans une sentence de saint Grégoire la vérité la plus nécessaire que puisse jamais entendre un roi chrétien : « Nul ne sait user « de la puissance, que celui qui la sait contrain« dre; » celui-là sait maintenir son autorité comme il faut, qui ne souffre ni aux autres de la diminuer, ni à elle-même de s'étendre trop; qui la soutient au dehors, et qui la réprime au dedans; enfin qui, se résistant à lui-même, fait par un sentiment de justice ce qu'aucun autre ne pourrait entreprendre sans attentat : *Bene potestatem exercet, qui et retinere illam noverit et impugnare*[1]. Mais que cette épreuve est difficile! que ce combat est dangereux! qu'il est malaisé à l'homme, pendant que tout le monde lui accorde tout, de se refuser quelque chose! qu'il est malaisé à l'homme de se retenir, quand il n'a d'obstacle que de lui même! N'est-ce point peut-être le sentiment d'une épreuve si délicate, si périlleuse, qui fait dire à un grand roi pénitent : « Je « me suis répandu comme de l'eau[2]? » Cette grande puissance, semblable à l'eau, n'ayant point trouvé d'empêchement, s'est laissée aller à son poids et n'a pas pu se retenir. Vous qui arrêtez les flots de la mer, ô Dieu, donnez des bornes à cette eau coulante, par la crainte de vos jugements et par l'autorité de votre Évangile. Régnez, ô Jésus-Christ, sur tous ceux qui règnent : qu'ils vous craignent du moins, puisqu'ils n'ont que vous seul à craindre; et ravis de ne dépendre que de vous, qu'ils soient du moins toujours ravis d'en dépendre.

DEUXIÈME POINT.

Le royaume de Jésus-Christ, c'est son Église catholique; et j'entends ici par l'Église toute la société du peuple de Dieu. Jésus-Christ règne dans les États, lorsque l'Église y fleurit; et voici en peu de paroles, selon les oracles des prophètes, la grande et mémorable destinée de cette Église catholique. Elle a dû être établie malgré les rois de la terre; et dans la suite des temps elle a dû les avoir pour protecteurs. Un même psaume de David prédit en termes formels ces deux états de l'Église : *Quare fremuerunt gentes :* « Pourquoi « les peuples se sont-ils émus, et ont-ils médité « des choses vaines? Les rois de la terre se sont « assemblés, et les princes ont fait une ligue con« tre le Seigneur et contre son Christ[3]. » Ne voyez-vous pas, chrétiens, les empereurs et les rois frémissant contre l'Église naissante, qui cependant toujours humble et toujours soumise, ne défendait que sa conscience! Dieu voulait paraître tout seul dans l'établissement de son Église; car écoutez ce qu'ajoute le même Psalmiste : « Celui « qui habite au ciel se moquera d'eux, et l'Éternel « se rira de leurs entreprises : » *Qui habitat in*

[1] *Orat.* XXVII, t. I, p. 471.
[2] *S. Greg.* lib. V, *Moral.* cap. XI, t. I, col. 145.

[1] *S. Greg.* lib. XXVI, cap. XXVI, col. 833.
[2] *Ps.* XXI, 14.
[3] *Ibid.* II, 1, 2.

cœlis, irridebit eos[1]. O rois, qui voulez tout faire, il ne plait pas au Seigneur que vous ayez nulle part dans l'établissement de son grand ouvrage : Il lui plait que des pécheurs fondent son Église, et qu'ils l'emportent sur les empereurs.

Mais quand leur victoire sera bien constante, et que le monde ne doutera plus que l'Église, dans sa faiblesse n'ait été plus forte que lui avec toutes ses puissances, vous viendrez à votre tour, ô empereurs, au temps qu'il a destiné ; et on vous verra baisser humblement la tête devant les tombeaux de ces pécheurs : alors l'état de l'Église sera changé. Pendant que l'Église prenait racine par ses croix et par ses souffrances, les empereurs, disait Tertullien[2], ne pouvaient pas être chrétiens; parce que le monde, qui la tourmentait, devait les avoir à sa tête. « Mais maintenant, » dit le saint Psalmiste : *Et nunc, reges, intelligite*[3]; maintenant qu'elle est établie, et que la main de Dieu s'est assez montrée, il est temps que vous veniez, ô rois du monde : commencez à ouvrir les yeux à la vérité ; apprenez la véritable justice, qui est la justice de l'Évangile : « O vous qui jugez la « terre, servez le Seigneur en crainte : » *Servite Domino in timore*[4] : dilatez maintenant son règne. Servez le Seigneur : de quelle sorte le servirez-vous? Saint Augustin vous le va dire : « Servez-le « comme des hommes particuliers, en obéissant « à son Évangile, comme nous avons déjà dit ; « mais servez-le aussi comme rois, en faisant pour « son Église ce qu'aucuns ne peuvent faire, sinon « les rois : » *In hoc serviunt Domino reges, in quantum sunt reges, cùm ea faciunt ad serviendum illi, quæ non possunt facere nisi reges*[5]. Et quels sont ces services considérables que l'Église exige des rois comme rois? De se rendre les défenseurs de sa foi, les protecteurs de son autorité, les gardiens et les fauteurs de sa discipline.

La foi, c'est le dépôt, c'est le grand trésor, c'est le fondement de l'Église. De tous les miracles visibles que Dieu a faits pour cet empire, le plus grand, le plus mémorable, et qui nous doit attacher le plus fortement aux rois qu'il nous a donnés, c'est la pureté de leur foi. Le trône que remplit notre grand monarque est le seul de tout l'univers où, depuis la première conversion, jamais il ne s'est assis que des princes enfants de l'Église. L'attachement de nos rois pour le saint-siége apostolique semble leur avoir communiqué quelque chose de la fermeté inébranlable de cette première pierre sur laquelle l'Église est appuyée ; et c'est pourquoi un grand pape, c'est saint Grégoire, a donné dès les premiers siècles cet éloge incomparable à la couronne de France : qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières : *Quantò cæteros homines regia dignitas antecedit, tantò cæterarum gentium regna regni vestri profectò culmen excellit*[1].

Un si saint homme regardait sans doute plus encore la pureté de la foi, que la majesté du trône ; mais qu'aurait-il dit, chrétiens, s'il avait vu durant douze siècles cette suite non interrompue de rois catholiques? S'il a élevé si haut la race de Pharamond, combien aurait-il célébré la postérité de saint Louis ! et s'il en a tant écrit à Childebert, qu'aurait-il dit à Louis-Auguste?

Sire, Votre Majesté saura bien soutenir de tout son pouvoir ce sacré dépôt de la foi, le plus précieux et le plus grand qu'elle ait reçu des rois ses ancêtres : elle éteindra dans tous ses États les nouvelles partialités. Et quel serait votre bonheur, quelle serait la gloire de vos jours, si vous pouviez encore guérir toutes les blessures anciennes! Sire, après ces dons extraordinaires que Dieu vous a départis si abondamment, et pour lesquels Votre Majesté lui doit des actions de grâces immenses; elle ne doit désespérer d'aucun avantage qui soit capable de signaler la félicité de son règne : et peut-être, car qui sait les secrets de Dieu? peut-être qu'il a permis que Louis le Juste, de triomphante mémoire, se soit rendu mémorable éternellement, en renversant le parti qu'avait formé l'hérésie pour laisser à son successeur la gloire de l'étouffer tout entière par un sage tempérament de sévérité et de patience. Sire, quoi qu'il en soit, et laissant à Dieu l'avenir, nous supplions Votre Majesté qu'elle ne se lasse jamais de faire rendre aux oracles du Saint-Esprit, et aux décisions de l'Église, une obéissance non feinte; afin que toute l'Église catholique puisse dire d'un si grand roi, après saint Grégoire : « Nous devons prier sans cesse « pour notre monarque très-religieux et très-« chrétien, et pour la reine sa très-digne épouse, « qui est un miracle de douceur et de piété, et « pour son fils sérénissime notre prince, notre « espérance : » *Pro vita piissimi et christianissimi Domini nostri, et tranquillissima ejus conjuge, et mansuetissima ejus sobole semper orandum est*[2]. Et s'il vivait en nos jours, qui doute qu'il n'eût dit encore avec joie, pour la reine son auguste mère, dont le zèle ardent et infatigable aurait bien dû être consacré par les louanges d'un si grand pape! Nous devons donc

[1] *Ps* II, 4.
[2] *Apolog.* n° 21.
[3] *Ps.* II, 10.
[4] *Ibid.* 11.
[5] *Ep.* CLXXXV, n° 19, t. II, col. 651.

[1] *Ep.* lib. VI, *Ep.* VI, *ad Child. Reg.* t. II, col. 796.
[2] *Epist.* lib. IX, *Ep.* XLIX, t. II, col. 963.

prier sans relâche pour toutes ces personnes augustes, « pendant le temps desquelles, » voici un éloge admirable, « les bouches des hérétiques « sont fermées, » et leur malice, leurs nouveautés n'osent se produire : *Quorum temporibus hæreticarum ora conticescunt*[1]. Mais reprenons le fil de notre discours.

L'Église a tant travaillé pour l'autorité des rois, qu'elle a sans doute bien mérité qu'ils se rendent les protecteurs de la sienne. Ils régnaient sur les corps par la crainte, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. L'Église leur a ouvert une place plus vénérable ; elle les a fait régner dans la conscience : c'est là qu'elle les a fait asseoir dans un trône, en présence et sous les yeux de Dieu même : quelle merveilleuse dignité ! Elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leur personne sacrée, un devoir de sa religion de l'obéissance qui leur est due. C'est elle qui va arracher jusqu'au fond du cœur, non-seulement les premières pensées de rébellion, les mouvements les plus cachés de sédition, mais encore et les plaintes et les murmures ; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine, et par son exemple, qu'il en faut tout souffrir, jusques à l'injustice, par laquelle s'exerce invisiblement la justice même de Dieu.

Après des services si importants, une juste reconnaissance obligeait les princes chrétiens à maintenir l'autorité de l'Église, qui est celle de Jésus-Christ même. Non, Jésus-Christ ne règne pas, si son Église n'est autorisée : les monarques pieux l'ont bien reconnu ; et leur propre autorité, je l'ose dire, ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Église. Ils ont fait quelque chose de plus : cette puissance souveraine, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a pas jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans toutes les affaires ecclésiastiques ; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser trop, lorsqu'il promet son assistance aux prélats, qu'il les assure de son appui dans les fonctions de leur ministère : « afin, dit ce grand roi[2], que notre « puissance royale servant, comme il est conve- « nable, à ce que demande votre autorité, vous « puissiez exécuter vos décrets : » *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra autoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostra, perficere valeatis*[3].

Mais, ô sainte autorité de l'Église, frein nécessaire de la licence, et unique appui de la discipline, qu'es-tu maintenant devenue ? abandonnée par les uns et usurpée par les autres, au elle est tout entièrement abolie, ou elle est dans des mains étrangères. Mais il faudrait un trop long discours pour exposer ici toutes ses plaies. Sire, le temps en éclaircira Votre Majesté. Cette affaire est digne que Votre Majesté s'y applique : et dans la réformation générale de tous les abus de l'État, qui est due à la gloire de votre règne, que l'on attend de votre haute sagesse, l'Église et son autorité, tant de fois blessées, recevront leur soulagement de vos mains royales. Et comme cette autorité de l'Église n'est pas faite pour l'éclat d'une vaine pompe, mais pour l'établissement des bonnes mœurs et de la véritable piété, c'est ici principalement que les monarques chrétiens doivent faire régner Jésus-Christ sur les peuples qui leur obéissent ; et voici en peu de mots quels sont leurs devoirs, comme le Saint-Esprit nous les représente.

Le premier et le plus connu, c'est d'exterminer les blasphèmes. Jésus-Christ est un grand roi ; et le moindre respect que l'on doive aux rois, c'est de parler d'eux avec honneur. Un roi ne permet pas dans ses États qu'on parle irrévéremment même d'un roi étranger, même d'un roi ennemi, tant le nom de roi est vénérable partout où il se rencontre. Et quoi donc, ô Jésus-Christ, Roi des rois, souffrira-t-on qu'on vous méprise et qu'on vous blasphème, même au milieu de votre empire ! quelle serait cette indignité ! Ah ! jamais un tel reproche ne ternira la réputation de mon roi. Sire, un regard de votre face sur ces blasphémateurs et sur ces impies, afin qu'ils n'osent paraître, et qu'on voie s'accomplir en votre règne ce qu'a prédit le prophète Amos : que « la cabale des li- « bertins sera renversée : » *Auferetur factio lascivientium*[1] ; et ce mot du roi Salomon : « Un « roi sage dissipe les impies, et les voûtes des pri- « sons sont leurs demeures : » *Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem*[2] ; sans égard ni aux conditions, ni aux personnes : car il faut un châtiment rigoureux à une telle insolence.

Non-seulement les blasphèmes, mais tous les crimes publics et scandaleux doivent être le juste objet de l'indignation du prince. « Le roi, dit le « même Salomon, assis dans le trône de son ju- « gement, dissipe tout le mal par sa présence : » *Rex qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo*[3]. Voyez qu'aucun mal ne doit échapper à la justice du prince. Mais si le prince entreprend d'exterminer tous les pécheurs, la

[1] *S. Greg. loc. citat.*
[2] *Lud. Pius.*
[3] *Capit. an 823, cap.* IV, *t.* I, *p.* 634. (*Édit. Baluz.*)

[1] *Am.* VI, 7.
[2] *Prov.* XX, 26.
[3] *Ibid.* 8.

terre sera déserte et son empire désolé. Remarquez aussi, chrétiens, les paroles de Salomon : il ne veut pas que le prince prenne son glaive contre tous les crimes ; mais il n'y en a toutefois aucun qui doive demeurer impuni, parce qu'ils doivent être confondus par la présence d'un prince vertueux et innocent. Voici quelque chose de merveilleux et bien digne de la majesté des rois : leur vie chrétienne et religieuse doit être le juste supplice de tous les pécheurs scandaleux, qui sont confondus et réprimés par l'autorité de leur exemple, par leurs vertus. Qu'ils fassent donc régner Jésus-Christ par l'exemple de leur vie, qui soit une loi vivante de probité. Rien de plus grand dans les grands, que cette noble obligation de vivre mieux que les autres ; car ce qu'ils feront de bien ou de mal dans une place si haute, étant exposé à la vue de tous, sert de règle à tout leur empire. Et c'est pourquoi, dit saint Ambroise, « le prince doit bien méditer qu'il n'est pas dispensé des lois ; mais que lorsqu'il cesse de leur « obéir, il semble en dispenser tout le monde « par l'autorité de son exemple : » *Nec legibus rex solutus est, sed leges suo solvit exemplo* [1].

Enfin le dernier devoir des princes pieux et chrétiens, et le plus important de tous pour faire régner Jésus-Christ dans leurs États, c'est qu'après avoir dissipé les vices, à la manière que nous avons dite, ils doivent élever, défendre, favoriser la vertu ; et je ne puis mieux exprimer cette vérité, que par ces beaux mots de saint Grégoire dans une lettre qu'il écrit à l'empereur Maurice : c'est à Votre Majesté qu'il parle. « C'est pour « cela, lui dit-il, que la puissance souveraine « vous a été accordée d'en haut sur tous les « hommes ; afin que la vertu soit aidée, afin que « la voie du ciel soit élargie, et que l'empire ter« restre serve à l'empire du ciel : » *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur* [2].

N'avez-vous pas remarqué cette noble obligation que ce grand pape impose aux rois, d'élargir les voies du ciel ? il faut expliquer sa pensée en peu de paroles. Ce qui rend la voie du ciel si étroite, c'est que la vertu véritable est ordinairement méprisée ; car comme elle se tient toujours dans ses règles, elle n'est ni assez souple ni assez flexible pour s'accommoder aux humeurs, ni aux passions, ni aux intérêts des hommes : c'est pourquoi elle semble inutile au monde ; et le vice paraît bien plutôt, parce qu'il est plus entreprenant : car écoutez parler les hommes du monde dans le livre de la Sapience : « Le juste, « disent-ils, nous est inutile : » *Inutilis est nobis* [1] ; il n'est pas propre à notre commerce, il n'est pas commode à nos négoces : il est trop attaché à son droit chemin, pour entrer dans nos voies détournées. Comme donc il est inutile, on se résout facilement à le laisser là, et ensuite à l'opprimer ; c'est pourquoi ils disent : « Trompons le « juste, parce qu'il nous est inutile : » *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis.* Élevez-vous, puissances suprêmes ; voici un emploi digne de vous : voyez comme la vertu est contrainte de marcher dans des voies serrées ; on la méprise, on l'accable : protégez-la : tendez-lui la main, faites-vous bonneur en la cherchant ; élargissez les voies du ciel, rétablissez ce grand chemin et rendez-le plus facile : pour cela, aimez la justice : qu'aucuns ne craignent sous votre empire, sinon les méchants ; qu'aucuns n'espèrent, sinon les bons.

Ah ! chrétiens, la justice, c'est la véritable vertu des monarques ; c'est l'unique appui de la majesté : car qu'est-ce que la majesté ? Ce n'est pas une certaine prestance qui est sur le visage du prince et sur tout son extérieur ; c'est un éclat plus pénétrant, qui porte dans le fond des cœurs une crainte respectueuse : cet éclat vient de la justice, et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon. « Ce prince, dit l'Écri« ture [2], s'assit dans le trône de son père, et il « plut à tous : » *Sedit Salomon super solium... pro patre suo, et cunctis placuit.* Voilà un prince aimable, qui gagne les cœurs par sa bonne grâce. Il faut quelque chose de plus fort pour établir la majesté, et c'est la justice qui le donne ; car après ce jugement mémorable de Salomon, écoutez le texte sacré : « Tout Israël, dit l'Écriture, ap« prit que le roi avait jugé, et ils craignirent le « roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui : » *Audivit omnis Israel judicium quod judicasset rex, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo* [3]. Sa mine relevée le faisait aimer, mais sa justice le faisait craindre ; de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus sérieux et plus circonspect. C'est cet amour mêlé de crainte que la justice fait naître, et avec lui le caractère véritable de la majesté.

Donc, ô rois, dit l'Écriture, « aimez la jus« tice [4], » et sachez que c'est pour cela que vous êtes rois. Mais pour pratiquer la justice, connaissez la vérité ; et pour connaître la vérité, mettez-

[1] *Apolog. Dav.* II, cap. III, t. I, col. 710.
[2] *Epist.* lib. III, *Epist.* LXV, *ad Mauric. Aug.* t. II, col. 676.

[1] *Sap.* II, 12.
[2] I. *Paral.* XXIX, 23.
[3] III. *Reg.* III, 28.
[4] *Sap.* I, 1.

vous en état de l'apprendre. Salomon possédé d'un désir immense de rendre la justice à son peuple, fait à Dieu cette prière : « Je suis, dit-il, « ô Seigneur, un jeune prince, qui n'ai point en- « core l'expérience qui est la maîtresse des rois : » *Ego autem sum puer parvulus, ignorans egressum et introitum meum*[1]. En passant, ne croyez pas qu'il parle ainsi par faiblesse de courage : il paraissait devant ses juges avec la plus haute fermeté; et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son État qu'il était le maître. Mais quand il parle à Dieu, il ne rougit point de trembler devant une telle majesté, ni de confesser son ignorance, compagne nécessaire de l'humanité. Après quoi, le désir de rendre justice lui met cette parole en la bouche : « Donnez donc à votre ser- « viteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger « votre peuple, et discerner entre le bien et le « mal : » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum*[2]. Ce cœur docile, qu'il demande, n'est point un cœur incertain et irrésolu : car la justice est résolutive, et ensuite elle est inflexible; mais elle ne se fixe jamais qu'après qu'elle est informée, et c'est pour l'instruction qu'elle demande un cœur docile. Telle est la prière de Salomon.

Mais voyons ce que Dieu lui donne en exauçant sa prière. « Dieu donna, dit l'Écriture, à « Salomon une sagesse merveilleuse et une pru- « dence très-exacte : » *Dedit quoque Deus sapientiam Salomoni, et prudentiam multam nimis*[3]. Remarquez la sagesse et la prudence : la prudence, pour bien pénétrer les faits; la sagesse, pour posséder les règles de la justice : et pour obtenir ces deux choses, voici le mot important : « Dieu lui donna, dit l'Histoire sainte, une éten- « due de cœur comme le sable de la mer, » *latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris*[4]. Sans cette merveilleuse étendue de cœur, on ne connaît jamais la vérité; car les hommes, et particulièrement les princes, ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil, pour ainsi dire, et d'un seul endroit : chacun la trouve dans son intérêt, dans ses soupçons, dans ses passions, et la porte comme il l'entend aux oreilles du souverain. Il faut donc un cœur étendu pour recueillir la vérité de çà et de là, partout où l'on en découvre quelque vestige : et c'est pourquoi il « ajoute, « un cœur étendu comme le sable de la mer, » c'est-à-dire capable d'un détail infini, des moindres particularités, de toutes les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et assuré. Tel était le roi Salomon. Ne disons pas, chrétiens, ce que nous pensons de Louis-Auguste : et retenant en nos cœurs les louanges que nous donnons à sa conduite, faisons quelque chose qui soit plus digne de ce lieu; tournons-nous au Dieu des armées et faisons une prière pour notre roi.

[1] III. *Reg.* III, 7.
[2] *Ibid.* 9.
[3] *Ibid.* IV, 29.
[4] *Ibid.*

O Dieu, donnez à ce prince cette sagesse, cette étendue, cette docilité modeste, mais pénétrante, que désirait Salomon. Ce serait trop vous demander pour un homme, que de vous prier, ô Dieu vivant, que le roi ne fût jamais surpris; c'est le privilége de votre science de n'être pas exposé à la tromperie : mais faites que la surprise ne l'emporte pas, et que ce grand cœur ne change jamais que pour céder à la vérité. O Dieu! faites qu'il la cherche : ô Dieu! faites qu'il la trouve : car, pourvu qu'il sache la vérité, vous lui avez fait le cœur si droit que nous ne craignons rien pour la justice.

Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excédant ses forces dont il est chargé[1]. Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, et qui passe la destinée des rois vos prédécesseurs : soyez fidèle à Dieu, et ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux choses qui se couvent : portez la gloire de votre nom et celle du nom français à une telle hauteur, qu'il n'y ait plus rien à vous souhaiter que la félicité [éternelle].

QUATRIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LA JUSTICE.

Origine de la justice parmi les hommes. Devoirs communs qu'elle impose à tous : devoirs particuliers qu'elle prescrit à ceux qui ont en main l'autorité publique. Désordres presque universels que l'intérêt propre cause dans le monde. Soins et précautions que les hommes et surtout les grands sont obligés de prendre pour bien connaître la vérité. Charité et condescendance que nous devons avoir les uns pour les autres. Clémence que les princes doivent faire paraître dans l'exercice de la justice et dans le soulagement de la misère.

Exulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem : ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator.

Réjouissez-vous, ô Jérusalem : votre Roi juste et sauveur vient à vous. Zach. IX, 9.

La prophétie que j'ai récitée se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des âmes dans la ville de Jérusalem. Le pro-

[1] III. *Reg.* XII, 4.

phète, pour célébrer dignement le triomphe de ce Roi de gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste, et qu'il est sauveur; c'est-à-dire, qu'il unit ensemble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales, ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté.

Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif en l'honneur de ce Roi juste et sauveur, je me sens invité, messieurs, à vous parler en ce jour de ce puissant appui des choses humaines, je veux dire la justice; et de vous la faire voir comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence.

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paraît le plus profitable; mais je ne puis vous dissimuler qu'il m'étonne par son importance, et m'accable presque de son poids : car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes, dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme en particulier les principales obligations des personnes les plus importantes. Et, messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération, quel respect et quelle crainte on doit non-seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, sire, votre présence, qui devrait m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice, et qu'elle est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose, vos sujets ne connaîtraient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendaient de parler devant leur monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que si j'étais dans une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferais beaucoup davantage en faisant des panégyriques, qu'en proposant des instructions : mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix tout entière au Saint-Esprit qui m'ouvre la bouche, j'exposerai aujourd'hui non point mes pensées, mais ses préceptes, avec cette secrète satisfaction, qu'en récitant ses divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai pas de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice, en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop longtemps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout-puissant m'appelle; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Quand je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police, la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières : elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres; elle renferme chacun dans ses limites; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises. Et ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires, puisque en effet elle affermit non-seulement celui des princes sur leurs sujets, mais encore celui de la raison sur les passions, et celui de Dieu sur la raison même : *Justitia firmatur solium*[1].

Faisons paraître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette chaire évangélique et divine, où Jésus-Christ, qui est appelé par le prophète Joël « le « Docteur de la justice, » enseigne les maximes à tout le monde : *Dedit vobis Doctorem justitiæ*[2].

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paraître seule : aussi la verrez-vous dans son trône servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres, la constance, la prudence, et la bonté.

La justice doit être attachée aux règles; autrement elle est inégale dans sa conduite : elle doit connaître le vrai et le faux, dans les faits qu'on lui expose; autrement elle est aveugle dans son application : enfin elle doit se relâcher quelquefois, et donner quelque lieu à l'indulgence; autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les règles; la prudence l'éclaire dans les faits; la bonté lui fait supporter les misères et les faiblesses : ainsi la première la soutient, la seconde l'applique, la troisième la tempère; toutes trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Si je voulais remonter jusques au principe, il faudrait vous dire, messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand

[1] *Prov.* XVI, 12.
[2] *Joel.* II, 23.

parmi les hommes; sans quoi nous ne pourrions soutenir le nom et la dignité de la justice. C'est là que j'aurais à vous exposer avec le grave Tertullien, que « la divine bonté ayant fait tant de « créatures, la justice divine les a ordonnées et « rangées chacune en sa place : » *Bonitas operata est mundum, justitia modulata est.... Omnia ut bonitas concepit, ita justitia distinxit*[1]. C'est donc elle qui ayant partagé proportionnément ces vastes espaces du monde, y a aussi assigné le lieu convenable aux astres, à la terre, aux éléments, pour s'y reposer ou pour s'y mouvoir, suivant qu'il est ordonné par la loi de l'univers, c'est-à-dire, par la sage volonté de Dieu : c'est cette même justice qui a aussi donné à la créature raisonnable ses lois particulières dont les unes sont naturelles, et les autres, que nous appelons positives, sont faites, ou pour confirmer, ou pour expliquer, ou enfin pour perfectionner les lumières de la nature.

Là il me serait aisé de vous faire voir que Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier par une justice éternelle; et que c'est cette attache immuable qu'il a à ses propres lois, qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité, qui se soutient de soi-même au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature muable. Ensuite nous verrions, messieurs, comme la justice découle sur nous de cette source céleste, pour faire en nos âmes l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance; et de là nous conclurions que nous devons imiter, par un amour ferme et inviolable de l'équité et des lois, cette constance uniforme de la justice divine. D'où il s'ensuit que tout homme juste doit être constant; mais que ceux-là le doivent être plus que tous les autres, qui sont les juges du monde; et qui, étant pour cette raison appelés dans l'Écriture les dieux de la terre, doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier être, dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté.

Mais comme je me propose de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations, pour vous dire, chrétiens, que la justice étant définie, comme tout le monde sait, « une volonté cons- « tante et perpétuelle de donner à chacun ce qui « lui appartient, » *constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi*[2], il est aisé de connaître que l'homme juste doit être ferme, puisque même la fermeté est comprise dans la définition de la justice.

[1] *Adversus Marcion.* lib. II, n° 12.
[2] *Instit.* lib. I, tit. I

Et certainement, chrétiens, comme par le nom de vertus nous prétendons désigner non quelque acte passager, ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire, une habitude formée, il est aisé de juger que quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu jusqu'à ce qu'elle se soit affermie constamment dans notre cœur, et qu'elle ait pris, pour ainsi parler, tout à fait racine. Mais outre cette fermeté que doit tirer la justice du génie commun de la vertu, elle y est encore obligée par son caractère particulier : à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous, qui demande pour se soutenir, un esprit ferme et vigoureux, qui ne puisse être ébranlé par la complaisance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre faiblesse humaine, et une résolution arrêtée de ne s'écarter jamais des maximes justement posées. Or il est clair que, pour soutenir cette égalité, il faut quelque chose de ferme; autrement on déclinera tantôt à droite et tantôt à gauche : on regardera les visages contre le précepte de la loi[1]; c'est-à-dire, qu'on opprimera le faible qui est sans défense, et qu'on ne craindra d'entreprendre que contre celui qui a du crédit.

En effet, il est remarquable que si l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on fait même justement devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances que contre ceux qui lui déplaisent; si un bon droit lui paraît toujours embrouillé jusqu'à ce que le riche parle; si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut jamais se faire entendre, et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun : c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé; l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien, même ce qu'il fait selon les règles : elle a honte de ne lui servir que de prétexte; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, sans acception de personne, la justice qu'il refuse à l'un convaincue d'une manifeste partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé les jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la définition de la justice; c'est pour l'opposer davantage à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes; il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommoda aux affaires : tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de justice est un esprit de

[1] *Levit.* XIX, 15.

fermeté, parce que, pour devenir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois, c'est-à-dire, dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal, malgré le changement des affaires.

Concluons donc, chrétiens, que la justice doit être ferme et inébranlable : mais pour descendre au détail de ses obligations, disons que le genre humain étant partagé en deux conditions différentes, je veux dire entre les personnes publiques et les personnes particulières, c'est le devoir commun des uns et des autres de garder inviolablement la justice; mais que ceux qui ont en main, ou le tout, ou quelque partie de l'autorité publique, ont cela de plus, qu'ils sont obligés d'être fermes, non-seulement à la garder, mais encore à la protéger et à la rendre.

Qui pourrait maintenant vous dire de quelle sorte et par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de la justice, tente la pudeur, affaiblit sa force, et corrompt enfin sa pureté? Ce n'est pas un ouvrage fort pénible, que de connaître et de condamner les injustices des autres; nous les voyons détestées par une clameur universelle : mais se détacher de soi-même, pour juger droitement de ses actions, c'est là véritablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, chrétiens, non ce point appuyé hors de la terre, que demandait ce grand géomètre *, pour la remuer hors de son centre; mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres, et arrêter dans notre cœur tant de mouvements irréguliers que l'intérêt y fait naître? Quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies! Mais, hélas! où trouverons-nous ce point de détachement, pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes, et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé? La nature ne le donne pas, nous n'écoutons pas la grâce : c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie, que l'Évangile confirme cette loi si naturelle et si divine tout ensemble : « Ne faites point à autrui ce que vous ne « voulez pas qui vous soit fait [1]. » Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain : celui-là, ébloui de sa fortune, ne peut se résoudre à descendre de sa superbe hauteur, pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi parler ici de la grandeur? chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se distingue des autres.

* Archimède de Syracuse

[1] *Tob.* IV, 16. *Luc.* VI, 31.

Je parle premièrement à tous les hommes, et je leur dis à tous de la part de Dieu : O hommes, quels que vous soyez, et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans le grand partage qu'il a fait du monde, soit que sa providence vous ait laissés dans le repos d'une vie privée, soit que vous tirant du pair elle ait mis sur vos épaules, avec de grandes charges, de grands périls et de grands comptes à rendre; puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres, et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : *Si vere utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum* [1] : « Si c'est véritablement que vous parlez de la jus« tice, jugez donc droitement, ô enfants des hom« mes. » Permettez-moi, chrétiens, de paraphraser ces paroles, sans me départir toutefois du sens littéral, et de vous dire avec David : O hommes, vous avez toujours à la bouche l'équité et la justice; dans vos affaires, dans vos assemblées, dans vos entretiens, on entend partout retentir ce nom sacré; et si peu qu'on vous blesse dans vos intérêts, vous ne cesserez d'appeler la justice à votre secours : mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous parlez de la sorte, si vous regardez la justice comme l'unique asile de la vie humaine, et que vous croyiez avoir raison de recourir, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous donc vous-mêmes équitablement, et ne vous laissez pas aveugler par votre intérêt; contenez-vous dans les limites qui vous sont données, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car en effet, chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique, que de crier à l'injustice, et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous touche, pendant que nous ne craignons pas d'attenter hautement sur le droit d'autrui; comme si ces lois que nous implorons ne servaient qu'à nous protéger, et non pas à nous instruire de nos obligations envers les autres; et que la justice n'eût été donnée que comme un rempart pour nous couvrir, et non comme une borne posée pour nous arrêter, et comme une barrière pour nous renfermer dans nos devoirs réciproques.

Fuyons un si grand excès; gardons-nous bien d'introduire dans ce commerce des choses humaines cet abus tant réprouvé par les saintes Lettres, qui est la perte infaillible du droit et de la justice : deux mesures, deux balances, deux poids inégaux; une grande mesure pour exiger ce qui nous est dû, une petite mesure pour rendre ce que nous devons : car, comme dit le pro-

[1] *Ps.* LVII, 1.

phète, « c'est une chose abominable devant le « Seigneur [1]. » Servons-nous de cette mesure commune qui enferme le prochain avec nous dans la même règle de justice; je veux dire, « faisons, « chrétiens, comme nous voulons qu'on nous fasse: « c'est la loi et les prophètes [2]. » Gardons l'égalité envers tous, et que le pauvre soit assuré par son bon droit, autant que le riche par son crédit, et le grand par sa puissance : gardons-la en toutes choses, et embrassons par un soin égal tout ce que la justice ordonne.

Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passant cet abus commun d'acquitter fidèlement certaines sortes de dettes, et d'oublier tout à fait les autres. Au lieu de savoir connaître ce que doit fournir notre source, et ensuite de dispenser sagement ses eaux par tous les canaux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordre toutes d'un côté, et on laisse le reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées; et comme si ses lois étaient les plus saintes et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle, non point pour ne tromper pas, car, au contraire, on ne rougit pas de prendre tous les jours des avantages frauduleux, mais du moins pour payer exactement; pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers qui seuls soutiennent depuis si longtemps cet éclat que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu contre votre luxe : ou bien, si l'on est soigneux de conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre vanité on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis; amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodements déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice quand on leur laisse après sa mort les débris d'une maison ruinée, et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! Je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain : vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, dieu du monde et de la cour, le plus ancien, le plus décrié, et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde : on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? qui ne fait pas gloire de s'en défier? mais tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes piéges? « Parcourez, dit le prophète Jérémie, toutes les « rues de Jérusalem, considérez attentivement, « et cherchez dans toutes ses places, si vous trou« verez un homme droit et de bonne foi. S'il y en « a quelqu'un qui jure par moi, en disant : Vive « le Seigneur! il se servira faussement de ce ser« ment même: » *Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem fidem.... Quod si etiam, Vivit Dominus, dixerint, et hoc falso jurabunt* [1]. On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt : la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son crédit, mais qui ne gêne point la conscience, quand il s'agit d'un coup de partie. Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre; on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux : « Comme si le parjure, « disait Salvien, n'était plus un genre de crime, « mais une façon de parler : *Perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis* [2]. Au reste, on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois; on s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir : on trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts différents, que la justice repoussée par un si grand concours et par cet enchaînement d'intérêts contraires, si je puis parler de la sorte, « est contrainte de se retirer, comme « dit le prophète Isaïe : la vérité tombe par terre, « et ne peut plus percer de si grands obstacles, « ni trouver aucune place parmi les hommes : » *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longe stetit; quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi* [3].

Dans cette corruption presque universelle, que l'intérêt a faite dans le monde, si ceux que Dieu a mis dans les grandes places n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée, et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice, ouvrage digne du grand génie du monarque qui nous honore de

[1] *Prov.* XX, 23.
[2] *Matth.* VII, 17.

[1] *Jerem.* V, 1, 2.
[2] *Salv.* lib. IV, *de Guber. Dei*, n° 14, p. 87.
[3] *Is.* LIX, 14.

son audience, puisses-tu être aussi heureusement accomplie, que tu as été sagement entreprise! Il n'y a rien, messieurs, de plus nécessaire au monde, que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice : car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre, que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ses bornes, se met si fort à l'étroit, qu'à peine se peut-il aider; et il ne faut pas s'étonner s'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire, assez souvent les plus efficaces.

Car qui ne sait, chrétiens, que les hommes pleins d'intérêts et de passions, veulent qu'on entre dans leurs sentiments? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, chrétiens, avec sa froide et impuissante régularité? Il n'est ni assez souple, ni assez flexible pour ménager la faveur des hommes : il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, et qui est entièrement inutile. En effet écoutez, messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la Sapience : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis* [1] : « Trompons, disent-ils, l'homme juste : » remarquez cette raison; « parce qu'il nous est « inutile : « il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi, comme vous voyez, à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser; ensuite à le laisser périr, sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure.

Levez-vous, puissance du monde; voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main; faites-vous honneur, c'est trop peu dire, déchargez votre âme, et délivrez votre conscience en la protégeant : la vertu a toujours assez d'affaires pour se maintenir au dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. « C'est pour cela, « dit le grand pape saint Grégoire, que la puis- « sance a été donnée à nos maîtres, afin que ceux « qui veulent le bien soient aidés, et que les « voies du ciel soient dilatées : » *Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat* [1]. Ainsi leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice : car il est vrai que c'est la trahir, que de travailler faiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras; mais après qu'ils ont essuyé une légère tempête, que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi, il faut résister à l'iniquité avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Écriture donne au roi Salomon au commencement de son règne; elle dit ces mots : « Salomon s'assit dans le trône « du Seigneur, en la place de David son père, et « il plut à tous : » *Sedit Salomon super solium Domini, pro David patre suo, et cunctis placuit* [2]. Remarquons ici en passant, messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion, mais par laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon : il s'assit donc dit l'Écriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David son père, et il plut à tous : c'est la première peinture que nous fait le Saint-Esprit de ce grand prince. Mais après qu'il eut commencé de gouverner ses affaires, et qu'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde avec grande connaissance, la même Écriture relève son style, et parle de lui en ces termes : « Tout « Israël entendit que le roi jugeait droitement, « et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse

[1] *Sap.* II, 12

[1] *Epist.* LXV, *ad Mauric. Aug.* t. II, p. 676.
[2] I. *Par.* XXIX, 23.

« de Dieu était en lui pour rendre justice : » *Audivit itaque omnis Israel judicium quod rex judicasset, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium* [1]. Sa mine haute et relevée le faisait aimer; sa justice le fait craindre de cette crainte de respect, qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiraient sous sa protection, et les méchants appréhendaient son bras et ses yeux, qu'ils voyaient si éclairés et si appliqués tout ensemble à connaître la vérité. La sagesse de Dieu était en lui, et l'amour qu'il avait pour la justice lui faisait trouver les moyens de la bien connaître : c'est la seconde qualité que la justice demande; et j'ai promis aussi de la traiter dans ma deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la Genèse qu'il parla en cette sorte : « Le cri contre l'iniquité de Sodome et de Gomorrhe s'est augmenté, et leurs crimes se sont aggravés jusqu'à l'excès. Je descendrai et je verrai s'ils ont fait selon la clameur qui est venue contre eux jusqu'à moi; on si leurs œuvres sont contraires, afin que je le sache au vrai : » *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, et peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam et videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint; an non est ita, ut sciam* [2]. Saint Isidore de Damiette, et après lui le grand pape saint Grégoire, ont fait cette belle observation sur ces paroles [3] : Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non-seulement découvre tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoie dès l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles : toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les hommes de s'instruire par eux-mêmes de la vérité, et de n'en croire ni les rapports, ni même la clameur publique, cette sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : « Je descendrai et je verrai; » afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances; puisque celui qui sait tout fait une si soigneuse perquisition, et vient en personne pour voir. C'est, messieurs, en cette sorte que le Très-Haut se rabaisse pour nous enseigner; et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement en disant : « Le cri est venu à moi, » il leur montre que leur oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive à tout; mais en ajoutant après : « Je descendrai et je verrai, » il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter; mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

Ajoutons s'il vous plait, messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente; il faut chercher de soi-même et aller au-devant de la vérité, si nous voulons la connaître et la découvrir : car les hommes, et surtout les grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni de droit fil, ni d'un seul endroit; il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent, pour monter à cette hauteur où ils sont placés : mais plutôt il faut qu'ils descendent, pour la chercher ellemême. C'est pourquoi le Seigneur a dit : Je descendrai et je verrai; c'est-à-dire, qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon de ce haut faite où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnaître les choses de plus près et recueillir deçà et delà les traces dispersées de la vérité : et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon, qu'il avait le cœur étendu comme le sable de la mer : *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris* [1]; c'est-à-dire, qu'il était capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de peser les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit, et éviter les surprises.

Il est certain, chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences, et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David, pénétré de cette pensée et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir son fils et son successeur, et parmi plusieurs graves avertissements il lui donne celui-ci très-considérable : « Prenez garde, lui dit-il, mon fils, que vous entendiez tout ce que vous faites, et de quel côté vous vous tournerez : » *Ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris* [2]. De même que s'il eût dit : Mon fils, que nul ne soit si osé que de vouloir tourner votre esprit, ni vous donner

[1] III. *Reg* III, 28.
[2] *Gen*. XVIII, 20, 21.
[3] *S. Isidor. Epist.* lib. I, *Ep.* CCCX. *S. Greg. Moral.* lib. XIX, cap. XXV, t. I, col. 628.

[1] III. *Reg* IV, 29.
[2] *Ibid*. II, 3.

des impressions contraires à la vérité; entendez distinctement tout ce que vous faites, et connaissez tous les ressorts de la grande machine que vous conduisez : « afin, dit-il, que le Seigneur « soit avec vous, et confirme toutes ses promesses « touchant la félicité de votre règne : » *Ut confirmet Dominus universos sermones suos* [1].

C'est ce que dit le sage David au roi Salomon son successeur; et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune prince profite de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément que cette haute élévation où il se voyait, avec ce malheur attaché, que, dans cette multitude infinie qu'il voyait s'empresser autour de lui, il n'y en avait presque aucun qui ne pût avoir quelque intérêt de le surprendre. Il vit donc combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance; et il vit aussi que la défiance jetait l'esprit dans l'incertitude, et fermait d'une autre manière la porte à la vérité. Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également grands, il connut qu'il n'y avoit rien de plus nécessaire que de se jeter humblement entre les bras de celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop, et il fit à Dieu cette prière : « Sei- « gneur Dieu, vous avez fait régner votre ser- « viteur en la place de David mon père; et moi « je suis un petit enfant, qui ne sais ni par où il « faut commencer ni par où il faut sortir des « affaires : » *Ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum* [2]. Ne croyez pas, chrétiens, qu'il parlât ainsi par faiblesse : il parloit et il agissait dans ses conseils avec la plus haute fermeté; et il avait déjà fait sentir aux plus grands de son État qu'il était le maître. Mais tout sage et tout absolu qu'il était, il voyoit qu'en la présence de Dieu, toute cette force n'était que faiblesse, et que toute cette sagesse n'était qu'une enfance : *Ego autem sum puer parvulus;* et il n'attend que du Saint-Esprit l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche : « Vous donnerez, ô Dieu, à « votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse « juger votre peuple, et discerner entre le bien et « le mal : car autrement qui pourrait conduire « cette multitude infinie? » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum : quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum* [3]?

Vous voyez bien, chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité, et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice; c'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile : par où nous devons entendre non un cœur incertain et irrésolu; car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive : c'est donc qu'il considérait que c'est un vice de l'esprit humain, non-seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations; et que ce n'est pas toujours la faiblesse du génie, mais souvent même sa force qui fait que l'homme s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans vouloir jamais revenir. *Non recipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus* [1] : « L'insensé ne reçoit point « les paroles de prudence, si vous ne lui parlez « selon ce qu'il a dans le cœur. » De là vient que, regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent souvent les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile : c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité; mais qu'il lui cède toujours en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente.

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques, qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile : c'est une des principales parties de la félicité du monde; et l'Ecclésiastique l'avait bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Heureux celui qui « a trouvé un ami fidèle, et qui raconte son droit « à une oreille attentive! » *Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti* [2]! Ce grand homme a joint ensemble dans ce seul verset deux des plus sensibles consolations de la vie humaine : l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle à qui l'on puisse demander un bon conseil; l'autre, de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons : « L'oreille qui « écoute et l'œil qui voit, c'est le Seigneur qui « les a faits : » *Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque* [3]. Il n'y a rien de plus doux ni de plus efficace pour gagner les cœurs; et les personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quelqu'un; mais il semble que la justice voulant les récompenser de cette importune nécessité où

[1] III. *Reg.* III, 4.
[2] *Ibid.* 7.
[3] *Ibid.* 9.

[1] *Prov.* XVIII, 2.
[2] *Eccl.* XXV, 12.
[3] *Prov.* XX, 12.

elle les engage, leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également : qui est celui de prêter l'oreille avec patience, et de peser sérieusement toutes les raisons d'un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être par entendu.

Mais après avoir exposé de quelle importance il est que les personnes publiques recherchent la vérité, avec quelle force et de quelle voix ne faudrait-il pas nous élever contre ceux qui entreprendraient de l'obscurcir par leurs faux rapports? Qu'attentez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre? Quoi! vous voulez ôter la lumière au monde, et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre! Vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres; et, non contents de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles importantes : vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince! Ah! songez qu'elles sont sacrées et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses d'une jalousie cachée. Infecter les oreilles du prince, est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques, et que de voler les trésors publics; car le vrai trésor d'un État, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Prenez donc garde, messieurs, comme vous parlez, surtout dans la cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obscures ne se perdent pas en l'air : » *Sermo obscurus in vacuum non ibit* [1]. Chacun écoute, et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot, qui donne tant à penser par son obscurité affectée, peut avoir des suites terribles; et il n'y a rien de plus criminel que de vouloir couvrir de nuages le siége de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

TROISIÈME POINT.

Ce serait ici, chrétiens, qu'il faudrait vous faire voir que la justice n'est pas toujours inflexible, ni ne montre pas toujours son visage austère, [qu'elle] doit être exercée avec quelque tempérament, et qu'elle-même devient inique et insupportable, quand elle use de tous ses droits : *Summum jus, summa injuria* [2]. La droite raison, qui est sa guide, lui prescrit de se relâcher quelquefois; et il me serait aisé de vous faire voir que la bonté, qui modère sa rigueur extrême, est une de ses parties principales : mais, comme le temps me presse, je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine, et je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, chrétiens, il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes : or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts; autrement, notre nature ayant tant de faible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudrait et que tout le monde rompît avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde : par conséquent la même justice qui nous fait entrer en société, nous oblige, en faveur de cette union, à nous supporter en beaucoup de choses [1]. Comme la faiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'apôtre : « Supportez-« vous mutuellement en charité [2], et portez le « fardeau les uns des autres : » *Alter alterius onera portate* [3]; et cette charité et facilité, qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

Ceux qui sont dans les hautes places, et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique, ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi : au contraire, et il le faut dire, leur propre élévation leur impose cette obligation nécessaire de donner bien moins que les autres à leurs ressentiments et à leurs humeurs; et dans ce faîte où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du genre humain, les faiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

L'histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence; et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que recevaient les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis : *Audivimus quod reges domus Israel clementes sint* [4] : « Les « rois de la maison d'Israël ont la réputation « d'être cléments. » Au seul nom de clémence, le

[1] *Sap.* I, 11.
[2] *Terent. Heautontimorum act.* IV, *scen.* IV.

[1] *Eph.* IV, 2.
[2] *Coloss.* III, 15.
[3] *Gal.* VI, 2.
[4] III. *Reg.* XX, 31.

genre humain semble respirer plus à son aise; et je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : *In hilaritate vultus regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus*, dit le sage Salomon [1]; c'est-à-dire : « La sérénité du visage du « prince, c'est la vie de ses sujets, et sa clémence « est semblable à la pluie du soir. « A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes, qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour, et rafraîchir la terre que l'ardeur du soleil avait desséchée. Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter, que, comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente au contraire l'état où nous tombons par nos fautes; puisque c'est là en effet que le jour décline, et que la raison n'éclaire plus? Selon cette explication, la rosée du matin, ce serait la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir serait le pardon accordé aux fautes; et ainsi Salomon nous ferait entendre, que, pour réjouir la terre, et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui manquent, pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.

J'ai dit quelquefois, messieurs, et en certaines rencontres : car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner, sans se rendre complice des abus et des scandales publics, et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par les circonstances particulières? Ainsi ne nous mêlons point ici de faire des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence; mais contentons-nous de remarquer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déraciner une coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume, et sacrifie à un faux honneur tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées, peut-on être chrétien et ne pas louer hautement l'invincible fermeté du prince que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté; qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même, qui change tout, n'est pas capable d'affaiblir les résolutions [2]? Je ne puis presque plus retenir mon cœur; et si je ne songeais où je suis, je me laisserais épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines, et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre. Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se plus ménager. En de telles occasions, où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une faiblesse; mais, dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quelquefois il oublie, et quelquefois il néglige; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de semblables sujets que Théodose le Grand se tenait obligé, dit saint Ambroise, quand on le priait de pardonner : cet empereur, tant de fois victorieux, et illustre par ses conquêtes, non moins que par sa piété, jugeait avec Salomon, « qu'il était plus beau et plus glorieux de sur- « monter sa colère, que de prendre des villes et « de défaire des armées [1]; et c'est alors, dit le « même Père, qu'il était plus porté à la clémence, « quand il se sentait ému par un plus vif ressenti- « ment : » *Beneficium se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cum rogaretur ignoscere; et tunc propior erat veniæ, cum fuisset commotio major iracundiæ* [2].

Que si les personnes publiques, contre lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes, à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressentiments : la justice chrétienne le demande d'eux, et ne donne point de bornes à leur indulgence. « Par- « donne, dit le Fils de Dieu [3], je ne dis pas jusqu'à « sept fois, mais jusqu'à septante-sept fois; » c'est-à-dire, pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour : c'est là que les vengeances sont infinies; et quand on ne les pousserait pas par ressentiment, on se sentirait obligé de le faire par politique : on croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop, quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre, sur la fin de ce discours, cette maxime anti-chrétienne, que je pourrais peut-être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes frères, notre grande affaire, c'est de savoir nous concilier la

[1] *Prov.* XVI, 15.
[2] Bossuet a ici en vue l'édit de Louis XIV contre les duels, donné au mois d'août 1679. *(Édit. de Deforis.)*

[1] *Prov.* XVI, 32.
[2] *Orat. de obit. Theod.* n° 13, t. II, col. 1201.
[3] *Matth.* XVIII, 22.

miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère, que nous avons trop mérîtée : et comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême, si nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons donc, chrétiens; apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chrétienne; et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce : car, si c'est peut-être une grâce à l'égard des hommes, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis, par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes, et qui, non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement.

Telle est la première obligation de cette justice tempérée par la bonté: c'est de supporter les faiblesses, et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande : c'est d'épargner la misère : je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation, que d'exiger une dette; et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avait bien compris cette vérité, lorsque ayant été envoyé par le roi Artaxerxès pour être gouverneur du peuple juif, il se mit à considérer non-seulement quels étaient les droits de sa charge, mais encore quelles étaient les forces du peuple : « il vit que les capitaines « généraux, qui l'avaient précédé dans cet em« ploi, avaient trop foulé ce pauvre peuple : » *Duces gravaverunt populum;* « mais surtout, « comme il est assez ordinaire, que leurs ministres « insolents l'avaient entièrement épuisé : » *Sed et ministri eorum depresserunt populum*[1]. Voyant donc ce peuple qui n'en pouvait plus, il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager; et bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avaient fait les généraux ses prédécesseurs, il crut qu'il devait remettre, comme porte le texte sacré[2], beaucoup des droits qui lui étaient dus légitimement : et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-vous « de moi en bien, à proportion des grands avan« tages que j'ai causés à ce peuple : » *Memento mei, Deus meus, in bonum, secundum omnia quæ feci populo huic*[1]. C'est l'unique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance, c'est la gloire solide et véritable que nous pouvons porter hautement jusque devant ses autels : et ce Dieu si délicat et si jaloux, qui défend à toute chair de se glorifier devant sa face[2], a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage; et croyons que les princes qui ont le cœur grand, sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles; mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très-resserré; en ce que, si grand qu'il soit, il ne peut pas faire beaucoup d'heureux, et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal, et infiniment difficile de faire beaucoup de bien : car comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé, chrétiens, de leur donner un grand cours, et de leur faire une ouverture large et spacieuse; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des bienfaits soit si tôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup d'espérances, qui ne laissent pas néanmoins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnaître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre à ne pas tout exiger des grands de la terre. Les rois mêmes ne peuvent pas faire tout le bien qu'ils veulent : il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Mais nous, qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, chrétiens, mettons plus haut notre confiance. « En Dieu seul est la bonté véritable : » *Nemo bonus, nisi unus Deus*[3]. En lui seul abonde le bien; lui seul le peut et le veut répandre sans bornes; et s'il retient quelquefois le cours de sa munifi-

[1] II. *Esdr.* v, 14, 15.
[2] *Ibid.* 10, 18.

[1] II. *Esdr.* v, 19.
[2] I. *Cor.* I, 29.
[3] *Marc.* x, 18.

cence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon : ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à des épreuves dignes de lui; nous n'estimons que les biens du monde; nous n'admirons que les grandeurs de la fortune; et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfants est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres mêmes, ni les couronnes, soient les plus illustres présents du ciel : car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles : voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présents indifféremment à ses ennemis et à ses amis : regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles : voyez que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis en la place du grand Constantin, d'où il menace si impunément les restes de la chrétienté, qu'il a si cruellement ravagée. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, chrétiens, à ne lui demander rien de mortel : demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfants de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfants. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses; c'est ravilir la majesté, que de demander au Très-Grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité qu'il veut nous donner; et nous soupirons encore après des biens périssables! Non, mes frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre; ne lui demandons rien moins que lui-même : nous éprouverons qu'il est bon autant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, sire, qui êtes sur la terre l'image vivante de cette Majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté, afin que l'univers admire en votre personne sacrée un roi juste et un roi sauveur, à l'exemple de Jésus-Christ : un roi juste qui rétablisse les lois; un roi sauveur qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à Votre Majesté, avec la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

PREMIER SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Trois sortes d'ennemis auxquels le pécheur a mérité d'être livré par son crime. Jésus laissé à lui-même, abandonné à la malice des Juifs, accablé de tout le poids de la justice de son Père, pour nous délivrer de ces trois sortes d'ennemis. Honte et douleur, suites naturelles de chaque péché, et causes de son agonie : avec quelle violence il éprouve ces deux sentiments. Tout l'usage de sa puissance, même naturelle, suspendu, pour laisser à ses ennemis plus de liberté de le faire souffrir. Combien inconcevable la douleur, l'oppression et l'angoisse que son âme endure sous la main de Dieu qui le frappe.

Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.

Dieu a mis en lui seul l'iniquité de nous tous. Is. LIII, 6.

Il n'appartient qu'à Dieu de nous parler de ses grandeurs; il n'appartient qu'à Dieu de nous parler aussi de ses bassesses. Pour parler des grandeurs de Dieu, nous ne pouvons jamais avoir des conceptions assez hautes; pour parler de ses humiliations, nous n'oserions jamais en avoir des pensées assez basses : et dans l'une et dans l'autre de ces deux choses, il faut que Dieu nous prescrive jusqu'où nous devons porter la hardiesse de nos expressions. C'est en suivant cette règle, que je considère aujourd'hui le divin Jésus comme chargé et convaincu de plus de crimes que les plus grands criminels du monde. Le prophète Isaïe l'a dit dans mon texte; et c'est pourquoi, parlant du Sauveur, « Nous l'avons vu, dit-il, « comme un lépreux : » *Et nos putavimus eum quasi leprosum*[1]; c'est-à-dire, non-seulement comme un homme tout couvert de plaies, mais encore comme un homme tout couvert de crimes dont la lèpre était la figure. O salut et divin lépreux! ô juste et innocent accablé de crimes! je vous regarderai dans tout ce discours courbé et humilié sous ce poids honteux, dont vous n'avez été déchargé, qu'en portant la peine qui leur était due.

C'est sur vous, ô croix salutaire, arbre autrefois infâme, et maintenant adorable, c'est sur vous qu'il a payé toute cette dette; c'est vous qui portez le prix de notre salut; c'est vous qui nous donnez le vrai fruit de la vie. O croix! aujourd'hui l'objet de toute l'Église, que ne puis-je vous imprimer dans tous les cœurs! remplissez-moi de grandes idées des humiliations de Jésus; et afin que je puisse mieux prêcher ses ignominies, souffrez auparavant que je les adore, en me prosternant devant vous et disant : *O crux!*

[1] *Is.* LIII, 4.

La plus douce consolation d'un homme de bien affligé, c'est la pensée de son innocence ; et parmi les maux qui l'accablent, au milieu des méchants qui le persécutent, sa conscience lui est un asile. C'est, mes frères, ce sentiment qui soutenait la constance des saints martyrs ; et dans ces tourments inouïs qu'une fureur ingénieuse inventait contre eux, quand ils méditaient en eux-mêmes qu'ils souffraient comme chrétiens, c'est-à-dire, comme saints et comme innocents, ce doux souvenir charmait leurs douleurs, et répandait dans leurs cœurs et sur leurs visages une sainte et divine joie.

Jésus, l'innocent Jésus, n'a pas joui de cette douceur dans sa passion ; et ce qui a été donné à tant de martyrs, a manqué au Roi des martyrs. Il est mort, il est mort, et on lui a, pour ainsi dire, peu à peu arraché sa vie avec des violences incroyables ; et parmi tant de honte et tant de tourments il ne lui est pas permis de se plaindre, ni même de penser en sa conscience qu'on le traite avec injustice. Il est vrai qu'il est innocent à l'égard des hommes ; mais que lui sert de le reconnaître, puisque son Père, d'où il espérait sa consolation, le regarde lui-même comme un criminel? c'est Dieu-même qui a mis sur Jésus-Christ seul les iniquités de tous les hommes. Le voilà, cet innocent, cet Agneau sans tache, devenu tout à coup ce bouc d'abomination, chargé des crimes, des impiétés, des blasphèmes de tous les hommes. Ce n'est plus ce Jésus qui disait autrefois si assurément : « Qui de vous me reprendra de péché[1] ? » il n'ose plus parler de son innocence : il est tout honteux devant son Père : il se plaint d'être abandonné ; mais au milieu de ces plaintes, il est contraint de confesser que cet abandonnement est très-équitable.

Vous me délaissez, ô mon Dieu ! eh ! mes péchés l'ont bien mérité : *Longe a salute mea verba delictorum meorum*[2]. C'est en vain que je vous prie de me regarder ; les crimes dont je suis chargé ne permettent pas que vous m'épargniez : *Longe a salute mea*. Frappez, frappez sur ce criminel ; punissez mes péchés, c'est-à-dire, les péchés des hommes, qui sont véritablement devenus les miens. Ne croyez pas, mes frères, que ce soit ici une vaine idée : non, le mystère de notre salut n'est pas une fiction ; le délaissement de Jésus-Christ n'est pas une invention agréable : cet abandonnement est effectif ; et si vous voulez être convaincus qu'il est traité véritablement comme un criminel, prêtez seulement l'oreille au récit de sa passion douloureuse.

[1] *Joan.* VIII, 46.
[2] *Ps.* XXI, 1.

Le pécheur a mérité par son crime d'être livré aux mains de trois sortes d'ennemis : le premier ennemi, c'est lui-même ; son premier bourreau, c'est sa conscience. « Il est nécessaire, dit saint « Augustin, que le pécheur soit tourmenté, en « se servant à lui-même de bourreau : » *Torqueatur necesse est, sibi seipso tormento*[1]. Ce n'est pas assez de lui-même : il faut, en second lieu, chrétiens, que les autres créatures soient employées pour venger l'injure de leur Créateur. Mais le comble de sa misère c'est que Dieu arme contre lui sa main vengeresse, et brise une âme criminelle sous le poids intolérable de sa vengeance. O Jésus ! ô Jésus ! Jésus que je n'oserais plus nommer innocent, puisque je vous vois chargé de plus de crimes que les plus grands malfaiteurs, on vous va traiter selon vos mérites. Au jardin des Olives, votre Père vous abandonne à vous-même : vous y êtes tout seul, mais c'est assez pour votre supplice ; je vous y vois suer sang et eau. De ce triste jardin, où vous vous êtes si bien tourmenté vous-même, vous tomberez dans les mains des Juifs, qui soulèveront contre vous toute la nature. Enfin vous serez attaché en croix, où Dieu, vous montrant sa face irritée, viendra lui-même contre vous avec toutes les terreurs de sa justice, et fera passer sur vous tous ses flots. Baissez, baissez la tête : vous avez voulu être caution, vous avez pris sur vous nos iniquités ; vous en porterez tout le poids ; vous payerez tout du long la dette, sans remise, sans miséricorde.

Il le veut bien, il n'est que trop juste ; mais, hélas ! de son chef il ne devait rien ; mais, hélas ! c'est pour vous, c'est pour moi qu'il paye. Joignons-nous ensemble, mes frères, et faisons quelque chose à la décharge de ce pleige[2] innocent et charitable. Eh ! nous n'avons rien à donner, nous sommes entièrement insolvables ; c'est lui seul qui doit tout porter sur ses épaules. Et du moins donnons-lui des larmes, et donnons-lui du moins des soupirs, et laissons-nous du moins attendrir par une charité si bienfaisante. Vous en allez entendre l'histoire ; et plût à Dieu, mes frères, qu'elle soit interrompue par nos larmes qu'elle soit entrecoupée par nos sanglots !

PREMIER POINT.

Mes frères, la première peine d'un homme pécheur, c'est d'être livré à lui-même ; et certainement il est bien juste. Le péché, dit saint Augustin[3], traîne son supplice avec lui ; quiconque le commet, s'en punit le premier lui-même : té-

[1] *In Psal.* XXXVI. *Serm.* II, n° 10, t. IV, col. 270.
[2] Vieux terme de pratique, qui signifie *celui qui sert de caution.*
[3] *Enarr. in Psal.* XLV, n° 3, t. IV, col. 40.

moin ce ver qui ne meurt jamais, témoin ces troubles, ces inquiétudes d'une conscience agitée. Tout cela suffit pour nous faire entendre que le pécheur est lui-même son supplice; et si nous ne sentons pas cette peine durant le cours de cette vie, Dieu nous la fera sentir un jour dans toute son étendue. Mais ne nous arrêtons pas aujourd'hui à toutes ces propositions générales; et faisons-en l'application à l'état de Jésus souffrant.

Enfin, le temps étant arrivé auquel il devait paraître comme criminel, Dieu commence à lui faire sentir le poids des péchés, par la peine qu'il se fait lui-même. Durant tout le cours de sa vie, il parle de sa passion avec joie, il désire continuellement cette heure dernière; c'est ce qu'il appelle son heure[1] par excellence, comme celle qui est la fin de sa mission, et qu'il attend par conséquent avec plus d'ardeur. Mais il ne faut pas, chrétiens, que son esprit soit toujours tranquille : c'est une secrète dispensation de la Providence divine, qu'il aille à la mort avec tremblement, parce qu'il y doit aller comme un criminel, parce qu'il doit s'affliger, se troubler lui-même. C'est pourquoi, sentant approcher ce temps, « Maintenant, dit-il, mon âme est troublée : » *Nunc anima mea turbata est*[2]; c'est-à-dire, jusqu'à cette heure elle n'avait encore senti aucun trouble; maintenant que je dois paraître comme criminel, il est temps qu'elle soit troublée. Aussi est-il troublé sans mesure par quatre passions différentes : par l'ennui, par la crainte, par la tristesse, et par la langueur : *Cœpit tædere, et pavere, et contristari, et mœstus esse*[3].

L'ennui jette l'âme dans un certain chagrin qui fait que la vie est insupportable, et que tous les moments en sont à charge; la crainte ébranle l'âme jusqu'aux fondements, par l'image de mille tourments qui la menacent; la tristesse la couvre d'un nuage épais qui fait que tout lui semble une mort; et enfin cette langueur, cette défaillance, c'est une espèce d'accablement, et comme un abattement de toutes les forces. Voilà l'état du Sauveur des âmes allant au jardin des Olives, tel qu'il est représenté dans son Évangile. Ah! qu'il commence bien à faire sa peine! Mais en effet ce n'est encore ici qu'un commencement : et avant que de passer outre dans le récit de son histoire, pour vous faire vivement comprendre combien ce supplice est terrible, il nous faut répondre en un mot à une fausse imagination de quelques-uns, qui se persuadent que la constance inébranlable du Fils de Dieu, soutenue par cette force divine, a empêché que ses passions n'aient violemment agité son âme.

Une comparaison de l'Écriture éclaircira cette objection, qui est presque dans l'esprit de tout le monde. Elle compare souvent la douleur à une mer agitée : et en effet, la douleur a ses eaux amères, qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme; elle a ses vagues impétueuses, qu'elle pousse avec violence; elle s'élève par ondes, ainsi que la mer; et lorsqu'on la croit apaisée, elle s'irrite souvent avec une nouvelle furie. Ainsi la douleur ressemble à la mer, et le prophète dit expressément de celle du Fils de Dieu dans sa passion : *Magna est sicut mare contritio tua*[1] : « Ah! votre douleur est comme une mer. » Comme donc sa douleur ressemble à la mer, il est en son pouvoir, chrétiens, de réprimer la douleur en la même sorte que je lis dans son évangile qu'il a autrefois dompté les eaux. Quelquefois la tempête s'étant élevée, il a commandé aux eaux et aux vents, « et il se faisait, dit l'é« vangéliste, une grande tranquillité : » *Facta est tranquillitas magna*[2]. Mais d'autres fois il en a usé d'une autre manière, et plus noble et plus glorieuse : il a lâché la bride aux tempêtes, et il a permis aux vents d'agiter les ondes, et de pousser, s'ils pouvaient, les flots jusqu'au ciel. Cependant il marchait dessus avec une merveilleuse assurance[3], et foulait aux pieds les flots irrités.

C'est en cette sorte, messieurs, que Jésus traite la douleur dans sa passion : il pouvait commander aux flots, et ils se seraient apaisés; il pouvait d'un seul mot calmer la douleur, et laisser son âme sans trouble; mais il ne lui a pas plu de le faire. Lui, qui est la sagesse éternelle, qui dispose et fait toutes choses selon le temps ordonné, se voyant arrivé au temps des douleurs, a bien voulu leur lâcher la bride, et les laisser agir dans toute leur force. Il a marché dessus, il est vrai, avec une contenance assurée; mais cependant les flots étaient soulevés; toute son âme en était troublée, et elle sentait jusqu'au vif, jusqu'à la dernière délicatesse, si je puis parler de la sorte, tout le poids de l'ennui, toutes les secousses de la crainte, tout l'accablement de la tristesse. Ne croyez donc pas, chrétiens, que la constance que nous adorons dans le Fils de Dieu, ait rien diminué de ses douleurs : il les a toutes surmontées, mais il les a toutes ressenties; il a bu jusqu'à la lie tout le calice de sa passion, il n'en a pas laissé perdre une seule goutte : non-seulement il l'a bu, mais il en a

[1] *Joan.* XIII, 1.
[2] *Ibid.* XII, 27.
[3] *Matth.* XXVI, 37. *Marc.* XIV, 33

[1] *Tren.* II, 13.
[2] *Marc.* IV, 39.
[3] *Matth.* XIV, 25.

senti, il en a goûté, il en a savouré goutte à goutte toute l'amertume. De là cette crainte et cet ennui, de là cet abattement et cette langueur qui le pressent si violemment, qu'il est contraint de dire à ses apôtres : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, ne me quittez pas : » *Sustinete hic, et vigilate mecum*[1]. Vous reconnaissez, chrétiens, que c'est le discours d'un homme accablé d'ennui : et d'où lui vient cet accablement? C'est le poids de nos péchés qui le presse, et qui à peine lui permet de respirer.

Et en effet, chrétiens, laissons les raisonnements et les paroles étudiées, et appliquons nos esprits sérieusement sur cet étrange spectacle que le prophète nous représente. « Nous avons « tous erré comme des brebis ; chacun s'est égaré « en sa voie, et le Seigneur a mis en lui seul l'iniquité de nous tous[2]. » Représentez-vous ce divin Sauveur sur lequel tombent tout à coup les iniquités de toute la terre ; d'un côté, les trahisons et les perfidies ; de l'autre, les impuretés et les adultères ; de l'autre, les impiétés et les sacriléges, les imprécations et les blasphèmes ; enfin, tout ce qu'il y a de corruption dans une nature aussi dépravée que la nôtre. Amas épouvantable! tout cela vient inonder sur Jésus-Christ : de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit que des torrents de péchés qui viennent fondre sur sa personne : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me*[3]. Un homme à la chute de plusieurs torrents : ils le poussent, ils le renversent, ils l'accablent. *Conturbaverunt me*. Le voilà prosterné et abattu, gémissant sous ce poids honteux, n'osant seulement regarder le ciel ; tant sa tête est chargée et appesantie par la multitude de ses crimes, c'est-à-dire, des nôtres, qui sont véritablement devenus les siens.

Pécheur superbe et opiniâtre, regarde Jésus-Christ en cette posture : parce que tu marches la tête levée, Jésus-Christ a la face contre terre ; parce que tu secoues le joug de la discipline et que tu trouves la charge du péché légère, voilà Jésus-Christ accablé sous sa pesanteur ; parce que tu te réjouis en péchant, voilà Jésus-Christ que le péché met dans l'agonie : *Et Factus in agonia prolixius orabat*[4]. Il faut considérer, chrétiens, ce que c'est que cette agonie ; et afin de le bien comprendre, en insistant toujours aux mêmes principes, disons que chaque péché attire deux choses, la honte et la douleur, qui en sont comme les suites naturelles. La honte lui est due, parce qu'il s'est élevé déraisonnablement ; la douleur lui est due, parce qu'il s'est plu où il ne fallait pas ; et voici l'innocent Jésus, qui, transportant en lui nos péchés, a pris aussi ces deux sentiments dans toute leur véhémence, et c'est la cause de son agonie.

La honte en premier lieu vient couvrir sa face, la honte l'abat contre terre ; mais ce qui est le plus remarquable, la honte le rend tremblant devant son Père. Il ne lui parle plus avec cette douce familiarité, avec cette confiance d'un Fils unique qui s'assure sur la bonté de son Père. Père, père, « s'il est possible : » et qu'y a-t-il d'impossible à Dieu? *Si possibile est*[1]. Eh bien! Père, tout vous est possible, si vous voulez. Si vous voulez : et peut-il ne pas vouloir ce que lui demande un Fils si chéri? Toutefois écoutez la suite : « Détournez de moi ce calice ; et toutefois « faites, mon Père, non ma volonté, mais la « vôtre. » O Jésus! ô Jésus! est-ce là le langage d'un Fils bien-aimé? et vous disiez autrefois si assurément : « Mon Père, tout ce qui est à vous « est à moi, tout ce qui est à moi, est à vous[2] : » et lorsque vous priiez autrefois, vous commenciez par l'action de grâces : « O Père! je vous « remercie de ce que vous m'avez écouté ; et je « le savais bien que votre bonté paternelle m'écoute toujours[3]. » Pourquoi parlez-vous d'une autre manière? pourquoi entends-je ces tristes paroles : « Non ma volonté, mais la vôtre? » Depuis quand cette opposition entre la volonté du Père et du Fils?

Ne voyez-vous pas qu'il parle en tremblant, comme chargé des péchés des hommes? La honte des crimes dont il est couvert combat cette liberté filiale. Quelle gêne! quelle contrainte à ce Fils unique! *Factus in agonia prolixius orabat* : « Étant en agonie, il priait longtemps. » Autrefois un mot suffisait pour être assuré de tout emporter ; il disait en un mot : « Père, je le veux : » *Volo, Pater*[4]. Il a été un temps qu'il pouvait hardiment parler de la sorte ; maintenant que le Fils unique est couvert et enveloppé sous le pécheur, il n'ose plus en user si librement : il prie, et il prie avec tremblement ; il prie, et priant longtemps, il boit tout seul à longs traits toute la honte d'un long refus. Taisez-vous, taisez-vous, caution des pécheurs ; il n'y a plus que la mort pour vous.

La seconde cause de son agonie, c'est la douleur qu'il ressent des péchés qu'il porte ; douleur si haute et si accablante, qu'elle passe infiniment l'imagination. Nous ne sentons pas, pécheurs misérables et endormis dans nos crimes ; hélas!

[1] *Matth.* XXVI, 38.
[2] *Is.* LIII, 6.
[3] *Ps.* XVII, 5.
[4] *Luc.* XXII, 43.

[1] *Matth.* XXVI, 39.
[2] *Joan.* XVII, 10.
[3] *Ibid.* XI, 41, 42.
[4] *Ibid.* XVII, 24.

nous ne sentons pas combien le péché est amer. Pour vous en former quelque idée, sans sortir de l'histoire de la passion, regardez le torrent de larmes amères qui se débordent impétueusement par les yeux de Pierre[1], pour un seul crime d'infidélité. Et Jésus est couvert de tous les crimes, et du crime même de Pierre, et du crime même du traître Judas, et du crime même du lâche Pilate, et du crime même de tout ce peuple qui se rend coupable du déicide, en criant furieusement : « Qu'on le crucifie[2] ! » O Jésus! chargé de tous les péchés, dussiez-vous vous fondre en eau tout entier, vous n'avez pas assez de larmes pour fournir ce qu'il en faut à tant de crimes.

La douleur du cœur y supplée, et c'est pourquoi elle s'augmente jusqu'à l'infini. Il regrette tous nos péchés, comme s'il les avait commis lui-même; parce qu'il en est chargé devant son Père; il les compte et les regrette tous en particulier, parce qu'il n'y en a aucun qui n'ait sa malice particulière; il les regrette autant qu'ils le méritent, parce qu'il en doit faire le payement, et un payement rigoureux; or, la douleur fait partie de ce payement : nulle consolation dans cette douleur, parce que la consolation l'eût diminuée, et elle était due tout entière. Jugez, jugez de l'accablement. Ah! disait autrefois David : « Mes péchés m'ont saisi de toutes parts; « le nombre s'en est accru par-dessus les cheveux de ma tête, et mon cœur m'a abandonné : » *Comprehenderunt me iniquitates meæ, multiplicatæ sunt super capillos capitis mei, et cor meum dereliquit me*[3]. Que dirai-je donc maintenant de vous, ô cœur du divin Jésus, accablé par l'infinité de nos péchés? Pauvre cœur, où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent?

Je ne crains point de vous assurer qu'il y avait assez de douleur pour lui donner le coup de la mort. « Mon âme est triste jusqu'à en mourir[4] : » et il a voulu nous le faire entendre par une marque bien évidente. Cette sueur étrange et inouïe, qui depuis la tête jusqu'aux pieds a fait ruisseler par tout son corps des torrents de sang, n'est-ce pas pour nous en convaincre? Je ne recherche point de cause naturelle de cette sueur; elle est divine et miraculeuse, et la nature ne peut pas faire un effet semblable : mais le Fils de Dieu l'a permise, afin que nous fussions convaincus que, sans le secours d'aucun autre instrument, la seule douleur de nos crimes suffisait pour verser son sang, pour épuiser sans ressource les forces du corps, en renverser l'économie, et rompre enfin tous les liens qui retiennent l'âme. Il serait donc mort, chrétiens, il serait mort très-certainement par le seul effort de cette douleur, si une puissance divine ne l'eût soutenu, pour le réserver à d'autres supplices : mais ne devant point aller jusqu'à la mort, il est allé du moins jusqu'à l'agonie : *Factus in agonia.*

Et quelle a été cette agonie, différente infiniment de celle que nous voyons dans les autres hommes? Là une âme, qui fait effort pour n'être point séparée du corps, en est arrachée par violence; et ici l'âme, prête à en sortir, y est retenue par autorité. L'âme combat dans les moribonds, pour ne point quitter cette chair qu'elle aime : la mort ayant déjà gagné les extrémités, l'âme se retire au dedans; poussée de toutes parts, elle se retranche enfin dans le cœur; et là elle se soutient, elle se défend, elle lutte contre la mort, qui la chasse enfin par un dernier coup. Et voici qu'au contraire dans notre Sauveur, l'harmonie du corps étant troublée, tout l'ordre déconcerté, toute la vigueur relâchée jusqu'à perdre des fleuves de sang, l'âme est arrêtée par un ordre exprès et par une force supérieure. Vivez donc, ô pauvre Jesus! vivez pour d'autres tourments qui vous attendent : réservez quelque chose aux Juifs qui s'avancent, et au traître Judas qui est à leur tête. C'est assez d'avoir montré aux pécheurs, que le péché suffisait tout seul pour vous donner le coup de la mort.

L'eussiez-vous cru, pécheur, eussiez-vous cru que votre péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Si nous ne voyions défaillir le divin Jésus qu'entre les mains de ses bourreaux, nous n'accuserions de sa mort que ses supplices : maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a que nos péchés pour persécuteurs, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide; pleurons, gémissons, battons nos poitrines, tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis, ayant en nous-mêmes, au dedans de nos cœurs, une cause de mort si certaine? Le péché suffisait pour la mort d'un Dieu; et comment pourraient subsister des hommes mortels, ayant ce poison dans les entrailles? Non, non, nous ne vivons plus que par miracle : cette même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'âme du Sauveur, c'est la même qui retient la nôtre par une semblable merveille; mais avec cette différence, qu'elle nous conserve la vie pour nous épargner des tourments; et qu'elle ne la soutient en notre Sauveur, que pour lui faire éprouver de nouveaux

[1] *Matth.* XXVI, 75.
[2] *Ibid.* XXVII, 23.
[3] *Ps.* XXXIX, 16, 17.
[4] *Matth.* XXVI, 38.

supplices, que je vais vous représenter dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il est écrit dans le livre de la Sagesse [1], que toutes les créatures s'élèveront avec Dieu contre les pécheurs; et c'est le second fléau dont il menace ses ennemis. Notre saint, notre charitable, notre miséricordieux criminel a déjà essuyé la première peine : il s'est déjà tourmenté lui-même; le voici au second degré de la vengeance divine, et il va être persécuté par un concours presque universel de toutes les créatures : où vous remarquerez, s'il vous plaît, messieurs, que mon intention n'est pas de vous dire que toutes les créatures en particulier aient été employées contre Jésus-Christ : ce n'est pas ainsi qu'il le faut entendre; mais voici quelle est ma pensée. Je prétends considérer en Jésus-Christ un abandonnement général à toute sorte d'insultes, si cruelles et si outrageuses qu'elles puissent être, de quelque côté qu'elles puissent venir, fût-ce des mains les plus misérables.

Pour concevoir une forte idée de ce second genre de supplice, qui a été une source de maux infinis, il faut poser avant toutes choses, que Jésus considérant en lui-même qu'il est juste que le pécheur s'étant séparé de Dieu, qui est son appui, tombe dans la dernière faiblesse, au moment qu'il a été résolu qu'il se mettrait en la place de tous les pécheurs, a suspendu volontairement et a retiré en lui-même tout l'usage de sa puissance. C'est pourquoi les Juifs s'approchant pour se saisir de sa personne, il leur dit cette mémorable parole : « Vous venez à moi comme à un voleur : « j'étais tous les jours dans le temple, et vous ne « m'avez pas arrêté; mais c'est que voici votre « heure et la puissance des ténèbres [2]. » Il veut dire, ô Juifs, si vous l'entendez, que vous ne pouviez pas l'arrêter alors, parce qu'il se servait de sa puissance : maintenant qu'elle n'agit plus, la puissance opposée n'a plus rien qui la borne, qui la contraigne. Voilà Jésus livré et abandonné à quiconque voudra l'outrager : *Nunc est hora vestra, et potestas tenebrarum*. Cette suspension étonnante de la puissance du Fils de Dieu ne resserre pas seulement sa puissance extraordinaire et divine, elle enchaîne la puissance même naturelle, et elle en suspend tout l'usage jusqu'au point que vous allez voir.

Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté toutes ces puissances, tout cela est ôté au Fils de Dieu; tout est lié, jusqu'à sa langue : il ne répond pas quand on l'accuse; il ne murmure pas quand on le frappe; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la faiblesse opprimée, par où elle tâche d'attendrir les cœurs, et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force, Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences on n'entend point de murmures; mais « on n'entend « pas seulement sa voix : » *Non aperuit os suum* [1] : bien plus, il ne se permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh! un ver de terre que l'on foule aux pieds, fait encore quelque effort pour se retirer; et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'éluder le coup par le moindre mouvement : *Faciem meam non averti* [2].

Que fait-il donc dans sa passion? le voici en un mot dans l'Écriture : *Tradebat autem judicanti se injuste* : « Il se livrait, il s'abandonnait « à celui qui le jugeait injustement : » et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter : *Tradebat autem* [3]; il se donne à eux, pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules : on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu : Hérode et toute sa cour se moque de lui, et on le renvoie comme un fou; il avoue tout par son silence : on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même : cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille : on lui arrache les cheveux et la barbe; il ne dit mot, il ne souffle pas; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs; il faut lui mettre une couronne d'épines : *Tradebat autem judicanti se injuste*; il la reçoit : et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou : apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs; mettez, voilà les épaules : donne, donne ta main, Roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre; la voilà, fai-

[1] *Sap.* V, 21.
[2] *Luc.* XXII, 52, 53.

[1] *Is.* LIII, 7.
[2] *Is.* L, 6.
[3] I. *Pet.* II, 23.

tes-en ce que vous voudrez. Ah! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné; donne encore ta main, qu'on la cloue; tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats; revenez cent fois à la charge; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; insultez à sa misère jusque sur la croix; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem;* il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Eh bien! chrétiens, avez-vous bien considéré cette peinture épouvantable? cet amas terrible de maux inouis, que je vous ai mis tout ensemble devant les yeux, suffit-il pas pour vous émouvoir? Quoi, je vois encore vos yeux secs! quoi, je n'entends point encore de sanglots! Attendez-vous que je représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie? faut-il que j'en fasse paraître successivement tous les différents personnages; un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphément son nom, un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence? faut-il que je vous dépeigne notre criminel gémissant à deux ou trois reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tête toute la pointe des épines, lassant tous les bourreaux sur son corps? Mais le jour nous aurait quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable : abrégez ce discours infini par une méditation sérieuse.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà, cet homme de douleurs : *Ecce homo, ecce homo*[1] : « Voilà l'homme. » Et qui est-ce? un homme ou un ver de terre? est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée? On vous le dit; c'est un homme : *Ecce homo :* « Voilà l'homme. » Le voilà, l'homme de douleurs; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue sa mère; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus! qui vous pourrait reconnaître? « Nous « l'avons vu, dit le prophète, et il n'était plus « reconnaissable : » bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme, et « nous l'avons cherché même en sa présence : » *et desideravimus eum*[1]. Est-ce lui, est-ce lui? est-ce là cet homme qui nous est promis, « cet « homme de la droite de Dieu, et ce Fils de « l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté : » *Super virum dexteræ tuæ, et super Filium hominis quem confirmasti tibi*[2]? C'est lui, n'en doutez pas : voilà l'homme, voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités : il nous fallait un homme défiguré, pour réformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée : il nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra :* « Il a été blessé pour nos péchés, « il a été froissé pour nos crimes; et nous sommes « guéris par la lividité de ses plaies : » *et livore ejus sanati sumus*[3].

O plaies, que je vous adore! flétrissures sacrées, que je vous baise! ô sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré! ô sang précieux, que je vous recueille! Terre, terre, ne bois pas ce sang : *Terra, ne operias sanguinem meum*[4] : « Terre, « ne couvre pas mon sang, » disait Job : mais qu'importe du sang de Job? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus : ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. J'entends les Juifs qui crient : « Son sang soit sur nous et sur « nos enfants[5]! » Il y sera, race maudite; tu ne seras que trop exaucée, ce sang te poursuivra jusqu'à tes derniers rejetons, jusqu'à ce que le Seigneur se lassant enfin de ses vengeances, se souviendra à la fin des siècles de tes misérables restes. Oh! que le sang de Jésus ne soit point sur nous de cette sorte, qu'il ne crie point vengeance contre notre long endurcissement; qu'il soit sur nous pour notre salut; que je me lave de ce sang; que je sois tout couvert de ce sang; que le vermeil de ce beau sang empêche mes crimes de paraître devant la justice divine.

Il n'est pas temps encore de se plonger dans ce bain salutaire; il faut que le sang du divin Jésus coule pour cela à plus gros bouillons. Allons à la croix, chrétiens, c'est là où nous pourrons nous plonger dans un déluge du sang de Jésus; c'est là que tous les ruisseaux sont lâchés, et se débordent si violemment, qu'ils laissent enfin la source tarie. Allons donc à la croix, mes frères,

[1] *Joan.* XIX, 5.

[1] *Is.* LIII, 2.
[2] *Ps.* LXXIX, 18.
[3] *Is.* LIII, 5.
[4] *Job.* XVI, 19.
[5] *Matth.* XXVII, 25.

on y va bientôt attacher le divin Jésus, et on l'a déjà chargée sur ses épaules. C'est en ce lieu, chrétiens, que je ne puis vous dissimuler que je sens mon âme attendrie, quand je vois mon divin Sauveur porter lui-même sur ses épaules l'infâme instrument de son supplice. Ce qui me touche le plus vivement, c'est que de toutes les circonstances que nous avons vues, il n'y en a, ce me semble, aucune où il paraisse plus en pécheur. Être attaché à la croix, c'est souffrir le supplice des malfaiteurs; mais porter soi-même sa croix, c'est confesser publiquement que l'on en est digne : il faut avoir bien mérité la mort, pour être contraint d'en porter soi-même au gibet le malheureux instrument; tellement que cette infamie, que l'on ajoutait au supplice des criminels, c'était une espèce d'amende honorable, et comme un aveu public de leur crime.

O Jésus, innocent Jésus, faut-il que vous confessiez que vous avez mérité ce dernier supplice? Il le faut, il le faut, mes frères. Les hommes lui imputent des crimes qu'il n'a pas commis; mais Dieu a mis sur lui nos iniquités, et voilà qu'il en va faire amende honorable à la face du ciel et de la terre. Aussitôt qu'il voit cette croix, où il devait bientôt être attaché : O mon Père, dit-il, elle m'est bien due, non à cause des crimes que les Juifs m'imposent, mais à cause de ceux dont vous me chargez. Viens, ô croix, viens que je t'embrasse : il est juste que je te porte, puisque je t'ai si bien méritée. Il la charge sur ses épaules, dans ce sentiment; il ramasse toutes ses forces pour la traîner jusqu'au Calvaire : en la chargeant sur ses épaules, il se charge et se revêt de nouveau de tous les crimes du monde, pour les aller expier sur ce bois infâme.

Çà, y a-t-il encore quelque crime dont Jésus ne soit point chargé? qu'on l'apporte et qu'on le jette sur Jésus-Christ; pendant qu'il va au supplice, il ne faut pas qu'aucun lui échappe. Ah! tout y est, la charge est complète. Approchons-nous, chrétiens; et pendant que nos continuelles désobéissances, nos crimes, nos ingratitudes traînent Jésus-Christ au supplice, et sont toutes entassées sur ses épaules, que chacun vienne reconnaître la part qu'il a dans ce fardeau. Hélas! moi misérable, de combien en ai-je augmenté le poids? ah! combien de crimes et d'ingratitudes ai-je entassées sur ses épaules? Pleurons, pleurons, mes frères, en voyant chacun de nous cette charge infâme dont nous accablons le Sauveur : tous nos péchés sont sur lui, tous lui pèsent, tous lui sont à charge; mais ceux dont le poids est insupportable, ce sont ceux dont nous ne faisons point pénitence.

TROISIÈME POINT.

Il fallait que tout fût divin dans ce sacrifice : il fallait une satisfaction digne de Dieu, et il fallait qu'un Dieu la fît; une vengeance digne de Dieu, et que ce fût aussi Dieu qui la fît. Être attaché à un bois infâme, avoir les mains et les pieds percés; ne se soutenir que sur ses blessures, et tirer ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu; avoir tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; sentir cependant et sa langue et ses entrailles desséchées, et par la perte du sang, et par un travail incroyable d'esprit et de corps, et ne recevoir pour tout rafraîchissement qu'un breuvage de fiel et de vinaigre; parmi ces douleurs inexplicables, voir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable; avoir deux voleurs à ses côtés, dont l'un, furieux et désespéré, meurt en vomissant mille blasphèmes : c'est à peu près, mes frères, ce que notre faible imagination peut se représenter de plus terrible en Jésus-Christ crucifié. Ce spectacle, à la vérité, est épouvantable, cet amas de maux fait horreur; mais ni la cruauté de ce supplice, ni tous les autres tourments dont nous avons considéré la rigueur extrême, ne sont qu'un songe et une peinture, en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre l'âme du divin Jésus sous la main de Dieu qui le frappe. Figurez-vous donc, chrétiens, que tout ce que vous avez entendu, n'est qu'un faible préparatif : le grand coup du sacrifice de Jésus-Christ, qui abat cette victime publique de tous les pécheurs aux pieds de la justice divine, devait être frappé sur la croix, et venir d'une plus grande puissance que de celle des créatures.

En effet, il n'appartient qu'à Dieu de venger ses propres injures; et tant que sa main ne s'en mêle pas, les péchés ne sont punis que faiblement : à lui seul appartient de faire, comme il faut, justice aux pécheurs; et lui seul a le bras assez puissant pour les traiter selon leur mérite. « A moi, à moi, dit-il, la vengeance : eh! je leur « saurai bien rendre ce qui leur est dû : » *Mihi vindicta, et ego retribuam*[1]. Il fallait donc, mes frères, qu'il vînt lui-même contre son Fils avec tous ses foudres : et puisqu'il avait mis en lui nos péchés, il y devait mettre aussi sa juste vengeance. Il l'a fait, chrétiens; n'en doutons pas. C'est pourquoi le même prophète nous apprend que, non content de l'avoir livré à la volonté de ses ennemis, lui-même voulant être de la partie, l'a rompu et froissé par les coups de sa main toute-puissante : *Et Dominus voluit conterere eum in*

[1] *Rom.* XII, 19.

infirmitate [1] : Il l'a fait, dit-il, il a voulu le faire : *Voluit conterere*; c'est par un dessein prémédité. Jugez, messieurs, où va ce supplice : ni les hommes, ni les anges ne le peuvent jamais concevoir.

Saint Paul nous en donne une idée terrible, lorsque, considérant d'un côté toutes ces étranges malédictions que la loi de Dieu attache justement aux pécheurs, et regardant d'autre part des yeux de la foi Jésus-Christ tenant leur place en la croix, Jésus-Christ devenu péché pour nous [2], comme il parle, il ne craint point de nous dire que « Jésus-Christ a été fait pour nous malédiction [3] » (le grec porte, exécration), et cela de la part de Dieu : car il est écrit dans la loi, et c'est Dieu même qui l'a prononcé : « Maudit de « Dieu est celui qui est pendu sur le bois [4]. » Et saint Paul nous apprend, messieurs, que cette parole était prophétique, et regardait principalement le Fils de Dieu, qui était la fin de la loi [5] : c'est pourquoi il la lui applique déterminément. Le voilà donc maudit de Dieu : l'eussions-nous osé dire, l'eussions-nous seulement osé penser, si le Saint-Esprit ne nous l'apprenait? Mais puisque cette doctrine vient de si bon lieu, tâchons de l'entendre comme nous pourrons.

Je trouve, dans l'Écriture, que la malédiction de Dieu contre les pécheurs les environne par le dehors : *Induti maledictionem sicut vestimentum* [6] : « Il s'est revêtu de la malédiction ainsi « que d'un vêtement : » qu'elle pénètre plus avant, et qu'elle entre au dedans en s'attachant aux puissances de l'âme : *Intravit sicut aqua in interiora ejus*; et enfin qu'elle la pénètre jusque dans le fond de sa substance : *et sicut oleum in ossibus ejus* [7] : « et comme l'huile jusque dans la moelle « des os. » Jésus-Christ mon Sauveur, avez-vous été réduit à ce point? Oui, n'en doutons pas, chrétiens; la malédiction l'a environné par le dehors. Son Père, qui, durant le cours de sa vie, s'était plu tant de fois de donner des marques de l'amour qu'il avait pour lui, maintenant le laisse sans aucun secours, sans aucun témoignage de protection : faites ce que que vous voudrez, je l'abandonne. Et que faites-vous? ô Père céleste? c'est alors qu'il le fallait secourir : *Ut quid, Domine, recessisti longe?* « Pourquoi vous « êtes vous retiré si loin? » si loin, que vous ne paraissez pas : *Despicis in opportunitatibus* [8] : « Vous dédaignez de le regarder dans le temps « de son besoin et de son affliction, » dans l'occasion la plus importante. Voilà les Juifs qui lui disent en termes formels, « que s'il descend de la « croix, ils croiront en lui [1] : » c'est ici qu'il faudrait que les cieux s'ouvrissent; c'est le temps où il faudrait faire résonner cette voix céleste : « Ce« lui-ci est mon Fils bien-aimé [2]. » Non, le ciel est d'airain sur sa tête : bien loin de le reconnaître par aucun miracle, il retire jusqu'aux moindres marques de protection, jusque-là que les démons mêmes, sentant bien ce prodigieux abandonnement, s'avancèrent aussi contre Jésus-Christ, pour en faire le jouet de leur fureur. [Après avoir achevé toutes leurs tentations, ils s'étaient retirés de lui jusqu'à un autre temps], *Usque ad tempus* [3]; ce que les saints Pères interprètent du temps de sa passion [4], qui était en effet leur temps. Et je vous laisse à penser si l'ayant remué si terriblement dans le désert, maintenant que voici leur jour, combien ils lui auront fait sentir d'outrages!

Secondement, messieurs, la malédiction de Dieu pénètre au dedans, et frappe Jésus-Christ dans ses puissances. Je remarque dans l'Écriture, que Dieu a un visage pour les justes, et un visage pour les pécheurs. Le visage qu'il a pour les justes, est un visage serein et tranquille, qui dissipe les nuages, qui calme les troubles de la conscience; qui la remplit d'une sainte joie : *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo* [5]. O Jésus crucifié! ce visage était autrefois pour vous; autrefois, autrefois; mais maintenant la chose est changée : il y a un autre visage, que Dieu tourne contre les pécheurs, un visage dont il est écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala* [6] : « Le visage de Dieu « sur ceux qui font mal : » c'est le visage de la justice. Dieu montre à son Fils ce visage, il lui montre cet œil enflammé; il le regarde, non de ce regard doux et pacifique qui ramène la sérénité, mais de ce regard terrible « qui allume le « feu devant soi : » *Ignis in conspectu ejus exardescet* [7], dont il porte l'effroi dans les consciences; il le regarde enfin comme un pécheur, et marche contre lui avec tout l'attirail de sa justice. Mon Dieu, pourquoi vois-je contre moi ce visage dont vous étonnez les réprouvés? Visage de mon Père, où êtes-vous? visage doux et paternel, je ne vois plus aucun de vos traits, je ne vois plus qu'un Dieu irrité. *Deus, Deus meus!* O bonté!

[1] *Is.* LIII, 10.
[2] II. *Cor.* V, 21.
[3] *Gal.* III, 13.
[4] *Deut.* XXI, 23.
[5] *Gal.* III, 13.
[6] *Ps.* CVIII, 18.
[7] *Ibid.*
[8] *Ps.* IX, 22.

[1] *Matth.* XXVII, 42.
[2] *Ibid.* XVII, 5.
[3] *Luc.* IV, 13.
[4] *S. Aug. in Ps.* XXX, *Enarr.* II, n° 10, t. IV, col. 161.
[5] *Ps.* XV, 11.
[6] *Ps.* XXXIII, 1.
[7] *Ps.* XLIX, 37.

ô miséricorde ! ah ! que vous vous êtes retirée bien loin ! *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me*[1] ?

Troisièmement, messieurs, la malédiction da Dieu va pénétrant dans le fond de son âme : il n'appartient qu'à lui de l'aller chercher jusque dans son centre. Le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures ; Dieu seul en la faisant se l'est réservé ; mais aussi, quand il vent, « il la renverse, dit-il, jusqu'aux « fondements : » *Commovebit illos a fundamentis*[2]. Cela s'appelle dans l'Écriture, briser les pécheurs : *Dominus conteret scelestos et peccatores*[3]. Et pour donner la perfection au sacrifice que devait le divin Jésus à la justice divine, il fallait qu'il fût encore froissé de ce dernier coup : et c'est ce que la prophète a voulu dire dans ce passage, qui s'entend de lui à la lettre : *Dominus voluit conterere eum in infirmitate*[4] : « Le Sei« gneur a voulu le briser dans son infirmité. » N'attendez pas, mes frères, que je vous représente ce dernier supplice ; mais concevez seulement qu'il fallait que le Fils de Dieu sentit en lui-même une oppression bien violente, pour s'écrier comme il fit : « Et pourquoi, mon Père, m'aban« donnez-vous ? » Il fallait pour cela que la divinité de Jésus-Christ se fût comme retirée en elle-même ; ou que ne faisant sentir sa présence que dans une certaine partie de l'âme, ce qui n'est pas impossible à Dieu, qui sait diviser l'esprit d'avec l'âme, *Divisionem animæ ac spiritus*[5], elle eût abandonné tout la reste aux coups de la vengeance divine ; ou que, par quelque autre secret inconnu aux hommes, ou par un miracle, comme tout est extraordinaire en Jésus-Christ, elle ait trouvé le moyen d'accorder l'union ensemble très-étroite de Dieu et de l'Homme, avec cette extrême désolation où l'Homme-Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. De quelle sorte tout cela s'est fait, ne le demandez pas à des hommes : tant y a qu'il est infaillible qu'il n'y avait que le seul effort d'une angoisse inconcevable, qui pût arracher du fond de son cœur cette étrange plainte qu'il fait à son Père : *Quare me dereliquisti*[6] ? C'est le mystère.

Pendant ce délaissement, Dieu était opérant en Jésus-Christ la réconciliation du monde, ne leur imputant point leurs péchés : en même temps qu'il frappait, il ouvrait les bras aux hommes : il rejetait son Fils, et il nous ouvrait ses bras : il le regardait en colère, et il jetait sur nous un regard de miséricorde : *Pater* pour nous ; *Dimitte, Deus,* pour lui. Sa colère se passait en se déchargeant ; il frappait son Fils innocent, luttant contre la colère de Dieu. C'est ce qui se faisait à la croix, jusqu'à tant que le Fils de Dieu, lisant dans les yeux de son Père qu'il était entièrement apaisé, vit enfin qu'il était temps de quitter le monde. Je pourrais ici, chrétiens, vous faire une vive peinture d'un Jésus mourant et agonisant, défaillant peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toujours ouverte et livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante, jusqu'à ce qu'enfin l'âme se retire, et laisse le corps froid et immobile : ce récit pourrait peut-être émouvoir vos cœurs : mais il ne faut pas travailler à vous attendrir par de vaines imaginations.

Jésus n'est pas mort de la sorte : il fait l'un après l'autre ce qu'il a à faire. Il parcourt toutes les prophéties, pour voir s'il reste encore quelque chose : il se retourne à son Père, pour voir s'il est apaisé. Voyant enfin la mesure comble, et qu'il ne restait plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice, il recommanda son esprit à Dieu ; puis élevant sa voix, avec un grand cri qui épouvanta tous les assistants, il dit hautement : « Tout est consommé[1], » et remet volontairement son âme à son père, d'une action libre et forte ; pour accomplir, mes frères, ce qu'il avait dit, que nul ne la lui ôte par force ; « mais qu'il la donne lui-même de son plein gré[2] ; » et ensemble pour nous faire entendre que vraiment il ne vivait que pour nous, puisque, notre paix étant faite, il ne veut plus rester un moment au monde. Ainsi est mort le divin Jésus, nous montrant combien il est véritable, « qu'ayant « aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin[3]. » Ainsi est mort le divin Jésus, « pacifiant par ses « souffrances le ciel et la terre[4]. » Il est mort, il est mort, et son dernier soupir a été un soupir d'amour pour les hommes.

Et je le dis, et je le répète, et vous n'êtes pas encore attendris : et moi, pécheur, qui vous parle, plus dur et plus insensible que tous les autres, je puis vous parler encore ! Il n'en est pas ainsi de ces personnes pieuses qui assistent à la mort du Sauveur Jésus : la douleur les saisit, de sorte qu'elle étouffa jusqu'aux sanglots, qu'elle ne leur permet pas même les soupirs. O Marie, divine Marie ! ô de toutes les mères la plus désolée ! qui pourrait ici exprimer de quels yeux

[1] *Matth.* XXVII, 46.
[2] *Sap.* IV, 19.
[3] *Is.* I, 28.
[4] *Is.* LIII, 10.
[5] *Hebr.* IV, 12.
[6] *Ps.* XXI, 1.

[1] *Joan.* XIX, 30.
[2] *Ibid.* X, 18.
[3] *Ibid.* XIII, 1.
[4] *Coloss.* I, 20.

vous vîtes cette mort cruelle? Tous les coups de Jésus sont tombés sur vous, toutes ses douleurs vous ont abattue, toutes ses plaies vous ont déchirée : votre accablement incroyable vous ayant en quelque sorte rendue insensible, le dernier adieu qu'il vous dit renouvela toutes vos douleurs et rouvrit violemment toutes vos blessures : vous étiez en cela plus inconsolable, que, bien loin de diminuer ses afflictions, vous les redoubliez en les partageant, et que vos douleurs mutuelles s'accroissaient ainsi sans mesure, et se multipliaient jusqu'à l'infini, pendant que les flots qu'elles élevaient se repoussaient les uns sur les autres par un flux et reflux continuel. Mais quand vous lui vîtes rendre les derniers soupirs, c'est alors que vous ne pouviez plus supporter la vie, et que votre âme le voulant suivre, laissa votre corps longtemps immobile.

Ce n'est pas pour cette Vierge, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel; ils n'ont déjà plus de lumière pour elle : il n'est pas nécessaire que vous ébranliez tous les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les remettre dans leur première confusion. Après la mort de son Fils tout le monde lui paraît couvert de ténèbres; la figure de ce monde est passée pour elle, et de quelque endroit qu'elle se tourne, ses yeux ne découvrent partout qu'une ombre de mort. Elle n'est pas la seule qui en est émue : et pour ne point parler des tombeaux qui s'ouvrent et des rochers qui se fendent, les cœurs des spectateurs plus durs que les pierres, sont excités par cette mort à componction. J'entends un centenier qui s'écrie : « Très-certainement cet homme « était juste[1]. » Tous ceux qui assistaient à ce spectacle s'en « retournaient, dit saint Luc, bat- « tant leur poitrine : » *percutientes pectora sua revertebantur*[2].

Qu'il ne soit pas dit, chrétiens, que nous soyons plus durs que les Juifs. Ah! toutes nos églises sont aujourd'hui un Calvaire : qu'on nous voie sortir d'ici battant nos poitrines. Faisons résonner tout ce Calvaire de nos cris et de nos sanglots; mais que ce ne soit pas Jésus-Christ tout seul qui en fasse le sujet. Ne pleurez pas sur moi, nous dit-il; je n'ai que faire de vos soupirs, ni de votre tendresse inutile. Pleurez, pécheurs, pleurez sur vous-mêmes : et pourquoi pleurer sur nous-mêmes? *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet*[3]? « Si on fait ceci dans « le bois vert, que sera-t-il fait au bois sec? » Si le feu de la vengeance divine a pris si fortement et si tôt sur ce bois vert et fructueux; bois aride, bois déraciné, bois qui n'attends plus que la flamme, comment pourras-tu subsister parmi ces ardeurs dévorantes? etc. *.

[1] *Luc.* XXIII, 47.
[2] *Ibid.* 48.
[3] *Ibid.* 31.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Comment Jésus-Christ crucifié nous apprend à discerner ce qui est digne de notre mépris. Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il voulu que sa croix fût plus un mystère d'ignominie que de douleur. Grandeur du prix auquel il nous a achetés. Estime que nous devons concevoir de nous-mêmes en qualité de chrétiens : obligations où nous sommes de vivre pour le Sauveur. Victoire qu'il remporte sur la justice de son Père par sa contrition et son obéissance profonde. De quelle manière nous devons nous unir à sa douleur qui déplore nos crimes, et à son obéissance qui les répare.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas jugé que je susse autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et lui crucifié. I. Cor. II, 1.

Quelque étude que nous ayons faite pendant tout le cours de notre vie, et quelque soin que nous ayons pris d'enrichir nos entendements par la connaissance du monde et des affaires, ou par celle des arts et de la nature; il faut aujourd'hui, chrétiens, que nous fassions sur le Calvaire profession publique d'une sainte et bienheureuse ignorance, en reconnaissant avec l'apôtre, devant Dieu et devant les hommes, que toute la science que nous possédons est réduite à ces deux paroles : « Jésus, et lui crucifié. » Mais nous ne devons point rougir de cette ignorance, puisque c'est elle qui a triomphé des vaines subtilités de la sagesse du monde, et qui a fait que tout l'univers révère en ce jour sacré, comme le plus grand de tous les miracles, le plus grand et le plus étrange de tous les scandales.

Mais je me trompe, messieurs, d'appeler du nom d'ignorance la simplicité de notre foi : il est vrai que toute la science du christianisme est réduite aux deux paroles que j'ai rapportées; mais aussi elles renferment les trésors immenses

* *Vidimus eum, et non erat aspectus.* Is. LIII, 2.

« Jésus-Christ défiguré, plus reconnaissable : au jardin « des Olives, par la perte de son repos : entre les mains « des Juifs, par la perte de sa puissance : en la croix, par « l'abandonnement de son Père. »

Ces paroles, que Bossuet a écrites à la fin de son sermon, renferment le plan d'un autre discours sur la passion. (*Edit. de Déforis.*)

de la sagesse du ciel, qui ne s'est jamais montrée plus à découvert, à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est là que Jésus-Christ, étendant les bras, nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des secrets de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugements, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs; en un mot, un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile et de toute la théologie chrétienne.

C'est, mes sœurs, ce qui m'a donné la pensée de vous prêcher aujourd'hui ce grand et admirable mystère, dont saint Paul nous a parlé dans mon texte : la doctrine de vérité en Jésus souffrant; la science du chrétien en la croix! O croix! que vous donnez de grandes leçons! ô croix! que vous répandez de vives lumières! mais elles sont cachées aux sages du siècle : nul ne vous pénètre, qu'il ne vous révère; nul ne vous entend, qu'il ne vous adore : le degré pour arriver à la connaissance c'est une vénération religieuse. Je vous la rends de tout mon cœur, ô croix de Jésus! en l'honneur de celui qui vous a consacrée par son supplice, dont le sang, les opprobres et l'ignominie vous rendent digne d'un culte et d'une adoration éternelle. Joignons-nous, âmes saintes, dans cette pensée, et disons avec l'Église : *O crux, ave.*

Si le pontife de l'Ancien Testament, lorsqu'il paraissait devant Dieu, devait porter sur sa poitrine, comme dit le Saint-Esprit dans l'Exode, « La doctrine et la vérité[1], » dans des figures mystérieuses; à plus forte raison le Sauveur, qui est la fin de la loi et le Pontife de la nouvelle alliance, ayant toujours imprimées sur sa personne sacrée, la doctrine et la vérité, par l'exemple de sa sainte vie et par ses actions irrépréhensibles, les doit porter aujourd'hui d'une manière bien plus efficace dans le sacrifice de la croix, où il se présente à son Père pour commencer véritablement les fonctions de son sacerdoce. Approchons donc avec foi, chrétiens, et contemplons attentivement ce grand spectacle de la croix, pour voir la doctrine et la vérité gravées sur le corps de notre pontife, en autant de caractères qu'il a de blessures, et tirer tous les principes de notre science de sa passion douloureuse.

Mais pour apprendre avec méthode cette science divine, considérons en notre Sauveur ce qu'il a perdu dans sa passion, ce qu'il a acheté, ce qu'il a conquis : car il a dû y perdre quelque chose, parce que c'était un sacrifice; il a dû y acheter quelque chose, parce que c'était un mystère de rédemption; il a dû y conquérir quelque chose, parce que c'était un combat : et pour accomplir ces trois choses, je dis qu'il se perd lui-même, qu'il achète les âmes, qu'il gagne le ciel. Pour se détruire lui-même, il se livre aux mains de ses ennemis; c'est ce qui consomme la vérité de son sacrifice : en se livrant de la sorte, il reçoit les âmes en échange; c'est ce qui achève le mystère de la rédemption : mais ces âmes, qu'il a rachetées de l'enfer, il les veut placer dans le ciel, en surmontant les oppositions de la justice divine, qui les en empêche; et c'est le sujet de son combat. Ainsi vous voyez en peu de paroles toute l'économie de notre salut dans le mystère de cette journée. Mais qu'apprendrons-nous pour régler nos mœurs dans cet admirable spectacle? Tout ce qui nous est nécessaire pour notre conduite : nous apprendrons à perdre avec joie ce que Jésus-Christ a perdu, c'est-à-dire, les biens périssables; à conserver précieusement ce que Jésus-Christ a acheté, vous entendez bien que ce sont nos âmes : à désirer avec ardeur ce que Jésus-Christ nous a conquis par tant de travaux : et je vous ai dit que c'était le ciel. Quitter tout pour sauver son âme en allant à Dieu et à son royaume, n'est-ce pas toute la science du christianisme? et ne la voyez-vous pas toute ramassée en mon Sauveur crucifié? Mais vous le verrez bien plus clairement, quand j'aurai établi par ordre ces trois vérités proposées qui feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, qu'il y ait un homme assez insensé pour ne pas aimer les biens éternels, s'il avait pu se résoudre à mépriser les biens périssables. Sans doute notre inclination irait droitement à Dieu, si elle n'était détournée par les attaches diverses que les sens font naître pour nous arrêter en chemin : d'où il est aisé de conclure, que le premier pas dans la droite voie, et aussi le plus difficile, c'est de mépriser les biens qui nous environnent; et par une suite infaillible, que le fondement le plus nécessaire de la science dont nous parlons, c'est de savoir discerner au juste ce qui est digne de notre mépris.

Mais comme pour acquérir cette connaissance par la force du raisonnement, il faudrait un travail immense, Dieu nous ouvre un livre aujourd'hui où toutes les questions sont déterminées. En ce livre, les décisions sont indubitables, parce que c'est la sagesse de Dieu qui les a écrites : elles y sont claires et intelligibles, parce qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour les voir : enfin elles sont ramassées en abrégé, parce que, sans parta-

[1] *Exod.* XXVIII, 30.

ger son esprit en des études infinies, il suffit de considérer Jésus-Christ en croix.

Et il n'est pas nécessaire de faire de grandes présuppositions, comme dans les écoles des philosophes, ni de conduire les esprits à la vérité par un long circuit de conclusions et de principes; il n'y a qu'une chose à présupposer, qui n'est ignorée d'aucun des fidèles : c'est que celui qui est attaché à ce bois infâme, est la sagesse éternelle, laquelle par conséquent a pesé les choses dans une juste balance.

Et certainement, chrétiens, si nous voulons en juger par les effets, le Fils de Dieu a toujours estimé ce qui méritait de l'estime : la foi de la Cananéenne et [celle] du Centenier ont trouvé en sa bouche leur juste louange [1]. Non-seulement il a distingué le mal et le bien, mais il a fait à point nommé le discernement entre le plus et le moins: par là il a su connaître la juste valeur du denier de la pauvre veuve [2]; et de peur de rien oublier, il a mis le prix jusqu'au verre d'eau qui se donne pour son service [3] : enfin tout ce qui a quelque dignité est pesé dans sa balance jusqu'au dernier grain. Qui ensuite ne conclura pas, que ce qu'il a rejeté avec mépris, n'était digne par conséquent d'aucune estime?

Que si vous voulez savoir maintenant quelles sont les choses qu'il a méprisées, il n'est pas besoin que je parle : ouvrez vous-mêmes le livre, lisez de vos propres yeux; les caractères en sont assez grand et assez visibles; les lettres en sont de sang, pour frapper la vue avec plus de force : on a employé le fer et la violence, pour les graver profondément sur le corps de Jésus-Christ crucifié.

Toute la peine, messieurs, c'est que, dans ce déluge de maux infinis qui viennent fondre sur notre Sauveur, on ne sait sur quoi arrêter la vue : mais pour fixer nos regards, deux choses principalement sont capables de nous faire entendre l'état où il est réduit. C'est que dans cette heure destinée à ses souffrances, pour les faire monter jusqu'au comble, Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et resserre dans le même temps toute la puissance de son Fils : il déchaîne contre sa personne toute la fureur des enfers, et il retire de dessus lui toute la protection du ciel. Il veut être traité de la sorte, pour rompre avec violence [les liens] qui nous empêchent d'aller au bien véritable; « et afin que nous puissions acquérir le « bien que nous désirons, il nous a appris, en souf« frant, à mépriser ce que nous craignons : » *Et « ut possemus bonum assequi quod optamus, perpetiendo docuit contemnere quod timemus.* Ses ennemis sont en état de tout oser, et lui réduit dans le même temps à la nécessité de tout souffrir.

Le souvenir de ses bienfaits miraculeux, qu'il avait répandus à pleines mains sur ce peuple ingrat, devait apparemment, chrétiens, sinon calmer tout à fait, du moins tempérer un peu l'excès de leur haine; mais c'est la haine au contraire qui efface la mémoire de tous les bienfaits, et je ne m'en étonne pas. L'un des plus grands supplices du Fils de Dieu devait être l'ingratitude des siens : c'est pourquoi les douleurs de sa passion commencent par la trahison d'un de ses apôtres. Après ce premier effet de la perfidie, tous ses miracles et tous ses bienfaits vont être couverts d'un épais nuage : toute la mémoire en est abolie; l'air ne retentira que de ces cris furieux : C'est un scélérat, c'est un imposteur; il a dit qu'il détruirait le temple de Dieu : et là-dessus la vengeance aveugle se précipite aux derniers excès; elle ne peut être assouvie par aucun supplice. « Méchants, dit « saint Augustin [1], quand ils lui rendraient le mal « pour le mal, ils ne seraient pas innocents; s'ils « ne lui rendent pas le bien pour le bien, ils seront « ingrats: mais pour le bien ils lui rendent le mal, » pour de tels bienfaits, de si grands outrages; il n'y a plus de nom parmi les hommes qui puisse exprimer leur fureur.

Mais afin que nous entendions combien Jésus-Christ méprise tout ce que peut lui arracher la haine des hommes, et tout ce qu'elle peut lui faire souffrir; en même temps que ses ennemis sont en la disposition de tout entreprendre, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Chrétiens, réveillez vos attentions; c'est ici que le mystère commence.

Pour en concevoir une forte idée, je vous prie de considérer que l'heure dernière étant venue, en laquelle il avait été résolu que le Fils de Dieu se mettrait en un état de victime, il suspendit aussitôt tout l'usage de sa puissance, parce que l'état de victime étant un état de destruction, il fallait qu'il fût exposé sans force et sans résistance à quiconque méditerait de lui faire injure : et c'est ce qu'il a voulu nous faire connaître par ces paroles mémorables qu'il adresse aux Juifs dans le moment de sa capture : « Vous venez à moi comme « à un voleur; cependant j'étais tous les jours au « milieu de vous, enseignant au temple, et vous « ne m'avez point arrêté; mais c'est que c'est ici « votre heure et la puissance des ténèbres : » *Sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* [2]. Jusque-là, malgré leur fureur, ils ne pouvaient

[1] *Matth.* XV, 28; VIII, 10.
[2] *Marc.* XII, 43.
[3] *Matth.* X, 42.

[1] *In Psal.* XXXVII, n° 25, t. IV, col. 307.
[2] *Luc.* XXII 52, 53.

rien contre sa personne parce que sa volonté toute-puissente leur liait les mains : mais il est maintenant du conseil de Dieu, qu'il resserre volontairement et qu'il retire en lui-même toute sa puissance, pour donner la liberté tout entière à la puissance opposée.

Il faut ici observer que cette suspension surprenante de la puissance du Fils de Dieu, ne restreint pas seulement sa puissance extraordinaire et divine; mais que, pour le mettre plus parfaitement en l'état d'une victime qu'on va immoler, elle resserre la puissance même naturelle, et en empêche tellement l'usage, qu'il n'en reste pas la moindre apparence. Qui ne peut résister à la force, se peut quelquefois sauver par la fuite; qui ne peut éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; celui à qui on ôte la juste défense, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Mais Jésus ne se laisse pas cette liberté : tout est lié en lui, jusqu'à la langue; il ne répond pas quand on l'accuse; il ne se plaint pas quand on le frappe; et jusqu'à ce cri confus que forme le gémissement, triste et unique recours de la faiblesse opprimée, par lequel elle tâche d'attendrir les cœurs, et d'empêcher par la pitié ce qu'elle n'a pu arrêter par la force, il ne plaît pas à mon Sauveur de se le permettre : bien loin de s'emporter jusqu'aux murmures, on n'entend pas même le son de sa voix; « il n'ouvre pas seulement la bouche : » *Non aperuit os suum* [1]. O exemple de patience ! mal suivi par les chrétiens, qui se vantent d'être ses disciples ! Il est si abandonné aux insultes, qu'il ne pense pas même avoir aucun droit de détourner sa face des coups. Un ver de terre que l'on foule aux pieds, fait encore quelque faible effort pour se retirer; et Jésus, comme une victime qui attend le coup, n'en veut pas seulement diminuer la force par le moindre mouvement de tête : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus* [2]. Ce visage autrefois si majestueux, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il le présente droit et immobile à toutes les indignités dont s'avise une canaille furieuse. Pour quelle raison, chrétiens? Parce qu'il est dans un état de victime, toujours attendant le coup; c'est-à-dire, dans un état de dépouillement qui l'expose nu et désarmé pour être en butte à toutes les insultes, de quelque côté qu'elles puissent venir, même des mains les plus méprisables.

L'étrange abandonnement de cette victime dévouée nous est très-bien expliqué par un petit mot de saint Pierre, en sa première épître canonique, où, remettant devant nos yeux Jésus-Christ

[1] *Is.* LIII, 7.
[2] *Is.* L, 6.

souffrant, il dit « qu'il ne rendait point opprobres « pour opprobres, ni malédiction pour malédic« tion, et qu'il n'usait ni de plaintes ni de mena« ces : » *Cum pateretur, non comminabatur.* Que faisait-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa passion? Voici une belle parole : *Tradebat autem judicanti se injuste* [1] : « Il se livrait, il s'a« bandonnait à celui qui le jugeait injustement : » et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprenaient de lui faire insulte : *Tradebat autem;* il se donne à eux pour faire de lui à leur volonté. Un perfide le vent baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; frapper à coups de bâton, il tend le dos; on veut qu'il porte sa croix, il tend les épaules; on lui arrache le poil, « c'est un « agneau, dit l'Écriture [2], qui se laisse tondre. » Mais attendez-vous, chrétiens, que je vous représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie? Faut-il que j'en fasse paraître successivement tous les différents personnages? un Malchus qui lui frappe la joue; un Hérode qui le traite comme un insensé; un pontife qui blasphème contre lui; un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence? Faut-il que je promène le Fils de Dieu par tant de lieux éloignés qui ont servi de théâtre à son supplice, et que je le fasse paraître usant sur son dos à plusieurs reprises toute la dureté des fouets, lassant sur son corps toute la force des bourreaux, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? La nuit nous aurait surpris avant que nous eussions achevé toute cette histoire lamentable. Parmi tant d'inhumanités, il ne fait que tendre le cou, comme une victime volontaire. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, peuples et soldats; revenez cent fois à la charge, multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem judicanti se;* il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine, et dans une cruauté malicieuse.

Après cela, chrétiens, que reste-t-il autre chose, sinon que nous approchions pour lire ce livre? Contemplez Jésus à la croix : voyez tous ses membres brisés et rompus par une suspension violente : considérez cet homme de douleurs, qui, ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu,

[1] I. *Petr.* II, 23.
[2] *Is.* LIII, 7.

par la perte du sang et par un travail inconcevable; qui, parmi ces douleurs immenses, ne semble élevé si haut, que pour découvrir de loin un peuple infini, qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable.

Apres ces décisions si sanglantes contre tous les biens de la terre, le monde a-t-il encore quelque attrait caché qui puisse mériter votre estime? Non, sans doute; il n'a plus d'éclat. Saint Paul a raison de dire « qu'il est mort maintenant « et crucifié [1]. » Jésus a répandu sur sa face toute l'horreur de sa croix : dans le moment de sa mort, il fit retirer le soleil, et couvrit de ténèbres pour un peu de temps le monde, qui est l'ouvrage de Dieu, mais il a obscurci pour jamais tout ce qui brille, tout ce qui surprend, tout ce qui éblouit dans ce monde de vanité et d'illusion, qui est le chef-d'œuvre du diable; il l'a détruit principalement dans la partie la plus éclatante, dans le trophée qu'il érige, dans l'idole qu'il fait adorer, je veux dire dans le faux honneur.

C'est pourquoi son supplice, quoique très-cruel, est encore beaucoup plus infâme : sa croix est un mystère de douleurs, mais encore plus d'opprobres et d'ignominies. Aussi l'apôtre nous dit, « qu'il a souffert la croix en méprisant la honte « et l'ignominie : » *Sustinuit crucem confusione contempta* [2]. Et il semble même réduire tout le mystère de sa passion à cette ignominie, lorsqu'il ajoute que Moïse jugea que « l'ignominie « de Jésus-Christ était un plus grand trésor que « toutes les richesses de l'Égypte : » *Majores divitias æstimans thæsauro Ægyptiorum, improperium Christi* [3]. Rien de plus infâme que le supplice de la croix; mais comme l'infamie en était commune à tous ceux qui étaient à la croix, remarquons principalement cette dérision qui le suit depuis le commencement jusqu'à l'horreur de sa croix.

C'est une chose inouïe que la cruauté et la risée se joignent ensemble dans toute leur force; parce que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funestes, qui répriment l'emportement de cette joie maligne dont se forme la moquerie, et l'empêche de se produire dans toute son étendue. Mais il ne faut pas s'étonner si le contraire arrive en ce jour, puisque l'enfer vomit son venin, et que les démons sont comme les âmes qui produisent tous les mouvements que nous voyons.

Tous ces esprits rebelles sont nécessairement cruels et moqueurs : cruels, parce qu'ils sont envieux; moqueurs, parce qu'ils sont superbes : car on voit assez, sans que je le dise, que l'exercice, le plaisir de l'envie, c'est la cruauté; et que le triomphe de l'orgueil, c'est la moquerie. C'est pourquoi en cette journée où règnent les esprits moqueurs et cruels, il se fait un si étrange assemblage de dérision et de cruauté, qu'on ne sait presque laquelle y domine : et toutefois la risée l'emporte; parce qu'étant l'effet de l'orgueil qui règne dans ces esprits malheureux, au jour de leur puissance et de leur triomphe, ils auront voulu donner la première place à leur inclination dominante. Aussi était-ce le dessein de Notre-Seigneur, que ce fût un mystère d'ignominie; parce que c'était l'honneur du monde qu'il entreprenait à la croix, comme son ennemi capital : et il est aisé de connaître que c'est la dérision qui prévaut dans l'esprit des Juifs, puisque c'est elle qui a inventé la plus grande partie des supplices. J'avoue qu'ils sont cruels et sanguinaires; mais ils se jouent dans leur cruauté, ou plutôt la cruauté est leur jeu.

Il le fallait de la sorte, afin que le Fils de Dieu « fût soûlé d'opprobres, » comme l'avait prédit le prophète [1]; il fallait que le Roi de gloire fût tourné en ridicule de toutes manières, par ce roseau, par cette couronne et par cette pourpre; il fallait pousser la raillerie jusque sur la croix, insulter à sa misère jusque dans les approches de la mort, enfin inventer pour l'amour de lui une nouvelle espèce de comédie, dont la catastrophe fût toute sanglante.

Que si l'ignominie de Notre-Seigneur est la principale partie de sa passion, c'est celle par conséquent dont il y a plus d'obligation de se revêtir. *Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes.* Et toutefois, chrétiens, c'est celle que l'on veut toujours retrancher : dans les plus grandes disgrâces, on est à demi-consolé, quand on peut sauver l'honneur et les apparences. Mais qu'est-ce que cet honneur, sinon une opinion mal fondée? et cette opinion trompeuse ne s'évanouira-t-elle jamais en fumée, en présence des décisions claires et formelles que prononce Jésus-Christ en croix! Nous sommes convenus, messieurs, que le Fils de Dieu a pesé les choses dans une juste balance; mais il n'est plus question de délibérer; nous avons pris sur nous toute cette dérision et tous ces opprobres; nous avons été baptisés dans cette infamie : *In morte ipsius baptizati sumus* [2] : or sa mort est le mystère d'infamie, nous l'avons dit. Eh quoi! tant d'opprobres, tant d'ignomi-

[1] *Gal.* VI, 14.
[2] *Hebr.* XII, 2.
[3] *Ibid.* XI, 26.

[1] *Thren.* III, 30.
[2] *Rom.* VI, 3.

nies, tant d'étranges dérisions, dans lesquelles nous sommes plongés dans le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous ces délicatesses d'honneur! Non, il règne parmi les fidèles : cette idole s'est érigée sur les débris de toutes les autres, dont la croix a renversé les autels. Nous lui offrons de l'encens; bien plus, on renouvelle pour l'amour de lui les sacrifices cruels de ces anciennes idoles, qu'on ne pouvait contenter que par des victimes humaines; et les chrétiens sont si malheureux que de chercher encore de vaines couleurs, pour rendre à cette idole trompeuse l'éclat que lui a ravi le sang de Jésus. On invente des raisons plausibles et des prétextes artificieux, pour excuser les usurpations de ce tyran, et même pour autoriser jusqu'à ses dernières violences; tant la discipline est corrompue, tant le sentiment de la croix est éteint et aboli parmi nous! Chrétiens, lisons notre livre : que la croix de notre Sauveur dissipe aujourd'hui ces illusions; ne sacrifions plus à l'honneur du monde, et ne vendons pas à Satan, pour si peu de chose, nos âmes qui sont rachetées par un si grand prix : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une chose assez surprenante, que dans cette vanité qui nous aveugle, et qui nous fait adorer toutes nos pensées il faille nous donner des leçons pour nous apprendre à nous estimer, et à faire cas de nous-mêmes. Mais c'est que l'homme est un grand abîme dans lequel on ne connaît rien; où plutôt l'homme est un grand prodige, et un amas confus de choses contraires et mal assorties : il n'établit rien qu'il ne renverse, et il détruit lui-même tous ses sentiments.

Une marque de ce désordre, c'est que l'homme se cherche toujours, et ne veut pas se connaître; il s'admire, et ne sait pas ce qu'il vaut. L'estime qu'il fait de lui-même, fait qu'il veut conserver tout ce qui le touche; et cependant, par le plus indigne de tous les mépris, il prodigue son âme sans peine, et ne daigne pas seulement penser à une perte si considérable.

Cette âme est en effet un trésor caché, c'est un or très-fin dans de la boue, c'est une pierre précieuse parmi les ordures. La terre et la mortalité dont elle est couverte, empêchent de remarquer sa juste valeur. C'est pour cela qu'il a plu à Dieu que le mystère de notre salut se fît par échange; afin de nous faire entrer dans l'estime de ce que nous sommes, par la considération de notre prix. Ce n'est donc point dans les livres des philosophes que nous devons prendre une grande idée de l'honneur de notre nature. La croix nous découvre par un seul regard tout ce qui se peut lire sur cette matière. O âme, image de Dieu, viens apprendre ta dignité à la croix : Jésus-Christ se donne lui-même pour te racheter. « Prends « courage, dit saint Augustin[1], âme raisonnable, « et considère combien tu vaux : » *O anima, erige te, tanti vales.* « Si tu parais vile et méprisable « à cause de la mortalité qui t'environne, apprends « aujourd'hui à t'estimer par le prix auquel te met « la sagesse même : » *Si vos vobis terrena fragilitate viluistis, ex pretio vestro vos appendite*[2]. Appliquons-nous, chrétiens, à cette divine science, et méditons le mystère de cet échange admirable, par lequel Jésus-Christ s'est donné pour nous, afin de consommer l'œuvre de notre rédemption.

Mais pour cela rappelons en notre mémoire « que notre péché nous avait doublement vendus : » *Venumdati sub peccato*[3]. Il nous avait vendus à Satan, auquel nous appartenions, comme des esclaves qu'il avait vaincus; il nous avait vendus à la justice divine, à laquelle nous appartenions, comme des victimes dues à sa vengeance.

Vous savez assez, chrétiens, que le démon avait surmonté les hommes, et qu'ils étaient devenus par conséquent sa proie : « car quiconque « est vaincu est esclave de celui qui l'a vaincu : » *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est*[4]. Dieu même l'avait ainsi prononcé par un ordre admirable de sa justice : car, comme dit excellemment saint Augustin, « quoiqu'il ne « fasse pas les ténèbres, néanmoins il les range « et il les ordonne; et il aime tellement la justice, « qu'il veut que la disposition en paraisse même « dans les ruines des péchés : » *Non deserit ordinandas ruinas peccantium*[5]. C'est pourquoi le démon nous ayant vaincus, parce que nous nous étions vendus lâchement à lui, Dieu a voulu suivre cette loi, qu'on devient le bien de son conquérant, et qu'on appartient sans réserve à celui à qui l'on se donne sans condition : et, selon cette règle de justice, Dieu nous adjugea à notre vainqueur, et ordonna, par une juste sentence, que nous fussions livrés entre ses mains.

Lorsque Dieu, touché de miséricorde, voulut nous affranchir de ce joug de fer, « il n'usa pas, « dit saint Augustin[6], de sa souveraine puissance, » et en voici la raison. Il voulut faire comprendre à l'homme, qui s'était vendu à si bas prix, combien il valait. Et d'ailleurs, c'est que Dieu s'é-

[1] *In Ps.* CII, n° 8, t. IV, col. 1116.
[2] *Enarr.* II, *in Ps.* XXXII, n° 4, col. 180.
[3] *Rom.* VII, 14.
[4] II. *Petr.* II, 19.
[5] *De Lib. Arb.* lib. III, n° 29, t. I, col. 622.
[6] *De Trinit.* lib. XIII, n° 17 et seqq. t. VIII, col. 938 et seqq.

tait proposé dans l'ouvrage de notre salut d'aller par les voies de la justice; et comme nous étions passés dans la possession de notre ennemi, en vertu d'une sentence très-juste, il fallait nous retirer par les formes. O Jésus, voici votre ouvrage: ô Jésus, voici le miracle de votre charité estimable. C'est pourquoi vous avez vu, chrétiens, qu'il se livre volontairement à la puissance des ténèbres, et à la fureur de l'enfer. « Il attire, di- « sent les saints Pères[1], notre ennemi au combat, « en lui cachant sa divinité. » Cet audacieux s'approcha, et voulut l'assujettir sous sa servitude; mais aussitôt qu'il eut mis la main sur celui qui ne devait rien à la mort, parce qu'il était innocent, Dieu, qui dans l'œuvre de notre salut voulait faire triompher sa miséricorde, par l'ordre de sa justice, rendit en notre faveur ce jugement, par lequel il fut dit et arrêté que le diable, pour avoir pris l'innocent, serait contraint de lâcher les pécheurs: il perdit les coupables qui étaient à lui, en voulant réduire sous sa puissance Jésus-Christ, le juste, dans lequel il n'y avait rien qui lui appartînt. Ceux qui sont tant soit peu versés dans la lecture des saints docteurs, me rendront bien ce témoignage, qu'encore que je n'ai point cité leurs paroles, je n'ai rien dit en ce lieu, qui ne soit tiré de leur doctrine, et que c'est en cette manière qu'ils nous ont souvent expliqué l'ouvrage de la rédemption. Mais il nous faut encore élever plus haut, et entrer plus avant au fond du mystère, par des maximes plus élevées qu'ils ont prises des Écritures.

C'était à la justice divine que nous étions vendus et livrés, par une obligation bien plus équitable, mais aussi bien plus rigoureuse: car quiconque lui est redevable ne peut s'acquitter que par sa mort, et ne peut la payer que par son supplice.

Non, mes frères, nulle créature n'est capable de réparer l'injure infinie qu'elle a faite à Dieu par son crime. Les théologiens le prouvent fort bien par des raisons invincibles; mais il suffit de vous dire que c'est une loi prononcée au ciel, et signifiée à tous les mortels par la bouche du saint Psalmiste: *Non dabit Deo placationem suam, nec pretium redemptionis animæ suæ*[2]: « Nul ne peut se racheter lui-même, ni rendre à « Dieu le prix de son âme. » Il peut s'engager à sa justice; mais il ne peut plus se retirer de la servitude, il ne peut payer que par son supplice, par sa mort.

En vain le genre humain, effrayé par le sentiment de son crime, cherche des victimes et des holocaustes pour les subroger en sa place; dussent-ils désoler tous leurs troupeaux par des hécatombes, et les immoler à Dieu devant ses autels, il est impossible que la vie des bêtes paye pour la vie des hommes; la compensation n'est pas suffisante: et c'est pourquoi cette maxime de l'apôtre est toujours d'une éternelle vérité, « qu'il « n'est pas possible que les péchés soient ôtés par « le sang des taureaux et des boucs: » *Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata*[1]. Si bien que ceux qui les immolaient faisaient bien, à la vérité, une reconnaissance publique de ce que méritaient leurs crimes, mais ils n'en avançaient pas l'expiation. « Aussi, dit « le même apôtre[2], ils multipliaient sans fin « leurs holocaustes, et toujours leurs péchés de- « meuraient sur eux. » Puis donc qu'il n'y avait parmi nous aucune ressource, que restait-il autre chose, sinon que Dieu réparât lui-même l'injustice de notre crime par la justice de notre peine, et satisfît à sa juste vengeance par notre juste punition?

Dans cette cruelle extrémité, que devenions-nous, chrétiens, si le Fils unique de Dieu n'eût proposé cet heureux échange, prophétisé par David, et rapporté par le saint apôtre[3]? « O Père, « les holocaustes ne vous ont pas plu: » c'est en vain que les hommes tâchent de subroger en leur place d'autres victimes, elles ne vous sont pas agréables; mais j'irai moi-même me mettre en leur place: tous les hommes sont dus à votre vengeance; mais une victime de ma dignité peut bien remplir justement la place même d'une infinité de pécheurs: *Tunc dixi: Ecce venio.*

Là se voit ce spectacle de charité, spectacle de miséricorde, auquel nous ne devrions jamais penser sans verser des larmes. Un Fils uniquement agréable, qui se met en la place des ennemis! l'innocent, le juste, la sainteté même, qui se charge des crimes des malfaiteurs! celui qui était infiniment riche, qui se constitue caution pour les insolvables!

Mais, ô Père, consentirez-vous à cet échange? pourrez-vous voir mourir votre Fils, pour donner la vie à des étrangers? Un excès de miséricorde lui fera accepter cette offre; son Fils devient sa victime en la place de tous les mortels. Mais que n'use-t-il entièrement de miséricorde? Je vous l'ai déjà dit, c'est qu'il veut faire triompher la miséricorde dans l'ordre de justice: premièrement, chrétiens, afin de glorifier ces deux attributs dans le mystère de notre salut, qui est le

[1] *S. Chrysostom. Hom.* XIII, *in Matth.* n° 3, t. VII, p. 169. *S. Leo in Nativ. Dom. Serm.* II, cap. III, IV, *De Passion. Dom.* cap. III.
[2] *Ps.* XLVIII, 7, 8.

[1] *Hebr.* X, 4.
[2] *Ibid.* 1.
[3] *Ps.* XXXIX, 9. 1. *Hebr.* X, 5 et suiv.

chef-d'œuvre de sa puissance : mais la raison la plus importante, c'est qu'il lui plaît de montrer ainsi son amour aux hommes; *Sic Deus dilexit mundum*[1] : « Dieu a tant aimé le monde. »

En effet, qui serait capable de bien pénétrer cette charité immense de Dieu envers nous? Donner l'héritier pour les étrangers! donner le naturel pour les adoptifs! Épanchons nos cœurs, âmes saintes, dans une pieuse méditation de ces paroles si tendres, et de cet échange si merveilleux. C'est déjà une bonté incomparable que Dieu ait voulu adopter des hommes mortels; car, comme remarque excellemment saint Augustin[2], les hommes ne recourent à l'adoption, que lorsqu'ils n'espèrent plus d'enfants véritables; si bien qu'elle n'est établie que pour venir au secours et suppléer au défaut de la nature qui manque. Et néanmoins, ô miséricorde! Dieu a engendré dans l'éternité un Fils qui contente parfaitement son amour, comme il épuise entièrement sa fécondité; et néanmoins, ô bonté incompréhensible! lui qui a un Fils si parfait, par l'immensité de son amour, par les richesses infinies d'une charité surabondante, il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. Il fait quelque chose de plus au Calvaire : non-seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde; mais, ce qui passe toute créance, il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs. Qui voudrait adopter à ce prix, et donner son Fils pour des étrangers? et néanmoins c'est ce que fait le Père éternel : *Sic Deus dilexit mundum*. Pesons un peu ces paroles : « Il a tant aimé le monde, » dit le Fils de Dieu : voilà le principe de l'adoption; « qu'il a donné « son Fils unique : » voilà le Fils unique livré à la mort; paraissez maintenant, enfants adoptifs : « Afin que ceux qui croient ne périssent pas; mais « qu'ils aient la vie éternelle : » ne voyez-vous pas l'échange admirable? Il donne son propre Fils à la mort, pour faire naître les enfants d'adoption. Cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère. Comme si le Père éternel, ayant vu que l'on n'adopte des enfants que lorsque l'on a perdu les véritables, un amour saintement inventif lui avait heureusement inspiré pour nous ce conseil de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils, pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier, pour nous faire entrer dans ses droits.

[1] *Joan.* III, 16.
[2] *Serm.* LI, n° 26, t. V, col. 296 et seqq.

Par conséquent, ô enfants adoptifs, que vous coûtez au Père éternel! mais que vous êtes chers et estimables à ce Père, qui donne son Fils, et ce Fils qui se donne lui-même pour nous! voyez à quel prix il vous achète. Un grand prix, dit le saint apôtre, un prix infini : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum*[1] : « Vous êtes ache« tés d'un prix, c'est-à-dire, d'un prix infini et « inestimable; ne vous rendez pas esclaves des « hommes. » Un de vos amis vous aborde, un de ces amis mondains qui vous aiment pour le siècle et les vanités : il vous veut donner un sage conseil; comme il vous honore, dit-il, et qu'il vous estime, il désire votre avancement; c'est pourquoi il vous exhorte de vous embarquer dans cette intrigue, peut-être malheureuse, d'engager ce grand dans vos intérêts, peut-être au préjudice de la conscience : prenez garde soigneusement, et ne vous rendez pas esclave des hommes. Vous avez un autre homme qui vous estime; cet homme c'est Jésus-Christ, qui est aussi votre Dieu : c'est lui qui vous estime véritablement, parce qu'il vous a acheté au prix de son sang : parce que cet ami vous estime, il veut vous engager dans le siècle; parce que Jésus vous estime, il veut vous élever au-dessus du siècle : vous promettez beaucoup, vous dit-il, et l'estime qu'il fait de vous fait qu'il voudrait vous voir dans le monde en la place dont vous êtes digne; mais Jésus, qui vous estime véritablement, ne voit rien dans le monde qui vous mérite. Car que voyez-vous dans le monde qui puisse contenter une âme pour laquelle Jésus-Christ se donne? Quand on vous représente ce que vous valez, n'entrez pas tout seul dans la balance, pesez-vous avec votre prix, et vous trouverez que rien n'est digne de vous, que ce qui est digne aussi de Jésus-Christ même. *Pretio empti estis* : ne vous rendez pas esclave de la complaisance, ne vous donnez pas à si bas prix, ne vous vendez pas pour si peu de chose. « Non, « non, mes frères, dit saint Augustin, ne soyons « pas vils à nous-mêmes, nous qui sommes si « précieux au Père, qu'il nous achète au Calvaire « du sang de son Fils; et encore n'étant pas con« tent de nous le donner une fois, il nous le verse « tous les jours sur ces saints autels : » *Tam caros æstimat, ut nobis quotidie Unigeniti sui pretiosissimum sanguinem fundat*[2].

Entrons aujourd'hui sérieusement dans une grande estime de ce que nous sommes en qualité de chrétiens, et que cette pensée nous retienne dans nos crimes les plus secrets. Si vous aviez un témoin, ses yeux vous inspireraient de la retenue. Si vous perdez de vue Dieu qui vous

[1] I. *Cor.* VII, 23.
[2] *Serm.* CCXVI, n° 3, t. V, col. 954.

regarde, songez du moins à vous-même, après le prix que vous coûtez au Sauveur. Comptez-vous dorenavant pour quelque chose; ayez honte de vous-même, à cause de vous-même; respectez vos yeux et votre présence. *Unusquisque dignum se existimet coram quo si delictum cogitaverit, erubescat* [1] : « Que chacun ait une si « grande idée de lui-même, qu'il rougisse à la « seule pensée du péché. »

Mais en apprenant aujourd'hui à nous estimer par notre prix, méditons aussi attentivement, que « nous ne sommes pas nous-mêmes, » et regardons-nous dans cette vue que « nous sommes « des personnes achetées. » Jésus-Christ ne s'est pas donné à pure perte : aussi, dit l'apôtre, « vous n'êtes plus à vous; car vous avez été ache- « tés d'un grand prix : » *Non estis vestri; empti enim estis pretio magno* [2]. Nous pouvons aisément connaître, non-seulement combien légitimement, mais combien étroitement et intimement nous sommes acquis au Sauveur, si nous savons entendre les lois de cet échange mystérieux. « Ce n'a point été par des choses corrupti- « bles comme de l'or ou de l'argent, que vous « avez été rachetés de la vanité paternelle et hé- « réditaire de votre première vie, mais par le « précieux sang de Jésus-Christ, comme de l'A- « gneau sans tache : » *Non enim corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vana vestra conversatione; sed pretioso sanguine quasi Agni immaculati Christi* [3]. Nous avons déja dit, messieurs, que l'achat n'est pas une perte, mais un échange; vous me donnez, et je donne : je me dessaisis, en achetant, de ce que je donne; mais néanmoins je ne le perds pas, parce que ce que je reçois me tient lieu de ce que je donne, et en fait le remplacement : lois du commerce qui ne peuvent être renversées, sans ruiner tous les fondements de la société humaine. Ce n'est pas sans raison, messieurs, que l'Écriture nous dit si souvent que Jésus-Christ s'est donné pour nous. Il ne nous achète pas, dit saint Pierre, ni par or, ni par argent, ni par des richesses mortelles; car étant maître de tout l'univers, cela ne lui coûtait rien : mais parce qu'il nous voulait acheter beaucoup pour marque de son estime, il a voulu qu'il lui en coûtât; et afin que nous entendions jusqu'à quel point nous lui sommes chers, il a donné son sang d'un prix infini; il a voulu se donner lui-même : par conséquent nous lui tenons lieu de sa chair, de son sang, de sa propre vie; et par conséquent, lorsque nous nous retirons de lui, nous [lui] faisons la même injure, que si nous lui arrachions un de ses membres. Nous portons sa croix sur nos fronts, nous sommes teints de son sang; n'effaçons pas les marques d'une si glorieuse servitude; consacrons au Sauveur toute notre vie, puisqu'il l'a si bien achetée, et ne rompons pas un marché qui nous est si avantageux. Car comme il ne nous achète que comme Sauveur, il ne nous achète que pour nous sauver; et il va combattre à toute outrance, si je puis parler de la sorte, contre la justice de son Père, pour nous gagner le ciel qu'elle nous ferme.

[1] *Serm.* CCCLXXI, n° 4, t. V, col. 1461.
[2] I. *Cor.* VI, 19, 20.
[3] I. *Petr.* I, 18, 19.

TROISIÈME POINT.

Il n'y a rien qui attache les attentions, comme le spectacle d'un grand combat qui décide des intérêts de deux puissances opposées : les voisins intéressés le considèrent avec tremblement; et les plus indifférents sont émus dans l'attente d'un événement si remarquable.

J'ai à vous proposer ici un combat, où se décide la cause de notre salut, dans lequel un Dieu combat contre un Dieu, le Fils contre son Père, et en quelque sorte contre lui-même. Mais comme on ne combat contre Dieu qu'en lui cédant, le Dieu-Homme qui est le tenant contre la justice divine, pendant qu'elle marche contre lui personnellement armée de toutes ses vengeances, paraît armé de sa part d'une obéissance profonde : toutefois par cette obéissance toute-puissante, la justice divine est vaincue, les portes du ciel sont forcées, et l'entrée en est ouverte aux enfants d'Adam, qui en étaient exclus par leurs crimes. « Il est entré une fois dans le sanctuaire avec son « propre sang, nous ayant acquis une rédemption « éternelle : » *Per proprium sanguinem introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa* [1].

C'est ici la principale partie de la passion du Sauveur, et c'est, pour ainsi dire, l'âme du mystère; mais c'est un secret incompréhensible. Un Dieu qui se venge sur un Dieu, un Dieu qui satisfait à un Dieu, qui pourrait approfondir un si grand abîme? Les bienheureux le voient, et ils en sont étonnés; mais qu'en peuvent penser les mortels? Disons néanmoins, messieurs, selon notre médiocrité, ce qu'il a plu à Dieu que nous en sussions par son Écriture divine, et apprenons premièrement du divin apôtre quelles armes tient en main le Père, quand il marche contre son Fils. Il est armé de son foudre, je veux dire de cette terrible malédiction qu'il lance sur les têtes criminelles. Quoi, ce foudre tombera-t-il sur le Fils de Dieu? Écoutez l'apôtre saint Paul : « Il est fait

[1] *Hebr.* IX, 12.

« pour nous malédiction : » *Factus pro nobis maledictum*[1] : le grec porte, exécration. ..

Pour entendre le sens de l'apôtre, vous voyez qu'il faut méditer avant toutes choses quelle est la force, quelle est l'énergie de la malédiction divine ; mais il faut que Dieu l'explique lui-même par la bouche du divin Psalmiste. *Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus*[2] : « La malédiction l'environne comme un « vêtement ; elle entre comme de l'eau dans son « intérieur, et pénètre comme de l'huile jusqu'à « ses os. » Voilà donc trois effets terribles de la divine malédiction. Elle environne les pécheurs par le dehors ; elle entre jusqu'au dedans, et s'attache aux puissances de leur âme : mais elle passe encore plus loin ; elle pénètre, comme de l'huile, jusqu'à la moelle de leurs os : elle perce jusqu'au fond de leur substance. Jésus chargé des péchés des hommes, en qualité de répondant et de caution, est frappé de ces trois foudres, ou plutôt de ces trois dards du foudre de Dieu. Expliquons ceci en peu de paroles, autant que le sujet le pourra permettre.

L'un des priviléges des justes, c'est que Dieu les assure, dans les saintes Lettres, que sa miséricorde les environne. « Celui qui espère au Seigneur, sera environné de sa miséricorde : » *Sperantem autem in Domino misericordia circumdabit*[3]. Il veut par là que nous entendions qu'il fait, pour ainsi dire, la garde autour d'eux pour détourner de sa main les coups qui menacent leurs têtes ; qu'il bride la puissance de leurs ennemis, et qu'il les met à couvert de toutes les insultes du dehors, sous l'aile de sa protection.

Ainsi le premier degré de malédiction, c'est que Dieu retire des pécheurs cette protection extérieure, et les laisse par conséquent exposés à un nombre infini d'accidents fâcheux, qui menacent de toutes parts la faiblesse humaine. Je vous ai déjà fait voir, chrétiens, que Jésus a été réduit à ce triste état par la volonté de son Père, qu'il s'y est assujetti volontairement en qualité de victime, et comme ce que j'aurais à dire sur ce sujet, tomberait à peu près dans le même sens de ma première partie, pour ne vous point accabler par des redites dans un discours déjà assez long, je remarquerai seulement cette circonstance.

C'est que la protection de Dieu sur les justes leur est promise, principalement dans le temps des afflictions ; parce que Dieu, comme un bon ami, se plaît de faire paraître à ses serviteurs, dans le temps des adversités, la fidélité de ses soins. De là vient que, lorsqu'il semble les abandonner, il fait luire sur eux ordinairement, par certaines voies imprévues, qui ne manquent jamais à sa providence, quelque marque de sa faveur. Jésus n'en voit pas la moindre étincelle ; si bien qu'en se plaignant que Dieu le délaisse[1], dans les termes du roi-prophète, il pouvait encore ajouter ce qu'il dit en un autre lieu[2] : *Ut quid, Domine, recessisti longe?* « O Dieu ! pourquoi vous êtes-vous retiré si loin, » qu'il semble que je vous perde de vue? *Despicis in opportunitatibus :* « Vous, qui vous glorifiez d'être si « fidèle, vous me dédaignez dans l'occasion lors« que j'ai le plus besoin de votre secours ; » *Despicis in opportunitatibus :* et quelle est cette occasion? *In tribulatione :* « O Dieu ! vous me méprisez « dans l'extrémité de mes angoisses. »

Voilà l'état du Sauveur. Mais disons ici en passant aux enfants de Dieu qui semblent abandonnés parmi leurs ennuis, qu'ils considèrent Jésus ; qu'ils sachent que Dieu, cet ami fidèle, ne nous manque jamais aux occasions : mais ce n'est pas à nous de les lui prescrire ; elles dépendent de l'ordre de ses décrets, et non de l'ordre des temps ; il suffit que nous soyons assurés qu'il viendra infailliblement à notre secours, pourvu que nous ayons la force d'attendre.

Après ce mot de consolation que nous devions, ce me semble, aux affligés, revenons maintenant au Fils de Dieu, et voyons la divine malédiction qui commence à pénétrer son intérieur, et le frappe dans les puissances de l'âme : suivons toujours l'Écriture sainte, et ne parlons point sans la loi.

J'ai appris de cette Écriture que Dieu a un visage pour les justes, et un visage pour les pécheurs : le visage qu'il a pour les justes est un visage serein et tranquille, qui dissipe tous les nuages, qui calme tous les troubles de la conscience ; un visage doux et paternel qui remplit « l'âme d'une « sainte joie : » *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo*[3]. O Jésus ! il était autrefois pour vous : autrefois ; mais maintenant la chose est changée. Il y a un autre visage que Dieu tourne contre les pécheurs ; un visage dont il est écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala*[4] : « Le visage de « Dieu sur ceux qui font mal ; » visage terrible et épouvantable, le visage de la justice irritée, dont Dieu étonne les réprouvés. Ah ! si nous pouvions ouvrir les yeux pour considérer ce visage ! Jésus lui-même en est étonné, parce qu'il porte l'image d'un criminel. Voyez en l'image et en la peinture ce

[1] *Gal.* III, 13.
[2] *Ps.* CVIII, 17.
[3] *Ibid.* XXXI, 10

[1] *Ps.* XXI, 1.
[2] *Ibid.* IX, 22.
[3] *Ibid.* XV, 11.
[4] *Ibid.* XXXIII, 17.

que c'est qu un crima réel, ce que c'est qu'un pécheur véritabla. *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* [1]? « Si le bois vert est ainsi traité, « que sera-ce du bois sec? « O grâce! ô rémission! ô salut des hommes! que vous coûtez à Jésus! Son Père lui paraît avec ce visage; il lui montre cet œil enflammé; il lance contre lui ce regard terrible, « qui allume le feu devant lui : » *Ignis in conspectu ejus exardescet* [2]. Il le regarde enfin comme un criminel, et la vue de ce criminel lui fait en quelque sorte oublier son Fils.

Mon Sauveur en est étonné. Voyez comme il entre aussi dans ce sentiment, et comme il prend en vérité l'état du pécheur. Ah! c'est ici mon salut. Je ma plais de m'occuper dans cette pensée : j'aime à voir que mon Sauveur prend mes sentiments, parce que c'est en cette manière qu'il me donne la liberté de prendre les siens : parce qu'il parle à Dieu comme un pécheur, ah! c'est ce qui me donne la liberté da parler comme un innocent. Je remarque donc, âmes saintes, que dès le commencement de sa passion, il ne parla plus à Dieu qu'en tremblant : lui qui priant autrefois commençait sa prière par l'action de grâces [3], assuré d'être toujours ouï; lui qui disait si hardiment : « Père, je le veux [4]; » dans le jardin des Olives il commence à tenir un autre langage. « Père, dit-« il, s'il est possible; Père, si vous voulez, dé-« tournez de moi ce calice : non ma volonté, mais « la vôtre [5]. « Est-ce là le discours d'un Fils bienaimé? Eh! vous disiez autrefois si assurément : « Tout ce qui est à vous est à moi; tout ce qui « est à moi est à vous [6]. » Il a été un temps qu'il pouvait parler de la sorte : maintenant que le Fils unique est caché et enveloppé sous le pécheur, il n'ose plus lui parler avec cette liberté première; il prie avec tremblement; et enfin, dans la suite de sa passion, se voyant toujours traité comme un criminel, ne découvrant plus aucun trait de la bonté de son Père, il n'ose plus aussi lui donner ce nom; et pressé d'une détresse incroyable, il ne l'appelle plus que son Dieu : « Mon « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous aban-« donné? « *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* [7]?

Mais la cause principale de cette plainte, c'est que la colère divine, après avoir occupé toutes ses puissances, avait produit son dernier effet, en perçant et pénétrant jusqu'au fond de l'âme. Je n'aurais jamais fini ce discours, si j'entreprenais de vous expliquer combien ce coup est terrible. Il suffit que vous remarquiez qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'aller chercher l'âme jusque dans son centre. Le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures : Dieu seul, en la faisant, se l'est réservé; et c'est par là qu'il la prend quand il veut la « renverser par les fon-« dements, » selon l'expression prophétique : *Commovebit illos a fundamentis* [1]. C'est ce qui s'appelle, dans l'Écriture, « briser les pécheurs; » *Deus conteret eos* [2]. Voyez ici combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant : c'est pour cela que Dieu a suivi cette voie de justice. Isaïe l'a dit clairement dans ce beau chapitre, qui s'entend de Jésus-Christ à la lettre : « Le Sei-« gneur l'a voulu briser; » *Dominus voluit conterere eum in infirmitate* [3] : et pour achever la perfection de son sacrifice, il fallait qu'il fût encore froissé par ce dernier coup.

Je ne crains point da dire que tous les autres tourments de notre Sauveur, quoique leur rigueur soit insupportable, ne sont qu'une ombre et une peinture, en comparaison des douleurs, da l'oppression, de l'angoisse que souffre son âme très-sainte, sous la main da Dieu qui la froisse.

Da quelle sorte le Fils de Dieu a pu ressentir ce coup de foudre, c'est un secret profond qui passe de trop loin notre intelligence; soit que sa divinité se fût comme retirée en elle-même; soit que ne faisant sentir sa présence qu'en une certaine partie de son âme, ce qui n'est pas impossible à Dieu, « dont la vertu pénétrante, comme « dit saint Paul [4], va jusqu'aux divisions les plus « délicates de l'âme d'avec l'esprit, » elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine; soit que, par quelque autre miracle inconnu et inconcevable aux mortels, elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très-étroite de Dieu et de l'homme, avec cette extrême désolation où l'Homme-Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. Quoi qu'il en soit, et de quelque sorte que se soit accompli un si grand mystère en la personne de Jésus-Christ, toujours est-il assuré qu'il n'y avait que le seul effort d'une détresse incompréhensible, qui pût arracher du fond de son cœur cette plainte étrange qu'il fait à son Père : *Quare me dereliquisti?* « Pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Le croirions-nous, chrétiens, si l'Écriture divina ne nous l'apprenait, que pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son

[1] *Luc.* XXIII, 31.
[2] *Ps.* XLIX, 4.
[3] *Joan.* XI, 41, 42.
[4] *Ibid.* XVII, 24.
[5] *Matth.* XXVI, 39. *Luc.* XXII, 42.
[6] *Joan.* XVII, 10.
[7] *Matth.* XXVII, 46.

[1] *Sap.* IV, 19.
[2] *Job.* XXXIV, 24.
[3] *Is.* LIII, 10.
[4] *Hebr.* IV, 12

Fils, le mystère de notre paix se négociait? On avançait pas à pas la conclusion d'un si grand traité; et « Dieu était en Christ, se réconciliant « le monde [1]. » Comme on voit quelquefois dans un grand orage, le ciel sembler s'éclater et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps qu'il se décharge, il s'éclaircit peu à peu, jusqu'à ce qu'il reprend enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation; ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant; la nue crève et se dissipe; Dieu commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne et riante : et par un retour admirable, qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il frappe sans miséricorde son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, il pardonne sans réserve aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent.

Mais aussi c'est que sa rigoureuse justice fut si fortement combattue par le Fils de Dieu, qu'il fallait enfin qu'elle se rendît, et qu'elle laissât emporter le ciel à une si grande violence. O ciel, enfin tu nous es ouvert : nous ne sommes plus des bannis, chassés honteusement de notre patrie. C'est ici qu'il faut lire notre instruction : car nous avons aussi à conquérir le ciel; mais il faut l'attaquer par les mêmes armes.

Le Sauveur s'est donc servi de deux sortes d'armes contre la sévérité de son Père, la contrition et l'obéissance. Car comme elle avait pour objet le péché des hommes, et qu'il fallait en détruire la coulpe et la peine, il a opposé à la coulpe une douleur immense des crimes : *Magna est velut mare contritio tua* [2]; et satisfait à la peine par une obéissance infatigable, déterminée à tout endurer. Disons l'un et l'autre en peu de paroles : c'est la moralité de ce discours.

Je dis premièrement, chrétiens, que se trouvant chargé, investi, accablé des péchés du monde, il les envisage tous en détail; il les pèse à cette juste balance de sa divine sagesse; il les confronte aux règles immuables, dont elles violent l'équité par leur injustice; et connaissant parfaitement, pénétrant profondément leur énormité, par l'opposition aux principes, il gémit sur tous nos désordres, avec toute l'amertume que chacun mérite. Ah! disait autrefois David : « Mes iniquités m'ont saisi et environné de tou« tes parts, elles se sont multipliées plus que les « cheveux de ma tête; » et pendant que je m'applique à les déplorer, « mon cœur tombe en dé« faillance, » ne pouvant fournir à tant de larmes : *Comprehenderunt me iniquitates meæ, multiplicatæ sunt super capillos capitis mei; et cor meum dereliquit me* [1]. Que dirais-je donc maintenant de vous, ô cœur du divin Jésus, environné et saisi par l'infinité de nos crimes? Où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent?

En unité de cette douleur par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs devant lui, par l'esprit de componction : car qu'attendons-nous, chrétiens, à regretter nos péchés? jamais nous n'en verrons l'horreur plus à découvert que dans la croix de Jésus. Dieu nous a voulu donner ce spectacle de la haine qu'il a pour eux, et de la rigueur qu'ils attirent, afin que les voyant si horribles en la personne du Fils de Dieu, où ils ne sont que par transport, nous puissions comprendre par là quels ils doivent être en nos cœurs, dans lesquels ils ont pris naissance. Ça donc, ô péché régnant! ô iniquité dominante! que je te recherche aujourd'hui dans le fond de ma conscience. Est-ce un attachement vicieux? est-ce un désir de vengeance? une inimitié invétérée? O vengeance! oses-tu paraître, quand Jésus outragé à l'extrémité demande pardon pour ses ennemis? Vous le savez, je ne le sais pas; mais je sais que tant que vous la laisserez régner dans vos cœurs, le ciel, toujours d'airain sur vos têtes, vous sera fermé sans miséricorde; et au contraire, que la justice divine, toujours inflexible et inexorable, ouvrira sous vos pas toutes les portes de l'abîme. Renversez donc aujourd'hui ce règne injuste et tyrannique : donnez cette victoire à Jésus-Christ; que sa croix emporte sur vous cet attachement, ou cette aversion criminelle; qu'il brise une liaison mal assortie; qu'il renoue une rupture mal faite : délivrez-nous de la tyrannie [de cette passion] par l'effort d'une contrition sans mesure. Le Fils de Dieu commence à gémir; suivez et sanctifiez votre repentir par la société de ses douleurs.

Mais pour surmonter tout à fait la justice de Dieu son Père, il s'arme encore de l'obéissance : sur quoi je vous dirai seulement ce mot, car il est temps de conclure, que ce qu'il y a de plus important pour contenter la justice, c'est l'acceptation volontaire de tous les supplices, c'est la pratique de l'obéissance d'adorer la justice de Dieu, non-seulement en elle-même, mais dans son propre supplice. *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti?* C'est la plainte du délaissement; mais il confesse en même temps qu'il est équi-

[1] II. *Cor.* v, 19.
[2] *Thren.* II, 13.

[1] *Ps.* XXXIX, 16, 17.

table : *Longe a salute mea verba delictorum meorum* [1] : les péchés, qui sont devenus les miens par transport, l'ont bien mérité : c'est pourquoi, dès le commencement de sa passion, il ne parle plus de son innocence; il ne songe qu'à porter les coups. Ainsi s'étant abaissé infiniment davantage qu'Adam ni tous ses enfants n'ont été rebelles, il a réparé toutes les injures par lesquelles ils déshonoraient la bonté de Dieu. La justice divine s'est enfin rendue, et a ouvert toutes les portes de son sanctuaire.

« Ayant donc cette confiance de pouvoir entrer dans le sanctuaire, ayant cette voie nouvelle que le Fils de Dieu nous a ouverte, je veux dire sa sainte chair, qui est la propitiation de nos crimes, approchons-nous de lui avec un cœur vraiment sincère, et avec une pleine foi : » *Habentes fiduciam in introitu sanctorum in sanguine Christi, quam initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est, carnem suam... accedamus cum vero corde in plenitudine fidei* [2]. Suivons, mes frères, après Jésus-Christ; mais il faut combattre aussi bien que lui contre la justice. Mais n'est-ce pas assez qu'il l'ait désarmée et qu'il ait porté en lui-même tout le fardeau de ses vengeances? ne croyez pas qu'il ait tant souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise. Il a soutenu tout le grand effort pour payer nos dettes; il nous a laissé de moindres épreuves, mais néanmoins nécessaires pour entrer en conformité de son esprit, et être honoré de sa ressemblance.

Approchons du sacrement de la pénitence avec un esprit généreux, résolus de satisfaire à la justice divine par une pénitence ferme et vigoureuse. La satisfaction nous doit rendre conformes à Jésus crucifié : mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre chair déchirée, votre corps tout couvert de plaies, votre âme percée de tant de douleurs; je dis aussitôt en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre sont-ils capables de me crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices? Que si notre délicatesse ne peut plus supporter les peines du corps que l'Église imposait autrefois par une discipline si salutaire, récompensons-nous sur les cœurs : ne sortons point les yeux secs de ce grand spectacle du Calvaire. « Tous ceux qui assistaient, dit saint Luc, s'en retournaient frappant leurs poitrines : » *Percutiente pectora sua revertebantur* [1]. Jésus-Christ mourant avait répandu un certain esprit de componction et de pénitence : qu'il ne soit pas dit, chrétiens, que nous soyons plus durs que les Juifs; [autrement] Dieu vengera sur nous la mort de son Fils. Faisons retentir tout le Calvaire de nos cris et de nos sanglots; pleurons amèrement nos iniquités, irritons-nous saintement contre nous-mêmes; rompons tous ces indignes commerces; quittons cette vie mondaine et licencieuse; mourons enfin au péché avec Jésus-Christ : c'est lui-même qui nous le demande.

Jésus, qui n'a jamais cessé d'exhorter les hommes à se repentir de leurs crimes, jusqu'à l'extrémité de son agonie, ramasse ses forces épuisées : il fait un dernier effort, lui dont le cri a été ouï du Lazare jusqu'au tombeau; « dont les morts entendront la voix, et ceux qui l'entendront vivront : » *Mortui audient vocem Filii Dei; et qui audierint, vivent* [2]. Écoutez ce grand cri qu'il fait en mourant, qui étonne le centenier qui le garde, qui arrête tous les yeux des spectateurs, qui étonne toute la nature, et que le ciel et la terre écoutent par un silence respectueux : c'est qu'il vous invite à la pénitence; il vous avertit de sa mort prochaine, afin que vous mouriez avec lui. Il va mourir, il baisse la tête, ses yeux se fixent, il passe, il expire : c'en est fait; il a rendu l'âme. Eh bien! sommes-nous morts avec lui? allons-nous commencer une vie nouvelle par la conversion de nos mœurs? puis-je l'espérer, chrétiens? quelle marque m'en donnerez-vous? Ah! ce n'est pas à moi qu'il la faut donner : donnez-la au sauveur Jésus, qui vous la demande. Ne sortez point de ce temple sans lui confesser vos péchés dans l'amertume de vos cœurs : entrez dans les sentiments de sa mort par les douleurs de la pénitence, et vous participerez bientôt au bonheur de sa résurrection glorieuse. *Amen.*

[1] *Ps* XXI, 1.
[2] *Hebr.* X, 19, 20, 21

[1] *Luc.* XXIII, 48.
[2] *Joan.* V, 25.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Fermeté immobile, magnificence et équité du testament de Jésus. Nécessité de l'effusion de son sang; avec quelle ardeur et quelle profusion il le répand. Motifs que sa passion nous fournit d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie, et d'un généreux détachement de la créature. Raison des souffrances qu'il endure, et de l'ignominie dont il est couvert. Impression que nous devons ressentir de ses douleurs, pour avoir part à la grâce qu'elles nous ont méritée. Peinture vivante de Jésus-Christ mourant, dans les pauvres : sa passion retracée dans leur personne.

Hic est sanguis meus novi testamenti.

C'est ici mon sang; le sang du nouveau testament. Matth. XXVI, 28.

Le testament de Jésus-Christ a été scellé et cacheté durant le cours de sa vie; il est ouvert aujourd'hui publiquement sur le Calvaire, pendant que l'on y étend Jésus à la croix : c'est là qu'on voit ce testament gravé en caractères sanglants sur sa chair indignement déchirée; autant de plaies, autant de lettres; autant de gouttes de sang qui coulent de cette victime innocente, autant de traits qui portent empreintes les dernières volontés de ce divin Testateur. Heureux ceux qui peuvent entendre cette belle et admirable disposition que Jésus a faite en notre faveur, et qu'il a confirmée par sa mort cruelle! Nul ne peut connaître cette écriture, que l'esprit de Jésus ne l'éclaire, et que le sang de Jésus ne le purifie. Ce testament est ouvert à tous : et les Juifs et les Gentils voient le sang et les plaies de Jésus crucifié; « mais ceux-là n'y voient que scandale, « et ceux-ci n'y voient que folie [1]. » Il n'y a que nous, chrétiens, qui apprenons de Jésus-Christ même que le sang qui coule de ses blessures est le sang du nouveau testament; et nous sommes ici assemblés, non tant pour écouter, que pour voir nous-mêmes dans la passion du Fils de Dieu la dernière volonté de ce cher Sauveur, qui nous a donné toutes choses, quand il s'est lui-même donné pour être le prix de nos âmes.

Il y a dans un testament trois choses considérables : on regarde en premier lieu si le testament est bon et valide : on regarde en second lieu de quoi dispose le testateur en faveur de ses héritiers : et on regarde en troisième lieu ce qu'il leur ordonne. Appliquons ceci, chrétiens, à la dernière volonté de Jésus mourant : voyons la validité de ce testament mystique, par le sang et par la mort du testateur : voyons la magnificence de ce testament, par les biens que Jésus-Christ nous y laisse : voyons l'équité de ce testament, par les choses qu'il nous y ordonne. Disons encore une fois, afin que tout le monde l'entende, et proposons le sujet de tout ce discours. J'ai dessein de vous faire lire le testament de Jésus, écrit et enfermé dans sa passion : pour cela, je vous montrerai combien ce testament est inébranlable, parce que Jésus l'a écrit de son propre sang : combien ce testament nous est utile, parce que Jésus nous y laisse la rémission de nos crimes : combien ce testament est équitable, parce que Jésus nous y ordonne la société de ses souffrances : voilà les trois points de ce discours. Le premier nous expliquera le fond du mystère de la passion; et les deux autres en feront voir l'application et l'utilité : c'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Comme toutes nos prétentions sont uniquement appuyées sur la dernière disposition de Jésus mourant, il faut établir avant toutes choses la validité de cet acte, qui est notre titre fondamental : ou plutôt, comme ce que fait Jésus-Christ se soutient assez de soi-même, il ne faut pas tant l'établir, qu'en méditer attentivement la fermeté immobile, afin d'appuyer dessus notre foi. Considérons donc, chrétiens, quelle est la nature du testament de Jésus : disons en peu de paroles ce qui sera de doctrine, et seulement pour servir d'appui; et ensuite venons bientôt à l'application. Un testament, pour être valide, doit être fait selon les lois : chaque peuple, chaque nation a ses lois particulières. Jésus, soumis et obéissant, avait reçu la sienne de son Père; et comme, dans l'ordre des choses humaines, il y a des testaments qui doivent être écrits tout entiers de la propre main du testateur, celui de notre Sauveur a ceci de particulier, qu'il devait être écrit de son propre sang, et ratifié par sa mort, et par sa mort violente. Dure condition qui est imposée à ce charitable Testateur; mais condition nécessaire, que saint Paul nous a expliquée dans la divine Épître aux Hébreux. « Un testament, dit ce grand apôtre [1], « n'a de force que par le décès de celui qui teste : « tant qu'il vit, le testament n'a pas son effet : « de sorte que c'est la mort qui le rend fixe et in« variable : » c'est la loi générale des testaments « Il fallait donc, dit l'apôtre, que Jésus mourût, « afin que le nouveau testament, qu'il a fait en « notre faveur, fût confirmé par sa mort. » Une mort commune ne suffisait pas; il fallait qu'elle fût tragique et sanglante; il fallait que tout son

[1] I. *Cor.* I, 23.

[1] *Hebr.* IX, 16, 17.

sang fût versé et toutes ses veines épuisées, afin qu'il nous pût dire aujourd'hui : « Ce sang, que « vous voyez répandu pour la rémission des pé« chés, c'est le sang du nouveau testament, » qui est rendu immuable par ma mort cruelle et ignominieuse : *Hic est enim sanguis meus novi testamenti... in remissionem peccatorum*[1].

Que si vous me demandez pourquoi ce Fils bien-aimé avait reçu d'en haut cette loi si dure, de ne pouvoir disposer d'aucun de ses biens, que sous une condition si onéreuse; je vous répondrai, en un mot, que nos péchés l'exigeaient ainsi. Oui, Jésus eût bien pu donner, mais nous n'étions pas capables de rien recevoir; notre crime nous rendait infâmes, et entièrement incapables de recevoir aucun bien : car les lois ne permettent pas de disposer de ses biens en faveur de criminels condamnés, tels que nous étions par une juste sentence. Il fallait donc auparavant expier nos crimes : c'est pourquoi le charitable Jésus, voulant nous donner ses biens qui nous enrichissent, il nous donne auparavant son sang qui nous lave, afin qu'étant purifiés, nous fussions capables de recevoir le don qu'il nous a fait de tous ses trésors. Allez donc, ô mon cher Sauveur, allez au jardin des Olives, allez en la maison de Caïphe, allez au prétoire de Pilate, allez enfin au Calvaire, et répandez partout avec abondance ce sang du nouveau testament, par lequel nos crimes sont expiés et entièrement abolis.

C'est ici qu'il faut commencer à contempler Jésus-Christ dans sa passion douloureuse, et à voir couler ce sang précieux de la nouvelle alliance, par lequel nous avons été rachetés : et ce qui se présente d'abord à mes yeux, c'est que ce divin sang coule de lui-même dans le jardin des Olives; les habits de mon Sauveur sont percés, et la terre tout humectée de cette sanglante sueur qui ruisselle du corps de Jésus. O Dieu! quel est ce spectacle qui étonne toute la nature humaine? ou plutôt quel est ce mystère qui nettoie et qui sanctifie la nature humaine? Je vous prie de le bien entendre.

N'est-ce pas que notre Sauveur savait que notre saint était dans son sang, et que, pressé d'une ardeur immense de sauver nos âmes, il ne peut plus retenir ce sang, qui contient en soi notre vie bien plus que la sienne? Il le pousse donc au dehors par le seul effort de sa charité; de sorte qu'il semble que ce divin sang, avide de couler pour nous, sans attendre la violence étrangère, se déborde déjà de lui-même, poussé par le seul effort de la charité. Allons, mes frères, recevoir ce sang : « Ah! terre, ne le cache pas; » *Terra, ne operias sanguinem istum*[1] : c'est pour nos âmes qu'il est répandu, et c'est à nous de le recueillir avec une foi pieuse.

[1] *Matth.* XXVI, 28.

Mais cette sueur inouïe me découvre encore un autre mystère. Dans ce désir infini que Jésus avait d'expier nos crimes, il s'était abandonné volontairement à une douleur infinie de tous nos excès : il les voyait tous en particulier, et s'en affligeait sans mesure, comme si lui-même les avait commis; car il en était chargé devant Dieu. Oui, mes frères, nos iniquités venaient fondre sur lui de toutes parts, et il pouvait bien dire avec David : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me*[2] : « Les torrents des péchés m'ac« cablent. » De là ce trouble où il est entré, lorsqu'il dit : « Mon âme est troublée[3] : » de là ces angoisses inexplicables qui lui font prononcer ces mots, dans l'excès de son accablement : « Mon « âme est triste jusqu'à mourir : » *Tristis est anima mea usque ad mortem*[4]. Car en effet, chrétiens, la seule immensité de cette douleur lui aurait donné le coup de la mort, s'il n'eût lui-même retenu son âme, pour se réserver à de plus grands maux, et boire tout le calice de sa passion. Ne voulant donc pas encore mourir dans le jardin des Olives, parce qu'il devait, pour ainsi dire, sa mort au Calvaire, il laisse néanmoins déborder son sang, pour nous convaincre, mes frères, que nos péchés, oui, nos seuls péchés sans le secours des bourreaux, pouvaient lui donner la mort. L'eussiez-vous pu croire, ô pécheur, que le péché eût une si grande et si malheureuse puissance? Ah! si nous ne voyions défaillir Jésus qu'entre les mains des soldats qui le fouettent, qui le tourmentent, qui le crucifient nous n'accuserions de sa mort que ses supplices : maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives, où il n'a pour persécuteurs que nos péchés, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide; pleurons, gémissons, battons nos poitrines et tremblons jusqu'au fond de nos consciences. Et comment pouvons-nous n'être pas saisis de frayeur, ayant en nous-mêmes, au dedans du cœur, une cause de mort si certaine? Si le seul péché suffisait pour faire mourir un Dieu, comment pourraient subsister des hommes mortels, ayant un tel poison dans les entrailles? Non, non, nous ne subsistons que par un miracle continuel de miséricorde; et la même puissance divine qui a retenu miraculeusement l'âme du Sauveur, pour accomplir son supplice, retient la nôtre pour accomplir, ou plutôt pour commencer notre pénitence.

[1] *Job.* XVI, 19.
[2] *Ps.* XVII, 5.
[3] *Joan.* XII, 27.
[4] *Matth.* XXVI, 38.

Après que notre Sauveur a fait couler son sang par la seul effort de sa charité affligée, vous pouvez bien croire, mes frères, qu'il ne l'aura pas épargné entre les mains des Juifs et des Romains, cruels persécuteurs de son innocence. Partout où Jésus a été pendant la suite de sa passion, une cruauté furieuse l'a chargé de mille plaies : si nous avons dessein de l'accompagner dans tous les lieux différents où il a paru, nous verrons partout les traces sanglantes qui nous marqueront les chemins; et la maison du pontife, et le tribunal du juge romain, et le gibet et les corps de garde où Jésus a été livré à l'insolence brutale des soldats, et enfin toutes les rues de Jérusalem sont teintes de ce divin sang qui a purifié le ciel et la terre.

Je ne finirais jamais ce discours, si j'entreprenais de vous raconter toutes les cruelles circonstances où ce sang innocent a été versé : il me suffit de vous dire qu'en ce jour de sang et de carnage, en ce jour funeste et salutaire tout ensemble, où la puissance des ténèbres avait reçu toute licence contre Jésus-Christ, il renonce volontairement à tout l'usage de la sienne; si bien qu'en même temps que ses ennemis sont dans la disposition de tout entreprendra, il se réduit volontairement à la nécessité de tout endurer. Dieu, par l'effet du même conseil, lâche la bride sans mesure à la fureur de ses envieux, et il resserre en même temps toute la puissance de son Fils : pendant qu'il déchaîne contre lui toute la fureur des enfers, il retire de lui toute la protection du ciel, afin que ses souffrances montent jusqu'au comble, et qu'il s'expose lui-même nu et désarmé, sans force et sans résistance, à quiconque aurait envie de lui faire insulte.

Après cela, chrétiens, faut-il que je vous raconte le détail infini de ses douleurs? faut-il que je vous décrive comme il est livré sans miséricorde, tantôt aux valets, tantôt aux soldats, pour être l'unique objet de leur dérision sanglante, et souffrir de leur insolence tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse? Faut-il que je vous le représente, ce cher Sauveur, lassant sur son corps, à plusieurs reprises, toute la force des bourreaux, usant sur son dos toute la dureté des fouets, émoussant en sa tête toute la pointe des épines? O testament mystique du divin Jésus! que de sang vous coûtez à cet Homme-Dieu, afin de vous faire valoir pour notre salut !

Tant de sang répandu ne suffit pas pour écrire ce testament; il faut maintenant épuiser les veines pour l'achever à la croix. Mes frères, je vous en conjure, soulagez ici mon esprit : méditez vous-mêmes Jésus crucifié, et épargnez-moi la peine de vous décrire ce qu'aussi bien les paroles ne sont pas capables de vous faire entendre : contemplez ce que souffre un homme qui a tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; qui ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures, et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps entièrement abattu par la perte du sang; qui, parmi cet excès de peines, ne semble élevé si haut, que pour découvrir de loin un peuple infini, qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Et après cela, chrétiens, ne vous étonnez pas si Jésus dit, « qu'il n'y a point de douleur « semblable à la sienne[1]. »

Laissons attendrir nos cœurs à cet objet de pitié; ne sortons pas les yeux secs de ce grand spectacle du Calvaire. Il n'y a point de cœur assez dur pour voir couler le sang humain sans en être ému. Mais le sang de Jésus porta dans les cœurs une grâce de componction, une émotion de pénitence : ceux qui demeurèrent au pied de sa croix, et qui lui virent rendre les derniers soupirs, « s'en retournèrent, dit saint Luc, frap- « pant leur poitrine[2]. » Jésus-Christ mourant d'une mort cruelle, et versant sans réserve son sang innocent, avait répandu sur tout le Calvaire un esprit de componction et de pénitence. Ne soyons pas plus durs que les Juifs : faisons retentir le Calvaire de nos cris et de nos sanglots; pleurons amèrement nos péchés; irritons-nous saintement contre nous-mêmes; rompons tous ces indignes commerces; quittons cette vie mondaine et licencieuse; portons en nous la mort de Jésus-Christ; rendons-nous dignes par la pénitence d'avoir part à la grâce de son testament : il est fait, il est signé, il est immuable; Jésus a donné tout son sang pour le valider. Je me trompe; il en reste encore : il y a une source de sang et de grâce qui n'a pas encore été ouverte. Venez, ô soldat, percez son côté; un secret réservoir de sang doit encore couler sur nous par cette blessure : voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus; c'est l'eau sacrée du baptême, c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes! mais, mes frères, elle ne peut rien qu'étant jointe au sang de Jésus, dont elle tire toute sa vertu. Coulez donc, ondes bienheureuses de la pénitence; mais coulez avec le sang de Jésus, pour être capables de laver les âmes. Chrétiens, j'entends le mystère; je découvre la cause profonde pour laquelle le divin Sau-

[1] *Thren.* I, 12.
[2] *Luc.* XXIII, 48.

veur, prodiguant tant du sang avant sa mort, nous en gardait encore après sa mort même : celui qu'il répand avant sa mort faisait le prix de notre salut; celui qu'il répand après, nous en montre l'application par les sacrements de l'Église. Disposons-nous donc, chrétiens, à nous appliquer le sang de Jésus, ce sang du nouveau testament, en méditant qu'il nous est donné pour la rémission de nos crimes : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ, pour nous mériter la rémission de nos crimes, nous en a premièrement mérité la haine; et les douleurs de sa passion portent grâce dans les cœurs, pour les détester. Ainsi, pour nous rendre dignes de mériter ce pardon, cherchons dans sa passion les motifs d'une sainte horreur contre les désordres de notre vie.

Pour cela il nous faut entendre ce que le péché en général, et ce que tous les crimes en particulier, ont fait souffrir au Fils de Dieu, et apprendre à détester le péché, par le mal qu'il a fait à notre Sauveur. Le péché en général porte séparation d'avec Dieu, et attache très-intime à la créature. Deux attraits nous sont présentés, avec ordre indispensable de prendre parti; d'un côté le bien incréé, de l'autre le bien sensible; et le cœur humain, par un choix indigne, abandonne le Créateur pour la créature. Qu'a porté le divin Sauveur pour cette indigne préférence? La honte de voir Barabbas, insigne voleur, préféré publiquement à lui-même par le sentiment de tout un grand peuple. Ne frémissons pas vainement contre l'aveugle fureur de ce peuple ingrat : tous les jours, pour faire vivre en nos cœurs une créature chérie, nous faisons mourir Jésus-Christ; nous crions qu'on l'ôte, qu'on le crucifie; nous-mêmes, nous le crucifions de nos propres mains, « et nous foulons aux pieds, dit « le saint apôtre[1], le sang du nouveau testa- « ment, répandu pour laver nos crimes. »

Mais l'attache aveugle à la créature, au préjudice du Créateur, a mérité à notre Sauveur un supplice bien plus terrible; c'est d'avoir été délaissé de Dieu; car écoutez comme il parle : Mon « Dieu, mon Dieu, dit Jésus, pourquoi m'avez- « vous abandonné[2]? » Arrêtons ici, chrétiens; méditons la force de cette parole, et la grâce qu'elle porte en nous, pour nous faire détester nos crimes.

C'est un prodige inouï qu'un Dieu persécute un Dieu, qu'un Dieu abandonne un Dieu, qu'un Dieu délaissé se plaigne, et qu'un Dieu délaissant soit inexorable : c'est ce qui se voit sur la croix. La sainte âme de mon Sauveur est remplie de la sainte horreur d'un Dieu tonnant; et comme elle se veut rejeter entre les bras de ce Dieu, pour y chercher son soutien, elle voit qu'il tourne la face, qu'il la délaisse, qu'il l'abandonne, qu'il la livre tout entière en proie aux fureurs de sa justice irritée. Où sera votre recours, ô Jésus! Poussé à bout par les hommes avec la dernière violence, vous vous jetez entre les bras de votre Père; et vous vous sentez repoussé, et vous voyez que c'est lui-même qui vous persécute, lui-même qui vous délaisse, lui-même qui vous accable par le poids intolérable de ses vengeances. Chrétiens, quel est ce mystère? Nous avons délaissé le Dieu vivant, et il est juste qu'il nous délaisse par un sentiment de dédain, par un sentiment de colère, par un sentiment de justice; de dédain, parce que nous l'avons méprisé; de colère, parce que nous l'avons outragé; de justice, parce que nous avons violé ses lois, et offensé sa justice. Créature folle et fragile, pourras-tu supporter le dédain d'un Dieu, et la colère d'un Dieu, et la justice d'un Dieu? Ah! tu serais accablée sous ce poids terrible. Jésus se présente pour le porter : il porte le dédain d'un Dieu, parce qu'il crie, et que son Père ne l'écoute pas; et la colère d'un Dieu, parce qu'il prie, et que son Père ne l'exauce pas; et la justice d'un Dieu, parce qu'il souffre, et que son Père ne s'apaise pas. Il ne s'apaise pas sur son Fils; mais il s'apaise sur nous. Pendant cette guerre ouverte qu'un Dieu vengeur faisait à son Fils, le mystère de notre paix s'achevait; on avançait pas à pas la conclusion d'un si grand traité : « et Dieu « était en Christ, dit le saint apôtre[1], se réconci- « liant le monde. »

Comme on voit quelquefois un grand orage; le ciel semble s'éclater, et fondre tout entier sur la terre; mais en même temps on voit qu'il se décharge peu à peu, jusqu'à ce qu'il reprenne enfin sa première sérénité, calmé et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation : ainsi la justice divine, éclatant sur le Fils de Dieu de toute sa force, se passe peu à peu en se déchargeant; la nue crève et se dissipe; Dieu commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne et riante; et, par un retour admirable qui comprend tout le mystère de notre salut, pendant qu'il délaisse son Fils innocent, pour l'amour des hommes coupables, il embrasse tendrement les hommes coupables, pour l'amour de son Fils innocent.

Jetons-nous donc, chrétiens, dans les horreurs

[1] *Hebr.* x, 29.
[2] *Matth.* xxvii, 46

[1] II. *Cor.* v, 19.

salutaires du delaissement de Jésus; comprenons ce que c'est que de délaisser Dieu, et d'être délaissé de Dieu. Nos cœurs sont attachés à la créature; elle y règne, elle en exclut Dieu : c'est pour cela que cet outrage est extrême, puisque c'est pour le réparer, que Jésus s'expose à porter pour nous le délaissement et le dédain de son propre Père. Retournons à Dieu, chrétiens, et recevons aujourd'hui la grâce de réunion avec Dieu, que ce délaissement nous mérite.

Mais poussons encore plus loin, et voyons dans la passion de notre Sauveur tous les motifs particuliers que nous avons de nous détacher de la créature. Il faut donc savoir, chrétiens, qu'il y a dans la créature un principe de malignité, qui a fait dire à saint Jean, non-seulement que « le « monde est malin, mais qu'il n'est autre chose que « malignité[1]. » Mais pour haïr davantage ce monde malin, et rompre les liens qui nous y attachent, il n'y a rien, à mon avis, de plus efficace que de lui voir répandre contre le Sauveur toute sa malice et tout son venin. Venez donc connaître le monde en la passion de Jésus; venez voir ce qu'il faut attendre de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes, de leur prudence, de leur imprudence, de leurs vertus, de leurs vices, de leur appui, de leur abandon, de leur probité et de leur injustice : tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction et en croix; et Jésus nous en est un exemple.

Oui, mes frères, tout se tourne en croix; et premièrement les amis : ou ils se détachent par intérêt, ou ils nous perdent par leurs tromperies, ou ils nous quittent par faiblesse, ou ils nous secourent à contre temps, selon leur humeur, et non pas selon nos besoins; et toujours ils nous accablent.

Le perfide Judas nous fait voir la malignité de l'intérêt, qui rompt les amitiés les plus saintes. Jésus l'avait appelé parmi ses apôtres; Jésus l'avait honoré de sa confiance particulière, et l'avait établi le dispensateur de toute son économie : cependant, ô malice du cœur humain! ce n'est point ni un ennemi ni un étranger, c'est Judas, ce cher disciple, cet intime ami, qui le trahit, qui le livre, qui le vole premièrement, et après le vend lui-même pour un léger intérêt : tant l'amitié, tant la confiance est faible contre l'intérêt. Ne dites pas : Je choisirai bien : qui sait mieux choisir que Jésus? Ne dites pas : Je vivrai bien avec mes amis : qui les a traités plus bénignement que Jésus, la bonté et la douceur même? Détestons donc l'avarice, qui a fait premièrement un voleur, et ensuite un traître même d'un apôtre, et n'ayons jamais d'assurance où nous voyons l'entrée au moindre intérêt.

C'est toujours l'intérêt qui fait les flatteurs; et c'est pourquoi ce même Judas, que le démon de l'intérêt possède, s'abandonne par cette même raison à celui de la flatterie. Il salue Jésus, et il le trahit; il l'appelle son maître, et il le vend; il le baise, et il le livre à ses ennemis : c'est l'image parfaite d'un flatteur, qui n'applaudit à toute heure à celui qu'il nomme son maître et son patron, que pour trafiquer de lui, comme parle l'apôtre saint Pierre. « Ce sont ceux-là, dit ce grand « apôtre, qui, poussés par leur avarice, avec des « paroles feintes, trafiquent de nous : » *In avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur*[1] : toutes leurs louanges sont des piéges; toutes leurs complaisances sont des embûches. Ils font des traités secrets dans lesquels ils nous comprennent sans que nous le sachions : ils s'allient avec Judas : « Que me donnerez-vous, et je vous le met« trai entre les mains[2]? » Ainsi ordinairement ils nous vendent, et assez souvent ils nous livrent. Défions-nous donc des louanges et des complaisances des hommes. Regardez bien ce flatteur qui épanche tant de parfums sur votre tête : savez-vous qu'il ne fait que couvrir son jeu, et que par cette immense profusion de louanges, qu'il vous donne à pleines mains, il achète la liberté de décrier votre conduite, ou même de vous trahir sans être suspect? Qui ne te haïrait, ô flatterie! corruptrice de la vie humaine, avec tes perfides embrassements et tes baisers empoisonnés, puisque c'est toi qui livre le divin Sauveur entre les mains de ses ennemis implacables?

Mais après avoir vu, messieurs, ce que c'est que des amis corrompus, voyons ce qu'il faut attendre de ceux qui semblent les plus assurés : faiblesse, méconnaissance, secours en paroles, abandonnement en effet; c'est ce qu'a éprouvé le divin Jésus. Au premier bruit de sa prise, tous ses disciples le quittent par une fuite honteuse[3]. O cœur, à qui je prêche cet évangile, ne te reconnais-tu pas toi-même dans cette histoire? n'y reconnais-tu pas tes faveurs trompeuses, et tes amitiés inconstantes? Aussitôt qu'il arrive le moindre embarras, tout fuit, tout s'alarme, tout est étonné; ou l'on garde tout au plus un certain dehors, afin de soutenir pour la forme quelque apparence d'amitié trompeuse, et quelque dignité d'un nom si saint. Mais poussons encore plus loin, et voyons la faiblesse de cette amitié, lorsqu'elle semble le plus secourante. C'est le faible des amis du monde de nous vouloir aider selon leur humeur, et non pas selon nos besoins.

[1] I. *Joan* v, 19.

[1] II. *Petr.* II, 3.
[2] *Matth.* XXVI, 15.
[3] *Marc.* XIV, 50.

Pierre entreprend d'assister son Maître, et il met la main à l'épée, et il défend par le carnage celui qui ne voulait être défendu que par sa propre innocence. O Pierre! voulez-vous soulager votre divin Maître? vous le pouvez par la douceur et par la soumission, par votre fidélité persévérante. O Pierre! vous ne le faites pas, parce que ce secours n'est pas selon votre humeur: vous vous abandonnez au transport aveugle d'un zèle inconsidéré; vous frappez les ministres de la justice, et vous chargez de nouveaux soupçons ce Maître innocent qu'on traite déjà de séditieux. C'est ce que fait faire l'amitié du monde: elle veut se contenter elle-même, et nous donner le secours qui est conforme à son humeur; et cependant elle nous dénie celui que demanderaient nos besoins.

Mais voici, si je ne me trompe, le dernier coup qu'on peut recevoir d'une amitié chancelante: un grand zèle mal soutenu, un commencement de constance qui tombe dans la suite tout à coup, et nous accable plus cruellement que si l'on nous quittait au premier abord; le même Pierre en est un exemple. Qu'il est ferme! qu'il est intrépide! Il veut mourir pour son Maître; il n'est pas capable de l'abandonner: il le suit au commencement; mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel, par une perfidie plus criminelle! Ah! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changements, accablante dans ses secours à contretemps, et dans ses commencements de constance qui rendent l'infidélité plus insupportable! Jésus a souffert toutes ces misères, pour nous faire haïr tant de crimes que nous fait faire l'amitié des hommes, par nos aveugles complaisances. Haïssons-les, chrétiens, ces crimes, et n'ayons d'amitié, ni de confiance, dont Dieu ne soit le motif, dont la charité ne soit le principe.

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourments, mille calomnies, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; et ce qui emporte avec soi la dernière extrémité des souffrances, la risée dans l'accablement, l'aigreur de la raillerie au milieu de la cruauté.

C'est une chose inouïe que la cruauté et la dérision se joignent dans toute leur force; parce que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funèbres, qui modèrent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis, pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé; de leur fureur, comme un scélérat: en telle sorte, mes frères, que nous voyons régner, dans tout le cours de sa passion, la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

Il le fallait de la sorte, il fallait que mon Sauveur « fût rassasié d'opprobres, » comme avait prédit le prophète [1]; afin d'expier et de condamner par ses saintes confusions, d'un côté ces moqueries outrageuses, de l'autre ces délicatesses et ce point d'honneur qui fait toutes les querelles. Chrétiens, osez-vous vous abandonner à cet esprit de dérision qui a été si outrageux contre Jésus-Christ? Qu'est-ce que la dérision, sinon le triomphe de l'orgueil, le règne de l'impudence, la nourriture du mépris, la mort de la société raisonnable, la honte de la modestie et de la vertu? Ne voyez-vous pas, railleurs à outrance, que d'opprobres, et quelle risée vous avez causés au divin Jésus? et ne craignez-vous pas de renouveler ce qu'il y a de plus amer dans sa passion?

Mais vous, esprits ombrageux, qui faites les importants, et qui croyez vous faire valoir par votre délicatesse et par vos dédains, dans quel abîme de confusions a été plongé le divin Jésus par cette superbe sensibilité? Pour expier votre orgueil et votre dédain, il faut que son supplice, tout cruel qu'il est, soit encore beaucoup plus infâme; il faut que ce Roi de gloire soit tourné en ridicule de toute manière par ce roseau, par cette couronne, et par cette pourpre; il faut que l'insulte de la raillerie le poursuive jusque sur la croix, et dans les approches mêmes de la mort; et enfin, qu'on invente dans sa passion une nouvelle espèce de comédie, dont toutes les plaisanteries soient, pour ainsi dire, teintes de sang, dont la catastrophe soit toute tragique.

« Mes frères, dit le saint apôtre [2], nous sommes baptisés en sa mort; » et puisque sa mort est infâme, nous sommes baptisés en sa confusion; nous avons pris sur nous, par le saint baptême, toute cette dérision et tous ces opprobres. Eh quoi! tant de honte, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions, dans lesquelles nous sommes plongés par le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous les cruelles délicatesses du faux point d'honneur? et sera-t-il dit que des chrétiens immoleront encore à cette idole, et tant de sang, et tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées? Ah! sire, continuez à seconder Jésus-Christ, pour empêcher cet opprobre de son Église, et cet outrage public qu'on fait à l'ignominie de sa croix.

[1] *Thren.* III, 30.
[2] *Rom.* VI, 3

Je voulais encore vous représenter ce que font les indifférents; et je vous dirai, en un mot, qu'entraînés par la fureur, qui est toujours la plus violente, ils prennent le parti des ennemis. Ainsi les Romains, que les promesses du Messie ne regardaient pas encore, à qui sa venue et son Évangile étaient alors indifférents, épousent la querelle des Juifs passionnés; et c'est l'un des effets les plus remarquables de la malignité de l'esprit humain, qui, dans le temps où il est, pour ainsi parler, le plus balancé par l'indifférence, se laisse toujours gagner plus facilement par le penchant de la haine. Je n'ai pas assez de temps pour peser cette circonstance; mais je ne puis omettre en ce lieu ce que souffre le divin Sauveur par l'ambition et la politique du monde, pour expier les péchés que fait faire la politique : toujours, si l'on n'y prend garde, elle condamne la vérité, elle affaiblit et corrompt malheureusement les meilleures intentions. Pilate nous le fait bien voir, en se laissant lâchement surprendre aux piéges que tendent les Juifs à son ambition tremblante.

Ces malheureux savent joindre si adroitement à leurs passions les intérêts de l'État, le nom et la majesté de César, qui n'y pensait pas, que Pilate reconnaissant l'innocence, et toujours prêt à l'absoudre, ne laisse pas néanmoins de le condamner. Oh! que la passion est hardie, quand elle peut prendre le prétexte du bien de l'État! oh! que le nom du prince fait souvent des injustices et des violences qui feraient horreur à ses mains, et dont néanmoins quelquefois elles sont souillées, parce qu'elles les appuient, ou du moins qu'elles négligent de les réprimer! Dieu préserve de tels péchés le plus juste de tous les rois, et que son nom soit si vénérable, qu'il soit toujours si saintement et si respectueusement ménagé, que, bien loin d'opprimer personne, il soit l'espérance et la protection de tous les opprimés, jusqu'aux provinces les plus éloignées de son empire.

Mais reprenons le fil de notre discours, et admirons ici, chrétiens, en Pilate la honteuse et misérable faiblesse d'une vertu mondaine et politique. Pilate avait quelque probité et quelque justice : il avait même quelque force et quelque vigueur; il était capable de résister aux persuasions des pontifes et aux cris d'un peuple mutiné. Combien s'admire la vertu mondaine, quand elle peut se soutenir en de semblables rencontres! Mais voyez que la vertu même, quelque forte qu'elle nous paraisse, n'est pas digne de porter ce nom, jusqu'à ce qu'elle soit capable de toute sorte d'épreuves. C'était beaucoup, ce me semble, à Pilate d'avoir résisté à un tel concours et à une telle obstination de toute la nation judaïque, et d'avoir pénétré leur envie cachée, malgré tous leurs beaux prétextes; mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, qui n'y pense pas, et qu'on oppose mal à propos au devoir de sa conscience, tout l'amour de la justice lui est inutile; sa faiblesse a le même effet qu'aurait la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même; ce qu'aurait pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paraît juste. Telles sont les vertus du monde; elles se soutiennent vigoureusement, jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt; mais elles ne craignent point de se relâcher pour faire un coup d'importance. O vertus indignes d'un nom si auguste! ô vertus qui n'avez rien par-dessus les vices, qu'une faible et misérable apparence!

Qu'il me serait aisé, chrétiens, de vous faire voir, en ce lieu, que la plupart des vertus du monde sont des vertus de Pilate; c'est-à-dire, un amour imparfait de la vérité et de la justice! On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs; mais faiblement et nonchalamment. On demande, à la façon de Pilate : « Qu'est-ce que « la vérité[1]? » et aussitôt on se lève sans avoir reçu la réponse. C'est assez qu'on s'en soit enquis en passant, et seulement pour la forme; mais on ne veut pas pénétrer le fond. Ainsi l'on ignore la vérité, ou l'on ne la sait qu'à demi; et la savoir à demi, c'est pis que de l'ignorer tout entière; parce que cette connaissance imparfaite fait qu'on pense avoir accompli ce qui souvent n'est pas commencé. C'est ainsi qu'on vit dans le monde; et, manque de s'être affermi dans un amour constant de la vérité, on étale magnifiquement une vertu de parade dans de faibles occasions, qu'on laisse tout à coup tomber dans les occasions importantes.

Jésus donc, étant condamné par cette vertu imparfaite, nous apprend à expier ces défauts et ces faiblesses honteuses. Vous avez vu, ce me semble, toute la malignité de la créature, assez clairement déchaînée contre Jésus-Christ; vous l'avez vu accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité devaient protection à son innocence, par l'inconstance des uns, par la cruelle fermeté des autres, par la malice consommée, et par la vertu imparfaite. Il n'oppose rien à toutes ces insultes qu'un pardon universel qu'il accorde à tous, et qu'il demande pour tous. « Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils « ne savent pas ce qu'ils font[2]. » Non content de

[1] *Joan.* XVIII, 38.
[2] *Luc.* XXIII, 34.

pardonner à ses ennemis, sa divine bonté les excuse; elle plaint leur ignorance plus qu'elle ne blâme leur malice; et, ne pouvant excuser la malice même, elle donne tout son sang pour l'expier. A la vue d'un tel excès de miséricorde, y aura-t-il quelque âme assez dure pour ne vouloir pas excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par faiblesse, pour ne vouloir pas pardonner tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice? Ah! pardon, mes frères, pardon, grâce, miséricorde, indulgence en ce jour de rémission; et que personne ne laisse passer ce jour sans avoir donné à Jésus quelque injure insigne, et pardonné pour l'amour de lui quelque offense capitale.

Mais, au sujet de ces haines injustes, je me souviens, chrétiens, que je ne vous ai rien dit dans tout ce discours, de ce que l'amour déshonnête avait fait souffrir au divin Jésus. Toutefois, je ne crains point de le dire, aucun crime du genre humain n'a plongé son âme innocente dans un plus grand excès de douleurs. Oui, ces passions ignominieuses font souffrir à notre Sauveur une confusion qui l'anéantit. C'est ce qui lui fait dire à son Père : « Vous connaissez les opprobres dont ils m'ont chargé : *Tu scis improperium meum*[1]. Ce trouble qui agite nos sens émus a causé à sa sainte âme ce trouble fâcheux qui lui a fait dire : « Mon âme est troublée[2]. » Cette intime attache au plaisir sensible qui pénètre la moelle de nos os, a rempli le fond de son cœur de tristesse et de langueur; et cette joie dissolue qui se répand dans les sens, a déchiré sa chair virginale par tant de cruelles blessures qui lui ont ôté la figure humaine, qui lui font dire par le saint Psalmiste : « Je suis un ver et non pas « un homme[3]. » Donc, ô délices criminelles, de combien d'horribles douleurs avez-vous percé le cœur de Jésus! Mais il faut aujourd'hui, mes frères, satisfaire à tous ces excès en nous plongeant dans le sang, et dans les souffrances de Jésus-Christ : c'est, messieurs, ce qu'il nous ordonne, et c'est la dernière partie de son testament.

TROISIÈME POINT.

Quiconque veut avoir part à la grâce de ses douleurs, il doit en ressentir quelque impression : car ne croyez pas qu'il ait tant souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise, et sans goûter l'amertume de sa passion. Il est vrai qu'il a soutenu le plus grand effort; mais il nous a laissé de moindres épreuves, et toutefois nécessaires pour entrer en conformité de son Esprit et être honorés de sa ressemblance.

[1] *Ps.* LXVIII, 23.
[2] *Joan.* XII, 27.
[3] *Ps.* XXI, 6.

C'est dans le sacrement de la pénitence que nous devons entrer en société des souffrances de Jésus-Christ. Le saint concile de Trente dit que les satisfactions que l'on nous impose doivent nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié[1]. Mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre corps déchiré de plaies, votre âme percée de tant de douleurs, je dis souvent en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre, sont-ils capables de me crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices? Que si notre délicatesse ne peut supporter les peines du corps, que l'Église imposait autrefois à ses enfants par une discipline salutaire, récompensons-nous sur les cœurs : pour honorer la douleur immense par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs endurcis, par l'effort d'une contrition sans mesure. Jésus mourant nous y presse : car que signifie ce grand cri avec lequel il expire? Ah! mes frères, il agonisait, il défaillait peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toute livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante : cependant il fait un dernier effort pour nous inviter à la pénitence; il pousse au ciel un grand cri, qui étonne toute la nature, et que tout l'univers écoute avec un silence respectueux : il nous avertit qu'il va mourir, et en même temps il nous dit qu'il faut mourir avec lui. Quelle est cette mort? C'est qu'il faut arracher son cœur de tout ce qu'il aime désordonnément, et sacrifier à Jésus ce péché régnant, qui empêche que sa grâce ne règne en nos cœurs.

Chrétiens, Jésus va mourir : il baisse la tête, ses yeux se fixent; il passe, il expire : c'en est fait, il a rendu l'âme. Sommes-nous morts avec lui? sommes-nous morts au péché, allons-nous commencer une vie nouvelle? avons-nous brisé notre cœur par une contrition véritable, qui nous fasse entrer aujourd'hui dans la société de ses souffrances? Qui me donnera, chrétiens, que je puisse imprimer en vos cœurs ce sentiment de componction! Que si mes paroles n'en sont pas capables, arrêtez les yeux sur Jésus, et laissez-vous attendrir par la vue de ses divines blessures. Je ne vous demande pas pour cela, messieurs, que vous contempliez attentivement quelque peinture excellente de Jésus-Christ crucifié : j'ai une autre peinture à vous proposer; peinture vivante et parlante qui porte une expression naturelle de Jésus mourant. Ce sont les pauvres, mes frères, dans lesquels je vous exhorte de contem-

[1] *De Satisfact. necess. Sess.* XIV, cap. VIII.

pler aujourd'hui la passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres; il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres familles. Voilà donc dans les pauvres Jésus-Christ souffrant; et nous y voyons encore, pour notre malheur, Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devraient courir pour soulager de telles misères; et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens! Voilà donc Jésus délaissé; voici quelque chose de plus : Jésus se plaint par son prophète, de ce que l'on a ajouté à la douleur de ses plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*[1]; de ce que dans sa soif extrême on lui a donné du vinaigre[2] : n'est-ce pas donner du vinaigre aux pauvres que de les rebuter, de les maltraiter, de les accabler dans leur misère et dans leur extrémité déplorable? Ah! Jésus, que nous voyons dans ces pauvres peuples une image trop effective de vos peines et de vos douleurs! Sera-ce en vain, chrétiens, que toutes les chaires retentiront des cris et des gémissements de nos misérables frères, et les cœurs ne seront-ils jamais émus de telles extrémités?

Sire, Votre Majesté les connaît, et votre bonté paternelle témoigne assez qu'elle en est émue. Sire, que Votre Majesté ne se lasse pas : puisque les misères s'accroissent, il faut étendre les miséricordes; puisque Dieu redouble ses fléaux, il faut redoubler les secours, et égaler, autant qu'il se peut, le remède à la maladie. Dieu veut qu'on combatte sa justice par un généreux effort de charité, et les nécessités extrêmes demandent que le cœur s'épanche d'une façon extraordinaire. Sire, c'est Jésus mourant qui vous y exhorte; il vous recommande vos pauvres peuples : et qui sait si ce n'est pas un conseil de Dieu d'accabler, pour ainsi dire, le monde par tant de calamités, afin que Votre Majesté portant promptement la main au secours de tant de misères, elle attire sur tout son règne ces grandes prospérités que le ciel lui promet si ouvertement? Puisse Votre Majesté avoir bientôt le moyen d'assouvir son cœur de ce plaisir vraiment chrétien et vraiment royal, de rendre ses peuples heureux : ce sera le dernier trait de votre bonheur sur la terre; c'est ce qui comblera Votre Majesté d'une gloire si accomplie, qu'il n'y aura plus rien à lui désirer que la félicité éternelle, que je lui souhaite dans toute l'étendue de mon cœur. *Amen.*

[1] *Ps.* LXVIII, 31.
[2] *Ibid.* 26.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT

PRÊCHÉ A LA COUR.

SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Profondeur du mystère de la croix. Pourquoi tant de crimes concourent au supplice du Sauveur. Noire envie, première cause de toutes les indignités qu'il souffre. Jusqu'où va son obéissance : comment nous devons imiter sa patience. De quelle manière Dieu préside même aux mauvais conseils : paix et confiance que cette pensée doit nous inspirer. Pardon universel que Jésus-Christ accorde à tous ceux qui l'outragent : motifs pressants de traiter nos ennemis avec la même charité. Nécessité d'une sage épreuve pour faire une sainte pâque.

Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo.

Le juste meurt, et il ne se trouve personne qui médite cette mort en son cœur. Is. LVII, 1.

Toute la science du chrétien est renfermée dans la croix; et le grand apôtre saint Paul après avoir appris au troisième ciel les secrets de la sagesse de Dieu, est venu publier au monde : qu'il ne savait autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum*[1].

En effet il est véritable que la sagesse divine ne s'est jamais montrée plus à découvert, à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est là que Jésus-Christ étendant les bras nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des conseils de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugements, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs, enfin un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile et de toute la théologie chrétienne. Ce n'est donc pas sans raison que le prophète Isaïe se plaint dans mon texte que cette mort n'est pas méditée : « Le juste meurt, nous dit-il, et personne n'y pense en son cœur. » C'est en vain que la sainte Église appelle aujourd'hui tous ses enfants à la croix : tous en révèrent l'image; peu en contemplent le mystère; aucun presque ne s'en applique la vertu : de sorte que le plus saint de tous les spectacles, et celui qui est le plus capable de toucher les cœurs, n'a pas de force pour changer les nôtres.

Qui me donnera, chrétiens, que je puisse aujourd'hui vous rendre attentifs à la croix de Jésus-Christ; que je puisse graver dans vos cœurs un souvenir éternel de sa passion et vous décou-

[1] I. *Cor.* II, 2.

vrir les secrets qu'elle enferme pour votre salut? Mais, mes frères, nul n'est capable d'entendre le mystère de la croix, si auparavant il ne l'adore; et le degré nécessaire pour pénétrer ses grandeurs, c'est de révérer ses bassesses.

Donc, ô croix du Sauveur Jésus qui nous fais voir aujourd'hui le plus grand de tous les miracles dans le plus grand de tous les scandales; ô croix supplice du juste, et asile des criminels, ouvrage de l'injustice, et autel de la sainteté; qui nous ôtes Jésus-Christ, et qui nous le donnes; qui le fais notre victime et notre monarque, et enfermes dans le mystère du même écriteau la cause de sa mort et le titre de sa royauté! reçois nos adorations, et fais-nous part de tes grâces et de tes lumières. Je te rends, ô croix de Jésus! cette religieuse adoration que l'Église nous enseigne; et pour l'amour de celui dont le supplice t'honore, dont le sang te consacre, dont les opprobres te rendent digne d'un culte éternel, je te dis avec cette même Église : *O crux! ave.*

Ces saintes lamentations que l'Église récite durant ces jours, les plaintes qui retentissent dans ses chants, la mystérieuse tristesse de ses cérémonies sacrées, nous avertissent que voici le temps de penser sérieusement à la mort du Juste; et si nous refusons nos attentions à ce grand et admirable spectacle, le prophète s'élèvera contre nous par ces paroles de mon texte : « Le juste « meurt, dira-t-il, et cette mort si importante au « genre humain n'est considérée de personne : » *Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo.* Le juste dont il nous veut faire contempler la mort, c'est celui qui est nommé dans les Écritures le juste par excellence [1]; c'est celui qui a été attendu dès l'origine du monde, sous ce titre vraiment auguste; c'est celui qui, ayant paru au temps destiné, a dit hautement à tous les hommes : « Qui de vous me reprendra de péché [2]! » et, pour tout dire en un mot, qui, étant Dieu et homme tout ensemble, est saint d'une sainteté infinie, et appelé pour cette raison le « Saint des « saints [3]. » Cependant une cabale impie s'est liguée malicieusement contre lui : elle a trouvé le moyen de corrompre un disciple perfide, d'animer un peuple infidèle, d'intimider un juge trop faible et malheureusement politique, et de faire concourir toutes les puissances du monde au supplice de l'innocent et du saint qu'on attache à un bois infâme au milieu de deux scélérats : *Et cum iniquis reputatus est* [4].

[1] *Is.* XLV, 8. *Jer.* XXIII, 6, I. *Joan.* II, 1.
[2] *Joan.* VIII, 46.
[3] *Dan.* IX, 24.
[4] *Is.* LIII, 12.

Mais tandis que les Juifs ingrats traitent leur Sauveur en cette sorte; lui cependant, qui connaît l'ordre de son Père dans leur haine aveugle et envenimée, et qui sait que c'est leur heure et la puissance des ténèbres, ne se sert ni de son pouvoir infini, ni de sa sagesse pour les confondre : il ne fait que baisser la tête; et bien loin d'appeler à son secours des légions d'anges, lui-même n'allègue rien pour sa justification. Bien plus, il ne se plaint pas même de ses ennemis. On a vu les innocents affligés faire de funestes imprécations contre leurs persécuteurs; celui-ci, le plus juste sans comparaison et le plus indignement traité, ni ne dit rien de fâcheux, ni n'invoque contre les Juifs, qui le persécutent, le ciel témoin de son innocence : au contraire, il n'ouvre la bouche que pour demander leur grâce; et non content de leur pardonner pendant qu'ils le font mourir inhumainement, il offre encore pour eux ce sang que répandent leurs mains sacriléges : tant sa bonté est inépuisable!

C'est ainsi que pendant que les méchants osent tout contre le Juste, non-seulement il souffre tout par obéissance, mais encore il pardonne tout par miséricorde. O le saint et admirable spectacle! qu'a jamais vu le ciel et la terre qui mérite plus d'être regardé, qu'une telle persécution si injustement entreprise, si humblement soutenue, si miséricordieusement pardonnée? Ouvrons donc les yeux, chrétiens; et pour obéir au prophète qui nous presse avec tant de force de penser à la mort du Juste, considérons attentivement avec quelle malice on le persécute, avec quelle obéissance il se soumet, avec quelle bonté il pardonne. Mais puisque tout se fait ici pour notre salut, et que nous avons tant de part en toutes manières à la mort de cet innocent, pénétrons encore plus loin; et nous trouverons, messieurs, dans ses persécutions notre crime, dans son obéissance notre exemple, dans le pardon qu'il accorde notre grâce et notre espérance.

PREMIER POINT.

Il est aisé, chrétiens, de rencontrer notre crime dans les injustes persécutions du Sauveur des âmes. Car comme la foi nous apprend qu'il a été livré pour nos péchés [1], nous pouvons comprendre sans peine, dit le dévot saint Bernard [2], que nous sommes les auteurs de son supplice, plus que Judas qui le trahit, plus que les Juifs qui l'accusent, plus que Pilate qui le condamne, plus que les soldats qui le crucifient. Mais c'est d'une autre manière, que je prétends considérer notre crime dans la passion du Sauveur. Je veux vous

[1] *Rom.* IV, 25.
[2] *Serm. Fer. secund. Pasch. Append.* t. II, n° 13, col. 662.

y faire voir les diverses dispositions de ceux qui ont concouru à persécuter l'innocent, et dans ces dispositions les inclinations et les mœurs des hommes, afin que chacun puisse reconnaître la malignité qu'il porte en son cœur. Pour cela, il faut remonter jusqu'au principe et remarquer, chrétiens, que ç'a été un conseil de Dieu : que Jésus-Christ, qui devait mourir pour le péché, mourût aussi par le péché même; je veux dire qu'étant la victime et la commune propitiation de tous les crimes du monde [1], il est aussi arrivé que presque tous les crimes ont part à sa mort et à son supplice. C'est pourquoi nous y voyons concourir l'envie, la cruauté, la dérision, les blasphèmes, les artifices, les faux témoignages, l'injustice et la perfidie; enfin il a éprouvé tout ce qu'il y a de plus furieux, de plus injuste et de plus malin dans le cœur de l'homme.

Que si vous me demandez quelle a été la cause de ce conseil, et pourquoi tant de crimes ont concouru au supplice du Sauveur des âmes; je vous dirai, chrétiens, c'est que le Fils de Dieu nous est proposé comme celui qui non-seulement doit expier les péchés et la malice du monde, mais encore la faire haïr. Il y a dans la créature un fond de malignité infinie qui fait dire à l'apôtre saint Jean, non-seulement que le monde est malin, mais encore qu'il n'est autre chose que malignité : *Mundus totus in maligno positus est* [2]. [Elle s'est] produite contre Jésus-Christ pour deux raisons : il est venu combattre la malignité du monde; il a été nécessaire qu'il la fit déclarer tout entière, afin de faire éclater l'opposition éternelle de lui et du monde : c'est pourquoi elle a, pour ainsi dire, marché contre lui comme en bataille rangée, et déployé contre lui tout ce qu'elle a de malices.

Secondement [il est venu] expier [les péchés], nous donner les moyens de les connaître, et les motifs de les haïr. Mais rien ne nous peut faire haïr davantage la malignité du monde, que de lui voir répandre contre le Sauveur tout ce qu'elle a de venin. C'est pour cela qu'il a fallu que tout ce qu'il y a de plus secret, tout ce qu'il y a de profondeur dans la malice des hommes parût au jour; afin qu'elle nous parût d'autant plus digne d'exécration, qu'elle est plus avant mêlée dans le plus noir attentat que l'univers ait jamais vu. Ainsi la manière la plus utile de considérer les persécutions qu'on fait au Sauveur des âmes, c'est de peser attentivement de quoi le cœur de l'homme a été capable; afin qu'autant de fois que nous connaîtrons en nous-mêmes quelque ressemblance avec ceux qui ont affligé et persécuté Jésus-Christ, nous voyions en combien de sortes nous renouvelons le crime des Juifs et la passion du Sauveur des âmes.

Venez donc apprendre, messieurs, dans l'histoire de ses douleurs, ce qu'il faut attendre du monde : venez connaître le naturel et les malignes dispositions de l'esprit humain : enfin venez voir ce qu'il faut souffrir de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes; de leur appui, de leur abandon, de leurs vertus et de leurs vices, de leur probité et de leur injustice. Tout est changeant, tout est infidèle, tout se tourne en affliction; et Jésus-Christ nous en est un illustre exemple *. . . . .

. . . .

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourments, mille afflictions, mille calomnies. Mais avant que de vous parler de toutes ces indignités, regardons-en la première cause qui était une noire envie. C'est la plus basse, la plus odieuse, la plus décriée de toutes les passions; mais peut-être la plus commune, et dont peu d'âmes sont tout à fait pures. Apprenons donc à la détester et à la déraciner jusqu'aux moindres fibres, puisque c'est elle qui a inventé et exécuté tout ce qui a été entrepris contre le Juste. Les hommes se piquent d'être délicats; et la flatterie de notre amour-propre nous fait si grands à nos yeux, que nous prenons pour un attentat la moindre apparence de contradiction, et nous nous emportons si peu qu'on nous blesse.

Mais ce qu'il y a en nous de plus déréglé, c'est que même, tant nous sommes tendres, on nous fâche sans nous faire mal, on nous blesse sans nous toucher. Celui-là fait sa fortune innocemment, et il nous rend ses ennemis par ses bons succès : ou sa vertu nous fait ombre, ou sa réputation nous offusque. Les scribes et les pharisiens ne pouvaient souffrir Jésus-Christ, ni la pureté de sa doctrine, ni l'innocente simplicité de sa vie et de sa conduite, qui confondait leur hypocrisie, leur orgueil et leur avarice. « O envie! dit excellemment saint Grégoire de Nazianze [1], tu es la « plus juste et la plus injuste de toutes les passions : « injuste certainement, parce que tu affliges les « innocents; mais juste aussi tout ensemble, parce « que tu punis les coupables : injuste encore une « fois, parce que tu incommodes tout le genre « humain; mais juste en cela souverainement, « que tu commences ta maligne opération par le « cœur où tu es conçue. » Les pontifes des Juifs

[1] I. *Joan.* II, 2.
[2] *Ibid.* V, 19.

* Voyez, pour remplir cette lacune, le sermon précédent, depuis la page 649 jusqu'à la page 652. Il est à croire que Bossuet se proposait d'emprunter de ce même sermon ce qui manque ici, puisqu'il y renvoie dans un autre endroit du manuscrit. (*Edit. de Versailles.*)

[1] *Orat.* XXVII, n° 8, t. I, p. 466, 467.

et les pharisiens, tourmentés nuit et jour de cette lâche passion, s'emportent aux derniers excès contre le Sauveur, et joignent ensemble, pour l'accabler, tout ce que la dérision a de plus outrageux et la cruauté de plus sanguinaire.

C'est une chose inouïe que la risée et la cruauté se joignent dans toute leur force, à cause que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funèbres qui rabattent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé; de leur fureur, comme un scélérat : en telle sorte, mes frères, que nous voyons régner dans tout le cours de sa passion la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

SECOND POINT.

Saint Augustin a remarqué comme trois principes de la mort de Notre-Seigneur. « Jésus-Christ, « dit ce saint évêque[1], a été livré au dernier sup« plice par trois sortes de personnes; par son Père, « par ses ennemis, par lui-même. » Il a été livré par son Père; c'est ce qui fait dire à l'apôtre que Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il « l'a livré pour nous tous : » *Pro nobis omnibus tradidit eum*[2]. Il a été livré par ses ennemis; Judas l'a livré aux Juifs : *Ego vobis eum tradam*[3]; les Juifs l'ont livré à Pilate : *Tradiderunt Pontio Pilato præsidi*[4]; Pilate l'a livré aux soldats « pour le crucifier; » *Tradidit eum militibus ad crucifigendum*[5]. Non-seulement, chrétiens, il a été livré par son Père, et livré par ses ennemis, mais encore livré par lui-même; et saint Paul en est touché jusqu'au fond de l'âme, lorsqu'il écrit ainsi aux Galates : « Je vis en la foi du Fils de « Dieu, qui m'a aimé, et s'est livré lui-même « pour moi, » *et tradidit semetipsum pro me*[6]. Voilà donc le Fils de Dieu livré à la mort par de différentes personnes et par des motifs bien différents : son Père l'a livré par un sentiment de justice, Judas par un motif d'intérêt, les Juifs par l'instinct d'une noire envie, Pilate par lâcheté, lui-même enfin par obéissance.

Mais pour entendre jusqu'où va son obéissance, il faut rappeler en notre mémoire que s'étant soumis à la volonté de son Père, et à toutes les volontés, quoique dépravées, de ses plus cruels ennemis; et s'étant même chargé volontairement des iniquités du monde, la justice de son Père a voulu les venger sur sa personne : et l'heure n'est pas plutôt arrivée de transporter sur cet innocent toute la peine des coupables pour lesquels il a répondu, qu'aussitôt le Père éternel fait deux choses étonnantes; il lâche contre son Fils toute la puissance des enfers, et il semble en même temps retirer de lui toute la protection du ciel. Jusqu'à ce jour, chrétiens, ses ennemis avaient tenté vainement, tantôt de le lapider, tantôt de le prendre : ils pouvaient bien attenter, mais non rien exécuter contre sa personne, jusqu'à ce que le signal fût donné d'en haut. Mais Dieu ayant aujourd'hui lâché la main, vous avez vu en un moment toutes les passions excitées, toutes les puissances émues, toutes les furies déchaînées contre Jésus-Christ. Que ces efforts seraient vains, et que cette rage du monde serait impuissante, si le Fils de Dieu voulait résister! Il ne le fait pas, chrétiens : il voit son heure arrivée, il adore l'ordre de son Père; et résolu d'obéir, il laisse à la malice des Juifs une puissance sans bornes contre sa personne : si bien que, pendant que ses ennemis sont dans la disposition de tout oser, il se réduit lui-même volontairement à la nécessité de tout souffrir. C'est en cette sorte, messieurs, qu'ils deviennent, pour ainsi dire, tout-puissants contre le Tout-Puissant même, qui s'expose, sans force et sans résistance, à quiconque entreprendra de lui faire outrage.

C'est ce que l'apôtre saint Pierre nous explique excellemment en un petit mot dans sa première épître canonique[1], où remettant devant nos yeux Jésus-Christ souffrant, il remarque « qu'il ne ren« dait point ni opprobres pour opprobres, ni « malédiction pour malédiction, ni menaces pour « menaces. » Que faisait-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa passion? l'apôtre saint Pierre nous l'expliquera dans une seule parole : *Tradebat autem judicanti se injuste :* « Il se livrait, il « s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement. » Et ce qui se dit de son juge, se doit entendre de la même sorte de tous ceux qui entreprennent de lui faire insulte : il se livre tout à fait à eux pour faire de lui à leur volonté. C'est pourquoi il ne refuse pas sa divine bouche aux perfides baisers de Judas; il tend volontairement aux coups de fouet ses épaules innocentes; il donne lui-même ses mains, qui ont opéré tant de miracles, tantôt aux liens et tantôt aux clous; et présente ce visage, autrefois si majestueux, à toutes les indignités dont s'avise une troupe furieuse. Il est écrit expressément, qu'il ne détournait pas seulement sa face : *Faciem meam non averti ab.*

[1] *In Epist. Joan. Tract.* VII, n° 7, t. III, part. II, col. 874, 875.
[2] *Rom.* VIII, 32.
[3] *Matth.* XXVI, 15.
[4] *Ibid.* XXVII, 2.
[5] *Ibid.* 26.
[6] *Gal.* 20.

[1] I. *Petr.* II, 23.

increpantibus et conspuentibus in me[1]. Victime humblement dévouée à toute sorte d'excès, il ne fait qu'attendre le coup sans en vouloir seulement éluder la force par le moindre mouvement de tête. Venez donc, ô Juifs et Romains, magistrats et particuliers, peuples et soldats, venez cent fois à la charge; multipliez sans fin vos outrages, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités : mon Sauveur ne résiste pas, et respecte en votre fureur l'ordre de son Père. Ainsi son innocence est abandonnée au débordement effréné de votre licence, et à la toute-puissance, si je puis l'appeler ainsi, de votre malice.

Si jamais il vous arrive, messieurs, de tomber entre les mains de vos ennemis, d'être décriés par leurs médisances, enveloppés dans leurs artifices, accablés par leur puissance et par leur crédit, souvenez-vous du juste que vous voyez succomber aujourd'hui sous la malice obstinée de ses envieux. C'est là, je le confesse, la plus rude épreuve de la patience : on cède plus facilement dans les autres maux où la malice des hommes ne se mêle pas; mais quand la malignité de nos ennemis est la cause de nos disgrâces, on a peine à trouver de la patience. Et la raison, chrétiens, c'est que par exemple dans les maladies un certain cours naturel des choses nous découvre plus clairement l'ordre de Dieu, auquel notre volonté quoique indocile voit bien néanmoins qu'il faut se rendre. Mais cet ordre qui nous est montré dans les nécessités naturelles, nous est caché au contraire par la malice des hommes. Lorsque nous sommes circonvenus par des fraudes, par des injustices, par des tromperies; lorsque nous voyons que « nos ennemis nous ont comme assiégés et environ- « nés par des paroles de haine, » ainsi que parle le divin Psalmiste : *Sermonibus odii circumdederunt me et expugnaverunt me gratis*[2]; [que] les sorties pour nous échapper, les avenues pour nous secourir [sont fermées par] une circonvallation d'iniquité; et que de quelque côté que nous nous tournions, leur malice a pris les devants et nous a fermés de toutes parts, alors il est malaisé de reconnaître l'ordre d'un Dieu juste parmi tant d'injustices qui nous pressent; et comme rien ne nous paraît que la malice des hommes qui nous trompent et qui nous oppriment, notre cœur croit avoir droit de se révolter; et c'est là qu'on se sent poussé aux derniers excès.

O Jésus crucifié par les impies! ô juste persécuté de la manière du monde la plus outrageuse! venez ici à notre secours, et faites-nous voir l'ordre de Dieu dans les maux que nous endurons par la malice des hommes. En effet, qu'est-il jamais arrivé au monde par un ordre plus manifeste de la providence de Dieu que la passion de son Fils? et quel événement a-t-on jamais vu où la malice, où la perfidie, où tous les crimes aient plus de part? C'est là, si nous l'entendons, la cause de ce grand combat de Jésus-Christ contre la justice de son Père. « O Père! lui dit-il « avec tant d'ardeur dans le jardin des Olives, « que ce calice passe loin de moi. » A la vérité, chrétiens, étant homme comme nous et de même complexion, il avait une horreur naturelle de la mort et des tourments : mais je ne me tromperai pas en vous assurant que c'est quelque chose de plus rigoureux qui lui fait faire cette prière avec tant d'instance. C'est qu'il voyait dans le calice de sa passion non-seulement des douleurs extrêmes, mais encore des injustices inouïes : c'est ce qui en fait la grande amertume, c'est ce qui cause le plus d'horreur à sa sainte âme : et rien ne l'afflige tant dans ses plaies, que lorsqu'il voit qu'il n'en reçoit point que par autant de sacriléges. O mon Père! ce n'est pas ainsi que je voudrais être couvert des péchés du peuple : oh! je ne refuse pas les douleurs : eh! mon Père, s'il se pouvait que je souffrisse sans tant de crimes de la part de mes ennemis, mes peines seraient supportables : mais faut-il qu'avec tant de tourments je boive encore, pour ainsi dire, tant d'iniquités, et que je me voie l'unique sujet de tant d'horribles blasphèmes, de tant de violences furieuses? *Pater! si possibile est, transfer calicem istum a me :* « O Père! s'il est possible, délivrez-moi du moins « de cette amertume. Et toutefois, ajoute-t-il, « non ma volonté, mais la vôtre : » *Veruntamen non mea voluntas, sed tua fiat*[1]. Quoi donc, la volonté du Père céleste est-elle dans la trahison de Judas, dans la fureur des pontifes, et dans tous les autres crimes énormes dont je vous ai fait tant de fois le dénombrement?

C'est ici qu'il nous faut entendre avec le grand saint Augustin[2], que Dieu préside même aux mauvais conseils : il les bride, il les pousse, il lâche la main, il les tient domptés et captifs; et malgré les mauvaises intentions, il les conduit à ses fins cachées : [sans cela], Dieu tout-puissant et tout bon ne permettrait pas tant de péchés. Il ordonne les ténèbres aussi bien que la lumière : c'est-à-dire qu'il rapporte aux desseins secrets de sa providence, non moins les complots criminels que les actions vertueuses; et quelque effort que les méchants fassent pour se retirer de lui, ils retombent d'un autre côté dans l'ordre de sa providence [et de sa] sagesse.

[1] *Is.* L, 6.
[2] *Ps.* CVIII, 2.

[1] *Matth.* XXVI, 39. *Luc.* XXII, 42.
[2] *Lib. de Grat. et Lib. Arbitr.* n° 41, 42, t. X, col. 740, 741. *Serm.* CXXV, n° 5, t. V, col. 608, 609.

Ainsi osez tout, ô méchants esprits; attaquez, pressez, accablez, aiguisez vos langues malignes, enfoncez bien avant vos dents venimeuses, assouvissez par vos médisances cette humeur malfaisante qui vous domine : le fidèle doit vivre en repos; parce que vous pouvez bien entreprendre, mais vous ne pouvez rien opérer que ce que Dieu veut. Vous lancez vos traits empoisonnés; mais ils ne portent pas toujours où votre main les adresse, et Dieu saura bien, quand il lui plaira, non-seulement les détourner, mais encore les repousser contre vous. Il ne faut donc pas nous troubler pour la malice des hommes : Jésus persécuté et obéissant nous y fait reconnaître l'ordre de son père.

Prenons garde seulement, messieurs, à n'aigrir pas nos maux par l'impatience et à n'irriter pas Dieu par nos murmures; allons toujours constamment par les droites voies : si cependant nos ennemis l'emportent sur nous, si les desseins équitables sont les moins heureux, et que la malice prévale contre la simplicité, ne perdons pas pour cela notre confiance; ne croyons pas que nous succombions sous l'effort d'une main mortelle, regardons d'où est parti l'ordre souverain, et disons à nos ennemis comme le Sauveur faisait à Pilate : « Vous ne pourriez rien contre « moi, s'il ne vous était donné d'en haut : » *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper*[1].

C'est ce qui doit éteindre en nos cœurs tous les sentiments de vengeance : car la malice de nos ennemis, tout odieuse qu'elle est, ne laisse pas d'être l'instrument d'une main divine pour nous exercer ou pour nous punir. Il faut que cette pensée désarme notre colère; et celui-là est trop hardi qui voyant paraître la main de Dieu, et l'ordre d'un tel souverain, songe encore à se venger, et non à s'abaisser et se soumettre. Ainsi regardons, messieurs, non ce que les hommes ont fait contre nous, mais qui est celui qui leur a donné la puissance de nous nuire : *Datum est illis ut nocerent*[2] : alors nos ressentiments n'oseront paraître, une plus haute pensée nous occupera; et par respect pour l'ordre de Dieu nous serons prêts non-seulement à souffrir, mais encore à pardonner : Jésus-Christ crucifié nous en a donné l'exemple.

TROISIÈME POINT.

Vous avez vu, chrétiens, toute la malignité de la créature déclarée ouvertement contre lui; vous avez vu le juste accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité devaient leur protection à son innocence, par la faiblesse des uns, par la cruelle fermeté des autres : il n'oppose rien à tous ces outrages qu'un pardon universel qu'il accorde à tous et qu'il demande pour tous à son Père : « O Père, dit-il, « pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils « font : » *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt*[1]. Vous voyez que non content de leur pardonner, sa divine bonté les excuse : il plaint leur ignorance plus qu'il ne blâme leur malice; et ne pouvant excuser la malice même, il offre pour l'expier la mort qu'ils lui font souffrir, et les rachète du sang qu'ils répandent : *Ipso redempti sanguine quem fuderunt*[2].

A la vue d'un tel excès de miséricorde, aurons-nous l'âme assez dure pour ne vouloir pas aujourd'hui, et excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par la faiblesse, et pardonner de bon cœur tout ce qu'on nous a fait souffrir par la malice? chrétiens, ceux qui nous haïssent et nous persécutent ne savent en vérité ce qu'ils font. Ils se font plus de mal qu'à nous : leur injustice nous blesse, mais elle les tue; ils se percent eux-mêmes le sein pour nous effleurer la peau. Ainsi nos ennemis sont des furieux qui ne savent ce qu'ils font; qui voulant nous faire boire, pour ainsi dire, tout le venin de leur haine, en font eux-mêmes un essai funeste, et avalent les premiers le poison qu'ils nous préparent. Que si ceux qui nous font du mal sont des malades emportés, pourquoi les aigrissons-nous par nos vengeances, et que ne tâchons-nous plutôt à les ramener à leur bon sens par la patience et par la douceur? Mais nous sommes bien éloignés de ces charitables dispositions; bien loin de faire effort sur nous-mêmes pour endurer une injure, nous croirions nous dégrader et nous ravilir, si nous ne nous piquions d'être délicats si peu qu'on nous blesse. Aussi poussons-nous sans bornes nos ressentiments : nous exerçons sur ceux qui nous fâchent des vengeances impitoyables; ou bien nous nous plaisons de les accabler par une vaine ostentation d'une patience et d'une pitié outrageuse, qui ne se remue pas par dédain, et qui feint d'être tranquille pour insulter davantage : tant nous sommes cruels ennemis et implacables vengeurs, qui faisons des armes offensives, et des instruments de colère, de la patience même et de la pitié!

Chrétiens, que ce saint jour ne se passe pas sans que nous donnions nos ressentiments à Jésus-Christ crucifié : ne pensons pas inutilement à la mort du Juste et à ses bontés infinies. Pardonnons à son exemple à nos ennemis; et songeons qu'il

[1] *Joan.* XIX, 11.
[2] *Apoc.* VII, 2.

[1] *Luc.* XXIII, 34
[2] *S. August. in Joan. Tractat.* XCII, n° 1, t. III, part. II, col. 724.

n'y a point de pâque pour nous sans ce pardon nécessaire. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour : les vengeances y sont infinies; et quand on ne les pousserait pas par ressentiment, on se sentirait obligé de le faire par politique. On croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'expose trop quand on est d'humeur à souffrir. Et peut-être qu'on supporterait cette maxime antichrétienne, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde : mais notre grand intérêt, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine; c'est de ménager un Dieu qui ne pardonne jamais qu'à ceux qui pardonnent sincèrement, et n'accorde sa miséricorde qu'à ce prix. Notre aveuglement est extrême, si nous ne sacrifions à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnez donc, chrétiens; mais après la grâce accordée, qu'il n'y ait plus de froideur : je vous le dis devant Dieu, et Jésus-Christ crucifié me sera un témoin fidèle que je dis la vérité. La manière de pardonner qu'on introduit dans le monde est une dérision manifeste de son Évangile : amis, pourvu qu'on ne se voie pas; on ne veut point revenir des premiers ombrages. Pardonner comme Jésus-Christ a pardonné; tâcher de rétablir la confiance perdue, rappeler le cœur aliéné, et rallumer la charité tout éteinte, par des bienfaits effectifs : *Benefacite*[1]. Ne me demandez point d'autre raison, le mystère me rappelle. Décidons une fois ce que l'Évangile a décidé : le sang de Jésus-Christ, son exemple, pour toute raison; autrement nulle communion avec Jésus-Christ, nulle société à la croix, et nulle part à la grâce qu'il a demandée pour nous à son Père.

Car, mes frères, vous n'ignorez pas que nous avons tous été compris dans la prière qu'il a faite. Jésus-Christ était attaché à un bois infâme, levant à Dieu ses mains innocentes, et semblait n'être élevé si haut que pour découvrir un peuple infini qui se moque de ses maux, qui remue la tête, et fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Mais sa vue porte bien plus loin : il voit tous les hommes avec tous leurs crimes; il nous a vu chacun en particulier. En ce jour, « je vous ai « vu, dit-il, et je vous ai appelé par votre nom[2]. » Il est frappé de tous nos péchés non moins que de ceux des Juifs qui le persécutent : il ne nous trouve ni moins aveugles ni moins inconsidérés dans nos passions; et touché de compassion, il déplore notre aveuglement plutôt qu'il ne blâme notre malice. Il se tourne donc à son Père, et lui demande avec larmes qu'il ait pitié de notre ignorance. En effet, les hommes qui pèchent sont doublement aveugles : ils ne savent ni ce qu'ils font ni où ils s'engagent; et permettez-moi, chrétiens, de considérer ici notre aveuglement dans celui des malheureux Juifs.

Ils sont misérablement aveugles, puisqu'après tant de signes et tant de miracles ils ne veulent pas considérer la dignité de celui sur lequel ils mettent leurs mains sacriléges. Mais voici le dernier excès : c'est, messieurs, qu'ayant à choisir entre Jésus et Barabas, « ils renient, comme dit « saint Pierre[1], le Juste et le Saint; ils délivrent le « meurtrier, et font mourir l'auteur de la vie. » Il n'est pas nécessaire que je parle ici : c'est déjà une chose horrible de voir qu'ils ont mis leur Sauveur en croix; mais si nous venons à considérer de qui il remplit la place, il n'y a rien qui puisse égaler l'indignité de ce choix. Mais soit que nous nous indignions contre l'injustice des Juifs, soit que nous nous étonnions d'un si étrange aveuglement, jetons les yeux sur nous-mêmes : il n'est pas nécessaire que je parle ici; que chacun se juge en sa conscience. Que quittons-nous? que choisissons-nous? que préférons-nous à Jésus-Christ? que faisons-nous non-seulement vivre, mais régner en sa place? pour qui est-ce que notre cœur se déclare? et qu'est-ce qui nous fait dire : « Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie[2]? » et [nous] crucifions Jésus-Christ encore une fois[3]. Quel est donc notre aveuglement? et après cet indigne choix quelle espérance nous resterait de notre salut, si Jésus-Christ n'avait prié à la croix pour ceux qui ne savent ce qu'ils font?

Mais nous pensons encore moins à quoi nous nous engageons, et quelle vengeance nous attirons sur nos têtes, par cette outrageuse préférence. Les Juifs contentent leur haine; et pendant qu'ils répandent le sang innocent avec une si furieuse inhumanité, ils ont encore l'audace de dire : « Son sang soit sur nous et sur nos enfants[4]! » Ils ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent; et ne pensent pas, les malheureux, que, pendant qu'ils assouvissent leur passion, ils avancent leur jugement, leur dernière ruine. Race maudite et déloyale, ce sang sera sur toi selon ta parole : ce sang suscitera contre toi des ennemis implacables qui abattront tes murailles et tes forteresses, et renverseront jusqu'aux fondements ce temple l'ornement du monde. Ils ne savent pas, ils n'entendent pas; et enchantés par leur passion, ils ne voient point la colère qui les menace. Et nous également enivrés par nos passions insensées, nous ne regarderons point le jour de Dieu, jour

[1] *Matth.* v, 44.
[2] *Is.* XLIII, 1.

[1] *Act.* III, 14, 15.
[2] *Joan.* XIX, 15.
[3] *Hebr.* VI, 6.
[4] *Matth.* XXVII, 25.

de ténèbres, jour de tempête, jour d'indignation éternelle[1]; et nous ne considérons pas de quelle sorte nous pourrons porter les coups incessamment redoublés de cette main souveraine. Jésus-Christ succombe sous ce poids terrible : il s'afflige, il se trouble, il sue sang et eau, il se plaint d'être délaissé; il ne trouve point de consolation.

Tel est, messieurs, un Jésus sous l'effroyable pressoir de la justice divine. Les femmes de Jérusalem sont émues de compassion, voyant l'excès de ses maux et de ses douleurs; mais écoutez comme il leur parle : « Ne pleurez point sur moi, « leur dit-il; mais pleurez sur vous-mêmes et sur « vos enfants[2]. » Déplorez la calamité qui vous suit de près : « car si on fait ainsi au bois vert, « que fera-t-on au bois sec[3]? » Chrétiens, qui vous étonnez de voir Jésus-Christ traité si cruellement, étonnez-vous de vous-mêmes et des supplices que vous attirez sur vos têtes criminelles. Si la justice divine n'épargne pas l'innocent, parce qu'il a répondu pour les pécheurs, que doivent attendre les pécheurs eux-mêmes, s'ils méprisent la miséricorde qui leur est offerte? Si ce bois vert, ce bois vivant; si Jésus-Christ, cet arbre fécond qui porte de si beaux fruits, n'est pas épargné : pécheur, bois aride, bois déraciné, qui n'est plus bon que pour le feu éternel, que dois-tu attendre? C'est ce que nous ne voyons pas; et Jésus touché de compassion des misères qui nous attendent : O Père! ayez pitié de ces insensés qui courent en aveugles à leur damnation, en riant, en battant des mains, en s'applaudissant les uns aux autres. O Père, ayez pitié de leur ignorance ou plutôt de leur stupidité insensée : *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt*[4] : « Mon Père, pardonnez-« leur; car ils ne savent ce qu'ils font. » Non-seulement il prie, chrétiens, mais il sacrifie pour nous : « Dieu était en Christ se réconciliant le « monde[5]. »

Mais que nous sert, chrétiens, que Jésus-Christ ait crié pour nous à son Père, et qu'il ait payé de son propre sang le prix de notre rachat, si nous périssons cependant parmi les mystères de notre salut et à la vue de la croix, en négligeant de nous appliquer les grâces qu'elle nous présente? Ah! voici les jours saintaires où Jésus-Christ veut célébrer la pâque avec nous; où les pasteurs, où les prédicateurs, où toute l'Église nous crie : « Mes frères, nous vous conjurons, « pour Jésus-Christ, de vous réconcilier avec « Dieu[1]. » Qui de nous n'est pas résolu durant ces saints jours d'approcher de la sainte table? O sainte résolution! mais trouvez bon néanmoins que je vous arrête pour vous dire avec l'apôtre : *Probet autem seipsum homo*[2] : « Que l'homme « s'éprouve soi-même. » L'action que vous allez faire est la plus sainte, la plus auguste, la plus importante du christianisme : il ne s'agit de rien moins que de manger de sa propre bouche sa condamnation ou sa vie, de porter la miséricorde ou la mort toute présente dans ses entrailles. Le mystère de l'eucharistie, c'est le mémorial sacré de la passion de Jésus : il y est encore sur le Calvaire; il y répand encore pour notre salut le sang du nouveau testament : il y renouvelle, il y représente, il y perpétue son saint sacrifice.

Nous avons remarqué, mes frères, dans la passion, le crime de ses ennemis et sa sainteté infinie; maintenant il est question en communiant [de savoir] à laquelle de ces deux choses vous aurez part : sera-ce à la sainteté de la victime, ou aux crimes de ceux qui l'immolent? sera-ce pour perpétuer la violence ou la soumission, les outrages ou l'obéissance, la trahison de Judas ou [la fidélité du Sauveur]; Dieu ne venge rien plus terriblement que la profanation de ses saints mystères. Dans une action dont les suites sont si importantes, l'apôtre a raison de nous arrêter et de nous ordonner une sainte épreuve : donc à la vue de ce saint autel que chacun s'éprouve soi-même et rentre dans les replis de sa conscience. Oubliez donc toutes vos affaires; car quels soins ne doivent céder à celui de se rendre digne de Jésus-Christ? et peut-on imaginer quelque chose qu'il soit ni plus utile de bien recevoir, ni plus dangereux de profaner, que son mystère adorable?

Songez-vous à corriger votre vie, à restituer le bien mal acquis, à réparer les injustices que vous avez faites? Je ne puis pas vous en faire ici le dénombrement : songez seulement à celles du jeu si fréquentes, si peu méditées, si peu réparées. Je tremble pour vous quand je considère les avantages frauduleux que vous prenez et que vous donnez, les ruines qui s'en ensuivent, et le repos malheureux que je vois sur ce sujet dans les consciences. Il semble qu'on se persuade que tout est jeu dans le jeu; mais il n'en est pas de la sorte. Les injustices ne sont pas moins grandes, ni les restitutions moins obligatoires; sans que j'y puisse remarquer d'autres différences sinon qu'on y pense moins, et que les fraudes et voleries sont plus ordinaires et plus manifestes.

[1] *Joel.* II, 1, 2.
[2] *Luc.* XXIII, 28.
[3] *Ibid.* 31.
[4] *Luc* XXIII, 34
[5] *II. Cor.* V, 19.

[1] *II. Cor.* V, 20.
[2] *I. Cor.* XI, 28.

Pensez-y donc, chrétiens : si ce n'est qu'avec vos richesses vous vouliez encore jouer votre âme, ou plutôt non tant la jouer que la perdre tres-assurément, d'une manière bien plus hardie que vous ne faites vos biens. Le grand saint Ambroise s'étonne de la hardiesse des grands joueurs, « qui peut-être changent, dit ce grand homme[1], « à tous moments de fortune; tautôt riches, tan« tôt ruinés, selon qu'il plait au hasard. » Ne vous étonnez pas, chrétiens, si nous descendons à ces bassesses; et si vous trouvez peut-être que c'est trop rabaisser nos discours, jugez donc combien il est plus indigne de rabaisser jusque-là votre conscience. Mais je ne finirais jamais ce discours, si je voulais faire avec vous tout votre examen : *Probet autem seipsum homo :* « Que « l'homme s'éprouve soi-même. » Si vous vous mettez à l'épreuve, connaissez votre faiblesse et défiez-vous de vos forces... de cette même bouche dont nous consacrons les divins mystères, recevez-les saintement : ne faites point vos pâques par un sacrilége.

PREMIER SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUES.

De quelle manière le péché nous est devenu naturel : combien ses mauvaises inclinations sont inhérentes à notre âme. Comment Jésus-Christ est-il mort au péché pour nous en guérir. Obligation que nous avons de porter en nous la ressemblance de sa mort : renouvellement continuel qu'elle nous prescrit. Quelle doit être la joie des chrétiens dans le temps pascal. La source, les progrès et les âges divers de la vie des justes : paix parfaite et bonheur du dernier âge. Comment nos corps mêmes seront vivifiés.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur. Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo.

Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus désormais, la mort n'aura plus d'empire sur lui : car quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché; mais quant à la vie qu'il a maintenant, il vit pour Dieu. Rom. VI, 9, 10.

Quand je vois ces riches tombeaux sous lesquels les grands de la terre semblent vouloir cacher la honte de leur corruption, je ne puis assez m'étonner de l'extrême folie des hommes qui érigent de si magnifiques trophées à un peu de cendre, et à quelques vieux ossements. C'est en vain que l'on enrichit leurs cercueils de marbre et de bronze; c'est en vain que l'on déguise leur nom véritable par ces titres superbes de monuments

[1] *Lib. de Tob.* cap. XI, t. I, col. 602, 603.

et de mausolées. Que nous profite, après tout, cette vaine pompe, si ce n'est que le triomphe de la mort est plus glorieux, et les marques de notre néant plus illustres? Il n'en est pas ainsi du sépulcre de mon Sauveur. La mort a eu assez de pouvoir sur son divin corps, elle l'a étendu sur la terre sans mouvement et sans vie; elle n'a pas pu le corrompre, et nous lui pouvons adresser aujourd'hui cette parole que Job disait à la mer : « Tu iras jusque-là, et ne passeras pas « plus outre, cette pierre donnera des bornes à ta « furie; » et à ce tombeau, comme à un rempart invincible, seront enfin rompus tes efforts : *Usque huc venies; et non procedes amplius, hic confringes tumentes fluctus tuos*[1].

C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus après avoir subi volontairement une mort infâme, il veut après cela que « son sépulcre soit honorable, » comme dit le prophète Isaïe : *Erit sepulcrum ejus gloriosum*[2]. Il est situé au milieu d'un jardin, taillé tout nouvellement dans le roc; et de plus il veut qu'il soit vierge aussi bien que le ventre de sa mère, et que personne n'y ait été posé devant lui : davantage, il faut à son corps cent livres de baume du plus précieux, et un linge très-fin et très-blanc pour l'envelopper. Et après que, durant le cours de sa vie, « il s'est « rassasié de douleurs et d'opprobres : « *Saturabitur opprobriis*, nous dit le prophète[3]; vous diriez qu'il soit devenu délicat dans sa sépulture : n'est-ce pas pour nous faire entendre qu'il se préparait un lit plutôt qu'un sépulcre? Il s'y est reposé doucement jusqu'à ce que l'heure de se lever fût venue *; mais tout d'un coup il s'est

[1] *Job.* XXXVIII, 11.
[2] *Is.* XI, 10.
[3] *Thren.* III, 30.

* Il faut qu'il y dorme, et qu'il repose encore quelque temps jusqu'à ce que l'heure de se lever soit venue. Nous aurons jusqu'à la nuit quelque reste de tristesse : *Ad vesperum demorabitur fletus;* mais demain dès le matin sa résurrection nous comblera d'une sainte réjouissance, *et ad matutinum lætitia*[1]. Que ferons-nous donc ainsi partagés entre la tristesse et la joie? si nous ne parlons que de sa résurection, notre douleur sans doute s'en trouvera offensée : que si nous nous contentons de nous entretenir de sa mort, notre espérance ne sera pas satisfaite. Joignons-les toutes deux, chrétiens, et voyons les obligations que l'une et l'autre nous impose.

O Marie! nous ne craindrons pas de nous adresser à vous aujourd'hui; nous savons que l'amertume de vos douleurs est bien adoucie : bientôt vous apprendrez que votre Fils aura pris une nouvelle naissance; et vous ne porterez point d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il aura été comme sa seconde mère : au contraire vous n'en recevrez pas moins de joie que lorsque l'ange, etc.

* Bossuet avait d'abord ainsi disposé l'exorde de son sermon, pour le prêcher le Samedi-Saint : il a dans la suite mis cet exorde dans l'état où il se trouve ici, pour l'approprier entièrement à la solennité du jour de Pâques. (*Édit. de Deforis.*)

[1] *Ps.* XXXIX, 6.

éveillé, et se levant il vient éveiller la foi endormie de ses apôtres.

Aujourd'hui les trois pieuses Maries étant accourues dès le grand matin pour chercher leur bon Maître dans ce lit de mort : « Que cherchez-« vous ici, leur ont dit les anges, vous cherchez « Jésus de Nazareth crucifié : il n'y est plus; il « est levé, il est ressuscité : voyez le lieu où il « était mis[1]. » O jour de triomphe pour notre Sauveur! ô jour de joie pour tous les fidèles! Je vous adore de tout mon cœur, ô Jésus victorieux de la mort! vraiment c'est aujourd'hui votre pâque, c'est-à-dire votre passage, où vous passez de la mort à la vie. Faites-nous la grâce, ô Seigneur Jésus! que nous fassions notre pâque avec vous, en passant à une sainte nouveauté de vie : ce sera le sujet de cet entretien.

O Marie! nous ne craindrons pas de nous adresser à vous aujourd'hui : l'amertume de vos douleurs est changée en un sentiment de joie ineffable. Vous avez déjà appris la nouvelle que votre Fils bien-aimé a pris au tombeau une nouvelle naissance, et vous n'avez point porté d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il lui a servi de seconde mère : au contraire vous n'avez pas eu moins de joie que vous en conçûtes lorsque l'ange vous vint annoncer qu'il naîtrait de vous, en vous adressant ces paroles, par lesquelles nous vous saluons : *Ave*, *etc.*

Je m'étonne quelquefois, chrétiens, que nous ayons si peu de soin de considérer, et ce que nous sommes par la condition de notre naissance, et ce que nous devenons par la grâce du saint baptême. Une marque évidente que nous n'avons pas bien pénétré le mystère de notre régénération, c'est de voir les divers sentiments des auditeurs quand on vient à discourir de cette matière. Les uns, tout charnels et grossiers, sitôt qu'ils entendent parler de nouvelle vie, et de résurrection spirituelle, et de seconde naissance, demeurent presque interdits; peu s'en faut qu'ils ne disent avec Nicodème : « Comment se peuvent faire « ces choses? quoi! un vieillard naîtra-t-il encore « une fois? faudra-t-il que nous rentrions dans « le ventre de nos mères[2]? » Tels étaient les doutes que se formait en son âme ce pauvre pharisien. Les autres, plus délicats, reconnaissent que ces vérités sont fort excellentes, mais il leur semble que cette morale est trop raffinée; qu'il faut renvoyer ces subtilités dans les cloîtres, pour servir de matière aux méditations de ces personnes dont les âmes se sont plus épurées dans la solitude : pour nous, diront-ils, nous avons peine à goûter toute cette mystagogie*. N'est-il pas vrai que c'est la secrète réflexion de quantité de personnes, lorsqu'on traite de ces mystères?

Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? en quelle école ont-ils été élevés? ignorent-ils qu'il n'y a quasi point de maximes que les saints docteurs de l'Église aient plus souvent inculquées; et que qui ôterait des écrits de l'apôtre les endroits où il explique cette doctrine, non-seulement il énerverait ses raisonnements invincibles, mais encore qu'il effacerait la plus grande partie de ses divines épîtres? D'où vient donc, je vous prie, que nous avons si peu de goût pour ces vérités? d'où vient cela, sinon du dérèglement de nos mœurs? Sans doute nous ne permettons pas à l'Esprit de Dieu d'habiter ni assez longtemps ni assez profondément dans nos âmes, pour nous faire sentir ses divines opérations; car le Sauveur ayant dit à ses apôtres qu'il leur enverrait « cet esprit con-« solateur que le monde ne connaissait pas : pour « vous, ajoute-il, mes disciples, vous le connaî-« trez, parce qu'il sera en vous et habitera dans « vos cœurs : » *Vos autem cognoscetis eum; quia apud vos manebit, et in vobis erit*[1]. Par où nous voyons que, si nous le laissions habiter quelque temps dans nos âmes, il ferait sentir sa présence par les bonnes œuvres, esquelles sa main puissante porterait nos affections; et comme il n'y a point de christianisme en nos mœurs, comme nous menons une vie toute séculière et toute païenne, delà vient que nous ne remarquons aucun effet de notre seconde naissance.

Ainsi, chrétiens, pour vous instruire de ces vérités, le plus court serait de vous renvoyer à l'école du Saint-Esprit et à une pratique soigneuse des préceptes évangéliques. Mais puisque la saine doctrine est un excellent préparatif à la bonne vie, et que les solennités pascales, que nous avons aujourd'hui commencées, nous invitent à nous entretenir de ces choses : écoutez non point mes pensées, mais trois admirables raisonnements du grand apôtre saint Paul, dont il pose les principes dans le texte que j'ai allégué, et en tire les conséquences dans les paroles suivantes : « Jésus est mort, dit-il, et c'est au péché qu'il est « mort, » *peccato mortuus est*[2]. Si donc nous voulons participer à sa mort, il faut que nous mourions au péché : c'est notre première partie. Jesus étant mort, a repris une nouvelle vie, et cette vie n'est plus selon la chair, mais entièrement selon Dieu, « parce qu'il ne vit que pour

[1] *Luc.* XXIV, 5. *Marc.* XVI, 6.
[2] *Joan.* III, 4.

* Ce mot vient du grec et signifie l'action d'initier aux choses mystérieuses de la religion, ou l'explication de ses mystères. (*Édit. de Déforis.*)

[1] *Joan.* XIV, 16, 17.
[2] *Rom.* VI, 10.

« Dieu, » *quod autem vivit, vivit Deo*[1]. Il faut donc que nous passions à une nouvelle vie, qui doit être toute céleste : voilà la deuxième. Jésus étant une fois ressuscité, « ne meurt plus, la mort « ne lui domine plus, » *jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur*[2]. Si donc nous voulons ressusciter avec lui, il faut que nous vivions éternellement à la grâce, et que la mort du péché ne domine plus en nos âmes : c'est par où finira ce discours. Le Sauveur est mort, mourons avec lui; il est ressuscité, ressuscitons avec lui; il est immortel, soyons immortels avec lui. Tâchons de rendre ces vérités sensibles par une simple et naïve exposition de quelques maximes de l'Évangile; et faisons voir en peu de mots, avant toutes choses, quelle nécessité il y a de mourir avec le Sauveur.

PREMIER POINT.

D'où vient que l'apôtre saint Paul ne parle que de mort et de sépulture, quand il veut dépeindre la conversion du pécheur; et pourquoi a-t-il toujours à la bouche : qu'il faut mourir au péché avec Jésus-Christ et crucifier le vieil homme, et tant d'autres semblables discours qui d'abord paraissent étranges? Car s'il ne veut dire autre chose sinon que nous devons changer nos méchantes inclinations, pour quelle raison se sert-il si souvent d'une façon de parler qui semble si fort éloignée? et ce changement d'affections étant si commun dans la vie humaine, comment ne l'exprime-t-il pas en termes plus familiers? C'est ce qui me fait croire que ces sortes d'expressions ont quelque sens plus caché, et sans doute il ne les a, pour ainsi dire, affectées, qu'afin de nous inviter à en pénétrer le secret. Or pour avoir une pleine intelligence de l'intention de l'apôtre, je me sens obligé à vous représenter deux considérations importantes : par la première je vous ferai voir, avec l'assistance divine, pour quelle raison la conversion du pécheur s'appelle une mort; et elle sera tirée d'une propriété du péché: par la seconde, je tâcherai de montrer que nous sommes obligés de mourir au péché avec le Sauveur; et celle-ci sera prise de la qualité du remède. De ces deux considérations, il en naîtra une troisième pour l'instruction des pécheurs.

Tout péché doit avoir son principe dans la volonté : mais dans l'homme il a une propriété bien étrange; c'est qu'il est tout ensemble volontaire et naturel. Les pélagiens, ne comprenant point cette vérité, ne pouvaient souffrir que l'on leur parlât de ce péché d'origine avec lequel nous naissons, et disaient que cela allait à l'outrage de la nature, qui est l'œuvre des mains de Dieu : ils n'entendaient pas que la source du genre humain étant corrompue, ce qui avait été volontaire seulement dans le premier père avait passé en nature à tous ses enfants. Qu'est-il nécessaire de vous raconter plus au long l'histoire de nos malheurs? vous savez assez que le premier homme, séduit par les infidèles conseils de ce serpent frauduleux, voulut faire une funeste épreuve de sa liberté; et qu'usant inconsidérément de ces biens, ce sont les propres mots du saint pontife Innocent[1], il ne sut pas reconnaître la main qui les lui donnait : de sorte que, son esprit s'étant élevé contre Dieu, il perdit l'empire naturel qu'il avait sur ses appétits; la honte, qui jusqu'à ce temps-là lui avait été inconnue, fut la première de ses passions qui lui décela la conspiration de toutes les autres : il s'était enflé d'une vaine espérance de savoir le bien et le mal; et il arriva par un juste jugement de Dieu, que « la première « chose dont il s'aperçut c'est qu'il fallait rougir : » *Nihil primum senserunt quam erubescendum*, dit Tertullien[2]. Cela est bien étrange. Il remarqua incontinent sa nudité, ainsi que nous apprend l'Écriture[3] : c'est qu'il commença à sentir une révolte à laquelle il ne s'attendait pas; et la chair s'étant soulevée inopinément contre la raison, il était confus de ce qu'il ne pouvait la réduire.

Mais je ne m'aperçois pas que je m'arrête peut-être trop à des choses qui sont très-connues : il suffit présentement que vous remarquiez que nous naissons tous, pour notre malheur, de ces passions honteuses, qui, étant suscitées par le péché, s'élèvent dans la chair, à la confusion de l'esprit. Cela n'est que trop véritable; et voici le raisonnement que saint Augustin en tire après le Sauveur : « Qui naît de la chair, est chair, » dit Notre-Seigneur en saint Jean[4] : *Quod natum est ex carne, caro est*. Que veut dire cela? La chair en cet endroit, selon la phrase de l'Écriture, signifie ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu : c'est donc comme si notre Maître avait dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte, vous naissez par conséquent rebelles contre Dieu, et ses ennemis: *Quod natum est ex carne, caro est:* vous recevez en même temps et par les mêmes canaux, et la vie du corps et la mort de l'âme : qui vous engendre, vous tue; et la masse dont vous êtes formés, étant infectée dans sa source,

[1] *Rom.* VI, 11.
[2] *Ibid* 9.

[1] *Epist.* XXIX *ad Concil. Carthag.* n° 6, col. 892. *Epist. Rom. Pontif.* (Edit. D. Coustant.)
[2] *De veland. Virg.* n° 11.
[3] *Genes.* III, 7.
[4] *Joan.* III, 6. *S. Aug. Serm.* CLXXIV, n° 9, t. V, col. 831. *Serm.* CCXCIV, n° 16, col. 1191.

le péché s'attache et s'incorpore à votre nature. De là cette profonde ignorance, de là ces chutes continuelles, de là ces cupidités effrénées qui font tout le trouble et toutes les tempêtes de la vie humaine : *Quod natum est ex carne, caro est;* et voyez, s'il vous plaît, où va cette conséquence.

Les philosophes enseignent que la naissance et la mort conviennent aux mêmes sujets. Tout ce qui meurt prend naissance, tout ce qui prend naissance, peut mourir : c'est la mort qui nous ôte ce que la naissance nous donne. Vous êtes homme par votre naissance; vous ne cessez d'être homme que par la mort : l'union de l'âme et du corps se fait par la naissance; aussi est-ce la mort qui en fait la dissolution. Or, jusqu'à ce que la nature soit guérie, être homme et être pécheur c'est la même chose : l'âme ne tient pas plus au corps, que le péché et ses mauvaises inclinations s'attachent, pour ainsi dire, à la substance de l'âme. Que si le péché a sa naissance, il aura par conséquent sa vie et sa mort : il a sa naissance par la nature corrompue, sa vie par nos appétits déréglés; ce n'est donc pas sans raison que nous appelons une mort la guérison qui s'en fait par la grâce médicinale qui délivre notre nature : par où vous voyez que ce n'est pas sans raison que la conversion du pécheur s'appelle une mort. C'est pourquoi je ne m'étonne plus, grand apôtre, si vous la nommez ordinairement de la sorte : vous nous voulez faire entendre combien nos blessures sont profondes, combien le péché et l'inclination au mal nous est devenue naturelle; et que naissant avec nous, il ne faut rien moins qu'une mort pour l'arracher de nos âmes.

Voilà déjà, ce me semble, quelque éclaircissement de la pensée de saint Paul, tiré, à la vérité, non des maximes orgueilleuses de la sagesse du siècle, mais des principes soumis et respectueux de l'humilité chrétienne. Nous n'avons point de honte d'avouer les infirmités de notre nature : que ceux-là en rougissent qui ne connaissent pas le Libérateur. Pour nous, au contraire, nous osons nous glorifier de nos maladies; parce que nous savons et la miséricorde du Médecin et la vertu du remède. Ce remède, comme vous le savez, c'est la mort de Notre-Seigneur; et puisque nous voilà tombés sur la considération du remède, il est temps désormais que nous entendions raisonner l'apôtre saint Paul. « Le Fils de « Dieu, dit-il, est mort au péché; » *mortuus est peccato;* « ainsi estimez, conclut-il, que vous « êtes morts au péché, » *ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato*[1]. Que veut-il dire, que Notre-Seigneur est mort au péché; lui qui dès le premier moment de sa conception a toujours vécu à la grâce? Pour pénétrer sa pensée, il est nécessaire de reprendre la chose de plus haut, et de vous mettre devant les yeux quelques points remarquables de la doctrine de saint Paul, dans lesquels j'entre par cet exemple.

Si jamais vous vous êtes rencontrés dans une place publique où l'on aurait exécuté quelque criminel, n'est-il pas vrai que, par la qualité de la peine, vous avez souvent jugé de l'horreur du crime, et qu'il vous a semblé voir quelque idée de leurs forfaits dans les marques de leurs supplices et dans leurs faces défigurées? Vous êtes surpris peut-être, que je vous propose un si funèbre spectacle : c'est pour vous faire avouer qu'il y a dans la peine quelque représentation de la coulpe. Oserons-nous bien maintenant, mon Sauveur, vous appliquer cet exemple? Il le faut bien, certes, puisque vous avez paru sur la terre comme un criminel. Vous avez désiré vous rendre semblable aux pécheurs; et n'ayant point de péché, vous avez voulu néanmoins en subir toutes les peines pendant votre vie : votre sainte chair a été travaillée des mêmes incommodités que le péché seul avait attirées sur la nôtre; c'est pourquoi saint Paul ose dire, que vous vous êtes fait « semblable à la chair du péché, » *in similitudinem carnis peccati*[1]. Quelle bonté, chrétiens! Ce n'a pas été assez au Fils du Père éternel, de revêtir sa dignité d'une chair humaine; cette chair plus pure que les rayons du soleil, qui méritait d'être ornée d'immortalité et de gloire, il la couvre encore, pour l'amour de nous, de l'image de notre péché : n'est-ce pas de quoi nous confondre? Que sera-ce donc, si nous venons à considérer que c'est par ce moyen que nos péchés sont guéris? C'est ici, c'est ici le trait le plus merveilleux de la miséricorde divine.

On rapporte que parfois les magiciens, possédés en leur âme d'un désir furieux de vengeance, font des images de cire de leurs ennemis, sur lesquelles ils murmurent quelques paroles d'enchantement; et après, ajoute-t-on, frappant ces statues, la blessure, par un fatal contre-coup, en retombe sur l'original. Est-ce fable ou vérité, je vous le laisse à juger : seulement sais-je bien qu'il s'est passé quelque chose de semblable en la personne de mon Maître.

Où était l'image du péché? En sa chair bénite. Où était le péché même? En vous et en moi, chrétiens. La chair du Sauveur, cette image innocente du crime, a été livrée entre les mains des bourreaux, pour en faire à leur fantaisie : ils l'ont frappée, les coups ont porté sur le péché; ils l'ont

[1] *Rom.* VI, 10, 11.

[1] *Rom.* VIII, 3.

crucifié, le péché a été crucifié; ils lui ont arraché la vie, le péché a perdu la sienne : et voilà justement ce que l'apôtre veut dire. Le Sauveur, selon sa doctrine, est mort au péché ; parce que, abandonnant à la mort sa chair innocente qui en était l'image, il a anéanti le péché. Mais pourrons-nous conclure de là qu'il faut que nous mourions avec lui, *ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato?* Certainement, chrétiens, la conséquence en est bien aisée; il ne faut que lever les yeux, et regarder notre Maître pendu à la croix. O Dieu ! comment a-t-on traité sa chair innocente ! Quelque part où je porte ma vue, je n'y saurais remarquer aucune partie entière. Quoi! parce qu'elle portait l'image du péché, il a bien voulu qu'elle fût ainsi déchirée, et nous épargnerons le péché même qui vit en nos âmes ! nous ne mortifierons point nos concupiscences; au contraire, nous nous y laisserons aveuglément emporter! Gardons-nous-en bien, chrétiens; il nous faut faire aujourd'hui un aimable échange avec le Sauveur. Innocent qu'il était, il s'est couvert de l'image de nos crimes, subissant la loi de la mort; criminels que nous sommes, imprimons en nous-mêmes la figure de sa sainte mort, afin de participer à son innocence : car lorsque nous portons la figure de cette mort, par une opération merveilleuse de l'esprit de Dieu sa vertu nous en est appliquée. C'est pour cela que l'apôtre nous exhorte à porter l'image de Jésus crucifié sur nos corps mortels, à avoir sa mort en nos membres, à nous conformer à sa mort[1].

Mais quelle main assez industrieuse pourra tracer en nous cette aimable ressemblance? Ce sera l'amour, chrétiens, ce sera l'amour. Cet amour saintement curieux ira aujourd'hui avec Madeleine adorer le Sauveur dans sa sépulture : il contemplera ce corps innocent gisant sur une pierre, plus froid et plus immobile que la pierre; et là se remplissant d'une idée si sainte, il en formera les traits dans nos âmes et dans nos corps. Ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : l'amour portera la main sur les nôtres; il les tiendra clos pour toute cette pompe du siècle; ils n'auront plus de lumière pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle inondaient des fleuves de vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée; l'amour fermera la nôtre à jamais aux blasphèmes et aux médisances : il rendra nos cœurs de glace pour les vains plaisirs qui ne méritent pas ce nom; nos mains seront immobiles pour les rapines : il nous sollicitera de nous jeter à corps perdu sur cet aimable mort, et

[1] II. *Cor.* IV, 10. *Coloss.* III, 5. *Rom.* VII, 6

de nous envelopper avec lui dans son drap mortuaire; aussi bien l'apôtre nous apprend que « nous « sommes ensevelis avec lui par le saint baptême, » *consepulti Christo in baptismo*[1].

La belle cérémonie qui se faisait anciennement dans l'Église au baptême des chrétiens! c'était en ce jour qu'on les baptisait dans l'antiquité, et vous voyez que nous en retenons quelque chose dans la bénédiction des fonts baptismaux. On avait accoutumé de les plonger tout entiers et de les ensevelir sous les eaux; et comme les fidèles les voyaient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentaient en un moment tout changés par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées : comme si sortant de ce monde à même temps qu'ils disparaissaient de leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur. Cette cérémonie ne s'observe plus, il est vrai; mais la vertu du sacrement est toujours la même, et partant vous devez vous considérer comme étant ensevelis avec Jésus-Christ.

Encore un petit mot de réflexion sur une ancienne cérémonie. Les chrétiens autrefois avaient accoutumé de prier debout et les mains modestement élevées en forme de croix; et vous voyez que le prêtre prie encore en cette action dans le sacrifice : quelle raison de cela? il me semble qu'ils n'osaient se présenter à la Majesté divine, qu'au nom de Jésus crucifié : c'est pourquoi ils en prenaient la figure, et paraissaient devant Dieu comme morts avec Jésus-Christ; ce qui a donné occasion au grave Tertullien d'adresser aux tyrans ces paroles si généreuses : *Paratus est ad omne supplicium ipse habitus orantis christiani*[2] : « La seule posture du chrétien « priant affronte tous vos supplices : » tant ils étaient persuadés, dans cette première vigueur des mœurs chrétiennes, qu'étant morts avec le Sauveur, ni supplices ni voluptés ne leur étaient rien ! Et c'est pour le même sujet qu'ils prenaient plaisir en toute rencontre d'imprimer le signe de la croix sur toutes les parties de leurs corps : comme s'ils eussent voulu marquer tous leurs sens de la marque du crucifié, c'est-à-dire, de la marque et du caractère de mort. Pour la cérémonie, nous l'avons tous les jours en usage : mais nous ne considérons guère le prodigieux détachement qu'elle demande de nous; et c'est à quoi néanmoins l'apôtre saint Paul nous presse. [Ces premiers chrétiens] n'avaient rien de plus présent à l'esprit que cette pensée : Il faut que tout chrétien meure avec Jésus-Christ. Il faut qu'il meure; car le péché se contractant par la nais-

[1] *Coloss.* II, 12.
[2] *Apolog.* n° 30.

sance, il ne se détache que par une espèce de mort. Il faut qu'il meure; car il faut qu'il s'applique et la ressemblance et la vertu de la mort de notre Sauveur, qui est l'unique guérison de ses maladies. Voilà déjà deux raisons : la première est tirée d'une propriété du péché; la seconde, de la qualité du remède. Oublierons-nous cette instruction particulière que nous avons promise : elle me semble trop nécessaire; et ce n'est point tant une nouvelle raison, qu'une conséquence que nous tirerons des deux autres.

Écoutez, écoutez, pécheurs, la grave et sérieuse leçon de cet admirable docteur : puisqu'il ne nous parle que de mort et de sépulture, ne vous imaginez pas qu'il ne demande de nous qu'un changement médiocre. Où sont ici ceux qui mettent tout le christianisme en quelque réformation extérieure et superficielle, et dans quelques petites pratiques? En vain vous a-t-on montré combien le péché tenait à notre nature, si vous croyez après cela qu'il ne faut qu'un léger effort pour l'en détacher : l'apôtre vous a enseigné que vous devez traiter le péché comme Jésus-Christ en a traité la ressemblance en sa sainte chair. Voyez s'il l'a épargnée : quel endroit de son corps n'a pas éprouvé la douleur de quelque supplice exquis? et vous ne comprenez pas encore quelle obligation vous avez de rechercher dans le plus secret de vos cœurs tout ce qu'il y peut avoir de mauvais désirs, et d'en arracher jusqu'à la plus profonde racine! Oui, je vous le dis, chrétiens, après le Sauveur; quand cet objet, qui vous sépare de Dieu, vous serait plus doux que vos yeux, plus nécessaire que votre main droite, plus aimable que votre vie, coupez, tranchez : *Abscide eum* [1]. Ce n'est pas sans raison que l'apôtre ne nous prêche que mort, il veut nous faire entendre qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus naturelles; et même jusqu'à la source de la vie, s'il en est besoin.

Saint Jean-Chrysostôme fait, à mon avis, une belle réflexion sur ces beaux mots de saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [2] : « Le monde m'est crucifié, et moi au monde; » entendez toujours par le monde, les plaisirs du siècle : « Ce ne lui était pas assez d'avoir dit que « le monde était mort pour lui, remarque ce saint « évêque [3]; il faut qu'il ajoute que lui-même est « mort au monde. Certes, poursuit le merveil« leux interprète, l'apôtre considérait que non« seulement les vivants ont quelques sentiments « les uns pour les autres; mais qu'il leur reste « encore quelque affection pour les morts, qu'ils « en conservent le souvenir, et rendent du moins « à leurs corps les honneurs de la sépulture. « Tellement que le saint apôtre, pour nous faire « entendre jusqu'à quel point le fidèle doit être « dégagé des plaisirs du siècle : Ce n'est pas as« sez, dit-il, que le commerce soit rompu en« tre le monde et le chrétien, comme il l'est « entre les vivants et les morts, parce qu'il y « reste encore quelque petite alliance; mais tel « qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doi« vent être l'un à l'autre le siècle et le chrétien. » Comprenez l'idée de ce grand homme; et voyez comme il se met en peine de nous faire voir, que, pour les délices du monde, le fidèle y doit être froid, immobile, insensible : si je savais quelque terme plus significatif, je m'en servirais.

C'est pourquoi armez-vous, fidèles, du glaive de la justice; domptez le péché en vos corps par un exercice constant de la pénitence : ne m'alléguez point ces vaines et froides excuses, que vous en avez assez fait, et que vous avez déchargé le fardeau de vos consciences entre les mains de vos confesseurs. Ruminez en vos esprits ce petit mot d'Origène. *Neque enim putes quod innovatio vitæ, quæ dicitur semel facta, sufficiat : sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est* [1] : « Ne croyez pas qu'il suf« fise de s'être renouvelé une fois : il faut renou« veler la nouveauté même; » c'est-à-dire, que quelque participation que vous ayez de la sainteté et de la justice, fussiez-vous aussi justes comme vous présumez de l'être, il y a toujours mille choses à renouveler par une pratique exacte de la pénitence : à plus forte raison, êtes-vous obligés de vous y adonner n'ayant point expié vos fautes, et sentant en vos âmes vos blessures toutes fraîches, et vos mauvaises habitudes encore toutes vivantes. Et Dieu veuille que vous ne le connaissiez pas si tôt par expérience!

Mais il me semble que j'entends ici des murmures. Quoi! encore la pénitence! eh! on ne nous a prêché autre chose durant ce carême : nous parlera-t-on toujours de pénitence? Oui, certes, n'en doutez pas; tout autant qu'on vous prêchera l'Évangile et la mort de notre Sauveur. Tu t'abuses, chrétien, tu t'abuses, si tu penses donner d'autres bornes à ta pénitence, que celles qui doivent finir le cours de ta vie. Sais-tu l'intention de l'Église dans l'établissement du carême? Elle voit que tu donnes toute l'année à des divertissements mondains; cela fâche cette bonne mère : que fait-elle? Tout ce qu'elle peut

[1] *Matth.* v, 30.
[2] *Gal.* vi, 14.
[3] *Lib.* ii *de Compunct.* n° 2, t. i, p. 142.

[1] *Lib.* v, *in Ep. ad. Rom.* n° 8, t. iv, p. 562.

pour dérober six semaines à tes dérégiements. Elle te veut donner quelque goût de la pénitence; estimant que l'utilité que tu recevras d'une médecine si salutaire, t'en fera digérer l'amertume et continuer l'usage : elle t'en présente donc un petit essai pendant le carême : si tu le prends, ce n'est qu'avec répugnance : tu ne fais que te plaindre et murmurer durant tout ce temps.

Hélas ! je n'oserais dire quelle est la véritable cause de notre joie dans le temps de Pâques. Sainte piété du christianisme, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée? On a vu le temps que Jésus en ressuscitant trouvait ses fidèles ravis d'une allégresse toute spirituelle, parce qu'elle n'avait point d'autre sujet que la gloire de son triomphe : c'était pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenaient une face riante. A présent, les fidèles se réjouissent; il n'est que trop vrai : mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui faites leur joie. On se réjouit de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence : plus de jeûnes, plus d'austérités; si peu de soin que nous avons peut-être apporté durant ce carême à réprimer le désordre de nos appétits, nous nous en relâcherons tout à fait : le saint jour de Pâques, destiné pour nous faire commencer une nouvelle vie avec le Sauveur, va ramener sur la terre les folles délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trêve, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence; tant la discipline est énervée parmi nous !

Ici vous m'arrêterez peut-être encore une fois, pour me dire : Mais ne faut-il pas se réjouir dans le temps de Pâques? n'est-ce pas un temps de réjouissance? Certes, je l'avoue, chrétiens : mais ignorez-vous quelle doit être la joie chrétienne, et combien elle est différente de celle du siècle? Le siècle et ses sectateurs sont tellement insensés, qu'ils se réjouissent dans les biens présents; et je soutiens que toute la joie du chrétien n'est qu'en espérance : pour quelle raison? C'est que le chrétien dépend tellement du Sauveur, que ses souffrances et ses contentements n'ont point d'autres modèles que lui. Pourquoi faut-il que le chrétien souffre? parce que le Sauveur est mort. Pourquoi faut-il qu'il ait de la joie? parce que le même Sauveur est ressuscité. Or sa mort doit opérer en nous dans la vie présente, et sa résurrection seulement dans la vie future. Grand apôtre, c'est votre doctrine; et partant notre tristesse doit être présente, notre joie ne consiste que dans des désirs et dans une généreuse espérance : et c'est pour cette raison que le saint apôtre dit ces deux beaux mots, décrivant la vie des chrétiens : *Spe gaudentes*; et incontinent après, *in tribulatione patientes* [1]. Savez-vous quelles gens ce sont que les chrétiens? ce sont des personnes qui se réjouissent en espérance : et en attendant, que sont-ils? ils sont patients dans les tribulations. Que ces paroles, mes frères, soient notre consolation pendant les calamités de ces temps; qu'elles soient aussi la règle de notre joie durant ces saints jours : ne nous imaginons pas que l'Église nous ait établi des fêtes pour nous donner le loisir de nous chercher des divertissements profanes, comme la plupart du monde semble en être persuadé. Nos véritables plaisirs [ne sont pas] de ce monde : nous en pouvons prendre quelque avant-goût par une fidèle attente; mais la jouissance en est réservée pour la vie future. Et pour ce siècle pervers dont Dieu abandonne l'usage à ses ennemis, songeons que la pénitence est notre exercice, la mort du Sauveur notre exemple, sa croix notre partage, son sépulcre notre demeure. Ah! ce sépulcre, c'est une mère : mon Maître y est entré mort, il l'a enfanté à une vie toute divine; il faut qu'après y avoir trouvé la mort du péché j'y cherche la vie de la grâce : c'est notre seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Augustin distingue deux sortes de vie en l'âme : l'une, qu'elle communique au corps; et l'autre, dont elle vit elle-même : *Aliud est enim in anima unde corpus vivificatur, aliud unde ipsa vivificatur* [2]; comme elle est la vie du corps, ce saint évêque prétend que Dieu est sa vie : *Vita corporis anima est, vita animæ Deus est* [3]. Expliquons, s'il vous plaît, sa pensée, et suivons son raisonnement. Afin que l'âme donne la vie au corps, elle doit avoir par nécessité trois conditions : il faut qu'elle soit plus noble; car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut qu'elle soit unie; car il est manifeste que notre vie ne peut être hors de nous : il faut qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle; car il est certain que la vie consiste principalement dans l'action. Que si nous trouvons que Dieu a excellemment ces trois qualités à l'égard de l'âme, sans doute il sera sa vie à aussi bon titre qu'elle-même est la vie du corps. Voyons en peu de mots ce qui en est.

Et, premièrement, que Dieu soit, sans comparaison, au-dessus de l'âme, cela ne doit pas seulement entrer en contestation. Dieu ne serait pas notre souverain bien, s'il n'était plus noble que nous, et si nous n'étions beaucoup mieux en lui qu'en nous-mêmes. Pour l'union, il n'y a non plus de sujet d'en douter à des chrétiens après que

[1] *Rom.* XII, 12.
[2] *In Joan. Tract.* XIX, n° 12, t. III, part. II, col. 442.
[3] *Serm.* CLXI, n° 6, t. V, col. 777.

le Sauveur a dit tant de fois que le Saint-Esprit habiterait dans nos âmes[1], et l'apôtre, que « la « charité a été répandue en nos cœurs par le Saint- « Esprit qui nous a été donné[2]. » Et, en vérité, Dieu étant tout notre bonheur, il faut par nécessité qu'il se puisse unir à nos âmes; parce qu'il n'est pas concevable que notre bonheur et notre félicité ne soit point en nous. Reste donc à voir si notre âme, par cette union, est élevée à quelque action de vie dont sa nature soit incapable. Ne nous éloignons pas de saint Augustin. « Certes, « dit ce grand homme, Dieu est une vie immua- « ble; il est toujours ce qu'il est, toujours en « soi, toujours à soi : » *Est ipse semper in se, est ita ut est, non aliter nunc, aliter postea, aliter antea*[3]. Il ne se peut faire que l'âme ne devienne meilleure, plus noble, plus excellente, s'unissant à cet Être souverain, très-excellent, et très-bon : étant meilleure, elle agira mieux; et vous le voyez dans les justes : « car leur âme, dit saint « Augustin, s'élevant à un Être qui est au-des- « sus d'elle et duquel elle est, reçoit la justice, « la piété, la sagesse : » *Cum se erigit ad aliquid quod ipsa non est, et quod supra ipsam est et a quo ipsa est, percipit sapientiam, justitiam, pietatem*[4]; elle croit en Dieu, elle espère en Dieu, elle aime Dieu. Parlons mieux : comme saint Paul dit que « l'Esprit de Dieu crie, et gémit, « et demande en nous : » *Spiritus postulat pro nobis*[5]; aussi faut-il dire que le même Esprit croit, espère et aime en nos âmes : parce que c'est lui qui forme en nous cette foi, cette espérance, et ce saint amour. Par conséquent aimer Dieu, croire en Dieu, espérer en Dieu, ce sont des opérations toutes divines, que l'âme n'aurait jamais, sans l'opération, sans l'union, sans la communication de l'Esprit de Dieu; ce sont aussi des actions de vie, et d'une vie éternelle : il est donc vrai que Dieu est notre vie.

O joie! ô félicité! qui ne s'estimerait heureux de vivre d'une telle vie? qui ne la préférerait à toutes sortes de biens? qui n'exposerait plutôt mille et mille fois cette vie mortelle, que de perdre une vie si divine? Cependant notre premier père l'avait perdue pour lui et pour ses enfants : sans le Fils de Dieu, nous en étions privés à jamais; mais « Je suis venu, dit-il, afin qu'ils vi- « vent, et qu'ils vivent plus abondamment : » *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant*[6]. En effet : j'ai remarqué avec beaucoup de plaisir que dans tous les discours du Sauveur qui nous sont rapportés dans son Évangile, il ne parle que vie, il ne promet que vie. D'où vient que saint Pierre, lorsqu'il lui demande s'il le veut quitter : « Maître, où irions-nous, lui dit- « il, vous avez des paroles de vie éternelle[1]? » et le Fils de Dieu lui-même : « Les paroles que « je vous dis, sont esprit et vie[2]; » c'est qu'il savait bien que les hommes n'ayant rien de plus cher que vivre, il n'y a point de charme plus puissant pour eux que cette espérance de vie. Ce qui a donné occasion à Clément Alexandrin de dire dans cette belle hymne qu'il adresse à Jésus le roi des enfants, c'est-à-dire, des nouveaux baptisés, que « ce divin Pêcheur, ainsi appelle-t- « il le Sauveur, retirait les poissons de la mer « orageuse du siècle, et les attirait dans ses filets « par l'appât d'une douce vie, » *dulci vita inescans*[3].

Et c'est ici, chrétiens, où il est à propos d'élever un peu nos esprits, pour voir dans la personne du Sauveur Jésus l'origine de notre vie. La vie de Dieu n'est que raison et intelligence; et le Fils de Dieu procédant de cette vie et de cette intelligence, il est lui-même vie et intelligence. Pour cela, il dit en saint Jean : que « comme « le Père a la vie en soi, aussi a-t-il donné à son « Fils d'avoir la vie en soi[4]. » C'est pourquoi les anciens l'ont appelé la vie, la raison, la lumière, et l'intelligence du Père[5]; et cela est très-bien fondé dans les Écritures. Étant donc la vie par essence, c'est à lui à promettre, c'est à lui à donner la vie. L'humanité sainte qu'il a daigné prendre dans la plénitude des temps, touchant de si près à la vie, en prend tellement la vertu, qu'il en jaillit une source inépuisable d'eau vive : quiconque en boira aura la vie éternelle[6]. Il serait impossible de vous dire les belles choses que les saints Pères ont dites sur cette matière, surtout le grand saint Cyrille d'Alexandrie[7]. Souvenez-vous seulement de ce que l'on vous donne à ces redoutables autels : voici le temps auquel tous les fidèles y doivent participer. Est-ce du pain commun que l'on vous présente? n'est-ce pas le pain de vie, ou plutôt n'est-ce pas un pain vivant que vous mangez pour avoir la vie? car ce pain sacré, c'est la sainte chair de Jésus, cette chair vivante, cette chair conjointe à la vie, cette chair toute remplie et toute pénétrée d'un esprit vivifiant. Que si ce pain commun qui n'a pas de vie, conserve celle de nos corps; de quelle

[1] *Joan.* XIV, 17.
[2] *Rom.* V, 5.
[3] *In Joan. Tract.* XIX, n° 11, t. III, part. II, col. 441.
[4] *Ibid.* n° 12, col. 442.
[5] *Rom.* VIII, 2.
[6] *Joan.* X, 10.

[1] *Joan.* VI, 69.
[2] *Ibid.* 64.
[3] *Tom.* I, p. 312. (*Édit. Oxoniens.* 1715.)
[4] *Joan.* V, 26.
[5] *Tertull. advers. Prax.* n° 5, 6. *S. Athanas. Orat. contr. Gent.* n° 46, t. I, p. 46.
[6] *Joan.* IV, 14.
[7] *S. Cyril. in Joan.* lib. IV, cap. II, t. IV, p. 351 et seqq.

vie admirable ne vivrons-nous pas, nous qui mangeons un pain vivant, mais qui mangeons la vie même à la table du Dieu vivant! qui a jamais ouï parler d'un tel prodige, que l'on pût manger la vie? Il n'appartient qu'à Jésus de nous donner une telle viande : il est la vie par nature; qui le mange, mange la vie. O délicieux banquet des enfants de Dieu! ô table délicate, ô manger savoureux! Jugez de l'excellence de la vie par la douceur de la nourriture : mais plutôt, afin que vous en connaissiez mieux le prix, il faut que je vous la décrive dans toute son étendue.

Elle a ses progrès, elle a ses âges divers : Dieu qui anime les justes par sa présence, ne les renouvelle pas tout en un instant. Sans doute, si nous considérons tous les changements admirables que Dieu opère en eux durant tout le cours de cette vie bienheureuse, il ne se pourra faire que nous ne l'aimions; et si nous l'aimons, nous serons poussés du désir de la conserver immortelle. Imitons en nous l'immortalité du Sauveur : c'est à quoi j'aurai s'il vous en souvient, à vous exhorter, lorsque je serai venu à ma troisième partie. Et puisqu'elle a tant de connexion avec celle que nous traitons, et qu'elle n'en est, comme vous voyez, qu'une conséquence, je joindrai l'une et l'autre dans une même suite de discours. Disons en peu de mots autant qu'il sera nécessaire pour se faire entendre.

Cet aigle de l'Apocalypse, qui crie par trois fois d'une voix foudroyante au milieu des airs : « Malheur sur les habitants de la terre, » *Væ, væ, væ habitantibus in terra* [1], semble nous parler de la triple calamité dans laquelle notre nature est tombée. L'homme dans la sainteté d'origine, étant entièrement animé de l'Esprit de Dieu, en recevait ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité. Le diable, par le péché, lui a ravi l'innocence; la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu. Or le Fils de Dieu est venu « pour dissoudre l'œuvre du diable [2], » et réformer l'homme selon la première [institution] de son Créateur : ce sont les propres mots de saint Paul. Pour cela, il a répandu son Esprit dans l'âme des justes : afin de les faire vivre; et « cet Esprit ne cesse de les renouveler « tous les jours : » cela est encore de l'apôtre, *renovatur de die in diem* [3]. Mais Dieu ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura aussi trois différents âges, par lesquels, de degré en degré, ils deviendront « hommes faits, » *in virum perfectum* [1]. Grand apôtre, ce sont vos paroles, et vous serez aujourd'hui notre conducteur. Et Dieu l'a ordonné de la sorte, afin de faire voir à ses bien-aimés les opérations de sa grâce les unes après les autres : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il les orne d'immortalité. Par ces trois âges, « les justes arrivent à la « plénitude de Jésus-Christ, » ainsi que parle saint Paul, *in mensuram ætatis plenitudinis Christi* [2]. La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel, ressemble à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la résurrection générale. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin : de là vient qu'elle n'a que trois âges; au lieu que celle que nous passons sur la terre souffre la vicissitude de quatre différentes saisons.

Je dis que les saints en ce monde sont comme dans leur enfance, et en voici la raison. Tout ce qui se rencontre dans la suite de la vie, se commence dans les enfants : or nous avons dit que toute l'opération du Saint-Esprit, par laquelle il anime les justes, consiste à surmonter en eux ces trois furieux ennemis que le diable nous a suscités, le péché, la concupiscence, et la mort. Comment est-ce que Dieu les traite pendant cette vie? Avant toutes choses, il ruine entièrement le péché : la concupiscence y remue encore; mais elle y est combattue, et de plus elle y est surmontée : pour la mort, elle y exerce son empire sans résistance; mais aussi l'immortalité est promise. Considérez ce progrès : le péché ruiné fait leur sanctification; la concupiscence combattue, c'est leur exercice; l'immortalité promise est le fondement de leur espérance. Et ne remarquez-vous pas en ces trois choses les vrais caractères d'enfants? Comme à des enfants, l'innocence leur est rendue : si le Saint-Esprit combat en eux la concupiscence, c'est pour les fortifier doucement par cet exercice, et pour former peu à peu leurs linéaments selon l'image de Notre-Seigneur. Enfin y a-t-il rien de plus convenable que de les entretenir, comme des enfants bien nés, d'une sainte et fidèle espérance? Sainte enfance des chrétiens, que tu es aimable! tu as, je l'avoue, tes gémissements et tes pleurs; mais qui considérera à quelle hauteur doivent aller ces commencements, et quelles magnifiques promesses y sont annexées, il s'estimera bienheureux de mener une telle vie.

[1] *Apoc.* VIII, 13.
[2] *Hebr.* II, 14.
[3] II *Cor.* IV, 16.

[1] *Eph.* IV, 13.
[2] *Ibid.*

Car, par exemple, dans l'âge qui suit après, que je compare avec raison à une fleurissante jeunesse, à cause de sa vigoureuse et forte constitution, quelle paix et quelle tranquillité y voisje régner! Ici-bas, chrétiens, de quelle multitude de vains désirs l'âme des plus saints n'y est-elle point agitée! Dieu y habite, je l'avoue; mais il n'y habite pas seul : il y a pour compagnons mille objets mortels que la convoitise ne cesse de leur présenter; parce que ne pouvant séparer les justes de Dieu auquel ils s'attachent, [elle] tâche du moins de les en distraire et de les troubler. C'est pourquoi ils gémissent sans cesse, et s'écrient avec l'apôtre : « Misérable homme que je suis, « qui me délivrera de ce corps [1] ? » Au lieu qu'à la vie paisible dont les saints jouissent au ciel, saint Augustin lui donne cette belle devise : *cupiditate extincta, charitate completa* [2], « la con« voitise éteinte, la charité consommée. » Ces deux petits mots ont, à mon avis, un grand sens. Il me semble qu'il nous veut dire que l'âme ayant déposé le fardeau du corps, sent une merveilleuse conspiration de tous ses mouvements à la même fin : il n'y a plus que Dieu en elle; parce qu'elle est toute en Dieu, et possédée uniquement de cet esprit de vie dont elle expérimente la présence : elle s'y laisse si doucement attirer, elle y jouit d'une paix si profonde, qu'à peine estelle capable de comprendre elle-même son propre bonheur : tant s'en faut que des mortels comme nous s'en puissent former quelque idée!

Ne semble-t-il pas, chrétiens, que ce serait un crime de souhaiter quelque chose de plus? et néanmoins vous savez qu'il y a un troisième [état], où notre vie sera parfaite; parce que notre félicité sera achevée. Dans les deux premiers, Jésus-Christ éteint en ses saints le péché et la convoitise : enfin, dans ce dernier âge et du monde et du genre humain, après avoir abattu nos autres ennemis sous ses pieds, la mort domptée couronnera ses victoires. Comment cela se fera-t-il? Si vous me le demandez en chrétiens, c'est-à-dire, non point pour contenter une vaine curiosité, mais pour fortifier la fidélité de vos espérances, je vous l'exposerai par quelques maximes que je prends de saint Augustin : elles sont merveilleuses, car il les a tirées de saint Paul. Tout le changement qui arrive dans les saints, se fait par l'opération de l'Esprit de Dieu : or saint Augustin nous a enseigné que cet Esprit a sa demeure dans l'âme, à cause qu'il est sa vie. Si donc il n'habite point dans le corps, comment est-ce qu'il le renouvelle? Ce grand homme nous en va éclaircir par un beau principe. « Celui-là, dit-il, possède le tout, qui « tient la partie dominante : » *Totum possidet qui principale tenet :* « En toi, poursuit-il, la par« tie qui est la plus noble, c'est-à-dire l'âme, « c'est celle-là qui domine : » *In te illud principatur quod melius est ;* et incontinent il conclut : *Tenens Deus quod melius est, id est animam tuam, profecto per meliorem possidet et inferiorem, quod est corpus tuum* [1] : « Dieu tenant « ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire ton âme, « par le moyen du meilleur il entre en possession « du moindre, c'est-à-dire du corps. »

Qu'inférerons-nous de cette doctrine de saint Augustin ? La conséquence en est évidente : Dieu habitant en nos âmes, a pris possession de nos corps; par conséquent, ô mort, tu ne les lui sauras enlever : tu t'imagines qu'ils sont ta proie; ce n'est qu'un dépôt que l'on consigne entre tes mains, tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien : « Il n'y a rien, dit le Fils de Dieu, qui soit si « grand que mon Père; ce qu'il tient en ses mains, « personne ne le lui peut ravir, ni lui faire lâcher « sa prise : » *Pater meus quod dedit mihi majus omnibus est, et nemo potest rapere de manu Patris mei* [2]. Partant, ô abîmes, et vous, flammes dévorantes, et toi, terre, mère commune et sépulcre de tous les humains, vous rendrez ces corps que vous avez engloutis; et plutôt le monde sera bouleversé, qu'un seul de nos cheveux périsse : parce que l'Esprit qui anime le Fils de Dieu, c'est le même qui nous anime. Il exercera donc en nous les mêmes opérations, et nous rendra conformes à lui : car remarquez cette théologie. Comme le Fils de Dieu nous assure qu'il ne « fait rien que ce qu'il voit faire à son « Père » [3]; ainsi le Saint-Esprit qui reçoit du Fils, *De meo accipiet* [4], le regarde comme l'exemplaire de tous ces ouvrages. Toutes les personnes dans lesquelles il habite, il faut nécessairement qu'il les forme à sa ressemblance : c'est ce que dit l'apôtre en ces mots : « Si vous avez en « vous l'Esprit de celui qui a vivifié Jésus-Christ, « il vivifiera vos corps mortels [5]. Et de même que le germe que la nature a mis dans le grain de blé, se conservant parmi tant de changements et altérations différentes, produit en son temps un épi semblable à celui dont il est tiré; ainsi l'Esprit de vie, qui de la plénitude de Jésus-Christ est tombé sur nous, nous renouvellera peu à peu selon les diverses saisons ordonnées par la Providence, et enfin nous rendra au corps et en la vie semblable à Notre-Seigneur, sans que la corruption ni la mort puissent empêcher sa vertu.

[1] *Rom.* VII, 24.
[2] *Epist.* CLXXVII, n° 17, t. II, col. 628.

[1] *Serm.* CLXI, n° 6, t. V, col. 777.
[2] *Joan.* X, 29.
[3] *Ibid.* V, 19.
[4] *Ibid.* XVI, 15.
[5] *Rom.* VIII, 11.

Et c'est pourquoi saint Paul considérant aujourd'hui notre Maître ressuscité, nous presse si fort de ressusciter avec lui. Jusques ici, dit-il, la vie de mon Maître était cachée sous ce corps mortel; nous ne connaissions pas encore ni la beauté de cette vie, ni la grandeur de nos espérances : à présent je le vois tout changé, il n'y a plus d'infirmité en sa chair, il n'y a rien qui sente le péché ni sa ressemblance; *Peccato mortuus est*[1] : il a dépouillé cette mortalité qui cachait sa gloire : la divinité qui anime son esprit, s'est répandue sur son corps; je n'y vois paraître que Dieu, parce que je n'y vois plus que gloire et que majesté. Il ne vit qu'en Dieu, il ne vit que de Dieu, il ne vit que pour Dieu : *quod autem vivit, vivit Deo*[2]. Je sais que, si je commence à vivre avec lui sur la terre, son Esprit qui me fera vivre, me renouvellera selon son image. Courage, dit-il, mes frères; ce que la foi nous fait croire en la personne du Fils de Dieu, elle nous le doit faire espérer pour nous-mêmes. Jésus est ressuscité comme les prémices et les premiers fruits de notre nature : « Dieu nous a fait voir dans le grain principal, qui est Jésus-Christ, comment il traitera tous les autres : » *De uno principali grano datum est experimentum,* dit saint Augustin[3]. Jugez de la moisson par ces premiers fruits. *Primitiæ Christus*[4].

J'entends quelquefois les chrétiens soupirer après les délices de l'heureux état d'innocence. O si nous étions comme dans le paradis terrestre! Justement certes, car la vie en était bien douce. Et l'apôtre vous dit que vous n'êtes pas chrétiens, si vous n'aspirez à quelque chose de plus : posséder cette félicité, c'est être tout au plus comme Adam; et il vous enseigne que vous devez tous être comme Jésus-Christ[5]. On ne vous promet rien moins que d'être placés avec lui dans le même trône : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo*, dit le Sauveur dans l'Apocalypse[6] : « Celui qui sera vainqueur, je le placerai dans mon trône. »

Attendez-vous après cela, chrétiens, que je vous apporte des raisons pour vous faire voir que cette vie doit être immortelle? n'est-ce pas assez de vous en avoir montré la beauté et les espérances, pour y porter vos désirs? Certes, quand je vois des chrétiens qui viennent dans le temps de Pâques puiser cette vie dans les sources des sacrements, et retournent après à leurs premières ordures, je ne saurais assez déplorer leur calamité. Ils mangent la vie, et retournent à la mort; ils se lavent dans les eaux de la pénitence, et puis après au bourbier; ils reçoivent l'Esprit de Dieu, et vivent comme des brutes. Fous, insensés! et ne comprenez-vous pas la perte que vous allez faire? que de belles espérances vous allez tout à coup ruiner! conservez chèrement cette vie; peut-être que, si vous la perdez cette fois, elle ne vous sera jamais rendue. Dans la première intention de Dieu, elle ne se devait donner ni se perdre qu'une seule fois : considérez cette doctrine. Adam l'avait perdue : c'en était fait pour jamais; si le Fils de Dieu ne fût intervenu, il n'y avait plus de ressource. Enfin il nous la rend par le saint baptême. Et si même nous venons à violer l'innocence baptismale, il se laisse aller, à la considération de son Fils, à nous rendre encore la grâce par la pénitence : mais il ne se relâche pas tout à fait de son premier dessein. Plus nous la perdons de fois, et plus il se rend difficile. Dans le baptême il nous la donne aisément : à peine y pensons-nous. Venons-nous à la perdre, il faut avoir recours aux larmes et aux travaux de la pénitence. Que s'il est vrai qu'il se rende toujours plus difficile, ô Dieu! où en sommes-nous, chrétiens, nous qui l'avons tant de fois reçue et tant de fois méprisée? combien s'en faut-il que notre santé ne soit entièrement désespérée? Tertullien dit que ceux qui craignent d'offenser Dieu après avoir reçu la rémission de leur faute, appréhendent d'être à charge à la miséricorde divine : *Nolunt iterum divinæ misericordiæ oneri esse*[1]. Donc ceux qui ne le craignent pas, sont à charge à la miséricorde divine.

Comment cela se fait-il? Un exemple familier [vous l'apprendra]. Un pauvre homme pressé de misère vous demande votre assistance : vous le soulagez selon votre pouvoir; mais vous ne le tirez pas de nécessité : il revient à vous avec crainte; à peine ose-t-il vous parler : il ne vous demande rien; sa nécessité, sa misère, et plus que tout cela sa retenue vous demande : il ne vous importune pas, il ne vous est pas à charge; tout votre regret c'est de ne pouvoir pas le soulager davantage. Voilà le sentiment d'un bon cœur. Mais un autre vient à vous qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez honnêtement : il ne vous prie pas comme d'une grâce; mais il semble exiger, comme si c'était une dette : sans doute il vous est à charge; vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Il en est de même à l'égard de Dieu : un chrétien a succombé à quelque tentation; la fragilité de la chair l'a emporté : incontinent il revient : Qu'ai-je fait?

[1] *Rom.* VI, 10.
[2] *Ibid.* 11.
[3] *Serm.* CCLXI, n° 10, t. V, col. 1411.
[4] I. *Cor.* XV, 23.
[5] *Coloss.* III, 4.
[6] *Apoc.* III, 21.

[1] *De Pœnit* n° 7.

ou me suis-je engagé? la larme à l'œil, le regret dans le cœur, la confusion sur la face, il vient crier miséricorde; il en devient plus soigneux. Ah! je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine. Mais toi, pécheur endurci, qui ne rougis pas d'apporter toujours les mêmes ordures aux eaux de la pénitence; il y a tant d'années que tu charges des mêmes [récits] les oreilles d'un confesseur : si tu avais bien conçu que la grâce ne t'est point due, tu appréhenderais plus de la perdre; tu craindrais qu'à la fin Dieu ne retirât sa main : mais que tu y reviennes si souvent sans crainte, sans tremblement; il faut bien que tu t'imagines qu'elle te soit due. Tu crois que Dieu sera toujours bien aise de te recevoir : sache que tu es à charge à sa miséricorde; qu'il ne te fait, pour ainsi dire, du bien qu'à regret; et que, si tu continues, il se défera de toi, et ne te permettra pas de te jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole effroyable des Pères du concile d'Elvire : « Ceux, disent-ils, qui après la « pénitence retourneront à leur faute, qu'on ne « leur rende pas la communion même à l'extré- « mité de la vie; de peur qu'ils ne semblent se « jouer de nos saints mystères, » *ne lusisse de Dominica communione videantur*[1]. Cette raison est bien effroyable, et encore plus si nous venons à considérer que cette communion dont ils parlent était une chose, en ce temps, dont on ne pouvait abuser que deux fois. On la donnait par le baptême : la perdait-on par quelque crime, encore une seconde ressource dans la pénitence; après, plus : en violer la sainteté par deux fois, ils appelaient cela s'en jouer.

O Dieu! si nous avions à rendre raison de nos actions dans ce saint concile, quelles exclamations feraient-ils? comment éviterions-nous leurs censures? Ces évêques nous prendraient-ils pour des chrétiens, nous dont les pénitences sont aussi fréquentes que les rechutes; qui faisons de la communion, je n'oserais presque le dire, comme un jeu d'enfant : cent fois la quitter, cent fois la reprendre? C'est pourquoi éveillons-nous, chrétiens, et tâchons du moins que nous soyons cette fois immortels à la grâce avec le Sauveur. Ne soyons pas comme ceux qui pensent avoir tout fait quand ils se sont confessés : le principal reste à faire, qui est de changer ses mœurs et de déraciner ses mauvaises habitudes. Si vous avez été justifiés, vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle; mais pour cela ne vous imaginez pas être en sûreté, « de peur qu'une « fausse sécurité ne produise en vous une funeste « négligence, » *ne accepta securitas indiligentiam pariat*. Craignez le péché, craignez vos mauvaises inclinations, craignez ces fâcheuses rencontres dans lesquelles votre innocence a tant de fois fait naufrage : que cette crainte vous oblige à une salutaire précaution; car la pénitence a deux qualités également nécessaires. Elle est le remède pour le passé, elle est une précaution pour l'avenir : la disposition pour la recevoir comme remède du passé, c'est la douleur des péchés que nous avons commis; la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale de ceux que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Dieu nous puisse donner cette crainte, qui est la garde de l'innocence!

Ah! chrétiens, craignons de perdre Jésus qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus crucifié nous tend les bras : Viens-t-en, dit-il, ici mourir avec moi; il y fait [bon] pour toi, puisque j'y suis. Jésus ressuscité nous tend les bras, et nous dit : Viens vivre avec moi, tu seras tel que tu me vois; je suis glorieux, je suis immortel : sois immortel à la grâce, et tu le seras à la gloire.

[1] *Can.* III, *Lab.* t. I, col. 971.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUES.

Comment Jésus-Christ est-il mort au péché, et pourquoi devons-nous y mourir avec lui. Etendue du changement qu'exige cette mort spirituelle. Combats nécessaires pour conserver le fruit de notre victoire sur le péché. Deux états particuliers du règne de la charité. Dessein de Dieu en laissant ses serviteurs sujets à tant d'infirmités. Comment nos corps deviennent-ils les temples de l'Esprit saint : de quelle manière l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité se commence dès à présent : honneur que nous devons leur porter.

Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem; ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, dans lequel nous participons à sa mort; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Rom. VI, 4.

Cette sainte nouveauté de vie, dont nous parle si souvent le divin apôtre, mérite bien, messieurs, que les fidèles s'en entretiennent, et particulièrement aujourd'hui que Jésus nous en a donné le modèle dans sa glorieuse résurrection. Enfin Jésus-Christ, cet homme nouveau, a dépouillé en ce jour tout ce qui lui restait de l'ancien; et nous montre, par son exemple, que nous devons commencer une vie nouvelle. Pour entendre cette nouveauté, à laquelle nous oblige le

christianisme, il faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre les choses jusqu'au principe.

L'homme, dans la sainteté de son origine, avait reçu de Dieu ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité : car étant formé selon Dieu, il était juste; régnant sur ses passions, il était paisible; mangeant le fruit de vie, il était immortel. La raison, dit saint Augustin[1], s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance; et l'âme, ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue ellemême impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : de là vient que la mortalité s'en est emparée incontinent. Ainsi, pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice; la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix : l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu.

Or le Fils de Dieu est venu au monde « pour « dissoudre l'œuvre du diable[2], » comme il dit lui-même dans son Évangile : il est venu pour réformer l'homme selon le premier dessein de son Créateur, comme nous enseigne l'apôtre[3]; et pour cela, il est nécessaire que sa grâce lui restitue les premiers priviléges de la nature.

Mais ce que nous avons perdu tout à coup, ne nous est pas rendu tout à coup : Dieu procède avec ordre. Il faut remarquer, messieurs, que Dieu, en renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels il les avance de jour en jour à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura trois différents âges, par lesquels, de degré en degré, ils deviendront « hommes faits, » comme dit saint Paul; *in virum perfectum*[4] : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il ornera leurs corps d'immortalité. Par ces trois âges, « les justes arrivent à la plénitude de Jé« sus-Christ, » ainsi que parle l'apôtre : *in mensuram ætatis plenitudinis Christi*[5]. La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel, est semblable à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la dernière résurrection. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin.

Vous voyez les divers degrés par lesquels le Saint-Esprit nous avance à cette parfaite nouveauté d'esprit et de corps. Mais il faut encore observer, et cette remarque, messieurs, fera le fondement de ce discours, qu'encore que ce merveilleux renouvellement ne doive avoir sa perfection qu'au siècle futur; néanmoins ces grands changements qui nous font des hommes nouveaux en Jésus-Christ, doivent se commencer dès cette vie : car comme je vous ai dit que la vie présente est comme l'enfance, je confesse à la vérité qu'elle ne peut avoir la perfection; mais néanmoins tout ce qui doit suivre y doit avoir son commencement, doit être comme ébauché dans ce bas âge. Jésus-Christ a trois ennemis à détruire en nous successivement, le péché, la convoitise, et la mort; par trois dons divins, l'innocence, la paix, l'immortalité : encore que ces trois choses ne s'accomplissent pas en cette vie, elles y doivent être du moins commencées.

Et voyez en effet, messieurs, de quelle sorte Dieu avance en nous son ouvrage pendant notre captivité dans ce corps mortel. Il abolit premièrement le péché, en nous justifiant par la grâce : la convoitise y remue encore; mais elle y est fortement combattue, et même glorieusement surmontée : pour la mort, à la vérité elle y exerce son empire sans résistance; mais, outre que l'immortalité nous est assurée, nos corps y sont préparés, en devenant les temples de l'Esprit de Dieu.

Ainsi, pour paraître en hommes nouveaux, il faut détruire en nous le péché; et c'est notre sanctification : non contents d'avoir détruit le péché, il en faut attaquer les restes : il faut combattre les mauvais désirs; et ce combat fait notre exercice : en mortifiant en nous les mauvais désirs, nous préparons peu à peu nos corps à l'immortalité glorieuse; et c'est ce qui entretient notre espérance. C'est par ces trois choses, mes frères, que nous nous unissons à Jésus-Christ; afin que comme il est ressuscité, « ainsi nous « marchions devant lui dans une sainte nouveauté « de vie, » *ita et nos in novitate vitæ ambulemus.*

PREMIER POINT.

Le premier pas que nous devons faire pour nous renouveler en Notre-Seigneur, c'est de détruire en nous le péché, cette rouille invétérée de notre nature qui, ayant commencé dès le principe, s'est attachée si fortement à tous les hommes, que nous n'en pouvons jamais être délivrés que par une seconde naissance. Saint Paul, dont j'entreprends aujourd'hui de vous expliquer la doctrine, exhorte les chrétiens à « détruire en eux le péché, « même le corps du péché[1], » « par l'exemple de

[1] *De Civit. Dei.* lib. XIII, cap. XIII et seqq., t. VII, col. 331, 335.
[2] I. *Joan.* III, 8.
[3] *Coloss.* III, 10.
[4] *Ephes.* IV, 13.
[5] *Ibid.*

[1] *Rom.* VI, 6.

Jésus-Christ ressuscité; et voici de quelle sorte il leur parle : « Vous devez savoir, dit ce grand « apôtre, que Jésus ressuscitant des morts ne « meurt plus : car il est mort une fois au péché, « et maintenant il vit à Dieu [1]; » puis faisant l'application aux fidèles : « ainsi vous devez estimer, mes frères, que vous êtes morts au péché, « et vivants à Dieu en Notre-Seigneur Jésus-« Christ [2]. »

Et la suite de mon discours et le mystère de cette journée m'obligent nécessairement à vous expliquer quelle est la pensée de l'apôtre, lorsqu'il dit que Jésus-Christ est mort au péché. O Jésus! ô divin Jésus! quoi, étiez-vous donc un pécheur? n'étiez-vous pas au contraire l'innocence même? et si vous êtes l'innocence même, que veut dire votre grand apôtre : Que vous êtes mort au péché? que n'a-t-il réservé cette mort pour nous qui sommes des criminels? et pourquoi y a-t-il soumis le Saint et le Juste? Il est bien aisé de l'entendre. Souvenez-vous, mes frères, en quel état nous avons vu ces jours passés le Sauveur Jésus dans l'horreur et l'infamie de son supplice : victime publique du genre humain, chargé de tous les crimes du monde, à peine osait-il lever la tête; tant il était accablé de ce poids honteux : il n'en était pas seulement chargé; « il était venu, « dit l'apôtre [3], en la ressemblance de la chair du « péché : » il a porté ce fardeau dès sa naissance. Comme les hommes naissent criminels, Jésus a commencé en naissant de porter leurs crimes; il a reçu en son corps la marque de pécheur : durant tout le cours de sa vie mortelle, il a toujours paru, dit saint Paul, « avec la forme d'esclave; » et c'est pourquoi la forme d'esclave a caché sous ces marques serviles la forme et la dignité de Fils : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens* [4]. Mais ce saint et cet innocent ne devait pas éternellement paraître en pécheur; et celui qui n'avait jamais commis de péché, n'en devait pas toujours être revêtu. Il était chargé des péchés des autres, il s'en est déchargé en portant la peine qui leur était due; et ayant acquitté par sa mort ce qu'il devait à la justice de Dieu pour nos crimes, il rentre aujourd'hui, en ressuscitant, dans les droits de son innocence. C'est pourquoi, dit le grand apôtre, « il est mort enfin au péché [5] : « Dieu ne le regarde plus comme un criminel qu'il abandonne; il l'avoue publiquement pour son Fils, et il l'engendre encore une fois en le ressuscitant à la gloire : *Ego hodie genui te* [6]. Assez de honte, assez d'infamie, assez la forme de Dieu a été cachée : paraissez maintenant, ô divinité! paraissez, sainteté! paraissez, justice, et répandez vos lumières sur le corps incorruptible de ce nouvel homme!

[1] *Rom.* VI, 9, 10.
[2] *Ibid.* 11.
[3] *Ibid.* VIII, 3.
[4] *Philipp.* II, 7.
[5] *Rom.* VI, 10.
[6] *Ps.* II, 7.

C'est ainsi que le Fils de Dieu est mort au péché pour toujours; et « vous devez, mes frères, « dit saint Paul [1], mourir aussi avec lui. » Pourquoi devons-nous mourir avec lui? C'est le grand mystère du christianisme, que le grand pape saint Léon nous explique admirablement par cette belle doctrine : Il y a, dit-il, cette différence entre la mort de Jésus-Christ et la mort des autres, que celle des autres hommes est singulière, et celle de Jésus-Christ est universelle : c'est-à-dire que « chacun de nous en particulier est obligé à « la mort, et il ne paye en mourant que sa propre « dette : « *Singulares quippe in singulis mortes fuerunt, nec alterius quisquam debitum suo fine persolvit* [2]; il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit mort véritablement pour les autres, parce qu'il ne devait rien pour lui-même : c'est pourquoi sa mort nous regarde tous, « et il est le seul, dit « saint Léon [3], en qui tous les hommes sont cru-« cifiés, en qui tous les hommes sont morts, en « qui tous les hommes sont ensevelis, en qui tous « aussi sont ressuscités : » *Cum inter filios hominum solus Dominus noster Jesus extiterit, in quo omnes crucifixi, in quo omnes mortui, omnes sepulti, omnes etiam sint suscitati.* C'est notre salut, mes frères, que nous soyons tous morts en celui dont la mort a été le salut des hommes; et si nous sommes tous morts avec Jésus-Christ, « donc nous sommes morts au péché, et « vivants à Dieu par Jesus-Christ Notre-Sei-« gneur : » *Ita vos existimate, vos mortuos quidem peccato, viventes autem Deo per Jesum Christum Dominum nostrum* [4].

Ce n'est pas assez, chrétiens, de vous avoir proposé cette doctrine apostolique, il faut la rendre fructueuse à votre salut; et voici l'application que l'on en doit faire. Si, selon le sentiment de l'apôtre, notre conversion est une mort, notre baptême une mort, notre pénitence une mort; il est bien aisé de comprendre que, pour nous renouveler en Notre-Seigneur, ce n'est pas assez qu'il se fasse en nous un changement médiocre. Le péché tient à nos entrailles : l'inclination au bien sensible est née avec nous; nous l'avons enracinée jusque dans nos moelles, si je puis parler de la sorte, par nos attachements criminels et nos mauvaises habitudes : nous aimons les créatures du fond du

[1] *Rom.* VI, 8, 11.
[2] *De Passion. Domin. Serm.* XII, cap. III.
[3] *Ibid.*
[4] *Rom.* VI, 11.

cœur; et ce cœur le fait bien paraître par la violence qu'il souffre, lorsqu'on lui veut arracher ce qui lui est cher. Alors la douleur pousse des plaintes, la colère éclate en injures, l'indignation en menaces, souvent même le désespoir va jusqu'au blasphème, et je ne m'en étonne pas. Cœur humain, on t'arrache ce que tu aimais, et que tu tenais embrassé par tant de liens; tu te sens comme déchiré, le sang sort abondamment par cette plaie. Que si l'amour de la créature tient si fortement à nos cœurs, un changement superficiel ne suffit donc pas pour nous convertir. Donnez-moi ce couteau, que je le porte jusqu'à la racine, que je coupe jusqu'au vif, que j'aille chercher au fond jusqu'aux moindres fibres de ces inclinations corrompues. Je veux mourir au péché; et c'est pour cela que je veux éteindre jusqu'au principe de sa vie.

C'est à quoi nous oblige, mes frères, cette mort spirituelle au péché que nous prêche l'apôtre saint Paul; et c'est pourquoi il nous adresse ces belles paroles : « Si vous êtes morts au pé- « ché, si vous êtes renouvelés en Notre-Seigneur, « montrez-vous, montrez-vous, mes frères, comme « des hommes ressuscités de mort à vie : » *Exhibite vos tanquam ex mortuis viventes* [1]. Je ne me contente pas d'un changement léger et superficiel; il n'est pas ici question de replâtrer seulement cet édifice, je veux qu'on retouche jusqu'aux fondements. Peut-être qu'entendant parler contre le luxe, vous réformez quelque chose dans la somptuosité de vos habits; vous croyez avoir beaucoup fait, et ce n'est qu'un faible commencement : corrigez, corrigez encore toutes ces douceurs affectées et de vos discours et de vos regards. Eh bien! votre extérieur est modeste; il faut encore aller plus avant : portez la main jusqu'au cœur; ce désir criminel de plaire trop, cette complaisance secrète que vous en ressentez au dedans, ce triomphe caché de votre cœur dans ces damnables victoires, c'est ce qu'il faut arracher.

Eh quoi! ne sera-ce donc jamais fait? cet ouvrage de la conversion ne sera-t-il jamais achevé? vous ne serez donc jamais content! Ce n'est pas moi qui vous parle, c'est saint Paul qui vous dit par ma bouche : *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes* : « Paraissez devant Dieu comme « des personnes ressuscitées; » si votre conversion est véritable, il a dû se faire en vous-mêmes un aussi grand changement que si vous étiez ressuscités des morts. Et quel changement voyons-nous? Un changement de grimaces, un changement qui dure deux jours! est-ce là ce que l'on appelle mourir au péché? Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les prédicateurs et les confesseurs sont souvent contraints de se plaindre qu'il y a peu d'hommes renouvelés et peu de conversions véritables. Mais quand vous auriez détruit en vous le corps du péché, ce bon succès ne suffirait pas pour vous faire un homme nouveau; il en faudrait encore attaquer les restes, en combattant vos convoitises! et c'est ma seconde partie.

[1] *Rom.* VI, 13.

SECOND POINT.

La victoire que nous obtenons sur le péché par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas de ces victoires pleines et entières qui terminent tout d'un coup la guerre, et laissent après elles un calme éternel : l'honneur et le fruit de cette victoire doivent être conservés par de longs combats; parce qu'après avoir vaincu le péché, il faut en attaquer jusqu'au principe : Jésus-Christ ressuscité nous y exhorte. Il y a ceci de remarquable dans sa glorieuse résurrection, qu'il ne ressuscite pas, comme le Lazare, pour mourir encore une fois : il ne dompte pas seulement la mort; mais il va jusqu'au principe, et il dompte encore la mortalité : il ne jouit pas seulement d'une pleine paix, en bannissant le trouble et la crainte qui l'agitaient ces jours passés si violemment; il en arrache jusqu'à la racine : et son âme non-seulement n'est plus agitée, mais encore n'est plus capable d'agitation. Ainsi nous voyons, chrétiens, que le Fils de Dieu ressuscitant a attaqué la mort jusqu'à son principe, et détruit l'infirmité jusque dans sa source : c'est l'exemple que nous devons suivre.

Après avoir dompté le péché, allons à cette source de mauvais désirs, c'est-à-dire, à la convoitise; et comme nous ne pouvons pas l'abolir entièrement dans cette vie par une victoire parfaite, tâchons du moins de l'affaiblir par un combat continuel. Ce combat est notre exercice durant notre pèlerinage : c'est par ce combat, chrétiens, que notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour; et afin que vous entendiez cette vérité, apprenez avant toutes choses, de saint Augustin, que le règne de la charité peut être considéré en deux manières. Il y a un règne de la charité où toute la convoitise est éteinte, où il n'y a plus de mauvais désirs : il y a un règne de la charité où elle surmonte la convoitise, mais où elle est obligée de la combattre. Ce règne de la charité où la convoitise est éteinte, c'est le partage des bienheureux : ce règne de la charité où la convoitise vaincue ne laisse pas de faire de la résistance, c'est l'exercice des hommes mortels. Là donc on jouit d'une pleine paix; parce qu'il n'y a plus de mauvais désirs : ici on

a la victoire et non pas la paix ; parce que, dit saint Augustin, « la chair qui convoite contre « l'esprit, ne peut être vaincue sans péril, ni « modérée sans contrainte, ni régie par consé- « quent sans inquiétude : » *Et illa quæ resistunt, periculoso debellantur prœlio ; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphaturotio, sed adhuc sollicito premuntur imperio*[1]. De sorte qu'il y a cette différence entre les saints qui sont dans le ciel, et les saints qui sont sur la terre : les saints qui sont dans le ciel sont des hommes renouvelés; les saints qui sont sur la terre sont des hommes qui se renouvellent. Là, où les hommes sont renouvelés, ce mot de saint Augustin leur convient; « la convoitise est éteinte, et la « charité consommée, » *cupiditate extincta, charitate completa*[2] : voilà comme la devise des bienheureux. Ici, où les hommes se renouvellent, la convoitise diminue, et la charité va toujours croissant : *deficiente cupiditate, crescente charitate*. Là par conséquent les vertus triomphent, et ici les vertus combattent; là les vertus se reposent, et ici les vertus travaillent : nous tendons à ce repos; mais il le faut mériter par ce travail : nous aspirons à cette paix; mais on ne peut y parvenir que par cette guerre.

C'est vous, ô enfants de Dieu, qui en êtes le sujet, et vous en êtes aussi le théâtre : c'est pour l'homme que se donnent tous ces combats; c'est en lui qu'ils se donnent, et c'est lui-même qui les donne. La charité l'élève aux biens éternels; la convoitise le repousse aux biens périssables : il n'est jamais sans mauvais désirs; toujours ou la chair l'attire, ou la vaine gloire le flatte : « quel- « que volonté qu'il ait de faire le bien, il trouve « en lui-même un mal inhérent dont il ne peut « pas se délivrer : « *Invenio igitur legem, volenti mihi facere bonum, quoniam mihi malum adjacet*[3]. Que fait l'homme de bien dans ce combat? La convoitise l'empêche de faire tout le bien qu'il voudrait; réciproquement, dit saint Augustin, il empêche la convoitise de faire tout le mal qu'elle désire : il ne peut s'empêcher de la ressentir, il s'empêche du moins de la suivre; s'il ne peut pas encore accomplir dans sa dernière perfection ce précepte : *Non concupisces*[4] : « Tu n'auras point de convoitise; » il accomplit du moins celui-ci : « Tu n'iras pas après tes con- « voitises : » *Post concupiscentias tuas non eas*[5] : il y a quelques restes du péché en lui; mais il ne souffre pas qu'il y règne, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : *Non regnet peccatum*[1] : tellement que s'il ne possède pas tout le bien; sa consolation, dans cette peine, c'est du moins qu'il ne se plaît dans aucun mal : « de même, « dit saint Augustin, que nous pouvons ne nous « plaire pas dans les ténèbres, encore que nous « ne puissions pas arrêter la vue sur une lumière « très-éclatante : « *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissima luce defigi*[2]. Tel est l'état de l'homme durant l'exil de cette vie : il lutte continuellement contre sa propre infirmité; et c'est ainsi qu'il se renouvelle, tâchant d'effacer tous les jours quelques rides de sa vieillesse.

Grand Dieu! sera-t-il permis à des mortels de se plaindre ici de vous à vous-même? et pourquoi laissez-vous vos serviteurs dans cette malheureuse nécessité d'avoir toujours en eux des vices à vaincre? que ne leur donnez-vous tout d'un coup cette paix parfaite qui calme tous les troubles de leurs passions? Saint Paul a fait autrefois à Dieu cette plainte : il a prié longtemps, afin qu'il plût à Dieu de le délivrer d'une tentation importune; et que lui fut-il répondu? « Ma « grâce te suffit[3]; « car telle est ma conduite avec mes élus, que leur force se perfectionne dans l'infirmité. Mais je passe encore plus loin, et je vous demande, ô mon Dieu, quel est ce dessein, quel est ce mystère : pourquoi avez-vous ordonné que la force se perfectionne dans l'infirmité? Saint Augustin, messieurs, va vous le dire. C'est que c'est ici un lieu d'orgueil; c'est que de toutes les tentations qui nous environnent la plus dangereuse et la plus pressante, c'est celle qui nous porte à la présomption : c'est pourquoi Dieu, en nous donnant de la force nous a aussi laissé de la faiblesse. Si nous n'avions que de la faiblesse, nous serions toujours abattus; et si nous n'avions que de la force, nous deviendrions superbes et insupportables. Dieu a trouvé ce tempérament : pour ne pas succomber sous l'infirmité, il nous donne de la force; « mais de « peur qu'elle ne nous enfle, il veut qu'elle se « perfectionne dans l'infirmité : » *Virtus quæ hic ubi superbiri potest, ne superbiatur, in infirmitate perficitur*[4].

Par conséquent, ô enfants de Dieu, admirez en vous la conduite de votre Père céleste. Il sait que vous êtes superbes; c'est le vice inséparable de notre nature : contre cette enflure de l'orgueil, il fait un remède de votre infirmité. Apprenez à profiter de votre faiblesse : vous en profiterez si elle

[1] *De Civit. Dei*, lib. XIX, cap. XXVII, t. VII, col. 572
[2] *Epist.* CLXXVII, n° 17, t. II, col. 628.
[3] *Rom.* VII, 21.
[4] *Deut.* V, 21.
[5] *Eccli.* XVIII, 30

[1] *Rom.* VI, 12.
[2] *De Spirit. et Lit.* n° 65, t. X, col. 123.
[3] II. *Cor.* XII, 9.
[4] *Cont. Julian.* lib. IV, cap. II, n° 11, t. X, col. 590

vous enseigne à être humbles, à vous défier de vous-mêmes, à marcher toujours avec crainte; vous en profiterez si elle vous apprend à dire avec Job: *Si lætatum est in abscondito cor meum, et osculatus sum manum meam ore meo*[1] : « Quand j'ai résisté à la tentation, mon cœur ne « s'est point enflé par cette victoire, et je n'ai « pas baisé ma main de ma propre bouche. » Qu'est-ce à dire, baiser sa main de sa bouche? C'est-à-dire attribuer le bon succès à sa propre force, se remercier soi-même de ses bonnes œuvres. Loin de vous, ô fidèles, cette pensée : si votre main était forte, vous pourriez lui imputer votre victoire; vous pourriez la baiser sans crainte, et lui rendre grâce du bien que vous faites : mais la sentant faible et impuissante, il faut élever plus haut votre vue et dire avec le divin apôtre : « Rendons grâces à Dieu qui nous a donné la « victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ, » *gratias Deo qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum*[2].

Ce n'est pas assez, chrétiens, que votre infirmité vous rende humbles; il faut qu'elle vous rende fervents et appliqués au travail. L'humilité chrétienne n'est pas un abattement de courage : plus elle se sent faible, plus elle est hardie et entreprenante : *Virtus enim in infirmitate perficitur*[3] : « La force se perfectionne dans l'infirmité. » Plus elle se sent accablée de mauvais désirs, plus elle s'excite à les combattre; et les restes qu'elle trouve toujours en elle-même de la vieillesse, la pressent de se renouveler de jour en jour. C'est le véritable sentiment que vous devez prendre dans la sainte fête de Pâques. Vous avez tous songé durant ces saints jours à vous renouveler par la pénitence : je ne puis avoir de vous d'autres sentiments, sans offenser votre piété. Non, le sang de Jésus-Christ n'a pas ruisselé en vain sur le Calvaire; et ce n'est pas en vain qu'on a rouvert pour vous émouvoir toutes les blessures du Fils de Dieu. Si vous êtes renouvelés par la pénitence, donc « la vieillesse est passée, et vous « devez commencer une vie nouvelle : » *Vetera transierunt : ecce facta sunt omnia nova*[4]. Adieu, adieu pour jamais à ces commerces infâmes, adieu à cette vie libertine, adieu à ces inimitiés invétérées. « Mais ne vous persuadez pas « que ce soit assez de se renouveler une seule « fois : » *Neque enim putes quod innovatio vitæ quæ dicitur semel facta, sufficiat; sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est*[5] : « Il faut renouveler la nouveauté « même. » C'est peu de se dépouiller de ses péchés, et d'en nettoyer sa conscience; il faut aller maintenant aux mauvais desirs : il faut porter la main à ces habitudes vicieuses que le péché a laissées en nous en se retirant, comme un germe par lequel il espère revivre bientôt, comme un reste de racine, qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Jésus ressuscité vous y exhorte : il n'a pas seulement détruit la mort, il en a ôté en lui-même jusqu'au principe. Mais encore n'est-ce pas assez de renouveler vos esprits : il faut encore jeter les fondements du renouvellement de vos corps; et c'est ce qui me reste à vous expliquer dans ma troisième partie.

[1] *Job.* XXXI, 27.
[2] I. *Cor.* XV, 57.
[3] II. *Cor.* XII, 9.
[4] *Ibid.* V, 17.
[5] *Origen. in Epist. ad Roman.* lib. V, n° 8, t. IV, p. 562.

TROISIÈME POINT.

Si je vous dis, chrétiens, que Jésus sortant du sépulcre, couronné d'honneur et de gloire, est un gage de notre résurrection, et que cette splendeur immortelle dont son corps est environné, est une marque infaillible de ce que doivent un jour espérer les nôtres; je vous dirai une vérité qui, ayant été si bien enseignée par la bouche du saint apôtre[1], n'est ignorée d'aucun des fidèles. Mais si j'ajoute à cette doctrine que ce grand et divin ouvrage se commence dès à présent dans nos corps mortels, vous en serez peut-être surpris; et vous aurez peine à comprendre que durant ce temps de corruption, Dieu avance déjà dans nos corps l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité. Écoutez, terre et cendre, et réjouissez-vous en Notre-Seigneur : pendant que ce corps mortel est accablé de langueurs et d'infirmités, Dieu jette déjà en lui les principes d'une consistance immuable; pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle; pendant qu'il est tous les jours exposé en proie aux maladies les plus dangereuses, et a une mort très-certaine, Dieu travaille par son Esprit saint à sa résurrection glorieuse.

Saint Paul, pour nous faire entendre ce renouvellement de nos corps, dit, qu'ils sont devenus les temples de l'Esprit de Dieu[2]; et c'est ce qui donne lieu à saint Augustin de nous expliquer ce mystère par cette belle comparaison. Il dit que nos corps sont renouvelés par la grâce du christianisme, à peu près comme on renouvelle un temple profane, où l'on aurait servi les idoles, pour le consacrer au Dieu vivant. On renverse premièrement les idoles; et après qu'on a aboli toutes les marques du culte profane, on dédie ce temple au vrai Dieu, et on le sanctifie par un meilleur usage. C'est en cette sorte, dit saint Augustin, que nous devons renouveler notre corps mortel qui a été autrefois un temple d'idoles, et

[1] *Philipp.* III, 21.
[2] I. *Cor.* III, 17; VI, 19.

qui devient par la grâce « un saint temple dédié « au Seigneur, » *templum sanctum Domino*, comme parle le saint apôtre. Il faut premièrement briser les idoles, c'est-à-dire, ces passions impérieuses, qui étaient autrefois les divinités qui présidaient dans ce temple : *Ista in nobis*, dit saint Augustin[1], *tanquam idola frangenda sunt:* « C'est ce qu'il faut détruire comme les idoles. » « Ce qu'il ne faut pas détruire, mais changer seulement, dit ce grand docteur, pour le faire servir « à un usage plus saint; ce sont les membres de « ce corps : afin qu'ayant servi à l'impureté de la « convoitise, ils servent maintenant à la grâce de « la charité : » *In usus autem meliores vertenda sunt ipsa corporis nostri membra; ut quæ serviebant immunditiæ cupiditatis, serviant gratiæ charitatis.* C'est de cette sorte, mes frères, que nos corps, ces temples profanes, deviendront les temples de l'Esprit de Dieu et qu'il les remplira par sa présence.

Mais de quelle sorte remplit-il nos corps? comment s'en met-il en possession? Le même saint Augustin vous l'expliquera par un beau principe. « Celui-là, dit-il, possède le tout, qui tient la « partie dominante : » *Totum possidet qui principale tenet :* or en vous, poursuit ce grand homme, la partie la plus noble, c'est-à-dire, « l'âme, est celle qui tient la première place; c'est « à elle qu'appartient l'empire : « *In te principatur quod melius est*[2]. Et ces deux principes étant établis, il tire aussitôt cette conséquence : Dieu tenant cette partie principale, c'est-à-dire, l'âme et l'esprit, par le moyen du meilleur il se met en possession du moindre; par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet; et dominant sur l'âme, il étend aussi la main sur le corps, et s'en met en possession comme de son temple. Voilà votre corps renouvelé : il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains. Par la nature il était à l'âme; par la corruption il servait au vice; par la religion il est à Dieu. L'âme se soumettant à Dieu, lui transporte tout son domaine : comme dans le mariage la femme épousant son mari le rend maître de tous ses biens, lui transporte aussi tous les siens; l'âme s'unissant à Dieu par un bienheureux mariage spirituel, le rend maître de tous ses biens, comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse : « sa chair la suit, dit Tertullien, « comme une partie de sa dot; et au lieu qu'elle « était seulement servante de l'âme, elle devient « servante de l'Esprit de Dieu : » *Sequitur animam nubentem spiritui caro, ut dotale mancipium, et jam non animæ famula, sed spiritus*[1].

[1] *Serm.* CLXIII, n° 2, t. V, col. 786.
[2] *Ibid.* CLXI, n° 6, t. V, col. 777.

O chair, que tu es heureuse de passer entre les mains d'un si bon maître! c'est ce qui jette en toi les principes de l'immortalité que tu espères; et la raison en est évidente, en insistant toujours aux mêmes principes. Dieu, avons-nous dit, remplissant nos âmes, a pris possession de nos corps; par conséquent, ô mort, tu ne les lui saurais enlever : tu penses qu'ils sont ta proie; mais ce n'est qu'un dépôt que l'on te confie, et que l'on consigne en tes mains : Dieu saura bien rentrer dans son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé, qu'on ne peut rien ôter des mains de son Père: *Nemo potest rapere quidquam de manu Patris mei*[2]; parce que ces mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre, ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi, Dieu ayant déjà mis la main sur nos corps : son Saint-Esprit, que l'Écriture appelle son doigt, en étant entré en possession ; par conséquent, ô chair des fidèles, en quelque endroit de l'univers que la corruption t'ait jetée, ou quelque partie de tes cendres, tu demeures toujours sous sa main. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu nies englouti et caché nos corps, tu les rendras un jour tout entiers; et plutôt le ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse. Pour quelle raison, chrétiens, si ce n'est pour celle que j'ai déjà dite : que Dieu se rendant maître de nos corps, il les doit posséder dans l'éternité sans qu'aucune force puisse l'empêcher d'achever en eux son ouvrage?

Vivez dans cette espérance, messieurs; et cependant regardant vos corps comme les temples de l'Esprit de Dieu, n'y faites plus régner les idoles que vous y avez abattues. Votre corps, en l'état où Dieu l'a mis, ne peut plus être violé sans sacrilége. « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, « que vos corps sont les temples de l'Esprit de « Dieu; et que si quelqu'un profane son temple, « Dieu qui est jaloux de sa gloire lui fera sentir « sa vengeance : il le perdra sans miséricorde? » *Disperdet illum Deus*, dit ce saint apôtre[3]. Donc, mes frères, ne violons pas le temple de Dieu; et puisque nous apprenons par la foi que notre corps est un temple, « possédons en hon- « neur ce vaisseau fragile, et non pas dans les « passions d'intempérance : comme les Gentils, « qui n'ont pas de Dieu : car Dieu ne nous appelle « pas à l'impureté, mais à la sanctification en « Jésus-Christ Notre-Seigneur[4]. » O sainte chas-

[1] *De Anim.* n° 4.
[2] *Joan.* X, 29.
[3] I. *Cor.* III, 17.
[4] *Thess.* IV, 4, 5, 7.

telé! c'est à toi de garder ce temple; c'est à toi d'en empêcher la profanation. C'est pourquoi Tertullien a dit ces beaux mots, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : *Illato in nos et consecrato Spiritu sancto, ejus templi æditua et antistita pudicitia est*[1] : « Le Saint-Esprit « étant descendu en nous, pour y demeurer « comme dans son temple; la gardienne de ce « temple, c'est la chasteté : elle en est, dit Ter- « tullien, la sacristine; » c'est à elle de le tenir net; c'est à elle de l'orner dedans et dehors; dedans par la tempérance, et dehors par la modestie : c'est à elle de parer l'autel sur lequel doit fumer cet encens céleste, je veux dire des saintes prières, et monter comme un parfum agréable devant la face de Dieu.

Mais, ô temple! ô autel! ô corps de l'homme! ô cœur de l'homme! que je vois en vous de profanation! « Fils de l'homme, approche-toi, dit « l'Esprit de Dieu à Ézéchiel[2], et je te montrerai « l'abomination. Et je m'approchai, dit le pro- « phète, et je vis le temple et le sanctuaire : et « voilà, chose abominable! » voilà, dis-je, que de tous côtés chacun y érigeait son idole : dans le propre temple du Dieu vivant, sur l'autel même du Dieu vivant, on y sacrifiait aux faux dieux. Là était l'idole de la jalousie : ambition, c'est toi qui l'élève; autant que tu vois de concurrents, ce sont autant de victimes que tu voudrais immoler à cette idole : *Idolum zeli*[3]. « Là « des hommes qui tournaient le dos au sanctuaire, « et adoraient le soleil levant, » la faveur naissante : *Dorsa habentes contra templum Domini, et facies ad orientem; et adorabant ad ortum solis*[4] : ils oubliaient le vrai Dieu, et ils adoraient la fortune; et des femmes au dedans du temple « pleuraient la mort d'Adonis, » *plangentes Adonidem*[5]. Ne m'obligez pas à vous dire que c'est le sacrifice de l'amour profane. Ce spectacle vous fait horreur; et ce qui vous fait horreur pour les autres ne vous fait pas horreur pour vous-même. O corps, que Dieu a choisi pour temple! ô cœur, que Dieu a consacré comme son autel! que je découvre en vous d'abominations! que de fausses divinités! que d'idoles que l'on y adore!

Mais peut-être qu'on les aura renversées en l'honneur de Jésus-Christ ressuscité, et que cette dévotion publique de toute l'Église vous aura fait nettoyer ce temple, et abattre toutes ces idoles. Ah! que j'ai sujet de craindre que vous ne soyez sorti du tombeau comme des fantômes, vains simulacres de vivants, qui n'ont que la mine et l'apparence, qui n'ont ni la vie ni le cœur, qui font des mouvements et des actions qui sont tout artificielles, et comme appliquées par le dehors, parce qu'elles ne partent pas du principe! Si vous êtes ressuscités, toutes vos premières liaisons sont rompues. C'est en vain que vous m'appelez, vains et criminels attachements, [devez-vous dire]; je ne vous connais plus. C'est en vain que vous m'appelez à ces anciennes familiarités; il est arrivé en moi un grand changement qui ne me permet point de vous connaître. Est-ce donc un changement si étrange que de s'être confessé à Pâques? Ce changement est une mort; ce changement m'a fait un autre homme, et vous voulez que j'agisse de la même sorte? Je ne me contente donc pas d'un changement léger. Chrétien, dans ces saintes solennités tu as bu à la fontaine de vie, dans la source des sacrements; tu as reçu la grâce, je le veux croire : tu as repris une vie nouvelle avec Jésus-Christ; cette vie nouvelle n'est que commencée ici-bas, et quand elle sera consommée, elle aura tous ces admirables effets, que je te représentais tout à l'heure. Dans un mois, dans dix jours, dans trois jours peut-être tes anciennes habitudes se réveilleront; l'ivrognerie, l'impudicité, la vengeance te rappelleront à leurs faux plaisirs. Tu avais pardonné une injure à ton ennemi; le venin de la haine reprendra ses forces. Arrête, misérable, considère : eh! que de belles espérances tu vas détruire! que de beaux commencements tu vas arrêter! Si c'est une malice insupportable de déraciner la première verdure des champs, parce qu'elle est l'espérance de nos moissons; si nous tenons à très-grande injure que l'on arrache dans nos jardins une jeune plante, parce quelle nous promettait d'apporter de beaux fruits; quelle est notre folie, quelle injure nous faisons-nous à nous-mêmes, à l'Église, à l'Esprit de Dieu, de chasser cet Esprit qui commençait en nous un si grand ouvrage, de mépriser la grâce qui est une semence d'immortalité, de perdre la vie nouvelle, qui, croissant tous les jours, fût venue à cette perfection que je vous ai dite!

Par conséquent, mes frères, comme Jésus-Christ est ressuscité, ainsi marchons en nouveauté de vie. Puisque nous sommes ici-bas en cet exil du monde parmi tant de maux, songeons qu'il n'est rien de meilleur que cette belle, cette illustre espérance que Dieu nous présente par Jésus-Christ. Après avoir confessé nos péchés dans l'humilité de la pénitence, cessons, cessons d'aimer ce que nous avons détesté solennellement devant le ministre de la salute

[1] *De Cult. fem.* lib. II, n° 1.
[2] *Ezech.* VIII, 10, 11.
[3] *Ibid.* 3.
[4] *Ibid.* 16.
[5] *Ibid.* 14.

Église, en présence de Dieu et de ses saints anges. N'allons point aux eaux infectées, après nous être lavés dans le sang de Jésus : après avoir communiqué à son divin corps, qui est le gage de notre glorieuse résurrection, ne communiquons point à Satan, ni à ses pompes, ni à ses œuvres; que la joie sainte de l'Esprit de Dieu surmonte la fausse joie de ce monde.

Je me souviens ici, chrétiens, de l'allégresse divine et spirituelle qui était autrefois dans l'Église au saint jour de Pâques. C'était vraiment une joie divine, une joie qui honorait Jésus-Christ; parce qu'elle n'avait point d'autre objet que la gloire de son triomphe. C'était pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenaient une face riante. Maintenant nous nous réjouissons, il n'est que trop vrai; mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui êtes la cause de notre joie. Nous nous réjouissons de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence; plus de jeûnes, plus d'austérités : si peu de soin que nous avons peut-être apporté pendant le carême à réparer les désordres de notre vie, nous nous en relâcherons tout à fait. Le saint jour de Pâques, destiné pour nous faire commencer une vie nouvelle avec le Sauveur, va ramener sur la terre les pernicieuses délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trêve, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence, tant la discipline est énervée parmi nous. Nous croyons avoir assez fait quand nous nous sommes acquittés pour la forme d'une confession telle quelle, et d'une communion qui peut-être est un sacrilége. Mais quand même elle serait sainte, comme je le veux présumer, vous n'avez fait que la moitié de l'ouvrage.

Fidèles, je vous en avertis de la part de Dieu; la principale partie reste à faire, qui est d'amender votre mauvaise vie, de corriger le dérèglement de vos mœurs, et de déraciner ces habitudes invétérées qui vous sont comme passées en nature. Si vous avez été justifiés, j'avoue que vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle; mais ne vous imaginez pas pour cela être en sûreté. Craignez vos mauvaises inclinations; craignez ces objets qui vous plaisent plus qu'il n'est convenable à un chrétien qui a participé au corps du Sauveur; craignez ces dangereuses rencontres dans lesquelles votre innocence a déjà tant de fois fait naufrage : que votre expérience vous fasse prudents, et vous oblige à une précaution salutaire; car la pénitence a deux qualités qui sont toutes deux également saintes et inviolables.

Retenez ceci, s'il vous plaît; la pénitence a deux qualités : elle est le remède pour le passé; elle est une précaution pour l'avenir. La disposition pour la recevoir comme remède de nos désordres passés, c'est la douleur des péchés que nous avons commis : la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale des péchés que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Gardons-nous bien, fidèles, de violer la sainteté de la pénitence, en l'une ou en l'autre de ses parties, de peur de faire injure à la grâce et à la libéralité du Sauveur.

Par conséquent ne perdons jamais cette crainte respectueuse qui est l'unique garde de l'innocence : craignons de perdre Jésus-Christ qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus nous tend les bras à la croix : Venez, dit-il, mourir avec moi. Jésus-Christ sortant du tombeau, victorieux de la mort, nous tend les bras : Venez, dit-il, ressusciter avec moi. Jésus-Christ à la droite du Père nous tend les bras : Venez, dit-il, régner avec moi : vous serez, vous serez un jour tels que je suis en cette glorieuse demeure; vivez, consolez-vous dans cette espérance. Je suis heureux, je suis immortel : soyez immortels à la grâce, vous obtiendrez enfin dans le ciel le dernier accomplissement de la vie nouvelle, c'est-à-dire la justice parfaite, la paix assurée, l'immortalité de l'âme et du corps. *Amen.*

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME SERMON.

Consepulti sumus cum illo per baptismum in mortem; ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, dans lequel nous participons à sa mort, afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Rom. VI. 4.

C'est une doctrine excellente de saint Augustin[1], prise des Écritures divines, que tout ce que Dieu opère dans l'homme juste, depuis sa première entrée dans l'Église, jusqu'à la résurrection générale, n'est que la suite de l'accomplissement du baptême : de sorte que la sainte nouveauté de vie, qui se commence dans les eaux salutaires, n'aura sa dernière perfection que dans cette journée bienheureuse en laquelle, la mort étant surmontée, nos corps seront faits semblables au corps glorieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour entendre cette doctrine il

[1] *De Nupt. et Concupisc.* lib. I, n.° 38 et 39, t. X, col. 298, 299.

faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre la chose jusque dans sa source.

L'homme dans la sainteté de son origine, avait reçu de Dieu ces trois dons, la justice, la paix, l'immortalité : car étant formé selon Dieu, il était juste; régnant sur ses passions, il était paisible en lui-même; mangeant le fruit de vie, il était immortel. La raison s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance, et l'âme ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue elle-même impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : c'est pourquoi la mortalité s'en est incontinent emparée. Ainsi, pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice; la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu. Or le Fils de Dieu est venu « pour dissoudre l'œuvre du diable[1], » nous dit-il lui-même dans son Évangile : il est venu « pour réformer l'homme selon « le premier dessein de son Créateur, » comme nous enseigne l'apôtre[2]; et pour cela, il est nécessaire que sa grâce nous restitue les premiers privilèges de notre nature. De là vient qu'il nous appelle dans son Évangile à une bienheureuse nouveauté de vie, répandant en nos âmes son Saint-Esprit par lequel, dit l'apôtre saint Paul, « l'homme intérieur et spirituel est renouvelé de « jour en jour, » *renovatur de die in diem*[3]. Remarquez ces paroles, « de jour en jour : » elles nous font connaître manifestement que Dieu, en renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels ils s'avancent de plus en plus à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura aussi trois différents âges, par lesquels de degré en degré, ils deviendront « hommes faits, » comme dit saint Paul; *in virum perfectum*[4] : et Dieu l'a arrêté de la sorte, afin de faire goûter à ses bien-aimés les opérations de sa grâce les unes après les autres : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il ornera leurs corps d'immortalité : par ces trois âges, « les justes arrivent « à la plénitude de Jésus-Christ, » ainsi que parle l'apôtre saint Paul, *in mensuram ætatis plenitudinis Christi*[5]. La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel ressemble à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la dernière résurrection.

[1] I. *Joan.* III, 8.
[2] *Coloss.* III, 10.
[3] II. *Cor.* IV, 16.
[4] *Ephes* IV, 13.
[5] *Ibid.*

Au reste, cette vie n'a point de vieillesse; parce que étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin : de là vient qu'elle n'a que trois âges, au lieu que celle de notre vie corruptible souffre la vicissitude de quatre différentes saisons. Ce sont ces trois âges et ces trois dons, pour lesquels le prophète-roi chante à Dieu ces pieuses actions de grâces : « Mon âme, dit-il, bénis le Seigneur, « et que tout ce qui est en moi célèbre la grandeur de son nom. C'est lui, dit-il, qui pardonne « tous tes péchés, c'est lui qui guérit toutes tes « langueurs, c'est lui qui rachète ta vie de la mort[1]». Il pardonne nos iniquités, quand il nous rend la justice en ce monde : il guérit nos langueurs, quand il éteint la convoitise dans son paradis : il rachète notre vie de la mort, quand il nous ressuscite à la fin des siècles; et encore que ces opérations soient diverses, elles ne regardent toutefois que la même fin, et ne s'emploient que dans la même œuvre. Car de même que l'homme en croissant n'acquiert point une nouvelle vie ni un nouvel être, mais s'avance à la perfection de celui qui lui a donné la naissance : ainsi, soit que nos âmes soient couronnées de la gloire de Dieu dans le ciel, soit que nos corps ressuscités par son Esprit saint soient revêtus de l'immortalité du Sauveur, ce n'est pas une nouvelle vie que nous acquérons; mais nous allons, selon l'ordre établi, au dernier accomplissement de cette vie divine et surnaturelle, que nous avons commencée dans le saint baptême. C'est là, fidèles, si nous l'entendons, cette nouveauté de vie dont parle l'apôtre; c'est là la résurrection spirituelle du chrétien à l'image de la résurrection de Notre-Seigneur. Maintenant, ces vérités étant supposées, entrons dans la proposition de notre sujet.

Si la justice des chrétiens en ce monde, aussi bien que leur paix et leur immortalité au siècle futur, ne font qu'une même suite de vie; si d'ailleurs l'apôtre nous a enseigné que la résurrection de nos corps est la maturité et la plénitude, il s'ensuit, comme je l'ai remarqué, que la vie présente ressemble à l'enfance : c'est pourquoi l'apôtre saint Pierre nous dit que nous sommes des « enfants nouvellement nés[2]; » d'où je forme ce raisonnement, qui sera la base de tout mon discours. Tout ce que la nature donne à l'homme pendant le progrès de la vie, doit avoir son commencement dans l'enfance : donc si j'apprends de l'apôtre saint Pierre, qu'à l'égard de la vie divine, qui nous est acquise par la résurrection de notre Sauveur, notre pèlerinage mortel est comme l'enfance, il faut que tous ces changements admirables, qui nous rendront conformes au Sei-

[1] *Ps.* CII, 1, 3, 4.
[2] I. *Petr.* II, 2.

gneur Jésus, se commencent en nous, dès ce siècle. Or nous avons dit, et il est très-vrai, que notre vie nouvelle et la réparation de notre nature consiste à vaincre ces trois furieux ennemis, que le diable nous a suscités, le péché, la concupiscence et la mort, par ces trois divins dons où la grâce nous rétablit, la justice, la paix, l'immortalité : et partant, encore que ces trois choses ne s'accomplissent pas ici-bas, il est clair qu'elles y doivent être du moins ébauchées.

Et voyez en effet, chrétiens, de quelle sorte et par quel progrès Dieu avance en nous son ouvrage pendant notre captivité dans nos corps mortels. Il ruine premièrement le péché; la concupiscence y remue encore, mais elle y est fortement combattue, et même glorieusement surmontée : pour la mort, à la vérité elle y exerce son empire sans résistance; mais aussi l'immortalité nous est assurée : le péché aboli fait notre sanctification; la concupiscence combattue fait notre exercice, l'immortalité assurée fait notre espérance. C'est la vie du vrai chrétien ressuscité avec le Sauveur, que je me propose de vous représenter aujourd'hui avec l'assistance divine. Jésus ressuscité, assistez-nous de votre Esprit saint : et vous, ô fidèles, ouvrez vos cœurs à la parole de votre Maître; et apprenant l'incomparable dignité de la vie nouvelle que Dieu vous donne par son Fils Jésus-Christ, apprenez aussi de l'apôtre que comme Jésus est ressuscité, ainsi devons-nous marcher en nouveauté de vie. Commençons à montrer la ruine du péché par la grâce de la justice qui nous est donnée.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUES.

Comment nous sommes devenus le temple de Dieu : profanation de ce temple. De quelle manière nous devons le purger, en détruisant toutes les marques du culte profane; le consacrer en le faisant servir à un meilleur usage; l'entretenir, en travaillant chaque jour à son renouvellement

In quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino : in quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.

Tout édifice construit en Jésus-Christ, s'élève comme un temple sacré en Notre-Seigneur : vous êtes bâtis sur le Fils de Dieu, pour être un temple de Dieu en esprit. Ephes. II, 21, 22.

Il y a cette différence entre la mort de Jésus-Christ et celle des autres hommes, que celle des autres hommes est singulière, et celle de Jésus-Christ est universelle : c'est-à-dire, que chacun de nous est obligé à la mort, et qu'il ne paye en mourant que sa propre dette. Il n'y a que le Fils de Dieu qui soit mort véritablement pour les autres; parce qu'il ne devait rien pour lui-même : et de là vient que sa mort nous regardant tous, est d'une étendue infinie. « Mais comme il est le « seul, dit saint Léon, en qui tous les hommes « sont crucifiés, en qui tous les hommes sont « morts, ensevelis; il est aussi le seul en qui tous « les hommes sont ressuscités : » *Cum inter filios hominum solus Dominus noster Jesus extiterit, in quo omnes crucifixi, omnes mortui, omnes sepulti, omnes etiam sint suscitati* [1]. Si bien que si nous sommes entrés avec lui dans l'obscurité de son tombeau, nous en devons aussi sortir avec lui avec une splendeur toute céleste; et ce tombeau nous doit servir, aussi bien qu'à lui, comme d'une seconde mère, pour nous engendrer de nouveau à une vie immortelle.

C'est à cette sainte nouveauté de vie que j'ai à vous exhorter en ce jour que le Seigneur a fait : et il a même semblé à saint Grégoire de Nazianze [2], que ce n'était pas sans providence que cette fête solennelle du renouvellement des chrétiens se rencontre dans une saison où tout l'univers se renouvelle; afin que non-seulement tous les mystères de la grâce, mais encore tout l'ordre même de la nature concourût à nous exciter à ce mystérieux renouvellement. Dans ce concours universel de tant de causes, à prêcher la nouveauté chrétienne; pour consommer un si grand ouvrage il ne nous reste plus, âmes saintes, que de demander à Dieu son Esprit nouveau par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Le Fils de Dieu toujours véritable accomplit aujourd'hui fidèlement, messieurs, ce qu'il avait prédit autrefois aux Juifs infidèles en des termes mystérieux, dont ils n'avaient pas entendu le sens, et qu'ils avaient pris pour un blasphème. « Renversez ce temple, leur avait-il dit, et je le « redresserai en trois jours : » *In tribus diebus excitabo illud* [3]. « Il voulait parler, dit l'évan« géliste [4], du temple sacré de son corps; » temple vraiment saint et auguste, construit par le Saint-Esprit, consacré d'une huile céleste par la plénitude des grâces, et « dans lequel la Divi« nité habitait corporellement [5]. » Les Juifs violents et sacriléges, avaient non-seulement profané, mais abattu et ruiné ce bel édifice; et il n'était pas juste que l'ouvrage du Saint-Esprit fût détruit et aboli par des mains profanes. Aussi aujourd'hui ce temple sacré, qui, tout abattu qu'il

[1] *De Passion. Domin. Serm.* XII, cap. III.
[2] *Orat.* XLIII, n° 23, p. 703, 704
[3] *Joan.* II, 19.
[4] *Ibid.* 21
[5] *Coloss.* II, 9.

était dans un sépulcre, portait toujours en lui-même un principe de résurrection, se relève sur ses propres ruines, plus auguste et plus magnifique qu'il ne fut jamais; si bien que nous lui pouvons appliquer ce qui fut dit autrefois du second temple de Jérusalem : *Magna erit gloria domus istius novissimæ plusquam primæ* [1] : « La gloire « de cette seconde maison sera plus grande que « celle de la première. »

Le renouvellement de ce temple, que l'Église célèbre aujourd'hui par toute la terre avec tant de joie, m'a fait penser, chrétiens, que nous avions aussi un temple à renouveler. C'est nous-mêmes qui sommes les temples du Saint-Esprit : si bien que vous devant parler aujourd'hui de la nouveauté chrétienne par laquelle nous devons nous rendre semblables à Jésus-Christ ressuscité, j'ai cru vous la devoir proposer comme un saint renouvellement du temple de Dieu en nous-mêmes; et c'est pourquoi j'ai choisi pour texte les paroles du saint apôtre qui nous oblige à bâtir sur Jésus-Christ, pour faire de nous une maison sainte que Dieu consacre par sa présence : *in quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.*

Saint Augustin, mes sœurs, nous a donné une belle idée de ce renouvellement intérieur, lorsqu'il dit [2] que nous devons nous renouveler comme un vieux temple ruineux qui aurait autrefois servi aux idoles, et que l'on voudrait consacrer au Dieu véritable. Ce que saint Augustin a dit en passant, je prétends, chrétiens, si Dieu le permet, l'approfondir aujourd'hui, et en faire tout le sujet de mon discours.

Pour le renouvellement de ce temple, il y aurait, ce me semble, trois choses à faire. Il faudrait avant toutes choses, chrétiens, non-seulement renverser toutes les idoles, mais abolir toutes les marques du culte profane : il faudrait secondement le sanctifier, et en faire la dédicace par quelque mystérieuse cérémonie, par laquelle il fût consacré à un meilleur usage : enfin, comme nous avons supposé qu'il est ruineux et caduc, il faudrait soutenir avec soin ses bâtiments ébranlés, et le visiter souvent pour y faire les réparations nécessaires; afin que le mystère de Dieu s'y célèbre décemment, et avec une religieuse révérence.

Cœur humain, vieux temple d'idoles, que nous voulons renouveler aujourd'hui pour le consacrer à notre Dieu, tu as été profané par le culte immonde des fausses divinités, autant de passions, autant d'idoles [que tu as adorées] : il faut effacer tous les vestiges de ce culte irréligieux; étant purgé saintement de toutes ces marques honteuses, nous consacrerons toutes tes pensées en les appliquant dorénavant à un plus beau culte, qui sera le culte de Dieu : mais comme tu es un édifice antique et imparfait, que la vieillesse du premier homme est attachée bien avant pour ainsi parler au comble, aux murailles; nous te visiterons avec soin pour te soutenir et réformer tous les jours ta vieillesse caduque et ruineuse; et même t'accroître jusqu'à ce que la main de ton architecte te donne enfin dans le ciel la dernière perfection. Voilà, messieurs, trois choses importantes à quoi nous oblige le renouvellement intérieur que je vous prêche : il faut premièrement purger notre temple, ensuite le consacrer, et enfin le garder, l'entretenir, et le réparer tous les jours; c'est ce qui fera le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Si notre cœur, chrétiens, a été un temple d'idoles, il n'avait pas été bâti pour ce dessein par son premier fondateur; Dieu, qui nous a construits de ses propres mains, l'avait formé pour lui-même : car ayant bâti l'univers pour être le temple de sa majesté, il avait mis l'homme au milieu, comme un petit monde dans le grand monde, comme un petit temple dans le grand temple; et il avait résolu d'y faire éternellement sa demeure. Mais je ne parle pas assez dignement de la grandeur de ce temple. Il est vrai que les philosophes ont appelé l'homme le petit monde; mais le théologien d'Orient, le grand saint Grégoire de Nazianze, corrige cette pensée comme injurieuse à la dignité de la créature raisonnable : au lieu que les philosophes ont dit que l'homme est un petit monde dans le grand monde, ce saint évêque, mieux instruit des desseins de Dieu pour celui qu'il a fait à son image, dit qu'il est « un « grand monde dans le petit monde, » *alterum quemdam mundum in parvo magnum* [1]; voulant nous faire comprendre que l'esprit de l'homme étant fait pour Dieu, capable de le connaître et de le posséder, était par conséquent plus grand et plus vaste que la terre, ni que les cieux, ni que toute la nature visible. Selon cette belle idée de saint Grégoire, ne puis-je pas dire aussi, chrétiens, que l'homme était un grand temple dans le petit temple; parce qu'il est bien plus capable de contenir son Dieu que toute l'étendue de l'univers? Si le monde le contient comme le fondement qui le soutient et comme le moteur interne qui l'anime, s'il y habite par son essence et par sa puissance, il est outre cela dans l'homme comme l'objet de sa connaissance et de son amour; [il habite] dans l'homme par la connaissance et

[1] *Agg.* II, 10.
[2] *Serm.* CLXIII, n° 2, t. V, col. 785

[1] *Orat.* XXXVIII, n° 17, t. I, p. 618.

par la grâce; et pour tout dire en un mot, il est en lui comme son principe, comme sa véritable félicité, non comme une chose matérielle : Dieu est contenu en nous par la communication de ce qu'il est comme créateur, comme sanctificateur; Dieu habite en nous par la participation de ses dons, par la communication de ses attributs.

L'homme est donc dans son origine le temple de Dieu, et il mérite beaucoup mieux ce nom que le monde. Il est le temple au contraire ou toutes les créatures semblent être ramassées, où toute la nature s'assemble; afin que tout l'univers loue Dieu en lui comme dans son temple. C'est pourquoi le même saint Grégoire de Nazianze l'appelle excellemment « adorateur mixte, *mixtum adoratorem*[1]; si bien qu'il n'est pas seulement le temple, il est l'adorateur de Dieu pour tout le reste des créatures qui « n'étant point capables de connaître, se présentent à lui pour « l'inviter à rendre à Dieu l'hommage pour elle : » *Pro eo quod nosse non possunt, quasi innotescere velle videntur*[2]; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, que pour être le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle.

Qui pourrait vous dire combien la capacité de ce temple a été accrue dans le saint baptême, où nous étions devenus le temple de Dieu par une destination plus particulière? Jésus-Christ souverain pontife, nous avait consacrés lui-même et consacrés par son sang. L'huile sacrée de la confirmation [a dédié ce temple]; la croix [a été posée] sur le frontispice; l'eucharistie [a été mise] dans le tabernacle. Dieu, qui nous remplissait comme créateur, comme sanctificateur, [nous remplit] maintenant comme sauveur [par une] union très-intime de chef et de membre.

Telle est la dignité naturelle de notre institution : mais, ô temple du Dieu vivant, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles! Prêtre et adorateur du Dieu vivant, faut-il que tu aies fléchi le genou devant Baal! ô prêtre du sang de Lévi, faut-il que tu aies sacrifié aux faux dieux des incirconcis et des Philistins! O temple du Dieu du ciel, faut-il que tu sois devenu un temple d'idoles! faut-il que ce cœur que Dieu a consacré pour être son autel, ait fumé de l'encens qui se présentait à tant de fausses divinités, et que cette abomination de désolation se soit trouvée dans le lieu saint! Et toutefois il n'y a rien de plus véritable.

Ce temple baptisé s'est encore donné aux idoles à qui nous donnions de l'encens. Cet encens, ce sont les désirs : le parfum que Dieu aime, c'est le désir. Cette idole, je ne l'ose dire; mais je dirai seulement : Partout où se tourne le mouvement de nos cœurs, c'est là la divinité que nous adorons. « Je vis, dit le prophète, le temple et le « sanctuaire, et je m'aperçus, chose abominable! « que chacun y érigeait son idole : » *Idolum zeli... plangentes Adonidem*[1] : « Ils tournaient le dos « au sanctuaire, et adoraient le soleil levant, » la fortune : *Dorsa habentes contra templum Domini, et facies ad orientem, et adorabant ad ortum solis*[2]. Ils courent au premier rayon, pour être les premiers à rendre leurs vœux à la fortune naissante. Parmi tant de profanations, on a effacé ce titre auguste gravé au-dessus de l'autel, et du propre sang de Jésus-Christ, AU DIEU VIVANT : et quels noms a-t-on mis en la place? Des noms profanes, desquels le Seigneur avait dit qu'ils ne devaient pas seulement paraître dans son sanctuaire.

Entrer dans l'esprit d'Élie, c'est le père de cet maison *, pour renverser toutes ces idoles; [et pouvoir] dire avec lui : « Je brûle de zèle pour « vous, Seigneur Dieu des armées : » *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum*[3]. Quoi, sur son propre autel, sacrifier aux idoles! Allons avec le feu du ciel consumer Baal; que Dagon tombe et se brise encore une fois devant la majesté du Dieu d'Israël[4].

Vous l'avez fait, chrétiens, en cette sainte journée : quelqu'un aurait-il eu le cœur assez dur pour n'avoir pas renversé toutes ces idoles dans le tribunal de la pénitence? Je le présume ainsi de ceux qui m'écoutent : ils sont morts au péché avec Jésus-Christ, pour ressusciter à la grâce. Ce tribunal de la pénitence était comme le tombeau : je ne crois pas que vous n'êtes sortis du tombeau que comme des spectres et des fantômes, vains simulacres de vivants, qui n'ont que la mine et l'apparence; mais qui n'ont ni la vie, ni le cœur, [qui n'ont que des] mouvements artificiels et appliqués par le dehors. [Vous êtes] sortis comme Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, tout pleins de la vie de la grâce; mais achevez d'imiter la résurrection de Jésus. Il a quitté en ressuscitant toutes les marques de mortalité : voyez son corps lumineux [qui n'est plus sujet à aucune des infirmités de la chair]. Le péché détruit, la loi du péché vit encore [il est donc nécessaire de travailler chaque jour à la faire mourir en nous].

Pour achever le renouvellement de ce temple, il faut ôter toutes les marques et tous les vestiges de l'idolâtrie. J'ai souvent observé, messieurs,

[1] *Orat.* XXXVIII, n° 17, t. I, p. 618.
[2] *S. Aug. de Civ. Dei*, lib. XI cap. XXVII, t. VII, col. 293.

[1] *Ezech.* VIII, 5, 14.
[2] *Ibid.* 16.
* Ce sermon a été prêché aux Carmélites, qui révèrent Élie comme leur père. (*Edit. de Déforis.*)
[3] III. *Reg.* XIX, 10.
[4] I. *Reg.* V, 4.

en considérant en moi-même le principe et les suites des actions humaines, que dans toutes les inclinations vicieuses, outre l'attachement principal qui fait la consommation du crime, il se fait encore dans nos cœurs certaines affections qui ne sont pas, à la vérité, si déréglées; mais qu'on voit bien néanmoins être du même ordre, et dans lesquelles on ne laisse pas de reconnaître la marque de l'inclination dominante. L'effet principal de l'ambition c'est de nous faire penser nuit et jour à notre fortune, et trouver licite et honnête tout ce qui avance notre élévation : mais ce même désir d'agrandissement, outre cet effet principal qui est l'accomplissement du crime, produit d'autres affections moins déréglées, mais qui portent néanmoins le caractère de ce principe corrompu, un certain air de mondanité qui change et le visage, et le ton de voix; un dédain fastueux, non-seulement de ce qui est bas, mais de ce qui est médiocre : et ce que je dis de l'ambition il serait aisé, chrétiens, de l'observer dans les autres crimes.

Deux sortes de conversions défectueuses. Quelques-uns s'imaginent s'être convertis, quand ils ont retranché cette petite partie et comme cette écorce de leurs vices, et qu'ils ont fait dans leurs mœurs quelque réformation extérieure et superficielle : ce n'est pas une conversion, parce que ce n'est pas une mort. Ce n'est pas en vain que saint Paul nous dit que la conversion est une mort; ce n'est pas un changement médiocre, car le péché tient à nos entrailles, l'inclination au bien sensible est attachée jusqu'à nos moelles. Pour la modestie, retrancher quelque chose de la somptuosité des habits, un peu modérer ces douceurs affectées de vos discours et de vos regards; ce n'est pas encore la mort du péché. Donnez, donnez le couteau, et que j'aille arracher jusqu'au fond de l'âme ce désir criminel de plaire trop, cette complaisance secrète que vous en ressentez au dedans, ce triomphe caché de votre cœur dans ces damnables victoires. Il faut sortir du tombeau comme Jésus-Christ, par une résurrection véritable et réelle : *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes*[1]; [rompre] les moindres fibres des inclinations corrompues, de ces intrigues dangereuses, de ces cabales de libertinage, et « vous montrer comme devenus vivants « de morts que vous étiez : » *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes;* [prendre] une nouvelle naissance qui ne vous attache plus à rien sur la terre; ôter jusqu'aux moindres marques, comme Jésus-Christ a effacé la mortalité et en même temps toutes ses faiblesses. Si vous étiez sortis des abîmes éternels, quelle vie! *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes*, comme un homme venu de l'autre monde.

Autre conversion défectueuse. Vous vous êtes corrigés de cette avarice cruelle qui vous portait sans miséricorde à tant d'injustices; prenez garde qu'elle n'ait laissé dans le cœur une certaine dureté, et des entrailles fermées sur les misères des pauvres : c'est un reste d'inclination de rapines; toutes deux viennent du principe de cette avarice impitoyable : cette même dureté, qui resserre vos entrailles sur les pauvres; quand elle va jusqu'au bout, fait les injustices et les rapines. Et vous qui avez rompu, à ce que vous dites, cet attachement vicieux : Je l'ai fait, dites-vous; je ne puis exprimer avec quelle violence. Pourquoi ce reste de commerce? pourquoi cette dangereuse complaisance, restes malheureux d'une flamme mal éteinte? Que je crains que le péché soit vivant encore, et que vous n'ayez pris pour la mort un assoupissement de quelques journées! Mais, quand vous auriez renoncé sincèrement et de bonne foi; vous n'avez pas achevé l'entier renouvellement de votre cœur, si vous ne détruisez pour toujours jusqu'aux moindres vestiges de l'idolâtrie.

Nous pouvons appliquer à de telles conversions ce mot du prophète : *Lacerata est lex, et non pervenit ad finem judicium*[1] : « La loi a été « déchirée, et le jugement n'est pas arrivé jusqu'à « sa fin. » La loi a été déchirée; il n'y en a qu'une partie en vos mains : [elle exige] la perfection des œuvres chrétiennes, une certaine plénitude; vous la déchirez : à la sainte nouveauté de la loi, à cette nouvelle tunique qui vous est rendue, vous cousez « un vieux lambeau » de mondanité, *assumentum panni rudis*[2]; de là comme une suite que le jugement n'est pas consommé. Mais d'où vient que ce jugement est si imparfait? La conversion est un jugement contre le péché en tous ses desseins; le jugement jusqu'à sa fin, c'est de condamner le péché jusqu'à ses dernières circonstances. Il a gagné quelque partie de sa cause; il n'y en avait point de plus déplorée : c'est assez pour lui donner la victoire, parce que le penchant du cœur, qui paraît dans cette réserve, le fera bientôt revivre avec sa première autorité.

Faites donc une conversion sans réserve : ne laissez pas un germe secret qui fasse revivre cette mauvaise herbe; ôtez à votre péché toute espérance de retour comme Jésus-Christ a détruit sans réserve la mortalité, arrachez l'arbre avec tous ses rejetons; guérissez la maladie avec tous ses symptômes dangereux; renversez les idoles avec

[1] *Rom.* VI, 13.

[1] *Habac.* I, 4.
[2] *Marc.* II, 21.

toute leur dorure et leurs ornements : commençons la consécration du temple.

DEUXIÈME POINT.

« Salomon ayant achevé sa prière, le feu descendit du ciel, consuma les holocaustes et les « victimes; et la majesté du Dieu remplit toute la « maison : » *Cum complesset Salomon fundens preces, ignis descendit de cœlo, et devoravit holocausta et victimas; et majestas Domini implevit domum*[1]. La consécration de notre temple, c'est une sincère destination de toutes les facultés de notre âme à un usage plus saint; et c'est un effet de la charité, qui est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné. C'est pourquoi saint Paul ayant dit que « nous « sommes les temples de Dieu : » *Nescitis quia templum Dei estis;* ajoute aussitôt après, *et Spiritus Dei habitat in vobis*[2] : « L'Esprit de Dieu « habite en vous; » parce que nous ne sommes les temples de Dieu, qu'en tant que cet esprit de charité règne en nous. Comme c'est un amour profane qui érige en nos cœurs toutes les idoles, ce doit être un saint amour qui rende aussi à Dieu ses autels. Entendez, ô chrétiens! quelle est la force de l'amour : c'est l'amour qui fait votre Dieu, parce que c'est lui qui donne l'empire du cœur.

D'ailleurs le nom de Dieu est un nom de roi et de père tout ensemble; et un roi doit régner par inclination, comme un tyran par force et par violence. La crainte forcée nous donne un tyran; l'espérance intéressée nous donne un maître et un patron, comme on parle présentement dans le siècle : l'amour, soumis par devoir et par inclination, donne à notre cœur un roi légitime. David plein de son amour : *Exaltabo te, Deus, meus rex, et benedicam*[3] : « Je vous exalterai, ô mon « Dieu, mon roi; » mon amour vous élèvera un trône. En effet, l'amour est le principe des inclinations.

Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures; c'est l'amour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets : il est comme le Dieu du cœur. Mais, afin d'empêcher cette usurpation, il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu; afin que notre grand Dieu étant lui-même le Dieu de notre amour, il soit en même temps le Dieu de nos cœurs, et que nous lui puissions dire avec David : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum :* « Vous êtes le Dieu de mon cœur, et « mon partage à jamais; « après lui avoir dit : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram*[1] : Que désiré-je dans le ciel, ou qu'aimé-« je sur la terre que vous seul? » *A te, præter te, defecit caro mea et cor meum :* « Ah! mon cœur « languit après vous : » *Deus cordis mei, et pars mea in æternum.*

C'est le seul fruit du renouvellement : *Innovatus amat nova*[2] : « Il est renouvelé, qu'il aime « des objets tout nouveaux. » O temple renouvelé! il faut qu'un nouvel amour te donne aujourd'hui un nouveau Dieu : il est le Dieu éternel de toutes les créatures; mais pour ton grand malheur, il ne commence que d'aujourd'hui à être le tien. *Diliges Dominum Deum tuum*[3] : « Vous aimerez le « Seigneur votre Dieu : « c'est la marque qu'il est notre Dieu, c'est le tribut qu'il demande, c'est la marque aussi de son abondance et de sa grandeur infinie; car ceux qui n'ont besoin de rien, ils ne désirent autre chose sinon qu'on les aime. Aussi quand on ne peut rien donner, on tire de son cœur pour s'acquitter en aimant.

Venez donc, ô charité sainte! venez, ô amour divin! pour consacrer notre temple! Mais par quelle sainte cérémonie fera-t-il cette mystérieuse consécration? En faisant résonner dans ce nouveau temple le cantique des louanges du Dieu vivant; c'est-à-dire en remplissant d'une sainte joie toutes les puissances de notre âme. « Le can-« tique de la joie du siècle, mes sœurs, c'est un « langage étranger que nous avons appris dans « notre exil : » *Canticum dilectionis sæculi hujus, lingua barbara est quam in captivitate didicimus*[4] : c'est le cantique du vieil Adam, qui, chassé de son paradis, cherche une misérable consolation. Si vous avez en vous-mêmes l'esprit de Jésus, cet esprit de résurrection et de vie nouvelle, ne chantez plus le cantique des plaisirs du monde, en l'honneur de l'homme nouveau qui ressuscite aujourd'hui des morts, et qui nous ouvre le chemin à la nouveauté spirituelle; « chantez à Dieu un nouveau cantique : « *Cantate Domino canticum novum*[5]: chantez à Dieu le cantique de la nouvelle alliance, chantez le nouveau cantique que l'Église entonna aujourd'hui, cantique d'allégresse spirituelle et de liesse divine : *Alleluia, Alleluia :* « Louange à Dieu, « louange à Dieu dans les biens, louange à Dieu dans les maux; louange à Dieu quand il nous frappe, louange à Dieu quand il nous console; louange à Dieu quand il nous couronne, louange à Dieu quand il nous châtie : c'est le cantique de l'homme nouveau; c'est celui qui doit résonner au fond de nos cœurs dans la dédicace de notre temple : ce

[1] II. *Paral.* VII, 1
[2] I. *Cor.* III. 16.
[3] *Ps.* CXLIV, 1

[1] *Ps.* LXXII, 25, 26.
[2] *S. Aug. in Ps.* XXXIX, n° 4, t. IV, col. 329.
[3] *Matth.* XXII, 37.
[4] *In Ps.* CXXXVI, n° 17, t. IV, col. 1522.
[5] *Ps.* XCV, 1.

doit être notre cantique, *Amen, alleluia*, dans cette consommation, dans cette réduction de toutes les lignes à leur centre, de toutes les créatures à leur principe.

J'ai appris dans l'Apocalypse [1], que ce cantique d'*Alleluia* est le cantique des bienheureux, et par conséquent le nôtre : car la vie que nous menons doit être le commencement de la vie du ciel. Saint Paul [*], toujours admirable à expliquer le renouvellement de l'homme intérieur, nous dit que « Dieu nous a engendrés par la vérité, afin « que nous fussions les prémices de ses créatures, » *ut simus initium aliquod creaturæ ejus* [2]. L'accomplissement de la création, j'entends de la création nouvelle qui a été faite en Jésus-Christ, c'est la vie des bienheureux : c'est nous qui en sommes le commencement; nous devons donc commencer ce qui s'accomplira dans la vie future : nous devons chanter du fond de nos cœurs ce mystérieux *Alleluia*, que le ciel entendra résonner aux siècles des siècles.

En effet, dit saint Augustin, « chacun chante « ce qu'il aime : les bienheureux chantent les « louanges de Dieu; ils l'aiment parce qu'ils le « voient, et ils le louent parce qu'ils l'aiment [3] : » leur chant vient de la plénitude de leur joie; et la plénitude de leur joie, de l'entière consommation de leur amour. Mais, quoique notre amour soit bien éloigné de la perfection, c'est assez qu'il soit un commencement, pour commencer aussi les louanges. « L'amour affamé chante maintenant, et alors ce sera l'amour rassasié qui chantera : » *Modo cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens* [4]. Il y a l'amour qui jouit, il y a aussi l'amour qui désire; et l'un et l'autre a son chant, parce que l'un et l'autre a sa joie. La joie des bienheureux, c'est leur jouissance : l'espérance est la joie de ceux qui voyagent; mais il faut chanter le nouveau cantique parmi nos désirs, pour le chanter dans la plénitude : « Celui- « là ne se réjouira jamais comme citoyen dans la « plénitude de la joie, qui ne gémira comme voya- « geur dans la ferveur de ses désirs [5]. » [Notre cantique est un] cantique de joie avec un mélange de gémissements; ce sont de ces airs mélancoliques, qui ne laissent pas de toucher beaucoup. « Nous sommes nous-mêmes sa louange « dans l'assemblée des saints; » *Laus ejus in ecclesia sanctorum;* « le chantre est lui-même le « sujet de ses louanges : vous êtes sa louange, si vous vivez bien : » *Laus cantandi, est ipse cantator.... Laus ipsius estis, si bene vivatis* [1].

Mais achevons de vous expliquer la consécration de ce temple. Ce n'est pas assez, chrétiens, que les puissances de l'âme soient sanctifiées : Notre-Seigneur a changé l'usage de son corps; le premier tenait du péché : il faut que le corps avec tous ses membres soit aussi saintement consacré par un meilleur usage. « Je parle humainement, « dit saint Paul [2], à cause de la faiblesse de votre « chair ; comme vous avez fait servir les mem- « bres de votre corps à l'impureté et à l'injustice, « pour commettre l'iniquité; de même faites-les « servir maintenant à la justice pour votre sanc- « tification. » « Il faut détruire en nous les cupi- « dités, comme autant d'idoles : » *Ista in nobis tamquam idola frangenda sunt :* et après avoir détruit ces idoles, « convertir en de meilleurs usa- « ges les membres de notre corps : en sorte que « ce qui a servi à l'impureté des passions, serve à « la grâce de la charité : » *In usus autem meliores vertenda sunt ipsa corporis nostri membra; ut quæ serviebant immunditiæ cupiditatis, serviant gratiæ charitatis* [3].

Deux sortes de ministres dans le temple : les ministres principaux, qui offrent le sacrifice; les ministres inférieurs, qui préparent les victimes, et qui font les fonctions moins importantes. Nos corps sont appelés de cette sorte à la société de ce saint et divin sacerdoce qui est donné à tous les fidèles en Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour offrir des victimes spirituelles et agréables à Dieu par son Fils.

Mais établissons ce nouvel usage par une raison plus solide : c'est que l'amour de Dieu dominant sur l'âme, qui est la partie principale; par le moyen du prince, il se met en possession du sujet : comme on voit dans les mariages, la femme épousant son mari lui transporte aussi ses droits et son domaine; ainsi l'âme s'unissant à l'Esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, elle lui cède aussi son bien, comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. « La chair la suit, dit Tertullien, comme une par- « tie de sa dot; et au lieu qu'elle était seulement « servante de l'âme, elle devient aussi servante « de Dieu : » *Sequitur animam nubentem Spiritui caro, ut dotale mancipium; et jam non animæ famula, sed Spiritus* [4] : et c'est par là que se fait le renouvellement de notre corps. Ainsi il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains : par la nature, il était à l'âme;

[1] *Apoc.* XIX, 6.
[*] Bossuet attribue ici à saint Paul un texte de saint Jacques. (*Edit. de Déforis.*)
[2] *Jacob.* I, 18.
[3] *In Ps.* CXLVII, n° 3, t. IV, col. 1653.
[4] *S. Aug. Serm.* CCLV, n° 5, t. V, col. 1052.
[5] *S. Aug. in Ps.* CXLVIII, n° 1, t. IV, col. 1675.

[1] *Idem. Serm.* XXXIV, n° 6, t. V, col. 172.
[2] *Rom.* VI, 19.
[3] *S. Aug. Serm* CLXIII, n° 2, t. V, col. 786.
[4] *De. Anim.* n° 41.

par la corruption, il était au péché; par la religion, il est à Dieu.

Viens donc, ô chair bienheureuse, accomplir maintenant ton ministère; viens servir au règne de la charité. *Humanum dico, propter infirmitatem carnis* [1] : « Je parle humainement, à cause « de l'infirmité de la chair. » Voici une condition bien équitable : comme vous vous êtes fait violence [pour obéir aux désirs déréglés du péché, faites-vous aussi violence pour les mortifier, et « consacrez à Dieu les membres de votre corps « pour lui servir d'armes de justice [2]. »] Ne dites pas qu'il est impossible : on ne demande que ce que vous faites; encore la condition est-elle, sans comparaison, moins rigoureuse. Dieu exige, je l'ose dire, encore moins de vous pour les aumônes, que vous n'avez prodigué à la profusion de votre luxe : Dieu exige moins de travail pour votre salut, que vous n'en avez donné à votre ambition; il exige moins de temps pour son service, j'ai honte de le dire, que vous n'en avez donné même à votre jeu. Voyez combien est doux son empire, s'il use de moins de rigueur que le jeu même, qui est inventé pour vous relâcher.

Que nous sommes heureux, messieurs, que notre temple soit consacré à un si bon Maître! Mettons donc un gardien fidèle à ce temple, de peur que nos ennemis ne l'usurpent : [soyons pénétrés de] la crainte, que saint Cyprien appelle si à propos « la gardienne de l'innocence : » *Sit tantum timor innocentiæ custos* [3] : la crainte des occasions; les précautions salutaires de la pénitence. Elle a deux visages; le passé et l'avenir : ne partagez pas son office; ne séparez pas ses fonctions par une distraction violente. Je ne suis pas établie pour flatter vos crimes; mais pour vous apprendre à ne plus pécher : *Vade, jam amplius noli peccare* [4] : ou prenez-moi toute, ou laissez-moi toute.

Ayez donc toujours en l'esprit cette crainte religieuse; respectez ce temple sacré, si bien renouvelé en Notre-Seigneur : en l'état où il a mis notre corps, nous ne saurions plus le violer sans sacrilége; et vous savez que le Saint-Esprit a dit par saint Paul : « Si quelqu'un viole le temple de « Dieu, Dieu le perdra sans miséricorde [5]. » Que si nous apprenons par la foi que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, « possédons en hon- « neur ce vaisseau fragile; et non pas dans les « passions d'intempérance : comme les Gentils, « qui n'ont pas de Dieu : » car, comme dit l'apôtre saint Paul [1], « Dieu ne nous appelle pas à l'im- « pureté, mais à la sanctification par Jésus-Christ « Notre-Seigneur. »

O sainte pudicité! venez donc aussi consacrer ce temple, pour en empêcher la profanation. Un beau mot de Tertullien, qui ne doit pas être oublié dans cette Église des Vierges sacrées : *Illato in nos et consecrato Spiritu sancto, ejus templi æditua et antistita pudicitia est* [2] : « Le Saint- « Esprit étant descendu en nous, pour y demeu- « rer comme dans son temple, la prêtresse et la « gardienne, c'est la chasteté; « c'est à elle de le tenir net, c'est à elle de l'orner dedans et dehors; dedans par la tempérance, et dehors par la modestie : c'est à elle de parer l'autel sur lequel doit fumer cet encens céleste; je veux dire des saintes prières, qui doivent sans cesse monter devant Dieu comme un parfum agréable.

Car pouvons-nous oublier l'exercice de la prière, nous qui sommes toujours dans un temple, nous qui portons toujours notre temple; ou plutôt, pour dire quelque chose de plus énergique et aussi de plus véritable, nous qui sommes nous-mêmes un temple portatif? N'allez pas chercher bien loin le lieu d'oraison : « voulez-vous « prier dans un temple, recueillez-vous en vous- « mêmes, priez en vous-mêmes : » *In templo vis orare, in te ora* [3]. Loin du repos de ce temple les soins turbulents du siècle, et ses pensées tumultueuses : que le silence, que le respect, que la paix, que la religion y établissent leur domicile. O trop heureuses créatures si nous savions comprendre notre bonheur d'être la maison de Dieu, et la demeure de sa majesté! Oui, Dieu repose en nous bien plus qu'il n'a jamais fait dans le temple de Salomon.

Immolons donc à Dieu dans ce temple toutes les affections de nos cœurs : que les idoles ne paraissent plus devant le Dieu vivant et véritable; que la mémoire en soit abolie : ou bien, si nous en conservons le souvenir, que ce soit à la manière que David et ses braves capitaines réservaient les dépouilles de leurs ennemis, pour servir comme d'un trophée éternel de la victoire que Dieu leur avait donnée, « qu'ils avaient consa- « crées pour la construction du temple du Sei- « gneur, et pour faire tous les vaisseaux et les « autres choses qui y servaient : « *Quæ sanctificavit David rex et duces exercitus, de bellis et manubiis præliorum, ad instaurationem et supellectilem templi Domini appendere ad arcam* [4]. Attacher à notre mémoire une écriture

[1] *Rom.* VI, 19.
[2] *Ibid.* 13.
[3] *Ad. Donat. Epist.* 1, p. 2.
[4] *Joan.* VIII, 11.
[5] I. *Cor.* III, 17.

[1] I. *Thess.* IV, 4, 5, 7.
[2] *De Cult. fem.* lib. II, n° I.
[3] *S. Aug. in Joan. Tract.* XV, n° 25, t. III, part. II, col. 416.
[4] I. *Paral.* XXVI, 26, 27.

éternelle de la victoire de Jésus-Christ sur nos passions; des arcs brisés, des épées rompues, des passions arrachées, tout l'attirail de la vanité brisé pour toujours : [et en faire un] trophée au Dieu vivant.

Mais après avoir ainsi consacré ce temple, il nous reste encore un dernier devoir, qui est de nous appliquer à son entretien, et même à son accroissement : *Crescit in templum sanctum in Domino.*

TROISIÈME POINT.

La nouveauté chrétienne n'est pas l'ouvrage d'un jour, mais le travail de toute la vie; et il y a cette différence entre la vie que nous commençons dans le saint baptême, et celle qui nous est donnée par notre première naissance, que celle-ci va toujours en dépérissant, et celle-là au contraire va toujours en se renouvelant, et, pour parler de la sorte, se rajeunissant jusqu'à la mort : tellement que, par une espèce de prodige, le nombre de ses années ne fait que renouveler sa jeunesse, jusqu'à ce qu'elle l'ait conduite à la dernière perfection, qui est l'état de l'enfance chrétienne par la sainte simplicité et par l'entière innocence. L'apôtre ne cesse de nous prêcher « à « nous renouveler : » *Renovamini* [1]. Il faut se renouveler tous les jours, parce qu'il y a toujours des vices à vaincre.

Mais il y a ici quelque raison plus profonde. Sera-t-il permis à des hommes de rechercher aujourd'hui la cause pour laquelle il a plu à Dieu de laisser ses plus fidèles serviteurs dans cette misérable nécessité de combattre toujours quelque vice? C'est le mystère du christianisme. Saint Paul s'en est plaint autrefois, et il lui a été répondu : que tel était le conseil de Dieu, qu'en ce lieu de tentation « la force fût perfectionnée dans l'infir- « mité : » *Virtus in infirmitate perficitur* [2].

Mais approfondissons plus avant encore, et demandons à Dieu humblement quel est ce dessein, quel est ce mystère : pourquoi a-t-il ordonné que la force se perfectionne dans l'infirmité? Saint Augustin nous en dira la raison admirable, et nous expliquera le conseil de Dieu : « C'est que c'est ici un lieu de présomption, et « que cet exercice nous est nécessaire pour nous « entretenir dans l'humilité; » c'est que parmi les tentations qui nous environnent la plus dangereuse et la plus pressante, c'est celle qui nous porte à la présomption : c'est pourquoi Dieu, en nous donnant de la force, nous a aussi laissé de la faiblesse. Si nous n'avions que de la faiblesse, nous serions toujours abattus; si nous n'avions que de la force, nous deviendrions bientôt superbes. Dieu a trouvé ce tempérament : de peur que nous ne succombions sous l'infirmité, il nous a donné de la force; mais « de peur qu'elle ne nous enfle en « ce lieu de tentation et d'orgueil, il veut qu'elle « se perfectionne dans l'infirmité : » *Virtus qua hic, ubi superbiri potest, non superbiatur, in infirmitate perficitur* [1]. C'est pour cela, chrétiens, qu'il y a toujours dans notre temple quelque muraille qui s'entr'ouvre, quelque partie qui menace ruine, si on ne l'appuie; il y a toujours quelque partie faible, et qui demande continuellement la main de l'ouvrier : il faut visiter souvent, sinon vous serez accablés par une ruine imprévue.

Nous pouvons observer, à ce propos, une conduite particulière de Dieu sur notre nature : lorsqu'elle a été précipitée par cette grande et terrible chute; quoiqu'elle ait été presque toute ruinée de fond en comble, il a plu à Dieu néanmoins que l'on vît, même parmi ses ruines, quelques marques de la grandeur de sa première institution : comme dans ces grands édifices que l'effort d'une main ennemie ou le poids des années ont porté par terre; quoique tout y soit désolé, les ruines et les masures respirent quelque chose de grand, et au milieu des débris vous remarquez un je ne sais quoi qui conserve la beauté du plan, la hardiesse et l'ordre admirable de l'architecture. Ainsi « le vice de notre nature « n'avait pas tellement obscurci en nous l'image « de Dieu, qu'il en ait effacé jusqu'aux moindres « traits : » *Non usque adeo in anima humana imago Dei terrenorum affectuum labe detrita est, ut nulla in ea velut lineamenta extrema remanserint* [2]. Mais comme dans les ruines de cet édifice il a paru quelques restes de sa première grandeur et de sa première beauté, je ne sais quoi de noble et de grand; aussi, quand il a été rétabli, il a plu à notre architecte qu'il y eût quelques vieilles pierres, reste de sa caducité ancienne, qui demandassent toujours la main de l'ouvrier.

Le premier a été fait afin que nous connussions de quelle beauté nous étions déchus, et l'autre aussi pour nous faire entendre de quelle ruine nous avons été relevés. Le premier semblait donner à notre nature quelque lueur d'espérance, et laisser en nous les traces sur lesquelles il avait dessein de nous rebâtir; mais le second assurément est laissé afin de réprimer la présomption.

Connaissons donc, âmes saintes, combien l'orgueil est à craindre, et combien nous est nécessaire cet antidote souverain de notre faiblesse. Saint Paul nous en est un grand exemple; écou-

[1] *Eph.* IV, 23.
[2] II. *Cor.* XII, 9.

[1] *S. Aug.* lib. IV, *cont. Julian.* cap. II, n° 11, t. X, col. 596.
[2] *Ibid.* lib. *de Spir. et Lit.* n° 48, t. X, col. 111.

tez comme il parle : « De peur que la grandeur « de mes révélations ne m'enfle et ne me rende « superbe[1].... » Écoutez et tremblez : « voyez quel « est celui qui parle en ces termes : c'est celui, « dit saint Augustin[2], qui nous a laissé de si beaux « préceptes, des sentences si mémorables pour « abaisser l'orgueil le plus téméraire, pour l'ar- « racher jusqu'à la racine. » Mais tout cela, chrétiens, était la nourriture dont il s'entretenait; c'est pourquoi saint Paul reconnait qu'il a été nécessaire, pour réprimer en lui la tentation de l'orgueil, « qu'il fût tourmenté cruellement par « un ange de Satan, et longtemps inquiété par « les infirmités de la nature : « *Datus est mihi stimulus carnis meæ angelus Satanæ, qui me colaphizet*[3]. « Tant ce poison est dangereux, « dont on ne peut empêcher l'effet que par un « autre poison[4]; » tant cette maladie est à craindre, qui ne peut être guérie que par un remède si violent.

S'il est ainsi, soumettons-nous, mes sœurs, à cette méthode salutaire; ne nous lassons pas de combattre, contre nos vices; entretenons notre édifice; soutenons soigneusement notre temple toujours caduc, et ne croyons pas que Dieu nous délaisse dans les tentations violentes : car, sur la foi du Médecin qui nous traite, nous devons croire que ce remède nous est nécessaire. « Mon « âme, dit David, est troublée; et vous, Seigneur, « jusqu'à quand, jusqu'à quand me laisserez-vous « dans ce trouble? » *et anima mea turbata est valde; sed tu, Domine, usquequo*[5]? Et le Seigneur lui répond : « Jusqu'à ce que vous connais- « siez par expérience que c'est moi qui suis capable « de vous secourir : car si je vous secourais sans « remise aucune, vous ne sentiriez pas le combat; « si vous ne sentiez pas le combat, vous présume- « riez de vos forces; et cet orgueil, qui vous « enflerait, serait un obstacle invincible à votre « victoire[6]. » Écoutez, mes sœurs; vous entendrez facilement que cette leçon de saint Augustin vous regarde. « Mais, quoi! n'avez-vous pas dit, ô « Seigneur! continue admirablement saint Augus- « tin, qu'aussitôt que nous parlerions vous vien- « driez à notre secours : » *Adhuc, te loquente, dicam : Ecce adsum*[7]? Il est vrai; il l'a dit ainsi, et il est fidèle en ses promesses : « car il nous as- « siste en différant, et le délai même est un se- « cours : » *Et cum differt adest, et quod differt adest, et differendo adest*[8]. Il n'abandonne pas son apôtre, lorsqu'il le laisse gémir si longtemps dans une épreuve si rude et si violente, sous la main de Satan qui le tourmente; et « il vaut « mieux pour notre saint qu'il n'accomplisse pas « si précipitamment les désirs de son malade, afin « qu'il assure mieux sa santé : » *ne, præpropera cum impleat voluntatem, perfectam non impleat sanitatem.*

Voilà une instruction admirable; voilà une leçon d'humilité digne de saint Augustin, mais digne du saint apôtre dont il l'a tirée. Humilions-nous profondément dans les tentations; mais aussi que notre force s'y perfectionne. L'humilité chrétienne n'est pas un abattement de courage : au contraire, les difficultés l'encouragent; les impossibilités l'animent et la déterminent : elle nous rend plus fervents et plus appliqués au travail. Dans l'accablement de ce corps de mort, elle ne médite que des pensées d'immortalité : elle a cela d'admirable, que plus elle est faible, plus elle est hardie et entreprenante; et les restes de sa vieillesse ne servent qu'à la presser à se renouveler de jour en jour.

Mes très-chères sœurs en Jésus-Christ, je finirai ce dernier discours avec ces maximes apostoliques; et je vous laisse, en disant adieu, ce présent précieux et inestimable. Continuez, comme vous faites, à vous renouveler tous les jours : plus ce temple mortel semble menacer ruine, tâchez de plus en plus de l'affermir de tous côtés : selon ce qui est écrit : *Suscitaverunt domum Domini in statum pristinum et firmiter eam stare fecerunt*[1] : « Ils rétablirent la maison du « Seigneur dans son premier état, et l'affermi- « rent sur ses fondements. » Ne vous contentez pas d'affermir ce temple en vous enracinant de plus en plus en la charité de Jésus-Christ, qui en est le fondement inébranlable; mais donnez-lui tous les jours de nouveaux accroissements : dilatez tous les jours en vous le règne de Jésus-Christ; qu'il gagne tous les jours de nouvelles places, qu'il pénètre de plus en plus votre cœur, qu'il devienne de plus en plus le maître de vos désirs. Vous avez un grand modèle : il n'y a point de petits défauts à des âmes qui tendent à la perfection. Que le monde s'étonne de votre vie pénitente; je rends grâces à Dieu : mais, pour vous, étonnez-vous tous les jours d'être encore si éloignées de votre modèle, qui est Jésus-Christ. La véritable justice du christianisme, c'est de confesser humblement, en profitant tous les jours, qu'on est toujours bien peu avancé dans la perfection de la justice.

Surtout dans les épreuves que Dieu vous envoie, que jamais votre confiance ne se relâche,

[1] II. *Cor.* XII, 7.
[2] *Serm.* CLXIII, n° 8, t. V, col. 788.
[3] II. *Cor.* XII, 7.
[4] *S. Aug. Serm.* CLXIII, n° 8, t. V, col. 788.
[5] *Ps.* VI, 3.
[6] *S. Aug. Serm.* CLXIII, n° 7, t. V, col. 788.
[7] *Is.* LVIII, 9.
[8] *S. Aug. loco mox citato.*

[1] II. *Paral.* XXIV, 13.

que jamais votre zèle ne se ralentisse. Mes sœurs, vous le savez, votre Époux a des artifices secrets, incroyables, pour se faire aimer : il a des fuites mystérieuses pour nous engager davantage, il a des éloignements qui nous approchent; souvent lorsqu'il se dérobe, il se donne : c'est un maître incomparable en amour; nul n'a jamais su le pratiquer avec une libéralité plus entière, nul ne le sait attirer avec des adresses plus délicates. Croissez donc toujours en son saint amour.

Et nous aussi, mes frères, quoique dans une vie mêlée dans le monde, songeons à nous discerner de sa confusion et des mœurs des mondains : profitons de ces instructions et de ces exemples; élevons toujours en nous le temple de Dieu, et ne nous lassons jamais de croître en Notre-Seigneur. Viendra le temps bienheureux auquel, après qu'il aura habité en nous, nous habiterons en lui; après que nous aurons été son temple, il sera aussi le nôtre : « car le Seigneur Dieu tout-puissant et l'A- « gneau est le temple de la sainte cité : » *Dominus enim Deus omnipotens templum illius est, et Agnus*[1]. Saint Jean n'a point vu de temple en la céleste Jérusalem, parce que Dieu lui-même est son temple; que nous habiterons en lui éternellement, lorsqu'il sera tout à tous, comme dit l'apôtre[2]. « Heureux ceux qui habiteront ce tem- « ple : » *Beati qui habitant in domo tua, Domine*[3]! Quel épanchement de joie! quelle dilatation de notre [cœur]! Être en Dieu! habiter en Dieu!

A la fin du manuscrit de ce sermon, on lit ce qui suit :

Je désire principalement votre entière conversion à celui qui vous fait régner : car encore que tant d'actions que le monde admire vous attirent devant les hommes d'immortelles louanges, Dieu juge par d'autres règles; et il y aura beaucoup à diminuer quand il faudra paraître à son tribunal, et subir aussi la rigueur de son examen. Je souhaite donc, ô grand roi...

C'est le commencement d'un Compliment au roi, que Bossuet a dû lui adresser dans un autre temps, comme le prouve l'écriture de ce morceau, qui diffère de celle du sermon, et dont le caractère et l'encre sont beaucoup plus récents. (*Édit. de Versailles.*)

[1] *Apoc.* XXI, 22.
[2] I. *Cor.* XV, 28.
[3] *Ps.* LXXXIII, 5.

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME SERMON.

Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.

Détruisez ce temple, et je le rétablirai en trois jours. Joan. II, 19.

Paroles du Fils de Dieu, par lesquelles le Sauveur prédit sa glorieuse résurrection.

Ille autem dicebat de templo corporis sui.

Il entendait parler du temple de son corps. Ibid. 21.

Ce n'a pas été sans mystère que la solennité de la pâque sainte, qui devait nous représenter en figure le renouvellement spirituel de l'homme, a été instituée sous la loi, et ensuite sous l'Évangile, dans cette belle saison où le monde se renouvelle, et où le soleil, qui s'était éloigné de nous, semble retourner sur ses pas, et ranime, en se rapprochant, toute la nature. C'est de cet agréable renouvellement de la nature visible, que saint Grégoire de Nazianze[1] prend occasion d'exciter tous les chrétiens à faire en eux-mêmes un printemps mystique et spirituel par le renouvellement de leurs âmes; et c'est à quoi nous invite le divin Sauveur Jésus, Fils de Dieu, ce divin soleil de justice qui revient à nous, et nous paraît aujourd'hui plus glorieux que jamais avec toutes ses lumières. Ce divin soleil de justice s'était retiré bien loin dans ces derniers jours; et sa sainte âme descendue aux enfers était allée réjouir les limbes par sa lumière bénigne, et donner de plus beaux jours à un autre monde. Aujourd'hui, qu'il se rapproche de nous avec de nouveaux rayons de gloire et de majesté, il faut aussi qu'il nous renouvelle par de favorables et douces influences, en nous éclairant de plus près. Il faut nous renouveler avec lui : assez et trop longtemps nous sommes demeurés dans le tombeau, dans les ombres de la mort, dans les ténèbres du péché. Jésus-Christ ressuscite, ressuscitons : Jésus-Christ reprend une vie nouvelle, ne respirons, chrétiens, qu'une sainte nouveauté de vie.

O Marie, qui ne viviez plus depuis que vous aviez vu mourir votre Fils, et que sa miraculeuse résurrection a tirée comme d'un sépulcre en dissipant aujourd'hui cette profonde tristesse où vous étiez, pour ainsi dire, tout ensevelie, obtenez-nous cette grâce de ressusciter avec lui : nous nous jetons à vos pieds; et pour honorer la joie infinie que ressentit votre cœur en voyant ce cher Fils sorti du tombeau, non plus grand, mais plus glorieux qu'il n'était sorti autrefois de vos en-

[1] *Orat.* XLIII, n° 23, t. 1, p. 703.

trailles très-pures, nous vous disons avec l'Église: *Regina cœli, etc.*

QUATRIÈME SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUES.

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Caractères de la loi nouvelle. Effets du désir de l'immortalité. De quelle importance il est dans la vie chrétienne de tendre sans cesse à la perfection. Comment Jésus-Christ forme et établit son Église. Promesse d'immortalité qu'il lui fait : accomplissement admirable de cette promesse. Qualités et préparations nécessaires pour entrer dans les dignités ecclésiastiques. Maux causés par les pasteurs indignes : terribles jugements qu'ils s'attirent. Étrange illusion des pécheurs sur le recours fréquent aux sacrements. Stabilité essentielle à la vertu : moyen pour parvenir à une solide conversion.

—

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.
Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus. Rom. VI, 9.

Avoir à prêcher le plus glorieux des mystères de Jésus-Christ et la fête la plus solennelle de son Église, devant le plus grand de tous les rois et la cour la plus auguste de l'univers; reprendre la parole après tant d'années d'un perpétuel silence, et avoir à contenter la délicatesse d'un auditoire qui ne souffre rien que d'exquis; mais qui, permettez-moi de le dire, sans songer, autant qu'il faudrait, à se convertir, souvent ne veut être ému qu'autant qu'il le faut pour éviter la langueur d'un discours sans force, et plus soigneux de son plaisir que de son salut, lorsqu'il s'agit de sa guérison, veut qu'on cherche de nouveaux moyens de flatter son goût raffiné; ce serait une chose à craindre, si celui qui doit annoncer dans l'assemblée des fidèles la gloire de Jésus-Christ ressuscité, et y faire entendre la voix immortelle de ce Dieu sorti du tombeau, avait à craindre autre chose que de ne pas assez soutenir la force et la majesté de sa parole. Mais ici ce qui fait craindre, soutient : cette parole divine, révérée du ciel, de la terre et des enfers, est ferme et toute-puissante par elle-même; et l'on ne peut l'affaiblir, lorsque toujours autant éloigné d'une excessive rigueur qui se détourne a la droite, que d'une extrême condescendance qui se détourne vers la gauche, on propose cette parole dans sa pureté naturelle, telle qu'elle est sortie de la bouche de Jésus-Christ, et de ses apôtres, fidèles et incorruptibles témoins de sa résurrection, et de toutes les obligations qu'elle nous impose. Alors il ne reste plus qu'une crainte vraiment juste, vraiment raisonnable; mais qui est commune à ceux qui écoutent avec celui qui parle : c'est de ne profiter pas de cette parole, qui maintenant nous instruit, et un jour nous doit juger; c'est de n'ouvrir pas le cœur assez promptement à la vertu qui l'accompagne, et de prendre plus garde à l'homme qui parle au dehors, qu'au prédicateur invisible qui sollicite les cœurs de se rendre à lui. Que si vous écoutez au dedans ce céleste prédicateur, qui jamais n'a rien de faible ni de languissant, et dont les vives lumières pénètrent les replis les plus cachés des consciences; que de miracles nouveaux nous verrons paraître! que de morts sortiront du tombeau! que de ressuscités viendront honorer la résurrection de Jésus-Christ! et que leur inébranlable persévérance rendra un beau témoignage à l'immortelle vertu qu'un Dieu ressuscité, pour ne mourir plus, répand dans les cœurs de ses fidèles! Pour commencer un si grand ouvrage, prosternés avec Madeleine et les autres femmes pieuses aux pieds de ce Dieu vainqueur de la mort, demandons-lui tous ensemble ses grâces vivifiantes, par les prières de celle qui les a reçues de plus près et avec le plus d'abondance. *Ave.*

« Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, » comme nous a dit saint Paul; et non-seulement il ne meurt plus, mais encore, à consulter la règle éternelle de la justice divine, il ne devait jamais mourir. « La mort, dit le même apôtre[1], est « entrée dans le monde par le péché; » et encore : « La mort est le châtiment du péché[2]. » Puisque la mort est le châtiment du péché, l'immortalité devait être la compagne inséparable de l'innocence : et si l'homme eût vécu éternellement affranchi des lois de la mort, en conservant la justice; combien plutôt Jésus-Christ, qui était la sainteté même, devait-il être toujours vivant et toujours heureux! Ajoutons à cette raison, qu'en Jésus-Christ la nature humaine unie au Verbe divin, qui est la vie par essence, puisait la vie dans la source; de sorte que la mort n'avait point de lieu où la vie se trouvait dans la plénitude : et si Jésus-Christ avait à mourir, ce ne pouvait pas être pour lui-même, ni pour satisfaire à une loi qui le regardât; mais pour nous et pour expier nos crimes dont il s'était volontairement chargé. Il a satisfait à ce devoir; et compté parmi les méchants, comme disait Isaïe[3], il a expiré sur la croix entre deux voleurs. « Il est mort une « fois au péché, » dit le saint apôtre[4]; c'est-à-dire, il en a porté toute la peine : *Peccato mortuus est semel;* et maintenant « il vit à Dieu, » *vivit*

[1] *Rom.* V, 12.
[2] *Ibid.* VI, 23.
[3] *Is.* LIII, 12.
[4] *Rom.* VI, 10.

Deo. Il commence une vie toute divine; et la glorieuse immortalité lui est assurée. Vivez, Seigneur Jésus, vivez à jamais : la vie, qui ne vous a pas été arrachée par force, mais que vous avez donnée de vous-même pour le salut des pécheurs, vous devait être rendue. Il était juste; et, comme chantent dans l'Apocalypse tous les bienheureux esprits, « l'Agneau qui s'est immolé volontairement pour les pécheurs, est digne de recevoir, « pour la mort qu'il a endurée par obéissance, « la vertu, la force, la divinité[1] : » c'est-à-dire, il est digne de ressusciter; afin qu'une vie divine se répande sur toute sa personne, et qu'il soit éternellement, par sa gloire, l'admiration des hommes et des anges, comme il en est l'invisible soutien par sa puissance.

Voilà en peu de mots le fond du mystère; il fallait poser ce fondement : mais comme les mystères du christianisme, outre le fond qui fait l'objet de notre foi, ont leurs effets salutaires, qu'il faut encore considérer pour notre instruction, revenons au premier principe, et disons encore une fois avec l'apôtre : « Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; » de quelque côté qu'on le considère, tout est vie en lui, et la mort n'y a plus de part. De là vient que la loi évangélique, qu'il envoie annoncer à tout l'univers par ses apôtres après sa glorieuse résurrection, a une éternelle nouveauté. Ce n'est pas comme la loi de Moïse, qui devait vieillir et mourir; la loi de Jésus-Christ est toujours nouvelle : la loi nouvelle, c'est son nom, c'est son propre caractère; et fondée, comme vous verrez, sur l'autorité d'un Dieu ressuscité pour ne mourir plus, elle a une éternelle vigueur. Mais à cette loi toujours vivante et toujours nouvelle il fallait, pour l'annoncer et la pratiquer, une Église d'une immortelle durée. La Synagogue, qui devait mourir, a été fondée par Moïse, qui, à l'entrée de la terre sainte, où elle devait s'établir, meurt pour ne revivre qu'à la fin du monde avec le reste des hommes. Mais Jésus-Christ, au contraire, après avoir enfanté son Église par sa mort, ressuscite pour lui donner sa dernière forme; et cette Église qu'il associe à son immortalité ne meurt plus, non plus que lui. Voilà une double immortalité que personne ne peut ravir à Jésus-Christ; l'immortalité de la loi nouvelle, avec l'immortalité de cette Église répandue par toute la terre. Mais voici une troisième immortalité que Jésus-Christ ne veut recevoir que de nous. Il veut vivre en nous comme dans ses membres et n'y perdre jamais la vie qu'il y a reprise par la pénitence : nous devons comme lui une fois mourir au péché, comme lui ne plus mourir après notre résurrection; regarder le péché comme la mort, n'y retomber jamais, et honorer par une fidèle persévérance le mystère de Jésus-Christ ressuscité. Ah! Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; auteur d'une loi toujours nouvelle, fondateur d'une Église toujours immuable, chef de membres toujours vivants : que de merveilleux effets de la résurrection de Jésus-Christ! Mais que de devoirs pressants pour tous les fidèles; puisque nous devons, écoutez, à cette loi toujours nouvelle, un perpétuel renouvellement de nos mœurs; à cette Église toujours immuable, un inviolable attachement; à ce chef qui nous veut avoir pour ses membres toujours vivants, une horreur du péché si vive, qu'elle nous le fasse éternellement détester plus que la mort! Voilà le fruit du mystère, et les trois points de ce discours. Écoutez, croyez, profitez : je vous romps le pain de vie, nourrissez-vous.

[1] *Apoc.* V, 12.

PREMIER POINT.

Ce fut une doctrine bien nouvelle au monde, lorsque saint Paul écrivit ces mots : « Vivez comme « des morts ressuscités[1]. » Mais il explique plus clairement ce que c'est que de vivre en ressuscités, et à quelle nouveauté de vie nous oblige une si nouvelle manière de s'exprimer, lorsqu'il dit en un autre endroit : « Si vous êtes ressuscités avec « Jésus-Christ, cherchez les choses d'en haut où « Jésus-Christ est assis à la droite de son Père; « goûtez les choses d'en haut et non pas les choses de la terre. » *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram*[2]. Cette doctrine, qui est une suite de la résurrection de Jésus-Christ, nous apprend le vrai caractère de la loi nouvelle. L'ancienne loi ne nous tirait pas de la terre, puisqu'elle nous proposait des récompenses temporelles, et plus propres à soutenir les infirmes qu'à satisfaire les forts : comme elle était appuyée sur des promesses de biens périssables, elle ne posait pas encore un fondement qui pût demeurer. Mais Jésus-Christ ressuscité rompt tout d'un coup tous les liens de la chair et du sang, lorsqu'il nous fait dire par son saint apôtre *quæ sursum sunt quærite*, « cherchez les choses d'en haut; » *Quæ sursum sunt sapite*, « goûtez les choses d'en « haut : » c'est là que Jésus-Christ vous a précédés, et où il doit avoir emporté avec lui tous vos désirs. Ensuite de cette doctrine, le sacrifice très-véritable que nous célébrons tous les jours sur ces saints autels commence par ces paroles :

[1] *Rom.* VI, 13.
[2] *Coloss.* III, 1, 2.

Sursum corda : « Le cœur en hant, le cœur en « haut ; » et quand nous y répondoas : *Habemus ad Dominum :* « Nous élevons nos cœurs à Dieu ; » nous reconnaissons tous ensemble que le véritable culte du nouveau testament, c'est de nous sentir faits pour le eiel et de n'avoir que le eiel ea vue. Mais j'entends vos malheureuses réponses : Je ne suis que terre, et vous voulez que je ne respire que le eiel ; je ne sens que la mort en moi, et vous voulez qoe je ne pense qu'immortalité. Mais les biens que vons poursuivez sont si peu de ehose. Pen de chose, je le coafesse, et encore moins, si vous le voniez ; mais aussi que peut reehercher un rien comme moi, que des biens proportionaés au peu qu'il est ?

Saiates vérités du christianisme, fidèle et irréprochable témoignage que les apôtres ont rendn, au péril de tout, à leur Meitre ressuscité ; mystère d'immortalité que nous eélébrons, attesté par le sang de ceux qui l'ont vu, et confirmé par tant de prodiges, par tant de propbéties, par tant de martyrs, par tant de conversions, par un si sondain ehangement dn monde, et par une si longue suite de siècles, n'avez-vous pu encore élever les hommes aux objets éternels ! et faut-il, au milieu du christianisme, faire de aoovеaux efforts pour montrer aux enfants de Dieu qu'ils ne sont pas si peu de ehose qu'ils se l'imaginent ! Nous demendons nn témoin revenu de l'autre monde, pour nous ea apprendre les merveilles ; Jésus-Christ, qui est né dans la gloire éternelle, et qui y retourne ; « Jésus-Christ, témoin fidèle, « et le premier-aé d'entre les morts, » comme il est écrit dens l'Apocalypse[1] ; Jésus-Christ qui s'y glorifie d'avoir la « eief de l'enfer et de la « mort[2] ; » qui en effet est descendu non-seulement dans le tombeau, mais encore dens les enfers, où il a délivré nos pères, et fait trembler Sataa avec tous ses anges par soa epproche glorieuse : ce Jésus-Christ sort vietorieux de la mort et de l'enfer, pour nous annoncer une autre vie ; et nons ne voulous pas l'en eroire ! Noos voudrions qu'il renouvelât aux yeux de ehaeun de nons tous ses miracles, que tous les jours il ressuscitât pour nous convainere ; et le témoignage qu'il a une fois rendo au genre humaia, encore qu'il le continue, comme vous verrez, d'une manière si miraeuleuse dans son Église catholiqne, ne nous suffit pas.

A Dieu ne plaise, diles-vous ; je suis ehrétien, ne me traitez pas d'impie. Ne me dites rien des libertins ; je les conneis : tous les jours je les entends discourir, et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou, pour parler franchement, nne vanité toute pure ; et pour fond des passions indomptables, qui, de penr d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que, par nne erreur naturelle à l'esprit humein, ils eroient avoir renversé, à force de le désirer. Je les reconnais à ces paroles : vous ne pouviez pas me peindre plus au naturel leur caractère léger et leurs bizarres pensées : j'entends ce que me dit votre bouehe ; mais que me disent vos œuvres ? Vous les détestez, dites-vous ; pourquoi donc les imitez-vous ? pourquoi marchez-vous dans les mêmes voies ? pourquoi vous vois-je aussi éblouis des graadeurs humaiaes, aossi enivrés de la faveur et aussi touchés de soa ombre, aussi délieats sur le point d'honneur, aussi entêtés de folles amours, aussi occupés de votre plaisir, et, ee qui ea est une suite, aussi durs à la misère des autres, aussi jalonx en seeret du progrès de ceux que vous trouvez à propos de caresser en publie, aussi prêts à sacrifier votre conscience à quelque grand intérêt, après l'avoir défendue, peut-être pour la montre et pour l'apparence, dans des intérêts médiocres ? Avouons la vérité ; faibles ehrétiens, ou libertins déclarés, nous marehoas également dans les voies de perditioa, et, tous ensemble nous renonçons par notre coaduite à l'espérance de la vie future.

Venez, venez, chrétiens, que je vous parle : cette vie éternelle, qui entre encore si peu dans votre esprit, la désirez-vous du moins ? est-ce trop demander à des ehrétiens que de vouloir que vous désiriez la vie éternelle ? Mais si vous la désirez, vous l'acquérez par ce désir en le fortifiant ; et sans tourner davantage, sans fatiguer votre esprit par une longue suite de raisonnements, vous avez, daus cet instinct d'immortalité, le témoignage seeret de l'éternité pour laquelle vous êtes nés, la preuve qui vous la démontre, le gage du Saiat-Esprit qui vous en assure, et le moyen infaillible de la recouvrer. Dites seulement avec David, David na homme comme vous ; mais un homme assis sur le trône et environné de plaisirs, mais un roi vietorieux et comblé de gloire, dites seulement avec lui : « Mon « bien, c'est de m'attacher à Dieu : » *Mihi autem adhærere Deo, bonum est*[1]. Un trône est caduc, la grandeur s'envole, la gloire n'est qu'une fumée, la vie n'est qu'un songe ; « mon bien, c'est « d'avoir moa Dieu, c'est de m'y tenir attaché ; » et encoro : « Qu'est-ce que je veux dans le ciel, « et qu'est-ce que je vous demaude sur la terre ?

[1] *Apoc.* I, 5.
[2] *Ibid.* 18.

[1] *Ps.* LXXII, 28.

« vous êtes le Dieu de mon cœur; et mon Dieu, « mon partage éternellement[1]. »

Mais il faut pousser ce désir avec toute la pureté de la nouveauté chrétienne. Je m'explique. les Juifs, qui n'entendaient pas les mystères de Jésus-Christ, ni comme parle l'apôtre, « la vertu « de sa résurrection, et les richesses inestimables « du siècle futur[2], » ne laissaient pas de préférer Dieu aux fausses divinités; mais ils voulaient obtenir de lui des félicités temporelles. Moi, Seigneur, je ne veux que vous : mon Dieu, mon partage éternellement; ni dans le ciel, ni dans la terre, je ne veux que vous. Tout ce qui n'est pas éternel, fût-ce une couronne, n'est digne ni de votre libéralité ni de mon courage; et puisque vous avez voulu que je connusse, faiblement à la vérité, eu égard à votre immense grandeur, mais enfin avec une certitude qui ne me laisse aucun doute, votre éternité tout entière et votre infinie perfection, j'ai droit de ne me contenter pas d'un moindre objet : je ne veux que vous sur la terre, et je ne veux que vous-même dans le ciel; et si vous n'étiez vous-même le don précieux que vous nous y faites, tout ce que vous y donnez d'ailleurs avec tant de profusion ne me serait rien. Que si vous pouvez former ce désir avec un David, avec un saint Paul, avec tant de saints martyrs et tant de saints pénitents, hommes comme vous; si vous pouvez dire, à leur exemple, [illegible] vous veux; il est à vous : car ni la bonté de Dieu ne lui permet jamais de se refuser à un cœur qui le désire, qui l'aime; ni une force majeure ne le peut ravir à qui le possède, ni il n'est lui-même un ami changeant que le temps dégoûte. Quoi! mes frères, que de cette main bienfaisante lui-même il arrache ses propres enfants de ce sein paternel où ils veulent vivre! il n'y a rien qui soit moins de lui; et de toutes les vérités, la plus certaine, la mieux établie, la plus immuable, c'est que Dieu ne peut manquer à qui le désire, et que nul ne peut perdre Dieu que celui qui s'en éloigne le premier par sa propre volonté. Qui ne l'entend pas, c'est un aveugle; qui le nie, qu'il soit anathème.

Que sentez-vous, chrétiens, à ces paroles? Saint Paul n'a-t-il pas eu raison de vous exciter à chercher les choses célestes, puisqu'en les cherchant vous les acquérez? ses paroles ont-elles piqué votre cœur du vrai désir de la vie? ai-je trouvé en les expliquant ce bienheureux fonds que Dieu mit dans votre âme pour la rappeler à lui quand il la fit à son image, que le péché vous avait fait perdre, et que Jésus-Christ ressuscité vient renouveler? Car enfin d'où vous vient cette idée d'immortalité? d'où vous en vient le désir, si ce n'est de Dieu? N'est-ce pas le Père de tous les esprits, qui sollicite le vôtre de s'unir au sien pour y trouver la vraie vie? peut-il ne pas contenter un désir qu'il inspire? et ne veut-il que nous tourmenter par une vue stérile d'immortalité? Ah! je ne m'étonne pas si nous ne sentons rien d'immortel en nous : nous ne désirons même pas l'immortalité; nous cherchons des félicités que le temps emporte et une fortune qu'un souffle renverse. Ainsi, étant nés pour l'éternité, nous nous mettons volontairement sous le joug du temps, qui brise et ravage tout par son invincible rapidité; et la mort que nous cherchons par tous nos désirs, puisque nous ne désirons rien que de mortel, nous domine de toutes parts. *Sursum corda; sursum corda :* « Le cœur en haut, le cœur en haut : » *quæ sursum sunt quærite :* « Cherchez ce qui est « en haut : » c'est là que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père; c'est de là qu'il vous envoie ce désir d'immortalité, et c'est là qu'il vous attend pour le satisfaire. Voilà l'abrégé de la loi nouvelle, voilà cette loi qui ne change plus, parce qu'elle a l'éternité pour objet; et c'est là uniquement que nous devons tendre.

Mais en marchant dans cette voie, apprenons de saint Augustin qu'elle exclut trois sortes de per- « s'égarent [illegible] premièrement, ceux qui trouvent trop unie et trop contraignante [illegible] tent dans les voies d'iniquité, où une riante diversité égaye les passions et les sens. « Elle ex- « clut, en second lieu, ceux qui retournent en « arrière, et qui, sans sortir de la voie, aban- « donnent les pratiques de piété qu'ils avaient « embrassées : elle exclut, enfin, ceux qui s'ar- « rêtent, et qui, croyant avoir assez fait, ne son- « gent pas à s'avancer dans la vertu[1]. » Ceux qui sortent de la voie des commandements après y être rentrés par la pénitence, et qui retombent dans leurs premiers crimes; hélas! c'est le plus grand nombre : c'est à eux que je dois parler à la fin de ce discours; et plût à Dieu que je leur parle avec cette voix de tonnerre que Dieu donne aux prédicateurs quand il veut briser les rochers et fendre les cœurs de pierre!

Mais je ne vous oublierai pas, ô petit nombre choisi de Dieu; vous mes frères, qui, fidèles à la pénitence, craignez de rentrer dans les voies de perdition, où vous avez autrefois marché avec une si aveugle confiance. Vous avez encore deux choses à craindre; apprenez-les de Jésus-Christ même : l'une, de retourner en arrière; et l'autre,

[1] *Ps.* LXXII, 25, 26.
[2] *Philipp.* III, 18. *Hebr.* VI, 3.

[1] *Serm. de Cantic. novo.* n° 4, t. VI, col. 592.

de vous arrêter un seul moment. Vous faites un pas en arrière, lorsque, sans retourner au péché mortel, vous vous relâchez de l'attention que vous aviez sur vous-mêmes; que vous prodiguez le temps que vous ménagiez; que vous ôtes à la piété ses meilleures heures : et vous, lorsque tentée de relever par quelque parure cette modestie qui commence à vous paraître trop nue, vous vous dégoûtez de cette sainte simplicité que vous regardiez auparavant comme la vraie marque de la pudeur; sans jamais vouloir songer à cette parole de Jésus-Christ, qui foudroie votre négligence : « Celui qui met la main à la charrue, » qui commence à cultiver son âme comme une terre fertile, « et qui retourne en arrière, » qui se relâche des saintes pratiques qu'il avait choisies; que prononce le fils de Dieu? quoi, peut-être qu'il n'atteindra pas à la perfection : Non, messieurs; sa sentence est bien plus terrible : « Il « n'est pas propre, dit-il, au royaume de Dieu [1]; » et il n'a que faire d'y prétendre : c'est Jésus-Christ qui le dit; croyez donc à sa parole, et tremblez.

Et comment se sauveront ceux qui reculent en arrière, puisque ceux qui n'avancent pas dans la vertu sont dans un péril manifeste? Vous vous trompez, mon frère, si dans la vie chrétienne, vous croyez pouvoir demeurer dans un même point; il faut, dans cette route, monter ou descendre. Saint P[illegible]velez-vous [2]. » [illegible] renouvelés par la pénitence, renouvelez-vous encore; et Origène a raison de dire sur cette parole de saint Paul : « Ne croyez « pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois; il « faut renouveler la nouveauté même [3] : » car, au point où vous croyez avoir assez fait, l'orgueil, qui vous surprendra, vous fera tout perdre, et vos forces seront dissipées par le repos qui relâchera votre attention. Ne proférez donc jamais cette parole indigne d'une bouche chrétienne : Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires, trop heureux d'éviter la damnation éternelle. Non, non, vous vous abusez : qui ne tend point à la perfection, tombe bientôt dans le vice; qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné par la pente même et son propre poids le précipite : c'est pourquoi toute l'Écriture nous défend de nous arrêter un seul moment. Si selon l'apôtre saint Paul [4], la vie vertueuse est une course; il faut, comme cet apôtre, s'avancer toujours, oublier ce qu'on a fait, courir sans relâche, et n'imaginer de repos qu'à la fin de la carrière, où le prix de la course nous attend [1]. « Si la vie vertueuse est une milice, » comme dit le saint homme Job [2]; ou, comme parle saint Paul, « une lutte continuelle [3] » contre un ennemi également attentif et fort : se ralentir tant soit peu, après même l'avoir atterré, c'est lui faire reprendre ses forces; et une victoire mal poursuivie ne devient pas moins funeste, par l'événement, qu'une bataille perdue.

Dans la guerre qu'avait David contre la maison de Saül, écoutez ce que remarque le texte sacré. « David croissait tous les jours, et s'éle« vait de plus en plus au-dessus de lui-même; « au contraire la maison de Saül allait toujours « décroissant, » et ses forces se diminuaient : *David proficiscens et semper seipso robustior, domus autem Saul decrescens quotidie* [4]. Quel fut donc l'événement de cette guerre? Événement heureux à David, dont le trône fut affermi pour jamais; mais événement funeste au malheureux Isboseth et à la maison de Saül, qui se vit bientôt sans ressource. Isboseth, qui se négligea, et jamais ne s'aperçut qu'il diminuait, parce qu'il diminuait peu à peu, à la fin demeure sans force. Ses soldats l'abandonnent; Abner, qui soutenait le parti et par ses conseils et par sa valeur, se donne à son ennemi; le malheureux prince est assassi[illegible] tout entreprendre : et pour avoir négligé d'imiter David, qui croissait toujours; à force de déchoir, il se trouva, sans y penser, au fond de l'abîme. Chrétien, qui ne veux pas t'élever sans cesse dans le chemin de la vertu, voilà ta figure : tout ce que tu avais de bons désirs te quittera l'un après l'autre, et ta perte est infaillible.

Éveillez-vous donc, chrétiens, comme l'ange disait au prophète; éveillez-vous, et marchez; « car vous avez encore à faire un grand voyage : » *Grandis enim tibi restat via* [5]. Cette voie, dit saint Augustin, veut « des hommes qui marchent « toujours : » *Ambulantes quærit* [6]. La crainte de l'enfer et de ses peines éternelles vous a ébranlés; c'est un bon commencement : mais il est temps d'ouvrir votre cœur aux chastes douceurs de l'amour de Dieu, sans lequel il n'y a point de christianisme. Vous avez pu renoncer au crime, et aux plaisirs qui vous menaçaient d'irrémédiables douleurs, et peut-être même dès cette vie : la plaie n'est pas bien fermée; et ce cœur ensanglanté

[1] *Luc.* IX, 62.
[2] *Ephes.* IV, 23.
[3] *In Epist. ad Rom.* lib. V, n° 8, t. IV, p. 562.
[4] I *Cor.* IX, 24.

[1] *Philipp.* III, 13.
[2] *Job.* VII, 1.
[3] *Ephes.* VI, 12.
[4] II. *Reg.* III, 1.
[5] III. *Reg.* XIX, 7.
[6] *Serm. de Cantic. novo, ubi supra.*

soupire encore en secret après ses joies corrompues. Épurez vos intentions; fortifiez votre volonté par des réflexions sérieuses et par des prières ferventes, car la prière assidue et persévérante est le seul soutien de notre impuissance. Vous avez commencé à goûter Dieu; car aussi comment peut-on être chrétien si on n'aime, et si on ne goûte ce bien infini? Apprenez peu à peu à le goûter seul; et modérez ce goût du plaisir sensible, qui ne laisse pas d'être dangereux lors même qu'il semble innocent : autrement vous éprouverez, par une chute imprévue, la vérité de cette sentence : « Qui se néglige, tombe peu à « peu[1]. » Et quoique vous nous vantiez l'innocence de vos désirs, encore trop sensuels, je ne laisse pas de trembler pour vous; parce qu'enfin, quoique vous disiez, du plaisir au plaisir il n'y a pas loin, et du sensible au sensible la chute n'est que trop aisée. Il faut donc travailler sans cesse à cet édifice caduc, où toujours quelque chose se dément : il faut toujours s'élever, si on ne veut pas retomber trop vite. A quelque point que nous soyons, saint Paul nous excite à monter plus haut[2] : après que nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, il faut encore avec lui monter jusqu'au plus haut des cieux, et jusqu'à la droite du Père céleste. Car si cette ambition que le monde veut appeler noble inspire à un grand courage une ardeur infatigable, qui fait qu'étant arrivé pa[illegible] vaux et mille périls aux premiers honneurs il oublie tout ce qu'il a fait pour augmenter une gloire qui n'est après tout qu'un bruit agréable autour de nous, et un mélange de voix confuses; que ne doit-on pas entreprendre pour la véritable gloire que Dieu réserve à ses enfants! quelle activité et quelle vigueur ne demande-t-elle pas! ne faut-il pas être toujours agissant, à l'exemple de Jésus-Christ? « Mon Père, dit-il[3], opère toujours; « et moi, j'opère avec lui. » Mais voyons-le opérer dans sa sainte Église : ce nous sera un nouveau motif de nous soumettre à l'opération de la grâce qui nous renouvelle.

DEUXIÈME POINT.

Nous avons vu que le Fils de Dieu, en ressuscitant, avait dessein de nous attirer à cette « cité permanente, » comme l'appelle saint Paul[4], où il va prendre sa place, et où nous devons jouir avec lui d'une paix inaltérable : mais comme, au milieu de l'agitation où nous sommes, nous avons peine à comprendre qu'il y ait pour nous quelque chose d'immuable, écoutez ce qu'il médite. O homme, tu ne veux pas croire ou tu ne peux pas t'imaginer que je t'aie bâti dans le ciel une cité permanente où tu seras éternellement heureux; et je m'en vais entreprendre un ouvrage sur la terre, qui te donnera une idée de ce que je puis, et de ce que je te prépare : cet ouvrage, c'est son Église catholique. *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram*[1] : « O homme, viens voir les merveilles « de la main de Dieu; et dans les prodiges qu'il « fait sur la terre, » juge des ouvrages immortels qu'il entreprend pour le ciel.

Approchons-nous donc de plus près, et regardons travailler le grand architecte. Il a travaillé à son Église durant sa vie, à sa mort, à sa glorieuse résurrection; mais toujours sur le même plan : et s'il nous faut assigner à chacun de ces états son ouvrage propre; il a commencé à former son Église par sa doctrine durant sa vie, il lui a donné la vie par sa mort, et par sa résurrection il lui a donné avec sa dernière forme le caractère d'immortalité. Mais plus nous entrerons dans le détail, plus la grandeur du dessein et la merveille de l'exécution nous paraîtra surprenante. L'Esprit invincible et tout-puissant qu'il a promis à ses apôtres étant mortel, il l'envoie ressuscité et monté aux cieux; afin, pour ainsi parler, qu'il coule toujours d'une vive source. Mais appli-

Durant les jou[illegible] de son Église. ses apôtres : il a dit à Pierre, que [illegible] « pierre il bâtirait son Église, contre laquelle « l'enfer serait toujours faible[2]. » Vous voyez les matériaux déjà préparés : les apôtres sont appelés, et Pierre est mis à leur tête. Jésus-Christ ne sera pas plutôt ressuscité, que nous le verrons commencer à élever l'édifice; mais toujours sur les mêmes fondements : car écoutez ce que dit l'ange aux pieuses femmes : « Allez dire « à ses disciples et à Pierre[3]... » Dieu commence à réveiller la foi des apôtres; et il réveille principalement Pierre, qui était le premier de tous; Pierre qui, pour cette même raison, devait être le plus fort, et qui d'abord le plus infidèle, puisqu'il avait su renier son maître, devait ensuite confirmer ses frères : « afin, comme dit l'apôtre[4], « que la force fût perfectionnée dans l'infir- « mité, et que la main de Jésus-Christ parût par- « tout. »

Tout s'avance dans le même ordre. Pierre et Jean courent au tombeau[5] : Jean arrive le pre-

[1] *Eccl.* XIX, 1.
[2] *Coloss.* III, 1, 2.
[3] *Joan.* V, 17.
[4] *Hebr.* XIII, 14.

[1] *Ps.* XLV, 8.
[2] *Matth.* XVI, 18.
[3] *Marc.* XVI, 7.
[4] *II. Cor.* XII, 9.
[5] *Joan.* XX, 3 et seqq.

mier; mais le respect le retient, et il n'ose entrer devant Pierre dans les profondeurs : c'est Pierre qui voit le premier les linges de la sépulture posés à un coin du tombeau sacré, et les premières dépouilles de la mort vaincue. Voyez comme l'Église se forme, avec toute sa bienheureuse subordination, au sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; et voyez en même temps comme les apôtres sortent peu à peu de leur erreur; Dieu les en tirant pas à pas afin qu'une profonde réflexion sur tous leurs torts leur fasse entendre que Jésus-Christ seul avait pu ressusciter leur foi éteinte. Mais il faut avancer l'ouvrage, et il est temps que Jésus-Christ paraisse aux apôtres : tout se fera sur le même plan sur lequel on a commencé. Saint Paul, fidèle témoin, nous apprend que « Jésus-Christ apparut à Pierre, et « après aux onze[1]. » Saints apôtres, le temps est venu que Jésus-Christ vous veut rendre les dignes témoins de sa résurrection; et afin que tout le corps soit inébranlable, il commence par affermir celui qu'il a mis à la tête : c'est aussi lui qui doit porter la parole au nom de vous tous. Pierre, qui a dit le premier : « Vous êtes Christ, « Fils de Dieu vivant[2], » a aussi prêché le premier : Vous êtes le Christ ressuscité, et le premier-né d'entre les morts; et l'Église va être fondée autant sur la foi de la résurrection de Jésus-Christ, que sur celle de sa génération éternelle.

Mais que fait-il [illegible] Église, environné [illegible] qui ne se lassaient point de le regarder, il dit à Simon Pierre : « Simon, fils de « Jonas, m'aimez-vous, m'aimez-vous, encore « une fois; m'aimez-vous plus que ceux-ci? » vous qui êtes le premier en dignité, êtes-vous le premier en amour? « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis[3]; » paissez les petits, paissez les mères; enfin, avec le troupeau, paissez aussi les pasteurs, qui, à votre égard, seront des brebis; et aimez plus que tous les autres, puisque mon choix vous élève au-dessus d'eux tous. Ainsi s'achève l'Église; le corps des apôtres reçoit sa dernière forme, en recevant de la main de Jésus-Christ ressuscité un chef qui le représente sur la terre : l'Église est distinguée éternellement de toutes les sociétés schismatiques, qui, faute de reconnaître un chef établi de Dieu de cette sorte, ne sont que confusion; et le mystère de l'unité, par lequel l'Église est inébranlable, se consomme.

Il reste pourtant encore un dernier ouvrage : il faut que cette Église, ainsi formée avec ses divers ministères, reçoive la promesse d'immortalité de cette bouche immortelle d'où le genre humain en suspens entendra un jour sa dernière et irrévocable sentence. Jésus-Christ assemble donc ses saints apôtres; et prêt à monter aux cieux, écoutez comme il leur parle : « Toute puissance, « dit-il, m'est donnée dans le ciel et dans la terre; « il est temps de partir : allez, marchez à la conquête du monde : prêchez l'Évangile à toute « créature; enseignez toutes les nations, et les « baptisez au nom du Père, et du Fils, et du « Saint-Esprit[1]. » Et quel en sera l'effet? Effet admirable, effet éternel et digne de Jésus-Christ ressuscité : « Je suis, dit-il, avec vous jusqu'à « la consommation des siècles[2]. » Digne parole de l'Époux céleste, qui engage sa foi pour jamais à sa sainte Église. Ne craignez point mes apôtres, ni vous qui succéderez à un si saint ministère; moi ressuscité, moi immortel, je serai toujours avec vous : vainqueur de l'enfer et de la mort, je vous ferai triompher de l'un et de l'autre; et l'Église que je formerai par votre sacré ministère, comme moi, sera immortelle : ma parole, qui soutient le monde qu'elle a tiré du néant, soutiendra aussi mon Église : *Ecce ego vobiscum sum*. Si depuis ce temps, chrétiens, l'Église a cessé un seul moment; si elle a un seul moment ressenti la mort dont Jésus-Christ l'a tirée, et que cette Église de Jésus-Christ unie à Pierre n'ait [illegible] et l'autorité une fermeté invincible, doutez des promesses de la vie future. Mais vous voyez au contraire que cette Église née dans les opprobres et parmi les contradictions, chargée de la haine publique, persécutée avec une fureur inouie, premièrement en Jésus-Christ qui était son chef, et ensuite dans tous ses membres; environnée d'ennemis, pleine de faux frères, et un néant, comme dit saint Paul, dans ses commencements; attaquée encore plus vivement par le dehors, et plus dangereusement divisée au dedans par les hérésies dans son progrès; dans la suite presque abandonnée, par le déplorable relâchement de sa discipline; avec sa doctrine rebutante, dure à pratiquer, dure à entendre, impénétrable à l'esprit, contraire aux sens, ennemie du monde dont elle combat toutes les maximes, demeure ferme et inébranlable.

Et pour venir au particulier de l'institution de Jésus-Christ; car il est beau de considérer dans des promesses circonstanciées un accomplissement précis : vous voyez que la doctrine de l'Évangile subsiste toujours dans les successeurs des apôtres; que Pierre, toujours à leur tête, n'a cessé d'enseigner les peuples, et de « confirmer ses

[1] I. *Cor.* xv, 6.
[2] *Matth.* xvi, 16.
[3] *Joan.* xxi, 15, 16, 17.

[1] *Matth.* xxviii, 18, 19.
[2] *Ibid.* 20.

« frères[1], » et, comme disent les six cent trente évêques au grand concile de Chalcédoine, qu'il « est toujours vivant dans son propre siége[2]; » que toutes les hérésies qui ont osé s'élever contre la science de Dieu, ont senti leurs têtes superbes frappées par des anathèmes dont elles n'ont pu soutenir la force; qu'elles n'ont fait que languir depuis ce coup, et qu'elles viennent toutes à la fois tomber aux pieds de l'Église et de Pierre, qui les foudroie par ses successeurs; que cependant cette Église ne se diminue jamais d'un côté, qu'elle ne s'étende de l'autre, conformément à cette parole que Jésus-Christ adresse lui-même à l'Église d'Éphèse : *Movebo candelabrum de loco suo*[3] : « Je remuerai de sa place votre chandelier, » je vous ôterai la lumière de la foi : prenez garde, je ne l'éteindrai pas, je la remuerai et la changerai de place; afin que l'Église regagne tout ce qu'elle perd, une vertu invincible réparant ses pertes; et, plutôt que de la laisser sans enfants, Dieu faisant selon la parole de Jésus-Christ, « des » pierres mêmes, et des peuples les plus infidè- » les, naître les enfants d'Abraham[4] : » en sorte que dans sa vieillesse, si toutefois elle peut vieillir, elle qui est immortelle, et lorsqu'on la croit stérile, elle soit aussi féconde que jamais, et demeure toujours au-dessus de la ruine qui menace les choses ...

Lisez l'histoire des siècles passés, et considé-rez l'état du nôtre; vous verrez que, par la vertu qui anime le corps de l'Église, lorsque l'Orient s'en est séparé, le Nord converti a rempli sa place; que le Nord, en un autre temps, soulevé par les séditieuses prédications de Luther, a vu sa foi non pas tant éteinte que transportée à d'autres climats, et passée, pour ainsi parler, à de nouveaux mondes; et qu'enfin dans les pays mêmes où l'hérésie règna, pour marque des ténèbres auxquelles elle est condamnée, elle tombe dans un désordre visible par un mélange confus de toutes sortes d'erreurs dont elle ne peut arrêter le cours : parce qu'à force de vouloir combattre l'autorité de l'Église, qu'il a fallu, pour la contredire, appeler humaine, les hérésiarques n'ont pu s'en laisser aucune ni réelle ni apparente : ce qui fait que la plus superbe hérésie, la plus fière et la plus menaçante qui fut jamais, est devenue elle-même cette Babylone qu'elle se vantait de quitter. Et pour lui donner le dernier coup, Dieu suscite un autre Cyrus, un prince aussi magnanime, aussi modéré, aussi bienfaisant que lui, aussi grand dans ses conseils et aussi redoutable par ses armes; mais plus religieux, puisqu'au lieu que Cyrus était infidèle, le prince que Dieu nous suscite tient à gloire d'être lui-même le plus zélé et le plus soumis de tous les enfants de l'Église, comme il est, sans contestation, le premier autant en mérite qu'en dignité : Dieu, dis-je, suscite ce nouveau Cyrus pour détruire cette Babylone, et réparer les ruines de Jérusalem : de sorte que l'Église, toujours victorieuse, quoiqu'en différentes manières, tantôt malgré les puissances conjurées contre elle, et tantôt par leur secours que Dieu lui procure, triompha de ses ennemis pour leur salut, et pour le bien universel du monde où seule elle fait reluire parmi les ténèbres la vérité toute pure, et la droite règle des mœurs également éloignée de toutes les extrémités.

« O Église, les forces me manquent à raconter vos louanges : « *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*[1]. » O vraiment, Église de Dieu, » sainte cité de l'Éternel, et la mère de ses en- » fants, vraiment on a dit de vous des choses « bien glorieuses; » et je ne m'étonne pas de l'état heureux et permanent qui vous est prédestiné dans le ciel : déjà par la vertu de celui qui vous a promis d'être avec vous, vous avez tant de majesté et tant de solidité sur la terre. Mais, mes frères, remarquez-vous que cette promesse aux apôtres et [illegible] l'Église, s'adresse Allez, enseignez, baptisez; et moi, je [illegible] vous jusqu'à la consommation des siècles : avec vous à qui la chaire a été donnée; avec vous à qui sont commis les saints sacrements; avec vous qui devez éclairer les autres. C'est par les apôtres et leurs successeurs que l'Église doit être immortelle. Si donc les successeurs des apôtres ne sont fidèles à leur ministère, combien d'âmes périront! O merveilleuse importance de ces charges redoutables! ô péril de ceux qui les exercent! ô péril de ceux qui les demandent, et péril encore plus grand de ceux qui les donnent! Mais comme ceux qui les exercent, chargés d'instruire les autres, n'ont besoin que de leurs propres lumières; et que ce grand prince, qui les donne, entre dans les besoins de l'Église avec une circonspection si religieuse, que nous sommes assurés d'un bon choix, pourvu que chacun s'applique à lui former en lui-même ou dans sa famille de dignes sujets : c'est à vous que j'ai à parler, à vous messieurs, à vous qui demandez tous les jours, ou pour vous, ou pour les autres, ces redoutables dignités. Ah! messieurs, je vous en conjure par la foi que vous devez à Dieu, par l'at-

[1] *Luc.* XXII, 32.
[2] *S. Leo. Serm.* II, cap. III.
[3] *Apoc.* II, 5.
[4] *Matth.* III, 9.

[1] *Ps.* LXXXVI, 3.

tachement inviolable que vous devez à l'Église, à qui vous voulez donner des pasteurs selon votre cœur, plutôt que selon le cœur de Dieu; et si tout cela ne vous touche pas, par le soin que vous devez à votre salut : ah! ne jetez pas vos amis, vos proches, vos propres enfants, vous-mêmes, qui présumez tout de votre capacité, sans qu'elle ait jamais été éprouvée; ah! pour Dieu, ne vous jetez pas volontairement dans un péril manifeste. Ne proposez plus à une jeunesse imprudente les dignités de l'Église, comme un moyen de piquer son ambition, ou comme la juste couronne des études de cinq ou six ans, qui ne sont qu'un faible commencement de leurs exercices. Qu'ils apprennent plutôt à fuir, à trembler, et du moins à travailler pour l'Église, avant que de gouverner l'Église : car voici la règle de saint Paul, règle infaillible, règle invariable, puisque c'est la règle du saint-Esprit : « Qu'ils soient éprouvés, et puis qu'ils servent [1]; » et encore : « C'est en servant bien dans les places « inférieures, qu'on peut s'élever à un plus haut « rang [2]; » et cette règle est fondée sur la conduite de Jésus-Christ. Trois ans entiers il tient ses apôtres sous sa discipline; instruits par sa doctrine, par ses miracles, par l'exemple de sa vie et de sa mort, il ne les envoie pas encore exercer leur ministère. Il revient des enfers et sort du tombeau, pour leur donner durant quarante jours de nouvelles instructions [illegible] poser trop tôt, il les [illegible] cacher dans Jérusalem : « Renfermez-« vous, dit-il [3]; ne sortez pas jusqu'à ce que vous « soyez revêtus de la vertu d'en haut. » Il les jette dans une retraite profonde, sans laquelle le Saint-Esprit, leur conducteur nécessaire, ne viendra pas. Voilà comme sont formés ceux qui ont appris sous Jésus-Christ.

Et nous, messieurs, sans avoir rien fait, nous entreprenons de remplir leurs places. Si l'ordre ecclésiastique est une milice, comme disent tous les saints Pères et tous les conciles après saint Paul [4], espère-t-on commander; mais le peut-on sans hasarder tout, lorsqu'on n'a jamais obéi, jamais servi sous les autres? Et quel ordre, quelle discipline y aura-t-il dans la guerre, si on peut seulement prétendre de s'élever autrement que par les degrés? ou bien est-ce que la milice ecclésiastique, où il faut combattre tous les vices, toutes les passions, toutes les faiblesses humaines, toutes les mauvaises coutumes, toutes les maximes du monde, tous les artifices des hérétiques, toutes les entreprises des impies, en un mot tous les démons et tout l'enfer, ne demande pas autant de sagesse, autant d'art, autant d'expérience et enfin autant de courage, quoique d'une autre manière, que la milice du monde? Quel spectacle, lorsque ceux qui devaient combattre à la tête ne savent par où commencer; qu'un conducteur secret remue avec peine sa faible machine, et que celui qui devait payer de sa personne paye à peine de mine et de contenance! O malheur, ô désolation, ô ravage inévitable de tout le troupeau! Car ignorez-vous cette juste mais redoutable sentence que Jésus-Christ prononce de sa propre bouche : « Si un aveugle conduit un autre « aveugle, tous deux tomberont dans le préci-« pice [1]? » Tous deux, tous deux tomberont; « et « non-seulement, dit saint Augustin [2], l'aveugle « qui mène, mais encore l'aveugle qui suit. » Ils tomberont l'un sur l'autre; mais certes l'aveugle qui mène tombe d'autant plus dangereusement, qu'il entraîne les autres dans sa chute, et que Dieu redemandera de sa main le sang de son frère qu'il a perdu. Et, pour voir un effet terrible de cette menace, considérez tant de royaumes arrachés du sein de l'Église, par l'hérésie de ces derniers siècles; recherchez les causes de tous ces malheurs : il s'élèvera autour de vous, du creux des enfers, comme un cri lamentable des [illegible] abîme : C'est nos indignes pasteurs qui nous ont jetés dans ce lieu de tourment où nous sommes; leur inutilité et leur ignorance nous les a fait mépriser, leur vanité et leur corruption nous les a fait haïr, injustement il est vrai; car il fallait respecter Jésus-Christ en eux, et les promesses faites à l'Église; mais enfin ils ont donné lieu aux spécieuses déclamations qui nous ont séduits : ces sentinelles endormies ont laissé entrer l'ennemi; et la foi ancienne s'est anéantie par la négligence de ceux qui en étaient les dépositaires.

O sainte Église gallicane, pleine de science, pleine de vertus, pleine de force; jamais, jamais, je l'espère, tu n'éprouveras un tel malheur : la postérité te verra telle que t'ont vue les siècles passés, l'ornement de la chrétienté et la lumière du monde; toujours une des plus vives et des plus illustres parties de cette Église éternellement vivante que Jésus-Christ ressuscité a répandue par toute la terre.

Mais nous, mes frères, voulons-nous mourir; et si nous ne commençons à vivre pour ne mourir plus, que nous sert d'être les membres d'un chef immortel, et d'un corps, d'une Église qui

[1] *I. Tim.* III, 10.
[2] *Ibid.* 13.
[3] *Luc.* XXIV, 49.
[4] *I. Tim* I, 8.

[1] *Matth.* XV, 14.
[2] *Serm.* XLVI, n° 21, t. V, col. 246.

ne doit jamais avoir de fin? c'est par cette considération qu'il faut finir ce discours.

TROISIÈME POINT.

Étrange impression qui s'est mise dans l'esprit des hommes, qui, pourvu qu'ils aient un recours fréquent aux sacrements de l'Église, croient que les péchés qu'ils ne cessent de commettre ne leur font pas tout le mal qu'ils leur pourraient faire; et s'imaginent être chrétiens, parce qu'aussi souvent confessés, qu'ils sont pécheurs, ils soutiennent, dans une vie toute corrompue, une apparence de vie chrétienne! Ce n'est pas là la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseignée. « Jésus-Christ ressuscité ne meurt « plus[1]; » et de là que conclut saint Paul? « Ainsi « vous devez penser que vous êtes morts au pé- « ché, pour vivre à Dieu par Jésus-Christ Notre- « Seigneur[2]; » et encore avec plus de force : « Si, dit-il, nous sommes morts au péché, com- « ment pourrons-nous y vivre dorénavant[3]? » *Quomodo?* Comment? comment le pourrons-nous? Parole d'étonnement, qui fait voir l'apôtre saisi de frayeur à la seule vue d'une rechute. Déplorable dépravation des chrétiens! nous nous étonnons maintenant, quand ceux qui fréquentent les sacrements gardent les résolutions qu'ils y ont prises; et saint Paul s'étonnait alors comment ceux qui les recevaient, et qui étaient morts au péché, pouvaient y vivre. Si, dit-il, nous sommes morts au péché de bonne foi; si, de bonne foi, nous avons renoncé à ces abominables impuretés; à cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré, qui songe à se satisfaire par une vengeance éclatante, ou qui goûtant en lui-même une vengeance cachée, triomphe secrètement de la simplicité d'un ennemi déçu; à ces meurtres que vous fait faire tous les jours une langue envenimée; à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement et avec tant d'imperceptibles détours une conduite innocente; à cette fureur d'un jeu ruineux où votre famille change d'état à chaque coup, tantôt relevée pour un moment, et tantôt précipitée dans l'abîme : si nous avons renoncé à toutes ces choses et aux autres désordres de notre vie, comment pouvons-nous y vivre, et nous replonger volontairement dans cette horreur?

Mais procédons par principes; les hommes ne reviennent que par là. Voici donc le fondement que je pose. Quand Dieu daigne se communiquer à sa créature, son intention n'est pas de se communiquer en passant : « Mon Père et moi, nous « viendrons à eux, dit le Fils de Dieu, et nous « ferons en eux notre demeure[4]; » et encore : « Le « Saint-Esprit demeurera en vous, et il y sera[5]; » et encore : « Qui mange ma chair et boit mon « sang, demeure en moi et moi en lui[6]; » une demeure réciproque. En un mot, l'Esprit de Dieu veut demeurer; car il est stable, constant, immuable de sa nature : il ne veut pas être en passant dans les âmes, il y veut avoir une demeure fixe; et s'il ne trouve dans votre conduite quelque chose de ferme et de résolu, il se retire : ou, pour vous dire tout votre mal, s'il ne trouve rien de ferme et de résolu dans votre conduite, craignez qu'il ne se soit déjà profondément retiré de vous, et que vous ne soyez celui dont il est écrit : « Vous avez le nom de vivant, et vous êtes mort[7]. » Ne dites pas que ce n'est que fragilité, car si la fragilité, qui est la grande maladie de notre nature, n'a point de remède dans l'Évangile, Jésus-Christ est mort et ressuscité en vain; en vain Dieu emploie à nous convertir, comme dit saint Paul, « la même vertu par laquelle il a ressuscité Jé- « sus-Christ, » une vertu divine et surnaturelle : *In quo et resurrexistis per fidem operationis Dei, qui suscitavit illum a mortuis*[8]. Et croire qu'on prenne toujours dans les sacrements une vertu miraculeuse et toute-puissante, en demeurant toujours également faible, de sorte qu'on puisse toujours mourir au péché, et toujours y vivre; c'est une erreur manifeste.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'on ne puisse perdre la grâce recouvrée, et même la recouvrer plusieurs fois dans le sacrement de pénitence. Il faut détester tous les excès : celui-ci est rejeté par toute l'Église, et condamné manifestement dans toutes les Écritures, qui n'ont point donné de bornes à la divine miséricorde, ni à la vertu des saints sacrements. Mais comme je vous avoue que la vie chrétienne peut commencer quelquefois par l'infirmité, je dis qu'il en faut venir à la consistance. Un fruit n'est pas mûr d'abord, et sa crudité offense le goût; mais s'il ne vient à maturité, ce n'est pas du fruit : c'est du poison. Ainsi le pécheur qui se convertit, pourvu qu'il déplore sa fragilité, et qu'au lieu d'en être confus il ne s'en fasse pas une excuse, peut ne la pas vaincre d'abord; et les fruits de sa pénitence, quoique amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent. Mais que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'É-

[1] *Rom.* VI, 9.
[2] *Ibid.* 11.
[3] *Ibid.* 2.

[4] *Joan.* XIV, 23.
[5] *Ibid.* 17.
[6] *Ibid.* VI, 57.
[7] *Apoc.* III, 1.
[8] *Coloss* II, 12.

vangile[1], c'est-à-dire, « une conversion solide et « durable, » *pœnitentiam stabilem*, comme l'appelle saint Paul[2]; que notre pénitence ne soit qu'un amusement, et, pour parler comme un saint concile d'Espagne, notre communion qu'un jeu sacrilége, où nous nous jouons de ce que le ciel et la terre ont de plus saint; *ludere de Dominica communione*[3]; que notre vie, toute partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu nous prenions ouvertement le parti du crime, le faisant régner en nous malgré les sacrements tant de fois reçus : c'est un prodige inouï dans l'Évangile, c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Aristote, qui vous voudrez : il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager; mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans les sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes; plus aveugles que les philosophes, qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens, lorsque nous passons toute notre vie dans une inconstance perpétuelle; aujourd'hui dans les eaux de la pénitence, et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial, et dans toute la corruption passée : peut-on déshonorer davantage le christianisme, et n'est-ce pas faire de Jésus-Christ même, chose abominable! un défenseur des mauvaises habitudes?

Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ a parlé des rechutes, lui qui, trouvant l'arbre cultivé et toujours infructueux, s'étonne de le voir encore sur la terre, et prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu[4]. Quel effet attendez-vous de vos confessions stériles? ne voyez-vous pas que vous vous trompez vous-mêmes; et qu'ennemis, non pas du péché, mais du reproche de vos consciences qui vous inquiète, c'est de cette inquiétude, et non du péché, que vous voulez vous défaire : de sorte que le fruit de vos pénitences c'est d'étouffer le remords, et de vous faire trouver la tranquillité dans le crime?

Ah! il est vrai, vous me convainquez : dans la faiblesse où je suis, je me garderai bien d'approcher des saints sacrements. J'avais prévu cette malheureuse conséquence. Nous voici donc dans ces temps dont parle saint Paul, « où les hommes « ne peuvent plus soutenir la saine doctrine[1]. » Prêchez-leur la miséricorde toujours prête à les recevoir; au lieu d'être attendris par cette bonté, ils ne cesseront d'en abuser, jusqu'à ce qu'ils la rebutent et le changent en fureur : faites-leur voir le péril où les précipite le mépris des saints sacrements; il n'y a plus de sacrements pour eux. Combien en effet en connaissons-nous qui n'ont plus rien de chrétien, que ce faux respect pour les sacrements, qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner! Le beau reste de christianisme! comme si on pouvait faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes, que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu et les laisser inutiles.

O Jésus-Christ ressuscité, parlez vous-même. Vous avez dit de votre bouche sacrée que « les « morts qui seraient gisants dans les tombeaux « entendraient la voix du Fils de l'homme, et sor« tiraient des ombres de la mort[2]. » O vous, plus morts que les morts, morts de quatre jours, dont les entrailles déjà corrompues par des habitudes invétérées font horreur aux sens, » squelettes dé« charnés, os desséchés, » où il n'y a plus de suc, ni aucun reste de l'ancienne forme; quoiqu'une pierre pesante vous couvre, et que rien ne semble capable de forcer la dureté de votre cœur, « écoutez la voix du Fils de l'homme : » *Ossa arida, audite verbum Domini*[3]. Est-ce en vain que saint Paul a dit que Dieu emploie pour vous convertir, et qu'il a mis dans ses sacrements « la « même vertu par laquelle il a ressuscité Jésus« Christ : » *secundum operationem potentiæ virtutis ejus, quam operatus est in Christo, suscitans illum a mortuis*[4]; par conséquent une vertu infinie, une vertu miraculeuse, une vertu qui ressuscite les morts? Pourquoi donc voulez-vous périr?

Ah! j'ai trop abusé des grâces, et j'ai épuisé tous les remèdes. Mais pourquoi accusez-vous les remèdes que vous n'avez jamais pris qu'avec négligence? Avez-vous gémi, avez-vous prié? après avoir découvert vos plaies cachées à un sage médecin, avez-vous vécu dans le régime nécessaire, épargnant à votre faiblesse jusqu'aux occasions les moins dangereuses, et songeant plutôt à éviter les tentations qu'à les combattre? Mais cette vie est trop ennuyeuse, et on ne peut la souffrir. Songez, songez non pas aux ennuis, mais aux douleurs et au désespoir d'une éternité malheureuse : ce n'est pas ce qu'il nous faut

[1] *Luc.* III, 8.
[2] II. *Cor.* VII, 10.
[3] *Concil. Eliberit. can.* XLVII, *Lab.* t. I, col. 976.
[4] *Luc.* XIII, 8 et seqq.

[1] II. *Tim.* IV, 3.
[2] *Joan.* V, 25, 28.
[3] *Ezech.* XXXVII, 4.
[4] *Coloss.* II, 12.

faire pour notre salut, qui doit nous sembler difficile; mais ce qui nous arrivera, si nous en abandonnons le soin. Faites donc un dernier effort; vous consultez trop longtemps. Écoutez le conseil de saint Augustin; il a été dans la peine où je vous vois, et saura bien vous conseiller ce qu'il y faut faire. *Nolite libenter colloqui cum cupiditatibus vestris* [1] : « Cessez, dit ce pécheur « si parfaitement converti, cessez de discourir « avec vos passions et avec vos faiblesses; » vous écoutez trop leurs vaines excuses, les délais qu'elles vous proposent, les mauvais exemples qui les entretiennent, la mauvaise honte qu'elles vous remettent continuellement devant les yeux, et enfin les mauvaises compagnies qui vous entraînent au mal comme malgré vous. Ne voyez-vous pas l'erreur des hommes, qui, ne trouvant dans leurs plaisirs qu'une joie trompeuse, et jamais le repos qu'ils cherchent, s'étourdissent les uns les autres, et s'encouragent mutuellement à mal faire, toujours plus déterminés en compagnie qu'en particulier; marque visible d'égarement, et que leurs plaisirs destitués de la vraie nature du bien, et toujours suivis du dégoût, ont besoin, pour se soutenir, du tumulte qui offusque la réflexion? Cessez de les écouter, si vous ne voulez périr avec eux. Une grande résolution se doit prendre par quelque chose de vif et avec un soudain effort : demain, c'est trop tard, sortez aujourd'hui de l'abîme où vous périssez et où peut-être vous vous déplaisez depuis si longtemps. On n'aura pas demain un autre Évangile, ni un autre enfer, un autre Dieu et un autre Jésus-Christ à vous prêcher : l'Église a fait ses derniers efforts dans cette fête, et a épuisé toutes ses menaces. La vieillesse, où vous mettez votre confiance, ne fera que vous affaiblir l'esprit et le cœur, et répandre sur vos passions un ridicule qui vous rendra la fable du monde, mais qui n'opérera pas votre conversion. La mort, qui la suit de près, vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent comme à un Antiochus; vous serez alarmés et non convertis : votre âme sera jetée dans un trouble irrémédiable; et incapable, dans sa frayeur, de se posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des actes de foi suggérés, comme l'eau court sur la pierre sans la pénétrer. Ainsi il n'y aura plus pour vous de miséricorde.

« Ah! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi : » *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora, et viciniora saluti, tametsi ita loquimur* [2]. Car pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël, peuple béni, peuple bien-aimé; autrefois enfants de colère, et maintenant enfants d'adoption et de dilection éternelle; vous pour qui toutes les chaires retentissent d'avertissements salutaires, pour qui coulent toutes les grâces dans les sacrements, pour qui toute l'Église est en travail et s'efforce de vous enfanter en Jésus-Christ; mais pour qui Jésus-Christ est mort, pour qui ce Sauveur ressuscité ne cesse d'intercéder auprès de son Père par ses plaies : pourquoi voulez-vous mourir? Vivez, vivez plutôt, mes chers frères; c'est Dieu même qui vous le demande, qui vous y exhorte, qui vous l'ordonne, qui vous en prie. Et nous, indignes interprètes de ses volontés, et ministres tels quels de sa parole, nous secondons le dessein de sa miséricorde, et de cette même bouche dont nous vous consacrons les divins mystères, « nous vous conjurons pour Jésus-Christ, « avec l'apôtre, réconciliez-vous à Dieu : » *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo* [1]; et encore avec le prophète : « Convertissez-vous et « vivez [2]; » mais, afin de vivre pour ne mourir plus, vivez dans les précautions nécessaires à la faiblesse. « Souvenez-vous, dit Jésus-Christ, de « la femme de Loth [3], » et de la suite funeste d'un regard fugitif, et du monument éternel, que Dieu nous y donne, des châtiments qui suivent les moindres retours vers les objets qu'il faut quitter. Le grand mal des Israélites sous Achab, et celui qui les fit périr sans ressource, c'est que, parmi les dieux étrangers dont ils encensaient les autels, « ils furent, dit l'Écriture, si abomina« bles, qu'ils adorèrent les dieux des Amorrhéens « que Dieu avait mis en fuite devant eux [4]. » Ces dieux vaincus, ces dieux renversés avec les peuples qui les servaient, furent révérés des Israélites et devinrent l'objet de leur culte : ce fut le comble de leurs maux et le pas le plus prochain vers la perdition. Craignez une semblable aventure : que ces idoles abattues ne voient jamais redresser leurs abominables autels; que la pensée de la mort efface tout l'éclat qui vous éblouit; que la résurrection de Jésus-Christ ouvre vos yeux aux biens éternels, et enfin que jamais le monde vaincu ne redevienne vainqueur.

Sire, quel autre sait mieux que vous assurer une victoire? et de qui pouvons-nous apprendre avec plus de fruit les véritables effets d'une triomphe entier, que de cette main invincible sous laquelle tant d'ennemis abattus ont vu tomber tout ensemble et leurs forces et leur courage, et, malgré leur secret dépit, ont perdu, avec l'espérance de se relever jusqu'à l'envie de com-

[1] *In Ps.* CXXXVI, n° 21, t. IV, col. 1625.
[2] *Hebr.* VI, 9.

[1] II. *Cor.* V, 20.
[2] *Ezech.* XVIII, 32.
[3] *Luc.* XVII, 32.
[4] III. *Reg.* XXI, 26.

battre? Jamais le monde ne sera tout à fait vaincu par les chrétiens, jusqu'à ce qu'il soit atterré de cette sorte, et qu'à force de le vaincre nons l'ayons réduit à désespérer pour jamais de rétablir dans nos cœurs son empire renversé. Mais, sire, Votre Majesté, après la victoire si pleine et si assurée, a donné la paix à ses ennemis domptés; et cette paix tant vantée, mais qui ne l'est pas encore assez, fait le comble de votre gloire. Dans la guerre que les chrétiens ont à soutenir il n'y a ni paix ni trêve, puisque, si le monde cesse quelquefois de nous attaquer par le dehors, nous-mêmes nous ne cessons, par de continuels combats, de mettre notre salut en péril; de sorte que l'ennemi est toujours aux portes, et que le moindre relâchement, le moindre retour, enfin le moindre regard vers la conduite passée, peut en un moment faire évanouir toutes nos victoires, et rendre nos engagements plus dangereux que jamais: il faut donc s'armer de nouveau après le triomphe. Prenez, sire, ces armes salutaires dont parle saint Paul[1]: la foi, la prière, le zele, l'humilité, la ferveur; c'est par là qu'on peut assurer sa victoire parmi les infirmités et dans les tentations de cette vie. Arbitre de l'univers, et supérieur même à la fortune; si la fortune était quelque chose, c'est ici la seule occasion où vous pouvez craindre sans boute, et il n'y a plus pour vous qu'un seul ennemi à redouter: vous-même, sire, vous-même, vos victoires, votre propre gloire, cette puissance sans bornes si nécessaire à conduire un État, si dangereuse à se conduire soi-même; voilà le seul ennemi dont vous ayez à vous défier. Qui peut tout, ne peut pas assez; qui peut tout, ordinairement tourne sa puissance contre lui-même; et quand le monde nous accorde tout, il n'est que trop malaisé de se refuser quelque chose; mais aussi c'est la grande gloire, et la parfaite vertu, de savoir, comme vous, se donner des bornes et demeurer dans la règle, quand la règle même semble nous céder.

Pour vivre dans cette règle qui soumet à Dieu toute créature, il faut, sire, quelquefois descendre du trône. L'exemple de Jésus-Christ nous fait assez voir que « celui qui descend, c'est celui qui « monte. Celui qui est descendu, dit saint Paul[2], « jusqu'aux profondeurs de la terre, c'est celui « qui est monté au plus haut des cieux. » Il faut donc descendre avec lui, quelque grand qu'on soit; descendre pour s'humilier, descendre pour se soumettre, descendre pour compatir, pour écouter de plus près la voix de la misère qui perce le cœur, et lui apporter un soulagement digne d'une si grande puissance. Voilà comme Jésus-Christ est descendu: qui descend ainsi remonte bientôt. C'est, sire, l'élévation que je vous souhaite. Ainsi votre grandeur sera éternelle, votre État ne manquera jamais; nous vous verrons toujours roi, toujours couronné, toujours vainqueur et en ce monde et en l'autre, par la grâce et la bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

[1] *Ephes.* VI, 11 et suiv.
[2] *Ibid.* IV, 9, 10.

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON.

POUR LE MÊME JOUR.

Nécessité des souffrances. Opposition que nous avons à la croix: en quoi consiste cette croix. Moyens qui doivent nous soutenir dans nos afflictions. Combien la patience et la soumission dans nos maux nous sont salutaires.

O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt prophetæ! nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?

O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit! ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Luc, XXIV, 25, 26.

Cette vérité combien inculquée par l'Église dans ce saint temps. Cet évangile se lira demain; mardi, l'évangile selon saint Luc où il est dit à la fin: *Quoniam sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati*[1]: « C'est ainsi qu'il est écrit, « et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît; » et le mercredi dans l'épître: *Deus autem, quæ prænuntiavit per os omnium prophetarum, pati Christum suum, sic implevit*[2]: « Mais Dieu a ac- « compli de cette sorte ce qu'il avait prédit par « la bouche de tous ses prophètes, que le Christ « souffrirait la mort. » Quoi donc, encore la passion? Oui, la passion; mais comme chemin à la gloire. Trois vérités: 1° passer par la croix; 2° en quoi consiste cette croix; 3° les moyens.

La nécessité de passer par la croix. Jésus-Christ [dit]: *Si quis vult post me venire... tollat crucem suam*: « Si quelqu'un veut venir après moi, « qu'il porte sa croix: » *ad omnes*, » il parlait à « tous: » *quotidie*[3], « qu'il la porte tous les jours. » Et saint Paul, [parcourant les différentes villes où il avait prêché l'Évangile, confirmait les fidèles dans la foi en leur montrant que « c'est par « beaucoup de peines et d'afflictions que nous « devons entrer dans le royaume de Dieu: »] *Quoniam per multas tribulationes oportet nos*

[1] *Luc.* XXIV, 46.
[2] *Act.* III, 18.
[3] *Luc.* IX, 23.

intrare in regnum Dei[1]. L'exemple de Jésus-Christ, qui voulait par là : 1° expier le péché; 2° montrer son amour : nous de même.

Combien important, combien difficile, d'entendre cette vérité. Les apôtres [ne pouvaient] point entendre les souffrances de Jésus-Christ; il leur déclare qu'il faut « que le Fils de l'homme « souffre beaucoup, qu'il soit rejeté des sénateurs, « des princes des prêtres et des scribes, et mis à « mort[2]. » Voyez-en la suite : « Il disait aussi à « tout le monde : Si quelqu'un veut venir après « moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa « croix tous les jours, et qu'il me suive : » *Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me*[3]. Pierre se fait appeler Satan, [parce qu'il ose le reprendre, en lui disant : « Ah! Seigneur, cela ne vous arrivera point : »] *Absit, absit a te, Domine, non erit tibi hoc*[4]. Oui, son royaume : « Ordonnez, lui dit la mère des « enfants de Zébédée, que mes deux fils que voici « soient assis dans votre royaume : l'un à votre « droite, et l'autre à votre gauche : » *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dextram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo*[5]. Mais lui [leur répond :] « Pouvez-vous boire le calice que « je dois boire? » *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum*[6]? Ouvrons donc les yeux à cette grande vérité : « Si l'on traite de la sorte le « bois vert, comment le bois sec sera-t-il traité? » *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet*[7]?

Mais que devons-nous souffrir? Je pourrais vous dire, maladies, disgrâces, pauvretés, perte de biens, etc.; mais autre chose : *Abneget semetipsum*[8]. Croix inévitable, renoncer à soi-même : combattre ses mauvais désirs, son avarice, sa mollesse, sa paresse, sa lenteur, son inquiétude, son ambition, ses attachements, ses commerces, en un mot ses sens, ses plaisirs, son goût, qui mène à d'autres goûts; ses inimitiés, son indocilité, son arrogance, ses vengeances, son immodestie et cet amour des parures, sa vanité. Combat continuel : s'arracher [à soi-même et à tous les objets de ses passions par un effort] sanglant, [en se faisant à soi-même une dure] violence; parce que « le royaume des cieux se prend « par violence, et que ce ne sont que les violents « qui l'emportent : » *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud*[1]; [supporter patiemment [les injures;] consentir à beaucoup souffrir avec Jésus-Christ, et à se voir rejeté comme lui, s'il le faut, par le monde entier :] *Multa pati et reprobari a generatione hac*[2]; [réprimer] dans les maladies ces murmures [qui nous rendent coupables] d'ingratitude envers ceux qui nous soulagent : on se prend à eux de son mal.

Les moyens : l'exemple de Jésus-Christ; [consentir] avec lui, « au lieu de la vie tranquille et « heureuse dont on pourrait jouir, à souffrir la « croix, en méprisant la honte et l'ignominie : » *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta*[3]; se consoler et se soutenir dans cette espérance que : « Dieu essuiera toutes les « larmes des yeux de ceux qui auront ainsi souf- « fert : » *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum*[4]. « Lorsqu'une femme enfante elle « est dans la douleur, parce que son heure est « venue; mais après qu'elle a enfanté un fils elle « ne se souvient plus de ses maux, dans la joie « qu'elle a d'avoir mis au monde un homme : » *Mulier cum parit tristitiam habet, quia venit hora ejus; cum autem peperit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum*[5].

Deux tableaux : le juste souffrant, le méchant souffrant. Le juste souffrant; Job, Jérémie, Daniel, saint Étienne. Le méchant souffrant; ceux qui, dans l'Apocalypse, au lieu de faire pénitence, blasphèment le nom de Dieu qui les frappe. Pourquoi [s'irrite-t-on] contre Dieu? On sent que tout vient de Dieu; on s'emporte contre lui. Il y a une espèce de religion dans le blasphème : on reconnaît que c'est Dieu [qui est auteur du châtiment] dont on se plaint. Mais en se révoltant contre] sa justice, en soulagent-ils leurs maux? Au contraire, « ils se mordent la langue dans « l'excès de leur douleur : » *Commanducaverunt linguas suas præ dolore*[6]; leur rage, leur dépit augmentent leurs maux, les aigrissent, commencent leur enfer. Et les autres, ils louent, ils bénissent, ils pardonnent. Les méchants s'emportent contre ceux qui les soulagent. Saint Étienne [prie] pour ceux qui le font mourir. Ce malade impatient, pourquoi s'en prend-il à sa femme et à ses enfants? On ne veut pas avoir besoin, ou ne veut pas dépendre : [tout cela vient d'un] fond d'orgueil. En toutes manières, ceux qui souffrent mal [mettent] un venin dans leur plaie;

[1] *Act.* XIV, 21.
[2] *Luc.* IX, 22.
[3] *Ibid.* 23.
[4] *Matth.* XVI, 22, 23.
[5] *Ibid.* XX, 21.
[6] *Ibid.* 22.
[7] *Luc.* XXIII, 31.
[8] *Ibid.* IX, 23.

[1] *Matth.* XI, 12.
[2] *Luc.* XVII, 25.
[3] *Hebr.* XII, 2.
[4] *Apoc.* VII, 17.
[5] *Joan.* XVI, 21.
[6] *Apoc.* XVI, 10, 11.

mais au contraire l'humilité, la patience, quel baume! quel merveilleux adoucissement! Quoi de plus doux que ce que dit Job : « Mes amis se « répandent en paroles contre moi; mais mes « yeux fondent en larmes devant mon Dieu : » *Verbosi amici mei; ad Deum stillat oculus meus*[1] ? Oui, je verse des larmes, mais c'est devant vous, c'est pour vous; [ce sont des larmes] de confiance, de tendresse : c'est vous que je veux fléchir, de qui je veux m'attirer la compassion; que me fait la pitié des hommes? Et cependant on veut être plaint : trop de faiblesse, amour-propre. « Mais, ô mon Dieu, ma misé- « ricorde[2]; » « vous, Seigneur, ayez compassion « de moi, et ressuscitez-moi : » *Tu autem, Domine, miserere mei, et ressuscita me*[3].

Si vous vous adressez à lui, voici sa promesse : *Ego scio cogitationes quas cogito super vos* : « Je « sais les pensées que j'ai sur vous; » vous ne les savez pas, mais je les sais. *Cogitationes pacis et non afflictionis, ut dem vobis finem*[4] : « Ce sont des pensées de paix et non d'affliction, « pour vous accorder la fin de ces maux; » et si ce n'est pas si tôt, *et patientiam*, « la patience, » ce qui vaut mieux que la fin des maux; parce que « l'affliction produit la patience; la patience, « l'épreuve; l'épreuve, l'espérance, laquelle ne « nous trompe pas[5]; » parce que « celui qui es- « père en Dieu ne sera jamais confondu[6], » mais éternellement rendu heureux avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

ABRÉGÉ D'UN SERMON

PRÊCHÉ A MEAUX

LE JOUR DE PAQUES.

Joie du chrétien : les grâces reçues, les grâces promises; deux sujets de joie qu'il trouve en Jésus-Christ ressuscité. Éloignement qu'il doit avoir de la joie des sens pour participer aux joies célestes.

Gaudete in Domino semper : iterum dico, gaudete.

Réjouissez-vous sans cesse en Notre-Seigneur; je le dis encore une fois, réjouissez-vous. Philipp. IV, 4.

Quel nouveau commandement! peut-on commander de se réjouir? La joie veut naître de source, ni commandée, ni forcée : quand on possède le bien qu'on désire, [elle coule] d'elle-même avec abondance; quand il manque, on

[1] *Job.* XVI, 21.
[2] *Ps.* LVIII, 18.
[3] *Ps.* XL, 11.
[4] *Jerem.* XXIX, 11.
[5] *Rom.* V, 3, 4.
[6] *Eccl.* II, 11.

a beau dire : Réjouissez-vous; eût-on itéré mille fois ce commandement, la joie ne vient pas. Et toutefois c'est un précepte de l'apôtre; [il le répète] trois fois dans cette épître : « Au reste, « mes frères, réjouissez-vous en Notre-Seigneur[1]; » ici : « Réjouissez-vous toujours[2]; » et encore : « Réjouissez-vous; » aux Thessaloniciens : « Ré- « jouissez-vous toujours[3]. » Et de peur que vous ne croyiez que ce soit un précepte apostolique, Notre-Seigneur [a dit avant l'apôtre] : *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis*[4] : « Réjouissez-vous, et tressaillez de « joie, parce qu'une grande récompense vous est « réservée dans les cieux : » et il le répéta souvent; et c'est le commandement de Jésus-Christ ressuscité. Tout est en joie dans l'Église. Je vous ai prêché la componction, qui est le sentiment qu'inspire Jésus-Christ crucifié; aujourd'hui [je vous prêcherai] la joie que Jésus-Christ ressuscité [doit produire dans nos cœurs]. Il ne faut pas toujours reprendre les vices, enseigner la perfection et les vertus : [Il est bon de proposer quelquefois une] « matière haute qui passe les « sens, » *quæ exsuperat omnem sensum*[5]. [C'est pourquoi je veux tâcher de vous donner] un peu de ce goût céleste, par la grâce du Saint-Esprit et l'intercession de la sainte Vierge.

Celui qui nous commande de nous réjouir, nous commande d'aimer; mais celui qui nous commande de nous réjouir toujours, nous commande d'aimer un objet toujours heureux, et d'aimer un objet toujours présent. [Et rien de plus raisonnable ;] car, hélas! peut-on être en joie, si on ne possède un objet toujours heureux pour nous procurer une solide félicité, toujours présent pour s'unir à nous]? Cet objet, c'est Jésus-Christ ressuscité : toujours heureux, il ne meurt plus; toujours présent, il demeure en nous par la foi. Mais celui qui commande deux fois de se réjouir, semble avoir vu en Jésus-Christ deux sujets de joie pour ceux qui l'aiment : les grâces déjà reçues par Jésus-Christ ressuscité; les grâces assurées et promises par sa résurrection; les grâces de la vie présente, et celles qu'on espère dans la vie future : deux points.

PREMIER POINT.

La joie, dans son origine, devait être avec la sainteté. Dieu est une nature bienheureuse; mais il est bienheureux, parce qu'il est saint : là donc

[1] *Philipp.* III, 1.
[2] *Ibid.* IV, 4.
[3] I. *Thess.* V, 16.
[4] *Matth.* V, 12.
[5] *Philipp.* IV, 7.

est la source de la joie ; ou plutôt n'appelons pas joie. Joie, transport, ravissement, vient de dehors ; à Dieu point : disons qu'il est bienheureux ; mais afin que nous le fussions, il nous a envoyé la joie comme l'acte le plus parfait d'un amour heureux et jouissant. Dans les anges, [joie toute spirituelle :] ils ne sont pas demeurés dans la vérité ; la joie les a quittés. Dans le paradis terrestre, objets agréables ; la joie avec l'innocence. Pourquoi donc nous demeure-t-il des joies sensibles ? Recourez à l'origine : elles étaient avec l'innocence ; Dieu nous les laisse pourtant, afin que nous entendions que ce ne sont pas les meilleures : comme peine ; car il est juste, ô Seigneur, que toute âme déréglée soit punie par son propre dérèglement : [celle] qui se réjouit hors de vous, [est] punie, déçue, tourmentée par sa propre joie ; quand elle s'engage dans le péché, déception ; quand elle échappe, tourment par le souvenir.

Jésus-Christ ressuscité ramène les vraies joies ; mais il les joint avec l'innocence, avec la rémission des péchés : *Resurrexit propter justificationem nostram*[1] : « Il est ressuscité pour notre « justification. » *Quod si Christus non resurrexit, vana est fides vestra ; adhuc enim estis in peccatis vestris*[2] : « Que si Jésus-Christ n'est « point ressuscité, votre foi est donc vaine ; vous « êtes encore engagés dans vos péchés. » S'il n'est pas ressuscité, Dieu n'a pas agréé son sacrifice, il l'a laissé dans le tombeau mort comme les autres ; mort comme les autres pécheurs, et non pas comme Sauveur, et non pas comme « libre « entre les morts[3]. » Goûtons donc la joie de la rémission des péchés. *Benedic, anima mea, Domino*[4] : « Mon âme, bénis le Seigneur. » Le passage d'Isaïe : *Memento horum, Jacob et Israel, quoniam servus meus es tu : formavi te ; servus meus es tu, Israel, ne obliviscaris mei*[5] : « Souvenez-vous de ceci, Jacob, et vous Israël, « qui êtes mon serviteur : je vous ai créé ; Israël, « vous êtes mon serviteur, ne m'oubliez point. » *Delevi ut nubem iniquitates tuas, et quasi nebulam peccata tua : revertere ad me, quoniam redemi te*[6] : « J'ai effacé vos iniquités comme « une nuée qui passe, et vos péchés comme un « nuage : revenez à moi, parce que je vous ai ra- « cheté. » *Laudate, cœli, quoniam misericordiam fecit Dominus : jubilate extrema terræ ; resonate, montes, laudationem, saltus et omne lignum ejus, quoniam redemit Dominus Jacob et Israel gloriabitur*[1] : « Cieux, faites éclater « vos cantiques, parce que le Seigneur a fait mi- « séricorde : soyez dans un tressaillement de joie, « profondeurs de la terre ; montagnes, faites re- « tentir des sons d'allégresse ; forêts avec tous vos « arbres, faites entendre des accords harmo- « nieux, parce que le Seigneur a racheté Jacob, « et qu'il fera éclater sa gloire dans Israël. » *Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras ; et ipse salvabit nos propter misericordiam suam*[2] : « C'est lui qui nous a châtiés à cause de nos ini- « quités ; et c'est lui qui nous sauvera pour si- « gnaler sa miséricorde. » Comme un criminel, qui n'attend dans un cachot [que la mort,] toutes les fois qu'il entend remuer la porte terrible et gémir les gonds redoublés, croit sa dernière heure [arrivée] : on lui annonce sa grâce, [il éclate en transports de joie et de reconnaissance :] *Jubilate, montes, laudationem.* Et vous qui [n'êtes] pas encore [justifiés], venez entendre : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*[3] : « Beaucoup de péchés lui sont remis, « parce qu'elle a beaucoup aimé. » Épanchez vos pleurs, vos parfums, etc.

DEUXIÈME POINT.

Mais de là une autre joie ; le royaume futur : Jésus-Christ ressuscité nous l'assure ; [il est un] gage de notre résurrection : *Et nos resurgemus.*

La cérémonie de ce matin[4] : le sacré pontife baise l'Évangile ; aux deux côtés, [il adresse ces paroles :] *Resurrexit Dominus* : « Le Seigneur « est ressuscité : » lui, [reçoit ces paroles] de l'Évangile ; eux, des apôtres : *Ego enim accepi a Domino quod et tradidi vobis*[4] : « Car c'est du « Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai aussi « enseigné. » La parole passe de bouche en bouche : *Resurrexit Dominus ;* c'est la prédication par là venue jusqu'à nous, et qui ira jusqu'à la fin des siècles. Mais qu'ajoute-t-on ? *Credo*, « Je le crois : » et celui qui dit : « Je le crois, » dit à l'autre : *Resurrexit Dominus ;* par ces deux mots, par celui de la prédication et celui de la foi, [la vérité est parvenue jusqu'à nous.] Mais que veut dire ce *Credo ?* Si Jésus-Christ est ressuscité ; *et nos resurgemus*, nous ressusciterons

[1] *Rom.* IV, 25.
[2] I. *Cor.* XV, 17.
[3] *Ps.* LXXXVII, 4.
[4] *Id.* CII, 1.
[5] *Is.* XLIV, 21.
[6] *Ibid.* 22

[1] *Is.* XLIV, 23.
[2] *Tob.* XIII, 6.
[3] *Luc.* VII, 47.
[4] Dans l'église de Meaux, l'évêque, après les Matines du jour de Pâques, ou le célébrant, en son absence, s'avance avec les chanoines vers l'autel ; après l'avoir baisé, il salue premièrement le chantre, et ensuite le sous-chantre, en leur disant : *Surrexit Dominus ;* chacun des deux lui répond : *Credo ;* et aussitôt ils saluent de la même manière ceux qui les suivent immédiatement, qui leur répondent aussi : *Credo*, et ainsi successivement l'un à l'autre ils s'adressent les mêmes paroles et se font la même réponse. (*Édit. de Déforis.*)
[4] I. *Cor.* XI, 23.

aussi. Jésus-Christ est ressuscité, mais tout entier : de là la joie. Car que craindre? Quoi, pauvre, [ta misere t'effraye, et on te destine] un royaume! *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum*[1] : « Il a plu à votre Père de vous « donner son royaume. » Ne vous réjouissez donc pas de ce que [vous êtes ici-bas riches, puissants, heureux]; mais de ce que Jesus-Christ est ressuscité, et nous tous en lui pour aller régner avec lui.

Mais pour goûter cette joie céleste, fuyez ces joies qui nous sont laissées pour notre supplice. *Gaudio dixi : Quid frustra deciperis*[2]? « J'ai « dit à la joie : Pourquoi trompes-tu si vaine- « ment? » Cette joie qui commence à naître [te captive]; tu n'es plus maitresse de tes désirs, tu ne possèdes plus ta volonté : crains cette joie. Je te vois verser un torrent de pleurs; tu n'oses lever la tête : ah! si tu avais connu la séduction de la joie! *Quid frustra deciperis?* Et toi, qui as tendu à ton ennemi d'imperceptibles lacets, [des] piéges invisibles, tu as dit : Qui nous verra? Il est tombé à tes pieds; [vain] triomphe du cœur : *Frustra deciperis*. Tu effleures la peau [à ton ennemi; tu te plonges] à toi le poignard dans le sein. Defiez-vous donc de la joie qui vient des sens; car il en est comme de ces villes qu'on prend dans une fête. On feint une paix; joie partout : tout d'un coup le feu, l'épée, le carnage; on commence à dire : Malheureuse joie! il n'est plus temps; il faut périr. Il fallait avoir connu auparavant que le ris est une erreur, et dire à la joie : Tu t'es vainement trompée. Quand donc une joie soudaine et trop vive [s'empare du cœur], la vapeur monte à la tête, on s'enivre; c'est l'ennemi qui veut te perdre.

La vie humaine semblable à un chemin ; dans l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche. Un poids invincible, une force inviacible nous entraine; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines [nous fatiguent et nous inquiètent dans la route :] encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non; il faut marcher, il faut courir : [telle est la] rapidité des années. On se console pourtant; parce que de temps en temps [on rencontre des] objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudrait arrêter : Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable, inévitable ruine. On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir; quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort [se présente]; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux [s'égarent]; il faut marcher. [On voudrait retourner] en arrière; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même. Non, non : dans ces gouffres, des feux dévorants, grincements de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens; plus court aux uns qu'aux autres. On ne voit pas la fin : quelquefois on tombe sans y penser, et tout d'un coup. Mais le fidèle [demeure ferme :] Jésus-Christ, qui l'accompagne toujours, [le soutient;] il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abime, une main invisible le transportera; ou plutôt il y entrera comme Jésus-Christ, il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort. Quiconque a cette foi, il est heureux; [il possède] la joie de Tobie. *Jerusalem, beati omnes qui diligunt te*[1] : « O Jérusalem, heureux sont tous « ceux qui t'aiment, » qui verront tes murailles rétablies, ton sanctuaire, tes sacrifices. *Beatus ero, si fuerint reliquæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem*[2] : « Je serai heureux, « s'il reste des hommes de ma race pour voir la « lumière et la splendeur de Jérusalem; » combien plus de la céleste Jérusalem! [Telle est la] joie de Jésus-Christ ressuscité, qui dégoûte des joies qui passent, et qui donnera la joie éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

[1] *Luc.* XII, 32.
[2] *Eccl.* II, 2.

[1] *Tob.* XIII, 18.
[2] *Ibid.* 20.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

SUR LA PAIX FAITE ET ANNONCÉE PAR J. C.

Combien extraordinaire la manière dont cette paix a été conclue; moyen dont Jésus-Christ s'est servi pour nous la procurer. Obligation de renoncer à tous ses attachements criminels, et de quitter toutes ses intelligences avec le monde, pour y participer. Rétablissement du commerce entre le ciel et la terre, fruit de cette paix. Comment est-elle accompagnée de toutes les marques d'une parfaite réunion.

Venit Jesus, et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis.

Jésus vint, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Joan. XX, 19.

La justice et la paix sont deux intimes amies; elles se baisent, dit le roi-prophète, et se tiennent si étroitement embrassées, que nulle force n'est capable de les désunir : *Justitia et pax osculatæ sunt* [1]. Où la justice n'est pas reçue, il ne faut pas espérer que la paix y vienne; et c'est pourquoi les crimes des hommes ayant chassé la justice par toute la terre, la paix aussi les avait quittés et s'était retirée au ciel qui est le lieu de son origine. Mais après que la mort de notre Sauveur a eu rétabli la justice par la rémission des péchés, la paix, sa fidèle compagne, a commencé de paraître aux hommes avec ce visage tranquille qui porte la joie dans le fond des cœurs. *Pax vobis*, « La paix soit avec vous, » dit le Fils de Dieu; et saint Paul publiant par toute la terre la paix que le Fils de Dieu nous a méritée, écrit aux Romains ces grandes paroles : « Étant donc « justifiés par la foi, nous sommes en paix avec « Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ [2]; » reconnaissant bien, chrétiens, qu'on ne peut être en paix avec Dieu sans être revêtu de sa justice. Cette paix accordée entre Dieu et l'homme par la médiation du Sauveur Jésus, étant le sujet principal de notre évangile, sera la matière de ce discours.

Le déluge est passé, les cataractes du ciel se sont refermées : Jésus-Christ ayant soutenu tous les flots de la colère divine, qui venaient accabler les hommes, les eaux maintenant se sont retirées, la colombe s'approche de nous avec une branche d'olive, Jésus-Christ s'avance au milieu des siens et leur annonce que la paix est faite : *Et dixit eis : Pax vobis.* A ce mot de paix, chrétiens, tous les cœurs sont saisis de joie, tous les troubles s'évanouissent, toutes les premières terreurs se dissipent; les apôtres épouvantés se rassurent voyant le Seigneur, et ne se lassent d'admirer celui qui ayant été par sa grâce l'unique négociateur de cette paix, leur en vient encore lui-même donner la nouvelle : *Gavisi sunt discipuli viso Domino* [1].

Les apôtres ne sont pas les seuls qui doivent se réjouir en Notre-Seigneur de ce traité de paix admirable; et comme nous y avons été compris avec eux, nous devons participer à leur joie commune. Donc, mes frères, réjouissons-nous, et rendons grâces au divin Jésus de la paix. Nous étions des sujets rebelles qui ne pouvions éviter la juste vengeance qui était due à notre révolte; et enfin notre Souverain nous donne la paix. O Dieu, qui nous dira le secret de cette importante négociation? de quelle sorte s'est fait ce traité? quelles conditions nous a-t-on données? quels fruits recevra la nature humaine de cette sainte et divine paix? C'est ce qu'il faut tâcher de vous faire entendre; et trois circonstances de notre évangile nous en donneront l'éclaircissement.

Je remarque, premièrement, que Jésus paraissant au milieu des siens, et leur donnant le salut de paix, « il leur montre en même temps ses « mains et ses pieds : » *Et cum hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes* [2]; c'est-à-dire, les cicatrices de ses plaies sacrées. Je vois, secondement, dans mon évangile, que les apôtres étaient retirés, que « les portes étaient fermées : » *Et fores essent clausæ* [3] : nul n'y pouvait entrer que le Fils de Dieu : si bien que, les voyant séquestrés du monde, il vint tout à coup leur donner la paix : *Pax vobis.* Et il redoubla encore une fois cette bienheureuse salutation, lorsqu'il vit qu'ils le regardaient et ne s'attachaient qu'à lui seul; *Dixit ergo eis iterum : Pax vobis* [4]. Enfin la troisième chose que j'ai observée, c'est qu'il leur fait présent de ses dons célestes, il leur donne son Saint-Esprit : *Accipite Spiritum Sanctum* [5]. Il les envoie par toute la terre le porter à tous les fidèles : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, « dit-il, je vous envoie; » allez-vous-en étendre par tous les peuples la grâce qui vous a été accordée : « ceux dont vous remettrez les péchés, j'en-« tends qu'ils leur soient remis : » *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos ... quorum remiseritis peccata, remittuntur eis* [6]. Voilà trois circonstances de notre évangile, lesquelles, messieurs, si nous entendons, nous y lirons manifestement toute

[1] *Ps.* LXXXIV, 11.
[2] *Rom* V, 1.

[1] *Joan.* XX, 20.
[2] *Luc.* XXIV, 40.
[3] *Joan.* XX, 19.
[4] *Ibid.* 21.
[5] *Ibid.* 22.
[6] *Ibid.* XX, 21, 23.

l'histoire de notre paix. Vous demandez par quels moyens elle a été faite; et le Fils de Dieu vous montre ses plaies : vous désirez en savoir les conditions; regardez dans son Évangile ses disciples séquestrés du monde, qui n'ont d'attachement qu'à lui seul : vous en voulez enfin connaître les fruits; voyez le Saint-Esprit répandu, et les dons du ciel versés sur les hommes.

Mais peut-être que ce mystère de paix ne vous paraît pas encore assez clairement; mettons-le, s'il se peut, dans un plus grand jour, et réduisons en peu de paroles tout l'ordre de notre dessein sur le fondement de notre évangile. Ma proposition générale, c'est que le Fils de Dieu a fait notre paix; et pour vous en expliquer le particulier, je dirai premièrement, chrétiens, que le moyen dont il s'est servi ç'a été sa mort, et c'est ce qu'il nous enseigne en montrant ses plaies; secondement, je vous ferai voir que la condition qu'il nous impose c'est de renoncer aux intelligences que nous avions avec le monde et les autres ennemis de Dieu; c'est pourquoi il ne donne sa paix qu'à ceux qu'il trouve retirés du monde : enfin je conclurai ce discours en vous proposant des fruits admirables de cette sainte et divine paix par le rétablissement du commerce entre le ciel et la terre; et c'est ce que le Fils de Dieu nous fait bien entendre en donnant son Esprit à ses saints apôtres, et les envoyant par tout l'univers pour y répandre de toutes parts les trésors célestes. C'est en peu de mots, chrétiens, toute l'histoire de notre paix : la mort du Fils de Dieu en est le moyen; renoncer aux intelligences, la condition; le commerce rétabli, la suite et le fruit. Soyez attentifs, chrétiens; et s'il reste quelque obscurité, elle sera bientôt dissipée avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour vous expliquer la manière dont s'est faite la paix de Dieu et des hommes, j'avancerai d'abord une chose qui n'a d'exemple dans aucune histoire : que cette paix se devait conclure par la mort violente de l'ambassadeur qui était député pour la négocier. Voilà une proposition inouïe parmi tous les peuples du monde; mais que la doctrine de l'Évangile nous fait voir très-indubitable. Que Jésus-Christ soit l'ambassadeur du Père éternel, et son ambassadeur pour traiter la paix; toute l'Écriture nous le témoigne : il se dit toujours l'envoyé du Père, et son envoyé vers les hommes; et qu'il soit envoyé pour traiter la paix, non-seulement ses paroles, mais tout l'ordre de ses desseins le fait bien connaître. C'est pourquoi saint Paul assure qu'il est notre paix : *Ipse enim est pax nostra*[1]; et que le sujet de sa mission, c'est la réconciliation de notre nature : « Dieu était « dans le Christ se réconciliant le monde : » *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi*[2]. Combien devait être vénérable aux hommes ce grand et céleste envoyé du Père! outre la dignité de sa personne, nous le pouvons encore aisément juger par le titre d'ambassadeur, et d'ambassadeur de la paix.

Qu'est-il nécessaire que je vous rapporte ce que nul de mes auditeurs ne peut ignorer, que la personne des ambassadeurs est sacrée et inviolable? C'est comme un traité solennel où la foi publique du genre humain est intervenue, que l'on puisse députer librement pour traiter de la paix et de l'alliance ou des intérêts communs des États; et violer cette loi consacrée par le droit des gens, et que la barbarie même n'a pas effacée dans les âmes les plus farouches, c'est se déclarer ennemi public de la paix, de la bonne foi et de toute la nature humaine : Dieu même, comme protecteur de la société du genre humain, est intéressé dans cette injure; tellement que celle que l'on fait aux ambassadeurs n'est pas seulement une perfidie, mais une espèce de sacrilége.

Et voici que Jésus, Fils du Dieu vivant, le divin Jésus, Jésus envoyé aux hommes pour faire leur paix, ô commission sainte et vénérable! a été maltraité par eux jusqu'à être attaché à un bois infâme. Toute la majesté de Dieu est violée manifestement par cette action; non-seulement parce qu'il est son ambassadeur, mais encore parce qu'il est son Fils bien-aimé. Et néanmoins, ô prodige étrange! cette mort, qui devait rendre la guerre éternelle, c'est ce qui conclut l'alliance : ce qui a tant de fois armé les peuples a désarmé tout à coup le Père éternel; et la personne sacrée de son envoyé ayant été violée par un si indigne attentat, aussitôt il a fait et signé la paix. Voici un mystère incroyable : Dieu est irrité justement contre la malice des hommes; et lorsque par le meurtre de son envoyé, de son Christ, de son Fils unique, ils ont ajouté le comble à leurs crimes, c'est alors qu'il commence d'oublier les crimes.

Qui sera le sage et l'intelligent qui nous développera ce secret et qui nous apprendra nettement ce que Dieu a trouvé de si agréable dans la mort de son Fils unique, qu'elle lui ait fait pardonner les péchés du monde? Ce sera, messieurs, saint Augustin qui nous en donnera le fondement dans les traités qu'il a faits sur la première épître de saint Jean[3] : il a remarqué comme trois principes

[1] *Ephes.* II, 14.
[2] II. *Cor.* V, 19.
[3] *Tract.* VII, n° 7, t. III, part. II, col. 874, 875.

de la mort de Notre-Seigneur. Il a, dit-il, été livré à la mort par trois sortes de personnes : il a été livré par son Père ; saint Paul : « Il n'a point « épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour « nous tous[1]. » Il a été livré par ses ennemis ; Judas l'a livré aux Juifs : *Ego vobis eum tradam*[2] ; les Juifs l'ont livré à Pilate : *Tradiderunt Pontio Pilato præsidi*[3] ; Pilate l'a livré aux soldats pour le mettre en croix : *Tradidit militibus ad crucifigendum*[4]. Non-seulement, messieurs, il a été livré par son Père, et livré par ses ennemis, mais encore livré par lui-même. Saint Paul en est touché jusqu'au fond de l'âme, lorsqu'il écrit ainsi aux Galates : « Ce que je vis maintenant, « je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé « et s'est livré lui-même pour moi, » *et tradidit semetipsum pro me*[5]. Voilà donc le Fils de Dieu livré à la mort par de différentes personnes et par des motifs bien opposés. Son Père l'a livré pour satisfaire à sa justice irritée : « Il ne lui a « pas pardonné, » *Non pepercit*, dit saint Paul[6] : Judas l'a livré par avarice ; les Juifs, par envie ; Pilate, par lâcheté ; et lui-même, par obéissance.

Dans ces volontés si diverses il nous faut rechercher, mes frères, ce qui a pu faire la paix des hommes ; et pour cela il est nécessaire d'en examiner les différences. Chose étrange, messieurs ! nous trouvons dans un même fait, le Père et le Fils, Judas et Pilate, et les Juifs. Tous livrent le Fils de Dieu au supplice, tous le livrent par leur volonté ; et néanmoins la volonté des uns est très-bonne, et celle des autres est très-criminelle : ce sont les motifs qui les distinguent. Le Père et le Fils y ont concouru par une bonne volonté ; ç'a été par l'amour de la justice : Judas au contraire et les Juifs, par une volonté très-méchante ; ç'a été pour contenter leurs mauvais désirs. Voilà déjà quelque différence ; mais nous ne voyons pas encore bien distinctement ce qui a produit notre paix : il est temps, enfin, de le dire.

Mettons ce mystère en plein jour, et voyons ce qui nous a réconciliés. Les Juifs ont livré Jésus-Christ ; et en le livrant par envie, ils ont ajouté le comble à l'iniquité : ce n'est pas pour faire la paix, ni pour attirer le pardon des crimes. Le Père éternel l'a livré aussi ; il l'a fait par une volonté équitable : il s'est pris à la caution, la partie principale étant insolvable ; il a exigé de la caution le payement de la dette : sans doute cette pensée était juste ; mais je ne vois pas encore notre paix conclue : je vois au contraire un Dieu qui se venge, et qui exige ce qui lui est dû, de son propre Fils ; il faut autre chose, mes frères, pour la réconciliation de notre nature. Mais entre ces Juifs méchants et injustes, et un Dieu juste, mais sévère ; entre ces hommes injustes qui, multipliant leurs crimes, augmentent leurs dettes, et ce Père rigoureux qui exige si sévèrement ce qui lui est dû ; je vois un Fils soumis et obéissant, qui prend sur soi volontairement et tout ce que les hommes doivent et tout ce que le Père peut exiger : ce que Dieu a ordonné par justice, ce que les hommes ont accompli par envie, il l'accepte humblement par obéissance. Chrétiens, ne craignons plus, notre paix est faite : Dieu exige ; Jésus-Christ le paye : les hommes multiplient leurs dettes ; mais Jésus-Christ se charge encore de cette nouvelle obligation ; son mérite infini est capable de porter et de payer tout. Si tous les hommes sont dus, comme des victimes, à la justice divine, une victime de la dignité du Fils de Dieu peut remplir la place de tous les autres.

Mais le sang versé de son Fils irrite de nouveau sa colère : il est vrai ; mais ce même sang peut apaiser aussi sa colère. En tant que répandu par les Juifs, ce sang de Jésus-Christ crie vengeance ; en tant que présenté par Jésus-Christ, ce même sang crie miséricorde : mais la voix que Jésus-Christ pousse est sans doute la plus puissante ; quelque grande que soit la malice d'un attentat commis contre un Dieu, il y a encore plus de dignité dans l'obéissance d'un Dieu : ainsi la miséricorde l'emporte, et voilà ce grand mystère du christianisme. L'ambassadeur est mort, et la paix, enfin, est conclue. Ne parlons plus du crime des Juifs, parlons de l'obéissance du Fils de Dieu : ceux-là ont commis un meurtre exécrable ; celui-ci a accepté une mort honteuse avec une humilité sans exemple, et cette mort acceptée est capable d'effacer le meurtre commis. « Qu'ils viennent seu« lement, ces bourreaux qui ont mis la main sur « Jésus-Christ ; qu'ils viennent, dit saint Augus« tin[1], boire par la foi ce sang qu'ils ont répandu « par la cruauté, et ils trouveront leur rémission « même dans le sujet de leurs crimes. » Si la grâce, si le pardon, si la paix et l'alliance s'étend jusqu'à eux, eh ! que peuvent craindre les autres ?

Non, mes frères, ne doutons plus que nous ne soyons réconciliés. Allons au cénacle avec les apôtres recevoir de Jésus-Christ le salut de paix et adorer ses plaies qu'il leur montre. Je ne m'étonne plus si l'évangéliste remarque que le Fils de Dieu leur donnant la paix, « leur découvre ses « pieds et ses mains percés : « *Et... ostendit eis*

[1] *Rom.* VIII, 32.
[2] *Matth.* XXVI, 1
[3] *Ibid.* XXVII, 2.
[4] *Ibid.* 26.
[5] *Gal.* II, 20.
[6] *Rom.* VIII, 32.

[1] *Serm.* LXXVII, n° 4, t. V, col. 420.

manus et pedes [1]. C'est que ses blessures ont fait notre paix ; c'est qu'il veut que nous en lisions le traité, la conclusion, la ratification infaillible, dans ces cicatrices sacrées. Il les veut porter jusque dans le ciel; afin que si son Père s'irrite contre la malice des hommes, il puisse continuellement lui représenter dans ces divines blessures une image du sacrifice qui l'a apaisé. Il nous a laissé sur la terre une image de ce sacrifice dans l'adorable eucharistie; il en a aussi emporté une dans le ciel, dans les empreintes de ses plaies sacrées. C'est là toute notre espérance, c'est l'unique appui des pécheurs. Cet agneau mystique de l'Apocalypse, qui paraît toujours devant le trône et y paraît « toujours comme mort, » *tanquam occisum* [2], c'est-à-dire, ce divin Jésus qui se montre au Père céleste avec les marques de sa mort sanglante; avec ces cicatrices salutaires encore toutes fraîches et toutes vermeilles, toutes teintes, si je l'ose dire, de ce sang précieux et innocent qui a pacifié le ciel et la terre : c'est ce qui me fait approcher du trône de Dieu avec une pleine confiance, sachant bien que « si j'ai péché « j'ai un avocat près du Père, Jésus-Christ le « Juste [3]. » Mais que cette confiance, messieurs, n'entretienne pas notre dureté, et ne nous endorme pas dans nos crimes. Ces plaies, qui paraissent pour nous dans le ciel, paraîtront contre nous dans le jugement: *Videbunt in quem transfixerunt* [4]: « Ils verront celui qu'ils ont percé ; » ils verront les cicatrices de ces plaies sacrées qui font maintenant notre paix, mais qui crieront alors hautement vengeance contre notre endurcissement, et contre l'ingratitude de ceux qui n'auront pas accompli la condition que ce bienheureux traité nous impose.

SECOND POINT.

Durant le temps de notre révolte, nous avons pris des engagements, nous avons entretenu des correspondances avec les ennemis de notre prince; et, comme dit le prophète Isaïe, « nous avons « fait un traité avec la mort, et lié une société « avec l'enfer : « *Percussimus fœdus cum morte et cum inferno fecimus pactum* [5]; c'est-à-dire que nous sommes entrés avec le monde dans des attachements criminels. Maintenant, pour jouir du bénéfice de cette paix que notre céleste médiateur a négociée, il faut renoncer à tous ces traités, et rompre pour jamais ces intelligences; c'est la condition qu'on nous impose, et elle est couchée en termes formels dans le même prophète Isaïe : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit* [1] : « Votre traité avec la mort sera cassé, votre « pacte avec l'enfer ne tiendra pas. »

Pour entendre solidement cette unique condition de notre paix, il faut remarquer avant toutes choses avec saint Augustin en divers endroits; mais il le dit admirablement sur le psaume cent trente-six, qu'il y a « deux cités diverses, mêlées « de corps, séparées de cœur, qui suivent, dit-il, « le courant du siècle, jusqu'à ce que le siècle « finisse, » *duas civitates, permixtas sibi interim corpore, et corde separatas, currere per ista volumina sæculorum usque in finem* [2] : l'une enferme dans son enceinte les enfants de Dieu, et se nomme Jérusalem; l'autre contient les hommes du monde, et s'appelle Babylone. Il n'est rien de si opposé que ces deux villes. Babylone, dit saint Augustin [3], a pour sa fin la paix temporelle; et la sainte Jérusalem se propose la paix de l'éternité. Les princes en sont ennemis, les coutumes toutes dissemblables, les lois entièrement opposées. Saint Paul distingue deux sortes de lois [4] : il y a la loi de l'esprit, elle gouverne dans Jérusalem; il y a la loi de la chair, elle règne dans Babylone : les citoyens de Jérusalem ne doivent jamais sortir de ses murailles; tout commerce leur est interdit avec cette cité criminelle, de peur qu'ils ne souillent leur pureté dans ses continuelles profanations.

Mais où donc pourra-t-on bâtir cette cité innocente? quelles montagnes assez hautes, quelles mers et quel océan assez vaste sera capable de la séparer de cette autre cité corrompue? Ne recherchons pas, chrétiens, une place qui la sépare; elle ne doit pas en être éloignée par la distance des lieux : dessein certainement bien étrange. Jérusalem est bâtie au milieu même de Babylone; ces peuples, dont les lois sont si différentes et les desseins si incompatibles, enfin qui ne doivent point avoir de commerce ensemble, sont néanmoins mêlés par toute la terre. D'où vient ceci? grand Dieu! quelle étrange confusion! vous qui avez si sagement et avec tant d'ordre rangé chaque chose en sa place, pourquoi ne voulez-vous point séparer les bons de la troupe des méchants et des impies? « Ils seront, « dit saint Augustin [5], mêlés de corps; mais ils « seront séparés de cœur. » Ce n'est pas ici le lieu, chrétiens, de chercher la raison de ce mélange : disons seulement, en passant, que ce même Dieu tout-puissant qui a sauvé les enfants de la four-

[1] *Luc.* XXIV, 40.
[2] *Apoc.* V, 6.
[3] I. *Joan.* II, 1.
[4] *Joan.* XIX, 37.
[5] *Is.* XXVIII, 15.

[1] *Is.* XXVIII, 18.
[2] *In Psal.* CXXXVI, n° 1, t. IV, col. 1513.
[3] *Ibid.* n° 2, col. 1514 et seqq.
[4] *Rom.* VII, 23.
[5] *Loco mox citato.*

naise, et Daniel parmi les lions; qui a gardé la famille de Noé sur un bois fragile contre la fureur inévitable des eaux universellement débordées, et celle de Lotb de l'embrasement et des monstrueuses voluptes de Sodome; qui a fait luire à ses enfants une merveilleuse lumière parmi ces ténèbres épaisses qui enveloppaient toute l'Égypte : ce même Dieu a entrepris de faire éclater son pouvoir, en conservant l'innocence dans le cœur des siens au milieu de la dépravation générale. Mener une vie innocente loin de la corruption commune, ce n'est pas une épreuve assez difficile pour connaître la fidélité de ses serviteurs : mais les laisser avec les méchants, et leur faire observer la justice; leur faire respirer le même air, et les préserver de la contagion; les laisser mêlés dans l'extérieur, et rompre le commerce au dedans, l'œuvre est digne de sa puissance, l'épreuve est digne de ses élus : c'est pourquoi Dieu a voulu établir cet ordre.

Mais, chrétiens, qu'il est mal suivi! nous qui sommes par notre baptême les citoyens de Jérusalem, que nous avons de commerce avec cette ville ennemie! Nous nous embarquons tous les jours sur les fleuves de Babylone. Qu'est-ce à dire ceci, mes frères? quels sont ces fleuves de Babylone? Saint Augustin nous l'expliquera. « Les « fleuves de Babylone, dit-il, c'est tout ce qu'on « aime et qui passe : » *Flumina Babylonis, sunt omnia quæ hic amantur et transeunt*[1]; c'est-à-dire, les biens périssables. Nous voyons ces fleuves passer devant nous, ces fleuves des plaisirs du monde, nous voyons les voluptés couler devant nous, les eaux nous en semblent claires, et, dans l'ardeur de l'été, on trouve quelque douceur à s'y rafraîchir : le cours en paraît tranquille, et on s'embarque aisément dessus, et on entre bien avant par ce moyen dans le commerce de cette cité criminelle. Mais que signifie ce commerce? Il est bien aisé de l'entendre : ce n'est pas seulement, messieurs, être emporté quelquefois par les fleuves de Babylone; c'est y entretenir ses intelligences, c'est y avoir ses parties liées : c'est être de ces intrigues malheureuses, de ces cabales de libertinage; enfin c'est avoir le cœur attaché où Dieu ne le permet pas. Ceux qui sont du monde de cette manière, n'en sont pas seulement par emportement; ils en sont par traités exprès, par une formelle conspiration contre la profession chrétienne : c'est ce traité avec la mort, c'est cette alliance avec l'enfer : la paix de Jésus-Christ n'est pas pour eux, s'ils n'acceptent la condition de quitter aujourd'hui ces intelligences.

Mais, chrétiens, qu'il est malaisé de tirer d'eux ce consentement! que le cœur est violenté lorsqu'il faut abandonner cet ancien commerce! La solennité pascale est venue, où la voix publique de toute l'Église presse les pécheurs les plus endurcis à retourner à Dieu par la pénitence : combien ce cœur a-t-il combattu! combien a-t-il eu de peine à se rendre! Enfin il est venu à ce tribunal où Jésus-Christ accorde la paix à quiconque y vient chercher sa miséricorde. Hé bien! as-tu accepté la condition? as-tu renoncé de bonne foi à ces intelligences secrètes où t'avait engagé ta rébellion? C'est ce que Dieu exige de nous; et saint Paul nous en montre la nécessité par ces paroles convaincantes : « Si nous som« mes des créatures nouvelles, donc nos ancien« nes pensées sont évanouies; tout doit être nou« veau en nous, et tous cela vient de Dieu, qui « nous a réconciliés par Jésus-Christ[1] : » c'est-à-dire, si nous l'entendons, que vous étant réconciliés vous ne devez pas vivre de la même sorte ni avoir les mêmes correspondances que lorsque vous étiez séparés de Dieu. Maintenant, que vous êtes rentrés en paix avec lui, la nouvelle obligation de ce traité demande que vous preniez d'autres liaisons : *Vetera transierunt; ecce facta sunt omnia nova.*

Entrons donc, mes frères, avec les apôtres dans cette retraite mystérieuse; vivons désormais séparés du monde et de toutes ses vanités, et de toutes les intelligences que nous y avons contractées contre le service de Dieu. Ce sera dans cette retraite que Jésus-Christ viendra nous donner le salut de paix : si nous n'y avons pas les joies de la terre, nous aurons la joie de voir le Seigneur; si la source des plaisirs mortels est tarie pour nous, nous y aurons les plaies de Jésus, sources inépuisables de douceurs célestes. Enfin le commerce du monde rompu ne sera pas capable de nous affliger, si nous y méditons sérieusement le commerce rétabli avec le ciel par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et c'est ce qui me reste à vous dire.

TROISIÈME POINT.

C'est notre charitable ambassadeur qui a rétabli en sa personne le commerce entre le ciel et la terre : il est venu du ciel, qui est son pays et son naturel héritage; il est entré en société avec les habitants de la terre, et étant dans cette nation étrangère « il y a exercé, dit saint Augustin,

[1] *In Psal.* CXXXVI, n° 3, *ubi supra.*

[1] II *Cor.* V, 17.

« un saint et admirable trafic. » Il a pris de nous les fruits malheureux qu'a produits cette terre ingrate : et que nous a-t-il donné en échange? car c'est ce qu'il faut pour le trafic. Il nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, la grâce, la miséricorde, le Saint-Esprit : *Hæc enim mira commutatio facta est, et divina sunt perocta commercia, mutatio rerum celebrota in hoc mundo a negociatore cœlesti. Venit accipere contumelias, dare honores; venit haurire dolorem, dare salutem; venit subire mortem, dare vitam*[1]. Je vois dans l'histoire de mon évangile qu'il le répand abondamment sur ses disciples, par le souffle de sa bouche divine : « Recevez, dit-il, le Saint-Esprit[2]. » Il envoie ses disciples partout l'univers, pour y publier la paix, l'amnistie, l'abolition générale de tous les péchés, et faire part à tous les croyants des grâces célestes qu'ils ont reçues. Mais je laisse toutes ces choses; afin que je vous découvre une belle doctrine de notre évangile, touchant le rétablissement du commerce entre le ciel et la terre, en conséquence de la paix conclue.

C'est une chose d'expérience, que lorsque deux États sont ennemis, ils n'ont point d'ambassadeurs les uns chez les autres; parce que n'y ayant point de société et le commerce étant rompu entre les deux peuples, il n'y a point par conséquent d'intérêt commun qui doive être traité par ambassadeurs. Mais lorsque l'alliance et le commerce sont entièrement rétablis, une des marques les plus sensibles de réconciliation et de paix c'est de voir, de part et d'autre, des ambassadeurs et des résidents, pour traiter les intérêts communs des deux peuples confédérés. La paix que Dieu fait avec les mortels, est accompagnée de toutes les marques d'une parfaite réunion : c'est pourquoi toutes les hostilités étant cessées entre le ciel et la terre, et le commerce étant entièrement établi, Dieu veut avoir ici ses agents, et il nous permet aussi d'en avoir au ciel pour y ménager nos intérêts. Que Dieu ait ses agents sur la terre, vous le voyez dans notre évangile : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, dit le Fils « de Dieu, je vous envoie[3] : allez au nom de mon « Père et du mien annoncer partout l'univers la « rémission des péchés[4]; » vous êtes nos ambassadeurs avec un pouvoir si peu limité, que, tout ce que vous ferez au monde, nous le ratifierons dans le ciel : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt*[1] : « Les péchés sont remis à ceux à qui vous « les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui « vous les retiendrez. »

Voilà Dieu qui établit ses agents dans la Jérusalem terrestre : qui sera le nôtre, mes frères, dans la céleste Jérusalem? Ce Jésus qui a fait la paix, ce Jésus qui parait, dans notre évangile, glorieux et ressuscité, prêt à retourner à son Père; c'est lui-même, n'en cherchons point d'autre; c'est lui qui étant venu de la part de Dieu, pour traiter ses intérêts avec les hommes, remontera bientôt dans le ciel pour traiter les intérêts des hommes : c'est notre agent et notre avocat auprès de Dieu son Père, c'est de saint Paul que je l'ai appris. « Jésus-Christ notre avant-coureur est « rentré au ciel; mais c'est pour nous, dit saint « Paul, qu'il y est entré : « *Præcursor pro nobis introivit Jesus*[2] : il est à la droite de la Majesté; mais c'est, dit le même apôtre, « afin de « paraître pour nous devant la face de Dieu, « *ut appareat nunc vultui Dei pro nobis*[3] : enfin il est monté dans le ciel, chargé de toute nos affaires, « toujours vivant, dit saint Paul, afin « d'intercéder pour nous sans relâche, » *semper vivens ad interpellandum pro nobis*[4]. C'est pourquoi voyant ses apôtres qui s'affligeaient lui entendant dire qu'il retournerait bientôt à son Père : « C'est votre avantage, dit-il, que je m'en « retourne à mon Père[5] : » si je demeure toujours avec vous, quel agent aurez-vous au ciel? mais si je retourne à celui qui m'a envoyé, vous aurez auprès de lui un charitable négociateur, chargé de traiter toutes vos affaires, « toujours vivant, « afin d'intercéder pour vous, » *semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Après cela, mes frères, doutons-nous que le commerce ne soit rétabli! Nous avons des affaires au ciel : ou plutôt nous n'avons point d'affaires en ce monde; c'est au ciel que sont toutes nos affaires : nous y avons Jésus-Christ, qui ne dédaigne pas d'être notre agent, « toujours vi« vant, dit saint Paul, afin d'intercéder pour « nous; » toujours vivant, sans relâche : il n'y a pas un moment [d'interruption;] la vie du ciel toute en action. Dieu aussi a des affaires parmi les hommes; il a des âmes à gagner, des élus à rassembler par toute la terre : il a aussi ses agents parmi les hommes, il y a ses ambassadeurs. Ces ambassadeurs, chrétiens, ce sont les ministres de ses sacrements et les prédicateurs de son

[1] *In Ps.* XXX, *Enarr.* II, n° 3, t. IV, col. 146.
[2] *Joan.* XX, 22.
[3] *Ibid.* 21, 22.
[4] *Luc.* XXIV, 47.

[1] *Joan.* XX, 23.
[2] *Hebr.* VI, 20.
[3] *Ibid.* IX, 24.
[4] *Ibid.* VII, 25.
[5] *Joan* XVI, 7.

Évangile; ce sont eux que Jésus envoie : c'est d'eux que saint Paul a dit : « Nous sommes des « ambassadeurs pour Jésus-Christ : » *Pro Christo ergo legatione fungimur :* « Dieu exhorte les « peuples par nous, » *tanquam Deo exhortante per nos*[1]. Dieu a fait la paix avec le monde; mais « il nous a, dit-il[2], confié ce traité de paix : » c'est à nous de le publier per toute la terre; c'est à nous d'exhorter les peuples à en observer les conditions : enfin « il a mis dans nos bouches la « parole de réconcilietion : » *Posuit in nobis verbum reconciliationis*[3].

Nous voilà donc, mes frères, établis ambassadeurs de la part de Dieu; c'est saint Paul qui nous en assure : et que reste-t-il donc maintenent; sinon que mettant en usage cette merveilleuse qualité que Dieu nous donne, nous vous disions avec cet apôtre : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo*[4] : « Nous vous prions pour « Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu. » Oui, s'il y a encore quelque âme endurcie; s'il y e quelque pécheur impénitent que la parole de l'Évangile, que la solennité de ces saints jours, que les ordonnances de l'Église, que le sang de Jésus-Christ n'ait pas ému; s'il y a dans cette audience, ah! Dieu ne le veuille pas! mais enfin s'il y a quelqu'un si rebelle, si opiniâtre, qu'il n'eût pas encore accepté cette paix si avantageuse que Jésus crucifié a négociée à des conditions si équitables: *Obsecramus pro Christo:* nous pourrions lui commander de la part de Dieu; « nous le prions, « nous l'exhortons, nous le conjurons pour Jésus-« Christ : » ce n'est pas en notre nom que nous lui parlons; c'est pour Jésus-Christ, dit saint Paul. Ah! si ce divin Sauveur était sur la terre, lui-même parlerait à cet endurci; lui-même, par sa douceur infinie, tâcherait de surmonter son ingratitude : mais il n'y est plus; il est dans le ciel, où il fait nos affaires auprès de son Père, où sa qualité d'agent le demande, « afin de paraître pour « nous devant la face de Dieu, » *ut appareat nunc vultui Dei pro nobis*[5]. N'étant donc plus sur le terre pour parler lui-même aux pécheurs, il e substitué en sa place les apôtres, les pasteurs, les prédicateurs. « C'est donc pour Jésus-Christ, « dit saint Paul, que nous vous prions : » *Obsecramus pro Christo;* et si les prières ne suffisent pas, nous vous conjurons de tout notre cœur par le soin de votre salut, par le paix que Jésus-Christ nous a donnée, par ses plaies encore sanglantes qu'il présente à baiser à ses disciples, par son esprit qu'il répand sur eux, par cette charité infinie qui l'oblige à les envoyer par toute la terre pour porter à tous les croyants le repos de leur conscience dans la rémission de leurs crimes; par toutes ces grâces, mes frères, et, s'il y a quelque chose encore qui soit plus capable de vous émouvoir, nous vous prions pour Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu! Eh! que faut-il espérer de vous, si tant de fêtes, tant de mystères, et cette dévotion publique n'a pas amolli votre dureté? et toutefois, toutefois, mes frères, tous les jours appartiennent au Seigneur.

Venez, venez, convertissez-vous; car enfin qu'attendez-vous, chrétiens, pour vous repentir de vos crimes? Quoi, que Jésus-Christ vous parle lui-même! quoi, qu'il vienne avec tous ses foudres pour ébranler votre cœur de fer! Vaine et inutile attente : il est venu une fois, et c'est assez pour notre salut. Maintenant vous ne verrez plus sa divine face, que pour entendre prononcer votre sentence. Plût à Dieu qu'elle vous soit favorable! plût à Dieu que vous soyez placés à sa droite! Mais si vous voulez entendre sa voix qui vous appellera un jour à sa gloire, entendez la voix de ses ministres qui vous appelle maintenant à la pénitence : *Posuit in nobis verbum reconciliationis*. Si vous écoutez les ambassadeurs, le Souverain viendra au-devant de vous; si vous acceptez cette paix qu'il vous présente en ce monde, il vous fera jouir de la paix qu'il vous réserve au siècle futur avec le Pere, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

[1] II. *Cor.* v, 20.
[2] *Ibid.* 18.
[3] *Ibid.* 19.
[4] *Ibid.* 20.
[5] *Hebr.* IX, 24.

SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE APRES PAQUES,

PRÊCHÉ A DIJON DEVANT M. LE PRINCE.

SUR LA PROVIDENCE.

Pourquoi la Providence a-t-elle éprouvé tant de contradictions. Attention au jugement dernier, unique moyen pour résoudre toutes les difficultés qui naissent des désordres qui sont dans ce monde. Raisons qui doivent porter le juste à ne point s'impatienter dans ses afflictions, à ne point murmurer contre la prospérité des impies, et à ne point la désirer. Combien les maux qu'il endure lui sont utiles pour sa guérison : secours que Dieu lui donne pour se soutenir contre tous les accidents de la vie, dans l'espérance assurée d'une joie immortelle.

Mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse se changera en joie. Joan. XVI, 20.

De toutes les passions qui nous troublent, je ne crains point, fidèles, de vous assurer que la

plus pleine d'illusion c'est la joie, bien qu'elle soit la plus désirée; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que lorsqu'il a dit dans l'Ecclésiaste : qu'il réputait le ris une erreur, et que la joie était une tromperie : *Risum reputavi errorem*[1]. Et la raison, c'est, si je ne me trompe, que, depuis la désobéissance de l'homme, Dieu a voulu retirer à lui tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre dans l'innocence des commencements : il l'a, dis-je, voulu retirer à lui, pour le rendre un jour à ses bienheureux; et que la petite goutte de joie qui nous est restée d'un si grand débris n'est pas capable de satisfaire une âme dont les désirs ne sont point finis, et qui ne se peut jamais reposer qu'en Dieu. C'est pourquoi nous lisons dans notre évangile que Jésus laisse la joie au monde, comme un présent qu'il estime peu : *Mundus gaudebit;* et que le partage de ses enfants, c'est une salutaire tristesse qui ne veut point être consolée par les plaisirs que le monde cherche, *vos autem contristabimini.*

Mais encore que le sujet de mon évangile m'oblige aujourd'hui à vous faire voir la vanité des réjouissances du monde, ne vous persuadez pas, chrétiens, que je veuille par là tempérer la joie de la belle journée que nous attendons. Je sais bien que Tertullien a dit autrefois que la licence ordinairement épiait le temps des réjouissances publiques, et qu'elle n'en trouvait point qui lui fût plus propre : *Est omnis publicæ lætitiæ luxuria captatrix*[2]; mais celle que nous verrons bientôt éclater, est si raisonnable et si bien fondée, que l'Église même y veut prendre part, qu'elle y mêlera ses actions de grâces, dont cette chapelle royale résonnera toute : et d'ailleurs il est impossible que cette joie ne soit infiniment juste, venant d'un principe de reconnaissance.

Et certainement, monseigneur, quelques grands préparatifs que l'on fasse pour recevoir demain Votre Altesse, son entrée n'aura rien de plus magnifique, rien de plus grand ni de plus glorieux que les vœux et la reconnaissance publique de tous les ordres de cette province, que votre haute générosité a comblée de biens, et à qui votre main armée a donné la paix que votre autorité lui conserve. Le plus digne emploi d'un grand prince c'est de sauver les pays entiers, et de montrer, comme Votre Altesse, l'éminence de sa dignité par l'étendue de ses influences. C'est l'effet le plus relevé que puisse produire en vous votre sang illustre, mêlé si souvent dans celui des rois. Toutes ces obligations si universellement répandues ce sont, monseigneur, autant de colonnes que vous érigez à votre gloire dans les cœurs des hommes, colonnes augustes et majestueuses, et plus durables que tous les marbres; oui, plus fermes et plus durables que tous les marbres. Autrefois de pareils bienfaits vous ont dressé de pareilles marques dans cette ville illustre et fameuse que l'Empire nous a rendue, et qui a été si longtemps heureuse sous votre conduite. Elles durent et dureront à jamais dans les affections de ces peuples, qu'un si long temps n'a pas altérées. Que de trophées de cette nature s'était élevé en Guyenne votre âme si grande et si bienfaisante! l'envie n'a jamais pu les abattre : elle les a peut-être couverts pour un temps; mais enfin tout le monde a ouvert les yeux, et l'éclat solide de votre vertu a dissipé l'illusion de quelques années. Tant il est vrai, monseigneur, qu'une puissance si peu limitée et qui ne s'occupe, comme la vôtre, qu'à faire du bien, laisse des impressions immortelles. Mais je ne prétends pas ici prévenir les doctes et éloquentes harangues par lesquelles Votre Altesse sera célébrée. Je dois ma voix au Sauveur des âmes et aux vérités de son Évangile : il me suffit d'avoir dit ce mot pour me joindre aux acclamations du public, et témoigner la part que je prends aux avantages de ma patrie. Écoutons maintenant parler Jésus-Christ; après que, etc.

Ce que dit Tertullien est très-véritable : que « les hommes sont accoutumés, il y a longtemps, « à manquer au respect qu'ils doivent à Dieu, » et à traiter peu révéremment les choses sacrées : *Semper humana gens male de Deo meruit*[1] : car outre que, dès l'origine du monde, l'idolâtrie a divisé son empire, et lui a voulu donner des égaux; l'ignorance téméraire et précipitée a gâté, autant qu'elle a pu, l'auguste pureté de son être, par les opinions étranges qu'elle en a formées. L'homme a eu l'audace de lui disputer tous les avantages de sa nature, et il me serait aisé de vous faire voir qu'il n'y a aucun de ses attributs qui n'ait été l'objet de quelque blasphème. Mais de toutes ses perfections infinies, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence divine : il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements, et châtiât nos actions déréglées

[1] *Eccl.* II, 2.
[2] *De Corona.* n° 13.

[1] *Apolog.* n° 40.

avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous; afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue et sans discipline.

Telle était la doctrine des épicuriens, laquelle, toute brutale qu'elle est, tâchait de s'appuyer sur des arguments; et ce qui paraissait le plus vraisemblable, c'est la preuve qu'elle a tirée de la distribution des biens et des maux telle qu'elle est représentée dans notre évangile. « Le monde » se réjouira, dit le Fils de Dieu; et vous, mes « disciples, vous serez tristes[1]. » Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens : Le monde, les amateurs des biens périssables, les ennemis de Dieu seront dans la joie : encore ce désordre est-il supportable; mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, vous serez dans l'affliction, dans la tristesse? C'est ici que le libertinage s'écrie que l'innocence ainsi opprimée rend un témoignage certain contre la Providence divine, et fait voir que les affaires humaines vont au hasard et à l'aventure.

Ah! fidèles, qu'opposerons-nous à cet exécrable blasphème, et comment défendrons-nous contre les impies les vérités que nous adorons? Écouterons-nous les amis de Job qui lui soutiennent qu'il est coupable, parce qu'il était affligé; et que sa vertu était fausse, parce qu'elle était exercée? « Quand est-ce que l'on a vu, disaient-ils, que les « gens de bien fussent maltraités? cela ne se peut, « cela ne se peut[2]. » Mais au contraire, dit le Fils de Dieu, ceux dont je prédis les afflictions, ce ne sont ni des trompeurs ni des hypocrites; ce sont mes disciples les plus fidèles, ce sont ceux dont je propose la vertu au monde, comme l'exemple le plus achevé d'une vie bonne. « Ceux-» là, dit Jésus, seront affligés, » *vos autem contristabimini :* voilà qui paraît bien étrange, et les amis de Job ne l'ont pu comprendre.

D'autre part, la philosophie ne s'est pas moins embarrassée sur cette difficulté importante : écoutez comme parlaient certains philosophes, que le monde appelait les stoïciens. Ils disaient avec les amis de Job : C'est une erreur de s'imaginer que l'homme de bien puisse être affligé; mais ils se prenaient d'une autre manière : c'est que le sage, disaient-ils, est invulnérable et inaccessible à toute sorte de maux; quelque disgrâce qui lui arrive, il ne peut jamais être malheureux, parce qu'il est lui-même sa félicité. C'est le prendre d'un ton bien haut pour des hommes faibles et mortels. Mais, ô maximes vraiment pompeuses! ô insensibilité affectée! ô fausse et imaginaire sagesse, qui croit être forte parce qu'elle est dure; et généreuse, parce qu'elle est enflée! que ces principes sont opposés à la modeste simplicité du Sauveur des âmes, qui considérant dans notre évangile ses fidèles dans l'affliction, confesse qu'ils en seront attristés, *vos autem contristabimini!* et partant leurs douleurs seront effectives.

Plus nous avançons, chrétiens, plus les difficultés nous paraissent grandes. Mais voyons encore en un mot le dernier effort de la philosophie impuissante; afin que, reconnaissant l'inutilité de tous les remèdes, nous recourions avec plus de foi à l'Évangile du Sauveur des âmes. Sénèque a fait un traité exprès pour défendre la cause de la Providence et fortifier le juste souffrant; où après avoir épuisé toutes ses sentences pompeuses et tous ses raisonnements magnifiques, enfin il introduit Dieu parlant en ces termes au juste et à l'homme de bien affligé : « Que veux-« tu que je fasse, dit-il; je n'ai pu te retirer de « ces maux, mais j'ai armé ton courage contre « toutes choses : » *Quia non poteram vos istis subducere, animos vestros adversus omnia armavi*[1]. Je n'ai pu : quelle parole à un Dieu! Est-ce donc une nécessité absolue qu'on ne puisse prendre le parti de la Providence divine, sans combattre ouvertement sa toute-puissance? C'est ainsi que réussit la philosophie quand elle se mêle de faire parler cette Majesté souveraine, et de pénétrer ses secrets.

Allons, fidèles, à Jésus-Christ, allons à la véritable sagesse. Écoutons parler notre Dieu dans sa langue naturelle, je veux dire dans les oracles de son Écriture. Cherchons aux innocents affligés des consolations plus solides dans l'évangile de cette journée. Mais, afin de procéder avec ordre, réduisons nos raisonnements à trois chefs tirés des paroles du Sauveur des âmes, que j'ai alléguées pour mon texte. « Le monde, dit-il, se « réjouira; et vous, ô justes, vous serez tristes, « mais votre tristesse sera changée en joie. » Le monde se réjouira; mais ce sera certainement d'une joie telle que le monde la peut avoir, trompeuse, inconstante et imaginaire, parce qu'il est écrit que « le monde passe[2]. » *Mundus autem gaudebit :* « vous, ô justes, vous serez tristes; » mais c'est votre Médecin qui vous parle ainsi, et qui vous prépare cette amertume : donc elle vous sera salutaire, *vos autem contristabimini.* Que si peut-être vous vous plaignez qu'il vous laisse sans consolation sur la terre au milieu de tant de misères, voyez qu'en vous donnant cette médecine il vous présente de l'autre main la dou-

[1] *Joan.* XVI, 20.
[2] *Job.* IV, 7.

[1] *De Provident.* cap. VI.
[2] I. *Joan.* II, 17.

cœur d'une espérance assurée, qui vous ôte tout ce mauvais goût, et remplit votre âme de plaisirs célestes : « votre tristesse, dit-il, sera changée « en joie, » *tristitia vestra vertetur in gaudium*.

Par conséquent, ô homme de bien, si parmi tes afflictions il t'arrive de jeter les yeux sur la prospérité des méchants, que ton cœur n'en murmure point, parce qu'elle ne mérite pas d'être désirée; c'est la première vérité de notre évangile. Si cependant les misères croissent, si le fardeau des malheurs s'augmente, ne te laisse pas accabler; et reconnais, dans la douleur qui te presse, l'opération du Médecin qui te guérit, *vos autem contristabimini* : c'est le second point. Enfin, si tes forces se diminuent, soutiens ton courage abattu, par l'attente du bien que l'on te propose, qui est une santé éternelle dans la bienheureuse immortalité, *tristitia vestra vertetur in gaudium*; c'est par où je finirai ce discours. Et voilà en abrégé, chrétiens, toute l'économie de cet entretien, et le sujet du saint évangile que l'Église a lu ce matin dans la célébration des divins mystères. Reste que vous vous rendiez attentifs à ces vérités importantes. Laissons tous les discours superflus; cette matière est essentielle, allons à la substance des choses avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, je commence mon raisonnement par cette proposition infaillible : qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines; et toutefois, qu'il n'est rien aussi où la confusion soit plus apparente. Qu'il n'y ait rien de mieux ordonné, il m'est aisé de le faire voir par ce raisonnement invincible.

Plus les choses touchent de près à la Providence et à la sagesse divine, plus la disposition en doit être belle : or, dans toutes les parties de cet univers, Dieu n'a rien de plus cher que l'homme, qu'il a fait à sa ressemblance, rien par conséquent n'est mieux ordonné que ce qui touche cette créature chérie, et si avantagée par son Créateur. Et si nous admirons tous les jours tant d'art, tant de justesse, tant d'économie dans les astres, dans les éléments, dans toutes les natures inanimées, à plus forte raison doit-on dire qu'il y a un ordre admirable dans ce qui regarde les hommes. Il y a donc certainement beaucoup d'ordre; et toutefois il faut reconnaître qu'il n'y a rien qui paraisse moins. Au contraire, plus nous pénétrons dans la conduite des choses humaines, dans les événements des affaires, plus nous sommes contraints d'avouer qu'il y a beaucoup de désordre. Ce serait une insolence inouïe, si nous voulions ici faire le procès à tout ce qu'il y a jamais eu de grand dans le monde. Il y a eu plus d'un David sur le trône; ce n'est pas pour une fois seulement que la grandeur et la piété se sont jointes : il y a eu des hommes extraordinaires, que la vertu a portés au plus grand éclat; et la malice n'est pas si universelle, que l'innocence n'ait été souvent couronnée.

Mais, chrétiens, ne nous flattons pas; avouons, à la honte du genre humain, que les crimes les plus hardis ont été ordinairement plus heureux que les vertus les plus renommées. Et la raison en est évidente : c'est sans doute que la licence est plus entreprenante que la retenue. La fortune veut être prise par force; les affaires veulent être emportées par la violence : il faut que les passions se remuent, il faut prendre des desseins extrêmes. Que fera ici la vertu avec sa faible et impuissante médiocrité? je dis, faible et impuissante dans l'esprit des hommes. Elle est trop sévère et trop composée : c'est pourquoi le divin Psalmiste après avoir décrit le bruit que les pécheurs ont fait dans le monde, il vient ensuite à parler du Juste : « Et le Juste, dit-il, qu'a-t-il fait? » *Justus autem, quid fecit*[1]? Il semble, dit-il, qu'il n'agisse pas; et il n'agit pas, en effet, selon l'opinion des mondains, qui ne connaissent point d'action sans agitation, ni d'affaire sans empressement. Le juste n'ayant donc point d'action, du moins au sentiment des hommes du monde, il ne faut pas s'étonner, fidèles, si les grands succès ne sont pas pour lui.

Et certes l'expérience nous apprend assez que ce qui nous meut, ce qui nous excite, ce n'est pas la droite raison : on se contente de l'admirer et de la faire servir de prétexte; mais l'intérêt, la passion, la vengeance, c'est ce qui agite puissamment les ressorts de l'âme : et en un mot le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. D'ailleurs, les histoires saintes et profanes nous montrent partout de fameux exemples qui font voir les prospérités des impies; c'est-à-dire, l'iniquité triomphante. Quelle confusion plus étrange! David même s'en scandalise; et il avoue que sa constance devient chancelante, « quand il considère « la paix des pécheurs, » *pacem peccatorum videns*[2] : tant ce désordre est épouvantable; et cependant nous vous avons dit qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines. Comment démêlerons-nous ces obscu-

[1] *Ps.* x, 3.
[2] *Ps.* LXXII, 3.

rités, et comment accorderons-nous ces contrariétés apparentes? comment prouverons-nous un tel paradoxe, que l'ordre le plus excellent se doive trouver dans une confusion si visible? Accordons par une doctrine solide ces contrariétés apparentes, et montrons à l'homme de bien qu'il ne doit pas envier les prospérités de ce monde qui se réjouit.

J'apprends du Sage, dans l'Ecclésiaste [1], que l'unique moyen de sortir de cette épineuse difficulté, c'est de jeter les yeux sur le jugement. Regardez les choses humaines dans leur propre suite, tout y est confus et mêlé : mais regardez-les par rapport au jugement dernier et universel; vous y voyez reluire un ordre admirable. Le monde comparé à ces tableaux qui sont comme un jeu de l'optique, dont la figure est assez étrange; la première vue ne vous montre qu'une peinture qui n'a que des traits informes, et un mélange confus de couleurs : mais sitôt que celui qui sait le secret vous le fait considérer par le point de vue, ou dans un miroir tourné en cylindre qu'il applique sur cette peinture confuse; aussitôt, les lignes se ramassant, cette confusion se démêle, et vous produit une image bien proportionnée. Il en est ainsi de ce monde : quand je le contemple dans sa propre vue, je n'y aperçois que désordre; si la foi me le fait regarder par rapport au jugement dernier et universel, en même temps j'y vois reluire un ordre admirable. Mais entrons profondément en cette matière, et éclaircissons par les Écritures la difficulté proposée. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement.

Remarquons avant toutes choses que le jugement dernier et universel est toujours représenté dans les saintes lettres par un acte de séparation. « On mettra, dit-on, les mauvais à part; « on les tirera du milieu des justes [2] : » et enfin tout l'Évangile parle de la sorte. Et la raison en est évidente, en ce que le discernement est la principale fonction du Juge et la qualité nécessaire du jugement; de sorte que cette grande journée en laquelle le Fils de Dieu descendra du ciel, c'est la journée du discernement général : que si c'est la journée du discernement, où les bons seront séparés d'avec les impies; donc, en attendant ce grand jour, il faut qu'ils demeurent mêlés.

Approche ici, ô toi qui murmures en voyant la prospérité des pécheurs : Ah! la terre les devrait engloutir; ah! le ciel se devrait éclater en foudre. Tu ne songes pas au secret de Dieu. S'il punissait ici tous les réprouvés, la peine les discernerait d'avec les bons : or l'heure de discernement n'est pas arrivée; cela est réservé pour le jugement : ce n'est donc pas encore le temps de punir généralement tous les criminels; parce que ce n'est pas encore celui de les séparer d'avec tous les justes. « Ne vois-tu pas, dit saint Augus« tin [1], que pendant l'hiver l'arbre mort et l'arbre « vivent paraissent égaux? ils sont tous deux « sans fruit et sans feuilles. Quand est-ce qu'on « les pourra discerner? Ce sera lorsque le prin« temps viendra renouveler la nature, et que « cette verdure agréable fera paraître dans toutes « les branches la vie que la racine tenait enfer« mée. » Ainsi, ne t'impatiente pas, ô homme de bien! laisse passer l'hiver de ce siècle, où toutes choses sont confondues : contemple ce grand renouvellement de la résurrection générale, qui fera le discernement tout entier, lorsque la gloire de Jésus-Christ reluira visiblement sur les justes. Si cependant ils sont mêlés avec les impies; si l'ivraie croît avec le bon grain, si même elle s'élève au-dessus, c'est-à-dire, si l'iniquité semble triomphante, n'imite pas l'ardeur inconsidérée de ceux qui, poussés d'un zèle indiscret, voudraient arracher ces mauvaises herbes : c'est un zèle indiscret et précipité. Aussi le Père de famille ne le permet pas : « Attendez, dit-il, la « moisson [2], » c'est-à-dire la fin du siècle, où toutes choses seront démêlées; alors on fera le discernement : et « ce sera le temps de chaque « chose, » selon la parole de l'Ecclésiaste [3].

Ces excellents principes étant établis, je ne me contente plus de vous dire que ce que Dieu tarde à punir les crimes, ce qu'il les laisse souvent prospérer, n'a rien de contraire à sa providence; je passe outre maintenant, et je dis que c'est un effet visible de sa providence : car la sagesse ne consiste pas à faire les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Cette sagesse profonde de Dieu ne se gouverne pas par les préjugés ni par les fantaisies des enfants des hommes; mais selon l'ordre immuable des temps et des lieux, qu'elle a éternellement disposé. « C'est pourquoi, dit Tertullien, voici des paroles « précieuses : Dieu ayant remis le jugement à la « fin des siècles; il ne précipite pas le discerne« ment, qui en est une condition nécessaire. En « attendant, il se montre également à tous misé« ricordieux et sévère; et il a voulu que les étran« gers eussent part aux biens, et que les siens « eussent aussi part aux maux : » *Qui semel æternum judicium destinavit post sæculi finem; non præcipitat discretionem, quæ est conditio judicii ante sæculi finem. Æqualis est, interim,*

[1] *Eccl.* III, 17.
[2] *Matth.* XIII, 48, 49.

[1] *In Psal.* CXLVIII, n° 16, col. 1681.
[2] *Matth.* XIII, 30.
[3] *Eccl.* III, 17.

super omne hominum genus, et indulgens, et increpans; communia voluit esse et commoda profanis et incommoda suis [1]. Remarquez cette excellente parole : il ne précipite pas le discernement. Précipiter les affaires, c'est le propre de la faiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins; parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains moments dont la fuite précipitée cause aussi de la précipitation à ceux qui les cherchent. Mais Dieu qui est l'arbitre de tous les temps, qui sait que rien ne peut échapper de ses mains, il ne précipite pas ses conseils; jamais il ne prévient le temps résolu, il ne s'impatiente pas : il se rit des prospérités de ses ennemis; « parce que, dit le « roi-prophète [2], il sait bien où il les attend : il « voit de loin le jour qu'il leur a marqué pour en « prendre une rigoureuse vengeance, » *quoniam prospicit quod veniet dies ejus*. Mais, en attendant ce grand jour, voyez comme il distribue les biens et les maux avec une équité merveilleuse, tirée de la nature même des uns et des autres.

Je distingue deux sortes de biens et de maux. Il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal qui peut tourner en bien par la patience; comme la santé est un bien qui peut dégénérer en mal, en favorisant la débauche : c'est ce que j'appelle les biens et les maux mêlés; qui participent de la nature du bien et du mal, selon l'usage où on les applique. Mais il y a outre cela le bien souverain, qui jamais ne peut être mal; comme la félicité éternelle : il y a aussi certains maux extrêmes, qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, comme les supplices des réprouvés. Cette distinction étant supposée : je dis que ces biens et ces maux suprêmes, si je puis parler de la sorte, appartiennent au discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies; et que ces biens et ces maux mêlés se distribuent avec équité dans le mélange des choses présentes.

Car il fallait que la Providence destinât certains biens aux justes, où les méchants n'eussent point de part; et de même qu'elle préparât aux méchants des peines, dont les bons ne fussent jamais tourmentés. De là vient ce discernement éternel qui se fera dans le jugement. Et avant ce temps limité tout ce qu'il y a de biens et de maux devait être commun aux uns et aux autres, c'est-à-dire, à l'impie aussi bien qu'au juste; parce que les élus et les réprouvés étant en quelque façon confondus durant tout le cours de ce siècle, la justice et la miséricorde divine sont aussi par conséquent tempérées. C'est ce qui fait dire au prophète, que « le calice qui est dans les mains de « Dieu est plein de vin pur et de vin mêlé, » *calix in manu Domini vini meri plenus mixto* [1]. Ce passage est très-remarquable, et nous y voyons bien représentée toute l'économie de la Providence. Il y a premièrement le « vin pur, » c'est-à-dire la joie céleste, qui n'est altérée par aucun mélange de mal : c'est une joie toute pure, *vini meri*. Il y a aussi le mélange; et c'est ce que ce siècle doit boire, ainsi que nous l'avons expliqué : parce qu'il n'y a que des biens et des maux mêlés, *plenus mixto*. Et enfin il y a la lie, *Fæx ejus non est exinanita;* et c'est ce que boiront les pécheurs, *bibent omnes peccatores* [2]. Ces pécheurs surpris dans leurs crimes, ces pécheurs éternellement séparés des justes, ils boiront toute la lie, toute l'amertume de la vengeance divine.

Tremblez, tremblez, pécheurs endurcis, devant la colère qui vous poursuit : car si dans le mélange du siècle présent, où Dieu en s'irritant se modère, où sa justice est toujours mêlée de miséricorde, où il frappe d'un bras qui se retient, nous ne pouvons quelquefois supporter ses coups; où en serez-vous, misérables, si vous êtes un jour contraints de porter le poids intolérable de sa colère, quand elle agira de toutes ses forces, et qu'il n'y aura plus aucune douceur qui tempère son amertume? Et vous, admirez, ô enfants de Dieu, comme votre Père céleste tourne tout à votre avantage; vous instruisant non-seulement par paroles, mais encore par les choses mêmes! Et certes s'il punissait tous les crimes, s'il n'épargnait aucun criminel, qui ne croirait que toute sa colère serait épuisée dès ce siècle; et qu'il ne réserverait rien au siècle futur? Si donc il les attend, s'il les souffre, sa patience même vous avertit de la sévérité de ses jugements. Et quand il leur permet si souvent de réussir pendant cette vie; quand il souffre que le monde se réjouisse, quand il laisse monter les pécheurs jusque sur les trônes; c'est encore une instruction qu'il vous donne, mais une instruction importante. Si personne ne prospérait que les justes, les hommes étant ordinairement attachés aux biens, ne serviraient Dieu que pour les prospérités temporelles : et le service que nous lui rendrions, au lieu de nous rendre religieux, nous ferait avares; au lieu de nous faire désirer le ciel, nous captiverait dans les biens mortels.

Voyez, dit-il, mortels abusés, voyez l'état que je fais des biens après lesquels vous courez avec tant d'ardeur; voyez à quel prix je les mets, et

[1] *Apolog.* n° 41.
[2] *Ps.* XXXVII, 13.

[1] *Ps.* LXXIV, 9.
[2] *Ibid.*

avec quelle facilité je les abandonne à mes ennemis : je dis à mes ennemis les plus implacables, à ceux auxquels ma juste fureur prépare des torrents de flammes éternelles. Regardez les républiques de Rome et d'Athènes ; elles ne connaîtront pas seulement mon nom durable, elles serviront les idoles. Toutefois elles seront florissantes par les lettres, par les conquêtes et par l'abondance, par toute sorte de prospérités temporelles : et le peuple qui me révère sera relégué en Judée, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles. Voyez ce Néron, ce Domitien : ces deux monstres du genre humain, si durs par leur humeur sanguinaire, si efféminés par leurs infâmes délices, qui persécuteront mon Église par toute sorte de cruautés ; qui oseront même se bâtir des temples pour braver la Divinité : ils seront les maîtres de l'univers ; Dieu leur abandonne l'empire du monde, comme un présent de peu d'importance qu'il met dans les mains de ses ennemis.

Ah ! qu'il est bien vrai, ô Seigneur, que vos pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que vos voies ne sont pas nos voies [1] ! O vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit ! Ouvrons les yeux à cette lumière : laissons, laissons réjouir le monde, et ne lui envions pas sa prospérité. Elle passe, et le monde passe ; elle fleurit avec quelque honneur dans la confusion de ce siècle : viendra le temps du discernement. « Vous la dissiperez, ô Seigneur, comme un songe de ceux qui « s'éveillent ; et pour confondre vos ennemis, « vous détruirez leur image en votre cité, » *in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges* [2]. Qu'est-ce à dire, vous détruirez leur image ? C'est-à-dire vous détruirez leur félicité qui n'est pas une félicité véritable, mais une ombre fragile de félicité ; vous la briserez ainsi que du verre, et vous la briserez en votre cité, *in civitate tua*, c'est-à-dire devant vos élus, afin que l'arrogance des enfants des hommes demeure éternellement confondue.

Par conséquent, ô juste, ô fidèle, recherche uniquement les biens véritables que Dieu ne donne qu'à ses serviteurs ; apprends à mépriser les biens apparents, qui, bien loin de nous faire heureux, sont souvent un commencement de supplice. Oui, cette félicité des enfants du siècle, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs illicites, que tout leur rit, que tout leur succède, cette paix, ce repos que nous admirons, « qui, selon « l'expression du prophète, fait sortir l'iniquité « de leur graisse, » *prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* [1] ; qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort : c'est un supplice, c'est une vengeance que Dieu commence d'exercer sur eux. Cette impunité, c'est une peine qui les précipite au sens réprouvé, qui les livre aux désirs de leur cœur : leur amassant ainsi un trésor de haine dans ce jour d'indignation, de vengeance et de fureur éternelle. N'est-ce pas assez pour nous écrier avec l'incomparable Augustin, *Nihil est infelicius felicitate peccantium qua pœnalis nutritur impunitas, et mala voluntas velut hostis interior roboratur* [2] : « Il n'est rien « de plus misérable que la félicité des pécheurs qui « entretient une impunité qui tient lieu de peine, « et fortifie cet ennemi domestique, je veux dire, « la volonté déréglée, » en contentant ses mauvais désirs. Mais si nous voyons par là, chrétiens, que la prospérité peut être une peine, ne pouvons-nous pas faire voir aussi que l'affliction peut être un remède ? Ainsi notre première partie ayant montré à l'homme de bien qu'il doit considérer sans envie les enfants du siècle qui se réjouissent, nous lui ferons voir dans le second point qu'il doit tirer de l'utilité des disgrâces que Dieu lui envoie.

DEUXIÈME POINT.

Donc, fidèles, pour vous faire voir combien les afflictions sont utiles, connaissons premièrement quelle est leur nature ; et disons que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or nous pouvons y être troublés en trois différentes manières, qui me semblent être comme les trois sources d'où découlent toutes les misères dont nous nous plaignons. Premièrement, on nous inquiète quand on nous refuse ce que nous aimons ; car il n'est rien de plus misérable que cette soif qui jamais n'est rassasiée, que ces désirs toujours suspendus qui courent éternellement sans rien prendre. On ne peut assez exprimer combien l'âme est travaillée par ce mouvement. Mais on l'afflige beaucoup davantage, quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient : « parce que, dit saint Augustin [3], « quand elle possède ce qu'elle aimait, comme les « honneurs, les richesses, elle se l'attache à elle-« même par la joie qu'elle a de l'avoir ; elle se « l'incorpore en quelque façon, si je puis parler « de la sorte ; cela devient comme une partie de « nous-mêmes, et pour dire le mot de saint Au-« gustin, comme un membre de notre cœur : »

[1] *Is.* LV, 8.
[2] *Ps.* LXXII, 20.

[1] *Ps.* LXXII, 7
[2] *Ep.* CXXXVIII, *ad Marcell.* n° 14, t. II, col. 416.
[3] *De Lib. Arbitr.* lib. I, cap. XV, n° 33, t. I. col. 583.

de sorte que si on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit; il est tout déchiré, tout ensanglanté par la violence qu'il souffre. La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît; mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Vous avez acquis de grands biens, il semble que vous deviez être heureux, mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune : est-il rien de plus importun? C'est avoir le verre en main et ne pouvoir boire, bien que vous soyez tourmenté d'une soif ardente, et cela nous cause un chagrin extrême.

Voilà les trois genres d'afflictions qui produisent toutes nos plaintes : n'avoir pas ce que nous aimons, le perdre après l'avoir possédé, le posséder sans en goûter la douceur, à cause des empêchements que les autres maux y apportent. Si donc je vous fais voir, chrétiens, que ces trois choses nous sont salutaires, n'aurai-je pas prouvé manifestement que c'est un effet merveilleux de la bonté paternelle de Dieu sur les justes, de vouloir qu'ils soient attristés dans la vie présente, comme Jésus leur prédit dans notre évangile? C'est ce que j'entreprends de montrer avec le secours de la grâce.

Et premièrement il nous est utile de n'avoir pas ce que nous aimons; et c'est en quoi le monde s'abuse, qui voyant un homme qui a ce qu'il veut s'écrie avec un grand applaudissement : Qu'il est heureux! qu'il est fortuné! il a ce qu'il veut; est-il pas heureux? Il est vrai, le monde le dit; mais l'Évangile de Jésus-Christ s'y oppose : et la raison, c'est que nous sommes malades. Je vous nie, délicats du siècle, que la misère consiste à n'avoir pas ce que vous aimez; c'est plutôt à n'aimer pas ce qu'il faut : et de même la félicité n'est pas tant à posséder ce que vous aimez, qu'à aimer ce qui le doit être.

Pour entendre solidement cette vérité, remarquez que la félicité est la santé de l'âme. Nulle créature n'est heureuse si elle n'est saine; et c'est la même chose à l'égard de l'âme, qu'elle soit heureuse et qu'elle soit saine : à cause qu'elle est saine quand elle est dans une bonne constitution, et cela même la rend heureuse. Comparez maintenant ces deux choses : n'avoir pas ce que nous aimons, et aimer ce qui ne doit pas être aimé; et considérez lequel des deux rend l'homme plus véritablement misérable. Direz-vous que c'est n'avoir pas ce que vous aimez; mais quand vous n'avez pas ce que vous aimez, c'est un empêchement qui vient du dehors. Au contraire, quand vous aimez ce qu'il ne faut pas, c'est un dérèglement au dedans. Le premier, c'est une mauvaise fortune; il se peut faire que l'intérieur n'en soit point troublé : le second est une maladie qui l'altère et qui le corrompt. Et puisqu'il n'y a point de bonheur sans la santé et le bon état du dedans; il s'ensuit que celui-là est plus malheureux qui aime sans une juste raison, que celui qui aime sans un bon succès : parce qu'il est plus déréglé, et par conséquent plus malade. Dans les autres maux, Délivrez-moi; mais où il y a du désordre et ensuite du péché : Ah! guérissez-moi, s'écrie-t-il; c'est qu'il y a du dérèglement, et conséquemment de la maladie. D'où il résulte très-évidemment que le bonheur ne consiste pas à obtenir ce que l'on désire.

Cela est bon quand on est en bonne santé. On accorde à un homme sain de manger à son appétit; mais il y a des appétits de malade, qu'il est nécessaire de tenir en bride : et ce serait une opinion bien brutale d'établir la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie. Or, fidèles, toute notre nature est remplie de ces appétits de malade, qui naissent de la faiblesse de notre raison et de la mortalité qui nous environne. N'est-ce pas un appétit de malade que cet amour désordonné des richesses, qui nous fait mépriser les biens éternels? n'est-ce pas un appétit de malade que de courir après les plaisirs, et de négliger en nous la partie céleste pour satisfaire la partie mortelle? Et parce qu'il naît en nous une infinité de ces appétits de malade, de là vient que nous lisons dans les saintes lettres : que Dieu se venge souvent de ses ennemis en satisfaisant leurs désirs. Étrange manière de se venger, mais qui de toutes est la plus terrible.

C'est ainsi qu'il traita les Israélites qui murmuraient au désert contre sa bonté. « Qui est-ce, « disait ce peuple brutal, qui nous donnera de « la chair? nous ne pouvons plus souffrir cette « manne[1]. » Dieu les exauça en sa fureur; et leur donnant les viandes qu'ils demandaient, sa colère en même temps s'éleva contre eux. C'est ainsi que, pour punir les plus grands pécheurs, nous apprenons du divin apôtre[2] : qu'il les livre à leurs propres désirs; comme s'il disait : Il les livre entre les mains des bourreaux, ou de leurs plus cruels ennemis. Que s'il est ainsi, chrétiens, comme l'expérience nous l'apprend assez, que nous nourrissons en nous-mêmes tant de désirs qui nous sont nuisibles et pernicieux : donc c'est un effet de miséricorde, de nous contrarier souvent dans nos appétits; d'appauvrir nos convoi-

¹ *Num.* XI, 4, 6. *Ps.* LXXVII, 21, 27, 31.
² *Rom.* I, 24.

tisés, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent; et le vrai remède de nos maladies c'est de contenir nos affections déréglées, par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance. *Vos autem contristabimini*, « pour vous, vous « serez dans la tristesse » en n'ayant pas ce que vous aimez; c'est la première peine qui vous est utile.

Mais, fidèle, il ne t'est pas moins salutaire qu'on t'enlève quelquefois ce que tu possèdes. Connaissons-le par expérience. Quand nous possédons les biens temporels, il se fait certains nœuds secrets qui engagent le cœur insensiblement dans l'amour des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement; mais la possession assurée c'est un repos, c'est comme un sommeil : on s'y endort, on ne le sent pas. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, que ceux qui amassent de grandes richesses « tombent dans les lacets, » *incidunt in laqueum* [1]. C'est que la possession des richesses a des filets invisibles où le cœur se prend insensiblement. Peu à peu il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature, et à peine s'aperçoit-il de cet attachement vicieux. Mais qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir « combien ces richesses « étaient fortement attachées aux fibres de l'âme, « et combien il s'écartait de la droite voie par cet « attachement excessif : » *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt*, dit saint Augustin [2]. Il verra combien ces richesses pouvaient être plus utilement employées; et qu'enfin il n'a rien sauvé, de tous ses grands biens, que ce qu'il a mis en sûreté dans le ciel, l'y faisant passer par les mains des pauvres : il ouvrira les yeux aux biens éternels qu'il commençait déjà d'oublier. Ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs quelque possession des biens de la terre, ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes secrètes sur tous les plaisirs qui les environnent, de ne leur permettre jamais de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise et qu'ils ne le prennent pour la patrie; de piquer leur cœur jusqu'au vif, pour leur faire sentir la

[1] I. *Tim.* VI, 9.
[2] *De Civ. Dei*, lib. I, cap. X, t. VII, col. 11.

misère de ce pèlerinage laborieux, et exciter leurs affections endormies à la jouissance des biens véritables. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite : cette convoitise, qui vous rend malades, demande nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger; il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils « excusent, dit Tertullien, le mal qu'ils vous font, « par l'utilité qu'ils vous apportent, » *emolumento curationis offensam sui excusant* [1].

Mais admirez la bonté de notre Sauveur, qui, de peur que vous soyez accablés, vous donne de quoi vous mettre au-dessus de tous les malheurs de la vie. Et quel est ce secours qu'il vous donne? c'est une espérance assurée que la joie de l'immortalité bienheureuse suivra de près vos afflictions. Or il n'est rien de plus solide que cette espérance, appuyée sur la parole qui porte le monde, et si évidemment attestée par toute la suite de notre évangile. Attestée, premièrement, par la joie du siècle : car si Dieu donne de la joie à ses ennemis, songez ce qu'il prépare à ses serviteurs; si tel est le contentement des captifs, quelle sera la félicité des enfants? Attestée, en second lieu, par la tristesse des justes : car si tel est le plaisir de Dieu, que durant tout le cours de la vie présente la vertu soit toujours aux mains avec tant de maux qui l'attaquent; si d'ailleurs, selon la règle immuable de la véritable sagesse, la guerre se fait pour avoir la paix; donc cette vertu, qu'on met à l'épreuve, enfin un jour se verra paisible, et ce Dieu qui l'a fait combattre lui donnera un jour la paix assurée. Et si nous apprenons de saint Paul [2], que « la souffrance pro« duit l'épreuve; » si lorsque le capitaine éprouve un soldat, c'est qu'il lui destine quelque bel emploi : console-toi, ô juste souffrant! puisque Dieu t'éprouve par la patience, c'est une marque qu'il veut t'élever; et tu dois mesurer ta grandeur future par la difficulté de l'épreuve. Et c'est pourquoi l'apôtre ayant dit que la souffrance produit l'épreuve, il ajoute aussitôt après que « l'épreuve « produit l'espérance [3]. »

Mais quelle parole pourrait exprimer quelle est la force de cette espérance? C'est elle qui nous fait trouver un port assuré parmi toutes les tempêtes de cette vie. C'est pourquoi l'apôtre l'appelle notre ancre [4] : et de même que l'ancre

[1] *De Pœnit.* n° 10.
[2] *Rom.* V, 2.
[3] *Ibid.* 4.
[4] *Hebr.* VI, 19.

empêche que le navire ne soit emporté, et quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle l'établit sur la terre, lui faisant en quelque sorte rencontrer un port entre les vagues dont il est battu : ainsi quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance, qui est l'ancre de notre âme, nous donnera de la consistance, si nous la savons jeter dans le ciel.

Donc, ô justes, consolez-vous dans toutes les disgrâces qui vous arrivent; et quand la terre tremblerait jusqu'aux fondements, quand le ciel se mêlerait avec les enfers, quand toute la nature serait renversée, que votre espérance demeure ferme : le ciel et la terre passeront, mais la parole de celui qui a dit que votre tristesse sera changée en joie sera éternellement immuable; et quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie. « Le Seigneur « sait ceux qui sont à lui[1]; » et « son œil veille « toujours sur les justes[2]. » Quoiqu'ils soient mêlés avec les impies, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, battus enfin des mêmes tempêtes, Dieu sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille; « le même « mouvement, dit saint Augustin[3], fait exhaler « la puanteur de la boue et la bonne senteur des « parfums; » et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir : ainsi les mêmes afflictions qui consument les méchants, purifient les justes. Que si quelquefois les pécheurs prospèrent, s'ils tâchent quelquefois de faire rougir l'espérance de l'homme de bien par l'ostentation d'un éclat présent, disons-leur avec le grand saint Augustin[4] : « O herbe rampante, oserais-tu te comparer à « l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, « sous le prétexte qu'il perd sa verdure durant « cette froide saison, et que tu conserves la tienne? « Viendra l'ardeur du grand jugement qui te « desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les « fruits immortels des arbres que la patience « aura cultivés. »

Méditons, méditons, fidèles, cette grande et terrible vicissitude : le monde se réjouira, et vous serez tristes; mais votre tristesse tournera en joie, et la joie du monde sera changée en un grincement de dents éternel. Ah! si ce changement est inévitable, loin de nous l'amour des plaisirs du monde. Quand les enfants du siècle nous inviteront à leurs délices, à leurs débauches, à leurs autres joies dissolues, craignons de nous joindre à leur compagnie : l'heure de notre réjouissance n'est pas arrivée. « Pourquoi m'in« vitent-ils, dit Tertullien[1]? je ne veux point de « part à leurs joies, parce qu'ils seront exclus de « la mienne. » Il y a une vicissitude de biens et de maux; on y va par tour : il y a une loi établie, que nous expérimenterons tour à tour les biens et les maux. J'appréhende de me réjouir avec eux, de peur de pleurer un jour avec eux. C'est être trop délicat, de vouloir trouver du plaisir partout : il sied mal à un chrétien de se réjouir, pendant qu'il n'est pas avec Jésus-Christ. Si j'ai quelque affection pour ce divin maître, il faut que je le suive en tous lieux; et avant que de me joindre à lui dans l'éternité de sa gloire, il faut que je l'accompagne du moins un moment dans la dureté de sa croix. Ce sont, fidèles, les sentiments avec lesquels vous devez gagner ce jubilé que je vous annonce. C'est ainsi que vous pourrez obtenir cette paix si ardemment désirée, et qui en est le véritable sujet: car il n'est point d'oraison plus forte que celle qui part d'une chair mortifiée par la pénitence, et d'une âme dégoûtée des plaisirs du siècle.

[1] II. *Tim.* II, 19.
[2] *Ps.* XXXIII, 16.
[3] *De Civit. Dei*, lib. I, cap. VIII, t. VII, col. 8.
[4] *In Ps.* XLVIII, *Serm.* II, n° 3, 4, t. IV, col. 436, 437.

ABRÉGÉ D'UN AUTRE SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Combien les plaisirs des sens sont dangereux, trompeurs, contraires à notre état; et combien nous devons les mépriser et les fuir. Quels sont ceux que nous devons rechercher.

Mundus autem gaudebit; vos autem contristabimini.

Le monde se réjouira; et vous serez dans la tristesse. Joan. XVI, 20.

Tous ceux qui vivent chrétiennement souffriront persécution. L'Église naissante : ne vous persuadez pas [qu'elle fût] seulement persécutée par les tyrans; chacun était soi-même son persécuteur. On affichait à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences épouvantables contre ses enfants; eux-mêmes se condamnaient. On leur ôtait la vie; eux, les plaisirs : leurs biens; eux, tout usage immodéré. Exil de leur patrie; tout le monde leur était un exil : ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'arrêter nulle part et de n'avoir nulle consistance en aucun pays, etc. Cette persécution aliénait autant les esprits que l'autre; encore plus, dit Tertullien : *Plures invenias, quos magis periculum*

[1] *De Spect.* n° 28.
[2] *Ibid.* n° 2.

voluptatis quam vitæ, avocet ab hac secta[1]. On craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, mais on craignait bien plus la sévérité de sa discipline contre elle-même; et ils se fussent plus facilement exposés à perdre la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs sans lesquels la vie semble être à charge.

Cette persécution dure encore. Les chrétiens se doivent déclarer la guerre et à toutes les joies sensuelles : parce qu'elles sont ruineuses à l'innocence, et le chrétien ne doit rien aimer que de saint; parce qu'elles sont vaines et imaginaires, et le chrétien ne doit rien aimer que de véritable; parce que ce n'en est pas le temps, et que le chrétien doit s'accommoder aux ordres de la divine Providence.

PREMIER POINT.

Quand on parle contre les plaisirs, les libertins s'élèvent; et peu s'en faut qu'ils n'appellent Dieu cruel : car, disent-ils, qu'y a-t-il de si criminel dans les plaisirs? C'est pourquoi, pour leur fermer la bouche, le discours grave et sérieux que fait Cicéron. Je l'ai pris dans saint Augustin : il cesse d'être profane après avoir passé par ce sacré canal.

« Les voluptés corporelles peuvent-elles sembler désirables, elles que Platon a nommées l'appât et l'hameçon de tous les maux? En effet quelles maladies et de l'esprit et du corps, quel épuisement et des forces et de la beauté de l'un et de l'autre; quelle honte, quelle infamie, quel opprobre n'est pas causé par les voluptés desquelles plus le transport est violent, plus il est ennemi de toute sagesse : *cujus motus ut quisque est maximus, ita est inimicissimus philosophiæ*[2] ! Car qui ne sait que les grandes émotions des sens ne laissent aucun lieu à la réflexion ni à aucune pensée sérieuse? Et qui serait l'homme assez brutal qui voulût passer toute sa vie parmi ces emportements de ses sens émus, parmi cet enivrement des plaisirs? Mais qui serait l'homme de sens rassis qui ne désirerait pas plutôt que la nature ne nous eût donné aucun de ces plaisirs corporels, qui dégradent l'âme de sa dignité et de sa grandeur naturelle? »

« Voilà, dit saint Augustin, ce qu'a dit celui qui n'a rien su de la première institution ni de la dépravation de notre nature, ni de la félicité du paradis, ni des joies éternelles qui nous sont promises; qui n'a point appris que la chair convoite contre l'esprit. Rougissons, conclut saint Augustin, en entendant les dicours des impies, si conformes à la vérité, nous qui avons appris, dans la véritable et sainte philosophie de la vraie piété, que la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair : » *Erubescamus interim veris disputationibus impiorum, qui didicimus in vera veræ pietatis sanctaque philosophia, et contra spiritum carnem, et contra carnem concupiscere spiritum*[1]. « Je vous conjure, mes frères, que la philosophie chrétienne, qui est la seule véritable philosophie, ne soit ni moins grave, ni moins honnête, ni moins chaste, ni moins sérieuse, ni moins tempérée que la philosophie des païens : » *Obsecro te : non sit honestior philosophia gentium, quam nostra christiana quæ una est vera philosophia; quando quidem studium vel amor sapientiæ significatur hoc nomine.*

L'amour des plaisirs affaiblit le cœur et énerve le principe de droiture qui est en nous, pour résister à tous les crimes. Les joies des sens amollissent l'âme, la rendent légère, ôtent la réflexion, le poids de l'esprit et du jugement, dissipent au dehors et ne laissent ni force ni courage pour Dieu, pour qui nous les devons uniquement réserver : *Fortitudinem meam ad te custodiam*[2]. [De là] une espèce d'ivresse qui offusque les lumières de l'esprit et fait naître une ardeur violente qui pousse à tout crime. Cette ivresse ne se passe pas; parce qu'elle ne prend pas le cerveau par des fumées grossières, mais le cœur par une attache très-intime et très-délicate. Le cœur ne résiste plus à rien; et il suffit de ne pas user avec une sage modération de ce qui peut être permis, pour réduire l'homme insensiblement dans cet état funeste : *Id quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat*[3].

[Combien faut-il donc] éviter les douceurs qui nous séduisent, les violences qui nous entraînent! Celles-là à craindre par la durée, celles-ci par la promptitude de leurs mouvements : celles-là nous flattent, celles-ci nous poussent par force. On n'attend pas que l'enfant se soit blessé pour lui ôter une épée. Ôtez le regard avant que le cœur soit percé : ôtez la fréquentation si familière avant qu'elle devienne un engagement; et la douceur de la grâce, qui vous sera inspirée vous fera trouver plus de plaisirs dans ce qui vous est commandé, que vous n'en auriez dans les objets qui mettraient obstacle à votre obéissance : *Ut inspirata gratiæ suavitate per Spiritum sanctum, faciat plus delectare quod præcipit, quam delectat quod impedit*[4]. [Que la] difficulté de re-

[1] *De Spect.* n° 2.
[2] *Cicer. in Hortens.*

[1] *Lib.* IV, *cont. Jul.* n° 72, t. X, col. 619.
[2] *Ps.* LVIII, 10.
[3] *S. Paulin. ad Sever. Epist.* XXX, n° 3.
[4] *S. Aug. de Spirit. et Litter.* n° 51, t. X, col. 114.

venir [sur ses pas, quand une fois on s'est laissé prendre aux attraits de la volupté, vous retienne; et pensez que si vous vous livrez à ses impressions,] elle vous conduira où vous ne voudriez pas aller : *Quoniam volens quo nollem perveneram*[1].

[Mais, dira le voluptueux,] qu'on ne m'envie pas mes plaisirs qui ne font tort à personne, ni mes divertissements qui ne me font faire aucune injustice. « Vous ne savez, dit saint Augus« tin[2], où vous pousseront ces flatteurs. Voyez, « poursuit ce grand homme, les buissons héris« sés d'épines qui font horreur à la vue : la racine « n'en est pas piquante; mais c'est elle qui pousse « ces pointes perçantes qui déchirent et ensan« glantent les mains. » Ainsi l'attache aux plaisirs semble d'abord être douce, mais elle s'effarouche et devient cruelle quand elle trouve de la résistance; mais elle se porte aisément à se remplir par des pilleries, lorsqu'elle s'est épuisée par ses excessives dépenses.

Quand j'entends parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant. Ils ne parlent que de festins, que de danses, que de fleurs, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis antequam marcescant : nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra*[3] : « Couronnons, disent-ils, nos « têtes de fleurs avant qu'elles soient flétries : qu'il « n'y ait point de pré où notre intempérance ne « se signale. » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs. *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ : ubique relinquamus signa lætitiæ*[4]. Que leurs paroles sont douces! que leur humeur est enjouée! que leur compagnie est désirable! Mais si vous laissez pousser cette malheureuse racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours, et vous les verrez résolus à opprimer le juste qui les contredit, à réparer par des pilleries ce qu'ils ont dissipé par leurs débauches.

« Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le pau« vre; ne pardonnons point à la veuve ni à l'or« phelin : » *Opprimamus pauperem justum*[5]. Quel est ce soudain changement? et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable?

C'est en effet, chrétiens, que l'âme s'étant une fois éloignée de Dieu, fait de terribles progrès dans ce malheureux voyage. Le principe de toute droiture, c'est-à-dire la crainte de Dieu, étant affaibli, elle n'a plus de force ni de résistance : elle s'abandonne peu à peu, et tombe d'excès en excès et de désordre en désordre. « De même « qu'un espion, dit saint Grégoire de Nysse[1], « s'il est rejeté d'abord, s'en retourne honteux « et confus; mais s'il est reçu dans la place, il « gagne peu à peu les uns par les autres avec un « air innocent, et enfin la partie des traîtres de« vient le plus fort : ainsi un vicieux amour des « plaisirs ayant une fois entré dans le cœur par « une secrète intelligence, il sollicite l'un après « l'autre tout ce qu'il y a en nous de mauvais dé« sirs : il se fait, dit ce saint évêque, une grande « défection; tout se range de ce côté. La raison in« considérée qui s'était trop facilement confiée « aux sens, est trahie par ces infidèles : » tout est perdu, tout [est renversé].

C'est donc avec raison que l'Église nous détache des plaisirs du monde, même des licites. Le carême [a été institué] pour cet exercice : nous nous en servons pour une occasion de scandale. Mais quand les joies sensuelles ne seraient pas dangereuses, c'est assez qu'elles soient vaines [pour nous porter à les rejeter.]

DEUXIÈME POINT.

Je vous ai fait parler un philosophe comme un auteur non suspect, pour vous faire voir les périls où la volupté mettait la vertu : je vous produirai maintenant un roi. Si un philosophe, qui a passé sa vie dans un coin de son cabinet [était le seul qui s'élevât contre les plaisirs], on dirait qu'il parlerait en spéculatif; mais un roi à qui la fortune n'avait rien refusé, et qui ne s'était rien refusé lui-même; [qui avait] promené ses sens par toute sorte d'expérience, [est bien propre à vous convaincre de la vanité de tous les plaisirs des sens.] Salomon [vous l'atteste hautement]. Deux obstacles [nous empêchent d'en jouir] : ou on ne peut pas par impuissance; il nous décrit son abondance : ou on ne veut pas par retenue; il nous fait entendre qu'il avait abandonné ses sens : *Quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis, nec prohibui cor meum*[2] : « Je n'ai rien « refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré, « et j'ai permis à mon cœur de jouir de tous les « plaisirs. » Ne se contenter pas de quelques plaisirs, vouloir que tous ses sens et tous ses désirs soient satisfaits par quelque chose d'exquis; [c'est ce que Salomon avait fait.] Après cela que dit-il? Il s'éveille, il se reconnaît, et « il a trouvé, dit« il, que tout cela était vanité et affliction d'es-

[1] *S. Aug. Confess.* lib. VIII, cap. V, t. I, col. 149.
[2] *In Ps.* LIII, n° 3, t. IV, col. 488. *In Ps.* CXXXIX, n° 4, col. 1553.
[3] *Sap.* II, 8.
[4] *Ibid.* 9.
[5] *Ibid.* 10.

[1] *In Ecclesiast. Hom.* VIII, t. I, p. 460, 461.
[2] *Eccl.* II, 10.

« prit[1] : » pesez ces deux mots. Vanité, parce qu'il n'y a point de corps : tout le prix vient de la faiblesse de la raison; et c'est alors qu'il dit : *Risum reputavi errorem; et gaudio dixi : Quid frustra deciperis*[2]? « J'ai dit au ris : Tu n'es que « folie; et à la joie : Pourquoi veux-tu me séduire? » Preuve que tous ces grands divertissements touchent plus les enfants que tous les autres. Être paré, courir deçà et delà, se déguiser, se masquer, [sont des jeux d'enfants :] nous nous rions de leurs badineries; et les nôtres sont d'autant plus ridicules que nous y mêlons plus de sérieux, car il n'y a rien de plus ridicule que le sérieux dans les niaiseries. L'amour de tous ces divertissements, c'est donc un reste d'enfance.

Bien plus, c'est une folie : qui rit avec plus d'emportement que les insensés? *Fatuus in risu exaltat vocem suam : vir autem sapiens vix tacite ridebit*[3] : « L'insensé élève sa voix en riant; « mais l'homme sage rira à peine tout bas : » avec crainte, parce qu'il craint toujours de se tromper; parce qu'un certain sérieux intime désavoue toutes ces fausses joies et a honte de s'y laisser emporter; parce qu'il ne sait s'il y a plus de sujet ou de tristesse ou de joie. Dégoût, appétit, encore dégoût, puis renouvellement d'ardeur; c'est ce qui arrive dans tous les plaisirs. C'est donc une disposition déraisonnable à cause du changement; et par conséquent vanité, faiblesse de raison. Le carnaval achevé, que vous reste-t-il? Le corps fatigué et l'esprit vide. O l'homme n'est que vanité, et aussi ne poursuit-il que des choses vaines : *Verumtamen in imagine pertransit homo; sed et frustra conturbatur*[4] : il n'est rien et il ne recherche que des riens pompeux. Tout est vanité, ajoutons, et affliction d'esprit.

Nulle voie si aplanie, où il ne se trouve des embarras. Nulle passion si douce, qui ne fasse naître mille passions accablantes. L'espérance balancée par la crainte : l'amour... il ne convient pas à la gravité de cette chaire de parler de ses douleurs; mais nous pouvons bien parler de l'enfer de la jalousie. Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut tout faire ce qu'il veut; parce que dans l'exécution de ses volontés, impuissant de soi-même, il dépend d'autrui. Les hommes sont contredisants, les humeurs, contraires : on se choque, on se traverse mutuellement; il est malaisé de faire concourir avec nos desseins [ceux des autres] : donc affliction d'esprit. Quiconque ne résiste pas à ses volontés est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à soi-même. Voulez-vous faire ce que vous voulez, n'entreprenez pas de faire ce que vous voulez. Retranchez les volontés superflues qui vous rendent dépendants des autres : plus aisé de modérer ses volontés que de les satisfaire; vous y trouverez les vrais plaisirs.

Ne soupirez donc plus après les plaisirs de ce corps mortel : ne buvez plus cette eau trouble; laquelle vous voyez [sortir] d'une source si corrompue. Ce qui peut nous déplaire un seul moment, jamais digne de notre amour. Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisirs, pour les vouloir transporter du corps à l'esprit; de la partie terrestre et mortelle, à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste du mépris des voluptés sensuelles : « car « quel plus grand plaisir que le mépris des plai- « sirs mêmes, » qui sans pouvoir nous contenter, ne nous laissent jamais de repos? *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis*[1]?

Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime : plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience : plaisir par conséquent véritable; qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas le cœur dans sa surface, mais qui l'attire tout entier à Dieu par son centre?

Voyez les liesses, les transports, les chants de cette cité triomphante : c'est de là que Jésus-Christ nous a apporté un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce; un essai de la vision dans la foi; une partie de la félicité dans l'espérance; enfin un plaisir intime [dans la paix d'une bonne conscience] : et si ces plaisirs ne sont pas tout à fait sensibles et satisfaisants, aussi n'en est-ce pas encore le temps.

TROISIÈME POINT.

1° C'est le temps du voyage; [et celui qui se livre aux plaisirs, au lieu d'avancer perd de vue le terme où il doit tendre, et ne saurait y arriver.] 2° C'est le temps de rendre compte de ses actions. Celui qui est toujours en joie pense-t-il quelquefois aux grandes affaires qu'il a, et combien les ris excessifs et les jeux perpétuels siéent mal à ceux qui doivent être présentés devant le tribunal de Jésus-Christ? La joie quand vous

[1] *Eccl.* II, 11.
[2] *Ibid.* 2.
[3] *Ibid.* XXI, 23.
[4] *Ps.* XXXVIII, 8.

[1] *De Spect.* n° 29.

serez absous. 3° C'est le temps du combat, et [les plaisirs ne sont propres qu'à nous énerver et nous réduire dans l'impuissance de vaincre.

4° « C'est le temps de travailler à sa guérison, « et non le temps de se livrer aux plaisirs : » *Sanitatis tempus est, non voluptatis*[1]. [Il faut réprimer ces] appétits irréguliers qui sont causés par la maladie, [et qui ne peuvent que l'entretenir ou l'augmenter si l'on se prête à les satisfaire.]

Il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent : ceux-là nous les devons supporter; ceux-ci nous les devons modérer : le premier, par la patience et par le courage; le second, par la tempérance et par la retenue. Et les maux qui nous affligent nous servent à corriger ceux qui nous flattent, parce que la force de ces derniers est dans le plaisir, et que la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance [qui en est] le contraire : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrænamus*[2]. C'est ainsi que nous faisons servir d'instrument à la justice la peine du péché : *In usus justitiæ peccati pœna conversa est*[3]. Un malade ne songe pas au plaisir; trop heureux de recouvrer la santé : [et pour l'acquérir il consent de se soumettre à un] régime [exact et sévère. Telle est la conduite que nous devons suivre.] *Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nondum sunt. Non possumus cum illis discumbere, quia nec illi nobiscum*[4]. « Le temps de nos festins, de nos noces, n'est pas « encore venu. Nous ne pouvons nous réjouir « avec les mondains, parce qu'ils ne pourront aussi « se réjouir avec nous. » Viendra le temps de notre banquet; l'Époux viendra, et il leur sera dit : *Nescio vos* : « Je ne vous connais pas[5]; » et nous entrerons en la joie de Notre-Seigneur. Nous ne la connaissons que par espérance : mais alors nous en aurons la possession véritable. *Amen.*

[1] *S. Aug. Serm.* LXXXVII, n° 13, t. V, col. 468.
[2] *Ibid. cont. Julian.* lib. V, n° 22, t. X, col. 640.
[3] *Ibid. de Civit. Dei*, lib. XIII, cap. IV t. VII, col. 328.
[4] *Tertull. de Spect.* n° 28.
[5] *Matth.* XXV, 12.

SERMON

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES,

PRÊCHÉ DANS LA CATHÉDRALE DE MEAUX A L'OUVERTURE D'UNE MISSION EN 1692 *.

Mépris que nous devons faire du monde pour aller à Dieu. Obligation de toujours croître en amour et en perfection durant le cours de cette vie. Deux sortes de tristesses : quelle est celle qui est le partage des enfants de Dieu. Dispositions dans lesquelles nous devons entrer lorsque Dieu nous frappe. Sentiments de pénitence nécessaires pour obtenir l'indulgence du jubilé. Stabilité essentielle à la vraie pénitence; amour, seul capable de produire une solide conversion.

Vado ad Patrem meum.

Je m'en vais à mon Père. **Joan.** XVI, 16.

Notre-Seigneur, mes chers frères, dit cette parole en la personne de ses fidèles, aussi bien qu'en la sienne; et pour nous donner la confiance de la répéter avec lui, il a dit en un autre endroit : « Je monte vers mon Père, et vers votre « Père; vers mon Dieu, et vers votre Dieu[1]. » Son Père est donc le nôtre aussi, quoiqu'à titre différent : le sien par nature, et le nôtre par adoption; et nous pouvons dire avec lui : « Je m'en « vais à mon Père. » Je puis même ajouter, mes chers frères, que cette belle parole nous convient, en un certain sens, plus qu'à Jésus-Christ : puisque, vivant sur la terre, il était déjà avec son Père, selon sa divinité; et que, même selon sa nature humaine, son âme sainte en voyait la face. Il était toujours avec lui; et dans un temps où il semblait encore éloigné de retourner au lieu de sa gloire avec son Père, il ne laissait pas de dire : « Je ne suis pas seul, mais mon Père, qui « m'a envoyé, et moi, sommes toujours en- « semble[2]. »

C'est donc à nous qui sommes vraiment séparés de Dieu, c'est à nous, mes bien-aimés, à faire un continuel effort pour y retourner; c'est à nous à dire sans cesse : « Je vais à mon Père : » et comme cette parole marquait la consommation du mystère de Jésus-Christ dans son retour à sa gloire; elle marque aussi la perfection de la vie du chrétien, dans le désir qu'elle nous inspire de retourner à Dieu de tout notre cœur.

Pénétrons donc le sens de cette parole : concevons, premièrement, ce que c'est que d'aller à notre Père; voyons, en second lieu, ce qui nous doit arriver en attendant que nous y soyons;

* Nous n'avons point le manuscrit original de ce sermon. Il a déjà été imprimé dans un recueil de *Lettres et d'Opuscules de Bossuet*, 1748, 2 vol. in-12. Il est placé au t. II, p. 92 et suiv.
[1] *Joan.* XX, 17.
[2] *Ibid.* VIII, 16.

et comprenons, en dernier lieu, quel bien nous y aurons, quand nous y serons parvenus : tout cela nous sera marqué dans notre évangile; et je ne ferai que suivre pas à pas ce que Jésus-Christ nous y propose.

PREMIER POINT.

« Je m'en vais à mon Père. » C'est l'état d'un chrétien d'aller toujours : mais d'où est-ce qu'il part, et où est-ce qu'il doit arriver? Saint Jean nous le fait entendre par cette parole : « Jésus « sachant que son heure était venue, de passer « de ce monde à son Père[1]... » N'en disons pas davantage : nous devons faire ce passage avec Jésus-Christ. « Je ne suis pas du monde, dit-il, « comme ils ne sont pas du monde[2]. » Ainsi, selon sa parole, vous n'êtes pas du monde : quittez-le donc, marchez sans relâche; mais marchez vers votre Père. Voilà les deux raisons de votre passage : la misère du lieu d'où vous partez; et la beauté de celui où vous êtes appelés.

Saint Paul, pour nous exprimer le premier : « Le temps est court[3], » dit-il. Le temps est court; si vous ne quittez le monde, il vous quittera : il reste donc « que celui qui est marié, « soit comme ne l'étant pas; et ceux qui pleurent, « comme ne pleurant pas; et ceux qui se réjouis- « sent, comme ne se réjouissant pas; et ceux qui « achètent, comme n'achetant pas; et ceux qui « usent de ce monde, comme n'en usant pas : « parce que la figure de ce monde passe[4]. » Comme s'il disait : Pourquoi voulez-vous demeurer dans ce qui passe? vous croyez que c'est un corps, une vérité; ce n'est qu'une ombre et une figure, qui passe et qui s'évanouit : ainsi, en quelque état que vous soyez, ne vous arrêtez jamais. Les liaisons les plus fermes et les plus saintes, telle qu'est celle du mariage, trouvent leur dissolution dans la mort : vos regrets passeront comme vos joies; ce que vous croyez posséder à plus juste titre, vous échappe à quelque prix que vous l'ayez acheté : tout passe malgré qu'on en ait.

« Mais c'est autre chose, dit saint Augustin[5], « de passer avec le monde, autre chose de pas- « ser du monde pour aller ailleurs. » Le premier, c'est le partage des pécheurs : malheureux partage, qui ne leur demeure même pas; puisque si le monde passe, ils passent aussi avec lui. Le second, c'est le partage des enfants de Dieu; qui, de peur de passer toujours, ainsi que le monde, sortent du monde en esprit, et passent pour aller à Dieu. Domaines, possessions, palais magnifiques, beaux châteaux, pourquoi voulez-vous m'arrêter? vous tomberez un jour; ou si vous subsistez, bientôt je ne serai plus moi-même pour vous posséder : adieu; je passe, je vous quitte, je m'en vais, je n'ai pas le loisir d'arrêter. Et vous, plaisirs, honneurs, dignités, pourquoi étalez-vous vos charmes trompeurs? je m'en vais; en vain vous me demandez encore quelques moments, ce reste de jeunesse et de vigueur : non, non, je suis pressé : je pars, je m'en vais : vous ne m'êtes plus rien. Mais où allez-vous? Je vous l'ai dit, je m'en vais à mon Père : c'est la seconde raison de hâter mon départ.

Le monde est si peu de chose, que les philosophes l'ont quitté sans même savoir où aller : dégoûtés de sa vanité et de ses misères, ils l'ont quitté; ils l'ont quitté, dis-je, sans même savoir s'ils trouveraient, en le quittant, une autre demeure où ils pussent s'établir solidement. Mais, moi, je sais où je vais : je vais à mon Père. Que craint un enfant, quand il va dans la maison paternelle? Ce malheureux prodigue, qui s'était perdu en s'en éloignant, et qui s'était jeté en tant de péchés et en tant de misères, trouve une ressource, en disant : « Je me lèverai, et je retourne- « rai chez mon Père[1]. » Prodigues, cent fois plus perdus que le prodigue de l'Évangile, dites donc : Je me lèverai, je retournerai; mais plutôt ne dites pas : Je retournerai, partez à l'instant. Jésus-Christ vous apprend à dire, non pas : J'irai à mon Père; mais : J'y vais, je pars à l'instant : ou si vous dites, Je retournerai, avec le prodigue, que cette résolution soit suivie d'un prompt effet, comme la sienne; car il se leva aussitôt, et il vint à son Père. Dites donc dans le même esprit, Je retournerai à mon Père : là les mercenaires, les âmes imparfaites, ceux qui commencent à servir Dieu, et qui le font encore par quelque espèce d'intérêt, ne laissent pas de trouver dans sa maison un commencement d'abondance; combien donc en trouveront ceux qui sont parfaits, et qui le servent par un pur amour! Allez donc, marchez : quand le monde serait aussi beau qu'il s'en vante, et qu'il le paraît à vos sens, il le faudrait quitter pour une plus grande beauté, pour celle de Dieu et de son royaume. Mais maintenant ce n'est rien, et vous hésitez; et vous dites toujours : J'irai, je me lèverai, je retournerai à mon Père : sans jamais dire : Je vais.

Mais, enfin, supposons que vous partiez; vous voilà dans la maison paternelle. Attiré par les sensibles douceurs d'une conversion naissante, vous y demeurez : c'est le veau gras qu'on vous y a

[1] *Joan.* XIII, 1.
[2] *Ibid.* XVII, 16.
[3] I. *Cor.* VII, 29.
[4] I. *Cor.* VII, 29, 30, 31, 32.
[5] *In Joan. Tract.* LV, n° 1, t. III, part. II, col. 653.

[1] *Luc.* XV, 18.

donné d'abord; c'est la musique qu'on fait retentir dans toute la maison à votre retour. Voulez-vous donc demeurer dans cet état agréable, et y attacher votre cœur? Non, non, marchez, avancez : recevez ce que Dieu vous donne; mais élevez-vous plus haut, à la croix, à la souffrance, aux délaissements de Jésus-Christ, à la sécheresse qui lui a fait dire : « J'ai soif[1] : » où néanmoins il ne reçoit encore que du vinaigre.

Hé bien! me voilà donc arrivé; j'ai passé par les épreuves, et Dieu m'a donné la persévérance : je n'ai donc qu'à m'arrêter. Non, marchez toujours. Êtes-vous plus avancé qu'un saint Paul, qui avait bu tant de fois le calice de la passion de son Sauveur? écoutez comme il parle, ou plutôt considérez comme il agit. Il dit aux Philippiens : « Mes frères, je ne crois pas être arrivé[2]. » Eh quoi! grand apôtre, n'êtes-vous pas du nombre des parfaits? et pourquoi avez-vous dit dans cet endroit même : « Tout ce que nous « sommes de parfaits, ayons ce sentiment[3]? » Il est parfait et néanmoins : « Non, dit-il, mes « frères, je ne suis pas encore où je veux aller, « et il ne me reste qu'une chose à faire[4]. » Entendez-vous : Il ne me reste qu'une chose à faire. Et quoi? « C'est qu'oubliant ce que j'ai fait, et « tout l'espace que j'ai laissé derrière moi dans « la carrière où je cours, je m'étends à ce qui est « devant moi. » Je m'étends : que veut-il dire? Je fais continuellement de nouveaux efforts; je me brise, pour ainsi dire, et je me disloque moi-même, par l'effort continuel que je fais pour m'avancer; et cela incessamment, sans prendre haleine, sans poser le pied un moment dans l'endroit de la carrière où je me trouve : « Je cours « de toutes mes forces vers le terme qui m'est « proposé[5]. » Et encore, quel est ce terme, et verrons-nous une fin à votre course durant cette vie mortelle? Écoutez ce qu'il répond : « Soyez mes « imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ[6]. » Imitateur de Jésus-Christ! je ne m'étonne donc plus si, après tant d'efforts, tant de souffrances, tant de conversions, tant de prodiges de votre vie, vous dites toujours que vous n'êtes pas encore arrivé. Le terme où vous tendez, qui est d'imiter la perfection de Jésus-Christ, est toujours infiniment éloigné de vous : ainsi vous irez toujours, tant que vous serez en cette vie; puisque vous tendez à un but où vous ne serez jamais arrivé parfaitement.

Et vous, mes frères, que ferez-vous, sinon ce qu'ajoute le même apôtre dans son épître aux Philippiens[1]? « Soyez, mes frères, mes imitateurs, « et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en « nous. » Il faut donc toujours avancer, toujours croître : en quelque degré de perfection qu'on soit, ne s'y reposer jamais, ne s'y arrêter jamais. Je m'en vais, je m'en vais plus haut, et toujours plus près de mon Père : *Vado ad Patrem*. Le chemin où l'on marche, la montagne où l'on veut, pour ainsi dire, grimper, est si roide, que si l'on n'avance toujours, on retombe; si l'on ne monte sans cesse, et qu'on veuille prendre un moment pour se reposer, on est entraîné en bas par son propre poids. Il faut donc toujours passer outre, toujours s'élever, sans s'arrêter nulle part. C'est la pâque de la nouvelle alliance, qu'il faut célébrer en habit de voyageur, le bâton à la main, la robe ceinte, et manger vite l'agneau pascal : « car c'est la pâ« que, c'est-à-dire le passage du Seigneur[2]; » et, comme Moïse l'explique après, « c'est la victime « du passage du Seigneur[3], » qui nous apprend aussi à passer toujours outre, sans nous arrêter jamais : car Jésus-Christ, qui est cette victime, s'en va toujours à son Père, et nous y mène avec lui. Si nous ne faisons un continuel effort pour nous approcher de lui, et nous y unir de plus en plus, nous n'accomplissons pas le précepte : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout « votre cœur, de toutes vos pensées, de toutes vos « forces[4]. »

Mais, quand on sera arrivé à ce parfait exercice de l'amour de Dieu; alors du moins il sera permis de s'arrêter, et de prendre du repos? Quoi! vous ne savez donc pas qu'en aimant, on acquiert de nouvelles forces pour aimer? le cœur s'anime, se dilate; le Saint-Esprit, qui le possède, lui inspire de nouvelles forces pour aimer de plus en plus. Ainsi vous n'aimez point de toutes vos forces, si vous n'aimez encore de ces nouvelles forces que vous donne le parfait amour. Il faut donc croître en amour pendant tout le cours de cette vie : celui qui donne des bornes à son amour ne sait ce que c'est que d'aimer; celui qui ne tend pas toujours à un plus haut degré de perfection ne connaît pas la perfection, ni les obligations du christianisme. « Soyez parfaits, dit le Sauveur, « comme votre Père céleste est parfait[5]. » Pour avancer vers ce but, où l'on n'est jamais tout à fait en cette vie, il faut croître en perfection, toujours aimer de plus en plus. Je ne sais si dans le

[1] *Joan.* XIX, 28.
[2] *Philipp.* III, 13.
[3] *Ibid.* 15.
[4] *Ibid.* 13.
[5] *Ibid.* 14.
[6] I. *Cor.* IV, 16.

[1] *Philipp.* III, 17.
[2] *Exod.* XII, 11.
[3] *Ibid.* 27.
[4] *Deut.* VI, 5.
[5] *Ibid.*
[6] *Matth.* V, 48.

ciel même l'amour n'ira point toujours croissant, puisque l'objet qu'on aimera étant infini, et infiniment parfait, il fournira éternellement à l'amour de nouvelles flammes. Si néanmoins il faut dire qu'il y a des bornes, c'est Dieu seul qui les donne; et comme, durant cette vie, on peut toujours avancer, toujours croître, il le faut donc toujours faire, toujours dire : « Je vais à mon « Père; » c'est-à-dire, je marche, non-seulement pour y aller lorsque j'en suis éloigné; mais lors même que je m'en approche et que je m'y unis, je tâche de m'en approcher et de m'y unir davantage, jusqu'à ce que je parvienne à cette parfaite unité où je ne serai avec lui qu'un même esprit, « où je lui serai tout à fait semblable, en le voyant « tel qu'il est[1] : « où enfin, et pour tout dire en un mot, « où lui-même sera tout en tous[2], « et rassasiera tous nos désirs. Mais en attendant, qu'avons-nous à faire? C'est ce que je vous devais expliquer dans la seconde partie de ce discours, ou plutôt ce que Jésus-Christ vous expliquera lui-même dans notre évangile.

DEUXIÈME POINT.

Ce que vous avez à faire, dit-il, en attendant le jour de votre délivrance, c'est que « vous pleu- « rerez et vous gémirez, et le monde se réjouira; « mais vous, vous serez dans la tristesse, » *vos autem contristabimini*[3]. Pour entendre cette tristesse, il faut écouter le saint apôtre, qui nous dit qu'il y a de deux sortes de tristesse : « Il y a la « tristesse du siècle, la tristesse selon le monde, « et la tristesse selon Dieu[4]. » Ne croyez pas, mes frères, sous prétexte que Jésus-Christ a prononcé que le monde serait dans la joie; ne croyez pas, dis-je, qu'il ait voulu dire que ses joies seront sans amertume, ou qu'elles ne seront pas suivies de douleur. Qui ne voit, par expérience, que ceux qui aiment le monde ont presque toujours à pleurer la perte de leurs biens, de leurs plaisirs, de leur fortune, de leurs espérances, et en un mot de ce qu'ils aiment? Si donc Jésus-Christ a dit que le monde se réjouira, c'est qu'il cherchera toujours à se réjouir : c'est là son génie, c'est là son caractère; mais quoiqu'il cherche toujours la joie, il ne lui arrive jamais de la trouver à son gré : c'est-à-dire pure et durable. Salomon a dit : Il y a longtemps que ces deux qualités manquent aux joies de la terre. « Le ris sera mêlé de « douleur[5]; « les joies du monde ne sont donc jamais pures : « les pleurs suivent de près la joie; « elle ne sera donc jamais durable : et quelque heureux qu'on soit dans le monde, il y a plus d'afflictions que de plaisirs; c'est donc là cette tristesse du siècle dont saint Paul vous a parlé.

Mais qu'en a dit ce bienheureux apôtre? « La « tristesse du siècle produit la mort[1]; » parce qu'elle vient de l'attachement aux biens périssables. A cette tristesse du siècle saint Paul oppose la tristesse qui est selon Dieu, et qui est le vrai caractère de ses enfants. La tristesse qui nous peut venir du côté du monde, par la perte des biens de la terre ou par l'infirmité de la nature, par les maladies, par les douleurs, nous est commune avec les impies; ainsi ce n'est pas là cette tristesse que le Sauveur donne en partage à ses fidèles, en leur disant : « Vous pleurerez. « C'est, mes frères, cette douleur selon Dieu dont il veut parler; et quel en est le sujet, sinon qu'ordinairement le monde persécuteur fait souffrir les gens de bien et les tient dans l'oppression? Ajoutons que Dieu, comme un bon père, châtie les justes comme ses enfants, et leur fait trouver leurs maux en ce monde, afin de leur réserver leurs biens dans la vie future. Vous voyez bien déjà quelque chose de cette tristesse qui est selon Dieu. Soumettez-vous-y, mes chers frères, soumettez-vous à l'ordre qu'il a établi dans sa famille; et si lorsqu'il a résolu de punir le monde, il commence le jugement par sa maison, par les justes qui sont ses enfants; tendez le dos humblement à cette main paternelle, et laissez-lui exercer une rigueur si remplie de miséricorde.

Mais voici encore une autre espèce de cette tristesse selon Dieu. Assis sur les fleuves de Babylone et au milieu des biens qui passent, les fidèles sentent leur bannissement et pleurent en se souvenant de Sion leur chère patrie. Ah! mes chers enfants, si quelque goutte de cette tristesse entre dans vos cœurs, et que, pleins de dédain et de dégoût pour ce qui passe, vous vous sentiez affligés de ne pas jouir encore du bien qui est éternel, après lequel vous soupirez; c'est là la tristesse selon Dieu que je vous souhaite.

Mais ce n'est pas encore celle que j'ai dessein de vous prêcher aujourd'hui avec saint Paul. « Cette tristesse, qui est selon Dieu, produit, dit « ce saint apôtre, une pénitence stable[2]. « C'est donc là principalement cette douleur que je vous souhaite, le regret de vos péchés, la tristesse et l'amertume de la pénitence. Si je puis vous inspirer cette douleur; alors, alors, mes chers frères, je vous dirai avec l'apôtre : « Ah! mes bien-aimés, « je me réjouis non pas de ce que vous êtes con- « tristés, mais de ce que vous l'êtes selon Dieu

[1] I *Joan.* III, 2.
[2] I. *Cor.* XV, 28.
[3] *Joan.* XVI, 20.
[4] II. *Cor.* VII, 10.
[5] *Prov.* XIV, 13.

[1] II. *Cor.* VII, 10.
[2] *Ibid.*

« par la pénitence[1]; » et encore : « Qui est celui » qui me peut donner de la consolation et de la » joie, sinon celui qui s'afflige à mon sujet[2]; » à qui ma prédication et mes avertissements ont inspiré cette tristesse qui est selon Dieu, et le regret de leurs fautes?

C'est, mes frères, pour vous inspirer cette tristesse salutaire, que j'ai appelé des prédicateurs qui vous prêcheront la pénitence dans le sac et sur la croix. Vous commencerez dès ce soir à les entendre; et je fais l'ouverture de cette mission, dont j'espère tant de fruit. Laissez-vous donc affliger selon Dieu, et plongez-vous dans la tristesse de la pénitence. Je suis touché, il y a longtemps, de la tristesse que vous donnent tant de misères, tant de charges que vous avez beaucoup de peine à supporter, et que sans doute vous ne pouvez supporter longtemps malgré votre bonne volonté. Je vous plains; je les ressens avec vous : et quelle serait ma joie, si je pouvais vous soulager de ce fardeau! Mais il faut que je vous parle comme un père : quand vous exagérerez vos maux, qui sont grands, vous n'allez pas à la source. Toutes les fois que Dieu frappe, et qu'on ressent des misères ou publiques ou particulières, qu'on est frappé dans ses biens, dans sa personne, dans sa famille; il ne faut pas s'arrêter à plaindre ses maux, et à pousser des gémissements qui ne les guérissent pas : il faut porter sa pensée à nos péchés qui nous les attirent.

Voyez ce prodigue, dont nous vous parlions tout à l'heure, réduit à paître un troupeau immonde, et gagnant à peine du pain dans un service si bas et si indigne. Il ne se contente pas de dire : « Les moindres domestiques de mon père » sont abondamment nourris, et moi qui suis son » fils je meurs ici de faim[3]; » car cette plainte stérile n'aurait fait qu'aigrir ses maux, au lieu de les soulager. Il va à la source : il sent que la source de ses maux c'est d'avoir quitté son père, et sa maison où tout abonde; c'est de s'être contenté des biens qui se dissipent si vite, et qu'il lui avait arrachés, parce que ce père si sage et si bon, qui en connaissait la malignité, avait peine à les lui donner. Il dit donc, dans ce sentiment : « J'irai, » je me lèverai[4], et je retournerai vers mon père; » et non content de le dire d'une manière faible et imparfaite, il se lève, il vient à son père, et il éprouve les douceurs de ses tendres embrassements. S'il s'était contenté de dire : Ah! que je suis malheureux! et que se prenant de ses maux, non point à soi-même, mais à Dieu, il eût blasphémé contre le ciel, qu'aurait-il fait autre chose que d'aggraver son fardeau? Mais parce qu'il a dit dans sa misère : « Mon père, j'ai pé» ché contre le ciel et contre vous, et je ne suis » pas digne d'être appelé votre fils, » il a tout ensemble et effacé son péché, et fini les maux qui en faisaient le châtiment.

Mes bien-aimés, faites-en de même. Vous voyez tant d'ennemis conjurés de tous côtés contre vous; ne dites pas, comme faisaient autrefois les Juifs : C'est l'Egypte, ce sont les Chaldéens, c'est l'épée du roi de Babylone, qui nous poursuit; dites : « Ce sont nos péchés qui ont mis la sépa» ration entre Dieu et nous[1]; » encore un coup, ce sont nos péchés qui soulèvent contre nous tant d'ennemis. Nos péchés accablent l'État, comme disait saint Grégoire; « le royaume n'en peut plus » sous ce faix : » *Peccatorum nostrorum oneribus premimur, quæ reipublicæ vires gravant*[2]. Venez donc gémir devant Dieu, à la voix de ces saints missionnaires qui viennent me seconder et me prêter leurs secours pour vous préparer à la grâce du jubilé.

Vous me direz : Mais la grâce du jubilé est donnée pour nous soulager, et relâcher les peines que nous méritons par nos crimes; par conséquent pour nous donner de la joie, et non pas pour nous plonger dans la tristesse à laquelle vous nous exhortez. Vous n'entendez pas, mes bien-aimés, le mystère de l'indulgence et du jubilé, et la nature de cette grâce. Il y a une peine et une douleur que l'indulgence relâche : il y en a une autre qu'elle augmente. La peine qu'elle relâche, c'est cette affreuse austérité de la pénitence, dont nous devrions porter toutes les rigueurs, après avoir tant de fois péché contre Dieu et outragé son Saint-Esprit. Mais il y a une peine que l'indulgence doit augmenter; et c'est la peine que nous cause le regret d'avoir offensé Dieu. Et pourquoi l'indulgence vient-elle augmenter cette peine d'un cœur affligé de ses péchés, et percé de douleur d'en avoir commis un si grand nombre, si ce n'est, comme dit le Sauveur, que « celui à qui on remet davantage » aime aussi davantage[3]; » et qu'en aimant davantage son bienfaiteur, il doit aussi s'affliger davantage de l'avoir offensé par tant de crimes? C'est donc ainsi que l'indulgence augmente la peine; cette peine d'avoir commis un péché mortel, cent péchés mortels, un nombre infini de péchés mortels. C'est pour ceux en qui cette peine intérieure de la pénitence s'augmente, c'est pour ceux-là, mes bien-aimés, que l'indulgence est ac-

[1] II. *Cor.* VII, 9.
[2] *Ibid.* II, 2.
[3] *Luc.* XV, 17.
[4] *Ibid.* 18.

[1] *Is.* LIX, 2.
[2] *Ad Mauric. Aug.* lib. V, *Ep.* XX, t. II, col. 747.
[3] *Luc.* VII, 47

cordée. « Ceux qui font la pénitence indifféremment, comme parle le saint concile de Nicée[1], « il n'y a point d'indulgence pour eux. » L'esprit de l'Église est d'accorder l'indulgence à ceux qui sont pénétrés et comme accablés par la douleur de leurs crimes.

Mais je veux encore remonter plus haut, et vous remettre devant les yeux l'exemple de saint Paul. C'est la pénitence imposée et l'indulgence accordée à ce Corinthien incestueux, qui a donné lieu à l'excellente doctrine que je vous ai rapportée de ce grand apôtre sur la tristesse de la pénitence. Saint Paul avait prononcé contre ce pécheur scandaleux une dure et juste sentence, « jusqu'à le livrer à Satan, pour l'affliger selon « la chair, et le sauver selon l'esprit [2]. » L'Église de Corinthe, vivement touchée du reproche que saint Paul lui avait fait de souffrir un si grand scandale au milieu d'elle, avait mis ce pécheur en pénitence; et depuis, touchée de ses larmes, elle en avait adouci la rigueur, suppliant le saint apôtre d'agréer ce charitable adoucissement. Et sur cela voici l'indulgence qu'accorda saint Paul : voici le premier exemple de cette indulgence apostolique qui a été de tous temps si prisée et si estimée dans l'Église. Eh bien ! dit-il, « c'est « assez que le pécheur scandaleux ait reçu la « correction, ait subi la peine que vous lui avez « imposée dans votre assemblée par la multi« tude, » dit-il, par l'Église, par les pasteurs, avec le consentement de tout le peuple; car c'est sans doute ce que veulent dire ces mots : *Sufficit objurgatio hæc, quæ fit a pluribus*[3]. Ainsi loin de trouver mauvais ce que votre charité a fait pour lui, et l'adoucissement de sa peine, je vous exhorte au contraire de le traiter avec indulgence, de le consoler par ce moyen dans l'extrême confusion et affliction que lui cause son crime; « de « peur, dit cet apôtre, qu'il ne soit accablé par « un excès de tristesse : » *ne forte abundantiori tristitia absorbeatur*[4].

Vous voyez maintenant, mes bien-aimés, ce qui le rendit digne de l'indulgence de l'Église et de saint Paul; c'est que s'étant livré sans bornes à cette tristesse saintaire de la pénitence, il s'y plongea jusqu'à faire craindre qu'il en serait accablé, que sa douleur ne l'absorbât, *ne absorbeatur,* ne l'abimât; en sorte qu'il ne la pût pas supporter. Livrez-vous donc, à son exemple, à la douleur de la pénitence, afin de vous rendre dignes de l'indulgence, des consolations, de la charité de l'Église.

[1] *Can.* XII, *Labb.* t. II, col. 42.
[2] I. *Cor.* V, 5.
[3] II. *Cor.* II, 6
[4] *Ibid.* II, 7.

Mais, mes frères, n'oubliez pas un caractère de cette tristesse qui est selon Dieu, marqué par saint Paul dans le passage que nous traitons. La tristesse qui est selon Dieu, produit, dit-il, « une « pénitence : » mes frères, quelle pénitence? « une « pénitence stable, » *pœnitentiam stabilem* [1]; non pas de ces douleurs passagères que la première attaque des sens et de la tentation emporte aussitôt, et sans résistance. Cette tristesse produit la mort, aussi bien que celle du siècle; parce qu'elle n'a servi au pécheur que pour lui faire faire une confession qui n'ayant point eu de bons effets n'en peut avoir eu que de très-mauvais, en donnant lieu à une rechute plus dangereuse que le premier mal. La pénitence que je vous demande est une pénitence durable, affermie sur de solides maximes et sur une épreuve convenable. Et en quoi consiste la stabilité de cette tristesse? L'apôtre dit, quand elle est parfaite, qu'elle doit produire « une pénitence stable pour le salut : » elle a donc la stabilité qui lui convient, lorsqu'elle vous mène jusqu'au salut, jusqu'à la parfaite union avec Dieu, et au dernier accomplissement de cette parole : « Je vais à mon Père. » Alors il vous arrivera ce que Jésus-Christ a promis dans notre évangile; ce qui devait faire le dernier point de ce discours, et que je tranche en un mot.

« Alors, dit-il, votre tristesse sera changée en « joie, et en une joie que personne ne vous ôtera « jamais : » *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis* [2]. Voilà, mes frères, la joie que je vous souhaite; non pas ces joies que le monde donne et que le monde ôte : il les donne, non par raison, mais par humeur, par bizarrerie, par caprice; et il les ôte sans savoir pourquoi, avec aussi peu de raison qu'il en a eu à les donner. Loin de nous ces joies trompeuses : loin de nous l'aveuglement qu'elles produisent dans les cœurs, et le criminel attachement avec lequel on s'y abandonne. Je vous souhaite cette joie qui ne change pas, parce que celui qui la donne est immuable.

Mais, mes frères, n'oubliez jamais qu'il y faut venir par la tristesse, par la tristesse qui est selon Dieu, par la tristesse de la pénitence. C'est ce que Jésus-Christ nous explique à la fin de notre évangile, par une comparaison admirable et bien naturelle. « Une femme, dit-il, a de la douleur « pendant qu'elle enfante, parce que son heure « est venue; mais, lorsqu'elle a enfanté un fils, « elle ne se souvient plus de ses maux, dans la « joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde [3]. » Voilà le modèle de cette douleur de la pénitence

[1] II. *Cor.* VII, 10.
[2] *Joan.* XVI, 22.
[3] *Ibid.* 21.

que je vous ai aujourd'hui prêchée après saint Paul. Vous devez enfanter un homme; et cet homme que vous devez enfanter, et à qui vous devez donner une vie nouvelle, c'est vous-même. Votre heure est venue, vous êtes à terme : la guerre avec tous ses maux, le commencement d'une campagne, qui apparemment doit être décisive; la mission, le jubilé, nos pressantes exhortations, avertissent qu'il est temps que vous acheviez cet enfantement que vous semblez commencer depuis tant d'années, d'une manière si languissante et si faible. Quand on entend les cris d'une femme en travail, qui sont médiocres et languissants, on dit, Elle n'accouche pas encore : mais quand un cri qui perce les oreilles, les déchire, pour ainsi dire, et pénètre jusqu'au cœur; alors on se réjouit, et on dit, Elle est délivrée : et on apprend un peu après l'heureuse nouvelle, qu'elle a mis un homme au monde; et on la voit consolée de son travail, qui auparavant lui était insupportable. Mes bien-aimés, si la douleur que vous causent vos péchés n'est vive, pénétrante; si elle ne déchire, pour ainsi dire, et ne brise vos cœurs : vous n'enfanterez jamais votre salut; hélas! vous serez de ceux dont il est écrit : « L'enfant se présente, et sa mère n'a pas « la force de le mettre au monde : » *Vires non habet parturiens* [1]. Vous n'avez que des désirs imparfaits, des résolutions chancelantes, c'est-à-dire, non pas des résolutions, mais des mouvements languissants qui n'aboutissent à rien : vous périrez avec le fruit que vous devez mettre au jour; c'est-à-dire, votre conversion et votre salut. Mais si vous criez de toutes vos forces, si vos gémissements percent le ciel, si vos efforts sont pressants et persévérants, et que vous soyez de ces violents qui veulent emporter le ciel de force; que votre sort sera heureux, et quelle sera votre joie! Car si cette mère se tient heureuse pour avoir mis au monde un enfant qui est, à la vérité, un autre elle-même, mais enfin un autre; quelle doit être votre consolation, quel doit être votre transport, lorsque vous aurez enfanté, non pas un autre, mais vous-même! afin de commencer une vie nouvelle, abandonnez-vous donc aux justes regrets d'avoir offensé Dieu; et si vous voulez achever cet enfantement salutaire que je vous prêche en son nom, ne vous arrêtez pas à la crainte de ses jugements.

La crainte de ses jugements est un tonnerre qui étonne, qui ébranle le désert, qui brise les cèdres, qui abat l'orgueil; qui, par de vives secousses, commence à déraciner les mauvaises habitudes. Mais, pour rendre la terre féconde, il faut que ce tonnerre rompe la nuée et fasse couler la pluie qui rend la terre féconde : *Dominus diluvium inhabitare facit* [1]. Cette pluie dont l'âme est arrosée et pénétrée, qu'est-ce autre chose, mes frères, que le saint amour? La terreur ne frappe qu'au dehors; il n'y a que l'amour qui change le cœur. La crainte agit avec violence, et peut bien nous retenir pour un peu de temps; la seule dilection nous fait agir naturellement, par inclination, et produit des résolutions aussi permanentes que douces. Et c'est encore ce qu'il nous faut faire, en disant : « Je vais à mon Père. » Ah! ce n'est point à un juge implacable et rigoureux qu'il nous faut aller, comme de vils esclaves, comme des criminels condamnés; c'est à un Père miséricordieux et plein de tendresse. Aimez donc, si vous voulez vivre; aimez, si vous voulez changer votre cœur, et y faire un changement durable. Ne vous lassez point de regretter d'avoir tant offensé un si bon Père; et après avoir goûté par ces saints regrets l'amertume de la pénitence, peu à peu vous remplirez votre cœur de cette joie qui ne vous sera jamais ôtée : par la bénédiction éternelle du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

SUR LE MYSTÈRE

DE L'ASCENSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Jésus, l'unique et véritable Pontife, figuré dans les cérémonies de l'ancienne loi; le seul qui remplit parfaitement les fonctions du sacerdoce. Besoin que nous avions d'un pareil Pontife; pourquoi devait-il monter au ciel. Excellence de sa qualité de Médiateur : comment est-il le Médiateur universel. En quel sens donnons-nous ce nom aux saints. Avec quel succès il sollicite, comme notre avocat, la miséricorde divine en notre faveur; grâces et bénédictions qu'il répand sur nous du haut du ciel. Raisons qui doivent nous porter à être éternellement enflammés des désirs célestes.

Præcursor pro nobis introivit Jesus, secundum ordinem Melchisedech Pontifex factus in æternum.

Jésus notre avant-coureur est entré pour nous au dedans du voile, c'est-à-dire, au ciel, fait Pontife éternellement selon l'ordre de Melchisédech. Hebr. VI, 20.

Si l'on voyait une telle magnificence, lorsque les consuls et les dictateurs triomphaient des nations étrangères; si les arcs triomphaux portaient jusqu'aux nues le nom et la gloire du victorieux; s'il montait dans le Capitole au milieu de la foule de ses citoyens, qui faisaient retentir leurs acclamations jusque devant les autels de

[1] IV. *Reg.* XIX, 3.

[1] *Ps.* XXVIII, 10.

leurs dieux : aujourd'hui que notre invincible Libérateur fait son entrée au plus haut des cieux, enrichi des dépouilles de nos ennemis, quelle serait notre ingratitude, si nous n'accompagnions son triomphe de pieux cantiques et de sincères actions de grâces! Certes, il est bien juste, ô Seigneur Jésus, que nous assistions avec une sainte allégresse à la célébrité de votre triomphe : car encore que, sortant de ce monde, vous emportiez avec vous toute notre joie, encore que cette solennité regarde plus apparemment les saints anges, qui seront dorénavant réjouis par l'honneur de votre bienheureuse présence, toutefois il est assuré que nous avons la plus grande part en cette journée. Vos intérêts sont de telle sorte liés avec ceux de notre nature, qu'il ne s'accomplit rien en votre personne qui ne tourne à l'avantage du genre humain; vous ne montez au ciel que pour nous en ouvrir le passage : « Je « m'en vais, dites-vous, préparer vos places[1]. » C'est pourquoi votre apôtre saint Paul ne craint pas de vous appeler notre avant-coureur, et de dire que vous entrez pour nous dans le ciel : tellement que si nous savons comprendre vos intentions, vous ne frustrez aujourd'hui notre vue que pour accroître notre espérance.

Et, en effet, considérons, mes très-chères sœurs, quel est le sujet de ce magnifique triomphe qui se fait aujourd'hui dans le ciel : n'est-ce pas, qu'on y reçoit Jésus-Christ comme un conquérant? mais c'est nous qui sommes sa conquête; et c'est de nos ennemis qu'il triomphe. Toute la cour céleste accourt au-devant de Jésus, on publie ses louanges et ses victoires; on chante qu'il a brisé les fers des captifs, et que son sang a délivré la race d'Adam éternellement condamnée. Que si on honore sa qualité de Sauveur; eh! quelle est donc notre gloire, mes sœurs, puisque le salut et la délivrance des hommes fait non-seulement la fête des anges, mais encore le triomphe du Fils de Dieu même? Réjouissons-nous, mortels misérables, et ne respirons plus que les choses célestes. La divinité de Jésus, toujours immuable dans sa grandeur, n'a jamais été abaissée; et par conséquent ce n'est pas la divinité qui est aujourd'hui établie en gloire, car elle n'a jamais rien perdu de sa dignité naturelle. Cette humanité qui a été méprisée, qui a été traitée si indignement, c'est elle qui est élevée aujourd'hui : et si Jésus est couronné en ce jour illustre, c'est notre nature qui est couronnée; c'est elle qui est placée dans ce trône auguste devant lequel le ciel et la terre se courbent. « Celui qui est descendu, dit saint « Paul[1], c'est lui-même qui est monté : » celui qui était si petit sur la terre, est infiniment relevé dans le ciel; et par la puissance de Dieu, sa grandeur est crue selon la mesure de sa bassesse.

Nous lisons au livre des Nombres[2] que, lorsqu'on élevait l'arche d'alliance, Moïse disait : « Élevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis « disparaissent, et que ceux qui vous haïssent « soient dissipés devant votre face; » et lorsque les lévites la descendaient : « Venez, disait-il, « ô Seigneur, à la multitude de l'armée d'Israël. » Que signifiait cette arche, sinon le Sauveur? C'était par l'arche que Dieu rendait ses oracles; par l'arche il se faisait voir à son peuple : l'arche était ornée de deux chérubins sur lesquels il se reposait en sa majesté. Et n'est-ce pas Jésus qui est l'interprète et l'oracle du Père, parce qu'il est sa parole et son Fils? n'est-ce pas en la personne du Médiateur « que la divinité habite cor-« porellement, » comme dit l'apôtre saint Paul[3], et que ce Dieu invisible en lui-même, en s'appropriant une chair humaine, s'est vraiment rendu visible aux mortels? et ainsi l'arche représentait au vieux peuple le Fils de Dieu fait homme, qui est le prince du peuple nouveau : c'est lui en effet qui est descendu, et c'est lui aussi qui est élevé. Ce Dieu-Homme est descendu pour combattre : c'est pourquoi Moïse disait : Descendez, Seigneur, à l'armée. Il monte pour triompher; c'est pourquoi le même Moïse dit : Élevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis fuient devant votre face. Moïse prie le Dieu d'Israël de descendre à l'armée de son peuple; cela sent le travail du combat : mais en ce qu'il assure qu'en s'élevant sa présence dissipera tous ses ennemis; qui ne remarque la tranquillité du triomphe? C'est ce que nous voyons accompli en la personne de notre Sauveur. Jésus-Christ, dans l'infirmité de sa chair, au jour de sa passion douloureuse, a livré bataille à Satan et à ses anges rebelles, qui étaient conjurés contre lui. Sans doute il est descendu pour combattre, puisqu'il a combattu par sa mort : c'est descendre infiniment à un Dieu, que de mourir cruellement sur un bois infâme. Mais aujourd'hui ce même Jésus, après son combat, montant à la droite du Père, met tous ses ennemis à ses pieds; et à la vue d'une si grande puissance, « tout genou se fléchit devant lui, comme « dit l'apôtre, dans le ciel, sur la terre, et dans « les enfers[4]. » Chantons donc avec le Psalmiste, et disons à notre Maître victorieux : « Élevez-

[1] *Joan.* XIV, 2.

[1] *Ephes.* IV, 10.
[2] *Num.* X, 35, 36.
[3] *Coloss.* II, 9.
[4] *Philipp.* II, 10.

« vous, Seigneur, au lieu de votre repos; vous et « l'arche que vous vous êtes sanctifiée[1]; » c'est-à-dire, vous et l'humanité que vous vous êtes unie; disons avec Moïse : « Élevez-vous, Seigneur, et « que vos ennemis disparaissent, et que ceux « qui vous haïssent soient dissipés devant votre « face. » Et certainement il est vrai que la magnificence de son triomphe dompte la fierté de ses adversaires, et rompt leurs entreprises audacieuses. Les démons n'auraient point senti leur déroute, s'ils n'avaient reconnu par expérience que l'autorité souveraine avait été mise aux mains de celui dont ils avaient méprisé la faiblesse : c'est pourquoi il était convenable qu'après être descendu pour combattre, il allât au ciel recueillir la gloire que ses victoires lui avaient acquise. Comme un prince qui a sur les bras une grande guerre contre une nation éloignée, quitte pour un temps son royaume pour aller combattre ses ennemis en leur propre terre; puis, l'expédition étant achevée, il rentre avec un superbe appareil dans la ville capitale de son royaume, et orne toute sa suite et ses chariots des dépouilles des peuples vaincus : ainsi le Fils de Dieu, notre Roi, voulant renverser le règne du diable, qui, par une insolente usurpation, s'était hautement déclaré le prince du monde, est lui-même descendu en terre, pour vaincre cet irréconciliable ennemi; et l'ayant dépossédé de son trône par des armes qui n'auraient rien eu que de faible, si elles avaient été employées par d'autres mains que celles d'un Dieu, il ne restait plus autre chose à faire sinon qu'il retournât triomphant au ciel, qui est le lieu de son origine, et le siége principal de sa royauté. Vous voyez donc que Jésus-Christ, comme roi, devait nécessairement remonter au ciel.

Mais le Seigneur Jésus n'est pas seulement un Roi puissant et victorieux; il est le grand sacrificateur du peuple fidèle, et le Pontife de la nouvelle alliance, et de là vient qu'il nous est figuré dans les Écritures en la personne de Melchisédech, qui était tout ensemble et roi et pontife. Or cette qualité de Pontife, qui est le principal ornement de notre Sauveur en qualité d'homme, l'obligeait encore, plus que sa royauté, à se rendre auprès de son Père pour y traiter les affaires des hommes, desquels il est établi le Médiateur. Et d'autant que le texte du saint apôtre, que je me suis proposé de vous expliquer, joint l'ascension de Jésus-Christ dans les cieux avec la dignité de son sacerdoce; suivons diligemment sa pensée, et proposons la doctrine toute céleste qu'il étale avec une si divine éloquence dans l'incomparable Épître aux Hébreux, mais, pour y procéder dans un plus grand ordre, réduisons tout notre discours à trois chefs.

Le pontife, ainsi que nous le verrons dans la suite, est le député du peuple vers Dieu : en cette qualité il a trois fonctions principales. Et premièrement il faut qu'il s'approche de Dieu au nom du peuple qui lui est commis : secondement, étant près de Dieu, il faut qu'il s'entremette et qu'il négocie pour son peuple : et enfin, en troisième lieu, parce qu'étant si proche de Dieu il devient une personne sacrée, il faut qu'il consacre les autres en les bénissant. J'espère, avec l'assistance divine, que la suite de mon dicours vous fera mieux comprendre ces trois fonctions : pour cette heure, je ne vous demande autre chose sinon que vous reteniez ces trois mots : « Le pontife, dit l'a- « pôtre saint Paul[1], est établi près de Dieu pour les « hommes. » Pour cela il faut qu'il s'approche, il faut qu'il intercède, il faut qu'il bénisse : car s'il ne s'approchait, il ne serait pas en état de traiter; et s'il n'intercédait, il lui serait inutile de s'approcher; et s'il ne bénissait, il ne servirait rien au peuple de l'employer. Ainsi, en s'approchant, il nous prépare les grâces; en intercédant, il nous les obtient; en bénissant, il les épanche sur nous. Or ces fonctions sont si excellentes, qu'aucune créature vivante n'est capable de les exercer dans leur perfection. C'est Jésus, c'est Jésus qui est l'unique et le véritable Pontife : c'est lui seul qui approche de Dieu avec dignité, lui seul qui intercède avec fruit, lui seul qui bénit avec efficace. Ce sont de grandes choses en peu de mots : attendez-en l'explication de l'apôtre, dont je ne ferai que suivre les raisonnements. Montrons, par cette doctrine toute chrétienne, qu'il était nécessaire que notre Sauveur, pour faire sa charge de grand pontife, allât prendre sa place auprès de son Père, à la droite de sa majesté : faisons voir incidemment à nos adversaires, qui veulent tirer ces belles maximes à l'avantage de leur nouvelle doctrine, qu'ils les ont très-mal entendues, et que le véritable sens en est dans l'Église. Seigneur Jésus, soyez avec nous.

PREMIER POINT.

La doctrine de l'apôtre m'oblige à vous représenter la structure du tabernacle, qui était le temple portatif des israélites, et tout ensemble celle du temple auguste de Jérusalem, que Salomon avait fait bâtir sur la forme du tabernacle que Dieu lui-même avait désigné à Moïse. Le temple donc et le tabernacle avaient deux parties : le devant du temple, où l'autel des sacri-

[1] *Ps.* CXXXI, 8.

[1] *Hebr.* V, 1.

fices était au milieu, et dont l'entrée était libre à tous les enfants d'Israël; là se faisaient les oblations, et toutes les autres cérémonies qui regardaient le service divin, le Lieu saint, où étaient les tables, les pains de proposition, les parfums, le chandelier d'or, et où entraient les enfants d'Aaron et les lévites. Mais il y avait une autre partie plus secrète et plus retirée où était l'arche, et le propitiatoire qui était la couverture de l'arche, et les chérubins d'or qui étendaient leurs ailes sur l'arche comme pour couvrir la majesté du Dieu des armées, qui avait eu ce temps choisi l'arche pour sa demeure. Ce lieu auguste, si religieux et si vénérable, consacré par une dévotion plus particulière, s'appelait l'Oracle ou le Sanctuaire, ou autrement le Lieu très-saint et le Saint des saints, selon la façon de parler des Hébreux. De ce lieu, il était prononcé : Quiconque y entrera, il mourra de mort. C'était le lieu secret et inaccessible, où on n'osait pas même porter ses regards; tant il était vénérable et terrible : et c'est pourquoi, entre le Lieu saint et le Sanctuaire, un grand voile parsemé de chérubins était étendu qui couvrait les mystères aux yeux du peuple, et leur apprenait à les respecter dans une profonde humiliation. Telle était la forme du temple où l'ancien peuple servait le Seigneur son Dieu.

Que ce lieu avait de majesté, chrétiens! et que c'est avec beaucoup de raison que les plus grands monarques de l'Orient l'ont honoré par leurs sacrifices, et ont donné tant de priviléges illustres à ce temple et à ses ministres! Mais il vous paraîtra beaucoup plus auguste, si vous remarquez que cette sainte maison était la seule dans tout l'univers que Dieu avait choisie pour son domicile; et qu'il n'y avait que ce lieu sur la terre où l'on fit le service du vrai Dieu vivant, et dans lequel on lui consacrât des victimes. C'est ce qui a fait dire aux anciens Hébreux, et après à quelques auteurs ecclésiastiques[1], que ce temple unique du peuple de Dieu était la figure du monde. Car de même qu'il n'y a qu'un Dieu créateur et un monde qui est l'ouvrage de sa sagesse et comme le temple de sa majesté, où il est loué et servi par l'obéissance de ses créatures; ainsi il n'y avait qu'un seul temple, qui représentait dans son unité le monde unique qui a été fait par le Dieu unique.

Selon cela, j'apprends de l'apôtre : que cette partie du temple de Salomon dans laquelle se faisait l'assemblée du peuple nous figurait la terre, qui est la demeure des hommes, et que ce lieu si secret, si impénétrable, où était l'arche du témoignage; « où Dieu, comme dit le Psalmiste[1], « était assis sur les chérubins, » représentait cette haute demeure que l'Écriture appelle « le ciel des « cieux[2], » où l'Éternel se fait voir en sa gloire. C'est pourquoi et l'arche et le sanctuaire, qui étaient honorés en ce temps-là, comme je l'ai dit, de la présence particulière de Dieu, étaient couverts d'un voile mystérieux, pour nous faire entendre ce que dit l'apôtre : que « Dieu habite « une lumière inaccessible[3], » et que l'essence divine est cachée par le voile d'un impénétrable secret. Et d'autant que les hommes, par leurs péchés, s'étaient exclus éternellement de la vue de Dieu, ce qui a fait dire si souvent au vieux peuple : « Si nous voyons Dieu, nous mourrons[4]; » de là vient que l'entrée du sanctuaire était interdite, sous peine de mort, à tous les enfants d'Israël, par une espèce d'excommunication générale, qui représentait à ceux qui étaient éclairés que sans la grâce de notre Sauveur, nonobstant les services, les victimes et les cérémonies de la loi, tous les hommes étaient excommuniés du vrai sanctuaire du Dieu vivant, c'est-à-dire, de son royaume céleste. Et cette interprétation, chrétiens, n'est pas une invention de l'esprit humain : l'apôtre nous l'enseigne en termes exprès, quand il dit aux Hébreux que, par cette rigoureuse défense d'entrer et de regarder dans le sanctuaire, « le Saint-Esprit nous voulait mon« trer que le chemin des lieux saints n'était point « ouvert tant que le premier tabernacle était en « état[5]. » L'apôtre veut nous apprendre que tant que ce tabernacle sera en état, c'est-à-dire, tandis que l'on n'aura point de meilleures hosties que les animaux égorgés; le chemin des lieux saints, c'est-à-dire, la porte du ciel nous sera fermée.

Mais, mes frères, réjouissons-nous : le sang de Notre-Seigneur Jésus a levé cette excommunication de la loi; écoutez l'apôtre saint Paul, qui vous dit qu'il a pénétré au dedans du voile[6]. Vous entendez maintenant, ce me semble, ce que signifie le dedans du voile : il entend que Jésus est monté dans le ciel, qu'il est entré en ce divin sanctuaire, et que cette secrète et inaccessible demeure de Dieu, dont les hommes étaient exclus pour jamais, a été ouverte à Jésus-Christ homme, qui y a porté les prémices de notre nature. Et voyez cette vérité figurée par une admirable cérémonie de la loi, que l'apôtre nous explique mot à mot dans le même chapitre. Je

[1] *Phil.* lib. *de Somn.* II *de Monarch. S. Hieronym. Epist. ad Fabiol.* t. II, col. 578. *Homil. inter. Oper. S. Chrysost.* t. II, p. 793.

[1] *Ps.* XCVIII, 1.
[2] *Ibid.* CXIII, 16.
[3] I. *Tim.* VI, 16.
[4] *Judic.* XIII, 22
[5] *Hebr.* IX, 8.
[6] *Ibid.* VI, 19.

vous prie, rendez-vous attentifs, et écoutez la plus belle figure, la plus exacte, la plus littérale, qui nous ait jamais été proposée.

Ce lieu si caché, si impénétrable, était ouvert une fois l'année; mais il n'était ouvert qu'un moment et à une seule personne, qui était le grand sacrificateur. Car, d'autant que la fonction du pontife c'est de s'approcher de Dieu pour le peuple, il semblait bien raisonnable, mes sœurs, que le souverain prêtre de l'ancienne loi entrât quelquefois dans le sanctuaire, où Dieu daignait bien habiter pour lors : aussi lui est-il ordonné, dans le Lévitique[1], d'entrer dans le Saint des saints une fois l'année. Mais d'autant que le pontife des Juifs était lui-même un homme pécheur; avant que de s'approcher de ce lieu, que Dieu avait rempli de sa gloire, il fallait qu'il se purifiât par des sacrifices. Représentez-vous toute cette cérémonie, qui est comme une histoire du Sauveur Jésus : figurez-vous que cet unique moment est venu, où le pontife doit entrer dans le Saint des saints, qu'il ne reverra plus de toute l'année, de peur qu'il ne meure : car telle est la rigueur de la loi. Voyez-le dans le premier tabernacle, qui sacrifie deux victimes, pour ses péchés, et pour les péchés du peuple qui l'environne; considérez-le faisant sa prière, et se préparant d'entrer en ce lieu terrible[2]. Après ces sacrifices offerts, lui reste-t-il encore quelque chose à faire; et ne peut-il pas désormais s'approcher de l'arche? Non, fidèles : s'il s'en approche ainsi, il est mort; la majesté de Dieu le fera périr. Comment donc? Remarquez ceci, je vous prie : qu'il prenne le sang de la victime immolée, qu'il le porte avec lui devant Dieu dans le sanctuaire, qu'il y trempe ses doigts, et Dieu le regardera d'un bon œil; ensuite il priera devant l'arche pour ses péchés et pour ceux des Israélites, et sa prière sera agréable. Qui ne voit ici, chrétiens, que ce n'est point par son propre mérite que l'accès lui est donné dans le sanctuaire? C'est le sang de la victime immolée qui l'introduit et qui le fait agréer. Je vous prie, voyez le mystère : l'hostie est offerte hors du sanctuaire, mais son sang est porté dans le Saint des saints; par ce sang le pontife pénètre au dedans du voile, par ce sang il approche de Dieu, par ce sang ses prières sont exaucées. Dites-moi, fidèles, quel est ce sang? le sang des bêtes brutes est-il capable de réconcilier l'homme? notre Dieu se plaît-il si fort dans le sang des animaux égorgés, qu'il ne puisse souffrir son pontife devant sa face, s'il n'est, pour ainsi dire, teint de ce sang? A travers de ces ombres, ne découvrez-vous pas le Seigneur Jésus qui, par son sang, ouvre le sanctuaire éternel? Mais il faut vous le faire toucher au doigt. Je vous demande quel est ce pontife dont la dignité est si relevée, que lui seul peut entrer dans le sanctuaire; dont l'imperfection est si grande, qu'il n'y peut entrer qu'une fois l'année, qu'il n'y peut introduire son peuple, et qu'il n'y est lui-même introduit que par le sang d'un bouc ou d'un veau? Quelle est la majesté de ce sanctuaire où on entre avec tant de cérémonie? mais quelle est l'imperfection de ce sanctuaire, dont l'entrée, si sévèrement interdite, est ouverte enfin par le sang d'une bête sacrifiée? Enfin quelle est la vertu et tout ensemble l'imbécillité de ce sang qui donne la liberté d'approcher de l'arche, mais qui ne la donne qu'au pontife seul, qui ne la lui donne que pour un moment, et laisse après cela l'entrée défendue par une loi éternelle et inviolable?

Dites-nous, ô Juifs aveugles, qui ne voulez pas croire au Sauveur Jésus, d'où vient cet étrange assemblage d'une dignité si auguste et d'une imperfection si visible : tout cela ne vous prêche-t-il pas que ce sont des figures? Parce que vos cérémonies sont des ombres, elles ont de l'imperfection; et elles ont aussi de la dignité, à cause des mystères de Jésus qu'elles représentent. Ce sang, ce pontife, ce Saint des saints, ne vous crient-ils pas : Peuple, ce n'est pas ici ton pontife qui t'introduira au vrai sanctuaire; ce n'est pas ici le vrai sang qui doit purger tes iniquités; ce n'est pas ici ce grand sanctuaire où repose la majesté du Dieu d'Israël : Dieu t'enverra un jour un pontife plus excellent, qui, par un meilleur sang, t'ouvrira un sanctuaire bien plus auguste.

Admirez en effet, mes très-chères sœurs, comme tant de choses en apparence si enveloppées, et qui semblent si contraires en elles-mêmes, cadrent et s'ajustent si proprement au Sauveur Jésus. Le pontife offre son sacrifice hors du sanctuaire, au milieu de l'assemblée de son peuple; le sacrifice de la mort de Jésus se fait sur la terre au milieu des hommes : le pontife entre au dedans du voile, c'est-à-dire, dans le Saint des saints; Jésus, après son sanglant sacrifice, pénètre au vrai Saint des saints, c'est-à-dire au ciel; le pontife n'offre qu'une fois l'année ce sacrifice qui découvre le sanctuaire; Jésus-Christ n'a offert qu'une fois ce sacrifice d'une vertu infinie, par lequel les cieux sont ouverts : car, fidèles, qui ne sait que l'année, dans sa perfection accomplie, représente en abrégé l'étendue des siècles, puisqu'il est si évident que les siècles ne sont que des années révolues? Le pontife ayant immolé sa victime sur l'autel du premier

[1] *Levit.* XVI, 34.
[2] *Ibid.* XVI, 1 et seq.

tabernacle porte son sang devant la face de Dieu dans son sanctuaire, afin de l'apaiser sur son peuple; Jésus, ayant immolé sur la terre, n'accomplit-il pas ce mystère, montant aujourd'hui dans les cieux? Voyez comme il s'approche du trône du père, lui montrant ses blessures toutes récentes, toutes teintes et toutes vermeilles de ce divin sang, de ce sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission de nos crimes : n'est-ce pas là, mes frères, porter vraiment devant la face de Dieu le sang de la victime innocente qui a été immolée pour notre salut? Ouvrez-vous donc, voile mystérieux; ouvrez-vous, sanctuaire éternel de la Trinité adorable : laissez entrer Jésus-Christ mon Pontife au plus intime secret du Père. Car si le sang des veaux et des boucs rendait accessible le Saint des saints, bien qu'une loi si rigoureuse en fermât la porte; le sang de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, n'ouvrira-t-il pas le vrai sanctuaire? Et si le pontife du vieux Testament avait de si beaux privilèges, bien qu'il ne s'approchât de ce très-saint lieu que « par un « sang étranger, » comme dit l'apôtre[1], c'est-à-dire, par le sang des victimes; quelle doit être la gloire de notre Pontife « qui se présente à Dieu « en son propre sang[2], » *per proprium sanguinem*, dit le même apôtre! Et si le pontife selon l'ordre d'Aaron, qui était un homme pécheur, pénètre dans la partie la plus sainte; qu'y aura-t-il de si sacré dans les cieux, où Jésus ne doive être introduit : Jésus, dis-je, ce Pontife si pur, si innocent, qui, étant seul agréable au Père, a été seul établi sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech[3]?

Admirons donc maintenant, mes très-chères sœurs, l'excellence de la religion chrétienne, par l'éminente dignité de son sacerdoce. Le pontife du Vieux Testament, avant que d'entrer dans le Saint des saints, offrait des sacrifices pour ses péchés et pour les péchés de son peuple; après, étant au dedans du voile, il continuait la même prière pour ses péchés et pour ceux des Israélites. Jésus-Christ notre Sauveur, notre vrai pontife, étant la justice et la sainteté même, n'a que faire de victime pour ses péchés; mais au contraire étant innocent et sans tache, il est lui-même une très-digne hostie pour l'expiation des péchés du monde. Si donc il entre aujourd'hui dans le Saint des saints, c'est-à-dire, à la droite du Père; il n'y entre pas pour lui-même, ce n'est pas pour lui-même qu'il y va prier. C'est pourquoi l'apôtre dit dans mon texte : « Jésus notre avant-coureur est « entré pour nous; » il veut dire : Le pontife de la loi ancienne avait besoin d'offrir pour lui-même, et d'entrer pour lui-même dans le sanctuaire; mais Jésus notre vrai Pontife est entré pour nous. Et quoi donc, Jésus-Christ Notre-Seigneur n'est-il pas monté dans le ciel pour y recevoir la couronne? comment donc n'y est-il pas entré pour lui-même? Et toutefois l'apôtre nous dit : « Jésus notre avant-« coureur est entré pour nous. » Entendons son raisonnement, chrétiens. Jésus n'avait que faire de sang pour entrer au ciel; il était lui-même du ciel, et le ciel lui était dû de droit naturel : et toutefois il y est entré par son sang; il n'est monté au ciel qu'après qu'il est mort sur la croix : ce n'est donc pas pour lui-même qu'il y est entré de la sorte. C'était nous, c'était nous qui avions besoin de sang pour entrer au ciel; parce qu'étant pécheurs, nous étions coupables de mort : notre sang était dû à la rigueur de la vengeance divine, si Jésus n'eût fait cet aimable échange de son sang pour le nôtre, de sa vie pour la vie des hommes. De là tant de sang répandu dans les sacrifices des Israélites, pour nous signifier ce que dit l'apôtre : que « sans l'effusion du sang il n'y a point de ré-« mission[1]. » et ainsi quand il entre au ciel par son sang, ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il y entre; c'est pour nous qu'il approche du Père éternel : d'où nous voyons une autre différence notable entre le sacrificateur du vieux peuple, et Jésus le pontife du peuple nouveau. A la vérité le pontife pouvait entrer dans le sanctuaire; mais, outre qu'il en sortait aussitôt, il ne pouvait en ouvrir l'entrée à aucun du peuple : c'est à cause qu'étant pécheur, lui-même il n'était souffert que par grâce dans le Saint des saints; et n'y étant souffert que par grâce, il ne pouvait acquérir aucun droit au peuple. Mais Jésus qui a droit naturel d'entrer dans le ciel, y veut encore entrer par son sang : [ainsi il avait deux droits,] le droit naturel et le droit acquis. Le premier droit, il le réserve pour lui; il entre, et il demeure éternellement. Le second droit, il nous le transfère. Avec lui, et par lui, nous pouvons entrer; par son sang, l'accès nous est libre au dedans du voile. De là vient que l'apôtre l'appelle notre avant-coureur : « Jésus, dit-il, notre avant-« coureur, est entré pour nous. »

Les évangélistes remarquent, qu'au moment que Jésus-Christ expira : « ce voile dont je vous « ai parlé tant de fois, qui était entre le Lieu saint « et le Lieu très-saint, fut déchiré entièrement et « de haut en bas[2]. » O merveilleuse suite de nos mystères! Jésus-Christ étant mort, il n'y a plus de voile : le pontife le tirait pour entrer; le sang de Jésus-Christ le déchire, il n'y en a plus désor-

[1] *Hebr.* IX, 25.
[2] *Ibid.* 12.
[3] *Ibid.* VII, 17, 26.

[1] *Hebr.* IX, 22.
[2] *Matth.* XXVII, 51. *Marc.* XV, 38. *Luc.* XXIII, 45.

mais : le Saint des saints sera découvert ; de haut en bas le voile est rompu. Et n'est-ce pas ce que dit l'apôtre dans sa deuxième épître aux Corinthiens : « Il y avait un voile, dit-il, devant les « yeux du peuple charnel : pour nous qui sommes « le peuple spirituel, nous contemplons à face « découverte la gloire de Dieu[1]. » Vous me direz peut-être que nous avons aussi le voile de la foi qui nous couvre ; mais il m'est aisé de répondre : il est vrai que nos yeux ne pénètrent pas encore au dedans du voile ; mais notre espérance y pénètre, il n'y a aucune obscurité qui l'arrête : elle va jusqu'au plus intime secret de Dieu. Et pourquoi ? C'est parce qu'elle va après Jésus-Christ, parce qu'elle le suit, qu'elle s'y attache. L'apôtre nous l'explique dans notre texte : « Tenons ferme, « dit-il[2], mes chers frères, dans l'espérance que « nous avons, qui pénètre jusqu'au dedans du « voile où Jésus notre précurseur est entré pour « nous. » Ah ! nous n'avons point un pontife qui ne puisse pas nous introduire dans le sanctuaire : comme Jésus y est entré, nous y entrerons.

Et toutefois, pour accomplir de point en point l'ancienne figure, nous y entrerons tous, et il n'y aura que le Pontife qui y entrera. Dieu éternel ! qui entendra ce mystère ? Oui, fidèles, je le dis encore une fois, il n'y a que Jésus-Christ seul qui entre dans la gloire. Écoutez le Sauveur lui-même : « Nul ne monte au ciel, nous dit-il[3], excepté ce« lui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme « qui est au ciel. « Nul ne monte au ciel, que celui qui est descendu du ciel : fidèles, sommes-nous descendus du ciel ? et comment donc y monterons nous ? Eh ! sommes-nous encore excommuniés, comme si nous vivions sous la loi ? Non, certes, le grand Pontife nous a absous ; il a voulu lui-même être rejeté, afin que par lui nous fussions reçus. Nous monterons au ciel en Jésus-Christ et par Jésus-Christ ; il est notre chef, nous sommes ses membres ; « nous sommes sa plénitude, » comme dit Saint Paul[4] : quand nous entrons au ciel, c'est Jésus-Christ qui entre, parce que ce sont ses membres qui entrent. « Celui qui vaincra, dit Jésus« Christ lui-même[5], je le ferai asseoir dans mon « trône. » Voyez que nous serons dans son trône ; nous n'occuperons avec lui qu'une même place : nous serons au ciel comme confondus avec Jésus-Christ ; et par un merveilleux effet de la grâce, notre disette est la cause de notre abondance : parce qu'il nous est sans comparaison plus avantageux d'être considérés en Jésus-Christ seul, que si nous l'étions en nous-mêmes. Par conséquent, mes sœurs, aujourd'hui que Jésus-Christ approche du Pere, croyous que nous approchons en lui et par lui. C'est pour nous qu'il ouvre le sanctuaire : c'est pour nous qu'il pénètre au dedans du voile ; c'est pour nous qu'il paraît devant Dieu. Les pontifes de la loi ancienne étaient des hommes mortels : la charge auguste du sacerdoce ne se conservait dans la famille d'Aaron que par la succession du vivant au mort. « Jésus vivant éter« nellement, dit l'apôtre[1], a un sacerdoce éter« nel : » c'est pourquoi, dit le même saint Paul, « il peut toujours sauver ceux qui s'approchent « de Dieu par lui ; il est toujours vivant pour in« tercéder, » *semper vivens ad interpellandum pro nobis*[2] ; c'est notre seconde partie.

SECOND POINT.

J'apprends de l'apôtre saint Paul[3], que « tout « pontife doit être tiré d'entre les hommes ; et « qu'il est établi pour les hommes, en ce qui doit « être traité avec Dieu : » d'où il résulte que le pontife est l'ambassadeur du peuple vers Dieu. Puis donc que Notre-Seigneur Jésus est notre pontife, il s'ensuit qu'il est notre ambassadeur. Admirons ici le bonheur des hommes, en ce que notre Prince même daigne bien être notre ambassadeur. Or il est sans doute qu'étant notre ambassadeur auprès de son Père, il fallait qu'il résidât près de sa personne ; et ensuite qu'il y négociât nos affaires, qu'il lui portât toutes les paroles de notre part, qu'il nous conciliât la bienveillance de ce grand Dieu, et qu'il maintînt la bienheureuse alliance qu'il lui a plu de faire avec nous : telle est la fonction d'un ambassadeur. C'est pour cela que notre Pontife ne cesse de solliciter son Père pour nous ; il est toujours vivant pour intercéder : et de là vient que l'Écriture lui donne cette excellente qualité de médiateur, de laquelle il est nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force.

Et premièrement il est manifeste que Jésus-Christ prie, et que nous prions ; que Jésus-Christ s'entremet pour nous, et que nous nous entremettons les uns pour les autres à cause de la charité fraternelle. Et d'autant que les saints sont nos frères ; cette charité sincere et indivisible qui les lie de communion avec nous, les oblige de prier et d'intercéder pour cette partie des fidèles qui combat en terre. Cette vérité n'est point contestée : nos adversaires mêmes ne désavouent point que les bienheureux ne prient Dieu pour nous. Cette doctrine donc étant si constante, qu'a de particu-

[1] *II. Cor.* III, 15, 18.
[2] *Hebr.* VI, 19, 20.
[3] *Joan.* III, 13.
[4] *Ephes.* I, 23.
[5] *Apoc.* III, 21.

[1] *Hebr.* VII, 24.
[2] *Ibid.* 25.
[3] *Ibid.* V, 1.

lier le Seigneur Jésus pour lui donner singulièrement et par excellence cette belle qualité de médiateur? le mettrons-nous avec le reste du peuple dans le nombre des suppliants? Chrétiens, entendons ce mystère. C'est autre chose de s'entremettre par charité; autre chose d'être le médiateur établi pour faire valoir les prières, et donner du poids à l'entremise des autres. Apportons un exemple familier. C'est autre chose de s'entremettre près d'un monarque, et d'y rendre aux personnes que nous chérissons les offices d'un bon ami; autre chose d'être établi par le prince même pour lui rapporter toutes les requêtes, pour distribuer toutes les grâces, pour présenter tous ceux qui viennent demander audience. Jésus est le médiateur général; nul n'est agréé s'il n'est présenté de sa main : si la prière n'est faite en son nom, elle ne sera pas seulement ouïe; nul bienfait n'est accordé que par lui. Et que pourrais-je vous dire de ce saint Pontife, par qui toutes les prières sont exaucées, par qui toutes les grâces sont entériuées, par qui toutes les offrandes sont bien reçues, par qui tous ceux qui veulent s'approcher de Dieu sont très-assurés d'être admis? Quelle dignité, chrétiens! De toutes les parties de la terre les vœux viennent à Dieu par Jésus : tous ceux qui invoquent Dieu comme il faut, l'invoquent au nom de ce grand Pontife; que Tertullien appelle fort bien *Catholicum Patris Sacerdotem*[1], « le Pontife universel établi de Dieu pour « offrir les vœux de toutes les créatures. » Non : ni les patriarches, ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les séraphins mêmes, tout brillants d'intelligence, tout brûlants d'amour; ni la reine de tous les esprits bienheureux, l'incomparable Marie, ne peuvent aborder du trône de Dieu, si Jésus ne les introduit : ils prient, nous n'en doutons pas, et ils prient pour nous; mais ils prient comme nous au nom de Jésus, et ils ne sont exaucés qu'en ce nom.

C'est pourquoi je ne craindrai pas d'assurer : qu'encore que l'Église de Dieu sur la terre et les esprits bienheureux dans le ciel ne cessent jamais de prier, il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit exaucé; parce que tous les autres ne le sont qu'à cause de lui. C'est, mes sœurs, pour cette raison que dans les prières ecclésiastiques nous prions Dieu, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir pour agréables les oraisons que les saints lui présentent pour nous. Si elles étaient valables par elles-mêmes, quelle serait notre hardiesse de demander qu'elles fussent reçues! est-ce peut-être que nous espérons que notre entremise les fera valoir? D'où vient donc cette façon de prier? nous demandons les intercessions de nos frères qui règnent avec Jésus-Christ, et en même temps nous prions notre Dieu qu'il daigne écouter leurs prières : prétendons-nous que nos oraisons donnent prix à celles des saints? Qui le croirait ainsi, entendrait mal l'intention de l'Église. Elle prétend par là nous faire connaître que lorsque nous implorons l'assistance des saints qui nous attendent dans le paradis, c'est pour joindre nos prières aux leurs, c'est pour faire avec eux une même oraison et un même chœur de musique, un même concert, comme nous ne faisons qu'une même Église. Et encore que nous sachions que cette union soit très-agréable à notre grand Dieu, toutefois nous confessons, priant de la sorte, qu'elle ne lui plaît qu'à cause de son cher Fils; que c'est le nom de Jésus qui prie et qui donne accès, qui fléchit et qui persuade le Père.

Cela nous est exactement figuré aux quatrième et cinquième chapitre de l'Apocalypse[1] : là nous est représenté le trône de Dieu, où est assis celui qui vit aux siècles des siècles, et autour les vingt-quatre vieillards qui, pour plusieurs raisons qu'il serait trop long de déduire ici, signifient tous les esprits bienheureux. « Chacun de ces vieillards « porte en sa main une fiole d'or pleine de par- « fums, qui sont les oraisons des saints, » dit saint Jean; c'est-à-dire, des fidèles, selon la phrase de l'Écriture. Vous voyez donc, mes sœurs, que ce vénérable sénat, qui environne le trône du Dieu vivant, a soin de lui présenter nos prières : ce n'est pas moi qui le dis; c'est saint Jean. Mais n'est-ce point entreprendre, me dira-t-on, sur la dignité de notre Sauveur? A Dieu ne plaise qu'il soit ainsi! Les vieillards environnent le trône; mais, devant le trône, au milieu des vieillards, l'apôtre nous y représente « un agneau comme tué, de- « vant lequel les vieillards se prosternent[2]. » Qui ne voit que cet agneau c'est notre Sauveur? Il paraît comme tué, à cause des cicatrices de ses blessures; et parce que sa mort est toujours présente devant la face de Dieu : il est au milieu de tous ceux qui prient; comme celui par lequel ils prient et qu'ils regardent tous en priant : il est devant le trône, afin que nul n'approche que par lui seul; il paraît entre Dieu et ses fidèles adorateurs, comme le médiateur de Dieu et des hommes, comme celui qui doit recevoir les prières, qui les doit porter à Dieu dans son trône. Ainsi les saints présentent nos oraisons; ils y joignent les leurs, comme frères, comme membres du même corps, mais le tout est offert au nom de Jésus.

[1] *Adversus Marcion.* lib. IV, n° 9.

[1] *Apoc.* IV, 2 et seq.; V, 8
[2] *Ibid.* 6.

Que reprendront nos adversaires dans cette doctrine? n'est-elle pas également pieuse et indubitable? Je sais qu'ils nous diront que nous appelons les saints nos médiateurs : et encore que je pusse répondre que le saint concile de Trente ne se sert point de cette façon de parler, non plus que l'Église dans ses prières publiques, je leur veux accorder que nous les nommons ainsi quelquefois. Mais que je leur demanderais volontiers, si la miséricorde divine en avait amené ici quelques-uns; que je leur demanderais volontiers, si c'est le nom ou la chose qui leur déplaît! Pour ce qui est de la doctrine; il est clair qu'étant telle que je l'ai proposée, elle est au-dessus de toute censure. L'honneur demeure entier à notre Sauveur : il est le seul qui ait accès par lui-même; tous les autres, si saints qu'ils soient, ne peuvent rien espérer que par lui : et par là le titre de médiateur lui convient avec une prérogative si éminente, que qui voudrait l'attribuer en ce sens à d'autres qu'à lui, il ne le pourrait pas sans blasphème. C'est aussi ce qui a fait dire à l'apôtre : « Un Dieu, « un médiateur de Dieu et des hommes [1].... » Que si nos adversaires se fâchent de ce que nous attribuons quelquefois aux serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ un titre qui, par notre propre confession, convient par excellence à notre Sauveur; combien criminel serait leur chagrin si, ayant approuvé la doctrine, qui ne peut être en effet combattue, des mots les séparaient de leurs frères, et faisaient de l'Église de notre Sauveur le théâtre de tant de guerres! Qu'ils nous disent si ce nom de médiateur est plus incommunicable que le nom de roi, que le nom de sacrificateur, que le nom de Dieu : et ne savent-ils pas que l'Écriture nous prêche, que « nous sommes rois et « pontifes [2]? » Veulent-ils rompre avec toute l'antiquité chrétienne, parce qu'elle a donné le nom de pontifes et de sacrificateurs aux évêques et aux ministres des choses sacrées? veulent-ils point se prendre à Dieu même, qui appelle les hommes des dieux [3]? Ne vous emportez donc pas contre nous avec le faste de votre nouvelle réforme, comme si nous avions oublié la médiation de Jésus qui fait toute notre espérance. Nous disons, et il est très-certain, et vous-mêmes ne le pouvez nier, que les saints s'entremettent pour nous par la charité fraternelle; mais comme ils ne s'entremettent que par le nom de Notre-Seigneur, il est ridicule de dire qu'il en soit jaloux. C'est en ce sens que nous les appelons quelquefois de ce titre de médiateurs, à peu près de la même manière que les juges sont appelés dieux [1]. Criez, déclamez tant qu'il vous plaira, abusez le peuple par de faux prétextes, notre doctrine demeurera ferme; et notre Église, fondée sur la pierre, ne sera jamais dissipée.

Pardonnez cette digression, mes très-chères sœurs. Certes, étant tombé sur cette matière, je n'ai pu m'empêcher de répondre à une calomnie si intolérable, par laquelle on veut faire croire que nous renonçons à l'unique consolation du fidèle. Oui, notre unique consolation, c'est de savoir que le Fils de Dieu prend nos intérêts auprès de son Père. Nous ne craignons point d'être condamnés, ayant un si puissant défenseur et un si divin avocat. Nous lisons avec une joie incroyable ces pieuses paroles de l'apôtre saint Jean : « Nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-« Christ, le Juste [2]. » Nous entendons, par la grâce de Dieu, la force et l'énergie de ce mot : nous savons que si l'Ambassadeur négocie, si le sacrificateur intercède; l'Avocat presse, sollicite et convainc : par où le disciple bien-aimé veut nous faire entendre que Jésus ne prie pas seulement qu'on nous fasse miséricorde : mais qu'il prouve qu'il nous faut faire miséricorde; et quelle raison emploie-t-il, ce grand, ce charitable Avocat? Ils vous devaient, mon Père, mais j'ai satisfait; j'ai rendu toute la dette mienne, et je vous ai payé beaucoup plus que vous ne pouviez exiger : ils méritaient la mort, mais je l'ai soufferte en leur place. Il montre ses plaies; et le Père, se ressouvenant de l'obéissance de ce cher Fils, s'attendrit sur lui, et pour l'amour de lui regarde le genre humain en pitié. C'est ainsi que plaide notre Avocat. Car ne vous imaginez pas, chrétiens, qu'il soit nécessaire qu'il parle pour se faire entendre : c'est assez qu'il se présente devant son Père avec ces glorieux caractères; sitôt qu'il paraît seulement devant lui, sa colère est aussitôt désarmée. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul parle ainsi aux Hébreux : « Jésus-Christ est entré dans « le Saint des saints; afin, dit-il, de paraître pour « nous devant la face de Dieu [3]. » Il veut dire : Ne craignez point, mortels misérables; Jésus-Christ étant dans le ciel, tout y sera décidé en votre faveur : la seule présence de ce Bien-Aimé vous rend Dieu propice.

C'est ce que signifie cet agneau de l'Apocalypse dont je vous parlais tout à l'heure, qui est devant le trône comme tué. De ce trône, il est écrit en ce même lieu : qu'il en sort des foudres et des éclairs, et un effroyable tonnerre. Dieu éternel, oserons-nous bien approcher? « Approchons, allons au

[1] I. *Tim.* II, 5.
[2] I. *Petr.* II, 9.
[3] *Ps.* LXXXI, 6.

[1] *Ps.* XLVI, 10.
[2] I. *Joan.* II, 1.
[3] *Hebr.* IX, 24.

« trône de grâce avec confiance[1], » comme dit l'apôtre. Ce trône, dont la majesté nous effraye; voyez que l'apôtre l'appelle un trône de grâce : approchons, et ne craignons pas. Puisque l'Agneau est devant le trône, vivons en repos; les foudres ne viendront pas jusqu'à nous : sa présence arrête le cours de la vengeance divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

Combien donc était-il nécessaire que Jésus retournât à son Père! O confiance, ô consolation des fidèles! qui me donnera une foi assez vive pour dire généreusement avec l'apôtre : « Qui accusera les élus de Dieu[2]? » Jésus-Christ est leur avocat et leur défenseur : « Un Dieu les justifie, « qui les osera condamner? Jésus-Christ, qui est « mort, voire même qui est ressuscité, et de plus « qui intercède pour nous, ne suffit-il pas pour « nous mettre à couvert? Qui donc nous pourra séparer de la charité de notre Sauveur[3]? » Que reste-t-il après cela, chrétiens, sinon que nous nous rendions dignes de si grands mystères, desquels nous sommes participants? Puisque nous avons au ciel un si grand trésor, élevons-y nos cœurs et nos espérances : c'est ma dernière partie, que je tranche en un mot, parce que ce n'est que la suite des deux précédentes.

TROISIÈME POINT.

C'est de ce lieu, mes sœurs, que les bénédictions descendent sur nous. Que je suis ravi d'aise quand je considère Jésus-Christ, notre grand sacrificateur, officiant devant cet autel éternel où notre Dieu se fait adorer! Tantôt il se tourne à son Père pour lui parler de nos misères et de nos besoins; tantôt il se retourne sur nous, et il nous comble de grâces par son seul regard. Notre pontife n'est pas seulement près de Dieu pour lui porter nos vœux et nos oraisons, il y est pour épancher sur nous les trésors célestes; il a toujours les mains pleines des offrandes que la terre envoie dans le ciel, et des dons que le ciel verse sur la terre. C'est pourquoi l'évangéliste saint Luc nous apprend qu'il est monté en nous bénissant : « Élevant ses mains, dit-il[4], il les bénissait; et « pendant qu'il les bénissait, il était porté dans « les cieux. » Ne croyons donc pas, chrétiens, que l'absence de Notre-Seigneur Jésus nous enlève ses bénédictions et ses grâces : il se retire en nous bénissant : c'est-à-dire que, si nous le perdons de corps, il demeure avec nous en esprit, il ne laisse pas de veiller sur nous, et de nous enrichir par son abondance. De là vient qu'il disait à ses saints apôtres : « Si je ne m'en retourne à mon Père, « l'Esprit paraclet ne descendra pas[1]; » je réserve à vous départir ce grand don, quand je serai au lieu de ma gloire. Et l'évangéliste l'enseigne ainsi, quand il dit : « L'Esprit n'était pas encore « donné, parce que Jésus n'était point encore glorifié[2]. »

Donc, mes sœurs, entendons quel est le lieu d'où nous viennent les grâces. Si la source de tous nos biens se trouve en la terre; à la bonne heure, attachons-nous à la terre : que si, au contraire, ce monde visible ne nous produit continuellement que des maux; si l'origine de notre bien, si le fondement de notre espérance, si la cause unique de notre salut est au ciel, soyons éternellement enflammés de désirs célestes : ne respirons désormais que le ciel, « où Jésus notre avant-coureur « est entré pour nous[3]. » Certes il pouvait aller à son Père, sans rendre ses apôtres témoins de son ascension triomphante : mais il lui plaît de les appeler; afin de leur apprendre à le suivre. Non, mes sœurs, les saints disciples de notre Sauveur ne sont point aujourd'hui assemblés pour être seulement spectateurs : Jésus monte devant leurs yeux pour les inviter à le suivre, « Comme l'aigle, « dit Moïse, qui provoque ses petits à voler, et vole « sur eux : » ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ, cet aigle mystérieux dont le vol est si ferme et si haut, assemble ses disciples comme ses aiglons : et fendant les airs devant eux, il les incite par son exemple à percer les nues : *sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans*[4].

Courage donc, mes sœurs, suivons cet aigle divin qui nous précède. Jésus-Christ ne vole pas seulement devant nous; il nous prend, il nous élève et il nous soutient : « Il étend ses ailes sur « nous, et nous porte sur ses épaules : » *expandit alas suas atque portavit eos in humeris suis*[5]. Et partant, que la terre ne nous tienne plus; rompons les chaînes qui nous attachent; et jouissons, par un vol généreux, de la bienheureuse liberté à laquelle nos âmes soupirent. Pourquoi nous arrêtons-nous sur la terre? Notre chef est au ciel; lui voulons-nous arracher ses membres? Notre autel est au ciel, notre Pontife est à la droite de Dieu; c'est là donc que nos sacrifices doivent être offerts, c'est là qu'il nous faut chercher le vrai exercice de la religion chrétienne. Les philosophes du monde ont bien reconnu que notre repos ne pouvait pas être ici-bas. Maintenant que nous avons été élevés parmi des mystères si hauts; quelle est notre brutalité, si nous servons doréna-

[1] *Hebr.* IV, 16.
[2] *Rom.* VIII, 33.
[3] *Ibid.* 34, 35.
[4] *Luc.* XXIV, 50.

[1] *Joan.* XVI, 7.
[2] *Ibid.* VII, 39.
[3] *Hebr.* VI, 20.
[4] *Deut.* XXXII, 11.
[5] *Ibid.*

vant aux désirs terrestres, « après que nous som- « mes incorporés à ce saint Pontife qui a pénétré « pour nous au dedans du voile, jusqu'à la partie « la plus secrète du Saint des saints[1]? » J'avoue que Jésus excuse nos fautes, parce qu'il est notre pontife et notre avocat. Mais combien serait détestable notre ingratitude, si la bonté inestimable de notre Sauveur lâchait la bride à nos convoitises! Loin de nous une si honteuse pensée. Mais plutôt, renonçant aux désirs charnels, rendons-nous dignes de l'honneur que Jésus nous fait de traiter nos affaires auprès de son Père; et vivons comme il est convenable à ceux pour lesquels le Fils de Dieu intercède. Considérons que par le sang de notre pontife nous sommes nous-mêmes, comme dit saint Pierre, « les sacrificateurs du Très-Haut, offrant des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ[2]; » et puisqu'il a plu à notre Sauveur de nous faire participants de son sacerdoce, soyons saints comme notre pontife est saint. Car si dans le Vieux Testament celui qui violait la dignité du Pontife, par quelque espèce d'irrévérence, était si rigoureusement châtié; quel sera le supplice de ceux qui mépriseront l'autorité de ce grand Pontife auquel Dieu a dit : « Vous êtes mon Fils, « je vous ai engendré aujourd'hui[3]! »

Par conséquent, mes sœurs, obéissons fidèlement à notre Pontife; et après tant de grâces reçues, comprenons ce que dit saint Paul : qu'il sera horrible de tomber aux mains du Dieu vivant[1], lorsque sa bonté méprisée se sera tournée en fureur. Songeons que Jésus-Christ est notre médiateur et notre avocat, mais n'oublions pas qu'il est notre juge. C'est de quoi les anges nous avertissent quand ils parlent ainsi aux apôtres : « Hommes galiléens, que regardez-vous? ce Jésus « que vous avez vu monter dans le ciel, reviendra « un jour de la même sorte[2]. » Joignons ensemble ces deux pensées : celui qui est monté pour intercéder, doit descendre à la fin pour juger; et son jugement sera d'autant plus sévère, que sa miséricorde a été plus grande. Ne dédaignons donc pas la bonté de Dieu, qui nous attend à repentance depuis longtemps : dépouillons les convoitises charnelles, et nourrissons nos âmes de pensées célestes. Eh Dieu! qu'y a-t-il pour nous sur la terre, puisque notre Pontife nous ouvre le ciel? Notre Avocat, notre Médiateur, notre Chef, notre Intercesseur est au ciel; notre joie, notre amour et notre espérance, notre héritage, notre pays, notre domicile est au ciel : notre couronne et le lieu de notre repos est au ciel, où Jésus-Christ notre avant-coureur, entré pour nous dans le Saint des saints avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

[1] *Hebr.* IX, 12.
[2] I. *Petr.* II, 5.
[3] *Ps.* II, 7.

[1] *Hebr.* X, 31.
[2] *Act.* I, 11.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

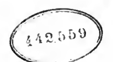
CONTENUES DANS CE VOLUME.







FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.


442.559

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.

	fr.
ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN DE LA FONTAINE, avec une nouvelle Notice sur sa vie, et des Notes par M. WALCKENAER. 1 vol. orné du portrait de la Fontaine. Prix	10
ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées de Mémoires sur sa vie, par GRIMAREST, annotées par AIMÉ-MARTIN, accompagnées de notes de BRET, AUGER, AIMÉ-MARTIN, etc. 1 vol. orné du portrait de Molière. Prix	10
ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN RACINE, précédées de Mémoires sur sa vie, par LOUIS RACINE. 1 vol. orné du portrait de Racine. Prix	10
ŒUVRES COMPLÈTES DE PIERRE CORNEILLE, ET ŒUVRES CHOISIES DE TH. CORNEILLE, avec des notes de VOLTAIRE, LA HARPE, MARMONTEL, PALISSOT, etc. 2 vol. avec portrait de Pierre Corneille. Prix	20
ŒUVRES DE MALHERBE, ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES DE J.-B. ROUSSEAU, accompagnées de notes. 1 vol. orné du portrait de Boileau. Prix	10
ŒUVRES DE LESAGE, 1 vol. orné de son portrait et de 6 gravures. Prix	10
ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE, avec les notes de tous les commentateurs, 13 volumes. Prix	100
Idem, avec gravures	125
ŒUVRES COMPLÈTES DE J.-J. ROUSSEAU, *avec 25 gravures*. 4 vol.	40
THÉÂTRE FRANÇAIS DU MOYEN AGE, par MM. DE MONMERQUÉ et FRANCISQUE MICHEL. 1 vol. Prix	10
ŒUVRES COMPLÈTES DE J. DELILLE, avec les notes de MM. PARSEVAL-GRANDMAISON, DE FÉLETZ, DE CHOISEUL-GOUFFIER, AIMÉ-MARTIN, DESCURET, etc. 1 vol. in-8°, orné du portrait de Delille. Prix	12
ŒUVRES DE FÉNELON, précédées d'une nouvelle Vie de Fénelon, par M. AIMÉ-MARTIN, et augmentées des Maximes des Saints, qui ne se trouvent encore dans aucune édition. 3 vol. ornés du portrait de Fénelon. Prix	30
ŒUVRES DE BOSSUET, précédées de son Éloge, par M. SAINT-MARC-GIRARDIN, et de celui de M. PATIN, qui ont été couronnés par l'Académie française. 4 gros vol. Prix	40
ŒUVRES COMPLÈTES DE MASSILLON, 2 vol. de 750 pages chacun, avec un portrait de Massillon. Prix	20
ŒUVRES COMPLÈTES DE BOURDALOUE, revues et collationnées sur l'édition de 1707, du P. Bretonneau, 3 vol. Prix	30
ŒUVRES COMPLÈTES DE MONTESQUIEU, précédées d'une nouvelle Notice sur Montesquieu, par M. WALCKENAER, accompagnées des notes de DUPIN, CREVIER, VOLTAIRE, SERVAN, MABLY, LA HARPE, etc., suivies d'une table analytique des matières. 1 vol. orné du portrait de Montesquieu. Prix	10
ESSAIS DE MONTAIGNE, avec les notes de tous les commentateurs, la traduction de tous les passages grecs et latins, une table analytique des matières; le Traité de la servitude volontaire par LA BOÉTIE. 1 vol. orné du portrait de Montaigne. Prix	10
MORALISTES FRANÇAIS, ou *les Pensées* de BL. PASCAL; *les Maximes* de LA ROCHEFOUCAULD, suivies d'une réfutation par M. AIMÉ-MARTIN; *les Caractères* de LA BRUYÈRE; les Œuvres complètes de VAUVENARGUES. 1 vol. avec portrait de Pascal. Prix	10
LA HARPE (COURS DE LITTÉRATURE), avec des Notices et divers Commentaires, suivi du tableau de la littérature au XIXe siècle par CHÉNIER, et du XVIe siècle par MM. SAINT-MARC-GIRARDIN et CHASLES. 3 vol. Prix	30
PLUTARQUE (VIES DES HOMMES ILLUSTRES), traduites en français et accompagnées de notes et de tables des matières, par RICARD. 2 volumes avec portrait de Plutarque	20
ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, traduites par Francisque Michel. 3 vol. Prix	30
ŒUVRES DE STERNE ET DE GOLDSMITH, 1 vol. avec gravures. Prix	10
ŒUVRES COMPLÈTES ET INÉDITES DE MME DE STAËL. 3 vol. in-8°. Prix	27
ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLNEY, 1 vol. in-8° avec cartes et planches. Prix	12
ŒUVRES COMPLÈTES DE COURIER, 1 vol. in-8° avec planches. Prix	9
BARTHÉLEMY, VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS. 1 vol. Prix	10
LOCKE ET LEIBNITZ. Œuvres complètes en un volume in-8°. Prix	10
ŒUVRES COMPLÈTES DE DÉMOSTHÈNE ET D'ESCHINE, traduites par M. Stiévenart. 1 vol. Prix	12
PETITS POËTES FRANÇAIS, depuis Malherbe jusqu'à nos jours. 2 vol. Prix	20
MOTIFS ET CONFÉRENCES DU CODE CIVIL, par M. PONCELET. 2 vol. in-8°. Prix	20

Ces deux derniers volumes renferment les 18 volumes in-8° des éditions précédentes publiées par MM. Didot.

